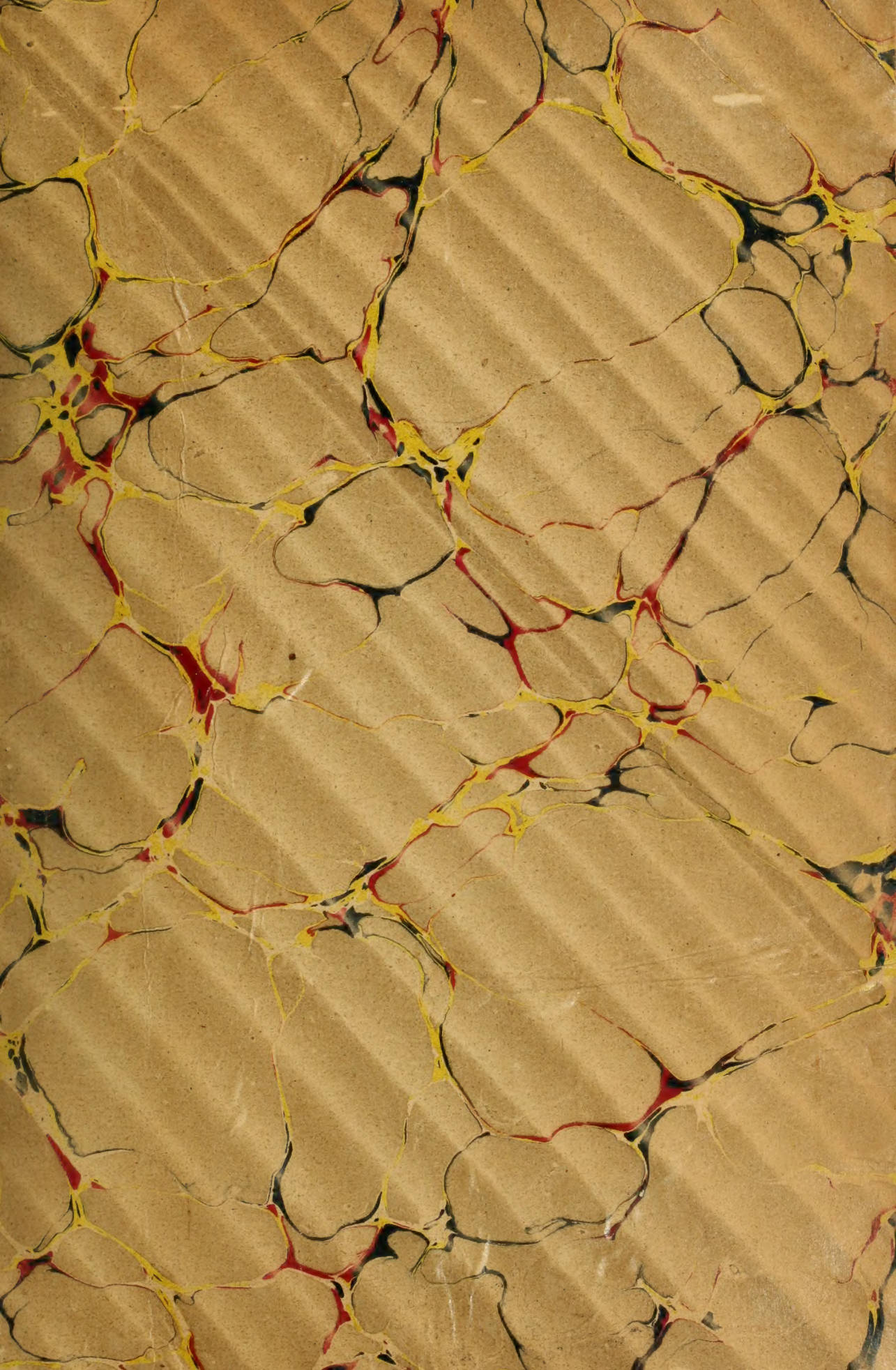




Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto



P
12
5

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET, FÉNELON, MASSILLON ;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTSE,
D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU, ANSELME, FLÉCHIER, RICHARD (L'AVOCAT),
LAROCHÉ, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE
NESMOND, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA
PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN, BALLET,
SÉGAUD, SURIAN, SENSARIC, CICÉRI, SÉGUY, PÉRUSSEAU, TRUBLET, PERRIN,
DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGHE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM
VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE,
CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT, MAROLLES, MAURY

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON
SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES,
DE LA CHAMBRE, MAINBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE,
CHAUCHEMER, DE LA VOLPIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU,
DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORiot, JÉRÔME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE,
HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON,
PACAUD, PRÉVOT, DE LA TOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET,
JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND
DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ,
FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE,
DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'OEIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT
TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME CINQUANTE-CINQUIÈME,

CONTENANT LA SECONDE PARTIE DES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE CLÉMENT, LE
ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE PIERRE COLLET, LES SERMONS CHOISIS DE PRADAL
ET LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE POULLE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.



SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE CINQUANTE-CINQUIÈME VOLUME

CLÉMENT.

(SECONDE PARTIE.)

Exhortation pour le régiment des gardes françaises.	9
Discours sur le rang de l'éloquence sacrée dans la littérature.	19
Panegyriques.	25
Oraisons funèbres.	409

COLLET.

Notice.	511
Sermons, Discours ecclésiastiques et Panegyriques complets.	513
Sermons pour les retraites.	513
Fêtes.	769
Discours ecclésiastiques.	855
Discours sur la dédicace d'une église.	923
Panegyriques.	936
Instructions en forme d'entretiens sur les devoirs des gens de la campagne qui veulent revenir à Dieu et se sanctifier dans leur état.	1025

PRADAL.

Notice.	1111
Sermons choisis.	1111

POULLE.

Notice.	1239
OEuvres oratoires complètes.	1239
Sermons.	1139
Homélie sur l'enfant prodigue.	1361
Exhortations	1389
Discours sur la prise d'habit de Madame la comtesse de Rupelmonde.	1397
Panegyrique de saint Louis roi de France.	1415

BX

1756

A2 M5

1844

V. 55

SERMONS, HOMÉLIES, PANEGYRIQUES ET ORAISONS FUNÈBRES, DE CLÉMENT.

DEUXIÈME PARTIE.

EXHORTATION

Prononcée dans l'église paroissiale de Saint-Médard,

POUR LE RÉGIMENT DES GARDES FRANÇAISES,

Le 18 mars, avant la campagne de 1745.

Interrogabant eum et milites dicentes : Quid faciemus et nos ? (*Luc.*, III.).

Les gens de guerre lui demandaient aussi : Et nous, que devons-nous faire ?

C'était à Jean-Baptiste, prêchant sur les rives du Jourdain, que tous les habitants de la Judée venaient en foule demander des règles de conduite. Pharisiens, publicains, docteurs de la loi, magistrats, la réputation du saint Précurseur attirait tout autour de lui ; il n'en était point que sa vive éloquence ne touchât, et presque tous retournaient convertis, vrais pénitents, du moins saisis, pénétrés, instruits. Les gens de guerre, dit l'Evangile, y vinrent à leur tour ; et l'on peut remarquer que de tous ceux qui vinrent le consulter, il n'y en eut point qu'il reçût avec plus de douceur. Les reproches sanglants, les menaces effrayantes sont pour les pharisiens. Il n'a que des exhortations insinuan-tes, de tendres invitations pour les soldats qui s'adressent à lui. En effet, qu'ils méritent d'égards ! La sincérité, la noble franchise fait presque toujours leur caractère : bien éloignés de l'hypocrisie pharisaïque, s'ils

viennent à Dieu, c'est d'esprit et de cœur. L'élévation de leurs sentiments les met à l'abri de tout soupçon d'une démarche forcée, et leur âme inaccessible à une basse crainte ne s'émeut que par les beaux motifs de l'honneur et du devoir.

C'est dans ces dispositions que je vous suppose, Messieurs, et c'est en vous supposant dans ces dispositions que je vais vous entretenir de ce qui doit vous intéresser davantage, dans les circonstances, surtout, où vous vous trouvez aujourd'hui. Vous me demandez sans doute, ainsi que les soldats, dont parle l'Evangile, demandaient à Jean-Baptiste : et nous que devons-nous faire ? *Interrogabant eum et milites dicentes : Quid faciemus et nos ?* Rien de plus pressant, rien de plus absolument nécessaire pour vous, mes frères, vous répondrai-je, que de vous convertir, de retourner à Dieu sans délai. C'est dans votre état même que j'en trouve les motifs que je vais vous exposer. Honorez-moi de toute l'attention que ce sujet mérite. Plaise à l'Esprit-Saint de donner la force et l'onction à ma parole. Joignez-vous à moi

pour demander cette grâce par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Votre état, Messieurs, a sans doute bien des dangers pour le salut ; mais d'autre part, pour peu que vous vouliez y réfléchir, qu'il vous fournit de préservatifs contre les dangers auxquels il vous expose ! Si vous vous êtes éloignés de Dieu, et combien de vous en est-il qui ne s'en soient éloignés : quel est celui à qui la conscience ne reproche point, à ce moment peut-être, une infinité de désordres ; hâtez-vous donc, mes chers frères, de retourner au Seigneur qui vous attend, qui est prêt à vous recevoir, qui vous offre, non-seulement le pardon le plus généreux, mais encore les grâces et les bénédictions les plus abondantes ; hâtez-vous de retourner à lui. C'est dans votre état même que je trouve les motifs les plus pressants pour vous y déterminer ; motif de gloire, motif d'intérêt, motif d'une sage crainte. Appliquez-vous, je vous supplie, et suivez-moi.

PREMIER MOTIF.

La gloire est le motif que vous croyez devoir régler toutes vos démarches ; c'est l'âme, pour ainsi parler, du corps respectable dont vous êtes membres, et dont chacun de vous en particulier se croit obligé personnellement à soutenir l'honneur. La gloire, oui, Messieurs, c'est en effet un motif digne de vous ; aussi, c'est le premier que je vous propose. Prenez donc d'abord une juste idée de la vraie gloire ?

La gloire, en quoi consiste-t-elle ? Est-ce donc à ne point souffrir impunément un outrage, à laver dans le sang d'un ennemi le moindre affront?... Ah ! que fais-je, mes frères ? Je veux vous engager à revenir à Dieu, et je commence par mettre votre cœur à la plus rude des épreuves. Jugez du moins par là si, dans les motifs que je prétends vous apporter, j'ai la moindre intention de vous surprendre : aimez donc, à la bonne heure, aimez la gloire ; mais en est-ce une de désobéir à votre prince ? Epuiser vous-mêmes le sang le plus précieux de l'Etat, lui enlever ses plus fermes soutiens, prodiguer pour votre querelle particulière un sang consacré à la patrie, vous-mêmes travailler à votre propre destruction pour le triomphe de nos ennemis, est-ce une gloire ? Votre vie, oui, mes frères, votre vie est trop noble pour être sacrifiée à des intérêts personnels et particuliers ; c'est à la querelle publique qu'elle est vouée. Aimez donc, à la bonne heure, aimez la gloire : mais encore une fois en quoi consiste-t-elle ?

Est-ce dans une noble audace qui fait mépriser la vie, braver la mort, dans une intrépidité raisonnée, qui fait affronter sans crainte tous les dangers, regarder de sang-froid, attendre de pied ferme un ennemi, soutenir ses efforts, l'attaquer, le renverser, le terrasser, le vaincre, est-ce en cela que consiste la gloire ? Oui sans doute, Messieurs. C'est l'Ecriture elle-même qui fait les plus pompeux éloges de ces guerriers généreux

qui se sacrifiaient à la patrie : pourquoi refuserions-nous de vous associer à la gloire dont elle les couronne ? Mais se vaincre soi-même, dompter ses passions, réprimer la colère, s'élever au-dessus des penchans de la nature, correspondre aux inspirations de la grâce ; et avec les secours de cette grâce qui ne nous manque jamais, se rendre maître de son cœur ; quand on peut impunément l'injustice, se vouer librement à la clémence et à l'équité, rompre les attaches les plus précieuses et les plus chères, dès qu'elles sont criminelles ; n'est-ce point une gloire ? Gloire d'autant plus solide qu'elle l'est, non-seulement aux yeux des hommes, mais au jugement de Dieu : au jugement de Dieu, vous n'en doutez pas assurément, Messieurs ; et quel suffrage est plus glorieux, lequel est préférable, celui du monde ou celui de Dieu ? cependant au jugement du monde même, n'est-ce point une gloire ? Je vous en fais juges vous-mêmes. Lequel estimez-vous davantage : un brave brutal, qui ne reconnaît d'autres règles de mœurs que ses passions, qui n'a pour ses passions d'autre frein que l'impuissance de les satisfaire, qui n'a d'autre Dieu que son épée, et ne consulte d'autre religion que les furieuses maximes d'un insensé point d'honneur, qui n'a d'autre occupation que de prodiguer sa santé, de prostituer sa raison tous les jours dans les plaisirs honteux auxquels il se livre ; est-ce là celui que vous estimez préférablement à un homme sage, qui sait toujours se posséder lui-même, qui, par une prudente sobriété dans un cercle d'occupations honnêtes et utiles, s'endurcit aux travaux de sa profession, et trouve un asile sûr contre les dangers de l'oisiveté et de la débauche. A votre propre jugement, Messieurs, c'est donc une gloire de régner sur soi-même, gloire d'autant plus éclatante que celui qui la mérite l'acquiert et la possède tout entière ; il ne la partage avec personne. La faiblesse de ses ennemis n'en diminue point le mérite ; gloire d'autant plus éclatante, au contraire, qu'il a plus de combats à livrer, plus de victoires à remporter, plus de dangers à surmonter, plus de violences à se faire ; gloire d'autant plus réelle surtout, qu'elle est pour lui la source d'une gloire éternelle, le prix d'une couronne qui ne se flétrira jamais.

Permettez-moi cependant de vous le demander encore : en quoi consiste la gloire ? Est-ce à servir un grand maître, un maître puissant et légitime, digne en effet par lui-même de tout l'attachement de ses braves sujets ? Oui, Messieurs, j'en conviens et je le ressents comme vous, il n'est rien que de glorieux au service d'un maître tel que celui que vous servez ; c'est une gloire vraiment digne d'envie, bien propre à exciter toute votre ambition, de le servir comme il mérite de l'être ; mais ce maître lui-même, ce monarque, tout grand qu'il est, à qui est-il soumis, de qui dépend-il, de qui tient-il son sceptre et sa couronne ; sa vie même, de qui la tient-il ? Cette vie si chère, si précieuse, qui dernièrement, quand elle fut me-

née, vous glaça de tant de crainte, vous fit verser tant de pleurs, à qui la demandiez-vous alors, qui la lui a rendue, à qui lui-même a-t-il reconnu qu'il la devait? Il est donc un Maître supérieur à toutes les puissances de la terre, arbitre absolu de toutes les destinées. Or, c'est à son service que nous vous invitons de vous consacrer aujourd'hui. La souveraine gloire ne consiste-t-elle pas à le servir? C'est votre prince lui-même, ce maître pour les ordres duquel vous croyez qu'il est si glorieux de tout sacrifier, de dévouer sa vie même; c'est lui-même, j'ose vous l'assurer, oui, c'est lui qui vous y invite, qui vous l'ordonne par notre organe. Ce n'est point en vain qu'il porte le nom de *très-chrétien*. Il regarde ce titre comme le plus beau, le plus glorieux de tous ses titres. Soldats chrétiens, ce doit donc être là le plus beau, le plus glorieux des vôtres. Vous regarderiez sans doute comme une tache ineffaçable de trahir votre prince, et vous croirez qu'il est beau de trahir sans cesse votre Dieu. L'attachement que vous avez pour votre prince est juste et légitime, mais en devez-vous moins à votre Dieu? La douceur, l'affable bonté d'un roi que vous avez si souvent vu se dépouiller de toute sa majesté pour s'abaisser jusqu'au moindre d'entre vous, ses attentions vraiment paternelles pour vous soulager, vous consoler lui-même, vous plaindre dans vos peines, vous animer par ses discours et par ses exemples; que ce sont là de douces chaînes pour vous lier étroitement à son service! Mais, Messieurs, il n'est en cela même qu'une image, une figure bien imparfaite des bontés et des attentions de notre Dieu. Après l'avoir vu si souvent, sur le point de le voir encore courir lui-même au milieu des dangers auxquels il vous expose, vous regarderiez comme la plus impardonnable lâcheté de craindre pour vous, tandis qu'il nous met dans la nécessité de trembler pour lui-même. Ah! Messieurs, que vous demandons-nous de la part de notre Dieu, dont il ne vous ait donné l'exemple; c'est sur ce qu'il a fait, sur ce qu'il a pratiqué lui-même que sont fondés tous les préceptes de son Evangile. Soldats de Jésus-Christ, permettez-moi de vous donner à présent ce titre; car, toute la vie d'un chrétien sur la terre n'est, suivant l'expression de l'Ecriture, qu'une milice continuelle; soldats de Jésus-Christ, considérez donc aujourd'hui votre Chef, et voyez ce à quoi ses bienfaits, ses exemples vous engagent. Voyez-le dépouillé de toute la gloire de sa divinité, revêtu, à l'exception du péché, de toutes les faiblesses et de toutes les infirmités de notre nature, pendant trente-trois années de la vie la plus laborieuse, occupé à nous tracer, par ses exemples, la route du vrai bonheur. Voyez-le, non-seulement s'exposant au danger de la mort, mais souffrant les plus cruels supplices, versant tout son sang pour vous. Comptez, si vous pouvez, toutes les faveurs, toutes les grâces que ce sang d'un Dieu-Homme répandu vous a méritées. Il n'est pas une seule circonstance heureuse dans toute

votre vie, que ce ne soit lui qui vous l'ait ménagée: c'est lui qui vous a conduits comme par la main à travers tant de dangers; c'est lui qui jusqu'à présent a détourné de vous tant de coups sous lesquels vous deviez succomber et sous lesquels vous avez vu tant d'autres périr malheureusement autour de vous. Eh! quelle reconnaissance lui avez-vous témoignée, quelle reconnaissance lui témoignerez-vous encore? Quoi! vous pensez pouvoir l'abandonner et le trahir sans vous déshonorer par la plus noire ingratitude; vous croyez pouvoir, sans perfidie, violer les serments que vous lui avez faits; vous croyez pouvoir, sans lâcheté, redouter les peines qu'il vous faudra essayer, les combats qu'il vous faudra livrer, la violence qu'il faudra vous faire à son service. Ah! revenez donc à lui. La gloire vous y invite; l'intérêt vous y engage.

SECOND MOTIF.

Dirai-je d'abord l'intérêt de l'Etat? Sans doute il vous est cher, puisque c'est pour lui que vous vous sacrifiez tous les jours. Or, ignorez-vous, Messieurs, que la confusion, souvent la raine d'un peuple le plus guerrier, a sa source dans les prévarications des particuliers qui le défendent. L'histoire sainte est pleine de ces exemples. Voulez-vous que j'en remette quelques-uns sous vos yeux? Les premiers échecs que reçut Israël après son entrée triomphante dans le pays de Chanaan, après tant de combats et tant de victoires, ne furent-ils point occasionnés par le sacrilège du seul Achan? Toutes les fois que ce peuple allait au combat sans s'être assuré de la protection de son Dieu par une exécution fidèle de ses ordres, pût-il tenir jamais contre ses ennemis les plus faibles? Quand au contraire un roi de Syrie se vit trahi et lâchement abandonné par ses sujets, ne dut-il pas son salut, sa gloire et la conservation de ses Etats à une poignée de Juifs dont le Seigneur couronna l'intrépide vertu par la plus éclatante victoire? Combien de fois les braves Machabées affrontèrent-ils toutes les forces de leurs ennemis redoutables? La confiance qu'ils avaient au Seigneur fut-elle jamais confondue tant qu'ils menèrent au combat des soldats fidèles à la loi de leur Dieu. Mais, alors même, quelle plaie causa à Israël l'indiscrétion de quelques chefs, qui osent combattre sans être autorisés par le Seigneur! Quel deuil, surtout, répandit dans toute la Judée la timide défiance du peuple indocile et rebelle aux remontrances de son généreux conducteur! Illustre Judas, vous en fûtes la victime, et que s'en fallut-il que le fruit de tant de glorieuses campagnes ne fût perdu dans une seule journée.

Ajoutons à l'intérêt de l'Etat votre intérêt personnel. Ce n'est pas que je croie qu'il doive vous toucher davantage; mais dans les circonstances où vous vous trouvez, tel est l'avantage de votre destinée que ces deux intérêts sont inséparables. Au milieu des dangers auxquels vous devez être exposés, Messieurs, n'avez-vous pas besoin du bouclier d'une protection toute-puissante qui vous

couvre contre tant de traits meurtriers dont vous allez être assaillis? Ah! recourez donc à celui contre les desseins de l'ennemi ne peut rien la force des armes, comme dit l'Écriture, mais qui sauve ou qui perd, qui confond ou donne la victoire selon son bon plaisir, et presque toujours, ajoute l'Écriture, à celui qui la mérite. Achab espère en vain se soustraire à ses menaces; en vain il se confie à la multitude et à la bravoure de ses soldats, ni eux, ni ses alliés, ni le pieux Josaphat lui-même ne pourront retarder l'exécution de l'arrêt de mort prononcé contre lui. L'impie se déguise en vain pour détourner sur le roi de Juda les traits qu'on lui adresse, sa fuite même ne le sauvera pas. Une flèche tirée au hasard prévendra la légèreté de ses chevaux, et le démêlant parmi les fuyards, vengera le Seigneur et finira ses crimes.

En un mot, Messieurs, c'est la foi qui, comme dit saint Paul, a rendu un témoignage authentique à tous ces braves guerriers, ces héros intrépides que l'Esprit-Saint a jugés dignes de ses éloges. C'est la foi qui leur a inspiré ces sentiments généreux qui feront l'admiration de tous les siècles; c'est la foi qui leur a procuré ces succès inouïs, qui étonnaient l'univers et faisaient trembler les nations les plus formidables.

Penseriez-vous que la conduite de la Providence a changé dans ces derniers âges? Non, non, à Dieu ne plaise que nous vous soupçonnions de ne plus regarder le Seigneur comme le Dieu des armées, des combats et des victoires. Ces beaux titres que notre Dieu se donne toujours avec complaisance, sont sans doute ce qui relève davantage la gloire de votre état. Pourquoi croirais-je que vous voulez vous en dépouiller vous-mêmes? Eh! comment le Seigneur serait-il le Dieu des armées, s'il ne préside plus aux combats, si ce n'est plus lui qui donne les victoires? Ah! Messieurs, rendez-vous donc dignes d'avoir à votre tête un tel Chef. Partout où il n'est pas, ce n'est que faiblesse et la défaite est assurée.

Or, peut-il être à la tête d'une armée où règne la dissolution? Peut-il soutenir, animer, guider des soldats que l'esprit d'irréligion aveugle, que la fureur du libertinage emporte? Il est saint, notre Dieu, autant dans les camps et dans les armées que dans son sanctuaire. Il ne souffre là, non plus qu'ici, aucune souillure d'injustice. S'il arrive quelquefois cependant que des armées criminelles soient victorieuses et triomphantes (c'est en effet ce qu'on a vu, j'en conviens); mais on ne peut rien en conclure contre le principe général que je viens d'établir. Il se sert de l'Amalécite pour punir son peuple coupable; mais l'Amalécite aura son tour. C'est la verge que le père de famille emploie pour châtier ses enfants. La verge, ensuite, sera brisée, jetée au feu. Ces circonstances heureuses ou malheureuses, ce concours de petits événements qui décident ordinairement du dénoûment des grandes affaires, c'est toujours un arrangement que sa providence a formé pour par-

venir à ses fins. Dans la plus affreuse mêlée aucun coup ne porte qu'à l'endroit où il le dirige. Eh! Messieurs, un oiseau, le plus vil oiseau, dit Jésus-Christ (*Matth.*, X), ne tombe pas du ciel, si ce n'est par son ordre. Et penserez-vous, ajoute Jésus-Christ, n'être pas davantage? Aurait-il moins d'attention sur vous? Un cheveu même, dit encore Jésus-Christ, ne se détache point de votre tête sans sa permission.

Oh! que nous voudrions donc, pour l'intérêt de l'Etat, pour votre propre intérêt, mes frères, vous disposer à cette campagne comme les pontifes et les juges, les saints rois d'Israël disposaient aux entreprises militaires leurs braves soldats. C'était dans l'enceinte du tabernacle, autour de l'arche sainte qu'on les rassemblait tous. Là les jours et les nuits, consacrés au jeûne et à la prière, se passaient à pleurer les anciens désordres, à jurer de nouveau au Seigneur la plus scrupuleuse fidélité, à resserrer les nœuds de l'alliance, c'est-à-dire, en un mot, à forcer par une sincère pénitence le Dieu des armées de se mettre à la tête de son peuple. Ils sortaient de ces espèces de retraite plus hardis, plus terribles que des lions, comme dit l'Écriture; ils allaient à l'ennemi sans crainte; la prière était encore la première arme dont ils se munissaient, et nul ennemi ne pouvait tenir contre eux. Les vœux qui partaient de leurs cœurs assuraient chacun des traits qui partaient de leurs mains.

Oui, Messieurs, voilà la manière de vous disposer au combat, et de combattre, que nous voudrions vous apprendre aujourd'hui. C'est l'intention de vos illustres chefs; à quelle autre fin vous rassembleraient-ils dans ce saint temple? Ce sont donc eux qui vous invitent, qui vous exhortent par notre organe, qui vous ordonnent, autant que peut s'étendre en ce point l'autorité qu'ils ont sur vous, de remplir les devoirs que le christianisme vous impose. C'est l'intention de notre auguste maître. Son exemple vous l'enseigne. Sa cour, l'année dernière, ne l'a-t-elle point vu, la nuit même qu'il partit pour aller se mettre à votre tête, la passer presque entière en prières et en larmes au pied des saints autels. A-t-il permis qu'on cessât de prier un seul jour dans toute l'étendue de ses Etats tout le temps qu'il fut occupé à combattre à votre tête les ennemis de son peuple. Ah! Messieurs, nous ne croyons pas diminuer sa gloire en osant attribuer ses succès à la bénédiction que nos prières ne cessaient d'attirer sur ses armes.

Mais remarquez, Messieurs, je vous prie (c'est là, nous vous l'avons vu, ce qui nous fait trembler), que Moïse même priait en vain pour un peuple souillé par l'idolâtrie et par l'impureté. Pour qu'il combatte avec succès l'Amalécite, il faut que le soldat commence par se purifier lui-même. Alors Josué sera vainqueur.

Hâtez-vous donc de seconder tous de votre côté des vœux si purs et si saintes. Le

temps de repos qui vous reste, avant que d'entrer dans la glorieuse mais pénible carrière qui va s'ouvrir sous vos pas, doit être consacré à la pénitence. Les ministres du Seigneur vous attendent pour vous réconcilier avec votre Dieu. Le corps de Jésus-Christ qu'on vous promet et qu'on vous offre, sera comme l'arche sainte que vous emporterez avec vous dans votre camp pour vous rendre vraiment invincibles. La gloire, l'intérêt de l'Etat, inséparable du vôtre même, vous invitent donc à retourner promptement à Dieu. N'oublions pas le motif enfin de la crainte.

TROISIÈME MOTIF.

Mais à quoi pensé-je de vouloir y rendre sensibles vos cœurs, ces cœurs toujours inaccessibles aux mouvements de la frayeur. A Dieu ne plaise que j'entreprenne d'étouffer ou même d'affaiblir en vous ces généreux sentiments. Ne prenons donc point ici le change. Il est une crainte sage qui convient aux âmes les plus héroïques. Donnons à votre intrépidité son véritable objet.

C'est pour cela que je vous adresse ici les paroles de Jésus-Christ même. Non, non, ne craignez point, je n'ai pas besoin de vous y exhorter; non, vous ne les craignez pas sans doute ceux qui ne peuvent tuer que les corps. Vous élever au-dessus de ce sentiment naturel qui nous attache tous à la vie, faire de vos corps une barrière plus impénétrable à l'ennemi que nos plus forts remparts, conserver la plus parfaite tranquillité et d'esprit et de cœur à l'aspect de la mort présente à vous, voltigeant autour de vous sous mille formes, oui, Messieurs, c'est là ce que nous louons, ce que nous admirons en vous. Mais ce corps que vous exposez n'est que la moindre partie de vous-mêmes; ce qui l'anime, c'est une âme immortelle qui, sans ce corps, indépendamment de ce corps, subsistera toujours; et remarquez qu'elle subsistera pour un bonheur ou pour un malheur éternel. Mépriser cette éternité de biens, ne point craindre cette éternité de maux, ce n'est pas intrépidité, c'est folie : les termes me manquent pour exprimer cet excès de fureur. Ah! craignez donc, craignez celui qui peut perdre vos âmes pour une éternité.

Les principes de la foi ne sont pas certainement étouffés dans vos cœurs. Vous croyez qu'à cette vie courte et passagère en succède une autre qui ne finira point. Non, ne craignez point de perdre celle-là, cette vie misérable exposée à tant de vicissitudes, sujette à tant de maux, qu'il faut, quoi que nous puissions faire, perdre un jour tôt ou tard; mais craignez ce qui vous arrivera dans l'autre.

Vous croyez qu'immédiatement après votre mort votre âme sera citée au tribunal d'un Juge alors inexorable. C'est ce même Dieu, qui vous attend depuis si longtemps, qui maintenant vous invite, vous sollicite et vous presse de revenir à lui, qui vous donne actuellement sa grâce, qui vous offre votre

pardon, qui vous promet une béatitude éternelle. Alors sa justice fera taire sa miséricorde. Plus il est à présent miséricordieux à votre égard, plus il sera sévère alors. Ah! craignez donc ce moment de rigueur et de vengeance.

Vous croyez qu'un seul de tant de péchés dont vous vous êtes rendus coupables mérite l'enfer. L'enfer! ah! savez-vous donc ce que c'est pour oser ne le pas craindre? Tout intrépides que vous êtes, pouvez-vous ne pas pâlir, ne trembler pas à la pensée de ces étangs de feu où le péché, sans pouvoir être expié jamais, sera toujours puni? Vous flattez-vous donc d'y échapper? C'est la témérité la plus étrange. Croiriez-vous pouvoir les supporter? C'est la plus inconcevable manie.

Ah! mes frères, permettez-moi donc de vous adresser ici les foudroyantes paroles que Jean-Baptiste adressait aux Juifs de toute condition, de tout état, qui venaient le trouver sur les rives du Jourdain. Elles conviennent peut-être à la plupart d'entre vous plus qu'à tout autre.

Qui vous a fait espérer, qui vous a promis que vous pouviez éviter la colère qui vous menace? Il n'y a qu'un prompt retour à Dieu qui puisse vous y soustraire. Faites donc pénitence, profitez du temps qui vous reste encore pour mériter, par une prompte pénitence, la rémission de vos péchés. C'était la conclusion de saint Jean.

Déjà peut-être votre Dieu irrité à la foudre en main pour se venger de vos désordres. La cognée est peut-être déjà à la racine de l'arbre, comme disait saint Jean. Un feu éternel, un feu qui brûlera toujours, non-seulement sans s'éteindre, mais sans diminuer jamais, va être le prix de ces emportements, de ces débauches, de ces brigandages, de ces violences, de ces brutalités, de ces juréments, de ces blasphèmes, de ces sales voluptés dans lesquelles vous vous obstinez à prostituer le peu de jours qui vous restent. Encore une fois, faites donc pénitence, hâtez-vous de vous soustraire par une prompte pénitence aux terribles menaces que nous venons vous faire de la part de notre Dieu.

Nous sommes autorisés certainement à tenir ce langage à toutes sortes de chrétiens. Rien de plus incertain pour nous tous que la vie. Aucun de nous, qui que nous soyons, ne peut s'assurer et se répondre d'un seul instant; mais outre les accidents généraux et communs à tous, combien en est-il de particuliers moins imprévus et plus pressants qui vous menacent. C'est pour vous singulièrement que nous pouvons dire ce que disait saint Jean, que le Juge qui doit décider de votre éternité est déjà sur son tribunal prêt à vous examiner, à vous punir. Hélas! est-il en effet un seul d'entre vous, qui ne puisse dire, ainsi que le brave Jonathas, qu'un seul degré le sépare de la mort. Depuis le commencement de cette guerre, combien de vos généreux compagnons chaque campagne n'a-t-elle point emportés? Votre corps se renouvelle de jour en jour,

et que de têtes en effet la mort n'a-t-elle pas moissonnées autour de vous, ne moissonnera-t-elle pas encore? Pouvez-vous vous flatter de revenir tous de cette campagne où vous allez entrer? Mais savez-vous sur qui tombera la foudre? Qui de vous peut se promettre que ce ne sera pas sur lui. Il est donc probable et plus que probable même que voici le dernier temps que la divine miséricorde accorde à plusieurs d'entre vous. Et vous n'en profiterez point? A Dieu ne plaise que je vous croie, mes frères, capables d'une si étrange folie! Ce n'est point la mort qui vous effraye; ah! vous avez raison sans doute; mais redoutez les suites de la mort, ou plutôt mettez-vous en état de ne point les craindre.

Je voudrais qu'il me restât assez de temps à vous entretenir pour vous expliquer en détail ce que vous devez faire pour vous

mettre solidement dans cette disposition. Mais après tout, il n'est point nécessaire. Tous les ministres du Seigneur sont prêts à vous en instruire. Allez à eux avec cette noble franchise qui vous est naturelle. C'est tout ce à quoi je me proposais de vous résoudre.

Mon Dieu, que votre grâce intérieure achève ce que la grâce extérieure de votre parole a commencé. Qu'elle touche leurs cœurs, qu'elle les pénètre, qu'elle les convertisse, et ne permettez pas, Seigneur, Dieu des combats, qu'aucun de ces généreux défenseurs de la patrie devienne la victime de vos vengeances éternelles. Ah! plutôt, ô vous qui donnez les victoires, faites que s'ils nous en achètent au prix de leur sang, vous puissiez les en récompenser par une gloire éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LE RANG QUE L'ÉLOQUENCE SACRÉE DOIT TENIR DANS LA LITTÉRATURE,

Prononcé par Clément le jour de sa réception à la Société royale de Nancy,

Dans la séance publique du 20 octobre 1732.

Messieurs,

Je paraîtrais devant vous aujourd'hui avec autant de confiance, que j'y parais avec joie, s'il m'était aussi facile de justifier votre choix, que de vous en témoigner ma reconnaissance. Le premier est l'ouvrage pur du génie. J'ai peine à croire que le cœur, quelque éloge que l'on en fasse, puisse toujours y suppléer.

Cette province fut autrefois le berceau de mes premières études. A ce titre, elle est pour moi comme une seconde patrie. Les bontés du roi, votre auguste fondateur, en m'y procurant un asile, m'y avait déjà fixé depuis quelques années. Mais, Messieurs, je ne craindrai point de le dire, les lettres de naturalité les plus glorieuses et les plus précieuses pour moi, sont celles par lesquelles vous avez daigné m'agréger à votre illustre société.

Après avoir consacré mes premiers essais à la gloire de vos anciens souverains, versé des pleurs sur le tombeau de Léopold, et prédit les grandes destinées que remplit aujourd'hui son auguste fils; que de motifs devraient à présent m'engager à n'employer les restes de ma vie, que pour un prince, dont le plus bel éloge est de vous avoir presque fait oublier le premier. L'inclination, le zèle, l'admiration, j'ai presque osé dire, l'amour, commençaient en effet, à réchauffer dans mon sein les premiers feux, et à ranimer les anciens transports de ma jeunesse. La réflexion les a calmés. J'ai

senti que les sciences graves et sérieuses, qui depuis tant d'années m'occupent tout entier, m'avaient trop distrait des charmes de la belle littérature, et je l'avoue, m'en avaient presque ôté tout le goût.

Assez d'autres panégyristes, bien plus dignes de notre auguste maître, se trouvent déjà parmi vous, Messieurs, les uns pour transmettre à la postérité son histoire sur des monuments plus durables que le marbre et l'airain; les autres pour chanter sur la lyre et la trompette ses vertus et ses bienfaits. Je me contenterai donc de les suivre de l'œil avec admiration dans leur essor rapide; et tandis qu'un noble essaim de jeunes gens élevé, dirigé par leurs leçons, et animé par leurs exemples, s'empresse à voler sur leurs traces, pour mériter les palmes glorieuses qu'ils distribuent, vous daignerez me permettre de me renfermer dans le cercle que les devoirs de mon état m'ont prescrit.

Sans doute ces études ne sont point indignes de cette illustre société. Selon les vues et les intentions de son sage fondateur, elle doit rassembler tout ce qu'il y a d'utile dans les sciences et les arts. Comment donc ce qu'il y a de plus intéressant et de plus nécessaire en serait-il exclu? Aussi dans son premier établissement les sciences sacrées n'y furent point oubliées, et vous vîtes ici dès lors, avec plaisir, fraterniser en quelque sorte les émules des Tacite, des Patru, des Newton et des Vauhan, avec les successeurs

des Fléchier, des Anselme et des Bourdaloue

Ainsi, Messieurs, avait déjà pensé autrefois la première académie de la France. Tout occupée qu'elle devait être par son institution même, à cultiver les fleurs de la littérature et du langage, elle ne regarda jamais comme étrangère l'éloquence sacrée. Les Despréaux, les Racine, les Corneille se faisaient honneur d'être associés aux Fénelon et aux Bossuet. Encore aujourd'hui on ne s'empresse pas moins à y remplacer les uns et les autres, et à côté des Crébillon, des Marivaux et des Fontenelle, y siègent les Languet, les Boyer et les Surian.

Par où doit-on juger en effet d'une science ? Par la fin qu'elle propose à ceux qui la cultivent ; par les moyens qu'elle leur fournit pour arriver à cette fin, par ses succès. Examinons de ces trois côtés l'éloquence sacrée. Vous déciderez ensuite vous-mêmes, Messieurs, quel rang elle doit tenir dans la littérature.

La fin générale à laquelle se rapportent également et comme de concert tous les arts, c'est l'avantage et le bien de l'homme ; de l'homme considéré, soit par rapport à lui-même, soit par rapport à la société. C'est par abus qu'ils dégénèrent en purs amusements. Les charmes qu'on a soin de répandre sur eux, d'une main ménagère et discrète, ne sont que l'écorce agréable qui doit faire goûter le fruit qu'elle enveloppe.

Or, en comparaison du bien que l'éloquence sacrée se propose de procurer à l'homme, que sont tous les avantages qu'on peut retirer des autres arts, quels qu'ils soient ? Sans doute ils sont tous estimables, tous ils sont précieux à l'humanité. Les uns protègent nos fortunes, les autres veillent à la conservation de notre être, ceux-ci tendent à la gloire et à la sûreté des empires ; ceux-là font l'agrément, la douceur et comme le lien de la société. Tous travaillent à rendre l'homme meilleur, et plus heureux sur la terre. Mais enfin aucun d'eux s'élève-t-il jusqu'à cette existence éternelle, qui associe l'homme, en quelque sorte, à la Divinité. Jusque-là porte ses vues l'éloquence sacrée, et manque-t-elle de moyens pour y réussir ?

C'est ici, Messieurs, ce que Cicéron nommait le *trésor des arts*. Il y renfermait la variété, la multitude, et surtout l'intérêt des sujets qu'il traite ; la diversité des méthodes pour les traiter avec un égal succès ; la fécondité, la richesse des sources où peut puiser l'artiste ; enfin l'excellence des modèles qu'il a devant les yeux. De tout cela ce grand homme, philosophe aussi judicieux qu'éloquent orateur, concluait la supériorité de l'éloquence sur tous les autres arts. Montrons à présent, par les mêmes endroits, l'avantage de l'éloquence sacrée sur les autres parties de l'éloquence même. Cela seul, je crois, doit suffire.

C'étaient les beaux siècles de l'éloquence, quand les orateurs d'Athènes et de Rome

décidaient seuls dans les assemblées publiques toutes les affaires. Arbitres des destinées de l'univers, ils remuaient, ils calmaient les peuples à leur gré, mettaient en mouvement les armées, dictaient les traités d'alliance, et prescrivaient les conditions de la paix. Les plus grands intérêts étaient alors entre les mains de l'orateur. Il n'est pas étonnant que de tous les arts le plus cultivé, le plus honoré, le plus applaudi fût l'éloquence.

Après tout cependant, ce n'étaient que des intérêts passagers et périssables ; et de plus, combien ces intérêts étaient-ils souvent problématiques ? Démosthène fit-il plus de bien que de mal à la Grèce en l'armant contre Philippe ? Et si l'éloquence de Cicéron a sauvé Rome, quels troubles, que de malheurs n'y causa pas celle des Gracques ?

Ici, Messieurs, l'intérêt est aussi clair, aussi certain, qu'il est par sa nature supérieur à tous les autres. Nous ne pouvons ici prendre le change ni le donner à ceux qui nous écoutent. Nous voulons les rendre heureux à jamais en les rendant bons et vertueux ; intérêt unique, puisqu'il n'est point d'autre intérêt véritable pour l'homme ; intérêt unique, qui est la base de tous nos discours, sans resserrer cependant le champ de notre éloquence.

Il n'est rien, disait l'Orateur romain, dans toute la nature, qui ne soit du ressort de l'éloquence en général. En la partageant en différentes parties, on a comme divisé ce champ presque infini, qui faisait tout son domaine. Dans ce partage, tout ce qui est de la religion, tout ce qui concerne la Divinité, nous est resté. De qui l'apanage est-il le plus beau ?

Point de talent, point de génie qui ne puisse s'y exercer avec succès. Ce n'est point seulement aux génies profonds et nerveux qu'il est donné de traiter ces vérités sublimes. On peut, avec une simplicité naïve, les mettre heureusement à la portée des plus faibles sans même offenser la fastidieuse délicatesse des esprits forts. Nos mystères et nos dogmes ne perdent rien de leur majesté, soit qu'ils soient traités avec profondeur et avec force, soit qu'on les expose naturellement et sans art. Pour l'honneur de la religion, il est égal ou que vous attaquiez de front les censeurs téméraires qui ont osé les contredire, ou que vous vous contentiez de développer méthodiquement les conséquences que l'on peut en tirer pour la direction des mœurs. Que les imitateurs des prophètes tonnent contre les vices, consternent, attirent les impies par le bruit menaçant des vengeances du Seigneur, d'autres ne gagneront pas moins pour la vertu en étalant avec grâce tous ses charmes aimables, et en faisant briller les immortelles couronnes qu'elle promet à ceux qui la suivent. Même gloire attend ceux qui, avec netteté, précision, exactitude, s'attacheront simplement à détailler tous les devoirs de la vie civile et chrétienne. Insinuez-vous dans le cœur par les agréments de la parole, entrez-y

de force par la conviction, gagnez-le par le sentiment, pour lui faire aimer la lumière dont vous éclairez en même temps l'esprit. Que dirai-je enfin ? Brillez, éblouissez comme un éclair, frappez comme un foudre, entraînez comme un torrent impétueux, sans laisser le moment à la réflexion ; vous n'irez pas moins au but, comme un fleuve qui, dans un lit toujours plein, sans enfler ni déborder jamais, porte, avec une tranquillité majestueuse, le tribut toujours égal de ses eaux à l'océan. Ainsi la diversité des méthodes varie et renouvelle sans cesse des matières qui, traitées tant de fois, devraient paraître usées depuis longtemps, si la fécondité des sources où nous puisons n'était inépuisable.

Rien de ce qui appartient à l'éloquence en général n'est étranger à l'éloquence sacrée. J'ose avancer que ses ressources sont même plus étendues encore. Tout ce que le raisonnement a de plus pressant et de plus fort ; tout ce que le sentiment a de plus fin, de plus délicat, de plus vif ; tout ce que l'imagination a de plus riant et de plus varié ; tous les détours, toutes les ruses, toutes les souplesses des passions ; le cœur humain et toutes les différentes faces sous lesquelles ce protégé indéfinissable s'est déguisé, se déguise et peut se déguiser encore ; l'univers entier et toutes les scènes que la fougue des erreurs et des vices, la noble saillie des vertus, le choc des uns et des autres y ont représenté d'âge en âge. Quand épuisera-t-on des mines si profondes ? Dites, si vous voulez, qu'elles sont communes à tout orateur ; mais quel avantage la religion nous donne-t-elle en ceci sur tous les autres ? Quelles lumières dans les preuves, quelle énergie dans les motifs ! L'amour de la patrie, les exemples des ancêtres, ces deux grands ressorts par lesquels l'Orateur de Rome remuait, pour ainsi parler, tout le grand corps de la république, quelle impression méritaient-ils de faire, auprès des vérités lumineuses et des objets frappants que la religion nous offre en foule ? Pour profiter de ces avantages, faut-il des modèles ?

Le siècle dernier ne fut pas moins fécond en ce genre qu'en tous les autres. Et certainement il n'est point éteint le beau feu que le génie de Louis le Grand avait allumé dans la France. Les étincelles, du moins, restent encore. Si les Fénelon, les Bossuet, les Bourdaloue, les Cheminai ne sont plus, il est des hommes que ces grands maîtres peuvent avouer pour disciples. Qui ne les connaît point ? Vous lisez habituellement les uns, vous êtes à portée d'entendre les autres, et vous savez apprécier le mérite de chacun. Seulement, qu'il me soit permis de le dire, il serait à souhaiter que les anciens fussent aussi familiers que les nouveaux, à ceux qui veulent courir cette carrière.

Non, Messieurs, rien n'égale, rien n'égale-
ra jamais ces hommes admirables, qui pré-

chaient la religion avec le même zèle qu'ils la pratiquaient. C'était au feu divin qui brûlait leurs cœurs, que s'allumaient leurs génies et se forgeaient, pour ainsi parler, les traits toujours victorieux de leur éloquence. Aussi je ne crois pas que Démosthène lui-même ait eu rien au-dessus des Basile et des deux Grégoire de la Grèce. Dans leurs sublimes discours, quelle précision, quelle vivacité, quelle véhémence ! S'il est impossible, selon Quintilien, de rien ajouter à Cicéron, je défierais volontiers de rien ajouter pareillement à Jean Chrysostome. Style également majestueux, sans lâcheté ni redondance, égale fécondité, égale harmonie, semblables écarts quelquefois, toujours cependant avec discernement, justesse et méthode ; mais quand ils s'élèvent et s'enflamment, quelles tempêtes, quels éclairs, quelles foudres ! Rien ne résiste à l'un non plus qu'à l'autre. Enfin, pour abrégér, Pline a-t-il plus d'ingénieuses saillies que les Augustin et les Ambroise ? C'est plutôt Platon tout entier que je retrouve dans Augustin. Tout est sentiment dans l'un et l'autre. Même en raisonnant le plus profondément, ils flattent, ils touchent, ils enchantent. Le miel attique distille partout à grands flots de leurs bouches. Étendue presque infinie de connaissance dans tous deux.

Sur ces grands originaux se formèrent jadis nos plus habiles maîtres. Trop peu connus aujourd'hui, ils sont moins estimés peut-être, et de là le déchet de l'éloquence. On amuse, on n'instruit pas ; on flatte, on ne touche pas. O vous, qui aspirez au prix de l'éloquence sacrée, ce n'est que sur ces respectables traces que je viens de démontrer que vous pouvez compter d'aller sûrement à la victoire !

Et quels triomphes plus brillants que ceux de l'éloquence sacrée ! Mais, Messieurs, vous me pardonnerez si je passe légèrement sur ce dernier trait. Contents du témoignage de nos consciences, et surtout de celui à qui nous rapportons tous nos travaux, nous cherchons aussi peu la gloire, j'entends, la gloire éclatante des succès, que les applaudissements et les fortunes qui de tout temps ont animé les orateurs profanes. Cependant, qui vous semble avoir fait davantage et mériter plus d'éloges : l'Orateur de Rome qui, par l'insinuante et flatteuse douceur de sa parole, arrache des traits de clémence à César, malgré César lui-même, ou le Chrysostome de la France, qui, par la force et la véhémence de son raisonnement, proscriit le luxe de la cour la plus magnifique qui fût dans l'univers ; victoire éclatante certainement autant que difficile, dont le monument reste encore dans le nom des étoffes communes qu'il fit substituer aux anciennes parures (1).

J'ai peu dit, Messieurs, pour l'étendue et la dignité du sujet que j'avais entrepris, assez cependant, ce me semble, pour la

(1) *Bourdaloue*, étoffe commune dont les femmes s'habillaient pendant quelque temps, depuis que le père Bourdaloue eût prêché fortement contre le luxe

et la magnificence des habits. (Voyez les *Dictionnaires étymologique et de Trévoux*.)

gloire de l'éloquence sacrée, mais trop peut-être pour les bornes que le temps devait me prescrire. D'autres ont occupé déjà plus agréablement votre attention, d'autres le feront encore. C'est ainsi qu'autrefois on célébrait, par toutes sortes de jeux et de fêtes, les anniversaires de la naissance des héros ; ainsi ne convenait-il pas de consacrer celle d'un prince dont un des principaux soins est d'animer tous les talents par des récom-

penses qu'il serait en état lui-même d'enlever à tous les concurrents, s'il était séant d'y prétendre, à ceux à qui seuls il appartenait de les donner. Dans ces spectacles littéraires, il fut toujours de règle que chacun s'exercât sur l'art et le talent qui lui est propre. Ici la religion doit sans doute concourir elle-même à la gloire immortelle de son plus zélé protecteur

PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE I^{re}.

SAINT JOSEPH.

Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, qui in celis est, ipse meus frater et soror et mater est. (*Matth.*, XII.)

Quiconque fera la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, c'est celui-là que je reconnais pour mon frère, pour ma sœur et pour ma mère.

Faire la volonté du Père céleste, ce mot seul devait, selon les prophètes, renfermer toute l'histoire de notre Messie, sa naissance, sa vie et sa mort. Un aveugle abandon aux ordres du ciel fut, pour ainsi parler, le signal de son entrée dans le monde : *Fiat mihi*. Toute son occupation, toutes ses délices, sa nourriture même, ainsi qu'il s'exprime, fut pendant toute sa vie de remplir le cours de destinée que son Père lui avait marqué : *Meus cibus est*. (*Joan.*, IV). Enfin la plus généreuse obéissance fixa le terme de sa carrière en l'immolant sur une croix : *Non sicut ego volo*. (*Matth.*, XXVI.) Est-il surprenant après cela, Messieurs, qu'il ne reconnaisse pour proches, qu'il ne regarde comme lui appartenant que ceux qui accomplissent la volonté de son Père : *Quicumque*, etc.

Est-ce donc à dire, reprend saint Jean Chrysostome, qu'il ne compte absolument pour rien les nœuds du sang et de la nature ? A Dieu ne plaise que nous le pensions, répond ce Père. Mais, après tout, ajoute-t-il, que servait-il d'être ses frères, à ceux qui, comme dit l'Evangile, ne croyaient point en lui ? Tant il est vrai, Messieurs, que les titres extérieurs, quels qu'ils soient, ne sont rien, qu'autant que l'on s'en montre digne. Appartenir à Jésus-Christ même selon la chair, ce n'est une gloire qu'à ceux qu'une conformité de sentiment et de conduite rapproche de lui selon l'esprit.

Si je veux vous donner une idée juste de la gloire de saint Joseph, il ne faut donc point séparer ces deux traits de convenance et de rapport ; rapport qu'il eut avec Jésus-Christ dans l'ordre de la grâce, ce sera le sujet de la première partie ; rapport qu'il eut avec Jésus-Christ dans l'ordre de la nature, ce sera le sujet de la seconde.

Ainsi, considérant aujourd'hui Jésus-Christ comme le centre et la source de toute gloire,

de quel éclat radieux allons-nous couronner celui qui, après l'auguste Marie, lui appartenait de plus près que personne ?

Mais, Messieurs, connaître tout le mérite de saint Joseph, c'est une connaissance réservée pour le séjour de la gloire, disait une illustre et sainte vierge des siècles derniers. Esprit-Saint éclairez-nous ! que nous en apprenions assez du moins pour nous instruire. Vous nous obtiendrez cette grâce, ô vous Reine des vierges. C'est ici l'éloge de votre époux. Vous n'y pouvez sans doute être insensible. Soutenez-nous par votre intercession puissante : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Une acceptation sans réserve de tout l'ordre de Providence, en sorte que nos volontés perdues et abîmées, pour ainsi dire, dans la volonté du Père céleste, s'y trouvent confondues avec celle de Jésus-Christ ; c'est là, Messieurs, l'alliance spirituelle que nous pouvons tous contracter avec lui ; alliance qui sera d'autant plus étroite, par conséquent d'autant plus glorieuse, que notre obéissance sera, 1^{re} plus aveugle, 2^{re} plus généreuse. Appliquons ces deux traits à celle de saint Joseph pour juger sainement de sa gloire.

Souffrez, Messieurs, que je commence par ces traits simples qui peignent presque également toute la famille sainte, et Jésus, et Joseph et Marie ; spectacle ignoré des hommes, mais spectacle digne de Dieu !

Fils de rois et de prophètes, de patriarches et de pontifes, Joseph comptait parmi ses aïeux tout ce que la tribu de Juda révérait de plus illustre, issu de la famille de Jessé, reste précieux de la maison royale de David, fils de ce fameux Zorobabel en qui les droits promis à Juda par Jacob commencèrent à revivre après l'interruption de tant d'années ; ne devait-il pas profiter de son illustre naissance, cet homme à qui, surtout depuis l'extinction de la noble famille des Machabées, la couronne paraissait revenir de plein droit ?

Mais depuis le retour de la captivité, les tribus étaient confondues, les partages faits par Josué ne subsistaient plus ; la révolution de l'Etat avait changé toutes les fortu-

nes particulières. Prince par sa naissance, Joseph se trouvait réduit à la simple condition d'un artisan. Au lieu d'habiter les riches campagnes assignées autrefois à sa tribu, il demeurerait dans la petite ville de Nazareth, ville du territoire de Zabulon, tellement méprisé, que c'était, selon la remarque de l'Evangile, un proverbe dans la Judée : Nazareth peut-il porter rien de bon ? Là, sans biens, sans héritage Joseph, subsistait du travail de ses mains.

Cependant, content de son sort, dit saint Jean de Damas, il voyait sans envie Rome maîtresse de Jérusalem, et Hérode assis sur le trône de sa famille. Les différentes révolutions de l'empire qui firent autant de fois changer de face à sa patrie n'altérèrent jamais la tranquillité de son cœur : admirant les différents coups d'un Dieu, qui cache aux sages l'action de son bras, il n'y prend d'intérêt que pour le remercier et le bénir ; plus grand, plus heureux dans sa pauvreté qu'Auguste sur le premier trône du monde, parce qu'il aime sa pauvreté, ou pour mieux dire il n'aime que la volonté de celui qui le fait pauvre.

Ne négligeons point un détail que les saints Pères ont si soigneusement remarqué. Tantôt ils nous le représentent courbé sous la pesanteur des fardeaux qu'il porte ; harassé, tout en sueur par les fatigues d'un travail opiniâtre ; tantôt dans l'intérieur d'un aimable domestique s'entretenant des douceurs du service de Dieu avec la plus parfaite des épouses, ou portant à une table la plus frugale les dégoûts d'une sainte mortification, tantôt franchissant à pied les montagnes de la Judée pour aller offrir ses présents et ses vœux au temple du Seigneur. Dans l'exercice obscur de ces occupations pénibles et si mortifiantes pour l'amour-propre il attendait l'accomplissement des anciennes promesses.

Elles étaient prêtes en effet à s'accomplir, et lui-même il devait y avoir plus de part qu'il ne pensait sans doute. Je voudrais m'arrêter plus à loisir sur ces traits simples, en profiter pour nous instruire à nous sanctifier, chacun dans notre état, par la seule acceptation de l'ordre de Providence qui vous y place. Mais déjà, porté sur les ailes de la grâce aux opérations de laquelle il s'abandonne, cet aigle s'est élevé bien au-dessus de notre faible portée. Osons cependant tâcher de le suivre, et admirons cette obéissance parfaitement aveugle et dans ce qui lui est inspiré de plus secret, et dans ce qui lui est révélé de plus obscur. Au reste, Messieurs, un éloge si beau ne doit être puisé que dans les sources les plus pures. Suivons l'Evangile, je n'y ajouterai rien que le commentaire des saints docteurs.

Joseph depuis ses plus tendres années vivait dans une exacte retraite, seul avec Dieu, qui possédait seul toutes les inclinations de son cœur. Cependant dans un âge avancé je le vois tout à coup s'annonçant pour parent le plus proche de Marie, rechercher lui-même en cette qualité son alliance, la prendre

publiquement pour son épouse. Quelle contradiction ! Rétracte-t-il l'offrande qu'il a faite au Seigneur ? Reporte-t-il la main sur l'holocauste qu'il a vouée ? N'est-ce donc point ce Joseph que les anges virent et admirèrent dans sa jeunesse consacrant à l'époux des vierges la fleur de sa virginité ? Ce n'est pas contradiction, Messieurs, c'est, disent les saints docteurs que je copie, un miracle de foi et de soumission, qui surpasse tout ce qu'on a vu de plus admirable dans la vie des anciens patriarches.

Le Seigneur, dit saint Jean Chrysostome, voulait conduire ce nouveau juste par les mêmes voies, voies ténébreuses d'obéissance aveugle, de foi obscure par lesquelles il avait conduit autrefois les premiers justes. Sans doute, continue ce Père, il avait révélé du moins obscurément à celui-ci la grande part qu'il devait avoir à la délivrance prochaine d'Israël : *Benedicentur in semine tuo omnes gentes*, lui avait-il dit, ainsi qu'à Abraham : Ma bénédiction va se répandre sur la terre par celui qui sera nommé ton fils. Joseph ne dispute pas comme Moïse ; il ne s'informe pas comme Abraham, de quelle façon s'opérera ce Mystère. Il croit. En même temps Dieu lui ordonne de prendre Marie pour son épouse. Il croit, il obéit.

Mais remarquez, Messieurs, la conformité de la conduite de Dieu à l'égard des deux cœurs qu'il voulait unir de la plus belle union qui fût jamais. Il prépare un époux à Marie, par les mêmes voies par lesquelles il préparait une mère à son Fils.

Joseph et Marie, chacun de son côté, ne pensaient qu'à jouir dans le silence des précieux avantages de l'état le plus parfait, lorsque la même voix se fait entendre à tous les deux. Non, vos ordres, Seigneur, n'eurent jamais rien de plus obscur pour Abraham. N'est-ce point ainsi, dit saint Jean Chrysostome, que vous redemandiez à votre serviteur l'Isaac que vous lui aviez donné par un miracle ? Mais de quel admirerons-nous davantage l'obéissance ? Abraham sur l'autel, en immolant son fils, ranime toute sa confiance aux promesses du Seigneur ; et Joseph dans le temple, poursuit saint Chrysostome, en donnant sa foi à Marie, renouvelle son vœu de chasteté sans qu'il doute même s'il le peut accomplir.

Que ce fut donc pour lui une consolation bien douce de trouver dans le cœur de Marie des sentiments si conformes aux siens. C'est le beau nœud de la divine charité, qui forme entre eux cette union parfaite qui règne entre les anges ; mais quand finira le temps d'épreuves ? Que d'admirables vertus l'aveugle obéissance de ce nouveau juste lui donna-t-elle lieu d'exercer en celle-ci ?

Le grand mystère du Verbe incarné venait de s'opérer dans le sein de Marie. Appliquez-vous, Messieurs, je vous supplie. Ceci peut-être vous semblera nouveau ; cependant je ne dis rien de moi-même, j'extrait tout des saints docteurs ; voici l'opinion de la plupart.

Joseph était juste ; il démêla, il entrevit la

mystère : de là l'état de perplexité dans lequel les auteurs sacrés le représentent.

Il était juste, il connaissait Marie. Une voix intérieure, quoique obscure, lui annonçait, dans le secret de l'âme, l'opération merveilleuse de l'Esprit-Saint. Il était juste, il crut; sans doute il était plus difficile, dit saint Ambroise, de croire qu'une vierge, que de croire qu'une femme stérile pût concevoir. Mais aussi fallait-il, poursuit ce Père, bien plus de foi dans le père de notre Jésus que dans le père d'Isaac ou de Jean-Baptiste. Cependant si une femme stérile conçoit, pourquoi une vierge ne le pourrait-elle? Joseph était juste, et le juste, qui vit de la foi, n'hésite ni ne raisonne.

Accuser son épouse, c'est une pensée, dit saint Basile, qui ne peut venir en son esprit; demeurer désormais avec elle, son humilité, dit saint Jean Chrysostome, le respect, que la connaissance d'un tel mystère lui inspire pour son épouse l'en font juger indigne. Il se résolut donc à se séparer : séparation qui déchire son cœur, mais que son humilité, que sa foi lui font regarder comme nécessaire.

Sentiments d'humilité, de foi semblables, continue saint Bernard, mais bien supérieurs à ceux de saint Pierre, qui priait son Seigneur et son maître de s'éloigner de lui : Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur (Luc., V); sentiments d'humilité, de foi semblables, mais bien supérieurs à ceux de ce centurion fidèle qui se reconnaissait indigne de recevoir Jésus dans sa maison; sentiments d'humilité, de foi semblables, mais bien supérieurs à ceux d'Elisabeth qui ne vit Marie entrer chez elle qu'en frémissant de crainte et de respect. Sentiments d'humilité, de foi, que lui inspire la présence d'un Dieu habitant dans le sein de son épouse toujours vierge. Il n'en peut comprendre, il n'en comprend, ni ne cherche à en comprendre le mystère; mais il le croit, et il ne peut plus se sentir si proche du sanctuaire de l'Esprit-Saint.

Tout le porte donc à se séparer; mais sans éclat, prenez garde à cette circonstance; car voici comment saint Basile raisonne. Il était juste, s'il soupçonnait l'innocence de son épouse, il ne pouvait se dispenser d'un éclat que la loi lui ordonnait, pourquoi donc sans éclat? Ah! répond saint Bernard, c'est qu'il respecte la mère, c'est qu'il craint pour l'enfant. Qu'il s'en fallait, Messieurs, qu'un chacun dût avoir les yeux de Joseph et pour l'un et pour l'autre. Hélas! ajoute ce Père, eussent-ils cru la Vérité muette dans le sein de sa mère, ces incrédules qui la méprisèrent lorsqu'elle prêchait avec tant de force dans le temple? Qu'eussent-ils osé contre un Dieu qui ne se manifestait point encore, ces impies qui le méconnaissent, qui le crucifient dans l'éclat le plus brillant de ses prodiges?

O foi de Joseph, admirable foi! Parce qu'il croit, son humilité lui ordonne de se séparer de Marie; parce qu'il croit, sa prudence lui défend de s'en séparer ouvertement.

Il est temps, Seigneur, que votre volonté

se manifeste enfin plus clairement. Parlez à votre humble serviteur; son aveugle obéissance l'a sans doute assez mérité; c'est aux simples, aux humbles, aux aveugles volontaires que les secrets de Dieu se manifestent. Jusqu'à présent il n'a conduit celui-ci que par la voie de l'inspiration toujours obscure, à travers les ombres de la foi. Ici commence enfin une vie toute de révélations, de songes mystérieux, de prophéties, d'extases. Un ange lui parle, il le rassure, il lui ordonne de reconnaître hardiment Marie pour son épouse. L'humilité cède à l'obéissance; mais qu'il lui faudra désormais payer chèrement les faveurs que Dieu lui fait et lui prépare!

Endurcissez-vous, âme du juste, contre les dangers qui vous menacent de toute part! Que de persécutions, que de souffrances vont éprouver désormais la générosité de son obéissance!

Vous savez, Messieurs, qu'il était déterminé par l'immuable volonté de l'Eternel que son Fils naîtrait à Bethléem. Ainsi l'avaient annoncé les prophètes, et pour donner à Joseph et à Marie le mérite de la plus généreuse obéissance, comment ménage-t-il l'exécution de son décret?

Nous tous, que l'ordre de la Providence a soumis à des maîtres, instruisons-nous! C'est par leur organe que la volonté de Dieu sur nous se déclare. Quels que soient leurs commandements, ce n'est point à nous à examiner s'ils sont justes dans leur principe, s'ils sont sages dans l'exécution. Notre devoir est d'obéir. Joseph reconnaît la volonté de Dieu dans l'édit de l'empereur de Rome; et que ne lui en coûte-t-il pas pour s'y soumettre?

Imaginez, Messieurs, ce que doivent souffrir, dans un voyage long et pénible, des personnes pauvres et dénuées absolument de tout. Ajoutez les incommodités de la grossesse de Marie et les rigueurs de la plus rude des saisons. Mettez le comble à tant de maux par les traitements injurieux et méprisants que l'indigence attire toujours de la part des hommes.

Que ce tendre époux eût souhaité du moins de pouvoir, dans sa pauvre retraite de Nazareth, soulager sa chaste épouse, recevoir le moins incommodément, que sa pauvreté le lui aurait permis, l'auguste fruit de l'Esprit-Saint dans le sein de Marie! Qu'il eût voulu leur procurer, au fils et à la mère, les petites commodités du moins qu'il eût trouvées à Nazareth dans l'industrie de son travail, ou dans la charité compatissante de ses proches.

Mais moi, Messieurs, ne devrais-je pas plutôt vous le représenter ahimé dans la douce contemplation du Verbe fait chair? Qu'il dut véritablement être transporté au spectacle pompeux des légions brillantes de la milice céleste, qu'il vit dans la plus belle des nuits à la faveur de mille lumineux sillons venir former la cour de ce Dieu nouveau-né! Quels furent ses ravissements, quelles extases, lorsqu'il entendit les charmants concerts qui annonçaient la paix au monde! De

quels torrents de délices dut-il être inondé en recevant entre ses bras, adorant, serrant contre son sein le Messie d'Israël ! Mais ne nous distrayons pas de la pensée de ce que lui coûta son obéissance, même par le souvenir des faveurs dont elle fut récompensée.

Pensez-vous, en effet, Messieurs, que tant de faveurs pouvaient assez le distraire lui-même de la cuisante douleur qu'il devait ressentir en se voyant forcé à retirer la mère de Dieu dans une étable, à coucher le Fils de Dieu dans une crèche. Il le voit pleurer, il l'entend gémir, tremblant de froid, sans pouvoir lui fournir d'autre soulagement qu'un peu de paille.

Avançons, Messieurs, avançons. Ce n'est là que le prélude des sacrifices qu'il doit en coûter à son cœur. Ici, le voyez-vous tenant Jésus entre ses bras, lui servant d'autel, couvert de son sang : quelques saints docteurs ont dit bien plus, obligé d'exercer lui-même l'office de ministre à la cérémonie sanglante de la circoncision.

Suivez-le cependant. Bientôt vous le trouverez dans le temple, offrant encore et immolant déjà par avance ce cher Fils. Car, enfin, les autres pères qui présentaient leurs fils au temple ne donnaient rien qu'aussitôt ils ne rachetassent, et tout ce grand sacrifice se réduisait pour eux à l'offrande d'un agneau ou de deux colombes, et de quelques sicles d'argent. Il n'en est pas ainsi de Joseph, dit saint Jean Chrysostome. La loi portée principalement pour Jésus, continue ce Père, oblige plus étroitement et Joseph et Marie. Les autres premiers-nés se rachètent, parce qu'ils ne sont que des figures en action de grâces de l'oblation de Jésus. Pour Jésus, il ne se rachète qu'en apparence, et Marie et Joseph savent qu'ils en font une oblation irrévocable, et qu'une croix est l'autel auquel ils le consacrent.

On demande, Messieurs, pour soutenir un éloge, des traits rares, des traits singuliers de vertu dans les héros qu'on loue. Qu'on en cherche ailleurs d'aussi singuliers et d'aussi rares qu'en celui-ci. Voulez-vous cependant que, pour y ajouter encore quelque chose, nous le suivions aux traces sanglantes de ses sueurs et de ses larmes jusqu'en Egypte.

Joseph, fils de David, prenez et la mère et l'enfant, fuyez en Egypte ; vous y demeurerez jusqu'à ce que le Seigneur vous en rappelle. (*Matth., I.*) C'est Dieu qui parle, et déjà Joseph est en route. Mais considérez, je vous prie, mes frères, dit saint Jean Chrysostome, et la cause et les circonstances, et le terme et la durée de cet exil.

Car, en premier lieu, toute autre foi que celle de Joseph n'eût-elle point été ébranlée, continue notre saint docteur ? En effet, l'étrange économie ! Il doit sauver son peuple, et il fuit cet enfant. Ah ! fuyez, Joseph, reprend Origène, fuyez. Sa naissance n'a point été encore assez obscure ; les prodiges dont vous avez été témoin ont alarmé la cour. Le tyran de votre patrie en veut à ses jours. Hé quoi ! qu'il importe donc, répond saint Chry-

sologue, qu'un tyran frémissse de rage, un Dieu pour cela doit-il fuir ? Que la terre s'arme, un Dieu doit-il trembler ? Et la faible poussière qui vole peut-elle troubler les cieux ? Marques de faiblesse et d'impuissance dans un Dieu qui scandalisent peut-être notre faible raison, mais qui ne peuvent faire chanceler l'obéissance du juste.

Prenez donc garde, en second lieu, ajoute saint Chrysostome, que l'ange même ne lui promet pas, comme il promit à Abraham et à Moïse, qu'il serait avec lui. La foi de Joseph n'a pas besoin de ce soutien. Elle perce les voiles qui lui cachent un Dieu dans cet enfant qu'il porte. Assuré sous cette sauvegarde divine, il se hâte dès la même nuit d'affronter tous les dangers d'un long voyage, toutes les incommodités de la saison, toute l'horreur des déserts qu'il lui faut traverser, sans craindre ni pour la faiblesse de l'enfant, ni pour la délicatesse de la mère, il va, et où ? Troisième remarque de saint Chrysostome : en Egypte, dans cette terre toujours ennemie de sa patrie, dans cette terre le tombeau de ses pères qui y furent si cruellement persécutés, dans cette terre qui était encore alors le siège de l'impiété et de l'idolâtrie, le centre où s'étaient réunis tous les vices, qui tous y trouvaient des autels et des temples. Mais sans vouloir pénétrer dans les desseins du Dieu qui l'envoie, sans chercher à les comprendre, Joseph s'expose à tout pour obéir.

Où sont-ils ces contradicteurs éternels qui, dès qu'on leur annonce l'ordre de Dieu, se retranchent toujours sur le pourquoi, sur le comment ? ces cœurs timides qui, dans la prévoyance d'un avenir qu'ils ne verront peut-être pas, cherchent des prétextes pour se soustraire à l'observation présente d'une loi qui les presse ? Voyez-vous, Messieurs, que Joseph demande même combien durera son exil ? Demeurez-y jusqu'à ce que je vous rappelle. Dieu le rappellera, cela lui suffit. Au temps, au moment marqué par le Seigneur, il reviendra avec la même obéissance.

Qu'il est donc beau de se représenter ici (je copie toujours saint Chrysostome) non pas la descente de Jacob en Egypte, ce n'était qu'une faible figure de cette fuite ; non pas le passage même du peuple juif dans les déserts sous la conduite de Moïse, figure à la vérité plus lumineuse, mais toujours simple figure de cette fuite. Suivons plutôt la sainte famille elle-même conduite par son auguste chef. La pensée des dangers ne l'a point effrayé ; le danger présent soutient, anime, affermit son courage.

C'était bien ici cependant que les fontaines devaient jaillir des roches et les suivre pour les rafraîchir dans leur route. C'était bien ici que le ciel devait faire pleuvoir sur eux le pain des anges. Non, non, Messieurs ; Joseph sait qu'il a plus que tout cela dans Jésus seul, plus que l'arche sainte qui précédait Israël ; plus que la colonne, soit de feu, soit de nuée qui lui traçait sa route ; plus que la manne qui le nourrissait dans le

désert. Tout cela n'était en effet que la figure du Jésus qu'il emporte. Content du trésor qu'il possède, il met toute sa félicité, toute sa gloire à souffrir pour Jésus, avec lui, sous ses yeux. Encore plus de difficultés, plus de dangers, plus de souffrances, c'est tout ce qu'il souhaite, pour mieux marquer au Dieu qu'il accompagne sa fidélité et son amour.

Enfin, Messieurs, après tant de traits de la plus héroïque vertu, n'aurais-je pas droit d'en supposer mille autres semblables. Mais une si belle vie ne veut pas être louée par des conjectures. Joseph était juste; c'est de plus tout ce que dit de lui l'Evangile. Juste, selon l'explication de saint Jean Chrysostome, c'est-à-dire parfait en tout genre de vertu. Donnez donc maintenant l'essor à vos pieuses pensées. Faites un détail exact de toutes les vertus; portez chaque vertu au plus haut degré où l'humanité puisse atteindre. L'Evangile et les saints Pères vous autorisent à tout appliquer à l'époux de Marie. Ce sera, Messieurs, comme un nouveau nœud du rapport intime qu'il eut avec Jésus-Christ dans l'ordre de la grâce, un nouveau rayon par conséquent ajouté à sa gloire.

Mais ne nous privons pas de la satisfaction d'étudier et de méditer encore ce qu'il trouva de gloire et de solides avantages dans le rapport singulier qu'il eut avec Jésus-Christ selon la chair et dans l'ordre de la nature. C'est, si j'ose ainsi m'exprimer, sa seconde couronne, le second point de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Je vous salue, Joseph, vrai fils de David, illustre époux de la mère de mon Dieu, nommé le père, reconnu, avoué de Dieu pour père de son Verbe fait chair. Entre tous les enfants d'Adam en fut-il un à qui le Seigneur appartint de telle sorte qu'on le prit pour son père. O Joseph! ô le plus glorieux de tous les hommes, vous à qui l'Eternel a donné sa fille bien-aimée pour épouse; à qui le Fils unique de Dieu a confié sa véritable mère et que l'Esprit-Saint a en quelque sorte mis à sa place en lui remettant sa chaste épouse.

Ainsi, Messieurs, chante l'Eglise. Mais nous, comment entrerons-nous dans la méditation de tant de gloire? Toute fondée sur les mystères les plus sublimes, les plus inconcevables, n'est-elle pas elle-même un mystère infiniment au-dessus de la faible portée de nos esprits. Tâchons cependant aujourd'hui d'élever nos pensées, et voyons, 1^o ce que ce rapport, que saint Joseph eut avec Jésus-Christ dans l'ordre de la nature, renferme en premier lieu de grandeur; 2^o quelles sont les prérogatives qu'il lui donne. En deux mots, la gloire et le bonheur de ce rapport, gloire également solide et éclatante.

Disparaissez donc d'abord, gloire mondaine! vaine gloire qui n'est jamais fondée que sur les jugements souvent faux, toujours incertains, que portent des hommes si faciles à tromper, et que la passion presque toujours aveugle. Les jugements de notre Dieu sont toujours vrais, ils sont seuls infailli-

bles; et c'est au jugement de Dieu que Joseph est glorifié.

Disparaissez, titres mondains, titres frivoles que donne ou le hasard de la naissance ou le caprice de la fortune, titres presque jamais mérités, acquis souvent dans leur origine par le crime et l'injustice, titres qui ne servent quelquefois qu'à faire mieux sentir par leur éclat la bassesse et l'indignité de celui qui les porte! Un titre solide, c'est celui qui vient du choix d'un Dieu, d'un Dieu qui récompense et qui donne toujours par sa grâce de quoi soutenir l'éclat des titres dont il honore. Des titres solides, ce sont donc ceux de Joseph.

Disparaissez, grandeurs mondaines, grandeurs spécieuses, mais qui n'ont dans la vérité rien de réel! Supposez-les soutenues d'un éclatant mérite. Si c'est un vrai mérite, elles lui sont toujours inférieures, elles ne peuvent le récompenser exactement. Au contraire, elles en tirent elles-mêmes tout ce qu'elles ont de véritable éclat. Mais la grandeur de Joseph, elle est telle qu'aucune humaine vertu ne la pouvait mériter à la rigueur. Elle a cela de propre avec les dons de la grâce et de la gloire qu'elle perfectionne la vertu, qu'elle fait honneur à la vertu.

Que sont donc enfin toutes les dignités humaines? Mais je cherche, Messieurs, quelque chose de plus brillant et de plus beau que les sceptres et les diadèmes pour l'anéantir après de cette gloire. Les titres les plus glorieux dans l'ordre de la grâce même, où tout est solide et réel, en pourraient-ils soutenir le parallèle? Guides et conducteurs des peuples, pasteurs du saint troupeau, lumières du monde, apôtres, géants évangéliques, martyrs mêmes de Jésus-Christ, abaissez vos palmes, déposez vos couronnes aux pieds de celui que Dieu donne pour père à son Fils. Après la dignité de Marie, mère de Dieu, dans le sens propre et naturel, est-il une dignité pareille à celle de Joseph, époux de Marie, père adoptif de Jésus?

Oui, Messieurs, ne craignons pas de lui donner le nom de père; nous le lui donnerons après les saints évangélistes, après les anges, après Marie, après Dieu même.

S'agit-il, en effet, de nous laisser l'exacte généalogie de Jésus-Christ? C'est du côté de Joseph que les évangélistes la dressent, remarque saint Jérôme.

S'agit-il d'annoncer les ordres de Dieu sur ce qui concerne la personne adorable de Jésus-Christ, c'est toujours à Joseph comme au chef de la sainte famille que les anges sont envoyés. Autre remarque de saint Jean Chrysostome.

S'agit-il, continue ce Père de concert avec saint Augustin, d'imposer un nom à Jésus, c'est, disent ces deux saints docteurs, le droit des seuls pères. Ce droit est donné à Joseph; Dieu l'établit son vicaire, en quelque sorte, et lui confie son autorité à cet effet.

Marie elle-même, ajoute saint Augustin, parle-t-elle de Joseph à Jésus: Votre père, lui dit-elle, votre père et moi nous vous cherchions. Et ne croyez pas, dit encore ce

saint docteur, que Jésus même lui refuse ce titre, car vous ne voyez pas qu'il le lui refuse autrement que celui de mère à Marie même. Et s'il paraît un moment les méconnaître, prenez garde que c'est au moment qu'il était dans le temple où la chair ni les alliances de la chair n'ont point lieu.

Père de Jésus, qu'est-ce donc à dire ? Rappelez-vous, Messieurs, ce que vous avez jamais oui de plus grand, tout ce que la foi nous enseigne de notre Messie. Voilà le père de celui que l'Eternel, du milieu d'une gloire éclatante, digne de sa grandeur, comme parle saint Pierre, reconnaît pour son Fils bien-aimé, l'objet de ses complaisances éternelles, l'image de sa substance, le rayon substantiel de sa gloire, qu'il nous ordonne d'écouter ; le père de celui par qui tout a été fait, sans qui rien n'existe, qui a formé, qui conserve et soutient, qui porte pour ainsi dire tout l'univers, comme saint Paul s'exprime, par sa parole toute-puissante ; le père de la vérité, de la sagesse incarnée, de celui que les patriarches ont désiré de voir, qu'ils n'ont vu qu'en esprit, qu'ils ont adoré de loin, et dont l'espérance seule a fait toutes leurs délices, de celui que tant de prophètes ont annoncé, dont toute l'ancienne loi n'était que la figure du nouveau législateur qui s'annonce Dieu dans toute la Judée par les œuvres les plus miraculeuses de la Divinité, que toute la nature reconnaît pour son auteur, à la voix duquel les éléments se troublent et se confondent, dont l'enfer étonné avoue et publie la puissance, de celui qui entraîne à sa suite les peuples par les charmes divins de sa personne, dont une seule parole enchaîne les passions, captive les esprits, transforme les cœurs : en voilà le père.

Mais que fais-je, indiscret ? Le Sage m'avait averti d'éviter cet écueil. Pour comprendre la dignité du Père, j'ai voulu sonder les abîmes de la majesté du Fils : *Scrutator majestatis* (Prov., XXV) ; et je me sens véritablement accablé du poids de la gloire qui rejaillit de l'un sur l'autre : *Opprimetur a gloria*. (Ibid.)

Imaginez, Messieurs, les honneurs que Jacob reçut à la cour de Pharaon quand il y fut reconnu pour père du sauveur de l'Egypte. Ah ! que le père de notre Jésus doit être bien plus glorieux à nos yeux, qu'il mérite de nous de tout autres honneurs, de tout autres respects ?

Dirai-je à présent avec saint Isidore qu'il fut l'Enos du Testament nouveau, qui, ayant eu le bonheur de prononcer le premier l'auguste nom de Jésus, eut le premier la gloire d'invoquer véritablement le nom du Seigneur.

Ajouterai-je avec saint Bernard que c'est le Samuel de la nouvelle alliance, qui, ayant nommé, circoncis, offert au temple notre Jésus, sacra proprement notre vrai roi.

Dirai-je avec saint Ambroise que c'est le sage Mardochée chargé du soin de notre reine ; et à qui le roi souverain donna l'anneau de son sceau pour commander, par

cette marque d'honneur, le Verbe incarné qui lui était soumis.

Mais encore une fois les images manquent, toutes les figures sont trop faibles pour exprimer tant de grandeur : *Scrutator majestatis opprimetur a gloria*. Je continuerai avec saint Isidore qu'il fut élevé bien au-dessus de la sublimité des anges. Epoux de Marie, père de Jésus, ces deux mots en disent, ce me semble, bien davantage. Je continuerai encore avec saint Bernard, qu'il fut en un sens le libérateur du monde ; dirai-je trop de celui entre les mains duquel avait été remis le prix de la rédemption ? Le nommerai-je enfin avec saint Chrysostome, le roi de la nature ; dirai-je qu'il fut un objet de vénération et de respect pour les anges même ; est-ce assez dire de celui à qui devait obéir la divine Marie, à qui le Verbe de Dieu était soumis ? *Scrutator majestatis opprimetur a gloria*.

Contentons-nous donc à présent d'entrer dans le détail des prérogatives illustres, auxquelles lui donna droit tant de grandeur. Mais je vous avoue, Messieurs, que je crains de hasarder des opinions particulières, et d'autre part, je crains de faire injure à Jésus et à Marie en n'osant dire que peu. Quoi qu'il en soit, voici le raisonnement d'un savant théologien, que l'Eglise nous permet de citer avec honneur dans ses chaires ; c'est le vénérable Bède.

Le prophète est sanctifié, dit-il, avant que de naître, le Précurseur reçoit dans le sein de sa mère la grâce d'adoption. Et pourquoi croirai-je que la Providence ait été moins attentive à former un père qu'un précurseur et un prophète à mon Jésus ? Oui, fût-ce un égarement, je me plais à m'égayer dans cette pensée si conforme au sentiment que j'ai de la grandeur et de la bonté de mon Jésus, de la dignité de sa sainte mère. Je pense que s'il eût été dans le monde un homme plus parfait que Joseph, Dieu l'eût donné pour époux à Marie, et pour père à son Fils. Sur ce principe, je considère avec complaisance la divine bonté qui se hâte, pour ainsi dire, et s'empresse de l'enrichir des plus beaux dons de sa grâce ; et Joseph qui, par la correspondance la plus fidèle, se prépare, dès sa première enfance, aux grands desseins de Dieu sur sa personne. Mais je ne prétends, Messieurs, vous faire rien adopter que de constant. Renouvelez votre attention pour ce qui va suivre.

Vivre et converser avec Jésus-Christ, pouvoir commander à Jésus-Christ, mourir entre les bras de Jésus-Christ ; les beaux apanages de la céleste adoption que Jésus-Christ fait de Joseph ! Tout ceci est solide.

Quel charme en premier lieu de vivre dans la compagnie sensible de Jésus, de s'entretenir familièrement avec lui ? Vivre avec Jésus, demandez ce que c'est à ces disciples, qui ne pouvaient être séparés un seul moment de sa personne, et apprenez-le de ces frappeurs, de cette tristesse dont ils sont saisis au seul mot de séparation, de cette joie dont

le retour de leur Maître les transporte après la plus courte absence.

Vivre avec Jésus, demandez ce que c'est à Madeleine, et apprenez-le des douces extases dans lesquelles elle est ravie sitôt qu'elle peut embrasser ses genoux.

Vivre avec Jésus, demandez ce que c'est à Joseph lui-même, et apprenez-le de la désolation où le jette pendant trois jours la perte de ce cher fils; apprenez-le des vifs élans de joie et d'amour que sa vue, en le retrouvant, lui inspire.

Heureux Joseph! La seule mort pourra désormais vous en séparer. Etonné, dit l'Evangile, des merveilles qu'il entend raconter de lui, plus encore de celles qu'il lui voit faire, quel doux plaisir pour lui, dit un saint docteur, de les graver, de les conserver, dans le secret de son cœur, et de les méditer sans cesse. Quel doux plaisir surtout de le voir, comme parle encore l'Evangile, croître de jour en jour en âge et en sagesse, c'est-à-dire, voir, à mesure qu'il croît, dit saint Cyrille, les marques sensibles de la divine Majesté paraître et briller en lui de plus en plus; voir, à mesure qu'il croît, ajoute saint Grégoire, l'Esprit-Saint qui remplit son âme, se montrer au dehors et se manifester de plus en plus par des signes éclatants.

Heureux Joseph! vivre avec Jésus! Ah! Messieurs, c'est le bonheur des saints, la joie des anges. Pauvre retraite de l'homme juste! N'êtes-vous pas en quelque sorte comparable à présent au ciel même? Vous possédez, en effet, ce que le ciel a de plus beau, et les anges y viennent à chaque instant jouir de la félicité en contemplant celui que Joseph tient entre ses bras. Bonheur de Joseph, égal, et j'ose dire en un sens supérieur, à celui des anges mêmes. Car pour les mortels, ils ne jouissent de la félicité qu'après leur mort, dit l'Eglise en son office. Pour Joseph, il jouit de Dieu pendant sa vie; il jouit donc de la félicité.

Vivre avec Jésus, s'entretenir avec Jésus! Quel esprit peut penser, qui pourra dire tout ce que Joseph trouve auprès de Jésus et dans son entretien de solides avantages? Il est, dit saint Isidore, à la source des secrets de Dieu; quel mystère lui sera caché? Il est à la source des grâces; quelle espèce de secours spirituels lui peut manquer? Quelle vertu ce Dieu enfant, reposant sur le sein de celui qu'il nomme tendrement son père, quelle charité surtout ce Dieu tout amour lui inspire-t-il par ses innocentes caresses?

Au prérogative cependant supérieure encore aux deux premières. Joseph commande à Jésus : *Erat subditus illis*. (Luc., II.) Approfondissons, s'il est possible, ce mot de l'Evangile.

Porter un sceptre, une couronne, qu'est-ce, Messieurs, qu'est-ce que commander dans une cour? Commander à des mortels qui n'obéissent que par contrainte, commander à leur corps; leur âme est au-dessus de tout empire. Commander; mais en commandant qu'il faut se restreindre et se borner, de peur

de mettre dans l'impuissance d'obéir, tant les sujets sont faibles! Et voilà ce qu'on nomme être monarque, potentat dans le monde. L'empire de Joseph c'est le plus beau, le plus grand des empires. Il commande à celui que l'amour lui a soumis. Empire d'amour, c'est le plus beau des empires : *Erat subditus illis*. Et celui que l'amour lui a soumis c'est le roi de la nature, le monarque du ciel, le créateur de l'univers, le vainqueur de l'enfer. Joseph ne commande-t-il donc pas, en quelque sorte, à la nature entière, à toutes les créatures, au ciel même, à l'enfer : *Erat subditus illis*. Ce mot dit tout cela, ce me semble. Ne dit-il pas bien plus?

Celui que l'amour lui a soumis, c'est son Créateur, c'est son Dieu qui tient en sa main toutes les volontés, tous les esprits, pour les fléchir comme il veut. Ah! Messieurs, Joseph ne commande-t-il donc pas, en quelque sorte, et à son propre esprit et à son propre cœur? Oui, ses passions soumises à l'ordre de sa volonté me semblent ne pouvoir plus exciter dans son âme de guerres intestines : *Erat subditus illis*. Se peut-il un empire et plus grand et plus beau?

Je me hâte de conclure. Oublierai-je pourtant le précieux avantage de mourir entre les bras de Jésus-Christ?

Il n'est que trop vrai, Messieurs, ce que l'on dit communément, que la mort est le moment critique pour l'homme; non-seulement parce qu'elle fait tomber le masque qui couvre les fausses vertus, mais surtout parce qu'elle est et du côté des tentations qui ne sont jamais si fortes, et du côté de l'homme qui ne fut jamais si faible, et du côté de Dieu qui ne voile jamais sa bonté sous une plus grande apparence de rigueur et de justice; elle est, dis-je, le moment le plus périlleux pour les vertus les plus solides.

Pour Joseph, grâce aux privilèges augustes qui le distinguent, ce n'est point une épreuve, c'est une récompense; ce n'est point un combat, c'est un triomphe. L'espérance d'avoir alors Jésus présent invisiblement, pour être le témoin de nos combats, l'appui de notre faiblesse, le rémunérateur de notre constance : c'est, Messieurs, tout ce qui nous soutient à présent contre l'effrayante pensée de ce terrible passage. Le nom de Jésus dans notre cœur, le nom de Jésus à notre bouche fera toute notre force. Qu'est-ce donc de le voir alors sensiblement présent, qu'est-ce de mourir entre ses bras?

Fuyez, légions infernales! Pensez-vous, en effet, Messieurs, qu'elles puissent approcher d'un lit de mort que Jésus garde, tenter celui qui repose doucement et s'endort plutôt qu'il n'expire sur le sein de Jésus? Fuyez, terreurs paniques, vains fantômes, frayeurs épouvantes de la mort, fuyez! Quel empire, en effet, pouvait exercer, quelle force pouvait avoir la mort contre celui qui trouve un asile entre les bras de Jésus? Non, je ne crois pas qu'il y soit mort, que d'amour. Plongé, abîmé dans la fournaise d'amour

pénétré de ses flammes, peut-on mourir que de l'activité du feu sacré? Cette âme enfin purifiée sur les chastes lèvres de Jésus, est-ce trop dire à présent : de toutes les âmes, la plus pure s'exhale donc dans les embrassements de son Juge. Son Juge, c'est son fils.

Accourez, anges saints, venez la recueillir sur les lèvres de Jésus même, portez-la au sein d'Abraham qui l'attend; qu'elle aille consoler les anciens justes, par l'espérance de la Rédemption. Et ce corps consacré par les pleurs de Jésus à une résurrection prochaine, venez le conserver dans le tombeau pour le grand jour, le jour de triomphe, auquel il doit le premier faire cortège au corps glorieux de Jésus ressuscité.

Béni soit donc, mes frères, béni soit l'Auteur de ces grands merveilles! Mais béni soit donc aussi celui en faveur de qui elles s'opèrent! O Joseph! ô le plus glorieux, le plus heureux des hommes! Et nous, Messieurs, quel fruit retirerons-nous enfin de la méditation de tant de gloire?

Jugez par les prérogatives que saint Joseph eut sur la terre, quelle est à présent l'éminence de sa gloire, et l'étendue de son pouvoir dans les cieux.

Oui le voilà, dit saint Bernard, le vrai Joseph, que le Seigneur a établi le chef de sa famille, qu'il a fait le dispensateur de ses trésors, auquel il nous renvoie dans nos besoins, ainsi que Pharaon renvoyait son peuple au fils de Jacob : *Ite ad Joseph*. Ecoutez donc aujourd'hui, maison d'Israël, continue saint Bernard, écoutez la voix de votre Roi. En vous découvrant aujourd'hui le mérite et les grandeurs de Joseph, il vous a fait savoir que vous devez tous à présent fléchir le genou devant lui, que dans toute l'étendue de son empire les grâces ne s'accordent que par lui. Quels que soient vos besoins, allez donc à Joseph : *Ite ad Joseph*. Frères de Jésus, vous êtes ses enfants; allez à votre Père. Jésus votre frère ne vous fera de faveurs qu'autant qu'il reconnaîtra en vous de tendresse et de respect pour votre commun Père. Allez donc à Joseph, frères quoique dénaturés, quoique ingrats, frères meurtriers, qui avez trahi et vendu votre frère, allez à Joseph. Dès que vous aurez fléchi le genou devant lui avec un repentir sincère, avec amour, avec respect et confiance; toutes les richesses de l'Egypte sont à vous, les biens de la terre, les biens du ciel, les biens éternels. Puissent ces promesses animer votre confiance! Puisse votre confiance vous être le gage de l'accomplissement de vos vœux pour le temps et pour l'éternité! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT FIDÈLE DE SIGMARINGEN ET SAINT JOSEPH DE LÉONESSA, CAPUCINS.

Prononcé à la cérémonie de leur canonisation, en 1747.

Dabo duobus testibus meis et prophetabunt... amici

sacris. Hi sunt duæ olivæ et duo candelabra in conspectu Domini terræ stantes. (Apoc., XI.)

Je ferai part de mes dons à deux témoins. Vêtus de sacris ils feront l'office de prophètes... Ce sont les deux oliviers et les deux chandeliers qui sont toujours en présence du Seigneur Dieu de la terre.

Il n'est point de siècle, point de pays dans l'univers où Dieu ne suscite quelques hommes extraordinaires pour rendre témoignage à son nom. Je ne parle point, Messieurs, de ceux qui, cachés à l'ombre des solitudes, vainqueurs de leurs seules passions, héros seulement contre eux-mêmes, ne furent utiles au monde que par leurs exemples. Tels furent quelques-uns de ceux auxquels l'Eglise a décerné si justement un culte religieux et solennel. Mais il en est qui me semblent mériter encore mieux nos hommages par les avantages solides que leurs travaux ont procurés à la religion. Ce sont ceux à qui l'Esprit de Dieu, comme dit saint Paul, a daigné communiquer pendant leur vie quelques-uns de ces dons éclatants qui font sentir au monde, malgré lui-même, que l'Eglise est un ouvrage divin : langage, soit de sagesse, soit de science, celui-ci pour établir le dogme, celui-là pour persuader et faire aimer la morale de l'Evangile; don de foi qui opère les miracles, ou talent de prophète pour annoncer aux peuples les volontés de l'Eternel; discernement des esprits pour conduire les âmes dans les voies droites de la perfection à l'abri de l'illusion et du prestige; facilité de parler et d'interpréter les oracles de l'Ecriture, pour proportionner au goût et à l'intelligence de chacun la parole de Dieu sans l'altérer ni la corrompre.

Quand le Seigneur établit ainsi des apôtres, des docteurs, des thaumaturges dans son Eglise, ils ne trouvent le plus ordinairement que des persécuteurs dans leurs contemporains; la postérité les en dédommage. C'est, Messieurs, ce que nous faisons aujourd'hui à l'égard de ceux que produisit un des siècles derniers. Nos neveux équitables rendront un jour la même justice à ceux que nous nous obstinons peut-être à méconnaître dans le nôtre.

Car notre Dieu n'est pas moins fidèle à son Eglise dans un temps que dans un autre. Cette épouse chérie n'a point de vieillissement à craindre; et, comme dit le grand Apôtre, elle est au-dessus de toute tache et de toute ride; aucun âge ne la verra ni moins glorieuse ni moins sainte. Dans le XVII^e siècle, de téméraires calomnieateurs l'accusaient déjà de dépérissement; et que de héros dans ce siècle même n'a-t-elle pas formés! Outre ceux auxquels nous avons déjà rendu nos hommages, les Vincent, les Régis, et tant d'autres, en voici deux nouveaux, Messieurs : ne nous laissons point de les honorer, de célébrer leur gloire; c'est un tribut de reconnaissance et d'adoration que nous devons à Jésus-Christ, pour sa fidélité constante et permanente à son Eglise.

Fidèle de Sigmaringen et Joseph de Léonessa, du nom desquels nos chaires ont

déjà si souvent retenti, sont ces deux héros de la foi dont je viens encore publier les merveilles. Je ne les séparerai pas dans cet éloge, comme l'Eglise ne les a point séparés dans le culte qu'elle leur rend. Vous les verrez d'abord en différents pays, mais dans le même siècle, conduits par différentes voies à une même école pour s'y former à l'apostolat par les mêmes vertus : ce sera le sujet de la première partie. Vous les verrez ensuite sur deux différents théâtres, par différentes souffrances et différents travaux, soutenus avec un zèle égal, parvenir tous deux à la même gloire : ce sera le sujet de la seconde partie. Esprit-Saint, qui les remplîtes des mêmes dons pour en faire à Jésus-Christ des témoins également généreux, également irréprochables, pour les faire briller du même éclat et leur faire remporter de différentes manières le même triomphe, faites-moi la grâce, en les louant également tous deux, de les louer dignement l'un et l'autre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Il n'y eut guère plus de vingt années d'intervalle entre la naissance des deux serviteurs de Dieu dont l'Eglise nous ordonne aujourd'hui d'honorer la mémoire. Le xvi^e siècle les produisit l'un et l'autre. Joseph parut le premier dans la carrière. Léonessa, petite ville du royaume de Naples, fut son berceau ; et, tandis qu'il faisait le premier apprentissage de l'apostolat dans sa solitude d'Assise, l'Allemagne vit naître Fidèle dans une de ses bourgades. Oserais-je croire, Messieurs, que l'accouchement inopinément heureux et presque miraculeux de sa vertueuse mère, fut déjà l'effet des prières du jeune Joseph, qui semblait de loin se préparer un homme digne de le remplacer et d'être un jour associé à sa gloire. En effet, l'année même qui enleva Joseph à la terre, mit Fidèle à sa place dans le même ordre, et tout l'esprit du premier sembla être passé dans le second. N'est-ce pas à peu près ainsi que l'astre du jour, quand il quitte notre hémisphère, semble laisser sa lumière et ses feux aux astres de la nuit pour consoler la terre de son absence ?

Les ancêtres de l'un ni de l'autre n'entre-ront point dans leur éloge. Leur nom eût-il été des plus illustres, ils l'eussent également oublié. Mais ce que j'aime à me rappeler d'abord, c'est la piété de leurs parents, qui, dans le sein d'une médiocrité distinguée, les élevèrent uniquement pour le Seigneur. La vanité mondaine n'eut donc aucune part à leur éducation. Un goût égal pour les sciences, un talent égal pour y réussir, des succès égaux, même innocence de mœurs, même attrait pour la prière et pour les exercices de la religion peignent l'enfance de l'un et de l'autre. Ici la diversité des voies de Dieu commence à se faire remarquer.

Sa voix se fit entendre à Joseph dès les premières années de sa jeunesse. Viterbe retentissait des acclamations que venait de lui attirer son éloquence ; disciple encore et

déjà digne, au jugement du public, des mêmes éloges que ses maîtres les plus consommés, le monde s'offre à lui avec tous ses attrait et dans tout son éclat pour le faire entrer dans la carrière de la fortune et de la gloire, la carrière s'en ouvre comme d'elle-même devant lui. Une alliance illustre lui met pour ainsi dire en main tout ce que la richesse a de plus précieux, la grandeur de plus élevé, la volupté de plus délicieux et de plus doux. C'est alors que votre grâce l'appelle ; et à quoi, grand Dieu ! A tout ce que la pauvreté a de plus rigoureux, l'humilité de plus bas et de plus pénible, la mortification de plus austère. Vous serez obéi, Seigneur. Joseph ne se plaint que de n'avoir pas de plus grands sacrifices à vous faire. La bonté naturelle, la tendresse réfléchie de son cœur lui en fourniront, et les motifs les plus légitimes, même les plus saints, donneront une couleur de vertu à l'illusion qui tente de le séduire. Un oncle, en qui l'intégrité des mœurs répondait parfaitement à la sainteté du caractère, un oncle, qui depuis quelques années lui remplaçait un père et une mère autant par la tendresse et par les soins que par les droits du sang, n'épargne ni sollicitations ni prières pour le retenir. Mon Dieu ! vouliez-vous donc lui faire observer déjà la lettre même de votre précepte, de haïr tous ses proches en comparaison de vous ? Parents vertueux, mais trop tendres, donnez, à la bonne heure, donnez des larmes au sacrifice de ce jeune Isaac, mais ne retenez point le coup qui doit l'immoler, l'Eternel veut qu'il soit porté. C'est une jeune plante qu'on veut en vain conserver dans une terre étrangère. Elle se fane, elle languit, prête à périr, si bientôt on ne la transplante dans le climat pour lequel l'a destinée l'Auteur de la nature ; ce climat seul peut lui rendre la vie et la fertilité.

En effet, Messieurs, les instances réitérées, les oppositions opiniâtres de ses parents altèrent sa santé, mais elles n'ébranlèrent point sa résolution. Au défaut des sacrifices qu'il prétendait faire à son Dieu, il lui offre celui de sa vie. Non, non, généreux confesseur de Jésus-Christ (oui, confesseur de Jésus-Christ presque dès l'enfance), la mort dans ces circonstances eût été pour vous une espèce de martyre. Elle vous échappe ; vous êtes en liberté. Ce sera toute votre vie, votre destinée de rendre à Jésus-Christ un témoignage plus long, plus pénible, et quelquefois plus douloureux que la mort même.

Tandis qu'il s'y exerce dans l'humble retraite où il lui est enfin permis d'entrer, un autre astre, à l'autre extrémité de l'hémisphère, Fidèle, dans le Nord, commençait à ramasser les feux dont il devait ensuite éclairer le monde.

L'université de Fribourg en profita la première. Il venait pour s'y instruire ; et à peine y est-il qu'on le charge d'y instruire les autres ; disciple et maître tout à la fois, il est obligé de partager son temps entre deux travaux presque incompatibles d'enseigner

et d'étudier des sciences les plus disparates du moins, enseigner la philosophie et étudier les lois. Cependant également applaudi dans l'une et dans l'autre école, dans l'une surnommé par excellence le *philosophe*, mais le philosophe chrétien (titres qu'il n'est que trop rare, mais qu'il n'est par là même que plus glorieux de pouvoir allier ensemble); dans l'autre, honoré de toutes les distinctions qu'on peut y désirer, il avait droit de se promettre tout d'un mérite trop généralement reconnu, pour qu'il pût ne pas le reconnaître lui-même. Piège flatteur ! Cependant à peine le sent-on, ce piège, dans les premières années d'une jeunesse qui ne peut guère se prévaloir que de quelques semences de mérites qu'une première chaleur de génie a fait germer, et qui souvent ne produisent que quelques fleurs précoces qui ne sont suivies d'aucun fruit. Tout adulateur qu'est le monde, il y applaudit trop faiblement pour pouvoir engager solidement un âge dont la distraction et l'inconstance sont l'apanage. Toute la force, tout l'attrait de ce piège se dissipent, se perdent ensuite, quand après avoir éprouvé combien il en coûte pour se créer une réputation éclatante, on sent combien il est plus difficile encore de la soutenir; et surtout combien elle est, pour parvenir, une faible ressource : que de stériles applaudissements (encore en est-on toujours sûr) en sont presque toujours la seule récompense. Mais avant que d'avoir éprouvé ni traverses ni dégoûts, dans un âge où, ignorant les bizarreries et les injustices du monde, l'on juge de ce que l'on mérite par l'idée que l'on en donne aux autres, et où, convenant de bonne foi qu'on n'a droit encore que d'espérer, l'on mesure ses espérances sur les fastueuses promesses dont le monde est toujours si prodigue. Ah ! Messieurs, qu'un mérite éclatant et reconnu est alors un piège dangereux !

C'est dans cette circonstance que Fidèle se trouvait. Aussi d'abord se laisse-t-il prendre à ce séduisant appât. N' imaginez cependant en lui aucun de ces vices grossiers qu'enfante la vanité ou l'ambition. La présomption n'enfla point son esprit, la jalousie n'aigrit point son cœur, et jamais l'intrigue et la cabale ne dirigèrent aucune de ses démarches. Sans se laisser éblouir par les lumières qu'il acquérait de jour en jour, ni enivrer par ses succès, il voulait parvenir, mais non pas au préjudice de personne, bien moins aux dépens de la probité; savant, humain et sociable, modeste jusqu'à pouvoir passer pour humble, liant dans la société autant que véhément et profond dans les écoles; tel il se fait reconnaître non-seulement dans sa patrie, mais dans les royaumes étrangers qu'il parcourt, comme on le raconte des anciens sages, pour prendre de chaque peuple les connaissances particulières qui le distinguent. Tel, surtout après ses voyages, il se fait remarquer au barreau.

Brillante carrière, quel assemblage de talents divers n'exige-t-elle pas dans ceux qui la courent, carrière dont le sénat d'Alsace

lui vit fournir toute l'étendue avec une heureuse facilité qui bientôt lui en assura tous les prix. Ainsi vous permettiez, mon dieu, que ce vaisseau, poussé par le souffle de la vanité mondaine, errât longtemps de contrée en contrée pour recueillir partout les différents trésors qui devaient servir un jour à la construction de votre temple. Cependant vous ménagiez peu à peu la tempête, qui devait le rejeter au port.

Ce fut son mérite même qui la forma. Monde injuste ! est-ce ainsi que tu paies les talents et les efforts généreux de la vertu ? Ah ! malheur à quiconque s'attache à servir un monde trop peu éclairé pour distinguer le vrai mérite, toujours trop impuissant pour le récompenser, et quelquefois assez furieux pour le persécuter. Fidèle l'éprouva, Messieurs, et il en eueut à donner désormais au Seigneur tout son attachement.

Tout ce qu'il a de goût et de talent, il commence donc à le tourner du côté de la religion. Quoi qu'il entreprenne désormais, il ne lui faudra plus d'autre maître que l'Esprit divin qui le guide. Ce n'est pas ici un jeune athlète qu'il faille dresser au combat, et qui ait besoin de s'essayer, de préluder longtemps avant que de pouvoir être engagé dans la lice. Fidèle ne commence que tout aguerri, déjà en état de combattre. Il se met en liberté du côté du monde, il s'engage solennellement à la religion par la réception des ordres sacrés, et délibère alors dans quel asile il se retirera. Le plus laborieux est celui qu'il préfère. Il en est d'autres qui l'attirent par les doux attraits de la contemplation continuelle à laquelle on s'y livre. Il en est qui le charment par la supériorité des talents qu'on y possède, et la noblesse des emplois auxquels on s'y consacre. Celui-ci l'effraye d'abord par la privation sans réserve, le crucifiement continuel de la chair, les travaux, les fatigues sans relâche qui en sont le partage : et c'est enfin ce qui le détermine. Tel que Joseph de Léonessa avait été en Italie, tel le généreux Fidèle va se montrer en Allemagne. Suivons-les maintenant conjointement tous deux, malgré l'intervalle des temps, et voyons-les mesurer à pas égaux, à pas de géants, l'un et l'autre, la carrière dans laquelle ils s'engagent ; c'est-à-dire, par la plus grande perfection des vertus religieuses s'élever jusqu'à l'héroïsme de l'apostolat.

Observer à la rigueur la lettre même de la règle de François d'Assise, c'est à quoi ils s'obligent ; de cette règle qui étonna les souverains pontifes, qui rebuta ceux mêmes qui, les premiers, avaient eu le courage de s'y soumettre ; de cette règle que son auteur séraphique parut presque le seul capable d'observer. Bientôt, en effet, après lui on avait cru devoir apporter des tempéraments sages, qui la missent, pour ainsi dire, à portée de l'humanité. Cependant dans ce même siècle, peu de temps avant la naissance de nos deux saints, un homme généreux entreprit d'en renouveler la plus rigoureuse pratique. Sous la protection d'un grand prince,

du consentement, avec l'approbation expresse du souverain pontife, la Toscane le vit faire revivre dans son premier ermitage tout l'esprit et toute la conduite, jusqu'à l'extérieur de son séraphique maître. Il eut aussi la même fécondité, et ce rejeton fut à peine détaché de l'arbre, qu'il égala en vigueur, en sève et en fruits, la souche même. Moins de vingt années depuis la réforme, ces séraphins nouveaux, tels que ceux que vit Isaïe au pied du trône de la majesté du Dieu vivant, avaient parcouru d'un vol rapide toute la terre, ne cessant ni jour ni nuit d'annoncer partout la gloire et les merveilles de l'Eternel.

Dire de Joseph et de Fidèle qu'ils remplirent toute l'étendue des devoirs qu'ils s'étaient imposés, qu'ils observèrent à la rigueur cette règle qui n'est qu'un précis de la plus haute perfection de l'Evangile, qui n'en interprète les conseils que pour en réduire en précepte la lettre même, n'est-ce pas dire qu'ils ont pratiqué l'héroïsme de toutes les vertus. C'est là prophétiser entre les prophètes.

Mais dire de plus que parmi ces prophètes mêmes ils se sont distingués au point qu'ils les ont édifiés, qu'ils s'en sont fait admirer, qu'ils les ont étonnés, c'est ne laisser plus rien à ajouter à l'éloge de leurs vertus. Dans une lice, où l'on n'a pour compétiteurs que des héros, gagner la couronne; entre les forts de David mériter la première place, quelle gloire, quel sujet d'éloge!

Je voudrais, Messieurs, les caractériser chacun par quelque vertu qui les distingue. Mais ici les contrastes n'ont point lieu. J'ai cru d'abord trouver la vertu favorite de Joseph dans cet amour, ce zèle du culte extérieur qui l'attache sans cesse au pied des saints autels, dans ces divines extases que ressentait le Roi-Propète lorsqu'il soupirait et tombait presque en défaillance éloigné du temple du Seigneur. Mais d'autre part la seule obéissance à laquelle il sacrifie ses goûts, ses attrait même les plus saints en sépare Fidèle qui semble toujours reprendre vie, se ranimer dès que les emplois auxquels on l'a attaché lui permettent d'aller se prosterner devant le tabernacle. Aussi, je pensais à caractériser Fidèle par cette généreuse obéissance qui le dépouille tellement de lui-même qu'il n'a plus ni vœux personnelles, ni retour sur soi, on pourrait dire ni jugement qui lui soit propre. Mais Joseph d'autre part est toujours le premier partout où la communauté est appelée par la règle, surtout la règle vivante dans les supérieurs. Les exercices les plus durs, les plus humiliants lui paraissent toujours trop doux et trop faciles. On dirait qu'il n'a de victoires à remporter sur lui-même que pour se ménager et s'épargner selon les ordres de ceux qui le conduisent. Ne comptez pas cependant le distinguer par ce dénûment entier et sans réserve, par cette mortification de soi-même portée, s'il est permis de le dire, jusqu'à la cruauté. Fidèle trouve toujours trop bon, trop délicat pour lui ce que les plus austères

et les plus mortifiés de ses frères rebutent. Sa pauvreté industrieuse trouve l'art d'outrier, en quelque sorte, l'excès même de la pauvreté. Il ne paraît souffrir les maux que par ses desirs redoublés de souffrir, à mesure qu'il souffre davantage.

Nous les louerons donc bien mieux et l'un et l'autre en les confondant tous deux dans la même classe d'héroïsme, qu'en cherchant à les distinguer l'un de l'autre par des traits séparés. Donnez, si vous voulez, au premier la gloire d'avoir été le modèle du second; à l'honneur du second j'ajouterai qu'il rendit si parfaitement son modèle qu'il ne lui laissa d'autre avantage que de l'avoir devancé. Ce qu'Hérode et les Juifs disaient hautement, lorsqu'ils voyaient ou qu'ils entendaient raconter les miracles de Jésus-Christ, que c'était Jean-Baptiste ressuscité : *Quem ego decollavi Joannem, hic à mortuis resurrexit* (Matth., VI), on eût presque osé le dire en voyant Fidèle, que c'était Joseph mort cinq ou six mois auparavant qui revivait en lui : *Propterea virtutes operantur in illo*. (Ibid.) C'étaient, en effet, du moins toutes les vertus du premier qui reparaissaient dans le second. Oui, c'était dans Fidèle toute l'humilité de Joseph, humilité dans l'un comme dans l'autre supérieure aux talents les plus éclatants, aux distinctions les plus flatteuses, aux vertus mêmes les plus héroïques, humilité qui, ne leur laissant apercevoir aucun défaut dans leurs frères, les aveuglait eux-mêmes sur leurs propres vertus. C'était dans celui-ci toute la pureté de celui-là, pureté inaltérable, sous la garde d'une pénitence si rigoureuse que leurs supérieurs furent obligés eux-mêmes de la modérer plus d'une fois. C'était enfin dans l'un toute la charité de l'autre. Comme c'était le même esprit dans tous les deux, comme on eût dit que c'étaient de plus les mêmes sens, c'était vraiment le même cœur, cœur uniquement rempli de Dieu, vide de tout le reste : *Hic a mortuis resurrexit; propterea virtutes operantur in illo*. C'est Elie, en un mot, qui subsiste, qui demeure sur la terre dans Elisée, non-seulement pour pratiquer les mêmes vertus, mais pour exercer les mêmes fonctions et opérer les mêmes prodiges : *Propterea virtutes operantur in illo*.

Tirons-les donc enfin de l'enceinte trop étroite de leurs cloîtres; suivons-les dans leurs travaux, dans leurs souffrances, pour les voir arriver au même terme, à la même gloire. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Passons rapidement sur les premiers essais du zèle de nos deux saints apôtres. Tous deux on les avait vus, animés d'une même ardeur, tonner dans les chaires et achever dans les tribunaux de pénitence les conversions que la véhémence de leurs discours avait commencées. L'un cependant (Fidèle) plus semblable à Elie, homme tout de feu, ne sait nulle part ménager le vice; aussi d'abord soulève-t-il contre lui cette classe de pécheurs qui, partout accou-

tumés aux égards, croient qu'il leur en est dû par la religion même. Mais son zèle est approuvé de Dieu, et il triomphe. Ce qu'il ne peut obtenir de ses auditeurs mêmes, il l'obtient des magistrats. Les abus sont réformés, les scandales disparaissent. Joseph, au contraire, plus pliant et plus doux, tel que Moïse, s'insinue dans les esprits avec sagesse et méthode, gagne les cœurs par la conviction, et partout où il rencontre des obstacles, c'est par des prodiges qu'il les surmonte. Mais hâtons-nous de les voir l'un et l'autre sur le théâtre même de leur apostolat. Auquel des deux pensez-vous qu'il faudra plus de zèle, de courage et de force? Jugeons-en, Messieurs, par le caractère des ennemis qu'ils ont à combattre, par la multitude des travaux auxquels ils se livrent, par la diversité des souffrances qu'ils endurent. Ce sont les différentes routes qui les conduisirent tous deux à la même gloire.

Lequel est le plus à craindre, Messieurs, de l'aveugle gentilité ou de l'hérésie effrénée? Pour moi, disait saint Grégoire de Nazianze, je redoute moins les efforts de ce monstre féroce qui vient de s'élever avec fureur contre l'Eglise, que la guerre domestique dont l'erreur me menace. Que Julien fasse briller à mes yeux tous ces glaives, qu'il lâche contre moi toutes les bêtes, qu'il me montre tous les précipices ouverts pour m'engloutir; à tout cela je connais un remède, je sais un moyen de triompher : c'est la mort.

Tels sont, Messieurs, les sentiments de Joseph, quand il quitte l'Italie pour aller à Constantinople. La gloire de mourir pour Jésus-Christ l'attire. Les vents le poussent trop lentement au gré de son impatiente ardeur pour le martyre. Presque chacun de ses pas est marqué par des prodiges. Des tempêtes le détournent; il les calme. Les provisions du vaisseau qui le porte commencent à s'épuiser, il les multiplie. Pour abrégier les longueurs des détours, il s'engage dans une route inconnue seul et sans guide, le ciel lui en fournit. Vous le soutiendrez donc, Seigneur, dans la carrière, dans laquelle vous le placez vous-même. Rempli de votre esprit, cet homme, doux et simple, pourra, dans le sens du Prophète, se glorifier de sa force.

Mais Fidèle, Messieurs, en avait-il moins besoin de cette force surnaturelle et divine contre les ennemis domestiques avec lesquels une vocation spéciale l'engage au combat. L'erreur avait infecté tout le pays des Grisons. C'est là que les ordres exprès du souverain pontife l'envoient. Plût à Dieu, reprend saint Grégoire de Nazianze, que nous n'eussions contre cette sorte d'ennemis que la mort à craindre! Mais de quelle armure me conviendrai-je contre leurs subtilités et leurs sophismes, leurs artifices et leurs calomnies? Quel Jérémie, continue ce saint docteur, écrira des lamentations assez lugubres pour déplorer les affreux ravages que

cause l'erreur partout où elle a l'adresse de se glisser? Quel sera le David assez fort pour abattre ce Philistin superbe?

Représentez-vous donc maintenant, Messieurs, nos saints missionnaires, l'un, dans cette grande Babylone, que saint Jean nommait l'habitation des démons, et comme le centre de l'empire de l'esprit immonde : *Babylon magna, et habitatio demoniorum et custodia spiritus immundi* (Apoc., XVIII), qui a mis dans ses fers par la force de son glaive tant de rois et tant de peuples : *De vino ira fornicationis ejus biberunt gentes et reges terræ* (Ibid.), et qui, par l'éclat de son luxe et de ses richesses, attire dans ses ports tous les avides mortels de tous les climats de la terre : *Et mercatores terræ de virtute deliciarum ejus divites facti sunt* (Ibid.); l'autre, dans ces profondes vallées, ces monts escarpés, semblables à ce désert où l'esprit prophétique encore transporta l'ange de l'Apocalypse (XVII) : *Abstulit me in spiritu in desertum*, où s'était cantonnée et retranchée cette prostituée infâme dont la bouche ne vomissait que blasphèmes contre le Seigneur, ses pontifes et ses saints : *Et vidi mulierem plenam nominibus blasphemiarum* (Ibid.), qui, s'étant longtemps cachée sous les voiles du mystère : *In fronte mysterium* (Ibid.), dès qu'elle se crut assez forte, menaça hautement tous ceux qui rendaient témoignage à Jésus-Christ : *Vidi ebriam de sanguine martyrum Christi*. (Ibid.)

Ici donc il s'agit de combattre une secte particulière enfantée secrètement par l'esprit d'orgueil et de révolte; là, c'est la religion de plusieurs empires immenses, née dans le bruit des armes, étendue par la force et par la violence. Ici, des opinions précieuses défendues par tout ce qu'une fausse science a de plus captieux; là, des préjugés extravagants qui ne se soutiennent qu'à la faveur de la plus grossière ignorance. De part et d'autre, un fanatisme qui se fait un point de religion d'immoler quiconque ose le contredire. Dans cette double lice, à quels travaux l'un et l'autre ne doivent-ils pas s'attendre? Mais, Messieurs, crainte de fatiguer votre attention par la continuité du contraste, prenons-les séparément, et l'une après l'autre.

C'est à la visite des cachots que Joseph est destiné, de ces cachots véritable image de la mort, comme dit le prophète, et plus affreux que les ombres de la mort même, où, à la honte de l'humanité, les malheurs sont punis plus cruellement qu'on ne punit ailleurs les plus grands crimes. O vous, tristes habitants de ces épouvantables ténèbres! aveugles infortunés pour qui le soleil ne luit jamais (oui, je puis bien appliquer ici tout ce beau morceau d'Isaïe)! car à qui ces expressions conviennent-elles mieux qu'à ceux qui sont tombés entre les mains de ces barbares : *Quis cæcus nisi qui venumdatus est* (Isa., XLII); malheureux restes des peuples qu'un glaive inhumain a dévastés : *Populus directus et vastatus* (Ibid.), restes

échappés au carnage et réservés aux fers : *Laqueus juvenum et in domibus carcerum absconditi* (*Ibid.*) ; déplorable proie, funeste butin d'un vainqueur insatiable, qui n'avez personne qui vous délivre, qui vous soulage, ni même qui vous réclame : *Facti in rapinam, nec est qui eruat ; in direptionem, nec est qui dicat : Redde* (*Ibid.*) ; levez cependant enfin, levez les yeux : *Cæci intuemini ad videndum*. (*Ibid.*) Le salut de Dieu, la consolation céleste, la pure lumière de l'espérance approchent de ces demeures de douleur, de torture, de ténèbres et de mort : *Habitantibus in regione umbræ mortis lux orta est*. (*Ibid.*)

A peine Joseph, en effet, y est entré que toutes les vertus chrétiennes semblent y entrer à sa suite, et avec toutes les vertus y entrent en même temps les plus douces onctions de la grâce. Il porte la joie dans ces cœurs aigris du plus mortel désespoir. Tout effroyable qu'est leur état, il le leur fait aimer, et ces lieux, accoutumés auparavant aux imprécations et [aux blasphèmes, ne retentissent plus que de saints cantiques. Aussi n'a-t-il de satisfaction qu'à y demeurer. Il y passe les journées, les semaines entières. Il n'en sort que pour répandre au loin le feu divin qui l'embrase. Les Turcs eux-mêmes commencent à l'admirer. L'admiration produit l'estime. L'estime lui concilie leur attention. Ils l'écoutent sans haine d'abord, bientôt après sans répugnance, ensuite avec plaisir. Plusieurs l'écoutent avec fruit. Mais, hélas ! que les conversions doivent être rares quand leur suite inévitable est toujours ou une fuite incertaine, ou un supplice certain ! Il en opéra cependant. Le verrez-vous sans surprise, Messieurs, aux prises avec un archevêque schismatique qui venait d'avoir la faiblesse de renier la foi. Il le trouble, il le convainc, il le persuade, et bientôt vous le verrez l'amener lui-même en triomphe aux pieds du souverain pontife.

Voyons cependant comment Fidèle, de son côté, soutenait parmi les Grisons les espérances qu'il avait données à l'Eglise. Mais qui pourrait suivre cet enchaînement prodigieux de travaux apostoliques. En moins de quatre années pas une ville, pas un bourg, pas une bourgade de ces difficiles contrées, qui ne soient arrosés de ses sueurs. Ce sont tous les jours nouvelles disputes, nouvelles controverses : *Surrexerunt disputantes*. (*Act.*, VI.) Mais personne ne peut résister à l'esprit de Dieu qui parle par sa bouche, ainsi qu'il parlait autrefois par celle d'Etienne : *Et non poterant resistere*. (*Ibid.*) Le dépit des ministres de l'erreur, la fureur qui les anime, les projets de vengeance qu'ils concertent en feront foi. Mais sans doute, Messieurs, vous en aimerez mieux d'autre preuve ; les lettres que l'empereur même daigne lui écrire, les témoignages que le nonce, les évêques de Coire et de Constance croient lui devoir, et rendent effectivement en sa faveur au chef de l'Eglise.

Enfin, pour qu'il ne manque aucune sorte d'exercice à sa charité et à son zèle, il trouve dans une forteresse de ce canton ce qu'avait trouvé Joseph à Constantinople. La peste, ce fléau si commun dans la capitale de l'empire ottoman, s'était mise dans la garnison autrichienne, et dans peu avait gagné la ville même. Vous épargnerai-je, Messieurs, le récit de ces horreurs qui n'effrayèrent, n'intimidèrent point nos saints missionnaires. L'image de la mort présente partout, plus affreusement tracée sur les corps des vivants que sur les cadavres mêmes des morts, ne sert qu'à les encourager à prodiguer leurs propres vies. D'une part, des monceaux de morts auxquels on ne peut suffire à donner la sépulture ; de l'autre, une multitude de squelettes animées, encore respirants, que personne n'ose approcher ; la charité des plus fervents éteinte, les sentiments de la nature étouffés par ces lugubres spectacles ; le pasteur quitte son troupeau ; le père réclame en vain le secours de son fils, et l'art même sans ressource laisse en proie chaque jour à la mort des milliers de victimes. Mais ce qui pénètre davantage les cœurs ici de Joseph, là de Fidèle, ce sont des tas de moribonds et de malades dans les rues, dans les places, épars, étendus, que la disette et le défaut de soin plus que la maladie même immolent. Chacun des deux de son côté suffit à tout, sans faire aucune acception de personnes. Chrétien, mahométan, protestant, catholique, tout est également soulagé. Les plus affreuses souffrances devaient-elles être le prix de tant de zèle, de tant de charité ?

Ce sera donc toujours la destinée des hommes apostoliques d'être persécutés. Quel prophète, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, n'a pas été en butte à la fureur des impies : *Quem prophetam non sunt persecuti ?* Hélas ! Seigneur, peuvent bien s'écrier nos deux saints avec Jérémie, depuis que par votre ordre je m'élève contre le mensonge des faux prophètes, l'aveuglement du peuple et l'injustice des grands, votre parole ne cesse de me couvrir de honte et de risée : *Factus est mihi sermo Domini in opprobrium et in derisum tota die*. (*Jerem.*, XX.) Mais ils ne sont épouvantés ni l'un ni l'autre des souffrances et de la mort qui les menacent. N'ont-ils pas affronté le glaive de la peste ? Ils braveront les épées des tyrans. Joseph, de plus, s'est endurci contre les horreurs des prisons de Constantinople, il en connaît les tourments, et déjà même une fois il les a éprouvés. Si la protection des ambassadeurs de France et de Venise l'en a retiré, il ne regarde cette faveur que comme un engagement à s'exposer davantage. Bien loin d'être tenté de se taire, comme le fut d'abord Jérémie lui-même, sans avoir besoin d'être ranimé ainsi que ce prophète, il sent tout à coup s'allumer dans son cœur le même feu qui, concentré dans ses os, en fait comme une ardente tournaise : *Factus est in corde meo, quasi ignis exstans, claususque in ossibus meis*. (*Ibid.*) Il ne peut en supporter la violence ;

il faut qu'il cède aux mouvements impétueux qu'il lui imprime : *Et defeci ferre non sustinens.* (Jer., XX.) J'oserais le dire, Messieurs, ah ! voici plus que Jérôme, qui, à peine sorti de sa prison, vole dans le palais du monarque, et de nouveau lui reproche son incrédulité. Voici plus qu'Elie même, lorsqu'il va fièrement à la rencontre du tyran d'Israël qui le cherche alors même pour le mettre à mort ; Joseph ne connaît-il donc pas la fière Porte ? Ignore-t-il ce que sait tout l'univers, qu'il en est des sultans comme il en est de ces anciens rois de Perse et de Médie, que personne, quel qu'il fût, ne pouvait approcher sans être aussitôt frappé de mort, qu'il n'est même ici aucune exception favorable à cette sévère loi. Mais le Dieu d'Esther, qui l'anime, le soutient et l'encourage. Il ne balance pas. Annoncer Jésus-Christ au sultan, c'est tout ce qu'il désire, quelles que puissent en être les suites. Il n'emploie ni déguisement ni artifice, il va droit au palais. Mais est-ce la première fois, Messieurs, que le Seigneur a inspiré à ses apôtres, à ses prophètes des desseins qu'il n'a point couronnés par le succès ? Ici cependant tout semble d'abord le promettre. Les gardes endormis laissent à Joseph l'entrée libre jusqu'à la dernière salle. Vous n'irez pas plus loin, généreux confesseur de Jésus-Christ. Le Seigneur est content, et le temps de ses miséricordes sur ce malheureux empire n'est point encore arrivé. Joseph est arrêté, condamné, mené au supplice. Messieurs, si dans les desseins de Dieu la couronne du martyr n'était destinée qu'à un de nos deux saints, qui ne croirait que c'est à celui-ci.

Fidèle est à la vérité au milieu des hérétiques qui ont juré sa perte, mais il a pour lui toute la puissance autrichienne. Tous les magistrats sont catholiques et partout brille le glaive des césars pour faire respecter l'Eglise et ses ministres, pour réprimer et contenir l'erreur. Ce sont les hérétiques qui se plaignent hautement d'être persécutés. Plainte injuste, disait autrefois déjà saint Augustin. Prenez garde je vous prie, mes frères, à ce que je vais dire : *Intendat charitas vestra quid dicam.* Il est du devoir des princes chrétiens de procurer la paix et la tranquillité à l'Eglise leur mère, à laquelle ils sont redevables d'un bien plus précieux que leur couronne même, de leur naissance spirituelle en Jésus-Christ : *Pertinet hoc ad reges sæculi christianos ut pacatam velint matrem suam Ecclesiam, unde spiritualiter natisunt.* L'hérésie, continue saint Augustin, c'est cette Agar, cette esclave révoltée qu'il faut affliger, humilier sous la main de Sara, la véritable épouse. Ce n'est point là une persécution, dit toujours le saint docteur : *Afflictio illa non vocatur persecutio.* Qu'Agar rentre en elle-même : *Cognoscat se Agar,* qu'elle abaisse son orgueil : *ponat cervicem,* et qu'elle retourne humblement à sa maîtresse, pour mériter de rentrer dans la maison d'Abraham. C'est là tout ce que nous demandons, tout ce que les princes temporels ont en vue, conclut saint Augus-

tin. Mais n'attendons point de l'erreur la docilité de l'esclave d'Abraham.

Véritablement, selon la belle remarque de saint Jean Chrysostome, rien n'est plus timide et plus humble tant qu'elle est encore faible, mais sitôt qu'elle peut faire corps et compter sur quelque multitude, elle lève insolemment la tête, elle fait guerre ouverte. Les princes mêmes, s'ils ne fléchissent devant elle, ne seront pas en sûreté sur leur trône. Combien de fois l'a-t-on vu ?

Le pays des Grisons en faisait alors une triste épreuve. Le luthéranisme n'y était pas tellement accablé sous l'effort des aigles de l'Empire que de temps en temps il n'essayât de se relever. Les guerres pires que civiles, ce furent de tout temps les guerres de religion. En vain l'on avertit notre saint missionnaire de modérer son zèle, de céder au moins pour quelque temps à l'orage. Deux échecs que reçoivent successivement les troupes impériales ne l'intimident même point. Avec la même assurance que si tout eût été tranquille, il parcourt les bourgs et les villages. Il ose pénétrer jusque dans les retranchements des révoltés. Il ne craint non plus les hérétiques armés, qu'il les a craints dans la dispute. Il ne craint autre chose, ainsi que l'Apôtre, sinon de ne point remplir, de ne point consommer son ministère. Il l'a rempli en triomphant dans la dispute de leurs subtilités par ses raisonnements. Il le consomme en triomphant à sa mort de leur fureur par son courage. Il fléchit les genoux ainsi que le premier des martyrs, qu'il a imité dans le cours de ses travaux par la véhémence de son zèle, qu'il imite encore en mourant par sa charité. Il voit, comme lui, les cieux ouverts, Jésus debout à la droite de son Père, qui l'anime au combat, qui lui présente la couronne. Il élève la voix, il prie autant pour ses bourreaux que pour lui-même : *Suscipe spiritum meum... ne statuas illis* (Act., VII) ; et son dernier désir est que son sang versé soit un sacrifice d'expiation pour ceux qui le répandent : *Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.* (Ibid.)

Voilà donc le martyr. Desseins mon Dieu, que vous êtes adorables ! O vous, Joseph, vous n'aurez point la même consolation. Il vous est donné de souffrir, non pas de mourir pour Jésus-Christ. Qu'ai-je dit ? Le funeste instrument de son supplice est dressé, il y est suspendu. Il y a passé trois jours et trois nuits dans la plus violente torture. L'ange du Seigneur descend du ciel. C'est sans doute pour lui apporter la palme du martyr. Non, Messieurs, non, c'est pour le délivrer, ainsi que Pierre, de l'attente de ses ennemis inhumains. En sa faveur se renouvelle tout le miracle qui s'opéra en faveur du Prince des apôtres. Ses liens sont brisés, aucun des gardes ne l'aperçoit, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes devant lui, tout se trouve prêt pour son embarquement ; il est libre. C'est alors que, revenu à lui-même, dans un transport de reconnaissance mêlé de douleur, il s'écrie avec l'Apôtre :

Où, je le sais maintenant que le Seigneur a vraiment envoyé son ange pour me délivrer de la mort : *Nunc scio vere quia misit Deus angelum suum, et eripuit me.* (Act., XII.) Il n'hésite pas de s'embarquer et de fuir. Pierre lui-même, selon la belle remarque de saint Jean Chrysostome, ne l'avait-il pas fait? Pousser plus loin l'intrépidité et le désir du martyre, c'eût été tenter Dieu, dit ce sage docteur. Que l'apôtre, continue-t-il, soit inspiré pour exposer sa liberté, sa vie, il obéit. Joseph a obéi de même. Mais qu'un ange secrètement et pendant la nuit tire l'Apôtre des fers, c'est une marque que Dieu ne veut point encore son sacrifice. Il se soumet, Joseph pareillement se soumet à son exemple : *Et egressus abiit in alium locum.* (Ibid.)

L'Italie devait encore profiter quelques années de ses travaux. On l'y reçoit à peu près comme autrefois dans l'Eglise primitive on recevait ces généreux athlètes, qui, au sortir des prisons, rapportaient dans l'assemblée des fidèles les témoignages de leur foi écrits sur leurs corps mutilés par les cicatrices de leurs blessures. Pour toucher les cœurs, pour persuader et convertir, il suffit dans cet état de se montrer. Aussi tout le reste de la vie de Joseph n'est plus qu'une suite continuelle de prodiges; et lui-même est regardé comme un miracle subsistant, plus grand, plus étonnant que tous ceux qu'il opère.

Ils se renouvelèrent aussitôt après sa mort sur son tombeau, ils s'y perpétuent encore, ainsi que d'autre part sur celui de Fidèle. Après avoir l'un et l'autre, comme Elisée, prophétisé pendant leurs vies, sans redouter jamais ni les discours, ni les menaces, ni les artifices, ni les embûches, ni les fureurs d'aucun ennemi de la foi, leurs corps inanimés semblent prophétiser encore : *Mortuum prophetavit corpus.* (Eccli., XLVIII.)

Ne craignons donc pas enfin, Messieurs, de les associer tous deux à la même gloire. Si Joseph, semblable au disciple bien-aimé par la douceur et la tendresse du caractère, après avoir, comme lui, rendu témoignage à Jésus-Christ dans les tourments, expire enfin de même dans le sein de la paix entre les bras de ses frères, pour avoir survécu lui-même à son martyre, doit-on pour cela, non plus qu'à saint Jean, lui en disputer la gloire. Ah! sans doute, il l'a tout entière devant vous, ô mon Dieu, aussi bien que Fidèle.

Rendons-leur donc, Messieurs, les mêmes honneurs. L'Eglise, en les proposant conjointement tous deux à notre culte, nous autorise à les honorer également tous deux. Le cours de nos cérémonies et de nos éloges touche à sa fin. Nous avons eu la consolation de voir dans cette capitale tout le peuple, de concert avec les grands, docile à la voix, marchant sur les traces de ses pasteurs, s'y prêter avec une sainte allégresse. J'ai vu

moi-même ailleurs les maîtres du monde s'empressez à les animer par leur présence, et à les décorer par le plus brillant appareil de leur cour (2) : *Erat populus jucundus secundum faciem sanctorum.* (Judith., XVI.) Plaise au ciel que notre piété intérieure et notre confiance aient répondu à la pompe et à l'éclat de nos hommages! Puissent donc les noms de ces deux nouveaux protecteurs que l'Eglise nous donne, rester gravés dans nos esprits et dans nos cœurs par le respect et par l'amour, pour nous être des gages de l'éternelle félicité où ils sont arrivés, et où nous conduise de même le Dieu miséricordieux qui les a couronnés. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE III.

LE BIENHEUREUX ALEXANDRE SAULI.

Prononcé à la cérémonie de sa béatification

Excelsus fecit Aaron de tribu Levi... Dedit illi sacerdotium gentis... Corona aurea super mitram ejus, expressa signo sanctitatis et gloria honoris; opus virtutis. (Eccli. XLV.)

Le Seigneur a élevé Aaron de la tribu de Lévi, il l'a honoré du sacerdoce. L'éclat de sa mitre était relevé par une couronne d'or, marquée au sceau de la sainteté et de la gloire souveraine, prix de son courage et de sa fermeté héroïque.

Monseigneur (3),

Il n'appartient qu'à l'Esprit-Saint de consacrer sûrement à l'immortalité les noms et la mémoire des hommes vraiment grands. Seul il les connaît, seul il sait apprécier au juste leur mérite; ses éloges ne peuvent donc être suspects. Aussi les couronnes qu'il distribue sont toujours glorieuses à ceux qui les reçoivent. *Corona aurea, gloria honoris*; toujours marquées du sceau de la sainteté la plus épurée, *expressa signo sanctitatis*; toujours elles sont le prix du plus héroïque courage, *opus virtutis*.

Permettez-moi, Messieurs, cette interprétation morale des paroles de mon texte, pour figurer d'abord la gloire du saint évêque que je dois louer aujourd'hui, par l'éloge pompeux que l'*Ecclésiastique* a fait du sacerdoce d'Aaron.

La plupart des mortels cessent d'être, sans qu'on sache presque s'ils ont été. Leur vie n'a point intéressé le monde, il prend aussi peu de part à leur mort qu'il en a pris à leur naissance : *Nati sunt quasi non nati*. Combien en est-il dont la gloire, après avoir brillé quelque temps, s'éclipse enfin et tout à coup s'ensevelit dans la nuit de leurs tombeaux. *Perierunt quasi non fuerint*. Entre ceux mêmes qui jouissent parmi nous de ce que nous nommons une gloire immortelle, il en est peu dont les éloges soient avoués par l'Esprit-Saint.

Cet Esprit de vérité parle encore de nos jours, l'Eglise est son organe, pour nous désigner ceux qui méritent l'hommage de nos louanges et de nos respects. Oui, qu'ils vivent à jamais dans la mémoire des hommes, ces hommes divins, en faveur desquels un

(2) Le roi de Pologne, duc de Lorraine.

(3) Messire Jean-Joseph Languet, archevêque de Sens, officiant.

oracle infallible a prononcé ! Cette voix si respectable n'autorise-t-elle pas tous les éloges ; n'est-elle pas elle-même le plus beau des éloges ?

Peuples, écoutez donc avec respect ! la plus audacieuse censure doit se taire. Pontifes du Dieu vivant, qui présidez à nos hommages, pour les rendre plus purs, plus saints, plus éclatants par votre auguste présence, c'est votre autorité sacrée, qui, subordonnée elle-même à celle du chef des pasteurs, nous ouvre aujourd'hui la bouche. Puis-je établir sur un plus beau fondement l'éloge du bienheureux *Alexandre Sauli, supérieur général des clercs réguliers de la congrégation de saint Paul, évêque d'Aleria et de Pavié, apôtre de la Corse.*

Le Seigneur le choisit ainsi qu'Aaron, dans la tribu de Lévi, pour l'élever à l'éminence du sacerdoce : *Excelsum fecit de tribu Levi, et dedit illi sacerdotium gentis.* A la dignité de son sacerdoce fut ajoutée la grâce de l'apostolat : ainsi saint Jean Chrysostome expliquait ces paroles : *Corona aurea super mitram ejus.* Une sainteté la plus épurée l'y avait disposé : *Expressa signo sanctitatis.* Il en soutint le poids avec le plus héroïque courage, *opus virtutis.* Aussi ce fut pour lui la source de la gloire la plus éclatante, *gloria honoris.*

Voilà, Messieurs, le précis de l'éloge que je dois en faire aujourd'hui. Les prémices de son zèle récompensées par la grâce de l'apostolat : ce sera le sujet de la première partie. La ferveur de son zèle éprouvée par les travaux de l'apostolat : ce sera le sujet de la seconde partie. La constance de son zèle couronnée par la gloire de l'apostolat : ce sera le sujet de la troisième partie. Esprit-Saint, qui nous ordonnez de le louer, daignez m'animer et m'inspirer pour le louer, comme il mérite de l'être. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Seigneur peut, quand il lui plaît, faire prophétiser les Saül, donner aux Balaam l'intelligence de ses mystères, et leur ouvrir le grand livre de ses décrets. Il peut, quand il lui plaît, délier la langue des jeunes Daniel, instruire le peuple d'Israël et confondre ses juges par la bouche d'un faible enfant. Mais il sait aussi, quand il le veut, rendre les instruments qu'il emploie, proportionnés aux merveilles qu'il se propose. Cependant alors même tout instrument lui est égal. De simples pécheurs qui raccommoient leurs filets, un publicain assis à son bureau, quand il le voudra, seront propres à être ses apôtres.

Les grâces du Seigneur ne dépendent donc véritablement d'aucune disposition du côté de l'homme ; quoiqu'il semble avoir voulu quelquefois les enter, pour ainsi dire, sur un tempérament heureux. La Providence, toujours variée dans ses opérations, se plaît à prendre toutes sortes de voies pour arriver à ses fins. Les Jérémie, les Jean-Baptiste sont préparés, dès le sein de leurs

mères, aux grands ministères qui leur sont destinés.

Tel fut le saint auquel nous rendons aujourd'hui le premier tribut de nos hommages. Le commencement de son âge annonça d'abord un apôtre ; et c'est dans ce sens que j'ai dit que la grâce de l'apostolat, quand il en fut spécialement honoré, ne parut être qu'une récompense des prémices de son zèle.

Or, j'appelle prémices de zèle les premiers bons désirs d'un cœur prévenu par la grâce, pour se pénétrer d'abord de la religion. J'appelle prémices de zèle les premiers efforts d'un esprit pénétré de la religion, pour se mettre en état d'en pénétrer les autres. J'appelle enfin prémices de zèle les premiers essais d'un esprit et d'un cœur touchés de la religion, pour en pénétrer effectivement les autres.

Faut-il entrer d'abord dans ce beau champ par une route assez commune ? Rechercher, recueillir dans toute l'histoire d'une maison les premières fleurs dont on veut charger le berceau d'un jeune héros qu'on commence à louer. De grands titres, surtout des titres anciens, relevés par de grands emplois, soutenus par de grandes richesses, sont toujours le premier sujet des éloges que le monde exige, et qu'on a coutume de lui prodiguer. Je commencerais donc en effet par là l'éloge d'un héros profane de la maison de Sauli. Elle en a fourni à l'Italie en tout genre d'héroïsme ; mais elle a fourni plus de saints, voilà sa véritable gloire. Pour titre de son antiquité, n'appelons donc en témoignage que les monuments illustres de sa généreuse charité ; des hôpitaux, des temples superbes, qui portent les armes des Saulis sur leurs antiques frontispices. Pour titre d'illustration, nous pourrions nommer les cardinaux et les évêques qu'elle a donnés à l'Eglise. Enfin, pour titre d'opulence, contentez-vous, Messieurs, des fondations immenses que vous verrez dans la suite notre saint faire lui-même dans la Corse, sur les fonds que l'inépuisable charité de sa famille lui fournissait sans cesse. Est-ce un mérite, un sujet de gloire d'être nés de grands hommes ? C'en sera donc un pour le jeune Alexandre d'être le fils des saints. Croit-on que la bravoure, la noblesse des sentiments, en un mot, l'héroïsme, se perpétue de père en fils dans les maisons, et se transmet avec le sang ? Pour prémices du zèle de Sauli, comptez donc, si vous voulez, les actions de zèle de ses pères.

Non, Messieurs, les héros de la religion ne veulent être loués que par leurs vertus personnelles. Etd'abord l'Esprit-Saint semble rappeler avec une complaisance particulière les premiers exercices dans lesquels se signala la piété naissante de ceux qui devaient être les héros du peuple saint ; de Joseph, de Moïse, de Samuel, de David, de Tobie, de Daniel. Réunissez tout ce que l'Ecriture sainte rapporte de chacun d'eux ; vous en formerez un portrait achevé de la première enfance de notre saint.

Ainsi que Joseph, il croissait entre les bras d'une tendre mère, d'un père vertueux ; et déjà, sans le vouloir, il gagnait leur prédilection par sa douce candeur.

Ainsi que Moïse, il croissait au sein des honneurs et de l'abondance, et à mesure qu'il semblait en jouir, il en étudiait la vanité, en détachait son cœur.

Ainsi que David, destiné à conduire un jour le troupeau d'Israël, il essayait ses forces pour s'aguerrir à combattre les géants philistins ; c'est-à-dire, selon la belle expression de saint Grégoire, pape, il préluait dans son cœur contre le vice, en attaquant ses propres passions.

Ainsi que Samuel, il faisait déjà tous ses délices d'habiter dans le tabernacle, et sans ² penser encore, il se formait à remplir les fonctions du sacerdoce, en servant les pontifes dans l'exercice de leur ministère.

Ainsi que Tobie, joignant à tous les enjouements, aux grâces naïves de l'enfance la prudence et la sagesse des vieillards les plus consommés, il n'avait d'autre plaisir, que ce plaisir délicat, si digne d'un bon cœur, de soulager des misérables ; avec cette différence, bien avantageuse pour lui, qu'il trouvait toujours dans une famille opulente des ressources et des moyens pour se satisfaire.

Ainsi que Daniel enfin, tout jeune qu'il était, déjà propre plus qu'aucun autre à devenir une des plus chères idoles du monde par tous les avantages, qui se trouvaient réunis dans sa personne autant du côté de l'esprit que du côté du cœur, du côté de la fortune autant que du côté de la naissance, sa seule crainte fut dès lors de se laisser souiller par la participation des idolâtries du siècle. Comme Daniel, il s'insinuait agréablement dans tous les cœurs, les captivait sans peine, et ne se servait de son ascendant que pour être vertueux sans contradiction. Comme Daniel, appliqué à l'étude des sciences profanes, il ne s'y proposa jamais d'autre fin que de se rendre propre à tous les desseins de Dieu sur lui.

Il est vrai, Messieurs, que la piété est utile à tout, comme dit l'apôtre saint Paul. Elle est nécessaire surtout à un ministre de l'Evangile. Il est bien rare que nous touchions le cœur de nos frères, si notre propre cœur n'est lui-même touché. Mais quelque nécessaire que soit la piété à un ministre de l'Evangile, elle ne suffit pas. La piété doit être éclairée, dit encore saint Paul. Il faut être instruit pour bien instruire les autres.

La Providence, qui veillait sur Alexandre, eut donc soin d'enrichir d'abord ce vase d'élection et de l'orner de tous les trésors de la doctrine. Quels furent ses premiers maîtres ! Leurs doctes ouvrages les feront vivre à jamais dans la postérité ; mais surtout pour la gloire qu'ils ont eue d'élever et de former un apôtre à l'Italie !

Il recevait leurs leçons avec avidité, tel qu'une terre bien préparée, qui reçoit la semence qu'on lui confie, pour la faire ger-

mer et multiplier au centuple. Ne nous arrêtons pas trop longtemps à ses premiers succès. L'Esprit-Saint voulut lui-même être son maître ; gardons-nous de lui dérober la moindre partie de cette gloire. Mais vous avez sans doute remarqué plus d'une fois, Messieurs, que l'Esprit-Saint ne se fait guère entendre dans le tumulte du monde : c'est dans la retraite qu'il appelle ceux qu'il veut former, c'est là qu'il les éclaire ; en les touchant, il les instruit. Avant que de recevoir la confirmation de leur apostolat par la descente de l'Esprit-Saint, les apôtres demeurent dix jours renfermés dans le cénacle. Différents saints docteurs ont fait cette réflexion, en comparant au cénacle des apôtres certains monastères fameux, ou s'étaient formés les grands évêques de leur siècle. L'application sera-t-elle moins juste, si je la fais au saint asile où Dieu conduisit le jeune Alexandre pour achever de le pénétrer lui-même, et de le mettre en état de pénétrer les autres religions ?

L'année même de la naissance de notre saint à Milan, dans la même ville qui le vit naître, trois hommes inspirés de Dieu, sous les auspices du grand apôtre des gentils, qu'ils prirent pour protecteur et pour modèle, entreprirent de faire revivre dans l'Eglise un genre de vie vraiment apostolique.

Seigneur ! votre Esprit toujours le même, partage ses différents dons comme il lui plaît, et les partage différemment presque toujours. Cette variété même fait la beauté, l'ornement et la force de votre Eglise. Les ministères y sont différents, et quelquefois les mêmes ministères s'y exercent de différentes manières. Mais quelque voie que votre sagesse prenne pour se manifester, nous l'admirons, nous l'adorons avec un égal respect. Moïse lève les mains au ciel, tandis que Josué se couvre de poussière et de sang dans les combats. L'un n'est pas moins utile que l'autre. Sous quelque étendard que soient rangés vos soldats, quelque livrée qu'ils portent, quelques armes qu'ils emploient, vous leurs réservez même prix : nous leur devons mêmes éloges.

Vivre en commun sous une même règle, pour exercer en commun toutes les fonctions du ministère, ce n'était point une institution nouvelle dans le clergé. Les Eglises d'Asie, de Grèce et d'Egypte l'avaient admise dès les premiers siècles. Saint Eusèbe l'établit dans la suite en Italie, saint Grégoire de Tours en France, ainsi que le grand Augustin l'avait déjà fait en Afrique. Mais à peine cette institution était encore connue dans le ^{xvi} siècle, trois congrégations célèbres s'élevèrent presque en même temps sous différents fondateurs, pour la renouveler. Paris fut le berceau de l'une (4), tandis que les deux autres (5) commençaient à se former à Milan et à Rome.

Celle de saint Paul, munie du sceau de

(4) Les Jésuites.

(5) Les Théatins et les Barnabites.

l'autorité de deux grands papes (6), s'étendit peu à peu dans tous les royaumes de l'Europe. Le siècle suivant, connue en France par les victoires qu'elle remporta sur l'ennemi dans le Béarn, sous la protection de Henri le Grand et de Louis le Juste, elle vint au secours de la religion dans nos provinces désolées par les ravages de l'hérésie. Grâce immortelles à l'illustre prélat, qui fixa enfin dans cette capitale un essaim de ces hommes apostoliques qu'il établit dans cette Eglise même où j'ai l'honneur de parler. Rome et toute l'Italie, la Sicile et la Corse, la Toscane surtout, la Savoie, le Nord entier se réunirent avec nous pour bénir Dieu des succès de leurs travaux. Presqu'aucune de ces contrées qui ne se fasse gloire de compter quelqu'un d'eux au nombre de ses pasteurs.

Mais cette congrégation, si célèbre depuis, était encore comme resserrée dans sa première source. Le temple de saint Barnabé, qui lui donna son nom vulgaire, renfermait seul alors le germe fécond de ce grand arbre, qui bientôt devait couvrir de son ombre une partie de la terre. Ce fut là que le Seigneur conduisit le jeune Sauli. Quelle école de l'apostolat ! Prêcher les peuples, catéchiser les simples, instruire la jeunesse, diriger les fidèles dans la voie du salut, leur former des directeurs et des pasteurs, c'était toute l'occupation de ces hommes apostoliques ; ce fut la fin même de leur établissement. Joindre aux travaux du ministère ceux de la pénitence, l'étude à la prière publique, c'était le plan de leur vie intérieure et domestique. En suivant un si beau système, peut-on manquer d'être bientôt propre à servir utilement l'Eglise ? Par conséquent dire qu'Alexandre entra d'abord dans l'esprit de son ordre ; dire qu'il en remplit tous les devoirs, qu'il parut parfait entre les parfaits mêmes, n'est-ce pas dire en un seul mot tout ce qu'on peut dire de plus grand de ses dispositions à l'apostolat ; c'est dire quelque chose de plus, ce me semble, c'est donner déjà la plus haute idée des essais de son zèle.

Mais à quelle époque commencerai-je ; jusqu'où oserai-je continuer, à quelle borne enfin terminerai-je ce que j'appelle les essais de son zèle ? Sagesse du siècle, tu vas te révolter sans doute, si je commence par un trait singulier, qui fixa d'abord l'attention de sa patrie. Eh ! Messieurs, les mœurs de notre siècle sont-elles donc une règle sûre de vertu et même de prudence ?

Voici le premier signal de la guerre ouverte qu'il déclara aux vanités et au libertinage du monde. Le peuple de Milan était assemblé sur la place autour d'un théâtre. Alexandre l'apprend. Il sollicitait alors son entrée dans le saint asile des clercs réguliers de Saint-Paul. Aussitôt l'esprit de Dieu tombe sur lui, pour me servir de l'expression de l'Ecriture. Vêtu comme il était, dans toute la pompe, qui pare ordinairement les nobles du siècle, il prend une grande croix, il s'en

charge. Trop glorieux de porter ce signe de la rédemption du monde, il traverse tout Milan, arrive sur la place, monte sur le théâtre. Son air, sa démarche, son maintien, tout annonce l'esprit de Dieu qui l'anime. Les comédiens effrayés fuient d'une part, tandis que de l'autre le peuple étonné attend avec respect quel doit être le dénouement de cette nouvelle scène. Quel pensez-vous qu'il fut ? Il dresse la croix au milieu du théâtre, il parle. (Esprit-Saint, ah ! si vous daigniez mettre en ma bouche les paroles de force et d'insinuation que vous lui inspirâtes.) L'étonnement fait place aux sentiments de componction et de douleur ; tout le peuple enfin se retire les larmes aux yeux, le remords dans le cœur.

Allez maintenant, généreux athlète de Jésus-Christ, allez vous présenter à vos maîtres. Chargé des premiers trophées que vous venez de remporter sur l'ennemi, qu'ils vous recevront avec joie ! Ainsi le jeune David, portant en main la tête du géant philistin, parut devant Saül. Il ne retournera plus dans la maison de son père : *Non concessit ut reverteretur in domum patris sui* (1 Reg., XVIII), et de la main du brave et fidèle Jonathas il recevra l'épée, le baudrier de la milice sainte, et le vêtement même qu'il doit porter : *Dedit vestimenta sua... gladium et balteum.* (Ibid.)

Etre toujours les armes à la main, c'est le moyen de s'aguerrir et de s'accoutumer à toujours vaincre. Aussi dans ces camps sacrés, où se rassemblent les défenseurs de la religion, on laisse rarement oisifs les premiers élèves mêmes. Aux leçons se joint la pratique. Il faut que chacun fasse preuve des services qu'il peut rendre à l'Eglise, avant qu'on l'engage dans l'ordre hiérarchique, et même à mesure qu'on l'y fait avancer.

Dans cette illustre carrière, on vit bientôt Alexandre devancer tous les autres. Etonner ses maîtres par ses progrès, ce fut sa destinée dès son enfance. Le Seigneur lui avait donné de bonne heure, ainsi qu'à Daniel, l'intelligence en tout genre d'érudition : *Disciplinam in omni libro.* (Dan., I.) En l'interrogeant, on était étonné de trouver en lui (permettez-moi cette expression de l'Ecriture) dix fois plus que dans tous les autres compagnons de ses premiers travaux : *Omne verbum sapientie, quod sciscitatus est, invenit decuplum.* (Ibid.) Aussi se hâta-t-on bientôt de le revêtir du sacerdoce, même avant l'âge.

Déjà dès lors supérieur aux besoins de la nature, à force de fatiguer son corps par les travaux et par les veilles, il l'avait rendu en quelque sorte infatigable. Déjà par un fréquent exercice, la timidité, faible assez ordinaire de ces naturels doux et vertueux, la timidité chassée de son cœur avait fait place à cette noble et modeste assurance qui convient si bien à la dignité du ministère. Déjà plein de l'esprit des saints docteurs, il avait fait admirer plus d'une fois dans ses dis-

cours le véritable goût, la simplicité, la noblesse du grand Chrysostome, qu'il avait spécialement choisi pour modèle et pour maître.

Mais, où bornerai-je donc enfin les essais de son zèle? Quoi! ne compterai-je que pour des essais cette multitude presque innombrable de conversions qu'opère chacun de ses discours? De la chaire il passe toujours au tribunal de pénitence, pour réconcilier les pécheurs qu'il a convertis; sont-ce là des essais? Quoi! ne compterai-je que pour des essais ses succès prodigieux à la cathédrale de Milan? Le saint archevêque Charles Borromée en fut témoin, il en versa des larmes de joie, et ne crut pouvoir mieux placer sa confiance que dans un si digne ministre de l'Evangile. Sont-ce là des essais? On le trouve si consommé dans l'art du ministère de la parole, qu'il est spécialement chargé d'y instruire les autres. Il remplit successivement les chaires de philosophie et de théologie dans l'université de Pavie. La facilité autant que la pénétration de son esprit étonne les plus fameux docteurs. Chacun veut le consulter; il écoute tout et satisfait tout. Des communautés entières se mettent sous sa conduite: il réforme les unes, entretient les autres dans la ferveur, les conduit toutes à la perfection de leur état. Ne sont-ce donc encore là que des essais?

J'avoue, Messieurs, que tant d'actions de zèle, surtout réunies ensemble, pourraient suffire à illustrer un ouvrier évangélique. Mais il ne faut pas juger des grands hommes comme on juge des hommes vulgaires. Les traits qui nous semblent les plus dignes d'admiration dans ceux-ci ne sont que les ombres du tableau de ceux-là. N'attendez donc pour la suite que des merveilles. Oui, j'y consens; car, après tout, annoncer un apôtre, c'est promettre encore plus que tout ce que je viens de dire.

Oserai-je cependant encore mettre au rang des essais de son zèle ce qu'il fit à la tête de son ordre? A l'âge de trente-deux ans il est élu supérieur général. Un nouvel éclat rendu à la maison de Dieu, plus de décence et de majesté dans le divin service; la discipline régulière conservée et resserrée dans toutes les maisons de sa congrégation; des synodes entiers dont il est l'âme sous les ordres du grand prélat qui lui a donné sa confiance; oui, Messieurs, tout cela je ne le rapporte que comme l'annonce, pour ainsi parler, de son apostolat.

La Corse, en effet, était proprement le théâtre que lui avait destiné la Providence. Un saint pape, Pie V, le choisit, le nomma: un saint archevêque, Charles Borromée, le consacra pour ce ministère. Peut-il y avoir une vocation plus authentiquement marquée du sceau de l'esprit de Dieu? Illustre témoignage d'un des plus grands et des plus saints pontifes (7). Il n'était pas besoin, dit-il, d'aucune information sur Alexandre. L'Esprit-Saint avait déclaré son choix depuis

longtemps par les œuvres de son ministre. Témoignage illustre qui suffit pour consommer la preuve de ma première proposition, que la grâce de l'apostolat ne parut être en lui que la récompense des prémices de son zèle.

Il n'est point effrayé du fardeau qu'on lui offre, mais son humilité craint l'honneur qui y est attaché. Obéissez, nouveau Paul, à la voix de l'esprit de Dieu qui ordonne aux apôtres de vous séparer de vos frères. *Segregate mihi Saulum.* (Act., XIII.)

Séparation douloureuse des deux côtés, il est vrai; mais séparation nécessaire à l'œuvre de Dieu, *in opus ad quod assumpsi* (Ibid.). Recevez donc enfin, nouveau Paul, l'imposition des mains qui, en vous conférant la plénitude des dons de l'Esprit-Saint avec l'éminence du sacerdoce, va vous revêtir enfin de votre apostolat.

Hâtons-nous, Messieurs, de le suivre dans cette vaste carrière. C'est ici que vous allez voir la ferveur de son zèle éprouvée par les travaux de l'apostolat.

SECONDE PARTIE.

J'imagine ici saint Paul, qui, venant de recevoir la grâce de l'apostolat par l'imposition des mains des apôtres, s'embarque avec Barnabé, pour aller porter aux nations le flambeau de l'Evangile. Tel à peu près le fidèle disciple de Paul, animé du véritable esprit de son maître, se met en marche, fait voile vers la Corse. Trois prêtres de son ordre l'accompagnent pour adoucir ses travaux et ses peines en les partageant avec lui.

Je l'ai comparé à saint Paul. Ah! Messieurs, pour louer dignement l'Apôtre des gentils, il fallait la bouche d'or de la Grèce. Ne faudrait-il pas maintenant un nouveau Chrysostome pour louer un nouveau Paul? un zèle tendre, étendu, patient, ce sont les trois traits dont le grand archevêque de Constantinople peignait l'apostolat de son héros. Ce sont les trois traits que j'ai prétendu renfermer sous ce titre général: la ferveur de son zèle. Opposons donc la tendresse du zèle à l'état déplorable où il trouve son Eglise, l'étendue du zèle aux besoins presque infinis de son troupeau, la patience du zèle aux obstacles et aux contradictions qu'il rencontre de toutes parts.

Voulez-vous d'abord juger de la tendresse de son zèle par un trait bien frappant. A peine est-il en mer qu'une barque légère vient lui annoncer que son illustre père touche au dernier moment de sa vie. Situation délicate pour un bon cœur. L'image d'un père mourant qui réclame son fils, qui pour dernière consolation souhaite de le voir, de l'embrasser encore et de remettre son âme entre ses mains; cette image saisit tout à coup son esprit, perce son cœur. Mais un autre spectacle en même temps le frappe, fixe son attention, partage et détermine enfin son sentiment. Il croit voir son Eglise désolée

lée, depuis longtemps destituée de pasteur. Ses longs gémissements, ses tristes plaintes l'appellent. Ah ! laissez, semble-t-elle lui dire, laissez les morts ensevelir les morts. Allons, s'écrie tout à coup le saint évêque qui venait de paraître en suspens, au nom du Seigneur, avançons. Quelle était la tendresse d'un zèle plus tendre en lui que la nature ?

Mais vous, Seigneur, désapprouvez-vous donc ce sacrifice ? Déjà les rivages de Corse commençaient à paraître de loin, quand on s'aperçut qu'on était poursuivi par les pavillons ottomans, qui infestaient alors toutes ces côtes. Quoi ! Un triste esclavage sera-t-il la récompense de tant de zèle ? Chérubins, qui l'enflammez de vos ardeurs, ne volerez-vous point à sa défense ? O vous qui tenez les vents renfermés dans vos trésors, et qui les en tirez quand et comme il vous plaît, Dieu du ciel, de la terre et des mers, c'est en vous qu'il met son espérance. Non elle ne sera point frustrée.

Suivons-le dans ce champ hérissé d'épines, qu'il est destiné à défricher. Il y entre avec cette sollicitude, que l'Apôtre regardait comme un de ses plus grands tourments ; avec cette affectueuse compassion, qui ressent toutes les faiblesses et toutes les douleurs du prochain ; avec cette espèce de jalousie délicate qui tient toujours en mouvement, et qui fait qu'on se reproche toute sorte de satisfaction et de plaisir, tant qu'on voit souffrir ce qu'on aime. Or avec ces sentiments quels durent être d'abord les travaux intérieurs de son apostolat !

Représentez-vous, Messieurs, le déplorable état, où Judas Machabée trouva Jérusalem. C'était, dit l'Écriture, comme un triste désert, *sicut desertum*. (1 *Matth.*, III.) Depuis qu'elle était devenue le tombeau de ses premiers habitants, on avait négligé de la repeupler, *non habitabatur*. (*Ibid.*) Le temple à demi détruit, profané dans toutes ses parties, n'avait ni lévites ni prêtres, *conculcabatur sanctum*. (*Ibid.*) La joie de Jacob changée en amertume, on n'y entendait plus ces concerts d'allégresse, dont retentit la maison du Seigneur : *Defecit ibi tibia et cithara*. (*Ibid.*) Ce n'est là, Messieurs, qu'une figure ; et la figure est au-dessous de ce que je voulais figurer.

Aléria, titre de l'évêché, dont le saint apôtre venait d'être pourvu, n'en était plus en effet que le titre. De cette illustre colonie établie par les anciens Romains sur la côte orientale de l'île, il ne restait alors que ce qui reste encore aujourd'hui, quelques cabanes et les ruines d'une Eglise. Dans toute l'étendue du diocèse à peine eût-on trouvé deux temples, où l'on pût décemment faire l'office, à peine trois ou quatre bourgades qu'on pût croire habitées par des hommes. Tout le reste du peuple dispersé dans les bois et dans les montagnes ignorait jusqu'aux premiers éléments de la religion. Le clergé même avait autant, peut-être plus besoin d'être instruit que le peuple, aussi ignorant, plus dissolu, à peine savait-il lire ? Infortuné

troupeau, depuis trop longtemps délaissé, parce qu'aucun de ses pasteurs n'avait osé se flatter de pouvoir se rassembler et le conduire. Depuis que l'ancienne Aléria avait été détruite, l'évêque n'avait plus nulle part ni église pour son clergé, ni maison pour lui-même.

Ah ! Messieurs, c'est dans ces circonstances, je vous l'avoue, que j'aime à considérer un évêque. Mon esprit se transporte aussitôt dans les siècles apostoliques, et c'est ici proprement que je crois retrouver un saint Paul.

Etranger, en quelque sorte, au milieu de son propre troupeau, sans bercail pour le rassembler, ne sachant où porter ses pas, bien moins où les fixer, pour pouvoir exercer son ministère avec quelque décence, ou du moins avec sûreté, obligé d'emprunter de l'évêque de Mariana une église à la Bastie ; bientôt après ne pouvant se voir hors de l'enceinte de son propre diocèse, il transporte continuellement d'un lieu à un autre sa résidence ; plutôt il ne fait qu'errer de bourgade en bourgade, sans trouver nulle part d'autre asile que quelques antiques masures, pour y loger avec les trois fidèles compagnons de ses travaux, et ce qui déchirait le plus son cœur, contraint dans les commencements de supporter des prêtres vicieux, pour ne pas priver absolument son peuple de tout secours, enfin réduit le plus souvent à tout faire par lui-même ; est-ce là véritablement une vie apostolique ? Voyons-en cependant le détail.

Il se fixe d'abord à Talone, espèce de bourgade à quatre lieues des ruines d'Aléria. C'est là que, voyant de plus près la désolation de son Eglise, il en examine plus en détail tous les besoins. Si son cœur en fut pénétré de douleur, il n'en fut point abattu. Il ose tout entreprendre. Sa voix aussitôt se fait entendre, il appelle, il invite à se rassembler autour de lui tous ceux en qui il reste encore quelque étincelle de zèle : *Omnis qui zelum habet, exeat post me*. (1 *Mach.*, II.)

A cette voix, en effet, tous ceux qui aimaient encore la religion, viennent trouver le saint pasteur : *Descenderunt quærentes justitiam*. (*Ibid.*) A leur tête il commence son synode, sur le modèle de ceux qu'il avait vus si souvent à Milan sous le grand Borromée. C'est là qu'il s'applique à chercher les moyens de remédier et de pourvoir à tout.

Il me semble l'entendre dans ces sortes d'assemblées s'écrier ainsi que le Prophète : Babylone, ma chère Babylone est devenue un prodige pour moi : *Babylon dilecta mea posita est mihi in miraculum* (*Isa.*, XXI) ; prodige d'ignorance, dont les ténèbres m'étonnent et m'épouvantent : *Tenebra stupefecerunt me* (*Ibid.*) ; prodige de corruption, dont l'infection fait défaillir et dessécher mon cœur : *Emarcuit cor meum* (*Ibid.*) ; prodige d'infortune et de disgrâce, qui me fait souffrir pour elle tout ce que souffre une mère qui met au monde son fruit : *Angustia possedit me, angustia parturientis*. (*Ibid.*) Lévites, prêtres, princes du peuple, levez-

vous donc, prenez le bouclier pour la couvrir, le glaive pour abattre et exterminer ses idoles.

Il commence à leur porter le premier coup par les sages règlements de son synode. Il y fait recevoir la discipline du saint concile de Trente, et de là il la fait publier dans tout son diocèse.

Mais sa présence surtout était nécessaire. Il porte, en effet, partout ses pas. Point de hameaux si reculés qu'il ne visite, point de cabanes, point d'antrès si profonds qu'il ne découvre, point de forêts si épaisses où il ne pénètre, point de rocs qu'il ne franchisse. Ah ! quelle était la joie de ces peuples ! Quelque sauvages, ou quelque brutaux qu'ils fussent, leurs cœurs étaient pénétrés et attendris en voyant ce charitable pasteur, qui venait les chercher jusque dans leurs retraites les plus sombres et les plus inaccessibles. Je ne sais quel air de majesté, qui peignait sur son front et dans tout son maintien la dignité de son auguste caractère, lui assujettissait d'abord tous les esprits. Chacun se prosternait à ses pieds, déterminé à lui obéir, même avant que de l'entendre. Qu'était-ce donc après qu'on l'avait entendu ? Son éloquence simple et naturelle éclairait, touchait en même temps, portait tout à la fois et la lumière de la foi dans les esprits, et le feu de la charité dans les cœurs.

Aussi se prêtait-il à tout. Catéchiser, prêcher, confesser, baptiser, tout lui semblait être de son ministère. Partout avant que de conférer un sacrement, il fallait instruire les curés autant que le peuple, de tout ce qui concernait et sa nature et son usage. Réformer d'anciens abus, détruire des préjugés enracinés, abolir des coutumes scandaleuses, fonder de nouvelles églises, relever les ruines des anciennes ; dans toutes pourvoir à la décence du culte divin, lui rendre sa forme légitime. Il suffisait à tout.

Mais en renversant les idoles, il pourvoyait à les empêcher de se relever dans la suite. Il y pourvoyait par le cours régulier de ses visites. On eût dit qu'il était toujours en voyage, et qu'il demeurerait cependant toujours dans chacun des endroits particuliers de son diocèse. C'est ainsi que les grands hommes savent se multiplier en quelque sorte. Point de bourgade si reculée et de si difficile approche, qui ne jouît tous les ans de sa présence. Cependant il paraissait toujours à la tête de tous les nouveaux établissements qu'il faisait de toutes parts, et nulle part on ne s'apercevait de son absence. Des collèges, des séminaires s'ouvraient sous ses auspices. Il en est proprement lui-même le premier directeur, aussi attentif à élever ses jeunes clercs dans les sciences et dans les lettres, que si c'eût été là son seul emploi.

Ajoutons à présent les calamités temporelles, dont il voit son peuple affligé. La charité d'un vrai pasteur n'a point de bornes. Ainsi que l'Apôtre, il est toujours prêt à tout sacrifier pour son troupeau, à se sacrifier

lui-même : *Libentissime impendam et superimpendar.* (II Cor., XII.)

Tel le virent, en effet, et l'éprouvèrent tous les peuples de la Corse. Tantôt auprès du lit des malades, sa charité timide et scrupuleuse ne lui permet de s'en rapporter qu'à lui-même, pour prévenir tous leurs besoins, surtout les besoins de leurs âmes ; tantôt dans les prisons. Sait-il trouver quelque part quelqu'un de ces malheureux, d'autant plus malheureux qu'ils semblent moins à plaindre, aussitôt il y vole pour partager leurs chaînes, leur en adoucir la pesanteur et surtout leur apprendre à trouver la rémission de leurs péchés dans la pénitence qu'ils sont forcés d'en faire. Jusque dans les plus pauvres chaumines. Il ressent toutes les misères de son peuple, il a des ressources, pour les soulager toutes. Son diocèse, tout étendu qu'il est, ne suffit même pas à l'étendue de son zèle. Il voit toutes les brebis d'Israël errantes, sans pasteur. Il devient le pasteur de toutes, autant qu'une discrète prudence le lui permet. Une troupe de ces misérables insulaires, échappés des mains des infidèles, aborde sur les côtes. C'est à ses prières qu'ils se croient redevables de la liberté. Sa charité consomme le bienfait, en leur faisant un sort plus doux et plus commode, qu'il ne l'était même avant leur disgrâce. Comment donc suffisait-il à tout ? Ah ! Messieurs, c'était en sacrifiant tout, en se sacrifiant lui-même : *Impendam et superimpendar.*

Tel on le vit surtout encore cette année malheureuse, où votre fureur vengeresse, Seigneur, sembla vouloir dépeupler toute l'Europe. Les vents sortis du trésor de votre colère avaient infecté tous les airs, et leur haleine empoisonnée soufflait la mort de province en province. La Corse une des premières s'en ressentit. Des amis trop charnels conseillent au saint Evêque de chercher un asile, pour mettre à couvert des jours si précieux à l'Eglise. Ah ! c'est le pasteur mercenaire, qui fuit, qui quitte son troupeau, pour penser à lui-même, dit saint Jean Chrysostome. Un bon pasteur sauve le sien ; s'il ne peut le sauver, il ne veut, ni ne croit devoir lui survivre.

Est-ce Aaron, que je vois courir au milieu de la multitude, où le feu semble être le plus allumé et le plus dévorant ? *Ad mediam multitudinem, quam vastabat incendium.* (Num., XVI.) Il prie, en effet, comme Aaron : *Deprecatur est.* (Ibid.) Mais dans quel état ? Remarquez, je vous prie. Vous l'avez ouï sans doute rapporter plus d'une fois du grand Charles Borromée. Le même esprit animait ces deux saints évêques. Ce que Charles faisait à Milan, Alexandre en même temps le faisait dans la Corse. Ainsi qu'un criminel, les pieds nus, portant une grande croix entre ses bras, il se met à la tête de son peuple, pour attirer sur lui les regards de pitié du Dieu de miséricorde. Cependant son ministère exigeait davantage. Nuit et jour debout, au milieu des morts et des vivants ; *Stans inter mortuos ac viventes*

(*Ibid.*), il rend les derniers devoirs à ceux-là, il fait entendre sa voix à ceux-ci, prêche la pénitence, anime, console; de quelque espèce de secours que chacun ait besoin, aucune espèce de secours ne manque à personne. Une charité si héroïque enfin fut bénie et Dieu se laissa désarmer. *Stans inter mortuos ac viventes, pro populo deprecatus est, et plaga cessavit. (Ibid.)*

Au milieu de tant d'occupations, sentez-vous enfin, Messieurs, quel dut être le dernier caractère de son zèle? Saint Paul, écrivant aux Corinthiens, leur donnait pour première marque de son apostolat sa patience: *Signa apostolatus mei facta sunt super vos in omni patientia. (II Cor., XII.)* Un zèle aussi tendre, aussi étendu que celui d'Alexandre, ne pouvait manquer d'épreuves pour se signaler de même.

Epreuves, 1^{re} du côté du climat. Il n'est personne de nous qui ne le connaisse à présent surtout. Jugez, Messieurs, par les travaux que nos braves guerriers y ont essayés ces années dernières; jugez de ce qu'un apôtre dut y souffrir, il y a près de deux siècles, dans ce pays sauvage, stérile, inculte, qui ne fournit jamais, ni à ses maîtres de quoi le défendre, ni à ses habitants de quoi les nourrir; pays montueux, hérissé partout de pointes de rocs, coupé de mille abîmes, plein de forêts; pays mauvais et mal sain, à peine habitable par ceux qui y sont nés, et de plus alors sujet aux fréquentes incursions de toutes sortes de pirates, qui en rendaient les côtes inhabitables, et le centre même de l'île à peine assez sûr. C'est ce qui oblige le saint pasteur à passer successivement d'une extrémité de son diocèse à l'autre, de Talone, située sur la côte orientale de l'île, à Alagliola, située sur la côte occidentale. Encore en danger dans cette ville florissante autrefois, alors à demi ruinée, il passe à Corté, dans le centre de l'île; enfin de Corté à Cervione, toujours obligé de transporter avec lui son séminaire et son clergé. Sont-ce là des signes d'apostolat dignes de saint Paul? *Signa apostolatus in patientia.*

Epreuves, 2^e du côté des mœurs et du naturel des habitants : peuple féroce, toujours prêt à la révolte; indisciplinable, et ne connaissant d'autre gloire que la vengeance, ne sachant se venger que par la trahison la plus lâche. Ici l'on vient à main armée redemander au saint évêque un curé scélérat, qu'il est forcé d'interdire. Là il est insulté (passez-moi le terme, Messieurs,) par les bouffonneries les plus outrageantes. Ailleurs, on ne s'en tient point aux insultes, il est attaqué, poursuivi à coups de pierres. Partout il dissimule, sans que la sérénité de son front en paraisse altérée. La patience est le seul bouclier dont il se couvre pour repousser les traits et lasser enfin la fureur des plus emportés : *Signa apostolatus in patientia.*

Epreuves, 3^e du côté des maladies et des infirmités. Il était impossible que sa santé pût résister longtemps à tant de fatigues ;

mais aucune maladie ne peut interrompre ses travaux. On le presse en vain de prendre quelque relâche. Un redoublement de jeûne et d'abstinence, c'est le seul remède qu'il se croit permis d'employer pour rétablir sa santé : *Signa apostolatus in patientia.*

Epreuves enfin par le défaut de toutes sortes de secours. Défaut de secours temporels. Ses propres fonds ne pouvaient manquer d'être épuisés bientôt. Tant d'églises relevées, sa cathédrale bâtie à Cervione, un chapitre de chanoines fondé, deux maisons épiscopales élevées dès le fondement, sans qu'aucun pauvre dans tout son diocèse pût se plaindre, non pas d'avoir inutilement imploré son secours, mais d'avoir échappé à sa vigilance et à sa charité toujours prévenantes. Quels trésors eussent pu y fournir ? Aussi manque-t-il de tout pour lui-même. Combien de fois son intendant vint-il l'avertir qu'il ne restait pas de quoi le nourrir lui-même le lendemain. Ah ! donnez aujourd'hui, répondait-il, la Providence saura bien fournir au lendemain. Défaut de secours spirituels. Les premiers missionnaires qu'il avait amenés d'Italie avec lui périrent de fatigue sous ses yeux. Pour les remplacer, il n'a pas un sujet dans toute l'île. En attendant que le Seigneur lui en forme dans son Eglise, ou qu'il lui en renvoie d'ailleurs, il souffre tout, il supporte tout, sans qu'aucun emploi paraisse être vacant, sans que lui-même il paraisse occupé davantage : *Signa apostolatus in patientia.*

Qu'un si beau zèle méritait d'être couronné ! Les succès, les prodiges, c'est la gloire de l'apostolat, dont saint Paul crut pouvoir se glorifier dans son ministère. *In virtutibus et prodigiis. (II Cor., XII.)* Gloire de l'apostolat, qui couronna de même la constance du zèle d'Alexandre.

TROISIÈME PARTIE.

Nous recevons le témoignage des hommes, dit l'apôtre saint Jean; à plus forte raison ne devons-nous donc pas recevoir le témoignage de Dieu même. Oui, le témoignage des hommes est recevable, surtout quand il est universel, quand il est rendu par ceux d'entre les hommes qui sont les plus dignes de foi; mais le témoignage de Dieu doit l'emporter autant que Dieu lui-même l'emporte sur l'homme, surtout quand c'est un témoignage éclatant, qu'il n'est pas possible de ne pas reconnaître; un témoignage émané de l'organe dont Dieu se sert quand il veut captiver nos esprits par sa parole. En faveur de l'apostolat d'Alexandre, employons donc, 1^{re} le témoignage des hommes : *Testimonium hominum (I Joan., V)*, mais le témoignage le plus général et le moins suspect; 2^e appuyons le témoignage des hommes du témoignage de Dieu même : *Testimonium Dei (Ibid.)*, mais du témoignage le plus éclatant et le plus authentique. Sur ces deux témoignages vous allez voir, Messieurs, toute la gloire de l'apostolat couronner la constance du zèle d'Alexandre.

Saint Paul faisait aux Corinthiens un long

et pompeux détail de tous ces dons extraordinaires qui composent, pour ainsi parler, la gloire de l'apostolat. Le langage de sagesse et de science, le talent de prophète, qui donnent un ascendant, et, en quelque sorte, un empire absolu sur les esprits et sur les cœurs; c'est, dit le grand Apôtre, la première des grâces sensibles que l'Esprit-Saint accorde à quelques-uns pour l'utilité et le salut des autres.

Langage de sagesse pour réunir les esprits et les cœurs divisés. Chacun regardait Alexandre comme un ange de paix; c'était même le nom le plus commun qu'on lui donnait dans toute la Corse. En effet, il n'était ni haine, ni sédition, que sa parole, quelquefois sa vue seule, n'éteignît tout à coup ou ne calmât. A Toksi, à Corté, dans toutes les bourgades de la province de Balagna, la discorde a soufflé son poison, tout est en armes, on ne pense qu'à s'entre-détruire; la populace, mutinée, intraitable, ne respire que carnage. Alexandre paraît, tout se tait, on l'écoute; les armes tombent des mains et la concorde resserre plus étroitement que jamais les doux nœuds de la paix : *Sermo sapientiae*. (I Cor., XII.)

Langage de science. Nous pouvons en juger nous-mêmes, Messieurs. Ses ouvrages sont encore entre les mains des savants étonnés, qui ne peuvent comprendre comment, au milieu de tant d'occupations tumultueuses, il trouvait assez de loisir pour tant écrire, assez de liberté d'esprit pour écrire avec tant de netteté et de précision. C'est ainsi que les apôtres se délassaient de leurs travaux. Appelés de contrée en contrée par la sollicitude de toutes les Eglises, ainsi ils consolaient, ils instruisaient par leurs lettres celles qu'ils avaient été contraints d'abandonner. Ici, ce sont les avertissements les plus sages qu'il donne à son clergé pour sa propre conduite autant que pour celle des autres; là, c'est la pure doctrine de la sainte Eglise romaine qu'il explique en forme d'entretien, ouvrage honoré d'un grand suffrage. Le saint évêque de Genève, François de Sales, prié par ses amis de travailler sur cette matière, répondit qu'elle avait été traitée par l'évêque d'Aléria; qu'après lui il ne restait plus rien à dire. *Sermo scientiæ*. (Ibid.)

Talent de prophète, c'est-à-dire le don d'annoncer la parole de Dieu et d'expliquer au peuple l'Ecriture. Ainsi les saints docteurs l'interprètent. Les deux plus grands orateurs d'Italie, le grand Charles lui-même, disaient avoir appris d'Alexandre l'art de bien enseigner, d'enseigner utilement les peuples : *Prophetia*. (Ibid.)

La capitale du monde entier, Rome, était un théâtre où devaient paraître tant de dons singuliers et divins. Obligé de temps en temps à s'y rendre, ainsi que les autres évêques d'Italie, il y allait, oui, Messieurs, toujours avec un goût nouveau, non pas comme à la source des honneurs, mais comme au centre de l'apostolat. En effet, il éprouvait sensiblement en lui-même ce que dit saint Jean Chrysostome, que l'esprit

apostolique y vit encore, et que des tombeaux des saints apôtres, de leurs cendres, toutes inanimées qu'elles sont, sortent encore les étincelles du feu sacré, dont ils ont embrasé la terre. Les voyages du saint évêque étaient alors des espèces de missions dans toute l'Italie. Il me semble voir une de ces rivières qui ne sortent jamais de leur lit que pour porter au loin, dans les campagnes, la fertilité et l'abondance. Quelle ville voulez-vous que je cite en témoignage, de Gênes à Milan, de Milan à Rome? Non; c'était Rome même qui devait lui fournir des témoignages dignes de la gloire de son apostolat.

Témoignage de quatre souverains pontifes, dont l'un, Grégoire XIII, fut saisi lui-même et frappé de la vive lumière, du beau feu qu'il remarqua dans ses discours.

Témoignage de tout ce que Rome, toujours si féconde en grands hommes, renfermait dans son sein d'illustres et de saints personnages. J'en ai déjà cité. Contentons-nous d'ajouter saint Philippe de Néri. Je ne sais, Messieurs, par quel effet d'une secrète sympathie, les hommes vraiment grands se recherchent sans se connaître. Au premier abord ils se reconnaissent, se rendent justice, ils s'aiment. Les beaux cœurs semblent être faits l'un pour l'autre. Vous connaissez Philippe; par un si grand ami connaissez Alexandre.

Ajoutons à ce témoignage le moins suspect de tous, celui des ennemis même de la religion. Un de ces apôtres prétendus, tel que saint Paul les décrit, débarqué de Genève, était venu dogmatiser secrètement dans la Corse. Bientôt démasqué, confondu par le saint évêque, il rétracte publiquement ses erreurs, et rentre dans le sein de l'Eglise. A Rome, la synagogue, confondue par un seul discours d'Alexandre, se voit enlever en même temps quatre de ses plus fermes soutiens.

Pourquoi détailler les témoignages? Dans toute l'Italie ce n'était qu'une seule voix. Toutes les Eglises enviaient à la Corse son saint apôtre. Tortone fut la première qui le demanda. Gênes agit plus efficacement et pensa l'enlever. Enfin Pavie l'obtint. L'humilité du saint pasteur, sa fidélité à sa première épouse s'opposèrent en vain. Eh quoi! quand les apôtres avaient instruit suffisamment une contrée, l'esprit de Dieu lui-même ne les transportait-il pas dans une autre? Aussi ce fut uniquement cette réflexion qui déterminait le souverain pontife. Il ne restait plus assez à faire dans la Corse pour Alexandre. Il fallait à cet ouvrier infatigable un nouveau champ. Quel témoignage plus complet peut-il y avoir en faveur de son apostolat?

Mais ce qui semblait le rendre nécessaire à une autre Eglise ne le rendait que plus précieux à la première. Ah! Messieurs, que les applaudissements et les cris de joie de Pavie firent verser de pleurs dans la Corse! Contraste frappant, qui fait sans doute le plus beau triomphe d'Alexandre! Oui, saint Paul, à Milet, au milieu des gémissements qui retentissent autour de lui, arrosé des

larmes de ses chers disciples, qu'il va quitter, me paraît plus grand qu'il ne l'était à Lystre même, quand la multitude étonnée de ses prodiges, lui destinait un temple et des autels.

Tel que son admirable maître, Alexandre, sur le point de quitter ses chers enfants en Jésus-Christ, pour ne plus les revoir, en rassemble ce qu'il peut autour de lui pour la dernière fois. Il leur rappelle tout ce qu'il a fait pour eux : *Vos scitis qualiter vobiscum fuerim.* (Act., XX.) Souvenir précieux, mais bien triste, qui leur fait sentir toute la grandeur de la perte qu'ils vont faire. Leurs larmes, qui coulent en abondance, sont les plus sûrs garants du souvenir qu'ils en conservent, qu'ils en conserveront toujours : *Magnus fletus factus est omnium.* (Ibid.)

Il les prend à témoins de la pureté de sa doctrine, du désintéressement de son zèle : *Contestor vos.* (Ibid.) A ces mots pouvaient-ils répondre autrement que par des larmes. Leur douleur ne laisse point d'autres expressions à leur reconnaissance. *Magnus fletus factus est omnium.*

Il les exhorte donc de nouveau, il les conjure de veiller sur eux-mêmes, afin de conserver cette foi pure, cette exacte discipline de mœurs qui lui a coûté tant de soins, tant de travaux, et qu'il ne pourra plus lui-même y conserver. *Et nunc scio quia amplius non videbitis faciem meam vos omnes.* (Ibid.) Tristes adieux, malheureux peuples ! Non, vous ne le verrez plus ce bon pasteur, qui courait sans cesse après les brebis dispersées et fugitives de son troupeau ; ce père charitable qui livra si souvent ses biens, exposa sa vie même pour vous ; ce Voyant de la maison d'Israël, auprès duquel chacun était toujours sûr de trouver la décision de tous ses doutes, la réponse à toutes ses difficultés, l'adoucissement de toutes ses peines, vous ne le verrez plus : *Et nunc scio quia amplius non videbitis faciem meam vos omnes.* Que les larmes sont justes dans cette circonstance ! Qu'elles sont excusables dans ceux qui les versent ; mais surtout qu'elles sont glorieuses à ceux pour qui elles sont versées ! *Magnus fletus factus est omnium.* A un si beau témoignage rendu à la gloire de l'apostolat d'Alexandre, je n'ose plus rien ajouter que le témoignage de Dieu même ; témoignage éclatant par la voix des prodiges ; témoignage authentique surtout par la voix de son Eglise.

Saint Paul, en effet, faisait consister la gloire extérieure de l'apostolat dans les prodiges ainsi que dans les succès. *In prodigiis.* Mais prenez garde, Messieurs, j'entends des prodiges lumineux, avérés, constatés et marqués du sceau de l'autorité légitime, non pas de ténébreux prestiges, dont on est obligé de cacher la fourberie ou même l'indécence sous le voile mystérieux du secret. J'entends des prodiges salutaires qui servent à confirmer ou à glorifier la religion, non pas un séditionnaire fanatisme qui, par un merveilleux simulé ne cherche qu'à surprendre l'ignorance et la crédulité des

peuples, pour se faire un appui de leur indocilité. Voici le détail de ceux dont l'Apôtre parlait.

Tantôt c'est la grâce des guérisons. Jésus-Christ avait promis à ses disciples d'attacher la santé des malades à l'imposition de leurs mains. Plein de confiance en cette parole, Alexandre portait la santé et la vie partout où il portait ses pas. Le spectacle qui frappa Jérusalem se renouvelait tous les jours dans la Corse. L'ombre d'Alexandre, ainsi qu'autrefois celle de Pierre, chassait les démons, guérissait les malades. Aussi c'était le même empressement de venir à sa rencontre, de se trouver sur son passage. *Gratia sanitatum.* (I Cor., XII.)

Tantôt c'est le discernement des esprits. Il pénètre dans les replis les plus secrets des consciences ; les cœurs les plus doubles n'ont point de détours qu'il ne découvre. Ici avec l'innocente adresse de Daniel, il démêle l'artificieuse malice de quelques accusateurs attirés contre l'innocence, il les convainc, les confond, mais ne les punit que par la honte secrète et le remords qu'il leur imprime. Là, avec la fermeté de l'Apôtre, il reproche les crimes les plus enveloppés dans les détours d'une conscience frauduleuse, il menace et punit les pécheurs les plus obstinés dans le crime. Ailleurs, aux malades, qui lui demandent la guérison de leurs corps, il découvre les plaies cachées de leurs âmes, et, pour récompense de leur conversion, leur promet la santé : *Discretio spirituum.* (Ibid.)

Tantôt c'est le don de porter du secours dans les circonstances les plus périlleuses et par les moyens les plus singuliers. Dix-huit vaisseaux d'Alger menacent l'île de Corse. Le tyran lui-même, à la tête de ses pirates, en veut surtout au saint pasteur, qu'il se promet d'enlever et de faire racheter à gros prix. Les espions répandus sur les côtes ont donné l'alarme dans toute l'île. On presse Alexandre de céder à l'orage et de chercher un asile. Un asile, ah ! répond-il, je suis dans le plus impénétrable de tous les forts. La prière est le seul rempart que je veux opposer à l'ennemi. Il prie, en effet, et sa prière, aussi efficace que celle d'Élie, arme les vents et les tempêtes pour sa défense. La flotte d'Alger, dès la même nuit dispersée, ne laisse sur les rivages de la Corse que les débris de son naufrage. La mer était accoutumée à reconnaître sa voix. Il calme aussi facilement qu'il soulève les flots. Vaisseaux qui le portez, ne craignez jamais rien, ni des orages, ni des corsaires ; vous portez le favori du Dieu des mers. Le Tibre, le Tessin, ainsi que les mers d'Italie, l'ont vu, l'ont éprouvé plus d'une fois : *opitulationes.* (Ibid.)

Tantôt enfin ce que l'Apôtre mettait au-dessus de tout, ce qu'il appelait les dons parfaits ; la divine charité, qui du cœur enflammé de notre saint apôtre s'exhale, se produit et se manifeste au dehors par mille signes sensibles. Elle ravit tous ses sens, enlève son corps même à la terre, pour le

faire entrer en commerce avec la Divinité. Il ne revient qu'avec peine de ces communications extatiques : il en revient comme Moïse, le front couronné des plus beaux rayons de la gloire, les yeux étincelants d'un feu divin ; comme saint Paul, ne pouvant expliquer lui-même ce qu'il a vu, ce qu'il a ressenti. Mais l'ardeur de sa charité supplée au défaut des paroles. En l'approchant tout s'échauffe, tout s'embrase. Ainsi se répand un incendie. Le feu, caché longtemps, d'abord se découvre par les étincelles, les tourbillons de flammes qu'il élance : bientôt son impétueuse activité se fait sentir ; il s'attache à tout ce qu'il rencontre, il l'allume, il l'enflamme, enfin détruit et dévore tout ce qui pourrait s'opposer à ses progrès : *Charisma meliora*. (I Cor., XII.)

Que fallait-il encore pour mettre le comble à tant de gloire ? Un dernier trait, qui couronne tous les autres, sans lequel nous n'oserions même célébrer aucun des autres. *Ne louez personne avant sa mort*, disait l'*Ecclésiastique* (c. XI). Pour mériter de solides éloges, il faut avoir combattu jusqu'à la fin. Une mort vraiment digne d'un apôtre, c'est donc le premier sceau de gloire sur l'apostolat d'Alexandre.

Son corps usé par les fatigues, bien plus que par les ans, ne semblait subsister que par une espèce de merveille. Cependant il entre avec une nouvelle ardeur dans sa nouvelle carrière. Il sait qu'il touche à la fin de sa course. Au milieu de la pompe triomphale de son entrée à Pavie, son esprit et son cœur ne s'occupent que de sa dissolution prochaine. Un nouvel effort va le conduire au terme ; il se hâte d'y arriver. A peine a-t-il eu le temps de prendre possession de son église ; déjà je le vois dans un nouveau cours de visites. Mais il revenait toujours à chaque fête solennelle consoler son peuple de Pavie par sa présence et ses instructions. Une année ne s'était pas encore écoulée depuis son départ de la Corse, et déjà il n'était pas un seul hameau dans les extrémités les plus reculées de son diocèse, qu'il n'eût visité par lui-même. Calozzo, dans le comté d'Ast des Etats de Savoie, en était la dernière frontière. Là se terminèrent ses travaux et ses jours. Glorieux pasteur, qui eûtes enfin la consolation, non pas à la vérité de mourir, ainsi que vous l'aviez toujours souhaité, mais du moins de recevoir le coup mortel dans l'exercice même de votre ministère.

Aussi la gloire de l'apostolat le suit jusque dans le tombeau. La vertu de Dieu n'y réside-t-elle pas, ainsi que dans celui d'Elisée ? Tous ces dons extraordinaires que vous avez vus briller en lui pendant sa vie, pour la gloire et l'avantage de l'Eglise, l'esprit de paix, de lumière, de conseil, le don des prodiges et des vertus, semblent animer encore ses cendres mêmes. Deuxième sceau de gloire sur l'apostolat d'Alexandre.

Enfin, Messieurs, pour reconnaître que le Seigneur a parlé en sa faveur, voulez-vous un dernier témoignage aussi éclatant, plus

authentique encore ? *Nunc scietis quia ego Dominus locutus sum*. (Ezech., XVII.) De quelque gloire, en effet, que les héros de la religion aient brillé pendant leur vie, brillent après leur mort, ministres de l'Evangile nous n'osons encore affirmativement les louer, si l'organe de l'Esprit-Saint ne nous l'ordonne. Jusque-là notre voix timide ménage, en quelque sorte, les éloges, use de tempérament et de restriction, même en louant les plus éclatantes vertus ; mais enfin l'organe de la vérité s'est expliqué : *Nunc scietis quia ego Dominus locutus sum*. C'est la voix de l'Eglise, qui confirme, ou plutôt qui décerne à Alexandre le titre d'apôtre, que la voix de toute l'Italie lui avait destiné depuis longtemps, qui sous ce titre l'inscrit dans ses fastes, nous ordonne de l'honorer, nous le donne pour protecteur et pour modèle. Troisième et dernier sceau de gloire sur l'apostolat d'Alexandre.

Ne craignons donc point, en finissant, d'avoir prodigué les éloges. Ce dernier témoignage confirme enfin tout ce que nous avons dit. Les prémices du zèle d'Alexandre récompensées par la grâce de l'apostolat, la ferveur du zèle d'Alexandre éprouvée par les travaux de l'apostolat, enfin, la constance du zèle d'Alexandre couronnée par la gloire de l'apostolat.

O vous, en l'honneur duquel nous avons préparé cette pompe sacrée, vous que l'Eglise nous permet enfin d'invoquer aujourd'hui, tandis que vous recevez nos hommages, écoutez donc et exaucez nos vœux !

N'avons-nous pas quelque droit sur votre crédit auprès du Tout-Puissant ? Apôtre de la Corse ! c'est sous ce titre que nous vous invoquons. Ce titre semble parler pour nous. La Corse, objet du plus tendre amour de votre cœur, théâtre de votre zèle, siège de votre apostolat, excite sans doute, à présent même, réveille et fixe votre tendresse. Jetez donc un regard sur cette terre. Vous la verrez teinte encore du sang français qui vient d'y être répandu pour y conserver le fruit de vos travaux, pour y rétablir l'ordre, y maintenir la paix. Ah ! c'est la voix de ce sang que nous vous prions d'écouter. En récompense de ce sang, nous ne vous demandons que de faire triompher la justice. Il est vrai que c'est pour notre monarque demander des victoires ; mais demander pour notre monarque des victoires, c'est demander la paix. Cependant, tandis que le tumulte et les ravages de la guerre seront pour les campagnes de nos fiers ennemis, qu'une douce sécurité, une heureuse abondance règnent toujours au centre même de cet empire. O vous, à qui le Seigneur a donné de commander aux saisons et aux tempêtes, enchaînez les vents ennemis, dont nous craignons toujours les haleines meurtrières !

Car enfin si nous vous demandons des prospérités temporelles, ce n'est que sous le rapport qu'elles ont à des biens plus précieux. Que la tranquillité de l'Europe soit pour nous une annonce prochaine, un gage constant et assuré de la paix de l'Eglise, et

que la fertilité de nos campagnes force notre reconnaissance de retourner à l'Auteur de tous biens, et de nous attacher à lui. Qu'ainsi les prospérités, la paix que nous demandons pour le temps ne soient qu'un avant-goût de la félicité, de la paix éternelle.

Puisse la bénédiction que nous allons recevoir de la main d'un pontife (8) si cher à l'Etat et si précieux à l'Eglise, être pour nous tous le gage de l'entier accomplissement de nos vœux. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE IV.

SAINT ANTOINE.

Exsultabit solitudo et florebit quasi liliū... Gloria Libani data est ei, decor Carmeli. (Isa., XXXV.)

Le désert retentira de cris d'allégresse. Cette terre aride produira les plus brillantes fleurs, l'avantage lui a été donné sur le Liban et sur le Carmel.

Ce fut, Messieurs, dans les beaux jours de Jean-Baptiste que l'on vit cet oracle accompli dans toute l'étendue du sens littéral. Les déserts tressaillant d'allégresse, ouvrant leur sein semé de fleurs sous les pas d'un peuple chéri; les échos retentissant de cris de joie; des fleuves de bénédiction et de grâce coulant sur une terre aride; une voix se répandant au loin à travers les montagnes, et portant de proche en proche la paix et l'allégresse, compagne de la paix : que de riantes images! Le passage du peuple juif par les déserts de l'Assyrie, au retour de sa longue captivité, ne pouvait être qu'une faible figure de ce qu'elles annonçaient pour de nouveaux jours. Le prophète inspiré portait plus loin sa vue; et la solitude de Jean-Baptiste pouvait seule sans doute répondre à tant de noblesse et d'énergie.

O la gloire de l'Egypte! reprend à cette occasion saint Jean Chrysostome; ô l'ornement des déserts! illustre patriarche de la vie cénobitique, c'est par vous, grand Antoine, que nos pères eurent le bonheur de revoir ces beaux jours de Jean-Baptiste; c'est par vous que nous-mêmes encore nous avons l'avantage d'en voir, d'en admirer les restes précieux.

Les déserts ornés des plus brillantes fleurs qui composent la couronne de l'Eglise; toutes les solitudes ne retentissant plus que de saints cantiques, devenues comme un nouveau ciel habité par des légions d'anges; des chœurs de vierges, des peuples de martyrs, devenus, si j'ose ainsi m'exprimer, le siège de l'empire de Jésus, qui de là confond tous ses ennemis et les réduit en poudre : voilà, Messieurs, quelle fut l'œuvre d'Antoine.

N'attendez donc pas de moi l'éloge simplement d'un anachorète : c'est un apôtre que saint Jean Chrysostome veut que je vous représente aujourd'hui. Mais quel apôtre, et dans quel nouveau genre d'apostolat? Un apôtre dans le désert et sans sortir du désert, un apôtre semblable en tout point à tout ce que le collège apostolique eut de plus grand : *Apostolorum simillimum Aegyptus protulit.*

Le siège de son apostolat est le désert.

C'est là d'abord que la grâce et la bénédiction de son apostolat se concentrent. Il y forme un nouveau peuple d'adorateurs au vrai Dieu : première partie. Le siège de son apostolat est le désert, la grâce et la bénédiction de son apostolat se répandent sur le monde même, le monde est instruit ou confondu : seconde partie. En deux mots, Messieurs, apôtre du désert; et jusque dans le désert, apôtre du monde même : ce sont les deux traits sous lesquels je vais successivement vous montrer le grand Antoine.

Connaître quel fut saint Antoine, c'est, dit saint Athanase, un grand pas dans le chemin de la perfection. Et saint Jean Chrysostome, pour exciter efficacement son peuple à la pratique de toutes les vertus, croyait qu'il suffisait de son exemple. La lecture de sa vie peupla autrefois les solitudes de courtisans convertis; cette même lecture fut le premier instrument dont Dieu se servit pour ébranler le cœur d'Augustin. Quel effet, Messieurs, dois-je donc me promettre aujourd'hui de ce discours! Mon Dieu, c'est à vous de le produire; et j'ose vous le demander par l'intercession de votre auguste et sainte Mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les déserts de l'Egypte étaient encore inhabités, ses solitudes inaccessibles; et l'Egypte, devenue fidèle, semblait avoir abandonné aux ennemis de son Dieu la plus précieuse portion d'elle-même. Les Sarrasins seuls connaissaient ces respectables routes, frayées autrefois par le peuple de Dieu. Sainte montagne, montagne de Sinai, sacrés détours de ces déserts, témoins de tant de merveilles opérées en faveur du peuple de Dieu, personne n'ira-t-il recueillir les restes précieux de la manne céleste dont vous fûtes arrosés. L'Egypte, en devenant chrétienne, n'était devenue guère plus propre à offrir au Seigneur des sacrifices, que ne l'était autrefois la cour idolâtre de Pharaon. Mais enfin, Messieurs, elle vient de produire, elle élève dans son sein un nouveau Moïse. Ce mot seul vous peint Antoine trait pour trait.

Mêmes traits dans les mœurs, même simplicité, même innocence; innocence, simplicité toujours également hors d'atteinte à la plus séduisante corruption. Mêmes traits dans le caractère, même fermeté, même douceur, tempérament toujours égal et de l'une et de l'autre. Mêmes traits dans leurs combats, combats également opiniâtres et contre différents ennemis; même courage, même constance, mêmes motifs dans leurs prodiges; tantôt pour confondre les ennemis du Seigneur, tantôt pour consoler les âmes justes, dans tous deux zèle égal, même compassion, toujours égale puissance. Même fin dans leurs projets : ce fut de former dans le désert des adorateurs fidèles, et d'offrir au Seigneur des holocaustes agréables. Mais prenons de plus haut le parallèle.

Mêmes traits dès l'enfance. L'Egypte en

(8) Monseigneur l'archevêque de Sens.

vain tente ces grands cœurs par le flatteur appât de sa délicieuse opulence. Ils brisent avec une égale force, et l'un et l'autre, tous les liens de la chair et du sang. Loin d'une famille tendrement chérie, c'est dans la solitude que l'Esprit de Dieu les appelle tous deux pour les former. Là Antoine, ainsi que Moïse, reçoit sa mission; son cœur s'échauffe et s'enflamme pour consommer l'ouvrage que le Seigneur va bientôt lui confier.

D'ici, Messieurs, se prend la première époque de la vie cénobitique. Au sortir de sa première retraite, cet athlète nouveau va commencer sa carrière. Il n'a fait encore qu'essayer ses forces; il entre enfin dans le siège de son apostolat. Laissons tout le reste, et cherchons à fixer ici notre vue par quelques traits plus frappants. Conquérant, thaumaturge, législateur : voilà, Messieurs, les trois marques distinctives de cet apôtre du désert. Conquérant, il fraye la route du désert par ses combats; thaumaturge, il s'y fait suivre par ses prodiges; législateur, il y forme un nouveau peuple par sa sagesse.

Mais par où vais-je commencer, Messieurs? Que vais-je dire? Par respect pour la religion nous n'osons presque plus aujourd'hui parler de merveilles. C'est là que nous réduit une vaine philosophie, qui érige l'incrédulité en titre de raison et de bel-esprit. Osons cependant braver les railleries du philosophe libertin, et du moins n'achetons pas son suffrage au prix de la docilité que nous devons à nos premiers docteurs. Oui, Messieurs, dans tout ce que je vais dire, tout est extraordinaire, tout est prodigieux; mais c'est saint Athanase que je copie. Je ne suis après lui que le faible écho de tout l'Orient étonné; et l'arien lui-même y a souscrit. Commentons donc.

D'abord, quel nouveau genre de combat? D'un côté tout l'enfer; l'enfer et toutes ses ruses, l'enfer et tous ses prestiges, l'enfer et toutes ses fureurs. D'autre part, un jeune héros à ce période le plus bouillant de l'âge, où, soit indiscretion, soit faiblesse, un jeune cœur se livre de toutes parts aux attaques de l'ennemi; à cet âge, sans tentateur, hélas! si dangereux par lui-même, un jeune héros à peine commençant le quatrième lustre, sans autre appui que sa constance, sans autre bouclier que sa foi, sans autres armes que le signe seul de la croix de Jésus-Christ.

Les lieux voisins de sa patrie furent d'abord le premier théâtre de ses combats. Là Antoine faisait encore les premiers essais de la vie solitaire. Et déjà (permettez-moi Messieurs, cette suite d'images figurées que j'emprunte toutes de saint Antoine lui-même, sur la foi de saint Athanase), et déjà, dis-je, il lui fallut disputer à l'ennemi et lui enlever de force ce premier poste. Mais ce n'est encore ici qu'artifice et que ruse. L'ange des ténèbres se déguise assez souvent sous le masque emprunté d'une forme lumineuse. Il présente l'appas du crime couvert des dehors, tantôt du devoir et de la prudence. Il ne restait à Antoine, de toute sa famille, qu'une jeune sœur; n'était-ce

point à lui d'en prendre soin? Comment lui-même, à un âge si tendre, après avoir été élevé, sinon dans les délices, du moins certainement dans l'abondance, comment souffrira-t-il les austérités de la vie nouvelle qu'il médite? Pourquoi d'ailleurs se priver de tant de moyens de salut que fournit une ample fortune? Si elle a des dangers et des obstacles, ne faut-il pas convenir que d'autre part elle n'a guère moins d'avantages pour la perfection même? Vains prétextes. Il a oui la voix de notre divin Maître : *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi.* (Matth., XIX.) La perfection est le seul terme où il aspire, il se dépouille de tout pour l'acquérir. Si son corps est trop faible à force de macérations, il saura l'endurcir. Ensuite, si le souvenir de ses proches vient le troubler et le distraire dans sa première retraite, il s'en éloignera davantage; en s'éloignant, il trouve l'art d'oublier tout.

À la ruse succède donc le prestige. D'abord l'aiguillon de la chair. C'est toujours là, Messieurs, le premier trait que la jeunesse fournit contre elle-même. Mais quoi! jusqu'au désert? Est-ce donc en vain qu'Antoine fuit le piège des compagnies mondaines? Dans son imagination seule, il en retrouve tous les appâts, tout le danger; et sur la terre nue, un sommeil souvent interrompu ne se présente à ses yeux qu'environné de songes et de fantômes impurs. Pour les combattre, il ne passe plus les nuits que dans la prière, et les jours dans l'exercice le plus laborieux. Sa sueur tour à tour, et son sang et ses larmes baignent la terre, ou que ses mains cultivent, ou sur laquelle il prie prosterné. Bientôt la prière fait sa seule nourriture, la prière est son unique repos. Brillant astre du jour, pourquoi viens-tu l'en distraire? Pourquoi lui envies-tu ces seuls moments de sa tranquillité. Honteux alors de se retrouver soi-même, il s'enfonce dans les déserts. Hélas! ce qu'il a craint dans la voluptueuse Memphis, il le revoit sur les sables brûlants de la Thébàide.

Ici toutes les grâces enchanteresses d'une séduisante beauté. Antoine contre elles munit son cœur de la crainte des justices célestes. Ah! Messieurs, sur ce bouclier tombent en vain tous les traits de la volupté. Les mieux acérés s'éteignent, les plus enflammés s'éteignent, tout charme est rompu.

Là pour retarder son ardeur, les routes du désert enfantent des trésors sous ses pas. Frivole objet d'une folle cupidité! Non, tu ne mérites d'être combattu que par un noble mépris. Antoine d'un œil assuré les considère, il les dédaigne, d'une démarche fière les foule aux pieds. Aussitôt le prestige se dissipe. C'est une fumée qui disparaît. Richesse mondaine, ton éclat a-t-il rien de plus solide?

C'est tantôt en s'avouant vaincu que l'ennemi prétend réparer ses défaites. Dans cet aveu Antoine trouve à s'animer, sa victoire n'est pour lui qu'un motif de remercier son Dieu et de s'humilier soi-même. Quelque

faible, dit-il, qu'il soit, cet ennemi, ce n'est pas moi qui l'ai vaincu, c'est la grâce de Jésus-Christ avec moi.

Tantôt... mais Messieurs, reste-t-il donc encore des traits à un ennemi tant de fois désarmé? Antoine, par tant de victoires, a-t-il acheté trop peu le repos et la paix? Oui la vie de l'homme n'est qu'une suite continue de guerre et de combats. Pourquoi donc nous, mes frères, pourquoi coulons-nous tranquillement nos jours dans cette paisible sécurité? Hélas! répond saint Jean Chrysostome, c'est que les assauts violents sont réservés aux grands courages. On n'éprouve de grandes résistances, que quand on forme de grands projets. Lâches que nous sommes! comment essuierions-nous les attaques qu'ont essuyées les saints, nous dit saint Augustin, nous qui au premier choc, sans avoir peut-être attendu l'ennemi, avons soudain rendu les armes. Admirons du moins avec respect ce que nous ne méritons plus de connaître par notre expérience. Quels juges, mes frères, des travaux des héros, que de vils esclaves, qui languissent sans pudeur sous le joug qu'ils se sont eux-mêmes imposé! Osons faire de grandes choses, avant que de décider ce qu'il en coûte.

Le prince des ténèbres prévoyait avec dépit (c'est saint Athanase qui parle) de combien d'illustres dépouilles remportées sur le monde. Antoine allait enrichir les déserts. Tant qu'il lui restera quelque ressource, attendons-nous donc, Messieurs, à de nouveaux efforts. L'artifice de ses ruses n'a pu surprendre Antoine. Il s'arme contre lui d'épouvante et d'horreur. Le charme de l'illusion n'a pu le séduire; il déchaîne enfin toutes ses fureurs.

Soldats de Jésus-Christ, préparez donc vos mains au combat! l'enfer vomit mille monstres nouveaux: mille formes hideuses, mille spectres horribles assiègent Antoine, et Antoine, intrépide au milieu de cette épouvantable troupe, tranquille parmi les hurlements affreux, inébranlable jusque sous les ruines menaçantes de sa cellule, chante des cantiques de victoire à l'honneur du Dieu des armées. Le dragon en frémit, mais il ne cède pas. Sa faiblesse méprisée ranime encore sa rage. Quel grêle de coups! ô ciel! sa fureur n'est assouvie que quand le sentiment manque à Antoine pour souffrir. Nageant dans son sang, on le trouve renversé au milieu de sa cellule; demi-mort on le transporte au temple le plus prochain. Cependant la violence de la douleur rappelle enfin ses sens fugitifs. Insensible à tout le reste, il n'est indigné que de se voir hors du champ de bataille. Qu'on me remporte, dit-il, qu'on me remporte dans mon désert.

Le choc va donc recommencer encore avec plus de fureur. O Jésus, seule source, seul appui de la milice céleste (hélas!) où êtes-vous? Ainsi se plaignait-il tendrement; enfin Jésus-Christ paraît. Il tient en main les palmes et les couronnes qu'il destine au vainqueur. Conquérant du désert, Antoine va donc à présent, Messieurs, y paraître en

thaumaturge, et le peupler par l'éclat de ses prodiges.

Mais en quelles régions nouvelles me trouve-je transporté? Je crois voir l'ancienne Égypte. Toutes les ruses de Satan sont découvertes, ses prêtres confondus, ses prestiges dissipés, lui-même partout mis en déroute. Je vois tous les prodiges de Chanaan. Ce sont toutes les merveilles de Moïse renouvelées dans le désert: les rivières encore qui suspendent leurs flots, les rochers arides, les sables brûlants, qui s'écoulent en fontaines, le signe de la croix est arboré sur les montagnes et tous les maux fuient à son aspect.

Je ne m'étonne donc plus de voir désertier les villes pour peupler les déserts. Le monde a-t-il des chaînes assez fortes pour arrêter des cœurs qu'attire un pareil spectacle. Non, je ne m'étonne plus de voir la foule se presser sur les vestiges d'Antoine. Mais, dites-nous, vous tous à qui la trace lumineuse de ses prodiges marqua la route de son désert; dites-nous ce qui vous fixa près de lui dans les horreurs de sa solitude.

Voici, Messieurs, le grand prodige d'Antoine, le plus singulier de ses miracles. Attirés par le bruit de sa sainteté et de ses merveilles, les peuples venaient en foule dans le désert. Ils comptaient y trouver un homme extraordinaire, entre les mains duquel on disait que le Seigneur avait remis toute sa puissance, et ils ne trouvent qu'un pauvre solitaire dans la plus grossière simplicité, opiniâtrement renfermé dans l'inaccessible asile de sa cellule, ou obstiné à fuir sans cesse à mesure qu'on s'obstinait à le chercher. On y venait chercher un prophète qu'on publiait partout être l'oracle de la sagesse et de la science de Dieu. Et l'on y trouvait un homme simple, abîmé dans le sentiment de son néant, qui lui-même cherchait partout des maîtres et fuyait aussitôt qu'on lui parlait de prendre des disciples. Encore une fois, le voici donc, Messieurs, le prodige de ses prodiges. On vient de toute part demander des prodiges à Antoine. Antoine s'humilie et s'enfuit, et tandis qu'il s'enfuit, le prodige s'opère. On vient de toute part se mettre sous la conduite d'Antoine. Antoine s'humilie et s'enfuit; et à mesure qu'il s'enfuit le désert se peuple de ses disciples.

Prodiges d'humilité! mais qu'ils sont rares, qu'ils sont cependant efficaces pour gagner, pour attacher les cœurs! Ah! qui nous donnera d'en revoir encore de semblables à ceux de l'humble Antoine?

Je vois de toutes parts des prodiges de talent: du moins notre siècle s'en flatte, et ce n'est point à moi de le contredire. Fut-il jamais, à ce qu'on prétend, génies plus vastes, fut-il un goût plus épuré? Mais qui nous donnera de voir un prodige d'humilité, un Antoine qui sente et qui craigne les difficultés et le danger de gouverner et de conduire? Hélas! tous veulent aujourd'hui être maîtres en Israël, et se croient méprisés par tout ce

qui ne se range pas dans la classe de leurs disciples.

Je vois de toute part des prodiges de science. La nature, à ce qu'on croit, n'a plus de mystères, autant que la raison le pouvait faire, on pense avoir pénétré le secret même de Dieu. Mais qui nous donnera de voir un prodige d'humilité? Un Antoine qui, chargé malgré lui d'une vaste administration, coure lui-même chercher un Paul pour le guider dans la conduite des autres.

Je vois de toute part, si vous voulez, des prodiges de vertu : scrupuleux attachement à la prière, exactitude ponctuelle à tous ses devoirs, zèle éclatant encore. Je vois tout cela, je l'admire. Mais un prodige d'humilité, qui nous le fera voir? Un Antoine qui ne parle jamais de soi que pour faire un humble récit de ses faiblesses, qui croit toujours voir quelque supériorité de mérite dans ses inférieurs ou ses égaux.

Aussi quels furent, Messieurs, les fruits prodigieux de cette humilité d'Antoine. C'est par elle qu'il opéra tous ses miracles ; c'est par elle qu'il fit germer et fleurir le désert ; par elle prit naissance, se forma, s'accrut à l'infini un nouveau peuple d'enfants de Dieu.

Où, ce fut là, Messieurs, pour ainsi dire, le berceau de l'état religieux. Voilà la racine de ce grand arbre qui, partagé depuis en tant de branches, enté sur tant de plants divers, cultivé de tant de mains, façonné en tant de différentes formes, a produit et produit encore des fruits si beaux. Etendu jusqu'aux extrémités de la terre, malgré la variété de ses fleurs et de ses fruits, reconnaissons-en la commune tige. Joignez donc vos voix à la mienne, vous tous, Nazaréens nouveaux, séparés du commerce du monde, soit encore renfermés dans les déserts, soit rappelés au milieu du monde pour la confusion du monde même, à qui vous montrez comment, dans le tumulte des villes, peut régner la paix et le silence des déserts ; soit destinés à un plus noble ministère, vous qui dressez vos mains aux combats du Seigneur. Joignez tous ensemble vos voix pour célébrer à l'envi votre commun Père. Et vous, patriarches illustres, rassemblez à sa suite tous vos enfants. Fondateurs de colonies nouvelles, vous n'avez fait que marcher sur ses pas. C'est lui qui vous traça les plans que vous avez exécutés ensuite, et qui de plus, encore, vous a guidés par les exemples de sa sagesse.

Je voudrais, Messieurs, transcrire ici mot pour mot les beaux discours qu'Antoine faisait à ses disciples, monuments précieux bien dignes de nous avoir été conservés par un Athanase. C'est l'Esprit-Saint qui les dicta. Quelle grandeur, quelle noblesse dans la plus naïve simplicité ! quelle vivacité partout ! quelle précision ! que ne puis-je du moins vous en mettre sous les yeux un extrait fidèle ! Précieux monuments, vous remettez encore mon esprit et mon cœur des plus touchantes images. Je crois voir encore, en vous lisant, Antoine au milieu de ses disci-

ples, assis à l'ombre d'un palmier, sur le bord d'une claire fontaine, je crois encore l'entendre.

Ici s'ouvre devant moi toute la carrière de la perfection évangélique ; je découvre la source où puisèrent dans la suite tant de grands maîtres de la vie spirituelle. Ici, sous les traits les plus sensibles, se peint à mes yeux l'image de nos guerres et de nos combats contre l'ennemi du salut. Entre les moyens divers de défense qu'il y suggère, je découvre la première veine de ce trésor si longtemps caché dans la suite, tous les premiers principes, tout le bel art de l'oraison mentale. Quelle étendue de lumières, quelle multitude de règles sages pour prévenir l'illusion, pour faire le discernement des esprits ! Il semble, Messieurs, que l'on n'ait fait que le copier dans la suite. J'y trouve jusqu'à ces saintes méthodes qu'on a fait revivre depuis avec tant de succès, ces retours perpétuels sur soi-même, ces revues spéciales des endroits faibles de la conscience. Les moindres pratiques mêmes, (ce détail, peut-être, vous paraîtra petit ; mais n'est-ce point, Messieurs, dans le détail que se montrent toute la conduite et toute l'exactitude d'un chef ?) oui, jusqu'à ces moindres pratiques de mettre par écrit sous ses yeux ses négligences et ses fautes, afin, dit-il, de ranimer son courage par la honte de ses défaites.

Là, quel nouveau champ se présente à moi ? C'est un plan général de presque tous les instituts qu'on a formés depuis. En voulez-vous voir, Messieurs, le fondement universel posé de la main d'Antoine ? Esclavage de la volonté, crucifiement de la chair, recueillement continu, ce sont les premières règles qu'il donnait à ses disciples. En voulez-vous voir les occupations diverses ? Lecture assidue (mais loin d'ici, profanes lectures, qui, sous le prétexte spécieux d'orner l'esprit, ne faites que dessécher le cœur). lecture assidue de l'Écriture, chant des psaumes, soit en particulier, soit en commun, soit la nuit, soit le jour ; ajoutez le travail des mains, c'est le partage qu'il avait fait de toute leur vie. Les délassements mêmes, vous les y trouverez réglés. Là sont pros crits tous ces retours curieux vers les nouveautés du monde, tous ces amusements frivoles, jamais assez innocents dès qu'ils distraient l'âme, toutes ces conversations mondaines où le cœur s'épanche vainement. Jusqu'au temps, à la manière, aux sujets mêmes des entretiens religieux, tout y est déterminé.

Ainsi, Messieurs, sur ce beau plan, si bien loué par le constant usage qu'on en a fait dans tous les siècles, Antoine formait à loisir ses disciples. Premier témoin, premier admirateur de leurs vertus, du haut de la montagne où il avait placé sa propre cellule, il imprimait à tous les mouvements, répandait sur tous son esprit. Tel qu'Elie sur son Carmel, il allait y recueillir, dans ses divines extases, les feux, les plus beaux feux de l'amour, qu'il rapportait ensuite à ses

disciples. Tout à tous, également pour tous, quoiqu'il les partage inégalement selon la mesure des cœurs où la grâce doit couler, sa bonté paternelle prend toutes les formes. Aux uns, comme Moïse, il voile encore sa face; aux autres, il en laisse déjà entrevoir quelques rayons. Pour quelques-uns, il prend la voix du foudre et des tempêtes. Pour d'autres, il ne parle que le pur langage d'amour. Il laisse ceux-ci au pied de la montagne; il conduit ceux-là, comme par la main, jusqu'au sommet, pour y contempler avec lui la majesté du Dieu vivant : ainsi dans tous, malgré l'inégalité des dons, il enflamme le même amour.

Que c'était donc un beau spectacle ! conclut saint Athanase. Mes yeux, dit-il, en ont été témoins; et que j'aime à m'en tracer le souvenir ! ô que c'était un beau spectacle de voir tous ces déserts semés de vastes monastères ! Ce n'étaient, il est vrai, que de pauvres cabanes bâties des mains des solitaires, telles que celles de bergers. Cabanes mille fois plus estimables que les palais des rois. L'aimable tranquillité, la douce paix qui fuient les lambris des grands en avaient fait leur asile. Épaisses forêts, sombres vallées, monts escarpés, ô séjour délicieux de la justice et de la paix ! Le silence n'y est interrompu que par les saints cantiques de reconnaissance et d'amour; l'on n'y apprend aux échos qu'à louer Jésus-Christ; les célestes esprits sont-ils descendus sur la terre pour habiter parmi nous ? Je ne vois que visages abattus, décharnés par le jeûne, mais la sérénité répand la joie sur tous les fronts; des mains endurcies au travail, mais c'est un travail qu'impose la charité, que l'amour adoucit, souvent interrompu par des extases, des corps ensanglantés, défigurés par la mortification, mais des esprits, des cœurs invulnérables aux traits enflammés de Satan.

Qu'ils sont donc beaux, conclut saint Athanase, saisi d'un noble transport, qu'ils sont beaux les tabernacles d'Israël ! Les cèdres du Liban sont moins précieux, ont une odeur moins douce que ce désert; il est inondé d'un vaste fleuve de grâces ! A mesure qu'Antoine le cultive, la céleste rosée fertilise ses travaux. Le torrent impétueux s'en répand bientôt de proche en proche. La grâce et la benédiction de son apostolat concentrées d'abord dans le désert, franchissent leurs bornes trop étroites. Apôtre du désert, Antoine, dans le désert, devient l'apôtre du monde même. C'est le second trait sous lequel nous allons le considérer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Mondaine science, voici bien de quoi te convaincre de vanité ! Un solitaire, ignorant et grossier, devient tout à coup la lumière des nations, le fléau de l'erreur, la terreur du paganisme, l'oracle des conciles, le docteur d'Athanase, et le premier maître d'Augustin. Où s'était donc formé ce grand prodige ? Le désert, dit saint Athanase, c'est l'a-

cadémie où fut instruite son enfance. La méditation fut toute l'étude de sa jeunesse, l'image d'un Dieu en croix fut son seul livre, mais l'Esprit-Saint fut son docteur.

C'est à vous, chère jeunesse, que je proposerai ce bel exemple. Esprits innocents encore, mais curieux, que cette soif si naturelle à l'homme, la soif de la science, porte souvent jusqu'au pied de l'arbre défendu, enfants trop ressemblants à notre premier père, le bel exemple pour vous ! A cet âge où la vanité allume dans un jeune cœur le premier feu de l'amour de la gloire, Antoine sacrifie la plus douce, la plus innocente des passions à la conservation de sa pudeur; il préfère l'ignorance obscure au risque le plus éloigné de son innocence. Concevez par là, du moins une fois, quel est le danger de votre âge, le danger de vos études, le prix de la pudeur.

Pour vous, Antoine, suivez cependant le noble instinct qui vous guide, méprisez ces vaines connaissances, frivoles objets de nos recherches. Un plus grand maître vous attend dans votre solitude; l'esprit de vérité va vous instruire. A quels prodiges, Messieurs, faut-il donc à présent nous attendre ?

Le désert devient l'école universelle, et, pour ainsi dire, le centre de la vérité. C'est là qu'on vient désormais la consulter. C'est là qu'elle enseigne, qu'elle confond, qu'elle triomphe. C'est de là, c'est du désert qu'elle part et se répand au loin comme un éclair lumineux; c'est là qu'après avoir éclairé le monde, elle vient rallumer ses beaux feux. Quelle vivacité de lumières, quel éclat de tonnerre ! tout me retrace ici l'image de Jean-Baptiste dans son désert. Le simple israélite est instruit, le docteur éclairé, le pharisien confondu. Les Hérodes même tremblent et pâlissent sur leur trône. C'est tour à tour le monde qui vient chercher Antoine pour s'instruire, ou Antoine qui va chercher le monde pour le confondre. Le libertinage, l'hérésie, le paganisme, la superstition, la fureur des tyrans, que d'ennemis à combattre, mais que de triomphes pour la religion ! Esprit de vérité, aidez-nous à compter tous vos trophées !

Premier trophée : l'ignorance et le vice. A peine le flambeau que le souffle de Dieu vient d'allumer dans le désert est-il placé sur la montagne; c'est un phare lumineux, le rendez-vous universel de tout ce qui est battu de la tempête. Que j'aime, Messieurs, les naïves expressions dont se sert en cet endroit le saint auteur de sa vie.

Que de malheureux, dit-il, guidés par je ne sais quel instinct, y traînaient l'énorme poids de leurs misères ! aux pieds d'Antoine ils laissaient leur désespoir. Le père affligé venait y pleurer la perte de ses fils; aux pieds d'Antoine les larmes de sa douleur se changeaient tout à coup en larmes de consolation et de joie. Le pauvre y venait se plaindre des rigueurs de sa condition; aux pieds d'Antoine, dans ses discours, il puisait la vraie richesse, le mépris des biens du monde. L'implacable ennemi y apportait sa haine en-

racinée et ses fureurs ; aux pieds d'Antoine, ce lion rugissant devenait plus doux que l'agneau. Le dégoût y amenait le pusillanime et le lâche ; aux pieds d'Antoine se ranimaient les restes languissants d'une vertu expirante. Le voluptueux même, attiré d'abord par sa curiosité, y laissait aux pieds d'Antoine tout l'appareil pompeux de sa mollesse.

Mais, Seigneur, que vos jugements sont terribles ! Ce qui est placé pour la résurrection des uns ne sert souvent qu'à la ruine des autres. La colonne de feu qui éclaira l'Israélite fidèle aveugle en même temps l'endurci Pharaon. D'où vient, mon Dieu, ce choix dans vos conseils ? Que la science humaine a de quoi nous humilier et nous confondre ! C'est le philosophe, le sage du paganisme qui paraît à son tour dans la solitude d'Antoine. Mais c'est le démon de la dispute qui l'y amène, et l'orgueilleux démon de la dispute ne sait jamais qu'aveugler et endurcir. Que ces esprits superbes s'arment cependant de toutes les subtilités de leurs sophismes, c'est un second triomphe qu'Antoine dans son désert doit remporter pour la religion.

Seconda trophée : la sagesse du paganisme. Mais que sert d'entasser ici faits sur faits, dont aucun ne vous semble être à votre portée ? Ah ! mes frères, écoutez du moins les discours si vous refusez de suivre les exemples des saints. Voici la voix qui crie dans le désert, la même voix qui relève et soutient le faible hyssope, qui abat et brise les cèdres du Liban.

Que cherchez-vous ? disait Antoine à ces faux sages qui venaient disputer contre lui, que cherchez-vous, sages présomptueux ? Si c'est un insensé que vous venez chercher, êtes-vous sages d'essuyer tant de fatigues ? Mais me croyez-vous sage, vous ne l'êtes donc pas de ne venir ici que pour tâcher de me surprendre. Si vous me croyez sage, suivez la route que je vous trace par mon exemple. Mais la croix de mon Dieu, la croix que j'adore est pour vous un scandale. Aveugles adorateurs de dieux de pierre, où est votre sagesse, où est votre raison ?

Permettez, grand Antoine, que j'emprunte aujourd'hui vos paroles pour confondre le monde. L'efficacité qui y fut attachée se fera peut-être encore sentir.

Tour à tour nous montons dans ces chaires, sanctuaires de l'austère vérité que nous ne savons point corrompre. Vous vous assemblez autour de nous, vous venez nous entendre. Mais, en vérité, que venez-vous chercher, sages du siècle ? Ici, n'est-ce pas une troupe d'esprits volages qui ne cherchent qu'à s'amuser et à se distraire ? là, n'en est-il pas qui cherchent à nous surprendre dans nos discours ? ailleurs, combien qui viennent nous juger ! Hélas ! je ne suis qu'un solitaire sans lettres, disait Antoine. Pour tout ce qui s'appelle bel esprit, science, art de dispute, Messieurs, nous vous le cédon volontiers. Mais il est une connaissance que nous avons droit de vous apprendre, c'est la

science de l'Evangile, la science de la croix. Si c'est là celle dont vous êtes avides, venez, à la bonne heure, venez nous entendre. Mais elle ne s'apprend pas par la dispute, par des spéculations abstraites, poursuivait saint Antoine ; elle ne s'apprend pas dans les discours étudiés d'une flatteuse éloquence.

Cependant, Messieurs, quels que soient vos desseins, animés par l'exemple d'Antoine, nous ne nous lasserons point d'élever notre voix et de faire retentir à vos oreilles ses fondroyantes paroles : La croix que j'adore, la croix que je prêche vous est un sujet de scandale. Scandales vous-mêmes, scandales de la croix de mon Dieu, scandales de la religion. Qu'adorez-vous ? Non, vous n'adorez plus, je le sais, des idoles d'or et d'argent, comme le reprochait saint Antoine aux philosophes de son siècle ; mais c'est l'or, c'est l'argent même que vous idolâtrez. Avarès, dit saint Jean Chrysostome, non, je ne vois plus de temples où les passions divinisées reçoivent encore des hommages. Mais, mes frères, ce sont vos cœurs, ces temples vivants de l'Esprit-Saint, qui servent et d'autels et de temples aux plus infâmes idoles, à toutes les passions. Non, poursuit ce saint docteur dont je ne fais ici qu'appliquer les paroles à la suite du discours de saint Antoine, non, la statue d'or de l'impudique Vénus n'est plus parmi vous adorée ; mais je n'ai de tous côtés sous les yeux que des idoles de chair environnées de profanes adorateurs. Non, ce n'est plus la jalouse Junon qui reçoit des sacrifices, c'est la haine elle-même, c'est la jalousie qui fait ruisseler le sang des plus innocentes victimes. Non, ce n'est plus l'orgueilleux Apollon qu'on encense, chaque esprit est à soi-même sa propre idole. Au défaut d'encens étranger, il s'adore et s'encense lui-même, et se fait autant de petits dieux de ses productions les plus informes. Qu'il me serait aisé, Messieurs, d'étendre ce détail. Mais hâtons-nous de compter les autres trophées d'Antoine. C'est maintenant Antoine lui-même qui va les enlever au monde au milieu du monde même.

Troisième trophée : la superstition. Remarquez, mes frères, l'artificieuse malice de Satan, dit à ce sujet encore saint Jean Chrysostome ; il se sert des mains de la piété même pour relever les ruines de l'impiété. A mesure que tombaient ses autels, il avait érigé en nouvelles idoles les destructeurs des anciennes, et par un monstrueux assemblage, le culte se partageait également et sans distinction entre le Seigneur et ses victimes. Les pasteurs ignoraient ou dissimulaient le mal. Son excès même le faisait tolérer ; mais il restait encore un Moïse pour renverser l'idole. Antoine descend de sa montagne, et l'idole tombe à ses pieds. Restes précieux des saints martyrs, chers objets de nos hommages, sauvés d'un culte proscrit, vous recouvrez enfin toute la pureté de votre gloire !

Quatrième trophée. Je me hâtais d'y arriver. C'est à présent l'arianisme. Il en avait prévu, Messieurs, il en avait prédit tous les ravages. Le Seigneur irrité s'était montré à

lui dans le plus redoutable appareil de sa colère. La verge à la main, sa verge de fer frappant son peuple, l'Eglise éplorée, vêtue de deuil, les portes de Sion brisées et l'autel profané, le Saint des saints en proie aux animaux immondes. Il avait vu ces lugubres objets, il en avait gémi. Dans le sein de ses chers disciples il avait versé depuis longtemps son secret et ses larmes.

Larmes précieuses, larmes d'Antoine, qui me donnera encore de vous revoir couler sur les malheurs et les scandales de la religion ! Apprenons du moins, Messieurs, de son exemple jusqu'à quel point doivent nous intéresser les succès et les pertes de notre foi. Le zèle pour conserver et défendre ce précieux dépôt est un devoir dans tous les états. Ne prétendez point vous excuser ici sur la condition où vous a placés la Providence. Qu'était-ce qu'Antoine ? à quoi était-il obligé par état plus que vous ?

Cependant, mes frères, on attaque votre foi, et vous n'opposez à l'impiété que le faible rempart d'un froid silence, encore est-ce beaucoup si vous vous contentez de vous taire. Vous entendez combattre votre foi, et, vous tenant renfermés dans les bornes d'une molle indifférence, vous renvoyez le soin de soutenir les droits de la vérité à ses ministres et à vos docteurs. Cependant on en prend occasion de soupçonner votre foi, et vous vous croyez assez justifiés par la profession d'une ignorance ou peut-être d'une neutralité parfaite. Non, mes frères, disait Antoine à ses disciples, si nous sommes chrétiens, loin de nous cette coupable indifférence dès qu'il s'agit de la foi, tout homme, tout chrétien est soldat. Mais voyons à présent comment il soulient ses maximes par sa conduite.

Il apprend dans son désert que les ariens à Alexandrie abusent de son nom pour accréditer leurs erreurs. Il l'apprend ; aussitôt il part, et déjà le voilà, ce solitaire, au milieu d'Alexandrie. Dans une assemblée d'évêques, en plein concile, il va humblement avec une noble franchise exposer sa croyance, et ensuite, au milieu d'une place, il va la publier à haute voix. Il démasque le mensonge, il dispute, il déclame, il invective ; au secours de la vérité, sa foi contre l'erreur arme pour ainsi dire toute la nature. Cet homme si humble, si simple dans son désert, dont la modestie s'alarmait au seul mot de miracles, ici pour preuve de sa foi s'offre à opérer toutes sortes de merveilles. La vertu d'en haut rend témoignage pour lui. Tout un peuple empressé l'environne ; chacun veut écouter sa voix, profiter de ses leçons, recueillir la vertu qu'il envoie, qu'il prodigue de toute part sur les malades, toucher du moins ses vêtements et baiser ses vestiges. De peur qu'il ne soit étouffé par la foule qui le presse, il faut que le clergé d'Alexandrie, Athanase, l'évêque Athanase, à la tête du clergé, lui serve de rempart. C'est dans ce beau cortège qu'il sort d'Alexandrie victorieux et reporte en triomphe sa foi vengée dans le désert.

Puissiez-vous le posséder longtemps, aimable solitude, puisque ni les applaudissements du monde ni ses pieux empressements ne peuvent l'arracher à vos délices, puisse-t-il n'en être jamais distrait ! Douce retraite, retraite si chère à son cœur, désert que lui-même il nommait sa patrie, son élément et son centre, ah ! puissiez-vous ne voir jamais briser le sceau de sa cellule.

Mais qui sont-elles ces troupes désolées et fugitives qui s'assemblent autour de la montagne d'Antoine, qui par leurs cris lugubres viennent troubler le doux silence de son désert ? Le feu de la persécution est encore rallumé. Les membres de Jésus-Christ errants, épars, couvrent les solitudes, tels que les sables de la mer jetés sur le rivage par la tempête. Antoine apprend par leurs cris les premières nouvelles de la désolation. Ce ne sont que feux allumés de toute part, gibets dressés, croix élevées, épées sanglantes ; les temples du Dieu vivant réduits en poudre servent d'autels où l'on n'immole plus que les pontifes. Quel affreux appareil ! Et au milieu de tant de lugubres objets n'est-ce point encore Antoine que je vois vêtu d'un habit blanc en candidat du martyre ?

Le tyran même en pâlit. On le brave, et c'est lui qui tremble. S'il cherche du sang à répandre, en voilà qui s'offre à couler. Il cherche des mains à charger de chaînes, et il n'ose en donner à un confesseur qui les envie, qui en demande. Il cherche des membres à déchirer, et il craint d'ordonner des supplices pour un homme qui vient affronter tous ses bourreaux.

Quel nouveau genre de martyre est-ce donc ici, mes frères ? Le tyran connaissait trop bien ce grand cœur. Lui refuser des tourments, oui, c'est le martyre qu'on lui destine. Le monde pouvait-il mieux faire l'aveu de sa faiblesse ? Il craignait d'être vaincu, mais sa feinte douceur n'est-elle pas le plus beau trophée qu'il pût abandonner à ce héros ?

Vous deviez recevoir ses derniers soupirs, tendres et fidèles disciples. L'Amour divin, pour consommer le sacrifice de sa victime, n'avait besoin que de ses propres feux. Recueillez toute votre attention, Messieurs, je vous en supplie, et fixez toutes vos pensées sur ce dernier objet.

Antoine, étendu sur une natte, les ombres de la mort sur les yeux et la sérénité sur le front, entre deux chers disciples baignés de larmes, lui seul l'allégresse répandue sur le visage, l'esprit uni déjà à son Dieu, disposant tranquillement de tout ce que lui a laissé son indigence. Un peu de terre pour couvrir son corps, c'est tout ce qu'il demande à ses chers disciples ; son inviolable attachement à la foi, c'est tout ce qu'il prie Dieu de leur transmettre, il n'a d'autre héritage à leur laisser. Du reste, sa tunique, son manteau, c'est tout son bien ; son manteau sera pour l'évêque Athanase, et sa tunique pour l'évêque Sérapion.

Le beau testament, les legs précieux, s'écrie saint Athanase en concluant son dis-

cours ! Tunique, manteau que je préfère à la pourpre des rois ! Telle fut, ajoute ce saint docteur, la fin de la vie du grand Antoine. Qu'en pensez-vous, Messieurs ? qu'elle est précieuse, et qui de vous-mêmes ne souhaite une semblable mort ! Car enfin, que vous serviront alors, mes frères, dit saint Jean Chrysostome, ces tas d'or et d'argent amoncelés ? Que vous serviront tous ces titres, tous ces héritages que vous pouvez à peine compter ? Leur dernier usage pour vous sera donc de parer ou d'enfler un testament.

O mort véritablement digne d'envie, que celle du grand Antoine ! Précieuse poussière qui couvrites ce respectable corps ! Pour vous, mes frères, l'ambition, la vanité vous suivront-elles, dit saint Jérôme, jusque dans les horreurs et l'affreux néant du tombeau ? Riches, dans vos funérailles, pourquoi ce superbe appareil ? Pourquoi vous tant empresser à orner le triomphe que la mort remporte sur vous ? Vos corps ne pourront-ils pourrir que sur le marbre ou dans la soie ?

Vanité, tout n'est que vanité ! Qu'a-t-il jamais manqué, continue saint Jérôme, à ce vieillard pauvre et dénué de tout ? Et vous, dans vos palais, mes frères, vous soupirez, vous désirez encore. Je n'en suis pas surpris. Pour nourrir toutes vos passions, vous êtes vraiment pauvres. Vous avez trouvé l'art (c'est toujours saint Jérôme qui parle ainsi) de mettre dans un simple fil le prix de plusieurs héritages. Mais l'étrange contraste ! Que la mort change bien la face de l'univers ! Ce vieillard pauvre et dénué de tout est revêtu de la gloire. Et vous, mes frères, vous.... Ah ! ma langue se refuse à ce dernier trait du contraste.

Vain renom, vaine estime des hommes, vaine science ! Encore une fois tout n'est que vanité ! Est-ce par ses écrits, par sa doctrine que s'est rendu recommandable le grand Antoine, ajoute encore saint Athanase ? Instruit par le silence seul de son désert, que n'a-t-il point fait cependant pour l'Eglise ? Caché presque toute sa vie dans une montagne inaccessible, il a fait retentir toutes les parties de l'univers du bruit de son nom. C'est donc Dieu, conclut saint Athanase, Dieu seul qui fut l'auteur de sa gloire ; et nous, mes frères, misérables artisans pour nous-mêmes d'une fausse célébrité, quelle immortalité, et où encore la cherchons-nous ? La France, l'Espagne, Rome, l'Afrique ont ouï les louanges du grand Antoine, de ce pauvre solitaire, de cet homme ignorant et sans lettres. Les Césars, le plus grand des Césars et ses fils envient à leurs peuples le bonheur de le voir et de l'entendre ; ils tiennent à honneur de le consulter, d'entretenir un commerce de lettres avec lui, se font un devoir de suivre ses conseils, et de l'appeler leur maître et leur père. Je vois dans de nouveaux jours son tombeau s'élever au-dessus des plus superbes mausolées des rois. Toutes les puissances du monde s'empressent à venir sur ses cendres lui faire

un trophée de leurs richesses. Je vois des têtes royales y venir jeter leurs diadèmes, et ployer elles-mêmes sous le poids de ses saintes reliques.

Mon Dieu ! que vous êtes admirable dans vos saints, admirable dans les dons que vous répandez sur eux, admirable dans la manière dont vous couronnez en eux vos dons ! Non, je ne veux plus d'autre félicité, d'autre gloire que celle qui doit me venir de mon Dieu. Je n'attends rien de toi, monde plus vain que la vanité même, où tu mets ton bonheur et ta gloire. Fausse félicité, frivole puissance, j'aime bien mieux, comme disait saint Jérôme, l'obscurité pauvrete de cet humble solitaire. Gloire passagère, faible science, tu ne m'enfleras plus. J'aime bien mieux, l'utile ignorance et la sainte simplicité d'Antoine. Vivre ignoré du monde entier, mourir dans l'obscurité de l'indigence, qu'importe, pourvu que je meure entre les bras de Jésus-Christ qui me couronnera de sa gloire éternelle que je vous souhaite, etc. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE V.

SAINT SULPICE, ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Dilectus Domino Deo Samuel.... In fide sua probatus est propheta, et cognitus est in verbis suis fidelis, et ante tempus finis vite sue testimonium præbuit in conspectu Domini. (Eccli., XLVI.)

Samuel fut chéri du Seigneur : il se montra par sa foi véritable prophète, et chacune de ses paroles fut une preuve de sa fidélité à son Dieu. Avant la fin de sa vie, il rendit témoignage de lui-même en présence du Seigneur.

Une jeunesse passée dans tous les exercices de prophète et de juge ; ce double ministère toujours fidèlement exercé pendant le cours d'une des plus longues vies ; une vieillesse, dans un illustre repos, terminée par une douce mort honorée des regrets de tout un grand peuple, c'est, Messieurs, le précis de la vie, non-seulement du dernier juge d'Israël, mais encore du grand archevêque que nous honorons en ce jour.

Sulpice, ainsi que Samuel, chéri du Seigneur dès son enfance : *dilectus Deo*, sitôt qu'il fut capable d'agir par des actions héroïques d'une foi éprouvée, d'un zèle autorisé de Dieu, il s'annonce prophète et juge de son peuple : *In fide sua probatus est propheta, et cognitus est in verbis suis fidelis* ; initié ensuite au sacré ministère, il n'en exerce l'autorité qu'en se montrant vraiment le père de ceux qui lui furent confiés. Enfin déchargé du poids des affaires, dans une heureuse vieillesse, il ne parut jamais plus digne de gouverner que quand il cessa de le faire : *Et ante tempus finis vite sue testimonium præbuit in conspectu Domini.*

Qu'il est glorieux, Messieurs, de ressembler, par des traits si marqués, à ces grands hommes qui furent les héros de la religion et de mériter les éloges par lesquels l'Esprit-Saint a pris soin de consacrer leur mémoire.

Pour vous donner une juste idée de saint Sulpice, et vous représenter en peu de mots tout ce qui doit composer son éloge, partageons-le d'abord par l'exercice de trois ver-

tus qui caractérisèrent plus particulièrement les trois âges principaux de sa vie.

A la vérité, un zèle ardent et pur l'enflamma toujours également, souffrez cependant que j'en fasse la vertu particulière de sa jeunesse. Une tendre bonté fut tellement son caractère qu'elle lui fit donner le surnom sous lequel il est connu dans nos histoires; mais j'ajoute qu'elle ne parut jamais en lui avec plus d'éclat qu'au milieu des travaux de son épiscopat. Enfin, quoiqu'une humilité profonde ait toujours été la base de toutes ses vertus; le triomphe de son humilité ne fut-il pas quand il abdiqua volontairement un ministère le plus saintement exercé? Voici donc le dessein de ce discours : Un zèle apostolique lui fait mériter l'Épiscopat, sujet du premier point. Une bonté toute paternelle lui fait soutenir les travaux de l'épiscopat, sujet du second point. Une humilité vraiment chrétienne le fait paraître encore plus digne de l'épiscopat, quand il s'en démet, sujet du troisième point. Je crois, Messieurs, que ce seul plan vous annonce une des plus belles vies qui puissent être louées dans nos chaires. Je tâcherai de remplir cette attente que je vous donne. Implorons, pour cela, les lumières de l'esprit-Saint, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Commençons, Messieurs, par admirer la fécondité des moyens que la Providence de Dieu met en usage dans le gouvernement de son Eglise, surtout pour la pourvoir de pasteurs qui l'illustrent par leurs mœurs, la soutiennent par leurs travaux et l'éclairent par leur doctrine.

Sa conduite la plus ordinaire est de les former à loisir à l'ombre de la retraite. Ainsi du fond des solitudes sortirent les Grégoire, les Basile et les Chrysostome. Souvent il leur fait faire, comme aux Prosper et aux Hilaire, sous les plus grands maîtres de la religion, un long apprentissage de la vie apostolique. Il est aussi quelquefois des Ambroise que la grâce transforme en un instant, et à qui une opération miraculeuse communie tout à coup toutes les qualités nécessaires au ministère. Ce qu'on voit le plus rarement, ce sont des Athanase à qui toutes les vertus semblent être naturelles et qui, prévenant toute leçon, ne paraissent dans le monde que pour en être aussitôt les maîtres et les docteurs.

De ce dernier caractère fut le saint archevêque de Bourges. Il était à peine à cet âge où l'on commence à se faire instruire, que toute la confiance des peuples, se tournant vers lui, obligea son évêque à lui donner l'autorité du ministère. Bientôt ses services réunissent en sa faveur, malgré lui-même, tous les suffrages et de la ville et de la cour, pour lui conférer la plénitude du sacerdoce. Deux époques éclatantes de sa jeunesse sur lesquelles je vous prie de fixer votre attention, pour reconnaître avec moi comment

son zèle apostolique lui fit mériter l'épiscopat.

Ce n'était pas alors cependant un de ces siècles malheureux où Dieu, selon l'expression de l'Ecriture, se communique rarement et avec une sorte de réserve. Les fameux monastères du Bec et de Corbie étaient dans tout leur éclat. Là se formaient au sein de la France tous ces grands hommes, qui, de jour en jour, en sortaient pour éclairer toute l'Europe. Qu'en pensez-vous, Messieurs? Parmi les Sidoine, les Césaire, les Faron, les Arnoul, les Eloi et tant d'autres, quel mérite fallait-il pour se faire remarquer?

Sulpice n'eut pas cependant, comme la plupart d'entre eux, l'avantage de puiser à la source même de la science et de la vertu. L'une et l'autre, concentrées dans les solitudes, étaient peu connues à la cour, et la cour fut, pour ainsi dire, la première école de Sulpice. Mais, Seigneur, vous vouliez faire de lui un prodige de votre grâce, et vous ne voulûtes pas qu'il eût d'autre maître que vous.

De quelle surprise durent être frappés des courtisans en voyant croître au milieu d'eux un jeune homme qui, fermant l'oreille à leurs séduisantes maximes, ne trouvait que dégoût dans les plaisirs, regardait comme folie tous les projets de politique et de fortune, et ne connaissant de gloire qu'à servir le Seigneur, soupirait sans cesse après l'occasion de se sacrifier et de mourir pour Jésus-Christ.

Exemple bien précieux ! Mais, Messieurs, il est rare que les Daniels et les Esthers changent la face des cours ! Ce séjour contagieux pervertit bien plus souvent ses apôtres, que ses apôtres ne le convertissent.

Aussi la Providence voulut ménager à Sulpice dans sa première jeunesse un champ plus facile à cultiver. Peut-être voulut-elle épargner une épreuve trop longue et trop forte à sa vertu. Elle devait être et plus tranquille, plus sûre pour lui-même, et plus avantageuse à la religion, dans sa patrie.

Grands du monde, n'espérez point cacher ni vos vertus ni vos vices. On vous examine de trop près. On surprend donc bientôt le jeune Sulpice dans les exercices les plus secrets de la ferveur. De là cette considération générale qu'il acquit presque aussitôt dans toute la province.

Veni, sede in medio nostrum et indica nobis (*Dan.*, XIII), disaient les anciens de Juda à Daniel enfant. Venez, asseyez-vous au milieu de nous, et soyez notre juge. Nouveau Daniel, le Berry surpris autant que charmé vous le dit de même unanimement : oui, Messieurs, admiré des grands ainsi que du peuple, Sulpice est déjà devenu le pacificateur de tous les troubles, l'arbitre de tous les différends; et l'Eglise même y applaudit malgré la nouveauté du spectacle.

Veni, sede in medio nostrum et indica nobis. Ainsi lui parlaient tous les jours et les im-

pies touchés de ses exemples, qui s'empres-
saient à venir sous sa conduite apprendre à
pleurer leurs désordres ; et les gens de bien
étonnés des merveilles de sa vie, qui déjà
voulait l'avoir pour guide dans les voies
de la perfection ; et les hérétiques qui, reve-
nus de leurs préjugés, ne croyaient plus pou-
voir errer en le prenant pour maître ; et les
idolâtres mêmes qui, dès qu'ils l'avaient seule-
ment vu, ne voulaient plus avoir d'autre
Dieu que le sien : *Veni, sede in medio nos-
trum et indica nobis*. Venez donc, s'écriaient-
ils tous de concert, soyez notre docteur,
apprenez-nous ce qu'il faut croire, ce qu'il
faut faire. Votre Dieu, qui dans un âge si
faible et si tendre vous donne une sagesse
que l'expérience à peine donne aux vieil-
lards les plus consommés, votre Dieu mé-
rite seul d'être adoré, d'être servi : *Quia de-
dit tibi Deus honorem senectutis*. (Dan., XIII.)
Enseignez-nous donc seulement ce qu'il
exige pour lui plaire, conduisez-nous dans
les mêmes routes où son esprit vous a con-
duit : *Veni, sede in medio nostrum et indica
nobis*. N'est-ce pas, Messieurs, à peu près
ainsi qu'un saint évêque d'Hippone fut
obligé de donner l'onction sainte au grand
Augustin ?

Que dirons-nous des efforts et des succès
de son zèle quand il se vit consacré par état
au salut de ses frères ? Mais que de pleurs sa
trop grande réputation coûta-t-elle alors à sa
patrie. La cour reconnut ce qu'elle avait
perdu, et la circonstance délicate où se
trouvait la monarchie lui fit sentir le besoin
qu'elle avait dans ses armées d'un si saint
prêtre.

Bertoalde, duc des Saxons, cherchait de-
puis longtemps à secouer le joug de la domi-
nation française. La défaite des Austrasiens
et le péril que Dagobert lui-même avait couru
dans le combat, enflaient le courage au révol-
tés. Allez, saint lévite, allez conduire l'arche
du Seigneur dans le camp. Sous un prêtre
si fidèle la France n'eut point à craindre
les désastres que les enfants d'Héli avaient
attirés sur Israël. Le Seigneur était vérita-
blement venu dans notre camp avec Sulpice :
Venit Deus in castra. (I Reg., IV.) La licence
du soldat réprimée, les blasphèmes, les ju-
rements bannis, une discipline chrétienne
mise en vigueur dans une armée où l'on
connaissait à peine, dans ce temps-là, l'or-
dre de la discipline militaire, les moindres
abus réformés, les divins offices célébrés
avec une décence digne des plus florissantes
églises, n'étaient-ce point là des preuves
sensibles de la présence du Seigneur : *Venit
Deus in castra*. Que nos ennemis tremblent
donc désormais, que ces fiers courages s'a-
battent... Mais que vais-je faire ? Est-ce y
penser de vouloir couronner un ministre
de l'alliance de paix des lauriers sanglants
que cueilleront nos armées sur les bords
du Wésér rougi du sang des Saxons ? Ne
convient-il pas mieux de vous faire recon-
naître, Messieurs, à des prodiges de pure
miséricorde, la présence du Seigneur que

Sulpice semblait avoir fixé au milieu de nos
troupes ? *Venit Deus in castra*.

Prêt à périr presque au sein de la victoire,
Clotaire éprouva de quelle ressource est un
saint dans un empire. Cent mille bras armés
pour sa défense ne pouvaient sauver le mo-
narque triomphant. La violence du mal ren-
dait tous les remèdes inutiles. Mais Sulpice
se dévoua pour son prince. Il s'obstine à se
priver de toute nourriture, jusqu'à ce que
ses vœux soient exaucés. Ils le seront.
Les jours d'un si saint prêtre étaient
trop précieux à l'Eglise. Clotaire vivra donc
pour que Sulpice vive ; puisque, par un
excès de charité, Sulpice a attaché sa vie à
celle de son roi.

Vous jugez assez, Messieurs, combien un
service de cette importance dut augmenter
l'estime, la confiance et le respect des peu-
ples et du monarque ; mais ce ne fut qu'au
profit de la religion. Le crédit de Sulpice
était un frein pour les scandales, un appât
innocent à la vertu. Il devint la canal de
toutes les grâces, et la brigue fut inutile. La
bonne politique fut d'être vertueux et de
l'être sincèrement. L'hypocrisie eût en vain
masqué le vice, il se connaissait trop bien
en vertu.

Ainsi, sans le savoir, ce saint lévite, par
la défaite des ennemis de la religion, consacrait
ses mains au plus grand et au plus
saint des ministères, tandis que le Seigneur
prononçait sur lui, comme autrefois sur
Phinéas, l'arrêt de sa destination au souve-
rain sacerdoce.

Quia zelatus est pro Deo suo. (Num., XXV.)
En considération du zèle qu'il a marqué
pour le culte de Dieu, Dieu l'établira prince
et pontife sur son peuple : *Statuam illi pactum
sacerdotii sempiternum*. (Ibid.)

Sulpice cependant ne pensait qu'à la re-
traite, et Bourges le demandait pour son
pasteur. Mais le croirez-vous, Messieurs ?
Trop éclatante preuve que la reconnaissance
n'est point la vertu des cours ! Tout parlait
en faveur de Sulpice, le mérite ainsi que les
services, les suffrages du peuple et du clergé.
La brigue et le crime lui donnèrent un
compétiteur ; et que s'en fallut-il que le
troupeau ne fût vendu au mercenaire ! Heu-
reux les Clotaires qui ont des Siculfes assez
vertueuses, assez hardies et assez écoutées
pour les empêcher d'être impies et de se
rendre ingrats !

Il ne restait plus que les résistances de
Sulpice lui-même à combattre. Mais s'il ré-
sista quelque temps par respect pour la
dignité qu'on lui offrait, il se soumit enfin
par charité. Et vous allez voir, Messieurs,
comment une bonté vraiment paternelle lui
fit soutenir les travaux de l'épiscopat, que
lui avait mérité son zèle.

SECONDE PARTIE.

J'entre volontiers, Messieurs, dans cette
seconde partie par les belles paroles de
saint Grégoire de Nyse louant un illustre
évêque de son siècle. En effet, les applau-
dissements du peuple et du clergé de Bour-

ges en recevant saint Sulpice furent-ils moindres que ne l'avaient été ceux d'Antioche en voyant arriver le grand Mélèce ? Heureuse Eglise qui, au premier abord de son pasteur, eut la joie de remarquer en lui, sur son visage et dans ses manières, tous les traits qui caractérisent le Dieu même, le Dieu Sauveur dont il venait être le ministre : *Ut primum casta illa Ecclesia virum vidit, in Dei vere imaginem vultum formatum conspexit* : compassion la plus affectueuse et la plus tendre, qui n'eut jamais l'apparence même de rigueur que par un excès de charité. En faudrait-il d'autres preuves que le surnom même qu'on lui donna : *Sulpice le Débonnaire*. Mais attachons-nous à le justifier par des faits, cet aimable surnom.

Le voici cet heureux serviteur, économe fidèle du Père de famille, qui sait toujours à propos donner à tous une nourriture convenable. Une nourriture convenable, qu'est-ce à dire, demande saint Bernard ? Les peuples ont deux sortes de besoins, répond ce Père ; des besoins du corps et des besoins de l'âme. Sulpice, en qualité d'évêque, se crut presque également chargé des uns et des autres.

Devenu Pasteur du troupeau de Jésus-Christ, on le vit, cet homme né dans la splendeur de l'opulence, devenir pauvre pour lui-même, afin de se trouver riche pour les pauvres : *Pauper sibi, pauperibus dives*. C'est ainsi que saint Bernard louait un grand évêque de son siècle ; son plaisir était de donner, il semblait n'avoir de peine qu'à recevoir, bien plus à demander : *Hilaris dator, petitor rarus, acceptor verecundus*. La première loi qu'il s'était imposée était que sa charité noble et généreuse n'importunât personne, et n'incommodât que lui-même. Il ne vivait donc que pour les autres. Vous eussiez dit qu'il était né pour sa patrie, et non pas pour lui-même : *Diceret patriæ natum, non sibi*. Lui-même, en effet, il s'oubliait jusqu'à dépouiller sa maison, jusqu'à se refuser le plus absolu nécessaire, pour être en état de ne manquer à personne. Aussi ne le voyait-on jamais que comme investi d'une troupe de malheureux. Toutes les misères de son peuple semblaient être les siennes propres. Je me trompe. Quand lui-même il souffrait, la joie était peinte sur son visage ; il ne changeait, il ne paraissait s'altérer que quand il voyait souffrir son troupeau : *In sua tribulatione patiens, et in aliena compatiens erat, plerumque impatiens*.

Était-ce pour éprouver, ou plutôt pour faire encore mieux briller sa charité, que la Providence permit que son peuple fut si souvent affligé de la disette. C'était dans ces circonstances qu'il se surpassait lui-même, on ne savait comment il suffisait à tout. Il se croyait comptable à Dieu de tous les besoins de chacune de ses ouailles. Il avait des économes partout. Au nom de Jésus-Christ, leur disait-il, je vous charge de la vie de de tous ces malheureux. Combien de fois vint-on lui dire qu'il lui restait à peine de

quoi nourrir sa propre maison le reste du jour ? Oh ! les belles paroles ! Qu'elles méritaient bien de nous être transmises par l'auteur contemporain de sa vie ! Donnez toujours, donnez, répondait-il. Tant que les pauvres ne manqueront de rien, nous aurons assez pour nous-mêmes.

Une fois cependant, par l'inadvertance d'un de ses intendants, il arriva qu'un pauvre enfant périt faute de nourriture. Ah ! Messieurs, Sulpice est inconsolable, il se fait apporter le cadavre. A cette vue, il croit déjà s'entendre citer au tribunal de Dieu pour rendre compte de cette brebis perdue. Il frémit, il pleure, il se refuse à lui-même tout aliment. Seigneur, consolez donc ce pasteur affligé ! Non, il ne reprendra sa tranquillité, il ne cessera de se désoler, que quand vous lui aurez rendu, par un miracle, cette brebis qu'il s'accuse d'avoir perdue par sa faute.

Il put donc bien se rendre à lui-même ce beau témoignage, le même que se rendait le souverain Pasteur, qu'aucun de ceux qui lui avaient été confiés n'avait péri que par sa propre obstination à vouloir périr : *Ex iis quos dedisti mihi non peridi quemquam* (Joan., XVIII.)

Il se rappelait et s'appliquait sans cesse à lui-même les tendres exhortations de saint Paul à Timothée. Comme l'Apôtre exhortait son disciple, Sulpice s'exhortait lui-même en présence de Dieu et de Jésus-Christ : *Coram Deo et Jesu Christo* (I Tim., V), par toutes les terreurs de l'avènement de celui qui doit juger les vivants et les morts, au tribunal duquel il savait qu'un ministre de Jésus-Christ ne doit paraître qu'en présentant à Dieu toutes les âmes dont il était chargé : *Per adventum ipsius* (II Tim., IV) ; par toutes les délices de son royaume, dans lequel il savait que le peuple doit être la couronne de ses ministres : *Et regnum ejus*. (Ibid.) Il s'exhortait, dis-je, à prêcher sans cesse, à rendre témoignage à la vérité : *Prædica verbum* (Ibid.) ; mais toujours avec patience, avec bonté ; c'était son caractère : *In omni patientia*. (Ibid.)

Il avait appris de saint Grégoire de Nysse, qu'un évêque, vrai pasteur, doit rarement se servir de la houlette pour frapper et contraindre, que c'est plutôt par la douceur et les charmes de sa voix qu'il doit attirer et comme entraîner son troupeau. Les places éminentes de l'Eglise sont comparées dans l'Ecriture à une montagne ; mais c'est une montagne de miséricorde et de paix, dit un autre saint docteur : *In monte misericordiæ et pacis*. Celle où le Seigneur conduisit le prophète Elie pour s'y manifester à lui, en était la figure. On n'y rencontre le Seigneur ni dans les vents impétueux, ni dans les feux consumants. La douce haleine d'un vent agréable et frais, voilà la figure du véritable esprit de l'Evangile, esprit qui ne cherche point à briller comme un éclair dans une nue orageuse, bien moins à éclater par des carreaux et des foudres pour inspirer la terreur, selon la noble expression de Ter-

tullien : *Non turbine glomeratur, non núbilo lucet* ; esprit paisible qui ne se fait sentir qu'en répandant la sérénité, en portant partout le calme et l'abondance : *Sed teneræ serenitatis apertus et simplex*.

Or tel était, Messieurs, le goût particulier de l'éloquence de notre saint archevêque, au rapport de son historien, qui l'avait entendu. En l'écoulant, en le voyant dans son Eglise, on croyait encore voir et entendre le tendre apôtre de la charité dans son église d'Ephèse. En voici le succès.

A peine parut-il à Bourges, qu'on y vit ce que l'Afrique avait admiré à Hippone, sous le grand Augustin, tout le clergé s'empresant à vivre en commun sous son saint archevêque. On se dépouillait volontiers de tout entre ses mains, et l'on croyait, en tout donnant, acheter trop peu la douceur de vivre sous sa conduite. Son caractère aimable semblait, en effet, semer de fleurs les voies les plus épineuses de la perfection. Rien ne coûtait sous un tel guide. De même, dit saint Isidore, qu'un maître habile pour former adroitement la main de ses élèves, leur met sous les yeux son propre ouvrage à imiter, ainsi Sulpice n'instruisait ses disciples qu'en s'appliquant à perfectionner en soi toutes les vertus. Il charmait de telle sorte par toutes ses manières, que chacun voulait lui être semblable : en l'imitant on devenait parfait. Bientôt la province entière fut le modèle de toutes les Eglises, comme le Pasteur l'était des autres pasteurs.

Depuis longtemps il avait forcé l'idolâtrie dans les derniers retranchements qui lui étaient restés en Aquitaine. La peste arienne qui, par une funeste contagion, s'était répandue du fond de l'Orient jusque dans les Gaules, n'infestait plus du moins cette partie du troupeau de Jésus-Christ. Mais, Messieurs, le tendre cœur de Sulpice gémissait encore d'une autre espèce de scandale, dont il crut son Eglise déshonorée.

Il s'y était établi quelques débris de ce malheureux peuple, qui, dispersé par toute la terre, traîne partout les signes manifestes de sa réprobation, preuve subsistante de la religion, preuve d'autant plus sensible, que lui seul s'obstine à y fermer les yeux. Aimable Sauveur, s'écriait saint Bernard dans un sujet semblable, vous qui desiriez avec tant d'ardeur le salut de ces indociles brebis de la maison d'Israël, quelle joie pour vous de recevoir des mains de votre fidèle ministre ces conquêtes, que vous aviez acquises au prix de votre sang. Votre Eglise s'accroît encore des débris de la Synagogue, et l'on ne distingue plus le juif que par son ardeur à surpasser en foi et en piété les anciens chrétiens.

Avouons-le cependant, Messieurs, Sulpice en trouva... Eh ! dans quel pays, dans quel temps n'en vit-on point ? Mais, hélas ! quel siècle en produisit tant que le nôtre ?... de ces esprits indociles, que rien n'émeut, rien ne corrige. Le reproche, disent-ils eux-mêmes, les aigrit et les révolte, la douceur ne ne fait que flatter et endormir leurs passions.

L'Eglise, toujours leur tendre mère, ne cesse, ne se lasse point de les exhorter, de les instruire, de les presser par notre organe, mais daignent-ils seulement nous entendre ? S'ils nous entendent, ce n'est que pour censurer et juger nos discours. La simplicité de l'un les ennuie, l'élégance de l'autre les amuse. Ils sont en garde, dès qu'on veut les toucher, comme si l'on cherchait à les surprendre. Faisons-nous gronder les foudres de l'Eglise ? A qui les plus solennels anathèmes inspirent-ils à présent de la terreur ? Peignons-nous le jugement de Dieu, les horreurs d'un enfer préparé aux coupables. Plus nos descriptions sont vives et animées, plus on les traite de jeux étudiés d'imagination. Promettons-nous le royaume céleste, en représentons-nous les beautés ? Comment des cœurs tout terrestres pourraient-ils nous entendre ? Prêchons-nous la miséricorde, on en autorise ses vices ; prêchons-nous la justice, on se plaint que nous jetons dans le désespoir. Ah ! Messieurs, permettez-moi de le dire, que vos bizarreries, vos caprices, vos dégoûts, votre indocilité rendent terrible le ministère !

Où, Sulpice en trouva de ces génies, qui semblent être faits pour servir d'épreuves et de croix à leurs pasteurs. Apprenez, ministres de l'Evangile, à vous recueillir alors en Dieu, à souffrir avec patience, surtout à faire effort pour obtenir du ciel par vos gémissements et vos larmes ce que vous ne pouvez obtenir de la terre. C'est l'exemple que vous donne notre saint archevêque. Souvent ses disciples indignés le pressaient de faire quelque exemple de sévérité, pour étonner les incorrigibles. Ah ! quel esprit vous anime, leur répondait-il aussitôt avec son divin Maître ? *Cujus spiritus estis ?* (Luc., IX.) Est-ce donc pour ôter la vie, n'est-ce point au contraire pour la donner, que nous sommes mistres de Jésus-Christ ? Que faisait-il donc ? Il redoublait ses attentions, ses soins, surtout ses mortifications, ses instances auprès de Dieu et ses prières. Sa charité de plus en plus ingénieuse prenait tant de formes, qu'il fallait enfin tôt ou tard lui céder.

Quoi ! jamais ne fut-il donc obligé de sortir de son caractère ? Eh bien, Messieurs, appelez ceci comme il vous plaira : sévérité, rigueur, ou excès de bonté.

Toute la puissance de Clotaire était passée à Dagobert. Mais qu'il s'en fallait que le fils eût hérité des vertus de son père ! A peine eut-il franchi les bornes de la pudeur, que son cœur corrompu ne souffrit plus de digue, et ne confirma que trop par sa conduite cet oracle terrible : qu'il est plus aisé d'éviter que de modérer la débauche.

Le peuple n'est que trop ordinairement la victime des désordres de ses maîtres. Les gémissements de ce malheureux peuple saïrent vivement le cœur du saint évêque. Les excès de son prince le touchaient, le troublaient encore davantage. Il craignait pour lui les fléaux de la vengeance céleste,

bien plus que les tyranniques effets de sa colère pour son peuple. Hélas ! Messieurs, le tendre Samuel eut-il tant de sujet de pleurer sur le coupable Saül.

Mais dans ces conjonctures, la douleur des pasteurs ne doit pas se borner à de stériles larmes. Que n'avait-il point fait d'abord, mais inutilement, pour faire entendre la voix de la religion aux ministres de la passion de son prince ? Il est donc obligé de menacer. Que les menaces des saints sont terribles ! Rarement ils menacent en vain, mais après tout l'exécution de ses menaces ne sauvait pas son peuple. Troupeau désolé, rassurez-vous ! Votre pasteur ira jusqu'à la source du mal. Sans vous quitter, il fait entendre sa voix au monarque, et le monarque effrayé tremble jusque sur son trône. Comme Elie, il envoie un de ses disciples à la cour, et ce que toute la prudence d'un conseil le plus intègre, tout le zèle du plus saint ministère n'avaient pu faire, un mot de la part de Sulpice le fait en un instant. La conversion de Dagobert assure le repos et de l'Eglise et de l'Etat.

Bourges en particulier ne s'était jamais vue dans une situation si florissante. Mais les travaux encore plus que les années, avaient usé peu à peu la santé et les forces de son saint archevêque. Il se crut obligé de se décharger d'un fardeau, sous lequel il se sentait succomber de jour en jour, et jamais on ne reconnut mieux ce qu'il valait que quand on le perdit. Voyons donc enfin comment après s'être élevé à l'épiscopat par son zèle, en avoir soutenu le poids par sa bonté, son humilité l'en fit paraître encore plus digne, quand il y renonça.

TROISIÈME PARTIE.

C'est beaucoup de se montrer digne des places éminentes, mais il s'agit de se soutenir, quand on y est monté. Souvent les dernières années d'une timide vieillesse ternissent tout l'éclat du gouvernement le plus glorieux. Penser à la retraite quand on sent que l'on commence à succomber sous le poids des affaires, c'est un trait rare de sagesse, mais un trait d'héroïsme supérieur à toutes les vues de la sagesse mondaine, c'est de quitter par humilité des honneurs, dont on est encore le seul à se juger indigne. Et voilà par où saint Sulpice me paraît le plus grand. Jamais il ne se montra plus digne de l'épiscopat, que quand il y renonça, parce que jamais il ne parut en mieux connaître les devoirs, jamais il ne parut aimer davantage son peuple, jamais il ne parut davantage en être aimé.

Après quinze années de l'administration la plus sage, Sulpice se trouvait dans cette situation si heureuse pour des peuples, à un âge, où l'expérience et la maturité remplacent avec avantage la vigueur et le feu des premières années. Il pouvait, avec autant de justice que Samuel, prendre à témoin tout son peuple : *Loquimini de me* (I Reg., XII), prendre à témoin le ciel même : *Testis est Dominus*. (Ibid.) Eh, de quoi eût-on pu

l'accuser ? Lui eût-on reproché de s'être engraisé lui-même de la substance de son troupeau ? Ah ! dans un sens bien plus étendu que Samuel, il pouvait dire qu'on ne trouverait rien entre ses mains : *Testis Dominus quia non inveneritis quidpiam*. (Ibid.) Tant d'églises relevées ou embellies, tant de vierges, dont il était le père, tout son clergé qu'il avait instruit par ses exemples autant que par ses discours à renoncer à tout pour soulager les pauvres, les pauvres eux-mêmes... Que de voix se fussent réunies pour applaudir à son désintéressement.

Le zèle qui l'avait consumé toute sa vie ne s'était point éteint dans son cœur. A Dieu ne plaise que je cesse de m'employer pour vous, disait encore Samuel en quittant le ministère ; mais ce n'était pas à de simples prières que Sulpice était résolu de s'en tenir : *Absit hoc a me ut cessem* (Ibid.). S'il ne peut plus, comme autrefois aller chercher au loin ses hrebis égarées, la grâce secondant plus que jamais les désirs de son cœur, les rappellera, les fera revenir d'elle-même à ses pieds : tant qu'il aura un souffle de vie, les restes languissants de sa voix seront consacrés à instruire son peuple et sa vue seule opérera tout ce que faisait autrefois sa parole, lors même que sa parole ne pourra plus se faire entendre. Enfin jusque dans ses derniers soupirs ainsi que le disciple bien-aimé du Seigneur, par des sentences courtes, mais vives et animées, il tracera le précis de la perfection : *Absit hoc a me ut cessem*.

Agir ainsi (qu'en pensez-vous ?), n'était-ce pas remplir parfaitement les devoirs du ministère ? Sulpice en jugeait autrement. Ah ! si l'on connaissait les postes éminents, surtout ceux de l'Eglise, qu'ils seraient bien plus propres à éteindre qu'à allumer notre ambition !

De plus, à tous les traits dont j'ai peint jusqu'ici l'épiscopat de saint Sulpice, ajoutez encore une conduite tellement irrépréhensible que la plus effrontée calomnie aurait rougi d'entreprendre de la noircir ; ajoutez une vigilance telle que jamais l'hypocrisie la plus masquée n'osa même tenter de la surprendre ; une pudeur empreinte si vivement sur son visage que jamais le crime ne put seulement en soutenir l'aspect. Messieurs, c'est un pasteur de ce caractère qui trouve encore dans sa vie des défauts qu'il croit devoir expier dans le silence de la retraite. D'ailleurs, les suppléments qu'il apporte à ce que l'âge le met hors d'état de faire par lui-même ne lui paraissent pas suffire. Plus il connaît les devoirs de l'épiscopat, plus il croit devoir s'en décharger. S'en décharger ainsi, que c'est s'en montrer digne !

Mais que l'amour qu'il avait pour son peuple parut bien dans le choix qu'il sut faire ! Hé ! dans une pareille conjoncture, s'était fait remplacer par ses fils ; mais les enfants n'étaient propres qu'à faire regretter leur père. Samuel eut aussi le même malheur. La nature est toujours aveugle dans ses choix. Sulpice n'écoula ni la chair ni le sang. Il semblait n'avoir en vue que de prévenir les

regrets de son peuple, mais plus il cherche à les prévenir, plus certainement il les mérite.

Jugez vous-mêmes, Messieurs, jugez par quel endroit il est plus grand, par l'amour qu'il témoigne à son peuple ou par l'attachement de son peuple pour lui. Sulpice sait par sa propre expérience combien la brigue et la faveur sont à craindre dans des élections souvent tumultueuses; il a vu comment l'intérêt y corrompt les intentions quelquefois les plus pures, et que le mérite n'est pas toujours ce qui l'emporte. Il craint de si grands maux après sa mort, et le dernier usage de son crédit à la cour sera pour assurer la paix et la tranquillité de son Eglise. Rassurez-vous donc, troupeau désolé : *Nolite timere, pusillus grex.* (Luc., XII.)

Mais, Messieurs, une tendresse si généreuse dans le pasteur, c'est précisément ce qui réveille toute la douleur du troupeau. Parler à ce peuple de prévenir les troubles et les cabales d'une élection, c'est lui dire que bientôt Sulpice ne sera donc plus. C'est lui dire qu'il va donc perdre son consolateur et son père.

Non, non, qu'il se console; il ne perd point son saint évêque, un autre lui-même le remplace. C'est le plus chéri, par conséquent le plus saint de ses disciples. Un jour il méritera lui-même des larmes et des regrets; un jour il aura des autels ainsi que son saint maître : *Nolite timere, pusillus grex.*

Mais un disciple, quel qu'il soit, fait toujours trop peu d'impression devant un si grand maître. La main qui le donne fait à la vérité tirer en sa faveur les plus heureux augures; mais plus les augures sont heureux, plus ils rappellent vivement le souvenir de ce qui les autorise. Ce ne sont que cris confus d'orphelins qui redemandent leur père, de veuves et d'affligés qui redemandent leur consolateur et leur appui.

Enfin cependant consolez-vous, troupeau fidèle ! Votre attachement pour votre saint pasteur lui laissera peu goûter les douceurs de la retraite. Son humilité sera satisfaite sans que vous le perdiez : *Nolite timere, pusillus grex.* Tout le changement, en effet, qu'on vit en lui, dit l'auteur de sa vie, fut un accroissement prodigieux d'humilité. Il n'avait plus à la bouche que ces belles paroles d'un Dieu anéanti : Le premier d'entre vous doit être le dernier, le plus digne de commander est celui qui s'aile mieux obéir. Oracle divin qu'il s'appliqua surtout alors plus que jamais à vérifier par toute sa conduite. On ne le voyait plus qu'aux pieds de ses frères, aux pieds des pauvres s'empressant à leur rendre les services les plus abjects. Dans cet état, qu'il paraissait alors digne de gouverner.

D'autre part, à mesure qu'il sentait ses forces s'épuiser, il se hâta de plus en plus de se réduire à une indigence réelle où la mort n'eût plus rien à lui enlever. Bientôt il se trouva dans un état où l'on ne s'apercevait presque plus qu'il vécut que par ses

largesses. Réduit enfin à l'impuissance de donner, pour se rendre utile à son peuple jusqu'à son dernier soupir, il multipliait en sa faveur les prodiges. Mais qu'il est dur à de tendres enfants de profiter des derniers bienfaits d'un père, que ses bienfaits mêmes leur annoncent ne devoir plus être bientôt !

Entreprendrai-je donc à présent, Messieurs, de vous décrire les sentiments de ce peuple quand il perdit tout à fait et pour toujours ce bon père ? Je me rappelle ici les belles et tendres images que nous a laissées saint Grégoire du deuil d'Antioche à la mort de son saint évêque Méléce. Je puis bien les adopter, après que l'auteur de la Vie de Sulpice les a lui-même empruntées.

Hélas ! c'en est donc fait, la gloire d'Israël est éclipée. Cette voix, qui fut si longtemps l'oracle des conciles, l'effroi de l'impiété, l'appui de la vertu malheureuse, cette voix ne s'entendra plus dans la maison de Dieu. Quels gémissements funèbres en ont pris la place ! On n'entend plus que cris lugubres dans les rues de Sion. Chacun croit conduire un père ou une épouse au tombeau. Du moins, quand Sulpice se déchargea du fardeau de l'épiscopat, il restait toujours pour consolation l'espérance de le voir et de l'entendre. Mais à présent plus d'espérance, plus de sujet de consolation.

Qu'ai-je dit, Messieurs ? Sulpice, même après sa mort, fait encore ressentir à son peuple les effets de sa tendresse. Ses dépouilles mortelles en sont un gage efficace autant que précieux. O ville heureuse à jamais d'avoir eu un tel pasteur ! Conserve soigneusement ce qui t'en reste. Non, non, ce ne sont pas des cendres froides et insensibles; le même esprit de bonté semble les animer encore.

En effet, le pouvoir des saints, leur crédit auprès de Dieu ne diminue jamais, non plus que leur zèle pour nous. La seule inconstance de nos dévotions arrête la source des grâces que renferment toujours également leurs tombeaux. Mais quelle obligation notre siècle n'a-t-il pas en particulier à celui-ci. C'est Sulpice, sans doute, qui, pour conserver dans la France la gloire du sacerdoce, inspire encore et soutient aujourd'hui tant de saints prêtres. Ce que nos pères virent et admirèrent dans les communautés établies et gouvernées par ce saint prélat, ne l'avons-nous pas encore sous les yeux ? Même pureté de doctrine, même horreur de toute nouveauté profane, même intégrité de mœurs, même rigidité de discipline. Ici quelle ardeur, quelle noble émulation pour remplir tous les devoirs du ministère ! Là quel art pour y former la jeunesse ! L'exemple ainsi se trouve joint à l'instruction, les exemples les plus héroïques à l'instruction la plus sage; et ne dirait-on pas que Sulpice lui-même est à la tête de ce grand ouvrage, non-seulement pour faire fleurir son Eglise particulière; mais pour former des prélats et des pasteurs à toutes les autres ?

Qu'ils soient éternels, de si saints établissements ! O vous, sous le nom, sous les aus-

pices duquel ils commencèrent à se former et de jour en jour ils s'agrandirent, Sulpice, nous en attendons de vous la conservation. Que cette auguste basilique où vous recevez des hommages et si éclatants et si purs, soit à jamais pour nous et pour notre postérité la plus reculée le gage de votre protection, comme elle est, comme elle sera dans toutes les races futures le monument de notre reconnaissance ! Ainsi-soit-il.

PANÉGYRIQUE VI.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. (Matth., V.)
Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

Le monde, tout corrompu qu'il est, ne peut s'empêcher d'estimer la vertu ; mais tout estimée qu'est la vertu, il est rare qu'elle se fasse aimer dans le monde. Pourquoi cette espèce de contradiction dans les sentiments des hommes ? Car enfin, comment ce qui captive l'estime peut-il ne point paraître aimable ? Sans chercher bien loin la solution de ce problème, il faut avouer, Messieurs, que les vertus pures et sans mélange de défauts sont rares sur la terre. L'injustice du monde est d'attribuer à la vertu même les vices de ceux qui la pratiquent. C'est ainsi qu'on a regardé le caprice et l'humeur comme inséparables de la dévotion, et que le zèle a passé pour être presque essentiellement impétueux, farouche, inexorable. Je voudrais venger la vertu de ce préjugé calomnieux. Il sera facile d'y réussir, puisque je dois la représenter aujourd'hui sous les traits de François de Sales.

En effet, ce nom seul fait d'abord je ne sais quelle impression de douceur qui gagne, qui pénètre. Au nom de François de Sales chacun se représente un homme fait pour être aimé et qu'il est impossible de n'aimer pas, un homme qu'on regrette de n'avoir pas connu, qu'on envie en quelque sorte au siècle qui l'a vu naître, un homme tel qu'on voudrait encore en retrouver pour se faire un ami. Je ne puis donc mieux le peindre que par ce seul trait, qui trace tout son caractère, qui renferme tout le précis de sa vie : un homme fait pour rendre aimable la vertu. Qu'il la fit aimer en effet ! qu'il lui fit de conquêtes ! Il la montrait si aimable dans sa personne, qu'il n'était presque pas possible de le connaître sans être, ou du moins sans vouloir être vertueux. Quel art, ou plutôt quel charme secret le rendait ainsi maître des cœurs ? Jésus-Christ l'avait promis, et ce fut l'accomplissement de cette promesse, que la douceur recevrait ici-bas une récompense anticipée en exerçant un empire souverain sur les esprits et sur les cœurs. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

Apprenons donc à diriger la dévotion, à régler le zèle par la douceur. La dévotion n'en sera que plus solide, le zèle n'en sera que plus efficace. L'exemple de François de Sales en va

faire la double preuve : son éloge sera celui de la douceur. Vous verrez, 1^o une dévotion solide qui doit tous ses charmes à la douceur, ce sera le sujet de la première partie ; 2^o un zèle étendu qui doit à la douceur toute son efficace, ce sera le sujet de la seconde partie.

Souffrez, Mesdames (9), que je vous propose à vous-mêmes l'instruction que ce dessein renferme. François de Sales est votre père ; vous savez qu'il doit être votre modèle. Son esprit, qu'il vous a transmis dans ses constitutions, dans ses ouvrages, est un esprit de douceur. C'est cet esprit qui vous conduit, qui vous anime, qui vous gouverne. Fasse l'intercession de votre saint fondateur qu'il se perpétue et se conserve à jamais ! J'ose me flatter que ce discours y servira, puisqu'il ne sera autre chose qu'un tableau simple, mais fidèle de son esprit. Plaise au ciel qu'il fasse sur tout cet auditoire la même impression qu'il fera sans doute sur vous-mêmes. C'est la grâce que nous allons demander à l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut prendre garde, Messieurs, de confondre la douceur avec l'apathie indifférence d'un cœur qui ne s'émeut de rien parce qu'il ne sent rien, qui ne hait rien par la même raison qu'il n'aime rien, ne se roidit jamais, cède toujours, parce que tout lui est égal, le vice même ainsi que la vertu. Quoiqu'après tout je ne sais si, du moins dans la société, cette froide insensibilité ne serait point préférable à cette espèce de dévotion farouche d'un homme toujours insupportable à autrui, et souvent peut-être à soi-même ; qui, ne se pardonnant rien, croit ne rien devoir pardonner à personne ; qui veut, à la vérité, le bien, mais qui le veut de hauteur, avec empire ; qui, incapable de fléchir et de plier jamais, ne peut souffrir que rien lui résiste ; qui, sévère dans sa propre conduite, prescrit à tous des lois, et ne reconnaît rien de légitime et d'innocent que ce qu'il se permet à lui-même. Voilà deux abîmes opposés l'un à l'autre, où se perd également la vertu. La douceur chrétienne tient le milieu, et caractérise le vrai dévot par ces trois traits. Toujours égal à soi et sans humeur, simple sans ostentation ni faste, complaisant sans sévérité que pour soi-même. Qu'une telle sainteté doit être aimable ! C'est par là qu'en effet François de Sales prévint d'abord tant de cœurs en faveur de la vertu.

On appelle humeur cette disposition chagrine que produit dans nos âmes le tempérament de nos corps. C'est la source de tous nos vices, et souvent de toutes nos vertus. Si elle n'est combattue sans relâche, bientôt elle rend et nos vices incorrigibles et nos vertus inutiles, du moins pour le salut. Heureux cependant celui qui peut dire de soi ce que disait le Sage, qu'il a eu en partage une âme faite pour le bien, portée d'elle-même à la pratique du bien ; heureux celui qui, pour être véritablement vertueux, n'a

(9) Les religieuses de la Visitation.

d'autre violence à se faire que de diriger, par le motif, le penchant naturel qui l'entraîne! Mais s'il a plus de facilité, certainement il a moins de mérite à pratiquer la vertu.

Imagineraient-on, Messieurs, que François de Sales fut un de ces tempéraments ardents et fougueux, toujours prêts à s'enflammer et par la volupté et par la colère. C'est lui-même cependant qui nous l'apprend avec cette ingénuité charmante qui persuade toujours tout ce qu'il dit. En effet, il faut que lui-même l'ait dit pour nous le faire croire. Sans cela pourrait-on penser que, dès l'enfance la plus tendre, ces passions, toujours si promptes à prévenir la réflexion de la raison la plus mûre, n'aient jamais pu tromper sa sévère vigilance. Ce jeune homme si sensible à l'attrait du plaisir, est-ce François de Sales qui, à l'âge de douze ans, est obligé de combattre à force ouverte pour sa pudeur, et rompt déjà tous les pièges où si souvent demeurent captives les plus robustes vertus? Ce jeune homme si prompt à s'emporter, si facile à irriter, si difficile à calmer, est-ce François de Sales qui, presque au sortir du berceau, fait déjà les délices de ses illustres parents, de ses compagnons et de ses maîtres?

Du moins sa piété ne prendra-t-elle point la forme de son tempérament? Les passions ne font assez souvent que changer d'objets, souvent même elles n'y perdent rien; presque également partout elles trouvent de quoi se satisfaire. La sensibilité de la dévotion trahit la tendresse d'un cœur qui veut que les consolations divines le dédommagent des plaisirs sensuels dont il se prive, et la colère même ne manque pas d'occasions de se soulager en s'exhalant dans les transports d'une dévotion farouche. Ainsi la nature qu'on croit avoir vaincue se relève et répare sa défaite, règne et domine jusque dans les fers, où l'on avait cru la réduire.

Il est vrai, Messieurs, que jamais piété ne fut plus tendre que celle de François de Sales. La charité que respirait son cœur aimait toutes ses démarches, et semblait s'épancher doucement dans ses entretiens, dans ses discours, dans ses ouvrages. Quel auteur traita mieux l'amour divin et la charité fraternelle? Ah! c'est que personne ne sut en effet mieux aimer. Mais cette tendresse était-elle l'effet du tempérament, ou du moins une adresse raffinée du subtil amour-propre? Jugez-en, Messieurs, par un seul trait. C'est au milieu des épreuves les plus désolantes qu'il faut le voir. En proie aux glaçants remords, livré aux sombres vapeurs d'une imagination qui lui représentait l'enfer ouvert, inévitable sous ses pas, cessa-t-il un seul instant d'aimer un Dieu, qui lui semblait inexorable à ses soupirs et à ses larmes? O l'amour généreux (qui sait se consoler alors en s'écriant) : Seigneur, s'il faut qu'après ma mort et pendant toute l'éternité je vous haisse, ah! du moins que je profite de tous les instants de ma vie pour vous aimer!

Quoi? l'homme ne réparait-il dans

aucune circonstance? Nulle part la nature ne se trahira-t-elle? Non, Messieurs. Envisagez-le de quel côté il vous plaira, partout vous le trouverez le même. Dans sa conduite particulière, comme dans la direction des autres, dans les projets qu'il forme, dans les épreuves qu'il soutient, dans les persécutions qu'il essuie, dans le succès, quel qu'il soit, heureux ou malheureux; l'assiette de son visage ne changera même pas. Flétri dans le public, disgracié à la cour par la plus noire et la plus atroce des calomnies, ce fut la seule fois qu'il se roidit contre les conseils de ses amis, en s'obstinant à ne faire aucune démarche pour se justifier. Il voit son écriture contrefaite, sans que la sérénité de son front en soit troublée. Il est vrai, dit-il tranquillement, qu'elle est assez bien imitée; moi-même j'aurais pu m'y tromper. Il reçoit sa disgrâce comme il reçut les applaudissements de la France, de la Savoie et de l'Italie, et se voit banni de la cour, comme il s'y vit offrir les postes les plus éminents et de l'Etat et de l'Eglise, sans dire même autre chose que ces mots : le Seigneur sait que je n'ai mérité ni l'un ni l'autre. Enfin, l'intrigue découverte, il paraît moins sensible à la gloire de son innocence reconnue qu'à la confusion de ses ennemis démasqués, qui ne trouvent de protecteur que dans lui seul.

Comparez maintenant cette conduite toujours unie, toujours égale, à la fougue impétueuse de son tempérament. Contraste frappant et d'autant plus admirable, ce me semble, que ce ne fut qu'après sa mort qu'on en remarqua le prodige. Son fiel pétrifié servit alors de preuve, des combats violents qu'il s'était livrés continuellement à lui-même.

Ainsi, toujours en guerre avec son propre cœur, comme il le dit encore; toujours en contradiction avec son humeur, tout ce qu'il faisait semblait cependant lui être naturel, et sortir aisément, couler sans peine du fond même de son tempérament. Ennemi de tous ces airs fastueux, dont la dévotion se pare quelquefois, pour se donner pompeusement en spectacle, il aimait surtout la vie simple et commune. C'était Jésus-Christ qu'il s'était proposé pour modèle. Sa vie, répétait-il souvent, fut moins austère et plus simple que celle de Jean-Baptiste; en fut-elle moins sainte?

Il me semble trouver Augustin dans la simple uniformité de cette vie. Ainsi que le grand évêque d'Hippone, frugal dans sa table, modeste dans son ameublement, propre cependant et dans l'un et dans l'autre, il ne faisait difficulté d'user de rien. Sachant également, à l'exemple de l'Apôtre, jouir de l'abondance et souffrir la disette; pauvre d'esprit et de cœur au milieu des grandeurs et des richesses qu'on ne cessait de lui offrir, et qu'il ne cessait de dédaigner; riche et magnifique à propos dans la pauvreté réelle et effective.

Une de ses maximes les plus ordinaires, et qu'il suivait lui-même le plus constamment, c'était que l'omission prudente de

certaines actes de vertu est souvent la plus grande des vertus. Aussi son premier soin était-il toujours de se mettre, pour ainsi dire, de niveau avec ceux qu'il rencontrait, de prévenir un chacun, ne voulant gêner jamais personne, et préférant l'humble condescendance au jeûne, aux macérations, à la prière même.

Mais, Messieurs, il fut dans tous les temps de ces pharisiens qui ne connaissent rien de la vertu que son extérieur, n'en estiment que l'éclat; qui croient que pour être saint il faut se singulariser du reste des hommes; n'ont à la bouche que le nom de réforme et des mots d'anathème; regrettent sans cesse, avec un soupir étudié, les heureux jours de l'antique discipline; docteurs orgueilleux, qui se croient seuls dépositaires de la pure doctrine; seuls fidèles organes de l'Esprit-Saint; docteurs dangereux, surtout plus propres à rendre odieuse la vertu par les traits dont ils la peignent, qu'à lui faire des sectateurs par les éloges affectés qu'ils ne cessent d'en faire.

L'aimable vertu de François de Sales ne pouvait manquer d'avoir de pareils censeurs. Mais ce qui me surprend, c'est qu'il les ait eux-mêmes forcés à lui rendre enfin justice.

Que dis-je? était-il donc possible de ne pas la lui rendre? Quelle grandeur en effet, quel héroïsme dans cette vie simple et commune! Non, dit ingénieusement à ce sujet l'illustre et docte ami de notre saint, non, rien ne me semble si singulier que de ne se singulariser jamais en rien. Je l'ai éprouvé par toutes sortes de ruses et d'adresses, ajoute l'évêque de Belley, je l'ai, pour ainsi dire, épié dans les actions les plus communes, j'ai voulu le surprendre seul avec lui-même, sans avoir pu jamais le voir se démentir en rien; jusqu'à ses moindres gestes étaient des espèces d'expressions naturelles de cette douce et simple candeur qui régnait dans son âme, réglait toutes ses démarches, dictait tous ses discours.

Un homme, contre lequel il avait employé son crédit à la cour, vient le trouver un jour, lui décharge son cœur et lui avoue franchement l'aversion qu'il a conçue pour lui. Oh! que je vous aime, s'écrie le saint! qu'un aveu si ingénu me paraît aimable! cette franchise est héroïque. Mais, reprend cet homme prévenu, non-seulement je vous ai haï depuis ce temps, où vous m'avez desservi, mais je vous hais, et je vous hairai certainement le reste de ma vie. Et moi, répond le saint, en vous desservant je vous aimais, je vous aime à présent davantage, et je suis certain que je vous aimerai toujours. Là-dessus il l'embrasse, lui prouve l'injustice de son affaire, le convainc. Celui-ci avoue son tort, et ne se répand pas moins en invectives. *Autrefois*, dit-il, *je vous croyais un saint. Je suis bien détrompé.* — *Vous avez raison*, répond François, *oui, vous avez raison maintenant, autrefois vous vous trompiez; et c'est pour cela que je dois à présent vous aimer davantage, puisqu'à présent vous me rendez justice.*

Cette inaltérable patience à tout écouter,

à répondre ingénument à tout, l'exposait fréquemment aux importunités les plus messéantes de toutes sortes de personnes. Sa complaisance s'étendait à tout. Il ne reconnaissait, disait-il, point d'autre borne à lui prescrire que le pied de l'autel. Les intérêts de Dieu mis en sûreté, il n'était plus rien qui l'intéressât que la satisfaction du prochain. *C'est bien plus tôt fait*, répétait-il souvent, *de plier notre humeur à celle d'autrui, que celle d'autrui à la nôtre.*

Du reste, toute sa sévérité il la réservait pour lui-même. Aussi scrupuleux sur sa propre conduite qu'indulgent sur celle des autres; aussi facile à accorder une dispense légitime qu'inexorable à s'en permettre aucune; aussi cruel pour lui-même que compatissant pour les autres. Mais cruel, inexorable pour lui-même seulement dans le particulier et le secret, il ne craignait rien tant que d'être remarqué. Un front toujours serein, un air toujours riant, toujours ouvert, une répartie vive et prompte, un feu brillant de conversation, n'annonçaient rien en lui que d'ordinaire. Eût-on pensé que cet homme, qui ne parlait jamais du martyre de la pénitence que pour en blâmer les excès, en réprimer les saillies, en modérer les rigueurs dans ceux qui se mettaient sous sa conduite, s'exténuait lui-même tous les jours par tous les exercices de la mortification la plus rigoureuse? Il fallut toute l'adresse, et l'adresse la plus persévérante d'un de ses domestiques, pour arracher à ses austérités le voile dont les couvrait sa timide modestie.

Mais c'était dans cette espèce de mortifications, qu'on peut appeler involontaires, que sa vertu semblait éclater en liberté. Avec quelles délices buvait-il à longs traits le calice du Seigneur! Aucune maladie, aucune disgrâce ne pouvait contenter son désir de souffrir, sans qu'aucune plainte altérât la douceur de ses paroles, sans qu'aucune douleur pût jeter le moindre nuage sur son front, disant et répétant sans cesse qu'il faut savoir également et vivre et souffrir et mourir; vivre avec patience, souffrir avec amour, mourir avec fermeté, ne hair ni aimer la vie, ne craindre ni désirer la mort.

Que vous semble à présent, Messieurs, de ce tableau? Tous les traits en sont simples, et c'est par là même qu'ils doivent, ce me semble, vous intéresser davantage. Aussi n'ai-je point prétendu frapper et éblouir par ces grands traits qui saisissent et surprennent, ni produire dans vos esprits ces mouvements d'admiration que le seul merveilleux peut faire naître. Je voulais intéresser vos cœurs en vous montrant une vertu aimable. Ah! pour y réussir il eût fallu l'onction, la douceur, la noble et charmante simplicité de François de Sales lui-même. Mais du moins, quelque légère, quelque défectueuse que soit l'ébauche que j'ai tracée, n'ai-je pas droit de conclure: si cette vertu vous semble aimable, pourquoi ne point travailler à l'imiter? Plus les traits sont simples,

plus ils rendent inexcusables. Combattre notre humeur pour nous rendre toujours égaux à nous-mêmes, nous en coûtera-t-il plus qu'à François de Sales? Sans affectation nous renfermer avec simplicité dans une vie ordinaire et commune, composant des devoirs journaliers de notre état tout notre plan de vertu; avoir du moins pour les autres la complaisance et les égards que nous exigeons pour nous-mêmes : la sainteté vous rebute-t-elle encore sous ces traits ? Encore une fois, pourquoi donc, sous ces traits, ne fera-t-elle point de sectateurs ? Finissons cette première partie en nous écriant avec le saint évêque : *Heureux les cœurs doux et liants, qui savent se plier ! ils ne rompront jamais.* Non, répond son illustre ami, le docte auteur de sa Vie, ils ne rompront jamais ; car tout cède, tout se rompt de soi-même devant eux. Vous allez maintenant en voir la preuve dans les entreprises et les succès d'un zèle étendu, que la douceur rend toujours efficace ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le zèle impétueux n'est pas communément le plus utile. Ce ne sont point les orages et les tempêtes, ce sont les rosées douces, les pluies insinuantes qui fertilisent les campagnes. Le zèle, dit saint Ambroise, n'est autre chose que la vertu de charité ; et la charité, comme dit saint Paul (I Cor., XIII), est toujours douce et patiente, jamais précipitée ni fougueuse.

Cependant le zèle, quoique toujours vertu et véritable vertu de charité, prend différentes formes dans ceux qu'il inspire suivant leurs divers caractères ou leurs inclinations diverses, et quelquefois aussi dans les mêmes personnes selon les différentes conjonctures, il suit avec discrétion différentes méthodes. Dans les uns il est toujours prudent, timide par sagesse, et même, si l'on ose ainsi parler, chrétiennement politique. Dans d'autres il est ardent et vif, hardi, bouillant, et même quelquefois, selon l'occasion, saintement téméraire. Dans ceux-ci simple selon Dieu, grossier et ignorant selon le monde, il ne doit ses succès qu'à l'opération miraculeuse d'un Dieu qui aime à se servir de ce qu'il y a de plus faible pour confondre toute la force, la science et la sagesse du monde. Dans ceux-là, éclairé des plus vives lumières de la doctrine, il combat en règle avec art et méthode, comme si le succès, qu'il n'attend cependant que de Dieu, ne dépendait que de sa propre industrie. Nous admirons avec un égal respect tous ces différents ressorts que fait jouer un seul et même esprit, qui par les moyens les plus opposés arrive toujours également, toujours aussi sûrement à ses fins. Mais voici, Messieurs, un zèle d'un caractère, j'ose dire presque unique.

François de Sales, dès ses premières années, avait senti ce feu divin s'allumer dans son cœur ; à mesure qu'il avançait en âge il le sentait s'accroître. Ce fut ce zèle

qui, après s'être fait d'abord remarquer parmi les jeunes compagnons de ses études, ensuite l'engagea dans les ordres sacrés, et le fit renoncer aux espérances flatteuses d'une brillante fortune qui déjà s'offrait à lui dans le monde. La bulle de sa canonisation rapporte qu'un jour, du haut de la forteresse des Allinges, portant ses regards sur les campagnes d'alentour, et voyant les horribles ravages qu'y avait faits l'erreur, il ne put retenir un soupir qui s'échappa du fond de son cœur ; les yeux baignés de larmes soudain il s'écria : non, je ne puis m'empêcher de voler au secours de tant d'âmes qui périssent.

Il dit, et en conséquence de ce mot ou plutôt de ce sentiment qui venait de s'exciter dans son âme, que n'entreprit-il pas ? Mais, ajoute le souverain pontife, son zèle fut longtemps contraint et resserré d'un côté par l'autorité d'un père qui craignait toujours pour un fils uniquement chéri, de l'autre par l'autorité même de son évêque, dont il n'osa jamais dans aucune circonstance passer ni même prévenir les ordres. Ce ne fut que quand il fut revêtu lui-même de la plénitude du sacerdoce, qu'il crut enfin son zèle affranchi ; alors il ne reconnut plus de bornes que celles que lui prescrivait sa douceur. Que dis-je ? sa douceur elle-même n'en reconnut jamais. Elle entreprenait tout, elle résistait à tout, elle triomphait de tout, soit qu'il s'agit de ramener les pécheurs à la vertu, ou d'éclairer, de confondre, surtout de convertir les hérétiques, ou de porter les âmes justes à la perfection ; son zèle toujours plus efficace par sa douceur ne trouve rien d'impossible. En trois mots, pour changer les pécheurs les plus obstinés dans le crime, il n'emploie d'autres moyens que sa douceur ; contre les adresses ainsi que contre les fureurs des hérétiques, il ne se couvre d'autres armes que de sa douceur ; pour frayer et aplanir les routes les plus épineuses de la perfection, il n'use d'autre artifice, d'autre industrie que de sa douceur.

Je ne sais, disait-il agréablement un jour, ce que m'a fait la vertu de prudence ; j'avoue qu'il en faut ; mais enfin pour moi je m'en tiens à la simplicité. Il est vrai cependant que dans la conduite des autres, ainsi que dans sa propre conduite, il avait su tellement allier ces deux vertus qu'elles semblaient en quelque sorte confondues l'une dans l'autre. Ce n'était effectivement en lui qu'une seule vertu : la douceur.

A peine fut-il engagé dans les ordres sacrés que son évêque le chargea du pénible ministère de la parole. Une longue étude de toutes les sciences et divines et humaines l'y avait disposé. Déjà les universités de Paris et de Padoue avaient admiré la profondeur autant que la facilité, la délicatesse autant que la fécondité de son génie. La cour de Rome ensuite fut frappée de l'étendue de ses lumières. Le souverain pontife, l'embranchant et l'arrosant de ses larmes, l'exhorta tendrement à répandre dans

l'Eglise les trésors de doctrine qu'il tenait renfermés dans son sein : mais sa disposition prochaine à la prédication, c'était toujours la prière. Dans un siècle où les discours chrétiens n'étaient qu'un chaos énorme et confus de la plus sèche théologie, et de la philosophie la plus abstraite, parées seulement d'un bizarre étalage de toutes sortes de lettres profanes, François seuls s'était affranchi des préjugés du goût. Son éloquence simple et naturelle, grave et modeste, surtout insinuante, tirait toute sa force d'une théologie sagement ménagée et mise habilement à la portée des esprits les plus grossiers et les plus faibles. La vérité seule, disait-il dans sa simplicité naïve, a des grâces et des attraits capables de soumettre les âmes les plus rebelles.

Oui, Messieurs, dans sa bouche, en effet, elle les avait toujours, ces attraits et ces grâces. Aussi rien ne lui résistait. A la cour de Savoie, à celle de France, dans les villes de Dijon, de Lyon, de Grenoble, surtout dans cette capitale, combien de fois ne l'a-t-on pas entendu? Partout les impressions qu'il fit furent si vives, qu'encore aujourd'hui l'on en conserve la mémoire.

Qui pourrait donc compter toutes les conversions qu'il a faites? Il prêchait sans cesse. On eût dit qu'il prenait de nouvelles forces dans ce fatigant exercice. On ne se lassait point de l'entendre; il ne se lassait point de parler. *Croyez-moi*, disait-il à l'évêque de Belley, son ami, qui l'accusait de prodiguer son talent et ses forces, *croyez-moi, nous ne prêcherons jamais trop. On ne peut assez répéter au peuple ce que le peuple ne peut assez apprendre.*

Mais ne pensez pas, Messieurs, que ce fut au préjudice de son propre diocèse qu'il allait répandre ainsi la semence évangélique dans les terres étrangères. Non, Messieurs; mais, tout étendu qu'était son diocèse, il ne suffisait pas à l'étendue de son zèle. La confiance de Henri le Grand, duc de Savoie, son maître, de tous les princes, de toutes les princesses des deux cours, sans cesse l'accablaient de mille affaires. Il trouvait du temps, des forces, des moyens pour suffire à tout. Il vole partout où les intérêts de la religion l'appellent, sans que son peuple puisse même s'apercevoir de son absence.

Voulez-vous maintenant le suivre avec moi dans ses visites? Les montagnes de Savoie, celles des Suisses n'ont point d'abîmes, point de rocs escarpés qu'il ne franchisse à travers des chemins rompus par des torrents impétueux, couverts de neige, hérissés de glace, au milieu d'un peuple grossier, stupide, presque aussi féroce que les bêtes les plus farouches avec lesquelles il semblait habiter. Rien n'étonne, rien n'épouvante le courage du saint évêque; rien ne lasso sa patience, et sa douceur enfin surmonte tout.

Le spectacle charmant de le voir encourager tranquillement les compagnons de ses voyages, et leur faire oublier, en quelque sorte, tous leurs travaux, toutes leurs peines par les agréments de sa compagnie et de

son entretien; mais ce qui les frappait surtout, ou plutôt ce qui les ravissait, c'était l'inaltérable complaisance de cet aimable pasteur, toujours prêt à écouter les plus grossiers, à leur répondre; toujours adroit à s'insinuer dans les cœurs les plus brutaux, à se proportionner à la portée des esprits les plus stupides, prêchant, catéchisant, visitant les malades, administrant les sacrements, se faisant tout à tous, comme saint Paul (I *Cor.*, IX), c'est-à-dire accommodant son honneur, son génie, ses manières, son langage aux dispositions de tous. Ne soyez donc point surpris du succès. Plus de cent paroisses établies et pourvues de pasteurs furent le fruit, fruit permanent encore de ces visites. Prenez garde à ceci, Messieurs, je vous prie, sans que dans toute la suite de ses apostoliques travaux on ait pu remarquer une seule saillie échappée à son zèle, sinon peut-être, mais oserai-je ainsi m'exprimer? des saillies de douceur.

Puis-je appeler autrement certains traits, qui le caractérisent uniquement? Quand, par exemple, un prêtre scandaleux, sur le point d'être livré à la justice, vient se jeter à ses pieds, et lui demander grâce, que fera, pensez-vous, le charitable évêque? Imaginez-vous ce qu'il vous plaira : non, vous n'imaginerez jamais ce qu'il fit. Il se prosterna lui-même aux genoux du coupable, les yeux noyés de larmes, il le conjure d'avoir pitié de lui-même, de son âme qu'il perd, du sang de Jésus-Christ qu'il profane, de l'Eglise qu'il déshonore. Conduite bien singulière, mais efficace, qui, dans cet instant même, transforme pour toujours ce vase de honte et d'ignominie en vase de gloire et d'honneur.

Sa vie n'est qu'un tissu continu de traits semblables. Il n'était point de pécheurs, quelque endurcis qu'ils fussent, qu'il ne fit rougir de leurs crimes, précisément en rougissant pour eux. Les signes sensibles de la douleur que lui causaient leurs désordres, faisaient passer dans leurs cœurs toute la componction du sien. C'était par cet art, toujours infailible, qu'il attendrissait les âmes les plus dures, consolait, encourageait les plus timides, portait la paix, la douce joie de l'espérance dans les consciences le plus profondément blessées des traits mortels du désespoir.

On ne finit jamais qu'à regret sur de tels sujets. Ces exemples de douceur charment de telle sorte, qu'on se sait mauvais gré d'omettre le détail particularisé d'aucun. Il faut cependant nous hâter. Voyons-le aux prises avec les hérétiques.

Il n'aimait point les disputes publiques sur la religion. On s'y échauffe, disait-il, de part et d'autre, et quand même on réussirait à confondre l'hérétique, ordinairement le seul fruit de sa confusion est une aigreur, un dépit qui s'exerce dans son cœur et rend sa conversion plus difficile. C'était tête à tête qu'il agissait contre eux dans le particulier et le secret, et il en était peu d'assez rebelles, pour ne pas lui rendre volontairement les armes. Son vrai talent était pour les con-

vertir. De là ce beau mot d'un savant cardinal, l'un des plus célèbres théologiens de son siècle. *S'il ne s'agit, disait-il, que de convaincre l'erreur, je crois pouvoir me flatter d'y réussir : mais pour convertir, c'est à l'évêque de Genève que je renvoie.*

Un seul lui résista. Mon Dieu ! nous adorons vos jugements. Ce fut celui dont votre serviteur vous demanda le salut avec le plus d'instance. C'était en effet le plus ferme appui de sa secte, l'oracle et le prophète de Genève, esprit élevé, fécond, étendu, mais sachant trop sa supériorité, ne reconnaissant d'autorité que la sienne, voulant tout réformer, jusqu'à son propre maître, esprit adroit, subtil ; mais de cette fausse subtilité, qui sait embarrasser les vérités les plus claires ; trouver des subterfuges pour éluder les objections les plus solides, et s'échapper toujours en s'égayant, et faisant égarer avec lui ceux qui le pressent dans un labyrinthe indéfini de questions obscures ; esprit cultivé, orné de cette érudition, même méthodique et digérée, qui n'en est jamais que plus dangereuse dans un esprit enflé de son propre savoir.

Tel était, Messieurs, le fameux Théodore de Bèze avec qui les ordres réitérés de Clément VIII obligèrent notre saint d'entrer en lice. Il va le trouver à Genève, il le presse, il le convainc, mais il le touche encore davantage ; sa vive érudition lui arrache malgré lui le bandeau de l'erreur, et sa douce éloquence le force à reconnaître la vérité et à lui faire du moins l'hommage de ses larmes. Mais hélas ! la consolation d'avoir vaincu fut tout le fruit qu'il recueillit de sa victoire. Entre les plus beaux génies, qu'il en est peu d'assez grands pour savoir avouer publiquement qu'ils ont été dans l'ignorance ou dans l'erreur !

Dieu, d'autre part, dédommagea son serviteur par des victoires aussi éclatantes quoique moins glorieuses, et du moins plus utiles. Soixante et douze mille hérétiques convertis, entre eux plusieurs des principaux seigneurs de la cour abjurant entre ses mains la nouvelle doctrine. Voilà, Messieurs, les trophées que son zèle efficace érigea à l'Eglise.

Zèle toujours efficace par sa douceur, en voici une nouvelle preuve : c'est que ce fut même encore plus en souffrant qu'en s'insinuant par l'onction de sa parole, qu'il gagna leurs cœurs. Un jour le commandant de la forteresse des Allinges lui montrait l'artillerie et la garnison de sa place. *Voilà, ajoutait-il, de quoi réduire les hérétiques, vous pouvez en disposer à votre gré. — Que me dites-vous, que m'offrez-vous,* reprit le saint, *à Dieu ne plaise ! Les ministres de l'Evangile ne savent combattre qu'en souffrant, c'est en mourant qu'ils sont vainqueurs.* Que de complots ouvertement formés, que de trames secrètement ourdies contre ses jours ! Sa vie était sans cesse en danger. On lui offre, on le presse d'accepter une escorte. *Une escorte,* s'écrie-t-il, *en puis-je avoir besoin ? Les*

anges que le Seigneur a commis à ma garde veillent nuit et jour autour de moi.

Ici cependant il est empoisonné. Tandis qu'il sent le poison répandre le froid mortel dans ses veines, il offre sa vie en sacrifice pour ceux qui sont les auteurs de sa mort. Double merveille ! laquelle dirai-je plus étonnante ? Il recouvre subitement la santé, et ses ennemis se convertissent.

Là trois pistolets sont déchargés sur lui. Votre main, Seigneur, en détourna le coup. François reconnaît ses assassins, il court à eux, les embrasse, en fait les plus zélés catholiques et ses amis les plus constants dans la suite et les plus tendres.

Combien de fois pour éviter les pièges de toutes parts, tendus sous ses pas, fut-il obligé de se cacher tantôt dans les forêts, tantôt dans les chaumines les plus écartées, souvent dans des caves et des glaciers ? Une fois cependant, surpris par une troupe de furieux, déjà l'épée à la main je les vois prêts à le percer ; ne craignons rien. A sa vue tout à coup ils s'arrêtent, la douce majesté de son visage les éblouit et leur fait tomber les armes des mains.

Généreux contempteur de la vie, dès que l'occasion l'exigera, de lui-même il ira braver la mort. Le Chablais est-il affligé de la peste, le saint missionnaire ne ménage plus rien ? Il ne prend même plus la précaution de se cacher. Il semble avoir oublié que sa tête est en quelque sorte à prix dans cette contrée ; catholique, hérétique, il ne distingue personne, sa charité s'étend sur tout, et le spectacle de cette charité héroïque achève l'entière conversion de cette malheureuse province. Henri IV l'invite à venir travailler au rétablissement de la religion dans le pays de Gex. Le Rhône débordé lui ferme le passage, il n'est de chemin praticable que par Genève. Avec sa tranquillité ordinaire, sans même user d'aucun déguisement, il se présente aux portes de cette ville rebelle ; les officiers semblent frappés d'aveuglement. Le saint évêque passe en liberté, et le pays de Gex doit le recouvrement de la foi à cette intrépide simplicité.

Enfin, Messieurs, s'il avait un tel ascendant sur les pécheurs et sur les hérétiques, quelle impression devait-il faire sur les âmes justes qui le prenaient pour guide dans les voies de la perfection ! Il en avait une idée si noble et si simple. Je n'entends parler que de perfection, disait-il, et je vois très-peu de personnes qui la pratiquent, qui même la connaissent. Chacun s'en fait une à son gré. Austérités, oraisons, jeûnes, aumônes, ce ne sont que des moyens d'y arriver, encore ce ne sont que des moyens subalternes. La perfection, c'est d'aimer Dieu. Le moyen d'y arriver, c'est d'aimer : en un mot c'est à aimer que tout consiste.

Sur ce principe était fondée sa grande méthode de conduire les âmes. Toujours pas à pas, disait-il ; le soleil dès son lever n'arrive point à son midi. Combien de monastères n'a-t-il point réformés ? C'était toujours par cette patience, ne parlant jamais de tout

l'extérieur, allant d'abord à la source même des passions. C'est l'art qui s'attache au dehors, disait-il; la grâce ainsi que la nature agit sur l'intérieur même. Jamais il ne se démentit de ce principe, et jamais l'événement ne démentit le principe même. Il n'est pas possible, Messieurs, d'en détailler les preuves. Sur ce principe roulaient tant de sages ordonnances qu'il fit pour la conduite de son diocèse et surtout de son clergé; tant d'avis qu'il donnait aux personnes vertueuses qui s'adressaient à lui de toutes parts, tant de règlements qu'il fit pour la réforme des communautés déchues de leur première ferveur.

Sur ce principe roulent encore tous ses ouvrages où il développe avec tant d'art, tant de méthode, les plus mystiques secrets de la perfection, ouvrages honorés de tant d'illustres suffrages, ouvrages si bien loués par l'empressement qu'ont eu toutes les nations à se les rendre propres et comme naturels en les faisant traduire; ouvrages dont l'éloge subsistant sera toujours l'innombrable multitude de conversions qu'ils opèrent sans cesse. Sur ce principe (achevons enfin par ce dernier trait) fut comme établie la sainteté de tant de vierges dont il fut, dont il est encore le père.

L'année qu'il prêcha le carême à Dijon, il y connut la baronne de Chantal, illustre déjà dès lors par la haute noblesse de ses ancêtres, par la solide délicatesse de son esprit et la modeste simplicité de ses charmes; illustre depuis surtout par les saintes relations qu'elle eut avec François de Sales et l'éminente vertu qui en fut le fruit; illustre à présent encore davantage par le culte religieux que l'Eglise lui a décerné. Ce fut sur cette sainte veuve qu'il jeta les yeux pour former une congrégation nouvelle. Vous savez que ces sortes d'établissements demandent ordinairement des génies vifs, entreprenants, inflexibles. Celui-ci ne dut son origine, sa perfection, ses progrès qu'à l'humble et patiente douceur de son instituteur. Dans tout le cours de sa vie il ne reçut que douze fondations; on le pressait, on le sollicitait en vain. Faisons peu, disait-il, nous ferons toujours beaucoup si nous faisons bien. L'entreprise, dès ses premiers commencements, fut sur le point d'échouer par la mort dont fut menacée la fondatrice. Eh bien ! Dieu se contentera de nos désirs. Il n'en dit pas même davantage. Il n'avait projeté d'abord qu'une société qui, sans clôture, sans autre lien que celui des vœux simples, s'occupât à visiter et à consoler les malades. Les conseils de ses amis changèrent peu à peu ce premier plan, et portèrent, comme par degrés, cet institut à ce beau point de perfection dans lequel il fut exécuté, dans lequel il se conserve si glorieusement encore aujourd'hui. *On m'appelle le fondateur de la Visitation*, disait-il ingénieusement à ce sujet. *Est-il rien de moins raisonnable ? J'ai fait ce que je ne voulais pas, et j'ai défait ce que je voulais faire.*

Ainsi, Messieurs, se soutient toujours son

caractère. Il se soutient jusqu'entre les bras de la mort. Depuis longtemps François de Sales se familiarisait avec elle. Il la vit approcher non pas avec cette fermeté philosophiquement étudiée dont se parent les sages du monde, mais avec cette douce tranquillité d'une âme chrétienne qui se livre aveuglément à la volonté du Seigneur. Les autres mourants ont besoin qu'on les anime, qu'on les soutienne. C'est François de Sales qui lui-même encourage, console et prêche encore les assistants, jusqu'à ce qu'il remette entre les mains de Dieu une âme qui pendant cinquante-six ans d'une vie presque toujours traversée, malgré toute la fougue des plus vives passions, n'était jamais sortie un seul instant de sa tranquillité.

Ai-je eu tort, Messieurs, de nommer ce caractère, un caractère aimable, un caractère fait véritablement pour faire aimer la vertu, et par la douceur de sa dévotion toujours égale, toujours complaisante, toujours simple, et par la douceur de son zèle toujours efficace pour gagner les pécheurs, convertir les hérétiques, porter les âmes justes à la perfection.

Mon Dieu, daignez donc produire en nous cet esprit de douceur; c'est le véritable esprit de votre Evangile. Produisez-le surtout dans vos ministres. Que leur zèle animé par une charité tendre, réglé, dirigé par une charité douce et patiente, rende aimable la vertu qu'ils enseignent, et la fasse pratiquer par goût et par amour. Produisez-le dans tous les fidèles cet esprit de douceur. Que la société sera charmante sur la terre, jusqu'à ce que nous soyons réunis à la délicieuse société des saints ! C'est là qu'on jouit enfin parfaitement de la béatitude promise aux esprits, aux cœurs doux.

Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. C'est-à-dire non-seulement ils régneront sur les cœurs des autres hommes, non-seulement ils régneront sur eux-mêmes, mais ils régneront à jamais dans la terre des vivants notre véritable patrie. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

PANÉGYRIQUE VII.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Estote simplices sicut columbæ. (Matth., X.)

Soyez simples comme des colombes.

C'est une vertu bien rare, disait saint Bernard; n'est-ce point la plus rare de toutes les vertus, que la simplicité ? Et comment pourrait-elle avoir des spectateurs dans le monde ? Dans le monde on a fait un vice de cette vertu. Indiscrétion, petitesse d'esprit, bassesse de cœur; on ne la connaît guère sous d'autres titres. Tâchons aujourd'hui du moins de la venger d'un préjugé si odieux. C'est donc l'éloge de la simplicité que j'entreprends, Messieurs, plutôt que celui de saint François de Paule; ou, pour mieux dire, l'éloge de saint François de Paule sera celui de la simplicité; il fut en effet toute sa vie le héros de cette vertu.

Paissez, mondains, opposez-nous tous vos héros; vantez leur sagesse, leurs lu-

nières, leur grandeur d'âme : qualités brillantes dont chacune en particulier suffit pour former ce qu'il a plu de nommer les grands hommes ; qualités qui toutes vont disparaître successivement devant la simplicité de l'humble François de Paule. Non, rien de vraiment sage, rien d'éclairé, rien d'héroïque que sa simplicité. Trois propositions qui vont être démontrées par son exemple.

On oppose communément la simplicité à la prudence, et dans François de Paule vous la verrez, Messieurs, supérieure à toute la sagesse des prudents du siècle : ce sera le sujet de la première partie.

Sur l'opposé à la science, et dans François de Paule vous la verrez supérieure à toutes les lumières des savants du monde les plus fameux : ce sera le sujet de la seconde partie.

Enfin on l'oppose à la grandeur d'âme ; et dans François de Paule vous la verrez supérieure au courage des plus magnanimes héros : ce sera le sujet de la troisième partie.

O vous, qui vous plaisez surtout à vous communiquer aux esprits simples, aux cœurs humbles ! mettez, Seigneur, dans ma bouche aujourd'hui, non pas cette sublimité de langage, ces discours insinuants de l'éloquence humaine, mais cette noble simplicité par laquelle vous avez promis de confondre le monde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La prudence du siècle, que l'on oppose et que je compare en ce lieu à la simplicité, est hautaine, ambitieuse dans ses projets : ses vues sont élevées, elles n'ont point de bornes ; mais aussi elle emploie toutes sortes de moyens pour réussir ; elle prévoit tout, elle pourvoit à tout : sans cela même ce n'est plus prudence.

La simplicité chrétienne est bien différente, Messieurs. Si elle tend à quelque chose, ce n'est à rien de terrestre : l'unique nécessaire est sa fin. Si cependant elle se sent appelée de Dieu à autre chose, elle s'y laisse doucement conduire ; elle ignore cette fécondité d'expédients qu'on admire dans les prudents du siècle ; elle ne sait que se prêter, pour ainsi dire, aux différentes conjonctures, indifférente également pour le mauvais et pour le bon succès. Avec cette différence étrange de vues et de conduite, où pensez-vous qu'aboutissent et l'une et l'autre ? Reconnaissez, Messieurs, je vous prie, dans la personne de saint François de Paule, la supériorité de la simplicité évangélique sur la prudence mondaine, et dans les vues, et dans les moyens, et dans le succès.

Dès les premières années, sitôt que le tempérament de l'homme commence à se développer, le caractère en même temps se manifeste ; et sans attendre même quelquefois l'opération de la nature, le Seigneur se plaît à tracer par des prodiges le portrait des héros qu'il veut former.

Tel fut François de Paule. Nouveau Samuel, enfant de miracle, consacré au Sei-

gneur, voué à la solitude même avant que de naître, n'en attendez, Messieurs, rien de ce qu'on nomme grand dans le monde. Les premières occupations de son enfance sont les exercices de mortification dont il commençait déjà à faire ses plus chères délices. Avant l'âge de douze ans, conduit au pied des autels, il y croissait, ainsi que le jeune Samuel, à l'ombre de l'arche sainte. Sous la conduite des prêtres du Dieu vivant, dans le sein des disciples du grand François d'Assise, que n'apprit-il pas encore à cette école de pénitence ! Ses maîtres étaient étonnés de ses progrès ; sa douce humilité, son aveugle obéissance lui gagnaient tous les cœurs. Voulez-vous cependant que déjà, par des traits éclatants, son heureux caractère de simplicité se déclare ? vous le verrez innocemment mettre et porter dans sa robe des charbons allumés sans se brûler.

Illustre présage de ce qu'il doit être bientôt. Mais à quoi donc aspire-t-il ? que cherche-t-il, cet enfant ? Déjà il ne trouve plus de retraite assez obscure, ni de solitude assez profonde. Il erre en vain de forêt en forêt ; les montagnes de sa patrie ne lui fournissent rien d'assez désert à son gré : c'est Dieu qui le conduit. Sur les rives de la mer, la Providence lui avait préparé une pointe escarpée d'un roc inaccessible. Là, Messieurs, dès l'âge de treize ans il commence l'affreux apprentissage de la nouvelle vie qu'il méditait. Le ciel lui-même prend soin de l'y vêtir ; et son rocher lui fournit seul toute sa subsistance, quelques herbes sauvages, une fontaine ; c'est là que, sans le savoir, il se prépare aux grands desseins de Dieu sur lui.

Vantez à présent tous vos projets de politique, sages du siècle. Ils ne sont en eux-mêmes que vanité, puisqu'ils n'ont pour but et pour objet qu'une gloire mondaine. Mais, de plus, qui sut imaginer jamais un plan tel que celui que Dieu met dans le sein de son humble serviteur ?

Entreprendrai-je de décrire la vie des anges de Dieu ? Ici s'arbore l'étendard du prince des armées célestes ; même enseigne, même devise : *Charité*. L'humilité en est la base ; on en fait profession jusque dans le nom que l'on adopte. L'abstinence n'est nulle part plus sévère, aussi étendue : la religion en fait le caractère distinctif. Aux yeux de la prudence mondaine, c'est chimère de penser à former une société de tels hommes, c'est folie de l'entreprendre ; l'humble simplicité, sans y penser, en exécute le plan.

Autour du rocher qu'habite François de Paule, je vois déjà se rassembler une multitude de disciples. D'abord son exemple seul est leur règle ; en étudiant ses actions, ils se forment à la perfection de la vertu. Le nombre croît ; il faut un établissement nouveau, un seul déjà ne suffit plus. C'est la grâce qui lui fait des disciples malgré lui-même. A mesure que la grâce étend ses conquêtes, les établissements de François de Paule se multiplient. Ainsi guidé par la

Providence à laquelle il s'abandonne, François, à vingt ans, se trouve chef, auteur d'une société déjà nombreuse. Il s'agit à présent de la fonder solidement. Oui, qu'il soit permanent, qu'il soit éternel ce beau fruit de la simplicité de l'humble François de Paule ! Mais comment et par quels moyens l'établir ?

La Providence, Messieurs, c'est tout son fonds. Voyons cependant plus en détail comment il se livre à elle, et comment elle le conduit. La prudence du siècle, prévoyante et craintive avant que d'agir, médite, consulte, examine avec soin tous les projets qu'elle a formés ; la simplicité de François de Paule s'en rapporte uniquement à Dieu pour la justesse, pour la possibilité même d'un dessein qui ne peut venir que de lui. La prudence intrigante, active, imagine toutes sortes de voies, fait jouer tous les ressorts pour réussir ; la simplicité de François de Paule se repose uniquement sur Dieu pour faire naître les occasions, pour fournir les moyens, pour surmonter les obstacles. La prudence, retenue et discrète dans ses empressements même, compare attentivement sa volonté à son pouvoir, règle sur ses fonds la grandeur de ses entreprises ; la simplicité de François de Paule ne compare, ne règle et l'une et l'autre que sur la volonté de Dieu. Sans appui, sans crédit, sans argent il commence ; il s'engage sans savoir comment achever, comment poursuivre. Nommez cela, Messieurs, indiscrétion, folie. C'est, répondrai-je, s'abandonner entièrement, aveuglement à la Providence ; c'est ne vouloir être que l'instrument de la Providence, et ne craignez pas que sa confiance soit jamais confondue.

Mais comment s'y prend-elle donc pour le conduire ? Quelquefois, Messieurs, je n'en disconviens pas, Dieu semble s'assujettir aux lois de la prudence humaine ; parlons plus juste, il tourne à ses fins les vues et les règles de la politique mondaine. Mais il faut avouer qu'il aime surtout à la confondre par des démarches tout extraordinaires, quand il trouve des âmes simples qui veulent se livrer sans réserve à sa conduite. Tel fut, plus que nul autre, François de Paule. Aussi vit-on jamais tant d'effets surprenants de la Toute-Puissance, que l'on en vit en sa personne.

Renversement constant, universel de l'ordre entier de la nature : c'est le moyen par où le nouvel œuvre réussit. Ici, les montagnes reculent pour faire place à ses édifices ; là, les rocs se détachent des montagnes, et, s'arrêtant tout à coup dans leur plus grande impétuosité, viennent doucement se briser à ses pieds pour servir aux constructions qu'il médite. Tantôt le pain se multiplie entre ses mains pour la subsistance des ouvriers qu'il emploie, et tantôt les fontaines jaillissent des roches arides pour le besoin ou la commodité de ses maisons. Les fardeaux perdent partout sous sa main leur pesanteur ; travailler aux bâtiments qu'il fait construire, c'est un remède assuré contre

tous les maux. Quel spectacle, Messieurs, de voir autour du saint s'empresser au travail des paralytiques subitement guéris, des morts ressuscités ! On dirait, en lisant l'histoire de ses fondations, qu'à ses ordres les édifices sortaient subitement de terre. Oserai-je poursuivre ? Les médecins sont alarmés des cures miraculeuses qu'il opère tous les jours ; ils suscitent contre lui un rival envieux. Mais le saint le convertit lui-même par un miracle plus grand encore.

Serez-vous surpris maintenant des succès inouis, des immenses progrès du nouvel ordre. Non-seulement l'Italie, la France, l'Espagne, bientôt après l'Allemagne virent en moins de dix ans, dans quarante grands monastères, se renouveler avec éclat et refleurir l'esprit cénobitique. Les princes, les rois, les prélats, les pentifes, tous veulent concourir à l'œuvre sainte. Bientôt de faibles vierges envient aux hommes l'état d'austérité qu'elles leur voient embrasser, et la délicatesse de leur sexe n'est pour elles qu'un nouveau motif de l'emporter sur eux en héroïsme de mortification. Bien plus, au centre du monde même, l'esprit de pénitence s'établit ; et jusque dans les palais l'habit religieux, caché sous les parures mondaines, consacre toutes les vertus de la religion. Ainsi, Messieurs, en très-peu de temps, trois grands ordres s'établirent. Les chefs de l'Eglise se crurent obligés à leur offrir d'eux-mêmes le sceau de leur autorité pour les confirmer, et se firent un devoir de les enrichir des plus beaux privilèges.

Sages mondains, à qui l'esprit évangélique semble folie, l'eussiez-vous jamais osé penser ? Moyens humains, ressorts de politique, richesses, crédit, puissance, âmes des grandes affaires, eussiez-vous pu exécuter de si grandes choses ? La simplicité l'a fait aux yeux, aux applaudissements du siècle même pour confondre à jamais sa sagesse.

Mais vous, Messieurs, voudriez-vous à présent prendre une courte leçon sur ce modèle ? Il est des vertus que nous n'oserions presque jamais vous proposer à suivre. Nous ne pouvons que profiter de certaines conjonctures, pour vous insinuer des vérités qui vous révoltent. C'est une de ces vérités que vous venez de voir consacrée par l'exemple d'un saint, autorisée de Dieu dans sa conduite. Opposons cet exemple à nos mœurs, et suivez-moi.

Le christianisme s'affaiblit de jour en jour ; toutes les bonnes œuvres échouent, la religion semble être partout devenue stérile. Pourquoi ? C'est que la prudence humaine a pris le droit de tout régler, de décider de tout. Ainsi, par prudence, on se perd ; par prudence, on perd les autres ; par prudence, on anéantit l'Evangile.

Dans le service de Dieu, il faut, dit-on, garder des bienséances. Vous avez mille fois éprouvé, par exemple, que l'attrait des compagnies mondaines séduisait presque toujours votre innocence. Mais je suis, répondez-vous, dans un état, dans une fortune qui toujours m'y rejettent malgré moi.

Me retirer d'un monde, où tantôt mes affaires, tantôt mes emplois, la voix d'une famille à laquelle il faut me prêter, où même mes talents m'appellent, ne serait-ce pas une imprudence en moi? Oui, mes frères; eh bien! par prudence il faut vous perdre.

Depuis longtemps la grâce frappe à la porte de votre cœur, elle vous sollicite, elle vous presse de commencer une vie nouvelle, une vie austère, entièrement conforme à la vie de Jésus crucifié. Je le sens, répondez-vous; mais ma complexion délicate ne pourra jamais soutenir l'abstinence; ma santé ruinée ne peut suffire aux rigueurs de la mortification. D'ailleurs me roidir contre les conseils de mes amis, contre les instances de ce que j'ai de plus proche, ne serait-ce pas une imprudence en moi? Oui, mes frères; eh bien! par prudence encore il faut vous perdre.

Par prudence de même on entretient tous les jours des liaisons dangereuses, on délicate, on idolâtre sa chair, on ne refuse rien à ses sens. Par prudence on s'endurcit contre la misère du pauvre, on pallie l'usure et le brigandage. Par prudence on cabale, on intrigue, on est envieux, ambitieux, avare. Ainsi par prudence on se perd : encore, plutôt à Dieu qu'on ne perdît que soi! Par prudence on perd encore les autres.

Un père, une mère de famille, devenus, selon l'expression de saint Jean Chrysostome, séducteurs, satans de leurs propres enfants, se font un point de sagesse d'éprouver, dit-on, c'est-à-dire, de fatiguer, de contredire les vocations du Seigneur. Serait-il donc prudent de les laisser aveuglément s'ensevelir dans un cloître, sans leur faire connaître ni ce qu'ils quittent, ni ce à quoi ils s'engagent? Serait-il sage de leur permettre un engagement irrévocable à un âge où même ils ne peuvent savoir ce que c'est qu'un engagement? Serait-il sage d'exposer une santé délicate, un corps faible à des austérités intolérables aux complexions les plus robustes? Ainsi, par prudence, on perd ses enfants.

Par prudence, un domestique sert les passions les plus effrénées d'un maître libertin. Par prudence à son tour un maître complaisant dissimule, autorise par son silence les excès d'un domestique de confiance. Par prudence un magistrat ménage le vice illustré par de nobles exemples, et tourne peut-être contre l'innocent le glaive qui ne lui était donné que pour maintenir l'ordre. Par prudence ne cache-t-on pas tous les jours sous le boisseau le flambeau de la vérité et de la foi? Ainsi, par prudence, nous conspirons tous à nous perdre les uns les autres.

L'Evangile est anéanti; tout ce que la religion a de plus saint et de plus respectable cède à des bienséances imaginaires; il faut que tout ce qu'on entreprend soit du goût du monde; dans les circonstances les plus décisives on le ménage, on le consulte, on s'accommode à ses préjugés, on

se règle sur ses maximes, on craint de l'offenser.

Je conçois par là comment les meilleures intentions sont sans effet, comment le Seigneur semble désapprouver et rejeter toutes les entreprises les plus saintes. Ah! sortez de vous-mêmes, mes frères, pour vous jeter absolument et sans réserve entre les mains de Dieu. Point de vues que celles que son esprit inspire; point de moyens que ceux qu'approuve sa loi, que sa providence fait naître; et dans l'usage même de ces moyens, point de réflexions sur vous-mêmes, point de retour sur le monde, point d'empressement, point de timidité, abandon total et des vues, et des moyens, et des succès à la Providence qui règle tout, qui décide de tout : voilà, Messieurs, une morale bien haute; mais c'est en la suivant que les saints ont réussi, qu'ils ont étonné l'univers par leurs succès prodigieux.

Vous venez d'en voir un exemple dans saint François de Paule. Sa simplicité fut véritablement supérieure à toute la sagesse des prudents du siècle; j'ajoute à toutes les lumières de la science mondaine : sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Quel est donc, Messieurs, l'avantage de la science, et qu'a-t-elle de si beau? Elle éclaire nos esprits; et nos esprits éclairés de ses lumières éclairent, instruisent ceux des autres. Précieux avantage, s'il lui appartenait en effet aussi essentiellement qu'on le pense! Eh! quels maux pouvait donc produire la plus simple ignorance, que ce beau nom d'érudition, ce nom tant vanté dans le monde n'en ait enfanté mille fois davantage? Séparez la simplicité de la science; celle-ci ne peut qu'égarer l'homme et le perdre. La simplicité évangélique n'a point à craindre les erreurs et les dangers de la science mondaine. Elle réunit des avantages qui la rendent mille fois préférable. Que fit en effet la science dans les plus grands docteurs que n'ait fait la simplicité dans François de Paule : je dis, Messieurs, et dans lui, et par lui dans les autres.

Vous l'avez vu dès ses premières années, tout occupé de Dieu, dédaigner ces connaissances vaines dont on se fait un devoir d'ordonner et de cultiver l'esprit de la jeunesse. Une solitude est l'école où il va se former; et quelles lumières a-t-il puisées, Messieurs, dans cette école?

Non pas de ces lumières faibles dont tout le mérite consiste à savoir disputer de tout, attaquer tout, tout réduire en problème, trouver des difficultés, des sujets de doute sur tout; science de philosophie mondaine.

Non pas de ces lumières vaines dont tout le fruit est de connaître ce qui n'intéresse en rien le bien de l'homme, qui, nous dissipant au dehors, nous distrait sans cesse de la connaissance de nous-mêmes; science d'académie mondaine.

Non pas de ces lumières hautaines dont on se sert pour se glisser d'abord, dominer

ensuite ou du moins se rendre agréable dans les cercles, pour pousser sa fortune dans le monde, nouer et conduire une intrigue, débrouiller et décider les affaires, se rendre nécessaire dans la société; science de politique mondaine.

Non pas de ces lumières dangereuses qui trouvent l'art de jeter des ténèbres sur tout, de déguiser subtilement l'erreur, de décréditer la vertu et d'accréditer tous les vices, de surprendre adroitement et l'esprit et le cœur, séduire l'un par de brillants sophismes, corrompre l'autre par des maximes fausses, mais spécieuses, surtout rendues aimables par le tour ingénieux qu'on leur donne. Science à la mode plus que nulle autre aujourd'hui; science de la politesse mondaine.

La simplicité chrétienne éclaire l'esprit de François de lumières solides et pures, qui le fixent sur des objets salutaires : lui-même, Dieu, les créatures.

De la connaissance qu'il a de son néant, quelle humilité profonde dans son cœur! Les places les plus basses, les traitements les plus injurieux font ses délices. Les honneurs qu'il reçoit ne servent qu'à l'humilier davantage. Les miracles qu'il opère, autant de sujets d'étonnement pour lui de ce que Dieu emploie, dit-il, pour se manifester, un instrument si vil. L'amour-propre sût-il cacher dans les replis de son cœur aucun défaut qui échappât à ses recherches sévères? La maligne censure, l'artificieuse envie ne trouvaient rien à reprendre en lui, tandis que lui-même découvrait en soi tous les jours nouveaux sujets de larmes, nouveau motif de vigilance, nouveau point de vertu à acquérir.

Qu'il connaissait parfaitement les créatures, leurs faiblesses pour s'y proportionner, leur vanité surtout pour s'en défier! Il était l'amour et les délices, aussi bien que l'étonnement de l'univers; recherché des pauvres comme des riches, des princes et des monarques ainsi que du simple peuple; et jamais fut-il ébloui de l'éclat des cours, ou rebuté de la misère des plus simples chaumines : jamais les offres ni les largesses des grands purent-elles partager sa confiance qu'il avait placée tout entière en son Dieu?

C'est, Messieurs, qu'il s'était surtout étudié à le connaître, et il le connaissait de telle sorte qu'il ne voyait plus que lui dans le monde; son infinie majesté le pénétrait partout. De là cet air extatique, cet air d'homme transporté et abîmé en Dieu; de là ces soupirs qui entrecoupaient toutes ses paroles, ces élans affectueux d'amour qui trompaient quelquefois sa vigilante modestie, et ces larmes qui échappaient malgré lui de ses yeux. De là cet exercice d'oraison continuelle qui, sans le distraire des affaires et des conversations sérieuses, n'enlevait son attention qu'aux folles bagatelles du monde, et lui faisait goûter partout les douceurs ineffables de la solitude du cœur.

Que dirai-je donc de ses méditations? C'était là, Messieurs, que Dieu prenait plaisir

lui-même à l'instruire. La belle étude où l'on a Dieu pour maître!

Tout usage des sens suspendu, toutes les puissances absorbées, tantôt son âme semble quitter son corps pour s'envoler en liberté au sein de Dieu, et jouir de ses communications les plus intimes; tantôt son corps semble perdre sa pesanteur pour suivre son âme au séjour de la gloire. Ici quel éclat radieux le couronne! La majesté qui descend dans son sein comme dans un sanctuaire, se manifeste au dehors par les effets d'une présence réelle et sensible; ce sont d'autres fois les ministres de l'Eternel qui viennent enseigner à ce nouveau Moïse les célestes secrets.

Et la simplicité, Messieurs, que Dieu éclaire ainsi, ne serait pas préférable à la science! Peut-être du moins la science l'emportera-t-elle sur la simplicité pour l'avantage des autres. Ah! plutôt à Dieu qu'on n'eût pas vu sortir de ce trésor funeste les plus grands maux qui ont ravagé l'univers!

Plût à Dieu qu'on n'eût pas vu des esprits orgueilleux rappeler au tribunal d'une raison hautaine tous les dogmes de notre sainte foi! Quel mystère si bien couvert de l'autorité de l'Eglise, et de l'expresse parole de Dieu, a pu, de nos jours, être soustrait aux basses railleries, à la censure injurieuse, aux sophismes pointilleux du libertinage hardi? Voulez-vous voir la source de toutes les erreurs qui ont ravagé l'Eglise? La science sans simplicité, la voilà.

Plût à Dieu qu'on n'eût pas vu; eh! Messieurs, nous ne voyons autre chose entre vos mains, que ces productions licencieuses d'esprits corrompus qui, sous prétexte de vous amuser agréablement par de surprenantes aventures, trouvent l'art de vous apprendre toutes les délicatesses, toutes les souplesses, toutes les adresses de la passion de volupté, et d'en jeter tout le poison dans votre cœur attendri peu à peu et par art. Recherchez la cause de la mollesse qui a gâté tous les esprits, corrompu tous les goûts, infecté toutes les mœurs. La science sans simplicité, la voilà.

Plût à Dieu qu'on n'eût pas vu, qu'on ne vit pas toutes les passions, par le plus funeste de tous les arts, personnifiées, données en spectacle pour leur attirer plus sûrement des adorateurs; et, comme dit saint Cyprien, l'antiquité criminelle revivre au milieu de nous, et reparaitre sur nos théâtres pour nous rendre complices de ses excès! Demandez ce qui a tellement accrédité la passion, qu'on en a fait une vertu, de son excès un héroïsme. La science sans simplicité, la voilà.

Plût à Dieu qu'on n'eût pas vu, qu'on ne vit pas l'esprit prodiguer tous ses charmes à la médisance et à la calomnie, pour les rendre agréables dans les cercles, leur donner vogue dans le public, et les faire voler sur les ailes d'une renommée applaudie d'un bout à l'autre de l'Europe. Reconnaissez d'où sont sortis ces monstres de haine, d'envie, de discorde; ce qui partout éteint la charité,

voulez-vous le reconnaître? La science sans simplicité, la voilà.

Encore une fois la seule simplicité sans la science ne serait-elle donc pas préférable, Messieurs? Et ne croyez pas même cette vertu stérile dans la société. Voyez-la dans François de Paule.

Vous représenterai-je ce pauvre ermite sans étude, entraîner après soi toute la Calabre par la douceur, l'onction, l'efficacité de sa parole, enlever à l'enfer des conquêtes qui avaient tenu contre tous les efforts des ministres les plus éclairés de l'Evangile. Témoin ce scandaleux de Spézane: tandis qu'il ne respire que passion, tout prêt à l'assouvir, François l'attire en son couvent, il l'y enferme. L'impie écumait de rage, et François en lui disant simplement de se convertir, le convertit et le change.

Vous le représenterai-je parcourant en apôtre toute l'Italie, traversant les Alpes, et par toute la France laissant sur son passage les signes d'un apostolat autorisé, moins encore par des miracles que par des conversions innombrables. Témoins ces quarante monastères, dont je vous ai parlé, qu'il bâtit et qu'il peuple de pénitents convertis sur sa route.

Citerai-je les monuments authentiques de la confiance des plus grands rois, les lettres de tant de monarques qui le consultaient comme un oracle? Témoins celles qu'il recevait du roi de Naples. Ses réponses furent longtemps conservées par les successeurs de ce prince dans leurs archives, elles sont encore aujourd'hui les instruments de mille prodiges.

Pour tout dire en un mot, rapporterai-je le témoignage d'un de nos plus sages historiens. Il l'avait entendu, et il proteste qu'il n'avait jamais ouï parler de Dieu avec tant de dignité ni d'onction.

Il m'eût suffi peut-être des fruits étonnants que fit le serviteur de Dieu dans la cour de nos rois. Messieurs, quel l'attente de Louis XI fut bien remplie! Qu'il fut bien récompensé de ses vives instances, pour attirer dans ses Etats François de Paule! La mort vraiment chrétienne de ce monarque politique, l'éminente sainteté où parvint Jeanne, sa fille, ce n'est qu'une partie, mais c'est la plus brillante partie des succès que le zèle de François eut à la cour.

Vous donc que les malheurs de l'Eglise attendrissent, qui gémissiez ainsi que le Prophète, sur la corruption du siècle, qu'un zèle dévorant brûle dans le secret du cœur contre l'impie, souvenez-vous quelle fut la cause des succès de François, la simplicité.

Que la modicité des talents ne décourage personne. Qu'on s'arme seulement de simplicité contre le vice. L'impétueux torrent de l'éloquence humaine peut étonner le cœur, l'insinuante douceur d'un discours châtié flatte, amuse l'oreille, la profondeur du raisonnement captive l'esprit. Mais ce qui convertit, ce qui change, ce sont les douces insinuations d'un esprit humble, d'un

cœur touché. Ce qui convertit, ce qui change, c'est surtout la simplicité d'une âme qui se met comme un instrument entre les mains de Dieu, dont elle attend sans inquiétude, sans impatience, toute sa force, toute son énergie.

Vous l'éprouverez vous-mêmes, Messieurs, dans l'éducation de vos enfants; vous l'éprouverez dans la conduite de vos familles, dans la pratique du monde même, dans l'exercice de vos emplois, au milieu des cercles les plus libertins; vous l'éprouverez, combien la simplicité l'emporte sur la science. J'ajoute qu'elle l'emporte sur le courage des plus fameux héros. Etudions encore un moment notre modèle, et finissons l'éloge de la simplicité.

TROISIÈME PARTIE.

Il n'appartient, mon Dieu, qu'à votre grâce de faire des héros. L'héroïsme mondain n'est qu'un fantôme, un masque de grandeur. Celui qui sait le mieux dissimuler les vrais sentiments de son âme, c'est dans le monde le plus grand héros. Mais ce qui n'est qu'un fantôme dans le monde se réalise dans le christianisme; par quelle vertu? Par la simplicité. Voyez-la dans François de Paule supérieure aux charmes du monde, aux persécutions du monde, à la mort. Je ne connais point de héros, ou c'est là l'être; c'est par là que dans le monde on prétend l'être.

Qu'il est flatteur, Messieurs, d'être estimé, chéri, adoré de tout un grand peuple, de se voir un sujet d'étonnement à l'univers. C'est le piège le plus dangereux aux grandes âmes, c'est l'écueil le plus fameux par les naufrages de l'héroïsme. En effet, c'est alors que ce prétendu héros s'élève à cette ambition démesurée qui ne trouve rien de beau que de faire retentir toutes les bouches de la gloire de ses succès; et tantôt il dégénère dans une humilité flatteuse, qui rejette avec éclat les dignités et les honneurs, afin de s'en montrer plus digne; tantôt il s'enfle d'une confiance présomptueuse qui court après les dangers, aime les obstacles, pour avoir la gloire de braver l'incertitude des succès; et tantôt il retombe dans une timidité pusillanime que la crainte des revers pousse doucement au port d'une retraite qu'on a soin de parer du beau don de mépris des grandeurs: faux héroïsme. Voulez-vous voir, Messieurs, le vrai magnanime; marquons-le aux traits de la simplicité.

Jusqu'à ce que la vocation de Dieu se déclare, elle retient l'humble François dans la solitude, et lui fait aimer l'obscurité. La vocation de Dieu se manifeste-t-elle? La même simplicité l'en fait sortir, et lui fait même aimer l'embarras des affaires; si l'occasion des grandes actions se présente, il la saisit sans faste ainsi que sans timidité, aussi tranquille dans le tumulte des intrigues, qu'il l'avait été dans son désert. Faut-il traverser les provinces, courir de ville en ville? Son bâton à la main pour tout équipage, il est en route. Si la mer se trouve sur son passage,

il la passera tranquillement sur son manteau. Un peuple nombreux le suit pour lui faire cortège; c'est une occasion de l'instruire, il en profite. On sort en foule des villes et des bourgades pour venir à sa rencontre; il il n'est non plus empressé pour fuir que pour recevoir des honneurs qu'il n'a point recherchés. On l'appellera dans les cours; il y va sans attrait et sans répugnance; il y paraît et sans fierté et sans bassesse. A la cour ainsi que dans les villages; dans les villes ainsi que dans son désert, partout le même; il accepte l'appartement que le monarque lui fait donner. Un palais, une cellule, un creux d'arbre ou de roche, tout lui est égal. Il reçoit sans complaisance les assiduités des courtisans, comme il a souffert sans impatience les importunités du peuple; toujours prêt à se prêter également aux uns et aux autres sans jamais s'y livrer.

Caractère bien singulier, mais dans sa singularité bien héroïque, et d'un héroïsme bien épuré sans doute, puisqu'il se soutint à l'épreuve de la plus brillante et de la plus politique des cours.

Par quel esprit, en effet, Messieurs, un grand monarque prend-il à tâche de le tenter, et semble-t-il mettre sa gloire à le faire succomber par toutes sortes d'adresses? Il tente sa pauvreté par ses largesses; il ouvre ses trésors devant lui, sans que le saint y daigne abaisser, je ne dis pas la main, mais les yeux. Il tente son austère frugalité par la somptuosité de sa table royale, sans qu'il puisse réveiller dans ce véritable Israélite le goût des viandes égyptiennes. Il l'épie lui-même, il le fait épier par les plus affidés de ses favoris, sans qu'on puisse jamais le surprendre, dès qu'il est seul, que les genoux en terre, les mains et les yeux levés au ciel.

Une vertu éprouvée si opiniâtrement avait bien droit sans doute de se faire écouter. Elle était trop ferme pour déguiser la vérité; mais elle était aussi trop reconnue pour ne la pas faire respecter.

Non, quand Balac me donnerait tout l'or et tout l'argent de ses trésors, je ne dirai que ce que le Seigneur me voudra mettre à la bouche. Ce fut le mot de François, dès qu'il parut à la cour.

Ne soupçonnez pas cependant ce magnanime prétendu qui, aimant tout ce qui est grand, ne connaît rien qui le soit davantage que de dominer ceux qui sont au-dessus des autres hommes. Non, c'est Nathan qui, sans oublier qu'il parle à son prince, lui reproche avec fermeté ses crimes. C'est Samuel qui devant un grand roi n'en soutient qu'avec plus de dignité la qualité d'envoyé du Roi des rois. C'est Isaïe qui, appelé comme intercesseur, se souvient qu'il est envoyé comme juge, et n'annonce que mort à celui qui n'attend de lui que guérison.

Louis cependant, le fier Louis courbe la tête et se soumet. Grands du monde, nous ne vous devons que la vérité; n'attendez de nous rien autre chose. Nous demanderez-vous des ménagements pour votre rang,

pour votre caractère, quand vous aurez vu l'humble serviteur de Dieu faire au monarque un détail exact et circonstancié de ses crimes, lui en imposer la pénitence pour le disposer à en recevoir le pardon, et toucher tellement son cœur, que ce prince ne le quitte qu'après avoir expié ses fautes par de sanglantes mortifications.

Un tel cœur, Messieurs, était-il au-dessus de tout ce que le monde a de plus charmant et de plus beau? Il n'était pas moins au-dessus de ses terreurs et de sa rage.

Je n'en trouve dans toute sa vie qu'un seul exemple; tant était reconnue et révérée sa vertu! Mais une fois sa liberté, ennemie irréconciliable du crime, offensa son prince naturel, le roi de Naples.

L'ordre est donné, les ministres sont envoyés pour se saisir de la personne du saint. Il est le même partout. Il ne les évite ni ne les recherche; il ne va ni se cacher par timidité ni les affronter avec hauteur. Cependant toute la ville est en alarme. Les soldats déjà dans le monastère de François lui présentent des chaînes; et François tranquillement en prière attend, sans se troubler, que la volonté de Dieu se déclare par l'événement. Qu'il était bien caché sous les ailes de cette aimable Providence en qui il se confie! on passe trois fois devant lui sans le reconnaître, sans même le distraire de sa prière. Sa prière achevée, enfin lui-même il faut qu'il se décele, et personne n'ose porter sur lui la main; tous tombent à ses pieds; il les rassure; chargés de dons, d'instructions, il les renvoie à leur monarque; et leur monarque, avant leur retour, est étonné de se sentir subitement changé en protecteur de celui dont il venait de projeter et de jurer la perte.

Où pouvait donc enfin se démentir cet héroïsme? A la mort? Ah! Messieurs, cet objet recueille à présent toutes mes pensées; mais je ne veux le faire servir qu'à votre instruction.

Non, je n'opposerai point les désirs impatients de ce cœur brûlant de charité, et soupirant sans cesse après le moment de sa délivrance, aux frayeurs qui abattent les cœurs les plus fermes aux approches, à la seule idée, au seul nom de la mort.

Ce renoncement total, ce simple abandon d'une âme livrée entre les mains de son Dieu, et qui, pendant plus de quatre-vingts années, souffrit la prolongation de son exil, je ne l'opposerai point aux fougueuses saillies de ces héros prétendus, qui cherchent au prix de la mort à contenter leurs passions tumultueuses.

Cette douce tranquillité, cette profonde paix dans lesquelles le juste s'endort, je ne les relèverai pas par le contraste de cette fermeté mal nommée qu'affectent ceux qui veulent qu'on leur croie l'âme plus forte et plus élevée qu'aux autres hommes.

Venez, qui que vous soyez, dans des traits plus proportionnés à votre instruction, admirer et envier le triomphe de la simplicité.

Usé d'austérités, affaibli par les travaux, plus encore que par le poids de quatre-vingt-onze années, François sent approcher le moment de sa mort. Il l'avait attendu tranquillement, il la voit venir sans trouble. Sa conscience toujours droite n'a point de remords pour l'alarmer, le monde toujours méprisé n'a point de charmes pour lui causer aucun regret; l'enfer mille fois vaincu n'a point de fantômes pour l'effrayer. Maître absolu de ses forces, il les recueille, pour aller chercher lui-même au sanctuaire le viatique céleste. Alors cette grande âme semble s'oublier elle-même pour ne penser qu'aux enfants que le ciel lui a donnés. Il les exhorte, un fer ardent entre les mains : preuve de l'autorité que Dieu lui confie ; un fer ardent entre les mains : quel argument contre les incrédules, quel motif pour les timides, que scandalisait l'austérité de sa règle ! Enfin, tout brûlant de charité, de cette charité simple qui ne sait jamais penser à soi, il expire en demandant miséricorde pour les pécheurs, à la même heure, au même jour qu'un Dieu mourut pour nous : dans le même esprit encore, François, en expiation des crimes du monde, offre et consomme son sacrifice. Sous des traits si simples et si beaux dans leur simplicité qui n'aimerait à se représenter la mort ?

Ecoutez donc enfin, prudents du siècle ! le voilà cet homme dont vous avez regardé la simplicité comme folie. Reconnaissez la vôtre ! que vous serviront alors, au moment de la mort, tous ces grands projets de fortune ; tous ces ressorts de politique, tous ces brillants succès, ces agrandissements immenses de vos familles, dignités, richesses, titres d'honneur, tout cela que vous servira-t-il ? Où sera le fruit de ces sages maximes que vous aurez suivies, de quel secours vous seront ces belles alliances, ces liaisons aimables, ces amitiés illustres que vous aurez su vous procurer ? Vous connaîtrez enfin quelle prudence c'est de s'être abandonné tout entier à la Providence qui nous gouverne, pour toute règle de conduite de n'avoir eu que l'Evangile et l'inspiration secrète de la grâce de Dieu.

Ecoutez, savants du monde ! Le voilà, cet homme dont vous avez regardé la simplicité comme folie. Reconnaissez la vôtre. Que vous serviront alors toutes ces vastes connaissances ? Cette éclatante renommée que vous servira-t-elle ? Les approches de la mort confondent déjà cet esprit, l'admiration de l'univers. Que devient sous les ombres de la mort ce brillant qui faisait les délices des cercles, l'amusement des compagnies ? Déjà dans cette mémoire, qui semblait avoir renfermé tous les siècles, il ne reste plus de traces que celle de vos crimes. Vous connaîtrez enfin quelle science c'est de s'être pénétré de son néant, du néant des créatures, de la grandeur du Créateur.

Ecoutez, héros du siècle ! Le voilà cet homme, dont vous avez regardé la simplicité comme folie. Reconnaissez la vôtre. Que devient à présent tout votre courage ; cette

force d'esprit dont vous vous étiez armés contre les menaces de la religion ; cette fermeté de cœur que votre orgueil affectait contre les obstacles qui s'opposaient à vos projets d'iniquité, tout cela où est-il ? Victimes craintives et tremblantes de l'inexorable mort, reconnaissez enfin que le véritable héroïsme était de vous élever au-dessus du monde et de ses charmes, de vous endurcir contre le monde et ses fureurs ; et, par une méditation tranquille de la mort, vous prémunir contre ses surprises.

Ecoutez enfin, qui que vous soyez, mes frères, le voilà cet homme, dont toute la vie ne vous a paru que témérité, que bassesse. Quelle gloire à présent le couronne ! De son tombeau, de tout ce qui a été à son usage, il sort une vertu secrète à laquelle ni maladies, ni démons, ni la mort même ne peuvent résister. Le temps qui consume, pour ainsi dire, la gloire des plus illustres héros, ne fait que donner un nouvel éclat à celle de François de Paule, par la multiplication continuelle de ses prodiges. Les villes, les provinces, les empires s'empressent à l'envi de se mettre sous sa protection.

Vous nous y recevrez, grand saint ! nous sommes les enfants d'un peuple que vous préférâtes autrefois à votre propre patrie ; et notre zèle pour votre gloire n'est pas moindre que le fut celui de nos pères. Obtenez-nous ce que nous venons d'admirer en vous, un esprit, un cœur simples. C'est dans ce siècle un prodige plus grand que jamais ; votre exemple soutenu de votre intercession l'opérera par la grâce de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VIII

SAINTE MONIQUE.

Erudi filium tuum et refrigerabit te, et dabit delicias animæ tuæ. (Prov., XXIX.)

Élevez avec soin votre fils, et dans la suite il comblera votre âme de consolation et de joie.

Vous me prévenez sans doute, Messieurs, dans l'application de cet oracle à la mère d'Augustin. Quelle mère, en effet, en justifie mieux la vérité ? S'il fut peu de mères aussi heureuses, aussi glorieuses qu'elle, en fut-il à qui cette gloire et ce bonheur coûtassent aussi cher ?

Saint Paul ordonnait à son disciple Timothée d'honorer singulièrement les veuves chrétiennes. Ils sont bien justes les honneurs que nous rendons aujourd'hui à celle-ci. Que dis-je ? Sont-ce des hommages ordinaires que nous lui devons, n'est-ce qu'à des titres généraux que lui sont dus nos respects et nos éloges ? N'avons-nous donc à louer en elle que des traits communs de vertu ? vous ne le pensez pas, Messieurs.

La mère d'Augustin ! L'idée que ce seul mot réveille d'abord en vous, surpasse tout ce que nous pourrions en dire. Ce seul mot saisit aussitôt l'esprit, et intéresse encore plus le cœur. Aussi, je vous l'avoue, je n'oserais entreprendre aujourd'hui son éloge, si ce n'était dans saint Augustin lui-même

que je dois trouver de quoi en former et en remplir le plan. Il n'appartient qu'à un Augustin de louer une Monique. Un tel fils peut seul faire l'éloge d'une telle mère.

N'attendez donc, Messieurs, rien de moi-même dans tout ce discours. Augustin, le grand, le tendre Augustin n'était pas un fils à laisser rien ignorer à la postérité, des vertus de sa mère : qui oserait entreprendre de rien ajouter à ses pensées ? Monique elle-même fournit une matière d'éloge supérieure à tout autre talent qu'à ceux de son fils.

Je ne ferai donc que recueillir dans tous les ouvrages de cet admirable docteur, tous les traits épars et semés çà et là sur les actions et les vertus de sa sainte mère. Partout il semble chercher, et saisit avec complaisance toutes les occasions d'en parler. Et... ne prévenons rien.... Vous verrez dans la suite en quels termes il en parle.... Tâchons de rendre d'abord en deux mots l'idée complète qu'il en donne. Ses épreuves, ses consolations partagent naturellement toute sa vie. Fut-il jamais un cœur plus sensiblement éprouvé que le sien ? Vous en jugerez par la première partie de ce discours. Mais aussi, qu'il fut abondamment consolé ! Vous le verrez dans la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Commençons par les propres paroles d'Augustin commençant lui-même l'éloge de sa sainte mère. Vous me dispenserez, Messieurs, de citer désormais le saint docteur, puisque je fais d'abord profession de ne rien dire de moi-même, d'extraire tout de lui.

Je n'omettrai rien, dit-il, je ne dissimulerai rien de tout ce que mon cœur m'inspire et me dicte sur votre digne servante, ô mon Dieu ! elle m'a doublement enfanté et pour cette vie présente et pour la vie future. Double enfantement, dont je ne sais lequel fut le plus douloureux. Je lui dois bien plus que la lumière du jour, puisque je lui suis redevable de la pure et sainte lumière qui éclaire mon âme. Puis je donc assez lui reconnaître, puis-je trop faire éclater ma reconnaissance ? Mais, c'est à vous, ô mon Dieu ! que j'en adresse le premier hommage. Ce ne sont pas ses propres mérites, ce sont vos dons que je prétends faire admirer en elle. Elle ne s'était point formée, elle ne s'était point élevée elle-même : ses parents ne savaient pas, ils ne s'en doutaient même pas, de quel admirable trésor ils venaient d'enrichir l'Eglise. Une miséricorde toute spéciale avait d'abord pris soin d'orner son âme du germe de toutes les vertus, et lui avait ménagé la plus sainte éducation pour les y faire éclore.

Ah ! Messieurs, je me laisse emporter par la douce satisfaction que je ressens à vous rendre les pieux sentiments du beau cœur d'Augustin, cœur toujours le plus tendre, mais surtout pour son Dieu, à qui seul il rapporte tout, en qui seul tout son amour se concentre. C'est aux épreuves, aux combats le Monique que je dois vous intéresser d'a-

bord pour vous intéresser plus vivement ensuite à ses triomphes et à sa joie. Quelles épreuves ! Qu'elles furent sensibles à une femme la plus chrétienne ! un époux idolâtre, un fils impie et libertin. Écoutons maintenant Augustin lui-même, et pour mieux sentir toute la force de ce contraste, réunissons d'abord sous un seul point de vue, tous les traits des vertus dont l'ensemble forme le portrait de Monique.

Elle avait eu l'avantage de naître dans le sein d'une famille vraiment chrétienne, aussi distinguée par son attachement à la foi catholique, que recommandable dans l'Eglise par la pureté de ses mœurs et la sagesse de sa conduite. Dans cette maison fidèle, quelle éducation pouvait-elle recevoir qu'une éducation la plus conforme aux maximes de la religion, la plus propre à former dans un cœur toutes les vertus de l'Évangile ? C'était l'unique attention d'une mère digne, en effet, d'avoir une Monique pour fille. Dans cette occupation aussi délicate qu'importante, elle se faisait seconder, et ne pouvait mieux l'être, par une ancienne gouvernante, modèle admirable de tous ceux qui sont préposés à l'éducation de l'enfance, aussi ferme à réprimer par une sainte sévérité des passions naissantes, qu'adroite et souple pour s'accommoder par une sage condescendance aux faiblesses du premier âge.

Cependant, malgré toutes les précautions et tous les soins de l'éducation la mieux entendue.... Messieurs, ne dissimulons pas ce que, malgré son tendre respect, Augustin n'a pas cru devoir dissimuler ; mais aussi ne le rapportons que dans la même intention qu'Augustin. Combien peu de fonds faut-il donc faire sur les inclinations naturelles de la plus vertueuse enfance, sur toutes les attentions des parents les plus sages ! Si votre grâce, ô mon Dieu, ne vient au secours, dans quel affreux abîme de vices la moindre indiscretion ne précipite-t-elle pas tous les jours ?

Ce ne fut ni penchant naturel, ni goût réfléchi, ni séduction même de discours ou d'exemple, ce ne fut qu'une légèreté d'enfant, qu'une espèce de caprice et de jeu qui pensa perdre la jeune Monique. Déjà commençaient à s'oublier les austères maximes de tempérance et de frugalité dans lesquelles elle avait été élevée. Mon Dieu, vous l'arrêtales sur le bord du précipice. Arrêtons-nous nous-mêmes, Messieurs. Quelle injustice ne serait-ce pas de nous étendre davantage sur un défaut dont elle ne peut supporter le premier reproche, sitôt effacé par tant de larmes et couvert par tant de vertus.

En effet, ce léger défaut n'empêche pas Augustin, ce docteur éclairé, de la comblar, dans son enfance et sa jeunesse, des plus grands éloges. Soumise à ses parents, plus par devoir que par crainte, plus par christianisme que par caractère, plus par l'impression de la grâce que par celle de la nature, elle était pareillement soumise à Dieu, non pas par préjugé, mais par attrait, moins

par l'effet d'une éducation sainte, que par une espèce d'inspiration divine dont elle avait été prévenue presque en naissant, et qui ne la quitta jamais qu'à la mort.

Que notre siècle écoute avec quelle complaisance Augustin rappelle les honneurs qu'elle rendait, le respect qu'elle portait à tous les ministres de l'Eglise; elle se faisait non-seulement un devoir, mais une gloire d'être vraiment la servante de tous ceux qui vous servent, ô mon Dieu!

Que notre siècle écoute surtout quelle était sa docilité, sa soumission pour les évêques; elle les regardait comme les anges de Dieu; une seule de leurs paroles suffisait pour fixer sa foi, lever tous ses doutes, et régler ses dévotions. Ce qu'elle a toujours pratiqué en Afrique, Ambroise le condamne-t-il à Milan? Elle n'examine point sur quoi la défense est fondée, elle n'insiste pas sur l'usage des autres Eglises, elle retranche de ses jeûnes, elle change ses offrandes, elle règle autrement ses aumônes. Oh! qu'une piété aussi docile épargnerait souvent de divisions et de scandales à l'Eglise. C'est la réflexion de saint Augustin.

Mais que j'aimerais surtout à la représenter à notre siècle cette chrétienne fervente, telle que nous la représente son fils dans l'Eglise de Milan, lorsque l'erreur furieuse, armée du glaive des césars, menace les jours de l'intrépide Ambroise. A la tête du peuple consterné, animant tous les fidèles par son zèle et par l'exemple de son attachement à l'Eglise catholique, la première à tous les exercices des veilles et des prières publiques, elle semble ne vivre que pour mourir avec son saint pasteur.

Du moins écoutez, Messieurs, avec quelle adresse son ingénieuse charité savait, dès ses jeunes années, réconcilier les esprits divisés; adoucir les cœurs irrités; calmer les haines les plus invétérées. Aimée dès qu'elle était connue, la confiance qu'inspirait sa vertu, la rendait d'abord dépositaire de tous les secrets. Son amour pour la paix l'établissait aussitôt médiatrice; sa sagesse en même temps la faisait arbitre de tous les différends.

Que penserez-vous, Messieurs, d'une jeune personne en qui commençait, dès l'âge le plus tendre, à se développer le germe précieux de tant de vertus? Ne la croirez-vous pas destinée à orner le sanctuaire dans la compagnie des épouses de l'Agneau, bien plutôt qu'à courir au milieu du monde, les risques d'un engagement? Providence de mon Dieu, vous aviez d'autres vues que l'événement a bien justifiées. L'humble soumission de cette jeune vierge lui fait donner sa main à un époux idolâtre.... Idolâtre, c'est trop peu dire. Rappelez-vous, Messieurs, toutes les vertus que nous venons d'admirer dans Monique. Elles vous conduiront naturellement à vous former par le contraste le plus parfait, l'idée la plus juste du caractère de Patrice. Celui-ci aussi entêté des folies du paganisme, que celle-là était zélée pour la foi de l'Eglise; celui-ci

aussi fâcheux, aussi violent que celle-là était douce et bienfaisante; celui-ci aussi corrompu dans le cœur, aussi déréglé dans les mœurs, que celle-là était irréprochable et pure. Deux caractères si opposés étaient-ils faits pour être unis ensemble? Oui, pour l'instruction du monde. Monique avait appris dans saint Paul ses obligations. Apprenons de son exemple combien sont sages les leçons du grand Apôtre.

L'opposition de sentiments, de mœurs, de conduite et de créance, ne rompt, n'affaiblit même pas les nœuds vraiment sacrés, dont l'Auteur de la nature a voulu, dès les commencements, que les époux fussent unis. La loi de grâce ne les a rendus que plus indissolubles, en les rendant plus saints. Le devoir de la femme fidèle, selon saint Paul, n'est point de s'éloigner d'un époux infidèle, son devoir est de le sanctifier.

Monique aussi zélée que discrète, modeste autant que vertueuse, vraiment chrétienne, mais sans ostentation, sans respect humain, sans caprice, entreprend de convertir et de rendre chrétien son époux. Pour y réussir, elle ne veut que lui faire aimer le christianisme, et pour le lui faire aimer, tout son art est de se rendre elle-même de plus en plus aimable à ses yeux et chère à son cœur. Elle lui prêche la religion, non par des raisonnements, mais par des exemples. Pour les lui faire mieux goûter, elle supporte les désordres de son libertinage, sans oser même se plaindre; c'est l'outrage fait à Dieu qui la touche, et non celui qu'elle avait à souffrir elle-même. Jusqu'aux excès d'un caractère emporté, un sage et modeste silence les laisse évaporer, la raison reprend ensuite ses droits, et met toujours la victoire du côté où elle doit se trouver. Faire rougir son époux au dedans de lui-même, presque sans qu'il s'en aperçût, de ses lâches fureurs, de ses injustices, de ses criminels plaisirs, ce secret infailible de faire régner une constante paix dans sa famille, elle l'enseignait à ses amies avec une ingénieuse candeur. Elle n'en connaissait, en effet, disait-elle, elle n'en pratiquait point d'autres. Elle n'en opposa pareillement point d'autre à l'humeur difficile d'une belle-mère impérieuse, aigrie par mille faux rapports. Après tout, qu'eût-elle fait, que redoubler ses maux, selon la remarque d'Augustin; car que gagne-t-on autre chose, en voulant faire valoir avec éclat les droits prétendus d'une irréprochable innocence?

Au milieu de ces premières épreuves, elle devint mère. Ne semble-t-il pas que naturellement ce dût être là le terme heureux de toutes ses douleurs. Ah! si, en effet, elle avait pu prévoir quel devait être l'enfant qu'elle allait donner au monde, un cœur aussi chrétien que le sien eût-il cru pouvoir trop acheter un si rare bonheur? Mais qu'il s'en fallait que saint Augustin dût être sitôt la joie et la consolation de sa mère!

A peine cependant les premiers rayons de sa raison commençaient à paraître, que ce fils chéri semble lui donner les plus douces

et les plus flatteuses espérances. Monique mettait toute sa joie à lui apprendre les premiers principes de la religion ; Augustin les retenait avec cette facilité qui dès l'enfance annonce toujours les grands génies. Mais la tendresse n'aveugla point cette sage mère. Autant la beauté de l'esprit perceait à travers les ténèbres de l'enfance, autant la candeur naturelle à cet âge trahissait son caractère, et y découvrait les premiers germes des vices dont les excès devaient un jour lui coûter tant de larmes. Monique l'étudiait avec trop d'exactitude et de lumières, pour n'avoir pas saisi tout ce qu'il donnait à craindre et à espérer. Son premier malheur fut d'avoir un père qui, tout occupé des progrès de son fils dans les sciences, applaudissait aux premiers égarements de son cœur, comme à des présages heureux de l'avancement de son esprit. Son premier crime fut de mépriser les avis d'une mère par l'organe de laquelle vous commenciez à lui parler, ô mon Dieu !

Autorisé par les complaisances criminelles de son père, Augustin n'avait donc pour sa mère que ces égards de reconnaissance et de respect extérieur, dont un cœur droit, tel que fut toujours le sien jusque dans ses plus grands désordres, ne s'affranchit jamais. Il rougissait de ses inquiétudes, au lieu d'en être alarmé. Ses sages remontrances n'étaient plus pour lui que de vains discours d'une femme simple. Qu'il était éloigné d'en profiter ! il avait presque honte de les entendre.

Vous ne vous en aperçûtes que trop, tendre et vertueuse mère ! Quel parti lui restait-il à prendre ? Ecoutez ceci, mères chrétiennes ! Je sais qu'il n'en est que trop dans la désolante situation de Monique ; que son exemple vous instruisse. Une sollicitude trop marquée importune, fatigante et devient odieuse à la fin ; plus les leçons sont répétées, les remontrances inculquées, plus elles enracinent le mal ; les reproches l'aigrissent et en accélèrent les progrès : comme Monique, redoublez, oui, redoublez de tendresse, redoublez surtout vos prières, vos instances auprès de Dieu.

Rien n'était encore désespéré dans Augustin, jusqu'à ce que l'oisiveté vint fomentier et faire éclore ses passions naissantes. Quelques mois pendant lesquels il fut obligé d'interrompre ses études, firent tout le danger de la plaie de son cœur. Aussi, le premier soin de la sage Monique fut de hâter son départ pour Carthage, où il devait les reprendre. Elle était du moins aussi empressée que son époux pour l'avancement de leur fils dans les lettres, persuadée qu'en effet, bien loin de détourner de Dieu, elles sont une des voies les plus sûres pour parvenir à sa connaissance. Non, non, ce ne sont point les sciences qui corrompent les mœurs, c'est bien plutôt la dépravation des mœurs qui fait abuser des sciences.

Augustin ne l'éprouva que trop. Il ne manquait que ce dernier surcroît aux douleurs de Monique : quelle horreur la saisit

en voyant les affreux égarements où le dérèglement de ses mœurs venait d'entraîner son esprit ! Jusque-là les semences de religion qu'elle avait jetées et profondément enracinées en son cœur pendant sa première enfance, n'avaient encore pu être arrachées par les vents impétueux des plus violentes passions. L'adorable nom de Jésus était entré si avant dans son âme par les soins et les efforts redoublés de sa mère, que tous ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, tout idole qu'il en était, ne le pouvaient satisfaire, parce qu'il n'y trouvait pas ce beau, cet ineffable nom. Hélas ! il ne dura pas longtemps ce goût si saint. Bientôt l'ivresse de ses sens lui fit prendre les idées fantastiques de Manès pour la vérité qu'il cherchait ; car son esprit la cherchait toujours. Mais comment eût-il pu la trouver, aveuglé comme il était par le nuage épais des passions ? Un dédain fastidieux avait déjà pris la place du respect que Monique lui avait inspiré de si bonne heure pour les divines Ecritures. Ah ! ce livre merveilleux autant inaccessible à l'orgueil des faux sages, qu'il est au-dessus de la portée des enfants, aussi élevé en effet, qu'il est bas en apparence, plein de mystères sublimes, mais voilés et cachés, pouvait-il être du goût d'une âme toute charnelle ? Les extravagances pitoyables de l'astrologie judiciaire, en justifiant ses passions, flattaient sa présomptueuse curiosité. Un génie, tel que celui d'Augustin, donner dans de si folles erreurs !... O vertueuse Monique, que faisiez-vous cependant ?

Elle ne se contente plus de pleurer, elle est saisie d'horreur. Quel combat dans son cœur ! le christianisme d'une part, l'amour maternel de l'autre.... Il faut être mère, mère aussi chrétienne que Monique, pour bien juger des douleurs de ce cruel déchirement. Le christianisme l'emporte. Il étouffe ; que dis-je ? Non, il ne fait que rectifier et diriger les sentiments de la nature. Ce fils si cher, le plus chéri des fils, n'est plus aux yeux de sa foi qu'un monstre qui fait horreur, d'autant plus que bientôt, peu content d'être lui-même un impie libertin, il veut être, il devient, en effet, l'apôtre du libertinage et de l'impiété, le fléau de la foi, la terreur de l'Eglise. Elle rompt avec lui tout commerce, et ne peut plus se résoudre à habiter avec lui. Rassurez-vous, consolez-vous, femme vraiment forte ; d'autant plus forte que vous êtes plus tendre. Augustin mérite plus que jamais toute votre compassion. C'est à ce sentiment que doivent à présent se réduire et tout l'amour que vous avez pour lui et toute l'horreur qu'il vous inspire. Le Seigneur a sur lui des desseins de miséricorde dont vous devez être la coopératrice. Il le veut, il vous l'ordonne. Retournez à lui. Quels que soient les pécheurs, ce n'est pas en les fuyant qu'on les convertit.

Ah ! Messieurs, c'est Augustin lui-même qu'il faut entendre décrire les sollicitudes et les douleurs de sa mère. En les décrivant, de combien de larmes de reconnais-

sance et de regrets ne paie-t-il pas les larmes de zèle, d'amour et de tristesse qu'il lui avait coûté!

Les autres mères ne pleurent point aussi amèrement leurs enfants les plus chéris, qu'elles voient porter au tombeau. Tous les lieux où elle allait prier (et où n'allait-elle pas faire des vœux?) temples, oratoires, tombeaux des saints martyrs, tout était baigné de ses larmes. Elle intéressait tous les saints à l'accomplissement de l'unique désir de son cœur. Tout ce qu'elle savait de grands évêques, recommandables par leur sainteté et leur doctrine, elle allait se jeter à leurs pieds, les suppliant de voir son fils, d'entrer en conférence avec lui et de le détromper. Ceux-ci la consolait toujours, et la flattaient des plus douces espérances; son ardeur n'en devenait que plus vive. Elle ne cessait donc de pleurer, de prier, cette veuve admirable, telle que vous les aimez, ô mon Dieu, chaste, sobre, tempérante, pleine de foi, tandis que moi, ajoute Augustin, toujours enseveli dans cet abîme de boue et dans ces ténèbres d'erreur, je faisais à la vérité de temps en temps quelques efforts pour en sortir; mais efforts trop faibles qui ne servaient qu'à m'y enfoncer davantage.

Plus il s'y enfonce, plus Monique redouble ses efforts pour l'en retirer enfin. Son amour enflamme son zèle, et son zèle soutient son courage. Elle ne veut plus quitter ce malheureux fils. Elle était allée le trouver à Carthage, elle veut le suivre à Rome. Non, non; ce n'est pas sa réputation qui l'attire, c'est la crainte et l'inquiétude qui l'attachent à ses pas. La douleur remplit tellement son cœur, qu'elle ne peut y laisser de place au sentiment de joie que tant de talents eussent pu causer à toute autre mère.

Oh! Messieurs, quel cruel surcroît à ses inquiétudes et à ses douleurs, quand elle s'aperçut qu'il venait de tromper sa vigilance et d'échapper à sa tendresse ce fils... Comment le nommerai-je? Hélas! ne lui reprochons pas une ingratitude qu'il se reprocha si vivement ensuite à lui-même. J'osai donc, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, j'osai mentir à ma mère, et à quelle mère? De quels gémissements, de quels soupirs fit-elle retentir les rives de la mer qui venait de lui enlever l'objet de ses tendres inquiétudes! Elles ne se calmèrent qu'au pied des saints autels, où elle courut aussitôt soulager sa douleur par l'instance redoublée de ses vœux.

Qu'aurait-ce donc été, Messieurs, si elle l'avait su, tel qu'il fut peu de temps après, en arrivant à Rome, à deux doigts de la mort, et, comme il dit lui-même, de la mort éternelle? L'âge, ajoute-t-il, ne faisait qu'augmenter de jour en jour les dérèglements de son esprit et de son cœur. Le baptême, ce remède salutaire, qu'il avait sollicité avec tant d'empressement dans son enfance, bien loin de le désirer alors, il le méprise, il le raille. Oh! s'il fût arrivé, ce malheur que je méritais si justement (je ne puis m'empêcher, Messieurs, de vous le faire entendre

lui-même), oh! que serait devenue ma mère? Car il n'est pas possible d'exprimer combien les douleurs que lui faisait ressentir le désir de me procurer une naissance spirituelle, passaient celles qu'elle avait ressenties en me mettant au monde. Non, jamais elle n'en fut revenue, si son cœur eût été blessé d'un trait si meurtrier. Mais aussi, mon Dieu, que seraient devenues tant de prières et tant de larmes? que seraient devenues tant de promesses et d'assurances que vous lui aviez données, et par ces songes mystérieux que vous lui aviez envoyés, et par les réponses de vos saints ministres?

Monique, en effet, conservait tout cela dans son cœur et le représentait sans cesse à Dieu dans ses prières, comme autant de titres qu'elle avait sur sa miséricorde. Elle frémit, mais elle ne se découragea pas en apprenant le danger où avait été son fils. Au contraire, ce fut un nouveau rayon d'espérance que ce nouveau trait de miséricorde fit luire dans son cœur. Elle se hâte donc d'aller le rejoindre, ce cher fils, plus cher que jamais depuis ce terrible danger; elle vole à Milan où ses idées, toujours persévérantes de gloire et de fortune, venaient de le conduire. C'est là qu'enfin vos promesses, ô mon Dieu, devaient s'accomplir, et votre miséricorde se signaler par un des plus beaux prodiges de votre grâce en faveur du fils et de la mère.

Messieurs, je n'ai que trop longtemps attristé vos cœurs par le détail des douloureuses épreuves de Monique. Il est bien temps de vous consoler et de vous réjouir par le récit de la joie et de la gloire dont elle fut récompensée. Vous l'avez vue le plus sensiblement éprouvée; voyez-la maintenant le plus abondamment consolée: sujet du second point

SECONDE PARTIE

Que vous êtes admirable, ô mon Dieu, dans vos miséricordes sur ceux qui vous craignent et vous aiment! Vous paraissez les abandonner, mépriser leurs larmes et rejeter leurs prières, mais ce n'est que pour un temps; si vous frappez, vous guérissez; vous conduisez jusqu'aux portes de la mort, mais vous en rappelez. Disons plutôt que vous éprouvez et que, n'éprouvant que pour consoler, l'abondance de vos consolations compense toujours exactement la rigueur de vos épreuves. Monique en fit l'expérience aussi sensiblement du moins que David. Elle peut donc bien dire, et combien de fois, en effet, ne le dit-elle pas dans les transports de sa reconnaissance, qu'à proportion de la multitude et de la vivacité des douleurs dont avait été blessé son cœur: *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo* (Psal. XCIII), les divines consolations inondèrent ensuite son âme et la remplirent de la plus douce et de la plus pure allégresse: *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam*. (Ibid.) Elle avait été une épouse affligée, une mère désolée. Sous ces deux rapports et d'épouse et de mère, quelle miséricorde le

Seigneur n'exerça-t-il pas en sa faveur?

Vous vous souvenez, Messieurs, du portrait que nous vous avons fait de Patrice. De quel païen aurait-on moins dû espérer la conversion si les opérations de la grâce dépendaient des dispositions de nos cœurs? De quel païen cependant la conversion fut-elle plus entière? Le don de la foi fut en lui le don de toutes les vertus. Vertueuse Monique, ô que tant de larmes que vous avaient fait verser et ses infidélités, et ses emportements, vous devinrent chères alors, quand vous en reçûtes pour prix les complaisances, les égards et les attentions d'une tendresse chrétienne! Que son cœur alors fut vraiment digne de vous quand il parut à Jésus-Christ digne d'être son temple! Mais, Messieurs, ce n'était point encore pour Monique le temps des vraies et des pures consolations. Son époux commence à peine à faire son bonheur que le ciel rigoureux le lui redemande et le lui enlève, en effet, à la fleur de son âge. Trop heureuse cependant de pouvoir se flatter que c'est vraiment entre vos mains qu'elle le remet, ô mon Dieu, elle goûte du moins, dans ses derniers entretiens, cette consolation si douce pour la foi, mais si dure et si triste pour la nature, de sentir combien il mérite enfin tous ses regrets.

C'était d'Augustin que dépendait proprement toute la joie de Monique, surtout depuis que la mort de son époux venait de concentrer, pour ainsi dire, tous ses sentiments dans ce gage précieux de leur tendresse; mais Augustin n'avait que dix-sept ans encore.

Assez, et trop au long peut-être, nous avons vu tous les maux qu'il lui fit. Hâtons, hâtons-nous de voir combien il l'en dédommagea, et applaudissons plus à loisir à son bonheur et à sa gloire.

Nous avons dit qu'elle était venue le joindre à Milan. Le Seigneur venait de l'assurer dans une vision qu'enfin ses prières étaient exaucées, et qu'elle en recevrait bientôt le prix. Contente de cette promesse d'un Dieu qu'elle savait être magnifique dans les effets de sa miséricorde, elle avait méprisé tous les dangers de la mer. Sa confiance inébranlable avait répandu dans son âme une sérénité que ne peut troubler aucune tempeête. Elle rassurait les matelots effrayés, leur promettait qu'ils arriveraient sûrement au port, assurée qu'elle était elle-même que rien ne peut jamais déranger, ô mon Dieu, l'exécution de vos desseins.

Augustin dit cependant qu'il n'avait jamais été dans un état si dangereux, pire que manichéen, désespérant de trouver la vérité, ne sachant plus que croire, doutant de tout. Tel elle s'attendait à le trouver, dans une espèce de crise qui devait faire en lui une heureuse révolution. Elle l'espérait fermement, elle l'attendait tranquillement; l'espérance avait déjà banni de son cœur la tristesse et la préparait à la plus douce joie. Prière de cette espérance, ainsi que la fidèle veuve de Naïm, elle ne cessait de présenter

à Jésus-Christ, dans le fond de son cœur, ce mort si cher, afin de hâter, s'il était possible, l'heureux moment où il devait entendre cette voix toute-puissante : *Levez-vous, je vous l'ordonne.* (Marc., V.).

Ce moment effectivement approchait. Les discours d'Ambroise avaient fait leur impression sur Augustin; ses entretiens la perfectionnaient peu à peu, tandis que les prières et les larmes de Monique leur obtenaient l'efficacité. Oh! que le saint évêque avait raison de féliciter sans cesse Augustin d'avoir une telle mère! Et pourqu'il ce qu'Augustin crut toute sa vie, ce qu'il a répété tant de fois avec la plus tendre effusion de son cœur, pourquoi craindrions-nous de le dire, que ce fut cette digne mère qui, par ses soupirs et ses larmes, attira sur son fils ce coup éclatant de foudre qui l'abattit enfin et l'atterra, tandis qu'il ne faisait que chanceler encore?

Que faisiez-vous, en effet, ô mère vraiment admirable! pendant que la grâce livrait à Augustin ces violents combats qu'il décrit si vivement lui-même? Oh! que j'aime, Messieurs, à me représenter en même temps et dans la même maison, Monique, d'une part, au pied de son oratoire, fondant en larmes, et Augustin, de l'autre, dans le jardin, ne pouvant plus soutenir la violence de la guerre intestine qui s'allume de plus en plus au dedans de lui-même, tombant enfin sous un fiquier, en proie à ses remors et confus des résistances de son cœur aux lumières de sa raison, déchiré par une foule de désirs opposés qu'il ne peut ni concilier, ni fixer, ni calmer! Continuez, Monique, soutenez, ou plutôt redoublez vos efforts. A mesure que vos mains innocentes s'élèvent vers le ciel, ce fier Amalécite plie, s'affaiblit et rend les armes. Votre persévérance achèvera sa défaite et votre triomphe. L'un et l'autre est complet. Lui-même, il se hâte d'aller vous l'annoncer. A l'aise, cet autre lui-même, changé en même temps et aussi parfaitement que lui, est le témoin, il vient vous être garant de votre victoire, il en fait lui-même partie. Quelles conquêtes à cet instant vous fîtes à l'Eglise! Si vous aviez pu dès lors le savoir, quel surcroît d'allégresse pour votre cœur!

Mais, Messieurs, en était-il besoin de ce surcroît? Augustin dit qu'il n'est pas possible de peindre quelle fut la joie de sa mère. Qui osera donc entreprendre de la décrire quand Augustin avoue ne le pouvoir faire? Concevez-la si vous le pouvez, Messieurs.

Nous ne pouvons, dit saint Augustin, lire, sans être attendri jusqu'aux larmes, la fameuse parabole de l'enfant prodigue. Auriez-vous, Messieurs, entendu avec un œil sec et un cœur insensible cette histoire, tout abrégée qu'elle est, du retour d'un fils mille fois plus précieux, mille fois plus cher à une mère, mille fois plus tendre que ne le fut ce père dont parle l'Evangile? Cette fête qui se fit dans la maison de ce père, ne vous la représentez-vous pas comme une figure trop faible de celle qui se fit dans celle de Moni-

que? Les transports de ce père peignent-ils assez ceux dont je voudrais vous donner quelque idée? Ah! Mon fils était mort, le voilà ressuscité; il était perdu, le voilà retrouvé. Combien de fois Monique, embrassant Augustin, baigné de ses larmes et le baignant des siennes, fit-elle éclater sa joie par de semblables transports? Cette veuve, affligée de la perte de la dragme qui faisait tout son trésor, par ses soins inquiets, ses tristes sollicitudes, les mouvements empressés qu'elle se donne pour la retrouver, ne vous retrace point assez vivement tout ce que vous avez vu des inquiétudes, des tristesses, des empressements de la tendre Monique. La joie de celle-là ne vous peindrait donc point encore assez la joie de celle-ci.

Oh! mes frères, permettez-moi de le dire, c'est nous-mêmes que Monique a présent invité à applaudir à son triomphe. Toute la cour céleste y a applaudi, toute l'Eglise en fait éclater sa joie; refuserons-nous d'y prendre part? Plus le salut d'un pécheur était désespéré, plus sa conversion réjouit et console (toutes ces idées sont encore de saint Augustin). La grandeur du péril dont on échappe fait en effet toujours celle de la joie qui lui succède. Or quel pécheur fut plus désespéré qu'Augustin? La réputation, les talents de celui qui se convertit redoublent avec justice la joie que sa conversion cause. Celle du grand Apôtre fut aussi légitime qu'éclatante, lorsque, pour la signaler, en mémoire de la victoire qu'il venait de faire remporter à Jésus-Christ sur le proconsul Paul, il changea son nom de Saul contre le sien. Or quels talents égalèrent jamais ceux d'Augustin? quelle réputation, dès ce temps même, surpassait la sienne? Enfin, c'est l'intégrité d'une conversion, s'il est permis d'ainsi parler, qui règle surtout la joie qu'elle inspire. Or quelle conversion enfin fut aussi parfaite que celle d'Augustin? Ce que la grâce venait d'opérer en lui, dit-il lui-même, Monique n'eût osé l'espérer; et qu'il s'en fallait qu'elle en demandât tant par tous ses gémissements et toutes ses larmes!

Suivons-les donc à présent l'un et l'autre. Oh! que la gloire de cette heureuse mère me semble à présent supérieure à sa joie et à son bonheur même! Oui, suivons-les, Messieurs, dans cette retraite champêtre, qui reçoit Augustin enfin tout à fait détrompé du monde, de ses erreurs et de ses charmes, solidement établi, comme lui-même il s'exprime, dans cette règle de foi où l'Esprit-Saint avait promis à Monique qu'elle le verrait un jour. Quelques amis choisis l'y accompagnent, Alype, le frère de son cœur (c'est l'expression d'Augustin), le cher Alype à leur tête. Mais sa mère surtout, à qui sa tendresse ne permettait plus de le quitter, faisait, dit-il, le premier personnage dans cette pieuse et savante compagnie. N'ayant de femme que le vêtement, animée d'une foi toute mâle, aussi chrétienne par la ferveur de sa piété envers Dieu que mère par la tendresse de son attachement, jouissant au dedans d'elle-même d'une noble tranquillité

digne de la maturité de son âge, quel glorieux ministère exerçait-elle alors auprès de ce cher fils? C'est lui qui nous l'apprend. Elle lui enseignait ce qu'il dit qu'il ignorait encore: eh quoi! l'art de vous aimer, ô mon Dieu! Oh! quel disciple qu'Augustin! Concevez-vous, Messieurs, quelle est la gloire de celle qui instruisit à aimer Dieu? le plus élevé, le plus généreux et le plus tendre de tous les cœurs?

Suivons-les encore, Messieurs, (sans doute vous avez autant de plaisir que moi à les suivre partout). Oui, suivons-les dans l'église de Milan, aux pieds du grand Ambroise, sur les bords de la piscine sainte, où Monique enfin conduit et présente Augustin. Le beau jour, le vrai jour de triomphe, pour une telle mère! N'est-ce pas ici vraiment qu'Ambroise a bien droit de féliciter Monique d'avoir Augustin pour fils, autant qu'Augustin d'avoir Monique pour mère? Aucun de nous n'ignore le beau transport, le transport extatique dans lequel l'Esprit divin fit entrer tout à coup et en même temps ces deux grands hommes, Ambroise et Augustin. Tour à tour ils s'animent l'un l'autre, ils s'excitent, à l'envi l'un de l'autre, à remercier, à bénir, à célébrer les miséricordes du Seigneur. Leurs expressions, toutes de feu, furent toujours depuis, sont à présent encore consacrées par l'Eglise, dans ses chants d'allégresse et d'actions de grâces. N'est-ce donc pas comme un monument éternel du triomphe et de la gloire de Monique?

Suivons-les toujours (car tant que Monique respirera Augustin se fera un devoir de ne se plus séparer d'elle). Qu'il la dédommage bien de ses anciennes froideurs et de ses cruels empressements à se dérober à ses poursuites! Il l'associe, en quelque sorte, à ses ouvrages mêmes. Oui, suivons-les jusque dans le sanctuaire de ses profondes études, vous trouverez presque toujours Monique dans ces savants entretiens qu'il avait tous les jours avec ses illustres amis et qu'il nous a lui-même conservés. Pour moi, je vous l'avoue, rien ne me charme tant que d'y voir alimée la pieuse Monique, et surtout d'entendre comment Augustin relève chacune de ses paroles et ne veut pas qu'aucune échappe à la postérité.

Il ne se démentit jamais de ces sentiments; jamais il ne changea de langage: aussi, dit-il ailleurs qu'il avait supplié sa respectable mère d'assister toujours à ses controverses, ne connaissant point d'esprit plus propre que le sien à la vraie philosophie.

Monique cependant n'avait rien changé ni dans ses premières occupations, ni dans son ancienne conduite. Dans cette douce retraite, où vivait alors Augustin, occupé uniquement avec ses amis des sciences vraiment utiles, elle avait soin de tous, comme si tous eussent été ses enfants; elle les servait comme s'ils eussent été ses pères. La seule complaisance seule l'arrachait aux soins domestiques dont elle était seule chargée, pour condescendre à leur désir de profiter de ses lumières.

Ce n'était plus entre elle et son fils qu'une

espèce de débat continuuel d'attentions, d'égards et de services. Plus Augustin s'efforçait de dédommager sa mère des cruelles douleurs que lui avaient causées ses premiers égarements, plus Monique à son tour s'efforçait de consoler son fils, en les excusant ou les diminuant. Qu'ici paraît bien toute la bonté du beau cœur d'Augustin ! Eh ! qu'était-ce, conclut-il, qu'était-ce que tout ce que j'aurais pu faire pour elle, en comparaison de ce qu'elle avait fait pour moi ?

Je ne sais cependant si vous ne jugerez pas, Messieurs, qu'elle éclate encore mieux, la bonté du cœur d'Augustin, par un autre trait à la gloire de Monique. Le nom du fils avait bientôt rendu célèbre partout le nom de la mère ; mais autant ils étaient l'un et l'autre en vénération dans l'Eglise, autant ils étaient presque également en horreur aux ennemis de la foi. L'hérésiarque Julien, en attaquant Augustin, ne rougit pas d'attaquer personnellement Monique... Que vous a fait ma mère ? lui répond Augustin. Quelques sujets de plaintes que vous ayez contre moi, par quelle barbare fureur osez-vous les faire retomber sur elle, en la déchirant par vos calomnieux reproches ? Une réflexion me console cependant, ajoute-t-il, et pour elle et pour moi : L'ennemi de la grâce de Jésus-Christ ne peut pas ne point être l'ennemi de Monique. Sans doute, vous sentez, Messieurs, toute la force, toute l'énergie de ce mot. Quel éloge ! non, je ne crois pas y pouvoir rien ajouter.

Cependant Augustin était sur le point de retourner en Afrique ; rien ne l'attachait plus à la terre que Monique, et que cet attachement était juste et légitime ! mais rien ne devait attacher à la terre Augustin que la charité la plus pure, le salut du prochain, la gloire de Dieu et l'honneur de l'Eglise. Pour Monique, ah ! certainement elle avait assez vécu pour sa consolation et pour sa gloire. Elle-même le sentait. *Que fais-je encore ici-bas ?* disait-elle un jour tendrement à son fils, *je ne désirais de vivre que pour vous voir chrétien catholique : la miséricorde du Seigneur m'accorde bien au delà de ce que je lui avais demandé, puisque je vous vois dans la voie de la perfection même de l'Evangile.*

Déjà ils étaient à Ostie, tout prêts à s'embarquer pour Carthage ; mais ce n'est plus que pour le ciel que Monique soupire. Les pensées de son esprit et les affections de son cœur, se confondant en quelque sorte avec celles d'Augustin dans un de leurs plus tendres et de leurs derniers entretiens, un transport divin les saisit tout à coup l'un et l'autre, ils croient entrevoir déjà et goûter vos délices, ô mon Dieu ! Ainsi, vous achevez de purifier ces deux cœurs admirables, en les détachant l'un de l'autre pour les posséder vous seul tout entiers.

Autrefois elle s'était fait construire un tombeau à côté de celui de son époux. Jusqu'alors elle avait toujours ardemment désiré d'y être inhumée. Qu'on lui demande à présent si elle n'a pas quelque peine de mourir si loin de sa patrie : *Ma patrie*, répond-

elle, *ma patrie, c'est le ciel, tous les lieux de la terre en sont également proches, également éloignés.* Elle est donc maintenant vraiment propre à entrer dans la cité sainte et à habiter ses tabernacles. Neuf jours de maladie achèvent de la dégager des liens de son corps. Ah ! tendre Augustin, non, ne contraindez pas vos larmes, ne craignez pas que la postérité vous les reproche jamais. Elles furent trop justes, elles furent trop chrétiennes pour ne pas mériter nos respects. C'est à nous de mêler nos larmes aux vôtres, non pas cependant, comme vous le demandez, non pas pour vos péchés ; mais hélas ! pour les nôtres.

Daïgnez, grand saint, présenter vous-même au Seigneur nos regrets et nos vœux ; joignez en ce jour votre intercession à celle de votre sainte mère, pour nous obtenir, non pas des honneurs et des richesses, ni tous ces autres vains avantages qui doivent tôt ou tard nous échapper, mais la vraie sagesse et la vraie félicité. Monique, heureuse mère, obtenez-nous du Dieu des miséricordes que ces deux grands objets fassent sur la terre l'unique et le plus ardent désir de nos cœurs. Pussions-nous dans l'éternité vous faire l'hommage de son accomplissement ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE IX.

SAINT STANISLAS.

Prononcé à Lunéville devant le roi de Pologne, duc de Lorraine, l'an 1748.

Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo. (Matth., XXII.)

Rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Sire,

Le Seigneur a ses droits inaliénables. Les princes ont les leurs que Dieu leur a donnés. On ne peut violer les uns sans violer aussi les autres. C'est manquer véritablement au prince que de manquer à Dieu ; car le prince est le ministre de Dieu même ; et par la même raison c'est toujours manquer à Dieu que de manquer au prince. Liaison admirable, Messieurs, entre l'autorité divine et l'autorité royale. Il leur est essentiel de se soutenir mutuellement. La chute de l'une entraîne toujours bientôt celle de l'autre.

Monarques, ne comptez donc que faiblement sur la fidélité de ceux que vous reconnaissez peu soumis au Seigneur. Ce n'est que l'intérêt qui vous les attache : pour peu que leur intérêt change, leur fidélité se démentira. Les appuis solides de vos trônes, ainsi que les amis sincères de vos personnes, ce sont ceux que la religion a instruits à reconnaître, à respecter, à aimer l'autorité de Dieu dans la vôtre.

L'histoire de Pologne en fournit un exemple bien éclatant dans le *xi^e* siècle, sous le règne de Boleslas II. On vit alors un saint évêque, digne d'être comparé aux Chrysostome et aux Ambroise, autant par la beauté de son génie que par la fermeté

de son courage, fidèle à sa patrie et à son prince par fidélité même à son Dieu ; généreux, intrépide à s'opposer au vice par zèle, par tendresse pour sa patrie et pour son prince. Hélas ! il en fut la victime ; mais il ne fut que trop vengé ; et le malheureux Boleslas ne tarda pas à éprouver qu'il venait de s'ôter lui-même le plus ferme soutien de son trône, et de perdre le plus fidèle, ainsi que le plus courageux de ses sujets.

Voilà, Messieurs, une légère esquisse du tableau de saint Stanislas, évêque de Cracovie, et le précis des faits qui doivent composer son éloge. Je l'entreprends avec une noble confiance sous les auspices d'un roi qui seul pourrait me fournir, dans ses ouvrages autant que dans ses exemples, la plus solide preuve de cette maxime fondamentale de la politique chrétienne, qui sera comme la base de ce discours : qu'on ne rend bien ce que l'on doit aux princes, qu'autant qu'on est exact à rendre à Dieu ce qu'on lui doit. *Reddito quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.*

Vous verrez donc, Messieurs, dans saint Stanislas un sujet d'autant plus fidèle à sa patrie et à son prince qu'il fut plus fidèle à son Dieu : ce sera le sujet de la première partie ; et un évêque d'autant plus zélé pour son Dieu, qu'il fut plus zélé pour sa patrie et pour son prince : ce sera le sujet de la seconde. En deux mots, fidèle à sa patrie par fidélité même à son Dieu, zélé pour son Dieu, par zèle même pour sa patrie. C'est tout le dessein de ce discours.

Esprit-Saint, daignez me faire part de vos dons de discrétion et de sagesse, pour développer comme il convient ce beau sujet. C'est par l'intercession de Marie que je les demande et que j'espère les obtenir. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Il n'y avait guère plus de quarante années que la Pologne était chrétienne (10), et déjà elle faisait une des plus belles parties du peuple chrétien. Les actions héroïques du grand Boleslas venaient de lui acquérir le titre de royaume ; mais ni les agrandissements immenses de la Pologne ni le christianisme qu'elle avait embrassé, n'avaient apporté de changement à la constitution de l'Etat.

Dès les premières traces que cette nation a laissées d'elle dans l'histoire, on la reconnaît telle qu'on la remarque encore aujourd'hui : un peuple de nobles, jaloux de son indépendance et de sa liberté, ne voulant recevoir de lois que de soi-même, plus facile peut-être à détruire qu'à soumettre, et toujours constamment maintenu dans le droit de disposer souverainement de sa couronne. Le petit-fils de Boleslas I^{er} en fit lui-même l'épreuve. Les conquêtes de l'aïeul firent moins d'effet que la mollesse et la lâcheté du père ; et Casimir, devenu tout à fait odieux

par les vexations de sa mère, fut obligé de venir chercher une retraite dans la France.

Ce fut peu de temps avant cette époque singulière, tandis que Micislas II, occupé de ses seuls plaisirs, perdait tout le fruit des victoires de son père, la trentième année du XI^e siècle, que naquit près de Cracovie Stanislas Sczepanonski. Dans un royaume où la noblesse n'a besoin que d'être soutenue par les talents pour parvenir aux places les plus éminentes, il ne pouvait rien y avoir au-dessus de lui. L'auteur de la nature l'avait, en effet, formé pour les plus grandes choses ; et son nom seul, dit l'écrivain polonais auteur de sa Vie, le nom de Stanislas semblait présager et promettre ce qu'il devait être un jour, la lumière et la gloire de sa patrie.

L'amour de la patrie fut toujours regardé comme une vertu parmi tous les peuples. La nature l'inspire, et la religion, bien loin de le désapprouver, le consacre. Mais il me semble pouvoir ajouter que si tous les citoyens sont redevables à la patrie, comme à la mère commune, elle a des droits encore plus particuliers sur la noblesse. Les nobles en effet, sont comme la fleur de l'Etat, ils jouissent de toutes les distinctions, de tous les avantages de la société ; ils lui doivent donc plus de services.

Maxime générale, mais qui, depuis les fameuses républiques de l'antiquité, ne fut mieux goûtée, plus constamment suivie nulle part que dans la Pologne.

Ce fut dans ces beaux sentiments que fut élevé d'abord le jeune Stanislas ; et ils firent d'autant plus d'impression sur son esprit et sur son cœur, qu'ils eurent la religion même pour principe et pour fondement. Hâtons-nous de le suivre. Vous verrez ces sentiments d'attachement et de fidélité à sa patrie prendre leur source dans la piété et s'affermir par la science ; ensuite se manifester dans le genre de vie qu'il embrasse, et s'élever enfin jusqu'à l'héroïsme par les exercices auxquels il se dévoue.

Quels exemples d'abord ne trouva-t-il pas dans sa famille ? Exemples d'un père plus grand par lui-même que par tous ses ancêtres, quoiqu'aucun noble dans toute la Pologne ne le lui disputât pour l'illustration et la richesse ; exemples d'une mère digne vraiment d'un tel époux, autant du côté de la naissance que du côté des qualités personnelles, d'une mère que l'Eglise de Pologne a toujours révérée depuis comme une de ses plus saintes protectrices.

Ils vivaient ensemble depuis longtemps dans cette douce union, qui faisait autrefois tout le bonheur des premiers patriarches. Ainsi qu'à Abraham et à Sara, il ne leur manquait qu'un héritier de leur nom et de leurs vertus. En vain ils l'avaient longtemps désiré ; en vain pendant trente années ils n'avaient cessé de le demander à Dieu par leurs prières, leurs jeûnes et leurs aumônes ; ils ne pensaient plus même à l'obtenir ; et

(10) Micislas, premier duc de Pologne chrétien, baptisé vers l'an 990.

dans une honorable vieillesse, ils se consolèrent mutuellement, en se hâtant de consacrer leurs immenses richesses à la religion et à la charité. Non, non, nouvel Abraham, vous aurez un autre héritier que ceux que votre piété avait choisis. Un enfant de bénédiction, précieux rejeton de votre race, mettra le comble à votre gloire en surpassant toutes vos vertus. Ils crurent également l'un et l'autre, de cette foi qui, comme dit l'Ecriture, est imputée à justice. Point d'incrédulité dans la nouvelle Sara, point d'instance ni d'inquiétude du côté du nouvel Abraham. Quelle singularité de rapports ! Permettez-moi, Messieurs, de vous les faire remarquer. Tout ce que l'histoire sainte nous fait admirer dans la vie des patriarches, ici je le retrouve. D'une part une femme vraiment forte, qu'un courage mâle attache aux fonctions les plus pénibles de sa maison, qui comme les Rebecca et les Rachel, au milieu de ses troupeaux, enfante le bien-aimé du Seigneur, et ne peut se résoudre à se décharger sur personne des soins et des devoirs de mère. D'autre part un père qui, comme Tobie, se croyant personnellement chargé de l'éducation de son fils, joignant les leçons aux exemples, l'instruit et en même temps l'accoutume à se rendre utile à ses concitoyens. *Dividebat unicuique de facultatibus suis (Tob., 1)* ; à rechercher et à prévenir les malheureux ; *Pergebat ad omnes (Ibid.)* ; surtout à s'attacher sur le sort des pécheurs encore plus que sur celui des intelligents : *monita salubris dabat (Ibid.)* ; à savoir gagner par sa fidélité la confiance de son prince : *gratiam in conspectu regis (Ibid.)* ; mais à craindre, à honorer le Seigneur encore plus que le roi son ministre : *plus timens Deum quam regem (Ibid.)* ; à conserver scrupuleusement à l'Eglise tous ses droits : *decimas fideliter offrens (Ibid.)* ; enfin à ne redouter ni proscription, ni disgrâce, ni supplices, ni trépas, à ne redouter que le péché : *Et abstinere ab omni peccato. (Ibid.)*

Sur ces instructions si sages se formait de bonne heure le jeune Stanislas. Son caractère semblait être fait pour les suivre et s'y conformer de soi-même. C'était un jugement droit qui n'aimait que la vérité ; un esprit pénétrant et vif, capable de la trouver ; une raison épurée, toujours prête à s'y attacher ; un beau cœur, un bon cœur, tendre sans faiblesse, ferme sans obstination, intrépide, au-dessus des obstacles, au-dessus des passions mêmes, incapable de fléchir qu'à l'ordre du devoir ; et pour achever tout à fait son portrait, permettez-moi, Messieurs, d'employer ici la forte image dont se servait saint Jean Chrysostome pour peindre saint Paul. Dans sa tête déjà semblait régner la sagesse pour diriger toutes ses démarches, la douce éloquence reposait sur ses lèvres, la charité résidait dans sa main, la circonspection conduisait tous ses pas, et l'austère mortification asservissait tous ses sens.

Qu'il est à craindre cependant, disait saint Jérôme, que ces fleurs précieuses de vertu, que la première aurore de nos jours fait

éclore, bientôt après ne sèchent et ne tombent au souffle empoisonné des passions, qui s'élèvent vers le midi des ans ! Quel soin ne faut-il pas pour les conserver jusqu'à ce qu'elles produisent les fruits qu'elles commençaient à promettre ! Ce fut, si j'ose ainsi m'exprimer, à l'abri de l'étude que notre saint les plaça, pour les cultiver et les mûrir. Je ne puis en faire n'a rienant un plus bel éloge que de lui appliquer ce que disait saint Grégoire de Nazianze louant les études de son ami saint Basile.

Personne, dit-il, ne peut contester que la science ne soit un des premiers et des plus grands biens, non-seulement pour celui qui la possède, mais pour la société même. Et je ne parle pas des sciences divines seulement, qui n'ont que Dieu et le salut pour objet ; mais aussi des sciences humaines et profanes. On peut en abuser, souvent on en abuse, il est vrai ; mais est-il quelque chose dans la nature et même dans la religion dont on ne puisse faire un abus dangereux ? Pour moi, ajoute saint Grégoire, je regarde un homme qui ne s'est occupé qu'à régler ses mœurs, sans former son esprit par la science, à quelque sainteté qu'il parvienne, je le regarde, dis-je, comme un aveugle, qui n'a d'autre mérite que celui de se laisser conduire ; mais de quelle utilité peut-il être dans le monde ? Bien loin de pouvoir guider les autres, il lui faut à lui-même sans cesse un guide.

Plein de ces maximes, le père de Stanislas, ainsi que celui du grand archevêque de Césarée, avait commencé de bonne heure dans l'éducation de son fils à partager ses soins entre l'érudition et la vertu. Qu'il parut grand d'abord entre ses égaux ! qu'il parut grand entre ses maîtres mêmes ! Surpassant d'autant plus ceux-là, qu'il semblait presque égaler ceux-ci ; se rendant agréable aux peuples autant qu'il se faisait admirer des grands ; montrant une étendue de connaissances bien au-dessus de son âge, et en même temps une décence, une sagesse de conduite supérieure aux talents de son esprit ; éloquent parmi les orateurs, avant même que d'avoir étudié aucuns préceptes, philosophe entre les philosophes, sans avoir encore appris aucune de leurs maximes ; et ce qui est bien davantage, déjà prêtre, évêque déjà parmi les chrétiens, avant qu'il eût encore pensé au sacerdoce. Je copie saint Grégoire louant saint Basile, et je rends à peine ce que l'historien de Pologne écrit de Stanislas.

Continuons donc sur les mêmes traces. Paris était dès lors ce qu'Athènes était autrefois du temps de nos saints docteurs, le siège des belles-lettres et comme le domicile de la science, c'est l'expression de saint Grégoire : *Litterarum sedem et domicilium*. C'est là que de toutes les parties du monde on accourait pour se former l'esprit. Mais ne puis-je pas ajouter aussi, Messieurs, ce qu'ajoute saint Grégoire ? Ah ! quel séjour pour la vertu, quelle sentine de vices ! quelle corruption de mœurs ! *Pestiferæ quod animæ salutem attinet*. Permettez-moi de le dire,

Messieurs, le bel esprit, partout où il règne, n'établit que trop ordinairement l'empire des passions ; et que de Salomons enseignant la sagesse prostituent leurs cœurs à toutes sortes d'abominations !

La Pologne entretenait déjà, elle avait commencé depuis longtemps à contracter d'étroites liaisons avec la France. C'est toujours avec un plaisir nouveau que nous nous rappelons, mes frères, jusqu'aux moindres traces d'une alliance dont nous avons recueilli de si beaux fruits. Puisse-t-elle se conserver et même se cimenter de race en race ! Nos neveux apprendront dans notre histoire combien nous nous en sommes félicités. A la même source puissent-ils trouver les mêmes avantages !

Ce fut donc dans la capitale de la monarchie française que Stanislas vint perfectionner ses talents ; et quel secours, en effet, n'y trouva-t-il pas, dans un temps où l'Eglise de France fut le plus féconle en grands hommes ; où les Pierre de Cluny, les Bernard, étonnaient l'univers chrétien autant par leur savoir éminent que par leur éminente sainteté ; dans un temps où l'esprit du grand Pierre Lombard, si renommé sous le nom de *Maître de sentences*, se soutenait avec d'autant plus de vigueur, que le regret qu'avait causé sa mort était encore plus récent et plus vif ; dans un temps où les docteurs de l'université de Paris (11), premiers disciples de ce grand homme, commençaient à ébaucher cette admirable méthode, suivie après eux avec tant de succès, de réduire en art la science de la religion. Quel secours n'y trouva-t-il pas surtout dans ses maîtres, hommes dont on peut dire ce que saint Grégoire disait des siens ; qu'ils étaient aussi connus, aussi célèbres que la ville même qu'ils illustraient par leur doctrine ! Quel éloge n'est-ce point d'être de Stanislas de dire de lui ce que saint Grégoire ajoutait de saint Basile, qu'il fut bientôt aussi connu lui-même, que ses maîtres ! Il s'attacha à eux uniquement. Les orgueilleux débats et les fastueux triomphes du fameux Abailard attirèrent à peine son attention ; les subtilités de ce sophiste, non plus que celles de Gilbert de la Porrée, ne purent le surprendre. Autant en garde contre l'erreur que contre le vice, il sut, selon l'expression de saint Grégoire, maintenir purs son esprit ainsi que son cœur ; tel que ce fleuve qu'on dit conserver la douceur de ses eaux au milieu des flots aers de l'Océan.

Pologne, tu le reverras donc bientôt, enrichi des trésors les plus précieux de la pure doctrine, t'enrichir à ton tour de ces mêmes trésors qu'il amasse avec tant de soin. Parfaitement instruit des droits de l'une et de l'autre puissance, si vivement contestés, si exactement discutés, si sagement réglés alors même dans la France ; instruit des devoirs de sujet et d'évêque, il avait appris, non-seulement à les remplir, mais encore à les enseigner aux autres.

Si la sainteté sans la science est aveugle, ne peut-on pas dire aussi que l'érudition est vraiment muette sans l'éloquence ? C'est, dit toujours saint Grégoire au même endroit, à peu près comme la démarche d'un homme engourdi, qui ne peut se servir de ses forces. Ici Stanislas avait trouvé des maîtres et des modèles de toute sorte et en tout genre, il les avait étudiés, il en avait su profiter, bientôt vous le verrez en faire usage.

Quoi ! me suis-je trompé ? Il ne pouvait se dissimuler ce à quoi l'Eglise le destinait dans sa patrie. En étudiant ses devoirs, il en sentit les difficultés, elles l'étonnèrent ; il prévint les obstacles, ils l'effrayèrent. D'ailleurs, l'oleur de vertu qu'exhalaient alors dans toute la France les célèbres abbayes de Cluny, de Cîteaux, de Clairvaux, l'attirait, le charma ; la douce et sainte tranquillité, dont jouissaient tant d'hommes tout célestes, le faisait soupirer sans cesse après ses divins attraites. C'est ainsi que le prophète, effrayé de la grandeur du ministère prophétique, préférait l'avantage de servir le Dieu de ses pères dans le silence de la retraite à la gloire éclatante d'annoncer ses volontés aux peuples et aux rois. Mais la vocation se manifeste ; l'Esprit de Dieu saisit Stanislas, ainsi qu'Ezéchiël ; il l'entend qui lui parle au fond du cœur : Fils de l'homme, c'est toi que j'ai choisi pour veiller sur la maison d'Israël ; si tu ne vas annoncer à l'impie que ma vengeance est prête à éclater sur lui, il périra dans son iniquité ; mais tu me seras comptable de sa perte. (*Ezech., III.*)

A cette terrible voix, les dangers, les obstacles, les difficultés disparaissent, l'attrait de la solitude s'évanouit. L'ordre de Dieu lui fait sentir tout ce qu'il doit à sa patrie ; il est prêt à tout sacrifier, à s'exposer à tout ; il redouble son ardeur pour l'étude. Est-on jamais assez instruit quand il s'agit d'instruire les autres ? L'Esprit qui l'anime lui fait dévorer avec un nouvel empiressement les saints livres : *Comede volumen istud.* (*Ibid.*) Il s'en remplit, il s'en nourrit ; et les connaissances divines qu'il y puise deviennent dans sa bouche comme un miel à réabsorber qu'il va s'empresser à réabsorber pour la nourriture des peuples auxquels Dieu le renvoie : *Et comedisti, et factum est in ore meo sicut mel dulcis.* (*Ibid.*)

C'est dans ces dispositions, Messieurs, qu'il arrive en Pologne. Je vais reprendre les propres expressions de saint Grégoire sur saint Basile. Qu'il est digne de ressembler si parfaitement à nos plus grands docteurs, qu'on puisse mériter les mêmes éloges qu'on a faits de lui !

Etre placé sur le chan tier de l'Eglise de Cracovie, n'était-ce pas être exposé comme un phare lumineux pour éclairer toute la Pologne ? Mais ne soupçonnez pas ici, Messieurs, une promotion soudaine et téméraire qui tout d'un coup franchisse les degrés de la hiérarchie, pour l'élever sur le trône des pontifes. Le meilleur général est celui qui

(11) Pierre de Poitiers et Comesor, premiers auteurs de la théologie scolastique florissaient alors dans l'université de Paris.

commence par être soldat. C'est là l'ordre, dit saint Grégoire, et cet ordre est également avantageux à ceux qui obéissent et à ceux qui commandent. Ce ne fut donc point la naissance qui éleva Stanislas; ce fut sa vertu. Ce ne furent point les services de ses pères, ce furent les siens propres; et ce n'était pas même une récompense que l'on prétendait lui donner, c'était une charge, mais une charge qu'il s'était exercé longtemps à porter. Il avait lu les livres saints aux peuples, avant que de les expliquer; dans ses éloquentes discours on avait reconnu la profondeur et l'étendue de son savoir, avant que de l'établir juge de la doctrine; ce ne fut qu'après avoir, pendant plusieurs années, assisté son évêque dans les travaux de l'épiscopat, qu'il prit lui-même en main le timon du gouvernement.

A Dieu ne plaise, Messieurs, que nous voyions jamais ce que déplorait à cette occasion saint Grégoire : les trônes ecclésiastiques occupés, non plus par les plus dignes, mais par les plus puissants, et devenus le prix de la faveur ou de l'intrigue; des prêtres, peut-être des pasteurs, créés, pour ainsi dire, en un seul jour, au lieu d'avoir été cultivés pendant longtemps, et formés à loisir dans la retraite par la méditation et par l'étude; les dignités ecclésiastiques prostituées à des intrus qui n'ont d'autre vocation que l'ambition et l'avarice de leurs parents ou la leur propre; comme si la main, qui les confère, donnait en même temps la sainteté, l'érudition et la sagesse !

Une vocation éprouvée conduisit Stanislas sur le siège de la capitale de la Pologne. Soit prêtre, soit évêque, toujours fidèle à son devoir, il se regarda comme le père de son peuple, et se dévoua tout entier à sa patrie.

Mais peut-être imaginerez-vous un génie austère, inflexible, qui insensible à ses propres maux, ne ressentirait point les disgrâces des autres, qui par la grandeur de l'idée qu'il aurait conçue de l'éminence de son sacerdoce, se ferait un point de religion de ne céder à aucune puissance; d'autant plus jaloux de sa dignité, qu'il s'en croirait plus indigne, et d'autant plus obstiné à en soutenir les droits, qu'il se les rapporterait moins, qu'il s'en glorifierait moins lui-même. Loin de vous, Messieurs, cette idée de Stanislas. Les moindres outrages que reçoit la divine majesté le pénètrent de douleur; mais il est insensible aux injures qu'on lui fait à lui-même. Une petite bourgade de son diocèse en fut témoin. Il y était allé pour dédier solennellement une nouvelle église; il est ignominieusement chassé; après avoir passé toute la nuit au milieu d'une campagne avec son clergé, il retourne tranquillement le lendemain au même endroit exercer les fonctions de son ministère, sans qu'il lui échappe un seul mot de plainte ni de reproche contre celui qui l'avait si indignement traité.

Il se refusait tout à lui-même, jusqu'aux vêtements, jusqu'à la nourriture. Sa vie était un jeûne continu, un continu exercice

de toutes sortes de mortifications; mais sa charité, tendrement émue sur les moindres besoins des malheureux, ne pouvait rien refuser à personne. Les revenus immenses que ses illustres parents lui avaient laissés, ne lui suffirent pas. Non-seulement ils devinrent le patrimoine des pauvres, mais il ne voulut pas même en être l'économe. Les fonds furent vendus, distribués; et sa charité ne lui laissa d'autre ressource que la Providence pour contenter désormais la bonté de son cœur.

Ses discours à son peuple se ressentaient de son caractère. Nourris d'une érudition sagement ménagée, sans ostentation ni faste, ils étaient animés par une éloquence douce et tendre, tels que saint Isidore voulait que fussent les sermons d'un évêque : simples, mais purs, pleins de majesté, sans être au-dessus de la portée du peuple; assez ornés pour plaire aux savants mêmes, mais parés des seules grâces d'une belle nature et des charmes de la pure vérité.

Tout cela vous annonce-t-il un naturel bouillant et dur, remuant et séditionnaire? S'il fut obligé dans la suite de prendre la voix du tonnerre, s'il se laissa, comme Elie, emporter par l'esprit de feu; hélas! ce furent les maux de sa patrie qui l'y forcèrent. Voici la plus belle et la plus brillante partie de son éloge. Fidèle aux besoins de sa patrie par fidélité même à son Dieu; s'il parut ensuite si vif, si zélé pour les intérêts de son Dieu, ce fut par zèle et par tendresse pour sa patrie et pour son prince même. Renouvelez, je vous supplie, votre attention pour cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

On ne vit guère d'Etat plus florissant d'abord, et plus déplorable ensuite que celui de la Pologne sous le règne de Boleslas II. Emule d'abord du grand Boleslas son trisaïeul, en effet il l'égalait, peut-être l'eût-il surpassé, si après avoir étonné tout le Nord par l'éclat de sa gloire, il ne s'en fût laissé lui-même éblouir. La nature en avait fait un héros, la prospérité en fit un tyran. Les Bohèmes, les Russes, les Prussiens, et les Hongrois tour à tour, quelquefois tous ensemble réunis, éprouvèrent la force de son bras indomptable; vaincus, ils furent charmés de sa modération et de sa douceur. Sa cour était comme l'asile de tous les princes malheureux. Sa générosité leur faisait oublier leurs disgrâces, que sa valeur ne tardait point à réparer. Conquérant par inclination, conquérant juste par vertu, il préférait la gloire de disposer des couronnes en faveur de leurs maîtres légitimes, à celle d'en charger son propre front.

Ses sujets pendant tout ce temps furent heureux. Jamais il ne rendit ses ennemis mêmes misérables. Les qualités guerrières ne semblaient entrer dans son caractère, que pour y relever l'éclat des vertus royales et politiques, auxquelles le christianisme mettait enfin le comble. Venger la majesté royale, la soutenir, la faire aimer, protéger

les malheureux, soulager les indigents, élever des asiles à la vertu, étendre l'empire de l'Eglise, procurer à ses sujets toutes les douceurs, les avantages de la paix, au milieu des plus grands tumultes de la guerre, ce fut son unique occupation pendant les seize premières années de son règne.

Hélas ! comment ce bel or s'est-il donc tout à coup obscurci : *quomodo obscuratum est aurum.* (Thren., IV.) Quel souffle empoisonné a flétri tant d'éclat ? *Mutatus est color optimus.* (Ibid.) Que sont devenus la force et le courage de ce nouveau David, et de tous ses braves ? *Filii Sion inclyti, quomodo reputati sunt in vasa testea?* (Ibid.) De l'armée, corrompue par la mollesse, la contagion se répandit jusques au centre de l'empire ; la pudeur abandonne même le sexe vertueux, et son iniquité devient plus grande en quelque sorte que celle de Sodome : *Major effecta est iniquitas filie populi mei peccato Sodomorum* (Ibid.) Eh ! Messieurs, sous ces expressions allégoriques du prophète Jérémie, je ne peins que trop au naturel les désordres et les malheurs de la Pologne.

Tel fut toujours l'effet naturel et nécessaire des délices et de la volupté, selon la remarque de saint Jean Chrysostome. En amollissant le cœur, il n'est point de raison qu'elles ne troublent, point de bras qu'elles n'énervent, point de vertu qu'elles n'étouffent. Elles ont dépouillé le Samson de toutes leurs forces, et les Salomon de toute leur sagesse. Quelle cruelle vengeance tous les peuples efféminés de l'univers ne tirèrent-ils pas de leurs vainqueurs en leur transmettant leur mollesse ?

Ainsi, Messieurs, la délicateuse Kiovie fut le funeste écueil des vertus, et comme le tombeau de la gloire du malheureux Boleslas. Ne cherchez plus en lui le héros de la Pologne, l'arbitre du Nord, le protecteur des rois, le conquérant de tant de royaumes ; c'est un vil esclave de ses propres captives qui en font le honteux jouet de toutes les passions : *Adamavit mulieres alienigenas, et averterunt cor ejus.* (III Reg., XI.) Par malheur, les exemples des rois n'ont que trop d'influence sur la conduite des peuples. Du prince le désordre passe aux grands qui l'environnent, et des grands il se répand presque aussitôt dans toute la multitude. Ce n'est donc plus autour de Boleslas, cette armée de héros qui ne respiraient que la gloire ; ce sont de lâches déserteurs de leur patrie qui, dans le sein de la volupté qui les enivre, oublient leurs propres familles. De là enfin la plus affreuse des catastrophes. La postérité a-t-elle pu le croire ? Les débauches de Kiovie furent comme le signal d'une prostitution générale dans la Pologne, et à peine les sentiments d'honneur et de religion conservèrent-ils quelques Suzannes dans toute l'étendue de cette nouvelle Babel.

Au bruit de ces horreurs, qui ne tarde pas à parvenir en Russie, la honte des soldats polonais les réveille de leur voluptueuse léthargie. Ils n'écoutent plus alors que leur

ressentiment : ils abandonnent leur prince au milieu de ses ennemis pour aller punir l'infidélité de leurs épouses et le crime de leurs vils corrupteurs, à qui la rage et le désespoir avaient mis les armes à la main pour repousser à force ouverte le juste châtimement qui les menaçait. Boleslas, sur les pas de ses troupes fugitives, paraît en Pologne, dont il fait le théâtre de la plus terrible vengeance. Ici quel nouveau spectacle ? Le prince armé contre ses sujets, les esclaves contre leurs maîtres, les épouses contre leurs époux, les enfants contre leurs mères ; tous sont réciproquement acharnés à laver leur injure dans le sang les uns des autres. Funeste passion ! détestable volupté, sont-ce là les dénouements de tes plaisirs et de tes jeux ?

Stanislas depuis une année seulement était assis sur le siège épiscopal de Cracovie, lorsque commença cette révolution étrange. Il faudrait, Messieurs, la voix des Ezéchiel ou des Jérémie, pour peindre tout ce que dit alors, tout ce que fit, tout ce qu'endura notre saint évêque. Au pied des autels, il ne cesse de pleurer dans l'amertume de son âme. Les abominations de son peuple pénètrent son cœur de la plus profonde douleur. N'aura-t-il donc que des larmes à donner aux malheurs de sa patrie ? A la vue des ravages que va causer ce débordement affreux d'iniquités, une sainte indignation le saisit, son zèle s'enflamme, la main du Seigneur est avec lui, elle le fortifie. Mais, ô mon Dieu ! sa destinée est-elle ainsi que celle de votre prophète, de parler à un peuple qui ne veut point entendre ? Ah ! quand le front a perdu toute honte, quelle ressource peut-il rester dans le cœur des coupables ?

Non, non, parlez généreux pontife, ne rougissez pas de la vertu devant ces fronts qui ne rougissent plus du crime ; ne les redoutez pas, tout dépourvus qu'ils sont des sentiments mêmes de l'humanité ; la force du Dieu qui vous remplit, vous rendra plus intrépide pour les sauver qu'ils ne le sont pour courir à leur perte.

Tel que le grand prêtre Onias au milieu des troubles de Jérusalem et de la Judée, tantôt il a recours au prince pour adoucir sa colère et fléchir sa vengeance ; tantôt il s'adresse aux sujets, et par de douces insinuations, des représentations vives, il réveille dans les uns l'amour de la patrie, il éteint dans les autres le feu de la jalousie et de la haine ; il fait parler la nature, il ranime ce qui reste d'étincelles de religion : mais il fait encore plus par ses prières que par ses discours. C'est de Dieu qui tient en sa main tous les cœurs et qui les fléchit à son gré, qu'il obtient enfin la tranquillité de la Pologne.

De quelle ressource un saint n'est-il donc pas dans un empire, surtout un saint tel qu'était Stanislas, sage, éloquent, plein d'érudition autant que de zèle ? Mais par malheur pour l'Etat, Boleslas ne sut point le reconnaître. Les passions portées à l'excès l'avaient jeté dans cette espèce de frénétique démence qui aveugle sur tout, rend insen-

sible à tout. Arrivés à cet état, que les grands sont à plaindre de pouvoir impunément tout ce qu'ils veulent ! Leur trône est asségé sans cesse de lâches flatteurs, environné de vils esclaves ; ceux-là toujours éloquents pour justifier leurs volontés les plus injustes, et ceux-ci toujours prêts à les exécuter. David voit la femme d'Urie, il n'a qu'à désirer : des serviteurs zélés, dès le même jour, la mettront à sa puissance. La Pologne le vit alors, ainsi qu'autrefois Israël.

Cependant les gens de bien, vraiment zélés pour leur patrie et pour leur prince, crainte d'être surpris eux-mêmes par la contagion, se retirent ou se contentent de gémir dans le secret. Ah ! qu'il est peu de Jean-Baptiste, de Chrysostome, d'Ambroise, de Stanislas !

Aucun des plus saints évêques de la Pologne n'osait porter au pied du trône les modestes remontrances de l'Etat épuisé et de la religion opprimée. Tous les yeux étaient tournés sur Stanislas. Lui seul paraissait assez intrépide pour parler, assez autorisé, assez sage pour le faire avec quelque succès. Que fera-t-il donc dans ces circonstances ? Dissimulera-t-il des maux qu'il n'était plus possible de cacher ? Trahira-t-il les intérêts de son Dieu, que toute l'Eglise de Pologne remet à son zèle ? Trahira-t-il son prince même, en l'abandonnant à toute la vengeance du ciel irrité ? Eh ! Messieurs, s'il n'y eût point eu de prophète Nathan en Israël, David ne serait-il pas peut-être mort impénitent ? Théodose eût-il donné ces beaux exemples d'humilité et de pénitence, s'il n'eût pas trouvé un Ambroise ? Le succès, il est vrai, n'est pas toujours aussi heureux ; mais enfin l'impénitence et la fureur d'Hérode condamnent-elles le zèle de Jean-Baptiste ?

Ce qu'on a d'égards et de déférence pour les grands aux dépens de la vérité et de la vertu, ce n'est pas, dit saint Jean Chrysostome, un tribut qui leur soit dû ; c'est un tribut qu'on paie à Satan. Stanislas le savait, mais il savait aussi ce que dit saint Grégoire de Naziance : que si trop de ménagement dégénère en flatterie, trop de roideur aussi devient quelquefois révolte, et presque toujours est témérité. Qu'il faut de sagesse pour tempérer l'un par l'autre, pour donner à la vérité de la complaisance, et de la hardiesse au respect !

Je voudrais, Messieurs, pouvoir ici vous rendre toutes les expressions du saint évêque, du moins telles que nous les a transmises le savant auteur de sa vie. Prostré aux pieds du monarque, les yeux noyés de larmes, signes trop peu expressifs de la vive douleur qui déchire son âme, il lui représente son ancienne gloire, ce fut le fruit de ses vertus ; dans le plus beau de son âge ternira-t-il tant d'éclat ? Il expose à ses yeux la patrie éplorée, épuisée déjà par tant de sang qu'elle a versée pour lui dans tant de guerres ; est-ce à lui de l'opprimer ? Quel triomphe ne prépare-t-il pas aux ennemis qu'elle lui a fait vaincre ? Il lui montre l'E-

glise désolée, c'est sa véritable mère, qu'il a si tendrement chérie, si généreusement protégée, qui fonde encore sur lui les plus douces espérances ? Les frustrera-t-il ces espérances, rétractera-t-il le serment d'obéissance qu'il lui a fait et qu'il a jusqu'alors si scrupuleusement observé ? anéantira-t-il lui-même ses premiers bienfaits ? s'obstinera-t-il à la déshonorer ? Il lui fait voir le Seigneur irrité, le ciel déjà chargé de foudres. Les plus puissants, dit l'Ecriture, sont toujours les plus sévèrement punis. C'est sur les rois que Dieu exerce toujours les plus éclatantes vengeances. L'exemple d'Antiochus, de Nabuchodonosor, de Pharaon, de tant d'autres, l'exemple de David même ne le fera-t-il pas trembler ? A ces mots la douleur suffoque en quel que sorte le saint pontife ; les soupirs étouffent sa voix, il ne peut plus qu'embrasser les genoux de son prince, et le supplier par ses pleurs d'avoir enfin pitié de la Pologne, de l'Eglise, de soi-même.

Quel est le cœur qui résiste à tant de charité ? Boleslas feint d'en être ému. Tout enhardi qu'est sa main aux plus grands crimes, il n'ose l'étendre sur Stanislas. Il s'y dispose par une perfidie.

Mon Dieu qu'il est bien vrai, comme vous l'avez dit vous-même, que ceux qui ne croient pas à Moïse et à vos prophètes, c'est-à-dire qui n'écoutent point l'Eglise et ses ministres, ne croiraient pas quand les morts mêmes sortiraient du tombeau : *Si Moysen et prophetas non audient, neque si quis a mortuis resurrexit credent.* (Luc., XVI.) La résurrection de Lazare convertit-elle, en effet, la Synagogue ? selon la belle remarque de saint Jean Chrysostome ? Les prêtres, les docteurs s'assemblent, dit l'Evangile, ils sont obligés de reconnaître le miracle ; et la conclusion qu'ils en tirent, c'est de faire mourir Lazare et Jésus-Christ même. Quand la passion une fois s'est rendue tout à fait maîtresse d'un cœur, ah ! la raison n'y exerce plus qu'un faible empire.

Mais, Messieurs, que la situation d'un ministre du Seigneur est alors délicate et dangereuse ! Généreux Chrysostome, vous aviez certainement raison de dire qu'un gladiateur, condamné sur l'arène à combattre contre les bêtes farouches, risque moins qu'un ministre chargé du gouvernement de l'Eglise, et que le jour le moins critique dans la vie des apôtres fut le jour de leur martyre. Vous l'éprouvâtes de la part de votre impératrice ; et ce fut sans doute vous que Stanislas prit pour modèle de courage dans sa conduite, comme il vous avait pris pour modèle d'éloquence dans ses discours. Achevons, et pour justifier ce parallèle si glorieux à notre saint, remarquons la justice, la sagesse, la générosité de son zèle ; nous finirons par le succès.

Zèle juste et légitime, c'est le Seigneur lui-même qui l'autorise par le plus éclatant des miracles. Pourquoi craindrais-je de le rapporter, de le citer en preuve, quand un concile

général (12) l'adopte et s'inscrit pour appuyer ses décisions. Voyez donc ce tombeau ouvert par l'oracle de Stanislas, que pensez-vous qu'il veuille faire de ces os desséchés ? *Vaticinare de ossibus istis.* (Ezech., XXXV, I.) Boleslas, par un artificieux complot bien digne sans doute de Jézabel et d'Achab, cite devant lui le saint érè que comme usurpateur d'une terre qu'il avait acquise au profit de son Eglise. Stanislas n'a pour témoin de la légitimité de sa possession que celui dont il a acheté, mais qui est mort depuis plus de trois ans. Il promet de le faire paraître. A la tête de son clergé, suivi de tout son peuple, il se rend avec confiance sur le lieu de sa sépulture. Eh bien ! cet amas de poudre revivra-t-il ? *Vaticinare putas ne vivent ?* (Ibid.) Si le Seigneur en forme un corps auquel il rende la vie, croirez-vous qu'il est vraiment avec son serviteur ? Ossements arides, écoutez donc la voix de Dieu ! A l'ordre de Stanislas, comme à celui du prophète, un bruit inouï jusqu'alors se fait entendre : *Factus est sonitus prophetante.* (Ibid.) Ces cendres inanimées s'agitent et se raniment : *Et ecce commotio.* (Ibid.) Les os se rapprochent les uns des autres, se rangent chacun à sa place : *Accesserunt ossa ad ossa, unumquodque ad juncturam suam.* (Ibid.) Les nerfs et les chairs reparaissent, leur première peau les recouvre : *Ecce super ea nervi et carnes et extensa cutis desuper.* (Ibid.) L'âme aussitôt après s'y réunit pour les animer de nouveau : *Ingressus in ea spiritus et vixerunt.* (Ibid.) Ah ! quand le Seigneur s'explique ainsi en faveur de ses ministres, leur zèle est-il autorisé ?

Zèle sage. Comme saint Jean Chrysostome le rapporte de saint Paul, suivant les circonstances, il sait toujours à propos tantôt céder, tantôt se roidir ; se mettre à l'abri de la persécution, en se conservant pour les besoins de son peuple, et se montrer avec éclat, s'exposer à tout pour la gloire de son Dieu ; se cacher (c'est l'expression de saint Jean Chrysostome) avec autant de soin que les plus timides amateurs de la vie, braver le trépas avec autant de hardiesse que les plus intrépides qui affrontent la mort. Tout passionné qu'il est pour le martyre, si l'on juge qu'il doive se soustraire à la colère de son maître qui ne garde plus ni mesure, ni décence, il se retire.

Cependant, tout persécuté qu'il est, tout obligé qu'il est de se cacher, la parole de Dieu n'est non plus captive en lui que dans le grand apôtre : *Verbum Dei non est alligatum.* (II Tim., II.) C'est, ajoute saint Chrysostome, en commentant cet endroit de saint Paul, c'est comme le rayon du soleil qu'on ne peut ni arrêter, ni enchaîner, ni renfermer. Tout caché qu'il est sa parole, portée sur les ailes du zèle divin qui l'enflamme, vole dans toute la Pologne. Bientôt il ne peut plus se modérer lui-même. Ses amis veulent

en vain le retenir. Ce que disaient ceux de Tobie, ceux de Stanislas le lui disent : Déjà, pour la même hardiesse, vous avez été destiné à la mort. Quelle peine n'a-t-on pas eu de vous sauver ! *Jam hujus rei causa interfici jussus es, et vix effugisti mortis impetum.* (Tob., II.) Mais la prudence a des bornes, au delà desquelles elle dégénère en lâcheté.

Zèle généreux. Aux maux extrêmes il n'est d'autres remèdes que les remèdes extrêmes. S'ils ne réussissent pas, doit-on pour cela taxer d'impudence celui qui les emploie ? Je me représente ici le grand prêtre Zacharie, fils de Joïada, aux pieds de l'autel où il immolait les victimes, tombant, victime lui-même de son zèle, sous les coups meurtriers du monarque de Juda : figure trop exactement remplie ; ici, le dernier dénouement seul est différent. Stanislas en mourant ne réclame pas, comme Zacharie, la vengeance de son Dieu. Instruit à l'école et par l'exemple de son divin Maître, il offre son sang pour celui qui le verse.

Zèle enfin efficace. Un si beau sacrifice, d'une victime si pure, offert par un si saint pontife pouvait-il être sans effet ? Mon Dieu, que vos voies sont quelquefois détournées !

Mais que j'aime surtout à voir le sang du généreux martyr opérer sur son tyran même ! Agité, tourmenté cruellement par les remords de ses crimes, Boleslas redouté, fuit son propre trône, et ne peut nulle part recouvrer la tranquillité. De Pologne en Hongrie (13), de Hongrie dans la Carinthie, errant, fugitif, votre main miséricordieuse, ô mon Dieu, le conduisait dans un port assuré, où, inconnu le reste de ses jours à toute la terre, dans les exercices de la pénitence, parmi d'illustres solitaires, il pût obtenir le pardon de tant de crimes.

Que reste-t-il à présent, Messieurs, que de nous instruire nous-mêmes par cet exemple ? La conclusion naturelle de tout ce discours, c'est, vous le voyez, la proposition même que j'ai d'abord avancée en le commençant : Que l'on rend d'autant mieux ce que l'on doit à sa patrie et à son prince, que l'on est plus fidèle à rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Il n'est pas besoin de l'étendre davantage.

J'ai l'honneur de parler à une cour qui est pénétrée de cette belle maxime, où la religion ne peut que gagner toujours à tendre et vif attachement qu'on ne peut refuser au souverain qui y commande. Province fortunée, jouissez longtemps, et toujours avec une nouvelle reconnaissance de la présence d'un prince que le Nord regrette et vous envie ; jouissez de ses vertus que l'univers admire ! Oui, vous en jouirez longtemps encore, de la présence et des vertus d'un prince à la conservation duquel l'Eglise s'intéresse si tendrement et avec tant de justice.

Mon Dieu ! nous osons croire que c'est du

(12) Concile de Bâle tenu en 1431, contre l'hérésie des Hussites.

(13) Georg. CRUGERIUS in *Triumphis regum Bohe-*

miae. (Vide BOLLAND, in *Annot. ad cap. 13 Vitæ S. Stanislai.*)

moins en partie à ses vœux ardents et empressés, que nous devons les heureux présages que vous venez de nous donner (14). Ce n'est pas sans raison que vous les avez donnés comme des préludes de cette fête. Daignez les confirmer, Seigneur, Dieu de la paix, achevez votre ouvrage. Que cette douce aurore que vous venez de faire luire à nos yeux soit bientôt suivie d'un jour tout à fait serein, qui ne soit troublé d'aucun orage. Qu'une paix constante arrête et fixe enfin le cours de nos triomphes, et qu'ainsi ce dernier boulevard de nos ennemis qui vient de tomber devant nous puisse être le dernier terme de nos conquêtes ! Le reste de nos jours, ô mon Dieu, nous en exalterons votre miséricorde, et l'usage que nous prétendons faire de la paix temporelle que nous vous demandons depuis si longtemps avec tant d'instance, sera d'en employer tous les instants à combattre les ennemis de notre salut, pour mériter un jour votre paix éternelle. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE X.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE

Prononcé devant la reine, le 16 mai 1744, dans l'église des RR. PP. Récollets de Versailles.

Requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum Spiritus timoris Domini. (Isa., X.)

L'Esprit du Seigneur se reposera sur lui, Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété, et il sera rempli de l'Esprit de crainte du Seigneur.

Madame,

Cet éloge si pompeux ne pouvait convenir dans toute son énergie, qu'à l'Homme-Dieu dont le prophète annonçait la naissance. Saisi d'un noble transport, Isaïe décrivait sous de magnifiques symboles le changement merveilleux qui devait se faire alors dans le monde. Le loup, dit-il, et l'agneau habiteront ensemble ; la brebis ne craindra la rencontre ni de l'ours, ni du lion ; l'enfant jouera sur les bras de sa mère avec les dragons et les aspics : expressions figurées qui peignaient la défaite du péché et de la mort, l'empire de Satan anéanti. La science du Seigneur remplira l'univers, continue le prophète, ainsi que les eaux remplissent le sein des vastes mers. Pour préparer les esprits à croire et à espérer tant de merveilles, Isaïe commençait à célébrer les divines perfections de celui qui devait les opérer. La plénitude de l'Esprit de Dieu sera en lui, Esprit de sagesse, Esprit de force, Esprit de lumière : *Requiescet super eum Spiritus Domini*.

Ce même Esprit devait se répandre sur la terre. Tous les prophètes l'avaient promis ; leurs promesses se sont accomplies et s'accomplissent tous les jours. Les apôtres d'abord le reçurent, ils le communiquèrent à

ceux qu'ils associèrent à leurs travaux, ils le laissèrent à leurs successeurs dans le ministère. Ce précieux héritage s'est transmis fidèlement de siècle en siècle, tel que l'Eglise le conserve à présent encore. Ainsi, ce que disait saint Jean, nous pouvons également le dire, que nous avons tous eu part à la plénitude de grâces et de dons célestes qui est en Jésus-Christ comme en sa source : *De plenitudine ejus omnes accepimus*. (Joan., I.) Mais avec proportion, dit un savant interprète, selon la diversité des ministères que chacun doit exercer.

Il n'en est point de plus difficile que l'apostolat. Les difficultés croissent suivant les situations où Dieu place son ministre. Jérémie à la cour d'Achaz, Jean-Baptiste à celle d'Hérode, Paul à celle de Néron, ne vous semblent-ils pas, Messieurs, dans les circonstances les plus délicates et les plus périlleuses de leur vie ?

Avoir nommé saint Paul, Jérémie, Jean-Baptiste, c'est, ce me semble, avoir représenté Jean Népomucène sous les traits symboliques qui le peignent le mieux. Vous en jugerez vous-mêmes, Messieurs, par le détail de son histoire. Apôtre de la cour, c'est le trait distinctif de son caractère ; mais de quelle cour ? D'une cour que je n'ai peut-être représentée que trop fidèlement, en nommant celles dont Jérémie, dont Jean-Baptiste et saint Paul ont été les victimes.

Avant que de vous exposer les merveilles qu'il y a opérées, commençons donc à faire hommage de ses succès à l'Esprit de Dieu qui le remplit, *Requiescet super eum Spiritus Domini*. Esprit de science et de piété, qui le dispose et le conduit à la cour : *Spiritus scientiæ et pietatis* ; sujet de la première partie. Esprit de sagesse et de conseil, qui le dirige à la cour : *Spiritus sapientiæ, consilii et intellectus* ; sujet de la seconde partie. Esprit de force, Esprit de crainte, mais de la crainte du Seigneur, qui le soutient et le couronne à la cour : *Spiritus fortitudinis, Spiritus timoris Domini* ; sujet de la troisième partie.

Prions cet Esprit divin qu'il nous inspire. Ce discours ne sera l'éloge que de ses dons. Nous l'entreprenons sous vos auspices, vous qui la première en reçûtes toute la plénitude, lorsque l'ange vous salua pleine de grâce. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Madame,

Il en est des grands hommes, des hommes singuliers et rares, ainsi que des phénomènes qu'on aperçoit de temps en temps dans la nature. Leur première apparition dans le monde frappe communément d'abord, fixe les regards, pour engager à suivre leurs mouvements divers et faire admirer la rapidité de leurs progrès successifs. Tel fut Jean Népomucène. L'obscurité de ses parents ne put rendre obscure sa naissance. Mille

(14) Le roi de Pologne apprit la signature des préliminaires de la paix et la reddition de Maestricht, la veille de sa fête.

feux lumineux environnant la maison où il naquit annoncèrent à toute la Bohême qu'à Nepomuk il venait de naître un enfant qui serait un jour l'astre le plus brillant du Nord.

Prague, capitale du royaume de Bohême, était aussi pour lors capitale de l'empire, le séjour des césars. Wenceslas y régna pendant presque toute la vie de notre saint. C'est de la cour de ce nouvel Hérode qu'un nouveau Jean-Baptiste devait être l'apôtre. Voyons comment l'Esprit de Dieu l'y dispose avant que de l'y conduire.

C'est, ai-je dit, par les dons de piété et de science. Ne les séparons pas ces deux premiers dons d'un seul et même esprit, qui consacrèrent les prémices de sa jeunesse. D'abord l'esprit de piété le prévient dès sa première enfance.

Une mère aussi vertueuse que l'épouse d'Elcana, triste comme elle, affligée d'une stérilité semblable, vient épancher son cœur au pied des saints autels et déjà leur dévoue l'enfant de bénédiction qu'elle demande et qu'elle espère. Son espérance n'est point trompée; le ciel exauce sa prière. La mère, fidèle à sa promesse, s'estime moins heureuse d'être féconde que de pouvoir en effet consacrer au Seigneur le fruit de sa fécondité. Que sa joie redouble bientôt en voyant les premières inclinations de son fils se conformer parfaitement aux siennes ! D'année en année quel redoublement de joie pour elle encore lorsqu'elle le voyait profiter en vertu, selon l'expression de l'Ecriture, à mesure qu'il croissait en âge : *Proficiebat atque crescebat* (*Luc.*, II); gagner tous les cœurs par la décence et la noble simplicité de ses manières en même temps qu'il gagnait le cœur de Dieu même par l'innocence et l'ingénuité de ses mœurs : *Placebat tam Domino, quam hominibus.* (*I Reg.*, II.) Heureuse mère, quels eussent été vos transports si vous eussiez pu prévoir ce que ce cher fils devait être un jour !

Ne peut-on pas dire, Messieurs, du *xiv*^e siècle ce que l'Ecriture ajoute en parlant des jours de Samuel : *Sermo Domini erat pretiosus in diebus illis* (*Ibid.*) ; les dons éclatants de l'Esprit de Dieu étaient rares alors. Mais mon intention n'est pas d'exagérer des malheurs qu'on n'a déjà peut-être que trop outrés. Non, Jésus-Christ n'a jamais abandonné son Eglise dans aucun siècle. La clarté quelquefois est moins vive; mais le divin soleil qui nous éclaire ne s'éclipse jamais entièrement. Nous avouons cependant que s'il y eût des jours qu'on peut appeler ténébreux, ce furent le *xiv*^e et le *xv*^e siècles. La rareté des maîtres propres à instruire laissait une grande partie du peuple sans instruction. Le Nord se ressentit de ce désordre plus qu'aucun autre pays du monde chrétien. Pour prévenir les maux qu'on en craignait, l'empereur Charles IV, roi de Bohême, venait d'établir l'université de Prague. Elle était dans toute sa splendeur, lorsque Jean Népomucène alla s'instruire et s'exercer dans cette école dont il fut bientôt après le plus bel ornement.

Déjà dans la petite ville de Staaze on l'avait vu, on l'avait admiré, courant avec ra-

pidité l'épineuse carrière des premières études, faisant les délices de ses condisciples autant que de ses maîtres, s'attirant toute la confiance de ceux-ci sans exciter la jalousie de ceux-là. Dans peu on l'y regarda comme un modèle de piété et d'application presque autant pour les uns que pour les autres. L'étude et la prière faisaient en effet toute son occupation et jamais ne lui laissaient de temps libre pour les frivoles amusements de la jeunesse; à peine lui en restait-il pour les besoins de la nature. C'était au pied des autels qu'il allait délasser son esprit de la contention de ses études, et les lumières que l'Esprit - Saint lui communiquait dans la prière semblaient toujours, à mesure qu'il avançait, prévenir les leçons de ses maîtres.

Le séjour de Prague ne changea rien à sa conduite, il ne servit au contraire qu'à mieux faire éclater ses talents. Aussitôt qu'il parut dans cette grande ville, sa présence y sembla ranimer l'émulation pour les sciences et le goût de la piété.

Si pour faire à présent le détail de ses progrès et de ses succès, je vous disais, Messieurs, qu'il n'est rien dans l'érudition de si profond et de si vaste que l'étendue de son génie n'atteignît et ne pénétrât, rien de si délicat et de si poli dans la littérature dont la sage curiosité de son esprit ne s'enrichît et ne s'ornât, rien de si embrouillé, de si difficile, de si abstrait dans les sciences que la force de son jugement n'approfondît et ne démêlât, qu'il fut presque en même temps l'oracle de toutes les écoles, ainsi que Moïse, aussi parfaitement instruit des fables de l'Egypte que de l'histoire sainte; ainsi que Néhémie, également versé dans les lois politiques et dans les lois divines; ainsi qu'Esdras, interprète aussi judicieux que scrupuleux observateur et des uns et des autres. Si j'ajoutais qu'en effet la multitude et la diversité de ses études ne purent jamais ni refroidir la ferveur ni ralentir l'activité de sa dévotion, qu'on était étonné qu'une santé déjà affaiblie par toutes sortes de maléfactions pût suffire à tant de travaux, ou même comment il pouvait allier avec tant d'exercices de piété des études aussi étendues qu'étaient les siennes. Si je vous le montrais tantôt dans les églises, tantôt dans les écoles; ici donnant au monde le spectacle d'une doctrine qui eût pu faire honneur aux plus consommés de ses maîtres : *Spectaculum mundo* (*I Cor.*, IV); là, ravissant les anges, avec lesquels il semble le disputer en tendresse, en ardeur et en respect pour la divine majesté : *Spectaculum angelis* (*Ibid.*) ; partout faisant déjà mille conquêtes spirituelles par les essais prématurés de son zèle : *Spectaculum hominibus.* (*Ibid.*) Si, dis-je, Messieurs, je vous représentais notre saint sous de si nobles images, ne croiriez-vous pas que je cherche à vous éblouir et à enlever votre admiration par un éloge vague et même outré? A Dieu ne plaise que je veuille surprendre votre pieuse crédulité! Soutenez donc votre attention, je vous supplie. Voici la preuve de tout ce que je viens de dire.

Représentez-vous un jeune homme sans

fortune, sans protection, sans naissance, qui arrive dans une ville immense où le séjour des empereurs attirait tout ce qu'il y avait de distingué dans l'Allemagne, une ville dont l'université comptait quarante mille élèves. Pour percer au milieu d'une si grande foule, pour se distinguer entre tant de concurrents et de rivaux, pensez-vous qu'il eût suffi d'un mérite ordinaire?

Telles sont cependant les circonstances dans lesquelles Jean Népomucène se trouve et se fait remarquer. A peine a-t-il achevé le cours de ses études, que toutes les académies s'empressent de se l'associer et lui décernent les premières places. L'archevêque de Prague fonde déjà sur lui l'espérance principale de son clergé et veut par les liens les plus sacrés l'attacher à son église.

L'ambition de Jean Népomucène avait toujours été d'être admis dans l'ordre lévitique. C'était le premier penchant qu'eût senti son cœur. Mais il avait appris de saint Paul que personne ne doit usurper cet honneur, qu'il faut y être spécialement appelé comme Aaron, et qu'entrer dans l'Eglise par des vues d'intérêt ou d'ambition, c'est se rendre presque aussi coupable que celui qui voulait acheter l'Esprit-Saint. Il attendait donc dans le silence un ordre exprès de Dieu. Il se le crut intimé par son évêque.

Toute sa vie n'avait été jusqu'alors qu'une disposition continuelle et pouvait passer pour la disposition la plus parfaite au ministère sacré. Mais que les jugements des saints sont différents des nôtres! Ils trouvent que les occupations les plus louables en les dissipant au dehors les détournent insensiblement de Dieu. Et nous, Messieurs, que penserons-nous des nôtres, livrés comme nous sommes au monde, à ses passions et à ses intrigues?

Jean Népomucène se retire pendant un mois dans la solitude. Ce fut là, mon Dieu, que, selon l'expression de votre prophète, vous parlatés à son esprit et à son cœur pour achever en lui, comme dit saint Paul, l'image de l'homme parfait : *Dum in solitudinem, et loquar ad cor.* (Oee, II.) Ce fut là, comme poursuit le prophète, que vous vous engageâtes à lui en l'unissant à vous des nœuds les plus étroits, de vos dons les plus précieux dont vous le comblâtes : *Sponsabo mihi in sempiternum* (Ibid.); don de jugement, de miséricorde et de justice, pour affermir dans son cœur l'amour de votre loi; *in justitia, in judicio et in miserationibus* (Ibid.); don de foi, pour éclairer son esprit des plus purs rayons de la vérité dont il devait éclairer le monde : *Sponsabo in fide.* (Ibid.) L'imposition des mains de son évêque y mit le sceau, en achevant de le remplir des dons de l'Esprit-Saint, Esprit de sainteté et de lumière, qui, après l'avoir disposé au ministère qu'il lui destine, le conduisit lui-même, et le place dans la carrière où il doit l'exercer.

Ce ne fut donc point par intrigue qu'il parvint à la cour. Il ignora toujours le grand art de se produire, cet art si délicat de se ménager adroitement les occasions de paraître, l'art de mendier ou d'acheter soude-

ment certains suffrages, de former une cabale capable de décider, et de donner le ton dans le public; l'art de se rendre nécessaire, sous prétexte de zèle, en se faisant le mobile et l'agent universel de toutes les bonnes œuvres; l'art de s'insinuer dans les palais des grands, de ceux surtout qui font profession d'enchaîner à leur char tout mérite éclatant et reconnu; l'art de s'assurer leur protection, soit par des flatteries converties du masque de la plus ingénue simplicité, soit par les protestations hypocrites du désintéressement le plus généreux; l'art enfin de supplanter un rival qui fait ombre, en paraissant le servir, et d'envelopper l'aspirant qui le perce dans les fleurs séduisantes d'une estime feinte et d'une amitié trompeuse.

L'Esprit de Dieu connaît toujours par des voies simples, et ne conduit que plus sûrement à ses fins. L'archevêque de Prague et son illustre chapitre eurent devoir s'attacher plus spécialement un homme aussi célèbre que l'était Jean Népomucène. Un canoniat de cette métropole vint à vaquer, il en fut pourvu. Le prélat en même temps le chargea du ministère de la parole. Voilà, Messieurs, quelle fut la porte qui l'introduisit à la faveur.

Les prêtres, qui remplissent bien leur ministère, surtout ceux qui travaillent à la prédication et à l'instruction des peuples, sont dignes d'un double honneur, dit saint Paul : *Magnæque laborant in verbo et doctrina.* (1 Tim., V.) Jean Chrysostome, en citant ce texte de saint Paul, faisait remarquer à son peuple que si le ministère de la parole eut toujours dans l'Eglise la présence sur tous les autres, il est aussi le plus laborieux et le plus difficile. Pour s'en acquitter dignement, Jean Népomucène n'eut pas besoin de consacrer une longue suite d'années à donner la forme de l'éloquence humaine aux vérités de la religion. Rempli d'une connaissance profonde de l'écriture et de la tradition, du dogme et de la morale, il parut d'abord dans les chaires; mais il semblait n'y rien dire de lui-même. C'était en effet, selon l'expression de saint Augustin, l'Esprit de Dieu qui parlait en lui, Esprit de science, qui convainquait les plus incrédules, confondait les plus opiniâtres. Il possédait le rare talent de s'abaisser jusqu'aux plus faibles, sans jamais avilir nos mystères, qu'il rendait sensibles aux plus ignorants, en même temps qu'il ravissait et charmait les plus instruits; toujours proportionné, comme dit saint Paul, à toutes sortes de génies, aux spirituels ainsi qu'aux charnels, aux enfants comme aux hommes parlait : *Spiritualibus, carnalibus, parvulis.* (1 Cor., III.) Esprit de piété, qui touchait, qui convertissait toujours par je ne sais quelle douce onction. La source en était dans son cœur, et de son cœur elle coulait sur ses lèvres comme un rayon de miel : *Favus distillans labia ejus.* (Can., IV.)

Le premier fruit de ses discours parut dans l'université de Prague. Les anciens compagnons de ses études, qui l'avaient ad-

miré dans les écoles, s'empres-èrent à venir l'écouter dans les chaires. Bientôt leurs suffrages non suspects firent voler de bouche en bouche le nom du nouvel orateur, il vola jus- qu'à la cour, et aussitôt on voulut l'y entendre.

Wenceslas n'était pas encore arrivé à ces excès monstrueux de cruauté et de débauche qui firent de lui, lorsqu'il eut franchi toutes les bornes, un monstre, objet d'horreur, de mépris et d'exécration dans tout le Nord. Son auguste père, prince vraiment digne de porter le nom des césars, et des césars chrétiens, par son attachement à la foi, son amour pour les sciences et les lettres, autant que par son zèle à soutenir la majesté et à faire la félicité de l'empire, Charles IV lui avait inspiré dès l'enfance des principes de probité, de grandeur d'âme, surtout de religion, qui combattirent longtemps ses inclinations dissolues et tyranniques. Wenceslas estimait encore la vertu presque malgré lui-même, il la récompensait sans l'aimer, et craignait du moins de paraître ne l'aimer pas. Dans sa conduite parti ulière, ses actions équivoques laissaient assez entrevoir tout son penchant vers le mal, jusque dans le bien qu'il faisait. Ne faisant en effet le bien qu'avec une espèce de contrainte, il semblait toujours le faire à regret, et, ne pouvant toujours se contraindre, on sentait que ce qui lui échappait de mal, il le faisait avec complaisance. En un mot, c'était déjà un scélérat, un tyran, mais qui se gênait, n'osant encore le paraître.

Mon Dieu, nous admirons les attentions de votre miséricorde pour un prince qui ne cherchait qu'à s'endurcir, avant que nous adoptions les conseils secrets de votre justice qui le laissa s'endurcir enfin tout à fait dans le crime. Allez, dit le Seigneur, à un nouveau Moïse; c'est à Pharaon que je vous envoie : *Veni, mittam te ad Pharaonem* (Exod., II.) Qui suis-je, moi, Seigneur? *Quis sum ego?* (Ibid.) répond aussitôt l'humble serviteur. Non, ne craignez rien : je serai avec vous : *Ero tecum*. (Ibid.) Sur cette simple promesse, le serviteur docile obéit et se soumet. *Adam*. (Ibid.)

Hâtons-nous, Messieurs, de voir l'accomplissement de la promesse que son Dieu lui avait faite. Jean Népomucène n'avait point désiré de parvenir à la cour. L'Esprit de Dieu, qui l'y avait disposé dès l'enfance, l'y conduisit aussitôt qu'il fut propre à y paraître. Voyons donc comment le même Esprit l'y dirigea. Il l'avait disposé et conduit par les dons de sainteté et de science. Il le dirige par les dons de conseil et de sagesse : *Spiritus sapientiæ et consilii*; c'est le sujet de la seconde partie

SECONDE PARTIE.

La cour! quel théâtre pour un ministre de Jésus-Christ! Tertullien disait que l'on verrait plutôt l'Evangile anéanti dans le christianisme, que les césars devenus chrétiens. A Dieu ne plaise, Messieurs, que

nous adoptions une pensée démentie si glorieusement pour la religion, par l'expérience de tant de siècles, depuis Constantin le Grand jusqu'à nous! Que d'exemples de toutes sortes de vertus le trône n'a-t-il point donnés, ne donne-t-il point encore? L'Eglise y trouva de tout temps, non-seulement des protecteurs, des vengeurs, des soutiens, mais aussi des modèles capables d'édifier, j'ose ajouter d'instruire les ministres mêmes du sanctuaire, et de confondre les cloîtres les plus retirés et les plus austères. Certainement, Messieurs, vous n'en exigerez pas de moi la preuve. Elle est sous nos yeux. Qu'a-t-on vu du temps des Clovis, des Gontran, des Charlemagne, des Louis, des Clotilde, des Bathilde et des Blanche, que nous ayons de nos jours à regretter? Le Seigneur a ses élus partout. La grandeur, la richesse, la puissance sont de grands moyens de sanctification, lorsqu'on en fait un saint usage; mais il faut aussi convenir que cet usage est difficile, et que ces grands moyens de sanctification sont de grands pièges et de grands dangers pour le salut.

La cour, sous son vrai point de vue, peut donc être considérée, ainsi que tous les autres états du monde, comme un mélange de vices et de vertus, de maux et de biens, avec cette différence, cependant, qu'à la cour ordinairement tout est extrême, la médiocrité rarement y a lieu. La violence des passions qui y dominent, les moyens qu'on a de les contenir toutes, l'espérance d'impunité dont on se flatte y rendent les vertus plus difficiles, plus éprouvées, par conséquent plus pures, plus héroïques; mais en même temps, par la même raison, elles rendent les vices plus éclatants, plus effrénés dans ceux qui s'y livrent sans crainte; plus couverts, plus difficiles à démasquer; presque incorrigibles dans ceux qui ont intérêt à se masquer. La cour, en un mot, est une vaste mer remplie d'écueils, toujours battue de tempêtes. Les naufrages y sont fréquents et terribles; mais aussi le courage et la force de ceux qui échappent brillent bien davantage, doivent bien plus étonner.

Quel personnage, surtout dans une cour, que celui d'un ministre de l'Evangile qui n'y paraît que pour les intérêts de la religion! Dans ce tourbillon d'intrigues, qu'il faut de discrétion pour ne s'engager qu'autant que le zèle l'exige! Sur ce théâtre de toutes les passions, que de prudence ne faut-il pas, pour se tenir toujours à l'écart, sans risquer jamais d'autres démarches que celles de médiateur et d'arbitre! Dans ces profondeurs de politique, qu'il faut d'intelligence et de raison pour ne point s'égarer, se couvrir sans fourberie, s'ouvrir sans s'exposer à être dupe, soutenir avec fermeté les droits de Dieu, sans rien refuser à César! Dans ce labyrinthe d'intérêts différents, démêler toujours la justice, s'attirer la confiance des grands, sans trahir la cause des peuples; ne manquer jamais aux pauvres opprimés, sans donner aucun sujet de

plainte, sans se rendre odieux à ceux qui les oppriment; quel prodige de sagesse! Ajoutons encore : la cour est le centre de ce qu'on nomme délicatesse et décence; par conséquent du véritable goût. La nature y prévient ordinairement dans les esprits toute espèce de culture, et le simple usage équivaut à tous les préceptes de l'art; mais autant l'esprit a de discernement et de franchise pour reconnaître et approuver la vérité, autant le cœur a de détours, d'artifices et de souplesse pour l'éluider. Y faire goûter les austères maximes de la religion, c'est le chef-d'œuvre de l'éloquence humaine; je devrais dire plutôt, c'est le plus beau triomphe de la grâce.

Or c'est ce triomphe de la grâce dont l'Esprit-Saint voulut donner un exemple éclatant dans les travaux apostoliques de Jean Népomucène. Soit qu'il s'agisse de combattre le vice, l'Esprit d'intelligence le dirige, pour en inspirer une salutaire horreur, sans jamais révolter les coupables. Soit qu'il s'agisse d'élever les âmes justes à la perfection de la vertu, l'Esprit de conseil le dirige, pour les mener par des voies toujours sûres, sans jamais les rebuter. Abrégeons-en la preuve.

Seigneur, vous fîtes donc à ce nouveau prophète la même grâce qu'à Jérémie. Vous touchâtes ses lèvres pour mettre votre parole à sa bouche; vous lui donnâtes autorité sur les empires de la terre pour arracher, dissiper, détruire le règne du péché; pour élever, pour affermir le règne de la vertu dans tous les cœurs.

Qu'il est à craindre, Messieurs, que l'éclat du diadème n'éblouisse un ministre de l'Evangile, et ne lui fasse trahir servilement son ministère! Qu'il est à craindre que le respect qu'on a pour la personne des grands ne s'étende quelquefois jusque sur leurs vices, et que la majesté fastueuse qui les environne ne captive la parole même de Dieu! Mais en louant un zèle ferme et intrépide, à Dieu ne plaise que nous croyions devoir louer un zèle hautain, ni même un zèle indiscret, qui choque sans ménagement toutes les bienséances, et qui peut-être abuse des armes spirituelles que Jésus-Christ lui confie pour s'élever au-dessus de toute autorité! Non, non, Messieurs, le Seigneur ne peut être honoré par un encens qu'on déroberait aux puissances de la terre pour le faire brûler sur ses autels; ministres d'un Dieu humble, obéissant jusqu'à la mort, nous devons aux peuples les premiers exemples d'une sage douceur, et surtout d'une soumission respectueuse à nos maîtres.

Louons donc sans crainte le zèle de Jean Népomucène, zèle sage, qui commence à étudier les vices dominants à la cour pour ne point combattre des chimères, en enseignant ce que chacun sait, en prouvant ce que personne ne révoque en doute, en déclarant contre des vices que la bienséance même du monde a proscrits; zèle discret, qui s'applique à reconnaître la disposition

des esprits et la situation des cœurs qu'il doit instruire et toucher, pour s'insinuer dans les uns et dans les autres par la route la plus abrégée et la plus sûre; zèle intrépide et généreux, qui s'oppose comme un mur d'airain, comme une colonne de fer, au débordement du vice; mais zèle respectueux, qui prend toutes sortes de formes, se plie et se replie avec adresse, fléchit à propos pour ne point révolter; zèle enfin qui fut assez heureux pendant longtemps pour ne point offenser le plus violent et le plus jaloux de tous les princes.

Que n'ai-je ici, Messieurs, ce foudre d'éloquence avec lequel notre saint orateur combattait et atterrissait le vice! Je vous le représenterais prêchant la pénitence à la cour avec autant de rigidité que Jean-Baptiste dans le désert, s'élevant contre les scandales avec la même force, jetant le trouble et l'effroi dans les consciences par les mêmes menaces, rassurant, consolant, animant par les mêmes promesses, prescrivant avec la même liberté les moyens de retourner à Dieu.

Quel art, de plus, n'avait-il pas pour parler dans le secret à ceux que ses disciples n'avaient pu tout à fait convertir? Tantôt, comme Nathan, enveloppant sous d'ingénieuses paraboles des reproches qui eussent été trop amers et plus propres à aigrir qu'à toucher; tantôt cependant, comme Samuel, annonçant sans crainte les plus terribles arrêts de la divine colère à des Saûls endurcis ou faux pénitents; mais toujours honorant, en présence du peuple, ceux qu'il voyait avec horreur obstinés à consommer leur réprobation; toujours prêt à couvrir du voile de la charité des crimes qui eussent pu, dans le public, décréditer et déshonorer les coupables.

Wenceslas lui-même, tout corrompu qu'était son cœur, ne pouvait résister aux impressions que faisait sur lui Jean Népomucène; il le goûta même de telle sorte, qu'il voulut se l'attacher plus spécialement. Si c'était un héros du monde que je louasse, je vous prierais, Messieurs, de vous retracer ici tout ce qu'a d'illustre une charge de grand aumônier à la cour. Je ne manquerais pas de relever le mérite personnel de Jean Népomucène en mettant l'obscurité de sa naissance en contraste avec l'éminence de cet emploi. Mais c'est un héros chrétien que je loue. Dans tous les honneurs dont il est revêtu, nous ne devons rien estimer que ce qu'il y estima lui-même, le surcroît de puissance et d'autorité qu'il en reçut pour la gloire et le succès de son ministère.

Il devenait en effet de jour en jour plus utile à la ville, aussi bien qu'à la cour. La multitude et la diversité des affaires n'épuisaient jamais son attention, aucun travail ne semblait épuiser ses forces. Chargé en même temps de deux emplois, que les apôtres jugèrent presque incompatibles, de distribuer le pain temporel et le pain spirituel de la parole, son activité, sa vigilance, suffisaient cependant à tous deux. Ce n'était même là

qu'une partie de ses occupations ordinaires. Il n'était presque point d'affaires épineuses sur lesquelles on ne le consultât, presque point de différends dont il ne fût l'arbitre, presque point de grâces qu'on n'osât demander à l'empereur que par sa médiation. Ne croyez pas, Messieurs, que ce détail m'éloigne de mon sujet. Non, c'étaient autant d'occasions que notre saint saisisait avec joie, parce qu'il savait toujours s'en servir utilement pour le salut de ceux qui s'adressaient à lui.

C'était principalement par la direction, au tribunal de pénitence, qu'il achevait les conquêtes qu'il avait commencées, soit dans le commerce de la société, soit dans les chaires. Quiconque l'avait connu voulait aussitôt lui remettre le soin de son âme, et bientôt on voyait prendre l'essor, et s'élever rapidement à la plus haute vertu ceux qu'il venait de retirer du plus profond abîme du vice.

Chastes épouses de l'Agneau vierge, dites-nous, vous l'éprouvâtes, quelle profonde connaissance il avait des voies les plus intérieures et les plus mystiques; dites-nous surtout quels torrents délicieux de grâces sa parole presque miraculeuse faisait couler dans vos déserts. Mais ne sortons pas de la cour même, où nous avons placé le siège de son apostolat, pour trouver la preuve de ses succès.

Vous nous le direz, vertueuse impératrice; vos progrès dans la science des saints sont, dans les livres de Dieu, le trophée éternel de votre saint directeur!

Jeanne de Bavière possédait toutes les vertus de ses illustres ancêtres : le plus inviolable attachement à l'Eglise et à sa doctrine, la foi la plus délicate et la plus pure, une piété aussi généreuse que tendre, un courage héroïque, une constance supérieure à toutes les disgrâces, ce sont là, Messieurs, des vertus héréditaires dans cette auguste maison. Les semences en étaient dans le cœur de la princesse. Il ne fallait qu'un habile maître pour les y développer, en faire éclore et mûrir des fruits de salut. Dès que le nom de Jean Népomucène eut commencé, pour la première fois, de percer à la cour, elle désira de le voir et de le consulter. Ce ne fut pas, Messieurs, une curiosité, quelquefois assez naturelle aux grands, qui porta l'impératrice à rechercher le serviteur de Dieu. Elle ne vint point comme la reine de Saba à ce nouveau Salomon, pour le tenter par des questions captieuses : *Ut tentaret in ænigmatibus* (II Paral., IX), pour juger elle-même d'une réputation, dont le bruit l'avait frappée sans pouvoir la convaincre : *Non credēbam, donec ipsa veni... vidi... probavi.* (Ibid.) Non, ce fut avec la plus ingénieuse simplicité qu'elle vint lui exposer l'état de son âme, et lui ouvrir les plus secrets replis de son cœur : *Locuta est universa quæ habebat in corde suo.* (Ibid.) Quelle fut donc, non pas sa surprise, mais sa joie! quelle consolation pour elle de sentir, à mesure que le saint lui parlait, tous ses doutes s'éclaircir, tous ses remords se calmer, surtout de sentir la plus douce onction de la grâce se ré-

pandre dans son cœur, le remplir, l'inonder, en chasser la douleur et la crainte : *Nec fuit quidquam, quod non perspicuum ei fecerit.* (Ibid.) Ah! ce fut alors que, entrant véritablement dans les mêmes transports que la reine de Saba, elle s'écria comme elle, que les vertus et les talents du saint surpassaient sa réputation même : *Vicisti famam virtutibus.* (Ibid.) Ce fut alors qu'elle envia le bonheur de ceux qui pouvaient chaque jour l'entendre et n'entendre que lui : *Beati qui audiunt sapientiam tuam.* (Ibid.) Plus heureuse que la reine de Saba, maîtresse de se le procurer, ce bonheur, elle ne tarda à le faire que jusqu'à ce que l'occasion se présentât. Jean Népomucène, attaché à la cour auprès du prince, le fut aussitôt, en qualité de confesseur, auprès de la princesse.

Quel désolant contraste ici se présente à nous, Messieurs! Tandis que la princesse croît de jour en jour en vertus, le prince de jour en jour lâche la bride à ses passions dissolues et se laisse emporter peu à peu par la fougue impétueuse de son tyrannique penchant! La vertu de la princesse ne faisait donc qu'aigrir le prince et l'irriter de plus en plus. Il n'était point de traitements injurieux et cruels qu'elle n'eût à souffrir tous les jours. Quelle situation que celle de Jean Népomucène dans cette espèce de conflit! Occupé tour à tour à calmer l'humeur ombrageuse du prince, et à essayer chrétiennement les larmes de la princesse; à réveiller les remords dans le cœur de Wenceslas, et à régler tellement la dévotion de son épouse, que l'époux ne la pût censurer; à s'opposer aux violences des flatteurs dont l'empereur était obsédé sans cesse, et à contenter la piété de l'autre cour qui environnait la sage impératrice; à élever la vertu des uns au-dessus des autres, et à mettre l'irréligion de ceux-ci hors d'état de nuire à la religion de ceux-là.

Esprit divin, aucun de vos ministres eût-il jamais plus besoin de vos dons, des dons de conseil et de sagesse, que Jean Népomucène, pour le diriger dans ces délicates circonstances? Personne, en effet, Messieurs, n'eut plus de talents que lui, pour faire respecter et aimer la vertu, pour la mettre hors de prise à la censure, aux railleries et aux insultes même des plus libertins. C'est qu'il la rendait toujours humble, douce, aisée, complaisante dans ceux qu'il dirigeait ainsi que dans lui-même. Ce que l'Ecriture rapporte de Mardochée, on peut donc, et on doit le lui appliquer. Il semblait avoir tout créé sur l'esprit de son Maître : *Secundus a rege* (Esth., X); révérend des grands, chéri du peuple : *acceptabilis plebi* (Ibid.); ne cherchant que le bien des sujets, la gloire et les intérêts du prince : *quærens bona* (Ibid.); tout occupé de projets pacifiques, pour entretenir l'harmonie entre tous les membres de l'empire, et ne s'entremettant jamais dans les affaires politiques que pour le bien de la religion : *et loquens ea quæ ad pacem pertinerent.* (Ibid.) Dans cette disposition de tous les esprits à son égard, qui eût pensé que

son histoire dût se terminer enfin par un dénoûment sanguinaire ?

Prophète du Seigneur, hâtez-vous cependant de ceindre vos reins de force : *Accinge lumbos tuos. (Jerem., I.)* Endurcissez votre cœur contre la crainte, oui, contre toute autre crainte que celle du Seigneur : *Ne formides. (Ibid.)* Le monde va s'armer contre vous de tout ce qu'il a de plus propre à ébranler et à vaincre la vertu : *Bellabunt adversum te. (Ibid.)* Et vous, Messieurs, soutenez votre attention encore un moment, je vous supplie. Voici la partie la plus intéressante de cet éloge. Le monde ne prévaut point, parce que le Seigneur est avec son serviteur, pour le faire triompher dans toutes les épreuves : *Bellabunt et non prevalebunt; quia ego tecum, ait Dominus. (Ibid.)* C'est l'Esprit de force et de crainte du Seigneur, qui le soutient et le couronne à la cour : sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Plus le vice a éprouvé de contrainte dans sa naissance, plus il a été contrarié dans ses progrès, plus il est furieux, s'il vient à prendre tout à fait le dessus. Quand un scélérat d'inclination peut étouffer enfin tous les remords qui glaçaient encore quelquefois sa main mal affermie pour le crime, affranchi de toute crainte, enhardi à ne plus reconnaître de lois, il ose tout, il se porte à tout; plus d'excès qu'on ne doit en attendre. Les lumières dont il fut autrefois éclairé, dès que le flambeau se retire, ne rendent son aveuglement que plus funeste. C'est ainsi qu'une nuit profonde, au sortir d'un grand jour, n'en paraît que plus affreuse. Alors le vice a des profondeurs d'iniquité qui sont vraiment inexplicables et des mystères incompréhensibles de folie.

Tout horribles que sont ces traits, il faut enfin, l'avouer, Messieurs, ils ne peignent que trop bien le malheureux Wenceslas, dans les dernières années de sa vie. Car enfin quel motif put lui faire prendre l'étrange résolution qu'il exécuta contre le serviteur de Dieu? Était-ce un sujet trop fidèle et trop zélé pour sa véritable gloire, un censeur, quoique le plus respectueux et le plus soumis, trop sévère cependant et trop inflexible, dont il voulait délivrer ses passions? Ce que l'Écriture rapporte de Daniel se renouvelle-t-il à l'égard de Jean Népomucène? Ceux qui voulaient le perdre ne trouvant aucune apparence à le noircir d'aucun crime, ni même d'aucun soupçon de crime, n'imaginèrent-ils d'autre piège à lui tendre que dans la loi de son Dieu? Est-ce donc enfin fureur jalouse, stupidité, folie, qui fit enfanter à ce prince le plus bizarre et le plus barbare des desseins? Mais ne cherchons pas à sonder les abominables replis de ce cœur livré à la cruauté et à l'injustice. Mon Dieu, permettez-moi plutôt d'oser pénétrer dans les adorables conseils de votre providence toujours attentive à la gloire et aux besoins spirituels de votre Église. Prévoyant les fureurs d'une hérésie,

qui dans le siècle suivant devait attaquer notre foi sur le sacrement de pénitence, ne voulûtes-vous pas prémunir de bonne heure les fidèles, animer d'avance les pasteurs pour la défense de cette foi, en la scellant du sang d'un de vos plus dignes ministres? Oui, Messieurs, qu'il nous soit permis d'entrer dans des vues si dignes de la bonté de notre Dieu. Ministres, instruisez-vous par un des plus beaux exemples qui pussent nous être donnés; et vous, dans ce même exemple, chrétiens, apprenez à révéler la sainteté et la grandeur de nos augustes sacrements.

Wenceslas veut obliger Jean Népomucène à lui révéler la confession de l'impératrice. Promesses, menaces, tourments, tout est employé pour l'y contraindre; mais la crainte du Seigneur qu'il a devant les yeux, le soutient contre les promesses et les menaces: l'esprit de force le rend supérieur à tous les tourments, et le couronne enfin d'un glorieux martyre.

Quelles promesses d'abord pouvaient tenter ce grand cœur? Richesses, dignités, charges, emplois; c'est l'appât que Satan osa présenter à notre Sauveur même : *Hæc omnia tibi dabo. (Matth., IV.)* C'est, dit un saint docteur, l'appât auquel sont prises tous les jours les âmes qu'on nomme héroïques, et qu'on ne nomme héroïques que parce qu'elles sont ordinairement ou les plus intéressées ou les plus ambitieuses. L'âme vraiment héroïque est au-dessus de tous les biens du monde. Sur la terre, en effet, il n'est rien qui soit digne d'elle. Comme elle ne dépend que de Dieu, elle ne craint que Dieu. Tout ce qui est créé n'est que pour un temps; le temps passe, tout passe de même; et le temps passé, une éternité reste; c'est pour cette éternité seule qu'il faut espérer et craindre. Aussi est-il écrit : *Vous adorez le Seigneur, et vous ne servez que lui. (Ibid.)* A cette seule réponse Satan est vaincu, il est en fuite.

Jean Népomucène s'était nourri toute sa vie de cette divine maxime. A quoi pensait donc le tyran de l'attaquer par des promesses? Qu'avait Wenceslas à offrir, que Jean Népomucène n'eût refusé cent fois dans des temps où il pouvait l'accepter sans crime? *Munera tua sint tibi. (Dan., V.)* Prince, gardez vos faveurs pour ceux qui les estiment et les recherchent : *Et dona domus tue alteri da. (Ibid.)* C'était sa devise, ainsi que celle de Daniel. Ne l'avait-il point dit, lorsque l'empereur lui-même croyait trop peu récompenser ses talents et ses vertus, en lui offrant les places les plus éminentes de l'Eglise et de l'empire? L'éclat d'une mitre l'avait-il ébloui? Les immenses revenus d'un bénéfice auquel était attaché le titre de chancelier héréditaire de l'empire, l'avait-il flatté? *Munera tua sint tibi.* Combien de temps, par combien de raisons ne fallut-il pas combattre son désintéressement humble et généreux pour l'attacher seulement à la cour? *Et dona domus tue alteri da.* Ses actions précédentes annonçaient donc d'avance sa réponse. Pouvait-il alors en faire d'autre? *Munera tua*

sint tibi, et dona domus tuæ alteri da. Que d'autres armes soient donc mises en usage. C'est dans des épreuves plus difficiles que doit se signaler l'esprit, qui le remplit et le soutient.

Non, nous ne craignons point, disait autrefois saint Cyprien, les fières menaces qu'on ose nous faire. Nous ne redoutons pas ces glaives qui brillent dans vos mains, hommes parricides. Quelles que soient les violences dont vous accompagnez vos effrayants discours, n'espérez pas nous étonner. Essayez les injures et les outrages, tâchez de nous intimider par l'appareil des tourments; non, encore une fois, nous n'abandonnerons pas la discipline de l'Eglise, nous ne nous relâcherons pas de ses lois. Est-ce le grand évêque de Carthage, est-ce Jean Népomucène qui parle ainsi? Ce sont, Messieurs, les sentiments de l'un et de l'autre exprimés par les paroles du premier. Un prêtre armé de l'Evangile, poursuit saint Cyprien, peut être outragé, tourmenté, mis à mort, mais il ne peut être vaincu. L'ancienne loi même en fournit des exemples : témoin Zacharie; témoins dans la nouvelle loi, mille et mille martyrs, témoin saint Cyprien lui-même; témoin Jean Népomucène dans les siècles derniers. Un prêtre armé de l'Evangile, continue toujours saint Cyprien, sait que craindre le monde, c'est outrager Dieu; que craindre Dieu, c'est s'exposer inévitablement aux persécutions du monde; il sait que c'est faiblesse de craindre un monde qui ne peut rien que sur des corps sujets par leur propre nature à la douleur, à la corruption; que c'est folie de ne pas craindre un Dieu qui non-seulement tient en sa main, comme dit un prophète, le faible souffle de notre vie; mais qui, maître absolu de nos âmes, ainsi que de nos corps, peut les perdre ou les sauver pour une éternité.

Ce prêtre armé de l'Evangile, selon l'expression de saint Cyprien, c'est, Messieurs, Jean Népomucène. Il s'affermait dans ces nobles pensées par les mêmes réflexions qui soutenaient autrefois le sage Eléazar. Il se représente l'importance et la sainteté de la Loi, qu'on veut lui faire enfreindre : *Sanctæ et a Deo conditæ legis constituta* (II Mach., VI), la fidélité qu'il doit aux grâces, dont un Dieu jaloux l'a comblé dès sa première enfance. Un seul moment critique lui en ravira-t-il tout le fruit? *Ætatis eminentiam, atque a puero optimæ conversationis actus.* (Ibid.) Il se représente le tort irréparable que sa lâcheté ferait à quantité de frères, en leur inspirant un dangereux égoïsme des sacrements de l'Eglise, et peut-être un mépris outrageant de l'Eglise elle-même : *Ut multi decipiantur* (Ibid.); l'exemple que l'éminence de sa place l'oblige au contraire de donner aux ministres de l'Eglise, aux peuples, au prince même et à sa cour : *Exemplum universæ genti.* (Ibid.) Il répond donc sans crainte qu'il ne désire que la mort, dès qu'il ne peut plus vivre que par un crime : *Respondit cito dicens præmitti se velle in infernum.* (Ibid.)

Un cachot est la récompense de ces sentiments généreux. Oserai-je faire le récit de ce qu'il y endure? Les Dioclétien, les Maximien n'inventèrent point de tortures qui ne soient renouvelées contre le serviteur de Dieu; mais, selon la belle remarque de saint Augustin, c'est en vain qu'on tourmente, qu'on déchire, qu'on brûle le corps d'un saint martyr. Son esprit et son cœur, élevés au plus haut des cieux, dans le sein de Dieu même, sont supérieurs aux atteintes des tyrans et des bourreaux. Ainsi qu'Eléazar, tandis qu'on disloque sur un chevallet tous ses membres, tandis que des torches allumées consomment ses entrailles, voyant couler les ruisseaux de son sang, il laisse échapper un soupir de son cœur; mais c'est à Dieu qu'il le dirige. Vous savez, Seigneur (les sentiments que vous produisez dans mon âme ne peuvent vous être cachés), que pouvant me délivrer de la mort, je souffre dans mon corps des douleurs inexplicables; mais je ne crains que vous, je n'espère qu'en vous, je n'aime que vous : pour vous, qu'il m'est doux de souffrir! Mais vous, vertueuse impératrice, quels furent vos sentiments lorsque vous apprîtes les cruautés qu'on exerçait contre votre saint directeur? La cour en était consternée. On connaissait Jean Népomucène; mais on connaissait l'empereur, et personne n'osait parler en faveur de celui qui n'avait jamais refusé les bons offices de sa voix à personne. La seule impératrice en eut le courage. Aussi vertueuse et plus intrépide même qu'Esther, elle va se jeter aux pieds du prince, son époux. Seigneur, l'humble princesse n'a d'espérance qu'en vous. Mettez en sa bouche, comme en celle d'Esther, les grâces insinuant du discours pour changer le cœur de ce lion furieux. En effet, il est, du moins il paraît changé. On relâche Jean Népomucène, on lui ordonne de reprendre ses fonctions à la cour. Il n'y reparut que plus respectable et plus respecté.

Pour moi, Messieurs, j'imagine voir un de ces grands hommes dont parle l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, lorsqu'échappés à la mort, ou plutôt lorsque la mort ayant trompé leurs désirs, qui n'avaient pour objet que le martyre, ils retournaient à leurs saints ministères. Que les cicatrices de leurs plaies les rendaient vénérables, et que leurs membres mutilés prêchaient éloquemment Jésus-Christ!

Le calme cependant avait été trop prompt pour être de durée. Sans savoir précisément ce qui devait lui arriver, Jean Népomucène entendait au fond de son cœur la même voix qui protestait à saint Paul que de nouvelles tribulations l'attendaient encore, de nouvelles chaînes, de nouveaux tourments. Mais plus intrépide que jamais, il ne pense qu'à achever de remplir le ministère de la parole qu'il a reçu de Jésus-Christ pour rendre témoignage à l'Evangile. On ne le voit donc plus que dans les chaires, au tribunal de pénitence, au pied des saints autels. Ici occupé à considérer, à méditer sa fin dernière,

il se sent un redoublement de force et de courage que lui inspire, comme à Isaïe, l'Esprit de Dieu : *Spiritu magno vidit ultima.* (*Eccli.*, XLVIII.)

C'est aux pieds de l'auguste Marie qu'il va tous les jours ranimer sa ferveur; de Marie, dis-je, sa véritable mère, à laquelle il doit la naissance, à laquelle il dut dès le berceau la conservation de ses jours, qui fut pendant toute sa vie sa plus tendre protectrice, son premier refuge après le Seigneur. De là dans les chaires il va tonner plus hardiment encore qu'auparavant contre le vice; plein de l'esprit prophétique, il prédit les terribles fléaux dont l'Allemagne est menacée, il presse, il sollicite, il conjure de les prévenir en désarmant le bras de Dieu par une prompte pénitence : *Ostendit futura.* (*Ibid.*) Ailleurs il console les pénitents; surtout il prémunit le cœur de l'impératrice contre les nouveaux malheurs auxquels elle va bientôt être en butte : *Consolatus est lugentes.* (*Ibid.*)

La victime était donc enfin tout à fait disposée au sacrifice. A peine quelques jours de calme s'étaient-ils écoulés que l'orage recommença avec plus de furie. L'empereur s'était obstiné plus que jamais dans sa folle et bizarre résolution; mais le saint s'était aussi plus que jamais affermi dans son devoir. Il ne croit plus même devoir répondre aux propositions impies de l'empereur. Fidèle imitateur de son divin Maître, il se tait en présence d'un juge qu'il essaierait en vain de ramener aux sentiments de droiture et d'équité. La mort : il sait qu'il ne doit plus s'attendre à autre chose, il n'attend que la mort. L'ordre, en effet, en est donné; mais quoi ! reste-t-il encore quelques remords dans le cœur du tyran ? Ah ! plutôt à Dieu qu'il y restât du moins quelques sentiments d'humanité. Mais ce nouvel Hérode ne craint que le peuple, qui regarde Jean comme un prophète. On attend donc les ténèbres.... Astres brillants, non, n'éclairez pas ce paricide... Que vois-je ? Mille flambeaux miraculeux errant sur les ondes où vient d'être précipité le saint martyr. Ah ! c'est sans doute pour annoncer et publier sa gloire, et, si j'ose ainsi m'exprimer, décorer son entrée triomphante dans les cieux.

O vous, Dieu saint, Dieu juste, ne vengerez-vous pas le sang de votre serviteur ? Que dis-je ? Hélas ! Messieurs, il ne fut que trop vengé par l'accomplissement littéral des menaces qu'il avait faites en mourant, ainsi que le prophète Zacharie. Mais détournons nos regards de ces lugubres spectacles. J'aime mieux vous faire entendre les acclamations de joie qui retentirent ensuite dans toute la Bohême, quand, délivrée des fureurs de l'hérésie, elle se consacra spécialement à Jean Népomucène, qu'elle a toujours regardé depuis comme le restaurateur, le conservateur et le protecteur de sa foi. Le tombeau du saint martyr devenu l'écueil de toutes les erreurs des derniers siècles ; la santé, la vie, toutes sortes de grâces qui semblent en découler comme de leur source sur tous ceux

qui en approchent avec confiance et avec foi ; le nom de Jean Népomucène célèbre dans toutes les parties du Nord, révérend dans toutes les cours, ses images placées, ses statues érigées de toutes parts dans les campagnes et dans les villes, comme une espèce de sauvegarde publique ; sa langue, cette langue généreuse dont le discret silence fut la cause de son martyre, préservée pendant quatre siècles de la corruption de son tombeau : ah ! Messieurs, tout cela ne suffit-il pas pour m'autoriser maintenant à conclure ?

O vous tous, qui avez écouté le récit des vertus, des combats et du triomphe de cet illustre martyr, qui êtes aujourd'hui témoins de sa gloire, considérez donc à présent : *Videte oculis vestris* (*Eccli.*, LI), comment quelques courts moments de travail et de souffrance sont récompensés par notre Dieu : *Quia modicum laboravi et inveni multam requiem.* (*Ibid.*) Attendez donc, Messieurs, avec patience, l'arrivée du Seigneur, il ne tardera pas, il est proche. Affermissez vos cœurs jusqu'à ce qu'il arrive, et pour vous soutenir, prenez un exemple de patience et de courage dans notre saint martyr : *Exemplum accipite laboris et patientiæ.* (*Jac.*, V.)

Glorieux confesseur de Jésus-Christ, que votre intercession puissante auprès de Dieu nous obtienne la grâce d'imiter vos exemples ! Mais après avoir formé ce premier souhait pour nous-mêmes, permettez-nous de porter encore au pied de vos autels des vœux plus étendus. Ce sont ceux d'une reine à laquelle vous êtes redevable des honneurs éclatants qu'on vous rend dans ce lieu. Vous ne pouvez ignorer le désir dominant qui remplit à présent son cœur ; c'est à celui-là que tous les nôtres se rapportent, et la justice de ce désir nous enhardit d'autant plus à vous l'offrir que l'intérêt qui nous touche (je crois le pouvoir dire) se trouve presque confondu avec celui de la religion. Sous vos auspices, illustre martyr, nous oserons donc représenter au Dieu des combats et de la paix un double spectacle qui, en nous édifiant autant qu'il nous console, semble nous donner droit de tout espérer.

D'une part, le spectacle héroïque d'un monarque magnanime qui sacrifie son repos pour aller protéger ses frontières et ses armées par son auguste présence ; d'autre part, le pieux spectacle d'une reine qui, presque sans cesse au pied des saints autels, lève ses innocentes mains vers le ciel, d'où le monarque lui-même attend tout son secours.

Bénissez les travaux de l'un, récompensez la piété de l'autre, secondez les sages intentions qui leur sont communes à tous deux, Dieu de Josué, de Gédéon, de David, ou plutôt Dieu de nos pères, Dieu des Clovis, des Charlemagne, des Louis. Étendez sur notre roi le bouclier de votre protection toute-puissante. Mettez en sa main le glaive de votre justice. Bientôt les projets de ceux qui nourrissent le flambeau de la discorde étant confondus, nous viendrons faire retentir le lieu saint de nos chants d'actions de grâces, et vous supplier de rendre éternelle

une paix que nous aurons à vos bienfaits. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XI.

SAINT FRANÇOIS RÉGIS.

Prononcé devant le roi de Pologne, duc de Lorraine, à la mission royale de Nancy, en 1753.

Ipse est directus divinitus in penitentiam gentis, et tulit abominabiles impietatis... et in diebus peccatorum corroboravit pietatem. (Eccli., XLIX.)

Il fut inspiré et dirigé par le Seigneur lui-même pour engager son peuple à la pénitence. Il détruisit les abominations de l'impiété, et dans un siècle de péché il rétablit et affermit la vertu.

Sire,

Le Seigneur, qui a promis des triomphes éternels à son Eglise, lui fut toujours également fidèle dans tous les pays et dans tous les temps. La France, surtout, depuis qu'elle eut le bonheur de devenir chrétienne sous le premier de ses rois, l'a toujours éprouvé, et ne l'éprouva jamais mieux, j'ose le dire, que dans le seizième et dix-septième siècle. Le danger n'avait peut-être été jamais plus pressant et pour les mœurs et pour la foi ; aussi ce royaume, toujours si fécond en grands hommes, ne vit peut-être jamais éclore dans son sein tant et de si vives lumières. Elle retrouva presque en même temps dans ses évêques des Hilaire, des Césaire, des Prosper, des Dominique, des Bernard dans ses prêtres, et dans ses docteurs des Bonaventure et des Thomas, qui tous se réunissent de concert pour s'opposer aux rapides progrès de l'impiété et de l'erreur.

Où le mal semblait extrême et presque irrémédiable, le secours fut le plus prompt et le plus efficace. Dans les montagnes du Languedoc s'était cantonnée l'hérésie appuyée de l'ignorance et de tous les vices. Ce fut là que l'Esprit-Saint envoya le nouvel apôtre, dont nous solennisons aujourd'hui la glorieuse mémoire.

Seigneur, dans ces derniers temps, où notre ennemi le plus dangereux et le plus redoutable, le libertinage et d'esprit et de cœur, triomphe de toutes parts ; ah ! Seigneur, souvenez-vous des anciennes miséricordes que vous avez exercées sur cet empire. Déjà dans cette province, vous daignez consoler notre foi par le zèle et la piété d'un auguste monarque, plus sensible que nous-mêmes aux maux que nous craignons. Déjà depuis longtemps sa royale magnificence l'a mise, cette province, à couvert de toute séduction ; nous en avons le monument sous les yeux. Souffrez que nous vous le présentions aujourd'hui, Seigneur, et qu'en considération du zèle généreux et du monarque et des dignes ministres qu'il emploie, nous vous supplions d'étendre les soins et les attentions de votre providence paternelle sur toutes les parties de cet empire.

O vous, illustre apôtre que nous révérons aujourd'hui, j'ose vous demander, j'ose espérer de votre intercession auprès de Dieu

cette unique grâce pour ce royaume qui fut votre patrie, et dont vos vertus et vos travaux font la gloire !

C'est dans cette confiance, Messieurs, que j'entreprends cet éloge, où je vous montrerai dans Régis : 1° un héros de sainteté, digne de notre culte ; ce sera le sujet du premier point ; 2° un héros de zèle digne de toute notre reconnaissance : sujet du second point. Esprit-Saint, daignez seconder mes efforts. Je vous en supplie par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Régis était sorti d'une illustre maison qui, comme celle du généreux Mathathias, eut la gloire de ne donner que des défenseurs à la foi, dans le temps d'une défection presque générale. En naissant, il y avait puisé ces sentiments de zèle, dont l'aîné de ses frères venait d'être la victime, en mourant les armes à la main pour son prince et pour son Dieu. Les efforts de Satan, pour l'étouffer dans son berceau, les soins miraculeux d'une providence attentive à le conserver, plus que tout cela une éducation vraiment chrétienne présageaient déjà sa sainteté future ; mais elle surpassa bientôt toute espérance. Retenez, je vous prie, les deux traits qui la caractérisent. C'est un héroïsme de sainteté, et un héroïsme de sainteté démontré jusqu'à faire rougir la plus maligne en sure.

Et d'abord, car la vertu, Messieurs, se déclare dans les âmes héroïques dès la première enfance ; celle de Régis fut prématurée, elle fut constante. Tel que l'on vit le jeune David, berger encore, lutter déjà contre les lions, et sur ces fiers animaux essayer les forces qui devaient abattre un jour la puissance philistine ; tel Régis enfant, pour me servir de la noble expression de saint Grégoire, préludait aux combats qu'il devait livrer au vice, en étouffant dans son cœur ses propres passions. Nouveau Tobie, on ne voyait rien de puérile en lui ; ses discours ainsi que ses actions portaient un caractère de gravité, qui le faisait distinguer de tous les autres : *Nihil puerile gessit. (Tob., I.)* Les jeux ni les autres frivoles amusements de la jeunesse ne firent jamais ressentir à son cœur l'attrait dangereux du plaisir. Toujours tremblant et craintif pour son innocence, il fuyait jusqu'à l'ombre du danger. Toute compagnie était suspecte à la délicatesse scrupuleuse de sa conscience : *Fugiebat consortia omnium. (Ibid.)* Ce n'était ni la vanité qui le guidait, ni la crainte qui le soutenait dans les routes épineuses de la science. La seule volonté de Dieu, manifestée par l'ordre de ses parents, était le mobile de ses actions et de tous ses desirs : *Secundum legem Domini. (Ibid.)* Si l'étude lui laissait libres quelques moments, il allait aussitôt les passer devant le Seigneur dans son temple : *Pergebat ad templum Domini, et ibi adorabat Deum Israel. (Ibid.)* Dans le fond d'une chapelle écartée, seul avec Dieu, les yeux baignés de larmes, il offrait les prémices d'un

cœur innocent : *Primitiva sua offerens.* (Tob., I.) Son plaisir le plus délicat était de consacrer à la charité ce qui pouvait être la matière de ses divertissements, pour offrir en même temps au Seigneur le double sacrifice et de la mortification et de l'aumône : *Ut advenis ministraret.* (Ibid.) Ainsi s'écoulaient les premières années de sa jeunesse dont tous les amusements étaient une espèce d'apprentissage du ministère apostolique. C'est ainsi que le grand Athanase encore enfant s'exerçait aux travaux de l'épiscopat, et les innocents compagnons de ses jeux en ressentaient déjà les fruits : *Hæc et his similia puerulus observabat.* (Ibid.)

Étonnés de ces premiers prodiges, tous ceux qui en étaient les témoins se demandaient les uns aux autres, comme les Juifs au sujet de Jean-Baptiste : Que pensez-vous donc que deviendra cet enfant ? Déjà le doigt de Dieu se manifeste en lui. Chacun croyait pouvoir annoncer qu'il serait un jour un grand prophète : *Et tu puer, propheta vocaberis.* (Luc., I.) Quel doux plaisir surtout pour la vertueuse mère, de remarquer les vives impressions que faisaient sur lui les vérités de la foi, lorsque lui expliquant les tourments de l'enfer, elle le voyait pâlir, frissonner, tomber en défaillance entre ses bras.

Pour achever de répandre sur lui ses bénédictions les plus douces, le Seigneur n'attend plus qu'un sacrifice. Nouvel Abraham, hâtez-vous de sortir de votre patrie : *Egredere.* (Gen., XII.) Aussi bien cette terre, le monde que vous habitez encore, est un pays d'idolâtres ; l'innocence et la foi y courent toujours trop de dangers. Le Seigneur sera votre héritage, dès que rien ne pourra plus partager avec lui votre cœur : *Egredere de domo patris tui.* (Ibid.)

Que de richesses spirituelles va-t-il donc amasser dans cette nouvelle terre que Dieu lui montre ! Que n'apprendra-t-il pas sous la conduite de ces grands maîtres dans l'art de former la jeunesse à la science des saints, ainsi qu'à toutes les sciences profanes ? Quels sentiments prendra-t-il à cette école de l'apostolat et du martyre ? Et sur les traces des Xavier, des Ignace, que ne deviendra-t-il pas capable d'entreprendre ?

Mais ne croyez pas qu'il s'en tienne à l'entreprise. Ce qu'il a résolu, il l'exécutera. La constance même ne fait-elle pas une grande partie de l'héroïsme ? Ce qu'il a quitté une fois ne lui sera donc jamais rien. Il faut un ordre exprès de ses supérieurs pour l'obliger à prêter sa présence, seulement quelques jours, aux besoins pressants de sa famille. Où les vertus communes s'altèrent, celle de Régis se fortifie. La délicatesse de sa conscience s'alarme au souvenir des premières années de sa vie, que la vue des murs de sa patrie retrace à son esprit, et lui fait consacrer par sa pénitence des lieux qu'il n'avait qu'édifiés par ses vertus. Qu'il est beau de le voir ratifier son sacrifice dans le sein de l'opulence qu'il a quitté ! En vain on le presse de profiter des secours qu'elle

lui présente : il refuse de les accepter, même pour satisfaire à sa charité. Des aumônes mendicées de porte en porte suppléeront à l'impuissance où sa pauvreté l'a réduit. Que sa famille s'en trouve offensée, les représentations et les railleries qu'il en essuie réveillent en lui le goût de sa retraite, sans dégoûter sa charité.

Suivons-le dans les emplois de dissipation où l'obéissance l'engage. Il y entre sans que l'étude des lettres profanes, poison plus à craindre souvent que la fréquentation du monde même, sans que les pénibles soins inséparables de l'éducation tumultueuse de la jeunesse puissent jamais ou dessécher l'unction, ou refroidir la ferveur, ou distraire le recueillement de sa dévotion.

Si je veux dépeindre à présent le reste de sa vie par le détail de ses vertus, il faut réunir dans un même tableau les traits divers, qui, pris séparément, forment le caractère de chaque héros de la religion. Mais une peinture si frappante vous paraîtrait une exagération. Ne nous bornons donc pas à un simple détail, et joignons au récit la démonstration. Voici l'héroïsme démontré, c'est-à-dire mis à l'épreuve, manifesté par des faits, et des faits constatés par les plus convaincants témoignages. Suivez, Messieurs, cet enchaînement de propositions, je vous prie

Quand je dis héroïsme mis à l'épreuve, c'est-à-dire que ce n'est pas seulement un héroïsme de sentiments, qu'on peut toujours soupçonner d'illusion ; qui, du moins, fût-il réel et sincère, ne coûte pas infiniment à la nature. Il est facile, en effet, à l'ombre d'une retraite, de défier de loin, pour ainsi dire, toutes les puissances de la terre et de l'enfer ; mais aux prises avec elles, ainsi que saint Paul, surmonter tous leurs efforts, et triompher par la charité de Jésus-Christ, c'est le véritable héroïsme.

Si je n'avais donc à faire parler en faveur de Régis que les tendres épanchements de son cœur, lorsque, dans la douceur de ses extases, il s'offrait à tout entreprendre, à tout souffrir ; si je n'avais même que des empressements toujours stériles, quoique toujours vifs, pour tenter à la gloire de son Dieu de grandes choses, véritablement je vous étonnerais, Messieurs, par la grandeur de ses sentiments, qui le faisaient soupirer sans cesse après le martyre ; je justifierais la stérilité de ses désirs par le défaut d'occasions ; je pourrais lui faire une vertu de son inaction même par l'ordre de ses supérieurs, tel que celui qui lui ferma si constamment la porte de l'Inde et de la nouvelle France ; mais je n'en suis pas réduit à des bornes si étroites.

Je le place dans les situations les plus variées et les plus critiques, où l'on ne sait laquelle de ses vertus on doit le plus admirer. Ici, c'est une charité sans bornes dans les temps les plus orageux, au milieu de la plus affreuse indigence ; là, c'est un zèle infatigable dans le siècle le plus pervers, au milieu de la corruption la plus universelle, souvent alors sans autre appui que sa foi,

sans autre ressource que sa confiance. Tantôt sa patience, ainsi que celle de saint Paul, est éprouvée par les persécutions les plus sensibles, et de la part des hérétiques et des libertins : *Ex gentibus* (II Cor., XI), et de la part des gens de bien même : *ex civitate* (Ibid.), et de la part de ses propres frères : *ex fratribus* (Ibid.); tantôt l'austérité de sa vie est combattue par tous les attraits du monde, son recueillement en Dieu continuellement traversé par le tumulte d'une vie toute d'action. C'est alors que l'héroïsme se manifeste par les faits les plus éclatants.

Premièrement à Toulouse, ensuite à Montfaucon, généreuse victime, il se dévoue pour le salut de ses frères. Dans ces temps malheureux, temps funestes, où le père fuit les embrassements de son fils, où l'ami n'ose recevoir de son ami le secours même qu'il lui demande, n'ayant à lui donner que la mort pour prix de ses services, la charité de Régis, supérieure à tous les sentiments de la nature, ne craint alors rien autre chose, sinon que l'obéissance ne le rappelle. Elle l'arrache, en effet, à cet héroïque exercice. Il obéit en gémissant; et son aveugle obéissance console du moins sa charité, par la guérison subite et miraculeuse de la dernière de ces deux villes.

Tantôt, je ne puis compter tous les lieux; mais au Puy, surtout, pendant une famine, il se charge seul de la subsistance de tous les pauvres. Les fonds lui manquent par trois fois, et par trois multiplications miraculeuses il supplée à l'impuissance où se trouvent enfin réduits les riches charitables.

Cependant il est traversé de toutes parts dans ses projets, et par des évêques prévenus et par ses propres supérieurs. N'en soyez pas surpris, Messieurs. C'est ainsi que le Seigneur éprouve souvent ses véritables serviteurs, en permettant qu'ils soient persécutés par ceux mêmes qui devraient les appuyer davantage. Ou plutôt je pense que ces hommes préposés à notre conduite sont inspirés quelquefois pour rompre et déranger les mesures les plus sages. On le voyait autrefois dans les fameux monastères de la Thébaïde, où l'Esprit-Saint voulait, par le mérite de l'obéissance, donner un nouvel éclat, un nouveau prix à toutes les autres vertus.

Je ne dois donc point craindre de vous représenter le serviteur de Dieu dans ces délicates circonstances. Ici traité d'esprit inquiet, indiscret, semant partout le trouble et la discorde; là sa charité enchaînée, toute liberté d'exercice ôtée à son zèle; il est réprimandé, puni même de ses succès. Demandez à ses amis qui s'empressent à le consoler de quoi se plaint son cœur. Il se plaint, en effet, de ce qu'on lui fait encore grâce.

Mais ces persécutions étaient trop rares, duraient trop peu pour faire assez paraître sa vertu : son implacable ennemi, c'était le monde. Ne disons rien encore de ses fureurs : il est bien plus dangereux dans ses attraits. Cependant que pouvaient-ils contre un cœur mis de bonne heure hors d'atteinte aux

assauts de la concupiscence? Aussi, toujours en butte à la calomnie, toujours environné de pièges, la séduction non plus que l'envie n'osèrent jamais l'attaquer de ce côté. Le monde, contre lui, change donc de méthode. Il trouve enfin l'endroit sensible de son cœur, pour l'affliger. Ce ne sont qu'acclamations, applaudissements, cris confus d'un peuple que ses miracles attirent à sa suite. De quels sentiments pensez-vous que son cœur fut alors agité? Frappé, consterné, il tombe en défaillance; peu s'en faut qu'il n'expire de honte et de confusion. Sa vertu fait l'étonnement de ses supérieurs et de ses maîtres. Chacun félicite l'Eglise, en voyant approcher le moment qui doit le vouer tout à fait au ministère évangélique; lui seul en frémit. Il voudrait reculer, mais il n'ose; il craint, il désire. S'il reçoit enfin l'auguste caractère du sacerdoce, c'est l'obéissance qui le conduit à l'autel.

Quand je détaillerai l'histoire de ses actions, de ses travaux, certainement vous ne pourrez croire qu'une seule vie puisse suffire à tant de choses; et maintenant, si j'en sépare la partie qui renferme ses mortifications, ses oraisons, ses extases, vous croirez m'entendre louer un solitaire. C'est dans ce contraste, surtout, que brille tout l'héroïsme de la vertu. Il n'appartient, en effet, qu'aux vrais héros de se multiplier ainsi, en quelque sorte, et de fournir seuls diverses carrières, dont chacune en particulier épuiserait les forces de tout autre. Ils vivent donc véritablement, ces hommes extraordinaires, bien plus que le commun des mortels. C'est qu'il faut des délassemens aux autres hommes; Régis trouve les siens dans la prière. C'est que les besoins de la nature consomment la plus grande partie de notre vie; Régis paraît à peine les ressentir. Trois heures de sommeil, c'est au plus ce que lui coûte le soin d'un corps spiritualisé, pour ainsi dire, par les austérités. Voilà comment les grands hommes vivent beaucoup en peu de temps. Mais c'est surtout qu'une action épuise toujours notre attention tout entière; et point d'action, quelle qu'elle soit, qui distraie notre saint de la vue de son Dieu. Il est toujours avec lui, toujours en lui; et quand il y est le plus abîmé, c'est alors qu'il fait les plus grandes choses, c'est alors qu'il pénètre le secret des consciences, c'est alors qu'il lit dans les décrets mêmes de Dieu, c'est alors qu'il commande aux éléments, qu'il se fait obéir de toute la nature; c'est alors que, toutes les créatures disparaissant à ses yeux, il ne voit que le Créateur; et le Créateur, s'emparant de toutes ses puissances, semble agir seul en lui. Voilà comment enfin les années semblent se multiplier dans leur usage.

Ce sont là des faits, Messieurs, et, grâce au ciel, tout merveilleux qu'ils sont, nous n'avons pas besoin pour les faire attester d'interroger le bronze, d'interpréter les monuments antiques. Ce sont des faits récents, ils se sont passés sous les yeux de nos pères, nos provinces les publient, c'est la

voix du Languedoc entier; et ceux qui déposent ont vu, leur témoignage ne peut être suspecté; y a-t-on jamais rien opposé? La qualité des témoins a forcé au silence la calomnie la plus audacieuse; l'envie même a craint de se trahir en les contredisant.

Ces témoins sont les compagnons de Régis qui l'ont vu, qui l'ont suivi, qui l'ont examiné de plus près. Associés autrefois à ses travaux, ils nous assurent, ils confirment par les serments les plus religieux, qu'ils ont vu tout ce qu'ils en rapportent.

Ce sont des esprits curieux, incrédules, qui, étonnés du bruit éclatant de sa réputation, n'en ont voulu croire que ce qu'ils en verraient. Ils ont vu, et tout frappés qu'ils étaient du spectacle de ses vertus, quelques-uns n'ont-ils pas même voulu, par une défiance maligne, mettre à l'épreuve ce qu'ils voyaient de sa sagesse et de sa douceur. Ils l'ont fait. C'est alors que leur curiosité se changeant en respect, ils se sont écriés avec transport : *Veni, vidi, probavi.* (III Reg., X.) Mes yeux l'ont vu, je ne puis refuser mon suffrage après l'épreuve que j'en ai faite; la renommée même infidèle ne m'en avait rapporté que la moindre partie : *Quod media pars mihi nuntiata non fuerit.* (Ibid.)

Est-ce un témoignage incontestable que celui d'un libertin qui vient aux pieds de Régis faire l'hommage de sa conversion aux exemples éclatants de vertu qui ont vaincu sa résistance?

Est-ce un témoignage incontestable que celui des impies qui, les larmes aux yeux, viennent sur son tombeau faire amende honorable à sa sainteté qu'ils avaient cherché à noircir pendant sa vie?

L'héroïsme de la sainteté de Régis est donc véritablement démontré. Héros dès son enfance, il le fut constamment, il le fut dans l'épreuve où son héroïsme se manifesta par des faits éclatants, et ces faits sont prouvés par les témoignages les plus irréfragables. Voilà ce qui mérite à sa mémoire notre vénération et notre respect religieux. Il n'a pas moins de droit à notre reconnaissance par ses travaux et ses succès. C'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Véritablement. Messieurs, ce ne sont point ici des travaux éclatants, tels que ceux d'un apôtre qui fixe sur lui seul les yeux de l'univers étonné. Vous ne verrez point ici comme dans l'histoire du grand Xavier, des mers orageuses affrontées, d'immenses déserts traversés, des régions barbares illustrées par d'éclatants succès, des empires entiers auparavant idolâtres, soumis à l'Eglise, et des têtes royales courbées sous le joug de la foi. Cependant l'apostolat de Régis, quoique plus simple et plus obscur, n'en fut pas moins avantageux à l'Eglise.

Est-ce tout, en effet, de faire des conquêtes à la religion? N'est-ce rien de conserver ou de recouvrer son premier héritage? Celui qui travaille à rétablir la paix dans le centre d'un Etat ne fait-il pas autant que celui qui

recule ses bornes? Quoi qu'il en soit, Messieurs, combattre les ennemis domestiques de l'Eglise, ce fut la vocation de ce nouvel apôtre. Mais dans cette vocation, pour sentir toute l'obligation que nous lui avons, voyons : 1° si le danger était de nature à alarmer l'Eglise; 2° si Régis fut de caractère à la rassurer; 3° si ses succès furent d'un éclat du moins à la consoler.

L'affliction de l'Eglise, dit saint Bernard en citant Isaïe, la plus douloureuse et la plus amère est dans la paix même : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* C'est, Messieurs, lorsqu'en paix du côté des infidèles et des hérétiques, elle est combattue par les mauvaises mœurs de ses enfants. Longtemps auparavant déjà les saints docteurs saint Augustin surtout et saint Jean Chrysostome s'étaient plaints de cette paix dont on avait si longtemps désiré la douceur. Que de relâchements, en effet, que de scandales avait-elle coûtés à la religion! Ils regrettaient, ces saints docteurs, ils rappelaient par leurs vœux, par leurs plus ardents desirs les temps heureux, disaient-ils, des tyrans et des persécuteurs. La tempête enlevant la paille laissait alors le grain pur, et l'Eglise purgée des faux chrétiens voyait avec plaisir les vertus endormies se réveiller, les âmes fragiles s'humilier et les forts couronnés.

Hélas! Messieurs, dans le xvi^e siècle, cette épreuve terrible des tribulations avait été presque inutile à l'Eglise. Les sanctuaires avaient été profanés sans que les cœurs, vrais sanctuaires de l'Esprit-Saint, fussent devenus purs. Calvin dans la France, ainsi que Luther en Allemagne, avaient tout désolé. La corruption des mœurs n'avait fait qu'accroître par la perversion de la foi.

Cependant le mal ne semblait nulle part si désespéré que dans le Languedoc. L'ignorance, le vice et l'erreur y avaient établi partout un fanatisme qui ne cherchait plus même à se cacher. Le danger était donc de nature à alarmer l'Eglise. Mais Régis était-il d'un caractère à la rassurer, c'est-à-dire, avait-il assez de prudence pour ne point aigrir le mal, assez de courage pour s'y opposer, assez de lumières enfin pour y remédier.

Ne nous arrêtons pas aux espérances qu'il avait déjà données à l'Eglise par les premiers essais de son zèle. Appliqué d'abord aux soins pénibles de l'éducation de la jeunesse, mais sentant déjà son zèle trop resserré, il avait commencé dès lors à l'exercer dans les campagnes où régulièrement chaque semaine il allait porter le feu sacré dont il avait embrasé le collège. Je sais qu'un zèle vif, impétueux, nuit quelquefois bien plus qu'il ne sert à la religion. Mais Régis n'était pas de ces caractères bouillants qui souvent ont à gémir dans leurs retraites des saillies publiques de leur zèle indiscret, qui pour convertir le pécheur ne connaissent que la voix et l'éclat du foudre, et pour guérir les plaies n'ont de remède que le fer et le feu. On le voyait au contraire, sans jamais flatter le péché, ménager toujours les pécheurs,

étudier leur caractère, s'insinuer adroitement dans leurs esprits, chercher avec art, saisir avec empressement les circonstances les plus favorables pour gagner leur cœur, se faire en un mot tout à tous pour les amener par ses saints artifices à la connaissance et à l'amour des vérités du salut.

Eh ! comment son zèle eût-il pu sortir des bornes de la prudence ? L'humilité, l'obéissance en furent toujours la règle. Le premier ordre supérieur aussitôt l'arrêtait. Ce n'était donc pas de ces prétendus apôtres qui ne croient devoir attendre de mission que d'eux-mêmes, recevoir de bornes ni de règles que de leur humeur. Attendant toujours avec respect l'ordre de ses évêques, il ne se regardait que comme un instrument entre leurs mains pour l'exécution de leurs projets. Tel Vivier, Valence, le Puy, Montpellier, le virent précédant d'illustres prélats dans leurs visites, imiter la voix de celui qui criait dans le désert, et rassemblant les pauvres habitants des campagnes, préparer les voies du Seigneur.

Tel ses supérieurs furent contraints de l'admirer, lorsque, sans donner le moindre signe de répugnance, il abandonnait ses entreprises les mieux conduites dans le temps que le succès paraissait le plus assuré, tout prêt à les reprendre ensuite, il n'importait quand et comment, au moindre signe de ceux qui devaient le conduire. C'était alors quand il était autorisé que brillait son courage. Quel pensez-vous qu'il fut ce courage, formé sur les sentiments du grand Xavier que Régis avait pris pour modèle ?

A la première lecture de la vie de l'Apôtre des Indes, le cœur de Régis tout à coup enflammé s'était senti blessé d'un noble trait d'envie. Qu'il fut donc à l'étroit, qu'il dut souffrir dans le cercle où le retenait l'obéissance ! Aussi, combien de fois ne cherchait-il pas à s'échapper dans une plus vaste carrière ? Combien de fois supplia-t-il avec larmes pour qu'on le mît en liberté ! surtout quand il entendait le récit des combats, des tourments que ses frères enduraient dans le nouveau monde ; chaque goutte de sang qu'ils y avaient répandu lui faisait souffrir une nouvelle espèce de martyre la plus douloureuse à son cœur.

Régis, consolez-vous. La Providence vous fournira suffisamment au sein même de votre patrie de quoi retracer votre modèle. Véritablement, Messieurs, il n'aura pas à lutter contre les vagues irritées d'une mer orageuse, il n'aura pas de naufrages à essuyer ; ces fleuves débordés, des torrents impétueux lui en tiendront la place. Combien de fois obligé de les traverser à la nage, emporté par leur courant rapide, prêt à périr, sauvé de la mort par un prodige, ne trouvait-il le soir qu'une cabane pour retraite sans autre nourriture, le plus souvent, que la satisfaction de faire la volonté de celui qui l'envoie. Est-ce assez bien représenter les travaux, les souffrances de l'apôtre de l'Inde ?

Ainsi que Xavier dans ses pénibles mis-

sions, il trouve des déserts stériles, des montagnes de glace et de neige, des roches inaccessibleles. Est-ce Régis, est-ce Xavier que nous voyons tantôt grimant avec effort à travers des sentiers qui n'avaient été frayés jusque-là que par les bêtes sauvages, tantôt roulant dans des précipices affreux. Ici, malgré l'épuisement et les douleurs que lui cause une jambe brisée, le saint missionnaire se traîne cependant, comme il peut, le reste de la journée, jusqu'à ce que le Seigneur le guérissant par un miracle, ait approuvé l'apparente indiscretion de son zèle. Régis, que désire encore votre cœur, pour avoir à souffrir autant que l'apôtre de l'Inde ?

Ainsi que Xavier, il est en butte à mille embûches dressées, à mille conjurations tramées ; la mort s'offre sous ses pas sous mille formes. Régis, enfin, vous vous plaindrez de trop ressembler à votre modèle ? Comme lui vous courez après la mort, et la mort fuit devant vous, ainsi que devant lui. En vain l'un et l'autre présentent leurs poitrines aux épées dont on les menace ; en vain le crucifix à la main, ils vont affronter des troupes armées ; la charité de l'un et de l'autre désarme et convertit ces furieux.

Me trompé-je, cependant ? A Sommières, à Sainte-Agrève, des menaces on passe aux insultes, des insultes à la violence. Au Puy, deux fois Régis est attaqué, accablé de coups, laissé pour mort, nageant dans son sang. C'est alors qu'enfin Régis se console. *Indigne que je suis d'être martyr*, s'écrie-t-il, *qu'il m'est doux d'avoir du moins quelque chose à souffrir pour ceux que Jésus-Christ a rachetés de son sang.*

Zèle prudent, zèle courageux, manquait-il de lumières ? Il est vrai qu'il n'eut toujours peut-être que trop de soin de les tenir cachées sous le boisseau. Prenez garde, cependant, que ce ne fut que pour s'humilier lui-même, et jamais jusqu'à compromettre l'honneur et les intérêts de l'Eglise.

Ses frères le virent donc avec étonnement refuser les distinctions légitimes, que la vivacité, le brillant même de son esprit pouvaient lui attirer parmi eux. Mais il n'en était pas moins en état de faire tête à tous les ennemis de la religion. Ce n'était pas peut-être en lui une doctrine acquise avec effort dans une étude laborieuse ; semblable à celle des Basile, des Grégoire, des Bernard, puisée presque uniquement dans la méditation chrétienne des Ecritures, elle n'en devait être que plus utile. Ainsi l'éprouvèrent souvent les chefs de parti. Ils méprisaient d'abord son apparente simplicité, mais entrés en lice avec lui, ils se sentaient bientôt accablés par l'ascendant que lui donnait la supériorité de son génie. En effet, on était étonné d'entendre comment il confondait leurs sophismes, et les poursuivait dans tous leurs faux-fuyants ; avec quelle force et quelle adresse il maniait contre eux les armes de l'Eglise. Mais il en revenait toujours à ses pauvres habitants de la campagne. C'était son vrai talent, talent plus rare et

plus difficile qu'on ne pense, de les pénétrer, de les toucher. Profond sans trop de recherche, familier sans bassesse, il savait proportionner l'instruction à la portée de tous les génies : qu'il était beau de voir les orateurs les plus célèbres, en l'écoutant, reconnaître par leurs soupirs, par leurs larmes la supériorité de la simple éloquence, sur leurs discours les plus étudiés. Comptons déjà cela pour une partie de ses succès, succès, ai-je dit, bien propres par leur éclat, du moins à consoler l'Eglise.

Car n' imaginez point ici des succès ordinaires. Ce sont les pays hérétiques ramenés au sein de l'unité. Ce sont les montagnards sauvages que la France comptait à peine parmi ses citoyens, que la charité de Régis va chercher, instruire jusque dans les creux de leurs rochers.

Bientôt sa carrière s'étend, elle embrasse le Vivarais entier, et bientôt il n'y trouvera plus de matière à son zèle, sans que personne ait partagé avec lui la peine et la gloire du succès. Il suffit seul à tout, chacun veut l'entendre et n'entendre que lui, être instruit de sa bouche, recevoir ses conseils, et rien ne l'épuise. Deux prédications par jour, deux catéchismes, dix heures communément passées au tribunal de la pénitence, tout cela lui laisse du temps encore pour visiter les prisonniers et les malades, pour secourir les pauvres, terminer les procès et réconcilier les familles.

Aussi en moins de trois mois le christianisme, presque entièrement éteint, revit dans tout le Lavonage. L'erreur est obligée d'abandonner tous ces forts imprenables, où cantonnée jusqu'alors, les armes mêmes de nos rois n'avaient osé tenté de la réduire. La conversion de Privas, qui seule aurait suffi pour illustrer le nom d'un ouvrier évangélique qui n'eût fait autre chose toute sa vie, coûte à peine deux ou trois mois à ses exemples d'humilité et de douceur.

Dans tout le Velay, même succès, succès aussi rapides, aussi constants. Les mœurs des ecclésiastiques sanctifiés, les monastères réformés, les blasphèmes, les jurements bannis, les jeux de hasard pros crits, l'usage des sacrements rétabli; ce fut dans la ville du Puy, le fruit des quatre derniers étés de sa vie. Car les hivers étaient toujours pour les campagnes. Dans ces quatre hivers, plus de quinze missions, dont le centre était toujours quelque petite ville, ou quelque grosse bourgade. Les matins et les soirs bien avant dans la nuit, il en faisait les exercices, et le milieu du jour, il s'échappait dans les hameaux d'alentour. C'était alors qu'on voyait le saint missionnaire ne faisant que voler, pour ainsi dire, de montagne en montagne, partout redressant les autels, confondant l'hérésie, catéchant les simples, effrayant les pécheurs, consolant les âmes justes, et traçant à tous les routes de la vraie pénitence.

Or le fruit de tout cela, Messieurs, s'est perpétué jusqu'à nous. Les temples de prostitution, qu'il a détruits, n'ont pu se relever,

et les asiles que sa main avait élevés à la pudeur sur leurs ruines existent encore. L'hérésie confondue est obligée du moins de se tenir cachée dans les climats où elle triomphait avant lui, et la religion y brille dans tout l'éclat qu'il lui avait donné.

Ainsi le doigt de Dieu se fait sentir dans les travaux des saints. Les moyens qu'ils emploient justifient le succès qui le couronne. Pourquoi le dissimulerais-je ? Messieurs, pourquoi semblerais-je envier à la France le bonheur d'avoir vu les siècles apostoliques se renouveler de nos jours ? Pouvait-on résister à la voix de cet homme, qui guérissait les corps pour convertir les âmes ? Comment l'erreur n'eût-elle pas tremblé devant un homme à qui la mort obéissait ? Mais surtout on craignait de résister à ce nouvel Elie, que Dieu vengeait à coups de foudre, à cet apôtre qui, pour épouvanter le crime, faisait tomber les Ananies et les Saphires morts à ses pieds ? Le Puy en fut témoin trois différentes fois, la ville du Fay le vit ensuite, et les pécheurs les plus obstinés ne firent plus de résistance. Son nom seul, sa réputation, l'image frappante de sa sainteté marchant, pour ainsi dire, devant lui, faisait tout céder à son approche. Partout où il portait ses pas, on n'entendait plus retentir que ces mots : Le saint arrive. A ce cri l'on sortait en foule à sa rencontre. C'est ainsi, Seigneur (car pourquoi ne pourrions-nous pas comparer en quelque façon le serviteur à son maître), c'est ainsi que dans vos courses apostoliques, tantôt les charmes de votre douceur, et tantôt l'efficacité de votre parole entraînaient à votre suite la multitude à qui vous faisiez perdre jusqu'au sentiment des plus pressants besoins de la nature.

Les voyages de Régis étaient donc eux-mêmes des missions, et sa marche était annoncée de toutes parts par les échos qui redisaient au loin les miséricordes de notre Dieu.

Mais, Seigneur, pourquoi resserreriez-vous dans des bornes si étroites la vie de ces grands hommes qui sembleraient, pour le bien de votre Eglise, ne devoir mourir jamais ? Elle commençait à respirer, du moins à se consoler de ses anciennes pertes, et que n'espérait elle pas pour la suite ? Douces espérances tristement enlevées ! Quoi ! dix ans de travaux dans la plus grande force de l'âge ont épuisé, Seigneur, ont consumé tout à fait votre victime. Il se soutient cependant par son courage, et la mort, qu'il porte dans son sein, ne peut abattre encore ni distraire son zèle. Sa voix mourante prêche et catéchise encore, et ne s'éteint enfin que dans ce glorieux exercice. Vie précieuse ! Jours trop abrégés ! Mort précipitée ! Quelle famille dans toutes ces contrées ne crut pas avoir perdu son père ? Les pauvres surtout, les prisonniers, les orphelins et les malades pleuraient leur protecteur et leur appui. L'Eglise même parut étonnée de cette perte ; mais bientôt on condamna des regrets trop humains.

Son corps, en effet, ainsi que celui d'Elisée, tout inanimé qu'il semblait être dans le tombeau, ne cessa de prophétiser et de continuer, en quelque sorte, les triomphes qu'il avait fait remporter à l'Eglise pendant sa vie. J'en atteste, Messieurs, les sommets escarpés des montagnes du Velay. Ils sont presque aplanis sous les pas de cette multitude innombrable de Pèlerins qui n'ont cessé depuis sa mort de recourir à son tombeau. Les temps prédits par Isaïe reviennent-ils encore ? *Tunc saliet sicut cercus claudus.* (Isa., XXXV.) Les boiteux recouvrent l'usage de leurs membres, la langue des muets se délie, les yeux des aveugles s'ouvrent à la lumière, les rochers arides donnent de l'eau, les poisons perdent leur suc de mort. La preuve subsistante, c'est que ces lieux jadis inhabités, ces rochers autrefois inaccessibles se sont peuplés, et les routes qui y conduisent sont avec raison appelées maintenant une voie sainte : *Erit ibi via et via sancta vocabitur.* (Ibid.) Mais la plus grande merveille, c'est que les pêcheurs mêmes les plus opiniâtres y perdent leurs penchants vicieux : *Non transibit pollutus per eam.* (Ibid.) Les âmes y sont transformées ainsi que les corps. Aussi n'y entend-on que cris de joie et d'allégresse, les gémissements et la douleur fuient loin de cet heureux séjour de la vertu, de la santé, de la paix : *Et fugiet dolor et gemitu.* (Ibid.)

Qu'ils éclatent aujourd'hui parmi nous les mêmes transports de joie, d'allégresse et de reconnaissance ! Ce que le zèle de Régis fit autrefois dans le Vivarais et le Velay par ses travaux apostoliques, sa protection le renouvelle encore tous les jours parmi nous. Oui, Messieurs, j'ose le croire, et je le dis sans crainte, c'est à sa protection que vous devez et les travaux de ces ouvriers évangéliques toujours occupés à maintenir, à soutenir l'Eglise dans cette province, et les bontés du roi qui les met en état d'y travailler avec tant de succès. Serait-ce en effet par un concours fortuit de conjonctures, que l'Eglise a décerné à Régis le triomphe d'un culte religieux, au même instant qu'est éclos dans le sein de notre auguste monarque le glorieux dessein de rassembler ici sous les auspices de l'apôtre du Velay un noble essaim de ministres zélés, pour en faire de siècle en siècle les apôtres de la Lorraine. L'indigence partout soulagée, ainsi que le vice pros crit ; la santé des corps assurée aussi bien que la sanctification des âmes. Véritablement, Messieurs, ce ne seront plus des miracles tels que le Languedoc les admira dans le cours des missions de son apôtre ; ce seront les effets naturels de l'auguste et pieuse magnificence de Stanislas.

Religieux monarque, permettez que l'hommage de reconnaissance que nos cœurs vous en rendent soit ici cependant partagé par la foi, entre vous et celui sous les auspices et la protection duquel vous avez mis vous-même votre ouvrage. C'est sous ses auspices, en effet, sous sa protection que nous espé-

rons qu'il sera éternel. Le temps, qui consume tout, détruira certainement tôt ou tard la plupart des autres monuments de votre royale magnificence. Celui-ci ne passera point, et l'esprit de Régis subsistant toujours dans cette maison, perpétuera, éternisera, en quelque sorte, dans la Lorraine et le triomphe de l'Eglise et l'empire de Stanislas sur tous les cœurs. Ainsi soit-il

PANÉGYRIQUE XII.

SAINT PIERRE ET SAINT PAUL.

Amabiles et decori in vita sua, in morte quoque non sunt divisi. (II Reg., I.)

Tous deux pleins de grâces, et tant en merveilles pendant leur vie, ils n'ont point été séparés à la mort.

Cet éloge, dont David honorait la mémoire de Saül et de Jonathan, ne convient-il pas encore mieux aux deux apôtres dont l'Eglise célèbre aujourd'hui le triomphe ? Ils furent tous deux remplis de grâces et de vertus pendant leur vie, tous deux éclatants en merveilles : *Amabiles et decori in vita sua.* Le zèle à la vérité les sépara tous deux pour qu'ils pussent faire, chacun de son côté, différentes conquêtes ; mais ils eurent la satisfaction de se rejoindre, pour mêler ensemble leur sang : *In morte non sunt divisi.* Le même tombeau renferme encore à présent leurs cendres ; il était juste de ne point séparer leurs noms et leur mémoire. Ainsi pensait saint Fulgence. La grâce, dit ce Père, les unit de telle sorte, qu'on ne peut en nommer un sans les nommer tous deux. Dans le culte qu'on leur rend, dans les éloges qu'on en fait, dans les prières qu'on leur adresse, ils ne sont jamais l'un sans l'autre. On dirait que le nom de l'un est comme un titre d'honneur qu'on prétend mettre toujours devant le nom de l'autre ; *Utraque sibi pro cognominibus habentur vocabula.* On ne peut donc les bien louer, sans les louer aussi tous deux ensemble.

Hé quoi ! prétends-je renfermer dans un seul et même discours deux si vastes sujets d'éloge ? Permettez-moi, Messieurs, ce projet singulier. Les saints docteurs qui me l'ont fait naître peut-être m'aideront à le remplir. Oui, c'est par saint Paul que j'ose entreprendre de louer saint Pierre, et c'est par saint Pierre que je prétends louer saint Paul à son tour. Le rapport qu'ils ont l'un avec l'autre, le contraste même qu'ils forment entre eux, ce sera la matière de leur panégyrique. Ainsi vous les verrez continuellement briller tour à tour l'un par l'autre ; mais la gloire principale rejallira sur la religion. C'est saint Augustin plus particulièrement qui me fournit, Messieurs, cette idée générale. Différents de caractère, pareils en mérites : *Disparis studiis, operum meritis pares.* Je veux vous les montrer égaux et semblables, mais par différents genres de vertus, ou plutôt par différents exercices des mêmes vertus, par des succès divers : *Æquales illos et similes per varia et diversa virtutum genera dixerim.* Mais ce que je prétends vous faire admirer surtout, c'est l'ineffable

conseil de la providence divine, qui par différentes routes les conduit tous deux à la même fin pour la fondation de son Eglise. Appliquez-vous donc, Messieurs, je vous supplie, au plan de ce discours. Deux différents caractères que la grâce rapproche en quelque sorte pour les élever tous deux au même héroïsme de vertu, c'est ce que vous verrez dans la première partie. Dans tous les deux un zèle égal qui leur fait prendre différentes routes, et les réunit enfin pour le même triomphe; c'est ce que vous verrez dans la seconde partie. Saint Jean Chrysostome désirait avoir la bouche de Paul lui-même pour louer dignement ces grands apôtres. Pour moi du moins j'emploierai les idées, autant qu'il me sera possible, les expressions mêmes de cet admirable docteur. Commençons par explorer les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque le Seigneur voulut rassembler en corps de nation les enfants d'Abraham, et leur donner des lois, il choisit deux hommes de différent caractère, Moïse et Aaron, pour en être les princes et les chefs; ensuite quand il s'agit de mettre ce nouveau peuple en possession de la terre de Chanaan, il associe encore Josué à Moïse. Est-ce donc à dire qu'un seul instrument ne suffise pas entre les mains du Seigneur pour opérer toutes sortes de merveilles? Non, non, Messieurs; mais l'Esprit de Dieu, comme dit saint Paul, se plaît toujours à partager ses talents ainsi que ses grâces. Il communique aux uns le don de la parole, aux autres celui du conseil. Il choisit ceux-ci pour régir son peuple, ceux-là pour l'éclairer et l'instruire. Quelle que soit l'intention de sa providence, elle est toujours aimable, toujours sage. C'est ainsi que, voulant établir et fonder son Eglise, il met à la tête de l'entreprise deux hommes qui tout opposés, du moins tout dissemblables qu'ils soient, et du côté de l'esprit et du côté du cœur, consommeront de concert ce grand ouvrage.

Deux peuples partageaient alors tout l'univers, c'est la remarque de saint Augustin: Paul est choisi pour les nations, Pierre plus spécialement pour les Juifs. Tous deux ont reçu les clefs du ciel, mais d'une différente manière, selon saint Ambroise; Pierre a celles de la juridiction et du pouvoir, Paul celles de la doctrine; et de plus, dit un autre saint docteur, quoique la foi soit, pour ainsi parler, l'attribut principal de Pierre, et la science celui de Paul, il faut encore reconnaître que la doctrine de Paul est d'une part comme le flambeau de la Foi, la foi de Pierre est de son côté le fondement inébranlable de la doctrine. Prenez donc garde, Messieurs, que c'est sans préjudice de la prééminence de Pierre que nous prétendons louer également et saint Pierre et saint Paul.

Commençons par peindre, autant qu'il se pourra, le caractère de l'un et de l'autre; vous verrez, c'est ce que j'ai promis de vous

montrer d'abord comment la grâce les rapproche en quelque sorte pour la pratique d'un même héritage. Du côté de l'esprit; dans saint Pierre un esprit ignorant et grossier que la grâce éclaire; dans saint Paul un esprit lumineux, mais entlé de son savoir que la grâce dirige, pour faire de tous deux les héros de la foi. Du côté du cœur: dans saint Pierre, un cœur tendre, mais timide, que la grâce affermit; dans saint Paul, un cœur ardent, impétueux, que la grâce modère, pour faire de tous deux les héros de la charité. La gloire de la nature humaine, dit saint Jean Chrysostome, c'est l'apôtre saint Paul. Qu'il me soit permis d'ajouter à la pensée du saint docteur; la gloire de la nature humaine, ce sont nos deux apôtres. Ne dirais-je pas peut-être encore mieux avec saint Paul lui-même? que c'est la gloire de la grâce qui élève notre nature au-dessus d'elle-même: *In laudem gratiæ.* (*Ephes.*, I.) Que personne ne se plaigne donc plus, ajoute saint Chrysostome, que notre nature est tellement portée à toutes sortes de vices, que la vertu nous est impraticable. Non, rien n'est impossible, rien n'est même difficile avec la grâce. Nos deux apôtres en sont la preuve.

Qu'était-ce, en effet que Pierre, qu'était-ce que Paul avant que la grâce les eût éclairés? Suivez-moi, Messieurs, je vous prie.

Tandis que Jésus dans sa pauvre retraite de Nazareth, soumis à Joseph et à Marie, se disposait au grand ouvrage de la Rédemption du monde, en même temps s'élevaient de deux manières bien différentes les deux oracles de la nouvelle loi. Le premier sur les bords de la mer de Galilée, dans un état le plus commun, le plus obscur, s'occupait du seul travail de ses mains. Le second, au contraire, né citoyen romain dans la ville de Tarse en Cilicie, Juif cependant de religion, ne pensait qu'à cultiver son esprit par l'étude de toutes les sciences, surtout par celle des Ecritures. Bientôt on le vit à la tête des docteurs de la loi. Lequel, Messieurs, vous semble le plus propre aux desseins du Seigneur? Prenez garde de décider trop tôt en faveur du second. Il faudrait décider d'abord lequel est le plus difficile d'instruire un esprit ignorant, ou d'humilier un génie orgueilleux. En effet, Jésus rencontre Pierre dans sa barque, jetant ses filets. Un seul mot: *Suivez-moi* (*Matth.*, VIII); c'est assez pour lui faire tout quitter et l'attacher inséparablement à la suite du Sauveur. Ah! Messieurs, il faudra des prodiges les plus éclatants, des tonnerres, des coups de foudre pour convertir Paul, pour l'humilier il faudra l'abattre.

Quel ouvrage, en effet, que de détruire des préjugés que la naissance et la première instruction, je dis une instruction réfléchie et dirigée ont fait naître, des préjugés dans lesquels on s'est affermi par une longue et sérieuse étude, des préjugés qui portent tellement le caractère de vérité que la réflexion est obligée d'y souscrire; car tels

étaient certainement les préjugés de Paul en faveur de la loi judaïque : mais qu'est-ce surtout que de détruire ces préjugés dans un esprit vif, hardi, prévenu en faveur de soi-même, à qui les connaissances qu'il a acquises semblent garantir une espèce d'infailibilité ? Or, n'est-ce point là le portrait que Paul en un seul mot fait de lui-même ? *Supra modum emulatur existens paternarum traditionum.* (Galat., I.)

Mais aussi d'autre part est-il plus facile de détruire les préjugés d'un esprit grossier qui croit, sans avoir d'autre raison de sa créance que la créance de ses pères, aussi peu capable de sentir pourquoi il croit que de connaître pourquoi il pourrait ne point croire. Porter le flambeau dans le chaos impénétrable d'un tel esprit, dissiper les ténèbres qui l'environnent, l'éclairer, l'instruire, le mettre en état d'instruire et d'éclairer les autres, est-ce un moindre ouvrage ? Or, voilà les traits sous lesquels l'Evangile nous peint partout les douze apôtres, et leur chef n'est nulle part excepté. C'est non-seulement de tous en général, c'est quelquefois de Pierre même en particulier, que Jésus-Christ se plaint, qu'ils ne peuvent comprendre les vérités les plus simples, qu'ils n'entrent jamais dans le vrai sens d'aucun de ses mystères. Trois années de la familiarité la plus intime avec Jésus-Christ, ne suffisent ni pour former leur esprit, ni pour leur faciliter l'intelligence des écritures. A la mort de leur divin Maître, ne paraissent-ils pas presque aussi peu instruits qu'ils l'étaient en s'attachant à lui ?

Eh bien ! Messieurs, quand cet esprit grossier développera les plus profonds mystères, quand cet esprit présomptueux ne prêchera qu'au déshonneur sous le joug de la foi ; quand Pierre deviendra le maître, le docteur de toutes les Eglises ; quand Paul viendra consulter Pierre et prendre de lui des règles pour se conduire dans la prédication de l'Evangile, qui pourra refuser raisonnablement de se soumettre ? Pierre, l'oracle de la foi la plus éclairée, Paul l'oracle de la foi la plus humble, la plus aveugle, la plus simple, ah ! voilà Messieurs, ce me semble, une des preuves les plus sensibles de la religion.

Où, je reconnais avec joie dans celui-là une vertu supérieure qui l'élève au-dessus de lui-même et qui l'inspire. Lorsque Jésus-Christ demande à ses apôtres ce qu'ils pensent de lui, et que j'entends Pierre au nom de tous s'écrier aussitôt : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, puis-je en effet m'y méprendre, puis-je ne pas souscrire au jugement que porte de lui son divin Maître ? Ni la chair, ni le sang n'ont pu lui révéler cette vérité si sublime. Elle vient du Père céleste lui-même : *Caro et sanguis non revelavit, sed Pater meus.* (Matth., XVI.)

Mais, Messieurs, pour mieux le voir ce héros de la foi, prononçant ses oracles, attendons qu'après la mort de son maître il soit revêtu de l'Esprit-Saint ; c'est alors en effet, qu'il entre dans tous les droits et tou-

tes les fonctions de maître et de docteur de toutes les Eglises.

Voici, Messieurs, disait saint Léon, pape, l'effet de la prière de Jésus-Christ. Il a prié spécialement pour la foi de Pierre. C'était la fondement qu'il s'agissait surtout d'affermir, pour donner la solidité à tout le reste de l'édifice. Comme si la foi des autres apôtres eût dû être d'autant plus ferme que celle de Pierre serait inébranlable : *Tanquam aliorum status certior sit futurus, si mens Principis victa non fuerit.* Aussi, reprend saint Grégoire de Nysse, après la descente de l'Esprit-Saint, Pierre, rempli d'une plus grande abondance de grâces, parle seul au nom de tous. Il est, pour ainsi dire, c'est l'expression de saint Cyrille, l'organe de tout le collège apostolique : *Chori totius os efficitur.* C'est-à-dire, que c'est par lui que l'Esprit-Saint, qu'il remplit, prononce ses oracles : *Majorespiritus affusus gratia*, dit saint Grégoire de Nysse ; et de là quelle force dans son discours, quelle lumière, quelle connaissance des saintes Ecritures ! Tel vous le verrez partout désormais sitôt qu'il ouvrira la bouche.

Suivez-le donc et considérez-le dans les assemblées des apôtres, surtout quand Paul et Barnabé viennent d'Antioche à Jérusalem les consulter. C'est toujours Pierre qui propose. La multitude des frères écoute avec respect et dans le silence. Tous les apôtres agitent et décident conjointement avec Pierre, mais c'est toujours par l'organe de Pierre que les décisions se prononcent.

N'était-ce pas un spectacle bien édifiant et bien instructif pour l'Eglise naissante, de voir alors Paul, le grand Paul, ce génie lumineux, donner les premiers exemples de cette humble et simple foi qu'il prêche avec tant d'énergie dans ses *Epîtres*. J'admire avec quelle profondeur, combattant lui-même ses anciens préjugés, tantôt il prouve l'insuffisance de la loi et des cérémonies légales, tantôt il relève la grâce de la rédemption par Jésus-Christ, la supériorité de sa médiation et l'éminence de son sacerdoce. J'admire avec quelle sagesse il prescrit des règles à tous les états, à tous les âges, à tous les sexes, et fixe les droits, les devoirs de chacun. J'admire avec quel tempérament de sévérité et de douceur il reprend et corrige les vices, il enseigne les routes épineuses de la pénitence. Mais je vous l'avoue, j'aime surtout à le voir effrayé des profondeurs de l'abîme, quand il veut sonner les impénétrables mystères des décrets du Seigneur ; j'aime à l'entendre nous marquer la borne respectable où lui-même il s'arrête, où tout esprit doit s'arrêter.

J'admire le récit que lui-même il nous fait des révélations singulières dont le Seigneur l'honore, des faveurs extraordinaires dont il le comble ; mais que j'aime surtout à considérer la manière dont il en parle. On sent bien que ce n'est que pour la gloire du Seigneur. A peine dirait-on que c'est de lui qu'il parle, encore aujourd'hui l'ignoreraient-ils, si l'autorité de l'Eglise n'eût tiré le voile

de sa simple modestie. Mais ce que j'aime surtout, c'est à l'entendre à tout propos, hors de propos même, comme dit saint Jean Chrysostome, parler de ses erreurs, de ses fureurs, de ses faiblesses et se donner sans cesse pour exemple tantôt des erreurs ou des faiblesses de notre nature, et tantôt des miséricordes incompréhensibles du Seigneur.

Enfin je l'admire au milieu des synagogues, en présence de ses juges, soit juifs, soit gentils, expliquer, persuader les plus profonds mystères; mais ce que j'aime surtout, c'est l'humble docilité avec laquelle il se prête à tous les conseils qu'on lui donne. A Jérusalem, à Damas veut-on qu'il se cache ou qu'il fuie, il le fait. A Ephèse, on juge à propos de moquer son zèle, on croit injurieux qu'il s'expose sur le théâtre en présence du peuple. Il s'en abstient.

O le beau prodige de la grâce dans l'un ainsi que dans l'autre de nos apôtres! Elle dirige Paul, elle éclaire Pierre et les élève également ainsi tous deux à l'héroïsme de la foi. Quelle charité encore dans tous les deux!

Mais pour trouver dans leurs cœurs ce second héroïsme, ne l'y cherchons, Messieurs, que quand la grâce y aura opéré les mêmes changements que dans leurs esprits. Dans Pierre c'était le sentiment le plus tendre, mais amoitié par trop de timidité; dans Paul c'était l'ardeur la plus généreuse, mais emportée par trop d'impétuosité. Or, quand vous verrez toute la tendresse de Pierre passer dans le cœur de Paul, et toute la générosité de Paul animer Pierre, ne vous écrierez-vous pas enfin avec moi? O vous qui tenez tous les cœurs en vos mains, c'est là certainement votre ouvrage!

Et d'abord ce Saul dont l'Écriture ne nous parle dès sa première jeunesse, que pour nous le faire remarquer à la tête des persécuteurs de l'Église naissante; ce Saul, le plus furieux des bourreaux d'Étienne, gardant les vêtements de ceux qui lapident le saint martyr, comme pour le lapider lui-même par les mains de tous; ce Saul qui, emporté d'un zèle cruel et fanatique, ne respirant que carnage contre les disciples du Seigneur, sollicite lui-même une commission pour exterminer, s'il le peut, le christianisme; ce Saul promettait-il à l'Église le plus généreux héros de la charité?

Bien différent était Pierre, dès les premiers moments où il s'attache à Jésus-Christ, il s'y attache avec la plus douce tendresse, mais, selon la remarque d'un saint docteur, que sa tendresse était encore humaine et mal éprouvée! *Diligebat dulciter sed non sapienter*. Son amour s'aillie et s'offense même, en quelque sorte, des questions répétées que lui fait son divin Maître pour éprouver son cœur: *Diligebat dulciter*. Mais son amour ne peut entendre parler de tourments pour ce qu'il aime: loin de vous, Seigneur, s'écrie-t-il effrayé, loin de vous ce calice! *Diligebat dulciter sed non sapienter*. Écoutez-le dans les transports de sa ten-

dresse. Il est prêt à mourir pour son Maître. La prédiction expresse que Jésus-Christ lui fait de sa prochaine infidélité, ne semble lui inspirer ni découragement ni défiance de soi-même: *Diligebat dulciter*. Hélas! quelques moments après, la voix d'une vile esclave le fait trembler et l'abat: *Sed non sapienter*. De sa barque il voit Jésus-Christ qui vient à lui marchant sur les flots de la mer. Les autres disciples sont troublés. Pierre emporté par l'impatience de son amour, n'ait end qu'un seul mot de son Maître pour voler à ses genoux, même à travers les eaux. En effet, il y vole: *Diligebat dulciter*; mais un coup de vent qui survient tout à coup, glace sa tendresse et déconcerte toute sa confiance: *Sed non sapienter*. Grâce de mon Dieu, affermissez ce cœur pusillanime, et calmez les fougueuses saillies de cet autre cœur bouillant, impétueux; quels héros la charité chrétienne n'aura-t-elle pas et dans l'un et dans l'autre?

En effet, s'ils la prêchent dans leurs écrits, ce ne sont que traits de flammes qui s'élançant de toutes parts pour embraser les cœurs. Où trouverez-vous l'excellence de la charité si magnifiquement célébrée, que dans les *Épîtres* de Paul? Où trouverez-vous la pratique de la charité si exactement détaillée que dans les *Épîtres* de Pierre? Dans les unes et dans les autres, l'adorable nom de Jésus, surtout béni, exalté; mais avec quelle magnificence, quelle onction et quelle tendresse?

S'ils en donnent des exemples, s'ils en tracent le modèle dans leur conduite, ne craignons pas d'appliquer à l'un et à l'autre ce que disait le seul Paul, et avec lui rendons grâce au Dieu qui fait sans cesse triompher par eux la charité, en triomphant d'eux-mêmes: *Gratias Deo, qui semper triumphat nos!* (II Cor., II.)

De quoi la charité ne les fait-elle pas triompher? Demandez-le à Paul. Ni persécutions des hommes, ni fureurs de l'enfer, ni infirmités, ni disette, ni promesses, ni menaces, ni glaives, ni chaînes, ni échafauds, ni tourments ne peuvent ébranler la charité qui les remplit, qui les possède: *Gratias Deo qui semper triumphat nos!*

Je ne suis pas surpris qu'on les prenne pour des dieux, que dans la Grèce on veuille dresser des autels à Paul et lui offrir des victimes, qu'au milieu de Jérusalem même on regarde Pierre avec étonnement, qu'on se prosterne à ses pieds, qu'on l'adore. La charité les fait triompher sans cesse de toute la nature. La seule vue d'un misérable suffit pour attirer leur charité; et leur foi animée par la charité leur donne un empire absolu sur la nature, leur fait opérer les plus étonnants prodiges: *Gratias Deo, qui semper triumphat nos!*

Eh! comment la nature au dehors pourrait-elle leur résister? Elle a cédé au dedans d'eux-mêmes à la charité qui les enflamme. Oui, ce feu divin semble avoir consumé dans eux toutes les faiblesses, toutes les imperfections mêmes de la nature; on dirait

qu'elle leur a donné une nouvelle vie. En effet, comme dit saint Paul, ce n'est plus lui-même qui vit, c'est-à-dire ce n'est plus l'homme ignorant, présomptueux, enclin aux choses terrestres, plein de désirs criminels, dominé par les sens; ce n'est plus l'homme, c'est Jésus-Christ qui vit en lui : *Gratias Deo, qui semper triumphat nos!*

Mais ce qui me surprend maintenant, Messieurs, ce que je regarde comme le grand miracle de la grâce, c'est que si l'on peut attribuer un caractère distinctif à la charité qui embrase nos deux apôtres, c'est la tendresse qui distinguera celle de Paul, et la générosité qui caractérisera celle de Pierre.

Quoi de plus tendre, en effet, que Paul ! Que ne puis-je avoir, Messieurs, l'expression de son cœur même, pour peindre la tristesse qui le glace, la douleur qui le déchire à la vue des outrages que reçoit la divine majesté, et des malheurs que ses chers frères en Jésus-Christ attirent volontairement sur eux-mêmes en l'outrageant. Je voudrais pouvoir seulement rendre au naturel les termes dans lesquels il s'exprime. Il consent, pour les sauver, d'être privé de la possession de la gloire à la juelle il veut les conduire. Qu'ai-je dit ? Ah ! cette disposition, bien loin de pouvoir se sentir, ne peut même se concevoir. C'est cependant l'interprétation que saint Jean-Chrysostome donne à ses paroles : *Optabam anathema esse a Christo pro fratribus.* (Rom., IX.) Point d'infirmité dans ses frères qui, par une admirable sympathie de charité, ne lui semble l'affaiblir lui-même : point de scandale qui ne l'offense lui-même. Hélas ! point de péchés dans les Eglises qu'il a fondées ou qu'il cultive, dont il ne se croie lui-même comptable à Dieu. Jugez par là de sa tendresse.

Quoi de plus généreux que Pierre ? aucunes menaces ne l'intimident. Il prévient ses persécuteurs. Il va de lui-même se présenter aux prêtres et aux scribes de la loi. Il n'attend pas qu'ils l'interrogent. Il est le premier à s'avouer coupable des crimes prétendus dont on ose l'accuser. Quelle vivacité dans les reproches qu'il fait à ceux même qui doivent le juger, qui peuvent le condamner ou l'absoudre ! Non, ce n'est pas un criminel qui paraît en présence de ses juges, c'est plutôt, que dirai-je, un accusateur, un témoin, un juge. En effet, il accuse, il convainc, il confond ceux qui croient le juger. Vous, Messieurs, jugez par là de sa générosité.

Quoi de plus tendre enfin, quoi de plus généreux que l'un et l'autre ? Non, je ne puis m'empêcher de les confondre enfin tous deux dans le même caractère de charité. Si nous les voyons quelquefois éviter les embûches de leurs ennemis, et se soustraire à leurs fureurs ; si nous voyons Pierre sortir de Jérusalem pour fuir Hérode, et Paul appeler au tribunal de César pour décliner le jugement de Festus et d'Agrippa ; c'est par cette tendresse pour leurs Eglises qui ont encore

besoin de leurs instructions, qu'ils se conservent, dit saint Jean Chrysostome ; et sans doute il leur en coûte plus de se déterminer à vivre, qu'il ne leur en coûterait de mourir pour Jésus-Christ.

S'ils sont obligés de menacer, de tonner, de foudroyer, de punir : si Pierre fait tomber Ananie et Saphire mors à ses pieds, si Paul livre à Satan les scandaleux obstinés de Corinthe et d'Ephèse ; ne soupçonnez, dit encore saint Chrysostome, ni passion, ni amertume dans leur zèle. C'est une sévérité nécessaire pour l'exemple des autres fidèles, et pour la conservation de tout le troupeau.

Que sont donc devenus en eux les sentiments, les inclinations, les penchants, les faiblesses de la nature ? Ah ! la grâce a triomphé de tout, pour faire triompher en eux et par eux la charité ; comme elle a triomphé de tous les préjugés, de toutes les ténèbres de leurs esprits pour faire également en eux et par eux triompher la foi : *Gratias Deo, qui semper triumphat nos.*

Mais si c'est là, comme je l'ai dit d'abord, la gloire de la religion, le sceau de la divinité sur l'Eglise que ces deux grands apôtres ont fondée ; n'est-ce point là d'autre part, mes frères, notre confusion ? Avons-nous plus de préjugés, des préjugés plus séduisants, mieux établis et plus enracinés que Paul ? Nos esprits sont-ils couverts de ténèbres plus épaisses que l'esprit de Pierre ? Pourquoi donc la foi n'en triomphe-t-elle pas ? Notre caractère est-il plus léger, plus pusillanime, notre cœur plus timide et plus faible que celui de Pierre ? Sommes-nous plus fougueux, plus ardents, plus emportés que le fut Paul ? Pourquoi donc la charité ne triomphe-t-elle pas ?

La grâce peut toujours opérer les mêmes prodiges, elle est toujours également puissante pour vaincre les préjugés, dissiper l'ignorance, corriger les penchants, triompher de toutes les résistances de la nature. Oui, nous voyons encore de ces prodiges de la grâce dans des cœurs qui lui sont fidèles : *Gratias Deo, qui semper triumphat nos.* Et pourquoi, si les nôtres étaient également dociles à ses impressions, ne les y opérerait-elle pas encore ? Pourquoi notre foi ne serait-elle pas aussi ferme, aussi docile, aussi soumise ; notre charité aussi généreuse, aussi tendre que le furent celles de Pierre et de Paul ?

Tandis que nous faisons profession de leur rendre à tous deux, aujourd'hui surtout, de si magnifiques hommages, puisse donc leur exemple réveiller notre foi, réchauffer notre charité, et renouveler ainsi de nos jours le christianisme que leur zèle établit autrefois dans le monde. Voyons à présent ce que ce zèle opéra en effet par leur ministère. Il fut, ai-je dit, égal dans tous les deux, et la grâce qui les sépara pour la consommation de l'ouvrage dont ils étaient chargés, les réunit enfin pour le même triomphe : c'est ce que vous allez voir dans la seconde partie

SECONDE PARTIE.

Quelle force d'imagination, quelle rapidité de style pourraient suffire à suivre ces héros évangéliques chacun dans sa carrière ! On se perd, on s'égare, on s'épuise en voulant suivre seulement l'un des deux. Pierre ouvre le premier cette belle carrière. Dans Jérusalem il vient de fonder une Eglise nombreuse. Trois mille fidèles sont le fruit de son premier discours, et vingt mille du second. Sa parole toujours efficace ne cesse de faire tous les jours de nouvelles conquêtes. Le christianisme sous sa conduite s'élève de jour en jour sur les ruines de la Synagogue.

Le beau tableau, Messieurs, que celui de cette première Eglise, telle que l'Ecriture nous la représente, sous la conduite de Pierre, un même cœur, une seule âme, une communauté parfaite de tous biens ; aussi n'y voit-on ni riches ni pauvres. Tous persévéraient ensemble dans la prière et dans la pratique de toutes les vertus. Les apôtres pleins de force et de grâce, dans la plus parfaite concorde, Pierre à leur tête, animaient, soutenaient, étendaient, autant par leurs prodiges que par leur parole, cette nouvelle Eglise.

Mais y pensé-je de m'arrêter ainsi à décrire une seule conquête de Pierre, tandis que je ne sais si je pourrai suffire à les nommer seulement toutes en détail. Déjà conjointement avec Jean, il a rempli toute la Samarie des dons de l'Esprit-Saint. Il a déjà confondu le perfide Simon dont l'entière et dernière défaite l'attend à Rome. Déjà à Lydde et à Joppé, il a fait connaître ce que peut l'adorable nom de Jésus-Christ en faveur de ceux qui le servent. Déjà il a reçu dans le sein de l'Eglise les prémices de la gentilité.

C'est à Pierre que Corneille le centurion est adressé par le Seigneur, et Pierre apprend dans une vision qu'il n'y a plus de distinction auprès de Dieu entre le juif et le gentil, à sa parole. (Oh ! qu'elle était donc efficace !) L'Esprit-Saint tout à coup descend non-seulement sur le centurion, mais sur tous ceux de sa suite. Ainsi Pierre en les baptisant commence, en quelque sorte, à prendre possession de son Eglise de Rome. Remarquez donc, Messieurs, je vous prie, que Paul n'est appelé que comme un second à l'apostolat des gentils. C'était au chef des apôtres qu'il devait naturellement appartenir de mettre le premier la faux dans cette moisson abondante : il la cèda ensuite plus particulièrement à Paul, quoiqu'à la rigueur tous les autres apôtres y eussent part dans toute l'étendue de l'univers.

Ah ! que Paul remplira bien cette mission toute vaste, toute difficile qu'elle est. Déjà de toutes parts l'Evangile se répandait par les travaux de Pierre, lorsque le Seigneur, par un prodige inouï de sa grâce, lui forme ce grand coadjuteur de son apostolat. Arrêté, renversé par un coup de foudre sur le chemin de Damas, il est

d'abord frappé d'aveuglement. Heureuses ténèbres, qui sont comme l'aurore du beau jour que le soleil de justice va faire luire dans son esprit, et bientôt après répandra dans tout l'univers par son ministère. C'est la pensée d'un saint docteur, et c'est pour cela, continue-t-il, qu'il est ensuite enlevé dans les cieus, comme pour y être consacré à l'apostolat. Les autres apôtres, pour instruire le monde, furent instruits par la vérité incarnée pendant sa vie mortelle, Paul apprend aussi d'elle-même dans les cieus, parmi les anges, ce qu'il doit enseigner aux mortels.

Voulez-vous, mes frères, dit saint Jean Chrysostome, le considérer, ce grand apôtre, dès les premiers moments de sa conversion ? A peine est-il sorti des eaux du baptême, que tout à coup, dit ce saint docteur, éclairé d'une nouvelle lumière, comme s'il eût eu un nouvel esprit, un nouveau cœur, un nouveau corps, il commence à déclarer une guerre si ouverte à la Synagogue, qu'il attire sur lui seul les yeux, la haine, les persécutions de tous les Juifs. C'est ainsi que Moïse, avant même que d'avoir reçu aucune mission authentique, se porte pour vengeur des outrages qu'on fait à son peuple, ajoute saint Chrysostome. Quel torrent impétueux qui ne souffre plus ni barrière ni digue ! On dirait que ce héros veut, en quelque sorte, réparer le temps qu'il a perdu jusqu'alors ; où il y a plus de terreurs à braver, plus de travaux à supporter, plus de dangers à essuyer, c'est là qu'il vole ; et Dieu l'approuve ; ses succès en sont les garants, l'apostolat dont bientôt il est revêtu par les apôtres, en est la preuve. Les Juifs confondus de toutes parts, réduits à l'impuissance de lui répondre, ne pensent qu'à se défaire d'un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il est mieux instruit par lui-même de toutes leurs ruses, de toutes leurs fureurs. En évitant leurs persécutions, il va d'abord jusqu'à Antioche. Bientôt la charité généreuse de ces premiers fidèles le fait partir pour Jérusalem. Là pour la première fois il se trouve avec Pierre. Mais c'était trop dans une seule Eglise de ces deux éclatantes lumières, chacune en particulier suffirait au monde entier, l'Esprit-Saint a parlé. Paul est séparé pour travailler au grand ouvrage de la conversion des gentils.

Jusqu'ici, Messieurs, je n'ai donc encore décrit que les essais du zèle de nos deux apôtres. Les différentes routes qu'ils vont prendre dans l'immense carrière qu'ils vont parcourir, les réuniront dans la suite au même terme pour le même triomphe. C'est ce que j'ai promis de vous montrer. Tâchons cependant de les suivre tous deux.

Pierre est longtemps occupé dans la Judée à visiter successivement les différentes Eglises que les apôtres et leurs disciples établissaient de proche en proche. C'est la fonction dans laquelle l'Eglise nous le représente spécialement : *Dum Petrus pertransiret universos.* (Act., IX.) Remarquez la sollicitude du Pasteur de toutes les Eglises. Cependant

c'était un champ trop étroit pour lui que la Judée, la Samarie et la Syrie. Il a été prévenu par Paul à Antioche; il le prévient à Rome. Mais tout ce qui se rencontrera sur sa route, et de Jérusalem à Antioche, et d'Antioche à Rome, profitera de son passage. Il s'écarte même tantôt du côté de l'Asie, tantôt du côté de l'Afrique, et du côté de la Grèce, pour animer et confirmer par sa présence les Eglises déjà fondées, ou pour en fonder de nouvelles. Le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie Mineure et la Bithynie entendent successivement sa voix.

C'est ainsi qu'un guerrier sage et magnanime, tout en volant au terme de ses conquêtes, s'arrête à propos pour ne rien laisser derrière lui qui ne reconnaisse ses lois, ou même par une espèce de dédain généreux de l'ennemi qui l'attend, il s'écarte, assuré de ses forces, pour faire montre de sa puissance.

Dans la distribution de l'univers que les apôtres avaient faite entre eux, Pierre, comme le chef de tous, avait pris pour lui la capitale. Tout ceci, Messieurs, est de saint Léon, pape. C'était comme le centre où il s'agissait surtout de placer le flambeau de la vérité pour éclairer de là plus aisément toutes les parties de la terre. Instruire Rome, c'était instruire, comme en abrégé, tout l'univers. Quelle nation ne se trouvait pas renfermée dans cette ville, ou pouvait ignorer ce que l'on apprenait à Rome? Mais aussi quel champ à défricher! Cette maîtresse des nations était devenue l'esclave des superstitions de toutes, et n'avait soumis à son empire aucun peuple, aux erreurs duquel elle ne se fût elle-même soumise. Non, dans tout l'univers il n'était point d'idole qui n'eût son temple à Rome, point de culte impie qui n'y eût ses sectateurs et ses prêtres, point de secte qui n'y eût son école, ses docteurs et ses disciples. Comment suffira-t-il à cet ouvrage immense, cet homme naturellement si faible et si timide, continue saint Léon? L'empereur Claude est-il donc moins jaloux de son autorité que ne l'était Pilate? Et Néron est-il moins cruel et moins sanguinaire que ne le fut la Synagogue? Oublions, Messieurs, ce que Pierre fut autrefois. Nous avons déjà vu comment la grâce l'a transformé, ou si nous rappelons encore le souvenir de ses faiblesses, que ce soit pour admirer le pouvoir de celui qui en a triomphé.

En effet, par quelle science, si elle ne lui est communiquée d'en haut, Pierre réussit-il à confondre toutes les sectes philosophiques rassemblées dans Rome? Quelle force, si ce n'est une puissance surnaturelle lui soumet ces esprits superbes? Dans tous les siècles on vit des philosophes gagner des partisans, et faire secte; mais en vit-on jamais, dans aucun siècle, au milieu des persécutions, faire des progrès si rapides, et surtout des progrès si solides et si constants? Les plus fameuses écoles tombent enfin d'elles-mêmes. Peu à peu elles se décrédisent, on les oublie. Qui se souvient encore de ce célèbre adversaire que Pierre rencontre à Rome? Honoré des bonnes grâces, appuyé

de toute l'autorité de César, versé dans les sciences les plus mystérieuses, malgré toute la force de ses enchantements, Simon est confondu par Pierre. Que vous en semblera, Messieurs? Pour moi, je pense que la perpétuité de son siège est un miracle aussi grand que son établissement; et voilà ce que je me suis proposé, surtout, de vous faire sentir dans toute la suite de ce discours; je veux dire la démonstration de la divinité de la religion qu'il prêche.

Comment, en effet, s'établit-elle, comment se soutient-elle, cette religion que Pierre prêche? Est-ce par les ressorts de la politique humaine? Eh! c'est le scandale du juif, la folie du gentil, la croix de Jésus-Christ qu'il établit partout. Est-ce par l'artifice d'une complaisance mondaine? Rien de plus rebutant pour la nature que la morale qu'il annonce. Elle ne ménage, elle ne flatte, elle ne permet, elle ne tolère aucun des penchants les plus naturels. On ne dira pas que c'est par la force. Il est sans crédit, sans protecteurs, et partout il ne rencontre que des esprits prévenus contre lui et contre sa doctrine. Dira-t-on donc que c'est par le charme victorieux de l'éloquence? Ah! fût-il aussi consommé dans cet art qu'il y était peu versé, en eût-il fait l'étude la plus laborieuse et la plus constante; non, il est inouï que l'éloquence ait renversé si promptement les préjugés, triomphé si généralement de toutes les inclinations de la nature. Ses succès sont donc surnaturels: la religion qu'il prêche est donc l'ouvrage de la Divinité.

Car, de plus, autant ses succès sont prodigieux, autant ses travaux semblent surpasser l'humanité. Vous seriez effrayés, Messieurs, du simple détail de ses voyages. Les besoins de l'Eglise le rappellent deux fois de Rome à Jérusalem; ce n'est là que la moindre partie de ses courses apostoliques; ses courses apostoliques ne sont que la moindre partie de ses travaux. Il ne fait pas un pas qu'à travers les échafauds et les prisons. Pas une de ses traces qui ne soit marquée de son sang. Ajoutez les rigueurs d'une pauvreté, disons mieux, d'une indigence la plus dénuée. Pour résister à tout, pour fournir à tout, pour triompher de tout, quel prodige l'endurcit donc, ou plutôt le multiplie, en quelque sorte?

Hâtez-vous du moins, volez à son secours, ô vous, illustre coadjuteur de son apostolat; venez enfin partager ses travaux et sa gloire! Il n'est pas temps encore. Pierre est en état de souffrir seul à sa mission, et Paul, de son côté, est occupé d'une autre qui n'est ni moins importante ni moins difficile. La Grèce, rivale de l'Italie, rivale si longtemps en guerre, peut-être encore alors, autant que jamais, rivale en érudition et en doctrine, rivale surtout, dans tous les temps, en luxe, en opulence et en débauche; la Grèce, dis-je, ne demandait pas moins que Paul pour devenir chrétienne, et la gloire du christianisme alors ne semblait guère moins dépendre de la conversion de l'une que de celle de l'autre.

Mais qui pourra décrire les travaux et les

combats de Paul, sinon Paul lui-même, disait un saint docteur? Il n'a pas une Eglise particulière qui soit seule l'objet de ses travaux. Il se voit également redevable de tous ses soins à toutes les villes, à tous les cantons de la Grèce: il n'en néglige même aucune bourgade; et s'il paraît demeurer plus longtemps, revenir plus fréquemment dans les métropoles, ce n'est que parce qu'il y trouve plus de facilité à faire de là rejaillir la lumière de l'Evangile dans les villes subalternes. A Corinthe, à Ephèse, à Athènes, surtout, qu'il est beau de le voir! Ici, en plein Aréopage, avec quelle sagesse et quelle profondeur de doctrine annonce-t-il la connaissance du vrai Dieu! Par la conversion du seul Denis, il convertit tout Athènes, j'ai presque osé dire toute la Grèce. Là, au milieu du temple d'Ephèse, ce miracle du monde, quelle sainte audace le transporte! Il ose décrier les mystères de Diane et confondre l'avarice de ses prêtres. Corinthe, la plus dissolue de toutes les villes de la Grèce, eut plus souvent besoin de ses instructions. Si les affaires de la religion le retiennent ailleurs, il achève, il perfectionne, il consomme par ses écrits l'ouvrage de sa parole.

Quelle témérité d'oser entreprendre ce que saint Jean Chrysostome n'osait se flatter de pouvoir faire, de suivre ce héros évangélique* de voyage en voyage, de course en course! J'ai paru restreindre d'abord son apostolat à la Grèce. Ah! qu'ai-je dit? Jérusalem en profite autant et plus souvent même qu'Athènes; et si nous en croyons saint Jean Chrysostome, l'Espagne même autant que la Macédoine.

On dirait qu'il n'est persécuté qu'afin de lui donner occasion de parcourir plus de provinces et de royaumes. Un naufrage le jette à Malte, pour rendre en trois mois de séjour toute cette île chrétienne. C'est à peu près ainsi que, comme en volant, il fait connaître Jésus-Christ dans la Crète et dans l'Afrique. Tandis que la vacance du siège de Jérusalem par le martyre de saint Jacques rappelle Pierre dans la Judée, et que les prisons d'Hérode le retiennent, Paul, dans les fers de Néron, va consoler et animer le troupeau de Rome faible encore, effrayé des apprêts d'une persécution qui le menace. Ces deux grands apôtres auront-ils enfin la consolation de se rejoindre? Non, Messieurs, non; remarquez, au contraire, comment tous deux, presque en même temps, sont mis en liberté, et sitôt qu'ils sont en liberté, chacun de son côté revole à son troupeau. La Providence semble prendre soin de les séparer toujours pour le bien de l'Eglise universelle.

Ce n'est qu'au terme de la victoire et du triomphe qu'ils doivent se réunir enfin pour toujours. Le temps en approche, et pour me servir de l'expression de saint Léon, pape, qui renferme toute l'idée de ce discours, la grâce qui les a choisis l'un et l'autre pour le même ministère, les a rapprochés de caractère, en quelque sorte, pour les élever tous deux au même héroïsme : *electio pares*. Le zèle qui les a séparés pour remplir chacun

leur ministère, les a rendus semblables par leurs travaux : *labor similes*. Le triomphe de tous deux devait donc être égal à la fin de leur carrière : *et finis fecit æquales*. C'est ce qui me reste à faire voir.

Il semblait être de l'honneur du christianisme d'être persécuté par Néron. Ce nom, l'opprobre de Rome, l'horreur de la nature entière, qui porte avec soi l'affreuse idée de tous les excès, ce nom, dis-je, ne devrait paraître dans nos histoires que comme dans celles de sa patrie, pour annoncer le tyran le plus abominable, le plus digne d'être détesté. Des monstres pareils ne peuvent honorer que par leur haine et leur fureur.

En rentrant dans Rome, nos deux apôtres ne pouvaient ignorer la destinée qui les y attendait, tout deux depuis longtemps soupiraient avec une égale ardeur pour le martyre, depuis longtemps ils le souffraient, ils mouraient tous les jours. Qu'était-ce en effet que leur vie, sinon une continuelle mort, un lent martyre? Je l'ai déjà insinué en particulier de Pierre. Paul le dit de lui-même plus en détail encore. Aucune sorte de dangers qu'il n'ait essayés. Mais ne détournons plus les yeux du spectacle touchant qui doit maintenant nous fixer.

Quelle douce consolation pour ces deux grands hommes de se retrouver enfin, de pouvoir mutuellement se rappeler tous les prodiges que le Seigneur avait opérés par leur ministère. Quelle joie pour Paul de pouvoir entendre enfin de la bouche de Pierre même, toutes les circonstances de la vie de leur divin Maître! quelle joie pour Pierre de pouvoir embrasser le grand Paul et recevoir de sa propre main tous les trophées de la gentilité, dont il revient chargé! Quelle joie pour l'un et l'autre de travailler de concert à fonder la maîtresse de toutes les Eglises, de se soutenir, de s'animer l'un l'autre, de se préparer ainsi mutuellement au martyre!

Ne recherchons pas, Messieurs, par une curiosité critique quelle en fut la cause ou l'occasion: Quelque bien fondés que nous puissions être, ce ne pourrait être après tout que des opinions; et que nous importe? Ne suffisait-il pas d'être Pierre et Paul pour être certainement en butte aux fureurs de Néron?

Heureuse prison, où ils sont renfermés l'un et l'autre, que je vous porte envie, dit saint Jean Chrysostome! Oui, ce cachot tout infect qu'il peut être, je le préfère au palais des césars. Ne croyons pas, dit saint Ambroise, que ce soit sans raison que tous deux en un même jour, en un même lieu, ils subissent l'arrêt d'un même tyran. Unis le plus étroitement pendant toute leur vie, ils ne devaient point être séparés à leur mort, répond saint Fulgence; leur union, la plus belle union qui fut jamais, devait être cimentée, scellée de leur sang. Oserai-je, Messieurs, ajouter à la pensée de ce saint docteur? Le sang de l'Apôtre des Juifs et celui de l'Apôtre des gentils devait être mêlé et confondu, en quelque sorte, pour cimenter également les fondements de l'Eglise qui s'élevait également sur les débris.

du paganisme et sur ceux de la Synagogue.

Mais lequel admirerons-nous davantage, ou l'intrépidité de Paul qui, sans pâlir, tend la tête au bourreau; ou l'humilité de Pierre qui, jusque dans son martyre, selon la pensée de saint Augustin, craint d'être trop honoré par une ressemblance trop exacte avec son divin Maître? Qu'il conservait donc de fermé dans son supplice, reprend un autre saint docteur, cet homme qui n'en considérait ni la douleur ni l'ignominie, qui n'en redoutait que l'honneur!

J'ai commencé ce discours par les paroles du cantique funèbre de David sur la mort de Jonathas et de Saül. Je pensais, Messieurs, à le finir de même; ils ont péri sur nos montagnes les héros d'Israël : *Inclyti Israel super montes interfecti sunt.* (II Reg., I.) Comment la main de Dieu les a-t-elle, pour ainsi dire, abandonnés et livrés au tyrannique pouvoir de ses ennemis sanguinaires? *Quomodo ceciderunt fortes?* (Ibid.) Tous deux pleins de grâces pendant leurs vies, éclatants en vertus : *Amabiles et decori in vita sua.* (Ibid.) La fureur même de leur tyran a respecté leur union : *In morte non sunt divisi.* (Ibid.)

Arrêtons : un cantique funèbre ne convient pas à un jour de triomphe. D'ailleurs le vrai peuple d'Israël n'a rien perdu, en effet, à leur mort. Leur autorité, leur doctrine sont restées, leur esprit règne encore. Ils parlent, ils enseignent, ils instruisent par leurs successeurs, dont la foi, la même toujours que la leur propre, ne variera, ne se démentira jamais. Ah! bien loin donc que la malédiction soit tombée sur la montagne où ils sont morts, ainsi que sur celle de Gelboë, le Vatican depuis est devenu la source des bénédictions célestes les plus abondantes. C'est là que le sang de Pierre et de Paul répandu fait sans cesse couler le trésor inépuisable des grâces que le sang du Rédempteur versé sur le Calvaire nous a méritées.

Comblés par eux de tant de bienfaits, pouvons-nous donc, concluait saint Augustin, n'être pas pénétrés pour eux de la plus respectueuse tendresse? Ils sont les pasteurs du troupeau de Jésus-Christ; attachons-nous à eux, poursuit ce saint docteur, si nous voulons entrer dans le bercail. Quoi! se peut-il qu'il y ait un seul chrétien dont l'esprit et le cœur ne soient dévoués à Pierre et à Paul? Ils m'ont été donnés pour maîtres et pour médiateurs, reprenait saint Bernard. J'écoute avec docilité leurs voix, je me repose sur leur protection avec confiance. Ils m'ont enseigné les routes du salut, ils m'obtiendront d'y marcher constamment et d'arriver au terme. Quelque pécheur que je sois, oui, j'espère; eux-mêmes ils ont péché, c'est ce qui soutient mon espérance, puisqu'ils ont voulu que leur exemple servît à ramener les grands pécheurs. Tels devaient être, continue saint Bernard, les pontifes et les docteurs que Dieu donnait au monde : pleins de douceur, de sagesse et de puissance; de douceur, pour nous recevoir avec bonté; de sagesse pour nous conduire avec sûreté; de puissance pour nous protéger avec force

Tels ils devaient être, tels y sont. Écoutons ces grands maîtres, étudions ces beaux modèles, espérons tout de ces puissants protecteurs; sous leurs auspices, suivant leurs traces, nous arriverons au terme qu'ils nous montrent, pour faire un jour avec eux partie de l'Eglise triomphante, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XIII.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE LUXEMBOURG.

Prononcé dans l'église collégiale de Ligny, le 5 juillet 1749.

Condemnat juvenis celerius consummata longam vitam injusti. (Sap., IV.)

Une jeunesse terminée par une prompte mort dans la pratique de toutes les vertus, est la condamnation de la longue vie des pécheurs.

Le préjugé du monde ne s'accorde pas avec cette économie de Providence que le Sage nous enseigne. De jeunes héros de la religion arrêtés subitement et abattus, à l'entrée même de leur carrière, où leurs premiers essais attiraient déjà les yeux et fixaient l'admiration de l'univers; tandis que tant d'hommes obscurs roulent tranquillement dans la poussière, jusqu'au terme le plus reculé, une vie tout inutile au monde; c'est ce qu'on eut toujours peine à comprendre : *Populi videntes et non intelligentes talia.* (Sap., IV.)

En voici, Messieurs, un des exemples les plus frappants que l'histoire nous fournisse. Un saint, sur qui l'Eglise pouvait fonder et fondait, en effet, ses plus belles espérances dans des temps orageux, où la religion semblait avoir le plus besoin d'un si puissant secours; un saint, en qui se réunissaient dans un égal degré, et tout le crédit d'une illustre naissance, et toute l'autorité que donnent les qualités les plus éminentes de l'esprit et du cœur, au moment même où il commence à en faire l'usage le plus parfait, le plus heureux, à l'âge de dix-huit ans, tout à coup ravi par la mort; grand Dieu, quel mystère!

Sans doute son âme vous était chère : *Placita erat Deo anima illius.* (Ibid.) Cependant qui a pu vous engager à le retirer si promptement du monde? Serait-ce la crainte que l'enchantement des pécheurs ne corrompît son innocence? Eh! quelle vertu serait à l'épreuve de la séduction, si celle-ci ne l'était pas? Il avait véritablement assez vécu, quoiqu'en si peu de temps, pour sa propre gloire, et devant les hommes et devant vous-même, Seigneur : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* (Ibid.) Mais avait-il assez vécu pour la gloire et l'avantage de votre Eglise? Quels que soient vos desseins, nous les adorons, et ce n'est que pour nous instruire que nous osons pénétrer davantage.

Prenons donc, Messieurs, cet exemple pour une preuve de ce beau point de morale, que ce n'est point par le nombre des années que doit se mesurer le cours de notre vie, et que ce qui fait la véritable vieillesse, la vieillesse vraiment respectable, c'est la multitude des bonnes œuvres que l'on a pratiquées : *Ætas senectutis vita immacu-*

lata. (Sap., IV.) Quelle condamnation de nos inutilités et de nos vices trouverons-nous dans une jeunesse la plus courte, passée dans l'exercice laborieux de toutes sortes de vertus ! *Condemnat juventus celerius consummata longam vitam injusti. (Ibid.)* Un mérite prématuré, des travaux au-dessus de l'âge, c'est le double point de vue de l'éloge que je consacre à la gloire de votre illustre patron.

Evêque, cardinal dans son troisième lustre, je dis : 1° qu'il mérita véritablement ces dignités éminentes, vous le verrez dans la première partie. Je dis, 2° qu'il en remplit dès lors parfaitement tous les devoirs, je le prouverai dans la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas certainement la naissance qui par elle-même donne droit aux dignités ecclésiastiques. La religion ne connaît de vrai mérite que le mérite personnel. Le sacerdoce n'est point héréditaire parmi nous, comme dans l'ancienne loi, et il n'est point de tribu, point de famille qui donne l'exclusion à aucune autre. Cependant, nous avouons volontiers, Messieurs, que ce beau sang, ce sang le plus pur de l'Etat, que le Maître souverain des empires semble avoir distingué, et comme séparé de la masse commune pour commander au reste des humains, doit avoir aussi des distinctions particulières dans l'Eglise même. L'autorité, j'entends le droit et le talent de gouverner, est comme héréditaire dans certaines maisons. Les peuples accoutumés à leur obéir dans le système politique des affaires temporelles, sont naturellement disposés à s'y soumettre en ce qui regarde la religion. De même, par rapport au mérite personnel, quoique les qualités du cœur l'emportent infiniment en soi sur celles de l'esprit, j'ose dire que pour un sage et heureux gouvernement, la prudence et la doctrine doivent se trouver réunies à la sainteté. Saint Jean Chrysostome le pensait ainsi. Personne ne niera du moins que l'heureux concours d'une extraction brillante avec un génie sublime et un beau cœur ne compose ce rare mérite, pour lequel il ne peut y avoir rien de trop grand, rien de trop élevé dans l'Eglise. De plus, cependant, je voudrais qu'une humble et simple modestie fût comme le sceau de toutes ces qualités, soit naturelles, soit acquises, dans les ministres d'un Dieu, qui n'étant venu sur la terre que pour servir, comme il le dit lui-même, ne se proposa pour modèle à ses apôtres que dans ses abjections et sa patience. Or c'est en cela, Messieurs, que je fais consister le mérite du B. Pierre de Luxembourg ; mérite prématuré, ai-je dit, qui l'éleva, dès l'âge le plus tendre, aux dignités les plus éminentes. Il les mérita, en effet, moins par ses ancêtres que par lui-même, et j'ajoute, moins par les qualités brillantes de son esprit et de son cœur, que par sa profonde humilité.

Est-il besoin de prouver que du côté de la naissance il n'était rien au-dessus de lui,

ou plutôt, si l'on ose ainsi parler, il était, en quelque sorte, lui-même au-dessus de tout ? Nommer les *Luxembourg*, n'est-ce pas, en effet, rassembler dans un seul mot tout ce que l'univers avait de plus grand et par le lustre personnel et par la splendeur des alliances ? Parler de maréchaux, de connétables de France, de princes d'empire, c'est ne donner qu'une faible idée de cette auguste maison. Elle honorait les charges et les emplois qu'elle acceptait, parvenue à un tel point de gloire qu'elle ne pouvait plus en être honorée. Connaissiez-la donc, Messieurs, par un seul trait. Elle avait déjà donné deux rois à la Bohême, deux empereurs au monde chrétien, elle en donna deux autres depuis encore, et alors même, au temps de la naissance de notre saint, le sang des *Luxembourg* (15) occupait le trône des césars, et coulait dans les veines de Charles V, roi de France.

Ce fut sur la fin du *xiv^e* siècle, que cette illustre souche, si féconde en héros, eut la gloire de donner un saint à l'Eglise. Oui, la gloire : il n'en est, en effet, point de solide que celle qui vient de la religion. Qu'est-ce, hélas ! que tout ce qu'on nomme gloire mondaine ? Faible jouet des temps, nous la voyons tous les jours se dissiper, s'évanouir comme une ombre, sans laisser autre chose de soi qu'un souvenir bien incertain encore. O vicissitude des choses humaines ! Malgré les exemples frappants que la Providence ne cesse de nous en fournir tous les jours, n'en serons-nous jamais touchés ? De tant de dignités et d'honneurs et de titres, dont je viens de parler, que reste-t-il enfin que le nom, absorbé, pour ainsi parler, ou confondu dans d'autres, qui, par la révolution nécessaire des temps, s'absorberont et se perdront de même ? Quoi qu'il en soit, disons-le hardiment et sans crainte, ce qui rend celui-ci véritablement éternel, c'est la gloire d'un saint, dont les mérites non-seulement subsisteront éternellement devant Dieu, mais ne peuvent cesser d'être connus dans l'Eglise, parce que l'Eglise ne cessera de les proposer à la vénération de ses enfants.

Mais pourquoi, Messieurs, ne me serait-il pas permis de faire rejaillir sur vous-mêmes une partie de cette gloire ? Cette ville fut le premier berceau de son enfance. Après avoir appartenu longtemps aux comtes de Champagne, du domaine desquels elle avait toujours fait partie, Agnès, fille de Thibaut le Grand, fondatrice de ce chapitre, l'avait portée dans la maison souveraine des comtes de Bar, dont bientôt après elle fut encore séparée, pour passer aux *Luxembourgs*. Tout récemment le roi de France venait de la titrer en faveur du père même de notre saint. Non-seulement donc ce saint vous appartient, en quelque sorte, mais vos ancêtres de plus lui appartiennent. Ce qu'ils eurent le bonheur de voir, avec quelle satisfaction ne devez-vous pas vous le retracer aujourd'hui ?

Ils le virent presque encore au berceau,

(15) Charles IV, empereur, Bonne de Luxembourg, épouse de Jean I^{er}.

briller déjà par le rare assemblage de toutes les vertus. La nature, dit l'auteur contemporain de sa vie, semblait s'être épuisée, pour réunir en lui toutes les grâces du corps aux qualités de l'esprit. Déjà l'on ne savait par quel endroit il devait paraître plus aimable, ou par les doux charmes répandus sur toute sa personne, ou par les feux dont son génie étincelait sans cesse, ou par les sentiments qui commençaient à s'échapper de son cœur. Un air majestueux sans hauteur, sérieux sans être farouche, vif en même temps et tendre, une beauté qui ne tenait en rien de la mollesse, et ne devait rien aux traits efféminés de l'enfance, une facilité de concevoir qu'aucune difficulté ne retardait; dans l'âme un accord merveilleux de fermeté et de bonté, qui déjà savait souffrir avec courage, et ne pouvait s'accoutumer à voir souffrir les autres : sans doute, Messieurs, ce portrait vous paraît trop se ressentir du style exagéré d'éloge. Ce n'est encore là cependant que la moitié des traits qui doivent le former.

La grâce, aussi prodigue et aussi prompt que la nature, tourna d'abord du côté du ciel tant de perfections, sitôt qu'elles commencèrent à éclore. Avant que l'expérience et la réflexion eussent pu l'instruire, il parut instruit et pénétré. La vanité de toutes les choses humaines, les écueils d'une haute fortune, les grandeurs de Dieu, l'importance et la nécessité de notre unique affaire parurent être en lui des connaissances presque innées, tant elles se développèrent de bonne heure dans son esprit. Aussi la première passion de son cœur fut d'aimer Dieu, son premier désir de se sauver. Je ne fais que copier l'écrivain de sa vie, qui l'avait vu.

Un seul fait en fera la preuve. Je vous avoue, Messieurs, que je n'oserais le rapporter, s'il n'était adopté par le plus sévère critique de l'histoire des saints (16). A l'âge de six ans, ces murs que j'en atteste, le virent amener au pied de cet autel la plus jeune de ses sœurs, et là, de concert avec elle, se vouer entièrement à Dieu.

Ah! Messieurs, qu'est-il besoin d'une longue vie pour amasser de grands mérites? On est bientôt arrivé au terme de la perfection, quand on commence de si bonne heure à en frayer la route. C'est dans nous qui perdons tant d'années de notre vie, que le mérite doit se mesurer par l'âge; et souvent dans la vieillesse la plus avancée qu'avons-nous mérité, qu'avons-nous fait? Mais qu'un saint, tel que je viens de le peindre, soit élevé dès sa première jeunesse aux dignités les plus éclatantes de l'Eglise, la régularité la plus scrupuleuse peut-elle s'en offenser?

Voyez-le croître en âge; vous le verrez de jour en jour et par proportion croître en vertus. Ne dirait-on pas que le Seigneur jaloux craignit de partager la gloire de son éducation (17)? Son père accablé sous les lauriers qu'il venait de moissonner à son prince, l'avait abandonné d'abord aux soins d'une mère qui survécut à peine quelques

années. Aussitôt après, il parut à Paris dans la carrière des études, modèle de ses compagnons, l'admiration de ses maîtres, mûr du côté de l'esprit pour les sciences, autant que du côté du cœur pour la conduite. Ainsi que l'Ecriture le rapporte du jeune Tobie, il semblait toujours déplacé avec tous ceux de son âge, à moins qu'il ne parût au milieu d'eux comme un maître pour les instruire.

Singularisons encore davantage les traits de ce caractère. C'est le mérite d'un évêque que je veux vous faire reconnaître en lui dès sa dixième année. Quelles sont les vertus qui le composent, ce mérite? Tout ce que saint Paul prescrivait à Tite et à Timothée, des mœurs irréprochables, une conduite toujours égale, une simplicité de cœur dirigée par la prudence, une tendre charité tempérée par une courageuse fermeté; tout cela, Messieurs, vous avez dû déjà le remarquer dans l'esquisse que j'ai tracée. Disons donc quelque chose de plus frappant. Oh! qu'il est propre à devenir pasteur du troupeau de Jésus-Christ, qu'il saura bien sacrifier pour lui ses biens, sa liberté, exposer sa vie même! Sur quoi l'avancé-je avec tant de confiance? Vous allez le voir.

Valeran, son frère aîné, soutien de sa maison, est fait prisonnier de guerre par les Anglais. Pierre l'apprend; rien ne l'arrête; il interrompt ses études, il vole à Calais; et, pour rendre la liberté à son frère, il se met en otage pour lui.

Que faut-il faire encore, sinon que des dispositions si parfaites, des qualités déjà si brillantes soient relevées par le mérite de la plus profonde humilité?

L'humilité, disait saint Grégoire, pape, est la première vertu des chrétiens. J'ose ajouter à la pensée du saint docteur, qu'elle est la vertu propre des ministres de Jésus-Christ. Dans son essence, elle est la base et le fondement du christianisme; dans sa perfection, elle est comme le couronnement de l'épiscopat. De là cette belle règle d'Origène, que la vraie règle du rang que chaque ministre doit tenir dans l'Eglise, est le juste degré de son humilité. Loin donc, continuait ce docteur, loin de nous ces supérieurs plus hautains et plus fiers que les princes du monde les plus altiers, qui ne savent se faire respecter qu'en se faisant craindre; et d'un accès plus difficile, surtout aux pauvres, que ne l'est, au milieu de ses gardes, le plus sombre et le plus ombrageux des tyrans.

Arrêtons, et ne poussons pas davantage une morale si déplacée parmi nous. Nous voyons aujourd'hui tout le contraire de ce que déplorait Origène. On connaît aussi peu dans cette heureuse province les ombrages d'un monarque inaccessible que les hauteurs d'un prélat ambitieux.... Dans leur évêque, ainsi que dans leur roi les peuples ne trouvent que des pères; et ce que désirait le grand Eusèbe, nous avons l'avantage de l'éprouver. Sur le trône, ainsi que dans l'Eglise, un véritable évêque, dans toute l'éten-

(16) M. Baillet.

(17) Gui de Luxembourg, tué le 22 août 1372, à la bataille de Beswillers.

due du sens que ce mot doit avoir. Sur le trône, pour me servir de l'expression d'Eusèbe, *un évêque pour le dehors* ; dans l'Eglise, *un évêque pour le dedans* ; l'un pour faire fleurir avec éclat la religion dans le monde, l'autre pour la faire régner dans les consciences ; l'un pour la soutenir par le glaive, l'autre pour la persuader par la douceur ; tous deux également, dans l'accord le plus parfait, pour la faire chérir, respecter et pratiquer par leurs exemples.

Vous ne serez donc pas étonnés, Messieurs, si je vous représente actuellement un grand du monde qu'on peut nommer à juste titre grand, même parmi les grands ; destiné à tout ce que l'Eglise a de plus relevé, qui ne cherche cependant qu'à se cacher, à vivre obscur, qui jugeant seul de lui-même par les règles communes, se rapproche chaque pas qu'il fait et qui l'avance aux dignités ecclésiastiques.

Chanoine de Paris d'abord ; cette Eglise célèbre, qui de tout temps rassembla dans son sein tout ce que la France eut de plus fameux, où la supériorité des talents remplace seule l'illustration de la naissance, et où jamais on ne compta pour rien que les avantages de la fortune, cette Eglise, dis-je, s'applaudissait de le posséder ; tandis que lui-même oubliant la splendeur de ses ancêtres et ne se comparant que du côté du mérite à ceux au rang desquels il se voyait placé, il rougissait, en quelque sorte, de se trouver au milieu d'eux, et n'osait se mettre de niveau avec ce que le clergé de France et l'auguste Sorbonne avaient de plus respectable pour la doctrine autant que pour la vertu. Jamais, en effet, on ne put le déterminer à prendre place entre eux. Parmi les enfants et dans les stalles inférieures, c'est là qu'il voulut toujours être. Les offices subalternes du chœur, les emplois que le faux préjugé du monde fait regarder comme les plus humiliants, c'était ceux qu'il recherchait, qu'il désirait, qu'il demandait, dont il se chargeait avec délices. Paris, et vous métropole illustre, rappelez-vous encore aujourd'hui avec une douce complaisance combien de fois, avec quelle humilité, quelle effusion de la piété la plus tendre vous les lui vîtes remplir.

Il est donc vrai (et que cette preuve est sensible pour nous, qu'elle est propre à confondre notre orgueil !) qu'il n'est point de ministère déshonorant dans la maison de Dieu, que même les plus bas sont préférables à toutes les grandeurs, à toutes les dignités du monde.

Mais pour la gloire particulière de notre saint que concluons-nous, Messieurs ? Oh ! qu'il était au-dessus de son âge, cet enfant que ni l'élevation des mitres, ni l'éclat de la pourpre, ni l'appât séduisant des revenus les plus considérables ne purent éblouir ! Qu'il était au-dessus de son âge, cet enfant qui savait déjà dès lors en reconnaître la faiblesse naturelle, s'en défier et la craindre ! Plus il la craignait, moins il avait certainement sujet de la craindre ; plus il la

prétextait, comme une raison légitime de refuser tout, plus les refus autorisaient à l'obliger de tout accepter.

Ordonnez donc, ordonnez sans crainte, auguste monarque, forcez-le à recevoir et la pourpre et la mitre qui lui sont offertes. On le vit dans tous les siècles de l'Eglise : (et quelle joie pour nous de l'avoir vu tout récemment encore dans celui-ci !) que ceux qui sont les plus propres à paraître sur les plus grands théâtres, sont ceux qui y répugnent, qui résistent davantage. Et n'est-ce point là, Messieurs, la véritable gloire autant du distributeur des grâces que de ceux qui les reçoivent ?

Ne soyons donc plus en peine comment Luxembourg, si jeune encore, portera le fardeau qu'on lui impose. Nous n'aurons pas même besoin d'attendre que le cours des années l'ait conduit à la maturité de l'âge, pour lui voir justifier le choix qu'on avait fait de lui. Un mérite prématuré l'élève ; des travaux au-dessus de l'âge lui font remplir ses devoirs. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'Eglise n'avait été, et ne sera peut-être jamais dans une crise aussi violente que celle qu'elle essuya dans le xvi^e siècle. Epargnons-nous le récit de ces malheurs, dont nous voudrions effacer par nos larmes jusqu'aux traces dans notre histoire. Etait-ce aveuglement, prestige, opiniâtreté, fureur, qui divisa si longtemps le troupeau de Jésus-Christ, qui parut diviser, en quelque sorte, Jésus-Christ même ? Mais, Messieurs, on ne fit jamais à personne un crime d'avoir été dans l'un ou dans l'autre parti. Ils furent également soutenus tous deux par des docteurs les plus graves et les plus habiles. La gloire même des miracles brilla également dans l'un et dans l'autre. C'est saint Antonin que je copie. Le droit des deux concurrents, continue ce saint docteur, était enveloppé de ténèbres si obscures, qu'il ne put même jamais être parfaitement éclairci. N'en soyez pas scandalisés, Messieurs ; la foi même, dit encore saint Antonin, n'y est point intéressée. On est toujours obligé de croire, il est vrai, que comme il n'y a qu'une seule Eglise, il n'y a de même qu'un seul souverain pasteur, vicaire de Jésus-Christ ; mais dans des temps de troubles, tels que ceux dont il s'agit ici ; connaître quel est le vrai Pasteur, c'est ce que les peuples ne peuvent certainement eux-mêmes. Ils doivent croire que c'est celui-là seul qui a été canoniquement élu ; mais ne pouvant décider en faveur de qui est l'élection canonique, ils peuvent suivre le jugement de leurs supérieurs : *In hoc populi sequi possunt majores suos*. La France avec tous ses évêques et tous ses docteurs tenait pour la cour d'Avignon. Qu'on dise, si l'on veut, que l'indulgence est nécessaire à ce parti, ce sera moins à notre saint qu'au malheur même des temps qu'elle sera due. Il ne s'y attacha point par choix, il y fut entraîné par l'état de sa naissance et de sa fortune. Si c'est une erreur, elle lui était donc inévi-

table : et quel reproche pourrions, après tout, lui faire, d'avoir été dans une opinion que nous aurions tous suivie et défendue de même dans les mêmes circonstances ? Son exactitude scrupuleuse à remplir tous ses devoirs justifie enfin, sinon peut-être la cause qu'il embrassa, du moins sa bonne foi en l'embrassant.

Quel prodige de grâce, en effet, qu'un jeune homme, j'ai presque dit un enfant, déjà vrai pasteur, vrai docteur ! Ce sont les deux traits par lesquels je vais succinctement prouver ce que j'ai avancé, que les travaux au-dessus de l'âge lui firent remplir et surpasser les espérances que son génie prématuré avait fait naître.

Le beau spectacle d'abord que celui de sa première entrée dans sa ville épiscopale ! Que c'est bien l'entrée d'un vrai pasteur ! il ne cherche point à se faire craindre, pas même admirer et respecter. N' imaginez donc ni pompe éblouissante, ni fastueux cortège. L'humilité, la douceur en ont préparé tout l'appareil. Evêque, il ne croit rien devoir à sa naissance. L'unique modèle qu'il a devant les yeux, qu'il veut suivre à la lettre désormais, c'est son divin Maître, le vrai pasteur de nos âmes. Il est prêt à le suivre sur le Calvaire ; au jour de son triomphe, il ne veut triompher que comme lui. Tel que Jésus-Christ entre dans Jérusalem, tel le jeune évêque entre dans Metz. Même équipage, même monture, j'ai presque osé dire mêmes sentiments dans le cœur.

Qu'on les mette à l'épreuve, ces sentiments, on ne les verra point se démentir. On lui conteste les prérogatives et les droits, on lui dispute les revenus de son siège sous le prétexte de sa jeunesse.

De sa jeunesse !... Ah ! bientôt il fera voir combien ce prétexte, si spécieux pour tout autre, à son égard est frivole. Il n'a que treize ans, il est vrai ; et c'est à l'âge de treize ans qu'il commence à entrer dans toutes les fonctions de l'épiscopat. Accompagné d'un évêque son suffragant et d'une troupe choisie de vertueux et savants ecclésiastiques, il entreprend la visite de son diocèse, présidant à tout, voulant tout examiner, tout voir ; et toujours à la tête de son conseil, n'est-ce pas... Je suis bien éloigné, Messieurs, de prétendre faire en ceci une comparaison exacte ; mais en apparence, je ne veux dire rien de plus, n'est-ce pas Jésus enfant au milieu des docteurs ? Il consulte, il écoute pour s'instruire, en même temps qu'il étonne par la sagacité de ses propres lumières ceux qu'il interroge.

Ce n'est donc pas ici ce pasteur mercenaire, dont se plaignait Jésus-Christ, et qui, comme dit saint Grégoire, pape, tient, à la vérité, la place du pasteur, mais qui ne semble la tenir que pour laisser le troupeau sans défenseur et sans guide. Ce n'est point l'amour, c'est l'intérêt qui attache le mercenaire à son bercail ; aussi le lui verrez-vous abandonner aussi facilement qu'il fut ardent et empressé à l'envahir. Pourvu qu'il vive du troupeau, peu lui importe le troupeau même.

Tel que Jésus-Christ (en voici, Messieurs, une copie fidèle) le bon pasteur, suivant l'interprétation de saint Grégoire, ne sait user envers ses ouailles d'aucune violence, il craint d'user même d'autorité. Ce n'est que de l'affection de son peuple que notre saint veut obtenir ce qu'on lui doit : *Non venit... ut furetur et perdat*. Son frère arme-t-il pour le mettre en possession, ou pour le maintenir ; le bon pasteur ne connaît d'autre entrée dans le bercail, que celle que lui indique celui qui a dit, que c'était par lui qu'il fallait y entrer, c'est-à-dire par la patience et la douceur : *Ego sum ostium*. (Joan., X.) Il néglige, il oublie ses propres intérêts, pour ne penser, pour ne veiller qu'à ceux de son troupeau. Crainte que Valeran ne prenne des dédommagements sur son peuple, Pierre les lui offre d'abord, les lui fait accepter sur son propre patrimoine : *Dat animam pro ovibus*. (Ibid.)

Eh ! comment aurait-il laissé dépouiller son peuple ? Il ne cessait de se dépuiller soi-même pour lui. De trois parties égales qu'il avait faites de tous ses biens, la première était comme le patrimoine d'un certain nombre de pauvres familles dont il était le père ; la seconde fournissait aux aumônes journalières ; la troisième était pour la dépense de sa maison ; mais, de plus, dans sa maison étaient renfermés d'abord dix pauvres qu'il nourrissait habituellement ; encore le reste même, le plus essentiel à ses besoins, était-il absorbé souvent par sa charité prodigue. Il se reprochait tout ce qu'il était obligé d'employer pour lui-même. A la cour d'Avignon, ainsi que dans son diocèse, on eût dit qu'il rougissait des marques fastueuses de son rang. Il semblait en ignorer l'éminence ; il n'en connaissait que les devoirs. Ah ! voici certainement, Messieurs, voici vraiment le bon pasteur, qui vend jusqu'à sa houlette (permettez-moi cette expression figurée), je veux dire jusqu'aux ornements de sa dignité, jusqu'à son anneau pastoral, pour le soulagement de son troupeau.

Mais comment justifierai-je le second trait, sous lequel je me suis proposé de le dépeindre ? N'est-ce pas s'ôter toute créance, de promettre un maître, un docteur à un âge où l'on commence à peine à pouvoir être un bon disciple ? Eh bien, j'en conviendrai, c'est un miracle. Comparez-le à celui qui éclaire Daniel enfant et l'établit juge en Israël ; ou, si vous voulez, à celui qui transforme en un instant des pécheurs grossiers et sans lettres, pour en faire des lumières du monde et des oracles de la foi. Esprit divin, quand vous daignez vous-même servir de maître, vous suppléez, comme il vous plaît, à l'âge, ainsi qu'aux dispositions des esprits que vous voulez former.

Non, Messieurs, je ne puis cependant reconnaître ici une de ces transformations subites, de ces illuminations momentanées, qui sont tout à fait indépendantes du sujet en qui elles s'opèrent. L'Esprit qui nous instruit se proportionne plus ordinairement et presque toujours aux instances avec les-

quelles on sollicite sa lumière, aux efforts qu'on fait pour s'y disposer, à l'attention qu'on lui donne, aux réflexions dont on l'accompagne.

Rappelez-vous maintenant ce que j'ai dit dans la première partie de ce discours, que tout fut précoce dans notre saint. Dès l'âge de six ans, la prière et l'étude partagèrent toute sa vie; il ne dérobaît à l'une que ce qu'il donnait à l'autre; ou plutôt sa prière même était une étude, et son étude une prière. On ne lui voyait en main que l'Écriture et les saints docteurs, il s'en occupait sans cesse. Jamais il ne connut aucun amusement de son âge, à peine connaissait-il les besoins de la nature; jamais aucune passion ne put distraire son esprit ni troubler son cœur.

Pour nous, hélas! est-il étonnant qu'après tant d'années nous soyons encore si vides de la science de Dieu? L'enfance d'abord est entièrement perdue pour nous; et pour la plupart de nous jusqu'où s'étend l'âge d'enfance? Une illusion n'est dissipée que par une autre. A la distraction succède l'amusement, dont on ne perd le goût que quand la fougue des passions s'élève. Dans ceux que l'envie d'apprendre domine, l'étude même ne devient-elle pas souvent la plus dangereuse des passions? On ne veut tout apprendre que pour pouvoir douter de tout, tout combattre, tout détruire; et ce qu'on apprend d'abord avec le plus de soin, c'est ce qui corrompt plus efficacement le cœur. Vantez, vantez-les, ces prodiges du siècle qui, presque au sortir de l'enfance, savent se faire un nom: ils ne le doivent qu'à la dépravation prématurée de leur raison et de leurs mœurs. Sainte Eglise de Jésus-Christ, l'oserai-je ajouter? O vous, pardonnez-le moi, sages ministres, qui nourrissez sans cesse votre savante piété de tout ce que l'antiquité sacrée a de plus respectable, pardonnez-le-moi! Puissent vos leçons, soutenues de vos exemples, corriger la frivolité du goût de notre siècle! N'est-ce pas du suc empoisonné d'une littérature toute mondaine, qu'on ose quelquefois former le pain qui se distribue pour la nourriture spirituelle des peuples?

Bien différent, Messieurs, ce monument précieux qui nous est heureusement resté de l'érudition de notre saint (18). C'est partout Dieu qui parle, et qui par les routes les plus sûres conduit au terme fortuné du salut éternel.

Ici je crois l'entendre lui-même (19), quand par l'organe des prophètes il représentait aux pécheurs l'inexorable rigueur de ses vengeances éternelles.

Ensuite quelle douceur, quelle force, quels traits enflammés, tantôt de terreur et tantôt d'amour, pour faire entrer dans l'âme les sentiments d'une componction véritable (20).

On croit (21) que c'est le grand Chrysos-

tome qui développe le cœur de l'homme, et ouvre, pour ainsi parler, toutes les ressources de la morale.

Les Grégoire, les Basile ne découvrirent pas avec plus d'exactitude toutes les voies de pénitence soit satisfactoire, soit médicinales (22). On voit bien que ces saints docteurs étaient ses seuls maîtres, ses seuls guides. Comme il les suit pas à pas, sans s'écarter jamais de leurs traces; comme il saisit leurs différents caractères, suivant la diversité des sujets qu'il traite; comme il adopte et s'approprie leurs idées, jusqu'à leurs expressions, pour s'en faire à lui-même un style propre!

Enfin quelle sagesse dans les règles de conduite qu'il donne (23)! Est-ce Augustin, est-ce Jérôme? C'est l'un et l'autre tour à tour; Augustin, qui sanctifie le mariage; Jérôme, qui loue la virginité. Ne m'en croyez pas, Messieurs, jugez-en par vous-mêmes.

Providence de mon Dieu, de quel jour éclatant aurait été suivie une aurore si brillante, si vous eussiez laissé ce nouvel astre fournir du moins la moitié de sa carrière? Vous l'arrêtez, vous l'éclipsez dès le commencement. Ah! jamais il ne brilla d'un éclat plus vif et moins suspect, qu'en s'éteignant.

Epuisé par des macérations continuelles, qu'il modéra véritablement quelquefois par l'ordre exprès du pape, mais qu'on ne put jamais l'engager à modérer suffisamment, sur son lit de mort il se fait lire les Actes des saints martyrs. Au récit de leurs combats et de leurs triomphes, la haine du monde, le désir des biens du ciel s'enflamment de nouveau dans son cœur. Il supporte à regret les restes languissants d'une vie qu'il ne peut donner pour Jésus-Christ en témoignage de sa foi, et par un redoublement de mortification il se console, en mourant du moins victime de pénitence.

Il voudrait que son nom et sa mémoire périssent et fussent ensevelis avec lui dans le tombeau. Mais en vain il ordonne que ses cendres soient confondues avec celles des pauvres les plus misérables et les plus obscurs: la gloire des miracles les distingue. En peu de temps ils se multiplient de telle sorte, que l'année même de sa mort on ne le connaissait plus que sous le nom de *Thaumaturge*. Les cours de France, d'Espagne, de Sicile, le chapitre de Paris, la Sorbonne, le concile de Bâle, sollicitent pour lui un culte religieux; les peuples à l'envi se hâtent de le lui rendre, et l'Eglise l'autorise.

Messieurs, n'est-ce point à vous surtout à vous signaler entre tous par des hommages plus solennels? Et pourquoi votre attachement à ce saint, votre ancien protecteur, serait-il en effet diminué? Son crédit auprès de Dieu, j'ose ajouter, sa tendresse pour vous ne le sont point. Rien ne change au séjour de l'immutabilité. S'il arrive que

(18) Ce livre est intitulé *Diata salutis*, imprimé à Paris, chez Michel Lenoir, vers la fin du xv^e siècle. Il consiste en une préface, trois chapitres et une conclusion.

(19) Préface sur l'état de damnation.

(20) Premier chapitre sur la contrition.

(21) Second chapitre sur la confession.

(22) Troisième chapitre sur la satisfaction.

(23) Conclusion sur différents moyens de sanctification.

nous cessions de ressentir les effets miraculeux de la protection de certains saints, c'est parce que notre dévotion s'est refroidie, et notre culte ralenti.

C'est sans doute, Messieurs, une grande consolation pour nous, de voir ce chapitre illustre, recommandable, moins par son antiquité, quoiqu'elle remonte jusqu'au milieu du ^{xii}^e siècle, moins par la dignité de ses augustes fondateurs, premiers souverains de cette province, moins par ses privilèges mêmes, ses prérogatives et ses droits, que par l'austère et irréprochable régularité dans laquelle il s'est toujours conservé, sans se démentir jamais dans aucune circonstance; oui, sans doute, il est édifiant de le voir toujours avec le même zèle et la même ferveur rendre à notre saint les mêmes hommages. Mais vous, Messieurs, quelle part venez-vous ordinairement y prendre; et cette fête autrefois parmi vous si belle, permettez-moi de le dire, qu'est-elle aujourd'hui? Que sont devenus ces empressements, ces acclamations, cette pompe, par lesquels se signalaient vos ancêtres? Ah! surtout, qu'est devenue leur vive et tendre piété? Hélas! notre religion de jour en jour diminue, l'innocence se perd ainsi que la foi; nous négligeons, nous oublions peu à peu nos protecteurs auprès de Dieu, et nous nous plaignons que les fléaux ne cessent de se multiplier sur nos têtes. A qui devons-nous nous en prendre?

Que je m'estimerai heureux, si j'avais pu par ce discours ranimer dans vos cœurs la confiance et le zèle de vos pères! Que je croirais avoir fait pour votre avantage spirituel et temporel même! Entrez donc aujourd'hui, je vous conjure, entrez dans les sages vues, secondez les pieuses intentions de ces dignes ministres. Prostrés avec eux au pied de ces autels, venez-y jurer à notre saint un attachement tout nouveau, un attachement éternel, pour retrouver en lui un protecteur. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XIV.

SAINT VINCENT DE PAUL, FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION.

Quis potest similiter sic gloriari tibi?... qui audis in Sina judicium... qui ungis reges ad poenitentiam, et prophetas facis successores post te... qui scriptus es in judiciis temporum lenire iracundiam Domini... et restituere tribus Jacob. (*Eccli.*, XLVIII.)

Qui peut se glorifier comme vous, vous qui entendez sur la sainte montagne de Sina les jugements de Dieu, vous qui disposez les rois à la pénitence et qui laissez après vous des prophètes pour vos successeurs, vous qui avez été destiné pour adoucir la colère du Seigneur et pour rétablir les tribus d'Israël.

C'est du prophète Elie que l'Ecclésiastique faisait ce magnifique éloge. C'est, Messieurs, à Vincent de Paul que je l'applique, et il le représente trait pour trait, ainsi que le prophète d'Israël; le nouveau prophète de la France, s'éleva comme un feu, et ses paroles brûlaient comme un flambeau : *Surrexerit quasi ignis et verbum ipsius quasi facula ardebat.* (*Eccli.*, XLVIII.) Il est vrai qu'on ne peut point dire de lui, comme d'Elie, qu'il frappa les peuples par la famine,

qu'il fit tomber du ciel une flamme vengeresse pour exterminer ses ennemis; au contraire, il ne se signala jamais que par des prodiges de miséricorde; mais tout le reste de l'éloge lui convient. Quelle gloire en effet vous êtes-vous acquise, illustre patriarche; qui peut se glorifier comme vous? L'Esprit-Saint prit soin de vous instruire lui-même : il vous révéla ses plus secrets mystères : *Qui audis in Sina judicium* (*Ibid.*); vous fûtes admis dans les conseils des rois, et vous fîtes goûter dans les cours les maximes de la pénitence chrétienne : *Ungis reges ad poenitentiam.* (*Ibid.*) Votre destinée fut toujours d'être comme le médiateur entre Dieu et son peuple, de fléchir la colère du Tout-Puissant, d'écarter de dessus votre patrie criminelle les fléaux terribles de la céleste vengeance; et non-seulement l'Eglise de France vous fut redevable de sa splendeur, mais l'Etat même trouva dans vous le remède et le préservatif à tous les maux : *Scriptus lenire iracundiam Domini, et restituere tribus Jacob.* (*Ibid.*) Enfin le comble de votre gloire est d'avoir formé et laissé après vous des prophètes héritiers de votre double esprit, qui, dans les villes et dans les campagnes ainsi que dans les cours, maintiennent encore aujourd'hui les succès de votre ministère : *Prophetas facis successores post te.* (*Ibid.*) Concluons donc avec l'Ecclésiastique : Heureux, vraiment heureux, ceux qui vous ont vu, et qui ont été honorés de votre amitié : *Beati qui te viderunt, et in amicitia tua decorati sunt.* (*Ibid.*)

Nos pères, Messieurs, ont eu ce rare bonheur dans le dernier siècle : pour nous nous jouissons du fruit de ses travaux, nous jouissons encore des travaux de ceux qu'il a laissés pour successeurs. Que le tribut de nos hommages lui est donc légitimement dû!

Pour recueillir en un seul trait son caractère et toute la matière de son éloge, je vais, Messieurs, vous le représenter comme le héros de la charité. C'est à cette vertu que toute ses autres vertus se rapportent. Soulager des malheureux, c'est ce qui a rempli tout le cours de sa vie, et pour commencer à détailler davantage, voici, si j'ose ainsi m'exprimer, deux inscriptions que je vais graver au bas de son portrait : *Au père de la patrie : A l'apôtre de la France.*

Il voit des pauvres languir : les entrailles de sa compassion s'émeuvent; il en devient le père : sujet de la première partie. Il voit des pécheurs périr : son zèle s'anime et s'enflamme, il en devient l'apôtre : sujet de la seconde partie. Implorons auparavant les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous êtes admirable, Seigneur, dans toutes vos œuvres; mais vous l'êtes surtout dans les ressorts secrets de votre providence à l'égard de vos élus, vous les placez dans tous les états et dans toutes les conditions, pour nous montrer que tous les états et toutes les conditions vous appartiennent. Toute masse est bonne entre vos mains,

pour en faire des chefs-d'œuvre. Vous formez des héros de la religion du sang le moins noble, ainsi que du plus illustre. Dans la plus grande lumière du monde, comme à l'ombre de la retraite; sur le trône, comme dans les cabanes des plus simples bergers, la grâce les dispose aux opérations les plus divines; et comme elle dirige à ses fins les tempéraments vertueux, elle plie avec la même facilité les inclinations les plus perverses, et fait quelquefois éclore des semences les plus gâtées par le vice, les plus beaux fruits de la vertu.

Cependant l'opération de la grâce n'est point la même sur tous les cœurs : elle conduit les uns par des routes simples et communes; pour d'autres tout est éclatant, tout est extraordinaire, tout est prodige. *L'Esprit souffle où il veut* (Joan., III), comme il veut, et quand il veut. Car entre ceux mêmes qu'il choisit pour signaler sur eux et par eux sa toute-puissance, les uns sont appelés à la première heure du jour, les autres à la dernière. Heureuses les âmes privilégiées qui n'ont point eu des moments oisifs, et que le Seigneur a employées dès la première heure de leurs jours !

Entre ces âmes heureuses et privilégiées en tout point, commençons par donner un rang illustre au saint dont nous solennisons la mémoire. Le tableau que nous avons à vous tracer de ses vertus n'aura point d'ombres qui l'obscurcissent, et nous n'aurons pas besoin d'effacer par ses larmes les premiers traits de son histoire.

Appelé dès ses premiers ans aux œuvres de charité, il fut toute sa vie le héros de cette vertu. Remarquons-en cependant plus en détail la naissance, les progrès et ses suites. Ses essais dans sa naissance, ses prodiges dans ses progrès, sa perpétuité dans ses suites. En trois mots sa charité fut prématurée, prodigieuse, perpétuelle.

C'est donc dès ses premières années qu'il faut commencer à l'admirer. Dans cet âge d'ivresse où, entraînée par la concupiscence, hélas ! déjà trop forte, l'enfance n'a de sentiment que pour goûter l'appât du plaisir, d'ardeur que pour le suivre, de vivacité que pour s'y livrer; dans cet âge de ténèbres, où, renfermée au dedans d'elle-même, elle ne connaît d'autre mal que ce qui la gêne, d'autre bien que la liberté; dans cet âge de trouble, où, emportée par je ne sais quelle impétuosité naturelle, elle ambitionne tout, parce qu'elle est dès lors insatiable; elle envie tout, parce que sans connaître l'insuffisance de nos biens, elle ne sent que trop la faiblesse de ceux qu'elle possède; elle ne plaint qu'elle-même, parce que ses maux réels ou imaginaires épuisent tout son sentiment; dans cet âge, Messieurs, qu'il est rare d'être prévenu des bénédictions de la douceur céleste, en sorte qu'on puisse se rendre, dans un âge plus avancé, le beau témoignage que Job se rendait à lui-même, d'être né dans le sein de sa miséricorde !

Tel fut le sort heureux de Vincent de Paul. Mais, grand Dieu ! quelle espèce d'apprentissage fîtes-vous faire à votre serviteur de

cette héroïque vertu. Il était né avec un cœur noble et généreux; et, pour le rendre de bonne heure compatissant et tendre, la Providence lui fit éprouver d'abord tout ce que la pauvreté a de plus humiliant et de plus dur. La vertu, surtout la vertu de charité fut toute la richesse de ses parents, ce fut, pour ainsi parler, son patrimoine. Appliqué par leur ordre à un ministère bas et laborieux, quelle image me fournit-il à vous retracer, Messieurs, dans sa première enfance ! J'aime cependant une douce illusion qui me rappelle le souvenir des premiers patriarches, d'un Jacob, d'un David paissant les troupeaux de leur père. Mais Vincent de Paul, bien éloigné de leur opulente simplicité, n'en imite pas moins leur charité prodigue; ai-je mal dit, prodigue ? Un enfant qui se dépouille lui-même pour revêtir ceux qui sont nus, qui se réduit à souffrir la faim pour nourrir de son pain les affamés. Quelque peu qu'il donne, ne mérite-t-il pas d'être appelé prodigue ?

Alors la voix qui s'était fait entendre autrefois parmi les bergers de Thécué, retentit encore dans les prairies de l'Aquitaine, et le Seigneur choisit le père de la France dans la même condition qui avait donné les Amos et les David à Israël : *De post fetantes accepit eum pascere Israel hereditatem suam.* (Psal. LXXVII.)

Cependant, pour le mettre en état de second ses desseins de miséricorde, il lui avait imprimé, comme à Daniel, ces traits aimables qui gagnent, ou plutôt qui surprennent les cœurs sans qu'on sache comment ni pourquoi l'on ne peut s'en défendre : son premier abord charmait, et prévenait de telle sorte qu'on se sentait comme forcé à s'intéresser en sa faveur : *Dedit Deus Danieli gratiam et misericordiam.* (Dan., I.) Aussi chacun s'empressa bientôt à suppléer au défaut de sa fortune. Mais comme si l'épreuve qu'il avait faite de la misère, le besoin de secours qu'il avait lui-même, n'eussent pas encore suffi pour rendre son cœur assez sensible, un coup marqué de providence va jeter ce nouveau Joseph dans les fers.

Joseph !... quel nom, Messieurs, viens-je de prononcer ? J'ai peint par ce seul mot Vincent tout entier. Hâtons-nous, la matière est immense. Déjà dans la servitude, jouissant d'une espèce de liberté, il avait demandé des fers pour en décharger un malheureux prêt à succomber sous la pesanteur de leur poids. Un trait pareil fut regardé dans le grand Paulin, évêque de Nole, comme l'héroïsme de la charité, et ce même trait je ne puis le placer encore qu'au rang des essais de la charité de Vincent de Paul. Quels en seront les progrès ? Je vous ai prévenus que ce ne seraient que des prodiges. Prodiges dans l'immensité de son étendue, dans la sagesse de sa conduite, dans la fermeté et l'héroïsme de son courage; soutenez votre attention, Messieurs, et suivez-moi.

O crimes ! ô malheurs de nos pères ! siècle trop coupable, hélas ! pour être plaint ; trop malheureux cependant pour ne pas arracher

des regrets et des larmes! Votre vengeance éclate, ô mon Dieu! qu'elle est juste, mais qu'elle est redoutable! Les nations voisines furent étonnées de nos fureurs, et nos maux furent bien ainsi que ceux d'Israël passer en proverbe chez tous les peuples : *Erit Israel in fabulam et proverbium cunctis populis.* (III Reg., IX.) Quel si grand crime avaient donc commis nos ancêtres? Hélas! vous le savez, Messieurs (que n'avons-nous pu l'oublier!), ils avaient conjuré contre le Seigneur et contre son Christ. Tandis que les uns profanaient les autels, les autres affrontaient le trône, bravaient le diadème; et, pour comble de fureur, prétendaient rendre le ciel même complice de leurs noirs attentats. Aussi le Seigneur ne nous laissa-t-il pas le choix du fléau pour nous punir; tous à la fois s'appesantirent sur nos provinces consternées. La peste, la guerre et la famine semblèrent envoyées de concert pour nous exterminer de dessus la face de la terre : *Auferam Israel de superficie terræ.* (Ibid.) Le Seigneur en même temps parut abandonner ces temples qu'il avait si souvent sanctifiés par sa présence, et que sa présence n'avait pu soustraire à nos sacrilèges fureurs : *Templum quod sanctificavi projiciam.* (Ibid.) Le terrible arrêt porté contre la France coupable s'exécutait dans la dernière rigueur; ceux que le glaive de la guerre avait épargnés succombaient sous les rigueurs de la misère, et la maladie enlevait les tristes restes échappés aux ennemis ou à la faim : *Et melius fuit interfectis gladio.* (Ibid.)

Dieu de nos pères! n'est-il donc plus de ressources dans les trésors de votre miséricorde pour ce royaume qui fut toujours l'objet de vos plus tendres soins? Espérons tous, Messieurs; dans un hameau d'une de ses provinces la France élève son sauveur : aux premiers traits de son enfance vous avez dû le reconnaître.

Jetons, en effet, les yeux sur les diverses parties de ce vaste empire. Quels pays, quelle bourgade que la charité de Vincent n'ait voulu connaître pour pouvoir les soulager?

Et d'abord cette ville immense qui, par la diversité de ses habitants de toute langue et de toute nation, cette ville qui, par la vaste étendue de son enceinte et la multitude de ses palais semblables à des cités entières, passe avec raison pour un abrégé de l'univers; cette ville dont le nombre des citoyens qu'elle renferme semblerait devoir causer la destruction; Paris dans ces temps malheureux livré à tous les fléaux, et destitué de tout secours, est le premier théâtre de sa charité. Comment suffire à tant de besoins qui épuisent tous les ans la fertilité de nos plus riches provinces? Ne cherchons point Messieurs, les ressorts de cette prudence toute divine; arrêtons-nous à l'événement : Paris, sans presque recevoir de secours étrangers, est soulagé. Les plus misérables s'y trouvent bientôt plus heureux qu'ils ne l'étaient dans les années de la plus riche abondance. Voici quelque chose de plus.

Paris, cette ville accoutumée à être nour-

rie par les provinces voisines, devient leur nourricière à son tour. L'Artois, la Picardie, la Champagne, qui furent toujours les greniers de la France, ne durent alors leur subsistance et leur salut qu'à la charité d'un prêtre sans crédit encore et sans nom.

Mais, Messieurs, la France ne jouira point seule de la prudente économie de son Joseph. Partout où le fléau s'est étendu, partout s'étendront ses soins paternels. De tous les pays on s'adressait à lui, comme à l'ancien Joseph : *Omnes provinciæ veniebant* (Gen., XLI); son inépuisable charité trouvait des ressources pour tous.

Et toi surtout province si longtemps trop voisine, dirai-je pour ton malheur ou pour le nôtre? Lorraine infortunée, dans le sein de laquelle s'était allumé le premier flambeau de nos discordes, à quelle extrémité ne fus-tu pas réduite? Les premiers coups de la vengeance céleste étaient tombés sur elle, mais elle fut la première à profiter du secours que le ciel nous avait ménagé. Dans le sein de Vincent, sa noblesse fugitive trouve un asile. Jusque dans ses villes détruites (j'en prends saint Michel en particulier pour témoin) la main de Vincent de Paul va relever ses monastères, jusque dans ses campagnes désertes réparer l'ingratitude des terres, et ranimer l'espérance des laboureurs.

Ne vous plaignez-vous pas, Messieurs, que je néglige trop de particulariser les faits? Pour moi, je trouve que ce détail me resserre trop encore. Prenons en main la carte des guerres de ce malheureux siècle; partout où vous verrez la trace encore sanglante de nos anciennes fureurs, partout vous pourrez remarquer les vestiges de la charité de notre saint : en Savoie, en Piémont, dans la Flandre et dans l'Italie; dites partout hardiment : la charité de Vincent de Paul a rétabli ces villes, a repeuplé ces campagnes; elle franchit les mers. Il le sait, il l'a vu, il l'a éprouvé qu'il est dans la barbarie des malheureux. Sa charité va les y chercher, les tirer de leurs fers, du moins en adoucir la pesanteur, et les soulager dans leurs cachots.

Mais, Messieurs, dans ces occupations brillantes d'une immense charité, ne vous représentez pas un de ces esprits inquiets qui croient que le fardeau du monde entier repose sur eux seuls; qui, toujours accablés sous le poids des affaires, ne peuvent ni goûter le repos au dedans d'eux-mêmes, ni en laisser goûter à aucun de ceux qui les approchent; qui veulent connaître de tout, pénétrer partout, tout remuer, tout entreprendre, tout achever eux seuls; n'imaginez pas un de ces cœurs hautains, incommodés, qui, par quelques dehors empruntés de charité, croient acquérir le droit de dominer, et sur le pauvre et sur le riche, consolateurs onéreux dont il faut toujours acheter les bienfaits, en essayant tantôt leurs chagrins brusqueries, tantôt d'amers et de sanglants reproches : imaginez-vous encore moins un de ces esprits orgueilleux qui, toujours embarrassés des grands objets, dédaignent le

soin des petits ; ni surtout de ces cœurs timides que les moindres difficultés déconcertent, et qui, craignant toujours de perdre leur aumône, laissent périr l'indigent qu'ils ont sous les yeux, sous prétexte de se ménager prudemment pour des besoins futurs.

Prenez dans Vincent de Paul un modèle de la vraie charité. Voyez-le à la porte des riches et des grands. Un pauvre qui sollicite pour lui-même n'est ni plus patient ni plus humble, ni même si éloquent dans l'exposition de sa misère ; suivez-le dans les tristes réduits des malheureux, il se reproche toujours d'avoir trop tard découvert leurs besoins. Il ne craint que de les soulager trop peu, jamais plus content que quand pour prix de ses services il ne reçoit que des reproches et des murmures. Examinez-le dans toute la suite de sa conduite. Dans le plus grand tumulte des affaires, il sait, comme le Sage, posséder toujours son âme en paix ; jamais ne paraissant pressé ni surchargé, il a du temps pour tout, veillant au moindre détail, comme si c'était sa seule affaire ; sans se roidir avec éclat contre les obstacles, il ne les craint, ni ne les méprise ; et dans les plus grandes traverses on le voit si tranquille qu'on croirait que tout réussit au gré de ses souhaits.

Cependant, Messieurs, en reprenant à présent le détail presque infini de sa charité merveilleuse, je pourrais vous compter des millions envoyés plusieurs fois au secours d'une seule province ; je pourrais vous faire remarquer sa charité se faisant jour à travers les camps ennemis, affronter toutes sortes de hasards ; je pourrais vous représenter ses fonds épuisés, ses propres maisons ruinées, lui-même tantôt accablé d'infirmités, tantôt noirci, décrié par la calomnie. Ah ! Messieurs, dans ces vastes champs de ronces et d'épines, quelle moisson de tribulations et de souffrances !

Par quelle conduite secrète de la Providence voit-on donc arriver tous les jours que c'est principalement à la charité que le glaive de la persécution s'attache ? Est-ce, mon Dieu, que vous recevez sans ménagement l'oblation de ces grands hommes qui, non contents de se consacrer pour le bien de leurs frères, veulent encore devenir anathèmes pour eux ? Afin de rendre le monde digne de les posséder, les chargez-vous eux-mêmes des iniquités du monde, et mettez-vous tous les péchés du peuple sur la tête de ces victimes de propitiation ?

Quoi qu'il en soit, ô vous ! hommes de miséricorde, que le Seigneur daigne appeler à la coopération de ses desseins, attendez-vous à souffrir. Le monde s'élèvera, conspirera contre vous ; et le ciel même quelquefois, pour vous mieux éprouver, semblera par des revers imprévus désapprouver tous vos projets : ah ! c'est alors que votre récompense est proche. Ranimez votre ardeur, redoublez vos efforts : tous ceux qui se consacrent à la charité doivent en être les victimes. Vincent, au milieu des tempêtes qui l'assaillirent de toutes parts, demeura ferme

et méprisa l'orage ; aussi quelle sérénité vit-on succéder ! quels succès inouïs couronnèrent ses travaux ! succès qu'il trouva l'art merveilleux de rendre permanents et en quelque sorte éternels.

En effet, Messieurs, si les mondains insensés croient s'être immortalisés parmi les hommes, quand ils peuvent se flatter que leurs armes et leurs noms gravés sur le front de quelques édifices leur survivront quelques années. Que d'asiles de la pudeur alarmée ou de l'indigence proscrite élevés ou rétablis de toutes parts, publieront aux races futures la gloire et le nom de Vincent, leur auteur ! Hôpitaux érigés par ses soins à Paris, en Bourgogne, en Provence, jusqu'en Espagne, en Italie, puissiez-vous, subsistant à jamais, témoins irréprochables de sa charité magnifique, lui susciter des successeurs, et, s'il se peut, des rivaux.

Je me hâte, et toujours quelque nouvel objet intéressant m'arrête, et soutenant mon admiration, demande des éloges. C'est de lui que nous vient le projet de ces associations saintes qui bannirent l'indigence de nos villes, et firent oublier, surtout à de pauvres malades, la misère de leur condition. On vit pour la première fois sous sa conduite d'illustres héroïnes du christianisme se partager dans chaque quartier de nos villes tous les exercices de charité. Ce qu'on vit alors, nous l'admirons encore : son esprit vit au milieu de nous, et soutient l'œuvre de sa parole.

Il vit et se soutient dans ces saintes vierges qui, se dévouant par état au service des pauvres, ne conservent un reste de liberté que pour rendre à chaque instant leur sacrifice plus héroïque, en le rendant plus volontaire.

Il vit et se soutient au centre du monde même, où l'on voit, à la confusion de l'orgueil et de la mollesse du siècle, tant d'illustres dames de tout état et de tout rang, entre les mains desquelles les biens de la fortune deviennent les trésors de la miséricorde chrétienne, en qui la faiblesse et la délicatesse du sexe semblent disparaître aux pieds du pauvre, et qui ne s'y souviennent encore de la noblesse de leur sang que pour rendre à Jésus-Christ dans ses membres des hommages plus illustres.

Quelle multitude encore d'autres établissements qui tous n'ont d'autre nom que la charité, d'autre emploi que les œuvres de charité ! Est-il dans toute la France une société de charité qui ne reconnaisse Vincent de Paul, ou pour fondateur ou pour restaurateur, ou du moins pour bienfaiteur et protecteur ? Les unes déjà détruites ont été relevées de sa main, sa main a soutenu les autres sur le penchant de leur ruine ; toutes se sont accrues par son crédit et ses largesses. Vous les connaissez, Messieurs, elles sont sous vos yeux. Ici par ses soins la jeunesse d'autant mieux instruite qu'elle l'est avec plus de désintéressement, et trouve dans les leçons de piété qu'on lui donne un préservatif assuré contre la corruption du

siècle : là par ses soins une austère retraite sert de frein contre un penchant malheureux qui entraîne toujours trop aisément dès qu'on s'y est une fois abandonné. Je ne finirais jamais ces détails. Comptez vous-mêmes, Messieurs, si vous pouvez, tous les lieux où la reconnaissance lui a fait dresser des autels, et se signale encore tous les ans par des hommages solennels ; ce sont autant de preuves sans réplique de la stabilité de ce zèle de charité, qui, s'étant reproduit et multiplié dans tous les lieux, se reproduit encore et se reproduira dans tous les temps.

Pauvres, qui que vous soyez, de toute nation, de toute langue, substituez donc à présent vos voix à la mienne, et puisque le plus bel éloge des morts, selon saint Augustin, est formé par votre bouche, unissez-vous ensemble pour éterniser la mémoire de votre bienfaiteur. Vous n'avez, grâce au ciel, point de larmes à verser sur son tombeau ; ce ne sera point un défaut à sa gloire. C'est pour les victimes ordinaires de charité que vos pleurs sont un éloge. Mais ici, puisque auprès du tombeau de votre père vous n'avez à chanter que des cantiques d'allégresse, le plus grand prodige, le comble inouï de sa gloire est d'avoir prévenu jusqu'à vos regrets.

Ainsi fournit la glorieuse et pénible carrière de la charité ce nouveau Joseph, semblable en tout, comme j'avais promis de vous le montrer, au sauveur de l'Egypte, semblable en prudence, en économie, en courage ; différent en ceci seulement que, plus heureux, il laissa son esprit à ses frères pour perpétuer ce qu'il avait commencé, qu'il travailla, non pas comme Joseph, pour un roi de la terre, mais pour un Dieu seul ; et, dans cette différence même, semblable encore en ce point que Joseph soulagea son peuple pour en faire des esclaves de son roi, Vincent pour en faire des serviteurs de son Dieu : *Subjecti Pharaoni terram omnem et populos ejus.* (Gen., XLVII.)

Ainsi son zèle pour le salut de ses frères guida toujours sa charité ; il fut le père de sa patrie, il en fut l'apôtre ; c'est le second trait de son caractère, le second point de son éloge.

SECONDE PARTIE.

La charité, si elle est véritablement chrétienne, s'attendrit principalement sur les besoins spirituels du prochain. Un homme qui entreprend de si grandes choses pour adoucir à ses frères les maux passagers de cette vie, à quoi ne s'exposera-t-il pas pour leur procurer les solides biens d'une vie éternelle ? C'est, Messieurs, ce que l'esprit de charité inspira d'abord au cœur de Vincent de Paul. Que pensez-vous qu'il chercha par ses aumônes abondantes, ses soins empressés en faveur des malheureux ? Je l'ai déjà dit : c'étaient leurs cœurs qu'il voulait gagner pour son Dieu. Que cet innocent artifice lui réussit heureusement !

Erigeons à Vincent de Paul le trophée qu'il a lui-même érigé si glorieusement à la

religion ; aux pieds de son image rayonnante de la gloire dont son Dieu le couronne nous montrerons l'erreur démasquée, l'Eglise triomphante et le vice enchaîné aux pieds de la vertu ; en deux mots, Messieurs, ses combats ou plutôt ses succès contre l'erreur, en faveur de l'Eglise ; contre le vice, en faveur de la vertu. C'est l'ordre dans lequel, en négligeant toujours celui des temps, je vais développer les signes manifestes de son apostolat.

Tout prêtre dans l'Eglise de Dieu, dit saint Ambroise, doit être un Phinée. La Madianite perfide, qui corrompt et déshonore le peuple saint, continue ce Père, c'est l'hérésie. Dieu ! que de maux dans tous les siècles et dans tous les empires a-t-elle causés ! Mais, Messieurs, en a-t-elle jamais fait davantage que dans ces derniers siècles ? Paraissez, généreux Phinées, armez-vous du glaive de la parole, percez cette cruelle ennemie, et, s'il le faut, percez avec elle l'adultère Israélite qu'elle a séduit ; arrêtez, coupez jusque dans la racine le germe d'une fécondité funeste.

Vincent avait fait de bonne heure une illustre épreuve de ce zèle. Je dirais, Messieurs, zèle de Mathathias ou bien d'Elie, s'il eût trouvé des Antiochus ou des Achab à combattre ; je dirais zèle de ces disciples, fils du tonnerre, si son efficace douceur ne lui eût donné l'avantage de n'avoir jamais besoin d'évoquer la foudre du ciel contre des obstinés rebelles. Son zèle, quoique toujours ardent, fut toujours, comme parle saint Augustin, tempéré par la miséricorde ; zèle de Moïse, ou plutôt zèle formé sur le modèle de son divin Maître, qui ne brisa jamais un roseau chancelant et n'éteignit le flambeau qui fumait encore ; ce zèle, dis-je, par quel illustre essai commença-t-il à s'annoncer, lorsque, captif en Barbarie, il gagna, par sa modestie et sa douceur, la confiance de son maître et ramena dans le sein de l'Eglise, sous le joug de la foi, aux pieds des pasteurs, le renégat qui lui avait donné des fers ?

Il touchait à peine alors son sixième lustre, et déjà les universités de Saragosse et de Toulouse avaient admiré la profondeur de sa doctrine ; déjà celle de Toulouse, après avoir couronné ses travaux, avait cru s'honorer elle-même en lui confiant la plus importante de ses chaires. Aussitôt après un grand ministre le juge digne de sa confiance la plus intime. Produisit à la cour, estimé de son roi, Vincent, malgré l'obscurité de sa naissance, que l'éclat de ses talents avait fait oublier, semblait entrer dans la carrière des plus brillants honneurs. Quels progrès en effet y eût-il fait bientôt, si les saints savaient ce qu'on appelle aider la fortune.

Mais ses premiers succès n'étaient, dans les vues de la Providence, que pour l'autoriser à un ministère bien plus laborieux.

J'ai décrit, Messieurs, dans quel état l'hérésie de ces siècles avait réduit la France. Vous représenterai-je à présent ce saint prêtre tantôt seul et tête-à-tête, pour ainsi par-

ler, avec l'erreur, démasquant ses artifices, dévoilant sa perfidie, découvrant le faux de ses sophismes; tantôt suivi de cette troupe zélée d'apôtres, qu'il avait rassemblés et formés lui-même à ces sortes de combats, allant l'attaquer jusque dans le centre de ses retranchements, volant avec eux de province en province, et signalant chacun de ses pas par quelque illustre victoire.

A des efforts si puissants le calvinisme, étonné et chancelant, se sentait menacé d'une prochaine ruine. Cependant, Messieurs, il s'était ménagé secrètement une ressource. Confondu, discrédité dans la France, il avait trouvé dans une province étrangère de nouveaux défenseurs. Ceux-ci plus adroits à masquer l'erreur, sophistes habiles, abondant en toutes sortes de subtilités, savants surtout à donner au mensonge l'air le plus naïf de vérité, et à faire reparaître sous des jours nouveaux les opinions le plus souvent proscrites. Ceux-ci, dis-je, avec plus de méthode et par là même avec plus de danger, répandaient le même venin dans la Flandre espagnole. Les malignes vapeurs échappées de ces marais commençaient à gagner, à infecter le climat de la France.

En vain l'erreur, non pas nouvelle, nous dirons mieux, renouvelée, avait été frappée d'un nouveau coup de foudre. Déjà, pour échapper, elle avait trouvé l'art de se faire passer pour un fantôme; déjà, s'étant acquis le droit de contester les arrêts de ses juges en réclamant sans cesse leur jugement, elle bravait impunément l'autorité en se couvrant du nom spécieux de respect, et, par les protestations les plus solennelles de soumission, s'était mise en état de se montrer plus sûrement et de surprendre.

Dans ces délicates circonstances voici, Messieurs, comment se comportent les saints que l'Eglise propose à votre culte.

Remarquez d'abord que c'est l'inévitable sort de tous les grands hommes d'être ou les innocentes dupes de l'artificieuse erreur, ou les objets de ses calomnies. Personne ne l'éprouva jamais mieux que le grand Osius dans le *iv^e* siècle, Vincent dans le siècle dernier. Mais celui-ci fut plus heureux, parce qu'il fut, dirai-je, plus humble ou plus sur ses gardes, ou bien plus ferme que le fameux défenseur de la foi de Nicée.

En effet, que ne firent point les nouveaux chefs du parti pour associer Vincent à leur cabale, du moins pour faire croire qu'ils l'y avaient associé? Il avait été véritablement jusqu'alors lié d'amitié avec quelques-uns d'entre eux. Mais, dès qu'il entendit les blasphèmes qu'on osa proférer devant lui : que Calvin n'avait erré qu'en se défendant mal; dès qu'il entendit vanter sous le nom de révélations, ces fanatiques rêveries, que Jésus-Christ avait répudié l'Eglise, son ancienne épouse : il frémit, Messieurs, et je suis assuré qu'il n'est actuellement personne d'entre vous qui n'en frémissent au récit seul; mais ne pensez pas qu'il se crût acquitté envers l'Eglise par cette secrète horreur.

Aussitôt il rompit ouvertement; à l'exem-

ple du généreux Polycarpe, il ne crut plus devoir reconnaître d'amis entre les suppôts de l'erreur. D'une part, il s'établit comme un mur d'airain entre eux et le trône, de peur que la flatteuse voix de ces sirènes n'infectât les conseils de la régence et ne surprît l'oreille du jeune roi. D'autre part, prenant en main la trompette, selon l'expression d'Isaïe, il sonna l'alarme dans le camp d'Israël qu'on ne cherchait qu'à endormir dans une pernicieuse sécurité.

Cependant il se consolait par des succès plus éclatants, plus prompts, qu'il avait tous les jours contre des ennemis plus déclarés et plus opiniâtres. Ses enfants sous ses ordres à Tunis, à Alger, jusque sur les côtes les plus reculées des royaumes infidèles, allaient dédommager l'Eglise des pertes qu'elle souffrait en Europe. Elle triompha cependant aussi par ses soins en Europe, quand le clergé de France reprit par ses soins ce vif éclat, cette splendeur de mœurs et de doctrine dignes des beaux siècles des Augustin et des Chrysostome. Le temps n'a pu, et je ne crains pas qu'il puisse jamais détruire tant de saints établissements, conférences, retraites spirituelles, séminaires, dont la France lui est redevable, comme l'Italie le fut au grand Charles. Nous en voyons, nous en ressentons les fruits subsistants, et grâce à Vincent de Paul, ou plutôt grâce au Seigneur qui l'inspira, dont il ne fut que l'instrument! Monstre d'ignorance qui fis l'opprobre du quatorzième et du quinzième siècle, nous ne te craignons plus pour aucun temps.

Le vice en pâlit ainsi que l'hérésie, et la vertu vengée reprit ses droits sur tous les cœurs, ainsi que la loi sur les esprits.

Vous attendez-vous, Messieurs, que j'inscrive ici par ordre toutes les conversions, conversions seulement d'éclat qu'il a faites. Jugez vous-mêmes si je le puis. Consentiriez-vous à le suivre dans près de deux mille missions faites pendant sa vie sous sa conduite, ou du moins sous ses ordres.

Du reste ne regardez pas comme légèreté d'esprit, inquiétude naturelle assez ordinaire à des tempéraments vifs, ardents, impétueux, la variété des situations dans lesquelles il a paru au commencement de sa carrière. Vous nous le direz, grand Bérulle, ornement précieux de la pourpre romaine, défenseur aussi généreux des droits de l'Eglise, que ferme appui du trône de nos rois. Vous nous direz quel noble désintéressement, quelle aveugle simplicité faisait plier sous vos lois ce saint élève, et se prêter en enfant aux mouvements divers que votre main voulait lui imprimer. Des génies inquiets, voulant tout entreprendre, n'achèvent rien. Mais Vincent laissa-t-il une seule œuvre imparfaite? S'il changea souvent, c'est donc, Messieurs, qu'il lui fallait peu de temps pour finir ce à quoi la vie entière d'un autre n'eût pu suffire.

Ainsi, d'abord curé de Clichy, il rétablit son Eglise, il fit entrer tout son peuple dans les voies du christianisme, la plupart même dans celles de la plus haute perfection; il gagne la

confiance des curés voisins, leur inspire à tous l'esprit de zèle propre de leur état. Il lui restait donc trop peu à faire dans cette contrée, il entre dans la maison de Gondi. A peine y est-il qu'il l'a sanctifiée tout entière par ses instructions et ses exemples. Il ne fait que se montrer à Châtillon-les-Dombes, dont la cure lui est confiée; six mois lui suffisent pour faire changer de face à toute la ville. Il est rappelé dans la maison de Gondi; il y rentre en apôtre, pour en parcourir toutes les terres, et pour une œuvre, Messieurs, de toute autre importance.

La confiance du comte de Gondi, général des galères de France, ne pouvait être mieux placée sans doute; il avait prié Vincent de visiter nos ports. Quel champ à défricher! C'est là que tous les vices semblent s'être rassemblés pour donner une image sensible de toute la corruption de l'homme et une faible idée des punitions que le péché mérite. A cette vue quelle douleur de zèle et de charité pénétra le cœur du saint missionnaire!

Il trouve partout des cœurs que le glaive de la Justice n'a fait que percer des traits du plus furieux désespoir, des cœurs où les penchants vicieux subsistent et se fortifient par l'impuissance même de les satisfaire, des cœurs quelquefois d'autant plus corrompus que les corps enchaînés ne peuvent se prêter à l'exercice du crime.

Que d'innocents artifices pour les gagner lui suggéra son zèle! Tantôt à leurs pieds, baisant leurs chaînes, il trouvait l'art de leur rendre cher un état de pénitence si propre à expier leurs forfaits; tantôt aux pieds de leurs comités, il en adoucissait la dureté. Quelle adresse n'avait-il pas pour leur procurer mille petits soulagements; et consacrant lui-même ses mains à leur service, il ramenait doucement le calme dans leurs esprits, et l'espérance même dans leurs cœurs.

Mais, quoiqu'il semblât se multiplier, il ne pouvait suffire seul à tous les projets que lui dictait de jour en jour l'ardeur du zèle qui dévorait son cœur. Ce fut alors qu'on vit éclore et sortir de son sein cet essaim d'hommes courageux, qui d'abord s'annoncèrent au monde pour ses ennemis irréconciliables par le mépris qu'ils firent de ses attraits.

Vous voudriez, Messieurs, que j'expliquasse ici comment il sut allier en eux l'esprit de solitude et de retraite avec les exercices de la charité la plus active, former des savants en tout genre d'érudition profane également et sacrée, sans préjudice, cependant, de la plus humble et de la plus docile modestie; surtout comment il sut, sans leur imposer aucun joug de contrainte, serrer les nœuds de la ligue redoutable qu'ils formèrent contre tous les ennemis de la religion, leurs succès furent, en effet, l'ouvrage de leur père; oui, j'en devrais composer son éloge.

Mais l'abondance des faits m'accable: les compagnes de l'Agneau, les vierges consacrées à Jésus-Christ m'invitent, me pressent de me hâter pour informer le monde

de sa profonde prudence à les conduire dans les voies les plus étroites du salut, de sa douce onction en leur développant les mystiques secrets de la vie intérieure, de sa vigilance pour leur conserver le précieux dépôt d'une foi pure.

D'un côté la cour nous le présente dans tous les emplois de confiance, admis dans tous les conseils où il était regardé, ainsi que Samuel, comme le *Voyant* et l'interprète des volontés du Roi des rois; consulté, toujours écouté dès qu'il était question de quelque événement qui demandât les lumières d'un homme de Dieu.

La ville d'un autre côté, Paris qui fut le centre de ses travaux, n'oubliera jamais, ne cessera de publier et la fermeté de ce zèle qui, toujours inaccessible aux conseils de la flatterie, annonçait la vérité avec la même intrépidité aux grands comme au peuple; et la prudence de ce zèle, dont quelquefois le silence discret, plus efficace que la plus empressée vivacité des autres, faisait rougir les pécheurs les plus opiniâtres, et les amenait doucement au repentir; et l'insinuation de ce zèle qui, sans artifice, sans autre étude que la prière, éloquent par la seule abondance d'un esprit nourri, d'un cœur touché des vérités solides, s'était acquis une confiance si générale, qu'il semblait tenir tous les cœurs en sa main.

Dans ce concert unanime de tant d'illustres voix réunies pour rendre témoignage à son zèle, pourquoi refuserions-nous de joindre celui des habitants de nos campagnes? Il savait, Messieurs, que la cour et les villes abondent assez d'instructions. L'éclat du ministère y attire assez de ministres distingués par leurs talents; ce sont les montagnes où se montrent volontiers les lumières brillantes de l'Evangile, tandis qu'à peine quelques rayons échappés daignent se communiquer dans ces sombres vallées, dont la bassesse et l'obscurité font dédaigner la culture.

Ce fut par là même qu'elles devinrent les objets de la prédilection de Vincent de Paul. Qui pourrait nous dire avec quelle ineffable bonté il s'insinua dans ces pauvres familles pour en pacifier les troubles; comment il savait, soit pour prévenir, soit pour corriger les scandales, tempérer l'indulgence et la sévérité; quel art il avait pour proportionner l'instruction à la portée de tous les génies, rendant les personnes plus mûres, avides du pain de la parole qu'il n'avait souvent préparé que pour les enfants. Sur toutes ces différentes scènes où la Providence l'a montré comme pour servir de modèle lui seul à tous les ouvriers évangéliques, vous le représenterons-nous enfin partout le même, toujours égal à soi, à la cour comme au centre des solitudes religieuses, à la ville comme dans les campagnes? Faut-il s'opposer au torrent du vice? il a la hardiesse de Jean-Baptiste. Faut-il soutenir les droits de l'Eglise ou la cause des pauvres? il a la fermeté de Moïse et d'Aaron. Faut-il aller porter aux malades des paroles de mort? il a

l'intrépidité d'Isaïe. Je me trompe, Messieurs, c'était plutôt un ange de paix. A ces moments décisifs pour le salut, tout son zèle se réveillait, son cœur embrasé ne lançait que traits de flammes auxquels on ne pouvait résister ; aussi chacun voulait-il l'avoir à ses derniers moments ; on se croyait presque assuré de mourir dans la paix du Seigneur, si l'on était assez heureux pour expirer entre ses bras, et son prince même ne se crut pas trop bien récompensé de la confiance dont il l'avait honoré toute sa vie, par l'avantage qu'il eut de pouvoir remettre, avec ses derniers soupirs, son âme entre ses mains ?

Mais que sert, Messieurs, de multiplier ainsi les éloges ? Les saints ne devraient être loués que par les saints, ne privons pas Vincent de cette gloire. François de Sales touchait à la fin de sa carrière, quand Vincent commençait encore la sienne : ils se eonnurent, et François n'appela plus Vincent que le saint prêtre, le plus digne prêtre qu'il eût connu. Magnifique témoignage auquel fut ajouté le plus beau gage de confiance, quand le saint prélat lui soumit ses chères filles, les religieuses de la Visitation de France.

J'allais finir dans le désespoir de pouvoir enchérir sur cette idée ; je finirais en effet, s'il était permis de faire l'éloge d'un Ambroise sans parler d'Augustin.

Bossuet, à ce nom je crois voir votre attention se réveiller : à ce nom si cher en effet à l'Eglise, si cher à la France, que le vice et l'erreur tremblent et frémissent ! Non, Messieurs, reconnaissons avec joie que cet amour de l'ancienne doctrine, cette horreur de toute nouveauté qui en firent le fléau de tous les hérétiques, cette simplicité de vertu sans faste et sans fard qui en fit les délices et l'admiration de sa patrie et de son roi, reconnaissons que c'était, comme il le dit lui-même, du fonds de Vincent de Paul qu'il les avait tirés. Ah ! Messieurs, qu'un élève est heureux de trouver un tel maître ; mais aussi qu'un maître est glorieux d'avoir formé un tel élève.

Dans ces illustres travaux se consumait peu à peu le père et l'apôtre de la France. Déjà depuis longtemps les vives douleurs des maladies opiniâtres jointes aux mortelles langueurs de la vieillesse lui annonçaient sa dissolution. Cependant à mesure que son corps dépérissait, sa grande âme semblait se dégager de la matière et se développer par de plus grands projets, des sentiments plus hauts et des actions plus hardies. Qu'il était beau de voir ce vieillard presque nonagénaire, ne pouvant plus traîner ses membres usés, se faire porter encore de village en village, et par ses exemples faire rougir la ferveur et l'activité même des plus jeunes missionnaires ! Tel que le grand apôtre fondateur de l'Eglise d'Ephèse, partout où il portait ses pas, sa vue seule, son ombre héroïque à la suite de laquelle marchaient toutes les vertus, mettait en fuite et en déroute et le vice et l'erreur.

C'est ainsi qu'un feu concentré, après avoir usé, miné peu à peu la fournaise qui le renferme, se met en liberté, s'élève, éclate à mesure qu'elle tombe. Telle la grande âme de Vincent agissait dans son corps ; il cède enfin, il succombe à l'activité qui le dévore, et son âme emportée sur les ailes du divin amour s'élève vers le ciel.

Mais, Messieurs, il n'en est pas des saints comme des autres morts : leurs dépouilles mortelles, ni leurs tombeaux n'inspirent point d'horreur. Leur souvenir ne cause point de tristesse, tout ce qui nous en reste n'est qu'un objet de vénération et de respect.

Animés d'une tendre confiance, allons donc nous prosterner à ses pieds, réclamer son secours, et lui exposer les désirs de nos cœurs. Il fut notre père, il l'est encore. Les fléaux, dont nos terres ont été déjà frappées tant de fois, qui nous menacent encore, exciteront sa charité ; cette charité qui fut prématurée dans sa naissance, toute miraculeuse dans ses progrès, éternelle même dans ses fruits, cette charité s'attendrira sans doute à la vue présente de nos maux, et se signalera encore par notre soulagement.

Allons lui exposer surtout les besoins de l'Eglise en général, les besoins en particulier de nos âmes. Plus nous sommes pécheurs, plus son zèle doit s'enflammer. Il fut l'apôtre de nos pères dans l'autre siècle, il sera le nôtre encore dans celui-ci. Du haut du ciel il achèvera par ses prières l'ouvrage que ses travaux laissèrent imparfait, et nous obtiendra par son intercession les grâces nécessaires pour consommer en nous le triomphe de la vertu. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XV.

SAINT GAETAN, FONDATEUR DE LA CONGREGATION DES CLERCS RÉGULIERS, DITS THÉATINS.

Statuum pactum meum inter me et te, ut sim Deus tuus : tu ergo custodies pactum meum. (Gen., XVII.)

Je ferai une alliance avec vous ; je serai votre Dieu, et vous remplirez les conditions que je vous imposerai.

Ce fut une vie bien digne d'admiration que celle d'Abraham, soit qu'on la considère du côté des épreuves rigoureuses auxquelles le Seigneur mit sa vertu, soit qu'on l'envisage du côté des récompenses dont il couronna sa fidélité toujours constante.

Dès ses premières années la voix du Seigneur se fait entendre à lui ; elle lui fait les plus magnifiques promesses. Mais à quelles conditions ? Sortez du sein de votre patrie ; arrachez-vous d'entre les bras de vos proches. Ce n'est là, Messieurs, que comme l'ouverture de la pénible carrière que ce patriarche est destiné à fournir.

Depuis ce moment, toujours en voyage, sans voir jamais aucun terme à ses courses ; toujours conduit par une Providence qui semble se plaire à se cacher à lui ; engagé quelquefois contre toutes les règles de la prudence humaine dans les occasions les plus délicates, toujours tranquille, sans dé-

fiance et sans inquiétude au milieu des situations les plus critiques, il se montre le digne instrument des miséricordes divines, il répand partout la bénédiction, il s'oublie lui-même, et le danger auquel il s'expose d'être la victime de l'injustice et de la fureur de ceux qu'il sauve. Si le Seigneur paraît enfin combler tous ses désirs, ce n'est que pour le mettre aussitôt à la plus cruelle des épreuves, en lui demandant le sacrifice du gage unique qu'il lui avait donné de ses promesses.

Mais en même temps quelle suite brillante de grâces et de faveurs ! Quel enchaînement de prodiges, tantôt de providence pour justifier sa confiance aveugle, tantôt de protection pour le mettre à l'abri de la malice de ses ennemis, tantôt de miséricordes pour couronner toutes ses entreprises par le succès, tantôt de terreur, pour tenir, si j'ose m'exprimer ainsi, l'univers en respect devant lui.

Enfin pour recueillir en deux mots, avec saint Jean Chrysostome, tous les traits de ce tableau, Abraham ne semble né que pour être l'homme de Dieu, *custodies pactum meum* (*Gen.*, XVII), et le Seigneur ne semble agir que pour se déclarer le Dieu d'Abraham : *Ut sim Deus tuus.* (*Ibid.*)

Avez-vous reconnu, Messieurs, à ces deux traits l'illustre patriarche dont l'Eglise solennise aujourd'hui la mémoire ? C'est du moins son portrait que j'ai prétendu vous tracer. Tout ce discours ne sera que la justification du parallèle, et les deux mots de saint Jean Chrysostome en feront le partage.

Gaëtan, l'homme de Dieu ; ce sera le sujet de la première partie. Dieu, le Dieu de Gaëtan ; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un homme qui ne voit que Dieu dans le monde, qui n'attend rien que de lui, et s'abandonne aveuglément à sa providence ; un homme que le Seigneur semble n'avoir fait naître que pour lui, pour en faire son agent et son ministre universel, un homme enfin qui se consacre en effet tout entier, qui se dévoue sans réserve à l'exécution de tous les desseins de son Dieu, voilà ce que j'appelle l'homme de Dieu, et ce que Gaëtan fut toute sa vie. En trois mots par rapport à Dieu, il fut l'enfant de sa providence, l'instrument de ses desseins, et la victime de sa gloire.

Depuis plusieurs siècles l'Eglise semblait avoir fixé ses espérances sur la maison de Thienne, dont elle avait reçu ses plus grands défenseurs, et ses appuis les plus solides. Les uns l'avaient vengée par les armes, des tyrans qui l'opprimaient, les autres l'avaient pacifiée par la profondeur de leurs conseils, presque tous l'avaient éclairée du flambeau de leur doctrine, autant qu'édifiée par l'exemple de leurs vertus. Le *xv^e* siècle vit réunie dans Gaëtan toute la gloire de ses ancêtres, ou plutôt, Messieurs, le Seigneur,

pour montrer l'inépuisable fécondité de sa providence, en faisant naître Gaëtan, donna à l'Eglise dans un des siècles les plus malheureux pour elle, un apôtre, un restaurateur, un modèle.

Je pourrais donc justifier d'abord le premier titre que je viens de donner à Gaëtan, et montrer qu'il fut véritablement enfant de la Providence, en vous faisant comparer les maux divers dont l'Eglise était affligée dans ce siècle de scandales, avec le secours que Dieu lui destinait en sa personne. Déjà vous verriez que cet enfant, ainsi que Samuel, semble naître bien moins pour lui-même que pour le tabernacle : *Non sibi, sed tabernaculo* ; ainsi que Samson bien moins pour sa propre gloire, que pour l'humiliation des ennemis du peuple saint : *Ut salvet populum meum.* (*I Reg.*, IX.)

Mais hâtons-nous, Messieurs, nous avons trop peu de temps pour prendre soin de recueillir les fleurs dont nous pourrions orner son berceau. Laissons croître entre les bras d'une vertueuse mère cet enfant de bénédictions. Nouveau Nazaréen, consacré au Seigneur avant que de naître, au sein de l'opulence et des grandeurs, il commence à faire l'apprentissage du dépouillement le plus parfait. Déjà sous la conduite de ses maîtres, dont il fait dès lors l'étonnement par la rapidité de ses progrès, il s'applique, ainsi que Daniel, à des sciences dont il méprise la vanité avant que de pouvoir en reconnaître le danger ; et pour confondre un jour les faux sages par son organe, Dieu se hâte de lui donner, comme au Prophète, l'intelligence de leurs mystères.

Le premier fruit de ses réflexions fut la haine et le mépris de la gloire et de la fortune mondaine. A peine commençait-il à se connaître, qu'il se sentit, selon l'expression de saint Grégoire, accablé du poids de ses richesses. Le zèle de la maison du Seigneur qui l'enflamme, lui fournit l'occasion de s'en décharger. De concert avec le comte de Thienne son frère, il entreprend de bâtir et de fonder une église pour la plus grande commodité des habitants de la campagne que la distance des lieux semblait autoriser à négliger le service divin.

Mais plus Gaëtan faisait d'efforts pour se dégager du monde, plus le monde semblait s'attacher à lui. Ses chaînes se multipliaient à mesure qu'il travaillait à les rompre. Suivons-le à Rome, où le bruit de ses vertus l'a déjà prévenu. Il n'y allait chercher que la liberté de vivre plus inconnu et plus obscur ; il n'y trouve que des dignités et des emplois. Les chefs de l'Eglise s'empressent d'ouvrir sous ses pas la carrière des honneurs. Poussé par son propre mérite, il y avançait malgré lui-même. Mais la rapidité de ses progrès alarme sa vertu. O monde ! ô christianisme ! ce serait vous connaître bien peu, que de prétendre vous allier.

Se montrer l'ennemi de la flatterie, ne savoir faire la cour à ses maîtres que par une modeste liberté, être affable sans affectation, équitable sans rigueur, indulgent

sans faiblesse, s'accommoder aux temps par prudence, jamais aux passions des hommes par intérêt ou par lâcheté ; le monde en demande-t-il tant, pour former le caractère de ce qu'il appelle honnête homme ? Gaëtan s'était formé dans l'Evangile une plus noble idée du chrétien. Intrigues de cour, ressorts de la sagesse mondaine, service des grands de la terre, maniement des affaires politiques, il vous vit des yeux de la foi, et dès lors il découvrit, en vous ce que l'enchantement de la vanité nous empêche d'y reconnaître, non-seulement de frivoles et laborieuses bagatelles, mais de vrais pièges pour le salut.

Dieu l'appelle donc enfin et le conduit dans la solitude pour y parler plus particulièrement à son cœur. C'est là qu'il voulait le consacrer à son service d'une manière spéciale, comme Moïse, et en le revêtant d'un caractère plus saint, le rendre propre à porter comme lui sa parole devant les peuples et les rois. Le sacerdote parut avoir entièrement dépouillé Gaëtan de lui-même, et en avoir fait un homme nouveau. Avec quelle surprise Vicence sa patrie le vit-elle par un généreux sacrifice consacrer à la charité ce que son zèle lui avait laissé de richesses ; devenu pauvre, jusqu'à n'avoir plus lui-même d'autre hospice que l'hospice des pauvres, enfin après leur avoir donné tout ce qu'il possédait, leur donner encore sa propre personne.

Il ne lui restait plus rien que sa volonté ; elle lui devint bientôt à charge. Il ne s'était réservé d'autre fonds que la providence de son Dieu, il ne voulut plus avoir d'autre guide. Déjà depuis longtemps le Seigneur dans des communications intimes lui parlait comme à ses prophètes les plus favorisés. Mais la voie de l'obéissance lui parut la plus sûre. Samuel dans l'Ecriture est-il loué pour une docilité plus simple et plus aveugle ? A peine celui qui lui tient la place de Dieu lui ordonne-t-il de quitter Vicence sa patrie, qu'il part sans délibérer ? Sa voix l'appelle-t-elle à Venise, il y vole ? Le rappelle-t-elle à Rome ? ni les représentations de ses amis, ni la douce violence qu'ils emploient, ni le prétexte spécieux des grands biens qu'il faisait à Venise, et du désordre évident qu'allait y causer son absence, ne peuvent l'arrêter un instant.

Tel il fut depuis toute sa vie, toujours entre les mains de ses supérieurs, comme un instrument qui se prête avec une égale indifférence à tous les usages auxquels on l'emploie ; toujours préférant l'avantage d'obéir à la gloire frivole de commander ; toujours prêt cependant à commander par obéissance, comme à obéir par goût et par inclination. Tel le virent tant de souverains pontifes docile au premier de leurs ordres, sans jamais se permettre de représenter les dangers auxquels ils l'exposaient sans le savoir. Sut-il jamais ce que c'était qu'un délai même autorisé par l'intempérie des saisons les plus rigoureuses ? Combien de fois venant tout à coup se prosterner à leurs pieds, les étonna-

t-il par la généreuse promptitude de son obéissance ? Qu'un homme ainsi détaché de tout, ainsi livré à la providence de son Dieu, était bien propre à devenir l'instrument de ses desseins !

Pour le représenter, Messieurs, sous ce nouveau trait, serai-je obligé de rappeler ici le triste souvenir de nos anciens malheurs ? Ah ! plutôt que ne puis-je en effacer par mes larmes jusqu'aux traces dans nos histoires ! Disons seulement que dans tous les dangers dont la religion fut menacée, Gaëtan fut toujours ce lion surveillant dont parle Isaïe placé comme en sentinelle dans la maison de Dieu : *Leo super speculam Domini* (Isa., XXI), pour observer nuit et jour, et sans cesser jamais de veiller, toujours prêt à courir où le danger l'appelle : *Stans jugiter per diem, stans totis noctibus*. (Ibid.)

Dites-le nous vous-même, garde fidèle de la maison du Seigneur, combien de sortes de dangers vous alarmèrent ? Il vit, hélas ! aussi réellement que Jérémie, l'or précieux du temple obscurci, privé de tout son éclat, les pierres du sanctuaire dispersées, les vases qui doivent conserver le dépôt de la doctrine et de la foi demi-brisés. La famine prédite autrefois par Amos, la faim de la parole de Dieu désolait la terre. Les peuples affamés demandaient en vain cette céleste nourriture ; à peine était-il encore quelque dispensateur fidèle qui pût la leur donner. La tribu de Lévi ne différait presque plus des autres. Les excès des prêtres autorisaient ceux des peuples, ceux des peuples faisaient tolérer ceux des prêtres, et les uns et les autres semblaient justifier une réforme prétendue qui, sous prétexte de corriger les mœurs, allait anéantir la foi.

Dans cette extrémité, Gaëtan se fait entendre : *Clamavit leo super speculam*. A sa voix, comme à celle d'Elie, se rassemblent autour de lui ce qui restait de prophètes fidèles en Israël. Aussitôt il les enflamme du beau feu qui le consume ; il leur communique son double esprit de retraite et d'action. Allez, anges du Seigneur, poussés par le souffle impétueux de l'Esprit-Saint qui vous anime et qui vous guide : *Ite, angeli veloces*. (Isa., XVIII.) Allez faire rougir le libertinage, convaincre l'erreur de calomnie et de mensonge par vos exemples, réveiller la foi, ranimer la piété presque également éteintes dans tous les cœurs.

Il vit, aussi réellement que David, le Seigneur irrité envoyer dans toute l'Italie ses anges exterminateurs. Tous les fléaux s'appesantissent successivement sur ces malheureuses provinces. La discorde souffle le feu de la division dans des villes révoltées, ou allume le flambeau des guerres étrangères. Encore le sort de ceux qui périssent par l'épée est-il le plus heureux. La stérilité de la terre consume lentement les autres, et la peste semble venir de surcroît pour emporter le reste.

A ce triste aspect, Gaëtan pousse un cri de charité : *Clamavit leo super speculam*. Il vole le premier où le besoin presse da-

vantage. Il semble se multiplier pour être partout. Oui, Messieurs, en effet, il se multiplie, il se reproduit dans ses enfants. Allez donc, anges du Seigneur : *Ite, angeli veloces.* (Isa., XVIII.) Allez consoler les pauvres par le spectacle de votre pauvreté et de votre patience. Allez les encourager par vos discours, les soulager par vos services. Allez, anges de paix, concilier les esprits, et annoncer partout le retour des miséricordes du Seigneur.

Rien n'échappe à la vigilance de ce nouvel apôtre. Souffrez, Messieurs, que je lui donne un nom que toute l'Italie lui donna d'une voix unanime. Son zèle infatigable suffit à tout. S'agit-il de remettre en vigueur la discipline régulière dans les monastères débus de leur première ferveur, de relever les ruines des hôpitaux sous lesquelles la charité des fidèles paraissait être ensevelie? S'agit-il de rendre au culte saint son ancien éclat, à la religion toute la beauté de ses cérémonies? S'agit-il de rétablir l'usage des sacrements, ou d'en imprimer le respect, de réveiller la tiédeur des justes ou de confondre l'impiété des libertins? Le zèle de Gaëtan entreprend tout, son activité suffit à tout, partout, en un mot, on reconnaît dans lui l'homme de Dieu dont il est le noble instrument. On y admire également une généreuse victime qui pour sa gloire se dévoue aux persécutions et à la mort.

Ministres du Seigneur, vous cultivez une terre ingrate. Tandis que vous la défrichez avec le plus de soins et de fatigues, elle vous ensanglante de ses épines. Le monde qui n'a point respecté le Fils unique de notre Maître respectera-t-il ses ministres? Gaëtan l'éprouva, Messieurs. Il pouvait, ainsi que Jérémie, compter le nombre de ses persécutions par le nombre des jours de sa vie, celui de ses traverses par celui de ses entreprises. Il pouvait compter pour ses ennemis tous ceux qui l'étaient de la vertu et de la foi. Mais ces épreuves ne suffiraient pas pour faire connaître son invincible courage. Les malheurs de l'Eglise, Rome saccagée, vont vous le montrer dans tout son jour.

O jugements terribles de notre Dieu! dans sa colère il paraissait avoir abandonné son épouse à la fureur des nations. Que dis-je, des nations? Ah! ce sont les enfants de Sion qui avaient conjuré contre leur mère, et qui déchiraient le sein qui les avait nourris : L'ennemi était aux portes de notre véritable Jérusalem, et les rois de la terre étonnés ne pouvaient le croire : *Non crediderunt reges terre, quoniam ingrederetur hostis per portas Jerusalem.* (Thren., IV.) Déjà elle était en proie à la plus brutale fureur; le sang coulait comme l'eau autour de ses murs, l'onction sainte du Christ du Seigneur ne fut pas même respectée : la pudeur des vierges n'était point en sûreté dans les plus saints asiles, et les prêtres, en voulant défendre les autels, y devenaient les victimes de leur zèle. Jusqu'à quand, ô mon Dieu, le feu de votre indignation consumera-t-il votre peuple? *Usquequo Domine?* (Psal. LXXVIII.) Votre

miséricorde ne prescrira-t-elle point de bornes à vos vengeances?

Non, la justice du Seigneur, irritée par les crimes de son peuple, voulait une victime qui désarmât sa colère. Gaëtan s'offrit, et il l'accepta. Regardez donc, grand Dieu, votre serviteur au milieu des morts et des mourants, sur les ruines enflammées de la cité sainte, bravant les épées, méprisant la fureur des soldats qui ne respirent que le carnage. Il vole partout où l'image de la mort l'appelle. Ici je le vois aux prises avec les tourments. L'avarice et la cruauté inventent contre lui les tortures les plus barbares. Entre deux planches qu'on serre avec force, on le froisse, on le brise, on lui fait endurer un nouveau genre de martyre. Ce n'est pas tout. Epuisés à le tourmenter, ses premiers bourreaux cèdent à sa constance. De nouveaux leur succèdent : on l'arrache du pied des autels où il offrait à Dieu ses derniers soupirs, et on le précipite avec ses chers enfants dans un sombre cachot. O merveilleuse constance des saints! ce lieu d'horreur est changé en un sanctuaire. On n'y entend retentir que le chant des psaumes, et les saints exercices de la religion y sont remplis avec autant d'ordre et de ferveur que dans les plus beaux jours de la paix. Ecoutez, ô mon Dieu! les vœux empressés de Gaëtan; il ne vous demande que de faire tomber sur lui seul tous les coups de votre juste vengeance. Ne vous laisserez-vous pas attendrir par ses prières et par ses larmes?

Gaëtan, Messieurs, est exaucé. Le carnage cesse, l'ennemi se retire, et l'Italie commence peu à peu à respirer. Mais pour apaiser entièrement la justice irritée de notre Dieu, il fallait la destruction même de sa victime.

Désormais, pour la consumer, le zèle ardent qui la dévore suffira. La digue qu'on avait commencé d'opposer aux ravages de l'irréligion venait en effet d'être rompue. L'interruption du saint concile de Trente replongeait l'Eglise dans tous ses maux, et faisait évanouir ses espérances. Le feu de la discorde rallumait avec plus de violence que jamais, semblait ne devoir bientôt plus laisser d'une des plus belles parties de l'Italie qu'un amas de cendres et de ruines.

On n'entendait plus alors que la voix de Gaëtan faire retentir les sanctuaires de ses accents entrecoupés de sanglots. *Seigneur, s'écriait-il sans cesse dans le saisissement de son âme, Seigneur, souvenez-vous de vos anciennes miséricordes, sauvez-nous du moins pour votre gloire, souvenez-vous de votre saint nom, qui a été invoqué sur votre peuple.* Enfin ne pouvant plus soutenir la vue des malheurs qui menaçaient l'Eglise, ne pouvant plus résister à la douleur que lui causaient les outrages faits à la sainteté de son Dieu, Gaëtan succombe, et pour dernière grâce ne demande plus que la mort. C'est ainsi que le grand Augustin désirait de ne point voir les désastres de son peuple. Le même feu de charité allumé dans les veines de Gaëtan l'incendie qui devait consumer

cette victime. Mais arrêtons-nous, Messieurs. Je ne vous ai fait admirer jusqu'ici dans Gaëtan que l'homme de Dieu. J'ai encore à vous faire voir comment Dieu se montra partout le Dieu de Gaëtan. C'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Le Seigneur est fidèle dans ses promesses. Il nous en a donné pour gage infaillible sa miséricorde et sa toute-puissance. Dans tous les temps ce fut le fondement de la confiance des saints. Aussi ne fut-elle jamais confondue, et Dieu mit sa gloire à la justifier en se montrant toujours plus magnifique envers ceux qui ne mirent point de bornes à leur confiance en lui.

C'est de cette vérité que va sortir cette suite brillante de prodiges qui me restent maintenant à vous décrire. Oui, Messieurs, si par le plus entier dévouement Gaëtan se montra vraiment l'homme de Dieu, le Seigneur par les plus éclatants prodiges se plut à se montrer le Dieu de Gaëtan. Prodiges de providence, pour justifier sa confiance ; prodiges de miséricorde, pour le consoler dans ses travaux ; prodiges de magnificence, pour le couronner dans son sacrifice.

Prodiges de providence en premier lieu : car comment nommer autrement ces rencontres heureuses qui semblaient toujours se présenter au moment précis qu'il les fallait pour servir de dénouements aux situations les plus critiques, où l'avait engagé l'Esprit de Dieu. Ces situations heureuses où il se trouvait sans cesse le faisaient regarder, ainsi que David le dit de lui-même, comme un homme singulier, un homme extraordinaire : *Tanquam prodigium factus* (Psal. LXX) ; et le dévouement était toujours la preuve que vous êtes, Seigneur, un puissant défenseur : *Et tu adjutor fortis*. (Ibid.)

On avait vu, dans les premiers siècles du christianisme, les déserts se peupler d'une troupe d'anachorètes dépouillés absolument de tout. Mais du moins se réservaient-ils, pour fournir à leur subsistance, le travail de leurs mains.

On vit paraître ensuite au centre du monde et dans le sein de la société, ces hommes généreux, qui oublièrent tout, s'oublièrent en quelque sorte eux-mêmes, pour se dévouer au salut du prochain. Mais ils crurent que, pour exercer plus librement un noble ministère, ils devaient être à l'abri de l'indigence.

On vit plus encore. Par un détachement héroïque, d'illustres pauvres, tout occupés des besoins de leurs frères, ne se réservèrent que le droit d'émouvoir la compassion par le spectacle de leur pauvreté et le récit de leurs besoins.

Bussiez-vous cru, Messieurs, qu'on pût porter plus loin la perfection du dépouillement. Il était réservé à Gaëtan de donner au monde cet exemple unique et inconnu depuis le temps des apôtres. Renoncer non-seulement à toute possession, mais à toute espèce de ressource humaine ménagée au-

trement que par la Providence, c'est ce qu'exécuta Gaëtan. Un tel projet devait étonner, révolter même la prudence humaine : *Tanquam prodigium factus*. Gaëtan ne l'a concerté qu'avec Dieu ; soutenu de la force de son Dieu, il surmontera tous les obstacles. Sa sagesse l'empêchera d'en faire une loi pour ses enfants ; mais la gloire de l'Eglise exige de lui ce sacrifice, il le fera. Dans ce siècle alors malheureux l'intérêt et la cupidité s'étaient glissés dans le sanctuaire ; l'hérésie en triomphait ; Gaëtan en vengera l'honneur par l'exemple du désintéressement le plus héroïque et le plus parfait. Amis charnels, timides protecteurs, vous emploierez en vain pour l'ébranler toute votre prudence. Vos raisonnements sont inutiles, vos offres l'importunent, vos libéralités lui sont à charge. Non, non, si les hommes manquent à Gaëtan, Dieu ne lui manquera pas ; s'il faut des miracles, le Dieu de Gaëtan est le souverain maître de la nature : *Et tu adjutor fortis*.

D'ailleurs prétendre allier le silence des solitaires les plus retirés du monde avec les embarras de l'action la plus tumultueuse, toutes les fatigues du ministère apostolique avec celles de la vie canonicale la plus exacte, le service des autels avec celui des pauvres, n'était-ce pas prétendre multiplier en quelque sorte l'homme, et vouloir réunir des emplois incompatibles, que les apôtres eux-mêmes jugèrent à propos de diviser ? Un tel maître se fera-t-il des disciples, et qui voudra se mettre à la suite d'un tel guide ? *Tanquam prodigium factus*.

Mais quand on vit tout à coup ce que l'Italie avait de plus illustre venir se ranger sous sa conduite, un grand prélat à qui ses rares talents avaient attiré la confiance de presque tous les monarques de l'Europe, et qui jusqu'alors avait su (talent bien rare !) dans les négociations les plus difficiles, se rendre agréable à ceux auprès desquels il était employé, autant qu'utile à ceux qui l'employaient, Caraffe, ce nom, Messieurs, vous représente un des plus grands papes qui aient gouverné l'Eglise ; quand on vit ce grand homme offrir à Gaëtan son crédit, sa fortune et sa personne même ; quand on le vit renoncer aux dignités les plus éminentes, aux espérances les plus flatteuses pour faire à l'école de Gaëtan l'apprentissage de ces vertus sublimes, qui l'arrachèrent ensuite malgré lui d'entre les bras de son maître pour l'élever sur la chaire de Pierre : ah ! mes frères, ce fut alors qu'on reconnut, si l'espérance de ceux qui se confient au Seigneur est jamais vaine : *Et tu adjutor fortis*.

Cependant le crédit d'un tel disciple ne partagea point la confiance du saint instituteur ; aussi n'empêcha-t-il point que l'institut nouveau ne fût combattu de toute part ? Rarement, Messieurs, arrive-t-il que les moyens humains achèvent l'œuvre de Dieu. La prudence humaine toujours timide, selon l'expression du Sage, ne se pouvait accommoder d'un tel dessein. Comme on avait vu

les disciples de Jésus-Christ scandalisés de l'incompréhensibilité de sa doctrine et de l'austérité de sa morale ; ainsi ceux mêmes des disciples de Gaëtan, qui avaient paru les plus fervents d'abord, désespérèrent bientôt de pouvoir atteindre au degré de perfection que leur proposait ce nouveau maître. La cour de Rome elle-même n'osait autoriser un plan de vie que presque personne ne croyait praticable : *Tanquam prodigium factus*.

Tout était donc désespéré. Le nouvel établissement semblait être tombé aussitôt que conçu. C'est, Messieurs, que le Seigneur voulait se réserver à lui seul toute la gloire de l'exécution. Dans le temps même qu'on y pensait le moins, il fit sentir qu'il tient véritablement tous les cœurs en sa main, et surtout qu'il dirige par une inspiration spéciale les chefs de son Eglise. Une confirmation authentique et solennelle met Gaëtan en liberté de s'affranchir des préjugés du monde : bientôt la grâce donne une heureuse fécondité au nouveau patriarche, le nombre de ses enfants se multiplie, et le succès de ce projet, si chimérique aux yeux du monde, confond avec éclat la faiblesse de nos vues, la lâcheté de nos défiances : *Et tu adjutor fortis*.

Cependant combien de tois Gaëtan vit-il sa congrégation naissante sur le point d'être étouffée, pour ainsi dire, dans son berceau, tantôt par le malheur des temps, tantôt par les rigueurs de l'indigence, ici dans les prisons de Rome, là dans la contagion de Venise, dans les flots du Tibre, ou dans les séditions de Naples. Qui sauvera de tant de tempêtes cet édifice encore chancelant et mal affermi ?

Ah ! Seigneur, qui détournera les épées menaçantes de dessus la tête de ces hommes qui ne cherchent que la mort, si vous ne frappez encore leurs ennemis d'aveuglement, comme vous le fîtes autrefois en faveur d'Elisée : qui les nourrira ces pauvres muets et dépourvus de tout, si vous ne faites voler les corbeaux à leur secours comme à celui d'Elie ? Qui les arrachera du cachot obscur où languissent ces nouveaux apôtres, si votre ange ne vient lui-même briser leurs fers, ainsi qu'il brisa ceux de Pierre ?

Non, non, Messieurs, la Providence, inépuisable dans la fécondité de ses moyens, ne vient pas toujours au secours de ses élus dans cet appareil éclatant de puissance ; elle aime quelquefois à les sauver par des voies simples et communes, mais qui n'en sont pas moins miraculeuses.

Est-il moins miraculeux, en effet, de voir un inconnu, dans le pillage affreux de Rome, suivre pas à pas les soldats, et recueillir sur leurs traces ce qu'ils laissaient tomber ou jetaient par mépris pour l'apporter au serviteur de Dieu ?

Est-il moins miraculeux de voir un officier, attendri par le spectacle de leur recueillement dans leur prison, s'obstiner à les faire élargir, prêt à rompre ouvertement avec ce-

lui qui les retient captifs, s'il n'en obtient leur liberté ?

Est-il moins miraculeux qu'échappés aux massacres de Rome, attaqués subitement sur le Tibre, encore une fois n'attendant plus que la mort, l'ennemi, déjà l'épée à la main sur leur bord, ne respirant que le sang et le carnage, à leur vue tout à coup les armes lui tombent des mains, et que lui-même il devienne leur protecteur et leur père ?

Est-il moins miraculeux, tandis qu'ils ne savent de quel côté tourner enfin leurs pas, tandis que, sans crédit et sans ressource, ils n'ont pour toute richesse qu'un seul livre de l'office divin, Venise les appelle et leur offre un asile ? Que dis-je, Messieurs ! Venise les appelle ! Hélas !... à peine le saint, à la tête de sa petite troupe, y est entré, que Venise, cette ville si florissante, devient le plus affreux théâtre de la misère. La peste, comme de concert avec la famine, réduit bientôt les plus riches à l'impuissance de suffire aux besoins de tous les malheureux. Gaëtan manque de tout pour lui-même ; et il se charge de la subsistance de tous les pauvres. Demandez-moi, Messieurs, comment il y put réussir. C'est un dernier miracle de providence qui fit regarder Gaëtan dans toute l'Italie comme un prodige : *Tanquam prodigium factus* ; mais un prodige qui était une preuve bien sensible de la puissance du Dieu en qui Gaëtan se confie : *Et tu adjutor fortis*.

Ainsi le Seigneur se plaisait à justifier sa conscience dans les dangers par des prodiges de providence : ajoutons, le Seigneur se plaisait à le consoler dans ses travaux par des prodiges de miséricorde.

Tantôt c'est par l'onction de sa grâce qu'il lui communique en si grande abondance qu'elle épuise en quelque sorte tout le sentiment de son âme, au milieu des austérités de la vie la plus pénitente ; tantôt c'est par la joie ineffable dont la réformation subite et presque miraculeuse, qui se fait de tous côtés à sa voix ou à celle de ses disciples, le remplit au milieu des fatigues du plus pénible ministère.

O Seigneur ! que votre esprit est doux à ceux qui vous servent ! Il n'est point de calice, quelque amer qu'il puisse être, dont vous ne sachiez faire un breuvage le plus délicieux. Mais Gaëtan, destiné, ainsi que Néhémie, à rebâtir le temple, ou, comme Judas, à le purifier, pouvait-il bien, avec l'épouse des *Cantiques*, entrer dans les celliers de son Epoux, et s'y enivrer à longs traits de ces divins transports qui rendent insensible à tout le reste ?

Il est vrai, Messieurs, qu'il avait fait sa dévotion principale du culte extérieur et des cérémonies de la religion ; décorer les églises, chanter avec ordre et décence les louanges de Dieu, ce fut son attrait. Mais tout cela, Messieurs, animé de cet esprit intérieur qui fait l'âme du christianisme.

Plein de cet esprit, il assistait aux offices divins. Aussitôt, à la première invocation de l'Esprit-Saint, son âme semblait abandon-

ner son corps : ravi dans de douces extases, il voyait, j'ai presque osé dire, face à face, celui dont sa bouche célébrait les grandeurs, et chacune de ses paroles était un trait nouveau qui perçait et enflammait son cœur.

Plein de cet esprit, il montait tous les jours à l'autel. Ah ! Messieurs, qui pourrait dire tout ce qui s'opérait alors en lui ? Ces sortes de communications, disait-il, sont un mystère pour celui même qui les éprouve. Craignons de rapporter ce qu'il avouait ne pouvoir expliquer lui-même. Mais cet esprit, il le puisait dans ces oraisons ferventes, tendres entretiens que l'âme dégagée du commerce des sens lie familièrement avec Dieu. Croirez-vous, Messieurs, que tant d'autres exercices, tant d'entreprises de zèle, lui laissent libres, pour ces épanchements du cœur, jusqu'à huit heures chaque jour ?

Il en sortait, pour me servir de l'expression dont se servait saint Jean Chrysostome en parlant de saint Paul, tout plein de Jésus-Christ, tout transformé en Jésus-Christ, ne désirant plus que de souffrir, que de mourir pour Jésus-Christ. Sans cesse cependant il se reprochait de n'être qu'un serviteur inutile. Sans cesse il accusait son cœur d'ingratitude et de froideur pour son Dieu. Mais, plus Gaëtan s'humilie, plus le Seigneur semble prendre plaisir à le combler de ses plus ineffables consolations.

Nouvelle espèce de combat entre Gaëtan d'une part et le Seigneur de l'autre, combat bien différent de celui de Jacob contre l'ange. Ici, c'est Gaëtan qui s'efforce de retenir un Dieu crucifié, qui lui échappe pour n'être plus pour lui que le Dieu des miséricordes et de toute consolation. Dans un de ces ravissements qui ne sont accordés qu'aux âmes embrasées du divin amour, le Dieu de majesté, sous la forme sensible d'un enfant, vient prodiguer à Gaëtan ses faveurs et ses caresses. Tendre Gaëtan, que sentiez-vous alors, tenant entre vos bras et serrant contre votre sein le désiré de votre cœur ? Ah ! que doit-il coûter de tout quitter, de renoncer à tout, de tout souffrir pour un Dieu qui se donne ainsi lui-même ?

Si de telles faveurs sont passagères, les impressions qu'elles font dans un cœur ne passent point, Gaëtan a possédé son Dieu ; non, non, Messieurs, il ne se dessaisira pas de ce trésor : *Tenui nec dimittam.* (Gen., XXVIII.) Il reste dans son esprit et dans son cœur, même en s'échappant de ses mains. Je ne suis plus surpris de tout ce qu'un serviteur ainsi favorisé ose entreprendre pour son maître. Encore moins, Messieurs, suis-je surpris qu'un instrument ainsi uni à celui qui l'emploie n'entreprenne jamais en vain.

Rappelez-vous, Messieurs, toutes ses entreprises pour la gloire de son Dieu et le salut de ses frères. Elles furent marquées du sceau des miséricordes de notre Dieu par un succès toujours constant. Pour moi, je m'imaginais entendre ici ce prophète qui, lisant dans un heureux avenir, y voyait tous les peuples se rassembler sous les étendards du

Messie triomphant. Je me réjouirai, s'écriait-il, dans mon Dieu, qui est ma force et mon appui ; qui, me conduisant à sa suite, ne me laissera plus à chanter que des cantiques d'actions de grâces : *Deducet me victor in psalmis canentem.* (Hab., III.)

Beau cri de triomphe que l'Italie poussa si souvent tout d'une voix à la gloire de son nouvel apôtre, surtout, Messieurs, quand elle lui dut la conservation de l'ancienne doctrine. Naples allait être infectée du venin de l'erreur. Trois hommes, trop habiles pour le malheur de la religion, s'étaient partagé le funeste emploi de la corrompre. Ils n'avaient déjà que trop réussi. C'en était fait si Gaëtan n'eût pas découvert heureusement la source du mal, s'il n'en eût pas arrêté les funestes progrès. En effet, les imposteurs démasqués prennent la fuite, le zèle de Gaëtan les poursuit de ville en ville, de retraite en retraite, jusqu'à ce qu'il en ait délivré entièrement l'Italie. Le Seigneur, qui fait sa force et son appui, le fait triompher également et de leurs efforts audacieux et de leur sophistique adresse : *Dominus fortitudo mea deducet me victor in psalmis canentem.* (Ibid.)

Ce n'est pas, Messieurs, que tant de victoires ne coûtassent point de combats à celui qui les remportait ; je l'ai dit, souvent il lui en a coûté du sang, il lui en a coûté la vie même ; mais heureux au milieu des supplices, jusques entre les bras de la mort, de ce que son sang ne coula point en vain. Car si Gaëtan se dévoue comme une victime pour la gloire de son Dieu, Dieu se montre enfin le Dieu de Gaëtan, en acceptant son sacrifice et se laissant tout à fait apaiser par son sang.

Ainsi, Messieurs, autrefois l'illustre vainqueur des Philistins, s'offrant lui-même à la mort pour venger et réparer la gloire d'Israël, *Moriatur anima mea cum Philistiim* (Judic., XVI), mérita, par la générosité de son sacrifice, d'être exaucé de son Dieu, et, selon la remarque de l'Ecriture, fit plus par sa mort qu'il n'avait pu faire pendant toute sa vie. Il acheva d'affranchir Israël, et brisa le joug des Philistins : *Multo plures interfecit moriens quam ante vivus occiderat.* (Ibid.) Ainsi Gaëtan, n'ayant point de faiblesse ni de prévarications à expier pour lui-même, n'en fit à Dieu qu'une offrande plus pure. Le coup qui l'enleva à la terre parut être le coup mortel qui abattit tout à fait la discorde, le vice et l'hérésie, et fit triompher la paix et la religion : *Multo plures interfecit moriens quam ante vivus occiderat.*

Je ne crains pas que l'Italie veuille m'en démentir. Les témoignages de la reconnaissance publique subsistent encore, et que ne puis-je aujourd'hui vous transporter, du moins en esprit, au milieu de Naples ! Je vous y ferais remarquer à ce moment même tous les magistrats à la tête du peuple, ornant ses images de fleurs, chargeant de présents son tombeau, lui faisant hommage de la tranquillité que sa mort a procurée à leurs ancêtres.

Ce n'est là cependant, Messieurs, que le premier des prodiges de magnificence dont Dieu couronna sa victime. N'est-ce point en effet surtout alors qu'il fit de son nom un nom d'effroi pour la mort et l'enfer, autant qu'un nom de délices et de vénération pour tous les peuples ?

Auparavant on avait vu déjà pendant sa vie les maladies respecter, comme parle saint Augustin, le noble désintéressement de cet illustre pauvre, et fuir à son premier commandement. On l'avait vu, ainsi que Pierre, rendre aux pauvres désolés de Venise une nouvelle Tabithe.

Mais ce fut surtout quand la charité l'eut immolé. Ce fut à son tombeau..... Le tombeau ! Ah ! Messieurs, c'est là le terme fatal de toutes les grandes destinées du monde ; c'est là que le héros, le prince, le monarque disparaissent, et c'est là que le saint commence à se montrer dans tout l'éclat de sa gloire. Le tombeau des grands est le trophée, celui des saints est l'écueil de la mort. Dirons-nous donc que celui de Gaëtan devint tout à coup, aussi bien que celui d'Elisée, le principe de la santé et de la vie ? Négligeons d'y remarquer, suspendus à l'entour, tant de symboles des prodiges qui s'y opèrent, tant de gages du dévouement respectueux des peuples ; admirons plutôt comment le Seigneur achève de couronner le patriarche de la gloire de ses enfants.

C'est le Dieu de Gaëtan qui les soutient et les anime ; c'est le Dieu de Gaëtan qui, pour récompenser son serviteur, s'applique à maintenir lui-même son ouvrage. Comme autrefois tout ce qu'Israël recevait de faveurs ne lui était accordé qu'en considération de son père Abraham, de même encore toute la gloire des enfants de Gaëtan appartient à leur père ; et tout ce qu'ils ont remporté, tout ce qu'ils remporteront de dépouilles sur le monde et l'enfer, doit servir de trophée sur son tombeau.

Voilà, Messieurs, comment notre Dieu se plaît à honorer la simplicité du juste. Le juste se repose entièrement sur son Dieu de tout ce qui le concerne, et la providence de Dieu, attentive à tous ses besoins, à tous ses désirs, ne le laisse jamais espérer en vain. Le juste se livre absolument à son Dieu pour n'être plus qu'un instrument entre ses mains, et la miséricorde de Dieu, toujours compatissante en l'appliquant aux travaux les plus durs, s'épuise en quelque sorte pour le remplir de consolations. Le juste enfin, par un dernier trait d'héroïsme, se dévoue comme une victime à la gloire de son Dieu, et la magnificence de Dieu, en acceptant son holocauste sur l'autel même où il s'immole, le couronne de toute sa gloire. C'est ainsi que le Seigneur, en un mot, aime à se montrer avec éclat le Dieu de ceux qui ne veulent appartenir qu'à lui : *Custodies pactum meum ut sim Deus tuus.* (Gen., XVII.)

Ce sont là, direz-vous, des miracles. Oui, Messieurs, mais ce sont des miracles que le Seigneur est toujours prêt à renouveler dans

tous les temps, sur tous les hommes, à mesure qu'ils rempliront les conditions auxquelles il les attache.

Ce sont des miracles ; mais des miracles qui doivent nous déterminer à placer en Dieu toute notre confiance, à nous déclarer ouvertement ses créatures, ses adorateurs, ses enfants : *Custodies pactum meum*, afin que de son côté il se déclare notre Dieu comme il s'est déclaré le Dieu d'Abraham et le Dieu de nos pères : *Ut sim Deus tuus*. Ainsi soit-il.

PANEYRIQUE XVI.

LE BIENHEUREUX PIERRE FOURIER, CURÉ DE MATAINCOURT, RÉFORMATEUR ET SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES CHANOINES RÉGULIERS DE LORRAINE, ET INSTITUTEUR DES DAMES RELIGIEUSES DE LA CONGRÉGATION.

Prononcé dans l'église de l'abbaye de Lunéville, le 10 août 1752.

Stans juxta aram, et circa illum corona fratrum, quasi plantatio cedri in monte Libano, sic circa illum steterunt, quasi rami palmæ... Omnes filii Aaron in gloria sua. (Eccli., L.)

Il rassemble tous ses frères à l'autel, où ils lui formèrent une espèce de couronne. Tels que des cèdres plantés sur le Liban, ou des rejetons de palmiers, tels que les enfants d'Aaron parurent autour de lui comblés de gloire.

Par ce tableau magnifique, l'Esprit-Saint représentait autrefois le grand prêtre Simon, fils d'Onias. Restaurateur du temple, mais restaurateur au point de pouvoir en être nommé le fondateur même, il rendit en effet aux saints autels tout l'éclat qu'ils avaient perdu ; il guérit les plaies qu'une longue suite de disgrâces avaient faites à son peuple, et le retint sur le penchant d'une entière ruine. Non-seulement il rétablit la maison de Dieu dans son premier lustre, mais il l'augmenta, l'étendit et la rendit plus belle et plus forte qu'elle n'était avant sa décadence même. Qu'étaient depuis longtemps les enfants d'Aaron ? Dispersés, sans chef ; avec leur ancienne sainteté, ils avaient perdu leur première gloire. En vain avait-on tenté jusque-là de leur rendre l'une et l'autre. Le zèle, la sagesse et l'autorité même y avaient échoué. Celui-ci eut le courage de l'entreprendre et la gloire d'y réussir. Quel éloge pourrait assez honorer ce signalé service ! Messieurs, c'est toujours l'Ecclésiastique qui, dans le transport de sa joie et de son admiration, continue à louer son pontife. Un soleil qui dissipe les nuages orageux, un arc propice qui annonce la sérénité et la paix, un encens fumant sans cesse et se consumant de lui-même sur l'autel à l'honneur du Dieu Très-Haut, tous ces emblèmes paraissent trop faibles à l'auteur sacré pour exprimer la gloire du réparateur de Sion. Il conclut en le représentant comme un triomphateur au milieu de ses trophées, à l'autel, environné de ses frères les enfants d'Aaron, qui, comme autant de rejetons de cèdres ou de palmiers, lui composent une immortelle couronne. *Stans juxta aram et circa illum corona fratrum, quasi plantatio*

cedri in monte Libano, sic circa illum steterunt omnes filii Aaron in gloria sua.

Si je n'avais détourné d'abord votre attention sur un objet étranger, qui de vous, Messieurs, n'eût cru que déjà je commençais l'éloge et même le détail des succès et de la gloire du bienheureux Pierre Fourier, réformateur des chanoines réguliers de Lorraine, et premier instituteur des religieuses de la Congrégation ? C'est en effet son éloge ; et pouvais-je vous donner de lui une plus haute idée qu'en vous le faisant reconnaître d'abord sous les propres traits dont l'Esprit-Saint a peint un des plus grands pontifes d'Israël ?

Comment donc est-il parvenu à cette gloire ? Voici, Messieurs, le trait singulier que j'ai saisi dans son caractère. Par les voies les plus simples, il est arrivé aux plus grandes choses. N'est-ce point là ce qui caractérise le plus proprement les œuvres de Dieu ? N'est-ce point là le sceau de la Divinité que les saints docteurs ont pris soin de faire remarquer dans l'établissement du christianisme ?

Qu'il me soit donc permis de considérer aujourd'hui tout ce qu'a fait notre bienheureux comme le pur ouvrage de la providence de notre Dieu, et de vous le faire admirer lui-même comme le pur instrument de la Providence. Elle se sert de lui pour opérer les plus grandes merveilles ; mais elle opère en lui et par lui de telle sorte, qu'on ne peut méconnaître que c'est elle qui opère. Elle y est, en effet, d'autant moins méconnaissable, que tout est ordinaire, tout est simple, mais aussi tout est digne de Dieu, et dans les dispositions de l'entreprise, et dans les moyens de l'exécution. Par les voies les plus ordinaires, mais les plus saintes, elle dispose la plus haute entreprise : vous le verrez dans le premier point. Par les moyens les plus simples, mais les plus justes, elle conduit aux plus prodigieux succès : ce sera le sujet du second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il en est, ce me semble, Messieurs, de ces grands patriarches qui, dans la nouvelle loi, devinrent les pères d'un peuple nombreux, soit d'anachorètes, soit d'hommes apostoliques, et les uns et les autres séparés du monde, voués uniquement à honorer ou à faire honorer le Seigneur ; il en est, dis-je, d'eux comme de ces premiers patriarches que le Seigneur destinait à donner naissance à son peuple d'Israël. Tous d'abord, ainsi qu'Abraham, exilés, pour ainsi dire, de leur patrie, s'arrachant avec violence du sein de leurs proches, par l'ordre exprès de Dieu, ne se réservèrent d'autre héritage, d'autre ressource sur la terre que Dieu même. De plus, la vocation de la plupart fut marquée des mêmes traits, caractérisée par les mêmes merveilles. On vit en plusieurs de nouveaux Isaacs, des enfants de bénédiction, accordés à leurs religieux parents par des miracles, en

récompense de leur charité et de leur foi. On remarque entre eux des Josephs, qui, cruellement persécutés, indignement trahis par leurs propres frères, sous la protection du Dieu qui les conduit, arrivent au faite de la gloire par les voies les plus épineuses et les plus sanglantes. Combien de Moïses sous un ordre tout spécial de providence, élevés au sein même de la corruption, n'en ont été tout à coup enlevés que par un prodige de grâce, pour devenir dans la suite les plus redoutables fléaux de ce monde, dont ils avaient été les plus entêtés adorateurs ! Ainsi la providence de notre Dieu, toujours la même et toujours différente, renouvelée, comme il lui plaît, ou varie ses opérations, et, de quelque manière qu'elle opère, toujours elle est également admirable.

Je l'ai déjà remarqué, Messieurs, elle ne l'est pas moins, peut-être l'est-elle encore davantage, quand, par les voies les plus simples et les plus ordinaires, elle dispose et conduit les plus singuliers et les plus difficiles projets. En voici un exemple à jamais mémorable. Suivons Pierre Fourier depuis l'époque de sa naissance, dans son éducation, dans sa vocation, dans toute sa conduite ; vous ne verrez certainement rien que de saint, mais aussi rien que de simple, rien qui semble annoncer le merveilleux qui doit suivre. Ainsi roulent longtemps sous terre certains fleuves qui sortent et ne se montrent ensuite qu'avec plus de fracas, pour étonner l'univers par la magnificence et l'unité de leurs cours.

Remontons en premier lieu jusqu'à sa naissance. Ici, comme dans tout le reste, rien de distingué que la vertu. Une condition médiocre, sans élévation ni bassesse ; une famille honnête, sans illustration ni tache ; peu de richesses, encore moins de titres, point de cupidité, mais beaucoup de concorde ; une alliance heureusement assortie, un père, une mère tendrement unis, plus encore par les liens de la religion que par la sympathie des cœurs, et mettant toute leur gloire, rapportant tous leurs soins, toute leur attention à transmettre leurs sentiments plutôt que de riches héritages à leurs enfants. Ce fut ainsi que, vers le milieu du xvi^e siècle, la Lorraine vit naître notre bienheureux (24). J'ose croire, Messieurs, que ce fut la récompense du zèle avec lequel cette province avait conservé, presque seule, dans ces temps malheureux, la foi pure de ses pères.

Premier fruit de la tendresse religieuse de ses vertueux parents, Pierre Fourier ne devait se réserver de leur succession que leur vertu, mais qu'il devait l'accroître ! Il y travailla de bonne heure et sans relâche, sitôt qu'il put commencer à penser et à agir. Ici point de jours nébuleux, tout est serein, tout est pur ; la grâce, qui le disposait secrètement aux grandes choses pour lesquelles elle l'avait fait naître, ne cessa dans aucun temps de l'éclairer et de le conduire. Elle avait proportionné, pour ainsi dire, son caractère même à ses desseins sur lui.

(24) A Mircecourt l'an 1555.

Le naturel ne se montre guère à découvert que dans la première enfance. A mesure que l'âge avance, la raison, en se développant, le corrige; les passions, en s'allumant, l'altèrent, et toujours, du moins, l'intérêt le cache et le dissimule. Pierre Fourier fut toujours le même; et tel qu'il fut, tel il parut toujours, tel dans les premières que dans les dernières années de sa vie: il ne changea qu'en se perfectionnant de plus en plus.

Tout semblait fait en lui pour la vertu, et surtout pour la rendre aimable. Un esprit vif, reposé cependant et tranquille, aimant la science sans aimer la gloire, avide de connaissances, capable, en effet, de tout connaître; mais sachant déjà se défier de soi, ne procéder en tout qu'avec méthode, et s'arrêter précisément à la barrière que la prudence et la raison prescrivent.

Un cœur (ah! c'est son cœur surtout que je voudrais vous peindre. L'Eglise, en son office, nous le trace en deux mots, ce me semble, tout entier). Un cœur qui ne savait nuire à personne et qui savait faire du bien à tous. Un cœur tendre, en effet, mais sans mollesse, toujours ouvert au sentiment, et jamais accessible à la volupté, compatissant aux moindres misères, industrieux pour les soulager toutes, sensible à l'amitié, insensible aux injures. Je n'en veux pour preuve que ce trait de son enfance, cette modeste vivacité avec laquelle il prit contre ses compagnons le parti d'un brutal qui venait de le frapper le plus injurieusement.

Une humeur enjouée, mais sans fougue ni saillie, grave et modeste jusque dans son enjouement, franche et sincère, incapable de feindre, quand même elle aurait eu des fautes à excuser et à couvrir; une humeur vraiment faite pour la société, mais n'aimant que celle des personnes vertueuses, et sachant déjà cependant supporter les défauts, et se garantir de la séductoin de celle des méchants.

Joignez à une âme si parfaite un corps qui n'en soit que comme le miroir, en qui l'égalité de l'âme se peigne par l'exakte régularité de tous ses traits, une physiologie douce et animée, vive en même temps et sérieuse, aussi modeste que tendre, fixant d'abord tous les yeux, et enlevant aussitôt tous les cœurs.

Pour achever le portrait, ajoutez seulement une sévérité la plus rigoureuse, mais qui n'était que pour lui-même; une austérité de vie si soigneusement cachée sous des dehors communs, qu'on ne pouvait même la soupçonner, et qu'on l'eût peut-être toujours ignorée, si ses confesseurs n'en eussent révélé le mystère; une horreur si scrupuleuse de tout ce qui pouvait ternir tant soit peu la pudeur, que la crainte seule d'avoir, innocemment et sans le savoir, inspiré certains sentiments, faillit le faire périr de douleur dans sa première jeunesse. Pour donner enfin le dernier coloris à ce tableau, ajoutez encore une tendresse de jalousie pour Dieu,

avec qui rien ne put jamais partager son cœur; tendresse si vive et si forte, qu'il ne trouvait de consolation, de délices sur la terre, qu'à l'aimer, à le lui prouver et à le lui dire.

Pour cultiver, faire éclore et porter à une maturité parfaite ces semences précieuses de vertu, Pierre Fourier eut l'avantage de trouver les mains les plus habiles.

Pont-à-Mousson était alors le célèbre lycée de la Lorraine. Les sciences y fleurissaient autant que la vertu. Les pieux souverains de ces heureuses contrées, d'autant plus occupés du maintien de la religion, qu'ils l'avaient toujours été davantage du bonheur de leurs peuples, venaient y élever cette espèce de rempart contre les rapides progrès des nouvelles erreurs qui de jour en jour se répandaient dans la France (25). Les plus grands maîtres de l'Europe y avaient été rassemblés dans ces premiers commencements, et leurs dignes successeurs, en soutenant leur réputation, secondèrent toujours depuis les sages vues, et surpassèrent les espérances mêmes de nos religieux princes.

Ce fut là, Messieurs, que Pierre Fourier fut envoyé. Sans doute vous croirez que j'exagère, si je dis qu'à peine il y fut disciple quelques années, qu'il y devint maître. Rien de plus exactement vrai, cependant. Ses succès, en effet, y furent tels, que bientôt sa réputation lui établit au milieu de cette grande académie une espèce d'école particulière, où sous les yeux, aux applaudissements de ses maîtres, il devient maître lui-même de ses propres condisciples, auxquels il inculquait les leçons de science, et faisait pratiquer celles de vertu, qu'ils recevaient tous en commun. Tout cela, Messieurs, présageait quelque chose de grand, sans doute; cependant rien d'extraordinaire encore en tout cela. Quelque saintes que soient les voies par lesquelles le Seigneur le conduirait, ai-je eu tort de dire qu'elles sont simples? Avançons. Votre providence, ô mon Dieu! va éclater davantage; mais, je le soutiens, elle n'éclatera que dans le dénouement.

Cet arbre déjà si fécond en toutes sortes de fruits de vertu, ne devait pas rester dans la terre aride du monde, où il eût couru trop de risque de se sécher bientôt. Mais, mon Dieu, ne semblait-il pas être de votre gloire et de son avantage qu'il fût transplanté dans une de ces terres choisies, vrais jardins de délices, où la rosée de votre grâce rend tout fertile, où les fruits de science et de vie croissent et se multiplient sans cesse? Il en était dans votre Eglise de ces heureux Edens. Au contraire, combien était déchu de sa première splendeur l'ordre des Chanoines Réguliers, surtout dans la Lorraine! Mais, Messieurs, n'augmentons pas la grièveté du mal, ne supposons pas des désordres où il y avait à la vérité des abus, même des abus considérables, mais où il n'y avait

(25) Université de Pont-à-Mousson fondée l'an 1574.

que des abus à corriger, et n'imitons pas la malignité du monde, qui croit autoriser sa licence en exagérant les défauts qui se glissent malheureusement dans l'état religieux. Hélas ! on n'y est que trop coupable et trop en danger du salut en menant la vie la plus réglée du monde.

Les pierres du sanctuaire étaient donc véritablement dispersées, suivant l'expression de Jérémie. Cette belle Sion, jadis si florissante, toute peuplée qu'elle était encore, paraissait déserte par la dissipation de ses habitants ; sans force et sans vigueur, parce qu'elle était sans chef ; jouet et mépris des nations, pour en avoir trop pris les mœurs et suivi les usages, elle n'avait point perdu son premier or, mais il était obscurci ; sa substance même n'était point altérée, mais la beauté de ses couleurs était flétrie.

C'est dans cet état, par préférence à tant d'autres, qu'un ordre secret de la Providence conduit à l'âge de vingt ans un jeune homme qu'elle avait, dès l'enfance, comblé des plus signalées faveurs. Quels maîtres y trouverait-il donc dans la science des saints ? Sous quel guide entrera-t-il dans les voies difficiles de la perfection ? Plus éclairé lui-même qu'aucun maître, plus parfait qu'aucun guide qu'il puisse y rencontrer. Ah ! Messieurs, l'Esprit-Saint n'a pas besoin, quand il lui plaît, d'organes étrangers pour instruire.

Avouez qu'à tous ces traits le reconnaissant déjà destiné à réformer ses frères, vous comptez le voir par ses exemples et le spectacle de ses vertus commencer dès lors à ébaucher ce grand ouvrage. Non, Messieurs, novice à Chamousey, étudiant à Pont-à-Mousson ; régulier lui-même, non-seulement il ne s'érige en censeur de personne, mais de plus, content de tirer, pour ainsi dire, de prescription, une règle presque entièrement oubliée, il n'épargne ni attentions, ni égards, ni ménagements pour prévenir même la confusion que son exemple pouvait donner à ses confrères. Pour cela, quelle liante sagesse, quelle pliante douceur, et de plus, quelle fermeté d'âme, quel inébranlable courage ne lui fallait-il pas ? N'est-ce pas un prodige dans un jeune homme ? Les reproches, dont l'infraction de la règle se punit ailleurs, les châtimens dont on la venge, ici, c'est la régularité qui les essuie, qui les subit. Mais enfin, vous le consolâtes, ô mon Dieu !

N'admirez-vous point avec moi, Messieurs, ce concours de circonstances, fortuit en apparence, qui rassemble et réunit dans le sein de l'Académie de Lorraine les trois réformateurs de trois grands ordres, destinés à établir trois congrégations célèbres, où l'on vit bientôt après revivre tout l'esprit des Norbert, des Benoît et des Augustin. Les saints n'ont besoin que de se rencontrer pour chercher à se connaître, ils n'ont besoin que de se connaître pour s'aimer. Certain accord d'humeur, de caractère, d'incli-

nation et de désirs, forme aussitôt entre eux une douce harmonie de sentiments. Ainsi par un arrangement ménagé, sans doute, par la divine Providence, se trouvèrent en même temps à Pont-à-Mousson (26) le réformateur de Prémontré (27) le fondateur de la congrégation de Saint-Vanne et de saint Hydulphe avec Pierre Fourier. Ils se virent, ils se lièrent de l'amitié la plus étroite ; et quelle ardeur de zèle en fut le fruit ! De jour en jour il se réchauffait, il s'enflammait auprès d'un (28) illustre parent de notre saint, recteur alors de cette université célèbre. Le premier guide de saint François de Sales n'était-il pas bien propre à serrer les nœuds d'une union si sainte ? C'est, ce me semble, Messieurs, comme différents feux que l'on rapproche ; en s'approchant, ils se raniment mutuellement, ils redoublent d'activité, quel incendie va s'ensuivre.

Q'ai-je dit ? Pierre Fourier ne pense qu'à se sanctifier lui-même dans la retraite. Saisi d'une respectueuse frayeur au pied des saints autels, il frémit à la première proposition qu'on lui fait d'y monter. Quel exemple pour vous, téméraires Abirons de la nouvelle loi, qui toujours empressés à vous élever dans la sainte hiérarchie, suivez aveuglément la voix de l'ambition et de la cupidité qui vous y appellent, malgré, peut-être, les remontrances et les menaces de Moïse et d'Aaron qui vous excluent ! Voici un jeune lévite le plus digne, sans doute, d'entre ses frères, d'être adopté dans la maison d'Aaron ; cependant déjà, se croyant trop honoré de son ministère, il n'ose aspirer plus haut, il se défend d'y prétendre, il faut un ordre exprès pour l'y forcer.

Mais à quoi tout cela, Messieurs, aboutira-t-il donc enfin ? A le confiner dans une campagne. Il est vrai qu'il y trouve de grands travaux à essayer ; très-peu de revenus et beaucoup de charités à faire, une armée de vices à combattre, et sans erreurs expresses tous les préjugés, tout le fanatisme de l'irrégion ; des esprits brutaux et sauvages, que la fréquentation des hérétiques a rendus plus insolents et plus opiniâtres, sans les rendre plus éclairés, ni plus polis ; des cœurs, en qui les vices grossiers de la campagne ne sont devenus que plus incorrigibles par le commerce des villes. Oui, Messieurs, et c'est là précisément ce qui lui fait donner la préférence à Matincourt sur Pont-à-Mousson et Nomeny.

Vous le représenterai-je ici cet ouvrier infatigable, suivant le précepte du Seigneur, arrachant, plantant, détruisant, édifiant dans ce champ qui semblait maudit par le Père de famille ? Détaillerai-je toutes les industries de son zèle, qui sait donner toujours à propos toutes sortes de différentes formes à la grâce de son ministre, pour s'insinuer dans ces cœurs fermés jusqu'alors à tous les sentiments du christianisme ? Rapporterais-je tous les travaux, les persécutions con-

(26) Le P. Servais de Layrnelz

(27) Le P. Didier de la Cour.

(28) Le P. Jean Fourier, Jésuite.

tinuelles par lesquelles il rachète, en quelque sorte, au prix de ses sueurs et quelquefois de son sang, ces âmes vendues au péché? Décirai-je les changements merveilleux, qui font en peu d'années de cette petite Babylone une véritable Sion? Mais tout cela ne peint encore qu'un bon pasteur. Quel rapport tout cela peut-il avoir avec les grandes choses que vous attendez de son zèle?

Suivons-le donc dans ces courses apostoliques, qu'il fait sous les ordres de son évêque et du grand cardinal de Lorraine. Vous y verrez un missionnaire tout de feu, qu'aucune difficulté n'épouvante, parcourant tous les vallons les plus reculés, franchissant les rochers les plus escarpés, bravant les neiges et les frimats, affrontant les précipices de ces montagnes voisines. Mais encore une fois, vous attendez de lui toute autre chose.

Vous attendez le fondateur d'une nombreuse congrégation de saintes vierges; vous attendez un patriarche qui ressuscite, pour ainsi parler, dans l'Eglise, les premiers disciples du grand Augustin. Pour cette double entreprise ne voudriez-vous pas qu'on vous montrât un homme puissant en œuvre autant qu'en parole, élevé sur le chandelier de l'Eglise, tel qu'un François de Sales, du moins à la tête d'une des plus célèbres abbayes de son ordre, tel qu'un Bernard; un homme connu, célèbre dans les grandes villes, en crédit, en faveur auprès des pontifes et des rois, tel que les Gaëtan et les Ignace; un prédicateur fameux, tel qu'un Dominique, un Norbert, étonnant les cours, effrayant les campagnes, consternant les villes, semant partout la terreur des jugements de Dieu par les foudres de son éloquence; du moins un homme singulier, tel que François d'Assise, qui par l'austérité jusqu'alors inouïe de son détachement et de sa pauvreté, rassemble autour de lui un peuple entier de disciples. Mais ici vous ne voyez qu'un pauvre prêtre, un simple curé, un missionnaire de campagne, d'une sainteté la plus consommée, sans doute, d'un zèle le plus vif et le plus ardent, mais dont les talents resserrés jusqu'ici dans l'étroite enceinte d'un village, ne se sont au plus étendus que dans de sauvages montagnes, et dont la réputation n'a fait encore retentir que les échos des Vosges. Encore une fois, quel homme, surtout, pour une entreprise, à laquelle et tout le crédit et toute la sagesse des cardinaux de Lorraine, toute l'autorité, toute la puissance des souverains mêmes, avaient plus d'une fois échoué! Ah! Messieurs, c'est là précisément ce qui me fait conclure que le doigt de Dieu est véritablement ici : *Digitus, digitus Dei est hic.* (*Exod.*, VIII.) S'il ne fallait qu'un saint.... Que dis-je? Oui, sans doute, il ne faut qu'un saint entre les mains de Dieu pour opérer les plus grandes merveilles. Par les voies les plus ordinaires, mais toujours les plus saintes, il dispose, quand il lui plaît, les plus hautes entreprises. Vous venez d'en voir la

preuve. Par les moyens de même les plus simples, mais aussi les plus justes, il conduit aux plus prodigieux succès. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Depuis longtemps Pierre Fourier gémissait dans le secret de son cœur d'une double plaie qu'il voyait affliger l'Eglise, surtout dans la Lorraine. Il avait remarqué, autant par la réflexion que par l'expérience, que la première source de tous les vices et même de toutes les erreurs qui défigurent la face du christianisme, est dans l'âge le plus tendre. L'esprit laissé par le défaut d'instruction dans les ténèbres épaisses de son ignorance naturelle, l'âme tout entière se trouve comme abandonnée sans défense à toute espèce de séduction. Ainsi avaient raisonné déjà dès les commencements de ce même siècle, ces grands hommes, auxquels véritablement l'Europe entière fut bientôt après redevable du rétablissement des sciences et de la vertu. Mais ils n'avaient pensé qu'au plus pressé, et n'avaient porté le remède qu'à une partie du mal. Le sexe le plus faible restait le plus abandonné. On venait de tâcher d'y pourvoir dans les provinces méridionales de la France. Le zèle infernal des partisans de l'erreur, en érigeant gratuitement de toutes parts des écoles séparées pour les plus jeunes et les plus pauvres enfants de l'un et de l'autre sexe, avait piqué d'une sainte jalousie d'illustres dames du Languedoc, qui avaient consacré et leurs biens et leurs personnes mêmes à cet important emploi. C'était un pareil secours dont avait besoin la Lorraine autant qu'aucune autre province; mais pour le lui procurer, ce secours, quel fonds, quelle ressource à le curé de Matincourt, et quelle apparence qu'il en puisse trouver?

En avait-il davantage, Messieurs, pour la seconde entreprise à laquelle il croyait se sentir appelé de Dieu? Qu'avait-il que des larmes à verser sur le relâchement de ses frères? Qu'avait-il que des regrets, des soupirs et des vœux à pousser vers le trône du Père des miséricordes? Il peut véritablement se flatter qu'ils en seront écoutés; mais peut-il se flatter que ses remontrances seront de même écoutées de ses frères? Cependant l'un et l'autre ouvrage commencent, ils s'achèvent, ils se consomment. Comment donc et par quels moyens?

C'est précisément en remplissant avec fidélité les devoirs les plus communs de l'état, où la Providence l'a placé, qu'il ébauche d'abord et l'un et l'autre; il ne les avance que par la plus humble et la plus aveugle obéissance; enfin, c'est sa confiance en Dieu qui les consomme. Est-il des moyens plus simples; mais dans les principes de la foi, en est-il de plus justes et de plus sages?

Tout pénétré qu'il était de sa douleur, tout plein de ses projets, il ne pensait qu'à s'acquitter fidèlement de ses devoirs, surtout de ceux de pasteur. Bien différent de ces génies inquiets qui, sous prétexte de chercher

la plus grande gloire du Seigneur, sont toujours hors des voies que la Providence leur a marquées, et négligent sans cesse leurs propres emplois, pour s'ingérer dans ceux des autres ; notre saint voulait la gloire de Dieu ; personne ne la désira jamais avec plus d'ardeur ; mais il la voulait dans l'ordre. Aussi ne sortait-il de Matincourt que par le commandement exprès de ses supérieurs et de ses maîtres, ou pour aller de temps en temps dans la retraite reprendre de nouvelles forces, ranimer son zèle et sa ferveur. Mais il regardait sa paroisse comme sa véritable mission. Il prêchait, il instruisait sans cesse. La grâce qui animait sa parole, faisait cependant des impressions plus vives que lui-même il ne pensait. Elle détachait peu à peu du monde deux vertueuses vierges que le Seigneur avait choisies dans ses conseils pour exécuter les projets qu'il venait d'inspirer à leur pasteur. Quelles furent sa joie et sa surprise, quand un jour, sans en être prévenu, il les vit toutes deux à ses pieds lui demander, comme une grâce, la permission d'exécuter ce que lui-même il désirait depuis longtemps avec tant d'ardeur !

Ils sont inscrits, ô mon Dieu ! dans votre livre de vie, qu'ils soient consacrés à jamais dans les fastes de votre Eglise, les respectables noms de ces deux saintes filles (29) dont vous daignâtes employer la faiblesse pour confondre, ou plutôt pour instruire le monde ! D'une des plus petites bourgades de la Lorraine sortit donc alors le salut d'Israël, et les simples instructions, les prônes pathétiques du curé de Matincourt allumèrent ce feu divin qui bientôt éclaira une partie de l'Europe. Deux autres de ses paroissiennes ne tardèrent pas à se joindre aux deux premières ; aucune recommandable ni par ses aïeux, ni par les avantages de la fortune, mais toutes assez généreuses pour renoncer absolument à tout, et en se vouant gratuitement à l'instruction des autres, ne se réserver d'autre ressource que le travail de leurs mains. Il n'était donc ici besoin d'aucun fonds, d'aucun secours de la part du monde. Toute la grâce qu'elles désirent, qu'elles attendent, mais qu'elles n'attendent que de Dieu, c'est que leur zèle soit agréé, avoué de l'Eglise.

Que ne vous font point augurer, Messieurs, pour le second projet des commencements déjà si heureux du premier ? L'espérance de réformer et de réunir sous un seul chef les Chanoines Réguliers de Lorraine était presque éteinte après tant de tentatives inutiles. La sainteté de Pierre Fourier la ranima. En effet, on ne résiste qu'un certain temps à la persuasion de l'exemple. Une vie exemplaire, assez ordinairement, n'attire d'abord que des reproches, des railleries ensuite, souvent enfin des persécutions. Mais la vertu ne perd pour cela rien de ses droits. Elle a des charmes qui tôt ou tard lui soumettent les cœurs les plus rebelles. C'est ce qui faisait dire à saint Jean Chrysos-

tome, qu'il ne serait pas besoin de tant de prédications, de tant de discours, si nous avions soin d'éclairer le monde par le flambeau d'une vie pure. Non, ajoute ce saint docteur, il n'y aurait plus ni gentils ni hérétiques, si nous étions tous de parfaits chrétiens. En voulez-vous la preuve ? Paul était seul, et quelle innombrable multitude a-t-il convertie ? J'ajoute : Pierre Fourier était seul, et (prenez garde, je vous prie, Messieurs,) on avait partout une telle idée du pouvoir qu'aurait sa vertu, que le grand cardinal de Laroche foucault, cet illustre réformateur de tant de congrégations célèbres, venait de lui écrire pour le supplier par les entrailles de Jésus-Christ, disait-il, de venir à Paris se mettre à la tête de la réforme de la fameuse abbaye de Sainte-Geneviève. Mais sa patrie, ses propres frères, lui étaient plus chers encore, et sans doute ils devaient l'être. Ses exemples, en effet, y venaient de commencer un changement qu'on n'osait presque plus espérer.

Mais, Messieurs, ne vous attendez pas à voir ici un réformateur entreprenant, austère, qui, appuyé de l'autorité des puissances, la verge de fer à la main, se mette à la tête de ses frères pour les entraîner dans les routes qu'il prétend leur ouvrir. Pierre Fourier veut sans doute être autorisé par les puissances, mais ce n'est que pour obéir plus humblement lui-même. Déjà le souverain pontife appuie le projet de la nouvelle réforme, déjà les évêques joignent leurs voix à celle du chef des pasteurs, pour inviter à l'embrasser ; déjà les souverains eux-mêmes y exhortent par les promesses les plus solennelles et les plus authentiques de leur protection pour tous ceux qui, les premiers, auront le courage d'en lever l'étendard. Mais tout cela n'était rien encore. Les souverains, les évêques le reconnaissent ; oui, sans Pierre Fourier, on ne peut compter sur rien de tout cela. Il faut que le curé de Matincourt soit la première base et comme le fondement de la réforme. Il obéit, et dans le moment son obéissance lui fait six prosélytes. Vous croyez peut-être, Messieurs, qu'il va demander au prince une maison, où lui-même il les forme par ses instructions, où sa réputation bientôt lui attire un nombreux essaim de disciples, qui, de son sein, s'envole ensuite de toutes parts pour porter son esprit dans toutes les abbayes de la Lorraine. Non, Messieurs, il se joint véritablement aux six novices, mais comme le dernier de tous ; avec eux il reçoit de la main de son évêque l'habit de la réforme ; mais, bien loin de s'établir leur supérieur, il ne se croit pas même digne encore de prononcer avec eux les nouveaux vœux. Il veut que ce soit un supérieur ordinaire, le prieur de Lunéville, qui les reçoive. Ah ! que cet acte d'humilité et de soumission était, ce me semble, bien propre à frapper et à toucher ses frères ! Aussi entraîne-t-il aussitôt tous les anciens religieux de cette maison, et Pierre Fourier retourne

tranquillement à sa cure de Mataincourt exercer ses fonctions ordinaires.

Messieurs, permettez-moi d'épancher ici entièrement mon cœur. Pardon, monarque auguste, si j'ose regretter les murs, tout antiques, tout ruineux qu'ils fussent, de ce temple qui, sous les auspices du saint curé de Mataincourt, fut le premier berceau de cette congrégation nouvelle ! Que j'aimerais, Messieurs, à vous montrer successivement tous les lieux où tant de fois il édifia, il instruisit ses frères par le spectacle de ses vertus ? Ici, vous dirais-je, avec l'ardeur des chérubins, il chantait à la gloire du Seigneur les saints cantiques. Combien de fois ces autels furent-ils ornés et parés de ses mains ? A celui-là surtout on le vit, tandis qu'il offrait les saints mystères, tout rayonnant de gloire, et son corps même, perdant sa pesanteur, semblait suivre les mouvements de son cœur qui l'élevait au ciel. C'est ce pavé qui fut si souvent arrosé, baigné de ses larmes. Où m'emporte cette douce et flatteuse illusion ? Non, ce ne sont plus, ni ces autels, ni ces pavés, ni ces murs. Le temps ne les a point épargnés. Mais, en les regrettant, rendons grâces à la main vraiment royale et vraiment paternelle qui les a si somptueusement remplacés (30). Puissent-ils subsister aussi longtemps que le souvenir de ses bienfaits subsistera dans la Lorraine, et que l'esprit du bienheureux père se perpétuera dans ses enfants !

Cependant l'exemple des chanoines réguliers de Lunéville eut bientôt des imitateurs. Huit abbayes ou maisons nombreuses de Lorraine, et de France même, voulurent se soumettre aux constitutions nouvelles que venait de dresser notre saint. Quelle singularité, Messieurs, qu'un particulier, sans aucun titre que celui de son zèle et de son obéissance, forme une congrégation, lui donne des lois, en soit le père, sans en être le supérieur ni le chef ! C'était à ce dessein que sa prévoyante humilité avait différé sa profession dans la réforme jusqu'à ce qu'elle eût un supérieur général. Tous ses vœux alors furent remplis.

Oh ! que le Sage a donc bien dit (*Prov.*, XXI), que l'homme obéissant ne fera que voler de victoire en victoire. L'humble obéissance d'un simple prêtre établit dans l'Eglise deux congrégations entières. Quoi ! cette congrégation de saintes vierges, qu'il destinait à l'instruction des enfants de leur sexe, pouvait-elle aussi s'établir sur les mêmes principes ? Oui, Messieurs, elle le pouvait ; en effet, elle le fut.

Pierre Fourier s'assure par toutes sortes d'épreuves de la vocation de Dieu, et sitôt qu'il en est assuré, il recourt à son évêque. C'est à son évêque d'agir ensuite pour lui ; il ne sera que l'instrument : on le rebute ; il se tait. On le remet, on diffère, il attend. On consent enfin, il agit. Mais comment agit-il ? En suivant toutes les impressions que

son supérieur lui donne, en se prêtant à toutes les circonstances que la Providence fait naître. Ainsi, ce qu'on avait d'abord rejeté comme une nouveauté inutile, bientôt après est adopté comme une inspiration du ciel. Ce qu'on ne fait que tolérer d'abord comme un secours utile à une seule paroisse, bientôt est recherché comme une ressource nécessaire à l'Eglise ; enfin, ce qu'on commence à avouer comme une simple union entre des filles vertueuses, auxquelles on permet de vivre en commun et de suivre l'attrait de leur zèle, en peu d'années, est reçu dans l'Eglise comme une vraie religion, par les constitutions les plus honorables des souverains pontifes. Encore une fois, pour en venir là, quelle intrigue formée, quels ressorts remués, quelle puissance employée par le serviteur de Dieu ? Ah ! Messieurs, c'est là le prodige de son humble obéissance.

Prodige d'autant plus étonnant, que dans le temps même où sa présence semble être le plus nécessaire à son double ouvrage qui ne fait que de naître, un ordre supérieur tout à coup l'enlève et à l'un et à l'autre. Le saint ne sait point raisonner, il ne sait qu'obéir. La foi va se perdre dans le comté de Salm ; disons plutôt, elle y est déjà presque entièrement perdue. La religion du souverain alarmée ne voit que Pierre Fourier capable de réparer le mal. On l'envoie ; il part. Il croit aller au martyre ; transporté de joie, il y vole. Mais que deviendront ces chers enfants, ces chères filles qu'il vient de consacrer à Jésus-Christ ? Sous la sauvegarde de son obéissance, c'est entre les bras de la Providence qu'il les laisse.

Son zèle, cependant, l'emporte à sa nouvelle mission ; il semble oublier tout le reste. Tâchons aussi de l'oublier quelques moments, pour suivre le nouvel apôtre dans cette nouvelle carrière. Ici, avant que de parler de religion, il commence par s'insinuer dans les esprits ; en même temps que l'austère régularité de toute sa conduite lui concilie l'estime et le respect, ses manières douces et aimables lui gagnent tous les cœurs. Ainsi que Jonathas, sur le point de combattre les Philistins, il attend, pour attaquer, qu'on lui porte le défi du combat. Alors il entre en lice, il confond publiquement les ministres de l'erreur, et tout applaudit à sa victoire. Et grands et petits, et riches et pauvres, tous sont prévenus en sa faveur, tous s'empressent à l'envi à orner son triomphe. Les prêtres et les religieux sont rappelés, les biens ecclésiastiques restitués, les autels purifiés, les cures rétablies ; enfin, il ne reste plus aucun vestige de l'hérésie, où six mois auparavant il n'en était aucun de l'ancienne religion.

Tandis qu'avec tant de succès il travaille à ramener dans votre bercail, divin Pasteur, vos brebis fugitives, pouviez-vous ne pas veiller avec une attention toute spéciale sur son troupeau abandonné ? D'ailleurs, il ne

générosité de Stanislas I^{er}, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar.

(30) L'église de l'abbaye de Lunéville tombant en ruines, vient d'être rebâtie entièrement avec une magnificence vraiment royale, par les soins et la

savait jamais compter pour rien sur lui-même. Ah ! ce sont là les âmes que Dieu choisit pour opérer les plus grandes merveilles. Chaque jour, dans les sentiments de Jérémie,⁽⁵¹⁾ prosterné, abîmé devant le Seigneur, il reconnaissait sa faiblesse et osait se plaindre tendrement de la voix qui l'appelait à tant de grandes choses. Toute sa ressource était donc, ainsi que celle de Jérémie, de n'avancer jamais qu'autant que l'ordre de Dieu se manifestait à lui, de ne prononcer, de n'écrire que ce que le Seigneur lui-même lui mettait à la bouche ou lui dictait, et surtout de se remettre toujours à la Providence du succès. N'attendre rien des hommes, encore moins de lui-même, tout de Dieu sans réserve ; c'était là, Messieurs, toute sa politique.

Dans cette situation habituelle de son âme, quels furent ses sentiments (dirai-je de douleur, dirai-je de surprise ?) quand il s'entendit tout à coup proclamer général de sa congrégation. Ah ! Messieurs, que ne puis-je vous le peindre, au milieu de ses frères, s'applaudissant d'avoir pu suivre enfin les mouvements de leurs cœurs ? Un homme à qui l'on viendrait, à l'imprévu, d'annoncer la dernière des disgrâces, ne serait pas dans un état plus digne de pitié. Confondu, en quelque sorte, il frissonne, il tremble, il tombe prosterné aux genoux de ses frères. Ses larmes, ses sanglots, sont les seules expressions que lui laisse sa tristesse. Il faut se soumettre cependant. L'obéissance le force, la confiance en Dieu le console et le soutient.

Mais ce n'est pas une confiance oisive et indolente, qui se contente d'espérer quand il faudrait agir, et ne sait que prier avec Moïse quand il faudrait combattre avec Josué. La confiance de notre nouveau supérieur est active et courageuse. Déchargé de sa cure (31) qu'il juge d'abord avec raison incompatible avec son nouvel emploi, il se donne tout entier au gouvernement de son ordre. Toujours en voyage, il en visite successivement les différentes maisons, et les visite avec tant de diligence et tant de succès, qu'on le croirait toujours habituellement présent dans chacune. Point d'emploi pour l'exercice duquel il ne dresse des règlements les plus sages, et qu'il n'enseigne encore mieux à exercer par son exemple. Il forme ses novices, il instruit la jeunesse dans les sciences les plus abstraites ; aux uns il enseigne les langues, aux autres il apprend le grand art d'éclairer les esprits et de toucher les cœurs ; il prêche lui-même, il catéchise encore.

Au milieu de tant d'occupations auxquelles on ne sait comment un seul homme peut suffire, il ne perd pas de vue ses chères filles de la Congrégation. C'est alors qu'il leur dresse ce corps admirable de constitutions, chef-d'œuvre autant de piété que de prudence, où se trouve ménagé avec tant d'art l'heureux assemblage de tous les exer-

cices de la double charité ; s'il ne peut exactement les visiter, du moins il les console, il les instruit par ses lettres, il leur procure, il leur forme des établissements.

Mais en travaillant ainsi sans relâche, il n'avait de sentiments dans le cœur, et d'expressions à la bouche que pour reconnaître et avouer son inutilité et son insuffisance. Pénétré des principes de son maître Augustin, dont personne, je crois, ne prit jamais mieux l'esprit et ne retraça plus fidèlement toute la conduite, il se répétait sans cesse à lui-même : Hé ! serait-ce de moi que viendraient et ces projets, et ces travaux, et ces succès ? Non, Seigneur, non, c'est vous qui m'avez donné le vouloir, c'est vous qui m'avez donné la puissance, et sans vous, ni ma volonté, ni mes efforts n'aboutiront à rien. Voilà, Messieurs, voilà la confiance que Dieu couronne, en effet, toujours par le succès.

Aussi quels furent ceux du saint instituteur ? Voyez vous-mêmes, Messieurs, ils sont sous vos yeux. Vous faites tous les jours l'épreuve du zèle de ses enfants. Témoins continuels de leurs travaux, ah ! puissiez-vous être leur couronne comme ils sont celle de leur bienheureux Père. Tout son esprit vit en eux. Que ne pouvez-vous en être témoins de même, et de cette charité qui les unit, et de cette désappropriation, de cette communauté sans réserve qui fait leur plus riche trésor, et de cet amour de recueillement, de prière et de tout le culte extérieur de la religion qu'ils ont su (j'ai presque osé dire, qu'eux seuls ont su) vraiment allier avec les pénibles travaux de la conduite des âmes, de l'instruction de la jeunesse et de l'étude !

Encore n'est-ce là qu'une partie des succès de notre saint. Mais qui pourra vous peindre la vie angélique que mènent sur la terre ces dignes épouses de Jésus-Christ, qui, peu contentes de suivre elles-mêmes l'Agneau dans toutes ses voies, s'engagent de plus par le vœu le plus solennel à y conduire les autres ? Jugez-en, du moins, Messieurs, de ses succès par un seul trait. Dans le cours d'un siècle, siècle où l'on ne pensait qu'à diminuer le nombre des maisons religieuses et à supprimer des ordres entiers, celui-ci se multiplia par des accroissements si rapides, qu'il passa les Alpes, traversa les mers et compta plus de deux mille sujets dans quatre-vingts monastères.

Concluons donc, Messieurs, comme nous avons commencé. De qui pourraient venir ces merveilles, sinon de Dieu même ? *A Deo facta sunt ista. (Psalm. CXVII.)*

Pour des succès si brillants, oh ! qu'en effet il fallait bien une protection toute-puissante, surtout, Messieurs, au milieu des orages violents qui désolèrent cette province ! Il les avait prédits ces orages. Grand Dieu ! ses prières, ses vœux, ses soupirs, ses larmes, ne purent donc les détourner. Pour fléchir votre justice, irritée contre votre

(51) Voyez *Vie ou Eloge du Bienheureux Pierre Fourier*, première partie, chapitre 19, p. 164, édit. de Nancy, 1746.

peuple, il vous fallait une victime, et cefut votre serviteur même.

Ainsi le grand Augustin, son maître, était mort autrefois consumé de tristesse à la vue des ravages affreux de sa patrie. Des ennemis aussi barbares inondaient la Lorraine. Qu'il eût voulu, comme Augustin, périr du moins sur le sein de ses frères et tomber lui-même sur les monceaux de morts et de mourants qui jonchaient toutes les campagnes. Mais l'ordre exprès de son souverain qui craint trop et qui sait combien en effet il y a à craindre pour ses jours, le force à la retraite. D'autre part, la France l'appelle; la cour de Saint-Germain-en-Laye lui offre un asile. Non, on ne lui donne pas le choix du lieu de sa retraite. Mais quelle retraite, Messieurs! Il me semble voir un de ces fameux guerriers qui, forcés à se retirer devant l'ennemi, cueillent, tout en fuyant, plus de lauriers que tout autre n'en eût cueilli dans une victoire. Au risque de sa vie, ou d'une captivité plus cruelle que la mort, il veut visiter pour la dernière fois les maisons de son ordre, il veut revoir encore son ancienne paroisse de Matincourt, il signale par des missions presque chaque lieu de son passage. Enfin, vous le regardez dans vos murs, heureuse ville, qui deviez profiter des derniers efforts de sa charité et de son zèle.

C'est là, Messieurs, que ce flambeau de la maison de Dieu, sur le point de s'éteindre, me semble ranimer encore tous ses feux, et jeter en mourant la lumière la plus vive. L'inondation des étrangers se répand jusque dans le comté de Bourgogne; Gray en est investie. A sa prière, tantôt ils sont comme frappés d'aveuglement, tantôt saisis de l'esprit de vertige, d'eux-mêmes ils se mettent en déroute. La peste, d'une part, menaçait-elle ceux que le glaive a respectés, aussitôt il se consacre au service des malades, et sa charité presque en même temps désarme l'ange exterminateur. Cependant les campagnes ravagées n'annoncent qu'une triste disette. Sa seule bénédiction les fertilise et y fait trouver les plus riches moissons. Ah! c'est ainsi que les amis de Dieu, les prophètes, les apôtres, les Elie, les Ehsée, les Pierre et les Paul reconnaissent, récompensent l'hospice et l'asile qu'on leur donne.

En mémoire de ces insignes faveurs, ville fortunée, conservez le beau gage qu'il vous a laissé de sa tendresse. Ce cœur, tout inanimé qu'il est à présent, semble respirer encore la charité dont il brûla toute sa vie. Oui, conservez-le précieusement à jamais; du moins à ce prix n'enviez pas à sa patrie le reste de ses dépouilles mortelles. Vous les possédez, en effet, Messieurs, ces saintes dépouilles, gage assuré d'une protection dont vous avez déjà tant de fois ressenti les effets.

Glorieux serviteur de Dieu, faites-les-nous ressentir encore. Surtout (ah! daignez aujourd'hui écouter et exaucer les vœux que nous formons), surtout en faveur d'un monarque, qu'une bonté vraiment pa-

ternelle rend si cher à votre patrie si cher à votre ordre, dont il s'est déclaré si souvent et se déclare encore sans cesse le zélé protecteur; en faveur de cette maison singulièrement et de cette ville. Vous devez spécialement les chérir, puisqu'elles donneront, pour ainsi dire, naissance à un ordre qui vous regarde comme son père; en notre faveur, de tous tant que nous sommes. J'ose le dire, nous sommes vos enfants (32), puisque c'est par vos enfants que nous sommes engendrés et nourris en Jésus-Christ dans le sein de l'Eglise. Faites donc par votre intercession puissante auprès de Dieu, faites fructifier parmi nous leurs travaux, et par là procurez-nous, enfin à tous la couronne immortelle que votre zèle a déjà procurée à tant d'autres. Ainsi soit-il.

[PANEGRYQUE XVII.]

SAINT PHILBERT, ABBÉ DE JUMIÈGES.

Prononcé en son église paroissiale à Dijon, le 20 août 1737.

Fili, accedens ad servitutum Dei, præpara animam tuam ad tentationem. (Eccli., II.)

Mon fils, en entrant dans le service de Dieu, préparez votre âme aux persécutions.

Se consacrer au service de Dieu, c'est déclarer la guerre au monde, c'est par conséquent s'exposer à ses contradictions et à sa haine. Le monde ne peut souffrir une vie qui le condamne, il faut qu'il s'oppose de toutes ses forces à ceux qui ont le courage de l'embrasser. Ne pouvant refuser son admiration et souvent ses éloges à la piété, il s'en venge en quelque sorte sur ceux qui en font profession, et ne cesse de les calomnier et de les persécuter.

Quoi! mon Dieu! la persécution est-elle donc tellement l'apanage de vos fidèles serviteurs, qu'ils doivent s'attendre à en être l'objet aussitôt qu'ils s'attachent à vous? Oui, Messieurs. Eh! pourquoi serait-il pour les disciples une autre route que pour le Maître? Les apôtres, marchant sur les traces de Jésus-Christ, ne trouvèrent que des croix et des épines. Quiconque voudra les suivre doit s'attendre à la même destinée: *Fili, accedens ad servitutum Dei, præpara animam tuam ad tentationem.*

Le caractère de persécuté n'est donc point particulier au saint dont nous célébrons la mémoire; je l'avoue, mais il lui convient parfaitement, et c'est, ce me semble, d'abord un grand sujet d'éloge pour lui de n'avoir point de trait plus marqué que le plus grand trait de conformité avec notre divin Maître. Si c'est un grand éloge pour lui, c'est un grand fonds d'instruction pour nous: *Fili, accedens ad servitutum Dei, præpara animam tuam ad tentationem.*

Voici donc, Messieurs, une importante leçon que la vie du saint abbé de Jumièges va nous donner. Vous verrez comment il se prépare à la persécution, comment il souffre la persécution, comment il profite de la

(32) MM. les chanoines réguliers de Lunéville sont chargés de la cure de cette ville.

persécution : trois points qui, en partageant son éloge, serviront également à nous apprendre la manière de souffrir. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le moyen le plus sûr de s'endurcir aux persécutions du monde, c'est de s'instruire à mépriser le monde même. Eh ! quel est-il en effet ce monde qui nous menace ? Quels sont ses biens, quels sont ses maux ? Le temps est court : ce n'est qu'un songe. Enfants des hommes, pourquoi craignons-nous de perdre ce qu'il faut quitter tôt ou tard ? Si les biens n'ont que de l'apparence, quelle réalité peuvent avoir les maux ? Qui sont ces grands, ces maîtres de l'univers qui, d'une parole, d'un seul regard, veulent faire trembler le reste des hommes ? Ah ! ne les craignez pas, me dit Jésus-Christ, leur maître et le mien : ils n'ont de pouvoir que sur votre corps. Qu'ils l'enchaînent, qu'ils le réduisent en poudre : il était déjà condamné à la corruption. Quand ils auront prévenu de quelques jours votre mort, d'ailleurs inévitable, leur puissance sera épuisée. Votre âme est dans la main de Dieu, asile inaccessible à la fureur des hommes. Qu'il est donc méprisable dans ses biens, qu'il est peu redoutable dans ses maux, ce monde que je redoute, ce monde qui m'enchanter ! Disciples de Jésus-Christ, ne craignons, n'aimons que celui qui peut précipiter et l'âme et le corps dans la mort éternelle !

Un cœur affermi dans ces sentiments est bien disposé, sans doute, aux persécutions. Suivons notre saint abbé dans tout le cours de sa jeunesse, dans les premières années de sa retraite. En le voyant quitter le monde et se consacrer à la solitude, nous tâcherons d'affermir ces sentiments dans nos cœurs par son exemple.

Il était fils d'un nouvel Ambroise, que le choix d'un peuple inspiré avait fait descendre des tribunaux de la justice pour monter sur le siège épiscopal. Ce fut d'abord un heureux préjugé pour le reste de sa vie. Cependant le malheur de sa naissance (car, hélas ! oui, Messieurs, c'est souvent un grand malheur qu'une grande naissance !), dès ses premières années, le conduisit à la cour. La cour ! séjour toujours trop dangereux ! La jeunesse, cet âge d'ivresse, où l'esprit trop faible encore pour profiter des leçons sérieuses, n'écoute que la voix des passions ; la jeunesse peut-elle éviter les écueils ou plutôt le naufrage certain que le séjour des rois présente de toutes parts à l'innocence ? Vous l'y préserverez, Seigneur, et ce théâtre de toutes les passions humaines deviendra pour lui, par votre grâce, une école de vertu.

Au sein de l'abondance et du luxe, prendre des leçons de détachement. Sur le théâtre de l'ambition, s'instruire de la vanité et des grandeurs. Au milieu des dissipations et des distractions du siècle, apprendre à posséder son cœur en paix : est-il un plus grand miracle de la grâce ? Etudions-en l'économie,

l'ordre et le progrès, dans l'âme au jeune Philbert.

Il entend sans cesse à ses oreilles la voix de l'enchanteur. Il entend les maximes pernicieuses du monde, fables frivoles ! malheureusement trop attrayantes : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes.* (Psal. CXVIII.) Mais l'affreuse contradiction qu'elles ont avec la loi de Dieu le frappe d'abord et l'étonne : *Sed non ut lex tua.*

Il ne voit autour de lui que dehors éclatants ; mais sous ces beaux dehors ce n'est qu'envie, fureur, haine de la vérité et de la vertu, impissance d'apaiser son propre cœur et de rassasier ses désirs. Voilà le monde : *Narraverunt mihi fabulationes.* Tandis que, dans son cœur, à mesure que s'établit le royaume de Dieu, il sent naître le goût des joies célestes : *Sed non ut lex tua.*

De jour en jour, il prend donc le dégoût du monde, où le monde est le plus riant et le plus beau. On lui dit en vain que le monde n'est point incompatible avec le christianisme. Langage séducteur des partisans du siècle, tu ne le surprend point : *Narraverunt mihi fabulationes.* Sans cesse tonne à son oreille l'oracle de l'Apôtre, l'amitié du monde est inimitié de Dieu : l'oracle de Jésus-Christ, il n'est pas possible de servir en même temps deux maîtres, fait l'objet continu de ses saintes méditations : *Sed non ut lex tua.*

Que fera-t-il donc ? Renoncera-t-il à tout ? Mais cet abandon total, c'est la perfection et l'essentiel du christianisme. On peut être chrétien sans tout quitter. Prétexte spécieux des sectateurs du monde, tu ne l'éblouis pas : *Narraverunt mihi fabulationes.* Mais qu'il est difficile de s'en tenir à cet essentiel ! Il se souvient des engagements de son baptême, quelles sont les pompes de Satan auxquelles il a promis de renoncer : Satan en a-t-il d'autres que celles du siècle même ?

Le parti est donc pris. Puisque le renoncement aux vanités du siècle est essentiel au salut de tous les chrétiens, celui qui quitte le monde, en conclut-il, n'y ajoute rien qu'un moyen facile d'accomplir ce qu'il doit. En effet, il sent déjà presque chanceler, malgré lui, son innocence. Heureux d'avoir trouvé un saint évêque qui le soutienne dans sa généreuse résolution, à l'âge de vingt ans ce jeune courtisan fuit dans la solitude. C'est là que, se confirmant dans le mépris du monde, il s'aura s'aguerrir contre toutes ses terreurs.

Assez près de la cour, dans le diocèse de Meaux, était un monastère, où, sous la conduite du grand Agile, une nombreuse société de moines s'exerçaient à l'envi et s'animaient l'un l'autre à porter le joug de Jésus-Christ. Entre eux le jeune Philbert parut d'abord, non pas comme un novice qui vient s'élever à la vertu, mais comme un maître qui vient tracer par son exemple le plan de la plus haute perfection. Le saint abbé lui-même est étonné de la rapidité avec laquelle il franchit d'abord la carrière. Cependant il y trouva des assauts à essayer. Il fallait qu'il fit un

essai de la tentation, pour affermir davantage sa vertu.

Combien de fois ce nouvel Antoine eut-il à lutter contre Satan déguisé sous toutes sortes de formes. Tantôt c'est la volupté qui, d'un air enchanteur et tendre, lui reproche ses pénitences excessives. Tantôt c'est l'ambition qui lui remet sous les yeux tant de dignités, tant de titres qu'il a quittés. Le charme du monde, si courageusement méprisé au milieu du monde même, s'empare de son esprit. Sous le sac et le cilice, l'aiguillon de la chair tourmente un cœur qui, même au sein d'une cour, s'était cru insensible. Satan, tous les efforts tourneront à ta honte. Ainsi, à l'ombre d'un cloître, tu exerces ce jeune héros à triompher un jour de toutes les fureurs.

Mais qui comptera toutes les victoires cachées que dès lors il remporte ? Sa modestie les renferma toujours dans le secret de sa cellule, et l'oreille discrète du saint abbé, auquel il avait voué la plus aveugle obéissance, seule en fut dépositaire. Cependant avec quel attendrissement de pitié écouteriez-vous, Messieurs, ces sensibles effets du divin amour qui, consumant son cœur, exténuait son corps, encore plus que les saintes cruautés qu'il exerçait sur lui. C'était dans l'oraison qu'il s'enflammait chaque jour de plus en plus. Dans une heureuse liberté, jouissant sans distraction du commerce de Dieu, il goûtait tout le bonheur de son nouvel état, ne trouvant plus d'amertume que dans le souvenir des folles joies qu'il avait goûtées dans le siècle. Ah ! Seigneur, qu'il est vrai, s'écriait-il, qu'un jour passé dans votre maison vaut mieux que mille écoulés dans l'ivresse des passions satisfaites ! Le monde ne lui est donc plus rien. Son cœur s'établit au sein de Dieu dans une paix inaltérable, ainsi que sur un roc inaccessible au milieu de la mer, d'où il s'accoutume à considérer avec dédain le bruit et le fracas des flots, qui se brisent à ses pieds sans pouvoir l'ébranler dans un si sûr asile.

Ce fut donc sans doute, Messieurs, le choix le plus éclairé et le plus sage qui, après la mort de saint Agile, le mit à la tête du monastère. Ici déjà, de loin, j'entends gronder la foudre. Ne craignons rien pour lui. La manière dont il a quitté le monde et dont il s'est conduit dans les premières années de sa retraite, nous répond de la manière dont il essuiera la tempête. Vous avez vu comment il s'était disposé aux persécutions du monde. Avant que de voir crever sur lui l'orage, un moment de retour sur nous.

Est-il étonnant que nous ne sachions rien souffrir ? D'abord, dès les premières années de la jeunesse, nous ne prêtons l'oreille qu'à la voix des enchanteurs. C'est l'éducation même qui nous apprend à n'estimer que les biens du monde, à ne craindre que ses maux. Comme s'il n'était point d'autre vie, nous ne nous occupons que de celle-ci ; nous en établissons toute la félicité sur les richesses, sur les grandeurs, sur les plaisirs qu'on y possède ; et comme s'il n'était point de Pro-

vidence, nous faisons dépendre notre bonheur l'un d'un maître qu'il sert, l'autre d'un protecteur qu'il flatte, celui-ci des intrigues de sa politique, celui-là de la bonne volonté de ses amis, le plus vain le fait dépendre de son propre mérite. Dans ces dispositions est-il étonnant qu'une perte de biens, un affaiblissement de santé nous rendent malheureux ; que le changement subit et imprévu d'un maître, le refroidissement d'un protecteur, la mort d'un ami altère la paix et jette dans le désespoir ? Ah ! Messieurs, le remède à votre malheur.... Mais en est-il quand on veut être malheureux ? Il faudrait, à l'exemple de Philbert, se détacher du monde, et c'est ce qu'on ne veut pas comprendre.

Prétendons-nous donc que vous alliez comme lui chercher ce mépris du monde dans l'horreur des déserts ? Il est vrai qu'il s'y rencontre bien plus facilement. Cependant dans les antres de la Thébàide même, un cœur comme le vôtre, un cœur tout prévenu de la folie du siècle, ne le trouverait pas. Au milieu du monde, du moins étudiez le monde. Vous serez bientôt convaincus de sa vanité. Mais on veut se tromper, on veut croire que le monde peut rendre vraiment heureux, on s'y livre donc ; est-on à plaindre dans son malheur ? Admirez maintenant, Messieurs, la manière douce et tranquille dont Philbert se soutient au milieu des persécutions.

SECONDE PARTIE.

Voir le juste gémir sous la persécution des faux frères ou des grands du monde, c'est un spectacle ordinaire. Mais si les saints se joignent au monde pour accabler le juste : ah ! Messieurs, quelle pesante croix ! ce fut celle de Philbert. Apprenons à souffrir en admirant la douceur du saint abbé.

Je dis douceur, non pas, Messieurs, cette fausse douceur que l'Apôtre condamne, et que saint Chrysostome, en expliquant saint Paul, appelle dans les pasteurs un vrai scandale qui, sous prétexte de charité, s'aveugle sur tout, et pour le bien de la paix ne sait que tolérer le mal. Un prélat modéré doit quelquefois, saisi d'une sainte colère, à l'exemple du chef des pasteurs, prendre, pour ainsi dire, la verge en main dans le temple de Dieu, pour corriger publiquement la licence hardie. Mais quand l'impiété irritée par la correction se soulève avec éclat, et secouant le joug, s'arme pour se défendre ou de fureur ou de malice, alors la charité cède, ajoute encore notre saint docteur, et tranquille sous les coups qu'on lui porte, elle attend avec patience le moment du Dieu vengeur de l'innocence. C'est Philbert même que je viens de caractériser par ces deux traits. Sa fermeté vraiment évangélique lui suscita toutes les persécutions qu'il eut à endurer, sa douceur le soutint.

Persécutions, ai-je dit en premier lieu, de la part des faux frères. Jusque dans les cloîtres, la vertu trouve-t-elle donc des persécuteurs ? Elle en trouve partout où il se peut trouver des vices. Philbert s'aperçut

avec douleur que la maligne ivraie croît quelquefois dans les plus beaux champs du Père de famille. Que le sort d'un pasteur est à plaindre ! Comptable à Dieu de son troupeau, coupable personnellement de chaque péché de chacune de ses ouailles, il se perd devant Dieu s'il est indolent et lâche ; et souvent la fermeté le perd devant les hommes. Ce n'est rien des soins et des inquiétudes qui nuit et jour l'agitent et le tourmentent, ce n'est rien des fatigantes importunités, inséparables du gouvernement, qui le distraient sans cesse, non, ce n'est même rien des amères censures auxquelles il est en butte.

Philbert éprouva plus que tout cela. Ne parlons pas du martyre que lui fit endurer sa sollicitude pastorale. Que ne fit-il pas, que ne souffrit-il pas ? que de travaux, surtout que de larmes pour ramener au bercail celles de ses brebis qui s'égarèrent ! Tout fut inutile sur des esprits opiniâtres, inflexibles. Il fallut donc que le saint abbé fit enfin violence à son caractère. Il fallut qu'il prît pour lui le précepte de l'Apôtre, de reprendre, mais prenez garde, toujours en conjurant, *argue, obsecra* (II Tim., IV) ; de solliciter, de presser, mais à propos, *argue opportune* (Ibid.) ; d'importuner même, de brusquer, pour ainsi dire, les conjonctures, mais avec discrétion et patience, *importune in omni patientia et doctrina*. (Ibid.) Car qui sut mieux que ce sage Samaritain mêler l'huile avec le vin, joindre la douceur à la force ? Se peut-il qu'une si sage conduite ne fasse qu'aigrir et irriter les plaies ? Il est bien vrai que les plus difficiles à remettre sous le joug sont ceux qui l'ont porté longtemps. La révolte éclate, l'indocilité passe en fureur. Le sage conducteur d'un peuple mutiné devient la victime de sa charité et de son zèle. Ah ! vous le vengerez, Seigneur.

En vain ce nouveau Moïse intercède : Seigneur, votre justice demandait une vengeance éclatante. Il faut que les murmureurs soient punis : *Dimitte me ut irascatur furor meus*. (Exod., XXXII.) Les fléaux se multiplient, et les fléaux ne servent qu'à les endurcir. Cédez donc enfin, cédez, Philbert, abandonnez des ingrats que rien ne change. Votre Dieu vous destine un nouveau peuple plus docile à conduire : *Faciam te in gentem magnam*. (Gen., XVII.) Il cède, en effet, Messieurs, il quitte tout à fait son monastère. C'était la plus terrible des peines, que Dieu réservait à ces rebelles. Ah ! malheureux, qui le forcez à s'éloigner, vous le redemanderez un jour, indignes de le posséder jamais.

Mais la destinée de Philbert était de ne pouvoir être longtemps tranquille, parce que son caractère était de ne pouvoir cacher la vérité ni tolérer le vice. Sentinelle vigilante dans la maison de Dieu, comme parle un prophète, il regarde le silence comme un crime. C'est un nouveau Michée, dont la généreuse liberté ne peut manquer d'irriter un Achab. Conseils impénétrables de notre Dieu ! l'ingénieuse politique trouve l'art

d'armer pour la défense du crime la sainteté même et la vertu.

En ces temps Ebroïn, nom fameux, nom d'effroi dans son siècle et d'horreur encore dans nos histoires, Ebroïn, tyran plutôt que ministre de nos monarques indolents, signalait son pouvoir en déchirant le sein de sa patrie. Cette bête féroce, surprise par adresse, avait été quelque temps enchaînée ; mais bientôt après elle avait brisé ses fers, et se vengeait alors par un redoublement de crimes de la pénitence forcée qu'on lui avait fait faire.

Aux gémissements du peuple opprimé, des gens de bien scandalisés, de l'Eglise troublée, un nouveau Jean-Baptiste accourt ; il quitte son désert, portant avec liberté ces paroles des prophètes : *Voici ce que dit le Seigneur*. Le Seigneur, ah ! cet auguste nom retentit en vain à l'oreille d'un tyran accoutumé à n'entendre que la voix tumultueuse des passions et le chant séducteur de la flatterie.

Mais la réputation de Philbert était trop bien établie. Le nouvel Hérode en frémit. Dans le conseil de sa fureur Jean-Baptiste était condamné : *Volens illum occidere*. (Matth., XIV.) Un reste, non pas de vertu, un reste de crainte politique retient sa main meurtrière : *Timuit populum*. (Ibid.) Oui, cette main, qui tant de fois etsans remords s'était lavée dans le sang le plus beau, le plus pur, le plus saint de l'Etat, n'osa se souiller de celui d'un solitaire : *Quia sicut prophetam illum habebant*. (Ibid.) Basse ressource ! un maître, la force en main, se résout à prendre les vils détours de la noire calomnie. Ah ! la mort n'a rien d'aussi triste que l'état où vous allez voir ce généreux martyr de la charité.

L'archevêque de Rouen, cet ancien guide de la jeunesse de notre saint, cet ami jusque-là si fidèle et si tendre, saint Ouen lui-même est surpris par les artifices du mensonge. N'osons pas condamner sa crédulité. Admironz plutôt cette fermeté généreuse et intrépide qui le rendit persécuteur de son ami, de son élève dès qu'il le crut coupable, et plaignons-le d'avoir servi, sans le savoir, de ministre et d'instrument aux fureurs d'un impie.

Mais ce qui doit fixer ici notre admiration, c'est la douceur de l'innocent persécuté. Ah ! si du moins on lui avait permis de se justifier ! Non, il ne lui reste d'autre consolation que celle de saint Paul, de se remettre devant les yeux l'auteur et le consommateur de notre foi. Ecoutant d'une part les blasphèmes qu'on vomit contre son Jésus, de l'autre les prières tendres que ce Dieu blasphémé fait au ciel pour ses persécuteurs, Philbert règle ses sentiments sur ce modèle. Il porte avec joie l'ignominie, et les mauvais traitements qu'il endure ne peuvent arracher de sa bouche d'autres paroles que des paroles de zèle pour la gloire du Seigneur offensé, et de compassion pour ses persécuteurs.

Dans un noir cachot, où on l'enferme

chargé de chaînes, il pense à son divin modèle qui, comme lui, plus innocent que lui, fut mis en parallèle avec les impies : *Cum iniquis deputatus est. (Luc., XXII.)* Et levant au ciel ses yeux appesantis, il s'écrie avec Job, noirci par les faux soupçons de ses amis : *Ecce, ecce, in cælo testis meus. (Job., XVI.)* Le témoin de mon innocence est dans les cieux, juge des sentiments de mon cœur, il me regarde, il m'éprouve, il me couronne : *Et conscius meus in excelsis. (Ibid.)* C'est à lui que j'adresse mes plaintes, c'est dans son sein que je répands mes pleurs : *Ad Deum stillat oculus meus. (Ibid.)* O terre qui me persécutes, tu ne peux m'empêcher d'élever ma voix et mon cœur jusqu'à lui. Il n'est point de lieu si bas, de prison si profonde d'où il n'entende mes cris : *Non inveniat locum latendi clamor meus. (Ibid.)* Car c'est lui seul que je regarde, et les larmes qui coulent de mes yeux sont des larmes de confiance en ses bontés.

Beaux sentiments ! Délivré du poids de ses chaînes, sans être cependant absous, il traîne ces sentiments de solitude en solitude, partout proscrit, partout persécuté, trop connu pour pouvoir nulle part vivre obscur, trop haï pour vivre tranquille partout où il est connu. Vous verrez dans peu comment il profita de ces différentes persécutions ; mais auparavant étudions, approfondissons, appliquons-nous ce modèle.

Sa douceur et sa patience lui servirent enfin d'apologie. Du moins elles le justifièrent aux yeux de celui duquel seul il avait désiré le suffrage. Son saint archevêque ne put méconnaître un innocent dans un malheureux si patient et si doux. Bientôt il rougit d'avoir servi lui-même à éprouver et à épurer la vertu de son saint ami.

La patience et la douceur, voilà le bouclier du chrétien qui se trouve en butte aux persécutions, à la souffrance. Qui de nous n'en a pas besoin, qui de nous n'a pas à souffrir ? Pour nous exciter à prendre enfin cette unique défense, voyons quel profit notre saint abbé tira des persécutions auxquelles vous l'avez vu en proie ; c'est le sujet de la troisième partie de son éloge.

TROISIÈME PARTIE.

La vue des justes persécutés par les impies triomphants fut toujours un mystère pour la raison. Le saint prophète David en fut lui-même scandalisé d'abord. Comment se peut-il, s'écrie-t-il, qu'une Providence sage veille à la conduite du monde ? *Quomodo scit Deus ? (Psal. LXXII.)* Les pécheurs sont les seuls à qui tout prospère. En vain donc j'ai tâché de purifier mon cœur : *Ergo sine causa justificavi cor meum (Ibid.)* : je n'en ai été que plus en butte aux persécutions : *Et fui flagellatus tota die. (Ibid.)* Cette pensée me tourmente, ajoute ce prophète, jusqu'à ce que j'entre dans le sanctuaire des conseils de Dieu : *Donec intrem in sanctuarium Dei. (Ibid.)* Là je découvre le secret de cette étonnante économie. Il est de l'avantage du juste, il est de la gloire du Seigneur

que le juste soit persécuté par l'impie. Cherchons la preuve de ces deux vérités dans la vie de Philbert.

D'abord voulez-vous, Messieurs, que, retournant sur mes pas, je vous montre le saint abbé se faisant en son cœur autant de degrés de sainteté des différents degrés de persécution par lesquels il passe : *Ascensiones in corde suo disposuit. (Psal. LXXXIII.)* Dans cette vallée de larmes, *in valle lacrymarum (Ibid.)*, voulez-vous le suivre courant rapidement de vertus en vertus : *De virtute in virtutem ? (Ibid.)* Le Seigneur, charmé de sa fidélité inébranlable, verse sur lui ses plus douces et ses plus abondantes bénédictions : *Ecce dabit Deus benedictionem. (Ibid.)*

Dans le cachot où on le jette, n'est-ce point Jérémie qui, baisant ses fers qu'il regarde comme la récompense de son zèle, affermit son courage par l'amour des persécutions qui en sont le prix ?

Outragé, calomnié, comme David je l'entends reprendre ses amis de leur vivacité à le défendre : *Dimitte ut maledicat. (II Reg., XVI.)* Assuré de la bonté de Dieu, qui veut lui faire acheter par ses souffrances quelque nouvelle faveur, il se rappelle le souvenir de ses anciennes fautes pour réveiller dans son âme la plus tendre et la plus vive compassion : *Reddat mihi Dominus bonum pro maledictione hac. (Ibid.)*

Le beau spectacle ! Ne puis-je pas ici attribuer au Seigneur cette espèce de transport de joie que l'Ecriture en effet lui attribue lorsqu'il rend témoignage à la fidélité de son serviteur Abraham : Oui, c'est maintenant que je connais combien vous craignez le Seigneur et combien vous l'aimez ? *(Gen., XXII.)* L'enfer est confondu par la constance de cet autre Job, et tandis que ses ennemis le poursuivent de retraite en retraite, tandis que tous ses amis le quittent, le fuient, lui insultent, cette chaste colombe, pour me servir encore du langage de l'Ecriture, poursuivie par l'oiseau de proie, se cache et s'enfonce dans les trous de la pierre. La pierre, c'est le côté de Jésus-Christ ; le saint, l'impénétrable asile. Il n'en trouve point d'autre, mais celui-là seul lui suffit.

O vous tous qui êtes fondés en Jésus-Christ, comme parle saint Paul, établis par la patience et la douceur sur ce fondement inébranlable, entés sur cette plante que le Père même a plantée, réjouissez-vous, soyez tranquilles au milieu de ces vents orageux que l'injustice et l'ingratitude des hommes élèvent contre vous. Loin d'être arrachés ou même ébranlés par ces tourbillons, quelque violents qu'ils puissent être, vous n'en serez que plus enracinés en Jésus-Christ. Car la patience dans les épreuves, dit le même apôtre, produit l'espérance qui ne trompe et ne confond jamais.

En effet, quel avantage Philbert chassé, persécuté de lieux en lieux, proscrit dans toutes les contrées, sut-il tirer pour lui de cette espèce d'exil ? Ainsi le grand Basile, chassé par de faux frères, profita de la persécution pour aller auprès des plus grands

maîtres de l'Orient s'instruire de la perfection évangélique. Ainsi l'illustre Jérôme, forcé par la calomnie de quitter Rome, s'enfuit dans les déserts de la Palestine pour y consacrer un loisir heureux à l'étude et à l'interprétation des livres saints. Philbert de même, errant de monastère en monastère, de France en Italie, d'Italie en Allemagne, va puiser partout l'esprit cénobitique et se former à lui-même un plan de vie de tout ce qu'il remarque de plus parfait dans chaque solitaire.

Seigneur, vous aviez sur votre serviteur de bien plus hauts desseins. Non, ce n'est pas pour elle seule que cette abeille laborieuse court de fleurs en fleurs en recueillir le suc le plus exquis. Tout l'esprit des Basile, des Benoît, des Macaire, des Colomban a passé dans Philbert. Serait-ce pour sa seule conduite ? Heureuse tribulation qui en fit un des plus sages législateurs, un des plus grands patriarches. Les persécutions éclatantes qu'il avait essayées en font le sujet des entretiens, l'objet de la curiosité et bientôt de l'admiration de l'univers.

Déjà de toutes parts on s'empresse à venir se mettre sous sa conduite. Voici, Messieurs, les merveilles de sa vie souffrante en Jésus-Christ pour la gloire du Seigneur. Merveille dans les établissements qu'il forme. Dans l'enceinte d'un seul cloître neuf cents religieux vivent en anges plutôt qu'en hommes. Jumièges est comme le centre d'où le véritable esprit cénobitique se répand dans toutes les contrées de l'Europe. Des moines de tout pays viennent l'y prendre pour le reporter ensuite dans leurs cloîtres. De nombreuses colonies en sortent de jour en jour pour aller peupler différents déserts. Ajouterai-je ces deux grands monastères où de jeunes vierges délicates, sous sa direction, firent bientôt par leur courage rougir les religieux les plus parfaits ?

Merveille de sa vie souffrante en Jésus-Christ pour la gloire du Seigneur, dans son gouvernement si tendre et si sage, qu'il semblait faire perdre aux austérités toute leur rigueur. Quelle lumière répand-il sur ses disciples ! Quelle douceur pour les conduire ! Il les porte tous dans son sein comme une tendre mère ; il ne peut voir aucun d'eux dans la tristesse sans verser lui-même des pleurs. Quelle que soit leur multitude, le fonds inépuisable de sa tendresse suffit pour la faire ressentir également à chacun d'eux.

Merveille de sa vie souffrante en Jésus-Christ pour la gloire du Seigneur dans ses aumônes abondantes. Les bienfaits des grands et des peuples passent en ses mains, et semblent s'y multiplier pour le soulagement des malheureux. Que de captifs va-t-il chercher dans leurs prisons pour y briser leurs fers ! Que d'orphelins dont il devient le père en les adoptant pour ainsi dire en Jésus-Christ ! Que de provinces à qui l'inconcevable prodigalité de ses largesses sut faire oublier la stérilité de leurs campagnes ! Pour ce qui regarde la subsistance de ses

religieux, le travail de leurs mains y suffit, encore la dîme en est-elle toujours pour le Seigneur.

Merveille de sa vie souffrante en Jésus-Christ pour la gloire du Seigneur dans les conversions qu'il opère. Combien de pécheurs ramenait-il tous les jours dans les sentiers de la justice ! Combien de justes fixa-t-il dans la pratique du bien par ses conseils ! facilitant à tous, par l'onction de ses discours et le charme de ses exemples, les routes épineuses de la vertu.

Merveille la plus frappante de toutes dans le changement de son premier monastère. Sa douceur et sa patience attendrirent enfin et firent rentrer en eux-mêmes ces révoltés. Ils envoient prier le saint abbé de revenir au milieu d'eux recevoir leurs larmes et régler lui-même leur pénitence. Il retourne en effet les consoler, et leur laisse du moins un autre lui-même dans le saint abbé, son disciple, qu'il leur donne.

Véritablement, Messieurs, ce ne sont point là des merveilles que je veuille proposer à votre imitation. Cependant, qui que nous soyons, si nous voulons que Dieu bénisse notre zèle, attendons-nous à souffrir. Les contradictions sont souvent l'occasion, toujours le gage des grands succès dans ce qu'on entreprend pour la gloire de Dieu. Apôtres de la divine gloire, ah ! Messieurs, nous devons l'être tous, les uns dans le centre de leurs familles, les autres sur le chandelier de l'Eglise ; ceux-ci, dans les sociétés du monde, ceux-là, dans le secret de la retraite ; réjouissons-nous donc, Messieurs, lorsque nous serons jugés dignes de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ. C'est ainsi que le monde a été converti ; La semence du christianisme, ce fut le sang de ses premiers apôtres.

Mais après tant de combats soutenus pour la vérité et la justice, Dieu de justice et de vérité, vous qui triomphez par les persécutions du juste, n'est-il pas temps que vous le fassiez triompher à son tour de ses persécuteurs ? Dans un lit de mort, là commence son triomphe. Oui, c'est là que la vérité, pour laquelle il a combattu, le délivre : *Veritas liberabit vos* (Joan., VIII), et la justice pour laquelle il a souffert, le couronne : *Corona justitiæ*. (II Tim., IV.) C'est là que les heureux du siècle, les persécuteurs triomphants de la vertu voient avec désespoir s'évanouir comme un songe les faux biens qui les ont enchantés, et fondre en leurs mains, comme une glace, le funeste pouvoir dont ils ont abusé ; mais c'est là que les martyrs de la vérité et de la justice voient s'ouvrir le port qui doit les mettre pour toujours à l'abri de l'orage, et les établir dans le repos éternel de la vraie liberté.

Philbert le découvre ce port heureux, et déjà il l'aperçoit de près. Il sent s'approcher le moment de sa dissolution, il le sent, dis-je, moins par les douleurs du trépas qui l'assiègent, que par les douces invitations de son Juge prêt à le couronner. Au milieu de ses chers disciples baignés de pleurs,

conservant encore parmi les ombres de la mort toute la sérénité de la douceur peinte sur son front, et tous les traits de la vertu sur son visage, il expire.... Qu'ai-je dit? non, Messieurs, il commence de vivre d'une vie de gloire et de triomphe.

En effet, de son corps inanimé sort une vertu vivifiante, et la mort même redoute son tombeau. Son nom, l'étonnement de l'univers, devient la sauve-garde des empires. Les princes et les rois se disputent à qui possédera ses cendres. La fureur même de nos derniers sectaires les respecta. Près de nous (33), dans cette province qui le compta toujours pour un de ses premiers protecteurs, elles se conservent ornées des plus beaux dons de nos aïeux, et surtout de nos anciens maîtres. Voilà le prix de la vertu persécutée.

Pour nous, Messieurs, si nous n'avons pas la noble ambition, la seule que le christianisme autorise, d'aspirer aux honneurs dont le Seigneur, pour la gloire de son nom et pour la consolation de son Eglise, se plaît à combler ses élus sur la terre, du moins nous aspirons à cette gloire essentielle qui doit être notre récompense dans le ciel. Or cette récompense est le prix des souffrances. N'en est-ce pas assez pour nous les faire aimer, pour nous les faire désirer? N'en est-ce pas assez du moins pour nous les faire supporter avec une patience vraiment chrétienne, et pour nous fournir dans nos maux les plus touchantes consolations? Quels qu'ils puissent être, ce ne sont que des tribulations légères, devons-nous dire avec l'Apôtre, oui légères puisqu'elles ne sont que d'un moment : *Momentaneum et leve*. (II Cor., IV.) D'un moment, fussent-elles d'un siècle : qu'est-ce qu'un siècle auprès de l'éternité? *Aeternum gloriæ pondus*. (Ibid.) Tous ces prétendus maux passeront, restera l'éternité de bonheur et de gloire que ce moment de tribulation nous aura procuré : *Momentaneum et leve tribulationis aeternum gloriæ pondus operatur*. (Ibid.)

C'est l'oracle de l'Apôtre, il est garanti par Jésus-Christ, l'expérience le confirme tous les jours par mille exemples. Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés. Ils pleurent dans le temps : ils seront consolés dans l'éternité. Ils sont donc vraiment heureux dans le temps même, puisqu'ils sont assurés d'être heureux dans l'éternité, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANEYRIQUE XVIII.

SAINT BERNARD.

Ipsæ præcedet in spiritu et virtute Eliæ, parare Domino plebem perfectam. (Luc. I.)

Il marchera dans l'esprit et la vertu d'Elie pour préparer au Seigneur un peuple parfait.

Il est peu de vies aussi belles et aussi éclatantes que celle d'Elie. Chef des prophètes, renfermé avec eux dans une solitude, du

haut du mont Carmel cet homme divin règle les destinées des peuples et des rois. S'il descend de sa montagne, c'est pour porter dans les villes et dans les cours les ordres du grand Dieu qui l'envoie; s'il rentre dans son désert, c'est pour s'y préparer, par ses exemples et ses instructions, une troupe illustre de successeurs animés du même esprit que lui; partout en un mot, dans Samarie comme sur le Carmel, il est la gloire et la lumière d'Israël et de Juda.

Quel peut donc être, Messieurs, ce prophète nouveau promis et annoncé dans l'Evangile, pour être en tout semblable au premier? Jean-Baptiste dans les déserts exerçant toutes les fonctions de la vie apostolique, sans rien perdre de l'esprit ascétique jusque dans la cour d'Hérode, posséda sans doute parfaitement le double esprit d'Elie : *In spiritu et virtute Eliæ*.

Mon Dieu! votre bras n'est point raccourci. Vous nous montrez dans tous les âges les mêmes prodiges de votre droite. Dans des siècles qui semblaient réservés à la malédiction, voici encore un prophète qui eût été la gloire et l'ornement des premiers jours.

Bernard, marchant sur les traces d'Elie et de Jean-Baptiste, plein de leur double esprit, opère comme eux les mêmes prodiges, pour rassurer et affermir les faibles, pour confondre les incrédules et les impies, en un mot, pour préparer au Seigneur un peuple parfait : *In spiritu et virtute Eliæ, parare Domino plebem perfectam*.

Solitaire, apôtre et docteur, il sut allier parfaitement ces trois divers caractères, sans que le solitaire nuisît jamais à l'apôtre et au docteur, ni le docteur et l'apôtre au solitaire. Comment cela, Messieurs? C'est ce qui va faire tout le sujet de son éloge.

Il fut apôtre et docteur jusque dans son désert : vous le verrez dans la première partie. Il fut solitaire jusqu'au milieu du monde, dans les fonctions les plus brillantes de son apostolat : vous le verrez dans la seconde. Ne commençons point à le louer, sans saluer l'auguste Marie qu'il honora toujours avec une si vive et si respectueuse tendresse. Nous devons sans doute le premier hommage de son éloge à celle à qui lui-même il se reconnut redevable de ses vertus et de tous ses succès. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Dès ses premières années, l'esprit de l'apostolat avait soufflé sur Bernard. Qu'ils sont beaux, Messieurs, les premiers trophées que son zèle, dans l'âge le plus tendre, érigea à la grâce ! L'enfer s'en alarma, il en frémit, voyant au milieu d'une école un apôtre déjà dans un enfant. Dans un sujet moins vaste, je pourrais fixer votre attention sur les premiers combats que la vertu de Bernard eut à essuyer. Elle trouva des pièges dans les grâces extérieures que la nature lui avait prodiguées, dans la réputation que ses talents re

tardèrent pas à lui mériter. Mon Dieu ! vos présents mêmes ont-ils donc du danger ! Oui, Messieurs, pour des cœurs faibles et fragiles comme les nôtres ; mais pour un grand cœur tel que celui de Bernard, ce n'est que la matière d'un grand triomphe.

Ruses, prestiges, guerre ouverte de l'esprit séducteur, tout est inutile contre cette âme que Dieu a scellée de son sceau. Mettons en Dieu notre confiance, défions-nous de nous-mêmes : tout nous sera possible, la main du Seigneur qui se plaît à briser, à renverser les cèdres, n'aime pas moins à relever, à soutenir la faible hysope. Sa voix s'insinue, elle pénètre dans le cœur de Bernard. En l'appelant, elle se fait suivre : Quitte ton pays, lui dit-elle, et va dans la terre que je veux te montrer.

Mais, Seigneur, vous qui manifestez quelquefois, même avant la naissance de vos serviteurs, la gloire que vous leur destinez pendant leur vie, Dieu d'Isaac, Dieu de Jean-Baptiste, vous aviez fait promettre à l'heureuse mère de Bernard que son fils serait un jour une des plus grandes lumières de votre Eglise. La prophétie sera-t-elle donc vaine ? A peine cet astre naissant a rassemblé les premiers feux dont il brille, et déjà, guidé par votre main, il semble aller s'éteindre dans le désert.

Que dis-je ? c'est au contraire ici, Messieurs, que l'oracle commence à s'accomplir avec éclat. Suivons, je vous prie, la trace lumineuse qu'il laisse partout sur son passage. Le monde veut l'arrêter, il entraîne le monde même dans sa fuite, tel qu'un tourbillon de feu qui consume et qui dévore tout ce qui s'oppose à son activité, bientôt échauffé par son ardeur, le désert germe et fleurit, le monde même est éclairé par sa lumière. A ces trois traits reconnaissez l'apôtre et le docteur dans le désert.

Depuis quelque temps, le saint réformateur des enfants de Benoît gémissait de voir son ouvrage à peine commencé, prêt à tomber. Clairvaux était presque désert. L'austérité de la règle avait épuisé la maison de ses premiers sujets, et rebutait tous ceux qui auraient pu les remplacer. O saint abbé, consolez-vous ! le ciel vous destine, il vous envoie un soutien et un appui.

C'est Bernard. Mais quoi ? Si jeune encore, à l'âge de vingt-deux ans, quelle ressource ? Vous l'allez voir, Messieurs, quelle est cette ressource ?

Il vient d'entendre la voix de Dieu ; s'il diffère encore de la suivre, c'est pour faire déjà des conquêtes à la religion. Ce vainqueur glorieux du monde ne doit en sortir que comme Moïse de l'Egypte, chargé et enrichi de ses plus belles dépouilles, pour en orner dans le désert le tabernacle du Seigneur. Trente amis ou parents, touchés les uns par ses discours, les autres par son exemple, tous étonnés du don des miracles qui déjà brille en lui, s'empressent de marcher sur ses traces. Efficace prodigieuse de ses discours ! Mon Dieu ! que n'ai-je sur mes lèvres un

rayon de ce miel qui distillait de sa bouche !

Les mères effrayées cachent leurs enfants, les femmes alarmées s'efforcent d'éloigner leurs époux, de peur que Bernard ne les entraîne ; le plus jeune de ses frères, qu'il prétend laisser, pour être le soutien de son illustre maison, est saisi d'une sainte jalousie. On lui laisse un grand nom, de grands titres, et, pour en soutenir l'éclat, d'immenses richesses ; ô mes frères ! s'écrie cet enfant, quel est donc ce partage ? Est-il juste que vous preniez pour vous le ciel, tandis que vous voulez ne me laisser que la terre ?

Mais à la tête de cette admirable recrue, quel est, Messieurs, cet homme nouveau ? Ses paupières ignorent le sommeil, il oublie l'usage de toute nourriture ; il n'est appliqué qu'à mortifier son corps, sans lui donner ni relâche ni trêve ; il ne demande à Dieu la santé que pour la pouvoir épuiser par la pénitence. On dirait qu'il est privé de tous ses sens. Après un an, il ne sait encore comment sa chambre ni l'église sont faites. Cependant il ne cesse de s'animer, de s'exciter lui-même. Bernard, se répète-t-il à chaque instant, Bernard, qu'es-tu venu faire en ce lieu ? Il regrette tout le temps qu'il ne peut employer à la prière ou à la mortification.

Ne craignons plus à présent que l'ouvrage de la nouvelle réforme chancelle ou se démente. Bernard est la colonne ou plutôt le fondement même qui soutient tout cet édifice. Le bruit de sa sainteté se répand, et Cîteaux se remplit. Il faut bientôt le décharger par diverses colonies.

O vous, Bernard, partez des premiers à la tête d'une partie de ces enfants que vous avez engendrés à Jésus-Christ. L'affreuse vallée de Clairvaux devient votre partage. Cette terre, jusqu'alors hérissée de ronces et d'épines, va produire sous vos pas les plus riantes fleurs ; tandis que Cîteaux oubliera son réformateur, son fondateur même, et ne reconnaîtra plus désormais que vous et pour maître et pour père.

Suivons cependant, Messieurs, la colonie nouvelle. Sitôt que l'on sait que Bernard la conduit, on accourt pour la grossir de toutes les parties de l'univers. Chacun veut avoir le saint abbé pour guide dans les voies de la perfection. Son père, un des premiers, vient profiter du riche présent qu'il a fait à l'Eglise, et mourir d'austérités entre ses bras. La France, l'Allemagne, la Flandre, l'Italie lui envoient à l'envie des disciples. Heureuses contrées ! Bernard vous rendra bientôt avec usure ce que vous lui donnez aujourd'hui.

Quel charme, Messieurs, quel saint enchantement faisait donc ainsi dépeupler les villes ! les anciens ordres se plaignirent que tous leurs sujets les abandonnaient, et se virent en effet sur le point d'être tous enveloppés et confondus dans la nouvelle réforme. L'Eglise même ne pouvait plus retenir son clergé qui échappait de son sein pour courir se jeter entre les bras de Bernard.

Qu'était-ce donc que Clairvaux ? Un monastère pauvre, dit un saint historien, mais

dont tous les religieux étaient contents. On n'y croyait manquer de rien, parce qu'on n'y désirait rien. Les mets n'y avaient d'autre goût que celui que l'amour de la mortification pouvait leur donner; les bâtiments, d'autre magnificence qu'une ressemblance parfaite avec l'étable où un Dieu voulut naître. Des feuilles cuites de hêtre faisaient le plus souvent toutes les délices de leur table. Les saints offices et le travail, le silence et les veilles y partageaient également et les nuits et les jours.

Vous le vîtes, vous l'admirâtes, vous tous que le bruit étonnant de ces prodiges attira dans cet heureux vallon. Le spectacle charmant ! De tous ceux qui le virent, presque aucun qui ne voulût en faire partie. Des troupes de gentilshommes, des princes mêmes (témoin Henri, frère du roi Louis le Jeune), attirés à Clairvaux par une sainte curiosité, sont saisis tout à coup de l'Esprit de Dieu, en y entrant, et ne veulent plus en sortir. Je ne sais quelle bienséance y amena la sœur du saint abbé. C'était une de ces dames du monde en qui la retenue et la pudeur de leur sexe tiennent lieu de tout christianisme; aux pieds de son saint frère elle oublia toute sa mondanité et laissa tout son luxe. Le fameux abbé de Saint-Denis, Suger, y vint; mille fois, en partant, il arrosa de pleurs les liens indissolubles qui l'attachaient ailleurs. Deux papes y vinrent, suivis de toute leur cour. Ils en pleurèrent de joie et de tendresse, à la vue de ces hommes divins, dont les yeux dédaignaient de s'ouvrir à tout ce que le monde a de plus auguste.

En vain l'on agrandit, l'on multiplie les bâtiments; Clairvaux devient trop étroit, il ne peut plus contenir tous ceux que la grâce y conduit de toutes parts. Bernard n'est pas moins étonné de ce prodige, que de l'empressement de toutes les parties du monde chrétien à lui demander de ses enfants. Il cède aux prières qu'on lui en fait de toutes parts. Déjà les uns ont franchi les Alpes, les autres traversent les mers; où l'humanité même n'est point connue, là leur vertu se fait respecter. Cent soixante monastères, érigés et fondés par ses soins, sont les monuments éternels des succès de cet apôtre du désert.

Mais, Messieurs, n'en soyons point surpris; le grand prodige de Clairvaux, le miracle qui rend croyables tous les autres, c'était Bernard lui-même, dit le pieux continuateur de sa vie, Geoffroy, l'un de ses disciples et de ses successeurs. Voici le portrait qu'il en fait.

La pénitence, dit-il, avait effacé depuis longtemps toute la délicatesse, confondu toute la régularité de ses traits; mais la beauté de son âme répandait sur son corps un éclat tout divin. Une grâce céleste animait son visage, un feu vif éclatait dans ses yeux et y peignait l'image d'une angélique pureté; sur son front une sérénité aimable relevait une modeste majesté. On le voyait dans un cilice, cet homme accablé d'infirmités, souvent abattu à un point qu'il ne pou-

vait se soutenir, actif cependant dans les affaires, animant tout par son exemple et faisant toujours lui-même infiniment plus qu'il n'exigeait de ses disciples.

Il est vrai cependant que d'abord la haute idée qu'il avait conçue de l'état religieux le fit donner dans un piège couvert que Satan lui tendit. Implacable à la nature, il n'en pouvait supporter aucune faiblesse. L'amertume de ses reproches commençait à décourager ses disciples. Maîtres hautains, censeurs impitoyables, encore vous pardonnerait-on comme à lui l'excès de votre sévérité, si le zèle en était le principe. Mais quand on ne découvrira dans toute votre conduite qu'irrégularité, caprice, hauteur, quel nom voulez-vous que l'on vous donne ?

Maintenant, Messieurs, qui me donnera la douce onction de Bernard pour décrire les charmes tout-puissants de son gouvernement vraiment paternel ? N'ajoutons rien à la peinture naïve que ses disciples eux-mêmes, écrivains de sa vie, nous en ont encore faite.

Depuis que l'Esprit-Saint eut pris soin de l'instruire, je ne sais si Moïse, le plus tendre des hommes, avait autant de douceur. Saint Paul, qui souhaitait d'être anathème pour ses frères, qui craignait d'aller à Corinthe dans la pensée qu'il serait forcé d'y punir, non, saint Paul n'eut jamais une charité plus patiente. C'est une mère qui porte toujours ses enfants dans son sein, qui sent déchirer ses entrailles dès qu'elle est obligée de les punir. S'il trouve des esprits durs et intraitables, il ne sait les dompter que par son humilité.

Je défie toutes les froideurs du cœur le plus insensible de résister aux tendres paroles qu'écrivait le saint abbé à un jeune homme qui était sorti de Clairvaux.

Je ne demande pas, mon cher enfant, lui disait-il, pourquoi vous nous avez quittés. Je me plains seulement de ce que vous n'êtes pas encore revenu; j'ai été trop sévère à votre égard; je le reconnais, je l'avoue. Oui, c'est moi qui suis coupable de votre égarement. Mais ne me pardonnerez-vous pas après cet aveu que je vous fais ? Ah ! mon fils, prenez garde de devenir enfin criminel vous-même à votre tour.

Il faudrait ici transcrire en entier les beaux discours qu'il faisait presque tous les jours à ses chers disciples. Cet esprit de tendresse s'y fait partout sentir et assaisonne, pour ainsi dire, les plus dures maximes de la perfection. Non, les anciens Pères du désert, les Antoine, les Pacôme et tant d'autres n'avaient pas des sentiments plus relevés sur l'état religieux; mais ils n'avaient certainement ni tant d'agrément ni tant de douceur. Quels tours ingénieux, quelle vivacité d'esprit, quelle délicatesse dans tous ses discours ! Ils ne firent d'abord que les délices de ses disciples; bientôt ils le rendirent l'admiration des savants, l'oracle de l'école, un des plus beaux ornements de l'Eglise.

Aussi, Messieurs, commença-t-on à le consulter de toutes parts, et Bernard, sans sortir de son désert, devint l'oracle et la lumière de toutes les Eglises.

Savants écrits, où mon âme s'enivra tant de fois du doux plaisir de goûter la manne céleste, fruits tout miraculeux de la retraite et du silence, dans l'impuissance où je me trouve de faire sentir les douceurs que vous renfermez, que ne puis-je au moins rapporter les prodiges que vous opérâtes !

Soit qu'il défende les immunités de l'Eglise contre les entreprises des princes, soit qu'il porte jusqu'aux pieds du chef des pasteurs les modestes remontrances de l'épiscopat avili, soit qu'il en revendique les droits usurpés par le clergé inférieur, quelle obligation, Messieurs, l'Eglise de France ne reconnut-elle pas avoir à sa doctrine !

Les prélats du monde entier se font gloire de ne plus parler que par son organe. C'est du désert de Clairvaux que sort la voix qui instruit tous les peuples. Ici sont enfin fixées les bornes, si respectables et si souvent arrachées, du sacerdoce et de l'empire. Là est établi l'ordre sacré de la hiérarchie ecclésiastique. Tous les états, toutes les conditions, tous les âges sont dirigés dans les voies du salut, et ne vois-je pas des papes mêmes, disciples de Bernard, recueillir dans ses leçons les semences du feu divin dont ils embrasent toute la terre ?

Quel aigle fend ainsi les airs d'un vol rapide ? Je crois voir et entendre tout ce que Paul lui-même craignait de révéler aux mortels. Non, il n'est pas permis à tous de le suivre au sein de la Divinité où il s'élève ; mais plutôt à Dieu que tous voulussent apprendre de lui l'humble docilité d'une foi simple !

Et vous, ô Marie, mère de mon Dieu, de quelle bouche reçûtes-vous jamais des éloges si magnifiques, j'ose ajouter, de si agréables pour vous ? C'était dans ce beau champ que triomphait son éloquence ; cette éloquence douce et naïve, l'éloquence du cœur. Tant qu'on publiera dans nos chaires les grands de Marie, le tendre Bernard en fournira toujours les plus beaux traits.

Cependant que les chastes épouses de Jésus-Christ, que les âmes pieuses, éprises du saint amour viennent apprendre de ce grand maître le doux martyre que fait souffrir un Dieu jaloux. Qu'elles apprennent à languir, à mourir d'amour, nous ne révélerons point ces doux mystères. Esprits curieux et critiques, cœurs desséchés par des spéculations vaines, malheur à vous ! Ce vin délicieux, ces torrents de voluptés célestes ne coulent point pour vous. Finissons donc ; mais avant que de finir, souffrez, Messieurs, que je fasse cette remarque. Ah ! que la science des saints doit nous confondre ! car enfin où s'était donc formé ce docteur si consommé en tout genre de doctrine ? Voilà mes livres, disait Bernard en montrant les hêtres de sa forêt. En effet c'était là, qu'un crucifix devant les yeux, abîmé dans la méditation qui faisait toute son étude, c'était là qu'il puisait dans le sein même de Dieu les plus vives lumières, les plus pures connaissances.

Mais nous, hélas ! oserions-nous le dire ? C'est à ma honte, à ma propre confusion que

je fais cet aveu : oserions-nous le dire que c'est l'Esprit de Dieu qui nous instruit, nous, disciples d'une antiquité toute profane, et disciples peut-être trop ressemblants à nos maîtres ? Un crucifix, ce fut toujours presque l'unique livre des saints docteurs nos premiers maîtres. Est-ce le mien ? est-ce le vôtre ? Laissons les maîtres d'Israël s'instruire eux-mêmes. Un autre scandale au centre du monde doit animer notre zèle.

C'est à vous, prétendus esprits forts de notre siècle, si hardis à dogmatiser sur tout, à décider de tout, c'est à vous que je le demande : où avez-vous puisé cette doctrine que vous osez avec faste et sans pudeur nous débiter ? Ah ! Messieurs, si vous me donniez la liberté de pénétrer dans l'asile secret de vos études, quel scandale quand ici je trouverais un amas de livres proscrits dont le seul mérite est de s'être attiré les foudres de l'Eglise, là, une longue suite de fables romanesques, de poésies enfantées par le démon de la licence ; ailleurs, une collection de libelles scandaleux que vantent à l'envi la séditeuse impiété et la calomnieuse médisance ! O foi vierge, partage des âmes simples, est-ce donc ainsi qu'on vous apprend ?

Mais hâtons-nous de rentrer dans notre sujet. Je n'ai fait presque qu'ébaucher encore le magnifique portrait que je dois vous tracer. Vous avez vu Bernard apôtre et docteur dans son désert ; voici les plus beaux traits de son éloge. Dans les brillantes fonctions de l'apostolat, au milieu du monde, vous l'allez voir conserver l'esprit et toutes les vertus d'un solitaire. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Je suis, s'écriait saint Bernard, je suis la chimère de mon siècle, solitaire sans solitude, chargé de toutes les affaires du monde sans avoir jamais eu la moindre expérience, docteur sans étude, apôtre contre toutes les règles apparentes de ma vocation. Quel état est le mien ? Je suis, hélas ! je suis la chimère de mon siècle.

Messieurs, ce que la seule humilité faisait dire de lui-même à cet homme véritablement universel, n'est-ce pas ce que l'Eglise déplore tous les jours avec trop de sujet dans ses enfants ? Qui que nous soyons, apprenons donc de lui (vertu bien rare dans notre siècle) à conserver partout l'esprit de notre état.

Nous allons le voir dans les villes, dans les cours, dans les conciles, chargé des négociations les plus épineuses, employé aux ministères les plus délicats et les plus laborieux, aux prises tantôt avec le schisme, tantôt avec l'erreur, et toujours cependant le même que dans les premières années de sa retraite ; c'est-à-dire, presque toujours au milieu du monde, sans perdre l'amour de sa solitude ; toujours dans les fonctions les plus brillantes, sans préjudice du détachement le plus parfait ; au milieu des plus étonnants succès, ne perdant rien de la plus profonde humilité ; toujours dans les plus

subtiles disputes, dans les controverses les plus difficiles, conservant la simplicité la plus docile.

Et d'abord quels efforts, j'ai presque dit quelle violence, ne fallait-il pas pour le tirer de son désert? et qui étaient, Messieurs, ceux qui étaient forcés de la lui faire, cette violence? C'étaient des évêques, des papes et des rois.

Dans quelles plaintes alors se répandait son cœur! J'ai quitté ma tunique, mon Dieu, s'écriait-il, pourquoi veut-on que je la reprenne? Je me suis lavé dans les eaux salutaires de mon désert, pourquoi retournerai-je me salir dans la fange du monde? Qu'il faut que mes péchés soient grands, dit-il ailleurs! car c'est pour m'en punir sans doute, que mille soins, mille occupations m'importunent ainsi et me troublent sans cesse.

Il se plaint, il gémit, il demande en grâce qu'on le laisse jouir de son silence. O très-saint Père, écrivait-il à son cher disciple le pape Eugène, ô très-saint Père, je vous conjure par le sang de Jésus-Christ, ayez pitié de moi! Que me sert de ne point avoir d'affaires pour moi-même, si je suis accablé sans cesse de celles des autres?

Remontrances, prières, tout est inutile; avec la sainte hardiesse de Moïse, il ose se plaindre au Seigneur. Vos jugements sur moi, ô mon Dieu, sont impénétrables! Si j'étais nécessaire au monde, pourquoi m'appellez-vous à l'état monastique? Mais que suis-je donc, pour être nécessaire : *Quis sum ego?*

La voix du Seigneur a parlé : elle s'explique trop clairement : nouveau Moïse, il faut plier sous le fardeau qu'on vous impose.

Du moins il répandra des larmes dans le sein de ses chers enfants. Serai-je donc longtemps ainsi séparé de vous, leur écrivait-il, vous sans qui ce serait pour moi une vraie servitude que de régner? Il les répand ses larmes, dans le sein de tous ses amis. Plaiguez mon infortune, leur disait-il, vous du moins à qui le Seigneur a fait la grâce d'être délivrés du tumulte du monde. Enfin, Messieurs, un malheureux dans un cachot ou dans un rude exil, ne se plaindrait pas en termes si tendres que Bernard dans les cours de Rome, d'Angleterre et de France.

Mais quel spectacle ensuite! Qu'il était beau de le revoir, cet homme simple et magnanime, après avoir enflammé du feu divin l'Europe entière, revenir à Clairvaux, comme dans son centre et dans son élément! Tel un voyageur qui vient d'échapper au naufrage, gagne le port, et revoit sa patrie. Là, sous un toit d'un simple feuillage, il semblait reprendre vie; il ranime sa ferveur, et ne se repose de ses travaux que dans les exercices de la pénitence.

Jugez par là, Messieurs, quel il était dans l'exercice même de ses emplois. Vous montrerai-je donc à présent ce saint fondateur, appuyé de l'autorité de toutes les puissances; et cependant dans la crainte de troubler la paix, se relâchant volontairement des droits

les mieux acquis, et cédant à d'autres ordres, tantôt des emplacements avantageux, tantôt des sommes considérables? Après cela qu'on l'accuse d'avoir cherché à s'agrandir, à s'enrichir. On n'avait de peine qu'à lui faire accepter les donations qu'on s'empressait de toutes parts de lui faire. Ah! Messieurs, dans ces siècles que nous appelons des siècles de simplicité, d'ignorance, il est vrai qu'on ne possédait pas le rare talent qu'à notre siècle, de trouver des interprétations malignes à toutes les vertus, et de donner cours aux fables le plus grossièrement imaginées, pour décréditer dans le public les serviteurs de Dieu. Mais enfin, Seigneur, dans votre sein même, et jusqu'au séjour de votre gloire, vos saints ne seront-ils point à l'abri de nos calomnies?

Si je veux à présent entrer dans le détail, je me trouve investi tout à coup, et comme accablé par la multitude des grands faits. Je ne sais plus, Messieurs, par où commencer, par où finir. Permettez-moi de ne plus garder aucun ordre dans le récit de ses travaux, de ses miracles, de ses combats, de ses succès. Dans chaque trait vous pourrez remarquer également même simplicité, même humilité, toutes les vertus d'un solitaire. Soutenez seulement votre attention, je vous supplie.

Qu'il paraisse d'abord le fier Anaclet, appuyé de tous ses partisans impies. Il est donc vrai qu'il doit y avoir des scandales dans tous les siècles, que la barque de Pierre doit être battue dans tous les temps par la tempête; mais rassurez-vous, âmes fidèles! la promesse en a été faite, elle s'accomplira toujours. Le vaisseau de Pierre ne peut être submergé.

Qu'il parut voisin du naufrage dans le ^{xii^e} siècle! Deux pilotes s'en disputaient le gouvernail, et les peuples flottants ne savaient à qui obéir. Mais la cabale est ordinairement la plus hardie; l'intrus triomphé, Innocent II, chassé de Rome, cherche un asile qu'il peut à peine trouver.

La France cependant, dit un auteur contemporain, toujours en garde contre le schisme, la France, qui n'éleva jamais d'idole sur la chaire de saint Pierre, vient d'assembler son clergé, et le clergé en suspens ne sait que décider, que croire.

Sortez, ange de paix, sortez de votre solitude, la décision de cette grande affaire vous est réservée. Bernard paraît, il prononce, Innocent est reconnu. Déjà l'Angleterre et son roi sont ramenés au vrai bercail, l'Esprit-Saint vient de parler à Pise; c'est vous qui êtes Pierre. Lothaire en même temps, gagné par les douces insinuations de Bernard, paraît en Italie; l'antipape est détroné.

Guillaume s'efforce en vain de l'appuyer; il tombera lui-même. Quel tonnerre, quel éclat de foudre! le nouveau Saul est renversé, il est changé.

Cependant le schisme respire encore, un jurisconsulte fameux, le plus grand orateur de son siècle, Pierre de Pise... Quel nom,

Messieurs, quel concurrent pour ce jeune David à peine sorti des déserts et des forêts ! la conférence cependant est proposée. Oui, ce faible David, au nom du Seigneur, accepte le défi, et le superbe Goliath tombe à ses pieds. Ainsi par les soins de Bernard, en moins de sept ans le feu qui avait embrasé toute la terre est éteint, sans qu'il en reste une seule étincelle ; mais au milieu de ses occupations brillantes, méconnaissez-vous le solitaire ? Examinons-le, Messieurs, de plus près.

Ce sont toutes les cours de l'Europe que je prends à témoin : la maligne oisiveté des courtisans trouva-t-elle jamais rien à reprendre dans sa conduite ? Ce sont toutes les villes de France et d'Italie que je cite en témoignage. Elles le voyaient, elles l'admiraient, cet homme divin, l'oracle du monde entier, usé d'austérités et de jeûnes, exact cependant malgré tous ses travaux à ne relâcher jamais rien de la vie pénitente de Clairvaux, couvert d'une grossière tunique, se traînant à pied de ville en ville, de province en province, prenant au plus pour tout soulagement (encore fallait-il l'y forcer) une vile monture. Voilà la pauvreté du solitaire.

Suivons-le dans ses succès. A Milan, il ne peut plus se montrer dans les rues pour n'y pas être victime des empressements de la multitude : pour le voir tous les travaux sont interrompus, toutes les affaires sont suspendues. De Besançon à Langres, le peuple, le clergé le reconduisent en triomphe. Gênes envoie au pape une ambassade et le demande pour son pasteur. Milan s'y oppose et pour le retenir est prête à employer la violence ; sa patrie le rappelle, et aussitôt Langres, Reims, Châlons en même temps se disputent le bonheur de le placer sur leur siège. Bernard, Messieurs, termine le différend. Pour toute récompense de ses travaux il demande au pape, il en obtient un bref d'exclusion de toute dignité ecclésiastique. Voilà le détachement du solitaire.

Partout où il passe il sème, pour ainsi parler, les prodiges sur sa route. La vertu de Dieu sort de lui sans qu'il s'en aperçoive ; sa seule bénédiction guérit en même temps des milliers de malades. Ses frères en craignent pour son humilité, ils lui font même d'amers reproches. Le serviteur de Dieu s'humilie devant eux et les remercie. *Que dit-on de moi ?* s'écrie-t-il en un endroit de ses écrits ? *On dit que j'ai fait des prodiges. Mon Dieu ! si cela est vrai, j'adore votre puissance : c'est sans doute afin que toute la gloire vous en retourne, que vous avez choisi pour instrument un pécheur tel que moi.* Voilà la modestie du solitaire.

Cependant d'autres besoins de l'Eglise demandent à Bernard d'autres travaux. A Sens d'abord, à Reims ensuite, jusqu'à Toulouse il va démasquer et confondre de nouveaux suppôts de l'erreur. Mais, Messieurs, ne nous engageons pas maintenant avec eux dans un labyrinthe obscur de paralogismes et de sophismes. Qu'il nous suffise de dire que le plus subtil des dialecticiens, à la vue

de Bernard, reste muet. Un autre à sa voix reconnaît ses erreurs et se rétracte. Le troisième à son approche seule prend la fuite. Qu'il paraisse et tout un peuple séduit est détrompé.

Qui fait donc à l'Eglise de si brillantes conquêtes ? Est-ce un apôtre, est-ce un solitaire ? Encore une fois, Messieurs, dans l'apôtre reconnaissez toujours le solitaire. Reconnaissez-le à sa docile simplicité. Etait-ce à moi, dit-il, qu'il convenait de disputer, de raisonner, à moi qui suis accoutumé plutôt à manier la bêche qu'à feuilleter des livres ? S'il s'élève des opinions nouvelles, n'avons-nous pas les saints Pères ? Qu'on les consulte. Prétendons-nous être plus sages qu'eux ? Que l'Eglise parle et qu'on l'écoute ?

Cette délicatesse à ne rien prononcer de lui-même alla si loin, qu'ayant un jour avancé sur les séraphins certaine opinion qu'il reconnut ensuite ne se trouver dans aucun Père, il s'en accusa lui-même, se rétracta et se condamna.

N'attribuez enfin, Messieurs, qu'à cette seule délicatesse, à cette sage défiance de lui-même, à cette crainte de toute nouveauté la lettre qu'il écrivit au chapitre de Lyon. La fête de l'immaculée Conception de Marie commençait à s'établir dans cette Eglise particulière ; mais ce ne fut pas d'abord sans contradiction. Bernard, l'oracle universel, est consulté. Que répond-il ? Cette fête n'est point encore en usage dans l'Eglise, je n'en trouve l'institution autorisée par aucun Père, que l'on consulte le Saint-Siège. Si le Saint-Père approuve, je serai le premier à la célébrer aussitôt. Serait-il encore quelqu'un qui voudût abuser de l'autorité de Bernard sur cette matière ? Où serait la bonne foi de l'opposer à l'autorité de l'Eglise que Bernard lui-même prenait pour règle unique de ses sentiments et de sa conduite ?

Placerai-je parmi les succès de Bernard cette célèbre croisade qu'on ne blâme aujourd'hui que parce qu'elle fut malheureuse ? Oui, Messieurs, et j'ose dire qu'elle fait un des plus beaux sujets de son éloge. Les succès éclatants font les héros que le monde admire. A ses yeux leurs malheurs feraient disparaître leurs vertus. Les revers, les grandes humiliations font les grands saints. Aux yeux de la religion leur sainteté est d'autant plus héroïque qu'elle a été plus épurée par l'adversité.

N'attendez donc pas à présent que, pour louer Bernard, je vous conduise encore sur ses traces dans toutes les provinces d'Allemagne ; qu'ici je vous le montre maîtrisant en quelque sorte, par sa vive éloquence, les princes et les rois ; là entraînant à sa suite tous les peuples par la multitude de ses merveilles ; tantôt par un nouveau prodige prêchant au milieu des campagnes dans sa langue maternelle, et faisant fondre en larmes un peuple entier d'Allemands. A Spire, à Constance, en mille endroits, le clergé, les évêques obligés à lui faire une barrière de leurs propres corps ; à Francfort un empereur même

l'emportant sur ses épaules pour le soustraire aux empressements de la multitude qui l'accable. Non, Messieurs, ce n'est là que l'ombre du tableau que je veux vous montrer. Voilà le succès de l'apôtre, voici la vertu du solitaire.

Dieu terrible dans vos conseils, nous adorons votre secret ! Où sont-elles, ces florissantes armées, l'élite de l'Europe entière, commandées par deux grands rois, deux vrais héros qui marchaient, comme à un triomphe certain, vers la cité sainte ? Je n'en vois plus que de tristes débris, qui reviennent, par différents chemins, remplir de deuil et de consternation nos villes et nos campagnes. Le murmure commence à s'élever. Ce prophète, cet apôtre, ce thaumaturge est traité publiquement de fourbe et d'imposteur, le fils désolé lui vient redemander son père, la veuve en fureur lui redemande son époux.

Béni soit Dieu, s'écrie-t-il, de ce que c'est contre moi seul qu'on murmure. Oui, que toutes les plaintes tombent sur moi ; que je suis heureux, ô mon Dieu ! de sauver votre gloire aux dépens de la mienne. Voilà toute son apologie. Que le monde raisonne comme il voudra sur le succès de cette entreprise ; la religion en canonisera toujours le motif ; elle admirera toujours le zèle et la soumission de Bernard, que le projet et ses suites fâcheuses mettent dans tout leur jour.

Ainsi achevait de se purifier la victime pour son dernier sacrifice. Soixante-trois ans d'austérités encore plus que de travaux l'ont consumée.

Je me trompe, Messieurs, et, par un nouveau prodige, cet homme que je disais aux portes de la mort, c'est lui que je revois, plein d'une nouvelle vigueur, sur les rives de la Moselle. C'est Bernard, oui c'est lui, je le reconnais aux mêmes traits qui l'ont fait partout reconnaître ; la foule qui le suit l'oblige à ne plus parler au peuple que dans une barque, comme autrefois son divin Maître, au milieu du lit de la rivière. Metz, victime de ses propres fureurs, allait être renversée de fond en comble ; mais rien ne peut résister à l'Esprit qui agit et qui parle par Bernard. Il n'a qu'à commander : les grands, le peuple, tout est prêt à obéir. Ne faut-il pas, s'écrie-t-on tout d'une voix, que nous écoutions celui à qui le ciel même ne peut rien refuser ?

Mais hélas ! enfin c'en est donc fait : toute l'œuvre qui lui avait été confiée est accomplie ; il ne reste plus à Bernard qu'autant de forces qu'il lui en faut pour aller expirer entre les bras de ses disciples.

Précieuse mort ! mais séparation douloureuse ! O Père ! ô Père ! pourquoi nous quittez-vous ? s'écrient ses enfants désolés : *Pater mi ! pater mi !* (IV Reg., II.) Que va devenir le char d'Israël quand vous aurez cessé de le conduire ? Vœux inutiles ! il échappe à leurs tendres embrassements. Le char de

feu enlève ce nouvel Elie à la terre, et sépare enfin les disciples de leur maître.

O Père ! ô Père ! écoutez du moins encore la voix de vos enfants ; recevez nos vœux en acceptant nos hommages : *Obsecro, fiat duplex spiritus tuus.* (Ibid.)

Du haut de la gloire qui vous environne, abaissez vos regards sur cet empire qui eut le bonheur de vous porter, de vous nourrir, de vous élever dans son sein, sur la ville (34) en particulier vers laquelle vos premiers regards se tournèrent, à l'ombre de laquelle se passa votre première enfance ; vous ne désavouerez point les sentiments qui m'intéressent plus spécialement pour elle : *Pater mi, Pater mi !*

Rendez à votre patrie, qui vous réclame, la paix, l'aimable paix (35) que vous rendîtes si souvent à tant de diverses contrées. Nous ne vous demandons de vaincre que pour forcer nos ennemis à désirer et à goûter les doux fruits de cette paix. Mais surtout étouffez pour toujours jusqu'aux dernières semences de toutes guerres intestines de la religion. Ranimez la foi, l'antique foi, dans tous les cœurs : *Obsecro, fiat duplex spiritus tuus.*

Sur cette maison (36) spécialement abaissez les yeux, ô Père ! ce sont vos enfants qui vous invoquent, des enfants dignes de toute votre tendresse : *Pater mi, Pater mi !* Confirmez-les pour toujours dans la précieuse possession de votre double esprit de retraite et de zèle, qu'ils ont eu la gloire et l'avantage de faire si parfaitement revivre, et qu'ils ont la consolation de conserver encore si fidèlement aujourd'hui : *Obsecro, fiat duplex spiritus tuus.*

Pour nous tous, enfin, que vos mains paternelles ne cessent de s'élever vers le trône du Tout-Puissant. Vous êtes vraiment notre Père ; vous avez, sinon engendré, du moins renouvelé notre nation dans la grâce de l'Evangile. Puissiez-vous donc, au grand jour du Seigneur, nous présenter tous ensemble, pleins de mérites et de vertus, au souverain Juge, et nous introduire dans sa gloire. Ainsi soit-il.

PANEYRIQUE XIX.

LA BIENHEUREUSE MÈRE JEANNE - FRANÇOISE FRÉMIOT DE CHANTAL, FONDATRICE DE L'ORDRE DE LA VISITATION.

Prononcé à la cérémonie de sa béatification, le 20 avril, dans l'église des dames de la Visitation, rue du Bac ; et le 2 mai, dans l'église du même ordre, à Nancy, 1752.

In æternum coronata triumphat, incoquinatum certaminum præmium vincens. (Sap., IV.)

Elle est couronnée pour jamais et triomphe après avoir vaincu et remporté le prix dans des combats où sa gloire ne fut jamais ternie par aucune faiblesse.

Enfin il est arrivé ce beau jour, ce jour de triomphe si longtemps et si vivement désiré de mon cœur ! Je puis faire éclater mes

(34) Dijon

(35) En 1743.)

(36) Les RR. PP. Feuillants de la rue Saint-Honoré.

sentiments au pied des saints autels. Si jamais ma voix y dut retentir, c'est sans doute aujourd'hui que l'on doit l'y entendre. Pardonnez-moi, Messieurs, ce premier transport (37), c'est un transport de reconnaissance : et quel début sied mieux à un éloge, qui n'est que le faible acquit d'une dette le plus religieusement contractée ? L'Eglise nous autorise donc enfin à l'acquitter. Elle seule a droit, en effet, de nous ouvrir la bouche, et, en fixant notre culte, de nous marquer ce qui mérite nos éloges. Jusque-là, quelle que soit la prévention de nos cœurs, quelque fondée que notre vénération puisse paraître, de quelques grâces que nous nous flattions même d'avoir été favorisés, notre zèle se contraint, notre religion s'arrête, et, pour ainsi dire, se suspend.

Mais plus nos transports ont été retenus, plus ils sont vifs. Qu'ils éclatent donc librement aujourd'hui, qu'ils éclatent en acclamations, en cris d'allégresse dans ce jour de nouveau triomphe que l'Eglise décerne. Ministres de l'Evangile, nous y paraissions comme les hérauts pour proclamer, et le nom du triomphateur et les exploits qui lui ont mérité les honneurs du triomphe. Hâtons-nous de remplir notre emploi.

A la gloire immortelle de l'illustre et vénérable Mère Jeanne-Françoise Frémiot, baronne de Chantal, fondatrice, première religieuse et première supérieure de l'ordre de la Visitation.

Couronnée pour jamais dans les cieux de la main du Juge suprême : *In æternum coronata*, elle triomphe aujourd'hui sur la terre, *Triumphat* ; juste prix des victoires qu'elle a remportées dans des combats où sa gloire ne fut jamais ternie par aucune faiblesse : *Incoquinatum certaminum præmium vincens*. Le monde d'une part, la nature de l'autre, ce sont les deux ennemis redoutables qu'elle a combattus, qu'elle a vaincus. Ses victoires sur le monde, sujet de la première partie ; ses victoires sur elle-même, sujet de la seconde. Voilà, Messieurs, ce qui lui a mérité le triomphe glorieux dont elle jouit aujourd'hui : *In æternum coronata triumphat, incoquinatum certaminum præmium vincens*.

Esprit divin, c'est par la force de votre grâce que fut remporté ce beau triomphe ; donnez-moi de le célébrer dignement. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Heureuse province, heureuse ville, qui eûtes l'avantage de donner à la France cette nouvelle héroïne de la religion ! Permettez, Messieurs, qu'un sentiment que le christianisme, bien loin de le désapprouver comme une faiblesse, autorise et même a réchauffé plus d'une fois dans les cœurs les plus vertueux, l'amour de la patrie, s'avoue ici et se

déclare tel que le ressent mon cœur. On s'applaudit hautement dans le monde d'être d'un pays fécond en grands hommes ; au pied des autels, pourquoi serait-il défendu de se féliciter d'être concitoyen des saints ? Près de cinq siècles auparavant, Dijon, capitale du duché de Bourgogne, avait eu la gloire de voir naître sous ses murs le grand docteur saint Bernard (38). Sur la fin du xvi^e siècle, le même sang (39) s'unit à celui des Frémiot dans la personne de la baronne de Chantal. Mais ne parlons pas encore de la gloire et de l'illustration de ses ancêtres. Ce doit être un des trophées qui orneront le triomphe dont elle reçoit les honneurs aujourd'hui.

Saint Augustin, décrivant les victoires que la grâce fait remporter aux saints sur le monde, veut que, pour être complètes, elles s'étendent sur toutes les erreurs, tous les attraites et toutes les terreurs de ce monde : *Cum omnibus erroribus, amoribus et terroribus vincatur hic mundus*. Or, c'est la triple victoire que remporta sur lui celle qui triomphe parmi nous aujourd'hui.

Sur ses erreurs. Le monde en eut dans tous les siècles, et même dans chaque siècle de différentes, ce me semble. Pour attaquer et perdre, s'il était possible, notre sainte foi, d'âge en âge il change, il varie ses armes. Pendant combien de temps le christianisme n'eut-il pas l'idolâtrie à combattre ? Notre véritable ennemi maintenant, c'est l'irréligion même, pire que l'idolâtrie et aucune erreur. Mais enfin nous en triompherons malgré tous ses efforts, toutes ses ruses. Nous en avons pour gages les victoires éclatantes que l'Eglise de Jésus-Christ a successivement remportées sur tous ceux qui eurent l'audace de s'élever contre elle.

Je ne sais si l'état de la religion fut jamais aussi déplorable dans la France que vers la fin de ce xvi^e siècle. L'hérésie, qui ne ménage rien qu'autant qu'elle manque de forces pour tout entreprendre, avait levé publiquement l'étendard de la révolte, et peut-être le plus grand mal qu'elle fit fut d'inspirer à nos pères une funeste émulation de fanatisme. Heureuse année (40), qui donnâtes naissance à notre sainte ! Hélas ! pourquoi faut-il que nous ayons la douleur de vous voir souillée dans nos annales par les affreuses traces d'une des plus sanglantes tragédies qui fut jamais (41) ?

Dans ces tristes circonstances, la Bourgogne eut l'avantage d'avoir dans son sein un magistrat qui sut, par sa prudence et par son zèle, la conserver dans la fidélité qu'elle devait et à son Dieu et à son prince. Ce fut le président Frémiot, père de notre sainte, sujet si ferme pour les intérêts de son maître, que la menace de lui envoyer la tête de son fils, prisonnier de la ligue, ne put pas même ébranler sa constance ; chrétien si grand et si parfait dans la pratique de l'E-

Dijon.

(39) MM. de Chantal descendaient, par les femmes, de la sœur de saint Bernard.

(40) 1572.

(41) La Saint-Barthélemy.

(37) L'auteur, dans une maladie très-grave, avait promis à Dieu de faire le panégyrique de la bienheureuse Mère de Chantal à sa béatification.

(38) Saint Bernard est né en 1091, à Fontaines, village dans la banlieue et à une demi-lieue de

vangile, que, pour toute récompense de ses services, il ne demanda que la grâce de son ennemi le plus mortel, et fit tant qu'il l'obtint.

Du sein d'un tel père, quels enfants, Messieurs, durent sortir! Son premier soin était de les élever et de les instruire par lui-même, ne s'en reposant sur personne, surtout depuis que la mort leur avait enlevé une tendre mère, aussi capable de former que digne de mettre au monde des saints. Tel que le vertueux Tobie, dans des temps plus nébuleux encore, il partageait toutes ses attentions entre l'Etat et sa famille, d'autant meilleur père, qu'il se montrait en toute occasion meilleur sujet; par zèle pour l'Etat, il instruisait sa famille, et servait l'Etat par zèle pour sa famille même; formant ses enfants sur ses exemples, et leur apprenant sur toutes choses à craindre Dieu, à respecter leurs maîtres, à se tenir fidèlement attachés à l'Eglise. Quelle joie fut-ce pour lui de les voir répondre si parfaitement à ses desseins! Un seul fils (42), qu'il avait pour soutien de sa maison, se consacre au Seigneur, et ce généreux Abraham a le courage non-seulement de ne pas en murmurer, mais d'en faire toute sa consolation, toute sa gloire. Ah! si son nom est péri effectivement sur la terre, il n'en vivra que d'une manière plus glorieuse et dans les annales de notre clergé et dans celles d'une des plus illustres métropoles de cet empire; mais surtout dans votre livre de vie, ô mon Dieu!

Ne soyez donc pas étonnés, Messieurs, si vous le voyez dans la suite, cet admirable père, souscrire avec tant de grandeur d'âme à tous les sacrifices que sa sainte fille le mettra dans l'occasion de faire. J'ose même croire qu'il s'y attendait. Il l'avait vue, dès ses premières années, prévenue d'une si grande abondance de grâces! Jamais, peut-être, les sentiments et les inclinations d'un père ne se reproduisirent si parfaitement dans son enfant. Dès le berceau, pour ainsi dire, on vit se marquer en celle-ci toute la foi, tout l'attachement à l'Eglise, toute l'horreur des nouveautés profanes, qui toujours avaient distingué son illustre race. Une antipathie naturelle lui faisait fuir comme par instinct tout hérétique. Si quelqu'un l'arrêtait, aussitôt on la voyait pâlir et se pâmer entre ses bras. O tendre père, de quelle douce admiration fut saisi, pénétré votre cœur, quand, à l'âge de cinq ans, vous l'entendîtes attaquer un seigneur prévenu de la nouvelle doctrine, disputer avec lui, le convaincre, ou du moins le confondre autant par la force prématurée que par les grâces naïves de son raisonnement!

A mesure qu'elle avance en âge, vous verrez se fortifier sa foi pour de plus grandes victoires. Ici, Messieurs, quel violent combat! Tous les avantages de la plus brillante fortune, l'inclination même de son cœur, la chair et le sang, tout semble se réunir contre elle. Ah! tout ne se réunit que pour

préparer à sa foi un plus beau triomphe. C'est la baronne d'Effran, sa sœur, qui lui propose l'alliance la plus distinguée et la plus avantageuse du Poitou; c'est un jeune seigneur, aussi passionnément épris que digne lui-même, par le plus heureux accord de toutes les qualités naturelles, de gagner et de fixer un cœur; c'est donc enfin son propre cœur, tendrement épris lui-même, qui forme le piège où l'on pense à la surprendre. Elle ignorait encore la religion de l'époux qui lui était destiné. A peine l'apprend-elle, qu'à l'instant elle brise tous les liens dans lesquels elle s'était engagée elle-même. Il lui en coûte aussi peu pour dompter son propre cœur que pour dédaigner et fouler aux pieds toute la fortune qu'on lui offre. Caresses, menaces, persécutions, promesses spécieuses, artificieuses adresses, tout devient inutile. Un ennemi de l'Eglise, quel qu'il puisse être, ne lui sera jamais rien.

Après une si éclatante victoire, quelle erreur espérera de la séduire? Sa dévotion singulière était aux saints martyrs. Elle parlait sans cesse et ne parlait jamais qu'avec transport de leur bonheur; elle enviait leur sort. Au défaut de son sang, qu'elle ne pouvait verser à leur exemple, nuit et jour elle versait des larmes sur les horribles ravages qu'elle voyait causés par l'erreur, et ne se consolait que par la simplicité de sa propre foi et le sentiment de son bonheur; bonheur, ajoutait-elle, préférable à tous les autres, d'être née, de vivre et de mourir fille docile et soumise de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. Pour le mieux goûter encore, ce bonheur, elle s'était fait composer une méditation expresse sur ce sujet, auquel elle revenait sans cesse. C'était là qu'elle puisait cette docilité aveugle, qui ne pouvait souffrir aucun raisonnement sur aucun mystère, et ne voulait d'autre raison de sa créance que la seule révélation de Dieu manifestée par l'Eglise. C'était là qu'elle se confirmait de plus en plus dans cette soumission respectueuse au corps épiscopal, dont elle voulut toujours absolument dépendre, et dont elle voulut dans la suite que ses filles dépendissent pour tout et sans réserve. Heureuse (elle sentait tout le prix de cette grâce que vous lui fîtes, ô mon Dieu!), vraiment heureuse de n'avoir jamais eu de directeurs qui n'entretinssent en elle ses sentiments, et de n'avoir mis sa confiance que dans les défenseurs mêmes de la foi! Un Vincent de Paul, pour succéder à un François de Sales! Ce fut à lui qu'elle vint, trois mois seulement avant sa mort, rendre le dernier compte de l'état de son âme, pour confier enfin ses derniers soupirs au plus célèbre prédicateur (43) d'un ordre qu'on sait assez avoir été dans tous les temps le plus redoutable fléau de tous les hérétiques.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que j'ai voulu commencer son éloge par l'éloge de sa foi. Dans le sein de l'Eglise, nous ne

(42) André Frémiot, archevêque de Bourges.

(43) Le R. P. de Lingendes, jésuite.

savons louer de vertus que celles qui sont établies sur ce premier fondement de toute la justice chrétienne. Si nous remarquons de ce côté la moindre faiblesse, aussitôt toute sainteté disparaît à nos yeux, et quiconque a prêté de ce côté le flanc à l'ennemi jamais ne triomphera parmi nous.

Mais à présent célébrons donc sans crainte les combats et les triomphes de notre sainte. Après l'avoir montrée victorieuse des erreurs, nous pouvons sûrement lui faire honneur de ses victoires sur les attraits du monde.

Combien en avait-elle à combattre ! Attraits éblouissants du côté de la naissance : les Frémiot d'une part, les Berbis de l'autre. L'origine de ses ancêtres paternels n'est connue, dans la province de Bourgogne, que par le glorieux avantage qu'ils eurent de recevoir les premiers la foi de l'apôtre même de leur patrie. Trois siècles d'illustration la plus constante distinguaient dès lors la maison de sa mère, dont le sénat de Bourgogne a tiré tant de fois ses premiers et ses plus vertueux magistrats.

Attraits enchanteurs du côté de la fortune : elle répondait à la naissance, dont elle soutenait par sa magnificence tout l'éclat. Attraits séducteurs du côté de la nature, qui lui avait prodigué tous ses dons, et l'esprit et les grâces. Attraits flatteurs, enfin, du côté de l'alliance. Qui ne connaît, parmi nous, les Rabutin, célèbres également et dans l'un et dans l'autre sexe, aussi fameux dans l'histoire de nos guerres que dans celle de notre littérature, estimés et chéris dans l'Eglise autant qu'à la cour ? Ce fut à l'aîné de cette illustre maison, au baron de Chantal, que fut unie d'abord la destinée de notre sainte. Jeune seigneur encore plus recommandable par ses propres vertus que par celles de ses aïeux, et dont, pour faire en deux mots un éloge complet, il suffira de dire qu'il fixa par sa sagesse le choix du président Frémiot, et par sa bravoure intrépide mérita l'estime, la confiance et les bienfaits de Henri le Grand. Hélas ! Messieurs, que vais-je faire ?... Ah ! sans doute il nous serait permis de pleurer sa mort prématurée dans la plus belle fleur de son âge, si cette mort même n'eût dû être l'occasion des plus grandes victoires que remporta dans la suite sa digne épouse.

Cependant, de combien de trophées enlevés au monde ne pourrions-nous pas orner déjà son triomphe ? Déjà nous vous la ferions admirer telle que l'épouse du jeune Tobie se rendant devant Dieu ce témoignage : *Tu scis, Domine (Tob., III)* ; oui, vous le savez, Seigneur, que j'ai toujours conservé mon âme pure de tout criminel désir : *Mundam servavi animam meam ab omni concupiscentia (Ibid.)* ; que, dans mon enfance même, je n'ai jamais pris de part aux divertissements frivoles du siècle ; que je n'ai jamais eu aucun commerce avec des personnes de mon âge et de mon sexe que j'ai vues légères et indiscrettes dans leur conduite : *Nunquam cum ludentibus miscui me (Ibid.)* ; et qu'enfin, si j'ai engagé ma foi à une créature, c'est

par votre crainte et sans aucune passion que je l'ai fait : *Virum autem cum timore tuo, non cum libidine mea consensi suscipere. (Ibid.)*

Déjà nous vous la ferions admirer telle que la femme forte que dépeint l'Ecriture (*Prov., XXXI*), sacrifiant toutes ses répugnances naturelles pour se charger du soin pénible de tout son domestique ; gagnant, par ses complaisances le cœur de son époux, et répondant à sa confiance par sa tendresse ; cherchant à la lettre et la laine et le lin, pour les travailler avec des mains sages et ingénieuses ; également propre aux grands et aux petits emplois ; tantôt portant sa main à des choses fortes, selon l'expression de l'Ecriture, et tantôt maniant le fuseau ; prévoyante, vigilante, attentive, faisant régner l'abondance par le bon ordre qu'elle établit dans sa maison.

Déjà nous la ferions admirer telle qu'Esther, ennemie de tout faste et de tout luxe ; quand, par complaisance ou par bienséance, elle se voit forcée à représenter avec éclat, se plaignant tendrement à Dieu de cette dure nécessité qu'il lui impose (*Esther, III*) ; et quand ensuite l'absence de son époux la laisse tout entière à elle-même, se condamnant à la retraite la plus austère, changeant ses parures contre un cilice et ses parfums contre la cendre ; toujours, enfin, trouvant de quoi fournir aux dépenses indispensables de son époux, soit à l'armée, soit à la cour, par le retranchement de toute superfluité fastueuse pour elle-même.

Oui, déjà nous vous la ferions admirer, telle que la charitable Tabithe, tout occupée de bonnes œuvres (*Act., IX*), se faisant la consolatrice et l'appui de tous les malheureux, et nous vous ferions remarquer les provisions les plus médiocres, multipliées miraculeusement entre ses mains, comme entre celles de la généreuse veuve de Sarepta (*III Reg., XVII*), suffire dans un temps de famine, à l'entretien non-seulement de sa maison, mais de tous les pauvres de toutes ses terres.

Enfin déjà nous vous la ferions admirer, telle que Judith, pendant les jours d'un triste veuvage, ne se faisant de sa jeunesse qu'un nouveau titre pour s'autoriser à vivre dans une plus grande solitude (*Judith, VIII*), ne regardant ses grands biens que comme une obligation d'exercer une charité plus étendue ; chérie autant, qu'estimée, et forçant la plus maligne médisance à respecter sa vertu.

Mais, Messieurs, ce ne sont encore là que de faibles essais, par lesquels elle préludait, pour ainsi parler, à de plus grandes victoires. Telle, en effet, que je viens de la dépeindre, telle déjà elle était lorsqu'elle vit pour la première fois le saint évêque de Genève, le plus saint des directeurs et le plus aimable des saints, guide d'autant plus éclairé dans les voies de la perfection qu'il la pratiquait plus scrupuleusement lui-même ; guide d'autant plus sûr, qu'il la faisait pratiquer aux autres avec moins de gêne et

de contrainte, rendant tout facile par les charmes de ses exemples autant que par la douceur et l'onction de ses discours. Sous un tel maître, à quel héroïsme s'élèvera une âme déjà si forte et si bien aguerrie ! Bientôt il lui apprendra à dénouer peu à peu tous les liens qui l'attachaient encore au siècle et à n'y plus tenir d'aucune sorte que par les chaînes mêmes de la divine charité. Ordonnez maintenant, ô mon Dieu ! ordonnez davantage : elle est prête à tout.

Que veulent donc dire ces soupirs que je l'entends pousser tendrement à côté de son vertueux père ? Ah ! Messieurs, ce n'est point comme la fille de Caleb une bénédiction temporelle qu'elle demande. Elle se plaint, il est vrai, de son partage : *Terram arenam dedisti mihi* (Josue, I.) Mais cette terre aride, dont elle se plaint, c'est la situation brillante où elle se trouve dans le monde. Elle ne soupire qu'après la retraite, où elle puisse recevoir toutes les influences des bénédictions célestes : *Terram arenam dedisti mihi; da et irriguam.* (*Ibid.*)

Pour remporter, en effet, un triomphe complet dans la lice du christianisme, le grand art, dit saint Grégoire pape (hom. 32 in Ev.), est de se dépouiller absolument de tout. L'athlète qui veut vaincre, poursuit ce Père, ne se présente pas au combat chargé de vêtements et de parures. Nos vêtements, Messieurs, ce sont les biens, les dignités de la terre. C'est par là que l'ennemi nous saisit : dès qu'il nous a saisis, il nous terrasse. O vous, concluait ce docteur, vous tous qui aspirez à la couronne, jetez donc avec un dédain généreux, oui, jetez tout ce qui pourrait donner prise à l'ennemi sur vous.

Qui retarde donc encore notre sainte veuve ? qui l'empêche d'accomplir à la lettre ce conseil ? Les attraits du monde ne la retiennent plus : est-elle donc effrayée par ses terreurs ?

Non, non, Messieurs, elle s'était de bonne heure aguerrie contre elles, à la vérité, dans des rencontres plus légères. Combien lui en avait fourni la Providence ? Surtout (choisissons un seul trait entre mille), surtout dans la maison de son beau-père même, où plus fidèle, plus soumise, plus généreuse que Sara, elle se vit, en quelque sorte, asservie à une Agar impérieuse (*Gen.*, XVI), qui, sans cesse aigrissant contre elle l'esprit faible et crédule de son maître, lui fit pendant plus de sept années souffrir une espèce de persécution domestique d'autant plus douloureuse à son cœur qu'elle s'étendait jusque sur ses chers enfants.

Mais ce fut enfin quand il s'agit de se donner entièrement à Dieu, qu'elle éprouva ce que dit saint Paul (II *Tim.*, III), que tous ceux qui veulent être à Jésus-Christ doivent s'attendre à être persécutés par le monde. Quel discours aussi faux qu'injurieux ! Que de tentatives, que de démarches, que d'efforts pour rompre ses projets, et la renvoyer, par un nouveau mariage dans les chaînes du monde ! Que de larmes, que de raisons, que de prétextes opposés par sa fa-

mille ! Que d'obstacles sans cesse et sans fin renaissant l'un de l'autre traversent successivement ses desseins et déconcertent toutes ses mesures ! Elle se roidit contre tout, elle triomphe de tout.

Déjà, pour se dévouer à Jésus-Christ par une consécration plus ferme et plus inviolable, elle ose accomplir à la lettre le conseil que l'époux des *Cantiques* donnait à son épouse : *Pone me ut signaculum super cor tuum.* (*Cant.*, VIII.) Oui, Messieurs, c'est à la lettre qu'elle grave sur son cœur l'adorable nom de Celui pour qui seul désormais elle veut vivre. O l'amour hardi et généreux, l'amour inflexible ; j'ai presque osé dire indiscret et cruel, qui, en traits de feu et de flammes empreint réellement le nom de Jésus sur sa chair ! *Fortis... dilectio, dura... emulatio. Lampades ejus, lampades ignis atque flammarum.*

Elle peut donc à présent le dire avec saint Paul (*Gal.*, VI) que le monde est mort et crucifié pour elle, [qu'elle est morte elle-même et crucifiée pour le monde ; puisque, dans un sens plus littéral que saint Paul, elle peut dire qu'elle porte sur son corps le caractère de Jésus-Christ. A quel triomphe ne volera-t-elle pas sous cet étendard, gage toujours infailible de la victoire, avec cette arme qui déjà tant de fois a terrassé le monde ? Muni de ce bouclier impénétrable, quels traits son cœur a-t-il à craindre ?

Depuis longtemps le saint évêque de Genève avait conçu le projet d'aplanir et de faciliter, pour ainsi dire, les voies de la perfection à des âmes que l'âge et les infirmités empêchent d'y tendre par les sentiers étroits et raboteux des austérités sanglantes : imposer au cœur et à l'esprit le joug que le corps ne peut porter ; tenir les sens en servitude plus par les liens de l'amour que par ceux de la pénitence et de la contrainte ; peu de vertus de dehors et d'éclat, tout dans l'intérieur même ; moins de contemplation que de simplicité, moins de prières que d'union à Dieu, plus de désappropriation que de pauvreté même, plus de charité que de solitude ; l'obéissance la plus aveugle substituée à la multitude d'observances laborieuses, voilà, je crois, le plan général que le Seigneur avait mis dans le sein de son serviteur. Mais qui mettra la main à l'œuvre pour l'exécution ?

Permettez-moi de vous rappeler ici, Messieurs, le souvenir de cette fameuse prophétesse d'Israël, qui conduisit Barach à la victoire. (*Judic.*, IV.) N'est-ce pas la figure de l'union que je vois ici se former entre l'évêque de Genève et la baronne de Chantal ? avec cette différence cependant que c'est ici, comme il convenait sans doute, la soumise baronne qui ne fait que suivre aveuglément toutes les impressions du saint évêque.

Vade, duc in montem Thabor. (*Ibid.*) C'est, ce me semble, ce que François de Sales disait à notre sainte. Allez, conduisez sur la montagne de Thabor une troupe d'élite. Vrai Thabor, en effet, séjour de pureté et de toutes sortes de vertus, où il n'est donné de

monter qu'aux âmes choisies et privilégiées par le Seigneur. (C'est, Messieurs, l'étymologie de ce nom même.) *Vade, duc in montem Thabor.* Vrai Thabor, où les jours et les années s'écoulaient ainsi que des instants, dans une union continuelle et la plus intime avec le Seigneur. Heureux qui peut y fixer son tabernacle ! Ah ! bien plus de dix mille s'y rassembleront avec vous de toutes les tribus d'Israël. C'est là que j'amènerai, non pas le prince des armées de Chanaan, mais le prince du monde, pour y être entièrement terrassé et vaincu. A ces mots c'est l'humble servante du Seigneur que je crois entendre répondre : Je suis prête, oui j'irai, pourvu que vous veniez avec moi, que vous guidiez tous mes pas, toutes mes démarches : *Si venis mecum, vadam.* (*Judic.*, IV.) En effet, le saint évêque, assuré des sentiments et des dispositions de sa fidèle coopératrice, s'engage aussitôt dans l'entreprise : *Ibo quidem tecum.* (*Ibid.*) Mais si le plan appartient à François de Sales, n'est-ce point à la baronne de Chantal que l'exécution appartient ? Disons plus : c'est pour elle que sont toutes les peines, toutes les difficultés du combat ; ne craignons donc pas de lui attribuer le principal honneur de la victoire : *Victoria.... in manu mulieris.* (*Ibid.*)

Maintenant donc enfin, illustre héroïne, entonnez vous-même, chantez au Seigneur un cantique de reconnaissance : *Surge, surge, Debbora, surge, loquere canticum.* (*Cant.*, V.) Hélas ! en quel état funeste était alors parmi nous le vrai peuple de Dieu ! Toutes les rues de Sion n'étaient tendues que de deuil ; à peine osait-on y marcher, ou du moins on n'y marchait qu'avec crainte : *Quieverunt semitæ, et qui ingrediebantur per eas ambulaverunt per calles devios.* (*Ibid.*) Le monde triomphait jusque dans le sanctuaire, jusque dans les asiles que la religion s'était autrefois établis ; il triomphait, ce monde perfide, autant par ses attraits que par ses erreurs. Mais avec un prophète, il s'est élevé une mère en Israël : *Donec surgeret Debbora, surgeret mater in Israel.* (*Ibid.*) L'un et l'autre de concert, ils ont combattu, ils ont vaincu. Les restes du peuple de Dieu ont été sauvés, et la gloire de Sion a été vengée : *Salvatæ sunt reliquæ populi.* (*Ibid.*)

N'est-ce pas ce qu'avait prédit le Roi-Prophète ? (*Psal.* XLIV.) Disons-le sans crainte ; car c'est sans doute une partie des triomphes de l'Eglise. Que d'âmes pures et innocentes cette nouvelle épouse vous a-t-elle amenées, ô Roi de gloire ! Quelle multitude de vierges qui lui ressemblent en beauté, sont venues et viennent tous les jours sur ses traces se consacrer à vous dans votre saint temple ! Oh ! que vous êtes donc dédommée, illustre et sainte épouse du Seigneur, du sacrifice que vous lui avez fait de votre père et de vos enfants !... Mais arrêtons, Messieurs : avant que d'applaudir à son bonheur et à sa gloire, achevons le détail des trophées qui doivent orner son triomphe. Les victoires qu'elle a remportées sur le monde, c'est le premier ; les victoires qu'elle a remportées

sur elle-même, c'est le second et le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Peut-être, dit saint Grégoire pape (hom. 32, in *Ev.*), n'est-ce pas une victoire bien difficile que celle qu'on remporte avec éclat sur le monde ? S'élever au-dessus de ses erreurs, fouler aux pieds tous ses attraits, mépriser ses jugements et s'endurcir contre ses persécutions mêmes ; c'est, en effet, ajoutait saint Jérôme (lib. III in *Matth.*, c. XIX), ce que l'on a vu faire plus d'une fois aux anciens philosophes. Il peut y avoir je ne sais quel orgueil raffiné à se roidir contre le torrent des opinions communes : c'est quelquefois par un faste singulier qu'on dédaigne le faste des dignités et des richesses, et l'amour-propre concentré dans lui-même, peut s'applaudir et se féliciter d'une indifférence affectée pour tout ce que le commun des hommes aime ou craint davantage. Aussi, reprend saint Grégoire, le véritable héroïsme qui surpasse, non-seulement les forces, mais les lumières mêmes de la philosophie, l'héroïsme que personne avant Jésus-Christ n'avait pratiqué ni connu, c'est de se renoncer, c'est-à-dire de s'assujettir, de se dompter entièrement soi-même. Vous avez vu, Messieurs, le monde entier abattu, enchaîné par l'illustre servante du Seigneur dont nous célébrons la gloire. Pour donner tout l'éclat à son triomphe, voyons-la donc à présent en lice avec elle-même, tout soumettre par les forces de la grâce, au Dieu qu'elle fait régner seul en elle. Victoires secrètes et cachées, mais qui n'en sont que plus dignes de nos applaudissements et de nos éloges.

Victoire sur son cœur, sur son esprit, sur sa volonté, sur tous ses sens ; sur son cœur, dont elle immole toutes les inclinations les plus innocentes et les plus saintes par la résignation la plus généreuse ; sur son esprit, dont elle captive toutes les lumières par la simplicité la plus aveugle ; sur sa volonté, dont elle enchaîne tous les mouvements par l'obéissance la plus scrupuleuse ; sur tous ses sens, dont elle prévient ou dissipe les illusions par la mortification la plus rigoureuse. Se peut-il un triomphe plus complet ?

Jusqu'ici vous n'avez vu, Messieurs, que ce qu'il y eut d'éclatant aux yeux du monde même dans les sacrifices qu'elle fit. C'est dans son cœur qu'il faut tâcher d'en découvrir tout le prix et tout le mérite. A quelle épreuve, grand Dieu, la mîtes-vous d'abord cette âme généreuse, et quel essai lui fîtes-vous faire des sacrifices que vous deviez un jour exiger d'elle ! Depuis huit années seulement elle vivait avec un tendre époux, qui méritait et qui possédait en effet toute sa tendresse. Quel coup funeste et imprévu lui enlève cette plus chère moitié d'elle-même ! Mais qu'admirerons-nous ici davantage, la résignation de l'époux ou celle de l'épouse ; l'empressement de l'un à se disposer à la mort, ou l'empressement de

l'autre à lui procurer en effet, par elle-même, tous les secours, soit pour lui rendre la vie, soit pour lui procurer une vie éternelle? L'héroïsme de celui-là qui console lui-même et veut embrasser en mourant celui dont il a reçu le coup mortel, ou l'héroïsme de celle-ci qui non-seulement oublie et pardonne, mais qui veut de plus, presque aussitôt, donner les plus tendres marques de la plus cordiale amitié au meurtrier de son époux? Ah! voilà donc, Seigneur, ce que signifiait cette voix austère et terrible que vous lui aviez fait entendre au dedans d'elle-même, l'appelant à vous sur le Calvaire à travers les flots bouillants du sang de son époux.

Après cette perte, que lui restait-il de plus cher que ses enfants? Que son cœur véritablement dut souffrir, sur le point de se séparer d'un père dont elle voyait couler les larmes, dont elle faisait en effet toute la consolation, toute la joie! Mais ce père, aussi généreux que tendre, céda trop tôt aux marques non suspectes de l'ordre exprès de Dieu, pour livrer à son cœur d'assez violents combats. C'est au milieu d'une troupe éplorée de jeunes enfants, qui par leurs cris et leurs sanglots redemandent leur mère; c'est dans les derniers embrassements de l'ainé de ses fils, qui ne pouvant la fléchir ni par ses soupirs ni par ses larmes, dans le violent transport de sa douleur, tombant à ses pieds, lui fait de son corps une barrière..... Je n'ose achever, je vous l'avoue; mais sentez vous-mêmes, je vous prie, Messieurs, ce qu'il dut en coûter à une mère. En même temps que les larmes qui s'échappent de ses yeux, marquent la violence du combat qu'elle essuie; que sa démarche intrépide prouve bien combien la victoire est complète!

Dans les guerres intérieures qu'on se déclare à soi-même, il en est comme dans ces guerres extérieures qui sont le plus beau champ de la gloire mondaine. Il est certains coups qui, portés à un ennemi, l'abattent de telle sorte qu'il n'en reste plus jamais rien à craindre. Le triomphe du vainqueur est assuré, sa gloire est certaine quand l'ennemi les a reçus. Ce sont ces sortes de traits qui caractérisent le héros. Le reste ne semble plus mériter de faire partie de son éloge. Qu'ajouterai-je donc à présent, Messieurs? De telles actions, disait saint François de Sales en parlant des deux que je viens de rapporter, de telles actions me semblent porter d'abord une âme au comble même de la perfection.

Un troisième trait cependant peut-être en soutiendra l'éclat. Vous concevez aisément combien était chère à son cœur cette congrégation nouvelle, à laquelle elle faisait de si grands sacrifices. Pour l'établir, son saint directeur n'a du côté du monde pas la moindre ressource. Elle possède des biens immenses. Quoi? N'est-il pas naturel qu'elle emporte de l'Egypte du moins une partie de ses trésors pour servir à la construction de ce nouveau tabernacle? Non, non, Messieurs, ses biens sont à ses enfants. Elle verra plu-

tôt son ouvrage chanceler, prêt à périr; plutôt avec ses chères compagnes elle souffrira toutes les horreurs de la plus affreuse indigence, que de tirer de sa famille aucuns secours. C'est Dieu qui lui-même a formé l'entreprise. Pour le temporel même, ainsi que pour le spirituel, il faut se reposer absolument sur lui de l'exécution.

Illustre famille, vous ne perdîtes donc rien des droits que vous aviez sur son cœur. A l'école de François de Sales, elle est trop bien instruite pour ne pas savoir que la religion n'anéantit jamais les devoirs qu'imposa la nature. Quelque chère que lui soit sa retraite, elle en sacrifiera tous les charmes, dès que ses enfants auront besoin d'elle. Elle préside encore à leur éducation; elle veille à leur conduite; elle projette; elle forme leurs établissements. Consolerez-vous donc, chers enfants! Bien loin de perdre votre mère, vous gagnez, j'ose le dire, à sa retraite. Vous n'en retrouverez, dans la suite, en toute occasion, qu'une mère plus chrétienne, et par là même plus attentive, plus vigilante et plus tendre.

Mais, cela supposé, quels nouveaux assauts se préparent encore contre son cœur! Ce fils dont je viens de parler, ce fils unique, si tendre et si cher, dans le cours des prospérités les plus brillantes, au sein de la gloire, dans la force de l'âge, périt dans un combat contre les hérétiques révoltés. Ici, ne vous attendez pas à la voir insensible. La religion qui ne rompt pas les nœuds ne détruit pas la sensibilité de la nature. Tandis que tout ce qui l'environne fond en pleurs, elle se prosterne devant l'image de Jésus crucifié, et baisant tendrement ses plaies : Mon Dieu, mon Rédempteur, s'écrie-t-elle, j'accepte tous les coups que votre main me porte. Qu'il est heureux cet enfant! je vous en rends grâces, ô mon Dieu! oui, qu'il est heureux d'avoir scellé de son sang la fidélité que ses aïeux ont toujours eue pour l'Eglise! Qu'on lui apprenne la mort de son vertueux père, de son illustre frère l'archevêque de Bourges, de tous ses autres enfants : ce sont mêmes sentiments, même constance. Elle ne se dément pas même, à l'accablante nouvelle de la mort de son saint directeur. Les larmes qu'elle verse en abondance sont des larmes douces et tranquilles, des larmes de paix, pour me servir de son expression, par l'intime union de sa volonté à celle du Seigneur, et par la certitude qu'elle sent en elle-même de la béatitude du saint évêque, plutôt que des larmes de douleur et de tristesse. Encore qu'un religieux imprudent les lui reproche, ces larmes, comme contraires à la résignation parfaite : aussitôt, comme par un pouvoir absolu sur elle-même, elle les sèche et en tarit la source.

Est-ce là, Messieurs, un cœur maître de lui-même, un cœur soumis absolument et sans réserve? Mais il me semble qu'il est encore plus difficile et plus pénible de soumettre son esprit que son cœur. Souvent, tandis que le cœur se soumet, l'esprit murmure, et l'amour-propre, en se plaignant, en mur-

murant des sacrifices qu'il fait, se console, se dédommage et croit se venger. C'est le partage d'un petit nombre d'âmes héroïques, que cette aveugle simplicité qui sacrifie toutes les lumières de la raison, en étouffe tous les cris.

La fille spirituelle de François de Sales devait certainement l'avoir éminemment cette éminente vertu. Elle avait toujours fait son attrait singulier, ainsi que celui de son bienheureux père, même avant qu'ils se connussent : aussi je pense que le Seigneur, qui avait formé ces deux cœurs pour être unis le plus intimement ensemble, les avait, pour ainsi dire, assortis par le doux rapport de ces nœuds secrets qui attachent deux âmes l'une à l'autre. Messieurs, par cette seule réflexion, quelle idée ne viens-je pas de vous donner de la bienheureuse Mère de Chantal ! Oui, c'est comme un miroir animé, où se représentent, trait pour trait, et l'esprit et le cœur, et les inclinations et les affections, la manière d'agir et de penser du saint évêque de Genève.

Dès les premières idées de perfection que conçut la baronne de Chantal, son premier désir fut de trouver un homme selon le cœur de Dieu, pour la conduire. Elle priait, elle suppliait sans cesse, elle faisait prier de toutes parts à cette intention. Déjà elle ne voulait ni raisonner, ni juger, ni décider de rien par elle-même. Dans cette disposition, quel douloureux martyre n'eut-elle pas à souffrir, sous un directeur ou ignorant ou indiscret qui, lui imposant un joug plus que judaïque, l'accablait d'une multitude presque innombrable de pratiques aussi pénibles qu'humiliantes, la liant, la garrottant, pour ainsi dire, par toutes sortes de nœuds d'autant plus imprudents qu'ils lui ôtaient jusqu'à la liberté de consulter ! Cependant elle accepte tout, elle se plie à tout. Elle souffre, il est vrai, mais elle ne se plaint pas ; elle souffre, mais elle n'examine même pas. Les perplexités de son esprit, le trouble de son cœur redoublent de jour en jour : elle n'y cherche de soulagement qu'auprès du guide aveugle qui les a fait naître. A peine ose-t-elle écouter la voix de son Dieu qui la console.

Tandis qu'elle était dans ce tourment, François de Sales enfantait de son côté, dans l'inquiétude et la douleur, le premier plan de son nouvel institut. Dieu, pour l'animer, lui montra dans une vision celle qu'il lui destinait pour coopératrice, en même temps que pour consoler son humble servante, il lui montrait de même celui qu'il lui destinait pour directeur et pour père. Je ne crois pas, Messieurs, que vous osiez soupçonner d'illusion ni l'un ni l'autre. C'est l'évêque de Genève qui le rapporte lui-même. Sitôt qu'ils se virent, ils se reconnurent.

Voudrez-vous bien me permettre de vous raconter ingénument ici certains entretiens dans lesquels cette grande âme se montre à découvert, et se développe tout entière à

mesure que son directeur la sonde et l'éprouve ?

Eh bien ! lui disait-il un jour, c'est donc tout de bon que vous voulez être à Jésus-Christ ? — Oui, tout de bon, répond-elle. — Vous vous consacrez donc tout entière au pur amour. — Oui, tout entière pour qu'il me transforme et me consume. — Sans réserve ? — Oui, sans réserve. — Vous méprisez donc enfin le monde entier pour Jésus-Christ, et vous ne voulez que lui seul ? — Lui seul, ah ! lui seul, pour le temps et pour l'éternité. Vous saurez un jour, conclut le saint, quelles sont ses vues sur vous ; mais vous ne pouvez le savoir que dans un an. Cette année se passe, sans que la sainte fasse aucune question ni directe, ni indirecte sur ces derniers mots.

Enfin le temps de la déterminer arrive. Ah ! c'est ici surtout, Messieurs, que je voudrais pouvoir vous la peindre aux pieds du saint évêque humblement prosternée. *A présent je sais, lui dit-il, ce que Dieu veut de vous. — Et moi, répond-elle, je suis prête à tout, mon Seigneur et mon Père. — Mais si Dieu vous voulait dans un hôpital au service des malades ? — Je vais m'y dévouer. — Non, c'est dans l'ordre de sainte Claire qu'il vous veut. — Jobéis. O mon Dieu voilà les âmes qu'il vous faut, pour opérer vos plus grandes merveilles.*

Mais comment eût-elle pu répugner elle-même et résister à rien, tandis qu'elle voyait son saint Père le plus sage et le plus éclairé des hommes, se prêter, pour ainsi dire, aveuglément lui-même aux avis et aux conseils de ses amis. La première intention de nos saints fondateurs était d'établir une simple congrégation sans vœu de religion, sans clôture. C'est sur ce plan qu'ils avaient commencé. Un grand cardinal, (44) archevêque de Lyon, le désapprouve ; il veut un ordre religieux en règle. François de Sales soumet humblement ses lumières, et la fondatrice, qui n'est elle-même en tout que comme l'instrument du saint évêque, consent à tout, change, fait et défait sans raisonnement, sans examen.

L'esprit ainsi assujéti, dans quelle disposition la volonté pouvait-elle être, surtout quand elle fut liée par les vœux solennels de la religion ?

Sans obéissance, disait-elle, nous ne serons jamais que des fantômes de religieuses. C'est sans doute ce que pensait saint Augustin (*L. de virgin.*), lorsqu'il disait qu'une personne du monde obéissante est plus estimable qu'une vierge indocile. *Qui ne le sait ?* ajoute ce saint docteur. Ah ! notre sainte surtout le savait, elle qui ne prêchait à ses filles qu'obéissance. *Assujettissons tellement, disait-elle, nos inclinations, toutes nos démarches à la règle morte, que nous soyons nous-mêmes des règles vivantes. Il n'en était point en effet de règle vivante plus stricte et plus exacte que toute sa conduite. Oui, je voudrais, disait-elle un jour, que si*

(44) Le cardinal de Marquemont.

j'avais transgressé volontairement une seule de nos règles, ma main se séchât à l'instant, pour devenir à toute notre congrégation un exemple de terreur. Non, non, sainte épouse de Jésus-Christ, vos chères filles n'en avaient pas besoin d'exemples de terreur. Vos exemples de soumission devaient être et furent, en effet, bien plus efficaces pour leur transmettre tout votre esprit. Jusqu'à ses actions les plus saintes, prières, oraisons, communions mêmes, elle veut que tout soit marqué du sceau de l'obéissance; obéissant toujours par inclination et par attrait, ne commandant jamais que par obéissance même.

Je me représente ici la divine Thérèse de Jésus, lorsqu'elle établit sa réforme dans toute l'Espagne. Telle la bienheureuse mère de Chantal parcourt toutes nos provinces. Même pauvreté, mêmes souffrances, souvent, mêmes persécutions; même intrépidité dans les périls, même prudence dans les obstacles, même oubli de soi-même dans les événements, quels qu'ils soient; même respect aussi, mêmes éloges; même empressement à les voir, à les consulter, à les écouter, autant du côté des grands que du côté des peuples. Témoins (je n'en ajouterai que ce seul trait), témoins les princes de l'auguste maison de Lorraine, qui ne l'appelaient que leur mère, et voulaient qu'elle ne les nommât que ses fils.

Mais ce qui caractérise proprement les voyages de zèle et de charité de la mère de Chantal, c'est l'obéissance. C'est l'obéissance qui la met toujours en mouvement, c'est l'obéissance qui l'arrête, c'est l'obéissance qui lui procure tous ses succès. Les signes de la toute-puissante et de la miséricorde de notre Dieu, dit saint Grégoire pape. (hom. 29 in Ev.), suivent, en effet, toujours aussi promptement l'obéissance, que l'obéissance a suivi le précepte : *Obedientia præceptum, obedientiam signa secuta sunt*. C'est là, ce me semble, tout l'abrégé, tout le précis de la vie religieuse de notre sainte.

En vain on la désire, on la demande, on l'appelle en différents lieux. Elle n'entend les cris que poussent vers elle non-seulement les peuples, mais ses chères filles mêmes, que quand ce sont des supérieurs qui les lui font entendre. Rien ne la retarde alors, elle part : *Obedientia præceptum*. Et par tout où elle porte ses pas, elle porte la bénédiction et la paix, elle réconcilie les familles; ici elle étouffe les embrasements, là elle brave et arrête la contagion de la peste, elle prévient les famines, elle répand la santé sur les corps presque autant que la lumière dans les esprits et la grâce dans les cœurs. Eh! Messieurs, dans de tels sujets est-il possible de tout détailler? *Obedientiam signa secuta sunt*.

En vain trouve-t-elle toutes sortes d'obstacles : contradictions du côté des personnes les plus vouées à la piété, autant et encore plus que du côté des mondains; défaut de tous secours. Rien ne l'effraye. Dès que ses

supérieurs ont parlé, elle entreprend, elle commence : *Obedientiam præceptum*. Et à l'instant même tous les esprits se changent, les difficultés s'évanouissent, les secours viennent de toutes parts : *Obedientiam signa secuta sunt*.

En vain lui vient-il à l'esprit toutes sortes de projets les plus avantageux à la gloire de Dieu. A peine ose-t-elle prévenir ses supérieurs pour les leur proposer seulement. Du moins attend-elle toujours que Dieu la détermine par leur organe. Les plus brillants succès ne peuvent l'éblouir. Lorsque tout conspire à la flatter des plus belles espérances, un mot suffit pour l'arrêter : *Obedientia præceptum*. Mais les succès n'en sont que plus éclatants et plus rapides. En combien de villes et de provinces furent introduits, par ses soins, de dignes ministres de l'Evangile. Illustres enfants de Vincent de Paul, dites-le-nous, vous, qui fûtes presque partout les instruments et les coopérateurs de son zèle? Enfin n'eut-elle pas avant sa mort la consolation de voir régner tout l'esprit de son bienheureux Père dans plus de quatre-vingts maisons, dont la plupart avaient été fondées par elle-même : *Obedientiam signa secuta sunt*.

L'esprit, la volonté, le cœur enchaîné, de quel côté pouvait-elle avoir encore à livrer des combats, à réprimer des révoltes? Du côté des sens? Elle en prévient, ai-je dit enfin, ou en dissipe les illusions par la mortification la plus rigoureuse.

Du reste, Messieurs, ce n'est pas des révoltes de la chair que je prétends ici parler. Par une grâce la plus singulière (45), ô mon Dieu! vous aviez daigné la préserver, même de bonne heure, des mouvements les plus involontaires de la concupiscence. Ce ne sont pas aussi des austérités extraordinaires, des mortifications sanglantes que j'entreprends de louer. Selon l'esprit de son bienheureux Père, devant être en tout le modèle sur lequel son petit troupeau pût se former, c'était dans l'intérieur que devaient être toutes ses vertus : *Forma gregis ex animo*. (I Pet., V.) L'amour de la croix ne paraîtra donc en elle que comme en François de Sales dans ces occasions que fait naître la Providence, ou que l'état même, surtout l'état religieux, fournit toujours assez abondamment. Dans ses maladies, par exemple, maladies presque continuelles, elle ne souffre jamais assez. Mais est-il étonnant, quand un médecin, tout hérétique qu'il était (son témoignage ne peut être suspect), après en avoir longtemps examiné tous les symptômes, fut obligé de s'écrier qu'elle était plus malade de l'excès de son amour pour Dieu que d'aucune altération dans son tempérament. Dans les temps de misères publiques, ah! c'est alors que, pour soulager des malheureux périssant de besoin, elle se refuse tout à elle-même, et porte l'abstinence et le jeûne jusqu'aux derniers excès. Dans l'exercice surtout de la pauvreté reli-

(45) V. sa Vie par M. de Maupas, évêque du Puy, part. III, ch. 24, p. 552, éd. de 1645.

gieuse, faisant ses délices de vivre d'aumônes, n'usant des droits de supériorité que pour être la plus dénuée de toutes; ne voulant jamais (c'est son expression) avoir d'autre lendemain que celui de la Providence, elle tremblait cependant sans cesse, dit-elle, dans la crainte d'usurper à tort le titre de pauvre de Jésus-Christ.

Mais, Messieurs, il est une autre guerre à essayer dans cette partie de nous-mêmes, où l'imagination exerce par les sens un trop funeste empire. C'est, selon l'expression de saint Augustin, ce bournier infect, d'où s'exhalent ces grossières et malignes vapeurs qui obscurcissent ou ternissent l'éclat de toutes les vertus; ces inquiétudes, ces anxietés, ces frayeurs qui ébranlent l'espérance; ces doutes, ces raisonnements captieux, ces perplexités, qui font chanceler la foi; ces saillies, ces fougues de tempérament qui tantôt poussent à bout la patience, tantôt altèrent la charité; ces répugnances, ces dégoûts, ces ennuis, ces accabllements; d'autre part ces légèretés, ces distractions, ces dissipations, ces évaporations, pour ainsi dire, qui, presque également faisant perdre le goût de la piété, réveillent toute la sensibilité que l'on a eue pour les charmes du monde. Le croirait-on, Messieurs, que toute la vie de la Mère de Chantal se passa dans ces différents combats. Jamais foi ne fut plus ferme; et jamais foi ne fut plus combattue. Jamais âme ne fut plus agitée et plus troublée par la crainte; et jamais âme n'agit plus constamment par pur amour. Jamais tempérament ne fut plus ardent et plus vif, sinon peut-être celui de François de Sales; et jamais personne, sinon peut-être François de Sales encore, ne parut aussi apathique, aussi tranquille.

C'est la mortification, que nous nommons intérieure, qui fait remporter à l'âme cette belle victoire. Elle ne fait pas seulement, comme faisait Job, une espèce de traité avec tous ses sens (*Job*, XXXI), traité toujours trop peu sûr avec des ennemis aussi perfides. Pour les tenir dans une sujétion continuelle, elle ne cesse de les combattre. Ne multiplions pas les faits particuliers qui ne nous ont déjà mené que trop loin. Un trait général doit suffire. Seul il fait le précis de tout éloge, c'est le vœu que son saint directeur lui permit de faire, de chercher toujours et dans toutes ses actions de pratiquer le plus parfait. Ah! Messieurs, qu'héroïque est une âme qu'un François de Sales juge capable de tenir, et juge avoir tenu en effet un tel vœu!

Sa victoire est donc complète, complète sur le monde, complète sur elle-même: ses derniers soupirs en furent enfin comme le sceau de cette double victoire. Je l'envisage, en effet, sur son lit de douleur, comme sur un char de triomphe, d'où elle foule aux pieds et le monde et toute affection mondaine. Si elle a quelque regret, dit-elle, c'est de ne point mourir d'une mort sanglante en témoignage de sa foi. Ce qui lui reste de forces, elle l'emploie à consoler,

à animer et à instruire encore ses chères filles. Elle ranime toute sa ferveur pour renouveler une dernière fois tous ses sacrifices. Le dernier qui lui reste à faire est celui de sa vie. Elle l'abandonne absolument à la volonté du Seigneur. Indifférente également et pour vivre et pour souffrir et pour mourir, elle ne veut qu'on demande à Dieu pour elle ni guérison, ni soulagement, mais seulement que sa sainte volonté s'accomplisse. Ce sont presque ses derniers mots. Elle n'y ajoute que le nom sacré de son Epoux qu'elle réclame.

Ah! venez, saint évêque, glorieux François de Sales, venez recevoir cette âme. Elle est dans l'état de perfection où vous la désiriez si ardemment; venez, selon la promesse que vous lui avez faite, la recevoir et l'offrir au céleste Epoux. Sans doute, vous en croirez, Messieurs, un saint Vincent de Paul. Il vient, en effet, et tous deux ensemble vont s'abimer et se perdre dans l'océan de charité.

Qu'elle triomphe donc aujourd'hui et à jamais parmi nous, cette sainte héroïne! Oh! qu'elle est bien digne des honneurs qui lui ont été décernés! Oui, vous serez bénie de siècle en siècle, glorieuse épouse du Seigneur: *Benedicta es tu (Judith., XIII)*, parce que le Dieu très-haut vous a soutenue par sa force et vous a comblée des plus beaux gages de sa miséricorde plus qu'aucune autre femme de votre siècle: *Præ omnibus mulieribus super terram. (Ibid.)* Il rend aujourd'hui votre nom si célèbre que jamais vos éloges ne cesseront, et que votre gloire n'ira que croissant de jour en jour sur la terre: *Ut non recedat laus tua de ore hominum. (Ibid.)* Les pontifes, les prêtres du Seigneur, ainsi que les peuples, s'empresseront à vous rendre leurs hommages à bien plus juste titre que ceux de l'ancienne loi ne rendaient les leurs à la libératrice de Béthulie: *Benedixerunt eam omnes una voce. (Ibid.)* Mais vos chères filles surtout feront éclater par-dessus tous les autres leurs transports de joie et d'allégresse. Tous à l'envi s'écrieront: Vous êtes notre consolation, notre joie, notre gloire; la gloire de cette illustre congrégation que vous avez fondée pour être la dépositaire, et qui, en effet, a été l'héritière de votre esprit et de toutes vos vertus: *Tu gloria Jerusalem (Ibid.)*; la joie et la consolation de l'Eglise, à qui vous donnez aujourd'hui la douce satisfaction de prouver par vos exemples que tout l'héroïsme des premiers siècles se retrouve encore également pur, également parfait dans son sein: *Tu lætitia Israel (Ibid.)*; l'honneur de votre peuple, l'honneur de la France, et plus particulièrement encore de l'heureuse ville qui se félicitera à jamais de vous avoir vue naître et de vous avoir élevée dans ses murs: *Tu honorificentia populi nostri. (Ibid.)*

Messieurs, refusez-vous de prendre part et d'applaudir à son triomphe qui nous regarde tous et nous intéresse par tant d'endroits? Ah! puissions-nous surtout avoir

part à son triomphe éternel dans les cieux !
Et dixit omnis populus : Fiat, fiat (Ibid.)

PANÉGYRIQUE XX.

SAINT AUGUSTIN.

Hæc est victoria quæ vincit mundum. (I Joan., IV)
Voilà la victoire qui triomphe du monde.

Il est des hommes qui semblent être nés moins pour eux-mêmes que pour les autres. Ce sont des vases d'élection que le Seigneur envoie de temps en temps à son Eglise, comme pour s'acquitter envers elle de la promesse qu'il lui a faite d'une assistance éternelle. Dans les siècles où ils paraissent, ils fixent d'abord sur eux tous les regards, attirent à eux toute la confiance des peuples ; ils sont l'âme et le mobile de tous les grands événements. Aussi, l'histoire de leur vie est-elle, à proprement parler, l'histoire de leur siècle. Entre ces hommes singuliers, les plus extraordinaires sont ceux qui sembleraient suffire seuls à tous les âges, c'est-à-dire, qui, après avoir été le flambeau de leur siècle pendant leur vie, laissent encore après eux une trace de lumière qui suffit pour éclairer et pour guider la postérité la plus reculée.

S'il fut jamais homme de ce caractère, ce fut sans doute Augustin. Oui, Messieurs, et j'ose commencer son éloge en le représentant comme une digue que le Seigneur voulut opposer à toutes les erreurs, et aux erreurs de tous les temps. S'il fut l'oracle de son siècle, n'est-il pas encore l'oracle du nôtre ? Le cours des victoires que remporta ce vrai héros de la religion ne se renferme donc pas dans les bornes étroites de sa vie. Elles se perpétuent et se renouvellent de jour en jour : *Hæc est victoria quæ vincit mundum.*

Saisissons, Messieurs, et envisageons aujourd'hui le grand Augustin sous ce beau point de vue ; rapportons son éloge à la fin glorieuse pour laquelle le Seigneur le fit naître. Les écrits, les exemples d'Augustin, ce sont les armes dont je vais me servir pour attaquer le monde et pour venger la religion. Le triomphe de la religion par Augustin fera donc le sujet de ce discours.

Triomphe de la vérité chrétienne sur l'illusion de nos sens ; sujet de la première partie. Triomphe de l'humilité chrétienne sur l'orgueil de nos esprits ; sujet de la seconde partie. Triomphe de la charité chrétienne sur la lâcheté de nos cœurs ; sujet de la troisième partie. Pour terrasser aujourd'hui l'ennemi de la religion, j'emploie des armes véritablement invincibles, puisque ce sont celles d'Augustin ; mais il faudrait, pour les manier avec avantage, la main du héros auquel elles appartiennent. Du moins prions nous ensemble que la grâce, qui donnait l'efficacité à toutes ses paroles et à toutes ses œuvres, anime et soutienne mes faibles efforts. Pour l'obtenir, cette grâce, demandons-la par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La première source de toutes les erreurs de notre conduite est dans nos sens. Ce sont eux qui, s'arrogeant l'empire que l'ordre de Dieu destinait à la raison, entraînent vers les biens terrestres le mouvement d'un cœur créé pour la félicité. Malheur à vous, disait le prophète, qui donnez au bien le nom de mal, et au mal le nom de bien ! Tristes jouets de vos sens, vous courez au précipice par un sentier que l'imagination sème de fleurs. Ecoutez la voix et l'exemple d'Augustin qui vous rappelle. Voici le plus beau des triomphes que remporta jamais la vérité, parce que l'illusion ne fut jamais d'abord si flatteuse, soutenue ensuite si puissamment, enfin si parfaitement vaincue qu'elle le fut dans Augustin. Le triomphe de la vérité sur Augustin était donc important, difficile ; mais s'il fut longtemps incertain, il fut le plus complet.

C'est communément le malheur des grandes âmes de ne pouvoir être médiocres en rien. Tout y est extrême, soit pour le vice, soit pour la vertu. Dans Augustin, la passion non plus que l'esprit n'attendit pas, pour se déclarer, le nombre des années. Passons-lui sa première enfance, dont il eut si peu d'indulgence lui-même à se passer les premiers désordres, dès l'âge de quinze ans sous quels traits se peint-il ?

C'était, en lui, dit-il, une passion pour la gloire qui déjà ne souffrait aucun frein, une soif de voluptés qui déjà ne pouvait être étanchée que par le crime. Mais quand je dis passion pour la gloire, n'entendez pas cependant cet orgueil grossier qui ne se déclare qu'à sa propre confusion. Le sentiment secret de sa supériorité naturelle nourrissait sa vanité, sans témérité ainsi que sans envie ; vanité moins choquante, il est vrai, mais ni moins dangereuse, ni plus innocente. Brillante réputation, haute fortune, ce fut d'abord le terme de félicité que lui proposa sa passion. Rien n'était au-dessus de ses vœux, parce qu'en effet tout était au-dessous de la noblesse de son cœur et de la grandeur de son génie.

Tout semblait donc appuyer sa douce illusion. Déjà les trois plus fameuses académies d'Afrique l'avaient vu paraître dans leur sein, moins, semblait-il, pour s'y former que pour y recueillir toutes les palmes et y éclipser ses propres maîtres : maître lui-même à un âge où les esprits communs commencent à peine à pouvoir être disciples ; parfait en tout genre d'étude par la seule facilité de son génie, qui ne laissait presque rien à faire à la pénétration de son jugement ; enfin égal à lui-même, et se soutenant toujours dans les sciences qu'on croit être les plus opposées.

A ces qualités brillantes de l'esprit, ajoutez-y les qualités les plus aimables du cœur. Il était plein de sentiments de probité, que l'ivresse même de la débauche ne put jamais balancer un seul instant : ami, j'ai presque dit trop tendre, puisque la douleur de la perte

d'un ami pensa lui coûter la vie; doux, complaisant, inaccessible à la flatterie jusque dans les accès les plus violents de son ambition; dans le naufrage même de son innocence, pénétré d'estime pour la vertu, et fils toujours respectueux et tendre pour une mère qui ne cessait de lui reprocher ses désordres.

La belle conquête, Messieurs, si la vérité peut jamais devenir supérieure à la flatteuse illusion des sens, et détromper cet esprit des erreurs où la folle imagination l'entraîne! Mais l'importance de la conquête en fait la difficulté même. Me suis-je donc trompé? Je le vois céder au premier choc; une maladie dangereuse, dont il est subitement atteint, lui dessille les yeux; détrompé, il demande le baptême. Ah! Messieurs, suspendons des sentiments précipités de joie. Funeste exemple du fonds qu'on doit faire sur ces prétendues conversions qui s'opèrent à un lit de mort. Cet arbrisseau, jeune encore, plie au premier orage. Le calme revient, il se relève, il se fortifie, il s'endurcit, il faudra des coups redoublés de foudre pour l'abattre.

Déjà les idées fleuries des poètes et des auteurs profanes ne lui laissent de goût que pour les fables, il s'enivre à longs traits dans ces sources empoisonnées, et s'applaudit de son ivresse. Bientôt cet esprit avide de tout savoir ne peut souffrir que l'avenir même se cache à ses recherches.

Cependant, à mesure que la vaine curiosité de son esprit l'engageait dans l'erreur, la raison, aussitôt alarmée, lui faisait apercevoir le précipice : épris d'amour pour la sagesse, il crut la trouver dans le système de Manès; mais, bientôt, il sentit, comme il le dit lui-même, qu'il n'avait embrassé qu'un fantôme. L'oserai-je dire, Messieurs? l'Eglise frémit de se voir sur les bras un pareil adversaire, et le grand Ambroise crut devoir ordonner des prières publiques dans son Eglise pour supplier le Seigneur de préserver son peuple de la séduction d'Augustin; tandis que d'autre part Augustin, tout zélé manichéen qu'il est, devient le fléau de sa propre secte. Fauste, l'oracle du manichéisme, est confondu par ce nouveau disciple, qui ne cherche auprès de lui qu'à s'instruire. Mais que conclut-il de sa victoire, à quoi se résout-il? A douter de tout. Funeste ressource, ressource cependant à la mode aujourd'hui plus que jamais. Mais quoi! le pyrrhonisme n'a-t-il pas aussi ses difficultés qui ne sont pas moins inconcevables que celles du système le plus absurde? Augustin les sent et ne peut plus se décider sur rien, il ne fait plus que s'étonner sur lui-même, et son étonnement est son supplice.

Ah! Messieurs, changez le cœur d'Augustin, et je vous garantis Augustin détrompé; rendez chaste tout incrédule, et vous le trouverez docile aux leçons de la vérité.

Mais qui pourra dissiper ces vapeurs grossières qui, comme il le dit lui-même, s'élevant de la bone de sa chair et des bouillons de sa jeunesse, obscurcissaient son cœur? Ah! pleurez, vertueuse Monique,

vos seules larmes peuvent éteindre l'incendie qui dévore votre malheureux fils. Que d'autres s'écrient avec transport : L'heureuse mère qui mit au monde un Augustin! Pour moi, je ne puis que m'écrier ici : Heureux Augustin d'avoir eu Monique pour mère!

Elle le voyait (ah! quel déchirement de cœur pour une mère si chrétienne et si tendre!) depuis l'âge de quinze ans, elle le voyait engagé dans le crime, traîner de ville en ville, de province en province, l'infâme objet de ses coupables feux. Que de larmes versa-t-elle dans son sein! Hélas! inutilement toujours elle le glaçait par ses reproches, sans pouvoir lui arracher un repentir. Il promet, et n'a jamais la force de rien tenir. Il rompt un commerce pour en renouer un autre aussitôt après; et, tandis que la complice de ses désordres s'arrache d'entre ses bras pour aller se vouer à la pénitence, il ne pense qu'à chercher dans de nouveaux engagements de quoi oublier ses premières attaches.

Ne vous rebutez pas cependant, vertueuse mère. Vos prières, vos larmes, vos jeûnes, vos aumônes triompheront enfin. Déjà aussi peu content de son cœur au milieu des plaisirs que de son esprit dans ses recherches, il promène partout ses inquiétudes mortelles sans trouver nulle part à les calmer, lassé de poursuivre un fantôme de fortune; qui toujours lui échappe, de Tagaste à Carthage, de Carthage à Rome; libertin sans amour du vice, aimant la vertu et rougissant d'en conserver quelques restes dans son cœur, dans cette situation terrible où lui-même il se dépeint, que pouvait-il être que malheureux? Aussi, se croyant également incapable et de quitter le crime et de l'aimer, il voit ici la mort avec une joie de désespoir qui lui ferme les yeux à l'abîme entr'ouvert sous ses pas. A Milan, tout applaudit à ses succès, tout retentit de ses éloges, et lui-même, tourmenté par sa propre gloire autant que déchiré par ses plaisirs, il se voit réduit à envier la stupide tranquillité des passions les plus brutales.

Ah! Messieurs, qu'il y a cependant de ressources pour le salut dans un grand génie, s'il cherche sincèrement et de bonne foi à s'instruire! La réputation d'Ambroise attire d'abord Augustin avec la foule de ses auditeurs. Il l'écoute, le plaisir qu'il goûte en l'écoutant commence à le détromper des faux préjugés de l'erreur, et lui inspire peu à peu le goût des divines Ecritures. Bientôt la vérité s'y montre à lui dans l'éclat le plus lumineux. Il en est frappé. Son esprit mûr enfin la reconnaît, il l'aime, il ne lui manque plus que le courage de la suivre.

Dites-nous vous-même, Augustin, que de cruels combats l'erreur et la vérité se livrèrent alors dans votre esprit et votre cœur. Il secoue sa chaîne d'une pesante main, dit-il, sans oser encore la rompre; mais il diffère. Demain, demain : la raison épurée se choque de ses délais. Dès à présent, répond-elle, dès aujourd'hui. Cependant, la passion alarmée demande trêve en-

core, elle l'obtient. Il avance et recule aussitôt, il croit déjà toucher le bien, et la volupté n'osant plus se présenter de front et l'attaquer ouvertement, semble, ajoute-t-il encore, murmurer après lui, et le retenant doucement, lui dire d'un ton séducteur : *Vous me quittez*. Il ne veut point écouter l'enchanteresse, mais il n'ose encore lui imposer silence.

Suivons-le, Messieurs, dans ce jardin, théâtre illustre de sa défaite. Il y entend raconter la vie du grand Antoine. Ah ! les ignorants, s'écrie-t-il, gagnent le ciel ; et nous avec notre science... Malheureuse science, qui nous laisse l'enfer pour partage !

Achevez, Seigneur, il est temps, il ne faut plus qu'un mot de cette voix forte et magnifique, puissante en vertu, pour briser ce cèdre qui chancelle. Elle a parlé, Messieurs, c'en est fait. Ah ! venez, accourez, tendre Monique, venez arroser de vos larmes non plus Augustin. Non, ce n'est plus Augustin. Ce sont des larmes de joie qu'il faut verser à présent, tendre Monique, sur ce nouveau Paul, tout l'esprit, tout le cœur de Paul viennent de passer dans Augustin.

Oui, Messieurs, la vérité ne remporta jamais de si beau triomphe. S'il fut important, difficile, incertain, disputé longtemps, comme vous venez de le voir, il fut aussi le plus complet.

Nous tous, que le charme d'une imagination séduite entraîne vers les biens sensibles, demandons à présent à Augustin (son témoignage ne peut être suspect) quel fruit il a retiré de ces biens qui étaient l'objet de son amour, le terme de ses espérances, il nous répond dans ses écrits ; mais que la voix de son exemple est bien plus énergique ! leur fruit, c'est la douleur, et leur fin, c'est la mort.

Un instant vit donc rompre tout à coup tant d'attachements criminels, dont plus de seize années avaient formés, serrés les nœuds. Mais, avant que d'oser encore demander la réconciliation, il croit devoir commencer par l'acheter, en quelque sorte. Que fera-t-il dans la suite, cet homme, qui, catéchumène encore, pourrait déjà être compté parmi les plus brillantes lumières de l'Eglise et parmi les pénitents les plus illustres ?

Pendant l'espace de cinq mois, qu'il prend pour se disposer au baptême, dans quels torrents de larmes noya-t-il les désordres passés de sa jeunesse ! mais son premier soin fut de rendre à la vérité l'hommage qu'il lui avait disputé si longtemps. Nous les possédons du moins en partie, ces fruits précieux de sa solitude, doctes écrits où, vainqueur illustre de lui-même, il combat, il réfute ses premières erreurs. Consultons-les, Messieurs, cherchons-y ce qu'Augustin pensait alors de la félicité, ce qu'il nous faut penser des biens et des maux de cette vie. Bientôt, chargé des dépouilles et du manichéisme et de l'Académie, il se présente au baptême. L'heureuse main qui eut la gloire de donner à l'Eglise, dans la personne de ce néo-

phyte, un docteur, un maître, un Père, aussitôt qu'un enfant !

Milan, tu ne l'entendras donc plus pros tituer à de profanes leçons, où à des éloges mercenaires, une bouche consacrée uniquement désormais à célébrer l'Eternel et à instruire les mortels de sa divine loi.

Mais que dis-je ? Il semble ne vouloir plus vivre que pour expier ses premiers crimes. Cet homme que vous venez de voir, il n'y a qu'un moment, tout occupé de sa réputation et de sa fortune, ne pense plus qu'à la retraite. Cet homme qui semblait ne trouver aucun théâtre assez célèbre pour se montrer, ne trouve à présent pour se cacher aucun asile assez obscur. Il vient de quitter Milan, son nom lui paraissait encore faire trop de bruit à Carthage, Tagaste même, la petite Tagaste sa patrie lui fournissait à son gré trop d'occasions de paraître. Le voilà donc enfin dans un réduit champêtre avec quelques amis choisis, ne dérochant à la prière que les moments qu'il consacre à une étude aussi sainte que la prière même.

Cependant, ce n'est point assez pour Augustin. L'idée de la perfection évangélique s'accroît dans son esprit, à mesure qu'il la pratique. Il ne voyait autrefois point de fortune assez considérable pour lui. Celle qu'il possède, toute médiocre qu'elle est, le gêne à présent et l'incommode. Autant amateur de la pauvreté qu'il fut idolâtre des richesses, il se dépouille de tout en faveur des pauvres, et ne croit avoir racheté suffisamment ses anciens péchés que quand il est devenu pauvre lui-même. Un jardin que son évêque lui donne pour y bâtir un monastère fait à présent toutes ses délices, et tous ses vœux se bornent à pouvoir n'en sortir jamais.

Quoi ? le sort d'Augustin serait-il donc de vivre obscur ? Non, non, Messieurs, il en est des grands hommes comme de ces feux qui d'abord concentrés dans la nue, l'ouvrent avec éclat et retentissent dans toute la terre.

La sainteté des disciples d'Augustin jeta d'abord un lustre trop brillant sur celle de leur maître, pour qu'on le laissât longtemps jouir de sa retraite. Ainsi, Messieurs, arrivait-il toujours que le triomphe des vertus chrétiennes sur Augustin ne fut que le prélude en quelque sorte des triomphes que lui-même ensuite devait leur faire remporter. Ainsi, la vérité chrétienne ne triompha de lui que pour s'ériger un trophée éternel des erreurs et de l'illusion des sens. Nous justifierons encore mieux cette pensée, par le triomphe qu'il fait remporter à l'humilité chrétienne sur l'orgueil et l'indocilité de tout esprit ; sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Oserai-je, Messieurs, vous faire part d'une pensée qui me frappe et me saisit ? Il me semble à présent comprendre le conseil secret de Dieu en permettant les premiers désordres d'Augustin ; le Seigneur ne voulait-il pas, comme Augustin lui-même le disait de saint Paul, creuser un abîme d'humilité

dans un abîme de misère, pour faire ensuite le plus illustre triomphateur de notre orgueil? Quoi qu'il en soit, voici, Messieurs, dans Augustin, le vrai héros de l'humilité chrétienne. Son exemple d'abord en commence le triomphe, et après que ses travaux et ses écrits l'ont assuré, son exemple encore le consomme.

Commençons par un trait bien capable de nous confondre? Hélas! c'est moi surtout, je vous l'avoue le cœur saisi et pénétré, oui, c'est moi que cet exemple doit couvrir de honte et de confusion. Misérable que je suis, comment ai-je osé me charger du ministère que j'exerce? Qui suis-je donc, Seigneur, pour porter votre parole à un grand peuple, tandis qu'Augustin prêtre comme par force et malgré lui, frémît en recevant le fardeau qu'on lui impose? En vain son saint évêque l'invite à monter dans les chaires chrétiennes; il faut qu'il menace. Mais, Messieurs, quel est-il donc cet homme qui, comme il s'exprime, ne croit que pouvoir périr lui-même en administrant aux fidèles le sacrement de la parole, cet homme qui se croit à peine encore capable d'étudier le ministère évangélique, qui demande en grâce au moins trêve de quelques mois pour s'appliquer à cette étude? C'est Augustin.

Augustin! c'est-à-dire, l'admiration de l'éloquente Rome, l'étonnement des plus profonds docteurs, la terreur de tous les hérétiques. Augustin qui avait approfondi déjà les matières les plus abstraites, et de littérature et de religion. Ne parlons point de ses livres de rhétorique et de philosophie; il avait dès lors épuisé les plus grandes questions sur la divinité, sur la nature de l'âme et sur le libre arbitre; il avait vengé l'honneur de l'Eglise catholique en montrant qu'il n'est de vraie vertu que dans son sein. L'hérésie démasquée n'osait plus vanter la sainteté prétendue de ses hypocrites adhérents, ni les prestiges qu'elle autorisait avant lui du beau nom de miracles. Alors même par ses doctes et littérales interprétations il mettait l'Ecriture à la portée des plus faibles génies, il pénétrait les profondeurs de saint Paul, et développait avec autant de facilité que d'énergie les grands mystères de la prédestination et de la grâce. Hippone l'avait déjà vu l'oracle des évêques et l'organe des conciles. Ah! Messieurs, dans de semblables hommes que l'humilité doit être triomphante!

Qu'Augustin pleure et gémissé à mesure que son mérite, inconnu à lui seul, l'élève dans l'Eglise; heureux troupeau, qui le forçâtes à devenir votre pasteur, Afrique fortunée, nous ne pouvons que vous féliciter des pleurs mêmes d'Augustin!

Paraissent à présent tous les partisans du mensonge! esprits indociles, que le joug de toute autorité révolte; esprits présomptueux, qui croient posséder seuls l'esprit de Dieu et le vrai sens des Ecritures (c'est, Messieurs, un caractère commun à tous les hérétiques de tous les siècles). Qu'ils paraissent,

qu'ils conjurent tous à la fois contre Augustin! ce fort Ismaël suffira contre tous, non-seulement contre tous ceux de son siècle, il prévendra même par des victoires anticipées les efforts de tous ceux qui pourront suivre, ainsi l'humilité chrétienne triomphe et triomphera dans tous les siècles de tout esprit orgueilleux par Augustin.

Ouvrirai-je cependant cette scène des brillants succès d'Augustin par la dernière défaite du paganisme? Abattu déjà depuis longtemps, il faisait alors un nouvel effort pour se relever; la décadence de Rome lui servait de prétexte pour accuser le christianisme d'avoir renversé les divinités tutélaires de l'empire. Vain prétexte qui lui attira le dernier coup de la main d'Augustin. Non, il ne put jamais se relever du coup que lui portèrent les magnifiques livres de la *Cité de Dieu*, ouvrage divin, trophée immortel érigé à l'humilité de la croix de Jésus-Christ. Mais j'ai voulu me borner aux défaites de l'hérésie.

Le schisme de Donat confondu, le manichéisme obligé partout à chercher les ténèbres, l'impur Jovinien forcé lui-même à rougir de sa honte, Priscillien devenu l'opprobre des gens de bien; chacun de ces faits suffirait pour illustrer un docteur de l'Eglise.

Mais Augustin seul suffit à tout. Rien ne peut échapper à sa vigilance. Jérôme... ah! quel nom viens-je de nommer, Messieurs? Plût à Dieu que la vérité n'eût jamais que de tels adversaires! Il n'est pas étonnant que les plus grands hommes, les hommes apostoliques mêmes se partagent sur des points délicats, obscurs, et encore indécis. Mais Jérôme cède aux modestes raisons d'Augustin, et l'humilité dans le vainqueur et dans le vaincu également triomphante, lie désormais entre eux le doux commerce de la plus tendre amitié. Qu'un si bel exemple mériterait d'être étudié, d'être suivi!

Mais, Messieurs, je suspends trop longtemps votre attente. Au titre seul de cette seconde partie n'avez-vous point reconnu d'abord cette hérésie fameuse par la qualité de son auteur, esprit vif, adroit, insinuant, homme de mœurs, homme austère, renommé saint, qualité dangereuse dans un chef de parti, en qui elle n'est propre qu'à accrédi-ter toutes les erreurs. Tel était Pélage, hérésiarque fameux, surtout par ses nouveaux dogmes, qui, renversant tous les fondements du christianisme, trouvaient cependant un appui sûr dans l'orgueil de notre nature. Avant que le venin caché se fût découvert, l'erreur avait surpris et s'était fait d'abord d'illustres défenseurs. La nature orgueilleuse s'accommodait, sans doute, d'un système qui l'affranchissait de la tâche humiliante du péché originel, et lui faisait trouver au dedans d'elle-même tout son mérite et son salut.

Le danger était pressant. Mais Augustin l'a reconnu, c'en est assez. Permettez-moi, Messieurs, d'omettre et ses combats et ses travaux. Laissons le docteur disputant, tou-

jours triomphant dans les conciles, pour écouter la voix de ses tendres écrits et nous y instruire. Ecoutez donc, mortels ! ce que vous êtes ; enfants de colère par nature, incapables de tout bien surnaturel, avec la grâce pouvant tout. Eh ! fallait-il tant de disputes, tant de livres et d'écrits pour nous apprendre à adorer, et à nous taire sur tout le reste ?

Cependant le serpent britannique cherche à échapper par mille tortueux détours. Pour sauver son orgueilleuse tête, il expose tout le reste de son corps aux coups redoublés que lui porte Augustin. Mais en vain ; elle sera écrasée cette tête orgueilleuse aux pieds de la croix de Jésus-Christ. Qu'il se cache à présent, qu'il dissimule, qu'il pallie ses erreurs, qu'il varie même, qu'il se rétracte, ruse bien basse, ruse cependant trop souvent et trop heureusement employée ; en effet il surprendra par cette ruse un synode entier en Palestine, il surprend à Rome un grand pape ; qu'il ne triomphe pas, il n'a pas surpris Augustin. Ce héros ne mettra bas les armes qu'après l'avoir démasqué, livré sans défense au dernier coup de foude, sous lequel il expire.

Me suis-je trompé, ou renaît-il de ses cendres ? Il ne renaît qu'en partie, mais guère moins redoutable. L'orgueil humain le reproduit, pour sauver quelque chose de son naufrage. La nature, forcée à se reconnaître redevable à Dieu de toute sa justice, en cherche encore en soi quelque germe, quelque principe, du moins le premier commencement.

O foi vierge, partage des esprits simples, qui peut vous altérer dans des âmes humbles par état et qui font profession de sainteté ? Hélas ! Messieurs, où le serpent subtil ne se glisse-t-il pas ? L'ignorance ne rendait ici le poison de l'erreur que plus opiniâtre dans des solitaires sans lettres.

Qui pourrait dire tout ce que fit Augustin pour les détromper ? Avec quelle adresse il résout tous les sophismes de l'erreur la plus captieuse, peut-être qui fut jamais ; avec quelle netteté, il découvre le danger d'un système le plus capable de séduire un esprit raisonnable ; avec quelle précision il distingue dans ce système ce qu'on peut soutenir sans blesser le dogme catholique, d'avec ce qui le renverse. Mais surtout, ah ! Messieurs, qui pourrait exprimer avec quelle tendresse ce charitable pasteur rappelle au bercail, ses brebis égarées, leur avouant même, pour prévenir la mauvaise honte qu'on n'a que trop souvent de se rétracter, leur avouant que les mêmes raisonnements, les mêmes principes l'avaient autrefois égaré lui-même : du reste protestant partout, répétant sans cesse qu'il lui importe peu qu'on soit de son avis ou non, dans ce qui n'est que de dispute, pourvu qu'on se réunisse avec lui dans la confession du dogme. S'il était impossible de n'être point accablé par les raisonnements de ce profond docteur, était-il possible de n'être point gagné par les exemples d'un

docteur si humble, si vide de son propre sens et si détaché de lui-même ?

Ainsi tout ce que l'enfer soulevait d'ennemis contre l'Eglise, en quelque pays que ce fût de l'univers, dans les Gaules, comme dans l'Afrique, en Palestine même, ainsi qu'en Italie, éprouvait aussitôt la vigilance d'Augustin. Achevons, pour donner tout l'éclat à son triomphe, d'enchaîner à son char, plutôt à celui de l'humilité, qui triomphait par lui, tout ce qui devait paraître de novateurs dans tous les siècles.

Pour les confondre, nous n'avons pas besoin, si nous voulons, de chercher ailleurs des armes. Il frappe chaque erreur par son fondement même, il prévient toutes les distinctions les plus subtiles de chacune, en établissant le droit d'une autorité visible ; nécessaire, dit-il, pour tenir tout dans l'unité, en soutenant les faibles, en arrêtant les esprits forts ; nécessaire pour justifier la Providence, qui sans cela, dit-il, se manquerait à elle-même pour l'instruction des ignorants.

Mais, Messieurs, si vous voulez encore quelque détail, Socin eut-il jamais un ennemi plus redoutable qu'Augustin combattant contre Maximin l'arianisme ? Que la secte prédestinatoire varie tant qu'elle voudra dans ses dogmes insensés, qui rejettent sur Dieu tous nos crimes, nous trouverons toujours dans Augustin de quoi ranimer la confiance des vrais fidèles à un Dieu Créateur, incapable de créer pour perdre son ouvrage ; à un Dieu Rédempteur, trop compatissant aux faiblesses d'une nature qu'il a aimée, jusqu'à s'unir à elle, pour lui refuser jamais les secours qu'il lui a mérités par l'effusion de son sang ; trop tendre enfin pour avoir voulu borner son sacrifice.

Que Luther à présent s'écrie qu'Augustin est le premier qui porta coup à la discipline et à la foi primitive ; c'est un trait de désespoir et de fureur. Il se sentait accablé par ce fort adversaire, il l'avouait, plus sincère du moins que le prétendu réformateur de France.

* Est-ce bien toi, Calvin, qui nous le dis, que le grand Augustin est tout entier à toi ? Pour le confondre, Messieurs, je ne veux point de dispute, seulement je lui donne une cîef, pour entrer dans le sens d'Augustin, qu'il écoute, tandis que l'exemple d'Augustin achèvera, comme il a commencé, le triomphe de l'humilité chrétienne.

Tout l'univers applaudissait à ses succès. Chacun le proclamait vainqueur de Célestius et de Pélagé. Pour triompher, qu'attend Augustin ? que Zozime ait parlé. Les débats sont finis, disait-il alors, il ne travaille plus que pour faire souscrire. Ne vous étonnez pas cependant encore, l'humble soumission d'Augustin va bien plus loin.

Il ne croirait pas, dit-il, à l'Evangile même, (prenez garde, Messieurs, rien de plus exact que la proposition du saint docteur entendue dans son véritable sens), c'est-à-dire, il ne croirait pas que tel livre en particulier est le véritable Evangile de Jésus-Christ, si

ce n'était l'Eglise qui le lui déclarât. Que l'Eglise lui déclare ce livre apocryphe, ou altéré, le docile Augustin le condamne.

Que pensera-t-il donc de ses propres écrits? Avec quelle sévérité, et quelle exactitude repasse-il sur chacun d'eux? Il explique, il désavoue, il rétracte ses premières pensées. Qu'on est grand, Messieurs, quand on avoue ainsi s'être trompé! les âmes vulgaires ne sont point capables de cet effort. Encore se défie-t-il de ses propres recherches, il prie chacun de ses confrères de le corriger, de l'éclairer, il soumet tout au jugement de l'Eglise, sa maîtresse et sa mère. Il veut qu'on n'ajoute foi à ses propres ouvrages qu'autant qu'elle y reconnaîtra sa doctrine.

Ah! Messieurs, pouvait-elle manquer de l'y reconnaître? La vraie doctrine de l'Eglise se reconnaît surtout à la soumission humble et sans fard de ceux qui la soutiennent. Aussi avec quel éclat l'Eglise a-t-elle avoué celle d'Augustin! Ce sont des conciles entiers qui l'adoptent, qui cherchent dans ses écrits les réponses de l'Esprit-Saint, et y puisent leurs oracles. Ce sont les souverains pontifes qui la donnent à tous les docteurs pour les diriger et les fixer dans leurs opinions. Aussi les docteurs y cherchent-ils la décision de leurs disputes, tout prêts à s'avouer vaincus, si Augustin leur est contraire.

Embrassons-la donc, Messieurs, aimons-la cette doctrine. C'est la vraie doctrine de notre Mère, c'est le lait pur, dont elle nourrit ses enfants. Le principe est à la portée de tous. Ce principe, c'est une foi simple, une humble docilité. Tous assurément ne peuvent pas pénétrer les profondeurs d'Augustin, tous ne peuvent pas manier l'épée de ce géant, pour abattre les superbes têtes de nos incircconcis; mais encore une fois, Messieurs, tous peuvent se pénétrer de ses principes, étudier leur propre misère, s'humilier de leurs faiblesses, courber la tête sous le joug de la foi; encore une fois, adorer et se faire.

Divine humilité, c'est le dernier triomphe que l'exemple et la doctrine d'Augustin devraient vous faire remporter sur notre propre orgueil! Encore un moment d'attention, Messieurs: c'est à vos cœurs que je veux à présent parler, pour y faire triompher enfin la charité; sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Pour faire triompher la charité, j'entre à présent dans le sanctuaire du cœur d'Augustin. Prenons-y des traits de feu pour en percer les nôtres. Puisse l'Esprit de charité seconder, surtout à présent, mes efforts, et produire en nous les sentiments d'Augustin! Sentiments d'amour pour Dieu, de tendresse pour ses frères, de zèle pour le salut du monde, c'est ce qui va composer la troisième partie du triomphe de la religion par Augustin.

Il n'est que trop vrai, Messieurs, que la tendre piété ne s'accorde guère avec la

science. D'ailleurs les soins, les embarras des grandes affaires distraient trop l'esprit, pour laisser le cœur assez libre de s'épancher dans les douceurs de la dévotion. Voici donc encore un nouveau prodige. Un docteur, dont nous comptons quatre-vingt-quatorze ouvrages divisés en deux cent trente-quatre livres, outre une multitude innombrable de lettres doctrinales et de sermons, un docteur cependant surchargé de toutes sortes d'affaires, même affaires temporelles (rien de plus tendre que la manière dont il s'en plaint), et ce docteur qui passe six à sept heures chaque jour en méditations, en entretiens avec Dieu, disons plutôt en extases. Je crois, Messieurs (car autrement je ne puis le comprendre), oui, je crois qu'Augustin se reproduit et se multiplie. Du moins cet esprit facile qui pouvait occuper trois secrétaires en même temps sur trois matières diverses, et même opposées entre elles, n'a-t-il pas aussi le privilège de se répandre au dehors, sans troubler la solitude de son cœur?

Quel cœur, Messieurs, surtout pour Dieu! L'amour divin le remplissait de telle sorte, qu'il semble même faire tort quelquefois à son esprit; lorsqu'il traite les questions les plus abstraites, tout à coup il s'échappe, il va se perdre en Dieu. O doux égarements d'amour! Il n'en revient qu'à peine; quelquefois même il n'en revient pas. Le lecteur n'y perd rien. Où je ne cherchais qu'à m'instruire et à me convaincre, je me sens le cœur subitement saisi. Augustin m'enlève avec lui au sein de Dieu.

Oui, je défie toutes les froideurs du cœur humain de tenir alors contre la charité qui parle par Augustin. Chaque mot est un trait de flamme. Souvent ne pouvant plus exprimer ce qu'il sentait (qui de nous pourrait seulement sentir ce qu'il exprime?), dans le plus beau feu de la composition, les paroles lui manquent; son âme même ne pouvant plus soutenir la vivacité de l'incendie qui consume son cœur, laisse son corps sans mouvement. Si ce n'était l'ardeur de charité qui allume ses yeux, on croirait qu'il expire. En effet, il expire; son corps seul est en terre, son esprit est au ciel.

Augustin! lui disait un jour le Seigneur dans un de ces ravissements, Augustin, m'aimez-vous? Ah! Seigneur, il expire d'amour; et vous lui demandez s'il vous aime! Mais quelle marque, Augustin, me donnerez-vous de votre amour? Augustin, Seigneur, est tout à vous; il vous a tout donné, il se consacre tout entier à votre gloire. Demandez-vous davantage? Augustin! Augustin m'aimez-vous? Ici, Messieurs, Augustin ne se comprend plus, il ne se sent plus, il ne réfléchit, ni ne raisonne, l'amour le jette dans une espèce de délire. Oui, Seigneur, s'écrie-t-il, s'il était possible que je fusse Dieu, et que vous fussiez Augustin, je choisirais d'être Augustin, afin que vous fussiez Dieu. Pardonnez-moi, Messieurs, je vous supplie, le transport d'admiration qui a presque fait avouer à mon esprit (ah! plutôt que ne sont-ils

dans mon cœur!) les pleurs excès du tendre Augustin.

Du moins, je vous inviterai, Messieurs, à lire, à méditer sans cesse ces chefs-d'œuvre de charité; car pour moi, je vous avoue que je ne puis que les arroser de mes larmes; surtout ces entretiens secrets avec Dieu, ces tendres méditations, dans lesquelles tantôt aux pieds de la croix de Jésus, comptant toutes ses plaies, recueillant chaque goutte de son sang, il mêle ses soupirs à ceux du Sauveur expirant, et se joint à lui pour offrir le sacrifice d'expiation et d'actions de grâces au Père éternel; tantôt il entre en société avec les anges, et s'anime pour chanter avec eux les merveilles de la Divinité; tantôt parcourant les brillantes demeures de l'Empyrée, décrivant leurs beautés, il s'irrite contre un corps qui l'empêche d'aller se réunir à Jésus-Christ.

Aussi ne cherchait-il qu'à le détruire; non pas à la vérité par les mortifications rigoureuses; les austérités étonnantes de Jean-Baptiste. Le saint pasteur avait pris Jésus-Christ seul pour modèle et pour maître, afin d'être lui-même en tout la forme de son troupeau. Simple et modeste dans ses habits et dans ses meubles, frugal dans sa table, toujours selon les règles d'une bienséance exacte, il vivait en commun avec tout son clergé, louant l'austérité des autres, et ne prêchant que charité. Gardons la charité, disait-il à ceux qui lui reprochaient de mener une vie trop commune, gardons la charité, mes frères, j'admire votre courage, supportez ma faiblesse.

Ainsi, Messieurs, c'était toujours par l'humilité que se signalait sa charité judicieuse. Le beau monument qui nous en reste! Pécheurs, ne détournez jamais les yeux de ce livre d'humiliation pour Augustin. On sent bien que c'est l'amour Divin qui le dicta, l'amour indigné des premiers égarements d'une folle jeunesse, confus de ses résistances, l'amour qui s'enflamme à chaque page par le souvenir des miséricordes du Seigneur, amour généreux d'un pénitent qui sacrifie tout jusqu'à vouloir éterniser sa honte pour venger la gloire de l'Eternel.

Enfin, Messieurs, l'amour épurerait tellement l'intention de toutes ses œuvres, que tout intérêt humain, même le plus légitime, ne fut jamais un motif assez noble pour sa grande âme. Il ne voulut jamais rien acquérir pour son Eglise, comment eût-il pensé à faire quelque acquisition pour lui-même? Inflexible dans le refus de tous les dons d'une charité peu judicieuse, il portait le désintéressement jusqu'à rendre ceux que de lâches bienfaiteurs paraissaient regretter. Son peuple, son clergé s'en plainquirent, en murmurèrent plus d'une fois. Pour toute apologie, parlez, mes frères, leur disait-il, quelqu'un d'entre vous est-il dans le besoin? qu'il vienne à moi. En effet, pour les soulager, dès que le besoin presse, il s'épuise, il se dépouille d'abord lui-même, ensuite il dépouille le sanctuaire, prêt à vendre sa liberté plutôt que de laisser aucun malheureux sans secours.

Il pouvait donc avec droit, ce nouveau Néhémie, en présence de ses frères, prendre tout son peuple à témoin s'il recherchait jamais avec empressement les revenus attachés à son ministère, s'il soutint les droits de son siège aux dépens de la charité. Sans rien exiger de personne, sans rien demander, il donnait toujours, sans oser même approfondir les besoins de ceux qui recouraient à lui. Sa table, sa maison étaient la table et la maison communes, non-seulement de son peuple, mais de tous les étrangers mêmes qui se réfugiaient de toutes parts autour de lui comme dans un port public toujours ouvert à l'indigence. Toujours prêt à quitter et l'étude et la prière pour écouter les plaintes, terminer les différends, il était accessible également à tous, accessible à tous les moments, excepté dans les temps qu'il destinait tous les jours à aller lui-même porter les paroles de paix et de consolation aux captifs dans les prisons, aux malades sur leur lit de douleur. C'est surtout, Messieurs, dans les œuvres qui concernaient le salut de ses frères, qu'il faut voir comme la charité de ce tendre pasteur se déployait. Alors l'amour du prochain, soutenu dans son cœur par l'amour de Dieu même, ne savait plus reconnaître de bornes.

Entrerons-nous dans son Eglise d'Hippone? Heureux qui peut entendre un tel prédicateur de l'Evangile! Là ce ne sont plus ces cris confus d'applaudissements qui interrompaient le rhéteur Augustin dans les assemblées de Carthage, de Milan et de Rome, les soupirs et les sanglots éclatant à mesure que la voix de l'évêque Augustin se fait entendre. Pas un sermon qui ne fasse à la grâce quelque grande conquête. Son nom lui attirait des auditeurs de tous les pays de l'univers: en l'écoutant, on ne pensait plus à admirer, on ne pensait qu'à se convertir. Les traits vifs et perçants de son esprit, enflammés par la charité de son cœur, enflammaient tout son auditoire; les esprits les plus opiniâtres, les plus critiques, ne pouvaient résister, rendaient les armes, c'était le cœur qui était touché, la conversion était sûre.

Hippone cependant, l'Afrique entière étaient des objets trop bornés pour le vaste cœur d'Augustin, la sollicitude de toutes les Eglises le presse sans cesse, ainsi que le grand Apôtre le disait lui-même. De là ces combats de charité dans son cœur, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. Il voudrait parcourir l'Europe et l'Asie, franchir toutes les mers, porter de l'un à l'autre hémisphère, le flambeau de l'Evangile. Cependant l'amour tendre qu'il doit à son peuple, la fidélité qu'il a vouée à son Eglise, le retiennent à Hippone. Il trouvera l'art d'allier ces deux sentiments opposés, ce qu'il ne peut faire de vive voix, il le fait par ses lettres. Il sollicite des conciles, ils se tiennent, et la discipline reprend sa première vigueur. Il avertit les souverains pontifes des abus qui se sont glissés secrètement, et les scandales disparaissent. Il porte jusqu'aux pieds du trône des césars de modestes remon-

trances, et la foi est soutenue, l'Eglise protégée, les malheureux soulagés, les coupables punis.

Quel champ immense, Messieurs, pour un seul discours ! tant de saints établissements qui donnèrent le premier exemple de joindre aux travaux de la vie ecclésiastique, toute la désappropriation des solitaires, ces admirables réglemens de la vie monastique qui donnèrent dès lors, et surtout ont donné depuis tant de vierges, tant de fervens religieux à la retraite. D'autre part, toutes ces persécutions que l'hérésie et l'impiété lui suscitèrent comme de concert, tant de prodiges par lesquels le Seigneur le préserva des noirs complots tramés contre sa vie, je vous avoue, Messieurs, qu'on pourrait composer encore un grand éloge des traits seuls que j'ai été forcé de passer sous silence.

Cependant tout vaste, tout ardent, tout heureux même que fut le zèle d'Augustin, hélas ! il fut trop mal secondé par les peuples pour arracher la foudre d'entre les mains du Seigneur irrité. Il dit à une nation barbare : allez venger mes autels profanés. Il dit, aussitôt l'Afrique en est inondée. Quel ravage, que de meurtres ! Mais, Seigneur, il fallait à votre justice une plus noble victime. Ce fut Augustin. La charité vous l'immola. Les malheurs de sa patrie lui perçaient le cœur d'autant plus vivement qu'il croyait ne voir dans l'affliction publique que la peine due aux premiers égaremens de sa jeunesse. Mais quand Hippone même fut investie, ah ! Messieurs, ce fut alors que le charitable pasteur se livra tout entier à sa douleur. Que dis-je, à sa douleur ? Ce respectable vieillard, usé de travaux, rappelle tout ce qui lui reste de forces, tantôt pour parcourir les rues et les places publiques, prêchant la pénitence, tantôt pour rassembler encore son peuple dans son église. Quoi, Seigneur, les tendres prières qu'il vous adressait alors ne purent vous fléchir ! Tantôt, se traînant jusque sur la brèche, il allait, le crucifix à la main, animer les soldats à défendre le sanctuaire ; ensuite, retiré la nuit avec son clergé dans son oratoire, la face mouillée de larmes, collée contre terre, il demandait à Dieu de l'accepter pour seule victime et de sauver son peuple ; ou comme l'illustre Machabée, il invoquait la mort, du moins pour ne pas voir les malheurs de ses frères. Hélas ! ce dernier vœu fut exaucé. Malheureuse Hippone ! Et dans le sac affreux de cette ville, rien ne fut respecté, que le tombeau, les écrits et la bibliothèque d'Augustin.

C'est ainsi, Messieurs, que doivent mourir ces grands hommes qui, nés une fois, ne devraient jamais cesser d'être. Aussi distingués du commun des mortels dans leur trépas qu'ils le furent par leur vie, la mort n'est pour eux que le sceau de l'immortalité. En effet, le grand Augustin ne vit-il pas encore ? Il vit dans ses écrits, il vit dans l'histoire, il vit dans toutes les bouches pour continuer à présent encore et perpétuer dans tous les siècles le triomphe de la reli-

gion, triomphe de la vérité sur l'illusion de nos sens, triomphe de l'humilité sur l'orgueil de nos esprits, triomphe de la charité sur la lâcheté de nos cœurs.

Ah ! Messieurs, ne puis-je me flatter de compter aujourd'hui quelqu'un de vous parmi les conquêtes qu'Augustin a faites à la religion ? La vérité, qui parla par son organe, après l'avoir détrompé lui-même, ne pourra-t-elle vous détromper des vanités du monde ? L'humilité qui soumit un si grand docteur, pour terrasser ensuite par son ministère les plus superbes génies, ne pourra-t-elle abattre les hauteurs insensées de nos esprits ? Mais surtout les traits que son cœur enflammé lance de toutes parts dans ses ouvrages ne pourront-ils réchauffer la charité dans nos cœurs ?

Augustin ! achevez par votre intercession auprès de Dieu le triomphe de la religion sur nous. Obtenez-nous cette grâce puissante, qui fasse sur nos esprits et sur nos cœurs les impressions salutaires qu'elle fit sur vous ; sur nos esprits, en les détachant entièrement du monde, en les rendant humblement dociles au joug de la foi ; sur nos cœurs, en les remplissant de cette charité pure qui nous fasse aimer Dieu seul sur la terre, pour l'aimer éternellement avec vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE XXI

SAINT REMI, ARCHEVÊQUE DE REIMS.

Si alius non sum apostolus, sed tamen vobis sum : nam signaculum apostolatus mei vos estis in Domino. (I Cor., IX.)

Si je ne suis apôtre pour les autres, du moins je le suis pour vous ; car vous êtes en notre Seigneur le sceau de mon apostolat.

Pourrions-nous refuser ce titre glorieux au saint archevêque dont nous solennisons aujourd'hui la mémoire ? Si Denys fut l'apôtre de la Gaule, Remi ne le fut-il pas de la France ? Nous sommes donc véritablement le sceau de son apostolat : *Signaculum apostolatus mei vos estis*. Sans méconnaître l'illustre martyr, premier fondateur de ces Eglises, ne craignons pas, Messieurs, de reconnaître celui-ci et de partager du moins notre reconnaissance entre l'un et l'autre. Si Remi eut l'avantage de trouver le christianisme établi dans ces régions où il prit naissance, s'il fut lui-même redevable de la foi au premier apôtre des Gaulois, ne peut-il pas dire cependant comme saint Paul, qu'il n'a pas moins fait que lui-même : *Nihil minus fui* (I Cor., XI), et qu'ayant eu la gloire de convertir à Jésus-Christ les conquérans de sa patrie, quoiqu'il ne soit point apôtre pour les autres, il l'est du moins pour nous : *Et si alius non sum apostolus, sed tamen vobis sum*. L'Eglise, en effet, lui a décerné ce titre. Attachons-nous à le justifier. C'est sans doute le point de vue le plus intéressant de son éloge.

Saint Paul rappelait aux Corinthiens, pour preuve de son apostolat, non-seulement ce qu'il avait fait parmi eux pour y planter la foi, mais encore la sagesse de la conduite qu'il y avait tenue. Peignons avec les mê-

mes traits la gloire de l'apôtre des Francs. Vous verrez en lui, Messieurs, 1° un zèle ardent et vif pour remplir toute l'étendue du ministère apostolique ; ce sera le sujet de la première partie de son éloge. 2° Un zèle sage pour honorer dans toute sa conduite le ministère apostolique ; ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On ne voit paraître Remi dans l'histoire que pour le voir presque aussitôt monter sur le siège épiscopal de sa patrie. Il est des hommes pour qui les règles communes ne sont point faites, parce qu'ils semblent eux-mêmes n'être point faits comme le commun des hommes. Il est juste qu'on les excepte, qu'on les distingue ces hommes pour qui l'on remarque que la Providence a fait, pour ainsi dire, exception dans la nature. Tel fut saint Remi, dernier fruit, fruit miraculeux d'une alliance toute sainte, qui avait déjà donné deux grands évêques à cette partie des Gaules, fils d'une sainte, nourri par une sainte, frère, oncle de saints, et lui-même ainsi que Jean-Baptiste thaumaturge dès le berceau, miracle de sainteté dans tout le cours de sa jeunesse, en fallait-il davantage pour autoriser l'impatience des peuples ? Il n'avait pas plus de vingt-deux ans alors, et bientôt il surpassa les espérances qu'il avait fait concevoir de si bonne heure. Nous, Messieurs, pour en juger avec quelque ordre, suivons-le pas à pas, et dans le projet qu'il forme, et dans les moyens qu'il emploie, et dans les succès dont Dieu le couronne.

Vers les commencements du v^e siècle, les Gaules, qui depuis plus de cinq cents ans étaient sous la domination de Rome, étaient devenues romaines en quelque sorte. Les Gaulois, peuple toujours brave mais naturellement doux et facile, s'étaient enfin accoutumés au joug de leurs vainqueurs. Ils en avaient pris peu à peu la langue et les lois, les usages, les mœurs et la religion même. Tant que le christianisme avait été proscrit dans l'empire, la persécution n'avait été nulle part plus allumée que dans les Gaules. Enfin l'Eglise commençait à respirer. Des progrès un peu lents, mais solides, lui faisaient espérer de se voir bientôt tout à fait triomphante, quand le trône des césars tout à coup renversé pensa ensevelir le christianisme sous ses ruines. Mille essaims de barbares s'étaient répandus dans les Gaules. Un peuple plus fier et plus indomptable que tous les autres paraissait depuis quelque temps sur les rives du Rhin, et faisait trembler autant pour l'Eglise encore faible dans son berceau que pour les restes vieillissant de l'empire.

Nommer les Francs, n'est-ce pas, en effet, donner l'idée d'un peuple qui ne connaissait encore d'autre vertu qu'une bravoure violente et farouche ? A travers la rusticité de ses mœurs, laissant cependant déjà transpirer des traits de je ne sais quelle urbanité qui, depuis confondue avec la douceur naturelle des Gaulois, devait faire le caractère dominant de la nation entière ; du reste, jaloux

de sa liberté, ennemi de toute dépendance, toujours emporté par la vivacité la plus fougueuse, n'aimant que la gloire et l'aimant constamment, volage en effet sur tout le reste, mais au seul nom, au seul fantôme d'honneur, bravant les dangers, se roidissant contre tous les obstacles et supérieur à tous les revers.

La valeur et l'expérience du célèbre Aétius avaient, à la vérité, soutenu quelque temps les efforts de ce torrent impétueux ; mais Aétius, après avoir été forcé de céder peu à peu lui-même, étant enfin devenu la victime de la basse jalousie de son maître, la mort de ce dernier Romain fut comme le signal de la perte entière de l'empire dans les Gaules. Il ne faisait plus que déchoir et tomber de proche en proche à mesure qu'avançaient ces nouveaux vainqueurs qui, partout les armes à la main, rétablissaient les temples et relevaient les autels des anciennes idoles.

Cependant les Goths d'une part, les Bourguignons de l'autre, peuples à la vérité chrétiens, mais hérétiques, avaient infecté du venin de l'erreur les vastes provinces dont ils s'étaient emparés. Leur zèle de parti, zèle toujours fanatique et cruel, faisait presque, hélas ! désirer la domination des idolâtres. Enfin ce qui restait d'enfants soumis à l'Eglise étaient-ils capables de consoler leur mère ? Plus indociles sur la pratique de la morale que l'hérétique ne l'était sur la créance du dogme, n'étaient-ils pas dans leurs mœurs plus dissolus que les idolâtres mêmes ? Ah ! pécheurs, les coups les plus sensibles qui percent le cœur de l'Eglise votre mère viennent toujours de votre main. Elle est comme forcée à vous haïr, et en même temps à vous aimer. Vous êtes ses enfants. Tout rebelles que vous êtes, elle ne peut ni vous abandonner comme l'idolâtre, ni vous rejeter et vous retrancher comme l'hérétique ; elle vous pleure et vous cache tendrement dans son sein, tandis que vous le déchirez.

Ce fut dans ces tristes circonstances que Remi entra dans le sanctuaire, et sitôt qu'il y fut entré, il se crut comptable à Dieu de son éclat. Est-ce Elie que je vois pénétré de douleur sur la désolation d'Israël ? Non, ce n'est pas Elie comme autrefois abattu, découragé par la tristesse, fuyant la persécution de Jéshabel et d'Achab, retiré dans une sombre caverne, et là, par une espèce de désespoir de zèle, demandant la mort pour toute grâce. Ah ! Messieurs, s'il faut que les ministres de l'Eglise meurent, ce n'est pas en victimes oisives que leur propre lâcheté immole pour le triomphe des ennemis de la religion ; c'est en combattant qu'ils doivent mourir, ainsi que sont morts tous nos martyrs, entraînant l'erreur et l'idolâtrie dans leur chute.

Ainsi que les premiers apôtres, Remi va d'abord se prosterner aux pieds de son Dieu, et dans le même esprit il lui adresse la même prière. C'est vous, Seigneur, qui avez fait le ciel et la terre, et les mers, et tout ce qu'ils contiennent. Pourquoi donc les nations se sont-elles émues contre vous ? pourquoi les

peuples ont-ils formé de vains projets ? Les rois de la terre se liguient encore et conspirent contre votre Christ. Ah ! voyez leurs menaces, Seigneur : *Et nunc respice in minas eorum.* (Act., IV.) Accordez à votre serviteur la grâce de prêcher votre parole avec assez de force pour les persuader ou pour les confondre : *Da cum omni fiducia loqui verbum tuum.* (Ibid.)

Sa prière fut exaucée Messieurs ; animé d'une sainte audace, il prend la résolution généreuse de sauver la foi dans la Gaule : voilà son projet. Le plus glorieux, le plus sûr moyen d'y réussir, était sans doute de convertir au christianisme ses nouveaux vainqueurs : mais quelle entreprise ! Mon Dieu, vous la conduirez peu à peu à l'exécution.

Qu'il me soit permis, Messieurs, de ne regarder tout ce qu'il fit dès lors dans son Eglise particulière que comme des préludes de ce qu'il devait faire bientôt après sur un théâtre plus vaste. En instruisant son peuple, il ne faisait, en effet, ce semble, que se former lui-même à cette éloquence vive et forte qui devait maîtriser un jour la plus haubaine des nations et le plus impérieux des princes, et qui lui acquit dès lors le renom d'auteur le plus exact et d'orateur le plus éloquent de son siècle. Ce qu'en écrit saint Sidoine renommé si justement lui-même comme le plus bel esprit qui fut alors dans les Gaules, avec quel plaisir ne l'ai-je pas plusieurs fois reconnu dans les précieux fragments qui nous en restent. Quelle élégance de style, quelle justesse dans les applications, quelle propriété, quelle abondance dans les termes ! c'est un fleuve qui coule. Quelle force dans les pensées, quel poids dans les preuves, quelle véhémence surtout dans les tours ! c'est un foudre qui frappe. Quelle exacte proportion, quel heureux ensemble dans toutes les parties, quelle douceur dans les liaisons, et quel art surtout à rendre partout l'art insensible ! c'est une glace unie du cristal le plus pur. Je viens de copier saint Sidoine. Mais c'est dans les fonctions de son apostolat que je dois me hâter de vous le faire voir.

Les Francs, en effet avançaient et poussaient leurs conquêtes. A leur tête un jeune monarque qui réunissait en lui toutes les vertus et tous les vices, dont l'assemblage fait les conquérants ; intrépide jusqu'à la témérité, il savait aussi bien commander que combattre ; fécond en ressources, il ne ménageait point les crimes quand il pouvait servir à ses desseins ; exact à faire rendre justice à ses sujets, il se croyait trop au-dessus des lois pour la rendre lui-même à ses alliés ; franc et sincère cependant par inclination, fourbe par intérêt, tantôt humain et tantôt cruel, suivant que son ambition le demandait, il savait dès l'âge le plus tendre tempérer l'ardeur de la jeunesse et l'impétuosité française par une politique fine qui eût fait honneur aux législateurs les plus consommés. C'est de Clovis idolâtre que je parle et dans le temps qu'il entra dans les Gaules

avant que le christianisme eût adouci ce qu'il y a d'odieux dans les traits de ce caractère. Ce devait être l'ouvrage de notre saint évêque d'en faire, par la religion, un héros vraiment grand pour la gloire de sa nation autant que pour le bonheur des Gaules.

Déjà Syagrius, défait dans les plaines de Soissons, lui avait laissé le champ libre à ses conquêtes. Cette époque célèbre de la fondation de cette monarchie fut celle de l'estime que prit le vainqueur pour l'évêque de Reims, et des espérances que l'évêque conçut de gagner bientôt et de soumettre à Jésus-Christ son vainqueur. Mon Dieu, c'est souvent ainsi que l'enchaînement de vos grâces les plus miraculeuses dépend des plus petites circonstances. Un vase précieux enlevé dans le pillage, redemandé par Remi, rendu par Clovis, voilà, Messieurs, ce qui prépara ce grand événement, qui, pour jamais, affermit l'empire de l'Eglise dans les Gaules en établissant la foi sur le trône du monarque français.

Pour hâter ce moment de grâce, Remi, depuis ce temps, ne cessait de répandre ses larmes aux pieds du trône de la miséricorde céleste ; il les mêlait à celles d'une auguste reine. Ne croyons pas, Messieurs, ravir à notre apôtre la gloire qui lui est due, en lui associant en quelque sorte, dans ces premiers commencements, cette femme vraiment forte, ainsi que Judith, l'honneur de son sexe et la joie de Sion ; préservée, comme Ruth, de la contagion de l'erreur dans le sein de sa nation et de sa famille ; orpheline, comme Esther, dès l'âge le plus tendre, choisie comme elle au moment qu'elle y pensait le moins, placée sur un trône idolâtre pour y faire triompher et régner son Dieu ; Clotilde, en un mot, dont le plus bel éloge est d'avoir été le modèle sur lequel ont pris à tâche de se former toutes nos plus grandes reines, les Radégonde, les Bathilde, les Blanche de Castille, les Jeanne de France, les Anne d'Autriche, les Marie de Pologne. Elle ne cessait de presser le zèle du saint évêque, qui, de son côté, ne cessait de l'encourager, de l'animer, et surtout de la consoler dans les épreuves auxquelles il plut au Seigneur de mettre de temps en temps sa foi.

Rappelez-vous enfin, Messieurs, cette grande journée où le jeune conquérant des Gaules vit ligüées contre lui toutes les forces de la belliqueuse Germanie. Les vœux du saint évêque le suivirent au combat. Mais quelle est donc cette nouvelle économie ? Les mains de Moïse élevées au ciel faisaient triompher Josué. Ici, à mesure que le pontife redoublé ses instances, le héros français succombe, ses alliés sont en déroute, ses braves soldats plient eux-mêmes. Mon Dieu, avant que de lui faire vaincre ses ennemis, vous vouliez le dompter et vous le soumettre lui-même. O vous, Germains, ne vous applaudissez pas encore de votre avantage. Vous sentirez bientôt que vous ne le devez ni à vos forces, ni à votre courage. C'est Remi qui combat ac-

tuellement pour vous, c'est lui qui triomphe; il triomphe à présent par votre prétendue victoire, dans un moment il achèvera son triomphe par votre défaite.

Cependant il ne semble plus rester aux Francs aucune ressource. Tout manque à la fois au généreux monarque. Ses soldats n'entendent plus sa voix. Il s'adresse à ses dieux. Ses dieux sont sourds. Heureusement il se souvient enfin du Dieu de Remi et de Clotilde : *Memor fui Dei. (Psal. LXXXVI.)* Il s'en souvient, il l'invoque, il est vainqueur : *Memor fui Dei et delectatus sum. (Ibid.)*

Laissons-le, Messieurs, poursuivant sa victoire, faire payer chèrement aux Germains la peine qu'il avait eue de les vaincre. C'est à Reims que j'aime à vous le faire voir, apprenant dans les leçons du saint évêque, à mépriser ses faux dieux, à rejeter ses anciennes erreurs et à réformer son caractère sur la morale de l'Evangile. On dirait que Remi fait passer dans le cœur de son catéchumène tout le zèle qui l'enflamme. Passez-moi cette idée, Messieurs; il me paraît s'en servir comme de second pour la conversion de tout son peuple.

N'oserais-je point croire que c'est ce bel événement que le prophète Isaïe avait en vue? Ce fut du moins, j'ose le dire, cet événement qui remplit enfin toute l'étendue de sa prédiction.

Levez, oui, levez maintenant la tête, véritable Jérusalem, Eglise de Jésus-Christ, voici le grand jour de votre triomphe. Ne redoutez plus désormais aucune sorte d'ennemis : *Surge, illuminare, Jerusalem. (Isa., LX.)* La gloire du Seigneur se répand aujourd'hui sur vous; votre éclat désormais n'aura plus à souffrir d'éclipse : *Gloria Domini super te orta est. (Ibid.)* Jusqu'à présent la nuit de la gentilité, où les ténèbres de l'erreur enveloppaient tous les peuples; vous n'aviez encore eu que des protecteurs ou passagers ou trop faibles, vos espérances les plus brillantes semblaient toujours s'évanouir aussitôt que naître; les maîtres du monde n'étaient entrés dans votre sein que pour le déchirer aussitôt plus inhumainement : *Tenebræ operient terram et caligo populos. (Ibid., 2.)* Mais enfin, parce que vous avez été persécutée, méprisée, haïe de toute la terre : *Pro eo quod fueris derelicta (Ibid., 13),* élevez à présent les yeux et considérez, voyez autour de vous : *Leva in circuitu oculos tuos et vide. (Ibid., 4.)* Ce peuple innombrable de généreux guerriers va devenir votre peuple : *Omnes isti congregati sunt tibi. (Ibid.)* Dans ce jeune héros qui est à leur tête se prépare une longue suite de rois qui entraîneront tous les peuples à vos pieds. Eh! quelle sera désormais votre joie! Vous serez étonnée vous-même de votre puissance : *Mirabitur et dilatabitur cor tuum. (Ibid., 3.)* Quand ce qu'il y a de plus fort parmi les nations se rangera de soi-même sous vos lois : *Quando fortitudo gentium venerit tibi. (Ibid.)* Quand les pre-

miers monarques du monde regarderont comme leur premier titre d'honneur celui de vos fils aînés : *Rege; ministrabunt tibi (Ibid., 10),* et ne croiront avoir point de devoir plus sacré que de vous honorer, de vous faire honorer, de vous protéger, de vous défendre et de vous enrichir même de leur propre patrimoine : *Et mamilla regum lactaberis. (Ibid., 16.)*

Peut-on voir, Messieurs, une prophétie plus littérale et plus exactement accomplie? Sainte religion, à qui en devez-vous la gloire? Qu'il me soit permis, Messieurs, d'employer ici les expressions mêmes d'un autre saint évêque (46) à ce sujet. O le beau présent, écrivait-il, que Remi a eu la gloire de faire à Jésus naissant et de conduire à sa crèche! Que cette nuit sacrée a rempli de consolation toute l'Eglise! Quel spectacle de voir, à l'ordre, à la voix d'un pontife de Jésus-Christ, se courber cette tête auguste si redoutée des nations, cette chevelure nourrie sous le casque recevoir par l'onction sainte le casque du salut, et ce héros quitter pour un temps la cuirasse guerrière et se revêtir du simple habit des néophytes!

Ne soyons plus surpris des succès éclatants du zèle de Remi. Il a fait de son prince, comme il l'écrivit lui-même, non-seulement le défenseur, mais encore le prédicateur de la foi. Bientôt la nation française n'aura donc plus d'idôles. C'est un cri unanime de toutes parts, qu'on ne veut reconnaître de Dieu que celui que Remi prêche. Trois mille des principaux officiers de la cour et de l'armée, baptisés en même temps que le roi, ne sont que comme les prémices de la nation entière qui ne tardera pas à les suivre.

Sous la protection de son roi que n'entreprendra pas le saint évêque? Il attaque l'arianisme, il le confond. Il anime les évêques de Bourgogne contre l'erreur, à sa voix ils s'assemblent, et malgré l'obstination du monarque arien, la foi catholique triomphe. Son zèle ardent, infatigable, s'étend encore plus loin. Dans le pays des Morins, l'idolâtrie domine, à peine y reste-t-il quelques vestiges du christianisme qui y fut autrefois annoncé. Remi leur forme des apôtres, il les consacre, il les envoie, et la foi est rétablie dans ces vastes contrées, qui font aujourd'hui quatre grands diocèses. Cependant il ne perd point de vue pour cela son propre troupeau. Il ne cesse de lui faire entendre sa voix. A peine l'ivraie paraît dans le champ du Père de famille, elle en est arrachée. Les scandales cessent aussitôt qu'ils éclatent, les abus n'ont pas le temps de se former. Les monastères se multiplient autant par ses soins que par ses largesses. Les lieux de prostitution se changent en asiles de pénitence. D'infâmes brigands deviennent de saints anachorètes, et les plus fameuses débauchées font autant de Madeleines.

Mais aussi reconnaissons, Messieurs, que c'étaient ses exemples, autant du moins que sa parole, qui lui donnaient cet ascendant

sur les esprits et sur les cœurs. Une réflexion, qui me saisit tout à coup, m'engage à me hâter de vous le représenter sous ce nouveau point de vue. Plus les travaux et les succès des hommes apostoliques sont éclatants, moins ils vous semblent ordinairement être à votre portée. Eh ! comment vous inviterions-nous à imiter le zèle ardent des apôtres pour étendre la foi, quand à peine nous pouvons la conserver en vous cette foi pure ? Mais avouez que si vous n'êtes point chargés d'un ministère qui vous oblige à défendre la religion, vous êtes obligés du moins à l'honorer par votre conduite. En vous représentant les apôtres établissant au milieu de nous le christianisme, nous pouvons au moins exiger de vous le respect et la reconnaissance qui leur sont dus ; en vous représentant leurs vertus, nous avons droit de prétendre vous donner des modèles. C'est, en effet, toujours en pratiquant eux-mêmes ce qu'ils annonçaient, qu'ils ont réussi à le persuader. Voyez-en maintenant la preuve abrégée dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Dans le ministère que nous exerçons par la miséricorde qui nous a été faite, disait saint Paul, un de nos premiers soins doit être de nous attirer l'estime des hommes pour la manifestation de la vérité, non-seulement en ne corrompant point la parole de Dieu, dont nous sommes dépositaires, mais aussi en ne la démentant jamais par une conduite artificieuse et hypocrite. C'est pour cela et dans la même vue qu'il disait encore ailleurs que tant qu'il serait apôtre, il honorerait son ministère ; et remarquez, Messieurs, la raison qu'il en donne ; pour inspirer, si je puis, ajoute-t-il, de l'émulation à mes frères, et pour en sauver quelques-uns. Voilà ce que j'ai nommé un zèle sage. J'entendais un zèle animé par une humble piété, guidé par une charité tendre et désintéressée, soutenu, couronné par une mortification généreuse et constante. Ainsi notre apôtre, à l'exemple de saint Paul, fit honorer son ministère en l'honorant lui-même par toute sa conduite.

Ce fut, pendant plusieurs siècles, du fond des solitudes que l'Eglise tira le plus ordinairement ses premiers pasteurs. On jugeait les plus propres à gouverner, non pas ceux qu'un long usage du monde eût façonnés à son commerce et à ses intrigues, mais ceux qui, à l'ombre des forêts, s'étaient le mieux exercés à le mépriser ou à le haïr. Les plus capables d'enseigner paraissaient être ceux qui avaient le plus constamment pratiqué, et non pas le plus exactement étudié les principes et les maximes de la morale.

Tel fut aussi, Messieurs, le mérite de notre saint évêque. Dès la première fleur de son âge, on l'avait vu fouler aux pieds le monde et ses plus séduisants attraits, presque avant que d'être en état de les connaître. C'est dans un obscur désert, près de la ville de Laon, que cet astre à peine encore nais-

sant vint aussitôt, non pas s'éclipser et cacher sa lumière, mais plutôt ramasser les beaux feux dont bientôt après on le vit tout à coup éclairer le monde. Ainsi l'on voit, non pas dans le tumulte et dans l'éclat des villes, mais dans les lieux les plus solitaires, se former ces météores lumineux qui, dès qu'ils se montrent, frappent aussitôt, éblouissent tous les yeux par leur éclat étincelant.

Cependant le saint enfant ne pensait qu'à y chercher un asile à son innocence : mais c'était une école où l'Esprit-Saint le conduisait pour l'instruire lui-même. Quelle y fut la rapidité de ses progrès ! Quels feux l'amour divin y alluma-t-il dans son âme, pour jeter ce vif éclat qui sitôt après le trahit, décèla sa retraite, et l'éleva sur le trône épiscopal de sa patrie à un âge où, comme je l'ai déjà remarqué, tout autre à peine aurait été admis aux premiers degrés du sanctuaire.

Ceux qui méritent le plus les places éminentes sont ceux qui les redoutent et les fuient davantage. Les briguer, c'est les peu connaître, et quiconque en connaît assez peu les devoirs, pour ne pas les juger au-dessus de ses forces, est toujours trop peu propre à les remplir. Vraiment heureux les peuples qui trouvent des pasteurs qu'il a fallu forcer à gouverner !

Pénétré de son incapacité, surtout de son défaut d'expérience, d'autre part effrayé du terrible fardeau dont on le charge, le jeune évêque tout en larmes n'a d'autre ressource que d'aller représenter humblement l'un et l'autre au Seigneur. Ah ! voilà, Messieurs, ce qui fait sa force. Vous avez été peut-être étonnés de ses prodigieux succès, écoutez maintenant ce qui les lui procure.

Voyez disait saint Augustin, sur un sujet semblable, voyez cet ange qui s'élève jusqu'aux cieux sur les ailes de la prière, qui descend ensuite sur la terre pour y répandre les grâces qu'il a puisées en quelque sorte dans les trésors du Tout-Puissant. C'est notre saint évêque.

En effet, continue ce saint docteur, les anges, dont l'emploi, selon l'expression de l'Ecriture, est de monter sans cesse au ciel et d'en descendre, ce sont les ministres de l'Evangile. Nous en avons l'exemple dans saint Paul, dit saint Augustin : j'ajoute, Messieurs, nous l'avons dans votre saint patron : *Ex uno habemus exemplum.*

Ainsi que l'Apôtre, il n'interrompt les exercices de son zèle que pour aller gémir aux pieds du Père des miséricordes. Le temps que la charité lui dérobe pendant le jour, il le retrouve dans le silence et les ténèbres de la nuit. C'est alors, que se trouvant en liberté, il s'élève jusqu'au ciel, pour aller éteindre dans ses larmes les foudres du Seigneur. Après des nuits entières passées dans ces communications intimes avec Dieu, comment reparait-il au milieu de son peuple ? *Ascendentes et descendentes angelos.* (Gen., XXVIII.)

Il y reparait comme saint Paul, suivant la

remarque de saint Augustin, tout plein de Dieu, s'il m'est permis d'ainsi parler, mais par là même disposé mieux que jamais à compatir à toutes les faiblesses de son peuple. Tel qu'un père tendre, ajoute saint Augustin, qui proportionne ses instructions, non pas à ses propres talents et à sa propre science, mais à la portée de l'esprit qu'il veut former : *Ascendentes et descendentes angelos.*

Il y réparait, comme saint Paul encore, surtout pour devenir l'exemple et le modèle de son troupeau, pour démontrer, autant par ses actions que par ses discours, les amabilités de la vertu. Sa santé, les plus pressants besoins de la nature, c'est ce qui semble l'intéresser le moins. Tout occupé qu'il est continuellement de ses ouailles, il ne vit plus pour lui-même. Les nourrir, c'est toute sa nourriture; les soulager, c'est son unique soulagement. Les couvrir du boucher de sa vigilance pour prévenir les plaies dont elles sont menacées, guérir celles qu'il n'a pu prévenir, pleurer celles qu'il ne peut guérir encore, c'est ce qui partage toute sa vie.

Ainsi, Messieurs, son zèle, animé d'abord par son humble piété, ne se manifeste que par sa charité tendre et toujours désintéressée. C'est par là même que lui-même il se distingue, c'est proprement son caractère.

A Dieu ne plaise cependant que je paraïsse ici vouloir censurer le zèle ardent, impétueux de ces prophètes tout de feu, animés de l'esprit d'Elie, de ces apôtres vrais enfants du tonnerre, tels que les deux fils de Zébédée qui, jaloux des intérêts de leur maître, sont toujours prêts à évoquer la foudre pour le venger. La France avait alors des évêques de ce caractère, dont l'Eglise a consacré les intentions et la conduite par le culte religieux qu'elle leur rend. Mais n'aimeriez-vous pas mieux, Messieurs, voir notre saint évêque s'opposer à leur sévérité, prendre contre eux le parti des coupables, et par son insinuante douceur dompter enfin la résistance des plus opiniâtres?

Donnez-moi les âmes, je vous abandonne tout le reste. C'était dans le sens moral la devise, pour ainsi parler, de notre saint. Il l'avait sans cesse à la bouche : *Da mihi animas, cetera tolle tibi.* Combien de fois ne le dit-il pas à son prince pour animer de plus en plus et enflammer son zèle, qui déjà ne respirait que la conversion de tous ses sujets; jamais plus satisfait que quand il avait pu réussir à détourner sur d'autres Eglises la force des bienfaits et des grâces que la reconnaissance du pieux monarque faisait toujours pencher vers lui.

Ah! donnez-moi les âmes; je vous abandonne tout le reste : c'était son mot dans les petites contestations, soit de juridiction, soit d'intérêt, que le voisinage faisait élever. A temps en temps entre lui et quelqu'un de ses confrères; croyant toujours avoir tout gagné quand il avait su maintenir la paix, la charité et la concorde. Il ne voulait, en effet, que le salut des âmes. Qui que ce fût qui le pro-

curât, peu lui importait que ce fût lui-même ou tout autre, il ne savait qu'en bénir, en remercier également le Seigneur.

Ne le croyez donc pas, avec ce zèle quoique le plus étendu et le plus vif, un de ces caractères spirituellement ambitieux et jaloux qui veulent tout entreprendre, tout faire, suffire à tout eux seuls. Il ne se trouve déjà que trop surchargé par le poids de son propre diocèse. Oui, Messieurs, surchargé. Pour le plus grand avantage de son troupeau, il croit devoir en céder volontairement une partie. Du démembrement qu'il en fait, il érige et fonde lui-même l'évêché de Laon.

Oui, donnez-nous vos âmes, donnez-les pour Dieu, et, si vous le voulez, prenez tout le reste, nous vous l'abandonnons. Qui gravera ces belles paroles dans tous les cœurs des ministres de Jésus-Christ, qui leur inspirera ces beaux sentiments? Le sanctuaire, hélas! ne perdit de son éclat et de son crédit dans le monde même qu'à mesure que l'opulence y introduisit la cupidité. Heureux les temps où le Seigneur, sa pauvreté, ses épines et sa croix étaient notre unique partage; où tout ce qu'on gagnait à s'élever en dignité dans l'Eglise était d'approcher de plus près des échafauds, des chevaux, de la mort, du martyre!

Le martyr, dès les plus tendres années de notre saint, avait fait l'objet de tous ses vœux. Il s'était toujours fortifié de plus en plus dans ce noble désir, à mesure qu'il voyait ce terrible déluge de Francs idolâtres gagner du terrain et s'avancer au centre des Gaules. Ce désir dominant dans son cœur avait même été le premier mobile et le ressort principal de toutes ses vertus. De là cette vigilance sévère qui le tint d'abord en garde contre les caresses du monde, pour le mettre en état de résister ensuite à ses fureurs. De là ce généreux renoncement à toutes les inclinations les plus innocentes de la nature, ce dépouillement sans réserve. De là surtout ce zèle intrépide qui, dès que l'occasion s'en présenta, lui fit braver et attaquer de front l'idolâtrie, afin de l'animer en quelque sorte et de l'irriter contre lui.

Mais enfin il vit tout à fait échouer ses espérances et frustrer ses desirs. Il ne put cependant en soupirer et s'en plaindre. Ah! quelle que soit la gloire du martyr, qu'il est doux et glorieux d'en être ainsi privé! Lequel est le plus beau et le plus avantageux, en effet, ou d'être la victime des ennemis de la religion, ou de faire d'eux sa conquête? D'ailleurs notre saint évêque saura bien y suppléer pour lui-même. La pénitence va lui fournir un nouveau genre de martyr pour couronner son zèle, martyr moins éclatant, il est vrai, souvent d'autant plus rigoureux qu'il est plus lent et plus obscur.

Quoi donc? était-il possible d'ajouter à ses premières austérités? Méditant depuis longtemps ces paroles de son divin Maître : Que celui qui aime son âme doit la perdre, il les avait entendues d'abord, il se les appliqua toute sa vie dans le sens où saint Ber-

nard les expliqua dans la suite. Oui, pour aimer son âme, il faut la perare; parce que celui qui la perd dans le temps, la conserve pour l'éternité. Il faut la perare, ou en renonçant à la vie, comme ont fait les martyrs: *Perdet sive pendo ut martyr*; ou en affligant son corps comme les pénitents: *Sive affligendo ut pœnitens*. C'est donc en pénitent qu'il se réout à s'affliger d'abord, pour s'aguerrir à prolonger sa vie comme martyr, et ne pouvant plus espérer d'être martyr, il se console en mourant pénitent. Ah! conclut saint Bernard, mourir ainsi n'est-ce pas véritablement être martyr? *Ponendo ut martyr, affligendo ut pœnitens*.

Un sommeil pris rapidement sur la terre nue, quelques légumes assaisonnés de ses larmes, c'est tout ce qu'il se permet pour soutenir son corps: encore ne se les permet-il qu'à regret, avec répugnance, et tous les jours il s'en soustrait quelque partie. La prière est le seul délassement qu'il s'accorde, le seul dont il croit pouvoir ne rien retrancher jamais.

Quelle confusion pour notre mellesse! Un vieillard plus que nonagénaire qui, semblant se reprocher l'air qu'il respire, se hâte d'arrêter par la pénitence une vie qu'il regrette sans cesse de n'avoir pu finir dans les tourments. Ses mains tremblantes n'ont plus de forces que pour soutenir encore les terribles instruments de pénitence dont il s'arme contre lui-même. Son corps succombe sous les coups redoublés qu'il lui porte. Non, plutôt on dirait qu'à mesure qu'il se tourmente, il reprend de nouvelles forces pour se tourmenter davantage. Ses yeux tout à fait éteints par ses larmes, ne reçoivent plus la lumière du jour, et il n'en paraît que plus vigile, plus actif, non-seulement dans les exercices de son zèle, mais dans ceux mêmes de sa mortification. Vous montrâtes, Seigneur, par une espiègle de prodige combien ce pur holocauste vous était agréable.

Renovabitur ut aquile juvenus. (Psal. CH.) Tel qu'un aigle, il se rajeunit en quelque sorte, ou du moins il se renouvelle. Tous ses sens émoussés par les travaux autant que par les années, reprennent tout à coup toute leur ancienne activité pour couronner enfin par un dernier effort le mérite de quatre-vingt-seize années de la vie la plus sainte, dont soixante et quatorze du plus laborieux épiscopat.

Mais enfin, Messieurs, quelle impression font sur vous ces éloges des saints évêques que l'Eglise se propose à votre culte? Permettez-moi cette réflexion en finissant. Un retour matin de censure et de critique sur leurs successeurs qui nous gouvernent, des parallèles odieux, des applications outrageantes, n'en est-ce pas trop craindre tout le fruit? Nous honorons sa peine, nous louons volontiers la vertu des siècles révolus de nous, nous aimons à la regretter, à soupirer après elle. Eh! que nous servirait qu'elle reparût de nos jours? (Ce que nous avons sous les yeux est méconnue, souvent est en

bute aux calomnies, aux outrages, aux persécutions. Si le voile de malignité qui nous aveugle pouvait enfin tomber, ah! que de Remis ne reverrions-nous pas encore de nos jours dans l'Eglise.

La plupart des vertus que vous avez admirées dans votre saint patron, sa charité, son zèle, son affable douceur, son dévouement généreux, ne les retrouvez-vous pas aujourd'hui dans votre illustre et sage pasteur et dans les dignes coopérateurs de son ministère? Puissez-vous profiter de leurs travaux, ainsi que nos pères profiteront de ceux de leur saint aïeul! Pussions-nous voir revivre en vous les vertus de ces premiers chrétiens, surtout leur aveugle docilité, leur foi pure, leur attachement à la religion, autant que nous voyons revivre en vos pasteurs les vertus de nos premiers apôtres!

Mon Dieu, daignez faire, par votre grâce, que ce soit là, ou moins pour cette portion de votre peuple, la récompense de cette fête solennelle, que nous célébrons aujourd'hui à la gloire de votre serviteur, car, nous espérons de son intercession puissante auprès de vous.

Enfants soumis, suivons désormais avec fidélité, avec courage, la route que nos pères nous enseignent par leurs paroles et nous frayent par leurs exemples, le terme où nous arriverons et les uns et les autres, sera la glorieuse éternité. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE XXII.

SAINT DENIS, APÔTRE DES GAULES.

Prononcé à Saint-Denis de la Châtre.

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. (I Cor., XI.)

Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ.

Le vrai modèle de la souveraine perfection, c'est Jésus-Christ. Dire d'un faible mortel qu'il a imité Jésus-Christ, c'est en faire le plus grand éloge dont l'humanité puisse être capable, c'est même l'élever en quelque sorte au-dessus de l'humanité. Inviter à imiter Jésus-Christ, c'est donc appeler la nature à un terme, où par ses propres forces jamais elle ne peut atteindre. Mais, Messieurs, mettre cette invitation à la bouche de ceux qui l'ont eux-mêmes suivie, proposer Jésus-Christ pour modèle dans la personne des saints, n'est-ce pas confondre tous les prétextes, répondre à toutes les difficultés de l'amour-propre? Enfin par une dernière conséquence, qui suit de tout ce que je viens de dire, appliquer ces paroles de saint Paul à quelque saint particulier, c'est montrer la justesse de l'application, c'est donc préparer la matière et du plus bel éloge pour le saint, et de la plus solide instruction pour ceux qui s'intéressent à sa gloire.

Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. Chrétiens, c'est de votre côté que vous allez prendre aujourd'hui cette leçon. Si Paul devait être un

objet d'imitation pour les fidèles de Corinthe, Denis au même titre ne doit-il pas être un modèle pour nous? Nous devons la foi à celui-ci, comme Corinthe la devait à celui-là. Nous sommes ses enfants, soyons la joie et la couronne de notre Père. Ce que saint Paul avait fait pour Corinthe, Denis l'a fait pour cette ville. À même zèle, mêmes travaux, mêmes souffrances. Ici je trouve encore quelque chose de plus intéressant pour nous. La terre que nous habitons fut teinte de son sang, il le versa tout entier pour nous, et ma voix qui célèbre aujourd'hui ses triomphes et ses vertus, retentit sur le théâtre même de son martyre.

Mais sous quelle face prétends-je donc vous le représenter, pour en faire un modèle que vous deviez suivre? Sous celle qui le rapproche davantage de Jésus-Christ, sa charité, son zèle pour la conversion de nos pères, son courage héroïque dans les tourments. Quoi? sont-ce là des vertus qui nous conviennent? Oui, Messieurs, et je m'y attache d'autant plus volontiers, que traçant en deux mots le caractère de l'apôtre des Gaules, cette idée me conduit à combattre deux des préjugés les plus communs.

On regarde le zèle comme une vertu singulière qui n'est propre qu'aux hommes apostoliques. Le martyr n'est plus regardé que comme un sacrifice héroïque que la religion ne commande que dans certaines occasions, que la paix de l'Eglise ne rend plus à craindre; mais dont on ose se flatter d'être capable encore, si les occasions se présentaient.

Or, c'est à ces deux préjugés que j'oppose deux propositions, qui vont faire la matière et le partage de ce discours: 1^o Le zèle de notre saint apôtre, n'a rien que nous ne puissions, que nous ne devons imiter: sujet de la première partie: 2^o Son martyre n'a rien qui ne puisse servir à nous instruire: sujet de la seconde partie.

Soyez donc ses imitateurs, comme il le fut lui-même de Jésus-Christ, et dans le zèle qui caractérise l'apôtre, et dans le courage qui fait le martyr. *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* (I Cor., IV.) Demandaons-en la grâce à l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pourquoi le zèle serait-il une vertu singulière, interaite, comme on le pense, à la plus grande partie des chrétiens? Est-ce l'occasion qui manquerait ou la vocation, ou du moins enfin les facultés nécessaires pour l'exercer? Il est vrai que pour nous faire un apôtre illustre et glorieux dans l'Eglise, il faut un théâtre où il puisse se montrer avec éclat, une vocation marquée, qui l'y conduise et l'y place, des qualités brillantes de l'esprit et du cœur qui s'y soutiennent. Oui, Messieurs, c'est alors que de glorieux succès couronnant de grands travaux, consacrent à l'immortalité un nom toujours cher et précieux, toujours respecté dans les fastes de l'Eglise. Tel fut, en effet,

l'apôtre des Gaules; mais la matière à l'exercice du zèle est-elle moins abondante dans notre siècle que dans le sien? J'ose ajouter que la vocation, sans être aussi sensiblement marquée, est dans le fond la même pour tous les chrétiens, et que les qualités de chacun d'eux sont toujours suffisantes pour la sphère où la Providence le renferme. Un vaste, un illustre théâtre, une mission légitime, de grands talents, de grands vertus, voilà, Messieurs, ce qui caractérisa l'apostolat de saint Denis dans les Gaules, et ce qui promettait d'avancer les heureux succès dont ses immenses travaux furent couronnés. Entrons dans le détail; sa gloire, tout éblouissante qu'elle est, nous conduira naturellement à détruire peu à peu le premier préjugé que j'ai d'abord promis de combattre.

Qui pourrait assez déplorer, Messieurs, l'état où se trouvaient vers le troisième siècle ces belles régions que nous habitons aujourd'hui. Le soleil de la grâce, qui s'était levé dans la Judée, avait parcouru rapidement une grande partie de l'hémisphère, s'était fait voir avec éclat jusque sur le sommet du Capitole, sans qu'aucun de ses rayons eût encore percé sur les rives de la Seine. Là, tranquille au milieu des ombres les plus épaisses de la mort, vivait un peuple nombreux toujours brave, toujours intrépide, mais brave, intrépide, jusqu'à la féroce, si longtemps redoutable à Rome même et tout soumis qu'il était alors, encore redouté. Obligés à suivre enfin la condition de tous les autres peuples, les Gaulois n'avaient pris le joug que les derniers, et presque aussitôt ils avaient adopté toutes les erreurs, tous les vices de leurs nouveaux maîtres. Le Panthéon de Rome n'avait aucune adoration qui ne fût adorée dans les Gaules. Consacrées par la religion, encensées dans les temples, quel en, ire les; assions devaient-elle avoir sur les cœurs? Un goût déicié de littérature et de science rendait le préjugé bien plus difficile à détruire. Point d'idolâre plus difficile à détruire que le savant adorateur de son propre génie.

Cette carrière, Messieurs, n'était-elle pas vraiment digne d'un apôtre? Immense autant que glorieuse par la multitude des monstres qu'elle fournissait à combattre, et des travaux qu'il fallait essayer pour les dompter, elle était demeurée inconnue jusqu'alors aux autres ouvriers de l'Evangile. Denis pouvait donc, à l'exemple de Paul, se glorifier en Jésus-Christ de n'avoir point recueilli la moisson semée et arrosée par d'autres. Le champ où il entra ne peut appartenir qu'à lui; car, en second lieu, ce qu'il faut nécessairement pour caractériser un apôtre, il lui avait été assigné par une mission légitime.

Appelé à l'apostolat, séparé pour prêcher l'Evangile, c'est le titre que prend toujours saint Paul. Point de prédication qui ne doive être autorisée par la mission: *Quomodo predicabunt, nisi mittantur?* (Rom., X.)

Les œuvres de Dieu sont marquées à des traits bien éloignés de la sagesse humaine.

Un Etat politique, quand il est attaqué par un ennemi puissant, ne pense point à faire des conquêtes. Il resserre au contraire, il concentre ses forces pour se conserver. Dans ces temps orageux, vouloir s'agrandir c'est se perdre. Il n'en fut pas ainsi de la religion. Le christianisme, depuis sa première origine, combattu sans relâche paraissait toujours à la veille d'être étouffé dans les flots du sang de ses défenseurs. Telles étaient, Messieurs, les circonstances où Denis se rendit à Rome auprès du saint pape Fabien. C'était un puissant secours pour cette Eglise désolée, presque épuisée par le martyre de ses plus saints ministres, de ses plus grands pontifes. Mais la voix de Dieu s'était fait entendre à Ananie en même temps qu'à Paul : *C'est un vase d'élection que je vous envoie pour porter mon nom à des nations nouvelles qui l'ignorent encore.* (Act., IX.) Qu'en penserez-vous, Messieurs, n'est-ce pas un spectacle bien glorieux à la religion ? Dans une voûte souterraine, où le saint pasteur est obligé de rassembler son petit troupeau dispersé, battu de toutes parts par la tempête, c'est là qu'il reçoit notre apôtre, c'est là qu'en lui imposant les mains, il lui apprend les grands desseins de Dieu sur sa personne ; c'est là qu'ensuite ces deux hommes intrépides, tandis que la mère de toutes les Eglises paraît pouvoir à peine se sauver d'un prochain naufrage, forment, concertent entre eux le grand projet de la conversion des Gaules. Projet insensé en apparence, mais c'est le Seigneur qui l'a dicté. Denis se charge de l'exécution ; muni de l'autorité du chef des pasteurs, il est en marche, et le Seigneur confirme aussitôt sa mission par tous les prodiges dont il avait donné le pouvoir à ses premiers apôtres.

La vertu de Dieu marche donc avec lui. Sur sa route, les Teutons et les Celtes sont étonnés de l'entendre parler leur langage : *Linguæ loquentur novis.* (Marc., XVI.) La maladie, la mort même semblent fuir partout sur son passage : *Super agros manus imponent, et bene habebunt.* (Ibid.) Sa réputation l'avait ainsi devancé sur le théâtre de son apostolat. Avant que de l'y suivre, remarquons encore, Messieurs, les dispositions qu'il y apporte.

Quoique l'histoire ne nous ait rien appris de son enfance, ni même des années qui précéderent sa vocation à l'apostolat, nous n'en sommes pas réduits aux conjectures pour être assurés qu'il possédait les talents et les vertus qui font les hommes apostoliques. Ses succès en sont des monuments authentiques, et ce qu'il a fait nous dit assez ce qu'il était. D'abord, son nom nous fait juger qu'il était né dans la Grèce, pays si fécond autrefois en grands hommes, et quoiqu'il eût beaucoup dégénéré, qu'on regardait encore alors comme le centre de la politesse et du goût. Sans doute il y avait puisé ces connaissances, je ne prétends pas dire absolument nécessaires, mais toujours du moins très-avantageuses pour le succès du ministère. Louerons-nous en lui cette douceur de

caractère si propre à gagner les cœurs d'un peuple barbare et féroce, qui cependant se piquait déjà de délicatesse et d'urbanité ? Louons plutôt une innocence de mœurs capable de démasquer la fastueuse hypocrisie des druides les plus austères. N'oublions pas une éloquence vive et naturelle, simple sans grossièreté, insinuante sans affectation, un génie pénétrant, une raison droite, un jugement solide, un esprit enrichi de tous les trésors de la doctrine profane ainsi que sacrée, pour démontrer, embellir, rendre aimable la vérité et la défendre des fausses subtilités de la science sophistique : ajoutons un cœur ferme, généreux, héroïque, incapable d'être abattu par tous les obstacles et qui ne sait céder qu'à l'ordre de son Dieu.

A peine a-t-il paru sur les rivages de la Seine que déjà les oracles se taisent, les idoles sont muettes, ou ne parlent encore une dernière fois que pour avouer leur impuissance et leur faiblesse. Ici les temples tombent, là les autels purifiés ne reçoivent plus d'autre victime que l'agneau sans tache. La lumière de l'Evangile se répand de proche en proche, et partout où elle brille, la nuit de la gentilité s'enfuit, les ténèbres se dissipent. Chaque jour voit de nouveaux chrétiens se former, et Denis compte presque autant de héros de la foi qu'il compte de disciples. Les Eglises de Sens et de Meaux se forment sur celle de Paris, et pour premiers pasteurs reçoivent les disciples de leur commun apôtre.

Que ne savons-nous le détail circonstancié de tant d'heureux succès ? Saint Jean Chrysostome renvoyait à saint Paul toute la gloire de la gentilité convertie, parce qu'il en avait été le premier apôtre ; par cette seule réflexion, le saint docteur croyait intéresser son peuple à l'éloge de saint Paul. Ce qu'il disait à ce peuple ne puis-je pas, quoique après tant de siècles, le dire encore ici, même à plus juste titre, à la gloire de l'apôtre de la France. C'est à lui que nous devons ces temples où nous sommes assemblés. Ce grain précieux de la divine parole que nous vous distribuons, mes frères, c'est à lui que nous le devons. Nous l'avons recueilli dans le champ qu'il a semé, arrosé de ses sueurs, fertilisé par son sang. Grâce à ses travaux vous avez les pasteurs qui vous conduisent, qui vous dirigent au terme du salut éternel. Le christianisme florissant aujourd'hui parmi nous est donc son ouvrage.

Mais prenez garde, mes frères, que c'est à nous de le conserver. Voilà comment nous devons, tout tant que nous sommes, imiter le zèle de notre apôtre. Et d'abord l'occasion ne nous manquera pas. Hélas ! est-il besoin de la montrer ? Qui de nous n'a vu, qui de nous ne voit pas tous les jours les idoles du monde substituées aux idoles de la gentilité, anéantir le christianisme au centre du christianisme même ?

O vous qui voudriez trouver les occasions de signaler votre zèle, vous ne verrez plus,

Il est vrai, personnifier les passions pour les encenser dans les temples; mais verrez-vous les passions moins dominantes dans le commerce de la société? Vous ne verrez plus des pères et des mères dénaturés porter la tête de leurs enfants sur les autels de leurs divinités barbares; mais quels parents trouverez-vous qui ne se fassent gloire d'aller eux-mêmes tous les jours sur le théâtre du monde exposer, prostituer, immoler l'innocence de leurs enfants? Vous ne verrez plus le système du paganisme réduit en pratique, érigé en dogme de religion; mais ne le trouverez-vous pas encore consacré dans un certain langage, paré de tous les agréments du bel esprit, non plus à la vérité pour séduire la raison, mais pour gâter et corrompre les cœurs.

Vous voudriez trouver des occasions de signaler votre zèle. Eh! chacun se plaint aujourd'hui de la corruption du siècle. Si les ministres de la religion sont éloquents à invectiver contre les désordres du monde, le monde l'est encore plus à déclamer contre le relâchement du sanctuaire. Oui, chacun se plaint et chacun s'en tient à se plaindre; les plus vertueux gémissent dans le secret, personne n'ose entreprendre de s'opposer au torrent qui se déborde et franchit de plus en plus ses bornes. Il faut de la vocation, dit-on.

Mais quoi, répond saint Augustin, n'êtes-vous pas chrétiens? La vocation au christianisme est pour nous tous une vocation à l'exercice du zèle. Comme chrétiens nous formons tous ensemble une société spirituelle, nous sommes tous frères. Dans la société du monde, les intérêts temporels de quelque membre d'une famille paraissent-ils étrangers à la famille entière? Et vous pensez que les intérêts spirituels de vos frères en Jésus-Christ ne vous regardent pas?

Le zèle, dites-vous, est une vertu particulière à ceux que le Seigneur appelle au gouvernement de son Eglise. Mais quoi, répond saint Jean Chrysostome, la charité n'est-elle pas une vertu commune, essentielle à tous les chrétiens? Si la fortune ou la vie de votre frère est en danger; la charité vous oblige à lui prêter secours, vous en convenez, son âme se perd, et vous pensez que la charité ne vous oblige à rien.

Faut-il un précepte? Il est exprès, ajoute saint Jean Chrysostome, dans ces paroles de l'Ecriture : nous sommes tous chargés mutuellement du salut les uns des autres : *Mandavit unicuique de proximo.* (Ecl., XVII.) C'est à tous les chrétiens en général, dit un autre saint docteur, que s'adressent les paroles de Jésus-Christ : *Si vous m'aimez, ayez soin de mon troupeau.* (Joan., XXI.) Si vous m'aimez, prenez garde, mes frères; le feu du divin amour allume donc toujours nécessairement le feu du zèle.

Mais les talents vous manquent, nous dites-vous enfin. Eh! quel est donc, mes frères, quel est le fruit de tant d'années d'étude? Est-ce le droit de s'ériger publiquement en

suite en apôtre du libertinage et de l'incrédulité, de surprendre l'estime et la confiance du public, pour donner cours aux plus monstrueux systèmes? Oui, jamais on ne vit tant de talents pour combattre l'Evangile. La raison ne semble occupée qu'à chercher de nouvelles subtilités, à inventer de nouveaux sophismes, dont elle arme l'incrédulité contre la foi; tandis que le bel esprit, d'autre part, imagine sans cesse de nouvelles méthodes d'attaquer l'innocence. La volupté préside à tous les arts, tous les talents lui font hommage; c'est son suffrage, en effet, qu'il faut avoir pour être applaudi dans le monde. Et vous manquez de talents pour travailler au salut du prochain. Employez pour la religion ce que vous employez contre elle, et nous n'aurons pas du moins à vous reprocher la perte de vos frères.

Les dispositions vous manquent, il est vrai. Mais la disposition qui vous manque, c'est l'amour de la religion, c'est l'amour de Dieu, c'est la charité pour votre prochain. La disposition qui vous manque, c'est le détachement de la terre, le mépris des discours des hommes. La disposition qui vous manque, c'est de pratiquer vous-mêmes l'Evangile. La disposition qui vous manque, c'est le zèle de votre propre salut. Le défaut de ces dispositions est-il un titre qui puisse justifier votre lâcheté et vous dispenser d'avoir du zèle? Au contraire, n'est-ce pas le défaut de ces dispositions en vous, qui nous autorise à vous reprocher l'inutilité du sang de Jésus-Christ, à vous demander compte du salut de ces âmes pour lesquelles il est mort? Cependant, j'en conviens, si vous avez moins de ces talents extérieurs qui servent à la sanctification des autres, le Seigneur exige moins de vous. Mais qui que vous soyez, écoutez, mes chers frères, disait saint Augustin, l'avis que je vous donne en finissant. Puisse celui qui me l'inspire, le graver profondément dans le fond de vos âmes! Que chacun de vous, selon le rôle qui lui est tombé en partage dans la société, fasse tout ce qu'il peut, *fac quiddid potes pro persona quam portas.*

Ainsi vous imitez le zèle de notre apôtre; c'était le sujet de la première partie. Mais comment encore l'imiterez-vous pour atteindre à la gloire de son martyre; c'est le sujet de la seconde.

SECONDE PARTIE.

L'idée du martyre, dit saint Jean Chrysostome, a je ne sais quoi de grand qui d'abord élève les esprits et pénètre les cœurs d'un religieux respect. Rien ne nous approche tant de Jésus-Christ que le martyre. Aussi saint Basile ne veut pas qu'on loue un martyr par aucun autre endroit que par son martyre même. Il est assez illustre par ce seul titre. Ce titre efface, obscurcit tous les autres. Le degré le plus haut dans l'Eglise de Dieu, c'est le martyre, ajoute saint Jérôme; le martyre, c'est, dit saint Augustin, l'entière rémission de tous les crimes, c'est le couronnement de toutes les vertus.

Pour faire un éloge complet, ce mot seul peut donc suffire, reprend saint Jean Chrysostome. Tous les autres titres de grandeur chrétienne peuvent souffrir quelque nuage, celui-là seul est sans tache et sans éclipse. Qu'on parle, poursuit ce Père, du plus fameux des docteurs, qui, comme un phare lumineux ait éclairé toute la terre, je puis demander : était-il humble ? Qu'on nomme un homme apostolique qui ait parcouru avec la rapidité de l'éclair l'un et l'autre hémisphère ; je puis demander : l'impétuosité naturelle n'a-t-elle point eu de part à toutes ses courses ? Était-il recueilli dans l'action ? Citez un anachorète usé d'austérités, je puis douter du moins s'il a persévéré. Mais quand on a dit un martyr, tout doute est levé, il ne reste plus de questions à faire. Avoir donné son sang pour Jésus-Christ, c'est avoir fait à Dieu l'hommage le plus parfait, le plus héroïque dont une créature puisse être capable.

Quel'e idée ces traits, tout généraux qu'ils sont, vous donnent-ils d'abord de notre saint apôtre ? Mais la méditation de tant de gloire ne peut-elle servir qu'à se faire à l'imiter ?

Qu'en pensait encore saint Jean Chrysostome ? A chaque fête de martyrs, il ne cessait de proposer à son peuple leur récompense et leur couronne à mériter. Il se faisait les mêmes objections que j'ai déjà prévenues au commencement de ce discours. Comment imiter les martyrs dans ce temps de calme dont jouit l'Eglise ? Mais si c'était encore le temps des persécutions, on verrait encore des martyrs.

Vous vous trompez, mes frères, répondait ce savant docteur. Il n'est agité plus, il est vrai, de mourir, mais il s'agit de vivre pour Jésus-Christ, et ne sachant pas vivre pour Jésus-Christ, osez-vous vous flatter que vous sauriez souffrir la mort pour lui ? Retenez, je vous prie, ces deux réflexions. 1° En vivant pour Jésus-Christ, nous pouvons tous de quelque manière atteindre à la gloire de celui qui meurt pour Jésus-Christ. 2° Si nous ne vivons pas pour Jésus-Christ, c'est nous tromper que de croire que nous saurions mourir pour lui, ainsi que les martyrs.

Et d'abord il est en effet, Messieurs, plus d'une sorte de martyre. Le calice de Jésus-Christ, dont la participation fait les martyrs, n'est quelque-fois rempli que de fiel et de larmes. Les fils de Zébédée tous deux l'ont bu, dit saint Grégoire ; tous deux sont donc martyrs. Manque-t-il quelque chose au martyr de saint Jean, parce qu'il n'est point mort dans les tourments ? Le témoignage d'une vie pure et souffrante pour Jésus-Christ, est moins éclatant peut-être aux yeux des hommes que celui de la mort ; mais il n'est guère moins héroïque.

On ne voit plus à la vérité, comme autrefois, les maîtres du monde frémissant de haine et de colère contre le christianisme, employer toute leur autorité, toute leur puissance à le détruire. Exterminer les chrétiens, c'était alors la grande affaire qui paraissait intéresser uniquement les Césars.

Tandis qu'ils laissaient entamer de toutes parts le corps de leur empire par les peuples barbares, tout leur soin semblait être de s'affaiblir eux-mêmes en épuisant le sénat, les provinces, les armées de leurs sujets les plus fidèles. Il ne sortait donc plus de leurs conseils qu'arrêts de mort, et jamais Rome, sous ses tyrans les plus cruels, n'avait vu de si fatales proscriptions ; entre les gouverneurs chargés des ordres du prince, c'était une espèce d'émulation à qui ferait ou plus d'apostols ou plus de martyrs.

Vers le milieu du troisième siècle, Valérien avait renouvelé tous les anciens délits, et la persécution, déclarée dans tout l'empire, commença dans les Gaules. Le saint apôtre pouvait-il n'en être pas une des premières victimes ? C'est le pasteur d'abord qu'il faut frapper, pour disperser plus sûrement le troupeau. Le triomphe éclatant de la religion (le paganisme en rougit mille fois) était de montrer alors des hommes plus empressés à chercher les tourments, que leurs persécuteurs ne l'étaient à les leur faire souffrir, des hommes également insensibles et à l'attrait du plaisir et à la pointe de la douleur, que leurs tyrans ne pouvaient attrister qu'en leur refusant des supplices.

Tel parut le saint apôtre de la France suivi de Rustique et d'Eleuthère, les deux chefs de son clergé, lorsqu'il fut arrêté et conduit devant le gouverneur. N'est-ce point Eléazar que je vois ? ce vieillard respectable, dont les années n'avaient rendu le front que plus majestueux : *Vir etate propectus, et vultu decorus.* (II Mach, VI.) Le tyran lui-même à sa vue saisi de respect, semble craindre de le condamner. Il cherche à s'épargner un crime que sa main timide encore n'ose commettre en prononçant un arrêt de mort contre celui dont il est forcé d'admirer et de respecter l'innocence. Une lâche compassion s'empare en même temps des cœurs de tous les assistants. Pas un idolâtre même qui ne le plaigne. Ils ont tous profité de ses bienfaits, tous ont été témoins de sa vertu, ils se reprochent déjà en quelque sorte les tourments qu'ils craignent pour lui. Obéissez, lui disent-ils, à César, feignez du moins de sacrifier aux dieux de l'empire, et ne nous forcez pas à nous rendre coupables de votre mort. Non, non, ce cœur vraiment magnanime est incapable de feindre autant que de commettre un crime. Il doit à ses disciples encore faibles un grand exemple de courage. *Adolescentibus exemplum forte relinquam.* (Ibid.) Il doit à la foi des sentiments de constance et de fermeté dignes de sa vieillesse : *Senectute dignus apparebo.* (Ibid.) Il doit tout son sang à son Eglise pour en cimenter les fondements : *Prompto animo et fortiter honesta morte perfungar.* (Ibid.) C'est donc à la fureur des bourreaux que ce vénérable vieillard va être livré. Déjà le tyran qui d'abord avait été touché de sa vertu, agri, irrité de sa fermeté, de sa résistance, le fait jeter en un sombre cachot. Veut-on le voir, qui retentisse aujourd'hui de sa voix, que ne pouvez-vous nous redire tout

ce que vous lui vîtes souffrir? Descendez-y Messieurs, dans ce cachot sur lequel la piété de nos pères a consacré ce temple; vous y verrez encore les monuments de ses souffrances. Nous pouvons ici vous montrer les fers dont ses pieds et ses mains furent chargés. Précieuses chaînes, s'écriait saint Jean Chrysostome, en parlant de celles de saint Pierre. Entrons tous, mes frères, dans les beaux transports du saint docteur. Oïl que je voudrais, ajoutait-il, demeurer dans les lieux où se conserve encore cette chaîne précieuse : *Vellen ego quidem in his esse locis*. Nous l'avons, Messieurs, cet avantage que désirait saint Jean Chrysostome. Elle est en ce lieu la chaîne, non pas à la vérité de Pierre, mais celle de Denis notre apôtre, que les démons redoutent, à la vue de laquelle nous les voyons s'enfuir : *Quas pertimescunt et horrent demones*. O chaînes glorieuses! O *beata vincula*! hureuses mais qui en fêtes ornées! O *beatas manus*! Car pour moi, mes frères, je vous l'avoue, je ne sais rien de plus grand que d'être enchaîné pour Jésus-Christ. C'est une plus grande grâce que de fixer le cours du soleil, que de mouvoir la machine du monde, que de commander à l'enfer, que de chasser les démons. O quelle gloire, quelle joie, quel bonheur de pouvoir être enchaîné pour Jésus-Christ! Je voudrais, mes chers frères, concluait le saint docteur, n'avoir jamais à vous parler d'autre chose : *Vellen hic affari perpetuo*.

Il est vrai que nous n'avons plus aujourd'hui cet avantage : c'est la gloire éclatante du martyre dont nous sommes privés. Mais ne pouvons-nous pas encore donner à Dieu des preuves d'un pareil héroïsme? Car enfin la gloire des martyrs, selon saint Chrysostome, consistait moins à mourir qu'à souffrir pour Jésus-Christ; aussi ce saint docteur remarque que saint Pierre regarda la croix comme une grâce d'être délivré des fers d'Hérode, pourquoi? parce que la prolongation de sa vie devait être la prolongation de ses souffrances. Or, qui de nous, mes frères, n'a pas occasion de combattre et de souffrir pour Jésus-Christ? Je copierai toujours saint Jean Chrysostome.

1^o Du côté de Dieu même, que de fléaux s'aiguisent tous les jours sur nos têtes! Calamités publiques, disgrâces particulières, voilà pour nous l'occasion d'un beau martyre. Non seulement rennre à Dieu ce qu'il enève, mais lui offrir encore ce qu'il nous laisse. Une langue qui bénit Dieu dans les souffrances, ne le cède en rien à celle des martyrs. C'est l'expression même de saint Jean Chrysostome.

2^o Du côté des démons, que de tentations à essayer : si les hommes ne nous persécutent plus, continuait ce Père, en sommes-nous plus en paix? L'enfer ne cesse de nous faire la plus cruelle, la plus opiniâtre des guerres. Voilà pour nous encore l'occasion d'un beau martyre. De quelque côté que Satan nous attaque, soit qu'il flétrisse l'imagination par ses fantômes, soit qu'il égare l'esprit dans l'obscur labyrinthe de ses er-

reurs, soit qu'il porte dans le cœur le découragement et le trouble; au milieu de tous ces assauts demeurer ferme et immobile, sacrifier à Dieu jusqu'à la paix de son âme, qu'ont fait de plus les martyrs?

3^o Du côté du rochain, que de persécutions! Ici c'est l'envie qui s'efforce de noircir une réputation trop éclatante. Là c'est l'avarice qui conjure contre une brillante fortune. Ailleurs l'hypocrisie maligne répand le venin de sa censure sur une vertu qui fait ombrage. Partout le monde et par promesses, et par caresses, et par menaces, tâche d'entraîner dans l'erreur. La belle occasion d'un beau martyre! Car enfin, poursuivait toujours notre docteur, partout que proposait-on à nos martyrs? De renoncer à Jésus-Christ? Je sais qu'il n'est plus à présent de juges autorisés à nous faire ces propositions détestables. Le monde en a pris la place, il en fait l'emploi. Pour lui résister, faut-il moins de courage, qu'il n'en fallut dans les martyrs?

Enfin, du côté de nous-mêmes, que de combats! si je ne vois plus de bûchers allumés, ah! je sens au dedans de moi le feu de la concupiscence. Si je n'ai point les lions à combattre, de toutes les bêtes la plus indomptable, la plus féroce, la colère est sans cesse aux prises avec ma raison. Les ennemis étrangers ne menacent plus mon corps de dislocations violentes; mais un ennemi domestique tient sans relâche mon cœur à la torture. Que d'occasions d'un beau martyre! Étouffer par le feu de la charité, les flammes des passions impures; à fouler par l'esprit du christianisme, la colère, cette bête cruelle qui vous combat; conserver un cœur pur au milieu de la corruption involontaire de l'imagination; admirer-t-on rien de plus prodigieux dans les martyrs? Mais que ces combats sont difficiles! oui, j'en conviens. Grossissez-en les difficultés. La couronne n'en sera que plus brillante, et je n'aurai que plus de droit de le dire, que si nous sommes, rivés aujourd'hui de la gloire éclatante des martyrs, nous ne pouvons pas moins imiter leur courage héroïque.

Ce n'est pas là, sans doute, ce que vous prétendez, mes frères. Après tout, dites-vous, les martyrs, dont on vante la force et la grandeur d'âme, n'ont eu qu'à mourir pour Jésus-Christ; et s'il ne s'agissait encore que de mourir, comme eux nous saurions bien le faire. Taisez-vous, avec les enfants de la présomption! Quoi! vous sauriez mourir, vous qui ne pouvez vivre pour Jésus-Christ. Ah! croyez-moi, Messieurs, vous feriez l'un tout aussi mal que l'autre.

Je vous place donc dans la circonstance que vous paraissez désirer. Supposons aujourd'hui, comme du temps de votre apôtre, l'égit porté, l'a tel dressé, les bourreaux préparés au milieu de cette ville, on vous emmène le rimmoler au dénon. Que ferez-vous? Ecoulez, je vais vous le dire; je le conclurai sûrement, et des dispositions que notre saint apôtre apporta au martyre et de la rigueur du martyre même qu'il endura.

Car, enfin, ne croyez pas que ces victimes dont Dieu reçoit le sang en odeur de suavité sur son autel pour être mêlé au sang de l'agneau vierge, soient des victimes sans choix. Autrefois, dans l'ancienne loi, pour figurer ces nouveaux sacrifices, il ordonnait que l'on eût soin de choisir ses victimes. Il demandait des hosties séparées depuis longtemps du reste du troupeau, symbole du détachement nécessaire aux martyrs; des hosties exactement purifiées par l'eau successivement et par le feu, symbole de la mortification, du pur amour qu'il devait requérir dans ses martyrs; des hosties enfin qui se laissassent conduire à l'autel, les yeux bandés, la tête couronnée de fleurs, symbole de l'entier abandon de soi-même, et de la joie que doit causer l'attente d'une si belle mort.

Or, sont-ce là vos dispositions, mes frères? J'entends saint Paul, j'entends un apôtre marchant sur ses traces s'écrier avec transport : *Je meurs, oui, je meurs tous les jours.* (I Cor., XV.) Qu'est-ce à dire? et comment mourez-vous tous les jours, grand apôtre! ah! je meurs en esprit, c'est de cœur que je meurs, chaque jour, chaque instant, je suis résolu de mourir, je suis prêt à mourir, je désire, je cherche la mort. Quand il s'agira de mourir en effet, sans doute cet apôtre ne reculera pas.

Quotidie morior. Dès les premières années de sa vie, Denis se prépare à la mort, il prévient ses plus terribles coups en rompant d'avance tous les liens les plus chers qui l'attachent à la terre, il quitte sa patrie, il renonce aux tendres liaisons de la chair et du sang. La mort n'aura donc plus à lui enlever rien qu'il regrette.

Quotidie morior. Tous les jours il s'aguerit lui-même contre les bourreaux, il endure son corps à souffrir leurs tortures. Lui-même il se met à la place des tyrans. La pénitence lui fournit les instruments de son martyre. L'aspect des chevaux, des ongles de fer, des brasières allumés, n'aura donc plus rien qui l'étonne et l'effraye.

Quotidie morior. Chaque instant de sa vie, il court après la mort pour objet; le terme où il tend par toutes ses courses, c'est le martyre. Il entre comme un géant dans sa carrière; il vole comme un éclair, de la Grèce à Rome, il franchit les Alpes, il traverse les Gaules, et cependant la divine charité qui l'anime ne le porte point assez vite au gré de ses désirs, jusqu'à ce que le martyre se présente enfin pour terminer ses courses. Sous quelque affreux aspect qu'on le lui offre, quelque appareil de tourments qu'on étale à ses yeux, ce sera donc plutôt la fin que le commencement de ses souffrances, ce sera l'accomplissement de l'unique désir qui le tourmente : *Quotidie morior.*

Et voilà, Messieurs, la solution juste à une énigme que les païens n'ont jamais pu comprendre. Cette énigme, c'est la joie de nos martyrs au milieu des tourments. Le préfet des Gaules tremble en ordonnant des sup-

plices. Denis ne craint rien autre chose, sinon qu'on le ménage. Il redouble sa sainte hardiesse à confesser Jésus-Christ, à invektiver contre les idoles. Tout irrité qu'est le préfet, il n'ose prononcer l'arrêt de mort. Denis l'anime et l'incite. On veut en revenir aux interrogations. Il n'en est pas besoin, dit-il, je suis chrétien. En un seul mot, voilà mon nom, ma patrie, mon emploi : être chrétien, si c'est un crime, hâtez-vous de m'en punir, je m'en fais gloire. Oui, qu'il paraisse enfin dans les tourments, ce héros intrépide, sans doute il est bien propre à y faire triompher la religion. Si ce sont là vos dispositions, mes frères, oui, j'avouerai que vous sauriez mourir pour Jésus-Christ.

Mais ne me dites pas que la proposition de renoncer à Jésus-Christ vous ferait horreur. Vous fait-elle horreur, en effet, cette proposition tous les jours dans nos places où vous le méconnaissiez dans les pauvres? Vous fait-elle horreur dans vos cercles, où vous applaudissez aux railleries que l'on y fait de ses mystères? Vous fait-elle horreur jusque dans ses temples où vous venez l'insulter par vos immodesties, vos discours licencieux, vos adorations simulées? N'est-ce pas là véritablement le renoncer? Avançons et achevons enfin de vous confondre, en finissant le tableau du martyre de notre saint apôtre. Mais en soutiendrez-vous seulement le récit, délicats mondains, qui cependant osez vous flatter que vous pourriez soutenir les mêmes tortures?

Nous voici, Messieurs, sur le théâtre où se passa cette cruelle scène. Je voudrais la rendre présente, et la faire repasser sous vos yeux. Terre arrosée de ce sang précieux, lieux témoins des indignités et des horreurs exercées contre le saint apôtre, aidez-nous à nous retracer le spectacle de son martyre. Oui, déjà je crois entendre les cris, les hurlements affreux de bourreaux acharnés qui s'excitent, s'animent à l'envi l'un de l'autre, à redoubler les tourments; l'ordre du gouverneur arme leurs mains et autorise leur rage. Soutenez, Messieurs, soutenez la vue de ce corps innocent en proie à ces loupes furieux. L'air de toutes parts retentit du bruit des coups dont on le frappe. Les chairs arrachées découvrent les os, et déjà ne laissent plus voir que des entrailles palpitantes. Aux fouets succèdent les ongles et les peignes de fer. Le sang coule de toutes les veines rompues. On ne l'étanche que par des torches ardentes qui portent le feu jusque dans les concavités les plus profondes de ce corps ouvert, déchiré dans toutes ses parties. Vous frémissiez, mes frères; votre délicatesse se révolte à ce récit, tout froid, tout languissant qu'il peut être. Mettez-vous maintenant à la place du saint martyr, et dites-moi si vous endureriez ces tourments, et ne prétendez pas nous donner le change, en répondant que si vous étiez dans l'occasion, la grâce vous soutiendrait; ah! mes frères, tous les jours, dans des occasions moins dangereuses, la grâce vous soutient, et vous tombez.

Votre grâce, Seigneur, soutint, en effet, votre martyr, et fidèle à votre grâce, il triompha. Le prodige dont saint Cyprien se servait avec tant d'avantage, pour confondre les apostats d'Afrique, le voici, Messieurs, nous allons le remettre sous vos yeux. La patience du martyr lasse la cruauté de ses bourreaux : sur un chevalet, comme sur son char de triomphe, environné des instruments de son supplice, qui lui servent de trophées, il paraît en vainqueur et reçoit les applaudissements que ses bourreaux eux-mêmes, forcés de céder à l'héroïcité de son courage, donnent, mal ré eux, à sa victoire. Enfin il ne restait plus de plaies à faire sur son corps. Outré de dépit, le tyran, pour abrégier sa honte, abrège le combat et consomme le triomphe du saint martyr.

Suivons-le, Messieurs, jusque sur cette dernière scène. A la vue de ce glaive étincelant qui, en tranchant ses jours, va finir son supplice; quels seront enfin vos sentiments? Direz-vous, peut-être, qu'il en coûte bien moins de confesser une fois le nom de Jésus-Christ et de mourir, que de se soutenir constamment toute sa vie dans la pratique du christianisme? Oui, je veux que votre foi ne fût point mise à d'autre épreuve, sacrifieriez-vous donc cette famille si chère que vous idolâtrez, dont vous êtes peut-être l'idole, vous que la nécessité de vous en séparer un jour fait frémir d'avance et désespérer, la sacrifieriez-vous au moment même où il ne tiendrait qu'à vous de l'élever et de la conserver plus brillante que jamais? Ces honneurs, ces emplois que votre ambition recherche et brigue depuis si longtemps, y renoncerez-vous au moment même où vous pourriez par un seul crime les acquérir?

Il tend la tête à son bourreau sans frayeur, sans inquiétude, cet homme qui ne tenait plus à rien de la terre. Je le conçois. Mais nous... ah! maintenant, pénétrés de confusion par le sentiment de notre faiblesse, qu'il n'est plus possible de nous dissimuler à nous-mêmes, du moins prosternons-nous, mes frères, baisons avec respect cette terre arrosée des dernières gouttes du sang de notre apôtre, sang précieux qui fut le dernier gage, disons plutôt le dernier prix de l'heureuse paix dont a toujours joui depuis, dont jouit encore cette Eglise. Tâchons de recueillir les semences d'héroïsme que ce sang répandu a sans doute laissées en ce lieu. Que tout ce qui nous environne est propre à nous inspirer ces sentiments!

Les honneurs éclatants qu'on rend à présent partout, que nous-mêmes, surtout, nous rendons au saint martyr, nous font bien voir comment le monde est enfin forcé de rendre justice à la vertu qu'il a persécutée. Voulez-vous me permettre de vous conduire dans cette auguste basilique où reposent ses cendres. C'est là qu'un contraste frappant vous apprendra quel est le dénouement presque général de la scène du monde. Vous y verrez les restes de ce corps autrefois mutilé avec ignominie, maintenant placés sur les autels, s'attirer la vénération de tous

les peuples qui viennent de toutes les parties de l'univers leur rendre hommage. Les plus grands monarques se sont empressés d'y prodiguer leurs trésors; tandis que ces monarques eux-mêmes y sont venus successivement aux pieds du saint martyr, ensevelir leurs noms dans la nuit du tombeau. A peine un marbre antique vous apprendra ce qu'ils étaient. Voilà de toute leur gloire ce qui leur reste. Allez donc maintenant servir le monde et sacrifier votre religion à cette idole!

Glorieux apôtre, illustre martyr, que votre intercession auprès de Dieu anime et rende efficaces les réflexions que vos exemples nous ont fait faire. Nous devons, disait un saint docteur, compter sur la protection des martyrs, surtout de ceux dont nous possédons les reliques. Nous avons, en effet, une esclave de commerce de familiarité même avec ceux-ci. Ils demeurent toujours au milieu de nous, et leur gloire extérieure semble dépendre de la protection qu'ils nous accordent. Le Seigneur qui veut les glorifier, ne refuse donc rien à leurs prières. Et que pourrait-il leur refuser, ajoute saint Jean Chrysostome? Il me semble voir, selon l'idée de ce grand docteur, notre saint martyr, portant sa tête entre ses mains, se présenter au trône du Tout-Puissant : *Absecta capita gestantes in manibus*. De même, dit-il, qu'un soldat, pour obtenir quelque grâce de son prince, se découvre la poitrine et lui montre les blessures qu'il a reçues à son service. Que ce spectacle est attendrissant, propre à tout obtenir! Qu'il doit, par conséquent, nous inspirer de confiance!

Puisse-t-elle, en effet, n'être point vaine! Puisse-t-elle nous obtenir la grâce d'imiter le zèle et le courage de notre saint apôtre, pour participer un jour à sa couronne. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXIII.

SAINTE THÉRÈSE.

Venite, audite et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ. (Psal. LXX.)

Approchez, écoutez, vous tous qui craignez le Seigneur! Je vais vous apprendre les merveilles que le Tout-Puissant a opérées dans mon âme.

Agréez, ô Thérèse, l'organe de ma voix que je vous consacre en ce jour. J'inviterai en votre nom toutes les créatures au spectacle magnifique des merveilles que le Tout-Puissant a opérées en vous : *Venite, audite et narrabo*. Ecoutez, âmes religieuses, qui *timetis Deum, audite*. Filles de Thérèse, apprenez de votre mère ce que l'Epoux sacré veut faire, ce qu'il fait dans un cœur qui se livre à lui sans réserve; *Audite, narrabo quanta fecit*. Que le monde même écoute!

J'entre, Messieurs, dans cet éloge, comme dans un vaste champ d'instructions pour les mondains autant du moins que pour les solitaires, et rempli de toutes sortes de réflexions ; resque aussi terribles pour les uns que pour les autres. Mais quel dessein pour l'éloge d'une Thérèse?

En effet, qui dit Thérèse, ne dit-il pas une de ces âmes privilégiées que Dieu tient

renfermées dans les trésors de sa sagesse, et qu'il n'en fait sortir que rarement pour faire éclater en elles sa toute-puissance, telles que ces brillants phénomènes qui ne se montrent presque que de siècle en siècle pour annoncer l'auteur de la nature? Qui dit Thérèse, ne dit-il pas une de ces saintes du premier ordre, dont l'histoire même ne devient croyable que quand un esprit humblement assujéti par la foi la rapproche de la toute-puissance de notre Dieu?

A quelle fin rapporté-je donc une vie toute pleine de merveilles, où ce ne sont que révélations, ravissements, extases? *Audite et narrabo*. Oui, dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, où les premières voies de la dévotion sont à peine connues, j'ose ouvrir devant moi cette carrière, et proposer, pour exemple, l'illustre Thérèse de Jésus.

Je devrais, ce semble, craindre plutôt en la louant, de parler un langage intelligible aux uns, et plus propre à exciter les railleries, à exercer l'incrédulité des autres qu'à réchauffer leur tiédeur; cependant, j'entreprends ce sujet avec la confiance qu'inspirent les grands desseins. Mon Dieu! c'est sur vous qu'elle est fondée cette confiance; non, vous ne la frustrerez pas.

Je vais, Messieurs, composer de la vie entière de sainte Thérèse, une espèce d'homélie, où je traiterai deux grands points de morale : 1° Pourquoi les grâces extraordinaires de Dieu sont-elles si rares? ce sera le sujet de la première partie; 2° ce que la grâce de Dieu opère dans une créature à qui elle se communique sans réserve; ce sera le sujet de la seconde.

Il s'agit donc aujourd'hui de combattre les préjugés les plus communs, d'attaquer l'amour-propre dans ses plus fermes retranchements, de vaincre l'esprit furtif sur l'objet le plus ordinaire de la satire. C'est vous, ô Thérèse, qui me fournirez des armes, c'est de votre intercession que j'attends la victoire, sous les auspices, cependant, de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Deux espèces de prodiges dans le christianisme étonnaient également saint Jean Chrysostome : la réserve de Dieu à l'égard de sa créature et la réserve de la créature à l'égard de son Dieu. Mais ces deux prodiges, continuait ce Père, s'expliquent l'un par l'autre : le second est la solution du premier. Le Seigneur ne cherche toujours qu'à se communiquer, à répandre ses grâces. Pourquoi donc ces abondantes effusions de sa miséricorde sont-elles si rares aujourd'hui? N'en cherchons, Messieurs, la raison que dans nous-mêmes, et souffrez que j'en prenne le symbole. 1° Dans les obstacles que Thérèse opposa d'abord aux opérations de la grâce dans son cœur. 2° Dans les dispositions qu'elle y apporta dans la suite.

Et d'abord, rendons gloire à Dieu tout tant que nous sommes, ne fûmes-nous pas prévenus comme elle, dans notre enfance, de l'abondance des divines bénédictions?

Que de semences de vertu la grâce du baptême avait-elle jetées dans nos cœurs! Que de fleurs la céleste rosée fit-elle éclore dans ce beau printemps de nos jours! Que de fruits ces premières fleurs semblaient-elles promettre! Un moment de retour sur nous-mêmes, tant is que je vais ébaucher le portrait de Thérèse encore enfant, nous pourrions reconnaître aux mêmes traits de miséricorde la conduite de Dieu sur nous.

Entre les bras d'une vertueuse mère, sous les yeux d'un père vraiment chrétien, elle croissait et semblait ne croire que pour le ciel. Déjà l'esprit de crainte, précurseur de la vraie sagesse, se glisse dans son âme et pénètre sa chair. O éternité! éternité! ce sont les premiers accents que sait former sa langue bégayante encore. Bientôt la charité chasse la crainte. A la vue des célestes récompenses, une sainte émulation s'empare de son cœur. Quelle est cette enfant qui, à l'âge de sept ans au plus, s'échappe de la maison paternelle pour voler au martyre! Thérèse! qui vous a de si bonne heure instruite à savoir ce que c'est de mourir pour Jésus-Christ? Puissiez-vous ne l'oublier jamais!

Doux p'aisirs d'une innocente enfance! Que j'aime à voir ces innocentes mains s'occuper à bâtir de petits ermitages! Là Thérèse, avec un jeune frère, jouit des précieux avant-goûts de la vie angélique.

Ainsi Dieu nous prévient, non pas peut-être tous avec cette abondance; tous du moins certainement à mesure que nous avons commencé de répondre à sa grâce, nous l'avons sentie s'accroître et se fortifier dans nos cœurs. Mais voici l'ouvrage de la nature. L'âge avance; alors les vents des passions s'élevont. Pour combien d'entre nous le commencement de la jeunesse fut-il la funeste époque où commencèrent à dégénérer la candeur et l'innocence des premières années? La vanité se glisse imperceptiblement par mille eniroits : vaines lectures, parures vaines, vains entretiens, ne sont-ce pas là les premières armes avec lesquelles Satan sut faire brèche à notre cœur? Thérèse nous l'apprend d'elle-même.

En vain, pères et mères, vous fermez vos maisons aux compagnies mondaines, si vous n'étendez plus loin vos soins; une exacte retraite n'est pas toujours une suffisante barrière pour concentrer l'esprit du christianisme dans une famille. Le mal, déguisé, surprit Thérèse, elle but sans y penser le poison qu'une mère in liserète lui présenta. Fables amusantes, aventures romanesques, que de conquêtes vous ravissez en ore tous les jours à Jésus-Christ! Le seul nom de passion alarme d'abord la timide pudeur d'une jeune chrétienne; mais le serpent se cache sous tout ce que la politesse a de plus éblouissant; sous ces de l'ors en chanteurs, en effet, il charme, et bientôt on oublie que c'est le même monstre qui faisait horreur dans les commencements. Alors le goût de la vérité se perd, étouffé par le goût du mensonge, les passions s'éveillent, s'ani-

ment, s'enflamment, et, dans le tumulte qu'elles excitent, l'ésprit de Dieu se fait.

Malheur à celles qui, comme Thérèse, se trouvent avanta-gées des dons de la nature ! Elle plut au monde, et bientôt elle plut trop pour ne se pas à elle-même. Cette âme, que le Dieu jaloux voulait seul et sans partage, devenue sa propre idole, cherche peu à peu un encens étranger. Victime volontaire d'un monde qui l'asservit à ses modes, à ses caprices, l'attrait des spectacles, les amusements des cercles, le charme des compagnies l'y attachent par mille nœuds.

Recherchez maintenant Thérèse dans Thérèse. Où est-elle cette fille si enflammée de l'amour du martyr, cette vierge pour qui la vie était un tourment, qu'est-elle devenue ? Mais où sont aussi ces torrents de délices et de grâces que le Seigneur répandait sans cesse dans son cœur ? Ah ! Messieurs, ce n'est plus la même Thérèse, ce n'est plus le même Dieu. Et nous qui vivons tous, comme elle, au milieu de la vanité, l'esprit fasciné par le mensonge, nous osons nous plaindre que le ciel est aride pour nous ! Dès nos premières années nous étouffons la grâce, est-il donc étonnant qu'elle n'opère rien de grand en nous ?

Cependant le Seigneur n'abandonne pas d'abord entièrement une âme qu'il a choisie. La grâce prend toutes sortes de formes pour s'in-sinuer dans nos cœurs. Tantôt elle nous ménage, comme à Thérèse, des exemples de vertus qui servent, pour ainsi dire, de contre-poids à la contagion de ceux du monde ; tantôt elle réveille par de saintes lectures le goût de la vérité que les lectures mondaines avaient affaibli et comme émoussé dans nos esprits.

La grâce, à cette fois, ne triomphe-t-elle pas tout à fait et pour toujours ? Quels transports de ferveur ! Les caresses les plus séduisantes du monde n'ont plus rien qui soit capable de tenter ce grand cœur ; Thérèse a rompu toutes ses chaînes. De peur que la tendresse d'un père ne lui arrache du moins quelques larmes qui lui paraîtraient déshonorer son sacrifice, elle échappe à son insu d'entre ses bras pour aller mettre sa timide vertu à l'abri d'une grille.

Jésus seul a donc à présent et son cœur et sa foi. L'holocauste est voué. Seigneur, nous vous rendons grâces de ce que vous montrez encore tous les jours à notre siècle de semblables prodiges de votre miséricorde ; mais que la lâcheté, que l'inconstance du cœur humain troublent votre ouvrage !

Plusieurs, dit saint Jean, entraînés par les prodiges de Jésus-Christ, le suivaient, quittaient tout pour se mettre sous sa conduite : *Multi crediderunt. (Joan., II.)* Ainsi se grossit encore, parmi nous, le parti de la dévotion, ainsi se pleurent les cloîtres : *Multi crediderunt.* Mais Jésus ne se confiait point à eux, ajoute l'évangéliste : *Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis (ibid.)* C'est qu'il voyait le fond de leurs cœurs : *Eo quod ipse nosset omnes (ibid.)* ; et il ne voyait dans la plupart que lâcheté.

Car où en trouve-t-on de ces conversions totales et entières qui transforment tout le cœur ? Dans les commencements, il est vrai, rien ne coûte ; c'est une ferveur qui se porte aux pratiques les plus austères. A peine le bandeau a ceint la tête de la victime, elle monte avec allégresse sur le bûcher. Renfermée dans son monastère, Thérèse y fixe tous ses vœux ; la barrière sacrée borne tous ses regards, ses yeux ne s'ouvrent plus qu'aux larmes, elle pleure de s'être abandonnée aux ris du siècle, elle pleure d'avoir pleuré trop tard.

Mais le subtil amour-propre ne rend pas sitôt les armes. Il retire alroitement du naufrage tout ce qu'il peut, il se retranche dans un rien qu'on n'oserait nommer. Comme les objets sont petits, ils semblent innocents, et plus ils sont petits, plus ils irritent un Dieu jaloux indigné de la petitesse de l'objet qu'on lui préfère. On a renoncé volontiers, et l'on est prêt de renoncer encore à tout ce que le monde a de plus attrayant ; on se prive sans peine de ses plaisirs tumultueux, de ses spectacles, de ses cercles ; mais on croit pouvoir se dédommager innocemment dans des liaisons permises, dans des conversations de pur amusement, dans des sociétés qui véritablement n'ont rien de criminel, mais qui dissipent et distraient. On ne regrette ni les dignités éclatantes, ni les grands honneurs qu'on a quittés ; mais on est jaloux d'une distinction, une froideur, un signe de mépris s'alarme ; on demeure attaché à sa réputation. On consent à s'assujettir à mille observances les plus gênantes, aux exercices les plus rudes de la dévotion ; mais on veut les choisir, et n'y être assujéti que par soi-même. On adopte les plus sévères maximes de l'Évangile, mais on les explique à sa façon, et l'on trouve moyen de les allier en quelque sorte avec les maximes du monde que l'on déteste cependant, et qu'on rejette avec horreur. On accommode avec la charité les acceptions des personnes, les antipathies, les médisances couvertes d'un masque de zèle, les jugements désavantageux qu'on porte du prochain : en un mot, comme dit saint Grégoire, on quitte tout sans se quitter soi-même.

Je veux, Messieurs, que toutes ces infidélités n'aillent point jusqu'au crime. Mais que le penchant est glissant ! La main du Seigneur retint véritablement Thérèse sur les bords du précipice, voudra-t-il le faire à votre égard ? C'est ce que je ne puis vous promettre. Mais enfin ce que je sais, Messieurs, c'est que tant qu'elle fut dans cet état de lâcheté et de tiédeur, le Seigneur ne se communiquait à elle qu'avec mesure, avec réserve, et c'est ce qui me suffit maintenant.

Cependant il voulait faire d'elle un exemple illustre de ses miséricordes ; aussi ne cessait-il de la rappeler à lui ; mais com-

bien de temps l'amour-propre en elle se prévalut-il de son inconstance?

Pendant vingt années sa vie n'eût qu'un cercle de pénitences les plus austères et de dissipations, un retour continuel du monde à Dieu, de Dieu au monde. Tantôt c'est un aigle qui s'élève d'un vol rapide jusqu'au sein de Dieu, tantôt peu à peu épuisée elle retombe et ne fait plus que rouler d'un mouvement faible et lent autour des objets terrestres. Aujourd'hui une affliction salutaire, des maux aigus et violents l'arrachent à la terre, son esprit est au ciel; et demain, sa santé rétablie, le propre poids de son corps la rentraîne vers la terre. Toujours tomber, toujours se relever, et ne se relever que pour retomber ensuite : *Avis discolor hereditas mea.* (Jerem., XII.) Mon peuple, disait le Seigneur par son prophète, est semblable à ces oiseaux dont le plumage nuancé de toute couleur change et varie d'un instant à l'autre. Combien de nous, Messieurs, dont la vie ne soit composée de ces alternatives de ferveur, de tiédeur, et de froideur dans le service de Dieu! Nous ne pouvons être constamment ni à Dieu, ni au monde. Les peines de la vertu, dès que nous les éprouvons, nous rebutent; les remords du vice, dès que nous les sentons, nous glacent et nous effrayent; *Avis discolor hereditas mea.*

Mais rendons aussi hommage à la miséricorde de notre Dieu. Toutes les fois que nous revenons à lui, quelle paix, quelle abondance de consolations ne répand-il pas dans nos âmes? Combien pourraient lui rendre, ainsi que Thérèse, ce témoignage qu'il n'épargna pas même les miracles pour se les attacher! Le Seigneur ne cherche donc encore qu'à se communiquer toujours de même, et notre seule lâcheté ou notre inconstance troublent ses desseins. Peut-être bientôt ne le forceront-elles pas à nous abandonner? *Avis discolor hereditas mea, reliqui, dimisi illam.* (Ibid.)

Car enfin, Messieurs, qu'en pensez-vous? Si Thérèse eût persévéré dans ces vicissitudes, bien loin de devenir ce prodige de son siècle, ce chef-d'œuvre de la grâce toute-puissante... Mais enfin elle se fixa. Ici commence le contraste entre Thérèse et nous : fixée une fois par la grâce comment se disposa-t-elle à ses abondantes communications?

Prenez garde, cependant, Messieurs, je sais ce que dit l'apôtre, que l'Esprit du Seigneur souffle où il veut. (Joan., III.) Belle sentence qui nous apprend en même temps et la pure gratuité des dons de Dieu, et notre indignité propre. Oui, l'Esprit de Dieu souffle où il veut, sans qu'on puisse jamais ni mériter sa première influence, ni même s'y disposer d'aucune sorte. Mais cet Esprit souvenant libre que sa seule charité détermine à dispenser ses dons ordinaires, ne se prodigue pas ensuite sans choix. Il observe les cœurs, il sonde les reins (Psal. X), comme dit le Prophète; et dès

qu'il a marqué une âme de son sceau, il met en elle ce dont elle a besoin pour se disposer à ses faveurs. Mais il faut donc aussi que la créature y corresponde.

Prophète, dites-nous par quels degrés de vertus vous montâtes au sanctuaire où la Divinité réside! C'est d'abord dans une vallée de larmes qui doit être posée cette échelle mystique qui conduit au sein de Dieu : *Ascensiones disposuit in valle lacrymarum.* (Psal. LXXXIII.) Vie de souffrance et d'amour; c'est par là que le Dieu jaloux dispose toujours à ses grandes communications. Ici, Messieurs, plus de retour sur nous-mêmes : il n'en est plus besoin. Le contraste est trop frappant, contentons-nous, en admirant, de nous confondre.

Vous lui demandâtes donc, Seigneur, avant que de vous confier entièrement à elle, vous lui demandâtes, ainsi qu'à votre apôtre, si elle vous aimait; mais comment le lui demandâtes-vous, par quelles épreuves et par quels sacrifices? *Amas me?* (Joan., XXI.) Et comment son cœur désormais toujours d'accord avec ses œuvres vous répondit-il, ô mon Dieu ! *Tu scis, Domine, quia amo te.* (Ibid.)

Vous le lui demandâtes par les croix les plus dures, par les afflictions les plus cuisantes : *Amas me?* Tantôt en lui enlevant tout ce qu'elle a de cher au monde : la perte d'un père le plus tendrement chéri ne fait que l'affermir dans la résignation la plus parfaite à votre sainte volonté. Tantôt en lui demandant le sacrifice des inclinations, des liaisons les plus innocentes : vos ordres les plus rigoureux, en éprouvant son obéissance, achèvent de la détacher entièrement des créatures. Tantôt en l'accablant elle-même d'infirmités, de maladies pendant combien d'années sa patience inaltérable sur un lit de douleur image véritable de la croix de votre Fils, vous répondit-elle avec transport en vous bénissant, en vous demandant sans cesse de souffrir davantage? *Tu scis, tu scis, Domine, quia amo te.*

Vous le lui demandâtes dans ces premières révélations, où vous cachant encore sous un visage sévère vous ne sembliez vous montrer à elle que pour l'éprouver et l'affliger : *Amas me?* Tantôt, lui faisant voir en esprit ce que vous vouliez faire de grand un jour par son ministère. Alors si elle résiste, ce n'est que comme Jérémie, de cette résistance qui plaît au Dieu des humbles. Qui suis-je? hélas! je ne sais point parler. Mais, en résistant comme Jérémie, elle s'abandonne ainsi que lui. Me voici, Seigneur, commandez; mais en commandant exécutez vous-même. Tantôt, la transportant subitement jusque sur le théâtre de ses vengeances, Dieu lui montre dans le détail et presque d'une manière sensible le châtement rigoureux de ses infidélités les plus légères : le frissonnement qui la saisit à cette vue laisse dans son âme une impression de crainte qui ne rend son amour que plus actif. Tantôt il lui représente comme sous un

seul point de vue, tout ce qu'elle doit souffrir dans tout le cours d'une vie la plus laborieuse, peut-être, et la plus traversée qui fut jamais. Ici, que de calomnies, que d'outrages; là, que de fatigues, que de dangers de toute espèce! C'est alors surtout que son cœur se réveille pour ainsi dire, et s'enflamme; il lui tarde de souffrir tout ce que son imagination lui représente; elle n'a qu'un seul regret, c'est de n'avoir pas eu à souffrir plutôt et de n'avoir pas à souffrir davantage dans la suite. *Tu scis, Domine, quia amo te.*

Vous le lui demandâtes, Seigneur, par une épreuve encore plus terrible : *Amas me?* Son âme, livrée en proie aux dégoûts, aux ennuis, aux aridités, aux scrupules, ne se démentira point de sa fidélité. Que de sortes d'orages tantôt dans son esprit et tantôt dans son cœur! Oui, Seigneur, menacez, reprochez, tonnez sur elle; dans ce redoutable appareil de votre justice elle vous aime, elle vous aime toujours. Abandonnez à Satan non-seulement son corps comme vous fîtes celui de votre serviteur Job, Thérèse est plus forte, ne ménagez point son âme même, donnez pouvoir sur elle à l'ennemi. Plongée dans les horreurs des tentations les plus désespérantes, non-seulement elle ne méconnaît point celui qui l'afflige; mais elle l'aime et l'aimera toujours : *Tu scis, Domine, quia amo te.*

Cependant, dans la nouvelle route où l'esprit de Dieu l'engage, incapable de se conduire, elle ne trouve que guides encore plus aveugles qu'elle-même. C'est véritablement le Seigneur qui la conduit; mais il ne la conduit qu'à travers d'épaisses ombres qui lui font craindre à chaque pas de s'égarer. Il la transporte tout à coup dans les voies les plus obscures, où aussitôt après il semble l'abandonner. Tout concourt à lui persuader qu'elle est dans l'illusion, elle en tremble, elle en frémit sans pouvoir en sortir. L'esprit qui l'entraîne, sans qu'elle sache quel est cet esprit, la maîtrise de telle sorte qu'il lui paraît impossible de secouer le joug qu'il lui impose. Voilà, s'écrie-t-elle d'elle-même, voilà l'espèce d'enfer que Dieu, pour éprouver, pour épurer ses saints, leur creuse, pour ainsi parler, dans cette vie. Que fera Thérèse dans cet état cruel, seule, sans secours, sans appui, sans guide? Hélas! Messieurs, elle gémit, elle pleure, elle se purifie dans ses larmes, elle ne cesse d'appeler un Dieu qui semble ne vouloir point l'écouter et ne s'en prend de ses rigueurs qu'à elle-même; du moins elle se console à ses pieds en lui jurant qu'elle l'aime et qu'elle l'aimera toujours : *Tu scis, Domine, quia amo te.*

Tant d'épreuves, même, ne suffisent pas encore à son amour. L'esprit du martyre, que ses tiédeurs passées avaient comme étouffé, se ranime subitement dans son cœur. Au défaut des bourreaux elle devient pour elle-même le tyran le plus inhumain. Cependant la nature se révolte d'abord; mais elle l'aura bientôt domptée à force de tortures. Ses directeurs n'auront pas besoin longtemps

de l'animer. Les plus mortifiés, les plus austères sont étonnés de ce qu'elle ose entreprendre; il faut qu'ils la modèrent. Ses maladies ne lui sont plus, comme autrefois, un prétexte pour s'exempter des œuvres de pénitence; elle semble au contraire ne trouver plus de soulagement aux maux les plus aigus que dans les austérités qu'elle y ajoute. Par combien de tourments volontaires s'efforce-t-elle chaque jour, ô mon Dieu, de vous prouver son amour? *Tu scis, Domine, quia amo te.*

Demandez donc à présent pourquoi les grâces extraordinaires sont aujourd'hui si rares. Ah! donnez-moi, vous répondrai-je, des cœurs enflammés d'amour, comme fut le cœur de Thérèse, d'un amour aussi éprouvé, aussi épuré que le sien, j'oserai leur promettre encore les mêmes faveurs de la part de notre Dieu.

Mais, est-ce là même un langage à parler aux chrétiens de notre siècle? Non, non, disait un prophète, le bras du Seigneur n'est point raccourci, sa miséricorde n'est point épuisée, il peut, il veut encore opérer au milieu de nous, les mêmes prodiges qu'il a opérés dans ses saints les plus favorisés. Mais quel mur de fer nos iniquités ont-elles élevé entre lui et nous? *Iniquitates vestrae diviserunt inter vos et Deum. (Isa., LIX.)* Est-il temps, Messieurs, de se plaindre des obstacles que la tiédeur des justes oppose aux doux épanchements de la miséricorde de notre Dieu, tandis que nos crimes forcent sa justice à ne se signaler que par les plus éclatantes vengeances? *Peccata absconderunt faciem ejus a vobis. (ibid.)*

Aussi nos chrétiens savent-ils bien nous dire qu'ils n'aspirent point à ces faveurs singulières, qu'ils se contentent d'un état de vie simple et commun, que cet état, après tout, est suffisant, peut-être le plus sûr pour se sauver.

Ah! mes frères, répondait un saint docteur, vous n'aspirez point aux faveurs extraordinaires de notre Dieu; il y paraît sans doute. Mais est-ce à vous de choisir la mesure de grâces qui doit être votre partage? Vous ne vous sentez pas, dites-vous, appelés à un état plus parfait. Quoi, Messieurs, pourriez-vous m'assurer que vous êtes dans l'état où Dieu vous veut? Vous n'avez rien, ajoutez-vous, à réformer dans votre conduite; quand la grâce vous parle au fond du cœur, elle ne vous demande aucun sacrifice. Ah! commencez donc par suivre le mouvement qu'elle vous imprime aujourd'hui, répondez fidèlement à son attrait de jour en jour; livez-vous à elle; laissez-vous conduire; et bientôt vous verrez si Dieu ne vous appelle pas à un état plus parfait.

Mais enfin, sans cela ne puis-je donc me sauver? demandez-vous encore. Hélas! Messieurs, Dieu le sait, lui seul peut vous en répondre; mais sans cela Thérèse était perdue; c'est Dieu qui le lui révéla, et ce que je puis assurer en général, c'est qu'une infinité d'âmes se perdent tous les jours en renonçant à l'héroïsme de la sainteté.

Cependant, si nous sommes assez lâches pour renoncer aux faveurs que notre Dieu est encore prêt à nous faire, admirons, du moins, avec respect, ce qu'il opère dans les âmes qui se livrent à lui sans réserve; c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Dans les voies intérieures il faut savoir discerner les esprits : le fatisme a ses illusions, et le mensonge a ses prestiges. Mais sous prétexte de se tenir en garde contre le merveilleux, faut-il refuser de tout croire? Non, Messieurs, évitons également ces deux écueils. Détestons le fanatisme, rendons hommage à la vérité, il est des règles pour distinguer et l'un et l'autre. Voici une vie la plus miraculeuse et la plus extraordinaire qui fut jamais; mais le Seigneur l'a tellement marquée de son sceau, qu'elle peut nous servir autant à reconnaître les opérations de la grâce, qu'à nous faire admirer jusqu'où la grâce peut élever la créature; double instruction, que je ne crois point devoir séparer dans un sujet comme celui-ci.

1^o C'est une vie toute de révélations et d'extases; mais qui portent toujours à la plus pure sainteté. Voilà la règle pour se garantir de l'illusion.

2^o C'est une vie d'entreprises les plus singulières, les plus contraaires à toutes les règles de la sagesse humaine; mais toujours dirigées par l'obéissance et toujours couronnées par les succès les plus inopinés. Voilà la règle pour se garantir du fanatisme.

3^o C'est une vie toute de miracles; mais qui tendent toujours à procurer la gloire de Dieu, et tous approuvés, autorisés par l'Eglise. Voilà la règle pour se garantir du prestige. Reprenons, Messieurs, je vous supplie, et suivez-moi.

Qu'il est beau de voir l'ancienne prédiction accomplie à la lettre, presque encore de nos jours ! *Je répandrai*, avait dit le Seigneur, *mon esprit sur la terre*; la lumière prophétique éclairera tout esprit; vos vierges elles-mêmes auront des songes mystérieux, et ravies en esprit verront mes plus profonds mystères. (*Joel*, II.) Seigneur, votre fidélité ne s'en tient point à l'accomplissement littéral de vos promesses, vous aviez moins promis que vous ne nous montrez.

! Mais comment l'expliquer? Thérèse avoue elle-même qu'elle ne peut le comprendre. Les voies par lesquelles le Seigneur la conduit, sont si singulières qu'on la croit, elle se croit presque elle-même dans l'illusion. Mais voici la règle pour ne point s'y méprendre.

Son Epoux la comble de délices, et ce n'est que pour augmenter en elle le désir des souffrances, et la faire souffrir en effet davantage; il lui communique les plus vives lumières, et ce n'est que pour la tenir dans une humilité plus profonde; il lui prodigue les plus insignes faveurs, et chaque faveur produit en elle une augmentation d'amour,

qui élève enfin toutes ses vertus au plus haut degré ou il semble que la créature puisse atteindre.

Remploie des consolations de son Dieu, elle ne sait plus que s'écrier ces mots : Que je souffre, ô mon Dieu, ou que je meure ! Elle ne voit rien, dit-elle, à désirer dans cette vie que d'y souffrir. Les douceurs, les joies, la paix de l'âme sont pour les autres des récompenses de leurs travaux; pour Thérèse, ce sont les souffrances et les peines qui la consolent en quelque sorte des délices que son Dieu lui fait goûter. Et qu'est-ce même que l'état de délices et de douceurs où elle se trouve, qu'un état de souffrance? Il n'est délicieux pour elle qu'à mesure qu'il devient douloureux. Je souffre, dit-elle alors, je souffre, et aucunes délices ne sont comparables à mon tourment. Dans cet état inexplicable elle jette des cris mêlés de joie et de douleur, sans qu'elle puisse dire elle-même quel sentiment l'emporte dans son cœur. Ravie de joie parce qu'elle souffre, elle souffre encore de souffrir trop peu, et ne sort de cet état que pour aller affronter en effet toutes les occasions de souffrir davantage.

Cependant quelles vives lumières se répandent dans son esprit ! elle semble habiter avec son Epoux au sein des sciences inaccessibles. L'essence divine se développe-t-elle à ses yeux? On est étonné de l'entendre parler de Dieu. Quelle profondeur, quelle énergie ! En l'écoutant, les docteurs les plus éclairés ne savent qu'admirer et se taire. Mais la grandeur de son Dieu la transporte de telle sorte qu'elle ne voit plus que néant, que péché dans elle-même.

Et quels péchés avait-elle commis? Elle est obligée de se rendre témoin, que le Seigneur l'avait préservée de toute offense mortelle. Cependant l'exemple d'aucun saint, pas même d'Augustin, ni de Madeleine, ne la rassure.

Mais c'est surtout dans ses écrits que cette divine lumière qui l'éclaire, brille d'un éclat plus frappant, et toujours, ce semble, pour mettre son humilité dans un plus grand jour.

Soit que l'obéissance l'assujettisse à parler d'elle-même, à découvrir les trésors que la grâce a cachés dans son cœur; l'humilité qui l'inspire, lui fait trouver l'art de tout tourner à sa confusion; mais dans le langage même de son humilité que de lumières ! On y trouve tout ce qu'elle s'efforce d'y cacher, dans la simplicité qu'elle y affecte une naïveté qui charme, dans un style négligé une force plus qu'humaine. Elle fait naturellement ce qu'aucun grand génie n'a pu jamais avec tout l'art de l'éloquence la plus étudiée; dire de soi de grandes choses sans complaisance, sans réflexion sur soi, sans gêne cependant, sans artifice; dire de soi de grandes choses, sans se louer; ce n'est point une histoire, c'est un tableau de ses états divers. Partout se livrant elle-même à l'instruction d'autrui, elle se découvre tout entière. Ah ! Messieurs, c'est ainsi qu'il convenait à Thérèse d'être louée.

Soit qu'elle trace aux âmes justes le chemin de la perfection ; quelle lumière répand-elle partout dans ces routes obscures pour guider les simples ! partout quelles flèches enflammées d'amour pour enflammer les tièdes ! quels vifs aiguillons pour exciter, pour encourager les lâches et les timides !

Cependant elle se délie toujours d'elle-même pour sa propre conduite. Elle est l'oracle de toute l'Espagne, les maîtres les plus éclairés de la vie spirituelle la consultent de toute part ; tandis qu'elle cherche partout des guides pour elle-même, docile à leurs leçons jusqu'à s'aveugler au milieu des lumières que son Dieu lui communique, jusqu'à se roidir contre les impressions que la grâce lui fait sentir. Ses écrits, placés dans la bibliothèque d'un grand monarque entre les œuvres du grand Chrysostome et d'Augustin, font l'admiration de toute l'Europe ; les plus savantes plumes de l'univers s'empressent à les traduire dans toutes les langues, les inquisiteurs les font imprimer à leurs frais ; rien ne la console de tant d'applaudissements que le plaisir d'être traitée de visionnaire et d'insensée par quelques esprits jaloux ou prévenus.

Dieu des humbles ! laisserez-vous vaincre votre magnificence par l'humilité de votre épouse ? Non, Messieurs, il lui prodigue ses plus signalées faveurs, et ce n'est encore que pour épurer de plus en plus sa vertu par son amour.

Tantôt le feu qui dévore son cœur réand au dehors, agit sensiblement sur tous ses membres : en l'approchant, on en ressent l'activité. Tantôt son corps, déjà revêtu de toutes les propriétés de l'esprit, suit, prévient même les mouvements de son cœur, et semble, à travers les airs, voler d'impatience à la rencontre de son Époux qui vient à elle.

Ici, les faveurs se multiplient : ce ne sont tous les jours qu'amassades nouvelles des intelligences célestes. Elle voit son Jésus, elle l'entend, elle lui parle ; elle le suit dans tout le cours de sa vie mortelle, comme s'il conversait encore parmi les hommes : Marie la choisit pour sa fille ; le Père éternel la donne pour épouse à son Fils ; les anges la reconnaissent : elle est déjà couronnée, comme par avance, tandis que d'autre part, les séraphins lui percent le cœur avec leurs dards enflammés. Hélas ! elle en expire de douleur et d'amour.

Mort inconcevable, si elle-même n'en expliquait le mystère ! Véritable mort, après laquelle l'âme ne tient plus à la terre ; mort mystérieuse qui, sans arracher au corps l'esprit qui le vivifie, lui en ravit toutes les affections, toutes les pensées qu'elle transporte en Dieu ; mort après laquelle, quoiqu'encore au milieu des sociétés charnelles, on ne les entretient plus que par l'esprit.

A quelle perfection une âme, dans cet état, est-elle donc élevée ? Rassemblez toutes les vertus, dégagez-les de tout ce que chacune peut avoir encore de défaut et d'imperfection, vous ne ferez qu'ébaucher le portrait de Thérèse.

Exacte sans paraître contrainte ; scrupuleuse sans inquiétude ; pauvre sans affectation ; sévère sans dureté ; zélée sans amertume ; mortifiée sans chagrin ; charitable sans que ceux mêmes qu'elle aime s'en aperçussent : non, ce n'est là que l'ébauche de son portrait.

Mettez toutes les vertus dans les situations qui peuvent les faire briller davantage. Vous trouverez en elle une simplicité que toutes les railleries des libertins ne rendent que plus respectable, une douceur que les outrages du monde ne servent qu'à faire paraître plus aimable, une pureté que les traits les plus enflammés de l'enfer ne montrèrent que plus invulnérable. Mais ce n'est encore là que l'ébauche de son portrait.

Pour le finir, il faudrait pénétrer dans son cœur même et voir quel amour le dévore. La vie lui devient plus insupportable de jour en jour, son plus grand tourment, c'est d'être obligée de satisfaire aux besoins de la nature ; cependant elle prie le Seigneur de différer à la couronner dans sa gloire, pour lui faire mériter ici-bas ce le voir et de l'aimer plus parfaitement.

Quelque extraordinaire que soient les voies par lesquelles Dieu conduisit Thérèse, elle s'est donc hors de tout soupçon. Tenez pour suspect, à la bonne heure, tout ce qui ne mène à rien de parfait. Ces opérations, quelque mystérieuses qu'elles paraissent, comme celles d'un Montan, d'une Priscille, mystères d'iniquité que leur seule indépendance devrait faire passer pour des ouvrages de ténèbres, mais qui n'ont d'autres d'autre fin, d'autre effet que de faire illusion aux âmes simples. Ces communications, quelque extraordinaires qu'elles paraissent, d'un esprit tel que celui qui animait Simon pour anéantir la prédication de Pierre ; ces prétendues influences célestes de ces fanatiques aux quels Tertullien disait anatème, parce que l'esprit d'orgueil et d'indépendance était, dit ce docteur, le seul esprit qui les inspirait. Oui, Messieurs, quand vous en verrez, quand vous en entendrez vanter de pareilles, traitez-les d'illusions, de chimères, d'impostures ; nous les abandonnons sans peine à toute votre horreur. Mais quand l'Esprit de Dieu manifeste sensiblement l'opération de sa grâce par les signes éclatants d'une sainteté à toute épreuve, c'est alors que nous admirons, que nous adorons la toute-puissance d'un Dieu qui seul agit, quand il lui plaît, comme il lui plaît, sur les esprits et sur les cœurs, qui seul a fait les lois de la nature et peut encore à son gré s'en affranchir.

De même encore, il inspire à Thérèse les entreprises les plus singulières, les plus contraires à toutes les règles de la sagesse humaine. Mais c'est incontestablement le Seigneur qui les lui inspire, parce qu'elles sont toujours dirigées par l'obéissance, parce qu'elles sont suivies des succès les plus inopinés.

Il s'agissait, Messieurs, de réformer un grand ordre. Ouvrage chimérique dans son projet, inutile dans son entreprise, impossi-

ble dans l'exécution : c'est ainsi, nous l'avons, que devait raisonner la sagesse humaine.

En effet, une fille qui entreprend d'entraîner après elle, sur les traces sanglantes de la croix, à un degré de perfection qu'on a jugé presque impossible à atteindre, non-seulement des filles simples, dociles et ferventes, mais un corps entier d'anciens religieux : voilà la chimère.

A quoi bon d'ailleurs une réforme ? Le Carmel était-il donc déchu de sa splendeur ? Non, Messieurs, ce n'étaient point des abus à réformer, c'étaient des mitigations autorisées comme nécessaires à retrancher : voilà l'inutilité de l'entreprise.

Enfin, quel fonds Thérèse a-t-elle pour exécuter ce grand projet ? Sur quoi appuyer les fondements de ce vaste édifice ? Voilà l'impossibilité de l'entreprise ; mais voici, Messieurs, le doigt de Dieu qui se marque 1^o dans l'obéissance de celle qu'il emploie.

Elle ne peut douter de la volonté du Seigneur ; il la lui a révélée plus d'une fois, en lui laissant toujours dans l'âme cette impression de certitude, par laquelle notre Dieu s'asservit, quand il lui plaît, les esprits. Elle voit d'ailleurs les importants services que sa réforme doit rendre à l'Eglise : qu'attend-elle donc pour entreprendre ?

Elle nous l'apprend elle-même. Elle sait que ce n'est pas toujours le zèle qui doit régler les entreprises les plus saintes. Ce qu'on appelle, ce qu'en effet on croit zèle peut quelquefois n'être qu'un amour de la nouveauté, ou même une saillie d'humeur. Les révélations, quelque assurées qu'on les croie, ne sont pas des règles infailibles de conduite. La règle sûre pour distinguer, disait-elle, le fanatique du véritable apôtre, c'est la docilité, l'obéissance. Elle attend donc l'ordre de ses pasteurs. Jusqu'à ce que son confesseur approuve ses desseins, que ses supérieurs lui permettent d'en commencer l'exécution, elle se renferme tout entière dans ses désirs, et le zèle qui la dévore ne se soulage que par des soupirs et par des larmes. Mais qu'elle obtienne le consentement qu'elle demande, elle n'est plus effrayée ni rebutée de rien. Sa pauvreté, le défaut de secours et d'appui, les noires cabales des libertins, les séditions même d'un peuple amenté ne lui paraîtront que de faibles obstacles. Mais ceux qui la gouvernent en sont alarmés : ils révoquent la permission qu'ils lui ont donnée, aussitôt elle cesse toutes ses poursuites, sans que la paix de son âme en soit même troublée.

Cependant les promesses de son Epoux s'accompliront. Eh ! que peut le monde, que peut l'enfer pour empêcher ce que le Seigneur a résolu ? Le chef des pasteurs autorise Thérèse, il prend la nouvelle réforme sous sa protection. Maintenant que tout l'univers conjure pour la traverser, les persécutions étrangères, les persécutions domestiques ne feront plus désormais que l'animer. Nous, Messieurs, nous pouvons à présent nous tenir assurés que c'est l'Esprit de

Dieu qui la conduit, méprisons, comme elle, les orages nouveaux qui s'apprentent, et qu'on rien de tout ce que nous allons voir d'extraordinaire, ne nous révolte.

En effet, tout se soulevait en même temps contre elle, on parle ouvertement de la renfermer comme une insensée, ceux-ci se rient de ses projets, ceux-là insultent à sa confiance. Ici on menace, là on commence par maltraiter ; les plus modérés sont ceux qui suspendent leurs jugements en attendant le succès.

Au milieu de ces tempêtes Thérèse commence son ouvrage : et par où commence-t-elle ? par des engagements. Sans fonds, sans argent, sans crédit, sans ressources, elle achète des emplacements, elle bâtit.

Empruntons de ses propres écrits la peinture naïve de ses travaux. Accablée d'infirmités, couchée dans une rude voiture vous la verrez passer de ville en ville, chargée de patentes, ce sont toutes ses richesses ; remplie de bon désirs, c'est tout son fonds ; souvent obligé de se retirer pendant la nuit dans une chaumière, sur de la paille, enveloppée de son manteau, elle oublie dans la prière les travaux du jour, et se prépare à ceux du lendemain.

Quoi donc ? une vierge presque toujours en course et en voyage, est-ce là, dira le mondain, l'esprit de Dieu ? Oui, Messieurs, et la preuve c'est toujours son obéissance. Aucune fondation nouvelle pour laquelle elle n'attende l'ordre exprès de ses supérieurs. Que quelques-uns, prévenus contre elle, lui défendent de poursuivre, elle rentre dans son monastère avec délices, prête au premier ordre à en sortir pour essayer de nouveaux travaux.

Seigneur, que vos ouvrages sont grands et magnifiques, que vos pensées sont impénétrables ! Les prétendus sages du monde ne peuvent les comprendre, mais que les âmes justes se réjouissent à leur vue : *Delectasime, Domine, in factura tua... stultus non intelligit hec.* (Psal. XCI.) Eh ! qui sont-ils ces hommes qui jugent vos desseins, et qui veulent s'opposer à l'exécution de vos projets ? Ils périront, ils disparaîtront devant vous : *Dispergentur inimici tui*, tandis que vous ferez croître la gloire et la puissance de l'âme fidèle que votre sagesse inspire, que protége votre miséricorde.

Ainsi, Messieurs, autrefois on avait vu une prophétesse en Israël juger le peuple saint. La nouvelle Debhora appelle à son aide un homme à qui l'Esprit de Dieu lui a promis de se communiquer, ainsi qu'à elle, pour achever avec elle l'œuvre qu'elle a commencée. Qui sont-ils donc ces hommes simples ? Qu'ils sont grands dans leur simplicité ! les Jean de la Croix, les Antoine de Jésus. Ils amènent aux pieds de Thérèse des foules de savants et de sages, selon l'ordre qu'elle-même leur en a donné. O fille véritablement supérieure à son sexe, sur les traces de laquelle les hommes ne rougissent point de marcher, aux pieds de laquelle les docteurs deviennent enfants, sans laquelle

les saints mêmes n'osent rien entreprendre ! Elle ira donc avec eux pleine de courage, les animant par son exemple à résister aux épreuves auxquelles le ciel veut mettre encore leur fidélité et leur constance. En obéissant, en souffrant de même que leur sainte Mère, ils triomphent enfin de tout, et le Seigneur se déclare auteur et chef de leur entreprise par les succès les plus inopinés.

Ne cherchons point, Messieurs, de preuves éloignées de ces succès, quand nous en avons de si belles et de si sensibles sous les yeux. Oublions même, s'il est possible, ce que tous les pays de l'univers en ont vu, en publient. Ce temple où nous sommes assemblés, ces murs, cette maison portent témoignage. Le voilà donc exécuté ce projet chimérique, inutile, impossible aux yeux du monde. Ce que nous voyons, Thérèse elle-même eut la consolation de le voir pendant sa vie dans trente-deux monastères fondés, érigés de ses mains : d'illustres vierges à la ferveur desquelles la plus austère ne peut suffire. Entre elles on ne sait plus ce que c'est que propriété, on en oublie jusqu'au nom ; dans un contentement parfait, dans une paix inaltérable on ne craint que de n'être point assez pauvre ; un jeûne presque continu, les plus étonnantes mortifications ne peuvent contenter l'amour qu'on y a des souffrances. Aussi les dons de Dieu y coulent en abondance, et Thérèse elle-même serait encore étonnée, comme autrefois, de leurs oraisons et de leurs vertus.

Seigneur, conservez donc à jamais l'ouvrage de votre fidèle épouse, donnez-lui, s'il se peut, encore accroissement : consolez-nous, consolez votre Eglise par la docile simplicité de ces saintes vierges, confondez le monde par leur constance et leur ardeur à suivre l'Agneau dans les plus rudes sentiers de la pénitence. Qu'elles soient à jamais, et d'âge en âge la gloire d'Israël, la joie des âmes justes, preuve toujours subsistante de de vos grandeurs et de vos magnificences !

Mais enfin, quelle put donc être la cause de ces succès étonnants et si inopinés ? C'est que, comme je l'ai dit en troisième lieu, la vie de Thérèse était une vie toute de miracles ; mais miracles sûrs et incontestables qui ne tendaient qu'à procurer la gloire de Dieu, et qui ont été marqués pour la plupart du sceau inviolable de la sainte Eglise de Jésus-Christ, troisième règle pour se garantir du prestige dans les voies extraordinaires.

En effet, le Seigneur avertissait déjà son peuple dans l'ancienne Ecriture. Il s'élèvera parmi vous des prophètes, des hommes qui vous paraîtront inspirés, ils feront des prodiges, ce qu'ils auront prédit, arrivera ; mais donnez-vous de garde de les croire légèrement : *Non audias. (Deut., XIII.)* Faites attention, Messieurs, à ce que le Seigneur ajoute : C'est moi, dit-il, qui veux vous tenter, en quelque sorte, pour éprouver votre fidélité, *Tentat vos Dominus. (Ibid.)* Mais voici la marque pour reconnaître ceux qui sont animés de son esprit. Tous ceux qui vous égareront de la voie de mes comman-

dements, qui vous débiteront une nouvelle doctrine : *Si dixerit, sequamur deos alienos quos ignoras (Ibid.)* : quels qu'ils soient, quelques signes extraordinaires qu'ils fassent paraître à vos yeux, qu'ils soient mis à mort, dit le Seigneur : *Interficietur propheta. (Ibid.)*

Pour nous tenir en garde contre la séduction, arrêtons-nous, Messieurs, d'abord à cette règle. Mais ici ne craignons rien.

Comme l'esprit d'Elie et d'Elisée s'est reposé sur Thérèse, sa prière est aussi efficace que celle de l'un et de l'autre. Seulement, Messieurs, ne cherchez point dans sa vie les prodiges de terreur opérés par ses deux prophètes, elle ne fait point comme eux descendre le feu du ciel sur ceux qui la persécutent ; mais par ses prières elle les convertit, elle les change, et en fait les plus zélés protecteurs.

Du reste, tantôt vous la verrez, comme Elie, fendre les flots avec son manteau, et passer à sec les rivières pour se rendre où l'ordre de son Dieu l'appelle.

Tantôt vous la verrez, comme Elisée, purifier l'air, rendre potables les eaux d'un lieu jusqu'alors inhabitable pour y placer commodément une colonie de sa réforme.

Tantôt comme Elie, elle console sa bienfaitrice, la fondatrice de son premier monastère, en lui rendant, ranimé par son souffle seul, un fils chéri qui venait d'être enseveli sous les ruines d'un édifice.

Tantôt, comme Elisée, elle multiplie un reste de provisions, assez pour suffire pendant un an à la nourriture de tout un monastère.

Ainsi que l'un et l'autre, elle lit dans l'avenir, elle pénètre les replis les plus secrets des cœurs. Ici c'est pour soutenir le courage de ses enfants, en leur prédisant, au milieu des plus horribles tempêtes, le calme prochain que le ciel leur destine ; là c'est pour leur découvrir les défauts de leurs âmes qui échappaient à leurs propres recherches, afin qu'ils puissent les corriger ; les maladies les plus invétérées fuient à son premier commandement, et toujours les cœurs se trouvent transformés en même temps que les corps sont guéris.

De tels miracles ne peuvent être suspects. Pour un complément de certitude ajoutons, cependant, la grande règle que donnait saint Augustin pour juger des miracles, règle que donnent avec lui tous les Pères ; règle sans laquelle toutes les autres peuvent encore, selon les saints docteurs, être sujettes à l'illusion. C'est le témoignage, je ne dis pas des témoins les plus irréprochables, je ne dis pas, ce que je pourrais dire ici, de tout ce que l'Espagne a eu de plus saints personnages, je ne dis pas des universités les plus célèbres, je ne dis pas de l'austère tribunal de l'inquisition ; quelle démonstration cependant pourrait faire l'accord de tant d'illustres voix ! Mais c'est le témoignage de l'Eglise qui confirme tous les autres, qui met le sceau de son autorité à tout ce que nous en avons dit de plus extraordinaire, de

plus miraculeux. Ah! Messieurs ne craignons point d'errer tant que nous suivrons le guide que nous a donné Jésus-Christ notre Maître. Craignons d'être trop crédules quand nous croirons sans la garantie de nos pasteurs; craignons d'être trop crédules quand, à plus forte raison, ils nous défendront de croire.

Dès qu'ils s'agit de voies extraordinaires, on peut donc véritablement être en garde contre l'illusion, contre le fanatisme, contre le prestige. Mais ici rien de pareil à craindre, et pour tout recueillir sous cet unique point de vue; car cette unique règle peut suffire à juger de tout. L'Eglise autorise les révélations de Thérèse, elle approuve ses entreprises, elle adopte ses miracles, encore une fois ne craignons donc pas de trop croire, et louons, adorons avec respect, avec étonnement, la puissance, la bonté du Seigneur qui se communique quand il lui plaît, et comme il lui plaît à sa créature. Trop faibles, trop lâches pour éprouver en nous les dons de Dieu, c'est, vous l'avez vu dans la première partie, la raison pour laquelle ils sont si rares; du moins ne nous faisons pas une folle gloire de les anéantir ou de les restreindre.

Cependant je voudrais, Messieurs, avant que de finir, faire passer dans vos cœurs quelques étincelles de ce feu sacré qui consumait lentement cette illustre victime du saint amour. Beaux transports de son impatience, en désirant de se réunir à son Epoux, ne pourrez-vous point fondre la glace de nos cœurs?

Ainsi moins tendrement encore, l'Epouse des Cantiques soupirant après son Bien-Aimé exprimait son tourment: Je me meurs, ô mon Dieu, je me meurs de regret de ne pouvoir mourir. Vivre sans vous, est-ce vivre? Où je ne vous vois point, que puis-je voir? Je vous cherche partout; mais où vous trouverai-je? Dans mon cœur? Ah! vous y réglez trop faiblement. Je vous cherche sur vos autels; invisible à mes yeux, vous ne faites qu'y suspendre ma joie en redoublant ma flamme. Je vous possède à peine un seul instant, que la crainte de vous perdre corrompt tout mon plaisir. Malheureuse vie! Véritable mort! Qui brisera ma chaîne? Je me meurs, ô mon Dieu, je me meurs, je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Seigneur, ne suis-je point assez punie? Quand aurai-je, hélas! assez souffert? Quel martyre! hâtez-vous de me faire expier mes forfaits, redoublez mon amour, que ce feu divin les consume. Peut-être enfin serai-je assez enflammée, assez attendrie pour mourir, ô mon Dieu, de regret de vivre si longtemps.

Dirai-je, Messieurs, ses vœux remplis, ou sa prophétie accomplie? Ce fut le dernier don de son Epoux. La mort si longtemps désirée, demandée avec tant d'impatience avait perdu sur elle tous ses droits. Son corps jusque dans la pourriture et dans l'infection du

tombeau, triompha d'elle, il en triompha encore.

Oh! qui nous donnera, Messieurs, (Thérèse, nous l'attendons de votre intercession), de nous nourrir, de vivre et de mourir ainsi du saint amour. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXIV.

SAINT CHARLES BORROMÉE.

Ego aedi te in civitatem munitam et in columnam ferream et in murum æneum super omnem terram, regibus Juda, principibus ejus et sacerdotibus et populo terræ. (Jerem., I.)

Je vous ai établi comme une ville forte, une colonne de fer et un mur d'airain sur toute la terre, à l'égard des rois de Juda, de ses princes, de ses prêtres et de tout le peuple.

Le Seigneur, dans tous les temps, a varié toujours presque également les caractères de ces hommes singuliers et extraordinaires, qu'il destinait pour être les restaurateurs, les vengeurs, et le plus souvent les victimes de sa gloire. Lorsqu'il s'agit, par exemple, de former des enfants d'Israël un corps solide de nation, en même temps qu'il leur donne pour législateur et pour chef le plus doux, le plus sage, en un mot, le plus aimable des hommes; c'est le caractère que l'Esprit-Saint fait lui-même de Moïse; presque aussitôt il suscite un homme de feu, un prêtre aussi généreux qu'intrepide, Phinéas; ce nom seul, par le souvenir qu'il retrace, porte encore l'épouvante et l'effroi dans les cœurs les plus indociles et les plus rebelles. S'agit-il ensuite de la décadence de Juda de prévenir la ruine entière de ce peuple, paraissent successivement deux prophètes également zélés, également éloquents l'un et l'autre, mais l'un aussi insinuant que l'autre est terrible. C'est Jérémie qui succède alors à Isaïe, pour abattre par la terreur, à coups redoublés de foudre, ceux que la tendre onction du premier n'avait pu gagner par les plus magnifiques promesses.

La même providence semble éclater d'une manière encore plus sensible dans la loi nouvelle. Entre les apôtres eux-mêmes, quoique dans tous on puisse remarquer ce tempérament de sévérité et de douceur, auquel avait voulu les former leur divin Maître, n'en est-il pas cependant à qui ce souverain scrutateur des cœurs donna le redoutable nom d'*enfants du tonnerre*? (Marc., III.)

On vit, admirons avec le même respect, la même variété de caractères dans les plus grandes lumières de l'Eglise. Telle qu'autrefois la même génération put la remarquer dans les deux plus illustres docteurs de l'Eglise grecque et latine, telle, je vous l'avoue, elle me frappe dans les deux plus saints prélats d'un des siècles derniers, aussi ressemblants par l'éminence de leur vertu que dissemblables par le caractère de leur vertu même, aussi zélés tous deux que différents dans la conduite de leur zèle. Souverain Juge, juge seul équitable, c'est à vous seul à décider entre eux de la prééminence du mérite et de la gloire! Pour moi, Messieurs, autant j'ai de plaisir à retrouver dans le saint évêque de Genève tous les aimables

traits qui peignent au naturel le grand Augustin, autant je suis empressé à vous faire admirer aujourd'hui, dans le saint archevêque de Milan, tout le caractère d'intrépidité, de force, d'austérité inflexible qui distingue singulièrement saint Jean Chrysostome. La calomnie, qui s'acharna contre eux, pour les décrier avec quelque apparence de probabilité, ne trouva d'autres ressources que de leur en faire un crime, de cette inflexibilité généreuse; et c'est de là même que je prétends tirer l'éloge du saint cardinal archevêque que nous honorons en ce jour.

Voici donc encore un vrai fils du tonnerre, un Phinéas, un Jérémie; seul pour la défense de la maison de Dieu, il valut une forteresse : *Dedi te in civitatem munitam.* (*Jerem.*, I.) C'est une colonne de fer que rien ne peut, je ne dis pas abattre, mais même ébranler : *In columnam ferream.* (*Ibid.*) C'est un mur d'airain, contre lequel se brise tout ce qui tente de le renverser : *In murum æneum.* Sous ces traits le vit d'abord l'Italie, sous ces traits l'admira, sous ces traits le reconnaît et l'admire encore aujourd'hui l'univers : *Super omnem terram.* Aussi incapable de céder aux faiblesses capricieuses du peuple, que de plier sous la puissance altière et menaçante des grands : *Regibus Juda et principibus ejus et populo terræ.* Ennemi irrécconciliable du vice, il le poursuivait partout, sans acception des personnes, et ne le poursuivait nulle part avec tant de vigueur que dans ceux qu'il savait établis pour le détruire eux-mêmes dans les autres; vigilant et ferme, autant pour les soutenir dans leurs droits légitimes que pour les réprimer dans les abus qu'ils pouvaient en faire : *Et sacerdotibus.*

Mais ici n'imaginez pas une sévérité de tempérament et d'humeur, ni une sévérité indiscreète, qui, ne connaissant point de ménagement, brusquant toutes les bienséances, ne fait que révolter les esprits, aigrir les cœurs qu'on veut corriger, et par là rend irrémédiable le mal qu'il s'agissait de guérir. C'est une sévérité sainte dans son principe; elle fut l'ouvrage de la grâce et non pas de la nature : vous le verrez dans le premier point. C'est une sévérité sage dans sa conduite; la grâce qui l'opéra la tempéra d'une charité judicieuse qui lui assura les plus brillants succès : vous le verrez dans le second point. En deux mots, sévère par pur devoir; sévère par charité même : voilà, ce me semble, Messieurs, le vrai caractère de saint Charles Borromée et tout le sujet de son éloge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

A Dieu ne plaise, Messieurs, que je veuille ici vous faire regarder comme un sujet d'éloge toute sorte de sévérité; cette mélancolie cynique, par exemple, bien plus propre à éprouver les gens de bien qu'à corriger les pécheurs ! Loin de nous ces réformateurs orgueilleux, tyrans impitoyables de la société et souvent d'eux-mêmes, qui se tourmentent aussi vainement qu'ils tourmentent

les autres pour un degré chimérique de perfection, dont ils n'ont pris l'idée que dans leur insociable amour-propre ! Loin de nous surtout ces pharisiens si austères pour autrui, si indulgents pour eux-mêmes, ennuyeux panégyristes d'une vertu toute spéculative. Que toutes leurs voies cependant sont étroites ! Elles le sont même tellement que je ne sais s'ils veulent sérieusement y faire entrer. Du moins ne comptez pas y marcher nulle part sur leurs traces. Idolâtres de leurs inventions, observateurs scrupuleux de leurs lois arbitraires, peu leur importe, du reste, que la loi divine soit anéantie. Pour tout ce qui les intéresse personnellement, rien de plus intraitable et de plus inflexible, rien de plus lâche et de plus mou pour tout ce qui n'intéresse que le Seigneur. Ah ! puissent retomber sur eux-mêmes les anathèmes qu'ils ne cessent de fulminer contre les autres !

La sévérité que je loue a des traits bien différents. La peindre sous ses vrais traits, c'est en faire l'éloge. Sainte dans son principe, elle est l'ouvrage de la grâce, la nature n'y a point de part. Tâchons de donner de l'âme, pour ainsi dire, et de la vie à ce portrait, en représentant au naturel notre saint archevêque, sévère contre son propre penchant, sévère en premier lieu pour lui-même et toujours suivant les règles les plus exactes de l'Eglise, sévère enfin pour les intérêts de Dieu seul, jamais pour les siens propres. En trois mots, ni le tempérament, ni le sens propre, ni l'amour-propre n'eurent part à sa sévérité : elle fut donc le pur ouvrage de sa grâce et par là vraiment sainte en son principe.

Et d'abord, pour reconnaître sûrement le vrai principe de l'austère vertu de notre saint, commençons à l'examiner dans sa première jeunesse, à cet âge où les premières saillies que la raison encore enveloppée n'a ni l'art de cacher, ni la force de réprimer, décèlent toujours le fond du caractère; que verrez-vous, Messieurs ? Un jeune seigneur réglant déjà ses mœurs et toute sa conduite, mais ne sachant encore les régler que sur les principes et les maximes du monde; ennemi de la volupté, mais sensible au plaisir; supérieur à ce qu'on nomme vanité, mais touché de la gloire; prisant les distinctions, les dignités et les richesses, mais seulement autant qu'on les mérite; n'estimant celles que la faveur ou la naissance donne, que par l'usage qu'on sait en faire; aimant déjà l'Eglise, mais encore attaché au monde; voulant sincèrement être utile à celle-là, mais sans renoncer aux charmes séduisants et aux pompes éclatantes de celui-ci; également incapable et de dédaigner et de briguer les postes éminents auxquels il peut prétendre, en conséquence appliqué à toutes sortes d'études autant par amour-propre que par devoir, dans toutes il a des succès assez brillants pour flatter l'un et lui persuader qu'il satisfait à l'autre. Tout ce qu'on lui offre de prééminence, de charges et d'emplois, il l'accepte; et croyant bien faire as-

sez de ne pas s'en laisser éblouir, d'en remplir au jugement des hommes les obligations essentielles, il ne se sent pas surchargé d'honneurs, tant qu'il fournit au travail qu'ils lui imposent.

Eh bien ! Messieurs, ces premiers traits (que vous en semble) annoncent-ils un caractère austère ? Commencent-ils seulement à ébaucher l'idée que vous avez de saint Charles ? Sans doute ils suffiraient, du reste, pour fonder un éloge profane. Le monde n'y regarde pas de si près ; peut-être, dans ce portrait, reconnaîtrait-il déjà volontiers un grand homme et même un grand évêque. Eh ! qu'il arrive souvent de louer de bien moindres vertus, des vertus bien moins pures ! Mais enfin, un Charles Borromée, ce boulevard insurmontable de l'Eglise, ce réformateur austère du clergé, ce digne successeur de saint Ambroise, cet émule du grand Chrysostome, ces premiers traits vous l'ont-ils annoncé ?

Oui, Messieurs, tels à peu près furent, en effet, les Chrysostome et les Ambroise, mais avant que la grâce les eût tout à fait transformés. Déjà cependant, presque encore enfant, Charles avait montré quelle idée juste il avait conçue de la nature des biens ecclésiastiques et de leur usage. Une abbaye considérable, dont il est pourvu dès l'âge de douze ans, excite dès lors sa vigilance et attire ses soins. A cet âge il sent déjà, et le fait sentir, que des biens consacrés à Dieu ne doivent être la ressource que des pauvres, et que des religieux, dans leur abbé, quel qu'il soit, doivent trouver un père.

Sur ce début, vous-mêmes, Messieurs, ne le jugez-vous pas déjà digne et capable de tout ? Ne soyez donc pas étonnés s'il parvient aussitôt à tout. Le souverain pontife, quoique son oncle, en devait-il juger moins favorablement ? Pourquoi donc chercher d'autre raison de son élévation si prompte que son mérite même éclatant et prématuré ? Pie IV, ce pontife dont la sévérité fit le caractère, mais une sévérité tempérée à propos par une bonté éclairée qui lui mérita le glorieux surnom de père des pauvres et de protecteur des savants, Pie IV, dis-je, sentit de quelle utilité son neveu devait être à l'Eglise pour les grands desseins qu'il méditait, et pouvait-il trop se hâter d'en profiter ?

Rome et Milan, de concert, applaudissaient en effet à ses talents, autant à la vigilance du pasteur qu'à l'intégrité et aux lumières du ministre. Mais ne nous laissons pas éblouir. Qu'il y a encore loin des vertus les plus applaudies dans le monde jusqu'à l'austère sainteté de l'Evangile ! Charles soutenait toujours le caractère que j'ai commencé à en tracer. Il était archevêque et ne pensait pas encore à entrer dans les ordres sacrés. Chargé de presque toutes les affaires de l'Eglise, il se trouve encore obligé de se mettre à la tête de celles de son illustre et opulente famille. On avait bien droit sans doute d'être étonné qu'il pût suffire à tout. Il redouble donc son travail et redouble en

même temps son faste et sa dépense. Sa maison véritablement était réglée, mais somptueuse. Un domestique nombreux, un train magnifique, tout annonçait autour de lui la grandeur et respirait, non pas à la vérité la mollesse et la volupté, mais le goût, la délicatesse et l'opulence. Connaisseur dans tous les arts, il était le protecteur de tous, et ne s'accordait d'autres délassements que ceux qu'ils s'empressaient à lui fournir en lui rendant hommage. En un mot, c'était un grand Seigneur, un grand politique ; voilà ce qui sortait vraiment de son caractère. En faire un grand évêque, un grand saint ; grâce de mon Dieu ! ce prodige fut votre pur ouvrage.

On s'attendait que la mort du comte d'Arnone son frère allait le faire changer. Elle le changea, en effet, mais bien différemment de ce qu'on attendait. Ses yeux s'ouvrent enfin à la vanité du monde. Avant que d'aller plus loin, remarquez, Messieurs, je vous prie, que si cette austérité, qui le distingua dans la suite, avait eu son premier principe dans son caractère, du moins alors elle eût caractérisé son changement. Il sentit lui-même qu'elle lui était si peu naturelle qu'il voulut s'y essayer, s'y accoutumer peu à peu ; et ce ne fut, en effet, que par degrés qu'il devint ce que vous allez le voir dans la suite.

Le désir de servir utilement l'Eglise avait été toujours le désir dominant de son cœur. Mais que ce désir change de forme, à considérer l'intérêt de l'Eglise en politique, ou à le considérer en évêque ! Deux hérésies furieuses qui ravageaient alors les deux plus belles parties de la chrétienté, l'Allemagne et la France, n'étaient peut-être pas le plus grand de ses maux. Elle souffre plus, selon la pensée de saint Bernard, de ceux qui s'obstinent à demeurer dans son sein pour la déshonorer que de ceux qui s'en séparent pour lui faire une guerre ouverte. Mais l'excès du mal, dit saint Grégoire pape, c'est le préjudice qu'elle reçoit de ses ministres mêmes. N'outrons rien cependant, gardons-nous d'avouer aucun des mensonges calomnieux de l'erreur.

Le sage cardinal avait d'abord démêlé le fiel empoisonné qu'elle répandait partout dans ses infâmes libelles ; mais bientôt éclairé des plus pures lumières de l'Evangile, il reconnut le mal réel qui n'avait que trop donné occasion aux déclamations impies de la satire. Avouons-le, en effet, ce que déplorait autrefois saint Grégoire, qu'on avait de sujet, surtout alors, de s'en plaindre ! Quel scandale, oui, j'en conviens, de voir ceux que le Seigneur a établis pour la correction des autres autoriser eux-mêmes, par leurs exemples, les désordres des peuples ! Le sanctuaire couvert des plus épaisses ténèbres de l'ignorance, la science de Dieu proscrite, tout au plus remplacée par l'érudition la plus frivole et les arts les plus dangereux, le ministère saint devenu la matière et l'objet d'un sacrilège commerce et ses fonctions les plus essentielles négligées, la cause de Dieu ou perfidement trahie, ou

lâchement abandonnée, le salut des âmes compté pour rien, tandis que tout est employé et sacrifié pour l'intérêt le plus sordide. Grand Dieu, était-ce assez de toutes les larmes de Jérémie pour pleurer des abus si monstrueux ?

Notre saint en versa du moins autant que le prophète ; mais de quel secours pouvaient être des larmes ? Il fallait un cœur agissant, intrépide, pour tout réformer. Charles, dans le rang qu'il tenait, avec le crédit qu'il avait, s'en crut comptable à l'Eglise. Il entreprend donc, il commence et commence par lui-même, bien persuadé de la vérité de ce que dit saint Augustin, qu'on ne parle avec succès qu'autant qu'on donne l'exemple de ce qu'on enseigne.

Tout luxe, tout faste est retranché de sa maison ; il s'en tient là d'abord, il se sèvre de toute espèce de plaisir, pour qu'aucune partie de son temps ne le dérobe à son travail ; mais il ne renonce encore à aucun de ses bénéfices, à aucune de ses dignités. Prenez garde, Messieurs, que sa principale attention est de ne se conduire en rien par son sens propre. Sa vraie fin, en se réformant lui-même, est de se faciliter les moyens d'établir dans l'Eglise cette réforme, si indéemment demandée, jamais sincèrement désirée, proclamée si audacieusement, et entreprise si contradictoirement par l'erreur. Dans une affaire aussi délicate, il fallait craindre les excès qui n'eussent fait qu'aigrir le mal, il fallait surtout éviter l'écueil où l'orgueil venait de faire tomber les prétendus réformés. L'Eglise elle-même est toujours l'Epouse bien-aimée de Jésus-Christ, toujours également sainte, également chaste, sans aucune tache, sans aucune ride. Il ne peut s'agir jamais que de faire revivre, de ranimer son esprit dans ses enfants qui ont dégénéré. Le saint en était convaincu. Il crut donc devoir prendre tout son temps pour étudier et approfondir à loisir ses principes et ses maximes. Avant que d'achever tout à fait sur lui-même et de commencer sur les autres le grand ouvrage qu'il avait résolu, il crut devoir attendre qu'on eût entièrement dégagé l'ancienne discipline de l'espèce de chaos, où l'ignorance et la confusion des derniers siècles l'avaient ensévelie.

C'était, en effet, sa maxime que l'Eglise ne pouvait être rétablie dans sa première splendeur que par les mêmes moyens qu'elle avait été fondée. Saint Jean Chrysostome, qui pensait de même en se plaignant des abus de son siècle, nous découvre la source de tous ceux que l'on vit, surtout dans la suite. La cause du schisme affreux qui perdit Israël, disait ce Père, ce fut l'imprudence de Roboam à rejeter les avis des anciens conseillers de son père, pour prêter l'oreille à ceux de ses jeunes flatteurs. Ainsi, continue-t-il, on a perdu, pour ainsi dire, de vue les préceptes et les conseils de nos premiers maîtres, les prophètes et les apôtres ; on s'est laissé séduire par de nouvelles maximes. Delà sont venues ces distinctions frivoles du seigneur et du vas-

teur, du ministre de Jésus-Christ et du grand dans l'Etat, du caractère et de la naissance, du temporel et du spirituel : distinctions scandaleuses, conclut le saint docteur, qui, dès qu'elles furent en vogue, introduisirent l'ambition et la cupidité dans le lieu saint. Ramenons tout à son institution primitive, tout abus sera corrigé.

Depuis longtemps, vous le savez, Messieurs, on avait formé ce beau dessein ; mais on y travaillait, en effet, depuis si longtemps qu'on commençait presque à désespérer du succès. Charles ranime le zèle, relève les espérances, soutient le courage du souverain pontife. Tout le crédit que lui donnent et ses dignités, et ses talents, et sa naissance, il le dirige à la conclusion de cette grande affaire. Enfin, par ses soins, le saint concile de Trente, tant de fois arrêté, transféré tant de fois, tant de temps suspendu, après dix-huit années de difficultés et de traverses suscitées de toutes parts, est conclu, confirmé ; par ses soins encore les sages décrets qui en sont émanés auront bientôt toute leur vigueur.

Il n'avait jamais espéré ramener par cette voie au bercail les brebis révoltées. Quelle erreur se rendit jamais à quelque autorité que ce puisse être, à celle même qu'elle avait réclamée d'abord ? Mais ce qu'il prétendait, c'était de nettoyer, de purger, d'ordonner le bercail même. C'est ce qu'il fit. Aucun décret de réforme qu'il ne commence à prendre pour lui-même. De cette multitude de bénéfices qu'il possédait, il ne se réserve que ce qu'il faut absolument pour fournir à sa subsistance. Bientôt même, selon le véritable esprit du concile, son austère économie fera que son seul archevêché lui suffise. Nulle considération, nul prétexte ne peuvent le retenir à Rome, il vole à Milan. Ciel ! avec quel train, quel cortège s'y montre-t-il alors ? Son palais devint bientôt la plus parfaite image de celui du grand patriarche de Constantinople à qui je l'ai comparé d'abord. On n'y voyait, comme dans celui de saint Jean Chrysostome, que des ecclésiastiques et des pauvres. Pour leur service, à peine avaient-ils conservé l'un et l'autre, je ne dis pas ce que prescrit la plus exacte bienséance, mais ce qu'exige la plus absolue nécessité. Les nuits n'étaient pas moins remplies que les jours ; le jour par les exercices de charité et de zèle, la nuit par la prière et par l'étude. Amis charnels, que de reproches notre saint n'eut-il pas à essuyer de votre part ! Dites-nous ce qu'il vous répondait, lorsque vous lui représentiez qu'il donnait moins à la nature que les anachorètes mêmes. O la belle parole, bien digne de son admirable modèle ! Qu'un évêque doit moins dormir qu'un solitaire.

Dans cet état, qu'il est bien propre à prêcher la réforme à son clergé et à son peuple ! Qu'il est donc beau de le voir dans cet état assembler successivement et conciles et synodes, pour y publier, y interpréter, y faire adopter, y prendre les moyens de faire observer toute la sévérité de l'ancienne disci-

pline ! De grâce, Messieurs, permettez-moi de vous faire encore ici remarquer la différence entre la réforme que prétend établir, qu'établit, en effet, notre saint, de l'autorité de l'Eglise, et celle qu'affectaient les prétendus réformés de son siècle.

Là, quelle réforme, grand Dieu ! Abolir tout ce que la religion a de pénible, et jeûnes et abstinences, et vœux et célibat, de celle-là ce fut tout le système. Rétablir dans la plus pure et la plus stricte intégrité toutes les traditions apostoliques et toutes les pratiques essentielles de l'Eglise primitive, ce fut le début, ce fut l'ouvrage, en effet, de celle-ci. Quelques cerveaux malheureusement échauffés par l'orgueil et l'ambition, par l'envie et par la débauche, avaient enfanté le projet de l'une. Les plus graves et les plus saints docteurs, les vrais Pères de l'Eglise, cherchèrent l'autre, la puisèrent, en effet, dans les plus augustes monuments de l'histoire sainte et des saints Pères. La cabale audacieuse, la sanglante révolte contre toutes les puissances avaient été le fruit de la première ; la seconde ne s'établit que comme s'était établi l'Evangile, par la persuasion, l'exemple, la patience à tout souffrir. Aussi les chefs de l'une ne cherchaient-ils que leur intérêt propre ; les autres n'avaient en vue que l'intérêt de Dieu. Troisième caractère qui marque du sceau de la vraie sainteté la sévérité de notre saint.

Nous ne pouvons être trop vifs et trop ardents sur les intérêts de Dieu, dit saint Jean Chrysostome, trop indifférents sur les nôtres. Il nous a chargés, en effet, de soutenir et de venger sa gloire. Remettons pareillement tout ce qui nous regarde entre ses mains. Que Jésus-Christ notre maître, modèle ainsi que chef des pasteurs, nous en donne un bel exemple ! continue le saint docteur. S'agit-il d'instruire les juifs, de démasquer leur hypocrisie, de confondre leur orgueil, quelle vivacité dans ses reproches ! Mais ne s'agit-il que de sa propre personne, quelque outrage qu'on lui fasse, quelle patience, quelle douceur !

Je ne sais, Messieurs, je vous l'avoue, lequel des deux eut plus d'occasions de mettre en pratique cette maxime, lequel, en effet, la suivit plus fidèlement et plus constamment, ou du grand patriarche de Constantinople, ou du saint archevêque de Milan. Contre qui n'eurent-ils pas et l'un et l'autre à combattre et à défendre les intérêts de Jésus-Christ ? Contre les magistrats et le peuple, contre les puissances de la terre, contre leurs propres frères. De quelles calomnies ne chercha-t-on pas à les noircir et l'un et l'autre ? C'est de cette manière, dit saint Jean Chrysostome, qu'on calomniait autrefois les apôtres eux-mêmes. Le grand prétexte des Juifs pour les traduire devant les tribunaux, quel était-il ? Qu'ils reconnaissaient Jésus pour roi : *Regem alium dicentes esse Jesum*. Comme s'ils n'eussent pas protesté par tout ce que nous protestons de même, que le royaume de notre Jésus est tout spirituel et

tout céleste, et, comme il dit lui-même, n'est en aucun sens de ce monde.

Aussi nos saints pasteurs savent, comme saint Paul, qu'ils n'ont point en mains d'armes charnelles pour le défendre. Ils ne s'opposent qu'avec plus de hardiesse et de courage à tout ce qui l'attaque. Les armes de leur milice puissante en Dieu seul ne craignent non plus la violence que le raisonnement de l'homme. Ils se présenteront partout contre toute hauteur qui oserait s'élever contre la science de Dieu. Incapables de plier à aucun choc, il faudra les briser de force, pour triompher de leur résistance. Du reste, il leur importe aussi peu qu'à l'Apôtre ce qu'on pense d'eux-mêmes. Que leurs personnes paraissent basses, leurs discours méprisables, qu'on les raille, en effet, qu'on les insulte, qu'on les outrage, c'est ce dont ils se glorifieront en Jésus-Christ. Le comble de leur joie sera, s'ils y sacrifient leur vie même. Et si notre saint n'eut pas la consolation d'en être réellement la victime, ainsi que le grand Chrysostome, vous le savez, Messieurs, ne fallut-il pas un prodige de la main du Très-Haut pour le conserver à son Eglise ?

Avec quelle force et quelle énergie cette bouche d'or, le divin Chrysostome exprimait-il les sentiments de son cœur dans ces diverses circonstances ! Permettez-moi, Messieurs, de vous les rendre ici, ce sont ceux de saint Charles. Peut-il rien y avoir de plus glorieux pour lui, que d'avoir copié si parfaitement un si parfait modèle ?

Remarquez donc, mes frères, disait le saint docteur, qu'un ministre de Dieu ne doit pas se contenter simplement d'enseigner, il doit dans l'occasion parler d'autorité, avec force. En ce qui ne regarde que lui-même, s'il est méprisé, outragé, qu'il le souffre ; c'est là sa gloire, c'est la gloire de l'Evangile. Mais en ce qui regarde le salut des âmes et la gloire de Dieu, qu'il est à craindre qu'une prétendue douceur ne devienne flatterie, et que la patience ne dégénère en lâcheté ! S'élève donc qui voudra contre moi, continue-t-il ; promesses, menaces, prospérités, disgrâces, tout cela est moins qu'une ombre, moins qu'un songe pour moi. Qui que vous puissiez être, de quel secours, en effet, me seriez-vous au tribunal de celui qui doit être mon juge comme le vôtre, et qui m'a confié ses intérêts ? Lorsqu'il m'en demandera compte, les applaudissements du monde seraient probablement ma condamnation, ses persécutions seront ma justification et ma décharge. Si jamais vous me voyez, ajoute ce saint docteur, sensible aux outrages, poursuivant avec chaleur la réparation des torts qu'on pourrait avoir faits soit à ma réputation, soit à ma fortune, après à la vengeance, inexorable aux prières d'un ennemi personnel humilié, accusez-moi, condamnez-moi, je le mérite !

Eh ! qui pourrait sur ce point faire aucun reproche à notre saint cardinal, qui, après avoir sacrifié une fois au bien de la paix ses droits temporels les mieux acquis et les plus

légitimes, se déclara publiquement le protecteur de ceux qui avaient attenté le plus perfidement à ses jours. Ah ! puissent, en effet, tomber sur nous seuls tous les coups qu'on porte à la religion ! Et à Dieu ne plaise qu'en ces circonstances si précieuses, nos souffrances, qui doivent être dans l'Eglise un exemple de patience, soient jamais souillées, je ne dis pas du sang, mais seulement des larmes de nos plus cruels ennemis !

Mais enfin, reprend encore saint Jean Chrysostome, si cette austerité, cette rigidité dont on me fait un crime, n'est que pour arrêter les progrès de la contagion, réprimer les abus et extirper les scandales (telle que fut, en effet, toujours celle de notre saint), il m'est aussi indifférent qu'il l'était à saint Paul d'être condamné par le monde : *Mihi pro minimo est ut judicer ab humano die* (I Cor., IV), le véritable juge, le seul vraiment à craindre, c'est le Seigneur : *Qui judicat Dominus est.* (Ibid.)

La sévérité qui fit le propre caractère de saint Charles, fut donc en lui l'ouvrage de la grâce seule. Le tempérament n'y eut point de part, elle s'attacha surtout contre lui-même, et fut toujours dirigée par les règles sûres et invariables de l'Eglise. Ainsi, vraiment sainte dans son principe, elle ne fut pas moins sage dans sa conduite. C'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Quelquefois, dit saint Jean Chrysostome, dans mes réflexions secrètes je m'occupe à considérer la gloire et la beauté de l'Eglise, cette sainteté inaltérable qui la distingue de toutes les sociétés qu'on vit se former entre les hommes, et qui fut dans tous les temps la source de sa beauté et de sa gloire. Ensuite je reporte mon attention sur moi-même. Effrayé du profond abîme de misère que j'y trouve, quand je vois d'autre part l'éminente place que j'occupe dans cette Eglise si pure et si chaste, qui ne peut souffrir aucune tache ; comment pourrais-je, hélas ! retenir mes soupirs et mes larmes ? Grand Dieu ! m'écriai-je, quel est donc cet ordre incompréhensible de Providence ? Serait-ce dans votre colère que vous m'auriez établi chef de votre peuple ? Un torrent de pleurs inonde aussitôt mes yeux ; mon cœur se déchire par de longs sanglots redoublés. Je voudrais distraire mon esprit de cet affreux contraste qui me confond : mais en vain ; cette accablante pensée me poursuit, je tombe en défaillance, je n'en reviens que pour redoubler mes cris et mes gémissements, et, quand enfin mes yeux sont desséchés de pleurs, je retombe dans ces frayeurs, ces regrets, ces alarmes inexprimables qui portent le trouble dans mon âme et glacent tous mes sens.

Tels étaient, Messieurs, les sentiments de saint Charles, et c'est dans cette alternative de tristesse et de crainte qu'il passait, ainsi que saint Jean Chrysostome, la plus grande partie des nuits. Il pleure sur son troupeau, il pleure sur lui-même. Il voudrait plus que

jamais servir efficacement l'Eglise, et c'est ce qui fait son tourment. Il se défie de ses propres lumières, toute sa conduite lui est suspecte, il craint de flatter les pécheurs, il craint de les désespérer. Les devoirs de sa place lui paraissent immenses, il veut les remplir tous, et, tremblant toujours que quelqu'un ne lui échappe, il appréhende encore plus qu'à force de s'attacher au détail il ne manque l'ensemble qui fait l'essentiel. De là cette attention scrupuleuse qui ne néglige rien, cette vigilante exactitude qui n'oublie, n'omet rien, cette franchise qui ne déguise rien, cette fermeté qui ne tolère rien, en un mot, cet amour invariable de la vérité pure, que saint Augustin dit être proprement sévérité. Avouons, Messieurs, qu'à force de chercher le parfait, elle peut pratiquement dégénérer en vice et devenir plus nuisible qu'avantageuse dans la conduite à l'égard du prochain. Elle n'est donc vraiment sage qu'autant que la charité la dirige et la tempère : charité éclairée, c'est elle qui arme le zèle de notre Saint d'une sévérité vraiment évangélique, pour assurer ses succès en faveur de l'Eglise : charité tendre, c'est elle qui redouble la sévérité du saint prélat contre lui-même pour en faire la ressource de son peuple. Il ne fut donc sévère envers les autres, envers lui-même que par tendresse même de charité. N'est-ce pas là, Messieurs, une sévérité aussi sage dans sa conduite que nous l'avons reconnue saine dans son principe ?

Nous avons vu, dès le commencement de la première partie, que rien n'était moins dans son caractère que la rigueur. Les sentiments de saint Paul et de saint Jean Chrysostome restèrent toujours imprimés dans son cœur, leurs paroles étaient sans cesse à sa bouche. Je vous conjure, mes chers frères, par toute la douceur et l'humilité de Jésus-Christ, de ne me forcer jamais d'user de sévérité à l'égard d'aucun d'entre vous. Jaloux d'autre part des intérêts de Dieu, il donnait donc à choisir, pour ainsi dire, de même que l'Apôtre : *Quid vultis.* (I Cor., IV.) Voulez-vous que je vous visite la verge à la main : *In virga veniam ad vos* (Ibid.), ou que ce soit avec charité et dans un esprit de douceur : *an in charitate et spiritu mansuetudinis ?* (Ibid.) Que dis-je ? ou plutôt que disait le grand Apôtre ? Est-ce donc, demande saint Augustin, que la charité soit contraire à la verge d'autorité et de rigueur ? Non, répondit-il, non. C'est la charité même qui met la verge à la main du vrai pasteur : mais la même charité, selon les circonstances, est tantôt sévérité, tantôt douceur. Le malheur de ce siècle était que la face de l'Eglise, en général, ne ressemblait que trop à celle de l'Eglise particulière de Corinthe ; aussi notre saint fut-il presque toujours obligé de se conduire comme saint Paul avait fait à l'égard des Corinthiens, toujours dans l'inquiétude et dans la crainte : *In timore, in tremore.* (I Cor., II.) Considérez-le dans l'exercice de quelque partie qu'il vous plaira du ministère, dans son administration, soit particu-

lière et secrète, soit publique et politique ; suivez-le dans le cours de ses visites apostoliques, voyez-le auprès des faibles, ou auprès des forts, à la tête de son clergé ; partout vous le remarquerez dans cet embarras, cette sollicitude de charité où se trouvait le plus souvent l'Apôtre pour allier et accorder toujours ce qui est dû à l'auguste majesté de la religion avec ce que demande la faiblesse de l'homme : *In timore et tremore multo fui apud vos* (I. Cor., II.)

Commençons par la fonction la plus brillante, ce me semble, et j'ose dire la plus essentielle de l'épiscopat. Saint Paul avait-il plus d'attention à choisir et à former ses coopérateurs dans le ministère ? Elles ne furent de tout temps que trop communes ; du temps des apôtres mêmes on en vit, de ces vocations non pas de l'Esprit-Saint, mais de l'esprit d'avarice et d'ambition, non pas aux fonctions, mais aux prééminences, surtout aux revenus du sacerdoce. Grâces vous en soient rendues, ô mon Dieu ! Ils n'entrèrent plus dans le sanctuaire, une garde sévère veille à la porte, elle veille nuit et jour, et veillera de siècle en siècle pour les en exclure, ces Corés, ces Dathans ambitieux, ces Simons sacrilèges. Béni soit donc à jamais l'auteur de ces saints établissements, où les ministres de la nouvelle loi sont choisis, examinés, cultivés, formés avec bien plus d'exactitude et de soin que ne l'étaient les anciens lévites. A peine le projet est formé par le saint archevêque que le pape veut être le premier fondateur du premier séminaire. Milan en donne l'exemple à l'Italie, la France s'empresse bientôt de l'imiter, et c'est de saint Charles que tous prennent les règles de discerner les esprits et de les conduire, de reconnaître les vocations et de les éprouver, d'apprendre et d'enseigner les devoirs du ministère. Lui-même il les enseignait, surtout par son exemple.

Il avait appris de Jésus-Christ que le premier devoir d'un vrai pasteur est de connaître ses brebis et de s'en faire connaître. La charité pastorale, qui le presse, ne lui donne point de repos, ne lui laisse point de relâche jusqu'à ce qu'il l'ait rempli. Elle l'emporte sur les rochers les plus escarpés, dans les vallons les plus profonds des Alpes. Il ne se croit pas comptable à Dieu de son seul diocèse, tout vaste qu'il est, sa métropole entière ne compose pour lui qu'un seul bercail dont les brebis, ainsi que les agneaux, ont droit d'exiger ses soins. Que de sortes de génies n'y rencontre-t-il pas, ainsi que Paul à Corinthe ? Il n'est non plus rebuté de la grossière simplicité des uns, qu'étonné de la science sophistique des autres ; non plus ébloui par l'orgueilleuse présomption de ceux-ci, qu'intimidé par la brutalité féroce de ceux-là. Il souffre tout d'une part, il résiste à tout de l'autre ; il se roidit avec autant de fermeté qu'il s'insinue avec douceur ; mais dans les positions les plus opposées toujours le même, soit qu'il emploie l'autorité, ou l'insinuation, c'est toujours également pour mettre à couvert les intérêts de Dieu et de

l'Eglise, sur lesquels il est partout inflexible.

Vous le savez, Messieurs, les plus chers intérêts de l'Eglise, le dépôt sacré de sa morale et de ses dogmes, le salut de tous ses enfants, sont entre les mains de ses premiers pasteurs. Si leur fermeté, si leur vigilance ne sont toujours égales, l'ennemi ne manque pas de venir semer à pleines mains dans le champ du Père de famille la funeste ivraie qui bientôt étouffe le bon grain. Dans quel siècle l'Eglise eut-elle plus à gémir de ses ravages, que dans celui de notre saint pontife ? Elle voyait sa discipline attérée, sa morale corrompue, la plus honteuse ignorance régnait parmi ses ministres. A la vue de tant de maux, Charles est animé d'un saint zèle. Il s'arme de courage et de sévérité pour en extirper la racine.

Des guides aveugles conduisaient dans le précipice les aveugles qui se livraient à leur conduite. Par une ignorance coupable des règles, aux salutaires rigueurs de la pénitence ils substituaient le charme dangereux d'une sécurité perfide, et, selon l'expression de saint Cyrien, ne faisaient que couvrir des plaies où il fallait porter le fer et le feu. Conducteurs cruels, vous n'échapperez pas à la vigilance du saint pasteur ! Il lie ces mains meurtrières, il force au silence ces bouches vouées au mensonge. Ce n'est point assez. Pour prévenir à jamais contre le relâchement les pasteurs et les peuples, partout dans des ouvrages dignes de la pureté des premiers siècles, il leur trace les règles les plus sages de la piété et de la pénitence, toujours également éloigné et du rigorisme qui aggrave le joug du Seigneur, ou du relâchement qui le détruit.

Des docteurs plus complaisants et plus pernicious encore, sans respecter même les dehors de la religion, anéantissaient la pureté de la morale évangélique. Ils allaient par leurs scandaleuses opinions jusqu'à mettre, selon l'expression du Prophète, des oreillers sous la tête des pécheurs, pour les faire reposer plus tranquillement dans leurs habitudes vicieuses. Grand Dieu ! est-il possible qu'il se trouve au milieu de votre peuple des prophètes aussi prévaricateurs ? Charles, avec toute la force du saint ministère, s'élève contre l'erreur. Dans de saints conciles il venge la vérité et rend à l'Eglise toute sa première beauté. Puisse, Messieurs, dans les sources pures qu'il nous ouvre, la morale de l'Evangile, nous n'aurons plus rien à craindre de ces perfides corrupteurs,

Trouve-t-il, d'autre part, de ces ministres lâches et timides qui, ne sachant que s'envelopper dans les détours d'une fourberie intéressée, au premier bruit du danger ne pensent plus qu'à fuir ? Sanglants reproches pour les confondre, vifs aiguillons pour les encourager, il met tout en usage ; et s'offrant à se mettre partout à leur tête, comme saint Jean Chrysostome, quels exemples et quels motifs de fermeté et de courage, pour toute occasion, ne leur donne-t-il pas ?

Il n'est pas possible, Messieurs, dans un

discours particulier de fournir à tous les détails, surtout de faits dont la multitude nuit plus qu'elle ne sert, à la variété. Aussi ce n'est pas une histoire de la vie de saint Charles que vous attendez de moi ; c'est le caractère particulier de sa sainteté et de son zèle que j'ai entrepris de marquer. Personne peut-il le peindre mieux que lui-même ? les règles qu'il suivit dans sa conduite, ce sont celles qu'il prescrivait à son peuple et à son clergé. Elles nous restent, étudions-les. C'est ainsi que le grand Chrysostome se retrouve tout entier et vit, en quelque sorte, vraiment immortel dans ses divins ouvrages ; l'un et l'autre ils en avaient puisé tous les principes dans saint Paul, leur maître et leur modèle. Je ne puis me lasser de comparer toujours ces trois grandes lumières de l'Eglise. Heureux votre peuple, ô mon Dieu, si ceux qui le conduisent marchaient toujours eux-mêmes à la lueur de ces divins flambeaux !

Illustre et généreux pasteur ! nous pouvons donc bien maintenant, et nous le devons sans doute, vous rendre le beau témoignage que saint Jérôme rendit à saint Augustin. Tous les catholiques vous révèrent et vous admirent comme le restaurateur de la foi, de la morale et de la discipline primitive ; et ce qui met le comble à votre gloire, les hérétiques vous abhorrent et se déchainent contre vous avec fureur. C'est là, selon saint Jérôme, le plus beau des éloges, un éloge complet.

Saint Jean Chrysostome voulait cependant encore quelque chose de plus. La charité d'un vrai pasteur n'a point de bornes. Elle s'étend avec une sage proportion aux besoins temporels, comme aux besoins spirituels de son troupeau. Paul, continue le saint docteur, le grand Paul, qui seul suffit pour modèle à tous les pasteurs, nous l'enseigne et nous en donne l'exemple, exemple qui ne fut pas moins fidèlement suivi par saint Charles que par saint Jean Chrysostome. Si la charité les arma d'une sévérité sage pour défendre l'Eglise, elle ne les arma pas moins contre eux-mêmes d'une sévérité rigoureuse qui les porta à tout sacrifier, à se sacrifier eux-mêmes, pour soulager leur peuple.

Oh ! que j'aime à entendre Paul, dit saint Jean Chrysostome ! Que j'aime, moi, pareillement à entendre Chrysostome lui-même, prendre à témoin tous les fidèles de leur conduite sur ce point ! Le témoignage de toute l'Italie en faveur de Charles a passé de même jusqu'à nous. C'est comme un cri général qui retentit dans toutes les histoires, qui, passant de père en fils, retentit encore dans toutes les bouches ; que toute sa consolation, toute sa joie était de tout sacrifier, de se sacrifier lui-même pour le soulagement de ses chers enfants en Jésus-Christ : *Ego libentissime impendam, et superimpendar ipse.* (II Cor., XII.)

Aussi peu content que l'Apôtre de n'être à charge à personne, il prend, pour ainsi dire, à sa charge lui-même tous les besoins de tous les malheureux. Que le pasteur mer-

cenaire s'engraisse du lait de ses brebis, se couvre de leur laine, le vrai pasteur nourrit les siennes à ses propres dépens, il les nourrit, s'il le faut, de son sang même. Ah ! le voici, ce vrai, ce bon pasteur. Deux années d'épiscopat, au plus, épuisent d'abord son patrimoine. Lui arrive-t-il quelque succession ? Toute considérable qu'elle soit, sa charité l'en dépourvoit en un seul jour. S'il ne peut encore par là soulager tous les pauvres, il se console du moins en devenant pauvre lui-même : *Ego libentissime impendam.* Il lui reste une ressource dans son économie. Saint Paul l'autorise, saint Augustin la regarde comme un des principaux devoirs de l'épiscopat. La charité la rend plus vigilante encore et plus attentive dans notre saint : *Ego libentissime impendam.* Mais quelque scrupuleuse qu'elle soit, si elle ne peut suffire, la pénitence la plus austère vient enfin à son secours. Il se prive de tout jusqu'à la nourriture la plus commune, il se la retranche, il faut toute l'autorité du vicaire de Jésus-Christ pour servir de frein à ce zèle de charité qui l'emporte au risque de sa vie : *Ego libentissime impendam, et super impendar ipse.*

Consolez-vous, généreux pasteur : il viendra des circonstances où la prudence même est de ne plus reconnaître de prudence. Alors votre charité mise en liberté sera autorisée à ne plus garder de mesure, et, en sacrifiant tout, à vous sacrifier vous-même. Quelle joie pour son cœur, s'il en eût coûté moins à son peuple ! Disons du moins que ce fut vraiment sa seule consolation, dans la conjoncture la plus douloureuse où jamais il se fût trouvé pendant sa vie : *Ego libentissime impendam, et superimpendar ipse.*

Le glaive de l'ange exterminateur, après avoir ravagé une partie de l'Italie, s'étend sur la ville de Milan. L'infortuné Jérusalem fut moins sévèrement en proie à cette redoutable vengeance. Grand Dieu ! voici bien plus que David. C'est un pasteur innocent, qui demande grâce pour son troupeau, en vous priant de détourner contre lui-même toute votre colère. Mérite-t-il moins, obtiendra-t-il moins que David coupable ? Il vous offre un sacrifice d'un tout autre prix que l'holocauste du roi d'Israël ; et le fléau ne cesse pas encore. Certainement il peut bien dire, à plus juste titre, que ce n'est pas aux dépens d'autrui qu'il prétend apaiser votre colère. Le peu que lui ont laissé ses aumônes ordinaires, il le sacrifie pour le soulagement des pauvres malades ; enfin il ne lui reste plus rien à lui-même pour les usages les plus communs et les besoins les plus pressants de la nature. Que faut-il de plus ? Il prodigue sa santé, il expose sa vie. Si la contagion semble le respecter et l'épargner en effet, il essaye si les mortifications redoublées ne serviront pas mieux l'ardent désir qui le dévore d'être réellement la victime de propitiation pour son peuple. Ce n'est plus qu'en cet état de victime dévouée pour les péchés du peuple qu'il paraît dans les temples et les rues de Milan, la corde au cou,

la tête couverte de cendres, vêtu d'un cilice, les pieds nus, une grande croix entre les bras, les yeux presque éteints par ses larmes. Ah! quel cœur de roche n'eût pas été attendri par cet étonnant spectacle? Il inspire, en effet, la plus tendre et la plus vive componction à tout le peuple. Pouvait-il après cela ne pas désarmer le bras de Dieu?

Mais aussi quelle santé pouvait résister à tant de mortifications et de travaux? Ne soyez pas surpris, Messieurs, que les saints la prodiguent ainsi, qu'ils abrègent ainsi leurs jours avec empressement. Eh! qu'importe après tout de vivre, si par la multitude des travaux et des services, ils compensent le petit nombre des années? C'est la vie qu'un ministre de Jésus-Christ doit souffrir avec patience, dit saint Augustin; l'objet de tous ses vœux, après lequel il soupire sans cesse, qu'il voit approcher avec délices, c'est la mort. Quelle vie, quelque longue que vous puissiez l'imaginer, eût pu être plus pleine et plus utile que les quarante-six années que vécut seulement notre saint? Pasteur souverain des âmes! il peut donc avec la plus juste confiance s'empresser à se réunir à vous, ce vrai bon pasteur qui, après vous avoir fidèlement imité toute sa vie, peut encore se rendre à la mort, le témoignage que vous vous rendiez devant votre Père céleste. Oui, Seigneur, tant que j'ai été parmi ce peuple, je l'ai gardé en votre nom. Tous ceux que vous m'avez donnés, je les ai conservés; aucun n'a péri par ma faute; et si quelques-uns se sont perdus, ce ne sont que les enfants de perdition qui se sont obstinés volontairement à leur perte.

Les honneurs que tout son peuple, aussitôt après sa mort, s'empresse à lui donner, les regrets et les larmes dont est honorée sa mémoire, le culte presque déjà religieux qu'on se hâte de lui rendre, les vœux qu'on porte de toutes parts sur son troupeau, que c'est une preuve sensible de la vérité de ce témoignage! preuve sensible en même temps que ce caractère de sévérité, sainte dans son principe, opérée par la grâce, sage par la charité qui la dirige, n'est pas, comme on croit, la terreur des justes, le désespoir des pécheurs, le tourment des consciences; qu'il vaut donc mille fois mieux, comme dit l'Ecclésiaste, être repris sévèrement par un sage que flatté par les ménagements indiscrets de l'insensé. (*Eccl.*, VII.)

Mais qu'est-ce enfin que ces premiers honneurs qu'il reçoit, en comparaison de ceux qu'on lui rend aujourd'hui? Je vous en prends à témoin vous-mêmes, mes frères. Tout le clergé, lévites, prêtres et pontifes ne semblent-ils pas conspirer à l'envi à le choisir pour protecteur, et par là même à l'annoncer aux peuples pour le modèle qu'ils doivent et qu'en effet ils veulent suivre? Les règles de conduite qu'il a prescrites sont devenues la règle immuable de vérité et de sagesse pour la direction des consciences, il est le Voyant des voyants de la maison de Dieu. Avec quelle allégresse, quel saint empressement, vous de votre côté, mes frères, ne concourez-vous

pas à approuver par votre présence, à relever de toutes manières, et par votre confiance, et par vos éloges, la pompe et l'éclat des hommages que lui rendent vos pasteurs? Que tous aujourd'hui s'instruisent donc sur ses exemples. C'est la dernière conclusion que je tire de saint Jean Chrysostome.

Vous, chefs et pasteurs, apprenez avec quel soin vous devez veiller sur le troupeau qui vous est confié; mais vous aussi, fidèles, apprenez la soumission et la docilité que vous devez à vos pasteurs et à vos chefs. Tandis qu'ils veillent sur vous, qu'ils sont continuellement dans la crainte et la tristesse, dans les gémissements et les larmes, quelle honte, si vous, mes frères, vous vous endormiez dans une funeste sécurité!

Quelle honte! si nous, pasteurs mercenaires, avides à nous faire rendre, ardents à conserver les revenus et les honneurs attachés à nos emplois (misérable avantage que nous devons tout au plus supporter avec indifférence, bien loin d'en être jaloux); oui, quelle honte, si nous ne donnions au troupeau que des soins intéressés, une attention superficielle et de pure bienséance, insensibles au fond à ce qui peut lui arriver!

Mais aussi d'autre part quelle honte, si vous, mes frères, brebis indociles, vous corrompez par vos résistances et vos révoltes la joie que saint Paul veut que vos pasteurs aient à vous conduire! Quelle honte, mais en même temps quel malheur pour vous, si vous les faisiez pleurer et gémir, surtout si vous méprisiez leurs larmes et leurs gémissements! Leurs larmes sont destinées à vous rendre Dieu favorable; si elles n'opèrent point cet effet, croyez qu'il n'est dans les trésors de sa colère point de foudres plus redoutables.

Que tous enfin et chefs et peuple, et pasteurs et troupeau, que tous s'entraident et se soulagent en tremblant tous les uns pour les autres. Les maux de l'Eglise, quels qu'ils soient, nous intéressent les premiers, nous sans doute; mais comment le danger pourrait-il vous être étranger à vous-mêmes, mes frères? La barque nous porte tous, passagers, ainsi que matelots et pilotes. Tous sont agités dans la tempête, comme tous seront sauvés dans le port où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXV.

SAINT FRANÇOIS XAVIER, APOTRÉ DES INDES ET DU JAPON,

Prononcé dans la chapelle du séminaire des Missions-Etrangères, en 1742.

Dedit quosdam apostolos, quosdam autem prophetas, alios vero Evangelistas, alios autem pastores et doctores, ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in edificationem Corporis Christi. (Matth., IV.)

Pour consommer le grand ouvrage qu'il avait entrepris de former l'édifice de l'Eglise, corps mystique de Jésus-Christ, le Seigneur a établi des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs.

Le Seigneur a gravé son doigt sur toutes ses œuvres. Ce grand ouvrier sait partout se faire reconnaître; mais sa main n'a laissé

nulle part des traces si lumineuses que dans la fondation de son Eglise. Pour l'établir solidement, disait saint Paul, il en a posé les fondements sur différentes colonnes qu'il a toutes marquées de son sceau; d'une part les apôtres, ministres et instruments de sa toute-puissance; de l'autre les prophètes et les docteurs, organes de son infaillible science. Sa sagesse brille et se manifeste avec éclat dans les pasteurs, et sa grande charité dans les martyrs; fondement inébranlable, mur d'airain contre lequel échoue et se brise tout ce qui ose heurter le corps mystique de Jésus-Christ.

Mais, reprend saint Jean Chrysostome, pour mieux marquer encore du sceau de sa toute-puissance le grand œuvre de la religion, Dieu s'est plu quelquefois à réunir dans un seul homme ces différents emplois, ces divers caractères ordinairement divisés. Voici, par exemple, mes frères, continuait ce grand docteur, voici dans un seul héros, un prophète et plus encore qu'un prophète, un martyr et plus même qu'un martyr, un apôtre, je dirais volontiers plus qu'un apôtre : Paul porte lui seul tous les traits de la Divinité. Pour démontrer toute ma religion, je n'ai qu'à montrer Paul, qu'on ne me demande plus sur quoi sa prédication est appuyée; la seule personne de Paul démontre tout ce qu'il prêche.

Tel est, Messieurs, le début magnifique par lequel le plus éloquent de tous les Pères commençait l'éloge de son héros, l'incomparable Paul. Quel avantage pour moi de me trouver aujourd'hui dans la même situation où se dépeint ce grand docteur ! Je ne montai jamais, dit-il, en cette chaire avec plus d'ardeur. Paul est mon héros, Paul est mon tout. Je voudrais n'avoir jamais à parler que de Paul. D'autre part cependant, je n'y montai jamais avec tant de timidité et de frayeur. Vous apportez à mon discours une idée de cet apôtre que je ne remplirai jamais, et celle que moi-même j'en ai conçue, je crains bien de ne pouvoir pas l'énoncer.

Est-il besoin de faire l'application de ces paroles ? Non, sans doute. Sous aucune idée le grand Xavier n'est mieux reconnaissable que sous l'emblème de saint Paul. Dans la même situation que saint Jean Chrysostome, je dois donc tenir le même langage et former le même dessein. L'éloge de l'Apôtre des Indes, comme celui de l'Apôtre des nations, doit naturellement se rapporter à l'unique fin à laquelle ils ont tous deux rapporté toute leur vie. L'Eglise, que Xavier a fait triompher pendant sa vie, triomphera donc encore par son histoire. Suivons pas à pas saint Jean Chrysostome, empruntons toutes ses idées, et de l'histoire de Xavier, ainsi qu'il faisait de celle de saint Paul, nous allons commencer contre tout incrédule une démonstration complète de la divinité de notre Eglise.

Xavier lui rend, Messieurs, trois témoignages. Ce sont les mêmes dont se servaient nos premiers apologistes pour démontrer la vérité de la religion naissante. Premier témoignage, témoignage de ses mœurs, et c'est

ce que j'appelle le sceau de la sainteté de Dieu ; second témoignage, témoignage de sa parole, et c'est le sceau de la toute-puissance de Dieu ; témoignage enfin de son sang, et je le nomme le sceau de la charité de Dieu. Trois nobles idées qui vont faire les trois parties de ce discours. Il vous représentera Xavier successivement sous trois traits.

Saint, mais d'une sainteté capable de démontrer la vérité de la religion ; sujet de la première partie. Apôtre, réunissant en soi tous les caractères des premiers apôtres, par conséquent démontrant comme eux par sa prédication tout ce qu'il prêche ; sujet de la seconde partie. Martyr enfin, c'est-à-dire renouvelant en sa personne tout ce qu'il y eut de plus grand et de plus héroïque dans le courage de nos martyrs, faisant donc encore preuve comme eux en faveur de l'Eglise ; sujet de la troisième partie. Voilà le vaste champ qui s'ouvre aujourd'hui devant moi. O Marie, vous vous intéresserez sans doute à cet éloge. Entre vos serviteurs Xavier fut toujours un des plus fidèles et des plus tendres. Son éloge d'ailleurs se rapportera tout entier à la gloire de la sainte Epouse de votre divin Fils. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

En quoi consistait, Messieurs, toute la force de cette première preuve que nos anciens apologistes tiraient avec tant de succès des mœurs des premiers chrétiens ? C'est, disaient-ils, que c'était une sainteté contraire à tous les penchants de la nature, supérieure à toutes les forces de la nature, hors de prise aux interprétations les plus malignes. Appliquons et commençons à conclure de ce premier raisonnement, en faveur de l'Eglise de nos jours, ce que Tertullien concluait autrefois en faveur de l'Eglise primitive.

Il est des vertus qui ne sont que de tempérament, il en est de réflexion, et les unes et les autres fruits de la nature que nous n'accuserons jamais d'être tout à fait stérile. Qu'ont-elles d'extraordinaire ou du moins de surnaturel et de divin ? Le paganisme en pourrait montrer autant que nous. Hélas ! mes frères, peut-être est-ce là cependant aujourd'hui tout notre christianisme. Parmi nous on se croit chrétien tant qu'on est encore raisonnable. Mais hâtons-nous. Les vertus que j'ai à décrire ont par elles-mêmes trop d'éclat pour avoir besoin d'être relevées par le contraste de nos fausses vertus.

Imaginez un jeune homme né, élevé dans le sein de l'héroïsme mondain. Un sang de héros allume le feu des grandes passions dans ses veines, une haute naissance leur fournit de grands objets, et le sentiment intérieur d'un mérite non vulgaire les nourrit par les plus hautes espérances. Ce n'est là qu'un trop fidèle portrait du jeune Xavier. Sa vertu ne sera donc pas une vertu de tempérament et de nature. En effet, qu'un grand nom soutenu de grandes qualités personnelles est un puissant enchantement ! Les disgrâces de la fortune ne font qu'irriter un cœur qui sent sa propre noblesse ; en dépit de ses caprices et de

sa bizarrerie, il faut s'élever et se tirer de la poussière. C'est là, Messieurs, la maxime la plus ordinaire et la plus autorisée de ce qu'on appelle le grand monde. Xavier, dès ses plus tendres ans, avait sucé, comme l'on dit, avec le lait ce poison trop flatteur. Un esprit élevé, un grand cœur est toujours naturellement ambitieux. Je dois commencer l'éloge d'un nouveau Paul par le récit de ses égarements. A la louange, à la gloire de la grâce, disait l'Apôtre, Seigneur, quand vous voulez faire éclater votre puissance, voilà l'argile qu'il faut entre vos mains pour former les vases d'élection.

Le Seigneur Dieu dit donc : *Que la lumière se fasse, et la lumière se fit* (Gen., I) tout à coup dans l'esprit de Xavier. Déjà ce n'est plus ce Xavier trop semblable à Augustin pécheur, ivre d'une fausse gloire, qui se rit de la simplicité des saints. C'est Xavier, un autre Augustin, épris d'amour pour la vérité pure, et qui préfère la noble simplicité d'un nouvel Ambroise à toute la sagesse des mondains.

Au sortir de cette école, c'est maintenant, téméraires censeurs de la sainte Eglise, oui, c'est maintenant que je vous livre mon héros. Ce jeune mondain, ce savant ambitieux, comment et par quel prodige est-il devenu tout à coup le plus humble disciple de la croix ? Le monde commence à lui rire, et c'est alors qu'il rompt ouvertement avec lui. Postes éclatants, hautes dignités, réputation brillante, distinctions, richesses ; Xavier, demeurez seulement dans le monde, tout cela vous est assuré. Mais déjà ce ne sont plus de simples promesses ; on lui offre, on le presse d'accepter le prix de son mérite et de ses travaux. Est-ce bien là, Messieurs, une sainteté contraire à tous les penchants, la voici supérieure à toutes les forces de la nature ?

Ce fut sans doute un beau triomphe pour l'Eglise naissante de pouvoir montrer dans son sein une pépinière de vertus capables de faire rougir le paganisme non-seulement de ses héros, mais de ses dieux. Nouvelle Jérusalem, triomphez encore. Non, vous n'avez rien perdu de votre premier avantage. Montrez-nous, disait Lactance aux idolâtres de son siècle, tout ce que vos lycées et vos académies produisirent jamais de plus héroïques vertus. Je consens bien plus, ajoutait-il, à reconnaître ce que vous racontez même de vos âges fabuleux. Vous ne nous montrerez jamais que des vertus imparfaites. En voici la défaite d'une passion n'est que le triomphe d'une autre ; des vertus défectueuses, bien plus dignes du nom de vices. Elles partent d'un cœur trop corrompu pour n'en pas contracter quelque souillure. Parmi nous les vertus sont pleines. Nous n'honorons de ce beau nom que l'entière extirpation de toutes les passions ensemble. Elles sont pures ; nous réprouvons tout ce qui est encore mélangé de quelque défaut ou de quelque faiblesse. Donc, concluait ce Père, la vraie vertu, par conséquent l'œuvre de Dieu, est parmi nous.

Or, entre ces vertus toutes divines, qu'on rappelle aucun trait qui ne se renouvelle dans Xavier. Vous excuserez, Messieurs, un parallèle qui pourrait passer peut-être pour odieux s'il ne tournait tout entier à la gloire de la religion bien plus que de Xavier même.

Le paganisme vit, il en fut confondu, des chrétiens qui se dérobaient aux caresses les plus séduisantes du monde sans vouloir de lui d'autre grâce que d'en être oubliés. France, c'est toi que j'en atteste. Tu le vis, ce nouvel apôtre, à la première voix de son maître, quitter... J'ai déjà dit ce qu'il quittait. Mais voici l'héroïsme : sans qu'une illustre famille dont il se sépare pour toujours puisse arracher à son cœur aucun regret, aucun soupir. Voici maintenant le prodige : sans que la plus tendre des mères puisse même obtenir un seul regard du meilleur de tous les fils. Est-ce là l'ouvrage de la nature ?

Le paganisme vit, il admira de jeunes chrétiens s'arrachant d'entre les bras de la mollesse, armer contre eux-mêmes leurs mains des plus terribles armes de la pénitence. Xavier lui-même en inventa de nouvelles. Je n'ose presque, hélas ! en retracer le souvenir. Sa funeste adresse à se tourmenter pensa coûter trop cher à la religion. Des cordes, dont il s'était serré étroitement les jambes et les bras, étaient entrées profondément dans les chairs, les avaient corrompues, elles allaient couper la trame d'une vie si précieuse, et il fallut, mon Dieu, un prodige de votre toute-puissance pour sauver Xavier du prodige de sa mortification. Est-ce là l'ouvrage de la nature ?

On vit souvent, aux pieds des pauvres et dans les hôpitaux, des grands du monde ne rougir que de quelques restes d'une délicatesse naturelle. Moi, Messieurs, ouvrirai-je à vos yeux la scène des hôpitaux de Venise ? Quelle infection, quelle horreur ! Pour la première fois la nature dans Xavier se révolte. Sa charité n'en rougit pas longtemps. Je ne sais, Messieurs, si vous imaginez ce que je n'ai pas, je vous l'avoue, le courage de dire. Le malade lui-même en frémit, et ne sut presque qu'admirer davantage, ou l'héroïque victoire que remporta sur soi son médecin charitable, ou le miracle de guérison dont Dieu la couronna.

Pour peindre Xavier-tout entier, il faudrait réunir en un seul tableau tous les traits de toute espèce d'héroïsme. Obligé de passer les actions communes, je n'étais proposé de rapporter, du moins, tous les prodiges ; et je ne puis encore y suffire. Ce qu'il n'est pas possible de faire par le détail, je le ferai donc autrement, par un seul trait. Parlez, libertins, juges austères de la vertu, vous qui nous accusez d'avoir corrompu l'Evangile et sa morale, parlez ! Dans toute la conduite de ce nouvel apôtre osez trouver un seul défaut, dans toute sa vie un moment vide. Je ne veux qu'une simple réflexion pour rendre muette toute censure.

Xavier ne vécut aux Indes que dix ans. Dix ans selon la supputation de tous nos géographes, c'était à peine pour parcourir seu-

lement les régions que Xavier a parcourues. Dix ans, c'était au plus pour apprendre cinq ou six de plus de vingt langues, que Xavier a parlées. Dix ans, ce n'était pas pour instruire la moitié des néophytes qu'il a instruits, baptisés, confirmés dans la foi. Que la vie de Xavier ait pu suffire à tout ce que Xavier a fait, c'est une énigme, dont il n'y a qu'un miracle qui puisse être la solution. Maintenant que l'on y cherche un seul moment oisif.

Mais, Messieurs (car je vous ai promis une sainteté hors de prise aux interprétations les plus malignes), l'accusera-t-on peut-être d'avoir dérobé, pour ainsi dire, à la vie contemplative les moments qu'il donnait à l'action? Quand je l'avouerais, oseriez-vous l'en reprendre? Mais voici le grand miracle d'une vie toute miraculeuse. Près de dix heures chaque jour sont constamment employées à la prière. Est-ce donc à présent d'un solitaire que je parle? Est-ce Antoine, qui dans le fond d'un désert reproche au soleil la rapidité de sa course, et se plaint tendrement de la lumière, qui le distrait de ses tendres communications avec son Dieu? Quels ravissements, quelles extases! C'est Paul lui-même, qui voit et entend ce qu'il n'est pas permis à un mortel de raconter et de comprendre. Il voudrait en vain cacher les merveilles qui s'opèrent dans son âme, le feu de l'amour qui le brûle s'échappe, s'éclaire au dehors et se manifeste malgré lui. Il s'échappe par sa bouche en traits enflammés. O mon Dieu! O Jésus! O Trinité sainte! Il n'a presque plus d'autre langage. Il s'éclaire de ses yeux par mille étincelles rayonnantes, dont tout son corps se trouve à l'instant couronné. Il se manifeste en agissant sur tout ce qui l'approche, en communiquant son ardeur à tous ceux qui le voient ou l'entendent. Aussi quelles douceurs dans ce cœur embrasé d'amour, que de délices! Nouvel Augustin, les faveurs de son Dieu lui sont à charge, il se sent accablé sous le poids des consolations qui l'inondent; c'est assez, c'est trop, ô mon Dieu! Assez pour un mortel; pour un pécheur, c'en est trop. Je vous aime, oui, mon Dieu, je vous aime; mais, pour tout prix de mon amour, épurez mon amour par les souffrances. Je crains que vos douceurs ne l'altèrent. Je crains que je ne vienne à aimer vos dons plus que vous-même. Pour toute grâce, ô mon Dieu, des croix donc, des croix davantage et moins de douceurs.

Dites ensuite que l'amour-propre trouve assez souvent de quoi se satisfaire dans les plus éclatantes vertus. En général il n'est que trop vrai. Mais quelle satisfaction propre recherchera celui qui refuse les consolations de son Dieu?

Sorti du sein de l'Europe, ce soleil vient d'éclairer un hémisphère, il en cherche un autre à parcourir. Je vais, dit-il, porter le flambeau de la foi dans l'empire de la Chine, de là je pénétre en Tartarie, je retourne par le septentrion. L'hérésie confondue, je reviens en Asie. J'avancerai dans les terres, je

passerai les mers, j'irai chercher des royaumes inconnus pour y faire connaître mon Dieu. Regarderez-vous ces projets comme l'effet d'un naturel bouillant, d'un tempérament inquiet, impétueux? Attendez, Messieurs. Un mot d'Ignace son supérieur : ce géant évangélique s'arrêtera subitement dans la plus grande rapidité de sa course, et de lui-même est prêt à se replier sur ses pas.

Mais ne mettra-t-on pas cette héroïque vertu au rang de ces vertus farouches, qui font dégénérer en féroce la haine du vice, deviennent incommodes, insoutenables à force de chercher le parfait? Au contraire, Messieurs, il suffisait de voir Xavier et de l'entendre pour aimer la vertu. Idolâtres, chrétiens, les grands, le peuple, tous recherchaient également son entretien. Suivez-le dans toute sa conduite. Au sortir d'une extase, vous allez le trouver au milieu d'une troupe de soldats, complaisant jusqu'à jouer avec eux, thaumaturge, sur le jeu même il opère des prodiges pour les arracher à la funeste passion du jeu. Cependant n'y soupçonnez point de faiblesse. Cette voix d'agneau éclate, quand il le faut, comme un tonnerre. Aussi ferme que Jean-Baptiste, il entre dans les palais. Son interprète pâlit d'effroi, lui seul reste intrépide au milieu d'une cour barbare que sa voix fait trembler.

Restera-t-il encore quelque prise à la censure? Que l'hérésie parle elle-même, puisque c'est elle qu'il faut confondre. Nous nous souvenons, Messieurs, des cruels reproches qu'elle nous a faits, reproches, dit-on communément, trop bien fondés alors. Mais enfin, grâce au ciel! le sanctuaire purgé des vices qui l'avaient infecté, a bien vengé l'Eglise et réparé sa gloire. Le feu sacré du zèle et le flambeau de la doctrine brillèrent-ils jamais d'un éclat plus pur et plus beau? Vous-même, ô Xavier, j'ose le dire, vous ne vous plaindriez plus que l'ignorance et l'avarice ouvrent la porte à l'hérésie.

Mais quand nous voudrions orner le triomphe de l'Eglise d'un trophée encore plus beau, nous interrogerons le Portugal. Il n'a point oublié la nouveauté du spectacle que lui donna Xavier : un légat apostolique ne vivant que d'aumônes, un légat apostolique rendant les services les plus bas et les plus abjects à tout l'équipage du vaisseau qui le porte, un légat apostolique n'ayant pour tout train, pour toute provision que son bréviaire, un crucifix, quelques images. Nous interrogerons l'Inde entière. Combien de fois l'a-t-elle vu aux pieds des évêques et de leurs vicaires, aux pieds des simples pasteurs, humblement prosterné, attendre de leur bouche une mission qu'il tenait immédiatement de la chaire de saint Pierre!

Finissons; il n'est pas besoin d'insister davantage. Nous avons depuis longtemps le plus invincible de tous les témoignages. Car voici, Messieurs, le trait du caractère de Xavier le plus singulier, ce me semble. Pour

faire l'éloge de sa sainteté, il est inutile de rassembler les dépositions de témoins les plus saints et les plus irréprochables. Ce n'est pas même dans les décrets les plus authentiques et les plus solennels qu'il est besoin d'aller chercher des preuves. Singularité inouïe ! L'erreur, tout intéressée qu'elle était à répandre le venin de la calomnie sur la vertu des saints de ces siècles derniers ; l'erreur, qui n'a pas épargné les plus pures lumières de l'Eglise, même dans les premiers âges ; l'erreur n'a pu refuser ses éloges à l'évidence de la sainteté de Xavier. Voulez-vous, Messieurs, que j'en cite les témoignages ? En ces temps, dit un réformé, parut aux Indes François Xavier. Ce fut un saint. C'était un véritable apôtre, ajoute un autre. Ce fut saint Paul lui-même, dit un troisième. Ainsi triomphe l'Eglise par les témoignages de ses ennemis mêmes.

O beauté de l'Eglise ! Chrétiens, qui que vous soyez, recueillez votre attention pour applaudir au triomphe de votre Mère. Beauté de l'Eglise, vous êtes donc toujours la même que dans les premiers jours. La vieillesse ne peut apporter en vous ni taches, ni rides. Epouse de Jésus-Christ, vous êtes donc toujours également chérie, puisqu'il se forme toujours en votre sein des enfants si dignes de votre Epoux.

Mais, Messieurs, si, par un retour trop naturel, je venais maintenant à appliquer la règle de l'Evangile à nos propres actions ; si j'abandonnais encore à la censure le peu que j'y trouverais de vertus ; hélas ! de combien de larmes ne faudrait-il pas arroser le trophée que je viens d'ériger à la religion ? Non, laissons goûter aujourd'hui à notre Mère la pure satisfaction que lui donnent des enfants plus dignes d'elle. Ne corrompons point l'éclat de son triomphe. La sainteté de Xavier en a fait la première partie. Sa prédication va former la seconde.

SECONDE PARTIE.

La prédication de l'Evangile, dit saint Jean Chrysostome, n'est point une entreprise humaine, c'est une œuvre toute divine, l'effet d'une vertu secrète qui passe toutes les forces de la nature. Grande idée du ministère ! poursuit cet éloquent docteur. Les apôtres ont continué de faire ce que Jésus-Christ avait fait sur la terre, et notre divin législateur, avant que de nous quitter, les a mis à sa place pour achever l'ouvrage qu'il avait commencé.

Paul est séparé pour aller prêcher l'Evangile aux nations. (Je suis toujours le beau commentateur de saint Chrysostome sur l'*Epître aux Romains*.) Pour cette œuvre divine il faut une vocation toute divine. Dieu se charge ensuite de la conduite, et, comme Dieu lui-même conduit l'entreprise, les succès sont tous divins. Vocation, conduite, succès ; le doigt de Dieu partout marqué. Voilà, je crois, en peu de mots, toute la substance de la grande preuve que nous tirons ordinairement de la prédication des apôtres en faveur de l'Eglise. Il s'agit donc

d'appliquer, en faveur de l'Eglise de nos jours, ces trois traits à la prédication de Xavier. Mais souffrez, mes frères, que je ne suive d'ordre qu'autant que la rapidité des événements pourra m'en permettre. Or tout est si rapide en cette histoire, qu'être appelé, prêcher, convertir, c'est presque la même chose.

J'omets d'abord, Messieurs, des faits plus qu'il n'en faut pour remplir un vaste panegyrique. Toutes les merveilles que Xavier opéra en Europe ne furent, en effet, que l'essai de son zèle. Mais quel essai ! Il serait encore à présent connu sous le nom d'apôtre de Boulogne et de Lisbonne, si l'Inde et le Japon n'eussent fait oublier le Portugal et l'Italie.

C'était sa destination de faire des conquêtes, et sa vocation dut être marquée des mêmes traits que celle des premiers apôtres. En songe ou en extase (Dieu le sait), il gémit sous le poids d'un Indien qui l'accable. Partez, Xavier, partez. Pierre a parlé par l'organe de son digne successeur, ou plutôt Jésus-Christ même a parlé par Pierre. Une triple prophétie vous appelle dans l'Inde. Allez justifier l'oracle de son premier apôtre.

Déjà, Messieurs, ce conquérant rapide renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Tantôt sur la terre et tantôt sur la mer, partout il combat, partout il triomphe. Sa seule parole met tout l'enfer en fuite. Le feu qu'il jette de toutes parts se répand de proche en proche ; tout est éclairé, tout s'embrace. Satan, tu te confies en vain sur tes boulevards inaccessibles ; plus terrible que les trompettes de Josué, le seul retentissement de sa voix fait tout tomber à son approche. Des mers immenses, des déserts affreux, inutiles retranchements ; tout est forcé. Il fait tous les jours nouveaux captifs, il les instruit, les arme ensuite contre l'enfer, et par leurs mains tous les jours il remporte nouvelles victoires. Il n'est aujourd'hui, Messieurs, presque personne qui ne sache l'histoire de Xavier. Dans cette description magnétique, est-il un seul trait qui ne le peigne ? Eh bien ! c'est saint Jean Chrysostome que j'ai copié mot à mot, décrivant les courses de saint Paul. C'est donc toujours le même Esprit qui agit dans les hommes apostoliques ; c'est donc toujours aussi la même Eglise où règne toujours le même Esprit. Entrons cependant dans quelque détail.

Quoi ! compterai-je donc les églises qu'il a fondées, les villes ? non, ne parlons point des villes, des provinces, des royaumes qu'il a conquis à Jésus-Christ. Mais il me faudrait entasser ici une longue suite de noms barbares qui, déjà tant de fois, ont fatigué votre mémoire. Vous y verriez de ces îles sauvages dont on peut dire à la lettre qu'elles dévorent leurs habitants, de ces côtes désertes et incultes dont les peuples, abrutis par l'indigence, accoutumés à vivre comme des bêtes, ignoraient presque qu'ils étaient hommes ; de ces pays reculés, pour ainsi dire, dans un coin de l'univers, qui, à la faveur de leur obscurité, s'étaient cachés jus-

qu'alors à l'avarice du marchand; de ces contrées peuplées par des monstres plutôt que par des hommes, chrétiens, mahométans, idolâtres, sans qu'on pût dire quels étaient les plus corrompus. La charité de Xavier embrasse tout. Tout est éclairé, tout est enrichi, tout est civilisé et réuni par un même Evangile. Ce seul astre suffit à tout. Qui pourra le suivre dans sa course? Tantôt vous le voyez au Mozambique, tantôt à plus de huit cents lieues de là dans les Moluques; aujourd'hui à Goa, à Malacca demain, à Macao ensuite. Il parcourt les côtes, il entre dans le continent. On dirait qu'il ne fait que voler par toute la terre. Cependant n' imaginez pas de simples courses. Une reine, quatre rois baptisés de sa main, quinze cent mille idolâtres convertis, plus de quatre mille lieues de pays soumises au joug de l'Eglise. Voilà le succès de ses courses. Ne m'accusez point d'exagération: un détail incontestable va démontrer l'exacte vérité de ces faits.

En moins de trois mois, trois îles entières changent de créance et de mœurs; en six semaines, l'île du More. En deux ans, la foi est plantée et affermie dans six royaumes du Japon. Il ne fait qu'arriver à Cochinchine: Cochinchine et toute son île ne sont plus reconnaissables. Ici on ne l'a point encore vu; quand il arrive, son nom seul a déjà converti tout un pays immense. Là on ne l'entend point; sa vue seule fait embrasser la morale de l'Evangile à un peuple qu'il ne peut encore instruire de sa foi. Arrivé à Amboine, et obligé d'y attendre le temps propre à la navigation, il fait une excursion à Macassar, Macassar et son roi sont chrétiens, avant que la mer soit navigable. A Travancor, vous compterez presque chaque jour une bourgade convertie. Un mois seul fait dix mille chrétiens. Quels chrétiens encore?

C'est le propre, dit-on, des conquérants, de mal affermir leurs conquêtes. Tels que d'impétueux torrents, ils passent avec fracas, tout cède à leur effort; sont-ils passés? à peine remarquerez-vous une légère trace de leur passage. Oeuvres humaines, ce sont là vos vicissitudes ordinaires. Voici le doigt de Dieu. Sainte religion, goûtez à loisir toute la douceur d'un pur triomphe! Devenue tout à coup, dans ces pays barbares, la nourricière des rois, vous les vîtes, ces rois, à peine vos enfants, vous sacrifier des couronnes. Les beaux jours de l'Eglise primitive semblent renaître. Les provinces entières ne font qu'une seule famille par le doux lien de la religion qui les unit. Le premier tribut que chacun veut payer à l'Eglise est celui de son sang. Xavier ne fait partout que des apôtres et des martyrs.

Ce sont là, Messieurs, de ces faits que nulle obscurité ne peut couvrir, dont l'éclat subsiste encore porte avec soi la pure lumière de l'évidence, faits qu'il est impossible de nier, autant que de douter si l'Inde existe. Souffrez donc que j'applique ici maintenant l'argument fameux de saint Augustin.

Ou ce changement si subit a été l'effet de quelque miracle: en ce cas, il faut avouer

qu'incontestablement l'Esprit de Dieu régit encore l'Eglise; ou l'on dira que, sans voir de miracles, un monde entier a cru, et ne serait-ce point le plus incroyable des prodiges? Mais direz-vous, c'étaient des barbares. Oui; qu'en concluez-vous? Était-il donc plus facile d'en faire des chrétiens? Xavier parle, pour toute réponse, on le menace: il insiste, il presse, pour tout argument on n'oppose à sa doctrine qu'une grêle de flèches. Mais passez avec lui chez le Japonais, peuple le plus curieux et le plus fier de l'univers. Là on l'examine, on l'interroge, on l'accable de difficultés, de questions. Partout, Messieurs, sa réponse, c'est d'opérer des miracles. Ah! je ne suis plus surpris si tout change dans les idées de ces pauvres barbares, si leurs temples deviennent déserts, si leurs sacrifices tombent, s'ils oublient leurs fêtes profanes. L'énergique éloquence que celle d'un homme qui parle les langues les plus inconnues et les plus barbares! Quel exorde d'un discours que la résurrection d'un mort! ainsi s'exprime sur la prédication des apôtres un des plus fameux ministres parmi les réformés. Hélas! pourquoi faut-il qu'il me force à le combattre par ses propres armes?

Gens adultera signum querit. (Matth., XII.) Vous prétendez, nous dit-on fièrement, que la gloire des miracles brille au milieu de vous dans tout son éclat; produisez-la donc à nos yeux. L'histoire de Xavier à la main, je vais répondre. Non, nous ne nous déroberons point à votre vue, comme vous vous en plaignez malignement; convenons seulement, dites-nous ce que vous reconnaîtrez pour miracles: *Pete tibi signum a Domino. (Isa., VII.)* En faveur de son Eglise, le Seigneur Dieu, dont les doigts se jouent de l'univers, comme dit un prophète, va citer toute la nature, et toute la nature répondra: *Ecce adsumus. (Baruch, III.)*

Interrogez les airs. Les vents enchaînés, les tempêtes apaisées, les souffles empestés purifiés. Voilà leur témoignage: *Signum in calo.* Interrogez la terre: une inondation de barbares arrêtée par un seul mot de Xavier, leurs armées innombrables mises en déroute: *Signum in terra.* Voulez-vous de nouveaux prodiges, des prodiges plus surprenants encore: *Innova signa. (Eccli., XXXVI.)* Fouillez dans les entrailles de la terre, voyez ces cadavres infects, ces os desséchés. Pensez-vous que par les forces de la nature ces cendres puissent revivre? *Putasne vivent ossa ista? (Ezech., XXXVII.)*

Infidèle maison d'Israël, tu penses, dit le Seigneur, que j'ai abandonné mon peuple, croiras-tu que je suis encore avec lui, quand j'aurai ouvert ces tombeaux et ranimé ces cendres? *Scietis quia ego Dominus, cum aperuero sepulcra. (Ibid.)* Parlez donc, Xavier, parlez! Os arides, écoutez la voix de votre Dieu! Il parle, en effet; aussitôt les tombeaux s'ouvrent, les os épars se rapprochent. Il parle, il commande à l'esprit, et l'esprit vient ranimer des cendres desséchées. Le comprenez-vous maintenant que le Seigneur

est avec nous? *Scietis quia ego Dominus locutus sum et feci. (Exod., XXXI.)* Où manquait-il quelque chose encore à ces prodiges? Demandez-en donc tels que vous les voudrez et circonscrits, ainsi qu'il vous plaira.

Le don des langues, par exemple, est-il un prodige hors de tout soupçon? Xavier prêche : Portugais, Chinois, Japonais, Malabarois l'écoutent. Interrogez le Portugais. Il ne parle que sa langue naturelle. Cependant le Japonais l'entend ; le Malabarois est instruit, le Chinois demande le baptême. On lui fait en même temps cent questions diverses. Interrogez le Japonais. Xavier n'a prononcé qu'une seule parole, et tous ceux qui l'ont interrogé sont satisfaits. Voilà donc un prodige incontestable.

Ce nouvel Elie fait tomber du ciel une pluie abondante. Quand est-ce et en quel lieu? En présence d'un nouvel Achab et de toute sa cour, à Vlate, dans une ville que la disette des eaux va faire tomber sous le fer de ses ennemis. Voilà donc un prodige incontestable.

Quand, et où cet autre Elisée ressuscite-t-il les morts? On en compte, mes frères, jusqu'à quarante. Un seul mot me suffira. C'est à Amanguchi, en présence de tout un peuple d'idolâtres indociles qui refusaient de l'entendre, et que ce miracle convertit. Encore une fois, voilà donc un prodige incontestable.

A moins qu'on ne prétende encore que ces peuples étaient trompés. Faible réponse usée depuis longtemps par les païens contre la primitive Eglise. Comment pouvaient-ils être trompés, répondent nos apologistes? Les miracles qui les avaient convertis eux-mêmes, leurs enfants les faisaient tous les jours. Remarquez, Messieurs, comment les siècles apostoliques se renouvellent jusque dans les moindres circonstances. Avec le chapelet de Xavier, en son nom seul ils commandaient à la nature, et la nature obéissait.

Après cela qu'on nous demande des prodiges. Oui, nous consentons encore à en donner. Il en reste un, mes frères, et qu'il est effrayant! *Signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ. (Matth., XII.)* C'est le grand miracle qui a achevé la conversion de l'Inde entière; le corps de Xavier même, trois fois enseveli dans la chaux vive, toujours sans être endommagé, le corps de Xavier depuis plus de deux siècles subsistant encore comme animé. Qu'on voie, qu'on touche ensuite, du moins croira-t-on? *Ne dubites credere, cum ferî videas*, concluait Tertullien. Est-il question de disputer, de raisonner, lorsque l'on voit?

En effet, l'éloignement des temps et des lieux affaiblirait-il l'authentique évidence de ces faits que j'ai rapportés? Pour lever enfin tout scrupule et renforcer ma preuve, permettez-moi, Messieurs, d'en attester cette maison même où j'ai l'honneur de parler. C'est au zèle de notre saint apôtre qu'elle doit sa naissance. Accablé de douleur et de tristesse à la vue de tant d'âmes qui, faute

de secours, périssaient dans le nouveau monde, déchiré, dévoré, en quelque sorte, par la charité qui le pressait sans cesse, dans l'impuissance de suffire à tout, quoiqu'il semblât se multiplier, quoiqu'en effet il se multipliât réellement en mille endroits, il écrivit à l'université de cette ville, où lui-même il avait brillé si longtemps avec éclat, il écrivit, mais, Messieurs, dans quels termes? Entre plusieurs monuments de même espèce nous conservons encore celui-ci. C'est Xavier qui parle, il se peint tout entier, un des plus beaux génies de l'univers, le plus tendre des cœurs, tel partout il se montre. Sa parole toujours efficace fit toute l'impression qu'il avait espérée. Peu de temps après fut établi ce séminaire d'hommes apostoliques. Autant il a formé de saints pasteurs à la France, autant il a fourni de vrais apôtres au nouveau monde. L'esprit de Xavier l'anime encore, il vit dans ceux qui le gouvernent, et par eux il se communique à tous ceux qu'on y élève. Quel spectacle, Messieurs, pour cette grande ville, si nous pouvions le lui faire remarquer avec assez d'attention; quel spectacle, du moins pour nous! Tous les jours nous y voyons quelques-uns de ces successeurs du grand Xavier. Après avoir entièrement consumé leur santé, leurs forces dans les exercices de la plus héroïque charité, échappés à regret au martyre, ils reviennent dans cette sainte maison se former eux-mêmes, par leurs leçons et leurs exemples, des successeurs qui les remplacent.

C'est à leur témoignage, Messieurs, que j'en appelle. En suivant fidèlement les traces de l'apôtre des Indes, ils les ont toutes remarquées. Demandez-leur si deux siècles écoulés depuis sa mort, ont étouffé le bruit de ses prodiges, ou effacé le souvenir de ses travaux. Ils vous diront ce qu'en ont pensé, ce qu'en pensent encore aujourd'hui ces barbares, moins barbares peut-être, puisqu'ils sont à présent plus chrétiens que nous. Demandez-leur si la gloire des miracles a cessé depuis deux siècles, si elle cesse encore aujourd'hui de briller avec le plus vif éclat sur son tombeau.

Mais achevons, Messieurs; cette dernière image du tombeau de Xavier devrait naturellement terminer son éloge. Cependant il me reste encore les plus beaux traits de sa vie à vous représenter. Ils doivent composer une troisième démonstration en faveur de l'Eglise. La sainteté, la prédication de Xavier ont rendu à la religion un double témoignage, le troisième est celui de son sang; sujet de la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Rechercher les supplices, être insatiable de supplices, et ne mourir content qu'autant qu'on meurt dans les supplices, le beau caractère, Messieurs! A quelle école peut-on s'y être instruit qu'à l'école d'un Dieu souffrant? Caractère propre au christianisme, troisième sceau de la divinité dont la sainte Eglise fut marquée par ses premiers

fondeurs. Prenez garde, je vous prie, disait saint Jean Chrysostome, ce n'est pas tant à mourir qu'il consiste, qu'à racheter et à braver la mort. Le coup qui trancha la vie de nos martyrs n'est pas le plus éclatant témoignage qu'ils ont rendu à la vérité.

Le spectacle nouveau ! L'Inde et le Japon le virent, comme autrefois nos pères l'avaient vu. La surprise opéra dans les uns et dans les autres la plus parfaite conviction en voyant un homme qui, pour tout prix de ses travaux, ne demande que de mourir ; qui, au défaut de bourreaux, se consume lui-même d'un long et volontaire martyre en témoignage de ce qu'il prêche. Je ne cesse, Messieurs, de louer toujours le grand Xavier par les éloges mêmes que saint Jean Chrysostome donne à saint Paul.

Je regarde ce saint Apôtre, continue-t-il, comme un soldat généreux attaqué du monde entier. Rien ne peut ébranler son courage, parce qu'il regarde la mort comme le terme de ses combats et le prix de sa victoire. Le prendrai-je dès les premiers moments de sa conversion ? A peine le sang de héros qui coule dans ses veines est réchauffé par la divine charité, qu'il bout déjà d'impatience d'être répandu pour Jésus-Christ. En vain la porte du martyre semble se fermer devant lui. Consolez-vous, Xavier ! votre grand cœur n'y perdra rien. L'Inde vous ouvre une carrière au moins aussi fertile en croix que la Palestine aurait pu l'être.

Quel est donc ce prophète, cet homme tout de feu, toujours en course et en voyage ? Est-ce Elie ? Je le croirais ; mais Elie fuit le glaive d'un roi barbare, et ce héros, je ne le vois courir qu'après des bourreaux et des tyrans. Trois mille lieues de mers à traverser, les ardeurs brûlantes de la zone, les froids glaçants du pôle ne lui opposent d'abord que de faibles barrières. L'esprit du martyre qui souffle sur lui l'emporte comme sur les ailes de l'amour à travers les écueils et les tempêtes. La mort sous mille formes semble lui fermer tous les passages ; et la mort (ô prodige de la généreuse charité !), la mort recule et fuit à son approche. Il la cherche, il la poursuit en vain, devant lui marche la lumière, et partout, en cherchant la mort, il répand la vie sous ses pas.

Que vous connaissiez mal ce grand cœur, lâches amis ! Vous lui parlez d'un climat affreux, dont la terre fume encore du sang des martyrs qui y ont été récemment immolés ; vous lui montrez des glaives, des poisons, et vous pensez par là le retenir. Ah ! c'était bien plutôt pour l'animer d'une nouvelle ardeur. D'abord, au premier récit qu'on lui en fait, son cœur se dilate et s'enflamme. Enfin donc, s'écrie-t-il, enfin je trouverai l'occasion de mourir pour Jésus-Christ ! Non, non, votre espérance, Xavier, sera frustrée ; une si belle charité ne pouvait n'être pas plus forte que la mort. Vous offrez à la croix une victime ; mais votre destinée est de ne lui donner partout que des adorateurs.

Me trompé-je ? A Bungo tout s'émeut, tout est en armes, des prêtres séditeux, une po-

pulace effrénée, tout se dispose à faire des martyrs. Le troupeau faible se disperse, les Portugais effrayés veulent entraîner Xavier dans leur fuite. Y pensez-vous ? Moi, fuir, répond-il ; dans la ville on va mourir pour Jésus-Christ, et je fuirais au port ? Sa constance, presque malgré lui, apaise la tempête. Voici donc un théâtre plus affreux.

La Chine pour des étrangers n'a que des prisons et des bourreaux, et la Chine ignore encore Jésus-Christ. Oserai-je rapporter les divers projets de Xavier sur cet empire ? Le monde ne les traitera-t-il pas de folie ? O vous qui savez ce que c'est que d'aimer Jésus-Christ, écoutez notre Apôtre : *Aucun étranger, dit-il, je le sais, ne touche impunément le rivage de la Chine ; mais Dieu m'appelle, cela suffit. Que je serais heureux, si Dieu daignait enfin m'appeler au martyre ! Mon audace me frayera peut-être une route à la cour de l'empereur ; peut-être ce prince voudra-t-il voir un étranger assez hardi pour braver ses lois et mépriser ses chaînes ; mais aussi tous ces projets ne vont-ils pas aboutir à demeurer le reste de mes jours dans un cachot ? Ah ! délicieuse pensée ! Que peut-il m'arriver de plus heureux ? Quoi ! ces pieds, ces mains auraient la gloire d'être enchaînés pour Jésus-Christ, du moins je le ferai connaître aux prisonniers. Décidez à présent, Messieurs, lequel est le plus grand, ou de mourir, ou de courir ainsi après la mort.*

Si cependant on peut appeler ne pas mourir, dit toujours saint Jean Chrysostome, vivre de la façon dont vivait notre Apôtre, permettez-moi, je vous supplie, Messieurs, de retourner encore une fois sur ses pas, pour recueillir et baiser avec respect les traces de sang dont partout sa route est empreinte.

Vous lui fûtes bien fidèle, ô mon Dieu ! Ces croix, ces persécutions que vous lui montrâtes autrefois dans une de ses extases, vous les lui fournîtes ensuite abondamment. Mais quelque abondantes qu'elles pussent être, ce cœur magnanime ne vous en demanda-t-il pas toujours davantage ? *Amplius, Domine, amplius !* C'était son cri, pour ainsi dire, et sa devise, c'était l'unique sentiment de son cœur dans la souffrance. Il se reproche chaque goutte de sang qui coule encore dans ses veines. Quoi que ce soit qu'il souffre et qu'il endure, tant qu'il n'aura pas souffert jusqu'à la mort, tant que son cœur aura du mouvement, son cœur soupirera sans cesse : *Amplius, Domine, amplius !*

Oui, jusque sur la rive affreuse, couverte des débris de son naufrage, après avoir vu le fond de l'abîme, après avoir erré sur une planche un jour et une nuit entière à la merci des flots, à peine poussé sur le rivage, c'est là que son cœur s'écrie : *Amplius, Domine, amplius !*

Assailli tout à coup par une insolente populace, poursuivi de rue en rue par une multitude d'enfants, le visage souillé de la boue dont on le couvre, est-ce Elisée encore ? Non, c'est un prophète mieux instruit à l'école de Jésus-Christ. Il lève au ciel un

regard enflammé. Encore plus d'outrages, ô mon Dieu, encore plus d'insultes; faites-moi, par plus d'injures, acheter le salut de ces aveugles trop malheureux de ne point vous connaître : *Amplius, Domine, amplius!*

Jusque sous une grêle de pierres, trois fois diverses arraché par un prodige d'entre les mains d'un peuple furieux, c'est dans ce sentiment qu'il se console du délai miraculeux de son martyre. Ici, dans l'île du More, transporté subitement hors de la portée des traits; là, dans le Japon, deux fois déjà traîné hors de la ville, déjà dépouillé, comme Etienne, les pierres commencent à voler de toutes parts; mais le ciel se déclare : l'éclair brille, la foudre gronde, tout fuit, et Xavier seul, restant victorieux sur le champ de bataille, s'écrie tranquillement : Que ce soit donc, ô mon Dieu! pour souffrir plus longtemps et davantage : *Amplius, Domine, amplius!*

Dans un vaste désert, pendant deux mois entiers de route, à travers d'immenses forêts, des rochers escarpés, tantôt traversant des torrents, franchissant des montagnes de glace et de neiges, tantôt roulant dans d'affreux précipices, portant dans son sein les ardeurs de la fièvre: Xavier, en est-ce assez enfin, pour rassasier votre cœur de souffrances? Encore plus, Seigneur, encore plus, s'écrie-t-il : *Amplius, Domine, amplius!*

Après avoir suivi un jour entier un cavalier à la course, les épaules chargées de la malle de ce barbare, retiré la nuit dans une cabane de feuillage, les jambes enflées, ouvertes en plusieurs endroits, sans autre nourriture que quelques grains de riz séché: c'est dans ce sentiment qu'il oublie les fatigues du jour et les douleurs qu'il endure : *Amplius, Domine, amplius!*

Mais, sans mourir, est-il possible de souffrir davantage? Ah! mourons donc enfin, mourons, pourvu que la mort nous fournisse plus de souffrances, c'est le dernier désir de son cœur, s'il ne trouve plus d'autre occasion de souffrir davantage : *Amplius, Domine, amplius!*

Enfin, Messieurs, ce que tous les vents déchainés, ce que les plus terribles tempêtes, ce que le fer et le poison de cent peuples conjurés n'avaient pu faire, la cruelle avarice, la noire envie d'un courtisan le vont exécuter. Xavier destine le flambeau de la foi à l'empire de la Chine; l'œuvre de Dieu est rompu; voilà l'unique coup sensible qui jamais eût été porté à son cœur. Il part cependant, sa conscience! le soutient; mais il porte dans son sein le trait mortel qui l'a blessé; il le traîne jusqu'à Sanciam, à la vue de la Chine.

C'est là, Messieurs, que cet apôtre, après avoir soumis plus de trente îles de l'Inde à l'empire de la croix, arboré l'étendard de Jésus-Christ dans la capitale du Japon, traversé des régions inconnues à nos géographes mêmes : *Pertransiit usque ad fines terræ* (I Mach., I); c'est là que ce thaumaturge, dont le nom était devenu dans tout l'Orient l'instrument de toutes sortes de

prodiges, ce grand cœur, à la charité duquel un monde entier ne pouvait suffire : *Et exaltatum est, et elevatum cor ejus* (Ibid.); c'est là que ce héros devant qui toute la terre s'était tue d'admiration et de respect, à la voix duquel les idoles étaient restées muettes, tout l'enfer avait été confondu, toute la nature s'était soumise : *Siluit terra in conspectu ejus* (Ibid.); c'est là qu'enfin le grand Xavier trouve le terme de ses travaux : *Et cognovit, quia moreretur.* (Ibid.)

Empire infortuné! regarde ta victime expirante sur tes bords. Glacé au dehors par les souffles piquants du nord, brûlé au dedans d'une charité toute divine, étendu sur la terre nue, destitué de tout secours humain, dans une cabane ouverte de toutes parts, ô Xavier! vous souhaitiez une croix, pour y mourir comme votre divin Maître : du moins vous aurez la consolation de mourir dans l'état où il naquit. Dispensez-moi, Messieurs, je vous conjure, d'un détail plus circonstancié : ma langue se refuse à ce funeste emploi : *Et mortuus est.* (Ibid.)

Sur ce cadavre glacé, il ne me reste donc plus qu'à citer encore une fois le novateur incrédule. Donnez-moi, lui dirai-je, une preuve de la divinité du christianisme. Sera-ce la sainteté de l'Eglise primitive? Votre argument, sans doute, est convaincant; mais, par un témoignage que vous n'avez pu récuser, vous voilà donc aussi convaincu, et l'Eglise de nos jours triomphe encore. Sera-ce la prédication des apôtres? J'avoue la preuve sans réplique. Mais la prédication de ce nouvel apôtre est marquée des mêmes traits : même vocation, mêmes succès, succès aussi rapides, aussi constants, mêmes miracles. Sera-ce donc enfin le sang d'un million de martyrs? La démonstration ne laisse plus de doutes raisonnables à former. Mais considérez aussi cette victime; voyez par quels travaux, par combien de souffrances elle a été consumée. Ce cadavre peu à peu et lentement épuisé de son sang, en témoignage de sa foi, ne crie-t-il pas encore aussi haut que le sang des martyrs? Donc (Ah! Messieurs, que cette conclusion est consolante! qu'il est doux à un véritable enfant de l'Eglise de la tirer, de l'appuyer, cette conclusion!), donc l'Eglise, notre mère, l'Eglise romaine, dans le sein de laquelle nous avons tous, mes frères, le bonheur d'être, est incontestablement l'Eglise apostolique, l'Eglise sainte, l'épouse de Jésus-Christ.

Mais, Messieurs, après avoir vu triompher l'Eglise par le ministère de Xavier, n'emporterons-nous de cet éloge qu'une froide admiration ou une foi stérile? D'un si beau fonds ne tirerons-nous rien pour l'édification de nos mœurs? Je vous avoue que je n'ai osé proposer à votre imitation aucun des traits particuliers de cette vie. Vertus, travaux, souffrances, ce ne sont partout que des prodiges qu'à peine nous osons espérer de rendre vraisemblables. Une seule réflexion s'est présentée à moi; je ne puis m'y refuser en

finissant ; je vous prie de vous y rendre attentifs.

Xavier, en dix années, a converti plus d'un million d'idolâtres ; et nous, ambassadeurs du même Dieu, ministres de la même Eglise, chargés au milieu de vous du même ministère, le même Evangile à la main, à peine pouvons-nous, dans toute notre vie, ébranler un seul d'entre vous. Un seul catéchisme de Xavier a fait souvent dix mille saints. Que de discours se font tous les jours dans cette ville ! Et quel en est le fruit ? Etrange problème ! Je viens, Messieurs, vous en demander la solution.

Je sais que vous en rejetez toute la faute sur nous : mais, de notre côté, nous nous justifions en vous condamnant. Quoi qu'il en soit, car je ne prétends point faire ici ni notre apologie ni la vôtre, notre indignité sera-t-elle pour vous, au tribunal de Dieu, un titre de défense ? Grand Dieu ! tandis qu'à votre jugement Xavier produira l'Inde entière, qu'il a convertie, notre unique emploi sera-t-il donc d'accuser ceux que notre ministère nous obligeait d'instruire et de sanctifier ?

O Xavier ! voici l'unique grâce pour laquelle je réclame votre intercession en ce jour : je vous demande le salut de tous ceux qui m'écoutent. Tous les jours nous vous demandons des prodiges, et nous en obtenons : à votre nom seul les maux s'enfuient, les malades guérissent, la mort tremble et relâche ses dépouilles. Grand apôtre, ce sont des conversions que je vous demande aujourd'hui. L'œuvre est-elle moins noble ? N'est-elle pas même plus digne de vous ? Intercédez donc, priez pour nous. Le Seigneur parlera ; dociles à sa voix, nous serons convertis. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XXVI.

SAINT ETIENNE, PREMIER MARTYR.

Ecce ego mitto vos, sicut oves in medio luporum. (Matth., X.)

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.

C'était à ses apôtres que Jésus-Christ adressait ces paroles ; il les adressait en même temps à tous ceux qui devaient être associés à leurs travaux et leur succéder dans le ministère ; tous les chrétiens doivent également se le appliquer.

Toujours souffrir, toujours combattre, et dans ce combat ne vaincre, ne triompher que par la mort, c'est, en effet, la destination du chrétien. Disciples d'un Dieu crucifié, le premier point de notre doctrine est de savoir souffrir ; héritiers de ce Dieu crucifié, notre partage sur la terre est la souffrance et la mort. Telle était la pensée de Tertullien. La vie du chrétien, disait ce Père, c'est le martyre ou l'apprentissage du martyre.

Les temps aujourd'hui seraient-ils donc changés, Messieurs ? Ils le seraient, en effet, si le monde n'opposait plus de tyrans à la vertu ; mais la vertu cesserait d'appartenir au christianisme, si le monde cessait d'être

ennemi de Jésus-Christ. Ce monde impie a toujours des erreurs ; elles varient, à la vérité, dans les différents siècles ; mais dans tous les siècles, pour les accréditer et les défendre, il emploie toujours les mêmes armes : des charmes qui amollissent, des terreurs qui abattent. Voilà, dit saint Augustin, voila la lice qu'un Homme-Dieu, notre Maître et notre Chef, nous a ouverte, et dans laquelle il nous soutient par son exemple.

Le premier qui ensanglanta cette carrière, ce fut le glorieux martyr dont nous solennisons aujourd'hui la mémoire. Hier, dit saint Fulgence, l'Eglise nous montrait un Dieu enfant, vil rebut en apparence du monde entier, souffrant tout ce que peut souffrir la plus faible nature. Ne convenait-il pas de nous proposer ensuite un exemple de l'impression que doit faire, sur le cœur de l'homme, cet étonnant spectacle ? D'une part, un Dieu qui se dépouille de toute la gloire de sa divinité pour le salut du monde ; de l'autre, un homme qui renonce à tout, à sa vie même, qui se dévoue, se sacrifie pour rendre témoignage à la divinité de ce Dieu anéanti. Ces deux spectacles n'ont-ils pas, en effet, un rapport bien naturel l'un avec l'autre ?

Tous tant que nous sommes, chrétiens, appelés dans la même carrière, obligés d'y combattre pour la gloire du même Dieu, il nous est donc important, continue saint Fulgence, de nous instruire par quelles armes Etienne y mérita la couronne que son nom présageait. Il n'eut, dit ce saint docteur, d'autres armes que la charité ; ce fut par elle qu'il triompha : *Charitatem pro armis habebat*. Ce fut la charité allumée dans son cœur qui le fit résister aux préjugés et aux erreurs de sa nation corrompue : *Per charitatem non cessit*. Ce fut la charité qui l'attendrit sur les besoins de ses frères, et qui le dévoua tout entier à leur soulagement dans le pénible et délicat emploi de premier diacre de l'Eglise. Plus sensible encore à l'aveuglement spirituel qu'aux misères temporelles de ses concitoyens, il combattit avec force les erreurs dont il avait eu le bonheur d'être détrompé, et la charité l'éleva au-dessus de tous les charmes et de toutes les terreurs du monde : *Per charitatem arguebat*. Sa charité s'étendit jusque sur ses persécuteurs, sur ses tyrans, sur ses bourreaux, et la prière qu'il fit au ciel pour ceux qui le lapidaient le fit triompher, fit triompher en même temps l'Eglise de leurs fureurs : *Per charitatem intercessit*.

Ainsi, Messieurs, tout ce que nous savons de sa vie ne fut qu'un exercice continu de charité. En deux mots, la charité le disposa au martyre : vous le verrez dans la première partie. La charité le couronna dans son martyre : ce sera le sujet de la seconde. Attendez-vous moins à un éloge qu'à une instruction toute morale, tirée de l'exemple de notre saint. Divine charité ! puissiez-vous vous répandre aujourd'hui dans nos âmes pour nous faire triompher, ainsi que les martyrs, de

l'ennemi de Jésus-Christ. Nous espérons cette grâce, demandons-la par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que l'esprit de l'homme est enclin à l'erreur ! A peine était-il sorti des mains du Créateur, qu'aussitôt il oublia celui qui l'avait formé, et bientôt il l'oublia si profondément, qu'il crut pouvoir se faire des dieux. Que divinisa-t-il donc ? Ses passions, ses faiblesses. Parce que Dieu seul était saint, tout fut adoré comme Dieu, hormis Dieu même : voilà, Messieurs, la première époque de ce qu'on doit appeler proprement l'empire du monde. En vieillissant, il n'en devint que plus hardi à tout oser. A mesure que l'univers se peuplait d'habitants nouveaux, il se remplissait de nouvelles idoles. La séduction devint enfin si universelle, que Dieu, pour conserver une semence de religion dans l'univers, fut obligé de séparer un seul homme du milieu des nations toutes corrompues. Abraham est choisi pour être le père d'un nouveau peuple qui seul empêche le culte du vrai Dieu de s'effacer entièrement dans le monde. Partout ailleurs, en effet, il est tellement négligé, tellement oublié, que le Seigneur n'est plus connu que sous le nom de ses adorateurs. C'était le Dieu d'Abraham ; comme s'il n'eût point été le Dieu de toute la nature, mais toute la nature avait méconnu son Créateur. C'était le Dieu d'Abraham parce que le seul Abraham le connaissait et l'adorait encore. Cependant la postérité même de ce seul adorateur du véritable Dieu fut-elle longtemps fidèle ? Combien d'idoles mises successivement sur les autels de Sion même ? Par combien de traditions frivoles, de superstitions impies, la loi de Sinai ne fut-elle pas défigurée ? Parmi le peuple de Dieu, le culte de Dieu ne fut-il pas bientôt méconnaissable ?

Au milieu de ces épaisses ténèbres parut enfin la lumière. Mais la nuit était si profonde que le Soleil même de justice ne put en dissiper tout à fait l'obscurité. Le Messie d'Israël, au milieu d'Israël même, méconnu à sa naissance, haï, calomnié, persécuté toute sa vie, venait de terminer ses jours sur un infâme gibet, et son sang répandu semblait être une tache qui flétrissait tous ses adorateurs. Faire profession de croire en Jésus-Christ, c'était déjà, dans la Synagogue, comme ce fut bientôt dans tout le reste de l'univers, un crime d'Etat digne de tous les supplices.

Dans ce siècle était né saint Etienne ; siècle véritablement de salut en un sens, mais siècle de malédiction dans un autre, selon l'expression de l'Ecriture même. Avant d'aller plus loin, permettez-moi de faire ici d'abord une réflexion qui me paraît essentielle pour la manière dont je veux traiter mon sujet. Le siècle où nous vivons est-il bien plus chrétien que ne l'était celui d'Etienne ?

Ce n'est pas, Messieurs, que je prétende ici tomber dans un excès que condamnait si

justement saint Jean Chrysostome. Je ne puis souffrir, disait ce sage docteur, ces fougueuses saillies d'une imagination toujours outrée, qui, pour décrier notre siècle, semble ne chercher qu'à excuser, qu'à couvrir les abominations des anciens âges. Non, non, le monde ne dégénère pas, ne se pervertit pas tous les jours de plus en plus, comme on le dit quelquefois ; à proprement parler, il est toujours le même. C'est toujours le même ennemi de Jésus-Christ que nous avons à combattre. Obligé par de longues défaites à plier enfin sous le joug de la croix, pour se maintenir dans son empire, il ne fit que substituer la fraude à la guerre ouverte. Le monde devint donc chrétien ; mais ne vit-on pas, presque aussitôt, ce qu'avait craint Tertullien ? A peine le monde fut chrétien, que le christianisme, hélas ! se perdit presque dans le monde. La Synagogue proscrite, l'hypocrisie pharisaïque et l'irrégion sadducéenne en ont-elles moins de partisans. Et quand Jupiter et Junon cessèrent d'avoir des prêtres et des temples, l'envie, l'amour impur, l'orgueil et l'ambition régnèrent-ils avec moins d'assurance ? Peut-être condamnons-nous de bonne foi des désordres que l'on divinisait alors ; mais, en les condamnant, nous y livrons-nous moins ? N'est-ce pas encore maintenant, comme alors, au prix de sa foi qu'il faut acheter les distinctions et les faveurs du monde ? *Hæc omnia tibi dabo.* (Matth., IV.) C'est toujours le cri général du prince du monde, comme autrefois c'était le cri des tyrans : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* (Ibid.)

Comment donc se sauver encore aujourd'hui de la tyrannique séduction du monde ? De la même manière, messieurs, que s'en sont sauvés tous les martyrs, et en particulier le premier des martyrs que je vous propose aujourd'hui pour exemple. Par l'esprit de charité, qui, en détachant généreusement Etienne de la terre et en l'attachant fermement à la religion, le fit triompher des erreurs du monde.

Nous ignorons, disait saint Augustin, si Etienne avait été du nombre des premiers disciples de Jésus-Christ ou s'il fut converti seulement par les apôtres au jour de la descente de l'Esprit-Saint. L'Ecriture ne nous parle de lui que pour nous le montrer d'abord sur le théâtre de la charité, se dévouant tour à tour au soulagement des pauvres et à la conversion des incrédules. C'est ainsi qu'il se disposait au martyre.

Il avait sans doute, à l'imitation des apôtres et des premiers fidèles, tout quitté d'abord pour Jésus-Christ ; le livre des *Actes* le dit en général de tous ceux qui croyaient alors en Jésus-Christ ; quelle témérité serait-ce d'en exclure celui qui est loué ensuite comme le plus rempli des dons de l'Esprit-Saint ? S'il avait quelque fortune dans le monde, il en avait donc fait le sacrifice à la charité ; sacrifice, en effet, bien plus nécessaire que l'on ne pense pour quiconque veut

entrer dans la lice de la foi, dit saint Grégoire.

Saint Cyprien le disait de même, avant saint Grégoire, avec bien plus de force. Non, non, nous ne devons point, mes frères, disait cet éloquent docteur, dissimuler la vérité, quelque dure, quelque amère qu'elle doive vous paraître : *Dissimulanda, fratres, veritas non est*. Pourquoi craindrions-nous de découvrir nos plaies? Est-ce donc en les cachant qu'on pourra les guérir? *Nec vulneris nostri causa reticenda*. Ce qui fait tous nos apostats, tous nos incrédules, tous nos faux chrétiens, c'est l'amour des richesses : *Decipit multos patrimonii cæcus amor*. On ne voit plus que foi languissante, que foi timide. Ah! disons tout. L'erreur insolemment triomphe, l'athéisme s'érige en titre de bel esprit, un pyrrhonisme universel est devenu la belle philosophie. Remontons à la première source. Les richesses ont enfanté la mollesse : la mollesse a corrompu le cœur; le cœur a corrompu l'esprit : *Hæc vincula, illæ catenæ, quibus pressa fides*. On ne voit d'autre part que vertus chancelantes. Avouons qu'une saine raison conserve encore dans quelques-uns quelque étincelle du flambeau de la foi; mais le monde n'y perd rien. Chrétien dans le dogme, on est pire que païen dans la morale, et l'esprit d'erreur trouve bien à se dédommager sur les vérités pratiques de l'acquiescement, qu'on ne peut refuser aux vérités spéculatives. Vos richesses, Messieurs, voilà la chaîne qui retient la vertu, comme la foi, captive dans votre cœur. *Illæ vincula, illæ catenæ quibus pressa fides, quibus et retardata virtus*. Ames terrestres, conclut saint Cyprien, amies toujours rampantes sur la terre, eh! quel sort pouvez-vous attendre que d'être la proie du serpent? *Serpenti terram devoranti esca et cibus*. Si vous voulez suivre Jésus-Christ, rompez ces liens, brisez ces chaînes. Là où est Jésus-Christ, là est le vrai trésor. Oh! quel sera le sage qui saura se dépouiller de tout pour l'acheter? Ces superbes édifices, chefs-d'œuvre de votre luxe, asiles de votre mollesse, ces frivoles parures, dirai-je avec saint Cyprien, signes trop peu équivoques d'une pudeur éteinte, ou avec saint Jérôme, amorces trop efficaces de la volupté, en voilà le prix. A quoi vous servent et les uns et les autres, qu'à vous rendre inaccessibles aux maximes austères de la pénitence et de la mortification chrétiennes? Hélas! qu'est devenue la simplicité des premiers fidèles du temps de nos apôtres? L'Ecriture elle-même en fait la remarque, personne ne manquait de demeure quand personne n'habitait les palais, et le pain ne manquait à personne quand personne ne buvait dans l'or ni dans le jaspe.

C'est ainsi qu'en effet les trésors du monde devenaient entre les mains d'Etienne le patrimoine des pauvres. Le nombre des fidèles augmentait tous les jours, les besoins augmentaient; mais aussi les fonds de l'Eglise se multipliaient en même temps. L'administration devenait par conséquent plus difficile;

les apôtres bientôt ne peuvent y suffire : ils se déterminent à s'en décharger sur des hommes irréprochables dans leurs mœurs, et pleins de sagesse dans leur conduite. Jugez vous-mêmes, Messieurs, quel devait être Etienne qui est choisi le premier et mis à la tête de tous. L'Ecriture ne dit de son administration rien autre chose, sinon qu'il faisait des prodiges parmi le peuple : *Faciebat prodigia... in populo*. (Act., VI.)

Quel prodige, en effet, de conserver la paix dans une Eglise nombreuse, où la diversité des nations était, comme remarque encore l'Ecriture, une semence continuelle de discorde! Quel prodige de prévenir tous les murmures dans une multitude de veuves, d'orphelins et de pauvres, en qui le christianisme n'avait point étouffé tout à fait la nature! Qu'un homme qui a fait de semblables prodiges est bien propre à combattre avec succès pour Jésus-Christ! *Faciebat prodigia in populo*.

Parmi nous, est-il étonnant de ne voir que la plus froide indifférence pour les intérêts de la religion? L'intérêt personnel attache tous les cœurs aux seuls biens de la terre, c'est ce dont saint Cyprien se plaignait encore en termes si énergiques.

Personne, disait-il, ne travaille plus que pour amasser des richesses, et l'abondance a partout éteint la charité. On s'aime, on n'aime que soi, et l'on s'aime même de telle sorte, qu'on ne se fait aimer de personne. De là plus de piété dans les temples, plus de bonne foi dans la société, plus d'intégrité dans les jugements, plus de discipline dans les mœurs. C'était autrefois que la gravité distinguait certains états, la modestie, la retenue certain sexe, et l'innocence certains âges. Aujourd'hui ce ne sont de toutes parts que subtilités et artifices pour séduire les simples; il faut être fourbe, si l'on ne veut servir de dupe et de jouet. Que dirons-nous des passions brutales? On n'impose plus l'obligation d'en rougir que dans les chaires. Le vice veut être ménagé, sans être cependant timide. L'humilité n'est plus connue que dans les cloîtres, c'est se dégrader que d'être humble. Dignités, charges, emplois, noblesse, bel esprit : on ne connaît presque plus d'autres titres, et sans la foi de nos registres, qui saurait que dans le monde il est encore tant de chrétiens?

O zèle, ô charité! n'en reste-t-il donc plus aucune étincelle sur la terre? Pour peu qu'il en reste, tâchons, s'il est possible, de les rallumer par l'exemple de notre saint diacre.

Il n'est point effrayé, dit saint Jean Chrysostome, de la multitude d'ennemis qu'il trouve à combattre : mais comme un feu, reprend saint Grégoire de Nysse (je tirerai tout ce qui va suivre de ces deux saints docteurs), comme un feu qui s'attache à une matière combustible s'enflamme, s'élève, et répand au loin sa chaleur et sa clarté : de même l'Esprit-Saint, dès qu'il s'est emparé du grand cœur d'Etienne, en fait, si j'ose ainsi m'exprimer comme le foyer de sa lu-

lumière, et comme le centre d'où ses feux rassemblés lancent les plus brillants et les plus purs rayons de sa grâce. C'est pour cela que tous ceux qui se flattent de quelque érudition dans la loi regardent Etienne avec jalousie ; ils font une ligue contre lui pour l'accabler de toutes leurs forces rassemblées. Alexandrins, Cyrénéens, Ciliciens, Asiatiques, c'est-à-dire tous les docteurs de ces différentes Synagogues s'élèvent tous à la fois, tous ensemble, contre ce seul défenseur de vérité, *surrexerunt* ; et par ce seul défenseur la vérité triomphe de tous ses ennemis conjurés, *et non poterant resistere. (Act. VI.)*

Seigneur Jésus, que vous êtes fidèle à vos promesses ! Vous aviez promis à vos disciples que vous mettriez dans leurs cœurs une sagesse à laquelle tous les ennemis qu'ils attaqueraient en votre nom ne pourraient résister. La promesse s'accomplit dans Etienne, elle s'accomplirait pareillement dans nous, si nous osions pareillement combattre : *Et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur. (Ibid.)*

C'est ce qui parut surtout au conseil de la nation où on l'entraîne. Ah ! je ne suis pas surpris qu'il y paraisse comme un ange : *Faciem ejus tanquam faciem angeli. (Ibid.)* Quelle douceur, quelle sagesse, enfin quelle force dans le discours qu'il y prononce ! Douceur, sagesse et force animées et réglées par la charité dont l'Esprit-Saint remplit son âme : *Et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur.*

Mes frères et mes pères, écoutez-moi. C'est ainsi, selon la remarque de saint Jean Chrysostome, que la charité ne s'écarte jamais de la décence et du respect. Le sage orateur parcourt toute l'histoire du peuple juif, il rappelle tous les bienfaits dont le Seigneur l'a comblé pour amener doucement les esprits depuis Abraham, Moïse et David jusqu'à Jésus-Christ. Alors son zèle s'allume et s'enflamme : aux miséricordes du Seigneur il oppose les prévarications de son peuple. Cœurs indociles et incircconcis, résisterez-vous toujours à l'Esprit-Saint ? Quel prophète n'a point été persécuté par vos pères ? Et vous, digne rejeton du plus ingrat, du plus barbare de tous les peuples, vous venez de mettre le comble au crime de vos ancêtres par le plus horrible de tous les forfaits.

Hélas ! Messieurs, il n'est que trop vrai que le zèle le plus ardent et le plus sage n'est pas pour cela toujours efficace. Tout le fruit qu'Etienne retire de ce discours est d'enflammer d'une nouvelle rage ceux qui l'écourent : *Dissecabantur cordibus. (Act., VII.)* Mais que cette réflexion, Messieurs, n'éteigne pas les sentiments de zèle qui peut-être commençaient à se réveiller dans vos cœurs. Non, non, le zèle ne peut jamais être tout à fait inutile : si Dieu ne le récompense pas par la conversion de ceux pour qui il s'emploie, il sait bien le récompenser abondamment d'autre part. Eh ! quand nous ne ferions que confondre les ennemis de Jésus-Christ, leur confusion seule, sans même être suivie de leur conversion, du moins sauve-

rait l'honneur de notre foi. D'ailleurs le zèle ne peut même jamais être tout à fait inefficace, vous verrez dans la seconde partie quel effet celui d'Etienne produisit peu de temps après dans l'univers. Mais, avant que de vous le montrer, souffrez que je vous fasse entendre les voix qui parlaient à son cœur pour enflammer sa charité. Ecoutez-les qui réclament contre votre insensibilité, et qui vous reprochent votre indifférence : *Peribit in tua scientia infirmus frater, pro quo Christus mortuus est. (I Cor., VIII.)*

C'est la voix de la religion, c'est la voix du sang même : *Infirmus frater*. Cette âme qui périt, c'est l'âme de votre frère, non-seulement peut-être votre frère, par les relations que le christianisme met entre vous ; les liens les plus naturels n'ont-ils pas uni son sort au vôtre ? *Peribit infirmus frater.*

C'est la voix du sang de Jésus-Christ : *Pro quo Christus mortuus est*. Quoi ? Verrez-vous tranquillement ce sang versé sans fruit ? Il a coulé pour vous ; la reconnaissance ne dit-elle rien à votre cœur ? Il a coulé pour ces malheureux qui périssent ; le respect que vous devez à ce sang précieux n'inspire-t-il rien à votre cœur pour en sauver le prix ? *Peribit pro quo Christus mortuus est.*

A quoi donc employez-vous ces talents dont la Providence vous a doué ? Ah ! prenez garde que vous ne vous les dissimuliez à vous-même, bien moins par humilité que par lâcheté et par indifférence : *In tua scientia*. Vous êtes en effet si adroit à vous insinuer dans les esprits, à vous en rendre maître ; vous découvrez si bien tous leurs faibles ; avec quel art ne savez-vous pas vous plier, vous replier vous-même, pour prendre peu à peu sur eux l'ascendant ? Vous profitez si à propos de tous vos avantages ; surtout quand ils agitent d'intriguer pour votre fortune, et de tourner les passions des autres au profit de vos propres passions. Hélas ! vous n'avez surtout que trop de talent pour perdre les âmes : *Peribit in tua scientia*

Direz-vous enfin, conclut saint Ambroise, que vous n'avez point d'autorité pour punir et reprendre les pécheurs ? Eh ! pour insinuer, pour faire goûter et suivre tant de pernicieux conseils, vous n'en avez que trop. Direz-vous que vous n'êtes point assez instruits pour défendre la religion : eh ! pour appuyer, pour préconiser les scandaleuses maximes du monde, pour donner vogue à ses erreurs, pour en faire publiquement l'apologie, vous ne l'êtes que trop. Grand Dieu ! que n'avez-vous autant d'apôtres qu'en a le monde ! Qu'on reverrait bientôt relleurer la religion parmi nous ! Il ne faudrait pour cela autre chose, sinon que l'esprit de charité, le même esprit qui animait nos apôtres et nos martyrs, remplit encore nos cœurs. En nous détachant de la terre, en nous attachant à la religion, il nous ferait triompher des erreurs du monde. C'est ainsi, Messieurs, que la charité disposa saint Etienne au martyre ; voyons maintenant comment elle le couronna dans son martyre ;

c'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est plus furieux que l'erreur, une fois démasquée. Sitôt qu'elle désespère de séduire par ses charmes, elle cherche des armes pour accabler. Tant qu'il y aura de la foi et de la vertu sur la terre, le monde nous offrira de ces scènes tragiques, et la prédication s'accomplira jusqu'à la fin des siècles, que quiconque veut vivre chrétiennement en Jésus-Christ doit s'attendre à être persécuté. *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.* (II Tim., III.) Mais le miracle que l'on a vu de même dans tous les temps, c'est que la vérité, la vertu triomphèrent toujours par les persécutions qu'on suscita contre elles. Ainsi la charité couronna d'abord d'une gloire immortelle le premier de nos martyrs, non-seulement en le faisant triompher lui-même, mais encore en faisant triompher le christianisme par sa mort de tous les efforts de la Synagogue.

Oh ! vous tous, qui êtes en butte aux persécutions du monde, ne craignez donc point, quelles que soient contre vous ses fureurs. Ne craignez rien pour vous-mêmes, ne craignez rien pour la vertu qu'on persécute en vous. Quelque nombreuse que soit la multitude des impies, dit un sage chrétien, elle ne doit inspirer que du mépris. L'erreur sans ordre et sans discipline les entraîne au gré de son caprice. A quoi peut aboutir tout leur pouvoir ? Ne craignez point, disait Jésus-Christ à ses disciples, pour les fortifier contre les persécutions qu'ils devaient un jour essayer, ne craignez point ceux qui ne peuvent rien que sur vos corps, vile matière, qui tôt où tard sûrement périra. Quand ils auront flétri votre réputation, ruiné votre fortune, et même détruit votre corps dans les tourments, que feront-ils ? *Postea non habent quid faciant.* Votre âme est au-dessus de toute puissance humaine, Dieu seul peut la rendre heureuse ou malheureuse à jamais ; c'est lui seul qu'il faut craindre.

C'était, sans doute, pour réveiller ces beaux sentiments dans le cœur de son martyr, que ce divin Sauveur ouvrit tout à coup le ciel à ses yeux, et lui montra sa gloire. La charité qui enflamme saint Etienne, dit saint Grégoire de Nysse, l'élève alors au-dessus de l'humanité : *Cum esset plenus Spiritu sancto.* (Act., VII.) Avant même que d'être affranchi des liens qui l'attachent à son corps, continue ce saint docteur, ses yeux purs percent jusqu'au sanctuaire de la Divinité : *Vidit gloriam Dei* (Ibid.), Jésus debout à la droite de son Père... Qu'est-ce à dire, demande un saint patriarche de Constantinople ? (S. PROCLUS, *De laudibus S. Stephani.*) Saint Paul ne dit-il pas que Jésus est assis à la droite du trône de la majesté de Dieu ? Quel empressement, quelle espèce d'inquiétude le fait lever ? Ah ! répond ce saint docteur, c'est au secours de son martyr qu'il semble vouloir accourir. Il le voit dans la lice prêt à combattre ; il est debout pour lui prêter secours et lui tendre la main.

Oh ! vous, chrétiens, levez aussi, levez les yeux au ciel, vous y verrez le Sauveur dans la même disposition à votre égard. Quels que soient les ennemis qui vous attaquent, il se lève, pour ainsi parler, afin de vous voir combattre ; il se lève, afin d'être plus prêt à vous couronner ; il se lève, comme médiateur et pontife, afin d'offrir à Dieu votre holocauste. Toutes ces idées sont de saint Ambroise. Encore une fois, élevez donc les yeux. Le ciel vous est ouvert : Jésus, debout à la droite de son Père, vous adresse les mêmes paroles que le saint patriarche que j'ai cité lui faisait adresser au premier des martyrs.

Je suis ce même Jésus que vous avez vu attaché à une croix. Les clous qui m'y ont attaché vous assurent le prix du combat, ils vous sont le gage de la victoire. J'ai combattu le premier pour vous donner l'exemple, et maintenant dans les cieux je préside à vos propres combats ; voyez la couronne que je vous prépare, pouvez-vous trop faire pour la mériter ? Encore quelques moments de souffrances, elle est à vous. Ah ! ne craignez donc pas ceux qui vous persécutent : les pierres dont ils vous accablent seront comme autant de degrés par lesquels vous monterez jusqu'à moi.

Suivons, Messieurs, le saint martyr jusque sur le champ de bataille où il triomphe, pour nous encourager encore davantage par le spectacle de sa gloire, et que le monde y vienne apprendre à sa confusion, dit saint Grégoire de Nysse, par quelles larmes le chrétien sait triompher de ses fureurs. Transportés de rage, animés de la brutale fureur, les Juifs traînent hors de la ville le saint martyr ; tout ce qui leur tombe sous la main leur sert de trait pour l'accabler. Déjà les pierres volent de toutes parts et fondent sur Etienne. Lui, cependant, continue saint Grégoire, comme un vrai pontife dans l'ordre spirituel, il présente à l'autel non pas un corps étranger, mais le sien propre. Les libations dont il arrose la victime, c'est son sang ; et c'est à ses bourreaux qu'il applique le fruit du sacrifice qu'il offre. Oh ! le vrai disciple de Jésus-Christ, s'écrie ici saint Augustin ! Pardonnez-leur, mon Père, dit Jésus-Christ. Seigneur, s'écrie Etienne, ne leur imputez pas ce péché. Mais qu'est-ce à dire, demande un saint docteur, souhaitez-t-il donc que leur crime soit impuni ? Non, non, Messieurs, la charité la plus tendre et la plus généreuse est réglée ; il serait contre l'ordre que la vertu fût impunément persécutée par les impies. Que demande-t-il donc ? Ne leur imputez pas ce péché, Seigneur, c'est-à-dire, qu'ils s'en repentent, que par une pénitence prompte et sincère ils en méritent, ils en obtiennent le pardon : oui, c'est là ce que la charité désire ; et c'est pour l'obtenir qu'Etienne fléchit les genoux, qu'il pousse au ciel ses gémissements et ses cris : *Positis genibus, clamavit voce magna.* (Act., VII.)

Jusque là, selon la remarque de saint Augustin, son corps aussi ferme, aussi inébranlable que son cœur, n'avait point été

renversé par tous les coups qui le frappaient, tel qu'un rocher que les flots de la mer, les vents et les foudres battent en vain. Lorsqu'il adresse à Dieu sa prière pour lui-même, il reste debout, une noble confiance le soutient ; mais, s'agit-il d'intercéder pour ses persécuteurs, il sait combien ils sont indignes de la grâce qu'il demande pour eux. Pour l'obtenir, il faut faire en quelque sorte violence au ciel ; c'est pour cela, dit saint Augustin, qu'il fléchit les genoux : *Positis genibus*, c'est pour cela qu'il élève la voix : *Clamavit voce magna*.

Charité vraiment héroïque ! mais, Messieurs, est-ce y penser de vous la proposer pour exemple, disait un saint docteur, comment aimerions-nous nos ennemis, nous qui ne savons pas aimer nos amis mêmes ? (*S. Maximus Taur.*, *De S. Stephano.*) Oui, nos amis, nous ne les aimons que pour nous-mêmes. Il n'est point d'amour dans notre cœur qui ne se rapporte à notre intérêt propre, tout nous devient indifférent, dès qu'il cesse de nous être utile. Eh ! comment aimerions-nous ce qui nous unit ? S'il est des amitiés fidèles, constantes et généreuses, est-ce la religion qui en est le lien ? On ne connaît d'autres biens que les biens de la terre, aussi n'a-t-on de services mutuels à se rendre qu'en ce qui concerne la fortune. Où est l'ami qui aime son ami pour le ciel, qui l'aime pour l'éternité ? A peine pense-t-on à mettre à profit pour son propre salut les maux que l'on endure, comment penserait-on à les offrir à Dieu pour ceux qui en sont les auteurs ?

Cependant c'est par la vertu même de cette charité héroïque, dit saint Jean Chrysostome, que les pierres qu'on lance contre notre saint martyr se changent en autant de pierres précieuses pour composer sa couronne. O la belle couronne ! elle l'égale aux apôtres, dit saint Pierre Chrysologue, elle l'élève au-dessus d'eux, ajoute un autre saint docteur. En effet, dit le premier, comme Pierre prit son nom de la gloire qu'il eut d'être le fondement sur lequel fut établie l'Eglise, Etienne de même reçut le sien de la couronne qu'il devait le premier remporter en combattant et en mourant pour Jésus-Christ. Si Pierre a l'avantage d'avoir posé les fondements de notre sainte foi, Etienne a celui de les avoir le premier cimentés de son sang. Inférieur aux apôtres par le rang qu'il tenait dans l'Eglise, reprend saint Maxime, il leur fut cependant préféré pour le martyre, et, en ce point, ce beau point de notre foi, de savoir mourir pour Jésus-Christ, il fut le maître de ses propres maîtres.

Disons quelque chose de plus encore, il contribua plus même qu'eux, en quelque sorte, à avancer l'établissement du christianisme : en triomphant lui-même il le fit triompher. Sa mort, à la vérité, fut le signal d'une persécution générale contre les chrétiens ; mais par là même elle fut, selon la remarque de saint Augustin, l'époque ou plut tôt la cause des premiers progrès de la religion. Tous les disciples de Jésus-Christ furent obligés de fuir, mais partout où ils

fuyaient, ils y portaient la lumière de l'Evangile. O Juifs insensés ! poursuit ce saint docteur, que faisiez-vous en chassant de Jérusalem les chrétiens ? C'était comme des charbons ardents que vous jetiez dans une forêt ! Bientôt tout en fut embrasé. La charité chrétienne, en effet, reprend saint Grégoire de Nysse, est comme un feu : plus vous l'agitez, plus il s'enflamme, plus il acquiert d'activité, plus il répand l'incendie. Peut-être, dit encore le saint évêque de Nysse, si le christianisme n'eût point été persécuté, la grâce de l'Evangile eût demeuré longtemps encore renfermée dans l'étroite enceinte de Jérusalem : mais sitôt que la persécution est allumée, sitôt qu'Etienne en a été la victime, les apôtres forcés à se séparer se partagent tout l'univers pour en faire la conquête. C'est donc à la mort d'Etienne que l'Egyptien, le Parthé, le Grec et le Romain doivent la connaissance de Jésus-Christ.

Non, Messieurs, je ne dis rien de trop, et vous allez en convenir vous-mêmes. Eglise de Jésus-Christ à qui devez-vous le grand Paul ? Sans pénétrer dans la profondeur des décrets du Tout-Puissant, nous osons dire que c'est à la prière d'Etienne, et c'est après saint Augustin que nous osons le dire. Le voyez-vous, ce loup ravisseur de Benjamin, prédit par Jacob, selon l'interprétation du même saint docteur, quelle fureur aujourd'hui le transporte ! Animé d'un zèle fanatique pour les traditions de ses pères, déjà il voudrait étouffer le christianisme dans le sang d'Etienne, il voudrait porter lui-même tous les coups sous lesquels doit périr le saint martyr. Il garde les vêtements de ceux qui le lapident, comme pour le lapider lui seul par les mains de tous. C'est le loup furieux, attaché à dévorer sa proie. Mais Etienne prie. Bientôt la rage du loup se changera en un noble courage. La Synagogue, ainsi que la gentilité, deviennent ses conquêtes ; et sur le haut du Capitole, en mourant lui-même, il laisse les trophées qu'il a partout gagnés à Jésus-Christ.

Je voudrais donc, reprend enfin saint Grégoire de Nysse, oui, je voudrais voir aujourd'hui ce conseil de juges sanguinaires qui condamnèrent notre premier martyr. Je leur demanderais quel crime on lui impute, pour quelle raison ils le lapident. C'est, répondent-ils, qu'il ne cesse de blasphémer contre le temple, il dit que Jésus de Nazareth le détruira et qu'il abolira toutes les traditions de Moïse. Ah ! peuple insensé, vous précipitez la ruine de la Synagogue par le moyen même que vous employez pour la soutenir. Montrez-nous donc à présent où est votre temple, où sont vos sacrifices ! Ainsi l'aveugle et furieuse iniquité se contredit, se dément, se détruit toujours elle-même. Monde cruel, monde impie, ne prétends donc plus nous insulter, disait Tertullien, en nous montrant les fleuves de sang que tu as répandus ! Chrétiens, nous nous faisons gloire de l'avoir versé ; les cadavres dispersés de nos martyrs, ces montagnes jonchées de nos morts : c'est là ce qui a fait la défaite

et notre victoire. Ce que l'on vit déjà du temps de saint Etienne se remarque depuis de siècle en siècle, que le sang de nos martyrs était, pour ainsi parler, une semence de chrétiens.

Pourquoi donc, parmi nous, mes chers frères, entends-je encore l'impiété qui prétend confondre la Providence en nous montrant le vice sur le trône et la vertu dans la poussière, l'innocence opprimée et l'impudence hardie saisir le glaive de la justice pour immoler la timide vertu, la vérité captive, partout rejetée et proscrite, et l'erreur triomphante débiter hautement ses impures maximes? C'est toujours, Messieurs, le même spectacle qu'on vit dès les commencements du christianisme. Mais ce n'est pas là ce qui fait notre honte. Pour nous couvrir de confusion, monde impie! montre-nous, non pas les martyrs, mais les apostats que tu as faits; montre-nous la vertu ennuyée de son obscurité prendre les livrées du vice pour se produire, l'innocence pliant sous le joug de l'oppression chercher un asile dans le sein de la fraude et de la fourberie, la vérité craintive emprunter le langage de l'erreur pour se tirer des fers. Sainte religion! voilà ce qui fait couler vos larmes.

Et n'est-ce pas là, mes frères, le spectacle que vous offrez tous les jours à nos yeux? Encore, disait l'éloquent saint Cyprien, si c'était par les tortures que vous eussiez été vaincus; si pour excuser vos prévarications vous pouviez nous montrer des membres déchirés, un côté déjà demi-brûlé, des entrailles découvertes, hélas! du moins je vous plaindrais. Mais quelles blessures avez-vous donc reçues? Ah! ce n'est pas la nécessité, c'est la volonté qui fait notre crime; ce n'est pas votre foi qui a manqué dans le combat, c'est votre perfidie qui a prévenu le combat même. A peine l'appréhension d'un mal toujours léger, souvent imaginaire, frappe-t-il une imagination timide, c'en est assez : les transgressions les plus formelles ne semblent plus que des démarches arbitraires, la conscience se prête à tout, et les préceptes les plus exprès ne passent plus que pour des questions douteuses.

O pur Esprit, Esprit de charité qui animez les saints martyrs, revenez donc, revenez sur la terre rétablir la gloire et assurer le triomphe de la religion!

Je vous ai fait remarquer, Messieurs, ce qui soutenait notre premier martyr contre les persécutions du monde après l'avoir fait triompher de ses erreurs. C'était la vue de Jésus-Christ, le souvenir des tourments et des opprobres qu'il a le premier endurés pour nous, le spectacle de la gloire qu'il nous destine. Ah! quel cœur pourrait, en effet, à cette vue, n'être point enflammé! Mais, que dis-je? Eh! comment les nôtres brûlés de mille feux profanes ressentiraient-ils les chastes flammes de la pure charité?

Divine charité, commencez donc à étouffer dans nos cœurs l'incendie qu'y ont allumé nos passions. Détachez-nous de la terre, attachez-nous à la religion. C'est ainsi, Messieurs, que la charité disposa saint Etienne au martyre. Détachés de la terre, attachés à la religion, vainqueurs des erreurs du monde, nous triompherons aisément de ses fureurs. De là, quelle gloire pour nous-mêmes! quelle gloire pour notre sainte foi! C'est ainsi, vous venez de le voir, que la charité couronna saint Etienne dans son martyre.

Beaux sentiments, sentiments généreux des saints martyrs! Que je voudrais, mes frères, en finissant, les laisser, pour tout fruit de ce discours, profondément imprimés dans vos cœurs! Si Dieu est pour nous, disaient-ils, qui sera contre nous? Tout ceci, Messieurs, est de saint Augustin.

Le monde, dit ce saint docteur, frémissait contre eux de fureur et de rage. Les peuples et les rois conjurés ne semblaient occupés que de leur perte. C'était contre eux à chaque jour nouveaux édits, nouvelles menaces, nouveaux tourments, persécutions, proscriptions infamantes, prisons, feux allumés, bêtes féroces. O saints martyrs, le monde entier est contre vous, et vous nous dites : Qui sera contre nous? Ecoutez, Messieurs, ils nous répondent : Eh! qu'est-ce que le monde? qu'il soit contre nous, que nous importe? Nous souffrons pour celui qui a créé le monde; le monde peut déployer, exercer contre nous toute sa puissance : que fera-t-il, il détruira nos corps? Dieu recevra nos âmes, un jour il ressuscitera nos corps mêmes, et rendra l'un et l'autre heureux pour une éternité. Ainsi-soit-il.

ORAISONS FUNÈBRES.

I. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE ET TRÈS-EXCELLENTE PRINCESSE ÉLISABETH-THÉRÈSE DE LORRAINE, REINE DE SARDAIGNE.

AVERTISSEMENT.

Cette pièce a été composée par ordre de la cour, pour suppléer à celle que M. l'abbé Séguy vient de

donner au public, et qu'une maladie considérable lui avait fait craindre de ne pouvoir prononcer. Un ouvrage aussi précipité que celui-ci n'aurait dû peut-être jamais voir le jour. Très-satisfait d'avoir trouvé cette occasion de témoigner mon zèle, je me serais cru trop honoré par la bonté, qu'on a eue d'en agréer les efforts. Mais les éloges que ma pièce a reçus à la cour, où l'on a daigné la lire manuscrite, m'ont fait penser à écouter les conseils de ceux qui en ont souhaité l'impression.

Je sais que le public n'est point obligé de passer à un auteur les défauts de l'improvisé. Aussi je suis bien éloigné de prétendre me faire une espèce d'honneur du peu de temps que j'ai eu pour composer cette pièce; il n'eût tenu qu'à moi d'en mettre davantage pour la corriger.

Fallax gratia et vana est pulchritudo. Mulier timens Dominum ipsa laudabitur. (Prov., III)

Tous les agréments du corps sont trompeurs. Rien de plus vain que la beauté. C'est la femme qui craint Dieu qui doit être louée.

Avantages de la nature, du côté de l'esprit, ainsi que du côté du corps; avantages de la fortune, opulence, noblesse, gloire, autorité, puissance, tout cela vanité. Rien de tout cela ne peut être la matière d'un éloge solide. *Fallax gratia, vana pulchritudo*. Tous ces avantages enchanteurs, toutes ces qualités brillantes ne sont estimables dans celui qui les possède, qu'autant qu'il les méprise lui-même, et qu'en les méprisant il les rapporte à une fin plus noble. La crainte de Dieu, base de la sagesse, donne le prix à tout. C'est elle, qui prémunit l'esprit et préserve le cœur contre la flatteuse contagion du monde; elle fait connaître le vide et le néant, l'erreur et le danger de ses grandeurs. C'est même ainsi qu'elle les rend véritablement estimables et dignes d'éloges par l'usage qu'elle apprend et qu'elle détermine à en faire. *Timens Dominum laudabitur*.

Ce sont-là, Messieurs, des vérités que nous inculquons presque tous les jours dans nos chaires, mais inutilement presque toujours. En vain nous rappelons les heureux du siècle au sentiment intérieur de leur propre misère. Le tumulte du monde qui les environne, le tumulte que leurs passions excitent au-dedans d'eux-mêmes les en distraient toujours. En vain nous les menaçons de la chute prochaine de leur faible grandeur; ces revers, quoique inévitables, paraissent dans un point de vue trop éloignés pour se faire assez craindre. Le charme subsiste et le monde est aimé. Mais, grâce à l'orgueil du monde même, nous trouvons quelquefois des occasions éclatantes de l'humilier et de le confondre sans réplique.

En voici, Messieurs, une de ces preuves frappantes de la vanité du monde et que le monde lui-même nous fournit. Cet appareil en effet, tout magnifique qu'il est, qu'est-ce autre chose que la représentation d'un tombeau? Plus il est orné, plus il est lugubre. Le sceptre et le diadème ne le décorent que pour rendre plus éclatant le trophée de la mort.

Viendrions-nous donc, nous, ministres de l'Évangile, interrompre ces cérémonies funèbres, pour encenser par des éloges flatteurs la vanité du siècle, et la retirant, pour ainsi parler, du néant, où elle paraît ici plongée, la consacrer jusque sur ses débris et au milieu des monuments les plus frappants de sa faiblesse. Non, Messieurs, notre devoir au contraire est de profiter de ces favorables circonstances pour vous instruire,

nous souvenant toujours que l'encens ne doit fumer dans le lieu que pour honorer la vertu. *Fallax gratia, vana pulchritudo: Timens Dominum laudabitur*.

Une reine illustre par ses propres ancêtres, autant que par ceux de son auguste époux, avatagée elle-même de tous les plus beaux dons de la nature et de la fortune: hélas! Messieurs, si nous n'avions autre chose à vous en dire, ce ne serait qu'un triste exemple à vous offrir et peut-être un sujet de terreur. Mais ce n'est là que la moindre partie des traits qui forment le tableau de très-haute et très-puissante et très-excellente princesse, Elisabeth-Thérèse de Lorraine, reine de Sardaigne, duchesse de Savoie. Plus grande par la juste idée qu'elle avait conçue de sa grandeur que par sa grandeur même; vraiment grande par le saint usage qu'elle a fait de sa grandeur; voilà les deux traits qui la peignent telle qu'elle fut pendant toute sa vie, qui méritent nos regrets et nos éloges après sa mort. *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur*.

Les larmes que nous venons verser sur son tombeau couleront donc bien moins pour elle-même que pour ses tristes sujets, qui ont eu le malheur de la perdre. Les instructions que nous tirerons de son exemple seront toutes à son avantage. Sa vie même nous en fournira plus que sa mort.

La juste idée qu'elle avait conçue de sa grandeur nous apprendra quel cas nous devons faire des dignités du monde: ce sera le sujet de la première partie. L'usage chrétien qu'elle a fait de sa grandeur nous apprendra comment on peut sanctifier les dignités du monde: ce sera le sujet de la seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Il semble, messieurs, que tout conspire à nous entêter des préjugés du monde sur la grandeur. D'abord ils se glissent dans nos âmes et s'y établissent par tous les sens. Tous les sens également flattés des avantages, qui sont comme la suite et l'apanage nécessaire de la grandeur, réveillent et animent en sa faveur toutes les passions de l'homme. D'une part, la convoitise des yeux est frappée par le faste et le luxe qui l'environnent. D'autre part, la superbe de l'âme admire les titres pompeux qui la décorent, envie les prééminences d'honneur qu'on lui accorde. Elle prête à la volupté tous ses charmes, allume tous ses feux, et la met en liberté de se satisfaire. Est-il donc étonnant que la grandeur soit l'idole du monde? Mais ce qui peut véritablement surprendre, c'est que la religion semble être ici d'accord avec la cupidité mondaine. Elle ne cesse en effet de nous représenter la grandeur humaine comme un écoulement, une participation de la divine grandeur. Ce glaive de puissance qui brille à nos yeux, elle veut que nous le regardions comme un emblème de l'autorité de Dieu même; cette pompe, cet éclat qui l'environnent, comme un rayon de la divine majesté. N'est-ce point là justifier le

préjugé des sens et autoriser les jugements du monde sur la grandeur ? Tâchons cependant de pénétrer l'esprit de la religion et consultons la raison même.

Qu'est-ce que la grandeur ? Vanité, ai-je dit, soit qu'on réfléchisse à son principe, soit qu'on en considère la durée : c'est l'exemple de la reine de Sardaigne qui nous fait, Messieurs, cette double leçon.

S'il fut jamais permis d'être sensible aux avantages de la naissance, qui put l'être avec plus de droit que cette auguste princesse ? Quelle maison, en effet, que celle de Lorraine ? Il n'est permis d'en ignorer que l'origine qui se perd dans l'antiquité la plus reculée. C'est une de ces maisons qui semblent faites pour régner : on ne la voit pas plutôt paraître dans l'histoire qu'on l'y voit sur le trône. Pour compter toutes ses alliances, il faut compter toutes les maisons souveraines de l'univers. D'une part, n'est-elle point unie à celle d'Autriche par tant de nœuds et des nœuds si étroits qu'elle semble être en quelque sorte confondue avec elle ? D'autre part, l'auguste mariage qui donna naissance à la reine de Sardaigne fut la trente-troisième alliance qu'elle avait contractée avec celle de la France.

Pour n'être point éblouie de tant de titres, la nature d'abord avait muni la princesse d'une raison solide ; l'éducation, de bonne heure, développa la nature ; la grâce aida, plutôt acheva l'ouvrage de l'éducation.

Une raison solide : ce fut en effet le premier don que lui fit la nature ; ce fut, pour ainsi parler, le fond même de son caractère qui commença d'abord à se manifester dès ses premières années. Elle ne brillait ni par cette indiscrete vivacité, ni par ces saillies impétueuses qui font souvent tout le mérite de l'enfance, mérite frivole, qui se dissipe bientôt dans ces feux volages et trompeurs ! Une exacte justesse de discernement la faisait, dès lors, veiller avec précaution sur tous ses discours et toutes ses démarches ; n'usant d'ailleurs de la liberté que lui donnait son rang, des complaisances et des égards qu'on avait pour son âge et que pour se livrer à ses réflexions avec moins de contrainte.

Permettez-moi, Messieurs, d'entrer déjà, de pénétrer dans le sanctuaire secret de ses pensées. Sa candeur naturelle en laissait échapper quelque chose de temps en temps. Recueillons-le : nous jugerons par là du reste. Que le tout sera propre à nous instruire !

Un sang noble, un sang royal change-t-il la nature dans les hommes ? Ce corps, cette âme, qui sont communs à tous, ne sont-ils pas par eux-mêmes indifférents à l'état ou de sujet ou de monarque ? La même boue compose tous les corps ; le même souffle de la divinité forme toutes les âmes. Le monarque n'est pas moins conçu dans le péché, ne naît pas moins dans la douleur que le dernier de ses sujets. La pourpre qui pare son berceau n'en écarte ni la cupidité, ni l'igno-

rance. En quoi peut donc consister sa grandeur ?

Mais quand ce serait quelque chose de réel en soi-même, par rapport à celui qui en est revêtu, ce ne serait encore que vanité. Grands du monde, on se prosterne devant vous, on vous adore ! mais à quoi devez-vous ces respects ? A votre naissance. Et votre naissance qu'est-ce par rapport à vous ? Qu'un effet de mille hasards qui ont concouru à vous faire faire ce que vous êtes. Nul lien naturel ne vous attache à telle condition plus qu'à toute autre. Ce pauvre que vous dédaignez pouvait naître aussi bien que vous dans un palais ; et vous, ainsi que lui, vous pouviez naître sur un fumier et sous le chaume. Ces grandes alliances, ces titres d'honneur, ces trésors, tout cela dépendait de votre naissance ; tout cela, dans son principe, n'est donc que vanité.

Ces sages réflexions se développaient peu à peu dans l'esprit, se gravaient dans le cœur de la princesse de Lorraine. Son auguste père les lui inculquait sans cesse : c'étaient ses propres sentiments qu'il se faisait un devoir d'inspirer lui-même, et par ses leçons et par ses exemples, à sa royale famille. Prince aussi brave qu'aucun de ses ancêtres (la Hongrie le vit [47] ; la puissance ottomane l'éprouva plus d'une fois) ; mais l'amour qu'il avait pour son peuple étouffa dans son cœur les vertus martiales et n'y laissa que les pacifiques. Politique assez profond pour se mettre à la tête de toutes les intrigues et remuer les grands ressorts qui agitent les empires, s'il n'eût mieux aimé se consacrer uniquement à faire refleurir ses Etats désolés par un siècle de guerres. Aussi bon père que bon prince, et regardant toujours comme un des principaux devoirs de sa tendresse pour sa famille, ainsi que pour son peuple, d'y faire régner les plus pures maximes de la religion. A ces traits, la Lorraine reconnaît, regrette encore et ne cessera de révéler à jamais Léopold I^{er}, père de la reine de Sardaigne.

Sur le trône, dans l'embarras des plus grandes affaires, il n'oublia jamais qu'il était père : et c'était dans le sein de sa famille, ainsi que Salomon le rapporte de David (*Prov.*, IV), qu'il aimait surtout à se distraire et à se délasser des soins politiques. Pénétré lui-même, mais pénétré chrétiennement du néant des grandeurs mondaines, la maxime qu'il répétait sans cesse était celle de David : Mes enfants, ne recherchez jamais d'autre gloire que celle qui vient de la sagesse : toute autre est vaine, toute autre est trompeuse, toute autre ne doit inspirer que de l'horreur.

Ses exemples soutenaient puissamment ses leçons. Mais quelle vive impression ne faisaient point et les uns et les autres sur le cœur docile de la jeune princesse ? Elle le voyait régulièrement chaque jour aux pieds des autels, humblement prosterné, offrir à la croix tous les hommages qu'on rendait à

son rang ; elle le voyait suivi des princes ses enfants s'empreser à donner un nouvel éclat à toutes les cérémonies de la religion, et souvent confondu lui-même avec le simple peuple ne s'y faire remarquer que par l'ordre, la décence, et je ne sais quel redoublement de piété qu'inspirait partout sa présence. Elle le voyait... La duchesse (48) sa mère ne lui laissait perdre aucun de ces édifiants spectacles. La naissance de cette auguste princesse est assez connue. Le sang des Bourbons, qui coule dans ses veines, a été trop souvent, trop justement, trop bien loué, pour qu'on ose ou même qu'on puisse ajouter quelque chose à ses éloges. Mais si elle est connue par sa naissance, j'ose ajouter qu'elle l'est encore davantage par ses propres vertus. La renommée a publié cent fois et son attachement respectueux pour son époux, et sa tendresse pour ses enfants, et sa bonté officieuse pour ses sujets, et surtout sa piété tendre, modeste et toujours exemplaire. Cependant la renommée n'en a point dit tout ce qu'ont remarqué ceux qui l'ont vue.

Vierges consacrées à Jésus-Christ, vos saintes retraites faisaient toutes ses délices. C'est là qu'elle conduisait souvent ses augustes filles, et c'est là que la grâce, dans ces cœurs disposés à son opération, perfectionnait la nature en secondant l'éducation. Aux pieds de Jésus crucifié, c'est là que la princesse de Lorraine étudiait sa vraie noblesse. Le titre d'enfant de Dieu lui paraissait seul estimable ; et ce titre à ses propres yeux, ainsi qu'à ceux de Dieu, la confondait avec le dernier de ses sujets. C'est là qu'elle apprenait à mépriser le monde, auprès de celles qui l'ont détesté jusqu'à ne vouloir plus avoir aucun commerce avec lui. C'est là qu'elle se plaignait tendrement à Dieu des chaînes qui l'attachaient au siècle, et Dieu consolait cette âme innocente en lui inspirant le bel art, l'art chrétien d'en user comme n'en usant pas. C'est là qu'en prenant peu à peu le goût de la prière, elle s'accoutumait à prendre le dégoût des joies et des plaisirs du monde. Que ne promettait point une si sainte enfance ? La suite de l'âge ne se démentit pas, et ce que l'Écriture dit d'Esther, on peut l'appliquer à cette princesse, qu'elle n'oublia jamais les maximes et ne changea jamais les exercices de sa première jeunesse : *Ita cuncta faciebat ut eo tempore, quo eam parvulam nutrebat.* (Esther, XX.)

N'était-ce point en effet de ces sages et saintes maximes, dont elle s'était pénétrée dès son enfance, que lui était resté cette douce popularité, cette affabilité aimable, qui la distinguait dans une cour la plus populaire peut-être qui fut jamais. Non, sa douceur n'était point le fruit d'un raffinement de vanité trop ordinaire aux grands, qui ne descendent quelquefois du trône de leur gloire que pour abaisser davantage ceux qui leur sont soumis, et qui cherchent à acheter des adulations et des bassesses par

quelques froids témoignages de bonté. Si tel eût été son caractère, cette douceur affectée se fût trahie et démasquée quelquefois, ou quand on lui manquait, ou quand une circonstance imprévue et fâcheuse eût prévenu la réflexion de son amour-propre. C'est ainsi qu'il arrive tous les jours à ces grands affables par orgueil ! La princesse de Lorraine l'était encore plus par religion que par caractère. Aussi rien ne paraissait l'humilier davantage qu'un remerciement, une marque de respect. Nous l'avons appris des officiers mêmes du duc son père. Leur joie redoublait toujours quand ils se trouvaient attachés au service de la princesse. C'était entre ceux qui la servaient une espèce d'émulation à qui serait assez heureux pour recevoir ses ordres, et le plaisir d'avoir su les prévenir était le plus souvent la seule récompense qu'on recherchait de les avoir exécutés.

N'était-ce point encore de ces sages et saintes maximes, dont elle s'était pénétrée dès son enfance, que lui était restée cette noble indifférence pour tous les ajustements et toutes les parures de son état et de son sexe ? Non, Messieurs, cette noble simplicité ne venait point en elle d'une indolence de tempérament, qui cherche à s'affranchir de toute gêne et de toute contrainte. Si tel eût été son caractère, peut-être l'eût-on vu, ainsi que l'altière Vasthi, opposer aux bien-séances de son état le fier caprice de son indépendance. Mais cette fidèle Esther ne voit que la même boue dans les diamants et dans les pierres, une même terre dans l'or ou l'argent et dans le métal le plus vil. C'est dans cette vue que tout lui devient indifférent : *Non quæsit mundum muliebrem.* (Esther, II.) Sans rien rechercher, elle est prête à se servir de tout. L'ordre de Dieu, qui se manifeste par les circonstances où elle se trouve, décide pour elle tout ce qui doit être à son usage.

Enfin n'était-ce pas surtout de ces saintes maximes, dont elle s'était pénétrée dès son enfance, que lui était resté cet amour de la solitude et de la retraite ? Non, ce n'était point en elle l'effet d'une tristesse naturelle, qui souvent rend le plus beau monde insupportable aux grands du monde même, et, jusqu'au sein des plaisirs les plus recherchés, les immerge au désespoir et au remords. Si tel eût été son caractère, l'eût-on vu se prêtant par bienséance aux fêtes du monde, en faire elle-même le plus vif agrément, et par ses manières douces et faciles, enjouées sans artifice, nobles sans contrainte, fixer sur elle et les yeux et les cœurs de toute la cour ? Mais plus le monde brillait à ses yeux, plus il lui parut vain. Tant d'appas naissants, tant de vertus si propres à faire l'ornement et les délices du monde, allaient s'éclipser tout à coup et s'ensevelir pour jamais dans la retraite. Tous ses vœux l'y portaient depuis longtemps. Cette chaste colombe était prête à prendre l'essor pour

s'échapper, si la Providence n'eût manifesté sur elle ses desseins par les signes évidents d'une vocation contraire.

Cependant, pour affermir davantage ces sages pensées et ces sentiments chrétiens dans son esprit et dans son cœur, le Seigneur voulut lui donner des leçons plus fortes encore et plus énergiques. O monde ! O vanité ! Fantôme frivole, qui ne s'étend que pour se dissiper plus tôt, vaine fumée, qui ne s'élève que pour s'évanouir. Voilà le monde et ses grandeurs.

La reine de Sardaigne avait reçu cette importante instruction presque dès son berceau, et son esprit dès lors en fut frappé, son cœur ému. Me permettez-vous, Messieurs, de représenter ici sous vos yeux tant de scènes lugubres au milieu desquelles, pour ainsi dire, se passa toute la vie de cette princesse. Ah ! que pouvait-elle penser des dignités du monde ! Presque à chaque instant elle voit les plus grands noms, qui l'intéressaient de plus près, briller et tout à coup disparaître à ses yeux, ainsi que des éclairs.

D'abord trois princes ses oncles étaient les appuis et les fermes soutiens de sa maison (49). L'un déjà digne fils du grand Charles commençait à se montrer héros à la tête des armées, quand la mort fana tout à coup ses lauriers dans le sein même de sa victoire. L'Eglise fondait sur les deux autres (50) ses plus belles espérances ; mais à peine eurent-ils le temps de jouir des premiers honneurs quelle leur décerna. Rien ne peut donc fixer sur la terre la destinée des mortels. La gloire des armes est souvent funeste à ses héros, et les vœux mêmes de la religion n'assurent pas toujours les mitres et les tiaras sur la tête de ceux qu'elle couronne.

Quand votre glaive, Seigneur, sera-t-il enfin rassasié de ce sang précieux ? Quoi ! les yeux de cette jeune princesse sont-ils destinés à ne s'ouvrir qu'aux larmes ? Elle était née dans le sein de la plus belle et la plus nombreuse famille. Sept princes ou princesses sont frappés coup sur coup, et semblent s'entraîner l'un l'autre, ou se précipiter l'un l'autre dans le tombeau. Ah ! du moins ce tendre frère, l'espérance et la joie de sa royale famille ; ce frère (51), sur la tête duquel son auguste père avait déjà cru pouvoir se décharger d'une partie du poids de sa couronne ; ce frère aimable, qu'une ressemblance parfaite de caractère ou plutôt de vertu commençait d'unir à la princesse sa sœur des plus doux nœuds d'une amitié sincère.... Espérances terrestres, que vous êtes incertaines ! plaisirs du monde, vous n'êtes donc qu'erreur ; et vous, frivoles joies, jusques à quand séduirez-vous les aveugles mortels ? *Gaudio dixi : Quid frustra deciperis ?* (Eccle., II.)

Ainsi, Messieurs, ainsi réfléchissait déjà

la princesse de Lorraine, au milieu de tous ces appareils de deuil qui, se succédant les uns aux autres, ne cessaient de l'environner. Ses tendres mains n'étaient occupées qu'à essuyer les yeux de son père tour à tour et de sa mère. Mêlant ses larmes aux leurs, elle nourrissait peu à peu son esprit des réflexions chrétiennes dont elles les entendait se consoler l'un l'autre. Elle en avait besoin sans doute. Des pertes, et plus sensibles, et plus considérables la menaçaient encore. Elle sentit toute la pesanteur du coup qui la frappait, quand une mort inopinée ravit subitement son oncle maternel, Philippe de France (52),

Ah ! messieurs, quel souvenir vous retraçé-je, et quelle plaie viens-je de rouvrir dans vos cœurs, tandis que je ne pensais qu'à vous découvrir celles de la princesse ? Mais dans le dessein que j'ai conçu, de vous appliquer toute l'instruction que nous donne son exemple, il ne peut être qu'avantageux de vous intéresser dans ses malheurs. Vous savez en effet ce que nous perdimmes. Une minorité glorieuse et toujours pacifique nous était un garant assuré de ce que nous devions dans la suite attendre de ses soins ; mais vous sentez aussi tout ce que perdit la princesse. Grand Dieu ! vous vouliez qu'elle ne se confiât qu'en vous. Hélas ! tout son espoir, en effet, toute sa confiance n'étaient qu'en vous, Seigneur ! Était-il besoin de la frapper encore dans l'endroit le plus tendre de son cœur ?

Son auguste père n'est donc plus. Il dit, à la moitié de ses jours, ce nouvel Ezéchias, il dit : Me voilà privé du reste de mes ans : *In dimidio dierum meorum residuum quæsi.* (Isa., XXXVIII.) Tranquille cependant au milieu des douleurs les plus amères, ainsi que le saint roi d'Israël, il élevait ses yeux et son cœur vers le ciel ; mais ce n'était pas, comme Ezéchias, pour en obtenir la prolongation de ses jours. Sa royale famille autour de lui fond en pleurs. Mais père vraiment chrétien, ce n'est plus que par le sacrifice généreux qu'il fait de sa vie et de sa couronne, qu'il veut instruire ses enfants de la fidélité de Dieu en ses promesses, et leur apprendre à espérer en lui : *Pater filiis notam faciet veritatem tuam.* (Ibid.)

Un si beau sacrifice mérita d'être béni selon l'intention de celui qui l'offrait. La duchesse, chargée de la régence, surmonta sa douleur pour adoucir les regrets de son peuple ; et la princesse de son côté s'efforça de surmonter la sienne, pour adoucir ceux de sa mère. Le plus sensible chagrin, ou plutôt le seul chagrin du duc en mourant, était, dit-il lui-même, de n'avoir pu fixer la destinée de la princesse sa fille par un établissement glorieux et digne d'elle. Providence de mon Dieu, vous voulûtes vous-

de Lorraine, abbé de Stavelo, mort de la même maladie à l'âge de vingt-six ans.

(51) Léopold-Clément, prince royal de Lorraine, mort à l'âge de seize ans.

(52) Philippe, duc d'Orléans, régent du royaume.

(49) Joseph-Emmanuel de Lorraine, mort des blessures reçues au combat de Cassano, en Italie, l'âge de vingt ans.

(50) Charles-Joseph de Lorraine, évêque d'Osna-bruck, archevêque et électeur de Trèves, mort de la petite-vérole, à l'âge de trente-cinq ans ; François

même vous en charger; et par toutes ces voies semées d'épines, c'était au trône de Sardaigne que vous prétendiez la conduire!

N'oublions pas le dernier degré par où elle y monta. Vous le savez, Messieurs, ce fut cette dernière révolution de la Lorraine, ouvrage de la politique la plus profonde (assemblage bien rare) et la plus équitable. Politique profonde qui, en agrandissant l'Etat, lui fit trouver un trône à donner. Politique en même temps la plus équitable, qui ne fit changer de maîtres à la Lorraine que pour assurer à jamais le repos et la tranquillité de cette province, et sut dédommager avantageusement ses anciens souverains par la paisible possession d'une couronne plus riche et plus brillante que celle dont ils se dépouillaient.

La duchesse alors, déchargée du poids du gouvernement, libre des soins et des distractions inséparables du maniement des affaires, tourna toutes ses vues et tous ses vœux vers la retraite. Son auguste fille l'y suivit, et ne pensait qu'à faire la joie et la consolation de sa mère, vraiment dégoûtée et détachée du monde, dont tant de tristes épreuves lui avaient fait suffisamment connaître la vanité et le néant. Ah! Messieurs, ce fut alors qu'elle put enfin sans danger porter une couronne; ce fut alors qu'elle en fut digne aux yeux de Dieu; et pouvait-il lui en destiner une plus belle?

A quelle maison, en effet, celle de Savoie doit-elle céder, soit pour l'antiquité, soit pour l'éclat. Souveraine depuis plus de sept cents ans, que de monarchies a-t-elle vu vieillir, tomber, changer de maîtres, croissant elle-même toujours en puissance autant qu'en splendeur; telle que le lion de Juda, dont parle l'Ecriture (*Gen.*, XLIX), qui, s'étant une fois rendu maître de sa proie, se couche dessus, assuré de ne s'en dessaisir jamais, brave fièrement quiconque oserait entreprendre de la lui enlever.

Pour lier davantage les intérêts des princes, qu'on venait d'accorder, la princesse de Lorraine fut destinée pour épouse au jeune roi de Sardaigne. Nos guerriers ont été témoins de sa bravoure, nos ministres ont reconnu la sagesse et la profondeur de sa politique, et les sujets ne cessent de vanter sa bonté. La belle et l'heureuse alliance! Ah! Messieurs, que j'aimerais à vous distraire un moment des idées lugubres dont je n'ai fait jusqu'à présent qu'occuper vos esprits, pour vous décrire la joie et l'allégresse des peuples à l'arrivée de leur nouvelle reine! Mais les solides réflexions, que fit la princesse en montant sur le trône, me rappellent moi-même, presque malgré moi, à des réflexions moins riantes, à la vérité, mais plus utiles.

La vue de ce trône lui retrace d'abord l'image de la reine (53), dont elle va y occuper la place. Une aimable princesse dans la fleur la plus brillante de l'âge, douée de tous les

avantages qui peuvent composer sur la terre une félicité parfaite. Hélas! à peine a-t-elle goûté, comme en passant, les premières douceurs de ce miel, qui se présentait sur sa route: *Gustans gustavi paululum mellis.* (*I Reg.*, XIV.) La mort ne lui a pas même permis de s'arrêter pour en jouir: *Gustans gustavi et ecce morior.* (*Ibid.*) Une félicité si courte peut-elle être parfaite? Peut-on même l'appeler vraiment félicité? Un triste pressentiment glace aussitôt le cœur de la nouvelle reine.

Etre prévenu de ces idées, de ces sentiments de mépris pour la gloire et la grandeur mondaine, quand on monte sur un trône, ce n'est rien de bien flatteur sans doute, selon les principes du monde; mais selon ceux de la religion, que c'est un vrai bonheur! La jeune reine ne s'étudiait qu'à se pénétrer de plus en plus de ces sages maximes, et s'appliquait à elle-même tous les événements tragiques qui frappaient successivement et étonnaient l'Europe.

Comment sont-ils tombés tous ces forts de la terre? Combien de diadèmes en effet l'année dernière a-t-elle vu renverser? O sage reine, votre cœur n'y fut que trop intéressé! Quel trait le perça, quand elle apprit que sa royale maison venait de perdre son plus ferme soutien, disons plutôt son véritable père (54.) Car enfin, Messieurs, la religion ne détruit pas les sentiments de la nature, et vous sentez mieux que je ne puis vous le dire ce que la nature dut souffrir dans cette circonstance inopinée. Mais la religion docile soumet et assujettit la nature à la volonté du Seigneur. C'était la dernière épreuve à laquelle devaient être mises la foi, la résignation de la reine de Sardaigne, c'était le dernier sacrifice qui devait achever de la disposer au grand sacrifice d'elle-même. Disons plutôt, pour rentrer plus particulièrement dans mon sujet, c'était la dernière leçon que le Seigneur voulait lui donner de la vanité du monde, pour achever de l'en détacher entièrement.

Mais nous, Messieurs, ne tirerons-nous aucun fruit pour nous-mêmes de tant de tragiques spectacles, dont la reine de Sardaigne sut si bien profiter malgré toute l'amertume de sa douleur? Ah! venez maintenant, serviles adorateurs de la fortune des grands, venez apprendre en qui vous placez vos espérances. Où sont-ils ces hommes que vous regardiez comme des dieux? *Ubi sunt dii eorum?* (*Deut.*, XXXII.) Appelez-les maintenant de la poussière de leurs tombeaux, qu'ils vous défendent, qu'ils vous protègent, *sur-gant et opitulentur.* (*Ibid.*) Ou plutôt concluez de l'impuissance et du néant où ils sont retombés, concluez, dit le Seigneur, qu'il n'y a que moi qui mérite d'être honoré, d'être servi. *Videte quod ego sim solus.* (*Ibid.*)

Venez, vous-mêmes, vous surtout, princes de la terre, venez apprendre sur quoi vous

vingt-neuf ans.

(54) L'empereur,

(53) Polyxène de Hesse-Rhinsfels, reine de Sardaigne, morte à Turin le 13 janvier 1755, âgée de

fondez votre grandeur. Quel est-elle, cette gloire, quelle est cette puissance, dont vous faites votre idole? *Ubi sunt dii eorum?* La vôtre sera-t-elle plus solide que n'a été celle de vos semblables? Vos noms, comme les leurs, ne s'éclipseront, ne s'anéantiront-ils pas dans les ombres de la mort? La mort est l'écueil inévitable contre lequel vient échouer et se briser toute grandeur humaine. Dans la poussière de vos tombeaux, que vous serviront tous vos titres? Le fastueux orgueil qui les gravera sur le marbre ou l'airain touchera-t-il vos cendres, et de quel secours sera-t-il à vos âmes? *Surgant et opitulentur.* Vous-mêmes concluez donc, à présent, que le Seigneur est le seul vraiment grand. *Videte quod ego sim solus.* Qu'il donne et ôte, comme il lui plaît, les sceptres et les couronnes : seul monarque de l'univers, arbitre de toutes les destinées, maître de la vie et de la mort, de la puissance duquel il n'est rien qui vous puisse affranchir, *et non est qui de manu mea, possit eruere.* (*Ibid.*)

La vraie sagesse, la solide gloire, consistent donc enfin à lui faire hommage de toutes les grandeurs. C'est-là, Messieurs, en un seul mot, leur véritable usage. L'exemple de la reine de Sardaigne va maintenant nous en apprendre le détail. C'est par là qu'elle fut en effet véritablement grande. Sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Ecoutez surtout maintenant, princes du peuple, instruisez-vous, vous qui jugez la terre ! Saint Grégoire pape, écrivant à l'empereur Maurice, lui prescrivait en trois mots l'usage qu'il devait faire de sa grandeur : *Aider l'indigence, faciliter la vertu, honorer le ciel.*

La première vertu des rois, dit saint Jean Chrysostome (hom. 4 in *Ep. ad Phil.*), c'est la miséricorde. Si vous voulez faire l'éloge d'un prince, c'est par cette vertu qu'il faut commencer à le louer. C'est par elle, en effet, que les maîtres du monde ressemblent proprement à la Divinité. Ils sont véritablement les dépositaires de sa puissance ; mais ce n'est qu'afin qu'ils s'en servent, comme Dieu lui-même s'en sert pour faire des heureux. *Reine que voulez-vous ?* disait Assuérus à Esther. (*Esther*, V.) Le titre de reine ne lui convint jamais mieux qu'à ce moment et dans cette circonstance, selon la remarque de saint Prosper, parce qu'alors elle s'exposait elle-même pour sauver son peuple. Mardochée venait de lui donner cette leçon, et la princesse de Lorraine se l'appliqua de bonne heure à elle-même. Ne croyez pas que vous puissiez être seule garantie de la malédiction prononcée contre tout votre peuple. (*Esther*, IV.) Vous êtes élevée au-dessus des autres, la loi commune semble par là ne vous point regarder ; mais c'est, au contraire, parce que vous êtes élevée au-dessus des autres, que vous ne vous sauvez qu'en sauvant votre peuple.

Pour prouver que c'étaient en effet les sentiments de la reine de Sardaigne, il n'est

besoin, Messieurs, que de nommer son auguste maison. La bonté, la compassion, la tendresse populaire y furent toujours des vertus comme naturelles, et qui semblent couler de veine en veine, se perpétuer et se transmettre avec le sang. La princesse de Lorraine pouvait donc dire, ainsi que Job, que la miséricorde était née avec elle (*Job*, XXXI), et avait toujours été dans son cœur dès son enfance. Elle était née, en effet, elle avait été élevée dans une cour, qu'on pouvait regarder comme une image parfaite de celle de ces anciens monarques, qui prenaient pour le plus beau de tous leurs titres celui de *pasteur des peuples*. (XÉNOPHON, *Cyrop.*, l. VIII ; PHILO, in *libro De vita viri civilis.*, HOMERUS, *multis locis.*) Le prince n'y brillait que par l'éclat et la splendeur que ses largesses répandaient sur ceux qui l'approchaient. Il ne faisait consister sa force et son pouvoir que dans la multitude et l'abondance de son peuple. Son palais pouvait être regardé comme une espèce de maison commune aux étrangers mêmes, et un asile toujours ouvert à la vertu malheureuse et au mérite maltraité.

Le duc et la duchesse de Lorraine, pour former plus efficacement leurs enfants sur de si beaux exemples, voulaient souvent que les grâces coulissent par leur canal et sortissent de leurs mains. Ils voulaient pour cela qu'on s'adressât quelquefois à eux. Rarement ils éprouvaient leur soumission par des refus affectés ; leur tendresse était presque toujours récompensée par toutes sortes de grâces. C'était dans ces circonstances que se distinguait surtout la jeune princesse. Pour qui refusa-t-elle jamais de s'employer, et que d'innocents artifices ne cherchait-elle pas, ne mettait-elle pas en usage pour appuyer ses sollicitations et ses prières ? La joie surtout brillait, éclatait dans ses yeux, se peignait sur son visage, quand elle avait obtenu ce qu'elle avait demandé. Le plaisir qu'elle avait à l'annoncer semblait surpasser le plaisir même de ceux qui recevaient les grâces.

Quelle douce satisfaction pour le duc son père, que son cœur en était délicatement flatté (il faudrait, Messieurs, pour le sentir, avoir connu toute la noblesse, la générosité prodigue de ce cœur vraiment royal, plus grand, plus élevé que son rang et sa fortune), quand il voyait la princesse sa fille se dépouiller de ses propres diamants pour soulager des malheureux, surtout d'illustres malheureux pressés par l'indigence ! Elle donnait avec une espèce de noble dédain de ces riches parures, sans savoir même ce qu'elle avait donné, et sa joie n'était parfaite que quand elle en avait appris la valeur excessive.

Aussi pourrai-je jamais exprimer toute la vivacité des sentiments de tendresse qu'elle avait inspirés à la Lorraine ? Ah ! Messieurs, ils parurent surtout quand il fallut la perdre. Auguste duchesse ! Non, vous ne refuserez pas de partager avec la princesse votre fille le triste honneur de ce funeste jour, où vous

quittâtes votre palais (55). Elle partageait avec vous votre attachement pour votre peuple ; elle partageait l'attachement du peuple même ; elle dut être aussi l'objet de ses regrets. Ces regrets ne sont point des pleurs, des cris, ni des sanglots. La douleur, oserai-je le dire, inspire une espèce de désespoir. Les équipages préparés, les princesses partaient. Pour les arrêter, c'est de leur propre corps que ces sujets désespérés leur font une barrière. Peuple désolé, consolez-vous ! Un prince (56) digne véritablement de remplacer vos souverains, propre à vous retracer parfaitement l'image des plus illustres, vient essuyer vos larmes. D'ailleurs, vous ne perdez point entièrement votre duchesse. Son tendre amour pour vous lui fait choisir au milieu de vous sa retraite. Vous jouirez encore de sa présence, vous jouirez de ses bienfaits. Mais, hélas ! la princesse sa fille va bientôt être perdue entièrement pour vous. Quel nouveau spectacle de tristesse ! J'imagine ici voir l'infortuné Phaltiel, qui suit, tout éploré, sa chère Michol, qu'on lui enlève, *sequebatur plorans usque Bahurim*. (II Reg., III). L'empressement et l'impatience de David, qui l'attend, n'est qu'un nouveau surcroît à sa douleur. Chacun des pas de la princesse est arrosé des pleurs de ceux qui la conduisent, *sequebatur plorans* ; et chacun de ses pas est marqué par de nouvelles fêtes du côté de ceux qui sont venus la recevoir. Mais, Messieurs, et la joie de la Savoie prête à la posséder, et la consternation de la Lorraine prête à la perdre, l'une et l'autre également — ne font-elles pas preuve de la bonté de son cœur ?

Elle arrive enfin, et son premier soin, en montant sur le trône, fut, selon l'avis d'un ancien, d'entrer, pour ainsi dire, en compte avec sa puissance : *Calculus cum imperio pone*. (PLIN. *Paneg.*) Elle se trouva plus de crédit qu'elle n'en avait eu jusqu'alors ; elle se crut obligée à faire davantage, et son cœur s'étendit, en quelque sorte, à mesure que s'était étendu son pouvoir.

Ses charmes naturels, la délicatesse de son esprit, et surtout la droiture de son caractère lui acquirent d'abord un empire presque souverain sur son époux. Elle ne s'en servit que pour justifier l'espérance des peuples. Et quel plaisir n'était-ce point pour le sage monarque de seconder les sages intentions de son épouse ? Elle n'avait en vue que la félicité du peuple ; et la félicité du peuple était le principal objet de tous les vœux du prince. Pouvait-il donc lui refuser quelque chose ? Elle ne demanda jamais rien que le prince ne dût lui avoir, ne lui eût en effet obligation de l'avoir demandé. Son attention surtout était pour récompenser, ou même prévenir le mérite et la vertu toujours timides à se produire. Son crédit ne servit jamais qu'à appuyer la justice contre le mauvais droit accrédité ; et si quelquefois, ainsi que la vertueuse Abigaïl, elle alla se jeter entre le prince son époux et les coupables, pour

épargner un sang précieux encore, quoique corrompu, sa prudence tempéra toujours tellement sa faveur, que, sans préjudice aux droits de l'équité la plus exacte, elles eussent contenté son caractère dominant de bonté. Toujours libérale, sans perdre jamais par ses largesses ni le désir ni la faculté de donner, elle donnait en effet toujours, mais toujours avec ordre, avec discernement, ne faisant jamais de jaloux ; le plus grand mérite, ou la plus pressante misère réglait toujours ses bienfaits.

Tel fut, Messieurs, le premier usage qu'elle fit de sa grandeur et de son pouvoir. Elle ne s'en servit que pour être l'appui de l'indigence, et surtout l'appui de la vertu.

Quoi de plus convenable à la puissance, que de secourir la vertu, dit saint Grégoire, au même endroit que j'ai déjà cité ? Le bel emploi pour vous, grands de la terre, que de faciliter la voie du ciel ! Hélas ! qu'il est étroit, poursuit ce Père, le chemin qui conduit à la vie ! Jésus-Christ l'a dit dans son Evangile. Mais qu'est-ce donc qui le rend si étroit ? Le juste, sévère à lui-même, continue saint Grégoire, persécuteur irréconciliable de ses propres passions, est encore en butte aux passions des autres. Il marche dans un sentier solitaire et rude, sans pouvoir même obtenir d'y marcher du moins en repos. Le vice cependant va tête levée. Est-ce donc à la vertu de se cacher ? Elle se cache, non plus par modestie, pour éviter les louanges ; mais par prudence, pour se dérober aux insultes. Le dérèglement ne se contente pas d'être toléré, il veut servir de règle. L'aveugle sagesse de la chair croit avoir droit de régler la religion selon son gré et ses caprices. Ah ! du temps même du paganisme on ne rougissait pas davantage de l'Evangile. Accourez, puissances du monde, la vérité souffre violence ! Voyez dans quel sentier difficile marche la vertu. Fatiguée, elle chancelle. Tendez-lui la main, soutenez-la.

Il est vrai que la reine de Sardaigne n'entendit jamais retentir à son oreille ni ces plaintes, ni ces vœux de la religion. Elle avait été élevée dans une cour solidement vertueuse et vraiment chrétienne. Ne soyez point surpris, Messieurs, si j'en reviens toujours à son éducation. Je crains de ne pouvoir autrement rendre croyables tant de vertus dans un âge si peu avancé. Nous vous en renvoyons, Seigneur, toute la gloire ; elles furent l'ouvrage de votre grâce : sans cela nous ne croirions pas même pouvoir en ce lieu les louer ; dans ce lieu vos seuls dons méritent des éloges. Mais ce qui nous autorise à les rapporter, ce qui en fait la première preuve, ce sont les exemples, les leçons et les soins de ceux qui veillèrent d'abord à sa conduite. Quels fruits, en effet, d'une si heureuse plante ne devait point faire éclore une si sage culture ?

Jamais auprès d'elle la lâche flatterie ne s'était fait un mérite de canoniser le vice et d'humilier la vertu. Jamais auprès d'elle le

(55) De Lunéville.

(56) Stanislas I. roi de Pologne, duc de Lorraine.

scélérat timide, couvert d'un masque trompeur, ne triompha du vrai mérite, pour lui enlever la gloire et les prééminences qui lui sont dues. Jamais le respect humain, ce monstre odieux, qui fit plus d'apostats que les tyrans, ne força les cœurs vertueux à rougir extérieurement devant elle de la pratique de la vertu. Accoutumée même en naissant à voir la puissance et la religion, le sacerdoce et l'empire, subordonnés mutuellement, dans le plus beau, le plus sincère accord, concourir à s'aider, à se faire respecter, à s'honorer l'un l'autre, sur de si saints exemples, elle avait commencé de bonne heure à se former son système particulier de conduite.

Car enfin, Messieurs, quoiqu'il soit vrai que toute l'autorité du trône réside entre les mains des rois, on peut dire cependant que les succès de la religion, surtout la discipline des mœurs, dépendent de la conduite des reines. C'est du sanctuaire du conseil des rois que sortent ces loissages, qui font trembler le vice. Mais ce qui établit dans les cœurs l'aimable empire de la vertu, n'est-ce point surtout l'exemple des reines ? N'est-ce point d'ailleurs à leur cour que se forgent plus ordinairement tous les traits dont le monde attaque l'austère christianisme ?

L'oisive mollesse et le luxe enchanteur y préparent ces traits enflammés de volupté qui étendent l'empire de la concupiscence; et, d'autre part, la fine et délicate plaisanterie y aiguise ces traits malins de médisance, qui frappent et percent la vertu, souvent l'obligent à fuir, du moins à se cacher. Le grand art de la reine de Sardaigne était de rendre aimable la vertu par les charmes de son exemple; de la rendre nécessaire, en mettant toujours sa faveur à ce prix; de la rendre enfin nécessairement sincère, en pénétrant par son discernement exact tous les voiles de l'hypocrisie la plus couverte.

Pénétrons plus avant, jusque dans l'intérieur le plus secret de sa cour. Dans ses cercles vous n'entendrez que des conversations animées sans fiel, enjouées sans médisance, aisées sans que la pudeur la plus timide en dût rougir.

Suivez -la dans ses divertissements et dans ses fêtes. C'est elle-même, c'est-à-dire, c'est la modestie qui les règle. C'est elle-même, c'est-à-dire, c'est la retenue la plus circonspecte qui y préside. Partout où vous la verrez, dites hardiment que le christianisme le plus austère n'a rien à craindre.

Entrez surtout avec elle dans nos temples. C'est là qu'elle rend, en quelque sorte, la divine Majesté sensible par l'anéantissement profond où elle paraît en sa présence. C'est là que le libertin le plus hardi se trouve forcé par ses exemples à reconnaître, à adorer le Souverain des rois. Que le ciel enfin dut donc être honoré par une telle princesse ! Troisième usage de la grandeur.

Il faut convenir, Messieurs, que c'est surtout aux grands qu'il appartient d'honorer Dieu, d'une manière véritablement

éclatante ; soit parce qu'ils peuvent seuls pratiquer certaines vertus, qui semblent interdites au reste des hommes ; soit parce qu'en pratiquant les vertus communes mêmes, ils rendent à Dieu plus d'honneur. Précieux avantage que vous avez sur nous, grands de la terre ! Lorsque nous pratiquons la vertu, la vertu nous honore. Vous seuls, en la pratiquant, vous semblez lui faire autant d'honneur que vous en recevez.

D'abord il n'appartient qu'aux grands de donner au culte de Dieu toute sa majesté. Seigneur, vous refusâtes à la pieuse reine le temps et l'occasion d'accomplir tout ce que son cœur souhaitait et avait déjà médité, pour relever la gloire de vos autels. Cependant, Messieurs, nous savons, mes yeux ont vu, combien de riches ouvrages elle travaillait de ses royales mains pour l'ornement des temples. Ne parlons point des autres dons qu'elle s'empressait sans cesse à y offrir. Hélas ! se disait-elle à elle-même, c'est dans ma pauvreté que j'ai préparé tout cela pour le Seigneur : *Ecce ego in paupertate mea preparavi.* (1 Par., XXII.)

Il n'appartient qu'aux grands d'être les nourriciers de l'Eglise, les protecteurs du sacerdoce, et, si j'ose me servir de cette expression du grand Eusèbe, *les évêques du dehors*. Les beaux titres, Messieurs, pourvu qu'en défendant le sanctuaire ils se souviennent qu'ils n'acquièrent sur lui aucun droit, et qu'ils n'ont d'autre autorité dans l'Eglise que d'y soutenir, d'y faire reconnaître et respecter sa doctrine ! Pénétée de cette sage maxime, quel respect la princesse n'eut-elle pas toujours pour les oints du Seigneur, quelle soumission pour les chefs, quels égards pour les ministres ! Elle dissimulait leurs défauts, couvrait leurs faiblesses, pour ne donner contre eux aucun prétexte à ceux qui ne cherchent déjà que trop à abaisser le ministère par le ridicule ou vrai ou supposé, qu'ils savent si bien faire remarquer dans les ministres. Elle les écoutait, toujours empressée à s'instruire ; et combien de fois sa présence donna-t-elle efficace à leurs discours par la vive impression qu'ils faisaient sensiblement sur son cœur ? Elevée dans une sainte horreur de toute nouveauté et de toute dispute, ne sachant qu'obéir et croire, elle ne voulait entendre autour d'elle d'autre langage que celui de la docilité, de la soumission, et par là elle réussit en effet à conserver, non-seulement dans elle-même, mais dans tous ceux qui l'approchaient, une foi toujours pure.

Osons à présent, Messieurs, osons lever le voile que la princesse avait jeté sur tant d'actions secrètes de vertu. Pour l'honneur de la religion, découvrons à la terre un spectacle dont la modeste reine ne voulait avoir que les anges pour témoins et Dieu pour juge. Ce sont tant de saints exercices d'une vie chrétienne ; ces prières surtout, que son cœur dans le silence allait porter

au trône du Tout-Puissant. Alors, libre du poids de sa grandeur, dépouillée de son faste, elle représentait à Dieu, comme Esther, la haine que lui inspiraient toutes les vanités du monde : *Tu scis quod abominer signum superbie. (Esther., XIV.)* Elle se plaignait tendrement à lui de la nécessité qui l'assujettissait à les porter : *Tu scis necessitatem meam. (Ibid.)* Elle le suppliait de ne plus lui laisser goûter d'autres joies sur la terre que celles de son saint amour : *Nunquam letata sit ancilla tua, nisi in te, Domine. (Ibid.)* Ensuite, rentrant sévèrement au dedans d'elle-même, elle se rappelait toutes les grâces dont Dieu l'avait comblée, elle s'en demandait un compte exact, elle se reprochait toutes ses fautes. Pleine de reconnaissance pour le Seigneur, de honte et de regret de l'avoir offensé, elle se hâta d'aller mériter son pardon par une confession humble et sincère. Lavée dans le sang de Jésus-Christ, elle volait à son banquet. La pénitence l'y disposait toujours, l'amour l'y conduisait. Toujours elle en sortait plus respectueuse et plus tendre, plus humble et plus pure, plus altérée de la justice et plus tremblante.

Hélas ! le moment approchait, où la victime ainsi purifiée devait enfin se trouver digne d'être offerte au Seigneur. Enfin, voici, Messieurs, le ciel véritablement honoré par la mort d'une reine qui l'avait véritablement honoré toute sa vie.

Que de grands sacrifices n'avait-elle point fait au Seigneur ? Un époux qui l'aimait tendrement, des sujets qui l'adoraient, une couronne dont l'éclat augmentait de jour en jour sur sa tête, une vie surtout qu'une brillante jeunesse semblait lui promettre aussi longue qu'heureuse ; enfin une illustre famille qui commençait à croître et à se multiplier sous ses yeux. Hélas ! pourquoi se multipliait-elle davantage ? Ah ! vivez, croissez, royal enfant, enfant de la douleur de votre mère. Que de larmes, que de regrets à coûtés votre naissance ! Vivez, pour être du moins, ainsi que Benjamin (*Gen., XXXVI*), la consolation de votre père, le fils de sa droite ; vivez, pour lui rappeler souvent le triste souvenir, lui retracer la chère image de l'aimable Rachel, dont l'a privé votre naissance.

Mais pourquoi me hâté-je de prévenir ce dénoûment fatal ? Ne perdons aucune des circonstances qui le précèdent, pour ne rien dérober au triomphe de la religion. A peine la reine fut frappée, qu'elle augura le coup mortel et se soumit. En vain l'on cherche à la flatter par l'espérance de la vie ; la seule espérance de la mort flatte à présent son cœur. Tous les moments qui lui restent sont précieux, elle n'en perd aucun. Si elle sent encore par quelques nœuds son cœur attaché aux créatures, elle se hâte de les délier, avant que la mort vienne les rompre. Elle consulte sa propre

conscience, elle en examine tous les replis pour prévenir le jugement de Dieu ; et, pour paraître sans crainte au tribunal de sa justice, elle se munit de tous les gages de sa miséricorde. Si son âme cependant se trouble encore, elle s'exhorte et s'anime elle-même à espérer en Dieu. Ses yeux ne se portent donc plus que vers le ciel, où son âme porte en même temps tous ses vœux ; ou si ses regards appesantis retombent encore quelquefois vers la terre, ce n'est que pour renouveler le sacrifice qu'elle en fait, pour le rendre encore plus méritoire par la vue attendrissante des objets les plus chers qu'elle immole. Achevez, Seigneur, votre victime soumise attend le dernier coup de votre main. Et vous, auguste reine, fermez pour toujours, fermez les yeux à ces vanités qui vous environnent, que vous avez possédées sans reproche, dont vous avez usé sans attache ; vous les perdez sans trouble et sans regret.

Mais, Messieurs, pour conclure enfin ce triste éloge, permettez-moi de vous découvrir une crainte qui me saisit à présent. Je crains qu'on ne m'accuse d'avoir peint d'imagination une princesse parfaite, et d'avoir composé moi-même tous les traits dont j'ai formé ce tableau. J'en atteste donc, en finissant, tous ceux qui l'ont connue, qui l'ont vue de plus près. C'est à son auguste famille, au roi son époux, que je m'en rapporte de la vérité de ce discours. En retrancheront-ils une seule louange ? Me reprocheront-ils d'avoir exagéré aucun trait ? Ah ! plutôt que de traits encore plus beaux, plus glorieux à sa mémoire ne m'accuseront-ils pas d'avoir omis ? La retraite subite du roi de Sardaigne, la solitude où il va cacher ses regrets ; les larmes publiques des deux princes de Lorraine ses frères (57) ; la douleur inconsolable de toute la Savoie ; les soupirs, les sanglots de toute la cour, les cris du peuple, sont-ce là, Messieurs, des preuves sans réplique ? C'est à vous surtout que j'en appelle, illustre duchesse, mère désolée ! Personne ne connut mieux que vous la princesse votre fille. Parlez, rendez-lui témoignage. Quel éloge, Messieurs, dans le seul mot que la douleur qui l'accable lui laisse prononcer : *Voilà le seul chagrin que m'ait causé ma fille !*

Non, que la critique même la plus austère parle et censure cet éloge. J'y ajoute sans crainte ce que l'historien sacré dit de Judith. Fut-il, en effet, jamais esprit assez malin pour interpréter odieusement aucune de ses actions, quelle qu'elle fût ? Fut-il une langue assez hardie pour noircir sa vertu ? *Nec erat qui loqueretur de ea malum. (Judith., VIII.)* Qu'aucun de ceux qui l'ont connue ose m'en démentir. Est-il même quelqu'un de ceux qui l'ont connue qui n'ait été comblé de ses bienfaits ?

Quelle plus grande gloire, quel avantage plus solide peut-on retirer de la grandeur que de la perdre ainsi, après l'avoir employée à ces usages ? La grandeur n'est que vanité

(57) Le grand-duc de Toscane, le prince Charles de Lorraine, frères de la reine de Sardaigne.

en elle-même, dans sa durée ce n'est qu'une ombre. Vous l'avez vu d'abord ; mais toute vide, toute frivole, tout incertaine qu'elle est, l'usage chrétien qu'on en fait la réalise, et, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, l'éternise même en quelque sorte. Oh ! le bel art pour vous, grands de la terre ! Le bel art pour retrouver dans l'éternité tous vos trésors et toutes vos richesses ? c'est d'en faire à présent le supplément à l'indigence des peuples. Le bel art pour affirmer à jamais votre puissance ! c'est d'en faire à présent le soutien de la vertu. Le bel art pour immortaliser vos honneurs et votre gloire ! c'est de les rapporter à présent, et de les consacrer à la gloire du Seigneur.

Hélas ! sans cela, Messieurs, vous passerez, tout passera pour vous. Non, vous subsisterez, et tout subsistera pour vous éternellement, et contre vous. Un compte plus rigoureux, des péchés en plus grand nombre, et plus griefs, une vengeance plus inexorable, des tourments plus cruels, une éternité plus malheureuse et plus désespérante ; voilà le dernier dénoûment de la scène brillante que vous représentez à présent sur la terre ; voilà le dernier fruit de vos grandeurs.

Seigneur, écarter ce malheur épouvantable de dessus ces têtes royales, qui sont venues ici se courber devant vous pour adorer vos jugements. Puisse cet exemple d'une reine de leur sang les frapper, les toucher ! Que les funèbres honneurs qu'ils viennent rendre à sa mémoire ne soient point inutiles, ni pour eux ni pour elle. Pour eux, qu'ils s'instruisent et se pénétrant de la vanité de leur grandeur et de l'usage qu'ils doivent en faire. Pour elle (ah ! Seigneur ; car nous savons combien vos jugements, aussi rigoureux que secrets, sont souvent éloignés des jugements des hommes), s'il lui reste encore quelque chose à expier des taches qu'elle avait contractées dans le commerce du monde (le plus brillant est toujours le plus dangereux, et jamais n'est assez innocent devant vous), achevez donc de la purifier, Seigneur, dans le sang de votre Fils qui va couler pour elle sur cet autel. Ecoutez nos vœux et nos prières ; accordez-leur, et pour elle et pour nous, le repos éternel. Ainsi soit-il.

II. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE ET TRÈS-EXCELLENTE PRINCESSE CATHERINE OPALINSKA, REINE DE POLOGNE, GRANDE-DUCHESSE DE LITHUANIE, DUCHESSE DE LORRAINE ET DE BAR,

Prononcée aux obsèques solennelles, dans l'église royale de N.-D. de Bon-Secours, à Nancy, le 19 mai 1747.

Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus. (Prov., XXXI.)

Couronnez-la des fruits que ses mains ont fait éclore, et que ce soient ses œuvres qui la louent dans nos assemblées.

Monseigneur (38),

C'est par ces paroles que le Sage terminait l'éloge de la femme forte. Commençons par ces mêmes paroles l'éloge funèbre de très-haute, très-puissante et très-excellente princesse, Catherine Opalinska, reine de Pologne, grande-duchesse de Lithuanie, duchesse de Lorraine et de Bar.

A ce mot de femme forte est-il possible de la méconnaître ? A quelle autre conviendrait mieux tous les traits du tableau magnifique qu'en a fait Salomon ? Le courage et la fermeté héroïque s'allièrent en elle avec les grâces, pour la faire également chérir et respecter. Sa bouche ne s'ouvrit que pour prononcer des oracles de sagesse, et toutes les lois qu'elle dictait étaient des lois de clémence. Ses mains furent comme le trésor de l'indigent. Quel malheureux s'est adressé jamais à elle sans avoir part à ses bienfaits ? Issue d'une maison, qui de tout temps avait fait l'honneur de sa patrie, elle en étudia la grandeur, elle en considéra les progrès, parce qu'elle se crut obligée d'en soutenir la gloire ; aussi elle-même influa-t-elle sur son élévation. La pourpre, dont elle fut revêtue doit donc être regardée comme la récompense de ses vertus, et ne peut-on pas dire qu'elle fut l'ouvrage de ses mains ? Elle la dut, il est vrai, à l'héroïsme d'un époux, qu'elle eut l'avantage de voir, sitôt que l'âge lui eut ouvert l'entrée dans les conseils, y éclater de gloire, enlever l'admiration, captiver l'amour d'un peuple d'autant plus équitable qu'il est plus libre. Elevée avec lui sur le trône, elle mérita toute sa confiance, et ses sages conseils le firent triompher plus d'une fois. Elle fut sa joie dans la prospérité, son soutien, sa consolation dans les disgrâces : car dans la nuit de la tribulation, pour me servir de l'expression même du Sage, le flambeau de sa sagesse et de son courage ne s'éteignit jamais. Aussi grande dans ses malheurs que sur son trône même, elle se montra capable également de faire et de souffrir de grandes choses. Comment donc la mort eût-elle abattu cette âme héroïque ? A ces derniers moments, réveillant, ranimant toute sa force, elle se développa mieux que jamais. Enfin comme l'époux que le ciel lui avait donné, les enfants dont avait été récompensée leur union, furent la source de tout ce qu'elle goûta de douceurs sur la terre, leurs regrets, à sa mort, les bénédictions qu'ils lui donnent, sont aujourd'hui son éloge le plus beau.

Je n'ai fait, jusqu'à présent, Messieurs, que rassembler les différents traits dont le Sage a peint la femme forte, et c'est le précis historique de la vie de la reine de Pologne que je viens de tracer. La nature et la religion s'étaient réunies comme de concert pour la rendre vraiment grande. La nature l'avait élevée d'abord au-dessus des âmes vulgaires ; la religion, venant ensuite pour perfectionner l'ouvrage de la nature, l'élève au-dessus des âmes héroïques mêmes. Ce

sont, pour ainsi parler, les deux différents aspects de son tableau. Si je considère en elle les avantages de la nature, je ne vois aucune grandeur humaine au-dessus d'elle. Si j'examine en elle les sentiments que la religion lui avait inspirés, je la vois elle-même au-dessus de toutes les grandeurs.

Sous ces deux traits nous la louerons sans crainte, même dans l'assemblée des saints. Le Seigneur nous le permet, il nous l'ordonne. Suspendons quelques moments notre douleur ; arrêtons la source de nos larmes, pour rendre à sa mémoire le juste tribut de nos hommages. Ce seront ces œuvres, fruits précieux de ses vertus, qui composeront son éloge plutôt que ses grandeurs mêmes : *Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus.*

PREMIÈRE PARTIE.

On a plus d'une fois agité ce problème : Quelle forme de monarchie est préférable, l'héréditaire ou l'élective. Il est glorieux sans doute à un peuple de pouvoir se donner des rois à son gré ; c'est un bel apanage ; mais qu'il est dangereux que cette liberté ne dégénère quelquefois en silence ! L'espérance d'une couronne est véritablement bien capable d'exciter, de nourrir l'émulation dans les principaux membres de l'Etat ; mais à combien de brigues et de cabales, dont souvent l'Etat est la victime, cette émulation même n'expose-t-elle pas ? Dans les minorités les plus agitées quels maux d'ailleurs a-t-on vus qui n'aient été causés par les interrègnes et les élections les plus tranquilles ? Quoi qu'il en soit, j'ose avouer, Messieurs, qu'une couronne, qu'on doit aux suffrages d'une nation libre, me semble avoir quelque chose de plus brillant, de plus flatteur et de plus glorieux pour celui qui la reçoit.

Tel est l'avantage de ceux que la Pologne élève sur son trône ; tel fut en particulier celui de l'auguste reine que nous regrettons aujourd'hui. Tout ce que cette nation judicieuse et équitable exige pour prix de sa couronne, personne ne le posséda dans un degré plus éminent. Oui, par elle-même elle eût mérité un diadème, autant peut-être plus que cette illustre et vaillante princesse (59) à laquelle les Polonais se soumièrent dès les premiers commencements de leur monarchie. La nature, en effet, l'avait formée pour régner, et par la naissance et par le caractère.

Ici d'abord une époque, à la vérité peu ancienne, mais singulière autant que brillante, me frappe et me fixe presque malgré moi. C'est la France, Paris surtout que j'atteste. Il n'y a guère plus d'un siècle que la Pologne, demandant une reine (60) à la France, députa pour lui présenter la couronne

ce qu'elle avait dans son sénat de plus magnifique et de plus illustre. Le palatin de Posnanie, Opalinski, fut joint à Lezeinski, évêque de Varmie, pour cette auguste ambassade. Ce que ces deux maisons vinrent alors emprunter de nous, leur union plus étroite nous l'a rendu depuis ; mais avec quelle usure ! La cour de France, disent nos historiens (61), fut étonnée de voir toute sa splendeur éclipsée par celle de ces deux seigneurs ; mais leur modeste gravité leur fit encore plus d'honneur que leur somptueuse magnificence.

Cette pompe cependant convient aux grands. Plus on approche du trône, plus elle est nécessaire. C'est cet éclat qui en impose aux peuples, et qui entretient dans les cœurs le respect et l'amour que nous avons tous, comme naturellement, pour les maisons illustres. Or quelle maison fut plus proche du trône que les Opalinski ? En est-on bien éloigné, Messieurs, quand on a contribué à le fonder, quand on l'a même sauvé, quand on en a disposé, enfin quand on y a été appelé plus d'une fois ?

C'est dans les archives les plus authentique de la Pologne que vous trouverez tous ces faits. Il est peu de royaumes qui n'aient leurs siècles fabuleux. L'origine des grandes maisons se perd communément dans les mêmes obscurités où se perd la source des empires mêmes. Il en est des uns et des autres comme de certains fleuves, qui, après avoir longtemps roulé dans des souterrains ténébreux, ne paraissent enfin qu'en étonnant par la majesté de leur cours.

Pourquoi remonterais-je donc jusqu'à ce roi (62) l'amour et les délices de la Pologne, dont le nom même fait encore un éloge, mais dont la fable n'a que trop défiguré l'histoire. Voici des époques certaines et d'autant plus glorieuses que la religion même les consacre.

Quand une princesse (63) de Bohême fit monter le christianisme avec elle sur le trône de la Pologne, on vit un prince de son sang, animé du même zèle, déclarer une guerre ouverte au paganisme. C'est la tige la plus incontestable de la maison d'Opalinski. Le roi Miécislas converti à la foi, les idoles brisées, leurs temples renversés, le royaume entier devenu chrétien, sont-ce là des illustrations assez brillantes ? Les monuments en subsistent, Messieurs (64). Les armes d'Opalinski, que le temps a jusqu'à présent respectées sur les murs des métropoles de Gnesne et de Cracovie, bâties dès lors par ce premier roi chrétien de la Pologne, c'est la preuve invincible à laquelle je m'en rapporte.

Les premières dignités de la couronne, occupées successivement dans tous les âges par

(59) Vanda, fille de Grack I^{er}, élue par les Polonais, après la mort de ses frères. L'année est incertaine. (Voyez *Révol. de Pol.*, tom. I. *Intro.*, p. 4.)

(60) Marie de Gonzague, fille du duc de Nevers, l'an 1646.

(61) *Mémoire pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, par Madame de Motteville, tom. I^{er}, p. 278.

(62) Piast I^{er}, roi de Pologne. L'année est incertaine. La reine de Pologne descend de ce prince du côté maternel par Czarnouski, duc de Czlopa.

(63) Dabrowka, fille de Boleslas, duc de Bohême, épouse Miécislas, l'an 965.

(64) Voy. Simon Okolski, *Orbis Polonus*, tom. II, pag. 457, et suiv., imprimé à Cracovie, l'an 1641.

cette auguste maison, ne jettent point, ce me semble, sur elle un aussi beau lustre que ce zèle de religion s'y perpétuant de race en race. Ce ne sont donc point des dépouilles fastueuses d'armées défaites, de rois vaincus, de provinces conquises, dont je viens charger ce tombeau. Laissons aux historiens profanes le soin de couronner de ces lauriers sanglants les cendres de notre reine. Nous pouvons lui dresser des trophées plus beaux, plus chers à son cœur, dont elle se fit vraiment gloire, et que nous pouvons lui dresser jusqu'au pied des autels.

Dans ces siècles malheureux, où l'erreur effrénée mit en feu presque toute l'Europe, au milieu du tumulte des guerres fanatiques, qui désolaient le nord, la monarchie française ébranlée, chancelante elle-même, à qui la Pologne dut-elle la conservation d'une foi pure (65)? Les descendants de ceux qui l'avaient établie la maintinrent. Vigilance exacte, profusions immenses, insinuants discours, sévérité sage, tout est employé, toujours à propos, partout avec succès. Qui connaît l'esprit de l'erreur niera-t-il qu'en avoir alors arrêté les progrès, ce soit avoir sauvé l'empire même?

Que leur manquait-il donc pour posséder enfin la couronne? S'ils ne la possèdent point encore, ils en disposent. Presque sous nos yeux, dans le siècle dernier, le seul palatin de Kalisch (66) donne un maître à sa nation divisée. Il parle, les esprits échauffés se calment, les étrangers sont exclus, et celui qu'il propose est couronné.

Ainsi peu à peu ils approchaient du trône. En effet, les peuples les plus libres contractent comme insensiblement une douce habitude d'obéir à ceux qui semblent ne vouloir de crédit dans l'Etat que pour être les sauveurs de la patrie. On prend volontiers confiance à leurs enfants, et plus on croit avoir droit d'attendre d'eux les mêmes services, plus on aime à les mettre en état de les rendre, en récompensant en eux le mérite de leurs pères.

C'étaient sans doute des sentiments si naturels et si justes qui animaient deux diètes de la Pologne, où successivement un Stanislas Opalinski fut proposé parmi les compétiteurs de la couronne. Autant il lui fut glorieux dans la première (67) d'attirer sur lui des regards éblouis de la gloire, consternés par la perte du grand Sobieski, autant lui fut-il doux et consolant dans la seconde (68), en voyant sa maison s'éteindre en sa personne, de n'en céder au moins les droits et les prétentions qu'à un héros qui allait en placer avec lui les restes précieux sur le trône.

Catherine Opalinska, seule héritière de

tant de titres, de tant de gloire, méritait donc bien par elle-même de régner; et quoique son propre cœur n'ait goûté d'autre plaisir, en recevant la couronne, que celui de la tenir d'un époux estimé, chéri de toute sa nation presque autant que d'elle-même, devons-nous moins, Messieurs, lui faire honneur, lui tenir compte des droits particuliers qu'elle semblait lui apporter pour y prétendre?

Cependant toute cette splendeur héréditaire n'était pour elle qu'une invitation et comme une exhortation continuelle à toutes sortes de vertus. S'appliquant sans cesse cette parole de Jésus-Christ : Ne vous vantez pas d'être fils d'Abraham, montrez par vos œuvres que vous l'êtes, elle cherchait, selon la belle expression de saint Jean Chrysostôme, à se faire un rapport plus proche et plus noble que celui du sang, avec ses ancêtres. Ne voyant aucune grandeur humaine au-dessus d'elle du côté de la naissance, elle voulut se rendre plus digne encore de toutes les grandeurs par son caractère.

Elle n'eut besoin que de le cultiver. La nature avait mis dans son esprit, dans son cœur, et pour tout dire, en un mot, dans toute sa personne un caractère vraiment royal. C'était, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, le caractère de la majesté.

Dans son esprit. Les pensées des rois ne doivent point être comme les pensées des autres hommes. Le prince, dit l'Ecriture, ne pense que des choses dignes d'un prince; et le vrai caractère de ces pensées royales, c'est de s'élever au-dessus de tout intérêt particulier, et de ne regarder que le bien général.

Formée par la nature pour régner, la reine de Pologne se porta donc d'abord, comme par un penchant naturel, vers les plus grandes choses. Dès sa première enfance, préférant les leçons sérieuses aux occupations frivoles, et ne goûtant d'autres amusements que ceux qui renfermaient sous une écorce agréable quelques instructions utiles, en tout elle cherchait à cultiver son esprit. Au sortir de l'enfance, alliée à un jeune héros (69), presque aussi jeune qu'elle, que déjà l'on appelait dans la Pologne non-seulement l'espoir et l'ornement de la patrie, mais les délices et l'amour du genre humain (70), elle sentit d'abord qu'elle ne devrait chercher à lui plaire que par la solidité de son esprit. Elle s'étudia donc à se régler sur son goût, à se modeler sur sa conduite. Qu'ils étaient propres à se former l'un l'autre au parfait héroïsme! Aussi, comme elle eût ensuite plus d'une fois : *Elle chérit toujours en lui le grand homme, l'honnête homme, plus*

(65) *Idem.*, *ibid.*

(66) L'an 1669, Pierre Opalinski, palatin de Kalisch, fit élire Michel Wiefnowski. (Voyez *Histoire de Pologne*, imprimée à Amsterdam, tom. I^{er}, pag. 414, et *Révolutions de Pologne*, tom. II, pag. 74.)

(67) L'an 1697, après la mort de Sobieski. (Voyez MASSUET, *Hist. de Pol.*, tom. II, pag. 65.)

(68) L'an 1704. (Voyez ADLERFELD, *Histoire des campagnes de Charles XII*, tom. I^{er}, pag. 33, et tom.

II, pag. 4; voyez aussi *Révolutions de Pologne*, tom. II.)

(69) A l'âge de seize ans elle épousa Stanislas Lezinski, palatin de Posnanie qui n'en avait que dix-neuf.

(70) *Delicia generis humani, decus Poloniae, patriae communis amor vocatur spes omnium et exspectatio.* (AND. ZALUSKI, *episcopus Varmiensis*, tom. II, ep. 15, scripta anno 1702, pag. 82.)

encore que le roi et l'époux. Voilà, Messieurs, voilà les nœuds qui forment l'union des grandes âmes, nœuds qui sont inconnus aux âmes vulgaires; mais qu'ils sont doux, qu'ils sont étroits!

Ensemble et comme de concert ils perfectionnaient les connaissances, dont ils avaient pris les principes dans leur première éducation. Les mœurs, les intérêts, la politique non-seulement de la Pologne, mais de tous les autres empires de l'Europe, étaient l'objet de leurs réflexions et de leurs recherches. Pour mieux connaître les usages des nations diverses, la princesse elle-même étudiait leurs langues; et, comme si dès lors elle eût prévu ce qu'elle devait être un jour à la Lorraine et à la France, elle s'accoutuma tellement à nos manières et à notre langage, qu'à Versailles, à Paris, elle ne parut étrangère non plus que dans la Suède et dans l'Allemagne.

Vous êtes sage comme un ange de Dieu, disait-on à David. Rien de ce qui se fait sur la terre ne peut se cacher à vos lumières. Combien de fois ceux que la reine de Pologne admit à sa confiance plus intime le dirent-ils de même? Les ministres des différentes cours étaient étonnés de l'entendre discuter les intérêts les plus secrets de leurs maîtres. Ses conseils, ses pressentiments, ses conjectures étaient alors, selon l'expression de l'Écriture, comme les oracles qu'eût rendus le Seigneur : *Quasi si quis consuleret Deum.* (Job, XVI.) Dans les divers mouvements qui agitérent l'Europe, et auxquels elle eut si grande part, souvent elle annonçait les événements les plus imprévus qui avaient échappé à la pénétration des plus grands politiques. Le cardinal de Fleury plus d'une fois en fut surpris, et se fit un devoir de l'avouer et de le publier à la gloire de notre reine. Quel témoin plus irréprochable pourrait-on désirer?

Les sentiments de son cœur étaient conformes aux pensées de son esprit. Personne n'a donné, je crois, une idée plus juste et plus noble de la royauté que saint Grégoire de Nazianze; et personne n'a plus exactement rempli cette idée magnifique que la reine de Pologne. Monarques, disait le saint docteur (orat. 27), respectez, redoutez vous-mêmes votre pourpre. L'empire que vous exercez sur la terre doit être l'image de celui que Dieu même exerce dans les cieux. C'est sur les cœurs que notre Dieu règne. N'ambitionnez d'autre empire que l'empire des cœurs. En ce sens, soyez pour vos sujets comme des dieux : or, c'est par les qualités du cœur que les cœurs le captivent; faites donc consister votre puissance dans les qualités de vos cœurs, plutôt que dans la multitude et dans la force de ces effrayantes armées qui ne peuvent enchaîner que des corps.

Admirable maxime surtout, Messieurs, dans un royaume tel que la Pologne, où les

peuples jaloux de leur liberté, par noblesse et par élévation de sentiment, ne comptent, en se choisissant des maîtres, se donner que des pères! Admirable maxime, pourquoi craindrais-je d'ajouter, surtout dans ces provinces, où les sujets toujours respectueux, soumis et dociles, prêts en toute circonstance à sacrifier leurs biens et leur vie pour leur prince, ne désirent pour récompense autre chose que de pouvoir aussi lui donner leurs cœurs.

Or qui fut plus propre à gagner des cœurs, à se les assurer que la reine de Pologne. Elle en avait trouvé l'art, les moyens infaillibles dans le sien propre. Quelle décence et en même temps quelle tendresse de sentiments! Quelle générosité réglée toujours par la plus haute sagesse!

L'amitié, ce nom si doux, mais si peu connu dans les palais des grands, avait conservé pour elle tous ses charmes. Cet éloge si flatteur, que le primat de Pologne crut devoir publiquement à son auguste époux, on pouvait l'appliquer également à l'épouse : *Qu'ils étaient les seuls qui eussent conservé des amis au milieu des divisions qui déchiraient le sein du royaume.* Elle connaissait parfaitement, elle remplissait fidèlement tous les devoirs de l'amitié, souvent même elle aimait à se servir de son tendre langage, sans s'avilir cependant, sans se dégrader jamais. L'estime doit être le fondement de la véritable amitié, et l'estime ne compatit point avec l'indécence.

C'était donc plutôt en faisant monter jusqu'à elle ceux qu'elle voulait honorer de sa confiance qu'en descendant elle-même jusqu'à eux, qu'elle les rendait capables de son amitié; noble et généreuse partout ailleurs, avec eux prodigue en quelque sorte.

Qu'ont de si précieux les trésors les plus immenses? Non, ils ne sont beaux que dans l'usage; mais pour briller d'un solide éclat ils doivent être répandus avec sagesse. Aussi l'amitié même n'aveugla-t-elle jamais la reine de Pologne au préjudice des talents et des services. Bien éloignée de faire consister la grandeur dans les dépenses fastueuses du luxe, elle donnait à son rang tout ce qu'elle lui devait par bienséance, et prodiguait par inclination tout le reste pour faire des heureux.

Combien de fois l'entendit-on se plaindre amèrement de ne pouvoir rétablir ou remplacer toutes les fortunes que tant de braves Polonais avaient sacrifiées pour elle. Leur trépas même n'étouffait pas le sentiment de reconnaissance dans son cœur. Leurs cendres étaient honorées de ses larmes, leur mémoire de ses éloges, leur postérité de ses faveurs. Siècles à venir, conservez précieusement (ah! puisse-t-il être gravé sur un marbre éternel) le monument religieux de sa tendresse pour deux personnes qu'elle avait jugé dignes pendant leur vie de sa plus intime amitié (71). Elle croyait cependant toujours

(71) La reine de Pologne a fondé à perpétuité dans une église de Nancy deux messes quotidiennes pour

un seigneur et une dame polonais qui lui avaient été spécialement attachés.

ne rien donner, ne rien faire, parce qu'aucune de ses dépenses royales ne répondait encore à ses idées ni à ses désirs.

Mais son cœur les dédommageait, ou plutôt il se dédommageait lui-même de la modicité prétendue de ses dons, par une sorte de libéralité d'autant plus noble que la fortune n'y peut avoir aucune part, d'autant plus étendue qu'aucun événement humain, aucun revers ne peuvent la restreindre. Ce ne sont point les richesses qui en fournissent les moyens; c'est la vertu, et la vertu seule est inépuisable. Qu'est-ce au contraire que tous les dons qu'on puise dans un trésor? En les multipliant, il faut nécessairement qu'on l'épuise. Et quels trésors eussent suffi à la générosité d'une telle princesse? La source que toute la bonté de son cœur ne pouvait tarir, encore une fois, c'était sa vertu. De cette source toujours également féconde coulaient sans cesse ces consolations insinuantes qui dans la douceur de son entretien faisaient oublier toutes les disgrâces, ces effusions compatissantes d'un cœur sincèrement touché, qui faisaient préférer l'avantage de lui appartenir aux plus brillantes fortunes, surtout ces conseils lumineux de sagesse qui toujours du moins relevaient l'espérance s'ils ne réparaient pas toujours l'injustice du sort.

De son esprit enfin et de son cœur rejailissait sur toute sa personne un caractère de majesté. Je n'appelle point majesté cette fleur de beauté qu'une maladie souvent moissonne ou que l'âge du moins fane et dessèche toujours. J'appelle encore moins majesté cette pompe d'ornements extérieurs qui environnent la personne, mais n'en font point partie. Notre sage princesse dédaigna toujours, négligea trop en elle ces grâces ou passagères ou étrangères pour qu'il nous soit permis de l'en louer. La vraie majesté, disait un ancien sage (Cic., lib. I *De officiis*), dépend essentiellement de l'exemption de toute passion déréglée. C'est un air de gravité sans tristesse, de dignité sans hauteur; c'est une certaine égalité d'âme qui se manifeste par une sérénité constante sur le front, une modeste assurance dans le regard, une mâle fermeté dans tout le maintien; c'est un noble sérieux qui ne bannit point les grâces, qui ne proscriit ni les ris ni les jeux, qui imprime le respect sans inspirer de terreur, et donne de la confiance sans enhardir jusqu'à la familiarité. Elle se soutient dans tous les âges et ne se dément dans aucune circonstance. La crainte ne peut non plus l'abattre que la cupidité la troubler; et, comme elle s'est alliée d'abord avec le vif enjouement du premier âge, elle s'accorde encore avec les rides de la vieillesse. C'est le caractère de la reine de Pologne que je viens de rendre trait pour trait.

Couronnons-le donc ce magnifique portrait de la gloire, qui, selon le Sage, appartient à la femme vraiment forte. D'une part, elle est la couronne de son époux; mais, de l'autre, aussi ses enfants sont sa récompense. A ce mot, quels applaudissements retentissent de toutes les parties de la France! Dans le plus

unanime concert les voix de tous les Français se réunissent pour conclure avec moi. Ah! qu'on est digne de régner quand on sait si bien former des âmes royales!

Deux princesses, fruits précieux de la plus douce et de la plus tendre union, faisaient toute sa consolation, toute sa joie. Le ciel, pour éprouver son cœur, lui ravit la première, mais que sa résignation héroïque fut bien récompensée par la seconde! Elle lui avait transmis de bonne heure tout son caractère. Qu'on juge de la mère par la fille ou de la fille par la mère, le jugement sera toujours également glorieux et pour l'une et pour l'autre. Ce que le Sage avait prédit s'accomplit à la lettre dans toutes les deux. Le chef-d'œuvre d'une femme forte c'est l'établissement de sa fille : *Trade filiam, et grande opus feceris; homini sensato da illam. (Eccli., VII.)* Par là elle s'ouvre à elle-même une source abondante de douceurs pour tous les jours de sa vie. Elle se prépare des triomphes certains et un asile assuré contre toutes sortes de disgrâces. Elle ne tombera donc plus en confusion devant ses ennemis, car elle laisse dans ses enfants et ses petits-enfants à sa maison des défenseurs, à ses fidèles amis des protecteurs qui leur rendront la récompense de leurs services : *In zelum mittit inimicum... Reliquit defensorem domus et amicis reddentem gratiam. (Prov., XXX.)*

Mais, Messieurs, gardons-nous de faire tout l'honneur de tant de merveilles à la nature seule. Ces cendres, qui toutes inanimées qu'elles sont, me semblent respirer encore l'esprit de piété dont fut animée cette grande âme, oui, ces cendres s'élèveraient contre moi pour me reprocher de ravir à la religion une gloire que notre reine lui rapporta tout entière. A Dieu ne plaise donc que nous osions lui faire cette injure, d'autant plus qu'en la considérant du côté des avantages de la nature, nous ne l'avons encore représentée que sous l'aspect le moins avantageux pour elle. De ce côté, en effet, vous l'avez vue capable de toutes les grandeurs humaines; du côté de la religion, vous allez la voir supérieure à toutes les grandeurs.

SECONDE PARTIE.

Quand le Seigneur veut former de ces âmes extraordinaires, qu'il se propose pour sa gloire de donner en spectacle sur le grand théâtre de l'univers, il semble prendre plaisir à les marquer de son sceau dès leur naissance; il les couvre longtemps de ses ailes et ne les expose, pour ainsi parler, dans la carrière, qu'après les avoir soigneusement munies de toutes les armes qui peuvent les y faire triompher. Quelquefois, suivant la belle expression de saint Cyprien, au sujet des martyrs, ils y paraissent dénués de toutes les armes du monde, mais ils n'en sont que plus forts et plus invincibles par les armes de la foi.

Telle fut la conduite de Dieu à l'égard de la reine de Pologne. Il voulait se servir d'elle pour instruire le monde par de grands exem-

pies; il voulut d'abord faire sentir, par un acte particulier de sa puissance, qu'elle lui appartenait spécialement.

Repassons donc avec une complaisance nouvelle sur ses premières années, nous admirerons, non plus le rejeton précieux de tant de héros, mais un enfant de bénédiction descendue, en quelque sorte, du ciel; nous la louerons, non plus des avantages mondains qui lui avaient été transmis par ses ancêtres et qui l'égalèrent à ce que le monde a de plus grand, mais des grâces et des vertus dont le Seigneur l'a comblée, pour l'élever au christianisme le plus parfait bien au-dessus de l'héroïsme même.

Boulogne, en Italie, conserve dans ses trésors les plus précieux le monument authentique de sa naissance miraculeuse (72), et le nom qui lui fut imposé fut le gage de la reconnaissance de ses augustes parents pour l'illustre vierge, dont les prières la leur avaient obtenue. Présage heureux que la jeune princesse ne tarde à confirmer que jusqu'à ce qu'elle puisse développer ses sentiments, exprimer ses pensées. Bientôt il parut, ô mon Dieu! que vous aviez choisi spécialement ce beau cœur pour en faire votre sanctuaire. Déjà elle ne pense plus qu'à se dévouer tout entière à vous dans la retraite. Le sacrifice allait se consommer. Non, non, généreuse princesse, le Seigneur ne voulait de vous qu'une volonté sincèrement déterminée à exécuter tous ses ordres. Il connaît que vous le craignez, que vous l'aimez; c'en est assez. L'hostie, que vous destiniez à son autel, était comme Isaac une tige féconde de héros, de reines et de rois, avec qui le Seigneur affermira son alliance dans la suite de leurs générations par un pacte éternel : *Ponam te in gentibus, regesque ex te egredientur, et statuum pactum inter me et inter semen tuum in generationibus suis fœdere sempiterno.* (Gen., XVII.)

Oui, l'oracle s'accomplit. Tout se dispose à la couronner, et c'est alors qu'elle commence à se montrer au-dessus de toutes les grandeurs humaines, au-dessus de la royauté. Telle, en effet, elle se montre d'abord, quand elle en est revêtue; telle encore plus elle paraît quand elle en sera dépouillée.

La Pologne était alors dans une de ces crises violentes, auxquelles si un royaume ne succombe pas, il semble pouvoir se flatter de durer toujours (73). Les triomphes de Sobieski n'avaient fait qu'irriter le superbe Ottoman, qui, tel qu'un lion qu'on a blessé, redoublait ses forces, ranimait son courage par la honte et la douleur de ses défaites; d'autre part, ils avaient inspiré plus de jalousie que de reconnaissance à l'Autriche altière, qui ne pouvait pardonner aux braves Polonais la gloire de lui avoir sauvé sa ca-

pitale. En voulant se mettre en garde contre deux ennemis si puissants, Auguste s'en était fait un troisième... Charles XII. Héros trop mal connu parmi nous, quoique aucun peut-être n'ait mérité de l'être davantage, grand par l'assemblage de toutes les vertus guerrières, morales et politiques, aussi redoutable dans ses conseils qu'à la tête de ses armées, hardi par raison et avec prudence, sage sans lenteur et sans perplexité, ami judicieux, délicat et constant, ennemi généreux et magnanime, ne connaissant d'autre intérêt que la gloire, Charles, dis-je, n'eût enfin trouvé dans toutes les bouches que des éloges, s'il eût été aussi constamment heureux qu'il fut toujours supérieur à ses pertes. Irrité trop longtemps, il était déjà sur la frontière, et les ombres plaintives de Narva et de Duna (74) marchaient devant lui, pour semer l'effroi jusque dans le centre du royaume. Le comble du malheur était que la république dans ces extrémités ne savait à qui prendre confiance. Des armées d'étrangers l'inondaient d'une part, l'investissaient de l'autre : ceux-ci ne prétendant, disaient-ils, que la défendre; ceux-là, ne travaillant qu'à l'affranchir, les uns et les autres étaient sur le point de la détruire.

Les conseils politiques des Etats ont des ténèbres respectables, ainsi que les conseils de Dieu même. C'est pour les curieux une matière de discuter, suivant l'expression de l'Écriture; mais ils n'en découvriront point le secret. On ne peut le connaître ou plutôt le conjecturer que par l'événement; et l'événement décide-t-il toujours de la justesse d'un projet?

Quoi qu'il en soit, Messieurs, les diètes de la Pologne sentent que s'il restait à la patrie quelque ressource, ce n'était que dans le palatin de Posnanie. Toutes les voix se réunissaient pour convenir (75) que personne, dans toute la Pologne, n'était si laborieux et si infatigable, ne craignait moins les dangers, n'avait des vues si désintéressées et si justes, une si grande étendue de génie; et ce qui était surtout essentiel dans ces conjonctures, que personne n'était plus propre à concilier tous les esprits et à ramener tous les cœurs au seul intérêt du bien public.

Mais, hélas! Messieurs, que la prudence humaine est defectueuse par elle-même! Providence de mon Dieu, seule toujours infaillible, vous aviez d'autres desseins, dont vous prépariez peu à peu l'exécution. Ah! si ce n'était que par ces voies impénétrables que les jugements couverts de notre Dieu avaient déterminé de conduire Stanislas et Catherine sur le trône de la Lorraine, et leur auguste fille sur celui de la France (généreux Polonais, pardonnez-nous ces sentiments):

même qui a raconté cette particularité aux dames de Saint-Cyr, de qui on la tient.

(73) Voyez *Révolutions de Pologne*, tom. II.

(74) Deux grandes victoires remportées par Charles XII, la première contre les Moscovites la seconde contre les Saxons.

(75) ADLERFELD, tom. I^{er}, p. 352 et 359.

(72) Les parents de la reine de Pologne avaient fait un vœu à sainte Catherine de Boulogne pour obtenir de Dieu un enfant. Après la naissance de la princesse, il la nommèrent Catherine, par reconnaissance pour cette sainte, et ils envoyèrent à Boulogne un enfant d'argent massif du poids de leur fille quand elle vint au monde. C'est la reine elle-

tant de révolutions, tant de revers, tant de malheurs nous deviennent chers. Nous conserverons une reconnaissance éternelle pour ce qu'il vous en a coûté, mais nous ne pourrions jamais qu'en bénir le Seigneur.

Cependant, tandis que tous les regards et tous les vœux de la Pologne (76) se tournaient vers le sage Lezinski, sa généreuse épouse voyait avec une noble indifférence la couronne approcher d'elle et prête à se reposer sur sa tête. S'il eût pu lui être permis de rejeter le sceptre (c'est elle-même, Messieurs, qui a peint ainsi ses sentiments dans certains entretiens secrets où elle découvrait toute son âme [77]), qu'elle en eût fait volontiers le sacrifice ! Mais les maux de sa patrie semblaient avoir besoin de ce remède ; elle ne pense plus qu'à contribuer, autant qu'il est en elle, à les guérir. C'est dans le secours du ciel qu'elle met enfin toute sa confiance, disposée à reconnaître la volonté de Dieu et à s'y soumettre dans l'événement quel qu'il soit.

Ces sentiments, en recevant une couronne, n'ont-ils pas vraiment quelque chose au-dessus de la couronne même ?

Suivons-la jusqu'au pied des autels, où elle reçoit l'onction sacrée des rois (78). Le sacre des rois, disait un saint docteur, n'est pas une pompe vaine, une cérémonie profane, c'est une espèce de sacrement d'autant plus sublime, qu'il confère un plus sublime pouvoir. Tout ce que la religion a de plus saint, se réunit avec ce que l'empire a de plus auguste, pour séparer, en quelque sorte, de la masse commune des hommes la personne qui doit être élevée au-dessus de tout le genre humain. On la conduit à l'autel pour y recevoir l'autorité de celui par qui règnent les rois ; l'huile sainte, que l'on répand sur elle, est la figure de l'esprit de force et de douceur que la grâce verse dans son âme ; et la couronne d'or, qu'on lui met sur la tête, est un signe de sainteté autant qu'une marque d'honneur.

Ces augustes cérémonies eurent tout leur effet sur l'esprit et sur le cœur de la nouvelle reine. C'est par la pratique de toutes les vertus chrétiennes les plus distinguées que vous allez maintenant le remarquer.

Si je loue sa piété, par exemple, ce n'est pas seulement une attention religieuse à remplir les devoirs généraux du christianisme, c'est de plus une exactitude ponctuelle à consacrer au Seigneur toutes les heures, tous les moments de chaque journée. La nuit même a pour elle, ainsi que pour le Prophète-Roi, ses exercices particuliers, dont aucun voyage, aucune affaire, ni même aucune infirmité ne purent jamais interrompre le cours. Toujours altérée de la grâce céleste, elle allait sans cesse la puiser dans nos sacrements. Son principe était qu'on ne peut ni en approcher trop

fréquemment, ni s'y disposer avec une précaution trop scrupuleuse.

Si je parle de sa foi ; ce n'est pas une simple adhésion d'esprit aux vérités spéculatives, foi qui ne coûte rien au cœur, et qui souvent coûte encore moins à la raison qui croit, sans savoir ce que c'est que de croire. Je parle d'une foi éclairée, qui convainc son esprit par une étude sérieuse et réfléchie des vérités chrétiennes ; d'une foi tendre, qui touche son cœur, et qui la fait soupirer sans cesse, de ne pouvoir donner son sang en témoignage de la religion ; d'une foi active, qui la pénètre d'un respect si profond pendant la célébration de nos saints mystères, qu'un hérétique attaché à son service en fut ému, frappé et converti.

Si je parle de sa soumission à l'Eglise ; ce n'est pas une déférence vague, qu'on croit pouvoir allier avec une liberté présomptueuse de censurer, de décider et de se dispenser soi-même : c'est un attachement de cœur au souverain pontife, qu'aucune raison de politique ne put ébranler ni altérer, dans les circonstances les plus délicates ; c'est un assujettissement le plus humble et le plus constant à toutes les lois de discipline, dont elle ne crut jamais avoir aucune raison de s'affranchir sans une dispense expresse de ses pasteurs ; c'est une délicatesse portée jusqu'au scrupule contre tout livre, tout écrit, tout discours, qui eût attaqué le plus indirectement les décisions de l'Eglise.

Si je parle enfin de son zèle, c'est non-seulement une vigilance continuelle, qui la rendait, selon l'expression de saint Ambroise, l'apôtre de sa maison, en sorte qu'on y voyait tous les jours, ce que dit saint Pierre, ceux qui avaient résisté au ministère être sauvés par la conversation d'une femme sainte ; c'est non-seulement une sévérité discrète, par laquelle elle prescrivait jusqu'à la plus légère apparence de scandale, croyant volontiers, disait-elle, tout le monde innocent devant Dieu, mais voulant, selon le précepte de saint Paul, qu'on le fût aussi devant les hommes ; c'est surtout un tendre intérêt qu'elle prenait à la religion. O vous, ministres de l'Evangile (79), défenseurs aussi intrépides que propagateurs ardents de la foi, vous que le zèle du roi son époux a rassemblés, fixés avec tant de magnificence et qu'il emploie avec tant d'édification dans ces provinces, vous-mêmes, dites-le-nous, avec quelle bonté vraiment maternelle elle entraînait dans tous vos besoins, dans toutes vos peines, avec quelle complaisance elle entendait le récit de vos succès, avec quel empressement elle vous interrogeait sur les progrès du christianisme dans le nouveau monde. Combien de fois alors la vîtes-vous, avec la plus religieuse tendresse, mêler ses larmes au sang dont vos martyrs

(76) Election du roi, le 12 juillet 1704.

(77) C'est aux Dames de Saint-Cyr que la reine de Pologne s'est ainsi expliquée plus d'une fois.

(78) Election confirmée et sacre du roi et de la

reine le 1^{er} juillet 1705. C'est l'usage en Pologne de sacrer les reines ainsi que les rois.

(79) Les Missionnaires établis et fondés à Nancy par le roi de Pologne.

ont arrosé les terres barbares, et les arrosent encore tous les jours. Elle applaudissait à leurs triomphes, elle envoyait leur sort, par les prières les plus ardentes. Elle demandait à Dieu, pour prix de ce sang, le salut de ceux qui l'avaient répandu, et quels feux n'allumait-elle pas toujours dans vos cœurs par les vives invitations qu'elle vous faisait, de marcher sur les traces de vos frères, pour consommer leur ouvrage ?

Mais il est une dernière vertu qui met le comble à toutes les autres : c'est celle qui convient proprement aux grands, dit saint Jean Chrysostome, et qui les élève véritablement au-dessus de toutes leurs grandeurs.

En effet, l'appât le plus flatteur, l'appât auquel se laissent prendre le plus ordinairement les âmes sublimes, c'est la gloire. S'en être préservé, c'est là ce que j'appelle être plus que héros.... Plus que héros ! Qui mérita mieux cet éloge qu'une reine, qui étendit jusqu'au delà de son trépas l'horreur qu'elle avait toujours eue de toute gloire mondaine, tellement ennemie de la louange, qu'une de ses dernières volontés fut de nous interdire même cet hommage que nous rendons maintenant à ses vertus. Non, non, en ce seul point, elle ne devait point être obéie. Il est bien juste que ces grands cœurs soient dédommagés, après leur mort, de la gloire qu'ils ont dédaignée pendant leur vie. Mais vous vous acquitterez bien mieux que moi de cet emploi, vous, dont la vie semblait attachée à celle de notre reine, qui ne subsistiez que par ses bienfaits, et qui peut-être cependant eussiez ignoré vous-mêmes d'où partaient les secours qui vous faisaient vivre, si l'abondance même des secours n'en eût trahi la source : vous, surtout, élevez vos voix, laissez couler vos pleurs, vous, pauvres, dans le sein desquels elle cachait si soigneusement ses aumônes, n'en voulant d'autres témoins que vous-mêmes, n'en exigeant d'autre témoignage de reconnaissance qu'un inviolable secret sur les honneurs qu'elle rendait à Jésus-Christ dans vos personnes.

En elle, au reste, ce n'était point à une modestie d'affection ou de timidité pusillanime, c'était vraie vertu chrétienne, sage humilité, qui l'engageait à se montrer avec autant d'éclat dans les exercices solennels de la religion pour la gloire du Seigneur, qu'à cacher soigneusement ses vertus particulières, pour s'en dérober la gloire à elle-même ; à se faire servir dans le public avec autant de décence qu'elle avait dans le particulier de condescendance, d'indulgence et de bonté pour ceux qui la servaient.

S'il lui échappait quelquefois à leur égard quelqu'un de ces mouvements qui préviennent toute réflexion d'une âme plus attentive sur elle-même, elle s'humiliait aussitôt, se confondait devant le Seigneur, et par des redoublements de confiance, par de nouveaux

bienfaits, elle s'empressait à consoler ceux qu'elle craignait d'avoir mortifiés.

Ainsi, Messieurs, plus elle perd de vue la majesté du trône, plus elle est vraiment grande. Ne craignons donc point de l'en montrer enfin tout à fait dépouillée. Sans doute nous pouvons retoucher hardiment des plaies que le christianisme avait presque aussitôt fermées, et dont la cicatrice vient d'être comme effacée par une auguste alliance (80). Puisse-t-elle unir aussi étroitement les deux Etats qui l'ont contractée, qu'elle a réconcilié parfaitement deux généreux rivaux ! Je ne sais qu'exprimer les sentiments de notre roi et de notre reine, presque dans les mêmes termes dont nous les avons entendus se servir.

Quand une âme commune monte à un poste éminent pour lequel elle n'était point faite, étonnée, en quelque sorte, d'elle-même, sa propre élévation l'étourdit et présage une chute prochaine qui presque toujours en fait le jouet et la fable du monde. Il lui serait avantageux d'être demeurée dans l'obscurité. Mais quand on est vraiment né pour les grandeurs, on y arrive avec indifférence, on s'y place comme naturellement, on s'y soutient par son propre caractère ; à peine paraît-il qu'on perde quelque chose en les perdant. En effet, on ne perd rien d'une majesté qu'on avait indépendamment de toute gloire étrangère ; on ne perd même rien du respect et de l'estime des peuples qui admirent, consternés, sans même oser plaindre. Pour ces âmes extraordinaires la chute est aussi glorieuse que l'élévation. Vous avez déjà vu, Messieurs, la reine de Pologne donner à l'univers une partie de ce magnifique spectacle : voici la seconde et la plus brillante à mon gré.

Obligée de quitter sa patrie, où elle devait régner, dépouillée au dehors de tous les biens de la terre et toute pleine de Dieu au dedans, selon l'expression de saint Grégoire, l'âme noyée dans l'inquiétude sur le roi son auguste époux, qu'elle laisse livré aux hasards d'une guerre malheureuse, le cœur percé de mille traits de douleurs à la vue de deux tendres enfants trop jeunes encore pour ressentir toute leur perte, assez formés déjà pour partager sa tristesse... Ange tutélaire de la France, veillez autour d'elle, écarter les pièges semés sur toutes ses routes, et conservez-nous le trésor précieux qu'elle emporte !

Toute l'attention de la généreuse reine était pour les princesses ses filles. Les tenant presque continuellement entre ses bras, les serrant contre son sein tour à tour, elle les offre au Seigneur et s'offre pour elles en sacrifice. Elle se prive elle-même de tout pour adoucir autant qu'il est en elle les rigueurs de leur sort. Hélas ! Messieurs, les infirmités habituelles dont elle fut accablée depuis, et qui nous l'ont aussi ravie, furent le fruit de sa tendresse.

Le ciel rigoureux lui ôte successivement

(80) Mariage de Monseigneur le Dauphin, l'an 1747

tous ses asiles. Bientôt il ne lui reste plus d'autre marque de toute sa grandeur que cette dignité naturelle qui ne pouvait la quitter et qu'elle ne pouvait céder elle-même. Plus reine alors que jamais, soutenue de son seul courage et de la supériorité de ses sentiments, elle traite d'égal à égal avec les rois, qu'elle étonne par la fermeté de sa constance encore plus qu'elle ne les effraye par la grandeur de ses revers.

Il n'appartient qu'à la religion d'inspirer de telles vertus. Aussi était-ce au pied des saints autels, dans les sources de la grâce céleste, qu'elle allait puiser tous les jours cette force divine. Pour des consolations, elle n'en veut point d'autres que de ne contredire jamais en rien les ordres, quelque sévères qu'ils soient, du Dieu tout-puissant : *Hæc mihi sit consolatio, ut... non contradicam sermonibus sancti.* (Job, VI.)

Chastes épouses de Jésus-Christ (81), parmi lesquelles elle choisit sa dernière retraite au milieu des orages auxquels fut encore exposé loin d'elle le roi son époux, vous fûtes étonnées vous-mêmes des héroïques vertus qui l'accompagnaient, qui la soutenaient. Les vœux unanimes de toute la Pologne la rappelaient sur le trône (82); mais, d'une part, la justice et la clémence ne lui laissaient former des vœux que pour la tranquillité de sa patrie. Au jugement de Salomon même, en voilà véritablement la mère, qui aime mieux la céder, y renoncer, que de la voir encore déchirée par le glaive des guerres intestines. La modération, d'autre part, et la sagesse lui faisaient trouver au dedans d'elle-même une félicité, une gloire supérieures à tout ce que le trône peut donner de contentement. La grandeur d'âme et la force l'endurcissaient contre sa tendresse même, et ne lui permettaient de rien craindre que ce qui pouvait blesser la majesté. A tant de qualités héroïques donnaient le prix devant Dieu toutes les vertus ascétiques les plus parfaites. Sa vie était la même que celle des saintes vierges. En un seul mot, pouvait-on faire un éloge plus complet?

Après tant de dangers, tant de traverses, tant d'héroïsme dans les traverses et les dangers, n'était-il pas bien juste que l'aimable Providence de notre Dieu retournât sur elle les plus tendres regards de sa miséricorde? *Conversus Dominus... benedixit novissimis magis quam principio.* (Job, XLII.) Un traité glorieux (83) par un chef-d'œuvre inouï de politique, autant avantageux aux vaincus qu'aux vainqueurs, une couronne, à la vérité moins étendue (84), mais plus solide et plus sûre que celle qu'elle avait eu la générosité de sacrifier, des sujets qui ne tardèrent à lui transporter tout leur zèle et tout leur attachement pour leurs anciens maîtres qu'autant de temps qu'il leur en fallut pour connaître leurs nouveaux princes; d'ailleurs, une au-

guste famille croissant et se multipliant déjà jusqu'à la troisième génération sous ses yeux, les triomphes, les prospérités d'un royaume qu'elle avait adopté comme une nouvelle patrie : que de bénédictions ! Le ciel en avait-il versé de plus abondantes sur les premières années de sa vie ? Si son cœur fut encore vivement frappé dans ces jours de tristesse et de deuil, où une ville voisine (85), faillit devenir la borne fatale de la plus belle et de la plus glorieuse des carrières, sa joie n'en fut, quelques jours après, que plus douce et plus pure en recevant dans ses palais ce que le monde avait de plus grand et son cœur de plus cher (86). Hélas ! pouvaient-elles penser, toutes ces têtes royales rassemblées, que c'était pour la dernière fois qu'elles avaient la satisfaction d'embrasser leur auguste mère ? Mon Dieu ! vous ne lui faisiez donc goûter tant de douceurs que pour lui donner occasion de faire un dernier sacrifice plus héroïque ?

Les limites étroites que la nature a prescrites à notre durée sur la terre ne nous permettent pas d'étendre loin nos espérances. Cependant qu'est-ce après tout que la mort, et peut-elle être un mal pour celui qui la regarde comme une entrée nécessaire au souverain bonheur ? La reine de Pologne s'était occupée toute sa vie de cette belle maxime. Voilà, Messieurs, l'explication naturelle de cette fermeté qui étonna tous ceux qui l'assistèrent à ses derniers moments. Tout est en larmes autour d'elle ; elle seule est tranquille, et n'est pas même troublée du trouble qu'elle remarque sur tous les visages qui l'environnent. J'imagine voir ces anciens patriarches, pères de tant de rois, qui, conservant toute leur sérénité jusque sous les ombres de la mort, présageaient, annonçaient, distribuaient déjà les bénédictions célestes à leur postérité nombreuse. Ici quelque chose de plus encore. Elle est elle-même son prophète de mort, pour s'inspirer l'arrêt porté contre elle. Dès lors elle ne se regarde plus comme reine, toute sa grandeur est éclipsée à ses yeux ; elle ne voit en elle qu'une mortelle prête à subir la loi commune. Sa cour assemblée, elle fait à tous ceux qu'elle craint d'avoir mécontents ou chagrinés les plus tendres excuses. Ah ! c'est le cœur d'où elles partaient qu'il faudrait pouvoir montrer à découvert. Elle assure les uns du retour le plus parfait de ses bontés, aux autres elle donne encore de nouveaux gages de sa confiance : pour dernière grâce, elle demande à son auguste époux de réparer, dit-elle, ce qu'elle a fait de mal, de continuer le peu qu'elle faisait de bien, de suppléer enfin à ce qu'elle n'a pu faire.

Descendez, ô mon Dieu, descendez dans cette âme si chrétiennement préparée ; venez, par l'opérateur efficace de vos sacrements, y consumer les restes de la cupidité

(81) Les Dames de Saint-Cyr.

(82) L'an 1752.

(83) Traité de Paix de 1755.

(84) La Lorraine.

(85) Maladie du roi à Metz, en 1744.

(86) Arrivée du roi et de la reine, de monseigneur le Dauphin et de Mesdames de France à Luneville, en 1744.

terrestre, et si votre redoutable justice y trouve encore quelque chose à expier, écoutez, Seigneur, la voix de ce sang qui va couler pour elle sur cet autel, ce même sang dont elle s'est arrosée si souvent par la foi; écoutez les prières de tout son peuple autorisé, en quelque sorte, à charger votre miséricorde de la reconnaissance que lui ont inspirée ses bienfaits. Les murs mêmes de ce temple (87) crient en sa faveur, ô mon Dieu! La piété du roi qui les a élevés les fait parler pour elle aujourd'hui. La reine du ciel, qui depuis tant de siècles y signale sa puissance par toutes sortes de prodiges, se souviendra du tendre attachement que notre reine eut pour elle toute sa vie. Ces saints, dont les simulacres respectables environnent cette représentation funèbre, furent ses plus zélés protecteurs, ils ne lui manqueront pas à ce moment. Tant de vœux si puissants et si justes vont être portés sur vos autels par un pontife dont la piété fut édifiée, dont le zèle même fut étonné de l'héroïsme de ses derniers sentiments dont il fut le dépositaire. Écoutez enfin, Seigneur, la voix sans laquelle nous avouons que toutes les autres seraient inutiles, la voix de ses œuvres chrétiennes, de ses royales vertus. Quelque pures qu'elles nous aient paru, ne les jugez point dans toute votre rigueur; et comme ce sont elles qui ont fait sa gloire pendant sa vie, en l'élevant à toutes les grandeurs humaines, surtout en l'élevant au-dessus de toutes les grandeurs; que ce soient elles de même qui fassent à présent sa gloire et sa félicité éternelles : *Date ei de fructu manuum suarum et laudent eam in portis operaejus.*

III. ORAISON FUNÈBRE

D'ILLUSTRISSE ET RÉVÉRENDISSE PÈRE EN
DIEU, MONSIEUR SCIPION-JÉRÔME BÉGON,
ÉVÊQUE, COMTE DE TOUL, PRINCE DU SAINT
EMPIRE, etc.,

*Prononcée dans l'église cathédrale de Toul,
le 30 janvier 1754.*

In mortuum produc lacrymas, et quasi dira passus, incipe plorare.... fac actum secundum meritum ejus.... In requie mortui requiescere, fac memoriam ejus. (Eccli., XXXVIII.)

Répandez vos larmes en liberté sur l'illustre mort que vous avez perdu. Pleurez, comme ayant reçu une grande plaie. Que votre deuil soit proportionné à son mérite. Mais que la pensée du repos éternel, dans lequel il est entré, tempère vos regrets et adoucisse votre douleur.

Monseigneur (88),

Fut-il jamais douleur plus légitime que celle dont nous sommes tous pénétrés aujourd'hui? Ah! Messieurs, ne contrainsons point la sensibilité de nos cœurs. L'Esprit-Saint veut que le deuil soit proportionné au mérite de la personne qu'on pleure. Nos yeux pourront-ils donc fournir assez de larmes pour arroser ce funeste monument de la perte que nous avons faite?

Vous sentez, Messieurs, toute la grandeur

de cette perte; aussi est-il bien moins besoin d'exciter vos regrets que de vous consoler par la pensée du solide et inaltérable repos, qu'une vie la plus laborieuse procure maintenant à notre illustre pontife. Autant il nous est permis de pleurer sur nous, autant nous est-il défendu de nous affliger pour lui-même. Plus nous avons perdu, plus il gagne; la grandeur de notre perte est le fondement de son bonheur.

Ne nous occupons donc plus des réflexions tristes et lugubres que cette pompe funèbre semble devoir inspirer. Lorsque nous rendons ces derniers devoirs à des héros du monde, hélas! Messieurs, le plus ordinairement, tout nous attriste, tout nous pénètre de crainte et d'effroi, du moins autant que de douleur; plus nous les regrettons, plus nous tremblons; les sentiments de la foi, encore plus que ceux de la nature, nous arrachent des larmes; et ces trophées de mort étalés à nos yeux ne nous fournissent que les plus humiliantes, et surtout les plus terribles leçons sur la vanité du monde et de ses grandeurs.

Il n'en est pas ainsi par rapport aux vrais héros de la religion. Les pleurs dont nous mouillons leurs dépouilles mortelles sont de tendresse encore plus que de douleur. Les honneurs que nous rendons à leur mémoire sont un hommage qui s'adresse à leurs personnes mêmes plutôt qu'à leurs dignités et à leurs titres. Tandis que l'usage leur dresse des monuments funèbres, notre piété voudrait être autorisée à leur consacrer déjà des pompes triomphales, et tout en réclamant pour eux, par des concerts lugubres, la miséricorde de notre Dieu, nos cœurs sont obligés de se faire violence pour ne pas leur adresser des vœux à eux-mêmes. Telle est, Messieurs, la situation où je me trouve en commençant l'éloge d'illustrissime et révérendissime père en Dieu, Monseigneur Scipion-Jérôme Bégon, évêque, comte de Toul, prince du Saint-Empire.

Combien de fois, en nous ouvrant la bouche dans cette chaire, pour vous annoncer les vérités éternelles, nous la ferma-t-il en même temps, par les ordres les plus précis et les plus sévères, pour toute espèce d'éloge qui pût le regarder lui-même? Hélas! enfin, mon cœur se trouve donc en liberté de rendre publics tous les sentiments d'estime, de vénération, j'ai presque osé dire d'attachement et d'amour dont il était depuis si longtemps pénétré. Cependant, tout autorisé que je suis à le louer, je respecterai, même encore aujourd'hui, sa délicate modestie. Je veux composer son éloge de la manière qui, seule, eût pu l'intéresser lui-même. C'est à la gloire de l'Eglise, autant qu'à la sienne propre, qu'il se rapportera tout entier.

1° Son amour pour l'Eglise, en général, sera le sujet du premier point. 2° Son amour spécial pour cette Eglise, en particulier, sera le sujet du second point.

(87) Eglise de Notre-Dame de Bon-Secours, bâtie et fondée par le roi de Pologne.

(88) Monseigneur de Saint-Simon, évêque de Metz, officiant.

Je l'entreprends avec une nouvelle confiance sous vos auspices, Monseigneur. Le zèle ardent qui vous dévore et vous tient sans cesse en action pour soutenir l'honneur de l'Eglise, et conserver les droits sacrés du sacerdoce, peut-il, en effet, ne pas s'intéresser au récit brillant des travaux et des vertus de votre illustre confrère? Quel doux spectacle, quelle efficace consolation donnez-vous aujourd'hui à notre douleur, en venant mêler vos larmes avec les nôtres, et présenter vous-mêmes nos vœux au trône du Tout-Puissant? Précieux, glorieux témoignage de la tendre amitié; et, pour me servir de votre expression, de la respectueuse estime qui vous unissait à notre digne pontife; témoignage, dis-je, d'autant plus précieux pour nous, qu'il est plus glorieux à sa mémoire.

PREMIER POINT.

Monseigneur,

J'ai toujours pensé, et je crois y être autorisé par saint Paul, que dans le système général de Providence qui gouverne le monde il est une disposition particulière de l'Esprit-Saint pour le choix de ceux qui doivent présider à l'administration de l'Eglise : *Spiritus sanctus posuit episcopos.* (Act., II.) Je ne prétends pas disconvenir que l'intrigue n'influe assez souvent sur le choix des hommes; mais le choix de Dieu n'en est pas moins invariable. Et qui ne sait que le Seigneur se sert tous les jours, comme il lui plaît, des passions humaines pour parvenir à l'exécution de ses desseins? Ses desseins sont toujours aussi justes en eux-mêmes qu'ils sont impénétrables pour nous. Malheur véritablement à ceux qui abusent de la grâce qui leur a été confiée! Mais l'abus terrible qu'en fit un des premiers apôtres n'affaiblit non plus notre foi que notre confiance à la providence spéciale de Jésus-Christ sur son Eglise.

Après tout, que sert cette triste réflexion dans un sujet où nous n'avons qu'à vous bénir, Seigneur, de vos miséricordes? Votre voix se fit entendre de bonne heure au jeune Samuel, que vous destiniez à cette portion chérie de votre peuple; il l'entendit et y répondit aussitôt : *Ecce ego, quia vocasti me.* (I Reg., II.) Un tendre amour pour l'Eglise fut d'abord le fruit de cette première vocation; amour actif autant que tendre, qui le rend empressé à se mettre de bonne heure en état de la servir utilement; ardent à profiter toujours à propos de toutes les occasions de la servir efficacement; surtout attentif, en la servant, à l'honorer par la décence autant que par la régularité de sa conduite.

Quand on a tant de qualités personnelles à louer, doit-on chercher à parer un éloge de vertus étrangères? Vertus domestiques tant qu'il vous plaira, Messieurs; en fait de vertu, j'appelle étranger tout ce qui n'est point propre à la personne même. Reposons-nous-en donc sur les monuments publics

pour consacrer la mémoire du grand Colbert, et ne prenons point occasion des liens du sang qui l'unissaient à messieurs Bégon pour vanter encore ici ses importants services. Les savants, dans quelque genre que nous les supposions, ne laisseront jamais tomber dans un injurieux oubli le nom de Michel Bégon. L'illustration de ses alliances, l'éminence des emplois de confiance dont il fut honoré, feront le sujet de leurs justes éloges autant que les bienfaits dont il combla toute sa vie les arts et les sciences, et les lumières dont il les éclaira.

D'ailleurs, permettez-moi de le dire, Messieurs, il me semble qu'un pontife, ministre du grand prêtre, selon l'ordre de Melchisédech, doit être considéré sans généalogie dans l'Eglise, pour y représenter plus fidèlement celui dont il doit être l'image : *Sine genealogia... assimilatus filio Dei.* (Heb., VII.) Avançons donc.

Le premier mouvement qui se fit sentir au cœur de notre évêque fut ce tendre mais vif aiguillon de charité, comme dit saint Bernard (serm. 58, *in Cant.*), qui le pressait pour le salut de ses frères, pour la beauté de la maison de Dieu et l'accroissement de sa gloire. C'est là, continue ce saint docteur, la marque certaine d'une véritable vocation à l'état ecclésiastique. Aussi son premier soin, son soin le plus empressé, fut de se mettre en état d'être utile.

Il est encore des compagnons de ses premières études. Qui d'eux ne lui rendra le témoignage que saint Grégoire de Nazianze (*Laud. funeb. S. Bas.*) rendait à son ami saint Basile? Je ne puis, Messieurs, vous mieux peindre sa jeunesse qu'en copiant presque mot à mot ce saint docteur.

D'abord qu'il put sentir avec réflexion qu'il existait, il voulut exister pour des espérances plus solides que celles que le monde lui offrait, et se résolut à quitter le monde sitôt qu'il put craindre que le monde ne le quittât. Son caractère doux, tranquille et vertueux se montra dans le choix de ses premiers amis. Vous en connaissez un, et quand je nommerai le sage intendant (89) de cette province, vous conviendrez, Messieurs, qu'ils se font mutuellement un égal honneur l'un à l'autre. Persuadé, comme dit le saint docteur que je viens de citer, qu'il est bien plus facile de contracter les vices de ceux que l'on fréquente que de leur inspirer l'amour de la vertu; de même qu'auprès d'un malade il est bien plus facile de prendre le mal que de le guérir; toutes ses liaisons n'étaient qu'une douce sympathie de vertu. Aussi bientôt, comme saint Jean Chrysostome le rapporte de saint Athanase, il parut, non-seulement entre ses compagnons, mais entre ses maîtres, doué d'une gravité, d'une sagesse déjà dignes d'un évêque.

Que dirons-nous de ses études? Dans elles comme dans tout le reste, il préféra toujours l'utile sérieux au frivole agréable, ré-

(89) M. de Creil, intendant de Metz.

prend saint Grégoire. Les sciences propres de son état l'occupèrent de bonne heure tout entier. Autant la justesse et la pénétration de son génie semblaient avoir peu besoin des secours du travail, autant la constance et l'opiniâtreté de son travail semblaient lui rendre inutiles les qualités de son génie; en sorte qu'on pouvait douter auquel des deux il devait ses progrès.

Ajoutons cependant que sa délicate et scrupuleuse modestie fit toujours une espèce de tort à son esprit. Elle en captivait la vivacité, elle en éclipsait le brillant, elle en émoussait, pour ainsi dire, la pointe, peut-être en retardait-elle l'activité. Il fallait le sonder, en quelque sorte, pour en connaître le solide. Vous l'avez éprouvé, Messieurs, bien plus souvent, et vous pouvez en décider bien mieux que moi. J'oserai cependant rendre ce témoignage personnel à sa mémoire. Combien de fois, avec admiration, l'ai-je entendu traiter avec toute la profondeur de l'école les questions les plus épineuses et les plus abstraites, démêler les sophismes les plus captieux de l'erreur, découvrir le venin caché sous les dehors brillants d'un spécieux système, citer les saints canons, entrer dans leur esprit, en expliquer le sens relatif aux différentes circonstances des différents siècles. Quiconque le consultait trouvait en lui la même force de raison, la même présence d'esprit et de mémoire. La crainte de troubler la paix, en paraissant gêner la liberté des sentiments, lui faisait, à l'exemple de l'Apôtre (*Rom.*, XIV), cacher quelquefois ses propres lumières. Mais, quand il s'agissait de faire triompher l'Esprit de Dieu, c'est alors qu'elles éclataient en lui, comme dans saint Paul, presque malgré lui-même : *In ostensione spiritus et virtutis.* (*I Cor.*, II.)

Quelle preuve voulez-vous de la considération qu'il acquit bientôt dans l'Eglise? Ce seront les preuves de ses services. A peine est-il honoré du sacerdoce (90), que deux illustres Eglises se le disputent et se l'enlèvent tour à tour, jalouses de l'avoir pour chef. La province de Bordeaux applaudit d'abord au premier choix (91) en l'honorant du plus illustre suffrage. Il n'avait pas trente ans lorsqu'il parut pour la première fois dans les augustes assemblées du clergé de France (92). Et comment y parut-il, Messieurs? N'est-ce pas assez pour sa gloire que de faire connaître qu'il fixa dès lors l'attention et mérita les bienfaits de Louis le Grand (93), ce monarque le plus éclairé et le plus juste appréciateur du mérite des hommes? Chargé d'une des commissions les plus délicates et les plus épineuses (94), il en rendit si bon compte que lui-même aussitôt fut choisi pour l'exécution; et le diocèse de Limoges à jamais se souviendra de l'obligation qu'il eut à la sagesse et à la sagacité de son esprit dans les affaires.

(90) En 1708.

(91) Doyen de La Rochelle en 1709, et de Beauvais ensuite en 1716.

(92) Député en 1710 à l'assemblée du clergé, par

Mais des besoins plus importants de l'Eglise devaient bientôt occuper ses soins. Hélas! Messieurs, plutôt à Dieu que ces divisions fatales, qui depuis si longtemps nous font gémir, fussent à jamais effacées de notre souvenir! Entre les hérésies fameuses qui ont déchiré le sein de l'Eglise, il n'en est point, ou presque point, qui n'ait eu, si j'ose ainsi m'exprimer, une espèce de génération successive d'erreurs. Ce que le nestorianisme avait fait en Orient dès les premiers siècles, le pélagianisme ensuite dans l'Afrique, le calvinisme l'a fait pareillement dans la France. Mais prenez garde, Messieurs, qu'ordinairement l'enfant est moins emporté, moins furieux, mais plus souple, plus adroit, et par là même plus dangereux que sa mère. Ici le funeste rejeton de la réforme prétendue, caché sous une écorce séduisante, après avoir longtemps obscurément rampé, pliant à propos sitôt qu'il entendait gronder la foudre, enfin s'était cru assez fort pour la braver. Distinctions frivoles des premiers partisans d'Arius; ruses, souplesses, détours de Célestius et de Pélagie; satires ténébreuses, atroces calomnies de Luther et de Calvin, tout fut mis en usage pour éviter ou éluder une proscription la plus authentique, la plus juste, qui coupait enfin jusqu'aux dernières fibres de cette souche féconde en toutes sortes d'erreurs.

Le mal s'aggravait donc de jour en jour. L'esprit de fanatisme et de révolte commençait à souffler de toute part. Cependant les deux puissances, de concert, cherchaient les voies les plus douces de conciliation, pour calmer les esprits échauffés, et ramener la paix dans nos Eglises troublées. La plus sage politique en imagina le projet, la doctrine la plus saine et la plus pure le dicta; et sans doute il eût réussi, s'il était d'autre manière de traiter avec l'Eglise, en matière de foi, que de se soumettre purement et simplement à ses décrets; et ne craignons pas de le dire, si des moyens humains pouvaient lui rendre la paix, que Jésus-Christ s'est réservé à lui seul le droit et le pouvoir de donner.

Rien de plus juste cependant que de prendre tous les moyens que peut suggérer la sagesse dans ces circonstances critiques, qui communément intéressent le trône autant que l'autel même. Pour faire entrer dans ces vues de pacification tous les évêques dispersés de l'Eglise de France, on fit donc choix de ce que le clergé pouvait fournir de plus éclairé et de plus sage. L'abbé Bégon fut le premier sur lequel on jeta les yeux, et il eut la gloire de ne revenir qu'après avoir fait souscrire tous ceux auxquels il avait été envoyé.

Pourquoi donc, Messieurs, ne pourrais-je pas lui appliquer à présent ce que le Seigneur disait autrefois de Phinéas : *Quia ze-*

la province de Bordeaux.

(93) Nommé à l'abbaye de Saint-Germer en 1715.

(94) Député à Limoges par l'Assemblée de 1710, pour réformer les impositions de ce diocèse.

latus est pro Deo suo (Num., XXV), parce qu'il a été zélé pour la gloire de son Dieu, il est juste qu'il ait les honneurs du souverain sacerdoce : *Erit ipsi pactum sacerdotii.* (Ibid.)

Formé sous les yeux, et, pour ainsi dire, sous la main des Rohan, des Polignac et des Bissy, ces grandes lumières de notre siècle, il s'était pénétré de bonne heure de cette maxime de saint Bernard (*De Off. ep.*, c. 8), que nous lui avons ouï répéter tant de fois, et qui le guida toujours dans toute sa conduite : qu'un évêque particulier n'est pas plus exempt que les autres fidèles du devoir de la soumission à l'Eglise universelle et à son chef; et que celui-là se montre indigne d'enseigner, qui refuse d'être enseigné lui-même par le corps de ses confrères unis ensemble. Faire respecter l'Eglise, faire obéir à ses décisions, ce fut donc toujours un de ses premiers soins.

Cette douceur, cet amour de la paix, qui fit véritablement toujours son propre caractère, n'était pas en lui cette espèce de langueur dont se plaignait saint Augustin (*in Ep. Joan.*, tract. 7), qui souffre tout, et voit, sinon avec indifférence, du moins avec inaction, les écarts et les violences des ennemis de la paix. Ce n'est point là, poursuit ce saint docteur, non ce n'est point charité. La vraie charité doit être animée par la ferueur du zèle. Elle doit non-seulement reprendre et corriger, mais encore punir.

Vous l'éprouvâtes, vous tous, qui, sous les yeux de ce garde vigilant de la maison de Dieu, osâtes porter une main sacrilège, soit sur le dépôt sacré de la foi, soit sur l'encensoir des pontifes; vous tous, dont les écrits, ou scandaleux, ou téméraires, altérèrent l'austère pureté de la morale, ou blessèrent la gravité majestueuse de nos mystères. Rien n'échappa à son zèle, quand la gloire de l'Eglise y était intéressée. Cependant ce n'était jamais qu'à regret qu'il se voyait forcé d'user de sévérité, il n'était rien qu'il n'employât pour l'éviter, et son zèle, tempéré par une charité tendre, lui faisait presque toujours trouver quelque heureux moyen de s'insinuer dans les esprits et de gagner les cœurs? c'est le témoignage public que lui rend l'*Histoire de Lorraine* (95), et quel éloge ne renferme-t-il pas? (Permettez-moi, Messieurs, de le transcrire). Que ce furent les lumières de ce digne prélat, son talent à concilier les esprits, sa conduite mêlée de fermeté et de douceur, qui ramenèrent à l'uniformité de sentiments sa congrégation divisée, et que la paix dont jouit aujourd'hui cette congrégation si célèbre (96) fut le fruit de sa profonde sagesse. Quel service plus important pouvait être rendu à l'Eglise? Mais ajoutons que l'essentiel, c'est de l'honorer en la servant

Ainsi le prétendait saint Paul, qui, pénétré lui-même d'estime et de respect pour le ministère dont il était chargé, *habentem administrationem* (II Cor., IV), pour

l'honneur de la vérité qu'il annonçait, *in manifestatione veritatis* (Ibid.), croyait devoir se rendre recommandable publiquement aux yeux des hommes : *commendantes nosmetipsos.* (Ibid.) Or quel moyen employait pour cela le grand Apôtre? C'était non-seulement d'éviter les vices, dont la sainteté du ministère doit éloigner jusqu'au soupçon; mais, surtout, de se montrer partout comme vrai pontife, par la gravité, la noblesse, le désintéressement, en un mot, la décence de toute sa conduite.

Ce n'est donc point louer proprement un évêque, dit saint Jean Chrysostome, que de louer précisément la régularité de ses mœurs. Quand l'Apôtre fait à son disciple le détail des vices dont doivent être exempts ceux à qui il lui ordonne d'imposer les mains, ce n'est pas une règle qu'il établit, continue ce saint docteur, c'est par condescendance pour les besoins de l'Eglise de Crète, et pour les défauts qui y régnaient encore, que saint Paul se restreint ainsi.

Dire donc précisément de notre évêque, ce qui fit, Messieurs, tant de fois l'objet de votre admiration et le sujet de vos éloges; louer sa pureté, sa tempérance, sa charité, sa foi; ce n'est encore faire l'éloge que d'un simple fidèle, à moins cependant, reprend saint Jean Chrysostome (lib. II *De sacerdot.*, c. 2), que toutes ces vertus ne soient, dans un évêque, au même degré de perfection que la lumière est dans le soleil, qui par son éclat, dès qu'il paraît, éclipe tous les autres corps lumineux.

En ce sens, louons donc; oui, nous pouvons ainsi vraiment louer un amour si délicat de la pudeur, qu'il ne voulait même jamais, ni prononcer, ni lire, ni entendre le nom du vice contraire, prenant à la lettre ce que dit saint Paul (*Eph.*, V.), qu'il ne doit jamais être nommé parmi les chrétiens : une sobriété, que nous avons si souvent regardée comme excessive, et qui, en effet, nous faisait craindre, qu'il ne donnât réellement trop peu à la nature, pour en réparer, en soutenir les forces qu'il prodiguait sans cesse : un amour du prochain, qui mettait à sa bouche une garde sévère, pour l'empêcher de s'ouvrir jamais sur tout ce qui pouvait faire peine ou tort à personne, et l'armait en même temps des traits de la charité la plus ingénieuse, pour défendre quiconque était attaqué en sa présence; la médisance se fit-elle jamais entendre impunément devant lui? une sincérité, qui non-seulement ignora toujours les détours artificieux de ce qu'on appelle politique mondaine; mais qui ne sut jamais rien dissimuler, rien pallier, que les défauts du prochain, et avouait ingénument ses propres fautes, avec autant de plaisir qu'il en avait à louer les vertus des autres : une vigilance sur soi-même, qui lui faisait toujours tenir son âme, pour ainsi dire, entre ses mains; croyant à chaque instant qu'elle allait lui être redemandée, chaque instant, il se te-

(95) D. Calmet, *Bibl. Lorr.*, T. Bégon.

(96) La Congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe, ordre de Saint-Benoît.

naît prêt à la remettre. Toutes les fois, surtout, que les besoins de l'Eglise l'appelaient au dehors, jamais il ne parlait, qu'il n'eût mis à ses affaires et spirituelles et temporelles le même ordre que si c'eût été le dernier qu'il pût y mettre : enfin, une compassion, une bonté de cœur, qui comme celle de saint Paul; ne faisait point de distinction du juif et du gentil, c'est-à-dire, aussi tendre pour les besoins du corps que pour ceux de l'âme, aussi généreuse pour l'étranger et l'inconnu que pour le citoyen. Je ne puis en omettre ici deux traits singuliers. Que ne puis-je leur donner, ainsi qu'à cent autres semblables, toute l'étendue qu'ils méritent ?

Un inconnu se présente à lui : d'abord il s'assure prudemment de sa condition et de son malheur. Assuré qu'il en est, pour le consoler, il quitte tout, affaires et compagnies ; il mange tête à tête avec lui ; il veut réparer seul toutes ses disgrâces. En effet, il les lui fait oublier par ses largesses et par son crédit, bientôt après il rétablit toute sa fortune.

Il apprend qu'un étranger hérétique vient de tomber, en passant, dans un danger pressant de mort : il accourt aussitôt. Il souffre, il dévore mille outrages dont on l'accable ; plus on le charge d'injures, plus il s'attache à ce malheureux ; et, en effet, il ne le quitte, qu'après l'avoir vaincu par sa patience et sa douceur, et l'avoir lui-même réconcilié à l'Eglise.

Certainement, Messieurs, ce ne sont point là des vertus communes ; ce sont des vertus vraiment dignes d'un évêque. Cependant saint Bernard voulait encore quelque chose de plus ; il voulait de ces vertus de conduite, qui, plus apparentes aux yeux des hommes, semblent faire encore plus d'honneur à l'Eglise. C'est ce que j'ai nommé décence de conduite ; décence qui consiste, ce me semble, à ne sortir jamais du caractère propre de son état, à ne produire au public, ni actions, ni sentiments, ni discours, ni maintien ; rien en un mot qui ne soit marqué, pour ainsi dire, du sceau du ministère qu'on exerce ; enfin, à n'être et à ne paraître jamais que ce que l'on doit être.

Cette décence de conduite, par rapport à un évêque, c'est donc, premièrement, dit saint Bernard (lib. IV *De cons.*, c. 6.), cette gravité extérieure qui s'éloigne également des deux extrêmes de la liberté et de l'austérité, qui enhardit la confiance sans la laisser dégénérer en familiarité, force également et l'estime et l'amour, domine l'esprit, sans effaroucher le cœur, et, sans gêner jamais, contient toujours dans le respect.

Tel, le même saint docteur nous peint ailleurs (*De Vita S. Mal.*, c. 9) le saint évêque Malachie. A chaque trait, Messieurs, vous reconnaîtrez votre évêque, et je n'ai pas besoin de rien changer dans le portrait. Toujours sérieux et jamais sévère, quand vit-on éclater sur ses lèvres les bruyantes expressions d'une joie dissolue, ou dans ses yeux

les signes étincelants de l'impatience colère ? Quel plaisir ou quel chagrin furent capables de troubler la sérénité de son front ? Se relâchant quelquefois, sans s'échapper, sans s'oublier ; sachant, sans se dissiper, se distraire. Au milieu des plus grandes occupations, toujours tranquille, toujours libre, il semble n'avoir jamais autre chose à faire que ce qu'il fait. Dans toutes ses actions, jusqu'aux plus petites et aux plus communes, tout édifie, rien n'est à charge. L'exacte et scrupuleuse modestie compasse, pour ainsi dire, toutes ses démarches ; mais jamais n'en exclut les grâces de l'affabilité.

Voyez-le, examinez-le en tant de circonstances où il s'est trouvé pendant sa vie. Partout, quelle noblesse ? S'agit-il de solennités religieuses ? Peut-on représenter la divine Majesté plus sensiblement qu'il le faisait par la pompe éclatante qu'il donnait à toutes les cérémonies ? Peut-on rendre l'impression de la sainteté de Dieu plus vive qu'il la rendait par le recueillement et la dévotion dont il était pénétré ? L'esprit de chaque cérémonie semble se peindre sur son visage, et se marquer sous sa main, par le signe sensible qu'il en trace.

S'agit-il de cérémonies politiques ? Comment savait-il se présenter partout ? Toujours véritablement avec modestie, mais toujours avec dignité ; toujours, en un mot, en évêque ; ne cherchant pas à vous en imposer par des airs fastueux de grandeur ; mais en imposant toujours, malgré lui-même, par l'impression que faisait sa vertu. Auguste sénat de Lorraine, vous avez inscrit dans vos fastes, parmi les événements les plus heureux, ce jour brillant, où le choix d'un grand roi, dont vous admirez la sagesse, l'associa à vos nobles travaux. Combien la vénération qu'il vous avait inspirée depuis si longtemps s'accrut-elle encore, en le voyant de plus près, en l'entendant parler dans ce nouveau ministère !

S'agit-il de représenter dans son propre palais ? Combien de fois eut-il la gloire d'y recevoir ses augustes maîtres ? Jamais ils ne le quittèrent qu'avec une espèce de regret ; éduqués autant que charmés, ils n'en étaient que plus satisfaits, non pas de la magnificence, mais de l'ordre ; non pas de la profusion, mais du goût ; en un mot, de je ne sais quel air de décence qui régnait partout, d'autant plus digne de la majesté de ceux qu'il avait l'honneur de recevoir, qu'il était plus convenable à la noble simplicité de son état et de son caractère.

En effet, Messieurs, l'austère pauvreté, la mortification et l'abstinence rigide de Charles Borromée est sans doute une vertu. Saint François de Sales la louait en l'admirant, comme avait fait autrefois saint Augustin dans quelques évêques de son siècle. Mais, ni l'un ni l'autre, le grand Augustin, non plus que saint François de Sales, ne se croyaient obligés à l'imiter. Ils jugeaient même préférable, pour leur conduite particulière, cette aimable et douce condescendance, qui se prête à tous les devoirs, et

même aux usages communs de la société.

Voyez donc encore, examinez notre évêque dans l'intérieur de son domestique. Saint Paul voulait qu'un évêque sût régler sa maison. Comment, en effet, dit le grand Apôtre, l'Eglise sera-t-elle gouvernée par celui qui ne sait pas conduire sa propre famille? Saint Bernard (lib. II *De cons.*, c. 6) expliquait l'étendue de ce soin. Les règles qu'il prescrit font le tableau de la conduite de notre évêque.

Heureux qui, comme lui, sait trouver des ministres, des économes fidèles, nouveaux Josephs sur lesquels on puisse se reposer du soin d'une grande maison, au point d'en ignorer jusqu'au détail! Mais encore plus sage, qui sait, comme lui, les employer avec assez de confiance pour les élever au-dessus des sentiments de mercenaires qui servent à l'œil, comme dit saint Paul; et avec assez de circonspection pour ne pas mettre leurs sentiments à une épreuve trop dangereuse!

Heureux qui, comme lui, trouve à se faire servir avec la simplicité d'un cœur droit, par affection plus que par crainte, et si j'ose ainsi m'exprimer, de cœur encore plus que de corps! Mais encore plus sage qui, comme lui, persuadé, selon la doctrine de saint Paul, qu'il doit à ceux de sa maison, autant de soins temporels qu'ils peuvent lui en devoir eux-mêmes, et qu'il leur est redevable de surcroît de tous les secours spirituels, sait les gagner à Jésus-Christ encore plus qu'à lui-même, et par conséquent s'en faire servir encore plus par religion que par amour!

Heureux qui, comme lui, sait maintenir au dehors la même tranquillité, la même paix qu'il conserve au dedans de lui-même! Mais encore plus sage qui, pacifique comme le Prophète, avec ceux mêmes qui haïssent la paix, non pas à la vérité selon le précepte, mais selon les désirs de l'Apôtre, sait n'imputer qu'à soi-même tous les torts qu'on lui fait, et sauver toujours la charité en souffrant l'injustice.

Que reste-t-il enfin à ajouter à tant de traits brillants de toutes sortes de vertus? Un dernier trait sur lequel saint Bernard insistait le plus, comme sur celui qui doit couronner tous les autres. Qui fut plus sage et plus heureux dans le choix de ceux qu'il honora de sa confiance? Que les circonstances présentes le font bien voir! Un illustre neveu (97) l'eut tout entière. Je vous en prends à témoin vous-mêmes. Messieurs, si ce fut une aveugle tendresse, si ce fut la chair et le sang qui la lui inspirèrent. Vous connaissez tous ceux qui la partagèrent avec lui. Est-ce à leur gloire, est-ce à la vôtre propre ou à celle du prélat lui-même que tourne davantage le scrupule délicat que vous vous êtes fait de ne rien changer après sa mort dans ce qu'il avait réglé pendant sa vie? Ce que je puis décider sûrement, c'est que rien ne fait certainement plus d'honneur à la religion même.

Eglise primitive, vîtes-vous donc jamais rien de plus admirable dans vos plus grands évêques? Mais il est encore d'autres traits qui vous intéresseront, Messieurs, et vous toucheront certainement davantage. Vous venez de voir son amour pour l'Eglise en général; amour qui se manifeste, et dans la disposition où il se met d'abord de la servir, et dans les services effectifs qu'il lui rend, et dans l'honneur même qu'il lui fait en la servant. Pourrais-je avoir besoin de vous demander maintenant une égale attention aux témoignages particuliers de son amour pour vous-mêmes? C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Heureuse Eglise, qui fixâtes enfin tous les soins et toute la tendresse de ce digne ministre des saints autels! sans doute il ne fallait pas moins pour réparer les deux pertes qu'en peu d'années, et presque coup sur coup vous veniez de faire. Et par quel autre pouvaient être mieux remplacés les Camilly et les Bissy, que la Providence vous avait successivement enlevés pour le bonheur de deux autres Eglises.

A peine monsieur Bégon se vit-il attaché spécialement à vous par les nœuds sacrés dont sa mission et sa consécration le lièrent, qu'aussitôt vous eûtes tout son cœur, et bientôt, par un juste retour, il eut les vôtres. Ah! Messieurs, c'est donc à présent dans vos cœurs que je voudrais puiser les couleurs dont je vais m'efforcer de le peindre. Son image, en effet, y est plus fidèlement gravée que tout l'art ne pourra la tracer. Du moins, en reconnaissant les traits que je pourrai rendre, vous suppléerez à ceux que j'omettrai, et si, en plus d'un endroit, vous m'accusez de ne pas dire assez, je suis pleinement convaincu que vous ne m'accuserez pas de trop dire.

Amour délicat et jaloux d'un époux pour son épouse; amour infatigable et généreux d'un pasteur pour son troupeau; amour tendre et compatissant d'un père pour ses enfants: à ces trois traits si simples, mais si beaux, reconnaissez-vous, Messieurs, les sentiments qu'eut toujours pour vous votre évêque.

Il crut, en effet, d'abord devoir former son cœur sur les sentiments de Jésus-Christ pour l'Eglise, son épouse; et comme Jésus-Christ aime son Eglise, selon saint Paul, il crut devoir aimer l'Epouse que l'Esprit-Saint lui avait donnée en partage.

Convenons cependant qu'elle méritait bien toute l'affection de son cœur, cette Eglise illustre par tant de titres; mais dont aucun ne parut plus beau, ne fut plus cher à son nouvel évêque que son attachement invariable à la foi et à la sainte doctrine; Eglise d'ailleurs d'une antiquité si respectable, que quelques-uns ont cru pouvoir en faire remonter la première origine jusqu'au temps des apôtres; Eglise aussi ancienne que le christianisme dans les Gaules, et qui

(97) M. de Donnery, abbé de Murcau, doyen de la cathédrale.

même, avant que nous eussions des rois chrétiens, avait placé déjà sur ses autels au moins six de ses pasteurs; Eglise qui, depuis, compta parmi ses évêques six cardinaux, un petit-fils de Charlemagne, plusieurs princes de toutes les maisons souveraines de l'Europe, dix entre autres de celle de Lorraine, et qui, dans le *xi^e* siècle, eut la gloire de voir arracher, comme par force de son sein, un des plus saints pontifes qui aient été assis sur la chaire de saint Pierre. Parlerai-je de ses prérogatives et de ses droits? Combien de temps l'une et l'autre puissance avaient-elles été réunies dans la personne de ses évêques? Les fondations immenses qu'ils ont faites de presque toutes les abbayes de ce grand diocèse font encore preuve de leur ancien pouvoir.

Mais ajoutons, Messieurs, que tant de titres d'illustration flattèrent moins le cœur du nouveau prélat qu'il ne fut touché de l'espèce d'appauvrissement, s'il m'est permis d'ainsi parler, auquel il la trouvait réduite. La plupart des biens, ou aliénés ou négligés; la juridiction même la plus sacrée, contestée, traversée dans son exercice en plus d'un endroit; l'époux dans le sein même de son épouse était presque sans habitation. Vous le savez, Messieurs: Qu'était le palais épiscopal? Qu'un amas, pour ainsi dire, de ruines respectables; en sorte que, depuis plusieurs années, les souverains pontifes n'accordaient de bulles, pour l'évêché de Toul, que sous la condition d'en rétablir le palais.

En même temps que tous ces différents objets attendrissaient son cœur, il fut frappé, j'ai presque dit, effrayé de l'immense étendue de soins qu'allait exiger de lui le plus vaste diocèse de tout le royaume. Cependant il résolut de suffire à tout, et vous savez, Messieurs, s'il y suffit. Voyons comment: entrons dans le détail.

La promesse que Jésus-Christ avait faite à son Eglise, de ne la délaisser jamais, de demeurer continuellement avec elle, pour veiller continuellement sur elle; le nouvel évêque crut la devoir faire pareillement à son épouse; il la fit: et avec quel scrupule la remplit-il toute sa vie? Fut-il jamais fidélité plus parfaite et plus inviolable? Quels prétextes furent assez spécieux, quelles raisons assez fortes pour l'en séparer? L'offre d'un des plus beaux sièges de l'Eglise de France put-elle le flatter? L'espérance des emplois les plus brillants et qui ouvrent le plus sûrement la route de la fortune, le put-elle éblouir? Tel que le saint évêque de Genève, la médiocrité des revenus de son épouse, et surtout la sollicitude presque infinie, dont elle lui imposait le devoir, ne la lui rendirent que plus chère. Aussi quelle nouvelle face prit-elle bientôt par ses soins!

Que fait Jésus-Christ pour son Eglise? Ne quittons point de vue ce beau modèle. Il la pare, dit saint Paul, avec décence, même avec majesté; il soutient ses droits, il la fait paraître pleine de gloire devant les hommes, il la fait servir avec fidélité comme il la sert, en quelque sorte, lui-même, et la rend

féconde en enfants dignes d'elle et de lui.

Mais, Messieurs, je vous l'avoue, j'ai quelque peine à beaucoup insister sur ses attentions à tout ce qui ne regardait que le temporel de son église. Quoique saint Augustin reconnût cette administration comme un des devoirs indispensables de son ministère; quoique saint Jean Chrysostome, le plus austère de tous nos saints docteurs même en s'en plaignant dans les termes les plus tendres (hom. 86 in *Matth.*), crût devoir s'y assujettir; cependant je comprends ce que notre évêque comprit mieux que personne, que ces droits, ces revenus, ces titres ne sont, comme dit saint Bernard (*De cons.*, l. II, c. 6), qu'un accessoire tout à fait étranger à la dignité épiscopale; que ce qui appartient proprement à l'épiscopat, c'est ce que les apôtres ont laissé comme par héritage à leurs successeurs. Eh! comment leur auraient-ils laissé des biens du monde, eux qui n'en possédaient aucun?

Fixons-nous donc (aussi bien dans un sujet immense, faut-il omettre une infinité de traits), fixons-nous, dis-je, à ce qu'il avait vraiment hérité des apôtres, les sollicitudes spirituelles, dit saint Bernard.

Je n'entrerai pas même dans le détail de toutes les voies de conciliation qu'il sut prendre, de tous les coups d'autorité et de vigueur qu'il sut frapper, et toujours à propos, de tous les avantages qu'il sut tirer d'un crédit si justement acquis auprès des puissances, pour ramener dans son sein des enfants qui depuis trop longtemps s'obstinaient à méconnaître leur véritable père. Laissons, Messieurs, laissons des divisions assoupies, dans l'heureux oubli, où sa sagesse eut le bonheur de les ensevelir. Ce fut surtout en procurant à son Eglise des sujets vraiment propres à la servir, qu'il crut devoir lui marquer sa tendresse.

Il gémissait sans cesse de ces prétendues vocations, non pas au ministère, mais aux revenus ecclésiastiques; vocations qui, venant de la voix des hommes et non de celle de Dieu, font la ressource, non de l'Eglise, mais de ceux qu'on y fait entrer. Malheur, s'écriait-il souvent avec saint Bernard (*ut sup.*, c. 19), malheur à ces enfants de colère qu'on ose prétendre ériger en ministres de la grâce et en médiateurs de la paix!

Aussi ne craignait-il rien tant que de concourir à cette prévarication si funeste à l'Eglise. De là cette attention scrupuleuse sur ceux qu'il admettait à la tonsure; attention, qui lui semblait d'autant plus juste, que, selon l'usage du monde, ce premier pas que l'on fait dans l'Eglise n'est qu'un privilège de jouir de ses biens, sans lui rendre de services; et pour combien ce privilège prétendu, n'est-il pas tout ce qu'on désire? De là cette fermeté à ne se départir jamais des règles les plus sévères des saints canons; fermeté que les sollicitations, les instances, ne pouvaient ébranler, parce qu'elles ne lui rendaient les intentions que plus justement suspectes. De là ces soins qui s'étendaient à tout, pour l'éducation de ses jeunes clercs.

Leurs études, leurs mœurs, tout ce qui pouvait concerner, soit l'intérieur, soit l'extérieur de leur conduite, jusqu'à la décence de leur maintien, rien n'échappait à sa vigilance. Que ne puis-je produire une multitude innombrable de lettres que j'ai eues sous les yeux, toutes écrites de sa propre main, à ceux qui présidaient sous ses ordres à l'éducation de son clergé? Vous seriez étonnés des détails infinis dans lesquels il entre, vous y admireriez une prudence consommée, tout y respire l'esprit de saint Charles. La plupart des diocèses voisins ont adopté les règlements sur ce sujet, que sa sollicitude vraiment pastorale lui fit rendre publics.

Ses attentions redoublaient à mesure que, croissant en âge, ils avançaient dans la sainte hiérarchie. Mais, surtout, quelles étaient-elles, quand il s'agissait de confier son autorité, en établissant des chefs dans son Eglise? Avec quelle précaution balançait-il les talents et la conduite, pour faire toujours rigoureusement tomber le choix sur celui qui pouvait être le plus utile? Dans tous ces différents exercices de son ministère, souvent, je l'avoue, on était étonné de le trouver, croyait-on, trop indécis. Esprits vains et présomptueux, taxez ces indécisions, de petitesse d'esprit, de faiblesse. Elles viennent d'une vertu que vous ne connaissez jamais, et qui est la vertu des plus grands hommes, d'une sage défiance de ses propres lumières. Cœurs lâches et indifférents, taxez-les de pusillanimité, de vain scrupule; vous connaissez encore moins cette inquiète et délicate jalousie, toujours en garde contre la surprise, pour procurer en tout, jusque dans les moindres circonstances, le plus grand avantage de ce qu'on aime. Ah! vous n'aviez qu'à lui montrer évidemment le véritable bien de son Eglise, aussitôt il était décidé.

Il savait, en effet, que rien n'influe tant sur la conduite des peuples, que les talents et la conduite de ceux qui les gouvernent. Nouveau motif de vigilance pour ce fidèle imitateur de l'Epoux sacré de l'Eglise, uniquement occupé à purifier, à sanctifier son Epouse par la parole de vie, comme dit saint Paul, ajoutons; et par ses sueurs, et, s'il eût été besoin, par son sang même. Mais ici, Messieurs, cette première image d'un époux délicat, jaloux de la beauté de son Epouse, devient trop faible, ce me semble. Empruntons-en de Jésus-Christ encore une seconde. C'est un pasteur infatigable, généreux, toujours prêt à tout sacrifier, à s'épuiser pour son troupeau. A quelle de ses brebis manquait-il, en effet, jamais? A quel de leurs besoins ne sut-il pas pourvoir?

Ecoutez donc, heureux troupeau, écoutez la voix de David, votre pasteur : *Audite, oves, audite pascentem vos David*. Je crois, Messieurs, pouvoir appliquer ici ces belles paroles de saint Augustin. Ah! quelle félicité d'être de ce troupeau! *Quanta felicitas!* De quelle douce joie le seul souvenir de ce bonheur ne tempère-t-il pas l'amertume des larmes, que la perte d'un tel pasteur fait à

présent couler : *Etiam in istis lacrymis magnam gaudium*.

Il voulut, en effet, vous connaître tous, être connu de vous tous. C'est là, selon le bon pasteur lui-même, le premier devoir du pasteur. Tel que le Seigneur se dépeint au milieu de son peuple d'Israël, tel il parut toujours au milieu de nous.

Il va lui-même visiter ses brebis, comme un pasteur dont le troupeau nombreux est dispersé; il les recherche, il les compte, en quelque sorte, crainte que quelqu'une ne lui échappe : *Ecce ego requiram oves et visitabo*. (*Ezech.*, XXXIV.) Quelque confiance qu'il ait aux pasteurs particuliers qu'il a lui-même établis, il n'ose s'en reposer absolument sur leur vigilance; il veut, il croit devoir faire paître lui-même son troupeau : *Ego, ego pascam*. (*Ibid.*) S'il trouve des pasteurs endormis, il les réveille; des scandaleux, il les corrige; des obstinés, il fait tant, qu'enfin il leur arrache le troupeau qu'ils empoisonnent ou qu'ils égorgent : *Super pastores requiram et liberabo gregem*. (*Ibid.*) Lui-même il conduit ce troupeau fortuné dans les pâturages les plus fertiles. Ce sont, dit saint Augustin (*De past.*, c. 13), les divines Ecritures qu'il leur explique, les sacrements de l'Eglise qu'il leur administre, les dons différents de l'Esprit-Saint qu'il répand partout en abondance : *In pascuis uberrimis pascam eas*. (*Ezech.*, XXXV.) Il chérit également chacune de ses brebis; les faibles ainsi que les fortes, les blessées ainsi que les saines. S'il a la douleur d'en perdre quelqu'une, plus elle s'obstine à périr, plus il s'obstine à la rappeler, à la chercher. Dans les mêmes sentiments que saint Augustin (*Ibid.*), dussent les ronces et les épines, selon l'expression du saintdocteur, l'ensanglanter, le déchirer dans les sentiers les plus étroits en la cherchant, il fera tout pour la sauver, s'il est possible, malgré elle-même : *Quod perierat reducam*. (*Ezech.*, XXXIV.) Il les conduit toutes également selon les règles et le véritable esprit de l'Eglise : *Pascam in judiciis*. (*Ibid.*) Faisant régner entre elles une douce concorde, pasteur vraiment pacifique, il les maintient dans la tranquillité et la paix : *Faciam cum eis pactum pacis*. (*Ibid.*) Loin d'elles retentissent les bruits orageux qu'enfante la chaleur des disputes. Mais aussi, loin d'elles ces esprits échauffés par le fanatisme de parti et de révolte; s'il ne peut tout à fait les écarter, du moins il les force au silence. Enfin, c'est autour de la colline que le Seigneur habite, c'est-à-dire, selon saint Jérôme (*in Ezech.*), dans le sein de l'Eglise, à l'ombre de la houlette du Pasteur des pasteurs, qui les comble de bénédictions : *Et ponam in circuitu collis benedictionem*. (*Ezech.*, XXXIV.)

Ce portrait, tout magnifique qu'il est, est-il outré? J'en atteste toute cette province; et ne pourrais-je pas dire toute la France? Cependant il faut le caractériser encore, en marquant davantage tous les traits.

Oh! que j'aime surtout à me le représenter dans ses visites, qui me retracent si bien

ce que les fastes de l'Eglise rapportent de saint François de Sales. Tous les états étaient consacrés à ce laborieux exercice. Quel coin si reculé, quel antre, quel rocher de nos montagnes lui furent inaccessibles ? Qui pourrait compter tous les milliers de personnes auxquelles, chaque année, il imposait les mains ? Que d'Eglises relevées par ses soins, dédiées, consacrées par lui-même ! Quelle partie du ministère sacré n'a-t-il pas exercée ? A l'exemple de l'Apôtre, ne voulant jamais être à charge à personne, il se prêtait à tout, et ne paraissait nulle part si satisfait qu'au milieu des travaux de ses saintes excursions, et dans la diversité de ses fonctions évangéliques. Son zèle alors se ranimait, son courage soutenait une santé qui partout ailleurs paraissait si délicate et si faible. Actif, empressé, dès la première pointe du jour passant de hameau en hameau, toujours sous l'habit et avec les attributs de pasteur, faisant entendre partout sa voix pour consoler, pour encourager, pour instruire ; non pas, à la vérité, j'en conviens, par ces discours relevés de l'éloquence que dédaignait saint Paul, mais avec cette parole simple que le sage du monde méprise, et dont l'Apôtre se glorifiait comme de l'organe le plus infailible de l'Esprit-Saint. Souvent, surtout les dernières années de sa vie, il succombait sous le poids du travail, sans vouloir interrompre ses fonctions qu'autant de moments qu'il lui en fallait pour reprendre seulement ses esprits. J'imagine ici voir et entendre les apôtres de Jésus-Christ qui pressent leur divin maître de prendre au moins quelque nourriture. Hé quoi ! dignes coopérateurs du zèle infatigable de ce laborieux pasteur, pouvez-vous ignorer quelle est la nourriture qui le soutient ? Sa nourriture est de faire la volonté de celui qui l'envoie et d'accomplir son œuvre.

Mais pensez-vous, Messieurs, qu'ensuite du moins il revint dans sa ville épiscopale goûter les douceurs d'un glorieux repos, tels que ces illustres guerriers qu'on est charmé de voir sur les trophées qu'ils ont remportés, essuyer le sang et la poussière dont une pénible campagne les a couverts. Ah ! qu'ils méritent bien plus d'éloges, ces héros de toutes les saisons, s'il est permis d'ainsi parler, qui ne se délassent d'une conquête que par une autre ; et pour ne hâter de reprendre, et l'exemple et le style même de saint Paul, ces hommes supérieurs, en quelque sorte, à la nature, incapables de repos, qui, comme l'Apôtre, ne croient jamais avoir rien fait pour la gloire de Dieu et pour le salut de leurs frères, parce que tout ce qu'ils font aussitôt ils l'oublient ; et regardant toujours devant eux, jamais en arrière, courent incessamment dans la carrière qui, à mesure qu'ils avancent, s'étend de plus en plus sous leurs pas. En tout temps, en tout lieu, notre illustre évêque se croit, comme saint Paul, redevable à tous : *Gracis ac barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum.* (Rom., I.)

Redevable aux Grecs, c'est-à-dire, selon

le sens de saint Paul, aux personnes les plus polies et les plus élevées en dignité ; avec quelle sagesse paraissait-il à la cour que la Providence avait renfermée dans son troupeau ; il ne s'y montrait qu'avec réserve, et jamais que pour y édifier dans les cérémonies les plus augustes, ou pour instruire par ses conseils, quand l'intérêt de l'Eglise ou de son peuple le demandait. Il eut l'avantage de n'y avoir jamais besoin de la fermeté des Ambroise, parce qu'il eut le bonheur de n'y trouver que des Léopold et des Stanislas.

Redevable aux barbares, c'est-à-dire aux personnes les plus grossières. Soldats, artisans, étrangers, mendiants mêmes, dès qu'ils entraient dans son bercail, n'étaient-ils pas sûrs d'y trouver de l'instruction ?

Redevable aux sages et aux savants, ne savait-il pas encore, comme saint Paul, parler avec eux le langage de la science et de la sagesse ? Pasteurs de son troupeau, dites-nous avec quelle prudence il levait vos difficultés, il décidait vos doutes, il vous instruisait et vous guidait vous-mêmes. Ajoutez, ô vous chastes épouses de Jésus-Christ, tout ce qu'il fit, tout ce que vous lui entendîtes dire, pour vous diriger sûrement dans les voies épineuses de la perfection.

Redevable aux plus simples, dans cette multitude immense de soins qui l'occupaient sans cesse, ses plus tendres attentions semblaient être pour les enfants. Ah ! laissez-les approcher de moi, disait-il avec son divin maître. Ne le voyiez-vous pas, Messieurs, aller habituellement animer leurs faibles efforts par sa présence, les encourager par ses bienfaits ? Combien lui ont dû leur éducation même ?

Redevable à la ville, ainsi qu'à la campagne, il faisait de l'une comme le centre de l'instruction qu'il préparait à l'autre. Puisent-ils subsister à jamais ces établissements, heureux fruits de sa libéralité autant que de ses soins, qui doivent perpétuer de race en race, et assurer à jamais les précieux secours d'une éducation sûre et vraiment chrétienne, pour l'un et l'autre sexe, dans toutes nos campagnes ! *Gracis ac barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum.*

Enfin, redevable également à tous, il croyait l'être également dans toutes les espèces de besoins. Ainsi le pensaient les Augustin et les Chrysostome. Le pasteur, en effet, doit en tout sens, paître, nourrir, soulager son troupeau. Malheur à vous, disait le Seigneur par son prophète (*Ezech., XXXIV*), malheur à vous, pasteurs d'Israël, qui ne songez qu'à vous engraisser vous-mêmes, qui mangez le lait de vos brebis, vous couvrez de leur laine, et dans les gras pâturages où je vous ai conduits, n'ayant jamais assez pour vous-mêmes, laissez périr de maigreur votre troupeau ! Est-il étonnant que cet infortuné troupeau devienne indocile ? C'est beaucoup, s'il se contente de murmurer dans le silence contre l'ingrate et inhumaine opulence du pasteur. Ah ! si nous sommes obligés d'être riches, disait à ce sujet saint Jean Chrysostome (hom. 2 in Job),

soyons-le comme l'était Abraham, comme l'était Job; et toute la terre, bien loin de nous porter envie, nous souhaitera des richesses.

Ainsi l'était, en effet, votre évêque. De vous-mêmes, Messieurs, ne lui appliquerez-vous pas ces belles paroles du même saint docteur? Qu'il ne s'enrichissait qu'au profit de la charité et de la justice; que sa porte était toujours ouverte à toutes sortes d'affligés; que de la toison de ses brebis furent réchauffées les épaules des pauvres, et que la bouche de l'orphelin et de la veuve ne cessa de le combler de bénédictions.

Un seul trait, que j'ai rapporté dans la première partie, doit vous avoir fait sentir quelle était, en général, la bonté de son cœur. Ah! s'il était tel pour des étrangers, des inconnus, quel devait-il être pour vous-mêmes, auxquels il croyait se devoir tout entier? Que n'ai-je donc pu savoir, que ne puis-je rapporter en détail toutes ces aumônes réglées, qui faisaient tout le revenu, mais revenu fixe et invariable d'une infinité de familles; ces aumônes abondantes qu'il cachait à propos dans le sein du misérable, pour tenir cachée la misère même qu'il soulageait; ces sommes considérables, au prix desquelles il achetait si souvent la paix et la tranquillité des familles; ces sommes mêmes, qu'il s'engageait à payer tous les ans à des ecclésiastiques malaisés, pour se mettre plus en liberté de les appliquer aux emplois auxquels il les croyait plus utiles, et quelquefois même pour les consoler d'avoir perdu sa confiance. O! vous tous, qui lui dûtes ainsi la vie, l'honneur, ou du moins la fortune, trahissez maintenant le secret dont il vous imposait pour toute reconnaissance, le rigoureux devoir! Hélas! vous n'en êtes que trop malheureusement affranchis. Du moins que ce triste souvenir rouvre ici publiquement la source de vos larmes. Ces larmes, pour faire son éloge, seront bien plus éloquentes que ma voix.

Qu'il était donc éloigné de cette espèce d'hypocrisie que Jésus-Christ reproche à ces hommes amateurs d'eux-mêmes plutôt que du prochain, qui font, pour ainsi parler, sonner devant eux la trompette pour se former un fastueux cortège de misérables (*Matth.*, VI), qui ne doivent qu'à leur vanité leur étroite subsistance. Il est vrai que partout où notre charitable pasteur portait ses pas, surtout dans les campagnes; partout il prodiguait le pain matériel, autant que celui de la parole, et semait les trésors de la terre autant que ceux du ciel. Mais rigoureux observateur du précepte de son divin Maître, selon le sens littéral qu'y donnait saint Jean Chrysostome (*hom. 19 in Matth.*), sa main gauche ignorait toujours ce qu'avait fait sa main droite, ou s'il s'en informait, ce n'était que pour redoubler ses dons, dans la crainte de n'avoir pas assez donné. Du reste, jamais il ne voulut savoir à quoi montait le total de ses aumônes : *Je ne donne pas plus que je n'ai, cela me suffit.* Ce sont ses propres paroles lorsqu'on le pressait sur cet article.

Peut-on rien ajouter à ces beaux traits de charité? Oui, ce me semble encore. Il est, en effet, une manière de servir, qui plaît plus que le service même. Cet amour effectif, jaloux des intérêts de ce qu'on aime, infatigable dans ses soins, inépuisable dans ses dons, est bien véritablement le plus utile; mais qu'il perd de son prix, s'il n'est assaisonné de cette douce tendresse qui gagne le cœur en même temps que les biens-faits le captivent. Oh! que le bien qu'on fait est équivoque, quand on le fait avec une sévérité rebutante, comme dit le prophète (*Ezech.*, XXXIV), ou par esprit de domination et de hauteur, avec empire, comme l'apôtre saint Pierre l'a si sagement défendu.

Ici, Messieurs, voici un tendre père au milieu de ses enfants. Je l'ai comparé déjà plus d'une fois au saint évêque de Genève. C'est ici, surtout, que je le retrouve tout entier. Combien de fois, dans les mêmes circonstances que saint François de Sales, triompha-t-il de même, sans autres armes que son humble douceur? Tantôt ce sont des cœurs aigris, envenimés contre lui, qu'il force à se rendre par les témoignages ingénus de son insinuante candeur, et quelquefois en leur faisant lui-même les excuses qu'il aurait eu droit d'exiger. Tantôt ce sont des ministres scandaleux, auxquels il arrache l'humble aveu et inspire le repentir sincère de leurs crimes, non pas par des menaces mais par ses larmes. Ils sortaient de chez lui, et les uns et les autres, comme on sortait d'auprès de saint François de Sales, les yeux noyés de larmes, en s'écriant qu'il n'était pas possible de résister à leur évêque.

Mais que j'aime encore vous le montrer au milieu des fidèles ministres qu'il daignait associer à ses travaux. Autant il les anime par ses exemples, autant il cherche à les arrêter et à les modérer par ses discours. Il semble tout craindre pour eux, ne craignant rien pour lui-même. Il voudrait seul tout faire, non par défiance, mais par tendresse. Combien de fois l'avons-nous entendu nous plaindre, en nous encourageant, compatir et applaudir en même temps à nos fatigues? Il nous exhortait à nous ménager; ah c'est le seul exemple que nous nous plaignions à lui-même, qu'il ne nous donnât pas. Il nous répondait ingénument qu'il croyait ne rien faire; sans doute de même qu'il ne croyait jamais rien donner, parce qu'il croyait tout devoir.

Suivons-le encore au milieu de son peuple. Dire qu'en tout temps, à toute heure, en tout lieu, il fut toujours accessible à tous, toujours affable, est-ce assez dire? Il me semble le voir encore, je vous l'avoue, tel que je l'ai vu plus d'une fois, interrompre tout à coup des conversations intéressantes, se distraire des plus sérieuses occupations, en disant tranquillement : *Ceci peut se remettre*, pour aller s'assurer par lui-même, si, crainte de l'incommoder, on ne le célébrait pas à quelque pauvre habitant de la campagne qui eût besoin de lui.

C'était cette tendresse qui, lui faisant tou-

jours craindre de manquer au besoin de quelqu'un, l'attachait inviolablement au lieu de sa résidence ordinaire. Un jour, ayant sauvé la vie à quelques misérables par ses sollicitations et ses instantes prières, rentrant chez lui, il me dit avec sa douceur ordinaire : *Eh bien! vous me pressiez hier d'aller à Commercy. Si j'y étais allé, ces malheureux étaient perdus. Je vous avoue, ajoutait-il, que la plus forte inclination me presse sans cesse d'aller renouveler mes hommages à la sagesse et à la religion d'un des plus grands princes qui jamais aient porté le sceptre. Mais mille circonstances pareilles à celles d'aujourd'hui peuvent arriver tous les jours. Un prince qui aime les hommes, comme en effet, le roi de Pologne les aime, peut-il ne pas me tenir compte d'une pareille excuse?*

Ah! Messieurs, je puis donc maintenant terminer ce discours en vous adressant les mêmes paroles que Samuel adressait autrefois aux enfants d'Israël, lorsqu'il cessa de les gouverner. Vous voici tous aujourd'hui rassemblés devant le Seigneur et devant son Christ, parlez donc et déclarez : *Loquimini coram Domino et coram Christo ejus* (I Reg., XII); non pas précisément ce que Samuel demandait au peuple d'Israël, s'il a fait tort à quelqu'un, s'il a vendu, pour ainsi dire, son ministère en recevant des présents de qui que ce puisse être, s'il a jamais opprimé quelque innocent ou refusé la justice. Parlez de plus, déclarez : *Loquimini*; s'il a été insensible à la misère du pauvre, s'il a dédaigné les larmes de la veuve, s'il a manqué jamais à personne dans aucune circonstance.

Parlez, déclarez surtout : *Loquimini*; si jamais vous l'avez vu en défaut dans quelque partie que ce pût être de son ministère; et, quand l'inadvertance ou la faiblesse humaine l'avaient fait tomber dans quelque faute (car de qui peut-on dire qu'il soit tout à fait innocent), a-t-il jamais, ou craint par orgueil, ou différé par négligence de la réparer de tout son pouvoir? Je prends donc à témoin le Seigneur et son Christ, que vous ne trouvez rien à reprocher à ce respectable pontife : *Testis est Dominus et testis Christus ejus in die hac, quia non inveneritis quidpiam.* (Ibid.) Ah! sans doute, Messieurs, vos esprits et vos cœurs lui rendent volontiers, en présence du Seigneur, ce témoignage si légitimement dû à son irréprochable vertu : *Et dixerunt testis.* (Ibid.)

Grand Dieu! daignez donc l'entendre, ce beau témoignage, que lui rend tout le peuple que vous aviez confié à ses soins. Est-il rien de plus capable d'attendrir en sa faveur votre miséricorde, si quelques taches le rendaient peut-être encore redevable à votre rigoureuse justice? Mais aussi, Seigneur, en considération de tant de travaux qu'il a si longtemps essayés pour nous, permettez-moi de

vous demander pour nous-mêmes, de profiter des exemples qu'il nous laisse, de conserver la paix et la concorde qu'il a toujours maintenue parmi nous, surtout, enfin, de conserver ce pur et tendre attachement à l'Eglise, qu'il nous a inspiré par ses exemples autant que par ses soins et ses instructions. Ainsi soit-il.

IV. ORAISON FUNÈBRE

DU TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE MONSIEUR LOUIS, DAUPHIN,

Prononcée en l'église paroissiale de Saint-Sulpice, le 13 mars 1766.

Surrexit filius sensatus... Quemadmodum eruditus es in juventute tua? Impletus es, quasi flumen, sapientia.... et dilectus es in nomine Domini Dei. (Eccli., XLVII.)

Nous avons vu s'élever un fils doué de sens et d'intelligence. O prince! comment avez-vous été si parfaitement instruit dès votre jeunesse? Vous avez été rempli de sagesse, ainsi qu'un fleuve l'est de ses eaux, et l'amour qu'il eut pour vous a fait glorifier le Seigneur notre Dieu.

Monseigneur (98).

C'est l'éloge dont l'Esprit-Saint honora les premières années du fils de David. Qui mérita mieux cet éloge qu'un prince qui promettait tout le bonheur, toute la gloire du règne de Salomon, dont il ne laissait craindre aucune des faiblesses. Enfin, voilà le terme fatal des espérances flatteuses que nous avions conçues. Tous ces hommages que nos cœurs s'empresaient continuellement de lui rendre, et qu'il recevait toujours avec tant de complaisance et de bonté, vont finir aujourd'hui par celui de nos regrets et de nos pleurs.

Triste hommage, trop juste pour qu'il soit besoin d'exciter personne à le lui rendre. Eh! pourquoi craindrai-je de retoucher une plaie que nous n'espérons ni ne désirons fermer? Dans les grandes douleurs, s'il est quelque satisfaction que l'on puisse goûter, c'est de se trouver, réunis comme nous le sommes, tout affectés du même sentiment, pour pleurer tous ensemble.

Permettez donc, Messieurs, que je commence par emprunter ici les gémissements, les cris de douleur que saint Ambroise (99) empruntait lui-même du prophète Jérémie (*Thren.*, I), pour déplorer la mort prématurée d'un jeune prince moins digne certainement que le nôtre, des regrets de l'Eglise. *Peuple, écoutez tous, considérez notre perte, et du moins applaudissez à notre douleur.* Ils font plus qu'y applaudir, ils la partagent. Eh! quel étranger pourrait être assez sensible, quel ennemi même serait assez cruel pour ne pas nous plaindre? Non, non, dans toute l'étendue de l'Europe, il n'est point de nation qui, de son propre aveu, n'ait le cœur français pour notre prince. Mais si sa perte est

(98) Monseigneur l'archevêque de Paris, officiant. (99) *Solvamus bono principi stipendiarias lacrymas... Nec tamen flendi admonitio necessaria, flent omnes, flent et ignoti, flent et Barbari, flent qui redebantur mimici.... Omnes tanquam parentem publicum periisse domestico fletu doleris illacrymant,*

suaque omnes funera dolent.... Unde propheticum Threni mihi utendum videtur exordio... Et nostra Jerusalem, id est Ecclesia, ploravit in nocte quoniam qui eam splendidiorem sua fide faciebat, occubuit. (S. AMBR., De obitu Val. n. 3, 4, 5.)

partout regardée comme une vraie calamité publique, pour nous, de plus, n'est-ce pas une plaie domestique, qui frappe chaque société, chaque famille, chaque particulier même. Ah! *la mort est donc entrée dans chacune de nos maisons* (*Thren.*, I), pour y porter la désolation et le deuil.

Jérusalem surtout, notre sainte Jérusalem, ne cesse de fondre en larmes et la nuit (*Ibid.*) et le jour. Jamais ses yôûtes, ses murailles sacrées tendues de deuil ne retentirent plus justement des cris plaintifs. Il n'est plus celui dont la tendre piété, la vive foi donnaient tant d'éclat à ses cérémonies. *Il n'est plus celui dont la vue seule la consolait* (*Ibid.*) dans ses jours d'affliction, et dont l'humble soumission semblait la dédommager de tant de pertes qu'elle fait tous les jours.

Mais c'est à vous, encore plus, que convenaient ces tristes et lugubres parures, auguste basilique! Et vous, pasteur, ministres, peuple fidèle, que le culte du Seigneur y rassemble, c'est à vous qu'il convenait de faire éclater ainsi vos regrets. Hélas! lorsque vous le voyiez prendre si vivement à cœur vos intérêts, lorsque vous receviez de sa propre main les témoignages glorieux de son affection et de son estime, pensiez-vous que sitôt votre reconnaissance dût se signaler par une pompe funèbre!

Quelle consolation du moins et pour le peuple et pour le pasteur que vous ayez voulu, Monseigneur, approuver et décorer, en quelque sorte, par votre présence cet appareil éclatant de leur douleur! Si vous paraissiez le devoir au zèle de cette portion la plus belle du troupeau qui vous est confié, j'ose le dire, et votre cœur ne m'en démentira pas, vous le deviez surtout aux sentiments dont notre auguste prince vous a honoré toute sa vie. Que vous en reçûtes un dernier témoignage bien précieux dans l'empressement qu'il eut de vous voir à ses derniers moments; non pas comme Benhadad désirait le prophète Elisée (*IV Reg.*, VIII), dans l'espérance d'en obtenir la prolongation de ses jours, mais pour entendre encore de votre bouche des paroles de salut, et en recevoir un gage de votre main! Ah! si cette grande âme avait besoin de quelque expiation, qui peut mieux que vous, Monseigneur, rendre agréables et efficaces devant Dieu nos oblations et nos prières!

Mais suspendons quelque temps nos vœux ainsi que nos regrets, pour considérer à loisir et dans le détail ce qui les excite et les justifie. En même temps aussi soyons assez généreux, comme saint Ambroise (100) y exhortait son peuple, pour nous consoler de ce que nous perdons, par la pensée de ce que notre prince gagne lui-même à notre perte!

Il avait vraiment tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de la terre : c'est ce qu'il me sera facile de démontrer dans la première partie.

Mais par malheur pour la terre, le ciel seul était digne de lui : c'est ce que vous reconnaîtrez dans la seconde.

Sentons donc notre perte, pleurons notre malheur, mais applaudissons à sa gloire et réjouissons-nous de son bonheur. C'est le double hommage que nous devons et que nous allons tâcher de rendre à la mémoire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince, Monseigneur Louis, dauphin.

PREMIÈRE PARTIE

Monseigneur,

C'est une conduite assez ordinaire de providence de faire désirer, demander, attendre longtemps ces hommes singuliers et rares qu'elle veut donner à la terre comme des présents de sa miséricorde. Louis le Grand fut attendu plus longtemps que Monseigneur le Dauphin, mais il ne fut sollicité ni avec plus de foi, ni avec plus de ferveur. La même protection nous obtint l'un et l'autre. Hélas! c'est ce qui nous fit espérer de les posséder aussi longtemps l'un que l'autre.

Fruit précieux de la piété la plus tendre, cher gage de la félicité publique, nous le vîmes avec joie déposé d'abord entre les mains de la sagesse même. Une illustre Josaba (101), destinée à conserver à la France l'auguste sang de ses rois, après avoir veillé avec tant de soins et tant de succès sur les jours précieux du père, mettait le comble à ses services et à nos obligations en nous assurant pareillement ceux du fils.

Les plus heureux présages se réunirent, pour illustrer sa naissance. Né dans les beaux jours d'une paix la plus longue, je crois, dont jamais ait joui la France, le bruit des armes n'interrompit le doux repos de son enfance que pour lui annoncer chaque jour de nouvelles victoires. Non-seulement les lauriers, mais les couronnes s'accumulent, pour ainsi dire, sur son berceau. Et tandis que son auguste père, arbitre de l'Europe, les distribue (trait singulier de providence), n'est-ce pas pour multiplier sous ses yeux les modèles domestiques du véritable héroïsme, qu'un roi si digne de l'être, deux fois dépossédé du trône, toujours maître des cœurs, consent à venir régner près de nous sur une des provinces conquises, pour l'accoutumer par ses bienfaits à oublier ses premiers maîtres.

Ce fut sur ces admirables modèles que Monseigneur le Dauphin chercha toujours à se former. Il les étudia sitôt que sa raison dégagée des enveloppes ténébreuses de l'enfance fut capable de quelque étude; et ne cessant de les étudier, il y puisa ce que j'ai dit d'abord : tout ce qu'il faut à un prince pour faire le bonheur de la terre. J'entends toutes les connaissances, dont l'ensemble méthodique fait la science de gouverner; toutes les qualités de l'âme nécessaires pour mettre cette science en pratique; surtout cette piété solide, qui trouve en Dieu des

(100) *Obliviscamini arumnam, teneatis gratiam... Tanta laus morum ejus ut omnem memoriam dolo-*

ris obducit. (*De Ob. Val.*, n. 41, 46.)

(101) Madame la duchesse de Ventadour.

ressources que la science humaine ne connaît pas.

De toutes les sciences la plus profonde, comme la plus sublime, c'est la science de gouverner. Autant la royauté est élevée au-dessus de toutes les conditions différentes, dont l'assemblage compose le corps d'une société, autant les lumières qui doivent diriger l'exercice du pouvoir suprême sont essentiellement supérieures à celles que supposent ou qu'exigent tous les ministres subalternes. Messieurs, pour vous en donner des idées plus exactes, je dois, puisque je le puis, les emprunter de Monseigneur le Dauphin lui-même.

Selon lui (102), l'ignorance est le vice capital d'un prince, c'est le plus funeste à lui-même, le plus funeste à la société qu'il est chargé de gouverner. Ce que l'ambition cause de mouvements, de fermentations, de secousses violentes dans les républiques, l'ignorance le cause ordinairement dans les monarchies. L'ignorance a détrôné plus de monarques que l'ambition; elle a fait plus de tyrans. *Il est rare, dit-il, qu'un roi forme de sang-froid le projet de mettre ses sujets en esclavage. L'humanité s'y oppose, le propre intérêt en détourne, l'ignorance y conduit peu à peu. De là tous les maux.*

Le premier devoir, le devoir essentiel d'un prince est donc de s'instruire, et de quoi? Suivons, Messieurs, l'ordre et l'économie du système qu'il s'était formé. D'abord en voici la base.

Tout vient de Dieu, dit-il, tout doit retourner à Dieu. Il ne pensait donc pas, ce vrai sage, que ce soit le hasard, que ce soient même les besoins mutuels, qui ont formé les premières sociétés. C'est l'ordre exprès de la divine providence, ordre relatif au bonheur du genre humain, que la bonté essentielle du Créateur lui propose en tout pour fin. A cette fin, *Dieu lui-même, distribuant aux sociétés les régions diverses qu'elles habitent, il leur donna des chefs.* De quelque manière qu'il les choisisse et les établisse, en les choisissant et les établissant, il leur communique une portion de son autorité. Ce ne peut être que pour le même usage qu'il en fait lui-même : *Rendre les hommes heureux.* L'exercice en doit donc aussi être le même. Les attributs divins, qui éclatent dans le gouvernement du monde, princes, vous dit le Dauphin, voilà votre modèle. En représentant la majesté divine par la pompe fastueuse qui vous environne, vous devez encore plus être les images sensibles de ses perfections.

La première de toutes, c'est la science. Autant que la capacité de l'intelligence humaine peut le permettre, les mêmes lumières qui dirigent les œuvres de providence, devraient éclairer les opérations de celui qui gouverne. Quelles conséquences sortent de ce principe! Le Dauphin les sentit et n'en fut point effrayé.

Vous vous attendez bien, Messieurs, que ce fut par la religion qu'il commença. Sa première éducation l'avait d'abord accoutumé à lui donner en tout la préférence. N'est-ce pas, en effet, la religion elle-même qui lui avait donné ses premiers maîtres? L'un (103), du cloître dont il avait été l'édification par ses vertus, l'âme et le soutien par sa prudence, l'ornement et la gloire par ses talents, élevé à l'épiscopat, ainsi que les grands évêques des premiers siècles, appelé ensuite à la cour, où il n'avait encore paru que comme les prophètes, pour y annoncer les vérités éternelles; l'autre (104), s'éloignant de la cour par inclination, s'y montrant par devoir, toujours prêt à servir également partout sa patrie et son maître, encore tout couvert du sang glorieux, au prix duquel il venait d'acheter l'entière défaite de la cavalerie ennemie dans les plaines de Guastalla; tous deux, la probité même, mais cette probité grave et sévère, qui réussit bien mieux auprès du fils de Louis, qu'elle n'avait autrefois réussi dans le célèbre Arsène auprès des fils de Théodose. Sous de tels maîtres (mérite rare) le Dauphin apprit assez, pour sentir tout ce qu'il avait à apprendre.

Aussi l'époque où les études de tant d'autres finissent, fut celle où il crut commencer les siennes. Effrayé de tous les vides que la faiblesse ou la dissipation de l'âge avait laissés dans son instruction, *il reprit, dit-il, son éducation sous-œuvre.*

Déjà, cependant, il avait fait les progrès les plus brillants dans l'éloquence. Ses premiers essais furent en ce genre (105); et j'ose assurer qu'ils étaient dignes des plus grands maîtres. De sa bouche, ainsi que de sa plume, coulait cette douce persuasion, dont le charme flatteur assujettit nos âmes. La justesse du raisonnement, le feu du génie, le goût fin de l'élocution, surtout la délicatesse du sentiment; il avait reçu de la nature même le germe de tous les talents qui, développés par une heureuse culture, font ce bel art, que les anciens regardaient comme une des principales parties du grand art de gouverner.

Mais le Dauphin pensait, et pensait sagement que bien dire est peu de chose sans savoir. Une mémoire aussi facile que la conception, aussi ferme que le jugement, avais mis toutes les sciences à sa portée. Les sciences utiles firent son occupation, les agréables servaient à son amusement. Dans toutes, s'attachant à l'essentiel, négligeant l'accessoire minutieux, il sut s'instruire solidement de tout. C'est véritablement ce que ne peut le commun des hommes; les grands princes en ont seuls la faculté. En profiter, ce fut un des talents singuliers du Dauphin. Dans chaque partie de l'érudition, les hommes les plus versés étaient occupés continuellement par ses ordres à lui préparer et à lui digérer, pour ainsi dire, tout ce qu'il lui convenait d'en savoir. Combien de fois cependant leur

(102) Extrait des différents *Essais* sur différentes matières, écrits de la propre main de Monseigneur le Dauphin.

(103) M. Boyer, ancien évêque de Mirepoix.

(104) M. le duc de Chastillon.

(105) *Discours sur la Politique*, en 1745

arriva-t-il, en lui rendant compte de leur travail, d'être étonnés de la profondeur de ses connaissances sur des objets qu'ils comptaient lui apprendre? Combien en fut-il qu'il embarrassa par la solidité de ses objections? Je sais même qu'il en fut, à qui les difficultés, qu'il proposait comme de simples doutes, firent changer de sentiment. O prince! C'est donc sans flatterie que nous pouvons vous appliquer l'éloge que fit le Saint-Esprit de Salomon, *que toute la terre a été découverte à votre âme.* (Eccl., XLVII.)

L'antiquité la plus reculée n'a point de chaoses à laborieuse sagacité nédébrouille; l'histoire sacrée et profane, ancienne et moderne, n'a point d'obscurités que sa sage critique n'éclaircisse. Le commerce avec toutes ses branches; la finance et toute son économie, toutes ses ressources; la guerre... C'est la partie qu'il sembla s'être étudié à approfondir davantage; le génie, le caractère des nations, leurs intérêts divers, leurs langues même... *Il convient, disait-il, qu'un prince sache la langue des peuples avec lesquels il doit traiter plus souvent, et sur les matières les plus importantes.* Cependant un goût naturel le portait à la connaissance de nos langues savantes; il sacrifie sa satisfaction particulière à l'intérêt public.

D'une étude si sage, et si sagement dirigée, quel système admirable de politique devait être le fruit! Vous avez vu d'abord à quelle fin il le rapporte : *le bonheur des peuples.* Je vous ai fait remarquer le fondement qu'il lui donne : *la religion.* L'assemblage des connaissances, dont j'ai ébauché le détail, forme, pour ainsi parler, le corps de l'édifice; son soutien, c'est *l'autorité.*

Un prince, en effet, disait-il, n'existe dans le monde politique que par son autorité. Ne point connaître l'origine, l'étendue et les bornes de son autorité, ou ne les connaître que superficiellement, c'est pour un prince ne connaître ni la nature, ni les propriétés de son être. L'origine, il l'apprit de la religion; l'étendue et les bornes, il les avait scrupuleusement mesurées par les lois, dont il eut l'oracle même (106), tant qu'il vécut, pour interprète et pour maître.

Mais, Messieurs, qu'il y a loin entre imaginer de beaux systèmes et les exécuter, entre savoir et faire! Monseigneur le Dauphin, ai-je dit en second lieu, eut toutes les qualités de l'âme nécessaires pour réduire en pratique ses connaissances.

Le témoignage que se rendait le sage, (Sap., VIII) rendons-le-lui sans crainte : d'avoir reçu du Créateur une âme digne du rang où il l'avait fait naître, d'en avoir donné des preuves dès sa première enfance, et en la perfectionnant chaque jour de plus en plus avec l'âge, de l'avoir conservée jusqu'à la fin exempte de passions. Une âme vraiment royale, qu'aucune passion ne corrompt, c'est l'âme de Monseigneur le Dauphin.

J'ai dit qu'il avait reçu du Créateur une âme humaine et sensible. On le vit, de quel

prix était à ses yeux l'humanité, à cet incident funeste qui nous fit presque trembler pour ses propres jours. Son cœur inconsolable de l'erreur involontaire de sa main, s'interdit à l'instant le seul plaisir auquel il fut sensible. Mais vous, que ses bontés ont réduit à n'oser vous plaindre de la perte d'un époux et d'un père, ah ! rouvrez maintenant la source des larmes que sa main bienfaisante s'efforçait continuellement à retenir fermée; jusqu'entre les bras de la mort il a cherché à prévenir tous vos regrets; vous ne lui en devez que davantage.

J'ai dit que cette sensibilité de son âme se manifesta dès sa première enfance. Il ne pouvait exprimer encore ce qu'il sentait, et déjà il sentait tout ce que doit sentir un grand prince. Il voit un malheureux qui souffre; il s'émeut, il s'agite; cette belle âme semble s'irriter de la faiblesse des organes qui captivent ses opérations royales. Par gestes, par signes, autant qu'il le peut, il ordonne, et ne se calme que quand on l'a compris, et que le malheureux est soulagé.

J'ai dit que son âme crut de jour en jour en bonté. Interrogez tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher et le bonheur de le servir jusqu'à la fin de ses jours. Vous en voyez continuellement, Messieurs; n'en est-il pas actuellement même autour de vous? Hélas ! la douleur étouffe leur voix. La moins recevez en témoignage leurs sanglots et leurs pleurs.

Mais j'ai prétendu dire, dans le vrai sens du Sage, une bonté vraiment royale, qui n'est pas une simple inclination à faire du bien, mais qui le fait avec discernement, avec intelligence. L'amour de l'ordre, centre, dit saint Thomas, d'où dérivent et auquel se rapportent toutes les perfections divines, est pareillement comme le centre de toutes les qualités royales. C'est cet amour de l'ordre qui pèse, examine, apprécie tout, pour tout mettre à sa place, par les punitions et les récompenses. J'oserais, Messieurs, porter le défi de citer un seul homme sans vraie vertu, qui ait eu la confiance du Dauphin ou qui ne l'ait bientôt perdue. Il pouvait s'amuser du bel esprit; jamais il ne lui prostitua son estime.

J'ai dit enfin, une âme royale, qu'aucune passion ne corrompt. Perfide volupté, comment ton fatal poison eût-il pu enivrer celui que les charmes innocents des plaisirs les plus purs ne purent jamais même distraire de l'austère devoir !

Son sort venait d'être uni à celui d'une princesse vraiment digne de lui. Son cœur n'avait encore senti d'autre penchant que ceux que la nature imprime à toute âme bien née; l'Infante d'Espagne l'attacha d'abord, bientôt elle le remplît tout entier. Tout résonnait encore du bruit des fêtes nuptiales quand tout à coup le son des instruments guerriers vint frapper son oreille. Qui de nous, Messieurs, ne fut étonné de le voir s'arracher d'entre les bras d'une épouse chérie pour

voler sur les traces de son auguste père, où la gloire les appelait tous deux ?

France ! en perdras-tu jamais le souvenir ? Ton monarque bien-aimé, à peine revenu des portes de la mort, oubliant déjà les travaux et les dangers de sa dernière campagne ; son fils, ton appui, ton espoir et le sien, brisant les plus douces chaînes pour aller partager les hasards avec lui, et apprendre, sous ses ordres et sur ses exemples, à les lui épargner dans la suite. O France ! suis-les du moins par tes vœux. L'orage s'assemble sur leurs têtes. Un des sièges les plus mémorables, une des plus sanglantes batailles doit il soit fait mention dans nos histoires, ce fut le premier apprentissage du dauphin.

Pour le bien connaître, Messieurs, voyez-le donc à Fontenoy, dans un de ces moments de crise où le Dieu des batailles semble vouloir éprouver le courage de ceux qu'il veut rendre dignes de la victoire. Tandis que le monarque possède sa grande âme par cette fermeté, ce flegme intrépide qui caractérise les héros, dans les yeux, dans tout le maintien du fils, éclate cette bouillante ardeur qui les annonce. Son cœur vole au plus fort de la mêlée ; il n'attend qu'un signe ; il le demande, il le cherche dans les yeux de son père pour y voler en effet. Le respect, l'obéissance l'arrêtent. Mais quand il voit nos plus braves guerriers plier et se retirer en désordre, il ne peut plus se contenir. Le sang des Bourbons, qui depuis longtemps bouillonne dans ses veines, tout à coup s'enflamme ; l'épée brille à sa main, il part comme un foudre. O Louis ! vous tremblâtes alors pour la première fois. Votre voix rappelle en vain ce cher fils : il faut l'enlever comme de force au danger où son courage le précipite ; et la victoire, enfin décidée, seule est capable de calmer son transport.

Ne craignez pas cependant que cette vive impétuosité nous annonce ce goût décidé pour la guerre qui fait les conquérants, souvent pour le malheur des peuples. Nous ne vous avons pas dissimulé que l'art de la guerre était une de ses principales études. Nous ne prétendons pas dissimuler davantage ; en vain le voudrions-nous, Compiègne le vit, toute la France l'a su, quelle était son ardeur pour les exercices militaires ; et nous n'eûmes que trop tôt l'occasion de voir jusqu'à quel point, en moins de trois semaines, il avait enflammé le zèle et gagné l'affection du soldat. Mais il faut enfin, Messieurs, vous faire connaître Monseigneur le Dauphin tout entier. Pour le représenter au vrai, peignons-le toujours d'après lui-même. Demandez-lui quel est le devoir essentiel d'un prince. *Fouler aux pieds les vains projets de l'ambition*, répond-il ; *éviter les guerres sans les craindre, les soutenir sans les aimer ; s'abandonner au péril, où tant d'autres se précipitent ; prodiguer son sang avec courage, et ménager avec scrupule celui des autres*. Jamais, Messieurs, jamais vous a-t-on peint l'héroïsme sous de plus beaux traits ? Attendez cependant encore, ce n'est pas tout : Sa-

crifier au bien public son temps, son plaisir, sa vie et sa gloire même.

Pour un prince formé sur ces maximes, de quelle passion l'amorce séductrice vous semble-t-elle à craindre ? En est-il une encore ? Eh bien ! il eut une fois occasion de montrer avec éclat quel cas il faisait de l'argent. Il le voit, je ne dis pas avec dédain, mais avec dépit, s'entasser devant lui ; et il n'emploie une semaine entière à répandre, que pour répandre avec plus de sagesse ce que le caprice du jeu lui a prodigué en une nuit.

Europe ! ah ! considère donc quel héros se préparait, quel défenseur à la France ! Qu'il désira de l'être en effet ! Combien de fois, avec quelle ardeur voulut-il aller lui-même commander nos armées ! Votre sagesse, ô le plus tendre des pères et le meilleur des maîtres, en résistant toujours à ses instances, consultait encore moins votre propre cœur qu'elle ne lisait dans les nôtres ! Le moindre danger d'une tête si précieuse et si chère eût trop payé les plus brillants succès. Oui, si nous avions pu l'entendre, chaque fois que nos armées entraient en campagne, dire, ainsi que David disait à ses généraux et à son peuple : *J'irai moi-même avec vous* (II Reg., XVIII) ; oui, certainement de tous nos cœurs se serait élevé ce cri de tendresse qui retint le brave, mais sage David : *Non, non, vous ne marcherez pas. Vous nous tenez lieu, non pas de dix mille* (Ibid.) ; hélas ! votre auguste père et vous, vous nous tenez lieu de tout ; vous lui tenez lieu de tout à lui-même. Restez donc, ah ! restez pour sa consolation et pour la nôtre. Tant que nous vous conserverons tous deux, nous n'aurons jamais rien perdu.

Nous nous souvenions, en effet (le temps n'avait encore pu en effacer la mémoire) des mortelles alarmes où nous avait jetés la maladie cruelle qui, quelques années auparavant, avait menacé ses jours. Sa santé rétablie, et même, semblait-il, affermie, ne nous rassurait pas : il la ménageait si peu ! Indifférent pour toute espèce de plaisir, ardent pour l'étude seule ; dans les exercices même du corps, n'ayant de goût que pour ceux qu'il croyait propres à l'endurcir ; mortifié dans le vrai sens de l'Evangile plutôt que sobre et tempérant selon le monde, sa vie, laborieuse et vraiment dure, nous effrayait toujours. Cependant il promettait avec bonté de se ménager davantage. Hélas ! (pardonnez-moi, Messieurs, ce reproche que j'ose lui faire,) hélas ! c'est la seule de ses promesses à laquelle il ait jamais manqué.

Mais enfin, avec toutes les connaissances les plus étendues, avec toutes les qualités les plus éminentes, en combien de circonstances ne se trouve-t-on pas, où reste absolument en défaut toute la science politique ! La protection du Seigneur, c'est alors la seule véritable ressource. Une piété solide l'assurait à notre prince.

C'est cette ressource sur laquelle comptait le sage Josaphat (II Par., XX), lorsque, humblement prosterné dans la plus critique des

circonstances, il s'écriait : Tout nous manque, Seigneur, c'est à vous maintenant à nous sauver vous-même; c'est cette ressource, que connaissait si bien David pour en avoir tant de fois éprouvé l'efficacité; c'est celle qui, au jugement de saint Louis, fit toute la force et toute la gloire de son règne.

Saint Louis! Ah! Messieurs, ce fut dès l'enfance le digne objet de la noble émulation du Dauphin. Un jour l'illustre prélat préposé à son éducation lui faisant parcourir la table chronologique de nos rois, lui demandait auquel il voulait ressembler. *A saint Louis*, s'écria-t-il. *à saint Louis; oui, je veux comme lui devenir un saint.* Ce fut depuis toute son ambition.

Saint Ambroise louait Valentinien d'avoir cessé d'être jeune dès la première entrée de la jeunesse (107), et d'en avoir rétracté les erreurs, corrigé les inclinations, presque avant que d'avoir pu s'apercevoir des chutes qu'elle lui avait fait faire. Messieurs, si le Dauphin eut à s'en reprocher quelques-unes, elles furent de l'enfance et non de la jeunesse.

Mon Dieu! votre miséricorde nous l'a donc montré, ce prince rare, selon saint Ambroise (108), qu'il faut mettre, pour ainsi dire, à l'écart et ne comparer qu'avec très-peu d'autres, pour s'être chargé, comme dit le prophète, dès la sortie de l'enfance, avec un courage vraiment mâle, de l'austère joug du Seigneur. *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua sedebit solitarius.* (Thren., III.)

Rempli par la grâce de la crainte de ses jugements, ainsi que le même prophète, tout occupé des devoirs, très-peu touché de l'éminence et des prérogatives de son rang, il se retirait, autant qu'il le pouvait, pour être seul avec Dieu. Dans les assemblées tumultueuses, au milieu des plus bruyantes fêtes où le devoir le conduisait, jamais le goût, il cherchait toujours, sans affectation, mais avec empressement, à joindre les princesses ses sœurs. Était-ce par penchant de cœur, par estime, par tendresse? Oui, sans doute; mais surtout (augustes princesses, permettez-moi, du moins ici, de vous citer en témoignage, le monde autrement ne voudra pas m'en croire) surtout pour vous parler de Dieu, pour s'entretenir de Dieu avec vous.

Ainsi s'exerçait-il continuellement à la piété, cette piété solide, à laquelle l'Apôtre exhortait son disciple : *Exerce teipsum ad pietatem.* (I Tim., IV.) Nourrie des principes de la saine doctrine : *Enutritus verbis fidei et bonæ doctrinæ* (Ibid.), elle ne s'appuie point sur des rêveries ni des imaginations superstitieuses : *Ineptus et aniles fa-*

bulas devita (Ibid.), et se laisse encore moins éblouir par des dehors d'autant plus suspects qu'ils sont plus fastueux. En étudiant à fond le beau système de la religion, le suivant de principe en principe, il s'était solidement prémuni contre tous les esprits d'erreur, et surtout contre cette fausse science du siècle, que saint Paul appelait *la science des démons.* (Ibid.) Qui ne sait combien sa foi fut pure, ferme et inébranlable dans sa pureté?

Une vigilance exacte était la garde sévère qu'il avait donnée à sa piété et à sa foi; encore s'en défiait-il. Il la réveillait continuellement : *Attende tibi* (Ibid.); il la soutenait habituellement par toutes sortes de saints exercices; fréquent usage des sacrements, lectures, méditations, offices, prières.... *Attende lectioni.... in his meditare.* (Ibid.) Ah! je ne sais si saint Louis en faisait plus lui-même que son imitateur. Son plus doux délassement était de tracer par écrit les plans pratiques de ses dévotions. Messieurs, il ne tient qu'à vous d'en profiter, d'un du moins de ces fruits précieux de son pieux loisir (109). Pourquoi son austère modestie nous en a-t-elle envié tant d'autres?

A leur défaut, que le marbre et l'airain l'annoncent et l'attestent aux races futures cette tendre, mais aussi généreuse que tendre piété. Vous ne l'avez pas permis, ô mon Dieu! qu'il exécutât son religieux projet, mais vous avez mis dans le cœur du roi lui-même de remplir les vœux de son fils. Il s'élèvera donc, pour la confusion de l'impiété, pour la consolation de l'Eglise, ce monument du zèle, de l'amour et de la confiance du père, ainsi que des enfants, à votre cœur adorable (110), ô mon Dieu, mon Sauveur! Puisse-t-il être, selon le pieux dessein du monarque et de son auguste famille, le gage efficace de vos bénédictions éternelles sur ce royaume et sur ses maîtres! Il le sera. Nous l'espérons sans aucun doute. Car le monde a beau le méconnaître, le Seigneur l'a dit, et sa parole est vraie : *Fidelis sermo* (I Tim., IV), ajoute le grand Apôtre, que la solide piété est utile à tout : *Pietas ad omnia utilis* (Ibid.); oui, à tout et dans tous les états; pour les grands et les princes, ainsi que pour le peuple; pour le maniement des affaires publiques, comme pour la conduite des affaires particulières; pour le temps présent et pour la vie future. Car c'est à elle que toutes les promesses sont faites : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.* (Ibid.)

Non, non, Messieurs, nous ne dirons donc pas que dans l'auguste prince que nous pleurons, le Seigneur avait voulu nous mon-

(107) *Magnum est juventutem in ipso juventutis vestibulo derelinquere... Valentinianus prophetæ similis ait: Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris* (Psal. XXIV): *Nec solum dixit; sed etiam ante correxit errorem quam disceret esse lapsam alicujus erroris.* (S. Amb., De Ob. Valentiniani, num. 13 et 14.)

(108) *Rarus qui grave jugum in juventute seria*

sobrietate portaverit. . singulariter sedebit non cum plurimis conferendus. (S. Amb., ibid., n. 10.)

(109) Office divin abrégé pour les personnes pieuses, imprimé par ordre de M. le cardinal de Luynes, à Sens, 1765.

(110) Autel du Sacré-Cœur de Jésus à la chapelle du château de Versailles

trer ce que nous promettait sa miséricorde, et qu'au jugement de sa justice nos péchés nous en rendirent indignes. Pourquoi, par une réflexion si dure, aigrirais-je et déchirerais-je encore la plaie déjà trop vive et trop profonde de nos cœurs? Non, encore une fois, non, nous n'étions pas indignes de lui; mais il méritait toute autre chose que ce que nous pouvions lui offrir. Trop tôt pour nous, arrivé, selon l'expression de saint Paul : *In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (Eph., IV), à la mesure de l'âge et de la perfection qu'il devait avoir en Jésus-Christ, le ciel seul était digne de lui.

SECONDE PARTIE.

C'est la fin de la vie qui décèle l'homme et qui le montre à découvert tout entier : *In fine hominis denudatio operum illius* (Eccli., XI), Monseigneur le Dauphin ne pouvait que gagner infiniment à être bien connu tel qu'il était. Jusqu'alors une modestie scrupuleuse, à l'épreuve de toute espèce de flatterie, couvrait, pour ainsi dire, tous les trésors que renfermait son âme. Il fallait avoir l'honneur de l'approcher, de le voir de près et avec des yeux de connaisseurs, pour découvrir l'immense étendue de connaissances qui enrichissaient son esprit, et toutes les qualités royales dont l'assemblage formait son caractère. De sa piété même, de cette piété solide et tendre qui réglait toute sa conduite extérieure, et animait intérieurement toutes ses actions, il ne laissait transpirer que ce à quoi la religion l'obligeait pour l'exemple, qu'il regarda toujours comme son premier devoir. La mort, hélas! tira le rideau qui cachait en lui toutes les merveilles de l'Auteur de la nature et de la grâce. Après l'avoir porté, par ses opérations secrètes, à son point de perfection, le Seigneur, pour le triomphe de la religion, voulut le donner en spectacle au monde. Hélas! mais où, et comment! C'est ainsi, grand Dieu, que pour triompher des ennemis de votre gloire et donner un modèle à vos vrais serviteurs, vous frappâtes autrefois un des premiers princes de l'Idumée. La victoire que le Dauphin vous a fait remporter par sa patience et son courage, n'a été ni moins éclatante, ni moins complète. Mais en vain nous espérâmes un pareil dénoûment. Adorons, taisons-nous. Et combien de fois n'avouâmes-nous pas nous-mêmes qu'il n'était rien sur la terre qui fût digne d'une si grande âme. Oui, le ciel seul était digne de lui.

Cependant que ne lui offrait pas la terre, et que peut-elle offrir de plus? La plus brillante couronne de l'univers; un peuple le plus tendrement, le plus respectueusement attaché; une famille..... Ah! quelle famille! Quoi tout cela!..... O France! O cour la plus digne des hommages de l'univers, pardonnez-le-moi!.... Non, tout cela

n'était pas digne de remplir le cœur du Dauphin. Il connaît parfaitement le prix de la couronne que l'ordre de la nature lui destine. Mais la foi (premier miracle de la grâce) lui en fait envisager le néant, et lui en représente encore plus vivement tous les devoirs et les dangers; il la redoute bien plus qu'il ne l'estime. Il aime toujours tendrement la France; les témoignages d'attachement qu'elle lui donne la lui rendent alors même plus chère que jamais. Mais l'humilité chrétienne (second miracle de la grâce) lui persuade qu'il lui est tout à fait inutile sur la terre, et que s'il peut la servir utilement, ce n'est qu'au ciel. Pour nous donner des marques solides de son amour, c'est uniquement là qu'il aspire. Les sentiments que son auguste famille a pour lui, il les a tous pour elle. Mais l'amour divin (troisième miracle de la grâce), s'emparant de son cœur, y épure tellement tout amour naturel, qu'il n'a plus d'autre désir que d'être réuni à elle, pour jouir éternellement d'elle au sein de Dieu. En trois mots, la foi et l'humilité chrétiennes, la divine charité surtout, l'élevant au-dessus de tout ce que le monde a de plus flatteur, ne laissent que le ciel digne de lui.

Dire qu'il ne fut jamais ébloui de l'éclat d'une couronne, c'est un trop faible éloge: toute son ambition était d'obéir; sa seule crainte, de régner. La santé, la satisfaction du roi étaient le seul véritable intérêt qui affectât son cœur. Je dis le seul, parce qu'il savait que la gloire, la prospérité de l'Etat, la félicité de son auguste famille en dépendaient. Le moindre nuage sur le front du père excitait aussitôt un orage dans le cœur du fils. La nature lui avait inspiré ces sentiments : qu'ils furent perfectionnés par la religion!

Un grand pape (111), qui fut un de nos plus illustres docteurs, attribuait une telle prééminence à la couronne de France, qu'autant, disait-il, les rois sont élevés au-dessus des autres hommes, autant le sont, entre les autres monarques, les monarques français. Ainsi s'expliquait le grand saint Grégoire, il y a près de douze siècles, sous la première race de nos rois. Qu'eût-il dit, Messieurs, de cette monarchie, depuis qu'agrandie, affermie par les exploits et les vertus de tant de héros, elle a étendu sa domination jusqu'aux extrémités de la terre; donnant des maîtres à presque toutes les nations, sans en avoir jamais reçu d'aucune, surtout aujourd'hui que la couronne repose sur le front du trente-unième monarque du même sang, sans interruption, sans aucun trouble de la succession naturelle?

Le plus grand, parce qu'il fut le plus saint de nos rois, prince autant éloigné de l'ostentation d'un vain orgueil que de la fausse humilité d'une dévotion mal entendue, saint Louis estimait le comte d'Artois assez grand d'être son frère sans porter de couronne

(111) *Quanto ceteros homines regia dignitas antecedit, tanto cæterarum gentium regna regi vestri*

profecto culmen excellit. (S. GREG. Mag., Ep., l. VI, ad Childbertum Francorum regem.)

(112). Le Dauphin n'eût pas des sentiments moins nobles que son auguste et saint aïeul : il en eut d'aussi chrétiens. Fils aîné de tant de rois, héritier présomptif d'une si belle couronne, quel éclat de gloire ! Peut-il se le dissimuler ?

Non. Mais quel cas en faisait-il ? Apprenons-le de lui-même, et qui que nous soyons, Messieurs, prenons de lui la belle et frappante leçon qu'il faisait aux princes, ses enfants.

Après qu'on leur eut suppléé les cérémonies du saint baptême, il fit apporter devant eux le registre où se conservent les noms des enfants baptisés. Il leur fit remarquer qu'ils y étaient inscrits immédiatement après le fils d'un artisan. *Apprenez de là, leur dit-il, que tout est égal par le droit de la nature, mais que devant Dieu surtout, tout est égal.*

Où, tout est égal. L'origine de tous est la même et tous auront la même fin. La terre, commune à tous les hommes, les recevra tous dans le sein d'où ils sont tous sortis. *Mais devant Dieu surtout tout est égal.* Toute la distinction des grands est d'avoir plus de devoirs à remplir, un compte plus rigoureux à rendre, un châtimement plus sévère à subir.

C'était ce jugement terrible que le Dauphin méditait sans cesse. *Je n'ai jamais envisagé, le trône, disait-il, que du côté des redoutables devoirs qui l'accompagnent et des périls qui l'environnent.* Une couronne quelque brillante qu'elle soit, sous cet aspect, est-elle autant à estimer qu'à craindre ?

Les droits de sa renaissance spirituelle en Jésus-Christ, c'est ce qu'il avait appris de saint Louis, ce qu'il voulait apprendre aux princes ses enfants : à préférer à tous les droits brillants de la naissance temporelle, un royaume qui, seul, a de vrais fondements : *Fundamenta habentem civitatem* (Heb., XI), parce qu'il est établi, pour l'éternité, une couronne que rien ne peut enlever ni ternir : *Deus fundavit eam in aeternum* (Psal. XLVII), et qui tirera même la dernière perfection de son éclat de la révolution générale, où doivent être confondues et anéanties toutes les grandeurs du monde : *Immarcescibilem glorie coronam*. (I Petr., V.) Ah ! voilà le seul objet digne d'un cœur noblement ambitieux ! Pour y atteindre, il sacrifierait mille vies, il renoncerait à mille trônes : la pompe éclatante qui l'environne ne le flatte ni le touche. Son goût, son attrait, disait-il, sont pour le beau spectacle de la simple nature qui le rappelle à l'idée du Créateur. S'il est si grand, si admirable dans ses ouvrages, quel est-il en lui-même ? *Le voir tel qu'il est, connaître ses perfections en elles-mêmes*, c'est tout le vœu de son cœur. Par la foi, qui d'avance, comme dit saint Paul, réalise nos espérances, il croit déjà le posséder : *Fides sperandarum substantia rerum*. (Heb., XI.) Ô monde ! as-tu rien qui soit digne d'une âme remplie de tels sentiments ? *Estis cives sanctorum*. (Eph., II.)

Qu'on ne craigne donc pas de lui annoncer les approches de sa dissolution. *Si le choix lui était donné, disait-il... O prince, arrêtez ! Le grand Apôtre lui-même ne savait que choisir : Quid eligam ignoro.* (Phil., I.) C'est le plus avantageux, sans doute, d'être avec Jésus-Christ : *Dissolvi et esse cum Christo melius est.* (Ibid.) Mais ce sentiment, tout vif qu'il était dans l'Apôtre, était balancé par le désir d'être encore utile à la terre : *Permanere in carne necessarium propter vos.* (Ibid.)

Était-ce donc indifférence pour nous dans le cœur du Dauphin ? Ne l'en soupçonnons pas : il connaissait parfaitement le caractère français. Il savait que l'amour pour le sang de ses maîtres en est le premier trait, le trait le plus ineffaçable. Nous, Messieurs, connaissons pareillement nos maîtres, et souvenons-nous que l'amour national n'abandonne jamais leur sang. Commander à un peuple qu'ils aiment et dont ils sont aimés, c'est leur vraie gloire, leur vraie force, l'inébranlable appui de leur trône.

Où, peuple, le Dauphin vous aimait. Si vous aviez pu voir, à chacune de vos calamités, dès que du fond reculé de quelqu'une de nos provinces elle venait à sa connaissance, comment se serrait, se flétrissait son cœur, comment sa bouche aussitôt était ouverte pour vous procurer quelque soulagement, comment se dilatait son âme, quand il vous savait soulagé : *Os meum patet ad vos, o Corinthii, cor meum dilatatum est ?* (II Cor., VI.)

Où, peuple, le Dauphin vous aimait. Attestez-le, ô vous, ville (113) qui eûtes le bonheur d'en être témoin, attestez-le à toute la France ! La piété le conduisait dans votre auguste basilique, aux pieds de Marie ! Quel spectacle lui offrent sur son passage tous vos champs dévastés par la tempête ! Ah ! peignez-nous les sentiments dans lesquels vous les vîtes arriver, rendez-nous les expressions de sa douleur que vous entendîtes, et surtout dites-nous tout ce qu'il fit pour que sa présence fût pour vous, selon l'expression de l'Écriture, une rosée bienfaisante qui rendît, sinon la fertilité à vos terres, du moins l'abondance à vos familles !

Où, peuple, le Dauphin vous aimait, dans la crainte de vous être à charge ; quelle attention à éviter toute espèce de dépense extraordinaire pour lui-même ! quelle vigilance à se tenir en garde contre la générosité de son cœur ! quelle scrupuleuse délicatesse à ne vouloir donner que ce dont il se privait lui-même, afin d'avoir en même temps le double mérite et de la mortification et de la charité !

Et toi, ville superbe, digne capitale du plus bel empire de l'univers ! si tu l'ignorais encore, apprends-le aujourd'hui, que sa plus douce satisfaction était de se trouver dans ton enceinte, et sa partie de plaisir la plus agréable, de se mettre à portée de jouir

(112) Vie de saint Louis par M. l'abbé de Choisy, livre I^{er}.

(113) Chartres.

du spectacle, toujours flatteur pour lui, de ces somptueux édifices !

Quoi ! prince, vous nous aimez et vous ne désirez que de nous quitter ? L'humilité chrétienne concilie ces sentiments. Aveugle sur lui-même, dans un tout autre sens qu'on ne l'est dans le monde, il ne se croit nécessaire, utile à rien. Ainsi avait-il toujours pensé : en voulez-vous la preuve ?

Rappelez-vous, Messieurs, cette triste circonstance, où notre auguste monarque, volant d'une de nos frontières à l'autre, pour couvrir de son épée (1 Mach., III) son royaume tout entier : ainsi que le dit l'Écriture de Judas Machabée, fut arrêté... Hélas ! chaque instant redoublait nos alarmes : il en fut un où nous les crûmes toutes vérifiées. Oh ! que la nature usa rigoureusement de ses droits sur le cœur du Dauphin ! Revenu de l'espèce d'étourdissement où la violence du coup l'avait jeté, sa première réflexion se tourne sur la France. *Malheureux royaume !* s'écrie-t-il, *que vas-tu devenir ? Quelle ressource il te reste ! Moi, un enfant ! ô Dieu, ayez pitié de ce peuple, ayez pitié de moi !* Est-ce là, Messieurs, le langage d'un Dauphin de quinze ans ?

Le monde intéressé à décrier toutes les vertus chrétiennes, traitera-t-il ce sentiment de pusillanimité ? Si c'est, en effet, pusillanimité, Messieurs ; cette pusillanimité fut le défaut de tous les héros, que forma l'Esprit-Saint pour les plus grandes merveilles ; ce fut le défaut de Moïse même. (Exod., III.) Mais ces âmes prétendues pusillanimes, mettez-les dans l'occasion.

Ah ! plutôt à Dieu que celle-ci n'eût jamais été ! Au milieu d'une cour consternée, d'une auguste famille presque anéantie sous le poids accablant de sa douleur, d'une nation désespérée qu'il fût encore sorti une furie de son sein, le roi plus intrépide que jamais n'est inquiet que des besoins pressants de son peuple. Il ordonne à son fils d'aller y pourvoir. L'ordre de son père, les besoins de l'Etat, c'est assez. Méprisant le danger, dont on le croit menacé lui-même, il court... se jeter à vos pieds, Dieu des conseils ! N'est-ce pas Salomon pénétré du sentiment de sa faiblesse ?... *Ego sum puer parvulus, et ignorans egressum, et introitum meum.* (III Reg., III.) Oui, c'est Salomon, qui sort de sa prière, tout plein de l'esprit qu'il a imploré, et en qui seul est sa confiance : *Dedi tibi cor sapiens et intelligens.* (Ibid.) Chacune de ses paroles est un trait de lumière qui éclaire (114), un oracle de sagesse qui étonne. O Israël, apprends donc que la sagesse de Dieu est dans le fils de ton roi ! *Audivit omnis Israel, et timuerunt... videntes sapientiam Dei esse in eo.* (Ibid.)

Je dis la sagesse de Dieu, cette vraie sagesse que l'apôtre saint Jacques nous peint : *Quæ desursum est sapientia, pudica est, modesta suadibilis* (Jac., III) ; humble et modeste, pleine de retenue, et, si l'on ose ainsi parler, pleine de pudeur, qui cherche toujours à se

cacher et ne paraît que de l'ordre exprès de Dieu même, par la confiance qu'elle a en son secours, malgré toute la défiance qu'elle conserve d'elle-même.

C'était là, Messieurs, le vrai caractère de Monseigneur le dauphin. Jamais les éloges les plus mesurés des personnes mêmes qu'il honorait de son estime, ne purent lui persuader qu'il fût utile. *Oh ! que les pensées de Dieu, s'écriait-il, sont différentes des nôtres !* Il les adore, il s'y abandonne ; l'accomplissement de sa volonté, il ne désire, il ne veut demander autre chose.

Dans ces sentiments, il apprend l'alarme générale que vient de donner le premier bruit du danger, qui menace ses jours. Ah ! ne croyez pas qu'il y soit insensible. Le cri de douleur, dont retentirent toutes les voûtes de nos temples et tous les échos même de de nos campagnes, ne pouvait ne pas retentir jusqu'à lui.... Ne sont-ce pas ici ces jours, dont parlait un prophète, où il se fit dans tout Jérusalem un mouvement d'effroi et d'affliction, auquel rien ne peut être comparé, que celui que quelques années auparavant y avait occasionné le plus aimé des rois : *In die illa magnus erit planctus in Jerusalem, sicut planctus... in campo Maggeddon.* (Zach., XII.) Non-seulement Jérusalem, toute la terre fut en larmes : *Planget terra.* (Ibid.) ; et la France surtout put bien se nommer, selon l'expression de l'Écriture, *la terre des pleurants : Vocatum est nomen loci illius locus fletum.* (Judic., II.) Quelle famille en particulier ne eût pas son premier-né menacé ?... *Dolebunt ut doleri solet in morte primogeniti.* (Zach., XII.) Mais la famille de Lévi surtout, *Domus Levi seorsum* (Ibid.), excitée par ses pontifes... le chef des pasteurs se met à leur tête... Quel protecteur ne fut pas invoqué, quel autel ne fut pas baigné de pleurs, chargé de vœux !... Quel pauvre n'alla-t-on pas chercher dans le réduit obscur de la misère pour solliciter, pour acheter son suffrage auprès de Dieu !... Vous vous plaindrez. Messieurs, oui, plaignez-vous, que je rends ceci trop faiblement. C'est la plus douce satisfaction pour moi que vous le sentiez, que je rends en effet trop faiblement ce dont vous avez été témoins, ce à quoi vous avez eu vous-mêmes tant de part.

Le dauphin est touché de l'attachement qu'on lui témoigne, et qu'il croit toujours trop peu fondé. En vain on le sollicite, on le conjure de joindre ses prières aux nôtres ; si d'abord par déférence et par respect il y consent, bientôt il supplie qu'on l'en dispense. *Cette prière, dit-il, me dessèche le cœur.* Il craint (oserai-je le dire, et le croirez-vous ?) que la prolongation et la multiplication des prières publiques ne fatigue le peuple. Un cœur aussi bon que le sien n'en est que plus pénétré de reconnaissance ; mais c'est auprès de Dieu qu'il croit pouvoir et devoir s'acquitter. Plein de la plus vive et de la plus tendre confiance, il espère, il le promet, que nous aurons en lui un protecteur. Ce-

(114) Propres expressions d'un ministre.

pendant un saint transport de zèle ranime ses forces, il élève au ciel un regard enflammé. *Comblez de vos bénédictions ce royaume, ô mon Dieu!* s'écrie-t-il. O France, écoute! c'est ainsi que te quittent tous les héros que la religion t'a formés. C'est ainsi que saint Louis mourant faisait retentir la rive d'Afrique de ces tendres mots : *Gardez, Seigneur, sanctifiez ce peuple* (115).

Après tout, que l'éclat de la plus belle des couronnes, que les vœux exprimés d'un peuple le plus tendrement dévoué, l'intéressassent trop peu à sa propre conservation, et ne pussent l'attacher à la terre; ce n'est pas ce qui m'étonne davantage. Ah! tous les empires de l'univers valaient-ils les douceurs de l'auguste et aimable société qu'il lui fallait sacrifier.

Voici, je crois, Messieurs, une de ces situations qu'il est impossible de peindre, et sur lesquelles le chef-d'œuvre de l'art est de jeter à propos un voile heureux, plus expressif que ne pourraient être les plus vives couleurs.

Qui pourrait, en effet, les exprimer ces sentiments mutuels qui formaient la plus belle union qui soit dans l'univers! Le roi daigne lui-même nous découvrir les siens. Messieurs, vous les avez sous les yeux; lisez-les dans les nobles et touchantes expressions de sa douleur (116).

Mais qui oserait prétendre, qui pourrait réussir à dévoiler la belle âme d'une reine, aussi vive, aussi pressée que la mère de Salomon, pour la gloire et le bonheur de son fils; aussi chrétiennement tendre que Blanche de Castille, et qui retrouvait dans son fils tous les sentiments de Salomon pour Bethsabée, et ceux de saint Louis pour sa mère.

Et tous les droits qu'avaient sur son attachement des princesses... Ah! Messieurs, est-il dans l'univers des cœurs plus dignes d'attacher un frère tel que lui? Charmante sympathie, dont le sang était le moindre lien, que la grâce plus que la nature avait formée, et dont la religion resserrait et consacrait tous les jours les nœuds par la même piété, la même foi; sympathie charnante! Qui pourrait en décrire la douceur et la force? Laissons surtout au dauphin lui-même à manifester la confiance sage que lui avaient inspirée les vertus héroïques de son incomparable épouse. Ce qu'il a de plus cher dans le monde, ce que l'Eglise et l'Etat ont de plus intéressant et de plus précieux, les princes ses enfants; il désire, il demande qu'on les confie, qu'on les abandonne à ses soins; et le roi souscrit à ce jugement d'estime encore plus que de tendresse. En est-il de plus glorieux?

Quelque fidèles, quelque habiles que soient les mains qui en sont dépositaires, jamais il ne crut devoir s'en rapporter qu'à lui-même de leur éducation; soin pénible dont la maladie même ne put le distraire, et dans

lequel on peut dire qu'il acheva de consumer ses forces. O le beau spectacle pour une cour qui presque tous les jours en était témoin! Ces deux augustes époux, environnés des princes leurs enfants, dont ils s'empresment de concert, et comme à l'envi l'un de l'autre, à former et l'esprit et le cœur. Mais le spectacle consolant que celui d'un des derniers jours de sa vie! Messieurs, écoutez, et goûtez-en toute la consolation. Monseigneur le dauphin les entretenait de la rapidité et de l'usage du temps. Le duc de Berri répond que celui qui paraissait s'écouler le plus vite était celui de l'étude. Transporté de joie à ce mot, le dauphin se jette au cou de son fils, il l'arrose de ses larmes. *Oh! courage, mon fils!* lui dit-il, *c'est là plus sûre marque que vous en profitez.*

A tant de liens, si naturels et si justes, qui doivent l'attacher à la terre, permettez-moi d'en ajouter un des plus étroits, peut-être, et des plus forts; le roi, son aïeul... Prévoyait-il l'événement funeste qui devait sitôt les réunir? Une de ses dernières paroles à la reine, sa mère, fut de s'informer de lui.. Ils se connaissaient, en effet, ils se ressemblaient. Apprenez du roi de Pologne comment ils s'aimaient. C'est la douleur réfléchie qui s'exprime : *La perte réitérée d'une couronne n'est jamais allée jusqu'à mon cœur; la perte de mon cher dauphin l'a écarté.* Mot admirable qui peint, ce me semble, cette grande âme tout entière! Au jugement de ce sage, il est donc vrai, ce que j'ai toujours prétendu, que le dauphin lui-même était infiniment au-dessus d'une couronne.

Grand Dieu! si vous vouliez, comme je l'ai d'abord remarqué, donner au ciel et à la terre un spectacle propre à faire éclater votre gloire, oh! que vous avez bien choisi la victime! Un jeune prince, du même âge à peu près qu'Ezéchias (IV Reg., XX), plus jeune encore, aussi juste, aussi religieux que lui, frappé de votre main; il ne demande pas, comme Ezéchias, la révocation de l'arrêt, ou le délai de l'exécution. On n'entend point ici de plaintes, on n'y voit point de pleurs, que ceux que l'unction de la grâce fait couler. Il n'est donc pas ici besoin de prophète, qui encourage la victime et qui console les assistants. Le prince fait lui-même l'un et l'autre. Mais hélas! aussi n'y aurait-il point ici d'Isaïe qui arrête le trait de la mort. Lisant bien mieux que nous dans les décrets de la Providence, il y voit sa fin marquée; il la voit, non pas en philosophe, non pas en héros, mais en saint. La tranquillité de son âme, la douceur de son caractère, toutes les amabilités de sa vertu se soutiennent, ou plutôt augmentent à mesure que s'épuisent les forces de son corps. Sur qui n'entendit-il pas ses attentions bienfaisantes? Mais il ne fait plus que se prêter à la terre; vous vous êtes emparé de son cœur, ô mon Dieu!

Les yeux continuellement attachés, ou la

(115) Vie de saint Louis, par M. l'abbé de Guois, liv. VI.

(116) Lettre circulaire du roi aux évêques.

bouche collée sur l'image de Jésus en croix, il ne cesse d'unir son sacrifice à celui de ce Dieu victime. Pour le rendre plus agréable, il s'empresse à se purifier dans les flots de son sang. A peine en est-il sorti, qu'il voudrait s'y replonger encore. Il compte avec une sainte impatience les jours après lesquels les lois de l'Eglise, auxquelles il fut toujours le plus scrupuleusement attaché, lui permettront de reprendre le viatique céleste de l'éternité. Dans ces sources divines, où il puise toute sa vie la force et la ferveur du chrétien, il semble perdre peu à peu tout le terrestre de l'humanité. Déjà sa vivacité naturelle a disparu, il n'en conserve que l'empressement d'aller se réunir à Dieu, unique objet de son amour. Avec un noble et généreux transport, il exhorte son âme à briser tous les liens qui l'arrêtent. La charité bannit de son cœur toute crainte; il en est étonné, et c'est le seul point sur lequel il faut qu'on le rassure.

Oh! que c'est bien maintenant, Seigneur, que vous pouvez montrer avec complaisance votre serviteur à la terre, et lui faire rendre ce glorieux témoignage : *Nunquid considerasti servum meum quod non sit ei similis in terra* (Job, I); qu'il n'a plus son semblable, si ce n'est dans son auguste famille qui l'environne. Ce sont autant d'Abrahams, qui espèrent fermement, il est vrai, en vos miséricordes, qui contre toute espérance, comme dit saint Paul, espèrent en celui qui ranime les morts mêmes : *Credidit ei qui vivificat mortuos, et vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt; contra spem in spem credit* (Rom., IV), et appelle ce qui n'est pas comme ce qui est. Mais on n'en fait pas moins généreusement son sacrifice. Ici donc tous les cœurs sont également à vous, ô mon Dieu : *Confortatus in fide dans gloriam Deo* (Ibid.); tous également sans hésiter vous rendent gloire; avec autant de soumission, d'une part, pour vous sacrifier ce qu'on vous demande, que de l'autre, pour conserver, si vous le voulez absolument, ce qu'on vous sacrifie. De part et d'autre, on se reproche jusqu'aux mouvements les plus indélébiles de la nature. Hélas! on voudrait ne pas se quitter. Sentiment bien juste. La même activité, le même feu d'amour élance vers le ciel tous les cœurs. On voudrait y aller tous ensemble; et l'on ne plaint plus que ceux qui sont condamnés à survivre.

Le beau triomphe de la religion? La consommation du sacrifice, hélas! enfin le consommé. Je crois, Messieurs, que ce n'est pas sans dessein que le Seigneur, jaloux de sa gloire, en avait choisi le théâtre de telle sorte, que tous les peuples de l'Europe, du moins dans la personne de leurs ambassadeurs, s'y trouvassent rassemblés, pour en être témoins habituellement, et de plus près. Puissent donc l'erreur et l'impiété en être à jamais et partout confondues!

Voilà, Messieurs, voilà le fruit d'une vie constamment passée dans l'innocence; voilà le fruit d'une foi toujours pure! Elle n'est pas de moi, cette conclusion. Autour du Dauphin expirant se réunissent toutes les voix, pour faire à la religion cet hommage.

Dois-je donc à présent vous exhorter à aller présenter à l'autel vos offrandes expiatoires? Saint Ambroise (117) se reprochait de le faire pour un prince catéchumène, en qui certainement il avait fait admirer moins de vertus. Bien moins vous pardonnerais-je, non plus qu'à moi, des larmes intéressées, qui sembleraient lui envier son bonheur. Ah! si la perte qui nous accable nous a disposés à en répandre, donnons-leur maintenant un autre objet. Pleurons, oui, pleurons, mes frères, nous ne pouvons trop pleurer ce qui a fait verser tant de larmes à notre religieux prince.

Pleurons cette licence de notre siècle, qui, parée du nom spécieux de philosophie, qu'elle dégrade et déshonore, renouvelle tous les jours et met en faveur des systèmes monstres, sans principes, dont le paganisme même rougissait autrefois; licence effrénée, qui, par je ne sais quel fanatique frénésie, semble avoir pris à tâche de sécher toutes les racines de la foi dans le corps entier de la nation.

Pleurons cet affreux débordement des passions, qui, accréditées et soutenues par l'incrédulité, ont porté le ravage dans toutes les mœurs, dénaturent et transforment pour ainsi dire, le vice et la vertu, et n'infectent que trop souvent la source même du sang le plus pur.

Pleurons surtout, pleurons cette aveugle et présomptueuse indépendance qui gagne insensiblement tous les états, tous les âges, et ne respectant guère plus le sacré que le profane, jusque dans le sein des familles, relâche peu à peu, si elle n'ose encore tout à fait rompre, les nœuds de toute subordination.

Effrayé de ce tableau trop fidèle de notre siècle, j'oserai presque faire à la mort prématurée de notre prince, la même application que saint Ambroise faisait à celle de Valentinien II.

Josias, disait-il, (118) fut enlevé à la trente-huitième année de son âge, parce que le Seigneur irrité voulait punir son peuple. O cher prince, continue le saint docteur, je crains que pareillement le Seigneur n'ait voulu se hâter de vous soustraire aux vengeances dont il nous menace.

Mais non, Messieurs, des motifs puissants nous autorisent à former de plus heureux présages. C'est un nouveau protecteur que nous avons acquis au ciel : il a promis qu'il le serait. Quelque perte que nous ayons faite dans le Fils, ah! le Père nous reste! Dans sa sagesse, dans sa justice et dans son zèle, nous aurons toujours d'inépuisables res-

(117) *Et huic adhuc intercessionem adscisco, cui remunerationem præsumo. (De obit. Val., n. 55.)*

(118) *Josias... quia plebi Judææ grave imminabat periculum... ante sublatu est. Metuo ergo ne et tu no-*

bis aliqua nostri offensione sis raptus, ut imminetis mali acerbiter quasi justus evaderes. (De ob. Val., n. 57.)

sources. Pour leur obtenir l'efficace, autour du trône même, que de mains, les plus innocentes et les plus pures, s'élèvent continuellement vers le ciel ! De notre côté, mes frères, il s'agit à présent d'entrer dans les vues de leur piété, de seconder les efforts de leur zèle, pour nous assurer d'un prompt et constant retour des miséricordes du Seigneur.

Puisse donc la tristesse dont nous avons été saisis, dont nous sommes pénétrés encore, être, comme dit l'Apôtre, une tristesse selon Dieu, qui opère en nous la pénitence, cette pénitence stable, dont le fruit est le salut éternel !

V. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE STANISLAS I^{er}, ROI DE POLOGNE, GRAND-DUC DE LITHUANIE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR,

Prononcée à Paris, dans l'église des Religieux de la Charité, au service solennel qu'ils ont célébré le 21 juin 1766.

Dominus benedixit novissimis magis quam principio ejus... Vidit filios filiorum suorum usque ad quartam generationem, et mortuus est senex et plenus dierum. (Job, XLII.)

Le Seigneur l'a béni dans son dernier état, et encore plus que dans le premier. Il vit sa quatrième génération (119), et mourut dans un âge très-avancé, dont tous les jours avaient été pleins.

Monseigneur (120),

Quel est-il ce prince comblé de toutes les bénédictions du Seigneur dès son enfance, et encore plus dans sa vieillesse ? *Erat ille magnus inter omnes Orientales.* (Job, I.) Illustre et distingué d'abord au milieu d'une nation singulièrement jalouse des distinctions de la noblesse : *Erat ille simplex et rectus ac timens Deum* (Ibid.) ; distingué surtout devant Dieu par une noble simplicité de mœurs, une droiture d'esprit et de cœur, un attachement à la religion, qui ne se démentirent pas un seul instant dans tout le cours d'une des plus longues vies : *Sedebam primus, cumque sederem primus... circumstante exercitu, eram tamen mœrentium consolator* (Job, XXIX) ; placé au plus haut rang où l'ambition mondaine puisse prétendre, il fut toujours en état de confondre la calomnie qui eût osé l'accuser d'y être monté ou d'avoir cherché à s'y soutenir par la violence : *Expectabant me sicut pluviam.* (Ibid.) L'amour, l'estime, la confiance de son peuple qui le souhaita toujours comme une campagne sèche attend les eaux du ciel : *Testimonium reddebat mihi, eo quod liberasset pauperem vociferantem, pupillum, cui non esset adjutor* (Ibid.), les cris, les regrets du pauvre et de l'affligé, de l'orphelin et de la veuve dont il était l'appui ; ce sont les beaux témoignages qui déposent et déposeront à jamais en sa faveur.

A une si grande âme il fallait de grandes

(119) L'archiduchesse Thérèse-Elisabeth, fille de l'empereur régnant, est la quatrième générat. on du roi de Pologne.

(120) Monseigneur l'évêque de Valence officiant.

épreuves ; elle était capable de les supporter. Toute sa gloire s'éclipse : *Spoliavit me gloria mea et abstulit coronam de capite meo* (Job, I) ; la couronne chancelle sur sa tête, elle tombe. Le Seigneur semble lui avoir fermé de toutes parts toutes les issues, pour le livrer sans défense au pouvoir de ses ennemis : *Semitam meam circumsepsit et transire non possum* (Ibid.) ; toutes les ressources successivement lui manquent, c'est comme un grand cèdre tout à fait arraché, pour lequel il ne reste plus aucune espérance : *Destruxit me undique et pereo et quasi evulsæ arbori abstulit spem meam.* (Ibid.) Mais, toujours fidèle à son Dieu, toujours soumis à ses ordres et plein de confiance en ses bontés, il le force en quelque sorte, suivant le langage même des livres saints, à se repentir des maux dont il l'avait accablé : *Commovisti me adversus eum ut affligerem eum frustra.* (Job, II.)

La vertu enfin est couronnée et n'éprouve plus de contradicteurs ; la première splendeur, la gloire de la jeunesse est effacée par l'éclat des derniers ans : *Dominus benedixit novissimis magis quam principio ejus* (Job, XLII) ; un règne doux et paisible, une liberté sans gêne et sans contrainte de travailler sans relâche au bonheur du genre humain, des alliances brillantes, la plus belle postérité : *Vidit filios filiorum usque ad quartam generationem.* (Ibid.) La multiplication d'une famille non-seulement la plus auguste, mais la plus vertueuse et la plus aimable qui soit dans l'univers : *Non sunt inventæ mulieressicut filia Job in universa terra.* (Ibid.) Une vieillesse dont je ne sais si les fastes des rois ont fourni d'autres exemples : *Mortuus est senex et plenus dierum* (Ibid.) Une mort précieuse devant Dieu, qui couvre la terre de deuil, en même temps qu'elle remplit le ciel de joie, l'ensemble singulier de tous ces traits nous peint dans l'histoire sainte un prince de l'Idumée, aussi célèbre par ses malheurs, que par ses vertus. Mais n'est-ce pas trait pour trait l'ébauche du caractère, le précis de la vie de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Stanislas I^{er}, roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar ?

Je vous avoue, Messieurs, qu'après tant de tristes et accablantes cérémonies (121), mon cœur enfin goûte aujourd'hui quelque consolation. Oui, c'en est une pour moi, de prêter mon ministère à celle-ci. C'est des membres souffrants de Jésus-Christ, que je viens être l'interprète et l'organe, pour pleurer avec eux leur père. Que la noble simplicité de tout cet appareil est convenable ! Peu éblouissante pour les sens, qu'elle est intéressante pour le cœur... Eh ! que sont, Messieurs, toutes ces pompes fastueuses de funérailles ? Un brillant trophée que la mort s'érige à elle-même par nos mains, de toutes nos prétendues grandeurs. Ah ! les pauvres n'ont rien à fournir pour l'orner. Ils n'ont à don-

(121) L'auteur avait prononcé la même oraison funèbre au service solennel fait par la ville de Nancy, le 26 mai, et celle de Monseigneur le Dauphin à Saint-Sulpice, le 15 mars.

ner que des vœux et des larmes. Mais que ces larmes sont glorieuses à la cendre qu'elles arrosent ! Que ces vœux sont efficaces pour toucher le cœur de Dieu !

Pour me conformer entièrement à l'esprit de cette cérémonie toute sainte, ne devrais-je donc pas me restreindre à vous représenter le héros qui en est l'objet, sous l'idée même qu'elle vous en donne : *Le Père de l'humanité souffrante* ? cette idée, en effet, représente Stanislas ; mais qu'il s'en faut qu'elle le représente tout entier ! Et vous ne sauriez mauvais gré vous-mêmes, pauvres désolés, si je faisais briller votre reconnaissance, aux dépens de la gloire de votre bienfaiteur. Son caractère, c'est de réunir dans le plus éminent degré toutes les espèces de mérite ; mérite chrétien, mérite politique, mérite guerrier, mérite littéraire. Seul, il a de quoi faire plusieurs grands hommes. Tâchons de tout rassembler. Plus l'idée que je vous en donnerai sera noble, plus elle sera ressemblante.

Le héros du XVIII^e siècle, c'est comme l'inscription que je grave d'abord au bas du portrait que j'ose entreprendre : *A la gloire de la religion* ; c'en est, pour ainsi parler le dédicace.

Voici donc un héros, dont le monde ne peut méconnaître ni désavouer l'héroïsme : sujet du premier point. Mais c'est un héros, dont toute la gloire appartient à la religion, sujet du second point.

PREMIÈRE PARTIE.

Monseigneur,

Fixer l'attention de l'univers par les situations singulières, où l'on se trouve, forcer son admiration par une égalité de sentiments et de conduite, qu'aucune vicissitude ne peut altérer, enlever son estime et son amour par une suite éclatante de toutes sortes de bienfaits, voilà ce me semble, Messieurs, l'idée la plus exacte et la plus complète d'un véritable héros. Le monde aujourd'hui la désavouera-t-il ? J'en appellerais au jugement de la sage antiquité. Quel furent ses héros ? Des hommes qui, exposés et donnés en spectacle sur le grand théâtre du monde, éprouvés par toutes sortes de revers, se soutenant toujours, partout les mêmes, se dévouèrent tout entiers au bien du genre humain. Qu'on nomme les premiers héros du monde, on les reconnaîtra tous à ces trois traits, et qui peut y méconnaître Stanislas ?

Un grand nom, un grand théâtre, de grands antagonistes, de grandes révolutions, c'est ce qui commence à attirer et ne tarde pas à fixer l'attention du monde. Messieurs, ne nous arrêtons pas sur l'enfance, sur l'éducation, ni sur la première jeunesse de notre

héros. Voyons d'abord avec quelle dignité, quel éclat, il entre tout à coup dans la carrière que lui ouvre sa naissance.

Il est des hommes si grands par eux-mêmes, qu'ils n'ont pas besoin d'ancêtres, ils tirent de leur propre fond une illustration, qui bientôt éclipse et fait disparaître toute celle qui leur est étrangère. Tel fut Stanislas : il ne reçut de sa maison d'autre avantage que d'attirer sur lui, en naissant, les regards de la Pologne, d'exciter ses espérances, et d'être placé presque aussitôt sur son plus grand théâtre.

Unique rejeton d'une tige illustre (122), qui, dès le x^e siècle souveraine en Bohême, ne s'était transplantée dans la Pologne que pour venir y placer sur le trône une princesse de son sang, héritier de la gloire d'une longue suite d'aïeux, tous de siècle en siècle et comme par succession, émules intrépides des austères vertus de l'ancienne Rome (123), élève d'un père (124) et d'un aïeul maternel (125), tous deux conjointement, les plus fermes colonnes de l'Etat, le jeune Stanislas pouvait-il n'en être pas le plus doux espoir ? Hâtons-nous, Messieurs. Avant l'âge de dix-neuf ans, pour premier début, il paraît à cette diète fameuse (126) où commencèrent à s'échauffer des fermentations qui bientôt après aboutirent à ces révolutions éclatantes auxquelles il eut lui-même tant de part. Qu'à cet âge, si jeune encore, il y fasse une sensation si vive, que les mieux intentionnés et les plus sages de cette auguste assemblée, pensent à l'en établir le chef (127) ; j'ose le dire, ce n'est pas encore par là qu'il me paraît briller davantage.

J'aime bien mieux vous le faire remarquer au milieu du tumulte bruyant de ces assemblées orageuses, avec ce ton, ce geste, cet air assuré, que donne aux héros l'intrépide vertu, il impose silence, il se fait écouter. C'est son illustre père qu'une cabale, enhardie par son absence, ose entreprendre de flétrir. Il fait le brillant essai de cette éloquence, dont tout l'art est le sentiment, par laquelle il savait si bien maîtriser les esprits, sans paraître le vouloir, et surtout captiver les cœurs. Il démêle les sourdes menées de l'intrigue, en dévoile les basses ruses, en découvre les indignes ressorts, en confond la calomnieuse imposture, et fait enfin triompher la patrie, en faisant triompher l'innocence. Piété filiale que l'antiquité eût consacrée par quelque monument éternel ; piété filiale, que les sages Polonais honoreront d'une espèce de triomphe. Le jeune Stanislas est reconduit aux acclamations de toute cette brave noblesse, qui déjà le proclame l'ornement de la patrie, le hé-

grand trésorier.

(125) Stanislas Jablonowski, palatin de Russie, castellan de Cracovie et grand général de l'armée de la couronne.

(126) Stanislas était né le 20 octobre 1677. Jean Sobieski, roi de Pologne, mourut le 17 juin 1696 ; par conséquent, Stanislas, à la mort de Sobieski, n'avait que 18 ans 8 mois moins 5 jours.

(127) Grand maréchal de la diète.

(122) Philippe de Persztyń, tige de la maison de Leczyński en Pologne, y vint et s'y établit en 963, en y amenant la princesse Dambrowcka, sa nièce, qui épousa Micisław I^{er}.

(125) Entre autres, Raphaël Leczyński, quadris-aïeul du roi, fut regardé comme le Brutus de la Pologne.

(124) Raphaël Leczyński, palatin de Posnanie, puis de Lencici, général de la Pologne, et ensuite

ros futur, les délices et la gloire du genre humain.

Il ne tarda de se montrer tel, qu'autant que l'occasion tarda de s'offrir. Laissons aux historiens le soin de mettre au grand jour tout ce qui prépara et amena enfin tant d'événements extraordinaires, dont les détails forment une des plus belles parties de l'histoire de notre siècle. Vous savez tous, Messieurs, et où l'ignore-t-on, quel rôle joua Stanislas sur cette grande scène. J'ai prétendu, et c'est ce que je dois vous montrer, qu'il en fut le vrai héros. Voyons d'abord ceux qui l'occupèrent avec lui.

D'une part, un jeune monarque (128), tel qu'un lion trop indiscrètement réveillé (il en a toute la fierté, l'audace et la force) : *Acquiescens recubuit ut leo : quis suscitabit eum ?* (Gen., XLIX) s'élança tout à coup dans la carrière. L'Alexandre du Nord, c'est le nom que lui mérita sa valeur ; mais plus grand que le vainqueur de l'Asie par sa modération et sa sobriété (129), il n'eût peut-être laissé aucune tache à sa gloire s'il eût été toujours heureux ; et probablement il l'eût été toujours si son caractère inflexible eût su se plier davantage aux sages conseils de Stanislas.

Que d'adversaires, et quels adversaires d'autre part ! Deux princes successivement, redoutables par leurs propres forces, plus forts encore par leur allié puissant, le père d'abord (130), le fils ensuite (131), arment pour leur querelle tout le vaste empire de Russie. Le premier, fait pour commander aux hommes, le second pour en être aimé ; entreprenant, hardi, généreux, le père était le plus digne rival de Charles ; doux, humain, bienfaisant, religieux, le fils était le plus propre à représenter aux Polonais Stanislas. A l'appui de l'un le Cyrus (132), à l'appui de l'autre la Sémiramis du Nord (133). Là ce grand homme qui sut se créer, pour ainsi dire, une nation toute nouvelle en lui donnant l'exemple de tout, l'exemple même d'obéir. Ici cette femme extraordinaire de laquelle seule peut-être, après celle à qui je l'ai comparée d'abord, on a pu dire qu'elle réunit toutes les vertus et tous les vices des grands hommes.

Du choc de tels caractères et de telles puissances, quel incendie devait naturellement s'allumer, quelles révolutions devaient éclore ! Dans ces chocs furieux qui tenaient attentif tout l'univers, Stanislas, dont le sort dépendait de tous les succès, à quelles alternatives dût-il être exposé, et quelles vicissitudes en eût-il éprouvées ?

Jugé unanimement par sa nation le seul capable de remédier à ses maux, tous les

vœux le portaient sur le trône, l'intérêt public l'y plaça. Vainqueur et triomphant d'abord, il est reconnu par son rival même ; mais la scène change : Pultawa l'entraîne dans sa déroute. Fugitif en Turquie, proscrit dans sa patrie, presque dans tout le Nord, il est obligé partout d'acheter sa sûreté par un déguisement qui coûte plus que la mort à son grand cœur. O Lorraine, toi dont chaque hameau, chaque chaumine devaient se ressentir un jour de ses bienfaits ; toi qui, tant que le monde existera, adoreras sa mémoire et béniras le ciel de te l'avoir donné pour souverain... Lorraine, tu le vis alors (134). Mais bien loin de pouvoir connaître ce qu'il devait être un jour pour toi, tu ne pouvais même le reconnaître... Nancy, Lunéville, vous eûtes le bonheur de le recevoir dans vos murs, et, sans le savoir, de lui prêter des secours que son cœur tendre et sensible n'a jamais oubliés. Cependant l'Europe, effrayée de sa chute, le cherchait, le demandait partout. Il reparait sur un trône moins brillant sans doute, plus solide en apparence, et qui tout à coup fond en quelque sorte sous lui. Toute sa gloire semble s'être éteinte sous les murs de Fridrikshall. Sans ressource, il trouve le même asile qui ne manqua jamais aux héros malheureux. France, que tu t'es félicitée de lui avoir ouvert ton sein ! Ce que tu fis pour lui, qu'il te le rendit bientôt avec usure ! Son sang est placé sur le trône à l'ombre duquel il s'était retiré. Les vœux de sa patrie le rappellent ; mais c'est plutôt à de nouveaux dangers qu'à de nouveaux triomphes. Des hommages plus éclatants que jamais, rendus à sa vertu, furent suivis d'une plus éclatante catastrophe. Lorraine fortunée, c'est toi qui profitas du dernier dénouement !

Quel prince dans aucun siècle intéressa l'univers par des situations si frappantes ? Quel héros se fit admirer par une égalité si constante de sentiments et de conduite ?

Ce n'est point à nous, Messieurs, à discuter les droits qui partagèrent la Pologne, l'Europe entière. Le sort des armes décide le succès, non pas la justice des prétentions ; le vœu même des peuples peut déterminer le mérite, non pas toujours le droit des prétendants. Mais ce que je puis dire avec assurance, c'est que Stanislas, aussi indifférent pour régner, qu'ardent pour servir sa patrie, ne fit jamais que se prêter à ses désirs. C'est pour lui procurer la paix et la tranquillité qu'il accepte d'abord et qu'il abdique enfin la couronne.

Il avait hérité de ses illustres ancêtres l'amour tendre et généreux de la patrie. Ce fut toujours le sentiment dominant dans son

(128) Charles XII, roi de Suède.

(129) *Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundio simillimus.* (VELLEIUS PATERC., *De Jul. Ca sar*, l. II, n. 41.)

(130) Frédéric Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne.

(131) Frédéric-Auguste III, électeur de Saxe, roi de Pologne.

(132) Pierre le Grand, empereur de Russie.

(133) Elisabeth, impératrice de Russie.

(134) En revenant de Bender, le roi de Pologne se jeta le plus tôt qu'il put en France, et pour gagner le duché de Deux-Ponts, passa par la Lorraine. Il fut obligé de vendre à Lunéville quelques bijoux. Le duc Léopold l'ayant su, les retira aussitôt, et les renvoya au roi de Pologne, avec une lettre de change considérable sur un banquier de Strasbourg.

cœur, le mobile uniforme et constant de toutes ses démarches, dans toutes les situations où il put se trouver. Déchirée au dedans par des factions puissantes, il la voyait attaquée au dehors par un implacable ennemi. Deux sanglantes victoires avaient ouvert à celui-ci le centre du royaume ; maître de pénétrer, quand il voudrait, jusqu'à la capitale, il vit Stanislas... Ah ! Messieurs, nous le savons tous, l'avoir vu c'était l'aimer. La Pologne crut tout faire pour ses véritables intérêts en couronnant l'ami de son vainqueur. En effet, tout occupé non pas de vaincre, mais d'épargner le sang de ses nouveaux sujets ; non pas d'abattre, mais de gagner ses ennemis, déjà il avait repoussé la guerre bien loin de ses frontières ; déjà les esprits les plus échauffés commençaient à se calmer ; déjà la Pologne espérait le recouvrement de sa liberté. Espérance trop tôt évanouie ! Mais ce ne sera pas Stanislas qui contribuera jamais à ses malheurs (135). Fidèle à sa patrie, fidèle à son allié dans la disgrâce encore plus que dans l'éclat le plus brillant de la prospérité, il ne se roidit pas contre la fortune par des efforts téméraires qui seraient inutiles à l'un, et dont l'autre serait la victime ; il conserve de braves soldats qui doivent être probablement un jour la ressource, et qui certainement ne pourraient même vaincre alors qu'au préjudice et de l'un et de l'autre ; il ne nourrit point des factions qui ne pouvaient le servir sans se perdre, et peut-être entraîner la république entière dans leur perte. En un mot, il ne veut point régner s'il ne rend heureux ceux sur qui il règne, et il aime mieux céder que de diviser son peuple. Ah ! Messieurs, c'est à ce sentiment que le sage Salomon reconnut la véritable mère. Quel sage, à ce sentiment, ne reconnaîtra pas le vrai héros, père de la patrie ? *Commota sunt viscera ejus... date illi... nolite interficere.*

C'est ce même sentiment qui l'anime au jour le plus brillant de sa gloire. Tandis qu'aux acclamations de la Pologne, qui vient de le placer sur le trône, il goûte le seul plaisir auquel il fut jamais sensible, le doux plaisir de se voir aimé, un faible nuage se forme sur les bords de la Vistule. Pour le dissiper à l'instant on juge qu'il ne faudrait qu'un trait prompt de vigueur ; on le supplie, non pas de l'ordonner, mais de le permettre. *A Dieu ne plaise, s'écrie-t-il, non, je le défends. J'aime mille fois mieux perdre encore une fois la couronne, que de la recevoir souillée d'une seule goutte du sang Polonais.* Il avouait depuis qu'il avait eu tort peut-être, mais que son cœur s'était refusé à tout autre sentiment et s'y refuserait probablement encore. *Commota sunt viscera ejus... date illi... nolite interficere.*

Le présage, en effet, se vérifie. Le nuage amène une tempête. L'ennemi qu'on crai-

gnait paraît, les secours promis et attendus manquent, les malintentionnés s'enhardissent, leur nombre s'accroît, les cœurs timides se glacent, les factions éteintes se rallument. S'obstiner à résister, c'est livrer ses fidèles sujets sans défense à toutes les fureurs d'une guerre étrangère et domestique. Ses entrailles paternelles s'en émeuvent. *Commota sunt viscera ejus... date illi... nolite interficere.*

Vraiment, Messieurs, ce n'est point là un de ses héros farouches, qui, à la poursuite opiniâtre d'un fantôme de gloire, plutôt que de céder, s'enseveliraient eux-mêmes sous les ruines de l'univers. Eh ! Qu'y a-t-il donc de si beau à se faire redouter et fuir, à régner sur des amas de cendres ? Le bras des premiers héros ne s'arma jamais que contre le vice, en faveur des peuples qu'ils voulaient protéger, non pas détruire.

Voyez pareillement, Messieurs, notre héros dans le cas d'une sage défense, il y fut plus d'une fois. Ah ! vous le verrez, si l'ami de Charles XII savait affronter les dangers et mépriser la mort ; vous le verrez... Eh ! que dis-je ? ne l'avez-vous point vu ? De ce qu'il était dans le repos d'une paisible cour, concluez ce qu'il fut dans un camp, à la tête d'une armée.

Fut-il jamais soldat plus engourdi à la fatigue et plus accoutumé à se passer de tout ? Mais plus capitaine encore que soldat, vous le verrez toujours à propos, selon les occasions, mettre en usage et tout ce que le génie peut fournir de ressources, et tout ce que l'activité peut mettre de plus vif, la bravoure de plus hardi dans l'exécution, et tout ce que la prudence peut concerter de plus mesuré pour assurer le succès.

Tel la Poméranie l'avait vu, tel l'avaient éprouvé les Danois ainsi que les Moscovites et les Saxons, à Stralsund, à Rostoch, sur les sanglantes rives de la Reckenitz, tel depuis on le vit, surtout à ce siège fameux pendant lequel il soutint si longtemps l'effort de toute la puissance russe, sans autre défense que l'invincible affection d'un peuple obstiné à le sauver ou à périr avec lui (136). Non, non, il périra lui-même pour son peuple plutôt que de laisser périr son peuple pour lui ; il trompe sa vigilance pour se dérober à sa tendresse, et court volontairement s'exposer à toute sorte de hasards et de dangers pour sauver, malgré elle, cette ville fidèle. Encore une fois, concluons qu'au jugement du Sage, voilà le véritable Père : *Commota sunt viscera ejus... date illi... nolite interficere.*

Quels hasards, quels dangers ! Je ne pourrais qu'affaiblir les traits vifs et touchants sous lesquels il les représente lui-même. Si son corps robuste résiste à tout, et aux restes douloureux d'un mal violent à peine encore guéri (137) et aux fatigues excessives

tom. II, liv. XIV.

(137) Pendant le siège de Dantzick, le roi de Pologne avait une fistule, dont il avait été guéri par un topique ; il en souffrait encore beaucoup quand il sortit de cette ville.

(135) Déclaration du roi Stanislas aux généraux suédois, faite au mois d'octobre 1711. (Vie de Charles XII, par NORDBERG, tom. II, liv. XIV, pag. 580 et suiv.)

(136) Histoire de Charles XII, par NORDBERG,

d'une route de sept jours entiers, sans repos, sans soulagements ni secours les plus communs et les plus nécessaires; à travers des marais, des fleuves débordés, des campagnes inondées; à la merci de guides grossiers presque autant à craindre que cent mille ennemis qui l'environnent, dont tous les regards et tous les traits sont tournés contre lui; dans cette position affreuse, son âme encore plus forte, inébranlable dans sa tranquillité, conserve la même sérénité sur son front, la même grâce et le même enjouement dans ses discours.

Elle avait déjà passé, cette grande âme, par une épreuve plus délicate encore, ce me semble. Une disgrâce passagère se supporte par orgueil; les orages et les tempêtes d'une vie toujours agitée peuvent soutenir le courage. Mais les longues infortunes d'une situation privée à la suite de prospérités brillantes, ce sont proprement, comme le feu, où s'éprouve et se purifie le véritable héroïsme. C'est là que Stanislas est plus grand, plus héros que jamais.

Là, isolé, presque dénué de tout, il se suffit à lui-même, et jamais il ne coula de si beaux jours. Aussi avec quelle douce satisfaction se rappelait-il, avec quelle complaisance racontait-il dans la suite tout ce qu'il y avait goûté de plaisirs purs. Je ne dis pas dans la privation de toutes les espèces de délices; jamais elles ne firent partie de ses besoins; mais, ne craignons pas de le dire d'après lui-même, dans le manquement trop fréquent des secours nécessaires, il jouissait du plus précieux, du plus inestimable de tous les trésors, de sa vertu; il jouissait dans une pleine liberté, d'un bien dont il sentait tout le prix et dont il avait été privé si longtemps, des vertus consommées d'une illustre mère, d'une tendre épouse, des vertus naissantes d'une auguste fille, dont il ignorait les hautes destinées, mais qu'il formait sur le modèle de son aïeule et de sa tendre mère à tout ce qu'il peut y avoir de plus grand; il jouissait de l'affection sincère de quelques vrais amis à l'épreuve de la fortune. Que dirai-je enfin? Il jouissait des regrets de sa patrie, de l'estime de ses ennemis, et de l'admiration de l'Europe.

Elle ne l'avait point perdu de vue dans son apparente obscurité. La France surtout, qui l'examinait de plus près, reconnut mieux le prix du trésor qu'elle s'était heureusement procuré. Il fallait enfin, Messieurs, que Stanislas fût dans l'occasion d'emporter sans contradictoire la palme du vrai héros, en enlevant l'estime et l'amour de l'univers par ses bienfaits.

Pour preuve, il ne faut ici que le cri public. Stanislas *le Bienfaisant*, c'est le beau titre sous lequel son nom passera à la postérité. Stanislas *le Bienfaisant*! avec quel transport fut-il entendu lorsque, pour la première fois, il lui fut décerné par cette illustre et sage Académie dont il est bien plus que le fondateur? Il en fut la lumière; chacun s'empressa à le répéter aussitôt, et

ce ne fut à l'instant qu'un seul cri sortant de toutes les bouches : Stanislas *le Bienfaisant* ! Les échos de la campagne en retentirent, ainsi que les murs des villes. Le paysan dans sa chaumine, le noble dans ses châteaux, le citoyen dans ses foyers, jusqu'à l'indigent sans asile, personne qui ne se crût obligé d'y donner son suffrage. Le père exerçait ses enfants à le bégayer et à l'apprendre pour la transmettre à ses derniers neveux, Stanislas *le Bienfaisant* ! L'Europe entière y applaudit et il ne fut aucune des nations qui l'habitent qui ne voulût le proclamer pareillement : Stanislas *le Bienfaisant* ! Quelle proclamation, Messieurs ! Celles même qui l'élèverent sur le trône, eurent-elles rien de si glorieux ? Ce dont je suis certain, c'est qu'aucune n'eût rien de si flatteur pour lui.

Mais, Messieurs, la bienfaisance même, pour entrer dans le caractère du héros, doit suivre des règles. Bien loin d'appartenir à l'héroïsme, elle le dégraderait, cette bienfaisance qui, comme dit un ancien sage (CICER. *de Off.*, l. I, c. 15), inconsiderée, capricieuse, ne s'exerce que par saillie et comme par accès. La bienfaisance du héros est l'ouvrage d'une volonté ferme et arrêtée qui, conduite par le jugement, ne varie et ne se dément jamais. C'est encore une vertu commune, qu'une bienfaisance resserrée dans le cercle étroit de quelques particuliers. La bienfaisance du héros tend au bien général. (Id., *ibid.*, c. 20.) Un héros est le bienfaiteur du genre humain.

O vous que ses bienfaits allèrent chercher et retirer, en quelque sorte, de l'espèce de tombeau où vous retenait l'indigence pour vous rendre non-seulement l'existence, mais la splendeur même de votre état; vous dont il ne crut jamais avoir assez reconnu, non pas les services, mais l'envie que vous aviez eu de le servir, pardonnez-le-moi si je laisse enseveli dans l'oubli tout ce qu'il fit pour vous. C'est le défaut des sujets héroïques de ne pouvoir se prêter à tout ce qui fait le plus briller les sujets ordinaires. Le moyen de nous acquitter ici de ce que chaque particulier exigerait, quand nous ne pouvons satisfaire à la reconnaissance publique ! Le détail, je vous l'avoue, m'a trop effrayé, et j'y ai renoncé. Un volume immense, auquel il fallait faire presque chaque jour un supplément nouveau, n'a pu, vous le savez, renfermer exactement tous ses bienfaits.

Puis-je cependant en ce lieu omettre ce qui fait éclater aujourd'hui la reconnaissance de la charité. Mais, Messieurs, il faudrait d'abord vous représenter les vives inquiétudes dont était depuis longtemps déchirée la belle âme de ce vrai père de la patrie. Il avait appris l'affreux délaissement des pauvres habitants de la campagne, précieuse portion de l'Etat, que le défaut de secours, plus que la maladie même, affaiblissait sensiblement, et diminuait habituellement de jour en jour. Quelque contrée de la Lorraine était comme successivement chaque année, presque dépeuplée par une espèce de conta-

gion à laquelle on avait en vain tenté jusqu'alors d'apporter du remède. L'image de son peuple expirant ne sort plus de son esprit, ne laisse plus goûter de repos à son cœur. Ce fut vous, ô mon Dieu, j'ose le dire, oui, ce fut vous-même qui, touché de son affliction, plus encore que de celle du peuple, lui présentâtes ces anges de santé et de salut. Il les appelle, il les établit dans sa capitale pour être de là toujours à portée de voler, au premier avis, partout où le danger menace. Mais surtout vous bénîtes, ô mon Dieu, au delà de toute espérance, et la générosité du monarque et le zèle des dignes coopérateurs de sa charité. Je ne crains pas d'exagérer, Messieurs, en assurant qu'en moins de quinze années, ses soins paternels ont conservé plus de dix mille citoyens à la Lorraine.

Pour conclure enfin, et tout dire en un mot, à quoi n'a pas pourvu celui qui porta la prévoyance jusqu'à pourvoir aux besoins même imprévus (138)?

L'étonnement de l'univers, le vôtre, Messieurs, avouez-le, était qu'il pût fournir à tout. Ce que publiait ensuite la renommée de sa noble et majestueuse magnificence, l'étranger ne pouvait le croire; à peine ceux qui le voyaient en croyaient-ils leurs propres yeux. De toutes les parties de l'Europe on vint le voir et s'en assurer; la Pologne surtout... Combien avons-nous vu de membres de cette illustre noblesse qui, prosternés à ses pieds, baignant sa royale main de leurs larmes, ne se consolaient d'être obligés de le quitter, que pour aller répandre dans leur patrie les vifs sentiments qu'il venait de leur inspirer, d'admiration, de douleur, de tendresse et de regret.

La cour entière de France en fut témoin... Augustes princesses, héritières de ses vertus et de sa charité surtout, autant que de son sang, vous le vîtes plus à loisir et de plus près. Vous-même, vous l'avez vu, monarque le plus chéri de vos peuples, le plus digne de l'être, et par conséquent le plus digne de succéder à Stanislas... De tant de respectables témoins, je ne crains pas qu'aucun me désavoue. Les sentiments de la reine de Saba à la cour du fils de David, le Salomon de la Lorraine les inspirait à tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. En voyant le bel ordre, la noble économie, la sage magnificence de sa maison, le goût et la singulière variété de ses nombreux édifices, les fondations immenses par lesquelles il enrichissait tous les jours la Lorraine, ravi, transporté hors de soi-même, chacun était forcé de s'écrier : *Non, la renommée n'en a point assez dit. Votre sagesse, ô prince, et vos ouvrages passent de plus de moitié tout ce qu'on en raconte. Oh! qu'heureux sont ceux qui vous servent, et qui peuvent à cha-*

que instant recueillir vos oracles! (II Paral. IX.)

J'ai dit : *Le Salomon de la Lorraine*, avez-vous fait attention, Messieurs, à ce trait qui m'a comme échappé? Il le fallait pour finir le portrait du vrai héros, du héros bienfaisant. Disons donc encore de lui ce que Salomon disait de lui-même : qu'étant rempli de sagesse, il ne l'a point retenu cachée dans son sein, mais qu'il s'est étudié à la communiquer de toutes les manières. C'est, selon le sage Romain que j'ai déjà cité (CICER., I. II, *de Off.*, cap. 15), l'espèce de bienfaisance la plus digne d'une âme grande et forte; c'est-à-dire, d'un héros.

Ecoutez donc, grands, princes du peuple, et vous-mêmes, peuples, qui que vous soyez, prêtez l'oreille à ses leçons. Sa doctrine, comme la lumière du matin, se répand sur la terre pour éclairer les hommes, et tant que l'aurore chassera les ombres de la nuit, elle ne cessera de dissiper les ténèbres de l'ignorance et du vice. O vous surtout qui cherchez la sagesse, elle se montre ici tout entière à découvert, et l'exemple se joint aux préceptes pour mieux instruire. Quels avis plus sages que ceux qu'il donne à la reine sa fille, et quels avis furent jamais mieux suivis?

Pologne, tu profiteras toi-même, si tu le veux, de cette sagesse qui, ennemie de tout déguisement, se communique sans envie. Tout ce qu'il avait médité pour ton bonheur, il ne veut pas que tu l'ignores; et pour se consoler de n'avoir pu t'en faire jouir, il t'enseigne, avec autant de générosité que de franchise, à te le procurer toi-même (139).

Le voici donc, reconnaissez-le, Messieurs, oui, le voici, ce roi que célébrait l'Ecclesiastique, qui assis sur un trône de gloire, en fait rejaillir la science, ainsi que du soleil rejaillit la lumière, et répand l'intelligence comme un fleuve qui déborde ses eaux. Ce roi qui, pour donner au monde une leçon frappante de l'instabilité et du néant des choses humaines, fait lui-même le récit de ses disgrâces et ne rougit d'aucun de ses malheurs (140). Du reste, ce n'est pas la nature matérielle et insensible que celui-ci s'étudie à éclaircir, non pas qu'il la néglige. Ce génie puissant n'éclaire pas moins les arts que les sciences. Sur ses leçons se forment et naissent, en quelque sorte, sous sa main autant de Bélésée et d'Ooliab, qu'il lui en faut, pour l'exécution des grands ouvrages qu'il a lui-même imaginés. Mais c'est surtout dans l'esprit et dans le cœur de l'homme, qu'il porte ses vifs et perçants regards. Presque aucune source de morale à laquelle il ne nous mène; et remarquez que c'est toujours (il n'eut toute sa vie d'autre dessein, d'autre désir,) toujours pour le bien général de l'humanité; toujours pour

(138) La dernière fondation du roi de Pologne a été pour les malheurs imprévus de la ville de Nancy.

(139) L'ouvrage imprimé dans le recueil des œuvres du philosophe bienfaisant, sous le titre d'*Observations sur le gouvernement du royaume de Po-*

logne, avait été fait d'abord, et imprimé en polonais sous ce titre : *La voix libre du citoyen*.

(140) Lettre du roi de Pologne sur sa sortie de Dantzick. Dans plusieurs de ses ouvrages, il raconte avec la plus ingénue et la plus noble simplicité toutes ses disgrâces.

conduire les hommes par les sentiers de la vérité et de la justice, au terme du vrai bonheur. (141).

Qu'il soit donc ceint de la couronne du héros, le front auguste d'un prince qui, plus il fut élevé au-dessus des autres hommes, moins il perdit de vue l'humanité, dont toute l'étude et tous les soins ne tendirent jamais qu'à la soulager et à l'instruire. Il n'usa de la prospérité que pour faire des heureux. Qu'il eût mérité de toujours l'être! Mais il fit pour lui-même un tel usage de ses disgrâces, que ce sera toujours un problème dans l'histoire, où il fut le plus grand : dans les traverses de la fortune opiniâtre si longtemps à le persécuter, ou dans la splendeur et la gloire d'un règne heureux et tranquille. Mais enfin, on sera toujours obligé de conclure qu'il fallait, en quelque sorte, cette vicissitude, pour en faire, du moins pour le montrer un vrai héros. Tenant pendant tout ce siècle les yeux de l'univers arrêtés sur lui, dans toutes les situations les plus contraires, il s'en fit toujours également admirer; et après avoir forcé l'estime, il enleva l'amour du genre humain. Je le répète, Messieurs, le monde, non, certainement, le monde ne désavouera pas cet héroïsme. Mais pour la confusion ou l'instruction du monde, j'ajoute que toute la gloire en appartient à la religion.

SECONDE PARTIE.

Autant sont élevés les héros au-dessus du commun des hommes, autant l'héroïsme inspiré par la religion l'emporte sur tout autre héroïsme. Je n'en veux point d'autre preuve que le héros que nous avons commencé à admirer. Pour donner tout l'éclat à sa gloire, il faut la tirer de la religion; par là nous la renverrons tout entière à la religion, et il n'en sera lui-même que plus grand. J'ose le dire, Messieurs, vous n'avez encore vu dans le roi de Pologne que les dehors et comme la surface du héros. Voici proprement l'âme, qui donne la vie et le vrai prix à son héroïsme. C'est un héros que la religion a formé, qu'elle soutient, qu'elle dirige. C'est elle aussi qui le couronne.

Qu'on dise à présent que la religion resserre l'âme, restreint ou abat le courage. Moi, la vie de Stanislas à la main, je suis en état de démontrer, que rien ne donne au cœur plus de ressort, pour élever le sentiment.

Et d'abord, cette piété éclatante, qui fut l'étonnement, autant que l'édification de tous ceux qui en furent témoins, la soupçonnerait-on d'avoir été le fruit des réflexions tardives d'une heureuse vieillesse? Mais, Messieurs, tel qu'on le vit les dernières années de sa vie, tel ne l'avait-on point admiré dans la force de l'âge? Tel il avait été dès l'enfance. Ah! permettez-moi de vous retracer ici un spectacle qu'il a donné presque à toute l'Europe, du moins partout où il lui fut possible de le donner. Prosterné, la face contre terre, souvent ne pouvant re-

tenir renfermés dans son cœur ses sentiments de respect et d'amour, ses soupirs, ses sanglots et ses larmes, trahissaient presque malgré lui, tout ce qui se passait dans son âme. Ainsi dans la même posture, où saint Jean Chrysostome nous représente les esprits célestes aux pieds de l'Agneau immolé, ainsi même souvent écoutant sa parole, oh! qu'il confondait efficacement l'erreur et l'incrédulité, par les expressions sensibles de sa foi!

Esprits présomptueux et vains, osez encore tourner en dérision le spectacle de nos cérémonies, et pour détruire plus sûrement la religion, achevez de décrier, par vos ingénieux blasphèmes, son culte extérieur et sensible. Voici un héros, dont vous n'avez pu certainement désavouer l'héroïsme, qui en fait ses plus chères délices, et qui, comme David, dans une terre étrangère, ne regrette que le tabernacle et son arche, et ne soupire qu'après les saints cantiques de Sion.

Osez traiter de superstitions ridicules, ou de puérilités minutieuses les exercices et les symboles de la piété chrétienne. Ce héros, dont vous n'avez pu désavouer l'héroïsme, suivez-le, considérez-le de plus près. Dans le culte divin, qui joignit plus de simplicité à plus de noblesse, qui sut mieux allier l'exactitude des détails avec la fidélité à l'essentiel de la religion? Ayez cependant l'audace de regarder sa piété comme une tache à sa gloire. Ah! vous répondra-t-il avec David, c'est vraiment là ce dont je me glorifie; et si c'est à vos yeux un sujet d'humiliation, je m'humilierai encore davantage, pour honorer Celui qui m'a choisi, qui m'a élevé, et qui m'a tiré de tous les dangers.

Les pratiques surtout de la mortification chrétienne, traitez-les de tyrannie odieuse, aussi contraire au véritable esprit de l'Evangile qu'aux lumières de la droite raison. Ce héros, dont personne ne peut désavouer l'héroïsme, nous vous le montrerons appesantissant continuellement sur lui-même le joug de la plus sévère discipline, se refusant, à certains jours, ce que permettent les cloîtres les plus austères. Ces dernières années, ne fallut-il pas l'autorité même de l'Eglise pour l'arracher aux rigueurs de sa pénitence? Ce fut la seule fois qu'il lui opposa quelque résistance; et elle eut presque autant de peine à modérer sa ferveur, qu'à ranimer la lâche mollesse du commun des fidèles.

Ces sentiments, ces principes, comme je viens de le dire, étaient dans son cœur dès l'enfance. Il les avait pris, ainsi que Salomon, à l'école d'une mère dont il se rappela toute sa vie avec la plus tendre complaisance les sages et admirables leçons; il les avait recueillis de la bouche du héros de la Pologne, son aïeul maternel, qui s'était spécialement chargé de sa première instruction. L'un et l'autre, ainsi que David et Bethsabée, avec la même sollicitude, la même tendresse, lui inspiraient tour à tour les mêmes sentiments.

(141) Dans le recueil de ses Œuvres, il y a vingt et un traités de morale, et trois particulièrement sur la religion.

Il avait appris d'eux ce que le Seigneur ordonne expressément aux chefs de son peuple, d'avoir toujours avec eux le volume de la loi ; mais de le recevoir de la main des sacrificateurs de la race de Lévi : *Accipiens exemplar a sacerdotibus leviticæ tribus, habebit secum, legeique illud omnibus diebus vitæ suæ.* (Deut., XVII.) Double précepte, auquel le roi de Pologne fut à la lettre et le plus scrupuleusement fidèle toute sa vie : de lire, d'étudier, de méditer chaque jour la loi de son Dieu, d'y chercher la décision de tous ses doutes, d'y prendre, dans toutes les différentes occasions, les règles de sa conduite ; mais de n'en recevoir le livre, que de la main de ceux qui en sont établis les interprètes et les juges infallibles.

Comme jamais aucun intérêt ni politique, ni personnel ne put, dans les plus délicates circonstances, ébranler ses sentiments de respect et de zèle pour l'Eglise, son chef visible et ses pasteurs, jamais pareillement aucun trouble, aucun embarras d'affaires, aucun orage, aucun danger ne purent un instant le distraire des plus légers devoirs de la Religion. En Moldavie, à Bender, comme à Varsovie ; à Kœnisberg, à Dantzick, à Deux-Ponts, comme à Weissembourg, à Chambor et en Lorraine ; sous les déguisements de ses périlleux voyages, comme dans la pourpre et sur le trône ; partout également chrétien, également catholique, également zélé pour sa foi, rien ne déränge les exercices de sa tendre piété. Est-ce bien là le héros formé par la religion ?

Pour le reconnaître encore mieux et de manière à ne pouvoir se méprendre à l'esprit qui l'anime, ouvrez, consultez ses ouvrages. Partout, c'est la religion même qui parle. Que ce soit ou le politique ou le guerrier, le citoyen ou le magistrat, le philosophe ou l'homme de lettres qu'il instruisse, toujours c'est sur les principes de la religion, c'est par les maximes de la religion, et surtout de ce ton modeste, simple, mais persuasif, qui caractérise proprement le langage de la religion. Il n'enseigne rien qu'il n'ait pratiqué, qu'il ne pratique encore lui-même, et dont sa propre expérience, autant que ses réflexions, ne l'ait convaincu. La religion, qui l'a formé, le soutient en effet partout, le dirige en tout. Vous avez admiré, Messieurs, cet héroïsme, qui ne se dément dans aucune révolution. A qui en appartient la gloire ? A vous, sainte religion ; il vous la rendit lui-même tout entière ; pouvons-nous vous la refuser sur son témoignage ? A vous, qu'il soutint également et contre les rigueurs de la mauvaise et contre les caresses de la bonne fortune.

Ah ! qu'ai-je dit, *Fortune* ? Notre héros a toujours méconnu ce terme, je le rétracte. *Hasard, étoile, ascendant*, ainsi que *fortune*, tous mots vides de sens. Il n'est qu'un seul mobile efficace de toutes les vicissitudes, une seule cause proprement dite de tous les événements : *la Providence*. Les rois plus, en quelque sorte, que le commun des hommes, sont dans la main de Dieu. Qu'ils disposent

leurs voies, c'est Dieu qui conduit leurs pas. Les sceptres et les couronnes sont comme un faible roseau dont il se joue ; il les transporte d'un seul souffle comme une paille jouet des vents. Si, pour opérer ces grandes mutations, il lui plaît de se servir des hommes ; leurs pensées, c'est lui qui les inspire ; leurs discours, c'est lui qui les leur dicte ; chacune de leurs œuvres, il la dirige : *In manu illius et nos et sermones nostri et omnis sapientia et operum scientia et disciplina.* (Sap., XVI.) Guerriers redoutables, faites tous vos apprêts pour le combat ; c'est le Seigneur qui donnera la victoire, et qui sauvera du fer meurtrier qui il lui plaît : *Equus paratur ad diem belli. Dominus autem salubem tribuit.* (Prov., XXI.)

Admirable système de politique tracé d'après le Sage, que le roi de Pologne ne perdit jamais de vue un seul instant. Je l'ai comparé plus d'une fois à David. Ah ! c'est ici surtout que je le retrouve, ce vrai sage, ce héros d'Israël. Oui, c'est David, dans le feu des persécutions, trop peu en sûreté dans les cavernes d'Odollam et dans les déserts de Ziph, toujours au moment d'être reconnu et trahi, obligé de fuir chez les ennemis de son peuple et de son Dieu, proscrire enfin du dernier asile qui semble lui rester ; c'est David, dont toute la ressource est toujours de se jeter entre les bras de son Dieu ; dont la confiance redouble à mesure que tous les secours humains lui manquent. Si quelquefois cependant la violence d'un coup imprévu semble tout à coup l'étourdir et le déconcerter, la première réflexion le ramène à son Dieu ; il s'en souvient ; et le calme et la joie reviennent dans son âme.

C'est David. Cet abandon généreux à la Providence ne lui donne que plus d'assurance et plus d'audace. Il sait que Dieu ne veut point être tenté. Attendre tout de lui, dans une nonchalante indifférence, se tout promettre orgueilleusement de soi-même, l'un ne lui est pas moins injurieux que l'autre. Dieu consulté et invoqué, c'est alors que notre héros, ainsi que celui d'Israël, se met en action et brave tout. Point de ces irrésolutions timides, dont la multiplicité agite sans cesse l'esprit et le cœur du politique. Ah ! le Seigneur est mon rocher : *Dominus petra mea* (II Reg., XXII), s'écrie David, je m'y suis retiré, je m'y suis établi, puis-je être ébranlé ? Demandez donc enfin à Stanislas comment il a pu échapper à tant de dangers, éviter tant de pièges dont étaient couvertes toutes ses voies. Ce que disait David, n'est-ce pas ce qu'habituellement nous l'entendions répondre : *Sous les ailes de la Providence, sous la garde de mon ange conducteur.* Et les tendres actions de grâces qu'il en rendait tous les jours dans le fond de son cœur, avec quel éclat et quelle pompe le voyions-nous tous les ans les rendre au Seigneur dans son temple ?

C'est David enfin, qui solidement fondé sur ces principes, ne peut non plus être enflé par la prospérité, qu'abattu par les disgrâces. Pour vous en convaincre, voyez-le,

Messieurs, je vous prie dans le contraste des deux situations les plus opposées où il se soit trouvé pendant sa vie : d'une part, quand à la fatale nouvelle de la mort de Charles XII, il se voit obligé de sortir à l'instant du duché de Deux-Ponts; d'autre part, quand le plus grand monarque du monde envoie offrir à son auguste fille et son sceptre et sa main. Dans l'une et dans l'autre circonstance, Stanislas est le même. Aussitôt prosterné aux pieds de son Dieu, il adore et se soumet également. La Providence est son unique appui ; de quelque manière qu'elle semble le traiter, il n'en a ni plus ni moins de confiance, de reconnaissance et d'amour. Ah ! que sa prospérité maintenant se soutienne, il n'a plus rien à craindre d'aucun poison.

Basse flatterie, peste des cours, tu as pu peut-être approcher de son oreille ; la religion t'empêcha bien d'approcher de son cœur. C'est la voix de la vérité qu'il aime ; comme elle est toujours à sa bouche, il veut aussi toujours l'entendre : *Viam veritatis elegi... Ne avertas de ore meo verbum veritatis.* (Psal. CXVIII.) Les éloges de bienséance et d'usage, il les supportait par condescendance avec bonté, et savait les apprécier ce qu'ils valent. Mais s'agissait-il d'affaires et de conduite, pour lui plaire il eût presque fallu le contredire. *Je ne consulte pas*, disait-il, *pour être loué.*

O peuple accoutumé à voir au milieu de vous des souverains plus affables, plus doux que la renommée autrefois ne publiait les monarques d'Israël, dites-le-nous, si vous en vites, si l'on vous a dit qu'il en fût d'un si facile accès, d'une familiarité si populaire. Sans doute, vous vous rappelez maintenant, vous vous rappellerez tous les jours de votre vie, ces heureux moments où vous le voyiez, cet aimable héros, l'admiration de l'univers, au milieu de vous, tel qu'un d'entre vous, sans pompe, sans faste, sans autre garde que votre amour... Ah ! qu'il était bien en sûreté !... Vous-mêmes, enfin, rendez-lui donc le témoignage que se rendait David : qu'il ne se laissa point posséder par l'esprit de grandeur et de puissance ; que son âme, sevrée des fausses douceurs de la gloire mondaine, ne se réjouit, ne se glorifia jamais que dans la joie de son peuple et dans la gloire de son Dieu ; et qu'enfin, pour procurer efficacement l'une et l'autre, la religion, qui le forma, qui le soutint, le dirigea pareillement dans toutes ses démarches.

Preuve que c'est la religion qui le dirige, c'est que son premier soin, son soin principal fut de la faire fleurir. Je dis son premier soin. L'époque, pour ainsi dire, de son entrée dans la Lorraine, quelle est-elle, Messieurs ? Qu'elle est brillante ! A peine est-il assis sur ce trône (142), il n'attend pas même, ainsi que Josaphat, que ses trésors se soient

accumulés ; son cœur impatient prend aussitôt une noble audace dans les voies du Seigneur : *Cum sumpsisset cor ejus audaciam propter vias Domini.* (II Paral., XVII.) La même année il commence, et commence par deux monuments qui illustreraient les plus belles années du plus long règne. Ce ne sont cependant que ses essais. L'histoire sainte ne raconte rien des rois les plus religieux de Juda sur leur exactitude et leur magnificence à réparer, à décorer le temple, à en protéger, en entretenir les ministres ; non à la gloire des Josias, des Ezéchias, des Josaphat, des David et des Salomon même, elle ne raconte rien qui ne doive être inscrit par la reconnaissance dans les archives de la plupart des églises et des communautés de la Lorraine.

Preuve que c'est la religion qui le dirige, c'est qu'il lui consacre scrupuleusement tous les ouvrages mêmes de sa royale magnificence. Il savait que, selon les divines Ecritures, la magnificence fait partie de la majesté, qu'elle est louée par l'Esprit-Saint dans les plus saints rois du peuple de Dieu ; mais il savait aussi que la vaine ostentation, qui ne l'accompagne que trop ordinairement, est réprouvée, et qu'Ezéchias en fut sévèrement repris par Isaïe, de la part du Seigneur. Vous n'essuiez point de pareil reproche, monarque religieux. Ce n'est pas seulement à l'utilité publique et à la gloire de la nation que sont consacrés par eux-mêmes ces grands et superbes ouvrages, objets d'admiration du citoyen et de l'étranger : c'est à la gloire de Dieu même qu'il veut que des cérémonies particulières, aussi saintes qu'augustes, les consacrent. A-t-il formé, par exemple, le magnifique projet d'éterniser dans la Lorraine son esprit et son goût pour les arts et les sciences ? Avant que d'ouvrir à l'instruction publique les bouches savantes qu'il a lui-même choisies pour en être les premiers oracles, il veut qu'une bouche sacrée commence par annoncer l'usage que la religion en prescrit.

Preuve que c'est la religion qui le dirige, c'est que le salut éternel des âmes l'inquiète et l'occupe tout autrement encore que le soulagement des corps. C'est au premier qu'est toujours subordonné le second. Le zèle ouvre et conduit la main libérale, et l'aumône ne vient qu'à l'appui de l'instruction. O mon Dieu ! daignez, par votre grande miséricorde, bénir les sages prévoyances de son immortelle charité (143) ! Daignez, selon ses vues, rendre intarissable à jamais cette abondante source de toutes sortes de secours spirituels et temporels, qu'il a établie dans sa capitale ! Puissent sa durée et sa fécondité subsister au delà même de tous les autres monuments de sa magnificence !

Preuve que c'est la religion qui le dirige, c'est sa conduite à l'égard de ses ennemis...

(142) Le roi de Pologne prit possession des duchés de Lorraine et de Bar au mois d'avril 1757. Il commença la fondation de l'église de Bon-Secours, et celle de la Mission dans la même année.

(143) L'ouverture des séances publiques de l'Académie commença par une grand-messe, où il y eut sermon. Le roi y assista avec toute sa cour.

Mais, Messieurs, suivons-nous-mêmes l'exemple qu'il nous donna : laissons, comme il voulut qu'ils le fussent toujours, entre le Seigneur et lui seul, les sacrifices de clémence et de grandeur d'âme qu'il lui offrit ; ou que ceux qui lui en avaient fourni l'occasion, publient eux-mêmes la gloire de leur bienfaiteur généreux.

O toi, Pologne, tu le feras certainement. Il sera, il est déjà consacré dans tes fastes à un souvenir éternel, qu'il fut au ^{xiii}^e siècle un prince qui, dès sa première jeunesse, avait fait les délices, sur qui tu avais fondé dès lors les plus douces espérances ; que, charmée de ce qu'il avait déjà fait pour toi, de ce qu'il promettait de faire, avec autant de justice que le peuple d'Israël le fit à l'égard de Simon Machabée : *Udit populus actum Simonis et gloriam quam cogitabat facere genti suæ, et fecerunt ducem suum et principem.... et exquisivit omni modo exaltare populum suum* (I Mac., XIV), deux fois tu l'élevas sur ton trône ; que, n'ayant pu s'y soutenir, il n'en chercha pas moins, tant qu'il vécut, à relever ta puissance et ta gloire ; que le même zèle qu'il eut pour des sujets soumis et fidèles, il l'eut pareillement pour toi (144), et que si la foi et la piété se soutiennent dans tes vastes contrées, tu n'en seras pas moins redevable que la Lorraine à ses largesses immenses.

Preuve enfin que c'est la religion qui le dirige, c'est que ses amis mêmes, il ne les aima jamais que pour Dieu, en vue de Dieu. Les disgrâces de Charles XII le touchaient moins que son erreur. Que ne fit-il point pour l'en faire revenir ? Mais moi, Messieurs, que ne puis-je du moins vous le peindre tel que mes yeux l'ont vu, fondant tout à coup en larmes au souvenir de ce roi malheureux, levant les yeux au ciel, s'écrier d'une voix entrecoupée de sanglots : *O cher prince ! trop malheureux ami !... Grand Dieu ! hélas ! me voilà donc séparé de lui pour l'éternité !*

Il n'appartenait certainement qu'à vous, sainte religion, de couronner un héros que vous aviez inspiré, conduit ainsi pendant toute sa vie. Une heureuse vieillesse, une mort tranquille au milieu des plus vives douleurs, ah ! ce ne fut que le présage de la gloire immortelle dont Dieu récompense les rois selon son cœur au ciel et sur la terre même.

Avec quelle satisfaction, quelle douce joie, Messieurs, le voyons-nous depuis longtemps tel que l'Écriture nous représente les anciens patriarches, plus heureux même que David et Salomon, toujours supérieur aux faiblesses de l'un, exempt des infirmités de l'autre ; il jouissait des bienfaits de son Dieu, en faisant jouir son peuple tranquillement

des siens. Une complexion forte, qu'une sage tempérance avait toujours garantie de l'atteinte des cruelles infirmités ; un esprit toujours droit, un cœur toujours parfait devant Dieu, nous faisaient espérer de lui voir égaler le nombre des années de Moïse ou de Josué... Hélas ! c'est nous que vous voulûtes punir, ô mon Dieu, en le récompensant lui-même. Vous veniez d'achever d'éprouver, ou plutôt de purifier cette grande âme, en lui portant un coup, le seul coup auquel, dit-il lui-même, il fut jamais sensible... Ni la perte de sa couronne, ni les pénibles et périlleux voyages de Turquie et du Nord, ni les dangers de l'évasion de Dantzick, ni les inquiétudes, le délaissement de sa sortie de Deux-Ponts, ni les proscriptions, les trahisons et toutes leurs affreuses suites n'avaient encore effleuré son cœur... A ce dernier coup succombe-t-il ? Non, non : il le reçoit comme il avait reçu tous les autres : mais le trait reste enfoncé profondément dans son cœur. En vain s'efforce-t-on de sécher les larmes qu'on voit pour la première fois couler de ses yeux sur des événements humains. *Oui*, répond-il, *vous pourrez calmer mon esprit ; mais jamais vous ne guérirez mon cœur*. Oh ! que sa douleur, en effet, était juste !

Un prince, mille fois plus aimable que Jonathas, à l'âme duquel son âme était mille fois plus étroitement attachée que ne le fut à celle de Jonathas celle de David ; un prince en qui il se voyait si glorieusement revivre, en qui l'Europe entière admirait déjà toutes ses vertus, en qui semblaient en effet s'être reproduits tout son esprit et tout son cœur. Grand Dieu, pour nous punir, quelque coupables que nous nous reconnaissons devant vous, n'était-ce point assez de cette perte ? Mais ce n'est pas à nous à vouloir pénétrer dans vos conseils ; ils sont toujours justes ; à nous la confusion et la pénitence : *Tibi, Domine, justitia ; nobis confusio faciei, sicut est hodie*. (Dan., IX.) Pour ce héros, vous avez voulu qu'il passât par toutes les épreuves. Epruvé comme l'or et l'argent, vous l'avez trouvé toujours juste.

Combien de temps, Messieurs, sa tranquillité fit-elle à ceux qui l'approchaient une trop douce illusion ! Il les laissait se flatter de son rétablissement, tandis que lui-même, intérieurement avec Dieu, il s'entretenait de ce qu'il occupait le plus habituellement depuis longtemps, de son prochain passage à l'éternité (145). Tellement supérieur à la douleur, qu'on ne connut qu'après sa mort, quelle avait été la violence de ses souffrances.

Jamais, Messieurs, jamais ce ne fut l'orgueilleuse bravade d'un fougueux héroïsme qui lui fit mépriser et affronter la mort. Le

(144) Le roi de Pologne, à la mort de la reine son épouse, consacra les grands biens qu'elle possédait dans ce royaume à la fondation d'une mission pareille à celle qu'il avait déjà fondée à Nancy.

(145) La veille de la Purification, c'est-à-dire quatre jours avant son funeste accident, il était allé à Bon-Secours avec la personne qu'il honorait de sa plus intime confiance. On avait placé son prie-

Dieu et son carreau précisément sur le caveau qu'il s'était fait construire. Il s'en aperçut, et resta en prières beaucoup plus longtemps qu'à son ordinaire. En sortant, il dit à celui qui avait l'honneur de l'accompagner : *Savez-vous ce qui m'a si longtemps aujourd'hui retenu dans l'église ? Je pensais que dans très-peu de temps je serais trois pieds plus bas que je n'étais.*

devoir, l'ordre exprès de la divine Providence qui se manifeste par les circonstances où elle le place, fut toujours le seul principe de sa noble intrépidité. Le motif étant invariablement le même, l'héroïsme ne se dément pas De quelque manière, sous quelque forme que la mort se présente, violente ou naturelle, inévitable ou douteuse, prématurée ou tardive, dans son palais ou dans les sièges et dans les combats, c'est toujours par l'ordre de Dieu qu'elle se présente; il la voit du même œil, il l'accepte et se soumet également.

Cette fermeté tranquille et inaltérable, il la puise à ses derniers moments dans la même source où il l'avait trouvée toute sa vie : dans les plaies du Sauveur, dans son sang. Il ne fait ici que suivre l'heureuse habitude qu'il avait contractée dès sa jeunesse, de se retirer dans ces divines plaies, de se purifier dans ce sang adorable, de s'en couvrir, de s'en nourrir, dès qu'il était menacé de quelque danger. O vous, qui fûtes les dépositaires de ses derniers soupirs, dites-le-nous, s'il eut besoin qu'on lui inspirât d'autres sentiments que ceux dont il avait été pénétré jusqu'alors? C'est entre les bras de la mort que la religion couronne les héros qu'elle a formés, soutenus et dirigés toute leur vie.

C'est donc vraiment à présent qu'il règne (Messieurs, permettez-moi d'emprunter cette belle idée de saint Ambroise [146] sur la mort du grand Théodose), c'est maintenant que lui-même il croit régner, maintenant qu'il est dans le royaume de Jésus-Christ, qu'il en considère, qu'il en contemple les beautés et la gloire. Oui, c'est maintenant qu'il se croit vraiment roi, maintenant que Jésus-Christ lui rend son cher petit-fils entre les bras duquel il se trouve. O grandes âmes, âmes héroïques, jouissez éternellement l'une de l'autre! Toutes deux, pleines de grâces et de vertus qui vous concilièrent l'amour de Dieu et des hommes pendant votre séjour sur la terre, vous ne pouviez rester séparées plus longtemps : *Saul et Jonathas amabiles et decori in vita sua, in morte quoque non sunt divisi.* (II Reg., I.) Oui, jouissez de votre bonheur, tandis que vous laisserez la terre plongée dans le deuil et dans la tristesse.

Héros fameux du monde, qui mettez toute votre gloire à remplir l'univers de la terreur de vos noms, ah! c'est vous que je voudrais maintenant pour témoins de ce dernier spectacle. Stanislas, au milieu de sa cour éplorée qui vient de la perdre, paraît triompher de la mort (147). Prosterné respectueusement à

ses pieds, chacun veut, en baisant encore une fois cette main vraiment royale qui a fait tant d'heureux, lui rendre son dernier hommage. Il semble le recevoir avec la même bonté qu'il le recevait pendant sa vie. La mort n'a rien effacé sur son visage de sa douce et majestueuse sérénité.

Mais quand il s'agit de le tirer de son palais, et de l'enlever du milieu de son peuple, l'amour, irrité par la douleur, devient fureur et désespoir. On veut ou le retenir encore, ou le suivre. On ne peut se séparer du *bon roi*. Messieurs, Stanislas n'a plus d'autre nom dans la Lorraine. Les horreurs d'une nuit orageuse, les vents, les frimas glaçants ne retiennent personne. Le plus grand des maux, est la perte qu'on vient de faire, elle rend insensible à tous les autres. La foule ne diminue que par la défaillance de ceux qui succombent à la violence de leur douleur. De tous les villages voisins on accourt pour la grossir. A mesure que le char funèbre approche du terme fatal, la vivacité des sentiments redouble. Enfin le transport éclate. Il n'est plus de frein ni de barrière, qui puisse l'arrêter; on ne voit plus de danger; on se précipite, en quelque sorte; pour dernière consolation du moins on veut toucher encore, baiser le cercueil, trop content de mourir dans ces dernières démonstrations de respect et d'amour.

Votre miséricorde, ô mon Dieu, n'a pu certainement être insensible aux cris douloureux de ce peuple désolé. Ces vives expressions de regret dans la bouche des pauvres, sont, au tribunal de votre justice, la justification la plus énergique et la plus efficace sollicitation : *Iste pauper clamavit et Dominus exaudivit eum.* (Psal. XXXIII.) Vous l'avez dit vous-même, ô mon Dieu! Nous osons vous sommer, en quelque sorte, de tenir votre parole. La même voix dont a retenti, dont retentit encore toute la Lorraine, la voix de la charité reconnaissante, forme maintenant ici les mêmes vœux. Allez les offrir à l'autel, Monseigneur. Vous avez déjà donné à votre peuple ce témoignage éclatant de votre attachement à la mémoire d'un prince qui sut si bien reconnaître, distinguer et honorer vos talents (148). Il attend encore ici de vous les mêmes effets de votre zèle religieux. Dans une vie si chrétienne, mais si longue et si longtemps tumultueuse, ne resterait-il pas encore quelques taches? Sang adorable de l'Agneau, hâtez-vous de les effacer.

(146) *Nunc se augustæ memoriæ Theodosius regnare cognoscit, quando in regno Domini Nostri Jesu Christi est et considerat templum ejus. Nunc sibi rex est, quando recipit filium Gratianum... quando sibi redditum gratulatur.* (S. Amb., de ob. Theod.)

(147) Le roi de Pologne est mort dans son fau-

teuil. Tous les détails qui suivent sont sans aucune exagération et de la plus fidèle exactitude.

(148) Monseigneur l'évêque de Valence a ordonné par un très-beau mandement dans tout son diocèse, des prières publiques et des services pour le repos de l'âme du roi de Pologne

NOTICE SUR COLLET.

Pierre Collet, prêtre de la congrégation de la Mission, docteur et ancien professeur de théologie, naquit à Ternay, dans le Vendômois, le 6 septembre 1693, et mourut le 6 octobre 1770. Sa vie tout entière s'est passée dans le travail; on lui doit un nombre prodigieux d'ouvrages de morale et d'éducation, souvent réimprimés, et qui ont rendu, pour la plupart, les plus grands services à la religion. Les principaux sont : 1° *Bibliothèque d'un jeune ecclésiastique*; 1751, in-8°. — 2° *Les cérémonies de la messe basse, exposées selon les rubriques du Missel romain*, avec les différences du rite parisien; in-12. — 3° *De Deo ejusque divinis attributis*; Parisiis, 1768, 3 vol. in-8°. — 4° *La dévotion au sacré cœur de Jésus*; 1770, in-16. — 5° *Abrégé du dictionnaire des cas de conscience de Pontas*; 2 vol. in-4°, 1764 et 1770. — 6° *Dissertatio scholastica de quinque Jansenii propositionibus*; Parisiis, 1730, in-12. — 7° *L'écolier chrétien*, ou *Traité des devoirs d'un jeune homme qui veut sanctifier ses études*; 1 vol. in-18, dont la première édition parut sous le titre de : *Devoirs des écoliers*. — 8° *Examen et résolution des difficultés qui se présentent dans la célébration des saints mystères*; Paris, Delrue, 1752, in-12, réimprimé sous ce titre : *Traité des saints mystères*, ou *Examen et résolutions des principales difficultés qui se rencontrent dans la célébration des saints mystères*. — 9° *Institutiones theologicæ quæ se fustioribus suis editis et ineditis ad usum seminariorum contraxit C..... Theologiæ Tournelianæ continuator : opus ad juris romani et gallici normam exactum*; Lugduni, J.-M. Bruyset, 1765 et ann., seq., 7 vol. in-8°. — 10° *Instructions pour le saint temps du jubilé*. — 11° *Instructions sur les devoirs des gens de la campagne*; Paris, Berton, 1771, petit in-12. — 12° *Instructions pour les domestiques*; Paris, Delrue et Tilliard, 1763, in-12. — 13° *Lettres critiques sur différents points d'histoire et de dogme*, publiées sous le pseudonyme du prieur de Saint-Edme; Turin, 1751, in-12. — 14° *Lettres d'un théologien au R. P. A. de G. (Cont. d. Gasquet), où l'on examine si les hérétiques sont excommuniés de droit divin*; Bruxelles, 1763, in-12. — 15° *Méditations pour servir aux retraites*; Paris, Durand, 1769, in-12. — 16° *Sermons et discours ecclé-*

siastiques; Paris, 1764; Lyon, Bruyset, 1775, 2 vol. in-12. — 17° *Traité de l'office divin*; 1763, in-12. — 18° *Traité des devoirs des gens du monde*; Paris, Delrue et Tilliard, 1763, in-12. — 19° *Traité des devoirs de la vie religieuse*, dans lequel on résout les principaux cas de conscience qui regardent cette matière; Lyon, 1765, 2 vol. in-12. — 20° *Traité des devoirs d'un pasteur qui veut se sauver en sauvant son peuple*, Avignon, 1757 (la première édition parut sous le titre de *Devoirs des pasteurs*), in-12. — 21° *Traité des dispenses en général et en particulier*, par le C. D. T. (le continuateur de Tournely); 1742, 2 vol. in-12; 1752, 1758, 3 vol. in-12; et 1759, in-4°. Il a paru en 1788 une nouvelle édition revue par Compan, prêtre de la congrégation de la mission, qui offre de grands avantages sur les précédentes; Paris, 1788, Varin, 2 vol. in-8°. — 22° *Traité des exorcismes de l'Eglise*; Paris, 1770, in-12. — 23° *Traité des indulgences et du jubilé*; Paris, 1759 et 1770, Tilliard, 2 in-12. — 24° *Bibliothèque d'un jeune ecclésiastique*; 1 vol. in-8°, médiocre et plein de lacunes. — 25° *Theologia moralis universa*; 17 vol. in-8°. — 26° *Vie de Collette Boellet et de Philippe, duchesse de Gueldres*; Paris, 1771, in-12. — 27° *Vie de Henri Marie Boudon*; Paris, 1754, 2 in-12; 1762, 1 in-12. — 28° *Vie de la vénérable mère Victorine Fornari, de la mère Madeleine Lomellerii Centurion et d'Etienne Centurion*; Paris, 1771, in-12. — 29° *Vie de saint Jean de la Croix, premier carme déchaussé*; Turin, 1769, in-12. — 30° *Vie de saint Vincent de Paul*; Nancy, 1748, 2 in-4°. Cet ouvrage a été réédité en 1818, augmenté des *Discours* et des *Ecrits* textuels du saint, avec portrait, en 4 vol. in-8°, et l'*Abrégé*, fait par Collet, publié en 1764, a souvent été réimprimé. L'abbé Collet préparait, lorsqu'il mourut, d'autres ouvrages. Son style est en général assez dur en latin et incorrect en français; dans ses ouvrages historiques il multipliait les détails au point que les lettrés préférèrent ses abrégés à ses ouvrages complets. Nous ne donnons que ses *Sermons et discours ecclésiastiques* et ses *Instructions pour les gens de la campagne*; ces deux ouvrages suffiront amplement aux exigences des lecteurs de la présente Collection.

SERMONS

DISCOURS ECCLÉSIASTIQUES ET PANÉGYRIQUES,

COMPLETS,

DE PIERRE COLLET,

SUIVIS DES

INSTRUCTIONS SUR LES DEVOIRS DES GENS DE LA CAMPAGNE.

SERMONS POUR LES RETRAITES.

ENTRETIEN PRÉLIMINAIRE

SUR LE BESOIN ET LES AVANTAGES D'UNE BONNE RETRAITE.

Je ne prétends pas, Messieurs, vous proposer ici tous les motifs qui peuvent vous déterminer à bien faire la retraite que vous allez commencer, et après laquelle j'ai la consolation de savoir que plusieurs d'entre vous soupiraient. Jamais peut-être exercice n'a été décoré de tant d'éloges que celui d'une bonne et sainte retraite. Ce ne sont pas seulement les Charles Borromée, les François de Sales, les Vincent de Paul, qui l'ont regardée comme une des plus précieuses semences que Dieu ait jamais versées dans son Eglise : les morts spirituels tirés de leurs tombeaux ; les âmes tièdes et chancelantes raffermies dans leurs voies ; les justes justifiés de plus en plus, et élevés à la plus haute perfection ; tous ces effets qu'enfante la solitude, sont autant de voix qui déposent en sa faveur, et qui, s'ils ne prouvent rien de plus, prouvent au moins son utilité. Si ces motifs généraux ne vous suffisent pas, il ne vous sera point difficile de vous en détailler d'autres.

I. Je tire le premier de l'estime que Dieu en fait lui-même, et des grâces qu'il y a toujours attachées. Le Seigneur ne se plaît ni n'habite point dans le tumulte : *Non in commotione Dominus.* (III Reg., XIX, 41.) Ses grandes faveurs ne sont que pour ceux qui, séparés au moins d'esprit et de cœur, du commerce du monde, s'en rendent dignes par cette séparation même. C'est dans la solitude et dans un voyage que Jacob faisait seul, qu'il voit l'échelle mystérieuse qui joignait les cieux à la terre, et par où les Anges montaient et descendaient ; que Moïse, au fond du désert, aperçoit un buisson dont le feu, par un nouveau prodige, le brûlait sans le consumer ; que Judith forme le dessein de battre elle seule, et de mettre en déroute la nombreuse armée des Assyriens. C'est dans la retraite que le Précurseur du Fils de Dieu se disposa à prêcher la pénitence, et à

exposer en face à la maison de Jacob, et ses crimes et le châtimement qui était prêt à tomber sur elle. C'est là que la parole du Seigneur se fit entendre à ce grand homme et qu'elle le mit en marche : *Factum est verbum Domini ad Joannem Zachariæ filium in deserto.* (Luc., III, 2.) C'est là que le Sauveur se transforme et qu'il fait goûter à des disciples chéris une étincelle de la gloire qui doit un jour les enivrer. C'est là que le Saint-Esprit descend dans le cénacle sur les apôtres, et qu'il les remplit d'une force supérieure à celle de tous leurs ennemis : *Deficiet me tempus enarrantem.* (Hebr., XI, 52.) Une énumération aussi féconde ne finirait jamais. Disons-le donc en deux mots : C'est là que les martyrs ont fait l'heureux apprentissage de cette intrépidité à toute épreuve qui a déconcerté les tyrans ; que les confesseurs ont puisé un redoublement de zèle et de lumière ; que les vierges chastes ont trouvé des larmes dont la faiblesse a été plus forte que l'enfer et tous ses ministres. Cette retraite, si consolante pour tant d'autres, ne serait-elle pour nous qu'un sujet d'abattement et d'ennui ? Cette retraite, si féconde pour tant d'illustres pécheurs, ne pourrait-elle pas mettre fin à l'humiliante stérilité dans laquelle nous avons jusqu'ici vécu ? Non, le bras du Seigneur n'est point raccourci ; et quoiqu'une personne, surtout lorsqu'elle a longtemps vécu dans la piété, ne puisse, quand elle a une fois quitté sa première voie, y rentrer que difficilement, j'ose assurer qu'une retraite courageusement entreprise et fidèlement exécutée, ne manquera pas d'être pour elle, comme pour tout autre, le principe de cette rénovation parfaite que l'Apôtre recommanda si souvent aux premiers chrétiens. Mais, mon cher auditeur, la solitude ne produira ce grand effet, qu'à mesure

que vous serez bien convaincu du besoin que vous en avez, et c'est le second motif qui vous doit engager à la bien faire.

Ne vous y trompez pas, Messieurs, la retraite n'est pas seulement utile ou même nécessaire à ceux qui, engagés dans le tumulte et les embarras du siècle, n'ont presque point d'autre moyen qu'elle, pour rentrer en eux-mêmes et penser sérieusement à leur salut ; elle l'est encore pour ces hommes privilégiés qui, par état, séparés du monde, semblent vivre dans une retraite continuelle. J'oserai même ajouter qu'elle l'est pour les cloîtres les plus réguliers, les plus solitaires. Les emplois les plus saints altèrent peu à peu. Ceux qui instruisent et qui sanctifient les autres, sentent en eux-mêmes du déchet ; ce sont des lampes qui s'éteignent en éclairant. L'air du monde qui les environne est si délié, si pénétrant, qu'ils ne peuvent se garantir entièrement de ses impressions contagieuses. La chute de tant de personnes qui voulaient redresser le siècle corrompu et que le siècle a perverties, les fait trembler sur eux-mêmes. Hé ! qui paraissait avoir moins besoin de retraite, que les apôtres au sortir d'une de ces premières missions, où, par ordre de Jésus-Christ, ils avaient fait un glorieux essai de celles qu'ils devaient faire un jour dans toutes les parties de l'univers ? Cependant leur divin Maître les invite à la solitude, pour y apprendre à réprimer la joie qu'ils ressentaient en voyant que les démons leur étaient soumis, et à se réjouir, non de cet empire qui peut enfler et perdre, mais de ce que leurs noms étaient écrits dans le livre de vie : *Venite seorsum in desertum locum.* (Marc., VI, 31.) C'est que le monde est un dangereux ennemi ; qu'il est aussi à craindre par son estime et ses applaudissements que par cet esprit de séduction qui force toutes les barrières, et qu'enfin il nous défait souvent, lors même que nous ne travaillons qu'à renverser son empire. Je veux bien croire qu'il n'a fait à votre cœur que des brèches légères, et que les coups qu'il vous a portés n'ont pas été mortels. Peut-être que cela souffre de la difficulté, et qu'en examinant tout de plus près, vous reconnaîtrez que la complaisance, la faiblesse de votre penchant, le défaut de vigilance, vous ont entraînés plus loin que vous ne pensiez. Mais enfin, au moins est-il sûr que vos forces sont altérées et qu'il les faut réparer ; qu'une première attaque pourrait être cause d'une ruine complète, d'une défaite totale, et que si vous êtes sortis victorieux du combat, vous n'en êtes sortis que comme ces guerriers qui, ayant triomphé avec gloire de leurs ennemis, voient enfin qu'ils ont beaucoup perdu, et que leurs forces sont bien diminuées. Faites une revue aussi exacte de vos défauts, que l'est celle qu'ils font de leurs troupes. *Vacate et videte* (Psal. XLV, 41) ; examinez à loisir tout ce que vous vous devez comme chrétiens, comme placés à la tête des autres, comme chargés d'un tel emploi : *Vacate et videte*. Il y a longtemps que vous travaillez pour les autres, travaillez un peu pour vous. Je ne vous fais pas un crime de vos occupations, de vos dignités, à Dieu ne plaise ! elles sont bonnes et propres à sanctifier. Mais *vacate et videte* ; voyez si c'est uniquement pour Dieu que vous les avez souhaitées ; si ce n'est que pour lui que vous vous êtes réjoui de les posséder, et surtout si vous les avez bien remplies.

Le jugement habitera dans la solitude : *Habitabit judicium in solitudine, et justitia in Carmel sedebit.* (Isa., XXXII, 16.) C'est un grand point de savoir se juger soi-même, puisque c'est le moyen d'éviter le jugement de Dieu (1). Mais ce n'est guère que dans la retraite qu'on peut y réussir. Le jugement qu'on porte de soi-même dans une retraite qui nous déve-

loppe les grandes vérités du christianisme, les engagements de notre état, le danger et les illusions du monde ; ce jugement est bien semblable à celui qu'on en porte à l'heure de la mort, et l'un et l'autre est bien différent de celui qu'on en porte pendant la vie. Dans le cours de l'année, sur combien de choses ne passons-nous pas ? Combien de vérités peu approfondies ? Combien de remords de conscience trop aisément étouffés ? Combien de défauts regardés comme légers, qui, rapprochés du flambeau de l'Evangile, tel qu'on l'aperçoit dans la retraite et dans la méditation, nous paraîtraient des monstres ou pour le moins des choses très-sérieuses ? Combien de concessions qui ont plus l'air d'une apologie que d'une vraie accusation ? Combien de péchés qui, à en juger par les suites, ont été déposés dans le sein des ministres de Dieu, avec un ferme propos d'y retomber le plus tôt qu'il serait possible ? Combien de médisances qui n'ont point été réparées ? Combien de retours pleins de satisfactions sur des actions aussi souillées que les linges d'une femme impure (2) ; c'est l'expression d'un prophète (Isa., LXIV, 6), et on peut bien me la passer. Oui, trop semblables au pharisien dont parle l'Evangile, nous avons souvent rendu grâce à Dieu de ce que nous n'étions pas comme le reste des hommes, dans le temps même où, comme le publicain, une juste indignation aurait dû nous armer contre nous. La retraite est toute propre à redresser ces idées si peu justes, si dangereuses ; parce qu'en nous présentant les objets comme ils sont devant Dieu, elle nous les présente sous un point de vue qui jusque-là nous avait malheureusement échappé. Et de là je conclus qu'elle est nécessaire, non-seulement aux grands pécheurs qui sans elle n'ouvriraient jamais les yeux sur la perversité de leurs voies ; aux tièdes et aux imparfaits, qui bien loin de gémir sur le déchet de leur vie, ne s'en apercevraient même pas ; mais encore aux âmes les plus pures et les plus ferventes. C'est pour cela que David, que Jérémie, que tout ce qu'il y a eu de plus saint dans la loi écrite et dans la loi de grâce, ont saisi tous les moments qu'ils ont pu donner à ce saint exercice. Seigneur, disait Jérémie, je ne me suis trouvé ni dans les cercles, ni dans ces assemblées qui ne connaissent que le jeu et la dissipation : *Non sedi in concilio ludentium.* (Jerem., XV, 17.) Je me suis tenu à l'abri du mouvement et du tumulte, *solus sedebam* (Ibid.) ; parce que vos menaces m'ont effrayé, et qu'en me comparant moi-même à moi-même, et plus encore à vos jugements, j'ai craint de ne pouvoir m'y dérober : *Quoniam comminatione replesti me.* (Ibid.) C'est sur ces principes qu'un roi pénitent qui se connaissait bien, et par sa propre expérience, et par la miséricorde de Dieu, imitait, autant qu'il lui était possible, ces oiseaux solitaires qui vivent sans commerce avec les autres : *Similis factus sum pellicano solitudinis, sicut passer solitarius in tecto.* (Psal. CI, 7.) C'est dans cette retraite intérieure que les grands peuvent, selon l'expression de Job, se bâtir dans le fracas même et le tumultueux chaos des affaires ; c'est, dis-je, dans cette retraite que David découvrait que son cœur n'était fait que pour Dieu ; que c'est à lui seul que l'homme doit s'attacher : *Mihi autem adhærere Deo bonum est* (Psal. LXXII, 28) ; que la gloire et les richesses abandonnent ceux qui les possèdent, quand ils sont prêts à descendre dans la nuit du tombeau : *Neque descendet cum eo gloria ejus* (Psal. XLVIII, 18) ; et que par conséquent il n'est rien de solide sur la terre que l'amour du Dieu des vertus, le bonheur d'aspirer à le voir un jour dans ses tabernacles éternels, et la joie de trouver dans une terre d'exil comme est la nôtre, ces ailes de la co-

(1) *Si nos didicimus, non utique judicemur.* (I Cor., II, 31.)

(2) *Quasi pannus menstruatus, universa justitia nostra.* (Isaï., LXIV, 6.)

lombe qui ne se reposent que dans les parvis de la céleste Jérusalem : *Quis dabit mihi pennas sicut columbe, et volabo et requiescam* (Psal. LIX, 7), disait le Prophète-Roi. *Quis dabit mihi diversorium in solitudine* (Jer., IX, 2), disait Jérémie. Ces grands hommes occupés, l'un du soin d'un vaste royaume, l'autre d'un pénible ministère, soupiraient après ces jours qui nous rebatent, qui nous ennuiant, et que nous ne donnons souvent qu'à la bienséance, qu'à la crainte de passer pour moins réguliers que nos voisins.

Mais, Messieurs, si la retraite est un secours dont vous avez un très-grand besoin, vous ne pouvez la regarder comme un secours dont l'usage soit indifférent. C'est un talent précieux que vous ne pourriez enfouir sans crime, et qui vous sera redemandé comme le sang de Jésus-Christ qui vous l'a obtenu. C'est, pour le dire d'après le prince de nos orateurs chrétiens, c'est une grâce de prédilection, soit que vous vous compariez aux gens du monde, soit même que vous vous compariez à ceux qui ont rompu tout commerce avec lui. Combien de mondains mourront dans le désordre, parce qu'elle ne leur aura point été accordée ? Combien de personnes la firent avec nous il y a un an, qui ne devaient plus la faire ? Qui sait si ce n'est point la dernière visite de miséricorde que Dieu nous a ménagée ? Qui sait s'il ne dit point de nous ce qu'il dit du figuier infructueux ? Voilà trois ans (de combien, ô mon Dieu ! de ceux qui sont ici, ne diriez-vous pas en voilà trente ou quarante), voilà trois ans que je cherche du fruit dans cet arbre, sans y en avoir jamais trouvé : coupez-le donc par le pied. Pourquoi rend-il inutile une terre qui pourrait être utilement occupée par un autre (3) ? L'ange qui veille à votre garde ; un ami qui gémit de vos désordres et qui ne cesse pas de prier pour vous ; que sais-je, une nouvelle Monique, et à son défaut l'Eglise tout entière, ont intercédé pour vous. Encore une année, Seigneur, ont-ils dit de concert : *Domine dimitte illum et hoc anno*. Nous allons faire de nouveaux efforts. Les gémissements de la colombe vont être plus vifs que jamais. Peut-être qu'à force de culture, nous viendrons à bout de payer à votre justice les intérêts qui lui sont dus, et de réparer amplement à l'avenir la perte qu'elle a faite par le passé. Que si nos soins continuent à être inutiles, personne ne s'opposera plus à la rigueur de vos arrêts : *Sin autem, in futurum succides eam*. (Luc., XIII, 9.) Ainsi, Messieurs, peut-être vous reste-t-il encore un an. Mais peut-être aussi que, stériles depuis plus de trois années, il vous en reste beaucoup moins ; et que la retraite que vous commencez est le dernier effort d'un amour que votre résistance va faire expirer. Car enfin il sera toujours vrai de dire, avec saint Paul, qu'une terre, qui, quoique souvent pénétrée d'une pluie salutaire, ne produit que des épines et des ronces, n'est bonne qu'à être mise au rebut, *reproba est* ; qu'elle ne doit s'attendre qu'à une malédiction prochaine, et *maledicto proxima* ; et que son dernier sort est d'être livrée au feu *cujus consumatio in combustionem* (4). Voilà votre arrêt, écoutez-le, âmes stériles, et tremblez. Hélas ! le premier effet de la stérilité est de ne connaître ni le tremblement, ni la crainte. Mais, nos bien-aimés, quoique nous parlions ainsi, nous attendons de votre part quelque chose de plus favorable au germe de votre salut, à une prompte et entière résipiscence : *Confidimus de vobis, dilectissimi, meliora et viciniore salutis ; tametsi ita loquimur*. (Hebr. VI, 9.) Surtout, parce que vous voilà enfin arrivés à ce temps heureux, dont parle l'Apôtre, à ces jours de propitiation, où la rosée du

ciel tombe toujours avec abondance, quand on sait les bien employer. Mais quel emploi doit en faire un homme qui veut, s'il est possible, les faire fructifier au centuple ? C'est le sujet de ma seconde réflexion.

II. Pour bien employer le temps de la retraite, je ne vois rien de mieux à faire que ce que fit dans la sienne un homme célèbre, dont la vie a été écrite par cet homme plus célèbre encore, à qui l'Eglise doit l'admirable livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* ; ce fut dans la solitude, dit-il, que Gérard, en recueillant son cœur dissipé par les occupations extérieures, en rassembla les parties dispersées : *Ibi collegit dispersiones cordis sui*. Ce fut là qu'il ôta la rouille et qu'il nettoya les taches de sa vie passée : *Ibi veteris vite deterisit rubigines*. Ce fut là enfin qu'il réforma l'homme intérieur sur l'image du second Adam, qui devrait toujours lui servir de règle et de modèle : *Interioris hominis imaginem reformavit ad purum* (5). Tels sont les effets de la retraite, telle est la nature de sa grâce, quand on sait y être fidèle.

Elle rassemble les dispersions du cœur, qui ne se laisse que trop souvent ou enlever tout entier, ou du moins beaucoup partager par les créatures. Toutes les passions qui nous agitent, tous les amours qui nous possèdent, sont autant d'ennemis qui nous éloignent de ce royaume de paix et de justice, que le Sauveur a voulu établir au dedans de nous-mêmes (6). Elles sont ce fort armé qui nous chasse de notre propre maison. Elles sont ce mauvais esprit, qui, suivi d'une légion aussi impure qu'il est lui-même, sait si bien nous séduire par la douceur apparente de ses chaînes, qu'il nous fait goûter son empire tout tyrannique qu'il est, et qu'il fait passer dans notre cœur tous les mouvements du sien.

Je sais que par la miséricorde de Dieu il est encore bien des chrétiens qui ne sont pas dans un état aussi funeste. Mais je répéterai sans crainte, que ceux-mêmes qui s'en croient les plus éloignés ont besoin de revenir de temps à temps à leur propre cœur. En effet, les embarras du siècle, les bienséances de l'état, les liens du sang, quelquefois utiles, souvent dangereux, mais qu'on ne peut entièrement briser ; l'attention qu'il faut donner à une multitude d'affaires qui se succèdent d'un moment à l'autre ; les contre-temps qui arrêtent les meilleurs projets et fatiguent la patience ; la haine gratuite des uns, l'amitié trop flatteuse des autres : en un mot, cette continuité d'occupations disparates, qui laissent à peine le loisir de respirer, éloigne tellement l'homme de l'homme, que peu à peu il se perd de vue. Chaque partie de lui-même, éparse, pour ainsi dire, et dispersée dans une infinité d'objets, le frappe moins. Il se compare plus rarement à la règle et il l'élargit insensiblement.

Je dirai donc aux pécheurs : Revenez à vous, rentrez dans votre propre cœur : *Redite pravariatores, ad cor*. (Isa., XLVI, 8.) Mais je le dirai à ceux-mêmes qui sont justes : *Veni, dilecte mi, egrediamur*. (Cant., VII, 11.) C'est là que les uns et les autres, par un sérieux examen d'eux-mêmes, se mettront bientôt en état de purifier les taches de leur vie passée, et de réformer de mal en bien, ou de bien en mieux, l'homme tout entier. *Ibi veteris vite deterisit rubigines*. En peu de jours vous apercevrez, et le public édifié apercevra comme vous, que la retraite a rendu ou commencé à rendre à votre âme sa santé primitive. On verra par votre conduite que vous remplissez toutes vos obligations.

Obligations par rapport à Dieu, en tâchant de ne l'offenser jamais ; de réprimer, quand cela est possible, la licence de ceux qui l'offensent ; d'attirer

(3) *Ecce anni tres sunt ex quo venio quærens fructum in ficulnea hac, et non invenio : succide ergo illam, ut quid etiam terram occupat*. Grâce, *ut quid inutilem reddit terram, quæ ab arbore alia feraci utiliter occupari possit*. (Luc., XIII, 7.)

(4) *Terra enim sæpe venientem super se bibens imbrem... proferens autem spinas ac tribulos, reproba est, etc.* (Hebr., VI, 7, 8.)

(5) THOMAS A KEMPIS, in *Vita Gerardi*, cap. 6.

(6) *Regnum Dei intra vos est*. (Luc., XVII, 21.)

sans cesse sur vous son Esprit-Saint, en lui faisant chaque jour dans l'oraison, ce que l'Ecriture appelle le sacrifice du matin; en ne paraissant devant son sanctuaire que dans cette attitude de respect et de tremblement, dont les puissances célestes nous donnent l'exemple, et que le Dieu jaloux exige encore plus des faibles mortels (7); en regardant comme des moments de faveur, ceux où, comme aux Madeleine, il vous est permis de vous asseoir à ses pieds; en récitant avec ferveur les divins offices, et cela dans les temps où l'Eglise veut qu'on les récite; en n'administrant jamais aucun sacrement que dans l'état où vous voudriez être quand vous paraîtriez devant Dieu.

Obligations par rapport à vous-même, en vous mettant dans une juste balance pour le passé, pour le présent et pour l'avenir.

Pour le passé, vous vous demanderez comment jusqu'ici vous avez vécu; si vos premières années ont été bien innocentes; si, pour les expier, vous avez plus versé de larmes que vous n'avez commis de péchés: si depuis que vous faites profession d'être au service de Dieu, vous avez marché avec joie et d'un pas soutenu dans la voie étroite qu'il vous a marquée; si vous avez plus aimé la croix que vous n'aimiez les plaisirs; si vous avez recherché l'humiliation avec plus d'ardeur que vous n'en aviez pour la gloire; si vous n'avez jamais été plus content, plus paisible, que quand on vous a compté pour rien, et que vous avez été le seul qu'on ait oublié dans la distribution des grâces; si dans vos peines Dieu seul a été votre asile, ou du moins votre première ressource; en un mot, si sa volonté, toujours sainte, toujours juste, quoique souvent bien terrible, a été la règle de toutes vos démarches.

Pour le présent, vous examinerez si vous trouverez dans votre cœur ces principes de vie et de confiance qui rassurent à la mort les élus de Dieu; si vous pouvez dire, comme Job: Vous m'appellerez, Seigneur, quand vous jugerez à propos; mes comptes sont en ordre, et par votre grâce, je suis prêt à vous répondre: *Vocabis me, et ego respondebo tibi* (Job, XIII, 22); ou comme saint Paul: J'ai combattu vaillamment; j'ai achevé ma course; j'ai été fidèle jusqu'au bout (II Tim., IV, 7); j'espère n'entendre de vous que ces consolantes paroles: Courage, bon serviteur, entrez dans la joie qui vous a été préparée: *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* (Luc, XIX, 17.)

Pour l'avenir, après être convenu avec vous-mêmes que vos dispositions ne sont pas à beaucoup près aussi favorables, vous vous proposerez de devenir une nouvelle créature en Jésus-Christ: Non, vous écrierez-vous dans un transport de surprise, je n'ai pas encore commencé. Je ne vois qu'un vide affreux dans toute ma conduite: il est temps et bien temps de changer. Mais, hélas! Seigneur, combien de fois vous ai-je fait les mêmes promesses? Y serai-je plus fidèle que je ne l'ai été jusqu'ici? Brisez, ô mon Dieu! la dureté de mon cœur; faites-lui une sainte violence: fixez l'inconstance de ma volonté; captivez-la si fortement sous votre empire, qu'elle n'en sorte jamais, malgré la pente qu'elle a à la révolte. *Nostrarum frange contumaciam voluntatum... Nostrasque rebelles ad te compelle propitius voluntates.*

Obligations par rapport au prochain, que je ne fais qu'effleurer ici, parce qu'elles reviendront dans le cours de la retraite; mais obligations sur lesquelles il est bon que vous réfléchissiez de bonne heure; en examinant si vous avez traité vos frères comme vous voudriez raisonnablement qu'ils vous traitassent; si vous les avez aimés en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, comme vous vous aimez vous-mêmes; si vous ne les avez point flétris, soit en vous-mêmes par des soupçons mal fondés, par des

jugements téméraires; soit au dehors par des médisances artificieusement débitées, ou même par des calomnies trop aisément adoptées et trop aisément répandues; si vous n'avez point été un sujet de scandale aux petits, et si vous n'avez point regardé comme un scandale purement passif, celui qu'une piété éclairée regardait comme très-réel et très-sérieux.

Ministres du Seigneur, ce seul titre vous impose bien d'autres obligations. C'est aujourd'hui ou jamais que vous devez y réfléchir. Quatre choses surtout doivent vous occuper. La *résidence*, et qui plus est, une exacte et sévère résidence pour être toujours à portée de voler au secours de ceux qui, d'un moment à l'autre, peuvent en avoir besoin; l'*instruction*, si recommandée dans l'Ecriture et dans les saints conciles, mais trop négligée aujourd'hui par un grand nombre de pasteurs, et si mal faite par un plus grand nombre d'autres, qu'elle dégoûte ceux qui l'entendent, et répand sur le froid orateur un mepris qui tombe par contre-coup sur les vérités qu'il annonce; l'*exactitude dans le sacré tribunal*; exactitude qui, quoi qu'on affecte d'en dire, demande dans les campagnes même beaucoup de science; et qui, par conséquent, eu égard à la fragilité de la mémoire et au partage des sentiments, suppose une sérieuse continuation de travail et d'étude: enfin la *libéralité*, ou plutôt une sainte profusion envers les pauvres, à qui vous devez le surplus de vos bénéfices; c'est-à-dire tout ce qui vous reste après une nourriture frugale et un entretien toujours modeste. Grand Dieu! que ces quatre articles seront un jour la matière d'un grand compte pour ceux qui refuseront de le faire aujourd'hui. Faites, Seigneur, qu'il n'y en ait aucun; et que Jérusalem tout entière connaisse le temps de votre visite. Nous l'espérons de votre bonté et des saintes dispositions que vous avez mises dans tous ceux que votre crainte et votre amour ont réunis ici. En peu de jours vous trouverez en eux, et nous trouverons avec vous, toutes les dispositions d'un corps bien disposé, l'union des membres, le bon ordre des membres, la santé de chaque membre. L'union des membres, et par conséquent point d'envie, point de froideur, point d'antipathie, et par conséquent encore, la compassion mutuelle (8), et un désir sincère de se servir les uns les autres dès que l'occasion s'en présentera. Le bon ordre des membres, chacun à sa place; chacun content du poste où la main de Dieu l'a placé; chacun aussi éloigné d'ambitionner le grade supérieur de l'autre, que l'est dans le corps humain la main gauche, de vouloir supplanter la droite et d'usurper sur elle un rang qui ne lui est pas destiné. Enfin la santé de chaque membre, santé si ferme que tous s'efforceront de remplir dignement leurs emplois et de faire éminemment bien toutes leurs fonctions.

III. Ce grand succès doit d'autant plus vous toucher, que pour l'obtenir on ne vous demande qu'une retraite de quelques jours, et que pour la bien faire, il ne faut que des moyens qu'un peu de bonne volonté vous rendra faciles, et que vous ne devriez pas négliger quand ils devraient vous coûter beaucoup davantage. Je ne fais que vous les indiquer.

Le premier consiste dans une grande fidélité à tous les exercices qui vous seront prescrits. Il ne faut vous dispenser d'aucun. Mais il faut en même temps vous souvenir qu'en les faisant sous les yeux des hommes, vous les faites sous les yeux de celui devant qui tout est nu et découvert. C'est de cette parfaite exactitude que dépend en partie le fruit de votre retraite. Le Dieu vrai, le Dieu jaloux ne verrait qu'avec indignation, soit un hypocrite, qui, comme les pharisiens, ferait semblant de prier beaucoup sans rien en effet; soit un lâche qui partage-

(7) *Pavete ad sanctuarium meum, ego Dominus.* (Lévit., XXVI, 2.)

(8) *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra.* (I Cor., XII, 26.)

rait à mesures égales son temps entre l'action et la mollesse.

Le second moyen est d'étudier profondément la passion qui nous domine et le vice qui nous fait le plus souvent tomber. Rendez-vous maître de Goliath, vous le serez bientôt de l'armée entière des Philistins. Coupez l'arbre par la racine, et ses branches qui ne produisaient que des fruits de mort seront bientôt desséchées. Avarice malheureuse, qui gâtes les plus beaux talents : orgueil funeste qui troubles la société et porte partout l'esprit de haine et de division : impureté qui l'assujettit et la sainteté de David, et la sagesse de Salomon ; dangereuses illusions de toute espèce, qui n'avez si longtemps et si souvent séduit, je vais, avec le secours du Dieu qui me protège, vous déclarer une guerre irréconciliable. Je vous poursuivrai jusqu'au fond des enfers où vous êtes nées, et dont vous me traciez la route ; vous n'avez ni paix ni trêve à attendre de ma part. Le bouclier dont je me suis muni est celui du salut, je ne le quitterai qu'après vous avoir entièrement dissipées : *Persequar inimicos meos... et non convertere deficiant.* (Psal. XVII, 41.)

Le troisième moyen, qui n'est pas moins utile à ceux qui ont déjà fait du progrès dans la vertu, qu'à ceux qui jusqu'ici l'ont méconnue, c'est de prendre des résolutions détaillées et relatives à leurs besoins, de n'en prendre point trop, de les relire de temps en temps, et de se demander alors si l'on a été aussi fidèle à les mettre en pratique qu'exact à les former.

A ces différents moyens de rentrer en la justice ou de l'augmenter, joignez, Messieurs, un grand courage et un désir ferme de penser uniquement à l'affaire de votre salut, malgré les obstacles que la chair et le démon vont s'efforcer d'y mettre, malgré le trouble dont on est saisi quand il faut rentrer en soi-même pour n'y apercevoir que des misères, des sujets de confusion et des traits marqués de ce style plein d'amertume dont Dieu se sert plus puissamment contre ceux qui l'ont outragé ; malgré la répugnance qu'a la nature de vivre dans une solitude profonde et dans un rigoureux silence. Car à Dieu ne plaise, mes très-chers frères, que vous ne vous fissiez pas de l'un et de l'autre une loi indispensable, et que vous crussiez pouvoir beaucoup parler à Dieu, sans cesser de parler beaucoup aux hommes.

Non, rien ne vous arrêtera. Pharaon même, ni celui dont il était la figure, ne pourra retarder votre marche. Vous oserez lui déclarer en face que votre parti est pris, que vous voulez passer trois jours dans le désert, et que votre dessein est d'y offrir au Seigneur un sacrifice digne de lui, le sacrifice de votre esprit, de votre cœur, de l'homme tout entier.

Daignez, mon Dieu, seconder un projet dont je ne dois l'idée qu'à votre grâce. C'est avec vous seul que je veux traiter, c'est vous seul dont je veux entendre la voix. Tant que je me suis prêté à celle des créatures, je n'ai pu écouter la vôtre : *Quandiu in exterioribus fui occupatus, vocem tuam audire non potui.* Maintenant que rendu à moi je rentre en société avec vous, je puis vous entendre et vous parler : *Nunc autem reversus ad me, ingressus sum ad te, ut possim te audire et tibi loqui.* Parlez donc, Dieu de miséricorde, parce que votre Serviteur vous écoute, qu'il est disposé à n'écouter que vous, et à vous écouter jusqu'à la fin : *Loquere ergo, misericordissime Domine, quia audit servus tuus : loquere, quia paratus sum audire.*

AVIS POUR LA CONFESSION GÉNÉRALE

QUI SE FAIT DANS LA RETRAITE.

Comme il en coûte pour faire une confession générale, il est à propos de la faire si bien, qu'on ne puisse plus avoir d'inquiétude là-dessus. Voici les avis qui me paraissent les plus propres pour y réussir.

1° Il faut demander à Dieu qu'il vous fasse tomber entre les mains d'un homme sage et éclairé, et qui ne soit, ni trop mou, ni trop sévère. L'excès ne vaut rien ; mais je préférerais un peu de sévérité à la mollesse qui perd tout, et qui se damne sans justifier. Quand on a trouvé un bon confesseur, il faut s'y tenir et ne le point quitter. Si on a des raisons de le faire, il faut, si on peut, que ce ne soit qu'environ deux ou trois mois après qu'on est bien guéri. On ne doit jamais avoir deux confesseurs, l'un pour le menu, l'autre pour les gros péchés. C'est une hypocrisie damnable.

2° La confession doit avoir ce qu'on appelle une intégrité formelle ; c'est-à-dire, qu'elle doit être de tous les péchés qu'on se rappelle après un vrai et sérieux examen. Pour cela il faut trois choses ; découvrir le nombre de tous ceux qui sont mortels, les circonstances qui changent l'espèce, et celles qui l'aggravent considérablement.

3° La meilleure méthode de découvrir le nombre et l'espèce de ses péchés, c'est de parcourir et de suivre les commandements de Dieu, ceux de l'Eglise ; les péchés capitaux, les fautes qui sont les plus fréquentes dans l'état où l'on se trouve : Les fautes, par exemple, pour les jeunes gens qui étudient au collège, sont la perte du temps, le jeu excessif, l'impureté, le vol fait aux parents à qui l'on envoie des comptes enflés, le mensonge qui rarement est mortel, la médisance qui l'est très-souvent, etc. Chacun se rappellera une partie de ses péchés, en se rappelant le lieu où il a vécu, les personnes qu'il a fréquentées, la passion qui l'a dominé.

4° Il ne faut pas croire que ce soit une chose infinie de découvrir le nombre de ses péchés. Il y en a dont on n'a jamais formé d'habitude ; et en ce cas on peut à peu près en déclarer le nombre. On dira, *v. g.*, qu'on s'est enivré vingt ou vingt-cinq fois pendant sa vie ; que sans aller jusqu'à une ivresse consommée, on a pris environ quarante fois du vin plus qu'il n'en fallait. Quand on a été dans une habitude, on doit expliquer combien elle a duré et combien de fois elle a fait tomber par mois, par semaine, par jour. *Telle habitude m'a commencé à quinze ou seize ans ; j'en ai présentement vingt-cinq ou trente : je tombais, l'un portant l'autre, deux ou trois fois par jour, une ou deux fois par semaine, etc.* Si on avait changé d'état, soit par le mariage, soit par la réception des saints ordres, il faudrait au moins équivalement faire deux classes des péchés qui violent particulièrement la sainteté du dernier état qu'on a embrassé. Une impureté dans un sous-diacon est un sacrilège, dans un homme marié elle peut être adultère, dans une personne libre elle n'est ni l'une ni l'autre, à moins qu'elle n'ait péché avec quelqu'un qui ait contracté l'un ou l'autre de ces engagements.

5° A l'égard des circonstances, on a remarqué que plusieurs de ceux qui se confessent, n'y sont pas assez attentifs. Pour n'avoir rien à se reprocher là-dessus.

Il faut, 1° expliquer la circonstance du scandale dans les péchés extérieurs, au moins quand ils peuvent faire une impression considérable sur le prochain. *J'ai dit vingt fois des paroles équivoques ou obscènes ; j'ai autant de fois chanté des chansons trop libres, ou je les ai prêtées à d'autres ; j'ai calomnié dix fois, etc.* cela ne suffit point du tout : Ajoutez donc : *je l'ai fait chaque fois devant huit ou dix personnes ; j'ai calomnié une famille tout entière et composée de tant de personnes ; j'ai calomnié mon propre pasteur, etc.*

Il faut, 2° exprimer (je parle toujours des péchés certainement ou douteusement mortels) la circonstance du lieu. *C'est à l'Eglise que j'ai fait des regards immodestes ; que j'ai eu de mauvais entretiens ; que j'ai volé, etc.*

Il faut, 3° exprimer la circonstance du temps, soit par rapport à la durée de la mauvaise action, soit par rapport à la sainteté du jour. Ainsi il ne suffit pas de dire : *J'ai eu vingt ou trente pensées de haine, mais il faut ajouter : Je les ai roulées dans ma tête pendant plusieurs heures, pendant des nuits entières.* Il ne suffit pas non plus de dire : *J'ai fait de très-mauvaises lectures ; mais il faut dire : Je les ai faites les dimanches et les fêtes.* Je sais que ce dernier article est très-contesté ; mais je sais aussi qu'il est beaucoup plus sûr et bien mieux appuyé, comme je l'ai prouvé ailleurs. Au reste, sa pratique est très-aisée. Il en coûte peu pour ajouter à la fin de chaque classe de péchés : *De tous ces péchés, il y en a bien un tiers que j'ai commis les jours de fêtes ; ou bien, Tous les jours à cet égard m'ont été indifférents ; ou enfin, comme diront les ouvriers : Ce n'est guère que les dimanches et les fêtes que je me suis enivré ; que j'ai fait des visites dangereuses, etc.* Quand, en entendant la première fois la confession d'une personne, on a lieu de juger que ses autres confesseurs

ont assez connu la circonstance du temps où elle a péché, on ne doit point l'inquiéter pour le passé.

A l'égard des confessions ordinaires où l'on ne porte que des péchés véniels, il faut prendre garde que le défaut de contrition ne les rende nulles ou même sacrilèges : car on en a d'ordinaire si peu, que quelquefois

dès le jour de la confession et de la communion, on retombe dans les mêmes fautes. Pour éviter cet inconvénient, il faut s'accuser, mais toujours en général, de quelque faute considérable de la vie passée, et avoir grand soin de faire tomber sur elle, comme sur les autres, son acte de contrition.

SERMON I^{er}.

SUR L'AFFAIRE DU SALUT.

Fugite de medio Babylonis, et salvati unusquisque animam suam ab ira furoris Domini. (Jerem., LI, 6, 43.)

Sortez au plus vite du milieu de Babylone, et que chacun sauve son âme de la colère enflammée du Seigneur.

Il n'est point nécessaire d'avertir un homme qui aime beaucoup la vie, et qui peut aisément se la conserver, de sortir au plus tôt d'un lieu où il est dans un danger évident de la perdre. Fût-il obligé de quitter ce qu'il a de plus précieux, il ne balance pas à prendre la fuite, quand la fuite est la seule voie qui lui reste pour sauver ses jours. Intrépide dans les combats où la mort lui cache ses coups et se ménage toujours des victimes pour l'avenir, il pâlit quand il la voit s'avancer à front découvert, et il ne s'arme point d'une constance qui ne pourrait servir qu'à précipiter sa perte. C'est ainsi, mes frères, que lorsqu'un ennemi insolent et furieux entre l'épée à la main dans une ville prise d'assaut, on n'a pas besoin d'exhorter les habitants à chercher, s'ils le peuvent encore, une retraite dans les cavernes et dans les antres les plus inaccessibles à l'impétuosité du vainqueur. Tout ce qui porte l'image d'un péril sérieux inspire à l'homme la même activité. Vous la trouverez, et dans le naufrage horrible tempête qui ne lui présente de toutes parts que l'abîme qui le va engloutir ; et dans le citoyen quand il s'aperçoit qu'un feu dévorant gagne sa maison, et qu'il n'y a ni diligence ni adresse qui puisse la garantir. Personne de ceux qui se trouvent dans ces tristes conjonctures, ne délibère sur le parti qu'il a à prendre. Il s'agit de la vie, c'en est assez, on sacrifie tout pour elle. Ceux qui sont en Judée fuient sur les montagnes ; et celui qui travaille dans son champ ne retourne point à la maison pour y prendre ce qu'il y a laissé (9).

Il ne serait pas non plus nécessaire, Messieurs, si vous étiez bien persuadés que vous avez une âme à sauver, c'est-à-dire, si vous étiez véritablement chrétiens, de vous exhorter à renoncer au siècle et à toutes les vanités du siècle, puisque le monde est lui-même cette ville infortunée que le fort armé a prise d'assaut, et dans laquelle il fait le plus sanglant ravage ; puisque le monde est ce vaisseau agité par les vents impétueux de mille passions qui tour à tour l'élèvent jusqu'aux cieux, et le précipitent jusqu'au fond de l'abîme ; puisqu'enfin le monde est ce vaste édifice qui, sans cesse dévoré par le feu brûlant de la concupiscence, est sans

cesse en proie à ce nombre infini de désirs criminels qui la suivent ; et que par conséquent il faut se résoudre ou à perdre son âme, ou à sortir sans délai du milieu de cette ville impure, où jamais personne n'a sauvé la sienne : *Fugite de medio Babylonis*, etc.

Mais, chrétiens auditeurs, où sont de nos jours ceux qui, semblables à ces Israélites dont parlait le Roi-Propète, ne s'asseyaient le long des fleuves de Babylone que pour y verser des larmes ? Où sont ceux qui ne préfèrent pas ces fausses et criminelles délices aux joies innocentes et paisibles de la sainte Sion ? Parlons sans figure, et demandons où l'on trouve aujourd'hui des chrétiens, qui pour travailler plus sûrement à leur salut, renoncent avec courage au monde, à la chair et à toutes ses convoitises ? Le nombre, hélas ! le nombre en est aussi petit que celui des élus ; et s'il n'est point d'affaire plus importante que celle du salut ; il serait difficile d'en trouver une qui soit communément plus négligée. Tant d'intérêt d'un côté, tant de négligence, pour ne pas dire tant de mépris de l'autre. Voilà en deux mots le plan et le partage de cet entretien. Je compte assez sur votre indulgence pour croire que tout faible qu'il est, vous daignerez l'honorer de votre attention. Que je m'estimerai heureux, si je pouvais également compter que vos bonnes dispositions suppléeront au défaut de l'éloquence humaine ! Rendez cet hommage à la parole de l'Evangile qui s'y trouvera avec toute sa simplicité ; et prouvez par une exacte réforme de vos mœurs que la croix du Sauveur a encore aujourd'hui, comme du temps de saint Paul, assez de force pour dissiper les ténèbres de l'esprit et pour triompher de la dureté des cœurs.

PREMIER POINT.

Quand pour vous faire concevoir de quelle importance est l'affaire du salut, je n'aurais pas recours aux idées que nous donnent les gens du monde de ce qu'ils appellent une affaire de la dernière conséquence, vous ne pourriez, mes frères, ou du moins vous ne pourriez avec raison le trouver mauvais, puisque ce monde maudit et réprouvé de Dieu, est aussi peu juste dans ses idées qu'il est corrompu dans son amour et faux dans ses jugements ; que par un travers qui lui est naturel, il appelle bon ce qui est essentiellement vicieux ; qu'il donne aux ténèbres le nom de lumière ; et qu'il traite de fantôme ce qui est véritablement grand, dans le temps même qu'il poursuit comme quel-

(9) *Tunc qui in Judæa sunt, fugiant ad montes, etc. (Matth., XXIV, 46.)*

que chose de grand ce qui n'est qu'un fantôme sans être et sans réalité. Je veux bien cependant, pour frapper d'une main plus sûre tous ceux qui ne s'occupent de rien moins que de leur salut, ne juger de l'importance d'une affaire que selon les maximes dont ont coutume d'en juger les enfants du siècle. Arrêtons donc pour un moment, s'il est possible, cet homme pâle et inquiet qui vole de tribunal en tribunal, de maison en maison pour solliciter ses juges et pour réveiller la tendresse endormie de ceux de ses anciens amis qui peuvent ou l'étayer de leur crédit ou l'aider de leurs conseils. Demandons-lui quel important sujet l'engage à se donner tant de mouvements; d'où viennent ces noirs chagrins qui écartent le sommeil de ses yeux, et le rendent inaccessible à ceux mêmes dont le commerce avait pour lui plus de charmes et plus d'attraits. Quoi donc! nous dira-t-il, si plein de l'affaire qui l'occupe, qui lui semble qu'il n'est personne au monde qui la doive ignorer; êtes-vous les seuls dans cette ville qui ne sachiez pas combien j'ai raison de craindre et de m'affliger? Un puissant parti qui s'est ligué contre moi, me poursuit avec la dernière fureur. On ne prétend pas moins que de m'enlever tous mes biens; on va même jusqu'à vouloir me mettre hors d'état d'en acquérir de nouveaux. Que dis-je? ce n'est pas seulement à l'héritage de mes pères et à ma réputation qu'on en veut, c'est à ma vie qu'on s'attaque. Je suis seul et abandonné : *Derelictus sum ego solus, et quarunt animam meam ut auferant eam.* (III Reg., XIX, 14.) Or, chrétiens, je prétends que tous ces traits qui caractérisent ce qu'on appelle dans le monde une affaire de la plus haute importance, se trouvent tellement réunis dans l'affaire du salut, qu'elle est à proprement parler la seule dans laquelle ils soient pleinement et véritablement renfermés. L'affaire du salut est grande en elle-même : elle est grande dans ses suites; elle est grande par rapport à la manière dont elle touche chacun de nous en particulier.

Oui, Messieurs, l'affaire du salut est grande en elle-même. Il ne s'agit pas d'un fonds de terre, d'un héritage, d'une somme d'argent, d'une charge, d'un emploi. Il s'agit de vous-mêmes; il s'agit de votre corps et de votre âme; il s'agit de l'homme tout entier : *Hoc est omnis homo.* (Eccli., XII, 13.) On ne vous propose rien moins qu'un établissement fixe et permanent en toutes sortes de biens, ou une ruine totale, sans ressource, sans espérance, sans consolation. Dieu même, si j'ose m'exprimer ainsi, est le fonds qu'il faut perdre ou gagner. Aussi ce Dieu qui veille de si près sur les démarches de ses créatures, n'y prend d'intérêt qu'à raison du rapport qu'elles ont à leur salut éternel. Soyez dans la prospérité ou dans la disgrâce, dans la joie ou dans l'affliction, dans l'opulence ou dans la pauvreté, au comble des honneurs ou dans l'opprobre et le mépris; tout va bien au jugement de Dieu, si l'affaire de votre salut va bien : *Di-*

cite justo, quoniam bene. (Isa., III, 10.) C'est que votre salut est la seule affaire hors de Dieu dont il soit véritablement touché. Elle est la plus digne des soins de sa providence; elle est le terme et la fin de tous ses ouvrages. Le ciel et la terre ont été faits pour l'homme, et l'homme n'a été fait que pour son salut. En sorte que, selon la pensée d'un ancien Père, le salut de l'homme est comme le point fixe qui réunit toutes les volontés du Seigneur; il est le centre auquel elles se terminent; il en est comme la substance et l'abrégé : *Summa voluntatis ejus, salus eorum quos adoptavit.* (TERTULL., *Lib. de orat.*, ad id : *Fiat voluntas tua.*) Saint Jérôme va encore plus loin que Tertullien; et il ne fait point de difficulté d'avancer que le salut de la créature est pour le Créateur même une espèce de gain dont il est jaloux : *Salus creatura, lucrum Creatoris.* (HIERONYMUS in *Ezech.*)

Or toutes ces expressions, qui d'abord paraissent enfler et même outrer les images, sont vraies à la lettre. Pour nous en convaincre, suivons cette maxime aussi constante dans le monde que dans l'Evangile. Jugeons de la sincérité, de la véhémence de l'amour de Dieu pour notre salut, par la multitude et la sublimité des voies qu'il a choisies pour nous y conduire. Je ne m'arrêterai point à faire valoir le bienfait de la création qui est le fondement et la base de tous les autres. Je passerai sous silence les avantages d'un heureux naturel, d'une bonne éducation, d'un génie élevé et susceptible des meilleures impressions. Je laisse à part, et les richesses qu'il a données à ceux-ci pour en faire un bon usage, et la pauvreté dans laquelle il n'a laissé ceux-là que par miséricorde pour eux. Enfin je supprime ce nombre prodigieux de dangers dont il nous a délivrés ou préservés : tout cela ne s'est fait, selon les desseins de Dieu, que pour les élus, et les élus eux-mêmes ne sont faits que pour leur sanctification et la gloire qui doit en être la récompense : *Omnia propter electos, ut et ipsi salutem consequantur, quæ est in Christo Jesu cum gloria celesti.* (II *Timoth.*, II, 10.)

Mais quelque grandes que soient ces faveurs, soit qu'on les considère en elles-mêmes, soit qu'on les envisage dans les vues de celui qui en est l'auteur; un objet plus noble, plus intéressant se présente à nos yeux. Sortons de ce que le philosophe regarde comme l'ordre de la nature, et passons à ce que le chrétien trouve dans l'ordre de la grâce. Un moment d'attention, et vous allez voir la Divinité tout entière s'occuper de votre salut, et toutes les personnes qui la composent, s'y porter avec tant d'ardeur, tant de zèle et d'empressement, qu'on dirait qu'elles y travaillent avec une espèce d'émulation, et que le bonheur des hommes doit faire partie du bonheur ineffable dont elles jouissent par nature.

Non, dit saint Chrysostome, qu'on parcourt tous les ouvrages du Créateur, on n'en trouvera point qui lui soit plus cher, qu'il ait plus à cœur, qu'il ménage avec plus d'at-

tention que le salut des âmes : *Nihil ita Deo gratum, et ita curæ ut animarum salus*. Le Père éternel a tant animé le monde, dit saint Jean, qu'il lui a sacrifié son Fils unique, ce Fils objet éternel des complaisances du Père, ce Fils image substantielle de celui qui l'engendre avant l'étoile du matin, ce Fils Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu du vrai Dieu : c'est ce Fils si cher que son propre Père prend à son côté, qu'il immole à notre amour, et qu'il envoie, non pour juger le monde, mais pour le sauver : *Non ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum*.

Cette mission rigoureuse, ce calice amer est accepté aussitôt qu'il est présenté. Dès que la plénitude des temps, marquée dans les conseils de la sagesse divine, est arrivée, le Verbe se fait chair ; et la première chose qu'il fait en entrant dans le monde, c'est de négocier l'affaire de notre salut. Je sais, ô mon Dieu ! dit-il à son Père, je sais que les victimes, les holocaustes et tous les sacrifices n'ont rien qui vous soit agréable ; que vous êtes las du sang des boucs et des taureaux, et qu'il n'y a rien dans ces stériles éléments qui puisse effacer les péchés du monde. Vous m'avez donné un corps : frappez ; ce corps d'un Homme-Dieu est une victime digne de vous. Quelque rigoureux que soient vos ordres, vous m'y trouverez docile. C'est de moi qu'il est écrit à la tête du livre de vos décrets éternels, que j'accomplirai avec la plus scrupuleuse exactitude toutes vos volontés : *In capite libri scriptum est de me, ut faciam. Deus, voluntatem tuam* (10). C'est en conséquence de cette première oblation du Fils de Dieu qu'il a mené sur la terre une vie si pénitente, si humiliée, si laborieuse, qu'elle n'avait point eu d'exemple avant lui, et qu'elle n'en aura point dans la suite : vie si soumise que le Maître des maîtres du monde a été obéissant jusqu'au dernier soupir : vie si pauvre que celui qui nourrissait les oiseaux du ciel n'avait pas une pierre où reposer sa tête : vie si douloureuse qu'elle a commencé par une crèche, et qu'elle n'a fini que sur une croix. Voulez-vous après cela savoir combien est importante en soi l'affaire de votre salut ? Jugez-en par le prix que Jésus-Christ a donné pour la faire réussir : *Vide quanto emit, et videbis quid emit*. Contemplez des yeux de l'esprit les plaies de ce Dieu attaché à un bois jusqu'à la maudit, le sang de ce Dieu prêt à expirer, les cicatrices que ce Dieu ressuscité pour ne plus mourir porte jusqu'à la droite du Père éternel, où il est assis au plus haut des cieux : pesez bien tout cela dans la balance de votre cœur (11), et demandez-vous si après la Divinité il y a rien de plus grand qu'une affaire pour laquelle la Divinité a

bien voulu s'immoler : *Vide quanto emit, et videbis quid emit*.

Enfin le Saint-Esprit travaille aussi sans cesse pour avancer l'affaire de notre salut, et il y a travaillé avant que nous fussions sur la terre. Ce n'est que pour cela qu'il a inspiré les prophètes, et qu'il leur a appris à reprocher en face à Israël, et à nous en sa personne, son ingratitude et ses prévarications. Ce n'est que pour cela qu'il a formé des apôtres, qu'il leur a enseigné toute vérité, et que les remplissant de cet amour enflammé qui fait son essence, il les a dispersés dans tout l'univers pour annoncer aux nations la nécessité de faire pénitence. C'est pour cela qu'il a établi dans l'Eglise des docteurs et des évangélistes, qu'il y a fait dans les différents temps paraître des vierges qui, malgré leur faiblesse naturelle ont été plus fortes que les tyrans ; des confesseurs qui, dans les jours de l'épreuve ont, avec autant de lumière que d'intrépidité, soutenu la vérité de sa religion ; des martyrs qui, par leur exemple ont appris aux infidèles aussi bien qu'aux chrétiens, que quand il s'agit du salut, il n'y a ni biens, ni honneurs, ni dignités, ni vie même qu'on ne doive sacrifier. Enfin c'est pour cela que cet Esprit vivifiant produit dans nos cœurs d'ineffables gémissements ; que par l'onction de sa grâce il nous apprend à invoquer comme il faut le Dieu des miséricordes ; et que par sa vertu nous vivrions toujours d'une manière digne de l'Evangile, si trop semblables aux malheureux Juifs, nous ne résistions pas sans cesse à ses inspirations. Voilà, chrétiens, ce que fait Dieu, voilà ce que fait l'adorable Trinité pour votre salut : et après cela nous aurons peine à convenir que l'affaire du salut est en soi-même quelque chose de si grand, qu'au jugement de Dieu même il n'est rien qui lui soit comparable.

S'il était permis de joindre à un jugement aussi décisif que celui de Dieu même, le suffrage de ses plus nobles créatures ; je vous ferais voir que les anges, ces esprits célestes, ces sublimes intelligences, semblent interrompre leur bonheur pour procurer le vôtre, et qu'ils ne s'occupent nuit et jour que de votre salut (12) ; que la part qu'ils y prennent, les engage à veiller constamment sur toutes vos démarches, qu'ils se réjouissent de vos victoires, et qu'ils pleureraient vos chutes par des larmes amères, si les larmes étaient compatibles avec la félicité de leur état. Le démon, cet implacable ennemi du genre humain, pense lui-même de votre salut ce qu'en pensent les esprits bienheureux ; et il ne met en usage, pour vous faire périr, tant d'artifices, de ruses, de tentations, que parce qu'il sait que l'affaire de votre salut est de la plus grande consé-

(10) *Ideo ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluit : corpus autem aptasti mihi.... Tunc dixi, ecce venio ; in capite libri, etc.* (Hebr., X, 5 ; Psal. XXXIX, 8.)

(11) *Internis luminibus inspicite vulnera pendentis, cicatrices resurgentis, sanguinem morientis : huc quanti valeant cogitare, huc in statera cordis vestri*

appendite. Toto vobis figatur in corde, qui pro vobis fixus est in cruce. (S. AUGUST. *Lib. de sancta virginitate.*)

(12) *Nonne omnes sunt administratorii Spiritus, in ministerium missi propter eos qui hereditatem capient salutis.* (Hebr., I, 14.)

quence, et en elle-même et dans ses suites. Seconde réflexion que vous ne pouvez jamais trop approfondir.

Pour vous la rendre plus sensible, représentez-vous, je vous prie, deux hommes, qui, après avoir vécu d'une manière très-opposée pendant qu'ils ont été sur la terre, se trouvent ensemble après la mort au tribunal du souverain Juge. Le premier, né comme Job dans l'opulence et la grandeur, chéri de ses sujets, respecté des jeunes gens et des vieillards, tombe tout d'un coup de la manière la plus imprévue et la plus accablante. Le même jour qui l'avait vu le plus heureux des Orientaux, le voit le plus malheureux des hommes. Enfants chéris, nombreux troupeaux, biens immenses, tout fond entre ses mains; tout s'évanouit en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le raconter. Ce mortel, jusque-là si fortuné, est réduit à un état où il devient le jouet de ses ennemis, la honte et le scandale de ses amis mêmes. Dans une situation aussi humiliante, il ne perd point de vue le terme pour lequel il a été créé. L'iniquité ne sort point de ses lèvres. Il adore dans sa disgrâce celui qui, en le faisant heureux, s'était réservé le droit de l'affliger quand il le jugerait à propos. Il meurt enfin, et si vous le voulez, plus malheureux que Job; ses premiers biens ne lui sont point rendus, et la pauvreté qui le dévore est si excessive, que le même fumier, qui lui avait servi de lit sur la fin de sa vie, lui sert de tombeau après sa mort.

Le second, au contraire, semblable à cet esclave fameux, dont la religion insensée et brutale tyrannise une grande partie de l'Orient, s'élève par la force et par l'adresse au-dessus du malheur de sa naissance. Il dompte des provinces, il subjugue des royaumes, il monte sur le trône des empereurs qu'il en a précipités. Tout cède à la rapidité de ses armes. Docile à sa voix la victoire marche constamment sur ses pas, et l'univers effrayé garde devant lui un silence plein de dépit et de terreur (13). Plus heureux, si vous le voulez encore, que le conquérant dont l'Ecriture nous a tracé l'idée par ces paroles, une mort prématurée ne l'arrête point au milieu de ses triomphes. Il jouit à loisir du fruit de ses travaux guerriers. Palais superbes, richesses, délices, amis sincères, rien ne lui manque de ce qui peut contribuer à sa félicité. Le ciel dans sa fureur hénit toutes ses entreprises. Un monde de flatteurs s'étudie à célébrer sa gloire et à lui applaudir. Il blasphème, ainsi que Pharaon, contre le Dieu d'Israël, et personne n'y trouve à redire. Il veut, comme Nabuchodonosor, s'ériger en divinité, et dans tout son empire il n'y a pas un seul Daniel qui ait le courage de s'opposer à sa frénésie. Cette fortune si brillante, si enviée du reste des hommes, ne l'empêche pas de s'approcher tous les jours du terme qui doit finir sa prospérité en finissant sa vie; et si la misère du premier abrège le cours

de ses années, la félicité du second ne peut le garantir du coup fatal qui doit l'immoler. Lazare meurt, mais le riche voluptueux ne lui servit pas longtemps : *Factum est ut moreretur mendicus... mortuus est autem et dives.* (Luc., XVI, 22.) Or c'est dans ce moment décisif que l'on peut juger qui des deux a mieux fait ses affaires; et pour ne s'y pas méprendre, il ne faut qu'envisager les suites de la vie de l'un et de l'autre. Le juste affligé, languissant, abandonné, meurt, et il est porté par les anges dans le sein d'Abraham; Le riche meurt aussi, et il est enseveli dans les enfers.

Telles sont les suites de la grande affaire dont nous vous entretenons. Il ne s'agit de rien moins que d'un bonheur sans fin, ou d'un malheur éternel. Enfants des hommes, jusques à quand serez-vous esclaves de la vanité et du mensonge? Jusques à quand serez-vous pleins de feu pour le plus mince de vos intérêts temporels, et insensibles jusqu'à la stupidité quand il s'agit de prendre parti entre les biens et les maux de l'éternité? Que vous servirait une fortune aussi brillante que celle des plus grands rois qui aient été sur la terre? Qu'a servi aux césars la conquête du monde entier? Il y a longtemps qu'ils ne sont plus : leur gloire s'est évanouie comme un songe : *Dormierunt somnum suum.* (Psal. LXXV, 6.) Et quand elle durerait encore, quel avantage en retireraient-ils, si l'Ange du grand conseil leur en devait faire rendre compte aujourd'hui; si déjà ils entendaient ces foudroyantes paroles, que Dieu adresse dans l'Evangile à ce riche peu judicieux, qui s'imaginait n'avoir sur la terre point d'autre affaire que de ramasser avec soin ses abondantes récoltes, de se tranquilliser et de faire bonne chère? Insensé, à quoi pensez-vous? Cette nuit même on va vous redemander votre âme; que vont devenir vos préparatifs, et à qui passeront tous ces biens que vous avez si soigneusement entassés? *Quæ autem parasti, cujus erunt?* (Luc., XII, 20.) Il est donc vrai, chrétiens, que l'affaire du salut est par rapport à ses suites, comme elle l'est en elle-même, la plus grande, ou plutôt l'unique affaire qui nous doit occuper; et que, comme l'a dit Jésus-Christ, il ne servirait de rien à un homme de se rendre maître de tout l'univers, s'il venait à perdre son âme? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiat?* (Matth., VI, 26.)

C'est cette maxime, qui bien méditée a détaché du siècle et de toutes ses vanités des hommes dont le cœur était plein de l'amour de soi-même et aveuglé de l'éclat trompeur d'une gloire imaginaire. C'est elle, qui, souvent et tendrement répétée, gagna à Dieu cet homme incomparable que les Indes et le Japon ont eu pour apôtre; et qui lui apprit à renoncer pour toujours à ces flatteuses espérances qu'un homme enflé de sa naissance, de sa réputation et de ses succès, ne manque guère de concevoir. C'est elle,

(13) *Et sicut terra in conspectu ejus.* (1 Machab., I, 5 et seq.)

Messieurs, c'est cette maxime qui vous gagnera aussi; et comptez que vous êtes à Dieu, si vous pouvez vous dire, mais vous dire bien sérieusement : Que me servirait la possession du monde et de tous ses royaumes, si je l'achetais aux dépens de mon âme ? *Mon âme*, ce seul mot dit tout, et nous apprend que l'affaire du salut doit d'autant plus nous intéresser, qu'elle nous est personnelle. Pour peu que nous y fassions réflexion, il nous sera aisé d'apercevoir que presque toute notre vie se passe à poursuivre des affaires qui nous sont comme étrangères. Les unes regardent le service des grands, les autres l'intérêt du public; celle-ci des héritiers ingrats, celle-là des amis souvent infidèles. L'affaire du salut nous regarde directement et immédiatement. C'est de nous qu'il s'agit : chacun sera jugé en son propre et privé nom; chacun rendra compte pour lui-même; chacun sera puni ou récompensé dans sa propre personne (14).

Quand je dis que chacun rendra compte pour lui, je ne veux pas dire que ce grand nombre de chrétiens qui négligent leur salut ne seront chargés au jugement de Dieu que de leur propre personne. Comme les vertus sont enchaînées dans les justes, les péchés et les supplices, qui doivent en être la triste récompense, seront enchaînés dans les méchants. Ce père de famille a négligé son salut; il a borné toutes ses vues aux affaires du temps : ses enfants et le reste de sa maison se sont formés sur son exemple. L'affaire de leur salut est devenue la sienne propre. Il devait se sanctifier pour les siens, comme Jésus-Christ se sanctifiait pour ses disciples (15). Son âme y sera d'abord pour elle-même : elle y sera ensuite pour ceux qui ne se sont perdus que parce qu'en se perdant le premier, il leur a appris à l'imiter.

Mais, si cela est ainsi, comme on n'en peut douter, ne devons-nous pas convenir que l'affaire du salut est notre grande, notre capitale, notre unique affaire ? Si nous convenons du principe, avons-nous soin de tirer les conséquences qui en résultent ? Nous disons-nous, au moins de temps en temps avec Tertullien, qu'il y a bien de la folie à ne vivre que pour les autres quand on est sûr de ne mourir que pour soi ? Il y a longtemps, disait Jacob à Laban son beau-père, que je m'épuise pour augmenter votre bien et pour multiplier vos troupeaux. Il est juste qu'après vous avoir consacré la vigueur de ma jeunesse, je pense sérieusement à mes propres affaires. *Justum est igitur ut aliquando provideam etiam domui meæ* (16). Tel est, mes frères, le langage que vous devez opposer soit à la mollesse, quand elle veut vous retenir dans ses liens, soit à ses faux

amis, qui, résolus de ne se donner jamais à Dieu, ne veulent pas permettre que vous commenciez de retourner à lui. Dites-leur, et dites-vous à vous-mêmes : Il y a assez longtemps que je combats sous les enseignes du monde; que je travaille pour une fortune frivole; que je me consume pour des biens, qui, malgré que j'en aie, m'échapperont bientôt, et qui d'ailleurs m'ont plus valu d'amertume qu'ils ne m'ont procuré de plaisirs : il est temps et bien temps que je travaille pour un meilleur Maître; ou plutôt pour mes propres intérêts dont il veut bien tirer sa gloire en avançant la mienne : *Justum est igitur*, etc.

Ce raisonnement serait sensé, et sûrement vous ne vous repentiriez jamais de l'avoir réduit en pratique. L'avez-vous fait jusqu'ici ? Entrez en jugement avec vous-mêmes; et vous verrez du premier coup d'œil que, s'il n'est point d'affaire qui soit plus importante en tout sens que celle de votre salut, il n'en est point que vous ayez jusqu'ici plus cruellement négligée. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Pour vous démontrer, mes très-chers frères, que vous négligez étrangement l'affaire de votre salut, je n'ai besoin que de ce simple raisonnement qui saisit tout d'un coup l'esprit, le cœur et tous les sens : c'est de l'aveu du monde entier et du vôtre, négliger beaucoup une affaire que de n'y point penser; de n'en entendre parler qu'avec peine; de laisser échapper toutes les occasions de la faire réussir; et enfin de la différer sans cesse et de la remettre après toutes les autres affaires. Or, chrétiens, je vous le demande, mais toujours sous les yeux de Dieu, n'est-ce pas là l'état où se trouve communément chez vous l'affaire du salut ?

Et, 1^o à peine trouvera-t-on quelqu'un qui y pense, ou du moins qui y pense d'une manière sérieuse. La terre tout entière, disait autrefois un prophète, et nous ne pouvons que trop le dire avec lui; la terre est en proie au plus désolant ravage, parce qu'il n'y a personne qui s'applique du fond du cœur à ce qui devrait être l'unique objet de son étude et de son application (17). Les bagatelles du siècle, dit ailleurs l'Ecriture, occupent l'homme tout entier; elles enchanteront son esprit, elles pervertissent son jugement, et en le détournant de la poursuite d'un bien réel, elles le portent avec impétuosité vers un bien faux et imaginaire : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona*. (Sap., IV, 12.) Aussi ne s'y prend-on point pour sauver son âme, comme on s'y prend pour sauver sa fortune ou s'en procurer une nouvelle. Un ambitieux, qui a pris son parti, veut, quelque chose qui lui en coûte, s'a-

(14) *Unusquisque nostrum pro se rationem reddit Deo*. (Rom., XIV, 12.) *Ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit, sive bonum, sive malum*. (II Cor., V, 10.)

(15) *Pro eis ego sanctifico meipsum*. (Joan. XVII,

19.)

(16) *Tu nosti servitutem qua serviri tibi : justum est, etc.* (Genes., XXX, 50.)

(17) *Desolatio desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde*. (Jerem., XII, 11.)

vancer dans les emplois et dans les honneurs. L'idée de la gloire après laquelle il soupire lui est toujours présente. Il poursuit à travers mille et mille périls un fantôme de grandeur qui s'échappe de ses mains au moment qu'il comptait l'atteindre; et souvent telle est sa manie, que pour vivre plus longtemps dans la mémoire des hommes, il se hâte de mourir; un malade réduit à une extrémité fâcheuse, ne pense qu'à sa santé. Il ne néglige rien de ce qui peut la rétablir. Il prend avec joie les remèdes les plus dégoûtants, quand il croit qu'ils pourront le tirer d'affaire. Il étudie dans le visage et dans les gestes de ceux qui l'environnent, le jugement qu'ils portent de l'état où il est. Il s'afflige ou se réjouit selon qu'il trouve dans leurs yeux des sujets de crainte ou d'espérance.

Mais il n'est point d'activité comparable à celle d'un homme qui poursuit devant la justice séculière une affaire importante. Son esprit, son cœur, sa langue, tout en est occupé. Il y pense à chaque moment; il y revient sans cesse. Un étranger qui se présente à lui devient son ami, pourvu qu'il veuille écouter le principe, l'état et les suites de sa procédure. Son ami, au contraire, devient son ennemi, s'il refuse de l'entendre. Toutes les autres affaires ne lui paraissent qu'un jeu en comparaison de la sienne. A peine trouve-t-il le temps de donner à la nature les soulagements qui lui sont dus. La première pensée qui le réveille est celle de son procès, et c'est la dernière qui le quitte: Je ne sais même si elle le quitte véritablement. Le sommeil peut bien déranger, mais il ne peut effacer ses idées. Il s'éveille plein de joie et de tristesse, selon que le délire de son imagination abusée lui a fait croire dans un moment de sommeil qu'il a bien ou mal réussi.

C'est ainsi, mes frères, c'est avec ce degré de chaleur qu'on suit une affaire quand on est persuadé de son importance, et c'est ainsi que les saints ont opéré leur salut. Rien ne leur a paru grand que cet unique nécessaire; rien ne les a effrayés que la crainte de perdre leur âme. A-t-il fallu quitter ses biens, ses parents, ses plus tendres amis pour porter l'Evangile dans les contrées les plus barbares, les hommes apostoliques l'ont fait. Ils ont volé comme des nuées et fait retentir leur voix dans toutes les parties de l'univers, persuadés qu'en vertu de leur vocation ils ne pouvaient se sauver eux-mêmes qu'en se consacrant tout entiers au salut des autres. A-t-il fallu, malgré leurs travaux continuels, souffrir la faim, la soif, la nudité, porter dans leur chair la mortification de Jésus-Christ et réduire leur corps en servitude, ils l'ont sévèrement châtié, de peur qu'il ne se révoltât comme un esclave insolent, et qu'après avoir sanctifié leurs frères

par la vertu de l'Evangile, ils n'eussent eux-mêmes le malheur d'être réprouvés. Enfin a-t-il fallu s'exposer aux insultes de leurs propres citoyens et à la fureur des nations armées contre le Christ et contre ses ministres, ils n'ont pas balancé un moment, et ils n'ont eu garde de faire plus d'état de leur vie que de leur âme. C'est la leçon qu'ils avaient apprise de leur Maître et que saint Paul leur avait répétée moins par ses paroles que par ses exemples (18).

Or, mes frères, est-ce ainsi que nous travaillons à l'affaire du salut? Vive Dieu! que nous en sommes éloignés! Toutes ou presque toutes nos vues se portent du côté du temps, et il n'y en a point qui aillent jusqu'à l'éternité. Les hommes, dit saint Eucher, se donnent, par une prévoyance mal entendue, des soins infinis pour un instant rapide, et ne s'en donnent que très-peu pour un temps qui ne doit jamais finir (19). Ils honorent, disait Hugues de saint Victor, leurs frivolités du nom d'affaires, et ils ne regardent que comme une bagatelle frivole l'affaire du salut: *Majorum nugæ negotia vocantur*. Ainsi se comportèrent ces insensés qu'un grand roi avait bien voulu inviter à sa table. J'ai, lui fit dire l'un, j'ai acheté une maison de campagne, et il faut que j'y fasse un voyage. Et moi, répondit l'autre, j'ai acheté cinq paires de bœufs, et je suis bien aise de les essayer. Quoi! s'écria le prince justement indigné, la grâce que je fais à mes sujets de les appeler à mon festin est-elle donc si méprisable qu'on ne rougisse point, pour ne l'accepter pas, d'alléguer de si pitoyables prétextes? Je vous le dis en vérité, aucun de ceux que j'avais traités avec une prédilection si peu méritée ne goûtera de mon souper. Or, chrétiens, la conduite de ces conviés, tout insensée qu'elle est, n'est pas plus déraisonnable que la vôtre, et vous ne sauriez les condamner sans vous condamner vous-mêmes. Ils négligèrent pour la plus petite chose du monde la grâce signalée qui leur était offerte. Vous négligez tous les jours l'affaire de votre salut *pour une poignée d'orge*, c'est l'expression du Saint-Esprit (20), et vous la négligez jusqu'à embrasser avec plaisir toutes les occasions qui peuvent vous perdre, sans profiter d'aucune de celles qui pourraient vous sauver. C'est la seconde réflexion que je vous prie de faire sur votre conduite, et plaise au ciel qu'elle puisse enfin vous ouvrir les yeux!

Pour vous faire tomber d'accord que telle est l'allure ordinaire de la plupart des chrétiens, et que vraisemblablement jusqu'ici vous n'en avez pas suivi d'autre, rappelez-vous cette grande vérité, que Dieu ne vous a faits que pour lui; que tous vos moments lui appartiennent, et qu'il n'y en a pas un seul que vous ne deviez mettre à profit pour vous rendre dignes de le posséder. Chaque

(18) *Sed nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosorem quam me: Dummodo consummam cursum meum.* (Act., XX, 24.)

(19) *Provisione perversa impendunt parvo tempore curam maximam, maximo tempore curam brevem.*

(S. EUCHER.)

(20) *Violabant me... propter pugillum hordei, et fragmen panis, ut interficerent animas, etc.* (Ezech., XII, 19.)

heure, chaque instant de votre vie est donc essentiellement et par lui-même un moyen de salut, et ce qui vous arrive chaque jour est un nouveau moyen surajouté au temps même que Dieu vous donne. Hélas ! ce peu de paroles, ce seul principe me suffit pour vous convaincre de votre insensibilité. Et plutôt à Dieu que mes raisons fussent moins concluantes ! Mais la vérité parle d'elle-même, et nous ne pouvons, ni vous ni moi, la dissimuler. N'est-il pas vrai que cette maladie dont vous avez été attaqué, cette perte plus ou moins considérable que vous avez soufferte dans vos biens et dans votre réputation, cette affliction dont la mort d'un époux ou d'un enfant tendrement chéri et digne de l'être vous a pénétré étaient autant de sujets de vous approcher de Dieu, et que ses saints et ses élus n'auraient pas manqué de s'en servir pour leur salut (21) ? Mais n'est-il pas vrai aussi que vous n'avez rien souffert de tout cela avec une humble et parfaite résignation ; que vous avez regimbé contre l'éperon dont vous sentiez la pointe ; que vous avez murmuré contre la main de Dieu qui vous frappait, et qu'au lieu d'avoir recours dans vos tribulations au Père des miséricordes, vous avez cherché dans des créatures aussi impuissantes que vous une goutte de consolation qu'elles n'ont pu vous procurer ? Malheureux flatteurs des grands de la terre, vous saisiessiez avec ardeur toutes les occasions de leur faire votre cour, c'est-à-dire de les perdre et de vous perdre avec eux. Voluptueux idolâtres d'une beauté mortelle en plus d'un sens, vous ne pensez du matin au soir qu'à tendre des pièges à son innocence. Hommes avides du gain, vous parcourez la mer et la terre pour ajouter un pied d'étendue à vos anciens héritages ; la première leçon que vous donnez à vos enfants, c'est de ne jamais rien négliger de ce qui peut augmenter leur fortune, et à peine levez-vous le pied quand il s'agit d'acquérir ces trésors immenses que la rouille n'entame point et que les vers ne peuvent corrompre (22). On ne voit de toutes parts que des hommes qui se demandent avec un air d'inquiétude ou plutôt d'impétuosité : Que ferai-je pour me tirer de l'état malheureux où je suis, pour affermir ma fortune chancelante, pour conserver à mes enfants un héritage sûr et net ? Que ferai-je pour obtenir la protection de cet homme puissant dont le nom seul est un bouclier contre l'ennemi, pour me mettre à l'abri de cet implacable persécuteur, pour parer les coups que me porte sans cesse ce dangereux ennemi ? Mais on ne voit personne qui fasse bien sérieusement cette autre question beaucoup plus importante : Que ferai-je pour posséder un jour la vie éternelle ? *Quid faciam, vitam æternam possidebo ?* (Luc., X, 25.) Que si quelqu'un paraît de temps en temps faire la même demande, vous diriez qu'il ne la fait que dans l'esprit

de cet orgueilleux pharisien qui interrogeait Jésus-Christ sans avoir dessein de profiter de ses réponses. Ce n'est, mes très-chers frères, ce n'est qu'avec la plus amère douleur que je vous prête de tels sentiments. Mais je veux bien m'en rapporter à vous et vous établir juges dans votre propre cause. Quelle impression a faite sur vous, quel changement a produit dans vos mœurs cette réponse de l'Homme-Dieu que nous vous avons tant de fois rebattue : Si vous voulez vous sauver, gardez les commandements : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (Matth., XIX, 17.) Votre vie a été si peu soumise à la loi de Dieu, si opposée aux maximes de l'Evangile, qu'on dirait qu'au lieu de penser à votre salut vous vous êtes engagé par un serment solennel à vous perdre en prenant le contre-pied de tout ce qu'il eût fallu faire pour être du nombre des élus. Une telle proposition vous fait horreur. Je le crois, mes frères ; je suis le premier à en être effrayé, et je n'en suis effrayé que parce que j'en suis intimement convaincu. Un coup d'œil sur votre vie et sur votre conduite va bientôt vous en convaincre vous-mêmes.

Il faut, nous le disions tout à l'heure, il faut pour se sauver, garder les commandements, c'est-à-dire, qu'il faut se consacrer à Dieu sans réserve ; qu'il faut que notre amour pour le prochain soit formé sur la mesure de celui que nous nous portons à nous-mêmes ; qu'il faut à l'exemple de Jésus-Christ bénir ceux qui vous persécutent, aimer, et aimer sincèrement, la main cruelle qui s'efforce de nous porter le coup mortel ; dissimuler les défauts de nos frères et les couvrir du voile de la charité. Voilà le précepte : où sont ici ceux qui ont sérieusement pensé à l'accomplir ? Mettra-t-on au nombre de ceux qui y sont fidèles cette foule indolente de chrétiens, qui, faute d'attention ou de piété, ne pensent pas même à rapporter leurs actions à Dieu ? Comptera-t-on parmi les observateurs de la charité évangélique, ces hommes qui n'aiment qu'eux-mêmes, qui, semblables au prêtre et au lévite dont parle Jésus-Christ, voient d'un œil stoïque et indifférent les plus vives disgrâces de leurs frères, et qui peut-être ne se bornent pas à une insensibilité déjà si condamnable, mais vont jusqu'à se réjouir des maux du prochain, et, comme Séméi, l'insultent dans son affliction ? Oserait-on bien traiter de gens pleins de support et de condescendance tant de personnes qui ignorent les sentiers de la paix ; qu'une petite injure perce si vivement, qu'on ne peut les résoudre à la pardonner, et qui, bien loin de rendre le bien pour le mal, trahissent quelquefois leurs meilleurs amis, et ne répondent à leur tendresse que par une sanglante perfidie ? Voilà, mes frères, quel est aujourd'hui l'état dominant du christianisme ; et on viendra encore nous dire qu'on veut se sauver, et

(21) *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (etiam mala.) (Rom., VIII, 28.) S. AGG.

(22) *Pro modica prebenda a multis longa via cur-*

ritur, et pro æterna vita vis pes semel a terra levatur. (THEM. A KEMPIS.)

moi je continuerai à dire, appuyé plus que je ne le voudrais, sur la plus funeste expérience, qu'on veut se perdre, et qu'on le veut avec tant d'ardeur, que, non content de négliger tous les moyens qui pourraient conduire à la vraie justice, on embrasse, quoi qu'il en coûte, tous ceux qui conduisent à l'iniquité et à la damnation. Quoi de plus bas, par exemple, pour un homme qui a du sentiment, que tant de louanges prodiguées à des personnes que nous savons n'en mériter point, et pour qui nous n'avons qu'un souverain mépris? Quoi de plus humiliant que ces manières serviles et rampantes, dont on se sert pour allumer dans un cœur qu'on veut séduire, une flamme criminelle? Quoi de plus contraire au repos et à la santé que tant de nuits, où l'on ne goûte point le sommeil, parce qu'on les passe dans des excès qui ruinent plus le tempérament que ne feraient la pénitence et les plus austères mortifications? C'est ainsi, ô mon Dieu! que les pécheurs marchent de leur propre aveu par des sentiers difficiles et raboteux, et que, comme ils le disent eux-mêmes dans le livre de la *Sagesse*, ils se lassent dans la voie pénible de l'iniquité. C'est ainsi, mauvais chrétiens, qu'il vous en coûte plus pour vous perdre, qu'il ne vous en eût coûté pour vous sauver; et que cependant, par une frénésie qu'on ne peut ni exprimer ni comprendre, vous vous portez violemment vers tout ce qui doit un jour vous faire verser tant de larmes pendant que vous ne faites rien de ce qui pourrait vous procurer un bonheur éternel.

Encore serions-nous consolés dans notre juste douleur si vous daigniez enfin écouter ceux qui voudraient vous tirer du sommeil léthargique où vous êtes ensevelis. Mais, et c'est la dernière preuve que je veux vous donner de votre négligence dans l'affaire du salut, mais vous en êtes prodigieusement éloignés. Semblables à ce roi d'Israël qui ne pouvait souffrir un des plus grands prophètes du Seigneur, parce qu'il ne lui annonçait que des vérités incommodes et capables de le faire rentrer en lui-même (23), vous ne pouvez ni supporter ni entendre ceux qui vous parlent du salut et de la nécessité d'y travailler sans relâche et sans délai. Le vrai moyen de vous ennuyer bientôt, de vous excéder, c'est de vous représenter avec le grand Apôtre que le jour baisse, que la nuit s'avance, que le terme de la punition ou de la récompense est maintenant plus proche que quand vous avez commencé à croire; qu'en peu de temps vous ne serez plus; que le monde même, et le monde tout entier n'est qu'une figure, et une figure qui passe. De tels discours, qui tant de fois ont été la matière sérieuse, mais consolante, des réflexions d'un grand nombre d'illustres pénitents, de tels discours vous paraissent plus durs que la mort, et vous ne pouvez les digérer. Il faudrait pour vous plaire en agir avec vous comme les Juifs voulaient qu'on en agît avec eux. Il faudrait

ne vous tenir que des discours propres à flatter vos passions et à vous endormir dans le sein de la mollesse et du désordre. Il faudrait vous débiter de douces erreurs et vous séduire par un langage plein de vanité, de mensonge et d'illusion : *Loquimini vobis placencia, videte vobis errores.* (Isa., XXX, 10.) Dites-nous que la jeunesse est la saison des plaisirs; que puisque la vie est par elle-même si remplie de misères, rien n'est plus permis que de l'égayer quand l'occasion s'en présente; que la mortification et le renoncement à soi-même sont les vertus du cloître, mais qu'elles n'ont point été faites pour le monde. Nous vous le dirons donc, mes frères, puisqu'il le faut absolument; mais nous vous dirons en même temps que le salut sera pour ceux qui savent porter leur croix dans le cloître et hors du cloître, et que la damnation sera votre partage.

Non, chrétiens auditeurs, il n'en sera pas ainsi. Etablis de Dieu pour être les ministres de paix et de réconciliation, nous ne pouvons nous résoudre à vous voir périr. Notre parti est pris, et ce parti est de vous faire une douce et sainte violence. Nos chaînes sont prêtes, et ce sont celles de la plus vive et de la plus tendre charité : *In vinculis charitatis.* (Osee, XI, 4.) Justes, tièdes, pécheurs, vous serez tous l'objet de notre sollicitude, de nos empressements redoublés. Nous vous prions donc, mes frères, nous vous pressons, nous vous conjurons par l'amour que vous vous devez à vous-mêmes, de travailler sans délai et de vous avancer de plus en plus dans la grande affaire de votre salut : *Rogamus vos, fratres, ut abundetis magis, et negotium vestrum agatis.* (1 Thessal., IV, 11.) Attendez-vous sur l'état fâcheux où vous êtes, ayez pitié de votre âme : *Miserere animæ tuæ.* (Eccli., XXX, 24.) Si nous vous demandions d'avoir pitié de votre ennemi, peut-être auriez-vous des raisons pour justifier vos rigueurs à son égard. Mais avez-vous, pouvez-vous même avoir des motifs pour traiter votre âme sans miséricorde? Commencez donc dès aujourd'hui à opérer votre sanctification. Il n'y eût jamais d'affaire plus importante en elle-même, plus importante dans ses suites, plus importante dans la manière personnelle dont elle vous regarde. Mais travaillez-y avec crainte et tremblement : jusqu'ici vous l'avez étrangement négligée, et si vous n'y prenez garde, vous la négligerez encore.

Mais, ô mon Dieu! c'est en vain que nous penserions à jeter les fondements de cet édifice spirituel, si vous n'êtes le premier à mettre la main à l'œuvre. Sauvez-nous donc, Seigneur Jésus, nous périssons. Mille et mille écueils nous environnent, les flots nous inondent, la tempête est prête à nous submerger : *Salva nos, perimus.* (Matth., VIII, 25.) Le monde nous entraîne, son torrent nous emporte; notre propre cœur, d'accord avec nos ennemis, s'est ligé contre nous; encore un moment, et nous sommes

(25) *Ego odicun (Mi-hcam) auiā non prophetat mihī bonum, sed semper malum.* (III Reg., XXII, 8, 18.)

dans l'abîme : *Salva nos, perimus*. O vous qui commandez à la mer et qui calmez les plus violents orages, daignez dire en notre faveur une de ces paroles qui subjuguèrent dans un instant toutes les fureurs de la mer de Tibériade ! Vous ne trouverez plus en nous ce germe de révolte et d'opposition qui a si souvent rendu inutiles vos plus tendres invitations. Quoi qu'il doive nous en coûter, nous nous ferons un devoir inviolable de vous suivre au travers des ondes les plus périlleuses. Bien persuadés que si la barque même, où vous paraissez quelquefois assoupi, est sujette aux agitations, elle ne manque jamais de conduire infailliblement au port. C'est ce port à jamais tranquille, ce port de salut et de gloire que je vous souhaite de tout mon cœur.

SERMON II.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL CONSIDÉRÉ EN LUI-MÊME.

Defecit gaudium cordis nostri, versus est in luctum chorus noster, cecidit corona capitis nostri : vae nobis quia peccavimus. (Thren., V, 5.)

La joie de notre cœur est éteinte, nos concerts sont changés en lamentations ; la couronne qui ornait notre tête en est tombée ; malheur à nous, parce que nous avons péché.

Ainsi parlait autrefois un prophète qui connaissait toute l'horreur du péché, l'injure atroce qu'il fait à Dieu, la manière terrible dont il le punit, et l'étrange facilité que les Juifs avaient à le commettre. Pénétré jusqu'au fond du cœur de ce nombre prodigieux de disgrâces, que la justice divine avait fait pleuvoir sur l'ingrate Jérusalem : chaque moment était pour lui un moment de douleur et d'amertume. Il ne pouvait voir, sans être ébranlé jusque dans ses entrailles, cette ville superbe qui auparavant se glorifiait de renfermer dans son sein un monde d'habitants ; qui avait été tant d'années la maîtresse des nations et la reine des provinces, changée en une triste solitude ; ses portes détruites, ses prêtres livrés aux gémissements, ses vierges avilies et défigurées, ses petits citoyens emmenés en captivité devant un vainqueur insolent, et tout Israël réduit à pleurer en secret ses malheurs, parce que c'eût été un crime de les pleurer publiquement devant ceux qui les avaient causés.

Mais ce qui touchait si vivement Jérémie était moins l'affliction temporelle de son peuple, que ses crimes multipliés qui avaient outragé Dieu, et qui l'avaient enfin obligé à faire éclater sa vengeance d'une manière d'autant plus terrible, qu'elle avait été plus longtemps suspendue.

Tels seraient nos sentiments, si nous connaissions le péché mortel et l'horreur que Dieu a pour lui. La seule apparence, le seul soupçon de tout ce qui déplaît à l'Être suprême, nous ferait trembler. Jamais nous ne perdriions de vue la rigueur de ce Juge terrible, qui doit un jour juger nos justices mêmes et nos actions les plus saintes. Nous nous reprocherions avec une sainte sévérité tout ce qui peut nous être reproché dans le grand

jour du Seigneur ; et bien loin d'user dans des actions évidemment mauvaises de cette dissimulation funeste, qui nous endort en les justifiant à nos yeux, nous mettrions, comme Job, dans la balance du Sanctuaire celles qui nous paraissent les plus innocentes ; et prenant en main contre nous-mêmes les intérêts de la justice de Dieu, nous nous dirions sans cesse, avec saint Grégoire le Grand, que Dieu condamne souvent ce que nous approuvons, et qu'il punit dans sa colère comme œuvres de mort des œuvres pour lesquelles nous nous promettons des récompenses. Que nous sommes éloignés, mes frères, d'une rigueur aussi salutaire ! Rien de plus aisé à trouver dans le christianisme même, que des personnes qui se livrent au péché : mais qu'il est rare d'en trouver qui regardent comme un mal ce qui en est un en effet ; ou du moins qui sentent l'énormité de l'injure qu'ils font à Dieu ! C'est donc pour vous éclairer, et pour vous confondre en même temps, que par une division aussi instructive qu'elle est simple, je vous ferai voir en premier lieu, qu'il n'est point de plus grand mal que celui du péché mortel considéré en lui-même ; ce sera le sujet de mon premier point. J'ajouterai, ce qui est terrible, qu'il n'est point de mal plus commun et dont on se mette moins en peine ; ce sera le sujet du second point. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de celle qui ne commit jamais aucun péché, et qui malgré son aversion pour tout ce qui en porte les apparences, veut bien encore être la mère des pécheurs, quand ils reviennent sincèrement à Dieu.

PREMIER POINT.

Insulter à un roi, quand même il ne serait qu'étranger par rapport à nous, c'est violer ce respect dû aux souverains, dont la nature a gravé la loi dans tous les cœurs : faire au même prince cette sorte d'outrage, pour lequel on sait qu'il a plus d'horreur, et qui, au fond est plus criant et plus injurieux, c'est un nouveau crime ajouté au premier. Mais le maltraiter quand il nous a comblés de grâces et de bienfaits, c'est, mes frères, le comble de la noirceur et de l'ingratitude ; et si nous étions établis juges de celui qui se serait rendu coupable d'un excès aussi honteux, nous n'aurions tous qu'une voix, et nous nous écrierions, comme fit David dans une occasion qui devait lui paraître bien moins importante : J'en prends Dieu à témoin ; qui-conque a fait une action si indigne sera livré à la mort : *Vivit Dominus, quoniam filius mortis est vir qui fecit hoc. (II Reg., XII, 5.)*

Mais, chrétiens, il nous arriverait pour lors ce qui arriva à ce prince qui était plus coupable que personne du crime qu'il voulait si rigoureusement punir. Nous prononcerions sans y penser notre condamnation, comme il prononça la sienne ; et un autre Nathan aurait droit de nous dire aussitôt ce que le premier dit à David : c'est vous qui êtes le criminel : vous vous êtes jugé par votre propre bouche, et l'arrêt que vous venez

de porter tombe premièrement et directement sur vous : *Tu es ille vir.* (II Reg., XII, 5.)

En effet, le péché mortel, dans lequel nous sommes tant de fois tombés, attaque, je ne dis pas un prince de la terre, mais le Roi des siècles, c'est-à-dire, la Divinité même ; et il l'attaque par une haine aussi furieuse qu'insensée, par une rébellion également injuste et outrageante, par le plus cruel, le plus insultant de tous les mépris.

Car enfin, qu'est-ce que le péché ? C'est, dit saint Ambroise, un néant rebelle et armé : or contre qui s'arme-t-il, à qui est-il rebelle, si ce n'est à Dieu ? Qu'est-ce que le péché ? C'est, poursuit le même saint docteur, c'est un refus formel que fait un sujet d'accomplir les ordres les plus essentiels qui lui aient été donnés par son prince. Qu'est-ce que le péché ? C'est, dit saint Augustin, un mouvement du cœur qui le porte à quitter le bien souverain et immuable, pour se dévouer à une faible et malheureuse créature. Enfin, qu'est-ce que le péché ? C'est ce jugement d'iniquité qui met en parallèle Jésus-Christ et Bélial : disons mieux, qui préfère Bélial à Jésus-Christ, le mensonge à la vérité, les ténébres à la lumière la plus vive et la plus pure.

Il n'en faudrait pas davantage, mes chers frères, pour vous faire concevoir ce que le péché fait contre Dieu, et ce que Dieu, qui ne peut se démentir, est obligé de faire contre le pécheur. Mais approfondissons, autant qu'il est en nous, une matière aussi importante, et montrons, 1^o que le péché en veut à Dieu même, et qu'il l'attaque avec une haine si pleine de fureur et d'emportement, que ce Dieu, qui naturellement aime son ouvrage, et qui ne le perd qu'à regret, est obligé d'armer contre lui toute sa vengeance et de renoncer, pour ainsi dire, à l'inclination qu'il a de faire miséricorde.

Oui, Messieurs, le péché est un si grand mal qu'il anéantirait Dieu, s'il n'était pas nécessairement ce qu'il est, et qu'il fût capable d'être anéanti. L'insensé, c'est-à-dire le pécheur, qui ne peut ignorer l'existence de celui qui l'a créé, va jusqu'à dire dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu, parce qu'il va jusqu'à souhaiter qu'il n'y en eût point. Il voudrait, dit saint Bernard, ou que Dieu ne connût pas son péché, ou qu'il le laissât impuni. Or, de quelque manière qu'on prenne un désir si monstrueux, il ne tend à rien moins qu'à l'anéantissement de la Divinité. Un Dieu, qui ne connaîtrait pas tout ce que font ses créatures, serait borné dans ses connaissances ; et un Dieu, qui regarderait le mal d'un œil indifférent, ne pourrait dire, comme le Dieu saint des chrétiens, qu'il aime la justice, et qu'il rend à chacun selon ses œuvres ; c'est-à-dire que, selon l'une ou l'autre de ces suppositions, il cesserait d'être Dieu. Il est donc vrai, continue le même saint docteur, que le péché ruine, qu'il détruit, qu'il renverse, autant

qu'il est en lui, le fond et l'essence primitive de la Divinité : *Quod in se est, omnia quæ Dei sunt, tollit et diripit.* (S. BERNARD., *Serm. de resurrectione*.) Et ce raisonnement de saint Bernard, quelque surprenant qu'il paraisse, est si réel, si solide, que Dieu ayant dans les trésors de sa puissance trouvé par le moyen de l'incarnation le secret de devenir passible, la seule apparence du péché dont il se chargea en naissant lui a donné la mort. Puisses-tu donc à jamais être en horreur à toutes les créatures, monstre hideux, cruel péché, qui non-seulement corromps et défigure les plus beaux ouvrages de la sagesse et de la puissance du Créateur, mais qui vas encore jusqu'à attaquer en eux-mêmes ces grands et divins attributs (24). Mais puissiez-vous être livrés à un anathème universel, vous qui vous faites gloire de le commettre. Fussiez vous assis sur le premier trône de l'univers, la haine que vous portez à Dieu en l'offensant, vous mériterait un jour la haine de toutes ses créatures. Dès que vous êtes pécheurs, vous valez moins, à son jugement, qu'une branche pourrie, ou qu'un fruit avorté dans le sein de celle qui l'avait conçu (25). Il n'est point de traits qui puissent crayonner l'horreur de votre attentat. Toute idée empruntée des objets créés ne sert qu'à affaiblir celle qu'en a imprimée la religion. C'est d'après elle qu'un ancien a osé soutenir que le péché n'est rien moins que l'injure et l'outrage de la Divinité : *Pecatum Divinitatis injuria.* (SALVIAN., lib. IV *De providentia*.) C'est d'après elle encore que l'Ange de l'école, si juste dans ses idées, a posé pour principe, que le péché est, je ne dis pas un mal énorme, mais un mal infini.

Avez-vous peine à en tomber d'accord ? réfléchissez un moment sur votre propre conduite. Vous le savez mieux que personne, vous surtout qui êtes si jaloux de votre honneur, si déterminés à ne pardonner jamais un affront, et qui n'êtes insensibles qu'aux outrages que vous faites à Dieu : vous le savez ; plus la personne offensée est, par son rang, supérieure à celle qui l'insulte, plus l'offense est censée injurieuse. Couvrir d'un soufflet la joue d'un magistrat, c'est une faute que personne n'excuse. Qui doute qu'elle ne fût plus considérable, si on s'attaquait au premier prince du sang ? Que serait-ce donc si une main insolente allait jusqu'à faire au roi même ce traitement indigne ? Une mort commune ne serait pas capable d'expier son crime. On lui préparerait des tourments exquis. Chacun applaudirait à la sentence portée contre le coupable ; et quelque juste qu'elle fût, quand même il s'agirait de punir un des premiers officiers du prince, elle le paraîtrait encore davantage, si le criminel n'était qu'un malheureux esclave, ou un homme tiré de la misère par celui-là même qu'il aurait si grièvement offensé.

Tu es ille vir : c'est vous, pécheur, et ce

(24) *Crudelis et plane execranda malitia, quæ Dei potentiam, sapientiam et justitiam perire desiderat.* (S. BERN., *ut sup.*)

(25) *De hoc ego promitto unod melius illo sit abortivus.* (ECCLE., VI, 5.)

n'est que vous seul qui êtes le criminel que je viens de dépeindre. La supposition que j'ai faite est chimérique en ce qui regarde les puissants du siècle. Bien loin de trouver dans leur cour des gens qui manquent au respect qui leur est si justement dû, on n'y trouve qu'une foule d'adorateurs qui leur rendent les plus dangereux hommages. Vous êtes le seul, ô mon Dieu ! que de viles créatures, qui ne sont rien devant vous, attaquent impunément. Vous êtes le seul qui ne méritiez pas que personne prenne vos intérêts. Vous êtes le seul qu'on se fait gloire de déshonorer. Vous le voyez, Seigneur, et vous vous taisez. Hélas ! le calme où vous paraissez enseveli est d'ordinaire l'effet du plus terrible de vos jugements. C'est par colère contre le pécheur que vous semblez ne vous pas mettre en colère contre lui ; et vos foudres, vos tonnerres, devraient moins l'effrayer que votre silence.

C'est en effet, mes frères, ce funeste silence qui est la cause de la plupart de vos péchés. Vous croyez être impunis, parce que la vengeance tarde à tomber sur vous (26). Vous regardez Dieu comme les païens dont parle le Roi-Propète regardaient leurs divinités ; c'est-à-dire que vous vous imaginez ou qu'il n'a point d'yeux pour voir ce qui se passe sur la terre, ou qu'il ne s'en met pas en peine. D'autres impies l'avaient cru avant vous (27), et comme eux vous aurez un jour le temps de vous détromper. En attendant, permettez-moi de vous dire que cette manière de penser, à qui la philosophie de nos jours a donné une nouvelle vigueur, n'est pas moins contraire à la raison qu'à la foi. S'il y a un Dieu, comme on n'en peut douter, il est nécessairement saint, et par conséquent le péché le blesse et l'aigrit ; mais aussi il est nécessairement juste, et il faut par conséquent qu'il porte au péché une haine éternelle, efficace, infinie : en sorte que si jamais il pouvait se réconcilier avec le péché, il cesserait d'être Dieu, parce qu'il cesserait d'être la sainteté même.

Aussi l'a-t-il toujours combattu d'une manière bien différente de celle dont les rois de la terre combattent leurs plus mortels ennemis. Les hommes, toujours faibles malgré toutes leurs forces, ne peuvent se faire la guerre qu'en hommes : ainsi tous leurs efforts ne vont tout au plus qu'à la mort du corps. Mais Dieu fait au pécheur la guerre en Dieu ; et s'il ne détruit pas le péché dans le pécheur en le réparant, il faut qu'il abîme le pécheur et le péché jusqu'au fond des enfers. C'est cette voie aussi juste que rigoureuse qu'il a toujours suivie depuis le commencement du monde. Il n'a pas ménagé ses plus beaux ouvrages, quand l'iniquité a prévalu sur eux. L'amour-propre séduisit le cœur des anges : le même moment qui vit naître leur orgueil, le vit puni par un déluge de maux. Ces esprits si éclairés devinrent des esprits de ténèbres. Une

maligne envie prit en eux la place de la charité, toute leur félicité se changea en la triste et désespérante consolation de se faire des compagnons de leur misère ; et au lieu de leurs bienheureux exercices qui consistaient à chanter nuit et jour les sacrés cantiques de la sainte Sion, ils n'eurent plus d'autre emploi que celui de tenter les hommes, et d'apprendre à la créature à se révolter contre son Créateur. Dieu n'a plus pour eux ni tendresse ni pitié. Son amour s'est changé dans une haine infinie. Ils ne voit plus en eux que l'orgueil qui les a poussés à vouloir devenir semblables à lui : et comme ce crime durera toujours, parce que dans l'enfer il n'y a point de vraie pénitence ; il sera toujours puni, parce qu'il n'y a que la pénitence qui puisse fléchir Dieu et arrêter le cours de sa colère.

Faut-il après cela que j'expose encore à vos yeux les déplorables suites du péché de nos premiers parents ? Vous savez comme moi, que, chassés par un glaive de feu du lieu de délices où la bonté divine les avait placés, il ne leur resta de leur félicité passée que la douleur de voir qu'elle n'avait duré qu'un moment, et qu'ils l'avaient perdue pour toujours. Ce ne fut point assez pour le Dieu vengeur d'avoir fait déborder sur eux un torrent d'afflictions ; il voulut que toute leur postérité eût part à leur disgrâce, comme elle avait eu part à leur désobéissance. Ce Dieu, qui ne veut point l'iniquité, a armé contre nous toutes les créatures qu'il nous avait soumises. L'air, l'eau, les vents, les insectes les plus vifs, la nature tout entière, révoltée contre l'homme, lui apprend qu'il est né criminel. Tant que le sang d'Adam coulera dans les veines de ses enfants, le Seigneur sera irrité. Une longue suite de siècles n'a point diminué le volume de sa fureur : elle est aussi enflammée que si elle ne faisait que de commencer : *In his omnibus non est aversus furor ejus, sed adhuc manus ejus extenta.* (Isa., IX, 12, 17.) Sa vengeance se perpétuera d'âge en âge, jusqu'à ce que le feu qu'elle allumera un jour, ait tellement consumé tout l'univers, qu'il ne reste plus ni trace, ni vestige, ni apparence du crime qui l'a fait naître.

Mais à quoi bon vous étaler ici un long enchaînement de peines et de misères, dont une funeste expérience ne vous permet pas de douter ? C'est, mes frères, afin que, par le degré de la punition dont Dieu frappe le pécheur, vous jugiez du degré de l'horreur qu'il a pour le péché : comme par les peines qu'il a endurées pour votre salut, nous vous faisons hier juger de l'estime qu'il en a faite. Et cette dernière réflexion nous conduit insensiblement à une autre bien capable de toucher des cœurs qui sont encore un peu chrétiens. C'est que Dieu a pour le péché mortel une aversion si capitale, que, comme je le disais il n'y a qu'un moment, il l'a puni jusque dans son Fils unique, qui

(26) *Propter quid irritavit impius Deum? Dixit enim in corde suo: Non requirit.* (Psal., X 15.)

(27) *Nubes latibulum ejus, nec nostra considerat.* (Job, XXII, 14.)

n'en avait que les apparences. Dès qu'il a bien voulu se charger des iniquités du monde, le Père éternel a semblé ne plus voir en lui le tendre objet de son amour et de ses complaisances. Il l'a humilié, anéanti, frappé comme un lépreux. Il lui a ôté cette beauté majestueuse, dont les anges ne peuvent supporter l'éclat. Il n'a fait de lui qu'un ver de terre, l'opprobre et le dernier des hommes, un homme de douleurs. Reconnaissez donc, pécheurs, s'écrie saint Bernard (28), combien étaient profondes les blessures que le péché vous avait faites. Mais reconnaissez en même temps combien le péché déplaît à Dieu, puisque ce Dieu, duquel la bonté fait le caractère, et dont toutes les voies sont semées de miséricordes, se croit obligé d'en tirer de si longs et de si cruels châtiments. Après cela vous n'aurez pas de peine à juger de la haine que le pécheur porte à Dieu, par la haine implacable que Dieu porte si nécessairement au pécheur. Vastes abîmes, chaos ténébreux, dévorant séjour des réprouvés, chaînes enflammées qui les lient pour toujours, affreux étang, où le soufre et le bitume exercent leur impitoyable empire; vous me faites moins sentir l'énormité du péché mortel, que la mort d'un Dieu qui en a été la réparation nécessaire.

Mais ce n'est pas de la seule haine qu'il porte à Dieu que le péché tire son énormité: il la tire encore d'un caractère de rébellion, à qui il ne manque rien de ce qui peut la rendre également outrageuse et injuste. En effet, j'appelle une révolte injuste et criante, celle d'un fils contre son père, d'un sujet contre son roi, d'un esclave contre son maître. Or, tous ces traits ne se trouvent jamais si bien réunis, que quand la créature se révolte contre son Dieu par la transgression de sa loi. Les princes de la terre peuvent quelquefois, par une conduite odieuse et tyrannique, fatiguer la patience de leurs sujets et fournir des prétextes à leur soulèvement. Mais Dieu qui, selon le beau mot d'un ancien, est plus père que tous les pères, ne peut mériter que notre amour et nos respects. Il nous comble à chaque moment de ses dons. Il nous a créés, et il nous conserve par une miséricorde infinie, et au lieu de nous précipiter dans l'abîme la première et la centième fois que nous l'avons mérité, il nous a jusqu'ici donné avec une patience invincible le temps et les moyens de revenir à lui par la pénitence. N'importe, toutes ces faveurs ne font point d'impression sur l'esprit d'un pécheur; son parti est pris, rien ne peut l'arrêter. Ce nouvel Absalon arbore publiquement l'étendard de la révolte. Il secoue sans pudeur et sans raison le joug précieux que la nature lui avait imposé. Il proteste qu'il ne servira point celui qui ne l'avait fait que pour en être honoré, et pour l'honorer à son tour : *Dixisti, non serviam* (29). Lâche et séducteur, comme le sont tous les traîtres, il sollicite et entraîne

dans son parti tous ceux qui peuvent favoriser ses passions criminelles. C'est avec eux, et à leur tête, qu'il se fait gloire de déclarer la guerre à son Père, à son Souverain, à son Dieu; d'insulter à sa justice et de braver sa puissance : *Tetendit adversus Deum manum suam*. (Job, XV, 25.) Hélas ! il n'a plus rien à craindre que sa propre victoire; ses malheureux succès ne peuvent qu'être l'effet d'un funeste abandon. Malheur à lui, si rien ne l'empêche de marcher en paix dans la voie qu'il s'est frayée, puisque la malédiction en sera le terme et qu'elle deviendra son partage pour toujours : *In maledictione erit pars vestra*. (Eccli., XLI, 12.)

Encore s'il se contentait de déclarer la guerre à Dieu, ou qu'attentif à une espèce de neutralité, il refusât à Balaam les hommages qu'il ne veut pas rendre au Dieu de Jacob : son attentat, tout horrible qu'il devrait paraître, n'aurait des traits que d'un orgueil fou et désespéré. Mais sa révolte a quelque chose de bien plus outrageant pour la majesté suprême. Ce n'est point assez pour lui de se soustraire à l'empire de son Créateur, et de dire, avec ces rebelles dont parle l'Evangile : *Nolumus hunc regnare super nos* (Luc., XIX, 14) ; il veut encore, comme les Philistins, substituer Dagon à l'arche d'alliance, ou comme Nabuchodonosor, ériger son idole sur les ruines du Dieu d'Israël. Pendant que celui qui habite dans les cieux ne lui paraît qu'un être chimérique, tout ce qu'il y a de plus vil et de plus abominable sur la terre, devient sa divinité; tout lui devient Dieu, excepté Dieu. Comme, au jugement de saint Paul, le ventre d'un homme sensuel est son Dieu, le Dieu d'un impudique est cette femme sans vertu et sans pudeur : le Dieu d'un avare est ce trésor auquel il ose moins toucher qu'aux choses les plus sacrées : le Dieu d'un ambitieux, d'un vindicatif, est une vaine réputation, un honneur imaginaire. Et pour tout dire en un mot, le premier, l'unique Dieu de tous les pécheurs, c'est le démon; car il n'y a que deux maîtres, Jésus-Christ et Bélial. Quiconque se révolte contre le premier, se déclare en même temps pour le second : il combat sous ses enseignes; il n'a plus d'amour et d'estime que pour lui. Voilà, ô Israël ! le Dieu que tu as substitué à celui dont la main bienfaisante te tira de l'Egypte. Voilà la monstrueuse divinité que tu t'es choisie dans les jours de ton égarement et de ta fureur : *Hi sunt dii tui, Israel*. (Deut., XXXII, 4.) Dernier caractère du péché mortel : il attaque Dieu par le plus cruel des mépris, par un mépris qui est le comble de l'insulte, et qui est plus offensant que la haine la plus envenimée.

En effet, mes frères, pour peu que vous y fassiez d'attention, il vous sera aisé de reconnaître que le mépris ne tombe que sur les choses les plus viles, que sur des objets si minces à nos yeux, que nous n'y voyons rien qui mérite nos égards et qui soit capa-

(28) *Agnosce, homo, quam gratia sunt vulnera, pro quibus secundum divinam providentiam ordinem necesse est Christum vulnerari.*

(29) *Confregisti jugum meum, rupisti vincula mea, et dixisti, etc.* (Jerem., II, 20.)

ble d'exciter notre inquiétude. On hait les grands du siècle, on les craint; mais on garde avec eux des ménagements, et on ne s'avise pas de les mépriser. On sent parfaitement que s'ils n'ont pas la volonté de nous faire du bien, ils ont au moins la puissance de nous faire beaucoup de mal. Mais quand on n'a en tête qu'un homme sans crédit et sans autorité, on est bien aise qu'il sache, et que personne ne l'ignore, qu'on le met au nombre des morts; qu'on regarde du même œil ses menaces et ses promesses; en un mot, et c'est le terme favori, qu'on l'honore d'un souverain mépris. Or, chrétiens, et nous vous le disons sans crainte d'en être démentis, telle est à l'égard de Dieu la conduite de tous les ouvriers d'iniquité; et telle a été la vôtre toutes les fois que vous avez eu le malheur de tomber dans le péché mortel. J'ai nourri des enfants, dit le Seigneur, je les ai élevés : *Filios enutrivî et exaltavi* (Isa., I, 2); et bien loin d'en agir avec moi, comme fait un fils d'un bon naturel avec son père, ils n'ont eu pour moi qu'un dédaigneux mépris. Ils m'ont abandonné, moi qui suis la source de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle; et ils se sont creusé des citernes crevassées qui ne peuvent contenir les eaux, ou qui n'en fournissent que de bourbeuses et de corrompues (30). En vain les ai-je sollicités de revenir à moi : en vain leur ai-je présenté toute la journée une main charitable; ils m'ont tourné le dos, et n'ont pas daigné me regarder : *Verterunt ad me terga, et non facies*. (Jerem., II, 27.) Souvent ils ont osé me contredire; et l'on a vu un vaisseau de terre, aussi vil, aussi fragile que le limon dont il avait été pétri, entrer en dispute avec celui qui l'avait formé (31). Cieux soyez dans la surprise! Livre vous à la douleur, portes éternelles du firmament! Et vous, étoiles du matin, qui, lorsque l'homme fut formé, célébraîtes la bonté et la puissance du Créateur (32), supprimez vos cantiques, faites couler vos pleurs : l'ouvrage le plus cheri, celui qui était le terme de tous les autres, méconnaît la voix qui l'a tiré du néant; et il ne paye sa tendresse que par le plus affreux, le plus marqué de tous les mépris.

Oui, pécheurs, votre mépris pour Dieu renferme comme par nature tout ce qui peut le rendre plus criminel et plus offensant. C'est un mépris ingrat jusqu'à oublier tout ce que vous avez reçu de Dieu. C'est un mépris insolent et orgueilleux jusqu'à vous faire croire que vous n'avez pas besoin de lui, et que vous vous suffisez à vous-mêmes. C'est un mépris universel jusqu'à insulter la divinité tout entière, c'est-à-dire sous tous les rapports sous lesquels on peut l'envisager.

C'est un mépris rempli d'ingratitude, c'est-à-dire, d'un vice si odieux, qu'un homme

ne peut souffrir d'en être accusé par un autre homme. David tombe dans un adultère; son orgueil le porte à vouloir empêcher par un second crime que le premier ne soit découvert. Il oublie dans un moment cette longue suite de prodiges que le ciel avait opérés en sa faveur. Voici, lui dit Dieu par un prophète, ce que j'ai fait pour vous : Je vous ai délivré des mains de Saül et de ses embûches. Je vous ai établi roi d'un peuple aussi nombreux que les sables de la mer. Je vous ai donné les biens de celui qui régnait avant vous. Ses femmes sont devenues les vôtres. Israël et Juda sont soumis à vos lois. Ma bonté pour vous n'est pas encore épuisée; et si ce que j'ai fait jusqu'à présent en votre faveur ne vous suffit pas, je suis prêt à faire beaucoup plus. Comment tant de bienfaits se sont-ils si vite effacés de votre esprit; et comment, si vous n'en avez pas perdu le souvenir, avez-vous pu mépriser ma parole et me faire une si mortelle injure? *Quare ergo contempsisti verbum Domini, ut faceres malum in conspectu meo?* (II Reg., XIII, 9.)

Tels, et plus vifs encore seront les reproches que Dieu fera un jour aux chrétiens qui suivent David dans ses égarements, mais qui ne l'imitent pas dans sa pénitence. Il étalera à leurs yeux, non-seulement ces biens temporels dont il les a quelquefois comblés, mais ces grâces spirituelles qui étaient le prix de son sang, grâces qu'il leur avait départies avec une libéralité dont il n'a jamais usé à l'égard des nations étrangères; grâces qu'il ne leur avait données que pour leur faire acquérir un royaume éternel, mais grâces qu'ils ont foulées aux pieds, et qui, par là, sont devenues pour eux la matière d'un jugement plus sévère : *Quare ergo contempsisti verbum Domini*, etc.

Mais non-seulement le mépris que le pécheur fait de Dieu est un mépris ingrat, il est encore orgueilleux jusqu'à l'insolence. Prophètes du Seigneur, ministres de ses volontés saintes, si touchés de la perte de l'impie, vous pensez jamais à procurer sa conversion, armez-vous de patience contre ses fureurs, préparez vos oreilles aux blasphèmes, et ne paraissent pas surpris si, sous l'enveloppe de l'humanité vous trouvez encore aujourd'hui des monstres aussi emportés, aussi superbes que le fut Pharaon. Comme lui ils oseront demander qui est le Seigneur, protester publiquement qu'ils ne le connaissent pas, et qu'ils ne veulent ni lui sacrifier ni permettre, autant qu'il est en eux, que qui que ce soit lui sacrifie. Ce langage, pour lequel les cieux n'ont point assez de foudres, est au moins dans le langage de ceux qui le désavouent dans la spéculation. *Je monterai au ciel*, dit l'ange rebelle, *je placerai mon trône au-dessus des astres du firmament, et je deviendrai semblable au Très-*

12, 13.)

(31) *Væ qui contradicit fictori suo, testa de samitis terræ*. (Isa., XLV, 9.)

(32) *Cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei*. (Job, XXXVIII, 7.)

(30) *Obstupescite cœli super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer, dicit Dominus. Duo enim mala fecit populus meus : me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas aquæ dissipatæ, quæ continere non valent aquas*. (Jerem., II,

Haut(33). Et moi, dit le premier homme, je me nourrirai d'un fruit qu'on m'a défendu de toucher; j'acquerrai cette science particulière dont le Dieu jaloux s'est fait un privilège, et j'ajouterai malgré lui, aux connaissances que j'ai déjà, la science du bien et du mal que je n'ai pas encore.

Mais finissons un détail si humiliant pour l'humanité, si révoltant pour la religion, et dësons en peu de mots, que le pécheur dans dans son mépris ne ménage rien de ce qui appartient à la Divinité. Il méprise Dieu, nous l'avons déjà vu : *et ipsi spreverunt me.* (*Isa.*, I, 2.) Il méprise ses attributs, il méprise toutes les personnes qui sont en lui : en sorte qu'il n'y a aucun de ceux qui pëchent mortellement qui ne puisse dire avec bien de la justice, ce que Daniel ne disait que dans un vif sentiment d'humilité : Nous avons péché, et notre égarement a été un crime universel (34).

Oui, mes frères, un chrétien qui pëche mortellement méprise la crainte et les jugements de Dieu : *Contempsit timorem... et judicia Dei*; parce qu'il n'appréhende, ni les châtiments dont tant d'autres ont été frappés, ni l'arrêt terrible qui sera prononcé contre lui, ni les supplices qui lui sont préparés. Il méprise son affection et ses miséricordes, parce qu'il ne s'embarrasse ni de lui plaire ni d'en être aimé, et qu'il le rejette, je n'oserais le dire, si le Saint-Esprit ne l'avait dit avant moi, comme une femme furieuse rejette un amant qui lui paraît indigne de sa tendresse (35). Il méprise sa bonté, parce qu'il en pervertit l'idée, et qu'il fonde sur elle une présomptueuse espérance du pardon, qui le plonge sans cesse dans de nouveaux égarements. Il méprise sa patience et sa longanimité (36), parce qu'il est souvent aussi constant à faire le mal que Dieu l'est à l'inviter à bien faire. Enfin il méprise le Père éternel, puisqu'il n'est touché ni de sa puissance ni de ses promesses. Il méprise son Fils unique, puisqu'il va jusqu'à profaner le sang de la nouvelle alliance. Il méprise le Saint-Esprit, puisqu'il le contriste par son impiété, et qu'il fait chaque jour de nouveaux outrages à sa grâce.

Un enfer commun ne suffit donc pas pour punir des crimes aussi noirs que ceux des chrétiens. Il leur faut une fournaise sept fois plus enflammée que celle du reste des pécheurs : *Septuplum accendatur* (*Dan.*, III, 19); une fournaise proportionnée à la multitude des grâces qu'ils ont reçues, à la grandeur des bienfaits dont ils ont abusé, et en conséquence à l'énormité des crimes qu'ils ont commis. Mais peut-être que je me trompe, et que chez les chrétiens le péché mortel est aussi rare qu'il y serait horrible. Plût à Dieu que cela fût ainsi; mais nous en sommes bien éloi-

gnés. Rien de plus affreux que le péché, vous l'avez vu jusqu'ici; rien de plus commun, de plus familier dans le sein même du christianisme. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Pour entrer d'abord en matière, je suppose, avec saint Augustin, que le péché n'est autre chose qu'une parole, une action ou un désir opposé à la loi éternelle, et que, comme tout le monde en convient, il ne faut pour le rendre mortel que deux choses : la griëveté de la matière et le parfait consentement de la volonté.

Que les paroles, celles même qui paraissent les plus innocentes, puissent être et soient souvent de véritables péchés, c'est une maxime si constante dans l'Ecriture, qu'il n'est pas possible de la révoquer en doute. Je vous le dis en vérité, c'est Jésus-Christ qui parle, et qui seul était capable de nous bien convaincre de ce point important; je vous le dis : les hommes, au jour du jugement, rendront compte de toutes les paroles oiseuses qu'ils auront prononcées, et ce compte sera si rigoureux, que, pendant que les uns seront justifiés en conséquence des saints discours dont ils auront assaisonné leur conversation, les autres, par une raison tout opposée, seront malheureusement condamnés. C'est le Saint-Esprit qui nous en avertit au même endroit (37) : *Ex verbis enim tuis justificaberis, et ex verbis tuis condemnaberis.* Et cet Esprit de vérité avait appris aux Juifs mêmes, dont la loi n'était pas à bien près aussi parfaite que la nôtre, qu'un homme dont la bouche s'écarte du vrai et profère le mensonge, donne la mort à son âme, ou du moins l'y prépare par degrés : *Os quod mentitur, occidit animam suam.* (*Sap.*, I, 11.)

Mais si un discours contraire à la vérité, ou même simplement inutile doit être la matière d'un compte, qui, eu égard au Juge devant lequel il sera rendu, ne peut être que sévère, que sera-ce de ces paroles de médisance, de calomnie, de murmure qui dégradent le prochain et n'épargnent pas même la Providence? Que sera-ce de ces imprécations mortelles, de ces blasphèmes perpétuels, de ces jurements odieux qui, transportés du plus bas peuple à la noblesse même, sont aujourd'hui si à la mode, que le nom de Dieu, ce nom saint et redoutable, semble n'être plus fait que pour orner le discours ou confirmer les promesses les plus frivoles? Que sera-ce de ces chansons lubriques, de ces airs passionnés, de ces expressions pleines d'équivoques honteuses et trop souvent d'obscénités marquées? Que sera-ce enfin de ces commandements injustes, de ces conseils pernecieux, de ces louan-

(33) *Qui dicebas in corde tuo : In cælum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum, sedebò in monte testamenti, in lateribus aquilonis... Similis ero Altissimo.* (*Isa.*, XIV, 13, 14.)

(34) *Peccavimus, inique egimus recedentes a te, et deliquimus in omnibus.* (*Daniel*, III, 29.)

(35) *Quomodo si contemnat mulier amatorem suum, sic contempsit me domus Israel.* (*Jerem.*, III, 20.)

(36) *An divitias bonitatis ejus, et patientiæ et longanimitatis contemnitis.* (*Rom.*, II, 4.)

(37) *Vide Matth.*, XII, 36 et seq.

ges prodiguées à l'iniquité, et qui, en félicitant d'un premier crime, n'ont que trop souvent porté celui qui l'avait commis à tenter de nouveaux ?

Si une parole, qui n'est pas plutôt prononcée qu'elle s'évanouit, doit pourtant être un jour la matière d'un jugement si exact et si terrible, croyez-vous, mes frères, que les péchés d'action, qui sont comme le produit et le complément de tous les autres, resteront impunis ? Non sans doute. Comme les bonnes œuvres suivront ceux qui ont vécu dans la justice, les mauvaises accuseront ceux qui s'en sont rendus coupables. Et si les premiers doivent ressusciter pour la vie, comme Jésus-Christ nous en a assurés, les seconds ne pourront ressusciter que pour être jugés sans miséricorde. Mais ne vous y trompez pas ; à ce jugement rigoureux l'omission du bien qu'on aurait dû faire est traitée et punie comme une œuvre positive d'iniquité. L'arbre, qui ne produit pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu comme l'arbre qui en produit de mauvais. Malheur donc à tous ceux qui passent leur vie à ne rien faire. Puisque, dans le jardin de l'Eglise, le figuier stérile est maudit, qu'on lui envie même le peu de terre qu'il occupe, et que le Sauveur, malgré sa bonté naturelle, le condamne à avoir le sort de ces plantes deux fois mortes dont parle un apôtre (38) : *Nunquam ex te fructus nascatur.* (Matth., XXI, 19.)

Outre ces différents péchés, dont la plupart sont si usuels, si familiers dans le monde, qu'on les y commet sans réflexion, il en est d'autres plus dangereux encore, parce qu'ils sont plus imperceptibles, et que, passant avec la rapidité des éclairs, ils ne font comme eux qu'une sensation momentanée. Je parle de ces péchés purement intérieurs, qui se consomment dans le cœur et que saint Augustin appelle des désirs, des convoitises contre la loi éternelle : *concupitum*. Car, quoi qu'en pensent tous ces sages prétendus, qui ne jugent de la vertu et du crime que selon leurs idées, il est certain, comme nous l'a enseigné Jésus-Christ, que c'est du cœur que sortent les adultères, les larcins, les homicides. Il est certain qu'on est coupable de tous ces excès, lors même que l'acte extérieur ne suit pas la pensée, et que celui qui voit une femme avec des yeux impurs a déjà commis au dedans de lui-même un crime aussi injuste que détestable. J'ajoute qu'il n'est pas moins vrai que pour commettre un péché mortel par pensée il n'est point du tout nécessaire d'aller jusqu'au désir de le commettre, et que, comme l'enseigne saint Augustin (39), la seule complaisance dans un objet illicite est, lors même qu'on s'en tient là, un vrai péché ; mais péché si grief que l'homme

tout entier sera condamné au feu s'il n'en obtient la rémission par la grâce du Médiateur. C'est toujours saint Augustin qui parle, et sa doctrine, malgré les conséquences sans nombre qui en résultent contre le pécheur, est universellement adoptée. Et quand elle aurait été combattue par quelques-uns de ces casuistes trompeurs qui étaient nés pour défigurer la morale de l'Evangile, de quel poids pourrait être leur suffrage ?

Mais à quoi nous mène ce long détail des différentes manières dont on peut offenser Dieu ? Directement à mon but, c'est-à-dire, au dessein que j'ai de vous faire voir que, quoiqu'il n'y ait rien dont on doive avoir plus d'horreur que du péché mortel, il n'y a rien en effet où l'on tombe avec plus de facilité. Dans un siècle aussi corrompu que celui où nous vivons, c'est faire voir toutes les manières dont on commet le crime que de faire voir toutes les manières dont on peut le commettre. En effet, où trouvera-t-on aujourd'hui des chrétiens qui, pénétrés intimement de la crainte de Dieu et du malheur de tomber dans sa disgrâce, le prient plusieurs fois par jour de ne pas permettre qu'ils aient le malheur de l'offenser. Des chrétiens qui se proposent sérieusement de s'abstenir de toute parole inutile, afin de s'abstenir plus sûrement de celles qui sont dangereuses ; des chrétiens qui, comme Job, fassent un pacte avec leurs yeux pour ne les fixer jamais sur une femme, et qui, pour écarter des faiblesses, toujours très-criminelles quand elles sont volontaires, sachent gémir devant Dieu de ces faiblesses humiliantes qui sont inséparables de la condition humaine ; des chrétiens qui se fassent une loi d'interdire à leur cœur ces mouvements tumultueux, ces désirs infinis, ce repos volontaire et plus ou moins réfléchi dans une foule d'idées qui séduisent peu à peu, qui enchantent et forment ainsi ce genre de délectation qui, dès le premier moment, peut être un crime ; en un mot, des chrétiens qui soient toujours prêts à opposer aux péchés de paroles une conversation toute céleste, aux péchés d'action des œuvres si édifiantes qu'elles portent ceux qui en sont témoins à glorifier le Seigneur, aux péchés de pensées une attention suivie à la présence de Dieu, une sérieuse méditation de sa loi et de ses bienfaits, un désir continuel d'être séparés de ce corps de mort pour vivre au plus tôt avec celui qui ne nous a faits que pour le posséder, mais qui ne veut pas que nous le possédions dans le ciel comme citoyens, si nous ne gémissons pas sur la terre comme étrangers. Ah ! des chrétiens si parfaits ne sont presque plus connus de nos jours. Il faut, pour en trouver, aller dans les solitudes déterrées ces hommes morts au monde,

(38) *Arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ, etc.* (Jud., 12.)

(39) *Nec sane, cum sola cogitatione mens oblectatur illicitis, non quidem decernens esse faciendâ, tenens tamen et volvens libenter, quæ statim ut attigerant animum, respui debuerunt, negandum est esse*

peccatum, sed longe minus, quam si et opere statuatur implendum. Totusque damnabitur homo, nisi hæc quæ sine voluntate operandi, sed tamen cum voluntate animum talibus oblectandi, solius cogitati nis sentiuntur esse peccata, per Mediatoris gratiam remittantur. (S. AUGUST., lib. XII De Trinit., cap. 12.)

ces vierges éminemment pénitentes, qui, sous les auspices des Bruno, des Thérèse, des Claire, ensevelies dans leurs cellules comme dans des tombeaux, nous erient, autant qu'il leur est possible, que dans le monde tout est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, et, par conséquent, que tout y est misère, corruption et péché. (I *Joan.*, II, 16.)

Mais ce qui rend l'état du pêcheur plus inexcusable, et ce qui démontre en même temps combien le péché lui est familier; c'est qu'il ne lui faut ni des occasions aussi délicates que celles où se trouva l'ancien Joseph, ni des épreuves aussi violentes que celles du saint homme Job, ni des supplices aussi rigoureux que ceux qu'ont essayés les martyrs, pour le livrer à tous les excès que ces différentes sortes de tentations peuvent enfanter. Étudiez un peu le monde, et vous ne tarderez pas de convenir avec moi qu'on y commet les plus grands péchés pour une bagatelle, assez souvent pour rien, et très-souvent lorsqu'il en coûte beaucoup pour le commettre, et qu'il n'en coûterait que très-peu pour s'en abstenir.

Je dis que dans le monde on commet le péché pour une pure et simple bagatelle, *propter fragmen panis* (*Ezech.*, XIII, 19); c'est-à-dire, ou pour éviter les plus petites disgrâces, ou pour se procurer les plus légers, les plus minces avantages. Demandez à ces fameux conquérants pourquoi ils ont armé tant de troupes, rempli tant et de si vastes provinces de meurtre et de carnage, porté le fer et la désolation, plus encore dans leurs États que dans ceux de leur ennemi; pourquoi ils ont tant de fois rougi la terre et la mer du sang innocent, fait tant de veuves et enlevé à tant de mères affligées les enfants qui devaient être l'appui de leur vieillesse. Vous ne trouverez presque partout que des hommes jaloux jusqu'à l'excès d'une grandeur chimérique, prêts à tout sacrifier à leur orgueil ambitieux, et dont les plus innocents sont ceux qui ont quelque apparence extérieure d'innocence. Il faut parcourir un grand nombre de siècles pour y trouver des rois qui, comme saint Louis, uniquement brûlés du zèle de la gloire de Dieu, ont, pour son amour, passé les mers, porté la guerre jusque dans le sein de l'Asie, et appris, par un exemple suivi, à tous les princes, que, si l'on ne combat pas toujours pour venger le tombeau de Jésus-Christ, on ne doit au moins jamais combattre que selon les règles de son Évangile.

Demandez à cet homme puissant d'où vient la haine invétérée qu'il a contre son voisin; quelle raison il a de susciter à cette famille déjà affligée un homme qui la ruine pour toujours; pourquoi ces railleries piquantes, ces médisances atroces qu'il fait sans cesse de telle ou telle personne qui lui déplaisent; pourquoi encore il a tant de peine à pardonner à son ennemi, que sou-

vent on ne peut l'y résoudre quand il est près d'aller paraître devant celui qui ne nous mesure que comme nous avons mesuré les autres: *Propter fragmen panis*. (*Ezech.*, XIII, 19.) Tout se terminera à une bagatelle d'enfant, dont son orgueil lui fait un monstre. On ne l'a pas prévenu d'honneur dans telle occasion. On a laissé échapper contre lui une parole mal digérée. On lui conteste un pouce de terre, qui au fond ne lui appartient peut-être pas. On a donné à son frère, comme à Joseph, une robe plus belle que la sienne; ou il a, comme ce saint jeune homme, raconté un songe qu'il aurait peut-être dû supprimer. Voilà souvent, et très-souvent l'unique cause d'une vie passée dans le trouble, dans l'animosité, dans les procès et dans la vengeance.

Demandez encore à cet homme de négoce pourquoi tant de mensonges dans son commerce, tant d'emportement contre ceux qui par leur sincérité veulent s'opposer au monopole qu'il veut établir; tant de faux serments sur le prix, la nature, les qualités de sa marchandise; faux serments qui sont toujours péchés mortels, sans que la légèreté de la matière puisse jamais les rendre simplement véniels. L'unique raison de tant de péchés, c'est que son voisin fait une plus belle figure que lui; c'est qu'il voudrait se retirer en deux ou trois ans, et que pour cela il faut accumuler; c'est, enfin, qu'il a résolu de faire un peu plus de profit que la justice ne lui permet d'en faire, et que pour ne jamais rien perdre, il veut que le bon et le mauvais passe également, contre les lois et du commerce et de la conscience.

Que la conduite des saints a été différent! Qu'ils ont été éloignés de commettre le péché pour de semblables bagatelles, eux qui l'ont fui comme on fuit un serpent, lors même qu'il s'agissait ou de se procurer les plus grands avantages, ou de se garantir des plus grands malheurs! Joseph préfère un ténébreux cachot à l'amour et aux bienfaits d'une femme impudique. Moïse aime mieux partager l'affliction de son peuple que de vivre dans les délices d'une cour infidèle et corrompue. Éléazar, âgé de quatre-vingt-dix ans, tremble aux seules apparences du mal. En vain de faux amis le conjurent de faire semblant, pour obéir à un roi impie, de manger d'une chair défendue par la loi: Non, dit-il, non; il ne convient pas à notre âge d'user d'une si indigne dissimulation. Éléazar, par cette seule bassesse, ternirait la gloire d'une vie qu'il a voulu consacrer à Dieu et à la justice. Il apprendrait, par son exemple, à la nombreuse jeunesse qui l'environne, à craindre plus la colère d'un prince temporel que la juste fureur de ce Roi des siècles qui seul a en partage l'immortalité. Que l'impie Antiochus épuise donc sur moi tous les vases de sa colère. Les plus affreux tourments m'effrayent moins que le péché, et j'aimerais mieux être précipité dans les noirs abîmes que d'en commettre un seul (40). Ainsi ont pensé, ainsi

(40) Respondit cito dicens pramitti se velle in infernum. (I *Mach.*, VI, 25.)

ont agi tant de glorieux martyrs, que ni la vie ni la mort n'ont pu séparer de la charité de Jésus-Christ. Ainsi, malgré la décadence des temps, pensent encore un bon nombre de chrétiens qui, comme saint Anselme (41), aimeraient mieux être ensevelis dans les enfers étant purs et innocents, que d'entrer, s'il était possible, dans le royaume des cieux étant chargés d'un seul péché mortel.

Mais, chrétiens auditeurs, ce n'est pas seulement pour éviter quelque disgrâce qu'on commet le péché, on le commet encore, lorsqu'il n'en revient d'autre profit que le plaisir de mal faire. Combien même, combien de gens qui, comme saint Augustin, dans le temps de ses désordres, se vantent, par une basse et infâme vanité, du mal qu'ils n'ont ni fait ni pensé à faire? Combien qui ne prennent du plaisir dans le crime, que parce que c'est un crime d'y en prendre, et qui ne trouvent dans la malice d'autre raison de l'aimer que la malice même? Combien enfin qui ne pillent le bien du prochain que parce qu'ils l'affligent en le pillant, et qu'ils aiment mieux mal faire que rester dans l'inaction (42)? Ce sont ces hommes vendus à l'iniquité dont le Saint-Esprit se plaint, parce qu'ils se font un jeu du crime, et qu'ils ne sont jamais plus contents que quand ils l'ont commis : *Quasi per risum operantur scelus, latantur et exsultant.* (Prov., X, 23.) Aussi n'est-il point de mal qu'ils ne fassent avec la plus impétueuse ardeur, dès qu'ils en trouvent l'occasion. Levez vos yeux, disait un prophète aux enfants d'Israël, jetez votre vue aussi loin qu'elle pourra s'étendre, et voyez si vous trouverez un angle de terre que vos crimes n'aient pas souillé : *Leva oculos tuos in directum, et vide ubi non prostrata sis.* (Jerem., III, 2.) Les plus honteux excès ne vous ont rien coûté : *Facilitate fornicationis sue contaminavit terram.* (Ibid., 9.) Vous avez couru après tous les désirs de votre cœur, et vous n'avez eu d'autres divinités que celles que vos délires vous ont érigées. Mais en même temps n'oubliez pas que c'est à Dieu même que vous vous êtes attaqués; que c'est lui que vous avez personnellement outragé : *Verumtamen scito iniquitatem tuam, quia in Dominum Deum tuum pravaricata es.* (Ibid., 13.) Souvenez-vous qu'il faut ou pleurer pendant cette vie vos plaisirs criminels, ou les pleurer pendant l'éternité.

Ici, mes frères, je ne parle du plaisir qui accompagne le crime que pour m'accommoder aux idées des enfants du siècle. Je sais, ô mon Dieu ! et faites par votre grâce que je ne l'oublie jamais, je sais qu'il n'y a de joie solide que celle qui est attachée à la vertu; qu'il n'y a point d'empire plus dur, plus impitoyable que celui des passions; que le bonheur de l'homme, l'homme tout entier, consiste à vous aimer et à vous craindre; et que, comme nous l'a appris celui des

princes qui en pouvait le mieux juger, tout le reste n'est que vanité et qu'affliction d'esprit. Dernière réflexion qui, en faisant voir au pécheur ce qu'il lui en coûte pour servir Bélial, lui prouve d'une manière sensible combien il y a de pente pour le péché.

Non, chrétiens, il n'y a ni joie ni paix pour les impies. Leur vie tout entière n'est qu'un flux et reflux de troubles et d'inquiétudes. Fatigués au dehors par mille et mille obstacles qui les barrent sans cesse, ils sont encore plus fatigués par le cri de l'homme intérieur que rien au monde ne peut étouffer. Pour avoir une ombre de tranquillité, il faudrait, avant toutes choses, qu'ils ne sentissent plus en eux-mêmes la religion et la conscience qui y vivent malgré eux. Mais il ne dépend pas de l'homme d'ancrantir en son âme le christianisme que la nature y a planté, selon l'expression de Tertullien. Dieu l'a réglé, et il en sera ainsi malgré tous nos efforts; chaque crime sera toujours à lui-même son propre supplice; et tout plaisir, dès qu'il sera contraire à la loi, sera détrempé de remords et d'amertume. Ainsi il est vrai de dire que, quelque chose qu'il en coûte à l'homme pour résister à ses passions, il lui en coûte encore davantage pour y succomber. Je vous en prends à témoins, gens du monde : faites-vous-mêmes la description d'une de ces parties de plaisir qui vous ont le plus flattés. Comparez-la, je ne dis pas à la vie d'un homme de bien qui vit dans la justice et la régularité, je dis à celle même que mènent dans le cloître des solitaires, dont la pénitence vous paraît au-dessus des forces de l'humanité. Est-il plus difficile de faire un repas modeste et frugal, que de passer à boire des journées entières, et d'altérer, par des intempérances excessives, la santé du corps et la vigueur de l'esprit? Est-il plus difficile d'interrompre son sommeil pour chanter, comme David, la loi et les justices du Seigneur, que de donner des nuits entières au fracas, au tumulte et à l'agitation? Enfin, est-il plus difficile de vivre tranquillement dans une fortune médiocre, que de vivre dans une soif brûlante des richesses, et d'employer tout son temps à entasser des trésors que l'iniquité amasse, et que l'iniquité dissipe et anéantit? Je n'ai point besoin de vos réponses pour savoir ce qui en est. L'aveu de ceux d'entre vous, qui sont revenus de leur première ivresse, m'apprend autant que l'Ecriture, que la joie des impies n'est bonne qu'à les épuiser, et qu'ils y trouvent la mort et du corps et de l'âme. C'en est assez pour vous faire sentir, ce que toutefois vous ne pouviez guère ignorer, qu'il n'y a que de l'amertume dans le péché; mais c'en est en même temps plus qu'il n'en faut pour vous prouver que vous vous livrez au péché mortel, lors même qu'il vous serait plus aisé de vous en abstenir, qu'il ne vous est aisé de le commettre. Hommes doubles et

(41) *Mallem purus et innocens gehennam intrare, quam peccati sorde pollutus colorum regna tenere.* S. Anselme, archevêque de Cantorbéry, mourut après bien des traverses, le 21 avril 1109.

(42) *Dum fieret a nobis quod eo liberet, quod non liceret... Ut essem gratis malus, et malitia mea causa nulla esset, nisi malitia.* (S. AUGUST., lib. II Confes., c. 4.)

trompeurs, serez-vous toujours les premiers à vous abuser? et ne compterez-vous la peine pour rien, que quand il s'agira de vous perdre pour le temps et pour l'éternité?

Je le reconnais enfin, ô mon Dieu! que c'est vous que j'ai attaqué par mes crimes, et que ma haine a été aussi insensée que gratuite. Je sens la profondeur de mes plaies. Je vois, ce que jusqu'ici je n'avais pas voulu voir, que je me suis rendu méprisable aux créatures mêmes qui m'ont sollicité au mal; que je suis devenu semblable aux animaux sans raison; que je me suis avili et dégradé : *Quoniam facta sum vilis. (Thren., I, 11.)* Hâtez-vous, Dieu de bonté, Dieu élément, hâtez-vous de me secourir. Faites luire sur moi cette lumière qui porte la paix dans les consciences les plus agitées. Partout je trouve mon péché qui s'élève contre moi. Je n'ose lever les yeux au ciel, parce que je n'en dois attendre que des foudres. Je ne fais sur la terre que des pas chancelants, parce qu'elle s'est autrefois ouverte pour engloutir dans son sein des hommes moins criminels que moi. Ai-je pu dormir en paix, sachant que j'avais au-dessus de ma tête un Dieu pour ennemi, et sous mes pieds un étang de feu prêt à m'ensevelir? Venez, Seigneur, et ne tardez plus. Remettez à un peuple qui vous invoque sincèrement, les crimes par où il a eu le malheur de vous offenser. Ne vous souvenez plus de nos iniquités passées. Nous sommes résolus à pleurer le reste de nos jours les maux que nous avons faits, et à ne plus rien faire qui mérite d'être pleuré : *Facta plangere, et plangenda non admittere.* C'est cette grâce d'une pleine et parfaite réconciliation que je vous souhaite, etc.

CONSIDÉRATION

SUR LES EFFETS DU PÉCHÉ MORTEL.

Avec un peu de réflexion vous vous ferez une juste idée des malheureux effets du péché mortel; et vous concevrez sans peine qu'ils sont terribles pendant la vie, plus terribles à l'heure de la mort, infiniment terribles après la mort.

I. Pendant la vie le péché mortel aveugle l'entendement, il endureit le cœur, il jette l'homme tout entier dans la plus déplorable insensibilité.

Il aveugle l'entendement. L'erreur et les ténèbres sont le premier apanage du péché (45). Les impies s'enlèvent à eux-mêmes la lumière qui dirigeait leurs pas, et ils méritent de plus en plus qu'elle leur soit enlevée : *Auferetur ab impiis lux sua (Job, XXXVIII, 15)*, dit le saint homme Job. Malgré l'apparent éclat de leurs tentes, on n'y trouve qu'un faux jour, un jour plus dangereux que la nuit la plus profonde : *Lux obtenebrescet in tabernaculo illius; et lucerna quæ super eum est, exstinguetur. (Job, XVIII, 5.)* Ces hommes, dont la pénétration et le vaste génie font tant de bruit, perdent les lu-

mières de la grâce. Ils ne voient plus ce que voit constamment un pauvre villageois qui les sert; le néant de tout ce qui passe, l'importance du salut, la fragilité de cette vie, la certitude de la mort, la durée infinie de l'éternité. Ils perdent les lumières de la foi, tant pour le dogme que pour la morale. Ainsi, s'ils ne vont pas jusqu'à nier l'existence d'un premier Être, ils vont jusqu'à étouffer toutes les conséquences qui en résultent. Ils ne croient plus ni l'immortalité de l'âme, ni la nécessité d'un dernier jugement, ni la justice des récompenses et des châtimens que chacun doit y recevoir selon ses œuvres. Ils croient et pratiquent encore moins l'humilité, pour réprimer la violence de l'orgueil; la mortification, pour prévenir les révoltes et l'insolence de la chair; le pardon des injures, pour être un jour mesurés comme nous aurons mesuré nos frères. Ils perdent même les lumières de la raison, que le vice dégrade, que les passions affaiblissent, que la continuité du mal abrutit jusqu'à précipiter dans les plus criants excès. Leur bras se dessèche (44) de manière à ne plus faire aucun bien; et leur œil droit est si profondément obscurci, qu'il leur présente sous l'image du bien l'horreur même et les plus noires abominations. En voulez-vous un exemple frappant? Cherchez-le dans ces Romains si sages à leurs yeux et aux yeux de tout l'univers dont ils ont fait la conquête. Lisez, mais rapidement, le portrait que saint Paul nous a tracé de leur infamie. Interrogez les dieux mêmes qu'ils adoraient, et jugez par les objets du culte, des mœurs du peuple qui le rendait. Passez de là à Israël devenu prévaricateur. Vous le verrez plus aveugle que les aveugles mêmes (45), tantôt se prosterner devant un veau d'or, tantôt ou sacrifier ses propres enfans à l'idole de Moloch, comme Manassé, ou comme Salomon lui ériger un temple. C'est ainsi, ô mon Dieu! que par une loi inviolable, vous livrez au plus déplorable aveuglement ceux qui se livrent eux-mêmes à leurs cupidités : *Quam tu secretis es habitans in excelsis Deus!* disait saint Augustin, *Lege insatiabilii spargens penales cæcitates super illicitis cupiditatibus.*

Le péché endureit le cœur. Il est vrai qu'il ne produit pas tout d'un coup ce malheureux effet : mais il y va par degrés. Une personne qui a eu des principes de religion, qui pendant un temps a vécu dans l'innocence, en un mot, qui n'est point faite au désordre, y tombe d'abord avec répugnance. Sa conscience parle, ses remords se font sentir. Une seconde chute enhardit : le scrupule diminue; peu à peu il s'évanouit. Insensiblement on devient insensible. Bientôt on rougit d'avoir rougi. Dans cet état le pécheur avale l'iniquité comme l'eau : elle le pénètre, comme l'huile, jusque dans la moelle des os : elle le couvre dans toutes les parties de son être comme un vêtement. Depuis le sommet de sa tête jusqu'à la plante des pieds, il n'y a pas en lui un seul endroit qui soit sain, ou plutôt qui ne soit infecté. Rappelez-le à la voie, à ce sentier de justice et de paix qui lui était autrefois si cher, et il vous tournera le dos. Faites parler la loi et ses menaces, il fermera les oreilles. Son cœur est devenu comme le diamant (46) : il est dur comme un rocher; et ce que je n'oserais dire si l'Écriture ne l'avait dit avant moi, il est serré comme l'enclume d'un forgeron : *Cor ejus indurabitur tanquam lapis, et stringetur quasi malleatoris incus. (Job, XLI, 15.)* Hélas! ce n'est pas tant lui-même qu'il frappe que ce Dieu Sauveur, dont un prophète nous avait d'avance annoncé les plaintes (47). C'est sur lui qu'il renouvelle

datus est? (Isa., XLII, 19.)

(46) *Noluerunt attendere et averterunt scapularum recedentem et aures suas aggravaverunt, et cor suum posuerunt ut adamantem ne audirent legem, et facta est indignatio magna a Domino. (Zach., VII, 11, 12.)*

(47) *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores. (Psal. CXXVIII, 3.)*

(45) *Error et tenebræ peccatoribus concreata sunt. (Eccli., XI, 16.)*

(44) *Brachium ejus ariditate siccabitur et oculus dexter ejus tenebrensens obscurabitur. (Zach., XI, 17.)*

(45) *Quis cæcus, nisi servus meus; et surdus nisi ad quem nuntios misi? Quis cæcus, nisi qui remun-*

les insultes qu'il eut à essuyer la veille de son sacrifice. Voulez-vous après cela vous faire une juste idée d'un cœur endurci? Allez, dit saint Bernard, la prendre chez Pharaon. Un cœur endurci, continue ce judicieux docteur, ne sait ni se briser par la compunction, ni s'attendrir par la pitié, ni céder aux prières, ni s'effrayer des menaces les plus rigoureuses. Il est le seul à n'avoir pas horreur de lui-même, parce qu'il est le seul à ne se point connaître. Il brave également et Dieu et les hommes : *Ipsium est quod nec Deum timet, nec hominem reveretur* (48). Ce qu'il y a de plus fâcheux dans ce terrible état, c'est qu'une faute légère peut nous y conduire. Un regard, dit saint Jérôme, est bientôt suivi de la pensée, celle-ci du plaisir, le plaisir du consentement, le consentement de l'action extérieure. De là à l'habitude le trajet n'est pas long. L'habitude devient nécessité, la nécessité enfante le désespoir, et le désespoir mène infailliblement à la damnation.

Mais n'y a-t-il donc aucun moyen de sortir d'une si triste et si funeste situation? Je ne le dis pas, et quiconque connaît l'efficacité du sang de Jésus-Christ et les ressources de son infinie miséricorde, ne le dira point. Mais on pourra, et on n'aura que trop raison de vous dire qu'il est rare et très-rare qu'on en sorte jamais, parce que l'endurcissement du cœur, quand il est fondé sur l'aveuglement volontaire de l'esprit, jette le pécheur dans une pleine et entière insensibilité par rapport à ce qui regarde son salut. Il sent tout, excepté la main de Dieu qui voudrait le rappeler à lui. C'est un nouveau Jonas qui, profondément endormi au fond du vaisseau, n'entend plus ni les mugissements de la mer irritée, ni les coups redoublés de la tempête, ni les cris des matelots éperdus qui ne voient plus que l'abîme prêt à les engloutir. Je me trompe, le prophète pouvait être réveillé; il le fut en effet, et par un salutaire conseil il sauva sa vie et celle de ses compagnons. Le pécheur insensible ne sait ni être utile à lui-même, ni être utile au prochain. Son sommeil est une léthargie mortelle. Il a des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, des pieds et des mains sans pouvoir ni marcher ni agir. C'est un pilote à qui le gouvernail de son navire est échappé, et qui ne pense pas même au danger qu'il court : *Et erit sicut dormiens in medio mari, et quasi sopitus gubernator amisso clavo*. (Prov., XXIII, 34.) Seigneur, disait un prophète (49), vous avez frappé les coups les plus forts sur cette nation perfide, et elle ne les a point sentis : *Percussisti eos et non doluerunt*. (Jerem., V, 3.) Vous les avez moulus, et ils ont refusé d'entendre votre voix : *Attrivisti eos et non erant accipere disciplinam*. (Ibid.) Se sont-ils donc engagés par un serment solennel à mourir dans votre disgrâce? ou s'imaginent-ils que les derniers moments seront plus favorables? Si cela est, ils se trompent beaucoup : si les effets du péché mortel sont terribles pendant la vie, ils sont encore plus terribles à la mort.

II. Le Saint-Esprit nous dit qu'un cœur endurci se trouvera bien mal à la fin de ses jours : *Cor durum habebit male in novissimo*. (Eccl., III, 27.) En voulez-vous savoir la raison? La voici en deux mots : c'est que ce pécheur, jusque-là si fier, si intrépide, si content de sa position, commence à entrevoir l'horreur de son état; et qu'il sent tout à la fois qu'il n'en sortira pas. D'un côté, il se rappelle que son aveuglement a été libre; que c'est par choix qu'il a fermé les yeux à la lumière du ciel; que ce n'est que par une violence répétée qu'il a étouffé les remords de sa conscience; qu'il a senti dès le commencement de sa chute qu'elle pourrait

bien n'aboutir qu'au précipice. D'un autre côté, son cœur habitué au mal le respire comme naturellement. Les plaisirs criminels, qui l'ont tant de fois enivré, se présentent à son imagination avec tous leurs prétendus agréments. Du sein de la mort, dont l'ombre l'environne déjà, il se propose encore de se dédommager de ceux que la force du mal lui enlève; et Dieu qui s'est retiré permet que ses faux amis, pour relever son courage abattu, l'entretiennent dans ces malheureux sentiments. Si quelquefois un pasteur zélé perce la foule et parle un langage différent, ou il n'est point écouté, ou il ne fait point cette impression vive qui ramène à Dieu. Il n'ose parler de sa justice, et c'est en pure perte qu'il parle de sa miséricorde. Pendant la vie un pécheur se la rappelle quelquefois pour se tranquilliser dans le crime; à la mort il ne se la rappelle guère que pour se dire à lui-même qu'il en est indigne; et nous en savons qui, dans ces derniers et cruels moments, se sont mis en frais pour prouver à ceux qui tâchaient d'animer leur confiance, que le ciel n'avait rien à espérer de sa clémence. Ce jugement de désespoir est inexorable, j'en conviens; il est même le comble du crime. Mais il vous sera aisé de voir dans le cours de votre retraite, qu'il est alors un grand nombre de fameux criminels qui espèrent en vain, et dont les larmes ne sont pas plus exaucées que celles du malheureux Antiochus.

III. Il serait après cela très-inutile d'entasser un grand nombre de preuves pour vous démontrer que les effets du péché mortel sont terribles et infiniment terribles après la mort. Victimes infortunées du désordre et de l'iniquité, que vous en reste-t-il quand vous êtes prêts à quitter la terre. Croyez-vous que vos fêtes profanes, vos galanteries répandent un baume sur votre vie passée et soient bien propres à vous rassurer sur la vie future? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis?* (Rom., VI, 21.) Tournez-vous en tous sens, et vous verrez que tout cela se termine à la mort : *Nam finis illorum mors est*. (Ibid.) Vous ne devez rien craindre davantage, que d'en faire l'expérience. Pour vous l'épargner, faites ce que vous ne sauriez faire trop souvent : jetez les yeux sur cette terre de malédiction et d'horreur, qui sera à jamais le séjour des réprouvés, et vous verrez qu'un désespoir plus cuisant que les flammes qui ne cesseront jamais de les dévorer, est l'unique fruit de leurs crimes : *Nam finis illorum mors est*. Ainsi le péché, qui nous paraît aujourd'hui si doux, si délicieux, nous traite comme Jâhir traita Sizara. Cette femme artificieuse le fit entrer chez elle : elle lui donna du lait à boire, elle l'enveloppa dans des couvertures, et lorsqu'il fut profondément endormi, elle le cloua à la terre, et le fit passer du sommeil naturel à un sommeil qui ne devait jamais finir (50).

Ne permettez pas, ô mon Dieu! qu'un si grand malheur m'arrive. Soleil de justice, lumière sainte qui êtes née pour éclairer tous les hommes, ne vous dérobez pas à mes yeux. Ne me laissez pas dans les ténèbres du péché, dans les ombres de la mort : *Il lumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte*. (Psal. XII, 4.) Faites que votre parole soit pour moi, jusqu'à la fin de mes jours, ce flambeau qui luit dans les lieux les plus obscurs et qui dirige les pas de ceux qui veulent marcher à la suite de l'Agneau. Que deviendrais-je, Seigneur, si vous m'achiez frapper de cet esprit de vertige, d'aveuglement, de fureur, qui fait qu'on tâtonne, ou plutôt qu'on s'égare en plein midi (51)? Je sais qu'il n'est point de châtiment que je ne doive craindre de votre co-

(48) *Cor durum ipsum est quod compunctione non scinditur, nec pietate mollietur, nec movetur precibus, minis non cedit, flagellis non duratur; solum est cor durum, quod semetipsum non exhorret, quia nec sentit*, etc. (S. BERNARD, lib. I de consider., ad Eugenium.)

(49) *Et dices, verberaverunt me, sed non dolui; traxerunt me, et non sensi*. (Proverb., XXIII, 35.)

(50) *Qui soporem morti consocians defecit et mortuus est*. (Judit., IV, 21.)

(51) *Et palpes in meridie, sicut palpare solet cæcus in tenebris, et non dirigas vias tuas*. (Isaïe., XXVIII, 29.)

lière, parce qu'il n'en est point que je n'aie mérité : mais ne m'en épargnez aucun, pourvu que vous m'épargniez celui de l'endurcissement. Dans tous les autres la miséricorde l'emportera sur le jugement, et les plus dures épreuves où vous mettrez ma patience seront des témoignages de votre amour. Dans celui-ci votre conduite ne serait qu'une image de celle que vous tenez à l'égard des réprouvés ; ce serait un jugement sans miséricorde. Daignez donc, je vous en conjure encore une fois, et je ne cesserai de vous en conjurer, daignez éclairer mes yeux : *Domine ut videam.* (Luc., XVIII, 41.) Faites que je ne perde jamais de vue la beauté de la vertu, la laideur du péché, le bonheur d'être à vous, le malheur infini de n'y avoir point encore été, la nécessité d'y revenir au plus tôt et de ne m'en séparer jamais. Vous m'arroserez avec l'hysope, comme ont fait les lépreux (52), et je serai purifié : vous me laverez dans la piscine de votre sang adorable, et je deviendrai plus blanc que la neige. Vous ferez entendre à mon cœur des paroles de consolation ; assuré peu à peu, par le secret témoignage que vous voudrez bien m'en donner, de ma réconciliation avec vous, je commencerai à respirer ; et mes os, brisés par la douleur de vous avoir déplu, reprendront une nouvelle vigueur : *Audisti me dabis gaudium et letitiam, et exultabunt ossa humiliata.* (Psal. L, 10.)

CONSIDÉRATION

SUR LE PÉCHÉ VÉNIEL.

Le péché vénial est si commun dans le monde, qu'on n'y fait presque point d'attention. En supposant qu'une parole oiseuse est une faute devant Dieu, il n'y a point ou presque point de juste, qui en s'examinant bien sérieusement, ne vit, tous les soirs, que de ce seul côté-là il a bien des choses à se reprocher. Il faut donc ou que nous ne regardions pas ce genre de péché comme un mal, ou que nous le regardions comme un mal qui ne tire point à conséquence. Pour nous désabuser une bonne fois, considérons : 1^o que le péché vénial est très-souvent le principe de la réprobation de ceux qui le commettent ; 2^o que, quand nous serions sûrs, ce qui ne peut être, qu'il ne nous conduira pas jusqu'à, nous devrions toujours le regarder comme un mal très-funeste.

1. Pour vous faire sentir que le péché vénial est souvent un principe de réprobation, il suffit de prouver solidement qu'il dispose au mortel, et qu'un chrétien qui se familiarise avec le premier, ne manquera presque jamais de tomber dans le second.

Mais avant que d'entrer en preuve, permettez-moi de vous faire faire une remarque, qui peut-être ne vous changera pas, mais qui du moins sera capable de vous effrayer ; c'est que tel péché qui vous paraît léger est souvent très-considérable ; et que par conséquent vous pourriez bien être en état de mort, dans le temps même que vous vous croyez pleins de force et de santé. Il y a entre les autres deux articles sur lesquels on s'abuse plus ordinairement, celui de la pureté et celui de la charité. Un homme, qui ne veille que faiblement sur lui-même, donne à ses yeux et à son cœur une carrière, qui pour ne pas aller jusqu'à un certain excès, peut être très-mortelle. Il croit ne satisfaire qu'une inclination fondée sur la raison, ou même sur la piété ; et il nourrit, en effet, un goût de sensualité et le foyer de la concupiscence. S'il était plus à Dieu, s'il sa-

vait vivre dans cette précaution toujours timide, dont les saints ne sont point écartés ; il saurait qu'un coup d'œil ne cause que trop souvent une double mort ; que la pensée dont il est suivi peut être combattue, et en même temps coupable, comme volontaire dans sa cause ; que pour pécher grièvement par ce mouvement intérieur, il ne faut ni un désir formel du crime, ni un mouvement positif de complaisance ; que pour périr, c'est assez de ne pas chasser une pensée impure, qui doit l'étrangler aussitôt qu'elle est aperçue ; et que ce consentement négatif est de l'aveu de ceux mêmes qui ne donnent pas dans la rigueur des sentiments, un crime qu'il damne devant Dieu (53).

Ce que je dis des fautes contre la pureté, je le dis de celles qui sont contre la charité, soit médiances, soit soupçons ou jugements téméraires. Vous pensez ne dire qu'une plaisanterie sur le compte du prochain, et vous lui portez un coup sensible, et quelquefois mortel : vous faites une brèche considérable à sa juste réputation. Il paraît se posséder au dehors, et son cœur est aigri au dedans et profondément ulcéré. Souvent même ce que vous dites de lui est important, quoiqu'il vous paraisse léger : Auriez-vous cru que traiter son frère de fat et d'insensé eût été un crime digne du supplice de la géhenne, si Jésus-Christ ne l'avait expressément révélé ? *Qui dixerit fratri suo, fatue, reus erit gehennæ ignis.* (Matth., V, 22.)

Mais en nous bornant au péché certainement vénial, je dis qu'il peut être, et qu'il est souvent un principe de réprobation. Pourquoi ? parce qu'il refroidit Dieu à l'égard de l'homme, et qu'il refroidit l'homme à l'égard de Dieu.

Il refroidit Dieu à l'égard de l'homme, parce qu'il blesse Dieu, qu'il le blesse très-gratuitement, qu'il le blesse très-fréquemment.

Il blesse Dieu : en pourrions-nous douter ? Il ne peut être péché, sans être une offense de la majesté suprême. Il y a donc toujours en lui un caractère d'ingratitude et une sorte d'indifférence qui tient au mépris. Ce mépris même est d'autant plus sensible au Créateur, qu'il vient d'une personne chérie. C'est le péché d'un juste, nous le supposons ; c'est donc une offense qui vient d'un ami comblé de biens, inondé de faveurs, et qui mille fois a promis à son bienfaiteur une tendre et inviolable reconnaissance. Dieu en est donc nécessairement blessé ; et comme il faut en vertu de la loi qu'il s'en est imposée, qu'il récompense un verre d'eau froide donné en son nom, il faut en vertu d'une loi supérieure, qu'il ait une aversion inflexible contre les fautes les plus légères. Aussi les punit-il pendant toute l'éternité, lorsque, comme il n'arrive que trop souvent, elles se trouvent jointes au péché mortel et suivies de l'impénitence finale. Ainsi, mes frères, lorsque vous vous laissez aller au péché vénial, considérez moins votre action en elle-même, que par rapport à celui qu'elle attaque. Souvenez-vous, dit saint Augustin (54), qu'elle déplaît à un Dieu plein de bonté, plein de douceur, et qui n'a point mérité que vous le traitiez ainsi. Hélas ! si un ami, si un fils en agissait avec vous comme vous en agissez avec le Seigneur quand vous l'offensez de la sorte, vous ne laisseriez pas de vous en plaindre avec amertume. Que vous ai-je donc fait, ami peu sincère ? lui diriez-vous. Je comptais que, ne vous ayant jamais manqué dans les plus importantes occasions, vous seriez à moi au moins dans les plus petites. Avais-je tort de me flatter d'un retour si juste, si raisonnable ? Cependant vous me donnez chaque

(52) Voyez le chap. XIV du Lévitique, v. 6, etc.

(53) Cette maxime de saint Thomas (1-2, q. 74, art. 6) : *Qui motum sensualitatis non expellit, committit peccatum delectationis morosum*, est très-reçue dans les écoles. Voyez et pesez le passage de saint

Augustin que j'ai cité note 59.

(54) *Non enim considerandum est quid fecerit, sed quem offenderit, quam bonus est, quam pius, quam benignus.* (S. AUGUSTIN., seu alius, *De peccat.*)

jour de nouvelles preuves d'indifférence, d'infidélité même et de mépris. On répand sur ma conduite un air de ridicule, et loin de vous y opposer, vous n'êtes jamais le dernier à plaisanter à mes dépens : souvent même vous tirez le premier trait contre moi. Vous seriez fâché de me causer un déplaisir considérable ; mais vous ne comptez pour rien un grand nombre de paroles peu mesurées, qui vous échappent contre moi. Je passerais à mon ennemi une conduite si déplacée ; puis-je la souffrir dans un homme que j'ai comblé de biens, et qui cent fois dans ses beaux moments m'a juré une tendresse éternelle ? *Tu vero homo unanims*, etc. (Psal. LIV, 14.)

Le péché véniel blesse Dieu très-gratuitement. Je sais bien qu'il n'y a jamais de raison valable pour offenser un aussi bon maître. Fût-il question de souffrir mille morts, de souffrir tout ce qu'ont souffert les plus grands martyrs, pour ne pas outrager sa gloire et sa sainteté infinie, il n'y aurait pas à balancer. Et ce principe est si général, qu'il a lieu dans les plus petits péchés. Un père est à l'extrémité, et c'est la douleur que lui cause la maladie de son fils unique qui l'y réduit. Pour peu qu'il apprenne sa mort, il est mort lui-même ; et il manque à une famille, à qui il est aussi nécessaire qu'il le peut être. Il vous demande des nouvelles de la santé de ce fils si cher. Vous n'avez que trois réponses à lui faire : ou que vous ne savez comment il se porte, ou qu'il vit encore, ou qu'il n'est plus ; et cette dernière, qui est la seule vraie, va lui porter le coup mortel. Voilà sans doute le cas où un mensonge véniel, ou du moins une petite équivoque semble bien pardonna-ble ; et pour peu que vous y manquiez, on va dire hautement que c'est vous qui avez enfoncé le poignard dans le sein de ce père infortuné. Quel parti y a-t-il donc à prendre ? Je n'en connais qu'un seul, dit saint Augustin (55), c'est celui de ne pas offenser Dieu. Si ce père succombe sous le poids de sa douleur, ce n'est pas moi, c'est la vérité qui le tue ; et les intérêts de cette vérité suprême doivent tellement l'emporter sur ceux de toutes les créatures, qu'il ne me serait pas permis de la trahir pour empêcher l'anéantissement du monde entier.

Si une occasion aussi pressante ne justifie pas un mensonge officieux aux yeux de Dieu, s'il le condamne comme injurieux à la vérité qui est son essence, que peut-il penser de cette multitude presque infinie de fautes que nous commettons chaque jour à propos de rien et de sang-froid ? Qu'un homme pour sauver sa vie, pour ménager à ses enfants un bien légitime et nécessaire, pour se tirer des mains d'un maître dur et intraitable qui ne ménage personne ; que cet homme, dis-je, soit comme forcé de n'aller pas droit, c'est un malheur, qui, sans l'excuser, semble diminuer sa faute. Mais qu'une personne qui fait profession de vertu, se laisse aller sans raison, ni réelle ni apparente, à l'orgueil, à la dissipation, à un ton dur, à des paroles méprisantes à l'égard du prochain, c'est ce que j'appelle insulter Dieu à plaisir, ou du moins de la manière la plus gratuite. Or, c'est vous-même qui êtes la personne dont il s'agit. Examinez votre conduite, pesez-la à un poids moins rigoureux que celui du sanctuaire, vous verrez que c'en est là le plan uniforme. Ces prières si distraites, faute de préparation ou de recueillement ; ces offices récités avec tant de lan-

gueur ; ces expressions si vives, si désobligeantes ; ces effusions de cœur si tendres, si peu mesurées ; cette attention éternelle à vous faire valoir ; ce soin infini à déguiser vos démarches et à leur donner un air d'ordre et de justesse ; quel est, je vous prie, le motif et le principe de ce chaos de fautes et d'imperfections ? Tout ce que vous pourriez dire de plus fort pour ces derniers cas, c'est que vous appréhendez une réprimande, c'est que ceux que vous ne ménagez pas ont été les premiers à ne vous pas ménager ; c'est que vous avez besoin de votre réputation, et qu'assez d'autres travaillent à l'obscurcir. Or, c'est de cela même que je conclus contre vous que votre péché est gratuit et très-gratuit. Une humiliation légère est-elle donc un si grand mal, que vous deviez vous en redimer aux dépens de ce que vous devez à Dieu ? Eh ! vous n'êtes chrétien que pour souffrir, et bien loin de vouloir souffrir, vous outragez Dieu pour vous en exempter. Vous devez être insatiable de mépris et de confusion, et le péché même est une route que vous choisissez pour vous y soustraire. Ainsi donc renversez-vous l'ordre, et la gloire du Créateur est sacrifiée à l'orgueil de la créature.

Mais peut-être que ces excès sont rares ? Je le souhaite pour vous comme pour moi : mais aurai-je raison de le supposer ? Les hommes les plus saints pèchent fréquemment, et ce n'est pas d'un juste très-imparfait que le Saint-Esprit a dit qu'il tombe sept fois par jour (56). Ce roi qui travailla si assidûment à être un homme selon le cœur de Dieu, et dont l'innocence fut si souvent attestée par la voix de la vérité, n'apercevait dans sa vie qu'un tissu continu de fautes. J'ai, disait-il, des iniquités pardessus ma tête ; c'est un poids dont je gémis sans cesse et sous lequel je suis près d'expirer : *Et sicut onus gravatæ sunt super me* (57). Seigneur, ajoutait-il, qui peut connaître toutes ses fautes ? Purifiez-moi, mon Dieu, de celles qui sont en moi, sans que les vôtres y découvrent, et pardonnez-moi celles que j'ai fait commettre aux autres : *Et ab alienis parce servo tuo*. (Psal. XVIII, 14.) Si ces affligeantes propositions ne se sont que trop vérifiées dans des hommes qui marchaient presque toujours sous les yeux du Seigneur, et qui, pour éviter son jugement se jugeaient avec une sainte rigueur, que n'ont pas à craindre des personnes qui se familiarisent avec le péché, et qui semblent regarder comme de simples minuties tout ce qui ne peut par soi-même les séparer de Dieu ? Revenez à vous-même dans ces jours de salut et de lumière, rentrez dans votre propre cœur, et il vous sera aussi aisé de vous convaincre de la prodigieuse multitude de fautes que vous commettez, qu'il vous a été facile de vous convaincre que c'est à titre gratuit que vous vous en rendez coupables. Ici, comme je le ferai souvent ailleurs, je ne vous demande compte que d'une de vos journées. La seconde n'est par malheur qu'une trop fidèle copie de celle qui l'a précédée. Examinez-vous sur vos devoirs de chrétien (d'ecclésiastique, de personne consacrée à Dieu par les liens de la religion), ou chargée dans le monde de tel ou tel emploi relatif au prochain. Parcourez vos repas, vos conversations, vos visites, vos lectures, vos amitiés, vos aversions, les avis que vous donnez, ceux que vous recevez, vos maladies, vos jeûnes mêmes et vos mortifications. Que de vide n'y trouverez-vous point ?

(55) *Ecce gravi morbo periclitatur ægrotus, cujus jam vires ferre non possunt, si ei mortuus unicus et charissimus filius nuntiatur. A te quærit an vivat evam vitam finisse tu no-ti. Quid respondebis ? quando quidquid aliud dixeris præter unum de tribus, aut mortuus est, aut vivit, aut ne cio, nihil aliud credis ille quam mortuum. Ad tu) falsa sunt, vivit et vocis, nec abs te dici possunt nisi mentiendo : il- lud autem unum verum, il est, mortuum esse si dixe-*

ris, abs te occisus esse clamabitur.... non me movet quod nobis mentiri nolentibus, et hominibus vero au-dito morientibus, homicida dicatur veritas. (S. AGUSTINUS, *Lib. contra mendac.*, cap. 18.)

(56) *Septies in die cadet justus.* (Prov., XXIV, 16.)

(57) *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, etc.* (Psal. XXXVIII, 4 ; Psal. XVIII, 15.)

Et quel bonheur dans un si grand mal, si vous n'y trouviez que du vide!

Qui peut donc vous tranquilliser dans une habitude aussi déraisonnable qu'elle est périlleuse, si ce n'est qu'au fond il y a chez vous bien peu d'amour pour Dieu, et que l'offenser dans les petites choses, ce n'est à vos yeux qu'une bagatelle? Pour vous désabuser d'une si dangereuse illusion, il ne me faut qu'un mot de saint Bernard, je n'en ai jamais lu de plus terrible; puisse-t-il faire sur vous la plus vive et la plus profonde impression! Que personne, dit ce Père (58), d'ailleurs si juste dans ses idées, si précautionné dans ses termes, que personne ne soit assez imprudent pour dire en soi-même: Ce ne sont que de petits défauts, je ne me soucie pas de m'en corriger; il n'y a pas un grand mal à demeurer dans des fautes si légères et si pardonnables. Voilà, continue ce saint docteur, une impénitence marquée, voilà ce qu'on appelle un blasphème contre le Saint-Esprit, blasphème qui ne se remet ni dans ce monde, ni dans l'autre. On pardonna à Paul d'avoir été blasphémateur, parce qu'il ne l'avait été que dans des jours d'ignorance et d'incredulité. Mais on ne pardonne point à un chrétien de porter au cœur de Dieu un coup réfléchi, sous prétexte que ce coup n'est pas absolument mortel.

Je n'en suis pas là, me direz-vous, je ne me fais point un système de multiplier mes péchés, parce qu'ils ne sont que légers. Je le crois jusqu'à un certain point, et je le souhaite encore plus. Mais prenez garde que l'habitude et la multiplicité ne soient le fruit secret de ce pernicieux sentiment ou ne vous y conduisent. Je veux bien cependant supposer que sans penser mal sur le fonds, vous n'êtes coupable que dans la pratique; avec cela, je soutiens que cette même pratique peut être pour vous un germe de mort et un principe de damnation. Elle blesse Dieu, vous l'avez vu jusqu'ici, elle le refroidit donc à l'égard de l'homme pécheur et l'homme pécheur à son égard. Or, je crois pouvoir avancer que de ce refroidissement mutuel naît un abandon réciproque qui mène plus ou moins vite à la mort. La raison en est courte, mais elle est décisive; c'est que Dieu refroidit envers l'homme lui soustrait ces grâces fortes qui l'auraient rendu victorieux dans une occasion imprévue, et que l'homme refroidi envers Dieu contracte une langueur habituelle, une faiblesse qui fait chaque jour de nouveaux progrès, un dégoût pour ces mêmes exercices de piété, qui faisaient autrefois sa consolation et ses délices; que peu à peu, et souvent très-vite, l'esprit de tiédeur s'empare de lui, et qu'enfin cet esprit de tiédeur conduit au froid de la mort. De là cette double maxime de l'Écriture, maxime si effrayante, et qui néanmoins effraye si peu: celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu, et celui qui est infidèle dans une affaire de léger intérêt, sera infidèle dans une affaire de la plus haute conséquence. Quel oracle, mon Dieu! et faut-il que nous ne le connaissions bien que pour les autres? Mais combien de fois s'est-il accompli en vous? Si jamais vous avez eu le malheur de passer de l'état de la grâce à l'état du péché mortel, comment y êtes-vous arrivés? L'ennemi du genre humain ne vous a pas d'abord proposé les derniers excès. Vous en eussiez eu horreur. Il les a donc préparés de longue main. Il a dressé de petites embûches. Vous y avez succombé sans beaucoup de remords. Quelquefois même vous vous en êtes vanté. Vous les avez déposés sans regret dans le tribunal de la pénitence. La plaie s'est augmentée peu à peu. Qu'en est-il arrivé? Vous le savez mieux que moi, et plutôt à Dieu que vous l'ignorassiez encore. Au

défaut de votre propre expérience, interrogez ceux qui, comme les Salomon, les Judas, les Luther et tant d'autres, ont fait des chutes éclatantes, et vous verrez que tous, ou presque tous, ont vérifié cette maxime de saint Chrysostome: *A minimis incipiunt, et in maxima prorumpunt*; les plus méchants hommes ont commencé par les plus petites fautes. De tous les voleurs que nous voyons périr sous la main du bourreau, il n'en est peut-être pas un seul qui n'ait commencé par de petits larcins.

II. Mais quand vous seriez assurés que le péché véniel ne produira jamais en vous d'aussi funestes effets; soit parce que Dieu vous enlèvera dans sa miséricorde avant que la malice ait perverti votre cœur, soit parce que vous ouvrirez les yeux sur le danger de votre état; dans cette supposition même, qui est aussi gratuite qu'elle est favorable, il serait toujours vrai de dire que tout péché, quelque léger qu'il soit, est un mal et un très-grand mal. C'est un mal par rapport à Dieu, un mal par rapport à vous-même, un mal par rapport au prochain.

C'est un mal par rapport à Dieu. Vous avez vu jusqu'ici qu'il en est blessé; voulez-vous savoir jusqu'à quel point il en est blessé? jugez-en par la manière rigoureuse dont il le punit dans ce monde ou dans l'autre, et quelquefois dans tous les deux. La femme de Loth, effrayée du bruit et des flammes qui réduisaient Sodome en cendres, jette, contre la défense qui lui en avait été faite, les yeux sur ce spectacle de terreur; mais elle devient elle-même un spectacle terrible. Sur l'heure elle est changée en une statue de sel, et elle apprend à tous les siècles qu'une légère curiosité peut être sévèrement punie. Moïse dans le désert frappe deux fois par un mouvement de défiance le rocher qu'il ne fallait frapper qu'une; ce fidèle ami de Dieu ne trouve point grâce devant lui, et il est avec son frère qui avait eu part à sa faute, exclu de la terre promise pour laquelle ils avaient tant travaillé. Les Bethsamites, charmés de revoir l'arche sainte, dont ils avaient été privés pendant sept mois, la contemplent d'un œil moins respectueux, et leur indiscretion est sur-le-champ punie par la mort de cinquante mille d'entre eux. David, par une impression de vaine gloire, veut connaître le nombre des sujets qui lui obéissent, et Dieu frappa Israël d'une peste, qui dans l'espace de trois jours en moissonna soixante-dix mille. Enfin, pour ne parler ni de ce malheureux qui fut lapidé pour avoir ramassé quelque peu de bois un jour de sabbat, ni du prophète qui fut déchiré par un lion pour s'être trop aisément prêté aux desirs et à la table d'un ami, ni des quarante-deux jeunes enfants qui furent dévorés par les ours pour n'avoir pas assez respecté les cheveux blancs d'Elisée; qui ne s'étonnera de voir Ezéchias, ce prince si chéri du ciel, et l'objet d'un de ses plus grands miracles, puni dans la personne de ses enfants, par la perte de tous ses trésors, pour les avoir montrés avec un peu trop de complaisance aux ambassadeurs du roi des Assyriens? Seigneur, disait un prophète, j'ai entendu ce qu'on m'a dit touchant la rigueur de votre justice, et j'ai été saisi de frayeur: *Domine, audivi auditionem tuam, et timui*. (Habac., III, 2.) Chacun de nous peut bien le répéter aujourd'hui. Que serait-ce donc si nous pouvions entrevoir de loin cet étang de feu et de soufre où Dieu purifie les taches de ses élus? Dans l'impuissance de vous en donner ici une juste idée, je me contenterai de vous dire avec saint Augustin, que ce feu est plus douloureux que toutes les peines qu'on peut ou voir, ou sentir, ou même imaginer dans ce monde (59). J'ajouterai avec saint Cyrille de Jérusalem

(58) *Nemo dicat in corde suo: Levius sunt ista, non curo corrigere: non est magnum, si in his maneam venialibus, minimisque peccatis. Hæc est enim, dilectissimi, impenitentia; hæc blasphemia in Spiritum sanctum, blasphemia irremissibilis. Paulus qui-*

dem blasphemus fuit, sed non in Spiritum sanctum, quia ignorans fecit in incredulitate... ideo consecutus est misericordiam. (S. BERNARD, serm. 1 in Conversione S. Pauli, edit. Mabillon., pag. 965.)

(59) *Ille purgatorius ignis durior est quam quid-*

salém (60), qu'au désespoir près, on y souffre tout ce qu'on souffre dans les enfers, la peine du dam, qui consiste à ne point voir Dieu, et la peine du sens, qui passe toute expression et qui ne finit que quand on a tout payé jusqu'à la dernière obole.

Le péché véniel est un mal par rapport à celui qui le commet, il expose à de grandes peines dans ce monde et dans l'autre, vous venez de le voir. Mais par un contre-coup nécessaire, il diminue la récompense que vous pouviez obtenir dans le séjour de la gloire. Les justes, dit l'Écriture, brilleront dans le firmament comme les étoiles ; mais, poursuit saint Paul (I Cor. XV, 41), les astres ont des degrés différents de lumière, celle de la lune n'est pas celle du soleil, et une étoile l'emporte de beaucoup sur l'autre. Le Dieu rémunérateur veut que vous soyez heureux, mais il veut en même temps que vous le soyez autant que vous le pouvez être avec le secours de sa grâce. C'est frustrer une partie de son intention, que de n'aller pas aussi loin que vous pouvez aller. Si le père de famille traite avec bonté celui qui n'a pas enfoui son talent, qui peut douter qu'il ne traite avec plus de tendresse celui qui a fait l'impossible pour en tirer le centuple ?

Mais le péché véniel ne se borne pas à vous priver d'un si grand bien, il vous fait des maux très-réels. Il est par rapport à l'âme ce qu'est une tache sur un habit de grand prix. Il la dégrade, il l'avilit, il la jette dans une foule d'erreurs, qui, sans être de la dernière conséquence, ne laissent pas d'être bien fâcheuses. On ne pense ni on ne parle bien juste d'une infinité de choses qui sont relatives à la religion. Je ne dirai pas qu'un juste méprise beaucoup de saintes pratiques (un vrai juste ne va jamais jusqu'au mépris. Mais je dirai d'après l'expérience, qu'il s'en trouve qui ne les estiment point assez. On laisse au menu peuple la dévotion du chapelet, de l'eau bénite, des indulgences mêmes. On ne se propose que l'exercice de la plus haute perfection, dont les occasions sont rares ; on manque les grâces médiocres en apparence, qui reviendraient tous les jours, et dont la réunion aurait fait un fonds considérable. Pensez-y devant Dieu, et vous verrez que ce second effet du péché véniel n'est pas un des moins considérables.

Le troisième, qui regarde le prochain, mérite aussi de sérieuses réflexions, et il en mérite surtout de la part de ceux qui sont en place. Ceux-ci ne pensent point assez qu'ils sont débiteurs aux sages et à ceux qui ne le sont pas, aux esprits solides et aux esprits que tout effarouche. Une plaisanterie parmi les gens bien nés et dont la vertu est éclairée, n'est qu'une plaisanterie ; vis-à-vis d'une personne ombrageuse, c'est quelque chose de fort sérieux, et elle y soupçonne un sens profond qui n'y fut jamais. En général, les ministres de l'autel et les chefs des familles ne peuvent trop peser leurs paroles, leurs actions, leurs démarches. Les enfants et le simple peuple, troupeau qui de son naturel se plaît à imiter, se régient volontiers sur la conduite de ceux qui sont chargés de leur donner l'exemple, et ils ontrent presque toujours leurs modèles. Qu'ils voient un homme qui coupe sans peine les plus saints exercices par le jeu ou par d'autres semblables bagatelles, qui à table ne met qu'une ligne entre lui et une intempérance marquée, qui parle volontiers de lui en bonne part, et pour le moins aussi volontiers des peccés de son prochain, etc. Ils ne manqueront guère d'en faire autant et d'aller plus loin. Un père sage a bien de la peine à transmettre sa vertu à ses enfants : un mauvais père n'a point de peine à leur transmettre ses vices, et pour peu qu'il y fit réflexion, il verrait aisément que ce mal-

heureux transport ne sert qu'à les multiplier et à les augmenter tout à la fois.

Je commence, ô mon Dieu, à entrevoir que le plus léger péché est par lui-même un grand mal. Je sens qu'il pourrait enfin ouvrir l'abîme sous mes pieds ; et que, comme le dit un de vos apôtres, il ne faut qu'une petite étincelle pour mettre en feu une forêt tout entière. Je veux désormais faire tous mes efforts pour m'abstenir du mal et de tout ce qui en a l'apparence. Si je ne puis éviter toutes les fautes, je tâcherai au moins de n'en commettre aucune ni par habitude, ni de propos délibéré. Chacune d'elles aura sur-le-champ sa pénitence propre. Aumônes, mortifications extérieures et intérieures, divorce, et s'il le faut, divorce éternel avec mes plus tendres amis : je mettrai tout en usage pour purifier mon cœur. Je vous l'offrirai de temps en temps, ô mon Dieu ! je vous prierai de le bénir : je le cacherai dans les plaies de mon Sauveur : bien persuadé que l'ennemi, ou n'osera m'attaquer dans cet asile, ou ne pourra m'y forcer. Au seul nom de ces plaies sacrées, quelque coupable que je sois, l'espérance renaît dans mon cœur. *Peccavi peccatum grande, turbabitur conscientia, sed non periturbabitur, quoniam vulnere Domini recordabor...* Per has rimas licet mihi sugere mel de petra, oleumque de saxo divissimo ; id est gustare et videre quoniam suavis est Dominus. (S. BARNARD., in Cant., n. 61.)

SERMON III.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi vocati, pauci vero electi. (Matth., XX, 16.)

Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Un texte aussi terrible demande des gémisséments, et ne demande point d'exorde. Qui l'entend sans frémir est déjà jugé. Cependant comme la crainte, pour être le commencement d'une solide sagesse, doit être tempérée par la confiance ; que la confiance, pour ne pas dégénérer en présomption, doit être balancée par la crainte, je vais m'efforcer de régler si exactement les droits de l'une et de l'autre, que le petit nombre des élus pourra bien effrayer le juste même, mais ne pourra désespérer le pécheur. Voici donc tout mon plan, et je le tire de saint Augustin. Il y a peu d'élus : vous devez donc craindre de n'en être pas ; première réflexion. Il y a des élus : vous ne devez donc pas désespérer d'en être ; seconde réflexion. Il y a peu d'élus : justes craignez, vous pouvez quitter la voie, et manquer le terme. Il y a des élus : pécheurs ne perdez pas courage, vous pouvez rentrer dans la voie et parvenir au but. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si j'avais à parler du petit nombre des élus dans un temps où la piété fût dominante, où les fidèles vécut dans la paix et la charité, où l'on ne vit presque de toutes parts, comme autrefois, que des vierges pures, des martyrs zélés, des confesseurs pleins de lumières, je me servais, pour preuve de la vérité que j'annonce, de ces terribles figures, de ces vives expressions, que nous

quia in hoc sacculo penarum possit videri, sentiri, aut cogitari. (S. AUGUST., serm. 41 De sanctis.)

(60) *Nihil inter se differunt tormenta infernalicia ab*

illis que sunt in purgatorio, quia eadem sunt magnitudine, etc. (S. CYRILL., seu alius, in epist. ad Au.)

fournit l'un et l'autre Testament : figures, il est vrai, dont les chaires chrétiennes re-tentissent sans cesse ; expressions mille fois rebattues par les prédicateurs de l'Evangile ; mais qui seront toujours effrayantes, parce qu'elles seront toujours vraies, toujours in-contestables.

Je vous ferais d'abord remarquer que de ce nombre prodigieux de combattants qui sortirent de l'Egypte, qui, comme dit saint Paul, furent tous couverts de la même nuée dans le désert, et participèrent également à la même nourriture, il n'y en eut que deux qui entrèrent dans la terre promise, qui était la figure du bonheur des saints

Je dirais ensuite, qu'au temps de ce déluge affreux, qui porta la vengeance de Dieu jusque sur le sommet des montagnes, et qui punit partout l'homme qui partout était criminel, il n'y eut que huit personnes qui ne furent pas abîmées dans ses eaux meurtrières.

Je ne manquerais pas d'ajouter, qu'à la réserve d'une seule famille, tous les habitants de cinq villes, si connues dans l'Ecriture et par leur infamie, et par la punition qu'elle attira sur elles, furent réduits en cendres par le feu du ciel ; et que de ce feu passager ils furent précipités dans un autre qui ne passera jamais.

Je n'omettrais pas non plus que de toutes les veuves, qui pendant une famine énorme se trouvèrent dans le besoin, il n'y eut que celle de Sarepta qui fut secourue ; que de tous les lépreux qui étaient du temps d'Elisée, il n'y eut que Naaman guéri ; que de tant de malades qui à Jérusalem se réunissaient auprès de la piscine, il n'y en avait qu'un à qui la santé fut rendue par le mouvement salutaire que l'ange du Seigneur communiquait à l'eau.

Enfin je finirais cette accablante énumération, en comparant avec Isaïe le nombre des élus, soit à ce peu d'olives qui restent sur l'arbre quand on en a cueilli les fruits, soit à ce peu de raisins qui dans une vigne échappent à la diligence du vendangeur : *Quomodo si pauca olivæ quæ remanserunt, excutiantur ex olea, et racemî, cum finita fuerit vindemia. (Isa., XXIV, 13.)*

A ces principes déjà si effrayants par eux-mêmes, j'ajouterais deux réflexions, qui sans doute ne diminueraient pas la crainte qui en doit naître. L'une, que la loi ancienne, quoiqu'elle n'eût en partage que l'obscurité et les ombres, s'est expliquée d'une manière si précise sur la vérité que j'annonce, qu'elle ne laisse ni interprétation ni doute ; l'autre, que dans ce point la loi nouvelle, quoique essentiellement loi de grâce et de miséricorde, n'a fait que confirmer ce que l'ancienne avait établi ; que Jésus-Christ a formellement décidé dans les paroles de mon texte que le nombre des élus est petit ; que ces paroles ont toujours été entendues par l'Eglise dans leur sens propre et naturel ; que les saints Pères ne les ont point adoucies ; que les hérétiques, si féconds en inventions humaines, n'ont osé

y toucher ; que par conséquent le dogme du très-petit nombre des prédestinés est la voix du christianisme entier, et que le contre-dire, c'est être déjà réprouvé.

De là je conclurais, que quand tous mes auditeurs seraient des saints, et qu'ils auraient jusqu'ici vécu dans la plus exacte innocence, ils devraient encore marcher dans la crainte. Parce que enfin la parole du Seigneur ne porte point à faux, et que le ciel et la terre passeront plutôt que ses divins oracles.

Mais hélas ! le malheur des temps nous dispense de toutes ces réflexions ! Nous n'avons plus besoin, ni d'Ecriture, ni de tradition pour prouver que la réprobation doit être le partage du grand et du très-grand nombre des chrétiens. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en être convaincu. Et pour écarter un défaut qui n'est que trop commun, défaut qui consiste à n'envisager qu'en gros les plus effrayantes maximes, sans se les approprier ; c'est de vous, mes frères, et de chacun de vous en particulier que j'avance qu'il est bien à craindre que vous ne soyez exclus de ce petit troupeau, qui seul possédera le royaume des cieux. 1^o parce que vous ne faites rien de ce qu'ont fait les saints ; 2^o parce que vous faites avec ardeur ce qu'ils ont le plus scrupuleusement évité. J'ajoute, pour fortifier de plus en plus les justes mêmes dans la vigilance chrétienne, que quand vous auriez jusqu'ici vécu de la vie de la foi, et marché d'un pas ferme dans les sentiers de la justice, vous devriez encore trembler sur votre salut éternel.

Pour vous convaincre que vous ne faites rien de ce qu'ont fait les élus, que vous n'imitez ni leur pureté ni leur foi, je n'ai besoin que de comparer leur conduite avec la vôtre. Or, pour faire ce parallèle, je ne veux point me servir, comme je le pourrais faire avec tant d'avantage, des exemples prodigieux de vertu que nous ont fournis tous les temps, toutes les conditions, et même tous les âges et tous les sexes. Que serait-ce, si j'étais ici à vos yeux le grand, le magnifique spectacle de tant d'apôtres, qui, environnés chaque jour des horreurs de la mort, ont jusqu'au dernier soupir porté dans leur corps la mortification de Jésus-Christ ; de tant de martyrs, à qui l'enfer déchainé a voulu faire souffrir dans ce monde les horribles tourments dont il enivre dans l'autre les malheureuses victimes de sa fureur ; de tant de vierges qui, malgré la délicatesse de leur corps et la grandeur de leur naissance, ont triomphé de la rage des tyrans, et épuisé, sans perdre patience, la cruelle industrie des Néron et des Domitien ? Non, pour vous faire sentir que vous marchez par une route qui n'est pas celle des prédestinés, il ne faut point vous parler avec saint Paul de ces héros chrétiens, qui ne sont arrivés à la gloire qu'en se faisant jour à travers une nuée d'ennemis ; qui ont trouvé leurs plaisirs dans les douleurs, leur consolation dans les larmes, leur liberté

dans les fers, leur gloire dans l'ignominie. Il ne faut point vous rappeler la mémoire de ces athlètes de Jésus-Christ, dont les uns ont été sciés, les autres lapidés, ceux-ci mis aux plus rudes épreuves du feu, ceux-là immolés par le tranchant du glaive, tous ou presque tous abandonnés, affligés, persécutés : *Egentes, angustiiati, afflicti.* (Hebr., XI, 37.) De tels exemples sont aussi éloignés du vôtre que les cieux le sont de la terre; et si, pour arriver au ciel, il fallait nécessairement les suivre, on vous verrait bientôt borner toutes vos espérances au siècle présent, et regarder le séjour des saints comme un lieu inaccessible, comme une terre qui dévore ses habitants. Proposons donc à votre faiblesse des exemples moins capables de l'effrayer; et voyons si vous ressemblez beaucoup à ceux mêmes qui n'ont eu précisément que ce qui était nécessaire pour faire leur salut. Quelque idée que vous vous formiez du dernier des élus, il faut que vous trouviez en lui les qualités que le Prince des pasteurs exige de ses brebis, je veux dire l'innocence, la douceur, la docilité.

Oui, mes frères, les brebis du Fils de Dieu sont innocentes dans leur conduite, réglées dans leurs mœurs, saintes et précautionnées dans toutes leurs démarches. Toujours semblables à elles-mêmes, elles sont pleines de douceur dans tous les événements de la vie. On leur ôte leur toison, et elles ne se plaignent pas. On les conduit à la mort, et déjà liées, comme Isaac sur le lieu du sacrifice, leur tranquillité ne se dément point. Dociles à la voix du pasteur, elles se font un plaisir de l'entendre : *Audiant*, dit saint Augustin, *sed non disputant, neque discutunt.* Elles n'entrent point dans ces discussions, qui commencent par l'orgueil, et finissent par l'incrédulité. Bien persuadées qu'elles n'ont rien à craindre, tant qu'elles sont sous la houlette du berger, elles ne s'en écartent point. Jamais elles ne se choisissent des pâturages à leur gré. Elles sont en garde contre l'émail séducteur des prairies, parce qu'un heureux instinct leur apprend que les plus riantes, au lieu d'être salutaires, ne présentent souvent qu'une nourriture empoisonnée. Telles sont les brebis du Fils de Dieu; et son berrail, tout vaste qu'il est, ne vous en offrira point d'autres.

A ces caractères si simples, mais si grands, vous reconnaissez-vous, mon cher auditeur, et pourriez-vous, sans contredire le témoignage de votre conscience, vous flatter de les réunir? Bornons-nous à un seul, et voyons s'il est bien des chrétiens qui puissent s'en faire l'application. Nous disions, il n'y a qu'un moment, que l'innocence est la première vertu des élus; c'est-à-dire que pour être saint il faut ou avoir conservé la pureté du baptême, ou l'avoir réparée par une vraie et sincère pénitence. Hélas! cette seule réflexion arrête toutes celles que j'au-

rais pu faire. Dès ce moment j'aperçois entre les prédestinés et vous un chaos aussi énorme que celui qui séparait Abraham de ce riche infortuné dont l'Evangile nous fait une si effrayante peinture; n'est-il donc pas vrai, de nos jours peut-être encore plus que de ceux du Prophète-Roi, que tous ou presque tous les enfants des hommes s'éloignent de plus en plus du sentier de la justice : *Omnes declinaverunt* (Psal. XIII, 3); qu'ils ne sont plus bons à rien : *Simul inutilis facti sunt* (Ibid.); qu'il n'en est pas un dont on puisse attendre autre chose que des fruits d'iniquité : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* (Ibid., 4.)

Malheur à moi, disait un prophète; et ce langage ne vous convient que trop, ministres du Seigneur, qui êtes nés pour pleurer entre le vestibule et l'autel; malheur à moi, qui fais d'inutiles efforts pour trouver ici des traces de justice. Je suis comme un homme réduit à chercher des raisins à la fin de l'automne, après la vendange : *Væ mihi, quia factus sum velut qui in autumnno colligit racemos vindemiæ.* (Mich., VII, 1.) Mes yeux errants n'en rencontrent pas un seul dont je puisse faire usage : *Non est botrus ad comedendum.* (Ibid.) Non, il n'y a plus de saint sur la terre : *Periit sanctus de terra.* (Ibid., 2.) L'équité et la droiture sont des vertus qu'on ne connaît plus parmi les hommes : *Et rectus in hominibus non est.* (Ibid.) Le meilleur d'entre eux est comme une ronce, et le plus juste comme ces épines des haies, qui ne sont bonnes qu'à déchirer ceux qui s'en approchent sans précaution : *Qui optimus est in eis quasi paliurus, et qui rectus est quasi spina de sepe.* (Ibid., 4.) La vertu, ou ne germe plus parce que la semence en est gâtée, ou germe inutilement parce qu'on ne la cultive point. Les lois ne peuvent l'inspirer : celles de l'Evangile sont oubliées; celles de l'Eglise ou du prince ne rendent plus qu'un son impuissant (61).

Voulez-vous vous rendre sensibles ces déplorables, mais importantes vérités : *Leva in circuitu oculos tuos, et vide.* (Isa., XLIX, 18.) Transportez-vous sur la montagne, et parcourrez d'un œil rapide l'âge, le sexe, les conditions.

Sans trop étudier les différents âges, vous n'y trouverez presque plus que des écarts de toute espèce. Il n'y a plus d'enfants : c'est aujourd'hui un proverbe, et il n'est que trop véritable. Leurs premiers pas sont des pas d'égarement et de mensonge : *Erraverunt ab utero, locuti sunt falsa.* (Psal. LVII, 4.) Ce n'est que par des traits réfléchis de dérèglements et de malignité qu'on connaît qu'ils commencent à avoir l'usage de la raison. Orgueil, vengeance, dissimulation, esprit de désobéissance et de révolte, tels sont souvent, et par souvent, les premiers coups de pinceau dont ils ébauchent leur portrait; et il n'est point rare d'en voir qui, avant l'âge

(61) *Ut mala magis vincant, quod ultimorum temporum ratio est, bona jam nec nasci licet, ita corrupta sunt servina; nec erudiri, ita deserta sunt studia:*

nec cogi, ita exarmata sunt jura. (TERTUL., Lib. de pudicitia.)

de dix ou douze ans, font honte à ceux mêmes qui ne connaissent guère que le nom de la vertu.

Ce germe malheureux, qui s'est développé dès l'enfance, produit dans l'adolescence des faits abondants d'iniquité. Alors les passions sortent du puits, où la gêne, plus que l'ignorance, les avait retenues. On prête avidement l'oreille à la voix de l'enchantement, et un seul libertin en fait une infinité d'autres. On secoue le joug de la soumission ; on se révolte contre les parents ; on ne regarde les maîtres que comme des censeurs importuns. La perte du temps, tout irréparable qu'elle est, est le moindre abus qu'en fasse un jeune homme corrompu. Regards adultères, chansons impures jusqu'à la fureur, entretiens capables de nourrir ou de produire les plus violentes passions, incontinences secrètes, liaisons dangereuses à tous égards : telle est son occupation ordinaire. Ce fut autrefois la vôtre, Messieurs, et, sans m'ériger en prophète, j'oserais bien prédire que ce sera celle de ceux qui viendront après nous. Pour ce qui est de la retenue, de la pudeur, de la modestie, ce sont des vertus dont l'ombre même est presque inconnue à la jeunesse ; et quiconque veut en faire profession, doit ou se bannir lui-même de la société, ou s'attendre à devenir le rebut et la fable de ceux à qui le sang ou la patrie l'auront attaché.

Un âge plus mûr produira de nouveaux engagements, mais il ne produira pas de nouvelles vertus. Les embarras du mariage, l'insatiable désir des richesses, l'inquiétude des affaires ou domestiques ou étrangères, des procès mal entrepris et plus mal gagnés ; tout cela vous mènera enfin à une vieillesse moins glacée par le froid de l'âge qu'accablée sous le poids de l'iniquité.

A cette corruption répandue dans les différents âges s'en joint une autre, qui est propre de chaque état, et qui résulte de la différence même des conditions. Donnons-y un second coup d'œil, et, pour peu que nous soyons de bonne foi, nous tomberons d'accord qu'on doit plutôt être surpris de ce qu'il y a encore des élus que de ce qu'il y en a si peu. C'est vous-mêmes, mes frères, c'est le funeste témoignage que vous vous rendez les uns aux autres qui nous en convainc autant que notre propre expérience. Demandez à cet homme qui, depuis plusieurs années, poursuit un procès ou toute autre affaire, dont la définition forme toute l'espérance de sa famille ; demandez-lui ce qui l'arrête si longtemps, quels sont les juges avec qui il a à traiter, et par quels principes se gouvernent les magistrats ? Vous le verrez bientôt vous faire voir, à n'en pouvoir douter, que la judicature n'est que trop souvent remplie d'âmes vendues à l'intérêt ou à la volupté ; que Thémis, avec son bandeau, n'est qu'une fable plus fable que jamais ; que sa balance est toujours prête à pencher du côté de la faveur ; qu'à son tribunal une adresse malheureuse rend noir dans toutes les formes ce qui était blanc, et blanc ce qui était noir ; c'est-à-dire que les innocents,

quand ils sont sans protection, loin d'y trouver un asile, s'y voient condamnés, pendant que les coupables triomphent, et triomphent aux dépens même de l'innocence.

Mais, pour nous servir des armes du pécheur contre le pécheur même, interrogeons aussi les magistrats, et apprenons d'eux ce que nous devons penser de la plupart des plaideurs. Ce sont, nous diront les plus sages comme ceux qui le sont le moins, ce sont des hommes de trouble et de division ; des gens inquiets, qui semblent nés pour la chicane ; et qui, à en juger selon les apparences, ne vivraient pas s'ils vivaient sans procès ; des âmes tumultueuses, qui cherchent moins qu'on leur rende justice qu'ils ne cherchent à accabler un malheureux, avec lequel ils ont, à quelque prix que ce fût, voulu se brouiller. Toujours armés en guerre, ils ignorent les sentiers de la paix. Le seul nom d'accommodement leur fait peur ; et, bien loin de sacrifier à la charité fraternelle leur propre habit, selon le conseil de Jésus-Christ, ils ne sacrifieraient pas à la justice le droit le plus incertain et le plus litigieux. Tel est trop souvent le barreau, et tels sont ceux qui le fréquentent.

Mais ne pensons pas que les autres conditions soient plus occupées du royaume de Dieu et de sa justice. Le marchand dans son commerce, l'artisan dans son travail, semblent se disputer entre eux à qui se signalera davantage par un tissu d'adresses criminelles. Le premier, quand une fois il a oublié Dieu, ne compte pour rien les contrats frauduleux, les sociétés injustes, les prêts usuraires. Tout va bien, selon lui, pourvu qu'il entasse fonds sur fonds et acquisition sur acquisition. Acheter au-dessous du plus bas prix, vendre au-dessus du plus rigoureux ; avoir un poids injuste pour le citoyen, et un autre plus injuste encore pour l'étranger ; profiter du peu d'intelligence d'un mauvais connaisseur : c'est ce que la loi naturelle et la loi divine défendent également ; mais une loi supérieure d'intérêt personnel le permet, et c'en est assez.

Pour ce qui est de l'artisan, travailler peu et demander beaucoup ; exiger pour la plus mauvaise matière ce qu'on devrait à peine exiger pour la meilleure ; se faire chèrement payer les journées d'un pauvre ouvrier qui est chargé du poids du travail, et ne lui rendre qu'une partie de son salaire : ce sont là les premiers éléments de l'art, et quiconque est bien instruit ne peut y trouver à redire.

Je vous épargne un plus long détail. Je ne vous représenterai donc point la noblesse abandonnée au désespoir dans la pauvreté, et livrée dans l'opulence à l'orgueil et à la volupté ; sans respect pour les plus dignes pasteurs, sans entrailles pour les pauvres ; prodigue sans règle, ou avare sans bornes ; toujours riche pour elle-même et pour des héritiers ingrats, sans être jamais riche pour Dieu : *Et non est in Deum dives.* (Luc., XII, 21.) Je ne vous découvrirai pas les murmures, l'envie, l'impatience, les emportements

où la pauvreté réduit le menu peuple; qui, soit à la ville, soit à la campagne, se voit surchargé de tout le joug des enfants d'Adam, condamné à un pénible travail, souvent plus mal nourri que ne le sont les chiens dans une maison commode; dépouillé du fruit de son industrie, avant même qu'il ait pu le recueillir. Je ne parlerai pas non plus de la mésintelligence qui règne entre les époux, et qui n'est pas toujours leur plus grand crime; du peu d'éducation que les pères donnent à leurs enfants, du peu de déférence que les enfants ont pour leurs pères; de la manière impérieuse des maîtres envers leurs domestiques, de la haine constante que les domestiques ont pour leurs maîtres. Je vous tairai aussi, contre mon premier dessein, femmes mondaines qui faites dans les cercles une si brillante figure, et qui, par cette raison même, en feriez ici une aussi humiliante pour votre sexe qu'affligeante pour nous. Je vous tairai encore bien davantage, ministres du Seigneur, qui quelquefois nous consoleriez beaucoup, si vous étiez moins vicieux que les séculiers; qui, comme eux, et plus qu'eux, semblez nés pour le luxe et la vanité; et qui, par une funeste inutilité, par une vie douce et fastueuse, attirez sur la maison de Dieu un jugement qui commencera par son sanctuaire: *Et a sanctuario meo incipiente.* (*Ezech., IX, 6.*)

Que conclure de cette triste et désolante énumération? Une seule chose, mais toujours d'après l'Ecriture; c'est que l'homicide, le larcin, l'adultère ont inondé la terre; c'est que toute ou presque toute chair a corrompu sa voie; c'est que vous avez tout lieu d'appréhender de n'être pas du nombre des élus, puisque, non-seulement vous n'avez pas les qualités des brebis du Seigneur, mais que vous avez les défauts qui leur sont directement contraires; c'est enfin qu'il n'y a parmi nous personne qui ne doive s'écrier dans un transport de frayeur: Sauvez-moi, Dieu de miséricorde, car il n'y a plus de saints sur la terre; il n'y a plus ni vérité ni bonne foi parmi les hommes: *Defecit sanctus, diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (*Psal. XI, 2.*)

Je sais, et je vous prouverai bientôt que ces expressions, comme un grand nombre d'autres, ne doivent s'entendre que dans un sens moral; et que le siècle, malgré ses scandales, nous présente encore des justes qui sont des modèles de vertus. Mais, et c'est ma dernière réflexion, ces justes mêmes doivent faire leur salut avec crainte et tremblement. Ainsi, mes chers auditeurs, quand vous auriez vieilli dans la pratique des plus sévères maximes de l'Evangile, quand vous pourriez, comme ce jeune

homme dont il est parlé dans l'Evangile, vous rendre le glorieux témoignage d'avoir dès l'enfance gardé tous les commandements du Seigneur, vous devriez encore trembler sur votre sort éternel, parce que mille autres, plus près du port que vous n'êtes, ont fait un triste naufrage, et que vous pouvez le faire comme eux.

Je ne vous citerai, ni les anges rebelles, qui, du haut du ciel et du sein même de la Divinité, ont été précipités dans l'abîme; ni ce premier roi d'Israël, qui en peu de temps devint si différent de lui-même, qu'il remplaça sa bonté primitive et son humilité (62) par une désobéissance marquée, par un orgueil furieux, par une soif démesurée de perdre le plus innocent et le plus brave de ses guerriers. Je supprimerai même en partie l'exemple de Salomon, parce que, vous savez comme moi, et que toute la terre sait avec vous, qu'il remplit tout l'univers de son nom et de sa gloire; que la sagesse de l'Orient et de l'Egypte perdait son éclat devant la sienne, comme les étoiles devant le soleil quand il paraît sur l'horizon; que les phénomènes les plus cachés de la nature n'avaient point de ténèbres pour lui; que son vaste génie parcourut et comprit tout, depuis l'hysope qui sort des murailles jusqu'aux cèdres qui croissent sur le Liban (63); que son plus beau nom (64), et les grâces sans nombre qui en avaient été la suite, l'avertissaient, et de l'amour que Dieu lui avait porté dès l'enfance, et par conséquent de l'amour qu'il devait porter à Dieu jusqu'au dernier jour de sa vie; que, malgré tant de faveurs, il ouvrit son cœur à une flamme impure; que l'amour des femmes le porta aux excès les plus déshonorants; qu'il était déjà vieux quand il eut le malheur de tomber (65), que son crime est certain, et que sa pénitence est un problème aussi effrayant que difficile à résoudre.

Sans recourir à la loi ancienne, je ne trouve que trop aisément dans la nouvelle de ces chutes déplorables qui doivent saisir, alarmer les saints et faire trembler les hommes les plus justes. Je me borne à trois, qui sont plus connues des savants qu'elles ne le sont du commun des fidèles. Tertullien, Origène et le grand Osius vont paraître sur la scène, et par leur propre faiblesse vous instruire de la vôtre.

Tertullien, l'ornement de l'Eglise latine, le prodige de l'Afrique et de son siècle, le plus savant apologiste de la religion chrétienne, le vainqueur des Appelles, des Marcions, des Praxées, des Hermogènes, qu'il écrasa sous la solidité de ses raisons et la pesanteur de ses volumes. Ce mortel célèbre, à qui la philosophie avait ouvert tous ses trésors, qui possédait l'histoire des temps,

(62) *Erat ei, Cis, filius vocabulo Saul, electus et bonus, et non erat vir de filiis Israel melior illo.* (*I Reg., IX, 2.*) *Nunquid non... cognatio mea novissima inter omnes gentes de tribu Benjamin?* (*Ibid., 91.*)

(63) *Et disputavit Salomon super lignis a cedris quæ erant in Libano, usque ad hyssopum quæ egreditur*

de pariete. (*III Reg., IV, 55.*)

(64) *Et vocavit nomen ejus Amalalis Domino (hebraice Jededia) eo quod diligeret eum Dominus.* (*II Reg., XII, 25.*)

(65) *Cumque esset jam senex, depravatam est cor ejus per mulieres, et requerebat Deos alienos.* (*III Reg., XI, 4.*)

que saint Cyprien appelait son maître, et dont au jugement de Vincent de Lérins, les paroles étaient presque toutes autant de sentences, et les sentences autant de victoires (66). Cet homme qui est encore aujourd'hui si grand à nos yeux, et qui, par un malheur trop attaché à la science (67), fut encore plus grand aux siens, est tombé comme la foudre. L'idée d'une réforme mal entendue, et une orgueilleuse austerité l'ont précipité dans l'hérésie, et de l'hérésie dans le plus insensé fanatisme. Sa chute fut un grand scandale, et elle eût ébranlé l'Eglise, si l'Eglise pouvait être ébranlée.

A Dieu ne plaise que nous mettions Origène au niveau du rigide novateur dont nous venons de parler. Celui-ci fut toujours rebelle, et mourut dans la communion de Montan et de son infâme prophétesse. Celui-là parut toujours plein d'humilité, et mourut dans la communion de l'Eglise. Mais enfin, et c'en est plus qu'il ne nous en faut, malgré la beauté, l'étendue de son génie, il s'est livré à de pernicieuses idées, il est tombé dans un grand nombre d'erreurs, ou plutôt d'absurdités; il a préludé à l'hérésie de Pélagé et a donné naissance à une secte qui a coûté bien des combats et bien des larmes à l'épouse affligée de Jésus-Christ; ce qui est plus fâcheux, c'est que sa vertu même accréditait ses égarements, et c'est en ce sens que l'illustre écrivain que j'ai déjà cité, regarde sa chute comme plus funeste à l'Eglise que celle de Tertullien (68).

Or, chrétiens, et c'est où je voulais vous amener, ce qui étonne dans Origène, ce n'est pas précisément de le voir tomber, rien de plus ordinaire à l'homme; c'est de le voir tomber, malgré tous les motifs qui semblaient assurer la sagesse et la fermeté de sa marche. Fils d'un père qui avait eu le bonheur d'être martyr de Jésus-Christ; grand dès l'enfance (69), comme le dit saint Jérôme; respecté des païens, qui venaient jusqu'à Alexandrie pour avoir le plaisir de l'entendre et de l'admirer; si heureux en disciples, que de son sein, comme d'une source que Dieu a bénie, sont sortis une infinité de docteurs, de lévites, de confesseurs et de martyrs (70); confesseur lui-même, puisqu'il avait été dépouillé de ses biens et tourmenté plusieurs fois sous les empereurs païens; martyr presque dès l'enfance, puisqu'il avait une envie si passionnée de l'être, que sa mère était obligée de cacher ses habits, afin que, retenu le matin par cet artifice, il échappât malgré lui à la fureur des

tyrans. C'est là ce fameux Origène qui a fait tant de faux pas. Heureuse sa mère, si elle l'eût elle-même conduit sur l'échafaud; il aurait, dans sa tendre jeunesse, trouvé une couronne qui n'était pas réservée à ses dernières années; et nous ne serions pas réduits à dire que *peut-être* Jésus-Christ n'a pas rougi devant son Père d'un homme qui n'avait pas rougi de l'Evangile devant un de ses plus implacables persécuteurs (71).

Mais de toutes les chutes celle du grand Osius, évêque de Cordoue, a été la plus terrible, la plus capable d'effrayer. Osius qui, sous Domitien et Maximien, avait confessé le nom de Jésus-Christ avec la plus noble intrépidité; Osius, catéchiste du grand Constantin, qui par respect l'appelait son père; Osius que les ariens mêmes nommaient le prince des conciles, qui en effet avait été l'oracle de ceux d'Elvire, d'Arles, de Néocésarée, de Gangres et d'Alexandrie; qui avait présidé à celui de Nicée et y avait dressé le symbole, dont l'Eglise s'est fait une règle de foi. Osius, dont Eusèbe de Césarée, qui ne pouvait louer son zèle, louait malgré lui la vertu et l'éminente piété qu'Athanase nommait seul entre quatre cents évêques, par la communion desquels il défendait son innocence, et dont il disait aux ariens, qu'en bannissant le pape et tant de pasteurs avec lui, ils n'avaient encore rien fait, et que c'était en pure perte qu'ils avaient rempli tout l'univers de la terreur de leur puissance, puisque le grand Osius vivait encore; que ses discours étaient capables de soulever contre eux le monde entier; et que quand il parlait, toute la terre ne savait qu'obéir. Cet homme, jusque-là si respecté et si digne de l'être, n'ayant plus, pour entrer glorieusement dans le port qu'un coup de rame à donner, cède, à l'âge de cent ans, aux fureurs et à l'impiété arienne, et fait une tache à sa gloire. Nous n'oserions vous dire que sa chute ait été mortelle, mais nous oserons bien vous répéter ce que vous avez si souvent entendu: Tremblez, faibles roseaux: les cèdres ont été renversés. *Heureux*, dit l'Ecriture, *celui qui craint toujours* (72). Craignez donc, vous qui jusqu'ici avez vécu dans le désordre. Craignez vous qui avez tâché de vous soutenir dans l'innocence, mais n'oubliez pas que si votre crainte, pour être salutaire, doit bannir la présomption, elle ne doit pas moins bannir la défiance et le désespoir. Car s'il est vrai qu'il y a peu d'élus, et qu'en égard à la corruption générale, il ne peut y en avoir beaucoup, il n'est

(66) *Cujus quot pene verba tot sententiæ sunt, quot sensus tot victoriæ.* (VINCENTIUS LIRINENS.) *Et fuit ipse quoque Tertullianus in Ecclesiæ magna tentatio.* (Idem., n. 18, édit. Baluz.) Tertullien mourut fort âgé vers l'an 216.

(67) *Scientia inflat.* (I Cor., VIII, 1.)

(68) *Cum multos in hoc tentandi genere proferre valeamus, nemo pene est qui Origenis tentationi valeat comparari; in quo plura adeo præclara, adeo singularia, adeo mira exstiterunt, etc.* (VINCENT. LIRIN., in *Commonit.*, n. 17.)

(69) *Origenes Leonidis martyris filius, vir magnus*

ab infantia. (S. Hieronym., *epist.* 65.)

(70) *Quis unquam felicior? Nempe innumeri ex sinu suo doctores, innumeri sacerdotes, confessores et martyres exstiterunt.* (VINCENT. LIRIN., *Ibid.*, pag. 545.)

(71) Ce fut Déce qui ne régna que depuis l'an 249 jusque vers la fin de 251. Origène mourut à Tyr, en 254. (Voyez l'Histoire des hérésies par M. HARMANT, verbo *Origénistes*.)

(72) *Beatus homo qui semper est pavidus.* (Prov., XXVIII, 14.)

pas moins vrai qu'il y en a eu dans tous les temps, qu'il y en a encore aujourd'hui, et que vous pouvez être de leur bienheureux nombre. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quoiqu'une confiance présomptueuse dans les miséricordes de Dieu perde plus de chrétiens qu'il ne s'en perd par le désespoir, il est cependant vrai qu'une crainte excessive produit assez souvent de funestes effets, soit dans les justes, que leurs chutes journalières troublent d'abord et découragent enfin; soit dans les pécheurs qui, après avoir longtemps croupi dans toute sorte d'excès, ne commencent pas plutôt à s'envisager sérieusement eux-mêmes, que, déchirés par les plus vifs remords de leur conscience, ils ferment les yeux à l'étendue des miséricordes de Dieu, pour ne les ouvrir qu'aux rigueurs de sa justice; et que, semblables au malheureux Cain, ils s'écrient comme lui dans un transport de fureur : C'en est fait de moi : un pécheur, tel que je suis, ne peut plus attendre que des foudres; mes péchés sont et trop énormes et trop multipliés, pour que je puisse espérer d'en obtenir le pardon : *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear.* (*Genes.*, IV, 13.)

Ce sont ces sentiments si injurieux à Dieu, si contraires à ses desseins, que je vais combattre, en vous faisant voir que, quelque petit que soit le nombre des élus, vous pouvez encore y prétendre : 1^o parce que Dieu veut votre salut et qu'il le veut d'une manière spéciale; 2^o parce que vous pouvez encore faire ce qu'ont fait les saints; 3^o et pour changer en preuve ce qui pourrait vous paraître une objection, parce que votre sort éternel est plus entre les mains de Dieu qu'il n'est entre les vôtres.

Pour vous convaincre intimement que Dieu veut votre salut et qu'il le veut d'une volonté sincère, rappelez-vous en gros cette longue suite de passages de l'un et de l'autre Testament, dont les uns vous assurent, et même avec serment, que ce Dieu, dont la bonté fait l'essence, bien loin de vouloir la mort du juste, ne veut pas celle de l'impie, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive, qu'il a pitié de tous ses ouvrages, qu'il est toujours prêt à leur pardonner, parce qu'il est toujours plein d'amour pour eux, et qu'il attend avec patience que le pécheur retourne à lui et profite enfin de sa longanimité (73). Les autres, qui ne sont pas moins décisifs, vous le représentent sous les plus aimables idées, sous les hommages les plus propres à inspirer de la confiance. Ici c'est un père plein d'amitié, qui court au-devant d'un fils rebelle et prodigue, qui se hâte de lui don-

ner le baiser de paix; et à qui sa tendresse impatiente ne permet pas même d'attendre ses excuses. Là c'est un maître charitable qui, ému, pénétré des premiers cris d'un serviteur insolvable, ne se contente pas de lui accorder un délai qu'il demande, mais lui remet tout d'un coup dix mille talents. Tantôt c'est un berger qui quitte son troupeau pour chercher la brebis égarée, qui, au lieu de la maltraiter ou de l'accabler de reproches trop mérités, la rejoint avec un plaisir sensible, la charge sur ses épaules, et lui épargne les peines et la fatigue du voyage. Tantôt c'est le plus vif et le plus tendre des oiseaux domestiques, qui s'alarme au premier cri du milan, rassemble ses poussins sous son aile, et prodigue sa vie pour défendre la leur.

Toute l'Ecriture est pleine de ces consolantes expressions. La soif que Dieu a pour votre salut y est gravée à chaque page avec un style de feu et d'amour. Il n'est permis d'en douter qu'à des malheureux qui, pour se tranquilliser dans leurs dérèglements, se plaisent à mettre des bornes aux miséricordes du Seigneur, et, pour ne l'aimer pas, semblent se persuader qu'ils n'en sont pas aimés. Paraissez ici, aimable Sauveur, avec votre sang et vos plaies. Venez confondre cette nation ingrate qui détruit, autant qu'il est en elle, le germe et les fruits de votre médiation. Et vous, mes frères, considérez ces yeux mourants cette tête couronnée d'un diadème aussi honteux qu'il est cruel, ce cœur plus ouvert encore pour vous qu'il ne l'a été par vous et par vos crimes : *Quod per vos et propter vos apertum est* (74). A cette vue pourrez-vous ne vous pas écrier : Oui, Seigneur, vous êtes mon Dieu et ma miséricorde : *Deus meus et misericordia mea.* (*Psal.* LVIII, 18.) Quelque énormes que soient mes crimes, votre nom seul m'empêche de désespérer : *O nomen sub quo nemini fas est desperare.* Quand je vous verrais déjà enfoncer dans mon sein le glaive meurtrier, je ne perdrais pas la confiance. Je jetterais sur vous un tendre regard, et j'oserais encore espérer : *Etiam si occiderit me, in ipso sperabo.... et ipse erit Salvator meus.* (*Job*, XIII, 15, 16.)

Et certes, chrétiens auditeurs, en est-il un seul parmi vous, qui ne puisse dire de lui ce que disait si sagement d'elle-même la mère de Samson, pour se rassurer : *Si Deus arait voulu nous perdre, il ne nous eût pas jusqu'ici comblés de tant de faveurs* (75). Et pourquoy en effet ces grâces qu'il a multipliées sur vous, ces sacrements qu'il vous a préparés, ces remords salutaires par lesquels il ne cesse pas de vous avertir de retourner à lui, ces promesses si touchantes,

(73) *Vivo ego, dicit Dominus; nolo mortem impij, sed ut convertatur a via sua et vivat.* (*Ezech.*, XXXVI, 11.) — *Jurans Vivo, cupit credi sibi.* — (TERTULL., *L. de penit.*, cap. 4.) *Misereris omnium, quia omnia potes, et dissimulas peccata hominum propter penitentiam. Diligis enim omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti.* (*Sap.*, XI, 24, 25.) — *Patienter egit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad*

penitentiam reverti. (*II Petr.*, III, 9.)

(74) *Inimicis vulnera sua demonstraturus est.... videtis vulnera quæ inflixistis, agnoscitis latus quod pupugistis; quoniam per vos et propter vos apertum est, nec tamen intrare voluistis.* (S. AUGUSTIN., lib. II *De Symbolo*, etc.)

(75) *Si Dominus nos vellet occidere, non ostendisset nobis hæc omnia.* (*Judic.*, XII, 20.)

ces menaces si terribles qu'il vous a tant de fois fait entendre, et qu'il vous répète encore aujourd'hui par l'organe du dernier de vos ministres? S'il avait dessein de vous faire périr, il n'avait qu'à vous prendre dans un de ces affreux moments, où, livrés aux désirs de votre cœur, vous n'écoutez que la voix du crime et celle de vos passions. Hélas! il n'aurait qu'à vous prendre dans ce moment. Si la foudre vengeresse tombait sur tous ceux qui m'écoutent, y en aurait-il beaucoup en état de paraître devant lui, et d'éviter la rigueur de ses jugements?

Mais quoi! nous diront ces superbes dis-coureurs qui sont résolus de ne se rendre jamais, si Dieu nous a épargnés jusqu'ici, a-t-on bien raison d'en conclure qu'il l'a fait par bonté pour nous? Victimes malheureuses de sa colère, est-il bien sûr qu'il ne nous engraisse point pour le jour de la perdition (76)? Il sait bien que nous ne lui échapperons pas; et pourquoi donc nous vanter ici sa patience, qui peut être aussi bien l'effet de sa justice que de ses miséricordes?

Ainsi raisonnent, ainsi parlent ces esprits philosophes qui, quoi qu'ils en disent, sont bien aises de se persuader, contre les termes les plus précis de l'Ecriture, que leur perte vient plutôt de Dieu qu'elle ne vient d'eux-mêmes. Mais avant que de vous répondre, pécheurs insensés, permettez-moi de vous faire remarquer l'injustice et le travers de votre conduite. Quoi! vous vivez dans le plus profond, dans le plus mortel assoupissement; vous ne refusez rien à vos sens de tout ce qui peut les contenter; vous ne parlez de la religion que pour l'affaiblir; vous vous plongez dans les plus brutales voluptés; vous menez une vie toute païenne: l'affaire du salut vous paraît un jeu, et moins qu'un jeu; sa pensée vous fait une espèce d'horreur, et vous semblez craindre que Dieu ne vous convertisse; vous écartez sa grâce, et quand elle va jusqu'à vous, vous la rendez inutile; et après cela vous venez avec de faux soupirs nous demander s'il est bien sûr que Dieu ait dessein de vous sauver. Changez de langage, parlez d'un ton plus vrai, et dites-nous tout uniment que c'est vous qui voulez vous perdre, et que, pour y réussir avec moins de trouble, vous feignez de croire que le salut vous est impossible, et qu'un décret funeste vous en a fermé la porte.

Après cela il nous est bien aisé de vous répondre, et nous l'avons fait d'avance. Les desseins de Dieu ne peuvent être inconnus qu'à ceux qui ont un intérêt secret à les méconnaître. Il veut le salut de tous les hommes, ait saint Paul, et il veut particulièrement celui des fidèles. Il s'est fait victime de propitiation, non-seulement pour nos péchés, mais aussi pour ceux du monde entier, dit saint Jean. Il ne veut pas que qui que ce soit périsse, dit le Prince des apôtres. Est-il donc de sa gloire, est-il de votre bonheur de restreindre à un petit nombre de personnes des

textes si précis et si consolants? Vous pouvez le faire tant qu'il vous plaira; mais il n'en sera pas moins vrai que c'est à vous, ô Israël! que vous devez imputer et vos égarements et la damnation qui doit en être la triste récompense: *Perditio tua* (ex te), *Israel*. (*Osee*, XIII, 9.)

Mais, nous dit-on encore, ou Dieu nous a prédestinés à la gloire, ou il a résolu de faire de nous des vases d'ignominie. Ses décrets ne sont point venus jusqu'à nous; pour quoi tant nous tourmenter, puisqu'ils ne peuvent manquer de s'accomplir?

Ce raisonnement spécieux n'est ni d'un chrétien, ni d'un vrai philosophe. Sans examiner ici si nos mérites prévus sont la cause de notre prédestination, ou si notre prédestination n'est point elle-même la cause et le principe de nos mérites, il nous suffit de savoir que la pureté et l'innocence sont des moyens nécessaires pour arriver à la béatitude; que Dieu ne couronnera jamais que ceux qui auront légitimement combattu; que celui qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans notre coopération; et que, comme il est impossible qu'il nous précipite dans les enfers après que nous aurons exactement marché par les voies du ciel, il est impossible que nous arrivions au ciel si nous refusons de marcher par le chemin étroit qui seul peut nous y conduire. Ainsi, supposer sa prédestination et se rassurer en conséquence, c'est ruiner d'une main l'édifice qu'on veut élever de l'autre; c'est d'un côté se croire très-étroitement engagé à mener une vie conforme à celle de Jésus-Christ, et de l'autre vouloir cependant continuer toujours à vivre de la vie du siècle, qui est celle des enfants de perdition.

Oh! que votre philosophie est différente toutes les fois qu'il s'agit de vos affaires temporelles! Dans une maladie vous ne dites point que vos jours sont comptés, et que vous ne pouvez faire un pas au delà du terme qui vous est prescrit; il n'est point de remède dont vous ne fassiez l'essai, parce que vous savez qu'ils ne sont pas tous également infructueux, et que Dieu veut qu'on en use dans les infirmités. Dans un voyage de long cours vous prenez toutes les mesures possibles pour éviter les écueils et braver la tempête, parce que vous avez appris dès l'enfance que le ciel n'aide que ceux qui ne négligent rien pour s'aider eux-mêmes. Il en est ainsi du reste; et vous traiteriez d'insensé quiconque, sous le frivole prétexte d'une providence supérieure qui règle tout, voudrait vous endormir dans une stupide et dangereuse inaction.

Mais si, en donnant à vos affaires tout le soin qu'elles méritent, vous croyez suivre les règles communes de la sagesse et de la prudence, n'est-il pas surprenant que vous vous applaudissiez quand vous renversez ces mêmes maximes sur la plus importante affaire qui fut jamais, je veux dire l'affaire de votre salut? Dans l'incertitude où vous

(76) *Congrega eos quasi gregem ad victimam, et sanctifica eos in d'e occisionis.* (*Jerem.*, XII, 3.)

êtes de ce que Dieu a décidé sur votre sort éternel, faites au moins pour vous sauver ce que le démon fait pour vous perdre. Qu'il est honteux pour vous, qu'il est humiliant pour moi d'être réduit à vous proposer son exemple ! Cet implacable ennemi, qui ne sait pas plus que vous vos dernières destinées, ne s'amuse point à vos alternatives. Il ne dit point comme vous : Ou cet homme doit être un jour du nombre des bienheureux, ou il doit être du nombre des réprouvés. S'il est destiné à être du nombre des saints, je perdrais mon temps et mes peines à le tenter. Quoi que je fasse, Dieu saura bien accomplir son œuvre ; et, malgré tous mes efforts, il le sauvera comme il a jusqu'ici sauvé tous ses élus. Que si, au contraire, il doit être réprouvé, je puis encore me tenir en repos. Tôt ou tard il sera un membre de mon royaume, et sa conquête ne peut m'échapper. L'ancien serpent ne s'amuse point à ces raisonnements frivoles. Il marche nuit et jour sur la ligne de séduction qui, dans tous les temps, lui a si bien réussi ; et, persuadé qu'on se damne en succombant sous ses artifices, il dresse à chaque instant de nouvelles batteries. Il attaque saint Antoine jusque dans son désert, et l'illustre saint Martin jusqu'au moment même où il commence à saisir la couronne que ses travaux lui ont méritée.

Faites pour vous ce que le tentateur fait contre vous ; réglez votre activité sur la sienne, et ranimez votre confiance. Dieu veut, et veut très-sincèrement vous faire saints : c'est un heureux préjugé pour vous. Vous pouvez faire ce qu'ont fait les saints pour le devenir : c'est un second préjugé qui ne vous est pas moins favorable.

Ici, mes frères, je vous l'avoue, cette tendre charité pour les pauvres pécheurs, qui convient si bien aux ministres de l'Evangile, semble se réveiller dans mon cœur. Je me sens ému en entendant les cris lamentables d'une foule de malheureux qui, se réveillant de leurs désordres comme d'un profond sommeil, aperçoivent de toutes parts les funestes précipices qui les environnent. L'unique sentier qui se présente à eux ne sert qu'à augmenter leur effroi, tant il leur paraît difficile et inconnu. La vue même de ceux qui, par une marche forcée, se sont élevés jusqu'au faite de la montagne redoublent leur désespoir, parce qu'elle leur reproche leur imprudence et leur égarement volontaire. C'est dans ce triste état qu'ils nous demandent si nous parlons sérieusement quand nous leur disons qu'ils peuvent encore faire ce qu'ont fait les saints ; c'est-à-dire que des hommes atténués de langueur peuvent encore entreprendre une course qui effraye les plus intrépides voyageurs, ou que des soldats navrés de plaies peuvent non-seulement recevoir, mais aller combattre des ennemis frais et vigoureux.

A Dieu ne plaise, mes frères, que pour flatter mal à propos le pécheur j'aillie lui

dire que rien n'est plus aisé que de sortir d'une situation aussi déplorable. Je sais qu'il en coûte pour vaincre des passions que la longueur du temps a rendu maîtresses, pour rompre des habitudes chéries et invétérées, pour commencer un genre de vie tout nouveau, pour marcher par un chemin qu'on n'a jusqu'ici regardé qu'avec des yeux d'averssion. Mais quelque grandes que soient toutes ces difficultés, je continue à soutenir que vous pouvez encore les vaincre, et faire ce qu'ont fait les prédestinés.

Si la céleste Jérusalem ne comptait que des anges parmi ses habitants, si les citoyens de la sainte Sion avaient tous conservé l'innocence ; s'ils avaient été dans des emplois différents des vôtres, je n'oserais ni vous les proposer pour modèles, ni vous rassurer par leur exemple. Mais il n'en a pas été ainsi ; et à l'exception de cette auguste Vierge, qu'un privilège spécial a mis hors de la règle commune ; de tous ceux que l'Eglise honore d'un culte public, il n'y en a pas un seul qui, comme vous, n'ait été environné d'infirmités, et sujet à des faiblesses, souvent plus humiliantes, plus dangereuses, ou même plus funestes que les vôtres. La plupart ont vécu dans des temps et dans des lieux aussi corrompus que ceux où vous vivez : et un grand nombre se sont vus engagés par état dans des emplois plus périlleux que ceux où la Providence vous a placés. C'est donc une illusion enfantée par le père du mensonge, et nourrie par l'amour-propre, c'est une illusion de s'imaginer, que ceux qui règnent dans le ciel, étaient, pour ainsi dire, pétris d'un autre limon que nous, exempts de l'insulte des passions, en un mot, d'une nature presque entièrement différente de la nôtre. Elie a fait de grands miracles, ses prodiges ont étonné la terre ; il a ressuscité les morts, fermé le ciel à son gré, défendu aux nuées de pleuvoir sur la terre, ordonné à ces mêmes nuées de lancer la foudre comme les ministres d'un roi impie, et fait trembler ce malheureux prince jusque sur son trône. Cependant cet Elie si grand, si redoutable, était homme comme vous, et sujet à toutes vos infirmités. C'est un apôtre qui nous en avertit (77), afin, dit saint Bernard, que les mérites des saints ne nous découragent pas, et que nous osions les imiter, non dans les miracles qu'ils ont faits, ce qui n'est pas nécessaire, mais dans les vertus qu'ils ont pratiquées, et qu'ils n'ont pratiquées avec tant de sollicitude, que parce qu'ils sentaient comme nous, et peut-être plus que nous, le poids de ce corps de mort, les tentations de l'ennemi, la rigueur et les dangers de leur pèlerinage.

Et certes, il a bien paru que les saints n'étaient pas d'une nature privilégiée. Dans quels excès ne sont-ils point tombés, quand ils se sont roidis contre la voix de Dieu ? Vous ne l'ignorez pas, mes très-chers frères, et le nom seul des Paul, des Thais, des Augustin, dans la loi nouvelle ; des David, des

(77) *Elias homo erat similis nobis passibilis.* (Jac., V, 17.) Vide S. BERNARD., in *Festo omnium sanctorum*.

Salomon, des Manassès, dans l'ancienne, vous rappelle tout d'un coup des pécheurs du premier ordre, et dont les uns sont tombés presque dans un instant du faite de la vertu jusqu'au fond de la misère : les autres n'ont embrassé le parti de la justice et des larmes qu'après avoir croupi, pendant un grand nombre d'années, dans la fange du crime et toutes les ordures de la volupté. Ils ont donc été ce que vous êtes, et vous pouvez devenir ce qu'ils sont devenus, et ce qu'ils seront pendant toute l'éternité.

J'entends d'avance votre réponse. Je suis, me dit l'un, chargé du poids des affaires publiques. A peine ai-je le loisir de respirer. Une populace tumultueuse inonde ma maison avant l'aurore ; et le jour en finissant m'annonce pour le lendemain un nouveau déluge de discussions et d'embarras. Et moi, dit l'autre, je suis en proie à la douleur et à l'affliction. Ma famille révoltée s'unit à mes ennemis pour me persécuter. Il ne me reste qu'une étincelle de vie, et on veut l'anéantir : *Querunt extinguere scintillam meam* (II Reg., XIV, 7.) Le trouble et l'inquiétude traversent toutes mes démarches. Je ne trouve ni ne puis trouver cette paix sainte, sans laquelle il est impossible de servir Dieu et de travailler à l'affaire de son salut.

Qu'il serait aisé, mes frères, de vous forcer dans ce faible retranchement, si la dureté de votre cœur ne nous en opposait un plus difficile à surmonter ! Quoi donc, avez-vous plus d'occupations que n'en eurent de leur temps les Constantin, les Théodose, les Henri (78), et tant d'autres empereurs si célèbres par leur piété et par leur religion ? Avez-vous plus d'embarras que n'en eut un saint Louis qui, chargé presque dès l'enfance de la conduite d'un grand royaume, obligé d'être tous les jours à la tête de ses armées, pour réprimer l'insolence de l'ennemi, toujours prêt à porter la guerre jusque dans le sein de l'Asie, sut dans les fers même remplir le précepte et ne pas négliger le conseil ? Etes-vous plus maltraités que tant d'innocents, dont les uns ont été, comme Joseph, ensevelis dans d'injustes cachots ; les autres, comme Job et Tobie, ont vu leur piété n'avoir, si j'ose le dire, pour récompense qu'un déluge de misères ? Et pour prévenir une infinité de semblables objections, avez-vous des passions plus fortes, des habitudes plus invétérées, des liaisons plus étroites que celles des Madeleine et des Augustin ? Avez-vous plus de mesures à prendre, ou plus de froideurs à essuyer que les Herminégilde, et cette nuée de martyrs comme lui, qui n'ont pu être à Dieu qu'en brisant tous les liens de la nature, qu'en foulant aux pieds le monde et toutes ses espérances ?

Mais, ajoutez-vous, on exige de moi que dès le premier jour je brise toutes mes chaînes, que je renonce à tous mes plaisirs, que je rompe des commerces si doux et si longtemps entretenus, c'est-à-dire que je me

rende la fable et la risée d'un monde critique, qui va tomber impitoyablement sur moi, et faire une cruelle anatomie de toutes mes démarches : c'est-à-dire que je n'ose plus me montrer dans ces compagnies, où je passais et où je faisais passer aux autres de si délicieux moments ; c'est-à-dire en un mot, que je m'ensevelisse tout vivant, que j'aie me cacher parmi ceux qui sont morts pour toujours, que je n'aie plus ou presque plus de commerce avec mes amis les plus tendres. Oui, mes frères ; et pour ne vous rien dissimuler, c'est-à-dire quelque chose de plus encore. C'est donc à dire que si votre cœur vous est un sujet de scandale, vous l'arrachiez et le jetez loin de vous : c'est-à-dire que vous n'usiez du monde que comme un étranger à qui rien du monde n'appartient ; c'est-à-dire enfin que, dans l'usage même que vous ferez de vos biens en faveur de l'indigent, vous soyez précautionné, que votre main gauche ne sache pas ce que fera la droite.

Ces conditions sont bien dures, me répliquez-vous. Mais, je le répète, quelque difficiles qu'elles soient, vous sont-elles impossibles ? Mais un capitaine à la tête de sa troupe ne fait-il pas beaucoup plus, pour apprendre enfin que le prince est content de ses services ? Mais, s'il s'agissait de la santé de votre corps, balanceriez-vous à vous la procurer, quand il devrait vous en coûter davantage ? Et si Dieu vous livrait à un sort plus rigoureux, ne faudrait-il pas, bon gré, mal gré, le subir, le dévorer tout entier ? N'accusez donc ici que votre peu de courage, et avouez de bonne foi que ce n'est pas l'impuissance d'imiter les saints qui vous arrête ; mais l'espèce d'assoupissement et une langueur d'autant plus condamnable que votre vie jusqu'ici a été plus vide de bonnes œuvres et plus criminelle. Ah ! l'on a vu des pénitents qui, pour un seul péché mortel, se sont condamnés à des larmes éternelles ; qui n'ont plus eu ni paix ni trêve avec un corps qui les avait séduits ; qui l'ont traité, tous les jours de leur vie, comme leur plus mortel ennemi ; qui ne le nourrissaient qu'autant qu'il était nécessaire pour le réserver à de nouveaux supplices ; qui ne lui conservaient la vie que parce qu'il ne leur était pas permis de lui donner la mort, et qui lui en conservaient si peu qu'ils paraissaient moins des hommes que des squelettes faiblement animés. Et vous, chrétiens, si toutefois vous méritiez encore d'en porter le nom, vous dont la vie n'a été qu'un tissu de scandales, qui savez boire l'iniquité, comme un homme pressé de la soif boit l'eau ; qui ne vous êtes pas contentés de vous perdre, mais qui, par vos mauvais exemples, avez perdu vos domestiques, vos amis, vos enfants mêmes, et qui leur avez creusé dans les noirs abîmes la place où ils sont déjà, vous qui, semblables à cette Babylone impure dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, avez enivré vos adorateurs du vin de votre

(78) Saint Henri mourut en 1024 ; sainte Cunégonde, son épouse, qu'il laissa vierge, mourut le 3 mars 1040.

prostitution, vous enfin qui êtes déjà à demi réprouvés, à qui il ne reste plus qu'un rayon d'espérance; qui allez bientôt être retranchés du nombre des vivants, et qui néanmoins pourriez encore, malgré vos débris, gagner le port et éviter le naufrage; vous différez encore à saisir la seule planche qui vous reste et qu'un souffle de mort va peut-être vous dérober pour toujours. Enfants de contradiction, quand il vous arrive de réfléchir sérieusement sur votre état, vous êtes les premiers à nous demander s'il y a encore des miséricordes pour vous, et lorsqu'en supprimant les grandes et terribles vérités de la mesure des grâces, du grand nombre des péchés, de l'horreur des jugements de Dieu, nous vous avons fait entrevoir qu'il y a encore de la ressource à vos maux, et que tout n'est pas désespéré, vous le prenez sur un autre ton, et vous nous demandez du délai. Juste Dieu! le pécheur sera-t-il donc méchant parce que vous êtes bon, et multipliera-t-on son aversion pour vous, à proportion que vous multipliez votre patience et vos bontés pour lui?

Mais serai-je sûr de réussir, si je ne diffère pas davantage? Le nombre des élus est petit, quelle apparence que j'en sois, après avoir si longtemps refusé de travailler pour en être? Dieu tient entre ses mains la balance qui doit décider de ma destinée: pourrais-je sans témérité croire qu'il la penchera en ma faveur? Enfin mon sort est entre ses mains: oserais-je espérer qu'il fit tant pour moi, qui n'ai jamais rien voulu faire pour lui?

Je vous ai déjà fait voir, chrétiens auditeurs, qu'il y a de l'illusion, de la contradiction même, dans la conduite d'un homme qui s'abstient du bien, parce qu'il ignore l'arrangement que Dieu a pris par rapport à son salut. J'ajoute, mais en deux mots, et je finis par là, que la persuasion où nous devons être, que notre sort est dans les mains de Dieu plus qu'entre les nôtres, est un des plus pressants motifs que nous puissions avoir de travailler avec confiance à l'affaire de notre salut. Regardez-la, mes frères, par une comparaison des plus simples, regardez-la, cette importante affaire, comme un procès que vous avez avec le démon, qui en est l'ennemi déclaré. Mais dites-vous en même temps que celui qui la doit juger est votre ami: *vos amici mei estis* (Joan., XV, 14); qu'il est votre frère, et qu'il se fait un plaisir de l'être, *primogenitus in multis fratribus* (Rom., VIII, 29); qu'il est votre père, et que dans l'univers entier vous n'en trouveriez pas un seul qui ait pour son enfant la tendresse qu'il a pour vous, *tam pater nemo*; qu'il souhaite que vous réussissiez dans votre entreprise: *voluntas Dei sanctificatio vestra* (I Thess., IV, 3); et qu'il le souhaite avec tant d'ardeur, qu'il vous donnerait encore son Fils, et tout le sang de son Fils, si vous en aviez besoin; qu'il vous prévient de ses bénédictions, et

que pour en obtenir de nouvelles, il vous suffit de ne pas mépriser celles qui accompagnent les premières. Sans de tels secours, où en seriez-vous? Avec eux que n'avez-vous pas droit d'attendre, si vous n'endurcissez pas vos cœurs, comme firent vos pères dans le désert: *sicut patres vestri in deserto*. (Psal. XCIV, 8.)

Sur ces principes, auxquels l'Eglise n'a jamais touché, efforcez-vous d'assurer votre vocation par les bonnes œuvres: *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis*. (II Petr., I, 10.) Travaillez à votre salut avec une sainte et juste frayeur, parce qu'il y a peu d'élus, et que jusqu'ici les préjugés ne vous sont pas favorables. Mais travaillez-y sans délai, travaillez-y avec courage, travaillez-y avec persévérance; parce qu'enfin il y a des élus, et que vous pouvez encore faire ce qu'ont fait les saints. S'il ne vous est pas possible de rentrer dans l'heureuse condition de ceux qui ont été élevés avant que la malice du siècle eût altéré leur innocence, il vous est possible, avec la grâce du Médiateur, d'imiter ceux qui se sont heureusement relevés de leur chute. Du haut du séjour glorieux où la pénitence les a placés, ils vous montrent la voie étroite de la croix qu'ils ont embrassée. Entrez-y à leur suite, elle ne vous effraiera qu'un moment. Bientôt vous y goûterez la vérité qui conduit à la vie. C'est, etc.

SERMON IV.

SUR L'IMPÉNITENCE FATALE.

Quæretis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini. (Joan., VII, 34.)

Vous me chercherez, vous ne me trouverez plus, et vous mourrez dans votre péché.

C'est ici, mes frères, une de ces vérités terribles qui ont peuplé les déserts de solitaires, qui ont fait trembler les hommes les plus justes, qui ont appris à des rois et à des princes, dont l'exemple nous touche encore et nous attendrit (79), le métier si difficile pour eux de vivre dans la mortification et dans l'humilité. Une de ces vérités qui ont formé des milliers de pénitents; qui ont fait craindre aux prédicateurs de l'Evangile, qu'après l'avoir annoncé avec le plus éclatant succès, ils ne fussent eux-mêmes réprouvés; et qui ont fourni à tous les élus de Dieu des motifs continuels d'opérer leur salut avec crainte et tremblement. Une de ces vérités enfin qui produiraient encore de nos jours des effets aussi salutaires, si nous n'étions arrivés à ces temps prédits dans l'Ecriture, où l'iniquité abonde, où la charité est non-seulement refroidie, mais presque entièrement éteinte; où la foi est si rare, que si le Fils de l'homme descendait aujourd'hui pour son jugement, il n'en trouverait presque plus sur la terre.

En effet, quelque effrayantes que soient les menaces que fait Jésus-Christ à ceux qui

(79) Feu Monseigneur le duc d'Orléans était présent, quand ce discours fut prononcé à Versailles.

diffèrent de jour en jour à faire pénitence, c'est en vain que nous exhortons les pécheurs à sortir de la voie du mal, pour rentrer dans celle de la justice. On nous répond de sang-froid qu'on est chargé de mille autres affaires ; qu'il se trouvera un temps plus commode ; qu'on risquerait tout, si on manquait l'occasion favorable qui se présente d'avancer sa fortune : au lieu, dit-on, que la pénitence est bonne en tout temps, et que Dieu récompense aussi bien ceux qui ne commencent que vers la onzième heure à travailler dans sa vigne, que ceux qui, plus actifs et plus vigilants, s'y sont employés dès l'aurore, et ont porté le poids entier de la chaleur et du jour.

Tels et plus stupides encore sont les raisonnements de ces hommes qui contemplent avec admiration toutes leurs démarches (80) ; qui, pleins d'adresse et d'intelligence dans toutes les affaires du siècle, paraissent n'avoir pas le sens commun quand il s'agit de l'affaire du salut, et qui se conduisent par rapport à ce *seul nécessaire*, comme ils ne voudraient pas se conduire sur leurs plus vils, leurs plus minces intérêts.

C'est, mes frères, ce langage et cette conduite pernicieuse que je vais combattre, en vous faisant voir que ceux qui diffèrent de jour en jour leur conversion pourront bien chercher Jésus-Christ, mais qu'ils ne le trouveront pas ; c'est-à-dire qu'ils scellent chaque jour leur réprobation ; c'est-à-dire qu'ils mourront dans le crime, après y avoir vécu ; c'est-à-dire en un mot que, quoi qu'ils en pensent, ils ne se convertiront ni dans un âge plus mûr, ni dans leur vieillesse, ni même à l'heure de la mort. Pourquoi ? 1^o Parce qu'ils ne le voudront pas : ce sera mon premier point. Pourquoi encore ? 2^o Parce que quand ils se disposeraient à le vouloir, Dieu ne le voudra plus : ce sera mon second point. Au reste, je donnerai à cette double proposition toutes les modifications d'une exacte théologie. Suspendez donc votre jugement, mais ne suspendez pas vos frayeurs. L'importance de la matière sollicite toute votre attention. Fasse le ciel qu'elle soit désormais le sujet de vos plus sérieuses réflexions.

PREMIER POINT.

Il y a, dit saint Augustin (Serm. 10 *De Verbis Domini* ; et in *psalm. LII*), peu de pécheurs assez insensés pour dire sérieusement, avec l'impie dont parle l'Écriture, qu'il n'y a point de Dieu : *Insania ista paucorum est*. Quelque obscurci, quelque corrompu que soit un cœur par la violence et par la malignité de ses passions, il est difficile qu'il n'entende quelquefois au dedans de lui-même une voix importune qui l'avertit qu'il est dans les cieus un arbitre souverain des destinées humaines ; que toutes ses créatures lui doivent leurs hommages, et que

si sa libéralité exige qu'il récompense celles qui lui sont fidèles, sa justice exige encore davantage qu'il punisse avec rigueur celles qui l'ont outragé. Aussi n'y a-t-il personne, ou presque personne, parmi ceux qui ont quelque teinture des maximes de l'Évangile, qui veuille mourir dans le péché et dans l'impénitence. Chacun se promet bien de penser un jour à sa conversion : et l'ennemi du genre humain, l'ancien serpent, ne réussit si bien à tromper les hommes que parce qu'il a l'adresse de leur persuader, non qu'ils ne doivent jamais travailler à leur salut, mais qu'ils auront toujours assez de loisir et plus de force qu'il n'en faut pour y travailler.

C'est, Messieurs, pour détruire cette erreur, qui perd presque tous ceux qui se perdent, que je commence à vous démontrer que le pécheur, qui remet de jour en jour sa conversion, ne se convertira jamais parce qu'il ne le voudra jamais ; et j'assure qu'il ne le voudra point, parce que, ou il ne pourra le vouloir, ou, s'il le veut, il ne le voudra pas comme il faut.

Je dis en premier lieu qu'il arrive souvent et très-souvent, que le pécheur ne veut, ni même ne peut vouloir sa conversion. Cette vérité, tout épouvantable qu'elle est, est du nombre de celles dont l'évidence ne souffre ni contradiction ni réplique. Car enfin, pour qu'un homme puisse vouloir changer de vie, au moins lui faut-il du temps et de la raison. Or combien de fois arrive-t-il que Dieu, indigné de voir ses miséricordes toujours méprisées, s'arme contre les impies d'une juste colère ; qu'il les arrête au milieu de leurs plus beaux jours ; qu'il brise sans pitié tous leurs os comme un lion en furie, et qu'il tranche le fil de leurs années plus vite qu'un tisserand ne coupe le fil de sa toile : *Præcisa est velut a texente vita mea* (81). Ne vous y trompez donc pas, mes frères, dit saint Augustin ; celui qui a promis au pécheur pénitent qu'il lui ferait miséricorde, n'a point du tout promis qu'il lui accorderait le temps de faire pénitence. Maître absolu de ce temps précieux, il le continue ou le retranche à son gré : il l'accorde quand il lui plaît, et il le refuse quand il juge à propos de le refuser. Parce que quoiqu'il soit vrai, (et c'est ce que je vous prie de bien considérer) qu'il attend souvent le retour des pécheurs, comme il est évident par les exemples d'un David, d'un Paul, d'un Augustin, il n'est pas moins vrai qu'il ne les attend pas tous avec la même patience, et qu'il en est un nombre prodigieux sur lesquels sa vengeance tombe avec précipitation, ou du moins qui sont enlevés par une mort qui, selon l'ordre de la nature, n'eût pas dû les frapper sitôt. C'est ainsi que Pharaon et son armée, vraisemblablement moins coupable que lui, sont dans un moment livrés en proie à la rapidité des flots ; que Coré, Dathan et Abiron se trouvent, presque sans le savoir, engloutis tout vivants dans les abîmes ; que Sodome

(80) *Ambulaverunt in mirabilibus super se.* (Psal. CXXX, 1.)

(81) *Vide Isa., XXXVIII 12; Job, VII, 6, etc.*

et quatre villes voisines, pour un crime qui, tout détestable qu'il est, n'est peut-être point assez inconnu, sont réduites en cendre par le feu du ciel ; que Balthazar et Holopherne sont, après une longue débauche, massacrés dans leur lit ; et que du temps de Jésus-Christ la tour de Siloé ensevelit sous ses ruines dix-huit hommes qui n'étaient pas plus coupables que le reste des habitants de Jérusalem.

Mais hélas ! chrétiens auditeurs, était-il donc bien nécessaire de remonter jusqu'à des temps si éloignés, pour y saisir la trace sanglante de ces morts infortunés, qui n'ont pas eu un seul instant pour penser à leur conversion : et ces temps malheureux auxquels nous étions réservés ne nous fournissent-ils pas assez de semblables exemples ? Quoi donc ! n'avons-nous jamais connu de ces fameux impies, qui tirés de la plus vile poussière, élevés peu à peu au-dessus du malheur de leur naissance, arrivés enfin par la voie des plus noires abominations jusqu'au faite des honneurs, ont été tout à coup précipités jusqu'au centre du néant et de toutes les misères ? N'avons-nous point vu de riches voluptueux, vêtus plus superbement encore que celui dont parle l'Evangile, qui nageaient dans l'abondance et les plaisirs ; qui ne connaissaient de larmes que celles qu'ils avaient fait répandre à la multitude opprimée ; ne les avons-nous, dis-je, jamais vus frappés tout d'un coup d'une maladie mortelle, rayés, dans l'espace de quelques minutes, du nombre des vivants, transportés comme par enchantement dans la région des morts ; et présentés au tribunal de ce Juge sévère, dans les mains duquel c'est une chose horrible de tomber ? N'avons-nous jamais entendu parler d'hommes foncièrement corrompus, dont les uns ont été assommés dans l'ivresse ou des divertissements infâmes ; les autres malheureusement engagés dans un duel, y sont morts la haine dans le cœur et le blasphème à la bouche ? Celui-ci, attaqué dans son voyage par une troupe de brigands, a succombé sous le nombre, lorsqu'il pensait bien plus à défendre sa vie, qu'à profiter pour son âme de l'unique moment qui lui restait encore. Cet autre qui, par la douceur de son commerce et par ses manières enjouées, charmait les plus belles compagnies, a été surpris et emporté dans une nuit ; et dès le matin la renommée a publié sa mort avant que de nous avoir annoncé sa maladie. Tous ces tragiques accidents, dont chacun forme une preuve incontestable de fait, tous ces accidents sont journaliers ; et jeune encore j'ai pu dire qu'il n'y en avait pas un seul dont je n'eusse été témoin. Après cela, n'ai-je pas raison de conclure que ceux qui ne trouvent pas aujourd'hui le temps de se convertir, pourraient bien ne le trouver jamais ?

Mais quoi ! me direz-vous, Dieu n'a pas laissé de fournir à bien d'autres les plus amples moyens de se réconcilier avec lui. J'en étais déjà convenu avec vous, mon cher frère ; mais quelle conséquence en tirez-

vous en votre faveur ? De ce qu'il l'a fait pour un Augustin, s'ensuit-il bien qu'il le fera pour vous ? *Quid tum*, dit saint Chrysostome, *an tibi quoque concedet ?* Faites une supposition toute contraire à la vôtre ; et demandez-vous ce que vous deviendriez dans ce moment, si Dieu venait à vous traiter, comme de votre aveu il en a traité tant d'autres, et à vous refuser ce temps sur lequel vous comptez si fort. Mais enfin, continuez-vous, peut-être que je l'obtiendrai. *Peut-être !* Ah ! chrétien, y avez-vous bien réfléchi ! Pensez-vous qu'il s'agit de votre âme ? Voudriez-vous la risquer sur un peut-être et sur de pures possibilités ? *Quid ais fortasse ? In mentem tibi veniat te de anima tua consilium inire.* (S. CHRYSOST., in cap. X. *Epist. ad Corinth.*, sub finem.) Est-ce ainsi que vous raisonnez, quand il s'agit d'intérêt et de fortune ? Allez-vous au combat sans régler vos affaires, parce qu'il peut vous arriver d'en sortir sain et sauf ? Entreprenez-vous à tous hasards une navigation périlleuse, parce qu'il s'est trouvé d'heureux téméraires, dont les flots ont respecté le caprice et la folie ? Par quelle fatalité l'affaire de votre conversion sera-t-elle donc la seule sur laquelle vous vous rassuriez par un *peut-être* ? *Quid ais fortasse*, etc. Mais allons plus loin. Je vais vous donner plus que vous n'oseriez prétendre. Vous aurez du temps, de la raison, des forces jusqu'au dernier soupir. Vous en inférez votre retour à Dieu ; j'en infère, moi, une impénitence plus réelle et plus marquée.

En effet, chrétiens, pour se convertir, il faut le vouloir, et le vouloir si fortement, que la bonne volonté se trouve victorieuse du monde, de la chair et de toutes ses concupiscentes. Je ne veux, mes très-chers frères, que ce simple exposé, pour vous faire concevoir qu'une conversion toujours différée est dans le plus haut degré d'impossibilité morale qui se puisse imaginer. Et pour vous en convaincre d'une manière plus sensible, supposons, je vous prie, que les moments marqués de Dieu pour la durée de votre vie sont près d'expirer. (Vous vous souvenez que quand je fis devant vous il y a cinq ans la même supposition, elle ne tarda pas à être suivie de la réalité.) Supposons de plus en votre faveur que Dieu ne vous enverra ni de ces léthargies mortelles qui enlèvent à un malade l'usage de l'ouïe, de la parole et de tous les sens, ni de ces fièvres violentes qui, accompagnées de transport et de délire, absorbent l'esprit et la raison. Ne nous laissons point de vous accorder bien des choses que Dieu est en droit de vous refuser, et qu'il vous refusera peut-être. Supposons donc encore que votre dernière maladie ne vous arrivera ni dans cet âge bouillonnant, où un homme qui sent encore toute son âme au dedans de lui-même ne se prépare guère à la mort, parce qu'il s'imagine toujours que la force de la jeunesse le tirera d'affaire, ni dans cet âge décrépit où l'esprit baissé n'est pas plus capable de réflexion qu'il ne l'était dans sa première enfance ; ni dans ces lieux

destitués de pasteurs, où faute d'un prêtre, et qui plus est, d'un prêtre éclairé, des désirs d'ailleurs salutaires demeurent désirs, et ne peuvent éclore. Après tant de suppositions purement gratuites, et dont peut-être pas une n'aura lieu, votre pénitence me paraît encore si difficile, que tous les préjugés sont contre vous; et j'assure hardiment, ou que vous ne donnerez aucune marque de repentir, ou que celles que vous donnerez seront très-équivoques.

Enfin, vous dit un pasteur plein de zèle, qui, selon la damnable maxime du siècle, n'a été averti de vous offrir son ministère que quand on a vu que votre vie était dans un danger évident; enfin, vous dit-il, avec bien des ménagements et des détours, pour ne pas vous effrayer, il est temps de mettre ordre à vos affaires. Votre maladie est de nature à avoir des suites fâcheuses. Le désir que j'ai de vous en voir délivré augmente l'appréhension où je suis que vous n'ayez peine à vous en tirer. Donnez donc, mon frère, donnez à votre conscience ces derniers moments; et disposez-vous à paraître avec confiance au tribunal du souverain Juge, s'il a résolu de vous appeler à lui.

Une semblable nouvelle, annoncée autrefois par un prophète à un roi de Juda, l'épouvanta si fort, qu'il versa un torrent de larmes, et qu'il soulaïta avec ardeur que Dieu différât le coup dont il l'avait menacé. Que si un prince qui avait vécu dans l'exercice de la vertu et réglé depuis longtemps les affaires de sa conscience, fut néanmoins si effrayé, quand on lui donna ordre d'y mettre la dernière main, de quelle horreur sera frappé celui qui n'a jamais pensé aux siennes, et qui, par rapport au salut, a traité son âme comme il n'eût pas osé traiter celle du plus mortel de ses ennemis? Quels seront les sentiments, ou plutôt quel sera le désespoir de ce pécheur expirant, quand il verra que s'il y a quelque chose de difficile à un pécheur qui n'a jamais pensé à faire pénitence pendant sa vie, c'est de la faire sérieusement à la mort? Car, Messieurs, je le répète, pour faire véritablement pénitence, il faut à l'heure de la mort, comme en tout autre temps, concevoir un amour dominant et souverain de la justice, une haine vive et efficace de tous les péchés qui nous séparent de Dieu. Or ce changement, qui ne va pas moins qu'à bouleverser tout l'homme, à le refondre tout entier, à anéantir son cœur, ses mouvements, ses inclinations, pour lui en donner, je ne dis pas de nouvelles, je dis d'entièrement opposées; ce changement prodigieux, qui a coûté tant de larmes aux Madeleine et tant d'années aux Augustin, peut-il se faire bien aisément dans un temps où la vigueur de l'âme est tout épuisée, où il ne reste d'autres forces à un homme que celles de ses passions, où jamais la volonté n'a été plus faible pour le bien, et les tentations plus violentes pour le mal? Est-ce bien là le moment d'examiner si ce bien ecclésiastique ou temporel, dont le titre vous a toujours paru suspect, vous

était légitimement acquis; si ce contrat, qui vous a fait subsister tant d'années, n'était point usuraire; à quelles restitutions vous obligent cette charge qui demandait plus de force et de lumière que vous n'en aviez; ces vols secrets que vous avez fait à votre famille pendant votre jeunesse pour entretenir vos débauches; ces comptes que vous avez si souvent enfilés pour fournir à vos dépenses superflues; ces présents que vous avez prodigués aux dépens de vos frères, de vos sœurs, quelquefois même de vos domestiques, à qui vous n'avez pas donné un juste salaire. Quand même, ce qui pourra bien ne pas arriver, une maladie un peu longue et assez tranquille vous permettrait d'entrer dans ce pénible et laborieux examen, auriez-vous la générosité de confesser, à la vue d'une paroisse, d'une ville, quelquefois même d'une province entière, où vous avez quelque réputation, que votre fortune n'était bâtie que sur les ruines de celle de votre prochain? Seriez-vous insensible aux larmes d'une épouse désolée, d'une famille abîmée de douleur, qui vous représente par ses gémissements qu'elle va tomber dans l'opprobre, si vous rendez à César ce qui lui appartient, et à votre voisin ce que vous en avez obtenu par un accommodement forcé? Ah! les pécheurs impénitents sont bien éloignés d'une conduite si pure et si généreuse. Les vices de leur jeunesse se sont fortifiés en eux avec l'âge. Leurs os en sont pénétrés, dit l'Écriture, et ils les suivront jusque dans la poussière du tombeau: *Ossa ejus implebuntur ciliis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.* (Job, XX, 11.) On voit régner en eux à la mort toutes les passions qui les ont dominés pendant la vie. Un vindicatif meurt plus content, quand il apprend la disgrâce de ce même ennemi à qui il faisait semblant de pardonner. Un impudique expire avec plaisir entre les bras de celle qui fut l'objet de sa passion criminelle. Abimelech, frappé d'un coup mortel, cherche quelqu'un qui achève de lui ôter la vie, de peur qu'on ne dise qu'il est mort de la main d'une femme: *Haec cogitas jam jam moriturus*, dit à ce sujet saint Chrysostome. Quoi! tout prêt à rendre l'âme, vous repaissez encore votre esprit de chimères? Vous le nourrissez encore de vains et orgueilleux désirs? Oui, sans doute; parce que la mort sera toujours l'expression fidèle de la vie. Abimelech avait vécu en ambitieux, il fallait qu'il mourût en ambitieux; et c'est ainsi que mourront en impénitents tous ou presque tous ceux qui auront vécu impénitents; c'est-à-dire, car on ne peut trop le répéter, ou qu'ils ne pourront se convertir quand ils le voudraient, ou qu'ils ne le voudront pas quand ils le pourraient. Que Dieu multiplie les prodiges, qu'il renverse les lois de la nature, qu'il parle lui-même ou par ses prophètes, vous verrez peut-être le pécheur tremblant et effrayé, mais vous ne le verrez ni pénitent ni converti. Les morts mêmes, quand ils sortiraient du tombeau, ne feraient pas impression sur lui. Jésus-

Christ l'a dit, on peut et on doit l'en croire sur sa parole : *Neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* (Luc., XVI, 31.) Saül en est une preuve des plus marquées. Ce prince, qui se repentit souvent de ses excès, mais qui y retomba toujours, sentit enfin que Dieu s'était retiré de lui. Hors d'état de consulter le Ciel, il interrogea les enfers. Samuel, évoqué du sein des ombres, lui annonce qu'il touche à son dernier jour ; et que dès le lendemain, lui-même, ses trois fils, et ses plus braves guerriers tomberont sous le glaive des Philistins. A une nouvelle si funeste, ce malheureux roi pâlit, il tremble, il bégaye, il tombe sans connaissance. Il revient enfin à lui, mais il ne revient point à Dieu. Suivez-le jusqu'au dernier moment, vous trouverez peut-être en sa personne ces traits d'intrépidité qui annoncent le grand capitaine, vous n'en trouverez pas un seul qui annonce le vrai pénitent.

Ici, mes frères, je l'avoue, je succombe sous l'horreur de mon sujet, la douleur étouffe ma voix, mes entrailles sont émuës, quand je considère la triste destinée de tant de chrétiens, qui remettent l'affaire du monde la plus importante à un temps qui leur sera peut-être refusé ; l'affaire la plus incompatible avec les passions à un temps où tout est mort dans l'homme excepté ses passions ; l'affaire enfin qui demande plus d'amour de la justice et de toutes les vertus à un temps où, après avoir vécu sans penser à Dieu, il est de l'ordre, dit saint Augustin, qu'on meure sans penser à soi-même : *Ut moriens obliviscatur sui, qui dum viveret, oblitus est Dei.*

Que si après avoir levé tant d'obstacles, que Dieu ne lèvera peut-être pas aussi libéralement, nous trouvons encore le pécheur si éloigné de cette première partie de la pénitence, qui consiste dans le renoncement au vieil homme, et pour ainsi dire, dans la négation du mal, comment applaudira-t-il cette autre partie qui n'est pas moins essentielle, et qui renferme un examen sérieux de sa conscience, une déclaration exacte de ses péchés, la douleur sincère de les avoir commis, la ferme résolution de n'y plus retomber, et toute la satisfaction dont un moribond est capable ? Comment, dans ce trouble que causent les horreurs de la mort, repasser par-dessus de longues années d'impénitence, gémir des ignorances de sa jeunesse, et pleurer les excès d'un âge plus avancé ? Comment dans ces moments de douleurs se représenter tant de joies messéantes à un chrétien, tant de plaisirs si chéris et si criminels, tant de profanations si brillantes, mais si scandaleuses, des lieux et des jours les plus saints ? Comment dans ces instants précipités se rappeler tant de messes omises ou mal entendues, tant de communions sacrilèges, tant de confessions où l'on n'a bien rendu ni le nombre, ni l'espèce, ni les circonstances de ses péchés ? Comment réparer ces scandales, ces médisances pleines de malignité, ces calomnies enragées, passez-moi ce terme, dont on a noirci la réputation du

prochain, quelquefois celle des ministres du Seigneur, assez souvent celle des premiers pasteurs ? La faiblesse d'un moribond à qui on défend toute application sérieuse sera-t-elle un bon titre pour vous excuser ? Et le Juge souverain aura-t-il grand tort de vous dire que n'ayant pas fait votre devoir, quand vous l'auriez pu faire, ce n'est qu'à vous seul que vous devez vous en prendre de l'impuissance criminelle où vous serez alors ?

Cependant les derniers moments s'avancent. Car, ô mon Dieu, le nombre de nos années est entre vos mains. Un décret irrévocable a fixé nos jours et nos moments ; et personne ne peut aller au delà du terme que vous avez prescrit. Déjà le bruit se répand de tous côtés que la victime baissée, qu'elle a reçu le coup mortel, qu'elle s'avance à grands pas vers la maison de son éternité. Déjà un murmure sourd, ou un silence aussi désespérant que le murmure même, dit au malade en termes équivalents ce qu'Elie dit autrefois à un roi d'Israël : C'en est fait de votre vie : vous ne sortirez plus du lit sur lequel vous êtes couché. *De lectulo super quem ascendisti, non descendes, sed morte morieris.* (IV Reg., I, 4.) Déjà aussi effrayé que Balthazar, et peut-être plus impie, il croit apercevoir comme lui sur la muraille une main impitoyable qui y trace ses dernières destinées. Au moins faut-il sauver les apparences, et garder les bienséances de la religion. On tire donc de la bouche tremblante de ce malheureux quelques péchés publics et scandaleux : souvent même faut-il les lui suggérer, parce qu'il n'est plus capable de penser à rien. Ses yeux versent quelques larmes, arrachées plutôt par la crainte de la mort et de l'éternité qui commence à s'arranger devant lui, que produites par la douleur d'avoir offensé Dieu. Il demande, parce que c'est le style, il demande pardon à sa famille des scandales qu'il lui a donnés, et qu'il lui donnerait encore huit jours après, si Dieu lui rendait la santé. Il proteste qu'il n'offensera plus la Majesté suprême : et cela est vrai dans un sens, puisqu'il va être chassé, comme un cadavre infect, de sa propre maison. Mais au fond, ces protestations sont à peu près aussi sincères que celles qu'il mit autrefois en usage pour séduire cette personne infortunée, à laquelle il jurait une tendresse éternelle. C'est dans cet état que l'Eglise, qui ne peut juger des sentiments intérieurs, ouvre en sa faveur tous ses trésors : et c'est dans cet état qu'en recevant les derniers sacrements, il commet les derniers sacrilèges. Il meurt enfin ; et tandis que vous autres gens du monde, qui n'avez jamais bien connu ni l'étendue d'une vraie pénitence, ni la rigueur des jugements de Dieu, publiez partout qu'il a fait une belle fin, qu'il est mort en prédestiné, qu'il est une preuve bien complète que le Maître que nous servons n'exclut personne de ses miséricordes : il tombe entre les mains d'un Juge qui le condamne sans compassion, et qui lui donne place avec les hypocrites dans cet étag de feu et de souffre, où il

y n'a que pleurs et que grincements de dents.

Et qu'on ne me dise pas que la bonté de Dieu est infinie, qu'il est toujours disposé à recevoir les pécheurs qui reviennent à lui, et qu'il a bien pardonné à un larron prêt à expirer pour ses crimes. A Dieu ne plaise, mes frères, que je mette des bornes aux miséricordes du Seigneur. Je sais, comme un autre, que bien loin de vouloir la mort de l'impie, il ne veut que son retour et sa conversion. Mais je sais en même temps, avec l'Ecriture, que sa justice est terrible, et que ses jugements sont un abîme impénétrable. Je sais, avec saint Chrysostome, que ce Dieu, tout bon qu'il est, n'a pas laissé de traiter bien des gens d'une manière dont vous seriez très-fâchés qu'il vous traitât (82). Je sais, avec saint Augustin, que s'il reçoit avec bonté ceux à qui il inspire l'esprit de pénitence, il refuse, quand il lui plaît, et surtout à l'endurcissement, ces grâces victorieuses qui seules forment les vrais pénitents : et de là je conclus, que quand il les aurait accordées à un grand nombre de pécheurs, nous devrions toujours appréhender d'être du nombre de ceux à qui elles seront refusées. Mais, chrétiens, il n'en est pas ainsi : et dans toute l'Ecriture, qui renferme l'histoire de plus de quatre mille ans, vous ne trouverez qu'un seul exemple d'un pécheur converti à la mort, contre des milliers, soit de justes qui, comme Saül et peut-être Salomon, n'ont pas persévéré; soit de coupables qui, comme Antiochus et tant d'autres, sont morts dans le crime comme ils y avaient vécu.

Qu'on cesse donc de nous objecter le changement rapide de ce voleur qui se convertit au côté de Jésus-Christ sur la croix. Sa pénitence, dit un Père, n'est pas un exemple; c'est un de ces miracles de la grâce sur lesquels il y aurait de l'imprudence à compter : *Non tam exemplum, quam miraculum*. J'ajoute que, comme on vous l'a fait remarquer cent fois, il y a une différence totale entre la position d'un chrétien qui passe sa vie dans l'impénitence, et celle du larron qui se convertit peu d'heures avant sa mort. Celui-ci avait jusque-là vécu dans les ténèbres et dans l'ignorance. Il n'avait connu ni la grâce, ni la vérité de l'Evangile. Il n'avait point été instruit du danger d'une pénitence différée. Le moment de sa conversion, dit un ancien, ne fut pas sa dernière heure, mais sa première : *Non fuit latroni extrema hora, sed prima*. Aussitôt qu'il eut connu le mystère d'un Dieu expirant pour le salut de l'univers, d'un brigand qu'il était, il devint un zélé confesseur de la vérité; d'un homme sans foi il se fit et parut un adorateur fidèle de cet homme de douleurs, dans lequel il ne voyait extérieurement qu'un compagnon de son supplice, abandonné de ceux mêmes qui jusque-là l'avaient constamment suivi. Il soutint, malgré l'abatement que causent à l'esprit les approches d'une mort honteuse

et cruelle, il soutint que cet homme, contre qui toute la terre semblait s'élever, était innocent et injustement condamné. Sa charité fut si vive, que se répandant jusque sur les autres, il tâcha de guérir l'âme de son frère, qui blasphémait contre Jésus-Christ; sa foi fut si humble, qu'il confessa hautement qu'il était criminel, et qu'il méritait le supplice qu'on lui faisait subir. Ce fut dans ces dispositions, si propres à enfanter la plus solide confiance, qu'il demanda à son Sauveur, non pas qu'il le garantît de la mort, mais qu'après cette mort il se souvînt de lui, quand il serait dans son royaume. Ainsi il offrit sans réserve à Jésus-Christ tout ce qui lui restait de libre : son cœur pour croire, sa langue pour confesser, son sang pour expier les crimes qu'il avait commis. Et c'est avec ce grand modèle de pénitence qu'on vient froidement comparer des pécheurs, dont la pénitence est plus morte qu'ils ne sont morts eux-mêmes; et c'est en faveur des hommes réellement impénitents qu'on espère et qu'on promet des miracles de la grâce; et ce sont ces chrétiens déjà jugés, qui se flattent qu'en un ou deux jours, et quelquefois moins, ils commenceront et consommeront l'affaire d'une entière conversion; eux qui, malgré une foule de grâces, de secours, de bons desirs même, ne l'ont pas même entamée pendant des trente, des quarante, quelquefois même des soixante années. Encore un moment, et je vais vous faire voir que s'ils n'ont pas beaucoup à espérer du côté d'eux-mêmes, ils ont peut-être moins encore à attendre du côté de Dieu : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il n'y a point de conversion sans la grâce, et cette grâce, quoique due au juste par une sorte d'équité, selon saint Augustin, ne s'accorde au pécheur ou qu'en conséquence des prières de l'Eglise ou que par une miséricorde purement gratuite. Toutes les grâces n'ont pas la même efficacité, et celles qui suffisent pour convertir ou ne convertissent point ou ne convertissent pas toujours. Je ne veux, chrétiens, que ce peu de vérités également reçues de tous les théologiens catholiques, pour vous convaincre que du côté de Dieu le salut devient aussi difficile à un pécheur qui a vécu dans l'impénitence, qu'il lui est difficile du côté de sa propre volonté. C'est de quoi vous ne pourrez douter quand je vous aurai fait voir, 1^o que la justice de Dieu, rebutée par un long et cruel mépris de ses miséricordes, demande que ce pécheur soit frappé en ennemi, c'est-à-dire sans grâce et sans compassion; 2^o que les bienheureux mêmes se hâtent de faire tomber sur lui la vengeance du ciel; 3^o enfin que Dieu a établi de certaines lois en conséquence desquelles il est comme obligé de ne plus accorder à ce même pécheur ces grâces fortes et victorieuses avec lesquelles il pourra

(82) At, inquis, benignus ac clemens est Deus. Id quidem ipse quoque compertum habeo. Sed tamen beni-

gnus hic illos etiam quos dixi, de medio sustulit, etc. (S. CHRYSOST., in cap. X Epist. II ad Corinth.)

bien se convertir, mais sans lesquelles il ne se convertira jamais. Commençons par cette dernière vérité qui, bien approfondie, doit effrayer non-seulement ceux qui jusqu'au moment de la mort ont croupi dans le péché, mais tous ceux encore qui ont eu le malheur de perdre l'innocence, c'est-à-dire tous ceux peut-être qui veulent bien m'honorer de leur attention.

Or, chrétiens, pour en convenir, de cette vérité, il suffit de savoir que, selon l'Ecriture et les Pères, il y a un certain nombre de grâces au delà desquelles Dieu n'en veut plus accorder qui convertissent; un certain nombre de péchés qu'il a résolu de souffrir, et du dernier desquels dépend tellement la réprobation de l'homme que, quand ce nombre est une fois accompli, c'en est fait de son salut. Je ne veux pas dire qu'il ne pourra plus se sauver; je veux dire, et c'en est bien assez, que sans un miracle très-certainement il ne se sauvera pas. Point de vérité plus terrible que celle-ci, mais en même temps (je le dis et je vais le prouver en suivant pas à pas ceux qui donnent le moins dans la rigueur des sentiments) point de vérité plus appuyée sur un grand nombre de passages formels de la tradition et de l'Ecriture. Ici vous voyez un Dieu qui, la foudre à la main, descend du ciel pour exterminer des villes infâmes, et qui n'apporte d'autre raison du terrible châtiment qu'il en va faire, sinon que leurs abominables citoyens ont mis le comble à leurs iniquités : *Peccata (Sodomorum) magna vehementer, completa sunt* (83). Là vous le voyez attendre avec une patience invincible que les Chananéens remplissent leur mesure; modérer et retenir sa juste fureur contre eux; ne pas permettre que son peuple les anéantisse jusqu'à ce qu'ils aient commis le dernier péché qu'il leur était permis de commettre : *Necdum enim completa sunt iniquitates Amorrhæorum usque ad præsens tempus.* (Genes., XV, 16.) Tantôt il vous dit, chez Amos, qu'après les crimes dont les enfants de Tyr et d'Edom se sont rendus coupables, il ne changera pas l'arrêt qu'il a prononcé contre eux. Tantôt il assure, chez Sophonie, qu'il a entendu les insultes de Moab et les blasphèmes des Ammonites; qu'il est résolu de les perdre comme Sodome; que leur terre ne sera plus qu'un amas d'épines sèches, un monceau de sel, une vaste et éternelle solitude : *Vivo ego, dicit Dominus, Moab ut Sodoma erit* (83*). Souvent vous diriez que sa vengeance, arrêtée et comme suspendue par ses propres décrets, attend avec impatience que le pécheur soit arrivé à son terme, parce que ce n'est qu'alors qu'il a résolu de le frapper sans miséricorde. Faites au plus vite ce que vous avez à faire, disait Jésus-Christ à l'apôtre perfide : *Quod facis fac citius.* (Joan., XIII, 27.) Et déjà le Sauveur à la bonté duquel sa justice a mis des

bornes, avait comme invité les Juifs à mettre le comble aux péchés de leurs pères : *Et vos implete mensuram patrum vestrorum.* (Matth., XXIII, 32.) Je sais bien, mes chers frères, que, comme l'a remarqué saint Léon, ces paroles ne sont pas un commandement de Dieu, qui ne peut tenter ni les bons ni les méchants : *Vox hæc non est juvenis, sed senentis.* (S. LEO, serm. 7 *De penit.*) Mais je sais en même temps que le Seigneur n'est jamais plus en colère que quand il garde le silence sur les excès du pécheur et qu'il le voit d'un œil rassis multiplier ses désordres. Je sais que Judas, après les paroles de Jésus-Christ que j'ai rapportées, se hâta d'exécuter son affreux projet; qu'il vendit indignement son Maître; que la douleur toute humaine qu'il conçut de son infâme déicide ne servit qu'à le conduire au désespoir, et qu'il mourut dans la fureur et dans l'impénitence. Je sais encore que le peuple juif, toujours insensible aux larmes du Fils de Dieu qui ne lui avait tant de fois montré le précipice que pour l'en garantir; je sais, dis-je, que ce peuple, livré enfin à un sens réprouvé, ne tarda guère à remplir cette mesure fatale et à mettre par la mort de son Dieu et de son Sauveur le sceau à l'impiété de ses pères. Mais je sais aussi, et je n'y puis penser sans effroi, que la justice de Dieu, qui avait paru si lente à punir cette nation adule, tomba sur elle avec une fureur que leurs ancêtres n'avaient point éprouvée. Jérusalem et son temple furent sous Vespasien la proie d'un feu dévorant qui consuma le lieu saint malgré les vainqueurs et malgré les vaincus. Si cette ville, qui s'était tant de fois regardée comme la maîtresse des nations, parut un peu se rétablir, ce ne fut que pour être bientôt après entièrement désolée par les Romains. Tout ce qui lui restait de gloire fut dissipé, anéanti sous Adrien. Elle perdit jusqu'à son nom; ses citoyens dispersés eurent à peine la liberté de regarder de loin le lieu où elle avait été. Douze cent mille Juifs périrent dans cette seconde guerre par le fer et par la famine. Le reste fut vendu à plus vil prix que les plus vils animaux, et dispersé à titre d'esclaves dans toutes les parties du monde, pour apprendre à tous les peuples qu'il est un Dieu qui souffre les hommes avec patience jusqu'à un certain point; mais qui après cela les traite sans pitié dans toute la rigueur de sa justice.

Voilà, chrétiens, les châtiments que doivent attendre de Dieu tous ces hommes d'iniquité qui, sous prétexte de se convertir un jour, multiplient presque à tous les instants leurs péchés et en remplissent enfin la mesure. Quand une fois ils en sont venus là, ils passent, dit saint Basil, de l'ordre de la miséricorde dans celui de la justice pour n'en jamais sortir. *Defecti miserens*, dit le Saint-Esprit : Ma miséricorde est épuisée; pour

(83) C'est ainsi que lit saint Augustin, (*L. de vita Christiana*, cap. 4). La Vulgate porte (*Genes.*, XLVII, 20) : *Peccatum eorum aggravatum est nimis*; ce qui revient au même.

(83*) *Et filii Ammon quasi Gomorra, siccitas spinarum et acervi salis, et desertum usque in æternum.* (Sophon., II. 9.)

nous faire connaître, ajoute saint Jérôme, qu'il est résolu à ne plus pardonner : *Ut ostendat se nequaquam ultra misereri*. Soit, comme le pensent quelques docteurs, que Dieu ne lui accorde plus de grâces, parce qu'il est le premier à n'en vouloir point ; soit qu'il ne lui offre que celles dont son impénitence le fait toujours abuser, et qui par là deviennent pour lui la matière d'une condamnation plus abondante ; soit enfin, ce qui est plus aisé à entendre, qu'une mort subite et imprévue soit la triste récompense de ses crimes réitérés. O vérité terrible ! ô vérité accablante ! celui que tu ne fais pas frémir est déjà au comble de son péché ; il ne dort pas, il est déjà mort, et de cette double mort dont il ne se relèvera jamais.

A ces maximes si effrayantes par elles-mêmes, permettez-moi, Messieurs, d'en ajouter deux autres qui sans doute ne vous rassureront pas, mais qui pourront vous instruire et vous rendre plus précautionnés. La première, c'est que le nombre des péchés dont Dieu a résolu d'accorder le pardon n'est connu que de lui et qu'il n'a d'autre étendue que celle qu'il veut bien lui donner. Il pardonna jusqu'à douze fois aux enfants d'Israël leur révolte et leur désobéissance. Que ce nombre est petit en comparaison de celui de vos péchés ! Cependant vous savez qu'aucun de ceux qui en étaient venus là n'eut le bonheur d'entrer dans la terre promise, qui est la figure de l'héritage des saints. Quelles sont dans ce moment vos réflexions, vous dont la vie n'a été jusqu'ici qu'un tissu de crimes, et qui peut-être ne passerez pas la journée sans y en ajouter de nouveaux ? Cependant ce que je vous ai dit jusqu'à présent n'est qu'une petite partie de ce que je pourrais vous dire. Et si je n'appréhendais de vous décourager à force de terreur, j'ajouterais que Dieu ne pardonna tant de fois aux Israélites, que parce qu'ils étaient son peuple bien-aimé, et qu'il les traitait avec une miséricorde qu'il n'eut jamais pour le reste des nations. Je vous dirais encore qu'il y a des milliers de créatures à qui sa justice ne donne pas un terme si long. C'est ainsi qu'après avoir pardonné trois fois aux habitants de Damas, il était résolu de les perdre à la quatrième faute, et c'est ainsi, que plus sévère encore à l'égard des anges rebelles, un seul mouvement d'orgueil fut pour eux le premier et le dernier crime, et ce péché unique ne fut pas plutôt commis, qu'ils furent précipités jusqu'au fond des abîmes. Il en est donc de nos péchés par rapport à Dieu, comme du larcin par rapport aux juges de la terre. Il y a des voleurs dont les uns blanchissent sous le faix du brigandage ; il y en a qui, dès le premier vol, tombent entre les mains de la justice, et sont exécutés. Ou, si vous le voulez, il en est de la mesure de nos péchés comme de celle de nos jours. Il est des hommes qui vivent jusqu'à une extrême vieillesse ; il en est d'autres, dont les uns

sont étouffés dès le sein de leurs mères, les autres sont moissonnés au milieu de leur carrière. Mais s'il est communément vrai qu'il n'y a personne qui se doive croire plus près de la mort, que ceux qu'une longue suite d'années a conduit jusqu'aux portes de l'éternité, n'est-il pas vrai, par la raison des semblables, que personne ne doit plus craindre d'avoir rempli la mesure de ses péchés que ceux qui ont vieilli dans l'oubli de Dieu et dans le mépris des lois de son évangile ? Ainsi, pécheur, peut-être avez-vous encore quarante jours, comme Ninive, quand Jonas y fut envoyé. Mais peut-être aussi que semblable à Jérusalem, quand Jésus-Christ pleura sur elle, il ne vous en reste pas un seul.

La seconde réflexion que je vous prie de faire, et qui n'est pas plus consolante que celle que nous venons de finir, c'est que le dernier péché qui met le comble à tous les autres n'est pas plus grief, et l'est souvent beaucoup moins que ceux qui l'ont précédé. Le poids qui ôte à une balance son équilibre et la fait pencher à communément moins de pesanteur que ceux dont elle était déjà chargée. Il ne fallait plus qu'une once, vous l'avez mise : c'en est assez. La minute qui fait sonner l'heure n'est pas plus longue que celle qui l'a devancée, et le dernier pas qui fait tomber un pauvre voyageur dans le précipice n'a pas plus de dimension que ceux qu'il avait faits pendant le reste de sa course ; il donne la mort, parce qu'il se fait sur le bord de l'abîme. David pardonne à Séméï la criante insulte qu'il en a reçue dans le temps de la révolte d'Absalon. Il ne lui pardonne pas d'être sorti de Jérusalem contre sa défense, quoiqu'il ne l'eût fait que pour courir après ses esclaves fugitifs.

C'est donc ainsi, ô mon Dieu ! que votre colère fondra tout à coup sur tous ceux qui trouvent toujours le temps de multiplier leurs désordres, sans trouver jamais le temps de faire pénitence. Ils se flattent, mais en pure perte, de le trouver un jour. Le moment favorable qu'ils se destinent dans leur propre conseil est un moment qu'ils n'auront jamais, ou qui sera pour eux cette nuit profonde dans laquelle, quand une fois elle est arrivée, il n'est plus possible de travailler : *Nox in qua nemo potest operari*. (Joan., IX, 4.) Les lois établies de Dieu le demandent ainsi ; je viens de vous le montrer. J'ajoute que la nature des choses ne l'exige pas moins, et qu'il est de l'ordre qu'une patience irritée se change en fureur, et, dans une fureur si efficace, qu'elle puisse dédommager des miséricordes toujours offertes, et toujours rendues inutiles.

Où, mes frères, Dieu, qui ne s'embarasse pas du jugement des hommes, justifiera sa conduite devant ceux qui la trouveraient trop sévère, et il sera victorieux de quiconque osera entrer en discussion avec lui (84). Un pécheur mourant à la vue d'une vie passée dans le crime ou dans l'inutilité,

agendi rationem infidelitatis aut severitatis nimiam redarguere audebunt.

(84) *Ut iustificeris in sermonibus tuis, et vincas cum iudicaris*. Id est, juxta bonæ notæ interpretes : *Cum iudicaberis*, seu, cum tenebarii homines tuam

reconnaîtra, comme fit Antiochus, qu'il n'a que ce qu'il méritait d'avoir. Dieu l'en fera convenir par des reproches pleins d'indignation; et ces reproches foudroyants, qui seront le prélude et le commencement de son malheur éternel, lui apprennent, bien mieux que toutes nos paroles, qu'il est un temps où la justice de Dieu arrête et doit arrêter le cours de ses miséricordes.

Quoi donc! lui dira ce Dieu vengeur, avec cette voix qui ébranle la terre jusque dans ses fondements, et dont le souffle dissipe les montagnes et les réduit en cendres. Quoi donc! n'est-il pas vrai que je vous ai appelé avec tendresse, et que vous avez résisté à mes plus vives sollicitations? *Quia vocavi et renuistis* (85). Je vous ai présenté les mains, et la paix avec elles. J'ai fait parler ces plaies, dont je n'avais conservé les cicatrices que pour vous attendrir. La voix de mon sang répandu pour votre amour, cette voix plus forte, plus touchante que celle du sang d'Abel, a mille et mille fois frappé à la porte de votre cœur : mes efforts ont été inutiles, mes empressements redoublés n'ont servi qu'à aigrier vos passions. J'ai donné des avis salutaires, et vous les avez négligés : j'ai fait des promesses magnifiques, et vous les avez méprisées. J'y ai ajouté des menaces effrayantes, et vous les avez comprises pour rien : souvent même elles ont été l'objet de votre plus scandaleux badinage. Soyez-en vous-mêmes les juges : qu'ai-je dû faire que je n'aie pas fait? Bons exemples au dehors, troubles secrets de la conscience au dedans, rien ne vous a manqué, mais aussi rien ne vous a servi. C'était, disiez-vous, c'était le bel âge, et la saison des plaisirs; c'étaient vos jours, et, si vous le voulez, c'étaient vos plus beaux jours. Mon temps est aussi arrivé; mon tour est venu. Il est juste que je rende guerre pour guerre, mépris pour mépris, et que j'insulte enfin à ceux qui m'ont si longtemps et si cruellement insulté : *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo, cum vobis id quod timebatis acciderit.* (Prov., I, 76.) Vous voilà enfin parvenus à ce terme fatal, dont la seule pensée détrempe d'amertume tous vos plaisirs, et vous troublait dans vos joies les plus enivrantes. Il n'y a plus ni parents ni amis qui puissent parer le coup que ma main va vous porter. Vous comptiez sur ma clémence; mais vous n'allez trouver en moi qu'un Juge inexorable. Il est temps que je venge les intérêts de ma justice : je dois une victime éclatante à ma miséricorde offensée : *Ego quoque in interitu vestro, etc.* Rois, princes, dieux de la terre, où sont ces gardes terribles qui, quand vous paraissiez, inspiraient la crainte et la frayeur? Grands du siècle,

qu'est devenu ce cortège de flatteurs qui, enchantés en apparence de votre prétendu mérite, ne vous annonçaient que la prééminence, la gloire et les délices? Martyrs de l'ambition et de la vanité, faites venir à votre secours ces emplois, ces dignités, ces honneurs, qui vous ont tant de fois servi à écraser l'innocence et à nourrir vos passions. Hommes des richesses, avares insatiables, servez-vous de ces trésors sacrés, que vous n'avez presque osé toucher pendant votre vie, que vous avez multipliés par toutes sortes de voies, que vous n'avez presque jamais partagés avec la veuve, l'infirme et l'étranger. Toutes ces ressources vous manquent aujourd'hui : cherchez-en donc ailleurs, et voyez si vous n'en trouverez pas dans les saints : *Voca ergo, si est qui tibi respondeat, et ad aliquem sanctorum convertere.* (Job., V, 1.) Mais cet asile vous est fermé plus qu'à aucun autre. Ce sont mes élus qui, malgré la pente qu'ils ont à soulager les malheureux, me sollicitent contre vous. Il y a longtemps que si je n'avais modéré leur zèle, ils auraient arraché de mon champ l'ivraie qui le déshonore. Il y a longtemps qu'ils me conjurent de venger leurs fêtes indignement profanées, leurs mérites avilis, leurs histoires scandaleusement renvoyées au menu peuple; les larmes que vous avez fait couler des yeux de ceux qui vous étaient contemporains, et quelquefois leur sang, que vous avez répandu (86). Ainsi le ciel et la terre vous manquent à la fois; et de quel côté que vous tourniez vos pas, vous ne trouverez que ma colère, un juste mépris et le plus inflexible ressentiment : *Ego quoque in interitu vestro ridebo, etc.*

Vous êtes juste, Seigneur, et si j'ose entrer en lice avec vous, je ne manquerai pas de succomber (87). Cependant, me sera-t-il permis de le dire, ô mon Dieu! il semble que votre conduite est trop sévère, et qu'il y a un excès de rigueur dans vos jugements. Mettez-vous donc votre gloire à poursuivre une paille desséchée, et sera-ce contre une feuille que le vent emporte que vous ferez éclater votre puissance? *Contra folium quod vento rapitur, ostendis potentiam tuam, et stipulam siccam persequeris?* (Job, XIII, 75.) Ménagez un peu, soulagez un malheureux qui est déjà assez accablé par l'horreur de ses fautes et par la crainte de votre justice. Soyez sensible à ses gémissements, laissez-vous toucher à ses larmes, et puisqu'il n'a plus de ressource que dans vos miséricordes, accordez-lui la paix et la réconciliation qu'il vous demande par ses pleurs : *Miserere, Domine, gemituum ejus : miserere lacrymarum ejus.*

Vous vous trompez, mes frères, ce germe

(85) *Vocavi et renuistis : extendi manum meam, et non fuit qui aspiceret. Despexistis omne consilium meum, et increpationes meas neglexistis. Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo... Cum irruerit repentina calamitas, et interitus quasi tempestas ingruerit : quando venerit super vos tribulatio et angustia. Tunc invocabunt me et non exaudiam, mane et insurgent et non invenit mene; eo quod exosam ha-*

buerint disciplinam. (Prov., I, 24 et seq.)

(86) *Vis, imus, et colligimus ea zizania.* (Matth., XIII, 28.) — *Usquequo, Domine, non judicas et non vindicas sanguinem nostrum de iis qui habitant in terra.* (Apoc., VI, 10.)

(87) *Justus quidem tu es, Domine, si disputem tecum : verumtamen justa loquar ad te.* (Jerem., XII, 1.)

de compassion que la nature nous a donné à l'égard de ceux qui souffrent, et qui souffrent jusqu'à la mort, cette compassion vous séduit. Vous vous imaginez qu'un Juge si pénétrant et si irrité se laissera surprendre à des prières qu'une crainte toute humaine forme, et non pas sa grâce. Antiochus en fit peut-être de plus sincères, et elles ne furent regardées que comme les prières d'un scélérat. Vous pensez qu'il exaucera ces faibles larmes qu'on ne répand pour lui qu'à l'extrémité, lui qui les a vues tant de fois si tendrement et si abondamment couler pour une femme impudique. Vous croyez qu'il prêtera l'oreille à des protestations qu'on n'a jamais manqué de lui faire dans de semblables conjonctures, et dont l'événement a toujours démontré le mensonge et l'hypocrisie. Je le répète, vous vous trompez, parce que vous ne connaissez ni l'Ecriture, ni les terribles oracles qui y sont renfermés : *Erratis, nescientes Scripturas.* (Matth., XXII, 29.)

Oui, dit Dieu d'un pécheur prêt à expirer, l'état de suppliant où je vous vois enfin réduit est le comble de ma vengeance et de mon triomphe. Il était essentiel à ma juste indignation contre un rebelle, qui m'a si longtemps tourné le dos, de le trouver enfin dans l'humiliante posture d'un homme tremblant et déconcerté. Il fallait, pour me dédommager de vos cruels mépris, que je visse couler vos pleurs, et que j'eusse à mon tour le plaisir de les mépriser. Il fallait qu'après tant d'orgueil, je vous visse ramper devant moi, soupirer, gémir, prier; et que j'eusse la consolation de rejeter avec horreur vos gémissements et vos soupirs. *Heu! consolabor super hostibus meis!* (Isa., I, 24.) Cherchez-moi donc dès le matin, et comptez qu'eu égard à vos criminelles dispositions vous ne me trouverez plus. Invoquez mon nom, et soyez bien sûr que vous ne serez pas exaucé. Inquiétez-vous, demandez de l'huile à emprunter, hâtez-vous d'aller chez les marchands, faites-en provision si vous pouvez; au retour la porte du festin vous sera fermée comme aux vierges folles; et vos cris hors de saison ne vous la feront point ouvrir : *Tunc invocabunt me, et non exaudiam; mane consurgent, et non invenient me.* (Prov., I, 28.) Non, et c'est en deux mots l'analyse de ce qu'enseigne, sur ces épineuses matières, la plus exacte théologie; non qu'une sincère conversion soit jamais trop tardive; mais parce qu'une conversion tardive n'est presque jamais sincère : *Nunquam sera, si vera; sed raro vera quæ sera.* (CORN. A LAPIDE, in v. 28 capitis I Prov.)

Je ne sais, mes frères, si des vérités aussi effrayantes font impression sur vous : ce que je sais, c'est que vous êtes bien à plaindre, si vous n'en êtes point touchés. Pour moi, faible ministre de l'Evangile, disait saint Bernard, je dois à la grâce de Jésus-Christ cette justice, que j'en suis tout épouvanté. Le frémissement et l'horreur se répandent jusque dans la moelle de mes os,

mon cœur en est abattu, ma force s'évanouit et m'abandonne, mes yeux obscurcis ne voient presque plus la lumière : *Concussa sunt ossa mea, cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea.* (Psal. XXXVII, 11.) Que sais-je si le soleil de miséricorde ne s'est point pour toujours détourné de dessus moi ? Que sais-je si je n'ai point rempli cette mesure funeste, qui prélude à la réprobation ? Hâtez-vous, mes yeux, de pleurer, poursuivait le saint docteur : *Exitus aquarum deducite oculi mei.* (Psal. CXVIII, 156.) Que vos paupières ne se reposent ni le jour ni la nuit : *Nocte et die non taceat pupilla oculi mei.* (Thren., II, 18.) Que mes années s'écoulent dans la douleur, et le reste de mes jours dans les gémissements : *Deficiat in dolore vita mea, et anni mei in gemitibus.* (Psal. XXX, 11.)

Non, non, il n'y a plus de temps à perdre. Nouvel enfant prodigue, de ce pas je m'en vais trouver mon père. Je me jetterai à ses pieds; j'embrasserai ses genoux; je confesserai à la face du ciel et de la terre mes égarements; je porterai toute la confusion de mes ingratitude; et laissant mon sort entre ses mains, je ne cesserai jamais de croire qu'il n'est rien qu'on ne doive attendre de ses miséricordes, quand on revient sincèrement à lui : puisque, selon l'expression d'un Père de l'Eglise, il est prêt à révoquer ses décrets, quand le pécheur est prêt à réformer ses mœurs et à changer de conduite. Ce changement parfait, sera, mes frères, l'ouvrage de la droite du Très-Haut, et celui de votre coopération. C'est cette grâce, qui bien suivie conduit à la persévérance, et qui devient par là le germe précieux de l'immortalité. Je vous la souhaite, etc.

AUTRE EXORDE.

Quæretis me, et non invenietis. (Joan., VII, 34.)

Vous me chercherez et ne me trouverez pas,

Sont-ce là vos paroles, Seigneur ? et si ce les sont, comme on n'en peut douter, que sont devenues vos promesses et vos miséricordes ? Que ceux qui ne vous ont jamais cherché, meurent dans le crime et dans l'impénitence, c'est une loi de votre justice, qui est conforme à toutes les lois de la nature. Mais qu'on vous cherche, qu'on ne vous trouve plus, et qu'on meure dans le désordre, c'est à la vérité le comble du malheur du côté de l'homme; mais n'est-ce point de votre côté un abîme de rigueur, qui détruit l'idée de votre clémence, et fait tort à votre gloire ? Quoi donc, toutes vos Ecritures ne respirent-elles pas le désir sincère que vous avez du salut des hommes ? Votre tendresse pour la brebis fugitive n'y est-elle pas marquée à toutes les pages ? L'impie même ne s'y trouve-t-il pas invité à la pénitence ? N'avez-vous pas juré que vous ne vouliez que son retour et sa vie, et que vos Anges, remplis de joie à sa conversion, la célébreraient par une fête solennelle ? Quel est donc le sens de la menace que vous faites dans ce jour au peuple juif; et

comment l'assurez-vous qu'il viendra un temps où vous vous éloignerez de lui lorsqu'il voudra s'approcher de vous; vous, dis-je, qui êtes si attentif à faire les premières démarches en faveur des pécheurs, et à courir après eux, lors même qu'ils s'efforcent le plus de vous éviter?

Toutes ces vérités subsistent, mes très-chers frères, et la foi les concilie aisément. Il est vrai que la charité de Jésus-Christ nous presse, et que sa patience nous invite à retourner à lui. Mais il est vrai aussi que sa miséricorde, fatiguée par nos délais, se change en indignation; qu'une justice efficace succède à des grâces reçues en vain, et que ceux à la porte desquels on a longtemps frappé, sans qu'ils aient daigné ouvrir, méritent de frapper sans qu'on leur ouvre: c'est-à-dire qu'après avoir vécu dans le péché, il est de l'ordre qu'ils meurent dans l'impénitence.

Or, cette maxime si clairement établie dans l'Ecriture paraît être aujourd'hui entièrement oubliée dans le christianisme. Nous avons beau exhorter les pécheurs à faire divorce avec des passions trop longtemps chéries, on nous répond froidement qu'on est chargé de mille autres affaires, etc.

AUTRE COMMENCEMENT.

Pour le dimanche de la Quinquagésime.

Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia, quæ scripta sunt per prophetas de Filio hominis. Tradetur enim gentibus, et iudetur.... et occident eum (Luc., XVIII, 31.)

Enfin nous nous en allons à Jérusalem, et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'homme sera accompli; car il sera livré aux Gentils, traité avec dérision et condamné à mort.

C'en est donc fait du peuple juif. Jérusalem, l'impie Jérusalem ne veut pas connaître le temps de sa visite. Elle va mettre le comble à ses prévarications; et bientôt elle poussera l'excès et le scandale jusqu'à livrer son Sauveur au bras des Gentils, et à le faire mourir par le plus ignominieux des supplices. Mais, chrétiens, son attentat ne restera pas impuni. Le sang des prophètes, qu'elle a immolés à sa fureur, tombera sur elle. Le meurtre de tous les justes, depuis Abel jusqu'à Zacharie, lui sera imputé; et quarantes années ne seront pas révolues, que tous les torrents de la colère de Dieu se réuniront pour la désoler. Le comble de son malheur, c'est qu'elle cherchera Dieu, qu'elle ne le trouvera plus, et qu'elle mourra dans le péché et dans l'impénitence.

Mais à quoi bon vous rappeler la tragique histoire d'une nation qui a été châtiée comme elle méritait de l'être, et qui, dans tous les lieux où elle est dispersée, porte encore aujourd'hui sur son front l'image et l'horreur du déicide qu'elle a commis? C'est, mes frères, afin que vous puissiez entrevoir, dans la punition d'un peuple autrefois si chéri, la vengeance qui est près d'éclater

sur vous; comme vous apercevez dans les outrages qu'il a faits à Jésus-Christ ceux que vous lui avez faits tant de fois, et dont vous méditez peut-être encore l'exécution dans ces jours de ténèbres et d'aveuglement, où le paganisme reprend le dessus et triomphe, où l'on dresse au Sauveur un calvaire plus affreux que celui sur lequel il a terminé sa vie, où pour le crucifier de nouveau on l'attaque jusque dans le sein de sa gloire et de ses grandeurs.

Hélas! nous n'osons nous flatter de faire impression sur vos cœurs. Quelque terribles que soient les menaces que Jésus-Christ fait à ceux qui méprisent ses visites et sa grâce, et qui marquent chaque jour, souvent même chaque moment du jour, par de nouvelles infidélités; c'est en vain que nous exhortons les chrétiens à arrêter le cours de leurs désordres; à penser devant Dieu que le jour baisse, et que la nuit où leur sort doit être décidé s'avance. La multitude insensible s'endort au bruit de nos anathèmes, et se fait de son erreur même une raison d'y persévérer. Il en est donc qui nous répliquent sans détour, qu'ils ne veulent point se donner un air de ridicule; que la coutume a prévalu, qu'ils ne peuvent se roidir contre son torrent; qu'enfin les jours qui précèdent le carême ne sont pas destinés à la pénitence. Ceux qui paraissent les plus gens de bien nous répondent, comme ces conviés qu'un grand roi invita à son festin, qu'on est chargé, etc., col. 589.

Avant la péroration.

Multipliez après cela vos désordres, pécheurs qui m'entendez. Prenez votre parti en gens intrépides. Ne refusez rien à vos passions de ce qui peut les satisfaire. Qu'il n'y ait ni champ ni prairie qui ne porte les marques de vos débauches (88). Continuez-les pendant la nuit, si le jour ne vous suffit pas. Disposez-vous à la pénitence du carême par des excès insensés. Faites à la faveur des ténèbres ces extravagances que vous rougiriez de faire aux yeux du soleil. Altérez sur votre visage l'image du Créateur, comme vous l'avez altérée dans votre âme; et lorsque le temps de Pâques approchera, ou moquez-vous, comme vous avez fait plus d'une fois, de l'Eglise et de ses commandements; ou allez chercher au loin ces directeurs indulgents qui savent vivre avec le pécheur; ces hommes commodes que vous méprisez dans la spéculation, et dont vous êtes si contents dans la pratique. Mais n'oubliez pas que le premier péché que vous commettriez pourrait bien être le dernier pour vous; et que si le figuier de l'Evangile, qui n'avait été stérile que pendant trois ans, eut bien de la peine à obtenir un terme plus long, il ne reste guère d'espérance à celui qui depuis trente ou quarante années ne porte que des fruits empoisonnés. Je ne sais, mes frères, etc., col. 605.

(88) *Coronemus nos rosis, antequam marcescant: nullum sit pratum, quod non pertranseat luxuria nostra. (Sapient., II, 8.)*

UTRE COMMENCEMENT DU MÊME DISCOURS.

Cum videritis abominationem desolationis stantem in loco sancto. (*Matth.*, XXIV, 15.)

Lorsque vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation,

Nous y sommes arrivés, mes frères, à ce temps fâcheux, où l'on voit régner un désordre universel et une entière corruption de mœurs, où le vice triomphe sur les ruines de la vertu; où l'innocence gémit sous le poids de la persécution; où les nations s'élèvent contre les nations; où d'énormes tremblements ébranlent les villes et les font disparaître; où la contagion et la famine désolent tour à tour les provinces affligées; et où malgré tant de fléaux qui, à l'exemple des anciens Israélites, devraient nous faire recourir à celui qui en est l'auteur, on voit encore et le peuple, et trop souvent le ministre introduire et faire régner dans le lieu saint l'abomination de la désolation.

Quoique les saints Pères aient donné à cette désolation un grand nombre de sens différents, et qu'on puisse d'après eux la prendre ou par l'hérésie, qui, quand une fois elle est maîtresse, fait partout d'horribles ravages; ou pour l'idolâtrie, qui met dans le lieu saint de profanes et impures divinités; ou pour le péché mortel, qui détruit un temple que Dieu s'était lui-même consacré; dans une matière à qui nos excès ont donné tant d'étendue, bornons-nous à cette espèce d'abomination qui est le comble, la consommation de toutes les autres, et qui arrive lorsqu'un chrétien, dont le cœur aurait dû être le sanctuaire du Dieu vivant, après avoir vécu dans le crime, meurt enfin dans l'impénitence.

Mais, chrétiens auditeurs, c'est presque inutilement que, pour arrêter tant de pécheurs tout prêts à tomber dans l'abîme, nous leur représentons et la cruelle destinée de ceux qui y sont déjà, et la certitude où nous sommes que, continuant à différer de jour en jour leur conversion, ils ne peuvent manquer d'y tomber comme eux. Chacun a son excuse; et les plus coupables n'en manquent point. On nous répond sans hésiter que la pénitence est bonne en tous temps, etc.

SERMON V.

SUR LA MORT.

Statutum est hominibus semel mori. (*Hebr.*, IX, 27.)

Il est arrêté que les hommes mourront une fois.

L'idée de la mort, et surtout d'une mort prochaine, a dans tous les temps effrayé les personnes les plus courageuses. Les douleurs et les infirmités qui la précèdent, l'inquiétude cruelle, la perplexité d'esprit, la défaillance universelle de tout l'homme, qui ont coutume de l'accompagner; l'incertitude de l'état où elle nous doit faire passer; la crainte du triste séjour qui doit la suivre; une vue plus ou moins confuse d'un examen rigoureux à subir, d'un jugement ter-

rible à essayer, d'une condamnation dont la conscience, qui parle enfin, trace elle-même le plan et dicte l'arrêt; toutes ces circonstances qui s'y trouvent presque continuellement attachées, sont pour l'homme, et surtout pour l'homme coupable, autant de sujets d'anxiétés, de trouble et de frayeur.

Encore serions-nous consolés, si le pécheur, saisi d'une crainte salutaire, se mettait en état d'écarter l'orage, et de prévenir par de laborieux efforts ce jour, qui est le plus terrible et le plus dangereux de tous les jours. Mais on a beau être persuadé que la mort est inévitable, qu'il n'y a point de plus grande affaire que celle de bien mourir, que la seule perte irréparable est celle d'une mauvaise mort: on se contente de craindre; et semblables à ces passagers qui, au milieu d'une violente tempête, et déjà dans le sein des flots, restent comme interdits, et ne pensent pas même à gagner le rivage, on persévère tranquillement dans la plus funeste et la plus pernicieuse inaction.

Mon dessein, chrétiens auditeurs, est de vous inspirer de plus justes sentiments. Je veux, s'il est possible, que votre crainte soit active et vigilante; que, convaincus de la nécessité de la mort, vous vous prépariez à bien mourir; et que, pendant que les enfants du siècle regardent ce dernier terme comme la fin de leurs prospérités, vous le regardiez comme la fin de vos misères, et le commencement d'une vie infiniment plus sainte et plus heureuse. C'est pour vous faire entrer dans des sentiments si chrétiens et si raisonnables, que je vais vous développer et la nécessité de vous préparer à mourir saintement, et la manière d'y bien réussir. Ce début vous annonce d'avance que mon discours n'aura d'autre appareil que celui de la simplicité évangélique. Mais je sais que Dieu la bénit; et d'ailleurs la délicatesse et les fleurs s'arrangent mal avec les horreurs de la mort. Qu'elles parlent donc seules aujourd'hui! leur langage sera plus persuasif, plus énergique que tout le brillant de l'éloquence humaine.

PREMIER POINT.

De toutes les créatures il n'en est point dont la vie soit plus malheureuse que celle de l'homme. Sa carrière ne dure que peu d'années, disait Job, et ce peu d'années est rempli d'une infinité de misères. Sa naissance, sa vie, sa mort ont leurs amertumes propres; et les dernières ne diminuent point en proportion de celles qui les ont précédées. Il naît comme si la nature n'était pas sa mère, et qu'elle fût son ennemie mortelle. Dût-il un jour monter sur le plus beau trône du monde, ou donner des lois à tout l'univers, c'est par les larmes qu'il commence à faire connaître qu'il est homme. Il ne paraît sur la terre que comme un malheureux esclave. Il est si faible qu'il lui faut envelopper tous les membres avec des précautions infinies. Il ne sait ni où il est, ni ce qu'il est, ni à quoi il est destiné. Il ignore

ses plus pressants besoins, et il ne trouve d'autre remède à sa misère que les gémissements et les plaintes (89).

Le reste de sa vie n'est pas plus heureux. Son enfance est semée de croix qui paraîtraient assez légères, si son imagination, née en quelque sorte pour le tourmenter, ne les exagérât à ses yeux. Dans un âge plus avancé, les soins, les inquiétudes, les chagrins amers, les passions plus amères que les chagrins, deviennent son partage. Si quelquefois il cueille des roses, il ne les cueille que dans le sein des épines : et ses plus doux plaisirs sont détrempez d'amertumes. La vieillesse, sans en rien diminuer, y joint ses propres disgrâces. Enfin la mort couronne toutes ses peines ; et il ne peut être affranchi de ses misères que par cette mort, qui est la dernière, et qui lui paraît la plus grande de toutes.

Mais hélas ! qu'il y a peu de chrétiens qui puissent la regarder comme le vrai terme de leurs maux ! et qu'il est à craindre que la plupart ne passent de l'état malheureux du temps à l'état plus malheureux de l'éternité ! Prévenons ce double malheur ; et pour mourir sans inquiétude, préparons-nous de longue main à bien mourir. Nous le pouvons encore, et nous le devons : 1° parce que, comme le dit saint Paul, nous mourrons tous : *Statutum est hominibus* (Hebr., IX, 27) ; 2° parce que nous ne mourrons qu'une fois : *Semel mori* (*Ibid.*) ; 3° parce que nous ne pouvons attendre qu'un jugement terrible si nous mourons mal, et que selon les lois ordinaires de la Providence, on meurt très-mal quand on ne s'est pas soigneusement disposé à bien mourir : *Post hoc judicium*. (*Ibid.*)

Si tous les hommes ne mouraient pas, on pourrait se flatter d'être du nombre de ceux qui échapperont à la faux du temps. Mais la nécessité de mourir est une de ces vérités que personne n'a jamais révoquées en doute. Il s'est trouvé bien des insensés ; le nombre en est infini, dit le Saint-Esprit ; mais il ne s'en est point encore vu qui se crussent immortels, ou que leur propre expérience n'ait bientôt désabusés. Chacun de nous sent, à tous les instants du jour, qu'il porte en lui-même un germe fatal qui produit la mort. Le premier pas qui conduit à la vie conduit au tombeau ; et nos jours ne commencent pas plutôt à se multiplier, qu'ils commencent à décroître (90). Les remèdes même dont on se sert pour les prolonger en abrègent le nombre. Ils épuisent d'un côté les forces qu'ils semblent donner de l'autre ; et quand ils n'auraient pas ces tristes effets, il n'y en a point d'assez puissants pour résister à la mort, quand elle voudra réunir ses forces, et qu'elle viendra fondre sur nous avec toute sa violence. Il faut donc mourir. Dieu, dit magnifiquement Tertulien, l'a ainsi stipulé de tout ce qui naît, et

tout ce qui naît l'a ainsi promis à Dieu : *Mori oportet : hoc stipulata est Dei vox, hoc spondit omne quod nascitur*. Tel est l'arrêt porté contre tout ce qui respire. Le morceau empoisonné qu'a mangé le premier homme sera jusqu'à la fin des siècles une semence efficace de mort. Souvenez-vous donc, ô homme ! qui que vous soyez, que votre corps n'est que cendre et poussière. Souvenez-vous, quelque grand que vous paraissiez à vos propres yeux, quel que honore que vous soyez dans ce monde, que vous n'êtes au fond qu'un malheureux banni qui erre dans une terre de mourants ; que la vie dont Dieu vous a fait part est réduite dans son conseil à un petit nombre d'années ; que chaque instant en emportera une portion ; que vous marcherez par un chemin pénible, fatigant ; et que ce chemin hérissé d'épines et semé d'absinthe aboutira enfin à la voie de toute chair. Souvenez-vous que la mort ne veut point de composition, qu'elle ne fait de pacte avec personne ; que la vigueur et les agréments de la jeunesse ne retardent point sa marche impérieuse ; que les larmes de la vieillesse ne la fléchissent point ; que la garde qui veille à la porte des palais des rois ne l'a jamais fait reculer en arrière ; que les besoins des Etats et des familles ne sont pas capables de l'arrêter, et que, soit que l'on soit prêt à partir ou non, ce n'est point un objet pour elle. Souvenez-vous enfin qu'elle a si peu de compassion, que tous les vœux, tous les desirs, tous les gémissements du monde entier, ne pourraient obtenir d'elle un moment de délai ; et que, comme elle ne prévient jamais le terme en faveur de ceux qui, dans leur désespoir l'invoquent avec le plus d'ardeur, elle ne diffère jamais, quand une fois le moment qui lui a été prescrit est arrivé. Ainsi l'éprouva ce Chrysorius dont parle saint Grégoire. Il il ne demandait, ni comme ceux qui s'adressaient à Jésus-Christ, que la santé lui fût rendue ; ni comme Ezéchias, qu'on lui accordât encore un certain nombre d'années. Il ne demandait que l'espace d'une nuit : *Inducias vel usque mane*. Il le demandait à hauts cris, et il ne l'obtint pas ; parce que comme il n'y a point de rédemption pour ceux qui sont dans les enfers, il n'y a point de temps pour ceux dont la course est une fois remplie. Et c'est ce que vous éprouverez un jour, vous, chrétiens, qui ne savez aujourd'hui que faire du temps, et qui ne comptez pour rien la perte des mois et des années. Il viendra un moment, et peut-être que ce moment ne tardera pas, où, pour prolonger votre vie de quelques heures, vous donneriez tous vos biens, et où vous sacrifieriez sans peine les objets qui vous attachent le plus. Mais cet instant vous sera refusé, et vous perdrez au moment même, et la vie, et tous les biens dont vous jouissiez avec elle, parce que Dieu

(89) *Feliciter natus jacet manibus pedibusque devinctus, flens animal cæteris imperaturum, et a suppliciis vitam aspicitur*. (PLINIE, in proemio lib. VII Hist.)

(90) *Vitæ hujus principium, mortis exordium est : nec prius incipit augeri ætas, quam minui* (S. AMB.) — *Homo quando nascitur, jam cum morte nascitur*. (S. AUGUST.)

a dit de vous, comme des ondes de la mer : Vous viendrez jusqu'ici, et vous ne pourrez faire un seul pas au delà. Ce grain de sable vous arrêtera tout court : c'est là qu'échoueront l'orgueil et la fureur de vos flots : *Et hic confringes tumentes fluctus tuos* (91).

Mais s'il est certain qu'il n'y a point d'homme qui ne doive goûter la mort (92), il ne l'est pas moins, que quand elle frappe son premier coup, elle le frappe pour toujours. Je sais, et vous conviendrez avec moi, que quand on pourrait mourir plusieurs fois, il y aurait toujours beaucoup d'imprudence à mourir mal ; mais enfin ce mal ne serait pas irréparable, et une pénitence sincère pourrait suppléer en même temps et à la mauvaise vie et à la mauvaise mort. Mais le même arrêt qui a décidé que l'homme mourra a décidé qu'il ne mourra qu'une fois : *Statutum est hominibus semel mori*. (Hebr., IX, 27.) On a donc tout perdu quand on est mort en mauvais état : il n'y a plus ni adresse, ni puissance, ni force d'esprit qui puissent réparer une faute aussi capitale. Il n'y avait qu'un faux pas à faire, on l'a fait ; c'est un mal si terrible, que les gémissements de l'éternité tout entière ne peuvent y remédier. L'arbre restera et restera pour toujours dans le lieu où il sera tombé ; et si sa pente l'a porté du côté de l'aquilon, il ne lui sera pas possible de se tourner jamais du côté du midi : *Si ceciderit lignum ad austrum, aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit*. (Eccle., XI, 3)

C'est cette vérité, tout évidente qu'elle est, que l'Ecriture nous a mille et mille fois rebattue, parce qu'il est pour nous de la dernière conséquence que jamais elle ne s'efface de notre mémoire. Partout la vie et ce faible tissu de moments qui la composent nous sont représentés comme un bien qui s'échappe, et qui, quand une fois il est perdu, est perdu pour toujours. Qu'est-ce que la vie ? dit l'apôtre saint Jacques. Une vapeur qui paraît pour un peu de temps et qui se dissipe ensuite pour ne reparaitre jamais : *Vapor ad modicum parens, et deinceps exterminabitur*. (Jac., IV, 15.) Qu'est-ce que la vie ? Quelque chose de plus rapide qu'un courrier qui se précipite à bride abattue et ne revient point sur ses pas : *Dies mei velociores cursore*. (Job, IX, 25.) Qu'est-ce que la vie ? Un vêtement que la teigne ronge nuit et jour, qui s'use à chaque instant, qui tombe en détail, et bientôt ne subsiste plus : *Vestimentum quod a tinea comeditur*. (Job, XIII, 28.) Enfin qu'est-ce que la vie ? Un torrent qui s'échappe, une fumée qui s'évanouit, une fleur qui se dessèche, une ombre qui fuit, une toile dont une main inflexible coupe le fil, sans laisser d'espérance à la plus faible réunion. *Dies mei velocius transierunt, quam a texente tela succidi*

tur, et consumpti sunt absque ulla spe. (Job, VII, 6.)

Telle est l'idée que vous devez vous former de la vie et du gouffre de la mort où elle va s'engloutir. Mais pour en tirer tout le fruit qu'elle doit produire, joignez-y une autre idée ; c'est que si vous êtes sûr de mourir, vous ne l'êtes ni du jour ni de l'heure où vous mourrez. C'est une leçon que votre Maître vous a souvent répétée, c'est une leçon que vous faites quelquefois aux autres et que vous ne vous êtes jamais bien faite à vous-mêmes. Veillez, vous dit le Sauveur, mais veillez constamment, parce que les vierges folles, pour avoir imprudemment cédé au sommeil, trouvèrent la porte fermée et ne purent se la faire ouvrir. Veillez, vous dit le grand Apôtre (93), parce que le jour du Seigneur viendra comme un larron, c'est-à-dire au moment même où vous ne vous y attendrez pas et où vous serez le moins sur vos gardes. Ce criminel assoupissement se pardonnerait en quelque sorte à des païens ou à des gens qui vivent sans religion. Mais vous, poursuit saint Paul, vous, chrétiens, qui êtes les enfants de la lumière et du jour, quelle excuse pourriez-vous alléguer, si vous vous laissiez surprendre ? C'est donc à vous à avoir toujours la lampe à la main et à n'oublier jamais que vous êtes perdus, si quand votre maître frappera, il vous trouve endormis. Cependant, et vous ne l'ignorez que dans la pratique, la mort se plaît à la surprise. Ses grands coups, ses coups favoris, sont ceux qu'elle fait en enlevant chaque jour un nombre infini de personnes qui semblaient s'imaginer qu'elle ne penserait pas plus à eux qu'ils ne pensaient à elle. Semblable au serpent dont parle l'Ecriture, elle trahit et ne mord jamais avec plus de plaisir que quand elle mord dans le silence et comme à la dérobée : *Si mordeat serpens in silentio*. (Eccle., X, 11.)

Mais, mes frères, ai-je bien raison de dire que la mort nous trahit ? Eh ! ne nous avertit-elle pas à toutes les heures du jour de penser à elle ? Cache-t-elle le glaive dont elle doit nous frapper ? Est-il un seul objet dans lequel nous ne l'apercevions pas ? Les fleuves qui vont se perdre dans l'Océan ; les fleurs qui éclosent le matin, qui languissent vers le midi, et qui le soir sont déjà fanées ; les semences qui jaunissent, et qui plutôt ou plus tard, mais toujours en peu de temps, tombent sous la faux du moissonneur, ne sont-ce pas autant de voix qui nous crient que tout passe dans la nature ? Nos ancêtres, qui souvent nous sont inconnus, nos plus tendres amis qui nous échappent, nos parents qui vieillissent et disparaissent, souvent même qui disparaissent sans avoir vieilli, ne nous annoncent-ils pas qu'ils ont été ce que nous sommes, c'est à-dire qu'ils ont vécu comme nous, et que nous serons bientôt

(91) *Posui vectem et ostia mari. Et dixi : Usque huc venies, et non procedes amplius, et hic, etc.* (Job, XXXVIII, 10, 11.)

(92) *Quis est homo qui vivet, et non videbit mortem ?* (Psal. LXXXVIII, 49.)

(93) *Ipsi diligenter scitis, quia dies Domini, sicut fur in nocte, ita veniet... vos autem, fratres, non estis in tenebris, ut vos dies illa tanquam fur comprehendat.* (1 Thessal., V, 2, 4, etc.)

ce qu'ils sont, c'est-à-dire que nous mourrons comme eux? Il n'y a pas jusqu'à la terre que nous foulons aux pieds qui ne nous avertisse que nous sommes formés de sa substance; qu'elle a sur nous des droits imprescriptibles, et que nous retournerons dans son sein, pour y rejoindre ceux qui nous ont précédés.

A cette voix distincte et uniforme de tous les objets sensibles qui nous environnent, vous pouvez joindre toutes les connaissances que nous fournit l'histoire. Nos premiers pères, malgré la sentence de mort qui fut portée contre eux, ont eu des jours si pleins, si nombreux, qu'ils semblaient ne devoir jamais finir. Cependant il y a bien des milliers d'années qu'ils ne sont plus. Leurs corps, malgré les tombeaux où ils furent souvent transportés avec tant d'appareil, sont tellement confondus avec la terre dans laquelle on les a ensevelis, qu'il n'y a personne qui puisse les en distinguer. Ils ont longtemps vécu, mais enfin ils sont morts: *Vixitque et mortuus est*. Tous ces fameux politiques, tous ces législateurs si vantés, tous ces grands capitaines dont la vie vous enchante encore aujourd'hui, sans que vous pensiez jamais à leur triste fin; tous ces héros réels ou prétendus ont eu la même destinée. Alexandre, dit un historien sacré, vainquit Darius. Il donna et gagna plusieurs batailles. Il força dans toutes les nations les remparts de leurs villes les mieux fortifiées. Il immola à sa gloire ceux qui avaient immolé les autres à la leur, et s'enrichit de leurs dépouilles. Il passa jusqu'à l'extrémité du monde, et la terre étonnée garda devant lui un silence plein de dépit et de frayeur. Maître des peuples et des rois, il leur imposa d'humiliants tributs. Son cœur s'éleva et s'enfla. Il ne pensait qu'à jouir de sa prospérité, quand la mort, à laquelle il ne pensait guère, s'avança pour lui enlever dans un moment tous les fruits de ses longs et funestes travaux. *Decidit in lectum* (I Mach., I, 6); le voilà terrassé, il tombe malade. *Cognovit quia moreretur*. (Ibid.) Il voit bientôt qu'il n'en réchappera pas. *Et mortuus est* (Ibid.); il en mourut effectivement. Sa grandeur imaginaire s'arrêta sur le bord de son tombeau et n'ysuivit pas: *Neque descendet cum eo gloria ejus*. (Psal. XLVIII, 18.)

C'est par ces exemples de tous les siècles, et par les spectacles funèbres qui, chaque jour, se présentent à vos yeux, que la mort vous avertit sans cesse de vous défier d'elle. Si elle vient comme un voleur, c'est comme un voleur qui vous a instruit de son arrivée. Vous voudriez savoir quelque chose de plus précis pour l'heure et pour le moment. Sans nous ériger en prophète, nous pouvons vous l'annoncer, et vous dire, d'après saint Paul, que vivant comme vous faites, la minute où vous ne vous attendrez à rien moins sera justement celle où vous serez pris. Noyons-nous dans un fleuve de délices, disent les impies, ne nous refusons rien de ce

que nous pouvons nous accorder, profitons du bel âge et des plaisirs qui marchent à la suite de la jeunesse. On nous parle de la mort, mais d'ici là il y a encore du temps; et les prophéties qu'on nous en fait ne s'accompliront pas sitôt: *Visio quam hic videt, indies multos, et in tempora longa iste prophetat*. (Ezech., VII, 27.) C'est alors, dit l'Apôtre, c'est précisément au milieu de ces beaux projets que la mort leur lance un de ses traits, dont ni la nature ni l'art ne peuvent guérir la blessure. Ils en sont frappés, comme l'est une femme des douleurs de l'enfantement; et quelque effort qu'ils fassent, par eux-mêmes ou par d'autres, ils ne peuvent s'en relever. *Cum dixerint pax et securitas, tunc repentinus superveniet interitus, sicut dolor in utero habentis, et non effugiet*. (I Thessal., V, 3.)

O vous, qui vous laissez à poursuivre des biens, des honneurs, du repos pour l'avenir et une tranquillité imaginaire; qui usez votre corps et perdez votre âme pour arriver à une fortune que la mort vous arrache, avant même que vous ayez commencé d'en jouir! faites-vous enfin, à force de mouvements et d'intrigues, un grand nombre de puissants amis; relevez les débris de votre famille, établissez noblement vos enfants, goûtez, et eux avec vous, le plaisir flatteur de vous voir enfin sortis de l'état où la Providence vous avait placés: encore quelques années, ou peut-être beaucoup moins, et tout ce grand édifice sera renversé comme la statue de Nabuchodonosor. Une petite pierre détachée du sommet de la montagne fera écrouler cette masse énorme, qui semblait menacer le ciel et insulter à la terre. Encore quelques jours, et un misérable suaire, un pauvre cercueil, quatre pieds de terre et un peu de poussière, seront plus que suffisants pour renfermer vos idées et vos grands desseins. Que dis-je, Encore quelques jours? Peut-être que la coignée est déjà à la racine de l'arbre. Peut-être que ce jour même le Père de famille va vous demander un compte rigoureux de votre administration (94). Et que vont devenir vos projets et les avances que vous avez faites pour les faire réussir? A quoi aboutiront tant de sueurs et tant de travaux? A qui passeront vos biens, ou du moins vos espérances? *Que autem parasti, cujus erunt?* (Luc., XII, 20.) Car enfin, fût-il question du plus opulent des hommes, du plus grand roi du monde, il n'emportera avec lui ni richesses, ni fortune. Sa gloire et ses dignités ne le suivront point dans le sépulcre: *Dives, cum interierit, nihil secum auferet*. (Job, XXVII, 19.) Il ouvrira les yeux, et il n'apercevra autour de lui que la nudité et l'indigence: *Aperiet oculos suos, et nihil inveniet*. (Ibid.) Il se verra dans un moment le plus pauvre des hommes, et pour ce monde où il va tout quitter, et devant Dieu, au tribunal duquel il n'a rien à présenter, qu'un long enchaînement de misères, de crimes, d'abominations. Et ce que je dis

(94) *Ecce de ratione a villicationis tue, jam enim non poteris villicare*. (Luc., XVI, 2.)

de ceux dont la condition est plus élevée, je l'entends aussi de ceux qui, malgré la médiocrité de leur état et l'obscurité de leurs emplois, ont trouvé le secret d'être riches en iniquités.

Mais au moins, me direz-vous, qui les empêche, ces hommes pécheurs, de se réconcilier avec Dieu dans les derniers moments ? Qui les en empêche, mes frères, je vous le dis hier : Faudra-t-il le répéter à chaque discours ? Qui les en empêche ? La justice de Dieu qu'ils ont irritée ; sa patience qu'ils ont changée en fureur, à force de la fatiguer ; sa miséricorde même, qu'ils ont constamment outragée. Qui les en empêche ? Leurs passions, qui sont trop puissantes, leurs mauvaises habitudes, qui ont jeté de trop profondes racines ; toutes leurs inclinations, qu'une longue suite de péchés a presque entièrement corrompues. Qui les en empêche ? Les ténèbres de leur esprit, qu'ils n'ont jamais voulu dissiper ; la faiblesse de leur cœur, qu'ils reconnaissent, mais qu'ils ne peuvent se résoudre de combattre ; une multitude innombrable de plaies spirituelles, qu'ils chérissent peut-être encore ; ou du moins à la guérison desquelles ils ne mettent point cet appareil aussi nécessaire que douloureux, qui seul pourrait les guérir. Voilà ce qui a coutume de rendre leurs efforts trop faibles et par conséquent inutiles.

Mais, quelque vains que soient d'ordinaire les efforts de ceux qui ne se préparent à la mort que quand il faut effectivement mourir, combien y en a-t-il qui ne nous donnent pas même la légère consolation de les voir extérieurement chrétiens dans ces derniers moments ? Combien y en a-t-il qui ne s'occupent que de la douleur de voir que ce coup imprévu les empêche d'assurer pour toujours la fortune de leurs enfants, et de recueillir le fruit presque mûr d'un travail de dix ou vingt années ? Combien y en a-t-il qui ne pensent qu'à épuiser, l'une après l'autre, toutes les ressources de la médecine ? Combien y en a-t-il qui font marcher leurs affaires domestiques avant celles de leur conscience, et qui ne réservent à celles-ci que des moments où il ne leur est plus possible d'y travailler ? Combien enfin qui ne s'entretiennent jusqu'au dernier soupir, que de l'espérance de vivre encore ou du regret amer de passer dans la région des morts ! *Siccine separat amara mors* (1 Reg., XVI, 32) ? disent-ils avec un roi prêt d'être immolé. Est-ce donc ainsi, cruelle mort, que tu brises les liens les plus doux, que tu coupes les chaînes les plus tendres, et que tu sépares l'homme de l'homme pour le séparer de ses plaisirs : *Siccine separat amara mors* ?

Au fond, ils ont bien raison de gémir et de se livrer à la douleur. Ils perdent tout en quittant la terre. Au lieu que s'ils n'avaient regardé la vie que comme une mort conti-

nuelle, et le monde entier que comme un lieu de bannissement où il faut gémir à titre d'exilé, pour se réjouir un jour à titre de citoyen, ils verraient d'un œil paisible leurs derniers moments s'avancer. Bientôt, fortifiés contre la première émotion que cause l'annonce de la mort, ils iraient avec saint Paul jusqu'à souhaiter la dissolution de cette maison de boue, pour être incessamment avec Jésus-Christ. Celui qui en est là, dit saint Augustin, ne souffre pas la mort avec patience, après avoir goûté la vie avec plaisir ; il goûte la mort avec plaisir, après avoir en besoin de patience pour supporter la vie (94*). Tout console ce bon et fidèle serviteur. La vue de ses bonnes œuvres passées le rassure. Le sentiment actuel de la miséricorde de Dieu le récrée. La joie et le bonheur de l'avenir le soutiennent, l'animent, le transportent. Ce n'est pas la mort, c'est son amour qui le fait mourir ; comme il est déjà saisi par la charité, il est déjà bienheureux par la vivacité de son espérance.

Quelle différence, grand Dieu ! entre des idées si consolantes et celles d'un homme qui n'a jamais pensé qu'il n'était sur la terre que pour en sortir, et qui se voit déjà environné des douleurs de la mort. Sa vaine philosophie lui donnait autrefois une fermeté de montre : la religion reprend tous ses droits, sa prétendue fermeté l'abandonne. *Post hoc autem judicium*, se dit-il à lui-même, malgré qu'il en ait. Désormais entre la mort et lui il n'y a qu'un pas (95) ; et entre la mort, le jugement et l'éternité, il y a beaucoup moins. Que de réflexions alors, et qu'elles sont accablantes ! quel déchirement, et par où pourra-t-il en affaiblir la pointe ? Ses yeux confus, languissants, cherchent dans la foule qui l'environne, un rayon, une faible lueur d'espérance. Les pleurs que la tendresse arrache à sa famille, ne servent qu'à le désespérer. Un morne et profond silence lui annonce le silence éternel de la mort. Les mystères de Seigneur, que les gens de bien regardent avec une sainte confiance, sont pour ce malheureux de tristes augures de celui de tous les maux qu'il appréhende davantage. Les prières de l'Eglise, si pleines d'onction, achèvent de mettre le comble à son désespoir.

Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo. Partez âme chrétienne. Partez, quel coup de foudre ! quel effroyable tonnerre ! Partez, sortez de ce monde. Il le faut donc quitter ce monde, dont le commerce m'était si doux, dont les plaisirs m'ont enivré, dont le faux éclat m'a si constamment ébloui. Il faut donc que je vous dise un éternel adieu, biens, honneurs, richesses, emplois. Il faut que je vous quitte pour toujours, amis tendres, et trop tendres, qui avez été les compagnons trop fidèles de mes dérèglements. Puissiez-vous effacer, par l'abondance de vos larmes, jusqu'à la mémoire des joies criminelles

(94*) *Qui cupit dissolvi et esse cum Christo, non delectabiliter vivit, et patienter moritur; sed patienter vivit, et delectabiliter moritur.* (S. AUGUST.)

(95) *Vivit Dominus.... quia uno tantum.... gradu, ego morsque dividimur.* (1 Reg., XX, 5.)

que nous avons goûtées ensemble, et n'attendre pas, comme moi, jusqu'au dernier moment à vous en repentir!

Anima christiana. Partez âme chrétienne. Mais a-t-on rempli les devoirs qu'imposait un si beau nom? A-t-on jamais bien pensé à approfondir ce qu'on devait à Dieu, ce qu'en devait au prochain, ce qu'on se devait à soi-même? S'est-on regardé comme un membre de Jésus-Christ? Fait-on même encore à son exemple le seul sacrifice qu'on puisse faire, celui de sa vie? *Anima christiana.* Dis-ons plutôt, âme de réprouvé, âme de païen. Était-ce donc bien d'une âme chrétienne qu'était animé ce ténébreux mortel qui voulait sonder les profondeurs de Dieu; qui n'admettait de mystères, que ceux de la nature; à qui toute religion était bonne, pourvu qu'il n'en pratiquât aucune; qui ne parlait de l'Eglise que comme d'un corps, où une superstition adroite donne des lois, que suit une superstition aveugle; et qui épiait avec une sacrilège inquitteude les défauts du ministre, pour les faire retomber sur le culte, qui les condamne, et qui ne doit point en répondre?

Proficiscere in nomine Dei Patris omnipotentis, qui te creavit. Partez au nom du Père tout-puissant qui vous a créé, qui aime son ouvrage, et qui est bien éloigné de se plaindre à le voir périr (96). Il est vrai, vous répondra ce moribond, qui commence alors à se rendre une justice, qu'il ne s'était jamais rendu : il est vrai que je suis l'ouvrage de la bonté et de la puissance du Père éternel; que c'est lui, dont la main m'a mille et mille fois empêché de retomber dans mon premier néant; et que tous les biens que j'ai reçus pendant la vie, ont été l'effet de sa libéralité. Mais, mon Dieu! tous ces grands avantages sont autant de témoins qui déposent contre moi (97). Il ne me les avait donnés, que pour les faire fructifier à sa gloire. C'étaient des talents, qu'il m'avait chargés de faire valoir. Mais hélas! je ne me suis pas contenté de les rendre inutiles. Esprit, mémoire, heureux génie, imagination féconde, richesses; j'ai tout fait servir contre lui. Deux titres de Père, titre consolant du Créateur, qu'êtes-vous à l'égard d'un fils qui fut toujours rebelle? Quelle espérance pouvez-vous donner à une créature, qui a osé prendre les armes contre son premier bienfaiteur; et qui les avait encore à la main, quand elle a été surprise?

Proficiscere in nomine Jesu-Christi, Filii Dei vivi, qui pro te passus est. Partez au nom de Jésus-Christ, au nom de ce Fils du Dieu vivant qui a souffert pour vous. Il est vrai, reprendra ce pécheur expirant, que c'est l'amour que m'a porté ce Dieu sauveur, qui du sein de la gloire l'a fait passer dans le sein de la misère et de l'indigence. C'est pour moi qu'il est né dans une pauvre crèche; qu'il a vécu dans l'oppression et dans les plus humiliants besoins; qu'il a bien

voulu être mis au nombre des scélérats; et qu'il est mort comme eux sur un gibet infâme. Mais ce sang adorable, qu'il a répandu pour moi, je l'ai indignement foulé aux pieds. J'ai profané par mon irrégion la nouvelle alliance, qui en avait été scellée. Jamais je n'ai aimé ni Jésus-Christ, ni sa croix. Dans mes jurements emportés j'ai blasphémé son nom; et mes iours les plus innocents ont été ceux où, sans aller jusqu'à l'aversion, je me suis contenté de n'avoir que de l'indifférence pour les maximes de son Evangile. Je sais que le nom précieux de l'Homme-Dieu a rassuré dans les derniers moments les Hilarion, et avec eux des milliers d'anachorètes. Mais ils n'étaient alors si pleins de confiance, que parce qu'ils avaient ou suivi inviolablement les enseignements du Sauveur, ou réparé par des larmes amères le malheur de leur première défection. Hilarion modérât ses frayeurs, parce qu'il avait servi Jésus-Christ pendant soixante et dix ans. Le principe de son espérance ne peut être que le principe de mon désespoir. Que peut attendre un malheureux, qui pendant toute sa vie n'a pas servi Dieu pendant soixante et dix iours; et qui dans ce moment même sent encore que son cœur n'est pas véritablement à lui?

Proficiscere in nomine Spiritus sancti, qui in te effusus est. Sortez au nom du Saint-Esprit, qui a été répandu sur vous. Ah, vous dirait encore ce pécheur, si déjà la mort n'éteignait sa voix; il est bien vrai que les eaux du baptême m'ont rendu participant de l'Esprit-Saint; que la confirmation m'a inondé de la plénitude de ses grâces; que presque dans tous les temps il a formé en moi de vives et pressantes inspirations, de tendres mouvements, un trouble et des agitations qui me rappelaient à lui; que prêt à me livrer au crime, il m'avertissait par les reproches de ma conscience; et qu'après l'avoir commis il m'en faisait sentir par de secrètes alarmes la noirceur et l'indignité. Mais enfin toutes ces faveurs n'ont servi, par le mépris que j'en ai fait, qu'à me rendre plus coupable. Sur quel principe pourrais-je donc aujourd'hui compter que cet Esprit, dont j'ai étouffé toutes les lumières, et contre les impressions duquel je me suis constamment roidi, va dans ce moment critique être pour moi un Esprit consolateur, et cette source d'eau vive, qui rejaillit jusque dans la vie éternelle?

Il est bien tard, mes très-chers frères, de commencer à faire de si justes, mais de si cruelles réflexions. Elles ne servent guère alors qu'à avancer la mort, et à élargir la pénitence. Cependant les yeux se ferment déjà à la lumière. Une sueur froide se répand sur tout le visage. La bouche se dessèche, s'ouvre et fait peur. Des mouvements convulsifs annoncent la ruine de la machine tout entière. La lampe, par un dernier éclair, fait connaître qu'elle va s'éteindre : elle l'est

(96) Deus mortem non fecit, nec latatur in perditione virorum. (Sap., I, 13.)

(97) Instauras testes tuos contra me. (Job, X, 17.)

déjà. Cet homme si important n'est plus : mais tout mort qu'il est, il nous dit encore, et plus fortement que jamais, que nous mourrons tous, que nous ne mourrons qu'une fois, et qu'on meurt bien mal, quand on ne s'est pas de longue main disposé à bien mourir. Evitons ce malheur, et pour le faire sûrement, étudions et suivons les moyens de n'y pas tomber. Ce sera la matière de mon second point. Elle est assez importante pour exiger de vous une nouvelle attention.

SECOND POINT.

Quand on considère bien sérieusement qu'il est aussi important pour chacun de nous de bien mourir, qu'il est certain que chacun de nous mourra, il faut l'avouer, on a peine à comprendre comment il se trouve si peu de personnes, qui pensent comme il faut à la mort. Mais quand on commence à approfondir un peu l'allure et la conduite de la plupart des hommes l'énigme commence à se développer; et l'on comprend bientôt que, vivant comme ils ont résolu de faire, une longue et sérieuse méditation de la mort ne peut guère être de leur goût. En effet, vivre dans la mollesse, traîner après soi un grand faste, connaître peu la justice et moins encore la miséricorde; ignorer le jeûne, l'abstinence, toute es, ère de mortification; pécher avec éclat, parce qu'on peut pécher avec impunité : voilà l'occupation de ce qu'on appelle le grand monde. Vivre d'une manière aisée et commode, quoique moins brillante; ne rouler dans sa tête que de continuel désirs d'augmenter sa fortune; vouloir paraître aux yeux de ses voisins beaucoup plus qu'on n'est; destiner ses enfants à des emplois qui passent et leur naissance et leur capacité; charger ceux qu'on force d'entrer dans le cloître, de faire pénitence pour le reste de la famille : voilà le partage du commerçant et de la bourgeoisie, peut-être même celui de toutes les conditions. Enfin vivre au jour la journée, murmurer, se plaindre, se désespérer; travailler une semaine entière sans penser à Dieu; se dédommager, le dimanche, de toutes ces fatigues, par d'indécents crâpules, par de honteuses et criminelles débauches; revenir à la maison plein de vin et de fureur; blasphémer le nom de Dieu; faire retentir les champs et la ville de chansons impures, de discours aussi sales qu'extravagants : voilà le fréquent exercice du menu peuple; et Dieu sait combien de nobles prétendus sont peuple en ce point. Or il est évident que l'idée de la mort, si on s'en occupait bien, ne jetterait pas un fort beau lustre sur tous ces dérèglements. La pensée d'une fin et certaine et souvent prochaine ne contribuerait pas à augmenter la joie et l'enjouement, qui font l'âme des cercles et des compagnies. La conviction d'un compte rigoureux qu'il

faut rendre, n'est pas trop propre à animer des plaisirs qui sont eux-mêmes la matière de ce compte inévitable. En un mot, c'est donner un triste relief à toute action qui n'est pas dans l'ordre, que de la rapprocher du moment fatal qui doit en décider pour l'éternité. Quel parti prend-ondans le monde? celui de s'aveugler, celui de s'étourdir, celui de ne s'occuper jamais de la seule chose qui devrait nous occuper toujours. Pensez à vos fins dernières, dit l'Esprit de vérité, et vous ne pécherez jamais. Gardez-vous bien d'y penser, dit l'esprit de mensonge, afin que vous péchiez toujours, tel est l'artifice éternel de l'ancien serpent. Il prend, quand il peut, le contre-pied de Dieu même; et quand il ne le peut pas, il met tout en usage pour rendre inutiles ses menaces et ses avertissements. Vous mourrez, si vous mangez du fruit défendu, dit le Créateur à nos premiers pères. Mangez-en sur ma parole, dit le tentateur, vous ne mourrez pas, je vous en suis garant. Aujourd'hui, que la mort a étendu partout son impitoyable empire, et qu'elle a rempli de denil toutes les parties de l'univers (98, la ruse serait trop grossière, et personne ne s'y laisserait prendre. On dit donc de toutes parts : Vous mourrez. Mais pendant que les enfants de lumière en tirent avec l'Evangile cette conséquence, qu'il faut donc veiller et se tenir prêts; ceux que l'esprit de ténèbres dirige en concluent, ou qu'il faut se hâter de jouir au plus tôt de tous les plaisirs (99), afin de se dédommager par cette anticipation de ceux que la mort nous arrachera : ou qu'il faut aller son chemin, sans trop s'en inquiéter; et que quand elle pensera à nous, on prendra ses mesures pour penser à elle. *Vos autem non sic.* A Dieu ne plaise que des sentiments si déraisonnables s'emparent jamais de votre cœur; ou qu'ils y fassent un plus long séjour, s'ils y étaient malheureux entrés. Pensons donc à la mort : mais souvenons-nous que pour y penser utilement, il faut l'envisager d'un œil chrétien, l'envisager comme prochaine, l'envisager dans toutes nos actions.

Je dis d'abord qu'il faut la regarder d'un œil chrétien. Et par cette seule assertion je prétends combattre, et tant d'athées de conduite, qui ne pensent à la mort que pour redoubler leur libertinage, et tant de prétendus philosophes qui écrivent, qui découvrent de la mort comme d'un pas un peu difficile, mais qu'il faut franchir de bonne grâce, puisqu'il est inévitable; et tant de sages du siècle qui ne perdent guère la mort de vue, mais qui se contentent de la regarder comme une disgrâce naturelle qui peut faire du dérangement dans leurs projets; qui détruit assez souvent l'économie des meilleures affaires, qui multiplie les troubles dans les familles, en y multipliant les héritiers; et dont par conséquent il faut

(98) *Replexit omnia morte.* (Sap., XVIII, 16.)

(99) *Venite ergo et fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura tanquam in juventute existit.* (Ibid.,

II, 6.) *Comedamus et bibamus, cras enim moriemur.* (Isa., XLII, 13; I Cor., XV, 32.)

prévenir les coups par tous les moyens que la prudence humaine peut suggérer à ceux qui en connaissent mieux les ressorts, et qui ont le plus étudié ses maximes.

Tous ces ouvriers d'iniquité sont de mauvais serviteurs que Dieu jugera un jour par leur propre aveu, et dont la bouche seule suffira pour les condamner. Qu'auront-ils à répliquer, quand par leur confession même on leur fera voir que la mort ne les a pas surpris, qu'ils l'avaient toujours devant les yeux, qu'ils ont bien su en profiter, soit pour doubler leurs plaisirs, soit pour arranger leurs affaires temporelles, qu'ils eussent pu, et bien plus facilement en profiter pour l'affaire de leur salut, qu'ils ne l'ont pas fait, ou plutôt qu'ils ont fait tout le contraire. Ils n'auront pour toute réponse qu'un silence aussi profond que celui de ce malheureux convié, qui était entré dans la salle du festin sans avoir la robe nuptiale : *At ille obmutuit.* (Matth., XXII, 12.)

Voulez-vous éviter cette confusion du dernier jour, qui ne sert de rien à ceux qui la souffrent ? regardez la mort avec les yeux de la foi. Et puisque selon l'avis que nous en donne le Saint-Esprit (100) il vaut mieux entrer dans une maison de deuil, que dans une maison de réjouissance, parce que dans celle-ci l'esprit se distrait et s'oublie aisément, au lieu que dans celle-là, il s'instruit de sa fin et de celle de tous les hommes, allons de ce pas vous et moi chercher un moribond. Pour le trouver, il n'est pas besoin que nous passions les mers, ni que nous nous engagions dans de longs et pénibles voyages. La mort, l'impitoyable mort nous offre partout le triste et lugubre spectacle de ceux qui sont déjà tombés sous ses coups, ou qu'elle va bientôt moissonner. Choisissons à notre gré. Il n'est point nouveau pour elle d'enlever dans le même jour, et souvent à la même heure, un enfant qui ne fait que naître et un vieillard décrépît : un homme qui a toujours vécu dans l'abondance, et un malheureux que la fortune a toujours persécuté. N'entrons pas chez ce pauvre qui, dans sa cabane où le chaume le couvre, manque des secours les plus nécessaires. Il n'est pas bien surprenant, ni qu'il expire entre les bras de la misère, puisqu'il y a toujours vécu, ni qu'il n'ait autour de lui ni clients, ni médecins, puisque sa bassesse écarte les premiers, et que sa pauvreté n'est pas bien propre à attirer les seconds, ni enfin que la mort ne le touche pas extraordinairement : que regretterait-il sur la terre, lui qui n'y a jamais rien possédé ? Passons donc chez cet homme riche et opulent, que sa naissance et même sa capacité ont élevé aux premières dignités de l'Etat ; qui a donné le branle et le dernier mouvement aux plus grandes affaires, qui a rempli tout le royaume du bruit de sa sagesse dans les conseils, de son intelligence dans le maniement des affaires les plus difficiles, de son courage et

de son intrépidité dans les plus périlleuses occasions, et qui, sachant profiter de la vaste étendue de ses talents, a jusqu'ici vécu dans cet état brillant et sublime où l'on donne de la crainte aux petits, de l'envie aux plus grands, et à tous une espèce d'admiration.

Venez et voyez : *Veni et vide.* Enfin le voilà attaqué d'une maladie dont on ne sait aujourd'hui que penser ; qui demain tirera manifestement à la mort, et qui avant huit jours l'effacera du nombre des vivants. Dès ce moment vous n'apercevez presque plus en lui qu'un homme qui, comme Nabuchodonosor, est déjà chassé de la compagnie des autres hommes. Tout commence à mourir pour lui. Affaires importantes, négociations heureusement entamées, projets magnifiques, entreprises capables de l'immortaliser, rien ne le touche, pour peu qu'il pense encore, que le regret d'en avoir été trop touché. Il sent, malgré qu'il en ait, et quelque soin qu'on prenne de lui dissimuler son état, que tout fond entre ses mains, que le torrent de la mort va entraîner dans l'abîme du néant cet amas imaginaire de grandeurs, qui jusque-là l'avaient enivré, et que rien ne peut le garantir de la déroute universelle d'une fortune, qui déjà se confond et se bouleverse pour lui.

Veni et vide : le voyez-vous qui commence à être aux prises avec la mort ? Ses idées s'altèrent, son esprit s'égaré, sa raison se trouble et l'abandonne peu à peu. Ce qui lui en reste encore, ne sert qu'à lui faire apercevoir le trait cruel qui le va bientôt frapper. C'est un criminel à qui la sentence vient d'être prononcée. Déjà il découvre et l'échafaud sur lequel il doit expirer, et l'instrument funeste qui va couper le fil de ses jours.

Veni et vide. Grand Dieu ! qu'il est différent de lui-même. Trouve-t-on en lui un seul vestige de cet homme imposant qui attirait tous les regards, de cet homme poli, délié, courtisan, qui brillait dans les compagnies du meilleur goût, de cet homme sage et profond selon le siècle, dont les décisions passaient pour des oracles ? Non, sa langue est muette ou incertaine. Son visage est tout contrefait par la violence du mal qui le dévore. Son front distille la mort goutte à goutte. Ses yeux mourants, ou ne s'ouvrent plus, ou ne peuvent supporter la lumière du jour dont ils ont tant de fois abusé.

Veni et vide. Il n'y a pas huit jours qu'il était environné de tout ce que l'Etat renferme de plus grand. Le guerrier, si fier partout ailleurs, rampait devant lui et lui faisait cortège. Une nombreuse famille l'inondait de respects plus intéressés que sincères. La veuve assiégeait sa porte dès le matin, pour en obtenir vers le milieu du jour un de ces moments qu'on croyait toujours utilement occupés, et qui n'étaient souvent consacrés qu'au plaisir et à la bagatelle. Aujourd'hui tout ce tumulte cesse. Ce grand

(100) *Melius est ire ad domum luctus, quam ad domum convivii. In illa enim finis cunctorum admo-*

netur hominum, et vivens cogitat quia futurum sit. (Eccl., VII, 5.)

fracas s'évanouit. Les meilleurs amis ne se présentent que par leurs domestiques, et ces domestiques ont un ordre bien précis de n'approcher que de loin de l'appartement du malade, de peur qu'ils n'en rapportent avec eux un air corrompu. Les plus proches parents se retirent, les uns pour donner cours à des larmes impuissantes, les autres pour ne pas faire éclater la joie que leur donne l'espérance prochaine d'un ample héritage. Les pauvres sont presque les seuls qui osent se présenter, parce qu'une religion de bien-séance a coutume de leur faire donner à la mort ce qu'une dureté de nature leur fait refuser pendant la vie.

Veni et vide. Enfin le voilà expiré. Le voilà brisé contre cet écueil toujours subsistant, où se briseront jusqu'au dernier jour toutes les vanités du monde. Il ne lui reste plus rien de ce qu'il a été. Tous ces titres de grandeur dont on l'a flatté, sont morts avec lui. Les noms de haut et de puissant Seigneur, dont on ose encore le décorer, portent avec eux un ridicule affreux, quand on considère que ce n'est plus qu'un cadavre épouvantable, des en railles duquel se forme déjà la pourriture qui va le consumer. Il n'y a plus rien sur la terre qui lui appartienne. Il va être chassé de sa propre maison, qu'on ne pourra l'habiter, s'il y restait plus longtemps. Il est vrai qu'on pourra lui faire de grandes funérailles : l'orgueil des vivants les porte à en user ainsi à l'égard des morts; mais à peine parlera-t-on de lui après cette triste et dernière cérémonie. On le laissera seul dans l'horreur du tombeau; et si un repas funèbre ne sert pas à porter le premier coup à sa mémoire, il servira au moins beaucoup à modérer la douleur de sa perte. Peut-être cependant qu'on lui dressera un monument superbe, et qu'on lui consacrerait en plus d'un lieu de magnifiques épitaphes. Mais si vous y prenez bien garde, tout le résultat de ce nouvel appareil se terminera à apprendre à la postérité qu'il a été, et qu'il n'est plus, qu'il a rendu un grand compte au souverain Juge, et que vraisemblablement il s'en est bien mal tiré.

Veni et vide. Venez, mais ne vous approchez que de loin; je n'ose ouvrir à vos yeux ce sépulcre un mois après que ce héros, ce grand du siècle y a été mis. Vous n'y trouveriez plus que de misérables débris de l'humanité, qu'une fourmilière de vers, qui, après avoir tout consumé, commencent à se consumer eux-mêmes. Qu'est-ce que cette tête qui formerait de si grands projets? Ce bras, qui foudroyait la terre? Ces yeux qui semblaient pénétrer les replis du cœur et les desseins les plus cachés? Cet homme que tant d'autres hommes à l'oraient, n'est plus qu'une vile poussière; et bientôt de toutes les parties de son corps il n'en résulterait pas un malheureux squelette.

Ce spectacle tel que je viens de vous le représenter, parle suffisamment à quiconque est encore chrétien: et pour peu que vous le contempriez avec des yeux éclairés de la lumière de l'Evangile, vous

y apprendrez de plus en plus, que la mort est bien amère à un homme qui est environné de biens, et qui mettrait sa félicité à en jouir paisiblement; que les riches du siècle rentrent dans le sein de la terre tout nus, comme ils en sont sortis; que leur puissance ne doit guère faire d'envie à ceux qui en connaissent la fragilité; et que leur gloire les abandonne avant même qu'ils entrent dans le tombeau. Vous y apprendrez par conséquent que puisque vous devez mourir comme eux, il est pour vous de la dernière importance de vous y mieux préparer qu'ils ne font communément. Que la mort vous fasse donc mettre ordre à vos affaires temporelles; personne ne vous fera un crime d'une juste et sage prévoyance: mais que vos premiers soins commencent par l'affaire de votre salut. Cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice. La justice vous conduira à une sainte mort; et une sainte mort à ce royaume fortuné.

Mais pour y réussir, et pour regarder la mort d'un œil véritablement chrétien; il faut encore que vous la regardiez comme prochaine; et que vous puissiez dire avec sincérité, que vous êtes toujours prêts à la recevoir. Or ce point de morale est peut-être un de ceux sur lesquels il y a plus d'erreur et d'illusion, je ne dis pas seulement parmi ceux qui vivent dans l'habitude du péché, je dis parmi ceux même qui font profession de vertu. Les premiers diffèrent toujours à se convertir, parce qu'ils s'imaginent que rien ne presse; qu'ils auront assez de temps pour y penser un jour; et qu'ils y emploieront leurs dernières années; pourvu toutefois qu'on ne les trouble point dans la possession où ils veulent être de consacrer leur jeunesse au plaisir et à la bagatelle. Les seconds ne vont pas si loin. Ils seraient bien fâchés de se livrer au désordre, sous prétexte qu'ils pourraient un jour s'en repentir. Ils conviennent qu'il y a de la folie à vouloir goûter des douceurs, qu'on se propose en même temps d'expier par ses larmes; et ils avouent de bonne foi, pour peu qu'ils y réfléchissent, que les pénitences toujours remises, toujours différées, ont coutume de finir par une pleine et parfaite impénitence. Mais ces âmes trop faiblement chrétiennes sont d'ailleurs représentables, parce que quelque chose qu'elles croient de la certitude de la mort, et de l'incertitude de son heure, il paraît par le détail de leurs actions, qu'elle ne leur est point assez présente; et qu'ils ne l'envisagent que sous un point de vue trop éloigné pour tirer de sa pensée tout le profit qu'ils en pourraient attendre. De là vient que leurs fautes sont toujours à peu près les mêmes; que leur état ressemble assez au dangereux état de la tiédeur; et que quoiqu'ils se sentent assiégés d'un grand nombre de petits défauts, ils ne font presque point d'efforts pour s'en corriger.

Pour guérir en vous cette maladie, qui pourrait avoir les plus funestes effets, souvenez-vous, selon l'avis qu'en donne l'Esprit-Saint, que la mort, quelque éloignée qu'elle paraisse, ne tardera pas à venir fondre sur

vous : *Memor esto quoniam mors non tardat.* (Éccli. XIV, 12.) Regardez-vous comme des victimes, sur la tête desquelles le glaive meurtrier est déjà suspendu pour les sacrifier. Ne vous rassurez ni sur la sagesse du régime, ni sur la vigueur du tempérament, ni sur la force de la jeunesse. Il n'est point d'âge à qui cette mort capricieuse ne doive être formidable. Les vieillards ne peuvent vivre long temps. Les plus robustes, dit le Prophète-Roi, ne passent guère quatre-vingts ans. Tout ce qui va au delà et même la plus grande partie de ce qui a précédé, n'est que peine, que douleur, qu'affliction d'esprit : *Et amplius eorum labor et dolor.* Mais si ceux qui sont déjà avancés en âge, ont toujours la mort à leur porte, comme parle l'abbé Guéric (101) : *Dies ultimus senibus est in januis*, les jeunes gens doivent savoir qu'elle est en embuscade pour les surprendre : *juvenibus in insidiis*. Comme le tonnerre réunit en cendres dans un instant les métaux les plus durs, la mort dans un instant souvent plus court renverse et dissout la force la plus constante, la santé la plus vigoureuse. Jésus-Christ a ressuscité trois morts. Deux étaient fort jeunes ; et Lazare, qui fut le dernier, ne pouvait être d'un âge bien avancé. Il n'avait fallu pour les mettre tous dans le cercueil qu'une maladie de quelques jours ; peut-être même de quelques moments. Et cette maladie n'est point du tout nécessaire : mille et mille accidents peuvent sans cesse appeler notre dernière heure, et ne nous donner pas même le temps de l'apercevoir. Qui aurait pensé que les enfants de Job, quand ils se mirent à table, s'y mettaient pour la dernière fois, et qu'ils seraient écrasés au milieu de leur festin ? Ishoseth et Sisara s'attendaient-ils à passer du sommeil naturel au sommeil de la mort ? Holopherne avait-il bien réglé ses comptes quand Judith lui coupa la tête ? Balthazar, dans ses réjouissances sacrilèges, avait-il prévu, qu'une main céleste allait tracer sur la muraille ses dernières destinées ? Sut-ils même profiter de l'avertissement que lui donna un prophète manifestement inspiré ; et reconnut-il que celui qui avait humilié Nabuchodonosor son père, jusqu'à le réduire à la condition des bêtes, pouvait, comme il fit deux heures après, faciliter à l'ennemi l'entrée de son palais, et l'y faire massacrer, ainsi qu'il l'avait prédit par la bouche de Jérémie (102).

C'est ainsi que la mort nous poursuit, nous frappe, nous enlève, lors même que nous nous en croyons fort éloignés. Accoutumons-nous donc à la regarder comme un ennemi que nous portons dans notre sein ; et garçons-nous bien, selon l'avis de S. Basile, lorsque le soir nous allons donner à la nature le repos dont elle a besoin, de compter que le lendemain nous reverrons la lumière du jour (103).

C'est dans ces sentiments que vivait le

saint homme Job. *J'attends*, disait-il (104), *et j'attends tous les jours, que l'heure de mon changement arrive.* Mais c'est aussi cette attente continuelle de la mort, qui remplissait de paix l'âme de ce grand homme, et cette paix lui faisait envisager d'un œil tranquille les jugements de Dieu, si redoutables d'ailleurs à la vie la plus saine et la plus régulière. Vous m'appellerez, Seigneur, continuait-il, et j'oserai vous répondre avec confiance : *Vocabis me, et ego respondebo tibi.* (Job, XIV, 15.) Vous tiendrez la main à une créature qui, toute imparfaite qu'elle est, ne laisse pas d'être voir ouvrage : *Operi manuum tuarum porriges dexteram.* (Ibid.) Vous y trouverez des taches, les cieux même n'en sont pas exempts devant vous (105). Mais par votre miséricorde vous y en trouverez moins ; parce que quand on fait envisager la mort comme prochaine, on sait bientôt l'envisager dans toutes ses actions ; et que cette vue perétielle est à la fois, et le moyen le plus sûr de bien vivre, et le moyen le plus sûr de bien mourir.

En regardant la mort comme prochaine, vous direz bientôt comme Esaü, mais dans un sens infiniment plus élevé et plus salutaire : je meurs à chaque instant, et bientôt je ne serai plus : *En morior.* (Gen., XXV, 32.) A quoi me serviront les honneurs que j'ambitionne, les vanités dont je suis idolâtre, les plaisirs après lesquels je soufre, le commerce injuste que je fais pour avancer ma fortune, les lâches complaisances dont j'use, contre ma conscience, pour me ménager les bonnes grâces de celui-ci et la protection de cet autre. *Quid mihi proderunt primogenita?* (Ibid.) Je ne suis pas sûr de réussir dans mes projets. Mille fois j'ai fait des entreprises, qui n'ont servi qu'à mettre mon corps et mon esprit à la torture. Mille fois tout prêt à recueillir le fruit de mes travaux, j'ai vu une main ennemie ruiner tout à coup mes justes espérances. Puis-je compter que la nouvelle tentative que mon orgueil me propose, réussira mieux que celles qui l'ont précédée ? Mais enfin à la bonne heure, toutes les difficultés qui m'avaient barré le chemin vont être aplanies. Ma patience va être couronnée. Tout a changé de face, et les obstacles mêmes sont devenus des moyens. Mais encore une fois, à quoi tout cela aboutira-t-il ? *En morior, quid mihi proderunt primogenita?* (Ibid.) A peine serai-je en possession de ce bien frivole qui m'enlante, qu'il le faudra quitter. Peut-être même aurai-je avant ma mort le chagrin de le voir s'échapper de mes mains. Mais quand je serais sûr de le posséder longtemps ; quand je devrais voir, comme plusieurs des anciens patriarches, les enfants de mes enfants jusqu'à la quatrième génération ; je pourrais toujours dire avec

(101) Guéric fut abbé d'Igny et disciple de saint Bernard.

(102) *Ecce ego ad te, superbe, dicit Dominus Deus exercituum, qui venit dies tuus, tempus visitationis tue.* (Jer. m., L, 51.)

(103) *Cum in lectulum ad quiescendum membra tua*

posueris, noli confidere de lucis adventu. (S. Basile.)

(104) *Cunctis diebus, quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea.* (J. b., XIV, 14.)

(105) *Et celi non sunt mundi in conspectu ejus.* (Job, XV, 15.)

l'un d'eux, que mes années passent avec la plus rapide célérité, et que je marche par un chemin où je ne revien-drai jamais (106). Pourquoi donc tant de fracas, tant d'inquiétudes pour les biens du temps et si peu, ou point du tout, pour les biens de l'éternité? *En morier*, etc.

Tels sont les sentiments d'un homme qui regarde la mort comme prochaine. Mais si, par une progression qui lui coûtera peu, il sait une bonne fois se la mettre devant les yeux au commencement de toutes ses actions, il trouvera dans cette vue suivie, et le principe d'une crainte salutaire, qui bannira de lui le péché, et, ce qui est un paradoxe pour les gens du monde, le principe d'une solide et réelle consolation qui le soutiendra dans la pratique du bien.

Il trouvera le principe de cette crainte qui écarte le péché. C'est l'Écriture qui nous en assure. Pensez, vous dit-elle comme à moi, pensez à votre dernière fin; pensez-y dans toutes vos actions, et vous ne pécherez jamais (107). Avant que de former un projet ou d'exécuter une entre-prise, interrogez la mort; elle ne vous donnera que de bons conseils. Ses décisions sont toujours sûres, parce que ses décisions sont toujours celles de l'éternité qui marche à sa suite. Du sein des ténèbres, où elle fait sa résidence, sort une lumière qui réprouve comme mauvais ce qui est mauvais, qui dissipe la fausse lueur à l'aide de laquelle le mensonge prend les couleurs de la vérité, qui fait regarder comme douteux ce qui est douteux et qui n'en tort jamais à l'ombre d'une probabilité imaginaire. C'était sur ces grandes maximes que saint Bernard formait à la plus haute vertu ces nombreux bataillons de solitaires, que sa juste réputation attirait de tous côtés sous ses étendards. Mes frères, leur disait-il, avant que de rien entreprendre, demandez-vous, si, en cas que la mort dût vous attaquer une minute après, vous feriez telle ou telle action, ou si vous la feriez comme vous voulez la faire : *Si modo moriturus esses, faceres istud* (108). Si ce jour était le dernier de vos jours, faudrait-il de longues exhortations pour vous faire restituer ce bien mal acquis, nourririez-vous encore l'aversion que vous portez à ce voisin qui vous a rendu un mauvais service; auriez-vous tant de peine à faire la première démarche, et à lui offrir la réconciliation et la paix : *Si modo moriturus esses*, etc. Si vous vous regardiez comme devant partir une heure après, cette messe n'aurait-elle pas été entendue avec plus de piété; cette confession précédée d'un examen plus sérieux; cette communion faite avec plus de ferveur, de tendresse et de reconnaissance : *Si modo moriturus esses*, etc.

C'est ainsi que la mort, non contente de détruire en vous l'empire du péché, y verserait la semence, je ne dis pas de la vertu,

je dis de la sublime perfection. J'ajoute, quoi qu'en pense votre imagination effrayée, qu'en vous familiarisant peu à peu avec son idée, vous trouverez insensiblement en elle le principe d'une vraie et solide consolation. Comment cela, et pourquoi cela? C'est qu'en envisageant la mort d'un œil chrétien, on l'envisage relativement à celui qui la doit envoyer. Dès lors on se console dans ses maux, dans ses peines, dans ses plus humiliantes disgrâces : parce que l'idée de la mort avertit qu'elles doivent finir. On ne s'enfle ni de ses talents, ni de sa fortune, ni de ses dignités; parce que l'idée de la mort avertit que tout cela ne durera pas longtemps. On s'attache à ses amis, parce que rien n'est plus doux que la charité chrétienne; mais on ne s'y attache que dans l'ordre, parce que l'idée de la mort avertit que, pour les aimer éternellement, il faut sur la terre ne les aimer qu'en Dieu et pour Dieu. Ces considérations que la vue perpétuelle de la mort entretient, apaisent le tumulte des passions et donnent à l'âme un degré de paix que rien ne peut ébranler. Bientôt elle va plus loin, et si elle supporte avec patience les rigueurs de son exil, elle ne laisse pas de se plaindre tendrement de sa longueur. Hélas! dit-elle avec un roi pénitent, faut-il donc que mon pèlerinage dure tant d'années? Jusques à quand serai-je obligé de vivre avec les habitants de César? Ah! Seigneur, si ce n'en est pas trop, parce que vous le voulez ainsi, daignez au moins vouloir que c'en soit assez. Coupez le fil d'une vie qui peut cesser d'être à vous, et où, de quel que côté que je porte mes yeux, je ne vois presque personne qui ne soit contre vous : *Habitavi cum habitantibus Cedar; multum incola fui anima mea.* (Psal. CXIX, 16.) Ce raisonnement, trop juste depuis tant de siècles, n'est-il pas infiniment plus juste dans le malheureux siècle où nous vivons? Eh! quel sujet de consolation peut donc aujourd'hui trouver sur la terre un homme qui est encore chrétien, et qui ne rougit pas d'en faire profession? La piété décriée, haïe, persécutée; l'innocence forcée ou de se voiler le visage, ou de chercher un asile dans les déserts; la religion affaiblie, moins par un tas d'orgueilleux philosophes qui ne s'entendent point, que par un nombre infini de passions qui viennent à leur appui; l'injustice, la noire ingratitude, l'odieuse ingratitue qui, comme un torrent débordé entraînent toutes les conditions; notre propre faiblesse qui nous suit partout; les occasions de pécher qui nous cherchent, et qui ne savent que trop bien nous trouver; nos résolutions les plus fermes qu'un même jour voit naître et s'évanouir. Tous ces motifs dont chacun suffirait pour faire dire du fond du cœur à un chrétien, ce qu'il dit chaque jour du bout des lèvres : *Que votre règne arrive* (Matth., VI, 10); tous ces motifs ne doivent-ils pas

(106) *Ecce breves anni transeunt, et se nitam, per quam non revertar, ambul.* (J. b., XVI, 23.)

(107) *In omnibus operibus tuis memorare novis-*

simam tua, et in aeternum non peccabis. (Eccli., VII 40.)

(108) *In omni opere tuo dicat sibi ipsi : si mor-*
d., etc. (S. BERNARD. *Lib. de discipl. Christ.*, c. 2.)

au moins lui suffire quand ils se trouvent si constamment et si tristement réunis ?

Entrez dans ces vues, et vous ne tarderez pas à reconnaître combien elles ont de force et d'efficacité. Un philosophe, je ne parle pas de ceux de nos jours, ils ne raisonnent pas si juste ; un philosophe païen disait qu'il faut passer toute sa vie à apprendre à vivre ; et ce qui vous surprendra davantage, pour-cevait-il, c'est qu'il faut passer toute sa vie à apprendre à mourir (109). Or, chrétiens, ce sera la mort elle-même qui vous donnera cette double et importante leçon. Si jamais vous vous êtes écartés de la voie, et combien de fois l'avez-vous fait, ce n'est, fille de Sion, que parce que vous avez oublié, ou du moins que vous n'avez pas sérieusement réfléchi que vous deviez mourir un jour : *Non posuisti hec super cor tuum, neque recordata es novissimæ tui. (Isa., XLVII, 7.)* Accoutumez-vous à y penser, et j'ose vous assurer, au nom de Dieu, que vous changerez de système et de conduite. Bientôt vous verrez se fondre comme de la cire ce tyran de l'amour-propre qui est la source de vos égarements. Bientôt vous ne serez plus si sensible au mépris, si vif pour vos intérêts, si indulgent pour vous-même, si dur pour les autres. Pensez-y, vous qui êtes à la tête du troupeau, et vous le conduirez avec fermeté, avec respect, avec tendresse. Pensez-y, vous qui jugez la terre ; et la sagesse, après avoir présidé à vos conseils, dictera vos arrêts. Pensez-y, vous qui n'avez d'autre emploi que celui de la soumission, et vous oublierez la hauteur, la dureté avec laquelle vous vous imaginez qu'on vous traite. Pensez-y, riches, et vous ne serez éblouis ni par votre gloire, ni par votre opulence. Pensez-y, pauvres, et vous bénirez la Providence, de ce qu'en ne vous donnant rien qui pût vous attacher à la terre, elle vous a rendus plus propres à vous élever au royaume des cieux.

Oui, Seigneur, j'y penserai désormais, et dans le mouvement d'une crainte pleine d'action et de vigilance, je vous prierai chaque jour de me faire mourir de la mort des justes, et de rendre à moi semblable à leurs derniers moments : *Moriatur anima mea morte justorum, et fiat novissima mea horum similia. (Num., XXIII, 10.)* Ces sentiments ne seront pas spéculatifs en moi, comme ils le furent dans le séducteur prophète dont j'emprunte les paroles. Je concevrai efficacement ce qu'il ne conçut point, que, pour mourir de la mort des justes, il faut pendant la vie marcher comme eux dans la droiture et l'épuité : *Moriatur anima mea morte justorum.* Je ne me bornerai pas aux seuls désirs : l'enfer est rempli d'hommes que de tels désirs n'ont pu ni garantir, ni sauver. Je veux mettre la main à l'œuvre. Le flambeau de la mort va être mon guide. Je rapprocherai de lui tout ce qui me paraîtra douteux ou suspect. Je ferai main-basse sur toute action qui ne pourra soutenir

l'éclat de sa lumière. *Moriatur anima mea morte justorum.* Je commence bien tard à y penser ; faites au moins, Dieu de miséricorde, que j'y pense bien sérieusement. Faites que je me dise sans cesse que la vie est plus fragile qu'un verre ; que la mort pourrait bien fondre sur moi au moment où je la croirai la plus éloignée ; qu'un moyen sûr d'en être moins surpris, c'est de l'envisager d'un œil chrétien, de l'envisager comme prochaine, de l'envisager dans toutes mes actions. C'est par là qu'après avoir vécu saintement dans cette vallée de larmes, je mériterai de recevoir cette couronne de félicité et de gloire que vous destinez à ceux qui vous sont fidèles jusqu'à la fin.

SERMON VI.

SUR LE JUGEMENT.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nubibus cæli cum potestate magna et majestate. (Luc., XXI, 27.)

A lors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.

Telle est, mes frères, la terrible, l'effrayante idée que le Fils de Dieu, quelque temps avant sa mort, nous a donnée de son dernier avènement. L'ouvrage de notre salut alla bientôt être consommé. Une ville rebelle, qui ne connut jamais le temps de sa visite et qui se hâtaît de remplir la mesure de ses péchés, n'épargnait rien pour faire mourir son Libérateur. L'amour de ce Dieu, prêt à être immolé, lui fit employer ses derniers moments à l'instruction de ceux qu'il aimait jusqu'à la fin ; et, pour les pénétrer, et nous avec eux, de cette crainte salutaire qui conduit à la charité, il veut, avant le jour destiné à son sacrifice, nous laisser une vive image de son jugement, et nous faire entrevoir, en sa propre personne, le Fils de Dieu armé de la force de son bras, rempli de gloire et de majesté, porté sur un nuage, à la vue de l'univers qui attend son juge et son Dieu ; *Tunc videbunt Filium hominis, etc.*

Tout se confond ici, Messieurs, l'ordre de l'univers se trouble, tout conspire à augmenter la frayeur de ce jour, qui sera le dernier et le plus épouvantable de tous les jours. Si j'interroge la nature, pour toute réponse elle me présente d'un côté le soleil éclipsé, la lune changée en sang, les astres qui se détachent du firmament ; de l'autre, elle n'offre à mes yeux que des sceptres brisés, des couronnes renversées, des rois pâillants et plus consternés que le reste des hommes, une mer en courroux, qui ne connaît plus ses bornes et qui, par le tumulte et la confusion de ses flots, fait sécher de crainte la terre et tous ses habitants. Si je consulte les livres saints, j'y lirai presque à chaque page que c'est ici un jour que le Seigneur a ménagé pour sa colère, un jour qu'il a choisi pour fouler aux pieds les têtes orgueilleuses qui se sont élevées contre

lui (110); un jour où, sans écouter sa miséricorde, il n'écouterait plus que la voix de sa justice et de sa fureur. Enfin, si j'ose l'interroger lui-même, sa voix, autrefois si consolante, ne m'annonce, pour l'homme criminel, que des foudres et des anathèmes. Qu'il est différent de ce Jésus qui, dans les jours de sa chair, après être à lui tous les pécheurs; qui s'empressait de consoler ceux qui gémissaient sous le poids de la misère, et qui, mêlant sa tendresse aux larmes des affligés, se chargeait avec joie de leurs langueurs et de leurs infirmités. Aujourd'hui c'est un Maître redoutable, un Juge en courroux, qui, appuyé sur le trône de sa gloire, suivi d'un million d'esprits célestes prêts à exécuter ses ordres, ne connaît plus la compassion, ne respire plus que la vengeance. *Tunc videbunt*, etc.

Ce sont ces importantes vérités, où vous aurez un jour tant de part, que ce discours va vous étaler. Laissez aujourd'hui pénétrer vos chairs par cette crainte précieuse, que vous pouvez présentement vous rendre si utile et qui, pour lors, ne vous servira de rien. Pécheurs, retournez à votre propre cœur (111), et tandis que vous pouvez encore vous mettre à couvert des foudres, des éclairs, de l'embrasement universel qui précèdera l'arrivée de votre Juge, considérez avec moi que si, dans ce jour, qui est encore un moment de grâce, vous continuez à résister à ses tendres invitations, dans cet autre jour, qui sera celui de la justice, vous ne pouvez attendre qu'un arrêt formidable; c'est-à-dire, 1° que vous serez examinés dans la dernière rigueur; 2° que vous serez jugés avec une inconcevable sévérité; 3° que vous serez condamnés sans miséricorde. Ces trois parties nous conduiraient trop loin : arrêtons-nous à la première, et tâchons de l'approfondir.

Grand Dieu ! vos prêtres sont les premiers à manquer de courage, quand ils pensent que votre jugement se fera pour eux comme pour le reste des enfants d'Adam; qu'ils y seront même plus rigoureusement traités que les simples fidèles, parce qu'ils y paraîtront chargés et de leurs propres péchés et de ceux de la multitude dont le soin leur a été confié. Vous seul, ô mon Dieu, pouvez soutenir ma faiblesse. Mettez dans ma bouche ces paroles, qui vont jusqu'aux derniers replis de l'âme, jusqu'aux jointures, aux moelles du cœur (112). Purifiez mes lèvres, comme celles du Prophète, afin que j'annonce votre justice et que je sois le premier à redouter vos jugements.

PREMIER POINT.

Si nous étions du nombre de ces infidèles qui, n'ayant point d'espérance, s'imaginaient

que tout est mort pour l'homme quand une fois il a cessé de vivre, le jugement dernier, que j'annonce, n'aurait rien qui fût capable de nous effrayer; mais il n'appartenait qu'à une seule branche de la philosophie païenne de regarder absolument la mort comme le plus grand et le dernier de tous les maux. Il est vrai, pécheur, que vous mourrez, et que tout ce qui vous appartient mourra avec vous; que vous verrez en votre personne l'impie et son impiété dissipée; que vos plaisirs, vos jeux, vos amusements criminels s'évanouiront pour vous : *Morieris, et omnia tua te um*. Mais il n'est pas vrai que la mort soit le terme de vos malheurs. Ce ne sera point assez, pour vous punir, de vous enlever la vie avec les biens : tout ce qui peut aujour, humilier, consterner, tombera sur vous; et la première disgrâce qui suivra vos prospérités mortelles sera une abondance de misères.

Déjà les ministres du grand Dieu se préparent à ce jour que l'Ecriture nomme par excellence le jour du Seigneur. Déjà on entend dans les quatre coins du monde cette horrible trompette qui, selon l'expression d'un Père, force tous les éléments, fend les rochers, ouvre les enfers, brise les portes d'airain, déchire les liens des morts et rassemble leurs cendres dispersées (113). Par tout, et jusqu'au fond des entrailles de la terre, retentissent ces effrayantes paroles, dont la seule pensée faisait frémir saint Jérôme : *Levez-vous, morts, venez au Jugement*. Vous les entendrez, chrétiens; ceux qui vous ont précédés et ceux qui vivront dans la suite les entendront comme vous. Dans un clin d'œil, ces hommes qui, depuis plusieurs milliers d'années, croupissent dans leurs sépulcres, et qu'on ne peut plus distinguer de la terre où ils ont été ensevelis, obéiront à la voix du Fils de Dieu (114). Tous sortiront du fond de leur chaos ténébreux, et seront présentés au redoutable tribunal de Jésus-Christ.

Ici, mes frères, si l'on me demandait, comme autrefois à Ezéchiel, pourquoi ma langue est embarrassée, mon esprit troublé, mes pensées confuses, mes expressions mêlées de gémissements et de larmes, je répondrais avec ce saint homme que, pour me jeter dans ce désordre général, il a suffi de m'annoncer que le Juge s'avance, et que son jugement est proche : *Quare gemis! pro auditu quia venit*. (Ezech., XXI, 7.) J'ajouterais, en vous adressant la parole, ce qu'un autre prophète disait à son peuple : Poussiez des cris et des hurlements, parce que le jour du Seigneur est enfin arrivé, et que le Tout-Puissant se hâte de venir répandre partout la terreur et la désolation : *Ululate*,

(110) *Conquassabit in terra capita multorum*. (Psal. CIX, 6.)

(111) *Redite, pravvaricatores, ad cor*. (Isa., XLVI, 8.)

(112) *Sermo Dei... pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus. compagum quoque ac medullarum*, etc. (Hebr., IV, 12.)

(113) *Terribilis tuba cui omnia obediunt elementa, quæ petras scindit, inferos aperit, portus areas frangit, vincula mrtuorum dirumpit*. (S. GREG.)

(114) *In ictu oculi, in novissima tuba... omnes qui in monumentis sunt audient vocem Filii Dei*. (I Cor. XV, 25; Joan., V, 28.)

quia prope est dies Domini : quasi vastitas a Domino veniet. (Isa. , XIII, 6.)

Le voici en effet qui commence à paraître. Un déluge de feu le précède pour consumer ses ennemis. La mort dévorante marche devant lui. Il est porté sur un nuage plus brillant que le soleil. Une légion d'anges, ministres fidèles du jugement qu'il va porter, l'accompagnent. Il est dans ce redoutable appareil où saint Jean le décrit dans son *Apocalypse*. Ses cheveux sont blancs comme la neige, ses yeux étincelants comme le feu, ses pieds semblables à l'airain quand il est dans une fournaise ardente ; sa voix est forte comme le bruit d'un torrent impétueux, et il sort de sa bouche une éée à deux tranchants.

C'est dans cet état terrible de puissance et de majesté, qui marque si bien et sa juste indignation contre les pécheurs, et la vengeance qu'il en va tirer ; c'est dans cet état que tout œil le verra et qu'il sera vu de ceux même qui l'ont le plus indignement traité. Vous le verrez comme seul grand, seul immortel, princes et rois de la terre, qui dans ce monde vous regardiez comme des divinités, et qui aviez peine à croire que vous fussiez jamais trouver d'être qui vous fût supérieur. Vous le verrez comme seul Très-Haut, ambitieux mortels, dont la vie s'est toute passée à courir après un vain fantôme de gloire et d'honneur. Vous le verrez comme seul véritablement riche, mauvais pauvres, qui n'avez pensé qu'à vous tirer de la misère sans le consulter jamais, et dont les jours se sont écoulés dans le murmure et l'impatience. Enfin vous le verrez comme souverain Législateur, infidèles qui n'avez pas voulu croire en lui ; libertins qui lui avez insulté, lâches chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui avez rougi de son nom et de son Evangile. Vous le verrez, et quels seront, en le voyant, votre douleur et votre désespoir ? *Videbit eum omnis oculus, et qui eum pupugerunt. (Apoc., I, 7.)* Ah ! si Hérode trembla devant lui lorsqu'il n'était encore qu'un enfant couché dans une crèche et enveloppé de langes. Si une troupe de satellites envoyés peu d'heures avant sa Passion pour s'en saisir, tomba devant lui et fut renversée par une de ses paroles, par ce seul mot : *Ego sum (Joan., XVIII, 8)*, C'est moi ; que sera-ce lorsqu'il paraîtra, non sous la forme d'un enfant, qui n'a pour appui que des gémissements et des larmes, non dans l'état d'un homme de douleurs, d'un ver de terre, sur qui tout pouvoir a été donné aux puissances des ténèbres (115) ; mais dans l'attitude d'un Dieu vengeur, qui, le van à la main, va nettoyer son aire et brûler la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais ? Que sera-ce, lorsqu'on l'entendra dire, non pas avec ce ton de douceur qui eût converti les Juifs si cette nation impie eût été capable de sentiments et de conversion, mais avec un visage terrible et des yeux foudroyants, *Ego sum*. Oui, c'est moi, infidèle

chrétien, que tu as outragé par une suite éternelle de crimes et de scandales. C'est moi à qui tu as préparé un nouveau calvaire de douleurs : *Ego sum*. C'est moi dont tu as méprisé la justice ; dont les larmes et la miséricorde n'ont servi qu'à irriter tes passions et les rendre plus emportées : *Ego sum*. Mais c'est moi aussi qui, dans ce moment, vas peser toutes tes actions dans la balance ou plus rioureux anctuaire. Votre temps, pécheurs, est passé ; le mien est venu. Qui de vous pourra soutenir la vue de ce jour de mon avènement ? *Quis poterit cogitare diem adventus ejus ? et quis scabit ad videndum eum ? (Malach., III, 2.)*

C'en est donc fait, chrétiens, il n'y a plus de délai. On va discuter votre vie. Votre règne, comme celui de ce roi impie à qui une main fatale annonçait ses dernières destinées, est absolument fini. L'Ancien des jours va s'asseoir, et déjà les livres sont ouverts. On produit ce volume énorme où toutes vos actions sont écrites avec un style de fer et des caractères de diamant, ce volume funeste qui doit servir de matière au jugement de l'univers. *Liber scriptus proferetur, etc.* Dès ce moment, vous allez subir une accusation infiniment sévère dans les maximes qui lui serviront de règle générale dans son étendue, désespérante dans la confusion dont elle vous couvrira ; plus désespérante encore dans la punition dont elle sera suivie.

Ne vous y trompez pas, mes frères, vous ne serez pas examinés suivant les maximes et les usages du monde. Dans l'accusation formée contre vous, on n'aura égard ni aux préjugés, ni aux coutumes des enfants du siècle. L'Evangile, qui doit seul être aujourd'hui la règle de vos mœurs, sera seul la règle qu'on suivra dans votre examen : *Sermo meus judicabit vos*. C'est selon cette règle qu'on évaluera et qu'on ne manquera pas de condamner ces bienséances criminelles que vous regardiez comme des nécessités indispensables ; ces ajustements aussi peu modestes que fastueux, ces ameublements superbes, sans lesquels vous vous imaginiez qu'il vous était impossible de soutenir votre rang et votre condition ; ces repas délicieux où la sensualité fut toujours épuisée, et la mortification chrétienne toujours inconnue ; ces manières rampantes à l'égard des grands dont vous avez flatté le vice et nourri les passions ; ces manières dures à l'égard des pauvres et de vos domestiques, que vous traitiez comme s'ils n'eussent pas été vos frères et les membres de Jésus-Christ, *Sermo meus judicabit vos*. Là, chaque chose rapprochée du flambeau de l'Evangile trouvera sa vraie, sa propre dénomination. On n'y connaîtra plus ces nous palliatifs que la cupidité inventa pour ôter l'horreur du vice, et quelquefois même lui donner les couleurs de la vertu. La galanterie s'y nommera libertinage et impureté ; la lecture des romans dangereux n'y passera plus pour un délassement de l'esprit, mais pour un arti-

(115) *Quid faciet judicaturus, qui hoc fecit judicandus. (S. August., tract. 112, in Joan.)*

fice de la corruption du cœur; la prétendue force d'esprit, qui fait raisonner de tout et décider l'ardiment des plus saint mystères, s'appellera incréulité et irrégion. Le désir inquiet et trop empressé d'augmenter son bien, de faire une bonne maison, d'élever ses enfants à un rang qui n'était pas fait pour eux, y sera traité en partie, d'ambition, en partie, de soins superflus et injurieux à la Providence : *Sermo meus judicabit vos*. Là enfin ces confessions, ces communions multipliées, sans beaucoup de progrès dans la douceur, la patience, l'humilité, se nommeront des communions trop peu préparées, et pourraient bien se nommer des communions sacrilèges. Ces examens curieux, ces recherches étudées de la conduite d'un voisin, ces portraits des défauts d'autrui, présentés en apparence d'une manière générale, mais toujours sous un voile transparent, seront qualifiés de détours de l'amour-propre, qui vous faisait croire que vous étiez parfait à proportion que les autres étaient vicieux, et que vous aviez en partage toutes les vertus dont ils vous paraissaient manquer. Ces avis, d'ailleurs salutaires, ces corrections qui semblaient avoir les principaux traits de celle que Jésus-Christ nous a prescrite, tout cela ne sera souvent que de l'or réprouvé (116). On vous fera voir qu'au fond ce zèle, qui vous a tant fait d'honneur, n'était qu'un composé de caprice, d'amertume, de dureté naturelle: que les hommes qui ne suivent dans leurs jugements que des principes, ou incertains, ou peu approfondis, ont bien pu s'y laisser prendre; mais que Dieu, qui, comme parle saint Paul (117), doit juger ce qu'il y a de plus caché dans les hommes, selon les règles de son Evangile, n'en peut porter qu'un jugement très-désavantageux : *Sermo meus judicabit vos*.

Telles sont, chrétiens, les sévères maximes selon lesquelles vous serez examinés. Tout ce qui ne sera pas conforme à l'image de Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'image d'un Dieu doux et humble de cœur, d'un Dieu pénitent et mortifié, d'un Dieu plein de zèle, mais plein de sagesse et de discrétion; tout ce qui ne cadrera pas exactement à la mesure du Dieu sauveur, sera retranché. La croix, ce signe auguste du Fils de l'homme, sera la règle inflexible du jugement des chrétiens: tout ce qui n'en portera pas le sceau et l'impression, sera réprouvé de Dieu.

L'avez-vous jamais bien conçu, mes chers frères? Le croyez-vous dans ce moment? Si vous le croyez, y faites-vous de sérieuses réflexions? Pensez-vous bien qu'on examinera un jour, non-seulement si vous avez été parfait, mais si vous l'avez été comme le Père céleste? Êtes-vous véritablement persuadé que votre vie sera rapprochée du divin modèle qui vous a été proposé sur la montagne? Le saint homme Job qui, pour

ainsi dire, ne le voyait qu'en énigme, en était intimement convaincu; mais aussi sa conviction était pour lui une source de crainte, d'inquiétudes et d'alarmes. Que ferai-je, s'écriait-il dans l'émotion d'une juste frayeur; que ferai-je lorsque Dieu se lèvera pour entrer en jugement avec moi? *Quid faciam, cum surrexerit ad judicandum Deus?* (Job, XXXI, 14.) Je sais qu'il mettra pour lors la vertu de l'homme en parallèle avec la sienne; mais je sais encore mieux que l'homme comparé à Dieu ne sera point trouvé juste, et que de mille questions que lui fera ce Dieu, aussi saint que terrible, il n'y en a pas une à laquelle il puisse répondre : *Si valuerit contendere cum eo, non poterit ei respondere unum pro mille* (118). C'était dans ces sentiments de crainte et d'effroi, que tant d'illustres victimes de la pénitence, tant de justes qui ne se passaient rien, tant de solitaires qui, pendant une longue suite d'années, n'avaient étudié que l'Evangile et la mort, ne laissaient pas de s'écrier avec le Roi-Prôphète: *N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, ô mon Dieu ! Car, est-il sur la terre un seul homme qui ose se flatter de paraître innocent à vos yeux* (119)? Vous pourrez bien le dire alors, chrétiens auditeurs, toutes les tribus de la terre qui fondront en larmes, le diront avec vous; mais, continue saint Augustin, vous le direz inutilement, parce que vous sledirez trop tard : *sero et frustra*, (S. Aug., serm. De tempore 130), et malgré vos gémissements il vous faudra subir une accusation aussi universelle dans son étendue que rigoureuse dans les maximes sur lesquelles elle sera fondée.

Point d'accusation plus étendue, et par conséquent point d'accusation plus accablante pour un coupable, que celle où l'on omet rien de tout ce qu'on peut lui objecter; où l'on discute ce qui paraît mince et léger, comme ce qui est plus important; où l'on porte la recherche et l'attention si loin, que non-seulement on cherche l'iniquité dans la maison du juste, mais qu'on la cherche même dans ses actions les plus saintes. La justice humaine n'a rien qui approche de cette épouvantable sévérité, parce qu'elle n'a rien qui approche de l'infinie sainteté de Dieu : et cependant l'étendue de la justice, qui doit être exercée au dernier jugement est aussi prodigieusement différente de celle que je viens de vous décrire, que les faibles pensées de l'homme mortel sont différentes de celles du Dieu vivant.

Oui, mes frères, tout le bien que le nécessaire a omis, tout le mal qu'il a fait, la vertu même qu'il a pratiquée, les talents qu'il a reçus de la nature, et que l'art a cultivés, les avantages ou les disgrâces de la fortune, ou plutôt de la Providence; en un mot son corps, son âme, les puissances de l'un et de l'autre, son être tout entier, tout l'homme, sous quelque rapport que vous

situs Deo. Si voluerit, etc. (Job, XIX, 2, 3)

(119) Non intres in judicium cum servo tuo : quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. (Psalm. CXLII, 2.)

(116) *Argentum reprobum vocate eos*. (Jerem., VI, 30.)

(117) *In die, cum judicabit Deus occulta hominum, secundum Evangelium meum* (R.m., II, 16.)

(118) *Vere scio quod non justificetur homo compo-*

puissiez l'envisager, sera la matière de son propre examen, de son jugement, souvent hélas ! et trop souvent de sa condamnation.

Liber s riptus proferetur. Dans ce journal exact des vengeances divines sera écrite cette multitude de pensées que saint Augustin appelle *catervan vanitatis* : c'est-à-dire une foule d'idées pleines de légèreté, d'inconstance, de vanité ; tant d'imaginations frivoles, tant de dissipations volontaires, tant de mouvements intérieurs, qui n'ont ni ordre, règle, et qui pouvaient en avoir. Tout cela sera pesé dans la balance du souverain Juge : il demandera compte de tout, parce qu'il voulait que tout lui fût rapporté. Que sera-ce donc de ces complaisances dans le mal, qui, pour n'avoir pas été jusqu'au désir du mal, n'en ont pas été moins consenties ? et qui, par conséquent, selon la doctrine de saint Augustin, n'en méritent pas moins le feu éternel. Que sera-ce de ces défiances personnelles, de ces soupçons injustes, de ces jugements téméraires, qui, quoique étouffés au-dedans de vous-mêmes, n'ont pas laissé de refroidir la charité que vous deviez au prochain, et peut être de l'éteindre ? Presque toute la vie de l'homme se passe dans un flux et reflux de semblables pensées. Leur mouvement continuel ne nous permet pas d'y réfléchir. Le cœur de l'homme est par rapport à l'homme comme une mer agitée, dans laquelle il ne peut rien apercevoir. C'est un océan profond dont l'abîme lui est impénétrable. Mais, au jugement de Dieu, il sera, dit saint Jean, aussi clair, aussi transparent qu'une mer de cristal : *Mare vitreum simile crystallo.* (Apoc. IV, 6.) Le pécheur se verra tout entier ; et cette vue, en le couvrant de honte, le remplira d'indignation et de fureur ; *Peccator videbit et irascetur.* (Psal. CXI, 10.) Il exhamera sa douleur par des grincements de dents et par des regrets qui ne serviront qu'à redoubler son supplice.

Liber scriptus proferetur. Dans ce livre écrit au dehors et au dedans (120), on lira cette suite continuelle de désirs, qui furent souvent criminels, presque toujours dangereux et pour le moins inutiles. On y verra la vieillesse plus occupée que jamais de l'avidité d'augmenter ses biens et de prolonger sa vie ; aussi tremblante au seul nom de pauvreté qu'au nom de maladie ; pensant toujours à écarter la mort, ne pensant jamais à bien mourir. On y verra dans l'âge de maturité ces souhaits pleins d'agitation et d'inquiétude, tantôt pour se tirer d'un mauvais pas, tantôt pour saisir toute occasion, bonne ou mauvaise, d'avancer sa fortune ; ici pour écraser un ennemi capable de s'opposer à nos desseins ; là pour se faire un ami toujours prêt à nous appuyer dans les plus criminelles entreprises. En un mot, on y verra tous ces projets qui, bien loin de se borner au jour présent, allaient jusqu'à plusieurs siècles ; mais qui, par le plus déplorable des malheurs, n'allèrent jamais jusqu'à l'éternité.

Que sera-ce donc, ô mon Dieu ! quand après avoir posé pour principe, que quiconque aura regardé une femme avec un œil de concupiscence sera dès ce moment même coupable du crime qu'il n'aura fait que désirer ; que sera-ce, dis-je, Seigneur, quand vous examinerez cet âge bouillonnant où les passions sont dans leur force et ne connaissent pas plus le calme qu'une mer toujours orageuse ? Que d'adultères de tout sexe qui n'avoient jamais pensé l'être ! Que de fornicateurs qui plus d'une fois s'étaient vantés de leur continence ! Que d'époux infidèles qui ne croyaient pas même pouvoir être soupçonnés d'infidélités ! Or, mes frères, ce que je dis du simple désir en matière d'impureté, je le dis du désir de tous les autres crimes que vous n'avez pu exécuter. Je le dis de ces haines portées jusqu'à souhaiter l'infamie et la mort même de ceux que vous n'aimiez pas. Je le dis de cette fureur pour les plaisirs de toute espèce, supposé que vous puissiez un jour être en état de contenir toutes vos passions. Je le dis de cette ardeur pour la vengeance, en cas que vous pussiez enfin mettre sous vos pieds ceux que la naissance ou la fortune mettaient à l'abri de vos insultes. Ainsi, au jour du jugement, que de riches scélérats qui auront toujours été pauvres ! Que de vindicatifs barbares qui, à l'ombre de leur seule impuissance, auront paru pleins de modération ! Que d'homocides qui n'auront pourtant jamais trempé leurs mains dans le sang de l'ennemi qu'ils détestaient ! Que de chrétiens enfin qui se seront imaginés être véritablement à Dieu, parce que, sur la fin de leurs jours, ils avaient mené une vie plus réglée ; mais qui se seront abusés, parce qu'ils n'avaient ni assez approfondi, ni assez pleuré les désordres de leur jeunesse ! Quelle surprise pour eux de voir déterrer toutes les abominations d'une vie licencieuse ! Quel désespoir, quand à la même heure, au même instant, ils verront revivre tant de péchés spirituels, que le même moment vit naître dans leur cœur et s'effacer pour toujours de leur mémoire !

Liber scriptus proferetur. Jusqu'ici je ne vous ai parlé que des péchés les moins sensibles, que de ces fautes que vous commettez tous les jours sans y faire réflexion, et sur lesquelles vous êtes aussi tranquilles que le fut Esau quand il eut vendu son droit d'aînesse. C'en est bien assez pour vous jeter dans la frayeur. Je le dis hardiment d'après un Père de l'Eglise, si vous n'êtes pas épouvantés de ce premier éclat de tonnerre, vous ne dormez pas, vous êtes déjà morts. Je vous laisse donc à examiner, mais à examiner sérieusement ce que vous deviendrez, quand on vous demandera compte de tant de crimes extérieurs, en comparaison desquels ceux dont je viens de parler pourraient passer pour des actions innocentes, et qui seront pourtant la plus rigoureuse et la plus humiliante matière de votre accusation.

Non, je ne veux point prévenir le temps de la confusion qui vous est préparée. Je ne veux point parler de ces impudicités brutales, qu'on ne lit qu'avec frayeur dans l'*Épître aux Romains*; et qui, toujours opposées à la justice, sont souvent opposées à la nature. Je ne parlerai point de ces passions secrètes que vous avez su dérober aux yeux des hommes et cacher sous le voile de la retenue, ou même de la religion; de ces médisances cruelles, de ces calomnies outrageantes qui donnent le lustre et l'agrément à vos conversations, et sans lesquelles les plus belles compagnies vous paraîtraient froides et languissantes. Je ne leur parlerai point de ces injustices énormes qui ont penché la balance des magistrats, non du côté où était la justice, mais de celui où était le crédit et la faveur; qui ont forcé le pauvre à se défaire du petit héritage de ses pères, dans la crainte de subir le traitement de l'infortuné Naboth; qui, pour ménager le riche fermier du seigneur et le seigneur avec lui, ont chargé de tout le poids des impôts publics la veuve abandonnée et l'orphelin sans protection. Je passerai sous silence cette politique détestable qui s'est nourrie du sang et des larmes d'un peuple déjà épuisé. Je ne révélerai point ces mystères d'iniquité qui ont rendu le crime impuni et le criminel triomphant. Je tairai aussi ces gains illicites, ces contrats usuraires, ces agiotages damnables qui ont travesti les domestiques en maîtres, et n'ont fait des maîtres que de misérables valets. Je supprimerai par conséquent encore les funestes effets que ces premiers maux ont produits. Blasphèmes, emportements, disputes séditionnelles, contentions publiques, procès injustes, querelles scandaleuses, je vous ensevelis ici dans un profond silence; et plutôt au ciel que notre juge pût vous oublier comme moi! Mais nous l'espérions en vain: tout sera dévoilé, tout sera discuté. Le Seigneur donnera, pour vous accuser, une langue et des paroles à qui n'en eût jamais. Les créatures les plus insensibles publieront vos horreurs; les toits sous lesquels vous les avez commises seront autant de témoins qui s'élèveront contre vous: *Lapis de pariete clamabit (Habacuc., II, 11)*; et personne ne sortira de ce terrible et sévère tribunal qui n'ait payé jusqu'à la dernière obole: *Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem. (Matth. V, 26.)*

Mais, quoi! nous diront peut-être ces hommes qui se piquent de raisonner sur tout, et de ne demeurer jamais sans réplique: Que prétend-on par cet affreux portrait du jugement dernier? Si cette morale est celle de l'Évangile, il n'y a qu'une conséquence à tirer, c'est que personne ne sera sauvé: et que doit-on penser d'un homme qui, quoique ministre du Dieu de douceur, ne va à rien moins qu'à damner tout l'univers: *Quid vult seminiverbius hic? (Act., XVII, 18.)* Après tout, si on ne vit pas toujours dans la justice parce qu'on est faible, on sait ne pas vivre toujours dans le désordre parce qu'on

est chrétien. On tombe, il est vrai, mais on se relève. On ne néglige ni la confession, ni la communion, ni ce qu'il y a d'essentiel dans le christianisme. Et, à l'exception d'un petit nombre de libertins, dont aucun de nous n'entreprendra l'apologie, combien peu voit-on de personnes qui, au moins à la mort, ne demandent avec empressement, et ne reçoivent avec piété les derniers sacrements?

Levez-vous, Seigneur, venez défendre votre cause contre ces chrétiens indolents, qui ne sont rien ou presque rien pour vous, et qui croient encore devoir tout attendre de vos miséricordes, dans un temps où vous ne suivrez plus que la voix de votre justice. Il est vrai, mes très-chers frères, que, comme votre Juge recherchera exactement toutes vos iniquités, il sera filèle à vous tenir compte de toutes vos bonnes œuvres. Mais que répondrez-vous si, continuant toujours à parler le langage de l'Écriture, je vous fais voir que ces bonnes œuvres seront elles-mêmes jugées, et qu'il y aura dans le jugement seul qui en sera porté de quoi vous effrayer et vous confondre? *Ego justitias judicabo.*

Oui, chrétiens, ces années dont l'innocence extérieure vous a trompés les premiers; cette séparation du monde dont la vue vous rassurait quand votre conscience était troublée à la vue de vos anciennes vanités; cette exactitude à remplir vos devoirs, ces secours répandus, quel-quefois même avec profusion, dans le sein des pauvres: tout cela sera examiné par parties, et peut-être qu'on n'y trouvera pas le poids nécessaire: *Et inventus es minus habens. (Dan., V, 27.)*

On fera voir, à n'en pouvoir douter, à cet homme public, à ce magistrat, que son application à faire bien sa charge, à rendre la justice, était toute humaine, que sa vertu n'a point été plus abondante que celle des pharisiens; qu'il n'a été si intègre que parce qu'il voulait avoir la réputation d'un juge incorruptible; que, du reste, son étude, ses soins et ses veilles n'ont point été sanctifiées par l'amour de celui qui seul fait régner les rois et rendre comme il faut la justice: *Ego justitias judicabo.* Or, démontrera à ce jeune seigneur, à cette femme de qualité, qu'on regardait comme un modèle de vertu, que ces prières, faites sans beaucoup d'attention, n'étaient pas trop propres à attirer les miséricordes de Dieu; que ces messes entendues avec une crainte continuelle de manquer aux bienéances du monde, avec des civilités rendues à quiconque s'est présenté pour en recevoir, et par conséquent avec une foule de distractions qu'on ne peut dire involontaires; que ces actions, dis-je, bien loin de plaire au Seigneur, n'étaient guère qu'une véritable transgression du précepte de sanctifier les dimanches et fêtes: *Ego justitias judicabo.* On vous prouvera, le livre du cœur à la main, que ces aumônes qui ont fait tant de bruit, n'ont pas été ignorées de la main gauche pendant que la main droite les répandait, et que si on n'a pas fait sonner la

trompette pour appeler ceux à qui on voulait les faire connaître, on a été très-content quand ils en ont été spectateurs : *Ego justitias judicabo.*

Que conclure de là, mes très-chers frères ? Le voici en deux mots. C'est que dans ce grand et terrible jour, le nombre des élus sera bien petit. C'est que si le juste doit être alors si embarrassé de sa personne, le pécheur et l'impie le seront infiniment davantage. C'est enfin que la vie la plus juste sera bien à plaindre si Dieu l'examine sans miséricorde. Il me resterait à vous faire voir que l'accusation formée contre vous sera désespérante dans la confusion dont elle vous couvrira ; mais l'abondance de la matière m'oblige d'en faire le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

L'orgueil est si naturel à l'homme, qu'on n'en trouve point qui aiment l'humiliation, et il n'y a personne qui l'aime moins que ceux qui la méritent davantage. Mais tous ne prennent pas les mêmes voies pour l'éviter. Il est des pécheurs qui, bien loin de rougir du crime, se font gloire de le commettre, et se vantent publiquement de l'avoir commis (121) ; qui, comme ces femmes de Sion dont parle un prophète, marchent la tête levée dans leurs plus honteux dérèglements ; qui se font un visage de prostituée, et qui ne parlent qu'un langage de hauteur et de blasphème dans le temps même qu'ils devraient gémir de leur honte et pleurer leur malheur (122). Il en est d'autres qui, à la vérité, aiment le crime, mais qui n'aiment pas l'infamie dont il couvre toujours, quand il est connu, ceux qui s'y abandonnent. Ils craignent de faire divorce avec des passions favorites, mais ils ne craignent pas moins de ruiner leur réputation et de perdre l'estime qu'ils ont en laire-se de s'attirer. Les premiers trouvent dans l'exès même de leur libertinage un moyen de ne pas craindre la honte qui en est la suite ; les seconds, par une hypocrisie qui se pare des dehors de la vertu, savent se procurer des louanges qui ne sont dues qu'à elle. Or je dis que ces deux sortes de chrétiens, si toutefois ils en méritent encore le nom, auront à soutenir, au jugement de Dieu, une accusation aussi pleine de confusion qu'elle sera pleine de remords et de désespoir.

Je dis d'abord que les libertins d'éclat seront horriblement confondus. Ces hommes qui, sur la terre, ont réussi dans leurs plus infâmes projets, dont les plus criminels desseins ont été applaudis, secondés, exécutés ; ces hommes qui ont laissé partout de scandaleux monuments de leurs crimes et de leur impiété ; ces hommes qui ne paraient de religion que pour s'en moquer malignement ; qui se seraient crus déshonorés si on ne les avait pas regardés comme des athées

ou des incrédules ; qui se vantaient de n'attendre rien du ciel et de ne rien craindre des enfers : ces hommes, à l'autorité desquels tout a cédé, qui ont brisé comme de malheureux vases d'argile ceux qui ont tenté de s'opposer à eux ; qui ont foulé aux pieds le pauvre et l'innocent ; qui, par leurs cabales, leurs injustices, leurs calomnies, ont perdu sans ressource tous ceux qui, souvent sans y penser, ont eu le malheur de leur déplaire, et qui, pour porter la vengeance plus loin, ont puni dans les enfants les fautes ou réelles ou prétendues des pères ; ces hommes déjà si ouïeux dans ce monde à leurs flatteurs mêmes ; ces ennemis déclarés de toute justice seront, dit l'Écriture, confondus dans toutes leurs actions par la colère enflammée du Seigneur : *Confundimini a fructibus vestris propter iram furoris Domini.* (Jerem., XII, 13.)

Il n'y aura plus ni ressource ni consolation pour eux, parce qu'il n'y aura plus d'innocents qui soient la victime de leur ambition et de leur vengeance, plus d'adulateurs qui approuvent leurs excès, plus d'esprits faibles, prévenus, demi-savants, qui se laissent éblouir par leur ton imposant, par leurs raisonnements captieux, par leurs subtilités également opposées au bon sens et à la religion. Oui, mes frères, au jour du jugement tout sera muet pour les impies. L'iniquité, qui les a soutenus, fermera sa bouche, ou ne l'ouvrira que pour se déclarer contre eux. Semblables à ces fameux criminels, qui pour leurs concussions et leurs rapines sont enfin condamnés au plus honteux supplice, de quel côté qu'ils jettent les yeux, ils ne trouveront, au lieu de l'estime qu'on affectait d'avoir pour eux, qu'un mépris effroyable ; au lieu de ces lâches adorations qui les ont enivrés, qu'une raillerie pleine de furur et d'amertume ; au lieu de ces adorations qu'on leur a prodiguées, qu'une fierté complète et un dédain sans ménagement. En vain voudront-ils se dérober à des coups si cruellement répétés, et, comme une femme surprise en adultère, diminuer leur honte en couvrant leur visage, cette faible consolation leur sera refusée. Ils seront, si j'ose m'exprimer ainsi, traduits tour à tour devant le tribunal de toutes les nations. Leur infamie et leur nudité, seuls restes de leurs grandeurs passées, seront exposées aux yeux de l'univers assemblé : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam* (123).

Alors on saura que ces hommes qui ont tant fait de bruit dans le monde, et dans lesquels on a si souvent loué les qualités de l'esprit et du cœur, n'avaient en effet que les apparences de la véritable grandeur ; que leur esprit, avorté par la volupté, n'avait ni justesse ni solidité ; que leur cœur était le jouet d'une infinité de passions monstrueuses ; que, pour les satisfaire, ils ne comptaient pour rien ni des infidélités aussi

(121) *Lætantur cum male fecerunt, et exultant in rebus pessimis.* (Prov., II, 14.)

(122) *Elevate sunt filie Sion, et ambulaverunt extenso cado.* (Isa., LI, 15.) *Fecimus mulieris meretricis*

cis facta est tibi... (Jerem., III, 5.)

(123) *Revelabo pudenda tua in facie tua, et ostendam, etc.* (Nahum, III, 5.)

criantes que celle de David à l'égard d'Urie, ni des calomnies aussi noires que celle de Jézabel contre Naboth, ni des raïnes plus excessives que celles de tant d'officiers publics, qui, au rapport de nos historiens, se sont engraisés des sueurs et de la propre substance des malheureux.

Alors chacun verra quel encens qui leur a paru si doux, ces louanges qui leur furent prodiguées de toutes parts, n'avaient rien de sincère; que souvent elles coulèrent d'une plume qui en secret distillait le mépris et l'indignation contre ses propres héros; et que tous ces grands faiseurs de panégyriques cherchaient moins l'honneur de ceux à qui ils consacraient leurs veilles, que leur propre intérêt et l'augmentation de leur fortune. Tous ces dieux, tous ces immortels prétendus, perdront dans un instant leurs lauriers, et il n'y aura personne qui ne soit convaincu et de leur indignité et de l'énorme bassesse de ceux qui les avaient si superbement couronnés : *Ostendam gentibus*, etc.

Alors on touchera au doigt le peu de solidité de tous ces motifs, dont un zèle peu instruit ou une charité trop timide dans ses jugements s'étaient servis pour affaiblir l'idée de mille anciennes abominations qu'on ne pouvait dissimuler. On verra que ces actions d'éclat, qui semblaient devoir effacer la mémoire des premiers scandales d'une jeunesse débordée, étaient de nouveaux péchés surajoutés aux premiers, et qu'ils en étaient le comble, bien loin d'en être l'expiation. Basiliques augustes, élevées, ce semble, en l'honneur du Dieu des siècles; grands et superbes bâtimens destinés au soin et à la santé des malades; saints édifices libéralement dotés, soit en faveur des vierges, soit en faveur d'un essaim de pieux solitaires; monumens glorieux, qui dans les provinces le disputiez à ceux des plus grands rois, nous ne pouvons vous voir sans être attendris et sans concevoir d'heureuses espérances du salut de ceux qui ont été l'instrument de tant de bien. Au jour du jugement, toutes les pierres qui vous composent crieront contre ceux qui les ont fait placer; elles annonceront qu'elles n'ont été cimentées que au sang des peuples; elles diront à haute voix que ces temples si magnifiques, au lieu d'être érigés à la gloire du Dieu vivant, n'étaient consacrés qu'à l'idole de la vanité, qu'aux desirs qu'un ambitieux publicain avait de transmettre sa mémoire jusqu'aux âges les plus reculés, et que, quand ils auraient été construits avec des desseins plus purs, ils ne pouvaient plaire aux yeux de Celui qui cherche plus le cœur que les présents, et devant lequel tout holocauste fait de rapine n'est qu'une victime abominable : *Odio habens rapinam in holocausto*. (*Isa.*, LXI, 8.)

Ici, mes frères, pour vous former une faible idée de la confusion accablante où la vue de tant de mystères d'impunité dévorerait jettera les pécheurs d'éclat et les puissants

du siècle, représentez-vous la consternation d'Amas, ce célèbre favori d'Assuérus, dans cet instant fatal qui fut à la fois et la fin de ses prospérités et la consommation de ses disgrâces. Quelle couleur, quel accablement, pour ce cœur orgueilleux, de voir dans un moment ses projets anéantis, ses crimes manifestés, sa fortune précipitée! Quelle honte, quelle rage, quel désespoir, de ne trouver plus dans ce peuple tremblant, qui l'avait tant de fois adoré, qu'un peuple qui accourrait de toutes parts pour lui reprocher sa chute et se rire de son humiliation; de ne découvrir de tous côtés qu'un amas de Juifs et de gentils, d'étrangers et de citoyens, qui insultaient à sa disgrâce; de se voir lui-même sans ressource et sans consolation, agité par les fureurs de sa conscience, tourmenté par l'idée d'une mort honteuse, et tout prêt à être attaché au gibet qu'il avait fait préparer pour Mardochee, c'est-à-dire pour un ennemi qui triomphait, et qui triomphait à ses yeux! Telle, et plus insupportable encore, sera la confusion de tous ces grands que le siècle a paru s'efforcer de glorifier. Ces Pharaons, qui se glorifiaient, au moins dans la pratique, d'honorer le Dieu du ciel; ces Nabuchodonosor, dont il fallait adorer la statue ou mourir; tous ces hommes, livrés pendant la vie au crime et à l'impiété, seront, au jugement dernier, livrés à la honte et à l'ignominie. Pour comble de malheur, en même temps qu'ils seront abandonnés de leurs flatteurs et de leurs plus fidèles amis, ils seront foulés aux pieds de ceux qu'ils y avaient impitoyablement foulés. Humiliant et nouveau caractère de la confusion qui leur est préparée.

En effet, pour peu qu'on consulte la nature, on aperçoit au premier coup d'œil qu'il n'est rien de plus abhorré dans tous les états, mais surtout pour un cœur dévoré d'ambition et d'orgueil, que de tomber tout d'un coup d'un rang où il n'était monté qu'avec peine, et de se voir renversé par un ennemi dont il se serait fait scrupule de rien craindre, et pour lequel il était bien aise qu'on connût qu'il n'avait qu'un souverain mépris. Antiochus l'illustre se serait peut-être consolé de la déracination de ses affaires, si d'autres que les Juifs en eussent été la cause; mais la honte de voir sa gloire effacée par un peuple qu'il se flattait d'avoir écrasé le saisit, le transporte, le fait mourir de douleur et de regret. Or, chrétiens, ce changement subit, qui tant de fois a causé sur la terre une confusion passa ère aux pécheurs de profession, leur en causera, au jugement dernier, une infiniment plus accablante, et qui subsistera toujours. Alors, alors, dit l'Écriture, les saints, les amis de Dieu, s'élèveront avec force contre ceux qui les auront opprimés, et qui, tantôt par de secrets manèges, tantôt par une violence ouverte, se seront emparés du fruit de leurs travaux (123). C'est-à-dire que dans ce grand jour ils triompheront de leurs plus fiers

(123) *Stabant justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt, et qui abstulerunt labores eorum*. (*Sap.*, V, 1.)

ennemis; qu'ils les briseront, comme une ourse en fureur déchire celui qui avait enlevé ses petits (125); qu'ils remporteront sur eux une victoire qui sera pleine et complète, j'arce qu'elle sera pour toujours, et qu'étant sans crainte de retour, elle sera sans ombre de miséricorde. C'est-à-dire qu'ils seront assis sur des trônes éclatants, pendant que ceux qui n'auraient pas voulu les mettre au nombre de leurs domestiques, et qui croyaient les ménager beaucoup en les laissant à leur porte comme d'infortunés Lazares, ramperont devant eux et mouriront la poussière (126). C'est-à-dire que, selon l'expression de Jésus-Christ, ils lèveront glorieusement la tête, pendant que tous ces puissants du siècle, ensevelis dans un nuage d'infamie, n'oseront pas même lever les yeux.

Justes, aujourd'hui si petits, si avilis, consolez-vous dans vos disgrâces, vous jugerez ceux qui vous ont jugés, vous dominerez sur les nations, et vous n'aurez au-dessus de vous que ce Roi immortel dont le règne, qui sera la mesure du vôtre, ne finira jamais. Justes persécutés pour votre justice même, déshonorés pour des actions qui auraient dû ne vous attirer que des louanges, traversés et condamnés pour les plus saintes et les plus sages entreprises; justes, redoublez vos espérances à la vue de ce jour, qui sera pour vous le moment d'une rédemption parfaite, et où vous allez être couronnés de gloire pendant que vos ennemis, doublement confus, seront saisis de trouble, pénétrés d'horreur, surpris et désespérés de vous voir avec tant d'éclat parmi les enfants et les bien-aimés de Dieu (127). Justes, enfin, immolés tant de fois, comme Abel, à la jalousie et à la cruauté, calmez vos peines, commencez à respirer: la voix de votre sang va être exaucée, et l'anathème dont fut frappé Caïn n'est pas l'ombre de celui qui va tomber sur vos persécuteurs.

Ad vos ergo reges sunt hi sermones mei (128). Jusqu'ici, pécheurs d'état et de profession, c'est à vous que j'ai principalement adressé la parole; c'est pour vous que j'ai fait voir que le jour du jugement sera un jour d'amertume et de confusion. Mais vous autres, qui avez été pécheurs sans le vouloir paraître, qui n'avez compté le crime pour un mal que quand il a pu transpirer; qui avez su cacher des désordres réels sous l'ombre de la vertu, je le dirai sans crainte, c'est vous qui plus que personne devez appréhender la confusion du jour des vengeances.

Non, ce ne sera point précisément aux Jézabel, aux Antiochus, aux Hérode, que la honte du jugement sera plus sensible. Leur mémoire, toujours décriée, a dû pour ainsi dire les accoutumer à l'ignominie. L'opprobre dont tous les siècles ont flétri leur nom n'aura rien qui doive alors les surprendre.

Un nombre infini de chrétiens, de juifs, de païens savent déjà que les Balthazar, les Néron, les Domitien ont été d'illustres scélérats; et, par les crimes qu'ils en ont appris, ils peuvent aisément juger de ceux dont les ténèbres leur ont dérobé la connaissance.

Mais ces hommes qui, sans être gens de bien, ont eu le secret de paraître pleins de probité; qui, remplis d'aversion pour la vertu, se sont parés des dehors de la piété et de la religion; ces hommes dont la réputation a été saine pendant la vie, et que la voix publique a presque canonisés après leur mort: tous ces hypocrites en titre qui ont porté l'imposture jusque dans le tombeau seront en proie à l'ignominie. La confusion les enveloppera comme un vêtement (129), et elle leur sera d'autant plus amère qu'elle sera plus nouvelle pour eux. Le ciel, juste vengeur de ces crimes qu'il a vus, pendant que les hommes, loin de les voir, n'osaient les soupçonner, révélera encore toutes ces iniquités; et la terre, en fureur pour avoir été si longtemps abusée, s'élèvera contre ceux qui ont si indignement surpris son estime: *Revelabunt cali iniquita. en ejus, et terra consurget adversus eum.* (Job, XX, 27.)

Ce jeune homme était universellement estimé. Il passa pour sobre, chaste, tempérant, ennemi né de tous les plaisirs débauchés. Jamais on ne lui vit ni rien faire, ni rien dire qui ne fût dans les règles d'une sévère modestie. On bénissait le sein qui l'avait porté et les mamelles qui l'avaient allaité. Mais on ne savait pas que sa régularité n'avait d'autre vue que celle de se ménager un protecteur important et austère; que du reste il se plongeait dans la débauche quand il pouvait le faire sans risquer sa réputation, et que quand il ne le pouvait pas, il se livrait à de secrètes incontinences, à des désirs pleins d'obscénité: *Revelabunt cali, etc.*

Cet autre paraissait doux, patient, insensible aux injures. Il ne parlait de la vengeance que comme d'une passion également indigne de l'homme d'honneur et de l'homme chrétien. Plus d'une fois, et dans des occasions éclatantes, il a donné des marques publiques d'une réconciliation sincère avec ses plus mortels ennemis. Bien loin de se réjouir du renversement de leur fortune, il en semblait touché. Mais Dieu, qui connaissait tout, a bien su qu'il n'a paru oublier l'injure qu'on lui avait faite que pour enorgueillir ceux dont il l'avait reçue, et que quand la mort l'a surpris, il ne pensait qu'à leur porter, par de secrètes ressorts, des coups d'autant plus sûrs qu'ils devaient être plus imprévus: *Revelabunt cali, etc.*

Celui-ci, dans nos églises, semblait pénétré de respect pour les divins mystères qu'on y célèbre. A voir sa modestie, ce n'était par un homme mortel, c'était un ange revêtu

(125) *Occurram eis quasi ursa raptis catulis, et dirumpam interiora jecoris eorum.* (Osée, XIII, 8.)

(126) *Et inimici ejus terram lingent.* (Psal. LXXI, 9.)

(127) *Videntes turbabuntur timore horribili, et mi-*

rabuntur in subitatione insperatæ salutis. (Sap. V, 2.)

(128) *Ut discatis sapientium et non excusatis.* (Sap. VI, 10.)

(129) *Operiantur sicut diploide confusione sua.* (Psal. CVIII, 29.)

des ombres de l'humanité. Les jeunes et les vieux se le proposaient pour modèle. Mais celui qui sonde les reins savait que, pendant que ses lèvres priaient, son cœur était loin de lui, et qu'il cherchait bien moins à plaire à Dieu qu'à s'ouvrir une entrée dans cette famille vertueuse, dont l'alliance eût été interdite à la fortune même, si elle s'y fût présentée sans piété et sans religion : *Revelabunt cœli*, etc.

Celui-là ne s'est jamais montré, dans les positions les plus différentes, que sous des idées favorables. Tantôt à la tête des affaires, le peuple l'a regardé comme un homme plein de zèle pour ses intérêts; mais il avait, en servant la multitude, des vues semblables à celles d'Absalon, et il ne pensait, pour se faire chef de parti, qu'à briguer des suffrages. Tantôt, dégoûté du monde en apparence, il a paru vouloir sacrifier à Dieu, dans la retraite, sa personne et ses aises; mais, comme Saül, il a épargné ce qu'il y avait de meilleur et de plus brillant dans le troupeau, c'est-à-dire ce qui était le plus capable de nourrir et de flatter ses passions. Les pauvres ont publié partout, et ont publié de son aveu, qu'il avait presque tout quitté pour suivre la croix nue de Jésus-Christ; mais un saint Pierre, s'il s'en fût trouvé quelqu'un, lui aurait fait voir, comme autrefois à Ananie, qu'il mentait au Saint-Esprit; et cet Esprit de vérité, qui ne se trompe pas comme les hommes, lui reprochera ce que les hommes n'ont pu lui reprocher : *Revelabunt cœli*, etc.

C'est ainsi que l'hypocrisie sera confondue et la fausse piété démasquée. Ces sépulchres blanchis paraîtront ce qu'ils étaient, c'est-à-dire pleins de pourriture et d'infection. Tous ces hommes de mensonge seront forcés de rendre hommage à la vérité. Il faudra faire une réparation solennelle à l'Evangile, outragé par une dévotion purement extérieure. Il faudra confesser soi-même contre soi-même, qu'on n'avait rien de toutes les vertus qu'on paraissait avoir. Il faudra reconnaître publiquement qu'on était sujet à des vices, à des infamies, dont on a su écarter jusqu'au plus léger soupçon. Quelle confusion dans un aveu si humiliant! quelle indignation, quel frémissement de la part de ceux qui en seront témoins! Les justes en seront effrayés, et l'innocence même, malgré sa douceur naturelle, s'armera contre l'hypocrite qui l'a si longtemps trompée : *Stupebunt justi super hoc, et innocens contra hypocritam suscitabitur*. (Job, XVII, 8.)

Voulez-vous vous en former quelque idée, chrétiens auditeurs? Imaginez-vous que dans ce moment il s'élève au milieu de cette assemblée une voix formidable qui, en présence de vos parents, de vos amis, déclare hautement que cette personne qui paraît si sage, si retenue, si attentive sur ses démarches, si fière sur l'article de sa réputation, a été le jouet de la plus honteuse des passions; que, pour couvrir mieux son jeu, elle a sacrilègement profané tout ce que la reli-

gion a de plus grand, de plus auguste; et que jamais elle n'a paru plus pieuse et plus rangée que depuis qu'elle est plus asservie à l'horreur et au libertinage. Je vous le demande, mes frères, à ces désespérantes paroles, quels seraient les sentiments du sujet coupable? Quelle serait la fureur d'un époux, la honte d'une famille, le triomphe de ses ennemis? Cette confusion toutefois, quelque insoutenable qu'elle paraisse, ne serait rien en comparaison de celle que l'homme hypocrite et trompeur se thésaurise pour le jour de la vengeance : celle-ci est générale et durera toujours, celle-là se bornerait à un petit nombre de personnes, et passerait avec le temps comme le nom de la femme adultère de l'Evangile. On pourrait même, à l'exemple de cette dernière, se la rendre salutaire; et, par une pénitence sincère et suivie, rentrer dans le cœur de Dieu et mériter l'estime des hommes. La confusion du jugement dernier n'aura aucun de ces avantages. La douleur la plus vive qui fut jamais ne servira qu'à enfanter le désespoir, et ce désespoir toujours renaissant ne servira qu'à nourrir la douleur; et la honte de ce second genre de pécheurs sera aussi publique que les crimes qui la lui attireront ont été secrets. Vous m'avez outragé dans les ténèbres, disait de la part de Dieu un prophète à David, et moi je vous humilierai à la vue de tout Israël : *Tu fecisti abscondite : ego autem faciam verbum istud in conspectu omnis Israel*. (II Reg., XII, 12.) Pécheurs, qui vous faites gloire de le paraître; pécheurs, qui aimeriez mieux mourir que d'être connus pour tels, ce ne sera pas à la face d'Israël, ce sera à la face de tous les siècles rassemblés que vous serez dévoilés, confondus, anéantis.

Cette conduite de Dieu, toute terrible qu'elle est, est parfaitement juste. Combien de fois la vraie vertu a-t-elle été méprisée, pendant que la trompeuse représentation qui la contrefaisait, était comblée de louanges? Combien de fois a-t-on proposé pour modèle les faux dévots, tandis qu'on traitait de gens insupportables ceux qui l'étaient véritablement! Il est temps enfin, et il est de l'ordre que chaque chose reprenne son rang; que la solide vertu reçoive les hommages qui lui sont dus, et que l'hypocrisie paraisse avec les hideuses couleurs du mensonge et de l'imposture. Lorsque pendant un hiver rigoureux la neige couvre les campagnes, la terre la plus stérile fait aux yeux le même effet que le champ le plus fécond, le plus béni de Dieu; mais lorsque le soleil en s'élevant sur l'horizon a dissipé cette superficie trompeuse, le voyageur, séduit par de fausses apparences, sait donner à chaque terrain son prix et sa juste valeur. Il en sera ainsi à l'avènement du Fils de l'homme. La montagne de Dieu (130) recevra tous les éloges que lui donne l'Esprit-Saint. Son abondance, sa fertilité, ses délicieux coteaux seront célébrés. Les montagnes de Gelboë seront et demeureront

reront éternellement couvertes des malédictions que David a lancées contre elles.

Quelle chute, grand Dieu ! quelle énorme décadence, quel affreux renversement de fortune et d'idées ! Encore, si, comme il arrive quelquefois aux plus grands criminels, il se trouvait quelqu'un qui leur tendit alors une main favorable. Si un père tendre, si une épouse chérie, si un ami qui le fut dans tous les temps, s'avancait pour essuyer leurs larmes, ou pour partager le poids de leur amertume : si du moins ils pouvaient appeler à leur secours cet air de candeur, ce langage artificieux, qui leur réussissait si bien sur la terre, et au moyen duquel ils surent plus d'une fois dissiper avec hauteur les justes soupçons, qu'un œil plus attentif formait contre leur conduite. Mais non : toute la terre les abandonnera ; ils seront les premiers à s'abandonner eux-mêmes ; et c'est dans ce sens rigoureux que l'univers entier leur déclarera la guerre : *Pugnavit cum illo orbis terrarum contra insensatos* (131). De toutes parts on n'entendra que ces accablantes paroles : Vous êtes juste, Seigneur, et tous vos jugements sont remplis d'équité ; et le pécheur de tout ordre, se ret ou public, sera le premier à les prononcer contre lui : *Iustus es, Domine, et rectum iudicium tuum.* (Psal. CXVIII, 137.)

Jusqu'ici, ô mon Dieu, je ne l'ai que trop mérité ce jugement aussi juste qu'il est sévère. Daignez me l'épargner, divin Sauveur ; faites par votre grâce que je me l'épargne moi-même. Du fond de l'abîme où je suis tombé, je pousse des cris vers vous : ne soyez pas inexorable à la voix de mes soupirs ; ne rebutez pas la prière d'un malheureux qui n'a de ressource que dans vos miséricordes. Je ne me dissimule ni mes égarements, ni mon ingratitude. Je sais combien je suis coupable ; mais si vous examinez à la rigueur l'iniquité de vos créatures, qui pourra soutenir vos jugements ? Souvenez-vous, aimable Jésus, que c'est pour moi que vous êtes descendu sur la terre ; que vous n'avez ménagé ni vos pas ni vos sueurs pour me chercher ; que pour me racheter vous avez été jusqu'à souffrir le dernier et le plus ignominieux des supplices : *Querens me sedisti lassus : redemisti, crucem passus.* Que tant de travaux ne soient pas inutiles. Appliquez-moi une goutte de ce sang précieux qui ressuscite les morts. Relevez mon esprit abattu. Rendez-moi cette joie qui doit être le gage de ma réconciliation avec vous ; mais donnez-moi en même temps cet esprit de vigueur qui fait commencer une nouvelle vie, qui soutient dans les épreuves qui y sont attachées, et qui y fait marcher jusqu'à la fin. C'est la grâce, etc.

CONSIDÉRATION

SUR LES PÉCHÉS PASSÉS.

On se rassure quelquefois contre les terreurs du jugement sur la vue de son innocence actuelle. On

sait que Dieu ne se souvient plus des péchés qu'il a pardonnés aux vrais pénitents ; on se fait une application favorable de ce principe général, et au moyen de cela on se tranquillise. Je ne viens pas vous interdire une juste confiance, mais je crois que pour la rendre solide, il faut la mêler de crainte. Heureux, dit l'Écriture (132), celui qui en est toujours frappé, puisque c'est elle qui forme et qui fait germer en lui l'esprit de vie et de salut. Or, rien n'est plus propre à faire naître, dans les justes même, cette crainte salutaire, qu'un coup d'œil général sur leurs péchés passés. 1° Nous savons certainement, ou du moins nous avons grande raison de croire que nous avons péché mortellement. 2° Nous ne savons pas certainement si Dieu nous a pardonné. 3° Quand nous le saurions, nous ne pouvons savoir si nous persévérons jusqu'à la fin dans la grâce. Quels motifs plus légitimes de vivre toujours dans la crainte, et dans une crainte qui aille jusqu'à ce tremblement que l'Apôtre nous a si fort recommandé !

I. Nous sommes sûrs, ou du moins nous n'avons que trop de raisons de croire, que nous avons eu le malheur de tomber dans le péché mortel. Rappelons-nous en gros le souvenir de nos confessions plus ou moins générales. Ne nous sommes-nous jamais accusés que de fautes légères, que de ces surprises, dont les saints même ne sont pas exempts, que de ces mouvements qui préviennent à demi l'usage de la raison, et qui en grande partie sont involontaires ? Combien de temps n'avons-nous pas marché dans la voie du crime ? Que de regards peu précautionnés ? Que de pensées moroses ? Que de désirs criminels ? Que de paroles trop libres ? Que de mollesse et d'indécence dans les attitudes ? Combien d'irrégularités dans la maison de Dieu ? de médisances, de calomnies ou de soupçons trop légèrement répandus dans les conversations ? d'intempérance dans les repas ? d'adoucissements ou plutôt de transgressions dans les jeûnes les plus solennels ? Que serait-ce donc, si j'entraîrais dans le détail de chaque emploi et des obligations qui y sont attachées ? Combien d'ignorance, de faveur, d'inattention dans la magistrature, de mauvaises finesses ou d'usures dans le commerce, de respect humain dans la dissimulation des fautes qu'on était obligé de reprendre par état ? On ferait à la plupart des maîtres leur procès par ce seul mot du grand Apôtre : Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et surtout de ses domestiques, il a abjuré sa foi et il est pire qu'un infidèle. Non, il n'y a personne ou presque personne, qui même en rendant à Dieu de plus humbles actions de grâces que le pharisien, puisse dire, sans trahir sa conscience : Mon cœur est pur, il est exempt de péché : *Quis potest dicere : Mundum est cor meum ; purus sum a peccato ?* (Prov., XX, 9.) Il n'y a personne, au contraire, qui ne doive dire : Daignez, Seigneur, oublier les écarts de ma jeunesse, et les fautes sans nombre dans lesquelles ma coupable ignorance m'a précipité. Ne me traitez pas comme le méritent mes offenses, et ne me punissez point en proportion de mes iniquités : *Neque secundum iniquitates nostras retribuas nobis.*

II. Mais s'il est sûr et trop sûr que nous avons péché, il n'est point sûr que Dieu nous ait pardonné, et il est certain qu'il y a un grand nombre de chrétiens, qui, de ce côté-là, se flattent d'une rémission qu'ils n'ont jamais obtenue.

Et d'abord il est constant que sans une révélation spéciale, personne ne peut savoir indubitablement qu'il est rentré en grâce avec Dieu (133). C'est ainsi que l'a décidé l'Eglise dans le dernier de ses conciles, et l'Écriture l'avait décidé avant elle. Il

(131) *Acuet duram iram in lanceam, et pugnavit, etc.* (Sap., V, 21.)

(132) *Beatus homo qui semper est pavidus.* (Prov., XXVIII, 11.)

(133) *Nullus scire valet certitudine fidei, cui non potest subesse falsum, se gratiam Dei esse consecutum.* (Conc. Trid., sess. vi, cap. 9.)

est des hommes justes, nous dit l'Écclésiaste ; il en est qui ont et qui méritent la réputation de sages. Mais enfin leurs œuvres sont en la main du conseil de Dieu, à qui seul il appartient d'en porter un jugement assuré. *Sunt justi, atque sapientes, et operum in manu Dei.* (Éccl., IX, 1.) Il n'y en a donc pas un seul d'entre eux qui sache s'il est digne d'amour ou de haine : leur état pendant toute la vie est un mystère qui ne sera éclairci que lorsque le souverain juge, après une sévère discussion, portera son dernier arrêt, et rendra à chacun selon ses œuvres : *Et tamen nescit homo utrum amore an odio dignus sit, sed omnia in futurum servantur incerta.* (Éccl., IX, 1, 2.) Ces paroles, disait saint Bernard (serm. 23, in Cant.), me remplissent de terreur. Il n'y a ni paix ni repos pour quiconque sait les méditer : *Terribilis est locus iste, et totius expers quietis.* Le frémissement et l'horreur me saisissent quand je reviens à ce terrible mot : Personne ne sait s'il est digne de haine ou d'amour : *Totus inhorruui, si quando in eum raptus sum, illam apud me replicans cum tremore sententiam : quis scit si est dignus amore, an odio.* Qu'on dise donc avec le grand Apôtre, et qui pourra le dire comme lui ? Ma conscience ne me reproche rien : *Nihil mihi conscius sum* ; mais qu'on ait toujours soin d'ajouter avec lui : Cela ne suffit pas pour me justifier : *Sed non in hoc justificatus sum.* (I Cor., IV, 4.)

Ces grandes maximes ne sont pas bien propres à tranquilliser l'âme. Que serait-ce donc si j'ajoutais, d'après saint Ambroise, qui n'en parlait que sur sa propre expérience, que serait-ce, dis-je, si j'ajoutais qu'on trouve plus aisément des justes qui n'ont jamais perdu l'innocence, qu'on n'en trouve qui en aient réparé la perte par une juste et sérieuse pénitence ? C'est que, pour une vraie pénitence, il faut, et c'est ce qu'on ne fait guère, il faut renoncer au monde, et ce qui coûte beaucoup plus, renoncer à soi-même, à son humeur, à son penchant, à ses aises. Il faut soustraire au corps tout ce qui ne tend qu'à favoriser sa mollesse ; donner au sommeil moins de temps que la nature n'en demande ; l'interrompre, ce sommeil, comme David, par de profonds gémissements, et, à son exemple, arroser sa couche de ses larmes. Il faut enfin se retrancher le superflu, pour être en état de fournir à l'indigence un plus ample nécessaire. Que d'obligations d'un côté, et de l'autre quel sujet de crainte en voyant qu'on les remplit si peu ! C'est sur ces principes qu'une dame d'honneur de l'impératrice, ayant prié saint Grégoire de demander à Dieu qu'il lui fit connaître si ses péchés lui étaient pardonnés, ce sage et humble pontife, après lui avoir répondu qu'un pécheur comme lui ne pouvait attendre de pareilles révélations, lui dit que jusqu'au dernier jour de sa vie elle doit toujours se défier d'elle-même, toujours craindre qu'elle n'ait le malheur de commettre quelque faute, toujours pleurer celles que la fragilité humaine lui aura arrachées (134). Certes, continue ce grand pape, si saint Paul qui avait été élevé jusqu'à un troisième ciel, et qui y avait appris de mystérieux secrets, dont un homme ne peut parler, ne laisse pas de dire tout tremblant, qu'il châtie son corps et qu'il le traite comme un esclave, de peur qu'après avoir converti les autres par la force de l'Évangile, il n'ait par sa propre faiblesse le malheur d'être réprouvé : que n'ont pas à craindre, que ne doivent pas faire d'infortunés mortels que le

souffle de la plus légère tentation peut renverser ? Le citoyen du paradis tremble, et l'habitant de la terre, de la région des morts ne veut pas trembler : *Et timere non vult, qui adhuc in terra conversatur.*

Mais non-seulement on ne tremble pas, on se rassure avec la plus étonnante facilité. Dans le train commun, on ne voit à l'extérieur aucune différence sensible entre deux hommes, dont l'un pendant une longue suite d'années a vécu dans le crime, et l'autre a toujours marché dans la route du devoir. Souvent même toute la différence de l'un à l'autre est que ce dernier est plus timide dans ses voies, plus vigilant sur lui-même, plus précautionné dans ses paroles, dans ses regards, dans toute sa conduite, plus sévère observateur du jeûne et de l'abstinence. Avec cela vous diriez que le premier a entendu de la bouche de Jésus-Christ ces consolantes paroles : Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont pardonnés. Il retombe souvent ; mais parce que ses chutes ne sont plus si marquées, il n'en est que faiblement touché. Il vit dans la langueur, et il se croit plein de santé, parce qu'il ne sent plus d'aussi fortes atteintes de ses premières maladies. Je le prononce point sur un état si équivoque ; mais je crains beaucoup qu'on ne puisse dire à bien des gens ce qu'un juge plus éclairé que les hommes disait à l'ange de la première église de Lydie : Vous passez pour vivant, et vous êtes mort : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* (Apoc., III, 1.)

III. Mais quand il serait aussi vrai, qu'il est faux ou douteux que nous puissions être sûrs du pardon de nos péchés, nous devrions toujours vivre dans la crainte, parce que nous ne sommes pas sûrs de persévérer jusqu'à la fin, et que nos péchés, même pardonnés, nous fournissent en ce point un juste sujet d'alarmes.

Il n'y a que ceux qui combattent jusqu'au dernier moment qui soient couronnés. Or, quel athlète peut se flatter d'être du bienheureux nombre de ceux qui ne succomberont pas ? Ne rappelons pas une seconde fois les frayeurs de saint Paul lui-même ; tenons-nous-en à ses principes : *Que celui, dit-il aux Corinthiens, qui se croit ferme, prenne garde de tomber* (135). Et encore : *Vous tenez à la foi* (136), et par elle à la base du salut : n'ayez point de sentiments présomptueux ; craignez et ne cessez pas de craindre, c'est le seul parti que vous ayez à prendre, c'est le seul qui puisse vous préserver du naufrage. C'est sur ce fondement que le Roi-Propète demandait à Dieu le secours de sa grâce, non pour chaque mois ou pour chaque semaine, mais pour tous les jours, ou plutôt pour tous les moments de sa vie (137). Il savait, par une triste et déplorable expérience, que ceux qui ont été fidèles à Dieu dans les plus violentes épreuves, peuvent encore faire des chutes funestes. Dans l'abondance des biens dont il se voyait inondé, il s'était flatté d'une fermeté inébranlable ; il oublia Dieu un moment, et Dieu le perdit de vue (138). Je ne retracerai ici, ni son histoire, ni ses scandales ; l'univers entier en est instruit ; heureusement il est instruit de ses larmes et de sa pénitence, et plutôt à Dieu que de tant de chrétiens qui l'imitent dans son égarement, il n'y en eût pas un qui ne se fit une loi rigoureuse de le suivre pas à pas jusqu'au bout de sa carrière. Mais combien peu nous offrent un spectacle aussi consolant ! Combien semblent s'imaginer que quelques jours passés dans les gémisse-

epist. 22 ad Gregoriam, lib. VI, Epistol.)

(135) *Itaque qui se existimat stare, videat ne cadat.* (I Cor., XII, 10.)

(136) *Tu fide stas, noli altum sapere, sed time.* (Rom., XI, 20.)

(137) *Misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.* (Psal. XXII, 6.)

(138) *Diri in abundantia mea : Non movebor in*

(134) *Quoadusque veniat dies ultima vitæ tuæ, semper suspecta, semper trepida metuere culpas debes, atque eas quotidianis fletibus lavare. Certe Paulus Apostolus jam ad tertium cælum ascenderat, in paradysum quoque ductus fuerat, arcana verba audierat quæ non licet homini loqui ; et tamen adhuc trepidans dicebat : Castigo corpus meum, etc. Adhuc timet qui jam ad cælum ducitur, et jam timere non vult qui adhuc in terra conversatur.* (S. GREGOR. MAG.

ments sont plus qu'il n'en faut pour expier des années entières de licence et de débordement ! Combien qui, après avoir pris un vol dont l'élévation et la rapidité étonna la vertu même et mérita ses bénédictions, rasent la terre de si près qu'ils s'y heurtent sans cesse ou du moins très fréquemment !

Or, ce sont ces faibles pénitents qui, en vertu de leurs péchés passés, ont beaucoup à craindre pour l'avenir. Et quand même, contre la définition expresse du saint concile de Trente (159), un fidèle qui aurait constamment marché dans la justice, pourrait à coup sûr se flatter du grand don de la persévérance, ils auraient toujours en eux un grand sujet de craindre de ne pas obtenir cette grâce singulière sans laquelle toutes les autres deviennent inutiles. Pourquoi ? C'est qu'on traite avec quelque indulgence celui qui tombe pour la première fois parce que d'ordinaire il y a dans ses premiers écarts peu de réflexion et beaucoup d'ignorance, mais quand, après avoir obtenu grâce, on retombe encore, ne fût-ce que beaucoup moins grièvement, on est et on mérite d'être plus sévèrement traité. Séméi avait mérité les plus rigoureux supplices en chargeant son roi de malédictions dans les jours de son humiliation, et il ne fallut que quelques prières de sa part pour fléchir la juste colère de David ; mais il n'y eut plus de miséricorde pour lui, lorsque, contre la défense qui lui en avait été faite, il fut sorti de Jérusalem, quoiqu'il n'en fût sorti que pour courir après ses esclaves fugitifs.

Quelle conséquence tirer de la réunion de tous ces principes ? La seule que j'ai voulu vous en faire tirer, c'est que la vue de vos péchés passés, et de ceux même dont vous croyez avoir obtenu la rémission, doit toujours vous tenir en haleine : *De propitiato peccato noli esse sine metu* (140) ; c'est que cette même vue doit redoubler votre vigilance ; c'est qu'elle doit vous porter à être aussi sévères à votre égard qu'indulgents à l'égard du prochain ; quand on est bien effrayé pour soi-même, on ne s'amuse guère ni à discuter beaucoup, ni à censurer amèrement les défauts d'autrui. Heureux donc, encore une fois, celui qui craint et qui ne cesse pas de craindre ! Heureux celui qui ne se lasse point de se reprocher ses anciens excès et d'en gémir ! Sa tristesse du jour qui passe, sera changée en joie, et cette joie ne lui sera jamais enlevée : *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis*.

SERMON VII.

SUR L'ENFER.

Ejicientur in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium. (Matth., VIII, 12.)

Ils seront jetés dehors dans les ténèbres ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Jamais l'homme n'est entièrement malheureux pendant la vie. Quelque pesant que soit le joug qui, sur la terre, accable les enfants d'Adam, il y a pour eux, au jugement de l'Ecriture même, un temps de joie, comme un temps de douleurs (141). Les disgrâces les plus rigoureuses ont leurs intervalles ; les douleurs les plus aiguës, ou ne sont pas universelles, ou sont susceptibles d'adoucissement. Celles qui attaquent tout l'homme, et contre lesquelles il n'y a point de ressource, se détruisent elles-mêmes par leur propre violence en détruisant celui qui

les souffre ; et dans les temps même de leur redoublement, elles ne sont pas incompatibles avec cette paix d'esprit, ce sentiment de soumission, qui corrige au moins une partie de leur amertume, et souvent même la rend délicieuse. Si un homme est attaqué dans son corps d'une maladie fâcheuse, son esprit peut s'élever au-dessus des sens et se rendre supérieur à leur faiblesse. Si son âme livrée à de noires vapeurs lui fait mener une vie de langueur et d'ennui, une troupe fidèle d'amis l'environne, et la part que chacun prend à son affliction semble en suspendre le cours et la diminuer. Enfin, si, comme Job, couvert depuis les pieds jusqu'à la tête d'un ulcère cruel, il a encore le malheur d'être en butte à la contradiction de ceux dont il se croyait chéri, et qui, naturellement, eussent dû être pour lui une ressource dans le temps de l'adversité : l'idée d'une mort prochaine le console ; et au milieu de ses infirmités qui croissent de jour en jour, il se dit à lui-même, que s'il ne lui reste plus sur la terre qu'un chemin de larmes, c'est au moins un chemin qui le conduit rapidement au tombeau.

Mais dans l'enfer, mais dans ce feu dont parle si souvent l'Ecriture, il n'en est pas ainsi, dit saint Chrysostome : *In inferis autem nihil est ejusmodi*. Le corps y est tourmenté dans toutes ses parties, l'esprit crucifié dans toutes ses puissances, et des douleurs si vives, si universelles, ne doivent jamais finir.

Seigneur, qui me destinez à annoncer aujourd'hui le plus terrible, le plus affreux spectacle que la religion ait à nous présenter ; faites que la faiblesse de mes expressions ne m'empêche pas de donner une forte idée d'un sujet où tout doit être effrayant. Pénétrez-moi des vérités que j'annonce. Donnez à ma bouche un glaive à deux tranchants pour percer le cœur des chrétiens qui m'écoutent, et leur faire comprendre une partie de l'immensité des peines que Dieu a préparées à ceux qui ne font pas pénitence.

Oui, mes frères, dans l'enfer toute douleur est immense. Les plus vives expressions, l'imagination, la plus féconde, les plus sanglantes images, ne peuvent que faiblement crayonner ce que souffrent les réprouvés. Ainsi, sans chercher d'autre arrangement dans une matière où tout l'ordre consiste à n'en point garder, je dis que dans l'enfer il y a une immensité de peines du corps : ce sera mon premier point ; une immensité de peines du côté de l'âme : ce sera le second ; une immensité de peines du côté de la vue toujours présente de cette double immensité : ce sera le sujet du troisième, et le partage de tout ce discours. En est-il quelqu'un qui demande de plus sérieuses réflexions ?

Trid., sess. vi, cap. 15.)

(140) *Et ne dicas : miseria Domini magna est, etc. (Eccli., V, 5, 6.)*

(141) *Tempus fletu, et tempus ridendi. (Eccli., III, 4.)*

æternum... Avertisti faciem tuam a me, et factus sum conturbatus. (Psal. XXIX, 7, 9.)

(159) *Similiter de perseverantia munere... quod quidem aliunde haberi non potest, nisi ab eo qui potens est eum qui stat, statuere... nemo sibi certi aliquid absoluta certitudine pollicetur, etc. (Conc.*

PREMIER POINT.

L'enfer est une prison noire et ténébreuse. C'est, selon le langage de l'Ecriture, un abîme profond. C'est une terre de misère et de malédiction, où la douleur et le désespoir exercent tout à la fois un empire impitoyable. C'est un lieu de trouble et de confusion, où il n'y a ni ordre, ni paix, mais un désordre et une horreur éternelle (142).

C'est là que, comme nous l'apprend l'Esprit-Saint, le Tout-Puissant, pour écraser ses ennemis, montera sur le pressoir de sa colère. Il en exprimera un vin plein d'amertume. Il le fera boire jusqu'à la lie à tous les pécheurs de la terre, et il les enivrera de douleurs. Terrible menace, mais qui s'exécute si pleinement sur les réprouvés, qu'il n'y a pas un seul de leurs sens qui ne soit horriblement puni; que les parties les plus innocentes du corps, si j'ose m'exprimer ainsi, participent à ces cruels tourments; et que toutes ces peines, qui sont sans nombre dans leur multitude, sans mesure dans leur rigueur, sont encore sans consolation dans leur amertume.

Je dis d'abord qu'il n'y a pas un seul de leurs sens qui ne soit horriblement puni. Leurs yeux, qui pendant la vie s'étaient rassasiés de mille différents spectacles, qui se reposaient si volontiers sur des objets capables d'amollir, d'enchanter, d'introduire dans le cœur le crime et la mort; leurs yeux, dis-je, sont enveloppés dans des ténèbres affreuses, abîmés dans une nuit éternelle; ou si une sombre lumière les éclaire encore, ce n'est que pour leur représenter, selon l'expression de Job, mille spectres hideux. La mort, les chagrins cuisants, le désespoir et les larmes de feu qu'il fait répandre, sont les seuls objets qu'il leur est permis d'envisager : et chacun de ces tristes objets est pour eux un redoublement de supplices.

Leurs oreilles, quelquefois et trop souvent accoutumées aux plus doux et aux plus lubriques concerts, à la flatterie et aux louanges; leurs oreilles n'entendent que des imprécations et des blasphèmes. Les rois, si souvent célébrés pour avoir ravagé la terre, maudissent leurs sujets, et les sujets qui ont été les adulateurs de ces rois anéantis les chargent de malédictions. Le père vomit mille imprécations contre un fils que son aveugle tendresse a perdu; et ce fils, qui ne doit son malheur qu'à la mollesse et aux mauvais exemples de son père, les lance contre lui. L'époux déteste le moment où il s'est uni avec une femme sans vertu; et l'épouse, par un semblable motif, déteste celui qui fut toujours l'objet de sa passion, sans l'être jamais d'une pure et sainte amitié. Ceux qui tourmentent les autres publient à grands cris leur malheur, parce qu'ils sont eux-mêmes tourmentés; et ceux qui essuient la vengeance de ces implacables ministres, mêlent leurs rugissements à ceux des démons, parce

qu'ils sentent tous les torrents de la colère de Dieu qui se déchargent sur eux. On n'annonce donc partout qu'horreur, que misère, que malédiction; et dans cet abominable séjour, on n'entend de toutes parts que ces lugubres paroles: Malheur, malheur, et trois fois malheur! *Nulla ibi vox nisi vae! vae sonant qui torquent; vae sonant qui torquentur.* (HUGO VICTOR. lib. IV *De anima*, cap. 13.)

Une odeur insupportable les saisit et les enivre. Le pauvre, qui a blasphémé Dieu parce qu'il était réduit à vivre dans l'ordure et dans la fange, se croirait heureux si son premier état lui était rendu (143). Le riche voluptueux, qui n'aimait que les lis et les roses, qui ne pouvait souffrir l'odeur d'une lumière mal éteinte, et que son excessive délicatesse a toujours éloigné de ces tristes lieux où Jésus-Christ ordonne aux chrétiens de visiter ses membres souffrants; ce riche, au lieu des parfums les plus exquis, ne sentira plus qu'une puanteur mortelle: *Erit ei pro suavi odore fetor.* (Isa. III, 24.) La poix et le soufre (je parle toujours d'après l'Ecriture, eseriez-vous corriger ses expressions?) jetteront sur lui une exhalaison infecte. Mais cette infection ne cessera point, et cette affreuse fumée se perpétuera pendant tous les siècles: *Nocte et die non exstinguetur; in sempiternum ascendet fumus ejus, à generatione in generationem desolabitur.* (Isa., XXXIV, 10.)

Leur bouche si avide des mets les plus rares, si dégoûtée de toute table qui n'était ni splendide, ni somptueuse; leur bouche tant de fois enivrée des larmes et des soupirs de de la veuve et de l'orphelin, tant de fois devenue infâme par les plus honteux excès; cette bouche malheureuse souffrira une faim désespérée. Aurai-je honte de le dire, quand le Saint-Esprit n'a pas eu honte de me l'apprendre: *Fanem patientur ut canes.* (Psalm. LVIII, 7.) Je me trompe, chrétiens, les réprouvés seront rassasiés: Mais, ô nouveau comble de malheur! l'absinthe deviendra leur nourriture, et ils n'auront pour breuvage que le fiel des dragons: *Cibabo populum istum absinthio, et potum dabo eis aquam fellis, fel draconum vinum eorum.* (Jerem., VIII, 15; Deuter., XXXII, 33.)

Mais ce ne sont pas seulement les sens extérieurs qui sont punis, les parties les plus secrètes, les plus intérieures ont leur tourment particulier, et il n'y en a pas une qui ne paye à la justice de Dieu un tribut de douleurs. Faut-il donc, mes chers frères, que j'ouvre à vos yeux cet étang de feu et de soufre, dont parle saint Jean dans son *Apo-calyptse*, et dans lequel les damnés seront précipités tout vivants (144)? Faut-il que je vous représente ce nombre innombrable de malheureux, qui, pieds et mains liés, sont entassés les uns sur les autres, selon la nature et la qualité des crimes qu'ils ont com-

(142) Vide Job, X, 20, 21, etc.

(143) *Quis tribuat mihi ut sim juxta menses pristinos?* (Job, XIX, 2.)

(144) *Vivi miseri sunt in stagnum ignis ardentis sulphure.* (Apoc., XIX, 20; XX, 9.)

mis. Un feu vif et pénétrant est l'instrument fatal dont se sert contre eux la vengeance de Dieu. Plongé, enseveli, noyé dans ce déluge de feu ; immobile au milieu de ses flammes impétueuses, comme un rocher est immobile au milieu des flots qui s'élancent sur lui de tous côtés ; pénétré de sa substance comme un charbon ardent en est pénétré dans une fournaise embrasée, un damné brûle dans toutes les parties de son corps ; il enrage, il se désespère à chaque instant, parce qu'il sent un déchirement universel. Le feu qui sur la terre, ou n'attaque son objet que successivement, ou consume dans un moment ce qu'il attaque tout entier, agit dans l'enfer d'une manière tout opposée ; il atteint tout, il pénètre tout, et ne consume rien. Non-seulement il enveloppe les réprouvés comme un vêtement, mais encore il s'insinue dans leurs chairs, et déchire leurs fibres les plus délicates : il brise leurs os et dessèche leurs moelles. C'est ce feu plein d'une sagesse vengeresse, pour parler avec un ancien, c'est ce feu, qui, répandu partout, ronge la substance du cerveau, brûle les poumons et la poitrine, coupe et déchire les intestins ; rétablit et nourrit sans cesse les mêmes parties qu'il consume (145). C'est lui qui, mêlé avec le sang dans les artères et les veines, va porter la désolation jusqu'aux extrémités du corps, revient avec fureur sur ses pas, et livre au cœur les plus violents assauts, parce qu'il est juste que ce cœur, qui pendant la vie a brûlé de mille flammes criminelles, soit pendant l'éternité la proie d'un feu plus incisif et plus dévorant. C'est lui enfin qui, selon l'expression d'un prophète, ne fait d'un tas de ces cadavres vivants qu'une masse de feu qu'on ne peut plus distinguer du feu même qui les environne, et qui, pénétrant les réprouvés dans toutes les parties de leur être, fait sur eux ce que fait le sel sur les victimes, c'est-à-dire qu'il les rend incorruptibles, afin que, ne cessant jamais de vivre, ils ne cessent jamais de mourir : *Omnis enim victima sale salietur.* (Marc. IX, 48.)

Vous avez peine à le concevoir, mes très-chers frères ; je n'en suis pas surpris. La fureur d'un Dieu irrité va bien au delà de nos faibles lumières, et sa justice, de quelque manière qu'il l'exerce, est un abîme impénétrable. Cependant, pour vous en former une légère idée, rappelez-vous avec saint Bernard ces tourments inouis qu'ont endurés les martyrs. Les uns, après des supplices dont l'imagination ne peut souffrir l'idée, ont été brûlés à petit feu ; les autres ont été sciés en deux. Ceux-ci ont été lentement dévorés par la faim et par toutes les misères ; ceux-là l'ont été par des tigres et des léopards. Seigneur, reprend saint Bernard, si vous traitez ainsi vos amis dans le temps de la grâce et de la miséricorde, que ne ferez-vous pas à vos ennemis dans le temps de la justice et de la plus sévère vengeance ?

N'en doutez donc pas, chrétiens, c'est ainsi

que sera traité ce corps que vous ménagez avec tant de soin, que vous voudriez nourrir avec tant de délicatesse et aux commodités duquel se termine la plus grande partie de vos veilles et de vos travaux. Plus vous aurez satisfait ses desirs, plus il essuiera de supplices, et son bonheur pendant sa vie sera, dans un sens bien terrible, la mesure du malheur qui l'attend après sa mort. Punissez cette ville infâme, dit le Saint-Esprit en parlant de Babylone, punissez-la au double selon ses œuvres : *Duplicate duplicia secundum opera ejus* (Apoc., XVIII, 6.) Faites-la boire dans le calice de la douleur et de l'amertume deux fois autant qu'elle vous y a fait boire : *In poculo quo miscuit, miscete illi duplum.* (Ibid.) Proportionnez son humiliation et ses tourments à la grandeur de son orgueil et de ses délices : *Quantum glorificavit se et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* (Ibid., 7.) Que toutes les plaies la frappent dans un jour : *In una die venient plagæ ejus* (Ibid., 8.) Que les rois de la terre, qui ont eu part à ses excès, pleurent de rage ses malheurs, et qu'ils ne puissent jamais les adoucir : *Et flebunt et plangent se super illam reges terræ, qui cum illa fornicati sunt.* (Ibid., 9.) Nouveau degré du malheur des réprouvés. Non-seulement les supplices qu'ils endurent sont immenses par leur universalité, ils le sont encore par une privation totale de soulagement et de consolation.

Il n'y a plus ni amis, ni courtisans, ni flatteurs, qui s'empressent, qui pensent même à diminuer leurs maux. Leur mémoire périt et s'efface sur la terre. Elle y tombe ou dans l'opprobre ou dans l'oubli ; et d'ailleurs les regrets les plus tendres, les plus sincères seraient incapables de les soulager. Le ciel est devenu d'airain pour eux : il ne distille sur cette terre maudite ni pluie, ni rosée, non plus que sur les montagnes de Gelboë. Dieu se plaît à entendre leurs cris, et il pousse la fureur jusqu'à insulter à leur misère, et à se moquer de leurs rugissements. Il les renvoie avec indignation à ces idoles qu'ils ont si fidèlement servies, et dans lesquelles ils ont mis toute leur confiance pendant qu'ils étaient sur la terre. Où sont, leur dit-il, dans le transport de sa colère, où sont ces hommes importants que vous regardiez comme votre appui ; ces hommes dont la protection vous rendait orgueilleux jusqu'à l'insolence, et qui durant toute votre vie vous ont tenu lieu de divinité : *Surgant*, qu'ils paraissent, qu'ils se hâtent de venir à votre secours ; qu'après vous avoir tant de fois vanté leur crédit et leur puissance, ils vous en fassent sentir les effets dans la plus horrible nécessité où vous ayez jamais été réduits, et qu'ils vous tendent la main pour vous tirer aujourd'hui de ces lieux de tourments où ils vous ont précipités : *Surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant.* (Deuter., XXXII, 32.)

Les paisibles habitants de Sion, les bien-

(145) *Sapiens ille ignis membra urit et reficit, creabit impios et recreabit.* (MINUT. FELIX.)

heureux, si attentifs aux prières et aux larmes de ceux qui sur la terre les invoquent avec persévérance, ne font pas la moindre démarche en faveur de cette race infortunée qui tâche d'exciter leur compassion. Il y a plus de dix-sept cents ans que le riche voluptueux s'efforce d'attendrir Abraham sur sa triste destinée, et qu'il demande une goutte d'eau à Lazare, qui est dans le sein de la gloire : *Pater Abraham, miserere mei, et mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam, ut refrigeret linguam meam, quia crucior in hac flamma.* (Luc., XVI, 24.) Que servirait, hélas ! que servirait une goutte d'eau à un homme qui nage dans les flammes ? Suspendrait-elle un instant la soif horrible qui le tourmente ; et quand sa langue enflammée en serait un peu rafraîchie, cesserait-il d'être malheureux ? Cependant, plus il s'obstine à la demander, plus on persiste à lui répondre qu'elle ne lui sera point accordée ; qu'il y a entre le lieu de sa demeure éternelle et le séjour des saints une distance infinie, et que les citoyens fortunés du ciel n'en sortent point pour aller secourir ceux qui gémissent dans les enfers. Souvenez-vous, dit Abraham à ce riche malheureux, que Lazare, lorsqu'il vivait sur la terre, a été dans l'affliction, pendant que vous viviez dans l'abondance. Aujourd'hui les choses sont bien changées : vous souffrez pendant qu'il est dans la joie : *Fili, recordare quia receperisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala : nunc autem hic consolatur tu vero cruciaris.* (Ibid., 25.) Souvenez-vous que vous avez été comblé de biens, mais souvenez-vous que vous en avez abusé. Souvenez-vous que vous vous êtes servi de vos richesses contre Dieu, en les rendant l'instrument de sa justice et de vos tourments : *recordare*. Souvenez-vous qu'il n'y a point de miséricorde pour celui qui n'a point fait de miséricorde ; que les bienheureux sont sourds dans le ciel aux prières de ceux qui ont été insensibles à leurs larmes sur la terre : *recordare*. Souvenez-vous qu'il est bien juste que celui qui n'a pas donné une miette de pain qui tombait de sa table, désire éternellement une goutte d'eau, et ne la reçoive jamais : *Fili, recordare*. Souvenez-vous, mon fils ! La terrible, la cruelle, la sanglante épithète ! L'horrible nom que celui de fils, quand c'est Abraham qui le donne, et que celui à qui il est donné est un malheureux qui, du sein des flammes, demande une larme d'eau, et à qui ce faible et misérable soulagement est refusé pour toujours !

Réveillez-vous, sortez de votre ivresse : *Expergiscimini ebrii et flete*, s'écrie ici saint Bernard. Riches, jetez les hauts cris sur les malheurs qui vous attendent : *Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris, quæ advenient vobis.* (Jac., V, 1.) Ah ! c'est à vous à vous souvenir de toutes ces choses ; car on peut bien vous assurer que les réprouvés ne les oublieront jamais. Souvenez-vous donc que la joie, la prospérité, les richesses sont sur la terre les biens des ré-

prouvés ; que les élus ou n'en ont point ou les possèdent comme s'ils ne les possédaient pas ; que l'abondance et les plaisirs dans ce monde sont un grand préjugé pour la misère et la désolation dans l'autre. Souvenez-vous que c'est principalement à ceux qui aiment la volupté et les délices, qui ont des ameublements superbes, qui se prostituent à tous les désirs de leur cœur, que s'adressent ces paroles d'un prophète : Vous serez chargés de honte et d'ignominie : *Dimittent te nudam et ignominia plenam* (Ezech., XXIII, 29) ; vous serez enivrés d'une coupe de douleur et d'amertume : *Ebriate et dolore repleberis, calice mæroris et tristitiæ* (Ibid., 33) ; vous la boirez, vous la viderez jusqu'à la lie : *Et bibes illum et epotabis usque ad faeces* (Ibid., 34) ; vous dévorerez jusqu'aux morceaux de ce vase empoisonné : *Et fragmenta ejus devorabis.* (Ibid.) Et dans l'excès de votre fureur vous déchirez votre sein, parce que c'est moi qui ai parlé, dit le Seigneur votre Dieu : *Et ubera tua lacerabis, quia ego locutus sum.* (Ibid.)

Est-ce donc là, ô mon Dieu ! le triste et funeste état auquel seront condamnés tous les pécheurs qui mourront dans l'impénitence ? Quel énorme changement de fortune surtout pour les grands, pour ceux dont la vie a été douce et commode et qui n'ont pensé qu'à s'affranchir des misères humaines ! Quel coup fatal a fait échouer dans un instant les projets de tant d'années, moissonné les fruits de tant de travaux ! Quelle main puissante a fait disparaître la félicité trompeuse du siècle et des enfants du siècle, et l'a tout d'un coup changée dans un état de larmes, de pauvreté, de désolation : *Quomodo facti sunt in desolationem* ? Ces hommes que la faveur ou l'injustice avait élevés jusqu'au premier rang d'une ville ou d'une province ; qui se faisaient un jeu d'engloutir la substance de la veuve et de sacrifier à leurs plaisirs les biens du vassal opprimé, tous ces hommes de fortune seront donc réduits à la plus dure, la plus humiliante extrémité : *Quomodo facti sunt in desolationem* ? Ces favoris des rois, qui pour leur plaisir ont mille fois vendu leur conscience, et qu'un enchaînement de crimes a enfin conduits jusqu'aux premières dignités de l'Etat ; ces rois mêmes qui pendant la guerre ont porté la vanité de leur nom jusqu'au bout du monde, et qui pendant la paix se sont endormis dans le sein de la mollesse et de la volupté ; ces dieux du siècle se trouveront donc tout à coup les plus abandonnés, les plus malheureux des hommes, dignes du mépris de leurs sujets, indignes du regard du dernier d'entre eux. Tous ces titres superbes qui ont flatté leur orgueil s'évanouiront dans un instant, et de cet amas pompeux de grandeur il ne leur restera qu'un peu de fumée sur la terre où ils ne sont plus, et un trésor de peines dans les enfers où ils seront toujours : *Quomodo, quomodo facti sunt in desolationem* ?

Pouvez-vous y penser à cette désolation si accablante, si universelle, sans être, comme l'était saint Bernard, saisis de crainte et

d'horreur? Pouvez-vous vous rappeler le souvenir de cette région de douleurs sans vous sentir, à l'exemple de ce grand homme, ébranlés jusque dans la moelle de vos os? Cependant ce ne sont pas des imaginations que nous vous débitons ici : *Non enim doctas fabulas secuti.* (II Petr., I.) Ce sont, comme vous l'avez vu, les pures expressions de l'Écriture. A entendre le Saint-Esprit, dont la bouche ne s'explique que par des oracles, on dirait que ce grand jour de la colère du Seigneur est pour lui un jour de triomphe qu'il s'est préparé pour manifester la puissance de son bras, et pour apprendre à tout l'univers qu'il ne laisse vivre ses ennemis que pour tomber sur eux avec plus de fureur et les perdre enfin sans ressource et sans ménagement : *Audite de longe quæ fecerim* (Isa., XXXIII, 13), dit-il par un de ses prophètes. Rendez-vous ici de toutes les parties du monde, peuples téméraires qui m'accusiez de faiblesse ou de lenteur à punir. *Cognoscite fortitudinem meam.* (Ibid., 14.) Il est temps que vous rendiez hommage à mon pouvoir et à ma force vous qui avez paru les méconnaître. J'ai enfin jeté dans Sion l'esprit de saisissement et d'effroi parmi les pécheurs ; la frayeur s'est emparée du peuple hypocrite : *Contriti sunt in Sion peccatores : possedit timor hypocritas.* (Ibid.) Qui de vous pourra aujourd'hui se dérober à ma juste indignation? Qui de vous pourra demeurer au milieu d'un feu dévorant et souffrir les ardeurs éternelles? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis?* (Ibid.)

Je vous fais la même demande, chrétiens auditeurs, vous, enfants de la mollesse, lâche troupeau, pour qui tous les exercices de la religion sont rebutants et pleins d'ennui, qui n'avez aucun goût pour la piété, et qui tenez toujours une infirmité toute prête pour vous dispenser des rigueurs salutaires de la pénitence. Qui de vous pourra soutenir l'ardeur de ces flammes qui ne s'éteindront jamais? *Quis poterit, etc.*

Vous vindicatifs, qui n'avez jamais pardonné une injure, qui aujourd'hui dans l'impuissance de vous venger, n'attendez, comme Esaü, que le moment où vous pourrez le faire d'une main plus sûre, vous, dont les pieds sont toujours prêts à courir au meurtre de l'innocent, dont la bouche est pleine d'amertume, ou par des discours plus coulants que l'huile, lancez des traits dont on ne peut guérir; qui de vous pourra vivre dans un feu dont l'activité s'augmente à tous les instants? *Quis poterit, etc.*

Vous hypocrites, qui sous un front étudié recélez les plus noires passions, qui sous prétexte de charité violez les lois primitives de la charité, qui dannez votre prochain par principe de religion, qui vous croyez justes, lorsque d'un ton gémissant vous avez bien prouvé que votre frère est coupable, qui de vous subsistera dans ces brasiers, que le souffle vengeur a principalement allumés pour l'hypocrisie? *Quis poterit, etc.*

Non, mes très-chers frères, non, vous ne

pourrez supporter ces peines énormes; ce que vous pouvez faire, c'est de travailler pour n'y pas tomber. Elles sont immenses du côté de l'âme : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il n'est point de douleur plus vive, plus profonde, que celle d'un malheureux, qui par son propre état est réduit à désirer avec la plus violente ardeur un bien qu'il ne peut atteindre, qui est tourmenté par une suite de réflexions aussi cruelles qu'inutiles sur les frivoles motifs qui l'ont empêché d'y parvenir, et qui se voit, non-seulement dans le désespoir de le posséder jamais, mais encore dans une dure et inévitable nécessité d'être toujours la proie de tous les maux qui lui sont opposés. Comme il n'y a point d'état pareil sur la terre, la terre ne nous offre rien qui puisse nous en donner une juste idée. C'est dans les trésors de la colère de Dieu, c'est dans l'enfer qu'il faut la chercher. Telle est en effet la triste, l'affreuse situation où se trouve un damné pendant l'éternité tout entière. Son cœur soupire toujours, et soupire inutilement. Sa mémoire ne lui rappelle d'un côté que les cruelles images d'un bonheur qui n'est plus, et de l'autre, que la facilité qu'il avait de s'en procurer un qui n'aurait jamais fini. Enfin son entendement ne lui représente qu'un long enchaînement de malheurs qui dureront toujours. C'est ainsi que, pendant que la justice de Dieu tourmente le corps dans toutes ses parties, elle trouble, elle crucifie, elle confond l'âme, ses puissances, et toutes ses opérations. Donnons quelque étendue à ces effrayantes vérités.

Je dis d'abord que le cœur des réprouvés est toujours dans le trouble, dans l'agitation, dans le transport de la fureur. Jamais ce cœur malheureux ne peut être d'accord, ni avec ses propres inclinations, ni avec les objets qui l'environnent. Dieu, qui ne l'a fait que pour lui, lui a, dès le moment de sa création, imprimé une pente si forte, une ardeur si violente pour l'Être souverain, qu'elle persévère jusque dans les enfers. C'est pour en suivre le mouvement que la volonté des damnés s'élève sans cesse vers Dieu; mais une main invisible la repousse. Elle s'élance comme un trait, mais une barrière insurmontable s'oppose à sa course, et à mesure qu'elle multiplie ses efforts pour en approcher, la justice divine redouble ses coups pour l'en écarter éternellement. Ici, mes frères, nos faibles idées se confondent. Nous ne savons ce que c'est que désirer jusqu'à l'emportement un objet qui nous fuit toujours, et qui ne nous fuit que parce qu'il veut nous rendre malheureux par l'empressement même où nous sommes de l'atteindre. C'est aux réprouvés qu'il appartient de sentir le poids d'une telle disgrâce. Ils la sentent en effet dans toute son étendue, et ils la sentiront toujours. Ah! si, comme l'a dit un ancien, la patience, quand elle est longtemps irritée, se change en fureur,

quels sentiments doivent succéder à un amour toujours rejeté avec indignation? Que doit éprouver, que doit souffrir un cœur dont les empressements sont toujours méprisés? et peut-il se trouver dans un état plus désespérant que celui où il veut toujours ce qui ne sera jamais et où il ne veut jamais ce qui sera toujours : *Quid tam pœnale, quam semper velle quod nunquam non erit. In æternum non obtinebit quod vult, et quod non vult, in æternum nihilominus sustinebit.* (S. BERNARD.)

Tel est cependant le déplorable état où se trouve, au moment que je vous parle, la volonté d'un million de malheureux, parmi lesquels il y en a que vous avez connus, que vous avez aimés, peut-être même que vous avez perdus. C'est une amante désespérée, qui joint à l'amour le plus vif la haine la plus forte. C'est une furieuse, qui ne peut s'empêcher d'avoir en horreur les perfections de Dieu, parce que les unes, comme la justice, sont le principe de ses peines, et que les autres, comme l'éternité, en sont la mesure, et qui ne peut en même temps s'empêcher de les admirer, parce qu'elle en aperçoit malgré elle la beauté, l'économie, la grandeur. Le feu de l'enfer la dévore, la vue du plus aimable des maîtres qu'elle a perdu par sa faute, qu'elle a perdu pour toujours, la dévore encore davantage : *Plus cælo torquentur quam gehenna*; c'est l'expression de saint Pierre Chrysologue.

A cette vue de Dieu, si affligeante pour les hommes condamnés à ne le posséder jamais, se joint un nouveau tourment causé par la vue des bienheureux, qui vivent dans la gloire, et qui triomphent du jugement porté contre les pécheurs. La paix, la joie, la douceur qui règnent dans la sainte Sion, redoublent les peines de tous ceux qui en sont bannis. La tranquillité d'Abraham, qui du haut du ciel traite le mauvais riche de son fils, lui brise plus le cœur que le feu qui le consume, et il souffre plus en voyant Lazare qui nage dans les délices, qu'il ne souffre en se voyant lui-même nager dans les flammes : *Plus cælo torquentur quam gehenna*.

Où, mes frères, ces grands du siècle, ces riches ambitieux et vindicatifs, ces premiers officiers du prince, qui toute leur vie se sont fait gloire de fouler aux pieds leurs ennemis ou leurs concurrents; qui se sont plu à traverser tous les desseins de ceux qui ne se servaient pas de leur canal pour aller à la fortune; qui ne se croyaient assez vengés qu'en reprochant à l'homme de bien sa pauvreté, la bassesse de ses emplois, ou la médiocrité de sa naissance : tous ces hommes de superbe seront plus affligés en voyant ceux qu'ils méprisaient, vainqueurs par leur patience, et triomphant dans la céleste Jérusalem, qu'en se voyant eux-mêmes dans le centre de la plus profonde humiliation : *Plus cælo torquentur quam gehenna*.

Mais si le cœur des damnés ne s'accorde ni

avec Dieu, ni avec ses élus, il ne s'accorde pas mieux avec lui-même, et avec toutes les créatures qui l'environnent. Agités en même temps de mille passions contraires, ils s'aiment et se haïssent eux-mêmes, sans fin, sans ordre, sans mesure, sans pouvoir jamais se procurer un instant de repos, ni calmer de si noires, de si violentes agitations. D'un côté ils ont pour les créatures une passion sans bornes; de l'autre ils voient que le temps des plaisirs est passé pour eux, et que tout ce qui a fait leur prétendu bonheur pendant la vie est destiné à faire leur supplice réel pendant l'éternité. Arrêtés par cette vue funeste au milieu de leurs plus vifs empressements, ils ne retirent de leurs transports que la rage de voir qu'ils les auront toujours, et que jamais ils ne pourront les satisfaire. Un combat si cruel les déchire; et les faisant passer d'une extrémité à l'autre, ils détestent, ils maudissent, ils abhorrent ces mêmes créatures; et cette alternative, qui recommence toujours, fait une partie de leurs douleurs.

C'est ainsi que vous l'avez réglé, ô mon Dieu! et votre sagesse est justifiée par ses propres rigueurs. Il était de l'ordre que l'homme trouvât dans son crime même la punition de son crime (146). Il était juste que ceux qu'un amour déréglé avait tourmentés pendant la vie, en fussent encore tourmentés après la mort. L'enfer même, tout furieux qu'il est contre vous, en convient, et s'écrie en frémissant, que vos jugements sont remplis d'équité : *Justus es, Domine*, etc.

Mais si le cœur de ces enfants de malédiction est en proie à un déchirement si vif, leur mémoire et leur entendement ne sont pas moins maltraités. Une infinité de pensées désespérantes se présentent sans cesse à leur imagination effrayée. Le passé, le présent, l'avenir, conspirent à la fois pour les rendre malheureux.

Pour le passé, ils voient d'un coup d'œil leur fortune qui n'est plus; les honneurs qu'on leur prodiguait changés en mépris; leurs richesses que le vent de la fortune, ou plutôt la vengeance de Dieu a fait passer tantôt entre les mains de leurs plus implacables ennemis, tantôt à des héritiers dénaturés, qui, en les dissipant avec fureur, maudissent et l'avarice et l'avare, qui s'est donné tant de mouvements pour les amasser. Là ces cœurs orgueilleux, qu'on n'avait jamais pu réduire, voient leur fierté déconcertée. Ils rendent enfin les armes; et ils les rendent jusqu'à être prêts à tomber en suppliants aux pieds de ceux qu'ils ne daignaient pas une heure auparavant honorer du moindre de leurs regards. Là ces esprits philosophes, qui décidaient en maîtres des secrets de la nature, des mystères de la grâce, de l'éternité des peines, reconnaissent la vanité de leurs raisonnements et de leur science prétendue. Là ces libertins, qui faisaient trophée de l'être, sentent enfin qu'il est un Dieu vengeur du désordre, et que sa justice

(146) *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* (Sap., XI, 17.)

n'est pas une chimère. Là ces hommes qui sur la terre donnaient le ton à la multitude; qui pleins d'admiration pour eux-mêmes avaient regardé les justes comme le rebut et la balayure du monde; qui traitaient leur sagesse de folie, et de petitesse d'esprit, ou même de superstition ridicule, leur assiduité aux exercices de la religion, changent enfin de langage. Désespérés de les voir briller au ciel comme une lampe sur la montagne, et d'avoir pour juges ceux qu'ils ont eux-mêmes jugés avec tant d'indignité, ils s'écrient dans une émotion de colère qui les anime contre eux-mêmes : Insensés que nous étions, nous regardions comme des hommes d'opprobre et de mépris ceux qui marchaient par une route différente de la nôtre; et voilà qu'ils ont un rang distingué parmi les enfants de Dieu, et qu'ils jouissent en paix de l'héritage des saints : *Nos insensati vitam illorum aestimabamus insaniam, et finem illorum sine honore : et ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.* (Sap., V, 4.) Nous trahissions de crainte frivole, de terreur panique, la sainte vigilance de ces âmes filèles, qui, peu touchées du brillant et des avantages de la fortune, toujours en garde contre le fantôme séducteur qui nous a éblouis, insensibles aux plaisirs imaginaires qui nous ont trompés, mettaient à profit pour leur salut tous les moments de la vie, et ne se servaient de la courte durée du temps que pour s'assurer de l'éternité. Hélas ! leur état présent, le bonheur dont ils jouissent, fait assez leur apologie; et nous n'avons que trop le loisir de juger qu'ils possédaient seuls la véritable sagesse. Mais que nous sert de reconnaître nos égarements ? C'en est fait, il n'y a plus ni d'espoir, ni de moyens de les réparer. Moment fatal, funeste et désastreuse méprise ! Nous avons donc quitté le chemin du vrai, pour nous perdre dans celui de l'illusion; et la lumière du soleil d'intelligence n'a servi qu'à nous rendre plus condamnables : *Ergo erravimus a via veritatis, et justitiæ lumen non illuxit nobis, et sol intelligentiæ non ortus est nobis.* (Ibid., 6.) Infortunés que nous sommes, nous ne sommes sortis des feux de la concupiscence que pour passer dans les feux de l'enfer. Nous nous sommes épuisés dans les voies pénibles de l'iniquité et de la perdition; et toutes ces peines qui, malgré la brillante écorce dont elles étaient enveloppées, nous firent si souvent sentir leur amertume, n'ont abouti qu'à nous conduire à d'autres qui ne finiront jamais : *Lassati sumus in via iniquitatis, etc.* (Ibid., 7.)

Ainsi pensent, ainsi parlent, ainsi se repentent les réprouvés pendant l'éternité toute entière. Et au fond fut-il jamais un repentir plus juste, plus légitime ? Car enfin, ont-ils jamais goûté sur la terre de véritables plaisirs ? Leurs passions n'étaient-elles pas au-

tant de tyrans cruels, dont leur cœur était toujours déchiré ? N'étaient-ils pas indigents dans le sein même de l'abondance, eux qui eussent voulu tout posséder, et qui n'ont jamais pu y parvenir ? N'étaient-ils pas comme Aman, plus touchés de l'ombre d'un petit mépris, qu'ils n'étaient flattés de la plus riante fortune et des hommages qui s'y trouvaient attachés ?

Supposons cependant que, comme Salomon, ils ont eu tout ce qu'ils voulaient avoir; et qu'ils ont été en état de ne rien refuser à leurs sens de tout ce qui pouvait les satisfaire. Supposons encore, contre la foi et contre l'expérience, que leur bonheur ne fut ni vanité, ni affliction d'esprit, et qu'il ne fut jamais troublé ni par la crainte des hommes, ni par les remords de la conscience. Quelle impression ne fait pas sur l'esprit d'un damné le souvenir de la courte et rapide durée du malheureux plaisir qui l'a fasciné ! Tout ce qui l'a occupé, séduit, enchanté sur la terre, lui paraît moins qu'un songe; et ce songe lui paraît la source de tous ses maux. Que lui sert d'avoir passé ses jours dans l'éclat, l'abondance, la volupté ? à peine peut-il s'en souvenir. Il ne croirait pas avoir jamais été sur la terre, s'il ne sentait qu'il est puni pour y avoir vécu dans le crime et dans l'impénitence. Ah ! il comprend alors, mais trop tard, ce qu'il n'avait pu se persuader, que la figure du monde passe comme une ombre fugitive; que sa prospérité et ses faux plaisirs s'évanouissent comme un vaisseau qui fend les eaux de la mer avec rapidité, et ne laisse après lui aucune trace de sa route, comme un oiseau qui parcourt l'espace immense des airs, sans y former le moindre vestige; ou enfin comme une flèche, qui part et atteint son but dans un moment : *Tanquam sagitta emissa in locum destinatum* (147).

Mais, j'ose le dire, l'idée de la vie et de ses douceurs n'est pas ce qui tourmente le plus la mémoire des réprouvés. Il y en a qui n'ont jamais été heureux pendant la vie, et ceux-ci sont, comme les autres, tourmentés par le souvenir des moyens qu'ils avaient de se rendre heureux pendant l'éternité. Ils voient pour leur malheur, et ils voient sans interruption la mort de Jésus-Christ qu'ils ont rendue inutile; le testament de la nouvelle alliance qu'ils ont foulé aux pieds; les vœux sacrés du baptême qu'ils ont violés par une vie antichrétienne; la pénitence qu'ils ont rejetée avec mépris, ou qu'ils ont renvoyée à ceux qui vivent dans les déserts; le sacrement de nos autels qu'ils ont dédaigné ou profané; que sais-je ? qu'ils ont peut-être employé à cacher leur hypocrisie et à couvrir leurs abominations. Ils voient les avertissements salutaires qu'ils ont négligés, les bons exemples qu'ils n'ont pas suivis, le bien qu'ils ont omis, les maux qu'ils ont faits. En un mot, ils voient toutes

(147) *Transierunt omnia illa tanquam umbra, et tanquam nuntius percurrrens; et tanquam navis, que pertransit fluctuantem aquam, cujus cum praterierit,*

non est invenire vestigium, etc. (Sap., V, 9, 10, 11 et 12.)

les différentes manières dont ils ont pu se sauver, et qu'ils ont constamment négligées. Pressantes sollicitations de la grâce que j'ai combattues, pieux mouvements que j'ai étouffés, cuisants, mais salutaires remords que ma dureté rendit toujours stériles, vives et intéressantes persuasions contre lesquelles je me suis roidi, vous m'avez troublé sur la terre, vous m'avez damné dès le monde. Mais vous allez être pour moi plus que jamais la source d'une éternité de larmes, d'une éternité de regrets, d'une éternité de repentir, d'une éternité de désespoir.

Pour le présent, ils voient le ciel et la terre animés pour les faire souffrir sans relâche et sans compassion, l'horrible nuit dans laquelle une puissance invincible et qui n'a jamais su fléchir, les retiendra toujours, et ces ténèbres, plus affreuses que celles de l'Égypte, dont ils sont nuit et jour environnés. Ils voient les compagnons de leurs misères qui, bien loin de les consoler par la ressemblance de leur état, ne servent qu'à aigrir leur fureur et à redoubler leur rage, soit en leur faisant comparer leur vanité et leur abondance passée avec leur dénûment et leur indigence actuelle; soit, comme le feront les infidèles aux chrétiens, en leur reprochant sans cesse l'excès de leur corruption, que ni la vue de l'enfer, ni la multitude des grâces qu'ils ont reçues n'ont pas été capables d'arrêter. Ils voient ceux de leurs plus tendres amis qui se sont sauvés, ou parce que, plus sages, plus précautionnés qu'eux, ils n'ont point pris de part à leurs scandales, ou parce qu'ils ont expié par leurs larmes les criminels plaisirs qu'ils avaient goûtés avec eux; ils les voient, dis-je, je ne dis pas insensibles à leurs maux, ce serait peu de chose, mais éternellement disposés à y mettre le comble par des invectives, par des reproches toujours sanglants, quand ils viennent d'un ancien ami et qu'on les fait à des hommes qui ne sont déjà que trop malheureux. Cette circonstance des peines qui tourmentent les réprouvés vous paraîtrait-elle seule, comme à moi, un enfer épouvantable, si je pouvais par mes paroles vous bien rendre les sentiments de mon cœur.

Il est peu de personnes qui n'aient dans ce monde des amis, et assez souvent même des amis sincères, doux, officieux, compatissants. Ceux-ci leur sont attachés par les nœuds de l'alliance ou du sang; ceux-là le sont par la sympathie de l'esprit et des inclinations. Tant qu'ils sont sur la terre ils n'ont, comme David et Jonathas, qu'un cœur et qu'une âme. Leurs intérêts sont communs; un d'eux ne peut souffrir que l'autre ne souffre en même temps, et l'honneur qui survient au premier fait la joie et le triomphe du second. Hélas! on n'en voit que trop qui aiment jusqu'à sacrifier leur conscience à l'objet de leur tendresse, et malgré le peu de fidélité qui se trouve aujourd'hui parmi les hommes, on voit non-seulement des pères et des époux qui ne peuvent survivre à la perte d'une épouse ou d'un

fils, mais des hommes, sans autre liaison que celle du cœur, qui, frappés de la mort de leurs amis, descendent avec douleur et précipitation dans le tombeau, comme pour se réunir à eux. Les impies même ont des amis que la charité leur forme, qui s'intéressent à leur salut, qui s'efforcent de l'obtenir de Dieu par leurs larmes, et qui, comme Samuel, prient toute la nuit le Seigneur pour arrêter le coup dont Saül est menacé. Mais ces anciens amis, quand une fois ils sont dans la gloire, entrent dans tous les sentiments de Dieu contre ceux dont la réprobation est certaine ou déjà consommée. Ils s'offrent, comme les serviteurs du père de famille, pour arracher l'ivraie d'un champ où elle dépare. Ils n'attendent qu'avec impatience le temps de la moisson pour la mettre au feu, et quand elle est enfin livrée aux flammes, ils s'en réjouissent, ils en triomphent parce qu'elle n'y est que par le jugement d'un Dieu dont ils adorent la conduite et toutes les démarches.

Ce ne sont donc pas seulement les martyrs qui prient Dieu de venger leur sang et de punir ceux qui l'ont répandu. Les amis même tombent sur de malheureux amis qui n'ont jamais mérité de l'être. Ce fils, plus sage, plus vertueux que son père, lui reprochera les passions qui ont déshonoré sa vieillesse, et celle même qu'il a eue de l'enrichir. Ce pasteur vigilant, qui n'a rien épargné pour procurer la conversion de cet homme mondain que d'excellentes qualités lui rendaient doublement précieux, lui mettra devant les yeux et les soupirs qu'il a inutilement poussés vers le ciel en sa faveur, et la justice des peines que sa résistance lui a procurées. Cet ami de bonne foi, qui ne s'était lié avec son voisin que parce qu'il le croyait réglé, pur et innocent dans ses mœurs, l'accablera par le reproche éternel de son hypocrisie. Et que ne fera point dans les enfers un reproche si amer, lui qui sur la terre confond, devant un seul homme de probité, le plus audacieux libertin, le pénétre, le consterne? Le pécheur l'entendra, il trouvera pour la première fois son supplice dans ceux qui, jusque-là, l'avaient consolé et qu'il avait toujours regardés comme sa ressource la plus assurée. Il en frémera de colère. Son esprit et son cœur en seront tout transportés. L'impression s'en répandra dans toutes les parties de sa substance : *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet.* (Psal. CXI, 10.) Il tâchera de se perdre de vue, ou du moins de soulager le sentiment de ses malheurs par quelque idée capable d'en adoucir la rigueur; mais tous ses desirs seront inutiles. *Desiderium peccatorum peribit.* (Ibid.) Il souffrira des douleurs immenses dans son corps; il souffrira des douleurs immenses dans son âme, et ces douleurs, déjà si cruelles, redoubleront à l'infini par la vue constante de leur immensité même : c'est le sujet de mon troisième point. Je finis en deux mots. De si tristes vérités accablent et ceux qui les entendent et celui qui les annonce.

TROISIÈME POINT.

Il est donc sans espérance, ce pécheur condamné. Un rayon de lumière, qui le pénètre malgré lui, lui fait connaître que son état est immuable, que la durée d'un Dieu est la juste mesure de sa malheureuse destinée, que ses péchés ne peuvent être punis d'une manière digne de celui qu'il a offensé, s'ils ne sont punis pendant l'éternité. Juste ciel ! quelle affreuse situation ! Etre toujours l'objet de la fureur d'un Dieu qui, dans le temps même des miséricordes, se vengeait sans miséricorde ; d'un Dieu que l'Ecriture compare à un lion rugissant qui s'acharne sur sa proie ; d'un Dieu qui semble ne pouvoir se consoler du mépris que font de lui les pécheurs que par l'espérance des tourments qu'il leur prépare pour toute l'éternité : *Heu consolabor super hostibus meis, et vindicabor de inimicis meis. (Isa, I, 24.)*

Oui, mes frères, ils seront punis sans relâche, sans fin, sans terme, sans interruption. Ils le comprennent parfaitement, mais ils ne le comprennent que pour leur malheur. Ils sentent à chaque moment l'éternité tout entière, parce qu'ils découvrent à chaque moment l'espace immense de l'éternité qui leur est préparée. La durée de ces peines, qui les eût si saintement occupés sur la terre, est le triste mais inutile sujet de leur méditation éternelle. Comme un criminel condamné à une mort cruelle la souffre dans tout le temps précédent, ces malheureux souffrent d'avance tout ce qu'ils doivent souffrir jusqu'à la fin des siècles, c'est-à-dire jusqu'à une fin qui n'arrivera jamais. Terrible, cruelle pensée d'une éternité de rugissements et de rage ! tu m'abats, tu me déconcertes aujourd'hui que tu me parais encore si éloignée ! Que ne dois-tu pas faire sur l'esprit d'un damné à qui tu es toujours présente et qui te voit dans toute ton étendue ! Job ne fut malheureux que quelques jours, et, entraîné par l'excès de la douleur, il maudit le jour de sa naissance. Il s'emporta contre la nuit où il avait été conçu ; il souhaita qu'elle fût possédée par un tourbillon affreux, et que les étoiles qui avaient dû l'éclairer n'eussent pour elle ni brillant, ni lumière. Il demandait avec empressement quand ses jours finiraient, afin de savoir quand finiraient ses souffrances : *Nunquid non paucitas dierum meorum finietur brevi ? (Job, X, 20.)* Qu'aurait-il répondu si le ciel en colère lui eût annoncé qu'il avait encore mille ans à souffrir ? Vous le concevez, chrétiens auditeurs, et il est aisé d'en juger par les paroles que nous en avons rapportées. Les damnés ne demandent point quand finiront leurs grincements, parce qu'ils savent qu'ils ne finiront jamais. Les plus terribles propositions, pourvu qu'ils y découvrirent une fin à leurs maux, leur paraîtraient aussi douces que l'enfer leur paraît rigoureux. Terre, écoutez mes paro-

les, pécheurs qui vivez encore et qui pouvez en profiter, rendez-vous-y attentifs.

Si Dieu disait à un seul damné : Je vais changer le monde, l'eau, la terre, tous les éléments qui le composent, en une masse de sable ; à la fin de chaque siècle j'en anéantirai un grain : quand tout aura cessé d'être, je cesserai de vous faire sentir ma justice. L'imagination se perd ici, mes frères. Quo de jours, que d'années, que de siècles, avant que de voir disparaître une petite poignée de ces atomes, qui sont le jouet des vents ! Cependant, je le répète, si Dieu faisait une telle proposition à un réprouvé ; il la recevrait avec un transport de joie. Il la regarderait comme le bienfait d'un nouveau Rédempteur : son abîme devenu un lieu d'espérance aurait pour lui infiniment moins d'amertume. Tout l'enfer serait jaloux de son bonheur ; et sa situation deviendrait l'objet de l'envie publique. Mais il n'en sera pas ainsi. Entassez les millions d'années sur les millions de siècles : multipliez-les plus que le sable qui est sur les rivages de la mer ; il leur restera toujours à souffrir ; et après tant de siècles ils auront encore à parcourir la carrière toujours nouvelle, toujours renaissante de l'éternité. Ils la voient à tout moment, ils la voient dans toute sa longueur, cette épouvantable éternité. Grand Dieu ! quel horrible changement produit-elle en eux ? Ces hommes qui aimaient tant la vie ; qui eussent voulu aux dépens de leur fortune se la continuer quelques années, souhaitent la mort avec fureur plutôt qu'avec empressement. Comme Saül, ils cherchent quelqu'un qui coupe le fil de ces jours malheureux, qu'ils ne peuvent couper eux-mêmes. Ils voudraient que l'abîme entr'ouvert sous leurs pieds les engloutît dans ses entrailles ; ou que le ciel d'un coup de foudre les réduisît en cendre. Rochers, crient-ils sans cesse, détachez-vous du sommet des montagnes, et écroulez-vous sur nos têtes : et vous montagnes, ensevelissez nous sous votre poids énorme, pour nous dérober à la vengeance et au Vengeur, qui nous poursuit si cruellement : *Montes cadite super nos, et abscondite nos a facie sedentis super thronum, et ab ira Agni. (Apoc., VI, 16.)*

La mort qui leur paraissait si amère : la mort qui fut toujours l'objet de leur frayeur, serait pour eux une consolation. Ils la souhaitent, ils la désirent, ils l'invoquent (148). Mais elle est sourde à leurs cris, et comme elle ne les a point écoutés pendant leur vie, lorsqu'ils voulaient l'éloigner ; elle ne les écoute point malgré leur empressement pour l'obtenir. Changeons de langage : la mort vient ; mais c'est une mort vivante qui les consume, qui redouble leurs supplices, qui en est le comble et la consommation : *Mors depascet eos. (Psal. XLVIII, 15.)* C'est une mort dont les douleurs les environnent sans cesse ; qui, bien loin de les soulager, redouble leurs peines, qui les ronge à tout moment sans

(148) *O mors, quam dulcis esses quibus tam amara fuisti ! Te semper desiderant qui te semper oderunt.*

Clamant enim : O mors, interfice nos, o mors, destrue nos. (Auctor. lib. De miseriis mundi)

leur permettre jamais de respirer : *Mors depascet eos*. Enfin, c'est une mort qui les empêche de mourir ; une mort qui les conserve dans l'horreur sans les anéantir ; une mort qui, comme parle un ancien Père, se trouve toujours présente pour les tourmenter, et qui ne se trouve jamais pour finir leurs tourments : *Mors depascet eos*.

L'avez-vous conçu, chrétiens, le concevez-vous encore aujourd'hui cet enfer désespérant ? En croyez-vous l'Ecriture, et le paganisme même qui a parlé comme elle ? aimez-vous mieux en courir les risques, et vous exposer à en faire l'expérience ? Ah ! le plus souvent nous ne péchons pas faute de croire ; nous péchons bien plus communément faute d'agir en conséquence de ce que nous croyons. On convient assez, et qui pourrait n'en pas convenir, que ces tourments sont terribles, et que, quelque imparfaite que soit l'idée qu'on s'en forme, elle est capable d'effrayer ? Mais pour concilier la créance de ces peines avec le péché, on se persuade imprudemment qu'elles ne sont établies que pour les grands crimes ; et parmi les grands crimes on ne compte guère que ceux dont on ne se sent pas coupable.

Ainsi raisonnent, au moins dans la pratique, cette foule de lâches chrétiens qui, à la vérité, craignent l'enfer ; mais qui craignent encore plus de changer de mœurs, et de réformer leur conduite. Non, non, ce n'est point seulement pour l'homicide, l'adultère, la fornication, que sont préparées les peines de l'éternité. Un seul péché mortel, ne fût-il que de pensée, les mérite ; c'est-à-dire, que pour y tomber, il suffit de faire ce que vous avez fait cent fois : *Crucior*, etc. (*Luc.*, XVI, 24.)

Rien de plus frappant, rien de plus propre à nous convaincre de cette vérité, que l'exemple du serviteur inutile. Que lui pouvait-on reprocher, qu'on ne puisse reprocher à ceux, dont personne ne se plaint, et et qui jouissent partout d'une bonne et sainte réputation ? Content de sa fortune, il n'enviait point celle de son voisin. Il n'est accusé ni d'injustice, ni de trahison. On ne lui reproche point d'avoir dissipé son talent, de l'avoir sacrifié à l'amour du jeu et de la débauche. Son inaction fait tout son crime ; et ce n'est pas pour avoir fait du mal ; c'est pour n'avoir point fait de bien, qu'il est jeté dans les ténèbres extérieures. Tel fut, ou tel allait être le sort de l'évêque de Laodicée. Je connais vos œuvres, lui dit l'Esprit-Saint : je sais que vous n'êtes ni froid, ni chaud : vous n'avez point d'horreur pour la vertu, mais vous n'avez pas non plus un amour marqué pour elle. Prenez-y bien garde : encore un moment, et l'arrêt de votre condamnation sera porté, si vous ne vous pressez de changer de conduite : *Sed quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo*. (*Apoc.*, III, 16.)

Ah ! si je pouvais tirer du fond des enfers un damné, je vous le ferais voir enseveli dans un tourbillon de feu. Ses yeux seraient étincelants ; sa bouche jetterait de noirs

torrents de flammes ; la fureur, le désespoir, la rage seraient attachés sur son front. Je le conduirais d'âge en âge, d'état en état, pour instruire les chrétiens de tous les âges et de toutes les conditions. Je l'introduirais chez ces hommes perdus dans la débauche, noyés dans les plus infâmes plaisirs ; et qui soupirent sans cesse après l'objet d'une passion brutale. Hélas ! s'écrierait-il, j'étais bien moins voluptueux : jamais je n'ai blessé ni les droits de l'innocence, ni la sainteté de l'union conjugale : et je ne laisse pas d'être condamné : *Crucior in hac flamma*. (*Luc.*, XVI, 24.)

Je le mènerais chez ces monstres d'inhumanité, qui cherchent dans un avenir imaginaire des prétextes pour refuser aux pauvres leurs plus pressants besoins ; qui, plongés dans l'abondance et les délices, regardent d'un œil sec et indifférent ces squelettes demi-éteints, qui ont à peine la force de traîner leur misère et leur indigence ; et qui peut-être, plus cruels encore, accablent par d'injurieux reproches des malheureux qui ne les ont jamais mérités. Je n'étais pas aussi insensible, nous dirait-il. Je ne refusais pas l'aumône : mais je ne l'ai pas faite aussi pleinement que je l'aurais dû faire ; et c'est pour cela que je suis condamné : *Crucior*, etc.

Je le conduirais au milieu de ces chrétiens qui, dans la prospérité, s'abandonnent à une joie insensée ; et qui, dans l'affliction, souffrent sans patience ; qui maudissent la main qui ne les frappait que pour les guérir ; et qui peut-être n'ont jamais uni leurs souffrances à celles de Jésus-Christ. J'étais plus patient, leur dirait-il encore ; mais parce que je ne l'ai été que par orgueil et par ostentation, je me suis perdu, et j'ai été condamné.

Je l'amènerais au milieu de vous, Messieurs ; et peut-être qu'il y trouverait des hommes qui, dans un âge encore tendre, se sont souillés par des crimes honteux ; des hommes qui n'ont jamais été plus vendus au démon, que depuis le temps où ils se sont solennellement consacrés à Jésus-Christ par la cléricature ; des hommes, qui ne restent dans l'état ecclésiastique, que parce qu'il leur ouvre une carrière plus brillante et plus aisée ; des hommes enfin qui, sans avoir jamais été chrétiens, se trouveront un jour prêtres, et qui peut-être ne seraient ni prêtres, ni chrétiens, s'ils ne s'attendaient pas à posséder un jour par héritage le sanctuaire du Dieu vivant. Loin de moi ces horreurs, dirait-il ; je les ai toujours détestées, et malgré cela le juste Juge m'a réprouvé. *Crucior*, etc.

Chrétiens, détournons les yeux d'un spectacle si terrible, ou ne l'envisageons que pour l'éviter par une sincère pénitence. Celui, dit saint Augustin, qui ne trouve pas aujourd'hui le temps de la faire, ne trouvera que trop un jour le temps de se repentir de ne l'avoir pas faite. Vous craignez les veilles, les jeûnes, les humiliations, disait saint Bernard : mais qu'est-ce que tout cela pour un

homme qui médite les peines de l'enfer? Les souffrances de cette vie, reprenait saint Augustin, quelque dures, quelque insupportables qu'on les suppose, comparées à celles de l'éternité, ne doivent pas être comptées pour peu de chose, elles doivent absolument n'être comptées pour rien. *Quæ quisque gravia patitur, in comparatione æterni ignis non tantum parva, sed nulla sunt.* (S. AUGUST., serm. 101 *De tempore.*) Heureux donc ceux qui, à l'exemple du Roi-Propète, savent se remplir d'un trouble salutaire, garder avec les créatures un morne et lugubre silence; pleurer amèrement leurs écarts passés; et ne perdre jamais de vue ces années éternelles, qui doivent bientôt succéder à la courte durée de la vie présente. Heureux ceux qui, comme saint Bernard, pour ne pas descendre après leur mort dans le lieu des tourments, y descendent en esprit tous les jours de leur vie : et profitent du malheur de tant de millions de créatures, qui y sont, qui y seront toujours, et qui ont moins mérité que nous d'y être renfermées.

Non, après ce que je viens d'entendre, les peines de ce monde, ses croix, ses opprobres n'ont rien qui soit capable d'effrayer. Les austérités et les larmes, la persécution et le dénuement, sont la portion la plus précieuse des enfants de Dieu. Frappez-moi donc, Seigneur, mais que ce ne soit pas dans votre colère. Brûlez, tranchez, coupez, réduisez en cendre et en poussière ce corps malheureux qui a été l'instrument du péché, pourvu que vous pardonniez pendant l'éternité : *Hic ure, hic seca, hic non parcas, modo in æternum parcas.* Ne ménagez point un criminel qui vous a irrité. Réunissez sur moi seul tous les tourments que vous avez partagés entre les martyrs : daignez seulement redoubler la patience et l'amour à proportion que vous redoublez les douleurs : *Hic ure, etc.* Brisez mes os, consommez mes chairs par le feu; frappez, tonnez, éclatez : je bénirai votre main, ô mon Dieu, dans le temps même quelle sera le plus appesantie sur moi. Trop heureux de pouvoir éviter par un supplice de quelques jours les supplices éternels que j'ai mérités : *Hic ure, hic seca, etc.* Ce sont ces traits pleins d'une rigueur apparente, et réellement pleins d'une miséricorde infinie, que je vous souhaite, etc.

CONSIDÉRATION

SUR LE PARADIS.

Pour se former quelque idée du bonheur des élus, il n'y a qu'à l'opposer au malheur des réprouvés. L'un est le comble de tous les maux, l'autre est le comble de tous les biens. Le bonheur des saints est ineffable du côté de son principe, sans bornes dans son étendue, sans fin et sans inquiétude dans sa durée.

I. Il est ineffable du côté de son principe. Ce principe est Dieu même, et Jésus-Christ, son Fils, par qui nous aurons société avec le Père. Or, que

ne peut pas faire un Dieu fidèle à ses promesses, magnifique dans ses récompenses? C'est dans le ciel qu'il fera éclater sa grandeur, qu'il étalera avec profusion ses richesses, qu'il enivra ses élus de l'abondance des biens de sa maison, et que sans cesse il leur fera boire du torrent de ses délices. *Inebriabuntur ab ubertate domus tue, et torrente voluptatis tue potabis eos.* (Psal. XXXV, 9.)

Pénétrés de ce Dieu qui se donne à eux comme leur propre héritage, qui les aime d'un amour infini et qui se fait aimer d'eux d'un amour parfait et consommé, ils seront toujours dans les transports d'une joie nouvelle. Tout ce qu'ils avaient pu s'imaginer sur la terre n'aura aucun rapport à ce qu'ils verront alors. Semblables à cette reine qui vint des extrémités du midi pour être témoin de la sagesse de Salomon et des merveilles de son règne, ils avoueront, avec la plus grande surprise, que quelque glorieuses que fussent les annonces qu'on leur avait faites de la cité de Dieu, elles étaient infiniment au-dessous de la réalité. Et certes, si Dieu, qui est plus libéral à récompenser que sévère à punir, traite cependant les réprouvés d'une si terrible manière, que ne fera-t-il point pour honorer ses amis? Quelle maison n'a-t-il pas dû leur préparer? De quels mets sera servie la table où les noces de son Fils unique doivent être éternellement célébrées? Revêtus de vêtements lavés dans le sang de l'Agneau, couronnés d'un superbe diadème, une gloire suprême sera leur pourtage fortuné. Ainsi sera honoré celui que le roi voudra honorer (149). Je me ferai voir à vous, disait-il à quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs, et dans ma vue seule vous trouverez tous les biens. Je serai votre récompense, et cette récompense sera si excessive, que si elle ne passe pas vos désirs, elle passera vos plus justes espérances. *Ostendam tibi omne bonum, ero merces tua magna nimis.*

Mais puisque Jésus-Christ est un autre principe de la félicité des saints, jugeons de sa grandeur par les moyens que ce Dieu-Homme a pris pour nous la procurer. *Vide quanto emit,* disait saint Augustin, *et videbis quid emit.* Répéterai-je une seconde fois, que c'est pour nous la mériter, qu'il a quitté le séjour de sa gloire, qu'il n'a pas dédaigné de se faire homme, et sujet à toutes les infirmités des hommes; qu'il est né dans la pauvreté et dans les larmes; que malgré ses prodiges il a été méprisé par les uns, insulté et noirci par les autres; que, comme le dernier des enfants d'Adam, il a souffert la soif, la faim, la rigueur des saisons, et qu'il a couronné une vie si dure par le plus cruel, le plus ignominieux des supplices. Mesurez le prix de la récompense sur le prix du sang qui a été donné pour elle. Quand c'est un Dieu qui se répand, il n'y a point de mécompte à craindre.

II. Le bonheur de la céleste patrie est sans bornes dans son étendue. L'âme et le corps en seront pénétrés chacun à sa manière. Il ne manquera à l'entendement aucune des connaissances qui peuvent le satisfaire. Ce que la foi ne nous fait voir aujourd'hui qu'à travers des ombres, nous sera présenté à découvert. Trinité adorable en unité de nature; génération d'un Verbe consubstantiel à son Père, procession de l'Esprit-Saint, terme nécessaire de l'amour des deux personnes qui le produisent : mystères de la grâce et de la prédestination, secrets ressorts dont Dieu s'est servi pour aller à ses fins; souffrances et humiliation des justes, prospérité des méchants; chute de Salomon déjà vieux, pénitence d'un larron prêt à mourir sur la croix : vous ne serez plus des énigmes pour nos timides intelligences (150). Chacun de nous connaîtra, comme il aura été connu.

(149) *Sic honorabitur quemcumque voluerit rex honorare.* (Esther, VI, 9.)

(150) *Cogitationes mortalium timida, etc.* (Sap.,

IX, 14.) — *Tunc cognoscam sicut et cognitus sum* (I Cor., XIII, 12.)

Mais si l'esprit est inondé de lumières, la volonté ne l'est pas moins d'amour. La tendre, la pure dilection fait sa nourriture éternelle : *Jam vos pascit amor, nudaque veritas*. Le Dieu qui lui est toujours présent, et qui lui est présent avec toutes ses perfections, la remplit, la pénètre du feu saint, qui fait un de ses plus beaux attributs : il la transporte hors d'elle-même ; il la consume de ses propres flammes. Elle ne languit point comme l'Épouse du Cantique, parce que ce n'est point par intervalle, mais toujours et pour toujours que son bien-aimé est à elle. Son éternelle occupation, dit saint Augustin, est de voir, d'aimer, de bénir à jamais l'objet de son amour, d'unir sa voix à celle des séraphins, et de chanter dans tous les siècles sa sainteté infinie : *Videbimus, amabimus, laudabimus*. Nous le verrons, et il ne nous échappera jamais. Nous l'aimerons, et rien ne pourra nous l'enlever. Nous le louerons, et il sera aussi touché de nos louanges, que nous le serons du plaisir de les lui consacrer : *Nec quod videbimus, deficiet; nec quod amabimus, peribit; nec quod laudabimus, latebit*. Tout cela sera sans fin : tout cela sera pour l'éternité : *Sempiternum totum erit, sine fine erit*.

Mais, si dans cet heureux séjour l'esprit et le cœur ont leurs félicités, le corps a aussi les siennes. Là, plus d'infirmités comme sur la terre, plus de ces besoins, de ces assujettissements qui semblent dégrader l'âme, plus de faim ni de soif. Quelle faim pourraient avoir des hommes, qui toujours insatiables de la justice pendant leur vie, la puisent dans sa source et en sont enfin rassasiés ? *Non esuriunt, neque sitiunt*. (Isa., XLIX, 10.) Ils n'auront rien à craindre de la révolution des saisons ni des ardeurs du soleil, dont ils ont si souvent porté le poids : *neque cadet super illos sol, neque ullus æstus* (Apoc., VII, 16) ; à l'ombre des ailes bien-faisantes du Dieu Sauveur, ils goûteront un doux et perpétuel rafraîchissement. Le temps de l'épreuve sera passé pour eux. Ils ne se souviendront de leurs anciennes douleurs que pour bénir le Père des miséricordes, qui s'en est servi pour les purifier ; et quelle consolation pour eux de voir une main aussi précieuse que la sienne se hâter d'essuyer leurs larmes : *absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum*. (Apoc., VII, 17.) Leurs corps, eussent-ils été comme celui du Lazare, tout couverts d'ulcères pendant qu'ils étaient dans cette région de mort, jetteront dans la région des vivants un éclat qui effacera celui des plus beaux astres du firmament : *Fulgebunt justis... tanquam scintillæ*. (Sap., III, 7.) La gloire et la joie s'en répandront jusque dans leurs os, et il n'y en aura pas un seul qui ne dise à sa façon : Que vous êtes grand, Seigneur ! que vous êtes magnifique ! Que vous savez bien payer au centuple les faibles travaux de ceux qui se consacrent à vous ! Quel prince, quel roi peut vous être comparé ? *Omnia ossa me dicent : Domine, quis similis tibi ?* (Psal. XXXIV, 10.) Non, depuis le commencement des siècles l'homme n'a ni entendu, ni pu voir, hors de vous, ce que vous avez préparé à ceux qui soupirent après vous dans ce monde, et qui vous attendent dans l'autre : *A sæculo non audierunt... oculis non vidit, Deus, absque te, quæ præparasti expectantibus te*. (Isa., LXIV, 4.)

III. Le bonheur des saints est sans trouble, sans fin, sans inquiétude dans sa durée. Comme il n'y a point d'espérance pour un malheureux damné, il n'y a point de crainte pour les élus du Seigneur. Sur la terre il n'est point de bonheur assuré. La maladie, l'injustice, un revers imprévu, l'inconstance naturelle à l'homme, détruisent la santé la plus vigoureuse, renversent les fortunes les mieux établies, moissonnent les plus légitimes espérances, changent en aversion les amitiés les plus tendres, et qui paraissent les mieux cimentées. On craint donc toujours, et quel sujet n'a-t-on pas de craindre dans le sein même de la plus haute élévation ?

Combien de rois arrêtés, comme Balthazar au milieu des plaisirs ; chargés de chaînes, comme Sédecias ; réduits, comme ceux dont parle David, à servir de marchepied à ceux qui les avaient renversés du trône ! Mais à cette crainte, qui frappe peu les justes, toujours soumis aux ordres les plus sévères de la Providence, il s'en joint une autre qui les touche personnellement : celle de faire un faux pas dans le chemin de la justice, de ne s'en point relever et d'être pris dans un moment d'impénitence. L'exemple de tant d'hommes qui touchaient déjà au port, et qu'un malheureux coup de vent a submergés dans les flots : cet exemple réitéré dans tous les siècles, les remplit de frayeur jusqu'au dernier moment, et leur fait dire avec le Roi-Propète : Vous m'avez soutenu dans tous les temps, ô mon Dieu ! ne me rejetez pas dans le temps de ma vieillesse. A l'aide de votre bras, j'ai jusqu'ici combattu les ennemis de mon salut. Ne permettez pas qu'après avoir si longtemps attendu l'Époux, j'aie le malheur de m'endormir et d'être exclu du festin qu'il a préparé à ses élus : *Ne projicias me in tempore senectutis, et cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me*. (Psal. LXX, 9.)

Ces tristes inquiétudes, ces mortelles alarmes n'ont point lieu dans le séjour des saints. Leur heureux sort est assuré pour toujours. La maison qui leur est préparée n'est point faite de la main des hommes : elle durera autant que celui qui en est l'architecte : *Habemus domum non manufactam, æternam in cælis*. Leur volonté saintement captive pour le bien, n'est plus capable du péché, ni des peines qui en sont la suite. Ils aiment Dieu, ils savent et ils sentent qu'ils l'aimeront toujours. La couronne glorieuse qui orne leurs têtes, est composée de fleurs qui ne se flétriront jamais : *immarscibilem gloriæ coronam*. (I Petr., V, 4.) Leur corps, sans changer de nature, est réformé sur le modèle du corps lumineux de Jésus-Christ : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ*. (Philip., III, 21.) En un mot, il n'y a plus pour eux, ni cris, ni travaux, ni pleurs, ni mort de l'âme, ni mort du corps. Ce corps, qui a été associé à ses victoires dans le temps, doit être associé à ses récompenses dans l'éternité : *Mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra*. (Apoc., XXI, 4.) Heureux donc et mille fois heureux les citoyens de la nouvelle Jérusalem. Ils vous loueront, ô mon Dieu ! dans les siècles des siècles : *In sæcula sæculorum laudabunt te*. Leur tête sera ornée d'allégresse, et les ravissements de joie, dont ils seront transportés, ne finiront jamais : *Latitia sempiterna super caput eorum; gaudium et latitiam obtinebunt*. (Isa., LI, 41.)

IV. A la vue de tant de merveilles le cœur le plus tiède sent une impression de chaleur, et s'enflamme peu à peu : *Ad hæc inaudita ardescit animus*. Bientôt il s'écrie avec un prophète : *Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur, Dieu des vertus*. (Psal. LXXXIII, 2.) Mais, continue un Père de l'Eglise, ce n'est que par de grands travaux qu'on peut parvenir à de grandes récompenses. Il est vrai que le royaume des cieux n'est pas une terre qui dévore ceux qui veulent s'en emparer ; mais il est vrai, et il le fut toujours, qu'il souffre violence ; et qu'il n'y a d'athlètes couronnés, que ceux qui combattent dans la lice jusqu'au dernier soupir. Mais à l'aide de quelques réflexions, vous adoucirez beaucoup l'idée de cette violence, qui jusqu'ici vous a déconcertés. Dites-vous avec saint Paul, 1° que devant finir pour le plus tard avec la vie, elle ne peut durer longtemps, ou plutôt qu'elle ne dure qu'un moment : *momentaneum* (II Cor., IV, 17) ; 2° que le goût d'amertume, sous lequel elle se présente d'abord, est bientôt ou dissipé entièrement, ou considérablement diminué ; jusque-là que le Sauveur, en promettant à ses élus les croix les plus rigoureuses, a pu leur promettre, et leur a effectivement promis

que son joug serait toujours léger : *momentaneum et leve* (*Ibid.*) ; 3^e que cette violence au fond si momentanée, si légère, souvent même si douce aux vrais disciples de la croix, qu'ils se plaignent tendrement d'être trop ménagés , leur procure un poids éternel de gloire, et d'une gloire souveraine, incomparable et sans mesure : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternæ gloriæ pondus operatur in nobis.* (*Ibid.*)

Faites, ô mon Dieu, que je m'occupe tous les jours du bonheur que vous avez préparé à vos serviteurs : que je me le rappelle surtout dans mes maladies, dans les peines qui me surviennent, dans les tentations que l'ennemi me suggère pour me séparer de vous. Je ne vous demande qu'une grâce , et je vous la demanderai tous les jours de ma vie, c'est de finir mon exil, ou de me le rendre salutaire ; de me donner une place dans votre sainte maison ; et quelque partie des délices dont y jouiront toujours vos prédestinés : *Unam petii a Domino, hanc requiram ; ut inhabitem in domo Domini.... ut videam voluptatem.... ejus.* (*Psal. XXVI, 7.*)

SERMON VIII.

SUR LES DÉFAUTS DE LA CONFESSION.

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. (*Isr., XXXVIII, 15.*)

Je repasserai devant vous, ô mon Dieu, toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur.

Tel fut autrefois le langage, tels furent les sentiments d'un roi de Juda, qu'une maladie mortelle avait conduit aux portes du tombeau, c'est-à-dire jusqu'à ce terme fatal, où toute grandeur s'évanouit ; où l'éclat du diadème ne paraît plus que néant, que vanité ; où les justes même et les saints commencent à voir les choses de Dieu d'une manière dont ils ne les avaient point encore envisagées. Le vertueux prince dont nous parlons, touché de cette miséricorde infinie, qui avait eu égard à ses gémissements, et qui voulait bien lui accorder encore quinze années de vie, se propose de passer au service du Dieu d'Israël des jours qui ne lui avaient été rendus que par sa libéralité, et comme les justes même n'ont point de plus sûr moyen pour s'avancer dans la justice, que celui des larmes et d'une exacte pénitence, c'est à celui-là qu'Ezéchias veut principalement s'attacher ; et c'est pour y réussir avec un entier succès, qu'il veut repasser devant Dieu toutes les faiblesses de sa vie : *Recogitabo tibi, etc.*

C'est, Messieurs, de la nécessité de cette revue générale que je dois vous entretenir aujourd'hui. Or j'ai cru ne le pouvoir mieux faire, qu'en vous mettant, par un seul discours, devant les yeux, et des principes sûrs, dont vous puissiez juger si une confession générale vous est nécessaire, et ce qui est plus important encore, quels sont les défauts, qui empêchent tant de personnes de faire une bonne confession, et par conséquent qui sont ceux que vous devez éviter dans toutes les vôtres. Je dis que ce dernier article est plus important que le premier, parce que la plupart de ceux qui, dans une retraite, ou hors de la retraite, pensent à retourner à Dieu, sont, avant tous nos dis-

cours, déjà bien persuadés qu'une revue générale leur sera ou très-utile ou même nécessaire ; et que cependant faute ou de se bien connaître, ou de se bien faire connaître à leurs directeurs, ils font encore des confessions défectueuses qui ne peuvent réparer les autres. Voici donc tout mon dessein, tiré, autant qu'il peut l'être, de l'esprit et des paroles de mon texte. Il n'y a de confession capable de rassurer, de pacifier la conscience, que celles où l'on a repassé dans l'amertume de son cœur toutes ses années devant Dieu, ou devant ceux qui nous tiennent sa place. Or un grand nombre de chrétiens tombent dans les deux défauts opposés. Les uns, et c'est le plus grand nombre, manquent dans leur examen de conscience : vous le verrez dans mon premier point. Les autres, et il n'y en a que trop de ce second genre, manquent dans l'accusation de leurs péchés : ce sera le sujet de mon second point. La conséquence est toute naturelle, hâtons-nous d'entrer en matière.

PREMIER POINT.

Quoique tous les sacrements de la nouvelle loi soient par eux-mêmes des sources de grâce, et qu'ils ne tirent leur efficacité ni de la sainteté de celui qui les confère, ni de la vertu de celui qui les reçoit, il est pourtant certain, il est même de foi, que ceux des adultes qui n'y apportent pas les dispositions nécessaires, n'en reçoivent aucun effet ; et que, comme le feu, tout actif qu'il est de sa nature, ne fait aucune impression sur un corps trop humide, de même ces instruments sacrés deviennent absolument inutiles, et non-seulement inutiles, mais encore extrêmement nuisibles à tous ceux qui ne s'y préparent pas comme il faut.

Or, de tous les sacrements, il n'en est point qui demande plus de dispositions que celui de la pénitence ; puisqu'il est souvent nécessaire et pour rappeler du tombeau les morts spirituels qui y croupissent, et pour leur donner droit de s'asseoir à la table de Jésus-Christ. Il n'en est point par conséquent où les fautes soient plus dangereuses ; mais j'ose bien dire qu'il n'en est point où elles soient plus communes. La plupart des prétendus pénitents s'égarent dès le premier pas. Les uns pèchent, parce qu'ils font leur examen sans une exactitude suffisante. Les autres, parce qu'ils le font d'une manière trop humaine, soit dans son principe, soit dans les maximes qui lui servent de règle.

Je dis d'abord que si on veut faire attention à la manière dont la plupart des chrétiens s'examinent, pour se disposer à la confession, on tombera aisément d'accord qu'ils ne le font pas comme il faut. En effet, pour se disposer en vrais pénitents au tribunal de la réconciliation, il faudrait faire un examen propre à développer tous les replis de nos cœurs, à en sonder les plaies les plus secrètes, à en connaître tous les mouvements, à en étudier les ressorts, les penchants, les inclinations. Un examen où passant des idées générales aux idées particu-

lières, on descendit dans le détail de la condition et des obligations qui y sont attachées; obligations qu'on ignore souvent, et sur lesquelles on ne réfléchit presque jamais. Un examen qui nous instruisît à fond de ce nombre prodigieux de fautes qu'on fait tous les jours contre ses devoirs par rapport à Dieu, quand on ne l'adore pas en esprit et en vérité; contre ses devoirs par rapport au prochain, quand on le scandalise, ou qu'on lui refuse les secours spirituels ou temporels qui lui sont dus; contre les devoirs par rapport à soi-même, quand on chérit plus son corps qu'on n'aime son âme, et qu'on préfère les biens périssables du temps aux biens solides de l'éternité. Un examen qui nous fît gémir, non-seulement de tant de péchés commis pendant des semaines, quelquefois des mois, peut-être même des années entières, sans aucun sentiment de douleur; mais encore de cette multitude d'actions, qui, quoique bonnes, par elles-mêmes, sont néanmoins perdues, parce qu'on a manqué de les rapporter au Seigneur. Un examen, où, après avoir lentement parcouru les commandements de Dieu et de son Eglise, on se reproche le mal qu'on a commis, le bien qu'on a négligé de faire, et les vains prétextes, dont s'est servi la cupidité ou l'innocence pour nous porter à l'un, et pour nous détourner de l'autre. Un examen, où cet homme assidûment appliqué, soit à son négoce, soit aux affaires publiques, considère s'il a donné autant de moments à Dieu, qu'il a donné de jours à sa fortune; où ce père de famille se reproche et le péché qu'il a commis, et le scandale qu'il a donné à une épouse faible, à des enfants facilement susceptibles des plus mauvaises impressions, à des domestiques, qui ne sont tombés dans le désordre que parce que leur maître les y a portés par ses exemples, ou même sollicités par ses promesses. Un examen enfin aussi exact, s'il était possible, que celui que Dieu vous fera subir un jour, lorsqu'il viendra le flambeau à la main visiter Jérusalem, c'est-à-dire, quand il débrouillera le confus et tumultueux chaos de vos consciences, et qu'il exposera toutes vos pensées, toutes vos paroles, toutes vos actions aux yeux de l'univers.

Ce n'est ici, mes frères, qu'un crayon grossier d'un véritable examen. Est-ce ainsi cependant que vous vous êtes examinés jusqu'ici, et que s'examinent la plupart des pénitents? Point du tout. Les uns se contentent de chercher leur confession dans un livre, et de parcourir certaines formules, qui, quoique bonnes jusqu'à un certain point, ne sont presque jamais suffisantes, et dans lesquelles personne ne peut connaître ni la passion qui le domine, ni l'occasion qui le fait tomber, ni le degré d'empchement ou de corruption qui l'accompagne dans ses péchés. Les autres, moins scrupuleux encore, pourvu qu'ils s'abstiennent de l'extérieur du crime, ne comptent pour rien, ni une vie passée dans l'inutilité et l'oubli de Dieu, ni même une foule de pensées consenties et

de désirs criminels. Ils ne trouvent rien de moins répréhensible que ces entretiens enivrants, où tout est donné à la passion, où chaque coup d'œil porte souvent une double mort en l'âme, et d'où l'on sort toujours moins homme, c'est-à-dire plus coupable qu'on y était entré. Pour ce qui est de ces conversations toutes employées à faire l'anatomie des actions et de la conduite du prochain, à s'entretenir de ses défauts, et souvent à lui en prêter qu'il n'eut jamais; c'est sur quoi on ne pense pas même à s'examiner.

Dans le temps où nous vivons, que deviendraient les cercles et les compagnies, s'il était défendu d'y tourner son prochain en ridicule; et à quoi serait bon dans le monde un homme qui se ferait scrupule d'y médire, ou du moins d'applaudir à la médisance? De là vient, mes chers frères, que ceux qui vivent le moins chrétiennement; qui ne s'approchent de la pénitence, que quand un homme d'honneur, selon les idées du siècle, ne peut s'en dispenser; qui passent des années entières sans recevoir les sacrements : quand ils ne trouvent dans leur conduite aucun de ces défauts criants qui font horreur, et dont de bons païens rougiraient, sont les plus embarrassés faute de matière; et ne savent presque que nous dire au tribunal de la pénitence. C'étaient, si on les en veut croire, des esprits faibles, que tant de saints des derniers siècles, dont les uns se confessaient plusieurs fois chaque semaine, les autres le faisaient tous les jours. C'est aux chrétiens qui vivent aujourd'hui, et qui plus est, aux chrétiens qui connaissent le moins la sévérité de l'Evangile, à désabuser ces hommes scrupuleux, et à leur apprendre qu'on peut mener une vie de chair et de sang, et au bout d'une année n'avoir rien ou presque rien sur la conscience à se reprocher. Ce n'est pas, âmes pieuses et fidèles, qui trouvez que la malice de chaque jour vous suffit, pour faire chaque jour couler de vos yeux des larmes nouvelles; ce n'est pas que nous prétendions faire à tous les chrétiens une loi rigoureuse d'une vertu aussi éminente que la vôtre. Quel nom donnerait-on alors à notre morale, et ne nous accuserait-on pas de rétrécir la voie déjà si étroite de l'Evangile? Mais, faibles et trop faibles chrétiens, si nous n'osons vous proposer pour modèles des personnes, dont la vertu n'avait rien d'extraordinaire dans des temps plus heureux, prenez garde que Dieu ne vous les propose un jour pour accusateurs; et que comme les Ninivites, qui ont fait pénitence à la prédication d'un simple prophète, s'élèveront contre les Juifs, qui ne l'ont pas faite, à la prédication de Jésus-Christ même, ces ministres timorés, ces vierges pures, ces femmes même de la plus haute naissance, ne s'élèvent contre vous à son jugement; elles qui s'examinent avec tant de rigueur sur des fautes légères, pendant que vous vous examinez si légèrement sur des fautes considérables. Dites-nous donc, tant qu'il vous plaira, que vous

ne pouvez concevoir comment des personnes, qui d'ailleurs ne manquent ni d'esprit ni de lumières, passent des heures entières au sacré tribunal. La réponse ne sera pas difficile à trouver : C'est qu'elles s'examinent, et que vous ne vous examinez pas ; c'est que, pour éviter le jugement de Dieu, elles entrent en jugement avec elles-mêmes, et que vous n'y entrez pas ; c'est qu'elles sont pénitentes, et que vous ne l'êtes pas ; c'est, en un mot, qu'elles se sauvent, et qu'il est bien à craindre, qu'en suivant toujours la même ligne, vous ne vous sauviez pas.

Mais qu'il me direz-vous peut-être, la seule idée d'un examen, tel que celui qu'on vient de nous dépeindre, et qu'on ne nous donne encore que comme une esquisse de celui qu'il faudrait faire, cette idée fait trembler, et son exécution est impossible à la fragilité humaine.

Vous vous trompez, mes frères : un examen qui vous est commandé ne peut être impossible ; et ce vain prétexte, que vous alléguez pour vous en dispenser, ne vous justifiera pas aux yeux de Dieu. Hélas ! la prudence des enfants du siècle leur fait faire tous les jours, dans le maniement de leurs affaires temporelles, beaucoup plus que nous ne vous demandons dans l'importante, ou plutôt dans l'unique affaire de votre salut. Jugez-en par vous-mêmes. Si le prince vous promettait la restitution de tous les biens qu'une longue guerre, ou l'iniquité des derniers temps, vous auraient enlevés ; à condition toutefois que vous lui feriez un exposé fidèle et exact de toutes vos pertes ; rien n'échapperait à votre diligence et à vos recherches. La guerre, diriez-vous, a duré dix années. J'ai pendant tout ce temps été exposé aux incursions de l'ennemi. Il a été des semaines où sa fureur a ménagé mes campagnes ; mais il en a été d'autres où tous les jours j'ai été en proie à son avidité cruelle. Ainsi, tout bien balancé, j'ai communément tant perdu par semaine ; et ces pertes multipliées m'ont réduit au triste état où je me trouve, et dont je ne puis me relever : *Infirmata est virtus mea ; dedit me Dominus in manu de qua non potero surgere.* (*Thren.*, I, 14.)

Nous ne vous en demandons pas davantage pour un examen capable de vous rassurer, et de rassurer le dépositaire de vos faiblesses. Cette habitude de médisance, d'impureté, de blasphème, d'intempérance, devez-vous vous dire, m'a duré dix, quinze ou vingt années. Une longue et fâcheuse maladie, où je me crus en danger, la suspendit un peu ; mais elle revint bientôt, et prit même une nouvelle vigueur, à mesure que ma santé se rétablissait. Il est vrai que dans ce deuxième accès il s'est trouvé des moments, où, confus de mes propres défaites, j'ai su arrêter, ou plutôt suspendre le cours de la passion qui me dominait. Mais bientôt, plus furieuse que jamais, elle a repris le dessus avec tant d'empire, qu'elle a regagné avec usure ce qu'elle avait paru perdre ; en sorte

qu'elle m'a tant et tant de fois par semaine, ou même par jour rendu son esclave. Voilà, je le répète, uniquement ce que nous vous demandons. Puis donc que vous êtes si disposé à en faire autant, et même à faire beaucoup plus, pour recouvrer des biens périssables, que leur propre fragilité vous arracherait peut-être encore des mains, et dont vous ne jouiriez tout au plus que jusqu'à la fin de vos jours ; n'est-il pas juste que vous ne négligiez aucun des moyens que Dieu vous offre, non-seulement pour vous affranchir de vos misères passées, mais encore pour mériter l'adoption de ses enfants, et ce glorieux héritage qui ne finira jamais ? Loin d'ici par conséquent les frivoles excuses de ces prétendus, de ces faux pénitents, qui s'examinent mal, parce qu'ils s'imaginent qu'ils ne pourraient s'examiner mieux, et qui, après s'être fait un jeu du péché, voudraient encore, s'il était possible, se faire un jeu de la pénitence.

Je conviens toutefois, car je ne veux rien dissimuler, je conviens qu'un examen aussi sérieux de la vie passée ne se fait pas sans peine. Mais outre qu'un criminel ne doit point se ménager, Dieu a coutume de récompenser si pleinement la sainte inquiétude de ceux qui n'oublient rien pour revenir sincèrement à lui, que le repos et l'indolence des faux pénitents n'ont point de douceurs qui puissent lui être comparées. Sans parler de la paix intérieure dont jouit un chrétien, qui par une sévère dissection de lui-même, par un rigoureux examen de toute sa vie, a connu et l'abîme de ses misères, et, par une suite nécessaire, l'abîme de miséricorde qui l'en a tiré ; quelle différence ne remarque-t-on pas, même à l'extérieur, entre ce vrai et sincère pénitent, et celui qui n'a pas voulu prendre les mesures pour le devenir ? Le premier est semblable à ces hommes convalescents, dont la santé se rétablit si bien que leur chute même, comme celle du premier des apôtres, semble avoir rétabli leurs forces : *Firmior ex lapsu*. Le second, au contraire, est un homme qu'on croyait d'abord guéri, mais qui effectivement dépérit de jour en jour. On lit dans ses yeux la réponse de mort qu'il lit lui-même au fond de son cœur. Tant que sa conscience peut faire entendre sa voix, elle l'avertit que par sa dernière confession il n'a fait qu'ajouter un nouveau crime à ceux qu'il avait déjà commis. Bientôt dans ses rechutes il ne pensera pas même à sauver les apparences. Et la plus grande miséricorde que Dieu puisse lui faire, c'est de redoubler son trouble, et de l'engager par une salutaire inquiétude à revenir sur ses pas, et à expier par de nouveaux et pénibles efforts la négligence de son premier examen. Tant il est vrai, ô mon Dieu, que vous ne vous réconciliez jamais avec le pécheur, s'il ne prend d'exactes mesures pour devenir pénitent ; et qu'il ne devienne tel, qu'en se jugeant lui-même, comme dit saint Paul, c'est-à-dire en se faisant rendre un compte fidèle de ses démarches, ou mauvaises, ou suspectes de l'être.

Mais, nous dit-on encore, je m'en rapporte à mon confesseur, je le prie de m'interroger.

Vous vous en rapportez à votre confesseur. Mais si un examen laborieux fait partie de la pénitence, pourquoi vous en décharger sur un autre? Vous vous en rapportez à votre confesseur. Mais avez-vous soin de choisir un homme solide, éclairé, dont les lumières puissent suppléer aux vôtres; et qui conçoive d'une manière distincte ce que vous ne rendez souvent que d'une manière très-obscur et très-embarrassée? Nous vous en parlerons plus bas, et peut-être vous trouverez-vous bien éloignés de votre compte. Vous vous en rapportez à votre confesseur. Mais quand il pourrait rappeler en détail à votre esprit chaque espèce de ces actions noires, de ces raffinements monstrueux, de ces excès bizarres qui vous sont propres, répondrez-vous d'une manière assez précise sur le nombre, l'espèce, la durée, les circonstances, si vous n'y avez pas longtemps et mûrement réfléchi? Vous vous en rapportez à votre confesseur. Mais n'êtes-vous pas les premiers à le taxer d'imprudence et d'indiscrétion, quand la crainte où il est qu'une partie de vos péchés ne lui échappe, l'engage à vous faire des demandes, qui ne vous conviennent pas, parce que vous ne vous connaissez pas : et l'expérience qu'il a de vos murmures, ne l'oblige-t-elle pas souvent à supprimer celles qui seraient les plus nécessaires? Vous vous en rapportez à votre confesseur. Mais le directeur le plus éclairé n'ignore-t-il rien : et l'attention qui s'épuise partout ailleurs, ne s'épuise-t-elle point dans le plus rude, le plus fatigant des ministères? Vous vous en rapportez à votre confesseur. Mais comment vous en rapportez-vous à lui ? d'une manière si vague, si confuse, qu'on n'y peut rien démêler. J'ai eu un songe, disait Nabuchodonosor aux mages de son royaume : mais je ne sais ce que c'est, parce qu'il ne m'en est rien resté : Il faut que vous me le rappeliez, et que vous m'en donniez l'interprétation : *Vidi somnium, et mente confusus ignoro quid viderim.* (Dan., II, 3.) Votre conduite est à peu près semblable à celle de ce prince peu judicieux. J'ai fait bien des péchés, nous dites-vous, faites-les-moi connaître, car depuis tant d'années tout ce que j'en sais se réduit à savoir que je les ai commis : *Vidi somnium, et mente confusus ignoro quid viderim.* Mais avons-nous tort de vous répondre, comme répondirent à leur maître les sages de Babel ? Vous nous demandez l'impossible. Il n'y a que l'esprit de l'homme qui puisse savoir ce qui se passe en l'homme. Comment vous connaîtrions-nous, si vous ne vous connaissez pas vous-même? *Dic somnium.* (Ibid., 4.) Faites un sérieux examen de votre conscience. Rappelez-vous les lieux où vous avez vécu les personnes que vous avez fréquentées, les emplois, les différents genres de commerce qui vous ont occupés, la passion qui a régné sur vous avec plus d'empire.

Dic somnium, et interpretationem ejus indicabimus. (Ibid.) Alors nous exécuterons ce qui est de notre ministère. Nous vous ferons connaître l'énormité de vos désordres; nous vous apprendrons ce que vous devez à la justice de Dieu. A l'aide de la loi et des prophètes, nous vous donnerons des moyens sûrs pour ne pas retomber dans vos premiers dérèglements : *Dic somnium, etc.*

Commencez donc, mes frères, commencez l'ouvrage de votre retour à Dieu par un sérieux examen de votre conscience. Mais ne regardez pas comme tel celui qui se borne à de simples recherches. Une discussion purement humaine ne vous suffit pas; et quelque peu juste que soit l'idée que vous avez d'une vraie conversion, j'espère vous faire voir, en peu de mots, que si un grand nombre de pécheurs manquent dans leur préparation faite de faire un examen assez étendu, il y en a peut-être plus encore qui y manquent, parce qu'ils le font d'une manière toute naturelle; c'est-à-dire d'une manière dont l'esprit de pénitence n'est pas le principe, et dont l'Evangile n'est pas la règle.

En effet, nous le disons avec douleur, et notre ministère nous oblige de le dire avec force, parmi eux mêmes qui paraissent quelquefois dans leur examen de conscience pousser l'exatitute jusqu'à la sévérité, et même jusqu'au scrupule, il en est plusieurs qui ne se rappellent tous leurs péchés, que comme ils se appelleraient toutes les circonstances d'une histoire qui leur serait étrangère. Ils ne savent ce que c'est que de s'affliger en particulier de l'excès de leurs misères. Ils n'avoquent point, ou ils n'invoquent que foidement, l'esprit d'amour, cet esprit qui seul peut former dans l'homme des soupirs qui sont toujours exaucés. Ils se persuadent que quand ils seront aux pieds d'un confesseur il sera assez temps de s'attendrir sur leur déplorable état. Vous diriez, à les voir, que la grâce du ciel n'attend que leurs moments; et que l'esprit de Dieu va se saisir d'eux, comme il se saisissait autrefois des prophètes. Aussi leur douleur n'est la plupart du temps que comme artificielle et purement mécanique. Ils fondent en larmes, quand ils trouvent un confesseur pathétique et plein d'onction; un homme qui n'a pas les mêmes talents, n'aperçoit en eux ni confusion, ni regrets, parce qu'il n'y a que l'homme qui agisse sur eux, et que n'ayant pas eu soin d'attirer l'Esprit-Saint par des dispositions convenables, ils ne reçoivent de lui ni mouvement ni chaleur.

Ce n'est pas ainsi que doit se comporter un homme qui ne veut ni se tromper, ni tromper les autres, mais être du nombre des vrais pénitents. Un examen de pur philosophe, ou de simple historien ne lui suffit pas. Il doit avant toutes choses se considérer comme pécheur, et comme ennemi de Dieu. Comme pécheur, il est dans l'ignorance, dans les ténèbres, et incapable par lui-même d'en sortir. Comme ennemi de Dieu, il doit

craindre d'y être abandonné, et d'être insensible à son funeste état, bien loin d'en gémir. Comme pécheur et comme ennemi de Dieu, il doit se délier également de son esprit et de son cœur. Il doit craindre que telle action, qui lui paraît innocente, ne soit véritablement un péché; que tel péché, qu'il regarde comme léger, ne soit très-considérable; et que la familiarité dans laquelle il vit avec lui-même ne l'empêche d'être touché dans ce qui l'effrayerait en tout autre.

Quand Nathan demanda à David justice de la noire action d'un homme riche, qui, malgré la multitude de ses troupeaux, avait été assez cruel pour enlever à un pauvre la seule brebis qui faisait son bien et toute sa consolation; la parabole parut si claire à tous les officiers de ce prince, que personne ne s'y méprit. David fut le seul qui ne se reconnut pas dans un miroir si fidèle. Il porta contre un coupable imaginaire un arrêt qui ne tombait que sur lui, et il l'eût cent fois exécuté contre des coupables réels, sans penser qu'il leur avait servi de modèle; et que l'enlèvement de mille brebis n'était rien en comparaison de son lâche et sanglant adultère. Il fallut pour lui faire sentir son crime, le lui déclarer en termes formels, et lui dire : Prince, c'est vous, c'est vous-même qui l'avez commis. (*II Reg.*, XII, 7. Le temps des prophètes n'est plus. C'est à vous, pécheurs, à sonder vos plaies, et à déerrer cet amas de corruption souvent secrète, que Nathan même ne pourrait connaître. Mais n'oubliez pas que vous êtes les ennemis de Dieu; que comme tels vous n'avez plus d'autre droit à ses grâces, que celui qu'il eût bien vous y donner; qu'il n'y a que des gémissements profonds qui puissent vous attirer celles dont vous avez besoin, et que commencer son examen sans intéresser l'Esprit-Saint, le continuer sans aucun sentiment de douleur, comme s'il s'agissait d'un autre, et qu'il ne fût pas question de vous; demeurer, après l'avoir fini, aussi froid, aussi tranquille qu'Esau, quand il eut perdu son droit d'aînesse; c'est se disposer bimalement à la contrition, et marcher par une voie qui ne peut conduire qu'à l'impénitence.

Cet écueil si redoutable n'est pas le seul que vous ayez à craindre. Si votre examen doit avoir pour principe l'esprit de componction, il faut qu'il ait pour régle, non pas les maximes du monde, mais celles de l'Evangile; non pas la loi des passions, mais celle de la conscience. Comme c'est sur ces dernières que vous serez un jour jugés, c'est sur ces dernières que vous devez vous juger aujourd'hui. Or, chrétiens, est-ce de ces principes que vous partiez dans l'examen de votre conscience? Suivez-moi un moment, et vous verrez qu'il s'en faut beaucoup. Je ne vous accablerai point par une longue et fastidieuse énumération. Dans la matière, à laquelle vos excès ont donné tant d'étendue, je me borne à deux ou trois exemples; et je les tire, partie des états, partie des devoirs les plus communs de la société.

L'Ecriture et la raison vous disent qu'il

faut faire l'aumône, et que, pour la faire, il faut rétrécir son superflu autant qu'il est possible. Elles vous disent que quiconque est à son frère un sujet de scandale, le perd, et se perd lui-même. Elles ajoutent de concert, qu'il ne faut point faire au prochain ce que nous serions fâchés qu'il nous fit. A la lueur de ces maximes, qui sont la simplicité même, je tremble pour la plupart des confessions et pour l'examen qui les précède. Le riche les viole; le sexe, né en quelque sorte pour la vertu, ne les connaît presque plus: le commerçant s'en fait de capitalement opposées.

Vous vous examinez sur l'aumône, si tant est que vous n'ayez d'abord supposé que vous êtes hors d'état de la faire. L'Ecriture et la raison vous disent que c'est un devoir, qui n'est pas moins prescrit par la nature que par la religion. Elles vous disent encore qu'en diminuant la délicatesse et les excès de la table, la multitude des domestiques, le luxe et la somptuosité des équipages, la dépense des voyages au moins inutiles, l'orgueil des parures et des ameublements, vous auriez pu nourrir deux ou trois fois par semaine ce vieillard malheureux qui languit à votre porte, procurer un asile à cette jeune personne que l'indigence a précipitée dans le désordre, rassasier de temps en temps la veuve désolée qui vous tendait la main, et qui a moins reçu de vous que d'un voisin presque aussi pauvre qu'elle. La passion vous dit que ces leçons sont bonnes pour un partisan qui regorge de biens, mais qu'elles sont déplacées pour vous, qui avez peine à soutenir votre état; et que Dieu est trop bon pour exiger de vous l'impossible. Voilà un article essentiel retranché. Il n'entrera que superficiellement dans votre examen: il n'entrera point du tout dans votre confession.

L'Ecriture et la raison vous disent qu'une sévère modestie doit être le premier ornement d'une vierge chrétienne; que si elle n'est pas obligée d'effacer les traits dont la nature l'a embellie, elle est obligée d'empêcher que l'artifice ou des airs trop libres ne les rendent contagieux; et qu'il est vrai en plus d'un sens qu'on cesse de plaire à Dieu quand on s'efforce trop de plaire aux créatures. La passion vous dit que ce n'est point à vous à réformer la mode; que l'usage tient lieu de loi, quand il est une fois bien établi; que vous ne vous mettez que comme se mettent celles mêmes des personnes de votre âge et de votre état qui passent pour avoir de la religion; qu'après tout vos intentions ne sont pas mauvaises, et que vous rougiriez, comme Esther, du poids de vos ornements, si vous étiez libre de les retrancher. Voilà encore l'important article des nudités scandaleuses, des couleurs empruntées, des danses nocturnes, peut-être même des spectacles, mis de côté. S'il entre pour quelque chose dans l'examen, il pourra bien n'entrer point du tout dans la confession.

L'Ecriture et la raison vous disent que la bonne foi doit être l'âme du commerce; qu'un double poids est abominable devant Dieu;

que le gain, pour être juste, ne doit se faire ni sur des marchandises viciées ou prohibées, ni excéder le prix taxé par l'usage ou par la loi ; que le prince a des droits d'entrée qu'on ne peut frauder sans contredire celui qui a voulu qu'on rendit à César ce qui appartient à César ; et qu'enfin si Dieu donne au négociant et à l'ouvrier six jours pour vaquer à leurs affaires, il est bien juste que l'ouvrier et le négociant lui en donnent un pour vaquer à son culte. La passion vous tient un langage différent, et vous ne vous faites pas même un scrupule de la croire. Elle vous dit donc qu'une petite injustice répartie sur plusieurs, ne faisant à chacun qu'un tort très-léger, ne peut faire un objet considérable ; qu'il faut pallier et passer les marchandises vicieuses, quand on les a reçues telles, ou qu'un cas fortuit les a altérées ; qu'on ne se sauverait pas, c'est le terme, si on ne distinguait entre l'étranger et le citoyen ; que les lois du prince ne sont que pénales, et qu'elles ne regardent que ceux qui ne sont pas assez adroits pour les éluder ; qu'on perdrait ses meilleures pratiques au profit d'un voisin peu scrupuleux, si on ne vendait les dimanches comme les autres jours. C'est sur ces maximes d'iniquité qu'on forme sa conscience, qu'on règle son examen et sa confession. Si quelquefois on revient sur ses pas, ce n'est qu'après avoir fait tant d'injustices qu'on ne peut les réparer.

Je vous épargne, mes frères, et je m'épargne aussi une plus longue induction. Vous sentez comme moi que je pourrais demander à ce juge, qui, malgré son incapacité connue, a pris une charge qui exigeait des talents qu'il n'a pas, si jamais dans son examen il s'est reproché ce défaut capital ; à ce militaire, qui, malgré la licence de nos jours, croit encore qu'un chrétien doit s'approcher des sacrements, s'il s'est bien examiné sur la disposition habituelle où vivent presque tous ceux de sa profession, d'accepter un duel pour éviter devant les hommes une ignominie qui les couvrirait de gloire devant Dieu ; à ce simple fidèle, qui a regardé comme un mal de n'assister jamais ni à la messe de paroisse, ni aux divins offices ; de n'y pas envoyer, au moins tour à tour, ceux qui le servent ; d'ouvrir à l'étranger sa chapelle domestique, contre l'intention formelle de ceux qui la lui ont permise. Ce que j'ai dit jusqu'ici suffit bien, et ne suffit que trop, pour faire voir qu'il est un grand nombre de chrétiens qui se confessent mal, faute d'un bon examen. Ce que je vais ajouter vous fera voir qu'il en est un assez grand nombre qui manquent dans l'accusation de leurs péchés. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quoique un bon examen influe beaucoup dans une bonne et juste accusation, il faut pourtant regarder l'accusation et l'examen comme deux parties dont l'une n'emporte pas nécessairement l'autre. On peut s'examiner bien et s'accuser mal, non-seulement quand, par le principe d'une honte qui est

le comble de l'orgueil et de la faiblesse, on supprime des péchés connus ; mais encore quand, par une coupable ignorance, on s'imaginer que certaines circonstances d'un péché, qu'on se rappelle d'ailleurs suffisamment, ne servent de rien à l'intégrité de la confession. C'est principalement ce dernier défaut que je veux combattre ici. J'y en ajouterai un autre plus commun encore : je veux dire le peu de soin qu'ont la plupart des pénitents de se choisir un directeur capable de déraciner leurs vices, de les faire entrer dans la voie du ciel, et de les y soutenir jusqu'à la fin. Ainsi vous concevez d'abord, mes frères, que sans vouloir examiner en détail toutes les conditions qu'on a coutume de demander pour cette partie de la pénitence, qui consiste dans l'accusation de ses péchés, je me borne à deux principales, dont la première consiste à les déclarer tous, autant qu'on peut s'en ressouvenir ; la seconde, de les déclarer tous à un prêtre éclairé.

Cette double obligation se tire de la nature même de la pénitence. Vous ne l'ignorez pas, chrétiens auditeurs. Les ministres de ce sacrement doivent tenir lieu aux pécheurs et de juges et de médecins. Or chacune de ces deux qualités nous instruit et de nos devoirs par rapport à eux, et de leurs obligations par rapport à nous. Ils sont nos médecins, ils doivent donc connaître au moins toutes celles de nos plaies qui pourraient nous donner la mort, puisqu'ils ne peuvent guérir que celles qui leur sont connues. Ils sont nos juges, il est donc nécessaire que nous ne leur déroptions rien de nos excès, puisque ces mêmes excès sont la matière de leur jugement. Voilà les devoirs que nous avons à remplir de notre côté. Mais parce qu'un juge, qui n'est ni éclairé, ni équitable, perd et gâte tout, en ne prononçant pas conformément aux lois qu'il ignore, ou dont il se met peu en peine ; parce qu'un médecin qui ne connaît ni la nature des maladies qu'il doit traiter, ni la qualité des remèdes qu'il y doit appliquer, ne fait que ruiner de plus en plus la santé de son malade : il faut que nous fassions pour nos âmes ce que nous avons coutume de faire pour nos corps ; c'est-à-dire, d'abord, que nous nous fassions connaître tels que nous sommes ; et, en second lieu, que nous choisissions, non des hommes capables de nous flatter et de nous perdre, mais des hommes pleins de zèle, de lumières et de désintéressement. Or je prétends que, de ces deux obligations, la première est bien moins connue qu'on ne pense ; la seconde est presque absolument ignorée, et principalement du peuple. Commençons d'abord par expliquer la manière de les bien remplir, pour juger mieux s'il est bien des chrétiens qui les remplissent effectivement.

Je dis donc d'abord que, pour se bien confesser, il faut déclarer tous ses péchés, ou certainement mortels, ou légitimement suspects de l'être ; c'est-à-dire, tous ceux dont on peut se souvenir après un long et sérieux examen. Quelque difficile que pa-

raisse cette proposition à ceux surtout qui ont passé un grand nombre d'années dans le désordre, elle est exactement vraie. Un péché mortel ne se remet point sans l'autre. Ainsi en omettre un seul, fût-ce par ignorance, si elle n'est involontaire, c'est ne renoncer à aucun; c'est les rappeler tous. La preuve en est courte, mais elle est décisive; et cette preuve est qu'il n'y a point d'union entre la justice et l'iniquité, point de commerce entre la lumière et les ténèbres, point d'accord entre Jésus-Christ et Bélial; et qu'un cœur qui n'est à Dieu qu'à moitié est réellement tout entier à la créature. Il faut donc que ce pécheur, qui veut faire sa paix et rentrer en grâce, découvre sans réserve toutes ses misères, et que, comme un homme blessé de toutes parts, il expose toutes ses plaies, de peur qu'une seule ignorée et négligée ne rende inutile le remède qu'on voulait appliquer aux autres. Ainsi, ce n'est pas se confesser comme il faut, que de s'accuser, comme l'on fait ordinairement d'avoir commis tel ou tel péché un grand nombre de fois, ou tant de fois qu'on n'en peut dire le nombre. Avoir commis cent fois un péché, c'est l'avoir commis un grand nombre de fois; mais ceux qui ont eu le malheur d'y tomber mille fois, ou plus, sont bien plus criminels. Il faut donc descendre dans un détail plus particulier; et afin que rien n'y manque, il faut découvrir non-seulement la substance de ses péchés, mais encore les circonstances qui en changent l'espèce, et celles mêmes qui, sans les faire changer d'espèce, l'aggravent considérablement.

Quant à ce qui regarde les circonstances qui changent l'espèce du péché, c'est-à-dire qui, comme nous l'entendons ici, ajoutent à une action morale une malice mortelle, distinguée de celle qu'elle a par elle-même; je sais qu'il y a des péchés sur lesquels on est assez exact pour expliquer tout comme il faut; et que celui qui, par exemple, aurait commis un larcin ou un homicide dans le temple du Seigneur, ne manquerait guère à s'accuser de cette circonstance du lieu saint, qui double son crime, en le faisant tout à la fois et une injustice criante et un sacrilège énorme. Mais je sais aussi qu'il y a des péchés si communs, si familiers, qu'à peine s'avise-t-on jamais de déclarer un grand nombre de ces circonstances qui les multiplient, et qui font que lors même qu'il n'y a qu'une seule action, il se trouve plusieurs crimes réellement distingués. Voulez-vous que je vous fasse toucher au doigt cette importante vérité? Cherchons-en un exemple dans celui de tous les péchés qui est le plus commun, qui a des suites plus funestes, qui damne plus de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, je veux dire le péché d'impureté. Pauvres ministres du Seigneur, que votre sort est à plaindre! Faut-il donc que des hommes dont la langue est consacrée par état à chanter les louanges du Dieu des vierges, soient obligés à se mêler dans l'assemblée des pécheurs, à parler leur langage et à s'associer, pour ainsi dire, aux plus hon-

teux récits de leurs passions criminelles? Oui, mes frères, plus vos plaies sont profondes, plus nous devons les sonder pour en connaître l'état; plus l'ennemi du salut s'efforce de vous faire illusion, en diminuant à vos yeux la multitude de vos fautes, plus nous devons vous en faire connaître la grandeur et l'étendue. Ce n'est donc point assez pour vous de confesser les péchés extérieurs dans lesquels vous êtes tombés seuls, ou avec d'autres; il faut exprimer avec une scrupuleuse exactitude les péchés du cœur; et, pour le bien faire, il ne suffit pas de dire d'une manière vague, que vous avez consenti à un grand nombre de pensées impures, il faut savoir si ces pensées n'ont été qu'une simple complaisance intérieure, que la théologie appelle délectation morose; ou si, comme il arrive souvent, elles ont été jointes à un désir criminel. Mais ce désir impur est susceptible par lui-même de différents degrés de malice. Autre est celui du dernier crime, autre celui des damnables libertés qui disposent au dernier crime. C'est beaucoup, mais ce n'est pas encore tout. La diversité des objets qui sont le terme d'un désir corrompu diversifie sa corruption. Juda pèche grièvement (et ce que je dis de l'exécution doit s'entendre du simple projet), Juda pèche grièvement avec une femme qu'il croit prostituée; il eût péché davantage si elle eût été vertueuse, et qu'il l'eût ou séduite ou opprimée. David est bien plus coupable, dès le moment où il pense à satisfaire la passion qu'il venait de concevoir pour la femme d'Urie, qu'il ne l'eût été si Bethsabée avait été libre. Mais l'étrange manière dont il s'y prend pour mettre à couvert l'honneur de cette femme infidèle et sa propre réputation, en faisant périr son époux par le fer ennemi, augmente si fort l'horreur de sa faute, que David serait à jamais le scandale et l'opprobre de tous les siècles, s'il n'avait fait une pénitence proportionnée à son crime et aux noires circonstances dont il fut revêtu. Mais il est peu d'impiété comparable à celle d'Ammon, qui commet un inceste, qui le commet avec sa propre sœur, qui ne le commet qu'en lui faisant violence. Et qui doute que ce crime, tout abominable qu'il est, ne l'eût encore été davantage, s'il avait été commis ou dans un lieu saint, ou avec une personne consacrée à Dieu?

Voilà, chrétiens, voilà la manière dont vous devez découvrir les circonstances qui changent l'espèce de vos péchés. Voilà, prêtres du Seigneur, les humiliantes faiblesses dont vous devez être les dépositaires. Faites-le sans répugnance, pour le faire avec bénédiction. Et si, d'un côté, vous faites à Dieu un sacrifice de la douleur dont on est pénétré en entendant le long et affligeant récit d'une vie passée dans la corruption, redoublez de l'autre vos actions de grâces, non-seulement parce qu'il vous a tirés du siècle pervers, mais encore parce qu'il veut bien se servir de vous pour en tirer ceux qui n'auraient pas manqué d'y périr.

Mais, mes frères, ce n'est point assez de

découvrir à son confesseur les circonstances du péché, il faut encore lui découvrir celles qui l'aggravent considérablement dans la même espèce; c'est-à-dire celles qui, sans le faire changer de nature, le rendent beaucoup plus grief, beaucoup plus injurieux à Dieu qu'on ne conçoit d'ordinaire, lorsqu'il est séparé de ces mêmes circonstances. Je sais que cette vérité n'ayant pas été aussi formellement décidée que la précédente, elle pourrait peut-être se trouver combattue par ces directeurs indulgents qui ne s'appliquent qu'à inventer les moyens d'excuser le péché et ceux qui le commettent : *Ad excusandas excusationes in peccatis*. (Psal. XL, 4.) Mais je sais aussi qu'il est bien des gens dont il faut mépriser les suffrages. Je sais, sur la parole de Jésus-Christ, que le chemin le plus large et le plus facile n'est pas, à bien près, celui qui mène le plus sûrement à Dieu. Je sais enfin que les plus sages docteurs ont toujours conclu des principes du concile de Trente qu'on ne peut se dispenser de découvrir les circonstances dont je vous parle. En effet, ce saint et judicieux concile nous enseigne qu'un véritable pénitent est obligé de se montrer au prêtre tel qu'il est, afin de lui donner lieu par sa confession de bien connaître l'état de son âme et d'approfondir la malice et la grièveté de ses péchés. Or, s'il était libre à un pénitent de supprimer les circonstances qui aggravent ses crimes, on ne pourrait connaître ni ses dispositions présentes, ni l'énormité de ses fautes passées. Jusque-là que s'il était permis de choisir entre deux péchés, c'en serait quelquefois un moins grief d'omettre une circonstance qui changerait l'espèce, comme serait celle d'un lieu saint par rapport à un laïc médiocre; que telle autre, qui, en le laissant dans sa propre nature, l'aggraverait considérablement, comme serait celle du même vol fait à un homme réduit par là avec toute sa famille au plus funeste désespoir.

Quoi donc, suis-je destiné aujourd'hui à jeter le trouble dans vos consciences, et au lieu d'être à votre égard un ange de paix, et de modérer vos frayeurs, faut-il au contraire que je redouble vos inquiétudes et vos alarmes? Hélas! que me servirait de vous entretenir dans une fausse sécurité? Je serais semblable à ces prophètes de mensonge, qui disaient : Paix, paix, où il n'y avait point de paix; et qui en persuadant aux peuples par ces discours séducteurs que tout allait bien pour eux, et qu'ils n'avaient rien à craindre, les précipitèrent enfin dans les derniers malheurs.

Puis donc que nous avons posé des principes qui sont les plus sûrs, ce qui, en matière de sacrement, suffit pour les rendre incontestables, tirons-en vous et moi une partie des conséquences qui en résultent.

Donc ce n'est point assez de s'accuser en général d'avoir nui au prochain dans ses biens; il faut savoir non-seulement à quoi se monte le tort que vous lui avez fait, mais encore quelles ont été les suites de votre injustice; c'est-à-dire, quelle perte vous lui

avez causée, soit spirituelle, si, comme il n'arrive que trop souvent, il s'est livré à la fureur, au blasphème, aux soupçons, aux jugements téméraires; soit temporelle, s'il n'a pu soutenir sa famille, entretenir son commerce, continuer le gain légitime qu'il avait commencé. Votre intention même est un point sur lequel vous devez beaucoup réfléchir. Dérober pour se soustraire à une nécessité commune, c'est un grand mal; le faire pour avoir le moyen de fournir à son intempérance, ou pour séduire la vertu, c'est un crime énorme.

Donc il ne suffit pas de vous accuser d'avoir médié, et médié en matière considérable. C'est médié considérablement, que de révéler un excès d'emportement, dans lequel votre frère est tombé. Mais ne seriez-vous pas beaucoup plus coupable, si vous alliez jusqu'à découvrir qu'il a indignement profané les choses les plus sacrées, ou qu'il a commis quelqu'un de ces crimes monstrueux que la nature réprouve, et que les saints n'osent pas nommer? Il faut encore savoir, et c'est de quoi même on ne pense pas même à s'accuser; il faut savoir si c'est d'une personne seule ou de plusieurs, et de combien vous avez médié; si c'est d'un séculier ou d'un ministre des autels, et si celui-ci, placé à la tête du troupeau, n'a pas reçu de vous une flétrissure plus mortelle. Il faut savoir combien de personnes vous avez scandalisées par votre détraction, et gémir des péchés qu'elles ont pu faire, soit en vous écoutant avec plaisir, soit en répétant à d'autres le mal que vous leur avez appris. Il faut savoir si vous n'avez point ajouté à votre injurieux récit ces interprétations sinistres qui font un crime des actions les plus innocentes; ces exagérations noires qui joignent la calomnie à la médisance; ces tours pleins d'esprit et de malignité qui donnent à un homme une empreinte de ridicule dont il ne se relève jamais, et qui, selon l'expression du Roi-Propète, le font pendant des siècles entiers passer en proverbe chez ceux mêmes qui ne l'ont jamais connu. Enfin, il faut savoir si votre détraction, arrachée comme par surprise à la volubilité naturelle, n'a duré que quelques instants, ou si l'esprit de haine et d'acharnement ne l'a point continuée pendant des heures entières.

Donc il faut, dans l'inimitié, exprimer et la mesure de l'aversion qu'on a eue contre son frère, et le temps qu'elle a subsisté; dans l'inceste, même spirituel, le degré de parenté ou d'alliance de ceux qui l'ont commis; dans l'adultère projeté ou exécuté, si ceux qui ont eu le malheur d'y tomber n'ont point violé chacun de son côté les lois et la fidélité du mariage; soit que ces circonstances changent ou non l'espèce du péché.

Donc ce n'est pas assez pour ces hommes qui, comme parle saint Paul, n'ont d'autre Dieu que leur ventre, de s'accuser simplement d'un tel nombre d'actions faites contre la tempérance. Qui doute que ce péché, tout odieux qu'il est par lui-même, ne soit

beaucoup plus injurieux à Dieu quand on s'y laisse aller les jours de fête et de dimanche? Qui doute que ces jours-là même on ne soit plus criminel, quand on le fait pendant les divins offices? Qui doute enfin qu'on ne le fût encore davantage si cela arrivait dans ces jours sacrés où l'Eglise tout en larmes honore la mémoire des abaissements d'un Dieu humilié et obéissant pour notre amour jusqu'à la mort de la croix?

Donc, mes frères, si vos confessions n'ont pas été telles que je viens de vous le dépeindre, vous pouvez sans scrupule appréhender qu'elles n'aient été nulles ou sacrilèges. Et il n'y a pour vous de parti bien sûr que celui de les répéter toutes, et de suppléer par une revue générale de toute votre vie à un défaut que vous pouvez avec raison regarder comme universel.

Or, Messieurs, sans parler des autres dispositions qui sont aussi essentielles à la pénitence que l'intégrité de la confession; telles que sont une douleur sincère d'avoir offensé Dieu, et un ferme propos de ne plus l'offenser; douleur sincère qui est bien rare, puisqu'au jugement de saint Ambroise, on trouve plus de chrétiens qui ont conservé l'innocence, qu'on n'en trouve qui la réparent par une vraie contrition; ferme propos qu'on ne doit guère supposer en ceux qui passent à peine deux mois sans retomber dans les mêmes désordres. Pensez-vous qu'il y ait bien des fidèles qui soient exacts à mettre en pratique ce peu de vérités dont je viens de vous entretenir? Combien en est-il qui, dans la jeunesse, ne vont s'accuser de leurs péchés que parce qu'il faut obéir à des parents ou à des maîtres dont ils redoutent plus la colère qu'ils ne redoutent celle de Dieu? Combien y en a-t-il qui, politiques jusque dans la religion, n'y vont dans un âge plus avancé que pour garder en apparence le précepte qu'en fait l'Eglise à tous ses enfants, en sorte qu'ils n'y aient jamais si la fête de Pâques ne revenait jamais. Combien en voit-on qui n'ont guère d'autre but que celui de connaître la morale d'un nouveau directeur, sa capacité, l'étendue de ses lumières, ou même de procurer à leurs passions une réponse favorable qu'ils ont partout inutilement cherchée? Combien peut-être n'en trouverait-on pas qui ne s'y présentent assidûment que pour tromper les autres par une fausse apparence de piété, quelquefois même pour continuer plus sûrement des désordres dont la fréquentation des sacrements les empêchera d'être soupçonnés? Un grand nombre d'autres déguisent, enveloppent leurs fautes avec tant d'artifice, qu'on ne peut ni les bien connaître, ni par conséquent y apporter le juste remède qui les aurait guéris. Ils s'applaudissent d'avoir caché leurs dérèglements ou de n'en avoir fait entrevoir qu'une partie; comme si, en trompant le ministre, ils avaient pu tromper Jésus-Christ dont il tient toute son autorité. Ces hommes livrés au luxe et aux plaisirs, ces femmes ensevelies dans la mondanité, se présentent au tribunal de la

pénitence avec un air humble et négligé qui ne leur dure qu'autant que dure leur confession. Semblables à ces Gabaonites qui trompèrent Josué par un extérieur pauvre et une démarche fatiguée, ils ne tâchent qu'à surprendre ceux auxquels ils doivent toute leur confiance. Tout ce qu'ils cherchent, c'est d'obtenir, comme Esaü, par des larmes qui sont elles-mêmes un crime, une bénédiction qu'ils n'ont pas méritée. Ils évitent avec soin, et c'est le second défaut que je veux combattre ici, ils évitent ces directeurs éclairés, qui, à la vérité, les conduiraient par un chemin plus dur, mais dont le terme est la vie; et ils cherchent avec empressement ces guides trop indulgents, qui n'ouvrent aux pécheurs qu'un chemin doux et large dont le terme est la perdition et la mort. Ceux même qui ne sont pas assez malheureux pour ne vouloir que des hommes capables de les flatter, sont presque toujours assez imprudents pour s'en rapporter au premier venu. Si quelquefois ils délibèrent sur le choix d'un nouveau confesseur, ils ne se décident eux-mêmes que par des raisons étrangères à leur conscience. Le mérite et les talents du ministre devraient être les seuls motifs de la préférence, c'est le hasard qui la règle ou du moins un goût confus, une inclination vague, une espèce de sympathie qui ne peut être ni l'expression de la volonté de Dieu, ni le fondement solide d'un édifice aussi important que celui de la conversion et du salut. Aussi avons-nous tous les jours la douleur de voir des personnes, qui d'elles-mêmes s'empressaient d'entrer dans le chemin de la pénitence, et qui, comme Tobie, eussent d'un pas ferme et assuré fourni une glorieuse carrière, si comme lui elles eussent trouvé un habile et sage conducteur; nous les voyons, dis-je, s'arrêter presque tout d'un coup, prendre le change, se faire à elles-mêmes, ou suivre un nouveau système de spiritualité; marcher par des routes qui seraient peut-être bonnes à d'autres, mais qui ne valent rien pour elles; aspirer à la neurriture des parfaits, dans le temps qu'elles peuvent à peine encore digérer le lait des enfants.

Ces excès sont fâcheux, mais il en est de plus funestes; et ceux-ci naissent, comme les autres, du peu de soin qu'on prend pour se choisir un dispensateur fidèle. Que de pécheurs à qui on ne fait jamais assez sentir la profondeur de leurs plaies, à qui on permet au moins une partie de ce qui peut flatter les plus vives passions et nourrir la sensualité; à qui on enseigne, sur la foi des plus décriés casuistes, ces raffinements frivoles qui ne tendent qu'à éluder les lois de Dieu et des hommes! Que de pécheurs qui, obligés à un jeûne plus rigoureux que celui de l'Eglise, sont dispensés même de l'abstinence, sous prétexte d'une santé qui, toujours forte pour les plus violents exercices, n'est faible que pour ceux de la pénitence; qui, redevables de toute leur fortune au public qu'ils ont pillé, en sont quittes pour donner à Dieu quelque portion de ce qu'ils

ont volé au monde ; qui, enrichis par des trafics illicites, des contrats usuraires, des ventes frauduleuses, des changes prohibés, sont traités de scrupuleux et rassurés dans leurs doutes par ces hommes décisifs, à qui la témérité tient lieu de science et qui marchent sans crainte dans ces chemins glissants et tortueux, dont l'obscurité effraye les plus grands maîtres, et les oblige d'emprunter le secours des vivants et des morts.

Que de pécheurs enfin, qui après de longues années de crime et d'impénitence, sont admis sans délai, sans épreuve, au festin de l'Agneau, comme s'ils n'avaient jamais quitté la robe nuptiale, ou qu'il en coûtât moins pour la reprendre qu'il n'en coûte pour la perdre. Ne les suivez pas, mes très-chers frères, ces corrupteurs de la morale de Jésus-Christ, ces prophètes de mensonge, ces aveugles qui précipitent dans la fosse ceux qui marchent sur leurs pas. Fermez vos oreilles à leurs paroles trompeuses, comme l'aspic ferme les siennes à la voix d'un enchanteur habile qui veut le surprendre : *Quæ non exaudiet vocem venefici incantantis sapienter.* (Psal. LVII, 6.)

J'entends ces hommes qui font profession de combattre l'évidence, et qui ont toujours une réplique à opposer aux maximes les plus incontestables. Quoi donc ! nous disent-ils, tous les prêtres ne sont-ils pas également prêts ? Tous ne reçoivent-ils pas, quand l'Eglise les approuve, le pouvoir de lier et de délier ? Nous en faut-il davantage ? Nous siérait-il bien à nous, qui sommes par état de simples brebis, de nous ériger en censeurs, ou en juges de ceux que Dieu a placés sur nos têtes, et qu'il a établis pour être nos pasteurs ?

Plût à Dieu, mes frères, que vous fussiez exacts à tirer de ces principes les conséquences qui en sortent naturellement, la voix de l'Eglise serait écoutée avec plus de respect, ses jugements suivis avec plus de docilité, ses pontifes plus chéris, plus honorés. Mais sans m'arrêter à vous faire sentir davantage combien vous êtes peu d'accord avec vous-mêmes, il me suffit, pour dissiper vos frivoles raisonnements, de vous les proposer sous une autre face. Prenons celle de vos biens temporels. Or, je vous le demande, Messieurs, respectez-vous également toutes les décisions de la justice, sous prétexte que les magistrats dont elles émanent sont revêtus de l'autorité du prince, et qu'ils ont droit de les porter ? Consultez-vous indistinctement tous les jurisconsultes, sur ce seul principe qu'ayant tous fourni la carrière fixée par les lois, tous ont le pouvoir de donner des réponses ? Enfin si une affaire épineuse met en danger votre réputation et vos héritages, tout avocat vous est-il bon pour défendre vos droits ? et croiriez-vous pécher contre la charité due au prochain, si vous jugiez de l'un préférablement à l'autre. Non, sans doute. Faites donc, je le répète, faites pour pacifier vos consciences, ce que vous faites pour assurer vos possessions. Cherchez avec soin ce juge habile, ce méde-

cin expérimenté, que le ciel a destiné pour remettre l'ordre dans vos affaires, pour fixer le cours de vos langueurs. Prenez toutes les mesures possibles pour le découvrir, et n'oubliez pas que, selon la pensée d'un grand saint du dernier siècle, quand il n'y en aurait qu'un entre mille, c'est celui-là à qui vous devez vous attacher. Au reste, vous le connaîtrez à des traits qui ne sont pas équivoques, et Dieu, si vous l'interrogez sérieusement par la prière et par l'aumône, ne permettra pas que vous puissiez vous y méprendre.

Pour vous en donner une idée générale, et qui, sans être absolument inutile à ceux qui vivent dans les campagnes, pourra beaucoup servir à ceux qui font leur séjour dans les villes : Un bon confesseur est, dit saint Chrysostome, un homme aussi élevé au-dessus de ses pénitents par sa piété et par ses lumières, qu'un berger l'est au-dessus de son troupeau par la noblesse de son être, et par la dignité de sa condition. Un homme, qui connaît la route du ciel, qui y marche lui-même, et dont le zèle ardent voudrait y faire marcher tous les pécheurs. Un homme, qui joint à une science profonde une humilité plus profonde encore, et qui sait si bien partager son temps entre l'étude, la prière et les besoins du prochain, qu'il ne se délasse d'une occupation que par le plaisir d'en prendre une nouvelle. Un homme, qui chaque jour pleure entre le vestibule et l'autel, qui joint à l'office de juge de ses pénitents celui de médiateur auprès de Dieu ; qui, comme Moïse et saint Paul, ose résister à la colère du Très-Haut, et le conjure ou d'épargner la brebis qui lui est confiée, ou de lancer d'abord sur lui la foudre qu'il veut lancer sur elle. Un homme, qui entre dans vos infirmités, comme si c'étaient les siennes propres, qui, sans être mou, ne connaît point ces paroles dures et rebutantes, qui sont moins l'effet du zèle que du caprice, et qui, bien loin de mettre sur les faibles épaules du pécheur un poids insupportable, partage avec lui le fardeau que son ministère l'oblige de lui imposer. Un homme, qui parle avec les sages le langage des parfaits, et qui avec les simples parle le langage des simples. Un homme, qui, plein de la plus tendre charité pour ceux dont il a la confiance, combat cependant en lui-même ces sentiments naturels qui altéreraient la paix de son cœur, et qui écarte de son pénitent ces dispositions d'attachement qui feraient de lui une colombe séduite. Un homme enfin, qui sans vous amuser par un embarras de paroles, distingue la lèpre de la lèpre, et vous donne des décisions sur lesquelles vous puissiez compter, qui, comme le Samaritain, verse de l'huile et du vin sur vos plaies, qui surtout ait grand soin de ne vous pas flatter dans vos rechutes, et qui vous fasse bien sentir qu'une absolution précipitée est le plus grand mal qui puisse vous arriver.

Voilà, mes frères, voilà l'homme au ministère duquel votre salut peut être attaché. Cherchez-le comme il faut, et soyez sûrs que

vous le trouverez. Déposez en son sein toutes vos faiblesses. Souffrez qu'il taille et qu'il tranche. Ne craignez que d'être trop ménagés. Hé! que vous importe de semer dans les larmes, si vous êtes sûrs de moissonner dans la joie? Est-il donc si difficile de marcher quelque temps par un chemin mêlé d'épines, quand on aperçoit les fleurs et la couronne préparées au bout de la carrière? Et ne seriez-vous pas les premiers à improuver ceux qui, par une fausse délicatesse, préfèrent une main, dont la cruelle indulgence met la gangrène dans leurs plaies, à une main savante, qui les eût guéries par un appareil douloureux à la vérité, mais réellement salulaire?

Obsecramus pro Christo, reconciliamini. (II Cor., V, 20.) Nous vous en supplions donc, mes frères, faites tous vos efforts pour rendre parfait le grand ouvrage de votre pénitence. Traitez-vous vous-mêmes avec une sainte rigueur dans votre examen. Repassez dans une juste douleur ces années malheureuses que vous avez passées dans de faux plaisirs. Détaillez avec la plus sévère exactitude vos plus humiliantes faiblesses. Ne craignez rien plus que de tomber entre les mains de ces directeurs commodes, qui, comme parle un prophète, mettent des coussinets sous le coude des pécheurs, et qui possèdent le funeste talent de persuader à des hommes, prêts à mourir, qu'ils jouissent d'une santé parfaite. *Obsecramus*: Nous vous le demandons, nous vous en conjurons. S'il s'agissait de nos intérêts, nos prières pourraient vous être suspectes; s'il ne s'agit que des vôtres, vous est-il permis d'y être insensibles? et auriez-vous bonne grâce de rejeter des instances que nous cesserions de vous faire, si nous cessions de vous aimer? *Pro Christo*. C'est au nom de Jésus-Christ que nous vous le demandons; si nous connaissions un nom plus tendre, nous ne manquerions pas de l'employer pour vous fléchir. *Reconciliamini*: Et que vous demandons-nous! que vous rentriez en grâce avec Dieu, que vous apaisiez les cris d'une conscience inquiète, qui, malgré tous vos efforts, continuera à vous déchirer, tant que les affaires de votre âme seront dérangées. Remplissez donc notre joie. Essuyez les larmes que votre impénitence a si longtemps fait couler de nos yeux. Mettez-vous en état de paraître avec confiance au tribunal de ce Dieu saint, qui ne couronne dans l'éternité que ceux ou qui n'ont point fait de chutes mortelles, ou qui s'en sont heureusement relevés par une exacte et sincère pénitence. C'est cette couronne de grâce et de justice que je vous souhaite

SERMON IX.

SUR LA CONTRITION.

Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. (Psal. L, 19.)

Votre colère, ô mon Dieu, ne tiendra point contre un cœur contrit et humilié.

Telle fut la juste confiance d'un prince qui

avait outragé Dieu d'une manière cruelle. Il connaissait et l'horreur de l'adultère sanglant dont il s'était rendu coupable, et l'énormité du scandale qu'il avait donné à son peuple. Mais il espérait tout des miséricordes du Seigneur, parce qu'il connaissait le prix de la contrition, et qu'il sentait dominer dans son cœur ces mouvements d'une sainte aversion pour le péché, et ces impressions d'une vive douleur de l'avoir commis, de cette douleur sincère, qui trouve toujours grâce devant Dieu, et que Dieu n'a jamais méprisée.

C'est de cette contrition, qui est la plus essentielle partie de la pénitence, que je veux vous entretenir aujourd'hui. Je le ferais avec moins d'assurance, si je n'étais persuadé que je parle devant des chrétiens, qui vivent dans l'enfance évangélique, que Jésus-Christ nous a si souvent recommandée, et qui sont bien éloignés du caractère de ces prétendus esprits forts, que leur orgueil détermine à renvoyer avec une espèce d'indignation à ceux qui sont encore néophytes dans la foi, toutes les matières communes, et qui croient que c'est leur faire injure, que de les nourrir de lait, pendant qu'ils se jugent eux-mêmes capables d'une nourriture plus forte et plus solide.

Il est vrai que la matière de la contrition est rebattue, et qu'on ne vous parle jamais ni de confession, ni de pénitence, sans vous représenter en même temps, qu'une douleur sincère en est l'âme, et que sans elle tout le reste vous est ou inutile, ou même très-dangereux. Mais est-il vrai que vous ayez fait sur ces vérités capitales toute la réflexion qu'elles méritent? Est-il vrai que tant de pécheurs, qui ne s'approchent que très-rarement du sacré tribunal, et qui retombent si aisément dans leurs premiers désordres, soient pénétrés de ce regret salulaire, qui a tant de fois converti, et converti pour toujours de fameux criminels? Est-il vrai même que bien des personnes qui font profession de vivre dans la justice, qui se reprochent les fautes les plus légères aussitôt qu'elles les ont commises, qui ne tardent pas à les soumettre aux clefs du ministère, et qui néanmoins y retombent quelquefois dès le jour même avec la plus étrange facilité. Est-il bien vrai, dis-je, que ces justes, ou véritables, ou prétendus, sachent aussi bien dans la pratique combien la contrition est nécessaire, qu'ils paraissent le savoir dans la spéculation? C'est un mystère dont l'examen n'appartient qu'à celui qui sait seul ce qui se passe dans le cœur de l'homme, et qui n'y voit de bien, que celui qu'il y met par l'opération de sa droite. Quoi qu'il en soit, je vais tâcher d'instruire les uns et d'effrayer les autres. Pour le faire d'une manière simple et solide, il me suffira de vous développer la nature de la contrition, et les qualités qui lui sont essentielles. Pour peu que vous aimiez à rendre hommage à la vérité, vous en conclurez bientôt qu'une douleur sincère est l'effet d'une grâce signalée du côté de Dieu, et d'un effort pénible et laborieux du côté du

pécheur. Et quel sujet de crainte pour des hommes qui, ne faisant rien ou presque rien pour se reconcilier avec Dieu, méritent que Dieu ne fasse rien pour eux ! Voici donc en deux mots tout le dessein de ce discours. La contrition est la partie la plus nécessaire du sacrement de pénitence, vous le verrez dans mon premier point. La contrition est la partie la plus difficile, et celle qui doit le plus coûter à l'homme, ce sera le sujet du second point, et la matière de votre plus juste attention. Implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'entremise de celle qui est l'asile des chrétiens, le refuge de tous les pécheurs, mais surtout de ceux qui, pleins de confiance en la Mère, pensent sérieusement à revenir à son Fils.

PREMIER POINT.

Dire que la contrition est la partie la plus essentielle du sacrement de pénitence, c'est dire, et qu'elle est absolument nécessaire, et qu'elle est plus nécessaire qu'aucune autre. Pour vous convaincre de cette double vérité, c'est assez pour moi de comparer ensemble et la fin du sacrement de pénitence, et la nature de la contrition.

Qu'est-ce que la pénitence ? Une piscine salulaire qui lave nos souillures, qui nettoie nos taches, et qui, selon l'expression si connue du Roi-Propète, doit nous rendre plus blancs que ne l'est la neige. Quest-ce que la pénitence ? Un feu sacré qui consume en nous le vieil homme avec ses concupiscences ; qui purifie notre amour, et qui, le poussant avec force par ses flammes saintes, l'entraîne jusqu'à Dieu, et ne lui permet de se reposer que quand il est parvenu à ce bienheureux terme. Enfin qu'est-ce que la pénitence ? Un ministère de paix, un sacrement de réconciliation, qui brise le mur fatal par lequel nous étions séparés de Dieu, qui lui fait oublier nos anciennes révoltes, et qui nous réunit à lui, comme des enfants bien-aimés avec un père plein de tendresse et de miséricorde. Tels sont, selon les premiers éléments de la religion, l'objet et la fin du sacrement de pénitence. Or je prétends que, pour l'obtenir, cette fin si précieuse, si importante, la contrition est si évidemment nécessaire, que la plus simple notion de ce terme suffit pour s'en convaincre absolument.

En effet, la contrition n'est rien moins, selon le concile de Trente (Sess. xiv), qu'une douleur de l'âme, et une détestation des péchés qu'on a commis, avec une ferme résolution de n'en plus commettre à l'avenir : douleur qui, comme le disent au même endroit les Pères de cette sainte assemblée, ne se borne pas à la cessation du crime, mais qui s'applique à l'avoir en horreur, et à lui porter une haine efficace et persévérante. Résolution, qui ne consiste pas seulement dans le projet d'une vie nouvelle, mais qui doit encore en renfermer les prémices et en commencer l'exécution.

Ce peu de principes, s'ils étaient sérieu-

sement médités, suffiraient pour nous faire concevoir avec combien de raison l'Eglise a défini (150) que ce mouvement salutaire, qui porte l'homme à gémir de ses prévarications, a été dans tous les temps d'une indispensable nécessité pour tous ceux qui après leur chute ont voulu rentrer en grâce avec Dieu ; et que comme ce n'est que par lui que nos pères ont été justifiés, ce n'est que par son moyen que nous le pouvons être aujourd'hui. Mais entrons dans un plus grand détail, et montrons, autant que notre faiblesse nous le permettra, que la contrition est nécessaire à tous les pécheurs ; en premier lieu, parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse détacher notre cœur de la créature, pour le tourner efficacement du côté de Dieu ; en second lieu, parce que c'est elle seule qui, rendant au Seigneur la gloire que le péché lui avait ôtée, l'oblige de se rapprocher de nous, et de nous pardonner ; en troisième lieu, parce qu'elle peut seule suppléer à toutes les autres parties de la pénitence, et qu'il n'en est aucune qui puisse la remplacer. Donnons quelque jour à ces grandes et fécondes vérités.

Je dis d'abord que la contrition détache nos cœurs de la créature, et qu'ainsi elle les dispose à s'attacher à Dieu. En effet, ce n'est point assez pour un pécheur de reconnaître son crime, d'en découvrir la noirceur, d'apercevoir l'abîme où il peut nous précipiter. Toutes ces considérations, quand on s'en tient là, sont ou stériles, ou capables de conduire au désespoir. Caïn entend la voix du sang de son frère, qui dépose contre lui. Dieu même lui reproche le honteux et perfide attentat dont il s'est rendu coupable. Il aperçoit la vengeance qui est prête à tomber sur lui. Son imagination effrayée lui met devant les yeux un monde d'ennemis dans une terre encore inhabitée. A quoi aboutissent toutes ces frayeurs ? Quitte-t-il la créature, se quitte-t-il lui-même pour s'attacher à Dieu ? Point du tout : le résultat de toutes ces agitations, c'est de pourvoir à la sûreté de sa vie : et de reconnaître par un nouveau crime, que son premier crime est trop grand pour qu'il puisse en obtenir le pardon : *Majior est iniquitas mea, quam ut veniam merear.* (Gen., IV, 13.)

David, au contraire, malgré le mépris qu'il a fait d'une longue suite de grâces ; malgré le scandale qu'il a donné à tout Israël ; malgré le blasphème des ennemis de son Dieu, dont il a été l'occasion, voit tout d'un coup son ingratitude oubliée, et son crime effacé. Est-ce simplement par l'aveu qu'il fait de l'un et de l'autre en présence de Nathan ? Non, sans doute, Saül en fit autant ; Antiochus en fit davantage ; et aucun de ces deux malheureux princes n'obtint miséricorde. D'où vient donc qu'il est si favorablement traité, et qu'un prophète lui annonce une pleine réconciliation dès la première entrevue ? Ah ! c'est que son cœur brisé, déchiré par la componction, se reproche le malheur qu'il a eu d'oublier,

(150) *ruit ortem quovis tempore ad impetrandam veniam peccatorum hic contritionis motus necessarius*, etc. (Conc. Trident., sess. xiv, cap. 4.)

pour un infâme plaisir, la loi et les bienfaits du meilleur de tous les maîtres. C'est qu'il portera désormais tous les jours de sa vie le poids de son péché, parce que son péché lui sera toujours présent: *Peccatum meum contra me est semper* (Psal. L, 5) c'est que ses yeux vont s'ouvrir aux larmes, et que, lorsque les plus vils de ses sujets jouiront pendant la nuit des douceurs du repos, il arrosera son lit de ses pleurs: *Lavabo per singulas noctes lectum meum, et stratum meum lacrymis rigabo* (Psal. VI,); c'est que désormais ses moments les plus doux seront ceux où il pourra se livrer à la tristesse et aux gémissements: *Et dolor meus in conspectu meo semper*. (Psal. XXXVII, 18.) C'est que, pendant que ses peuples goûteront sous son règne fortuné l'abondance et les délices, un pain mêlé de cendre sera toute sa nourriture. C'est enfin qu'instruit par ses propres malheurs, il s'écriera du sein de la douleur: Eloignez-vous de moi, dangereux ennemis qui m'avez surpris: ouvriers d'iniquité, vous m'avez détaché de mon Dieu; c'est à lui que je veux m'attacher. Il a exaucé la voix de mes pleurs; c'est pour lui seul que je veux désormais en répandre: *Discedite a me, omnes qui operamini iniquitatem; quoniam exaudivit Dominus vocem fletus mei*. (Psal. VI, 9.)

Tels ont toujours été les sentiments de ceux qui ont voulu revenir sincèrement à Dieu. Et bien loin que les novateurs des derniers siècles, qui se flattent sans cesse de ne suivre d'autre règle que celle des livres saints, puissent jamais y trouver que la meilleure pénitence ne consiste qu'à changer de vie; et que la contrition produite par la recherche et la haine de ses péchés, ne sert qu'à couvrir l'homme du manteau de l'hypocrisie; nous oserons toujours leur dire en face, que toute l'Ecriture dépose contre eux, et que par tout où ils trouveront une pénitence sincère des péchés ils trouveront, en même temps, une juste et sincère douleur de les avoir commis. Ezéchias se contenta-t-il de protester à Dieu qu'il emploierait à son service le reste des années que sa bonté venait de lui rendre? Ne commença-t-il pas par repasser dans l'amertume de son cœur les faiblesses de sa vie; et l'affliction qu'il en ressentit, quelque vive qu'elle fût, ne faisait-elle pas sa joie, sa paix et sa plus douce consolation: *Ecce in pace amaritudo mea amarissima*. (Isa., XXXVIII, 17.) L'enfant prodigue, que Jésus-Christ lui-même a proposé pour modèle à tous les vrais pénitents, n'est occupé que du malheur qu'il a eu de quitter son père pour se livrer à la créature. Il commence, il est vrai, par comparer son premier état avec celui auquel l'a réduit son imprudence; et les douceurs, dont il jouissait dans la maison paternelle, avec la faim cruelle qui le dévore. Mais la douleur et le regret de ses crimes sont le sentiment qui domine en lui. Je partirai, dit-il, j'irai trouver celui qui, après m'avoir donné la vie, voudra peut-être bien me la conserver. Humilié, confus, abattu, j'ai dit: Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je consens, et il est bien

juste, que vous me refusiez le nom de fils, dont mes débauches m'ont rendu indigne. Je me trouverai trop heureux d'être traité comme un domestique, comme quelqu'un de ces mercenaires que vous avez à vos gages: *Pater, peccavi in cælum, et coram te*. (Luc., XV, 18.)

C'est à la vue de ces humbles dispositions, qui, quoiqu'elles aient trait à l'avenir, regardent directement le passé, que ce père, ce tendre père, sent ses entrailles émues. Les armes lui tombent des mains; les reproches expirent sur sa langue. Les larmes, quand elles annoncent un regret sincère, arrêtent le cours de sa colère, comme les digues arrêtent le cours des torrents. Il se hâte, il se presse de courir au-devant de ce fils plus cher que jamais. Il l'embrasse avec tendresse, il lui donne le baiser de paix, marque certaine de sa réconciliation avec lui. Second effet de la contrition, et seconde preuve de sa nécessité: elle nous approche de Dieu, et la gloire qu'il reçoit par elle l'engage à se rapprocher de nous.

Pour entrer dans ma pensée, rappelez-vous, Messieurs, ce qu'on vous a si souvent répété de l'injure que le péché fait à Dieu. Il transporte à l'objet de sa passion l'honneur qui n'est dû qu'au Très-Haut. Il met, sans hésiter, l'arche du Dieu vivant au-dessous de l'idole de Dagon: en un mot, il secoue le joug du Seigneur, pour se charger à ses yeux du joug honteux de la plus vile créature. Or la contrition, selon qu'elle est plus ou moins parfaite, met, ou au moins dispose les choses à reprendre leur situation naturelle. Le cœur, duquel, selon la parole de Jésus-Christ, sortent les adultères, les fornications, les mauvaises pensées de toute espèce; le cœur, quand il est vraiment contrit, commence à faire divorce avec ce monde, dont il était enchanté, avec ces passions qui le tyrannisaient, avec cette foule de convoitises dont il était le jouet et l'esclave. L'esprit désabusé reconnaît l'injure qu'il faisait à son Créateur. Il s'afflige de n'avoir point encore servi un Dieu qui méritait si fort de l'être; et il ne peut se consoler de ses anciens excès, que parce qu'il lui est encore permis d'en gémir aux pieds du Sauveur, et d'implorer ses miséricordes. Dieu ne peut tenir contre des dispositions aussi glorieuses pour lui. Quelque disproportion qu'il y ait entre l'offense et la douleur qui la punit, cette douleur est un sacrifice qu'il ne rebute jamais. Il ne compterait pour rien l'immolation des boucs et des taureaux; il verrait, sans s'attendrir, fumer sur ses autels le sang de mille et mille victimes; mais un cœur contrit et profondément humilié est sûr de la victoire. Jamais ses gémissements ne furent méprisés: *Cor contritum et humiliatum non despicies*. (Psal. L, 19.)

C'est trop peu de dire que Dieu ne méprise point un cœur contrit: soutenons, sans crainte de passer pour téméraires, que ce cœur pénitent est un spectacle qui repaît agréablement les yeux du Seigneur, qui flatte sa gloire offensée, et qui, mêlé avec le

sang de Jésus-Christ, par qui tout édifice spirituel croît jusqu'à une mesure parfaite, lui fait oublier les fautes les plus énormes et les plus monstrueux égarements. Si nous vous disions de nous-mêmes que la contrition honore plus Dieu que la vengeance qu'il tire de ces âmes infortunées que sa fureur s'immole dans les enfers, vous auriez peut-être bien de la peine à nous croire. C'est pourtant là, répondriez-vous aussitôt, qu'il agit en Dieu, et en Dieu aussi terrible qu'irrité. C'est là qu'au lieu de distiller de faibles gouttes, il fait pleuvoir de vastes torrents de malédiction. C'est là qu'il triomphe en vainqueur, sans jamais triompher en ami, de ces cœurs audacieux qui l'ont insulté; qu'il brise impitoyablement leur orgueil; qu'il leur fait mordre une poussière dévorante. C'est là qu'il développe et les trésors de sa colère, et les trésors de sa divinité; et que pendant toute l'éternité il fait avouer qu'il est Dieu à ceux que la grandeur de ses prodiges et la magnificence de ses œuvres n'en avaient pu faire convenir. Oui, mes frères, et j'ajoute à cet effrayant portrait, que c'est là que ce grand Juge vous a déjà marqué une place, si vous ne retournez pas à lui par une véritable et sincère douleur de l'avoir offensé. Mais je dis, sans hésiter, que toutes les peines dont il n'enivre les pécheurs qu'en faisant violence à sa bonté, ont pour lui bien moins d'attrait que les larmes d'un pécheur qui gémit de ses crimes et de ses anciennes vanités. Non, Seigneur, dit un prophète, ce ne sont point ceux qui sont ensevelis dans les enfers qui rendent à votre justice l'honneur et la gloire qui lui sont dus : *Non mortui, qui sunt in inferno... dabunt honorem et justificationem Domino.* (Baruch., II, 17.) Ce qui vous glorifie véritablement, c'est une âme qui est plongée dans la tristesse à cause de la grandeur du mal qu'elle a fait : *Sed anima quæ tristis est super magnitudine mali.* (Ibid.) C'est une âme qui marche courbée et tout abattue, et dont les yeux sont dans la langueur et la défaillance : *Et incedit curva, et infirma, et oculi deficientes.* (Ibid.) C'est une âme qui est pauvre et qui connaît son indigence; qui est pressée de la faim, et qui commence à soupirer pour celui qui seul est capable de vous fléchir, et qui chantera dignement les louanges de votre justice : *Et anima esuriens dat tibi gloriam et justitiam Domino.* (Ibid., 18.)

Aussi Dieu, tout Dieu qu'il est, c'est-à-dire indépendant de ses créatures, incapable d'avoir besoin ni d'elles, ni de leurs biens, et se suffisant pleinement à lui-même; Dieu qui fait lui-même sa gloire, son bonheur, sa félicité; Dieu qui voit trembler devant lui les puissances du ciel, et devant lequel les esprits célestes ne se présentent que dans une attitude de respect et d'adoration : ce Dieu, qui par conséquent devrait être comme insensible au retour et à la douleur des pécheurs, ne peut dissimuler la joie que lui procure le sacrifice d'un cœur consterné de ses premiers égarements. Il veut que ses

anges en fassent une fête solennelle. Il se hâte, pour ainsi dire, d'en porter la nouvelle à ses élus. Semblable à cette femme de l'Evangile qui a retrouvé la drague qu'elle avait perdue, il assemble ses amis, il leur expose avec complaisance le triomphe de sa grâce, il s'en applaudit, il s'en flatte. Dirai-je qu'il oublie les intérêts de sa justice; qu'il ne compte pour rien de manquer à la promesse qu'il avait faite de se venger; ou plutôt qu'il trouve dans la seule conversion de l'homme pénitent et humilié de quoi se dédommager du mépris et des outrages de l'homme pécheur et rebelle. Il s'en explique lui-même de manière à ne permettre pas qu'on en doute; et c'est à l'égard du plus méchant prince qui ait jamais été qu'il s'en explique. N'avez-vous pas vu Achab humilié devant moi, dit-il à un de ses prophètes : *Nonne vidisti humiliatum Achab coram me?* (III Reg., XXI, 29.) Ma main allait s'appesantir sur lui; mon bras était déjà levé pour lui faire sentir tout le poids de ma colère. Mais puisqu'il revient à moi, et que la force de sa douleur lui a fait quitter les marques de sa dignité, pour se couvrir d'un sac et d'un cilice, je change de dispositions comme il en a lui-même changé, et les maux que je lui préparais tomberont sur un fils qui l'imitera dans ses dérèglements, sans l'imiter dans sa douleur : *Quia igitur humiliatus est mei causa, non inducam malum in diebus ejus.* (Ibid.)

Vous pouvez encore, mes très-chers frères, entrer dans des sentiments si glorieux à Dieu, et si avantageux pour vous-mêmes. Et pourquoi péririez-vous, maison d'Israël? Convertissez-vous et vivez. Vos péchés, dites-vous, vos écarts de tout genre vous effrayent. Leur nombre, que vous n'aviez point envisagé depuis tant d'années, vient de se révéler à vos yeux. A peine les aviez-vous entrevus jusqu'ici, et vous les trouvez aujourd'hui plus nombreux que les cheveux de votre tête. Pensées impures, désirs criminels, actions scandaleuses, paroles pleines de séduction, de malignité, de calomnie, tout dans un instant se présente à votre mémoire. Vous en êtes saisi, comme l'est un voyageur qui ne pensait à rien, et qui se voit tout à coup environné des eaux impétueuses d'un torrent débordé. Prenez courage, mon frère. Redoublez votre douleur à proportion du sentiment que vous avez de vos misères. Bien loin que votre crainte m'alarme, je la regarde comme l'annonce d'une conversion parfaite. Faites encore un pas, et comptez que vous êtes à Dieu. Quand vos péchés seraient plus rouges que le vermillon, dit un prophète, ils effaceraient la blancheur de la laine : *Velut lana alba erunt.* (Isa., I, 18.) Mais si votre cœur est toujours froid, toujours insensible, votre perte est assurée. La contrition peut suppléer à tout le reste, mais rien ne peut suppléer au défaut de la contrition : dernier motif qui va achever de nous convaincre de sa nécessité.

La nécessité de moyen, ainsi que parlent les théologiens, est la plus grande de toutes;

non-seulement parce qu'elle renferme toujours, par rapport aux adultes, la nécessité de précepte, puisqu'il leur est commandé de mettre en usage les moyens que Dieu juge à propos de leur prescrire; mais encore, parce que, quand un moyen institué de Dieu vient à manquer, on ne peut obtenir la fin pour laquelle il est établi. Et cela est vrai, quand même ce moyen ne nous manquerait pas par notre faute, et que nous ne négligerions rien pour nous en pouvoir servir. Un chrétien relégué dans une vaste solitude n'y trouve point d'eau pour baptiser son fils prêt à mourir; jamais cet enfant infortuné ne jouira de la gloire des bienheureux; parce que le baptême est un moyen nécessaire pour y parvenir. Or, mes frères, la contrition est nécessaire de cette même nécessité de moyen. Ôtez le baptême après le péché originel, il n'y a point de salut; ôtez la contrition après les péchés actuels, il n'y a point de miséricorde. Toute la différence dans une comparaison si forte, c'est qu'à bien des égards le baptême paraît beaucoup moins nécessaire que la contrition. Sans dire ici que le baptême du sang peut quelquefois dans les enfants même suppléer au baptême d'eau, il est sûr que ce dernier n'est nécessaire que parce que Dieu l'a librement établi. Il aurait pu nous sauver dans la loi nouvelle, comme il sauva nos pères dans la loi ancienne; mais il ne peut, sans renverser l'ordre le plus naturel, sauver un pécheur qui n'est fâché ni d'avoir méprisé sa loi, ni d'avoir outragé ses divins attributs. Il est de sa bonté, il est de sa gloire de pardonner; mais il est de sa justice de ne pardonner qu'à des pénitents. Et si sa miséricorde exige qu'il se réconcilie avec eux, la nature des choses semble exiger encore davantage qu'ils commencent eux-mêmes par rentrer dans le devoir; qu'ils s'humilient devant celui qu'ils ont offensé, et qu'ils ne s'imaginent pas pouvoir être ses enfants chéris, pendant qu'ils ne compteront pour rien les mécontentements qu'ils lui ont donnés.

Aussi n'est-il rien qui puisse, devant le Seigneur, tenir lieu d'une douleur aussi nécessaire. Arrosez ses parvis du sang des victimes : les Juifs l'ont fait, et leurs fêtes n'en ont été que plus odieuses à ses yeux. Promettez une pénitence aussi publique que l'ont été vos scandales : Antiochus s'y engagea d'une manière solennelle, et ses protestations furent rejetées. Avouez vos crimes les plus noirs, confessez vos injustices, soyez assez généreux pour restituer ceux de vos biens que vous avez mal acquis : Judas en fit plus que vous n'en ferez jamais. Il confessa publiquement qu'il était un malheureux qui avait livré le sang du Juste. Malgré son indomptable avarice, il rendit aux prêtres, et rendit jusqu'à la dernière obole, tout ce qu'il avait reçu d'eux pour son infâme et sacrilège trahison. Et avec ce grand appareil, qui pourrait bien éclipser le vôtre, il ne fit que hâter sa condamnation et précipiter son supplice : c'est qu'il n'y a que la douleur, et une tendre et sincère douleur, d'avoir

offensé Dieu, qui soit capable de l'apaiser, Tout l'irrite dans un cœur qui veut s'approcher de lui sans détester les crimes qu'il a commis. Une pénitence sans vraie douleur est le triomphe de son ennemi. Crussiez-vous être affligés, si vous ne l'êtes pas véritablement, il y a entre la justice et vous un mur de division qui subsiste toujours. A la bonne heure, que celui qui se croit touché, sans l'être véritablement, ne commette pas toujours un sacrilège; ce sentiment, bien entendu, a ses preuves, et il est digne de la bonté de Dieu : mais au moins est-il vrai que, dans ce cas, il ne sera point justifié, parce que ce n'est pas une douleur présumée, mais une douleur réelle qui fait la matière du sacrement; et que, quand il ne s'agirait que de péchés véniels, on ne peut les effacer que par le regret de les avoir commis. Ainsi, mes frères, ne vous rassurez pas sur la recherche exacte que vous faites de vos péchés. Ne comptez pas absolument sur les restitutions que vous avez déjà faites, ou sur le dessein que vous croyez avoir conçu de les faire au plus tôt. Eussiez-vous, pour marquer votre deuil, déchiré vos vêtements à l'exemple des Israélites; eussiez-vous, comme eux, converti votre tête de cendres, et votre corps d'un rigoureux cilice : si votre cœur n'est brisé, votre pénitence n'est qu'extérieure, et elle ne peut détourner la colère que vous avez méritée.

Mais si rien ne peut suppléer au défaut de la contrition, il faut avouer qu'elle a de grands avantages, puisqu'elle est capable de suppléer à tout. Donnez-moi, dans la loi nouvelle, un homme aussi touché de ses crimes que David le fut du sien dans la loi ancienne. Supposez-le, à raison du mal qui le presse, dans l'impuissance ou de se rappeler ses excès passés, ou de trouver un ministre qui puisse en être le dépositaire, ou de réparer le tort qu'il a fait au prochain dans son honneur, dans ses biens, dans sa vie même : quoique tout lui manque, dès qu'une vraie et parfaite contrition ne lui manque pas, je puis vous répondre de son salut, et il sera vrai de lui, comme il l'était du temps du saint roi que je citais tout à l'heure, qu'un cœur contrit fait violence au ciel, et qu'il force toutes les barrières de la réconciliation. Par où fut justifié ce voleur qui se convertit sur la croix quelques minutes avant sa mort? Fut-ce par une accusation détaillée de ses crimes? Non, il se contenta de dire en général qu'il méritait le supplice auquel il avait été condamné. Fut-ce par une exacte restitution des biens qu'il avait enlevés au prochain? Non encore; il n'avait pour tout héritage qu'une infâme nudité. D'où vient donc qu'il entendit de la bouche de son Maître ces consolantes paroles : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis?* (Luc., XXIII, 43.) Ah! c'est qu'il sentit toute l'horreur de sa vie passée; c'est qu'il vit que l'Homme-Dieu qui souffrait à côté de lui, souffrait pour expier ses brigandages, et que c'était lui, en partie, qui l'avait attaché à la croix; c'est enfin que, s'il avait pu verser

mille fois son sang pour épargner celui du Sauveur, il n'aurait pas balancé. Il est donc vrai que la contrition est la partie la plus nécessaire, la plus indispensable de la pénitence. Mais il n'est pas moins vrai que c'est aussi celle de toutes qui doit le plus coûter au pécheur : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Dire que la contrition est la plus pénible partie de la pénitence, et celle qui coûte le plus à l'homme, n'est-ce point avancer un paradoxe, ou une de ces propositions qui frappent d'abord par la nouveauté, mais dont un coup d'œil tant soit peu fixe démontre bientôt la vanité, l'illusion. Est-il donc, mon Dieu, de douleur plus juste, plus naturelle, pour un fils, pour un sujet, pour un malheureux tiré de la poussière et comblé de biens, que d'avoir outragé le plus tendre de tous les pères, le meilleur de tous les maîtres, le plus magnifique de tous les bienfaiteurs ? Et ne serait-ce que de l'homme à l'homme que la désobéissance, la révolte, l'ingratitude, et la plus énorme ingratitude, seraient comptées pour des crimes ? C'est, mes frères, pour vous apprendre ce que vous devez en penser, que je vais vous faire voir que si la contrition est la partie la plus nécessaire du sacrement de pénitence, elle en est aussi la partie qui coûte le plus à la faiblesse de l'homme pécheur et corrompu. Mais, en vous parlant ainsi, je prétends vous instruire, et non pas vous décourager. A Dieu ne plaise que je mette des bornes aux miséricordes du Seigneur. Je sais, comme vous, que son bras n'est point raccourci, et qu'il a plus d'une fois pardonné à des hommes si criminels, qu'il n'y a personne, quelque coupable qu'on le suppose, qui puisse ou qui doive désespérer de son salut. Mais l'espérance, toute ferme qu'elle doit être dans un chrétien, qui la fonde sur les mérites de Jésus-Christ et sur l'efficacité de son sang, n'exclut point la crainte ; elle la renferme même comme naturellement, puisque, quelque sûrs que nous puissions être de la grâce, nous ne pouvons jamais l'être de notre coopération ; et que, s'il est vrai que Dieu, en sollicitant le pécheur de se convertir, lui donne en même temps les secours nécessaires pour y réussir, il n'en est pas moins vrai que ce même pécheur, rebuté par les difficultés d'une route inconnue, entraîné par le torrent de ses mauvaises habitudes, reçoit la grâce en vain ; c'est-à-dire qu'il peut se convertir, et qu'il ne se convertit point en effet.

Or je veux vous montrer ici, que si jamais le pécheur a lieu de se défier de lui-même, c'est surtout quand il s'agit de former dans son cœur une vraie et sincère contrition. Point de contrition capable de nous justifier, ou par elle-même, ou avec le secours du sacrement, si elle n'est intérieure et surnaturelle ; et, comme telle, elle dépend éminemment de Dieu, qui ne l'accorde qu'à

des prières redoublées avec ferveur : premier motif de difficulté et premier sujet de crainte. Point de contrition véritable si elle n'est souveraine et universelle, et, comme telle, elle demande de grands efforts du côté de l'homme : second motif de difficulté, et seconde raison de crainte. Expliquons en peu de mots ces qualités de la contrition qui nous ont été rebattues dès l'enfance : j'ose espérer qu'en les méditant un peu, nous tomberons d'accord que la contrition du pécheur est à la fois et l'opération la plus signalée de la grâce, et celle aux attraites de laquelle le pécheur se rend avec moins de facilité. De là il nous sera aisé de conclure que la crainte du chrétien, cette crainte qui, selon l'expression de Job, devrait accompagner l'homme dans toutes ses œuvres, doit redoubler quand il s'agit de retourner à Dieu par une pleine et sincère conversion.

Nous l'avons déjà dit, c'est le cœur qui a péché contre Dieu, c'est le cœur qui doit s'en repentir par rapport à Dieu. Quand il faut apaiser un homme puissant qu'on a eu le malheur d'irriter, on en est souvent quitte pour un extérieur contrefait et des apparences de douleur. Fût-on capable de nourrir contre lui des desseins aussi criminels que ceux d'Absalon contre son père, on l'apaise par des larmes trompeuses et des regrets hypocrites : parce que, ne voyant que ce qui paraît au dehors, il est obligé de s'en contenter. Mais, dit saint Augustin, quand il s'agit de se réconcilier avec un Dieu qui est l'interprète du cœur, qui le connaît à fond, qui le veut, et qui le veut tout entier, l'artifice et le mensonge ne sont point de mise, on ne lui donne point le change : vouloir le tromper, c'est l'aigrir, c'est l'éloigner de soi plus que jamais : *Apud cordis interpretem ars non admittitur ad salutem*. Dites, tant qu'il vous plaira, que vous avez changé de conduite, que vous avez renoncé à ces commerces scandaleux, à ces liaisons si chères ; que vous avez rendu à César ce qui appartenait à César ; que vous avez amplement dédommagé votre prochain du tort qu'il avait souffert par votre négligence ou par vos injustices. Ajoutez-y vos jeûnes, vos austérités, vos aumônes ; tout cela, poursuit saint Chrysostome, si votre cœur n'est intérieurement contrit, et brisé jusque dans les moelles, ne peut être qu'une ombre de conversion et un masque de pénitence : *Sine dolore cordis, pœnitentiæ larva et umbra ista sunt*. En vain vous rassureriez-vous sur la longue durée de ces vertus prétendues. Il est des hommes, que l'intérêt, le respect humain, une sorte de philosophie empêchent de se démentir au dehors ; il est des hypocrites qui le sont jusque dans le tombeau, et qu'un peuple séduit par la montre regarde comme des saints après leur mort, quoique au fond ils n'aient rien valu, ou qu'ils aient été de moindre poids pendant leur vie ; mais Dieu ne s'y trompe point, parce qu'à son factuaire, dit encore saint Augustin (*Enchir.*, cap. 63), on ne pèse pas la mesure du temps, mais surtout, ou plutôt uniquement la mesure de la

douleur : *In actione pœnitentiæ non tam consideratur mensura temporis, quam doloris.* On pourra donc dire dans le monde que vous n'êtes plus ce que vous étiez, que vous êtes parfaitement converti. Mais Dieu, qui juge par des lumières plus sûres, dira de vous ce qu'il disait d'un peuple qui ne lui rendait qu'un culte extérieur : Les habitants prévaricateurs de Juda ont paru revenir à moi ; mais leur cœur, dont le sacrifice était le seul qui fût digne de moi, n'a point ou presque point eu de part à leurs démarches : *Non est reversa ad me pravaricatrix Juda in toto corde suo, sed in mendacio.* (Jerem., III, 10.)

Que faut-il donc, chrétiens auditeurs, pour que votre douleur soit intérieure, sincère, capable d'apaiser Dieu ? je vais vous le dire d'après l'Écriture. Écoutez-le, et tâchez d'en profiter. Il faut arracher de sa place l'ancien cœur, le cœur de pierre, et lui en substituer un nouveau, un de chair, qui soit flexible et maniable : *Facite vobis cor novum. Dabo eis cor carneum.* (Ezech., XI, 19.) Il faut anéantir la matière du premier, qui est gâtée, corrompue, inepte à tout vrai bien, et sur ses ruines en produire un qui soit pur, innocent, agréable aux yeux de Dieu : *Cor mundum crea in me Deus.* (Psal. L, 12.) Que signifient ces paroles qui nous sont si familières, et dont peut-être nous n'avons jamais bien pénétré le sens ? Qu'est-ce que créer dans l'homme un cœur pur et droit ? C'est y faire un renversement total de toutes ses affections vicieuses, une destruction entière de ses goûts criminels, un anéantissement si parfait de sa propre substance, qu'il n'en reste ni trace ni vestige. Ce n'est qu'après cette réforme universelle qu'on peut planter le nouvel être de la pureté et de la justice sur les débris du crime et de l'iniquité : *Cor mundum crea in me Deus.* Or cet anéantissement d'un cœur infecté, cette création d'un cœur tout différent ; ce sont sans contredit les grands coups de la grâce, et l'ouvrage de la droite du Très-Haut. Celui qui sans un secours particulier ne peut pas prononcer le nom du Seigneur Jésus, pourrait-il donc se refondre lui-même ? Non, dit saint Augustin : c'est une brebis qui peut bien se perdre et s'égarer, mais qui ne reviendra jamais si le berger ne fait en sa faveur les premières démarches ; s'il ne la va chercher à travers les bois et les montagnes ; s'il ne met dans son cœur les sentiments de docilité dont elle a besoin pour se prêter à la voix secourable qui la rappelle. Croyez donc fermement, disait saint Fulgence, et gardez-vous bien d'en douter, qu'il n'y a de vrais pénitents que ceux que Dieu éclaire, qu'il touche, qu'il convertit par sa miséricorde et par sa grande et très-gratuite miséricorde (151). Dieu est grand et magnifique dans tous ses ouvrages. Tirer le monde du néant par la force de son Verbe, le conserver par la même puissance qui lui a donné

l'être, le conduire par une sagesse qui ne se dément point ; ce sont là des miracles de la nature. Mais au fond il n'a fallu qu'une parole pour les produire. Le feu, la grêle, la neige, la glace, n'ont pas besoin d'un second ordre pour dévorer les villes, couvrir ou moissonner les campagnes, arrêter le cours des fleuves les plus impétueux. Tous les éléments sont souples à la voix du Créateur. Il dit que la lumière se fasse, et la lumière sort du sein de l'abîme et des ténèbres. Mais la justification d'un pécheur fondée sur une espérance ferme, sur une composition vive, sur une douleur vaste comme la mer ; je puis le dire hardiment, puisque le docteur de la grâce l'a dit avant moi ; c'est l'ouvrage singulier, le grand ouvrage du Seigneur : *Hæc est magnificentia Domini, justificatio peccatoris : hæc est magnificentia Domini* ; ouvrage qui suppose une tendresse infinie à l'égard d'un pécheur qu'il faut prévenir ; une patience sans bornes à l'égard d'un rebelle dont il faut essuyer la résistance ; une force divine à l'égard d'un endurci dont il faut triompher. En un mot, la création du ciel et de la terre est l'ouvrage d'un Dieu tout-puissant : la conversion du pécheur est l'ouvrage d'un Dieu mourant ; d'un Dieu à qui il a coûté ses sueurs, ses longs travaux, son sang et sa vie.

Tremblez donc, pécheurs, et c'est là où je prétends vous amener ; tremblez, vous qui vous êtes confirmés dans le mal. Le juste même ne peut, à coup sûr, décider s'il est digne d'amour ou de haine ; et vous oserez croire qu'après avoir mille et mille fois donné la mort à votre âme ; après vous être, pendant une longue suite d'années, plongés dans l'ordure ; après avoir, chaque semaine, peut-être chaque jour, ou plus souvent encore, crucifié le Fils de Dieu ; le premier bon mouvement que vous sentez en vous-mêmes est autant, ou plus qu'il n'en faut, pour vous faire rentrer dans tous les droits des enfants d'adoption, et vous rendre héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ. Si cela est ainsi, je ne fais point de difficulté de le reconnaître : votre Eglise, ô mon Dieu ! a longtemps, et cela dans ses plus beaux jours, exercé sur les membres de votre Fils un empire odieux, une domination tyrannique. Pourquoi exigeait-elle des pécheurs publics tant d'années de pénitence, s'il ne faut qu'une ou deux semaines pour assurer un criminel de sa réconciliation avec vous ? Pourquoi un des plus sages solitaires, qui ait jamais été, condamnait-il la pécheresse Tais à une pénitence dont l'imagination même est effrayée ? Pourquoi ne l'assura-t-il que Dieu avait eu égard à ses gémissements, qu'après trois ans de la plus épouvantable prison qui fut jamais ? Pourquoi lui ordonnait-il, je ne dis pas de brûler à la face de toute une ville les richesses criminelles qui étaient le fruit de ses scandales, je ne dis pas non plus de ne se nourrir jamais que d'un peu

(151) *Firmissime tene, et nullatenus dubita neminem hic vosse pœnitentiam agere, nisi quem Deus illu-*

minaverit, et gratuita sua miseratione converterit. (S. FULGENT., *Lib. de fide ad Petrum.*)

de pain et d'eau : mais de n'oser, ni lever ses mains vers le ciel, parce que ses mains étaient impures ; ni même de prononcer le nom de Dieu, si consolant pour une âme profondément humiliée, parce que ses lèvres étaient pleines d'iniquité : mais de se contenter de répéter souvent ces paroles : O vous qui m'avez formée, daignez avoir pitié de moi ! *Qui me plasmasti, miserere mei.* C'est, mes chers frères, qu'on savait alors ce qu'on sait encore aujourd'hui, quand on ne veut pas s'aveugler : que la pénitence est un baptême laborieux, et que la vraie conversion, qui ne peut être sans une douleur intérieure et surnaturelle, quoique elle puisse être sans tout le reste, ne s'obtient, comme l'enseigne le concile de Trente, que par des larmes abondantes et de laborieux efforts : *Magnis nostris fletibus et laboribus, divina id exigente justitia.* C'est de quoi vous pourrez encore moins douter, quand je vous aurai fait voir que la contrition, pour nous réconcilier avec Dieu, doit encore être universelle et souveraine.

Et d'abord la contrition doit être universelle, c'est-à-dire qu'elle doit s'étendre à tous les péchés mortels dont un pécheur se sent coupable. Il en est d'elle comme de la foi. Un chrétien qui viole cette première des vertus dans un point, la détruit dans tous les autres. Un pécheur qui déteste tous les autres crimes, et conserve de l'affection pour un seul d'entre eux, est aux yeux du Seigneur un homme de mort. Son cœur est encore tout entier sous l'empire du démon ; et celui qui ne veut ni composition, ni partage, le réprouve, et l'a en horreur. Cette conduite de Dieu, qui est fondée sur sa sainteté et sur sa justice, est, au motif près, conforme à la vôtre, gens du monde qui m'écoutez. Vos meilleurs amis sont, pour vous plaire, obligés de rompre tout commerce avec vos ennemis déclarés. Toute liaison avec eux vous les rend suspects. Vous les traitez de prophètes qui clochent des deux côtés (152) ; et vous ne vous ouvrez à eux qu'avec poids et mesure, c'est-à-dire avec des précautions infinies. Ainsi la sagesse de Dieu est justifiée par les enfants du siècle ; et il est naturel que ce Dieu jaloux rejette les hommages d'un cœur qui, voulant n'être à lui qu'en partie, est réellement tout entier au monde et à ses concupiscences.

Mais s'il est si juste, si nécessaire de concevoir une douleur universelle de tous ses péchés, croyez-vous donc, mes frères, que cela soit si aisé à la nature corrompue ; et qu'elle puisse, sans se faire de terribles violences, rejeter avec horreur tout ce dont elle a été jusqu'ici le plus enchantée ? S'il ne s'agissait que de renoncer à certaines passions, de déraciner quelques habitudes, de sacrifier ces inclinations honteuses qui nous déshonorent devant les hommes, et quelquefois même devant ceux qui ne se piquent pas de vertu ; la chose serait bien plus facile. La nature conspire alors elle-même assez

souvent contre la nature. Un vice nous rend victorieux d'un autre, comme le dit saint Augustin. On renonce à la débauche, parce qu'on sent que la santé s'épuise. On cesse d'être prodigue jusqu'à devenir avare, parce que les biens ne peuvent plus suffire aux dépenses superflues. On quitte un commerce déréglé, parce qu'il nous rendait la fable de toute une ville et qu'il faisait une plaie mortelle à notre réputation, que nous aimons encore plus que le plaisir qui nous la faisait perdre. Jusqu'ici je ne trouve guère que des faiblesses qui succèdent à d'autres faiblesses, des péchés qui sont bannis par l'attrait supérieur d'un nouveau péché ; en un mot, une vie qui cesse d'être ce qu'elle était sans cesser d'être foncièrement criminelle ; parce que ou les premières passions ne s'éteignent que par d'autres passions, ou si on a pris soin d'en détruire quelques-unes, il en reste encore assez pour nous rendre abominables devant Dieu.

Or cette dernière erreur, qui est aussi pernicieuse que la première, est beaucoup plus commune. On se croit saint parce qu'on s'est un peu réformé. On s'imagine être tout différent de ce que l'on était d'abord, parce qu'on accomplit une partie de la loi, on se compare volontiers aux plus grands pénitents, parce qu'on ne s'assied plus dans la compagnie des plus grands pécheurs. Mais ne nous y trompons pas, mes très-chers frères, il n'est point de conversion, si elle n'est totale ; point de retour capable de justifier, s'il n'est général ; point de vraie douleur des péchés qui donnent la mort, si elle n'est universelle. Vous en avez dans la conduite du premier roi d'Israël un exemple terrible et qu'on ne peut que trop justement vous appliquer. Allez, dit de la part de Dieu un prophète à Saül, allez me venger des outrages que j'ai reçus d'Amalec. La mesure des iniquités est remplie. Frappez-le, ruinez de fond en comble tout ce qui lui appartient : *Vade, et percutite Amalec, et demolite universa ejus.* (I Reg., XV, 3.) Hommes et femmes, passez tout au fil de l'épée. N'épargnez pas même les enfants qui sont encore à la mamelle. Que le massacre soit général ; qu'il enveloppe les chameaux, les bœufs, les brebis et le reste des animaux domestiques : *Demolite universa ejus.* Voilà justement ce que Dieu vous commande quand il s'agit de vous réconcilier avec lui. Armez-vous contre vous-mêmes d'une sainte colère, vous dit-il. Vos péchés sont montés à leur comble, il n'y a plus qu'un remède à vos maux. Les ennemis de votre âme l'environnent de tous côtés ; faites tout expirer sous le glaive de la douleur : *Demolite universa ejus.* Qu'il n'en reste pas un seul. Brisez contre la pierre jusqu'aux petits enfants, c'est-à-dire, selon la remarque de saint Jérôme, jusqu'aux passions naissantes. Tombez avec une juste fureur sur les bœufs et sur les brebis, et sacrifiez sans réserve ce qui vous a jusqu'ici paru le plus utile et le plus innocent : *Et*

(152) *Usquequo claudicatis in duas partes.* (III Reg., XVIII, 21.)

demolire universum ejus. Voilà l'ordre que vous ont donné de la part de Dieu ceux qui sont ses ministres. Comment l'avez-vous exécuté? Comme Saül exécuta celui que Samuel lui avait intimé. Vous avez fait, et Dieu veuille que vous en soyez même venus jusque-là, vous avez fait main-basse sur tout ce qui était vil à vos yeux. Vous avez immolé ce qui vous touchait le moins. Vous vous êtes défait de ces vices grossiers dont vous étiez las à force d'habitude. Mais vous en êtes restés là. Et, ce qui est plus déplorable, c'est que dans le temps même où Dieu, justement indigné contre vous, commence déjà à vous réprocher, vous n'apercevez dans votre conduite que des traits de justice et d'innocence; et vous vous flattez hautement d'avoir obéi à ses volontés : *Benedictus tu Domine, implevi verbum Domini.* (I Reg., XV, 13.) Mais que répond le nouveau Samuel à cette vaine apologie que vous faites de vous-mêmes? A la faveur d'une légère discussion, il vous fait convenir de votre erreur et de vos mécomp-tes. Et qu'est-ce donc, vous dit-il, que cette multitude de troupeaux dont les voix confuses frappent encore mes oreilles? *Et quæ est vox gregum, quæ resonat in auribus meis?* (Ibid., 14.) Il est vrai que vous avez fait quelque partie du sacrifice qu'on exigeait de vous. Mais qui s'arrête, après avoir mis la main à l'œuvre, devient indigne du royaume de Dieu. Vous avez quitté cette odieuse habitude de profaner le nom du Seigneur par des blasphèmes et des juremens scandaleux. Mais on voit encore sur votre visage des traits enflammés de colère et d'indignation, et pour peu qu'on vous étudie, il est aisé de voir que vous nourrissez dans votre cœur des haines aussi vives que jamais. Vous avez renoncé à ces impuretés grossières, à ces calomnies atroces, à ces invectives sanglantes qui n'épargnaient pas même le sanctuaire; mais le plaisir de dire ce que le libertin appelle un bon mot, vous fait encore donner à la pureté de mortelles atteintes. La médisance a pour vous des charmes auxquels vous ne résistez presque jamais, et la raillerie la plus offensante vous fait encore violer les lois de la justice et les droits de l'amitié. Enfin vous ne faisiez point de distinction entre les jours de pénitence et ceux qui n'y étaient point destinés; aujourd'hui, vous les distinguez par l'abstinence; mais vous ne pratiquez pas le jeûne, ou vous êtes bien éloignés de la sévérité sainte dont les vrais enfants de l'Eglise font profession : *Et quæ est vox gregum, quæ resonat in auribus meis?* Non, non, une douleur semblable à la vôtre ne peut vous justifier. Toutes vos iniquités subsistent encore en vous, parce qu'il en est que vous ne détestez point assez. Vous êtes des Samaritains, ou du moins vous tâchez comme eux de faire un monstrueux mélange du culte du Dieu d'Israël avec celui des divinités étrangères. Ainsi, votre cœur est divisé; et dès lors, n'en doutez pas, votre maladie est mortelle : *Divisum est cor eorum, nunc interibunt.* (Osee, X, 2.) Je sais, mes frères, qu'il en coûte

pour faire en soi-même une rénovation aussi complète. Mais c'est cela même que j'avais dessein de vous prouver, et c'est de là que je conclus que la contrition, pour être universelle, demande de grands efforts. Encore un moment d'attention, et vous conviendrez bientôt qu'elle n'en demande pas de moindres, si on la considère comme souveraine.

Avant que d'entrer dans cette dernière réflexion, remarquez, je vous prie, que je ne viens point vous alarmer par des difficultés chimériques. Je n'exige point que votre douleur se déclare par des larmes extérieures. Je sais que vous ne pourriez jamais en faire un meilleur usage qu'en les employant, comme David, à effacer vos crimes. Je sais encore que vous les répandez souvent pour des pertes très-légères, qu'elles ne peuvent réparer. Je sais même que vous les avez fait couler bien des fois pour des objets qui, au lieu de les mériter, n'étaient dignes que de votre mépris, ou plutôt de votre indignation. Mais enfin, je sais aussi qu'une douleur sensible n'est pas toujours au pouvoir de l'homme, et que par conséquent elle ne peut lui être nécessaire. Je n'exige pas non plus que votre douleur soit dans le plus haut degré qui se puisse concevoir. Je conviens qu'il est des pénitents, plus ou moins parfaits, qui, par des degrés de componction assez inégaux, ne laissent pas d'apaiser la colère de Dieu, qu'ils avaient irritée par des crimes assez semblables. Mais enfin je dois exiger, avec toute l'Eglise, que votre douleur soit dominante, et que vous soyez prêts à perdre tous vos biens, à souffrir les plus rigoureux supplices, à sacrifier ce que vous avez de plus cher, plutôt, je ne dis pas, que de retomber dans vos anciens excès; je dis, que de vous exposer même aux occasions funestes qui vous y ont précipités. C'est, mon cher auditeur, que, selon la maxime de Jésus-Christ, quiconque aime son père et sa mère plus que lui, est dès ce moment même, indigne de la vie éternelle. C'est que, selon saint Cyprien, le remède doit être proportionné à la plaie à qui on l'applique, et qu'une pénitence qui est au-dessous du crime, ne peut l'expier comme il faut. C'est, enfin, que toute vraie douleur d'un mal doit être fondée sur l'amour du bien qui lui est opposé, et qu'il n'est point d'amour de Dieu capable de nous justifier s'il n'est supérieur à tous nos autres amours. Eh! qui serait donc, ô mon Dieu! qui serait assez insensé pour se croire bien avec vous, pendant qu'il oserait vous mettre en parallèle avec la créature, ou même vous la préférer?

Mais s'il est incontestable que la douleur, aussi bien que l'amour qui lui donne son plus grand prix, doivent dominer dans un cœur tout occupé de sa conversion; il n'est pas moins certain qu'il en coûte beaucoup à l'homme pour en venir là, et que c'est ici plus que jamais, que le royaume des cieux souffre violence. Car enfin, ce que nous vous demandons, ce n'est pas simplement de cesser le mal, ni même d'avoir pour lui un certain degré d'aversion. C'est, comme le

disait saint Remi à Clovis, de brûler les dieux que vous avez si longtemps adorés. C'est, selon l'expression de saint Bernard, d'avoir en horreur ce qui vous était si cher dans les jours de vos égarements. C'est de rechercher avec ardeur ce que vous évitiez avec soin, et de souhaiter avec empressement ce que vous ne pouviez supporter. En un mot, c'est de vaincre le monde et tout ce qui lui appartient; de n'avoir plus que du dégoût pour son commerce; de gémir, comme Esther, de ses vanités; de porter, comme David, à tous ceux qui le composent, cette haine efficace qui, dans un matin, lui faisait immoler tous les pécheurs de la terre. Ce sont ces beaux, ces généreux sentiments qu'on appelle une douleur souveraine et dominante du péché. Leur simple exposition prouve assez combien ils sont pénibles. Mais s'ils le sont, c'est principalement à ceux qui commencent à penser à leur conversion. C'est alors, dit saint Bernard, que la tentation est plus violente, que la nature parle plus haut, que les habitudes et les passions se révoltent avec plus d'insolence, et que l'homme tout entier regarde le nouveau champ qui s'ouvre à ses yeux comme une terre semée de monstres, et qui n'est propre qu'à dévorer ses habitants.

Que conclure de ces différentes maximes? J'en infère d'abord qu'en matière de pénitence il y a bien des gens qui s'abusent, que la vraie contrition est une douleur plus rare, plus difficile qu'on ne pense, qu'elle coûte plus que la réparation du tort qu'on a fait au prochain, que la mortification qui se fait par l'abstinence et par le jeûne, et même que la honte si naturelle à un cœur orgueilleux, quand il est obligé de faire aux pieds d'un prêtre l'humiliant récit de toutes ses misères. J'en conclus encore que, puisqu'elle est un don de Dieu, mais un don pour lequel la nature viciée semble n'avoir que de la répugnance, il faut la demander avec courage, avec crainte, avec persévérance. Avec courage, parce qu'il faut se soutenir et contre les fureurs d'un ennemi étranger qui craint de perdre sa proie, et contre les faiblesses d'un ennemi domestique qui souvent aime mieux périr que de combattre. Avec crainte, parce qu'il s'agit d'une grâce de résurrection, qu'une mort inopinée peut enlever la veille à celui qui se flattait de l'obtenir le lendemain, et qui d'ailleurs, en tombant dans un terrain tout hérissé d'épines, peut y être aisément étouffée. Avec persévérance, parce que les rugissements d'un profane, comme Esau, nous entraînent qu'à peine ce qui s'accorde du premier abord aux simples désirs de l'innocent Jacob.

Je ne cesserai donc, ô mon Dieu, de vous la demander, cette douleur sincère, qui seule peut me réconcilier avec vous. J'élèverai ma voix, je ferai parler mes soupirs, je crierai vers vous dès le matin, comme les petits de l'hirondelle : *Sicut pullus hirundinis sic clamabo.* (Isa., XXXVIII, 14.) Percez mes chairs de votre crainte, mais percez encore plus mon cœur de votre amour. Guérissez-moi,

Seigneur, dites une de ces paroles qui rendent la santé à l'âme la plus désespérée, et je serai guéri : *Sana me Domine... salvum me fac et salvus ero.* (Psal. VI, 3.) Je mets mon sort entre vos mains, sans prétendre que les miennes doivent rester dans l'inaction. Ayez pitié de moi, parce que je ne puis, sans vous, faire que d'impuissants efforts pour avoir pitié de moi-même : *Miserere mei, quoniam infirmus sum.* (Ibid.) La frayeur s'est répandue dans mes os; mon esprit en est déconcerté, et son trouble, à la vue du nouvel état qu'il voudrait embrasser, lui cause toutes les douleurs de l'enfantement, sans lui faire entrevoir la joie dont elles ont coutume d'être suivies. Mais, ô mon âme! s'il vous est permis d'être triste, il ne vous est pas permis de succomber sous le poids de la tristesse. Mettez votre espérance en Dieu; mettez-la dans le sang de son Fils; ce n'est pas pour des justes, c'est pour des pécheurs, c'est pour ses plus mortels ennemis qu'il a été répandu. A cette vue d'un Dieu qui meurt en me tendant les bras, la confiance renaît dans mon cœur : *Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi.* (Psal. XLI, 6.) Oui, désormais je vais célébrer et la miséricorde qui m'a donné le temps de recourir à elle, et la miséricorde qui me donne le temps de pleurer mes péchés. Ce sont, mes frères, ces larmes sincères et le bonheur éternel qui en est la récompense, que je vous souhaite, etc.

SERMON X.

SUR LA COMMUNION.

Si scires donum Dei. (Joan., IV, 10.)

Si vous connaissiez le don de Dieu.

Non, nous ne le connaissons point ce don si grand, si précieux, que Jésus-Christ, tout libéral, tout puissant qu'il est, ne peut nous en accorder qui soit plus digne de son amour et de sa magnificence. Sensibles jusqu'à l'excès aux moindres faveurs que nous recevons de ceux que la Providence a placés au-dessus de nos têtes, nous n'oublions rien pour leur témoigner notre reconnaissance, et pour mériter par elle de nouveaux bienfaits. Mais quand le Fils de Dieu vient en personne se donner à nous; quand ce Maître absolu des nations, en comparaison duquel tout l'univers est moins qu'une goutte d'eau, nous invite à une table où l'on sert réellement sa chair, son sang, sa divinité; nous n'avons point d'oreilles pour entendre, point de voix pour répondre, et nous ne sentons ni impression, ni trace de cette ardeur qui nous entraîne à la table profane des pécheurs.

C'est, mes chers frères, pour guérir cette mortelle indifférence, et pour allumer dans vos cœurs quelque étincelle de ce feu sacré dont Jésus-Christ brûle pour vous dans l'Eucharistie, que je veux vous exposer dans ce discours les richesses surabondantes de sa charité, les biens et les grâces dont il comble ses amis, les trésors ineffables dont se privent par leur faute, ceux qui refusent de

se rendre à son amour et à ses invitations. Mais comme le Fils de Dieu ne se donne tout entier qu'à ceux qui se donnent eux-mêmes à lui sans réserve; je tâcherai en même temps de vous apprendre par quels degrés on doit monter jusqu'aux chastes embrassements de l'Epoux des vierges; ce qu'il exige de ceux qui doivent participer à la victime de son sacrifice, et quelle doit être la robe nuptiale dont il faut être revêtu, pour n'être pas chassé de la salle du festin. En un mot, les grands effets que produit la sainte communion dans ceux qui la reçoivent dignement : ce sera le sujet de mon premier point. Les dispositions qu'il faut apporter pour recevoir dignement l'Eucharistie : ce sera le sujet du second point, la matière de cet entretien et celle de vos favorables attentions.

PREMIER POINT.

Si j'avais à parler devant des chrétiens qui n'eussent sur le mystère de l'Eucharistie qu'une foi faible et chancelante, je me trouverais heureux, dans ma douleur, de pouvoir étaler à leurs yeux cette multitude invincible de preuves que nous fournissent l'Ancien et le Nouveau Testament pour en établir la réalité; ce consentement unanime de tous les siècles et de toutes les Eglises, qui déposent en faveur d'une vérité aussi certaine; ces décisions toujours soutenues qu'en a faites l'Eglise dans un grand nombre de conciles, depuis qu'elle s'est vue obligée de la soutenir contre Bérenger et ses sectateurs.

Sans vouloir faire un parallèle exact entre les ombres de l'ancienne loi et le grand jour de la loi nouvelle, je pourrais vous parler de cette nourriture miraculeuse qui fut pendant quarante années la seule ressource des enfants d'Israël. La manne, vous dirais-je, s'appelle, dans le livre de la *Sagesse*, le pain descendu du ciel, le pain des anges. Son goût était délicieux. Il changeait selon le désir de ceux qui en mangeaient; et Dieu lui-même regardait le présent qu'il en faisait à son peuple comme une des preuves les plus sensibles de la tendresse qu'il avait pour lui. De là je conclurais que, puisque la réalité l'emporte autant sur la figure que le corps sur son ombre, et l'homme sur l'image qui le représente, il faut, ou que Jésus-Christ soit réellement dans l'Eucharistie, qui sans cela sera de beaucoup inférieure à la manne, ou que la loi ancienne soit absolument plus noble que ne l'est la nouvelle. Conséquence si nécessaire, que nos ennemis mêmes, ou plutôt ceux de Jésus-Christ, ont été obligés de l'admettre (153). Mais conséquence si monstrueuse, qu'elle combat formellement la parole du Fils de Dieu. Vos pères, disait-il aux Juifs, ont mangé la manne, et ils sont morts; celui, au contraire, qui mangera le pain que je vous annonce, vivra éternellement.

Je pourrais aussi faire valoir les cérémo-

nies de cet agneau pascal que le peuple de Dieu immolait chaque année avec tant de solennité; dont le sang délivra de la main de l'ange exterminateur ceux qui en avalent teint leurs portes; qu'il était défendu de partager avec l'étranger, et qu'on ne pouvait manger qu'avec du pain azyme et des laitues amères. Je vous ferais voir que la manducation d'un animal assez vil dans l'Ancien Testament, non plus que celle d'un pain ordinaire sous la loi de l'Evangile, ne pouvait être le but unique de tant de préparatifs; qu'il faut par conséquent que la vraie Pâque des chrétiens soit Jésus-Christ immolé pour nous, comme le dit saint Paul; qu'il est le seul cet Agneau sans tache, qui ne se mange que par les chrétiens; à la communion duquel les infidèles n'ont point de part, et dont on ne doit s'approcher qu'avec les azymes de la vérité, de la candeur et de toutes les vertus.

Mais c'est au flambeau de l'Evangile qu'il appartient de donner un jour qu'on ne trouve point dans l'ancien tabernacle. C'est donc là qu'en examinant d'abord les paroles de la promesse que fit Jésus-Christ en enseignant dans la synagogue de Capharnaüm, je vous montrerais avec évidence, que le pain qu'il promit à ses enfants était cette chair même qui devait être livrée pour le salut du monde : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita* (Joan., VI, 52); que les Juifs étrangement surpris d'un discours aussi nouveau, se demandèrent l'un à l'autre comment un homme pouvait donner sa chair à manger à d'autres hommes; que le Sauveur, loin d'affaiblir ce qu'il avait dit, le confirma par ces paroles qui renferment un serment solennel : *En vérité, en vérité, je vous le dis; si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme; si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* (Joan., VI, 54.) J'ajouterais que plusieurs de ses disciples furent troublés jusqu'au scandale, d'une proposition qui leur parut aussi dure qu'insupportable; et que Jésus-Christ, toujours prêt à adoucir les difficultés de ceux qui marchaient à sa suite, ne fit cependant alors qu'augmenter celles qu'ils avaient déjà. Si vous êtes si frappés, leur dit-il, si vous avez tant de peine à concevoir que vous ne puissiez vivre sans vous nourrir de mon corps; que sera-ce donc, lorsque vous m'aurez vu monter au ciel, dont je suis descendu? C'est qu'en effet, mes frères, il paraît bien plus difficile de manger sur la terre une substance qu'on n'y voit plus; que de l'y manger lorsqu'elle y est sensiblement présente. Or, c'est cette difficulté, écueil éternel de l'orgueil humain, dont le Fils de Dieu ne craignit point d'effrayer des hommes qui commençaient à chanceler. C'est cette difficulté qui s'évanouit dans l'école des sacramentaires, où un enfant même conçoit d'abord qu'un corps qui est dans un lieu peut, sans ombre de miracle, être figuré dans un autre. C'est enfin cette difficulté que l'Eglise ro-

maine ne peut résoudre, et qui par cela même qu'elle passe invinciblement les lumières de la raison, devient la preuve la plus invincible de sa foi.

Enfin je ne manquerais pas de faire valoir la preuve simple, mais toujours victorieuse, que nous fournissent les paroles de l'institution. Je vous ferais remarquer que de trois évangélistes qui les rapportent, il n'y en a pas un seul qui ne dise : *Ceci est mon corps* (Matth., XXVI, 26 ; Marc., XIV, 22 ; Luc., XXII, 19), et qu'aucun ne dit : Ceci est la figure de mon corps. J'ajouterais qu'un langage figuré et métaphorique auquel on n'est point préparé, et qui donne un pur signe, une ombre au lieu de la réalité ne convient ni à un Dieu qui va mourir ni à un homme qui exprime dans un testament, c'est-à-dire dans l'acte du monde le plus simple, ses dernières volontés, ni enfin à un Dieu-homme qui veut laisser à des enfants bien-aimés le gage le plus précieux de son amour infini.

De là parcourant tous les siècles j'exposerais à vos yeux cette nuée respectable de martyrs et de confesseurs, de prêtres et de pontifes qui ont été les amis de Dieu, les docteurs de la terre, la lumière du monde, et qui tous ont entendu les paroles de Jésus-Christ comme nous les entendons. Les uns, comme l'illustre évêque d'Antioche saint Ignace, vous apprendraient à traiter d'enfants d'iniquité et d'erreur ceux qui ne confessent pas que l'Eucharistie est la chair de Jésus-Christ, c'est-à-dire cette chair même qui a souffert pour nos péchés, et que le Père éternel a ressuscitée (154). Les autres, comme saint Justin, ce savant apologiste de la religion chrétienne, vous diraient hautement et le diraient aux princes que l'hérésie nous a enlevés, comme ils le dirent aux empereurs qui sans doute ignoraient les métaphores zwingliennes, que l'Eucharistie n'est rien moins qu'un pain commun et un breuvage ordinaire. Tous vous diraient avec saint Cyrille de Jérusalem : Ne vous y trompez pas, mes frères, gardez-vous bien de croire que ce que vous recevez ne soit que du pain et du vin ; car, quoi que vous en disent les apparences, c'est le corps et le sang de Jésus-Christ, c'est lui-même qui nous en a assurés, et il ne peut se faire qu'il nous trompe. Ainsi a parlé toute l'antiquité chrétienne, et son sentiment a paru si uniforme, si décisif, que ses textes recueillis, mais impuissamment réfutés par un savant ministre, ont rendu à l'unité une personne illustre que son éducation en avait malheureusement séparée (155).

Après tout, vous dirais-je, pour terminer par un mot cette importante controverse : il n'y a qu'une Eglise comme il n'y a qu'une foi. Or, disait saint Cyprien, qui peut croire qu'il est dans la véritable Eglise quand il

abandonne la chaire de saint Pierre, sur laquelle cette Eglise est fondée ? Pour moi, ajoutait saint Jérôme, j'y suis inviolablement attaché. Quiconque mange l'agneau hors de cette maison est et ne peut être qu'un profane. Elle est l'arche de Noé ; tous ceux qui ne s'y trouveront pas au temps du déluge doivent s'attendre à périr. Recueillir hors de son sein, c'est dissiper, c'est se ranger sous les drapeaux de l'Antechrist. *Quicumque tecum (ô Damase !), non colligit, spargit : hoc est, qui Christi non est, Antichristi est.*

Mais je ne m'aperçois pas que j'entre insensiblement dans une discussion inutile à des chrétiens dont la foi est aussi ferme qu'éclairée, et qui sont persuadés que Dieu peut faire plus de choses que nous n'en pouvons comprendre. Que ce soit donc assez pour nous de savoir que quiconque est admis au festin de l'Eucharistie y reçoit Jésus-Christ même ; et dès lors quelle abondance de grâces ne doivent pas recevoir ceux qui sont bien disposés ! Non, chrétiens, il n'en est pas du festin des noces de l'agneau comme des festins des rois de la terre. Assuérus, pour faire éclater sa magnificence, fit aux princes de sa cour et à ses plus braves guerriers un superbe et somptueux banquet qui dura cent quatre-vingts jours. Il traita avec la même prodigalité, pendant une semaine entière, tout le peuple de la nombreuse et superbe capitale de son empire. Voilà à quoi se termina toute la puissance d'un prince qui voulait faire parler de lui, et dont en effet l'action est si singulière que le reste de l'histoire ne nous offre rien de semblable. Voulez-vous apprécier à sa juste valeur cette prodigieuse dépense ? considérez-en les suites. Hélas ! c'est à cette triste réflexion, comme à un écueil fatal, que se brisent toutes les vanités du monde. Comme elles ont l'éclat du verre, elles en ont la fragilité. Quand on n'en envisage que le dehors, elles imposent d'abord par leur grandeur apparente ; quand on jette un coup d'œil sur le terme auquel elles aboutissent, on n'y voit que néant, qu'illusion. Quel fut donc le résultat du festin d'Assuérus ? Ceux qui en goulèrent, et qui en comparaison du reste de l'univers n'étaient qu'un atome, se trouvèrent sans doute, comme il arrive toujours, plus affamés qu'ils ne l'étaient auparavant. Leur bouche enivrée de vin se livra à cette intempérie de paroles au moins vaines qui accompagnent l'excès et les délices. Elle prononça un jugement injuste contre une reine dont on aurait dû admirer la sagesse. Et enfin aucun des conviés n'a, selon les apparences, évité la mort du corps et de l'âme. Que les effets du grand festin de l'Eucharistie sont différents ! Tous les chrétiens y sont invités, et ceux qui s'en approchent comme il faut y trouvent une volupté sainte,

(154) *Non confitentur (hæretici) Eucharistiam carnem esse Salvatoris nostri Jesu Christi, que pro peccatis nostris passa est.* (IGNAT., *Epist. ad Smirneos.*) *Non enim ut communem panem, neque ut communem potum ista sumimus : sed quemadmodum per Verbum Dei caro factus Jesus Christus, etc.*

(JUSTIN., *Apolog.*, vulgo 2^a.) *Non sic hoc attendas, tanquam sint nudus et simplex panis, etc.* (CYRILLUS HÆROS., *Catech.*, 4.)

(155) Voyez sur ce fait qui est très-sûr, le *Traité du devoir des Pasteurs*, ch. 8, n. 4.

une plénitude de sentiments qu'ils ne peuvent eux-mêmes exprimer. Pour en donner une faible idée, disons avec l'Ecriture, 1° qu'ils sont amplement rassasiés : *Edent pauperes et saturabuntur* (Psal. XXI, 27); 2° qu'ils y reçoivent l'esprit de louanges, d'adoration, d'amour et des plus consolantes vertus : *Et laudabunt Dominum, qui requirunt eum* (Ibid.); 3° qu'ils y puisent le principe de la vie, germe précieux, gage certain de leur bienheureuse immortalité : *Et vivent corda eorum in sæculum sæculi*. (Ibid.)

Je dis, en premier lieu, que ceux qui s'approchent avec les dispositions nécessaires de la table du Seigneur y sont pleinement rassasiés. Et en effet, mes frères, que pourrait-il manquer à celui qui reçoit, je ne dis pas extérieurement dans sa maison comme Marthe, Marie et tant d'autres, mais dans son cœur, dans sa propre substance, la substance de Dieu même? De quel bien ne jouit pas celui qui jouit de l'Auteur de tous les biens? Quels trésors peuvent sur la terre mériter l'attention d'un chrétien qui possède l'imprenable trésor des fidèles? Jésus-Christ, disait saint Ambroise, est ma nourriture, Jésus-Christ est mon breuvage : *Christus mihi cibus, Christus mihi potus*. Retirez-vous, biens de la terre; caduques, périssables possessions, retirez-vous de moi; je n'ai point besoin de vous pour être rassasié. L'Homme-Dieu est à la fois et celui qui me convie et la nourriture qu'il me sert à sa table : *Non jam ad satietatem mei annuos exspecto procentus. Christus quotidie mihi ministratur*.

Tels furent les sentiments des premiers fidèles. Pleins et uniquement pleins de celui qui chaque jour leur servait d'aliment, ils n'avaient que du mépris pour les biens du siècle, pour ses séduisants mais frivoles avantages. Leur parfaite union avec Jésus-Christ produisait une autre entre eux, qui d'une multitude de gens de toute langue et de toute tribu ne faisait qu'un cœur et qu'une âme. De là cette sainte indifférence pour tout ce qui n'était pas Dieu; cette promptitude à se défaire de leurs biens; cette ardeur pour soulager ceux qui n'en avaient pas; ou plutôt de là cet état heureux où tout était commun, où d'un côté ceux qui avaient peu ne manquaient de rien, comme de l'autre ceux qui avaient beaucoup n'avaient rien de superflu. En vain les sages de la Grèce et les plus célèbres législateurs avaient regardé l'égalité des biens comme le moyen le plus propre à rendre les hommes heureux. Leur projet n'avait été qu'une brillante et stérile spéculation, parce qu'ils n'avaient que des peines pour contraindre les hommes ou des raisonnements pour les persuader. Il n'y avait que la grâce de Jésus-Christ qui pût changer les cœurs et éteindre en eux la soif insatiable des biens de la terre, et parmi toutes les grâces de Jésus-Christ, il n'y avait que celle de l'Eucharistie reçue avec ferveur et persévérance qui pût pro-

duire des effets si contraires à l'inquiétude et aux cris de la nature. Aussi le texte sacré a-t-il eu soin de joindre l'effet à la cause. Les fidèles, nous dit-il, vendaient leurs possessions; ils les distribuaient à chacun selon ses besoins, et ils continuaient de rompre tous les jours dans leurs maisons le pain eucharistique : *Possessiones et substantias vendebant, et dividebant illa omnibus... quotidie quoque frangentes circa domos panem* (156). (Act., II, 45.)

Or ce grand, ce parfait détachement qui marque combien Jésus-Christ suffisait seul aux premiers chrétiens; combien ils étaient rassasiés de sa présence, combien tout le reste leur paraissait peu de chose en comparaison de ce divin Sauveur; ce détachement si rare, si profondément ignoré aujourd'hui, a toujours subsisté en tous ceux qui ont dignement communiqué. Et l'Homme-Dieu enveloppé, comme pendant sa vie mortelle, sous de faibles apparences, leur a appris, sinon à vendre tous leurs biens, ce qui ne convient pas dans tous les temps, au moins à les posséder, selon la maxime de saint Paul, comme s'ils ne les possédaient pas. Non, dit saint Augustin, la douce et sainte ivresse dont l'Eucharistie nous remplit ne ressemble point à la tumultueuse ivresse de ceux qui vivent dans les plaisirs du corps : *Talis ebrietas non evertit mentem*. Bien loin de dégrader l'âme, elle l'élève au-dessus d'elle-même, et lui fait oublier comme indigne du rang où elle est montée tout ce qui n'est que temporel et passager : *Sed rapit sursum, et oblivionem præstat omnium terrenorum*. Vains adorateurs du siècle, courez avec ardeur après ses vanités; faites-vous des trésors sur la terre; liez à votre fortune, attachez à vos intérêts de puissants amis; ménagez avec adresse toutes les occasions de plaire à une famille passionnée pour vous. Quiconque a une fois bien goûté combien le Seigneur est doux dans le sacrement de son amour n'aura que du dégoût, que du mépris pour tous les objets qui vous enchantent, et le calice du Fils de Dieu lui paraîtra préférable à tout ce que le monde peut offrir de plus grand et de plus délicieux : *Rapit sursum, et oblivionem præstat omnium terrenorum*. (Lib. de agone christiano.)

C'était, dit ailleurs saint Augustin, c'était de ce calice qu'étaient enivrés les martyrs, lorsqu'après avoir insulté à la cruauté féroce des tyrans, après avoir hautement méprisé leurs menaces et leurs promesses, après avoir essuyé les premiers coups d'une fureur égale au pouvoir de ceux qui en étaient transportés, ils se hâtaient, autant que des forces déjà épuisées le leur pouvaient permettre, de courir aux derniers supplices; sans être touchés ni de l'opprobre et de la décadence dont une famille entière était menacée, ni des gémissements d'une épouse tendrement chérie, ni des larmes qu'un père courbé sous le poids de la douleur et des

(156) Le sentiment le plus commun et le mieux appuyé entend ceci de la fraction de l'Eucharistie.

années répandait devant un fils unique prêt à être immolé à ses yeux. *Calix tuus inebrians, quam præclarus est : hoc calice inebriati erant Martyres, quando ad passionem euntes, suos non agnoscebant.* (S. AUGUST., in Psalm. XXXIX.)

Mais quelque prodigieux que soient les effets qui découlent en abondance de ce calice adorable, il me semble qu'il les produit naturellement, et qu'un chrétien qui y puise avec les dispositions nécessaires ne peut avoir d'autres sentiments que ceux qu'ont eus dans les plus beaux jours de l'Eglise tous les fidèles qui y ont dignement participé. C'était sans effort et comme de source qu'ils répondaient dans les occasions les plus critiques ce que répondit l'ancien Joseph à une femme qu'un feu impur dévorait. Mon maître, lui disait ce sage et vertueux jeune homme, m'a comblé de biens et de faveurs. Il m'a confié sa maison, ses terres et tout ce qu'il possède. En un mot, il ne s'est rien réservé que vous seule qui êtes son épouse. Comment après tant de grâces pourrais-je me résoudre à le trahir, et violer en le trahissant la loi sainte du Dieu que j'adore : *Quomodo ergo possum hoc malum facere, et peccare in Deum meum?* (Gen., XXIX, 9.) C'est sur ce grand modèle, si éminemment suivi dans la nouvelle loi par les Potamienne (157) et par tant d'illustres vierges, que vous vous conduirez comme naturellement après une sainte et digne communion lorsque le monde et la chair vous inviteront au péché. Eh quoi ! direz-vous dans un juste sentiment d'indignation, le Roi de Majesté vient d'épuiser en ma faveur tous ses trésors. Il m'a aimé jusqu'à se livrer tout entier à moi, jusqu'à faire de mon cœur le séjour de sa gloire, jusqu'à me sacrifier son corps et avec lui sa divinité ; comment pourrais-je donc aujourd'hui l'outrager ? Comment pourrais-je être insensible à l'excès de son amour et partager avec le monde son ennemi un cœur qu'il veut bien me demander tout entier ? Retirez-vous, grandeurs, ambition, idoles impures et séductrices, vous ne méritez que le mépris d'un homme qui chaque jour peut recevoir la grandeur dans toute son étendue, la gloire dans tout son éclat, la pureté dans sa source. Vous n'êtes que de vils et impuissants objets pour un chrétien à qui le Dieu du ciel et de la terre veut bien servir d'aliment. Comment oserais-je me résoudre à trahir par une indigne complaisance pour vous la reconnaissance et la fidélité que je ne dois qu'à lui : *Quomodo ergo possum hoc malum facere, et peccare in Deum meum?*

Or, chrétiens, ce langage si généreux, si commun dans les premiers temps, n'était pas seulement en usage parmi ceux des fidèles qui étant nés dans les honneurs avaient pu

en connaître la fragilité, il était familier à ceux mêmes qui étant nés dans une condition médiocre et assez souvent dans un dur esclavage étaient plus propres à se laisser ou surprendre par l'amour de la liberté, ou éblouir par les plus spécieuses apparences. C'est que le premier effet de l'Eucharistie est de rassasier et les pauvres qui le sont selon l'esprit et ceux qui le sont en réalité : *Edent pauperes et saturabuntur.* (Psalm. XXI, 27.) Le second, qui n'est pas moins précieux, est de former en eux l'esprit de louanges, d'actions de grâces, de soumission, et de les rendre contents dans tous les événements de la vie : *Et laudabunt eum qui requirunt eum.* (Ibid.)

En effet, Messieurs, celui dont plusieurs rois ont souhaité la vue est celui-là même qui se présente à vous dans l'Eucharistie. Abraham désira avec ardeur de voir son jour. Il le vit, et il ne le vit qu'à travers les ténèbres d'une longue suite de siècles, et son âme en fut toute consolée : *Vidit et gavisus est.* Siméon n'eut qu'un moment le bonheur de le tenir entre ses bras, et il exhala en cantiques son amour et ses transports. Que doit-il donc arriver à un chrétien qui ne le reçoit pas seulement par la foi ou pour un instant rapide, mais qui s'en nourrit réellement et qui, pour le dire d'après Tertullien, s'engraisse de sa substance (158) ? Son âme, charmée de ce goût délicieux, s'enflamme des saintes ardeurs du divin amour ; elle éclate en tendres soupirs ; elle se livre au doux plaisir d'aimer, d'adorer son Sauveur. La portion de Madelaine assise aux pieds de Jésus-Christ est son plus précieux héritage. C'est là qu'elle se dévoue, qu'elle se consacre tout entière à son service ; c'est là qu'elle verse des larmes plus douces que ne le sont aux hommes profanes les joies du théâtre ; c'est là enfin qu'elle gémit comme la colombe et qu'elle se plaint d'elle-même, tant parce qu'elle n'a pas toujours aimé que parce qu'elle craint que son cœur ne soit pas encore assez affermi pour aimer toujours. C'est ainsi que béniront le Seigneur tous ceux qui le cherchent dans le sacrement de ses autels : *Et laudabunt Dominum qui requirunt eum.*

Et certes, s'il est vrai, comme le dit saint Augustin, que Jésus-Christ se change, se transforme en ceux qui ont le bonheur de le recevoir, *sed tu mutaberis in me* (159) ; s'il est vrai, comme on n'en peut douter, qu'il les rend une même chose avec lui par une unité si incompréhensible, qu'il la compare lui-même à l'unité qui est entre lui et son Père ; s'il est vrai enfin, que l'union de nos âmes avec celle de l'Homme-Dieu devient si parfaite que saint Cyrille a bien osé dire que nous ne faisons qu'un tout avec lui, comme deux cires fondues ensemble ne font

en 204 ou 205.

(158) *Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut et anima de Deo saginetur.* (TERTULL. L. de resurr. carnis, c. 8.)

(159) *Nec tu me in te mutabis, sed, etc.* (S. AUG., l. VII Conf., c. 16.)

(157) C'est cette illustre vierge qui sollicitée, à cause de sa rare beauté, par un maître impur, lui fit cette belle réponse : « Eh ! Seigneur, ne savez-vous pas que je suis chrétienne, et que les chrétiens ne commettent aucun crime ? » On la descendit peu à peu dans une chaudière de poix bouillante ; son supplice dura trois heures. Elle mourut

qu'un seul corps, quels sentiments doit-il inspirer à ceux qu'il admet à son festin; et que peuvent-ils faire que ce qu'il y fait lui-même? Or, chrétiens, quelle est l'occupation du Fils de Dieu caché sous les voiles mystérieux de l'Eucharistie? La même en partie qu'il exerça si saintement sur la terre. Il s'y sacrifie, en quelque sorte, de nouveau à chaque moment pour le salut de ses fidèles. Il y adore, il y prie pour les pécheurs. Il se sanctifie pour les élus (160), et rend grâces à la miséricorde qui a daigné les prévenir. Il conjure son Père de les garder en son nom; de ne rien faire d'eux tous qu'un seul troupeau, comme il n'y a qu'un seul Pasteur, et de les *consommer dans l'unité*. Tel est dans le plus auguste des sacrements le glorieux emploi de Jésus-Christ; et peut-on douter qu'il n'inspire à ceux qui l'y reçoivent d'une manière digne de lui, des sentiments dont il est si pénétré? Non, mes frères, leur amour qui sans cesse se purifie comme l'or dans la fournaise, les fait changer comme de nature. Il ne leur reste plus que les apparences de l'humanité. Ils deviennent par communication les fils du Très-Haut. Leurs lèvres portent toujours un fruit qui rend gloire à son nom : *Fructum labiorum confitentium nomini ejus*. (Hebr., XIII, 15.) Ils n'ont d'amis solides que ceux qui, comme eux, se sont assis aux noces de l'Agneau. Toute leur joie, comme celle d'un peuple banni de sa patrie, consiste à s'entretenir de la longueur de leur exil, qui les empêche de le voir face à face. Ils n'ont de plaisirs que celui de le conjurer, comme l'épouse des *Cantiques*, de ne point oublier qu'ils sont brûlés de son amour : *Ut nuntiatis ei quia amore langueo*. (Cant., II, 5.) Semblables à ces prêtres immortels, qui dans le ciel environnent son trône, ils ne cessent ni jour, ni nuit, de publier sa gloire et leur reconnaissance. Ils annoncent de toutes part que l'Agneau qui a été immolé dès le commencement du monde et qui par son sang les a rachetés et choisis de tous les peuples et de toutes les tribus, est digne de recevoir la divinité, l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. C'est ainsi que ceux qui participent saintement à la victime des chrétiens, offrent sans cesse par Jésus-Christ lui-même à son Père, une hostie de louanges : *Per ipsum offeramus hostiam laudis semper*. (Hebr., XIII, 15.) Ils l'offrent sans cesse, parce qu'ils l'offrent dans toutes leurs actions, et dans tous les événements de la vie. Ils louent ce Dieu-Homme dans la prospérité, parce qu'ils savent qu'il est auteur de tous les biens. Ils le louent encore plus volontiers dans les mauvais succès, parce qu'ils savent que les croix changent de nom en passant entre ses mains, et qu'elles ne sont que des preuves de sa tendresse. Ils le louent dans les combats de cette vie, parce qu'ils savent que celui qui d'une parole calme les vents et les orages, fait aussi par une parole triompher des plus terribles

épreuves ceux qui s'incorporent à lui dans la communion. Ils le louent dans les tentations, parce qu'ils savent que l'Eucharistie, qui, comme chante l'Eglise, rappelle la mémoire de la Passion du Fils de Dieu et de sa croix également victorieuse de la mort et du démon, met en fuite cet implacable ennemi du genre humain, qu'il en est effrayé, selon la pensée de saint Chrysostome, comme un faible animal l'est à la vue d'un lion vigoureux. Enfin ils le louent dans leurs souffrances et dans les plus injustes persécutions, parce qu'ils savent et qu'ils sentent que celui qu'ils ont le bonheur de recevoir, est le Dieu de toute consolation, le père des miséricordes, et qu'il ne les afflige que pour éprouver leur amour, et les récompenser au centuple.

Les tourments des martyrs nous effraient; leurs victoires nous surprennent. Faibles mortels, nous pouvons bien les admirer, puisqu'ils ont été pour les anges mêmes un spectacle d'admiration. Mais rendons en même temps à la vertu toute-puissante de l'Eucharistie l'honneur qui lui est dû; et reconnaissons avec les Pères, que ces généreux athlètes puisaient dans ce divin aliment leur force, leur courage, leur intrépidité. A Dieu ne plaise, dit saint Jean Chrysostome, que ceux que nous exhortons au combat, nous les laissions partir sans armes et sans défense. Nous les munissons du corps et du sang de Jésus-Christ, comme d'un bouclier impénétrable. C'est dans ce hain sacré qu'ils s'inondent d'une charité plus forte que la mort. C'est là qu'ils puisent un amour si vif, si embrasé, que toutes les eaux de la mer ne peuvent l'éteindre. C'est là enfin qu'ils apprennent à vaincre les supplices, à confesser le nom du Dieu qui les a rachetés, à le glorifier au milieu des plus cruels tourments; parce qu'ils ne regardent ces tourments que comme un passage à un bonheur qui ne doit jamais finir : *Edent et saturabuntur, et laudabunt Dominum qui requirunt eum : et vivent corda eorum in sæculum sæculi*. (Psal. XXI, 27.) Dernier effet d'une bonne et sainte communion. Elle donne au vrai chrétien l'esprit de vie, et est pour lui un gage de la bienheureuse immortalité.

Nous n'en pouvons douter, mes frères, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous en assure. Quiconque, dit-il, mangera de ce pain, qui réellement est descendu du ciel, vivra éternellement. Et comment, ajoute saint Ambroise, pourrait mourir celui à qui la vie même sert de nourriture? *Quomodo morietur cui cibis vita est?* Ainsi ont parlé tous les Pères de l'Eglise; et quoiqu'ils aient employé des expressions si grandes, si magnifiques, qu'on y aperçoit encore tous les traits de l'amour et du feu dont ils étaient consumés, on ne laisse pas, quand on est un peu à Jésus-Christ, de s'apercevoir que les termes manquaient à leurs idées, et qu'ils n'ont pu nous transmettre qu'une partie de leurs

(160) *Pro eis ego sanctifico me ipsum, ut sint et ipsi sanctificati.... ut sint consummati in unum*. (JOHANN., XVII, 19, 25.)

sentiments. Les uns avec saint Ignace martyr ont traité l'Eucharistie d'antidote contre tout ce qui pourrait nous donner la mort, et nous empêcher de vivre éternellement avec Jésus-Christ. *Pharmacum immortalitatis, antidotum ne moriamur*. Les autres l'ont regardée avec saint Denis, comme un aliment qui délie ceux qui s'en nourrissent : *Deifica communio*. Ceux-ci avec saint Hilaire l'ont qualifiée de nourriture pour l'éternité : *Æternæ vitæ esca*. Ceux-là, avec les chrétiens de Carthage, ont cru avoir tout dit en un mot, en la nommant simplement la vie : *Punici sacramentum corporis Christi nihil aliud quam vitam vocant*. C'est en effet, dit saint Augustin, en donnant de justes éloges à ce beau mot de l'Eglise d'Afrique; c'est que boire le sang du Fils de l'homme, et manger son corps, n'est rien autre chose que recevoir dans toute son étendue la vie et l'immortalité : *Illud bibere, quid est nisi vivere : manduca vitam, bibe vitam*.

C'est donc avec bien de la raison que l'Eglise dans ces jours consacrés à rendre plus particulièrement au corps du Fils de Dieu les hommages qui lui sont dus, fait mille fois par jour retentir les voûtes de nos temples de ces augustes paroles : O banquet sacré! où Jésus-Christ sert de nourriture à l'homme; où la foi se rappelle la mémoire de sa passion; où le cœur est rempli, inondé de grâces; où l'âme reçoit le gage précieux de la vie immortelle qui lui est préparée : *Et futura gloria nobis pignus datur*. Mais dans l'ordre commun de la Providence il est juste que les grandes faveurs s'achètent par de grandes dispositions. Ce sera la matière de mon second point.

SECOND POINT.

Je ne vous entretiendrai, Messieurs, ni des dispositions qui sont nécessaires du côté du corps pour la sainte communion; ni de celles que les théologiens appellent extérieures. Je supprimerai même au moins en partie celles qui, quoique utiles et avantageuses, peuvent néanmoins absolument s'omettre. Chacun sait, d'après la plus ancienne tradition, qu'il a plu au Saint-Esprit que, pour honorer un aussi grand sacrement qu'est celui de l'Eucharistie, rien n'entrât dans la bouche des chrétiens avant le corps de Jésus-Christ (161), et que, par conséquent, à l'exception de ceux qui communient en viatique, et de quelques autres cas assez rares, il n'est pas permis à un fidèle qui veut communier, d'avoir rien pris, ni par forme d'aliment, ni par forme de médecine. On sait encore que chacun doit apporter à cette action sainte toute la modestie et toute la bienséance dont il est capable selon sa condition. Enfin on n'ignore pas ce que saint Louis savait si bien, que le jeûne et l'abstinence dans tous les états, et la continence dans celui du mariage, ont été regardés par les Pères de l'Eglise comme d'excellentes

dispositions pour s'approcher de cet Agneau sans tache, qui n'admet à sa suite que des vierges pures et des hommes de pénitence et de mortification.

Je me borne donc aux dispositions intérieures de l'âme; et pour vous en donner une idée générale, je les réduis à trois chefs. Il en est qui doivent précéder; il en est qui doivent accompagner; il en est enfin qui doivent suivre la réception de l'Eucharistie.

De toutes les dispositions qui doivent précéder la sainte communion, la première, la plus essentielle, la plus indispensable, consiste à être exempt de tout péché mortel; c'est-à-dire, ou à s'être maintenu dans l'innocence du baptême, par la pratique constante du bien et de toutes les vertus, ce qui est bien rare; ou, ce qui l'est encore plus, au jugement de saint Ambroise, à l'avoir réparée par une vraie et sincère pénitence. Or que cette disposition, qui en exige tant d'autres, soit absolument nécessaire, c'est de quoi ne peuvent douter ceux mêmes qui seraient assez téméraires pour ne l'apporter pas. L'univers chrétien tombe d'accord que l'Eucharistie est par rapport à notre âme, ce que le pain ordinaire est par rapport à nos corps. Il est donc vrai que comme un corps ne peut se nourrir du pain matériel, s'il ne jouit de la santé et de la vie, l'âme ne peut aussi se nourrir du pain céleste, si elle n'est préalablement délivrée de la mort du péché. Il y a toutefois une prodigieuse et terrible différence entre les deux parties de la comparaison que je viens d'apporter. La nourriture commune donnée, si cela était possible, à un cadavre, le laisserait, sans y rien changer, dans l'état où il se trouve. La condition du pain sacré est bien différente. Comme il donne à ceux qui vivent déjà par la grâce, une vie nouvelle et plus abondante, il donne à ceux qui sont déjà morts par le péché une mort plus funeste et plus terrible. Que l'homme s'examine donc, dit le grand Apôtre, et qu'il ne participe à ce pain des anges qu'après une rigoureuse épreuve : *Probet se ipsum homo, et sic de pane illo edat*. (I Cor., XI, 28.) Malheur, et trois fois malheur à celui qui le mange sans discernement! Son procès est déjà tout instruit. Il reçoit son Juge, et son Juge muni d'un arrêt de mort contre son noir attentat. Comment s'y prendra-t-il? et de quels efforts n'aura-t-il pas besoin pour faire révoquer une sentence qui, mêlée avec son sang, coule dans ses veines, et chaque jour s'y fortifie par l'impénitence? J'en laisse le jugement à celui qui l'a portée. Sans vouloir ni étendre le cours de sa justice, ni rétrécir le cours de sa miséricorde, je me contente de dire, avec saint Chrysostome, que l'action d'un homme qui communie indignement n'est pas un sacrifice, mais un meurtre.

Mais, juste Dieu, où doit aller la punition d'un homicide dont votre Fils, et votre Fils

(161) *Hoc enim placuit Spiritui sancto ut in honorem tanti sacramenti in os Christiani prius Domini-*

cum corpus intraret, quam ceteri cibi. (August., epist. 118 ad Januar.)

dans sa gloire, est en quelque sorte la victime? Jugez-en, mes frères, par les frayeurs dont l'Eglise a dans tous les temps été agitée à l'occasion de ceux de ses enfants qui s'approchaient de l'Eucharistie. Instruite par Jésus-Christ, son époux, et par les apôtres qui l'ont fondée, elle a toujours dit qu'on ne doit ni donner aux chiens les choses saintes, ni jeter les perles devant les animaux immondes. *Nolite daresanctum canibus.* (Matth., VII, 6.) Elle a toujours répété qu'il n'y a point de plus monstrueuse alliance que celle du Fils de Dieu, qui est la vérité même, avec Bélial, qui, dès le commencement, est le père du mensonge et de l'iniquité : *Quæ autem conventio Christi ad Belial?* (I Cor. VI, 15.) C'était pour écarter jusqu'à l'ombre de cette infâme association, que, malgré la sainte ardeur des premiers temps, et la soif du martyre si répandue parmi les fidèles, un diacre ne laissait pas de crier à haute voix, dans le moment où le peuple était prêt à s'approcher des divins mystères, que les choses saintes n'étaient que pour les saints, et que quiconque ne l'était pas, ne devait point y participer : *Sancta sanctis : qui non est sanctus, non accedat.* Tel est encore, mes frères, le langage que nous vous adressons. Nous souhaitons plus que personne de vous voir unis, et, s'il était possible, fréquemment unis à Jésus-Christ par la réception de son corps et de son sang, qui en est inséparable. Nous gémissons de l'anathème volontaire dans lequel vous vivez, en vous retranchant de vous-mêmes du festin de l'Agneau. Nous voudrions en quelque sorte vous forcer de prendre place avec les conviés ; mais et notre devoir et notre tendresse nous obligent de vous répéter que quiconque, sans avoir l'habit nuptial, ose entrer dans la salle des noces, est jeté sans miséricorde dans les ténèbres extérieures : *Sancta sanctis.* Heureux, il est vrai, et mille fois heureux celui qui lave ses vêtements dans le sang de l'Agneau. (Apoc., XXII, 14.) Mais loin de ce sang précieux ceux qui, comme des chiens en furie, déchirent impudemment la réputation du prochain : *Foris canes* (Ibid., 15.) Loin de ce sang d'amour et de pacification ceux qui, par de sinistres interprétations empoisonnent les plus innocentes actions de leurs frères, et percent leur cœur d'un glaive meurtrier : *Foris venefici, et homicidæ.* (Ibid.) Loin de ce sang formé du sang le plus pur d'une Vierge ceux dont le cœur est asservi à la volupté, et qui brûlent d'un feu impur pour leurs criminelles idoles : *Foris impudici et idolis servientes.* (Ibid.) Loin de ce sang du Dieu de vérité ceux qui la trahissent par le mensonge, et dont la langue double ne rendit jamais bien les sentiments du cœur : *Foris omnis qui amat et facit mendacium.* (Ibid.) Le Sauveur, dit saint Chrysostome, n'admet à sa table ni Judas, ni avare. C'est, comme il nous le dit lui-même, c'est avec ses disciples qu'il fait la Pâque ; tous ceux qui ne sont pas de ce bienheureux nombre doivent en être exclus, jusqu'à ce que de salutaires efforts les y aient fait rentrer : *Nullus Judas,*

nullus avarus adsit : qui discipulus non est, recedat ; cum discipulis, inquit, facio Pascha. (Homil. 83 in Matth.)

Quelque importante que soit cette vérité, je ne m'arrêterai pas à la prouver davantage, parce qu'au fond la raison fondée sur la foi nous la démontre évidemment. Car enfin, pour tout dire en un mot, l'Eucharistie est un sacrement ; il faut donc s'en approcher avec un profond respect. C'est un sacrement des vivants, il ne doit donc être reçu que de ceux qui vivent à la grâce et à la justice. C'est le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ; malheur donc à celui qui, faute d'y apporter une pureté, une innocence digne de l'Homme-Dieu, change en odeur de mort ces sacrés symboles qui devaient être pour lui une odeur de vie. Malheur à ceux qui, encore esclaves du péché, osent, à l'exemple de ces Israélites dont parle Isaïe, s'approcher de Dieu comme s'ils avaient vécu dans la plus exacte justice : *Appropinquare Deo volunt, quasi gens quæ justitiam fecerit.* (Isa., LVIII, 2.)

Une seconde disposition, qui est nécessaire, et pour la communion fréquente, et pour tirer des communions ordinaires tout le fruit qu'elles sont capables de produire, c'est de n'avoir point d'affection, point d'attache habituelle aux péchés véniels. Or, cette disposition qui enchérit sur la première est d'autant plus juste, que sans elle on n'a point cette crainte respectueuse dont doit être pénétré un chrétien, quand d'un côté il pèse sa misère, ses faiblesses, son indignité ; et que, de l'autre, il considère la majesté suprême de celui dont il a l'honneur de s'approcher. Moïse, qui avait vécu dans la charité, le zèle le plus ardent, la plus rigoureuse innocence ; Moïse, qui avait préféré l'ignominie de la croix à l'éclatante qualité de fils adoptif de la première princesse de l'Egypte : ce Moïse, à qui Dieu parlait comme un ami parle à son ami, fut tout effrayé quand il vit les précautions infinies que le Seigneur exigeait de ceux à qui il voulait donner sa loi : *Et ita terribile erat quod videbatur. Moyses dixit, Exterritus sum et tremebundus.* (Hebr., XII, 21.) Cependant le spectacle qui épouvantait le plus saint des hommes, le plus sage des législateurs, le confident de Dieu, n'était qu'une figure, qu'une ombre de nos divins mystères. Quels eussent été ses sentiments si, après avoir commis, comme nous, un grand nombre de péchés, il lui eût fallu recevoir en substance ce même Dieu, qui ne lui permettait pas même de regarder son visage ? Aurait-il cru qu'il lui était libre de nourrir dans son cœur une attache défendue pour les créatures, pourvu qu'elle ne fût pas excessivement mauvaise ? Se fût-il flatté d'être toujours bien reçu du Dieu jaloux, quoiqu'il ne se proposât pas uniquement de lui plaire, et qu'il s'embarrassât peu de continuer à lui faire un grand nombre d'injures, sous prétexte qu'elles n'étaient pas capitales ? Chacun sent l'indignité d'une telle conduite, et voit par conséquent combien l'affection au péché même véniel doit être

éteinte dans un cœur qui veut se nourrir pleinement du Fils de Dieu.

C'est sur ces principes que toute la théologie, d'après ce saint et illustre docteur, qu'elle regarde comme une de ses plus brillantes lumières, enseigne constamment que l'affection au péché véniel ruine une partie de l'effet que devrait produire cet auguste sacrement (162). La raison en est claire, c'est que tout amour coupable de la créature diminue l'ardeur de la charité, et ouvre une entrée à la cupidité, son ennemie. Or, moins la charité est ardente, moins aussi on reçoit de fruit de la communion. Parce que, selon le saint concile de Trente, on ne reçoit dans les sacrements la grâce que selon ses dispositions; et sans doute qu'entre ces dispositions l'esprit d'amour et de charité tient le premier lieu. C'est lui qui, si j'ose m'exprimer ainsi, digère comme il faut la viande céleste de l'Eucharistie. Otez le feu du divin amour, le pain sacré devient en quelque sorte une nourriture indigeste. Je ne pousse pas plus loin cette comparaison. Que serait-ce si, en allant d'une première conséquence à l'autre, j'en venais à vous dire, avec saint Bonaventure, que celui qui s'approche de l'Eucharistie avec tiédeur et inconsideration, mange et boit son jugement? *Qui tepide et inconsiderate accedit, iudicium sibi manducat et bibit.*

Mais enfin, me direz-vous peut-être, il est vrai qu'il s'agit d'un péché, et, qui plus est, d'un péché habituellement cheri. Mais au fond ce péché est léger, et une faute légère peut-elle avoir des suites aussi fâcheuses?

A Dieu ne plaise, mes frères, disait saint Augustin aux lâches chrétiens de son temps, qui raisonnaient comme ceux du nôtre : à Dieu ne plaise que nous changions la nature du péché, et que d'une faute vénielle nous prétendions en faire un crime énorme : *Nec nos dicimus quia capitale est.* Ce que nous vous disons, et ce que nous ne cesserons point de vous dire, c'est que, comme vous ne voudriez pas qu'on fit à votre corps un grand nombre de plaies, sous prétexte qu'aucune d'elles n'irait à la mort, et que vous n'oseriez paraître dans une assemblée avec des habits semés d'une multitude de petites taches; il est bien juste que vous ne traitiez pas le corps du Fils de Dieu comme vous ne voudriez pas qu'on traitât le vôtre; que vous n'approchiez pas de sa table dans une attitude où vous seriez mal reçus à la table des pécheurs; et, pour ne vous parler que de vos propres intérêts, que vous ne vous exposiez pas au danger, non-seulement de ne pas profiter beaucoup, mais encore de commettre un sacrilège; danger dont la seule idée fait frémir, mais danger que la théologie et la raison même regardent comme souvent inséparable de la communion de ceux qui, de propos délibéré, nourrissent dans leur cœur une affection mal réglée pour la créature, soit parce que cette affection peut

aller plus loin qu'on ne pense, soit parce qu'il est difficile qu'on ne trouve peu à peu la mort dans un sacrement qu'on réduit enfin, contre sa propre nature, à ne pas donner une étincelle de vie.

A l'égard des dispositions qui doivent accompagner l'action sainte de la communion, je les réduirai à un petit nombre; tant pour ne pas fatiguer plus longtemps votre patience, que pour ne pas effrayer votre faiblesse. Celles qu'on a toujours jugées les plus essentielles consistent dans une humilité profonde, une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente.

Je commence par exiger une humilité profonde, parce que ce fût par elle que Jésus-Christ commença le grand sacrifice dont l'Eucharistie rappelle la mémoire. Non content d'avoir lavé lui-même les pieds à ses apôtres, et parmi eux à ce monstre infâme qui l'avait déjà vendu, il accomplit, en se prosternant par trois fois jusqu'en terre dans le jardin des oliviers, ce que Jérémie avait prédit de lui par ces paroles : Il mettra sa bouche dans la poussière, et ce ne sera qu'au moyen de ces abaissements qu'il pourra concevoir un germe d'espérance : *Ponet in pulvere os suum, si forte sit spes.* (*Thren.*, III, 29.) Ces sentiments si surprenants, eu égard à la sainteté infinie de Jésus-Christ, sont nécessaires à un chrétien qui ne s'approche de lui qu'après avoir mérité sa disgrâce par ses péchés. A l'exemple de l'enfant prodigue, qui n'est digne des embrassements de son père qu'après s'être mis de pair avec les plus vils domestiques, il doit descendre jusqu'au dernier abîme de ses misères. C'est de cette profondeur qu'il doit crier vers celui qui n'a des yeux de compassion que pour la vraie et sincère humilité. Vous vous anéantirez en la présence du Seigneur, disait un prophète : vous parlerez comme du sein de la terre, et vos sons timidement articulés en sortiront à peine pour se faire entendre : *Humiliaberis, de terra loqueris, et de humo audietur eloquium tuum.* (*Isa.*, XXIX, 4.)

C'est sans étude, c'est naturellement qu'on parle ce langage d'humilité, quand on connaît Jésus-Christ et qu'on se connaît soi-même, parce qu'on sait alors, que bien loin qu'on dût être admis au festin de l'Epoux avec les vierges sages, on mériterait en quelque sorte d'en être plus honteusement chassé que ne le furent les vierges folles. Que puis-je dire à mon Seigneur, disait à David le fils de Jonathas? *Quid possum ultra vociferari ad regem?* (*II Reg.*, XIX, 18.) Je sais que je suis indigne de l'approcher. J'ai mérité la mort, comme l'a mérité toute la maison de mon père, et cependant il a bien voulu me donner place à sa table et me traiter comme un de ses enfants : *Tu autem posuisti me servum tuum inter convivas mensæ tuæ.* (*Ibid.*) Ah! si la mère de Jean-Baptiste à qui l'Ecriture rend ce glorieux témoignage, qu'elle menait une vie pure et sans reproche, ne put sans confusion se voir honorée

(162) *Peccata venialia non ex toto impediunt hujus sacramenti effectum, sed in parte.* (S. THOM.)

de la visite de la sainte Vierge; quel doit être l'anéantissement d'un chrétien qui, bien moins vertueux qu'Elisabeth, va dans un moment recevoir le Dieu de Marie et de toutes les créatures? Et toutes les expressions de son cœur ne doivent-elles pas se terminer à dire avec saint Augustin : Qui suis-je, Seigneur, si vous me jugez séparément de vos dons? Quel mal n'ai-je point fait? et quel mal ne suis-je pas capable de faire? *Quis ego? Qualis ego? quid non mali ego?* (Lib. IX *Confess.*, cap. 1.)

Mais plus l'heureux et redoutable moment approche, plus il faut animer sa foi. C'est dans l'Eucharistie, plus que dans aucun autre mystère, que le Dieu des chrétiens est un Dieu véritablement caché (163). En y multipliant les miracles, il semble qu'il y multiplie les obscurités. Et si d'un côté son amour épuise sa puissance, il veut de l'autre qu'une foi inébranlable nous convainque qu'il fait pour nous tout ce qu'il peut faire. Il parle, et il veut, dit saint Hilaire, en être cru sur sa parole (164). Il ne permet ni examen, ni discussion. On mérite d'abandonner et d'être abandonné, quand on veut pénétrer avec les juifs comment il peut nous donner sa propre chair à manger. Il faut, pour lui plaire, trembler devant ce qu'on ne voit pas, traverser par une foi généreuse tous les voiles, et, comme Moïse, se tenir ferme devant le Dieu invisible, comme si on le voyait effectivement : *Invisibilem tanquam videns sustinuit.* (Hebr., XI, 27.) Sans ces dispositions on ne peut trouver grâce devant lui. Mais aussi plus on les possède, plus on reçoit de biens : parce que, comme l'observe saint Cyprien, la mesure de la foi que nous y apportons, est la mesure des faveurs dont nous devons y être inondés : *Quantum illic fidei capacis afferimus, tantum gratie inundantis haurimus.* (S. CYPRIAN., *Epist. ad Donat.*)

Mais, chrétiens auditeurs, une foi telle que je viens de vous la dépeindre, est presque aussi rare qu'elle est nécessaire. Que de personnes seraient effrayées, si elles croyaient comme il faut que c'est leur Dieu et leur Juge qu'elles vont recevoir; et que celles même qui pourraient n'être pas saisies de frayeur, seraient, en approchant de nos autels, bien éloignées de cet air de tranquillité qui va jusqu'à l'indifférence, s'il ne va pas jusqu'à la froideur.

Ranimez donc votre foi, mes très-chers frères, et bientôt votre crainte saintement adoucie vous inspirera des sentiments d'espérance et d'amour. Quel espoir, ô mon Dieu, quelle confiance mieux fondée que celle qui a pour principe un sang aussi précieux que le vôtre. Inondé de ce sang adorable que vous répandîtes autrefois sur le Calvaire, et que vous venez encore de répandre pour mon amour, pourrais-je bien être assez frivole pour chercher désormais sur la terre autre chose que le Seigneur même? *Et nunc quæ expectatio mea? nonne Domi-*

nus? (Psal. XXXVIII, 8.) Non, mon Dieu, non; vous êtes seul mon bien, mon trésor, ma félicité. Je ne veux de richesses que celles que vous renfermez; vous êtes seul l'objet de mes désirs, vous êtes seul et vous serez toujours la joie et toute la fortune de mon cœur : *Et substantia mea apud te est.* (Ibid., 6.)

Tels sont les sentiments qui accompagnent une digne communion. Mais ceux de l'amour et d'une sainte dilection doivent être dominants. Jésus-Christ qui veut votre cœur dans tous les moments de votre vie, le veut plus particulièrement quand il se donne à vous dans la communion. Il désire avec ardeur de faire la Pâque : *Desiderio desideravi* (Luc., XXII, 15); mais c'est avec ses amis, et ses amis les plus chers, qu'il se plaît à la faire : *Comedite amici et bibite, et inebriamini charissimi.* (Cant., V, 1.) Aimez-le donc vous tous qui avez le bonheur de manger à sa table, et que la mesure de votre amour soit de l'aimer sans mesure. Avant la communion, soupirez après lui comme un cerf altéré soupire après une fontaine qui puisse éteindre sa soif. Tant que vous les possédez dans votre cœur, reposez-vous à l'ombre de ses ailes, et annoncez-lui, comme l'épouse des Cantiques, la sainte violence, la langueur où vous met votre amour. Témoignez-lui par les plus vives actions de grâces votre humble et parfaite reconnaissance. C'est la dernière disposition qu'on exige de vous; et il n'y a que l'irrégion qui puisse y manquer. C'est dans ce moment que vous devez plus que jamais lui consacrer vos jours, vos biens, votre santé, votre personne toute entière. Et que pouvez-vous lui rendre qui soit digne de son infinie grandeur? *Quid Deo retribuam pro se?* Quand vous vous donneriez mille fois à lui, que lui donneriez-vous? *Nam etsi millies me dederò, quid sum ego ad Dominum meum?* (S. BERNARD, *Serm. de diligendo Deo.*) Votre cœur, tout misérable qu'il est, est un sacrifice qu'il veut bien ne pas mépriser. Faites-lui-en donc hommage; mais un hommage sans réserve, un hommage sanctifié et ennobli par la charité. C'est elle qui détruira dans vos cœurs et le péché mortel, et l'affection aux péchés les plus légers. C'est elle qui nourrira en vous une humilité profonde, une foi vive, une espérance inébranlable. C'est par elle que Jésus-Christ vous rassasiera; c'est par elle qu'il formera en vous l'esprit de louanges, d'adoration, de reconnaissance; c'est par elle enfin qu'après vous avoir donné le principe de la vie dans ce monde, il vous en donnera la plénitude dans les siècles des siècles. C'est la grâce que je vous souhaite.

SERMON XI.

SUR LA RECHUTE.

Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. (Joan., V, 14.)

(163) Vere tu es Deus absconditus, Deus Israel Salvator. (Isa., XLV, 15.)

(164) Ipsi, de se, Deo credendum est. (S. HILAIRE, de Trin., c. 4.)

Vous voilà guéri, gardez-vous bien désormais de pécher, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis.

C'est, Messieurs, l'avis salutaire que Jésus-Christ donnait autrefois à un homme qui avait passé trente-huit ans dans l'infirmité et la langueur. Il lui apprenait, dit saint Chrysostome, à faire réflexion sur le principe de la maladie dont il venait d'être guéri, et sur les effets que produirait en lui le péché, s'il avait le malheur d'y tomber. En l'exhortant à ne plus pécher, il lui faisait entendre qu'il n'était pas du nombre de ces justes que Dieu n'afflige que pour faire éclater sa gloire et pour éprouver leur amour; en ajoutant que s'il était assez imprudent pour offenser une seconde fois son Libérateur, il s'exposerait à un état plus fâcheux que celui dont il venait d'être tiré; il lui faisait sentir, comme l'a remarqué un ancien interprète, que celui qu'une longue expérience de sa propre misère n'a pas rendu plus sage, doit s'attendre à de plus grands malheurs; et qu'on mérite d'être plus rigoureusement puni, quand on méprise la main bienfaisante qui n'avait d'abord frappé que pour guérir, et qui en guérissant comptait n'être plus obligée à frapper : *Qui priori supplicio non est emendatus, ad majora tormenta servatur tanquam contemptor.* (THEOPHYLACT.)

C'est pour entrer au moins en partie dans ces vues, si dignes de la sagesse éternelle qui nous les a fournies, qu'en vous félicitant sur l'heureux succès d'une retraite qui, comme la piscine de l'Evangile, vous a guéris de la paralysie, sous le poids de laquelle vous gémissiez, je vais tâcher de vous offrir des moyens sûrs pour n'y pas retomber. Or, j'ai cru que pour cela il me suffisait de vous mettre devant les yeux, et les sources de ce malheur, qui rend un homme *doublement digne de la géhenne*, et les suites funestes qu'il a coutume de traîner après lui. Ainsi après avoir examiné dans le premier point quels sont les principes de la rechute, je tâcherai de vous faire voir dans le second combien sont déplorables les effets qui en résultent. A la lueur de cette importante discussion, je continuerai à vous dire avec confiance d'après le Sauveur du monde : vous voilà guéris; prenez bien garde de retomber, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de plus fâcheux.

PREMIER POINT.

L'homme dès son enfance est porté au mal, dit l'Ecriture (163). Quelque pressants, quelque vifs que soient les sentiments que la grâce forme en lui pour le bien, il reste toujours dans son cœur un germe fatal, qui malgré qu'il en ait, le dispose à la révolte contre Dieu. L'état de la vertu est un état qui ne lui est jamais naturel, comme il le fut à nos premiers parents avant leur péché. Il semble que la créature soit son centre. Il n'a de penchants décidés que ceux qui le portent du côté de la corruption; et lors

même que ses plaies sont entièrement fermées par le puissant remède de la pénitence, un poids malheureux l'incline vers ses premières habitudes; et il s'y porte avec autant d'impétuosité qu'un arbre, violemment redressé par celui qui le cultive, en a pour reprendre sa situation naturelle. Il y a donc autant de principes de la rechute, qu'il y en a du péché et du désir criminel de satisfaire ses passions. Mais pour ne nous pas perdre dans un détail que nos misères ont rendu inépuisable, je réduis ces principes à trois, qui me paraissent les plus ordinaires et les plus dangereux. Le premier consiste dans la négligence des devoirs et des pratiques qui nous avaient pendant quelque temps soutenus dans la piété; le second dans une confiance présomptueuse et une espérance mal entendue des miséricordes de Dieu; le troisième dans une recherche téméraire des occasions qui nous avaient déjà été, ou que nous sentions bien nous devoir être tôt ou tard un sujet de scandale.

Je dis d'abord que la première cause de nos rechutes vient communément de la négligence des devoirs et des pratiques qui nous avaient pendant quelque temps préservés du mal. Pour vous en convaincre, mes très-chers frères, jetez les yeux sur ces bienheureux jours, où, touchés de l'énormité de vos crimes, vous entreprîtes d'en faire une sincère pénitence. Quels étaient alors vos sentiments? L'idée de vos misères vous était toujours présente. Il sortait du fond de votre cœur une voix aussi puissante que celle du sang d'Abel injustement répandu, et cette voix était à votre égard un témoin et un juge inexorable. Les terreurs du Seigneur et les remords de votre conscience vous livraient des combats si vifs, que cent fois vous vous écriâtes avec le Roi-Propète : Je connais, ô mon Dieu, toute l'horreur de mes fautes, et mes péchés s'élèvent sans cesse contre moi : *Iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper.* (Psalm. L, 5.) C'est de là qu'on vit naître cette crainte salutaire qui vous fit trembler sur vous-mêmes à la vue du précipice qui s'ouvrait sous vos pas. Vous ne pensâtes plus qu'à vous jeter dans le sein des miséricordes de Dieu. Un examen rigoureux de votre vie passée suivit ces premières réflexions, vous repassâtes avec soin et dans l'amertume d'une juste douleur les ignorances et les écarts de votre jeunesse. Un prêtre zélé fut le dépositaire de toutes vos faiblesses, sa voix fut pour vous l'oracle du Dieu vivant. Tous ses conseils vous parurent des ordres précis, des commandements indispensables; et dans ce ministre juste et sévère rien ne vous fit peine, que la manière trop indulgente dont vous crûtes qu'il agissait à votre égard.

Vous marchiez à grands pas : *Currebatis bene.* (Galat., V, 7.) Quel charme funeste a pu arrêter si vite une course aussi heureusement commencée? Par quelle fatalité tant

de réflexions, tant de saints projets, tant de vertus même se sont-elles si subitement évanouies ?

Il n'est pas difficile de découvrir la source d'un changement si déplorable. Vous avez pris un train de vie tout opposé à celui qui vous avait réconciliés avec Dieu. Vos péchés vous étaient autrefois toujours présents, et vous avez commencé à les oublier. Vous n'avez plus versé de larmes sur des maux dont l'idée ne vous touchait presque plus. Peu à peu on a vu disparaître cet extérieur grave et composé, qui édifiait ceux qui en étaient témoins. On a trouvé moins de circonspection dans les paroles, moins de précaution dans les regards, moins d'humilité et de douceur dans la totalité de la conduite. Semblables à ces Corinthiens, qui après avoir généreusement renoncé aux vanités du siècle pour embrasser l'Evangile, se relâchèrent dans la suite et perdirent leur première ferveur, vous êtes devenus riches à vos propres yeux. Vous vous êtes regardés comme des hommes pleinement rassasiés : *Jam saturati estis.* (I Cor., IV, 8.) Dans l'abondance imaginaire de vos biens, vous vous êtes flattés d'une vertu inébranlable, d'une force à toute épreuve, et vous n'avez pas considéré que vous méritiez par là que Dieu détournât de vous la lumière de son visage, et qu'il vous abandonnât à votre impuissance naturelle. Aussi a-t-on bientôt vu les sacrements moins fréquentés, les jours de fêtes célébrés avec moins de religion, les petits péchés et presque tout d'un coup les plus grands, commis sans remords, sans apparence d'inquiétude.

Le remède à un si grand mal : faites-y attention, vous mes frères, qui voulez ou vous relever promptement, si vous avez déjà fait un faux pas, ou ne pas retomber, si vous vous tenez encore fermes ; le remède à un si grand mal était de n'oublier jamais que vous aviez été dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ; que Dieu ne vous en avait tirés que par une grâce de résurrection (166) ; et que la première faute de votre part lui donnait droit de vous y laisser retomber par un arrêt de sa justice.

En effet, quoique la pénitence, quand elle est sincère, efface véritablement les péchés, et qu'ils ne reviennent jamais quant à leur être, lorsque Dieu, dont les dons sont sans repentir, les a une fois pardonnés ; ce même Dieu trouve cependant dans le mépris de ses bontés une raison d'en diminuer le volume. Il traite avec plus de rigueur ceux qui oublient et l'abîme où ils ont été, et la grâce qui les en avait fait sortir ; et il punit dans la sévérité de sa justice comme une malice réitéchée, ce qu'il avait pardonné dans sa miséricorde comme une faute de faiblesse ou d'ignorance.

C'était dans ces sentiments que tant de héros de la pénitence, pénétrés de frayeur à la vue du danger, où l'homme est toujours pendant cette vie de faire à chaque pas des

chutes plus funestes que jamais, avaient sans cesse, à l'exemple de David, leurs anciennes iniquités devant les yeux. Ils ne se lassaient point, non plus que la pénitente Thaïs, de demander miséricorde pour des excès déjà pardonnés. Ils posaient pour principe avec les saints docteurs, qu'il ne faut qu'un seul péché, pour obliger à des larmes éternelles celui qui l'a commis ; que personne ne doit être exempt de crainte au sujet des fautes qui lui ont été remises (167) ; et que quiconque a péché contre le Seigneur, doit avec Tertullien se regarder comme étant en danger de périr pour jamais : *Deliqui in Dominum, periclitor in aeternum perire.* (TERTULLIAN., *Lib. de pœnit.*) De là ils tiraient et ils nous apprenaient d'avance à tirer avec eux cette conséquence, que quiconque oublie qu'il a été un pécheur, quiconque cesse de pleurer ses anciens dérèglements, quiconque se refroidit dans l'exercice des devoirs qui le préservaient du péché, court à grands pas à une nouvelle chute et à une chute plus terrible que la première : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* (Luc., XI, 26.)

Ce qui surprend davantage, et ce qui doit affliger le plus, c'est que dans une position aussi fâcheuse, le pécheur ose encore se tranquilliser par une présomptueuse confiance dans les miséricordes du Seigneur ; et c'est cette confiance mal entendue, qui est assez souvent un nouveau principe de ses chutes réitérées.

Vous le savez, mes frères, et une triste expérience ne nous permet pas d'en douter, un homme qui des sentiers de la vertu commence à passer dans les sentiers du vice, ne trouve point, pour étouffer les premiers remords de sa conscience, de meilleur moyen que celui de s'imaginer qu'il y aura toujours pour lui dans les trésors de Dieu un temps de grâce et de miséricorde. Il rappelle en sa faveur, ou plutôt en faveur de sa rébellion, ces grandes vérités, que Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion ; qu'il est toujours prêt à recevoir entre ses bras celui qui viendra s'y jeter ; que comme l'a dit saint Augustin, il veut plus nous donner que nous ne voulons recevoir. De là vient qu'on se le représente avec plaisir sous l'idée d'un père de famille, qui reçoit avec empressement un fils prodigue et criminel ; d'un roi qui remet tout d'un coup dix mille talents à un serviteur insolvable ; d'un pasteur charitable, qui court à perte d'haleine après une brebis égarée, qui la cherche avec inquiétude jusque sur le sommet des montagnes les plus escarpées ; qui bien loin de la maltraiter quand il l'a trouvée, la charge tendrement sur ses épaules, la ramène au gros du troupeau et la conduit dans des pâturages abondants. Qui l'aurait cru, ô mon Dieu, qu'il dût se trouver parmi les chrétiens, des hommes à qui votre bonté deviendrait un motif de vous outrager ; dont

(166) *Quæ assumptio nisi vita ex mortuis.* (Rom., XI, 15.)

(167) *De propitiato peccato noli esse sine metu* (Ecc. i., V, 5.)

l'œil serait corrompu, parce que vous êtes un Dieu plein de clémence, et dont les passions seraient irritées par vos miséricordes ? C'est à nous, prêtres du Seigneur, à détruire ces criminelles idées. A Dieu ne plaise que par un lâche silence nous trahissions notre ministère, et que nous permettions au pécheur d'être méchant, parce que le Maître que nous servons est plein de bonté : *Absit, disait Tertullien, ut redundantia clementie celestis libidinem faciat humanæ temeritatis.*

Je sais, mes frères, que Dieu est bon, et je n'en veux point d'autre preuve que la patience invincible avec laquelle il souffre depuis tant d'années les insultes que vous lui faites, et que vous osez même fonder sur sa clémence. Mais si je conviens avec vous qu'il est plein de miséricorde, ne devez-vous pas convenir avec moi que sa justice est terrible ; et que comme nous l'enseigne un prophète, la puissance de sa fureur est un abîme qu'on ne peut approfondir ? Quoi donc, n'est-ce pas lui, qui pour un seul péché d'orgueil a précipité du haut des cieux les anges rebelles jusqu'au fond des enfers ? N'est-ce pas lui, qui pour une seule désobéissance, a chassé du paradis terrestre nos premiers parents ; et qui punit cette faute des pères dans leur postérité d'une manière si épouvantable, que près de six mille ans n'ont encore ni éteint ni ralenti sa vengeance ! N'est-ce pas lui qui a fait pleuvoir un étau de feu sur des villes infâmes, pour les réduire en cendres ; et qui sans épargner les enfants mêmes, avait auparavant enseveli le monde corrompu dans un déluge universel ? Quoi donc, n'est-ce pas lui qui félicitait par Moïse les fils de Lévi d'avoir dans un seul jour immolé à sa colère plus de vingt-deux mille Israélites ; qui frappait lui-même un nombre prodigieux de Bethsamites, pour avoir jeté sur son arche sainte un regard trop téméraire ; et qui pour punir la vaine complaisance qu'un seul homme, qui d'ailleurs était son ami, avait eu dans le dénombrement de son peuple, moissonnait par la peste soixante-dix-mille de ses sujets. Enfin, pour ne nous pas arrêter plus longtemps à ces effrayantes idées, n'est-ce pas ce Dieu juste, mais terrible, qui invite les princes étrangers à emmener en captivité son peuple chéri ; qui se compare lui-même à un lion furieux qui va se jeter sur sa proie, et qui proteste qu'il ne se console des outrages qu'on lui fait dans ce monde, que par l'espérance d'enivrer un jour du torrent de sa colère tous les pécheurs de la terre ? Vous vous trompez donc étrangement, lorsque par rapport à votre conduite, vous séparez deux perfections, qui doivent être toujours unies ; et que pour vous rassurer dans vos rechutes, vous jetez les yeux sur la miséricorde, sans envisager la justice. Mais votre erreur est d'autant plus intolérable, qu'étant retombés dans vos premiers désordres, vous devez bien plus craindre la justice, que vous ne devez compter sur la miséricorde.

En effet, Messieurs, tout ce que pourrait faire un homme, qui après avoir passé plu-

sieurs années dans l'exercice de la vertu, aurait eu, comme David, le malheur de tomber dans une faute considérable ; ce serait d'espérer que Dieu dans sa colère voudrait bien se rappeler et le souvenir des grâces dont il l'a comblé, et la fidélité avec laquelle il s'en est servi. Mais cette espèce de confiance, qui après tout diffère infiniment de la certitude, ne peut se passer à un pécheur qui doit craindre d'avoir constamment vécu dans le désordre, et dont la vie la plus innocente pourrait bien n'avoir été qu'une vie hypocrite, faussement pénitente, et par conséquent réellement criminelle. Or, chrétiens, telle est assez souvent l'idée qu'on doit se faire d'un homme, qui après avoir paru se réconcilier avec Dieu, reprend presque aussitôt ses premières habitudes. Le meilleur état de sa vie passée lui doit paraître suspect, puisqu'il a lieu de craindre que sa prétendue réconciliation n'ait pas été sincère, et que le temps où il a plus reçu de sacrements n'ait été celui où il a plus commis de sacrilèges. Je sais, pour le dire en passant, que la contrition la plus réelle ne rend pas l'homme plus impeccable que sa première justice ; et que David peut, en moins d'une heure, de juste et de très-juste, devenir adultère. Mais je sais aussi qu'on ne doit jamais plus craindre de n'avoir pas eu une vraie douleur de ses péchés, que quand on y retombe bientôt après avoir paru en gémir. Je sais qu'au jugement de saint Grégoire il n'y a de vrais, d'indubitables pénitents, que ceux qui pleurent tellement leurs chutes passées, qu'ils n'en font plus de nouvelles ; que selon Tertullien on ne distingue un homme pleinement converti de celui qui ne l'est pas, que par l'amendement des mœurs du premier, qui ne se trouve pas dans le second ; que, comme le dit saint Bernard, il y a des larmes trompeuses et des soupirs hypocrites : *lacrymæ doctæ mentiri* ; et qu'il n'en est point dont on doive plus se défier, que celles qu'une conduite aussi criminelle que la première paraît désavouer. Je sais enfin qu'en matière de commerce non plus qu'en matière de religion, nous ne regardons ni comme un ami à l'épreuve celui qui tour à tour nous flatte et nous trahit, ni comme un homme dont la foi soit ferme, celui qui aujourd'hui parle le langage de la vérité, et quelques jours après le langage de l'hérésie. Avais-je donc tort de soutenir qu'il n'y a rien de plus injuste, de plus présomptueux, que cette confiance déréglée dans la bonté de Dieu, dont se sert le pécheur pour se tranquilliser dans ses rechutes ?

Mais c'est bien pis encore, quand il s'en fait un appui pour rechercher témérairement les occasions qui lui avaient été déjà funestes. Car alors et sa confiance déplacée, et son imprudence qui ne connaît point le danger, concourent également à le replonger dans le précipice, dont on le croyait sorti. Vous le savez, Messieurs : le premier pas que doit faire un véritable pénitent, est de s'éloigner avec soin de tout ce qui peu-

lui devenir une pierre d'achoppement et un sujet de scandale. Et le premier pas que fait le démon pour le précipiter de nouveau dans le crime, est de le rengager dans des occasions qui peuvent endormir et surprendre sa vertu. Il ménage; il observe avec adresse les avenues d'un cœur qu'il ne voit qu'avec peine affranchi de son esclavage. Il permet assez d'abord qu'il remporte quelques faibles victoires. Que lui importe que vous soyez justes pendant quelques années? Il sait mieux que personne que ceux-là seuls seront couronnés, qui auront légitimement combattu; et que dans le christianisme on ne combat légitimement, que quand on meurt les armes à la main. Il est le premier à exagérer à vos yeux vos prétendus triomphes, et lorsque vous devriez penser que vous êtes plus faibles que les roseaux, il vous persuade que vous êtes plus fermes que les cèdres du Liban. Hélas, une funeste expérience vous désabuse bientôt. Il ne faut qu'un soupir pour vous vaincre, qu'un souffle d'orgueil pour vous renverser, qu'un léger manquement pour épuiser votre patience; et s'il fallait davantage, quel pouvoir n'aurait pas l'ennemi sur un homme, qui ne se rengage dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu, qu'en préférant le joug tyrannique de Bélial au joug aimable de Jésus-Christ? Faut-il après cela s'étonner qu'on voie tant de pénitences suivies d'une rechute assez prompte, tant de confessions et si peu de persévérance, tant d'heureux commencements qui n'aboutissent qu'à une fin malheureuse?

Que sont devenus ces temps d'une juste sévérité, où l'Eglise n'accordait qu'à l'article de la mort la participation des saints mystères à ceux qui avaient commis des péchés énormes; et où « il n'y avait plus de sacrement pour ceux qui après avoir reçu l'absolution retombaient dans quelque crime capital? » (168). Que diraient tant de saints zélateurs de la pénitence, si, comme nous ils voyaient des chrétiens de toute profession, non-seulement tomber, mais retomber une infinité de fois? Avec quelle indignation ne veraient-ils pas les avarés se rengager dans la servitude des richesses, les voluptueux sacrifier de nouveau à l'idole de leurs passions, les vindicatifs toujours prêts à laver dans le sang de leur frère un léger outrage; et ceux mêmes qui ont paru les plus consacrés à la piété, arborer publiquement l'étendard de l'irréligion, lui faire à grands frais des prosélytes, s'efforcer hautement d'attirer au parti du démon ceux qu'ils avaient gagnés à Jésus-Christ? Vous n'êtes plus, heureux temps d'une sainte rigidité. Vous vous êtes écoulés comme ces fleuves dont les eaux passent et ne reviennent jamais. Mais si l'Eglise obligée de condescendre à la faiblesse de ses enfants, n'exige plus d'eux ce qu'elle en exigeait autrefois, son esprit subsiste toujours; et jusqu'à la fin des siècles elle enseignera ces deux grandes vérités, que

quiconque aime le danger y périra; et que quoique dans les derniers moments de la vie elle traite avec indulgence ceux que l'oubli de leurs devoirs, une confiance présomptueuse dans les miséricordes du Seigneur, et la recherche indiscrete des occasions ont fait tomber; elle ne prétend point du tout, en leur donnant les sacrements, leur donner l'assurance de leur salut. C'est pour vous en convaincre de plus en plus, qu'après vous avoir exposé les principes de la rechute, je vais, s'il est possible, vous en faire voir les funestes effets. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Si, selon la maxime du Fils de Dieu, on doit juger de l'arbre par les fruits, on ne peut s'empêcher de croire, qu'il n'est guère de plus grand mal que celui de la rechute; puisqu'elle produit les plus pernicioeux effets, qu'elle met l'homme dans un état d'opposition avec Dieu; qu'elle donne un nouveau degré de force à ses mauvaises habitudes, et qu'elle lui apprend à se soumettre sans réserve à l'empire du démon. C'est de quoi vous ne pourrez douter; si vous voulez bien considérer avec moi : 1° que la rechute produit comme par nature l'abus des grâces que Jésus-Christ nous a méritées; 2° qu'elle nous fait commettre le crime sans remords; 3° qu'à force de nous faire tomber d'abîme en abîme, elle nous met enfin dans un état dont il nous est presque impossible de sortir.

Je dis en premier lieu, que la rechute produit l'abus des grâces. Ce n'est pas, chrétiens, que je prétende que le ciel continue toujours à répandre sa rosée sur ceux qui après avoir goûté combien le joug du Seigneur est doux, retournent comme des animaux impurs à leur vomissement; et se font un jeu de ces mêmes crimes, qu'ils avaient expiés par la pénitence. Si Dieu dans sa juste fureur a, pour un seul péché mortel, précipité les anges rebelles dans l'abîme; qui peut s'imaginer qu'il n'use jamais à l'égard de l'homme de la même sévérité? Et à quoi pensez-vous qu'on doive attribuer plusieurs de ces morts imprévues, qui chaque jour font disparaître à nos yeux des gens pleins de force et de vigueur; si ce n'est aux justes, mais terribles jugements de celui, qui n'ayant donné à personne le temps de pécher, refuse, quand il lui plaît, le temps de faire pénitence?

Et en effet, mes frères, pour peu que nous fassions réflexion sur la nature et l'indignité de la rechute, il ne nous sera pas difficile d'apercevoir, que l'injure mortelle qu'elle fait à Dieu, devrait naturellement tarir pour toujours la source de ses miséricordes. Un chrétien, qui pendant quelque temps s'est mis au service de ce grand Maître, et qui ensuite se consacre au service du démon, ne montre-t-il pas par cette conduite impie, qu'il les a pris tous deux à l'es-

sai, et que, toutes réflexions faites, il aime autant vivre sous les lois du prince des ténèbres que sous celles de Jésus-Christ? Que dis-je? quelque monstrueux que soit cet excès, le pécheur de rechute ne s'en tient pas là. Ce n'est point assez pour lui de mettre en parallèle l'Arbitre souverain du monde avec la plus malheureuse des créatures; j'ose le dire avec Tertullien, quoiqu'on ne puisse le dire sans horreur, il est assez frénétique pour préférer hautement l'empire de Satan à celui de son Créateur : *Nonne, quod dicere quoque periculosum est, diabolus Domino præponit?* C'est un furieux, qui a mis ces deux maîtres dans la balance, et qui, voyant qu'il ne les peut servir tous deux, aime mieux décider en faveur de Baal qu'en faveur du Dieu d'Israël. C'est un ami infidèle, qui trahit de la manière la plus outrageante celui dont il n'avait reçu que des bienfaits. C'est un sujet ingrat et rebelle, qui quitte l'obéissance de ce Roi des siècles, qui seul possède l'immortalité, pour courir après l'idole des nations étrangères. Et après cela serait-il bien surprenant que Dieu, justement irrité d'une préférence qui lui est si injurieuse, perdît sans retour celui qui l'a faite? Vers de terre, cendre et poussière, misérables créatures que vous êtes, nous ne pouvons vous résoudre à pardonner un affront sanglant à celui à qui vous en aviez déjà pardonné un pareil; auriez-vous raison de trouver étrange que le Seigneur vous mesurât comme vous mesurez vos égaux?

Mais quelque juste que fût une conduite aussi sévère, il est sûr par la foi et par l'expérience que Dieu ne la tient pas toujours; et que, quoique souvent repoussé par le pécheur, il ne laisse pas, comme le dit saint Augustin, de lui faire souvent entendre sa voix, pour l'exciter à la douleur et à la pénitence. Or, ce sont ces grâces précieuses que le péché de rechute a coutume de rendre inutiles. Il n'y a rien en effet qui résiste davantage à la grâce que la concupiscence et ses inclinations; rien qui fortifie plus cette concupiscence, ses inclinations vicieuses, et tous les mauvais penchants de la volonté, que les actes répétés, les actes fréquents d'un pécheur qui retombe dans ses premiers dérégléments. L'indulgence cruelle qu'il a pour ses passions les nourrit et les multiplie. Une foule de criminels désirs assiègent son cœur, s'en emparent, l'occupent tout entier. La bonne semence que répand le Père de famille est étouffée dès son germe par les épines qui croissent à chaque instant. Dieu parle, et on ne l'écoute pas. Il exhorte, il presse, et on méprise ses sollicitations. Il tend, pendant tout le jour, une main charitable au pécheur. Il prêche lui-même au fond de son cœur les vérités du salut; et non-seulement on ne le croit pas, mais on se plaît à le contredire. Jérusalem, infortunée Jérusalem, qui massacrez les prophètes, et qui lapidez impitoyablement ceux qui vous ont été envoyés; combien de fois ai-je voulu rassembler vos enfants, comme le plus tendre

des oiseaux rassemble ses petits pour les soustraire à l'orage; et vous vous y êtes constamment opposée. (*Luc., XIII, 34.*) Jérusalem, prenez-y bien garde, n'avait pas toujours maltraité ceux qui lui étaient envoyés de la part de Dieu. Elle avait plus d'une fois fait, à leur prédication, des prodiges de pénitence; et ses princes mêmes avaient connu l'usage de la cendre et du cilice. Mais lorsque malgré ses premières résolutions elle fut tombée et retombée dans ses anciens désordres, elle n'entendit plus la voix de son Rédempteur. Ce fut en vain qu'il voulut la réunir sous les ailes de son amour. Ses oreilles s'endurcirent, son cœur devint incirconcis; elle résista toujours au Saint-Esprit, et mérita, par sa résistance, que tout le sang innocent répandu depuis Abel jusqu'à Zacharie, retombât sur elle. Il y est en effet retombé; et elle en porte encore aujourd'hui l'impression dans toutes les parties de l'univers.

Tel est, et trop souvent, le sort funeste qui est préparé au pécheur de rechute. Il ne viendra peut-être pas tout d'un coup à n'avoir ni goût ni sentiment pour son salut; mais il y viendra peu à peu. Dans une occasion importante il ne résistera pas au tentateur, autant qu'il faudrait y résister. Une sainte inspiration l'aurait garanti, s'il ne l'eût pas négligée. L'orgueil et les ténèbres qui accompagnent le péché, lui font croire qu'il n'a rien à craindre de sa propre faiblesse; et fût-il prêt à commettre un aussi grand crime que celui de l'apôtre qui renia trois fois son Maître, il se croirait assez fort pour vaincre la mort, et toutes les horreurs qui la précèdent. *Excusiam me* (*Judic., XVI, 20*), se dit-il à lui-même, comme se le disait autrefois Samson. Je ne succomberai pas, je m'échapperai, comme j'ai déjà fait. Je me déroberai aux pièges que me tend l'homme ennemi, et je ne serai point le jouet de sa fureur. Ainsi pense, ainsi se flatte un homme, qui ne fait pas attention que, par ses infidélités réitérées, il a mérité que Dieu se retirât de lui : *Nesciens quod ab eo recessisset Dominus* (*Ibid.*); c'est-à-dire, qui a mérité, et que Dieu lui accorde moins de grâces, et qu'il rende inutiles celles qui lui sont accordées.

Que n'ai-je le talent de vous faire sentir, que le péché de rechute, non-seulement nous fait abuser des grâces journalières de Dieu, mais qu'il fait encore perdre à un homme dans un instant le fruit de plusieurs années de justice et de pénitence; à peu près comme la foudre du ciel, qui consume la grange et les moissons d'un pauvre laboureur, lui enlève dans un moment le fruit d'une longue suite de veilles et de travaux. Vous aviez satisfait à Dieu pour vos péchés. Votre cœur avait été brisé d'une vive et profonde douleur. Il n'avait alors d'autres intérêts que ceux du Seigneur. Dans ces heureux moments, il ne vous en coûtait presque rien pour pardonner à vos ennemis, pour briser l'idole qui vous avait asservi, pour vous défaire d'un bien, dont la possession vous

donnait de l'inquiétude. Armé contre vous-même de cette sainte sévérité que prescrit l'Évangile, vous domptâtes par le jeûne et par les veilles ce corps de mort, qui avait été l'instrument de vos désordres. Un seul péché de rechute a renversé tout ce grand édifice. Larmes précieuses répandues au pied des autels, doux et tendres gémissements, pénibles mortifications, aumônes abondamment prodiguées à l'indigence, dès que ce pécheur est retombé, vous vous êtes évanouis; et eût-il lui seul fait autant de bien qu'en ont fait les anges et les saints, toutes ces justices, si elles ne revivent par la pénitence, seront anéanties; et Dieu ne s'en souviendra plus. Je me trompe, il s'en souviendra pour punir dans sa colère l'indigne et criminel mépris que vous aurez fait de sa miséricorde. Tel est le premier effet de la rechute; elle produit un abus total des grâces présentes, et ruine le fruit de celles qui avaient été les plus salutaires. J'ajoute, et ce second effet est une suite du premier, qu'elle accoutume l'homme à commettre le péché sans remords, sans trouble, sans inquiétude.

Il est difficile qu'un homme véritablement converti passe tout d'un coup d'un excès à l'autre, de l'état de la vertu aux emportements du crime. Les fautes un peu considérables l'effrayent d'abord. Il sent au dedans de lui-même un combat de différentes pensées, qui, selon l'expression de saint Paul, l'accusent et le justifient (169), le troublent et le rassurent. Plus il s'éloigne de Dieu, plus la paix s'éloigne de son cœur. Toujours aux prises avec lui-même, il ne peut ni demeurer dans la position où la grâce l'avait mis, ni se résoudre à en sortir. Chaque instant redouble sa perplexité, et sa perplexité le déchire. Que sont, se dit-il à lui-même, que sont devenus ces heureux moments où mon cœur était uni à Dieu par les liens d'une charité fixe, où je ne pensais au mal que pour pleurer celui que j'avais fait, et me préannuler contre celui que je pouvais faire ? Où est-elle, cette paix sainte que goûtent les enfants de Dieu, et que je goûtais avec eux ? Pourquoi mes yeux ne versent-ils plus ces larmes dont la douceur me dédommageait si parfaitement des faux plaisirs du monde ? Triste pensée, affligeante réflexion, que tu vas me causer d'alarmes !

Ne désespérez pas d'un homme à qui un reste de vertu livre de si vifs combats. C'est un malade, il est vrai ; mais c'est un malade qui sent encore la douleur, qui n'a pas d'aversion pour son médecin, et qui, quoiqu'il ne s'empresse pas beaucoup de lui montrer ses plaies, souffre au moins sans peine qu'il le vienne visiter. Mais ces heureuses dispositions ne subsisteront pas longtemps. Une chute l'entraînera bientôt par son propre poids dans une autre chute. Plus il multipliera ses péchés, moins il sera touché de leur multitude ; et non-seulement il n'en sera pas touché, mais il se repentira bien-

tôt de l'avoir été auparavant. Il regardera comme des moments de faiblesse ceux où il a gémi de ses égarements. Il rira de ses frayeurs passées, comme on rit d'un fantôme quand une fois on a reconnu que ce n'est qu'un vain fantôme ; et, comme un fleuve arrêté quelque temps par une digue qu'il a enfin subjuguée se déborde avec plus d'impétuosité, ce pécheur, qui n'aura plus rien qui l'arrête, se portera avec plus de fureur que jamais à toutes sortes d'impiétés.

Dans ce déplorable état un homme, non-seulement commet le péché sans remords, mais il le commet avec plaisir : *Quasi per risum operatur scelus.* (Prov. X, 23.) Le démon chassé du cœur de ce malheureux y rentre triomphant avec sept autres démons plus mauvais que lui. Ce fort armé se saisit de toutes les puissances de son ennemi vaincu. Il lui enlève ses armes et ses biens les plus précieux. Il fait dans son âme ce que fait un ennemi cruel dans une ville dont il avait été honteusement chassé, et qu'il reprend par la force et par l'artifice. Rappelez-vous, Messieurs, pour un moment l'étrange manière dont Nabuchodonosor traita le dernier des rois de Juda, quand il se fut rendu maître de Jérusalem. Il fit, dit l'Écriture, massacrer les enfants de ce malheureux père en sa présence. Il lui creva les yeux, le chargea de chaînes et le conduisit à Babylone, parce que, malgré la fidélité qu'il lui avait jurée, il s'était une seconde fois révolté contre lui : *Filios Sedeciae occidit coram eo, et oculos ejus effodit, vinxit que eum catenis, et adduxit in Babylonem.* (IV Reg., XXV, 7.)

Ne nous amusons point à verser des larmes sur un prince qui, par une longue suite de chutes et de rechutes, s'était efforcé d'étouffer la vérité et dans son cœur et dans celui de ses sujets, en maltraitant les prophètes du Dieu des armées. Un objet plus intime, plus intéressant se présente à nous. Filles de Jérusalem, géissez sur vos propres malheurs, pleurez sur vous-mêmes. Appréhendez de mériter, en retombant dans vos premiers égarements, que l'homme ennemi, prince de cette Babylone impure, qui est la mère de toutes les abominations, ne vous aveugle pour toujours, et qu'après vous avoir chargées de ses chaînes, il ne vous entraîne partout où son implacable fureur jugera à propos de vous entraîner.

C'est de ce triste état que je vous ferais voir, si le temps me le permettait, qu'un homme ne peut presque sortir, quand il y est une fois tombé. Qui pourrait en effet guérir un cœur qui a honte de son ancienne justice ; qui n'a plus que du dégoût pour la parole de Dieu ; plus que de l'aversion pour les gens de bien ; plus qu'une sorte d'horreur pour les sacrements ; un cœur, pour tout dire en deux mots, sur lequel la justice de Dieu s'appesantit à chaque moment ? Car, Messieurs, à mesure que les crimes se multiplient, la miséricorde de Dieu se rétrécit, son bras s'étend, sa vengeance se dilate.

Chaque fois que Pharaon fut frappé, la plaie fut plus dure. Ses dernières rechutes furent plus rigoureusement punies que les premières ; et elles le furent enfin toutes ensemble d'une si terrible manière que ce roi, docile par intervalles, mais au fond constamment rebelle, fut avec toute son armée enseveli dans les flots. Telle et aussi malheureuse sera d'ordinaire la fin des pécheurs de rechute. Leur mal est un mal qui ne se guérit point, leur plaie est comme désespérée : *Insanabilis fractura tua : pessima plaga tua.* (Jerem., XXX, 12.) Les mêmes remèdes qui en ont guéri tant d'autres leur deviennent inutiles, et dès lors ils ne font, contre la volonté de celui qui les applique, qu'aigrir, que redoubler leur maladie : *Curationum utilitas non est tibi.* (Ibid., 13.)

C'en est fait, ô mon Dieu ! nous serons désormais convaincus que la rechute dans le péché est un des plus grands maux qui puissent arriver à l'homme ; qu'elle produit les plus funestes effets ; qu'en accoutumant l'homme à mépriser vos grâces, elle l'accoutume à pécher sans remords , et qu'enfin elle le conduit à l'impénitence. Ne permettez pas, Dieu de bonté, que nous tombions jamais dans ce malheureux état. Détournez de nous tout ce qui pourrait nous y précipiter. Apprenez-nous, mais apprenez-nous intimement, que quiconque, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas digne de votre royaume. C'est-à-dire qu'après s'être une fois mis dans le chemin de la vertu, il faut ne le quitter jamais, éviter avec soin toutes les occasions qui pourraient nous en détourner, et espérer tellement dans vos miséricordes, qu'on ne perde jamais de vue la rigueur de votre justice. Car y penser dans le temps, c'est le moyen de ne la point éprouver dans l'éternité.

SERMON XII.

SUR LE MEPRIS DES JUGEMENTS DES HOMMES.

Qui me erubuerit et sermones meos, hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate sua, et Patris, et sanctorum angelorum. (Luc., IX, 26.)

Celui qui rougira de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira de lui, lorsqu'il viendra dans l'éclat de sa majesté, de celle de son Père et des saints anges.

Qu'elle est terrible cette menace ! puis-elle emporte le plus foudroyant anathème qu'on puisse imaginer ; mais qu'elle est juste, qu'elle est conforme aux règles les plus modérées de l'équité ! Que les gentils, enivrés des principes d'une séduisante philosophie, aient rougi d'adorer un homme attaché à la croix , ce dut être, en quelque sorte, et ce fut l'effet de leurs préventions et de leur orgueil. Mais que des chrétiens, qui adorent et qui reconnaissent Jésus-Christ pour leur maître, aient honte de paraître ses disciples ; qu'ils rougissent de pratiquer ses leçons ; qu'ils en rougissent, précisément parce que le monde leur en fait un crime, et qu'il trouve mauvais qu'on préfère à sa morale insensée la pure, la sublime morale de l'Évangile ; en un mot, qu'ils préfèrent la frivole estime des hommes au glorieux et so-

lide témoignage que le Fils de l'homme doit rendre un jour à ses élus devant son Père, ses anges et tout l'univers ; c'est une illusion, c'est un travers si honteux, qu'on ne le soupçonnerait pas dans le christianisme, si on ne l'apercevait pas dans tous les âges et dans toutes les conditions.

Oui, mes frères, la plupart des prétendus fidèles de nos jours ne sont assez généreux pour se mettre au-dessus de l'estime et des jugements des hommes, que quand il s'agit d'acquérir ou de conserver les biens du corps ou de la fortune. Alors il n'est point de démarche qui leur coûte, point de murmures qui les arrêtent. La voix de l'intérêt est la seule qu'ils entendent, la seule qui les touche, et quiconque est assez téméraire pour vouloir les empêcher de penser à eux, n'est à leurs yeux qu'un perfide ou qu'un insensé. Mais quand il s'agit de quitter le vice, de prendre le chemin de la vertu, d'acquérir cette source de vie qui rejailit jusque dans l'éternité, il s'en faut bien, mon cher auditeur, que vous ne soyez aussi ferme. Le monde vous effraye par ses cris tumultueux ; il se présente devant vous, armé, pour ainsi dire, de son estime, de ses jugements, et plus encore de sa censure. Avec ce terrible appareil il suspend votre marche, il vous fait chanceler, il vous fait retourner sur vos pas ; souvent même il vous engage plus avant dans le mal que vous ne l'étiez auparavant.

C'est pour réformer, s'il est possible, cet abus, aussi dangereux qu'il est commun, que je vais tâcher de vous faire voir dans ce discours, 1^o qu'il n'y a rien de plus méprisable, rien qui dans l'affaire du salut doive moins vous servir de règle, que les jugements des hommes ; 2^o que cependant, par le plus déplorable des malheurs, il n'y a rien que vous redoutiez davantage, rien qui soit plus constamment la règle de vos opérations. Ce serait faire tort à vos lumières, que de tirer de ces principes la conséquence qui en résulte ; elle est aussi frappante qu'elle est capable d'effrayer. Entrons donc en matière. Si le souverain distributeur des talents nous a refusé celui de donner aux vérités de la religion ce tour éblouissant qui plaît à l'esprit, peut-être voudra-t-il bien ne nous pas refuser celui de les traiter d'une manière qui touche le cœur. Unissons-nous pour lui demander cette grâce par l'intercession de celle qui ne fut si parfaitement la servante du Seigneur que parce qu'elle ne la fut jamais ni du monde, ni de ses jugements. *Ave. Maria.*

PREMIER POINT.

Rien de plus insensé que d'acheter à grands frais une chimère, une idée qui n'est d'aucune valeur en elle-même, qui nous est absolument inutile, et dont le désir seul nous fait perdre ce que nous possédons de plus réel et de plus précieux. Il serait inutile de faire des leçons aux gens du monde, pour les empêcher de faire une faute si opposée à leurs véritables intérêts, La chose

parle d'elle-même, répondraient-ils aussitôt, et pour s'y méprendre, il faudrait avoir renoncé au sens commun et à la raison. Or, chrétiens, ce que les enfants du siècle n'ont jamais fait dans le maniement de leurs affaires temporelles, c'est ce que vous faites tous les jours dans l'importante, disons mieux, dans l'unique affaire de votre salut ; et c'est ce que vous ne faites jamais d'une manière plus déshonorante que lorsque vous vous réglez dans la pratique de la vertu sur le jugement et sur l'estime des hommes ; estime souverainement méprisable en elle-même ; estime capricieuse, et qui ne peut vous être d'aucune utilité ; que dis-je ? estime funeste, et aussi injurieuse à Jésus-Christ qu'à son Evangile.

Où, Messieurs, rien au monde n'est plus vain que cette estime des hommes que vous recherchez avec tant d'ardeur ; rien n'est plus digne d'un profond mépris que ces jugements qui vous effrayent si fort, et qui cependant font échouer tous les jours les plus saints projets et les plus sages résolutions. En effet, chrétiens, qui sont ceux dont l'estime vous paraît si précieuse, dont vous craignez tant les reproches et la censure ? En un mot, qu'est-ce que ce monde que vous ménagez jusqu'à la plus gênante précision, et que vous servez avec des soins et des attentions infinies ? N'est-il pas composé d'une foule de gens qui souvent vous sont inconnus, avec lesquels vous n'avez presque pas plus de commerce que les Juifs n'en avaient avec les Samaritains, et à qui vous ne penseriez peut-être jamais, si vous ne vous étiez pas condamnés à penser à tout ce qui peut vous empêcher de travailler à votre sanctification ? Qu'est-ce que ce monde à qui vous craignez tant de déplaire, sinon un amas tumultueux d'hommes hardis et téméraires qui décident, sans règle et sans connaissance, du mérite et de la vertu ; qui souvent n'ont reçu de la nature que des talents très-médiocres et très-bornés ; qui sont encore plus mal partagés dans l'ordre de la grâce que dans l'ordre de la nature ; et qui par conséquent ont peu de lumières, encore moins de discernement, point ou presque point de religion. Enfin, qu'est-ce que ce monde dont le nom seul est un écueil fatal, où se brisent tant de désirs de pénitence et de conversion ? Je le dis sans crainte, parce que je ne le dis que d'après vous : C'est un tyran dont les lois sont si onéreuses, si dures, qu'elles font gémir tous ceux qui ont la faiblesse de s'y assujettir. C'est un monstre dont l'empire, plus malheureux que celui de Satan, est composé d'un amas confus de sujets qui ne sont d'accord que quand il faut outrager la vertu ; qui, du reste, sont toujours dans le trouble et la division ; qui se persécutent en secret les uns les autres quand ils n'osent le faire en public ; qui n'ont jamais moins d'estime que pour les idoles à qui ils prodiguent plus d'encens, et où ceux qui sont assez simples pour croire

qu'on les admire sont ceux qui donnent au public une scène plus ridicule, c'est-à-dire qui sont et plus méprisables et plus méprisés.

Ce serait à vous, Messieurs, qui, par vos habitudes avec le monde, le connaissez mieux que je ne dois le connaître, ce serait à vous à achever le tableau dont je vous dois les premiers traits. Et quel succès n'auriez-vous point, si vous vouliez nous découvrir ce fonds de malignité dont le siècle est pétri (169*) ; les maximes bizarres et capricieuses sur lesquelles portent sa conduite et ses jugements ; ce tribunal indigne que les mondains érigent de leur propre autorité ; où l'on flétrit cruellement ce qu'il y a de plus saint, où l'on encense sans pudeur le crime et l'injustice ; où, sans cesser d'être mauvais, l'on abaisse jusqu'au centre de la terre ce qu'on avait d'abord élevé jusqu'aux cieux ?

Car, mes frères, je vous le demande, d'où vient que tant de personnes, en faveur desquelles le monde avait d'abord épuisé ses éloges, sont devenues l'objet de son amertume et de ses railleries les plus implacables ? N'est-ce pas parce que le monde est incapable d'une amitié solide ; qu'il n'a d'autres règles que celles d'un caprice insensé, et qu'il porte sur son front un caractère de vanité, d'inconstance et trop souvent de fureur ? David est béni de tout son peuple ; un fils inhumain lui débauche ses sujets, tout Israël se révolte contre lui : il est obligé de prendre la fuite. Dans sa disgrâce, un insolent le traite d'usurpateur, de fils de Béal, et lui jette des pierres. Sa fortune change : ce même homme vient se jeter à ses pieds, et ne voit plus en lui que l'Ange du Seigneur. (II Reg., XVI, 19, etc.) Job, pendant ces beaux jours où le ciel se déclarait pour lui, fut, pour les jeunes gens comme pour les vieillards, un objet de tendresse et de vénération. En sa présence les princes se taisaient par respect, les grands s'imposaient silence pour l'écouter, et l'œil qui le voyait célébrait sa grandeur et publiait ses louanges. (Job, XXIX, 8, 9.) À peine fut-il frappé de la main de Dieu, qu'il devint un spectacle d'horreur aux plus misérables d'entre les hommes. Il fut la fable et l'opprobre de ceux qu'il n'aurait pas jugés dignes de garder ses troupeaux ; et de tant d'amis qui lui faisaient assidûment la cour, il n'y en eut que trois qui pussent se résoudre à le venir visiter ; encore mirent-ils, par leur visite et leurs raisonnements déplacés, le comble à ses malheurs. Mais lorsqu'il eut recouvré son premier éclat, sa famille entière et tous ceux qui l'avaient connu vinrent en foule lui rendre des hommages qu'ils auraient, quelques moments après, changés en dédain, peut-être même en insultes, si l'état de ses affaires se fût encore une fois changé.

Mais pourquoi aller chercher ailleurs des exemples que l'Evangile nous fournit si abondamment, et qu'il nous fournit par rap-

(169*) *Mundus totus in maligno positus est.* (I Joan., V, 19.)

port à Jésus-Christ même? Dans ce jour solennel qui fut celui de son entrée triomphante à Jérusalem, les enfants des Hébreux le recurent l'olivier à la main, comme on reçoit les conquérants. On cria mille fois : *Hosanna au Fils de David!* (Matth., XXI, 25.) On lui souhaita toutes les bénédictions du ciel. Et six jours n'étaient pas encore écoulés que ceux mêmes qui lui avaient fait un si glorieux accueil criaient hautement qu'il n'était pas digne de vivre, et qu'il fallait le faire expirer par le plus cruel et le plus honteux des supplices. Ce que le Maître a éprouvé, ses disciples l'ont éprouvé comme lui. Paul guérit à Lystres un homme perclus de ses membres : toute la multitude le prend pour un dieu; et ce n'est qu'en déchirant ses habits en signe de douleur qu'il empêche le prêtre de Jupiter de lui offrir des sacrifices. Il survient quelques Juifs d'Antioche qui soulèvent le peuple contre lui; ce même homme, qui hier n'était rien moins qu'une divinité, est lapidé aujourd'hui comme un imposteur, traîné hors de la ville et jeté à la voirie. Et voilà ce monde dont on vous fait, ou plutôt dont vous vous faites un épouvantail, ce monde dont les jugements vous effrayent, ce monde dont l'estime ou la censure vous arrêtent tout court; ce monde enfin que vous regardez à peu près comme les personnes timides regardent les fantômes, c'est-à-dire que vous méprisez par raison et que vous craignez par imagination.

Mais enfin, quand l'estime du monde ne serait pas aussi vaine que vous la jugez vous-mêmes, devrait-elle avoir pour vous tant d'appas? et y aurait-il bien de la sagesse d'en faire l'objet éternel de votre ambition? Pour résoudre cet important problème, je veux bien supposer pour un moment avec vous que l'approbation du monde est un trésor réel, et que ses jugements sont un vrai préjugé en faveur du mérite. Mais au moins suis-je en droit de vous demander si vous êtes bien sûrs d'obtenir ces suffrages, dont la flatteuse illusion vous poursuit nuit et jour; et si, en cas que vous ayez le malheureux bonheur de les obtenir, vous êtes bien sûrs de les conserver. Non, sans doute : l'estime du siècle, toute frivole qu'elle est, n'est pas un bien dont il soit si facile de disposer. Tel souhaite avec ardeur de plaire à tout le monde, qui, malgré sa complaisance et ses efforts, n'a jamais plu à personne. Tel a fait pendant plusieurs années un de ces grands personnages qu'une nuée servile d'adorateurs environne, qui fut toujours intimement détesté, et qui, dans la disgrâce, s'est vu plutôt trahi qu'abandonné de ceux mêmes qui lui avaient tant de fois juré un dévouement éternel. Aman, si célèbre dans les fastes d'Assuérus, put se croire estimé, tant qu'il vit un peuple nombreux fléchir les genoux devant lui. L'était-il véritablement? Hélas! ce fut un de ceux qui l'avaient si souvent adoré qui indiqua pour lui le gibet honteux qu'il avait préparé à

Mardochée. Séjan, si renommé dans l'histoire romaine, avait élevé sa fortune jusqu'à se rendre redoutable aux empereurs. Il partageait avec Tibère tous les honneurs de la première dignité du monde. Le sang des victimes coulait devant lui et devant ses statues comme devant une divinité. Chacun s'empressait à lui rendre ses devoirs; et un païen (170) a été jusqu'à dire que, quand un dieu aurait déclaré en termes exprès les malheurs qui étaient près de fondre sur lui, personne ne l'aurait pu croire. Le même moment qui le vit abandonné de Tibère le vit maudit des peuples qui lui avaient sacrifié. On lui ôta la vie le jour même qu'on lui avait rendu les plus grands honneurs. Ses membres déchirés par la multitude, qui ne suit que la fortune et ses caprices, furent traînés publiquement pendant trois jours et jetés dans le Tibre. Ses enfants furent plutôt indignement que cruellement massacrés, et ce fut assez d'avoir paru son ami pour être censé criminel.

Telle, ou à peu près semblable, sera la destinée de tant de chrétiens, qui n'adorent le monde que pour en être adorés; et qui ne prennent avec lui tant de mesures, que parce qu'ils craignent plus ses jugements que ceux de Dieu même. Ils regardent comme une importante conquête l'estime des mondains; et le ciel toujours juste permettra, ou qu'ils ne l'obtiennent jamais, ou qu'ils ne l'obtiennent pendant quelques jours que pour en être dépouillés bientôt après d'une manière plus accablante. C'est ainsi, ô moi, Dieu! que vous détruirez jusqu'à la racine tous ceux qui veulent plaire aux hommes. Objets de votre juste mépris, ils n'auront en partage qu'une confusion, dont tous les éloges de la terre ne pourraient diminuer l'amertume : *Dissipavit ossa eorum qui hominibus placent : confusi sunt quoniam Deus sprexit illos.* (Psal. LII, 6.) Quelle douleur pour ceux qui se sont donné tant de mouvements pour atteindre au but d'une vaine réputation, sans pouvoir y parvenir! Quelle confusion pour ceux qui verront succéder aux caresses de ce monde infidèle un mépris sanglant et une perfection ouverte! Quelle consolation au contraire pour ce petit nombre d'élus, qui ont eu moins de peine à plaire à Dieu par l'exercice de la vertu que les autres n'en ont eu pour devenir aux yeux des anges et des hommes un spectacle de mépris et de dérision (171)!

Je sais, Messieurs, que, comme le règne de la vertu n'est pas de ce monde, ceux qui en font profession doivent ordinairement s'attendre à être en butte à la malignité, aux railleries, aux contradictions. Mais sans vous dire une seconde fois que le monde en agit en tyran avec ceux mêmes qui lui sont le plus dévoués, et que par conséquent vous ne devez pas être surpris s'il traite mal ceux qui lui résistent en face, n'est-il pas évident, que dans une alternative semblable à celle qui se présente ici, c'est Dieu, son approba-

(170) Dion. (Vouez TILLEMENT.)

(171) *Ridebunt super eum justi*, etc. (Psal. LI, 8.)

tion et ses jugements qui doivent avoir la préférence? Ce seul motif suffit sans doute pour rendre tout homme sincèrement chrétien, supérieur à toutes les considérations humaines. Mais après tout, est-il donc vrai que la vertu tombe, sur la terre, dans un décri universel? N'est-il pas certain au contraire que tout ce qu'il y a de gens de bien, et surtout ce petit nombre d'élus qui aux yeux du souverain Juge valent mieux que le reste de l'univers, rendront avec plaisir à votre religion et à votre piété les hommages qui lui sont dus? N'est-il pas vrai même, que ceux qui n'ont pas assez de force pour embrasser les maximes de l'Evangile en ont souvent assez pour louer ceux qui les pratiquent constamment, et quelquefois pour blâmer ceux qui, à leur exemple, ne les pratiquent pas. Aaron, plus sensible à l'émotion des enfants d'Israël qu'à la crainte de Dieu, eut la complaisance de leur faire un veau d'or : qui doute que ceux mêmes qui l'y avaient engagé n'aient mille fois maudit sa lâcheté criminelle? Daniel, au contraire, pour être fidèle au Roi du ciel, tient ferme contre un roi de la terre ; et une cour idolâtre ne peut s'empêcher ni d'admirer son courage, ni de donner de justes éloges à sa vertu. Il se trouve donc, et par une sage disposition de la Providence, il se trouvera toujours dans le monde des gens qui, comme Balaam, prophétiseront en faveur du vrai mérite, ou qui n'oseront le mandire qu'après l'avoir comblé de bénédictions. Et que restera-t-il après cela dont le suffrage puisse être si précieux et si important? Que restera-t-il qui soit capable de faire regarder en arrière un chrétien qui a eu le courage de mettre la main à la charrue, et qui a entrepris d'arracher de son propre champ tout ce qui pouvait y blesser les yeux du père de famille?

J'avoue de bonne foi, et par là je prévins une de vos réponses : j'avoue que dans ces temps malheureux, qu'on peut regarder comme la lie des siècles, il ne se trouve que trop de personnes qui, semblables à ce mauvais juge dont parle l'Evangile, ne craignent ni Dieu, ni les hommes. Je sais aussi qu'il se trouve, encore plus dans nos jours que dans ceux du Roi-Propète, de ces mortels vendus à l'iniquité, qui ont toujours les yeux ouverts sur la démarche des justes, qui ne peuvent sans frémissement être spectateurs de leurs vertus, et qui ne s'occupent que du noir dessein de les confondre et de les mortifier (172). Mais, mes frères, que deviendra donc l'Evangile, si la crainte d'une raillerie, d'un affront, nous empêche de le pratiquer? Que deviendront ces grandes maximes dont la substance se réduit à dire que le royaume des cieux souffre violence ; qu'un vrai fidèle doit compter pour rien les persécutions ; qu'il doit même se croire heureux, quand il les souffre pour la justice ; et que le jour où il a été digne d'être humili-

lié, confondu, anéanti, est pour lui le plus beau, le plus glorieux de ses jours. Donnez y un moment d'attention, je ne vous en demande pas davantage : quelle monstrueuse faiblesse, quelle ingratitude, de ne pouvoir sacrifier une vaine crainte de déplaire aux hommes à un Dieu couvert d'opprobres, pour vous apprendre à mépriser la crainte des hommes ! Quelle folie de préférer à un témoignage aussi glorieux que le sien la frivole estime d'un monde qui n'est pas moins faux dans ses idées qu'il est corrompu dans ses jugements !

De ces principes, à qui le défaut d'ordre n'ôte rien de leur solidité, il n'est pas difficile de conclure que cette malheureuse crainte du *qu'en dira-t-on*, qui chaque jour fait tant de coupables, est injurieuse à Dieu, à Jésus-Christ et à son Evangile.

Elle est injurieuse à Dieu, qui regarde comme ennemi de ses intérêts tous ceux qui ne sont pas assez courageux pour en prendre hautement la défense (173), et qui menace de son mépris et de toute son indignation tous ceux qui, sous quelque prétexte que ce soit, en viennent jusqu'à le mépriser. *Vae qui spernis, nonne et sperneris?* (Isa., XXXIII, 1.) Ce Dieu jaloux de nos cœurs ne peut souffrir de partage, il veut tout ou rien. Jamais on ne blesse plus sa gloire que quand on le met en balance avec la créature, et qu'on ne se déclare pour lui, que quand il n'y a rien à appréhender d'elle. De là cette plainte amère, qu'il fait par un prophète, de ces lâches serviteurs qui, si je l'ose dire, ne travaillent pour lui qu'après en avoir obtenu la permission des autres. Qui étiez-vous donc, leur dit-il, pour appréhender si fort un homme mortel? Qu'étais-il lui-même pour vous paraître si formidable? Qu'étais-je moi, dont vous avez fait avec lui un si criant et si injurieux parallèle? *Quis tu ut timeres ab homine mortali?* (Isa., LI, 12.) Quoi ! n'est-ce pas vous, qui au fond connaissiez parfaitement combien l'estime des hommes est vaine et frivole ; qui vous êtes mis au-dessus de leurs jugements, toutes les fois que les intérêts de votre fortune l'ont demandé ; et qui n'avez craint de leur déplaire que quand il a fallu me plaire et me servir? N'est-ce pas vous qui, presque au sortir du berceau, aviez appris que je protége l'innocence et la vertu contre l'insulte de ceux qui la veulent opprimer : que je dissipe, quand il me plaît, leurs desseins ténébreux ; et qu'ils sèchent devant moi comme une fleur dont la racine est coupée, sèche aux rayons du soleil. *Quis tu ut timeres ab homine mortali, et a filio hominis, qui quasi ferum ita arescet.* (Ibid.) C'est aujourd'hui, chrétiens, et c'est dans ce moment même, qu'il faut répondre à ces terribles reproches. Mais il n'y faut répondre que d'une manière qui puisse vous justifier, quand on vous les fera un jour à la

(172) *Observabit peccator justum, et stridebit super eum dentibus suis... et querit mortificare eum.* (Psalm XXXVI, 12.)

(173) *Usquequo claudicatis in duas portas? Si Dominus est Deus, sequimini eum.* (III Reg., XVIII, 21.)

face de toutes les nations. Serez-vous alors bien reçus à dire que vous aviez affaire à un voisin qui répandait à pleines mains le sel de la plus amère critique sur tous ceux dont la marche n'était pas assortie à la sienne; qu'il aurait fallu ou vous cacher dans un antre, ou être tous les jours exposé aux cruelles morsures de sa langue satirique; que ce n'est point par goût pour ses manières que vous en avez adopté une partie; et que vous eussiez volontiers pratiqué la vertu, si la crainte du ridicule et d'éternelles plaisanteries ne vous en avaient empêché? Hélas! ces frivoles excuses ne vous réussiraient pas devant un seul de ceux qui composent cet auditoire: Comment pourraient-elles vous réussir devant Dieu? et qu'aurez-vous donc à répliquer, quand vous entendrez une seconde fois ces redoutables paroles : *Quis tu ut timeres ab homine mortali, etc.*

Or, timides adorateurs du monde, dès que votre conduite est si injurieuse à Dieu, elle ne peut être que capitalement opposée et à la personne et à la morale de celui qui n'est pas venu sur la terre pour affaiblir la loi, mais pour la remplir et la perfectionner. En effet, à quelles conditions vous a-t-il adoptés pour ses enfants? Qu'a-t-il exigé de vous dans votre baptême, et que lui avez-vous promis? Ne vous êtes-vous pas engagés à suivre les traces de ce Dieu Sauveur, qui ne compte pour rien ni les faux éloges des scribes, ni les murmures des pharisiens? N'avez-vous pas vu à la fête de ses maximes, qu'il ne reconnaît pour membres de son troupeau que ceux qui ne sont nés ni de la chair ni du sang; que le monde lui fut toujours en horreur, et que, par conséquent, quiconque veut lui appartenir doit mépriser ce que le monde estime, et estimer ce que ce monde réprouvé condamne?

Ainsi, mes très-chers frères, quand il faudrait affronter les plus grands périls, souffrir les plus rigoureux tourments, essuyer tous les supplices que l'enfer en fureur inventa contre les premiers chrétiens, vous ne pourriez reculer d'un pas sans vous juger vous-mêmes indignes du beau nom de fidèles que vous portez. Et, après cela, vous oseriez nous dire hardiment que vous êtes chrétiens, vous qui non-seulement ne donneriez pas votre sang pour vous roidir contre la censure du siècle, mais qui seriez même fâchés qu'on vous crût dans la disposition de le répandre. Vous vous croirez disciples du Fils de Dieu, vous, disait saint Cyprien, qui avez honte de le paraître : *Christianum se putat, qui christianus esse aut confunditur aut veretur*. Hélas! du temps de ce saint martyr, c'était pour éviter le fer et le feu, les roues et la fureur des lions que quelques faibles chrétiens dissimulaient leur foi. Vous dissimulez la vôtre pour vous soustraire à la langue décriée d'un homme sans religion, d'une femme sans mœurs, sans vertu, sans autre crédit que celui qui naît de la coquetterie et du libertinage.

Que la conduite des saints a été différente de la vôtre! A l'exemple du Roi-Prop'hète, et beaucoup plus que lui, ils se sont fait gloire d'être déshonorés pour les intérêts de Dieu : *Propter te sustinui opprobrium, confusio operuit faciem meam*. (Psal. LXVIII, 8.) Le bandeau d'ignominie dont leur front était ceint les flattait plus que le plus brillant diadème; et ils préférèrent constamment à tous les sentiments humains la glorieuse confusion de souffrir pour l'Evangile en général, et pour chacune de ses maximes en particulier. Je ne m'embarrasse, disaient-ils avec saint Paul, ni de vos jugements ni de ceux du reste des hommes : *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer, aut ab humano die*. (I Cor., IV, 3.) Je mets de pair vos louanges et vos mépris. Je sais que, quelques sentiments que vous ayez de moi, je n'en suis ni plus ni moins devant Dieu. Tous vos éloges ne peuvent me donner du mérite si j'en manque, et toutes vos invectives ne peuvent m'en ôter, s'il a plu au Seigneur de m'en donner. Lui seul est mon juge : *Qui me judicat, Dominus est* (Ibid.); lui seul par conséquent peut être la source de ma véritable gloire et la règle solide de ma vertu. Il sera donc le seul que j'aurai en vue. Jamais je ne rougirai ni de la prédication de l'Evangile, ni de l'exécution des vérités que j'annonce : *Non erubescio Evangelium* (Rom., I, 16); et je suis bien persuadé que si je voulais plaire aux hommes, je cesserais au moment même d'être serviteur de Jésus-Christ : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem*. (Galat., I, 10.) C'est, mes frères, que, comme l'a remarqué saint Augustin, on est mort dès qu'on rougit de passer pour adorateur d'un Dieu crucifié; et qu'on n'en rougit jamais plus que quand on quitte sa voie pour ne pas blesser son ennemi, le monde qui la désapprouve : *Hoc si erubueris mortuus es*. (S. August., serm. 1 in psalm. LXVIII.)

Telle est, chrétiens, telle est la route par laquelle vous devez marcher si vous ne voulez renoncer à l'Evangile. En vertu du nom de chrétien dont vous êtes revêtus, vous n'êtes plus ni au monde ni à vous-mêmes : *Jam non estis vestri*. Jésus-Christ vous a scellés de son caractère, dit saint Augustin : *Titulos meos posui : mea res est ubi nomen meum invenio*. Vous êtes son bien : vous faites une partie de l'héritage que Dieu lui a donné parmi les nations. Les rois de la terre font porter leurs armes à tout ce qui leur appartient. Malheur à quiconque est assez téméraire pour flétrir cette marque respectable : il est censé s'en prendre à la personne du prince, et passe pour criminel de lèse-majesté. Quel supplice ne méritera donc point celui qui aura profané le sceau empreint par le Fils de Dieu sur tous les fidèles? Mais ce sceau sacré, le profane-t-on jamais d'une manière plus injurieuse que quand, à l'exemple des Juifs, on aime plus la gloire des hommes que celle de Dieu (174)? Que serait-ce donc, Seigneur, si, comme

le premier de vos apôtres, on portait le scandale jusqu'à préférer à l'aveu de votre nom la crainte d'une simple servante? Ce dernier excès serait-il bien rare, si les circonstances où se trouva saint Pierre étaient bien communes? Les règles que je vais établir pourront vous l'apprendre. Je me borne, pour remplir mon dessein, à vous faire voir que la crainte du monde et de ses jugements fait tous les jours d'étranges ravages. Mais en découvrant le mal, je tâcherai d'indiquer le remède. Ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quand on est une fois bien convaincu et par la grâce, et par la raison, que rien n'est plus vain, plus méprisable que le monde et son estime; quand on connaît par expérience la vérité de cette parole de Tertullien, que ce monde, tout vain, tout frivole qu'il est, exige plus de respects, d'attentions, de ménagements que Dieu même, et qu'il n'est rien de plus difficile que de réussir à lui plaire (175) : on est comme naturellement porté à croire qu'il y a peu de personnes assez insensées pour être dupes de ses manières impérieuses, et pour ne se pas mettre au-dessus de ses jugements. Cependant, mes frères, il n'en va pas ainsi! et de tous les pièges que l'ennemi du genre humain a tendus pour le séduire, il en est peu qui lui aient si bien réussi. Il est vrai qu'il y a des passions qui, comme l'avarice, l'orgueil, et surtout l'impureté, portent à la vertu des coups bien terribles. Mais enfin leur empire n'est pas si universel qu'il n'y ait bien des personnes qui échappent à leurs traits ou qui, pénétrées de honte d'en avoir été frappées, se mettent en état de ne les plus jamais sentir. La crainte du monde et de ses jugements est en quelque sorte une plaie générale, et pour trouver des chrétiens qui n'en soient pas infectés, il faudrait presque remonter aux temps de ces hommes apostoliques qui, armés d'un front de diamant, se faisaient gloire de prêcher devant leurs plus implacables ennemis les merveilles dont ils avaient été témoins (176), et de vivre conformément aux vérités qu'ils annonçaient. Au moins faudrait-il remonter jusqu'à ces jours heureux où la Thébaïde se vit peuplée de solitaires qui, pour se mettre à l'abri de la crainte des hommes, aimèrent mieux renoncer à tout et vivre parmi les bêtes, que parmi les enfants du siècle.

Pour vous faire sentir dans toute son étendue cette importante, mais affligeante vérité, permettez-moi, mes frères, de distinguer dans le monde trois sortes de chrétiens. Les uns, et Dieu veuille que ce ne soit pas le plus grand nombre, n'en ont que le nom. Du reste, ils vivent sans charité, sans espérance, assez souvent même sans

foi, ni vive, ni morte, parce que l'impie, pour se donner un air de tranquillité, s'étourdit jusqu'à révoquer en doute les vérités les plus constantes. Dieu ne nous verra point, dit-il dans l'Ecriture, tout lui est bon de notre part, et il ne prend aucun intérêt à nos démarches (177). Or la foi est indivisible. Qui la perd dans un point la perd dans tous les autres; c'est là que se vérifie à la rigueur ce mot de l'apôtre saint Jacques : *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.* (Jac., II, 10.)

Ce premier genre de chrétiens, réels ou prétendus, n'entre point dans mon plan, et ce n'est point à eux que j'adresse la parole. Gens de ce caractère ont la mort pour fin et la damnation pour partage : *Quorum finis interitus.* (Philip., III, 19.) D'ailleurs il est évident par les termes que des hommes aussi corrompus sont enivrés de l'amour du monde, entêtés de ses maximes, toujours prêts à suivre ses idées; si ce n'est peut-être quand ce monde, tout criminel qu'il est, veut encore garder des bienséances et paraître moins méchant qu'il ne l'est en effet.

La seconde espèce de chrétiens est de ceux qui, lassés du long et pénible voyage qu'ils ont fait dans les routes de l'iniquité, revenus des faux plaisirs qu'ils s'étaient flattés de trouver dans le séjour du crime et des passions, convaincus par une triste expérience qu'il n'y a rien à gagner dans l'amour des créatures, bien persuadés enfin que le monde est de tous les maîtres le plus dur, le plus intraitable, pensent à secouer ce joug pesant qui les accable et à rompre des chaînes qu'ils ne peuvent plus porter. Ils avancent, ils reculent, ils se reprochent leurs propres délais. Il n'y a rien de bien fixe chez eux que leur incertitude. Ils ont honte de servir Baal, ils ne peuvent se résoudre à servir le Dieu d'Israël. Déchirés par un combat intestin, tourmentés par les remords et par l'anxiété même de leur conscience, leurs plus grands efforts, efforts où il y a bien de la faiblesse, se réduisent à dire, tantôt avec Augustin : Je veux être à vous, ô mon Dieu, mais que ce ne soit pas encore aujourd'hui; tantôt avec un prophète : Jusqu'à quand, Seigneur, serai-je en proie à la cruelle vicissitude de mes propres réflexions? Jusqu'à quand mon cœur toujours indécis flottera-t-il entre mille pensées, dont aucune ne le fixe; et qui toutes le troublent, l'épuisent et le mettent pendant le jour dans une agitation que le sommeil de la nuit ne peut ni calmer ni suspendre? *Quandiu ponam consilia in anima mea, dolorem in corde meo per diem.* (Psal. XII, 2.)

Enfin le dernier genre de chrétiens dont je veux parler, sont ceux qui à la vérité sont justes, qui seraient bien fâchés d'offenser Dieu mortellement, qui ont même assez de générosité pour faire profession de lui ap-

(175) *Nihil est operosius quam studium hominibus placendi.*

(176) *Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui.* (Act., IV, 20.)

(177) *Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob.* (Psal. XCIII, 9.) *Nubes latibulum ejus, nec nostra considerat.* (Job, XXII, 14.)

partenir, et qui au moins ne rougissent pas des maximes fondamentales de la religion.

Or je dis que la crainte du monde et de ses jugements fait très-souvent de funestes impressions sur ces deux sortes de chrétiens; qu'elle diffère, souvent même qu'elle empêche pour toujours la conversion des premiers, qu'elle arrête les autres dans le chemin du service de Dieu, qu'elle rend leur amour moins vif, et qu'assez fréquemment elle l'affaiblit jusqu'à les faire tomber peu à peu dans le péché mortel. O monde! que tu causes de chutes! que tu fais de maux! mais aussi que le jugement qui t'est préparé sera rigoureux? qu'il sera épouvantable!

Pour vous convaincre de ce que j'avance touchant les chrétiens indécis, je ne veux, mes frères, que leur propre témoignage. Ils ne seront pas suspects dans une matière dont ils ont fait tous les frais : c'est à eux que je m'en rapporte. Parlez donc au moins une fois en faveur de la vérité, vous tous qui avez tant de fois parlé en faveur du mensonge. N'est-il pas vrai qu'il en est plusieurs parmi vous, qui depuis longtemps reconnaissent que le monde est un tyran inhumain; qu'il traite moins en esclaves qu'en ennemis ceux qui lui sont le plus dévoués; que semblable à ces divinités furieuses des anciens païens, qui ne se nourrissaient que de sang humain, il immole tous les jours à son caprice et à ses bizarreries ceux qui l'adorent avec plus de profusion et d'assiduité? N'est-il pas vrai que vous vous êtes souvent dit à vous-mêmes que tous les plaisirs qu'il vous a procurés, loin d'éteindre la soif qui vous dévorait, n'ont fait que l'irriter; que vos joies les plus enivrantes ont été accompagnées de remords qui vous ont déchiré le cœur, et qu'en multipliant vos passions, vous avez multiplié vos tyrans et vos maux? Enfin n'est-il pas vrai que dans le transport d'une douleur dont vous n'étiez pas maîtres, vous n'avez pu vous empêcher de reconnaître avec un roi qu'une longue et funeste expérience avait pu désabuser du monde, que ce monde, ses plaisirs, son estime, ses applaudissements, ne sont que vanité, que tourments, qu'affliction d'esprit?

Mais si cela est ainsi, apprenez-nous qui vous a empêchés de briser vos liens, quelle fatalité a changé vos chaînes, qui, d'abord, n'étaient que de bois, dans des chaînes de fer, selon l'expression d'un prophète, et par quel prodige vous avez pu, contre votre coutume, continuer votre séjour dans un lieu qui n'avait pour vous ni douceur ni agrément. Le monde, l'amour de son estime, et plus encore la crainte de sa censure, voilà votre grand motif, votre raison décisive; c'est à cet unique point que se réduisent vos preuves, vos objections, vos réponses, en un mot, votre système tout entier. Je conviens, dites-vous tacitement, quelquefois même assez haut pour vous faire entendre, je conviens que je n'ai pour amis

qu'une troupe de libertins, chez qui on ne trouve ni l'homme chrétien, ni même l'homme d'honneur. Je conviens encore que jusqu'ici ils ont été, par leurs conseils et par leurs exemples, la source de mes égarements et de la décadence de ma fortune. Mais enfin, que dira-t-on si l'on me voit rompre avec des compagnies qui m'ont paru si chères? Que pensera-t-on si, dans un temps que j'avais coutume de destiner à la débauche et au plaisir, on me voit tout d'un coup transformé dans un homme morne, sérieux, taciturne? Quelle nuée de railleries va m'attirer une réformation totale, un changement universel de conduite! On va me chanter sur tous les airs; on va me traiter de misanthrope, d'homme qui a donné dans un travers d'esprit. Chacun me montrera au doigt. Ma modestie et mon recueillement ne seront que des vertus ridicules ou un masque d'hypocrisie : *Posui vestimentum meum cilicium, et factus sum illis in parabolam. (Psal. LXVIII, 12.)*

Ce sont ces damnable réflexions qui ont arrêté et qui arrêtent encore tous les jours tant de personnes, déjà toutes prêtes à se jeter avec ardeur dans la voie de la justice et de la perfection. Rappelez-vous pour un moment l'histoire de ce Victorin, si fameux dans le livre des *Confessions* du saint Docteur de la grâce. Ce vieillard, si respectable par sa vaste érudition, si savant dans toutes les parties de la philosophie, maître de tant d'illustres sénateurs, et à qui Rome, c'est-à-dire la première ville du monde et la plus délicate dans la récompense du mérite, avait érigé une statue dans une de ses places publiques; Victorin, pleinement convaincu par la lecture de l'Écriture sainte que les dieux des païens ne sont que des démons, qu'il n'y a sous le ciel d'autre nom donné aux hommes pour les sauver que le nom du Seigneur Jésus, et que la religion chrétienne est la seule qui apprenne à l'homme et la nécessité et les moyens de se sanctifier; désabusé enfin de l'illusion et des erreurs de la gentilité, disait à Simplicien, non pas en public, mais à l'oreille et en secret : N'en doutez plus, mon parti est pris : je suis chrétien et je veux l'être toute ma vie : *Noveris me jam esse christianum* (178). C'est qu'il craignait d'offenser ses amis par une profession solennelle de l'Évangile; c'est qu'il en coûte à un homme qui s'est vu, en quelque sorte, au nombre des divinités, de se voir en butte à la contradiction, aux mépris, aux insultes les plus amères : *Amicos enim suos reverebatur offendere, superbos demoniacolas.*

A ces traits, qui ne sont qu'une image trop fidèle des vôtres, vous vous reconnaissez, mes frères. C'est en effet ce langage que vous ne tenez que trop souvent à ceux qui sont assez chrétiens pour oser encore le paraître : *Noveris me jam esse christianum.* Non, dites-vous, je ne veux plus ni écouter

(178) *Dicebat Simpliciano, non palam, sed secretius et familiaris : Noveris, etc. (August., lib. VIII Confess., cap. 2, num. 4.)*

mes passions, ni me prêter aux perfides conseils qui m'ont séduit. Assez et trop longtemps j'ai ouvert l'oreille à la voix de l'enchantement. Assez et trop longtemps je me suis égaré sur ses pas dans les sentiers de l'horreur et du désordre; il est temps que je fasse quelque chose pour Dieu, après en avoir tant fait pour le monde : *Noveris me jam esse christianum.*

Mais, répondait Simplicien, et nous vous le répondons avec lui, si votre conversion est sincère, pourquoi voulez-vous la tenir secrète? Si c'est un mal d'être chrétien, cessez de l'être même en particulier. Si c'est un bien, n'ayez pas honte de le paraître en public. Il n'est point de profession si vile, si méprisable, qui ne trouve des gens qui l'exercent sans respect humain. N'y aura-t-il que vous qui rougirez de parler, de vivre, d'agir en enfant de Dieu? et faudra-t-il vous répéter sans cesse que Jésus-Christ désavouera au jour de sa gloire ceux qui, par une honteuse dissimulation, l'auront désavoué pendant le jour (179), ou plutôt pendant le moment rapide de la vie présente?

Ce fut ce motif si pressant qui gagna enfin Victorin, et qui le réunit au troupeau fidèle par l'éclatante profession qu'il fit de l'Evangile. C'est ce même motif qui a fait renoncer aux dignités et aux plus flatteurs applaudissements tant de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui, comme Moïse, ont mieux aimé l'opprobre attaché à la croix de Jésus-Christ que les louanges contagieuses des grands de la terre, des rois même et des empereurs. Ils se disaient, comme vous, dans des moments de délire et de faiblesse : Que dira le monde si nous l'abandonnons? Quel jugement portera-t-il de nous, si nous renonçons à ses caresses? De quel nom qualifiera-t-il notre séparation d'avec nos anciens et nos plus tendres amis? Mais ils se disaient plus fortement encore : Que dira Dieu, si nous estimons plus l'estime des hommes que la sienne? Serons-nous bien dédommagés, si nous venons à nous perdre après avoir fait la conquête du monde et de ses hommages? et, puisqu'on ne peut servir deux maîtres, y a-t-il à balancer sur le parti que nous avons à prendre? Est-il, ô mon Dieu! sur la terre un empire plus juste, plus doux, plus raisonnable que le vôtre? Est-il une estime plus judicieuse, plus solide, plus constante que celle dont vous honorez vos serviteurs? Y a-t-il, au contraire, une domination plus cruelle, plus aveugle que celle des hommes? Y a-t-il des louanges plus fausses, plus trompeuses, plus changeantes que les siennes?

Quelque solides que soient ces raisons, quelque capables qu'elles puissent être de toucher un esprit chrétien, nous avons la douleur de voir que, non-seulement elles ne font point d'impression réelle sur ce grand nombre de pécheurs dont la crainte des hommes suspend d'abord, et arrête enfin la

conversion, mais encore qu'elles n'en font point assez sur ce second genre de chrétiens qui font profession d'aimer la justice. O vous qui vous flattez quelquefois d'être du nombre de ceux qui servent le Seigneur avec fidélité, apprenez que vous avez plus sujet de gémir de vos misères que vous n'en avez de vous applaudir des victoires que vous croyez avoir remportées sur le monde et sur ses vanités. Mettez votre propre conduite dans la balance du sanctuaire, et vous verrez qu'il n'y a presque point de jour où une crainte tout humaine ne fasse quelque brèche à votre vertu, et où vous ne fassiez peut-être autant de sacrifices à l'ennemi de Dieu que vous en faites à Dieu même. Oui, mes frères, sans faire subir à votre propre cœur un examen trop sévère, vous y découvrirez que la crainte des hommes, plus forte que la charité, vous a, dans un grand nombre d'occasions, empêchés de faire le bien que vous auriez fait, et que, pour parler avec l'Ecriture, elle vous a rendus idoles et chiens muets dans des conjonctures où vous auriez dû élever la voix contre le mal, et vous déclarer contre ceux qui le commettaient.

En voulez-vous un exemple bien sensible? Jetez les yeux sur ces jours où nous allons entrer, sur ces jours consacrés au désordre, à la licence, à la fureur; sur ces jours où l'on voit ce que le paganisme eut de plus honteux, revivre avec scandale et triompher publiquement au mépris de la bienséance et de la religion. Combien de personnes qui, au fond, sentant toute l'iniquité d'une conduite si opposée à la gravité et aux saintes rigueurs de l'Evangile, se proposent d'abord de donner à la prière et aux larmes des moments que tant d'autres passent dans des réjouissances qui ne conviennent ni aux malheurs du temps, ni à la dignité des enfants de Dieu? On reconnaît de bonne foi que ces assemblées nocturnes, ces décorations extravagantes, ces plaisirs insensés qui coûtent plus que la vertu même, ne blessent pas moins le bon sens que la sainte et sévère morale de Jésus-Christ. Mais que ne fait pas la crainte de passer pour singulier, et de s'attirer quelques-unes de ces railleries malignes dont la production féconde fait le grand mérite des petits esprits? De quels moyens ne fait-on pas l'essai pour concilier, s'il était possible, le monde avec Dieu, et Jésus-Christ avec Bélial? Et ces essais malheureux, quel coup ne portent-ils point à la vertu? Combien de fois n'excède-t-on pas les bornes de la tempérance et de la modération? Combien de repas uniquement donnés à la coutume, continués trop avant dans la nuit, trop éloignés de la frugalité chrétienne? Combien, dans les visites, de paroles peu convenables à la sage gravité, à la pureté parfaite que l'Agneau exige de ceux qui veulent marcher à sa suite? paroles qu'il aurait fallu improuver, mais à qui un air de contentement a semblé applaudir. Que ne pourrais-

Je pas ajouter de ces médisances qui aujourd'hui sont si à la mode que, sans elles, les plus belles compagnies languissent et semblent manquer d'un assaisonnement nécessaire? Voit-on dans la sphère même d'une certaine vertu, voit-on bien des personnes qui se roidissent contre le torrent de la coutume? En trouve-t-on beaucoup qui se fassent gloire de protéger l'innocence en humiliant, comme David, ceux qui la calomnient?

C'est trop, me dira-t-on, en exiger de nous. Est-il donc commandé à tous les hommes de barrer hautement l'iniquité, et de résister en face aux scandales du siècle?

Je veux bien, mes frères, n'examiner pas ici jusqu'à quel point un chrétien, et surtout un juste, doit s'élever contre le monde par un juste mépris de sa censure et de toutes ses manières. Mais avez-vous du moins eu, selon l'ordre de l'Esprit-Saint, la générosité de faire connaître par la tristesse de votre visage, que vous étiez fâchés de voir déchirer la réputation de vos frères? N'avez-vous pas eu, au contraire, la lâcheté de parler contre votre prochain, pour ne pas déplaire à ceux qui en parlaient mal? N'avez-vous jamais eu l'indigne complaisance de flatter vos amis jusque dans des discours dont vous condamnerez secrètement l'excès et l'intempérance? En un mot, vous êtes-vous souvent opposés à l'injustice, quand, pour vous y opposer, il fallait vaincre la pente que vous avez à une fausse paix, à une vaine complaisance, à une funeste et dangereuse adulation? Je continue de m'en rapporter au témoignage de votre conscience. Faut-il qu'il vous soit toujours si défavorable?

Or, chrétiens auditeurs, ce que je dis ici d'un seul péché se peut appliquer à une infinité d'autres. D'où viennent, par exemple, ces airs peu modestes, cette mondanité dans les habits, ces parures messantes, et surtout aux personnes qui paraissent un peu à Dieu? La grande raison, la raison éternelle, c'est qu'on serait censuré si on faisait autrement. J'ai voulu apaiser Dieu, disait David, et au lieu de vêtement je me suis servi d'un cilice. Il n'en a pas fallu davantage, et cette action publique de piété m'a rendu la fable d'un monde d'ennemis : *Posui vestimentum meum cilicium, et factus sum illis in parabolam.* (Psal. LXVIII, 12.)

Justes et pécheurs, sondez votre cœur aujourd'hui, et vous reconnaîtrez bientôt que ce sont ces mêmes motifs qui ont été mille fois le principe, et du bien, dont par hypocrisie vous avez présenté une fausse image, et de celui que le respect humain vous a fait omettre. Pourquoi sur la fin du carême tant de communions douteuses, et dès lors sacrilèges; si ce n'est parce qu'en manquant à un devoir aussi essentiel, on craint de se déshonorer, et qu'on veut se continuer par le mensonge la possession d'une estime que

le mensonge seul nous a méritée? D'où vient au contraire, malgré l'attrait et les sollicitations qui pressent une âme, d'ailleurs timorée, de s'unir à Jésus-Christ; d'où vient, dis-je, cette séparation des sacrements, qui dure quelquefois des années entières; si ce n'est de ce qu'on ne peut arborer publiquement l'étendard de la dévotion, sans s'exposer à l'insolent murmure de ceux qui semblent avoir fait vœu de la décréditer? On connaît le Sauveur, mais à peu près comme le connaissait Nicodème; c'est-à-dire que, comme ce prince des Juifs, on a la faiblesse de ne l'aller trouver que pendant la nuit, et de n'être son disciple que quand le monde ne peut s'en apercevoir. Que feraient donc pour vous, ô mon Dieu! dans le sein des supplices et de la mort, des chrétiens qui font si peu dans ces temps du calme et de la paix? et sont-ils bien sincères, quand ils vous protestent qu'ils mourraient plutôt que de vous abandonner, eux à qui la voix d'un libertin décrié impose silence, et qui renoncent à votre table pour se ménager le droit d'assister à celle de vos ennemis les plus déclarés?

Voulez-vous, mon cher auditeur, apprendre à réformer vos idées, et à changer de conduite? En voici les moyens que je réduis à trois pour ne pas vous fatiguer plus longtemps.

Le premier consiste à penser sérieusement quelle injure vous faites à Dieu, quand vous aimez mieux lui déplaire que de déplaire à celles de ses créatures qui sont les plus corrompues, et par conséquent les plus viles et à ses yeux et aux yeux de la raison. Quoi donc! seriez-vous bien tentés, vous qui savez si bien faire votre cour et ménager vos intérêts, seriez-vous bien tentés de vous déclarer contre le souverain, pour suivre le parti du dernier de ses officiers qui court à sa perte, et avec lequel vous ne pouvez manquer de périr? Est-ce donc que l'amitié d'un homme mortel est quelque chose, et que l'amitié de Dieu n'est plus rien aujourd'hui? Est-ce donc qu'on n'a plus besoin de l'estime du Créateur, quand par le crime, ou par une longue suite de fausses complaisances, on a su mériter l'estime de la créature? Insensé, disait saint Chrysostome, vous craignez les plaisanteries d'un homme, qui après tout n'est qu'un domestique comme vous, et vous ne craignez point la haine inflexible du Maître que vous servez tous les deux, et qui doit vous juger l'un et l'autre (180)? Oh! que vous serez avancé, avec toute la gloire des hommes, quand Dieu dans le jour de ses vengeances découvrira votre nudité, et vous chargera de confusion à la face de tout l'univers! Faites, je vous prie, un moment de réflexion sur le profit qu'ont tiré du monde ce petit nombre de personnes, que le monde a adoré; qui ont mérité son estime pendant leur vie, et ses regrets après leur mort. Ils ont regardé comme digne de pitié ces hom-

(180) *Miser homo, non vis derideri a conseruo, sed odio haberi a Domino tuo.* (S. CHRYSOST. homil. 41 in Act. Apost.)

mes sagement obscurs, qui ont oublié le siècle et que le siècle a oubliés : *Vitam illorum æstimabamus insaniam.* (Sap., V, 4.) Ils se sont crus heureux, quand ils n'ont point fait de démarches qui ne leur aient procuré l'applaudissement des hommes. A quoi s'est terminé ce prétendu bonheur ? Enivrés de leur fortune imaginaire, ils se sont livrés à un doux sommeil. L'illusion, le charme s'est dissipé au retour de l'aurore. A leur réveil ils n'ont trouvé que de la fumée, un vide affreux, un dénûment universel. *Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* (Psal. LXXV, 6.)

Le second moyen est de fuir le monde, de briser ses chaînes, et de rompre, autant qu'il est possible, tout commerce avec Babilone : *Fugite de medio Babylonis.* (Jerem., L, 8.) C'est le conseil, plein de sagesse, que donnait saint Bernard à un jeune homme qu'il voulait engager à une vie plus sérieuse, plus modeste, plus appliquée, que ne l'est communément celle des gens du monde. Vous m'objectez, lui disait-il, que ceux avec qui vous vivez tiennent une conduite tout opposée à celle que je vous prescris : *Sed hoc faciunt, inquis, cum quibus habito.* Vous ajoutez que, si vous ne vous conformez pas à eux, on vous traitera de singulier : *Si non facio quod cæteri, de singularitate notabor.* Mais à Dieu ne plaise, continuait le saint docteur, que j'adoucis en rien les avis que je vous ai donnés ! j'en ajouterai, au contraire, de plus rigoureux aux premiers : Quittez ce séjour maudit, où le monde dégrade ceux qui lui donnent de bons exemples, et où il damne ceux qui sont assez faibles pour ne pas résister aux siens : *Exi de medio eorum, ne aut in urbe notabiliter vivas, aut exemplo pereas aliorum.* Sortez au plus tôt d'un monde corrompu : il est plus d'une victoire qu'on ne remporte qu'en fuyant. Lâche soldat que vous êtes, vos frères combattent glorieusement en campagne. Ils se font violence et la font à Dieu ; ils ravissent le royaume des cieux ; et vous pensez qu'une couronne qu'ils achètent à si grand prix, ne vous coûtera rien ; et que vous la remporterez, en continuant à vivre selon les maximes du siècle, pour ne pas déplaire à ses partisans : *Propterea, inquam, exi de medio eorum.* (S. BERNARD, epist. 2 ad Falcon.)

Mais parce qu'il est bien des gens à qui il n'est pas possible de rompre tout commerce avec le monde, un troisième moyen est de vous armer, par la prière et par une exacte vigilance, contre tout ce qui s'appelle considération purement humaine. J'ai fait, disait un prophète, j'ai fait de mon front comme un rocher à toute épreuve : *Posui faciem meam quasi petram durissimam.* (Isa., L, 7) ; et je suis bien sûr, avec le secours de Dieu qui me protège, qu'il n'y a ni opprobres ni mépris qui puissent me tirer de la voie sainte que j'ai enfilée : *Et scio quia non confundar.* (Ibid.) Non, je ne m'embarasserai plus ni des usages ni des jugements des hommes. Je mépriserai également et

leurs mépris, et leurs louanges empoisonnées. Ils m'accuseront tant qu'il leur plaira de donner dans la petitesse, de m'amuser aux minuties, de m'avilir par une dévotion mal entendue ; malgré la fausse délicatesse de Michol et ses discours imposants, je jouerai devant l'arche du Seigneur : *Ante Dominum, qui elegit me, ludam.* (II Reg., VI, 22.) Je m'avilirai de plus en plus, je me rendrai encore plus méprisable aux yeux des beaux génies du temps : *Et vilior flam plusquam factus sum.* (Ibid.) Et ces démarches humiliantes ne seront, par votre miséricorde, ô mon Dieu ! que l'expression des justes sentiments que j'aurai de ma bassesse. Qui se connaît bien se rend justice ; et qui sait se la rendre souffre au moins en patience celle qui lui vient de la part des autres : *Et ero humilis in oculis meis.* (Ibid.)

Tels sont, mes très-chers frères, les sentiments que la solitude a dû produire en vous ; tels sont les fruits que vous devez emporter de votre retraite. Daignez, Dieu de bonté, les faire germer dans ceux qui ne les auraient pas encore, et les mûrir dans ceux à qui votre grâce les a inspirés. Qu'ils ne craignent désormais que vous et vos jugements ; qu'ils n'ambitionnent d'autre estime que la vôtre ; que le monde entier ne puisse les séparer de votre amour. Après tout, Seigneur, vous connaissez l'étrange faiblesse du limon dont ils ont été formés. Père saint, soutenez-les par la main, comme on soutient de petits enfants : *Pater sancte, serva eos in nomine tuo.* (Joan., XVII, 11.) Tant qu'ils ont été sous les ailes de vos ministres, l'ennemi a respecté l'asile qu'ils s'étaient choisi. Ses traits, s'il en a lancé, n'ont servi qu'à redoubler leur vigilance. Demain, dès demain, le monde va se présenter à eux avec tous ses charmes. Quelques jours de séparation vont répandre sur lui un nouvel agrément. Nos leçons seront oubliées, et les siennes trop exactement suivies : *Pater sancte, serva eos in nomine tuo.* Attendez-les sur eux, vous qui êtes le seul saint, le seul sanctificateur. Soyez leur consolation dans les peines qu'auront toujours à essuyer ceux qui veulent mener une vie cachée en Jésus-Christ. Soyez leur appui contre ce déluge de tentations qui inonde tous les âges, et celui de la jeunesse plus qu'aucun autre. Soyez pour eux cette tour de David, ce rempart des braves d'Israël, que le fort armé n'entama jamais.

Pater sancte, serva eos in nomine tuo. Nous vous le demandons en votre nom, c'est-à-dire au nom d'un Dieu qui aime son ouvrage, qui se plaît à en faire l'objet de ses miséricordes, et qui ne veut ni la mort du juste ni la mort de l'impie. Nous vous le demandons au nom de celui que vous avez établi seul médiateur entre vous et les hommes ; au nom de votre Fils unique, au nom de Jésus-Christ. Ah ! si nous connaissions un nom plus tendre, ce serait par lui que nous nous efforcerions de vous intéresser et de vous fléchir. Enfin, nous vous le demandons au nom de l'Esprit sanctificateur ; de cet Es-

prit adorable qui est le terme du plus pur amour qu'on puisse concevoir, et qui, d'un souffle plein du feu qui fait son essence, renouvelle le fond des cœurs comme il renouvelle la face de la terre. Père saint, gardez-les jusqu'à la fin de leur carrière, [afin

qu'après avoir redouté dans ce monde, comme de timides serviteurs, la sévérité de vos jugements, ils célèbrent dans l'autre, comme des enfants chéris, la douceur et l'étendue de vos miséricordes, etc.

FÊTES.

SERMON PREMIER.

POUR LE JOUR DE NOËL.

Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. (Luc., II, 14.)

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Que signifie, mes frères, cette lumière brillante qui, au milieu des ténèbres, éblouit les bergers ? Que veut dire cette multitude d'esprits célestes, qui semblent oublier les joies saintes du ciel, pour converser avec les faibles mortels ? Mais surtout quel est le sens de ce cantique sacré dont ils font retentir les airs ? et que peuvent signifier ces paroles tant de fois répétées : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qui ont le cœur droit ?

Est-ce donc que Dieu n'avait point encore été glorifié, et que le nom du Très-Haut était jusque-là demeuré sans honneur ? Qui le pourra croire, chrétiens auditeurs, que le chaos tiré du néant, le monde tiré du chaos, la terre livrée à un déluge affreux, de vastes pays réduits en cendres par le feu du ciel, le Jourdain forcé de remonter vers sa source, les rochers résolus en eau, les eaux changées en sang, le soleil arrêté au milieu de sa course : qui le pourra croire, que tant de prodiges n'eussent été que des objets impuissants pour glorifier Dieu ; surtout quand il fera réflexion que les cieux suffisent seuls pour publier sa grandeur et pour annoncer sa magnificence ?

C'est, Messieurs, ce mystère qu'il faut vous expliquer. Il est vrai que Dieu, qui a tout fait pour lui-même, sait tirer sa gloire de tous ses ouvrages. Mais il n'en est pas moins vrai que l'Homme-Dieu, qui naît aujourd'hui, le glorifie plus que le reste entier de ses créatures ; et que ce n'est même que par la paix et le salut qu'il apporte aux hommes, que ces hommes, qui depuis quatre mille ans étaient ses ennemis, peuvent le glorifier. Voilà, chrétiens, le grand objet que nous avons à vous présenter dans cette auguste solennité. Voilà le principe de la joie des anges, et le fondement immobile qui doit appuyer votre foi, animer vos espérances, enflammer votre amour. Que le ciel se réjouisse donc. Que la terre de concert avec les anges célèbre les louanges du nouveau-né. Que l'univers entier tressaille d'allégresse ; parce qu'après tant d'années de gémissements, de

désirs et d'attente, Dieu a enfin accompli ses promesses, et qu'il a envoyé son Fils, non pour juger les hommes, mais pour leur procurer le salut, la justice et la paix. Que partout on entende retentir ces consolantes paroles : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes que le Seigneur a chéris. *Gloria in altissimis Deo*, etc.

Comme elles font, ces paroles, l'esprit du mystère, dont l'Eglise honore aujourd'hui la mémoire, elles feront le partage d'un discours qui doit être uniquement consacré à l'amour du Verbe fait chair. La naissance de Jésus-Christ est un mystère de gloire pour le ciel : ce sera le sujet de mon premier point. La naissance de Jésus-Christ est un mystère de paix pour les hommes : ce sera le sujet de mon second point. Mais pour nous en pénétrer plus intimement, implorons le secours du ciel, et pour l'obtenir, invoquons la mère qui vient de nous donner un enfant si précieux. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quoique Dieu n'ait pas besoin d'une gloire étrangère ; qu'il trouve dans la fécondité de son être toute sa félicité ; que, quand tous les hommes se courberaient devant lui pour l'adorer, il ne pût en devenir plus heureux, ni plus malheureux, quand toutes les créatures se réuniraient pour lui déclarer la guerre. Il est cependant vrai qu'il se plaît dans tous ses ouvrages ; qu'il attend de chacun d'eux un tribut d'honneur proportionné au degré de perfection qu'il a mis en lui, et que par conséquent l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains, est celui de tous dont il veut être le plus glorifié. Mais vous le savez, mes frères, l'insolente révolte de nos premiers pères changea un ordre si naturel et si beau. Le monde entier, renfermé dans Adam, comme dans son germe, devint complice et de son orgueil, et de la funeste complaisance qu'il eut pour son épouse. La contagion de son péché mêlée avec son sang se répandit dans les veines de toute sa postérité. Ce fut ce crime *ineffablement grand*, comme dit saint Augustin, qui le perdit et nous perdit avec lui. Devenus tout à coup des victimes de colère, ses enfants malheureux se roulaient de péché en péché. Chaque jour ils changeaient de faiblesse, mais ils ne chan-

geaient jamais d'état; et ils ne cessaient de marcher par un chemin hérissé de misères que quand une suite continuelle de chutes les avait enfin précipités dans l'abîme : *Vollebatur de peccato in peccatum usque ad extremum et sine fine supplicium*. Dans une situation aussi formellement opposée à Dieu ils pouvaient bien l'outrager, mais ils étaient absolument incapables de lui rendre cette gloire qui consiste primitivement dans une connaissance mêlée de louange et d'amour. Dieu retrouve aujourd'hui dans la naissance de son Fils tout ce qu'il avait perdu. Jésus-Christ est un adorateur qui rend à la majesté suprême tout l'honneur qui lui est dû; un adorateur qui glorifie son Père par toutes les circonstances de sa nativité; un adorateur qui, Dieu lui-même, honore toute la Divinité par les hommages qu'il lui fait rendre de toutes les créatures.

Je dis d'abord, chrétiens, que Jésus-Christ naissant est un adorateur digne de Dieu, et tel qu'il le fallait pour réparer éminemment le déshonneur que lui avait fait le premier homme en transgressant sa loi. Pour nous en convaincre, passons, je vous prie, mes frères, avec les bergers jusqu'à Bethléem. Allons avec eux jusqu'au berceau du nouveau-né. Mais n'y portons que les yeux de la foi. C'est à elle, et ce n'est qu'à elle seule, qu'il est donné d'approfondir et de respecter l'ouvrage que le Seigneur a produit au milieu des jours. Les yeux de la chair n'y trouveraient qu'un sujet de scandale, et les yeux de la raison qu'un sujet de trouble et d'anxiété. Un Dieu naissant, et naissant dans une crèche, est un mystère que la sagesse du monde ne peut connaître : *Non cognovit mundus per sapientiam*. (I Cor., I, 21.) Et qu'y découvrirait-elle en effet, cette sagesse réprouvée, qui n'aime que le faste et la grandeur? On ne voit, dans l'étable de Bethléem, qu'un enfant qui paraît plus faible que le reste des hommes; et quelle apparence que cet enfant, qui n'a en partage que des soupirs et des larmes, soit ce Dieu de majesté qui parut si terrible sur la montagne de Sinaï? Qui pourra se persuader que celui qui, comme par défaut de lumière, si j'ose m'exprimer ainsi, se trouve pris au dépourvu, est cet oracle suprême dont la science est sans bornes, et aux yeux duquel tout est nu, tout est découvert? Où sont les marques qui annoncent la dignité d'un héritier de David, ou plutôt d'un roi qu'on nous donne pour le Maître des rois et l'Arbitre souverain des conquérants? Où est sa puissance? Qu'est-il lui-même, et qu'en penser, quand on voit qu'il n'a pu se procurer d'autre habitation que celle qui est destinée aux animaux, et que bientôt, pour sauver sa vie, il sera obligé de fuir devant un prince cruel et de chercher un asile dans une terre étrangère? Est-ce donc là ce Messie glorieux par qui Israël doit triompher des nations, qui doit humilier les peuples les plus barbares et faire mordre la poussière à ses ennemis? Hérode a un fils, on voit dès sa naissance à quoi il est destiné. Cet enfant

royal naît dans la pourpre et dans la grandeur. La Judée en témoigne sa joie, au moins apparente, par des réjouissances publiques. Tout ce qu'il y a de plus grand dans l'Etat vient en foule respecter son berceau, et lui rendre des hommages qu'il ne peut encore ni connaître ni apprécier. Si Jésus-Christ est le Fils du Dieu très-haut, où est le trône sur lequel il doit s'asseoir? Où est le diadème qui lui est préparé et la couronne qui doit orner sa tête? Où sont ses courtisans, ces députés des nations qui lui apportent et leurs respects, et ceux du monde entier, qu'on dit lui avoir été donné pour héritage? *Ubi aula regia? ubi thronus? ubi curie regalibus frequentia?* Est-ce donc, continue saint Bernard, qu'une étable lui tient lieu de palais? Une crèche est-elle le trône de cette majesté suprême? Et sa cour ne doit-elle être composée que de Joseph et de Marie, c'est-à-dire d'un pauvre artisan, et d'une femme sans biens et sans appui? *Ubi aula regia*, etc.

Les yeux de la chair n'en verraient pas davantage. Mais, chrétiens, gardez-vous bien de vous y tromper. Sous cette petitesse apparente, sous ces faiblesses, ces infirmités extérieures, est caché celui que les étoiles du matin adorent, qui contient en lui le ciel et la terre, qui marche sur les ailes des chérubins, et devant qui les puissances des cieux sont dans la crainte et le tremblement. Sous ces viles images est ce Verbe que le Père éternel engendre avant l'aurore dans la splendeur des saints; qui, comme Dieu de Dieu, lui est consubstantiel; qui est le tendre, ou plutôt l'unique objet de ses complaisances. Ni la bassesse du lieu où il naît, ni la captivité de ses langes, ne diminuent rien de son pouvoir; et tout près qu'il est de fuir devant un prince homicide, c'est lui qui dispose des empires, qui fait descendre les rois de leur trône comme il les y fait monter, et qui, quand il le jugera à propos, réduira en cendres et les Hérodes et leurs couronnes.

Telles et plus grandes encore sont les merveilles que la foi vous apprendra de Jésus-Christ naissant. Après cela vous serait-il difficile de concevoir que cet Enfant-Dieu, dès qu'il s'abaisse devant son Père, le glorifie d'une manière digne de lui, c'est-à-dire d'une manière infiniment infinie? Pour vous en convaincre plus vivement encore, vous n'avez qu'à consulter son cœur. Vous le trouverez plein de ces mouvements d'amour et de respect qui méritent toujours d'être exaucés. Dieu, qui tant de fois et en tant de manières, avait parlé aux hommes par le ministère des prophètes, ne voit pas plutôt son Fils unique paraître dans le monde qu'il veut que tous ses anges l'adorent et lui rendent les hommages essentiellement dus à celui qui est l'expression naturelle de sa substance et la splendeur de sa gloire. Jésus-Christ paraît insensible à un culte si glorieux. Il oublie ce qui lui est si justement dû, pour ne penser qu'à ce qu'il doit pour nous. Sa première démarche sur la terre est de s'a-

néantir devant la suprême majesté, autant et plus que le premier homme avait voulu s'élever, quand il osa pousser son orgueil jusqu'à vouloir devenir semblable à Dieu. Il reconnaît d'abord l'impuissance de la loi et de tous ses sacrifices. Il confesse qu'il n'est point d'homme qui puisse racheter son frère, et offrir à son Juge une victime capable de l'apaiser. Il avoue qu'il n'y a point de proportion entre l'attentat commis par nos premiers parents et toute la satisfaction d'une pure créature. C'est dans ces sentiments qu'il se dévoue comme un anathème pour le salut d'Israël. Je sais, ô mon Dieu ! dit-il à son Père, je sais que vous ne voulez de la part des hommes ni encens ni oblation, et que vous ne voyez qu'avec peine couler sur vos autels le sang des boucs et des taureaux : *Hostiam et oblationem noluisti.* (Psal. XXXIX, 7.) Vous m'avez donné un corps, je vous l'offre, Seigneur, tel que je l'ai reçu de vous. Immolez-le tout entier à votre juste ressentiment. Loin de faire un pas en arrière, j'irai au-devant de vos coups les plus rigoureux. C'est de moi qu'il est écrit à la tête du livre de vos décrets éternels, que je dois exécuter jusqu'à un point vos plus pénibles volontés : *In capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (Ibid., 8.)

Triomphez, Père éternel, félicitez-vous. Vous avez enfin trouvé une victime digne de vous être immolée. Jetez les yeux sur votre Christ. Le voilà qui semble avoir quitté la forme de Dieu pour prendre celle de serviteur. Le voilà anéanti dans son humanité, et commençant par les humiliations de Bethléem une vie qu'il ne finira que par les humiliations du Calvaire. Et vous, ancien Adam, premier père de tous les vivants, qui par une orgueilleuse désobéissance avez porté un coup mortel à vos enfants répandus dans tout l'univers, essayez vos larmes. Votre faute a été grande; mais à l'aide du divin Médiateur dont nous honorons la naissance, elle a été pour nous l'occasion de tant de biens, que nous ne pouvons nous empêcher de la regarder, avec toute l'Eglise, comme une faute heureuse : *Felix culpa*. Non, le crime n'a jamais égalé les abaissements qui l'expient : *Non sicut delictum, ita et donum*. Jésus-Christ a plus payé que nous ne devons. Il a plus glorifié son Père par son humilité et son amour, que nous ne l'avions offensé par notre orgueil et nos mépris. Un Dieu, il est vrai, avait été insulté; mais par qui le fut-il? Par un homme imprudent, et qui s'en repentit le moment d'après. Aujourd'hui c'est un Dieu qui s'anéantit, et qui continue dans l'éternité le sacrifice d'adoration qu'il a commencé dans le temps. Oui, mes frères, la satisfaction est surabondante, et le crime qui l'a occasionnée, dit saint Chrysostome, est moins par rapport à elle qu'une goutte d'eau n'est par rapport à l'océan tout entier : *Tanto plura Christus solvit, quanto guttulam unam pelagus excedit immensum*.

C'est, Messieurs, de quoi nous convenons de plus en plus, si, après avoir consi-

déré la dignité et les sentiments de ce Jésus qui s'humilie dans sa naissance pour nous réconcilier avec son Père, nous voulons bien réfléchir sur les moyens dont il se sert pour lui rendre la gloire que nos péchés lui avaient enlevée. Seigneur, disait un prophète, que votre conduite est étonnante ! que vos voies sont éloignées de la faible imagination des hommes ! que votre marche est opposée à celle de la chair et du sang ! Le peuple choisi y a été lui-même trompé, et malgré l'évidence des prophéties, il a méconnu celui par qui et pour qui elles ont été faites. Les Juifs attendaient un Messie et un réparateur; mais ils ne l'attendaient que comme un fils de David, qui réunirait en sa personne tout l'éclat de la grandeur de ses ancêtres. Ils se flattaient de trouver en lui un conquérant, devant qui l'univers effrayé garderait le silence. Jamais ils ne le perdirent de vue, mais jamais aussi ils ne le virent que sous ces traits imposants qui caractérisent les vainqueurs. De là vient qu'aujourd'hui encore ils ont un voile sur le cœur; et que le mystère d'un Dieu qui naît dans la pauvreté et dans les souffrances est pour eux, comme celui de la croix, un objet d'horreur et un sujet de scandale. Taisez-vous, faux sages du siècle. Gardez le silence, vieux partisans de la loi mosaïque. La pauvreté de l'enfant qui naît aujourd'hui vous empêche de le regarder comme votre roi : encore quelques années, et vous le verrez triomphant par cette pauvreté même qui vous scandalise. Elle suffira seule pour vous disperser; et sa croix, plus ignominieuse encore que sa crèche, s'élèvera sur les ruines de vos synagogues. Vous formerez seuls la preuve la plus complète et de votre erreur, et de sa divinité, parce que c'est sur vous et sur vos enfants que se vérifieront jusqu'à un iota ses plus sanglantes prophéties.

Pour nous, mes frères, à qui il est donné de percer avec le flambeau de la foi tous les voiles de son sanctuaire, nous reconnaitrons que c'est par ses humiliations que Jésus-Christ a mérité d'être Médiateur entre Dieu et les hommes. Mais nous reconnaitrons en même temps qu'il a pour ainsi dire épuisé sa sagesse dans son Incarnation; et que la bassesse de sa naissance renferme un prodige de puissance, aussi bien que de miséricorde. Le dirai-je ? nous reconnaitrons que jamais il ne fut Dieu plus en état de désarmer son Père qu'en se faisant homme, et en apparence le plus faible des hommes. Vous n'en pourrez douter, chrétiens auditeurs, si vous rapprochez l'une de l'autre ces deux vérités : la première, que le Verbe incarné fait pour la gloire de son Père tout ce qu'il fait en naissant, et c'est ce qui n'a pas besoin de preuves; la seconde, qu'il fait à la fois des prodiges de grandeur et d'anéantissement; c'est-à-dire qu'il unit ensemble les plus surprenants effets d'une puissance infinie et d'une faiblesse sans bornes.

Quoique cette dernière proposition ait, du premier abord, tout l'air d'un paradoxe, je ne demande, pour vous en faire convenir,

que la seule histoire de la naissance de Jésus-Christ, telle qu'elle est rapportée dans nos livres saints. Et pour commencer d'abord par ce qu'il y a de plus éclatant, de plus propre à étonner le cœur et l'esprit, y eut-il jamais de naissance dont le prélude ait été plus beau et les circonstances plus augustes? Jésus-Christ paraît sur la terre, une nouvelle étoile paraît au ciel. Tout l'univers est en mouvement. Les rois tremblent en la personne d'Hérode. Les sages adorent le Sauveur en la personne des mages. Les enfants lui font un sacrifice de leur vie. La nuit est plus brillante que la plus brillante aurore. Les vertus des cieux se communiquent à de pauvres bergers. Toutes les lois de la nature sont ou renversées, ou du moins suspendues. Une vierge enfante sans cesser d'être vierge. Une femme met au monde un fils qui n'a que Dieu pour père; et l'on voit naître dans le temps celui par qui le temps a été fait, et qui naît essentiellement dans l'éternité.

Mais ces circonstances si glorieuses sont en même temps contre-balancées par d'autres, qui en tempèrent l'éclat, qui semblent même l'effacer. Jésus-Christ naît, pour ainsi dire, sous un ciel d'airain, au milieu du silence de la nuit, dans un lieu où sa famille ne se trouvait qu'en passant, et par conséquent sans secours, sans égards, sans commodités. A peine, malgré la rigueur de la saison, a-t-il de misérables langes pour se couvrir. Son étable est ouverte de toutes parts, et exposée à toutes les injures d'un air froid et pénétrant. Il vient dans son propre héritage, et les siens ne veulent pas le reconnaître. Si les anges chantent des cantiques à sa gloire, ils ne sont entendus que par des bergers. Si une étoile annonce sa naissance, elle n'est aperçue que par un petit nombre d'étrangers. Si la terre est en mouvement, tout ce mouvement ne semble annoncer que César et sa puissance. Si les enfants répandent leur sang, ce sacrifice paraît forcé, et Rachel le pleure par une fontaine de larmes. Si les mages ont le bonheur de l'adorer, ils s'en retournent comme des fugitifs par un autre chemin, et font croire ainsi que c'est en pure perte qu'ils ont cherché le roi des Juifs. Enfin, si Marie est vierge, c'est un secret inconnu au monde : Joseph passe pour le père de l'enfant, comme l'enfant passe lui-même pour un homme ordinaire; et bientôt on dira de lui qu'il est le fils d'un artisan et qu'on connaît ses frères et toute sa famille.

Levez-vous donc, grand Dieu ! venez établir d'une manière plus frappante la gloire de votre Fils unique. Quelque chose que vous ayez fait pour lui, on a peine à le reconnaître au travers du sombre nuage qui l'environne. L'esprit, les sens, l'imagination, tout se révolte, ou du moins tout se confond, quand on le voit sans parole, sans apparence de raison, comme les autres enfants; et qu'on n'aperçoit entre lui et eux de différence que parce qu'il n'y en a point qui naissent dans un besoin si pressant, dans

une misère si universelle. Encore une fois levez-vous, Seigneur : faites pour ce Fils si cher ce que vous fîtes pour le premier homme, ou si vous ne voulez pas lui former un paradis terrestre, qui soit arrosé de sources délicieuses, et à couvert des pénibles vicissitudes du froid et de la chaleur; traitez-le au moins comme le reste des enfants d'Adam, et qu'il ne soit pas réduit à n'avoir d'autre demeure que celle qui est destinée aux animaux. Je le répète, sagesse mondaine, c'est à vous à garder le silence. Il fallait que le Fils de Dieu honorât son Père par tout ce que le dévouement et l'amour ont de plus parfait. Il fallait qu'il l'honorât, en réunissant pour le glorifier tout ce que la naissance d'un homme peut avoir de plus relevé et de plus humiliant; c'est-à-dire, en paraissant tout à la fois, et chargé de nos langueurs, comme il convenait au dernier des hommes : *Novissimum virorum* (Isa., LIII, 3), et couronné de grâce et de gloire, comme il convenait au Fils unique du Père : *Quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis*. (Joan., I, 14.) J'ajoute en dernier lieu, qu'il l'honore encore, parce qu'il lui prépare un peuple parfait, qu'il lui forme une Eglise des premiers-nés; qu'il lui procure de toutes parts un monde d'adorateurs tels qu'il les cherche; c'est-à-dire un monde de fidèles que désormais le serviront en esprit et en vérité.

Ici, mes très-chers frères, malgré la joie, dont nous doit remplir la naissance d'un Dieu, qui ne vient au monde que pour nous, mon esprit est effrayé; une secrète horreur me saisit, je ne puis penser à l'abîme dont nous avons été tirés, sans penser à celui où nos pères ont vécu, et dans lequel ils ont eu le malheur de mourir. Cependant, mon cher auditeur, pour bien comprendre la gloire que Jésus-Christ procure à son Père, en lui formant de vrais adorateurs, il faut comprendre, autant qu'il est possible, combien avant sa naissance les hommes étaient éloignés de cet esprit intérieur, sans lequel il n'y a ni culte, ni adoration. Disons donc avec l'Apôtre qu'avant Jésus-Christ tous avaient péché, et qu'en cela il n'y avait point de distinction à faire entre le Juif et le païen; que les gentils, qui ne connaissaient pas la loi écrite, avaient violé dans tous les points la loi naturelle, qu'ils ne pouvaient ignorer, que, quoique Dieu se fût fait connaître à eux par le magnifique spectacle de la nature, ils ne l'avaient point glorifié comme Dieu; que perdus, égarés dans un amas de vains raisonnements, ils s'étaient eux-mêmes séduits, jusqu'à se donner le nom de sages, dans le temps même où ils portaient la fureur et la folie jusqu'à transférer aux images des plus viles créatures l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible; que ce Dieu justement irrité, pour punir ces crimes de l'esprit, les avait abandonnés aux crimes du cœur, et à un dérèglement si général, qu'après avoir violé à l'égard du prochain, par le meurtre et les plus noirs forfaits, tous les devoirs de l'équité, ils

avaient violé à l'égard d'eux-mêmes, par les plus brutales impudicités, tous les devoirs du respect et de la bienséance.

Pour ce qui est des Juifs, il est vrai qu'ils avaient sur la gentilité des avantages considérables; que Dieu leur avait annoncé ses jugements, confié ses oracles, fait et cent fois réitéré les plus magnifiques promesses. Mais il est vrai aussi que tant de faveurs n'avaient servi, par l'abus qu'ils en avaient fait, qu'à les rendre plus criminels. Ils se flattaient de diriger les aveugles, d'éclairer ceux qui vivaient dans les ténèbres, de servir de guides aux enfants et aux simples. Mais toute leur science ne consistait que dans la spéculation. Ils enseignaient les autres dans la théorie, sans jamais s'enseigner eux-mêmes dans la pratique; et pendant qu'assis sur la chaire de Moïse, ils publiaient à haute voix qu'il n'était permis ni de faire du bien d'autrui la proie de son injustice, ni de souiller la couche de son prochain, ni de sacrifier aux idoles, on les vit presque sans cesse ravisseurs, adultères, impies et blasphémateurs.

Telle, et plus fâcheuse encore, était la situation du monde, quand Jésus-Christ entreprit de le réformer, et de changer ceux qui le composaient, premièrement en hommes, et ensuite en fidèles adorateurs. C'était l'œuvre pour laquelle il avait été envoyé sur la terre. Il ne diffère point à y travailler, il ménage tous les moments. Il appelle d'abord à sa crèche des bergers, enfants d'Israël : parce que le salut vient des Juifs, et que c'est à eux avant tous les autres qu'il faut annoncer les merveilles de l'Evangile. Il y fait ensuite accourir des mages de l'Orient; parce qu'il doit réunir dans un seul bercail ces deux corps, jusque-là si divisés de cœur, d'intérêts, de sentiments.

Il apprend aux premiers qu'heureux sont les pauvres qui, condamnés à manger leur pain à la sueur de leur visage, portent nuit et jour le poids inconstant mais toujours pénible des saisons; que pourvu qu'ils sachent souffrir la privation des richesses et vivre sans inquiétude, ils trouveront dans le ciel des trésors abondants; que bien loin de murmurer contre celui qui les a fait naître dans la misère, ils doivent bénir son saint nom et adorer ses miséricordes, parce qu'il les a mis dans un état qui les met lui-même à l'abri des vices qui marchent à la suite de la grandeur, et où, dès leur enfance, ils ont l'avantage de porter une partie des traits de l'enfance du Sauveur.

Il apprend aux seconds que la sagesse du monde n'est que folie, que ses dignités et sa gloire sont des titres spécieux sans réalité; que les honneurs du siècle ne sont qu'une légère vapeur qui s'évanouit et se dissipe; que les princes, les rois mêmes, ne sont qu'abomination devant Dieu, s'ils ne savent rapporter à lui seul ce qu'ils ne tiennent que de sa seule libéralité. Enfin il apprend aux uns et aux autres qu'en quelque état qu'on se trouve, il n'y a que vanité, qu'affliction

d'esprit, excepté l'amour de Dieu, le désir de lui plaire, la fidélité à le servir.

Que n'ai-je, chrétiens auditeurs, que n'ai-je le talent de vous décrire ici tous les sentiments que ce divin Messie leur inspira, le détachement des créatures qu'il procuroit en eux, et par conséquent l'esprit de charité et d'adoration dont il les remplit! Venez vous-mêmes nous le raconter, pauvres bergers, qui avez en les premiers de la tendresse de l'Homme-Dieu. Dites-nous ce que vous avez vu, et quel langage vous a tenu ce nouveau-né. Mais vous n'êtes plus; pour lui, il est encore, et il sera dans tous les siècles. *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.* (Heb., XIII, 8.) Allons donc, mes frères, allons le consulter, ce divin enfant. Jamais il n'est plus persuasif, plus éloquent, que lorsque de son berceau, comme d'une chaire, il annonce les vérités du salut. Mais hélas! notre Sauveur devient notre juge. Le premier instant de sa vie est une censure de la nôtre tout entière; l'étable où il naît, le froid qu'il essuie en naissant, son dénuement absolu, condamnent l'envie passionnée que vous avez de vous procurer vos aises. Ses souffrances, sa tranquillité, sa patience invincible, sont autant de voix qui s'élèvent, et contre vos murmures dans les afflictions que Dieu vous envoie, et contre vos emportements dans les maux qui vous viennent de la part des hommes. Sa mortification et sa pénitence, qui commencent avec sa vie, vous reprochent vos excès de débauche, vos tables somptueuses, vos intempérances. Son silence expie et réproouve les injustices de votre langue, vos détractions, vos calomnies et cette prodigieuse effusion de paroles, qui est pour vous la source d'un nombre innombrable de péchés. Son zèle pour former à son Père de parfaits adorateurs, son attention à lui consacrer les prémices de la Synagogue et de la gentilité; ce feu sacré, dont il allume en naissant les premières étincelles sur la terre, jugera un jour cette aversion que vous avez à vous entretenir des choses de Dieu, et votre négligence, soit à instruire vos domestiques, soit à former vos enfants à la vertu. Son adresse à envelopper sous un amas de faiblesses tout l'éclat de sa naissance condamnera à jamais l'ardeur que vous avez à étaler au dehors ce qui peut vous distinguer des autres, vous procurer leur estime, vous mériter leur considération. Son dévouement à toutes les volontés de son Père accuse dès à présent et accusera pendant l'éternité votre froideur mortelle, votre insensibilité pour Dieu. Enfin tout ce que j'aperçois à Bethléem est une censure de vos mœurs et de votre conduite. La crèche, l'étable, les langes, les soupirs, les pleurs, le pauvre et triste appareil de ce Dieu enfant, tout crie tout s'élève contre vous et contre vos péchés : *Clamat stabulum*, dit saint Bernard, *clamat præsepe, clamant lacrymæ, clamant panni in Christi nativitate*. Tout cela vous dit que vous avez eu bien tort jusqu'ici de borner toutes ou presque toutes vos vues aux

choses de la terre, aux biens et aux commodités du siècle : puisque Jésus-Christ, dont le goût est sûr, et qui ne peut se tromper dans ses jugements, n'a jamais eu pour ces frivoles avantages qu'un profond mépris.

C'est aujourd'hui ou jamais que l'exemple de notre Sauveur vous doit faire changer de style et de conduite. Vous sied-il bien, hommes lâches qui m'entendez, de vous dire les disciples de Jésus-Christ, pendant que vous vivez en disciples d'Épiphane, et de porter le nom de chrétiens, pendant que vous menez une vie si opposée à celle de votre modèle ? Un fils bien né marche sur les traces de son père ; un serviteur ne rougit point d'imiter son maître ; un soldat suit l'exemple de son capitaine. Quoi ! disait Urie à David, lorsque ce prince, pour couvrir son adultère, voulut par deux fois l'engager à coucher dans sa maison : Quoi ! Seigneur, l'arche d'alliance, Israël et Juda reposent sous des tentes ; Joab, mon maître, et tous ses soldats n'ont d'autre lit que la terre : *Arca Dei et Israel et Juda habitat in pabulionibus ; et dominus meus Joab, et servi domini mei super faciem terre manent* (II Reg., XI, 11), et moi, insensible à de si beaux exemples, j'irai boire et manger dans ma maison, et je ne m'y livrerai aux douceurs du repos et de la volupté ? *Et ego ingrediar domum meam, ut concdam et bibam.* (*Ibid.*) Non, Seigneur, j'en jure par vous-même, par une vie qui m'est plus chère que la mienne : jamais Urie ne fera une action si indigne d'un serviteur de David : *Per salutem tuam, et per salutem animæ tuæ, non faciam rem hanc.* (*Ibid.*) Tel est le langage que vous devriez tenir, et vous le tiendriez plus utilement que ce brave et malheureux guerrier. Telle est la réponse que vous devriez faire lorsque, ou des amis dangereux, ou votre propre penchant, plus dangereux que ces faux amis, vous sollicitent à de criminels plaisirs, et quelquefois même à ceux qui ne sont pas défendus. Quoi donc ! devriez-vous leur répliquer, le Dieu que j'adore est pendant la nuit, et une nuit d'hiver, couché presque nu sur un peu de paille ! il n'a pour toit que celui d'une pauvre étable ! Ce triste état n'est pour lui que le prélude de ses douleurs, et à peine, pendant tout le reste de sa vie, aura-t-il une pierre pour reposer sa tête fatiguée ! Et moi, je rendrai, autant que je le pourrai, toutes mes aises ! je ne refuserai rien à mes sens et à mes passions ! je ferai gémir sous la pesanteur de mon corps un lit molet et délicieux ! Quoi ! la Sagesse éternelle bégaye ! le Verbe qui a inspiré les prophètes reste muet et garde le silence ! et moi, je trancherai du bel esprit ! je déciderai en maître des matières les plus épineuses ! dogme et morale, tout sera de ma compétence ! mon jugement sera ma règle, et je n'en suivrai point d'autre ! Non, mon Dieu. Je vous en prends à témoin, jamais je ne suivrai une route si contraire à celle que

ma frayée mon Sauveur, si opposée à l'enceinte chrétienne dont j'ai fait profession en embrassant son Évangile.

C'est en entrant dans ces idées également justes et salutaires que vous deviendrez des adorateurs dignes du Père éternel. C'est pour les former que Jésus-Christ naît aujourd'hui ; et c'est parce que les anges les aperçoivent dans toute la suite des siècles, qu'ils chantent au Seigneur un cantique nouveau. Chantons-le avec eux, mes très-chers frères ; il nous convient comme à eux, puisque si la naissance de Jésus-Christ est un mystère de gloire pour le ciel : *Gloria in altissimis Deo* (*Luc.*, II, 14), elle est pour les hommes un mystère de paix : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (*Ibid.*) : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

La paix est un de ces biens précieux dont presque tout le monde connaît le prix et l'importance. La guerre et les horreurs qu'elle entraîne après elle ont toujours effrayé les princes les plus sages et les plus vaillants capitaines. Les disgrâces dont Dieu me menace sont terribles, disait un roi de Juda (181) ; mais je consens à tout, pourvu que pendant mon règne la paix et la vérité fleurissent dans mes États : *Bonus sermo Domini, sit pax et veritas in diebus meis.* (IV Reg., XX, 19.)

Cependant cette paix, qu'on regarde à juste titre comme le bonheur des rois et de leurs sujets, est plutôt une suspension d'armes, une ombre de repos, qu'une véritable paix. Elle est si peu constante, qu'il ne faut qu'un soupçon, qu'une alarme, qu'une démarche moins mesurée, pour la troubler. Les conditions auxquelles on l'obtient sont souvent aussi dures que la guerre, et d'ordinaire on ne la peut conclure qu'aux dépens d'un grand nombre de malheureux citoyens qu'il a fallu sacrifier au bien public, et qui n'en peuvent profiter.

Ne soupçonnez rien de pareil de la paix que les anges vous annoncent aujourd'hui. Un petit enfant nous est né, dit Isaïe, et un fils nous a été donné. Il portera un jour sur ses épaules les marques de sa dignité ; on le nommera l'Ange du grand conseil, le Dieu fort, le Prince de la paix, non de cette paix funeste qui endort les passions, qui ne répare point les malheurs dont elle a été précédée, qui est toujours traversée par l'inquiétude qu'on a de la voir finir ; mais de cette paix que le monde ne connaît point, et qu'il ne peut donner ; de cette paix que la justice et la vérité accompagnent ; de cette paix qui ne finira jamais, non plus que l'empire de celui qui vient nous la procurer : *Princeps pacis, et pacis non erit finis* (*Isa.*, IX, 6) ; de cette paix enfin que l'Eglise, tout attendrie à la vue de son divin Epoux, nous décrit si bien, quand elle s'écrit dans le transport de son amour et de sa reconnaissance : C'est aujourd'hui que le Roi des cieux a bien voulu naître pour nous. C'est aujourd'hui

qu'une rosée plus douce que le miel s'est répandue sur la face de la terre. C'est aujourd'hui que la vraie paix sortie du firmament est venue nous visiter : *Hodie nobis de cælo pax vera descendit*. Oui, la paix que Jésus-Christ nous apporte a tous les caractères d'une véritable paix. Elle est ferme et solide en elle-même, pleine de tendresse dans son principe et dans ses effets, universelle dans son étendue.

Je dis, en premier lieu, que la paix que Jésus-Christ nous apporte est solide de sa part, constante, sincère, inaltérable. Je sais bien que communément il n'est point de réconciliation plus suspecte, plus équivoque, que celle de deux ennemis qui se sont longtemps portée une haine mortelle. Les plus vives protestations d'amitié ne servent souvent alors qu'à cacher sous la cendre un feu qui subsiste toujours. On peut bien tromper les autres par de belles apparences, mais on a peine à se dérober à soi-même. Le cœur, une fois profondément ulcéré, porte partout le sentiment du trait qui l'a flétri. Il ne sent plus ce fonds d'inclination bienfaisante qu'il sentait auparavant. Les services qu'on rend à un ancien ennemi sont plus rares, moins considérables, et coûtent plus à la nature. Réconciliation des hommes, que vous êtes trompeuse ! vous êtes souvent plus à craindre qu'une guerre ouverte. Réconciliation de mon Dieu, que vous êtes sincère, et que vous produisez de bien ! Or, mes frères, la différence de cette double paix, c'est-à-dire de celle que les hommes font entre eux et de celle que Dieu fait avec les hommes, naît de la différence des motifs qui servent de principe à l'une et à l'autre. Des vues d'intérêt, des raisons de bienséance, la crainte de déplaire à ceux dont on dépend, mêlée tout au plus d'une crainte purement servile de déplaire à Dieu : voilà les grandes mobiles qui ont coutume de faire cesser, disons mieux, de suspendre, de cacher les haines particulières. Que les motifs qui portent Jésus-Christ à nous donner la paix sont différents de ces derniers ! mais aussi que la paix qu'il nous procure est différente ! Il n'a d'autre raison de la faire que ses miséricordes infinies. Son amour, et un amour éternel, est la seule chose qui le détermine à se rapprocher de nous : *In charitate perpetua dilexisti ; ideo attraxi te miserans*. (Jerem., XXXI, 3.) Non-seulement il sacrifie son ressentiment, mais il fait encore les premières démarches, et il les fait avec tant de profusion, que, non content de nous réunir à lui par une charité qui, selon l'Écriture, va jusqu'à l'excès, *Nimiam charitatem* (Ephes., II, 4), il nous donne avec abondance tous les moyens de ne nous en séparer jamais. Qui pourrait donc ruiner, cette paix précieuse qu'il nous présente ? Elle est fondée sur la pierre angulaire ; elle est cimentée par les larmes d'un Dieu enfant ; elle est fortifiée par ses exemples ; elle est affermie par sa force toute-puissante contre tout ce qui pourrait l'ébranler. Dissipez-vous, fiers ennemis, qui depuis tant d'années aviez conjuré notre

perte : un Dieu paraît sur la terre, oseriez-vous lui résister ? Fuyez, monstres féroces, rentrez dans vos tanières ; le soleil se lève, pourriez-vous soutenir l'éclat de sa lumière ? Non, c'est au rejeton de David qu'il appartient de régner ; c'est à Emmanuel, qu'une vierge enfante, qu'il est donné d'établir une paix éternelle. C'est pour la rendre inébranlable que, dès le premier moment de sa vie, il commence à écraser la tête du serpent. Il attaque, il renverse, il dissipe son empire. Le lion de la tribu de Juda, victorieux dès son enfance, met à la chaîne l'enfer et tous ses habitants. Le fort armé vaincu, le démon lié peut bien, selon l'expression d'un Père, mugir et pousser des hurlements, mais il ne peut mordre que ceux qui sont assez insensés pour s'approcher de lui : *Latrare potest, mordere non potest*. Malgré sa rage et toutes ses fureurs, sa faiblesse est réellement si grande, qu'il a été mille fois confondu par des vieillards décrépits, par des hommes accablés de langueur, par des vierges tendres et délicates. Le nom, le seul nom d'un serviteur de Jésus-Christ, l'oblige à prendre la fuite, et, malgré la haine invétérée qu'il porte aux adorateurs du vrai Dieu, il est souvent obligé de confesser à haute voix qu'ils sont l'objet de son amour, pendant qu'il est l'éternel et malheureux objet de sa fureur et de ses vengeances.

Mais si tous les efforts de l'enfer et de ses ministres ne peuvent altérer la paix que Jésus-Christ apporte aux hommes, nos passions, si nous le voulons sérieusement, ne l'altéreront pas davantage. Le Fils de Dieu nous présente dès son berceau une grâce qui non-seulement donne le pouvoir d'agir, mais qui opère en nous le vouloir et le faire, une grâce que les cœurs les plus durs ne rejettent point, parce qu'elle est principalement donnée pour triompher de la dureté des cœurs ; une grâce proportionnée à la faiblesse de notre volonté corrompue, qui la touche, l'entraîne, la fait consentir avec autant de puissance que de liberté ; une grâce qui, comme l'éclair, frappe en un moment, saisit, enlève, et, sans avoir besoin d'épier ni le temps ni l'heure, change en un instant les Madeïnes en pénitentes, et de Paul blasphémateur sait faire un apôtre. Elle ne sera pas la seule, l'Église et une funeste expérience en reconnaissent une autre ; mais elle sera le fruit le plus précieux de la naissance du Sauveur ; et quiconque ne lui fermera pas les avenues de son cœur goûtera, par son moyen, une paix aussi solide en elle-même que pleine d'amour dans son principe, dans ses effets, dans toutes ses circonstances. C'est le second caractère de la paix que Jésus-Christ naissant apporte aux hommes de bonne volonté.

Eh ! pourriez-vous en douter, mes très-chers frères ? Le christianisme renfermerait-il encore des cœurs assez insensibles pour n'être pas convaincus de la tendresse du nouveau Rédempteur ? Percez une seconde fois jusqu'à sa crèche, âmes ingrates. Vous verrez ses langes, ses drapeaux, son silence

même, ne vous parler d'autre langage que celui de l'amour et de la bienveillance. Vous reconnaîtrez par vous-mêmes que ce Dieu, qui partout est aimable, n'a jamais plus d'attraits que quand il est dans son berceau. Le Dieu des Juifs était grand, dit saint Bernard, et il jetait la terreur : *Magus Dominus et terribilis nimis*. (Deut., VII, 21.) Le Dieu des chrétiens est enfant, et il inspire de la confiance et de l'amour : *Parrus Dominus et amabilis nimis*. Dans cet état si touchant, qui pourrait le considérer sans en être attendri ? C'est un enfant qui ne s'est fait tel que pour se rendre semblable à vous, pour devenir votre frère, pour s'unir étroitement à ses élus. C'est un enfant qui, sans avoir les défauts de l'enfance, en a tous les agréments, une beauté parfaite, une simplicité de colombe, une amitié vive et tendre, qui fait que, comme les petits enfants, il est toujours prêt à oublier le mal qu'on lui a fait, pour peu qu'on paraisse lui vouloir du bien. Enfin, c'est un enfant qui ne naît dans la misère que par choix, et qui ne la souffre que pour vous en affranchir.

Et que vous demande-t-il pour le dédommager de tant de peine ? A quelles conditions vous offre-t-il la paix ? Veut-il que, comme lui, vos enfants naissent dans une étable ; que vous ayez à peine de pauvres langes pour les envelopper ; que vous n'ayez pas vous-mêmes une pierre pour vous reposer ? Non, mes frères, il ne vous demande que votre cœur, que votre amour : *Amor, et fac quod vis* (S. Aug.) ; il veut que vous le regardiez comme votre ami, votre père, votre défenseur. Il veut que, comme il s'est donné tout à vous, vous vous donniez entièrement à lui. Il veut que vous alliez lui porter vos peines, et répandre dans son sein votre affliction et vos douleurs. Il veut enfin qu'au lieu de chercher une idée de consolation dans des créatures aussi impuissantes que vous, vous veniez directement lui exposer les plaies de votre cœur ; qu'au lieu de vous appuyer sur un roseau brisé qui, bien loin de vous soutenir, n'est bon qu'à vous percer la main, vous vous jetiez à ses pieds, comme la pénitente de l'Evangile ; que comme elle vous y fassiez couler vos larmes ; que vous poussiez auprès de son berceau de tendres gémissements ; afin que ce Dieu, dont la tendresse est au-dessus de nos pensées et de nos expressions, ait la délicieuse consolation de s'entretenir avec vous, d'essuyer vos pleurs, de calmer vos inquiétudes et d'établir entre vous et lui une paix dont votre amour soit le terme, comme le sien en est le principe.

Pauvres gens des campagnes, vous tous qui vivez dans la plus basse obscurité, hommes qui, malgré le service essentiel que vous rendez à la société, êtes comme anéantis aux yeux du monde ; si le souverain, qui n'est qu'un faible mortel comme vous, quittait un seul jour sa cour et ses plaisirs, pour venir dans ce lieu consoler un de vos enfants qui

serait dans la peine et dans l'affliction ; si ce prince se dépouillait, pour un temps, du faste de la majesté royale pour s'entretenir avec lui et avec vous, pour écouter sans ennui le récit de vos malheurs, et en arrêter le cours, vous n'auriez point de paroles pour expliquer votre gratitude et votre amour ; vous n'exprimeriez les sentiments de votre cœur que par des soupirs pleins de tendresse et d'admiration. Nos pères, diriez-vous, n'ont jamais vécu sous un si bon roi, et jamais ceux qui viendront après nous n'en verront de semblable. Enfants des hommes, aurons-nous toujours la douleur de vous reprocher des balances trompeuses ? *Filii hominum, usquequo gravi corde ?* (Psalm. IV, 3.) Jusqu'à quand continuerez-vous à épuiser votre reconnaissance en faveur d'un monde dont vous êtes les premiers à condamner la dureté et l'ingratitude ; d'un monde capricieux et plus exact à violer ses promesses qu'il n'est exact à les faire ; d'un monde dont les étourdis appellent à l'envi la haine, la division, la fureur et la discorde ; pendant que les hommes de bonne volonté, qui se réunissent à Jésus-Christ, goûtent sous ses ailes une paix aussi générale qu'elle est pleine d'amour, de repos et de tendresse : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. (Luc., II, 14.)

En effet, chrétiens auditeurs, il n'y a point de paix plus générale que celle qui réconcilie tout un peuple, et qui le réconcilie avec tous ses ennemis. Ici, mes frères, je vous l'avoue, peu s'en faut qu'au lieu d'éclater en actions de grâces pour un bienfait qui me regarde comme vous, je n'éclate en paroles pleines d'indignation contre vos voisins (182) qui, sur les pas de deux novateurs qu'ils combattent d'ailleurs assez volontiers, ont osé mettre des bornes aux miséricordes du Seigneur, et les restreindre aux élus seuls. Comme si le Sauveur n'était pas venu autant pour appeler les pécheurs que pour appeler les justes ; comme s'il était descendu du ciel pour juger le monde, et non pour faire que le monde crût, et qu'en croyant il eût la vie éternelle ; comme s'il ne s'était pas fait une victime de propitiation, non-seulement pour nos péchés, mais encore pour tous ceux de l'univers ; comme si, parmi les fidèles, il y en avait un seul qui ne pût sans crime s'approprier son sang et son amour ; comme s'il leur était défendu de croire ce que leur propose l'Eglise dans le plus auguste de ses conciles, et qu'ils dussent craindre de dire avec elle, que c'est *pour nous et pour notre salut que Jésus-Christ s'est fait homme*, et qu'il a conversé avec les hommes. Mais ne nous arrêtons pas à relever plus longtemps un mécompte si visible. Des erreurs si grossières tombent d'elles-mêmes. Les exposer aux yeux de la foi, c'est, disait saint Jérôme, les avoir abondamment réfutées.

Consolez-vous donc, mon peuple, dit le Seigneur votre Dieu. Séchez vos pleurs, habitants du monde entier. Chantez sur la

(182) Ce discours fut prêché en 1730, à Boulogne-sur-Mer, où il y avait beaucoup d'anglicans.

harpe, et chantez à jamais les miséricordes de l'Enfant qui vous rachète. Dieu s'est ressouvenu de l'alliance qu'il avait faite dans les temps éloignés avec Abraham et avec David. Il a manifesté au monde le Sauveur qui doit bénir et délivrer toutes les nations. Les extrémités les plus reculées de la terre l'ont vu. Ce soleil levant a répandu partout ses rayons. Bons et mauvais, tous, dans ses desseins, y ont eu part; et il n'y a personne qui ne reçoive les influences de sa lumière et de sa chaleur : *Cantate, et exultate et psallite. (Psalm. XCVII, 4.)*

Réjouissons-nous donc, mes frères, dit saint Léon, puisqu'il nous est né aujourd'hui un Sauveur, et réjouissons-nous tous, puisqu'il est né pour tous : *Ena cunctis letitie est ratio; quia Dominus noster, sicut nullum a reatu liberum reperit, ita redimendis omnibus venit.* Réjouissez-vous, justes, parce que vous avez combattu, que vous avez vaincu, et que vous allez être couronnés : *Exsultet sanctus, quia appropinquat ad palmam.* Réjouissez-vous, pécheurs, parce qu'on vous invite à la pénitence, et que celui qui vous y appelle vous fournira les moyens de la faire : *Gaudeat peccator, quia inviatur ad penam.* Réjouissez-vous, gentils, qui jusqu'ici avez vécu dans les ombres de la mort, parce que la lumière qui s'offre à vous vous offre elle-même la foi, le salut et la vie : *Exsultet gentilis, quia vocatur ad vitam.* Mais réjouissez-vous surtout, vous qui vivez dans le travail, la misère et l'angoisse, parce que c'est pour vous principalement que Jésus-Christ est né. Tout Sauveur qu'il est des hommes, il l'est encore davantage des frères : *Maxime fidelium;* et parmi ces fidèles, il n'en est point qui aient plus de part à sa médiation que ceux qui, de cœur et d'effet, sont conformes à l'état de dénûment par lequel il a lui-même voulu consacrer son enfance. Aussi est-ce à de pauvres bergers que la milice des cieux annonce d'abord qu'il leur est né un Sauveur. Et voici, ajoute-t-elle, le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant, vous le trouverez dans une crèche, vous le trouverez enveloppé de pauvres langes : *Et hoc vobis signum: invenietis infantem pannis involutum. (Luc., II, 12.)*

C'est à peu près l'état dans lequel il faut se placer pour être bienvenu auprès de lui. Jésus-Christ, souffrant et humilié, recevrait-il de bon cœur ce monde qui n'aime que l'éclat et les délices? Verrait-il de bon œil, pendant qu'il a peine à trouver de quoi se couvrir, ces hommes mollement et superbement vêtus; ces femmes parées comme des déesses, dont les habits, comme ceux des tyrans, distillent le sang et les larmes de la veuve et de l'orphelin. Et pendant qu'il obéit avec tant de fatigues et de soumission, tantôt au commandement d'un orgueilleux empereur païen, tantôt aux lois les plus

austères de la Synagogue, souffrirait-il sans indignation ces discoureurs éternels, qui se font un honneur affreux de leur incrédulité, et qui se piquent de vivre sans religion et sans dépendance?

Non, mes frères, il n'y a point de société entre le monde et Jésus-Christ. Jésus-Christ ne néglige rien pour le salut du monde, et le monde, déterminé à se perdre, ne néglige rien pour faire échouer l'affaire de son salut. Il rejette avec mépris son libérateur, il fuit sa lumière, il combat ses maximes; et souvent il est assez furieux pour renoncer à sa rédemption et à celui qui en est l'auteur (18). Ce combat du monde contre Jésus-Christ n'est pas nouveau. Il a commencé de bonne heure à vous persécuter, mon aimable Sauveur, ce monde ingrat et rebelle. Vous n'étiez pas encore né qu'il vous rebuait déjà, et qu'il donnait aux pécheurs une retraite commode pendant qu'il vous laissait dans une étable, qui peut-être n'était vide que parce qu'on n'eût pas voulu y loger des animaux. Sa conduite à votre égard n'a point changé. Le monde est encore aujourd'hui, comme au temps de votre naissance, une grande hôtellerie où il n'y a point de place pour vous : *Non erat locus in diversorio. (Luc., II, 7.)*

Non, il n'y a point de place pour vous chez cet homme voluptueux et sensuel qui ne connaît ni la pénitence ni la mortification; chez ce superbe vindicatif qui ne peut souffrir qu'on lui manque; chez ce faux sage qui cherche à être estimé et à paraître, qui veut être admiré, qui aime que le monde s'occupe de lui et de ses talents, souvent imaginaires, et presque toujours pernicieux.

Il n'y a point de place pour vous dans le cœur de cette femme mondaine qui, à la vérité, renonce aux vices qui seraient capables de flétrir son nom; mais qui ne peut se résoudre à renoncer à ses précieuses bagatelles, au luxe des habits et des ameublements, aux parures dangereuses, aux ornements de la vanité, au ridicule amour d'une fausse réputation, et à cette perte continue d'un temps qui est une des premières grâces de la naissance de Jésus-Christ.

Il n'y a point de place pour vous dans la maison de ces ministres sacrés qui, contents de vous recevoir de temps en temps pour ne pas blesser la bienséance, déshonorent, par une vie molle, désoccupée, peu édifiante, et votre enfance et votre sacerdoce.

Tremblez ici, frémissez, pécheurs qui m'entendez. N'oubliez jamais que si, dans ce grand jour, la miséricorde de Dieu se fait sentir à tous les hommes : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus (Tit., II, 11),* c'est principalement pour leur apprendre qu'ils n'auront point de part avec Jésus-Christ, si, après avoir renoncé à la corruption et aux désirs du siècle, ils ne vivent dans la piété, la tempérance, la justice et la pratique constante de toutes les

(183) *Erunt et magistri mendaces, qui introducent sectas perditionis, et eum qui emit eos, Dominum negant. (II Petr., II, 1.)*

vertus : *Erudiers nos ut abnegantes impietatem et secularia desideria, sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo. (Tit., II, 12.)* C'est pour leur apprendre que, tout empressé qu'il est à faire la paix avec tous les hommes, il ne la fera cependant en effet qu'avec les hommes de bonne volonté. En un mot, c'est pour leur apprendre que le mur de division qui empêche le commerce du ciel avec la terre subsistera toujours, tant qu'ils ne s'efforceront pas de devenir conformes à l'image de leur frère aîné, c'est-à-dire de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ humilié, anéanti, rebuté, et plein d'amour pour le mépris et pour la confusion.

Venez nous instruire vous-même de ces grandes vérités, aimable enfant qui naissez aujourd'hui. Descendez une seconde fois pour nous, ô Emmanuel ! Cieux, distillez sur nos têtes la rosée salutaire que nous attendons ; et vous, nuées fécondes, faites pleuvoir sur nous le Juste qui est l'objet de nos plus vifs empressements. Ren levez-vous à nos vœux, divin enfant, enfant chéri des cieux, enfant qui êtes le désir des collines éternelles, enfant qui êtes l'attente de tout Israël et qui devez être son réparateur. Apprenez-nous à réunir toujours les idées si dissemblables en apparence d'un enfant plein de tendresse et d'un juge plein de sévérité. Faites qu'en vous adorant selon l'esprit de votre Eglise, comme un Dieu qui, dans son berceau, pousse de tendres soupirs, nous n'oublions pas que vous êtes un Dieu terrible qui, du haut du ciel, lancez la foudre, qui régnerez un jour au milieu de vos ennemis, qui de leurs débris et de leurs ruines remplirez l'univers, et qui briserez contre la pierre toutes ces têtes superbes qui ont osé s'élever contre vous. Ce mélange de crainte et d'amour nous fera marcher d'un pas soutenu dans les sentiers de la justice ; et, en nous faisant profiter de la miséricorde de votre premier avènement, il nous mettra à l'abri des rigueurs qui doivent accompagner le second. C'est, mes frères, la plus grande grâce que je puisse vous souhaiter, parce que c'est elle qui, après vous avoir justifiés dans le temps, ne manquera pas de vous sauver dans les siècles des siècles.

SERMON II

SUR LA PASSION.

Prêché à Saint-Cyr, devant la reine de Pologne.

Super me confirmatus est furor tuus, et omnes fluctus tuos induxisti super me. (Psal. LXXXVII, 8.)

Votre colère s'est appesantie sur moi, et les flots de votre fureur m'inondent de toutes parts.

Madame,

Cessez ce langage, prophète, finissez vos plaintes. Il est vrai qu'un fils cruel a pris les armes contre vous ; qu'Israël, surpris par ses artifices, s'est rangé sous ses étendards ; que, devenu comme étranger à Jérusalem, vous êtes réduit à chercher un asile dans les antres et dans les cavernes ; et que dans votre fuite, déjà si humiliante par elle-

même, vous êtes encore obligé d'essuyer les insultes et les malédictions de Séméï. Mais quelque vives que soient vos douleurs, elles n'ont rien qui puisse les faire entrer en parallèle avec ce torrent d'amertume qui est préparé au plus saint, au plus respectable de vos descendants. Plus abandonné, plus persécuté que vous, il verra le citoyen et l'étranger se réunir pour lui faire la guerre. Les forts d'Israël ne prendront point sa défense, comme ils prirent la vôtre. Achitophel l'emportera toujours. Ses plus noirs desseins contre l'homme juste seront exécutés ; et le nouveau David ne sortira de Jérusalem que pour monter sur le Calvaire, et y finir la plus belle vie qui fut jamais dans la honte, les horreurs et un délaissement universel. Prophète, c'est donc à lui plus qu'à vous qu'il appartient de se plaindre de la rigueur de son sort, et de s'écrier dans l'excès de sa douleur : Je sens, ô mon Dieu, je sens tout le poids de votre colère ; c'est une mer horriblement agitée, dont les flots viennent de tous côtés fondre sur moi : *Super me confirmatus est furor tuus, et omnes fluctus tuos induxisti super me.*

C'est à ce triste et lugubre spectacle que je vous invite, chrétiens qui m'entendez. Vous avez trop de part à la passion de Jésus-Christ pour n'y prendre aucun intérêt. Le Fils de Dieu condamné à la mort a un rapport essentiel avec vous. Ce long et cruel tissu de peines et d'opprobres que je vais vous détailler, son supplice est votre ouvrage. C'est vous qui avez porté le coup mortel à l'innocente victime dont le sang fume encore sur la croix. Les malédictions que vous lancez contre l'apôtre qui le trahit, le pontife qui résolut sa perte, le juge trop faible qui s'y prêta, les soldats qui l'exécutèrent, votre indignation contre ces ministres d'iniquités, tous ces sentiments d'aversion et d'horreur, quelque vifs, quelque animés qu'ils paraissent, n'ont rien de sérieux si vous n'en êtes pas le premier et le principal objet : *Tu es ille vir. (II Reg., XII, 7.)* C'est de vous, plus encore que de son Père, que Jésus-Christ se plaint aujourd'hui ; et ce n'est que parce que vous avez armé les mains du premier, que le second s'écrie dans les paroles de mon texte : Votre fureur s'est déchargée sur moi, ô mon Dieu ; tous les flots de votre colère se sont réunis pour me submerger : *Super me confirmatus est furor tuus, et omnes fluctus tuos induxisti super me.*

Oui, chrétiens, tous les flots de la fureur du Père se sont débordés sur son Fils. J'ai horreur de le dire, mais je ne le dis que d'après l'Ecriture, les douleurs de l'enfer l'ont environné. Son corps a souffert dans toutes ses parties ; son âme a été alligée, crucifiée dans toutes ses puissances, et dans cet amas de douleurs la consolation la plus commune lui a été refusée. Israël prévaricateur n'était pas plutôt devenu pénitent qu'il trouvait une ressource dans ses larmes. Le ciel, aisé à s'attendrir, rappelait en sa faveur le souvenir de ses premières miséricordes. Les mi-

racles multipliés vengeaient la maison de Jacob, réparaient ses brèches et lui rendaient sa gloire. Jésus-Christ a crié le jour, il a crié la nuit, et il n'a point été exaucé. Ses tourments se sont succédé, ou plutôt ils se sont réunis, et sa chair innocente a été livrée à la fureur de ses ennemis, sans que son âme ait cessé un seul moment d'être abîmée dans une mer de douleurs et d'amertumes : *Et omnes fluctus tuos induxisti super me.*

C'est cette nuée prodigieuse de souffrances intérieures et extérieures qui va faire la matière de ce discours, et plus encore celle de vos larmes. La simple histoire de la passion de Jésus-Christ suffira pour développer les unes et pour faire couler les autres. A Dieu ne plaise que vous fussiez moins sensibles que les rochers qui se sont brisés dans ce grand jour. Je dois avoir, et j'ai en effet de votre religion des sentiments plus justes et plus consolants. Je vous demande donc à vous-mêmes, et vous demande sans partage. Je sais que la piété d'une auguste reine, ce courage héroïque qui la rend supérieure à toutes les révolutions; ce zèle pour la foi de ses pères, qui fait rentrer l'erreur dans ses sombres retraites; cet heureux assemblage des plus éminentes vertus, qui la rendent digne de régner sur tout l'univers, comme elle a constamment régné sur tous les cœurs; cette exactitude scrupuleuse à tous les devoirs de la religion, qui nous attendrit et qui remplit d'admiration une maison sainte qui est elle-même l'admiration de la France tout entière; tous ces riches trésors de sagesse, de fermeté, de véritable grandeur, qui firent autrefois l'ornement des Esther, des Judith, des Hélène; cette union parfaite à la croix de Jésus-Christ, qui lui ferait oublier la sienne propre si elle ne lui était pas commune avec un roi qui mérite de n'être jamais oublié; je sais, dis-je, que toutes ces qualités, si précieuses et si rares dans les têtes couronnées, pourraient faire la douce et noble matière de nos plus beaux éloges. Mais, chrétiens, les douleurs de Jésus-Christ ne nous laissent pas de moments libres. Hâtons-nous d'entrer en matière, et puisque la croix, qui a été la consommation des peines du Sauveur, est devenue le principe de notre vie et de notre résurrection, adorons entre ses bras ce Dieu mourant, qui est le salut du genre humain, le trésor et l'espérance du christianisme. *O crux, ave, spes unica!*

PREMIER POINT.

Madame,

Le plaisir et la vanité sont les sources les plus fécondes de nos dérèglements. C'est par ces deux passions que le premier homme s'est précipité dans un abîme de malheurs; et c'est pour couper le mal dans ses plus vives racines que Jésus-Christ, chargé de satisfaire pour nous à la justice de son Père, prit, pour expier nos crimes, des sentiments qui leur étaient directement opposés. Une affliction qui fut vaste comme la mer; une

humiliation qui fut si profonde qu'elle le mit au-dessous du dernier des hommes, et qu'elle en fit un ver de terre; ce furent là les tristes et douloureux préludes du combat qu'il eut à essuyer. Suivons-le, chrétiens, dans la pénible carrière qu'il va fournir. Pour en être touchés, je ne vous demande que quelques étincelles d'amour. C'est la moindre grâce que vous puissiez accorder à un Dieu qui, emporté par l'excès de sa charité pour vous, va commencer la chaîne de ses douleurs par être triste, et l'être jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Matth.*, XXVI, 34; *Marc.*, XIV, 34.)

Je l'aperçois, mes frères; le voilà enfin arrivé dans le jardin des Oliviers, dans ce jardin funeste où toutes les sources de la douleur sont ouvertes, et où toutes celles de la consolation sont fermées; dans ce jardin d'amertume, où le nouvel Adam doit porter tout le poids du crime commis par le premier dans un paradis de délices; dans ce jardin où la fleur des champs va succomber sous les coups redoublés de la tempête, et où le lis des vallées va être indignement moissonné; dans ce jardin où, pendant que Jésus-Christ est encore à couvert de la cotère des hommes, son cœur, sa mémoire, toutes ses puissances se pressent de le combattre et lui livrent le premier assaut.

A peine est-il arrivé à Getsémani que son esprit est livré au trouble et à la consternation : *Capit contristari.* (*Marc.*, XIV, 19.) Une tristesse mortelle s'empare de son âme. Il s'abandonne à tout ce que l'amertume réfléchit de plus rigoureux. On ne voit plus en cet homme, jusque-là si ferme, que des traits d'une morelle inquiétude. Sa conduite n'a plus que des caractères d'inquiétude et de faiblesse. Tantôt il prend avec lui tous ses disciples, un moment après il ne s'en réserve que trois. Ici il leur permet de reposer; là et tout à coup il les exhorte à veiller. Trois fois il commence sa prière; trois fois il est comme forcé de l'interrompre. Il ne peut dissimuler son abattement et sa crainte à ceux qui l'accompagnent. Qu'il est différent de ce Jésus qui, quelques jours auparavant, exhortait si puissamment ses apôtres à souffrir, qui ne leur parlait que des outrages dont il devait être rassasié à Jérusalem; qui traitait de démon un apôtre chéri, parce qu'il lui proposait une route différente de celle qui conduisait au lieu de son sacrifice! Le voilà saisi d'une langueur qui l'accable, et vous diriez qu'il n'a plus que de l'horreur pour ce baptême de sang dont le déir avait jusque-là paru l'enivrer. Son âme est flottante, irrésolue et toute désolée : *Tristis est anima mea usque ad mortem.*

Vous m'en demandez la cause, chrétiens. Ah! ne la cherchez point hors de vous-mêmes. C'est dans votre cœur et tous ses égarements que vous la trouverez. La vue de vos péchés, de vos scandales, de vos infirmités est la main invisible qui frappe Jésus-Christ et qui lui tient lieu d'épines et de croix

dans un temps où il n'y a encore ni croix ni épines préparées pour lui. Non, ce ne sont précisément ni les opprobres dont il doit être chargé qui l'affligent, ni le coup de la mort qui va londre sur lui et qu'il sent par avance dans toute sa rigueur. Ce qui le touche le plus, ce qui le pénètre, c'est que son sang va être inutile et à un peuple de Juifs, pour qui sa croix sera un objet de scandale, et à un nombre d'idolâtres qui ne trouveront en elle qu'un titre de folie, et à un monde d'infidèles qui ne voudront pas même entendre parler de son Evangile; à tant de schismatiques qui déchireront l'unité; à tant de novateurs qui, comme parle saint Pierre, s'emporteront jusqu'à nier et le Dieu qui les rachète, et l'étenue de sa rédemption; à tant de chrétiens dont les uns, dans le sein même de son Eglise, mèneront une vie toute païenne et fouleront aux pieds le sang de la nouvelle alliance; les autres, moins coupables, à la vérité, mais qui le seront trop encore, ne tireront de lui qu'une faible partie du fruit qu'une rosée si féconde devait produire. Ce sont ces tristes objets qui le mettent en agonie. Ces torrents d'iniquités, qui de toutes parts se débordent sur lui, frappent son âme d'un saisissement qui le fait tomber en défaillance. Il pâlit, il tremble, il tombe sur sa face. La douleur ouvre tous ses pores. Une sueur froide, mêlée de sang et d'eau, sort de ses veines et forme un ruisseau qui coule sur la terre. Il pleure, dit saint Bernard, dans toutes les parties de sa substance : *Toto corpore la rymatus est*. C'est, pécheurs, que pour expier vos ingrates malices il fallait des larmes de sang, et qu'il n'en fallait pas moins qu'un déluge pour les expier d'une manière qui fût proportionnée à leur étendue.

Mais ce ne sont encore ici que les commencements des douleurs : *Initium dolorum hæc*. (Marc., XIII, 8.) Jésus-Christ souffre jusqu'à être réduit à l'état d'un homme mourant; il faut, pour mettre le comble à ses peines, qu'il souffre sans consolation. Mon Père, s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots, vous pouvez tout, éloignez de moi le caïre dont je suis menacé : *Abba! Pater!* (Marc., XIV, 36.) Vous êtes le Dieu de justice, le protecteur de ceux qui espèrent en vous, le défenseur de la vertu opprimée. Me condamnez-vous, vous qui n'avez jamais connu l'innocence? *Omnia tibi possibilia sunt* (*ibid.*); tout vous est possible, mais rien ne vous l'est davantage que de dérober un juste aux coups qu'il n'a pas mérités : *Transfer hunc calicem a me* (*ibid.*); éloignez de moi un calice qui me couvrira d'opprobres et qui ne vous glorifiera point assez. Faites en faveur de votre Fils unique ce que vous avez fait pour tant de coupables qui reposent en paix dans le tombeau de leurs pères, et qui sont morts sans ignominie.

Voilà la prière du Fils. La réponse du Père la suit de près. Rendez-vous-y attentifs; et si le Seigneur Jésus a encore quelque place dans vos cœurs, livreZ-vous aux soupirs et aux larmes; poussez des cris et des hurlements.

Que votre douleur égale, s'il est possible, celle dont l'arrêt va être porté par un Dieu qui aime le monde jusqu'à lui sacrifier le plus digne, le plus tendre sujet de ses complaisances : C'en est fait de vous, mon Fils, préparez-vous aux fléaux : vous serez foulé dans le pressoir de ma colère. On vous mènera comme une brebis au lieu du sacrifice. Des ministres barbares vous perceront les pieds et les mains. Tous les membres de votre corps distilleront la myrrhe et la douleur. Malgré vos cris, vous serez effacé de la terre des vivants. Vous mourrez comme un homme, Maître absolu de la nature; et vous mourrez dans la nudité, dans les mépris, dans le sang, les larmes et les horreurs publiques. Voilà le calice qui vous est préparé; vous le boirez jusqu'à la lie, il ne passera point de vous.

Jésus-Christ l'accepte, ce calice rigoureux; et après l'avoir reçu de la main de son Père, il s'avance pour le recevoir de la main des hommes. A peine a-t-il averti ses disciples de l'arrivée de celui qui le devait trahir, qu'on voit tout à coup paraître une cohorte de soldats, une troupe de valets et de gens ramassés, munis de bâtons, d'épées et de tout ce que la première fureur a pu leur fournir. Un Judas, un disciple, un apôtre est le conducteur de cet essaim sacrilège, et *antecedebat eos*. (Luc. XXII, 47.) Rien n'a pu arrêter son indomptable fureur ni le détourner de son lâche et infâme dessein. Il a entendu de sang-froid l'anathème lancé contre le perfide qui devait livrer son Maître. Il a vu tous les disciples, saisis de frayeur, trembler chacun pour soi qu'il ne fût celui à qui cet énorme attentat était réservé. Il s'en est vu lui-même déclaré l'auteur : tout cela n'a servi qu'à lui faire remplir sa mesure et précipiter son crime. Les miracles mêmes ne l'empêcheront pas de le consommer. Frappé avec tous ses soupçons de ce seul mot : *C'est moi* (Joan., XVIII, 6); de ce mot qui comme un torrent impétueux renverse cette troupe meurtrière, il fermait les yeux à ce prodige, qui est moins un effet de la puissance de Jésus-Christ qu'un des derniers efforts de sa tendresse.

N'en soyons pas surpris, chrétiens auditeurs, il n'est point de chute plus opiniâtre que celle d'un apôtre. Il n'est point de dérèglements plus funestes que ceux d'un homme qui du camp de la piété passe dans celui du crime. On ne tombe jamais plus dangereusement que quand on tombe de plus haut, et quiconque s'aillie sur Judas sans trembler sur lui-même, ne connaît ni sa faiblesse, ni jusqu'où peut aller la malice d'un cœur qui, en s'éloignant de Dieu par degrés, mérite que Dieu s'éloigne de lui à son tour. Ne m'abandonnez donc jamais, ô mon Sauveur ! et ne retirez pas de moi cet esprit de vérité et de lumière, qui seul est ma force et mon appui : *Et spiritum sanctum tuum ne auferas a me*. (Psal. L, 13.)

Un crime aussi énorme était déjà bien capable d'affliger le Fils de Dieu. Mais la manière atroce dont il s'exécute révolte l'esprit, le cœur et tous les sens. Judas s'avance

vers Jésus. Il lui donne le nom de maître, dans le temps même qu'il lui porte le coup mortel. A ce nom si déplacé, si outrageant dans la bouche d'un apostat, il joint un baiser, et ce baiser perfide est le signal dont il est convenu pour livrer le Dieu des anges aux ministres du démon.

Qu'eussiez-vous fait alors, vous pour qui le plaisir d'humilier ceux qui vous rendent un mauvais service a tant de charmes et d'attraits, vous qui vous glorifiez de savoir faire rentrer en eux-mêmes ceux qui osent vous blesser, vous enfin à qui la hauteur des manières, la dureté et l'aigreur des réparties procurent un respect que vos faibles vertus ne vous procureraient pas? Un style de feu serait sorti de vos lèvres. Vous eussiez prodigué les termes les plus forts, les reproches les plus amers. Le traître, l'ingrat eût été marqué des couleurs qui lui conviennent; et l'innocent, à force de se prouver tel, aurait peut-être cessé de l'être; au moins aurait-il perdu une partie du mérite attaché aux souffrances et à l'humilité. Votre Maître va vous instruire par son exemple et par ses paroles, et pour peu que vous y donniez d'attention, vous serez moins frappé de l'impudence de Judas, qui donne un baiser à Jésus-Christ, que de la patience invincible de Jésus-Christ, qui reçoit ce baiser de Judas, et qui le reçoit avec une bonté capable de toucher, de convertir tout autre qu'un apôtre endurci. Mon ami, dit le Sauveur, y avez-vous bien pensé? à qui vous adressez-vous? Quoi! vous voulez au mal à un homme qui ne vous fit jamais que du bien! Quoi! Judas, c'est moi que vous trahissez, et que vous trahissez par le signe le plus naturel de l'amitié! *Amice.* (*Matth.*, XXVI, 50.) Oui, vous m'êtes encore cher; si votre cœur n'a plus d'amour pour moi, le mien en est rempli pour vous. Malgré votre révolte, je trouve encore en vous des traits qui intéressent, qui piquent ma tendresse. Absalon, mon fils, mon fils Absalon, que ne ferais-je point pour vous soustraire à la cruelle destinée qui vous menace? Ma mort perdrait une partie de son amertume, si elle devait contribuer à vous rendre la vie.

Mais laissons-là Judas et sa mémoire. Abandonnons-le à la rage, au désespoir, à toutes les furies qui vont bientôt le déchirer. Laissons-le mourir par sa propre main, parce que le soleil, dans sa course, ne voit que la sienne assez infâme pour lui donner la mort. Éparçons à notre imagination l'horrible spectacle que lui fourniraient le sang et les entrailles de ce malheureux répandus sur la terre. Détestons sa pénitence, qui, quoique plus sérieuse que celle de bien des chrétiens, ne pouvait rien valoir, parce qu'elle bannit et l'amour et la confiance. Détournons nos yeux de ce monde perfide, qui aujourd'hui, comme au temps de Judas, flatte par ses promesses, séduit par ses biens enchanteurs ceux qui veulent bien lui sacrifier leur conscience, mais qui, bien loin de leur tendre la main, ne manque pas de les précipiter dans le désespoir, quand ils commencent à ouvrir les yeux à la lumière et à se repentir de leurs

fausses démarches. Quelque source d'instruction que passent nous fournir ces différents objets si nous les méditons en détail, hâtons-nous de retourner à Jésus-Christ; ses afflictions, qui vont croître d'un moment à l'autre, sont la leçon la plus vive, la plus efficace, la plus abondante que nous puissions recevoir aujourd'hui.

On s'est donc enfin saisi de ce divin Sauveur, parce que son heure est venue, et qu'avec elle est arrivée l'heure du monde et de ses puissances ténébreuses. Enfin voilà l'Angeu entre les mains des loups. Sa prise est le scandaleux sujet d'un triomphe universel. Cette cohorte sacrilège se félicite, s'applaudit d'avoir arrêté comme un voleur celui que le Sanhédrin entier, malgré toute sa rage, n'avait pu arrêter jusque-là, quoiqu'il enseignât tous les jours en public, et que par conséquent il n'eût été saisi dans le jardin des Oliviers que parce qu'il avait bien voulu l'être. Toute la ville de Jérusalem retentit bientôt de cette indigne conquête. On s'en réjouit, comme à la nouvelle d'une forteresse prise d'assaut après une longue et vigoureuse résistance. Chacun veut s'assurer par lui-même de ce nouveau trophée. Jésus-Christ, chargé de chaînes comme un brigand, est conduit, ou plutôt il est traîné tumultuairement par toutes les places de cette grande ville, afin qu'il ait lui-même la douleur d'annoncer de toutes parts sa honte et son opprobre. Suivons, mes très-chers frères, cet innocent coupable dans tous les tribunaux où la fureur et le caprice vont le faire comparaître: et souvenons-nous bien que si le grand prêtre Héli mourut autrefois de regret, au moment même où il apprit que l'arche du Dieu d'Israël était devenue la proie des Philistins, il ne nous est permis de survivre à la prise du Sauveur que pour verser des larmes, et sur les liens dont il est chargé, et sur le malheur que nous avons eu de l'en charger nous-mêmes. Réveillez donc votre attention, et plus encore votre tendresse, vierges pures de Sion. Vous allez voir toute la justice de la terre injuste contre un seul homme. Tout va conspirer à prononcer contre lui le plus affreux, le plus indigne jugement qui se soit jamais prononcé. Amis et ennemis, prêtres et peuples, Juifs et Romains, tous vont faire souffrir celui qui était venu souffrir pour tous. Chaque tribunal lui portera son coup: chaque ministre de ce tribunal l'enivra d'opprobres; et si la flétrissure de l'un n'ajoute rien à celle de l'autre, c'est qu'il n'en est pas de la passion de Jésus-Christ comme de celle des autres criminels: on n'y fait rien par degrés: et les premiers outrages sont des outrages si violents, si mortels, que leur noirceur ne peut presque augmenter. Reprenons, pour vous en convaincre, l'histoire des souffrances du Sauveur: elle s'expliquera avec plus d'énergie que toutes nos paroles; et elle vous fera sentir plus efficacement que ne pourrait faire la plus vive éloquence, que si l'âme du Sauveur fut abîmée dans une mer d'affliction à Gethsémani,

elle fut humiliée au delà de tout sentiment dans la ville de Jérusalem.

On le conduisit d'abord chez Anne, et de là chez Caïphe, chez qui toute la race sacerdotale s'était assemblée. Caïphe avait pris son parti depuis longtemps, mais il veut sauver les apparences. S'il néglige le fond, parce qu'il ne craint pas Dieu, il fait semblant de garder la forme, parce qu'il craint peut-être les hommes. Semblable en cela à tant de chrétiens de nos jours qui ne comptent le crime pour rien, pourvu qu'ils le commettent avec méthode, et qui s'imaginent que Dieu n'a rien à dire quand on a su tromper les hommes. Il interroge donc Jésus-Christ, et lui demande le compte de sa doctrine et de ses disciples. C'est à ce double chef que se réduisaient en l'esprit de cet indigne pontife tous les crimes du Fils de Dieu. L'innocence de sa vie, la pureté de ses mœurs le mettaient à l'abri de tout soupçon; et la fureur du juge le plus passionné qui fut jamais ne put objecter au Sauveur que deux points qui faisaient sa gloire et son apologie. Car enfin, quel mal d'avoir des disciples, quand on ne les a qu'en public, que la doctrine est sainte, et la mission autorisée? Or qui peut douter de la sainteté d'une doctrine dont toutes les leçons annoncent la patience, la mortification, l'humilité, le renoncement à soi-même; d'une doctrine qui ne prêche que la nécessité d'adorer Dieu en esprit et en vérité; d'aimer tous les hommes comme nous nous aimons nous-mêmes, de prier pour nos plus mortels ennemis; d'une doctrine qui apprend à distinguer dans les pasteurs les mœurs corrompues des décisions; à suivre celles-ci parce qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse, et à ne pas suivre celles-là, parce que ceux mêmes qui vivent mal n'oseraient se proposer pour modèles?

Que si la mission de Jésus-Christ l'embarrasse, pharisien aveugle, au lieu de l'interroger comme un coupable, interroge le ciel, d'où son Père lui a rendu témoignage; interroge les anges, qui célèbrent sa naissance par un cantique solennel; interroge Jean-Baptiste, qui n'a prêché la pénitence que pour préparer la Judée à le recevoir; interroge la mer et la terre : la mer qui au son de sa voix a calmé ses flots irrités; la terre qui, docile à ses ordres, s'est hâtée de lui rendre ses morts. Interroge les démons mêmes, qui n'ont pu soutenir ses approches, et que la gloire de son nom a effrayés, confondus, précipités dans l'abîme. Enfin interroge tes propres ministres qui, frappés malgré eux des paroles de vie qui coulaient de sa bouche, ont confessé devant ses ennemis mêmes que jamais personne n'avait parlé comme lui. Tel eût été le procédé d'un homme qui n'aurait eu en vue que la justice et la vérité. Et c'est ce que Jésus-Christ fit entendre à Caïphe par ces paroles : J'ai parlé publiquement à tout le monde. J'ai enseigné dans les synagogues et dans le parvis du temple, où se fait le plus grand concours de la multitude. Je n'ai point tenu de ces assem-

blées nocturnes où l'erreur n'admet que ses partisans affidés. En un mot, je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous? Je consens que vous vous en rapportiez au témoignage de ceux qui m'ont entendu : ce sont mes ennemis, ce sont ceux qui m'ont livré à vous : leur déposition ne peut vous être suspecte.

Qui l'eût cru, qu'une réponse si sensée, si modeste, eût dû passer pour un crime? Cependant Jésus-Christ n'avait pas achevé la parole, qu'un infâme valet, ministre de l'enfer, plus hardi que l'enfer même, lui couvre la joue d'un soufflet : *Dedit alapam Jesu.* (Joan., XVIII, 22.) Ciel, n'as-tu plus de foudres? et si tu en as encore, ne dois-tu pas réduire en cendres l'impie qui a déshonoré ce visage majestueux, dont les anges ne peuvent souffrir l'éclat? Accourez, esprits célestes, volez sur les ailes du ressentiment et de l'indignation. Venez venger l'injure qu'une main insolente a faite au Roi des vertus et du firmament. Vengez vous, Père éternel : celui qu'on vient de frapper d'une manière si outrageuse est l'image de votre gloire, la splendeur de votre substance; et comme on vous honore en l'honorant, la noire flétrissure qu'on vient de lui faire retombe sur vous, et vous porte un coup mortel. Non, mes frères, ce cruel attentat ne sera point vengé. Il faut que Jésus-Christ soit humilié jusqu'au centre de la terre. Tout ce qui se fait contre son honneur demeure impuni. Il exhortera bien le coupable à reconnaître qu'il a tort, parce que son amour pour les pécheurs redouble à proportion de leurs insultes : mais il ne pensera pas même à demander justice aux hommes, parce qu'il veut satisfaire à celle de son Père, et que d'ailleurs il sait qu'il n'en doit point attendre sur la terre. J'adorerai, ô mon Dieu ! et j'imiterai désormais cette patience infinie, si glorieuse pour vous et si humiliante pour mes ressentiments et mes vivacités. Vous êtes Dieu partout, ô mon Sauveur ! mais oserai-je le dire, vous êtes plus Dieu en recevant un soufflet sans émotion, que vous ne l'étiez en commandant aux vents, à l'orage et aux tempêtes.

Ce traitement si cruel, si indigne, que l'imagination même en est blessée, n'est ni la dernière ni la plus grande épreuve du Sauveur. De nouvelles et de plus dures humiliations l'attendaient dans la maison de Caïphe. Interrogé au nom du Dieu vivant, à peine s'est-il fait connaître pour ce qu'il est, et a-t-il répété ce que son Père en avait dit du haut du ciel, que la fureur s'empara de tous les esprits. Le grand prêtre fait éclater sa rage en déchirant ses vêtements; et celui qui passait les nuits à prier, et qui n'était venu au monde que pour former au Seigneur de vrais adorateurs, est traité d'impie, de blasphémateur; et sur ce principe, plus flétrissant encore que la sentence dont il est suivi, condamné à la mort : *Qui omnes condemnaverunt eum reum esse mortis.* (Marc., XIV, 64.)

Après ce jugement si digne de ceux qui

l'ont prononcé, l'assemblée finit; mais les mauvais traitements du Fils de Dieu recommencent. Il est vrai qu'il est établi par les lois qu'un criminel ne doit avoir d'autre peine que celle qui est portée par son arrêt, mais Jésus-Christ est un coupable contre lequel on peut outrer et violer toutes les règles de la justice. Ainsi, on l'abandonne, tout le reste de la nuit et une partie du jour suivant, à une canaille furieuse, à une troupe de satellites, à un amas de valets et de domestiques, aussi désespérés que leurs maîtres et moins nés pour les égards. Alors l'insolence s'épuise pour le déshonorer. Celui qui sait lui faire un outrage plus sanglant est celui qui se fait le plus applaudir. Justice de Dieu, que vous êtes terrible! Jésus-Christ doit mourir, mais ne pouvez-vous le conduire à la mort que par un chemin de honte et d'ignominie plus dur que la mort même?

N'attendez pas ici, mes frères, que j'ouvre devant vous ce lieu d'horreurs où se commirent tant d'énormes indignités; que j'expose à vos yeux ce visage si digne de respect, meurtri de coups, couvert de crachats, tout livide et tout défiguré; ce front anguste, ces beaux yeux impitoyablement voilés d'un bandeau de confusion, de peur que par un regard plaintif ils n'attendrissent ces cœurs déterminés à la barbarie; cet auguste Fils de David et d'Abraham, à qui on donne par mépris un roseau pour sceptre; ce Dieu du ciel, devant qui on fléchit le genou par dérision; cet homme de douleurs qu'on foule aux pieds, et dans l'affliction duquel chacun met sa joie; ce docteur des prophètes, qu'on prie par une raillerie détestable de deviner celui qui l'a frappé; ce Saint des saints, qui est traité d'impie chez Caïphe; ce Roi de gloire, dont on fait un roi de théâtre chez Pilate: ce Verbe incarné, qui est la sagesse éternelle, et qui n'est regardé chez Hérode que comme un stupide et un insensé. Ces vives descriptions ne sont point nécessaires pour émouvoir votre piété, et vous concevez de vous-mêmes quel crime est l'orgueil, si familier cependant et aux personnes de condition, et à celles même qui n'en sont pas, puis que pour l'expier, il a fallu que Jésus-Christ s'assujétît à des abaissements si vifs, si profonds, si dénués de toutes consolations, et du côté de Dieu, et du côté des hommes.

En effet, personne ne se présenta avec Jésus pour partager ses peines. Dès que le Pasteur eut été frappé, toutes les brebis du troupeau se dispersèrent. Il est vrai que Pierre suivit le Sauveur; mais il le suivit de loin: *sequebatur a longe*. (Matth., XXVI, 58.) Il le suivit par un mouvement de curiosité, et pour voir quel serait la fin et le dénouement de toute cette affaire: *Ut videret finem*. (Ibid.) Il le suivit, hélas! pour lui porter le coup le plus fâcheux, le plus humiliant qu'il ait reçu dans toute sa passion. Cet homme, qui par trois fois avait fait valoir son attachement et son inviolable fidélité; qui s'était vanté d'être prêt à suivre son Maître partout où il

irait; qui avait protesté avec tant d'éclat que quand tous les autres l'abandonneraient, il ne l'abandonnerait jamais, et que quand il devrait lui en coûter la vie, il se glorifierait toujours d'être son disciple: ce digne enfant d'Ephrem, si courageux tant qu'il n'eut rien à craindre, est renversé avant même que d'avoir commencé à combattre. Il renie son Maître, il le renie par trois fois; et ni l'espace d'une heure entière, ni le premier chant du coq ne peuvent lui ouvrir les yeux. Ce ne sont, au reste, ni les menaces, ni les traitements fâcheux, ni l'appareil des tourments qui l'obligent à ce honteux désaveu. La voix d'une femme, d'une simple servante met en poudre cette générosité prétendue. Son crime s'augmente toutes les fois qu'il le réitère, par la nécessité où l'on est de descendre toujours quand l'on est une fois sur la pente. Pierre renonce à la première interrogation; à la seconde, il ajoute un serment; à la troisième, il va jusqu'aux imprécations. Il déteste, il jure, il prend le ciel à témoin qu'il n'a pas même connu celui dont on voudrait lui persuader qu'il est le disciple: *Capit de testari et anathematizare*. (Matth., XXVI, 74.) Lâche et infidèle à votre tour, vous ne l'avez jamais connu! Et n'est-ce pas vous qui avez dit hautement qu'il avait les paroles de vie? N'est-ce pas vous qui sur le Thabor vouliez passer avec lui le reste de vos jours? N'est-ce pas vous qui, par cette profession de foi qui vous fut si glorieuse, reconnûtes qu'il était plus qu'Elie, plus que Jean-Baptiste, plus que tous les prophètes; qu'il était le Christ, le Fils du Dieu vivant? Allez, faible disciple, livrez-vous, s'il est possible, à une humiliation aussi accablante que l'est celle que vous avez fait essayer au meilleur de tous les maîtres. Il faut, pour effacer votre faute, la noyer dans un ruisseau de larmes. Un crime semblable au vôtre ne sera dignement expié que quand on vous aura chargé de chaînes comme Jésus-Christ, et qu'attaché à la croix pour son amour, comme il va l'être pour le vôtre, vous confesserez à la face des césars celui que vous n'avez osé confesser devant une servante et de malheureux domestiques.

Mais ne reprochons pas plus longtemps à Pierre une faute qu'il a si promptement et si heureusement réparée. Pendant qu'il pleure amèrement son crime, les scribes et les anciens de Jérusalem en commettent de nouveaux et en préparent de plus grands. La nuit ne ralentit point leur fureur. Ils ont médité l'iniquité dans leurs lits, et pour l'exécuter, ils préviennent la naissance du jour. Jésus-Christ avait prédit qu'il serait livré aux gentils; l'oracle va être vérifié par ceux mêmes qui le traitent de faux prophète. Son âme a été affligée, confondue, humiliée, vous l'avez vu jusqu'ici; son corps va être foulé dans le pressoir et tourmenté dans toutes ses parties, vous l'allez voir dans le reste de ce discours, et c'est ainsi que se justifieront de plus en plus, dans la bouche du Sauveur, ces paroles de mon texte: Votre bras

s'est appesanti, et votre fureur s'est débordée sur moi dans toute son étendue : *Super me confirmatus est furor tuus ; et omnes fluctus tuos induxisti super me.* (Psal. LXXXVII, 8.)

SECOND POINT.

Après une nuit aussi douloureuse que celle dont je viens de vous crayonner les horreurs, vous croiriez aisément, mes chers frères, que la justice de Dieu est satisfaite, qu'il ne reste plus rien à souffrir à son Fils, ou qu'au moins une mort prompte va finir et sa vie et ses souffrances. Mais l'histoire de l'Homme-Dieu suffira pour vous déromper, et s'il a expié par des douleurs intérieures cette multitude de péchés spirituels que vous commettez si souvent, et presque toujours sans réflexion, il va expier par une longue suite de tourments extérieurs ces vanités criantes, ces nudités païennes, ces débauches si scandaleuses, ces plaisirs si doux, mais si criminels, et cette foule prodigieuse de péchés qui sortent du cœur et se consomment par la chair.

Ce jour qui fut, aux yeux de la Synagogue, le dernier des jours du Sauveur, paraissait à peine, qu'il est traîné par les Juifs au tribunal de Pilate. Ce magistrat, tout païen qu'il était, était moins corrompu que des hommes accoutumés dès l'enfance au service du Dieu d'Abraham. Il demande aux Juifs de quels crimes ils accusent celui qu'ils lui ont amené : *Quam accusationem affertis adversus hominem hunc* (Joan., XVIII, 29.) Leur réponse n'est formée que d'un tissu vague de calomnies, et ces calomnies sont si mal concertées, que Pilate, tout disposé qu'il est à contenter les pontifes, ne peut y céder. Il leur déclare hautement, et il le déclare plusieurs fois, que l'accusé ne lui paraît coupable d'aucun délit qui mérite la mort. Il le renvoie à Hérode, et il tâche de se prévaloir en faveur de l'innocent du mépris que ce prince s'était contenté d'en faire. Mais, chrétiens, c'est donner gain de cause aux impies, que de leur résister trop faiblement ; et rien n'est plus vrai que cet oracle du Saint-Esprit, qu'un juze qui n'a pas assez de courage pour s'opposer comme un mur à l'iniquité est inli ne de son nom et de son emploi. Les Juifs redoublent leurs clameurs ; Pilate est pressé ; ces impressions de justice que l'Auteur de la nature communique aux infidèles mêmes s'altèrent et s'affaiblissent. La politique mondaine leur succède. Pilate se conduit, en matière d'équité, comme bien des chrétiens se conduisent tous les jours en matière de religion. Ils veulent faire un système mitoyen, n'être ni pour, ni contre, garder la neutralité ; comme si n'être pas ouvertement pour Jésus-Christ était autre chose que prendre les armes contre ses intérêts. Pilate connaît l'innocence de Jésus, il voudrait bien l'exempter de la mort ; mais il peut avoir besoin des Juifs, il voudrait bien au si ne leur pas déplaire. Pour accorder deux choses si inalliables, il s'avise d'un expédient, et cet expédient, qui n'est l'effet que

d'une sagesse humaine, et par cela même réprouvée de Dieu, devient et pernicieux à Jésus-Christ dont il reouble la confusion et les peines, et inutile à Pilate, qui ne réussit pas à le garantir de la mort.

J'ai coutume, dit-il, de vous délivrer chaque année un prisonnier à la fête de Pâques. Optez entre Jésus et Barrabas : auquel des deux voulez-vous que je rende la liberté ? (Matth., XXVII, 16.) Voilà la demande. La réponse et des prêtres et du peuple est unanime ; une confusion de voix annonce de tous côtés qu'on veut Barrabas et qu'on ne veut point de Jésus. (*Ibid.*, 21.) Je vous l'avoue, mes très-chers frères, je succombe sous l'horreur de cette comparaison infamante, de cette préférence sacrilège. Mes entrailles sont émues ; et malgré mon peu d'amour, la douleur s'empare de tous mes sens. Un prophète n'avait bien appris que Jésus-Christ serait traité comme les scélérats ; mais il ne m'avait point appris que les scélérats lui seraient préférés. Cieux, c'est aujourd'hui ou jamais que vous devez être saisis d'étonnement. Livrez vous à la désolation, portes éternelles du firmament, quand vous voyez Jésus-Christ comparé à Barrabas, et Barrabas préféré à Jésus-Christ, c'est-à-dire un voleur infâme au Fils unique de Dieu, un séditionnaire à l'Auteur de la paix, un homme qui avait partout répandu la terreur et la mort, à un homme qui avait partout distribué la santé et la vie ; en un mot, un vile et malheureux criminel au plus saint, au plus sage de tous les enfants des hommes : *Obstupescite, celi, super hoc ; et portæ ejus, desolamini vehementer.* (Jerem., II, 12.) Mais désolez-vous encore plus de ce qu'il se trouve, parmi ceux qui se disent les disciples d'un Dieu si profondément humilié, des hommes si sensibles à leur gloire, si délicats sur le point d'honneur, qu'ils ne peuvent souffrir, je ne dis pas, qu'on leur préfère des gens sans aveu, mais qu'on leur compare même des gens qui leur sont supérieurs en mérite et en vertu. Désolez-vous de ce que le parallèle et la préférence de Barrabas à Jésus-Christ est l'outrage éternel de ce Dieu Sauveur ; de ce que des chrétiens en renouvellent tous les jours la mémoire, en préférant le péché et le démon qui en est l'auteur, à la vertu et à Dieu qui en est le principe ; de ce que dans l'Eglise, plus encore que dans la Synagogue, on crie par ses actions et par sa conduite qu'on veut être à Barrabas et au monde, et qu'on ne veut être ni à Jésus-Christ ni à son Evangile : *Et portæ ejus, desolamini, desolamini vehementer.*

Il ne reste plus qu'un moyen à Pilate, parce que les moyens humains, quand on n'en veut pas employer d'autres, sont bientôt épuisés. Ce politique magistra commande qu'on dénouille Jésus-Christ, qu'on l'attache à une colonne, qu'on le mette dans un état propre à ralentir la fureur des Juifs et à exciter la compassion de ses plus mortels ennemis. Vous le savez, chrétiens, la flagellation était chez les Romains le supplice des esclaves, et au jugement de cette nation su-

perbe, les esclaves n'étaient pas regardés comme des hommes, mais traités sans miséricorde. Aussi n'y en eut-il point pour le Sauveur. Dès que l'ordre en est donné, les licheurs se saisissent de lui. Ils se hâtent d'exécuter la cruelle sentence de Pilate. Ils déchargent sur ce corps innocent une grêle de coups. Ils s'animent mutuellement; ils redoublent leurs efforts avec une violence que le mépris pour un Juif anime. Ceux qui sont las de frapper sont remplacés par d'autres qui se font un mérite d'enchaîner sur les premiers. Dans un moment de larges sillons paraissent. Le sang coule de toutes parts, la terre en est inondée. Toutes les veines sont ouvertes, toutes les parties du corps sont déchirées, tous les os sont si découverts qu'on peut les compter. C'était d'abord une multitude de plaies, ce n'en est plus qu'une seule, parce qu'elle est universelle. Le voilà justement dans l'état où nous l'avaient montré les prophètes. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a pas en lui une partie qui ne soit offensée. Il n'est plus le plus beau des enfants des hommes; ce n'est même pas un homme, c'est un ver de terre, une masse de chair défigurée, un lépreux que Dieu a frappé dans sa colère, et qui réunit en lui tout ce que l'infirmité et la langueur peuvent avoir de plus insupportable et de plus dégoûtant. Je m'arrête ici, chrétiens : il n'y a qu'un silence amer qui puisse exprimer un état si accablant et des douleurs si vives. Ce sont des gémissements qu'elles demandent, et non pas des paroles. Ah! qui donnera de l'eau à ma tête? Qui ne donnera une fontaine de larmes pour pleurer nuit et jour ce que Jésus-Christ a souffert dans sa flagellation? Pleurez donc, mes yeux, pleurez de concert avec moi, pécheurs qui m'écoutez. Seriez-vous assez insensibles pour ne pas donner une larme à un Dieu qui donne tout son sang pour expier vos crimes et pour mériter votre amour? Si cela est, tremblez pour vous : votre dureté est un caractère de réprobation.

Ce supplice n'était pas fini, que Jésus-Christ, qui est destiné à n'avoir pas un moment de trêve dans sa Passion, est obligé d'en souffrir un autre. C'est pour ses ennemis un acte de justice, que de ne le point ménager. Le démon qui possède, qui anime tous ces ministres de sa rage, leur inspire un nouveau genre de tourment que les siècles antérieurs n'avaient point connu, et que ceux qui sont venus après n'ont peut-être jamais pratiqué; et ce tourment, aussi honteux que cruel, fait à la fois du même homme et un roi de théâtre et une victime de douleurs. On lui donne un roseau pour sceptre, et pour diadème une couronne d'épines que l'on enfonce à force de coups dans sa tête. Le peu de parties qui avaient peut-être échappé à la fureur de ses bourreaux sont ou meurtries ou déchirées, et si le sang n'en coule pas en abondance, c'est que l'Homme-Dieu commence à succomber; les principes de vie s'éteignent en lui, et son épuisement le rendrait incapable du dernier

supplice, si la justice de Dieu, qui n'est pas encore satisfaite, n'éloignait sa mort pour prolonger ses souffrances. O vous, qui êtes pour un temps les maîtres du monde, qui vous asseyez sur des trônes glorieux, qui portez sur vos têtes des couronnes dont les yeux peuvent à peine soutenir l'éclat, venez et voyez l'indigne ornement dont le nouveau Salomon vient d'être couvert par une main homicide : *Venite et videte regem Salomonem indidemat, quo coronavit eum mater sua.* (Cant., III, 11.) Gardez-vous de le méconnaître, et plus encore de le mépriser. Dans cet humiliant et douloureux appareil, il est le maître des rois. Tous les monarques du monde sont ses vassaux. Les plus grands princes lui doivent un tribut de respect et d'hommage; leur règne n'est que d'un jour; le sien est le seul qui ne doit jamais finir. *Venite et videte.* Vous que l'amour d'une gloire passagère fait courir aux dangers, qui bravez les périls, qui ne comptez pour rien vos blessures quand elles vous méritent des lauriers; venez et voyez en la personne de Jésus-Christ un vainqueur qui s'avance pour continuer à vaincre. (Apoc., VI, 2.) Apprenez de son exemple que vos premiers coups doivent tomber sur l'empire du démon, et que votre état est plus fâcheux que celui des vaincus, si votre plus importante victoire n'est pas celle de vos passions et de votre cupidité. *Venite et videte,* vous, âmes mondaines, malheureuses esclaves de la vanité, filles plus ambitieuses que celles de Sion; vous, chrétiens de tout sexe, et presque de toutes conditions, à qui il faut des couronnes de fleurs dans vos jours de fêtes; ne sentirez-vous jamais combien il est honteux que les membres vivent dans la splendeur et la mollesse, pendant que leur chef est couronné d'épines? L'étonnant contraste de votre conduite avec celle du Sauveur ne fera-t-il jamais d'impression sur vos cœurs? Osez-vous prétendre de lui être associés dans sa gloire, après l'avoir vu d'un œil sec et tranquille dans l'horrible état où il paraît aujourd'hui devant vous? Venez, voyez, et s'il est vrai qu'il n'y a d'élus que ceux qui sont conformes à l'image de Jésus-Christ anéanti, tremblez, vous qui, bien loin d'imiter ses humiliations et ses souffrances, ne cessez pas d'y en ajouter de nouvelles, et de vous unir à ceux qui, peu contents de l'avoir brisé comme un vase d'argile, poursuivent sa mort avec un nouvel acharnement, et se firent un devoir de fatiguer Pilate jusqu'à ce qu'ils eussent enfin la malheureuse satisfaction de l'obtenir.

A peine ce magistrat eut-il présenté Jésus-Christ aux Juifs pour leur faire connaître qu'il était dans un état plus capable de leur faire pitié que d'exciter leur envie, qu'un nouveau concert de voix annonce de toutes parts que c'est à sa vie qu'on en veut, qu'il faut qu'il meure et qu'il meure sur sa croix : *Tolle, tolle, crucifige eum.* (Joan., XIX, 15.) Belle leçon pour vous, qui aimez le monde jusqu'à l'adorer, qui vous laissez éblouir par ses promesses, plus vai-

nes encore qu'elles ne sont magnifiques; qui ne travaillez que pour mériter ses suffrages, et qui vous croyez au comble de la gloire et du bonheur, quand vous jouissez ou que vous croyez jouir de ses applaudissements. Enfants des hommes, n'estimerez-vous jamais les choses au poids de la raison? Commencez à juger mieux. Eargnez-vous le déplaisir, le retour fâcheux, la confusion attachée à l'expérience que vous ne manquerez pas de faire un jour. Souvenez-vous, et je n'en demande pas davantage, que ceux de la bouche desquels sortent ces meurtrières paroles: *Tolle, tolle*, sont ceux-là mêmes, qui six jours auparavant faisaient retentir du nom du Sauveur et la ville et les campagnes, qui publiaient ces prodiges avec les transports les plus vifs, et qui souhaitaient au Fils de David des bénédictions proportionnées à la grandeur de ses ancêtres et à l'éclat de ses vertus personnelles.

Pilate est surpris de la dureté inflexible des Juifs. Il fait de nouvelles tentatives. Sa propre conscience, le songe qui a fatigué son épouse, la patience, l'égalité, la grandeur d'âme de Jésus, tout atteste son innocence. Il répète ce qu'il avait déjà dit, qu'il ne le trouve point coupable: *Quid enim mali fecit?* (Marc., XV, 14.) Pour le faire sentir d'une manière plus capable de faire impression, il lave ses mains en présence de la multitude. Il proteste qu'il ne veut point se charger de la mort de l'homme juste et que son sang ne lui sera point imputé: *Innocens ego sum a sanguine justis hujus.* (Matth., XXVII, 24.) Que vos jugements sont terribles, ô mon Dieu! que vos voies sont impénétrables! Qu'il est bien vrai que ceux qui abandonnent les sentiers de votre justice après les avoir connus sont toujours ceux qui font de plus terribles et de plus funestes écarts! Un païen ne regarde qu'avec horreur la mort de Jésus-Christ: les enfants d'Israël ne la comptent pour rien. Ils la pressent avec fureur, ils se chargent de son sang avec joie, et comme si cette malédiction personnelle ne leur suffisait pas, ils tâchent de la transmettre à toute leur postérité: Que son sang tombe sur nous et sur nos enfants: *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.* (ibid., 25.) Peuple cruel, celui dont tu demandes la mort est trop bon pour l'exaucer entièrement, et c'est de ton sein qu'il tirera ses premiers orateurs. Mais il est assez juste pour l'exaucer en partie, et tu vas l'être d'une manière à faire trembler tout l'univers. Plus coupable, mais aussi bien plus rigoureusement traité que le meurtrier d'Abel, tu seras errant, banni, fugitif dans toutes les parties du monde. Ton nom seul sera un opprobre. Tu vivras sans roi, sans prince, sans autel, sans sacrifice. La vengeance qui te poursuit ne tardera pas. A peine quarante ans seront-ils écoulés que les cataractes du ciel s'ouvriront pour verser sur ta tête un déluge de calamités. Tu verras de tes propres yeux l'anomination de la désolation dans le lieu saint que tu as si longtemps profané. La mort dévorante consumera les citoyens. Ceux qui

auront échappé au glaive ne pourront échapper aux rigueurs de la famine, et les mères, devenues furieuses par l'ardeur de leurs entrailles, mangeront leurs propres enfants. Ainsi porteras-tu jusqu'à la fin le poids énorme de l'imprécation que tu fais aujourd'hui: *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.*

Achevons, mes très-chers frères. Jésus-Christ est condamné. Le nom de César, à qui Pilate craint d'être déferé comme un homme qui a ménagé le roi des Juifs, est un coup de foudre qui anéantit ce reste de fermeté déjà si ébranlée. Il absout un Barrabas et il permet aux Juifs de disposer de Jésus comme ils le jugeront à propos: *Jesum vero tradidit voluntati eorum.* (Luc., XXIII, 25.)

Les moments sont trop précieux aux ennemis du Sauveur pour les négliger. La sentence s'exécute aussitôt qu'elle est prononcée. Les bourreaux se saisissent de lui. Ils le tirent hors du prétoire, et le premier objet qui se présente à ses yeux est l'instrument fatal sur lequel il doit finir ses jours. Il l'embrasse avec tendresse, il s'en charge avec courage, et malgré son épuisement qui va jusqu'à la défaillance, le nouvel Isaac porte le bois sur lequel il sait qu'on va le sacrifier. La justice des Juifs et des Romains l'environne comme on fait des brigands. Une légion d'archers et de soldats le suivent et le précèdent. La renommée publie de toutes parts l'arrêt porté contre le criminel. Il annonce bientôt lui-même par son extérieur mourant, et les tourments qu'il a déjà soufferts, et ceux auxquels il est condamné. Sortez, filles de Jérusalem, venez voir votre Roi pour la dernière fois. Oui, le voilà, c'est lui-même qui porte ce bois jusque-là maudit. C'est lui qui chancelle à chaque pas, qui succombe sous la pesanteur de son fardeau, qu'on traite comme une bête de somme, *ut jumentum* (Psal. LXXII, 23); à qui ses chutes sont imputées, qu'on accable d'injures comme si c'était pour lui un crime de n'avoir plus les forces qu'on lui a cruellement ôtées, et qu'on relève avec fureur et brutalité. Enfin c'est lui que vous voyez conduire entre deux larrons, infiniment plus maltraité qu'eux, et à qui on ne donne un étranger que pour porter sa croix après lui, que parce qu'on appréhende qu'il n'échappe aux derniers supplices qui lui sont préparés.

Non, chrétiens, il n'y échappera pas. Son amour pour votre salut l'empêchera de prononcer cette seule parole, qui ferait voler à son secours plus de douze légions d'anges, ou qui, indépendamment du ministère des anges, réduirait en poussière et les juges qui l'ont condamné, et ceux qui exécutent si volontiers leur injuste sentence. Que dis-je? c'est ce même amour qui supplée à l'épuisement de ses forces, et qui, après une marche presque aussi pénible que la mort qui en sera le terme, le conduit sur la montagne où il doit être immolé. Enfin le voilà sur le Calvaire. Déjà on le dépouille de ses habits, que son sang et sa sueur avaient collés à sa chair. On étale devant lui tous les instru-

ments de son supplice. On l'étend sur ce lit de douleurs. On lui perce inhumainement et les pieds et les mains. On fait tomber sa croix dans la fosse qui lui est préparée. Son corps ne porte plus que sur des plaies, et le poids de ce corps les élargit et les augmente. Chaque secousse les lui fait toutes ressentir. Jésus-Christ est cloué au milieu de deux brigands, et il n'est distingué d'eux que par des marques plus infamantes. Enfin la croix paraît aux yeux d'un million de Juifs rassemblés de toutes parts à Jérusalem pour y célébrer la fête. A ce spectacle de Jésus de Nazareth crucifié, les cris, la confusion, les insultes recommencent avec plus d'acharnement que jamais. Un criminel ordinaire est, selon les lois romaines, et surtout quand il expire, quelque chose de sacré : *Res sacra reus*. La compassion pour lui naît comme naturellement dans le cœur de ceux mêmes qui ont poursuivi sa mort. On commence à plaindre sa triste destinée, et on ne lui reproche plus des crimes que ses tourments expient assez, et qu'une mort prochaine expie encore davantage. Ces ménagements qui ne furent pas connus pendant la passion du Fils de Dieu, le sont encore moins dans ses derniers moments. C'est peu pour ses ennemis de le voir attaché à un gibet infâme : ce spectacle tout cruel qu'il est, n'est pas capable de rassasier leur fureur. Désespérés de ne pouvoir le faire mourir qu'une fois, ils tâchent au moins de faire que chacun des moments qui lui restent à vivre soit pour lui un moment de mort. Dirai-je que la justice du ciel qui, pour ainsi dire, l'a abandonné, semble s'entendre contre lui avec l'injustice de la terre ? De quelque côté que ce mourant adorable tourne les yeux, il n'aperçoit que des croix plus insoutenables que celle à laquelle il est attaché. Il est affligé par la présence de sa sainte mère ; le glaive de douleur qui perce son âme porte à la sienne un contre-coup qui la perce tout entière. Il est affligé par ses bourreaux ; leur inhumanité croît et redouble à chaque instant. Il est affligé par les blasphèmes de ceux qui passent devant lui et qui secouent la tête en l'insultant. Qu'il est dur à un Dieu qui souffre pour abolir le péché, de voir que le péché se multiplie dans le temps même de ses souffrances ! Enfin, il est affligé par la barbarie des pontifes qui osent bien lui reprocher et les miracles qu'il a faits en faveur de sa nation, et la confiance qu'il a eue en Dieu, et qui de ces principes si véritables tirent cette conséquence si impie, si outrageante, qu'il a bien pu sauver les autres, mais qu'il ne peut se sauver lui-même. *S'il est le Christ*, disent-ils, *s'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix et nous croirons en lui.* (Matth., XXVII, 42.) Non, perfides, vous n'y croiriez pas. Vos propres soldats vous apprendront sa résurrection ; ses disciples la confirmeront par des prodiges que vous ne pourrez contester ; l'univers entier le croira ; Rome et Athènes conspireront à l'établir et vous n'en croirez pas davantage. Aussi le Sauveur ne descendra-t-il point de

sa croix, et c'est parce qu'il vous aime encore, parce qu'il est le Fils de Dieu et son Christ, qu'il n'en descendra point. Il y restera attaché, et de là, comme dans un tribunal de jugement, il commencera, en sauvant un voleur qui fait pénitence, et reprouvant l'autre qui s'endurcit, il commencera, dis-je, ce terrible discernement qu'il doit faire un jour entre les bons et les impies. Il y restera attaché, et là, ainsi que dans un temple, il sera reconnu pour Fils de Dieu et adoré comme tel, par le centenier même qui l'a conduit au supplice. Il y restera attaché, et là, comme dans une chaire d'humilité, de patience, de charité, il apprendra à tous les chrétiens à bénir ceux qui les maudissent, et à prier pour ceux qui les persécutent comme il a prié pour ses propres bourreaux. Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* (Luc., XXIII, 34.) Mon Père, je suis dans un état où mon respect pour vous mérite d'être exaucé. Je ne demande, ni que vous diminuez ma confusion, ni que vous abrégiez mon supplice, encore moins que vous vengiez ma divinité offensée. Le sang d'Abel criait justice, le mien demande miséricorde. *Dimitte illis*, pardonnez à ce peuple mutiné les blasphèmes, les calomnies, les insultes, et toutes ces flétrissantes épithètes dont ils se sont servis pour me déshonorer. *Non enim sciunt quid faciunt*, non, ils ne savent ce qu'ils font. S'ils connaissaient le Dieu de gloire, jamais ils ne l'eussent crucifié.

Que de leçons en ce peu de paroles, et qu'elles sont importantes ! Jésus-Christ a toujours été un grand maître : mais la lumière de ce divin soleil ne fut jamais plus vive, plus brillante que quand il fut prêt à s'éteindre. Il vous apprend à craindre, pécheurs qui l'offensez si souvent. Pourrait-il dire, pour vous excuser, que vous n'avez pas connu l'énormité des crimes dont vous vous rendez coupables ? Tirés depuis longtemps des ombres de la mort, nourris dès l'enfance au grand jour du christianisme, pourriez-vous donc prétexter votre ignorance, et vous ranger parmi les serviteurs qui n'ont pas connu la volonté de leur Maître ? Mais, chrétiens, il vous apprend encore plus à aimer. Celui qui a prié pour des tigres furieux pourrait-il n'être pas indigné, si vous le poursuiviez à feu et à sang la vengeance d'une injure, qui, quelque atroce qu'elle paraisse à votre délicateesse, n'approchera jamais de ce nombre sans nombre d'infamies dont on l'a chargé ? C'est donc à vous, autant qu'à son Père, que l'homme-Dieu adresse ces touchantes paroles : *Dimitte illis*. On vous a gravement offensé, on vous a suscité une guerre injuste. Un ennemi turbulent et inquiet a eu la malheureuse adresse de soulever contre vous vos plus tendres amis. Ses coups sont d'autant plus terribles que vous aviez moins dû les prévoir. Chaque jour vous voit exposé aux plus mortelles alarmes : *Dimitte illis*, pardonnez-lui, et je vais oublier les outrages que vous m'avez faits, et qui sont bien plus

énormes que ceux que vous avez essayés. Pardonnez-lui, et vous vous rendrez mes imitateurs dans celui des commandements de mon Père qu'il a le plus à cœur, et qui renferme la loi et les prophètes. Pardonnez-lui, et vous accorderez à un Dieu attaché à la croix la dernière grâce que sa voix mourante vous conjure de lui accorder.

Ce peu de réflexions suffisent à votre piété; et s'il nous était donné de lire ce qui se passe dans vos cœurs, je me persuade, chrétiens, que nous y verrions les plus vifs ressentiments de la nature étouffés, les plus criantes injustices qu'on ait pu vous faire généreusement et universellement oubliées; et un désir ardent, je ne dis pas de recevoir avec bonté votre ennemi quand il paraîtra devant vous, mais encore de lui épargner l'humiliation des excuses, et de faire les premières démarches pour le rapprocher de vous, en vous réconciliant avec lui. Retournons donc promptement à la croix. Efforçons-nous d'y recueillir les derniers soupirs du Sauveur. La victime baisse, il ne lui reste plus qu'un moment de vie. Continuons à admirer l'amour excessif de Jésus-Christ pour les hommes, et l'excessive cruauté que les hommes ne cessent pas d'exercer envers Jésus-Christ.

Il n'y avait plus dans son corps aucune partie qui fût saine, tous ses sens avaient eu leurs douleurs. Sa langue seule était demeurée libre; ses ennemis n'avaient pas pensé à l'affliger: il y pense pour eux; et après l'avoir employée à demander leur grâce, il veut qu'elle endure son tourment particulier, afin qu'il soit vrai de dire, selon les Écritures, que toutes sortes de peines se sont consummées en lui, et qu'il n'y ait point d'épreuve à laquelle il n'ait été mis: *Tentatus per omnia.* (Hebr., II, 18.) Jésus s'écrie d'une voix lamentable: J'ai soif, *sitio.* (Joan., XIX, 28.) Mes poumons sont enflammés, ma langue desséchée s'attache à mon palais. Une double ardeur causée par mes tourments, et plus encore par le désir que j'ai du salut des hommes, me dévore: *sitio.* Ah! mes frères, pardonnez-moi une espèce d'emportement. Ce riche voluptueux, qui est abîmé dans les enfers, s'écrie du milieu des flammes où il est plongé, qu'il a soif. Il demande avec instance une goutte d'eau, pour tempérer l'ardeur qui le consume. Il est vrai qu'Abraham n'écoute point sa prière et qu'il est sourd à ses cris. Mais du moins a-t-il pour lui assez de compassion, pour ne pas augmenter ses tourments, en lui donnant, au lieu d'eau, une liqueur empoisonnée. Jésus-Christ, sur la croix, j'ai horreur de le dire, n'est pas si ménagé qu'un damné l'est dans l'enfer. Un soldat cruel lui présente à boire. Jusque-là on n'en avait agi ainsi avec les criminels, que pour modérer le feu qui brûle leurs entrailles, on n'en agit ainsi avec Jésus que pour le tourmenter. C'est du vinaigre mêlé de fiel dont on l'abreuve: *Deriderunt ei vinum cum felle mistum.* (Matth., XXVII, 34.) O monde voluptueux! voilà ce qu'il en coûte au Sauveur pour expier tes

excès, les délicatesses, les sensualités. Mais, ô monde réprouvé de Dieu! qui ne connais ni la pénitence ni la mortification, pas même dans les temps qui leur sont consacrés, qu'il t'en coûtera cher, et que ton jugement sera terrible, s'il est vrai qu'il n'y a de salut que pour ceux qui s'étudient à imiter un Dieu réduit à souffrir une soif excessive, ou à ne la modérer que par un breuvage plus dur que la soif même qu'il devrait soulager!

Il est temps, mes frères, que les douleurs de Jésus-Christ finissent. Son corps n'est plus propre à de nouvelles épreuves. Ce divin Sauveur emploie les derniers moments qui lui restent à examiner si dans toute la loi il y a un seul iota qu'il n'ait pas accompli. Il parcourt l'espace immense des siècles qui se sont écoulés depuis la création du monde. Il se rappelle toutes les promesses de Dieu, toutes les figures de l'ancienne alliance, tous les oracles des prophètes; et au fort de ses peines, il se rend ce consolant témoignage, que tout est consommé; c'est-à-dire qu'il a rempli tous les desseins de Dieu, qu'il a exécuté tous ses ordres, qu'il a été la victime de toutes ses volontés. Il proteste, à la face du ciel et de la terre, qu'il ne manque rien au grand ouvrage pour lequel il a été envoyé, et que, par un assemblage qui est le comble du prodige, on va trouver dans sa mort une consommation d'iniquité du côté des pécheurs, une consommation de justice du côté de son Père, une consommation d'amour du côté de l'Homme-Dieu prêt à expirer: *Consummatum est.* (Joan., XIX, 30.) Heureux celui qui, comme ce divin Sauveur, pourra au dernier jour se glorifier en son nom d'avoir tout accompli, se réjouir d'avoir combattu le bon combat, et à tendre, en remettant son esprit entre les mains de Dieu, cette couronne que le souverain Juge a préparée à ceux qui l'aiment, et qui l'aiment jusqu'à la fin.

Tout est donc consommé. Jésus-Christ jette le dernier soupir, il pousse le dernier cri, il baisse cette tête fatiguée qui cède au poids de la douleur, et plus encore au poids de nos iniquités. Il la baisse, pour témoigner son inviolable respect, sa parfaite obéissance aux ordres de son Père. Il la baisse, pour dire le dernier adieu au monde qui l'a crucifié. Il la baisse, dit saint Augustin, pour vous donner sa paix et vous marquer l'excès de son amour. Il la baisse, enfin, dit saint Athanase, pour permettre à la mort que, sans respecter en sa personne la qualité de Fils de Dieu, elle exerce sur lui son cruel empire et tout son pouvoir.

La voix me manque, chrétiens, à ce récit funeste. Le voile du temple qui se déchire, les rochers qui se brisent, les colonnes du monde qui s'ébranlent, les morts qui forcent les barrières de leurs ténébreux chaos, le soleil qui, saisi d'horreur, retire sa lumière pour ne pas éclairer ce moment fatal; tout ce désordre de la nature consternée vous annoncera mieux que moi cette mort tragique, qui jette la confusion dans mon esprit et dans tous mes sens. Peuple chrétien,

qu'est devenu ton Dieu, où est ton Jésus et ton Sauveur? Mais, mes frères, pardonnez-moi une juste indignation; où sont vos larmes, où est la componction de votre cœur, où est votre affliction sur la mort du Juste, qui meurt par vous et pour vous? *Per vos et propter vos*. Terre, ouvre ton sein; et, au lieu de reproduire les morts, engloutis ces hommes qui vivent et que la douleur n'a point brisés. Soleil, c'est à de tels monstres, s'il y en a encore, que tu dois refuser ta lumière et tes rayons. Anathème à quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus : mais doublement anathème à quiconque est insensible jusqu'à ne le pas aimer, lorsqu'il meurt sur la croix.

Confidimus de vobis meliora, fratres. (Heb., VI, 9.) Oui, mes frères, j'ai, de votre amour, de meilleurs, de plus justes sentiments. Votre affliction, pour n'être pas extérieure, n'en est ni moins réelle ni moins profonde. Allez donc adorer, et adorez désormais, tous les jours, avec la plus vive tendresse, cette croix respectable, où le salut du monde a été suspendu pour vous. C'est du haut de cette croix que Jésus-Christ, tout mort qu'il est, vous parle encore : et quelles leçons ne vous y donne-t-il pas? C'est de là qu'il vous apprend ce que vous devez à un Dieu anéanti, à un Dieu mourant, à un Dieu crucifié. C'est de là qu'il vous enseigne ce que vous doit, et ce que vous rendra un jour sa justice, si, par votre orgueil, vos haines, vos sensualités, vous combattez les exemples des vertus contraires, qu'il vous a si pleinement donnés. C'est de là qu'il vous demande s'il peut plus faire pour vous qu'il n'a fait; et si le prix auquel il a acheté votre cœur, ne paye pas assez abondamment la conquête qu'il en a voulu faire. C'est de là enfin qu'il vous assure que, s'il était nécessaire de mourir une seconde fois pour vous, il ne balancerait pas à mériter votre amour par une nouvelle effusion de son sang. Ses bras, dit saint Augustin, ses bras ne sont étendus que pour vous recevoir. Ses mains ne sont percées que pour vous fournir un asile, qui vous mette à couvert de la tempête. Ce côté n'est ouvert que pour vous faire entrer dans l'arche salutaire qui garantit des eaux du déluge. Je m'y retirerai, ô mon Jésus! dans ces plaies adorables. J'y bâtirai mon nid, comme la colombe bâtit le sien dans le creux de la pierre. Je m'y mettrai à l'abri de ces dangereux orages, au bruit desquels le monde s'accoutume, et qui sont toujours le principe de sa perte. Je m'attacherai à votre croix, ô mon Jésus! Si aujourd'hui, que j'en connais tout le prix, elle ne me remplissait pas de tendresse, elle devrait me faire pâlir de frayeur. J'y vivrai donc, ô mon Sauveur! J'y mourrai. Ce n'est qu'en expirant entre ses bras, qu'on peut mériter ces délices ineffables que vous avez préparées à ceux de vos athlètes qui la portent à votre suite; et qui, munis d'elle, comme d'un bouclier, savent combattre l'ennemi, et le combattre jusqu'à la fin.

SERMON III.

(plus étendu)

SUR LA PASSION.

Tradetur, illudetur, et occidetur eum. (Luc., XVIII, 32.)
Il sera livré, traité avec dérision, et on le mettra à mort.

Si jamais il y eut un spectacle capable de toucher le christianisme tout entier, c'est sans doute, mes très-chers frères, celui d'un Dieu humilié pour notre amour, et humilié jusqu'à la mort de la croix. Spectacle terrible, où l'on voit le meilleur des maîtres indignement trahi, le plus innocent d'entre les enfants des hommes traité comme un scélérat, le Docteur de la justice due à Dieu et aux princes travesti en blasphémateur contre Dieu et en rebelle contre les empereurs. Spectacle désolant pour le ciel, qui suspend son bonheur, trouble la joie de ses habitants, et fait verser aux anges de paix des larmes amères (184). Spectacle affligeant pour l'Eglise, qui, dans la mort du seul Fils de l'homme, est obligée de pleurer la mort de son Epoux, de son Dieu, de son Sauveur. Spectacle, toutefois, et c'est ce qu'on ne peut trop déplorer, qui ne fait point ou presque point d'impression sur la plupart des chrétiens.

A la vue de tant de prodiges d'amour, d'humiliations et de souffrances du côté du Fils de Dieu; de haine, d'injustice et de fureur du côté de ceux qui le font mourir, mon esprit se déconcerte, mes sens sont interdits, et peu s'en faut que je n'imiter ces trois amis de Job, qui ne l'eurent pas plus tôt aperçu dans un état si différent de son ancienne splendeur et de ses premières prospérités, que, saisis par la plus vive douleur, ils restèrent sans haleine et sans parole, et, frappés par contre-coup des disgrâces de leur ami commun, ils gardèrent pendant sept jours un morne et lugubre silence : *Et nemo loquebatur... verbum : videbant enim dolorem esse vehementem.* (Job, II, 13.)

Mais, chrétiens, votre piété et vos besoins demandent autre chose que du silence et des larmes. Ministres d'un Dieu crucifié, c'est à nous à gémir et à pousser des soupirs. Mais ce n'est là qu'une partie de nos obligations. Pour les remplir dans toute leur étendue, il faut que nous annoncions aux peuples le scandale de la croix, le mystère d'un Dieu qui y meurt attaché, l'amertume, l'ignominie, ce mélange d'horreurs qui précèdent, qui suivent, qui accompagnent ce supplice, aussi cruel qu'il est infamant.

O vous qui êtes les spectateurs de cette sanglante tragédie, abandonnez-vous à la douleur, répandez votre cœur comme de l'eau (185); que la paupière de vos yeux, toujours ouverte aux larmes, ne se repose ni le jour ni la nuit. Pleurez, prêtres du Seigneur, couvrez vos têtes de cendres : ce jour déplorable vous enlève le Chef du troupeau et le premier de vos pontifes. Pleurez, Jérusalem, quittez les somptueux habits dont vous vous serviez dans les jours de joie, que le sac et le cilice soient désormais votre

(184) *Angeli pacis amare flebunt.* (Isa., XXXIII, 7.)

(185) *Effunde sicut aquam cor tuum.* (Thren., II,

19.) *Non des requiem tibi, neque taceat pupilla oculi tui.* (Ibid., 18.)

unique vêtement : votre gloire est passée pour toujours. La honte et l'opprobre doivent être le partage d'une ville qui a outragé son bienfaiteur, flétri son Messie, condamné son libérateur. Pleurez comme une vierge affligée, malheureux habitants de Sion : des larmes communes ne vous suffiraient pas. Poussez des cris aigus, poussez des hurlements ; que votre douleur égale, s'il est possible, celle dont vous avez enivré un Dieu créateur, un Dieu sanctificateur, un Dieu rédempteur.

Ce sont là, mes frères, les sentiments que je me propose d'exciter en vous. Pourriez-vous, sans une dureté monstrueuse, sans la plus criante injustice, ne vous pas efforcer de les y produire vous-mêmes ? Pourriez-vous n'être pas saisis d'effroi, dans un temps où la nature est toute consternée, où le soleil s'éclipse, où le ciel est couvert de ténèbres, où la terre tremble jusque dans ses fondements ? Pourriez-vous ne vous pas livrer à la douleur dans un jour où le Fils de Dieu est vendu à plus vil prix que les plus vils esclaves, où il est moqué, souffleté, avili de la manière la plus insultante ? Pourriez-vous enfin ne pas donner à la frayeur et au tremblement vos moments les plus sérieux, dans un temps où celui qui n'a d'autres crimes que les vôtres, et qui d'ailleurs ne connut jamais le péché, devient un objet de malédiction et est traité comme un anathème ?

C'est cette longue suite de souffrances et d'horreurs que ce discours va vous mettre devant les yeux. Pour y réussir, nous n'avons besoin ni de ces tours étudiés, ni de ces exagérations pompeuses dont l'éloquence profane sait parer les événements médiocres. L'histoire seule de la Passion suffit pour émouvoir quiconque est encore chrétien. Un fils qui peut sans frémir entendre les indignités et la mort barbare que son père a endurées, et qu'il n'a endurées que pour son amour, cesse dès ce moment de mériter le nom de fils : c'est un enfant dénaturé, c'est un monstre, dans l'ordre politique comme dans l'ordre de la grâce. C'est donc à l'Evangile seul que je vais m'attacher. Je n'y ajouterai de réflexions que celles qui sortent naturellement du texte sacré. Ainsi c'est moins un discours dans les règles qu'une simple homélie que vous allez entendre, et elle n'aura d'autre division que celle que le Fils de Dieu nous a lui-même proposée. Vous verrez d'abord le Sauveur perfidement livré à ses ennemis : *Tradetur* (*Matth.*, XX, 18) : première station de l'Homme-Dieu à Gethsémani, et premier point de ce discours. Vous le verrez ensuite indignement outragé par ses ennemis : *Illudetur* (*Luc.*, XVIII, 32) ; seconde station de l'Homme-Dieu dans Jérusalem, et second point de ce discours. Enfin vous le verrez cruellement crucifié et par ses ennemis et pour ses ennemis : *Crucifigetur* ; troisième station de l'Homme-Dieu sur le Calvaire, et troisième point de ce discours.

O croix sacrée ! vous étiez autrefois un objet d'horreur et de malédiction : aujourd'hui, que vous êtes sanctifiée par l'attouche-

ment d'un Dieu, vous êtes l'objet de la vénération de tout l'univers, le plus riche ornement des couronnes, et la marque des plus glorieuses distinctions parmi les hommes. Vous êtes dans tous les temps l'unique espérance des chrétiens. Il n'est point de moment où ceux qui vous honorent ne trouvent en vous une source de grâces et de bénédictions ; mais, dans ce jour précieux, où vous dégouttez du sang de Jésus-Christ, vous pouvez plus que jamais animer notre foi, redoubler notre confiance, augmenter notre justice et notre amour. Ouvrez-nous les trésors de pureté, de science, de toutes les vertus, qui sont renfermés dans votre sein. Faites, par la force toute-puissante de celui que vous avez porté entre vos bras, que nous ne connaissions de sagesse que la folie de la croix, que nous regardions comme une profonde ignorance tout ce qui ne s'apprend pas au pied de la croix, que nous n'annoncions enfin et que nous ne connaissions jamais que Jésus-Christ, et Jésus-Christ attaché à la croix. C'est pour obtenir ces grâces si importantes que nous allons vous saluer, en récitant avec toute l'Eglise ce cantique sacré : *O cruz, ave, spes unica.*

PREMIER POINT

L'ouvrage de Jésus-Christ, qui était venu sur la terre pour renverser l'empire du démon et établir une nouvelle alliance, n'était encore qu'ébauché. Plus de trente années, dont ce Dieu Sauveur avait employé les dernières dans les plus pénibles fonctions du ministère de l'Evangile, n'étaient que le prélude de la rédemption du genre humain. Enfin l'heure du salut du monde approche ; le moment prédit par les prophètes arrive : les plus sanglantes figures de la loi vont s'accomplir ; et Jésus-Christ, qui aime les siens jusqu'à la fin, veut faire en leur faveur des prodiges de puissance et de miséricorde. Après avoir donné au monde un exemple prodigieux d'humilité ; après s'être abaissé jusqu'au-dessous de Judas, en lui lavant les pieds ; après avoir mangé avec ses disciples cette Pâque qu'il souhaitait depuis si longtemps de manger avec eux, le nouveau David, persécuté par un fils plus cruel, plus implacable qu'Absalon, passe le torrent de Cédron avec ses apôtres, et entre dans le jardin des Oliviers. Suivons-le, mes frères, dans ce nouveau champ de bataille. C'est là que toutes les puissances, soit intérieures, soit extérieures, vont commencer à le combattre et à lui livrer le premier assaut. Suivons-le dans ce jardin funeste, où toutes les sources de la douleur sont ouvertes... (*col. 790.*)

Dès le premier pas, son esprit est livré au trouble, à l'inquiétude, à la plus mortelle agitation : *Capit tristitanti*. (*Marc.*, XIV, 19.) Une tristesse mortelle s'empare de son âme... (*col. 790*) *Tristis est anima mea usque ad mortem*. (*Matth.*, XXVI, 34 ; *Marc.*, XIV, 34.)

Quelle main invisible vous a déjà frappé, ô mon Sauveur ! Oserai-je le dire ? Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang. Quel coup fatal a pu si vite étonner celui

qui fortifie toutes les créatures, qui anime les martyrs, et qui les fait courir aux supplices avec plus d'ardeur que les gens du siècle ne courent aux spectacles? Quel mystère se présente ici à mon esprit? Ou plutôt dois-je trouver du mystère dans un événement que la raison, à l'aide de la foi, peut si aisément pénétrer? Personne n'est surpris de l'accablement où tomba autrefois le saint homme Job, quand il apprit coup sur coup que le feu du ciel avait consumé ses brebis et les bergers qui les gardaient; que ses bœufs et ses chameaux étaient devenus la proie d'une main étrangère; qu'un vent furieux avait, sous les ruines d'une maison, écrasé tous ses enfants et enlevé à sa vieillesse la consolation qu'il attendait d'eux. On comprend tout d'un coup qu'il n'en fallait pas davantage, pour que ce père infortuné déchirât ses vêtements, qu'il maudît le jour de sa naissance, et qu'il se livrât à la douleur la plus profonde, la plus amère. Or, chrétiens, les affligeantes disgrâces de cet ancien patriarche n'étaient qu'une ombre de celles qui se représentaient à Jésus-Christ dans le jardin de Gethsémani. Il voit d'un coup d'œil ce nombre innombrable de crimes qu'il doit expier par sa mort, et dont la plupart ne sont point venus jusqu'à nous. Tous ces péchés, dont la mémoire nous paraît depuis tant de siècles ensevelie dans l'oubli, frappent son imagination comme si on venait de les commettre. Vous diriez qu'Adam et Eve sortent encore de dessous les feuilles où Dieu leur reprocha leur désobéissance; que le sang d'Abel, fraîchement répandu, fume encore sur la terre et ne fait que commencer à crier vengeance; que Sodome s'abîme encore dans ses voluptés brutales; qu'Israël court après le veau d'or; que David vient de se souiller par un sanglant adultère : en un mot, que c'est dans ce moment même que toute chair mérite, en corrompant sa voie, d'être noyée dans les eaux du déluge.

Quelque grands que soient ces prodiges d'iniquité, le Sauveur en aperçoit qui sont infiniment plus énormes. Hélas! sans sortir du cours de sa Passion, il se voit vendu par un de ses apôtres, renié jusqu'à trois fois par le chef de sa nouvelle Eglise, abandonné par tous ses disciples, trahi et crucifié de nouveau, dans toute la suite des siècles, par une infinité de chrétiens qui paraissent ne devoir embrasser sa religion que pour l'outrager avec plus de malice, en l'outrageant avec plus de lumières et plus de connaissances. C'est cette noire malignité de tous les âges, de tous les temps, des siècles passés et des siècles futurs, qui, exprimée pour ainsi dire par le pressoir de la vengeance de Dieu, forme l'affreux, le redoutable calice qui est présenté à Jésus-Christ. Vos excès y étaient renfermés, mes chers frères, et peut-être n'étaient-ils pas la portion la moins amère de ce triste breuvage.

Mais ce n'est là qu'une partie du lugubre objet de ses peines. Il voit encore, et il sent d'avance les douleurs dont il va être enivré; la mort honteuse qui lui est préparée et l'é-

trange confusion que doit produire son supplice. Mais, ce qui fait une plaie infiniment plus sensible à son cœur, il voit combien sa mort sera inutile, et à un peuple de Juifs pour qui sa croix ne sera qu'un objet de scandale.... (col. 791) à tant de chrétiens qui fouleront aux pieds le sang de la nouvelle alliance, et se jugeront, de gaieté de cœur, indignes de la vie éternelle : à vous, mes frères, qui jusqu'ici avez été de ce nombre, et qui peut-être n'êtes pas trop disposés à en sortir. Ce sont ces tristes objets qui le mettent en agonie.... (col. 791.) Dans un état si affligeant, il n'a avec lui que trois apôtres, dont il est tout occupé; et ces trois apôtres, loin de s'occuper de lui, se laissent aller à un indigne assoupissement. Vous êtes surpris, chrétiens auditeurs, d'une si prodigieuse indolence dans les premiers disciples du Sauveur. Ah! soyez plutôt surpris de la vôtre. Le mystère de la croix était encore une énigme pour eux : Aujourd'hui qu'il est découvert, et que la foi vous dévoile un Dieu accablé de douleur pour vous, à peine pouvez-vous veiller une heure avec lui. A peine lui donnez-vous un moment pour méditer les souffrances que l'excès de son amour pour vous lui a fait endurer.

Mais quelle sera la fin de cette tristesse infinie qui saisit de si bonne heure Jésus-Christ? L'Evangile nous l'apprend : *Factus in agonia prolixius orabat.* (Luc., XXII, 43.) Dans son agonie il redouble sa ferveur; et ce n'est que dans la prière qu'il cherche du soulagement au mal qui le dévore.

O vous, sur qui la main de Dieu s'appesantit, et qui, malgré tous vos efforts, participez au calice du Sauveur! venez apprendre par vous-mêmes combien sa conduite est différente de celle que vous gardez dans vos afflictions. Alors, vous publiez partout vos malheurs, vous vous adressez à toutes les créatures; il n'y a ni place, ni angle, qui ne retentissent de vos plaintes et de vos murmures. Vous cherchez de tous côtés une idée de consolation avant que de recourir à celui qui seul peut soulager vos peines, et tarir la source de vos larmes. Ce n'est que quand votre mal est absolument désespéré du côté des hommes, que vous portez à Dieu une confiance rebutée, épuisée, et qui n'attend son secours de lui que parce qu'elle voit qu'il est impossible d'en trouver ailleurs. Instruisez-vous aujourd'hui par l'exemple de Jésus; et après avoir commencé comme lui par jeter vos soins et vos afflictions dans le sein de la providence, finissez, comme lui, par adorer ses desseins, et par accomplir ses volontés, dans le temps même qu'elles seront plus dures, plus rigoureuses à la nature.

Mon Père, s'écrie-t-il, tout vous est possible : éloignez de moi le calice qui m'est destiné : *Abba Pater, omnia tibi possibilia sunt, transfer hunc calicem a me.* (Marc., XIV, 16.) *Abba Pater* : Dieu saint, vous êtes doublement mon Père. C'est vous qui m'avez formé dans le temps et qui m'engendrez dans l'éternité. C'est moi qui suis votre

Fils bien-aimé, et l'objet nécessaire de vos complaisances. *Omnia tibi possibilia sunt* : Votre puissance est sans bornes, tout est soumis à ses lois. Maître absolu de la vie et de la mort, vous pouvez me soustraire à celle dont je suis menacé. *Transfer hunc calicem a me* : Faites pour un innocent ce que vous avez fait pour tant d'illustres coupables dont les cendres reposent en paix dans le tombeau de leurs pères, et qui sont morts sans ignominie.... (col. 791.)

C'en est donc fait du salut des hommes. Car le Père aime son Fils, et le Fils a hautement protesté qu'il est toujours exaucé par son Père. Affligez-vous donc, chétiens, et vous consolez. Ces sentiments contraires vous sont permis dans un jour où toutes les lois de la nature paraissent renversées. Jésus-Christ pria, et sa prière ne sera point exaucée, ainsi l'ont prédit les prophètes. Un prodige de justice contre le fils veut qu'il soit traité sans miséricorde; parce qu'un prodige de miséricorde pour les pécheurs, veut qu'ils ne soient pas traités selon la rigueur de la justice. L'arrêt est prononcé; il faut que les Ecritures soient vérifiées dans toute leur étendue, et qu'il ne s'y trouve pas un seul point qui ne soit accompli. Il faut, ô mon Sauveur, que les méchants vous portent une haine injuste, que vous deveniez étranger à vos propres frères, que vous goûtiez dans un jardin semé d'absinthe les prémices des plus vives douleurs; que celui qui, dans le cénacle, vient de manger avec vous une nourriture délicieuse, signale contre vous l'horreur de sa perfidie; il faut que vous humiliiez votre bouche dans la poussière, et que vous l'humiliiez sans espérance; que les douleurs de l'enfer vous environnent; que vous soyez l'opprobre des hommes et le rebut de la populace. Il faut qu'on vous enchaîne avec les liens d'Adam, moins puissants encore que les liens de votre charité; que des témoins injustes s'élèvent contre vous; que leur iniquité se démente elle-même, et qu'un tribunal corrompu se dissimule leur contradiction. Il faut enfin que les nations frémissent, que les princes s'assemblent contre l'oint du Seigneur, et qu'ils se félicitent d'une victoire qu'ils ne devront ni à leurs forces, ni à la faiblesse du vaincu, mais uniquement à son obéissance. Préparez-vous donc aux fléaux, mon aimable Jésus..... (col. 792.) Vous serez élevé de la terre, comme le serpent fut élevé dans le désert. Dans cet état si douloureux, vous n'aurez pour rafraîchissement que du fiel et du vinaigre. Votre corps distillera la myrrhe et la douleur dans toutes ses parties. Vous vous verrez en butte aux railleries et aux insultes les plus offensantes. Des chiens furieux vous assiègeront. Dans l'excès de votre tribulation vous crierez au Seigneur, mais malgré vos cris, vous serez effacé de la terre des vivants..... Voilà le calice qui vous est

préparé, il ne passera point de vous. Si on vous envoie un ange, son ministère ne tend pas à adoucir votre amertume, mais à vous conserver assez de force pour souffrir les plus cruels tourments.

Jésus-Christ l'accepte ce calice douloureux : *Veruntamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* (Matth., XXVI, 39.) Il n'y a jamais été véritablement opposé. C'est plus pour vous que pour lui-même qu'il a prié. Il a voulu vous apprendre, dit saint Augustin, qu'il faut réformer votre volonté sur celle de Dieu, et non pas fléchir et accommoder la volonté de Dieu à la vôtre. Il a voulu vous apprendre, dit saint Cyprien, que puisque celui qui est la mort de la mort, et devant qui tout tremble, a appréhendé sa dernière heure, vous avez grand tort de vous imaginer que vous ne serez point effrayé de la vôtre et que vous mourrez sans trouble comme vous avez vécu. Il a voulu vous apprendre, dit saint Chrysostome, que selon la nouvelle philosophie de l'Evangile, il faut, quand Dieu parle, imposer silence à tous les sentiments de la nature; qu'on doit alors suivre sa voix au travers de la honte et de l'ignominie; qu'il est bien permis de le prier de détourner de nous les maux qui nous menacent, mais qu'il n'est pas permis d'être sans soumission, quand il ne juge pas à propos de nous en délivrer. En un mot, il a voulu vous apprendre, et il vous a effectivement appris, qu'il a bien des prières à réprouver, si on ne prie bien que quand on prie selon le modèle que nous en a donné un Dieu agonisant.

Jésus-Christ se lève enfin du lieu où il a mêlé ses prières avec son sang. Après avoir accepté de la main de son Père le calice de sa Passion, il s'avance pour le recevoir de la main des hommes. Il annonce lui-même à ses Apôtres que celui qui le doit trahir est proche. Il marque tous les pas de ses ennemis, pour faire voir que rien ne se fait que de son aveu; qu'il a le pouvoir de donner son âme ou d'en arrêter le sacrifice; en un mot, qu'il ne s'offre que parce qu'il veut bien s'offrir : *Surgite, eamus : ecce appropinquavit qui me tradet.* (Matth., XXVI, 46.) Heureux, ô mon Dieu! heureux celui qui, après avoir combattu comme vous avec les simples armes de la soumission, sait comme vous s'avancer généreusement vers la croix!

Il parlait encore, et tout à coup on voit paraître une cohorte de soldats, une troupe de valets.... (col. 792.) A la tête de cette armée meurtrière on aperçoit un Judas, c'est-à-dire un homme qui, d'un des chefs du troupeau, s'est changé en un chef de loups et de brigands; un apôtre élevé dans l'enceinte du sanctuaire, témoin des prodiges que Jésus-Christ avait opérés, et qui lui-même en avait opérés par le nom de Jésus-Christ; nourri du corps de son Maître (186), et qui deux heures auparavant venait d'être consa-

(186) Saint Hilaire pense bien différemment, et il n'est pas le seul des Pères, qui ait cru que Judas était sorti du cénacle avant l'institution de l'E-

charistie. (Voyez les *Lettres sur la communion de Judas.*)

eré prêtre du Nouveau Testament. C'est ce monstre qui, enchaîné par l'avarice et conduit par la rage, forme, conclut, exécute le noir projet de trahir le plus tendre, le plus signalé de ses bienfaiteurs. C'est lui, dit saint Léon, à qui la trahison et la perfidie donnent le premier rang dans l'exécution du plus horrible attentat qui ait jamais été commis. C'est lui qui va trouver de gaieté de cœur les princes des prêtres, qui fait marché avec eux, et qui leur promet de mettre Jésus entre leurs mains. Exécration malice ! énorme ingratitude ! atroce perfidie ! c'est le crime de Judas, et que Judas commet presque dans un moment. Cessons de nous en étonner. Il n'est point de chute plus épouvantable que celle d'un apôtre. On ne tombe jamais avec plus d'éclat que quand on tombe de plus haut. Et quiconque se livre à l'indignation contre Judas, sans trembler sur lui-même, ne connaît ni sa propre faiblesse, ni jusqu'où peut aller la malignité du cœur humain, quand il a une fois mérité que Dieu l'abandonne à toutes les noirceurs dont il est capable.

Ce lâche, ce malheureux disciple complotait donc avec les anciens du peuple juif la mort de son Maître. On met en trafic celui qui est la fortune du monde, le trésor de l'univers, et que le ciel et la terre ne peuvent ni comprendre, ni payer. Le premier prix qui sera offert, sera bien reçu. Jésus-Christ vaut trop peu pour être marchandé. *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam ?* (Matth., XXVI, 15.) C'est donc ainsi, s'écrie saint Jérôme, c'est ainsi, homme abominable, que tu t'en remets à la discrétion des pharisiens, et dans ton esprit le Fils de Dieu ne vaut pas plus qu'il ne vaut dans l'esprit de ses plus mortels ennemis ! Mais, chrétiens, quelque noire que soit la conduite de cet apôtre prévaricateur, j'ose le dire, le règne des Judas n'est pas passé. Qu'il y en a de nos jours qui sont prêts à tout faire, à tout accorder, à tout apprendre, pourvu qu'ils aient affaire à des gens capables de les bien récompenser ! *Quid vultis mihi dare ?* Que m'offrez-vous, dit ce magistrat, et je vous vendrai la justice : j'absoudrai le coupable, je condamnerai l'innocent, je ferai disparaître les droits de ce compétiteur, j'annéantirai les plus légitimes prétentions de ce concurrent ? *Quid vultis mihi dare ?* Que me promettez-vous, dit ce favori que le hasard ou ses intrigues ont rendu maître des emplois et des dignités, et je vous établirai grand prêtre du sanctuaire, je ferai pleuvoir sur vous les biens de l'Eglise ; je vous engraisserai du patrimoine des pauvres, et je mettrai dans le lieu saint l'abomination de la désolation ? *Quid vultis mihi dare ?* Que me donnerez-vous, et je violerai en votre faveur les lois les plus indispensables de la fidélité ; je trahirai mon ami le plus intime ; à force d'intrigues et de souplesses, je viendrai à bout de corrompre cette personne, dont jusqu'ici la probité n'a pu être entamée ?

At illi constituerunt ei triginta argenteos.

(*Ibid.*). Un champ, qui n'était bon à rien, est le prix de trente deniers, et ces trente deniers sont le prix de Jésus-Christ. *Decorum pretium quo appretiatum sum ab eis* (Zach., XI, 13), dit le Seigneur par un de ses prophètes. Le riche prix qu'on a donné pour moi ! La grande et noble idée qu'on s'est formée de mon corps, de mon sang, de toute ma personne ! *Pretium sanguinis est.* (Matth., XXVII, 6.) A ce juste reproche, quelle doit être un jour la confusion et de celui qui a vendu, et de ceux qui ont acheté à cet indigne prix un sang si précieux, et qui l'ont moins payé qu'ils ne payaient le dernier, le plus vil de leurs esclaves ?

Hélas ! à quel triste ministère suis-je réservé ? et faut-il que dans un jour où toutes mes invectives doivent tomber sur le peuple juif, je ne puisse faire un pas, sans les faire tomber encore davantage sur le peuple chrétien ? Ajoutons donc une seconde demande à la première ; et voyons quelle sera, dans le grand jour des vengeances, la confusion de tant de personnes, de tout âge et de toute condition, à qui Jésus-Christ reprochera publiquement qu'ils l'ont vendu pour un prix plus bas encore que celui de trente pièces d'argent. Quelle confusion pour ce ministre de la parole, que le Père de famille n'avait placé dans sa vigne que pour y faire du fruit ; qu'il avait nourri de ses plus précieuses faveurs ; à qui il ne demandait pour retour que d'annoncer en entier sa justice et ses jugements ; quand on lui démontrera qu'une crainte frivole, que des ménagements hors de saison, qu'une timidité déplacée, lui ont fait altérer la loi de Dieu, et violer les règles les plus saintes de son ministère ? Quelle confusion pour ces malheureux esclaves de l'impureté, quand on leur fera voir qu'ils ont mis le sang de Jésus-Christ en parallèle avec le plaisir de dire un bon mot, c'est-à-dire, une parole qui n'a été bien reçue, que parce qu'elle donnait la mort et à ceux qui l'entendaient, et à celui qui la prononçait ? Quelle honte pour cet ambitieux, quand on le forcera d'avouer qu'il a plus chéri une fumée d'honneur, que tous les trésors du ciel et la mort d'un Dieu qui voulait les lui procurer ?

Judas, un disciple, un apôtre, est donc le conducteur de cet essaim sacrilège : *Et antecedeat eos.* (Luc., XXII, 47.) Rien n'a pu l'arrêter. Il a vu, sans s'émouvoir, tous les disciples consternés dans la crainte qu'eût chacun d'eux d'accomplir le funeste oracle par lequel Jésus-Christ annonça qu'il serait trahi. Il a entendu sans effroi le terrible anathème qui apprenait au coupable qu'il eût mieux valu pour lui de n'être jamais né. Il s'est vu lui-même déclaré l'auteur de ce noir et injurieux forfait. Tout cela n'a servi qu'à lui faire précipiter son crime, et il va le consommer, mais d'une manière si atroce, qu'elle révolte l'esprit, le cœur et tous les sens. Il s'avance vers Jésus, il lui donne le nom de Maître, dans le temps même qu'il lui porte le coup mortel. A ce nom si indécemment dans la bouche d'un perfide et d'un apostat, il joint un baiser ; et ce baiser fatal

est le signe dont il est convenu pour le livrer aux ministres du démon. Funeste baiser, baiser cruel, dit saint Léon, et plus cruel que les traits les plus envenimés. Le laisserez-vous impuni? Vengez-vous, Seigneur; la double cohorte qui vint pour se saisir d'un de vos prophètes, était moins criminelle quand vous la réduisîtes en cendres. Ah! mes frères, que nous connaissons peu la bonté du Sauveur! Qu'il a de peine à perdre une âme! Admirons donc, je ne dis pas l'impudence de Judas, qui, pour trahir Jésus ose lui donner un baiser, mais la patience invincible de Jésus, qui reçoit ce baiser de Judas, et qui le reçoit avec une tendresse capable de convertir tout autre cœur que celui d'un apôtre qui s'est formé au crime et à la plus noire perfidie.

Mon ami, lui dit le Sauveur, quel est votre dessein, et à qui vous adressez-vous? Quoi! Judas, vous trahissez le Fils de l'homme, et vous le trahissez par le signe le plus naturel de l'amitié! *Amice* (Matth., XXVI, 50), oui, vous êtes encore mon ami. Malgré l'horreur de votre procédé, je trouve encore en vous des traits qui intéressent mon amour; et je souhaite plus que ne le souhaite jamais David, que le fils dénaturé qui me persécute puisse être ménagé. *Ad quid venisti?* (Ibid.) A qui vous attaquez-vous? Ne reconnaissez-vous plus ce Jésus qui vous a tiré de la poussière pour faire de vous une des colonnes de son Eglise; qui vous a préféré à tant d'autres plus dignes que vous de ses faveurs, et au nom duquel vous avez fait des miracles capables de fermer la bouche à ses ennemis? *Osculo Filium hominis tradis.* (Luc, XXII, 48.) C'est par le signe de la paix que vous me déclarez la guerre. C'est en me donnant des marques d'un attachement sincère que vous violez toutes les lois de la nature. Que les juifs et leurs pontifes, que les scribes et les pharisiens aient pour moi une haine aussi violente qu'elle est gratuite, je n'en suis pas absolument surpris : ce que j'ai fait pour eux, n'approche en rien de ce que j'ai fait pour vous. Mais qu'un homme, qui a reçu les prémices de mon amour, soit le premier à concerter mon supplice; qu'un homme à qui j'ai donné ma confiance, à qui j'ai découvert mes secrets les plus intimes, pendant qu'ils étaient pour le reste de la terre des énigmes et des paraboles; qu'un homme enfin qui mangeait à ma table, qui fut, et qui se fit gloire d'être un de mes plus chers favoris, oublie dans un moment son rang, son devoir et tous mes bienfaits; qu'il les oublie sans raison, sans pouvoir colorer du moindre prétexte son ingratitude et sa trahison : voilà ce qui fait aujourd'hui le sujet de ma surprise et de ma douleur, et ce qui fera dans la suite l'horreur et l'indignation de tous les siècles.

Mais laissons-là Judas et sa mémoire.... (col. 793.) Cependant comme il est de notre intérêt de nous rendre sages par les malheurs de ceux qui n'ont pas voulu l'être, faisons ici deux réflexions qui nous peuvent beaucoup servir. La première, que Ju-

das, à qui le démon, selon sa coutume, ferma les yeux avant qu'il commît son crime, les ayant enfin ouverts quand il l'eut commis, fit beaucoup plus pour le réparer que ne font une infinité de chrétiens, qui s'imaginent que, sans tant délibérer, on peut commencer par le mal, et qu'on aura toujours assez de loisir pour finir par la pénitence. Car enfin il reconnut son péché, il le reconnut publiquement; il prononça ce fameux *peccavi* (Matth., XXVII, 4), sur lequel vous comptez si fort. Il découvrit les plus honteuses circonstances de son crime. Il avoua qu'il était un traître, et un traître qui avait vendu le sang innocent : *Peccavi, tradens sanguinem justum.* (Ibid.) Il restitua tout l'argent qu'on lui avait donné, et sa douleur fut si amère, que pour se dérober aux reproches de sa conscience et à la lumière du jour, il en vint jusqu'à se donner la mort, et c'est ainsi que finiront par le désespoir tant de gens qui ont commencé par une confiance présomptueuse.

La seconde réflexion que je vous prie de faire, c'est que les Juifs qui, en applaudissant à l'infâme démarche de Judas, l'avaient précipité dans le crime, se moquèrent de sa douleur et de son repentir. Et que nous importe, lui dirent-ils, que vous ayez bien ou mal fait? c'était à vous d'y penser : *Quid ad nos? tu videris.* (Ibid.) Exemple trop naturel de ce qui se passe tous les jours dans le commerce des pécheurs. Le monde, ce monde séducteur et perfide est toujours prêt à faire le plus gracieux accueil à quiconque est prêt à se sacrifier à lui. Il encourage par ses libéralités, il flatte encore plus par ses promesses, il éblouit par un faux air de reconnaissance. Mais, quand une fois il a engagé dans l'abîme un imprudent qui s'est fié à lui, qu'il se donne bien de garde de l'en retirer! Quelles avances m'avez-vous fait faire? dit un homme tout surpris du chemin qu'il a déjà fait. A quelle extrémité m'avez-vous conduit? Je n'avais pas pensé que les choses dussent aller si loin. Reprenez les biens, ou plutôt les bagatelles dont vous m'avez payé. Aidez-moi à rétablir celui que vous m'avez fait supplanter. Rendez-moi mon honneur, ma conscience, mon âme que je vous ai vendus. *Quid ad nos? tu videris* : Tant pis pour vous, dit le monde, si vous avez mal fait. Que n'y pensiez-vous plus d'une fois? Soyez plus sage, et n'y pensez même pas encore; ou du moins pensez-y seul : c'est votre affaire et non pas la nôtre. *Quid ad nos*, etc. Telles sont les tristes réflexions que vous ferez un jour. Telles furent celles de Judas, mais il les fit trop tard, parce qu'il refusa de le faire dans un temps où Jésus-Christ l'en pressait d'une manière si forte et si touchante.

Ce divin Sauveur, connaissant tout ce qui devait lui arriver, s'avance vers les Juifs. Il veut apprendre d'eux-mêmes à qui ils en veulent, parce qu'il veut leur ménager une occasion de retour et de pénitence. Qui cherchez-vous? leur dit-il. Si c'est Jésus de Nazareth, c'est moi qui le suis : *Ego sum.* (Joan., XVIII, 6.) Ce mot n'a pas besoin d'être répété

deux fois pour être un coup de foudre. A peine est-il prononcé que cette armée séditeuse est renversée et tombe par terre : *Abierunt retrorsum.* (Joan., XVIII, 6.) Tous tombent, et pas un ne s'humilie sous la main de Dieu; pas un ne reconnaît cette voix toute-puissante qui renverse et brise les cèdres; pas un n'adore cette miséricorde sensible, qui ne se proposait en les terrassant, que de guérir leur orgueil et d'adoucir leur férocité. Une seconde demande du Sauveur, semblable à la première, est suivie d'une seconde réponse des Juifs, semblable à celle qui leur avait été si funeste. Ils continuent à dire que c'est à Jésus de Nazareth qu'ils en veulent. Aveugles que vous êtes, n'avez-vous jamais su que ce Jésus n'était encore qu'un enfant au berceau, quand il rendit inutiles toutes les recherches et toutes les fureurs d'une légion de satellites envoyés par Hérode pour le surprendre? Avez-vous oublié que, quand vous le conduisîtes sur le sommet d'une montagne, pour le précipiter, il ne vous laissa que la confusion d'avoir fait une démarche inutile? Quand tous ces prodiges se seraient effacés de votre mémoire, pourriez-vous ne pas apercevoir que celui qui, d'une seule parole, a pu vous renverser par terre, aurait pu d'un seul mot vous anéantir; que celui qui, sous vos yeux, remet l'oreille à Malchus, peut faire venir à son secours des miracles plus terribles, et armer contre ses ennemis plus de douze légions de ces esprits formidables, dont un seul frappa dans une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennacherib. Mais non, rien n'amollit des hommes accoutumés depuis longtemps à mépriser la grâce. Rien ne peut corriger un cœur que Dieu a enfin laissé à ses dérèglements. Ne m'abandonnez donc pas, ô mon Dieu!... (col. 794.) *Et Spiritum sanctum tuum ne auferas a me.* (Psal. L, 13.)

On se saisit donc enfin de Jésus-Christ, parce que son heure est venue, et qu'avec elle est arrivée l'heure du monde et de ses puissances ténébreuses. Le berger est frappé, les brebis du troupeau sont dispersées. Pas une d'elles ne périt, parce que le bon Pasteur, en donnant sa vie, n'a d'autre dessein que d'épargner celle de ses ouailles; mais pas une d'elles ne reste fidèle, parce que le Sauveur veut faire connaître qu'il aime constamment, lors même qu'il n'a d'autres raisons d'aimer que sa miséricorde. *Omnes fugerunt.* (Matth., XXVI, 56.) Toutes ces belles protestations d'une tendre et inviolable fidélité s'évanouissent. On ne trouve plus ces hommes, dont les uns, comme les enfants de Zébédée, avaient si hardiment assuré qu'ils boiraient, sans balancer, le calice préparé à leur Maître; les autres, comme Didime, avaient animé leurs compagnons à suivre Jésus-Christ pour mourir avec lui; et qui tous, une heure auparavant, avaient solennellement protesté qu'ils ne l'abandonneraient jamais; *Similiter et omnes dixerunt.* (Ibid., 35.) C'étaient, dit Tertullien, c'étaient des lions, tant qu'il n'y eut rien à craindre;

ce sont des cerfs, dès que la guerre est déclarée. Tous oublient leurs grandes résolutions : tous cherchent honteusement leur salut dans la fuite. Qu'il est humiliant pour Jésus-Christ, c'est-à-dire pour un Maître si digne d'être fidèlement servi, de se voir vendu par un de ses disciples, renié par l'autre, abandonné par tout le reste! Quelle douleur pour lui de n'avoir formé pendant tant d'années qu'une poignée de ministres, et de voir s'anéantir, dès le premier choc, tant de précieuses leçons sur le mépris de la vie, sur la nécessité de porter sa croix, sur le peu de crainte qu'on doit avoir de ceux qui ne peuvent tuer le corps, sans procurer à l'âme une couronne immortelle! Mais quelle instruction pour nous, qui nous entêtons si fort du monde, qui nous laissons éblouir par ses fausses démonstrations d'amitié; qui comptons sur ses promesses comme sur des oracles! L'exemple de tous les siècles ne réformera-t-il jamais nos idées, et ne reconnaitrons-nous point enfin que Dieu seul est celui qui n'a jamais trompé; qu'il est le seul par conséquent à qui nous devions nous attacher? Etudions l'histoire du Sauveur : Elle va nous confirmer ces premières leçons, et nous en fournir de nouvelles. Nous l'avons vu indignement trahi dans le jardin des Oliviers : entrons avec lui à Jérusalem, nous l'y verrons cruellement insulté. C'est sa seconde station : ce sera aussi le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

La prise de Jésus-Christ devient donc enfin l'objet du scandaleux triomphe d'une race adultère. Cette cohorte impie s'applaudit... (col. 794.)

On le traîne d'abord chez Anne, et de là chez Caïphe, où toute la race des prêtres s'était assemblée. Quelle justice se pouvait promettre l'innocence dans un conseil de nuit, où le démon préside; dans un conseil qui n'est composé que de pontifes réprouvés, animés par l'esprit de cabale, de jalousie, de vengeance; dans un conseil qui colore ses excès contre ce premier des pasteurs, par le faux nom de zèle pour la religion de Moïse, et qui ose accuser de l'avoir altérée dans ses points capitaux, celui qui l'avait accomplie avec la dernière exactitude, et qui prouvait sa mission par Moïse, par les psaumes et par les prophètes? Quelle équité à attendre d'un juge qui, depuis longtemps, avait pris son parti, et qui avait déjà porté son arrêt, en déclarant que pour empêcher la ruine de la nation entière, il fallait faire périr Jésus-Christ?

L'innocent paraît donc devant les coupables, le Saint des saints devant les pécheurs, le Dieu des nations devant ses créatures. Cette assemblée, vendue à l'iniquité, n'est remplie que de gens qui sont à la fois témoins, parties, juges, calomnieurs. Tout ce qu'on y craint, c'est de voir la vérité triomphante; tout ce qu'on y souhaite, c'est de la voir opprimée par le mensonge et les faux témoignages : *Omne concilium querebat ad-*

versus Jesum falsum testimonium. (Marc., XIV, 55, 56.) L'accusation la plus vague, la plus calomnieuse, la plus insultante, paraît décisive, dès qu'elle est employée contre Jésus. Le mensonge évident de l'accusateur, le silence de l'accusé ou sa justification, tout devient preuve contre lui. C'est ainsi que tous les jours on commence dans le monde par résoudre la perte de son ennemi; qu'on cherche ensuite les moyens de le faire succomber; et qu'enfin, faute de crimes réels, on en vient jusqu'à lui en supposer d'imaginaires. Après tout, mon Dieu, les serviteurs ne sont pas plus que le maître. S'il a été ainsi traité, de quoi se plaignent-ils, quand leur condition n'est qu'égale à la sienne?

Cependant, Caïphe veut au moins sauver les apparences... (col. 795.) Il interroge donc Jésus-Christ, et c'est sur sa doctrine et sur ses disciples qu'il l'interroge... Qui l'eût cru, qu'une réponse si sage eût dû passer pour un crime?

Un homme puissant veut en perdre un qui n'a en sa faveur que la justice, et une foule de flatteurs applaudissent à son iniquité. Le Juste prouve son innocence, et tout se révolte contre lui. On accuse Jésus de manquer de respect pour Caïphe, et on viole dans la personne de Jésus le sang des rois d'Israël et de Juda, le petit-fils de David et de Salomon. Jésus-Christ n'a pas encore achevé la parole, qu'un infâme ministre de l'enfer lui couvre la joue d'un soufflet : *Dedit alapam Jesu...* (col. 796) (Joan., XVIII, 22.) O vous qui posez pour maxime qu'un soufflet est le comble de l'ignominie, le dernier des affronts, que ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage, et que les conditions les plus basses doivent en poursuivre la réparation, venez admirer à la fois et le sacrilège de celui qui frappe et la patience de celui qui est frappé. Duellistes vindicatifs, qui vous croiriez déshonorés pour toujours, si vous ne rendiez pas au double le mal qu'on vous a fait, venez apprendre que le Fils de l'homme est véritablement doux et humble de cœur. Gens du monde, toujours entêtés du point d'honneur, du rang et des égards, venez vous convaincre de la nécessité d'oublier, je ne dis pas un air d'indifférence ou de mépris, mais les plus violents outrages. Après l'exemple que vous donne Jésus-Christ, le pardon des injures n'est plus un conseil, c'est le précepte d'un Dieu souffleté. Incrédules, athées, déistes, j'ose le dire, venez vous prouver la divinité de Jésus-Christ. Il n'y a qu'un Dieu, dit Tertullien, qui ait pu souffrir avec tant de paix ce que Jésus-Christ souffre ici. Enfin, chrétiens de tous les âges et de tous les états, hâtez-vous d'accourir à ces premières interrogations du Fils de Dieu. Vous le verrez victorieux par la sagesse de ce peu de réponses qu'il veut bien faire. Mais, dit saint Ambroise, vous le verrez bien plus victorieux encore par la force de son silence : *Detulit silentium triumphale*. On l'accuse et il se tait, et par là, dit saint Jérôme, le triomphe de la vaine excuse dont le premier homme voulut se faire un voile pour couvrir

sa lâche désobéissance. Il triomphe de la malignité de ceux qui, pour faire leur cour à ses juges, déposent contre lui; des témoignages contradictoires n'avaient pas besoin d'être autrement réfutés. Il triomphe de nos plaintes et de nos murmures, nous qu'une parole mal digérée aigrit, et qui souvent jetons les hauts cris pour un mot qui souvent est plutôt le fruit de l'imprudence que d'un dessein formé de nous déplaire. J'adorerai, ô mon Dieu! et j'imiterai désormais ce silence si glorieux pour vous, si humiliant pour mes impatiences. Vous êtes Dieu partout... (col. 796.)

Cependant le grand prêtre continue de presser le Sauveur, et par là l'iniquité se dément elle-même. Aveugle pontife, si Jésus-Christ est un enfant de Belzébut, comme vous le supposez, quel respect aura-t-il pour le nom de Dieu? Et s'il respecte le nom de Dieu jusqu'à faire un aveu qui doit lui coûter la vie, quelle apparence qu'il soit lié de commerce avec les enfers? *Adjuro te per Deum vivum.* (Matth., XXVI, 63.) Je vous conjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ. Hélas! que cette interrogation est captieuse! qu'elle est contraire à l'esprit du sacerdoce! qu'elle est opposée aux justes sentiments d'un père du peuple qui, au lieu de chercher l'iniquité dans la maison du juste, devrait, s'il était possible, chercher le bien et la justice dans la maison des criminels! C'en est fait de Jésus. S'il se tait, le voilà coupable de mépris contre Dieu, au nom duquel il a été interrogé. S'il répond qu'il n'est pas le Messie, on le condamne d'imposture. S'il avoue qu'il l'est, on le traite de fanatique et de blasphémateur. Nouvelle instruction pour nous, mes très-chers frères, et pour tant de personnes à qui un léger intérêt fait trahir la vérité, et qui sont toujours prêtes à jurer sur l'Evangile qu'elles croient sincèrement ce qu'elles n'ont jamais cru. Jésus-Christ, aux dépens de sa vie et de son honneur, va parler le langage du vrai : il répond sans ambiguïté qu'il est le Fils de Dieu, et qu'un jour on le verra descendre sur les nues pour juger la terre dans l'équité. A ces mots, une nouvelle fureur s'empare de tous les esprits. Le grand prêtre fait éclater sa rage en déchirant ses vêtements. Chacun crie au blasphème. Il n'est point nécessaire de recueillir les voix. De toutes ensemble il ne s'en forme qu'une qui le condamne à la mort : *Qui omnes condemnaverunt eum reum esse mortis.* (Marc., XIV, 64.) Le sceptre transporté de Juda à un prince étranger, les semaines de Daniel accomplies, l'attente où était toute la nation de l'Agneau qui devait régner sur la terre, les miracles sans nombre du Sauveur qui prouvaient si bien qu'il était le Messie, toutes ces circonstances dont la réunion formait une preuve aussi frappante qu'invincible en faveur de Jésus-Christ ne sont comptées pour rien. Sanhédrin injuste, confuse et tumultueuse assemblée, que les choses changeront un jour de face, dit saint Augustin! celui qui comparait aujourd'hui devant ton tribunal, te fera com-

paraître devant le sien. Celui qu'on accuse d'être un blasphémateur fera voir à ses accusateurs qu'eux seuls l'ont été. Celui enfin qui, sans ouvrir la bouche, se voit jugé digne de mort, armera contre ses ennemis la voix de toutes les créatures, et les pierres mêmes, s'il en est besoin, publieront hautement avec les anges qu'il fut toujours digne de la gloire, de l'honneur, de l'immortalité (187).

Après ce jugement, si digne de ceux qui l'ont prononcé, le conseil se dissout, mais les mauvais traitements du Fils de Dieu recommencent. C'est pour d'autres criminels qu'il est établi par les lois que toute leur peine se doit réduire à celle qui est portée par leur sentence; Jésus-Christ est un coupable d'un ordre supérieur contre lequel on peut sans scrupule outrer et violer toutes les règles de la justice et de la compassion. On le livre donc pendant tout le reste de la nuit à une canaille furieuse... (*col. 797.*) O nuit horrible, qui seule connais toutes les abominations que fit et que vomit l'enfer à la faveur de tes ténèbres, qu'un noir tourbillon te possède et t'emporte avec lui; que les étoiles qui devraient t'éclairer soient obscurcies pour toujours; que l'aurore ne se lève point pour toi, et que ta mémoire périsse à jamais : *Noctem illam tenebrasque turbo possideat : non videat ortum surgentis aurora.* (*Job, III, 6.*) Je me trompe, mes frères; voudrais-je donc vous faire oublier une nuit qui n'a été si affligeante pour Jésus-Christ que parce que Jésus-Christ a été plein d'amour pour vous ? Ah ! puissiez-vous au contraire la graver éternellement dans votre esprit et dans votre cœur. Puissiez-vous vous souvenir, et vous souvenir jusqu'à la fin de vos jours, que c'est pour expier tant de nuits employées par vous dans des voluptés criminelles, dans des festins enivrants, dans des compagnies pleines de passion et de danger, dans des spectacles séducteurs, dans des concerts inventés pour amollir l'esprit et la chair, que le Sauveur a passé cette nuit déplorable, sans défense du côté du ciel, sans ménagement du côté de ses ennemis, sans consolation du côté ni de ceux à qui il avait rendu la santé, ni de ses disciples les plus chéris.

Mais quoi ! saint Pierre ne l'avait-il pas suivi ? Oui, mes frères, il le suivit de loin : *Sequebatur a longe.* (*Matth., XXVI, 58.*) Il le suivit par un motif de curiosité, et pour voir quelle serait la fin de cette affaire : *Ut videret finem.* Il le suivit, hélas ! pour lui porter le coup le plus fâcheux qu'il ait reçu dans tout le cours de sa Passion... (*col. 797.*)

Pécheurs, mes frères, qui vous repaissez d'une confiance présomptueuse; qui vous flattez d'une force à l'épreuve de la tentation; souvenez-vous qu'il n'a fallu qu'un souffle de vent pour renverser la plus forte colonne de l'Eglise (188). Pécheurs qui, à la vue de vos crimes, désespérez d'en obtenir le pardon, rappelez-vous ce regard de tendresse et

de miséricorde que Jésus voulut bien jeter sur un coupable qui ne méritait pas plus d'indulgence que vous. Pécheurs qui différez de jour en jour à faire pénitence, qui restez sans scrupule dans des occasions où votre vertu a plus d'une fois été ébranlée, et qui croyez beaucoup faire quand vous versez quelques larmes sur vos désordres, n'oubliez pas que Pierre fut trouvé pénitent dans le moment même qui l'avait vu criminel; qu'il ne différa pas un instant à sortir du lieu qui avait été si fatal à son innocence, et qu'il pleura jusqu'au dernier soupir sa lâcheté et son ingratitude. Et vous, ministres du Seigneur, qui n'avez pas toujours vécu dans la plus exacte justice, c'est peut-être par le conseil d'une providence particulière, que vous êtes tombés. Apprenez, par les chutes que vous avez faites, à compatir à celles que font encore vos frères, et soyez toujours prêts à tendre aux pécheurs cette main de compassion et d'amour que Jésus-Christ tendit aussitôt à un apôtre qui l'avait si cruellement maltraité.

Pendant que Pierre pleure amèrement son crime, les scribes et les anciens de Jérusalem en commettent de nouveaux et en préparent de plus grands... (*col. 798.*) On conduit le Sauveur chez Pilate, dans le pitoyable état où nous l'avons déjà vu. Cette assemblée brutale de pontifes qui se disposent si religieusement à manger la Pâque craint de se souiller en entrant chez un juge païen, et elle ne craint point de poursuivre la mort du plus saint des enfants d'Israël. Telle est à peu près la sainteté pharisaïque de tant de chrétiens qui, pour me servir des termes de Jésus-Christ, coulent le moucheron et avalent le chameau, c'est-à-dire qui s'attachent à des minuties et méprisent l'essentiel de la loi : la justice et la miséricorde; qui sont scrupuleux jusqu'à la superstition, pour ne pas manquer à certaines parties peu importantes dont ils se sont fait une règle, et qui ne comptent pour rien l'esprit de chicane et d'aigreur qui les porte chaque jour à tenter de nouveaux procès; l'esprit d'injustice qui leur fait éluder les poursuites et tromper les espérances d'un pauvre créancier; l'esprit de vengeance qui leur apprend à noircir par d'indignes calomnies ceux qui les ont offensés, et à leur faire souffrir dans leur réputation une mort d'autant plus dure qu'elle est plus longue et plus humiliante.

Pilate, tout païen qu'il était, était moins corrompu que des gens nourris dès leur enfance dans la vraie religion. Il demande aux Juifs de quels crimes ils accusent celui qu'ils ont amené à son tribunal : *Quam accusationem affertis adversus hominem hunc ?* (*Joan., XVIII, 29.*) C'en est assez pour faire perdre patience à des hommes enivrés de l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes et de la haine qu'ils ont pour Jésus-Christ. Ils font sentir à Pilate, par des cris confus, qu'on leur fait

(187) *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem..... et honorem et gloriam.* (*Apoc., V, 12.*)

(188) *Columnnam firmissimam ad unius auræ pulsum totam contremiscentem.* (*S. August., tract. 13 in Joan.*)

injure en supposant que celui qu'ils accusent peut n'être pas coupable. Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré : *Hic si non esset malefactor, non tibi tradidissemus eum.* (Joan., XVIII, 30.) Un procédé si étrange, si opposé aux règles les plus simples, déshonore les Juifs et ne fait point d'impression sur un juge qui connaissait d'ailleurs et l'innocence de l'accusé et la perversité de ses accusateurs. Ils sont donc obligés d'en venir à des accusations plus précises, c'est-à-dire à des calomnies plus manifestes et plus détaillées. Ils accusent, contre la foi publique, le Sauveur d'avoir soulevé les peuples, lui qui leur avait appris à respecter les plus abominables pontifes, parce qu'ils étaient assis sur la chaire de Moïse, et qui d'ailleurs n'aurait eu besoin que de son bras pour les exterminer. Ils l'accusent d'avoir voulu s'ériger en roi, lui qui avait pris la fuite pour ne l'être pas, et qui l'eût été du monde entier, s'il avait voulu l'être. Ils l'accusent d'avoir empêché qu'on ne payât le tribut à l'empereur, lui qui avait nettement décidé qu'il fallait rendre à César ce qui appartient à César, et qui, pour le payer lui-même, avait fait venir les miracles au secours de son indigence (189). Enfin ils l'accusent de s'être dit le Messie, comme si le ciel et la terre ne l'avaient pas dit avant lui, et que les prodiges qu'il avait fait au nom de son Père n'eussent pas été, aux yeux d'une raison épurée, des preuves invincibles de sa mission et de sa divinité.

Jésus-Christ ne répond à cette foule de dépositions insensées que par un profond silence. Ce silence, plus prodigieux que les prodiges mêmes dans un homme prêt à perdre la vie, aigrit les chefs de la Synagogue parce qu'il les confond, mais il touche un juge païen parce qu'il est moins dominé par la passion et qu'il est de meilleure foi qu'eux. Pilate ne peut s'empêcher de témoigner sa surprise et son admiration. Quoi donc, dit-il à Jésus-Christ, n'entendez-vous pas tous les griefs dont on vous charge? *Non audis quantam isti adversum te dicunt testimonia.* (Matth., XXVII, 13.) Il le entendait sans doute, et si l'amour de la vie fournit des réponses et donne de l'éloquence à ceux qui par là peuvent se la conserver, qui doute que Jésus-Christ n'eût pu mettre en cendres et les accusations et ceux qui les formaient? Mais, chrétiens auditeurs, il était le chef d'une religion dont la douceur et le grand art de posséder son âme dans la patience font le plus bel ornement; d'une religion où l'on doit se croire heureux quand on est maudit et persécuté; d'une religion où, sans se troubler, on entend dire de soi tout le mal qu'un esprit aigri et envenimé peut en vomir; d'une religion par conséquent dont les lois austères nous obligent d'être pendant la persécution ce que fut Jésus-Christ devant Pilate, c'est-à-dire des hommes qui n'entendent pas plus que s'ils n'avaient point d'oreilles, et qui, comme des muets, semblent ne savoir

ni parler ni répondre : *Factus sum ego tanquam surdus non audiens, et sicut mutus non habens in ore suo redargutiones.* (Ps. XXXVII, 15.)

Pilate n'eut pas de peine à reconnaître les artifices grossiers des Juifs. Il se contenta, pour ne rien négliger de ce qui regardait le service de l'empereur, de demander à Jésus s'il était roi. Mais qu'un roi dont la domination est toute spirituelle fit peu d'impression sur lui! Ce n'est, ô mon Dieu! ce n'est qu'à vos enfants bien-aimés qu'il est donné de connaître que votre royaume est si peu de ce monde qu'il y a entre l'un et l'autre une opposition irréconciliable. Tous les soldats qui veulent combattre et vaincre sous vos drapeaux n'ont d'autres armes que la douceur, la patience, l'humilité. Ils n'ont de maximes que celles qui heurtent directement et le siècle et les lois des enfants du siècle. Ils n'ont d'appui que l'amour de la pauvreté, l'horreur du faste, le dégoût de l'élévation, le mépris des grandeurs humaines : *Regnum meum non est de hoc mundo.* (Joan., XVIII, 36.) Ainsi, continue Jésus-Christ, je suis roi, et c'est pour cela que je suis né; mais la gloire de mon règne ne consiste ni à prendre des villes, ni à forcer des retranchements, ni à battre de nombreuses armées. Ma destinée et celle de mes sujets est plus paisible; elle se borne à rendre témoignage à la vérité.

Quel étrange langage pour les gens du monde, que celui qui leur annonce la vérité! Son nom seul les effraie. Elle n'avait jamais paru devant Pilate, il est tout surpris d'en entendre parler : *Quid est veritas?* (Joan., XVIII, 38.) Vérité sainte, vous n'avez presque point de domicile sur la terre, mais il n'est point de lieu, dont toutes les avenues vous soient plus fermées que celle du palais des grands. Plus païens souvent que Pilate, ils ne demandent pas même ce que c'est que la vérité, ou s'ils le demandent quelquefois, c'est avec ce cœur froid et double qui n'est digne, ni de la connaître, ni de profiter de ses oracles. Ils ne craignent rien plus que ses approches. Son ombre les trouble, et dès qu'ils commencent à l'apercevoir, ils imitent la conduite de Pilate, et lui tournent le dos : *Et cum hoc dixisset, iterum exivit ad Judæos.* (Ibid.) Il est vrai qu'il fit de nouvelles instances pour délivrer Jésus, mais en reconnaissant son innocence, il ne fit que prouver qu'il allait bientôt se rendre coupable. Il n'eût point assez de force pour se charger de tout ce que la défense d'un homme si violemment attaqué pouvait avoir d'odieux. C'est pourquoi ayant appris, par les clameurs des pharisiens, que Jésus était de Galilée, il le renvoya à Hérode, qui en était tétrarque, et que la solennité du jour avait amené à Jérusalem, comme si c'était assez pour un homme qui a l'autorité en main, de ne pas prononcer contre un innocent; comme si le mal qu'il n'a pas empêché, ne se faisait pas sur son compte; comme si ce n'était pas trahir la vertu, que de l'abandon-

ner, quand elle a besoin d'être soutenue.

Hérodé se réjouit de voir Jésus, dit l'Evangile; mais il ne s'en réjouit pas comme avaient fait Abraham et tant de prophètes, qui souhaitaient de voir le jour du Seigneur, et qui, quoiqu'ils ne l'eussent aperçu qu'au travers des ténèbres d'une suite immense d'années, en avaient été remplis d'une consolation ineffable. Il s'en réjouit, parce qu'il crut qu'un accusé qu'on poursuivait à feu et à sang, s'efforceraient, comme Moïse, de justifier sa mission par des miracles, et qu'il ne négligerait rien pour mériter sa protection: *Et sperabat signum aliquod videre ab eo fieri.* (Luc., XXIII, 8.) Mais Jésus-Christ ne se prête point aux désirs de ceux qui le cherchent avec ces indignes dispositions. Ainsi les souhaits d'Hérode furent inutiles, et les questions multipliées qu'il fit au Sauveur, demeurèrent sans réponse. Un meurtrier, qui fumait encore du sang de Jean-Baptiste, et qui se déshonorait publiquement par ses amours incestueux, ne méritait, ni que l'Homme-Dieu fit attention à sa vaine curiosité, ni qu'il fit devant lui des miracles qui peut-être n'auraient servi qu'à l'endurcir davantage. C'est donc en vain que ce prince adultère demande des prodiges, ils ne lui seront point accordés: *Et signum non dabitur ei.* (Luc., XI, 29.) Mais quoi! Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, qu'on charge de chaînes, qu'on foule aux pieds, qui est constamment accusé, et qui constamment ne répond rien aux plus noires et aux plus folles accusations, n'est-il pas le plus grand miracle qui ait jamais paru? N'y a-t-il donc de prodiges que ceux qui dérangent les éléments? S'il en faut de tels à Hérode, qu'il attende encore quelques moments. Bientôt il verra toute la nature ébranlée, le soleil sans lumière, les rochers brisés. Mais hélas! il n'en sera pas plus touché que le fut Pharaon par tous ceux que le législateur des Juifs opéra devant lui.

L'accueil favorable que ce prince impie parut d'abord faire à Jésus-Christ se change bientôt en insultes. Un homme qui ne parlait que par sa modestie, sa patience, sa profonde humilité, aurait-il pu se faire estimer à la cour? Non sans doute: *Sprevit eum Herodes.* (Luc., XXIII, 11.) Hérode n'eût pour lui qu'un souverain mépris. Il le regarda comme une espèce d'imbécile, qu'on avait eu tort de faire paraître devant lui, et qu'il ne pouvait souffrir plus longtemps sans se déshonorer. *Sprevit eum.* (Ibid., 12.) On craint ceux qui sont puissants, Hérode craignait les Romains. On respecte ceux dans lesquels on aperçoit quelque chose de supérieur: Hérode respectait Jean-Baptiste. On hait ceux qu'on regarde comme ses compétiteurs: Hérode et Pilate étaient ennemis, *inimici ad invicem* (Ibid., 12); mais on méprise ceux qui ne paraissent dignes ni d'être craints, ni d'être hais; ceux dans lesquels on ne découvre que des traits, ou de petitesse, ou d'un fanatisme qui est le comble de la sottise. *Sprevit eum Herodes.* Beaux esprits prétendus, la plus criante injure

qu'on puisse faire à quelqu'un d'entre vous, c'est de lui dire en face, qu'il n'a ni lumière, ni intelligence. Il serait moins furieux, si on lui reprochait les plus honteux désordres. Il n'est point d'imputation qu'il souffre avec moins de patience, et pour peu qu'il se vît obligé de porter un bandeau qui annonçât publiquement qu'on le met au nombre des insensés, il n'en faudrait pas davantage pour lui renverser le sens, et lui troubler la raison. Sagesse éternelle, Dieu des sciences, Verbe qui êtes la lumière du Père, c'est ainsi que vous êtes traité chez Hérode, et chacun applaudit à cet indigne traitement.

Sprevit eum Herodes. Jusqu'ici, mon adorable Sauveur, on vous avait déshonoré par mille noms pleins d'infamie. On vous avait qualifié d'homme de bonne chère, d'ami des publicains, d'ennemi de la loi et de l'Etat, et même de démoniaque. Mais on ne s'était point encore avisé de vous travestir en homme dépourvu de jugement et de raison. C'est au temps de votre Passion que la flétrissante épithète d'insensé vous était réservée, et c'est dans le palais d'un roi, qu'on vous la donne. Jamais vous n'aviez paru à la cour; voilà le jugement qu'on y porte de vous la première fois que vous y paraissez. Ah! plutôt à Dieu qu'aujourd'hui votre religion sainte ne fût méprisée que chez les grands, et qu'on ne trouvât pas parmi le peuple, comme parmi les puissants du siècle, un esprit de jeu et de badinage qui tourne en dérision et l'Evangile et ses plus augustes mystères.

Sprevit eum Herodes cum exercitu suo (Luc. XXIII, 11); Hérode le méprisa avec tous ceux de sa suite. Avant que ce prince eût parlé, il y a bien de l'apparence que sa cour était partagée de sentiments sur Jésus-Christ; que les uns se déchainaient contre lui, et que les autres rendaient à sa vertu la justice qui lui était due. Mais la conduite du souverain devient la règle de ses sujets. C'est lui qui donne le ton, et il ne le donne jamais plus efficacement que quand il le donne pour le mal. Son péché est le péché public. Ce n'est rien que de se damner, lorsqu'on se damne en marchant sur ses pas. Que de leçons pour vous, pères de famille, qui êtes rois dans votre domestique! Mais que de réflexions pour vous, prêtres du Seigneur, qui êtes à la tête des peuples! Hérode les fit peut-être dans la suite. Mais qu'on les fait inutilement, quand on a si longtemps tardé à les faire!

Sprevit eum Herodes: Hérode méprisa donc J.-C.; il s'en divertit, il s'en moqua d'une manière aussi basse qu'outrageante, et *illusit*; et après l'avoir fait revêtir d'une robe blanche afin que chacun connût ce qu'il en pensait, il le renvoya à Pilate, avec lequel il se réconcilia. Cette réconciliation, si elle fut sincère, a été le seul miracle qu'ait opéré le Sauveur à la cour d'Hérode. Il n'est pas aisé de rapprocher deux grands du siècle, pleins d'ambition et jaloux de leur autorité: *Et illusit indutum veste alba, et remisit ad Pilatum, et*

facti sunt amici, Herodes et Pilatus in ipsa die. (Luc., XXIII, 11.) Quelle confusion pour l'Homme-Dieu ! Quel triomphe pour ses ennemis ! Jésus-Christ leur paraît convaincu par son silence. C'est un homme qui a bien pu séduire une populace ignorante, mais qui n'a osé parler devant des juges instruits, ni exposer sa conduite et ses miracles à des yeux éclairés.

On le ramène promptement chez Pilate, et on ne pense plus qu'à obtenir de lui ce consentement funeste, qui doit donner la mort à l'Auteur de la vie. Les cris et la calomnie recommencent du côté des Juifs, le refus et les délais du côté de Pilate. Ce gouverneur se prévaut en faveur de l'innocent, du mépris qu'Hérode s'était contenté d'en faire. Mais c'est donner gain de cause aux impies, que de leur résister trop faiblement. Pilate se sent pressé, et pour sauver la vie à Jésus-Christ, il s'avise d'un expédient plus dur que la mort qu'il voudrait lui épargner. J'ai coutume, leur dit-il, de vous délivrer chaque année à la fête de Pâques un prisonnier, optez entre Jésus et le meurtrier Barrabas. Voilà la demande : la réponse des prêtres et du peuple est unanime.... (*col. 800*). Pilate se rend enfin : *Adjudicavit fieri petitionem eorum. (Luc., XXIII, 24.)* Soutenez votre attention, mes frères, la mort d'un Dieu qui ne la souffre que pour vous, mérite bien que vous souffriez quelque chose pour lui. Il est la victime, vous n'êtes que les spectateurs de son sacrifice, quelle différence entre sa position et la vôtre ! Suivons-le donc sur le Calvaire ; ce lieu d'horreur pour lui fut sa dernière station, puisse-t-il être l'éternel objet de notre amour et de notre reconnaissance !

TROISIÈME POINT.

Le dernier et le plus sanglant arrêt est donc enfin prononcé contre le Sauveur du monde. Pilate, sans le croire coupable, l'a condamné à la mort, et les Juifs qui savent bien qu'il est innocent, se hâtent de le conduire au lieu du supplice. L'un a été vaincu par sa timidité, les autres sont emportés par leur malice et par leur fureur. Mais tous ne font qu'exécuter une autre sentence qui leur est inconnue, et que la sagesse de Dieu avait dictée avant tous les siècles : *Facere quæ manus tua et consilium tuum decreverunt fieri. (Act., IV, 28.)*

C'est ici, mes frères, que Jésus-Christ va mériter, plus que jamais, le nom qu'il a déjà tant de fois rempli, d'homme de douleurs. Il était véritablement un homme de prodiges, lorsqu'il éclairait les aveugles dans Jéricho, qu'il guérissait les lépreux dans Capharnaüm, qu'il ranimait les membres éteints des paralytiques dans Jérusalem, qu'il ressuscitait les morts à la porte de Naïm, dans Genezareth et à Béthanie. Il était un homme de grâce, lorsqu'il forçait les Samaritains, si opposés aux Juifs, à le reconnaître pour le Messie, les Zachée et les publicains à se défaire par justice ou par libéralité d'une partie de leurs biens, les Madeleine à verser

des larmes aussi publiques que leurs dérèglements. Enfin il était l'homme de gloire et de grandeur, lorsque les anges chantaient en son nom des cantiques de louanges, que le Père éternel, du haut de son trône, le déclarait son Fils bien-aimé, qu'Elie et Moïse venaient sur le Thabor lui rendre leurs hommages, et passer avec lui leurs plus précieux moments. Tous ces noms augustes ne sont pas absolument évanouis dans sa Passion. Il paraît encore un homme de miracles, quand il renverse les Juifs à Gethsémani, et qu'il remet l'oreille à Malchus, un homme de grâce, quand il convertit un apôtre chez Caïphe, et un larron sur le Calvaire ; un homme de gloire, quand, tout mort qu'il est, il ébranle la nature, et éclipe les astres du firmament. Mais, je continue à le dire, il n'est point de nom qu'il remplisse avec tant d'étendue, que celui d'un homme qui connaît l'infirmité, et dans qui le ciel irrité réunit toutes les douleurs : *Scientem infirmitatem, virum dolorum. (Isa., LIII, 3.)* Il est vrai que Dieu, en faisant violence à sa miséricorde, avait de temps en temps laissé échapper de grands traits de sa justice. Mais la terre, livrée à un déluge général, des villes entières abîmées par une pluie de feu et de soufre, des armées ensevelies, noyées dans les flots, des royaumes éteints, renversés, des Juifs menés en captivité devant la face d'un vainqueur insolent ; toutes ces disgrâces n'étaient, selon l'expression du prophète Daniel, que des gouttes de malediction : *Stillavit super nos maledictio. (Dan., IX, II.)* Jésus-Christ chargé de sa croix, conduit à la croix, expirant sur la croix, est lui seul le centre, l'assemblage, le point qui réunit toutes les maledictions. Il est cette victime d'expiation, qui, chargée de tous les crimes du monde, reçoit seule les anathèmes qui devraient être partagés entre tous les coupables : *Factus pro nobis maledictum. (Galat., III, 13.)*

Il commence par embrasser cet arbre fatal, sur lequel il doit finir ses jours... (*col. 801.*) Il passe pour la dernière fois par les différentes places de cette ville infortunée, qui lui a coûté tant de larmes. Son cœur crucifié d'avance dit un adieu éternel à ces enfants rebelles qui, bien loin de se rassembler sous ses ailes, portent en triomphe devant lui l'étendard de leur révolte. Jérusalem, malheureuse Jérusalem, jusqu'ici en lapidant ceux qui t'avaient été envoyés, tu n'avais fait mourir que des prophètes. Tu méprises aujourd'hui la dernière visite de ton Sauveur. Tu mets le comble à tes excès, tu remplis la mesure de tes pères. Ton destin est arrêté : ta perte est écrite et elle est écrite avec des caractères qui ne s'effaceront jamais : *Stylo ferreo, in ungue adamantino. (Job, X, 24 ; Jerem., XVII, 1.)*

Mais laissons Jérusalem, et suivons le Sauveur dans son pénible voyage. La trace de son amour, imprimée avec son sang dans tous les lieux où il passe, nous conduira. Recueillons avec soin ses dernières paroles, ses derniers soupirs, et gardons-nous bien

de l'abandonner d'un seul pas. Mais, mes frères, pour marcher après un Dieu qui porte sa croix, il faut, selon le précepte qu'il nous en a donné, que nous portions la nôtre : *Qui vult venire post me, tollat crucem suam et sequatur me.* (Matth., VIII, 34.) Sortons avec lui hors du camp, comme le dit le grand Apôtre. Mais rendons-nous par justice participants de l'ignominie dont il a voulu être couvert par miséricorde : *Exeamus ad eum extra castra, improprium ejus portantes.* (Hebr., XIII, 13.) Hélas ! que cette loi d'un Dieu mourant est peu accomplie ! Il est vrai, dans un sens, que chacun porte sa croix. Ni les riches, ni les pauvres, ni les grands, ni les petits ; personne, en un mot, ne peut s'en garantir, parce qu'un joug pesant accable tous les enfants d'Adam, et que la croix est l'apanage de l'homme, depuis le moment de sa naissance jusqu'au jour de sa mort. Mais combien y en a-t-il qui ne la portent que malgré eux, comme Simon le Cyrénéen ? Combien y en a-t-il qui ne la portent que parce qu'ils ne peuvent s'en exempter, comme les deux voleurs qui y furent attachés avec Jésus ? Qu'il y en a peu, au contraire, qui, comme lui, la recherchent avec ardeur, l'embrassent avec tendresse et la portent avec une constance invincible !

Tels étaient les sentiments du Sauveur, lorsqu'il aperçut ce petit troupeau de femmes pieuses qui osaient verser publiquement des larmes sur sa triste destinée. Il oublie sa douleur et ses maux pour ne penser qu'à ceux des autres. Il porte dans son cœur la ville ingrate qui le persécute : il ne peut l'en effacer. Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez ni mes tourments ni la mort qui va bientôt les couronner. Il est vrai que vos soupirs pour moi sont légitimes ; mais un objet plus intéressant, plus personnel doit être la matière de vos gémissements. (Luc., XXIII, 38.) Quel est donc, ô mon Dieu ! quel est ce mal incompréhensible qui doit plus nous toucher que le triste, le désolant état où le Saint des saints est réduit ? Est-il sur la terre un sujet plus capable de nous attendrir qu'un Homme-Dieu condamné au plus infâme des supplices ? Oui, mes frères, et c'est le péché ; et toutes les larmes que vous répandez sur Jésus sont inutiles, si vous ne commencez pas par en répandre sur vous-mêmes : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* (Ibid.) Pleurez donc sur la longue résistance que vous avez faite aux inspirations de l'Esprit-Saint. Pleurez sur le crime énorme dont vos enfants se souillent aujourd'hui. Pleurez sur la vengeance qui ne tardera pas à fondre sur eux, et qui, en vous faisant regretter le sort de ces mères qui ont toujours été stériles, vous fera souhaiter que les montagnes s'écroulent sur vos têtes et que les collines se déplacent pour vous ensevelir sous leurs ruines : *Sed super vos ipsas flete.* Et vous, chrétiens qui m'écoutez, pleurez et pleurez à l'envi, tant d'innombrables commises sans remords, tant d'outra-

ges faits à la Majesté divine au milieu de son temple, tant de communions sacrilèges par lesquelles vous lui avez fait souffrir une seconde mort plus odieuse, plus outrageante que la première : *Sed super vos ipsas flete.* Si l'arbre de vie, tout rempli de grâce et de vérité, est coupé avec tant de rigueur, que fera-t-on d'un amas de branches sèches, stériles, toujours séparées du tronc ? Si un homme qui n'a sur lui que des iniquités étrangères, essuie des coups si terribles, que sera-ce de ceux qui sont pétris de leurs propres iniquités ? Quelle apparence que le juge sévère, qui a si rigoureusement traité un Fils innocent, soit bien disposé à faire grâce à des serviteurs coupables, à des esclaves révoltés, à des néants aussi insensés qu'ils sont rebelles ? *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?* (Luc, XXIII, 31.) Soyez donc à vous-mêmes, mes très-chers frères, le premier sujet de vos sanglots : et si vous pleurez sur la croix que porte Jésus-Christ, pleurez principalement parce que c'est vous qui avez eu le malheur de l'en charger.

Enfin, Jésus-Christ, après une marche presque aussi pénible que la mort qui doit en être le terme, commence d'apercevoir la montagne du Calvaire. La victime, couverte de sueur et de sang, découvre l'autel sur lequel on la doit égorger. L'innocent Agneau voit approcher ce moment qui va, et finir tous les moments de sa vie mortelle, et effacer tous les péchés du monde. Il était né pendant le silence et les ténèbres, parce qu'il voulait comme étouffer la gloire de sa naissance, qui, en effet, ne fut connue que d'un petit nombre de pauvres bergers. Il va mourir en plein jour et mourir sur une montagne destinée au supplice des scélérats, parce qu'il veut mourir dans la honte et dans l'ignominie. A la vue de ce triste lieu, où il doit achever son sacrifice, il se prosterne en esprit devant son Père. Il répète ces paroles du prophète, qu'il s'était si justement appliquées, lorsqu'il entra dans le monde : *Vous ne voulez, ô mon Dieu ! ni victimes, ni holocaustes. Le sang des taureaux ne peut adoucir votre colère.* (Psal. L, 21.) Le sang d'un frère répandu pour son frère ne pourrait pas même vous désarmer. Vous m'avez donné un corps : *Corpus aptasti mihi.* (Hebr., X, 5.) Vous me l'avez formé tout exprès pour les douleurs, *aptasti*. Si vous l'eussiez fait moins délicat, j'aurais moins souffert ; si vous l'aviez fait moins robuste, il y a longtemps que j'aurais expiré sous la multitude des tourments. *Ecce venio, ecce venio : j'ai manifesté votre nom aux hommes* (190), avilissez le mien dans leur mémoire. Je vous ai glorifié sur la terre, humiliez-moi sur la montagne. J'ai achevé l'ouvrage dont vous m'aviez chargé, achevez celui de votre justice. Enfoncez dans mon sein, par les mains de vos ministres, le glaive meurtrier. J'adore, en mourant, la raison qui vous irrite contre moi : *Ecce venio, ecce venio.* Et moi, Sei-

gneur, qui, en annonçant vos peines, ai la douleur de reconnaître que j'en ai été l'instrument malheureux, je m'unis de tout mon cœur à la soumission dont le vôtre est rempli. J'adore à mon tour et l'arrêt de mort qui est fulminé contre vous, et celui qui est déjà porté contre moi. Je mourrai un jour, ô mon Jésus ! et ce jour n'est peut-être pas éloigné. Oh ! s'il m'était donné de mourir comme vous sur la croix, de vous rendre amour pour amour, sang pour sang et vie pour vie. Mais non, ces grandes faveurs ne sont pas pour un pécheur tel que je suis. J'accepte au moins, dès ce moment, ce calice si dur à la nature. Déchargez, dans ce dernier passage, sur mon corps criminel, tous les coups de votre colère, mais consolez mon âme par votre amour et dissipez mes frayeurs par l'abondance de vos miséricordes.

Enfin, Jésus-Christ tout hors d'haleine est sur le Calvaire. C'est là cette terre infiniment plus sainte que celle où Moïse vit un buisson ardent. C'est là ce lieu de Béthel, où l'on va planter l'échelle mystérieuse qui joint le ciel à la terre. C'est là cette montagne où Abraham doit immoler son fils. Déjà on le dépoille de ses habits que son sang avait collés à sa chair... (col. 804.)

C'est au milieu de tant d'afflictions multipliées que Jésus-Christ foule le pressoir tout seul, pour me servir des paroles d'Isaïe (191), et que dans toutes les nations il ne trouve personne qui prenne part à ses peines pour en adoucir la rigueur. Son délaissement est universel. Il est abandonné de ce petit nombre d'amis qui lui restent et qui ne peuvent verser sur lui que des larmes impuissantes. Il est abandonné des esprits célestes qui ne paraissent, ni pour le servir, comme ils firent au désert ; ni pour le fortifier, comme un d'eux l'avait fait dans le jardin des Oliviers. Il est abandonné de lui-même, puisqu'il se livre sans réserve aux souffrances et aux douleurs. Mais ce qui m'étonne davantage, c'est que son Père, pour lequel il souffre tous ces délaissements, ne l'en dédommage point, en sorte qu'il est comme réduit à s'écrier dans l'excès de sa douleur : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? *Deus, Deus meus.* (Matth., XXVII, 46 ; Marc., XV, 34.) On dirait qu'il n'ose plus lui donner le nom de Père, parce qu'il s'en voit traité, non comme un Fils obéissant jusqu'à la mort, mais comme un serviteur coupable, comme une victime infortunée qui sent tout le poids de son courroux, toute la rigueur de sa justice inexorable. *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* (Ibid.) Mon Dieu, mon Dieu, je ne suis pas surpris de ne trouver ni ressource ni appui dans des créatures stériles, indigentes. Mais vous, ô mon Dieu ! qui consolez ceux qui souffrent pour votre gloire, qui êtes le protecteur de ceux qui espèrent en vous, qui les rafraîchissez dans les chaleurs du midi ; pourquoi, dans une extrémité de dou-

leurs aussi cuisantes que celles qui m'accablent, vous êtes-vous retiré de moi ? Pourquoi n'est-il plus vrai de dire que ceux qui s'approchent de vous sont éclairés et qu'un rebut humiliant ne charge point leurs visages de confusion (*Psal. XXXIII*). *Deus, Deus meus*, etc.

Ab ! mes frères, il est abandonné, disent les saints docteurs, afin que nous recherchions la cause d'un si prodigieux délaissement. Il est abandonné, parce que son Père a trop aimé les hommes et qu'il s'est lui-même abandonné à sa justice pour être la victime du monde. Il est abandonné, dit saint Cyprien, afin que nous ne soyons pas abandonnés nous-mêmes. Il est abandonné, afin que nous connaissions sa justice, sa miséricorde, son amour, et qu'en conséquence nous ne l'abandonnions jamais. Il est abandonné pour nous apprendre à chercher Dieu et à le servir, lors même qu'il nous fait marcher dans ces terres arides qui n'offrent ni goût spirituel, ni consolation sensible. Enfin, il est abandonné pour nous faire connaître que le chemin du ciel est difficile et qu'on ne peut s'y soutenir qu'en suivant le surprenant exemple d'un Dieu qui souffre et qui, dans ses souffrances, est abandonné.

Un délaissement général et une soif ardente furent donc les dernières épreuves de Jésus-Christ. Il emploie le dernier moment qui lui reste à examiner si dans toute la loi il y a un seul point, un iota, qu'il n'ait pas accompli.... (col. 808, jusqu'à la fin.)

SERMON IV.

SUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata. (Cant., VI, 9.)

Qui est celle-ci qui s'avance comme l'aurore, quand elle commence à paraître ; qui est belle comme la lune, éclatante comme le soleil, et aussi terrible qu'une armée rangée en bataille ?

Si je considère la situation du monde dans ces siècles malheureux, qui ont précédé la naissance du Messie, je n'y trouve que du désordre et de la confusion. C'est un assemblage, un chaos monstrueux où l'iniquité domine, où toutes les passions ont fixé leur séjour, établi leur règne. C'est un lieu de dérèglement, d'où la vertu est bannie, où la faible innocence est persécutée, ou plutôt inconnue. C'est un théâtre d'iniquité, où l'on ne propose d'autres règles que celles du vice, d'autres lois que celles de la vanité et du mensonge, d'autre culte que celui de l'esprit séducteur. L'impïété y passe pour religion, l'injustice pour équité, la vengeance pour grandeur d'âme. La cruelle ambition, qui ravage tous les royaumes pour en augmenter un seul, y est respectée sous le beau nom d'amour de la patrie. Les stupides mortels se prosternent devant des idoles de bois ou d'argent, et portent l'extravagance jusqu'à trembler devant l'ouvrage de leurs mains. En un mot, toute chair a corrompu sa voie. Tous se sont écar-

tés, tous s'égarent dès le sein de leur mère : Il ne s'en trouve plus qui fasse le bien ; il ne s'en trouve pas un seul : *Non est usque ad unum.* (Psal. XIII.)

Du fond de ces ténèbres Marie s'élève sur la terre. Elle s'avance comme l'aurore. Elle annonce aux hommes ensevelis dans les ombres de la mort, que le Soleil de justice va paraître. Déjà elle dissipe les sombres voiles de l'erreur ; elle écarte les nuages de l'illusion, et cette étoile du matin nous est un présage assuré du jour qui va bientôt la suivre. *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens?*

L'éclat de sa beauté efface toutes les autres beautés. Aussi jamais aucun défaut n'a-t-il terni son innocence. Les rides du péché n'ont pu faire sur sa vie toute sainte la plus légère impression. Le dragon, dont la gueule meurtrière vomit un déluge qui inonde toute la terre, ne peut atteindre cette femme unique à qui le Très-Haut a préparé une retraite sur la montagne. Toujours sans tache et sans éclipse, elle est belle, et plus belle que les astres qui éclairent le firmament : *Pulchra ut luna.*

Ne nous en étonnons pas, Messieurs, le ciel, fécond en miracles, a voulu faire de Marie une créature parfaite. Il a versé sur elle ses plus précieuses influences. Il s'est plu à l'inonder de ses grâces. Pénétrée de la sainteté du Dieu qui réside en elle, elle est devenue d'un ordre supérieur aux plus sublimes intelligences, et il n'y a pas plus de rapport entre elle et les vertus, les puissances, les principautés des cieux, qu'il n'y en a entre le soleil et ces faibles étoiles qui disparaissent et s'évanouissent devant lui : *Electa ut sol.*

Dans ce glorieux appareil, elle est, dès le point du jour, formidable au prince de ce monde. Son nom seul fait frémir les enfers. A son approche l'ange des ténèbres est saisi de frayeur. Il sent que Marie va porter à son empire un coup capable de le renverser, et cette Vierge naissante est aussi terrible pour lui, que l'est pour un faible ennemi une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.*

Mais, chrétiens, plus Marie est terrible aux puissances de l'enfer, plus elle doit être chère et à l'Eglise triomphante, et à celle qui combat encore sur la terre. Réjouissez-vous donc, esprits célestes ; il vient de vous naître une Reine couronnée d'étoiles ; plus brillante que le soleil, et qui doit elle-même enfanter le soleil de justice. Réjouissez-vous ancienne Eve, mère de tous les vivants, modérez votre juste douleur. Il vient de naître à vos enfants une nouvelle mère, capable de laver leur honte et la vôtre, et de réparer le tort que votre première faute leur a fait. Réjouissez-vous, hommes de tout âge et de toutes conditions, puisque vous avez tous part au bonheur qu'elle apporte sur la terre, et que Marie en naissant pour être la

Mère du Fils de Dieu, naît en même temps pour être la mère de ceux que saint Paul appelle les frères de Jésus-Christ. Tâchons d'approfondir ces douces, ces sublimes vérités ; et pour faire voir à l'univers chrétien, que les faibles et les forts, les innocents et les coupables, doivent également se féliciter dans ce grand jour ; montrons en premier lieu, que Marie est née pour être la mère des pécheurs, et qu'ils doivent par conséquent avoir en elle une parfaite confiance ; ce sera ma première réflexion. Montrons en second lieu, que Marie est née pour être le modèle des justes ; et que par conséquent ils doivent sans cesse étudier et imiter ses vertus ; ce sera le sujet de ma seconde réflexion. Commençons par invoquer les lumières de l'Esprit-Saint, et pour les obtenir, saluons celle qui, après son Fils, est le plus bel ouvrage que cet Esprit de grâce ait jamais formé.

PREMIER POINT.

Si je ne me proposais ici que de faire un simple éloge de Marie, pourrais-je, chrétiens auditeurs, trouver dans le monde entier une créature aussi propre à être le sujet de mes louanges ? Et ne me serait-il pas aisé, sans m'écarter beaucoup du mystère dont l'Eglise nous rappelle aujourd'hui la mémoire, de vous faire envisager en elle ces éclatantes qualités, qui font triompher à la fois et l'éloquence profane, et l'éloquence chrétienne ? Je vous dirais d'abord qu'il n'y eut jamais de naissance précédée, accompagnée, suivie par des circonstances aussi glorieuses ; et, pour vous en faire convenir, il me suffirait de vous remettre devant les yeux, que cette admirable fille descendait, par une succession non interrompue, d'une foule nombreuse de têtes couronnées qui avaient gouverné l'empire de Juda ; que les patriarches avaient soupiré après elle, comme après la Mère de leur Libérateur ; que les prophètes, en prédisant la naissance d'Emmanuel, avaient en même temps prédit l'illustre Vierge, dont il devait naître (192). De là passant aux qualités personnelles, qui seules méritent de servir de fondement aux véritables louanges, je vous montrerais que Marie, dès le moment de sa conception, surpassa autant le reste des créatures, que l'éminente dignité de Mère de Dieu, qui lui était destinée, l'emporte sur les plus belles qualités, et des anges et des hommes. Enfin je ne manquerais pas d'ajouter que, par un miracle, qui sera toujours seul dans la nature, elle joignit la virginité à la fécondité ; et que c'est en conséquence de ces augustes prérogatives que, selon la grande expression d'un ancien, elle est un ouvrage dont l'excellence ne le cède qu'à celui-là seul qui en est l'ouvrier (193). Mais, mes frères, en me tenant à ces magnifiques idées, je pourrais peut-être flatter votre esprit par des descriptions pompeuses, mais je ne pourrais

(192) *Maria vaticinium prophetarum.* (S. HIERON. in c. VI Mich.)

(193) *Opus, quod solus Artifex supergreditur.* (PETRUS DAMIANI.)

produire en vous que des sentiments stériles, et quand mes paroles auraient assez d'agréments pour charmer vos oreilles ; elles n'auraient point assez de force pour toucher, pour pénétrer vos cœurs.

Envisageons donc cette fille de grâce sous des idées, moins élevées peut-être, mais plus consolantes, plus proportionnées à nos besoins ; et mettons, s'il est possible, dans tout leur jour, les motifs qu'ont les pécheurs de fonder sur elle leur plus solide appui, et leur plus ferme confiance. Si Marie n'avait point d'autres titres, que ceux de Reine des prophètes, des apôtres, des anges même ; si toutes les glorieuses qualités que nous respectons en elle, n'avaient aucun rapport à l'homme pécheur, je ne vous en parlerais qu'avec crainte. Plus elle serait aimable aux justes, plus elle serait pour ceux qui ont perdu l'innocence, un objet de confusion, ou même de désespoir. Ne craignez rien de pareil, pécheurs qui m'entendez ; les dispositions, où est à votre égard cette illustre Vierge, ne peuvent être plus favorables. Il n'y a point d'état assez misérable, pour être à l'épreuve de sa tendresse et de sa compassion. Il n'y a point de coupable, dont sa miséricorde ne la fasse la mère. Elle naît pour être le refuge de tous les enfants d'Adam, et de ceux-mêmes qui l'ont le plus criminellement imité. Que faut-il pour guérir une plaie profonde ? La connaître parfaitement, pouvoir y remédier, le vouloir sincèrement. Or ce triple caractère, Marie le possède de la manière la plus éminente. Après son Fils, que nous exceptons toujours, point de créature qui connaisse mieux la faiblesse et les misères du pécheur. Point de créature qui soit plus en état de les soulager. Point de créature qui soit plus disposée à l'entreprendre, et à y réussir.

Je dis d'abord qu'il n'y a point de pure créature qui connaisse mieux que Marie, la faiblesse et les misères du pécheur. A Dieu ne plaise, mes frères, que par ce début je veuille même insinuer qu'elle en ait jamais fait l'expérience. Prévenue, dès le sein de sa mère, des plus abondantes bénédictions du ciel, son cœur fut toujours à l'abri des traits de l'iniquité. Jamais l'ennemi du genre humain n'a prévalu contre elle ; et dès le moment de sa conception, dont nous nous faisons gloire de publier la pureté sans tache, elle a commencé d'écraser la tête du serpent, qui séduisit la première femme. Si nous interrogeons toutes les créatures, dit saint Bernard d'après le docteur de la grâce, frappées du sentiment intime de leurs misères, elles nous diront, avec l'apôtre saint Jean, qu'elles sont toutes dans le péché ; et que si elles tenaient d'elles-mêmes un autre langage, ce ne pourrait être qu'un langage de vanité et de séduction. Pour vous, Vierge sainte, continue ce dévot Père, je crois, jet je crois sans hésiter, que vous seule avez été

exempte de la loi générale, et que devant être la mère de Dieu, vous n'avez pas dû un seul instant être la fille du démon (194). Mais, sans m'arrêter à démontrer par un détail de preuves une vérité reconnue comme incontestable par les plus savants docteurs de l'Eglise, autorisée par neuf souverains pontifes, défendue comme seule véritable par le concile de Constance, et comme parfaitement orthodoxe par le concile de Trente, soutenue avec autant de zèle que de lumière par les plus savantes universités du monde, et dont je crois pleinement convaincus tous ceux qui dans ce moment daignent m'honorer de leur attention ; je me contente de vous dire, que jamais pure créature n'a mieux connu que la sainte Vierge, et nos misères et nos langueurs. Pouvaient-elle les ignorer, elle qui, étant l'ouvrage particulier du Tout-Puissant, a été remplie des plus vives lumières de la grâce, dans un temps où le reste des enfants d'Adam, plongés dans des ténèbres affreuses, portaient les peines de la malédiction prononcée contre lui et contre tous ses descendants ; elle qui est née dans ces siècles d'horreur, où les âmes fidèles qui soupiraient après la naissance du Messie, voyaient la face de la terre couverte d'un déluge d'iniquités ; elle enfin, qui, dès le moment qu'elle parut au monde, eut la douleur d'apprendre que le vrai Dieu d'Israël n'était plus connu que dans un petit coin de la terre ; que l'idolâtrie avait subjugué les nations les plus policées ; que Rome, maîtresse de l'univers par la terreur de ses armes, en était devenue la copie et le modèle par la multitude de ses erreurs ; que pendant qu'elle traitait en esclaves tous les peuples du monde, il n'y avait point de peuples qui ne l'eussent rendue esclave de leurs plus folles superstitions, et qu'enfin l'aveuglement de cette Babylone impure allait si loin, qu'elle s'imaginait multiplier sa religion, en multipliant ses idoles criminelles : *Cum pene omnibus dominaretur gentibus*, dit saint Léon, *omnium gentium serviebat erroribus ; et magnam sibi videbatur assumpsisse religionem, quia nullam respuebat falsitatem*. (Serm. 1 in Nativ. Apostol. Petri et Pauli.)

Combien de fois, justement sensible à cette révolte générale de toutes les créatures contre leur Créateur, a-t-elle désiré le jour de la rédemption d'Israël ? Combien de fois, attendrie sur les péchés de son peuple et de sa tribu, que la main vengeresse de Dieu venait de soumettre à un prince étranger, s'est-elle, comme Isaïe, écriée dans les transports d'une charité pleine de douleur et d'espérance : Cieux, distillez la rosée salubre que nous attendons ; et vous nuées, qui vous êtes contentées jusqu'ici de fertiliser nos campagnes, faites pleuvoir sur nous le Juste, qui doit briser nos liens : Terre, ouvrez votre sein et enfantez-nous un Sauveur ?

(194) *Ego quoque pia fide opinor, in utero matris tuæ ab originalibus te absolutam peccatis : nec vana est fides, nec opinio falsa. Et encore : Innocens fuisti ab*

originalibus et actualibus peccatis : nemo ita præter te. (S. BERNARDUS, seu quivis alius, serm. 4 in Salve Regina.)

Aperiatur terra et germinet Salvatorem. (Isa., XLV, 4.)

Il est enfin venu ce Libérateur, que Marie souhaitait si vivement au monde, pour arrêter le cours de ses désordres. C'est elle qui l'a conçu, c'est elle qui l'a enfanté; et je dis avec une confiance mêlée de saisissement, que jamais elle n'a mieux compris les excès, les faiblesses, les travers honteux, en un mot toute la malignité du cœur humain, que depuis qu'elle s'est vue mère d'un Fils qui était venu pour prendre sur lui ces différentes ligueurs.

Elle connut, peu de jours après la naissance de ce Dieu-enfant, qu'un cœur superbe et jaloux du plaisir de régner sacrifie tout à ses soupçons ambitieux, et fait sans horreur couler le sang d'un peuple d'innocents qui ne peuvent ni envier sa fortune ni moins encore former le chimérique dessein de la renverser. Son expérience, si je puis m'expliquer ainsi, croit à mesure que son Fils avance en âge. A peine commence-t-il son ministère, qu'elle le voit en butte à la fureur d'un sacerdoce impur, d'un peuple ingrat et corrompu. Elle est témoin des lâches artifices dont se servent les pharisiens pour le surprendre dans ses réponses. Elle voit ses frères, qui ne croyaient pas en lui (195), décider, par un orgueil téméraire, du lieu de sa mission, l'exhorter à faire ses miracles d'une manière plus éclatante; le presser de se manifester au monde. Bientôt après elle le verra traiter de séducteur, d'ennemi de la loi de Dieu, d'homme qui ne chasse les démons que parce qu'il est lui-même possédé de Béezébut, prince des démons. Avançons un peu davantage dans l'histoire de la mère et du fils; hâtons-nous d'atteindre ce lugubre moment où le Pasteur fut frappé et toutes les brebis du troupeau honteusement dispersées. Ce fut alors que la sainte Vierge connut que l'homme le plus vertueux peut dans un jour, et moins d'un jour, tomber du faite de la justice dans l'abîme du néant et de la misère. Et de quelles tristes scènes ne fut-elle pas alors spectatrice? Quoiqu'elle n'eût pas suivi son fils à Gethsémani, ce fut sous les yeux de son cœur qu'il fut lâchement abandonné par tous ses disciples, vendu et trahi par l'avarice d'un perfide déserteur, renié jusqu'à trois fois par un apôtre comblé de ses plus précieuses faveurs, et qui venait de lui promettre une fidélité plus forte que la mort. Je laisse le reste à vos réflexions; vous savez qu'elle était sur le Calvaire pendant que ce Fils si cher était en proie à la cruauté et aux fureurs d'une ville rebelle, qui ne voulut pas connaître le temps de la visite, et qui se creusa enfin ce profond abîme de malheurs dont elle ne se relèvera jamais.

O vous donc, qui depuis plusieurs années vivez dans les liens du péché, et qui peut-être comptez vos jours par le nombre de vos désordres, que la sainteté de Marie ne vous effraye pas. Approchez-vous d'elle. Faites

parler vos gémissements et vos soupirs. Expliquez-lui par vos larmes les plaies de votre cœur. Elle en a vu de plus dangereuses. Elle connaît déjà mieux les vôtres que vous ne les connaissez vous-mêmes; et l'aveu de vos misères ne doit pas servir à l'instruire, mais à vous humilier. Approchez-vous de cette mère de miséricorde. Elle vous obtiendra une étincelle de l'amour dont elle est enflammée, un rayon de ces vives lumières dont elle est remplie, et vos faces ne seront point confondues. Car si elle connaît parfaitement les misères du pécheur, elle est parfaitement en état de les soulager. Second motif qui doit le porter à recourir à elle avec la plus douce, la plus ferme confiance.

Non, chrétiens, il n'en est pas de Marie comme de la plupart des hommes. Ceux-ci, quelque instruits qu'ils soient de la disgrâce de leurs plus tendres amis, ne peuvent souvent ni remédier à leurs maux ni adoucir la douleur qui les dévore. Et telle est la faiblesse humaine, que nos plus vifs empressements irritent quelquefois la plaie que que nous voulions fermer. Ce fut à ce malheureux terme qu'aboutit la compassion des trois amis de Job. Ils apprirent, par le bruit qui s'en était répandu de toutes parts, que ses nombreux troupeaux de chameaux et de bœufs étaient devenus la proie des Sabéens; que le ciel, d'accord avec ses plus mortels ennemis, avait lancé la foudre sur ses brebis et sur ceux qui les gardaient; que, de dix enfants que Dieu lui avait donnés, et qui, par une union trop rare parmi les frères, faisaient la consolation de ses jours, il n'y en avait pas un seul qui n'eût été accablé sous les ruines d'une maison qu'un vent impétueux venait de renverser, et qu'à peine un seul homme avait pu s'échapper de ces différents débris pour venir lui en apprendre la nouvelle. Ils savaient encore que toutes ces affligeantes disgrâces n'avaient été que le commencement des douleurs de leur ami commun; qu'il avait été lui-même frappé depuis les pieds jusqu'à la tête d'un ulcère qui faisait horreur; et que ce prince, jusque-là si magnifique, si respecté des siens, si grand, si considérable parmi les Orientaux, était réduit, assis sur un fumier, à nettoyer avec un morceau d'argile la pourriture qui sortait de ses plaies. Saisis jusqu'au fond du cœur de cette longue suite de calamités, ils partirent chacun du lieu de son domicile pour le venir voir et le consoler : *Venerunt singuli de loco suo. . . . ut pariter venientes visitarent eum et consolarentur. (Job, II, 11.)* A peine eurent-ils levé les yeux sur lui, que, ne l'ayant pu reconnaître tant il était défiguré, ils jetèrent un grand cri; ils versèrent des larmes; ils gardèrent pendant sept jours et sept nuits un lugubre silence. Ils le rompirent enfin; mais ce ne fut que pour leur propre malheur et pour le malheur de Job : pour leur malheur, parce qu'ils offensèrent Dieu en voulant pénétrer ses desseins et développer les ressorts

(195) *Neque enim fratres ejus credebant in eum. (Joan., VII, 5.)*

de sa conduite. Pour le malheur de Job, parce qu'il ne trouva en eux que d'onéreux consolateurs, qui, par des soupçons injurieux à sa vertu, mirent sa patience à une épreuve dont elle fut un peu ébranlée (196).

Le siècle des amitiés impuissantes ou mal entendues n'est pas passé. Malheur donc à quiconque cherche, dans de faibles et indignes créatures, une abondance qui n'y fut jamais, et met sa confiance dans un bras de chair. Bientôt il sentira qu'il s'appuyait sur un roseau brisé, plus capable de le blesser que de le soutenir. Mais heureux celui qui, bien persuadé que son secours ne peut venir que du ciel, lève sans cesse ses yeux vers la sainte montagne pour l'implorer, et, pour l'obtenir plus sûrement et plus facilement, s'adresse à Marie. Et certes, des chrétiens éclairés des lumières de la raison et de la foi ne s'écrient-ils pas comme naturellement avec saint Bernard, qu'elle est notre souveraine, notre avocate, notre médiatrice auprès du grand médiateur ? Oui, sans doute, le titre glorieux de Mère de Dieu, que l'Eglise lui a si solennellement assuré en frappant d'anathème l'impie Nestorius, emporte avec soi un pouvoir qui approche de l'infini, et qui, pour m'expliquer avec la savante école de saint Thomas, entre dans l'ordre hypostatique (197) : *Mater est Unigeniti Dei*, disait longtemps auparavant saint Bernard ; *nihil sic potest potestatis ejus magnitudinem commendare*. Elle est la mère de Dieu, elle a donc, si je l'ose dire, elle a sur lui ce droit sacré que la nature donne aux mères sur leurs enfants. Son fils, qui, pour remplir la loi que le doigt du Seigneur a gravée dans tous les cœurs, lui a été soumis pendant sa vie mortelle, lui doit encore, comme au principe de son être, l'honneur, l'amour et une sorte de déférence. Et qui doute que ce fils si tendre, si bienfaisant, ne lui dise bien plus efficacement que Salomon ne le faisait à Bethsabée : *Demandez, ma mère, il n'est point de grâce que vous ne puissiez obtenir*. Je n'ai pas oublié que c'est dans votre sein que j'ai été conçu ; que c'est de votre lait que j'ai été nourri dans mon enfance ; que c'est vous qui, pour me soustraire aux fureurs d'Hérode, m'avez, sur les ailes de la tendresse, transporté dans un royaume étranger, et que, pendant toute votre vie, vous avez bu les traits amers du calice dont j'ai été enivré pendant la mienne. Je n'oublie point encore qu'en vous intéressant pour les pécheurs, vous entrez dans mes desseins, puisque c'est pour leur salut que je me suis fait homme, et que, sans eux, il n'y aurait eu ni rédemption ni mère du Rédempteur : *Pete, mater mea : neque enim fas est ut avertam faciem tuam* (III Reg., II, 10.) C'est sur ces principes réunis que le célèbre Pierre Damien a osé, en décrivant le pouvoir de Marie, lui adresser ces paroles que la piété saura toujours bien

évaluer : Vous vous présentez, Vierge sainte, au redoutable tribunal de la divine justice, moins pour demander des grâces comme une suppliante, que pour les obtenir comme une souveraine : *Accedis ad aureum illud divinæ severitatis tribunal, non rogans, sed imperans, Domina, non ancilla*. Quelle apparence en effet, continue ce saint évêque, que cette puissance, qui tire son origine de vos entrailles, puisse tenir contre votre puissance et lui résister : *Quomodo enim potestati tuæ obviare poterit potestas illa, quæ de tuis visceribus traxit originem !*

Que ne puis-je, chrétiens auditeurs, suivre les mouvements de votre zèle, et vous faire voir, par une tradition constante, que les Pères de l'Eglise n'ont jamais eu des sentiments moins sublimes de l'excellent pouvoir de Marie ; que saint Augustin, et après lui saint Bernard, l'a nommée l'espérance unique des pécheurs : *Tu spes unica peccatorum* ; que saint Jérôme la qualifie opératrice du salut des hommes : *Veneramur salutis auctricem* ; que, selon saint Anselme, tout pouvoir lui a été donné au ciel et en la terre ; que rien ne lui est impossible, puisqu'elle peut même faire renaître l'espoir du salut dans le cœur de ceux qui auraient plus lieu d'en désespérer : *Data est illi omnis potestas in cælo et in terra. Nihil illi impossibile, cui possibile est relevare in salutis spem desperantes*.

Qu'il reste donc constant que la sainte Vierge est le refuge assuré des pécheurs, puisque, si elle peut plus qu'aucune autre créature leur obtenir les faveurs dont ils ont besoin, elle le veut avec plus d'ardeur qu'aucune autre de ces mêmes créatures : *Ergo*, dit saint Bernard, ce sage et zélé panégyriste de Marie, *Virgo beata dabit ipsa quoque dona hominibus. Quidni daret, siquidem nec facultas ei deesse poterit, nec voluntas*. Troisième motif de la juste confiance que doivent avoir en elle les pécheurs : elle joint au pouvoir de les soulager un désir sincère et continuel de le faire.

C'est ici, mes frères, que nous trouvons une différence presque totale entre Marie et le reste des hommes qui nous environnent. De ceux avec qui nous sommes unis par les liens de la société, il en est une infinité qui ne connaissent ni ne peuvent connaître la misère de notre situation. Toujours attentifs à cacher nos plus pressants besoins, et à nous ménager une réputation que nous perdrons un jour à la vue de tout l'univers ; nous aimerions mille fois mieux mourir que de paraître tels que nous sommes en effet. Ceux qui nous connaissent, sont le plus souvent hors d'état de nous secourir. Et quand même ils le pourraient faire, nous n'en serions quelquefois que plus malheureux, puisqu'il en est qui, comme Saül, voient avec un cœur de complaisance la persécution de leurs frères : d'autres, qui comme Séméi,

(196) *Insipienter locutus sum... idcirco ipse me reprehendo, et ago penitentiam in favilla et cinere*. (Job, XLII, 3, 6.)

(197) Voyez CONTENSON in *Mariologia*, liv. IX, dissert. 6, chap. 2. (S. BERNARD, 1^{er} Serm. in Assumpt.)

se plaisent à les insulter dans leurs disgrâces; d'autres enfin, qui uniquement occupés d'eux-mêmes, ne savent, comme le mauvais riche, ce que c'est que compâtrir à la mauvaise fortune du prochain, et moins encore ce que c'est que soulager son indigence.

Quelle prodigieuse différence entre ces chrétiens insensibles et l'illustre Vierge dont nous faisons l'éloge! Quelque élevée qu'elle soit sur un trône de gloire, elle est touchée de nos misères, elle s'attendrit sur nos malheurs, elle désire ardemment que nous mettions à profit toutes les gouttes de ce sang précieux que son Fils a répandu pour nous. Elle prend part à nos victoires, et si la condition du bonheur ineffable dont elle jouit le pouvait permettre, elle verserait sur nos chutes des larmes de tristesse et de douleur. Combien de fois s'est-elle opposée comme un mur à ces coups funestes dont le souverain Juge des vivants et des morts allait frapper la maison d'Israël? Combien de fois a-t-elle désarmé ce bras vengeur qui était prêt à lancer la foudre? Combien de fois a-t-elle obtenu du délai, et le temps de faire pénitence à des pécheurs, dont la sentence semblait irrévocablement prononcée? Et n'avons-nous pas lieu de croire que c'est à ses prières et par sa puissante intercession, que Dieu suspend des fléaux dont il devrait punir ce torrent d'iniquités qui ravage la terre. En effet, nos pères avaient-ils jamais vu l'impiété montée au point où nous la voyons. Aujourd'hui la Divinité est inconnue; son existence est devenue un problème sans conséquence. Ceux qui ont peine à croire que le monde se soit fait lui-même, n'ont point de peine à endormir son Auteur dans une félicité stupide, à qui le bien et le mal sont tout à fait indifférents. A la faveur de ce langage prétendu philosophique, on se fait gloire de commettre les crimes les plus honteux. Il n'est presque plus d'innocents qui lèvent vers le ciel des mains sans tache. Chaque Etat a des lois d'injustice, qu'il observe scrupuleusement. Le sanctuaire, qui fut dans les premiers temps l'asile et le rempart de la vertu la plus pure, gémit de voir ses pierres dissipées. L'Eglise, cette colonne ferme de la vérité, paraît plus agitée de nos jours, que ne l'était la barque des disciples pendant que Jésus dormait. Et s'il nous était permis de parcourir toutes les conditions, en commençant avec l'Ecriture, depuis celui qui est assis sur un trône majestueux jusqu'au dernier de ces misérables qui n'ont pour lit que la terre et la cendre, nous pourrions bien avoir le cuisant chagrin de ne trouver partout que fureur, envie frénétique, esprit de sédition, incertitude jusque dans les plus clairs principes de la vie morale, emportements continuels, détraction, mais détraction si commune, qu'elle est le lien des sociétés, et que comme on y tombe presque sans s'en apercevoir, on y tombe sans se la reprocher : *A residente super se æm gloriosam usque ad humiliatum in terra et cinere... furor, zelus, tumultus, fluctuatio...*

iracundia perseverans et contentio. (Eccli., XL, 13.)

Grand Dieu! n'êtes-vous donc plus jaloux de l'honneur que vous doivent vos créatures? Avez-vous entièrement abandonné les intérêts de votre gloire? Ne punissez-vous plus, comme autrefois, l'iniquité des pères dans les enfants jusqu'à la quatrième génération? Et vous, esprits bienheureux, fidèles ministres qui, dans le premier mouvement de votre zèle, vouliez autrefois cueillir sans miséricorde l'ivraie qui ne faisait que de naître dans le champ du père de famille; votre ardeur s'est-elle ralentie? et le temps de la moisson n'est-il pas encore arrivé? Il s'avance, chrétiens, ce moment fatal où la zizanie sera séparée du bon grain et jetée dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Si l'heure n'en est pas encore venue, ce n'est qu'à l'intercession de Marie que vous devez son retardement. C'est Marie qui, parce qu'elle est le refuge des pécheurs, voudrait qu'aucun d'eux ne périclite. C'est Marie qui comme mère de ce Fils, à qui il a été donné de juger le monde, suspend les effets de sa colère. C'est Marie qui, comme reine des anges, les oblige de ménager un peuple qui, tout criminel qu'il est, a été racheté par le sang de son premier-né. Voilà, pouvons-nous dire avec saint Bernard, ce que fait en faveur du monde la mère des miséricordes : *Omnia hæc regina misericordie contulit mundo.* C'est elle, poursuit-il, qui est la lumière des aveugles : *Lumen cæcorum.* C'est elle qui obtient aux pécheurs la rémission de leurs crimes : *Peccatorum venia.* C'est elle qui fait renaître la douce espérance dans des cœurs qui s'abandonnaient au désespoir : *Desperatorum reparatio.* C'est elle qui anime les efforts chancelants de ceux qui manquent de courage, effrayés qu'ils sont, où à la vue de leurs anciens excès, ou à la vue des difficultés qui semblent hérissier l'entrée de la voie du salut : *Deficientium fortitudo.* Il est donc vrai que c'est elle qui naît aujourd'hui pour être la mère des pécheurs, et le plus solide motif de leur confiance, s'ils veulent sincèrement revenir à son Fils. Mais il n'est pas moins vrai qu'elle naît pour être aux justes un modèle parfait qu'ils doivent toujours avoir devant les yeux : *Speculum integritatis.* C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quand je dis que Marie est née pour être le modèle des justes, je ne prétends pas qu'ils soient obligés d'atteindre ce haut degré de perfection où la grâce l'a fait parvenir. Exempte et très-parfaitement exempte de la concupiscence et de toutes les faiblesses qui en sont la suite, elle ne sentit jamais ces mouvements rebelles qui aigrissent l'esprit contre la chair, et la chair contre l'esprit. Prévenue par des grâces d'un ordre tout extraordinaire, elle n'eut pas besoin, comme saint Paul, d'être affligée par l'ange de Satan, pour conserver l'humilité. Et son innocence a été si pure, si soutenue, que, selon le sentiment unanime des docteurs, elle ne fit ja-

mais de ces cautes légères, qui de temps en temps affligent les hommes les plus justes. Je me borne donc, quand je leur propose Marie pour modèle, à vouloir les rendre, autant qu'il est possible, imitateurs de ces vertus sans nombre dont elle leur a laissé de si beaux exemples; et en cela je ne leur demande rien que de conforme aux maximes de Jésus-Christ même, qui, quoique infiniment sage dans ses lois, n'a pas craint de proposer aux hommes comme un plan de conduite, la sainteté et la perfection de leur Père céleste : *Estote ergo perfecti, sicut Pater vester celestis perfectus est.* (Matth., V, 48.)

Mais pour ne nous pas perdre dans l'immense détail des vertus qui ont éclaté dans cette incomparable Vierge, je me contente de dire que dès sa naissance, et dans tout le cours de sa vie, elle offre à ceux qui veulent marcher dans les voies de la justice, le plus beau, le plus sûr modèle qu'ils puissent se proposer : 1° parce qu'elle leur apprend par son exemple à se consacrer à Dieu aussitôt qu'ils le peuvent faire; 2° parce qu'elle leur enseigne par sa conduite non-seulement à ne rétracter jamais le sacrifice qu'ils ont une fois fait d'eux-mêmes, mais à le sanctifier de jour en jour, et à le continuer jusqu'à la fin avec une nouvelle ferveur.

Je dis d'abord que Marie apprend aux justes à se consacrer, dès leurs plus tendres années, irrévocablement à Dieu. Je pourrais vous dire, que dès le sein de sa mère elle avait, par le mouvement du Saint-Esprit, généreusement renoncé, non-seulement à tout ce qui pourrait la séparer de Dieu, mais encore à tout ce qui aurait pu ralentir la célérité de sa marche, et l'arrêter dans la voie de la perfection; et que tout ce qu'elle fit pendant le cours de sa vie, ne fut presque que l'exécution des grands desseins qu'elle forma dans ces premiers moments. J'ajouterais avec la plus exacte vérité, qu'en entrant dans le monde elle dit en partie ce que son Fils devait dire lorsqu'il y entra lui-même : Je sais, mon Dieu, que la loi et tous ses sacrifices ne sont que des ombres incapables de fléchir votre colère; et qu'il n'y a pour vous de victime agréable, que celle d'un cœur plein d'amour et d'innocence. Que ne puis-je, en vous offrant le mien, suppléer à l'impuissance de nos cérémonies ! Je vous l'offre tel qu'il est, ce cœur que vous m'avez donné. C'est de moi que vous exigez une fidélité plus parfaite à toutes vos volontés. Quelque rigoureuses qu'elles puissent être, j'y souscris avec la plus intime soumission, et j'espère que votre loi déjà gravée dans mon cœur ne s'y altérera jamais : *Deus meus, volui et legem tuam in medio cordis mei.* (Psal. XXXIX, 9.)

Mais je ne m'arrête pas à ces grands exemples de vertu, et je reconnais sans peine qu'ils ne peuvent être mis en pratique que par la mère d'un Dieu. Ce sera donc assez pour nous, mes frères, d'admirer la puissance de la grâce, et de féliciter Marie de ce qu'étant encore toute petite, elle a su plaire au Très-Haut et mériter par la consécration

qu'elle a faite d'elle-même, cet éminent degré de perfection qui était nécessaire à la fille chérie du Père, à la mère du Fils, à l'épouse privilégiée du Saint-Esprit : *Congratulamini mihi, quia cum essem parvula, placui Altissimo.*

Mais que pourront nous répondre ces justes faibles et languissants, dont la perfection ne consiste pas tant dans l'exercice des grands devoirs de la religion que dans la fuite des grands péchés ? Que nous diront-ils, quand nous leur ferons voir que la consécration de Marie devint plus parfaite à mesure qu'elle avança plus en âge; que, dès les premières années de sa vie, elle fut présentée au temple, bien moins par une impression étrangère que par la sienne propre, et que, plantée, pour parler avec saint Jean Damascène, dans la maison du Seigneur, arrosée sans cesse et toujours utilement par les influences de l'Esprit-Saint, engraisée de ses dons, qui à chaque instant lui en méritaient de nouveaux, on vit naître d'elle, comme d'un olivier fertile, les fruits abondants de toutes sortes de vertus : *In domo Dei plantata, atque per Spiritum saginata, instar olivæ frugifera, virtutum omnium domicilium efficitur.* (S. JOAN. DAMASC. *De fide orthodoxa*, lib. IV, c. 15.)

Saints anges, qui vous réjouissez de la conversion d'un pécheur, quels furent alors vos sentiments ? Quels furent vos transports de joie, quand vous vîtes cette créature qui ne pécha jamais, connaître de si bonne heure les illusions du siècle, renoncer à tous ses avantages, sacrifier à l'amour du silence et de la retraite l'innocent plaisir de vivre avec des parents, dont elle eût fait la plus douce et la plus solide consolation; obéir avec la plus touchante exactitude à des prêtres qui, dans ces temps où la Synagogue vieillissait, étaient souvent très-corrompus, et toujours inférieurs en sainteté à celle à qui ils commandaient; aimer, à l'exemple du Prophète-Roi, et plus que n'avait fait ce saint prophète, la beauté de la maison du Seigneur; s'estimer heureuse d'y rendre tous les services, dont un amour aussi vif que le sien était capable; y donner sans cesse des marques de toutes les vertus, et y faire particulièrement éclater cette rare modestie qui devrait faire la principale gloire des filles chrétiennes, et que la plupart se font gloire d'ignorer.

Et vous, mes frères, qui faites profession d'une piété plus exacte, et qui devriez par conséquent marcher de plus près sur les traces de notre auguste Vierge, quel rapport trouvez-vous entre votre conduite et la sienne, quand vous la voyez se lever comme un géant pour parcourir toutes les routes de la perfection, tandis que vous faites si peu d'efforts, soit pour vous délivrer d'une foule de mauvaises habitudes qui retardent vos progrès; soit pour acquérir ce grand nombre de vertus qui vous manquent, ou que, semblables à ces fleuves dont les eaux dormantes semblent n'avoir ni cours, ni mouvement, vous êtes si languissants, si tièdes

qu'on a peine à décider si vous avancez, ou si plutôt vous ne reculez pas.

Mais ce qui est plus capitalement opposé au grand exemple de cette prompte et pleine consécration, que nous fournit la sainte Vierge, c'est l'affreuse manière dont la plupart des chrétiens diffèrent de se donner au Seigneur. Toute la vie semble n'être qu'un amusement perpétuel, ou du moins une occupation aussi étrangère à Dieu qu'à l'affaire du salut. On passe les premières années dans une suite de bagatelles, parce qu'on ne peut guère les employer à des occupations sérieuses. Heureux encore et trop heureux, si les enfants ne parlaient et ne raisonnaient que comme des enfants; et si l'on ne découvrirait pas trop souvent en eux, je ne dis pas des étincelles, je dis des impressions violentes de ces passions honteuses, qui semblaient n'être propres que dans un âge plus avancé. La jeunesse et la raison succèdent à l'enfance, et rien n'en va mieux pour l'affaire du salut. C'est alors que les esprits les plus stupides s'éveillent, que ceux en qui l'on n'avait rien aperçu de vicieux, ou dont un heureux naturel avait fait concevoir les plus flatteuses espérances, paraissent se repentir de n'avoir pas entendu de meilleure heure la voix du libertinage, et se hâtent de rattraper, en se livrant au cours impétueux de la passion, ce que l'indolence du tempérament plutôt que la vertu leur avait fait perdre. Presqu'aucun d'eux ne considère qu'il est bon à un homme de porter le joug du Seigneur dès ses plus tendres années; que ceux qui comme Samson, Samuel, Jean-Baptiste et tant d'autres, s'en sont chargés de bonne heure, ou ont été exempts de chutes considérables, ou s'en sont heureusement relevés; et qu'enfin il sera toujours vrai, comme l'Ecriture nous l'apprend, que quiconque dans la fleur de ses jours aura marché par un chemin, bon ou mauvais, le suivra encore dans un âge plus avancé. Sortons, pour nous en convaincre, sortons de ces années fâcheuses, où le sang bouillonne avec trop de vivacité, pour laisser à la prudence un libre exercice, où presque toute chair se plaît à corrompre sa voie, où la plus commune occupation est celle de chercher les moyens de plaire, d'entretenir de douces et pernicieuses liaisons, et de former des chaînes qui, tôt ou tard, couvrent de honte et de confusion ceux qui au commencement se sont fait gloire de les porter. Passons donc à cet âge qu'on nomme et qui devrait être celui de la maturité. Trouverons-nous qu'on se consacre davantage à Dieu? Point du tout: alors les inquiétudes temporelles naissent en foule. On ne connaît plus d'autres embarras que ceux du siècle. On arrange, on combine si bien toutes ses affaires, que toutes les places sont remplies pour la vie présente, et qu'il ne s'en trouve point pour Dieu. Aussi le voyons-nous, et une expérience sans cesse répétée ne nous permet pas d'en douter, que ceux qui ont passé une grande partie de leurs jours sans se consacrer au Seigneur, ne s'y consacrent jamais; que leur vieillesse est

aussi corrompue que l'ont été leurs premières années; et qu'ils meurent enfin comme ils ont vécu, très-avancés dans la science de la terre, très-étrangers et absolument neufs dans les affaires du ciel.

Mais, si on combat par le délai de sa consécration, le grand exemple que Marie nous donne dès son enfance; on ne le combat pas moins, en choisissant un état de vie, sans consulter, comme elle a fait, le mouvement et la direction du Saint-Esprit. En effet, à voir la conduite de la plupart des hommes, on dirait que c'est le hasard qui règle nos destinées. Un cadet est comme forcé par les artifices, quelquefois même par les cruels traitements de sa famille, de prendre la livrée de l'état monastique; sans qu'il ait d'autre raison de s'engager dans un parti, dont il connaît si peu les difficultés, que la nécessité de se soustraire à la tyrannie d'un père qui ne l'aime pas; ou que ce père ait d'autres motifs de l'y précipiter, que parce qu'il faut grossir la fortune d'un aîné, et soutenir un rang, où des biens mal acquis l'ont enfin placé. Cet aîné, ou tout autre semblable, sans talent, sans esprit, sans lumière, entre dans la judicature, et s'assied sans vocation parmi les anciens d'Israël. Celui-ci, sans trop savoir pourquoi, devient ministre des autels: heureux encore s'il ne prend point cet emploi, parce qu'il n'était propre à aucun autre. Celui-là, né pour la retraite et pour une vie plus sainte, s'engage témérairement dans les embarras du mariage, et souffre, tous les jours de sa vie, un déluge de peines qu'il aurait ignorées dans une condition plus parfaite et plus tranquille. De là cette source de maux, qui inonde tous les états. De là le désespoir dans le cloître, l'injustice dans la magistrature, la jalousie et la haine dans le mariage, l'oisiveté, et tous les scandales dont elle est mère, dans la religion et jusque dans l'enceinte du sanctuaire.

Les justes, qui prennent Marie pour modèle, suivent, pour affermir leur première consécration, une route bien différente. Un homme, que ses parents veulent malgré lui engager dans le sacré ministère, et qui ne trouve en soi ni le goût ni les talents qui forment un préjugé de vocation, n'écoute ni menaces ni promesses. Le rang considérable qu'il tiendrait dans l'Eglise lui fait juger qu'il en est incapable, et il entrevoit sa ruine personnelle dans l'appui que sa famille fonde sur ses dignités futures. Une fille chrétienne, qui consulte la voix de Dieu, n'envisage ni la chair ni les séduisants plaisirs qu'elle lui fait espérer; elle foule aux pieds et Babylone et ses funestes délices. Quelque flatteurs que puissent être les avantages qu'on étale à ses yeux, elle n'oublie jamais cette maxime de saint Paul, que le monde n'est qu'une figure, et une figure inconstante, qui s'évanouit avec la rapidité des torrents. (I *Cor.*, VII, 31.) Tout ce qu'on peut alléguer pour rompre le dessein qu'elle a de servir Dieu lui paraît ce qu'il est, vain, impuissant, sans solidité. Fût-elle obligée de choisir entre le mépris et les honneurs, en-

tre les trésors les plus abondants et la plus fâcheuse indigence, entre la vie et la mort la plus cruelle, elle ne balancerait pas un moment à prendre le parti le plus dur, le plus rigoureux, et elle s'écrierait avec Marie dans son cantique, que le Seigneur fait, quand il lui plaît, déployer la puissance de son bras, et qu'il ne la fait jamais mieux éclater que quand il s'agit de réduire en poussière la fausse grandeur, qui veut lui disputer ses conquêtes, et de tirer de la poussière ceux qui s'y sont ensevelis pour son amour : *Fecit potentiam in brachio suo... deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.* (Luc, I, 51.)

C'est ainsi qu'un chrétien, qui veut se fortifier dans la justice, trouve dans Marie un modèle de la plus parfaite conduite. Qu'il le suive exactement, et il se consacrera à Dieu aussitôt que l'âge et la raison le lui permettront ; qu'il le suive fidèlement, et il affirmera sa première consécration, en n'embrassant un état fixe, que sous l'impression de l'esprit de lumière qui doit diriger tous ses pas ; qu'il le suive constamment, et bien loin de rétracter jamais le sacrifice qu'il aura une fois fait à Dieu, il le continuera tous les jours de sa vie avec une nouvelle ferveur.

Si la sainte Vierge avait toujours vécu dans une retraite aussi paisible, aussi douce, que celle où l'Eglise croit pieusement qu'elle a passé les dix ou douze premières années de sa vie, ses vertus seraient encore rares, mais elles seraient peut-être moins surprenantes. C'est donc par un trait particulier de la Providence que cette sainte créature a passé par différents états, afin que sa constance au service de Dieu fût le modèle des justes les plus consommés, comme la généreuse manière dont elle s'y est consacrée est le modèle de ceux qui ne font que commencer à entrer dans la carrière de la justice. Telle, dit saint Ambroise, a été la conduite de Marie, que sa vie seule est une instruction perpétuelle, une règle sûre pour toutes les conditions : *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita omnium sit disciplina.*

Et qu'on ne me dise pas, qu'étant devenue mère de Dieu, la continuation de son sacrifice ne put être pénible à la nature, et que la vertu n'eût pour elle que des roses, sans en avoir les épines. A Dieu ne plaise, mes frères, que je dispute à Marie cette haute prérogative, qui seule vaut mieux que tous les éloges ! mais hélas, que ce titre glorieux lui a coûté cher, qu'il a donné d'exercice à sa patience, qu'il l'a réservée à de profondes douleurs ! Oui, c'est précisément depuis qu'elle a été élevée à la sublime dignité de mère du Verbe incarné, que sa vertu a été mise aux plus violentes épreuves. Dieu a fait voir par la manière dont il a traité cette Vierge toujours si pure à ses yeux, qu'il a un domaine absolu sur toutes ses créatures, qu'il en dispose en maître souverain ; qu'il afflige, quand il lui plaît, et celles qui ont péché, et celles qui n'ont jamais perdu l'innocence. Et Marie a fait voir par sa conduite à l'égard de Dieu, qu'on ne le sert avec

fidélité, qu'en le suivant par un chemin de croix et de tribulations. Pour nous en convaincre, suivons-la elle-même, et datons du moment, où sa divine maternité, qu'Elisabeth n'avait reconnue qu'en particulier, fut reconnue dans le temple par un petit nombre de justes, que le Saint-Esprit y avait rassemblés. C'est dès ce moment même que Siméon lui fait apercevoir le glaive de douleur, dont son cœur doit être transpercé ; et cette prophétie sanglante, qui dit tant de choses en deux mots, commence aussitôt à s'accomplir. A peine cette vierge mère a-t-elle, comme les femmes impures, subi la loi de la purification, qu'elle est obligée de prendre la fuite, pour dérober à la fureur inquiète d'Hérode l'Enfant-Dieu qui venait de naître.

Elle part au milieu de la nuit, dans une saison fâcheuse ; et c'est en Egypte, c'est-à-dire chez un peuple barbare, et l'éternel ennemi des Hébreux, qu'elle est obligée de chercher un asile à sa faiblesse et à celle de son fils. Qui sait ce qu'elle y a souffert, le dénûment dans lequel elle y a vécu, les railleries que sa religion y a essuyées ? Mais si nous en ignorons le détail, au moins ne pouvons-nous ignorer que son sacrifice a toujours été constant, et qu'elle ne fut pas moins à Dieu dans les temps de persécution et d'orage, que dans les temps du calme et de la tranquillité. Elle sort de l'Egypte pour revenir à Nazareth, double preuve de sa vertu, puisqu'elle ne quitte le lieu de son exil qu'à la voix d'un ange, qui lui manifeste les ordres du ciel, et qu'elle se retire dans un lieu si avili parmi les Juifs, que leur mépris pour ses habitants était passé en proverbe : *A Nazareth potest aliquid boni esse.* (Joan., I, 46.) Fidèle à tous les devoirs de la loi, elle monte tous les ans à Jérusalem, pour y renouveler en présence du Seigneur l'offrande qu'elle lui avait faite d'elle-même. C'est là que, pendant que son Fils s'arrête pendant trois jours, et qu'il étonne tous les docteurs, elle est dévorée par une mortelle inquiétude. Ce Fils, si tendrement aimé, et dont elle semblait ne devoir attendre que de la consolation, est lui-même le principe et la source de son affliction : elle ne peut s'empêcher de lui témoigner par ses soupirs et par ses larmes l'amertume de son cœur. Elle lui adresse ces paroles si touchantes : Pourquoi, mon fils, en avez-vous agi ainsi ? Nous vous cherchions, votre père et moi, accablés de peine et de tristesse : *Dolentes querebamus te.* (Luc., II, 48.) Il semble que ce Fils si doux, si bienfaisant, ce Fils qui invite tous ceux qui souffrent à venir à lui pour être soulagés, n'ait point pour Marie ces entrailles de tendresse qu'il a pour le reste des hommes. Il n'essuie point les larmes qui coulent de ses yeux. Il lui parle avec une espèce de rigueur : *Pourquoi, dit-il, me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas que je dois être où les intérêts de mon Père m'appellent ?* (Ibid., 49.) Sa conduite fut encore plus dure en apparence, lorsqu'aux noces de Cana, au lieu d'aller au-devant de ses désirs, qui ne

tendaient qu'à épargner de la confusion à de nouveaux époux : *Femme*, lui dit-il, *qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? mon heure n'est pas encore venue. (Joan., II, 4.)* On dirait qu'il lui refuse constamment le doux, le précieux nom de mère. Prêt à rendre son âme à Dieu : *Femme*, lui dit-il, en lui montrant l'apôtre bien-aimé, *voilà votre fils ; et vous Jean, voilà votre mère. (Joan. XIX, 26, 27.)* Est-ce ainsi, Seigneur, s'écrie saint Bernard, est-ce ainsi que vous la dédommages de la perte la plus affligeante qui fut jamais ? Est-ce assez pour consoler sa douleur plus vaste que la mer, de la mettre sous une protection étrangère ? Et n'aviez-vous point de paroles dans ces derniers moments, dans ces moments décisifs de la vraie amitié, pour faire connaître ce que Marie vous était, et ce que vous étiez à Marie ? Non, chrétiens, sa plaie ne sera point adoucie ; pour y mettre le comble, elle verra de ses yeux expirer son Fils sur le Calvaire, et les douleurs qu'elle n'avait pas souffertes en le mettant au monde, elle les souffrira avec usure, mais toujours avec la plus parfaite soumission, en le voyant mourir sur la croix.

Voilà, mes chers frères, le modèle d'une vertu constante, d'une consécration qui ne se dément point, d'une piété dont l'édifice est fondé sur la pierre. Le vent impétueux des persécutions souffle, les plus cruelles épreuves se succèdent, les peines se débordent comme un torrent ; tout subsiste, rien n'est ébranlé. Marie n'ouvre sa bouche ni aux plaintes ni aux murmures. Elle adore la conduite du Tout-Puissant. Elle conserve dans son cœur tout ce qu'on dit d'elle. Elle ne répand son amertume que dans le sein de celui qui la cause, et sa main ne lui est jamais plus chère que quand il perce son âme d'un glaive de douleurs. Il n'y a ni peines, ni déchirements qui soient capables de ralentir son amour. Marie est fidèle à son Fils, lorsqu'il ne faisait que de naître dans une crèche ; elle lui est fidèle lorsqu'il soupire et qu'il meurt sur la montagne.

Tel est, chrétiens, le grand modèle que Marie présente aux justes, et sur lequel ils doivent sans cesse avoir les yeux. Il en est encore des âmes fidèles qui le copient ; et ce serait méconnaître les dons du Fils que de contester à la mère de vrais imitateurs. Mais le nombre en est-il bien grand de nos jours ? et fut-il jamais un siècle où la pratique de ses vertus ait été plus ignorée ? Est-ce bien son humilité que nous nous proposons pour règle, nous dont l'orgueil et l'arrogance surpassent de beaucoup notre état et nos forces ? Avons-nous en vue son admirable pureté, nous qui, par un langage d'adulation et de tendresse, séduisons des cœurs innocents, et portons à la plus délicate des vertus de mortelles blessures ? Est-ce enfin sa patience, sa charité, sa douceur qui font la règle de

notre conduite ; nous qu'un léger affront irrite, qu'un trait de mépris lancé au hasard, perce jusqu'au fond du cœur, et qui, loin de rendre le bien pour le mal, maltraitons souvent ceux qui ne devaient attendre de nous que des égards et de la reconnaissance ? Une intempérante critique, plutôt peut-être qu'un zèle bien épuré, trouvait, il y a quelques années, de la superstition dans le culte que rendaient à la sainte Vierge des siècles moins éclairés. Le raffinement et plus encore la criminelle indolence de nos jours a remédié à ces prétendus excès ; et les choses en sont venues à un si déplorable état, qu'on n'aura bientôt plus pour la reine des anges, ni vraie ni fausse dévotion. Les temples consacrés au Fils sous l'invocation de la mère, semblent approcher de la désolante situation où était le sanctuaire de Jérusalem sous la tyrannie d'Antiochus. Ils sont devenus ou un rendez-vous à la curiosité, ou une triste et affligeante solitude : *Sanctificatio ejus desolata est sicut solitudo. (1 Mach., I, 41.)* Ses jours de fêtes les plus solennels sont pour l'Eglise abandonnée, ou négligemment servie, des jours de deuil et de pleurs : *Dies festi ejus conversi sunt in luctum. (Ibid.)* Et tous les honneurs qu'on lui rendait dans ces augustes basiliques, vieux monuments de la piété de nos pères, semblent être sur le point de s'évanouir : *Honores ejus in nihilum. (Ibid.)*

Cependant, chrétiens auditeurs, cette même piété qu'ont eue nos pères envers Marie est pour leurs enfants une raison de compter encore sur sa bienfaisance. Tant d'autels par eux élevés à sa gloire ; tant d'asiles sacrés où ils couraient en foule pour se sauver à l'abri de ses étendards ; tant de saints conciles, qui ont frappé d'anathèmes les ennemis de sa gloire ; tant de pontifes, tant d'illustres prélats, qui ont confirmé la juste dévotion qu'on avait pour elle ; tant de royaumes plus fameux par l'honneur de sa protection que par l'éclat de leurs conquêtes ; ces secours inopinés, ces importants services qu'elle a rendus dans des temps orageux ; ces villes qu'elle a miraculeusement délivrées de l'insulte d'un ennemi insolent et cruel ; ces batailles où, comme à celle de Lépante, les eaux de la mer perdirent leur couleur, pour prendre celle du sang des infidèles (198) ; tous ces monuments de religion d'un côté, et de bienveillance de l'autre, sont autant de voix qui parlent encore en votre faveur, et qui disposent Marie à pardonner aux descendants en vertu de leurs ancêtres.

Ranimez donc votre confiance, mes chers frères : quelque indignes que vos mépris ou votre négligence vous aient rendus de sa protection, elle veut bien encore vous l'accorder. Si vous avez été assez insensibles pour renoncer au bonheur d'être ses

(198) La fameuse bataille de Lépante, en 1571, se donna sous les auspices de la sainte Vierge, à qui don Juan d'Autriche, publiquement prosterné sur la galère royale, voua sa personne et son armée. Les Turcs y perdirent trente mille hommes avec leur

bacha ; presque tous leurs vaisseaux furent pris, brûlés ou coulés à fond ; vingt mille chrétiens y recouvrèrent la liberté que six mille Turcs perdirent.

enfants, elle est assez tendre pour vouloir bien conserver à votre égard la qualité de mère. Approchez-vous de moi, vous dit-elle, par l'organe d'un de ses plus fidèles serviteurs (199); venez recevoir des marques de ma bonté, et ressentir les effets de ma protection. Venez, justes, venez, pécheurs : venez, justes, qui, malgré la défection presque générale, vous faites encore gloire de me servir; je ferai couler sur vous un fleuve de paix et de consolation; je vous apprendrai par mon exemple à vous consacrer de bonne heure au Seigneur, à porter son joug dès vos plus tendres années, à ne regarder jamais derrière vous, quand une fois vous aurez mis la main à la charrue, c'est-à-dire, à continuer avec une ferveur toujours nouvelle votre sacrifice jusqu'à la mort, et à être les imitateurs de ma constance, comme je l'ai été de celle de mon Fils : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* (I Cor., IV, 16.)

Venez, pécheurs, je vous appelle tous, je vous attends tous. Il n'est point de criminel à qui je veuille fermer les entrailles de ma clémence. Je partage avec les anges du ciel la joie d'en voir un seul converti, parce que son retour fait fructifier le sang qu'un Dieu Sauveur a puisé dans mes veines. Venez, pécheurs; quelque irrité que soit ce Fils contre vous, je me charge de l'adoucir par mes prières, de désarmer son bras, de lui faire agréer vos larmes, de vous obtenir le pardon. Venez, pécheurs : qui peut vous arrêter? Je connais déjà vos misères : je suis en état de les soulager; et je ne cesserai jamais d'y être sensible, parce que je ne cesserai jamais d'être sensible à l'honneur de mon Fils.

Approchons-nous donc, Chrétiens, approchons-nous de Marie avec une parfaite confiance. Répandons en son sein nos pensées, nos peines, nos inquiétudes. Engageons-la par nos gémissements à jeter sur la face de l'Eglise affligée ses yeux de miséricorde. N'oublions ni la paix, ni le bonheur de l'Etat, d'où dépend en partie le salut des peuples, l'honneur de la religion. Mais surtout que la santé du roi, si précieuse à

la France, soit toujours à la tête de nos vœux. Peuple de Fontainebleau, vous y êtes plus particulièrement intéressé, parce que vous voyez revivre dans cet auguste petit-fils de Louis le Grand les glorieuses qualités d'un prince qui vous aimait jusqu'à la tendresse, qui vous regarda toujours comme son peuple favori, et à la mémoire duquel vous devez un tribut éternel de soupirs et de larmes. Il n'y a pas longtemps que nous avons été vivement alarmés sur la destinée de cet illustre rejeton. Une maladie violente et impétueuse l'a conduit jusqu'aux portes de la mort; et ce coup aussi terrible qu'imprévu a presque moissonné dans un instant nos plus douces espérances. Vous ne nous l'aviez pas donné, Seigneur, pour nous l'enlever sitôt, et il vaudrait mieux pour nous ne l'avoir jamais connu que de le perdre tout à coup, après avoir admiré en lui le germe fécond des vertus qui forment les héros et les bons princes. Nos craintes ont été heureusement dissipées : le calme a promptement succédé à l'orage, et sa maladie n'a servi qu'à lui faire connaître combien il est cher à tout son peuple. Rétablissez, Seigneur, la santé de ce jeune prince, qui fera un jour triompher la vertu et fleurir l'empire de la religion. Nous l'avons vu nous-même, au milieu des acclamations de ses sujets, se prosterner humblement au pied de votre sanctuaire; et protester dans la première église de la capitale de son royaume, qu'il ne veut consacrer qu'à vous seul une vie, qu'il ne tient que de votre libéralité. Bénissez, ô mon Dieu! les prémices de sa reconnaissance. Affermissez l'ouvrage que vous avez commencé. Nous vous le demandons, non par des réjouissances aussi tumultueuses que stériles; mais par des vœux pleins d'amour et de sincérité. Multipliez les jours du roi. Conservez le prince et les sujets dans l'exacte pratique de tous les devoirs de la religion; afin qu'allant au Fils par la Mère, ils puissent être couronnés par l'un, et jouir avec l'autre de la félicité que Dieu a préparée à ceux qui le servent jusqu'à la fin. C'est la grâce que je vous souhaite, etc. (200).

(199) THOMAS A KEMPIS dans ses *Opuscules*.

(200) On voit que ce discours fut prêché à Fon-

tainebleau après la grande maladie dont le roi fut attaqué pendant la régence.

DISCOURS ECCLÉSIASTIQUES.

DISCOURS I^{er}.

SUR LA SÉPARATION DU MONDE.

Exite de medio eorum et separamini, dicit Dominus, et ero vobis in Patrem, et vos eritis mihi in filios. (II Cor., VI, 17.)

Sortez du milieu de cette multitude, et séparez-vous-en, dit le Seigneur par Isaïe, et alors je serai votre Père et vous serez mes enfants.

Ce n'est, Messieurs, ni aux descendants

de Lévi qu'Isaïe adressait ces paroles, ni aux prêtres de la nouvelle alliance que saint Paul en faisait l'application. Si le simple Juif fut l'objet de la charité du prophète, le simple chrétien fut l'objet du zèle de l'Apôtre. Ces deux grands hommes connaissaient si bien la corruption du monde, la multitude et l'étendue de ses scandales, l'illusion de ses maximes, le dangereux

pouvoir de ses charmes, qu'ils jugèrent constamment qu'on ne pouvait ni le voir sans s'attacher à lui, ni s'attacher à lui sans courir risque de son salut éternel.

Ces raisons, si fortes pour le commun des fidèles, le sont beaucoup plus encore pour les ministres du Dieu vivant. Nazaréens du Seigneur dès le sein de leur mère, appelés de lui à une justice plus abondante que ne l'est celle du reste d'Israël, destinés par état à servir de modèle à ce troupeau chéri que le Fils de Dieu s'est acquis par son sang, le monde doit être l'objet éternel de leur aversion ; et s'ils lui sont crucifiés, comme saint Paul, il faut que, comme saint Paul, ils aient pour lui toute l'horreur qu'inspire naturellement un scélérat, qui expie par un infâme supplice ses crimes et ses brigandages : *Mihi mundus crucifixus est.* (Galat., VI, 14.)

Au préjudice de ces grandes vérités, de ces maximes invariables, qui sont le fondement de la religion et la base du christianisme, on ne voit de toutes parts qu'un amas confus d'ecclesiastiques qui aiment le monde autant ou plus qu'il ne s'aime lui-même ; qui donnent tête baissée dans toutes ses parties ; qui recherchent avec avidité ses fêtes profanes ; qui préfèrent son commerce à celui des plus gens de bien ; qui regardent comme des jours de deuil ceux où ils ne peuvent adorer l'idole ; qui ne trouvent rien de plus beau que son esprit, de plus charmant que ses manières, de plus noble que ses sentiments ; et qui peu à peu, souvent même par le plus rapide et le plus déplorable progrès, deviennent, selon l'expression d'un prophète, aussi abominables que l'est ce criminel objet de leur culte et de leur tendresse.

Efforçons-nous de tarir la source d'un mal, qui est lui-même la source de tous nos maux. Combattons à la fois et les ecclesiastiques, qui voient le monde, parce qu'ils sont corrompus comme lui, et ceux qui le voient comme de bonne foi, et par un esprit de simplicité. Démontrons-leur la faiblesse des motifs, qui les tranquillement dans ce pernicieux commerce. En un mot, développons à leurs yeux et l'étendue de l'horreur qu'ils doivent avoir pour le monde, et l'étendue du monde qui doit être l'objet de leur horreur. Ce sera tout le partage de ce discours. Puisse-t-il être et la matière de vos réflexions, et la règle de votre conduite.

PREMIER POINT.

Si les ecclesiastiques étaient aussi traitables que le sont ceux du commun des fidèles, qui font profession de piété, je n'aurais peut-être, pour réussir dans mon dessein, d'autre parti à prendre que celui d'entrer tout d'un coup en matière, et de commencer par leur donner une juste idée du monde, de son esprit, de ses maximes et des dangers qui l'environnent. Mais vous le savez, Messieurs, et peut-être vous en êtes-vous plaints plus d'une fois, un prêtre ne se rend

pas aisément. Son esprit, trop souvent stérile, quand il ne s'agit que des intérêts de Dieu, ne tarit point quand il s'agit des intérêts de l'amour-propre. Tout devient preuve entre ses mains, lorsqu'il s'agit de venger les droits de la cupidité. Il raisonne à l'infini ; il se plaint qu'on le condamne sans l'entendre ; et toujours content, pourvu qu'il lui soit permis de crier à l'injustice, vous le verrez marcher jusqu'au bout dans les routes que l'erreur lui a frayées, n'ouvrir jamais les yeux sur le dérèglement de sa conduite, et mourir dans une sécurité qui fut toujours la récompense du désordre et le comble du malheur.

Mais enfin, puisqu'il veut être entendu, il faut l'écouter. Donnons donc à ses motifs tout le poids qu'ils peuvent avoir. Prêtons à ses raisonnements une force qu'ils n'auront vraisemblablement pas au tribunal de celui qui sonde le cœur et les reins : n'entamons ni sa droiture, ni sa sincérité ; et sans examiner encore s'il parle juste, supposons au moins qu'il parle comme il pense. Faisons plus, appelons à son secours ceux des ministres sacrés, qui plus réguliers que bien d'autres, se flattent d'une intention pure, et croient ne chercher que Dieu dans le commerce qu'ils ont avec les enfants du siècle.

Je vois le monde, nous dira le premier : mais quel mal y a-t-il à cela, quand on a soin, comme moi, de ne pas franchir les bornes de son caractère ? Veut-on travestir en chartreux un ecclesiastique séculier ? Il doit prier, j'en conviens ; je le fais aussi le moins mal qu'il m'est possible. Les cercles ne me voient point dans les temps destinés aux divins offices. Si je ne me pique pas d'une exactitude pharisaïque, je puis me glorifier en Dieu de celle qui convient à un honnête homme. Cette idée m'est toujours présente, je ne m'en écarte pas. Attentif à distinguer dans le monde les plaisirs criminels de ceux qui ne le sont pas, j'ai horreur des premiers, et je n'use des autres qu'avec une juste modération. Après tout, un travail trop suivi épuise : l'arc toujours bandé devient bientôt inutile ; et Jésus-Christ était trop sage pour interdire à des hommes faibles des récréations innocentes.

Pour moi, dira le second, je vois le monde, mais c'est si peu par inclination, que j'ai besoin de me faire violence pour ne pas rompre entièrement avec lui. Une prudente économie est, en ce point, l'unique règle de ma conduite. Aussi médiocre du côté des talents que du côté de la fortune, aurais-je bonne grâce de me roidir contre ceux qui m'invitent à leur commerce ? Ils me prodigueraient, et avec raison, les plus odieuses épithètes. On donnerait à ma retraite les noires couleurs de fierté, ou au moins d'impolitesse. Je serais traité d'homme qui s'oublie et qui ne connaît ni bienséance ni égards. Et alors, quel fruit pourrais-je faire dans une paroisse naturellement critique ? Le mépris du ministre entraînerait bientôt celui du ministère. La grande règle,

pour toucher les cœurs, sera toujours de ne pas aliéner les esprits.

Enfin, nous dira le dernier, je vois le monde, et je me ferais un scrupule de ne le pas voir. Non-seulement je n'y fais pas de mal, mais, puisqu'on m'oblige à parler, je rendrai gloire à Dieu et je dirai sous ses yeux que je crois y faire du bien. Jaloux de ma réputation, et plus encore des intérêts du Maître que je sers, j'écarte avec soin les outrages qu'on pourrait lui faire. La froide équivoque n'oserait paraître devant moi. J'ai plus d'une fois paré les coups qui, en mon absence, eussent blessé l'innocence et la justice. Je calme les esprits aigris, j'étouffe les dissensions naissantes, j'apaise les murmures domestiques. Gai sans dissipation, comme grave sans contrainte, je remplace un narré amusant par des traits plus sérieux, et je fais de temps en temps goûter, dans la conversation, telle vérité qui n'avait pas plu dans la chaire. Ainsi, censurer mes démarches, c'est, par contre-coup, censurer la conduite des François de Sales et des Xavier. Leurs entretiens, également doux et saints, ont ébauché le retour du Chablais et la conversion des Indes. Par quelle fatalité ce qui fut une vertu pour eux serait-il un crime pour moi?

Je vous entends, Messieurs; j'avais bien prévu que votre commerce avec le monde ou vous rendrait vertueux, ou du moins ne vous rendrait pas coupables. Mais évaluons vos motifs, pesons-les au poids, non du sanctuaire de Babylone, qui trompe toujours, mais du sanctuaire de Jérusalem, qui n'a jamais trompé personne. Voyons si nous ne pourrions point leur en opposer d'autres qui fussent capables d'en diminuer les apparences, et de vous faire sentir qu'ils ont bien plus d'éclat qu'ils n'ont de solidité.

Vous voyez, dites-vous, vous voyez le monde pour vous délasser (car c'est à ce point précis qu'il faut réduire ce grand appareil de paroles), et je prétends que votre commerce avec le monde sera pour vous une source constante de chagrins, de troubles et d'inquiétudes. Vous voyez le monde pour vous en faire estimer, et je prétends que jamais il ne vous méprisera plus que quand il vous verra davantage. Enfin, vous voyez le monde pour le sanctifier, et je prétends qu'il pourra bien vous corrompre, et que la perte que vous en souffrez n'est ni ne peut être compensée par le bien que vous croyez y faire.

Je dis, en premier lieu, que le monde, son commerce et ses plaisirs, loin de vous délasser, seront pour vous une source féconde de dégoûts et de chagrins. Pourquoi? Parce qu'il ne peut partager avec vous que ses propres plaisirs, et que ces plaisirs, de quelque côté qu'on les envisage, sont toujours détrempés d'amertume. Pourquoi encore? Parce que ces mêmes plaisirs, quelque vains, quelque frivoles, quelque misérables qu'ils soient, le monde ne vous les donnera pas à titre gratuit : il vous les fera chèrement payer.

Oui, Messieurs, de quelque œil que vous regardiez la joie des enfants du siècle, je dis celle même qui vous touche le plus et qui vous enivre davantage, vous n'y trouverez que de l'amertume. Il est vrai qu'au premier abord tout vous y paraîtra riant. Les avenues du palais de Babylone n'offrent, au premier coup d'œil de l'étranger peu attentif, que des roses et des lis. Les nuances des fleurs qui émaillent ses prairies forment un spectacle enchanteur; les troupeaux qui s'y nourrissent sont toujours gras; les brebis y sont fécondes et suivies d'un grand nombre d'agneaux : *Oves eorum fetosæ, abundantes in egressibus suis, boves eorum crassæ.* (Psal. CXLIII, 13.) L'art prodigieux avec lequel est bâtie la maison qui vous doit recevoir, vous annonce de loin que c'est ici le séjour de ceux que l'Ecriture appelle les dieux de la terre. L'or, l'azur, le luxe et la magnificence y brillent de toutes parts. La délicatesse n'y nuit point à la solidité; les murs sont sans brèche; les feux de l'été n'y ont point d'accès, et les froids aquilons n'y peuvent pénétrer : *Non est ruina maceriæ, neque transitus.* (Ibid., 14.) On y connaît la politesse, l'attention et tout ce qui forme les belles manières. L'impérieuse fierté y fait place à une douceur bien ménagée. La tristesse en est bannie, les larmes y sont ignorées : *Neque clamor in plateis eorum.* (Ibid.) Une nombreuse foule d'enfants y entretiennent la joie et les ris. Ceux-ci fleurissent, dans leur jeunesse, comme de nouvelles plantes cultivées avec soin : *Quorum filii sicut novellæ plantationes.* (Ibid., 12.) Celles-là sont parées comme des déesses, et leur beauté naturelle est relevée par des ornements qui le disputent à ceux de la maison du Seigneur : *Filiæ eorum compositæ, circumornatæ ut similitudo templi.* (Ibid.) L'abondance, disons mieux, la somptuosité y règne dans tous les temps : une table délicieusement servie y répare des forces que le travail n'a point épuisées. Chaque jour la voit différente d'elle-même. On y étale dans le sein des hivers les productions de l'été et de l'automne. La terre et la mer y payent, ou tout ensemble, ou tour à tour, un riche tribut à la sensualité. Le vin le plus exquis y coule comme l'eau des fontaines, et rien de plus naturel, puisque les celliers en regorgent, et que le plus souvent il ne coûte au maître que les malheurs du public et les larmes de la multitude opprimée : *Promptuaria eorum plena, eructantia ex hoc in illud.* (Ibid., 13.)

Si j'ai flatté le portrait, si je vous ai prêté des amis d'un ordre supérieur aux vôtres, c'est, ministres du Seigneur, pour vous porter un coup que vous puissiez moins parer. Oui, je continue à le soutenir, quelque brillant que soit le monde qui vous admet à son commerce, vous n'y trouverez que des croix, et ses fleurs les plus agréables seront, autant pour lui que pour vous, hérissées d'épines. Quand vous seriez aussi sûrs que vous l'êtes peu, de lui être également chers dans tous les temps; quand vous n'auriez

rien à craindre du sort de tant de favoris, moins fameux par leurs premières prospérités que par leurs dernières disgrâces; quand vous pourriez compter que la fortune, constamment attachée au char de ceux qui vous aiment, ne les donnera pas, et vous avec eux, en spectacle à la pitié de ceux qui leur portaient envie; quand, en conséquence, vous vous verriez à l'abri de ces humiliants reproches qu'un ecclésiastique, enflé de ses succès dans le monde, ne mérite que trop souvent; quand, dis-je, une nuée d'impitoyables censeurs ne devraient jamais vous dire: Eh! comment êtes-vous tombés, vous qui jusqu'ici paraissiez si grands à vos yeux et aux nôtres? Par quel hasard commencez-vous à regarder comme vos amis ceux que vous ne regardiez, il y a quelques jours, qu'avec un œil d'indifférence ou de protection? Que sont devenus ceux qui vous tenaient lieu de divinités, dont vous partagiez les délices, et sur l'appui desquels vous fondiez vos hauteurs et vos manières importantes? *Ubi sunt dii, in quibus habebant fiduciam, de quorum victimis comedebant adipēs, et bibebant vinum libaminum.* (Deuter., XXXII, 37.) Appelez-les à votre secours; qu'ils soient aujourd'hui votre ressource, comme ils le furent autrefois, ou du moins goûtez seuls avec eux le calice amer qui les enivre, comme vous goûtiez seuls leurs fades et malheureuses douceurs. En un mot, mes très-chers frères, quand la source de vos plaisirs devrait toujours couler, et couler toujours pure, je continuerais à vous regarder comme des hommes dont l'état est digne de compassion; comme des esclaves chargés d'un poids énorme; comme des frénétiques qui, dans l'accès de leur mal, croient tout posséder, pendant que tout leur manque; comme des gens dont saint Augustin aurait dit: *Quid miserius misero non miserante seipsum?*

Si vous ne voulez pas m'en croire, croyez-en l'Écriture: elle doit être la règle de vos sentiments et de votre conduite, comme elle sera un jour la règle du jugement qui vous est préparé. En attendant que vous m'y montriez l'apologie de ces plaisirs dissipants, de ces joies insensées que vous qualifiez de délassements nécessaires, je vais vous y montrer leur censure et leur réprobation. Au reste, ne vous attendez pas à une longue suite de textes, qui me coûteraient peu, puisque les Chrysostome et les Grégoire en ont fait les frais: un seul mot, mais décisif, mais prononcé par l'homme du monde, qui, séparé même de la condition d'auteur sacré, mérite le plus d'en être cru sur sa parole; ce mot unique fera toute ma preuve, et cette preuve, vous ne pouvez l'éluder. J'ai dit en mon cœur, c'est l'Ecclésiaste, c'est ce roi si grand, si magnifique: c'est Salomon qui parle; j'ai dit en mon cœur: Essayons de nous satisfaire; livrons-nous à la joie et aux délices: bâtissons de superbes palais, plantons des vignes, dressons des jardins, ayons un nombre prodigieux de domestiques et d'esclaves; surpas-

sons en biens, en richesses, en concerts, tous ceux qui, avant nous, ont régné en Jérusalem. Ne refusons rien à nos yeux de ce qui peut les contenter; ne retranchons à nos sens que ceux des plaisirs qu'il nous sera impossible de leur procurer. J'en suis venu à bout, continue ce prince (et je ne crois pas que, malgré tous vos efforts, personne de vous en dise jamais autant); mais enfin, poursuit-il, quand j'ai considéré de sang-froid mes travaux, les mouvements que je m'étais donnés, les peines que j'avais prises, j'ai reconnu deux choses: l'une, que je m'étais tourmenté bien mal à propos; l'autre, que ces grands projets, ces vastes entreprises, que j'avais regardées comme le principe assuré de mon bonheur futur, n'étaient que vanité, qu'affliction d'esprit: *Cumque me convertissem ad universa opera, quæ fecerunt manus meæ, et ad labores in quibus frustra sudaveram, vidi in omnibus vanitatem et afflictionem spiritus.* (Eccle., II, 11.) Heureux prince, s'il était bien sûr que, foncièrement désabusé des riantes images qui vous ont séduit, et que, redevenu sage à vos propres dépens, vous ayez plus versé de larmes que vous n'aviez goûté de plaisirs, votre pénitence aurait édifié, et votre salut ne serait pas aujourd'hui le plus effrayant des problèmes. Heureux vous-mêmes, Messieurs, si, solidement instruits par l'exemple d'un homme qui en a fait une si cruelle expérience, vous pouviez vous dire bien sérieusement que ce que le monde entier n'a pas donné à Salomon, cette portion, cet atome du monde qui vous attache ne vous le donnera pas.

Mais, me dira-t-on peut-être, à quoi ressemble le portrait que vous venez de faire? Nous vous parlons de plaisirs innocents, et vous déclamez contre des plaisirs criminels; nos joies sont modérées, et vous supposez que nous les portons à l'excès. Vous vous faites un fantôme; est-il surprenant que vous le combattiez avec avantage?

Que mon ministère est triste! que ma situation est affligeante! Qu'il est dur de ne pouvoir se justifier que par la censure de ses frères, et d'être réduit à dévoiler la honte de ceux dont il serait si doux, si consolant de chanter les louanges et les vertus!

Je me fais un fantôme. Ah! plutôt à Dieu que cela fût ainsi, et qu'au lieu d'avoir à vous guérir d'un mal présent, je n'eusse qu'à vous précautionner contre des maux possibles.

Je me fais un fantôme. Mais par quelle fatalité ne suis-je que l'écho de la voix publique? et comment ne répétais-je que les plaintes de la capitale et le murmure des provinces? Je me fais un fantôme. Mais d'où vient donc que ce qu'il y a de plus sage dans le clergé, de plus régulier dans le monde, disons-le hardiment, et disons-le sans crainte d'en être démentis, d'où vient que les libertins, et les hommes les plus corrompus tiennent le langage que je parle aujourd'hui? Je me fais un fantôme. Mais pourquoi l'or a-t-il perdu ses premières couleurs? pourquoi s'est-il si

étrangement obscurci ? si ce n'est parce que les pierres du sanctuaire se sont dissipées, qu'elles se sont répandues dans les places publiques ; et que presque toutes sont sorties de l'ordre et du rang où la main de l'architecte les avait posées. Parlons sans figure ; pourquoi les ministres de Dieu, et par contre-coup leur ministère, sont-ils aujourd'hui si méprisés ? Pourquoi le nom de prêtre, si grand, si sacré, si respectable, sera-t-il bientôt, comme du temps des Bérulle et des Vincent de Paul, une injure et un affront ? Pourquoi enfin la compagnie d'un nombre, et qui plus est d'un assez grand nombre d'ecclésiastique, est-elle plus contagieuse ; que celle de bien des séculiers, qui d'ailleurs ne font pas profession d'une piété exemplaire ? si ce n'est parce que le monde a plus d'attrait pour ceux à qui il est plus défendu ; qu'ils courent avec plus de fureur à tous ses plaisirs ; qu'ils s'y emportent avec moins de ménagement, et qu'abandonnés de Dieu qu'ils abandonnent les premiers, ils ignorent jusqu'aux mesures que prescrit au laïque même la plus commune bienséance.

Mais entrons dans quelque détail, et voyons si, parmi ceux qui nous accusent de combattre des chimères, nous n'en trouverions point qui fussent une preuve sûre que nous combattons des réalités. Qu'entend-on par un homme répandu dans le monde ? Est-ce essentiellement et comme par état un homme livré à la débauche, plongé dans les ordures scandaleuses, toujours prêt à tendre un piège à la simplicité des colombes, et amateur de la plus honteuse crapule ? Non sans doute, le monde, tout monde qu'il est, a horreur de ces excès frénétiques. Un homme marqué à ces noires couleurs n'y paraît pas, bien loin d'y figurer. On le renvoie avec indignation à la plus mince, à la plus vile populace ; et ses amis, s'il en a encore, ne le sont qu'en secret, et comme à la dérochée. Cependant, Messieurs, si j'avais à vérifier que, parmi les ecclésiastiques, il n'y en a que trop, qui aiment le monde dans un sens presque aussi odieux, que celui que je viens de décrire, je n'aurais pas besoin de vous frapper la mémoire de ces temps déplorables, où, selon l'expression d'un prophète, les prêtres ne valaient pas mieux que le peuple. L'expérience ne viendrait que trop à mon secours, et chaque année, chaque mois, quelquefois même chaque semaine, ouvriraient à mes yeux et aux vôtres les scènes les plus affligeantes. Mais à Dieu ne plaise que je m'étende ici, et que je suppose de pareils excès dans un clergé aussi respectable que l'est, à parler moralement, celui qui m'honore de son attention ! Je remarquerai seulement que le commerce du monde conduit souvent beaucoup plus loin qu'on ne voulait d'abord aller ; et que, de tant de ministres qui ont donné le plus étrange scandale, il y en a peu qui n'aient continué leur carrière par où nous craignons que vous ne commenciez la vôtre.

Que faisaient-ils, et que faites-vous ? Ils priaient peu, ils travaillaient encore moins.

l'étude et les difficultés qui l'environnent les rebutaient, la solitude les ennuyait, et bientôt après elle leur parut la chose du monde la plus insupportable. Ce fut alors qu'ils cherchèrent hors d'eux-mêmes des ressources que leur propre fonds ne leur fournissait pas. Incapables de s'occuper, ils voulurent avoir quelqu'un qui les occupât. Pour paraître dans le monde, il fallut en prendre les airs et les manières. L'habit long, dont l'imposante et triste gravité n'y plaît pas, fut mis de côté, et réservé pour des offices vendus à l'intérêt, ou donnés à la bienséance. L'homme d'église ne perçoit qu'avec peine les apparences de l'homme séculier ; en peu de temps le second réforma le premier presque jusqu'à l'anéantir. A ce jeune ministre, dont l'application et la modestie avaient donné de si grandes espérances, succéda un homme, qui fit son capital de réjouir et d'égayer. Une morale gênante et austère ne l'aurait pas mené bien loin ; il s'annonça par une humeur complaisante et des manières badines. Il devint nécessaire à la multitude, parce que la multitude n'est composée que d'un amas d'esprits superficiels. Il fut invité à tout ce qu'on appelle belle partie, et il n'en refusa aucune. Le jeu lui plut, parce que sans le jeu il ne pouvait plaire. De sa main passèrent dans une main plus habile et plus exercée les biens du sanctuaire. L'indigent fut oublié, et les larmes négligées. Le bénéfice qui exigeait de pénibles fonctions, fut changé, bien ou mal, contre un autre qui n'engageait à rien. Les talents s'enfouirent, et la réputation de galant homme fut désormais la seule pour laquelle on eut de l'ambition.

Ce portrait, Messieurs, vous paraît-il donc si chimérique, et oseriez-vous le traiter de fantôme ? Vous êtes sans doute de trop bonne foi pour le faire. Ainsi toute la différence de vous à moi, c'est que vous traitez de plaisirs innocents ceux qui, pris en eux-mêmes, et surtout relativement à votre état, doivent passer pour très-criminels ; c'est que vous traitez de joies modérées celles que vous portez plus loin que n'ont fait plusieurs païens, que la Grèce n'a pas mis au nombre de ses sages ; c'est enfin que, dans ces moments de fureur, où votre esprit ne raisonne pas, vous mettez parmi vos beaux jours ces jours déplorables, qui seront dans la suite le sujet de vos regrets et la matière de vos larmes.

Mais pourquoi dire *dans la suite*. Rendez gloire à Dieu, et avouez de bonne grâce que vous n'avez jamais été bien contents ni du monde ni de vous-mêmes, tant que vous l'avez aimé ; que vingt fois par jour une voix importune et cruelle vous troublait par les reproches les plus vifs ; que le murmure de votre conscience vous suivait partout ; qu'il se faisait entendre malgré le fracas énorme des plus nombreuses assemblées ; qu'il redoublait aux seules approches d'un homme de bien, que sa vue seule et sa régularité vous déconcertaient ; que vous ne pouviez, sans un secret dépit, vous comparer à lui ;

et que, lorsque le monde, qui n'est pas toujours injuste, relevait ses vertus, chaque mot échappé en sa faveur était un trait de feu, qui vous blessait jusqu'aux moelles et aux jointures. Qu'était-ce donc quand vos supérieurs, rebatus du bruit de votre dissipation, en venaient dans le cours d'une visite ou ailleurs, à ces réprimandes toujours dures à celui qui les fait, mais un peu plus dures encore à celui qui a mérité de les recevoir? Qu'était-ce, quand une maladie un peu sérieuse vous faisait entrevoir le jugement de Dieu et sa colère? Qu'était-ce, quand, au moyen d'un peu de réflexion, vous étiez forcés de vous dire à vous-mêmes, que si le serviteur inutile, quoiqu'il ne fût ni lévite ni prêtre, a été jeté dans les ténèbres extérieures, un ministre de l'autel, qui joint la dissipation à l'inutilité, doit attendre un sort bien plus rigoureux?

Dites-nous donc désormais, tant qu'il vous plaira, que votre commerce avec le monde n'a rien d'illicite; que les plaisirs que vous y goûtez ne sortent pas des termes d'une récréation nécessaire; que vous n'y faites rien qu'un homme de bien puisse désavouer; nous continuerons à n'en rien croire, et à vous dire d'après Salomon, que vos plus doux moments ne sont qu'illusion, que vanité, que tourment et affliction d'esprit; et par conséquent un tissu de misères, plus ou moins consommées.

Encore, si ces misères ne vous coûtaient rien, votre sort ne serait pas à envier, mais il serait moins à plaindre. Par malheur il s'en faut beaucoup que vous ne soyez dans une position aussi favorable. L'eau dont vous vous désaltérez est trouble; mais cette eau trouble, il faut que, comme les Juifs, dans le temps de leur captivité, vous la buviez à prix d'argent : *Aquam nostram pecunia bibimus.* (Tren., V, 4.) Sans parler une seconde fois de ces agitations intérieures, qui vous privent de la paix du cœur, de cette paix sainte, dont la perte comme la possession surpasse tout sentiment; que de rebuts à essayer dans un monde qui traite en esclaves ceux qui ont une fois fléchi le genou devant lui; qui cache sous un air de politesse et d'amitié, des manières dures hautes, impérieuses, et qui ne doute point que ses plus légères insinuations ne doivent être des ordres précis? Que d'indignes complaisances à avoir pour un monde, dont la sphère en genre d'esprit solide est ordinairement très-bornée, et dont vous réduiriez la conversation à rien, si vous vouliez en retrancher la pluie et le beau temps, les modes et les parures, les nouvelles du jour, souvent inutiles, et presque aussi souvent semées de médisances, ou même de calomnies? Que de reproches intérieurs à dévorer dans un monde, où vous ne paraîtriez pas une seconde fois, si dès la première vous aviez, comme Jean-Baptiste, osé dire : *Non licet* (Marc, VI, 18); où la grande, l'unique règle est d'applaudir à l'ambition, aux procédés les plus violents, aux plus injustes pro-

cès; où enfin, en substituant au langage de l'Evangile un langage qui lui est diamétralement opposé, il faut ériger en vertus, je ne dis pas de simples faiblesses, mais des défauts très-marqués? Que de plaintes, que de murmures à essayer de la part d'une paroisse justement indignée, quand, pour ne pas déplaire à un seigneur, il faut régler selon son caprice les heures du service divin, et fatiguer un peuple digne de compassion, pour ne pas déranger la mollesse d'un seul homme? Amateurs du monde, j'adoucis les traits du tableau. Je supprime les embarras, les courses, les négociations dont on vous charge; et qui à vos propres yeux feraient de vous d'honnêtes domestiques, si le voile du monde et ses charmes trompeurs ne vous aveuglaient pas.

Venez après cela nous dire que vous n'êtes pas faits pour imiter la gênante retraite, l'austère pénitence de ces hommes généreux, qui, sous les étendards des Romuald et des Bruno, se sont confinés dans les antres et dans les déserts. Ajoutez, si vous le voulez, qu'une solitude semblable à la leur serait mortelle pour vous. Sans vous faire remarquer que, pour éviter une extrémité, il n'est pas nécessaire de donner dans l'autre, et qu'il est encore un nombre de vrais prêtres qui ne vivent ni en reclus, ni en dissipés. Nous nous contenterons de vous renvoyer au tribunal de votre conscience. Pour peu qu'elle parle encore assez haut pour se faire entendre, elle vous apprendra de reste que les larmes des pénitents ont pour eux plus de douceur, que la joie des spectacles; qu'un jour passé devant l'Arche sainte, vaut mieux qu'une longue suite de mois passés sous les tentes les plus délicieuses des pécheurs; et qu'aujourd'hui que vous rentrez dans votre propre cœur, rien ne le déchire plus que l'amer souvenir de son penchant à la dissipation, et de son amour pour une partie des plaisirs du monde.

Mais que dire de ce petit nombre d'ecclésiastiques, dont les uns voient, ou du moins croient ne voir le monde que pour éviter sa censure et n'encourir pas sa disgrâce; les autres se flattent de n'y paraître qu'en apôtres, c'est-à-dire, dans la vue d'arrêter le mal et de contribuer au bien?

Qu'en dire, Messieurs? deux choses, et qui plus est, deux choses aussi solides que précises: l'une, que les premiers connaissent bien peu le monde; l'autre, que les seconds se connaissent bien peu eux-mêmes.

Je dis d'abord qu'un ecclésiastique, qui voit le monde pour éviter sa censure, pour se concilier sa bienveillance, pour mériter son estime par une attention suivie, et des manières respectueuses, ne connaît ni le génie, ni le caractère du monde, et qu'il prend pour arriver à son but celle de toutes les voies, qui est la plus propre à l'en écarter. Oui, Messieurs, le monde, à proportion du commerce que vous aurez avec lui, perdra, ou au moins diminuera de beaucoup l'estime qu'il avait pour vous. Comme il

tient de la nature du démon, qui préside par état à son esprit et à ses démarches, il se plaît comme lui à pénétrer les faiblesses de ceux qui l'approchent. Il tourne en tout sens autour du camp d'Israël, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un lieu d'où il puisse le maudire à son aise. Vous diriez que plus furieux que ces Juifs, qui couraient la mer et la terre pour se faire un prosélyte, il ne tâche de multiplier les siens que pour avoir le plaisir de les décrier. Comme un prêtre qu'on ne voit qu'à l'autel, ou dans les plus saintes fonctions de son ministère, porte sur son front l'image de la divinité, le libertin même est contraint de le respecter. Il loue, malgré qu'il en ait, sa gravité, sa modestie, son zèle à courir après la brebis égarée. Il n'en est pas ainsi, quand il s'est dégradé lui-même, et qu'il a quitté sa place. Il était le premier dans la maison de Dieu, il se met de niveau avec tous ceux qui fréquentent la maison des pécheurs; souvent même il n'y tient que le dernier rang. C'est un étranger, qui ne connaît ni la langue ni la carte du lieu où il veut voyager. On y traite des matières qui ne sont ni de son ressort ni de sa compétence. S'il se tait, il est à charge, et passe pour un stupide; s'il parle, on sent bientôt qu'il aurait mieux fait de garder le silence. Si, comme il n'arrive que trop souvent, il a des talents assez médiocres, un seul séculier, qui a plus de lumière que de charité, une femme, qui moins femme que les autres, aura cultivé son esprit, découvrira bientôt sa faiblesse et son peu de capacité. Ce jugement désavantageux, mais trop juste, transpirera dans le public; et chacun dira de lui ce que disait d'Athènes un philosophe : de loin, c'est quelque chose; de près ce n'est rien, ou presque rien.

Mais peut-être que, déclamateur outré, je continue à faire des portraits chimériques, et à enfler les choses au préjudice de la vérité. Non, Messieurs, et je n'ai besoin que de vos propres yeux pour vous faire avouer que je parle le langage de la modération et de l'exactitude : *Veritatis et sobrietatis verba loquor.* (Act, XXVI, 25.) Si vous avez peine à m'en croire, croyez-en au moins l'expérience. C'est elle qui m'a appris dans un âge encore peu avancé, que bien des prêtres, dont les mœurs étaient d'ailleurs assez régulières, ne sont tombés dans le décri que parce que le monde qu'ils n'ont pas assez fui les a connus de trop près. Il ne leur reprochait pas des défauts essentiels; mais il leur en reprochait qui dégradent plus à ses yeux, que ne font certains vices, surtout quand ils lui sont familiers. Celui-ci passait pour un homme impoli, grossier, sans éducation; cet autre pour un esprit faible, timide, superstitieux; on disait de l'un que dans les affaires les plus communes il était sans ressources, sans lumières; et on avait raison; on disait de l'autre, ou qu'il n'avait jamais rien su, ou qu'il avait oublié tout ce qu'il pouvait savoir; et on lui rendait justice.

Voilà, ecclésiastiques peu précautionnés,

ce que vous gagnez à prendre l'essor. Une sage politique vous eût mis à l'abri de l'orage. Respectés, comme Judith, si, comme elle, vous ne fussiez sorti de chez vous, que pour remplir vos devoirs, le glaive de la langue n'aurait point été jusqu'à vous : *Non erat qui loqueretur de ea malum.* (Judith., VIII, 8.) Vous avez regardé comme un coup d'état de vous rendre agréables aux enfants de ténèbres : vous avez cru qu'en les ménageant, vous les engageriez à vous ménager. Dieu n'a pas béni une prudence tout humaine. L'édifice, dont il n'était pas l'architecte, s'est écroulé; et vous êtes devenu le jouet et la fable de ceux qui vous eussent estimés, s'ils vous avaient moins connus. Semblables en cela à tant d'autres, qui veulent se faire admirer en parlant, et qui, pour se faire admirer, n'avaient presque qu'à garder le silence.

Encore serions-nous consolés, si vous ne donniez de prise au monde que par le peu de rapport que vos manières auraient avec les siennes; que par l'air embarrassé avec lequel vous soutiendriez son commerce; que par ce défaut d'agrément et de facilité, dont la privation passe chez lui pour un vice capital. Mais si vous n'y prenez garde, vous irez bientôt plus loin; et ce sera le monde même qui, par un genre de charité qui lui est propre, vous y conduira. Choqué de votre retenue qu'il traitera de sottise; de votre précaution dans les paroles, qu'il qualifiera de stupidité; de votre constance à porter les marques de votre état; et qui selon lui ne sera l'effet que de la petitesse de votre esprit et d'une régularité mal entendue; il altérera peu à peu votre vertu, sous prétexte d'en écarter l'excès. A force de le voir, vous prendrez ses allures. Vous vous façonneriez à son langage, vous entrerez dans ses idées, vous goûterez la meilleure partie de son système. Comme lui vous apprendrez à médire, à ne plus excuser le prochain, à répandre sur lui l'odieux vernis du ridicule, à l'immoler à la risée des plus nombreuses compagnies. Comme lui vous aimerez la dissipation, les courses, et quelquefois l'excès du vin. Or comptez sur ma parole, que dès qu'une fois vous en serez venus là, vous serez et très-méprisables et très-méprisés. Car, pour le dire en passant, le monde, qui se pardonne tout, ne pardonne rien aux ecclésiastiques; et la fureur brutale, qui le porte à leur ménager des chutes éclatantes, vient moins du malheureux plaisir qu'il prend à avoir des complices, que de celui qu'il goûte à en faire l'objet de ses plaisanteries amères, et de ses réflexions satiriques. J'avais donc raison de vous dire qu'un prêtre, qui voit le monde dans la vue de le rendre plus traitable, et de se soustraire à sa censure, ne connaît ni sa malignité profonde, ni la dureté de son caractère. Voyons en peu de mots si j'ai eu tort d'ajouter, que celui qui le pratique dans la vue d'arrêter le cours du mal, et de bannir le scandale, ne connaît pas trop la faiblesse de son propre cœur; qu'il connaît peut-être

encore moins les illusions de la cupidité; et qu'au lieu de réussir à sanctifier ses frères, il est bien à craindre qu'il ne réussisse à se perdre lui-même. Pourquoi cela, Messieurs? c'est qu'il s'expose, et, qui plus est, qu'il s'expose contre la volonté de Dieu : d'où il résulte qu'il ne peut compter sur sa protection dans une entreprise qui la demanderait tout entière.

Je dis d'abord qu'il s'expose : et puisque de son propre aveu il s'est jusqu'ici comporté en ministre fidèle, c'est lui-même qui va nous apprendre et l'étendue et la multitude des dangers qu'il veut bien courir. Oui, mes frères, ce saint homme, cet apôtre d'un nouvel ordre, sera le premier à nous dire que le monde est l'ennemi éternel de Jésus-Christ, de sa croix, de ses maximes, de son Evangile; que le vice y exerce un empire aussi souverain qu'impitoyable; que la vertu en est bannie; que la timide innocence ne peut y poser le pied, non plus que la colombe hors de l'arche. Il sera le premier à nous dire que les leçons du monde se sentent toujours de la source dont elles coulent; que les idées qui y ont cours sont pernicieuses; que les pièges et les filets y pleuvent de toutes parts. Il sera le premier à nous dire, qu'on n'y trouve ni vérité, ni compassion, ni connaissance de Dieu; que la malédiction, le mensonge, le larcin et les plus criantes impuretés l'inondent comme un déluge à qui tout cède, et qu'en plus d'un sens on y commet meurtre sur meurtre : *et sanguis sanguinem tetigit.* (Osee, IV, 2.) Il sera le premier à nous dire que tout ce qui s'appelle monde est un arbre doublement mort : *arbores bis mortuæ* (Juda, 12); que le meilleur des enfants du siècle ne vaut pas mieux qu'une ronce, qui n'est propre qu'à blesser ceux qui s'en approchent : *Qui optimus est eis, quasi paliurus* (Mich., VII, 4); que Dieu, du haut des cieux où il fait son séjour, a jeté un regard sur les habitants de la terre, qu'il a examiné si quelqu'un d'eux ne penserait pas enfin à revenir à lui; mais qu'il n'a aperçu dans cette race maudite, qu'un peuple de criminels, qui de plus en plus s'éloignaient du sentier de la justice; qu'il n'y en avait pas un, pas un seul qui s'appliquât au bien : *Non est usque ad unum.* Enfin il sera le premier à nous dire que ce portrait du monde, tout hideux, tout terrible qu'il est, est d'après nature; que Jésus-Christ et ses apôtres nous l'ont tracé; que c'est en conséquence qu'ils ont chargé d'anathèmes le monde et ses scandales; et que sans craindre d'outrager les choses, ils nous ont assuré que le siècle tout entier se réduit à la convoitise de la chair, la concupiscence des yeux, l'orgueil de la vie : en un mot, et c'est tout dire, que la malignité même est en quelque sorte le limon unique dont le monde est pétri : *Mundus totus in maligno positus est.* (I Joan., V, 19.)

De ces principes aussi incontestables que l'Ecriture, dont ils sont tous tirés, je commence par conclure que l'air du monde est empoisonné; que la santé la plus vigoureuse

y est en péril; qu'il y a de l'imprudence à se rassurer sur ses forces; que la promptitude de l'esprit ne peut répondre de la faiblesse de la chair; que cette même chair, toujours d'intelligence avec nos ennemis contre nous, ne manquerait pas de tendre des pièges à une vertu peut-être mal affermie, et rouvrir par de nouveaux coups des blessures qui ne sont jamais trop fermées.

Il n'y a donc, mon frère, il n'y a que la lumière du ciel qui puisse vous guider dans cette région ténébreuse. Il n'y a que sa main qui puisse vous soutenir dans un sentier aussi glissant. En un mot, il n'y a que la grâce, et une grâce plus forte que le monde et l'enfer, qui puisse vous préserver. Vous comptez sur sa force et son efficacité, je ne vous la contesterai pas. Je sais, comme un autre, qu'elle a triomphé de la mondanité dans les Madeleine, de la fureur dans les Paul, du démon de l'impudicité dans les Thais et les Augustin; mais je sais aussi que Dieu la soustrait, plus ou moins, à ces prophètes imprudents qui courent sans être envoyés, et qui, pour sanctifier leurs frères, prennent des routes que la Providence ne leur a pas tracées. Or je prétends que vous êtes de ce nombre, vous qui vous répandez dans le monde sous prétexte d'y arrêter le mal et d'en bannir le scandale! Pourquoi? c'est que le ministère, dont Dieu vous a chargés, ne s'exerce ni dans les cercles toujours dangereux, ni dans des tête-à-tête plus dangereux encore que les cercles. Si donc l'esprit de Dieu vous possède, si le zèle qui vous anime est selon la science et la piété, disposez-vous par la retraite, comme Jean-Baptiste, à la glorieuse carrière que vous devez fournir. Sanctifiez-vous, à l'exemple de Jésus-Christ, pour ceux que vous devez enfanter à la croix, en les enfantant à l'Evangile. Montez, sur les pas des Chrysostome et des Ambroise, dans la chaire de vérité. Faites retentir aux oreilles de vos auditeurs cette trompette éclatante, qui rassemble les cendres dispersées et rend la vie aux morts. Ouvrez à leurs yeux cet étang de soufre et de feu, où le monde et ses adorateurs seront un jour précipités. Apprenez aux riches, aux heureux du siècle, à jeter les hauts cris, à pousser des hurlements sur les malheurs qui sont prêts à leur arriver. Etalez à l'indigent la joie sainte et les délices éternelles, qui sont préparées à sa patience et à ses larmes. Après avoir éclairé les esprits, remué les cœurs, rempli les consciences d'une frayeur salutaire, achevez dans le tribunal les conversions que vous avez ébauchées. N'y distinguez ni le juif du gentil, ni le maître du serviteur. Que tous vous soient un en Jésus-Christ. S'il y a de la préférence à donner, qu'elle soit en faveur du pauvre, que ses besoins associent à Marthe, et qui ne peut qu'à la volée profiter des consolations de Marie.

Votre ministère réduit à ces justes bornes aura encore ses dangers, et il pourrait vous perdre, comme il en perd tous les jours une infinité d'autres. Vous aurez à combattre et

les applaudissements que la justice ou l'ignorance prodigueront à votre capacité, et la complaisance trop naturelle à ceux dont une foule nombreuse assiège le confessionnal. Mais ces dangers, que vous ne courez que dans l'ordre de Dieu, le Dieu de l'ordre, si vous savez ne chercher que lui, saura bien en faire la matière de votre triomphe : *Faciet etiam cum tentatione proventum.* (I Cor., X, 13.) S'il abandonne ceux qui pour sauver Israël s'engagent dans un combat téméraire, il combat à côté de ceux qui pour le salut de leurs frères suivent la route de sa providence.

Tenez-vous-en là, Messieurs, et vous aurez assez à faire. Des discours pleins d'une solide et vigoureuse éloquence, des instructions proportionnées à l'état de ceux à qui vous conférez les derniers sacrements, des catéchismes assez bien faits pour y fixer le père de famille avec ses enfants, l'étude de la morale, qui s'échappe d'un côté à mesure qu'on la saisit de l'autre ; toutes ces grandes et sérieuses occupations ne vous laisseront pas du temps de reste. Les apôtres et leurs successeurs, dont les uns étaient instruits sur l'heure de tout ce qu'ils avaient à dire ; les autres avaient reçu des mains de la nature ces talents prodigieux que la gentilité admira si souvent ; ces hommes que le christianisme mettra toujours à la tête de ses héros, et qui ont converti l'univers, n'avaient pas le loisir de respirer. Par quel miracle aurez-vous le talent de multiplier les jours et d'en donner une partie au monde ; à un monde, disons-le sans aigreur, dont les avenues vous seraient fermées, si vous travailliez bien sérieusement à sa réforme.

Aussi nous avouerez-vous de bonne foi que les coups que vous lui avez portés n'étaient pas mortels ; que l'air mitigé, dont vous avez repris ses excès, tenait peut-être moins de la censure qu'il ne tenait d'une sorte d'applaudissement ; qu'il y avait bien de l'humain dans votre morale et plus encore dans la manière dont vous la débitiez ; qu'un domestique ignorant et stupide n'était guère l'objet de vos soins ; en un mot, que la plus belle fleur était celle dont la culture vous attachait davantage, et pour laquelle vous marquiez plus d'empressement et plus d'inclination.

Pour répondre à votre franchise par la nôtre, nous vous avouons à notre tour que le nouveau genre d'apostolat que vous avez embrassé nous a paru l'époque du déchet sensible qui se remarque en vous ; que depuis que vous évangélisez les grands, vous êtes presque devenus grands comme eux ; qu'on ne voit plus, ni à votre table cette frugalité, ni dans vos meubles et vos habits cette simplicité respectable, ni dans votre extérieur cette modestie si nécessaire à un ministre de Jésus-Christ, et dont le défaut, trop commun aujourd'hui, fut autrefois si souvent la matière de votre zèle et de votre indignation. Nous vous avouons que vos premiers talents souffrent du commerce du monde ; que vos idées en matière de

science ne sont plus ni si justes ni si fraîches ; que les instructions que vous faites à votre peuple, outre qu'elles sont moins fréquentes, ne sont ni aussi solides ni aussi propres à toucher les cœurs ; en un mot, que vous parlez mieux du monde, mais que vous parlez moins bien de Dieu. Nous vous avouons même que votre morale paraît moins sûre dans la pratique ; que vous ne semblez plus si fermes contre des habitudes faibles, et que les ouailles confiées à vos soins savent accorder avec la fréquentation des sacrements, l'oisiveté de la vie et la mondanité des parures. Enfin nous vous avouons que vous êtes toujours plus hommes quand vous sortez du monde, que vous ne l'étiez en y entrant : *Quoties inter homines fui, minor homo redii.*

En faut-il davantage, Messieurs, pour vous faire tomber d'accord, qu'entre le monde et vous il doit y avoir un chaos immense ; et qu'il vous serait plus facile d'allier le mensonge avec la vérité, la plus sombre nuit avec la lumière, Jésus-Christ avec son plus implacable ennemi, que d'allier la sainteté, la vigilance, votre réputation même avec le commerce du monde. Mais qu'est-ce que ce monde, dont l'air est si contagieux pour vous, et quelle est son étendue ? C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Si je vous demandais, Messieurs, quel est à votre sens le monde, dont je vous prie d'éviter le commerce, j'ai peine à croire que dans une matière, qui n'est d'ailleurs ni difficile ni embarrassée, vous fussiez tous d'accord. Chacun m'abandonnerait cette portion, cette espèce de monde, pour laquelle il manque de talents ou d'inclination. Celui-ci me sacrifierait tout ce qu'on appelle le grand monde. C'est là, me dirait-il, et il aurait raison, c'est là que la mort entre par tous les sens ; que les yeux, de quelque côté qu'ils se tournent, tombent sur des objets capables d'amollir ; qu'aux tendres leçons du plaisir succèdent les dures et cruelles leçons de la vengeance et de la fureur. Un tel monde, poursuivrait-il, ne peut-être regardé par un chrétien et à plus forte raison par un prêtre, qu'avec des yeux d'horreur. S'imaginer qu'on peut le voir sans en être blessé, c'est contredire et l'Écriture et la raison. Celui, dit l'Esprit-Saint, qui touche de la poix, en portera l'impression : *Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea* (Eccli., XIII, 1) ; et tout homme qui pratique familièrement un orgueilleux, ne tardera pas à prendre son air suffisant et ses manières hautaines : *Et qui communicaverit superbo, induet superbiam.* (Ibid.) Mais enfin, dirait-il aussi, tout ce qui est dans le monde n'est pas monde ; et l'on trouve dans un degré inférieur bien des gens qui, sans offrir de dangers, offrent du délassement à l'esprit et des ressources à la société.

Je pense bien différemment, nous dirait un autre, et sans vouloir faire une apologie complète de tous ceux qui tiennent le pre-

mier rang dans l'Etat. Sans disconvenir qu'il y a chez eux, comme partout ailleurs, bien du faible, je soutiens que leur commerce est moins pernicieux que ne l'est celui de tant de personnes, dont la naissance est médiocre, et l'éducation plus médiocre encore que la naissance. Dans un siècle où toutes les conditions semblent être confondues, où le luxe et les modes de la cour servent de règle aux provinces, où les filles de Benjamin se feraient scrupule de le céder aux filles de Juda, les périls extérieurs sont partout semblables, et les impressions également à craindre pour quiconque en est susceptible. Mais le grand monde inspire par sa fierté même un respect qui contient dans les bornes. Vouloir les franchir, c'est se perdre à ses yeux. Son cœur, lors même qu'il est corrompu, fait garder et commande toujours des ménagements; et la bienséance y fait une partie de ce que fait ailleurs la vertu. D'égal à égal il n'en est pas ainsi. La première règle entre amis est de bannir la gêne et la contrainte. Trois ou quatre visites engendrent la familiarité; de celle-ci au désordre le trajet n'est ni long ni difficile. Il n'y a qu'un pas, et quelquefois moins encore.

Je n'ai, Messieurs, aucun intérêt à pencher la balance. Vos raisons sont solides de part et d'autre. La cupidité pourra peut-être les éluder, le christianisme n'y répliquera jamais. Je n'ai donc qu'une chose à faire, c'est de profiter de vos aveux réciproques et d'en tirer cette conséquence, que le monde, quel qu'il soit et sous quelque rapport qu'on l'envisage, est toujours monde. Posons donc, je vous prie, pour maxime, que si les grands sont dangereux d'une manière, ceux d'un étage inférieur sont dangereux de l'autre. Chez les premiers, il faut respecter le vice qui y domine presque toujours; chez les derniers, on n'est pas assez forcé à respecter la vertu qui d'ailleurs ne s'y trouve presque jamais.

Mais, Messieurs, dussé-je vous surprendre, le sacrifice d'abnégation que je vous demande ne se borne pas là; il a bien plus d'étendue. Il est un monde dévot, avec lequel il faut rompre comme avec le monde le plus profane. Il est un monde uni par les liens du sang, qu'il faut fuir comme le monde le plus étranger. Il est un monde ecclésiastique, dont le commerce est plus pernicieux que celui du monde le plus séculier.

Où, Messieurs, il est un monde dévot que vous devez éviter avec des précautions infinies; et afin que vous ne preniez pas le change dans une matière qui est de la dernière conséquence pour vous, je suis bien aise de vous avertir que je ne veux combattre ici ni ces visages hypocrites, qui sous un front étudié recèlent les plus noires passions; ni ces vierges folles, qui ont le dehors de la vertu sans en avoir la réalité; ni ces femmes chargées de péchés, qui, comme

parle saint Paul, toujours curieuses d'apprendre, n'arrivent jamais à la connaissance de la vérité : *Semper discetes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.* (1 Tim., III, 7.) Quiconque nourrirait un commerce réglé avec des personnes si corrompues porterait écrit sur son visage le témoignage de sa propre corruption; et je n'aurais pas même pensé à les attaquer en passant, si le monde, dont nous suivons trop aisément les idées et le langage, ne rangeait dans la classe des dévots ceux qui en contrefont l'attitude et les manières.

Veux-je donc vous interdire une étroite liaison avec des personnes dont la vertu est constatée et la probité à l'abri de tout soupçon? Oui, Messieurs, et sans entrer dans un détail que des matières naturellement odieuses ne souffrent pas, je vous laisse à examiner devant Dieu si, dans ces assiduités, contre lesquelles on est d'autant moins en garde que la religion seule paraît en être le principe, il y a autant à gagner comme il y a à perdre, ou plutôt s'il n'y a pas beaucoup plus à perdre qu'à gagner.

Pour moi j'y vois d'abord ce que le préjugé seul vous empêchera d'y voir, je veux dire un temps très-mal employé. Dans ces directions infinies, chaque jour enfante de nouveaux scrupules. Il faut sans cesse revenir sur ses pas. Le calme du matin est troublé par les inquiétudes du soir; souvent même il s'évanouit avec l'entretien qui semblait l'avoir procuré. De nouvelles difficultés, ou plutôt des difficultés imaginaires, rebattues en termes différents, demandent sans cesse des éclaircissements nouveaux. A peine a-t-on fini qu'il faut recommencer. Trois ou quatre personnes de ce caractère occupent plus qu'une légion de vieux guerriers faits aux crimes et aux brigandages. Francs à accuser leurs désordres comme ils ont été à les commettre, ils s'en tiennent aux décisions de leur confesseur. Ils ne subtilisent ni sur la pénitence, ni sur les lumières de celui qui la leur impose. Ils s'abstiennent de la table sainte quand on juge à propos de les en éloigner. Ils s'en approchent avec confiance quand on croit leur devoir permettre de s'y présenter. Ce qui est une fois réglé avec eux, l'est pour toujours. Aussi sincères dans la religion que braves dans les combats, ils vont partout avec droiture, ils servent Dieu comme ils servent César; et s'ils ignorent ces spiritualités qui vont au raffinement et quelquefois à l'erreur (201), ils mettent en pratique le fond et la substance d'un vrai christianisme.

Ce n'est pas que j'ignore qu'il se trouve à la ville et quelquefois dans les campagnes, des âmes que Dieu met à l'épreuve, et qu'il conduit à lui par un chemin de frayeur et d'anxiétés; des âmes à qui la crainte d'être séparées de lui fait croire qu'elles en sont effectivement séparées; des âmes qui seraient tentées de s'écrier avec le saint homme

{201} On le voit dans l'affaire du quiétisme, si funeste à madame Guyon, morte à Blois le 9 juin

1717. M. de La Bletterie a vengé, dans trois lettres, la pureté de ses mœurs.

Job : Vous écrivez contre moi, ô mon Dieu ! des arrêts pleins d'amertume ; et trouvant mes dernières années plus innocentes, vous remontez jusqu'aux premières pour m'accabler sous le poids des écarts de ma jeunesse : *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ.* (*Job*, XIII, 26.) Faut-il donc les abandonner ? Non, sans doute ; mais il faut les accoutumer à la précision, et plus encore à l'obéissance. Mais il ne faut pas qu'une seule plante, quoique précieuse, épuise toute la rosée qui doit revenir à d'autres. Mais il faut prendre garde que des soins trop multipliés n'altèrent ses racines, et qu'elle ne périsse à force d'être trop cultivée. Second danger qui accompagne le commerce du monde dévot : il affaiblit la piété et dans ceux qui conduisent, et dans ceux qu'on prétend diriger.

En effet, mes frères, rien de plus contraire à la vraie et solide piété que ces confidences perpétuelles qui, après avoir été dans les commencements l'effet d'un besoin réel ou prétendu, sont peu à peu l'effet d'une affection purement humaine. D'abord on ne s'ouvrait plus qu'en tremblant. La vue du tribunal et du juge qui venait y prendre séance glaçait tous les sens. On évitait sa rencontre comme celle d'un témoin dont le seul silence dépose contre nous. Peu à peu on a changé de style et de méthode. Des visites assaisonnées de politesse et d'égards, d'amer qu'était le calice, l'ont rendu supportable et bientôt plein d'une funeste douceur. On ne voyait que Dieu dans le ministre qui le représente ; insensiblement on n'y voit plus que l'homme et des consolations naturelles. Son absence effraye, ses maladies inquiètent, la crainte de le perdre fait tomber en défaillance, et une âme, qui croit ne chercher que son salut, porte déjà tous les caractères d'une colombe séduite.

Un homme qui sait vivre ne demeure pas en reste. A son sens, il y aurait de la dureté à ne compter pour rien des attentions si dédaignées. Aussi s'en ferait-il un scrupule. Il sent mieux que personne tout le prix de sa conquête. Dût-il, comme il n'arrive que trop souvent, se rendre suspect aux esprits solides, et ridicule aux yeux du libertin, il a pour son idole des ménagements excessifs. Il y est plus follement attaché que Laban ne l'était aux siennes. Si de son camp elle va dans celui d'un autre, il ne peut dissimuler son dédit et sa peine ; et la pieuse de Chantal est une preuve qu'il y en a d'assez imprudents pour défendre au nom de Dieu à ces brebis chéries de passer dans un bercail différent du leur.

Cette conduite aveugle et passionnée fut toujours en horreur à ces ministres respectables qui ne sont nés ni du sang, ni des désirs de la chair, ni de la volonté humaine : *Quinon ex sanguinibus, sed ex Deo nati sunt.* (*Joan.*, II, 13.) Vincent de Paul, qu'il me soit permis de vous proposer pour modèle un homme dont les vertus se transmettront d'âge en âge, jusqu'à la postérité la plus reculée, Vincent de Paul suivit une règle bien différente à l'égard

de la célèbre comtesse de Joigny. Il connaissait profondément l'éminente vertu de son illustre pénitente. Il ne pouvait ignorer les bénédictions dont Dieu l'avait comblée par son ministère. Il savait qu'une seule de ses paroles calma dans son cœur les flots les plus agités. Cependant il ne put souffrir qu'elle le regardât comme un homme nécessaire. Il l'obligea de partager quelquefois avec un autre la confiance qu'elle avait en lui. Il crut qu'elle sentirait enfin qu'il n'y avait que le seul préjugé qui lui fit donner la préférence. Et comme tous les essais ne pouvaient en effet que faire connaître combien l'homme de Dieu l'emportait sur ceux qui de temps en temps le remplaçaient, il prit le parti de la fuite ; et il aimait mieux s'exiler en Bresse que d'exposer une âme sainte à croire qu'un pécheur, tel qu'il croyait être, pouvait seul être sa ressource et sa consolation.

Que de prêtres, d'ailleurs respectables, se sont perdus pour n'avoir pu gagner sur eux de suivre un si beau modèle ! Combien d'autres s'ouvrent une source de chagrins pour ne pas vouloir réfléchir que ce qu'ils appellent un bon cœur est un cœur bien faible, bien facile à captiver ? et qu'il en est quelquefois parmi ceux que nos discours impatientent le plus, qui ne sont vertueux que parce qu'il ne s'est pas trouvé d'occasion qui pût les rendre criminels ?

Une sage retraite, soutenue de cet air de sévérité qui sied bien à un ministre de l'Evangile, vous garantira de ces dangers. Mais afin de ne pas tomber dans un écueil en ramant pour éviter l'autre, mettez une partie de vos parents, pour ne rien dire de plus, au nombre de ceux dont l'amour et le commerce peuvent faire à votre vertu des blessures plus profondes en un sens, et plus difficiles à guérir. Ce langage est dur, mais j'ose assurer qu'il n'est tel qu'à ceux qui ignorent, au moins dans la pratique, l'Ecriture et la tradition. Consultez-les, ces sources sacrées, et vous verrez que les livres saints, si exacts à nous transmettre la tige des grands hommes, ne suppriment celle de Melchisédech, que parce qu'il devait être la figure de Jésus-Christ, et que cet ancien prêtre du Dieu très-haut naît, pour ainsi dire, sans père, sans mère, sans généalogie, parce qu'il représentait ce prêtre éternel, qui vécut en quelque manière sans liaison, sans proches, sans engagement. Consultez-les, et vous y découvrirez que ce sage législateur exige avant toute chose de ses disciples qu'ils disent un éternel adieu, non-seulement à des frères et à des sœurs tendrement chéries, mais encore à ceux dont ils ont reçu la naissance et l'éducation. Consaltes-les bien, et vous y trouverez que ce Fils si humble, si soumis à celle dont il tenait la vie, lui déclare en termes formels qu'il n'a rien de commun avec elle : *Quid mihi et tibi, mulier ?* (*Joan.*, II, 4) qu'il semble lui refuser la précieuse qualité de mère : *Quæ est mater mea ?* (*Matth.*, XII, 48) que sur la croix, qui fut le triomphe et la consommation de son

amour, il ne la désigne que sous le nom de femme : *Mulier, ecce filius tuus.* (Joan., XIX, 26.) Enfin consultez-les, ou plutôt méditez-les à loisir ; car vous ne les ignorez pas, et vous y apprendrez efficacement que ce Dieu sauveur ne jugea dignes de marcher à sa suite que ceux qui au premier signal quittèrent et leur emploi et la maison paternelle : *Relictis retibus et patre* (Matth., IV, 20) ; qu'il ne permit pas à un de ceux sur qui il avait des vues de miséricorde de fermer les yeux à un père déjà mort ou prêt à mourir : *Dimitte mortuos sepelire mortuos suos* (Matth., VII, 22) ; et que, quoiqu'il n'ait pas relevé en termes formels la sainte fureur des enfants de Lévi, qui, pour venger l'outrage fait à sa gloire, avaient paru méconnaître la voix de la nature, il a assez fait entendre qu'il n'admet au service de ses autels que ceux qui, comme saint Paul, ne consultent ni le sang, ni la chair, quand il s'agit d'obéir à leur Maître ; qui, à l'exemple de ce grand Apôtre, regardent tout l'univers comme leur patrie, et qui ne distinguent point entre l'Arabie et Jérusalem, quand il est question de voler où sa voix les appelle.

La juste crainte de fatiguer plus longtemps votre patience m'empêche de pousser plus loin une induction que des volumes entiers n'épuiseraient pas. Je me contenterai donc de vous faire remarquer avec combien de sagesse l'Eglise, dans le dernier de ses conciles, a regardé comme la source de la plupart des maux qui la déshonorent l'excessive tendresse qu'ont pour leurs parents des hommes qui devraient vivre comme n'en ayant point : *Multorum malorum in Ecclesia seminarium* (202). C'est cette tendresse démesurée qui replonge un grand nombre d'ecclésiastiques dans des occupations purement séculières, et qui les porte à briguer la faveur des grands ou des favoris pour procurer à ceux qui leur appartiennent des emplois qui passent et leur condition et leurs talents. C'est elle qui les rend insensibles aux cris du pauvre, à mesure qu'elle les rend trop sensibles aux désirs ambitieux et intéressés d'une famille qui oublie ce qu'elle a reçu pour ne penser qu'à ce qu'elle peut encore recevoir. C'est elle qui, dans le moment même où la mort et le jugement qui la doit suivre s'avancent à pas précipités, les fait sacrifier au népotisme des biens qui devaient retourner à l'indigent, aux dépens duquel ils ont été amassés. C'est elle qui, plus aveugle encore et plus frénétique, les engage à transmettre à un parent sans capacité et sans vertu des bénéfices qui, simples ou non, doivent n'être résignés qu'au plus digne.

Mais quand même votre commerce avec ceux qui tiennent à vous par les liens du sang ne pourrait, eu égard aux circonstances, produire d'aussi tristes effets, il est sûr, et trop sûr, qu'il ne manquera guère de vous rôdier contre les desseins de Dieu, et qu'il ne vous permettra presque jamais de suivre votre vocation dans toute son étendue. Don-

nez-moi un homme qui ne tienne à rien, et je le vois disposé à tout entreprendre pour la gloire de son Maître. Les brebis les plus abandonnées trouveront en lui un pasteur zélé et un guide charitable. Content, à l'exemple du grand Apôtre, d'un vêtement simple et d'une nourriture frugale, il préférera à tout autre la vigne infructueuse dont personne ne veut se charger. Ces montagnes arides, qui servent de retraite à la férocité et à l'indigence, auront pour lui des attraits que ne lui offriraient pas les villes les plus policées. Fût-il question d'aller forcer l'hérésie dans le Chablais, ou de braver les fureurs de l'Océan pour sanctifier les infidèles du Japon, il volerait sur les pas des Sales et des Xavier. Semblable au premier, il méprisera la timide politique d'un père d'ailleurs éclairé. Semblable au second, prêt à partir pour un nouveau monde, dont il ne doit jamais revenir, il passerait presque à la porte de sa maison sans y mettre le pied pour dire un dernier adieu à la plus tendre des mères. Tenons-nous fermes, se dirait-il à lui-même, marchons avec précaution dans un chemin aussi glissant. Eloignons-nous de ces rivaux enchanteurs : la nature elle-même y a dressé des pièges : *Fuyons, il est plus d'une victoire qu'on ne peut remporter qu'en fuyant.*

Mais donnez-moi un homme trop attaché à ses proches, trop sensible à leur présence ou à leur perte : vous verrez bientôt son zèle émoussé, sa vertu endormie par la séduction, ses talents ou réduits à rien, ou consacrés à la vanité. On lui dira, comme le disaient à Jésus-Christ ses frères selon la chair : Eh ! à quoi pensez-vous ? Vous vous bornez à une sombre paroisse de campagne, et vous feriez des prodiges à la ville. Pourquoi rester en Galilée, parmi un peuple qui n'a ni génie ni discernement ? Transportez-vous à Jérusalem, vous y trouverez des hommes qui savent connaître et priser le mérite : *Transi hinc et vade in Judæam, ut videant opera tua quæ facis.* (Joan., III, 3.) Quand on est né avec des dispositions si belles, des idées si justes, une diction si noble, si sublime, on doit prendre l'essor. C'est enfouir le don de Dieu que de le réduire à l'usage obscur que vous en faites : *Nemo quippe in occulto quid facit, et quærit ipse in palam esse.* (Joan., VII, 4.) Eclairé comme vous l'êtes, il est surprenant que sur ce point vous ayez eu besoin de nos avis. Puisque vous ne les avez pas prévenus, rendez-y-vous au moins sans délai : vous pouvez tout, osez tout entreprendre : *Si hæc facis, manifesta teipsum mundo.* (Ibid.)

Qu'il est difficile à l'homme de tenir contre des sollicitations si vives, si conformes aux inclinations de la nature, et qui s'accordent si bien avec ce fond d'amour-propre qui cherche moins des raisons que des prétextes pour éclater ! Qu'il en coûte pour regarder ce pernicieux langage comme la voix de l'intérêt, de la passion, d'une sagesse

charnelle ! Et qu'il faut avoir de religion pour découvrir d'abord que ceux qui parlent ainsi n'en ont guère, et que quelquefois même ils ont perdu la foi ! *Neque enim fratres ejus credebant in eum.* (Joan., VII, 5.)

Mais, Messieurs, quelque violents que puissent être les assauts que vous aurez à essuyer du côté de la chair et du sang ; quelque soin par conséquent que vous deviez prendre de vous prémunir contre eux par une fermeté inébranlable, par une sainte et vigoureuse indifférence, et peut-être plus encore par une séparation presque totale, je doute qu'il y ait, pour ceux surtout d'entre vous qui sont encore jeunes, un monde plus dangereux que celui de tant d'ecclésiastiques qui ont perdu, ou qui n'ont jamais eu l'esprit de leur état. S'ils sont vos ennemis, comptez que vous aurez beaucoup à souffrir d'eux. Censeurs impitoyables, ils vous chanteront sur tous les airs et ils répandront à pleines mains, tantôt sur vos faiblesses, tantôt sur vos vertus mêmes, le sel de la plus amère critique. Mais s'ils sont vos amis, regardez votre perte comme moralement certaine. Ces hommes qui n'ont que le nom d'ecclésiastiques, qui rougiraient d'en porter les marques, qui n'aiment de fonctions que celles qui sont étrangères à leur vocation, qui préfèrent la lecture d'une histoire galante ou d'une brochure frivole à l'étude des livres saints et de ceux qui pourraient réveiller en eux les sentiments de leur première ferveur, ces hommes, qui, bien loin d'être prêtres, ne sont pas même chrétiens, portent partout la désolation et la mort. A voir leur fureur pour le mal, vous diriez qu'ils ont chargé du prince des ténèbres de multiplier les citoyens de son empire. Ils ne peuvent ni faire le bien, ni souffrir que d'autres le fassent. Ils flétrissent par les plus cruelles épithètes la vertu de ceux qu'ils ne peuvent ni imiter ni corrompre. Ils ébranlent par leurs discours artificieux la piété naissante d'un jeune ministre dont le zèle, pour réussir, n'avait besoin que de n'être pas arrêté. Ils étouffent sa dévotion par l'adresse qu'ils ont à la tourner en ridicule. Les saintes leçons qu'il a puisées dans un séminaire édifiant, ces leçons et l'usage qu'il commençait d'en faire, sont la matière éternelle de leurs implacables railleries et de leur plus scandaleux badinage. On ne peut paraître devant eux qu'à la faveur d'un habit presque séculier. Pontifes du démon, ils substituent ses lois à celles des pontifes de l'Eglise de Jésus-Christ. Arbitres souverains de la morale, qu'ils n'ont que légèrement effleurée, toute censure qui n'est pas de leur goût n'est propre, si on les en croit, qu'à effrayer des enfants et à intimider des génies superficiels. La chasse, les cabarets, certains jeux (203), sont à leurs yeux des récréations innocentes qu'un évêque n'a pu leur interdire. Ces feuilles criminelles, qui n'épargnent

ni les vivants ni les morts, et où la médisance et la calomnie se disputent le pas, leur plairaient moins si elles ne leur étaient pas défendues ; et ils ne les liraient pas plus que tant d'excellents ouvrages, dont le nom même leur est inconnu, si leur lecture ne portait avec elle un caractère de vanité et d'indépendance.

Au reste, à les entendre, personne ne connaît mieux qu'eux le solide, l'essentiel de la vertu. Ce n'est point à elle qu'ils en veulent, c'est à la momerie qui prend ses couleurs et qui la déshonore. Ne vous y laissez pas tromper, mes très-chers frères : *Fili mi, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis.* (Prov., I, 10.) Examinez-les, il vous en coûtera bien peu, et vous reconnaîtrez qu'ils donnent le nom de minuties à des pratiques qui ont sanctifié les plus grands hommes ; qu'ils rangent de leur pleine autorité parmi les petitesse une multitude de points importants ; et que, sous prétexte qu'on peut arriver au ciel sans faire tout ce qu'ont fait les apôtres, ils se dispensent aisément de celles de leurs obligations qui souffrent moins de dispense. Ne sont-ce pas ces hommes de bien et d'honneur, car c'est le nom dont ils se font un rempart qui leur paraît impénétrable, ne sont-ce pas ces hommes si contents d'eux-mêmes qui ne peuvent respirer l'air de leur paroisse ; qui en sortent le lundi matin pour n'y rentrer que le samedi au soir ; qui y suppriment presque toutes sortes d'instructions, ou qui en font de si peu solides, de si mal digérées, qu'autant vaudrait-il n'en point faire ? Ne sont-ce pas eux qui quelquefois ne souffrent pas qu'un vicairé zélé occupe la place qu'ils ne veulent ou qu'ils ne peuvent pas occuper, et qui vivent plus aisément avec un homme qui n'a ni règle ni mœurs qu'avec un homme dont la vigilance et l'application formeraient naturellement une espèce de contraste et un parallèle désavantageux ?

Je m'arrête ici, et, comme je peins d'après nature, je n'en dis pas davantage, de peur que dans l'excès de ma juste douleur je ne fasse entrevoir de nouveaux mystères d'iniquité. Mais à la sombre lueur de ces principes, resserrés autant par la honte que par la bienséance, ne puis-je pas vous demander s'il n'est pas vrai qu'il existe dans le parvis du temple un monde ecclésiastique plus pernicieux que le monde le plus profane ; un monde qui combat plus efficacement la religion, parce qu'on est moins en garde contre ses traits empoisonnés ; un monde qui n'a vu qu'avec un secret frémissement le parti que vous avez pris de donner quelques jours à Dieu dans la retraite, et qui, dès la première entrevue, va multiplier ses efforts pour faire avorter les saintes résolutions que vous avez tâché d'y prendre ?

Ces maximes, nous dira-t-on peut-être, paraîtraient plus justes si elles étaient moins

(203) Le jeu des cartes, qui n'a été connu en France que sous Charles VI, vers 1591, a été défendu aux ecclésiastiques par un grand nombre de

conciles. (Voyez le *Traité des devoirs d'un pasteur*, etc., chap. 8, n. 15.)

rigoureuses. Mais enfin, ou il faut les modifier, les adoucir, ou il faut confondre la condition d'un prêtre avec celle d'un anachorète, et regarder comme défendu au premier tout ce que le second a jugé à propos de s'interdire?

Mais, Messieurs, si le principe est prouvé, est-ce à moi qu'il faut imputer la rigueur des conséquences qui en résultent? Peut-on même sans aveuglement traiter de conséquences outrées des vérités qui passèrent autrefois et qui doivent encore aujourd'hui passer pour des maximes capitales? Est-il donc un homme à qui il soit permis d'ignorer que l'état ecclésiastique doit servir de règle et de modèle à l'état religieux : *Monasticus ordo ad imitationem clericorum debet ad divina ascendere* (Auctor operis *De hierarch. eccles.*, cap. 6); qu'on peut, selon saint Augustin (ep. 60), être un bon solitaire sans être assez bon pour entrer dans les premiers grades de l'ordre sacerdotal : *Bonus monachus vix bonum clericum facit*; que l'état monastique, si fervent du temps des Antoine et des Jérôme, n'était qu'un degré pour monter à la cléricature : *Ita age et vive in monasterio ut clericus esse merearis* (S. HIERON., epist. 4; S. CHRYSOST., lib. VI *De sacerdot.*, cap. 5); et qu'au jugement de saint Chrysostome, c'est-à-dire d'un des hommes qui fut plus à portée d'en bien juger, les vertus d'un prêtre doivent autant l'emporter sur celles des anges de Sète et de la Thébéïde que celles d'un roi chargé de conduire la multitude doivent l'emporter sur celles d'un particulier qui n'a à répondre que de lui-même? Le texte de ce saint docteur est un peu long, mais je me ferais scrupule de l'abréger : *Monachorum certamen ingens et labor multus*, ce sont ses paroles : *verum si conferre quis volet instituti illius sudores cum recte administrato sacerdotio, certe tantum esse inter illa duo discrimen comperiet, quantum est inter privatum ac regem intervallum*.

Après tout, Messieurs, je sais aussi bien qu'un autre que la bienséance étend aujourd'hui ses lois jusque sur les autels. Aussi, en autorisant les visites que la charité prescrit, je n'interdis point celles que la coutume rend indispensables; mais je veux, pour votre réputation, que vous les fassiez en prêtres, c'est-à-dire rares, parce que vous avez autre chose à faire; courtes, parce qu'un trop long séjour pourrait vous être dangereux; édifiantes, parce que vous devez être partout l'ange du Seigneur et le sel de la terre.

Voyez quelqu'un familièrement, à la bonne heure; mais que ce soit un ecclésiastique que vous puissiez gagner à Dieu ou qui puisse vous y gagner vous-même; que ce soit un homme propre à vous instruire de vos devoirs, à éclaircir vos doutes, à rafraîchir en vous des idées de science et de perfection, à vous fournir des expédients pour réussir dans une affaire dont Dieu tirera sa gloire, et le prochain des moyens de vie et de sanctification.

Visitez votre troupeau, cela est dans l'ordre; mais que vos courses soient tellement distribuées que si l'homme vêtu de pourpre et de soie a les prémices, le pauvre qui languit dans la misère soit consolé à son tour, et qu'il reconnaisse que, s'il est moins honoré, il n'est pas moins chéri.

Tels sont les principes que la sagesse a toujours dictés à ses enfants; j'espère que désormais ce seront les vôtres, et je puis assurer d'avance que vous vous en trouverez bien dans le temps et beaucoup mieux encore dans l'éternité. Que des prêtres qui n'ont point d'amour pour vous, ô mon Dieu! se livrent donc au monde, à son commerce, à ses joies insensées; la portion de Madeleine sera celle de vos élus. Leurs plus précieux moments seront ceux qu'ils passeront avec elle à vos pieds. Ils n'en sortiront qu'à regret; ils y retourneront avec joie, ou plutôt ils y seront invariablement attachés : car ce n'est pas les quitter que de les quitter pour obéir à votre voix et remplir les obligations que vous avez imposées. Si le monde les hait, ils n'en seront pas surpris; il vous a hait le premier, ô mon Sauveur! et ceux qui sont à vous tremblent quand ils ne sont pas en butte à ses traits et à sa contradiction. Votre calice sera donc désormais mon partage. Boira la coupe empoisonnée de Babylone qui voudra la boire, ses fausses douceurs ne m'enivreront jamais : *Eligant sibi alii partes, quibus fruantur, terrenas et temporales : portio sanctorum Dominus eternus est. Bibant alii mortiferas voluptates, pars calicis mei Dominus est*. (S. AUGUSTINUS in *psalm.* XV.) Pénétrés de ces généreux sentiments, vous verserez de la joie pendant que le monde sera dans la joie. Vous serez oubliés et méconnus pendant que le siècle jouira des frivoles applaudissements du siècle. Mais à ces déplaisirs passagers succéderont des douceurs qui ne finiront point. Une joie pure et solide dilatera votre cœur, et cette joie personne ne vous l'enlèvera jamais : *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis*. (Joan., XVI, 22.) Faites, Seigneur, par cette voix puissante qui divise les eaux, qui brise les cèdres, qui touche et réduit en cendres les montagnes orgueilleuses, en un mot qui convertit les prêtres, que ces saintes délices soient aujourd'hui le grand objet de nos vœux, et qu'après le temps de l'épreuve, elles soient la récompense de nos travaux. C'est ce que je vous souhaite, etc.

DISCOURS II.

SUR LA TIÉDEUR.

Quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo. (*Apoc.*, III, 16.)

Parce que vous êtes tiède, et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je vais commencer à vous vomir de ma bouche.

Qu'a donc de si répréhensible, de si mauvais, la conduite de l'ange de Laodicée? Est-ce un de ces pasteurs meurtriers qui ne mènent le troupeau que dans des pâturages empoisonnés; qui, pleins de leurs propres idées, s'érigent en chefs de parti; qui, jaloux

jusqu'à l'excès du respect qui leur est dû, ne savent pas respecter ceux que la Providence a placés sur leurs têtes? Est-ce un de ces mercenaires qui, plus idoles que pasteurs, laissent triompher le scandale et l'iniquité dans la maison de Dieu, y voient du même œil et le vice et la vertu, et achètent, par une foule de basses complaisances, un repos séducteur et une damnable tranquillité? Est-ce au moins un de ces hommes qui joignent à des lumières supérieures, à des talents immenses, un vice capital qui flétrit toutes les vertus, et qui, parce qu'ils pèchent dans un point essentiel, deviennent en un sens coupables de tous les excès? Non, Messieurs, c'est un homme qui, placé au milieu de cette assemblée, y attirerait tous les regards, y passerait pour un modèle, y recevrait nos éloges et nos bénédictions. C'est un homme qui vit dans la justice, qui n'a point perdu la charité, et qui, n'étant pas dans l'état de froideur, n'a rien qui exclue la sainteté et l'innocence. Enfin c'est un homme qui a plus de régularité dans ses mœurs, plus d'exactitude dans son ministère, plus d'application à ses devoirs, que la plupart de ceux qu'on regarde aujourd'hui comme la gloire du sanctuaire, qui passent pour édifier l'Eglise, et que la voix des peuples met au nombre des plus grands saints. Ne cherchez donc pas dans l'évêque de Laodicée un ministre livré à l'ambition, corrompu par l'impureté, vêtu mollement comme le sont ceux qui habitent sous le lambris des rois. N'y cherchez pas un cœur dur et insensible au besoin du pauvre; un avare qui n'est riche que pour lui sans l'être pour Dieu; un chien muet qui ne fit jamais bonne garde à la porte de son maître: vous ne l'y trouveriez pas. Ces excès peuvent être les vôtres, ils ne furent point les siens. La tiédeur est le seul défaut qu'on ait à lui reprocher; et ce défaut est si grand aux yeux de Dieu, que les premières plaintes qu'il en fait annoncent comme prochain l'anathème qui doit les suivre. Disons donc que la tiédeur est un mal déplorable; mais ajoutons que c'est le mal de la plus saine portion des ecclésiastiques; qu'il en est peu qui n'en soient atteints, et à qui on ne puisse dire : *Utinam frigidus esses aut calidus! sed quia tepidus es, incipiam te vomere ex ore meo.*

PREMIER POINT.

Pour combattre vos préjugés sur la nature de la tiédeur, et vous faire avouer que c'est un mal bien déplorable, je commence par avancer qu'elle attaque de front l'esprit et les maximes du christianisme; qu'elle jette l'âme dans des erreurs pernicieuses; et que dans un prêtre, plus encore que dans le commun des fidèles, elle a les suites les plus funestes.

Oui, Messieurs, quoi que vous en ayez cru jusqu'ici, au moins dans la pratique, la tiédeur est opposée à l'esprit du christianisme; elle en altère les maximes capitales, elle en combat les principes. Affaiblissez la loi et les prophètes, tant qu'il vous sera possible : épuisez-vous en ressources pour di-

minuer la sainte rigueur de l'Evangile; fouillez dans ces casuistes obscurs que Rome a si souvent frappés de ses censures; après et malgré toutes vos recherches, il sera de principe pour vous, comme pour le simple fidèle, et beaucoup moins pour le simple fidèle que pour vous, il sera de principe qu'il n'est point de chrétien à qui il soit permis de dire : *C'est assez*; que l'homme le plus laborieux, le plus infatigable, se doit regarder comme un serviteur inutile; et qu'après avoir essuyé, comme Jacob, l'inconstance rigoureuse des saisons, à peine peut-il se flatter d'avoir fait pour Dieu ce qu'il était obligé de faire : *Quæ debuimus facere fecimus.* (Gen., XX, 9.) Il sera de principe, qu'il n'y a de solidement heureux sur la terre que ceux qui ont une faim, et une faim insatiable de la justice, qui, à l'exemple de l'Epoux du *Cantique*, franchissent les collines et s'élancent d'une montagne à l'autre; qui, comme le Fils de Dieu, prennent leur essor dès le matin, et fournissent à pas de géants leur carrière épineuse. Il sera de principe, que quiconque, après avoir mis la main à la charrue, s'amuse à regarder derrière lui n'est pas propre au royaume de Dieu; qu'on peut périr comme la femme de Loth, presque sans faire un pas en arrière; et que, fût-il question de rendre les derniers devoirs à son propre père, il faut continuer sa marche et laisser aux morts le soin d'ensevelir ceux qui sont morts comme eux. Enfin, il sera de principe que, dans un chemin aussi glissant que l'est celui de la vertu, il n'y a point de milieu entre retourner sur ses pas et faire de pénibles efforts pour aller en avant, et que le voyageur qui s'imagine pouvoir respirer un peu, et prendre haleine, quitte sa route, et commence à s'égarer : *Tandiu non relabimur retro, quandiu ad priora contendimus : at ubi cæpinus stare, descendimus; nostrumque non progredi, regredi est; si nolumus redire, currendum est.*

Telles sont les maximes du christianisme. la terre passera, mais elles ne passeront point, et le ciel n'a jusqu'ici admis au nombre de ses citoyens que ceux qui les ont mises en pratique. Or ces grandes, ces salutaires maximes, enfants de tiédeur et d'indolence, il est démontré par les termes seuls que vous ne les connûtes jamais que dans la spéculation. En supposer chez vous la réalité, ce serait changer la thèse, et vous transformer en enfants de zèle et de ferveur. Peut-être vous flattez-vous de l'être; mais sans entrer ici dans une discussion qui trouvera place ailleurs, je n'ai, pour vous détromper, qu'à comparer votre vie avec celle des saints, avec celle des prudents du siècle, avec celle des démons mêmes. Chargez-vous du soin de faire ce parallèle; il n'aura pas en vos mains un air de partialité, un goût d'amertume qu'il aurait entre les miennes.

Dans les saints vous trouverez des hommes vigilants, empressés, toujours la lampe à la main, toujours de l'huile dans leurs

Jampes. Des hommes qui ne vivaient que de la foi, qui ne se regardèrent jamais que comme des étrangers sur la terre, qui nuit et jour cherchaient leur patrie, et cette cité sainte dont Dieu est l'architecte. Des hommes qui, comme Job, pesaient et craignaient toutes leurs œuvres; qui, comme David, se consumaient par la pénitence, et qui à la mort n'étaient pleins d'une tendre et sainte confiance que parce que, ou comme Hilarion, ils avaient passé soixante-dix ans au service de Jésus-Christ; ou que, comme Borromée, enlevés presque au milieu de leur carrière, ils avaient doublé leurs années en doublant leurs vertus et leurs travaux : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* (Sap., IV, 13.)

Si cette première comparaison vous effraye, faites-en une autre moins élevée. Mesurez-vous avec les enfants du siècle. Vous avez de l'avantage sur eux : la grâce vous soutient et ils ne travaillent que trop souvent sans elle. Avec cela que ne font-ils point, pour amasser un trésor que les vers rongent et que la teigne endommage. Ils traversent les mers les plus orageuses, ils bravent les plus violentes tempêtes. Les feux de l'été, les glaces de l'hiver ne peuvent ni modérer ni suspendre leur activité indomptable. Chaque jour ils s'épuisent en systèmes, et tous leurs systèmes aboutissent à l'intérêt ou à la gloire. A l'ombre de celle-ci, ils dissipent dans une campagne le fruit et les sueurs de trente années. Le fer, la mort même, ne se présentent à eux que sous des images riantes, et ils se croient au comble de leurs vœux quand, d'une main teinte de leur propre sang, ils cueillent sur le rempart ennemi le laurier frivole qui couronne les guerriers.

Mais, s'il faut, pour vous ouvrir les yeux appeler l'enfer à mon secours et puiser des lumières dans ce séjour ténébreux, je ne refuserai pas d'étudier la conduite des démons et de vous demander si vous croyez faire pour votre salut une partie de ce qu'ils font pour vous perdre. Je l'entrevois, cet esprit malheureux : chaque moment le reproduit à mes yeux sous une forme nouvelle. Ici, c'est un serpent agile qui se cache sous les fleurs et qui tente encore Eve par la sensualité, l'orgueil et l'indépendance. Là, c'est un lion furieux qui déchire, qui dévore et qui voit enfin expirer sous ses coups des athlètes chrétiens qui plus d'une fois avaient efficacement attaqué son empire. (Job., XLI, 24.) Il n'est point sur la terre de puissance qui soit comparable à la sienne, et son activité répond à sa puissance. Ses mauvais succès ne le rebutent point. Battu d'un côté, il se replie de l'autre. Ses marches secrètes préviennent et trompent les plus vigilants. Point de victoires plus douces pour lui que celles qu'il remporte sur les plus grands cœurs. Quand il s'agit d'attaquer, il ne fait pas plus d'état du fer que de la paille, et de l'airain que d'un bois pourri : *Reputabit quasi paleas ferrum, et quasi lignum putridum æs.* (Ibid.) Si vous faites pour les intérêts de Dieu ce que

fait contre les vôtres ce cruel ennemi, je n'ai qu'à vous féliciter. Mais si votre vigilance comparée à la sienne n'est qu'assoupissement, concluez que l'enfer même dépose contre vous; que les enfants du siècle s'unissent à lui pour reprocher vos langueurs, et que toutes les créatures s'arment déjà pour vous faire sentir que quiconque vit comme vous sans ardeur, sans mouvement, sans action, heurte de front et l'Evangile de Jésus-Christ et ses maximes les plus essentielles.

En conviendrez-vous, mes très-chers frères? non, sans doute, la tiédeur serait infiniment moins dangereuse si elle était susceptible d'alarmes. Mais uniquement occupée du bien qui lui reste encore, elle n'envisage ni ses pertes présentes, ni celles dont elle est menacée. Aveugle et doublement aveugle, l'homme tiède se livre naturellement à de pernicieuses erreurs; il croit être ce qu'il n'est pas par rapport à lui-même, et il ne croit point être ce qu'il est par rapport à Dieu. S'il ne dit pas crûment comme le riche de l'Evangile : Mon âme, te voilà enfin au point de ne manquer pas : tu as des provisions abondantes, et tu en as pour un bon nombre d'années : *Habes multa bona posita in annos plurimos.* (Luc., XII, 19.) Il est juste que tu jouisses en paix du fruit de tes peines; tranquillise-toi et prends du repos : *Requiesce, comede, bibe, epulare* (Ibid.); il dit au moins comme l'évêque de Laodicée : Je suis riche, j'ai de grands biens, et rien ne me manque : *Dives sum, et locupletatus, et nullius egeo.* (Apoc., III, 17.) Insensé, qui, séduit par une fausse confiance, presque toujours inséparable de la tiédeur, ne voit pas qu'il est pauvre, nu, aveugle, misérable jusqu'à faire pitié : *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.* (Ibid.) Si ces qualifications étaient de nous, vous leur donneriez place parmi les hyperboles. Heureusement, ou malheureusement, il ne vous est pas permis d'y toucher. Elles sont de celui qui, pour en être cru sur sa parole, commence par protester qu'il dit toujours vrai, qu'il est le témoin fidèle, et que, comme il est le principe de toutes les créatures de Dieu, il n'y a personne qui puisse contredire le jugement qu'il en porte : *Hæc dicit, Amen, testis fidelis et verus, qui est principium creaturæ Dei.* (Apoc., III, 14.)

Or, c'est précisément cet esprit d'illusion qui fait le danger de la tiédeur. On est surpris de voir Jésus-Christ préférer l'état d'un homme déjà froid à l'état d'un homme encore tiède : *Utinam frigidus esses!* (Ibid., 15.) Mais cette proposition, qui d'abord ressemble à un paradoxe, se trouve, quand on l'examine de près, parfaitement digne de celui qui l'a avancée. L'homme froid, il est vrai, cède au torrent rapide qui l'entraîne; mais il entend au moins par intervalles la voix qui lui montre le rivage, et il ne rebute pas la main qui se présente pour le secourir. L'homme tiède vogue avec confiance sur des eaux qui aboutissent à un abîme profond; mais, trop prévenu en sa faveur, il ne veut ni connaître

le péril, ni écouter ceux qui se hâtent de l'en instruire. Parlons sans figure, et disons uniment qu'il est plus aisé de quitter l'état du péché mortel que celui de la tiédeur; et que le premier, quand on y arrive par le second, est un tombeau dont on ne sort presque jamais. Un homme qui, sans réflexion, vit dans le crime, ou qui y est tombé par surprise, est souvent effrayé tout à coup de sa situation et du danger où il est de périr. Un seul regard de Jésus-Christ sur saint Pierre le touche, le pénètre, le confond. Un seul discours de ce même apôtre convertit environ trois mille Juifs, sur lesquels fumait encore le sang du Juste qu'ils avaient répandu. Ces paroles, ces seules paroles de Jonas : *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite* (Jonas, III, 4), jettent la terreur jusqu'au fond de l'âme d'un roi corrompu. Il quitte toutes les marques de sa grandeur; il substitue un sac à la pourpre dont il était couvert, et un amas de cendre au trône glorieux sur lequel il était assis : *Indutus est sacco, et sedit in cinere*. (Ibid., 6.) C'est de ce tribunal, si propre à apaiser la colère de Dieu, qu'il dicte l'arrêt de la pénitence publique, et qu'il condamne les hommes et les bêtes à un jeûne rigoureux : *Homines, et jumenta, et boves et pecora non gustent quidquam, et aquam non bibant*. (Ibid., 7.) La multitude n'avait pas besoin d'être sollicitée, son parti était déjà pris. Elle ne philosophait ni sur la mission de Jonas, ni sur la figure de cet étranger. La joie, le luxe, la vanité, les plaisirs étaient tombés dans un jour, et un peuple voluptueux ne connaissait plus que le cilice et les larmes : *Et crediderunt viri Ninivitæ... et vestiti sunt saccis a majore usque ad minorem*. (Ibid., 5.)

Mais ce retour si consolant et si rapide, en vain l'attendriez-vous d'un chrétien possédé par l'esprit de tiédeur. Et comment se réformerait un homme qui se regarde comme un modèle de justice (Luc., XVIII, 9), qui s'applaudit de ses richesses spirituelles, qui s'imagine ne laver ses mains que dans l'assemblée de l'innocence, qui chaque jour sans frayeur prie Dieu de le juger, de venger sa cause et de faire connaître qu'il est saint? Un homme qui, presque comme le pharisien, se glorifie d'être meilleur que les autres, qui, tout au contraire de saint Paul, ne pense qu'au peu de bien qu'il a fait, sans penser jamais à celui qui lui reste à faire, et qui a grand soin de se comparer toujours à ceux de ses voisins qui sont plus lâches que lui, sans se comparer jamais à ceux qui sont plus fervents et plus réguliers. Un homme enfin qui ne prend pour lui ni les menaces que Dieu fait dans l'Écriture à ceux qui font négligemment son œuvre, ni ce que les discours des ministres sacrés ont de plus pathétique, parce qu'il croit que c'est être solidement vertueux que de ne pouvoir se rapprocher aucun crime.

Mais, disait Cassien (collat. 4, cap. 12 et

19), à quoi bon multiplier le raisonnement dans un point décidé par l'expérience : *Postremo, quid diutius immoremur in his quæ nobis experimento satis comperta sunt ac probata*. Nous avons vu des hommes aussi froids que les glaces du nord, des hommes de chair et de sang, des hommes qui, perdus dans le siècle, ne connaissent ni religion, ni Dieu; nous les avons vus devenir des modèles de vertu et de spiritualité. Mais la tiédeur ne nous a jamais donné de pareils exemples, et jusqu'ici nous n'avons pas trouvé un seul homme qui, de cet état, soit passé à celui de la ferveur (204). *Novate*, continue Cassien d'après Jérémie, *novate vobis novale, et nolite serere super spinas*. (Jerem., IV, 3.) Ministres du Seigneur, la terre que vous cultivez ne répondra pas à vos soins. La semence que vous y répandez fructifierait ailleurs, elle ne germera point ici. L'Afrique et le nouveau monde offrent à vos travaux de plus sûres espérances. Vous y trouverez les désordres et la stupidité du crime; mais vous n'y trouverez ni les hauteurs ni l'insensibilité de la tiédeur : *Novate vobis novale*, etc.

Ces paroles sont terribles, mais le sont-elles plus que celles-ci : *Utinam frigidus esses!* (Apoc., III, 15.) Nous les avons déjà justifiées par la fausse confiance qui séduit l'homme tiède, justifions-les encore par la conduite qu'il garde avec Dieu. Après avoir armé la sagesse du siècle contre l'esprit de tiédeur, armons-le contre lui-même, et forçons-le de plier enfin sous cette effrayante vérité : *Utinam frigidus esses!* Quel en est le fondement, mes très-chers frères? C'est que l'homme froid est un sujet banni, un domestique chassé, un serviteur qu'on ne voit plus, qui ne paraît plus, avec lequel on n'a plus de commerce. Abandonné à son sort malheureux, il fait tout ce qui lui plaît sans qu'on s'intéresse à ses démarches. Mais un homme tiède est encore sous les yeux de son maître; souvent même il y occupe une place distinguée. Il peut encore servir; il paraît même ne vouloir pas être inutile. Mais il fait tout presque sans amour, sans goût, sans affection. Voilà ce qui fait qu'il choque, qu'il déplaît toujours. Eh! lui dit Dieu, ce que vous m'offrez est la langueur même; *Intulistis claudum et languidum*. (Malach., I, 13.) Vos présents n'ont rien de plus que ceux de Cain; vos victimes sont maigres et décharnées. L'air dont vous me les offrez n'annonce que l'épuisement et la lassitude. *Offer illud duci tuo, si placuerit ei*. (Malach., I, 8.) Allez présenter vos services à d'autres, car pour moi j'en suis blessé, et vous ne pouvez attendre de ma part que les malédictions que j'ai prononcées contre ceux qui ne marchent qu'à pas tardifs dans la voie de mes ordonnances : *Offer illud duci tuo*. Ah! le monde même ne s'en accommoderait pas : il exige des siens plus d'empressement, plus d'activité. Ne sortez pas de vous-mêmes pour

(204) *Frequenter vidimus de frigidis atque carnalibus, id est de secularibus atque paganis ad spiritalem*

pervenisse fervorem : de tepidis atque animalibus non vidimus omnino. (CASSIAN., unde supra.)

en trouver la preuve. Faut-il lui plaire? vous courez, vous volez à l'impossible. Rien ne vous coûte; vous brûlez, vous vous consummez aux pieds de vos idoles. Pourrais-je soutenir plus longtemps sans émotion cet odieux parallèle? et verrais-je, moi qui suis le Dieu jaloux, votre insensibilité pour ma gloire, et votre ardeur pour tout ce qui est distingué de mon culte et de mes intérêts? Je vais donc commencer à vous vomir de ma bouche : *Incipiam te evomere ex ore meo.* (Apoc., III, 16.) Terrible et désolante menace : l'avez-vous jamais bien approfondie, vous, Messieurs, qui êtes nés pour la faire approfondir aux autres? On vomit ce qui soulève le cœur, et on ne reprend jamais ce qu'on a une fois vomi. Hélas! quel asile pourra trouver celui qui n'aura plus de retraite dans le cœur de Dieu? Banni de devant la face du Seigneur, il errera au gré de ses désirs et de ses passions. Plus à plaindre que le meurtrier d'Abel, il aura dans son exil une tranquillité que ce fameux coupable n'eût pas dans le sien. Tout prêt à être submergé, il dormira, comme Jonas, d'un profond sommeil, et il n'ouvrira les yeux qu'à l'entrée de cette nuit éternelle où l'on voit, mais trop tard, qu'on s'était indignement flatté, et qu'une lampe qu'on croyait bien allumée, ne jetait pas même de mourantes étincelles. Epargnez-moi, Dieu de miséricorde, ces coups que j'ai si souvent mérités, et que je mérite encore tous les jours. Ne me chassez pas de votre présence, et ne privez pas un de vos ministres de cet esprit vivifiant qui seul peut être sa force, son appui et sa consolation : *Ne projicias me a facie tua, et Spiritum sanctum tuum ne auferas a me.* (Psal. L, 13.)

Mais, quelque claires que soient les conséquences qui coulent de ces principes rigoureux, quelque funestes que soient les fruits qu'annonce une racine aussi empoisonnée, j'aurais tort de borner ici votre instruction et la mienne. L'évêque de Laodicée nous a déjà fourni d'importantes leçons; allons en puiser d'autres chez l'ange d'Éphèse, et voyons si le second calmera bien les inquiétudes que le premier nous a données. Je connais vos œuvres, lui dit le Saint-Esprit; je n'ignore ni vos travaux, ni votre patience : *Scio* (205) *opera tua, et laborem et patientiam tuam.* (Apoc., II, 2.) Je sais que vous avez une aversion inflexible pour les méchants; que vous avez mis à l'épreuve ceux qui, sans être chrétiens, s'érigeaient en apôtres; que vous avez révélé leur honte et dévoilé leur hypocrisie : *Et quia non potes sustinere malos, et tentasti eos qui se dicunt apostolos, et non sunt; et invenisti eos mendaces.* (Ibid.) En un mot, je sais qu'il y a chez vous de la foi, de l'amour et une fermeté invincible : *Et patientiam habes, et*

sustinuisti propter nomen meum, et non defecisti. (Ibid., 3.)

Quelle sera, Messieurs, la conclusion d'un si bel éloge? En attendez-vous d'autre que celle-ci? Prenez courage, bon et fidèle serviteur : *Euge, serve fidelis.* Il est temps de couronner vos combats et vos victoires. Il est juste que vous moissonniez dans la paix ce que vous avez semé dans le trouble et dans les alarmes; entrez dans la joie que votre Maître vous a préparée : *Intra in gaudium Domini tui.* (Matth., XXV, 21.) Ces idées sont naturelles; et il n'appartient d'en avoir d'autres qu'à celui qui trouve des taches dans ses anges; et qui punit sévèrement dans ses ministres ce qu'il pardonnerait sans peine aux simples fidèles.

Ne parlons donc point de récompense : il n'est ici question que de châtement. J'ai un reproche à vous faire, continue le scrutateur des reins et des cœurs : *Sed habeo adversum te.* (Apoc., II, 4.) Et ce reproche est si grave, que si vous ne pensez sérieusement à m'apaiser, je vais fondre sur le pasteur et sur le troupeau, et enlever à l'un et à l'autre le chandelier, c'est-à-dire le flambeau de la foi, que j'avais mis au milieu d'eux : *Sin autem venio tibi, et movebo candelabrum tuum de loco suo.* (Ibid., 5.)

Mais qu'a donc fait un homme d'ailleurs si accompli, et dont l'Esprit-Saint est lui-même le premier panégyriste? A-t-il perdu la charité? Non, mais il en a perdu la ferveur. Il a laissé ralentir le feu sacré qui le dévorait. Il ne fait pas profiter ses talents avec sa première exactitude. Il en a reçu cinq, et il ne rend plus compte que de quatre et demi. Il est encore parfait, mais il ne l'est plus selon la mesure de l'Homme-Dieu. En un mot, il continue à être juste, mais il l'est moins qu'il ne le devrait être. C'en est plus qu'il n'en faut pour le préparer à sa perte. Entre la mort et lui il n'y a plus qu'un pas : et s'il ne rentre au plus tôt dans la voie qu'il a quittée, son arrêt décisif va être prononcé : *Sed habeo adversum te quod charitatem tuam primam reliquisti. Memor itaque esto unde excideris, et prima opera fac. Sin autem venio tibi.* (Ibid., 4.) Ah! si l'on traite si sévèrement un homme que la persécution n'avait point ébranlé, que la fausse doctrine n'avait point séduit, qui avait démasqué l'hérésie (206), qui avait tenu ferme contre les novateurs, et qui, par conséquent avait essuyé de leur part ce qu'en essuieront dans tous les temps ceux qui les combattent; je veux dire, le mépris, les outrages, la calomnie, les insultes les plus amères; quel sera le sort de tant d'ecclésiastiques qu'un fantôme de gloire enivre; qui pâlisent au seul nom de mortification, qui ne connaissent ni une étude sérieuse, ni un travail opiniâtre; assez souvent même ni la prière, ni la méditation

(205) *Scio, id est approbo.*

(206) *Sed hoc habes quia odisti facta Nicolaitarum.* (Apoc., II, 6.) Il est très-probable que Nicolas, l'un des sept premiers diacres, n'est point l'auteur de l'infâme secte des Nicolaites : ces malheureux fu-

rent bien aises, pour autoriser leurs débauches, de se prévaloir d'un si grand nom, comme le disent Clément d'Alexandrie, et après lui Eusèbe, Théodoret, saint Augustin, etc.

Et en quel état doivent être devant Dieu des hommes si inférieurs à deux évêques, dont l'un est cependant prêt à tomber sous les ruines de son Eglise, l'autre à être vomé de la bouche du Père des miséricordes.

Encore si votre tiédeur n'était funeste qu'à vous-même, ce serait toujours un mal de moins et un scandale épargné. Par malheur elle est funeste à un monde de spectateurs, qui a toujours les yeux ouverts sur les personnes de piété, et plus encore sur celles qui sont consacrées à Dieu. Hé quoi ! disent-ils, on ne nous parle, dans le christianisme, que d'abnégation, de croix, de pénitence. On nous dit du matin au soir qu'une vie commode et aisée est inalliable avec la sévérité de l'Evangile. Mille et mille fois on nous a répété que le royaume des cieux souffre violence ; que pour s'en emparer, il faut être fidèle aux plus petites choses ; que la voie qui conduit à la vie est étroite et semée d'épines. Il faut bien qu'on nous ait enflé ces choses. Cet homme, qui nous dirige et qui nous prêche, ne voudrait pas se perdre : et que fait-il donc de si extraordinaire ? Il est vrai qu'il vit en homme de bien, qu'il ne fait tort à personne, et qu'il paraît observer les lois de Dieu et de l'Eglise. Mais, après tout, sa vie n'a rien de pénible : il se trouve dans les compagnies comme un autre ; il ne s'y gêne pas, et il n'y gêne personne ; ses aises le suivent partout ; bien vêtu, bien couché, bien nourri, il a moins à souffrir que nous, qui sommes chargés du soin de nos familles. Il est vrai que son ministère a de temps en temps des fonctions laborieuses, mais il s'en affranchit volontiers : la nature se fatigue aisément chez lui, et il n'est pas ennemi de ce qui peut le délasser de ses travaux. S'il se sauve par une voie si douce, pourquoi nous, à qui Dieu demande moins qu'à lui, ne nous sauverions-nous que par un chemin de larmes et de rigueurs ? Voilà ce que dit le monde. Si c'en est trop peu pour justifier sa langueur, c'en est beaucoup plus qu'il n'en faut pour condamner la vôtre.

Mais peut-être que je vous prête des maux dont vous n'êtes point atteints. Je le souhaite autant que vous, mes très-chers frères ; mais comme, après les preuves que l'Ecriture nous en a fournies, nous sommes en droit de supposer que la tiédeur se calme aisément, permettez-moi un peu de discussion. Je suis trompé s'il n'en résulte qu'un mal qui vous paraît peut-être assez rare est le mal dominant de la plus saine partie des ecclésiastiques. Ministres corrompus, pasteurs muets et inappliqués, bénéficiers simoniaques, contempteurs de l'Eglise, de ses canons, de ses censures, avarés insatiables, ignorants directeurs, fiers et téméraires casuistes, amateurs du monde et de ses usages, hommes qui êtes de toutes les fêtes et de toutes les parties, vous n'entrez pour rien dans mon plan. (*Jud.*, 11, 12, 13.) Etoiles

errantes, flots furieux d'une mer plus furieuse encore, nuées sans eau, branches stériles, arbres qui ne poussez pas même un faible rejeton en automne ; nation réprouvée qui vous jetez dans la voie de Caïn, que l'intérêt fait tomber dans l'égarement de Balaam, et qui périrez peut-être bientôt dans la révolte de Coré, vous n'avez point de part à mon discours (207). Vous êtes déjà morts, et je parle à des hommes qui vivent encore. Ce sont donc les justes, ce sont des saints que je vais attaquer. Puissent-ils, ô mon Dieu ! pleinement revenus à vous et à eux, m'obtenir, par leurs gémissements et par leurs larmes, la délivrance d'un état bien plus fâcheux que celui que je me propose de leur reprocher dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Pour vous faire sentir, Messieurs, combien le défaut que je veux combattre est dominant parmi ceux mêmes qui font profession de piété, il faut, et il suffit presque de vous en donner une idée juste, une notion exacte. Commençons par bannir celles qui pourraient alarmer mal à propos : il ne nous en restera que trop de propres à nous humilier, à nous confondre.

Par tiédeur, je n'entends pas les commencements faibles et imparfaits d'un pécheur qui ne fait que sortir du mal, et qui, d'un pas encore mal affermi, s'avance vers le bien. Prenez par la main ce néophyte chancelant, ménagez-le avec précaution, privez-le pour un temps d'une nourriture solide, qu'il ne pourrait digérer ; dissimulez ses chutes, animez ses progrès naissants ; dites-lui d'après l'Ecriture : *Confortare et perfice* (I *Paral.*, XXVIII, 10) ; c'est le parti que vous devez prendre, et le christianisme bien entendu ne vous en permet pas d'autre.

Par tiédeur, je n'entends pas non plus ces dégoûts involontaires, ces sécheresses désolantes, ces défauts de consolation, ces troubles inquiétants, qui livrent à la perplexité une âme fatiguée, et qui lui font dire avec le Roi-*Prophète* qu'elle est comme une terre dévorée par les ardeurs du soleil : *Anima mea sicut terra sine aqua tibi.* (*Psal.* CLXII, 6.) Dieu est le maître de ses dons ; il éprouve ses élus comme il lui plaît ; et, s'il en est qu'il conduit à lui par un chemin d'unction et de paix, il en est d'autres qu'il fait marcher dans des routes où chaque pas laisse la triste empreinte du trouble et de l'anxiété.

Bernard, qui fut, avec les Paul et les Antoine, le plus contemplatif des solitaires et le plus fervent des contemplatifs, se plaignait souvent de ces épreuves rigoureuses. Hélas ! s'écriait-il dans l'excès de son affliction, Dieu visite toutes les montagnes qui m'environnent ; il répand sur elles une rosée qui les engraisse. Ici, j'en vois qui portent des fruits de patience et de mortification ; là, j'en découvre qui distillent la douceur et l'humili-

(207) Simple allusion à ces paroles de saint Pierre au magicien Simon : *Non est tibi pars, neque*

sors in sermone isto : cor enim tuum non est rectum coram Deo. (*Act.*, VIII, 21.)

lité. Partout j'en aperçois dont le sein fécond produit un encens qui monte jusqu'aux cieux : *Heu ! omnes montes in circuitu meo visitat Dominus : ad me autem appropinquat*. Pour moi, plus abandonné, plus stérile que les montagnes de Gelboë, je ne sens ni pluie vivifiante, ni rafraîchissement salutaire : *Ego autem qui horum in me invenio nihil, quid me aliud putem, quam unum de montibus Gelboe ?* Ah ! Messieurs, des gémissements si vifs font l'apologie du cœur qui les pousse. Formez-en de pareils, et nous tâcherons de calmer vos alarmes. Qui voit son indigence, qui fatigue le ciel pour en être délivré est souvent moins pauvre à ses yeux qu'il n'est riche aux yeux du Seigneur.

Mais qu'est-ce donc que la tiédeur, et quelle idée faut-il s'en faire pour ne pas prendre le change dans une matière aussi capitale ? Le voici : *Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende*. (Apoc., II, 11.) On peut le dire avec son Maître quand on ne parle que d'après lui.

La tiédeur est par rapport à Dieu un état où l'on se flatte d'avoir horreur du péché mortel, mais où, en même temps, on se laisse aller aux fautes vénielles presque sans remords, souvent de sang-froid et de propos délibéré. Un état où il se trouve une alternative de bien et de mal ; une vicissitude de péchés et de douleur de les avoir commis ; une suite de désirs naissants d'être à Dieu sans réserve, sans partage ; désirs qui restent toujours tels, et qui ne s'exécutent jamais. Un état, par conséquent, où l'on se confesse sans se corriger, où l'on communie sans devenir brûlant, où l'on sort de la table sainte à peu près comme on s'en était approché. Un état où l'on prend tous les matins des résolutions qu'on viole tous les soirs ; où l'on se propose de témoigner à Dieu sa fidélité dans les grandes occasions, qui ne se trouvent jamais, et où on ne la témoigne jamais dans les petites, qui reviennent à tous les instants ; où enfin, à la connaissance, et même à l'amour du bien, on allie, dans la pratique, des accommodements politiques entre Dieu et la créature, prêts à murmurer dans le désert comme à sortir de l'Egypte.

La tiédeur est par rapport au prochain un état où l'on nourrit un esprit d'aigreur, de murmure, ou au moins d'antipathie contre ses supérieurs ; où l'on n'est point fâché de les voir peu estimés ; où l'on censure assez souvent leur conduite ; où l'on blâme et la manière dont ils récompensent, et la manière dont ils punissent ; où, malgré l'obéissance qu'on leur a solennellement promise dans l'ordination, on n'exécute bien volontiers ce qu'ils prescrivent que quand il est conforme aux vues de l'amour-propre ou de l'intérêt. Un état où on ne se lie qu'avec ceux de ses égaux qui aiment moins l'ordre et la règle ; où l'on se plaît à répandre une teinte de minutie sur la plus solide piété ; où l'on amortit le premier feu d'un jeune ecclésiastique, prêt à tout faire pour la gloire de Dieu, s'il n'avait été arrêté.

Un état où l'on porte une secrète envie à des talents supérieurs, qu'on paraît mépriser ; où l'on s'applique à les obscurcir ; où, après avoir cherché avec inquiétude, on saisit avec avidité leur endroit faible ; où l'on est bien éloigné de voir avec une sainte effusion que tout Israël soit prophète, et où l'on ne se réjouit de voir Jésus-Christ annoncé que quand on l'a annoncé soi-même, ou plutôt, que quand, en le prêchant, on s'est soi-même prêché.

La tiédeur est, par rapport à nous, un état où la seule idée de ce qui peut gêner la nature la met de mauvaise humeur, l'effraye, la déconcerte. Où, en commençant les divins offices, on sent en gros tout l'ennui qu'on attend en détail. Où l'on s'applaudit de s'en être bien ou mal acquitté, comme un esclave s'applaudit d'être au terme où on le décharge du fardeau qui l'accablait. Un état où l'on ne connaît point ou presque point la joie sainte des enfants de Dieu : *quorum remissa lætitia* ; où l'on nourrit par habitude un amas de pensées plus dignes du corps que de l'esprit : *animalis cogitatio* ; où l'on est plein de grâce et d'enjouement, quand il s'agit de plaire au monde ou de parler de lui, mais où en récompense l'on ne trouve ni terme ni expression, quand il s'agit de parler de Dieu, ou de féliciter ceux qui en parlent d'une manière digne de lui : *te-pida conversatio*. Un état où la loi du Seigneur ne paraît qu'un joug pénible : *qui fingis laborem in præcepto* (Psal. XCIII, 20) ; où la plus petite croix paraît aussi pesante que celle du Sauveur ; et où l'éperon et les verges animent plus à la porter, que l'amour pur et la sainte dilection : *Homines pusillanimes et remissos, deficientes sub onere, virga et calcaribus indigentes*. Ajoutons, et par là nous finirons le portrait, que la tiédeur est un état où, volontairement abusé sur son propre compte, un homme s'approche de Dieu aussi familièrement que s'il vivait dans la plus exacte justice : *Quasi gens quæ justitiam fecerit* (Isai., LVIII, 2) ; où il sait allier le fréquent usage des sacrements avec des jalousies marquées, des attaches dangereuses, des antipathies secrètes et quelquefois publiques ; où enfin, quoiqu'à la veille d'une chute, qui d'ordinaire ne se répare point, il tombe avec une dureté pharisaïque sur quiconque a eu le malheur de faire un faux pas.

Voilà ce que c'est que la tiédeur. Or, je vous le demande, Messieurs, mais je vous le demande sous les yeux de Dieu, votre état est-il bien différent de celui que je viens de vous dépeindre ; et la différence, s'il y en a, est-elle bien à votre avantage ? Peut-être, malgré l'évidence, vous flattez-vous encore ; peut-être continuez-vous à dire : *Dives sum et locupletatus*. (Apoc., III, 17.) Eh bien ! il faut vous forcer à rendre hommage à la vérité. Malheur à nous, si nous la tenions injustement captive ; mais trois fois malheur à ceux qui, chargés de l'annoncer aux autres, refuseraient de l'entendre, ou de se l'appliquer. Au reste, pour vous la dire dans une matière aussi sensible que l'est celle-ci, je

n'ai besoin ni de recherches étendues, ni de discussions profondes : je ne veux qu'une réflexion générale sur vos devoirs et sur la manière dont vous les remplissez. Ministres du Seigneur, vous devez vous sanctifier, vous devez sanctifier les autres.

Pour vous sanctifier, même comme les simples filèles, dont la justice ne doit être que l'ombre de la vôtre, il faudrait des larmes amères pour vos péchés passés, une vigilance inquiète sur les dangers présents, et surtout cet esprit de gémississement et de prières qui fait violence au ciel, et qui seul peut vous obtenir les grâces sans nombre dont vous avez besoin.

Pour sanctifier les autres, il faut arrêter le désordre du pécheur, fortifier la vertu de l'homme juste, ébaucher, développer la justice de ceux qui sont encore enfants dans la foi ; être attentif à fournir aux uns et aux autres ce qu'ils sont en droit d'attendre de vous ; voilà le plan grossier de vos obligations : les remplissez-vous, et comment les remplissez-vous ?

Quoi ! vous vous donnerez comme des hommes de larmes, vous qui n'en répandez peut-être jamais pour vos plus énormes péchés. Vous qu'on prendrait, à voir vos manières aisées et votre air tranquille, pour des gens qui auraient marché d'un pas ferme dans les sentiers de l'innocence ; vous qui, à l'extérieur, paraissez pour le moins aussi rassurés que si Jésus-Christ vous eût dit : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont pardonnés* (Matth., IX, 2) ; vous vous donnerez pour des hommes de larmes, vous qui traiteriez d'indiscret, et peut-être de radeur, quiconque oserait vous proposer d'exercer sur votre corps une partie des mortifications que le Roi-Propète, et saint Paul après lui, exerçaient sur le sien ; quoique le premier eût appris que Dieu avait oublié son crime, et que le second fût sûr que la couronne de justice était préparée à ses travaux et à ses combats ; vous qui ne souffrez que le moins qu'il vous est possible, et à qui une peine, souvent assez légère, fait jeter les plus hauts cris ; enfin, vous vous donnerez pour des hommes de larmes, vous qui peut-être n'êtes entré dans le sacerdoce que pour n'en pas répandre, et qui, pour vous dédommager de l'épineuse carrière de vos études, et de ces années que la Providence vous faisait passer à l'étroit, formâtes plus d'une fois le projet sensuel d'égaler, ou peut-être de surpasser ceux de votre connaissance qui, sans violer, mais non sans adoucir la règle, ne se refusent rien de ce qu'ils peuvent s'accorder.

De ces principes, je commence à inférer que le don des larmes et d'une pénitence sérieuse n'est pas votre premier talent. De là, que de préjugés, et qu'ils sont fâcheux ! Mais ne nous bornons pas à des inductions vagues ; le détail nous réussira mieux. Il est vrai qu'il a quelque chose de rebutant, et qu'il coûte, et à celui qui le fait et à ceux qui l'écoutent. Mais quand le passeront-ils, si ce n'est dans une retraite où ils sont ve-

nus pour l'entendre ? Et à qui le passeront-ils, si ce n'est à des prêtres, qui ne parlent avec vigueur que parce qu'ils aiment avec tendresse, et qui ne s'efforcent d'arracher à droite et à gauche les épines que parce que les meilleurs champs sont ceux où elles déparent davantage ? Je continuerai donc à vous demander au nom de celui dont j'exerce le ministère, si vous vous donnerez pour des hommes vigilants et attentifs sur eux-mêmes, vous qui voyez pour le moins aussi volontiers des personnes peu attachées à Dieu que celles qui sont plus ardentes à son service ; vous qui de deux voisins préférez presque toujours le moins solide et le moins régulier à celui qui l'est davantage ; vous qui, dans la pratique, cherchez ces directeurs à indulgence plénière, que vous méprisez dans la spéculation ; vous qui prenez plus de goût à un roman, à des contes puériles, quelquefois même aux spectacles publics, qu'à un livre qui vous instruirait de vos devoirs, et de la manière de bien remplir vos fonctions ; vous qui, sous prétexte de voir le pour et le contre, altérez la pureté de la foi, en parcourant avec avidité des ouvrages qui ne sont faits que pour la combattre, et qui ne pensez pas que les Origène, les Tertulien et une infinité d'autres, plus éclairés que vous, ont donné dans des milliers d'erreurs ; vous enfin qui, sous ombre d'une coupable naïveté, parlez du prochain, comme vous seriez bien fâchés qu'on parlât du dernier de ceux qui vous appartiennent.

Au reste, Messieurs, si quelquefois je mêle ici l'homme froid avec l'homme tiède, c'est à dessein que je le fais, et parce que l'un conduit à l'autre. Car dussé-je un moment revenir sur mes pas, point d'état plus vacillant que celui de la tiédeur. En vain vous flatteriez-vous d'y persévérer. Vous y chanceliez à tous les instants ; vous vous y affaiblissez sans cesse, et ces affaiblissements redoublés vous conduisent à grands pas à la défaillance. Et quel miracle ne faudrait-il pas pour qu'une défaillance de tant d'années n'eût encore mené personne au delà des portes de la mort !

Mais rentrons dans notre sujet. S'il est difficile, comme nous l'avons vu jusqu'ici, que vous vous regardiez, ou comme des pénitents qui expient dignement le passé, ou comme des hommes vigilants qui tremblent sur les dangers actuels, nous sera-t-il bien aisé de trouver en vous des hommes de gémississement et de prière, des hommes qui connaissent ces soupirs ineffables que l'Esprit-Saint forme et qu'il exauce ; des hommes dont on puisse dire avec l'Apôtre, qu si leurs lèvres s'arrêtent quelquefois, leur cœur prie en tous les temps : *Orantes omni tempore in spiritu.* (Ephes., VI, 18.) Vous flattez-vous d'être de ce nombre fortuné, vous qui avez peut-être bien de la peine à donner chaque jour un quart-d'heure à la méditation ; vous qui, à la vérité, n'en êtes pas encore venus jusqu'à l'excès scandaleux de vous faire un bréviaire de fantaisie, mais qui récitez celui de l'Eglise sans piété, et sans

faire attention ni au lieu, ni au temps, ni à la posture; vous dont l'esprit est assiégé par une foule de distractions involontaires en elles-mêmes, mais qui pourraient bien être volontaires dans leur cause; vous qui, faute d'un interprète ou d'un traducteur qui coûte peu, n'entendez pas, la moitié du temps, ce que vous récitez; vous, enfin, qu'on voit dans les convois et dans les processions marcher la tête levée, comme les filles de Sion, et porter en triomphe l'orgueil ecclésiastique?

Mais pour vous faire mieux sentir l'étrange opposition que vous avez avec tout ce qui porte le caractère de la ferveur, suivons vos allures pendant le cours d'une retraite et, qui plus est, d'une retraite que les uns semblent avoir choisie pour se disposer à la mort, les autres pour se préparer à l'ordination, et peut-être au sacerdoce. Quelque prévenus que vous puissiez être, vous n'oseriez nier que le temps que vous y passez ne soit un temps de crainte, de discussion, d'examen; un temps dont la perte ne serait pas indifférente quand celle de toute votre vie serait comptée pour rien; un temps dont dépend le salut des peuples, et le vôtre autant que celui de personne; en un mot, l'éternité, et l'éternité tout entière. Or, je ne demande ni comment vous vous y êtes disposés, ni les vrais motifs qui vous ont portés à la faire, ni les fruits que vous prétendez en tirer; mais uniquement de quelle manière vous vous y comportez. Quelle idée pouvons-nous avoir de vous; quelle idée en aura Dieu lui-même, lui qui visite Jérusalem, le flambeau à la main, et qui est bien plus sévère que nous ne pouvons l'être, quand il vous verra attendre avec inquiétude que la bienséance vous ouvre les portes de votre prison, chercher dans le commerce d'un ami ou d'un voisin un quart-d'heure de consolation que vous trouveriez si pleinement aux pieds du Sauveur, si, comme Madeleine, vous pensiez à les arroser de vos larmes; écouter d'un air sec, distrait, indifférent, les vérités que nous vous annonçons, et que le défaut d'ordre, d'éloquence, et peut-être d'une juste préparation, n'empêche pas d'être de grandes et de terribles vérités?

Il est donc évident, et trop évident, qu'en rentrant dans votre cœur vous ne trouvez en lui, par rapport à vous, qu'une réponse de tiédeur et d'indolence. Mais, pour rendre la démonstration complète, examinons en deux mots si vous valez plus pour le prochain que vous ne valez pour vous-mêmes. Je pourrais prescrire contre cet examen par son inutilité; et, pour vous la faire sentir, il me suffirait de vous dire, d'après l'Écriture, que qui n'est pas bon à soi ne peut être bon à personne : *Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit?* (Eccli., XIV, 5.) Mais quelques réflexions détaillées seront plus propres à faire tomber l'écaille qui obscurcit vos yeux. Au moins serviront-elles, ô mon Dieu, à nous mettre en état de dire, en quelque sorte, avec le grand Apôtre, que, si

d'un côté nous n'avons jamais rien dit pour flatter : *Neque enim aliquando fuimus in sermone adulationis* (I Thess., II, 5); de l'autre nous n'avons rien supprimé de ce qui pouvait être utile à ceux qui ont bien voulu se confier à nos soins : *Scitis.... quomodo nihil subtraxerim utilium, quominus annuntiarem vobis.* (I Thess., II, 5; Act., XX, 20.)

Nous l'avons posé pour principe, et malgré l'iniquité des temps, on n'osera le contester : un ecclésiastique est chargé par état d'arrêter les outrages qui se font à Dieu. Il doit dire, comme saint Paul : Est-il quel qu'un des fidèles qui s'affaiblisse sans que j'en sois vivement touché? *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* (II Cor., XI, 29.) En est-il un seul qui fasse un faux pas sans que j'en aie une douleur cuisante? *Quis scandalizatur, et ego non uror?* (Ibid.) C'est en ce sens qu'il est l'homme de Dieu, c'est-à-dire, l'homme qui doit venger sa gloire et ses intérêts. Mais ce n'est point assez pour lui de détruire l'empire du démon; il faut qu'il établisse l'empire de Jésus-Christ, soit en l'échauffant avec soin, comme une nourrice, dans le cœur de ceux chez qui il est encore faible; soit en le fortifiant en ceux que des grâces abondantes ont déjà prévenus, et qui ne demandent qu'à croître et à se perfectionner. Voilà une esquisse de nos obligations par rapport aux peuples. Les remplissons-nous? Pour s'en flatter, disons-le hardiment, eu égard à la manière dont on voit aller les choses; oui, pour s'en flatter, il faut avoir avalé jusqu'à la lie le breuvage d'assoupissement que boivent les faux prophètes, et s'en être enivré jusqu'au vertige. Oh! si nous avions besoin de négociants habiles, de gens qui savent affermer comme il faut leurs dîmes et leurs domaines, d'hommes qui connaissent leurs droits et qui ont le talent de se faire payer à l'échéance, nous pourrions en trouver : *Leva in circuitu oculos tuos et vide.* (Isa., LX, 40.) Mais où trouverons-nous aujourd'hui des pasteurs qui s'occupent nuit et jour de la gloire de Dieu; qui se fassent un point capital d'empêcher qu'il soit déshonoré; qui, comme l'Apôtre, souffrent une espèce de déchirement quand ils voient qu'ils ne peuvent parer les coups qu'on lui porte : *Incitabatur spiritus ejus in eo?* (Act., XVII, 16.) Vous voyez le monde, Messieurs, et peut-être ne le voyez-vous que trop. On y médit, on y calomnie, on y jure le nom de Dieu, l'équivoque la plus indécente y fait fortune, l'immodestie y triomphe, les statues même y prêchent l'impureté; l'Eglise, qui doit vous être si chère, y est maltraitée, ses pasteurs déchirés, ses lois, ses décisions tournées en ridicule, ou du moins très-peu révérees. Quels seraient alors les sentiments, quelle serait la conduite d'un serviteur zélé, ardent, passionné pour la gloire de son maître? Son émotion n'irait pas jusqu'à immoler le coupable; ce caractère rigoureux n'est pas celui de la loi d'amour. Mais à cela près, ses entrailles seraient émues comme celles de Mathathias à la vue d'un Juif profanateur : *Et vidit*, reconnaissez-vous à ces

traits, si vous l'osez, et vidit, et doluit, et contremuerunt renes ejus, et accensus est furor ejus secundum judicium legis. (I Mach., II, 24.) Il ne garderait le silence que quand il ne pourrait le rompre; encore même ne le garderait-il pas entièrement. Sa douleur le décèlerait, elle s'exhalerait par toutes les parties de son visage. Ses yeux troublés, confus, suppléeraient à son silence, et comme Xavier, lors même qu'il ne parlait pas, il déconcerterait le crime et le criminel.

Or ce caractère d'une sainte indignation, ou au moins d'une juste sensibilité, est-il bien commun, je ne dis pas parmi ce nombre prodigieux d'ecclésiastiques qui sont les premiers à donner le branle aux plus mauvaises conversations, à révéler la turpitude de leurs paroissiens, à semer la mésintelligence, à s'expliquer sans précaution sur des matières dangereuses en plus d'un sens; mais parmi ceux mêmes qui passent pour réguliers et qui font profession d'exactitude, en voit-on beaucoup qui prennent des mesures efficaces pour arrêter le cours du désordre? Etudient-ils le moment favorable où ils pourront guérir l'âme de leur frère? S'arment-ils, dans les grandes occasions, de cet esprit de force devant lequel tombe et s'humilie toute grandeur qui s'élève contre Dieu? Oseraient-ils même, dans le temple du Seigneur, où ils doivent se regarder comme dans leur fort, attaquer le scandale et la mondanité qui viennent y disputer au Dieu saint des hommages qui ne sont dus qu'à lui?

Mais si nous les trouvons si faibles sur des obligations qui s'annoncent d'elles-mêmes, et sur lesquelles il est difficile de s'égarer, qu'en pouvons-nous espérer par rapport à tant d'autres devoirs qui, sans être moins importants, sont beaucoup moins sensibles? Une main si engourdie, si timide, quand il s'agit d'arracher l'ivraie, sera-t-elle bien propre à faire germer le bon grain, à le conduire à une pleine maturité, à faire rendre le centuple à celui dont le Père de famille est en droit de l'attendre, et qui, sous la direction d'un cultivateur plus diligent, n'aurait pas manqué de le produire? Ne vous y trompez pas, Messieurs; Dieu demande de vous et la substance et la perfection. Il veut que, pour les autres comme pour vous, vous tiriez d'un bon trésor tout ce que vous pouvez en tirer. Mais, pour y réussir, que de soins, que d'attentions, que de mesures! et combien doivent-elles être variées à raison du temps, du lieu, des caractères et de toutes les circonstances? Vous les avez prises jusqu'ici, ces mesures salutaires; je le suppose, et je dois le supposer, parce que je ne combats que la tiédeur, qui ne va pas jusqu'à négliger le fond des choses; mais les avez-vous prises dans toute leur étendue? Permettez-moi d'en douter, et souffrez que j'examine avec vous si j'ai raison de le faire. Je n'ai qu'un mot à vous dire: un mot n'est pas grand'chose. Ecoutez-le avec patience: *Obsecro patienter me audias. (Act., XXVI, 3.)*

Que ferait un prêtre qui, chargé de préparer au Seigneur un peuple parfait, voudrait s'en acquitter en ouvrier sans reproche, en ministre qui manie bien la parole de la vérité? Il commencerait, ce me semble, par se remplir à tous égards, pour répandre en tout sens. Il se ferait un bon fonds de science sacerdotale, et ce fonds, il l'entre-tiendrait avec soin, parce que sans cela il ne peut manquer de dépérir. Sans affecter d'avoir une bibliothèque nombreuse, et encore moins de la composer de cette multitude de volumes que le caprice ou l'orgueil enfante tous les jours, il y placerait un ou deux interprètes capables de l'instruire de la lettre et de l'esprit de l'Ecriture; une exposition de la foi qui le mît à portée de parler du dogme comme en parle l'Eglise catholique; un petit nombre de théologiens moraux, également éloignés et d'une sévérité outrée et d'un relâchement pernicieux; ces homélies si belles, si nerveuses, qui tant de fois ont mis les Chrysostome et leurs semblables de pair avec les Démosthènes; ces traités qui, sans métaphysique à perte de vue, et souvent à perte de raison, respirent encore aujourd'hui la tendresse, l'onction, la douceur des François de Sales.

A la faveur de ces sources si pures, si universellement autorisées, il se ferait insensiblement un style aussi varié que l'est, selon saint Paul, la profonde sagesse de Dieu. Il trouverait des difficultés sérieuses, même dans les campagnes; parce que les ignorants sont les seuls qui n'en trouvent pas, même dans les villes. Il parlerait le langage de la sagesse parmi les parfaits, et saurait se rétrécir avec les petits. Il connaîtrait dans le tribunal ces expressions pleines d'un feu mesuré qui frappent le pécheur sans l'anéantir. Il y connaîtrait encore mieux ces termes pathétiques qui font couler les larmes, en produisant l'espoir et la confiance. Il ne regarderait pas son troupeau comme un assemblage d'animaux grossiers, qui ne sont propres qu'à fâuler aux pieds la perle de l'Evangile; et, quoique persuadé qu'un assez mauvais discours, quand il est étayé par le débit et l'emphase, peut faire fortune chez des gens sans discernement, il ne se croirait pas permis d'endormir ou d'amuser l'auditeur par un amas de paroles sans art, sans suite, sans méthode, sans solidité. Voilà, Messieurs, une partie de ce que ferait un homme plein de ferveur et de zèle pour la sanctification de son peuple. Je ne vous demande pas si cette conduite est une image, une expression de la vôtre: je suis plus las de faire d'odieux parallèles que vous n'êtes las de les entendre; ce que je puis faire de mieux, c'est de vous exhorter, avec l'apôtre de la charité, à mettre un collyre sur vos yeux. Il n'y sera pas plutôt que vous découvrirez bien des choses qui jusqu'ici vous ont échappé: *Collyrio inunge oculos tuos ut videas. (Apoc., III, 18.)* Il vous fournira, ce collyre précieux, un moyen sûr d'arrêter la tiédeur, si elle vous a déjà saisis; et de la

prévenir, si jusqu'ici elle n'a pu émousser votre vertu, ni assoupir en vous l'esprit de piété. Pour y réussir, consultez-vous vous-mêmes, vous qui êtes déjà tombés. Ce que vous avez négligé de faire est précisément ce qui a soutenu ceux dont la vertu a été plus constante, plus nourrie, plus uniforme.

1° Vous avez compté pour rien les petites choses, les menues pratiques, les fautes légères, les imperfections. Vous avez suivi sans réflexion, ou la lenteur, ou le feu de votre tempérament. Vous avez oublié que celui qui craint Dieu ne néglige rien ; et qu'il est écrit que quiconque sera infidèle dans une occasion peu importante ne manquera pas de l'être dans une autre beaucoup plus considérable.

2° Vous vous étiez fait un plan de vie. Les exercices propres à nourrir la piété y entraient pour beaucoup. Mais ceux qui pouvaient cultiver votre esprit, multiplier vos talents, vous honorer devant les hommes, y sont insensiblement entrés pour quelque chose de plus. Vous avez eu grand soin de remplacer les derniers quand on vous y a arrachés ; mais la plus mince occasion vous a enlevé les premiers, et vous n'avez presque jamais rempli le vide qui devait vous être le plus préjudiciable. A force de remettre au lendemain, vous vous êtes enfin accoutumé à remettre toujours. Ce qui vous gênait, comme il gêne d'abord tous les hommes, vous est enfin devenu insupportable. La plante qui n'a plus été arrosée a commencé à languir. Les ardeurs de la concupiscence l'ont altérée. Encore un coup de soleil, et sa racine, qui n'a plus qu'une étincelle de vie, va être desséchée.

3° Il vous restait encore un nombre d'actions indispensables, qui toutes étaient propres à vous unir à Dieu. Les saints offices, le chant des Psaumes, la participation des divins mystères, pouvaient encore suppléer à bien des choses. Mais bientôt l'habitude, le dégoût, la routine, l'ennui vous ont assiégés. Dieu s'est trouvé choqué d'une superficie de religion, d'un reste de culte qui n'était plus à ses yeux qu'un sel affadi, et où on ne lui offrait presque plus rien qui méritât son attention et ses complaisances. Il s'est plaint, et par bonheur pour vous il se plaint encore. Mais il promet de ne se plus mettre en colère : *Non irascar amplius* (Ezech., XVI, 42) ; prenez-y bien garde, il ne cesse guère de menacer que quand il cesse d'avoir des vues de miséricorde.

4° Vous teniez vos sens en respect. Pour n'être pas ébranlés, vous vous efforciez de marcher devant Dieu, et de l'avoir à vos côtés. Le commerce du monde vous faisait peur ; la nécessité était la seule loi qui vous y conduisit ; et vous n'entriez dans ses routes dangereuses que munis du bouclier de la foi et du salut. Peu à peu il vous a plu ; vous avez voulu lui plaire à votre tour, et vous avez été assez malheureux pour y réussir. Bientôt vous vous êtes familiarisés avec lui. Jamais vous n'en êtes sortis que plus faibles, plus passionnés pour son commerce. Ses im-

pressions vous ont suivis, lors même que vous n'y étiez plus. Ses bagatelles vous ont sérieusement occupés ; et vous n'avez pas pris garde que Dieu se retirait à mesure que son ennemi forçait l'avant-mur et s'emparait des portes de la ville. De là l'évagation de votre esprit, le libertinage de votre cœur, les folles saillies de votre imagination ; ce flux et reflux de pensées plus qu'inutiles, que saint Augustin appelle *catervam vanitatis*.

C'est dans ces tristes dispositions, jeunes ecclésiastiques, que vous osez vous approcher du sacerdoce de Jésus-Christ. Vous n'occupez plus que la dernière place dans son cœur, et vous allez prendre la première dans son sanctuaire. Ah ! daignez avoir pitié de vous-mêmes : *Miserere animæ tuæ*. (Eccli., XXX, 24.) Souvenez-vous de la chute que vous avez faite : *Memor esto unde excideris*. (Apoc., II, 5.) Réparez par un sage délai vos forces épuisées. Déliez-vous de votre empressement, qui seul fait une preuve contre vous ; et devant douter si jamais il vous sera permis d'aspirer à l'imposition sainte qui fait les prêtres, doutez au moins si c'est en trois jours que vous devez la recevoir.

Et vous, Messieurs, qui avez vieilli sous le poids du ministère, et qui, prêts à finir votre course, vous trouvez peut-être moins avancés que le jour du départ, commencez, il en est bien temps, à sortir d'un sommeil qui, jusqu'ici, ne vous a que trop appesantis : *Hora est jam de somno surgere*. (Rom., XIII, 11.) Eloignez de vos cœurs cette tiédeur funeste qui obligerait Dieu à vous bannir du sien. Donnez à l'Eglise affligée ces grands modèles qui sont aujourd'hui si nécessaires et si rares. Démontrez, par une vive et lumineuse charité, qu'il est encore des ministres qui méritent de l'être.

Qui me donnera, Seigneur, ces sentiments si dignes de vous, si avantageux pour moi ? Qui me rendra ces jours fortunés où vous étiez si visiblement mon appui et mon défenseur ? *Quis tribuat mihi ut sim juxta mentes pristinos, secundum dies, quibus Deus custodiebat me ?* (Job, XXIX, 2.) Quelle était alors ma ponctualité, mon attention à toutes les lois de l'état ecclésiastique ! Quelle délicatesse de conscience ! Quelle crainte au seul nom de péché ! Quel trouble pour un déplaisir donné au dernier des hommes ! Quelle consolation dans ces moments que je passais aux pieds du Sauveur ! Quelle paix dans ces maladies qui, en m'annonçant le terme de mon exil, m'annonçaient la joie que le Père de famille a préparée à une sainte et continuelle vigilance ! Est-ce donc, ô mon Dieu ! que vous ne valez plus ce que vous valiez alors ? Vos faveurs multipliées m'ont-elles donné le droit d'être ingrat, et vous abandonnerai-je précisément parce que vous me rappelez à vous ? Non, Seigneur, je vais suivre votre voix, me livrer à vos tendres invitations, marcher, courir, voler à l'odeur de vos parfums. Daignez seulement affermir mes pas, afin que je ne sois point

ébranlé; et que malgré les pièges qu'une foule d'ennemis vont tendre à mon salut, je puisse arriver au terme où vous couronnez ceux qui, quelque tard qu'ils commencent, combattent toujours bien, quand ils combattent jusqu'à la fin. C'est cette victoire finale, et la palme glorieuse dont elle est suivie, que je vous souhaite de tout mon cœur, au nom du Père, etc.

DISCOURS III (208).

SUR L'EMLOI DU TEMPS

Ipse vero multo magis clamabat. (Luc., XVIII, 39.)

L'aveugle de Jéricho criait encore plus fort.

Il s'agissait de recouvrer la vue du corps; c'était pour un homme qui avait eu le malheur de la perdre, une raison pressante de redoubler ses cris, et de mettre à profit le moment heureux où Jésus-Christ passait; moment décisif, et qui jamais peut-être ne se serait présenté. Aussi fut-ce en vain que les disciples voulurent imposer silence à cet homme infortuné. La présence de son Libérateur sembla redoubler le sentiment de sa misère. Il connut le prix du temps, il se hâta d'en profiter : ses larmes, ses gémissements arrêtaient le Sauveur. Son importunité fut louée de ceux mêmes qui l'avaient blâmée d'abord; et l'éclatant miracle que Jésus-Christ opéra en sa faveur fut autant son apologie, qu'il fut le principe de sa joie et de sa consolation.

Il est, Messieurs, un aveuglement plus funeste que celui de l'habitant de Jéricho. Il est un temps favorable pour en obtenir la guérison. On risque plus qu'on ne pense, quand on diffère. Les moments perdus se retrouvent quelquefois, mais le plus souvent ne se retrouvent jamais. Jérusalem ne connut pas le temps de sa visite; son sort fut invariablement arrêté. L'abîme des malheurs, que tant de prophètes lui avaient prédit, s'ouvrit enfin sous ses pas. Le ciel, qui a des jours nébuleux, comme il en a de sereins, arrêta ses influences. Le peuple choisi devint un peuple réprouvé; et il arriva insensiblement à ce terme déplorable, où il n'y a plus ni temps, ni miséricorde.

Que nous serions heureux, mes très-chers frères, si nous savions nous rendre sages, ou à l'exemple, ou aux dépens de ceux qui nous ont précédés! Mais, hélas! quelque précieuse que soit le trésor du temps; quelque irréparable qu'il soit, quand on l'a perdu; quelque incertains que nous soyons par rapport à celui que nous n'avons pas encore; nous vivons dans une parfaite tranquillité. Nous disposons du temps, comme si nous en étions les maîtres absolus. Sa perte ne nous touche point. Il est rare que nous nous en affligions devant Dieu, et plus rare encore, que nous prenions des moyens efficaces pour n'en plus abuser.

C'est de ce temps, et de l'emploi que nous devons en faire, que j'ai dessein de vous en-

tretenir aujourd'hui. J'avais d'abord une autre matière en vue, un conseil sage m'a déterminé à celle-ci. Et certes, quel sujet plus propre à vous faire verser des larmes sur la conduite de tant de prétendus chrétiens, qui, dans ces jours de ténèbres et d'aveuglement, semblent ne s'appliquer qu'à changer en odeur de mort un temps dont Dieu ne leur accorde l'usage que par des vues de miséricorde? Mais quel sujet de confusion pour nous, s'il est vrai que nous soyons infectés, au moins en partie, de la lèpre que nous ne pouvons souffrir dans les autres! C'est ce que nous allons examiner dans ce discours. Saint Bernard m'en fournit le plan: il est simple, et des lors il ne peut être qu'instructif. Le temps est un des biens dont il nous importe plus de faire un bon usage : *Nihil pretiosius tempore*; vous le verrez dans mon premier point. Mais, hélas! le temps est de tous les biens celui que nous prodiguons le plus; celui dont la perte nous est moins sensible : *At heu! nihil hodie vilius reputatur*; ce sera le sujet de mon second point.

Donnez, Seigneur, donnez à mes paroles l'onction et la force, dont elles ont besoin pour faire une vive et salutaire impression. Les ecclésiastiques accoutumés de longue main à entendre vos vérités saintes ne sont pas toujours les plus faciles à ébranler. Ils regardent tout comme un exercice soumis à leur examen et à leur censure. Ils s'arrêtent à la lettre qui tue, et négligent l'esprit qui vivifie. Ils ne trouveront point ici ce qu'ils appellent une touche légère, un coloris animé, un pinceau délicat. Ne permettez pas, ô mon Dieu! qu'à la faveur d'un langage, qui au fond ne dit rien en paraissant tout dire, je me pièche jamais, au lieu de prêcher votre Evangile. Faites que mes discours, ainsi que ceux du grand Apôtre, ne soient point amollis par la vaine persuasion de la sagesse humaine. Que la force de votre croix subsiste toujours : qu'elle triomphe seule et du prédicateur, et de ceux qui voudront bien l'honorer de leur attention.

PREMIER POINT.

A ne considérer les choses que dans la spéculation, il n'est peut-être point d'idée plus simple que celle de la nécessité de faire un bon emploi du temps. Pour peu qu'on ouvre les yeux, il est aisé d'apercevoir que la vie de l'homme n'est qu'un tissu de moments qui s'écoulent avec rapidité; que les instants qui composent ce que nous appelons les jours, les mois, les années, se précipitent sans cesse dans l'abîme du néant, comme les fleuves se précipitent dans la mer; que s'il y a quelque différence entre la fuite impétueuse des uns et des autres, c'est que les torrents qui forment les mers, retournent par de secrets canaux au lieu d'où ils sont partis, pour recommencer un nouveau cours, que la succession toujours suivie semble rendre éternel, au lieu que

(208) Ce Discours avait d'abord été fait pour des ecclésiastiques. Sans perdre cet objet de vue, on l'a

arrangé de manière à pouvoir aisément servir aux séculiers, surtout dans la première partie.

les diverses parties du temps que Dieu nous accorde, ne sont pas plutôt écoulées qu'elles sont perdues pour nous, et qu'il nous est impossible de les rattraper jamais. De ces principes que l'expérience de chaque jour, de chaque minute, met dans le plus haut degré d'évidence, il serait naturel de conclure que la perte du temps choque toutes les lumières de la raison, et qu'il est pour nous de la dernière importance de profiter d'un trésor qui nous échappe sans que nous puissions le fixer, le retenir un seul moment.

Conduisant à considérer dans la pratique la conduite des hommes par rapport à ce même emploi du temps, on dirait que l'usage qu'on doit en faire est un problème qui n'a point encore été résolu. Le temps passe, il faut en profiter; c'est un cri universel, c'est la voix de toute la nature. Mais si ce principe est universellement admis, s'il est le même dans tous les états, que les conséquences qu'on en tire sont différentes! Il faut profiter du temps, et par conséquent, dit un avare, amassons des biens, multiplions nos héritages, bâtissons d'amples greniers pour y cacher nos récoltes et nos moissons. Il faut profiter du temps, et par conséquent, dit un ambitieux, tirons-nous de la poussière; gardons-nous bien de mourir dans le nid où nous avons pris naissance; faisons-nous jour, quoi qu'il nous en coûte, à de nouveaux honneurs. Il faut profiter du temps, et par conséquent, dit un courtisan, et trop souvent un ecclésiastique, à qui la médiocrité de son revenu ne suffit pas, ménageons les bonnes grâces du prince, saisissons l'heureux moment de lui plaire; ne comptons pour rien ni la bassesse, ni la complaisance : sacrifions tout jusqu'à notre âme, pour ne pas sacrifier notre fortune. Il faut profiter du temps, et par conséquent, dit un voluptueux, buvons et mangeons, puisque nous devons sitôt mourir (*Isa.*, XLII, 13; *I Cor.*, XV, 32) : ne refusons rien à nos yeux de ce qui peut les enivrer (*Eccle.*, II, 10); qu'il n'y ait ni prairie, ni champ, qui ne porte l'empreinte de nos infâmes et criminels plaisirs. Enfin il faut profiter du temps, et par conséquent, dit un homme qui n'étudie que pour se faire un nom, ou pour contenter sa fureur de savoir, lisons beaucoup; que chaque jour apporte à notre esprit un tribut digne de lui. Dévorons avec avidité ce nombre innombrable de volumes que l'oisiveté, l'envie de semer des paradoxes, l'irrégion enfangent tous les jours.

Un tel usage du temps est la perte la plus complète qu'on puisse jamais en faire. A ces conséquences si monstrueuses, mais si communes, opposons-en donc une autre aussi inconnue qu'elle devrait nous être familière; et, en nous unissant à l'impiété même pour dire qu'il faut profiter du temps, ajoutons contre elle, que le vrai, l'unique moyen d'en bien profiter, c'est de ne s'en servir que dans l'ordre de Dieu. L'usage du temps pour les biens de l'éternité, est l'usage le plus suivi, le plus raisonnable, le plus grand que

nous puissions en faire. L'usage du temps, pour toute autre chose que pour l'éternité, est l'abus le plus vain, le plus funeste, qu'on puisse imaginer.

Je dis, en premier lieu, que l'usage du temps pour l'éternité est l'usage le plus suivi, le plus continu que nous puissions en faire. En effet nous n'avons rien, sur la terre, qui soit à nous d'une manière constante et uniforme. Les occasions de pratiquer la patience, la douceur, la charité, ne nous sont pas toujours présentes. Le prochain n'a pas à tout moment besoin des secours que nous sommes capables de lui donner, et nous sommes souvent hors d'état de lui donner ceux dont il a le plus de besoin. La mortification et l'austérité demandent à être interrompues, et il y a des temps de joie, comme il y a des temps de larmes et de gémissements. Les biens du corps sont encore plus fragiles que ceux qui ont rapport à l'âme. L'esclavage peut succéder à la liberté, la maladie à une santé vigoureuse, l'indigence et la disette aux trésors des Crésus et aux délices des Sardana-pale.

Il n'est donc rien de fixe sur la terre, rien qui nous appartienne en propre, rien qui ne nous soit étranger : *Omnia siquidem res aliena est a nobis*. Mais j'ose dire avec saint Bernard, que dans toutes ces vicissitudes, il est un point qui, malgré la mobilité qui lui est propre, peut être fixé par la vigilance chrétienne; et c'est l'emploi du temps qui, dans toutes les situations où la Providence juge à propos de nous placer, peut être invariablement le même, c'est-à-dire, toujours consacré à Dieu, toujours donné à notre sanctification : *Tempus autem tantum nostrum est*. Les anciens patriarches, dont le Saint-Esprit a été lui-même le premier panégyriste, et qui, tout ensevelis qu'ils sont dans des tombeaux entièrement inconnus, nous instruisent encore par leurs exemples, ont eu, comme nous en avons, des jours bons et mauvais. Les moments qui s'écoulaient aujourd'hui pour nous se sont premièrement écoulés pour eux. La différence d'eux à nous ne vient pas précisément de ce qu'ils ont fourni une longue carrière, mais de ce que, dans tous les états où ils se sont trouvés, ils ont su ou ne vivre que pour Dieu, ou gémir amèrement de ce qu'ils n'avaient pas toujours vécu pour lui.

Joseph a été heureux dans le sein de sa famille. Une guerre intestine allumée contre lui, l'a réduit à se trouver heureux de vivre dans une terre étrangère. Il y a passé ses jours, tantôt dans une humiliante servitude, tantôt accablé sous des chaînes qui naturellement n'eussent pas dû être la récompense de sa vertu; tantôt assis auprès de Pharaon sur un trône de gloire, et donnant la loi à un monde d'Egyptiens qui courbaient le genou devant lui. Ce n'est ni la misère de son cachot, ni la vaste étendue de ses connaissances, ni la magnificence de ses habits qui l'ont sauvé; c'est un usage fidèle d'un temps que Dieu ne lui donnait que pour lui,

et dont il ne s'est jamais servi que pour Dieu.

C'était dans les sentiments de ces héros prématurés du christianisme, que l'Apôtre des gentils exhortait les chrétiens de son siècle, et en leur personne ceux du nôtre, à savoir employer pour Dieu, je ne dis pas les moments qui paraissent le plus destinés à son culte, mais ceux mêmes qui, comme le temps du boire et du manger, semblent n'être destinés qu'aux fonctions les plus animales. C'était dans le même esprit, que le docteur de la grâce et de la charité demandait au Seigneur, non que cette terre d'exil n'eût pour lui ni changement, ni variété; il savait trop bien que le monde n'est qu'une figure, et une figure qui passe, mais que dans ces variétés infinies son cœur ne perdît jamais de vue celui pour lequel il avait été formé, et qui seul doit toujours être le centre de notre félicité comme il en est seul le principe et l'auteur. Heureux, disait au plus sage des rois une princesse qui n'était venue de l'extrémité de la terre, que pour admirer sa sagesse, heureux les serviteurs qui sont toujours en votre présence, qui peuvent sans cesse entendre les oracles que vous prononcez, et qui à chaque instant sont à portée de recevoir la rosée féconde et la douce persuasion qui coulent de vos lèvres. Mais infiniment plus heureux, ô mon Dieu, ceux qui comme le Roi-Propète savent être à vous et devant vous dans tous les temps : *Providebam Dominum in conspectu meo semper* (Psalm. XV, 8); ceux qui, comme saint Paul, peuvent se rendre ce consolant témoignage, que, soit qu'ils vivent, soit qu'ils meurent, ils sont toujours au Seigneur, et ne sortent point de son empire; ceux enfin qui, comme le même Apôtre, n'ont de vie que celle de Jésus-Christ, et ne trouvent de gain que dans la mort, parce qu'il n'y a que la mort qui puisse les unir pour toujours à leur divin Rédempteur.

C'est, mes frères, en suivant de tels exemples, que vous ferez, et que vous ferez sans interruption un saint usage du temps; et pouvez-vous en faire un plus grand, plus légitime, plus raisonnable? Est-il sur la terre un bien qui mérite plus qu'on ne néglige rien pour mettre à profit toutes les parties qui le composent? Le temps, nous vous l'avons déjà dit, d'après un grand saint (S. BERNARDIN), vaut en un sens autant que Dieu même, *Tantum valet, quantum Deus*; parce que le temps bien employé conduit à Dieu, et nous rend maîtres de son royaume : *Quia tempore bene consumpto comparatur Deus*. Le bonheur dont jouissent les élus, ne s'accorde qu'en conséquence des grâces dont ils font un bon usage, et ces grâces ne s'accordent que dans le temps. Il est vrai qu'il ne faut qu'un instant pour faire d'un grand pécheur un grand saint; mais cet instant, tout court qu'il est, ne se trouve point dans l'éternité tout entière. L'éternité se mérite,

mais il n'y a que le temps qui puisse la mériter : *Momenta æternitatis grävda*. Comme les nuages, qui sont le jouet d'un vent impétueux, emportent avec eux la pluie qui fertilise les campagnes, de même ces moments fugitifs, qui se chassent les uns les autres, emportent avec eux la grâce qui sanctifie les hommes, et il est des miséricordes qui ne reviennent jamais, non plus que le temps, auquel elles étaient attachées. Esaü était l'ainé; c'était à lui que semblaient appartenir les promesses. Isaac paraissait l'aimer plus que Jacob, et ce n'était que pour le bénir préférentiellement à tout autre qu'il lui commanda de prendre ses armes et de lui servir de sa venaison. Une minute de retardement renversa ces projets favorables. Jacob sortait à peine, quand Esaü entra : *Vix egresso Jacob foras, venit Esau*. (Gen., XXVII, 30.) Ce n'était qu'un moment après, mais c'était trop tard. Déjà la rosée du ciel et la graisse de la terre avaient été données à un autre. Déjà il était arrêté que Jacob serait le seigneur de ses frères; que les tribus et les peuples s'inclineraient devant lui par respect, et que les fils de sa mère seraient obligés d'avoir pour lui une vénération si profonde, que quiconque oserait y manquer, serait chargé de malédictions. Ce fut en vain qu'Esaü voulut rentrer dans ses droits. Ce fut en vain qu'il poussa des rugissements semblables à ceux d'un lion irrité : *Irrugit clamore magno et consternatus* (Ibid., 34); etc. Ce fut en vain qu'il exagéra la trahison de son frère, et qu'il se plaignit amèrement de son procédé. Jacob avait profité du temps, il avait été béni, et sa bénédiction lui fut confirmée : *Benedixitque ei, et erit benedictus*. (Ibid., 33.) C'est, ô mon Dieu ! et cela nous regarde plus qu'un homme qui dans ce moment n'était pas coupable, c'est que vous êtes le maître absolu de vos dons. Vous en connaissez assez le prix pour savoir qu'on mérite d'en être privé, quand on néglige l'instant où vous aviez résolu de les communiquer. Mais c'est aussi, Dieu terrible dans vos jugements sur les enfants des hommes, que vous avez des élus, à qui vous facilitez les voies; que vous les aimez dès le sein de leur mère, quoiqu'ils n'aient point encore fait de bien; que vous chérissiez moins leurs frères, quoiqu'ils n'aient point encore fait de mal, et qu'enfin vous trouvez dans les premiers un objet d'amour et de complaisance, parce que vous les avez destinés à être des vases d'honneur, tandis que vous rétrécissez votre cœur et vos miséricordes à l'égard des seconds qui se destinent eux-mêmes à être des vases de honte et d'ignominie. Ces secrets de prédilection et de justice confondent, selon l'expression de saint Augustin, et font sécher tous les sages de la terre (209). Ce sont des abîmes qui nous sont impénétrables. Mais si nous ne pouvons percer le sombre voile qui les dérobe à nos yeux, au moins pouvons-nous assurer, que vous ne sauvez dans

(209) *Mundas autem de nobis filiis hominum eos in quibus tibi complacuit habitare... Non omnibus*

autem hoc facis, qui d' admirantur tabescentes omnes sapientes terre.

l'éternité que ceux qui, pendant la vie, ont connu et la valeur du temps, et combien il est raisonnable de ne s'en servir, que pour s'attacher inviolablement à vous

Que si rien n'est plus juste, plus raisonnable que l'emploi du temps, quand on sait ne le consacrer qu'à l'amour du devoir et de la justice, il n'est rien de plus insensé, de plus funeste, que de s'en servir pour tout autre objet que celui de l'éternité. Si cette seconde réflexion avait besoin de preuves, après tout ce que nous avons dit pour établir la première, ce peu de paroles de saint Paul m'en fourniraient une bien décisive : *Le temps est court, il faut donc user du monde, comme si on n'en usait pas.* (I Cor., VII, 29.) Oui, Messieurs, le temps est court, et le monde entier n'est qu'une décoration de théâtre, qu'une figure qui passe avec lui. Il est vrai, dit saint Augustin, que pendant que nos années s'écoulaient, elles nous paraissent longues et souvent ennuyeuses; mais au fond, continue ce saint docteur, la vie la plus longue n'est qu'un point : *Hoc totum, quod nobis longum videtur, intellige punctum esse.* Tout ce qui doit finir ne peut subsister longtemps : *Non est diu, quod habet extremum.* (Gen., XLVII, 9.) Voulez-vous vous en convaincre? Interrogez ces hommes qui annoncent leur âge par leurs cheveux blancs et par leur démarche chancelante. Ils ont été jeunes comme vous, et peut-être ne vieillirez-vous pas comme eux.

Demandez-leur ce que sont devenus leurs années précédentes; à quoi se sont terminées leurs veilles et leurs fatigues, ce qui leur reste de leurs joies et de leurs plaisirs. Vous n'en trouverez pas un seul qui ne vous réponde, comme Jacob à Pharaon, que tous ses jours n'ont été qu'un pèlerinage rapide; qu'ils ont été en très-petit nombre, et que ce petit nombre a été traversé d'une multitude innombrable de peines et d'inquiétude : *Dies peregrinationis meae parvi et mali.* (Gen., XLVII, 9.) Mais sans aller si loin, interrogez-vous vous-mêmes. Demandez-vous sérieusement ce que sont devenus ces jours d'enfance qui vous paraissent si longs, surtout quand vous les passiez dans la contrainte; ces jours d'étude, ces années de collège, dont vous croyiez ne jamais voir la fin; ces jours de maladie et de langueur, dont les moments vous duraient des heures, et les heures des semaines; ces jours d'espérance pour le succès d'une affaire ou de désir pour l'accomplissement d'une promesse, que vous comptiez avec tant d'ardeur et tant d'impatience. Tout cela, dans ce moment, est par rapport à vous moins que rien : et il viendra un jour où vous direz de ce qui n'est pas encore, ce que vous dites aujourd'hui de ce qui n'est déjà plus.

Ce qu'il y a de plus singulier dans cette prodigieuse brièveté du temps, c'est que ce même temps, tout court qu'il est dans sa totalité, ne nous appartient que successivement, et comme par morceaux; en sorte qu'il n'y a, à proprement parler, qu'un seul et indivisible moment qui soit véritable-

ment à nous. Dieu prodigue tous ses autres dons avec libéralité. Il est des rois à qui il donne tout à la fois plusieurs couronnes, des particuliers qu'il charge d'honneurs et d'emplois différents, des gens de lettres dont il ouvre l'esprit à un grand nombre de sciences, qu'on regardait d'abord comme incompatibles. Mais, pour le temps, vous diriez qu'il en est avare. Il le distille goutte à goutte. Il n'est ni roi, ni philosophe qui en ait jamais possédé deux instants ensemble. Etes-vous au premier moment? vous ne pouvez répondre du second. Etes-vous au second? le premier est déjà perdu, et perdu pour toujours. Tel est le pacte de Dieu avec l'homme, quand il le met sur la terre. Vous vivrez peu, lui dit-il, *dies tui parvi*, et ce peu vous le passerez dans la crainte et l'anxiété : *parvi et mali.* (Gen., XLVII, 9.) La seule ressource que vous ayez dans une si triste position, c'est de me servir tous les instants de votre vie; parce qu'il n'en est aucun que je ne vous aie donné pour ma gloire.

N'y a-t-il donc pas, mon cher auditeur, n'y a-t-il pas de la folie à ménager si peu, ou plutôt à prodiguer avec fureur un temps que tant de motifs doivent vous rendre si précieux? Mais il y a plus que de la folie. Car enfin, quand nous en serions quittes pour la perte, nous serions toujours très-coupables, et notre sort serait bien digne de compassion. Un artisan se trouve malheureux, non-seulement quand son négoce l'a ruiné, mais encore quand il n'a pas augmenté sa fortune; et il est toujours dur d'être réduit à dire, comme les apôtres, qu'on a travaillé une nuit entière, et qu'on n'a rien pu prendre. Mais vous qui avez perdu le temps, non-seulement vous n'avez rien gagné, j'ose le dire, vous avez fait une perte plus grande que n'a été celle de tant de rois, qui ont été chassés de leurs propres Etats, et à qui l'on a cruellement enlevé le diadème qui leur paraît la tête. Leur mal n'était pas sans remède; et on les a souvent vus, après avoir brisé leurs chaînes, se rendre victorieux des tyrans qui les en avaient chargés. Mais le temps, quand une fois il a été mal employé, est absolument irréparable. On peut gémir de sa perte, on peut l'expier par la pénitence; mais il est toujours vrai de dire qu'on a manqué par sa faute de mettre à sa couronne la perle précieuse qui pouvait y être ajoutée. La ferveur, dites-vous, des dernières années, peut suppléer à la longueur des premières. Vous vous trompez : les dernières années auraient pu être ferventes, quand les premières n'auraient pas été criminelles.

Mais je vais plus loin : c'est autre chose qu'une simple privation de bien qui doit vous effrayer. Vous regarderiez peut-être comme peu de chose de perdre un trésor de gloire : ajoutons donc que par le mauvais usage du temps, vous vous préparez un trésor de vengeance. Non, Messieurs, vous n'en serez pas quittes pour la diminution des avantages que vous pouviez vous procurer. La perte du temps est un vol fait à Dieu, qui

ne vous l'avait donné que pour lui. C'est une injure faite à Jésus-Christ, qui ne vous l'avait mérité que par son sang. C'est une injustice faite à l'Eglise, qui veut de solides talents dans ses ministres, et qui n'en trouve pas même de superficiels en ceux qui se font un jeu de la perte du temps. Or je crois pouvoir avancer, sans craindre de choquer une exacte théologie, qu'un vol de cette nature, quand il n'y aurait rien de plus, ce qui est moralement impossible, est par lui-même un péché; et que ce péché, quand sa matière est montée jusqu'à un certain point, rend ceux qui en sont coupables, dignes de cette seconde mort dont parle saint Jean dans son *Apocalypse*. Ce fut là l'iniquité tout entière du serviteur inutile; et pourquoi ce qui l'a fait jeter dans les ténèbres éternelles, ne pourrait-il pas vous y précipiter? Aussi ces hommes oisifs, désœuvrés, qui ne savent aujourd'hui que faire du temps, qui cherchent tous les moyens de le couler, comme s'ils en avaient de reste; disons-le d'après eux, qui le *tuent* comme ils peuvent et autant qu'ils peuvent, reconnaissent-ils enfin, mais ordinairement trop tard, le tort qu'ils ont eu de le dissiper si mal à propos. Semblables à ce Chrysorius, dont parle saint Grégoire le Grand, ils donneraient volontiers et leurs dignités et leur fortune, pour recouvrer un de ces jours dont ils étaient embarrassés, et qu'ils passaient dans un mortel assoupissement, quand ils n'avaient pas occasion de les employer à quelque chose de pis.

Mais c'est aux damnés qu'il appartient principalement de connaître le prix du temps, et de regretter le déplorable abus qu'ils en ont fait. Ouvrez-vous pour un moment devant nous, vastes abîmes, chaos ténébreux, noir séjour des réprouvés. Paraissez à nos yeux, anciens complices de nos désordres, que nous avons vus moissonnés. Paraissez-y vous qui trompiez le temps, et que le temps a trompés. Dieu accorde ce miracle à mes désirs et à votre instruction. Je l'aperçois, ce malheureux, à travers la nuit affreuse qui le sépare de la terre des vivants. Son occupation éternelle est de mordre une poussière dévorante, et de redoubler son enfer par les longs et cruels reproches qu'il se fait à lui-même. Qu'êtes-vous devenus, s'écrie-t-il sans cesse, qu'êtes-vous devenus, jours de salut, temps favorable, dont je n'ai pas connu la valeur? Un seul de vos instants pouvait alors racheter tous ceux que j'avais perdus. Une seule de vos minutes pouvait me procurer la gloire pour laquelle j'avais été créé. Que ma situation est changée! Aujourd'hui une éternité de regrets, une éternité de gémissements ne peut me valoir ce que m'aurait valu le plus court, le plus rapide de vos moments.

Dieu terrible, Dieu foudroyant, je suis donc condamné à ne sentir jamais l'effet d'une miséricorde que j'ai méprisée lorsque vous me sollicitiez à en profiter. Pendant que je vivais sur la terre, tout abandonné que j'étais à mes vanités, à mes passions, je

sentais toujours que vous étiez encore un peu le Dieu de mon cœur. Je m'applaudissais de trouver dans mon âme une étincelle de foi qui me rappelait à vous. Je n'ai jamais été ni incrédule, ni athée, ni déterminé à mourir dans vos disgrâces. Au milieu de mes plus grands désordres, de mes plus noirs dérèglements, je n'apaisais les cris de ma conscience qu'en l'assurant que j'aurais le bonheur de me réconcilier avec vous, et qu'il n'y avait encore rien de désespéré. Tous les moments de ma vie ne se passaient pas à vous déclarer la guerre. Je me flattais de rentrer un jour sous votre empire. J'entendais avec plaisir le récit de vos miséricordes. Ce que vous aviez fait pour tant d'illustres pécheurs me paraissait un gage de ce que je pensais que vous feriez pour moi. J'aimais ceux qui marchaient sous vos lois, je leur promettais volontiers de les imiter un jour. J'étais attendri en les voyant vous demander avec larmes mon retour et ma conversion. Je soupirais sous le poids de mes chaînes. Je n'étais pas content, j'étais indigné de mes propres délais. La pensée de votre justice, que je ne pouvais étouffer, me déconcertait et répandait sur mes plaisirs les plus doux une amère, une cuisante inquiétude. Je commençais à dire, comme Augustin : Demain, dès demain je serai à vous. Quelques jours de plus, et j'allais imiter dans sa pénitence celui que je n'ai que trop imité dans ses dérèglements. J'en étais là, quand la mort m'a surpris et m'a fait comprendre qu'on peut tout, quand on a du temps, et qu'on ne peut plus rien, quand on n'en a plus : *Quis tribuat mihi ut sim juxta menses pristinos?* (Job, XXIX, 2.) Ah! si vous m'accordiez un seul de ces jours que j'ai si indignement prostitués, je donnerais à l'univers épouvanté le spectacle d'une pénitence plus rude encore, s'il était possible, que celle que je fais ici. Je ne paraîtrais dans les compagnies, où j'aimais tant à briller, que pour y être chargé de l'opprobre et de la honte qui sont attachées à la mémoire des Néron et des Caligula. L'absinthe serait pour moi une nourriture trop délicieuse, et le fiel le plus amer des dragons me paraîtrait un breuvage enivrant. Mais non, c'en est fait; l'ange exterminateur l'a juré par celui qui vit dans tous les siècles. Il y a engagé sa parole : il n'y a plus de temps ni d'espérance de pouvoir en attendre : *Juravit per viventem in sæcula, quia tempus non erit amplius.* (Apoc., X, 6.)

A Dieu ne plaise, Messieurs, que je me croie obligé de vous suggérer des réflexions capables de vous émouvoir. Votre piété vous en fournira bien d'autres que celles que vous trouveriez dans mes faibles paroles. Déjà l'Esprit-Saint qui vous touche, qui pénètre vos cœurs, vous apprend et à gémir des ignorances de votre jeunesse, et à remercier le Dieu de consolation qui, en vous ménageant préférablement à tant d'autres, a peut-être renversé l'ordre, et traité le bois sec avec une bonté que le bois encore vert n'a pas toujours éprouvée.

Permettez-moi cependant d'ajouter, avant que de finir cette première partie, que s'il y a quelqu'un sur la terre qui doit craindre de manquer de temps à l'avenir, pour pleurer l'abus du passé, c'est surtout celui qui compte en avoir toujours assez, et qui, dans cette persuasion, se met peu en peine de faire valoir celui qu'il a actuellement entre les mains. Il est vrai que Dieu abrège quelquefois les jours de ses serviteurs, et qu'il les dérobe au torrent de la contagion qui allait les inonder. Il est encore vrai que sa tendresse pour la brebis égarée, et son zèle pour le salut des pécheurs, le fait agir avec patience, et le porte à différer la punition qu'ils ont méritée : *Patienter agit, nolens aliquos perire.* (II Petr., III, 9.) Mais il n'est pas moins vrai que l'abus du temps est souvent pour lui une raison d'en diminuer la mesure. Il abrègea les jours de nos pères, parce qu'ils avaient corrompu leur voie. Il arrête, dit le Prophète-Roi, les hommes de sang et d'artifice au milieu de leur carrière, et Job nous assure en propres termes, que l'impie mourra avant que d'atteindre l'âge qui lui était d'abord destiné : *Viri iniqui sublati sunt ante tempus.* (Job, XXII, 15, 16.) Vous donc qui perdez beaucoup de temps, soyez bien sûr que Dieu vous le retranche à proportion de l'abus que vous en faites. Le temps est donc quelque chose de bien précieux ; vous l'avez vu jusqu'ici. Mais est-ce là l'idée qu'on s'en forme communément, ou du moins est-ce ainsi qu'on en juge dans la pratique ? C'est ce qui nous reste à discuter dans le second point,

SECOND POINT.

Si je ne parlais ici qu'à des personnes du grand monde, il me serait aisé, pour peu qu'elles fussent de bonne foi, de les faire tomber d'accord du triste et criminel usage qu'elles font du temps. Comme on peut à peu près juger par une de leurs journées de la manière dont elles emploient toutes les autres, et que par rapport au service de Dieu, chaque année est une copie fidèle de celle qui l'a précédée, et un modèle de celle qui la doit suivre ; il me suffirait, pour forcer leur aveu, d'entrer dans le détail de toutes les actions qui les occupent depuis un matin jusqu'à l'autre ; et alors quel tissu d'iniquités n'étalerais-je pas à leurs yeux et aux vôtres ? Vous y verriez une vie qui n'a d'autre règle que le caprice, la passion, l'esprit de vertige et de fureur ; une vie dont les moments les plus innocents sont ceux qui se consomment dans l'oisiveté, la bagatelle, les plus puérils amusements ; une vie où le temps qu'une espèce de bienséance veut quelquefois que l'on donne à Dieu, est celui où Dieu est le plus cruellement insulté ; une vie dont la bonne chère, les compagnies dangereuses, des liaisons plus que suspectes, font l'âme, le ressort et tout l'agrément ; une vie enfin dont toute l'occupation est de ne s'occuper à rien, ou de ne s'occuper qu'au mal.

Grâces à vos miséricordes, ô mon Dieu !

nous n'avons point ici de tels excès à combattre, et s'il y en avait d'approchants, ce que nous allons dire contre un état moins criminel, se tournerait évidemment contre eux. Mais parmi ceux mêmes qui, spécialement consacrés à la vertu, font profession de mener une vie plus sérieuse, et de s'occuper d'une manière utile soit à leur salut, soit au salut de leurs frères, n'y a-t-il point de véritable perte de temps ? et s'il y en a, n'irait-elle pas quelquefois jusqu'à les mettre en danger de se perdre ? C'est ce que nous allons examiner, moins en décidant, ce qui ne nous convient pas, qu'en établissant des principes qui pourront servir de fondement à une décision sûre, et peut-être bien effrayante. Commençons d'abord par discuter plus en détail que nous n'avons fait jusqu'ici, ce que doit faire, pour le bon emploi du temps, je ne dis pas un ecclésiastique regardé comme tel, cette considération me donnerait trop d'avantage d'un côté, et de l'autre me jetterait dans des discussions infinies ; je dis, tout homme qui veut autant qu'il lui est possible, servir Dieu, comme il mérite d'être servi. La conséquence coulera comme d'elle-même des principes, et chacun, en rentrant dans son propre cœur, poura bientôt y découvrir s'il n'a rien à se reprocher. Or, sans outrer la morale, je crois pouvoir exiger de chacun de vous, que comme pénitent il rachète le temps passé par une douleur sincère et proportionnée à la grandeur et au nombre de ses péchés : que comme chrétien il se fasse un devoir scrupuleux de ménager toutes les parties du présent, et enfin que comme pénitent et chrétien, il ne regarde l'avenir que comme un bien qui ne lui appartient pas encore, qui peut-être ne lui appartiendra jamais, et qui, s'il vient à l'obtenir, sera pour lui la matière d'un nouveau compte et le prélude immédiat de son éternité. Je ne m'arrête point à prouver par parties l'importance de ce triple devoir. Je parle à des personnes qui connaissent et les obligations d'un pénitent et celles d'un chrétien. Aurions-nous donc oublié que la pénitence renferme essentiellement une douleur vive et efficace de tous les désordres passés, et que cette douleur pour mériter grâce, demande que nous rachetions le temps, en faisant, selon l'expression du grand Apôtre (Rom., VI, 19), servir à la justice et à la mortification, des membres que nous avons vendus à l'iniquité ? Pourrions-nous ignorer que le christianisme oblige par lui-même à une vigilance qui doit toujours nous tenir en haleine, de peur que le Fils de l'homme, qui vient comme un voleur pendant la nuit, ne nous surprenne pendant que nous serons endormis ? Enfin serions-nous aveugles jusqu'à ne pas savoir que plusieurs liens réunis serrent plus étroitement, et sont plus difficiles à rompre que s'ils étaient séparés, et qu'il ne suffit pas d'être chrétien à quiconque est obligé d'être pénitent ?

Or, en partant de ces principes, je dis d'abord, que comme pécheur vous devez être

pénitent, et j'ajoute que comme pénitent vous devez racheter le temps que vous avez perdu. Mais qu'est-ce que racheter le temps, si ce n'est pas absolument le réparer, comme nous l'avons dit? C'est, à l'exemple des David et des Ezéchias, avoir toujours devant les yeux ses anciennes iniquités et repasser, dans l'amertume de son cœur, des années qu'on a eues le malheur de passer dans la joie et les plaisirs. Racheter le temps, c'est plus aimer la retraite et l'affliction qu'on n'a aimé le monde et ses fausses douceurs. Racheter le temps, c'est mériter par des prières redoublées, que l'arbitre souverain nous rende, pour le servir dans la suite, ces jours qu'il retranche aux impies, dont il hâte la mort pour les punir. Racheter le temps, c'est obtenir, en crucifiant tous ses sens, que Dieu oublie la cruelle indulgence que nous avons eue pour eux; c'est mener une vie laborieuse comme ont fait les Paul et les Augustin, une vie de gémissements et de soupirs, comme ont fait les Thais et les Madeleine, une vie de mortification, et, si j'ose dire de cruauté, comme ont fait les Bruno, les François, les Marguerite de Cortone. Enfin racheter le temps, c'est se rappeler soi-même à soi-même, c'est se juger pour n'être pas jugé, c'est se dire, mais se dire sérieusement : Si ce réprouvé, dont l'horrible peinture et les eris nous effrayaient il n'y a qu'un moment, était tiré de son sépulchre et remis pour un jour sur la terre; si Dieu en venait jusqu'à le rendre maître absolu de sa destinée, et à lui offrir, au lieu des tourments qui le dévorent, le bonheur suprême dont les saints sont enivrés; s'il se contentait, pour toute condition, d'exiger de lui que pendant ce jour unique il marchât dans sa crainte et son amour, et refusât avec mépris tous les avantages du siècle; avantages du reste, qui dès le lendemain lui seraient enlevés, et dont l'acceptation deviendrait pour lui la matière d'un jugement plus sévère que les premiers. Hélas! une supposition si favorable est chimérique. Il versera, ce malheureux, plus de larmes qu'il n'en faut pour noyer tout l'univers dans un nouveau déluge, sans que jamais qui que ce soit s'intéresse en sa faveur. Mais enfin si Dieu en venait jusque-là avec lui, et qu'au lieu d'écouter une proposition aussi avantageuse, il continuât à passer le seul jour, sinon dans le crime et dans la débauche, au moins dans la froideur et dans l'insensibilité; il n'y a personne sur la terre ou dans l'enfer qui ne le jugeât digne d'un feu allumé au centuple. Or, voilà justement mon état: j'étais coupable d'un crime qui mérite la mort, on m'a pardonné, c'est m'avoir rendu la vie : *Quæ assumptio, nisi vita ex mortuis.* (Rom., XI, 15.) Mes péchés m'avaient rendu digne des ténèbres extérieures; on ne m'y a pas jeté, c'est selon l'expression d'un prophète, m'en avoir délivré : *Et eruiisti animam meam ex inferno inferiori.* (Psal. LXXXV, 13.) Malheur donc à moi si je ne fais de dignes fruits de pénitence, et si en mettant à profit tous les moments qui me restent, je n'arrête par une

crainte salutaire la cognée qui est déjà suspendue pour me porter le dernier coup, le coup mortel.

C'est ainsi qu'on pense et c'est ainsi qu'on agit quand on veut racheter le temps. C'est ce rachat que devraient faire par des larmes éternelles ceux même qui n'auraient jamais commis qu'un seul péché capital, et qui par conséquent ne se fait bien que par des hommes qui savent se rendre des modèles d'un amour suivi et d'une pénitence continuelle. Or, Messieurs, je vous le demande, cette manière de racheter le temps est-elle bien en usage (dans le monde et) dans les maisons même qui paraissent le plus dévouées à la pénitence? et pourriez-vous vous flatter, je ne dis pas de l'avoir exécutée, je dis de l'avoir même sérieusement entreprise?

J'entends ces hommes qui sont toujours contents d'eux-mêmes, qui dans leur abondance se croient inébranlables (Psal. XXIX, 7), et qui s'imagineraient assez volontiers que Dieu leur doit bien du reste. Eh quoi donc! me disent-ils : la vie commune (la vie laborieuse d'un artisan, d'un marchand, d'un homme même de condition, dans les temps fâcheux où nous sommes), n'est-elle pas une pénitence assez grande? Ignorez-vous la violence qu'on est obligé de se faire ici (pour ménager son bien, pour le défendre contre l'injustice, pour le laisser net et dégagé d'embarras à une nombreuse famille?) Il faut y souffrir dans son entier la rigueur et la vicissitude des saisons. Il faut y porter tout le joug des enfants d'Adam. On y est exposé comme les ouvriers de l'Evangile, au poids du jour et de la chaleur. Le sommeil le plus doux y est impitoyablement enlevé. A de longues et pénibles méditations succède une étude pénible et rebutante, ou des emplois encore plus rebutants que l'étude. Ici les supérieurs harcèlent, là les maîtres fatiguent, ailleurs un condisciple bizarre, difficile, et avec lequel cependant il faut se trouver chaque jour, épuise chaque jour la patience. Un repas moins que frugal, une conversation plus dure, plus gênante que la retraite même, sont les seuls soulagements d'une nature épuisée : et vous me demandez autre chose, pour réparer ces temps de désordre et d'aveuglement où j'ai abandonné Dieu. Il est vrai que j'ai beaucoup péché, et que j'ai suivi presque tous les désirs de mon cœur. Mais j'ose le dire, une vie crucifiante telle que je viens de la dépeindre me suffit. Dans les plus sages monastères la vie commune a toujours passé, et passe encore pour une vraie et sérieuse pénitence : *Mea maxima penitentia vita communis.*

Ne vous y trompez pas, Messieurs, cet air de triomphe, ces saillies impétueuses, ont de tout temps été en usage, et ceux qui'en sont servis avec plus de confiance, ont souvent été ceux qui avaient le plus à craindre, et d'eux-mêmes et des jugements de Dieu. Tel était à peu près le raisonnement du superbe pharisien de l'Evangile. Il ne voyait que sa propre justice, et dans sa justice il n'y avait de réel que la méprise d'un or-

gneilleux qui s'admirait lui-même. Tel était encore le langage de Fauste, ce manichéen si connu par ses disputes avec saint Augustin, et dont le saint docteur nous a conservé les paroles : Eh quoi ! lui disait cet ardent défenseur d'un dogme insensé, vous me demandez si je reçois l'Evangile. Vous le voyez par la pratique que j'en fais. J'ai quitté père, mère, femme et enfants, l'or, l'argent, le manger, le boire, la volupté et les délices. Je suis pauvre, je suis pacifique, je pleure, je souffre la faim et la soif, je suis persécuté pour la justice, et après cela vous doutez encore si je reçois l'Evangile ? *Et interrogas utrum accipiam Evangelium ?* (S. AUGUST., lib. V *contra Faustum*.) Fauste, comme vous le voyez, en faisait bien plus que vous. Vous ne connaissez, grâce à Dieu, ni la faim, ni la soif, ni la nudité. Mais que répondait saint Augustin ? Il accordait à son adversaire plus que je ne vous accorde. Il supposait vrai ce long étalage de louanges que l'erreur a coutume de se prodiguer par elle-même ou par ses défenseurs, il se contentait de dire à tous les sectaires de son temps ce que nous disons quelquefois à ceux du nôtre : que la persécution prise en elle-même ne peut justifier la cause de ceux qui la souffrent ; que le diable a ses martyrs commé il a ses vierges, et qu'on peut être affligé, banni, mis à mort pour l'hérésie, comme pour la vérité. Or c'est en metenant aux réflexions de ce grand docteur, que je prétends renverser les vôtres. Je veux bien ne point examiner si cette prétendue pénitence de la vie commune ne pourrait point, en bien des cas, être regardée comme une véritable fortune. Je n'ajoute pas non plus que si la vie commune est une pénitence qui suffit, il faut avouer qu'une même pénitence suffit pour expier des péchés bien différents. Je passe volontiers sous silence ces préjugés et bien d'autres qui ne me donneraient que trop d'avantage contre vous. Je demande seulement que vous m'accordiez que ce n'est ni la solitude, ni même le séjour auprès de la crèche ou dans Jérusalem, qui fait les saints, ainsi que nous l'apprend saint Jérôme ; qu'il y a des milliers d'impies qui mènent une vie bien plus dure que la vôtre, et à qui cette vie n'est point imputée ; que par conséquent on ne se sanctifie par le travail et par les exercices de la vie commune, qu'autant qu'on s'applique à les animer par l'amour, par une exactitude soutenue, et dont Dieu seul soit le motif et la fin.

Hélas ! ces conditions si simples, mais si essentielles me font trembler pour vous. Au seul nom d'amour et d'exactitude, je vois toute votre vertu s'écrouler et disparaître comme un édifice bâti sur l'arène, à l'approche d'un flux impétueux qui détrempe ses fondements. Car enfin, combien de fois ne vous arrive-t-il pas de donner au démon de la paresse le premier quart-d'heure du jour, et peut-être l'heure tout entière ? Combien de fois lui en donneriez-vous davantage, si une crainte servile n'agissait pas sur vous ? Combien de fois, dans le temps destiné à médi-

ter sa loi et ses miséricordes, n'avez-vous l'esprit occupé que de bagatelles ou de choses étrangères ? Combien de fois ne retirez-vous de l'oraison, de l'assistance au redoutable sacrifice, des offices publiques et particuliers, que la malédiction que Dieu prononce contre ceux qui l'invoquent par le murmure de leurs lèvres, sans l'invoquer par les gémissements du cœur ? Je le dis donc hardiment, quoique saisi de crainte pour moi-même, une justice semblable à la votre mérite d'être jugée ; et, bien loin d'abolir la mémoire du passé, elle entre elle-même dans la masse de ces temps que Dieu produira un jour contre vous, ou plutôt qu'il y a déjà produit dans ses décrets éternels : *Vocavit adversum te tempus*. (Thren., I, 15.) Je ne parle pas encore de ce temps dont, malgré votre froidure, vous vous reprochez à vous-mêmes la perte ; je parle de celui-même dont l'emploi vous console et vous rassure. Vous avez beaucoup étudié ; mais vous avez aussi été bien orgueilleux du succès de vos études ; mais la science du salut n'a pas été à la tête de toutes les autres ; mais l'envie de primer et d'être applaudi, déguisée sous le nom d'émulation, a été votre grand mobile. Vous vous proposez d'annoncer un jour l'Evangile, et plusieurs d'entre vous l'ont déjà fait ; mais dans le système de votre vanité naissante, c'est vous que vous prêchez autant pour le moins que Jésus-Christ. Vous commencez à diriger, et en peu de semaines votre tribunal a été assiégré par la multitude. Ah ! je vous épargne ici, pour m'épargner moi-même. L'horreur et la douleur me saisissent. Que de difficultés mal résolues ! Que de cas importants décidés au hasard ! Que d'aveugles précipités dans la fosse ! Et que deviendront ceux qui, par une ignorance ou volontaire, ou même invincible, mais qui doit éloigner du ministère, les y ont précipités ? Laissons, Messieurs, laissons au souverain Juge ce terrible, cet effrayant détail qui n'entre point dans mon plan. Vous avez dirigé, et, comme je le suppose ici, vous ne manquez ni de science, ni de discernement ; mais, vous avez distingué le riche de celui qui ne l'était pas. Mais vous avez préféré l'homme d'esprit à un paysan stupide qui ne savait pas s'exprimer. Mais le plaisir d'une tendre et intime confiance a fait trop d'impression sur votre cœur : *Vocavit adversum te tempus*.

Ce ne sont donc pas seulement ces années de délire que vous vous reprochez, ces années d'une vie douce et commode que vous méditez peut-être, qui parleront contre vous. On vous prouvera, le livre à la main, qu'à peine avez vous donné les premiers mois de votre retraite à la pénitence ; que bientôt après vous êtes, presque sans vous en apercevoir, tombé dans un étrange relâchement ; que, comme les Corinthiens, vous êtes devenus riches à vos yeux ; qu'enchantés de votre force imaginaire, vous avez voulu régner indépendamment de celui sans lequel on ne peut régner qu'à son préjudice, et que de vos prétendues conquêtes, il en est peu, ou très-peu qui se soient rapportées à

sa gloire : *Vocavit adversum te tempus*. Enfin, on poussera peut-être la rigueur jusqu'à vous démontrer, même après un long travail, que ce que vous avez fait eût été suffisant pour quelqu'un qui, comme ce jeune homme, de l'aveu duquel Jésus-Christ fut attendri dans l'Évangile, aurait pu se féliciter d'avoir, dès son enfance, gardé tous les commandements de la loi; mais que ce n'était point assez pour un pécheur chargé de dédommager Dieu des outrages qu'il lui avait faits, et de racheter le temps par une vie austère, précautionnée, pleine de crainte, aussi enflammée pour le ciel qu'elle avait été ardente pour le monde et pour sa corruption : *Vocavit adversum te tempus*.

Et que devient donc cette première condition que nous regardons comme essentielle au bon emploi du temps? Vous voilà bien éloigné de votre compte: vous vous regardiez comme un homme qui avait déjà fait un fond pour l'avenir; et on vous fait voir que vos dettes ne sont pas payées; et que bien loin d'avoir satisfait aux anciennes, vous pourriez bien en avoir contracté de nouvelles. Vous croyiez faire pénitence du passé, et on vous prouve que la vie que vous menez aujourd'hui, demande qu'à l'avenir vous l'expiez elle-même par la pénitence. Enfin, vous m'auriez peut-être demandé, il n'y a qu'un moment, si depuis cinq, six ou sept ans que vous êtes dans la maison de Dieu, vous avez perdu une seule semaine. Et je suis presque tenté de vous demander si, pendant tout ce temps, vous avez bien employé un seul jour. Il ne m'en faudrait pas davantage pour former contre vous un violent préjugé, ou plutôt une preuve complète par rapport à l'usage que vous faites du temps présent. Mais je vous aime trop pour vous ménager. Considérons donc les choses sous une face toute différente de celle que nous avons envisagée jusqu'ici. Ne regardons en vous que la qualité de chrétien; oublions celle de pécheur et de pénitent. Supposons, ce qui n'est pas aisé, que le monde vous a toujours été en horreur, que la grâce vous a gardé dès vos plus tendres années, que votre cœur n'a jamais senti les traits d'un amour moins épuré; en un mot, qu'en entrant ici vous étiez des saints du premier ordre. Toute cette justice, qui n'est peut-être qu'en idée, ne vous dispense pas de sanctifier toutes les parties du temps présent. Vous êtes enfants d'Adam; vous devez, comme lui, manger votre pain à la sueur de votre visage, et porter votre part de la malédiction qui fut prononcée contre vous, quand elle fut prononcée contre lui. Vous êtes chrétiens, et dès lors vous devez veiller, et veiller en tout temps. Une vigilance formée sur le modèle de celle dont Jésus-Christ vous a donné l'exemple, doit exclure toute bagatelle. Il n'y a pas jusqu'à une parole inutile qui ne vous soit défendue, et vous savez

qu'on vous en demandera compte. Enfin, vous êtes, ou vous devez être un jour les docteurs des peuples, les maîtres en Israël : *Duces cæcorum*. (Matth., XIV, 14.) C'est donc vous que regarde principalement cet avis du Sage : Gardez-vous bien de perdre un seul jour : *Ne defrauderis a die bono*. (Eccli., XIV, 14.) Que dis-je? gardez-vous même de perdre la plus légère portion de ce jour précieux : *Et particula boni doni non te prætereat*. (Ibid.) Voilà le précepte, y obéissez-vous? Voilà le devoir, l'avez-vous rempli jusqu'à présent? Que je crains, au contraire, que vous n'ayez vérifié ce mot si connu d'un païen peut-être plus sage que nous : « Une partie du temps se passe à rien faire, une autre à faire mal; la dernière et la plus considérable à faire toute autre chose que ce qu'on avait à faire (210). »

Nihil agentibus! Que de temps perdu chaque jour! Le moindre travail vous met aux abois, une heure d'étude épuise votre patience. Il y a toujours une pesanteur de tête, une impuissance à s'appliquer, une infirmité de commande qui, presque dès le commencement, vous fait croire que vous en avez fait assez, et que, pour peu qu'on soit raisonnable, on ne peut exiger de vous plus que vous ne faites. Vous cherchez dans l'entretien d'un autre homme un délassement qu'un voisin plus fidèle sait utilement trouver aux pieds du Sauveur. *Libet confabulari aium!*, disait saint Bernard, en faisant parler ceux de ses frères qui, comme nous, ne résistaient point assez au démon de l'indolence : *Libet confabulari, donec hora prætereat*. Y pensez-vous, continuait le saint docteur, quand vous comptez pour rien la perte d'une heure, et êtes-vous encore à savoir qu'elle vous a été donnée, non pour la passer dans des entretiens inutiles, et qui par cela même sont coupables, mais pour faire une sérieuse pénitence, *quam tibi ad agendam pœnitentiam*; pour obtenir la rémission de vos péchés; *ab obtinendam veniam*; pour vous obtenir de nouveaux trésors de grâce; *ad acquirendam gratiam*; et enfin pour mériter la gloire qui est préparée à ceux qui sont fidèles à en suivre l'impression, *ad promerendam gloriam miseratio Conditoris indulget*. Ainsi tout le temps donné à ne rien faire est, par cela seul, absolument perdu, et dès là fort mal employé.

Aliud gentibus! Il est des tempéraments vifs, impétueux, qui voudraient tout emporter. Comme Alexandre croyait n'avoir rien conquis, parce qu'il lui restait encore des royaumes à conquérir, ils s'imaginent qu'ils ne sauront rien, tant qu'il leur restera quelque chose à savoir. Leur génie, ordinairement plus vaste à leurs propres yeux, qu'il ne l'est aux yeux du public, leur génie ardent veut tout surmonter. Histoire, mythologie, langues savantes, mathématiques, tout leur est bon, tous les

(210) Sénèque dit : *Magna pars temporis elabitur nihil agentibus, maxima male agentibus, tota aliud agentibus*, Grâces à Dieu le christianisme a des gens

dont on peut dire : *Dies pleni invenientur in eis*. (Psal. LXXII, 10.)

enchante, et communément rien ne les enchante moins, que la seule chose qu'ils devraient apprendre, le grand art de se sanctifier et de sanctifier leurs frères. C'est encore perdre une grande partie du temps, et peut-être le perdre tout entier que de l'employer ainsi. *In omnibus inspicite finem.* Que demande Dieu d'un ministre de ses autels ? Est-ce qu'il approfondisse les dynasties d'Égypte, qu'il rende un compte exact des antiquités romaines, qu'il ne marche qu'à côté d'un nombreux cortège de démonstrations géométriques ? Non, il n'y a rien en tout cela qu'un infidèle, qu'un homme sans religion ne puisse savoir beaucoup mieux qu'un autre, et il me serait aisé de faire voir qu'il y a dans quelques-unes de ces sciences bien plus à perdre qu'à gagner. Ce que Dieu lui demande, c'est de se mettre en état de lui préparer un peuple parfait, et par conséquent de se remplir de l'Esprit-Saint, afin d'en pouvoir remplir les autres. Pour accomplir le premier de ces deux devoirs, un prêtre doit, avant toutes choses, être homme d'oraison, réciter avec piété les divins offices, dire la messe avec ferveur, et pour cela donner, soit à la préparation, soit à l'action de grâces, un temps considérable ; se nourrir de l'Écriture, faire chaque jour une lecture de piété, préférer dans celle-ci l'onction, la solidité à la lueur frivole d'un faux brillant, qui n'est bon qu'à amuser l'esprit : enfin faire, sans y manquer jamais, une bonne retraite tous les ans. Pour remplir la seconde de ses obligations, je veux dire de celle qui est relative au prochain, il faut 1° qu'il prépare bien ses sermons, ses prêches, ses catéchismes même, et qu'il n'oublie pas que tout discours qui coûte peu à faire, coûte beaucoup à entendre ; 2° qu'il étudie le dogme, et surtout la morale, et qu'il recommence, au moins une fois par an, certains traités qui, comme celui de la justice, reviennent plus souvent dans la pratique, tirent plus à conséquence et s'oublient très-aisément ; 3° qu'il visite les malades, qu'il console ceux qui gémissent dans les prisons, qu'il tourne le cœur des pères vers les enfants et qu'il réconcilie ceux que l'ennemi de la paix a malheureusement divisés. En suivant cette voie un ecclésiastique, bien loin de trouver du temps pour mal faire, pour ne rien faire, pour faire toute autre chose que ce qu'il doit faire, en trouvera à peine pour donner à la nature ses plus indispensables besoins. Ainsi l'éprouva l'apôtre des Indes, ainsi l'éprouva le grand Charles Borromée, et tout le monde sait avec quelle force ce dernier combattit un imprudent pasteur qui se plaignait ou se félicitait de n'avoir rien à faire. Qui ose raisonner ainsi, ne connaît ni la grâce, ni le temps, ni l'usage qu'un fidèle serviteur

peut et doit faire de la grâce et du temps.

Mais puisque le temps est si précieux, que l'emploi qu'on en fait pour son salut est si juste, si raisonnable, que la perte en est si funeste : usez-en désormais avec tout le ménagement, toute la précaution possible : *Videte quomodo caute ambuletis.* (Ephes., V, 15.) Rappelez-vous la manière dont vous vous proposâtes de le passer, dans ce jour heureux où vous prîtes solennellement Dieu pour votre héritage. Les résolutions que vous formâtes alors ne peuvent vous être suspectes. L'Esprit-Saint qui dirigeait vos pas vous les inspira. Ce fut par son impression, qu'à l'exemple de David vous jurâtes et vous résolûtes d'être à lui tous les jours de votre vie, et de combattre sans relâche sous ses étendards. Courez donc, mais courez de telle sorte que vous puissiez saisir la couronne qui ne se trouve qu'au bout de la carrière : *Videte quomodo caute ambuletis.* Pensez-y bien, vous êtes un voyageur qui n'avez qu'un certain temps pour arriver au terme. Jusqu'ici vous vous êtes étrangement arrêté en chemin. Que dis-je, arrêté : vous avez suivi une route directement opposée à celle que vous deviez tenir. Vos pas devaient tendre du côté de Sion, vous les avez précipités du côté de Babylone. Doublez votre marche, mes frères, on ferme la porte à une heure marquée ; et quand une fois elle sera arrivée, cette heure fatale, fussiez-vous aussi vierges que ces insensées dont parle l'Écriture (Matth., XXV, 1 et seq.) ; eussiez-vous par impossible trouvé le secret de mettre de l'huile dans vos lampes, vous aurez beau crier : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous, on ne vous répondra que par un anathème éternel. On vous dira que vous êtes des ouvriers d'iniquité, que jamais on ne vous a connu, et qu'il n'y a point de place pour vous dans la salle du festin des noces.

Ne permettez pas, ô mon Dieu ! que ce malheur nous arrive. Abrégez le cours d'une misérable vie qui ne s'écoule point dans votre amour et qui vraisemblablement ne s'y écoulera pas davantage dans la suite : *De mea misera vita sume, obsecro, residuum annorum meorum.* (Isa., XXXVIII, 10.) Pour ce qui est de ces années que j'ai perdues, parce que je les ai passées dans le péché et dans l'ignorance, ne méprisez pas les gémissements d'un cœur qui se confond et s'humilie à la vue de ses anciens égarements : *Propter quod quos vivendo perdidi quia perdiste vixi, cor contritum et humilitatum ne despicias.* (S. BERNARDUS, serm. 20 in Cantica.) C'est, mes chers frères, la grâce que je vous souhaite pour le temps, parce que c'est elle seule qui peut vous conduire à la bienheureuse éternité.

DISCOURS

SUR LA DÉDICACE D'UNE ÉGLISE,

Prononcé le dimanche de Quasimodo de l'année 1743.

Qui habet in cœlis habitationem, visitator et adiutor est loci illius, et venientes ad malefaciendum percutit ac perdit. (II Mach., III, 39.)

Celui qui habite dans les cieux réside dans ce saint lieu et en est le protecteur ; mais il fait périr ceux qui y viennent pour le profaner.

Viens-je donc ici, peuple fidèle, troubler la joie sainte dont vous êtes pénétrés et traverser vos cantiques d'allégresse par une frayeur déplacée ? L'auguste cérémonie qui vous rassemble de tous les lieux d'alentour, la présence d'un pontife respectable que l'Eglise, dans ses plus beaux jours, nous eût envié si elle l'avait connu ; le zèle d'un pasteur qui fait la consolation de son troupeau comme son troupeau fait sa couronne et sa gloire ; cette multitude de ministres sacrés qui s'unissent à vous pour élever jusqu'au trône du Dieu vivant votre encens, vos hommages et vos vœux ; tant et de si douces circonstances me permettent-elles de joindre le jugement à la miséricorde, et d'affaiblir, de contrebalancer au moins l'idée de l'une par le trouble et l'inquiétude qui marchent toujours à la suite de l'autre ?

Oui, mes chers frères, je l'ai dû faire, et si Dieu troubla une des plus grandes fêtes d'Israël en frappant de mort celui qui avait porté la main sur l'arche de son alliance, si le saint vieillard Siméon choisit en quelque sorte le plus beau, le plus glorieux de ses jours pour prédire que l'Enfant-Dieu était au monde pour la perte et pour la résurrection de plusieurs, aurait-on raison de trouver mauvais que j'introduise ici la justice et la paix ; que je défende les intérêts de l'une et de l'autre, et qu'en vous disant que désormais le Dieu très-haut sera le protecteur de l'édifice que vous consacrez à sa gloire, j'ajoute qu'il sera le vengeur sévère des outrages qui y seront faits à sa majesté ? *Qui habet in cœlis habitationem, etc*

Voici donc en deux mots tout le plan de ce discours : la consécration de ce temple auguste est pour le vrai fidèle le principe de la plus juste confiance ; première réflexion. La consécration de ce même temple est pour le chrétien profanateur un sujet de crainte et d'alarmes ; seconde réflexion. Je réunirai l'une et l'autre dans un seul point pour ne pas joindre à la longueur de la cérémonie l'ennui d'un discours si peu proportionné à la grandeur de la solennité qui vous occupe aujourd'hui. Entrons en matière après avoir salué celle qui fut le premier temple du Verbe fait homme. *Ave, Maria.*

POINT UNIQUE.

Que Dieu soit présent partout, qu'il remplisse tout l'univers, que le monde soit plutôt renfermé dans son immensité que son immensité n'est renfermée dans le monde, c'est une vérité que la philosophie païenne n'a pas ignorée et dont l'Ecriture ne nous permet pas de douter. Tout est présent aux yeux du Seigneur, nous dit-elle. Il voit tout, il pénètre tout, et rien ne peut échapper à la connaissance de cet Etre infini en qui toutes les créatures ont l'existence, le mouvement et la vie. Si je monte au ciel, disait le Roi-*Prophète*, votre présence, ô mon Dieu ! y fait la joie de vos élus. Si je descends dans l'abîme, cette même présence y fait le supplice de ceux que votre justice a condamnés. Si, pour me soustraire à vos regards, je vole comme un aigle jusqu'au delà des mers, ma fuite même démontrera que vous êtes à côté de moi, et chaque pas par où je prétendais vous éviter sera l'opération d'une main qui supplée à la faiblesse de ses créatures et qui concourt à toutes leurs démarches : *Etenim illuc manus tua deducet me, et tenebit me dextera tua.* (Psal. CXXXVIII, 10.)

On ne peut donc douter qu'un Dieu qui mérite partout notre culte et nos adorations n'eût pu les exiger partout. Sa condescendance pour les enfants d'Adam ne lui a pas permis de leur imposer un joug qui leur eût paru trop rigoureux. Il a modéré ses droits, et comme il s'est contenté d'un jour, il s'est contenté d'un lieu où la religion pût étaler ce qu'elle a de plus touchant, de plus propre à faire impression. Mais ce lieu qu'il s'est choisi dans tous les temps, il a voulu dans tous les temps qu'il n'appartint qu'à lui, qu'il fût sa maison et son héritage, et que ce que l'univers a de plus grand se fît un honneur de le lui consacrer.

Ce fut sur ce principe que les deux plus grands rois qui aient jamais porté la couronne d'Israël et de Juda, mirent toute l'Asie en mouvement pour bâtir un temple au Dieu d'Abraham. Le citoyen et l'étranger concoururent à l'exécution de ce glorieux dessein. La terre fournit ses plus précieux métaux, le Liban épuisa ses cèdres, et dix années entières ne suffirent pas à deux cent mille ouvriers pour conduire à sa perfection ce vaste et superbe édifice.

La dédicace qu'en fit Salomon répondit à ses préparatifs. Dans un temps où Dieu voulait être honoré par le sang des victimes, le nombre des prêtres se trouva trop petit pour

celles qui devaient être immolées. Et toutefois un seul jour vit couler le sang de vingt-deux mille bœufs, et plus de cent vingt mille brebis expirèrent sous le glaive des ministres sacrés.

La religion chrétienne eut aussi dès les premiers siècles et ses temples et ses consécérations. A peine Constantin eut-il donné la paix à l'Eglise, jusque là si cruellement opprimée, qu'on ne pensa qu'à élever au vrai Dieu des basiliques dignes de lui. Jamais les tentes de Jacob ne furent plus belles, jamais les pavillons d'Israël ne furent plus merveilleux. De tous côtés accouraient aux dédicaces de Tyr et de Jérusalem des vierges pures, des confesseurs éclairés, des évêques qui comptaient le nombre de leurs combats par celui de leurs cicatrices, et qui, tous défigurés pour la foi, ne se consolaient de n'avoir pas perdu la vie pour sa défense, que parce qu'ils avaient la joie de la voir victorieuse de l'enfer et de tous ses efforts. Ce fut alors, Epouse sainte de Jésus-Christ, que vous triomphâtes dans toutes les parties de l'univers. Le sang de vos martyrs, qui soupirait plus efficacement que celui d'Abel, fut enfin exaucé. L'idolâtrie tomba dans le décri dont la fureur des tyrans l'avait préservée. Ses plus zélés défenseurs se rangèrent en foule sous les étendards de l'Evangile. Les princes de Madian et d'Epha, les rois de l'Inde et de l'Arabie plièrent sous l'éclat de votre puissance. Vos ennemis les plus déclarés fléchirent le genou devant vos autels. La croix, qui avait si longtemps été le scandale du Juif et l'objet des dérisions du gentil, fut la grande, l'unique ressource des césars, et dans un seul jour elle devint et l'appui de leur empire et l'ornement de leur diadème.

Ce qu'il y eut de plus consolant, mes frères, c'est que les cérémonies qui se firent alors et qu'on vient de retracer à vos yeux, ne furent pas pour la multitude un spectacle stérile et une satisfaction donnée à la curiosité. La plus touchante beauté de la fille de Sion vint du fond de son âme. Le zèle et la ferveur se ranimèrent dans tous les cœurs. On ne se contenta pas de publier les grandeurs de ce Jésus qui du haut de sa croix attirait tout à lui; chacun fit de lui-même cet examen sévère qui seul conduit à la réforme des mœurs. Ceux qui étaient tombés dans la persécution des derniers tyrans versèrent sur leur chute des larmes amères; ceux qui avaient tenu ferme contre les menaces et la séduction bénirent la main toute-puissante de l'auteur et du consommateur de la foi. Tous protestèrent qu'ils étaient disposés à marcher jusqu'au dernier soupir dans les voies de l'innocence ou conservée, ou réparée par une longue et sincère pénitence.

Ce sont, mes frères, des dispositions à peu près semblables que nous vous demandons aujourd'hui, et la solennité de ce grand jour vous les demande avec nous. La dédicace de votre Eglise vous rappelle les premiers engagements que vous avez contractés avec Dieu; elle vous offre des ressources pour expier la transgression que vous en avez faite; elle

vous présente des moyens pour y être désormais plus fidèles et l'être jusqu'à la fin. Ai-je tort, si cela est ainsi, de vous la donner comme le motif de la plus juste, de la plus légitime confiance?

Oui, la consécration de ce temple vous rappelle les engagements que vous contractâtes avec Dieu lorsque vous lui fûtes consacrés dans le baptême. Vous avez vu cet édifice s'élever peu à peu; vous y avez vu mettre la dernière main. Il vous paraissait alors ce qu'il vous paraît à présent; ce n'était toutefois qu'un lieu profane, il n'avait rien qui le distinguât des maisons que vous habitez, rien qui pût attirer sur lui les regards et la complaisance du Seigneur. Aujourd'hui que les ministres sacrés en ont pris possession en son nom; qu'ils l'ont béni, et que par des onctions multipliées ils en ont consacré toutes les parties, aujourd'hui il appartient au Saint des saints; c'est le lieu de son repos, il ne doit être employé qu'à son culte. Vouloir s'en servir à tout autre usage, ce serait une profanation scandaleuse et un sacrilège énorme : *Quidquid semel fuerit consecratum, Sanctum sanctorum erit Domino.* (Levit., XXVII, 28.)

Ici il me semble entendre une confusion de voix qui toutes s'écrient de concert : Non, nous ne profanons ni ne souffrons jamais qu'on profane le domicile que nous avons bâti au Très-Haut. Malheur à quiconque oserait le souiller sous nos yeux ! une juste punition suivrait le crime de bien près, et la sainte colère de celui qui chassa les vendeurs du temple servirait de règle à la nôtre. Je vous félicite de votre zèle, mes chers auditeurs. A ce noble courroux je reconnais un chrétien qui a encore des sentiments dignes du Maître qu'il adore, et qui ne pourrait sans émotion voir changer la maison de Dieu en une maison de trafic et de commerce : *Tu es ille vir.* (II Reg., XII, 7.) C'est là, chrétiens, que je vous attendais; je voulais vous juger sur votre propre aveu et vous faire sentir que vous devez être le premier objet de votre indignation. Voici ce que vous dit Dieu par mon ministère : Vous avez été conçu dans le péché; vous êtes nés enfants de colère. Je pouvais sans injustice vous condamner à la mort; il ne tenait qu'à moi de faire de vous un vase d'ignominie, puisque vous n'aviez rien qui méritât que j'en fisse un vase de gloire et d'honneur. Ma tendresse pour vous ne m'a pas permis de tenir à votre égard une conduite aussi rigoureuse. Je vous ai aimés d'un amour éternel, et, par une miséricorde que je ne fais pas à toutes les nations, je me suis hâté de vous tirer d'un état où, sans le savoir, vous couriez risque de périr : *Et hæc fuistis; sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed justificati estis in nomine Domini nostri Jesu Christi.* (I Cor., VI, 11.) Vous avez été lavés dans les eaux de la régénération; vous avez été sanctifiés au nom et par le nom de Jésus-Christ; vous avez été justifiés par la vertu de l'Esprit-Saint. Le sel de la sagesse a purifié vos lèvres; l'huile de bénédiction vous a fortifiés

pour être de généreux athlètes. Vous devîntes mon temple chéri, et vos membres furent les miens : *Et membra de membro.* (I Cor., XII, 27.) Pour tant de bienfaits, je me contentai d'exiger de vous que vous eussiez à renoncer pour toujours à Satan mon ennemi, à ses œuvres et à ses pompes ; que vous fussiez attentifs à garder la robe d'innocence dont je vous avais revêtus, et que vous misiez tout en œuvre pour marcher dans la sainteté et la justice tous les jours de votre vie. Vous souscrivîtes à toutes ces conditions ; vos parrains se firent les garants de votre fidélité, et ce fut par leur bouche que vous me promîtes un retour et un attachement éternel.

Tel fut le sceau de votre consécration, telle fut l'alliance que vous fîtes avec votre Dieu. Il comptait ne trouver en vous qu'un peuple saint, qu'une nation pure et sans tache. Il se flattait que vous le dédommageriez des outrages que lui font sans cesse tant d'hommes qui sont encore ensevelis dans la région des ombres de la mort, tant de novateurs qui renoncent à celui par lequel ils ont été rachetés, tant de schismatiques qui rompent le lien de l'unité et de la paix. Infidèles chrétiens, vous avez trompé ses plus douces, ses plus justes espérances. Vos premiers pas ont été des démarches plus ou moins criminelles. Votre bouche, dès la plus tendre enfance, ne s'est presque ouverte qu'au mensonge. Vous avez ignoré le juste respect que vous deviez à ceux dont vous teniez la vie ; vous avez négligé leurs bons exemples, vous n'avez suivi que les mauvais. Vous n'avez paru dans la maison de Dieu qu'avec une dissipation capable de le révolter. Votre langue lui chantait des cantiques, votre cœur était loin de lui. C'est dans cet état que l'Eglise, qui présume toujours le bien, vous a invités à participer à ses plus augustes mystères. Ah ! c'est dans cet état qu'en recevant les premiers sacrements vous avez peut-être commis les premiers sacrilèges.

Je couvre le reste du tableau pour vous épargner une partie de la confusion que vous méritez. A Dieu ne plaise que dans un lieu nouvellement sanctifié j'aie à faire un détail scandaleux de ces passions honteuses qui s'emparèrent de votre cœur presque au sortir de l'enfance ; de ce feu impur qui coula dans vos veines ; de ces froides équivoques, de ces discours libertins qui vous donnaient la mort et à ceux qui se plurent à les entendre ; de ces débauches infâmes, de ces intempérances poussées jusqu'à la fureur ; de ces médisances noires, de ces calomnies désespérées qui firent de vous un monstre aux yeux de Dieu et de ceux mêmes qui ne faisaient pas profession d'une exacte vertu.

C'est ainsi que vous avez tenu, ou plutôt c'est ainsi que vous avez violé la parole si solennellement donnée au Seigneur dans le jour où vous lui fûtes consacrés. Le mal est grand, mais il n'est pas sans remède, et cette même Eglise qui vous rappelle le souvenir de vos anciennes obligations, vous fournit des moyens abondants pour expier

la transgression que vous en avez faite. Vous le savez, mes frères, si ce saint lieu venait à être souillé, soit par la sépulture d'un infidèle, soit par un meurtre volontaire, ou quelques autres crimes semblables, il perdrait sa consécration et il ne rentrerait dans son premier état que par les prières de l'Eglise et la réconciliation qu'en feraient ses premiers ministres. Ce plan est l'image naturelle de la conduite que vous devez tenir aujourd'hui. Vous avez renoncé à l'onction sainte qui vous avait consacrés au Seigneur, vous pouvez encore rentrer dans vos droits. Ici réside un Dieu plein de bonté, toujours prêt à entendre vos prières, toujours prêt à vous réconcilier par le moyen de ses prêtres. Il est vrai que vos vœux, quelque part que vous les lui présentiez, trouveront, s'ils sont sincères, grâce devant lui ; mais ils seront plus favorablement écoutés ici qu'ils ne le seraient partout ailleurs. C'est dans ce tabernacle que réside corporellement la victime qui efface les péchés du monde ; c'est là qu'un Dieu plein d'amour pour vous passe les jours et les nuits, vous l'y trouverez avant la naissance de l'aurore, vous l'y trouverez pendant les plus sombres ténèbres. Approchez-vous donc de lui, venez chercher sa lumière, venez employer son secours, venez lui exposer vos misères et soyez bien sûrs que vous n'y éprouverez pas ces rebuts humiliants que l'orgueil et la dureté des grands de la terre vous font si souvent essuyer : *Et facies vestra non confundentur.* (Psal. XXXIII, 6.) Il y a engagé sa parole, et ses promesses comme ses dons ne furent jamais suivis du repentir. *J'ai sanctifié la maison que vous m'avez bâtie, vous dit-il, comme il le disait autrefois à Salomon.* (III Reg., IX, 3.) mon nom et ma miséricorde y subsisteront à jamais, mes yeux y seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière de quiconque viendra m'y invoquer : *Oculi mei erunt aperti et aures erectæ ad orationem eorum qui in loco isto orabunt, et cor meum ibi cunctis diebus.* (II Paral. VII, 15, 16.) Le publicain dont parle l'Evangile, en fit une heureuse expérience. Vous avez beaucoup péché, mais il n'était pas innocent. Sa profession avait des dangers que la vôtre n'a point, et il trouvait dans les trésors du prince de quoi satisfaire des passions dont la pauvreté vous garantit. A ces paroles prononcées au bas du temple, parce qu'il ne croyait pas qu'un pécheur dût entrer plus avant, à ces paroles : Seigneur ayez pitié de moi qui ai eu le malheur de vous offenser (Luc., XVIII, 13), le glaive vengeur tombe des mains du Père céleste. Il jette un œil de tendresse sur un homme qui n'osait lever les yeux vers le ciel. Il s'approche de ce coupable qui craignait de s'approcher de lui, il fait entendre à son cœur un langage de paix et il le console par un secret témoignage d'une pleine et entière réconciliation. La main bienfaisante du Père des miséricordes est-elle donc raccourcie ? Non, sans doute, et ce temple sacré vous offre une source de vie que n'offrait pas au publicain

le temple de Salomon. C'est ici que coule avec une sainte prodigalité le sang de l'Agneau immolé dès le commencement du monde. Les tribunaux qui y sont dressés sont bien différents de ceux de la justice séculière. Dans ces derniers, l'aveu du crime est suivi de la mort; dans les nôtres, il est suivi de la justification et de la vie. Aussi nous y avons vu, et vous y avez vu comme nous des enfants prodigues reconnaître leurs écarts et rentrer en grâce, des Zachées réparer au quadruple les injustices qu'ils avaient faites; des Magdelaines devenir plus fameuses par leurs larmes et par leurs humiliations, qu'elles ne l'avaient été par leurs scandales et par leur mondanité; des Augustins se déprendre de leurs erreurs et dire un éternel adieu à des passions dont l'attrait leur avait paru jusque-là invincible. Nous y avons vu, pour tout dire, en un mot, des confesseurs puiser un redoublement de zèle; des vierges naturellement faibles se rendre capables d'effrayer le vice et de faire pâlir leurs propres bourreaux; des martyrs se mettre en état de combattre avec joie les plus rudes combats du Seigneur et de donner à l'univers étonné le spectacle d'une vertu que l'horreur des roues, des chevalets et des flammes rendait plus vive et plus animée.

Voilà les prodiges que Dieu, dans tous les temps, a opérés sur ceux qui se sont approchés avec confiance de son sanctuaire; mais pourquoi vais-je chercher des exemples étrangers dans une paroisse qui m'en fournit de domestiques et qui me les fournit d'une manière si pleine et si consolante? C'est à vous, peuple d'Epinay, qu'il appartient de chanter à haute voix les merveilles du Dieu de Jacob, et d'annoncer les changements que sa droite, depuis quatre à cinq semaines, a opérés dans vos cœurs. C'est dans ce lieu saint que vous avez découvert vos misères, que vous avez exposé les plaies de votre âme, que vous avez sacrifié vos plus justes ressentiments, que vous vous êtes chargé avec joie de la pénitence qui vous a été imposée; que vous avez formé le glorieux dessein de n'être séparé de Jésus-Christ ni par la mort, ni par la vie, et que, comme saint Paul, vous oseriez presque donner à toutes les créatures un généreux déti d'altérer en vous la justice et la charité.

Ces résolutions si dignes d'un chrétien pénitent, ce même temple vous fournira les moyens d'y être fidèles et de l'être jusqu'à la fin. Pourquoi, dit saint Augustin, de tant de personnes qui commencent bien, en est-il si peu qui marchent d'un pas ferme jusqu'au bout de la carrière? C'est, continue ce saint docteur, que le chemin de la persévérance est traversé par les chagrins de la vie, qu'il est semé de tentations, qu'il est comme obsédé de scandales : *Unde esset magnum perseverare, nisi inter molestias, tentationes et scandala esset perseverandum*. Or, mes frères, ces afflictions si dangereuses pour le salut, la maison de Dieu vous les adoucira. Ces tentations qui vous affligent, comme les

flots d'une mer agitée, la maison de Dieu en fera la matière de vos triomphes. Ces scandales, qui sont pour tant d'autres une pierre d'achoppement, la maison de Dieu s'en servira pour vous affermir dans le bien et vous fortifier dans la vertu.

Pauvres gens de la campagne, nous ne venons point insulter à vos peines. Nous savons, et plutôt à Dieu que nous puissions y remédier, nous savons que vous portez le poids du jour et de la chaleur; que vous ne mangez de pain que celui que vous arrosez de vos sueurs et souvent de vos larmes; que le joug des enfants d'Adam vous accable sans borne et sans mesure; que ces croix, quelque dures qu'elles soient, ne sont pas toujours les plus difficiles à porter; qu'au retour de vos travaux, il ne vous arrive que trop souvent d'en trouver de plus épineuses, soit dans un mari emporté et brutal qui ne connaît que la débauche, soit dans une femme intraitable et capricieuse qui se ferait scrupule d'avoir pour son époux une étincelle de complaisance; soit dans des enfants qui, malgré les soins qu'on s'est donnés pour leur éducation, semblent n'être nés que pour crucifier leurs parents et déshonorer leur famille. Vous le voyez, je ne dissimule point vos maux, peut-être même les fais-je plus grands qu'ils ne sont; mais fussent-ils plus grands que je ne les fais, je continue à soutenir que la maison du Seigneur en adoucira l'amertume, et que, si jusqu'ici vous en avez été accablés, c'est parce que vous n'avez pas visité, dans son temple, celui que l'Écriture appelle *le Dieu de toute consolation*. (II Cor., I, 3.)

Qu'avez-vous fait jusqu'à ce jour dans vos peines? Semblables à cette femme de l'Évangile qui, avant de s'adresser au Sauveur s'était adressée à tous les médecins, vous avez appelé toutes les créatures à votre secours; vous avez fait confidence de vos malheurs à quiconque en a voulu entendre le récit. Les plus sages ont étouffé leur douleur dans leur propre sein et se sont secrètement abandonnés aux gémissements, aux murmures, aux imprécations. Quel fruit avez-vous tiré d'une conduite si peu chrétienne? un redoublement de peines et rien de plus. De faux amis ont agri votre plaie par un appareil empoisonné. La sagesse humaine ne vous a offert que des remèdes plus fâcheux que le mal qu'elle prétendait guérir. L'esprit de patience et de force, si nécessaire dans tous les états, s'est retiré, et Dieu, qui s'est vu compté pour rien, vous a privés de cette onction salutaire qui remplissait de joie les hommes apostoliques au milieu des opprobres, de la confusion et des tribulations.

Changez de conduite : faites un essai du remède que je vais vous proposer. S'il ne vous réussit pas, je consens à subir le sort des faux prophètes : *Vente et arguite me, dit Dominus*. (Isa., I, 18.) Que désormais dans vos peines ce saint temple soit votre premier asile. Ne vous détournez ni à droite, ni à gauche : venez-y en droiture. Vous y

trouverez un Maître, mais vous y trouverez encore plus un ami et un père. Il vous permettra, comme à la mère de Samuel, de répandre votre amertume dans son sein, de vous plaindre à lui de lui-même, et de lui parler de l'excès de votre douleur et de votre affliction : *Ex multitudine doloris et mœroris locuta sum usque in præsens.* (1 Reg., 1, 16.) Vous lui direz, avec un prince fugitif et indignement persécuté : Mon âme est troublée, mon cœur est livré aux plus mortelles agitations, mon esprit n'a de repos ni pendant le jour, ni pendant la nuit : *Ad me ipsum anima mea conturbata est.* (Psal. XII, 7.) Mes maux, amenés les uns par les autres, me font passer d'abîme en abîme : *Abyssus abyssum invocat* (ibid., 8); c'est une nuée, c'est un déluge qui fond, qui crève sur moi et qui ne me donne ni paix ni trêve : *In voce cataractarum tuarum.* (Ibid.) Mes ennemis se repaissent avec joie de ma langueur et de mon abattement. Ils triomphent de mes maux; c'est à mes yeux qu'ils en triomphent, et qu'ils m'accablent par les reproches les plus sanglants : *Dum confringuntur ossa mea, exprobraverunt mihi qui tribulant me inimici mei.* (Ibid., 11.) Depuis que j'ai eu recours à vous, ô mon Dieu ! ils portent l'insulte jusqu'à me demander où vous êtes; et votre lenteur à me secourir est pour eux une victoire qui les enivre : *Dum dicunt mihi per singulos dies : Ubi est Deus tuus ?* Levez-vous, Seigneur; hâtez-vous de me tendre la main; faites-moi entendre ces paroles qui calment les flots les plus agités. Vous êtes le grand, l'unique consolateur sur lequel je puisse compter : que l'abîme de mes maux appelle l'abîme de votre miséricorde. Je vous le demande dans un lieu où vous me permettez de tout espérer; et où il est de votre fidélité et de votre gloire que je ne sois pas rebuté. Désormais aussi la mesure de vos bontés sera la mesure de ma reconnaissance. Je visiterai votre maison toutes les fois qu'il me sera permis de le faire. Mon cœur sera l'holocauste que je vous y offrirai en action de grâces : *Introibo in domum tuam in holocaustis.* (Psal. V, 8.) J'accomplirai les vœux que j'ai faits dans mon enfance, et que j'ai renouvelés au fort de mon affliction : *Reddam tibi vota..... quæ..... locutum est os meum in tribulatione mea.* (Psal. LXV, 14.) Je ferai plus, j'annoncerai vos bienfaits à tous ceux qui voudront en entendre parler; et ceux qui auront vu couler mes larmes apprendront de moi que c'est votre main qui a bien voulu les essuyer : *Venite, audite, et narrabo..... quanta fecit animæ meæ.* (Ibid., 16.)

C'est ainsi que la maison de Dieu adoucira vos peines, et qui sait si elle ne fera pas quelque chose de plus? si, comme aux Thérèse, aux Catherine de Sienne et à tant d'autres, elle ne vous apprendra pas à aimer les souffrances, à chérir les croix, à n'être contents que quand vous serez rassasiés d'opprobres et d'humiliations? Qui sait, si elle ne vous apprendra point cette philosophie si sublime, au moyen de laquelle on ne

peut vivre sans être crucifié avec Jésus-Christ? Qui sait si bientôt vous ne viendrez pas jusqu'à dire avec le saint homme Job : Je souffre, Seigneur, et mon affliction est si vive que j'en suis accablé : *Domine, vim patior.* (Isa., XXXVIII, 14; Job, XIX, 7.) Mon état m'est d'autant plus à charge, que j'y étais moins accoutumé. Nourri, élevé dans les délices, environné d'une nombreuse foule d'enfants, entouré de mes biens comme d'un puissant rempart, respecté des vieillards, tendrement aimé des jeunes gens, l'Orient n'avait personne qui pût m'être comparé : aujourd'hui l'univers entier n'a point de malheureux dont je ne puisse envier la condition. J'ai tout perdu dans un jour : esclaves, troupeaux, enfants chéris, tendre ressource de mes vieux ans, tout m'a échappé, tout a fondu entre mes mains. Le même soleil qui, en se levant, me trouva couché dans un superbe palais, me vit avant la fin de sa carrière couché sur un misérable fumier. Il ne m'est resté pour tout bien que les vers qui me dévorent tout vivant, qu'une femme sans religion qui aigrit mes maux, que de faux amis qui, par leurs discours insensés, mettent le comble à ma disgrâce : *Domine, vim patior.* Mais, ô mon Dieu ! puisque vous le voulez ainsi, je préfère mon état présent à ma situation passée. Frappez de nouveaux coups si les premiers ne suffisent pas à votre sagesse; grondez, tonnez, éclatez; achevez de briser un roseau qui n'est plus à rien; multipliez mes plaies, pourvu que vous multipliez ma patience : *Qui capit ipse me conterat.* (Job, VI, 9.) Mes lèvres ne s'ouvriront point au murmure; ma bouche ne parlera que pour bénir votre saint nom; j'adorerai en périssant la main qui fait tomber ma chair en lambeaux; ma consolation sera de voir que vous ne me ménagez point, et que vous faites de moi la victime de vos volontés les plus rigoureuses : *Et hæc mihi sit consolatio ut affligens me dolore non parcat, nec contradicam sermonibus sancti.* (Ibid., 10.)

A la lueur de ces grands principes, vos peines n'en méritent plus le nom : ce sont des grâces, ce sont des faveurs, c'est la portion des élus; et dès là quelle force n'aurez-vous point contre les tentations et les scandales? Ceux-ci ne vous ébranleront point; celles-là ne serviront qu'à vous affermir.

Quant au scandale, dont je ne dois vous parler ici qu'en passant, j'avancerai une chose qui vous surprendra peut-être, mais qui n'en est pas moins vraie. Son plus grand danger n'est pas toujours de porter l'homme à des excès semblables à ceux dont il est témoin. Il est des chutes qui n'inspirent que du mépris et de l'horreur pour ceux qui les font : mais ce mépris, si on ne veille bien sur soi, a ses dangers qui lui sont propres; et lorsque, comme il arrive d'ordinaire, l'horreur du crime s'étend jusqu'à la personne criminelle, il nous précipite dans des fautes souvent plus irréparables que celles que nous détestons dans nos frères. Non, se dit-on à soi-même avec un air de

complaisance, je n'aurais jamais cru un tel ou une telle capable d'un procédé si indigne, d'une démarche si noire, d'une chute si épouvantable. Ils ont violé toutes les lois de la probité, de l'honneur et de la bienséance. Pour en venir là il faut n'avoir ni religion ni sentiment. Si je m'étais déshonoré jusqu'à ce point, j'irais me confiner dans un désert, et je m'exilerais pour toujours de la société. Ainsi raisonnent tous les jours tant d'orgueilleux dévots, tant de chrétiens peu précautionnés, qui se croient vertueux parce qu'ils se trouvent moins coupables que bien d'autres, et qui, incapables de se rassurer par leurs bonnes œuvres, tâchent au moins de se rassurer, en se comparant à ceux de leur connaissance qui franchissent les bornes de la religion, et assez souvent même celles de l'humanité. Ah! combien de fois une funeste et cruelle expérience leur a-t-elle appris que, comme l'a remarqué saint Augustin, il n'est point d'homme qui ne soit capable de tous les crimes commis par un autre homme; qu'entre la mort et celui qui jouit de la plus vigoureuse santé, il n'y a qu'un pas; et que se flatter, comme saint Pierre, de ne céder pas au torrent qui entraîne nos frères, c'est courir risque d'y être submergé?

C'est aux pieds du Sauveur, c'est dans son temple que vous apprendrez ces leçons salutaires. Chaque faux pas d'un ami, d'un parent, d'un étranger, sera pour vous un avis de crainte et de précaution. Loin de vous féliciter, avec le pharisien superbe, de n'être pas comme les autres hommes, vous vous regarderez toujours comme à la veille de donner au public des scènes plus fâcheuses que celles qu'ils lui ont données. Seigneur, direz-vous, je suis la faible même. Je trouve dans mon cœur le germe malheureux de tous les désordres. C'en est fait de moi pour peu que vous m'abandonniez un moment. Hélas! ce terrible abandon, je le mérite bien plus que ceux à qui je le vois éprouver. Retirez-les, ô mon Dieu! du mauvais état où mon commerce et mes mauvais exemples les ont peut-être précipités. Surtout gardez-vous de moi, c'est l'expression d'un de vos saints. Je puis bien m'en servir après lui : surtout gardez-vous de moi; si vous n'y prenez garde, dès aujourd'hui je vous trahirai. C'est ainsi que le scandale ne servira qu'à vous rendre plus timide et plus humble, et de là je conclus que les plus vives tentations ne vous nuiront point; c'est trop peu dire, ajoutons qu'elles deviendront pour vous une source de mérites. Sous un Dieu qui proportionne les secours aux efforts de l'esprit séducteur, vous n'aviez à craindre que l'orgueil qui tarit la source des grâces. Dès que vous ne trouvez dans la chute de vos frères que des raisons de vous attendre sur eux, et de trembler pour vous-même, comptez qu'à vous pouvez tout en celui qui s'en-

gage à vous fortifier. Il vous sera fidèle avant la tentation en vous y préparant; il vous sera fidèle dans la tentation, en combattant à vos côtés; il vous sera fidèle après la tentation, en couronnant et vos efforts et vos victoires. Vous lui serez vous-mêmes fidèles dans ces situations différentes; fidèles avant que d'être tentés, parce que vous ne vous exposerez pas témérairement; fidèles lorsque vous serez tentés, parce que vous combattrez avec courage; fidèles après avoir été tentés, parce que vous n'attribuerez qu'à lui vos succès, et que vous vous hâterez d'accourir à son temple pour lui chanter un cantique d'actions de grâces et de reconnaissance.

Tels sont, mes frères, les sentiments que vous puiserez dans la maison de Dieu. En est-il qui, pris dans leur totalité, puissent vous rappeler d'une manière plus efficace les premiers engagements que vous avez contractés dans votre enfance; qui vous offrent des ressources plus abondantes pour venger sur vous-mêmes la transgression que vous avez eu le malheur d'en faire; qui vous fournissent des moyens plus sûrs pour commencer une nouvelle carrière, et y marcher jusqu'à la fin? En est-il, par conséquent, qui puissent être pour un chrétien respectueux et fidèle le principe d'une confiance plus solide et plus juste? Non, et je suis persuadé qu'en consultant et la religion et votre cœur, vous en tomberez d'accord, et qu'animés de l'Esprit-Saint qui remplissait le Prophète-Roi, vous vous écrierez avec lui : Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus! Aujourd'hui que j'en connais tout le prix, mon âme ne saurait plus soutenir l'ardeur qui l'entraîne à votre sanctuaire. La seule pensée du bonheur que j'aurai d'y passer quelques moments, fait sur mon cœur une impression qui rejailit sur toutes les parties de mon corps : *Cor meum et caro mea exsultaverunt.* (Psal. LXXXIII, 3.) Heureux, et trois fois heureux ceux qui peuvent y faire leur séjour, et qui n'ont d'occupation que celle de vous y louer : *Beati, qui habitant in domo tua, Domine.* (Ibid., 5.) Pour moi, malheureux habitant de Célar, esclave nécessaire d'une foule d'engagements qui m'enlèvent à moi-même, je vous donnerai au moins, Seigneur, tous les moments qui seront à ma disposition. On ne me verra point perdre à la porte, dans de frivoles entretiens, des instants que je puis, comme Madeleine, passer à vos pieds. On me verra encore moins pendant les divins offices promener de toutes parts un œil errant et inattentif. Du milieu de mes travaux je tournerai, comme Daniel, mes regards vers le temple de Jérusalem. Mon cœur y sera, quand mon corps n'y pourra être. Heureux si de ce sanctuaire qui finira un jour, je puis me faire une route à ce sanctuaire que la main de l'homme n'a point fait, et qui doit être la demeure de vos élus pendant l'éternité. C'est la grâce que je vous souhaite, etc

PANEGYRIQUES.

PANEGYRIQUE I^{re}.

SAINT JOSEPH.

Joseph... cum esset justus. (Matth., I, 19.)

Joseph, qui était un homme juste.

Non, il n'en est pas des idées de Dieu comme de celles des hommes, et ce qui sert de principe à leurs jugemens ne fut presque jamais la règle des siens. Si la sagesse mondaine avait été chargée de faire l'éloge du grand saint dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, elle n'aurait rien trouvé dans l'histoire de sa vie, de ce qui a coutume d'attirer ses regards et de fixer son attention. Qu'eût-elle en effet pensé, cette sagesse insensée, qui n'applaudit aux enfans des princes, que lorsqu'ils soutiennent avec faste la grandeur de leur naissance; qui les trouve malheureux, quand ils ne multiplient pas leurs conquêtes; qui les accuse de dégénérer, lorsqu'ils ne s'efforcent pas de porter jusqu'au bout de l'univers la gloire de leur nom? Qu'eût-elle, dis-je, pensé d'un fils de David, qui, fermant les yeux à la brillante fortune de ses pères, insensible à toutes les vanités du siècle, uniquement occupé du désir de l'héritage des saints, menait dans un coin de la Judée une vie obscure et inconnue, exerçait par nécessité un métier vil et méprisable, et, comme le dernier des hommes, mangeait son pain à la sueur de son front? Son sort vous eût paru bien déplorable, grand du siècle, qui n'aimez que le monde et sa gloire. Peut-être que vous n'auriez trouvé dans Joseph et dans son humiliation qu'un objet de mépris; ou que, semblables à ces trois amis, qui vinrent pour consoler Job de sa disgrâce, votre douleur ne se fût d'abord expliquée que par un long silence et des larmes amères.

Le Saint-Esprit, qui se plaît à confondre le langage de la prudence humaine, tient dans l'Evangile une conduite bien différente de la sienne. Il nous représente Joseph comme un homme à qui il n'a manqué aucune de ces qualités solides qui forment les grands hommes; comme un homme que le ciel a prévenu de ses plus abondantes bénédictions, de ses miséricordes les plus spéciales; comme un homme enfin, qui par sa fidélité à y correspondre, s'est tellement avancé de vertu en vertu, qu'il a mérité d'avoir Dieu même pour panégyriste et d'être appelé juste, par celui à qui seul il appartient de juger de la vertu et d'apprécier le mérite.

C'est, Messieurs, pour expliquer en détail les grandeurs d'un si bel éloge, que je vais vous faire voir dans la personne de Joseph, un juste que Dieu a comblé de faveurs dont il ne comble point le reste des justes; un juste par conséquent de la protection duquel vous devez tout attendre: c'est

le sujet de mon premier point. J'ajouterai que Joseph est un juste qui a répondu aux faveurs de Dieu, par un amour rare et une fidélité sans exemple; et que par conséquent tous ceux qui tendent à la perfection, doivent se le proposer pour modèle dans leur charité et leur reconnaissance: c'est le sujet de mon second point. En un mot, Joseph plus favorisé de Dieu, Joseph plus reconnaissant des faveurs de Dieu, c'est le partage de ce discours, et la matière de vos favorables attentions.

PREMIER POINT.

L'Eglise n'a jamais approuvé la méthode peu exacte de ces orateurs insipides, qui pour donner plus d'étendue à leur sujet, supposent à tout propos des faits miraculeux, où il n'y en eût jamais; vont, dans des traditions apocryphes, chercher des vertus fabuleuses; et, confondant beaucoup de faux avec peu de vrai, sont tout à la fois, et inventeurs des saints, et leurs panégyristes. De-là ce culte, souvent injurieux à la religion, et qui a été tant de fois la matière du vain triomphe des novateurs. De-là ces légendes suspectes, qui ne chantent que des merveilles; comme si Dieu n'avait jamais sanctifié personne dans la retraite et la vie privée. De-là enfin ce ton profane, qui, prêchant tour à tour tous les saints, donne aux derniers confesseurs la couronne des plus grands martyrs, et semble avoir oublié que la différence qui se trouve entre le soleil et les étoiles, est, selon saint Paul, la figure de celle, qui se trouvera dans la résurrection des morts.

Nous n'avons rien à craindre de ces excès dans l'éloge du saint que l'Eglise honore aujourd'hui; et je parle le langage de l'exactitude même, quand je dis que Joseph est, après Jesus et Marie, celui de tous les justes que le ciel a le plus favorisé. Cette vérité, si glorieuse à votre illustre patron, et qui d'un seul trait l'élève au-dessus de tout ce que l'un et l'autre Testament ont eu de plus grand, de plus respectable; cette vérité, dis-je, paraîtra incontestable à quiconque voudra bien considérer, que saint Joseph est tout à la fois; 1^o l'époux de la plus sainte des créatures; 2^o le père d'un Homme-Dieu; 3^o enfin celui qui a eu la première et la meilleure part au calice et aux amertumes de l'un et de l'autre; et que ces trois prérogatives qui lui sont propres, ont été pour lui une source de grâces et de bénédictions.

Je ne m'arrêterai point ici à vous prouver, par une longue suite de raisonnemens, que Joseph est véritablement l'époux de Marie. L'Ecriture sainte, et l'Eglise qui en est l'interprète, lui donnent si souvent cette au-

guste qualité (211), qu'elle ne nous permet pas de douter de la réalité d'une alliance si glorieuse pour lui. Le vœu de virginité qu'avait fait cette reine des vierges, n'y formait point d'obstacle, puisque, selon la maxime de saint Ambroise, ce n'est pas une union charnelle, mais une accord conjugal qui fait les vrais mariages : *Non enim defloratio virginitatis facit conjugium, sed pactio conjugalis*. Marie pouvait donc recevoir un domaine dont elle ne devait point user : et l'Esprit-Saint, qui dirigeait tous ses pas, l'unissait à un homme si chaste que, bien loin de faire tort à sa pureté, il devait en être le premier et le plus zélé défenseur : *Desponsata est viro*, dit Saint Augustin, *non violenter ablaturo, sed potius contra violentos custodituro quod illa jam voverat*.

Etcertes, dit ce docteur, plus célèbre encore par son zèle pour la gloire de saint Joseph, que par l'étendue de ses lumières (212), si l'alliance que contractent tous les jours des hommes sujets au péché et à toutes les faiblesses qui en sont la suite, ne laisse pas d'être, selon l'Apôtre, un grand sacrement, que doit-on penser d'une alliance faite par la pureté même ; d'une alliance où les époux sont hors d'atteinte des ardeurs licencieuses de la concupiscence ; d'une alliance, où l'on se garde mutuellement la foi avec une tendresse toujours constante ; d'une alliance enfin, qui semble avoir pour fruit ce même Jésus, qui est le Dieu béni dans tous les siècles ?

Mais si nous sommes obligés de croire que Joseph est l'époux de Marie, ne sommes-nous pas obligés en même temps de convenir de l'étendue, de la multitude et de la singularité des grâces dont Dieu l'a inondé ? Ce Dieu, dont tous les ouvrages tendent à leur fin par des voies aussi pleines de force, que de douceur, a dû former à Marie un époux, tel que devait être l'époux de la Mère de son Fils unique. Le ciel fécond en miracles avait rassemblé en elle toutes les grâces et toutes les vertus. Eclatante comme le soleil, plus belle que la lune, elle était aussi formidable aux princes des ténèbres, que l'est à un faible ennemi une armée prête à l'écraser. Elevée à ce haut degré de perfection, il n'y avait point de sainteté qui approchât de la sienne, et l'univers tout entier ne voyait sous son enceinte aucune créature qui ne lui fût inférieure. C'est ainsi que lorsqu'au commencement du monde, Dieu par sa puissance eut tiré du néant cette multitude d'êtres dont l'excellence parut à leur Auteur même digne de son admiration, et qu'il eut couronné ce grand ouvrage par la formation du premier homme, il ne se trouva rien sur la terre qui fût capable d'entrer en parallèle avec lui : *Adæ vero non inveniebatur adjutor similis illi*. (Gen., II, 20.) Il fallut ajouter à tant de prodiges un nouveau miracle, et lui donner un aide dont la compagnie pût servir à augmenter son bonheur,

en le préservant des ennuis de la solitude, qui ne convenaient pas à son état. Mais hélas ! que le succès répondit peu à de si justes espérances ! La première femme devint à Adam un sujet de scandale, et l'indigne complaisance qu'elle exigea de lui, le rendit débiteur à la justice de Dieu d'un tribut de douleurs si pénible et si rude, qu'il affligera jusqu'à ses derniers enfants. Que l'alliance de Joseph avec Marie est différente ! Elle unit à la plus sainte, à la plus pure des vierges, un homme qui, au jugement d'un grand nombre de docteurs, n'avait été créé que pour elle. Elle est à tout l'univers un sujet de joie et de consolation, et pour nous borner à la personne de notre saint, elle est pour Joseph la source de ces glorieuses qualités, qui le rendent, autant qu'il est nécessaire, semblable à la plus parfaite des créatures.

C'est donc de saint Joseph, comme par contre-coup, que nous ont fait l'éloge tant d'orateurs respectables, qui d'âge en âge ont consacré aux louanges de la sainte Vierge leurs plus précieux moments. En élevant jusqu'aux cieux la pureté qui l'a rendue toute belle aux yeux de Dieu, l'humilité qui l'en a rendue la Mère, la modestie, la simplicité la candeur, qui ont éclaté dans toutes ses démarches, ils nous ont appris ce que nous devons penser de son époux ; et quand, entraînés par un saint zèle, nous dirions, pour rendre la comparaison plus entière, que saint Joseph, pour lui ressembler mieux, a été sanctifié dès le sein de sa mère, nous ne dirions que ce qui a été prêché par le célèbre Gerson à la face d'un concile universel (213). Ne nous étonnons donc plus, mes frères, de voir saint Jean Damascène croire qu'il a tout dit de Joseph, quand il l'a nommé époux de Marie : *Dicis illum virum Mariæ : hoc est prorsus ineffabile ; nihil præterea dici potest*. Ce n'est que par un pur mouvement de compassion, que cette mère des miséricordes sollicite pour le reste des hommes les bénédictions du ciel ; c'est par justice qu'elle les demande pour Joseph. Les droits qu'a sur elle ce saint époux, l'amour, la soumission même qu'elle lui doit ; la protection qu'elle en attend, la part qu'il doit avoir aux mystères du Verbe fait homme, sont autant de motifs qui l'engagent à invoquer pour lui la rosée du ciel, et le ciel, non-seulement à ne lui rien refuser, mais encore à prévenir ses vœux. Venez, se disent, comme au commencement du monde, les adorables personnes de la Trinité, formons de plus en plus pour Marie, un aide qui lui soit à peu près semblable : *Faciamus ei adjutorium simile sibi*. (Gen., II, 18.) Qu'il soit digne de passer ses jours avec celle dans laquelle le Père tout-puissant a opéré de grandes choses, que le Fils s'est choisie pour Mère, et dont le Saint-Esprit s'est fait une colombe fidèle.

Ici, Messieurs, se présente à mon esprit

(211) *Joseph virum Mariæ*. (Matth., I, 15.) *Joseph vir ejus*. (Ibid., 19.) *Non timere accipere Mariam conjugem tuam*. (Ibid., 20.)

(212) Gerson.

(213) Voyez Gerson, tome III, page 1350, où il prouve cette sanctification par un ancien office de Jérusalem.

cet ancien Joseph, qui se vit dans un moment établi premier ministre d'un vaste royaume, assis sur le second char de Pharaon, appelé publiquement par son ordre le libérateur de l'Égypte, et disposé par tant de faveurs à épouser la fille du grand prêtre d'Héliopolis. Ce changement de fortune, et cette abondance de biens, qui tout-à-coup inonda cet ancien patriarche, sont à peine la figure des biens réels et solides qui inondèrent le nouveau. Là un roi païen donne la seconde place de ses États à un serviteur fidèle : ici le Maître souverain des rois se choisit un ami, un père, et se soumet à lui. Là on traite l'ancien Joseph de sauveur de l'Égypte : ici on établit le nouveau pour être, selon la pensée d'un ancien, le sauveur du Sauveur du monde. Là toutes les faveurs temporelles n'aboutissent qu'à épouser la fille d'un prêtre des idoles : ici le nouveau Joseph, devenu époux de Marie, devient le père de celui qui est le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech. Second caractère de grandeur et de gloire, qui ne convient qu'à saint Joseph : il est le père de Jésus.

Quand je dis que Joseph est le père de Jésus, vous bannissez par avance ces sombres et charnelles idées qui feraient tort à l'inviolable pureté de sa sainte épouse et à la sienne. Anathème ! et doublement anathème ! Le Juif malheureux et l'infâme disciple de Cérinthe qui, livrés à tous les égarements de leur esprit, n'ont voulu trouver dans l'enfantement de Marie qu'une suite des voies ordinaires ; qu'un sentiment si injurieux à la sainte famille, si formellement émenti par le langage de l'Écriture et de la tradition, soit toujours l'horreur des vrais fidèles : *Procul hæc*, dit Gerson, *procul hæc a pietate fidelium*. Joseph est le père de Jésus, parce qu'il a droit sur celle qui l'a enfanté, et qu'il joint à l'autorité qu'ont les pères sur leurs enfants, les soins, la vigilance, la tendresse que la plupart n'ont pas.

C'est une vérité constante dans le droit civil, et même dans les lois de la nature, que ce qui naît dans un fonds est du domaine de celui à qui le fonds appartient : *Quod in alieno solo nascitur, sub illius dominium cadit cujus est solum*. C'en est une autre, que nous avons établie en passant, que Joseph a contracté avec la sainte Vierge un véritable mariage ; c'en doit donc être une incontestable que Jésus appartient à Joseph, et que Joseph se doit nommer le père de Jésus.

Que toute grandeur humaine et surnaturelle s'évanouisse à la vue du nom ineffable de père de Jésus : princes, rois, monarques, dans l'ordre de la nature ; prophètes, patriarches, apôtres, dans l'ordre de la grâce ; quelque grands que vous paraissiez à nos yeux, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître qu'il y a autant de différence entre vous et le père de l'Homme-Dieu, qu'il y en a entre le soleil et ces faibles étoiles, dont la tremblante lumière vient à peine

jusqu'à nos yeux. Vos qualités, quelque dignes qu'elles soient de notre estime et de nos respects, vous sont communes avec plusieurs. Grâce à vos miséricordes, ô mon Dieu ! les martyrs, les confesseurs, les vierges, se comptent par milliers. Il n'y a, dit saint Basile, que l'auguste titre de père de Jésus, que Joseph ne partage ni avec les anges, ni avec les saints. Je me trompe, Messieurs, c'est que l'esprit humain s'intimide, se confond à la vue de tant de merveilles. Oui, Joseph partage l'éminente qualité de père de Jésus, et c'est avec Dieu même qu'elle lui est commune, puisque lui seul a, sur la terre, le bonheur d'être père de celui que le Père éternel engendre de toute éternité dans la splendeur des saints.

Et ne pensez pas, chrétiens auditeurs, que le nom de père soit en Joseph un titre sans suite et sans réalité. Joseph ordonne, et l'on voit obéir celui qui a formé l'aurore et le soleil, et que les étoiles du matin adorent. Il parle, et l'on voit se courber devant lui cet enfant divin au nom duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers ; ce Dieu, dont la voix toute-puissante brise les cèdres et crée ou conserne à son gré toute la nature ; ce Maître souverain, qui porte écrit sur sa cuisse qu'il est le roi des rois, et qu'il donne la loi à ceux qui la donnent au reste de l'univers (214). Attentif à tous les besoins de ce père terrestre, il le prévient dans ses désirs, il l'aide dans ses travaux, il le soulage dans ses peines. Quelle consolation pour lui de voir un enfant si aimable bégayer tendrement dans son berceau le nom de Joseph, et lui donner, dès ses plus tendres années, des marques de cet empressement plein de douceur, qui charme les parents dans leurs plus cuisantes disgrâces ! Quel bonheur pour un père de trouver toujours un fils si cher, tout prêt à partager avec lui le poids de ses amertumes ! et quel plaisir pour lui, au milieu de ses souffrances, de voir une main si précieuse se hâter d'essuyer ses larmes !

Telle a cependant été, et, j'ose le dire, telle a dû être la conduite de Jésus-Christ à l'égard de saint Joseph, et celui qui était venu pour accomplir la loi à la dernière rigueur, celui qui a respecté jusque dans des princes et des gouverneurs païens la puissance qui leur avait été donnée, d'en haut, était bien éloigné de manquer à des devoirs puisés dans le sein de la nature, et dont Dieu même ne peut dispenser. Que l'évangéliste saint Jean publie donc par toute la terre qu'il a eu une fois le bonheur de se reposer sur la poitrine de Jésus ; c'était une faveur pour lui, mais ce fut un droit pour Joseph ; et l'on peut dire que ce qui n'est arrivé qu'une fois au disciple bien-aimé, est mille fois arrivé, soit à Joseph qui, dans sa vieillesse, goûtait à l'ombre des ailes de ce divin Sauveur un délicieux rafraîchissement ; soit à Jésus qui, dans son enfance, se reposait amoureusement sur Joseph.

(214) *Quid sublimius quam imperare ei qui habet in semere scriptum : Rex regum, et Dominus dominorum.* (Gerson.)

Le temps ne me permet pas, et mes forces me permettent encore moins de parler ici en détail de ces grâces intérieures qui, du fils, coulaient à flots dans le cœur du père. Ah ! si Jean-Baptiste qui, pour me servir de l'expression d'un ancien Père, ne l'aperçut qu'à travers un mur de chair, témoigna aussitôt sa joie et sa sanctification par un tressaillement qui fut sensible à Elisabeth ; si le vieillard Siméon, pour l'avoir quelques moments tenus entre ses bras, ne crut pas que ses yeux pussent désormais rien trouver sur la terre qui fût digne de leurs regards, quels effets devaient produire dans l'esprit et dans le cœur de Joseph, ce doux commerce et ces familiarités continuelles avec Jésus ! Quels secrets n'apprenait-il pas à ce père bien-aimé ! De quels mystères ne lui donnait-il pas l'intelligence ! De quelles lumières ne l'éclairait-il pas ! Vous en concevez, Messieurs, beaucoup plus que je ne pourrais vous en dire, et vous trouvez dans votre piété et dans l'ardeur de votre amour, un langage qui va bien au delà de la faiblesse et de la langueur de mes expressions.

Je me contente donc d'ajouter, pour troisième preuve des faveurs spéciales de saint Joseph, qu'il a eu la première et la meilleure part au calice de son Fils et aux afflictions dont il a été enivré. Cette proposition, qui vous surprendra d'abord, parce qu'elle mesure l'amour de Dieu sur les peines qu'il fait souffrir à ses élus, cette proposition, dis-je, n'aura rien que de très-naturel, si vous faites attention que les croix sont l'apanage des saints ; que le chemin qui les conduit au ciel est un chemin de larmes et de tribulations, et que les plus chéris sont les plus éprouvés. Or, je dis avec confiance que Joseph est un de ces justes qui, dans le vaste chemin de la piété et de la religion, où il a toujours marché, n'a jamais cueilli de fleurs qu'au milieu des épines, et dont Dieu s'est plu à tenter la vertu par les épreuves les plus fâcheuses, les plus inquiétantes.

Je ne parle point ici de ces jours passés dans l'obscurité et dans l'indigence. Quelque triste que soit la situation d'un homme que la nécessité oblige à un rude et continu travail, dans un lieu où vingt-trois rois de sa famille avaient donné la loi et porté le diadème, elle n'est pas, cette situation, absolument insoutenable, et beaucoup de souverains, réduits à une vie privée et frugale, y ont goûté une paix qui semblait avoir fui devant leur couronne. C'est donc assez pour mon dessein et pour votre édification, de donner pour époque aux plus vives afflictions de saint Joseph, le temps même de ce mariage sacré dont il semblait ne devoir attendre que des consolations sans aucun mélange d'amertume. A peine avait-il conduit sa nouvelle épouse dans sa maison, que, selon le sentiment le plus naturel qu'a suivi saint Chrysostome, il se voit comme forcé à douter de sa fidélité et de son innocence. Ici, chrétiens, je n'aperçois plus en ce juste chéri des cieux, qu'un homme qui se

croit dans un état que les gens de bien et ceux qui ne le sont pas, regardent comme le comble du malheur et de l'infamie. Une foule de pensées désolantes le tourmentent, l'agitent, l'inquiètent : *Stupuit Joseph, et ascendit multus cogitationum fluctus in caput ejus.* (GERSON.) Quel parti me reste-t-il donc à prendre ? s'écrie-t-il dans l'excès de sa douleur ; faut-il que j'abandonne une épouse qui ne respire que la douceur et la modestie, et dont toutes les démarches paraissent pesées au poids du sanctuaire ? Faut-il que j'aie révélé sa honte aux anciens d'Israël, et que je découvre sa faiblesse à ces prêtres du Seigneur qui, tant d'années, l'ont vue dans le temple donner des preuves marquées de toutes les vertus ?

Telle fut, et telle devait être naturellement la situation de saint Joseph. On peut, sans agitations intérieures, souffrir les plus affreux tourments ; le martyr crucifié le corps, mais outre que sa propre violence ne sert qu'à l'abréger, il a coutume d'augmenter la paix de la conscience. Une disgrâce semblable à celle de Joseph aigrit le cœur, trouble la sérénité de l'âme, altère, épuise la patience ; alors la patrie, théâtre de la honte et du scandale, n'est plus qu'un séjour de douleurs. C'est dans la fuite et toutes les peines qui l'accompagnent, qu'on cherche le repos et la paix : *Voluit occulte dimittere illam.* (Matth., I, 19.) Il est vrai qu'un ange le rassura en lui découvrant que le fruit que Marie portait dans son sein était l'ouvrage du Saint-Esprit ; mais hélas ! que cette paix fut bientôt interrompue. Il fallut quelques jours après que Joseph allât au travers des périls chercher un asile dans un royaume étranger ; et ces disgrâces contiguës semblèrent, comme nous le verrons bientôt, en enfanter de nouvelles.

Peut-être me dira-t-on qu'au moins Dieu lui a épargné le cruel et sanglant spectacle de la passion de son Fils ! Je conviens que ce sentiment, qui est le plus commun, est aussi le plus vraisemblable, et, sans m'appuyer sur le silence de l'Ecriture, qui ne dit plus rien de Joseph dans toute l'histoire de la vie publique du Sauveur, je ne puis me persuader que Jésus-Christ, près d'expirer sur la croix, eût mis sa sainte mère sous la garde d'un apôtre, si elle avait encore eu sur la terre un époux aussi saint, aussi tendrement affectionné que Joseph. Mais est-il donc un homme à qui l'instinct et l'expérience n'aient pas appris que l'idée vive et continuelle d'un mal inévitable tourmente d'ordinaire autant et plus que le mal même ? Celui-ci est une flamme dévorante, que sa propre activité consume ; celle-là est semblable à ces feux comme assoupis qui, par leur lenteur, font endurer un long et cruel martyre. Or, qui pourrait croire que saint Joseph, si parfaitement instruit des mystères de notre salut, ne l'a pas été de celui qui devait en être la consommation ? Ah ! combien de fois s'est-il représenté, selon

l'évangile d'Isaïe (215), son aimable Jésus, comme un homme rassasié d'opprobres et d'ignominie, comme un homme qui, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, n'avait pas une partie qui ne fût offensée, et sur le corps duquel les blessures, à force d'être multipliées, ne faisaient plus qu'une blessure? Combien de fois à la vue de ce visage doux et serein, qui était le chef-d'œuvre de la main de Dieu, a-t-il senti son cœur vivement déchiré en considérant que ces beaux yeux s'éclipseraient un jour; que ce front majestueux, né pour commander à toutes les nations, serait couronné d'épines; et qu'enfin cet homme, si plein de grâce et de sagesse, serait au bout de quelques années traité en roi de théâtre; qu'il ne paraîtrait que comme un lépreux frappé de Dieu, et qu'on ne trouverait plus en lui que le dernier des hommes, un homme de douleurs? Concluons donc que les consolations de saint Joseph ne furent jamais sans amertumes; que Dieu l'a traité comme il traite ses favoris; c'est-à-dire qu'il lui a fait acheter le ciel par des souffrances et des afflictions continuelles. Mais, concluez en même temps, mes très-chers frères, que puisque les saints moissonnent aujourd'hui dans la joie ce qu'ils ont semé dans les larmes, vous ne pouviez avoir auprès de Dieu un plus puissant protecteur que ce saint patriarche. Souffrez donc qu'en vous félicitant du choix qu'en a fait pour vous un homme plein de lumière, je vous exhorte à lui donner votre amour et votre confiance.

Allez à Joseph, disait Pharaon à ceux de ses sujets qui commençaient à sentir les attaques de la famine et de la misère : *Ite ad Joseph. (Gen., XLI, 55.)* C'est le langage qu'ose vous tenir le dernier des prêtres du Seigneur, qui vous annonce les grandeurs de votre saint patron. Allez à Joseph, vous que l'indigence des biens spirituels réduit à la plus désolante nécessité; et bientôt vous vous trouverez dans l'abondance : *Ite ad Joseph, et quidquid dixerit vobis, facite. (Ibid.)* Allez à Joseph, vous qui dans l'oraison ne sentez que du dégoût et de la sécheresse. Que quiconque ne sait pas prier, disait sainte Thérèse, s'adresse à ce grand maître, et il sera pleinement instruit : *Ite ad Joseph.* Allez à Joseph, vous qui, destinés à suivre pas à pas le Dieu des vierges, sentez dans ce corps de mort les révoltes de la chair et les honteuses saillies de la concupiscence : *Ite ad Joseph.* Allez à Joseph, vous qui ne savez pas encore si vous êtes à Dieu ou non; qui, pour une légère peine, êtes prêts à quitter son service pour retourner au monde; et vous apprendrez par sa constance à être fermes au milieu des orages qui s'efforcent de vous arracher à la vertu : *Ite.* Allez à lui vous qui êtes les ministres de son Fils. Vous lui devez une partie de la substance de Jé-

sus-Christ même qui vous nourrit; et ce sang adorable qui, avec votre sang, coule dans vos veines, est formé de son travail et de ses sueurs (216). Enfin allez à lui, vous tous qui, chrétiens de nom, voulez encore l'être d'effet; car outre que vous trouverez en lui un puissant protecteur, vous y trouverez encore un modèle de cet amour solide, tendre reconnaissant, qui est la plénitude de la loi, et la substance du christianisme. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Ce n'est pas précisément par les faveurs, dont Dieu comble les hommes, qu'il faut juger de leur justice. L'ingratitude et la corruption du cœur humain changent souvent en odeur de mort ce qui, dans les vues du ciel, devait être pour lui un germe de vie. Ce système d'iniquité n'est pas nouveau, et la plupart des siècles qui nous ont précédés, ont été marqués à la même flétrissure. Saül, préféré à tant d'autres pour être le premier roi d'Israël, trouva dans cette haute faveur le principe de sa chute; et si le ciel, terrible jusque dans ses miséricordes, n'eût redoublé à son égard le secours de ses grâces, peut-être que plus docile et plus reconnaissant, il jouirait aujourd'hui de la récompense que Dieu a promis à ceux qui sont doux et humbles de cœur. Telle fut à peu près la destinée de Salomon. Telle fut celle de ces Juifs, à qui le premier des martyrs reprochait avec tant de force, qu'une longue résistance aux inspirations du Saint-Esprit avait formé en eux des cœurs rebelles et incircconcis. C'est donc et par la grâce et par la docilité de ceux sur qui Dieu la répand, que nous devons estimer leur vertu et juger de leurs mérites. Or si jamais personne n'a plus été favorisé de Dieu que saint Joseph (217), nous pouvons dire que jamais personne n'a été ni plus reconnaissant ni plus attentif à faire profiter tous les talents, qui lui avaient été confiés par le Père de famille. Sa foi a été vive, prompte, lumineuse. On ne l'a point vu, comme le père de Jean-Baptiste, différer un seul moment à croire des vérités bien plus surprenantes que celles qui furent annoncées à Zacharie. Son espérance a été ferme. La parole d'un ange, qui lui ordonnait de sauver l'Enfant-Dieu, le confirma plus que la parole de Dieu même ne confirma Moïse, quand il reçut ordre de délivrer les enfants d'Israël. Mais pour ne nous pas égarer dans le détail immense de tant de vertus, bornons-nous à celle qui est la reine de toutes les autres, et jugeons de la reconnaissance de saint Joseph par l'excès de son amour. Il est vrai que nous pouvons dire du saint amour ce qu'un philosophe de nos jours a dit de la vérité, que cette grande vertu n'est pas de ce monde; que si elle se trouve quelquefois sur la terre, elle s'y

(215) *Non tam propheta dicendus Isaias, quam evangelista. (S. Hieronymus, Epist. ad Paulam et Eustochium.)*

(216) *Et formata Dei sine te, de tuis crescunt mem-*

bra laboribus. (Hymn.)

(217) On sent que tout cela s'entend sans préjudice de la sainte Vierge.

trouve comme dans un domicile étranger; et qu'il n'y a que le ciel, où elle exerce un véritable empire. C'est en effet dans cet heureux séjour qu'on aime beaucoup, qu'on aime toujours et qu'on n'aime jamais que ce que l'on doit aimer. Or ce grand amour, qui est plutôt le partage de ceux qui vivent dans la céleste patrie que de ceux qui gémissent encore dans cette vallée de larmes, a tellement éclaté dans toute la conduite de saint Joseph, qu'il a mené sur la terre une vie qui était moins un prélude, qu'une imitation de celle que mèneront les saints dans les siècles des siècles.

Je dis d'abord qu'il a beaucoup aimé. L'amour, dit saint Grégoire, se connaît par les effets qu'il produit : *Probatio amoris, exhibitio est operis*. Plus ces effets sont pénibles à la nature, plus l'amour est véritable et sincère. La charité de Job paraissait comme naturelle, tant qu'il fut dans cet état de splendeur où Dieu avait environné de toutes parts, comme d'un puissant rempart, sa personne, sa maison et tous ses biens; où il bénissait visiblement les œuvres de ses mains, et où il multipliait de plus en plus tout ce qu'il possédait sur la terre. Mais lorsque ses beaux jours se furent évanouis, lorsqu'un coup terrible et imprévu eut moissonné dans un instant ses plus douces espérances, lorsque, privé à la fois de ses enfants et de ses nombreux troupeaux, livré aux insultes d'une femme insensée, couvert dans toutes les parties de son corps d'un ulcère malin, il ne lui resta plus qu'autant de vie qu'il lui en fallait pour ne pas trouver dans la mort la fin de ses malheurs; son amour pour Dieu, toujours égal, devint la honte de l'ange de superbe, le triomphe de la grâce, le modèle le plus parfait de la plus héroïque charité. C'est, Messieurs, sur ce fondement si naturel, que nous devons juger de l'amour de saint Joseph; et plus les difficultés qu'il lui a fallu vaincre ont été grandes, plus nous devons estimer son ardeur et son étendue. Jamais on ne le vit hésiter un instant, quand il fut question d'exécuter les ordres du ciel, quelque durs qu'ils pussent être à la nature ou même à la raison. A peine était-il revenu de la frayeur qu'il avait eue sur la conduite de son épouse, qu'un ange, qui se présente à lui au milieu de son sommeil, lui commande de se lever sur-le-champ et de prendre la fuite, parce qu'un prince soupçonneux et cruel en veut à la vie de l'aimable enfant dont la garde lui a été confiée. Il sait obéir, il ne sait ni répliquer ni balancer.

Oh! que vous eussiez été bien plus sages, vous qui tenez toujours plusieurs raisons toutes prêtes, pour faire que ceux à qui la Providence vous a soumis, ne disposent de vous que comme il vous plaît, et qui ne savez ne trouver la volonté de Dieu dans leurs ordres les plus précis, que quand ils s'accroissent à vos caprices et à vos inclinations. La plus vive éloquence eût alors coulé de vos lèvres, et vous n'auriez pas manqué de disputer contre l'oracle du ciel et contre

son ministre. Il n'en fut pas ainsi de Joseph. Une nouvelle aussi surprenante ne le scandalisa point, dit saint Jean Chrysostôme. Il ne fit point ces vaines objections qui naissent en foule de l'amour-propre et de la sagesse humaine. Il ne dit point à l'ange : Vos paroles sont remplies d'une étrange contradiction. Il n'y a que peu de jours que vous me disiez que cet Enfant délivrerait un jour le peuple d'Israël; et voilà que, malgré sa puissance prétendue, il est réellement si faible qu'il ne peut se sauver lui-même. Ce n'est que par la fuite, qu'on peut garantir sa vie; et, pour le dérober à une mort certaine, il faut le transporter dans une région étrangère. L'événement répond bien mal à vos magnifiques promesses : *Contraria omnino sunt facta promissis*. Il n'objecte pas non plus que la saison est incommode; qu'il n'a ni provisions ni ressources pour un si long voyage; que le pays qu'on lui assigne pour sauver l'enfant, est choisi contre toutes les règles du bon sens et de la prudence; que les Egyptiens nourrissaient contre tout le peuple d'Israël une haine mortelle, mais surtout qu'ils immoleraient avec plaisir aux mânes de leurs pères ensevelis sous la mer Rouge, le sang de celui après lequel Moïse, leur implacable ennemi, avait tant soupiré, et que la Judée entière attendait comme son Réparateur. *Sed nihil horum prorsus opponit*, dit encore saint Chrysostôme : *vir enim erat fidelis*. Vous connaissiez trop, grand saint, le prix de l'obéissance, pour tenir un langage aussi déplacé. Vous saviez que quand elle est prompte et aveugle, elle vaut mieux aux yeux du Seigneur que le sang des victimes. Vous n'ignoriez pas que le vrai secret pour avoir la paix du cœur, c'est de se laisser conduire; que plus on raisonne, plus on s'embarrasse; et qu'il suffit à celui qui aime beaucoup de connaître la volonté de Dieu, sans en connaître les motifs. Partez donc, Joseph, fuyez, hâtez-vous. Partez, vous êtes trop innocent pour n'être pas affligé. Fuyez, il est essentiel à un juste comme vous d'être éprouvé par la tribulation. Hâtez-vous, déjà Hérode, possédé par le démon de l'envie, de la rage et de toutes les fureurs, arme contre le tendre objet de votre amour, une main barbare et désespérée. Bientôt une légion de satellites va faire main basse sur Bethléem, où vous êtes encore. Bientôt, pour ne pas manquer votre fils, on verra de toutes parts ruisseler le sang innocent; et Rachel, muette à force de douleur, n'exprimera plus l'excès de son amertume que par des cris et des gémissements.

Que n'ai-je le talent de tracer à vos yeux un plan abrégé de ce saint voyage? Vous y verriez successivement, et comme par parties, que l'amour céleste avait fait au cœur de Joseph une blessure si profonde, que selon la pensée d'un de ses dévots serviteurs, elle ne se fermera point pendant toute l'éternité. Ici, vous dirais-je, ce saint homme part au milieu des ombres de la nuit; il est suivi d'une épouse faible et chancelante; il porte entre ses bras le plus précieux fardeau

qui fut jamais, pu s'il porte celui qui est le Dieu du christianisme, le trésor des rois, la fortune de l'univers. L'excès de son amour lui fait craindre, lors même qu'il n'y a point à craindre. Un étranger qui se présente à lui pendant les ténèbres, porte la frayeur jusque dans la moelle de ses os. Un souffle de vent, une feuille agitée l'inquiètent, non pour lui, mais pour la mère et pour l'enfant : *pariter comitique onerique timentem*. Ce fut là, continuerais-je, qu'accablé de lassitude, il prenait, comme à la dérobée, un peu de repos ; en sorte qu'il eût pu dire avec l'Épouse des Cantiques : Je dors, mais mon cœur veille. Enfin, vous dirais-je encore, ce fut dans ces affreux déserts, où les Israélites avaient erré pendant quarante années, que prosterné de temps en temps aux pieds de l'Enfant-Dieu, il puisait dans ses respects et dans son amour, du courage et des forces pour arriver jusque dans l'Égypte.

Un voyage si pénible et si long préparait notre saint à de nouvelles souffrances. L'Égypte était alors, plus que jamais, le centre de l'impiété et de la superstition. On y adorait tout, excepté celui qui devait seul être adoré. Une stupidité monstrueuse y avait assujéti les rois mêmes aux bêtes les plus viles ; et dans cette région de ténèbres, les animaux ne se trouvaient plus faits pour l'usage de l'homme, mais l'homme dégradé par ses propres mains de la noblesse de son origine, se trouvait consacré à l'usage et au culte des animaux. Quelle douleur pour un homme rempli, comme Joseph, de zèle et d'ardeur pour la gloire du Dieu d'Israël, de voir tous les jours son nom blasphémé par un peuple infidèle ! Qui sait ce qu'il a souffert au milieu d'une nation barbare et perverse ; l'indigne manière dont on a traité un étranger, qui vivait dans l'Égypte, sans prendre part à ses abominations ; et qui plus courageux que ces Léuites qui, assis autrefois sur les bords des fleuves de Babylone, et surmontés par la douleur, lorsqu'ils se rappelaient le souvenir de Sion leur patrie, suspendaient à des saules leurs harpes muettes, osait, comme le Roi-Prophète, pour charmer et sanctifier son exil, célébrer le Dieu de Jacob et chanter ses jugements et sa loi ? *Cantabiles mihi erant justificationes tue in loco peregrinationis meæ*. (Psal. XVIII, 34.) Le Saint-Esprit n'a pas jugé à propos que nous fussions instruits de toutes ces particularités : c'est à nous à adorer en silence sa conduite et ses dispositions. Un plus grand nombre de vérités connues et négligées n'eût servi qu'à nous rendre plus inexcusables. Profitons du peu qu'il a bien voulu nous transmettre, non-seulement pour juger de celles qui nous manquent, mais encore plus pour les mettre en pratique. Il y en aura toujours assez pour nous apprendre effacement, par l'exemple de Joseph, à aimer beaucoup et à aimer toujours.

En effet, la volonté de Dieu fut toujours la règle des actions de ce saint homme. Quelque dur que lui fût un long séjour dans le lieu qu'on lui avait assigné pour retraite, il

ne s'empresse point d'en sortir. Il sait qu'il vaut mieux souffrir selon la volonté de Dieu, que d'être dans la joie et les délices contre sa volonté. Un ange l'avait fait partir de Judée pour aller en Égypte : il n'y aura qu'un ange qui puisse le faire sortir d'Égypte pour retourner en Judée. Et c'est, pour le dire en passant, sur ce grand modèle que doivent se régler les chrétiens et ceux surtout qui font profession d'une vertu plus exacte. Un si bel exemple leur doit apprendre à attendre de moment en moment que la volonté de Dieu leur soit manifestée ; à ne faire aucun pas que par son ordre et dans son ordre, et à ne se déplacer jamais quand Dieu les a une fois placés par le ministère de ceux qu'il a chargés de leur conduite.

Cependant Hérode tombe dans une maladie nouvelle. Une douleur aiguë se répand avec son sang dans toutes ses veines. Une fièvre interne porte jusqu'aux extrémités de son corps un feu cruel et dévorant. Une horrible puanteur le rend insupportable à ses meilleurs amis, si toutefois un tel monstre pouvait encore avoir des amis. La mort, l'impitoyable mort se présente à lui avec toutes les horreurs qui marchent avec elle quand elle est prête à fondre sur d'illustres coupables. Elle lui porte ce coup fatal, à l'épreuve duquel il n'y eut jamais ni bouclier ni couronne. Il expire enfin, et va rendre compte à un plus grand maître de la mort de tant d'innocents et de son fils même, qu'il avait immolés à ses soupçons et à sa fureur. Hâtez-vous donc, aimable enfant, hâtez-vous de revenir aux brebis d'Israël, pour lesquelles vous avez été envoyé. Abandonnez cette terre maudite, où l'empire du démon s'établit sur la ruine de votre empire, et où ce fier ennemi triomphe et est adoré pendant que vous êtes ou méprisé ou inconnu. O Égypte ! si tu connaissais au moins en ce moment le prix de ta visite ; si tu sentais la perte que tu vas faire. Mais non : un voile d'erreur dérobe la lumière à tes yeux. Le temps des grandes miséricordes n'est pas encore arrivé pour toi. Un jour viendra que tes déserts, qui vont être une seconde fois sanctifiés par la présence d'un Dieu enfant, et qui aujourd'hui servent de retraite à des bêtes féroces ou à des hommes plus féroces que des bêtes, serviront d'asile à la pureté des vierges, et seront peuplés par des milliers d'anachorètes.

Cependant Joseph part, et chante en s'éloignant des rivages de Memphis, ces cantiques sacrés que chantait autrefois la maison de Jacob en quittant ce même peuple barbare. Ce père, toujours ardent pour les intérêts de Jésus et de Marie, vole sur les ailes de son amour jusqu'aux confins de la Judée. Mais la fin de son exil n'était pas le terme des épreuves de sa charité. Le nom d'Archélaüs, plus héritier de la cruauté d'Hérode qu'il ne l'était de son royaume, alarme sa tendresse. Ses entrailles sont ébranlées à la vue des maux qui lui paraissent menacer le saint enfant, et il aime mieux s'exposer à de nouvelles incommodités, en demeurant à Naza-

reth éloigné de sa famille et de tous ses amis, que de retourner dans son propre domicile.

O charité qui brûlez toujours, feu sacré qui ne vous éteignez jamais, enflammez, brûlez, consommez le cœur de tous mes auditeurs ; mais pénétrez plus vivement encore le cœur de ces respectables ministres du Seigneur, qui, tous les jours ont, comme Joseph, l'avantage de tenir entre leurs mains le Verbe fait chair pour le salut des hommes ! Ne permettez pas qu'ils préfèrent jamais l'amour de la patrie ou de leurs amis les plus chers à l'amour qu'ils doivent avoir pour la gloire de son nom. Qu'ils tremblent comme Joseph quand il s'agit de conduire Jésus dans des lieux où ils seraient en danger de le perdre ; et qu'ils sachent se sacrifier pour lui, lors même qu'ils ne sentent aucune de ces consolations dont la privation rend l'exercice de la vertu si pénible et si laborieux.

Ce fut, en effet, par cette voie fatigante que marcha toujours saint Joseph. Jamais homme ne fut plus constant à remplir tous les devoirs d'une tendre et solide charité, et jamais homme peut-être n'a dû trouver la conduite du ciel plus constamment rigoureuse. Suis-je donc destiné, Messieurs, à n'étaler à vos yeux que des objets lugubres ? Et convient-il que, dans un jour de joie et de fête, je ne vous propose que des objets capables de faire naître dans vos cœurs la tristesse et la compassion ? Oui, sans doute, et puisque le Saint-Esprit, qui d'ailleurs nous a appris si peu de chose de saint Joseph, ne nous en a presque rien appris dont nous ne puissions conclure que son cœur a plusieurs fois été percé d'un glaive de douleur, pourquoi refuserions-nous d'en faire la matière de nos réflexions, surtout quand nous savons que ces peines, quelque grandes qu'elles aient été, se sont enfin évaporées pour faire place à un poids immense de gloire qui ne finira jamais ?

Permettez-moi donc de finir en vous faisant remarquer, avec un prophète qui ne pouvait assez s'en étonner, qu'à considérer d'un œil humain la conduite que Dieu tient à l'égard des justes, on dirait que, semblable à ces persécuteurs dont se plaignait David, il se fait un plaisir de rendre le mal pour le bien, et qu'il ne paraît jamais d'avantage oublier ses serviteurs que quand ils sont plus attentifs à respecter sa loi et à exécuter ses ordres. C'est ainsi qu'une grêle de malheurs tombait sur Job, dans le temps même que le Seigneur donnait à sa justice des éloges qui le relevaient au-dessus du reste des hommes. C'est ainsi que le juste Tobie ne retirait de son ardente charité pour la sépulture des morts que la perte du plus précieux et du plus nécessaire de tous les sens. C'est ainsi enfin, pour supprimer l'exemple d'Abel, de Loth et d'une infinité d'autres, c'est ainsi que l'ancien Joseph était condamné à une longue et dure prison, pour avoir courageusement repoussé la flamme criminelle que sa beauté avait al-

lumée dans le cœur d'une femme corrompue. Mais c'est ainsi, pour ne pas sortir de notre sujet, que fut traité le saint dont nous essayons l'éloge, lorsqu'en revenant de Jérusalem, où sa religion le menait chaque année pour adorer dans la maison du Seigneur, il ne trouva plus dans sa compagnie le divin enfant qui l'y avait suivi. Frappé de ce coup inattendu, il s'empresse, il s'agite, il cherche de tous côtés, avec plus d'ardeur que l'épouse des *Cantiques*, ce tendre objet de son amour et de ses complaisances. Vains efforts, inutiles démarches, l'enfant ne paraît point : *Puer non comparet.* (*Gen.*, XXXVII, 30.) Quels sont, Joseph, quels sont vos sentiments dans ce jour funeste ? Vous l'avez donc enfin perdu, ce doux objet de vos vœux, vous qui, quelques années auparavant, aviez pris tant de peine pour le conserver. Vous ne savez, hélas ! ni pour combien de temps ni par quel accident il a disparu. Peut-être que vous ne le reverrez jamais sur la terre. Peut-être qu'il s'est retiré chez les gentils, ou que la famille d'Hérode, l'ayant reconnu, l'a sacrifié à sa fureur inquiète. Affligez-vous, père infortuné. Le sujet de votre affliction ne peut être plus juste. Que votre douleur soit comme celle de Jacob, incapable de consolation. Que la source de vos pleurs ne tarisse point. Vous savez mieux que personne combien un tel fils mérite d'être pleuré. Mais, chrétiens, c'est en quelque sorte insulter à l'amour de saint Joseph, que de l'exhorter à être sensible à la perte de Jésus. Il l'aime beaucoup ; il l'aime constamment, il n'aime que lui. C'en est assez pour le tenir en haleine. Il cherchera par toutes les places de Jérusalem ; il visitera tous les angles de cette immense capitale ; il n'aura point de repos qu'il n'ait trouvé ce bienheureux enfant. Il s'en saisira avec ardeur ; il ne le perdra point de vue jusqu'à sa mort, ou plutôt c'est alors qu'il s'unira à lui pour ne s'en séparer jamais.

C'est à nous, mes très-chers frères, qui nous soucions si peu de perdre Jésus quand nous le possédons, et qui nous soucions encore moins de le retrouver quand nous l'avons perdu, c'est à nous qu'il faut proposer des motifs aussi capables de réveiller notre amour. Qui de nous ne doit pas s'appliquer par justice ce que saint Bernard ne disait de lui que par humilité : Le Seigneur, qui n'avait quitté saint Joseph que pour redoubler son amour, s'est retiré de moi pour punir ma tiédeur et mon indifférence : *Dominus declinavit in iram sua a servo suo.* (*Psal.* XXVI, 9.) Que son absence a produit en moi de tristes effets ! Mon cœur est tombé dans la plus étrange sécheresse. Il est devenu une terre aride et sans eau. Les larmes naîtront plutôt d'un rocher qu'elles ne naîtront de mes yeux : *Non compungi ad lacrymas queo.* La lecture des Livres saints me dégoûte. La prière m'est insipide ; l'oraison n'a point d'attrait pour moi : *Non legere libet, non orare delectat, non sapit Psalmus.* Les sacrés cantiques de David et les divins offices qui en sont com-

posés me paraissent une nourriture fade et sans goût. Mes passions me suivent partout. et je porte jusqu'au saint autel les plus humilantes faiblesses.

Arrêtez, grand saint, arrêtez le cours de tant de misères. Dissipez nos langueurs. Apprenez-nous par votre exemple à aimer beaucoup, à aimer toujours, à n'aimer jamais que celui qui doit être le grand, l'unique objet de notre amour. Répandez sur une province qui n'a jamais abandonné votre culte, cette foi vive qui peut seule justifier. Obtenez à tous ceux qui en sont les membres, une portion de l'esprit du grand Apôtre, qui, en leur annonçant l'Évangile, leur annonça vos grandeurs. Que son zèle invincible, sa patience, sa douceur, toutes ses vertus soient, ainsi que les vôtres, la règle de notre conduite et de toutes nos actions. Que dans ces temps fâcheux où la discorde en feu souffle une partie de ses fureurs, nous soyons bien persuadés que tout est perdu pour nous, si, à force de tant disputer sur la charité et sur la grâce, nous venons à perdre l'une et l'autre. Enfin, sollicitez pour ce grand diocèse la paix, ce don précieux du ciel que des divisions funestes y troublent depuis tant d'années. Arrachez jusqu'à la racine l'ivraie que l'homme ennemi s'efforce d'y semer nuit et jour. Bénissez les soins et la vigilance d'un prélat que la foi la plus vive, le zèle le plus épuré, les plus tendres ménagements rendent cher à l'Eglise de Jésus-Christ. Car il me sera permis de le dire, Monseigneur, ce n'est précisément ni la dignité dont vous êtes revêtu, ni la juste confiance qu'un auguste prince vous a toujours donnée, ni l'éclat d'une haute naissance qui vous ont mérité le respect et la vénération de la France tout entière. Vous êtes illustre par des endroits plus grands encore et plus décisifs. Cette charité que rien n'altère, ces libéralités immenses qui vont au-devant des besoins, sans laisser apercevoir la main qui les soulage; cette égalité qui ne s'est jamais démentie; ce fonds de probité et de vertu qui fait le caractère de votre illustre famille; cette résidence inflexible dont nous serions presque tentés de nous plaindre, parce qu'en vous attachant à votre troupeau elle vous sépare de nous : toutes ces vertus, à qui une exacte modestie donne un nouveau lustre, en s'efforçant de les dérober aux yeux du public, ont étouffé la voix, le soupçon même de la calomnie; et, devenues la matière de votre éloge, elles sont devenues le triomphe de l'Eglise affligée de Jésus-Christ. Fasse le ciel que les brebis soient toutes et en tout temps dociles à la voix du pasteur, et que, sous ses hospices, chacune d'elles s'empresse d'entrer dans cette arche unique hors de laquelle il n'y a que naufrage; dans cette barque que les vents peuvent bien agiter, mais qu'ils ne submergeront jamais; dans cette bergerie dont le gardien conduit à des pâturages qui donnent la vie, et qui la donnent pour l'éternité. Comme c'est la seule grâce qui mérite d'être l'objet de votre am-

bition, c'est aussi, mes frères, la seule que je doive vous souhaiter.

PANEGYRIQUE II.

SAINT LOUIS.

Et nunc, reges, intelligite, et audimini qui judicatis terram. (Psalm. II, 10.)

Maintenant donc, ô rois ! apprenez vos obligations : instruisez-vous de vos devoirs, vous qui êtes établis pour juger la terre

Si jamais les prédicateurs de la pénitence doivent triompher dans l'exercice de leur ministère, et annoncer avec confiance l'indispensable nécessité de mettre en pratique les vertus chrétiennes, c'est, sans doute, quand ils ont la consolation de faire l'éloge d'un roi, qui a toujours fidèlement marché dans les sentiers de la justice, qui a su joindre une innocence parfaite à une mortification continuelle, une couronne éclatante à l'humilité la plus profonde, un courage invincible dans les combats à une douceur incapable de s'altérer; d'un roi, qui toujours attentif à la loi de Dieu, l'a méditée nuit et jour; qui n'a jamais cessé de faire tous ses efforts, pour la rendre victorieuse de la malignité du siècle; et qui a jugé indignes de ses faveurs, ceux qui l'ignoraient, ou, qui, ne l'ignorant pas, vivaient comme s'ils ne l'avaient point connue; d'un roi enfin, qui, comme David, s'est trouvé selon le cœur de Dieu; et qui, depuis le commencement de sa vie, jusqu'à la mort, a scrupuleusement exécuté toutes les volontés du Seigneur.

C'est par ces grands exemples, que des orateurs nés, comme saint Paul, pour porter le nom de Jésus-Christ devant les maîtres du monde, ont combattu et combattent encore avec avantage, l'indolence mortelle, qui règne dans tous les états et toutes les conditions; et qu'ils forcent jusque dans ses derniers retranchements la criminelle oisiveté de tant de chrétiens, qui ont toujours des raisons toutes prêtes pour se dispenser des salutaires rigueurs de l'Évangile. Ils portent à ceux dont la fortune est basse ou médiocre un coup qu'ils ne peuvent parer. Ils confondent avec le même succès ceux à qui une illustre naissance semble donner le droit de s'endormir dans le sein de la mollesse et de la volupté. De là ils prennent leur essor jusque dans les plus augustes palais, et animés du même esprit qui, par l'exemple des David pénitent humiliait les Théodose criminels, ils font pâlir le vice, lors même qu'il est assis sur le trône, et couronné d'un diadème. Ils osent remonter à ces dieux de la terre, que parmi cette foule nombreuse de rois qui les ont précédés, il n'y en a peut-être qu'un petit nombre qui soient morts de la mort des justes; qu'ils ne manqueront pas d'avoir le sort de ceux dont ils auront imité la conduite; que si, comme saint Louis, ils ne se distinguent de la multitude par leurs vertus, autant à peu près qu'ils en sont distingués par leur élévation, ils n'auront point de part au bon-

heur suprême de ce saint roi; et qu'il est par conséquent d'une extrême importance pour eux de s'appliquer à la connaissance de leurs devoirs, et d'étudier sans cesse toutes leurs obligations : *Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram.*

Mais, il le faut avouer à la honte des chrétiens de nos jours, il ne fut jamais de siècle, où les exemples les plus éclatants de vertu fissent moins d'impression. On ne parle aujourd'hui de la plus exacte piété de nos pères, que comme d'une dévotion mal réglée, que la science n'éclairait pas. Une insolente critique traite de faiblesses des actions à qui le monde chrétien a mille fois applaudi. On met au nombre des fables celles qu'une corruption secrète a intérêt de combattre. Quant à celles qu'on ne peut contester, on les renvoie aux premiers siècles du monde; à ces temps imaginaires, où l'on se représente les hommes, comme formés d'un limon différent du nôtre, placés à l'abri des dangers qui nous environnent, éloignés de toutes les occasions, qui nous font tomber, et accoutumés, par le seul instinct de la nature, à cette vie laborieuse et crucifiée que prescrit l'Évangile.

C'est pour renverser ces fondements déjà si ruinés par eux-mêmes, que je vais vous mettre devant les yeux une faible partie des actions d'un roi qui a vécu, comme vous, dans un siècle très-corrompu; qui naturellement n'avait pas plus d'attrait pour la mortification que le reste des enfants d'Adam, et qui, plus à plaindre qu'eux du côté des dangers, était dans cet état suprême, où les plaisirs font les premières avances, et où la volupté prévient avec tant d'empressement tous les vœux des princes, qu'ils n'ont pas besoin de combattre pour vaincre les plus séduisants objets, mais seulement pour n'en être pas vaincus.

Oui, mes frères, saint Louis, malgré les pièges, qu'une foule d'ennemis tendaient de toutes parts à son salut, ne perdit jamais de vue ce grand modèle, qui du haut de la montagne où il est placé, annonce aux rois comme aux peuples, qu'ils sont obligés d'accomplir toute justice. Jamais il n'a cru que les titres les plus pompeux donnassent aux princes le droit de mépriser ceux qui sont nés sous leur domination. Et pendant qu'il a conservé avec tous les hommes cette union parfaite, qui fait qu'on les regarde comme ses égaux, son humilité lui a toujours fait croire, qu'ils lui étaient supérieurs aux yeux de Dieu, devant lequel il savait que la substance des rois même n'est que néant et que poussière. Ainsi fidèle à lui-même, plus fidèle au prochain, parfaitement fidèle à Dieu, il a mis en pratique toutes les parties de cette charité dominante, qui est la plénitude de la loi.

C'est pour vous en convaincre par une simple exposition de sa vie, que je vais vous faire voir, d'une manière moins brillante, à la vérité, mais plus proportionnée à vos besoins, que ce saint roi a connu et rempli, avec la plus rigide exactitude, tout ce

qu'il se devait à lui-même comme chrétien, tout ce qu'il devait à ses peuples comme souverain; et enfin, si j'ose le dire, tout ce qu'il devait à Dieu sous cette double qualité, et de roi, et du plus chrétien des rois que la France ait jamais possédés. C'est cette triple fidélité à la loi, fidélité aujourd'hui si rare parmi les sujets que l'on n'est presque plus surpris de la voir manquer chez les princes, qui va faire la matière de ce discours. Puisse-t-elle désormais faire le sujet de vos réflexions et devenir la règle de votre conduite! Au reste, ces principes, quelque généraux qu'ils puissent vous paraître, vont découvrir à vos yeux, dans la personne de saint Louis, et un homme qui fut toujours véritablement chrétien sans cesser jamais d'être un grand roi, et un homme qui fut toujours un grand roi sans cesser jamais d'être parfaitement chrétien. Efforçons-nous de développer une partie des grandeurs d'un si bel éloge; après avoir imploré le secours du ciel par l'entremise de celle qui se fait un plaisir de protéger les rois et les empires *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Parler à la plupart des hommes de l'obligation où ils sont de se rendre ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, c'est leur tenir un langage dont ils ne connaissent point la force, et qu'un fonds immense de corruption leur rend même dangereux. Enivrés de cet amour excessif dont le germe naît en eux, et croît avec les années, ils mettent leurs plus indispensables devoirs à satisfaire une cupidité dont les désirs sont infinis. C'est de cette racine aussi profonde qu'elle est corrompue, que naît cette tendresse sans bornes qu'ils ont pour eux-mêmes; cette attention éternelle à écarter, à prévenir tout ce qui pourrait leur nuire; cette multitude de projets toujours nouveaux, qui se succèdent pour les inquiéter tour à tour, et qui prennent presque autant de formes qu'il y a de différents états, ou plutôt qu'il y a de personnes différentes dans chaque condition. Un homme dont la fortune a favorisé les premiers essais, et qui commence à s'élever au-dessus du malheur de sa naissance, croit qu'il est de son devoir de pousser sa pointe et de faire une bonne maison, aux dépens du repos de ses voisins et des cris de sa propre conscience. Cet autre, qui est le jouet d'une ambition démesurée, toujours mécontent de sa gloire et de ses dignités présentes, regarde avec un œil d'envie, quiconque peut lui disputer le pas. Il croit, dans l'excès de la manie qui le possède, que l'unique affaire d'un homme d'honneur est d'établir sa réputation, de se faire un nom sur la terre, d'y rendre sa mémoire célèbre; et telle est sa bizarrerie, que souvent les périls, les duels, la mort même, sont la seule voie qui lui paraisse sûre pour parvenir à l'immortalité. Une femme mondaine, ou qui sans être dans le grand monde, vit sans religion et sans amour pour Dieu, croit qu'il n'y a pour son sexe, d'autre loi que celle du plaisir et de la bagatelle; que toute occupation sé-

rieuse lui est interdite de plein droit ; et que tout est fait pour elle, pourvu qu'elle ait le talent d'amuser et de plaire. La vanité est l'idole à laquelle elle sacrifie toutes ses pensées, et elle regarde comme des jours perdus, ceux où elle n'a pas satisfait ses passions et multiplié ses indignes conquêtes. C'est ainsi que la terre est toute dans la plus désolante affliction, parce qu'il n'y a personne qui s'occupe sérieusement de ses devoirs et qui approfondisse ses obligations.

Il n'en fut pas ainsi du grand, du saint roi dont nous faisons l'éloge. Il ne regarda comme vrais devoirs pour un chrétien, que ceux qui ont rapport à l'état dans lequel il se trouve et à la religion qu'il professe. Ce fut de ces principes, qui vous sont inconnus, gens du monde, qu'il tira des conséquences que vous connaissez encore moins. Ce fut à la faveur de ce flambeau, que la grâce fit toujours luire devant lui, qu'il réduisit ses obligations personnelles à une sainte estime de son âme et de l'auguste qualité de chrétien dont il était revêtu, à un empire rigoureux qu'il exerça toujours sur son corps, en l'assujettissant au joug de la foi et de la raison, et enfin à une retenue extrême dans l'usage qu'il fit du monde, de sa gloire, et de toutes ses grandeurs.

Je dis en premier lieu, et je crois dire beaucoup, que saint Louis connut parfaitement la dignité du nom de chrétien et l'estime qu'il devait en faire. Il sut, aussitôt qu'il le put savoir, que ce nom glorieux avertit ceux qui ont l'avantage de le porter, qu'étant devenus comme participants de la nature divine (218), ils doivent, selon saint Paul, vivre d'une manière digne de Dieu, et se maintenir dans ce haut rang où le sang de Jésus-Christ les a élevés. C'est de ces grandes maximes qu'il suçait le lait dès ses plus tendres années ; et ce fut la connaissance qu'il en eut, qui le forma dès son enfance à cette piété aussi solide qu'éclairée, qui éclata dans tout le cours de sa vie. Prévenu de ses bénédictions si rares dans le grand monde, il eut le bonheur de trouver au milieu de la cour des exemples de valeur et de religion. Fils d'un roi, dont celui qui l'a nommé le *lion pacifique*, a fait le plus grand et le plus court éloge qu'un prince puisse jamais mériter, il apprenait presque en naissant à joindre à la valeur qui fait les héros, la modération qui fait les plus grands saints. Il est vrai qu'il ne jouit pas longtemps des leçons d'un père si capable d'en donner. Louis VIII, enlevé dans sa quarantième année par cette mort inhumaine qui, bien loin de respecter les têtes couronnées, se plaît quelquefois à les frapper au milieu de leurs plus beaux jours (219), manqua à son fils lorsqu'il était le plus en état de profiter de ses exemples, et ce coup aussi terrible qu'imprévu exposa le jeune prince à ce torrent de révolutions orageuses dont le

malheur est presque inséparable des minorités.

Mais, Dieu qui dans sa justice a coutume de rappeler le souvenir de ses miséricordes, ce Dieu qui tient d'une main les rênes des empires, et de l'autre se joue des desseins de l'homme ennemi, prit sous sa protection un héros naissant, qui ne devait se servir de l'autorité temporelle que pour établir celle de Jésus-Christ. Blanche de Castille, sa mère, qui possédait dans un éminent degré toutes les qualités d'une souveraine, et qui savait que les princes ne règnent jamais dignement quand Dieu ne règne pas par eux, ne pensa qu'à lui ouvrir, dès son plus bas âge, l'esprit à la connaissance de Dieu et des devoirs de la religion. Elle n'épargna rien pour mettre auprès d'un fils si cher tout ce que ses Etats renfermaient de meilleur, et pour la science et pour la vertu. Mais elle n'était pas de ces femmes stupidement précieuses, qui abandonnent le soin de leurs enfants à une main étrangère, qui s'imaginent qu'elles n'ont pas besoin de veiller sur ces jeunes plantes, à qui des gens mercenaires donnent souvent une pente vicieuse qu'on ne peut plus redresser et qui croient avoir tout fait quand elles ont donné ordre de tout faire. Semblable à cette femme forte dont parle l'Écriture, elle voulut tout voir par ses yeux, conduire tout par elle-même, et donner à l'éducation de son fils ses plus précieux moments. Mais, mon cher auditeur, que les leçons qu'elle lui donna furent différentes de celles que donnent à leurs enfants ces mères cruelles qui n'ont du goût que pour les vanités du siècle. Elle lui apprit, non pas à augmenter injustement ses domaines, à soutenir avec faste la grandeur de sa naissance, à opprimer impitoyablement quiconque oserait remuer l'aile (220) pour s'opposer à ses projets ; mais à aimer la raison et l'équité, à dominer sur ses peuples, moins par l'éclat et la force de son sceptre, que par la sincérité de son amour pour eux ; en un mot, à chercher en toutes choses, et avant toutes choses, le royaume de Dieu et sa justice. Elle lui fit comprendre, disent les historiens de sa vie, (221) que dans le christianisme tout est grand et au-dessus de ce qu'on connaît de plus grand ; qu'heureux est celui qui dès l'enfance s'accoutume à porter le joug du Seigneur, et que le service de ce Roi des rois de la terre a des charmes si touchants que ceux qui savent une fois les goûter, préfèrent un seul jour passé dans ses tabernacles à une longue suite de mois passés sous les tentes les plus délicieuses des pécheurs. Elle lui apprit que les impies, quand ils s'élèveraient du fond de la poussière jusque sur le trône, n'auraient jamais de paix véritable ; que les justes, au contraire, quand ils seraient éprouvés comme Job, et précipités du faite de la gloire dans l'abîme du néant, trouveraient dans le seul témoignage

(218) *Divine consortes natura.* (II Petr., II, 14.)

(219) Louis VIII, mourut le 8 novembre de l'an 1226. Saint Louis était né à Poissy le 25 avril 1215. (Voyez son *Éloge* en deux tomes par M. de La

Chaise, liv. I, p. 55, et liv. II, p. 56.

(220) *Non fait qui moveret pennam.* (Isa., X, 14.)

(221) *Protege de saint Louis*, pag. 79.

de leur conscience une ressource aux plus humiliantes disgrâces. Enfin, elle lui répéta avec une force pleine de tendresse, ces paroles que tous les siècles ont relevées avec tant d'éloges : *Mon fils, le ciel m'est témoin de la tendresse que j'ai pour vous : j'aimerais cependant mille fois mieux vous voir expirer à mes yeux, que de vous voir mort aux yeux de Dieu par la perte de l'innocence.*

Une terre si bien préparée ne demandait qu'à mettre au jour les semences que le ciel y versait insensiblement. Blanche portait ses espérances aussi loin que ses souhaits, et Dieu, qui se plaît à récompenser la piété des parents, donna à ses soins un succès, qui passa et ses souhaits et ses espérances.

Louis conçut, et conçut pour toujours, que cet attirail de vanité qui éblouit et qui enchante, doit être pour les chrétiens un sujet continuel de frayeur et d'humiliation; que la joie et les délices sont des biens étrangers à des hommes bannis de leur véritable patrie, et que, quand un conquérant se rendrait, à l'exemple des Césars, maître de tout l'univers, il ne serait qu'un vainqueur plus à plaindre que les vaincus, s'il venait à perdre son âme.

Faut-il après cela s'étonner, qu'un prince qui connaissait si bien l'excellence du christianisme et le bonheur qu'il avait d'y participer, préférât au nom glorieux de Louis roi de France, l'humble et simple nom de Louis de Poissy; c'est-à-dire qu'une petite ville où il avait reçu le baptême valût mieux à ses yeux qu'un vaste royaume où il avait reçu la plus noble des couronnes? Faut-il s'étonner de l'indignation pleine de ménagement avec laquelle il reprit ce courtisan si fameux par sa naïveté (222) qui lui avoua sans détour, que la lèpre du corps lui donnerait bien plus d'inquiétude que cet autre genre de lèpre que contracte l'âme par le péché mortel? Enfin, faut-il s'étonner si lorsqu'à l'âge de douze ans (223) il reçut à Reims cette onction respectable qui rend les rois sacrés pour les peuples, et qui, quand elle est reçue dans de saintes dispositions, les rend si utilement pour eux-mêmes les oints du Seigneur, loin d'être flatté par ce grand et superbe appareil de cérémonies, il sentit tout le poids dont un Maître supérieur le chargeait, et il s'écria du fond du cœur avec le Prophète-Roi : J'ai élevé mon âme vers vous, ô mon Dieu! C'est en votre bras que j'ai mis toutes mes espérances, et c'est de votre miséricorde que je m'attends qu'elles ne seront pas confondues. (*Psal. LXX, 1.*)

Telle était l'idée que saint Louis avait de son âme, et telle est celle que chacun de nous doit, à son exemple, avoir de la sienne. Mais, comme il savait que cette substance, d'ailleurs si noble, est condamnée à avoir

avec la chair qui l'environne, un commerce de misères; que la corruption des membres appesantit l'esprit; que le corps animal est un esclave insolent qui soupire toujours pour sa liberté, et qui, s'il n'est traité avec hauteur, ne manque pas de s'ériger en maître : ce saint roi exerça toujours sur lui le plus rigoureux empire. Persuadé que la mort entre par tous les sens, et qu'il est plus d'un David à qui un coup d'œil a coûté la perte de l'innocence, obligé d'ailleurs de vivre au milieu de la grandeur et de la magnificence, c'est à-dire, forcé par état à respirer un air qui n'exhaït de toutes parts que le poison et les dangers, il fit, comme Job, un pacte sévère avec ses yeux, et ne cessa point de prier Dieu de ne pas permettre que jamais ils ne s'arrêtassent sur la vanité.

Ici, mes frères, se présente à mon esprit cette modestie majestueuse, qui était pour les hommes et pour les anges un spectacle d'admiration; cette pureté inviolable qui ne perdit jamais rien de son éclat, et sur laquelle l'envie la plus désespérée n'osa hasarder des soupçons que parce qu'incapable de l'imiter, elle la jugeait impossible; cette aversion inflexible pour tous ces ouvrages de galanterie qui sont aujourd'hui les funestes délices du menu peuple aussi bien que de la cour, et qui n'ont d'autre effet que celui de nourrir avec succès des passions qui devraient être ignorées ou vivement combattues; enfin, cette continence singulière qui lui fit imiter la conduite qu'avait autrefois tenu le jeune Tobie avec sa nouvelle épouse, et que la licence de nos jours ne nous permet presque pas d'honorer de nos éloges.

Son mariage avec Marguerite de Provence n'eut rien de semblable à ces alliances malheureusement fastueuses où l'on s'épuise en dépenses superflues, où les sujets, dont les biens sont immolés à la magnificence du prince, cimentent la pompe de leur sang et de leurs larmes, et où les moindres péchés sont un oubli entier de Dieu, et une licence qui, toute criminelle qu'elle est, passe pour permise et peut-être même pour nécessaire. Cette union si souhaitée de l'Eglise et des peuples, répandit partout la joie et ne fit point de malheureux. Elle donna au comte de Provence la glorieuse satisfaction de voir en peu d'années ses quatre filles assises sur les quatre plus beaux trônes de l'univers (224), à la France le plaisir d'avoir trouvé une princesse qui devint la mère des peuples aussitôt qu'elle en fut devenue la reine, et à Louis, le rare bonheur d'avoir une épouse dont la piété et la vertu surpassaient les avantages de la nature, et dans qui toutefois les avantages de la nature étaient presque infinis

(222) Le sire de Joinville.

(225) Saint Louis, qui avait succédé à son père le 8 novembre 1226, fut sacré et couronné à Reims le 29 du même mois, premier dimanche de l'Avent.

(224) Marguerite de Provence, fille aînée de Raymond Bérenger de la maison de Barcelone, qui était

une branche des rois d'Aragon, épousa Louis IX. Eléonore, sa cadette, fut mariée à Henri III, roi d'Angleterre; Sancia, la troisième, le fut à Ricard, frère de celui-ci, qui dans la suite fut roi des Romains; et Béatrix, la dernière, épousa Charles, frère de saint Louis, qui se fit lui-même dans la suite roi de Sicile.

Touché, attendri à la vue des faveurs dont Dieu ne cessait pas de l'inonder : Effrayé en même temps de ses devoirs qui, par cette raison même croissaient tous les jours, la prière devint sa plus sérieuse occupation. Il n'y eut plus de divertissements superflus chez un prince qui, dès l'âge de vingt ans, se retrancha jusqu'aux plaisirs nécessaires. Un renoncement total à la pêche et à la chasse, récréations si simples et si permises à un roi dont toutes les actions étaient réglées au poids de la modération; ce renoncement fut l'essai du combat qu'il allait livrer à la nature. La magnificence dont il avait puisé le goût dans son inclination et dans l'exemple de ses ancêtres, fut rétrécie, ou plutôt mutilée. Toute dépense qui eût approché de l'inutile fut destinée à soulager les malheureux, et à faire couler dans toutes les parties du royaume la prospérité et l'abondance.

Mais, chrétiens, ce saint roi aurait cru se ménager trop, si, à la privation de ses plus innocents plaisirs il n'avait pas joint une mortification positive de son corps. Convaincu de ces grandes vérités, qui dans la religion tiennent lieu de maximes capitales, que quiconque veut être disciple du Sauveur doit porter sa croix après lui; que le *royaume des cieux souffre violence* (Matth., XI, 12); et qu'on ne peut l'emporter qu'à la pointe de l'épée, Louis, au milieu d'une cour nombreuse, recueilli comme un solitaire, imitait l'austérité des anciens pénitents de la Thébàide. Ses abstinences étaient fréquentes, et ses jeûnes qui l'étaient encore davantage, étaient pour la plupart si rigoureux, qu'à l'exemple du Prophète-Roi, il se contentait souvent du pain qu'il avait détrempé de ses larmes.

Que ne puis-je tracer ici à vos yeux un plan fidèle des victoires que ce roi, véritablement très-chrétien, a remportées sur sa propre délicatesse. Ici, vous dirais-je, pour se mortifier dans celle des actions où l'on pense le moins à la mortification, il faisait, chaque jour, en présence de tous ceux qui voulaient en être témoins, manger à côté de lui trois vieillards infirmes et dégoûtants, et nourrissait six-vingts pauvres dans son palais. Là il servait lui-même dans les hôpitaux ces membres affligés de Jésus-Christ qui, déjà environnés des horreurs de la mort, semblent la souffler avec la puanteur et l'infection sur ceux qui les approchent. Ce fut ici, qu'à la vue de toute la ville de Compiègne, ayant aperçu un lépreux qui faisait horreur, ce zélé consolateur des misérables fendit, pour aller à lui, la foule des courtisans qui l'environnaient, baisa la main toute gâtée de cet infortuné, soulagea son indigence et l'exhorta à souffrir patiemment pour l'amour de celui, qui n'est venu sur la terre, qu'afin de souffrir pour les hommes et pour leur salut (225). Enfin, ajouterai-je, ce fut en ce côté de l'Orient qui est entre Tyr et Sidon, que, pendant qu'une partie de son ar-

mée vengeait le sang des chrétiens, que la trahison des Turcomans avait répandu, il rendait lui-même à ces cadavres, qu'il trouvait de pas en pas, un devoir que les plus mercenaires n'osaient presque leur rendre; et réchauffant par un exemple prodigieux la charité la plus languissante, il portait sur ses propres épaules ces corps fluants et corrompus, jusqu'au lieu qu'il avait fait bénir pour leur sépulture. Mais un si long détail est l'heureux partage des historiens, dont les bornes sont moins resserrées. Cette foule nombreuse d'écrivains, qui ont consacré leurs veilles à perpétuer la mémoire de ce héros du christianisme, publieront avec plus d'étendue, et ses travaux, et les victoires qu'il a remportées sur lui-même; et l'Eglise de Poissy, qui conserve encore aujourd'hui les instruments de sa pénitence, annoncera avec plus de force que nous ne pourrions faire, son amour pour les croix et pour les sanglantes austérités.

Il serait, après cela, inutile de m'arrêter à vous faire voir, que saint Louis a usé du monde, comme n'en usant pas; et qu'il n'a jamais oublié que ce monde, qui damne tant de chrétiens, n'est qu'une figure qui passe avec rapidité; que sa gloire et ses honneurs s'évanouissent comme un fantôme; et que la fortune la plus brillante tient moins du verre par son éclat que par sa fragilité. Un prince occupé de son salut, si attentif à conserver la pureté de son âme, si expert dans le grand art, dans l'art pénible de mortifier ses membres, était bien éloigné de chercher sur la terre une cité permanente, et de regarder cette vallée de larmes comme un lieu de repos, de contentement, de Jéllices.

Mais, ce que je ne dois pas omettre, c'est de vous avertir de former votre conduite sur un si beau modèle; de remplir avec fidélité les devoirs qui vous regardent en qualité de chrétiens, comme ce saint roi a rempli les siens; et de considérer combien il serait honteux que les sujets restassent dans l'inaction, pendant que leur prince se met à leur tête, pour leur apprendre à combattre et à vaincre. Imitons-le donc, et nous verrons qu'il est aussi utile que glorieux de l'imiter. Etudions sa conduite, et nous y apprendrons combien est grande l'étendue de nos obligations. Saint Louis a fidèlement rempli tout ce qu'il se devait à lui-même en qualité de chrétien, vous l'avez vu jusqu'ici. Il a encore rempli tout ce qu'il devait à ses peuples, ou plutôt au monde entier, en qualité de souverain : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Aimer son prochain, c'est, au jugement de l'apôtre saint Paul (*Rom.*, XIII, 8), avoir rempli la loi, et par conséquent tous ses devoirs par rapport à lui. Mais aimer son prochain, c'est, au jugement de Jésus-Christ, aimer tous les hommes, et par conséquent,

être aussi zélé pour le bien d'un voisin, que nous le sommes pour nos propres intérêts; avoir comme le Samaritain de l'Evangile, pour ceux qui nous sont inconnus, des entrailles de miséricorde; et n'employer, à l'exemple de tant de martyrs, envers ceux qui nous persécutent et qui nous maudissent, qu'un langage de tendresse et de bénédiction. C'est cette triple charité, si j'ose m'exprimer ainsi, dont notre saint roi a fait pendant toute sa vie une profession solennelle, et qui a été la consolation de ses peuples, l'admiration de ses ennemis, l'édifiant spectacle des nations les plus infidèles.

Quand nous parlons de charité pour ceux qui nous environnent, et avec qui l'alliance ou le domicile nous donnent de plus intimes liaisons, ne vous imaginez pas, Messieurs, que nous parlions de ces amitiés purement naturelles, que forment le sang et la chair. A Dieu ne plaise que nous en trouvassions des traces dans les saints dont l'Eglise célèbre la mémoire, ou que, quand elles s'y trouveraient, nous entreprissions d'en faire l'éloge. Un objet plus digne se présente à nos yeux, et l'histoire de saint Louis nous offre en sa personne un prince qui a toujours cru, que pour aimer véritablement ses sujets, il devait par son exemple les porter sans cesse à la vertu; leur rendre inviolablement la justice; et avoir pour eux autant de tendresse, de ménagements, qu'un bon père en a pour son fils unique. Caractère du plus parfait amour qu'un homme constitué en dignité puisse porter à ses inférieurs, mais caractère que notre saint roi a soutenu et rempli dans toute son étendue.

Ce ne sont pas les seuls chrétiens qui ont reconnu combien l'exemple du souverain fait d'impression sur ceux qui lui sont soumis : et la religion la plus éclairée approuvera toujours cette maxime d'un ancien orateur, que telle est la destinée des princes qu'ils semblent commander tout ce qu'ils font eux-mêmes. *Hæc conditio principum est, di-cit Quintilien, ut quidquid faciunt, præcipere videantur.* Si jamais roi en fut plus persuadé que saint Louis, jamais roi ne donna à ses peuples tant et de si beaux exemples de toutes les vertus. Modestie, sagesse, tempérance, respect pour les prêtres du Seigneur, soumission aveugle aux décisions de l'Eglise, horreur infinie pour les albigeois qui étaient les sectaires de son temps, amour pour les pauvres, vigilance sur sa famille, attention à lui faire envisager le doigt de Dieu dans les événements les plus naturels, tout éclatait dans sa conduite.

Fallait-il dans le danger d'une mort prochaine, qu'annonçait une affreuse tempête, apprendre aux hommes que la volonté de Dieu doit être la règle unique de leur volonté: Louis était le premier aux pieds des autels à offrir à ce grand arbitre des destinées humaines, et sa vie, et celle de la plus noble portion de son royaume. Fallait-il rendre sensibles le néant et la caducité des dieux de

la terre, en comparaison de ce roi suprême: le même orage lui en fournissait l'occasion, et il faisait remarquer avec une gaieté pleine de grâce et de grandeur, qu'il n'avait fallu qu'un de ces vents que Dieu tire quand il lui plaît de ses trésors, pour conduire brusquement jusqu'aux portes de la mort le roi de France, son épouse et ses enfants. Fallait-il enseigner efficacement aux chefs des familles qu'ils sont chargés du salut de leurs plus vils domestiques, et que l'âme des maîtres répondra au jugement de Dieu pour celle des serviteurs: on voyait Louis, devenu catéchiste sans cesser d'être roi, expliquer aux derniers de ses sujets les mystères de la religion, et trouver dans tous les incidents de la vie humaine une ample matière à ces leçons touchantes, dont les uns portent à admirer la grandeur de Dieu, les autres à respecter en silence la sagesse terrible de ses desseins sur les enfants des hommes. Enfin fallait-il prêcher, si je puis m'exprimer ainsi, que quelque relevée que soit la condition d'un homme, les pauvres ne laissent pas d'être toujours ses frères; que chacun de nous doit les ménager comme une partie de lui-même; que la dureté et le mépris avec lesquels on a coutume de les traiter, sont quelque chose d'infâme dans le christianisme : ne voyait-on pas ce saint roi les servir dans son palais, comme s'ils eussent été les maîtres, et qu'il fût devenu leur esclave? N'est-ce pas lui qui, humblement prosterné devant eux, leur lavait les pieds avec respect, et les baisait avec tendresse? Qu'il s'élevait en s'abaissant ainsi! et qu'il lui était honorable de partager avec Jésus-Christ la glorieuse confusion de donner aux plus vils d'entre les hommes ces marques de charité, dont un Dieu mourant nous a laissé l'exemple!

Si saint Louis n'avait été grand que dans les exemples de piété qu'il a donnés à son peuple, je ne le proposerais qu'avec crainte pour modèle à ces braves prétendus, qui semblent s'imaginer que les princes ont toujours assez de vertu quand ils ont assez de valeur, et qui, pour justifier leur propre faiblesse, voudraient bien nous persuader que la véritable grandeur d'âme ne s'accorde pas trop bien avec la religion, toujours craintive et naturellement scrupuleuse. Grâce au ciel, nous trouvons, dans la personne de Louis IX, un roi qui eut tout à la fois et des sentiments assez chrétiens pour avouer qu'une valeur sans piété, toute capable qu'elle est d'éblouir, n'est propre qu'à ravager des Etats, qu'à désoler des empires, et des pensées assez nobles, pour reconnaître, qu'une piété sans valeur peut suffire aux particuliers, mais qu'elle ne peut être la seule et unique vertu des souverains. Né plus grand, plus intrépide, que les divinités fabuleuses de l'antiquité païenne, il n'avait pas encore quinze ans, lorsque, marchant en personne à la tête de son armée, il réprimait l'audace de ceux qui, croyant profiter de sa jeunesse, voulaient secouer le joug de son obéissance; emportait en deux semaines

malgré la rigueur de l'hiver, une place qui de tout temps passait pour imprenable (226); obligeait le comte de Bretagne (227) à implorer sa clémence, et faisait son coup d'essai par des succès, qui souvent ont été le terme de la valeur des plus grands capitaines.

Dans un âge un peu plus avancé, que ne fit-il pas pour soutenir la gloire de son nom, et l'honneur de sa couronne? Rappelez-vous, Messieurs, cette action si célèbre dans nos annales, ce jour glorieux, où Louis, qui savait que les rois, lors même qu'ils s'engagent à la guerre, doivent avoir dans le cœur l'amour de la paix, ayant offert à un ennemi tumultueux des conditions dont l'avantage ne servit qu'à redoubler son orgueil, se résolut enfin à combattre et à vaincre. Son nom seul jette partout la terreur et l'épouvante. Fontenay, malgré sa double enceinte de murailles, est pris d'assaut, rasé jusque dans ses fondements, et sa ruine, qui dure encore, annonce encore aujourd'hui la pesanteur du bras qui l'a foudroyé. Louis, soutenu de son courage, va insulter l'Angleterre jusque dans son fort. Il mesure sa noble audace sur la justice de sa cause. Il se jette avec impétuosité au milieu des bataillons ennemis, et, par un prodige que cette nation rivale a été la première à nous apprendre, comme elle fut la première à l'admirer et à en gémir, il soutient seul sur le pont de Taillebourg l'effort désespéré d'une armée en bataille. Son courage fixe la victoire chancelante. Déjà ses légions se mettent en ordre à ses côtés, et portent partout la terreur, le carnage et la mort. Le roi d'Angleterre apprend par son exemple à ses escadrons enfoncés; qu'il n'y a pour eux de salut qu'en la fuite. Ce prince tremblant va porter à Saintes, à Blaye, à Bordeaux, la nouvelle de son orgueil confondu; et sa défaite allait être entière, s'il n'eût eu affaire à un roi qui devait sacrifier l'amour de sa gloire à l'amour de ses plus mortels ennemis. Nous ne l'oublierons jamais ce jour fortuné, où saint Louis donna la paix à l'Angleterre, qui venait de la lui refuser; où il rendit ses bonnes grâces à l'ambitieuse comtesse de la Marche, qui peu de jours auparavant avait voulu l'empoisonner; où il força ses ennemis à confesser que sa valeur et ses victoires tenaient du prodige, mais que sa modération l'emportait sur ses victoires, et passait de beaucoup sa valeur.

Mais hélas! qu'auraient servi à saint Louis ces glorieux exploits, s'ils n'eussent pas été animés de cette foi vive sans laquelle les actions les plus grandes aux yeux des hommes ne sont devant Dieu, qu'un airain qui résonne, et une cymbale qui fait du bruit? Que lui servirait de s'être fait de son nom un bouclier formidable et d'avoir obligé ses ennemis à lui rendre justice, s'il n'eût pas été le premier à la rendre à son peuple; si, semblable à ces plaideurs de profession, qui, au bout de

vingt procès gagnés, laissent leur famille plus pauvre qu'elle ne l'était auparavant, il eût, comme tant d'autres, malgré le bonheur de ses armes, désolé son royaume, et introduit dans ses Etats le murmure, la fraude et tous les crimes qui sont inséparables d'une excessive pauvreté? Il sentit le danger, et il mit toute son application à prévenir le mal, ou à le réparer. Bien différent de ce roi d'Israël, qui s'emparait de la vigne de Naboth par la voie la plus détestable, notre saint fut toujours le premier à prendre contre lui-même le parti de ceux qui lui étaient opposés. On voyait, sous ce règne d'or, des officiers pleins de probité et de lumières courir en son nom de province en province, peser les plaintes des mécontents dans une balance toujours inclinée en leur faveur, et réparer le tort que des ministres infidèles auraient pu y faire en abusant de son autorité. On le voyait lui-même, comme un pasteur vigilant, faire la visite de ses Etats, pacifier les troubles et les différends, apaiser des murmures qu'il n'avait pas fait naître, et laisser partout des marques souvent immortelles de sa libéralité. La timide innocence, la vérité sans appui osaient se présenter à ses yeux. Que dis-je, elles furent toujours les seules qu'il voulut écouter, et la garde qui veillait à la porte de son palais n'y fut placée que pour leur donner un accès plus libre et plus honorable. Combien de fois dans la crainte que l'envie de lui faire sa cour n'eût aveuglé les juges en faveur de ses propres intérêts, a-t-il voulu qu'on examinât de nouveau des affaires, même sagement terminées! Combien de fois, rempli, comme Daniel, de l'esprit de sagesse et d'intelligence, a-t-il obligé, dans la cause même du duc d'Anjou son frère, les anciens d'Israël de retourner au jugement, ou a-t-il cassé de son propre mouvement des arrêts que la faveur avait dictés! Bois de Vincennes, et vous, forêt de Fontainebleau, désert favori de saint Louis, combien de fois l'avez-vous vu assis sur le gazon, à l'ombre de vos hêtres, environné, au lieu de gardes, du seul amour de son peuple, étudier avec une patience infinie les droits de la veuve et du pupille; pénétrer par sa sagesse ce tortueux labyrinthe de difficultés, dans lequel les mauvaises affaires s'enveloppent pour échapper au flambeau de la vérité; essuyer les larmes de ceux qui étaient dans l'affliction, et consoler à ses dépens ceux en faveur desquels la justice ne lui permettait pas de prononcer!

C'est ainsi, mes chers frères, que saint Louis mettait la paix dans son royaume; qu'il y conservait tous les biens qui sont une suite naturelle de l'union des peuples, et qu'il y accomplissait à la lettre cet oracle du Saint-Esprit (228): qu'un roi sage est le bonheur, l'appui, la consolation de ceux qui vivent sous ses lois. Mais, c'est ainsi qu'il condamnait par sa justice et par son appli-

(226) La ville de Belême.

(227) Pierre de Dreux.

(228) *Rex sapiens stabilimentum populi est.* (Sav. VI, 32.)

cation la conduite de tant de magistrats, qui, vendus aux volontés des puissants du siècle, sacrifient à leur ambition la fortune et les biens de l'orphelin, accablent par des délais mortels des parties incapables de les soutenir, et font du sanctuaire de l'équité un trafic qui, en opprimant l'innocence leur attire autant d'infamie que l'amour du juste et du vrai attire sur notre saint de respect et de vénération.

En effet, le bruit d'un amour si constant pour la justice se répandit bientôt dans toutes nos provinces, et de nos provinces passa chez nos voisins. La renommée publia dans toute l'Europe, comme elle l'avait autrefois publié de Salomon dans toute l'Asie, que le roi de France avait reçu du ciel l'esprit de sagesse et de discernement pour décider selon les règles du jugement. Princes, comtes, monarques, tout vint à lui des royaumes étrangers pour admirer sa haute prudence et pour en profiter. Louis se vit bientôt l'arbitre des plus fameux démêlés, et, d'un mot dicté par l'heureux génie qui présidait à ses conseils, il calma des orages qu'une guerre envenimée et des ruisseaux de sang n'auraient pu arrêter. Amis, ennemis, tous l'acceptaient pour médiateur, parce que tous savaient qu'il était incapable de trahir sa conscience. Mais ce qui touche sensiblement le cœur des bons princes, une foule d'étrangers se rendaient à flots dans ses Etats pour y partager le bonheur de son peuple, parce que, tandis que l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre ressentaient les tristes effets de l'ambition inquiète de leurs souverains, la France, au contraire, jouissait d'une paix profonde, et était gouvernée par un roi qui mettait toute sa gloire à sanctifier les siens par son exemple, à leur rendre inviolablement la justice, et à la tempérer par la douceur et par les plus tendres ménagements. Dernier trait de son éloge, mais trait d'autant plus précieux qu'il n'est pas toujours celui qui domine le plus.

En effet, chrétiens, il ne fut jamais de maître plus commode, de seigneur plus traitable, de roi plus populaire. Que ses sentiments étaient opposés aux cruelles maximes de cet empereur romain, qui ne s'embarassait pas d'être odieux aux nations, pourvu qu'il en fût redouté ! Louis ne voulut de ses peuples que le cœur et l'affection, et ce fut en se dévouant à eux qu'il mérita que, par un juste retour, ils se dévouassent à lui. Leurs disgrâces devinrent ses disgrâces, et pendant son règne, qui fut de près de quarante-quatre ans, il put dire, comme saint Paul, qu'aucun d'eux ne fut affligé sans qu'il fût affligé lui-même (229). Sa charité compatissante le rendit, peut-être à plus juste titre que Job, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père de tous les misérables ; et il n'eût fait qu'adonc modestement la vérité quand il se serait rendu, avec ce saint homme, ce glorieux témoignage, que ceux qui étaient près de périr le comblaient de

bénédiction, parce qu'il se hâtait de leur tendre la main et qu'il remplissait de consolation le cœur de la veuve désolée, parce qu'il vengeait hautement ses intérêts : *Benedictio perituri super me veniebat, et cor viduæ consolatus sum.* (Job, XXIX, 13.)

Ce fut par ses soins que des provinces, accablées de disette, trouvèrent comme par miracle l'abondance au milieu de la famine ; que les pauvres qui, errants çà et là, annonçaient d'un pas mourant l'excès de leurs misères, rencontrèrent un asile dans les hôpitaux qu'il fonda ou qu'il fit réparer ; que les aveugles, doublement à plaindre, et par leur indigence, et par la perte du plus précieux des sens, se virent en état de ne plus craindre cette affreuse nécessité, dont l'idée les désolait par avance. C'est à vous, pauvres infortunés, que saint Louis semble encore aujourd'hui tirer de l'indigence, c'est à vous qu'il appartient de publier que l'étendue de sa charité surpassa celle de vos besoins ; que le ciel, sous son règne, ne vit point d'affligés sans consolation, de malheureux sans appui, de persécutés sans défense, et que la compassion, qui crut avec lui dès son enfance, subsiste encore après sa mort. Dites-le hautement : les cieux vous applaudiront, la Seine et tous les fleuves battront des mains ; et si le monde, engourdi ou jaloux, garde le silence, les montagnes élèveront leur voix, et se feront un doux plaisir de les réunir aux vôtres : *Flumina plaudunt manu, simul montes exsultabunt.* (Psal. XCVII, 8.)

Un prince si attentif au bonheur d'une nation naturellement affectionnée à ses rois, ne pouvait manquer d'être plus cher à chacun de ceux qui la composaient que sa propre vie. Et en effet, comme c'est dans le péril de l'objet aimé que toute la tendresse se réveille, jamais on ne vit plus de marques d'une vive et sincère douleur que lorsqu'on se crut en danger de le perdre. Ainsi, lorsque, à l'âge de trente ans, il fut dans Pontoise attaqué de cette maladie si violente que, dès les premiers instants, on la jugea mortelle, la fortune si florissante des citoyens changea de face. La France, dans l'aiguillon de sa douleur, devint semblable à ces villes lugubres qui, menacées autrefois de l'indignation de Dieu, ne connaissaient plus que les soupirs et les larmes. Les voutes sacrées des temples du Seigneur retentirent jour et nuit des vœux que chacun fit pour une santé si précieuse. On ne voyait de toutes parts que des vieillards tremblants qui l'appelaient leur père, que des femmes et des enfants qui poussaient des cris aigus dans les places publiques, que des malades qui oubliaient leur langueur pour ne penser qu'à la sienne, et qui, prosternés au pied des autels, conjuraient le Dieu tout-puissant, ou d'épargner un si bon roi, ou de ne pas permettre qu'ils eussent la douleur de lui survivre.

Le ciel ne fut pas toujours insensible à des gémissements si vifs, si universels. Il exauça nos pères ; mais, hélas ! qu'il leur

(229) *Quis infirmatur, et ego non infirmor, etc.* (II Cor., XI, 29.)

vendit cher ses mi-éricordes ! Louis se réveille d'une léthargie, qui, avec le bruit de sa mort avait déjà répandu partout la douleur et la consternation. Ses premières paroles sont à la fois, et une action de grâces à celui qui l'avait rappelé des portes du tombeau, et une promesse solennelle de consacrer à sa gloire les restes d'une vie qu'il ne tenait que de ses libéralités. Il demande avec force, et reçoit avec respect de l'évêque de Paris, cette figure de la croix, qui, pour lors, était la marque du dessein de partir pour la terre sainte. Il n'en est pas plutôt revêtu, qu'il annonce lui-même sa guérison et son rétablissement, pendant que tout le reste de son royaume, frappé des dangers qu'une tête si chère allait essuyer, retombe dans une désolation presque semblable à celle dont à peine il était sorti.

Rien ne peut arrêter l'impétuosité sainte de ce cœur dont la charité embrasse et les chrétiens et les infidèles. Tropicépris du désir d'étendre l'empire de Jésus-Christ, il n'écoute que la générosité de son amour. Tendresse, larmes, regrets, tout est inutile. Que quiconque, s'écrie-t-il comme un autre Matathias, que quiconque a du zèle pour la loi de ses pères se joigne à moi, et se dispose à combattre les combats du Seigneur. Si nous en sortons victorieux, nous acquérons au nom chrétien une gloire qui ne finira qu'avec l'univers ; et si nous succombons, la gloire immortelle du martyr nous attend. Partons, chrétiens ; nos frères, affligés dans la Palestine, nous tendent les mains. Allons porter la terreur et la foi dans ces lieux où s'est opéré le salut du monde. C'est là que nous baiserons cette poussière sacrée que le Sauveur a teinte de son sang, et que nous adorerons la terre où les pieds d'un Dieu-Homme se sont si souvent reposés : *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.* (Psal. CXXXI, 7.)

C'est ici, Messieurs, que je m'aperçois qu'il faut, malgré moi, donner des bornes à un discours, qui n'en aurait point si je ne consultais que la richesse et l'étendue de mon sujet. Je vous aurais fait voir, si le temps me l'eût permis, que notre saint s'est surpassé dans la fidélité avec laquelle il a rempli tous ses devoirs par rapport à Dieu ; que pour y réussir, il déclara au crime une guerre mortelle ; que par ses édits vigoureux, la licence des duels fut réprimée, les blasphèmes impitoyablement punis, les débauches arrêtées. J'aurais ajouté que non-seulement il renversa l'empire du péché, mais qu'il fit fleurir celui de la vertu, soit en faisant un nombre prodigieux de pieuses fondations, soit en ouvrant de toutes parts, dans de fervents monastères, des asiles aux larmes ou

à l'innocence ; et je n'aurais pas manqué de vous dire que c'est à sa piété que vous devez le bonheur d'avoir au milieu de vous une portion de cet ordre respectable que Dieu s'est formé pour la gloire de son nom, la rédemption et le salut des captifs (230). Mais la juste crainte de fatiguer plus longtemps votre patience par un discours si peu proportionné à la grandeur de la matière rétrécit mon zèle ; et si j'apercevais dans l'histoire quelque chose qui fût capable d'entrer en parallèle avec une partie même des vertus que saint Louis a fait éclater dans ses voyages d'outre-mer, je serais le premier à me prescrire un prompt et rigoureux silence. Suivons-le donc dans l'Orient ; suivez-l'y, faux braves du siècle, qui croyez que la piété n'est bonne à rien, et que la pratique des vertus chrétiennes est l'occupation de ceux qui n'en ont point. Sa défaite vous instruira plus que ses victoires. Vous verrez les barbares douter s'il est leur captif ou s'il est leur maître, et délibérer s'ils mettront avec respect sur la tête d'un étranger qu'ils tiennent dans les fers la couronne qu'ils viennent d'ôter avec fureur à leur prince légitime. Il sera vaincu, et c'est dans cet état même qu'il fera la loi à ses vainqueurs. Toujours égal à lui-même, il sera malheureux sans rien perdre de sa dignité, après avoir été heureux sans rien perdre de sa modestie. Je le répète, la nature peut enfanter des conquérants, mais il n'y a que la grâce de Jésus-Christ qui puisse former ces âmes rares, ces âmes supérieures à elles-mêmes, qui multiplient leur reconnaissance à mesure que Dieu multiplie ses coups, et qui lui sont aussi fidèles dans le sein des peines et de l'affliction qu'au milieu des bons succès et de la plus flatteuse prospérité.

Le ciel, en effet, sembla d'abord bénir une entreprise dont ni l'orgueil ni l'ambition n'avaient dirigé la marche. Louis voit enfin l'Egypte, et, impatient d'atteindre le rivage, il s'élance au milieu des flots. Une grêle de traits qui fondent sur lui redouble son courage et anime ses officiers. La mort tombe de rang en rang partout où tombent ses coups. L'ennemi, pressé, interdit, croit apercevoir à la tête de nos légions ce Dieu d'Israël qui foudroyait Pharaon et ses Egyptiens. Partout les chrétiens combattent, et partout ils sont victorieux. Damiette, superbe et redoutable séjour du sultan, est réduite avant que d'être attaquée. L'Asie offre de nouveaux combats ; la France moissonne de nouveaux lauriers. Louis, couvert dans un seul jour, de toute la gloire des héros, s'humilie de plus en plus devant Dieu. Ce n'est ni à son arc ni à son bouclier ; c'est à

(230) Ce discours fait pour Fontainebleau y fut prêché en 1722 ; les RR. PP. Mathurins qui y ont été établis par saint Louis y desservent la chapelle du roi. Le même discours ayant été prononcé à Longchamp, cet endroit fut changé ainsi : « Je n'aurais pas manqué de vous dire que c'est à une princesse, plus unie avec lui par les nœuds de la vertu que par les liens du sang, que vous êtes redevable de

cette assemblée de vierges, qui par une vie pénitente et austère, une retraite continuelle, une union aussi édifiante que solide, sont la portion chérie de l'Eglise de Jésus-Christ, et que tant de vertus rendent aussi digne de l'illustre Isabelle qui les fonda que de saint Louis dont elle ne fit que suivre les exemples. »

ce bras tout-puissant qui renversait les murs de Jéricho qu'il attribue la victoire. Ce n'est aussi qu'en l'honneur du Dieu des armées qu'il permet de chanter des cantiques de louanges. C'est par Jésus-Christ qu'il a triomphé; c'est par lui qu'il veut que Jésus-Christ triomphe. Il laisse aux conquérants profanes les entrées superbes; il fait la sienne en suivant nu-tête l'étendard de la croix. Mille batailles gagnées le toucheraient moins que la joie dont il est pénétré, soit en voyant le sacrifice innocent des chrétiens succéder aux sacrifices impurs des gentils, soit en entendant retentir de toutes parts le nom sacré du Sauveur dans un lieu consacré depuis tant d'années aux éloges du plus impie et du plus faux des prophètes.

Mais, hélas! que la fin répondit peu à de si beaux commencements : Dieu lui-même semble se déclarer contre son serviteur; et pendant que ses ennemis sortent comme l'herbe du sein de la terre, et se multiplient, il étend, appesantissant sur lui cette main qui effraye, qui désole, qui consterne. L'armée chrétienne périt en triomphant. Une maladie contagieuse la ravage. Ses espérances s'évanouissent, et Louis devient lui-même le jouet et l'esclave d'un peuple furieux, et par ses premières pertes, et par son nouveau triomphe.

Était-ce donc là, ô mon Dieu! où se devaient terminer tant de combats et tant de victoires? Et tous ces grands préparatifs ne pouvaient-ils aboutir qu'à une humiliante et pénible captivité? Jusqu'à quand, Seigneur, oublierez-vous vos miséricordes, pour ne consulter que votre fureur? Répandez-la, cette fureur vengeresse, sur les nations qui ne vous connaissent pas, sur ces peuples impies qui ne prononcent votre nom que pour le blasphémer : *Effunde iram tuam in gentes que te non noverunt, et in regna que nomen tuum non invocaverunt* (Psal. LXXVIII, 6); de peur que l'humiliation du plus saint des rois ne nuise à votre gloire, et que ses ennemis, qui jamais n'eussent été les siens, s'ils n'étaient pas les vôtres, n'en concluent que le Dieu des chrétiens n'est qu'un Dieu chimérique et impuissant? *Ne forte dicant in gentibus : Ubi est Deus eorum?* (Ibid., 10.)

Sagesse des hommes, que tes vues sont peu pénétrantes; qu'il y a d'illusion dans tes conseils! C'est ainsi qu'il fallait que le serviteur souffrît à l'exemple de son Maître, pour entrer un jour dans la joie qui lui était destinée. C'est ainsi que la Providence faisait connaître que saint Louis ne servait Dieu que par amour; qu'il lui était aussi fidèle pendant qu'un ennemi insolent et barbare osait le menacer de la mort, que quand il lui avait lui-même donné la loi, et qu'il avait porté la terreur et la majesté de son nom jusqu'au bout de l'univers; que rien sur la terre n'était capable de l'effrayer que la perte de son âme, et qu'il était prêt à mourir mille fois plutôt que de racheter sa vie aux dépens de ce qui aurait pu blesser sa conscience.

Telle fut, chrétiens, telle fut toujours sa conduite depuis son enfance jusqu'à sa mort. Aussi vit-il, je ne dis pas sans émotion, je dis avec la plus douce tranquillité, ce moment si terrible au commun des hommes, et ordinairement plus terrible aux rois, et à ceux qui ont fait une grande figure sur la terre. Uniquement occupé de la Jérusalem céleste dans le temps même qu'il faisait un second effort pour venger la Jérusalem terrestre : couché sur la cendre, comme le dernier des hommes et le premier des pécheurs, il ferma les yeux à une couronne temporelle, qui ne l'avait jamais ébloui, pour les ouvrir à cette couronne permanente qui avait toujours été le centre de ses vœux et le terme de ses désirs.

Puissiez-vous, mon cher auditeur, vous laisser attendre par de si beaux, de si grands exemples. Puissiez-vous l'apprendre et l'apprendre pour toujours, que les honneurs, les dignités, les biens, les talents de l'esprit et du corps, la vie même tout entière, n'est qu'un léger tissu de vanité, si on ne l'emploie au service du premier des maîtres; qu'il vient un moment fatal où tous ces titres superbes qu'on adore sur la terre, se perdent dans une nuit éternelle, et où il ne reste à ceux qui les ont tant chéris que le regret de les perdre, ou la douleur de les avoir possédés. Puissiez-vous apprendre de lui à respecter les pauvres, à soulager par vos libéralités dans les hôpitaux ceux qu'une délicatesse souvent excessive vous empêche d'y visiter; à concourir, avec une sainte joie, à la générosité de ces hommes respectables, de ces vierges pleines de zèle qui, sous les auspices d'un illustre prélat, se sacrifient sans réserve au soulagement et au bien des malheureux.

Et vous, Seigneur, qui tenez dans vos mains le cœur des rois, et à qui seul il appartient de le tourner à votre gré comme une eau courante; apprenez de plus en plus au jeune prince, qui de jour en jour redouble nos espérances, ce qu'il vous doit, ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'il doit à ses sujets. Donnez-lui au centuple cet esprit d'intelligence et de jugement, si nécessaire à la paix et au bonheur des peuples : *Deus, Deus judicium tuum regi da.* (Psal. LXXI, 2.) Faites que l'amour de l'équité passe avec son sang jusqu'à ses derniers neveux, et que ceux qui nous succéderont admirent, dans sa glorieuse postérité, ce que ceux qui ont été avant nous ont admiré dans le plus saint de ses prédécesseurs : *Et judicium tuum filio regis.* (Ibid.) Gravez profondément dans son cœur ces vérités si familières à saint Louis, qu'en le faisant roi, vous l'avez fait père des petits aussi bien que des grands, et qu'il ne doit pas moins la justice à ceux que leur bassesse semble rendre indignes de ses regards, qu'à ceux qu'une naissance distinguée approche le plus de son trône : *Judicare populum tuum in justitia, et pauperes tuos in judicio.* (Ibid.) Que le bruit de ses vertus se répande, ô mon Dieu! jusque sur le sommet des montagnes, et qu'elles por-

tent la paix dans le sein des vallées : *Suscipiant montes pacem populo, et colles justitiam.* (*Ibid.*, 3.) Que la mémoire de son règne fortuné passe de génération en génération; que sa piété serve de modèle aux princes qui viendront après lui; que son nom chéri et respecté subsiste aussi longtemps que le soleil et la lune éclaireront l'univers : *Et permanebit cum sole et ante lunam in generationem et generationem* (231). (*Ibid.*, 5.) Ce commerce de vertus, ces grands exemples donnés d'une part, et fidèlement suivis de l'autre, sanctifieront le prince et les sujets pendant cette vie, et leur mériteront dans l'autre cette couronne éternelle que les rois ne possèdent point sur la terre. Je vous la souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE III.

SAINT VINCENT DE PAUL.

Prêché à Saint-Cyr, devant la reine de Pologne.

Oculus Dei respexit illum in bono, et erexit eum ab humilitate ipsius, et exaltavit caput ejus. (*Eccli.*, XI, 13.)

Dieu l'a regardé d'un œil favorable, et après l'avoir tiré de l'humiliant état où il était réduit, il l'a comblé de gloire et d'honneur.

Madame,

C'est en Jésus-Christ glorifié par ses propres humiliations que ces paroles du Saint-Esprit se sont vérifiées dans toute leur étendue, et c'est en Vincent de Paul, autant peut-être qu'en aucun autre des élus, qu'elles se sont vérifiées avec proportion. Aussi a-t-il comme son Maître constamment suivi la route pénible qui conduit à la gloire. Ce grand homme, qui eût pu, d'après l'Apôtre, exhorter tous les chrétiens à être ses imitateurs, comme il était lui-même imitateur de Jésus-Christ, ne s'est jamais proposé d'autre modèle que celui qu'a laissé aux nations le sage, le sublime fondateur de la nouvelle alliance. Persuadé qu'il n'est point de chrétien qui puisse être du nombre des élus, s'il ne s'efforce de devenir parfait comme le Père céleste, et conforme à l'image de son Fils, il n'a travaillé pendant la longue carrière qu'il a fournie sur la terre, qu'à retracer dans ses mœurs et dans sa conduite toutes les vertus dont le Verbe incarné nous a laissé l'exemple. Sa charité pour les pécheurs s'est formée sur la charité de ce Dieu-Homme qui, par sa douceur, gagnait les publicains, qui évangélisait les pauvres dans les déserts et dans les campagnes; et qui allait jusqu'en Samarie pour annoncer les mystères de la grâce à une femme criminelle. Son zèle pour la gloire du nom de Dieu et pour la propagation de l'Evangile, n'a eu des bornes que parce que l'univers a les siennes. Sa compassion pour les misérables et pour les ailligés a imité, autant qu'il

s'est pu faire, la compassion de celui qui versait des larmes sur la ruine future de Jérusalem, qui gémissait sur la mort de Lazare, qui s'attendrissait sur la douleur dont ses sœurs étaient pénétrées. Dans sa mortification et ses austerités, il ne perdit jamais de vue ce Dieu pénitent qui, pendant les jours de sa chair, n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. Enfin, son amour pour le mépris et les humiliations fut si excessif, si violent, que, quoiqu'il ait toujours eu devant les yeux Jésus-Christ tout entier, il est aisé d'apercevoir que rien ne l'a frappé davantage que Jésus-Christ anéanti, jusqu'à prendre la forme d'un ver de terre, du dernier des hommes, d'un homme de rebut, d'opprobres, de douleurs.

C'est en marchant sur les pas de ce divin Sauveur que Vincent de Paul s'est humilié devant vous, ô mon Dieu! Mais que vous avez bien fait voir que vos yeux sont principalement ouverts sur les humbles et sur les petits; que la prière et les gémissements de ceux qui se regardent devant vous comme de vils atomes, montent jusqu'au trône de votre gloire; et que s'il n'est point de sacrifice qui vous soit plus agréable que celui de l'humilité, parce qu'il n'en est point qui anéantisse davantage la nature et ses inclinations, il n'en est point aussi que vous récompensiez avec plus de libéralité et de magnificence. Rendez-vous ici attentifs, riches et pauvres, prêtres et peuples, qui m'entendez. [Et vous surtout, mes frères, dont Vincent fut l'apôtre; vous qu'il a sanctifiés d'avance en sanctifiant vos pères; vous qui parmi vos encêtres ne pouvez manquer d'en avoir, qui doivent à ses insinuations et à ses sueurs le bonheur dont ils jouissent dans la sainte Sion; vous qu'ils exhortent aujourd'hui par mon ministère à transmettre à vos derniers neveux les leçons que vous avez reçues de ses enfants pendant le cours de cette mission; comme ils ont transmis à ceux qui leur ont succédé, les leçons saintes qu'ils avaient reçues de lui (232).] L'humilité poussée, si on l'ose dire, jusqu'au delà des bornes par Vincent de Paul, et honorée de Dieu de la manière la plus éclatante, va servir de matière à l'éloge d'un serviteur fidèle, et vous apprendre que, si, sans cette importante vertu, vous n'êtes rien devant le Seigneur, avec elle vous pouvez tout attendre de ses miséricordes. Voici donc en deux mots tout le plan de ce discours. Vincent de Paul a été un juste, qui n'a travaillé pendant toute sa vie qu'à demeurer dans l'obscurité; un juste qui n'a cherché que l'oubli et le mépris; un juste enfin qui a glorifié Dieu, en s'anéantissant devant lui et devant tout les hommes par la plus rare et la plus profonde humilité; vous le verrez dans mon premier point. Vincent de Paul a été un juste, que Dieu

(231) Davia, dans le psaume LXXI, demande à Dieu la sagesse et la justice pour le jeune roi Salomon. Mais comme ce prince fut la figure de Jésus-Christ, il y a bien des versets qui ne conviennent qu'au Messie.

(232) Cette période, qu'on a mise entre crochets, fut ajournée pour Villepreux, où l'on célébra la fête de saint Vincent le 22 février, second dimanche de carême 1759, vers la fin de la mission qu'y firent les prêtres de sa congrégation.

a voulu faire valoir, à qui il a donné un grand nom sur la terre, qu'il a forcé d'entrer dans la carrière de la gloire et des honneurs : en un mot, un juste, qu'il a glorifié d'une manière distinguée, en récompensant au centuple son humilité et toutes ses vertus : ce sera le sujet de mon second point. Au reste, ces idées, qui pourraient vous paraître trop générales, seront différenciées par des traits, qui ne sont propres que du saint que l'Eglise honore aujourd'hui. Car c'est aux faits qu'il faut se borner dans un éloge, où pour être orateur il suffit d'être historien ; et où la difficulté de l'être ne naît que de l'étendue du sujet et de l'abondance de la matière.

Vierge sainte, Vincent de Paul vous honora toujours d'un culte particulier. Vous fûtes sa ressource dans ses plus hauts projets, comme dans ses plus vives disgrâces. Soyez la mienne aujourd'hui. Soutenez ma faiblesse, et donnez au dernier des enfants de célébrer d'une manière digne de vous la mémoire d'un de vos plus fidèles serviteurs. Nous vous le demandons de concert, en répétant ce salut plein de grâce, qui fut la récompense de votre humilité, le principe de votre gloire, le motif de nos plus douces espérances. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Madame,

La médiocrité de la naissance n'est pas toujours le chemin qui conduise plus sûrement à l'humilité. On s'élève quelquefois, mais on s'éblouit à force de s'élever ; et on est comme naturellement porté à oublier son premier état, quand on aperçoit, entre lui et sa condition présente, un intervalle que l'amour-propre étend, et rend en quelque sorte infini. D'ailleurs l'humilité, surtout quand on l'envisage selon la juste, mais rigoureuse idée que s'en forma Vincent de Paul, n'est pas une de ces vertus que la nature pratique par attrait et par inclination. La définir selon les principes de ce grand serviteur de Dieu, c'est en avoir établi la difficulté. Le dirai-je, ô mon Dieu ! c'est avoir démontré que le chemin qui conduit à la vie est presque inconnu à la plupart de ceux mêmes qui s'y croient le plus avancés.

En effet, chrétiens, qu'est-ce qu'être véritablement humble ? C'est, disait à ses enfants le grand saint que nous célébrons aujourd'hui, c'est se rendre à soi-même ce témoignage si dur, si accablant, que l'on ne mérite de la part de ceux avec lesquels on est obligé de vivre, que du mépris et de la confusion. C'est, ajoutait-il encore, trouver sa joie dans les humiliations ; se réjouir, non pas d'avoir des défauts, mais quand ces défauts, connus du prochain, nous dégradent à ses yeux, nous avilissent dans son esprit,

nous exposent à ses reproches, à sa censure. Enfin, continuait-il, c'est être si frappé de la vue de son néant et de sa bassesse, qu'on se dérobe soi-même à soi-même ; qu'on se dissimule tout le bien qu'on peut faire, et qu'on le regarde toujours, ou comme l'effet de la vertu de ceux dont le ministère est associé au nôtre, ou comme un don de la pure miséricorde de Dieu (233).

Il suffit de jeter la vue sur ces caractères si grands, mais si difficiles à soutenir, pour tomber d'accord que l'humilité chrétienne fait partie de ce trésor caché, dont parle Jésus-Christ dans son Evangile ; et que si nous nous mettions en mouvement pour chercher un homme véritablement humble, nous serions peut-être moins heureux que ce prince si éclairé, qui chercha en vain une femme véritablement forte. Mais quelque rare que soit l'humilité ; quelque impossible qu'elle soit aux forces de la nature, quelque difficile qu'il soit de la conserver, lors même qu'on la possède dans un degré éminent, j'ose avancer, d'après le vertueux cardinal de La Rochefoucauld, que saint Vincent de Paul fut comme inondé de sa plénitude, et que dans toutes les occasions, qui se sont présentées, ou qu'il a lui-même fait éclore, il a témoigné pour elle plus d'amour, plus d'empressements, que les plus déclarés martyrs de l'ambition n'ont de fureur pour la gloire et pour les grandeurs. Au reste il est évident par le simple exposé, que je ne parle point ici d'une humilité partielle, qui se borne à certains chefs, et n'exclut pas l'orgueil sur les autres ; d'une humilité capricieuse ou forcée, qui n'a de durée que celle d'une humiliation involontaire, d'une humilité rampante, que la lumière ne conduit pas, et qui souvent dégénère en bassesse. Celle dont Vincent de Paul fit profession, a été générale dans son étendue, constante dans les occasions les plus délicates, grande et magnanime dans sa manière d'opérer. A des traits si glorieux, si forts, pourriez-vous ne pas reconnaître tous les principes d'une vie éminemment chrétienne, éminemment sacerdotale, éminemment capable des plus hautes et des plus difficiles entreprises ?

Oui, Messieurs, l'humilité de Vincent de Paul s'est étendue généralement à tout ce qui peut en être la matière. Ses écarts, si jamais il en fit en ce genre, furent bien différents de ceux qu'on ne remarque que trop souvent dans l'orgueilleuse postérité d'Adam ; celle-ci pèche par défaut, il n'a péché que par excès. Pensées, desseins, établissements, liberté, réputation, il a tout immolé à une vertu, qui ne souffre pas plus de partage que le grand maître qui s'est anéanti pour nous l'enseigner. Destiné, comme David, à la garde du troupeau de son père, il n'oublia jamais, jamais il ne laissa ignorer l'abjection de son premier emploi. Et quoi-

(233) *Prima humilitatis conditio est, se hominum vituperio dignum cum omni sinceritate reputare. Secunda, gaudere quod alii imperfectum nostrum rideant, et nos inde contemnunt. Tertia, si Dominus per nos, aut in nobis aliquid operetur, illud, si fieri*

possit occultare ad aspectum propriæ vilitatis ; sin autem id fieri non possit, totum divinæ misericordiæ, et aliorum meritis adscribere. (S. VINCENT., in *Constitut.*, c. 2.)

qu'un esprit heureux, une imagination vive, les grands talents qu'on aperçut en lui, dans un temps où il était incapable de les apercevoir lui-même, forçassent bientôt ses parents à changer sa première vocation, et à le destiner aux études; quoique dans ces études, qui durèrent plus de seize années, il excitât l'émulation de ses condisciples, et qu'il produisît dans ses maîtres ce sentiment de tendresse, de respect même qu'inspire la vertu, lorsqu'elle redouble avec la science, et les justes applaudissements qui la couronnent; quoiqu'enfin il fournit avec un succès marqué son cours de licence dans l'université de Toulouse, et qu'il méritât ces degrés honorables (234), qui, n'ayant pu s'accorder à la faveur, durent n'être accordés qu'au mérite; Vincent ne reconnut jamais en lui que des défauts, ou de naissance, qu'il ne pouvait s'imputer, ou d'esprit, qui jamais ne lui furent imputés, si ce n'est par ceux qui voient, quand il leur plaît, ce qui n'est pas, dans le temps même qu'ils ne peuvent se résoudre à voir ce que voit l'Eglise tout entière (235).

De là le soin qu'il eut de répéter sans cesse et à la cour, et partout ailleurs, qu'il était né de la lie du peuple, et qu'il avait passé ses premières années dans les plus bas exercices de la vie champêtre. De là cette affectation, si j'ose m'exprimer ainsi, qui allait jusqu'à l'importunité, et au moyen de laquelle on l'entendait, à propos et presque hors de propos, je ne dis pas se qualifier, comme Jean-Baptiste, de voix faible qui erie dans le désert, mais d'homme qui n'était estimé que de ceux qui ne connaissent pas ses misères; et qui n'occupait dans l'Eglise une place importante, que parce que ses péchés étaient montés à leur comble, et que Dieu, pour punir sa présomption, le frappait de cette plaie, dont, selon l'Ecriture, il frappe ses ennemis. De là l'espèce de réprimande que lui fit le prince de Condé qui,

(234) Messieurs de Sainte-Marthe, dans leur *Galila Christiana*, en parlant des abbés de Saint-Léonard de Chaume, donnent à Vincent de Paul la qualité de docteur en théologie. C'est un fait que nous ne pouvons constater, parce que les registres de l'université de Toulouse ont péri. Ses lettres de bachelier subsistent encore. Il prit à Paris des degrés en droit canon.

(235) Il y a beaucoup de gens qui donnent saint Vincent pour un homme de piété et d'une rare vertu, et c'est ainsi qu'en parlait M. de Barcos. Mais ils le donnent en même temps pour un esprit médiocre, et c'est ainsi et plus mal encore qu'en parlait l'abbé de Saint-Cyran, lorsque Vincent eut rompu avec lui. Le prince de Condé, le grand Bossuet qui l'entendit souvent, et dont nous rapporterons le témoignage plus bas, et une infinité d'autres nous en donnent une idée bien différente. L'illustre Chrétien-François de Lamoignon, président au parlement de Paris, après avoir dit que le feu premier président son père avait pour M. Vincent une si grande vénération, qu'il le consultait non-seulement dans les affaires de conscience, mais encore dans les affaires séculières, ajoute, que « dans les affaires communes, sa bonté et son humilité le mettaient de niveau avec tous ceux avec qui il traitait; et que dans la discussion des affaires les plus im-

charmé de l'étendue de ses connaissances, de la solidité de son jugement, de la facilité prodigieuse avec laquelle il le vit résoudre sur-le-champ les plus grandes difficultés que puissent nous faire les disciples de Luther et de Calvin, non-seulement ne put souffrir que Vincent se traduisît sans cesse en homme qui n'avait ni esprit, ni capacité, mais au moment même félicita la reine du choix qu'elle en avait fait, pour le mettre à la tête de ses conseils (236). De là enfin cette confession, faite et tant de fois, et si publiquement, de ce qu'il appelait ses égarements et ses abominations; confession qui doit faire trembler tant de pharisiens, qui ne voient en eux que leur propre justice, et leur apprendre que quiconque est solidement vertueux, ne découvre en lui-même qu'un corps de misère et de péché. Confession si forte, que celui qui, pour le décrier, a fait semblant de faire son apologie, en a pris occasion de répandre des nuages sur les premiers jours de son innocence. Mais nous serait-il permis de le croire, ô mon Dieu! cet écrivain injurieux? et mérite-t-il plus de foi, quand sur un fondement aussi faible il attaque un de vos plus fidèles serviteurs; que quand il attaque l'Eglise que ce serviteur fidèle a constamment défendue? Non, chrétiens, nous savons que l'humilité, sans cesser d'être vraie, dit plus qu'il ne faut entendre (237); que les saints, aussi sévères pour eux-mêmes, qu'ils sont compatissants pour le prochain, imputent avec Daniel et ses compagnons, à leurs propres péchés tous les fléaux qui affligent l'univers; et qu'ils ne trouvent en eux, comme le grand Apôtre que des raisons de craindre qu'après avoir sanctifié leurs frères, et annoncé l'Evangile avec le plus éclatant succès, ils ne s'aveuglent eux-mêmes, et ne méritent un jour d'être réprouvés.

Or, Messieurs, pour vous faire sentir le prix du sacrifice que fit à Dieu son serviteur,

portantes, les plus grands esprits de son siècle ne le trouvaient point au-dessous d'eux. » Ce n'est point ainsi que des gens du premier mérite parlent d'un esprit très-borné. (Voyez la *Vie de saint Vincent*, tome II, liv. VII, pag. 253.)

(236) Madame de Motteville, favorite d'Anne d'Autriche, dit formellement, tom. I^{er}, page 242 de ses *Mémoires*, que notre saint fut fait chef du conseil de conscience. L'auteur du *Recueil des pièces pour servir à l'Histoire de Port-Royal*, dit la même chose. Mais, chef ou membre, ce glorieux emploi, qui dura dix ans, fut un martyre continuel pour l'humilité du saint prêtre.

(237) Plus dicit, minus volens intelligi, dit à un autre sujet saint Bonaventure. Saint Vincent, de l'aveu du monde entier, était un modèle de vertu dans ses dernières années; or, on verra en lisant sa vie, que dans ce temps-là même il s'humiliait de ses prétendues abominations journalières. Ces espèces d'exagérations lui ont été communes avec tous les bons serviteurs de Dieu. Le P. Cloisault dit dans la *Vie du P. François de Saintpé, prêtre de l'Oratoire*, et qui était d'une éminente vertu, aussi bien que MM. de Bérulle et Condren, par qui il avait été élevé, « qu'à moins de le connaître, on l'aurait pris, à l'entendre parler, pour le plus méchant de tous les hommes. »

en foulant si constamment aux pieds tous les droits de l'amour-propre, je n'ai qu'une chose à faire, c'est de vous rappeler au témoignage de votre conscience. C'est de vous demander si vous parlez de vous comme il parlait de lui ; si vous êtes bien aises que vos amis et vos ennemis connaissent la médiocrité de vos talents, l'obscurité de votre origine, la bassesse et l'indigence de ceux qui tiennent à vous par les liens du sang ou de l'affinité. Que vous en êtes éloignés, vous qui ne négligez rien pour vous faire valoir ; qui enflez avec tant d'artifice vos plus légers succès ; qui louez votre cœur quand vous ne pouvez louer votre esprit ; et qui rayez du catalogue de vos parents, de vos amis même, ceux que la fortune capricieuse efface du nombre de ses favoris.

Cependant, quelque préjugé que forme en faveur de notre saint le sombre et humiliant pinceau dont il crayonna, ou plutôt dont il défigura lui-même son portrait, on peut dire que le reste de sa conduite met le comble à sa gloire. Toujours attentif à suivre le grand modèle qui s'offrait à lui du sommet de la montagne, il commença, à son exemple, de faire avant que d'enseigner : *Capit facere et docere*. Quelque vives que fussent les leçons qu'il donna sur l'humilité dans ses discours et dans ses conférences ; quelque énergique qu'il fût quand il représentait aux siens que l'abjection et le mépris devaient être la base de son nouvel édifice, il sera toujours vrai que la voix de ses actions fut plus vive encore et plus persuasive que celle de ses paroles. Pour vous en convaincre, je ne veux qu'un morceau de son histoire, et je le choisis entre mille. Rappelez-vous, Messieurs, ce trait si connu dans la vie du serviteur de Dieu, ou plutôt cette accusation outrageante que le juge de Sore forma contre lui avec le plus scandaleux excès. Vincent était encore un jeune prêtre, mais il était déjà un grand homme. Déjà il connaissait tout le prix de l'affliction, quand on la souffre dans le silence et dans l'humilité. Déjà il eût pu, comme le plus saint des rois, dire de lui-même qu'il était comme un homme muet, et qu'il ne répondait pas plus aux plus flétrissantes calomnies que s'il n'avait rien eu à y répondre : *Factus sum sicut homo non audiens, non habens in ore suo redargutiones*. (Psal. XXXVII, 15.) Ce magistrat, aussi précipité dans son jugement qu'il aurait dû être circonspect dans son examen, l'accuse de lui avoir dérobé quatre cents écus. Non content de l'avoir chassé de sa compagnie comme un homme sans probité, il le diffame dans tout Paris, ou plutôt partout où il peut le diffamer. Il prévient contre Vincent, par ses cris emportés, tous ceux

que Vincent avait, par sa vertu, prévenus en sa faveur. En peu de jours la tempête éclate, l'orage fond de toutes parts. Le coupable prétendu essuie coup sur coup les plus odieuses épithètes. Celles de méchant, de voleur, sont les plus modérées ; on les lui prodigue en présence du cardinal de Bérulle, et on porte l'excès et le scandale jusqu'à vouloir recourir aux foudres de l'Eglise, et mettre en usage contre lui les monitoires et les censures.

Qu'eussiez-vous fait alors, vous qui entendez si bien le grand art des apologies, que vous faites la vôtre lors même que votre conscience se récrie, et que la vérité vous accuse ? Votre vertu eût bientôt été rebutée. Vous auriez cru trahir l'innocence en la laissant en proie à la calomnie. Vous eussiez dit que repousser la force par la force est un droit que toutes les lois conspirent à établir, et que souffrir dans une occasion si critique, c'est exposer, c'est trahir l'honneur de son ministère. Vincent de Paul n'était pas si éclairé que vous, ou plutôt il avait des lumières bien plus pures que les vôtres. Il mit en Dieu sa confiance, et il négligea tout le reste. Il se contenta de dire que celui qui devait le juger un jour connaissait la vérité ; et il prit le parti de souffrir humblement, à l'exemple de celui qui présentait sa joue à ceux qui le frappaient, et qui ne rendit jamais malédiction pour malédiction. Plus content dans une conjoncture si accablante pour un jeune homme qui se trouve dans une province étrangère et qui a besoin de toute sa réputation pour y subsister, qu'il ne le fut six ans après, lorsque son accusateur, pleinement détrompé et pénétré de douleur d'avoir indignement flétri un des plus vertueux ecclésiastiques qui fût au monde, offrait de venir des extrémités du royaume se jeter à ses pieds, et de lui faire, dans la plus humiliante attitude, une réparation solennelle (238).

Après un exemple si vif, si touchant, que reste-t-il d'incroyable sur l'humilité de ce grand serviteur de Dieu ? Auriez-vous peine à croire qu'il quitta son abbaye de Saint-Léonard de Chaume ; qu'il se démit de la charge d'aumônier ordinaire dont la reine Marguerite l'avait honoré ; qu'il renonça à l'espérance de l'épiscopat fondée sur la parole et l'entremise du duc d'Epéron, pour prendre un de ces emplois qu'on regarde si mal à propos comme abjects dans la maison de Dieu, et se charger dans Clichy, c'est-à-dire dans un petit village, du soin des pauvres gens de la campagne ? Auriez-vous peine à croire qu'il ne sortit de la maison de Gondy que parce que la vertueuse Générale des galères (239) avait pour lui un respect trop

(238) L'argent du juge de Sore avait été enlevé par un garçon apothicaire qui était de son pays. Le voleur, s'en étant retourné à Bordeaux, y fut mis en prison pour un autre larcin. Il fit prier le juge de Sore de se rendre auprès de lui : il lui avoua son crime et lui promit une pleine restitution. Ce magistrat, au désespoir d'avoir si maltraité un innocent, lui écrivit une grande lettre pour lui deman-

der pardon. Il le pria de lui donner ce pardon par écrit, ajoutant que s'il le lui refusait, il viendrait en personne se jeter à ses pieds et le lui demander la corde au cou. Le saint lui épargna les frais et la honte du voyage. (*Vie de saint Vincent*, tom. 1^{re}, pag. 27 et suiv.)

(239) Françoise-Marguerite de Silly, comtesse de Joigny, femme d'une éminente vertu, dont après

marqué, et qu'à son exemple le reste de son illustre famille rendait à sa vertu les honneurs que sa vertu méritait? Auriez-vous peine à croire que, pénétré de douleur d'avoir senti une première émotion quand on lui annonça l'arrivée d'un de ses neveux, vêtu comme le sont les villageois, non-seulement il en triompha au moment même en le présentant à un grand nombre de personnes dont il était honoré, mais encore en s'accusant publiquement, devant tous ses prêtres, d'être un homme assez orgueilleux pour avoir eu quelque honte de la présence d'un pauvre parent? Enfin aurez-vous peine à croire, tantôt qu'ayant assemblé les premiers sujets de sa compagnie, il renonça à sa dignité de supérieur général, et ne la reprit que parce qu'il y fut forcé par les instances redoublées qu'on lui en fit; tantôt, que, consterné d'avoir oublié à la porte de sa maison de pauvres femmes à qui il avait promis l'aumône, ce vénérable vieillard, si chargé des affaires de l'Etat et des siennes propres, qu'il lui restait à peine quatre heures de sommeil (240), si infirme qu'il ne pouvait plus faire un pas sans douleur, fit un trajet considérable pour les aller trouver, et que, tombant à leurs pieds, il leur demanda pardon d'un oubli si involontaire. Je m'arrête ici : c'est, esprits présomptueux, qu'en fait d'humilité le détail vous paraît aussi bas que la pratique vous est insupportable.

Mais, s'il est vrai que rien n'est plus humble que la foi, dont le propre caractère est de subjuguier l'esprit, de captiver l'entendement sous le joug de l'autorité, et d'exiger de l'homme un sacrifice parfait de toutes ses lumières, malgré la répugnance de l'orgueil, qui veut tout voir, tout comprendre, décider de tout : quelle source de louanges pour Vincent de Paul ne nous fournit point cette première des vertus? Semblable à ce bâtiment qui, selon l'expression de Jésus-Christ, est assis sur la pierre, rien ne fut capable de l'ébranler. Les sollicitations, les promesses, les reproches amers, ou plutôt les noires insultes d'un homme enivré de son érudition prétendue, ne servirent qu'à l'affermir davantage. S'il sut aimer toujours les personnes, parce qu'il était solidement chrétien, il ne sut pas moins mépriser les éloges d'un parti où chacun, quelque mince qu'il puisse être pour l'esprit, la science et la piété, s'imaginer froidement être un Athanase suscité de Dieu pour défendre la vérité dans les temps de l'épreuve. Il tint ferme contre les propositions d'un enthousiaste

qui traitait d'assemblée scolastique le dernier, c'est-à-dire le plus savant des conciles; qui, en approuvant dans Calvin le fond du système, n'y blâmait qu'une expression moins précautionnée; et qui, dans l'Eglise éternelle de Jésus-Christ, ne trouvait plus qu'une rivière bourbeuse et une épouse adultère. Il est vrai qu'il avait aimé le novateur, comme saint Augustin aima d'abord Pélage, saint Jérôme Rufin, saint Athanase Apollinaire; mais il rompit avec lui pour s'attacher plus inviolablement à la chaire de saint Pierre. Le jugement de l'Eglise, mère et maîtresse de toutes les Eglises, fut toujours la règle de sa foi et de ses pensées. Avec elle il condamna une morale de chair et de sang, qui, à la faveur d'une probabilité insensée, endort le pécheur dans une fausse sécurité. Mais avec elle il proscrivit le dogme impie qui, au Dieu de justice et de miséricorde, substitue un Dieu bizarre, un Dieu capable de commander à l'homme juste, c'est-à-dire à son meilleur ami, ce qu'il n'a pas plus le pouvoir d'exécuter que n'en a, pour voir pendant les plus épaisses ténèbres de la nuit, un homme qui, à la vérité, a des yeux, mais à qui on refuse impitoyablement la lumière; et qui, bornant la rédemption à un petit nombre d'élus qui ne sont jamais sûrs de l'être, ôte non-seulement au fidèle qui est tombé, mais à celui même qui est encore debout, la confiance de s'approprier le sang et la mort du Fils de Dieu, et de dire, avec saint Paul (*Philip.*, II, 8), ce que tout homme peut dire de lui-même, selon saint Bernard : Jésus-Christ m'a aimé, et c'est pour moi et pour mon salut qu'il a fini ses jours sur l'arbre de la croix.

Telle fut, mes frères, l'étendue de l'humilité de Vincent de Paul, humilité qui éclata dans toutes ses paroles, humilité qui parut dans toutes ses actions, humilité qui trouva son complément dans la pureté de la foi; mais humilité qui, bien loin de se démentir jamais, ne fut jamais plus vive et plus profonde, que lorsqu'elle fut plus hautement attaquée, et qui parut prendre une nouvelle vigueur à mesure qu'elle fut exposée à ces occasions si critiques pour elle, et qui tant de fois l'ont altérée, ou même anéantie dans des cœurs où elle paraissait avoir jeté les plus profondes racines.

En effet, chrétiens, sortir un peu de temps de son premier état; être transporté tout d'un coup dans un sentier de gloire et d'honneur; se voir assez puissant pour se faire craindre de ses ennemis et pour ne rien craindre d'eux; mériter la confiance du plus

Dieu elle dut le comble à la direction de notre saint. Elle mourut le 25 juin 1625, à l'âge de quarante-deux ans. (*Vie de saint Vincent*, tom. 1^{er}, pag. 117.)

(240) Il lui restait à peine quatre heures de sommeil. Il était souvent obligé d'écrire jusqu'à minuit. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'il était si exact à se lever, selon la règle, à quatre heures du matin, que jamais le second coup de la cloche ne l'a trouvé dans l'état où il était au premier. Les lettres qui nous restent de lui, soit à Saint-Lazare, soit en différentes maisons de condition, et qui ne sont pas

la millièmière partie de celles qu'il a écrites, formeraient seules plusieurs volumes. Pour se convaincre que celle dont on a tant parlé il y a quelques années, n'était pas de lui, il ne faut qu'en lire l'inscription. La voici telle qu'on me l'a donnée :

ÆTERNO PATRI, ÆTERNE RERUM ORIGINI.

AN. 1638. SACRUM,

QUOD ATERIRE NEFAS, NISI POST ANNUM 1758.

Ce quod aperire nefas ne fut jamais d'un homme qui a poussé l'humilité à un point où peut-être aucun saint ne l'a portée.

juste des rois entrer dans la faveur d'une grande reine; devenir l'arbitre et le dépositaire de ses libéralités; être respecté, au moins en apparence, de ce monde de flatteurs qui, soit qu'ils pensent ou non comme le souverain, parlent toujours comme lui; être certainement honoré de tout ce qu'il y a de plus sage, de plus grand, de plus éclairé dans un vaste royaume. Je le dis hardiment, parce que je ne le dis que d'après l'expérience de tous les siècles, c'est être exposé au danger de périr par l'orgueil, ou au moins de s'oublier un peu soi-même. C'est une vertu bien rare que l'humilité. Mais, ajoute saint Bernard, c'est une vertu bien plus rare encore que l'humilité comblée d'honneur : *Rara virtus humilitas honorata.*

Vincent de Paul fit heureusement voile à travers tous ces écueils. Le grand calme lui fit craindre la tempête. Sa prospérité seule redoubla sa vigilance. Plus il se vit en haute mer, plus il conçut que son malheur était sans remède s'il venait à faire naufrage. Aussi jamais homme ne fut plus constamment semblable à lui-même. Comme le royaume après lequel il soupirait n'était pas de ce monde, le monde n'eut jamais rien qui fût capable de l'éblouir. Enfants du siècle, tout ce que vous appelez grandeur, fortune, distinction, le fit trembler, le fit gémir. Le bruit se répand-il que Sa Majesté, touchée des grands services qu'il rend à l'Etat, lui destine les honneurs de la pourpre romaine; il est confus jusqu'à n'oser paraître? Dit-on, au contraire, qu'il est disgracié et qu'il a eu ordre de se retirer de la cour? *Ah! s'écrie-t-il dans un de ces mouvements qui développaient si bien son âme tout entière, plutôt à Dieu que cela fût ainsi; mais un pécheur tel que je suis n'est pas digne d'une si grande faveur.* Le prie-t-on d'employer son crédit pour procurer à l'indigence ou au mérite quelques-unes de ces grâces qu'il demandait presque toujours à coup sûr, parce qu'on savait qu'il ne les demandait que lorsqu'elles devaient être accordées, c'est alors que, comme Job, il est *l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le défenseur de la veuve et de l'orphelin (Job, XXIX, 15)*; c'est alors qu'il témoigne sa soumission et son respect pour les prélats; son estime pour tous les ordres de l'Eglise, sa charité et sa tendresse pour les communautés religieuses ou séculières. Mais tout près qu'il est de la source d'où coulent les faveurs, il ne pensa pas même à ouvrir la bouche, et il ne l'ouvrit effectivement jamais, ni pour lui, ni pour les siens. Il se regarde, ce sont à peu près ses termes, il se regarde dans l'Eglise

de Dieu, comme un sel affadi, comme un modèle de scandale. Il ne croit pas mériter l'air qu'il respire; et semblable à ces canaux qui, toujours stériles pour eux-mêmes, portent partout la fertilité et l'abondance, il procure du bien à tous les états, et serait presque fâché qu'on lui en fit à lui-même.

Il est vrai qu'il accepta la seigneurie et les terres de cette vaste maison, qui est aujourd'hui la première de sa congrégation. Mais que ceux qui voudraient en conclure que l'humilité de notre saint a souffert quelque échec, et qu'il s'est trouvé un pas assez glissant pour le faire tomber; que ces hommes, dis-je, si toutefois on peut en trouver d'assez injustes, fassent attention à la manière dont ce grand établissement s'est fait, et ils reconnaîtront d'abord que, selon la remarque du pieux et savant homme qui en fut le promoteur, c'est le doigt de Dieu, qui seul a opéré ici, et que la conduite que garda notre saint prêtre dans toute cette affaire, est la preuve la plus complète de son désintéressement et de son humilité. La première proposition qu'il lui en fut faite (241), dit le célèbre de Lestocq, frappa cet humble serviteur de Dieu, jusqu'à le déconcerter. Il en fut aussi étourdi que l'est un laboureur qui voit le feu du ciel réduire en cendres sa grange et ses moissons. *Nous sommes, répondit-il, nous sommes de pauvres prêtres. Nous vivons, et il nous sied bien de vivre dans la simplicité. Nous n'avons d'autre dessein que de servir les pauvres gens de la campagne. Tout ce qui n'est pas petit est trop grand, trop élevé pour nous.* Sa constance à refuser une maison si avantageuse dura plus d'une année. Trente visites qu'on lui fit au collège des Bons-Enfants, ne purent, ni vaincre sa répugnance, ni même l'engager à voir le nouveau domicile qui lui était présenté. Et jamais il n'eût donné son consentement, si le célèbre Duval, c'est-à-dire, le premier homme de la première université du monde, ne lui eût représenté qu'il courrait risque de résister au Saint-Esprit, et que tous les biens, dont un refus si opiniâtre allait priver l'Eglise, seraient un jour pour lui la matière d'un compte rigoureux.

Qu'il résulte donc d'un fait si important, si décisif, que l'humilité de Vincent de Paul fut toujours à l'épreuve, toujours constante. Il en résultera bientôt qu'elle a été pleine de courage et de magnanimité. Ces deux vertus, ainsi que l'a remarqué l'oracle des théologiens (242), ne sont point incompatibles. Elles se perfectionnent mutuellement : on peut même dire que l'une sans l'autre n'est rien moins qu'une véritable et solide vertu.

(241) Ce fut Adrien Le Bon, prieur des chanoines réguliers, qui desservait la maison de Saint-Lazare, qui pria Vincent de Paul de l'accepter pour le bien de l'Eglise. Il était accompagné de M. de Lestocq, curé de Saint-Laurent, ami de l'un et de l'autre. Saint Vincent se souvenait, plus de trente ans après, de l'impression que cette proposition fit sur lui. « Lorsque M. le prieur de Saint-Lazare, écrivit-il en 1655, vint m'offrir cette maison, j'avais les sens interdits comme un homme surpris du

bruit d'un canon, lorsqu'on le tire près de lui sans qu'il y pense, etc. » André Duval, qui força enfin le saint à consentir, et qui était son oracle, mourut doyen de la faculté de théologie de Paris, le 9 septembre 1638. Il était parent de Jean Le Vacher, le premier des enfants de Vincent de Paul qui ait souffert le martyre en Barbarie, après avoir sanctifié pendant plus de trente-cinq ans les esclaves, et quelquefois les infidèles de Tunis et d'Alger.

(242) Saint Thomas.

L'humilité sans grandeur d'âme, sans élévation, dégénère en bassesse. Telle est la fausse humilité de ces ecclésiastiques lâches et rempaués jusqu'au scandale, qui flattent servilement les grands du siècle, et qui ne sont regardés dans leurs maisons que comme de vils et derniers domestiques. La grandeur d'âme sans humilité devient hauteur et présomption. Elle fait l'odieux caractère de ces ministres orgueilleux qui traitent avec fierté tout ce qui leur est inférieur, et exercent sur ceux qui leur sont soumis cette domination impérieuse, que Jésus-Christ et ses apôtres leur ont si expressément défendue. L'alliance de cette double vertu est donc possible et nécessaire. Vincent de Paul le prouvait aux siens par l'exemple du plus saint, du plus humble, du plus grand roi qu'ait jamais eu la France. Mais on peut dire qu'il l'a démontré par ses actions et par la totalité de sa conduite.

En effet, j'appelle grand et magnanime un homme qui s'élève au-dessus de tous les sentiments de la nature ; qui sait se rendre supérieur à toutes les frayeurs humaines ; qui ne compte pour rien les intérêts de la chair et du sang, quand il s'agit des intérêts de Dieu ; qui résiste avec force, quoique toujours avec douceur, à ceux qui veulent introduire le dérèglement dans la maison du Seigneur ; un homme enfin, qui ne s'embarasse, ni de perdre une maison qui était devenue le soutien nécessaire de sa compagnie naissante, ni de passer dans l'esprit du meilleur de ses amis, pour un homme sans égards et sans reconnaissance ; lui dont la charité embrassait tout l'univers, et qui était prêt, après avoir tout vendu, à se vendre lui-même (243), je ne dis pas pour soulager le plus petit de ses bienfaiteurs, je dis, pour obliger le plus mortel de ses ennemis. Ici vous apercevez déjà Vincent de Paul, vous tous qui avez déjà tant soit peu parcouru son histoire.

Oui, c'est lui dont la fermeté n'a été ébranlée ni par les promesses, ni par les espérances, ni par les calomnies. C'est lui qui, pour me servir des termes de saint Ambroise, a eu une force invincible, quand il s'est agi de concevoir les plus beaux desseins et de vaincre, pour les faire réussir, les plus grands obstacles : *invicta ad labores* ; un courage intrépide au milieu des plus grands dangers : *intrepida ad pericula* ; une constance qui s'est toujours roidie contre la séduction, et que ni les attraites de la volupté ni les intérêts du siècle ne purent jamais entamer : *dura adversus illecebras, rigidior ad-*

versus voluptates. En vain ces hommes accoutumés à voir tout fléchir devant eux, et qui font à leurs enfants une vocation diamétralement opposée à celle de Dieu, le sollicitent-ils d'employer son crédit, pour leur procurer des biens ecclésiastiques. Vincent connaissait trop et l'usage qu'on doit en faire, et l'usage qu'on en fait ordinairement, quand on n'entre pas par la porte dans la bergerie. Il s'oppose comme un mur à la désolation du lieu saint. Il représente humblement que ni les règles de l'Eglise, ni celles de sa conscience, ne lui permettent pas de rendre les services qu'on exige de lui ; et il souffre avec une patience inaltérable ce torrent de reproches injurieux qu'une aveugle cupidité dicte à des parents résolus à dissiper en maîtres ce que leurs enfants n'auraient pu posséder qu'en économes. Il ne réplique point, voilà l'humilité ; mais il n'accorde rien au préjudice de son Maître, voilà la grandeur d'âme. En vain ces femmes impérieuses, qui croient que tout doit fléchir devant un grand nom, le conjurent-elles de leur permettre l'entrée des monastères de religieuses, dont il était supérieur : il résiste en face, toutes les fois qu'il n'y a point de raison légitime de consentir. Et il est plus tranquille lorsqu'il porte le poids efficace de l'indignation d'une princesse irritée, qu'il ne l'était quand la vertueuse de Gondi et la duchesse d'Aiguillon lui donnaient à l'envi des preuves du plus sincère et du plus respectueux attachement. En vain même le plus signalé de ses bienfaiteurs (244) le presse-t-il d'obtenir de la reine l'élargissement d'une abbesse peu édifiante. Il est vrai que notre saint ne put sans une vive émotion se voir obligé de combattre les désirs d'un ami, qu'il honora toujours comme son père, à qui il rendit, et même à son préjudice, tous les services qu'il put lui rendre, et d'un des enfants duquel, sans craindre les horreurs de la peste, il recueillit les derniers soupirs. Mais si Vincent est humble, il est magnanime. Il s'agissait de la gloire de Dieu et des intérêts de la religion, c'en fut assez pour lui. Il n'écoula ni les prières, ni les larmes. Il souffrit sans murmure ces plaintes qui échappent quelquefois à la vertu, quand elle est un peu aigrie. Il s'offrit à rendre la maison à celui dont il l'avait reçue, et mérita par des paroles également humbles et fermes, que ce digne religieux qui, bientôt après fut mieux informé, rendit justice à sa droiture, et traitât de grandeur d'âme ce qui d'abord n'avait été à ses yeux qu'une dureté ingrate et déplacée.

Et certes, comment eût-il consenti à ac-

(243) Il était prêt, après avoir tout rendu, à se rendre lui-même, etc. Il y parut bien, lorsqu'étant à Marseille où il gardait l'incognito pour connaître mieux l'état des choses, il se mit à la chaîne pour en tirer un forçat qui s'y désespérait. (Voyez ce fait important suffisamment établi dans la Vie de ce grand serviteur de Dieu, tom. I^{er}, liv. II, pag. 101 et suiv.)

(244) Ce signalé bienfaiteur est M. Le Bon. Il avait tant de crédit sur l'esprit de saint Vincent, qu'il lui fit faire un contrat très-onéreux au sujet

de la ferme d'Orsigny, dont il eut encore la douleur d'être évincé. On avait trompé M. Le Bon sur le fait de l'abbesse dont il s'agit. Il le reconnut, et se jeta aux pieds du saint prêtre pour lui faire excuse. Aux traits de reconnaissance de saint Vincent pour lui, qu'on a indiqués, on aurait pu en joindre un qui regarde un ancien domestique de M. Le Bon. (Cet événement, qui tient du miracle, est détaillé fort au long dans le VII^e livre de la Vie du saint, pag. 242 et suiv.)

corder par lui-même des grâces dont il jugeait indignes ceux qui les sollicitaient ; lui qui, informé par les lettres de la reine et par celles du cardinal Mazarin, avec qui il partageait le poids du conseil ecclésiastique, qu'on venait de nommer à une des premières dignités du royaume un homme dont la naissance faisait tout le mérite, et qui, vivement touché de voir un vaste diocèse livré à un pasteur qui aimerait plus la toison des brebis que les brebis mêmes, osait bien aller trouver son père dans sa propre maison, et, sans craindre de perdre un ancien ami, lui représenter et les vertus que demande l'épiscopat, et combien son fils en était dépourvu, et tirer de ces principes déjà si fâcheux par eux-mêmes, cette conséquence plus fâcheuse encore, qu'il était obligé en conscience de renvoyer au roi le brevet qu'il en avait reçu. Il est vrai que ses avis furent écoutés avec respect, et ne furent pas suivis. Mais, chrétiens, la magnanimité s'estime par la difficulté de l'entreprise, et non par le succès ; et peut-être que le ciel, qui frappa de mort le jeune prélat presque aussitôt qu'il eut reçu l'onction sainte qui fait les pontifes, voulut glorifier son serviteur et donner à ses conseils le poids et l'autorité que les hommes ne lui avaient pas donnés. Car si Vincent de Paul a honoré Dieu par une humilité totale, constante, magnanime, Dieu a glorifié Vincent de Paul en récompensant au centuple cette même humilité. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Dieu est libéral, et jamais il ne se laisse vaincre par l'homme qui s'efforce d'être riche envers lui. Il est vrai que, comme l'a remarqué saint Augustin, en couronnant nos mérites, il couronne ses propres dons. Il est encore vrai que, quelque chose que fasse l'homme, il n'est par rapport à Dieu qu'un serviteur, inutile. Mais il n'est pas moins constant, que ce serviteur, tout inutile qu'il est, gagne le cœur de son Maître ; que ce Maître bienfaisant, pour une démarche de soumission lui remet dix mille talents, et pour dix talents lui accorde cinq villes, ou plutôt un royaume, qui vaut mieux que tous ceux de l'univers.

Mais si Dieu est grand et magnifique à l'égard de l'homme, c'est principalement à l'égard de l'homme qui le glorifie en s'humiliant devant lui. Achab, anéanti dans la poussière, sent au même instant la main de Dieu qui le relève, et le pauvre, qui languit patiemment sur son fumier, en est tiré par un double miracle qui l'affranchit de ses premières disgrâces, pour le placer parmi les princes du peuple de Dieu : *Humilia respicit... suscitans a terra inopem, ut collocet eum cum principibus populi sui.* (Psal. CXII, 7). Ici vous apercevez encore Vincent de Paul ; vous savez ce qu'il était par sa nais-

sance et par ses premiers emplois : vous le reconnaîtrez bien davantage, quand je vous aurai fait voir que Dieu s'est plu à l'exalter, 1° en le rendant respectable à tout ce que le siècle a de plus grand ; 2° en faisant de lui un homme et nécessaire à l'Etat, par les services qu'il lui a rendus, et très-utile à l'Eglise par les établissements qu'il y a faits ; 3° en faisant pour lui, dans l'ordre de la grâce et de la gloire, ce qu'il a coutume de faire pour ses amis les plus tendres, les plus distingués.

Il y a, Messieurs, cette différence entre Dieu et les hommes, que ceux-ci prennent, pour arriver à leur fin, les moyens qui ont avec elle un rapport plus direct et une liaison plus immédiate ; au lieu que Dieu, dont les ressources sont infinies, et qui sait changer les obstacles en moyens, va souvent à son but par les voies qui y paraissent le plus opposées. Il se sert de l'humiliation et des chaînes de Joseph pour le faire monter sur le second char de Pharaon. Il expose Moïse à la merci des flots, pour en faire le libérateur de l'Egypte ; et il permet que David ne soit d'abord qu'un simple berger, pour en former avec complaisance un des plus grands princes qui ait jamais régné sur Juda et sur Israël. Telle fut à peu près la conduite que garda Dieu, quand il voulut glorifier son saint, en lui procurant tous les respects de tous les grands de son siècle. Vincent n'avait encore que la réputation d'un pieux et sage particulier, lorsqu'une personne qui nous est inconnue, mais à qui le mérite de ce jeune prêtre ne l'était pas, l'institua son héritier. Ce jour, qui paraissait devoir être le plus beau de ses jours, eût été le plus malheureux de tous, si les saints, montés sur le ton des prudents du siècle, ne voyaient comme eux, dans les événements, que les ressorts de la nature. A peine se fut-il embarqué à Marseille avec sa nouvelle fortune (245), qu'il tombe entre les mains des Turcs. Il voit son pilote inhumainement déchiré à ses yeux. Il est lui-même blessé, et on ne lui conserve la vie que parce qu'on le destine à une dure captivité et à des tourments cruels, que les barbares se font un mérite d'employer contre les chrétiens en général, et qu'ils redoublent avec fureur contre ceux qui font une profession plus éclatante de rester fidèles à Jésus-Christ.

Tout paraissait donc perdu pour Vincent de Paul, et avec lui semblaient évanouir et s'éteindre pour toujours les espérances que fondait le christianisme sur sa vertu naissante. Sagesse humaine, tu précipites tes jugements et tu t'égares dans tes pensées. Sagesse de Dieu, vos voies sont aussi différentes des nôtres que les cieux sont éloignés de la terre ; mais elles vont sûrement à leur fin. Vincent de Paul sera vendu à trois maîtres différents, mais partout l'ange du Seigneur veillera soigneusement à sa garde.

(245) Cette fortune aurait été plus considérable, si Vincent, pour le bien de la paix, n'en avait sacrifié une assez bonne partie. Il avait retiré 900 liv.

de son débiteur. Il y a beaucoup d'apparence que jamais il ne s'était vu si riche. Ce fut au mois de juillet 1605 que Vincent fut fait esclave.

Une providence attentive dirigera ses pas, et ne le perdra point de vue : *Hæc venditum justum non dereliquit.* (Sap., X, 13.) Elle descendra avec lui dans les ténèbres de son cachot et sera pour ses yeux obscurcis une lumière plus brillante que celle de l'aurore : *Descenditque cum illo in foveam.* (Ibid.) Bien loin de l'abandonner dans ses fers, elle les soutiendra de peur qu'il ne succombe sous leur pesanteur : *Et in vinculis non dereliquit illum.* (Ibid.) Il est vrai que son amour sera éprouvé pendant deux années, qui paraissent toujours bien longues quand on les passe au milieu d'une nation perverse et dans une pénible captivité : *Et certamen forte dedit illi.* (Ibid., 12.) Mais à peine aura-t-il connu dans toute son étendue ce que souffrent à Alger et à Tunis les chrétiens qui y sont esclaves, à peine aura-t-il senti par lui-même combien ces membres languissants de Jésus-Christ ont besoin d'être soutenus et consolés, que ses chaînes tomberont comme d'elles-mêmes. Il en sera presque aussi glorieusement délivré que Joseph le fut des siennes. Comme lui il ne sortira d'Egypte que chargé d'honorables dépouilles. Il triomphera des préjugés d'une femme élevée dans la loi de Mahomet. Il attendra son cœur, en chantant devant elle ces cantiques sacrés, que n'osaient chanter sur le bord des fleuves de Babylone les enfants d'Israël dans le temps de leur esclavage. Il convertira par sa patience autant que par la solidité de ses raisons, un maître renégat, et par cela même doublement barbare. Il le conduira, comme s'il était lui-même son maître, dans la ville d'Avignon, et bientôt après dans la capitale du monde chrétien. Il sera témoin dans celle-ci de sa pénitence publique, après avoir été témoin dans celle-là de son abjuration solennelle. C'est ainsi que la sagesse de Dieu, par un chemin de tribulations et de larmes, conduira Vincent à la gloire, et qu'elle le délivrera du joug des pécheurs : *Et a peccatoribus liberavit eum.* (Sap., X, 13.)

Mais ce serait trop peu pour ce Maître si libéral de briser les liens de son serviteur ; il faut encore qu'il honore ses travaux et qu'il lui en fasse recueillir les fruits : *Honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.* (Ibid., 10.) Sous les traits d'un esclave, sous un front brûlé par les ardeurs du soleil d'Afrique, le vice-légat d'Avignon découvre en Vincent un esprit solide, un cœur noble et généreux, une âme supérieure aux révolutions, un génie capable de former un plan, de le suivre, de l'exécuter. Il croit pouvoir le produire dans une cour à laquelle ses ennemis même ne reprochent qu'un excès de prudence : il le conduit à Rome.

(246) Joseph Ferreri, archevêque d'Urbain, avait succédé, en 1607, à Pierre Montorio dans la viceroyauté du comtat Venaissin. Ce fut l'année suivante que ce dernier conduisit saint Vincent à Rome.

(247) *Détournons nos yeux*, etc. On sent que ces quatre mots et quelques autres semblables, n'ont été ajoutés qu'après coup à ce discours qui a été fait en 1729.

Charmé de plus en plus de sa nouvelle conquête, Montorio (246) s'en félicite avec ses amis. Mais son trésor trop découvert lui échappe. Un ministre du roi veut voir cet homme extraordinaire, qui, sans offenser ses maîtres, sait les mettre à la chaîne. Il paraît, on l'entretient, on le juge capable d'un de ces mystères d'Etat, dont la connaissance est interdite aux yeux vulgaires. Il a ordre de partir pour la France, et le premier théâtre où il doit figurer, est la cour du plus grand roi du monde. Henri le vit, il l'estima, et il allait forcer sa vertu à recevoir une récompense digne d'elle et digne de lui, quand un monstre sorti du sein de l'abîme, et dont la main sacrilège fut conduite par les plus noires furies, enleva à la France un prince, qui eût dédaigné le titre fastueux de conquérant, s'il ne l'avait regardé comme un moyen de mériter le titre solidement glorieux de père de son peuple, d'ami, de protecteur de la patrie.

Mais détournons les yeux d'un objet qui retrace trop vivement nos dernières alarmes (247). Ce ne sont après tout ici que de faibles préludes de l'exaltation du serviteur de Dieu. Pénétrons un peu plus dans l'histoire de sa vie, et nous allons voir les rois, les princes, ce qu'il y a de plus distingué dans le clergé, dans la noblesse, dans l'état inférieur, respecter en lui les qualités d'un sujet fidèle, d'un bon citoyen, d'un homme d'honneur, d'un directeur éclairé, d'un ami à toute épreuve, d'un juge incorruptible ; et ce qui est bien plus grand encore, d'un homme qui n'est pas de ce monde, et qui regarde à peu près du même œil ses faveurs et ses disgrâces, parce que les premières ne lui paraissent que de l'ordure, selon l'expression du grand Apôtre, *ut stercora* (Philip., III, 8) ; et que les secondes ne peuvent ni l'émouvoir, ni l'intimider.

Je ne dirai rien, ni de la récompense que Louis XIII donna à son mérite, en le nommant, selon les vœux de son auguste père, à l'abbaye de Saint-Léonard, ni de l'emploi honorable qu'il eut chez la reine Marguerite, et pendant lequel il fit un effort de charité (248), dont les beaux siècles de l'Eglise n'ont peut-être point d'exemple, ni de son séjour à Clichy, où sa mémoire vivra autant que le temple qu'il y érigea au Seigneur, sans être à charge à son troupeau. Dans les panégyriques ordinaires on se trouve heureux d'avoir de pareils événements à détailler. Dans un éloge tel que celui de saint Vincent de Paul, on peut, on est même contraint de les supprimer. Suivons-le donc dans une carrière où dès les premiers pas il va malgré lui nous annoncer sa gloire, et po-

(248) *Un effort de charité*, etc. Il se chargea de la tentation qu'un docteur éprouvait contre la foi, et dont il était si horriblement fatigué, qu'il fut plusieurs fois sur le point de se jeter par les fenêtres. Notre saint souffrit ce poids énorme pendant quatre ans, et sut en tirer du profit. Mais il faut nécessairement lire ce trait dans sa *Vie*, liv. 1^{re}, pag. 51.

ser dans un emploi commun la base de son élévation future.

Dès que par les impressions du pieux et savant cardinal de Bérulle, qu'il respectait autant qu'il en était respecté lui-même, il fut entré dans l'illustre maison de Gondi, pour y former à la vertu et à la science trois jeunes seigneurs dont l'aîné parvint aux premières dignités de l'Etat; le second fut honoré de la pourpre romaine; le dernier, plus heureux peut-être que ses frères, fut par ce jugement de miséricorde, dont parle l'Ecriture, moissonné dans un âge encore tendre: dès le moment, dis-je, ceux pour qui la vertu a le moins d'attraits, admirèrent celle de saint Vincent. Un respect général se joint bientôt à l'admiration.

Un homme sage, modeste, toujours circospect, qui vit dans une maison nécessairement tumultueuse comme il eût vécu dans les déserts de la Thébaïde; un homme, qui est l'ange de paix dans les divisions domestiques, qui partage tout son temps entre l'éducation de ses nobles élèves et l'instruction des serviteurs et des pauvres; un homme qui joint à la prudence du serpent la douceur et la simplicité de la colombe; un homme de ce caractère, et qui le soutient constamment, ne pouvait manquer d'enlever tous les suffrages. Aussi n'y eut-il qu'une voix sur son compte. Le général des galères, dont il désarma le bras, tout prêt à immoler à sa gloire le sang d'un audacieux qui l'avait outragé, le regarde comme un ami important. La comtesse de Joigny, son épouse, trouve en lui un directeur qui, sans cacher les épines dont le chemin de la vertu est parsemé, sait y marcher et y faire marcher les autres. Elle se livre à sa conduite. Ses conseils sont regardés comme des oracles. Aucune de ses paroles, non plus que celles du sage Samuel, ne tombent à terre. On croit avoir les décisions de Dieu même, quand on a les siennes. Vincent le reconnut, et il craignit; son humilité fut alarmée. Ennemi né des plus légères distinctions, eût-il pu en soutenir de si marquées? Non, Moïse quitta la cour de Pharaon parce qu'elle était corrompue; notre saint se retira secrètement d'une maison très-vertueuse, parce qu'il regardait les applaudissements comme un poi-

son plus dangereux à l'innocence que la corruption même.

Tels étaient ses desseins et ses vues; mais vous en aviez d'autres sur lui, ô mon Dieu! et jamais vous ne fîtes mieux connaître combien vous êtes admirable dans vos saints, combien vous prenez de plaisir à glorifier ceux qui ne pensent qu'à s'humilier devant vous. Qui l'eût cru, mes chers frères, que la présence d'un simple prêtre, qui s'exile volontairement en Bresse, eût été capable, dans l'espace de cinq à six mois tout au plus, de réformer les abus invétérés, de convertir des pécheurs endurcis, de ramener, et cela malgré la tendresse d'un père et les efforts des ministres de Châtillon, de ramener au sein de l'Eglise romaine des hommes qui en étaient séparés, et par le dérèglement des mœurs, et par les préjugés de l'éducation; de donner naissance à cette association si utile aux pauvres, qui tire son nom de la *charité* qu'elle exerce envers eux; de changer en Madeleines pénitentes de jeunes personnes qui semblaient croire qu'une brillante jeunesse, soutenue d'un beau nom, dispense des rigueurs de l'Evangile; et surtout de faire du comte de Rougemont, jusque-là malheureusement fameux par ses duels et par ses vanités, un homme dont la pénitence eût donné de l'émulation aux anges de Scété, et qui, par ses libéralités immenses, allait de pair avec les Paulin et les Charles Borromée (249)?

Mais qui l'eût cru, que l'absence de ce prêtre, si vil, si méprisable à ses yeux, eût dû mettre l'alarme dans une noble et nombreuse famille, que le général des galères en eût été frappé comme de la perte d'un fils, que son épouse l'eût pleuré comme un père, qu'il n'eût pas moins fallu pour obtenir son retour, que les instances redoublées d'un grand nombre de docteurs célèbres, de religieux éclairés, de personnes de la plus haute naissance, du cardinal de Retz et du cardinal de Bérulle?

Il fallut de telles autorités pour forcer Vincent de Paul, et Dieu les employa, parce qu'il voulait glorifier son serviteur en proportion de son humilité. En peu de jours une route nouvelle s'ouvre devant lui. Partout il trouvera des peines et des fatigues; mais partout

(249) J'avais d'abord mis et j'ai dit longtemps : « Un homme si contemplatif et si pénitent, que trois heures d'oraison faites chaque jour dans la posture la plus pénible, lui suffisaient à peine; si libéral, que de trente mille écus qu'il vendit sa terre, il n'y en eut pas une obole qui ne fût consacrée, ou à fonder de pieux monastères, ou à soulager des nécessiteux; si détaché du monde, qu'il rendait à la grâce de Jésus-Christ ce glorieux témoignage, qu'il n'y avait plus rien sur la terre qui occupât son cœur. » Mais cela déplut à quelqu'un dans une ville de province. Aujourd'hui on aime mieux un tour vague, quand il est plus sonore. Cependant une période qui articule des faits devrait faire plus d'impression. On y trouve une vérité précise qui ne peut qu'instruire et édifier.

Les *Madeleines pénitentes*, dont il est parlé plus haut, étaient surtout deux jeunes dames, qui, sous la conduite et plus encore sur les principes de saint

Vincent, devinrent des modèles de vertu, et firent des prodiges pendant la peste qui désola Châtillon, quelques années après que le saint en fut sorti. Au reste, on a dit et on a eu raison de dire que les biens que ce digne prêtre fit dans cette ville, en moins de six mois, auraient fait honneur à un travail de quarante ans. Le second procès-verbal qui fut fait à Châtillon par l'autorité de l'Ordinaire, quelques années après la mort du saint, finissait par ces belles paroles : « Enfin, les soussignés disent qu'il serait impossible de marquer tout ce qui a été opéré en si peu de temps par M. Vincent, et qu'ils auraient même de la peine à le croire, s'ils ne l'avaient vu et entendu. Ils en ont une si haute estime, qu'ils n'en parlent que comme d'un saint... Ils croient que ce qu'il a fait à Châtillon serait suffisant pour le faire canoniser; et ils ne doutent point que s'il s'est partout comporté comme il a fait en ce lieu, il ne le soit un jour. » (Voyez sa Vie, liv. II, pag. 85.)

Dieu donnera à son travail ces bénédictions précieuses qui sont la marque la plus consolante de son amour et de sa protection.

Je le vois déjà établi par Louis XIII aumônier royal de toutes ses galères. Les ailes de son amour, plus rapides que celles de la colombe, le transportent à Marseille et à Bordeaux. Il s'élance vers un troupeau plus tendrement chéri, parce qu'il est plus profondément abandonné... A la vue de ces hommes, plus chargés du poids de leurs crimes qu'ils ne le sont de la pesanteur de leurs chaînes, son cœur est pénétré de douleur, ses entrailles sont émuës de compassion. Il adoucit ces bouches amères, qui depuis tant d'années ne parlaient d'autre langage que celui de la fureur, du blasphème et du désespoir. Il pacifie ces victimes fortunées, qui jusque-là toujours dépourvues de consolation, ne présentaient de toutes parts à l'œil effrayé, que l'image de l'enfer. Il les embrasse avec tendresse, il baise leurs chaînes, il les arrose de ses larmes; et s'il ne peut briser les liens de fer dont leurs membres sont chargés, parce qu'il n'a qu'un corps (250); il brise ses liens spirituels qui les rendaient doublement captifs, et qui les privaient de cette onction sainte et salutaire, qui apprend à sanctifier par la patience et l'amour ce qu'on souffre par la plus dure et la plus invincible nécessité. L'esprit de foi, mais de cette foi qui opère par la charité, se répand d'un vaisseau à l'autre. Les nuages de l'infidélité se dissipent. Le calviniste et le luthérien abjurent leurs erreurs. Le musulman déteste et les rêveries insipides de son Koran, et l'infâme prophète qui l'a si longtemps séduit. Témoin de ses miracles, le saint évêque de Marseille (251) les publie de tous côtés, et la foi d'un peuple de forçats s'annonce comme celle des anciens Romains dans toutes les parties de l'univers.

C'eût été beaucoup pour une vertu commune, qu'une fonction aussi pénible; ce n'est, si je l'ose dire, qu'un jeu pour celle de Vincent de Paul; et Dieu, qui veut que tous les ordres rendent tour à tour hommage à son mérite et à ses vertus, lui ménage chaque jour de nouveaux emplois. Bientôt François de Sales, dont le nom vivra autant que la religion chrétienne, François de Sales convaincu qu'un directeur éclairé doit être choisi entre dix mille, et que le nombre des dispensateurs fidèles est plus petit que celui des prédestinés, le charge du soin des nou-

velles épouses, qu'il venait d'enfanter à Jésus-Christ. Il le préfère à ce grand nombre de docteurs, de saints même, qui commençaient dès lors à peupler la capitale; et Dieu, pendant près de quarante années, s'est comme appliqué à justifier le choix du saint fondateur, et à bénir le zèle du sage et prudent directeur. L'illustre de Chantal, qui sut si bien profiter de ses leçons, et dont Dieu lui révéla la gloire (252), en est une preuve, que l'Eglise a consacrée dans ses fastes, et que ses vrais enfants n'oublieront jamais.

Témoignage glorieux d'un des plus grands évêques qui aient jamais paru, vous ferez à jamais l'apologie de la vertu et de la capacité de saint Vincent. Nous y joindrons votre suffrage, auguste prince, à qui votre amour pour l'équité a mérité le surnom de roi juste. Vous honorâtes, comme firent dans la suite les la Rochefoucauld, les Olier, les de Silléry, vous honorâtes Vincent de Paul dans ces moments décisifs de l'estime et de la confiance. Dès les premières attaques de votre dernière maladie, vous cherchâtes votre consolation dans les paroles de l'homme de Dieu; et s'il fut assez courageux pour vous annoncer la mort dès la première entrevue, comme les prophètes l'annonçaient autrefois aux rois d'Israël; plus saint et plus vertueux que ne l'étaient ordinairement ces princes, vous fûtes assez ferme pour en recevoir la nouvelle sans émotion; et vous crûtes pouvoir tout attendre des miséricordes de Dieu, en mourant entre les bras d'un homme qui était l'ami du ciel, et qui était né pour en aplanir les sentiers.

Or, Messieurs, ce qu'on jugeait de saint Vincent de Paul à la cour de Louis XIII, on le pensait à Lisbonne chez le comte d'Obidos, à Turin chez le marquis de Pianèze, à Gènes dans le sénat et chez le cardinal Durazzo, à Varsovie chez Casimir V et la duchesse de Mantoue son épouse, à Florence chez le grand duc de Toscane, à Rome au Vatican et dans le Sacré-Collège. Que dis-je, on le pensait dans le sein de l'Asie, où son nom, si cher aux Maronites, à qui il procura d'abondants secours, est peut-être encore gravé sur les cèdres du Liban (253.)

C'est ainsi que Dieu exalta l'humble Vincent, en le rendant précieux à tout ce que son siècle eut de plus grand et de plus éclairé; mais il l'exalta encore davantage en faisant de lui un homme nécessaire à l'Etat, et utile à son Eglise. Mêlons l'un avec l'autre,

une vision deux fois répétée et qui a toute la majesté de celle des anciens prophètes. On la trouvera dans sa *Vie*, avec les raisons qu'il eut d'en parler à quelques personnes, liv. iv, pag. 359. La bienheureuse de Chantal mourut à Moulins, le 13 décembre 1641.

(255) On n'a pas ajouté qu'on pensait la même chose à Paris, chez le cardinal de Richelieu, chez les de Molé, de Lamoignon, Letellier, etc., parce que cette énumération n'aurait jamais fini. Le mot de la vertueuse mademoiselle de Lamoignon était : *Allons prier un saint qui a fait autant de bien que vingt autres saints*. Il procura d'un seul trait douze mille âmes aux Maronites, et ce ne fut pas sans connaissance de cause.

(250) *Parce qu'il n'a qu'un corps*. Allusion au fait qu'on a rapporté note 245.

(251) *Le saint évêque de Marseille* était Jean-Baptiste Gault, prêtre de l'Oratoire. Le peuple, pour lui avoir rendu trop précipitamment un culte public, a empêché qu'on ne lui en décernât un solennel à Rome, où la première information est de *non cultu*. Les missions que saint Vincent fit et fit faire dans la suite sous les yeux de cet illustre prélat eurent le plus grand succès pour la conversion des Turcs et des hérétiques. Dans la mission de 1643, il y eut au moins dix-sept Turcs baptisés et trente religieux convertis. (Voyez la *Vie de saint Vincent*, liv. viii, page 355.)

(252) *Dont Dieu lui révéla la gloire*. Ce fut dans

sans craindre de rien confondre. Il y a une liaison comme nécessaire entre le sacerdoce et l'empire.

Je ne m'arrêterai point ici à vous faire la triste peinture de l'état où se trouvait le clergé avant l'établissement des séminaires et des conférences ecclésiastiques. L'ignorance et la corruption n'étaient pas générales, mais elles paraissaient dominantes. Travestis en idoles ou en quelque chose de pis, la plupart des pasteurs était du nombre de ceux que Dieu ne donne à son peuple que dans sa colère. Destitués des lumières de la science, ils ne pouvaient enseigner la voie qui mène à la vie, parce qu'ils l'ignoraient eux-mêmes. Dépourvus des entrailles de la miséricorde et de la charité, ils fuyaient à l'approche du loup. Je me trompe, ils s'unissaient à lui pour ravager de concert le troupeau. Réprouvés du sacerdoce et de tous ses emplois, dès le moment où ils entrèrent dans le sanctuaire, ils n'étaient que des voleurs : *Fures sunt*. Comme ils en avaient l'adresse pour surprendre, ils en avaient la cruauté pour égorger impitoyablement les brebis du Seigneur. Alors, alors, dit un grand évêque (254), régna dans le lieu saint la désolation que Daniel avait prédite. Un feu contagieux dévora Sion, jusque dans ses fondements. L'arche du Dieu vivant fut transportée à Azot, et Israël n'en gémit pas. Ainsi que le peuple, le prêtre erra au gré de ses visions. Plus de bienséance dans les mœurs, plus de majesté dans le culte, plus de gravité dans les cérémonies, plus dans toute la conduite d'autre sagesse que celle qu'un apôtre appelle *terrestre, animale, diabolique*. (*Jac.*, III, 15.) Hérésie malheureuse, qui te vantes insolemment de tes progrès, et qui t'en fait un argument de parti. Non, ce n'est ni aux édits de pacification que ta violence te procura, ni au sang de tes propres citoyens, dont tu fis si souvent fumer nos campagnes, ni à l'imposante mais fausse érudition de tes prétendus apôtres ; c'est à nos péchés que tu dus alors tes triomphes, comme aujourd'hui que tu te reproduis sous une face nouvelle et mitigée, tu le dois à notre insensibilité.

(254) Voyez dans le recueil des *Lettres adressées à Clément XI*, pour lui demander la béatification du serviteur de Dieu, celle que lui écrivit Henri de La Luzerne, évêque de Cahors. Je n'ai fait que la traduire.

(255) On convient très-communément que Tertulien est mort dans le schisme et l'hérésie, et qu'Origène, malgré la beauté de son génie, a donné dans une foule d'erreurs pitoyables.

(256) *De martyrs intrépides*. Tels ont été MM. Le Vacher et Montmasson, qui ont été mis à la bouche du canon à Alger ; M. Etienne qui fut immolé à Madagascar ; le frère Lye, à qui les cromwellistes d'Irlande coupèrent les pieds et les mains, et qui fut ensuite écrasé sous les yeux de sa mère.

(257) *Le grand Bossuet*, etc. Je ne puis supprimer ici les belles paroles de la lettre qu'écrivit ce savant homme à Clément XI. Voici ce qu'il dit des conférences de Saint-Lazare : « Processu temporis, et jam in Presbyterio constituti, in eam Sodalitatem coaptati sumus, quæ pios Presbyteros, ipso auctore et auctore, in unum colligebat de divinis rebus

Vincent de Paul n'arrêta pas le cours du torrent, parce qu'il est nécessaire qu'il y ait des schismes et des scandales pour l'épreuve des élus, et que chaque siècle de l'Eglise doit avoir ses Tertulliens et ses Origènes (255) ; mais, ce torrent, il le rendit moins impétueux, et forma des ouvriers capables de le diminuer de plus en plus. Sans parler de sa congrégation, qui, grâce à vos miséricordes, ô mon Dieu ! n'a manqué ni en Europe de confesseurs éclairés, ni en Afrique de martyrs intrépides (256), mais dont l'éloge aurait chez nous un air d'indécence, et serait, jusque dans le séjour de la gloire, un outrage pour l'humilité de Vincent de Paul, qu'il ne nous pardonnerait pas. Ici il assemble, un jour de chaque semaine, de pieux ecclésiastiques ; il développe à leurs yeux la grandeur et les obligations de leur état ; il leur inspire cet esprit de docilité, qui, en fortifiant la foi, la rend vigilante et active contre l'erreur ; la douce et insinuante persuasion coule de ses lèvres ; et quoique, comme le grand apôtre, il ait toujours eu en horreur l'éloquence de la sagesse humaine, ses discours sont si énergiques, si tranchants, que le grand Bossuet (257), qui ne l'entendit que dans un âge naturellement critique, a cru, dans une lettre écrite au Souverain Pontife, pouvoir prendre Jésus-Christ à témoin qu'il avait trouvé en lui ce ministre rare, qui, selon l'expression du Prince des apôtres, parle de Dieu d'une manière si noble, si élevée, que Dieu lui-même semble s'expliquer par sa bouche : *Si quis loquitur, quasi sermones Dei*. (1 *Petr.*, IV, 11.) Là il ouvre sa maison, non-seulement pour en faire une arche de paix aux séculiers qui pensent à se réconcilier avec Dieu (258), mais plus volontiers encore pour y disposer aux plus importantes fonctions du ministère et à la réception des saints ordres ceux qui s'y croient destinés. Toujours consumé par le zèle de la maison de Dieu, il veille, comme une sentinelle, à la garde des portes de Sion. Sa sollicitude, comme celle de saint Paul, s'étend à toutes les Eglises et aux plus minces parties dont chacune d'elles est composée. Les besoins des quatre parties du monde lui sont

per singulas hebdomadas tractaturos. Pium cœtum animabat ipse Vincentius, quem cum disserentem avidi audiremus, tunc impleri sentiebamus Apostolicum illud : *Si quis loquitur, tanquam sermones Dei* : *Si quis ministrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus*. Aderant plerumque magni nominis episcopi, viri fama et pietate perducti. *Et infra* : *Quam puram fidem coleret ; quam Sedi apostolicæ, ejusque decretis reverentiam exhiberet..... recordantur omnes, et ego suavissime recolo... hæc coram Deo in Christo loquor, in conscientia bona et fide non ficta. Datum in Civitate nostra Meldensi 2 Aug. 1702.*

(258) Il ouvre sa maison aux séculiers, etc. De compte fait, il y eut, pendant les seules vingt-cinq dernières années de la vie du saint prêtre, environ vingt mille personnes qui firent la retraite dans la maison de Saint-Lazare ; et la plupart très-gratuitement, soit parce qu'ils n'étaient pas en état de payer, comme il arrive le plus souvent, soit parce qu'ils s'imaginaient fausement, comme font encore plusieurs, que ces retraites sont fondées.

dévolus. L'habitant des Westernes lui tend les mains du milieu des rivages d'Ecosse, l'esclave invoque son secours du sein de la Barbarie, le Maronite crie vers lui des extrémités du Liban, l'insulaire le réclame de toutes les parties de Madagascar. Sa charité croît et se multiplie en se partageant. Il a soin de l'étranger, sans préjudice du citoyen. En France, et c'est un fait universellement avoué, en France, de son temps, point où presque point de bien considérable qu'il n'ait animé de ses conseils, appuyé de son crédit, conduit à un heureux terme par sa patience et sa profonde sagacité. Tantôt, pour rétablir la discipline régulière, que la suite et le malheur des temps avait ébranlée, il s'emploie à la réforme de Grammont, de Prémontré, de Chancelade, de l'abbaye de Sainte-Geneviève; et c'est par les lettres qu'en ont écrites à Clément XI les premiers supérieurs de ces grandes maisons que nous l'avons appris. Tantôt, persuadé, avec saint Cyprien, que les vierges consacrées au Seigneur sont la fleur de l'Eglise, l'image de la sainteté de Dieu, l'ornement et la preuve de la douceur de sa grâce, et la partie la plus belle du troupeau de Jésus-Christ, il soutient l'établissement des Filles de la Providence, il écarte des Filles de la Croix l'orage qui allait les anéantir, il procure à un essaim de religieuses fugitives (259) le lieu où elles sont encore, et où, prosternées nuit et jour aux pieds de l'Agneau caché sous des voiles mystérieux, elles réparent par leurs gémissements les outrages qui lui sont faits dans le sacrement de son amour.

Le clergé séculier, dont il était membre (260), l'occupe encore davantage. Pendant dix années qu'une princesse, dont la régence pourrait servir de modèle aux minorités les plus orageuses, l'employa dans ses conseils, c'est la vertu qui obtint les dignités ecclésiastiques, parce que c'est la vertu seule qui les doit obtenir. Partout les choses changent de face. La religion prend une nouvelle forme. Les autels que le fanatisme avait renversés sont enfin rétablis; les temples ruinés par l'hérésie sont réparés, et deviennent dignes de la majesté du Dieu qui y réside. Jérusalem quitte ses habits de deuil, et les voies de Sion, si longtemps affligées de se voir désertes, commencent à sécher leurs larmes. Partout les études refleurissent et la piété avec elles, parce qu'on sait partout que, sous le ministère de Vincent de Paul, les vrais et solides talents ne se nourrissent plus de louanges stériles, et que sa main bienfaisante prévient les besoins de l'homme savant, pourvu qu'on puisse compter ses vertus, et qu'on ne soit pas réduit à ne compter que ses aïeux.

(259) *Il procure à un essaim de religieuses fugitives*, etc. Elles étaient au nombre de quatorze, et la vénérable mère Catherine de Bar, surnommée sœur Mechtilde du Saint-Sacrement, était avec elles. Saint Vincent les prit sous sa protection et les fit établir à Paris. Le saint, en parlant des Filles de la Croix, dit que l'arbre longtemps battu par les vents produirait des fruits de bénédiction

Heureux les peuples qu'un roi sage gouverne; mais heureux les rois qui, ne pouvant tout voir par eux-mêmes, trouvent des hommes assez pénétrants pour saisir toujours la vérité, assez sincères pour la développer tout entière aux yeux du prince, assez courageux pour s'exposer à tout plutôt que de l'abandonner jamais. Anne d'Autriche avait trouvé ce trésor dans la personne du saint que nous révérerons aujourd'hui; et Dieu, qui aimait la gloire de son serviteur autant que son serviteur aimait la sienne, lui fit connaître l'estime qu'elle devait en faire. Elle suivit les impressions qu'il lui donna, tantôt contre les fausses maximes d'une orgueilleuse spiritualité, tantôt contre une hérésie plus orgueilleuse encore, dont il connaissait les chefs et les principes; et ces impressions elle les transmit à son fils, c'est-à-dire à un prince à qui la religion doit plus de trophées que la paix et la guerre ne lui en ont érigés. Oracles sacrés des souverains pontifes, décisions respectables du corps des premiers pasteurs, Louis le Grand vous a appuyés de tout le poids de son autorité suprême; mais c'est Vincent de Paul qui avait jeté en lui les premières semences du respect et de la soumission que vous méritez. Elles ont été, ces semences précieuses, arrosées par d'autres mains, nous n'en doutons pas. Mais si les ruisseaux ont leur mérite, celui de la source primitive doit-il être oublié?

Or, mes frères, puisque, selon la remarque du jeune Théodose (261), le trône et l'Etat se fortifient par la justice et par la religion, n'est-ce pas faire voir ce que Vincent a fait pour l'un et pour l'autre, que de montrer ce qu'il a fait pour la religion et pour la justice? Je sais que dans ces temps malheureux, où l'impiété, déguisée sous le nom de philosophie, triomphe et marche la tête levée, les dernières preuves que nous venons de donner de son zèle ne sont pas de nature à être universellement applaudies. Aussi n'avons-nous pas prétendu plaire à ceux que Vincent a toujours combattus. Mais quelque prévenus qu'ils puissent être contre un homme qui n'en voulut jamais qu'à l'erreux, et dont tout le crime fut de préférer le jugement de l'Eglise au jugement de ceux qui se crurent plus éclairés qu'elle, Dieu, pour exalter notre saint, l'a rendu le ministre de tant de bien, de tant d'œuvres de piété, de tant d'entreprises aussi saintes que nécessaires au public, qu'il faut que toute langue confesse qu'un des derniers hommes de l'Etat, par sa naissance, est devenu un des premiers du royaume, par les services qu'il lui a rendus.

Je passerai sous silence ce qu'il fit et ce

(260) *Le clergé séculier dont il était membre*, etc. L'humble saint Vincent disait: « Nous ne sommes point religieux, aussi ne sommes-nous pas dignes de l'être. » Il se jetait à leurs pieds, et les forçait de lui donner leur bénédiction.

(261) *Epist. Theodosii ad S. Cyrillum lecta in concilio Ephesino.*

qu'il souffrit pour les intérêts du roi, pendant les troubles qui agitèrent la France vers le milieu du siècle passé. Quelque matière que pût fournir à une grave et solide éloquence la conduite uniforme d'un homme qui, comme Jérémie, ne se nourrit pendant plusieurs mois que du pain des larmes que le malheur de sa patrie faisait nuit et jour couler de ses yeux, et qui, à peu près comme Job, vit sans émotion et sans impatience ses enfants persécutés, ses moissons enlevées, ses provisions, qui étaient celles des pauvres, consumées par le feu, sa maison inondée d'une légion entière de soldats, dont la fureur ne put être arrêtée que par l'autorité du premier parlement du royaume; quelque glorieux qu'il fût à Vincent de Paul d'être, après des coups si funestes, choisi par la cour pour être comme médiateur entre elle et tout ce que l'Etat renfermait de plus grand; quelque parfaite que dût être l'estime que chaque *parti* (262) faisait d'un homme qui n'était pas moins honoré du duc d'Orléans que chéri de Leurs Majestés; quelque efficaces qu'aient été les conférences secrètes qu'il eut, tantôt avec Mazarin, tantôt avec les princes, et qu'on peut, sans trop donner aux conjectures, regarder comme le principe de la paix générale qui les suivit bientôt après, je supprime volontiers cette partie de l'éloge de mon saint, parce que je ne pourrais y donner le jour nécessaire sans rappeler la mémoire de ces temps odieux, qui devraient n'avoir point de place dans nos annales. D'ailleurs, il a rendu à l'Etat d'autres services qui, pour être moins éclatants, n'en sont ni moins solides ni moins admirables.

Venez nous les raconter ici, pauvres de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de toute nation, de toute religion même; qui avez trouvé dans la charité d'un homme pauvre comme vous, mais plus humble que vous, des ressources que vous n'aviez trouvées jusqu'alors, ni dans l'abondance des riches, ni dans les trésors des rois.

Paraissez les premiers, enfants infortunés, déplorables victimes du dérèglement, de la honte et de la pauvreté. Dès le moment que vous receviez la vie, le même crime qui vous l'avait donnée, vous condamnait à la mort, et souvent à quelque chose de plus dur que la mort même (263). Les secours, qu'une charité trop resserrée vous avait jus-

qu'alors procurés, servaient moins à vous affranchir de la misère, qu'ils ne servaient à vous faire languir quelque temps à cause de leur modicité. Votre berceau était tout parsemé d'épines, et les premières n'étaient qu'un faible prélude de celles qui vous attendaient. Vincent de Paul eut compassion de votre enfance. Il réchauffa par ses larmes le zèle et la charité que la vue d'une dépense énorme ralentissait. Quarante mille livres par an vous étaient nécessaires, il sut les trouver. Il parla pour vous dans une de ces assemblées fameuses, où chaque semaine se réunissaient sous les ailes de sa vertu des dames illustres, dont une haute naissance faisait le plus mince ornement. À peine avait-il fini (264), que l'esprit de miséricorde s'insinua dans tous les cœurs. Tout Israël ne fut plus qu'une seule personne par l'uniformité du jugement qui fut porté en votre faveur. Dès ce moment coulèrent sur vous, je ne dis pas des ruisseaux, mais des fleuves d'abondance. C'est à son amour et à ses travaux que vous devez et l'idée du superbe palais que vous habitez aujourd'hui, et la sainte éducation que vous y recevez de ses Filles. Ah! publiez ses bienfaits. Que vos langues bégayantes ne se dénoient que pour chanter son nom et sa gloire; et qu'il n'y en ait pas un seul parmi vous qui ne s'écrie avec un prophète : Ceux qui m'ont donné la vie m'ont abandonné; mais le Dieu des enfants, par l'entremise d'un serviteur fidèle, m'a pris sous sa protection; et ce que le sein de la plus tendre mère n'aurait pu me fournir, je l'ai trouvé avec usure dans le sein miséricordieux d'un étranger. *Pater meus et mater mea dereliquerunt me : Dominus autem assumpsit me.* (Psal. XXVI, 10.)

Paraissez d'un autre côté, vieillards décrépits. Hâtez pour un moment la lenteur de vos pas; venez faire ici un doux et touchant contraste. C'est autant à l'industrielle sollicitude de Vincent de Paul, qu'à la charité d'un pieux inconnu, qui fonda pour vous l'hospice consacré au nom du Sauveur, que vous devez le repos de vos dernières années. Bénissez par vos voix mourantes la main qui vous a tant de fois bénis; et n'oubliez pas que c'est sous ses hospices que vos cheveux blancs descendent en paix dans l'obscurité du tombeau (265).

Avancez-vous encore ici, grands et vastes

(262) On disait alors, *le parti des royalistes, le parti de la Fronde*. C'est dans ce sens qu'on parlait des *médiateurs*. Mais le roi ne fait point de parti. Il est centre.

(263) *De plus dur que la mort même*, etc. On a su qu'il y avait eu de ces enfants vendus pour vingt sous, les uns pour têter des femmes gâtées, ce qui les exposait à un long martyre; les autres pour servir à des opérations magiques.

(264) *À peine eut-il fini*, etc. Ce discours, qui plaisait tant au célèbre M. Gibert, et qui eut un si prodigieux succès, n'était composé que de ce peu de paroles : « Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères

selon la nature les ont abandonnés; voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages; il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin, au contraire ils mourront et périront infailliblement si vous les abandonnez. L'expérience ne vous permet pas d'en douter. » Or sus a été jusqu'à la fin le mot du feu roi. C'est à peu près *l'età age* des Latins.

(265) L'hôpital du nom de Jésus, au faubourg Saint-Laurent, fut, sur les conseils de notre saint, fondé en 1653, par une personne qui n'a point

hôpitaux de Paris, de Marseille et de Sainte-Reine. Cette multitude prodigieuse de pauvres que vous nourrissez, et qui à l'ombre de vos murailles éprouvent à l'aise combien le Seigneur est doux et libéral envers ceux qui espèrent en lui. Ces malheureux, qui sont également destitués des biens de l'esprit et de ceux de la fortune, trouvent une retraite dans votre enceinte; tous ces hommes condamnés dans les siècles précédents à une dure et honteuse mendicité, seraient encore ce qu'ils avaient été jusqu'alors, si Vincent, que le ciel rendit capable des plus glorieuses entreprises, n'eût employé pour eux le crédit qu'il avait auprès d'une vertueuse reine, et ne se fût saintement abandonné à cette tendre et généreuse compassion, qui sortit avec lui du sein de sa mère, dont il donna des preuves marquées dès son enfance (266), et qui dans un âge plus avancé, le faisait, comme Job, pleurer sur ceux qui étaient dans l'affliction et compatir à toutes les misères du pauvre : *Elebam super eo qui afflictus erat, et compatiebatur anima mea pauperi.* (Job, XXX, 25.)

Le temps me manque, chrétiens auditeurs : *Deficiet me tempus enarrantem.* (Heb., XI, 32.) J'avoue, et je crois l'avouer à la gloire de Vincent de Paul, que je ne puis remplir l'étendue de mon sujet : *Un carême entier n'y suffirait pas*; ce fut l'expression du grand évêque (267), qui le premier fit le panégyrique funèbre de notre saint. Elle est au-dessus du vraisemblable, et au dessous du vrai. Qu'il me serait doux, si mes forces me le permettaient, de faire déposer tout l'univers en faveur d'un seul homme; de mettre pour lui d'accord et le sceptre des rois et la houlette

voulu être connue, et à qui saint Vincent a si bien gardé le secret, qu'elle est encore aujourd'hui très-parfaitement ignorée. La fondation était pour un nombre de pauvres artisans (quarante de l'un et de l'autre sexe), qui ne savent que devenir quand l'infirmité ou l'âge les mettent hors d'état de travailler. Le bel ordre que les dames de son assemblée y admirèrent, donna l'idée d'un hôpital général. Ce grand projet, dont l'exécution coûta à saint Vincent des peines infinies, ne fut exécuté qu'en 1657. Par là le saint prêtre eut le bonheur de faire ce que saint Chrysostome avait inutilement tenté à Constantinople, ce que Henri IV avait projeté sans succès, et ce que Marie de Médicis eût regardé comme un des plus beaux traits de sa régence, si elle eût pu y réussir. (Voyez la *Vie de saint Vincent*, liv. vi jusqu'à la page 11.)

(266) Dont il donna des preuves marquées dès son enfance, etc. La première vertu qui perça dans le jeune Vincent fut un grand amour pour les pauvres. Il n'avait rien à lui, quand il s'agissait de les soulager. On a beaucoup parlé de la libéralité avec laquelle il donna à l'un d'eux trente sous, qui faisaient tout son petit trésor. (Voyez sa *Vie*, liv. i^{re}, pag. 6 et 7.)

(267) Le prélat dont il s'agit ici, était Henri de Maupas du Tour, qui d'évêque du Puy devint évêque d'Evreux. Il fit l'oraison funèbre du saint prêtre à Saint-Germain-l'Auxerrois, où les ecclésiastiques de sa conférence lui firent un service très-solennel. Son discours dura plus de deux heures, et il ne put le finir. Il dit alors ce que j'en ai rapporté dans le mien. (*Vie de saint Vincent*, liv. vi, pag. 93.)

(268) Il n'est pas possible de donner dans une

des bergers; de joindre au suffrage de nos citoyens celui des étrangers; à l'applaudissement des chrétiens celui des infidèles; et à plus forte raison, aux louanges qu'a données à Vincent de Paul cette première des provinces, celles que lui ont données toutes les provinces du royaume!

Qu'il serait consolant pour moi de vous expliquer en détail ce qu'ont fait par ses ordres, et ce qu'ont souffert ces généreux missionnaires qu'il envoya coup sur coup à Alger et à Tunis; dans l'île de Corse et dans celle de Madagascar, en Irlande et dans l'Ecosse, c'est-à-dire sur ces rivages funestes, où il fallait braver l'artifice et les fureurs de Cromwel; de ce régicide fameux, à qui ses noirs talents donnent un rang distingué parmi les plus illustres scélérats (268)!

Quel triomphe pour la religion! quelle joie pour les orateurs chrétiens, de pouvoir exposer ce qu'il a fait lui-même, tantôt pour soulager la Lorraine désolée, où la famine et la mort retraçaient toutes les horreurs des sièges de Jérusalem et de Samarie; tantôt pour réparer les pertes que souffrirent pendant les guerres civiles la Picardie et la Champagne, ou plutôt la France tout entière! Grands panégyristes, vous consacrez vos plus beaux éloges à des guerriers, qui ont porté partout le feu, le fer, la désolation. N'avez-vous donc point de lauriers pour les héros chrétiens? Et ne devez-vous pas des louanges immortelles à un homme, dont le cœur fut assez sensible, et le courage assez grand, pour entreprendre de faire autant de biens, que de nombreuses armées avaient fait de maux, et causé de ravages? Métropole illustre (269), cité sainte, qui sacres

note une juste idée des biens sans nombre qu'ont faits les enfants de Vincent de Paul dans ces différents pays, et des peines qu'ils y ont essuyées. Il en est de même des services qu'ils ont rendus sous ses ordres, à la Lorraine, la Picardie et la Champagne. Il envoya dans la première de ces provinces plus de seize cent mille livres en argent, sans parler du linge, des habits de toute espèce, des ornements d'église qui allaient à des sommes immenses. La Lorraine était dans un si cruel état, qu'on pendit à la porte de Nancy un homme qui avait tué sa sœur pour un pain de munition. La Rivière, qui était chirurgien du maréchal de Fabert, lui écrivit qu'on lui avait présenté un chaudron où étaient à demi cuits les pieds, les mains et la tête d'une fille, qu'une veuve avait préparés pour ses enfants qui mouraient de faim. A Jérusalem, pendant son dernier siège, une mère mangea son fils; en Lorraine des enfans mangèrent ceux dont ils avaient reçu la vie. Ce qui fit dire au père Causin : *Sola Lotharingia Jerosolymam calamitate vincit.* On laisse à juger si la Lorraine ferait trop pour saint Vincent, quand elle célébrerait sa fête de la manière la plus solennelle. Les religieuses bénédictines d'Amélie, ville du duché de Spolète, la font de première classe avec octave; et cependant le saint n'a fait qu'un miracle chez elles. (Voyez sa *Vie*, liv. iv et liv. ix, pag. 589.)

(269) *Métropole illustre*, etc. La ville de Reims, pour reconnaître autant qu'il était possible, les services immenses que saint Vincent et les dames de son assemblée avaient rendus à toute la Champagne, fit une procession générale depuis la cathédrale jusqu'au tombeau de saint Remi, et il s'en trouva un

nos rois, tu reconnus ces importants services par une procession solennelle de tous les ordres, dont tu es composée. Puisses-tu n'en perdre jamais la mémoire; et apprendre d'âge en âge à tes enfants, que la plupart d'eux ne vivent aujourd'hui que parce que Vincent de Paul a sauvé la vie à leurs ancêtres.

C'est à vous que la gloire en est due, ô mon Dieu! Vincent vous la rapporta toujours, et il ne pensa qu'à s'anéantir devant vous, dans le temps que vous ne pensiez qu'à l'honorer devant les hommes. N'oubliez, Seigneur, ni ce qu'il a fait pour vous, ni ce que vous avez daigné faire pour lui. Conservez dans les deux compagnies, dont il a été l'instituteur, et en tant d'autres qui lui doivent leur double existence (270), l'esprit d'humilité et de zèle, dont il leur a toujours donné de si beaux exemples. Enflammez le cœur de ceux qui composent sa congrégation, de ce feu sacré, que vous êtes venu apporter sur la terre, et dont il fut lui-même consumé jusqu'au dernier soupir. Qu'on voie les enfants marcher sur les traces de leur père. Qu'à son exemple ils ne comptent pour rien les rebuts et les fatigues qui sont inséparables de leur pénible ministère. Que dans l'exercice de leurs fonctions, ils préfèrent, comme lui, le sombre théâtre des campagnes au brillant théâtre des villes; parce qu'il est aussi facile de prêcher Jésus-Christ dans les unes, qu'il est aisé de se prêcher soi-même dans les autres. Que leur amour pour le travail croisse avec les années; et qu'ils se souviennent toujours que Vincent déjà octogénaire (271), et accablé sous le poids de l'infirmité, animait les missions par sa présence; et que sans avoir la vigueur de l'aigle, il édifiait les peuples par son assiduité, soit à rompre le pain de la parole, même aux petits enfants; soit à réconcilier les pécheurs, déjà attendris par la simple vue de ce laborieux et respectable vieillard.

Continuez aussi, Seigneur, à verser vos plus précieuses bénédictions sur ces vierges, aussi prudentes que chastes, qui seules suf-

firaient pour faire et son éloge, et celui de l'illustre et vertueuse de Marillac (272). Jusqu'ici l'univers chrétien a rendu hommage à une vertu, qui s'affermait au milieu des scandales du siècle; à une mortification, qui capable d'effrayer des hommes vigoureux, ne fait que fortifier des personnes naturellement faibles; à un travail, que l'infection des malades, l'air empoisonné des hôpitaux, l'horreur dévorante d'une mort répétée et continuelle, semblent animer et rendre plus consolant. Faites, Dieu de bonté, qu'elles soient dans toute la suite des temps, ce qu'elles ont été jusqu'ici; et j'ose assurer, sans craindre d'en être démenti par l'envie, qu'elles seront en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ.

Nous espérons, grand saint, nous attendons cette double faveur de votre puissante médiation, et de votre affection pour nous. Os de vos os, et membres de vos membres, serions-nous moins partagés de vos bienfaits, que tant d'étrangers, qui chaque jour, dans ce sanctuaire antique, où repose encore une partie si précieuse de vous-même, trouvent, sans spectacle préparé, sans convulsions indécentes, un remède si efficace à leurs maux; que les protestants mêmes (273), à qui le nom seul de miracles fait peur, se sont fait un devoir de les constater?

Redoublez aussi en nous le respect si légitimement dû à ce siège éternel, dont les pontifes ont rendu à l'héroïcité de vos vertus la justice que le monde entier les sollicitait d'y rendre.

Présentez au Roi des siècles les vœux que nous ne cesserons jamais de faire pour la personne d'un prince qui comble déjà nos espérances. Sa bonté pour vos enfants ne s'affaiblira point. Elle aura pour mesure l'estime qu'ont faite de vous Henri IV, Louis XIII, et plus encore Louis le Grand; c'est-à-dire, un roi, à la mémoire duquel tous les bons Français doivent un respect immortel; un roi, qui plus de quarante années après votre mort, décidait encore des affaires épineuses, sur les principes que vous aviez dé-

tout, ont toujours réussi en ce lieu, consacré en quelque sorte par les derniers soupirs de notre saint prêtre.

(272) Louise de Marillac, qui était veuve d'Antoine Le Gras, secrétaire de la reine Marie de Médicis, fut la première supérieure des Filles de la Charité. C'est d'elle que cinq grands évêques ont rendu un des plus beaux témoignages qu'on puisse porter d'une femme éminemment chrétienne.

(273) Que les protestants mêmes, que le nom seul de miracle effraye, etc. On peut voir dans le liv. IX de la *Vie de saint Vincent*, pag. 579, la belle attestation que madame Catherine Soracole-Haies donna, le 3 février 1733, en faveur du miracle qui s'était opéré dans sa propre maison sur Louise-Elisabeth de Sachville, fille anglaise et très-noble. Miracle dont elle ne fut presque que trop témoin, puisque ayant vu marcher cette demoiselle qui était horriblement paralytique depuis plus de deux ans, elle s'évanouit si bien qu'on eut peine à la faire revenir au bout d'une heure. La dame Haies pour lors anglicane est devenue fort bonne catholique.

monde prodigieux. La même église ne manqua pas de faire un service solennel pour M. Vincent, aussitôt qu'on y eût appris la nouvelle de sa mort. Une multitude de prêtres séculiers et réguliers, de paroisses, de chapitres, lui donnèrent la même preuve de reconnaissance. (*Vie de saint Vincent*, liv. VI, pag. 95, etc.)

(270) Leur double existence. L'existence physique, parce que sans lui la plupart de ces communautés ne subsisteraient plus. L'existence morale et spirituelle, parce qu'il donna aux unes de dignes supérieurs, comme aux Filles de la Croix; et aux autres des règles très-sages, comme aux Filles de la Providence, qui ont, aussi bien que les Dames de la Visitation, conservé un respect singulier pour sa mémoire. Ce qui est d'autant plus estimable que la reconnaissance n'est pas la première vertu du siècle.

(271) La paroisse de Rueil, si célèbre par le séjour qu'y faisait le cardinal de Richelieu, se flatte d'avoir vu saint Vincent plus qu'octogénaire, y faire la mission à la tête des prêtres de sa congrégation. Les missions qui ne réussissent pas par-

veloppés devant lui dans son enfance ; un roi, que l'Eglise, comme une Rachel désolée, pleurerait encore, si elle ne trouvait dans la personne du religieux prince qui lui a succédé, les plus glorieuses qualités du prince qu'elle a perdu.

Enfin donnez-nous la paix, ce don précieux du ciel, ce don qui est la source de tant d'autres. Rendez aux vœux de la Pologne (274) affligée un roi, que la grandeur de sa naissance, et l'intrépidité de son courage mettraient de pair avec le premier des Césars, si sa religion et sa piété ne le rapprochaient beaucoup plus des Constantin et des Théodose. Nos guerriers vous offrent leur sang ; ministres des autels, nous ne pouvons, Seigneur, vous offrir que nos sacrifices et nos larmes. Vous venez encore de

les bénir par le succès le plus éclatant. Vous permettez à l'aigle effrayé ses surprises ténébreuses. C'est sous les yeux du soleil que vos Français combattent et triomphent. Continuez, Dieu des batailles, à protéger l'homme que votre droite s'est choisi. Il est temps que vous vous souveniez de David, et de toutes les vertus qu'il a pratiquées. Que ne m'est-il permis de tenter le détail de celles de son auguste Epouse ? Mais sa modestie sévère et ses ordres précis m'imposent un silence rigoureux. C'est à nous, chrétiens, à profiter de ses exemples. La voie, qui la sanctifie parmi les variétés humaines, la mènera au port, et nous avec elle, si nous sommes fidèles à la suivre. C'est la grâce que je vous souhaite, etc.

AVERTISSEMENT.

Ce panégyrique latin fut prononcé en 1718, par deux écoliers qui donnèrent quelque temps à l'éloquence, en attendant que le cours de philosophie commençât. Collet priaït un des compatriotes de M. Montmasson, de vouloir bien le traduire et de faire un « beau discours français d'un discours latin, qui, disait-il, venant de moi, ne peut-être que médiocre. » Nous ne pensons pas que son invitation ait fait naître des traducteurs ; aussi avons-nous dû nous borner à réimprimer tout simplement le texte latin.

MICHAELIS MONMASSONII E SABAUDIA ORIUNDI.

ORATIO PANEGYRICA

Anno 1718, a duobus rhetorices alumnis in ædibus sancti Lazari recitata.

Mirum sane vobis accidet, auditores humanissimi, quod necdum delibatis eloquentiæ rudimentis, eam aggrediamur dicendi materiem, cujus, vel ipsi summi nominis oratores, fecunditati invident, nodos vereantur, succumbant amplitudini. Neque verò sensus noster a vestra plurimum distat existimatione. Quibus enim innixi momentis, tyronibus aspergitis temeritatis labem, ipsa hæc, simul ut opere admovimus manum, idem nobismetipsis affligere vitium jampridem compulerant ; propiusque evenit nihil, quam ut reluctante tenuitatis nostræ conscientia territi, ab eo deflecteremus ausu, qui vires plane excedit nostras ; et id unum permittit tentantibus, ut tentasse glorientur. Ubi enim appellatur Monmassonii nomen, statim obversatur animis densa facinorum eximiorum nubes, quæ cum universa strenui perinde ac fortis animi speciem præ se ferant, vix satis apparet quænam, habito delectu, præ aliis debeant celebrari. Eorum insuper, quos testes habitura erat oratio, ingenii acumen, acere

judicium, mentis sagacitas, frænum dabat, injiciebat timorem. Quippe licet ab intemperantis critices opinione procul sitis omnes, erat tamen in ipsa suscepti operis audacia, unde censuram meruisse formidaremus. Verum, qui cæteris potior est, grati animi sensus, mentem nobis animumque sufficit et fecundat. Erecta in gratiam nostri eloquentiæ sedes nomen apud nos et habet, et habitura est, quoad vivemus, maximum. Dum igitur nostris alii propugnatis summo cum plausu thesibus, tum philosophicæ, tum et theologicæ periculum fecerunt eruditionis ; quidni et impensum nobis favorem, et quam alte insideat animis, musæ nostræ gratulentur ? Hinc itaque affulget spes, unde subortus timor. Erigit animos ipsamet argumenti dignitas : substitutisque aspero judicium nomini mollioribus titulis, quos æquissimos novimus rerum æstimatores, eos quoque præsentibus nobis ac benignos fore confidimus.

Revera quidem, auditores, quid religioni vestræ accomodatum magis subjecere fas erat, quid seria attentione magis dignum, quam virtutes sacerdotis optimi, quem alumnus habuit vestrum omnium parens Congregatio ; quem teneris amoris christiani nexibus complexa est ; quem demum, quandiu stabit viri piissimi memoria, pia mater efflictim deperitura est. Scilicet igitur, dum Instituta alia, suorum qui præ cæteris emicuere, nomen deusque certatim efferunt ; dum, ut heroes sui diutius hominum animis immorentur ; mortem eorum oculis crebro, crebro auribus propinant ; dum insanienti sæculi sapientiæ, male partæ adornantur laudes ; numerosaque vel ipsi vitiis blanditur assentatorum phalanx, nusquam nos faciemus silentii finem !

(274) Ce discours, fait depuis longtemps, fut prononcé devant la reine de Pologne, dans le temps que le roi Stanislas était rentre dans ce royaume

Nos troupes avaient reçu quelques jours auparavant un échec en Allemagne, mais on venait d'apprendre qu'elles avaient bien battu l'ennemi.

Nequaquam ita futurum est. Quæ pietatis sunt, pietati auferre nefas. Erumpat igitur aliquando tandem digna nobis illa ista vox, pusillam Missionis Congregationem, ab ipsis etiam incunabulis grandes peperisse viros; atque e sanctissimi viri Vincentii a Paulo visceribus scaturisse homines Patre optimo, nobilissima patria, christianis principibus dignissimos. Hic in promptu fuerit referre Vacherios, Stephanos, Lambertos; præpositos nostri hujus sodalitiæ generales, qui ad hunc usque diem, unanimi bonorum omnium suffragio, familiam suam administravere. Neque vero si tot ac tanta nobis deessent exempla, animis ideo causaque cadendum varios missionariorum nostrorum variis in regionibus labores uno quasi periculo contractos oculis subjicerem vestris. Quid illi inter gentes tot terris maribusque dissitas, quid apud populos longe lateque sævientes aggreantur pro Christo et ferant, revocarem in animum. Subirent sane memoriam vestris e familiaribus bene multi tartareis inclusi carceribus. Obstreperent auribus vestris compedes, manicæ ferreæ, immanisque illa, quibus obruuntur, vinculorum moles; quibus equidem tormentis apud nationes mansuescere nescias acerbissimæ morti præiudicat. Verum nusquam excidat nobis aurea illa, non Scripturæ modo, sed et gentilis Philosophiæ sententia, neminem, donec animam egerit, vel beati nomine insigniendum, vel certis laudibus efferendum esse. (275). Quantaunque hactenus constantiæ ac fortitudinis ediderint specimina, nondum eluxit suprema lætitiæ præmiorumque dies. Victores hactenus, hactenus collecto christianis in campis pulvere sordidi, in altum tolli potuerunt, casu graviore delapsuri.

Liber ab ea formidinis specie animus in Monmassonii encomium toto fertur impetu. Virum hunc illum dico immortalis fama donandum, constanti ac serena pietate gravem, anhela animarum salutis siti exactum, exantlatis tot annos pro Christo laboribus insignem, omni probrorum genere, postremis vitæ diebus, exsaturatum. Pauperculum hunc dico Missionis sacerdotem, in quo cum media initiis, extrema mediis, vitæ demum sanctissimæ mors sanctior belle quadrent, mireque consonent, ne tantillam quidem nos, seu adulatorii, seu etiam amplificati sermonis suspicionem incurrere permittunt: ea præsertim ætate, qua ab ipso laudis periculum, a nobis assentionis nomen procul exulat; quaque incolumi defunctorum modestia, eos qui hodieque supersunt in vivis, ad idem vitæ omnimodis christianæ genus accendimus, hortamur, stimulamur.

Neque vero singula hic viri eximii facta minutatim enucleare nobis est in animo. Id si tentaverimus incauti, vix unum aut alterum turgidæ molis volumen sufficiat: vix tantam rerum varietatem animus valeat sustinere. Scopum pro modulo nostro attigerimus, si quid ille sibi, quid cæteris omnibus

præstiterit, non infeliciter delibabimus. Verbo rem expeditus: Monmassonium iis emicantem dotibus, quibus sibi ipsi pie ac sancte consulat vir christianissimus, hoc primum: Monmassonium ea omni virtutum corona redimitum, quibus strenue et constanter fratrum saluti inserviat sacerdos vigilantissimus, hoc alterum exsequetur orationis caput.

Penes vos, auditores, sita est totius suscepti fortuna. Exigit sane æquitas vestra ut tenuitatis nostræ habeatis rationem; nec in ipso juventutis flore maturos provectioris ætatis fructus desideretis. Quam gerimus tyrunculorum personam, non quod ipsa rei natura postulet, attendite. Paventem igitur recreate, vacillantem reficite, dubium erigite, nascenti oratori adeste et favete.

ARS PRIMA.

Si mihi coram iis hominibus dicendum foret, quos anxios gloriæ natura peperit; qui fumosis natalium titulis blande decepti, pictos longis atris majorum vultus evolvunt, et id unum solatii genus ambire videntur, ut veteribus avorum atavorumque historiis et oculis suos recreent, et defatigent alienos: lubens fateor, auditores, nec ullam me vobis expectationem concitaturum; nec, si concitaverim, tuiturum esse. Obscuris adeo natalibus erat Monmassonius noster: adeo invisos habuit sæculi fastus: adeo quidquid hominibus altum est, exhorruit; ut et memoriæ ipsius, et veritati pessime consultum velim, nisi quod ille de se toties cecinit, se nimirum in angustæ paupertatis sinu, duraque miseriorum congerie natum, id et ego palam quoque venditarem. At at qui fieri possit, ut eam hic imprudens jactitem gloriam, cui, calcata blanditiarum vanitate, nuntium remisistis perpetuum; qua arte, quo verborum apparatu effutire liceat amœnam esse divitum sortem, coram iis, qui licet aliquando divites, Dei pauperis vexilla pro viribus subsequuntur.

Apagē igitur frigidos illos fortunæ adulatores, qui Horatiano stylo mentiuntur, transfundi cum sanguine, cum lacte combi heroicas dotes; utque, nec imbellem feroces aquilæ columbam, sic nec aquilam molles progenerant columbæ; ita nec ab infimæ sortis hominibus summos viros, nec ab heroibus nisi heroem oriri quempiam posse. Habet, habet hoc ultimum annexum sibi Borbonius sanguis: cæteris affinge stipitibus, iis etiam quas divum genus esse commenta est gentilitas, absurdum narrasti. Favet proposito meo, philosophorum decus, Seneca, ethnicis e tenebris sagaciter exclamans, neminem in gloriam nostram vixisse, nostrum non esse quod ante nos fuit, eumque marte proprio nobilem fieri, cui ex quacunque conditione supra conditionem assurgere liceat.

Hic de Michaelē nostro, quæ de se Tullius, liceat eloqui; ipsum nempe majoribus suis virtute sua præluxisse, non a parenti-

bus filium, sed a filio parentes suum quocunque decus traxisse; et pensatam felicitus cœli donis generis humilitatem, splendorem ei novum conferre, nedum de laudibus ejus quidquam deterrire valeat. Ipse suus sibi honoris sator Monmassonius: ipse suæ sibi virtutis artifex. Absit tantum hoc ab ore meo nefas: tota ea quanta est, auctorem habet Deum, qui bene præparatum pectus uberrimis gratiæ suæ fluctibus irrigaverat; et in sinum fidelem continuos benedictionis influxus larga effuderat manu.

Apud Allobroges in diocesi Genevensi natus, inopem primo, pecuarius subinde providentia fecit: ut dum rationis impoti totus invigilat armento, eminus prospiciat, quot et quantos olim exhausturus sit labores, cui emptæ Christi sanguine oves committendæ sunt. Hac arte, cujus tramitem hebetitas mortalium oculis impervium esse voluit Deus, sensim, sine sensu variis temporum ordinibus efformati sunt qui deinceps populorum salutis præficiendi essent. Revocate in animum, auditores, longævam illam patriarcharum seriem, quibus fuit in deliciis gregum custodia; qui auratis regum diadematis pastorale pedum præferre noverant; quique vel apud Ægyptios, quæ ars pecuaria summum erat dedecus, humillimam agrestis vitæ conditionem simplicitate ingenua confitebantur. Ita Jacob numerosas Labani oves agebat ad pastum; et moribus scelerum puris, innocentia vitæ, indefessis laboribus, terrenæ fortunæ initium dabat, prima felicitatis æternum duraturæ fundamenta locaturus. Ita pius ille legum conditor, vindexque æquitatis Moyses, pastis in deserto, totos quadraginta annos, socii sui pecudibus, longo usu et diuturna consuetudine ad instituendos duri, perquellisque populi mores exercebatur. Ita Davidem *de post fetantes accepit Deus pascere Jacob servum suum, et Israel hæreditatem suam.* (Psal. LXXVII, 71.) Præsensistis quod erat in animo, auditores. Ita Vincentium a Paulo sustulit et elegit Deus *de gregibus ovium* (ibid., 70); toto, qua patet, christiano orbe celebravit nomen ejus: sacrosanctis augustissimæ reginæ consiliis præesse voluit, ac piis probatissimi viri manibus mandari terræ semen, in ortu quidem minutum et exile, at felices subinde avibus cœli umbras ministraturum.

Alium e fratribus natu majorem, altarium ministerio, si superis videretur, mancipandum, scholaribus studiis destinarent Monmassonii parentes. Illum igitur, dum junior, reapse ad majora natus, duris vitæ rusticæ laboribus manum tereret, rudimentis litterarum, quantum per facultates licebat, curabant initiari. Quam felicem nacta erat sortem, despexit incauta ætas: Vix enim primoribus labiis amarus grammaticæ cortices degustaverat, cum studia studiorumque magistros diris devovens, testatur iracunde scholas se nunquam frequentaturum; adeo uberimam sibi diebus singulis pepererant anxietatum messem. Hanc studii licentiam orat exire pius ille noster adolescens: urget,

instat, ipsoque Jacob beatior, citra calliditatem, primogenita lubenter abdicata lubentius arripit. Mox operi admovet manum, et ab ipso limine, non discipulos modo, sed et ludimagistros improbo labore, modestia facili, candore nitido, in sui admirationem allicit. Jam studet, jam peritiores urget, jam eos assequitur, nisi vincit, qui omnium facile principes Lycæi sui huc usque decus fuerant et ornamentum.

Sinite prætermittam, auditores, quot et quantis parens miseriarum omnium egestas candidatum nostrum Annecii scientias vorantem, ærumnis objecerit. Ibi aqua limpida sitim restinguens, secundario et atro pane sedabat famem. Annonam hanc tenuem hebdomadibus singulis inops subministrabat familia; cumque sæpius, præ ipsius panis penuria, latrantem stomachum non valeret compescere, omnibus, quo vitam traheret, condiscipulis famulari industria coegerat necessitas. Omnium servus, aliis aquam subministrans, aliorum verrens cubicalia, mendicis ipsis miserior, quæ nullo labore quisquiliis ali datum est; die, at nocte potissimum, studio navans operam, ut quam alii aliena ope, ipse jugi labore scientiam compararet; juxta inflictam humano generi maledictionem, in sudore vultus, spirituali animæ pane vescebatur. In lecto, dura rupe duriori recumbens, imbecillimo cibo vitam tolerans, vili ac obsoleta veste amictus, longas gelidæ regionis hiemes nullo camino utens transigebat. Neque id necessitati solitribuendum, sed et virtuti. Cum enim parentes inviseret suos, gravem sibi noxam impigisset, si tantisper a pristina victus austeritate deflecteret. Tantus paupertatis amor! Tanta tritum a Christo iter insequendi libido!

Ut ut mira sunt hæc, plus hæreo quam vacat, ad altiora festinat animus. Dixisse sufficiat Michaellem nostrum ita se in capessendis scientiis strenuum et solertem gessisse, ut aliorum magister effici mereretur ejusque curis efformandi crederentur duo spei optimæ adolescentes. Quæ vero situm mutavit, non mutavit animos fortuna recens. Ubique semper idem Monmassonius, ingenii suavitate, comitate morum, librato naturalis indulgentiæ usu, alumnos sibi suos facile devinxit; dum parentum, amorem amore mutuo rependentium, animos aucuparetur.

Exacta, non sine unanimi professorum suorum suffragio, philosophiæ, theologiæque palestra, quam sese in partem flecteret, quid arriperet consilii, quo a supremo rerum omnium arbitro vocaretur, irrequieto exploravit mentis examine. Creverat cum annis ingenita teneris ab unguibus in sacerdotium propensio. Verum, quod pie timoratis contingit, non mens scientiarum eximie capax, non acre ingenium, non tenera in Deum pietas firmabant fluctuantem animum: neque hæc divinæ vocationis signa, quæ vel in aliis plerumque manca sunt, vel omnino desunt, sibi satis esse duxit conscientia delicatior. Ah! quoties intus cor-

dis sui recessus sigillatim pervadens, a semetipso seiscitatus est, num ei oneri ferendo par esset, a quo vel ipsi cœlites trepident! Quoties mentem ejus subiere tot sanctorum exempla, qui formidanda sacerdotii dignitate percussi medullitis; ne sacris initiarentur, aut vastum maris æquor sponte sua exsules, dimensi fuere; aut invia animantibus ipsis montium cacumina superaverunt reptando; aut ipsas audaciori manu, naturæ leges in semetipsis temeravere. Vos testes appello uberes lacrymas, quas continenti fluxu ante aras profudit: vos quas pervigil noctes exegit; vos erebros validosque ictus, quibus corpus dilaniavit totum; vos demum in animarum regimine oculatissimos moderatores, quorum consiliis aliquando tandem acquievit. Dicite quoties saluberrimo confixus timore, notam sibi fieri viam, qua tutus gradum moveret cum Propheta expostulaverit. Benignas servo suo aures admovit Deus; et a summo montis sancti sui vertice votis annuit supplicibus. Et tremere jubetur, et tremendo oneri succedere: Atque hoc interioribus medullis, in ipso sacerdotii aditu, hausit e cœlis oraculum, quod in primo conversionis limine gentium Apostolus, se videlicet in exterarum gentes longe mittendum. Audiit quod et ipse gregis apostolici princeps, futuram annis labentibus diem, qua ab aliis cingeretur, eoque traheretur quo nollet, id est quo refugiat natura.

Pacem et gaudium, quæ potiora facere nascentis Ecclesiæ vota, ubicunque spirat novus Christi sacerdos. Quocunque graditur, serena elucet Evangelii dies. Novum sibi exoritur sicut tota gessit exsultatque provincia. Hunc sibi pastorem ambit quisque, exoptat, stipulatur. Eo si successore gaudeat rector gregis amans (276), Monmassonii protector, et longo ministerii usu extenuatus, spondet se jam lætiori animo e terris excessurum. Idem animarum onus sponte offert cautus meriti virtutisque æstimator Genevensis antistes (277). Modeste obnititur Monmassonii noster: curam hanc alienæ salutis, periculosæ plenam alere, nec immerito ratus. Nascentem fortunæ auroram suspicati parentes agunt triumphos. Exsultat pater otii tantillum degustandi spe: quodque mirum, tabescit genitrix, ipso fere gaudio consumpta. Nimirum venerat tandem exoptata tot annis dies. Ecquæ major niki, non sperandi causa? Quid non a filio optimæ indolis, et gratitudinis in utrumque parentem eximia, licebat præstolari. Heu falsas hominum mentes! O adversam insciis mortalibus Dei sagacitatem! O immane divina inter humanaque judicia diffusum chaos! Habet familia tota unde vicinam opem spondeat sibi; quod autem capiti suo impendit fatale telum, quot altis obruenda sit doloribus, nequidem subodoratur.

Hic, auditores, suboritur alterum laudis ca, ut, inexpugnabilis Monmassonii constantia. Stabat hoc animo ipsius statutum jam

pridem, ut venerabilis Vincentii a Paulo institutum amplecteretur. Obsistunt omnia profecturo; nisuque unanimi adversus laudabile propositum conspirasse videtur Ecclesiæ sæculique auctoritas. Non habet laudem triumphus facilior: geminat coronas geminatis empta laboribus victoria.

Hinc mihi audire videor parentem optimum, usurpatis Regis Prophetæ fletibus, uti jam sibi morientem revocare filium, quem cum ingrato Absalone conferri pietas vetat: illinc amantissimam matrem, Tobiae matri amore non impari, teneris filium gemitibus insequi. Fili delicia nostræ! (quippe vel apud rusticum vulgus gerit amor eloquentiæ vices.) Fili, luce magis matri dilecte, in quo domus omnis inclinata recumbit: Quo tibi cessit nostri amor, quo cessit sollicita parentum anxietas? Hæc nos olim tenero intuitu sperare jusseras? Sic te extremis diebus lætitiæ, sic te languidæ senectutis levamen fore ac fulcimentum sponderas? Scilicet is erit tot impensarum redditus? Hæc nos manebunt laborum stipendia? Hæc vigiliarum et sudoris toties cruentati remuneratio? Non pœnitet fecisse, fili, neque facta mea retracto. Majora darem, si penes me majora forent. Altum lacte, quam lubens sanguine, qui nunc venis misere riget, pascere. Experire, fili. Utinam noctes diesque laboranti incubisset ardens repente febris. Utinam pondus diei et æstus portanti vitam hanc infelicem abstulisset Deus: periissem amore, quæ mox dolore peritura sum. Jubet te Deus paterna discedere domo! Nimirum filios de parentibus præclare mereri vetat? Avocant te hinc pietas et religio! Quæ pietas nisi parentum? Quæ religio inhumanos aillat mores? Per has ego te lacrymas, quibus vagientem toties irrigavi: per tenellos toties infanti libatos amplexus, per quicquid terris cœloque veneratione religiosa dignum est, morituros expecta tantisper, extremos collige spiritus, miserere afflictæ matris, tuorum miserere.

Veremini forsitan, auditores, ne devotum parentibus juvenem labefactent ultimi oppressæ naturæ conatus; ne tenacem hactenus sancti suscepti virum exprobratæ infidelitatis nota concutiat. Ponite metum: Hieronymi consiliis imbutus homo Dei, per calcatum pergit patrem; siccis oculis ad vexillum crucis evolat: anhelus ad Vincentii filios progreditur. Manet immota mens; volvuntur inanes, mixtæ paternis suspiriis, fratrum lacrymæ. Ut ragientes inter fluctus albicant spumarum flocci, sic coarctata mediis in fletibus crescit Michaelis nostri magnanimitas. Omnibus igitur, iis etiam quæ chariora sunt, vale dicit ultimum. Atque ut natas in usum argumenti nostri Scripturæ voces, voce omni valentiores usurpam; dixit patri suo et matri suæ, nescio vos; et fratribus suis, ignoro vos. (Deut., XXXIII, 9.)

Seminarium igitur Sanlazareum ingreditur. In hoc vel intactæ vel reparatæ pietatis asilo, novas reficit vires, novum sibi splendorem conciliat: hisce non absimilis sideri-

bus, quæ licet invita nimborum caligine terris emicent, puriori tamen radio perstringunt oculos, cum, fugatis nubibus, faciem ad serenam mutatur cælum. Hic produnt se gravia virtutum omnium specimina. Ardet amans spe nixa fides, quæ omnia credit, omnia sustinet, nihil æmulatur mali, nihil non æmulatur boni. Omnibus, iis etiam quæ nullius momenti esse videntur, exercitiis eodem amoris animo incumbit. Altum de mundo mundique jactantia in ejus colloquiis silentium. Uni adhærens Deo, unum Dei nomen appellat. Ubi de sæculo disputandum, hæret vox faucibus : Ubi de cœlestibus disserendum, mellea fluit ab ore dicentis facundia. Nonnunquam, divino, si dicere licet, amore fœtus, gaudet sibi adesse virtutis socios, quorum in corda illos suos ardoris sensus effundat. Mollem sapissime cordis amore depasti flammam alii impertiens, firmat labantes, accendit tepidos, mentes scrupulosa religione anxias tranquillat; eo pene ipso omnium fratrum factus parens, quo Congregationis filius evaserat. Iras divini numinis compressurus, largos vestibulum inter et altare gemitus trahit, pœnasque pœnis ingeminaus, amorem amor, sanguinem sanguini retribuit.

Dudum revelandæ populis, in atra tenebrarum regione sedentibus, Dei gloriæ; et insolita propagandi apud barbaros Christi nominis cupidine æstuabat Monmassonius. Dudum eo fine non mediocrem in linguis, qua potuerat arte, scientiam sibi comparaverat. Toto igitur seminarii tempore, quid movente Dei gratia, aggredi posset; quid valerent ferre, quid recusarent vires, tentabat tacitus et experiebatur: dumque alta frueretur pace, ludicra inferendi olim vitiis belligerebat simulacra. Piis ideo sermonibus captabat amicitias fratrum; morosam aliorum indolem ferebat toleranter: segnes a natura aliorum indolem animos sustinebat humanissime. Sic leviores pœnæ iter ad duriora quæque sternerant facilius; sic et sponte suscepta carnis ac sensuum afflictatione ad graviora fata enitebatur, libera totius hominis vexatione horrendo funeri præludebat; et modicis conflictibus viam sibi ad immortales muniebat triumphos.

Facessat stupenda illa, imo stupida nonnullorum cœcitas, qui grandes se sibimetipsos viros esse fingunt, eo quia mentem recreant vana, martyrii apud infideles aliquando subeundi expectatione; interim vero spernunt modica, et quotidianas ordinariæ virtutis occasiones ad ineptias dedignantur amandant. Hos ego quales dixerim? Viros certe, qui in crucis schola hospites et omnino imperiti, ultro citroque errant, decipiunt, et a seipsis decipiuntur. Fraternalis pacis nescii, dum apud suos degunt, nihil dubitant quin apud Sinenses, Indios, aliasque hujus barbariæ gentes duriora quæque et ipsam mortem ferant patientissime. Ungulas, patibula, verberum laniatus, equuleorum tormenta,

laminas ardentes, infernos voracium flammarum cruciatus, animo ad miraculum leni perpetiuntur: hæc nimirum supplicia penes imaginem solam præsentia, procul distant a corpore. Verum e sociis quempiam, si sit moribus dissonis, indole minus urbana; aut severæ æquitatis amantior, nesciat ad blanditias vultum componere: hunc, inquam, exhorrent, flagellumque reputant, quod non nisi patientia lenius fieri queat. Fucatas id genus virtutes, instabilibus nixas arenis, levior quævis aura concutit atque exagitat. Hebetat oculos, quin et terret aurea in cælum minitans moles: illidatur in basim e montis fastigio lapillus, procumbit humi ædificium, ingentemque horribili lapsu ruinam trahit verbo dicam, corrumpit *idealis* virtus, totam a futuris commentitiis, nullam a præsentibus vim sortita. Quam dissimilem se gessit heros noster! Parvis grandia, leviora majoribus, splendidis obscura quæque felici nexu maritans, nullum intentatum reliquit virtutis opus. Neque exilium instar habuit, quæcunque ad superna mentes evehant: neque unquam sprevit minima, quæ qui aspernabitur, aut inutiles religioni annos vivet, aut in omne vitiorum dedecus paulatim decidet. Deo, angelis, hominibusque spectaculum factus, omnium oculos et corda in se convertit.

Hinc ubi nova negotiatorum in Indiam societas quosdam e nostris sacrarum ministerio in navibus præficiendos expostulavit, prævertit privati cujuslibet vox dignissimi Almerai vocem (278). Assensere omnes superiorum oraculo, et quod sibi ejusque pietas peroptaverat, id in unius viri gloriam conversum tulere. Quam sui fecerat expectationem, non tuitus est, sed vicit Monmassonius. Creverant in puero pietas et studium religionis, adoleverant cum ætate sagacitas et sui despectio; quæ omnia præcoces ante senium fructus ubertim peperere. Hinc factum, ut mandata cordi optimo virtutum semina, variis tempestatum vicibus pullulare in nisis, surgere in labores, efflorescere in uberrimos fructus viderentur. Apum imitatus naturam, quæ ex omni florum genere dulcica figunt mella, quandiu apud infideles vixit, in ipso impietatis fonte pietatem haurire visus est. Primævum illum, quem variis impertiit nationibus, veri et æqui amorem, nedum infirmarent, mirum quantum illustraverunt variæ terra marique decursiones. Ea propemodum ratione, qua ignobiles prima in origine fluvii longo fluxuum sinuosorum circuitu volumen adaugent, alveos explicant, et vicina, quibus innatant jugera, amicis roribus fœcundant.

Deficit me tempus plura volentem dicere. Sed ne e multis Monmassonii virtutibus, eam quæ potior est, transiliat oratio, humilitatem verbo delibemus. Vix certe quam sibi despectus, quam nihil sibi arrogaret boni, aut verbis eloqui, aut ipsa cogitatione assequi valeamus. Quantacumque fulgeret dotum eximiarum congerie, sese nihili ho-

(278) Renatus Almeras e Parisiensi, in suprema rationum cura, senatore, secundus a Vincentio Congregationis Missionis præpositus generalis.

minem, ne flocci quidem faciendum, miseris quibusque impendio miseriorem, gestu, vultu, voce indesinenter clamitabat. Neque vero hunc censeatis, eorum forsitan ordini adscribendum fuisse, qui ementita humilitatis fronte, simplicibus fucum facere amant, donec ambitas sedes adepti, projecta tandem larva, in omnes vesanæ jactantiæ flexus erumpant. Quam sibi perfecte constans et coherens Monmassonii! Vultus semper idem, semper eadem agendi ratio, seu depressiora Parisiis seminarii officia exsequeretur; seu vicarii apostolici partes laudabiliter agens, solemnibus *mandatis* labentem Algeriensis Ecclesiæ disciplinam in veterem splendoris gradum restitueret. Ex æquitatis legibus nemini non indulgens, acerrimus sui censor, cæteris semper, sibi nunquam ignoscebat. Verum si quando agebatur superiorum honos, in obsequiosos veneratundæ humilitatis sensus exsiliabat, et solvebatur. Tertium e præpositis nostris generalibus (illum intelligitis, auditores, cujus unum nomen compendiaria laus est (279), enixe precabatur ne sibi hominum minimo (his enim nominibus insigniebat se) obesi et hebetis ingenii viro, pecuario bucularum ignobili, succenseret, atque, ut si quid forte in epistolis honorificum minus, minus æquæ observantiæ consonum occurreret, totum id in illiberalem primævæ juventutis efformationem, et in agrestes, ut nominabat, tardosque mores, non in ipsius reverentiæ defectum refunderet. Non tamen ea fuit Monmassonii humilitas, quam obsita squalore vestimenta, et affectata oris turpitudine despectui objicerent. Mutuam in eo lucem sibi præbebant, humilitati candor, candori humilitas. Interiorum animi cultum exhibebant, tum munditia vestium, quamvis ut plurimum longiori ipsius et aliorum usu detritæ forent: tum cellulæ, pauperrimæ licet, nitore quædam et elegantia. Nænia forsitan nonnullis jactitare videbor: præceps cohibeant judicium. Præcessit Ludovici Magni, dum ædes regia munificentia Versaliis Congregationi nostræ exstructas perlustraret, præcessit Ludovici suffragium. Regum geminam nominavi. Mirare sera posteritas, quæ mirari potuit princeps, orbis ipse totius miraculum.

Desidiam, qua luxuriant mentes, frigescitque virtus et enervatur, summo opere avversatur, acri semper et indefesso labori incubuit: ab ea toto cœlo discrepans hominum specie, quam lepide et eleganter dixit aliquis, occupatam in otio, gratis anhelantem, multa agendo, nihil aut prope nihil agentem, parturientem grandia, nihil extricantem. Nulam ratus Michael apud missionarios esse temporis partem quæ vacare debeat; singula vitæ momenta novis piissimorum operum vestigalibus locupletabat. Procriæ virtutis curam excipiebat irrequecua salutis alienæ sollicitudo, vehemens studium, et quæ inde oritur jugis vigilantia. Hæc ut aliquantulum

innoscescant, simplicissimo apostolicæ vitæ seriem penicillo ordiamur et obumbremus. Vidistis hactenus Monmassonium paupertati evangelicæ toto voluntatis impetu addictum; carnis ac sanguinis vincula omnino nescientem; humilitatis demum, laboris assidui, cæterarumque id genus virtutum exemplar. Nunc hominem, quantus fuit temporaneæ, æternæ vero præsertim fratrum saluti constanter mancipatum, pars orationis indicabit altera.

PARS SECUNDA.

Tametsi mutuam sibi opem ferre, ipsis etiam humanitatis legibus teneri videntur fideles, non omnes tamen alienæ salutis religione eodem in gradu adstringi, res est indubitata veritatis. Mundi ambagibus irretiti plerique, spem ut plurimum nostram superant, si dum familiæ, prolisve administrationem gerunt, aut publicæ rei clavum tenent, debita ordinariæ pietatis officia, ut par est, Numini supremo exsolvant. Noloit Deus, cujus nutu reguntur omnia, Ecclesiæ suæ ministros inexplicabilibus hujusmodi negotiorum tricis irretiri. Sacro dicatos cultui ex albo filiorum Adæ, speciali misericordiæ dono, visus est delevisse; dum extra sæculum, immensam miseriarum voraginem, varias, quæ terreni nihil habent, singulis partes, pro sapientiæ suæ thesauris, benigne demandavit. Aliis solitudinis amorem allavit, eosque a mundi cotamercio extorres, beatos illos Spiritus imitari voluit, qui in id unum intenti sunt, ut gloriam ejus laudibus æmulis concelebrent. Alios prophetarum et apostolorum vestigia premere jussit, et gloriæ per gratiam pariendæ mysteria populis reserare. Hanc in partem vocati sumus missionarii. Ipse suo prævit exemplo Christus. Eo duce, ovem quæ a veris recti tramitibus deerraverit, per invias præruptasque rupes quæritare; humeros subjicere oneri, et gregi gregis partem restituere, nostrum est, nec certe inglorium munus. Singulas diligit oves pastor bonus, pastorum caput atque exemplar. Quæsitæ per crucem, non alienis pabulis, sed proprio pascit cruore. Meruit periisse quæcunque perit. Et ei grave judicium incubat, qui vel ex agnis uni mortem intulerit; vel hunc, si fas erat, a morte non vindicaverit. Fortunatos pastores, si blandam verbis suis oves singulæ aurem accommodarent. At heu! vel tenebris assuetæ odere lucem, vel graminibus pestilenti lue infectis allectæ, amant in perniciem suam saginari. Is porro est impiorum, sed præcipue barbarorum character. Proruit in pœnas quisquis eos monitis salubribus e morte ad vitam revocare ausit. Neque id unquam Monmassonium latuerat. Verum constantiam firmavit sincera fides. Animos viresque addidit ipsum oneris impositi pondus. Non hunc deterruit obsitum periculis iter; non imbecillum prætexuit valetudinem; non fictas commentus est causulas, quibus munita plerumque se-

(279) M. Edme Joly, troisième supérieur général de la congrégation de la Mission, dont le nom seul

est un éloge, Choisy, Vie de Madame de Miramion.)

gnities sibi mollior consulit. Addicta obedientiæ victima in uno superiorum nutu irrevocabile Dei oraculum veneratur; et mortem minus, trans immensa marium spatia prospiciens, paratam sibi immortalis gloriæ coronam videtur intueri. Ut vultu, quem a natura martium acceperat, sic et firma quadam alacritate, præ cæteris secum asportandis eminet vir apostolicus. Audaces toti turmæ animos inspirat. Ardet moræ impatiens; ardent alii cum ipso. Proficiunt numero sex, solis virtutum oïbus spectandi: harum copia, quantacunque est, nunquam est exuberantior. Habuere paulo post novi com-militones ubi præclaram suam adversæ fortunæ, famis, inopiæ rerum omnium patientiam ostentarent. Ut primum Gratiæ portu (280) profecti ventis vela dederant, atra mari nox et tempestas incubuit. Ad Angliæ oras detrusi, jactis postmodum anchoris, sistunt ad Dunas. Hinc elapso mensis totius curriculo, obsecundantibus ventis rursum profecti, mox adverso flatu rapiuntur ad Hispaniæ littora. Longa demum et inani prorsus duorum mensium jactitatione defessi, Rupellam appulere.

Hæc fuere cursus dolorumque primordia. Eo in itinere primum experti sunt quam vere scriptum sit (281), periculosos maris vortices ab iis unis scite enarrari, qui prius se truci pelago commiserint. Maritimis vaporibus obsessi, familiarem maris insolentibus passi sunt omnes navigandi molestiam. Defuit paucos intra dies non abunde satis instructa rei pennariæ annona. Vah! quam facile cecidissent animis, qui spontanea pœnarum consuetudine, casus volvere, labores perpeti, vorare molestias necdum didicissent. Quoniam vero, ut D. Ambrosii sententiæ hæream, breves in alveis aquarum inopibus tentaverunt excursus, et diuturno malorum usu occaluerant, non pignit rursus durum et intractabile elementum adire. Neque vero, auditores, ad exagerandam commodatus orationem fictitias difficultates, com-mentitiave pericula recenseo. Is fuerat ventorum impetus, ea male salubris cœli inclementia, ut duos e præstantissimis viris nimia agitatione succussos, in Galliis commorari opus fuerit. Heroem se gerit Monmassonius noster. Non sic, qui circensibus ludis equestre pervolant stadium, undantes quatiant habenas, fervidisque rotis ad metam adnituntur, ut ille ad barbara littora. Toto animi impetu fertur in Madagascariam (282); stat apud eum omnes renovare casus, quin et graviore experiri. Nunc ventos increpitat morantes, nunc cœlum fatigat precibus: dignus sane, cui tales animos strenuus meriti æstimator Almeraus per litteras gratuletur.

Obsequitur tandem auster justæ desiderationi. Jam secundo flatu in altum vehuntur

milites Christi. Bini eandem conscendunt navim, ut mutuam sibi et convectoribus opem præstent. Adhæret Monmassonio indiviusus tanti viri comes Bossordæus. Nescit segniter in otio torpere charitas. Jam ab ingressu piis missionum exercitationibus operam navant. Erumpunt mediis e fluctibus ardentis amoris scintillæ. Aspirat Deus generoso labori, et primis successibus admiscens inscrutabile præpotentis manus suæ consilium, omnibus vult compertum fieri, non equidem Vincentii filios politis ad amussim vocibus virtutes pingere; at exprimere moribus, et factis efficacius assequi.

Hic, auditores, novus mihi rerum ordo, nova series nascitur. Hic, si liceat, majores induendi spiritus. Crescit mixta dolore materies, obruit argumenti copia, ut et dignitate. Occurrit ante oculos factum cedris linendum immortalibus, nec cedris tantum aut æri, sed æternis Dei fastis inscriptum.

Qua die cœnam Domini, summi amoris pignus, celebrat Ecclesia, in insulam, cui *Caput Viride* nomen est, profectum adornat imprudens nautarum, vectorumque turma. Irumpunt triginta numero in cimham tanto oneri imparem. Addit se socium Bossordæus, postridie Dei morientis opprobria dicturus e suggestu: Heu! non verbis, sed morte sanctissima concionaturus. Fuerit alteri robur, fuerit et æs triplex circa pectus; isti, ut fragili se navigio crederet, dilectio morte fortior, et exæstuans charitas, quam nec ipsa aquarum multitudo possit extinguere. Vix dum passibus mille secesserant a navibus, cum irruunt minaciter cæco remugitu ventorum impetus; quatitur erebro undarum illisûs latus navigioli: exsurgunt aquarum montes: furit inter fluctuum vortices arenarum cumulus. Nunc adusque sidera assurgentibus inmaniter aquis tolluntur; nunc dehiscentes mare terram aperit et abyssos. Mox ecce... Proh! spectaculum, quod vel silicii lacrymas extundat, mediam ferme scapham occupat unda vehementior. Ah! fluctus, si quis vobis sensus inest, si qua religio in eum, quem positus olim furoribus adoravit mare, parcite mandatorum ejus ministro. Alias absorbete classes. Obruite Turcas, hostes nominis ejus terribiles. Aut si vobis omnino sæviendum est in Christianos, vorate vastis gurgitibus impietatis monstra, religionis sanctæ dedecus; et piissimo sacerdoti indulgete misericordes. Surdis occinimus, auditores: decumano fluctu horribiliter impacto accipit tota navis inimicum mare: una submersis salus nullam sperare salutem.

Quid tum fecisse Bossordæum censetis? Non enim lentum res patitur consilium: sera suscepti itineris poenitentia tactum? nihil molitur sapiens, quod poenitere possit (283). Ad artem natandi quam mire callebat, con-

(280) Havre-de-Grace. — Dunes.

(281) *Qui navigant mare, enarrant pericula ejus.* (Eccli., XLIII, 16.)

(282) Madagascar, que les Portugais appellent *Ilha de San Lorenzo*, est la plus grande île de toute l'Afrique. On lui donne huit cents lieues de circuit.

(283) M. Bossordée ne s'était mis dans cette petite barque, que parce que voyant qu'elle pourrait périr, il voulait être à portée de secourir spirituellement les passagers, qui y étaient, en cas d'accident. Et c'est ce qu'il fit pendant deux heures, avec un courage qu'on ne louera jamais assez.

fugisse? non confugit. Tabulam, remumve aut laceras navigii partes arripuisse? ne cogitavit quidem arripere. Ingemuisse saltem, aut citius fractum periculo? Non ita pavet quisquis fuit Monmassonii alumnus. Non ita cadunt animis efformati a tanto duce milites. Non eo usque mortem pertimescunt, qui Monmassonium, superiori navigatione mediis in procellis fortem et impavidum demirati fuerant. Quid ergo, quid in tantis rerum angustiis fieri potuit? Expectate facinus, quam vultis heroicum : vincam tamen expectationem vestram. Sui immemor Bossordæus, de aliis unice, de se nihilo laborat. Medios inter vicinæ mortis horrores, ac si tranquillæ pacis otia degustet, quam potest, naufragorum unicuique opem præstat atque submittit. Omnes primum altiori voce peccata generatim confiteri jubet; dehinc omnibus veniam impertit. Nunc saltem rebus prospice tuis, Bossordæe : res tua, tua salus agitur. Attende ut te robur deficit, ut effœti minuuntur in momenta spiritus. Fortiter occupa quiddid prius apprehenderis manu. Fuge, si jam potes, ad vicinum littus; qui aliorum misertus es, tui miserere. Procul hæc consilia a tanto viro. Non satis pietati officioque datum crediderit, nisi plus unicuique præstet securitatis. Ad singulos continuo nisu adnatat. Peccata denuo deposita solvit denuo. Monet omnes in lucro esse horam quæ superest. Morientibus requiem precatur; moriturus ipse pene extinctus sacrum Christi nomen inclamat. Manu altera præsagos mortis fluctus retundit; altera manu peccati impetus vicina morte potentiores frangit et enervat. Non ut vivat, vivit; vivit ne in æternum pereant naufragii sui comites.

Tandem heu! tandem post totas duas gemini continuique laboris horas, semianimo defuere, non animi, sed corporis vires. Nantant oculi ingruente mortis somno. Mox quantuloſcunque colligens naturæ conatus, arrepta Chris̄i in cruce pendentis effigie, ultimis salutatam amplexibus ori applicuit suo; verbaque hæc novissima dedit : *Tuum est, Deus optime, misero opitulari. Tu meæ vires, tu mea, solus, fortitudo. Parce Deus, moveant te nocentis lacrymæ : quiddid deliquero, misericors indulge.* Inclinatam statim ac deficiens caput excipiant undæ. Labitur, natat, obruitur, ventis ludibrium. Soluta corporis nexibus anima triumphali cursu ad cœlos evolat. Triumphus pompa sunt, quos ad piam instruxit mortem, naufragii comites : dumque exceptis undis turget inanime cadaver, mens supernis posita sedibus, æternam fœcundando divinitatis haustu sitim fovet et satiat.

Ut ad naves delata fuit casus miserrimi fama, quam acer fuerit ordinum omnium luctus, quam jugis nautarum comploratio, vix ac ne vix quidem exprimi posse crediderim. Natabant lacrymis tabulata, planctibus resonabat tota navis. Mox gemituum vices, quasi in vasta solitudine, excipiebat si-

lentium ipso luctu luctuosius, suggerebat questus et lamenta renascens dolor. Mortuum suo quisque nomine lugebat. Alii patrem amantissimum, alii sanctum conscientiæ moderatorem; omnes virum numeris omnibus absolutissimum desideravere. Senserunt præ cæteris jacturam ejus superstites missionarii; quos inter iniri visum est quoddam mœroris certamen. Concidit alter deliquio, et oculis squamea caligine suffusus collapsus est, ne mentis quidem compos. Caligaverunt Monmassonii oculi a fletu suo (284). Tum horrore subito artus rigere, vultus mortifero pallore operiri, totum ferme corpus vitalis calor linquere, tandem omni pene virium, sensus ac mentis facultate destitui.

Occurrit tot inter aspera unum fluctuanti Ecclesiæ levamen, quod nempe sanctum viri apostolici corpus aquis innatans, paulo post conspexere. Errabat incerto flatu circum naves; sic tamen ut fratres suos postremum invisere velle videretur. Eadem erat mortui, quæ morientis fuerat conformatio. Incumbebant ori manus implicate, simul et sacra crucifixi imago. Defunctus adhuc loquebatur : Ipsaque etiam extincta vox et frigida lingua, omni facundior oratione, palam docebat, missionarii nomine dignandum neminem, nisi qui pro Christi nomine asperiores vincit aut subit procellas; eumque ex pastorum numero prorsus expungendum, quem piget pro fratribus suis ad extremos usque halitus decertare. Conspirant eo in instanti fletibus gaudia. Certatim proruunt nautæ ad tristes Bossordæi reliquias. Festi aut defuncti pedes aut manus lacrymis irrigare deosculando, parentat de mortuo jacens in mœroribus Ecclesia. Exsolvunt quiddid exsolvere valent dolor et amor. Non hominis sed apostoli corpus, divinitus immissum sibi, profunde venerantur. Piaculares pro ipso litan hostias; simulque ejus apud Deum opem supplicibus votis deprecantur.

Crevisse Michaeli nostro ex amici jactura curas et sollicitudinem facile capitis, auditores. At hominis defectum compensavit Deus liberali manu. Monmassonio ultra spem res feliciter cessere. Exsulavit jam tunc a navibus sacrilega verborum impietas. Blasphæmus quisque aut divini nominis profanator, gravi ex condicito multa plectebatur. Neque ii fuere virtutis aut pœnitentiæ limites. Vectores et nautæ, gens ut sæpe parum pia, qui seipsos, decem et viginti amplius annis, per summum nefas, a sacramentorum usu extorres fecerant ingens peccatorum onus, sarcinam Æthna graviorem deponunt; supplices delicta confessi, nova sibi exorta luce, dehiscentem barathri abyssum conspiciunt et horrent. Ejulant omnes, pectus tundunt, altis vulneribus per probatissima pœnitentiæ remedia occurrunt et medentur; eoque res cedit, ut adventante Pascha cœlestibus agni immaculati epulis famelicas, jejunasque mentes exsatiare mereantur.

(284) Quand on apprit dans le vaisseau la nouvelle de la mort de M. Bossordée, ses confrères qui disaient l'office du lendemain, c'est-à-dire du Ven-

dredi-Saint, en étaient précisément à ces paroles : *Caligaverunt oculi mei, a fletu meo, quia elongatus est a me amicus qui consolabatur me.*

Madagascariam demum, alii citius, serius alii, plus minusve adverso ventorum flatu devenere omnes. Barbari idiomatis intelligentiam et usum nullo pene negotio assecutus est Monmassonius; sic ut octo post menses, aliis etiamnum balbutientibus, vernacula regionis lingua, perfidos Nigritas, simulato in ipsum amore circumfluentes, speciali erudiret gratia; infantibus christianæ religionis primordia instillaret; ætate majoribus Evangelicæ legis elementa enuclearet; et capaciores abstrusa fidei nostræ mysteria edoceret. Ludis operam, Monmassoni. Frustrabitur labores tuos natio versatilibus bracteis inconstantior. Populum a natura proditorem irritat amor, exulcerant beneficia, lædunt geminati favores. Serpentes, qui postmodo tumidis capitibus, quod corde celant venenum, in te crudeliter evoment, proprio fovisti sinu contra te ipsum misericeps.

Nimirum, auditores, inauspicato cessit res felicibus inchoata principiis. Mitto leviuscula hæc, quod iis perditum victum præbuerint radices; quod orisa loco panis vicitaverint, quod eo paulatim inopiæ fuerint redacti, ut vix ad peragenda sacra vini satis suppeteret: Hæc videlicet apostolicis viris lusus sunt et delicæ. Verum id sauciis amore fraterno pectoribus grave fuit et esse debuit, quod brevi ad vomitum reversi sunt canes, falso ad tempus fratrum nomine larvati. Neque id mirabitur, qui Madagarsicæ Insulæ genium cognoverit. Gens est moribus efferâ, crudelitatem anhelans, sævitiam amatrix, spirans strages, jus et fas omne pessundans. Hanc nihil delectat, quod aut concedat natura, aut liceat per leges. Amplis missionariorum beneficiis ornati cives, in illos potissimum nefarium illam vim suam contulere; Ecclesiam eo animo ingressi, ut vel eam haberent in jocis, vel a sponsa Christi, turpi adulterio, deficerent. Ferales inprimis Michaeli nostro insidias struunt et exitum parant. Egregiam barbaris laudem, si presbyterum suum perfide arripiant; et illiso in terram capite dispergant cerebro viam; aut infixas lancea cervicēs ad magnates suos, truculentæ monumenta victoriæ, deportent. Hæc rependere præmia norunt memores Madagarsici. Sic se referendæ gratiæ studiosos probant: sic mercedem ex amoris aut beneficiorum ratione metiuntur; ultra minas progressi, nostrorum bona expilavere; ædes inhumano ausu invasere; e coadjutoribus alterum ante domus fores explosa catapulta furibunde prostrarunt; alterum una cum domo admotis ignibus concremaverunt. Periisses et ipse, Monmassoni, nisi sanguinem tuum ardentius sitiissent impii. Ipse te barbaræ gentis furori eripuit nimius ejus furor.

Paradoxum non dixi, auditores. Ubi enim comperit rex christianissimus, eam esse scelestæ nationis indolem, ut apud eam ne morte quidem ipsa simultates dirimantur et patrum impietas, conceptaque in viros frugidia, hæreditario quasi jure devolvantur ad filios, crudeles insulas a suis omnino dimitti mandavit. Discedunt unanimi consilio Franci omnes, subjectis antea urbi facibus,

quibus igne celeriter concepto, totalatefudit incendium. Revocati nostri a superioribus, quos de misero rerum successu, post sex irriti pene laboris annos, fecerant certiores, de remetiendo mari cogitant.

Quorsum hic rursus commemorem longi itineris incommoda. Obsoleverunt jam apud vos toties repetiti hujuscemodi eventus. Sinite igitur prætermittam famem ad Africæ littora perpessam, ubi ne præsentī quidem pecunia annonam ex sterilibus oris comparare licuit. Sinite missa faciam ora fame lurida, exesum jejuniis corpus, pellem vix hærentem ossibus, homines demum vix firmo satis vestigio consistentes. At neque dicam e laicis fratribus alterum ardentiori febre correptum occubuisse in trajectu, alterum vix priori superstitem, Africæ telluri, quod pluribus e nostris antea contigerat, demandatum fuisse. Tibi tamen sortem hanc tuam optimam gratulor Africa, olim quidem triumphis dives, nunc tot missionariorum exuviis decorata. Faxit Deus immortalis, abjecto erroris velo, quid Galliæ, quid Vincenti filiis debeas, non agnoscas modo, sed et lubenter confitearis.

De his jam nimio plura. Reducem nobis apostolum nostrum excipiamus. Is apparet, quem nunquam ab eremo migrasse suspicemur. Animus a pietate non degener, mens aberrationis simul et otii inimica: proruit in laborem quasi ex longa quiete recens. Mittitur ad regias Invalidorum militum ædes, ibique, pro more suo, patientiæ, charitatis, prudentiæ indicia exhibet luculenta.

Hic, siquidem liceret per vires, exsultaret et triumpharet oratio. Ecquæusquam materies venustis eloquentiæ leporibus magis accommodata? His in ædibus, quæ privatorum palatia vincunt, regnum adæquant, dignum Gallici nominis majestate truncatis militibus azylum fecit pia regum maximi munificentia. Hic media inter altæ pacis otia observantur cum luctuosis belli reliquiis placidæ præliorum imagines. Hic qui Ludovicum magnum, seu ad Rhenum fulminantem, seu Flandriæ, Burgundiæ, Bataviæ, Angliæ jura dantem et leges, pictis tabellis demirantur, senectæ et inopiæ curis liberi, fausta omnia nomini ejus precantur, quamque ipsi debent animi tranquillitatem precibus continuis rependunt. Hic demum, qui toties exercituum suorum præpositos laurea donavit immortalī, mutilum vulgus, quod et suas in victoria partes habet, regia liberalitate refocillat. Quis potiori titulo Congregationi nostræ celebrandus, quam summus ille utriusque Cæsaris æmulator, pacis decus, tremor belli, Augustus semper, semper magnificus, qui nascentem Missionis Congregationem benigne suscepit, susceptam amplificavit, amplificatam spiritali regiarum domorum moderamine, renitentem licet, decoravit, dignatus est, cohonestavit. Sed quid ego..... Una nobis ad ejus laudes via patet, humile silentium grati animi sensus, perennis, nec unquam desitura veneratio.

Ut igitur unde digressa est, illuc rever-

tatur oratio, neminem prætereat, ibi Monmassonium, omnibus, quæ pæves sacerdotem sunt, officiis sibi milites devinxisse. Quam tetrâ inhonestam vitii speciem coloribus, quam spirantibus ac vividis imaginibus, virtutis præstantiam, vim et imperium delineabat! Qua diligentia cavit, ne fumantes cruore, recentique libidinum æstu viri, præcipiti, eoque audaciori pede ad mensam Domini accederent; aut pollutis non uno spurcitiarum genere labiis, virgineas Agni dapes inficere præsumerent! Quoties obstrepente scelerum conscientia, ac veluti vindicibus furiis cruciatus, a desperatione ad spem Christi meritis innixam revocavit! Quoties libidinosæ in exercitiis vitæ memoria allectos, hoc ipsum quod fœde amaverant, in amaritudine cordis recogitare persuasit! Quoties denique superatis difficultatibus obicibus, nec dura valentium asperitate, nec insalubri valetudinariorum spiritu et aere deterritis, æa in omnes beneficia contulit, quæ vix conferat in ægrotos medicus, amicus in amicos, in filios pater amantissimus.

Inde ut Versalias transvectus est, noctu diuque sacra deferre, invisere morbo graviori obsessos; sacris concionibus populum hortari; dejectos mœrore animos erigere; jacentes ac depressos suscitare; languentes solari et e molestia recreare; dissidentium similitudines et jurgia componere, varias cum apostolo, pia voluntatis suæ ad alienam voluntatem accommodatione, gerere personas; gaudere cum gaudentibus, cum flentibus flere, omnibus omnia fieri. Et hinc quidem tantum directoris optimi nomen sibi confecerat inscio ut ad ejus tribunal ordines omnes pari fiducia confluerent. Aderant promiscui cum plebeis nobiles, cum rusticis urbici, cum homunculis ima de fœce vulgi, comites, ducissæ, Galliarum polemarchi. Alternis omnes, missa natalium ratione, excipiebat: absurdum ratus in pœnitente ullo aliud quam pœnitentis nomen attendi. Ista hac sua agendi ratione, non suos modo, apud quos homo Dei audiebat, sed et urbem, et aulicos, et regem christianissimum miratione et gaudio ad stuporem compleverat.

Miserum me, cui non liceat Monmassonii laudes, nisi lugubri doloris forma velatas expromere; qui tenear funesto nexu gaudii ac mœoris imagines sociare, et Ludovici Magni benevolentiam commemorando, dynastæ Algeriensis barbariem comminisci. At dum vel a tranquilla Versaliensi oppidi habitatione Michaelis nostri supplicia auguramur, ejus quoque mortis horrorem blando coronarum intuitu solemur et elevemus.

Jam pridem Monmassonium, qui familiari ejus consuetudine utebantur, subeundæ aliquando apud infideles mortis omine recreabant. Omen firmavit eventus. Atque hic obiter mirari est docilem apostoli nostri obedientiam; quæ si deerit nobis, larvam missionariorum, non rem ipsam gerimus. Accepto proficiscendi mandato, proficisci gestit, qui paulo ante liber et solutus, neutram in partem propendere videbatur. Nec cum

sane latebat, quæ sibi a duris tortoribus impenderent mala; neque aliud a cruenta Vacherii morte, nisi mortem cruentam poterat ominari. Hunc ante perfectionem accersitum suo Ludovicus rex dignatus est colloquio, Madagascariæ situm, incolarum mores et studia, demum exhaustos ibi pro Christo casus, percunctatus est, et audivit humanissime. Abeuntem desideravit, peneque luxit princeps religionis amans; et fausta omnia precatus ex animo, commendatitiis ad Algerii toparcham litteris donavit. Nec mora, pontificio vicariatus apostolici diplomate munitus, discessum meditatur, parat, exsequitur.

Nunc Monmassonio ultimam, Gallia, dicto salutem. Nunc socii socium, oculis nunquam intuendum vestris, extremum salutate: Nunc abeunti æternum inclament vale, novissimasque refundant grates, quos exemplis commovit, adjuvit precibus, consiliis et manu sublevavit. Adversi toties huc usque venti nunc plus satis aspirant, et Monmassonii votis supplicia mortemque anhelantibus, annuunt et indulgent.

Ubi primum tellurem re et nomine barbaram ingressus est, Algerii, Tuneti et Bisartæ regna, auctoritati suæ subjecta, pio ac solemni mandato, ad eam disciplinæ statum unde exciderant, revocare enixus est; ratus scilicet positus in medio luperum ovibus attentius invigilandum, quam cum procul ab hostibus, serena apud suos pace perfruuntur. Hortatur, ut impiam Mahumetis religionem, quam verbis impetere non liceat, modesta frontis specie, moribus integerrimis, vita nullis inquinata sordibus, imo virtutum gemmis radiante percellant atque impugnent. Clerum utrumque, secularem et regularem dico, ad mores christiano ac sacerdotali nomine dignos stimulat et accendit. Sollicitudo ejus, ut et Pauli, sollicitudo omnium Ecclesiarum. Ab urbe ad urbem, e provincia in provinciam, e regno ad regnum, jugi et continuo cursu, nihil minus quam currens, transmigrat. Ter, quaterve, nonnunquam sacris eadem die operatur, quod christianorum ubicunque dispersorum pietati faciat satis. Hoc sibi e Galliis levamen sponderat; hoc amoris suo nactus levamen, quod molliores presbyteros aut defatiget, aut tædio afficiat. Quid non spondebant christianæ rei felicia hæc novi apostolatus exordia? Quid non hinc bonorum conjectare licebat et ominari? Verum qui *terribilis est in consiliis suis super filios hominum Deus* (Psal. LXV, 5), quæ ipse animis infudit proposita, vel propria subvertit manu, vel aliena patitur subverti. Sensit id ille, mundi totius portentum, Xaverius, in ipso Sinensis imperii ingressu, communi fato extinctus. Sentiet id, magno omnium luctu, Monmassonius immani morte paulo post conficiendus.

Ineunte tertio ab adventu ipsius anno infida Algeriensium natio, toties a Gallis veniam supplex deprecata, toties adepta, fatali liliorum nostrorum paucos ante annos perculsa splendore, propemodum succubderat

Rescissis initi cum Francia fœderis pactionibus, eadem sibi movit funera gens male memor. Et quæ primum ingentem, fere a radibus convulsa, ruinam traxerat; nunc fulmen meruit secundum, nova proditiōe veteres dolos cumulans. Culpam proxime excipit pœna. Imminent repente Algerii littoribus naves tres, quas e vestigio regia classis subsequitur. Præest agmini universo Estræus, qui majorum suorum nomine et gloria exultans, nihil nisi grandibus animis dignum pollicetur; cujusque nomen, tormentis centum bellicis potentius, urbes diruit, quasat mœnia, hostes male confœderatos profligat et dejicit. Jam parantur aspera meritæ ultionis instrumenta. Jam pluunt undique funereæ glandes. Tonitrua vincit tormentorum bombus. Exitiales infert urbi plagas incensa machinarum vis. Convelluntur turres; diruuntur arcium culmina; quatiantur muri; sternuntur passim mutilis corporibus viæ; demerguntur in incum inimicæ naves. Hinc sibilant bombarum mugitus: illine murmurant et obstreperant ignariæ hostes. Corrumpunt vicos ædificia, quæ vicorum decus fuerant, et ipso casus sui fragore exclamant, habere Galliam reges, quos grandi enixa partu, jurum suorum perstudiosos creaverit, quique nominis sui majestatem non impune lædi ferant. Eo res abiit, ut e decem ædium millibus vix supersint octingintæ, quibus perpercerit vindex Galliæ fulmen (285).

Ringitur furore impotens populus; exandescit in rabiem; repetit ab inermibus Christianis, quas ab armatis pœnas repetere nec audet nec potest; fusque innocentium sanguine, si damna non reparat, satiat et explet furem. Mactantur singulis diebus Galli, Turcarum mancipia. Conjicitur in vincula Monmassonius, licet extra Galliam in aliena ditione natus. Trahitur paulo post a feroci populo ad supplicium. Certat unusquisque, non illudere misero, sed amarulente insectari et subsannare christianum. Sæviunt in innocentem, insaniunt et tument rabie, dentibus infremunt furibundi. Non sic portentosi illi, præteritæ ætatis dedecus, et futuræ opprobrium, tyranni; non si dæmonum atra cohors, converso in miserum furoris æstu debacchantur. Alii fustibus onerant; alii belluæ instar, premunt et urgent. Oculum alter cultro, vicinasque partes dilaniat et abscindit; alter e Mauris tres sibi subversas domos infremens, modestos vultus suo natantes sanguine, novo vulnere revellit et deturpat. Eloquar, an sileam; verborumve munus gerant lacrymæ et gemitus? Eloquar purissimo sacerdoti, et summis castimonie laudibus fulgido, exsectas ausu sacrilego, nefaria impietate, rabie Turcica partes, quas verbis dicere vetat pudor; fœdataque iisdem

ministri Deo virginum constanter addicti ora. Dehiscet ima barbaris tellus, vivos profundo Tartari specu obrue; ultrices æther jaculare flammæ; exoriare e cœlis vel ab inferis tot seclerum ultor.

In eo miserissimo statu, mundo et angelis spectaculum factus est heros pudicitie eximius. Attendunt cœlites universi, stupent et exsultant, nectunt coronas. Castitatem mirantur liliatæ virgines, fidem confessores lucidi, constantiam vinci nesciam martyres proprio laureati sanguine. Sistitur ante aras victima patiendi voluptate saginata. Præeunt, et morti ante ipsum addicuntur socii ejus, ut, qui semel tantum interiri potest, longis mortem tractatibus exhauriat; et ipsum aliena mors repetitis ictibus exanimet. Resides gerit animos vir sibi semper constans, et plane sui compos; immanioribus septies suppliciis sponte torquendus, ut christianos septem, mortis horrore devictos, infelices a christiana religione ad judaicam superstitionem transfugas (286), ad fidem reduceret. In ipso mortis aditu, stillans sanguine ac sanie peresus, e christianis servis nonnullos audit, et a peccatis solvit. Acri et intento silentio tumultuosos sibilantis plebeculæ clamores et convicia repellit. Non dejicitur, non nutat, non labefactatur. Fingite inconcussas scopulorum moles, quæ illisos sibi temere fluctus retrudunt, vincunt procellas, tempestates rident: erit hæc apostoli nostri conditio. Virilem hanc animi duritiam mirantur barbari; et quia virtuti sua etiam apud impios laus est, hanc demum iniit gratiam Monmassonius, ut non ultra ejusdem mors protraheretur.

Venit tandem ineluctabilis hora. Hæreo, auditores, vocem præcludit dolor, verborum vices excipiunt suspiria. Ne igitur existimate subjecturum me oculis vestris, nostrum illum christianæ religionis heroem, decussatæ cruci in ore bellici tormenti affixum; Apostolos, quos vita expresserat et moribus, ipsa mortis forma imitatum. Non pingam bellatorem proprio sepultum trophæo; corpusve sacrilego minutas in partes fulmine lacerum; luctuosum christianis, tetrum et horrens barbaris ipsis spectaculum. Non exhibebo lugubri amictam vestimento pietatem; afflictam et universo correptam dolore Algeriensem Ecclesiam. Quid ego jejunis ac debilibus verbis tot facinorum gloriam extenuem? Quid nunc celebri victoriæ admisceam lacrymas? Quid intempestivis fletibus solemnes martyris nostri triumphos abruptam? Martyrem te saluto, Monmassoni, qui fidei posthabueris vitam, et vix extinctus indubia a cœlo receperis sanctimonie testimonia: cum in ipso supplicii loco effulserit lux crebris assultibus scintillans, luculentum gloriæ tuæ præsagium (287)

(285) Ce fut le 1^{er} juillet 1688 qu'on commença à bombarder Alger; le maréchal d'Estrées y fit jeter plus de dix mille bombes en seize jours. Il y eut six vaisseaux coulés à fond. M. Duquesne avait bombardé cette ville le 30 août 1682.

(286) Les Turcs ne voulurent pas admettre ces sept apostats à la profession de la loi mahométane;

mais ils leur permirent d'embrasser le judaïsme, et leur accordèrent la vie à cette condition.

(287) Ce fait d'une lumière qui brilla pendant plus d'une heure autour du corps de M. Monmasson après sa mort, et dont les Turcs furent pour le moins autant témoins que les chrétiens, fut certifié à Rome à M. de La Gruère, par un Italien qui se

Faxit virtutum omnium sator Dominus, ut quid sibi Monmassonius, quid Deo, quid fratribus ausus fuerit, perpetuo revolvamus animis. Faxit ut alta semper maneant mente rupes de qua excisi sumus (288); ejusque nos indesinenter memores, Vincentii et decessorum nostrorum virtutes studeamus æmulari. Tuque, Monmassoni, si quid apud superos potes, ut posse confidimus, benignis pusillam hanc Congregationem oculis respice. Fac precibus tuis eadem nunc sit, et in posterum, Missionis nostræ, quæ nascentis fuit pietas; ut clarior in singulis ejus alumnis de die in diem exsurgat religio; et sui oblita, nec oblita modo, sed et juste contemptrix, in id unum intenta sit, ut sanctum Christi odorem, qua poterit, spiret atque diffundat. Simplicitatem humilitas, humilitatem mansuetudo, mansuetudinem ardens fraternæ salutis studium, ac indefessa corporis animique vexatio, mutuo concatenatas fœdere tueantur atque sustentent. Nostrum istud, quantumcumque est, sodalitium præpositi, prudentia, religione, modestia, tenero in omnes affectu, toto demum Vincentii spiritu graves, regant et administrent.

trouva présent à son supplice. Au reste, on ne prétend pas donner à ce grand homme le nom de saint ou de martyr, dans un sens stricte et rigoureux.

Sollicitet te specialis in insulas Borbonicas et Algeriense regnum vigilantia. Gerat quisquis erit ministerii tui simul et laborum hæres, mentem non timidam mori. Vitam fundere prodigos non terreant minæ, non flectant insidiosæ preces, non conjuratæ mundi et inferorum vires emolliant. Patientia frangant Barbarorum contumaciam, lenitudo mitigent, amore compescant.

Galliam quoque hanc nostram, tibi tot obstrictam exemplis, de te tot officiis bene meritam, præsentî tutare auxilio. Intercessu tuo servetur nobis augustissimus infans, populorum deliciæ, spes et columnen regni, regum futurus honos et exemplar. Avis, atavisque potens, Ludovico Magno non absimilis neque degener, religionis et imperii hostes terra marique debellet et contundat. Gallicam rem triumphis illustret suis, parentum gloriam non assequatur modo, sed et superet. Annis suis annos adjiciat nostros. Servetur diu sospes et incolumis. Nihil est grande adeo, adeo faustum, quod ex felici regii infantis indole nobis jure ac merito non auguremur.

C'est au Saint-Siège qu'il appartient d'en juger.

(288) *Attendite ad petram unde excisi estis, etc. (Isa., LI, 1.)*

INSTRUCTIONS

EN FORME D'ENTRETIENS

SUR LES DEVOIRS DES GENS DE LA CAMPAGNE,

Qui veulent revenir à Dieu et se sanctifier dans leur état.

AVERTISSEMENT.

Après avoir écrit sur les devoirs des pasteurs, des gens du monde, des religieuses, des domestiques, il semble que je n'aurais pas dû négliger les gens de la campagne, étant membre d'une congrégation qui, dévouée à leur sanctification se fait un honneur et un devoir de consacrer ses sujets et ses biens à ce laborieux emploi; et qui, comme on l'a vu depuis peu aux environs de Pontoise et dans cette ville même, a eu le plus consolant succès. Ce que je n'ai pu faire jusqu'à présent, distraît par de nouveaux ouvrages, pour lesquels on me sollicitait vivement et qui paraîtront dans peu, je l'entreprends aujourd'hui d'autant plus volontiers, que je contente en cela l'attrait particulier que j'ai toujours eu à l'imitation de notre saint fondateur, pour l'instruction des personnes pour lesquelles est destiné cet ouvrage. J'ai préféré la méthode des entretiens, parce qu'elle m'a semblé plus propre à fixer l'imagination, et que d'ailleurs, en donnant un certain ressort aux objections et aux réponses, elle

est en quelque sorte plus instructive pour le commun des peuples. Mes interlocuteurs sont : *Anselme*, jeune curé, mais plein de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut de son troupeau; *Marie-Victoire*, fille d'un certain âge, très-cultivée dès sa jeunesse, et qui tâche de passer pour une simple villageoise, quoiqu'elle ne le soit pas; *Madeleine*, femme dissipée, et qui n'ayant jusque-là aimé que son plaisir, veut enfin revenir de ses égarements; *Suzanne* et quelques autres, ou mariées, ou prêtes à l'être, et qui ne demandent qu'à s'instruire de leurs devoirs et à les pratiquer. On y a joint sous le nom de *Jeanne* et de *Nicole*, quelques personnes qui sont en service, afin de dire un mot des obligations de cette sorte de domestiques.

Quoique ce petit ouvrage, en sortant d'une main comme la mienne, ne puisse être que fort imparfait, il peut cependant faire du bien. J'ose donc prier et les gens de la campagne de s'en fournir, et plus encore les seigneurs et dames de paroisse de le leur

procurer. On sait par expérience qu'un livre présenté par une main respectable, se lit plus volontiers, ne fût-ce que par complaisance, ou parce qu'on craindrait de paraître mépriser le donateur, en ne jetant pas les yeux sur le présent qu'on a reçu de lui. Mais hélas ! dans le siècle maudit où nous vivons, dans ce siècle où l'impiété triomphe, où presque toute chair a corrompu sa voie, où l'existence de Dieu, ou au moins d'un Dieu qui punisse le mal et récompense la vertu, est devenue un problème ; on a de l'argent pour tout, excepté pour faire du bien. Habits superbes, repas somptueux, spectacles assidus, rien ne coûte ; mais tout coûte quand il s'agit de soulager l'indigence du corps ou de l'âme de son prochain ; je dis du *corps* ou de l'*âme*, et pour peu qu'on soit chrétien, on doit m'entendre puisqu'on ne peut ignorer que la pauvreté spirituelle est la plus dangereuse de toutes et la plus funeste. Quel compte pour le jour de votre jugement, ô mon Dieu ! et si vous condamnez alors ceux qui refusent aujourd'hui le pain matériel à un pauvre, épargne-

rez-vous un seigneur et un maître, qui, en refusant un livre de rien à une jeune personne, lui refuse une nourriture spirituelle, qui l'aurait soutenue et d'autres par elle, dans la voie de la vertu et de l'innocence, ou qui l'y aurait rappelée, si elle avait eu le malheur de s'en écarter. Si l'exemple était capable de faire quelque impression sur des cœurs avarés ou insensibles, je pourrais leur citer des hommes d'une fortune médiocre et très-médiocre, qui se retranchent le nécessaire pour fournir de bons livres à ceux qui ne peuvent s'en procurer, et qui en donnent même à des gens beaucoup plus aisés qu'eux, afin de les engager à lire par une espèce de bienveillance, ce que leurs besoins spirituels ne leur auraient pas fait lire. Quel honneur, quelle consolation pour eux, si, par ce saint artifice, ils peuvent gagner un seul pécheur à Dieu, sauver son âme et couvrir la multitude de ses iniquités (289). Ces caractères bienfaisants seront un jour nos juges : pour éviter ce malheur, tâchons d'en faire aujourd'hui nos modèles.

ENTRETIEN I^{er}.

Sur la miséricorde de Dieu.

VICTOIRE ET MADELEINE.

VICTOIRE. — Est-ce bien vous, ma chère Madeleine, vous voilà si changée, si hors de vous-même, que j'ai peine à vous reconnaître ?

MADELEINE. — Ah ! ma bonne Victoire, je n'en puis plus ; c'en est fait de moi, je suis morte.

VICTOIRE. — Mais que vous est-il donc arrivé de si fâcheux ? Dites-le-moi avec confiance, je me mettrai en quatre pour vous soulager.

MADELEINE. — Croyez-moi, Victoire, ma plaie est incurable, et il n'y a point de remède à mon mal.

VICTOIRE. — Mais enfin, dites-moi ce dont il s'agit ; quoique je ne sois pas capable de grand chose, je pourrai, peut-être, vous être de quelque utilité. D'ailleurs, on fait quelquefois par ses amis ce qu'on ne peut faire par soi-même. Je me souviens qu'avant votre mariage vous aviez de la confiance en moi. Il est vrai que depuis ce temps vous avez bien changé à mon égard mais je n'ai point changé par rapport à vous ; parlez donc, je vous en conjure au nom de Dieu, comptez sur le plus inviolable secret : expliquez-vous.

MADELEINE. — Vous êtes si pressante qu'on ne peut vous résister. Je vais donc vous découvrir mon mal et vous ne verrez que trop qu'il est incurable. Vous savez qu'on fait actuellement la mission à trois quarts de lieu d'ici. Ma tante qui est aussi vertueuse que je suis méchante, m'exhorta hier à entendre quelques-uns des sermons de ces Messieurs. Elle me loua surtout le directeur de la bande comme un homme aussi pénitent qu'il est éclairé. Pour me débarrasser d'elle et d'une conversation qui

ne m'amusait point, je lui promis de l'accompagner aujourd'hui au lieu de la mission. J'étais bien résolue de n'en rien faire ; il y a plus de dix ans que je me suis si bien arrangée, que je n'ai entendu ni sermon, ni prône ; cela me troublait et je voulais être tranquille. Ce matin, comme j'étais prête à sortir par la porte de derrière, ma tante, qui se défiait de moi, a tout d'un coup paru comme un éclair. Elle m'a prise par le bras et m'a conduite ou plutôt traînée au rendez-vous. Comme je suis aussi connue là qu'ici, à cause de mon commerce, toute l'assemblée qui ne pouvait être plus nombreuse, a jeté les yeux sur moi. Cet air de surprise m'a un peu déconcertée ; mais, hélas ! le prédicateur qui, un moment après est monté en chaire, m'a bien déconcertée autrement. Il a pris pour texte ces paroles de Notre-Seigneur : *Vous me chercherez et vous ne me trouverez plus, et vous mourrez dans votre péché.* (Joan., VIII, 24.) Je les avais lues et entendues plus d'une fois. Mais le ton pénetrant dont il les a prononcées m'a causé un frémissement dont je me croyais incapable. Vous jugez bien que le sujet de son discours a été *le délai de la conversion*, ou, ce qui revient au même, *l'impénitence finale*. Il dit là-dessus, surtout dans son premier point, des choses si effrayantes, que j'ai pensé m'évanouir. Selon lui, il y a une mesure de grâces au-delà desquelles Dieu n'en accorde plus qui convertissent. Selon lui, encore, il y a une mesure de péchés qui n'est pas plutôt comblée, que c'en est fait du salut d'un homme (290). Ce qui m'a consternée davantage, c'est qu'il n'avancait pas un mot qui ne fut prouvé par l'Ecriture-Sainte, et malgré le trouble où il m'a mise, je me souviens qu'il a rapporté ces paroles de Dieu même : *Je pardonnerai à la ville de Damas ses trois premiers excès, mais si elle tombe dans un quatrième, son sort est décidé, il n'y*

(289) *Qui converti fecerit peccatorem ab errore via suæ, salvabit animam ejus a morte, et operiet multitudinem peccatorum.* (Jac., V. 20.)

(290) Soit comme le disent plusieurs théologiens, parce que Dieu tranche alors sans miséricorde le

fil des jours du pécheur, comme on le voit aujourd'hui plus que jamais en tant de mort subites. Soit parce qu'un long abus de la grâce rend un homme insensible à celles que Dieu veut bien encore lui accorder.

a plus de miséricorde pour elle (291). Après cela, ma bonne Victoire, que puis-je attendre, moi qui ai plus commis de péchés que je n'ai de cheveux sur la tête (292). Ah ! ma mesure est comblée et il ne me reste plus qu'un affreux désespoir.

VICTOIRE. — Ma fille, le désespoir est le plus mauvais parti que vous puissiez prendre.

MADELEINE. — Le désespoir est le seul parti que puissent prendre ceux qui n'ont plus aucune juste raison d'espérer.

VICTOIRE. — Encore une fois, ma fille, le désespoir est le comble du malheur. C'est lui qui a perdu l'indigne apôtre qui vendit son maître ; c'est lui qui vous perdra si vous vous y livrez. Je conviens avec vous, puisque vous me permettez de vous ouvrir mon cœur, je conviens qu'il y a longtemps que vous menez une vie très peu chrétienne ; j'ajouterai même, quoique cela me coûte à dire, que votre conduite scandalise tout ce qu'il y a d'honnêtes gens dans la paroisse. Cette aversion que vous avez pour les divins offices, cet éloignement des sacrements que vous ne fréquentez jamais, cette manière libre de vous présenter en public, ce goût pour la danse et pour les plus dangereuses veillées, ce soin de former à toute autre chose qu'à la vertu vos trois filles ; tous ces défauts et peut-être bien d'autres, que l'œil de Dieu, à qui rien n'échappe, découvre en vous, demandent une bonne et sérieuse pénitence. Mais, cette pénitence, vous pouvez la faire avec le secours de la grâce. Dieu ne rebutera point un cœur contrit et humilié, et celui qui a pardonné à un larron prêt à mourir sur la croix pour ses péchés, vous pardonnera les vôtres...

MADELEINE. — Ah ! ma chère Victoire, vous ne pouviez me citer un exemple plus désespérant que celui du bon larron. Le prédicateur nous a fait voir plus clair que le jour, que ceux qui ont vieilli dans l'iniquité n'en peuvent rien conclure en leur faveur. Ce pauvre homme avait jusques-là vécu dans les ténèbres de l'ignorance, il n'avait point été instruit du danger d'une conversion différée, jamais il n'avait ouï dire à Jésus-Christ qu'il viendrait un jour où on le chercherait inutilement, parce qu'on le chercherait trop tard. Dès que la grâce l'eût éclairé, il soutint devant la Synagogue assemblée sur le Calvaire, que cet homme de douleurs dans lequel il ne voyait à l'extérieur qu'un compagnon de son supplice était innocent. Il l'adora comme son Dieu et lui demanda, non pas de le délivrer de la mort parce qu'il l'avait bien méritée, mais de se souvenir de lui dans son royaume. A ces réflexions, que je ne puis qu'affaiblir, le missionnaire en a ajouté une autre qui n'est pas moins terrible, c'est que dans toute l'Ecriture qui renferme, nous a-t-il dit, l'histoire de plus de quatre mille ans, on ne

trouve qu'un seul exemple d'un homme converti à l'heure de la mort, contre des milliers d'exemples, soit de justes qui n'ont pas persévéré, soit d'impies qui sont morts comme ils avaient vécu. Et....

VICTOIRE. — Je vous arrête, ma bonne amie. Dans la situation où vous êtes il faut, après avoir envisagé la justice de Dieu, jeter un tendre regard sur sa miséricorde ; quelque grands que puissent être vos péchés, elle l'emporte infiniment sur eux. L'Ecriture sainte et l'histoire de l'Eglise vous en fournissent des preuves incontestables. Vous n'êtes pas plus criminelle que l'enfant prodigue et grâce à Dieu vous l'êtes beaucoup moins ; voyez avec quelle bonté il est reçu par son père malgré son ingratitude et ses infâmes débauches. Ce père plein de tendresse ne l'a pas plutôt aperçu que ses entraillies sont émuës de compassion. Il court à lui, il tâche de lui épargner l'humiliant aveu de ses fautes, il se jette à son cou, il lui donne un baiser de paix. Ces avances ne lui suffisent pas, il célèbre par une fête solennelle le retour de la brebis égarée. Son cœur se dilate, il ne peut retenir les transports de sa joie : *Mon fils était mort, dit-il, et le voilà ressuscité ; il était perdu et il est retrouvé.* (Luc., XV, 24.) Ce sont là les traits dont Dieu se sert pour nous dépeindre les sentiments de son cœur, le vôtre pourrait-il y être insensible ? Vous trouverez, ma fille, la réalité de cette parabole dans la sainte dont vous portez le nom. Elle était plus coupable que vous ; c'était une pécheresse publique, et ce mot odieux présente l'idée d'un débordement que personne ne vous a jamais imputé. Effrayée de sa propre conduite, elle en sent toute l'horreur. Elle en rougit d'abord ; et bientôt après, pour réparer le scandale qu'elle a donné, elle veut en essayer la confusion devant une nombreuse assemblée. Elle va trouver son Sauveur chez un orgueilleux pharisien. Elle se jette à ses pieds et les arrose d'un déluge de larmes. Sa douleur parle pour elle et ce langage muet touche plus le cœur de Jésus-Christ que n'auraient fait bien des paroles. Allez en paix, ma fille, lui dit-il, vous aimez beaucoup, beaucoup de péchés vous sont pardonnés. Il est vrai que ce ne sera pas le Sauveur lui-même qui vous tiendra ce consolant langage ; mais ce sera son ministre qui vous le tiendra en son nom, et c'est la même chose pour le fond, puisqu'il est écrit dans l'Evangile : *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux.* (Matth., XVI, 19.)

MADELEINE. — On m'avait bien dit, ma bonne et chère mère (car désormais je ne veux plus vous donner d'autre nom), que vous possédiez à merveille le talent de ramener à Dieu ceux qui avaient eu le malheur de s'en éloigner. Mais il faut nécessairement commencer par faire pénitence, et une péche

(291) *Hæc dic't Dominus : super tribus sceleribus Damasci, et super quatuor non convertam eum* (Amos, I, 5.)

(292) *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum.* (Psal. XXXVII, 5.) *Multiplicatæ sunt super capillos capitis mei,* (Psal. XXXII, 43.)

resse comme moi peut-elle jamais en faire une qui soit proportionnée au nombre et à l'énormité de ses fautes. J'ai dans ma jeunesse entendu parler de quelques saintes, qui depuis leur conversion ont mené pendant un grand nombre d'années une vie si austère, ou plutôt si crucifiée, qu'on ne peut concevoir comment elles ont pu en supporter les rigueurs pendant un mois. Que puis-je faire de semblable ? Que puis-je faire qui en approche tant soit peu ?

VICTOIRE.—Il est vrai et très-vrai qu'il y a eu des saints et des saintes, dont la pénitence a étonné tout l'univers. Je ne vous en citerai que deux, et je les prendrai de votre sexe pour faire voir que la faiblesse même peut tout en celui qui la fortifie. Je ne vous en dirai qu'un mot, parce que je vous prêterai leurs vies quand vous aurez mis ordre aux affaires de votre conscience.

La première de ces deux martyres de la pénitence, est la célèbre Thais, qui vivait en Egypte vers le milieu du iv^e siècle. C'était une fille d'une rare beauté, que sa mère, par le plus noir et le plus infâme trafic, prostitua à la débauche. Le pieux solitaire saint Paphnuce eut le bonheur de la ramener à Dieu, et pour lui faire expier dans la retraite des désordres qui n'avaient que trop éclaté, il voulut qu'elle se renfermât à l'écart dans une pauvre cellule. Elle y passa trois ans à ne vivre que de pain et d'eau. « Vous n'êtes pas digne, lui dit le saint anachorète, de prononcer le nom de Dieu. Dites-lui donc seulement : *O vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi.* » Ce fut son unique prière, et elle ne s'en lassa jamais. Au bout de ce terme, saint Paphnuce la fit sortir de sa chère solitude ; mais elle mourut quinze jours après (293). Quel bonheur pour elle d'avoir trouvé un guide si ferme et si sage ! Quel bonheur d'avoir mérité par une pénitence de trois ans une couronne dont elle jouit depuis tant de siècles, et dont elle jouira pendant toute l'éternité !

MADELEINE.—Vous venez, ma bonne mère, de m'apprendre une oraison que je n'oublierai jamais. A la maison et ailleurs, en allant et en venant, je dirai et je tâcherai de dire du fond du cœur : *Vous qui m'avez formée et que j'ai tant offensé, ayez pitié de moi,* et ayez en pitié selon votre grande miséricorde. Mais dites moi, je vous prie, encore un mot de l'autre sainte, qui a fait une si prodigieuse pénitence.

VICTOIRE.—Il est difficile que vous n'en ayez jamais entendu parler. C'est sainte Marie-Egyptienne. L'ennemi du genre humain, le démon la pervertit de bonne heure. Dès l'âge de douze ans elle quitta sa famille par libertinage, et s'étant rendue à Alexandrie, ville très-corrompue, elle se plongea, pendant dix-sept ans, dans les plus honteuses dissolutions. Plusieurs personnes s'étant embarquées pour aller célébrer à Jérusalem la

fête de l'Exaltation de la sainte croix, elle monta sur le vaisseau, séduisit ceux qui voulurent l'être, et scandalisa tous les autres. Le jour de la fête elle voulut entrer dans l'Eglise avec les autres pèlerins, mais tous ses efforts furent inutiles : une main invisible la repoussa par trois fois. Ce coup assommant qui lui reprochait ses crimes, la fit rentrer en elle-même ; elle se retira dans un coin de la place, où elle se livra à la douleur et aux gémissements. Ayant aperçu une image de la sainte Vierge, elle se prosterna à ses pieds, et fondant en larmes, elle pria cette mère de miséricorde de jeter sur elle un œil de compassion, et de lui obtenir la grâce d'expier ses crimes et celle d'adorer ce bois salutaire où le Sauveur est mort pour nous et pour notre salut. Animée d'un sentiment de confiance, elle se relève, va à l'Eglise, y entre sans peine, adore le précieux gage de notre rédemption, pleure de nouveau ses tristes écarts, et se propose de les punir le reste de ses jours. Après avoir donné à l'examen de sa conscience ulcérée le temps nécessaire, elle se confesse, se munit du pain des forts, passe le Jourdain, et à l'âge de vingt-neuf ans se renferme dans une affreuse solitude, où, comme saint Jérôme dans son désert, elle n'avait d'autre compagnie que celle des tigres et des léopards. Pendant quarante-sept ans qu'elle y passa, elle n'eut pour toute nourriture que des herbes et des racines qu'elle trouvait dans les bois. Mais ce n'était là que la plus faible de ses peines. Une nuée de pensées impures, l'idée d'Alexandrie et des plaisirs qu'elle pouvait encore y goûter, l'horreur et la durée de son affreux séjour, en un mot, le monde, le sang et la chair, se présentaient si vivement à son imagination, qu'à chaque pas il fallait vaincre ou mourir. Sa fidélité à la grâce la soutint ; et le vent impétueux qui l'agitait, bien loin de la renverser, ne l'ébranla jamais. Le saint abbé Zozime l'ayant rencontrée, elle lui raconta l'histoire de sa misérable vie, et le pria de revenir l'année suivante et de lui apporter, vers le soir du jeudi saint, le viatique du salut sur les rives du Jourdain. Il le fit, et après l'avoir communie, il lui donna sa bénédiction, Marie se retira dans son désert et y vécut à l'ordinaire. Zozime, l'année suivante, se rendit au même lieu. Mais au lieu d'y trouver celle dont il comptait encore admirer la vertu, il n'y trouva que son cadavre avec ces paroles tracées sur le sable : *Père Zozime, enterrez ici le corps de la pauvre Marie, rendez à la terre ce qui lui appartient, et priez pour moi qui meurs la nuit même du Vendredi saint, après avoir eu le bonheur de recevoir la divine Eucharistie.* Zozime s'acquitta de ce devoir de religion ; et ce ne fut pas sans verser bien des larmes. De retour chez lui, il écrivit la vie de cette illustre et courageuse pénitente, et c'est à lui que toute l'Eglise en a l'obligation.

(293) Comme saint Paphnuce, qui de disciple du célèbre saint Antoine, devint évêque dans la haute Thébaïde, et fut un des plus grands défenseurs de

saint Athanase, doit être mort vers le milieu du iv^e siècle, il semble que Thais est morte quelques années auparavant.

Après un récit aussi touchant, il est bien naturel de s'écrier avec différents prophètes : Qui peut-on vous comparer, ô mon Dieu ? C'est vous qui ôtez jusqu'aux plus légères fibres de l'iniquité, et qui en effacez jusqu'à l'ombre ?.... Une jeune personne courait après ses adorateurs, et ne pensait ni à vous, ni à votre justice. Seigneur, dans un excès de miséricorde, vous avez dit : Je lui donnerai du lait, je la gagnerai par de tendres caresses, je la conduirai dans la solitude : c'est là que je parlerai à son cœur (294), et que ce cœur, si longtemps rebelle, entendra ma voix. Voilà, ma fille, le plan de la conduite que Dieu commence à prendre par rapport à vous ; il ne s'agit plus que d'être fidèle à y correspondre.

MADELEINE. — Mais, ma mère, permettez-moi de vous le dire, y pensez-vous bien, vous me proposez pour modèle deux saintes qui se sont livrées à la plus rigoureuse pénitence, et qui, pour la faire, se sont reléguées jusqu'au fond des déserts. Puis-je rien faire de semblable, rien même qui en approche ?

VICTOIRE. — Vous avez l'imagination un peu trop vive, il faut la modérer. En vous proposant l'exemple des saints pénitents, on veut vous engager à faire pénitence ; mais on ne prétend pas que vous deviez la faire comme eux. Vous avez un mari à qui vous vous devez, des filles qu'il faut élever chrétiennement, un ménage qui a besoin de toute votre attention : vous n'êtes donc pas faite pour vous retirer dans les déserts de la Thébàide, et le Dieu que nous servons est trop bon et trop juste pour vous commander l'impossible. Remplissez bien tous vos devoirs, ce sera là une bonne partie de votre pénitence. Faites un divorce éternel avec cette foule de gens dissipés qui vous plaisaient tant, ce sera là votre solitude. Commencez par une bonne confession, c'est le premier article. Choisissez un bon directeur, soyez fidèle à tout ce qu'il vous prescrira ; et comptez dès ce moment que, si vous n'êtes pas Thaïs et Marie Égyptienne, vous serez Paule et Monique, c'est-à-dire que vous ferez tout ce qu'il faut pour vous sauver.

MADELEINE. — Je ne serai point embarrassée sur le choix d'un confesseur, les missionnaires, après avoir fini leur travail à Saint-André, doivent venir faire leur seconde mission ici. Je m'adresserai à l'un d'eux : et, comme selon leur coutume, ils ne sortent d'un lieu que pour aller exercer leur zèle dans le lieu voisin, si je ne puis finir ici, j'irai finir à Saint-Blaise.

VICTOIRE. — Mais, ma fille, d'ici à Saint-Blaise il y a trois bonnes lieues.

MADELEINE. — Ah ! ma chère mère, y pensez-vous ? Après avoir fait, pour mon plaisir et pour me perdre, tant de voyages beaucoup plus longs, pourrais-je, quand il s'agit de mon salut, compter trois lieues pour quelque chose ! Non, mon Sauveur, et je crois

dans ce moment que, pour me réconcilier avec vous, j'irais jusqu'au bout du monde.

VICTOIRE (à voix basse). — Quel changement, ô mon Dieu ! Il est visiblement l'ouvrage de votre droite. Père des miséricordes, Dieu de toute consolation, soyez-en éternellement béni.

MADELEINE. — Il n'y a donc point de difficulté de ce côté-là. Tout mon embarras est du côté de la confession. Je ne sais comment m'y prendre. Je le dis à ma honte, j'ai oublié jusqu'à mon catéchisme. Vous voulez bien me servir de mère : daignez surtout m'en servir dans un point aussi important que l'est celui-là.

VICTOIRE. — Je ne puis pas grand'chose, mais enfin je ferai pour vous tout au monde, ce qui dépendra de moi. Au reste, votre bon ange se mêle de vos affaires. Vous savez que les dimanches et les fêtes il s'assemble ici cinq ou six de nos voisines, et qu'au lieu de jouer ou de nous amuser à la bagatelle, nous tâchons de nous entretenir de différentes choses capables de nous éloigner du mal et de nous affermir dans le bien. Dimanche dernier, quelques-unes de notre petite bande témoignèrent un certain désir de faire une confession générale pendant la mission que nous allons avoir. Là-dessus, après quelque petit débat sur le danger des scrupules et l'inconvénient des confessions générales, quand elles ne sont pas nécessaires, il fut enfin résolu que notre première conférence roulerait sur cette matière. Trouvez-vous donc jeudi, fête de saint André, à l'église, vers les quatre heures et demie. Je vous ferai prévenir par Nanette ; et, comme nous avons toutes de bons livres sur ce sujet, j'espère que notre entretien pourra vous être de quelque utilité. Mais comme nos lumières, et surtout les miennes, ne peuvent pas aller bien loin, s'il survient quelque difficulté qui passe nos forces, nous prierons M. Anselme, notre digne pasteur, de vouloir bien nous la résoudre. Il est jeune, mais je sais, de gens qui ont fait leur séminaire avec lui, qu'il est très-éclairé. Il vient quelquefois à notre petite assemblée, et il ne nous dit jamais rien que de très-instructif et très-édifiant. Il ne connaît ici, ni en chaire, ce beau style où des gens comme nous n'entendent rien ; mais il parle toujours d'une manière très-solide. C'est le jugement qu'en ont porté devant moi des gens qui s'y connaissent, et qui, d'ailleurs, ne sont pas trop portés pour lui, parce qu'il n'aime ni le jeu, ni la longue table des grands seigneurs, ni d'autre dépense que celle qui se fait pour orner l'église et pour soulager les pauvres. J'ai su qu'ayant trouvé sur le chemin d'Arcy un mendiant qui n'avait point de chemise, il s'enfonça dans le bois, se dépouilla de la sienne, et força ce pauvre à la prendre ; et, comme quelqu'un qui apprit ce fait le même jour

(294) *Quis Deus similis tui, qui auferis iniquitatem.* (Mich., VII 18.) *Ibat post amatores suos, et mei obliviscatur, dicit Dominus : Ecce ego lactabo eam,*

et ducam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. (Osee, II, 14.)

lui reprocha en quelque sorte cet excès de libéralité, sous prétexte que la plupart de ces vagabonds ne valent pas grand'chose : « Lisez, lui répondit-il, la vie du charitable Pierre Ragot, curé de la paroisse du Crucifix, au Mans, et vous verrez qu'il en a mille fois fait davantage. » Au surplus il vaut mieux, comme le dit saint Chrysostome, donner l'aumône à vingt personnes qui n'en ont pas un vrai besoin, que de la refuser, par un excès de précaution, à un seul qui ne peut s'en passer. Oh ! que ce cher et digne pasteur va être charmé de voir revenir au bercaïl la brebis qui s'en était si fort écartée.

MADELEINE. — J'en serai pour le moins aussi charmée que lui. Je le serais aussi beaucoup de vous entendre plus longtemps ; mais le jour baisse, et j'ai peur que mon mari ne soit inquiet de moi. A jeudi donc, puisque vous voulez bien me recevoir.

VICTOIRE. — Oui, ma chère fille, de tout mon cœur, et je vous réponds de celui de toutes mes bonnes compagnes.

ENTRETIEN II.

Sur la pénitence et les moyens de la bien faire ; avec un examen sur les commandements de Dieu.

VICTOIRE. SUSANNE, MADELEINE CÉCILE
MÉLANIE, etc

SUSANNE. — Dieu fait que, quelquefois des miracles, et je suis trompée s'il ne vient d'en faire ou du moins d'en commencer un auquel il n'y avait guère d'apparence.

VICTOIRE. — Dites-le-nous. Quoiqu'on n'ait pas besoin de miracles pour croire que Dieu est tout-puissant, on est cependant toujours charmé d'apprendre qu'il lui a plu, en telle ou telle occasion, de déployer la puissance de son bras. Ah ! si c'était quelque résurrection, que je serais contente.

SUSANNE. — Ce n'est pas une résurrection du corps : c'en est une de l'esprit et du cœur ; et celle-ci est bien plus difficile que l'autre. Dans la première, Dieu agit tout seul ; dans la seconde, il faut que l'homme coopère à sa grâce, qu'il brise ses chaînes les plus fortes ; en un mot, qu'il se refonde tout entier. Or, dans ce cas, que de tentations à vaincre, que de combats à livrer, que de liaisons à rompre, liaisons si douces, mais si pernicieuses. Je m'arrête ici : grâce à Dieu, ce détail vous est inutile. Venons au fait.

Vous connaissez Madeleine, et ce nom seul (je puis le dire sans médisance, parce que c'est un fait public) vous rappelle une femme qui ne paraissait plus chrétienne que parce qu'elle entendait bien ou mal une messe basse les fêtes et les dimanches. Or, cette Madeleine si dissipée, si volage, et qui fuyait d'un côté, quand elle vous voyait de l'autre, ce n'est plus elle, elle est toute changée. Elle vint hier au Salut : comme le Publicain de l'Evangile, elle se mit au bas du temple. Elle y resta toujours à genoux, et elle y poussa tant de soupirs et si hauts, que

si on n'eût pas crainte, on l'aurait entendue d'un bout de l'église à l'autre. Elle y resta encore après la bénédiction du Saint-Sacrement ; et je crois qu'elle y serait demeurée jusqu'au soir, si sa petite fille ne la fût venue avertir qu'on la demandait à la maison. Elle s'inclina profondément, et baisa la terre avant que de se lever. Surprise de m'apercevoir dans un lieu où elle ne me croyait pas, elle s'approcha de moi, et les yeux encore mouillés de larmes : « Ma chère Susanne, me dit-elle, priez Dieu pour une pécheresse qui voudrait bien se convertir. — J'y consens volontiers, lui répliquai-je, mais à condition que vous ne m'oubliez pas devant lui. » Elle ne me répondit que par un soupir, et se retira.

CÉCILE. — Je ne suis plus surprise de ce qui m'est arrivé ce matin. En allant à la seconde messe, je l'ai rencontrée qui revenait de la première. Au lieu de se détourner, selon la coutume, pour éviter ma rencontre, elle est venue à moi, et, de ce ton gracieux qui va jusqu'au cœur, elle m'a dit : « Vous allez à la messe, ma bonne Cécile, priez Dieu pour moi, je vous en conjure. — Oui, Madeleine, lui ai-je répondu. — Mais, attelle ajouté, me le promettez-vous ? — Oui, encore une fois, lui ai-je répliqué, je vous en assure. » Là-dessus, elle s'est jetée à mon cou, en me disant d'un ton attendri : *Hélas ! que j'en ai grand besoin !*

MÉLANIE. — Je ne savais rien de tout cela. Mais, ce que je sais, c'est que si Madeleine revient pleinement et sincèrement à Dieu, elle fera un bien infini dans la paroisse. Elle a de l'esprit comme un ange, une mémoire prodigieuse, beaucoup de grâce dans tout ce qu'elle dit et ce qu'elle fait. Je l'ai beaucoup pratiquée avant son mariage ; et c'est d'elle-même, et plus encore de sa bonne mère, que j'ai appris d'où lui venaient tous ces talents, qui ne se trouvent guère dans nos campagnes, et qui, grâce au Seigneur, ne sont pas nécessaires pour le salut. A l'âge de cinq ou six ans, elle était si gentille, si pleine d'une aimable vivacité, que madame la comtesse de Nérac voulut l'avoir chez elle. Elle la mit auprès de sa fille, qui était née le même jour et la même année. Pour donner de l'émulation à cette jeune demoiselle, on l'associa à tous ses exercices. Elle apprit avec elle à écrire, à chanter et à danser. Quand sa petite maîtresse avait lu, elle lisait à son tour, et on ne savait à qui donner la préférence. Comme la femme de chambre, qui craignait Dieu, ne leur fournissait que de bons livres, elles parurent toujours avoir de la piété. Mais celle qui la remplaça, et qui n'était rien moins que vertueuse, leur ayant fourni en cachette des livres de galanterie et d'amour, ces maudits romans qui avaient pensé être si funestes à sainte Thérèse, leur furent très-préjudiciables. Madeleine, qui était d'un naturel plus vif et plus sensible, y prit le goût de vouloir plaire et d'être aimée, et elle n'épargna rien de tout ce qui était en son pouvoir pour y réussir. On ne sait com

ment une personne du caractère dont elle est, et qui ne s'est mariée qu'à vingt-deux ans, a pu se garantir du dernier naufrage. J'ai toujours cru que la mauvaise domestique, dont je viens de vous parler, s'étant fait chasser du château à cause de son libertinage, le décri général où Madeleine la vit tomber lui avait fait craindre un sort pareil au sien, et l'avait arrêtée sur le bord du précipice. Mais enfin la voilà revenue; Dieu soit béni.

ANGÉLIQUE. — Comme je ne suis que depuis peu dans cette paroisse, je ne la connais point encore. Je vous avoue que je serais bien aise de la voir, et surtout de la voir ici. Dans une maison aussi sainte que l'est celle de notre mère commune, il n'y aurait qu'à gagner pour elle.

VICTOIRE. — Elle y gagnera sans doute, pourvu que la compagnie veuille bien suppléer à mon impuissance. Mais enfin vous allez la voir dans le moment même. J'ai eu, il y a trois ou quatre jours, une longue conversation avec elle. Je lui ai parlé de nos petites assemblées, et elle n'attend pour y être reçue que votre agrément. Nanette, allez à l'église, vous y trouverez à main gauche une femme qui prie, dites-lui de se rendre ici et qu'on l'attend..... Je l'aperçois, la voyez-vous, mes sœurs, quel air de modestie, et en même temps de componction.

CÉCILE. — En vérité, si j'osais répéter une fade expression qu'on attribue à je ne sais quel prédicateur, je dirais que ce n'est plus Madeleine *tant pis*, mais bien Madeleine *tant mieux*.

VICTOIRE. — La voici qui entre dans la cour. Allons toutes au-devant d'elle et embrassons-la tendrement, comme fit le père de l'enfant prodigue. Je me charge d'arrêter ses remerciements et les larmes qui en seraient bientôt la suite.

MADELEINE. — Quoi, mes chères mères, vous voulez bien me recevoir, une malheureuse comme moi !

VICTOIRE. — Oui, ma fille, et de tout notre cœur, mais à une condition.

MADELEINE. — Elle sera bien difficile si je ne la remplis pas.

VICTOIRE. — La voici en deux mots : Il faut que vous sachiez que c'est ici une maison d'obéissance, et qu'il faut y être souple et docile comme un petit enfant.

MADELEINE. — A Dieu ne plaise que je viole une loi aussi juste.

VICTOIRE. — Eh bien je vous ordonne, au nom de toute la compagnie, de ne nous pas dire un seul mot de remerciement.

MADELEINE. — Me voilà prise. Mais si je supprime mes paroles, je ne suspendrai jamais les sentiments du cœur.

VICTOIRE. — Les nôtres y répondront. Mais j'entre en matière. Nous sommes convenues, la semaine dernière, que nous parlerions aujourd'hui de la confession générale. Vous, notre chère Mélanie, qui avez beaucoup de livres et encore plus de mémoire, tracez-nous sur cette matière un plan de

conduite que nous puissions suivre en toute sûreté.

MÉLANIE. — Il est vrai que j'ai beaucoup lu là-dessus, parce que vous m'aviez conseillé de le faire. Mais, comme j'ai vu que mes livres ne s'accordaient pas absolument en tout, j'ai été deux fois chez notre digne pasteur, et je l'ai prié de m'éclaircir sur certains points qui m'embarrassaient. Il l'a fait sur tous, à l'exception d'un, dont je vous parlerai plus bas. Ainsi, c'est lui-même que vous allez entendre pour le fond ; car, pour la manière et les termes, je n'ai ni la facilité, ni la précision.

Il pose pour principe, qu'une confession plus ou moins générale est nécessaire en plusieurs cas ; mais qu'il y en a aussi où elle est dangereuse, et où il faut s'en abstenir.

Elle est nécessaire : 1^o lorsque, faute d'un examen raisonnable et suffisant, on a oublié un péché certainement ou douteusement mortel ; 2^o lorsque par une fausse honte on en a caché ou dissimulé quelqu'un qu'on jugeait tel, quoique cependant il ne le fût pas ; 3^o lorsqu'après l'absolution on est retombé sitôt dans les mêmes fautes, ou d'autres semblables, qu'on a tout lieu de craindre de n'avoir pas eu dans ses confessions précédentes une vraie et sincère contrition ; 4^o lorsqu'on a manqué à remplir, comme on le pouvait faire, certaines obligations de charité, de justice, etc., comme lorsqu'on n'a pas restitué le bien d'autrui, réparé le tort considérable qu'on avait fait à sa réputation, soulagé la grande misère d'un pauvre, et ainsi du reste.

Pendant, me disait hier M. le curé, l'on n'a pas besoin de répéter toute sa confession lorsqu'on s'adresse au même confesseur. Il suffit de lui dire la nouvelle faute qu'on a sur la conscience, et de lui rappeler en gros l'idée des confessions précédentes qu'on lui a faites. Un curé qui pendant la quinzaine de Pâques absout trois ou quatre cents personnes qu'il a entendues pendant tout le carême, ne peut assurément se rappeler alors le détail de leurs confessions. J'ai dit plus haut qu'une confession générale peut avoir ses dangers, et je ne l'ai dit qu'après l'avoir souvent ouï dire à de très-habiles prêtres. Leurs raisons étaient : 1^o qu'une personne qui quelquefois n'est pas encore bien affermie dans la vertu, en se rappelant les faux plaisirs dont elle a été enivrée dans sa jeunesse, peut encore y prendre du goût et soupirer pour les oignons de l'Egypte. Je n'en dis pas davantage sur cet article, je crois qu'on m'entend ; 2^o que ce n'est très-souvent que par un pur scrupule qu'on veut répéter ses confessions, et que le scrupule est une maladie fort dangereuse. La plupart du temps, il ne vient que du démon, qui ne pouvant entamer une âme par des suggestions qu'elle rejette avec horreur, l'attaque par la délicatesse même de sa conscience, et tâche de lui persuader qu'elle n'est pas bien avec Dieu ; qu'elle n'a rien fait de ce qu'il faut pour se réconcilier avec lui ; qu'elle ne

s'est pas bien expliquée dans ses confessions; que son directeur l'a mal entendue; que c'en est fait d'elle si elle ne recommence à nouveaux frais. De là, le trouble et le dégoût du service de Dieu. On n'ose presque plus penser à lui; on ne voit plus sa miséricorde, on n'est occupé que de sa justice. Il ne paraît plus que la foudre à la main, et peu à peu on le regarde comme un maître qui moissonne ce qu'il n'a pas semé. Dans une situation si violente, et qui par malheur ne donne point de relâche, peut-on servir le Seigneur avec cette paix, cette joie sainte qu'il demande de ses enfants (295).

VICTOIRE. — Vous avez bien raison, ma bonne amie. Nous avons tous besoin de vigilance, notre divin Maître nous la recommande souvent dans son Evangile; mais n'allons point jusqu'au scrupule. J'ai connu bien des personnes de tout sexe qui étaient atteintes de cette frénésie. Les unes en ont perdu la tête, les autres se sont enfin livrées au désespoir. J'en sais une qui malgré tout son esprit, car elle en a beaucoup, a recommencé jusqu'à vingt-deux fois sa confession générale; et Dieu veuille qu'elle ait enfin recouvré la paix. Dans cette matière le premier pas qu'on ait à faire, c'est de chercher un guide fidèle, un directeur éclairé; de s'ouvrir à lui avec confiance, de s'en tenir à sa décision quelque contraire qu'elle soit à notre sentiment. Je lisais, il y a quelque temps, dans la vie d'un saint archidiacre d'Evreux, nommé Henri-Marie Boudon, qu'un prêtre fort troublé s'étant présenté à lui dans le tribunal de la pénitence, dès qu'il vit que ses inquiétudes et ses peines n'étaient que des scrupules, il ne voulut pas l'entendre, c'est-à-dire qu'il le renvoya à son confesseur ordinaire, en lui enjoignant de se laisser conduire. Si un prêtre qui en sait plus que nous doit obéir, il est bien juste que nous obéissions. Ce qui doit nous tranquilliser dans ce cas, et je vous prie d'y faire attention, c'est que quand notre confesseur se tromperait en nous défendant une confession générale, nous ne nous tromperions pas en lui obéissant. Le Maître que nous servons, ce Père, ce tendre Père qui est dans les cieux, est trop bon pour condamner un pénitent qui déteste tous ses péchés, qui, dans le seul dessein d'en obtenir plus sûrement le pardon, voulait encore le soumettre aux clefs, et qui n'a manqué de le faire que parce que le pasteur que le ciel lui avait donné, et qui était souvent le seul à qui il pût recourir, le lui a défendu. Cette réflexion, dont sainte Thérèse m'a fourni le principe, et qu'elle a poussée encore plus loin, me paraît très-importante; et je vois à votre air que vous en jugez comme moi. Mais continuez, notre chère Mélanie.

MÉLANIE. — Il vaudrait bien mieux, ma chère mère, que vous le fissiez vous-même; nous vous entendons toujours avec un nouveau plaisir. D'ailleurs je crains de ne parler pas avec assez d'exactitude, et je m'aperçois

que j'en ai un peu manqué vers le commencement.

VICTOIRE. — Nous ne sommes pas théologiennes. S'il nous échappe quelque chose de moins juste, M. notre curé, à qui nous en rendrons compte, le rectifiera. Il y a toujours de fort bonnes choses dans ce que vous nous avez dit, et c'est beaucoup. Continuez donc, s'il vous plaît.

MÉLANIE (*en souriant.*) — Je le veux bien et je le dois, puisque c'est ici la maison d'obéissance. Il s'agit présentement des conditions nécessaires pour faire une bonne confession générale, je veux dire une confession qui nous tranquillise le reste de nos jours; car il faut tâcher de la faire si bien, qu'on n'ait plus jamais à y revenir. Or ces conditions se réduisent à quatre. Il faut un juste et sérieux examen de sa conscience; une accusation exacte de tous ses péchés, certainement ou douteusement mortels; une vraie et sincère douleur de les avoir commis; et un propos bien ferme de n'y plus retomber, moyennant le grâce de Dieu. Voilà ce que nous enseignent tous les catéchismes; mais cela demande un peu plus d'explication. Heureusement on la trouve en je ne sais combien de livres. En voici un petit précis.

Pour faire un bon examen, il faut parcourir, mais d'un pas lent et à tête reposée, les commandements de Dieu, les commandements de l'Eglise, les devoirs de son état, et les fautes qui sont le plus ordinaires dans l'emploi ou dans le métier dont on fait profession. Que d'illusions sur ce dernier article! Que de fautes qu'on ne pèse presque jamais dans la balance du sanctuaire! C'est seulement, d'après ce que j'en ai entendu dire à un bon solitaire qui paraissait bien instruit, ce seul point, dis-je, est capable de faire trembler.

Vous n'attendez pas de moi que je vous expose en détail tous les péchés qu'on peut commettre contre chacun des dix commandements de Dieu. Il n'y a personne de nous qui ne sache lire, et il ne faut qu'ouvrir nos Heures pour être instruit là-dessus. Je me contenterai donc de quelques remarques qu'un bon religieux de l'ordre de Saint-Augustin m'a suggérées il y a dix ou douze ans.

En vertu du premier commandement : *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement*, il faut faire de temps en temps des actes de foi, d'espérance et de charité. Cependant, pour peu qu'on s'examine sur ce premier devoir, on verra qu'on passe souvent des semaines entières sans y penser; il en coûte pourtant bien peu pour le remplir. Rien de plus aisé que les trois actes suivants.

Acte de foi.

Mon Dieu, je crois tout ce que croit votre sainte Eglise et tout ce qu'elle me propose de croire, parce que c'est vous qui l'avez révélé, et que vous êtes la vérité infallible. Faites-

moi la grâce de croire jusqu'à la fin, et d'agir conformément à ce que je crois.

Acte d'espérance.

Mon Dieu, j'espère que vous m'accorderez, par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, les grâces qui me sont nécessaires pour faire mon salut; et je l'espère, parce que vous êtes fidèle à vos promesses, et que vos miséricordes sont infinies. Faites-moi la grâce de n'en point abuser.

Acte de charité.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et au-dessus de toutes choses, parce que vous méritez infiniment d'être aimé. Et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous, et parce que vous me le commandez.

Ah ! ma chère Victoire, que ce dernier acte m'afflige; qu'il me donne d'inquiétude.

VICTOIRE. — Mais, ma fille, vous n'y pensez pas. Est-il rien de plus doux, de plus consolant, que d'aimer de tout son cœur un Dieu infiniment bon et infiniment aimable? Est-il rien de plus juste, que d'aimer comme nous-même un prochain que Dieu a fait à son image, pour qui Jésus-Christ a versé tout son sang, et dont il veut le salut comme il veut le nôtre.

MÉLANIE. — Il est vrai, rien de plus juste d'un côté, et rien de plus consolant de l'autre. Mais comment et de quel front puis-je dire à Dieu que je l'aime de tout mon cœur, moi qui l'offense si souvent, qui le prie sans ardeur, qui laisse passer des deux ou trois heures sans penser à lui? Comment osé-je lui dire: Oui, mon Dieu, j'aime mon prochain comme moi-même, moi qui quelquefois, par respect humain, n'arrête pas la médisance; qui répons une dureté pour une autre; qui, au lieu de consoler un pauvre, le rebute, quand il me fatigue trop longtemps. Aussi vous avouerai-je qu'au lieu de dire, comme dans le catéchisme: *Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur*; je dis toujours: *Mon Dieu, faites, par votre grâce, que je vous aime de tout mon cœur*, etc.

VICTOIRE. — Le vrai désir d'aimer Dieu ne peut être sans amour de Dieu. Faisons ce que nous pouvons, demandons-lui ce que nous ne pouvons pas, et il nous aidera à aller plus loin. Mais, notre bonne amie, continuez, s'il vous plaît, à nous dire en gros les péchés qui sont le plus directement contraires au premier commandement; c'est-à-dire, comme vous nous l'avez fait entendre, à la foi, à l'espérance, à la charité et à la religion.

MÉLANIE. — Tout à l'heure. Mais il est bon de dire auparavant que notre Saint-Père le pape, Benoît XIV, par son décret du 28 janvier 1756, a accordé, comme avait fait son prédécesseur, à tous les fidèles qui réciteront de bouche et de cœur les susdits actes ou d'autres équivalents, avec leurs motifs: 1° une indulgence de sept ans et sept quarantaines, autant de fois qu'ils les réciteront; 2° une indulgence plénière à tous ceux qui les ayant récités tous les jours pendant un

mois, se confesseront et communieront, tel ou tel jour à leur volonté; et prieront dévotement pour l'extirpation des hérésies, l'exaltation de l'Eglise, et l'union entre les princes chrétiens; ce qu'on peut faire, en disant ce jour-là cinq *Pater* et cinq *Ave*. Ces deux indulgences peuvent s'appliquer aux défunts. 3° Une indulgence plénière à l'article de la mort, où elle est plus nécessaire que jamais. Je reviens aux péchés contre les vertus théologiques.

On pèche contre la foi, 1° quand on doute de quelques-uns des points que nous enseigne la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine; par exemple, s'il y a un paradis pour les bons et un enfer pour les méchants, et plus encore quand on apprend aux autres à en douter. 2° Quand on lit des livres qui favorisent l'hérésie, ou qui tendent à établir des erreurs proscrites par l'Eglise. 3° Quand on cherche, même indirectement, dans le démon, ce qu'on ne doit attendre que de Dieu, comme font ceux qui consultent les devins, pour retrouver ce qu'ils ont perdu, les diseurs de bonne aventure, pour savoir l'avenir; les sorciers, réels ou prétendus, pour guérir leurs bestiaux, etc. Quand on ne ferait quelque-une de ces choses-là que par curiosité ou pour se divertir, ce serait toujours un mal.

On pèche contre l'espérance par défaut et par excès. Par défaut, comme quand, après avoir beaucoup offensé Dieu, on désespère de pouvoir jamais en obtenir miséricorde; et qu'on dit avec Caïn: *Le crime que j'ai commis est trop énorme, pour m'être pardonné.* (Gen., IV, 13.) Par excès, comme lorsqu'on se dit: « Continuons à vivre comme nous avons vécu jusqu'ici: Dieu est trop bon pour nous perdre. Il est clément, il est miséricordieux, un bon *peccavi* nous tirera d'affaire. — « Qu'il me donne, disait je ne sais quel impie, six ou sept heures avant ma mort, c'en est autant qu'il m'en faut. » N'est-il pas vrai, mes bonnes amies, qu'il n'y a que la fureur qui puisse raisonner ainsi. C'est dire en propres termes à Jésus-Christ: « Il y a vingt ou trente ans que je méprise vos plus tendres invitations, que je foule votre sang aux pieds. Eh bien, je vais suivre ma pointe. Il me reste peut-être dix ans de vie: chaque jour je vous dresserai un nouveau Calvaire. Chaque jour, plus furieux que vos bourreaux, qui ne vous connaissent pas, je vous attacherai à la croix; mais j'en serai bien fâché cinq ou six heures avant de mourir; et si j'en ai le temps je vous en demanderai pardon. » Qu'langage! Et néanmoins combien de gens le tiennent dans la pratique: Plaise au Seigneur de nous en préserver.

Pour ce qui est des péchés contre l'amour que nous devons à Dieu, contre cette charité qui est la plénitude de la loi, il est sûr d'abord qu'il n'y en a aucun qui ne lui soit contraire. Car la charité nous portant à plaire à Dieu en toute chose, tout ce qui déplaît à Dieu ne peut qu'être contraire à cette vertu. Il y a cependant des péchés qui la combat-

tent plus directement. Tels sont : 1° des mouvements de haine de Dieu, ou de quelqu'un de ses attributs, comme de sa justice; 2° le murmure contre sa providence, lorsqu'elle nous éprouve par des pertes, des maladies, etc.; 3° un certain déplaisir de le voir servir par les gens de bien; 4° la négligence et le délai de s'exciter à la contrition, quand on s'aperçoit qu'on a eu le malheur de faire un péché mortel. Cet article me paraît d'une conséquence infinie, car il s'ensuit de là, qu'une personne qui demeure tranquillement dans son péché en commet un nouveau. C'est ce que je lus hier dans un livre qu'on m'a donné comme bon, et qui prétend même que le second péché est plus grief que le premier (296); apparemment parce que le premier se commet d'ordinaire par un mouvement subit de colère, de passion, etc., et que le second se commet de sang-froid et par une sorte d'indifférence, ou même de mépris pour Dieu, à qui on semble dire : « Eh bien, Seigneur, je suis dans votre disgrâce, vous m'avez en abomination, vous me vomissez de votre cœur : je ne m'en soucie point du tout pour le présent. En trois ou quatre mois d'ici je verrai quel parti j'aurai à prendre, etc. » ... Que dirait un roi, si un de ses sujets qui l'aurait cruellement insulté, osait parler ainsi sous ses yeux ?

VICTOIRE. — Ce raisonnement paraît solide. Mais je crois que lorsqu'un pénitent s'accuse d'avoir passé des deux ou trois ans dans une criminelle habitude, son directeur comprend bien qu'il n'a guère eu, ou plutôt qu'il n'a eu aucune douleur d'avoir offensé Dieu.

MÉLANIE. — C'est une marque que j'allais ajouter. J'ajoute en même temps, que comme une personne, qui n'est pas encore faite au crime, à dans les commencements de son désordre des remords qu'elle n'étouffe que peu à peu, ces remords, que Dieu ne lui envoyait que pour la retirer du mal, deviennent pour elle la matière d'un nouveau compte; et qu'ainsi elle doit s'en accuser.

CÉCILE. — Continuez, Mélanie, on ne se lasse point de vous entendre. Ce que vous venez de nous dire me servira pour le moins à consulter mon directeur. Il est pieux, il est éclairé; c'est pour moi le ministre de Dieu : quand il a dit oui ou non, je m'en tiens là. Mais je vous arrête mal à propos.

MÉLANIE. — On rapporte aux péchés qui sont contre le premier commandement, ceux qui sont opposés à la vertu de religion, à cette vertu qui prescrit la manière d'honorer Dieu, soit en lui-même, soit en les choses saintes qui ont rapport à son culte. Il est étonnant combien on fait de fautes en cette matière.

Sans parler des prières du matin et du soir, du *Benedicite* et des *Grâces*, qu'on dit

sans attention, et qu'on commence même à ne plus dire en certaines maisons; on se tient à l'église dans des postures indécentes, même pendant les divins offices. On y cause, on y fait quelquefois des regards criminels, on y examine, depuis les pieds jusqu'à la tête, ceux qui entrent et qui sortent. On y mène des chiens; ce qu'on n'oserait pas faire chez le seigneur de la paroisse, qui n'est cependant qu'un homme.

On dégrade les choses saintes, comme l'eau et le pain bénits, dont on se sert quelquefois à des usages profanes.

Au lieu de sanctifier les dimanches et les fêtes, on les déshonore par des marchés et des foires, par des parties de plaisir, par des danses, par des excès de vin, ou chez soi, ou dans les cabarets. On va quelquefois jusqu'à rire des cérémonies de l'Eglise, et même des paroles de l'Ecriture, dont on fait un abus impie. On médit et on se raille des prêtres et des religieux; on leur prête des défauts qu'ils n'ont pas, on exagère ceux qu'ils ont, on les publie volontiers : quelquefois on les insulte; on va même jusqu'à les frapper, sans y être forcé par la nécessité de se défendre. On n'épargne pas les personnes dévotes; on les contrefait pour les tourner en ridicule, etc.

On se fait de l'église un passage pour abrégier son chemin. On fait paître ses bestiaux dans le cimetière; on y bat son grain; on y fait sécher son linge. En un mot, on traite cette terre sainte et bénite, comme si elle était profane. Tout cela ne vaut rien, et j'ai été dans des pays où on ne l'aurait pas fait impunément. Il serait même à souhaiter qu'on ne crachât pas sur le pavé de l'église, mais dans son mouchoir : on n'oserait le faire chez une personne d'une certaine condition; pourquoi oser le faire dans la maison de Dieu ?

Une dernière faute, qui est aussi contraire à la justice qu'à la religion, c'est de frauder des dîmes ceux à qui elles appartiennent, sous prétexte qu'ils sont assez riches. Rendons à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu (*Luc.*, XX, 25), en la personne de ses ministres. Les Juifs étaient très-fidèles à cette loi et à bien d'autres plus pénibles; convient-il à des chrétiens d'y manquer ?

VICTOIRE. — Il y a longtemps que vous parlez, ma chère amie, j'ai peur que cela ne vous fatigue. Suzanne va continuer. Mais je la crains un peu : Sa morale m'a quelquefois paru bien sévère.

SUZANNE. — Si ma morale est un peu sévère pour les autres, elle n'est malheureusement que trop relâchée pour moi; mais, quoiqu'il ne soit pas trop gracieux de parler après une Mélanie qui parle si bien, je vais cependant le faire par obéissance.

Le second commandement est *Dieu en vain*

(296) C'est ce qu'enseigne saint Chrysostome (homil. 14 in *Matth.*) par ces paroles : *Non dolere quia peccaveris, magis irasci facit Deum, quam illud ipsum quod ante peccaveras.* Il serait à souhaiter que

les directeurs lussent, sur cette matière le continuateur de Tournely, tom. XX, *De pœnitentia*, part. II, cap. 4, pag. 343 et seq.

tu ne jureras, ni autre chose pareillement. Ce commandement a plus d'étendue qu'il ne paraît d'abord. Il défend de jurer faux, ce qui fait le parjure. Il défend de jurer vrai sans nécessité. Il défend de prononcer le nom de Dieu en vain, et sans raison légitime.

Le parjure, en matière même très-légère, est toujours un péché mortel; parce que c'est faire à Dieu une très-grande injure, que de le donner comme garant d'un mensonge (297); et c'est pour cela que, dans l'ancienne Eglise, celui qui avait fait un faux serment devait ne vivre que de pain et d'eau pendant quarante jours, et de plus faire pénitence pendant sept ans, ou plutôt la faire pendant toute sa vie (298).

Mais quelque odieux que soit le parjure, il n'est pas si rare qu'on pense. On y tombe 1° quand on assure avec serment une chose qu'on sait être fausse ou dont on doute, ou qu'on atteste à tout hasard, sans examiner si elle est vraie ou fausse; 2° quand on manque de faire une chose bonne et permise, à laquelle on s'était engagé par serment; 3° quand on promet avec serment de faire une chose qu'on n'a pas intention de faire, ou qu'on voit bien qu'on ne pourra pas faire; 4° quand on fait jurer à un tiers une chose qu'il croit vraie, mais qu'on sait bien ne l'être pas. Ce serait à peu près la même chose si en justice ou ailleurs on jurait avec équivoque; 5° quand un particulier en fait jurer un autre qu'il sait ne compter pour rien les faux serments.

Il y a des jurements qu'on nomme exécutoires, parce que non-seulement on y prend Dieu à témoin de ce qu'on avance, mais qu'on le prie de nous punir, si nous ne disons pas vrai. Rien de plus commun à la campagne comme dans les villes, que ces funestes expressions : *Que Dieu me damne; que le démon m'emporte; que je meure sur-le-champ, si cela n'est pas vrai.* Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on s'y habitue tellement, qu'on les prononce pour le faux comme pour le vrai.

A cette occasion je dirai en deux mots qu'on pèche souvent en donnant à tort et à travers des malédictions. On maudit tout : bestiaux, enfants, mari, quelquefois père et mère; ce dernier, dans la loi de Moïse, était défendu sous peine de mort (299). Mais on reviendra sans doute à cette matière en parlant du quatrième commandement. J'ajouterais donc seulement que j'ai ouï dire à un homme qui n'était point trop crédule, qu'une mère ayant dans un transport de fureur

donné sa fille au démon, ce malin esprit s'en empara au moment même, et la tourmenta longtemps. Si ce fut une rude croix pour l'enfant, c'en fut encore une plus rude pour la mère. Il faut bien nous donner de garde dans ces occasions de blâmer la conduite de Dieu. Ses jugements les plus rigoureux sont toujours pleins d'équité. Dire, comme on fait quelquefois : *Si Dieu était juste, souffrirait-il qu'un tel, qui vit comme un ange, fût dans la misère; pendant que cet autre, qui n'a ni honneur, ni conscience, regorge de biens?* Ce langage est un blasphème; et le blasphème est un crime si énorme, qu'un Israélite s'en étant rendu coupable, fut par ordre de Dieu mené hors du camp, et lapidé par tout le peuple (300). Saint Louis, qui était la douceur même, força son caractère pour extirper ce vice de son royaume; et il fit percer d'un fer chaud la langue d'un bourgeois de Paris, qui avait blasphémé. Plût à Dieu, disait ce saint roi, qu'on me fit le même traitement, et qu'il n'y eût plus de blasphémateurs dans mes Etats. Grâce au Seigneur, je n'ai jamais entendu blasphémer dans cette paroisse qu'une ou deux fois; mais une ou deux fois, c'est encore trop.

Si je parlais à des personnes moins instruites, j'ajouterais que s'il est défendu de jurer en vain, soit par Dieu même, soit par ses saints, ou par les autres créatures qui ont un certain rapport à lui (301); il est aussi défendu de se servir de son nom en vain, et sans cause légitime. Le nom du Seigneur est saint, il est terrible; c'est le profaner que de le prononcer à tout propos, sans respect et sans attention. Cependant rien n'est plus commun. On gronde à la maison, on apprend une nouvelle, etc., le premier mot est, *mon Dieu, Jesus Maria*, et ainsi du reste : et ce *mon Dieu* se dit tout comme s'il n'y en avait point. C'est un abus (302), et il faut s'en corriger. J'ai vu dans une grande ville où j'ai demeuré longtemps, que lorsqu'on publiait quelque édit, tout le monde se découvrait à ce mot, *de par le roi*; si nous n'en faisons pas autant lorsqu'on prononce devant nous le nom du Roi des rois, tâchons au moins de faire connaître que nous le respectons.

Quoique je voulusse bien finir ici, parce qu'il se fait tard, je crois devoir dire encore qu'un de mes livres, après avoir parlé du jurement, parle du vœu; sans doute parce que nous voulons nous engager à Dieu par le vœu, comme nous voulons en quelque

(297) Innocent XI a censuré cette proposition : *Vocare Deum in testem mendacii levis, non est tanta irreverentia, propterquam velit aut possit damnare hominem.*

(298) Si quis pejeraverit, et alios sciens in perjurium duxerit, quadraginta dies poeniteat in pane et aqua, et septem sequentes annos, et nunquam sit sine poenitentia, et alii, si conscii fuerint, similiter poeniteant. (GELASIUS papa apud GRATIANUM, XXII, quæst. 5, cap. 4.)

(299) *Qui maledixerit patri vel matri morte moriatur.* (Exod., XXI, 17; Matth., XV, 4.)

(300) *Educ blasphemum extra castra... Et lapidet eum universus populus... Qui blasphemaverit nomen Domini, morte moriatur.* (Levit., XXIV, 15, 16.)

(301) *Ego autem dico vobis non jurare omnino, neque per calum... neque per terram... neque per Jerosolymam, etc.* (Matth., V, 34.)

(302) Ajoutez que cet abus est condamné dans l'Ecriture. *Nominatio Dei, dit le Saint-Esprit, non sit assidua in ore tuo, et nominibus Sanctorum non admiscearis, quoniam non eris immunis ab eis.* (Eccli., XXIII, 10.)

sorte que Dieu s'engage à nous par le serment, où il est appelé en témoignage de la vérité. Or voici ce que mon livre m'a fourni de plus intéressant par rapport aux vœux : 1^o Il y en a dont le pape seul peut dispenser ; comme le vœu de chasteté perpétuelle, celui d'entrer en religion, ceux d'aller en pèlerinage à Jérusalem, à Saint-Pierre de Rome, et à Saint-Jacques en Galice. Les évêques peuvent relever de tous les autres. 2^o Toute dispense obtenue sans cause légitime, et sur un faux exposé, ne sert à rien devant Dieu : elle n'est bonne qu'à endormir dans une fausse sécurité. 3^o Il faut être en garde contre certains mouvements de ferveur, qui portent, surtout les jeunes personnes, à faire vœu, ou de réciter certaines prières tous les jours, ou, ce qui est bien plus fort, de garder la virginité toute leur vie. Ces sortes de vœux sont la source d'une foule d'inquiétudes. Le meilleur parti est de ne faire jamais aucun vœu sans en avoir obtenu la permission d'un sage confesseur ; et celui-ci, dit mon livre, ferait bien de ne la donner d'abord que pour un temps assez court, sauf à la prolonger peu à peu, et enfin à l'accorder pour toujours, s'il voyait, à n'en pouvoir douter, que ce fût la volonté de Dieu.

VICTOIRE. — A cette occasion, je me ressouvins que faisant, il y a quelques années, à Paris, la retraite chez les vertueuses filles de madame de Miramion, elles me procurèrent un livre intitulé : *L'Esprit de saint François de Sales*. J'ai cru devoir l'apporter ici ; ne doutant point que vous n'entendiez avec plaisir la lecture d'un petit chapitre (303), où il s'agit de la matière qui nous occupe présentement. Voici comme y parle M. l'évêque de Belley, ce grand et parfait ami du saint évêque de Genève.

« Une personne que je connais, ayant appris que notre bienheureux avait fait vœu en sa jeunesse de réciter tous les jours le chapelet, désira de faire de même, mais néanmoins ne voulut pas le faire sans son avis. Il lui dit : « Gardez-vous-en bien. » L'autre lui dit : « Pourquoi refusez-vous aux autres le conseil que vous avez pris pour vous-mêmes dès votre jeunesse ? Ce mot de jeunesse décide l'affaire, répondit-il ; parce qu'en ce temps-là je le fis avec moins de considération ; mais, maintenant que je suis plus avancé en âge, je vous dis : Ne le faites pas. Je ne vous dis pas, ne le dites point : au contraire, je vous conseille autant que je puis, et vous exhorte de ne passer aucun jour sans le réciter ; parce que c'est une prière très-agréable à Dieu » et à la sainte Vierge ; mais que vous le fassiez par un propos ferme et arrêté, plutôt que par vœu, afin que quand il vous arrivera de l'omettre, vous ne vous exposiez pas au danger d'offenser Dieu.

(303) C'est le chapitre 16 de la huitième partie de cet ouvrage.

(304) Ce prélat est Pierre Daniel Huet, évêque d'Avranches, mort le 26 janvier 1721, à l'âge de

« Car ce n'est pas tout de vouer, il faut accomplir, et accomplir sous peine de péché ; ce qui n'est pas une petite affaire. « Je vous assure que souvent cela m'a fort embarrassé, et que souvent j'ai été sur le point de m'en faire dispenser, ou au moins de le faire changer en quelque autre œuvre de pareille importance, mais de moindre assujettissement. »

Voilà, mes sœurs, ce que dit ce saint si éclairé, et dont le nom seul est un éloge. Il me semble que sa courte et sage décision vaut un livre.

SUSANNE. — J'espère m'en servir bientôt pour arrêter, ou du moins pour réduire à de justes bornes, l'impatience qu'ont deux de mes jeunes amies, dont l'ainée n'a pas quatorze ans, de faire vœu de chasteté perpétuelle.

VICTOIRE. — Je pourrai en faire le même usage. Mais ce qui me charme dans le trait qu'on vient de nous lire, c'est qu'un aussi beau génie que saint François de Sales, et qui a converti par son érudition plus de soixante-dix mille hérétiques, ait tant estimé le chapelet, et qu'il l'ait regardé comme une prière très-agréable à Dieu et à la sainte Vierge.

SUSANNE. — Il n'est pas le seul ; et mon oncle, qui est Normand, a connu dans ce pays-là un évêque qui passait pour un des plus savants hommes du monde, et qui tous les jours disait son chapelet à trois reprises, à peu près vers le temps où l'on sonne l'Angelus (304).

VICTOIRE. — Les choses ont bien changé ; et l'on regarde aujourd'hui le chapelet comme la dévotion des bonnes femmes qui ne savent pas lire. Il en sera bientôt de même de la sainte Eucharistie. Il y a vingt ans qu'on voyait plus de communions à toutes les fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, qu'on n'en voit aujourd'hui pendant la quinzaine de Pâques. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous préserver de cette nouvelle philosophie ; et je l'espère de sa miséricorde. Mais, nos chères sœurs, en voilà bien assez pour le présent. Il y a près de trois heures que nous sommes ici ; et je gagerais que Madeleine s'est bien ennuyée.

MADELEINE. — Je suis sûre, ma bonne maman, que vous pensez le contraire, et je le reconnais au ton dont vous me dites cela. Bien loin de m'ennuyer, je passerais la nuit à entendre mes nouvelles sœurs.

VICTOIRE (en l'embrassant). — Je le crois, ma chère et très-chère fille. Mais à dimanche prochain. Continuons à bien étudier nos livres d'examen de conscience, afin de continuer à nous instruire. Mais laissons le troisième commandement : *Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement ; il*

quatre-vingt-onze ans. Le fait dont parle ici Susanne est très-vrai, comme l'a fait voir M. l'abbé d'Olivet.

suffira d'en parler quand nous serons aux deux premiers commandements de l'Eglise.

ENTRETIEN III.

Suite de la même matière.

VICTOIRE. — Enfin, nous voilà réunies. Quel plaisir, quelle satisfaction de se trouver toutes ensemble, et de ne s'y trouver que pour la gloire de Dieu, et pour son salut !

SUSANNE. — Mais je ne vois point Madeleine. Aurait-elle oublié le moment du rendez-vous ?

VICTOIRE. — La voici dans ce petit coin. Il y a trois quarts d'heure qu'elle est arrivée. Elle comptait avec une espèce d'impatience toutes les minutes. Je crois, m'a-t-elle dit deux ou trois fois, que l'horloge est arrêtée : quatre heures ne sonnent point. Mais commençons : nous sommes convenues que ce serait par le quatrième commandement. Ma fille Susanne va nous expliquer et ce commandement et les principales manières dont on a coutume de le transgresser.

SUSANNE. — C'est me tailler bien de la besogne en deux mots : j'avais cru d'abord que ce commandement : *Tes père et mère honoreras afin que tu vives longuement*, ne regardait que le devoir des enfants à l'égard de ceux qui leur ont donné la vie, et les devoirs de ceux-ci à l'égard de leurs enfants. Mais j'étais bien loin de mon compte ; et hier, en préparant ma leçon, je trouvai dans un vieux livre que, par le mot *père*, on entend tous ceux qui ont de l'autorité sur les autres ; et, par le mot *enfant*, tous ceux qui leur sont soumis. Ainsi, les souverains sont pères de leurs sujets ; les prêtres, et surtout les curés, de leurs paroissiens ; les maîtres, de ceux qui sont à leur service ; les vieillards même sont regardés comme pères de ceux qui sont d'un âge encore moins avancé. Malheur donc à ces jeunes étourdis qui les méprisent, qui les traitent de radeurs ou leur disent de semblables injures. Ces outrages si déplacés ne demeureront pas impunis. Nous en avons un terrible exemple dans l'Ecriture (305). De petits enfants se moquaient d'Elisée, parce qu'il était chauve. Ce prophète les maudit ; et à l'instant il sortit d'un bois voisin deux ours qui en dévorèrent quarante-deux. Je n'ai jamais oublié ce trait d'histoire, que notre vicaire me raconta, parce qu'étant petite, j'aimais à contrefaire une pauvre vieille qui marchait tout de travers, et qui méritait encore plus de respect pour sa vertu que pour son âge ; mais venons aux fautes qu'on peut faire contre ce quatrième commandement.

I. On le viole plus ou moins. 1° quand on manque au respect qui est dû à ceux dont on tient la vie ; qu'on ne les salue pas ; qu'on leur parle avec hauteur ; qu'on les afflige par sa mauvaise conduite ; qu'on mur-

mure contre eux haut ou bas ; qu'on les menace de les quitter, s'ils continuent à faire de justes réprimandes ; qu'on parle mal d'eux en leur absence, et qu'on se raille de leurs corrections ; et plus encore quand on va jusqu'à leur souhaiter du mal ou la mort même. 2° Quand on leur désobéit ; et alors le péché est plus grief, à mesure que la matière est plus importante. Je suppose qu'ils ne commandent rien que de juste et de raisonnable. 3° Quand on contracte, sans les consulter, des engagements qu'on ne doit prendre que sur leurs avis ; tels que sont ceux du mariage ou de l'entrée en religion. 4° Quand on emploie à toute autre chose une partie de l'argent qu'ils ont donné, soit pour faire ses études, soit pour apprendre un métier. On sent bien que plus l'emploi qu'on a fait de cet argent est mauvais, plus le péché est considérable. C'en serait encore un que de les empêcher de restituer ce qu'ils auraient mal acquis. 5° On pèche d'une manière encore plus cruelle contre ce même précepte, lorsqu'on manque d'assister ses père et mère dans leurs besoins, dans leurs maladies, dans leurs infirmités de corps et d'esprit, ou que, les voyant à la mort, on néglige de leur faire recevoir les sacrements ; ou qu'enfin on n'exécute pas leurs dernières volontés, soit qu'ils les aient déclarées par testament ou de vive voix. Que serait-ce donc, si l'on manquait à prier ou à faire prier Dieu pour eux ? Mais, hélas ! que les morts sont bientôt oubliés.

Je crois qu'après avoir parlé des fautes que commettent les enfants contre leurs père et mère, il est à propos de dire ici un mot des fautes que les père et mère commettent contre leurs enfants.

VICTOIRE. — Il est vrai que cela ne viendrait pas mal ici. Mais comme vous savez que notre dessein est de parcourir les principaux devoirs des personnes de notre état, et que le soin des enfants est un des premiers, je crois qu'il est à propos de m'entamer cet article que quand nous aurons fini nos entretiens sur les commandements de Dieu et de l'Eglise. Ayez donc la bonté de passer au cinquième précepte du Décalogue.

SUSANNE. — Ce commandement, qui est exprimé en ces termes : *Homicide point ne seras, de fait ni volontairement*, a plus d'étendue qu'il ne paraît d'abord. Il nous oblige à conserver notre vie aussi bien que celle du prochain, et il commande par rapport à l'âme ce qu'il commande par rapport au corps. Quand on entend dire : *Homicide point ne seras*, on ne pense guère d'abord qu'à ces hommes de sang qui, pour une légère injure, sont toujours prêts à mettre l'épée ou tout autre instrument à la main. Mais les femmes, et celles surtout qui sont enceintes, peuvent être homicides sans qu'il y paraisse. Il en est de même des sages-femmes, des médecins, des chirurgiens et des apothicaires. Je ne dirai qu'un mot sur cha-

(305) Voyez le IV^e livre des *Rois*, chap. II, 23, et suiv.

cun de ces articles ; ce mot même me coûtera sur quelques-uns d'eux et sur le second plus que sur aucun autre. Mais puisqu'on le trouve dans les livres, il peut bien trouver place ici.

En général, on pèche contre le cinquième commandement, 1° lorsque, par vengeance ou par tout autre mauvais motif, on tue quelqu'un, qu'on le blesse, qu'on l'estropie, ou qu'on le frappe ; et le mal serait beaucoup plus grand, si l'on traitait ainsi un ecclésiastique ou une femme grosse. 2° Lorsqu'on désire sa propre mort ou celle du prochain ; qu'on entretient, dans ceux qui ne s'aiment pas, un esprit de haine et de division, et qu'on nourrit cet esprit par de vrais ou de faux rapports. Il en est de même quand on fait entrer les autres dans ses ressentiments ; qu'on approuve le mal qui leur a été fait ; qu'on empêche les ennemis de se réconcilier. 3° On est encore très-coupable en ce genre lorsque, sans une juste nécessité, on s'expose à un danger probable de mort. Il y a des cas où il faudrait le faire, comme s'il fallait se jeter dans la rivière pour donner le baptême à un enfant qui va y périr sans l'avoir reçu. Mais le faire par intérêt, par légèreté ou pour montrer son adresse, c'est un très-grand péché. 4° C'en est sans doute encore un bien grand que de refuser l'aumône à de pauvres gens qui sont dans la nécessité, ou de laisser sans secours des malades qu'on pourrait assister, ou par soi-même ou par quelqu'un de plus aisé. Vous sentez bien, mes sœurs, que, sur tous ces péchés, il faut dire envers qui et devant qui on les a commis, et combien de temps on est resté dans ces funestes dispositions de haine, de colère et de vengeance. Ce serait bien pis, si, dans cet état, on avait osé s'approcher de l'Eucharistie. Mais il ne faut pas oublier que, comme on est homicide du corps en tuant un homme ou en portant un autre à lui ôter la vie, on est homicide de l'âme en portant au péché son prochain par ses conseils et par ses mauvais exemples.

MADELEINE (*en soupirant*). — Ah ! quel arrêt contre moi, et qu'il est terrible.

SUSANNE. — Hélas ! ma sœur, en ce monde, qui n'a pas des reproches à se faire de ce côté-là. Ici, comme en bien d'autres cas, ce serait se tromper soi-même que de se regarder comme innocent. Mais je poursuis.

II. Les femmes, dont je ne veux dire qu'un mot, violent ce même commandement : 1° lorsqu'étant grosses, elles font des ouvrages, ou prennent des divertissements capables de blesser ou de tuer leur fruit ; 2° lorsque par sensualité elles mangent des choses capables de lui nuire ; 3° lorsqu'elles se procurent, ou tâchent de se procurer une fausse couche ; 4° lorsqu'elles étouffent leurs enfants en les mettant au lit avec elles ; 5° quand elles allaitent leurs nourrissons,

étant enceintes, ou pendant le cours de leurs infirmités ordinaires.

III. Les sages-femmes sont aussi souvent dans le cas de transgresser le précepte dont il s'agit ; et elles le violent dès le premier jour, lorsqu'elles osent faire leur métier, sans l'avoir bien appris, ou que, par leur faute, elles blessent un enfant qui vient au monde, ou qu'enfin, par leur négligence, elles sont cause qu'un enfant meurt sans avoir reçu le baptême. Elles sont obligées en conscience de savoir bien la manière d'administrer ce sacrement, et supposé que dans le trouble où les met quelquefois l'état de la mère et de l'enfant, elles doutent si elles l'ont baptisé comme il faut, elles doivent en avertir le curé, afin qu'il y remédie (306). Si le temps pressait, elles devraient le faire une seconde fois, avec plus de tranquillité, et sous condition, ce qu'elles craindraient de n'avoir pas bien fait la première.

IV. Comme depuis que saint Vincent de Paul a établi dans cette paroisse la confrérie de la Charité, quelques-unes de nous ont le bonheur de visiter les malades et de leur donner des drogues, les devoirs des apothicaires ne nous sont pas tout à fait étrangers. Les principales fautes qu'ils pourraient commettre dans leur profession, aussi bien que les médecins, seraient, 1° de l'exercer sans avoir la science suffisante pour s'en bien acquitter. Car dans ce cas on est coupable, et du mal qu'on fait, comme des maladies ou de la mort dont on est la cause, et même du mal qu'on pourrait faire, quoique par hasard on ne le fasse pas. 2° Ce serait encore un très-grand péché que de donner des remèdes douteux, quand on en a de certains ; ou d'en essayer de dangereux, pour en faire l'expérience, sous prétexte qu'il ne s'agit que d'un pauvre villageois, et que cela ne tire pas à conséquence. J'ai ouï dire que cela était arrivé quelquefois (307). Plaise à Dieu que cela ne soit pas, ou du moins que cela n'arrive plus. 3° On ne peut aussi excuser, ni ceux qui vendent ou du poison, sans être certains qu'on n'en fera pas un mauvais usage, ou des drogues capables d'empêcher la conception ; ni ceux qui multiplient les remèdes sans nécessité, ou qui prolongent la maladie pour gagner davantage ; ni ceux qui, par ivresse, se mettent hors d'état de secourir à temps les malades, ou en danger de faire de mauvaises ordonnances ; ni enfin ceux qui révèlent, sans raison légitime, certaines infirmités secrètes dont quelqu'un est affligé. 4° Un médecin pèche encore, quand, à propos d'un mal en idée, il dispense une personne du jeûne, et même de l'abstinence, ou que, voyant son malade en danger, il ne l'avertit pas de se préparer à recevoir les sacrements. Il est vrai que ces sortes d'avis ne doivent se donner qu'avec de sages ménagements, et jamais

(306) Voyez, sur cet important article, le *Traité du devoir des Pasteurs*, chap. 6, § 1, nombre 16 et suiv.

(307) On raconte qu'un médecin, qui traitait un

pauvre inconnu, dit à un de ses confrères : *Experimentum facimus in anima vili* ; et que le malade répondit : *Vilem animam appellas, pro qua Christus mortuus est.*

d'une manière trop brusque, parce qu'il y a des gens à qui cela pourrait tourner la tête, et c'est ce que j'ai vu une fois de mes propres yeux; mais enfin il faut les donner, et revenir à la charge une seconde fois, quand on n'a pas réussi la première. Vous voyez, mes chères sœurs, que ce dernier article regarde notre petite association, à peu près comme les médecins. Pour moi, dans ce cas, après avoir tendrement exhorté mon malade à mettre sa confiance en Dieu, à recourir à lui comme au meilleur de tous les pères, à se réconcilier avec lui par une vive douleur de l'avoir offensé, je cours vite à notre bon pasteur, je lui dis tout simplement ce que je pense, et je laisse le reste entre ses mains. Il a une grâce d'état pour cela; et vous savez comme moi qu'il a le coup d'œil si sûr, qu'il ne se trompe guère en fait de maladies. A l'égard des drogues et des médicaments, comme nous n'en donnons que sur l'ordonnance de notre médecin, qui passe pour aussi habile qu'il est vertueux, je crois que nous n'avons rien à craindre sur ce point. Il y a cependant une chose qui me fait peine, c'est que depuis la mort de la bonne demoiselle de Saillan, qui aurait donné jusqu'à sa chemise pour soulager les membres de Jésus-Christ, notre petite apothicairerie n'est pas fournie de ce qu'il y a de meilleur. Mais que faire? Il faut se contenter du médiocre quand on ne peut avoir le mieux. Je crains bien que nous ne soyons encore pis dans la suite. On reçoit aujourd'hui moins d'aumônes dans une année qu'on n'en recevait autrefois dans un mois. Voilà tout ce que mes lectures m'ont fourni sur cette matière. Comme je me trouve un peu mal, je prie notre mère Victoire de nous expliquer le sixième commandement.

VICTOIRE. — Vous ne pouviez me charger d'une commission plus désagréable. Mais comme j'avais prévu que cela pourrait bien arriver, et que rien ne me fait plus de peine que de parler de toutes ces misères-là, j'ai apporté un livre qui en traite avec une juste précaution, et qui peut servir à un bon examen. L'auteur a joint le sixième et le neuvième commandement; le sixième : *Luxurieux, ou impudique, point ne seras, ni de corps, ni de consentement*; et le neuvième : *l'OEuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement*. Voici comme il s'explique.

« I. Comme on peut violer ces deux commandements d'une infinité de manières; que la nature corrompue a un furieux penchant au vice qui leur est contraire; et qu'enfin la passion et l'ignorance peuvent faire regarder comme léger ce qui, dans une matière aussi grave que celle-ci, va souvent et presque toujours au péché mortel; on avertit et on conjure ceux et celles qui ont quelque sujet de craindre d'avoir blessé la pureté et la modestie, d'exposer tout simplement leurs doutes à un bon confesseur; de le prier de les instruire, et surtout de bien prendre garde qu'une mauvaise honte, dont les personnes du sexe sont plus susceptibles que d'autres, et qui, quelquefois, n'est fondée

que sur un scrupule, ne leur ferme la bouche. Hélas! que leur servirait de cacher aujourd'hui à un prêtre, obligé au plus inviolable secret, ce qui serait un jour manifesté aux yeux de tout l'univers.

« II. Quand on a commis quelque péché déshonnête, il faut expliquer si on y est tombé seul, comme par de honteux attouchements sur soi-même, de mauvais désirs, etc., ou si on y est tombé avec d'autres. Si c'est avec d'autres, était-ce une personne du même sexe, ou d'un sexe différent. Dans le premier cas, ce serait, ou ce crime affreux qui fit tomber le feu du ciel sur Sodome, ou quelque chose qui y tendrait. Dans le second cas, ce serait fornication, si vous êtes libre et que votre complice le soit aussi; adultère, simple ou double, si l'un des deux est marié, ou qu'ils le soient tous les deux; incest, plus ou moins énorme, s'ils sont parents ou alliés; sacrilège, si l'un ou l'autre est consacré au Seigneur. Que ce détail est humiliant pour vos ministres, ô mon Dieu! Cependant il est nécessaire. Toutes ces circonstances aggravent le péché, ou en changent l'espèce. Il faut encore déclarer si on a été séduit, ou si on a séduit les autres; quelles suites a eu la faute, soit par le scandale qu'elle a donné, soit autrement. Le lieu, l'intention et la durée du crime doivent aussi être exposés. Un mauvais regard à l'église est plus coupable que partout ailleurs. Du reste, il faut, autant qu'il est possible, ne point faire connaître les personnes avec qui on a eu d'indécentes familiarités. Je dis, *autant qu'il est possible*, un frère qui n'a qu'une sœur avec qui il a été trop libre, ne peut révéler sa propre turpitude, sans découvrir la sienne; supposé qu'elle ait eu le malheur de n'y pas résister. Je n'ai point parlé d'un autre crime, qu'on nomme bestialité. Ce nom seul fait horreur. Il me suffit de dire qu'à Paris, et en plusieurs autres diocèses, c'est un cas réservé; comme quelques-uns de ceux que je viens d'indiquer. Mais les confesseurs en sont instruits. » J'ai ouï dire, moi, que les missionnaires ont le pouvoir d'absoudre, de ceux mêmes qui sont réservés au Saint-Siège. Mais continuons d'entendre notre auteur.

« III. Cela posé, dit-il, on peut partager en deux classes les péchés qu'on a commis sur cette matière, s'accuser d'abord de ceux qui ne sont pas sortis du cœur, et puis de ceux qui ont été commis extérieurement. On dira, par exemple : j'ai eu telle et telle mauvaise pensée, que je n'ai point combattue. J'ai encore été plus loin; car j'ai eu de mauvais désirs. Dans l'un et dans l'autre, il faut dire sur qui et sur quoi. Car, comme on l'a dit plus haut, une pensée impure à l'égard d'un parent est pire que si elle regardait un étranger; et celle-ci serait plus mauvaise à l'égard d'une personne mariée qu'à l'égard d'une personne qui ne l'est pas. On sent aussi qu'il y a de la différence entre le désir d'un simple attouchement et celui du dernier crime. On ne serait pas moins coupable, si on se rappelait avec plaisir les

excès où l'on est autrefois tombé. C'est aussi un mal que de s'exposer au danger, en présumant de sa chasteté et de ses forces. On lit dans la vie d'un pieux cardinal, qu'une dame qui se croyait invincible de ce côté là, parce qu'elle avait une horreur naturelle pour l'indécence, donna à la fin dans le plus triste et le plus humiliant scandale.

« A l'égard des fautes extérieures, il est aisé de voir qu'on y peut tomber par tous les sens. On ne dira donc que trop souvent : j'ai porté des regards deshonnêtes sur d'autres personnes, sur des tableaux, sur des statues indécentes. Je n'ai pas été assez attentive, en m'habillant devant des personnes de mon sexe ou d'un autre (car dans cette matière tout est dangereux). J'ai lu des livres de galanterie, des romans (308), des comédies pleines d'intrigues; j'en ai prêté, j'en ai parlé avec éloges. J'ai paru en public le sein trop découvert. J'ai donné ou souffert des baisers, ou des attouchements deshonnêtes, et cela a été cause que je suis tombée seule en certain désordre; j'ai même eu le malheur d'apprendre à trois ou quatre jeunes personnes à y tomber. J'ai dit, ou écouté avec plaisir, des chansons trop libres, des paroles à double entente, etc. J'en ai ri, et j'ai applaudi à ceux qui les disaient. J'ai traité de cagots ceux qui y trouvaient à redire. J'ai été aux spectacles, et à des bals dangereux, quelquefois en masque, et sous des habits d'homme. J'ai entretenu de mauvaises familiarités sous promesse de mariage. Ces articles bien examinés en feront découvrir d'autres, dont-il ne faut pas moins gémir et s'accuser. Mais avant que d'entrer dans cet examen qui, à cause de notre étrange faiblesse, a ses dangers, il faut toujours se jeter aux pieds de Jésus-Christ, et lui dire : « Ne permettez pas, ô mon divin Sauveur, qu'une discussion que j'entreprends « pour me réconcilier avec vous, contribue « à m'en éloigner. Venez à mon secours, « et hâtez-vous d'y venir. Tendez votre « droite à l'ouvrage de vos mains. Je veux « pleurer jusqu'à la fin de mes jours le malheur que j'ai eu de vous crucifier de nouveau par les plus honteux excès. O vous « qui m'avez formée, ayez pitié de moi. »

Je vous avoue, mes filles, que cette lecture, quoique moins détaillée que quelques autres que j'ai faites dans les livres de dévotion, m'a un peu coûté. Cependant, eu égard au malheureux limon dont nous sommes pétris, je crois qu'elle peut n'être pas inutile. Mais je pense qu'une mère de famille, qui fait à ses enfants leur examen de conscience, avant qu'ils aillent à confesse, doit être fort précautionnée sur cet article, de peur de leur apprendre ce qu'ils n'apprendront que trop dans la suite.

SUSANNE. — Je suis bien de votre avis, et d'autant plus que j'ai connu une femme, vertueuse à la vérité, mais qui, craignant

où il n'y avait point encore à craindre, a fait, par des questions indiscreètes, un grand tort à sa fille. Je me contenterais de leur donner, jusqu'à un certain âge, des principes généraux sur les inconvénients de la dissipation et des familiarités. J'y joindrais quelques grands exemples de saints et de saintes, qui se sont exposés à tout, plutôt que de s'exposer à flétrir leur innocence. Voulez-vous, notre mère, que je vous en rapporte deux ou trois en abrégé?

VICTOIRE. — Non, ma fille. Il me semble que cela viendra plus à propos, quand nous parlerons du devoir des chefs de famille à l'égard de leurs enfants. Finissons nos commandements de Dieu. Susanne veut-elle bien continuer.

SUSANNE. — Je voudrai toujours ce que ma bonne mère veut. Bien entendu que si je dis mal, on s'en prendra un peu à elle.

Le septième commandement : *Le bien d'autrui tu ne prendras, ni retiendras à ton escient*, nous prescrit bien des devoirs. Mais le dixième : *Biens d'autrui ne convoiteras, pour les avoir injustement*, va encore plus loin. Je vais les joindre ensemble; comme vous avez joint le sixième et le neuvième.

Il faut d'abord savoir que ces deux commandements nous défendent de faire aucun tort, ni de désir, ni d'effet, à notre prochain, soit dans ses biens, soit dans son honneur et sa réputation. Cela posé, je vois du premier abord, qu'on viole cette double loi, ou l'une des deux, plus souvent qu'on ne pense, et que chaque état la viole à sa manière. Le livre que vous m'avez prêté entre là-dessus dans un très-grand détail. Après avoir donné une idée générale des fautes qu'on peut faire contre la justice, il parle de celles que font contre cette vertu les juges, les avocats, les procureurs et autres semblables; les plaideurs, les militaires, officiers ou soldats, les employés, les collecteurs, les marchands, les ouvriers, les laboureurs et les gens de journée. Ces trois derniers articles peuvent nous servir, les autres nous sont inutiles. Nous ne serons jamais ni notaires, ni greffiers, ni miliciens. Il est vrai que nos garçons peuvent le devenir; et que dans le doute si le billet noir ne leur échéra point, il est bon de leur inspirer un grand amour pour l'équité. J'ai entendu parler d'un vieux soldat qui avait servi le roi pendant quarante ans, et qui n'avait jamais perdu l'innocence du baptême (309). Ce fut peut-être, après Dieu, aux soins et aux bonnes leçons d'une vertueuse mère qu'il en eut l'obligation. Mais je reviens à notre septième commandement.

Les grands et les petits le transgressent : 1° Lorsqu'ils volent, ou qu'ils s'emparent injustement du bien d'autrui; qu'ils lui causent du dommage, qu'ils conseillent qu'on lui en fasse, qu'ils ne l'empêchent pas, quand ils en sont chargés d'office, comme les mes-

(308) Voyez, à la fin des *Histoires édifiantes*, les deux *Lettres* sur la lecture des romans et sur les spectacles.

(309) Ce vertueux soldat est mort à l'Hôtel des Invalides.

siers; qu'ils ne lui rendent pas ce qu'ils ont reçu en dépôt, ou qu'ils gardent ce qu'ils ont trouvé, sans s'informer à qui il appartient. Ils le transgressent encore, quand ils font des contrats usuraires; et qu'ils retirent du profit pour avoir prêté de l'argent, du blé, du vin, et d'autres choses semblables, qui se consomment et s'aliènent par l'usage qu'on en fait. Il en est de même de ceux qui font rendre des sentences dans le seul dessein de prendre des intérêts, et sans vouloir être remboursés de leurs fonds; ou qui reçoivent l'intérêt de l'intérêt. 2° On viole aussi le septième commandement, lorsqu'on ne paie pas ses dettes, le pouvant faire; qu'on est cause de la perte que souffrent les créanciers; qu'on leur fait perdre une partie de ce qui leur est dû, en les menaçant de porter l'affaire devant le juge, et des frais qui en sont inséparables. 3° Il y a encore plusieurs autres péchés sur cette matière, comme de feindre qu'on est dans le besoin, pour attraper des aumônes, ou se faire recevoir à la charité, d'attirer chez soi les pigeons d'autrui, ou de les tuer dans la plaine aussi bien que d'autre gibier; d'aller dans la forêt, d'y couper du bois vert, qu'on cache dans le milieu de son fagot. J'ai ouï dire à un vieux prêtre, que de cinq paroisses où il avait travaillé, il n'y en avait point qui lui eût plus donné de peine qu'une qui était au milieu d'un bois. Cependant, ajoutait-il, on y va tous les jours, on y accoutume ses enfants; on leur applaudit, quand ils ont bien caché leur jeu, et on ne pense pas à s'en confesser; quoique cela ne puisse être permis, que dans le cas d'une très-grande nécessité, article sur lequel on se fait souvent illusion. La grande règle, disait encore ce saint ecclésiastique, est de ne rien faire en ce cas, non plus qu'en bien d'autres, où l'on ne voit pas bien clair, sans consulter son directeur.

Comme nous voilà trois ici, qui faisons un assez joli commerce, il ne sera pas inutile de faire connaître les fautes qu'un marchand peut commettre, afin de les réparer au plus tôt, si on y est tombé; ou de s'en garantir avec un nouveau soin dans la suite, si Dieu nous en a préservé jusqu'ici.

Les marchands, dit le livre que j'ai d'abord cité, se rendent coupables de larcin, et sont tenus à restituer, 1° quand ils vendent à faux poids et à fausse mesure; 2° quand ils mêlent de mauvaise marchandise avec la bonne, comme du blé gâté avec d'autre, ou qu'ils ne livrent pas celle dont ils étaient convenus en faisant le marché; 3° lorsque sciemment ils achètent moins, ou vendent plus que les choses ne valent; 4° lorsqu'ils vendent plus cher, parce qu'ils vendent à crédit, ou qu'ils achètent à plus bas prix, parce qu'ils payent d'avance; 5° lorsqu'ils surviennent, à cause du besoin ou de la simplicité de l'acheteur; 6° quand ils décrient la marchandise des autres, quoiqu'elle soit bonne; 7° quand ils achètent, ou de ceux qui n'ont pas le pouvoir de vendre, comme sont les enfants de famille, ou des choses qu'ils soupçonnent avoir été volées. Votre

livre ajoute encore que les marchands, les ouvriers et autres semblables, pêchent quand ils font des monopoles. Comme je n'entendais rien à ce terrible mot, j'en ai été demander l'explication à M. le vicaire, et il m'a dit que le monopole est une convention par laquelle plusieurs, soit ouvriers, soit marchands, s'engagent à travailler, ou à ne vendre qu'à un certain prix, qui est le plus rigoureux; ou bien, quand un seul ou plusieurs font en sorte d'avoir toutes les marchandises d'une certaine espèce, afin de vendre beaucoup plus cher qu'ils ne feraient si on les trouvait dans toutes les boutiques. « Mais. Monsieur, lui ai-je répliqué, vous m'avez dit que les marchandises ont ordinairement trois prix légitimes, le plus bas, le moyen et le plus haut. Pourquoi donc me sera-t-il défendu de vendre au plus haut prix? — Prenez-y garde, m'a-t-il répondu: on ne vous défend pas de vendre au plus haut prix, puisqu'on le suppose juste; mais on vous défend de gêner la liberté des citoyens en les mettant hors d'état d'acheter au plus bas prix, ou au prix mitoyen; et c'est ce que vous faites, en convenant tous de ne vendre qu'au prix le plus rigoureux. » De là il a conclu qu'un négociant qui ferait venir tout le blé de cinq ou six lieues à la ronde, pour ne le vendre qu'à ce même prix, serait aussi coupable d'un injuste monopole. J'ai été bien aise de savoir cela: j'en instruirai de bonne heure mes enfants, et j'espère qu'ils en profiteront.

Je voudrais bien aussi que les artisans, les laboureurs, les gens de journées, et ce qu'on appelle ici les *valets de peine*, profitassent des instructions qui les concernent. Car il est bien à craindre que la cupidité et la nonchalance ne leur fassent faire bien des fautes, et plus encore, qu'ils ne les réparent jamais par un juste dédommagement.

En général, les ouvriers pêchent contre la justice, quand ils donnent de mauvaises marchandises pour de bonnes; qu'ils en emploient plus qu'il n'en fallait; qu'ils en comptent plus qu'ils n'en ont employé, ou qu'ils prisent leur ouvrage ou celui d'un autre, contre leur conscience, plus qu'il ne doit être prisé.

Les laboureurs, les journaliers et semblables, ne sont ni moins injustes, ni moins obligés à restitution, lorsque, n'étant pas sous l'œil du maître, ils perdent une partie du temps, qu'ils piochent mal les vignes, qu'ils ne labourent pas les terres, ni ne coupent l'herbe ou les blés comme il faut. C'est encore pis, lorsqu'en labourant ou en moissonnant, ils anticipent sur les terres de leur voisin, ou qu'ils coupent ses blés, ses raisins, etc., ou qu'ils trompent, soit dans le partage des foins, des chanvres, et autres pareils effets; soit dans le paiement de la dîme, en donnant moins qu'il n'est dû, ou en donnant le pire; soit enfin en ne payant pas aux seigneurs les droits qui leur sont dus, comme les lots et ventes; ou en faisant de faux contrats pour n'en payer qu'une partie. C'est encore une autre injustice de faire

ou de laisser par négligence ses bestiaux paître dans les terres de son voisin, sous prétexte qu'il est riche. Il y aurait encore plus de mal à un berger de faire aller les bestiaux d'un autre dans le terrain de son maître, pour faire payer à celui à qui ils appartiennent le dommage qu'ils ont causé. Enfin, c'est encore un mal de friponner en glanant, de glaner quand on n'est pas pauvre, ou d'empêcher ceux qui le sont de glaner.

CÉCILE. — Mon Dieu, que de péchés, et de péchés de toute espèce. Il me semble, en entendant tout cela, qu'on est tenté de dire comme les apôtres : *Seigneur, qui est-ce donc qui pourra être sauvé ! (Matth., XIX, 25)*

VICTOIRE. — Je croirais presque, au contraire, que la plupart des friponneries dont on vient de nous parler sont si criantes et si noires, qu'il n'y a que des hommes abandonnés de Dieu qui puissent les faire.

SUSANNE. — Je serais assez de votre sentiment. Mais il y a sur cette matière de l'injustice et de la restitution, d'autres fautes, dont on ne peut presque se dispenser. Mon mari va être collecteur. Cette seule pensée me fait trembler. Ecoutez d'abord ce que dit votre livre touchant les obligations de cet emploi, et puis vous verrez mon embarras.

Un collecteur, dit-il, se rend coupable d'injustice, et par conséquent est obligé à restituer, lorsque par haine, par fantaisie, par complaisance pour ses associés ou pour d'autres, ou enfin par crainte, il impose moins de taille à un homme qu'il n'en peut porter, et, par une suite nécessaire, il en donne plus à un autre qu'il n'en devrait avoir, eu égard à ses facultés. Il pèche encore, lorsqu'étant appelé devant les intendants, il dépose faux sur les biens de Pierre et de Paul, ce qui fait que l'un est déchargé au préjudice de l'autre. Il pèche, enfin, lorsqu'il envoie des garnisons ruineuses à un malheureux qu'il sait n'avoir pas le moyen de payer...

VICTOIRE. — Je ne sais si je ne me trompe ; mais, ma fille, il me semble que, dans ces trois points, il n'y a rien qui ne saute aux yeux.

SUSANNE. — Mettez-vous en ma place. Vous savez, comme tout le monde, et je me donnerais bien de garde d'en parler, si ce n'était une chose publique ; vous savez, dis-je, que Monsieur..., qui a trois fermes dans cette paroisse, est un homme fier et vindicatif, que, quelque chose qu'il veuille, on ne lui résiste pas impunément ; que, pour porter ses terres plus haut, il a promis à ses fermiers de faire diminuer leurs tailles de moitié, en jurant Dieu que si quelqu'un était assez hardi pour s'y opposer, il ne le porterait pas en terre ; ce fut son mot, et on ne sait que trop qu'en pareil cas il est fidèle à sa parole. Cela posé, je vais d'abord perdre sa pratique, qui me valait mieux que celle de tout le reste de la paroisse, et peut-être

que, par de nouvelles violences, je verrai mon mari et mes enfants réduits à la plus triste mendicité. Mais, de plus, à quoi servira la résistance d'un collecteur, si ses associés n'osent tenir ferme ?

VICTOIRE. — Ma chère amie, j'ai toujours oui dire qu'il faut combattre pour la justice jusqu'à la mort (310). Je vois bien votre embarras, et j'en suis affligée. Mais, après tout, il n'y a point de plus grand mal que celui de déplaire à Dieu pour ne pas déplaire aux hommes. Ayez recours à ce Maître souverain, qui change le cœur des grands comme il le juge à propos (311). Que votre mari, dans l'assemblée de l'assise, dise son sentiment avec simplicité et sans aigreur. Ce qui pourra être conclu à la pluralité des voix ne sera point sur son compte. Que si lui, vous et vos enfants, devenez la victime d'une injuste fureur, souvenez-vous aux pieds de Jésus-Christ, qu'il a déclaré heureux ceux qui souffrent pour la justice. Du reste, soyez bien persuadé que s'il vous éprouve, comme Job, pendant quelque temps, il ne vous abandonnera pas pour toujours. C'est ce que David nous a souvent répété ; et il en parlait par expérience (312). Après tout, quand votre époux aura dit, du ton le plus respectueux, à ce seigneur : qu'il est prêt à se sacrifier pour lui dans tout ce qui n'intéressera point sa conscience, et que dans l'affaire présente il n'a rien fait qu'après avoir consulté son directeur (comme il doit faire), peut-être qu'il s'adoucirait. Que s'il ne le fait pas, tant pis pour lui. Il sera plus à plaindre que vous. *Heureux*, dit Jésus-Christ notre divin Maître (*Matth., V, 10*), *ceux qui souffrent persécution pour la justice*. Il viendra un temps où ils lèveront la tête (313), tandis que ceux qui les auront foulés aux pieds seront anéantis.

SUSANNE. — Ah ! ma bonne mère, cette petite leçon vaut un livre. J'avais, grâce à Dieu, déjà un peu pris mon parti là-dessus ; mais m'y voilà affermie. Que me servirait de gagner le monde entier, si je venais à perdre mon âme ?

Pour rentrer dans le sujet de notre entretien, il faut dire encore que, pour remplir toute la loi, il ne suffit pas de ne point prendre le bien d'autrui, il faut encore ne le pas convoiter injustement. En réfléchissant un peu là-dessus, il m'a semblé que, faute d'attention, on peut se rendre coupable, et bien coupable en cette matière. On l'est sans doute, 1° quand on désire de faire tort au prochain si l'occasion s'en présente ; quand on est fâché de n'avoir pas profité de celle qui s'est présentée de lui nuire, ou qu'on se réjouit de lui avoir nu ; 2° on pèche encore quand on désire avec trop d'avidité le bien d'autrui, quoiqu'on ne désire pas de l'avoir injustement ; comme si l'on souhaite qu'il meure, pour acheter sa terre, ou qu'il tombe dans

(310) *Pro justitia agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia ; et Deus expugnabit pro te inimicos tuos. (Eccl., IV, 53.)*

(311) *Cor regis in manu Domini : quocunque volue-*

rit inclinabit illud. (Prov., XXI, 1.)

(312) *Non dabit in æternum fluctuationem justo. (Psal. LIV, 25.)*

(313) *Levate capita vestra. (Luc., XXI, 28.)*

la nécessité, pour être obligé à la vendre. Il en serait de même si l'on souhaitait ou la cherté, pour gagner beaucoup sur ses marchandises; ou qu'il arrivât des maladies, pour faire sa bourse en traitant les malades, ou que tel et tel démêlé finît par un bon procès, pour s'enrichir aux dépens des plaideurs.

Voilà ce que j'ai lu de plus intéressant pour nous sur ces deux commandements : car ce qui regarde les juges, les notaires et autres semblables, n'est point de notre ressort.

VICTOIRE. — Ma fille, le mot de *plaideur*, qui vient de vous échapper, me fait croire qu'un petit mot sur cette matière ne sera pas inutile. J'ai vu, il y a douze ou treize ans, l'esprit de chicane si répandu dans cette paroisse, qu'il y avait jusqu'à sept familles qui étaient en procès, et qui se ruinaient à plaider les unes contre les autres. Heureusement notre bon pasteur, qui est l'ange de paix et qui d'ailleurs entend les affaires, a étouffé en grande partie cette mauvaise semence. Néanmoins, comme il en reste encore un petit germe, et qu'il y a des occasions où l'on prend feu aisément, je crois que, puisque vous voulez vous instruire et pour vous et pour vos enfants, il est bon que vous sachiez faire connaître dans l'occasion qu'il faut éviter les procès comme la peste; qu'on doit être en garde contre ceux qui les conseillent, et qu'il est bien difficile de n'y pas violer l'un ou l'autre des deux commandements qui font l'objet actuel de notre examen.

On les viole en effet, 1° lorsqu'en se fiant sur son crédit ou sur son bien, on intente un procès qu'on sait ou qu'on doute être injuste; 2° lorsque, par des présents, des promesses ou des menaces, on suborne ses juges, ses avocats, ses procureurs; 3° lorsqu'on supprime des papiers qui étaient favorables à la partie adverse, ou que, pour lui causer plus de frais, on en cache d'autres qui établissent notre bon droit, et qui l'auraient empêchée d'aller plus loin si on les lui eût montrés d'abord; 4° lorsqu'on lui veut du mal, qu'on déchire sa réputation, qu'on révèle des choses injurieuses à sa famille et étrangères à la cause qu'on soutient contre elle; 5° lorsqu'on tire un mauvais procès en longueur pour fatiguer sa partie et la forcer à un accommodement qui lui est préjudiciable; 6° enfin, lorsqu'après avoir perdu son procès on taxe ses juges, son procureur et ses adversaires, d'injustice, d'ignorance, de mauvaise foi, etc. Je souhaite, mes chères filles, que vous n'ayez jamais besoin de ces leçons-là pour vous; mais je crois qu'elles pourront peut-être en temps et lieu vous servir pour d'autres.

MADELEINE. — Je vous avoue que je serais bien fâchée de n'avoir pas entendu cela.

J'espère m'en servir avant huit jours à l'égard d'une personne qui, à la vérité, craint Dieu, mais qu'une petite injure met hors des gonds. C'est un vrai bien que d'empêcher un mal.

VICTOIRE. — Voilà, ma fille, une réflexion bien chrétienne. Puissions-nous toutes la graver profondément dans nos cœurs. Le grand saint François Xavier, qui a fait tant de courses pour la gloire de Dieu, disait qu'il faudrait aller jusqu'au bout du monde, quand il ne s'agirait que d'empêcher un péché mortel. Mais revenons à notre sujet : il nous reste encore un des dix commandements de Dieu à expliquer. Susanne, qui vient de nous dire de si bonnes choses, veut-elle bien continuer?

SUSANNE. — Si j'ai dit quelque chose de passable, je le dois au bon livre que vous m'avez prêté. C'est lui encore qui va me fournir quelques réflexions sur ce huitième commandement, que la liaison des matières nous a obligées de mettre après tous les autres : *Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement*. Ce précepte, comme plusieurs de ceux qui nous ont occupées jusqu'ici, dit plus qu'il ne semble d'abord. Il ne défend pas seulement le faux témoignage qui se ferait devant le juge ecclésiastique ou civil; il défend encore toute injustice qu'on peut faire au prochain par parole ou par pensée. Ainsi il défend la calomnie, les paroles outrageantes, les jugements téméraires, la flatterie, et même la médisance, qui est très-injuste, quoiqu'il n'y ait point de mensonge (314).

On pèche donc contre ce précepte, 1° lorsqu'en justice on dépose contre la vérité, et alors on est obligé de réparer le tort qu'on a fait, et même à se dédire si la réparation ne peut se faire par une autre voie.

2° Lorsque, pour offenser le prochain et non dans la vue de le corriger, on lui reproche en face un défaut soit corporel, soit spirituel, vrai ou faux; un bienfait qu'il a reçu, une démarche qu'il a faite, l'état humiliant où il s'est trouvé. Un père, un maître, un ami, peuvent cependant se servir quelquefois de paroles dures en elles-mêmes (315); mais il faut toujours prendre garde que la passion ne s'en mêle, et éviter l'imprudence. Il y a des gens si sensibles, qu'il faut marcher bride en main quand on a à traiter avec eux.

3° On viole aussi ce même précepte par les jugements et les soupçons téméraires, et ils sont tels quand ils ne sont fondés sur aucune raison légitime. Il y a des actions dont le mal est évident, et alors on ne peut juger qu'elles sont bonnes. Il y en a d'autres qui sont équivoques, et qui peuvent être innocentes comme elles peuvent être coupables; et alors il faut en laisser le jugement à Dieu et suspendre le sien. Les saints voulaient

(314) Voyez le *Catéchisme de Montpellier*, part. II, sect. 3, chap. 9, qui n'a point été corrompu en ce point, comme il l'a été en bien d'autres.

(315) *Increpa illos dure, ut sani sint in fide*. (Tit.,

I, 13.) Le même apôtre dit (II *Timoth.*, IV, 2) : *Increpa in omni patientia*. Ainsi cela dépend des circonstances.

même qu'une action qui a quatre-vingt-dix-neuf faces mauvaises et une bonne se prit toujours dans le meilleur sens. Cependant la charité oblige quelquefois les père et mère, les maîtres, les supérieurs, à soupçonner, ou plutôt à craindre le mal. Si je vois ma fille ou ma servante souvent tête à tête avec un jeune homme d'une médiocre vertu, je ne jugerai pas décisivement que leur conversation est criminelle; mais je ne laisserai pas de l'arrêter et de l'interdire. Le seul danger que de jeunes personnes ne passent bientôt du bon au mauvais m'y autoriserait. Ce que je ferais pour moi, je le ferais pour ma bonne voisine. Je lui dirais simplement: J'ai vu telle ou telle chose se passer en votre absence: ce peut n'être rien, ce peut être quelque chose; donnez-y un coup d'œil. Mais ce que je lui dirais, je ne le dirais point à d'autres, parce qu'il n'est pas permis de jeter, sans espérance de bien, des soupçons sur la conduite de son prochain.

4^e Enfin on viole encore ce commandement par la flatterie. Pourquoi? C'est que la flatterie est une louange fausse ou outrée qu'on donne au prochain, comme quand on loue une femme sur sa beauté, sur son esprit, sur la finesse de ses réparties. Or ces sortes de louanges nuisent beaucoup aux personnes à qui on les prodigue, parce qu'elles nourrissent leur orgueil, qu'elles les entretiennent dans leurs défauts, et qu'elles leur font envisager comme un grand bien de funestes talents qui seront un jour pour elles la matière d'un grand compte. Entre nous, combien de jeunes filles ne perd-on pas par là tous les jours.

MADELEINE. — Rien n'est plus vrai. Ce qu'il y a de plus humiliant pour elles, c'est que de ceux qui leur tiennent ce perfide langage, les uns n'en croient rien et ne veulent que se divertir à leurs dépens, les autres ne pensent qu'à les séduire.

VICTOIRE. — Voilà encore une bonne réflexion, et je crois qu'une mère ne peut trop l'inculquer à sa fille. Suzanne vient de nous en fournir bien d'autres. Il ne nous reste plus que les commandements de l'Eglise à expliquer. Si Madeleine voulait s'en charger, nous lui en serions bien obligées.

MADELEINE. — Ah! ma bonne mère, je suis présentement tout occupée de ma confession générale; et chaque jour je m'examine sur ce que j'ai entendu la veille dans vos entretiens. D'ailleurs, convient-il bien à une misérable comme moi de parler ici. Ce matin, avant que M. le vicaire commençât la messe, j'ai ouvert mon psautier et je suis tombée sur ces paroles: *Dieu a dit au pécheur: comment oses-tu annoncer ma loi et ma justice* (316). Voilà mon excuse, quelle est affligeante!

VICTOIRE. — Nous ne voulons point vous gêner. Je crois seulement que puisque voilà nos missionnaires qui arrivent, vous feriez bien de commencer votre confession dès les premiers jours, où ils sont moins occupés.

Quand on est dans d'aussi bonnes dispositions que celles où il a plu à Dieu de vous mettre, on est bientôt réconcilié avec lui. A mardi, mes chères filles, mais venez un peu de meilleure heure, afin que nous puissions finir dans une séance la matière qui doit nous occuper.

ENTRETIEN IV.

Sur les commandements de l'Eglise.

VICTOIRE. — C'est toujours avec une nouvelle consolation que je vois toutes mes filles se rassembler ici.

MÉLANIE. — C'est toujours avec un nouveau plaisir que les filles se rassemblent sous les ailes de leur mère.

VICTOIRE. — Si je mérite ce nom, ce n'est que par la tendresse que j'ai pour elles. Mais entrons en matière. Mélanie veut-elle bien commencer.

MÉLANIE. — Oui, ma mère, rien ne me coûte quand il s'agit de vous obéir. Je joindrai ensemble le troisième commandement du Décalogue que nous avons renvoyé ici, et les deux premiers commandements de l'Eglise; parce que ces trois préceptes tendent au même but, qui est d'honorer Dieu et de le servir d'une manière particulière en certains jours. Le troisième commandement s'exprime en ces termes:

*Les Dimanches tu garderas,
En servant Dieu dévotement.*

Les deux premiers commandements de l'Eglise sont ceux-ci:

*Les dimanches la messe ouïras,
Et les fêtes pareillement
Les fêtes tu sanctifieras,
Qui te sont de commandement.*

Je vous avertis d'abord que le livre dans lequel j'ai préparé ma leçon, dit qu'il y a sur cette matière des articles dont tout le monde convient, et d'autres qui souffrent ou qui ont souffert autrefois de la difficulté. Je vais commencer par les premiers.

On convient et la chose parle d'elle-même, qu'on viole les lois dont nous parlons, quand par sa faute on n'entend pas la messe, ou qu'on n'en entend qu'une partie les jours de dimanche ou de fête, quand on n'y assiste que de corps, qu'on se laisse aller à des distractions volontaires, qu'on s'en procure en regardant de côté et d'autre, qu'on rit ou qu'on cause pendant l'office divin. Ce serait encore bien pis si on allait à l'Eglise avec une intention criminelle pour voir, ou pour être vu de l'objet de ses passions.

Vous concevez bien que, comme on pèche en manquant la messe ou l'entendant sans dévotion, on pèche aussi quand on n'a pas soin de la faire entendre à ses enfants et à ses domestiques, qu'on ne veille pas à ce qu'ils y assistent avec une juste modestie, ou qu'on les occupe à des choses qui leur font perdre le service divin sans une vraie nécessité.

On pêche aussi contre le commandement de sanctifier les fêtes, quand ces jours-là on fait sans raison des œuvres serviles. Car s'il est permis de préparer son repas, il n'est point du tout permis de bêcher son jardin, de charger un bateau, de voiturier ses marchandises, de raccommoder ses vaisseaux, même dans le temps des vendanges, à moins qu'il n'y ait un vrai besoin, et en ce cas il faut encore consulter le curé et avoir sa permission, car la cupidité fait quelquefois voir du péril où il n'y en a point. On est aussi en faute quand on donne du vin aux gens du lieu pendant l'office. C'est d'une part empêcher que ces personnes-là n'y assistent, et de l'autre contribuer bien souvent à l'ivrognerie.

Voici présentement les cas sur lesquels, après avoir lu et relu votre livre, je me trouve embarrassée. 1° Remplit-on le commandement d'entendre la messe, quand on ne l'entend pas tout entière? 2° Le remplit-on, lorsqu'étant en péché mortel, on l'entend sans avoir demandé pardon à Dieu de son péché? 3° Enfin le remplit-on quand on n'entend pas la messe dans sa paroisse, ou qu'on n'y entend qu'une messe basse lorsqu'on pourrait y entendre la grand-messe? Pour moi, il me semble que dans tous ces cas je me tirerais aisément d'affaire. Sans discuter à perte de vue, je dirais tout simplement à mon confesseur : Je m'accuse de n'avoir pas entendu une seconde messe comme je l'aurais pu, quoique par ma faute, ou autrement, je ne fusse arrivée à la première qu'au moment où le prêtre allait commencer l'Evangile. Je m'accuse de l'avoir entendue dix ou douze fois sans faire un acte de contrition, quoique je fusse en péché mortel, de haine, d'impureté, etc. Enfin, je m'accuse de n'avoir pendant tant de temps entendu la messe paroissiale qu'une fois par mois, quoique j'eusse pu, sans beaucoup de peine, l'entendre tous les dimanches. Par ce moyen, je m'accuserais de tout ce qui peut en moi déplaire à Dieu sur ce sujet. Qu'en pensez-vous, notre mère ?

VICTOIRE. — C'est ce qui s'appelle prendre dans le doute le parti le plus sûr; et il y a longtemps qu'un habile homme que je consultai sur quelques peines qui m'embarrassaient, me dit que c'était le vrai et même le seul moyen de s'épargner, pour le reste de sa vie, des retours fâcheux et bien des inquiétudes. Mais je vais vous dire quelque chose de plus précis sur les trois articles que vous nous avez proposés. Je les avais lus avant vous, et comme vous j'avais trouvé quelque chose d'ambigu dans la décision. Pour m'en éclairer, j'ai été trouver ce matin M. le curé au sortir de l'Eglise. Je lui ai demandé à quoi il fallait s'en tenir là-dessus, et voici en abrégé ce qu'il m'a répondu :

1° On doit, autant qu'il est possible, entendre la messe tout entière. Cependant les docteurs exacts croient qu'on remplit le précepte quand on se trouve au commencement de l'Eptre. J'en ai même lu un qui pense qu'il suffit de s'y trouver quand le prêtre commence l'Evangile. Mais ne vous

y fiez jamais : tous les bons casuistes regardent ce sentiment comme trop relâché. Le célèbre réformateur de la Trappe disait qu'il vaut mieux se trouver au chœur une demi-heure plus tôt, qu'une minute plus tard. C'est une leçon qui va très-bien ici.

2° On doit exhorter les plus grands pécheurs à entendre la messe, qui est un sacrifice propitiatoire, mais au moins faut-il qu'ils l'entendent avec piété; et pour cela qu'ils s'excitent à la contrition, lorsqu'ils se voient dans l'inimitié de Dieu. Que diriez-vous d'un criminel qui, après avoir attenté à la vie de son prince, se présenterait devant lui sans penser à lui demander pardon, ni même à lui faire la moindre excuse de son noir procédé? N'est-il pas vrai encore que le pécheur dont nous parlons, ne dit pas un mot de son *Pater* (qui est la plus commune et la meilleure des prières), qui ne soit une sorte d'insulte à Dieu. *Notre père qui êtes dans les cieux* (Matth., VI, 9), dit-il. Eh ! malheureux que tu es, comment oses-tu traiter de *Père* celui pour lequel tu nourris actuellement une aversion inflexible, et avec qui tu ne penses pas même à te réconcilier. *Que votre nom soit sanctifié* (*Ibid.*) ; et que signifient ces paroles dans ta bouche, si ce n'est peut-être : Que les autres vous bénissent, pourvu qu'il me soit permis de vous outrager et de ne m'en point repentir. *Que votre règne nous arrive.* (*Ibid.*) Ah ! ciel, ce règne doit être précédé du jugement : et quel jugement peut attendre un coupable qui n'est point fâché de l'être. Je m'arrête ici, a dit notre bon pasteur, en voilà assez pour qui-conque n'a encore perdu ni la religion ni le bon sens. Avec un peu de réflexion l'on tombera aisément d'accord avec le pieux et savant cardinal Bellarmin, qu'un homme qui est en péché mortel et qui ne pense pas à s'en relever, fait presque autant de mensonges qu'il y a de demandes dans l'oraison dominicale.

3° A l'égard de votre dernière question, touchant la messe paroissiale, on a tant écrit là-dessus, que si on ramassait tout ce qui s'est dit pour et contre, il en résulterait plusieurs volumes : pour éviter les deux extrémités, je veux dire ce relâchement odieux qui endort dans une fausse sécurité, et ce rigorisme qui porte tout à l'excès, j'ai lu avec soin ce qui s'est écrit de plus solide sur cette matière, et dans la crainte de m'égarer dans une voie si différemment battue, j'en ai conféré avec ceux qui sont à la tête de ce grand diocèse. Ainsi, si je vous trompais, après m'être trompé le premier, je crois que cette erreur de bonne foi ne tirerait à aucune conséquence devant Dieu. Voici donc les principes sur lesquels on peut tabler :

I. Une personne qui, pour cause d'infirmité, ou toute autre raison jugée légitime, ne peut assister à la grand-messe dans sa paroisse, satisfait au précepte de l'Eglise en en entendant une autre où elle peut.

II. Une personne, qui pouvant, sans se gêner beaucoup, assister tous les dimanches à la messe de paroisse, y manque quelquefois,

ne peut être excusée de péché. 1° Parce qu'elle se prive volontairement des grâces qui sont attachées aux prières du troupeau, lorsqu'elles sont réunies à celles du pasteur, et qu'elle ne peut profiter de ses instructions qui d'ordinaire sont relatives aux besoins de la paroisse. 2° Parce qu'on publie à l'Eglise tantôt des mandements de l'évêque, qu'il faut savoir, tantôt des bans de mariage où il peut se trouver des empêchements qui ne soient connus que d'elle. 3° Parce qu'on y annonce des jeûnes et des fêtes qu'elle peut transgresser sans s'en apercevoir. Ajoutez à cela que le bon exemple, que donne une personne exacte et régulière, fait toujours un très-bon effet. Pesez tout cela devant Dieu, ma chère fille et vous verrez qu'assurément je n'outré point les choses.

III. Une personne qui, sans une juste et très-juste raison, manque trois dimanches de suite à la messe de paroisse, dans les diocèses où cela est défendu sous peine d'excommunication, pèche très-mortellement. Parce que cette terrible censure ne s'encourt que pour un péché mortel, et qu'on ne peut, sans témérité, taxer d'injuste la loi qui la décerne. Là-dessus notre digne pasteur m'a cité un grand nombre de Pères, de conciles et de docteurs qui enseignent tout cela. Mais je n'ai pu les retenir (317).

IV. Il semble s'ensuivre de là qu'on ne peut omettre trois fois sans péché mortel la messe de paroisse, dans les diocèses même où il n'y a point de censure contre ceux qui y manquent, puisque les évêques de ces lieux pourraient la décerner aussi bien que les autres, et que, comme je viens de vous le dire, on ne peut la décerner que pour péché mortel. Cependant, comme je ne veux rien outrer, je vous avoue qu'un théologien, d'ailleurs assez serré, n'ose définir si une personne qui, étant éclairée, n'a pas tant besoin d'instruction, passe un mois sans assister à la messe de paroisse, est par cela seul toujours coupable de péché mortel, et il en laisse le jugement à Dieu. Imitons-le, si vous voulez, et regardons cela comme douteux. Mais, ma fille, pensez-y bien : ne suis-je pas coupable de péché mortel quand je médise, en doutant si ma médisance ne va pas jusqu'au péché mortel? Voilà ce que m'a dit notre bon pasteur, et je trouve qu'il y a là beaucoup à profiter.

MADELEINE. — Et beaucoup à craindre. Mon Dieu, comment s'accuser de tout cela?

VICTOIRE. — Ma chère sœur, il ne faut point se faire des chimères. Quand on veut revenir à Dieu, une des ruses du démon est de représenter tout comme impossible : il nous fait envisager la voie du salut comme une terre qui dévore ses habitants. Rien n'est plus aisé que ce qui vous paraît si difficile. En cas pareil, je dirais tout simplement : Pendant six ou sept ans, je n'ai pas assisté dix fois à la messe de paroisse et à vêpres; je me suis ordinairement contentée

d'une messe basse, et, quoique je fusse dans plusieurs habitudes de péché mortel, je n'ai jamais pensé à faire un acte de contrition, ou je ne l'ai fait que du bout des lèvres. Bien loin de m'occuper du saint sacrifice, je me suis livrée à une foule de distractions; je m'en suis procurée en regardant à droite et à gauche, quelquefois même en parlant à ceux qui étaient auprès de moi. Si j'avais poussé l'impiété jusqu'à lire de mauvais livres, je dirais, et quels livres, parce qu'il y en a de plus mauvais les uns que les autres, et combien de fois cela me serait arrivé, et, à peu près, combien cela aurait duré. Or il ne faut ni un temps infini pour se rappeler tout cela, parce que c'est ordinairement la même chose, ni beaucoup de temps pour s'en accuser. Je me souviens très-bien d'avoir oui dire autrefois à un prêtre éclairé, qu'une confession générale de quarante ans se peut faire en deux ou trois heures, quand on s'est bien examiné et qu'on va au fait sans mêler à son accusation une foule de circonstances qui n'aboutissent à rien; mais la grande règle est de s'en rapporter à son confesseur, et ne rien omettre de tout ce qui peut nous causer de l'inquiétude. Monsieur le curé, qui est informé de nos petites assemblées, et qui voit avec bien du plaisir qu'au lieu de perdre notre temps et notre argent à jouer, nous l'employons si utilement, m'a promis de nous faire un petit entretien sur la manière dont il faut s'accuser dans le tribunal de la pénitence. S'il y a eu quelque chose de moins exact dans nos principes, les siens serviront à nous redresser. Mélanie veut-elle bien continuer à nous expliquer les quatre derniers commandements de l'Eglise?

MÉLANIE. — Elle le veut très-volontiers, quoique cela fût mieux en toute autre main qu'en la sienne. Le troisième commandement est celui-ci :

Tous tes péchés confesseras

A tout le moins une fois l'an.

On pèche contre ce commandement ou à son occasion, 1° lorsqu'on laisse passer une année sans se confesser; 2° quand on se confesse, dans le temps pascal, à un autre qu'à son curé sans sa permission; 3° lorsque, faute d'un juste examen, ou par honte, on fait une confession nulle, et, en ce cas, il faut y suppléer par une autre, parce qu'une confession sacrilège ne remplit pas la loi; 4° lorsqu'on n'accomplit pas sa pénitence ou qu'on la fait mal; 5° lorsqu'on murmure contre son confesseur, parce qu'il diffère l'absolution pour éprouver son pénitent; 6° lorsqu'on plaisante de ce qu'il a dit, et qu'on le divulgue pour le décréditer; 7° quand on prête l'oreille pour entendre la confession d'un autre, et plus encore quand on la révèle.

Le quatrième commandement :

Ton Créateur tu recevras

Au moins à Pâques humblement,

(317) Legant ea de re parochi et directores animarum totum V Continuationis Theologicæ Teu-

nelyana, ubi de Decalogo cap. 5, num. 50, et seq. Inno tractatum hunc a capite ad calcem perlegant.

se viole aussi : 1° quand on manque une ou plusieurs années à communier à Pâques ; 2° quand on communie en état de péché sans avoir reçu l'absolution, ou qu'on le fait sans préparation, sans produire aucun acte de foi, d'amour, etc. Ce n'est pas là recevoir son Créateur dans ces sentiments d'humilité et de respect qu'il exige de ceux qui s'approchent de lui.

Les deux autres commandements sont :

Quatre-temps, vigiles jeûneras.

Et le carême entièrement.

Vendredi chair ne mangeras,

Ni le samedi même.

Voici, ma mère, la substance de ce que votre auteur dit là-dessus. Il enseigne : 1° que les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe qui n'ont pas encore vingt et un ans accomplis ne sont pas tenus aux jeûnes de l'Eglise. Mais il fait là-dessus quelques remarques qui m'ont paru importantes. La première, que, quand de jeunes personnes, au-dessous de vingt et un ans, sont déjà fortes et vigoureuses, leurs parents et même leurs confesseurs doivent leur prescrire de garder quelques-uns des jeûnes commandés par l'Eglise. La seconde, qu'un jeune homme qui est sur le point d'avoir vingt et un ans, et qui les aura peut-être huit ou dix jours après Pâques, aurait grand tort de passer tout le carême sans jeûner. Est-ce donc, dit-il, qu'ils auront dans deux ou trois semaines beaucoup plus de force qu'ils n'en ont aujourd'hui, ou qu'ils en ont aujourd'hui beaucoup moins qu'ils n'en auront alors. Sa troisième remarque est que lorsqu'un jeûne est prescrit pour certaines grandes nécessités, il faut faire jeûner, sans distinction d'âges, tous ceux qui peuvent supporter le jeûne. Et il en est de même dans un temps de jubilé, qu'on ne gagne qu'en jeûnant, à moins que le jeûne ne soit moralement impossible (318).

Votre même auteur enseigne, 2° que, quoique certains casuistes, qu'il appelle assez plaisamment des confesseurs *d'eau douce*, aient dispensé du jeûne toutes les personnes âgées de soixante ans, les vieillards, même de soixante-dix ans et plus, y sont obligés quand ils ont assez de force pour cela. Je pourrais vous citer une dame qui, à soixante-dix-huit ans, jeûne encore le Carême tout entier, et le jeûne très-sévèrement.

3° Enfin, il réduit à trois les causes qui dispensent ordinairement du jeûne. La première est l'*impuissance*, soit qu'elle vienne du tempérament de la personne, soit qu'elle vienne de son état, comme lorsqu'elle est enceinte, et qu'ainsi elle doit manger pour deux. Mais alors il ne lui permet de faire gras que quand elle ne peut s'en passer. La seconde est la *nécessité*, comme lorsqu'un homme est obligé, pour vivre ou pour quelque autre raison importante, à un tra-

vail si dur et si pénible, qu'il ne peut le soutenir en jeûnant : comme ceux qui travaillent dans les carrières, qui bêchent la terre, et autres semblables, qui, d'ailleurs, sont mal nourris. Enfin la dernière cause est la *piété*, c'est-à-dire l'obligation de remplir certains devoirs de zèle et de charité, dont la fatigue ne permet pas de jeûner, comme lorsqu'il faut nuit et jour veiller un ou plusieurs malades, et leur rendre des services qui épuisent ; lorsqu'un prêtre doit prêcher deux ou trois fois par jour, ou entendre du matin au soir une multitude de confessions qui le tuent, et ainsi du reste.

J'oubliais de dire que votre auteur veut qu'en fait de maladie et d'infirmité, on consulte un médecin craignant Dieu, et qu'en fait de besogne et de travail, on prenne l'avis de son curé. Pour moi, je le consulterais dans le premier cas, comme dans le second. Peut-être se trouverait-il des médecins qui, quoique réguliers, seraient trop indulgents, dans la crainte de perdre leurs pratiques. Voilà, notre mère, ce que je sais de plus intéressant sur cette matière. Ainsi je pense que notre conférence est finie pour aujourd'hui.

MADELEINE. — Si vous vouliez bien nous dire quelque chose sur les sept péchés capitaux, je vous en serais bien obligée. J'y trouverai une image bien humiliante de ma vie passée ; mais j'espère que celui qui chassa sept démons de la femme dont parle l'Evangile (319), voudra bien, par son infinie miséricorde, chasser de mon cœur tous ceux qui y ont régné jusqu'ici.

VICTOIRE. — Vous avez raison, ma très-chère fille : quand on revient à Dieu aussi sincèrement que vous le faites, il n'y a rien qu'on ne doive attendre de son infinie bonté. Eh bien ! nous nous assemblerons jeudi après le salut ; notre sœur Cécile, qui ne nous a rien dit depuis quelque temps, nous instruira là-dessus.

CÉCILE. — Je m'en acquitterai tant bien que mal, et plus mal que bien. Mais j'aurai toujours le mérite de l'obéissance.

VICTOIRE. — Laissons là le mérite de l'obéissance : il n'y a personne qui commande ici. Vous aurez le mérite de la bonne volonté, et cela vaut encore mieux. Adieu, mes toutes chères sœurs : entrons un moment dans l'église, et, après avoir prié chacune pour nous, prions les unes pour les autres.

MADELEINE. — Je compte bien que Madeleine ne sera pas oubliée.

SUSANNE. — Non, sans doute : mais à condition qu'elle n'oublie pas les autres.

MADELEINE. — Hélas ! que peuvent les prières d'une pécheresse comme moi. Au moins lus-je hier, par hasard, dans l'Evangile, que Dieu n'exauce point les pécheurs (320).

VICTOIRE. — Ma fille, j'ai un petit com-

parlé soit la femme pécheresse dont il est parlé au chapitre VII de saint Luc.

(320) *Scimus quia peccatores Deus non audit.* (Joan., XI, 31.)

(318) Voyez le *Traité des indulgences et du jubilé*, tom. II, chap. 5, num. 5 et suiv.

(319) Voyez le chap. XVI de saint Marc, v. 9. Il n'est point sûr que la Marie-Madeleine dont il y est

mentaire sur le Nouveau Testament qui remarque que les paroles que vous venez de citer ne sont pas de notre bon Sauveur, mais d'un aveugle qu'il venait de guérir, et qui ne voyait pas encore bien clair dans les voies du salut (321). Eh! mon enfant, où en serions-nous si Dieu n'écoutait point la prière des pécheurs? Par où reviendrions-nous à lui, quand nous avons eu le malheur de l'offenser? N'est-ce pas en lui disant : *Seigneur, ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde (Psal. L, 3)*, que David est rentré en grâce avec lui? N'est-ce pas par ses soupirs et par les gémissements de son cœur que celle, dont vous portez le nom, en est venue à ce point où elle a eu le bonheur d'entendre ces consolantes paroles : *Elle a beaucoup aimé, et c'est pour cela que beaucoup de péchés lui sont pardonnés. (Luc., VII, 47.)* Humilions-nous devant notre bon Maître : mais ne perdons point courage. Quand il a dit : *Frappez à la porte, et on vous ouvrira (Matth., VII, 7)*, il n'a pas nécessairement supposé qu'on fût déjà dans la maison. Jetez les yeux sur le publicain qui priait au bas du temple. Il n'était pas juste quand il commença sa prière, et il s'en retourna justifié. Bon soir, encore une fois, mes enfants, à jeudi.

ENTRETIEN V.

Sur les sept péchés capitaux.

ICTOIRE, CÉCILE, et les autres.

VICTOIRE. — Je vais vous proposer une pensée qui m'est venue ce matin dans ma chétive oraison. Ce serait, au lieu d'un examen sur les sept péchés mortels, comme nous avons fait sur les commandements de Dieu et de l'Eglise, de faire une confession, comme nous la ferions aux pieds du prêtre, si nous avions eu le malheur de tomber dans tous ces péchés-là. Ce qui ne servirait pas à l'une, pourrait servir à l'autre.

CÉCILE. — Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir. Car, au moyen de cela, je n'aurai qu'à lire, et je suis sûre que mes yeux me serviront mieux que ma mémoire. Je lis donc.

« Il n'y a point de commandement de Dieu et de l'Eglise qu'on ne puisse violer par un grand nombre de péchés mortels. Il y a cependant sept péchés qu'on nomme capitaux, parce qu'ils sont comme la source d'une infinité d'autres. Il est vrai qu'ils peuvent quelquefois n'être pas mortels, soit à cause de la légèreté de la matière, soit parce qu'ils ne sont pas bien volontaires. Mais il est vrai aussi qu'ils sont souvent très-griefs, et toujours fort dangereux. Ces sept péchés sont : l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse.

(321) *Etsi peccatores estis. orate Dominum, peccatores exaudivit Deus. Quod si timetis illud quod in Evangelio dicitur : Quia peccatores non exaudivit Deus, nolite pertimescere, nolite credere : cæcus erat qui hoc dixit. (ORIGÈNE, hom. 3 in Isaiam.)*

« *L'orgueil* est une estime et un amour déréglé de soi-même qui fait, dit saint Augustin (lib. XIV *De Civit. Dei*), qu'au lieu de rapporter tout à Dieu, on rapporte tout à soi-même.

« Ce péché est le premier, le plus grand et le plus dangereux de tous les vices. Le premier, parce que c'est lui qui a été la cause de la perte des démons, et de la chute de nos premiers parents. Le plus grand et le plus énorme, parce qu'il attaque directement Dieu et sa gloire, et c'est pour cela que Dieu le déteste et l'a en horreur (322). Le plus dangereux, parce qu'il se glisse jusque dans la vertu; que d'ailleurs, quoiqu'il soit très-déplacé dans de viles et malheureuses créatures, comme sont tous les enfants d'Adam, il est très-difficile de s'en corriger, et qu'enfin c'est de lui, comme d'une racine empoisonnée, que naissent la vanité, qui nous fait courir après l'estime et les louanges; l'ostentation, qui nous porte à montrer et à faire valoir nos talents réels et souvent prétendus; l'ambition, qui allume en nous un désir déréglé d'un état au-dessus de celui où Dieu nous a placés; la présomption, qui nous donne une idée trop avantageuse de notre capacité, et qui nous fait entreprendre des choses qui passent notre pouvoir; l'hypocrisie, qui nous rend continuellement attentifs à paraître meilleurs que nous ne le sommes en effet; le mépris du prochain, qui nous inspire des manières pleines de hauteur et de fierté à son égard, et enfin la désobéissance, qui nous empêche d'être soumis aux ordres de nos supérieurs légitimes. Cela posé, une personne, après avoir bien réfléchi sur l'arbre et sur ses branches, c'est-à-dire sur l'orgueil et sur ses suites, pourra dire à confesse :

« Je m'accuse de m'être estimée intérieurement, parce que je croyais avoir plus d'esprit, plus de talents, plus de beauté que les autres, ou que je sauvais mieux les apparences de la vertu.

« J'ai mésestimé ceux ou celles que je jugeais être au-dessous de moi à cause de mes prétendues belles qualités.

« J'ai, par la même raison, exigé des préférences d'amitié et d'estime, et j'ai voulu du mal à ceux qui me les refusaient.

« J'ai recherché, avec ardeur, les louanges des hommes, et j'ai violé, en telle et telle occasion, la loi de Dieu pour les mériter. Je mesuis, dans la même vue, vantée du bien et du mal que je n'avais pas fait.

« J'ai eu de l'ambition, soit en désirant des places qui étaient au-dessus de moi, soit en gardant un emploi dont je ne pouvais bien m'acquitter.

« J'ai fait telle ou telle action par hypocrisie, voulant passer pour meilleure que je n'étais.

Concinit S. AUGUSTINUS, serm. 135, alias 43, inter *Homilias* 50.

(322) *Arrogantiam et superbiam detestor... Abominatio Domini est omnis arrogans. (Proverb., VIII, 16.)*

« J'ai méconnu et méprisé mes pauvres parents, et n'ai pas voulu les assister dans leurs besoins.

« J'ai traité ceux qui dépendaient de moi avec hauteur et dureté. J'ai refusé de faire des démarches pour me réconcilier avec mes ennemis, et quelquefois même, quand c'était moi qui les avais offensés.

« J'ai désobéi à mes supérieurs ; au roi, en faisant un trafic qu'il a prohibé ; à mon évêque et à mon curé, en lisant des livres défendus ; en ne révélant pas, après un monitoire, ou une publication de bans, ce dont j'avais connaissance, etc.

« On sait que le remède de l'orgueil est l'humilité, vertu difficile, mais bien nécessaire, et qui fait que n'ayant rien de bon de nous-mêmes, nous ne nous glorifions de rien ; qu'au lieu de nous estimer, nous nous méprisons ; que nous ne cherchons ni l'estime, ni les distinctions ; que nous aimons mieux obéir que commander ; que nous aimons la modestie, le silence, l'obscurité ; et qu'enfin nous sommes soumis à Dieu en toutes choses, et au prochain, selon l'ordre de Dieu : à Dieu, en nous tenant aussi bas qu'il veut nous mettre, et avec d'autant plus de plaisir que, comme le dit saint Bernard, plus on est bas, moins on tombe de haut : au prochain, selon l'ordre de Dieu, soit en l'estimant plus que nous, quelque méprisable qu'il paraisse aux yeux des hommes, soit en déférant à ses avis, quand ils sont plus conformes à la raison et à la foi que les nôtres, ce qui arrive souvent ; puisque, comme le dit Jésus-Christ dans l'Évangile, le Père céleste (qui se plaît au commerce des âmes simples [323]), révèle aux petits ce qu'il cache aux sages de la terre (324).» Il me semble, notre mère, que tout cela est aisé à entendre.

VICTOIRE. — Oui, mais il s'en faut bien que cela soit si aisé à pratiquer. Heureusement avec la grâce on peut tout. Demandons-la à celui qui se plaît à exaucer la prière de ceux qui sont doux et humbles de cœur (325). Passez au second des péchés capitaux.

CÉCILE. — Je ne lirai pas tout à fait comme dans le livre. J'ai ajouté à la marge quelque chose que j'ai pris ailleurs et qui m'a paru plus instructif.

L'*avarice* est un amour déréglé des biens de la terre. Il faut que ce soit un grand péché, puisque saint Paul dit qu'elle est la *racine de tous les maux* (326), et qu'elle produit en ceux qui en sont possédés les plus tristes effets. On sait à quels excès de fureur elle porta le malheureux apôtre qui vendit son Maître. Sans mener un homme aussi loin, elle fait toujours bien du ravage dans un cœur où elle domine. Saint Grégoire le Grand dit (*Mor. in Job.*, l. XXXI, c. 17) que c'est d'elle que naissent les trahisons, les fraudes, les mensonges, les parjures, les vio-

lences, l'insensibilité aux misères du pauvre, et les plus dévorantes inquiétudes. Et de fait un avare est toujours tourmenté par la soif d'acquérir des biens, par la crainte de les perdre, et souvent par une douleur immodérée de les avoir perdus. Jamais il ne dira comme Job : *Le Seigneur me l'avait donné, il me l'a ôté, que son saint nom soit béni.* (Job, I, 21.) De plus il n'est pas toujours bien scrupuleux sur la manière d'augmenter sa fortune. Enfin il est dur à ses enfants mêmes, et encore plus aux pauvres, dont la vue seule le fatigue, et dans lesquels il n'aperçoit jamais les membres souffrants de Jésus-Christ. Malheureux qui ne voit pas qu'il n'a rien à attendre de son Juge, que ce foudroyant anathème : Retire-toi, maudit, car j'ai eu faim, et tu ne m'as pas donné à manger ; j'étais étranger, et tu m'as fermé l'entrée d'une étable où tu logeais tes bêtes. Ah ! mes sœurs, que répondre à de pareils reproches ? Tâchons de ne les pas mériter. Si nous avons eu le malheur de pécher en ce point, notre confession ne sera pas difficile à faire.

Je m'accuse, dirons-nous, d'avoir eu un désir passionné d'augmenter mon bien, sans penser le moins du monde à ne m'en servir que pour la gloire de Dieu.

J'ai pris, ou j'ai été dans la disposition de prendre toutes sortes de moyens pour en acquérir. J'ai fait des contrats usuraires, j'ai pressé mes débiteurs sans miséricorde.

J'ai plaint et épargné des dépenses nécessaires, soit pour l'éducation de mes enfants, soit pour leurs maladies, et les miennes mêmes, ne voulant de médecins et autres semblables qu'à l'extrémité, parce que cela coûtait trop.

J'ai refusé de bons établissements pour mon fils et pour ma fille, parce qu'il aurait fallu déboursier. Ce refus a eu de mauvaises suites pour eux.

J'ai différé à payer mes ouvriers, par la seule peine de me défaire de mon argent, quoique je susse bien que ce délai les faisait souffrir.

J'ai fait très-pen d'aumônes, quoique j'aie été en état d'en faire beaucoup plus. J'ai même manqué à mes parents qui étaient dans un vrai besoin. J'appelais tout cela économie, et je ne voulais pas voir que c'était avarice.

Pour se corriger de ce péché, qui est aussi odieux aux hommes qu'il l'est à Dieu, il n'y a qu'à penser que nos biens ne nous suivront pas dans le tombeau, qu'ils passeront dans les mains d'un héritier qui les dissipera en insultant à la mémoire de ceux qui ont été assez stupides pour les lui amasser ; et qu'enfin la porte du ciel se trouve fermée à quiconque y paraît les mains vides de bonnes œuvres, et surtout d'aumônes. Mais, Seigneur, où peut aller celui à qui elle

(323) *Cum simplicibus sermocinatio ejus.* (Prov., IX, 32.)

(324) *Abcondisti hæc a sapientibus, et relevasti ea parvulis.* (Matth., XI, 25.)

(325) *Humilium et mansuetorum semper tibi placuit deprecatio.* (Judith, IX, 16.)

(326) *Radix omnium malorum est cupiditas.* (I Tim., VI, 10.)

est fermée ? *Le riche mourut, et il fut enseveli dans l'enfer. (Luc., XVI, 22.)*

Comme les autres péchés que l'on peut commettre sur cette matière se découvrent aisément par ceux que je viens d'exposer, je vais passer à celui de l'envie.

L'*envie* est une tristesse criminelle du bien spirituel ou temporel de notre prochain, ou un déplaisir que nous sentons, lorsque le prochain possède certains avantages qui blessent notre amour-propre ; parce que nous voudrions ou être les seuls à les posséder ou n'être pas les seuls qui en fussons privés. Ainsi l'envie naît communément de l'orgueil, puisque nous ne sommes fâchés de voir les autres au-dessus de nous, ou nos égaux, que parce que nous voudrions avoir la palme et l'emporter sur eux.

On ne peut douter que l'envie, quand elle est assez volontaire, et en matière grave, ne soit un péché très-mortel : saint Paul nous dit, en propres termes (*Galat., V, 21*), qu'elle exclut du royaume des cieux. Jugons-en par les suites. Qui est-ce qui arma Caïn contre l'innocent Abel, Esaü contre Jacob, les frères de Joseph contre lui ? ne fût-ce pas la jalousie, qui, comme dit saint Chrysostome, déchire si violemment le cœur d'un envieux, que du matin au soir il ne cesse de pécher (327) ?

Mais quels remèdes peut-on apporter à un si grand mal ? On en prescrit trois : l'humilité, la mortification et le détachement des faux biens de ce monde. Au moyen de ces vertus, on n'aimera ni les honneurs, ni les richesses. Or, quand on n'aime pas une chose et qu'on en connaît bien l'illusion et le danger, on ne porte point d'envie à ceux qui la possèdent : on tremble pour eux et on souhaite qu'elle ne leur soit pas pernicieuse, comme elle l'a été à tant d'autres.

D'après ces principes, il ne sera pas difficile de se confesser des péchés que l'envie nous a fait commettre. On dira, par exemple :

Je me suis attristé du bien de mon prochain et réjoui de certaines peines qui lui sont arrivées.

J'ai été fâché de voir qu'il était mieux reçu que moi dans les compagnies, qu'il y était plus honoré et plus chéri. J'ai envié son esprit et sa fortune, et même sa vertu.

Je n'en ai entendu dire du bien qu'avec peine. J'ai taché de le diminuer : et pour cela j'ai donné un mauvais tour à ses actions, quoiqu'elles pussent être fort innocentes ; et j'ai exagéré le mal de celles qui étaient tant soit peu vicieuses.

J'ajouterai ici, avec un de mes livres, que peu de personnes se reprochent le péché d'envie, quoique beaucoup en soient coupables : parce que c'est un vice qui se glisse imperceptiblement et qu'on a peine à se l'avouer à soi-même.

Je ne dirai rien du quatrième péché mor-

tel, qui est la *luxure* ou l'impudicité. Plaise au Seigneur de nous en préserver toutes à jamais. On est bien confus à ses propres yeux, quand on se rappelle qu'on a pris sur les autres des libertés indécentes, ou qu'on a trop faiblement résisté à ceux qui en prenaient sur nous. J'ai ouï dire autrefois, chez une dame de la plus haute volée, que quand il n'y aurait que les nudités de gorge, les personnes de notre sexe seraient toujours dans un plus grand danger de se perdre que les hommes, et que, dans un seul jour, elles étaient la cause d'une infinité de péchés mortels.

Grâce à Dieu, on est communément fort modeste dans tout ce canton ; quoique quelquefois dans le temps de la chaleur et des moissons on ne veille pas assez sur soi. N'oublions jamais combien un malheureux coup d'œil fut funeste à David, combien de larmes il lui a coûté, combien de disgrâces il a fait pleuvoir sur lui et sur sa famille ! Mais comme ce qui appartient à ce triste sujet fut expliqué, lorsqu'on parla du sixième et du neuvième commandement, il serait aussi inutile que désagréable d'y revenir une seconde fois : la vraie pureté s'alarme, lors même qu'elle ne pense qu'à se conserver.

Disons présentement quelque chose de la *gourmandise*, qui est le cinquième des péchés capitaux. On sait que ce péché consiste dans une passion déréglée pour le boire et pour le manger : c'est d'elle que naissent l'*intempérance*, qui fait manger et boire avec excès ; la *sensualité*, qui fait rechercher des viandes et des vins exquis ; le *mépris des lois de l'Eglise*, parce qu'un homme qui est esclave de son ventre ne connaît guère ni le jeûne ni l'abstinence, et qu'il aime mieux rester à table qu'assister au service divin ; les *querelles et les dissensions*, parce qu'une tête échauffée par le vin s'agrite et s'emporte aisément ; et enfin la *luxure*, parce que l'excès du vin y porte tout naturellement, comme nous l'apprend l'Ecriture (328). Ne comptez pas être longtemps chaste, si vous aimez la bonne chère. Malheur à quiconque donnera sa fille à un ivrogne. Qui dit ivrogne dit un homme capable de tous les désordres. Il est l'opprobre du genre humain ; il avance sa mort par ses excès ; il ruine sa famille ; il pervertit ses enfants ; et, pour tout dire en un mot, il est maudit de Dieu : c'est le Saint-Esprit qui nous en assure (329), et nos yeux ne nous confirment que trop cette terrible vérité. Au reste, c'est une erreur de croire, comme font bien des gens, qu'on ne pèche par gourmandise que lorsqu'on boit jusqu'à s'enivrer, ou qu'on mange jusqu'à s'incommoder. Car il est sûr que la trop grande avidité sur le manger et sur le boire est un péché. Voici présentement, par manière de confession, les princi-

(327) *Invidi... sua invidia ita laniantur, ut nullum faciant peccandi finem. Unde enim Cain fraterna se corde contaminavit ? Unde Esaü fratrem exagitarit ? Quis Jacob liberos in fratrem suum Joseph inflammavit ? etc. S. CHRYSOST., homil. 40 in Matth.)*

(528) *Luxuriosa res vinum, et tumultuosa ebrietas. Quicunque his delectatur, non erit sapiens. (Prov. XX, 1.)*

(529) *Isa., XXVIII, passim ; Osee, IV, 7 ; Eccli., XXXVII, 2 et seq.*

pales fautes qu'on peut commettre contre la tempérance.

Je m'accuse d'avoir bu et mangé avec excès, jusqu'à m'incommoder et à troubler ma raison. Les deux premières fois, ça été par surprise : dans la suite, ça été par complaisance et enfin par goût et par habitude.

Dans l'ivresse, j'ai juré, dit des injures, commis des indécences, causé du scandale à huit ou dix personnes qui étaient présentes et à d'autres qui auront appris ce qui s'était passé.

J'ai été au cabaret, prévoyant bien que je m'y enivrerais ; j'y ai mené, chaque fois, trois ou quatre de mes amis, et j'ai été cause qu'ils se sont enivrés : cela m'est arrivé plus souvent les dimanches ou fêtes que les jours ouvriers et dans le temps même de l'office ; j'ai forcé le cabaretier à nous donner du vin.

J'en ai moi-même donné, pendant ce temps-là, quoique je visse bien que ceux à qui j'en donnais ne manqueraient pas de s'enivrer ; je l'ai fait quelquefois par malice et quelquefois pour avoir meilleure composition dans les marchés que je voulais faire avec eux ; je me suis vanté de les avoir enivrés ; j'ai même gagé que j'en viendrais à bout.

J'ai manqué de jeûner sans cause légitime ; j'ai mangé de la chair les jours où elle est défendue : le tout par sensualité ; j'ai invité les autres à faire de même. J'ai fait servir du gras, les jours maigres, à des gens qui n'en avaient pas besoin.

J'ai dépensé plus que je n'aurais dû, pour faire bonne chère, et pour nourrir ma sensualité.

Cette même sensualité a été cause que, dans mes maladies, je n'ai voulu ni faire diète, ni prendre des remèdes amers qui m'étaient ordonnés : ce qui m'a causé des rechutes et mis en danger de mort.

Comme l'humilité est le remède de l'orgueil et de l'envie, l'aumône et une sainte libéralité, celui de l'avarice, la retraite, la vigilance, la crainte et la mortification, ceux de l'impureté : de même, le remède de la gourmandise est la tempérance, le jeûne, et surtout la pensée de la mort et du jugement qui la doit suivre. Où est présentement ce riche voluptueux qui faisait, tous les jours, de magnifiques repas ? Il est dans le centre d'un feu dévorant, où il demande à grands cris une goutte d'eau qu'il n'obtiendra pas pendant toute l'éternité ! Après tout, la tempérance qu'on exige de nous n'est pas si difficile à garder. On ne nous demande, ni de manger notre pain avec la cendre, comme faisait le roi David ; ni de répandre sur nos aliments une poudre amère, comme faisait saint Vincent de Paul ; ni de ne vivre que de dattes ou de l'herbe des champs, comme ont fait tant d'illustres solitaires de la Thébaïde, dont plusieurs avaient été élevés dans les délices. On nous demande purement et simplement de nous contenter du nécessaire et de mortifier notre appétit qui se porte volontiers à la friandise ; de nous priver quelquefois, en esprit de pénitence, d'un petit morceau, d'une

bouchée, d'un rien qui serait le plus de notre goût : ce ne sont là que des bagatelles ; mais comme ces bagatelles coûtent dans l'occasion pour s'y résoudre, il n'y a qu'à se rappeler que nous servons un Dieu qui, sur la croix, n'a eu pour apaiser sa soif que du fiel et du vinaigre. Ah ! disait un pieux solitaire auquel on donna, le vendredi saint, un peu d'huile pour assaisonner ses pauvres légumes, *Mon Seigneur et mon Maître est attaché à un gibel infâme*, où il souffre tout ce qu'on peut souffrir, *et je mangerai de l'huile ?* il n'en sera pas ainsi !

VICTOIRE. — Ma fille, votre livre ne dit pas tout cela : vous y avez bien mis du vôtre et vous n'y avez rien mis que de bon.

CÉCILE. — Ma mère, vous êtes toujours obligeante. Mais, comme je l'ai dit d'abord, j'ai tiré d'ailleurs ce que j'y ai ajouté. Il me reste encore à parler de la colère et de la paresse. Je suivrai les mêmes guides qui m'ont conduite jusqu'ici.

La colère est une émotion déréglée, un mouvement impétueux qui nous porte à repousser avec violence ce qui nous déplaît, et à nous en venger.

J'ai dit, *une émotion déréglée*. Car il y a une émotion juste, et une colère sainte qui nous fait reprendre avec un certain feu ceux que nous n'avons pu corriger par la douceur, et c'est ce qu'on appelle zèle et indignation : *Mettez-vous en colère*, dit David, *et ne péchez pas.* (Psal. IV, 5.)

La colère dont il s'agit ici est bien différente ; c'est un péché capital qui en enfante beaucoup d'autres, et surtout les divisions, les querelles, les injures, assez souvent les procès, et quelquefois les meurtres. C'est pour cela que, quoiqu'elle n'aille pas toujours au péché mortel, comme lorsqu'elle est légère ou que ce n'est qu'un mouvement passager peu délibéré, elle ne laisse pas d'y aller très-souvent, et surtout en ceux qui ne pensent guère à Dieu. Pour se confesser exactement de ce péché, on dira :

Je me suis laissée aller à l'impatience et à la colère d'une manière violente, et cela quelquefois pour un mot de travers, pour une légère injure, ou parce qu'on me reprochait de mes défauts.

J'ai mis le trouble dans mon ménage et chez mes voisins par une vivacité insultante. J'ai repris mon mari et corrigé ceux de ma famille par emportement. J'ai été jusqu'à frapper pour une bagatelle.

J'ai fait des procès et suscité des troubles par animosité. J'ai inspiré mes sentiments à d'autres. J'ai souhaité l'occasion de me venger.

J'ai offensé les autres par mes caprices et ma mauvaise humeur. Je n'ai fait aucun effort pour me corriger de ces défauts, quoiqu'ils soient pour moi et pour plusieurs autres les sources de beaucoup de péchés comme de jurements et de médisances.

MADELEINE. — Mais comment se corriger de ce défaut, surtout quand on a le malheur d'être, comme moi, d'un naturel vif, ardent, et qui prend feu tout d'un coup. Cela

est dans le sang, et le sang ne se réforme pas.

VICTOIRE. — Ma fille, nous pouvons tout en celui qui nous a fortifiés par sa grâce (330). Saint François de Sales était d'un naturel vif, la foi et la raison en firent le plus doux des hommes, et ce fut peut-être autant par sa douceur que par sa science, qu'il convertit plus de soixante-dix mille hérétiques dans le Chablais. N'agir jamais par passion, prier beaucoup et parler peu, s'accoutumer à la patience, surtout avoir grand soin d'arrêter la première émotion, voilà ce qui nous guérira bientôt de la colère, quelque invincible qu'elle nous paraisse. Mais ce qui achèvera de nous gagner, c'est l'exemple de notre divin Sauveur, de ce Dieu tout-puissant, qui, sans ouvrir la bouche, se laissa mener au supplice comme un agneau à la boucherie; qui ne rendit jamais outrage pour outrage, et qui, bien loin de faire des menaces à ses enfants persécuteurs, pria son Père de leur pardonner (331). C'est sur ce grand modèle que se sont réglés tous les véritables chrétiens, et ceux mêmes qui paraissaient moins nés pour digérer une injure. Je connais un seigneur d'un très-beau nom qui, faisant la quête pour les pauvres à la porte d'une église, présenta la bourse à un officier et le pria d'y mettre quelque aumône. Cet officier, à qui une telle importunité ne plaisait pas, au lieu d'aumône, lui donna un soufflet; le peuple, indigné d'une pareille insulte, demanda si c'était ainsi qu'on traite un homme de qualité. Celui-ci, sans s'émouvoir, dit tranquillement à celui qui l'avait frappé : *Monsieur, un soufflet est bon pour moi, mais il faudrait quelque chose de mieux aux pauvres qui souffrent beaucoup* (332). Un emporté aurait voulu un duel, un homme qui sut se faire violence, fut un doux spectacle aux yeux des anges et des hommes.

CÉCILE. — Voilà un beau trait. Je vous l'avais déjà entendu raconter une fois, et je l'ai répété à bien des gens qui tous en ont été édifiés. Car rien ne frappe tant que les exemples, et on ne peut trop les faire valoir, Je continue ma leçon et je finis.

La paresse qui est le dernier des péchés capitaux, est un vice qui nous dégoûte de nos devoirs et de la pratique des vertus, à cause de la violence qu'il faudrait se faire pour les remplir, et s'en bien acquitter.

Les filles de la paresse, c'est-à-dire, les effets qu'elle produit, sont : 1° le mépris des biens spirituels et de ceux qui, par leur bon exemple, leurs avis, leurs instructions, tâchent de nous porter à la piété; 2° la pusillanimité, ou le découragement qui fait que nous omettons le bien sous prétexte que nous n'avons pas assez de force pour l'entreprendre. Rien de plus commun, lorsqu'on nous commande ou qu'on nous défend quelque chose, que de répondre : *Je ne le puis*

pas, cela est plus fort que moi ; 3° Un engourdissement et une sorte de langueur qui nous fait omettre une partie de ce qu'il faudrait faire, et faire l'autre négligemment; 4° La dissipation de l'esprit et du cœur, qui, ne trouvant que du dégoût dans les choses les plus saintes, se jette sur les objets extérieurs, et cherche dans la frivolité des amusements du siècle un plaisir qu'elle ne veut pas trouver dans les choses de Dieu ; 5° Enfin, l'inconstance et l'oisiveté : l'inconstance, on prend la résolution de se donner à Dieu et d'imiter tels et telles, dont la piété édifie : un moment après on se lasse, parce que dans le dégoût qu'on a des devoirs de la religion et de ceux de son état, on n'en remplit tout au plus qu'une partie, et qu'on le fait avec si peu de zèle, si peu d'affection, qu'un homme du monde qu'on servirait ainsi en serait indigné. Ces principes, qui seront un jour la matière de mon jugement, étant ainsi établis, il ne sera que trop aisé de dire à confesse :

J'ai eu du dégoût pour les exercices de la religion, comme sont la prière et le service divin. Je les ai omis tant de temps, ou je m'en suis acquitté avec une tiédeur mortelle.

J'ai, par paresse, négligé ou mal rempli les devoirs de mon état, de mon emploi, de mon travail, n'instruisant pas ceux que je devais instruire, ne veillant pas sur ceux sur qui je devais veiller, ne réprimant pas ceux que j'aurais dû corriger.

J'ai vécu dans l'ignorance des vérités du salut parce que je n'ai pas voulu me donner la peine de les apprendre, j'ai négligé, par paresse, de recevoir ou de faire recevoir à ceux qui étaient sous ma charge le sacrement de la confirmation. Je n'ai pas eu soin de m'approcher ou de les faire approcher de la pénitence et de la sainte communion.

Je me suis levé trop tard, et cela m'a fait manquer, en tout ou en partie, à telle et telle de mes obligations, quelquefois même aux plus grandes, comme celle d'entendre la messe.

Il n'y a que des remèdes bien forts qui puissent guérir un mal aussi naturel à l'homme que l'est celui de la paresse. En voici quelques-uns qui y sont très-propres, mais que je n'ai pu lire sans frayeur.

Le premier est de penser sérieusement à cette nuit éternelle où le temps de travailler à son salut est passé pour toujours (333), et où il n'y a plus ni larmes, ni efforts qui puissent réparer la perte qu'on a faite.

Le second est de se rappeler souvent ces terribles paroles du souverain Juge : *Tout arbre qui ne porte point de bon fruit sera coupé et jeté au feu...* (Matth., III, 10.) *Voilà trois ans que je cherche de fruit dans ce figuier, et je n'en trouve point, ôtez-le d'ici...* (Luc., XIII, 7.) Et encore : *Jeté ce serviteur inutile dans*

(330) *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Philipp., IV, 15.)

(331) *Qui cum malediceretur, non maledicebat, cum pateretur, non comminabatur.* (1 Petr., II, 25.) Vide Luc., XXIII, 34.

(332) Ce fait est très-vrai, et je nommerais M. le marquis à qui il est arrivé, si je ne craignais de blesser sa modestie.

(333) *Venit nox, quando nemo potest operari.* (Jonn. IX, 4; Vide Eccle., IX, 10.)

les ténèbres extérieures, dans ces ténèbres où il n'y a que des pleurs et des grincements de dents. (Matth., XXV, 30.) Et qu'avait donc fait ce pauvre serviteur? Avait-il dépensé son talent au jeu? S'en était-il servi pour la débauche ou pour se faire un habit au-dessus de sa condition? Rien de tout cela. Tout son crime fut de ne l'avoir pas fait profiter comme il aurait dû faire, et de paraître les mains vides devant son Maître. Ah! mes chères sœurs, que dirai-je donc dans ce grand et terrible jour, moi qui n'y paraîtrai que les mains souillées d'iniquité!

Un troisième moyen de bannir la paresse spirituelle, c'est de considérer avec quelle ardeur les enfants du siècle travaillent à leur fortune. Ils y emploient le jour et la nuit. Il n'y a ni été, ni hiver qui puissent les arrêter. Ils passent les mers, et s'exposent à mille et mille dangers; et cela, comme dit saint Paul, *pour une couronne corruptible* (I Cor., IX, 25), dont ils ne peuvent jouir que quelques années, et que souvent ils ne peuvent atteindre. Et nous, comme ces hommes dont parle l'Evangile, nous serons oisifs toute la journée, quelquefois toute la semaine, et peut-être toute la vie! Faut-il donc que les enfants de Bélial soient plus intelligents, plus précautionnés que les enfants de la lumière! Voilà ce que j'ai pu recueillir de meilleur sur ce sujet. Malheureusement j'y trouve une ample matière d'examen et d'humiliations pour moi.

VICTOIRE. — Nous ne pouvons nous rassurer que parce que nous avons affaire à un bon Maître, à un Dieu plein de clémence et de miséricorde. Voilà nos bons missionnaires qui arrivent ce soir. Il faut espérer qu'étant au fait des voies du salut comme ils le sont par état, ils nous fourniront de nouvelles lumières pour arriver au port. Messieurs nos prêtres ne confesseront point pendant la mission. C'est assez l'usage, et cet usage est bien fondé.

SUSANNE. — Je n'en vois pas la raison.

VICTOIRE. — Elle n'est cependant pas bien difficile à deviner. C'est pour donner à un chacun une pleine liberté de s'adresser à qui il lui plaira, et l'obliger en quelque sorte d'en faire usage. Une jeune personne que son curé a confessée dès l'enfance, qu'il regarde comme un modèle de vertu, à qui il fournit de quoi vivre, vient à tomber dans une faute humiliante ou que son imagination alarmée lui représente comme telle; elle ne pourra quelquefois se résoudre à la lui découvrir; ce démon muet dont on nous a souvent parlé, lui fermera la bouche. Elle n'osera cependant par respect humain s'adresser à un autre, elle fera des confessions et peut-être des communions sacrilèges. N'est-ce donc pas un grand bonheur pour elle, que de pouvoir comme toutes les autres s'ouvrir à un prêtre qui ne la connaît point, et qu'elle ne reverra jamais? Ces réflexions ne sont pas de mon cru, je les ai entendues faire à des gens très-expérimentés, et elles m'ont paru solides. Cependant, ajoutait l'un d'eux, si je confessais une personne

scrupuleuse et que je connusse de longue main, je ne lui dirais pas d'aller à un autre, parce que cela ne servirait qu'à l'embrouiller. Il en serait de même, si j'avais entendu quelqu'un avec qui je n'aurais pas encore fini. Tout cela me paraît bien juste, et je sais que cette conduite a fait grand bien en différentes paroisses que je pourrais nommer. A demain, mes chères filles. Monsieur le curé m'a promis de nous faire un petit entretien sur les principaux devoirs des gens de la campagne. Au moyen de cela, il ne nous manquera plus rien de ce qui est nécessaire pour faire une bonne confession.

CÉCILE et toutes les autres. — Nous ne manquerons pas de nous y trouver. Les brebis entendent toujours volontiers la voix de leur pasteur, et surtout d'un pasteur aussi accompli en tout genre, qu'est le nôtre.

VICTOIRE. — Madeleine, je vous prie de rester un moment, j'ai deux mots à vous dire. Est-il vrai que votre bonne mère a entendu parler de votre conversion?

MADELEINE. — Ah! Seigneur, quelle conversion, ce n'en est encore qu'un faible désir. Mais enfin ma mère le sait, et voici comment :

Depuis six mois je ne l'avais point vue, sous prétexte que j'avais peine à faire les deux lieues qui nous séparent; mais au fond, parce qu'elle me prêchait toujours, et que je n'aimais point du tout ses sermons. J'y fus le jour de sainte Geneviève pour lui souhaiter la bonne année. Comme je suis fort connue dans ce bourg, et qu'on m'y a toujours vue très-dissipée, on s'arrangea pour m'inviter à une danse, qui devait se faire à l'entrée du village. Dix ou douze personnes, hommes et femmes vinrent avec deux violons pour m'engager à cette belle partie. Ils comptaient m'y mener en triomphe. Ma sainte mère, qui déteste tout cela, en frémissait d'avance. Mais, grâce à Dieu, elle fut bientôt rassurée. J'ouvre la fenêtre, et d'un ton ferme je dis à tous ces gens-là : « Mes amis vous pouvez vous en retourner comme vous êtes venus. J'espère que vous ne me verrez jamais danser. Je ne l'ai que trop fait, j'en connais l'abus et les suites. » Le chef de la troupe, étourdi de ce début, auquel il ne s'attendait pas, me dit que la danse allait se faire chez lui, et que chez lui on ne faisait point de mal. « Eh! Monsieur, lui répliquai-je, croyez-vous parler à une novice? Chez vous, comme partout ailleurs, combien de chansons trop libres, combien de paroles indécentes, combien de familiarités. » A ces mots tout l'essai disparut en murmurant. Les uns disaient : *Laissez-là cette bigotte*; les autres, *elle a perdu l'esprit*. Chacun tirait sa flèche contre moi; c'est ce que nous rapporta une jeune servante qui les suivit quelque temps.

VICTOIRE. — Voilà ce qui s'appelle fronder le respect humain, et briser ses liens de manière à n'y pas revenir. J'espère que Dieu en tirera sa gloire, et vous votre consolation. Mais que disait votre bonne mère pendant ce temps-là?

MADELEINE. — Elle crut presque d'abord que c'était un rêve, mais quand elle vit des larmes que la douleur du passé faisait couler de mes yeux, elle ne douta plus de ma sincérité. Une espèce de saisissement lui fit garder le silence pendant deux ou trois minutes. Elle le rompit enfin avec une sorte de transport, par ces paroles que nous disons à Complies, C'est maintenant, Seigneur, que vous melaisserez mourir en paix (*Luc.*, II, 29); puisque mes yeux ont le bonheur de voir ma fille en chemin de revenir à vous. Là-dessus, comme elle n'était presque plus maîtresse d'elle-même, elle trahit un secret qu'elle m'avait toujours caché. «Ma fille, ma chère fille, me dit-elle, vous savez mon âge (elle est du siècle passé). Eh bien, depuis quatre ans je porte un rude cilice, et je jeûne tous les vendredis au pain et à l'eau, pour obtenir du ciel votre conversion. Je me crois exaucée, j'en bénirai le Seigneur jusqu'au dernier soupir. » Cet aveu et ces dernières paroles me touchèrent jusqu'au fond du cœur; et je ne les oublierai jamais.

VICTOIRE. — Elles sont en effet bien touchantes; et je crois que je ne les oublierai pas non plus. Voilà une vraie Monique de nos jours. Ce fut aussi pas ses prières et par ses larmes que l'ancienne obtint la conversion de saint Augustin. Mais quelle leçon pour tant de pères et de mères, qui voient d'un œil tranquille leurs enfants donner dans les plus tristes écarts; et dont les uns se contentent de dire qu'il faut que jeunesse se passe; et les autres, en ne leur parlant que d'une manière emportée, ne font que les aigrir; et pas un ne pense à fléchir en leur faveur par de ferventes prières cet arbitre souverain des cœurs, à qui seul il appartient de les faire rentrer dans la voie qui mène à la vie! J'en ai vu qui, pour obtenir cette grâce du ciel à leurs enfants, n'auraient pas donné un morceau de pain à un pauvre, quoiqu'ils fussent en état de le soulager.

MADELEINE. — Ma bonne mère n'en usait pas ainsi, quoique sa fortune soit assez médiocre. Et j'ai oublié de vous dire qu'entre les jeûnes des vendredis, dont je vous ai parlé, tous les jours, à chaque repas, elle se mortifiait de quelque chose; et ce qu'elle se retranchait, fut toujours au profit de la veuve et de l'orphelin.

VICTOIRE. — Quelle mère! mon Dieu, et que des enfants sont heureux d'en avoir une pareille. Eh bien, je veux qu'elle soit aussi la mienne. Dites-lui à la première entrevue, que j'ai pour elle tout le respect et toute la tendresse d'une fille, et que je me recommande bien à ses prières.

MADELEINE. — Elle vous connaît de réputation, et je suis sûre qu'elle sera très-sensible à vos bontés. Mais, comme en fait de prières, elle veut toujours gagner au change, dès ce moment je la recommande aux vôtres. Bien persuadée qu'en vous souvenant de la mère devant Dieu, vous n'oublierez pas la fille, qui est en même temps la sienne et la vôtre.

VICTOIRE. — Non, ma chère fille, et vous

pouvez compter que je ne vous oublierai jamais. Je compte en même temps que vous me rendrez la pareille. Votre air et votre silence même m'en répondent.

ENTRETIEN VI.

Sur les différents devoirs des personnes de la campagne.

ANSELME, VICTOIRE, SUSANNE, et les autres.

VICTOIRE. — J'attends notre bon pasteur. Il m'a donné sa parole pour six heures. Il y est fidèle: je m'étonne qu'il ne soit pas encore venu.

MÉLANIE. — Je l'ai rencontré dans mon chemin. Il m'a dit qu'on venait de l'avertir pour un malade, et qu'il comptait être bientôt de retour, mais j'ai peur qu'il ne tarde.

VICTOIRE. — Une toux violente m'a empêchée d'assister ce matin au premier discours de la mission. Madeleine voudrait-elle bien me dédommager un peu de la perte que j'ai faite. Et d'abord a-t-elle été contente du sermon?

MADELEINE (*aussi contente que confuse*). — Ce bon prêtre est celui-là même que j'avais déjà entendu à Terny, et dont je vous parlais dans notre première entrevue. Il a prêché sur l'affaire du salut, *point d'affaire plus importante, point d'affaire plus négligée*, voilà sa division.

Point d'affaire plus importante que celle du salut, soit qu'on la considère en elle-même, soit qu'on la considère en ses suites.

Elle est grande en elle-même, c'est le jugement qu'en a porté le Père éternel en nous donnant son Fils unique; le Fils en s'immolant pour nous sauver, le Saint-Esprit en remplissant du feu de la charité tant de milliers d'apôtres, de martyrs, de vierges et de confesseurs qui tous nous ont appris par leurs exemples et par leurs leçons qu'il ne sert de rien à un homme de gagner tout l'univers, s'il est assez malheureux pour perdre son âme, l'orateur a beaucoup insisté sur cette parole de notre divin Maître; et il avait bien raison, puisque ce seul mot un peu approfondi suffirait pour ouvrir les yeux à tout l'univers. Eh! que me servira d'avoir amassé du bien, d'avoir établi mes enfants au-dessus de leur condition, d'avoir fait bonne chère pendant toute ma vie, si j'ai le malheur de perdre mon âme pendant toute l'éternité. Ce seul nom d'éternité me fait frémir. Je lisais, il y a deux jours, dans le livre des *Réflexions importantes*, ces terribles paroles: « Si Dieu disait à un damné: Tu vois ce petit oiseau. A la fin de chaque siècle il boira une goutte d'eau de la mer; quand il l'aura toute épuisée, tes supplices finiront. Juste ciel! combien faudrait-il de millions et de millions de siècles pour en venir là, cependant cette proposition serait reçue avec des transports de joie. Tout l'enfer en serait jaloux, chaque réprouvé dirait: Il est vrai qu'il souffrira longtemps, mais enfin ses tourments finiront un jour, et les nôtres ne finiront jamais. O rage! ô désespoir! cruelle éternité, que ton nom est ter-

rible! » Faut-il donc que j'y aie si peu pensé, et que tant d'autres qui ne m'ont que trop imitée, y pensent encore si peu. Je m'arrête ici, mes bonnes sœurs, la douleur étouffe ma voix.

VICTOIRE. — Ma fille, il est bien juste que nous gémissions toutes de nos péchés, mais il ne faut pas que nous perdions la confiance. Il est vrai que les miséricordes de Dieu ont un terme, mais quand on revient à lui de tout son cœur, il n'y a rien qu'on ne puisse espérer. Il est... On frappe, ce sera peut-être M. le curé... Tout juste, c'est lui-même.

ANSELME. — Bonjour, mes chères filles. Je suis charmé de voir cette petite portion de mon troupeau réunie ici, et uniquement réunie pour son salut, et pour la gloire de Dieu. Mais qu'avez-vous, en voilà une qui soupire, et les autres me paraissent un peu émuës.

VICTOIRE. — Monsieur, en vous attendant j'ai prié qu'on me fit un petit précis du sermon de ce matin, parce que je n'ai pu y assister : le peu qu'on nous en a dit, m'a touché.

ANSELME. — Vous avez perdu un bel et bon discours, l'orateur n'est ni guindé, ce qui m'aurait fait beaucoup de peine, ni bas et rampant. Il répand sur tout ce qu'il dit un air de chaleur et d'intérêt qui lui donne un nouveau prix. Sa division a été aussi juste que naturelle. « Point d'affaire plus importante que celle du salut, au jugement de Dieu, des anges, des démons mêmes. Point d'affaire cependant plus négligée que celle du salut. Et pourquoi ? C'est qu'on n'y pense pas ; c'est qu'on n'en entend parler qu'avec peine ; c'est qu'on laisse échapper toutes les occasions de la faire réussir ; c'est enfin qu'on ne remplit comme il faut aucun des devoirs qui nous sont prescrits. »

C'est pour vous faire une petite conférence sur ces devoirs, comme la bonne Victoire m'en a prié, que je suis venu ici. Je sais que vous êtes toutes bien instruites ; mais je sais aussi qu'il y a des vérités qu'on ne peut trop s'inculquer à soi-même et aux autres. Un seul mot fait quelquefois faire des réflexions qu'on n'avait point encore faites. Une emme vraiment chrétienne a des devoirs à remplir par rapport à Dieu, par rapport à elle-même, par rapport à son époux quand elle est dans les liens du mariage, par rapport à ses enfants ; par rapport à son prochain, et sous ce nom de prochain, je mets d'abord ses domestiques, ou ceux qui travaillent pour elle, parce qu'ils la touchent de très près ; ses supérieurs, civils ou ecclésiastiques, ses voisins et les pauvres. Il n'y a aucun de ces articles qui

ne puissent fournir de la matière à une juste conférence ; mais je ne veux qu'établir des principes généraux, et non pas faire des sermons. Je vous avertis seulement que je joindrai aux devoirs bien des choses qui, sans être d'une obligation stricte, contribuent beaucoup à nous les faire bien remplir. Vous l'allez voir tout à l'heure.

Devoirs par rapport à Dieu.

Pour bien remplir ses devoirs par rapport à Dieu, il faut le prier dévotement, lui rapporter toutes ses actions, éviter comme un serpent tout ce qui peut lui déplaire (334), et se rappeler de temps en temps ses jugements et sa loi.

Pour cela, mes chères sœurs, il faut tous les jours, autant qu'il sera possible, vous lever de bon matin. J'ai ouï dire à des dames de considération, que quand on paresse au lit, presque toute la matinée est perdue pour Dieu. Mille affaires prévues ou imprévues se succèdent les unes aux autres, et à peine a-t-on le temps de respirer.

En vous réveillant, commencez par remercier Dieu de ce qu'il a bien voulu vous conserver pendant la nuit. A combien d'autres, qui se portaient bien la veille, a-t-il refusé la même grâce ? J'en ai été témoin, et j'en frémis encore.

Après que vous êtes vêtues, ce que vous devez toujours faire avec la plus exacte modestie, fût-ce devant les personnes de votre sexe, parce qu'une femme peut être dangereuse à une autre ; prenez de l'eau bénite, en disant : *Soyez bénie, sainte et adorable Trinité, purifiez mon cœur.* Vous ferez ensuite votre prière du matin. Mais n'y oubliez jamais ces deux choses : l'une de jeter un coup d'œil sur les fautes auxquelles vous êtes plus sujettes, et de prier notre Seigneur de vous en préserver pendant le cours de la journée ; l'autre, à laquelle on ne pense point assez, de faire chaque jour des actes de foi, d'espérance et de charité. Il y a de grandes indulgences pour ceux qui les font (335.)

Entendez la messe tous les jours, autant que vous le pourrez. Entrez dans l'église avec une religieuse frayeur, que vos yeux ne soient jamais que sur l'autel, ou sur votre propre livre. Sans vouloir suivre le prêtre dans toutes ses paroles, ce que vous ne pouvez faire qu'avec beaucoup de précipitation, suivez-le dans ses actions principales. Au bas de l'autel il confesse ses péchés, et en demande pardon ; faites la même chose jusqu'à la fin du *Kyrie eleison*. Au *Gloria in excelsis*, rendez comme lui grâce à Dieu des bienfaits sans nombre que vous avez reçus,

(334) *Quasi a facie colubri fuge peccata.* (Eccli., XXI, 2.)

(335) Ces trois actes se trouvent ci-dessus, col. 1040 et col. 1041. Le savant pape Benoît XIV a confirmé, par son décret du 23 janvier 1756, les indulgences que Benoît XIII avait accordées aux fidèles qui les réciteront de cœur et de bouche avec leurs motifs : *Je crois... j'espère, etc., parce que, etc.* Chaque fois qu'on les récite, on gagne une indulgence de sept

ans et de sept quarantaines, et quand on les a récités tous les jours pendant un mois, on peut, en se confessant et communiant tel jour qu'on juge à propos, gagner une indulgence plénière, pourvu qu'on prie pour les fins ordinaires, c'est-à-dire pour l'extirpation des schismes et des hérésies, l'exaltation de l'Eglise notre sainte mère et la paix entre les princes chrétiens. Ces deux indulgences peuvent s'appliquer aux défunts.

et surtout de ce qu'il ne vous a pas enlevées comme tant d'autres, pendant que vous étiez dans les liens du péché. A l'Épître et à l'Evangile, faites des actes de foi, et proposez vous d'y conformer toutes vos actions. A l'Offertoire, offrez-lui votre esprit, votre cœur, votre personne tout entière, comme une victime disposée à tout ce qu'il voudra en faire; offrez-lui aussi vos enfants, vos amis et vos ennemis. Au *Sanctus*, en célébrant la grandeur de ce Dieu, qui est le saint par excellence, et qui règne sur les armées du ciel, humiliez-vous à la vue de vos misères. Il va bientôt paraître, demandez-lui votre guérison, et ne vous laissez point de dire: *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Souvenez-vous aussi de vos serviteurs et de vos servantes; de tels et telles qui m'intéressent davantage.* Aux deux élévations je ne vous prescris rien : votre cœur vous parlera assez. Il unira par un heureux lien les sentiments de crainte et d'amour. La vue de son Juge, et d'un Juge qui peut le punir comme *Osa*, le fera trembler; la vue de son Père ranimera sa confiance. Au *Pater*, demandez à ce tendre Père les grâces dont vous avez besoin pour dompter vos passions, pour expier les fautes qu'elles vous ont fait commettre, pour bien gouverner votre famille, pour ne rien entreprendre qui ne puisse se rapporter à la gloire de Dieu. Priez aussi pour le prêtre qui vous dit la messe. Il ne perd point de vue les fidèles, pendant toute l'action du sacrifice; et cependant il y en a peu qui pensent à prier pour lui. Au *Domine, non sum dignus*, dites dans un vrai sentiment d'humilité: « Je ne vois que trop, ô mon Seigneur et mon Dieu! que je ne suis pas digne de vous recevoir dans ma maison : elle n'est ni pure ni ornée comme il faut. Mais dites une parole et tout changera de face. Je serai à vous, et je veux y être, quelque chose qui m'en coûte; que ne peut pas la faiblesse même, quand elle est soutenue par votre bras tout-puissant? » Ces sentiments, avec de justes actions de grâces pour le bien que vous venez de recevoir, vous mèneront jusqu'au dernier Evangile.

Je souhaite fort que vous vous accoutumiez à dire tous les jours, après la messe, ou dans un autre temps, les litanies de Jésus et de la sainte Vierge. Il y a trois cents jours d'indulgence pour les premières et deux cents pour les secondes. Mon Dieu, que je serais aussi content, si je voyais ceux qui se rencontrent dans le chemin, dire l'un : *Loué soit le Seigneur Jésus-Christ*, et l'autre répondre, *Ainsi soit-il*. Il y a aussi une indulgence, elle est de cent jours, et quand elle ne serait que d'une minute, il viendrait un temps où nous serons charmés de l'avoir gagnée. Tâchons, mes filles, d'établir cet usage parmi nous. Je l'ai vu pratiqué dans toute l'Alsace par les voyageurs qui se rencontrent. J'espère que peu à peu il s'introduira chez nous. Si les beaux esprits de nos compagnes s'en moquent, tant pis pour eux, et tant mieux pour nous. Commençons dès ce moment, mes chères sœurs : *Loué soit notre*

Seigneur Jésus-Christ. TOUTES. — Ainsi soit-il.

Lorsque vous êtes de retour à la maison, il ne faut pas tellement vous livrer à vos affaires domestiques, que vous ne perdiez de vue le Créateur. Rappelez-le-vous au moins d'heure en heure; quand l'horloge sonne, dites avec une simplicité d'enfant : *Mon Dieu, je vous offre mon cœur et mon action; daignez bénir l'un et l'autre.* Comme l'irréligion des villes commence à se répandre dans les campagnes, je vous prie de tenir ferme contre ces prétendus esprits forts, qui traitent de minuties et d'enfantillages toutes nos pratiques de piété. Ils se croiraient déshonorés, s'ils disaient le *Benedicite* et les grâces avant et après le repas. Quelque part que vous vous trouviez, n'y manquez jamais, fussiez-vous être seule de votre bande. Un homme qui ne remercie pas Dieu de la nourriture qu'il veut bien lui donner, ressemble à ces animaux qui mangent le gland sous un chêne, sans lever les yeux vers la la main qui les leur envoie.

Je souhaiterais bien que chacune de vous pût faire tous les jours dans sa maison, ou ailleurs, une lecture de piété en commun. L'Evangile du jour, la vie du saint que l'Eglise honore, quelques versets du beau livre de *l'Imitation*, tout cela sert beaucoup, et se fait en peu de temps. Grâce au Seigneur, vous n'êtes pas de celles qui ne comptent de temps perdu que celui qu'elles donnent à Dieu.

Vous finirez, comme de raison, la journée par la prière du soir. Ne manquez jamais à vous examiner sur les fautes ou vous tombez plus souvent, et humiliez-vous d'avoir violé la résolution que vous aviez prise le matin, de les éviter.

Je ne vous parlerai ni de la messe de paroisse ni de la fréquentation des sacrements, parce que je sais que ça été la matière de quelques-uns de vos entretiens. Je passe aux devoirs que chacun est tenu de remplir par rapport à lui-même. Je serai aussi court sur ce chapitre, que j'ai été diffus sur le précédent.

Devoirs par rapport à nous-mêmes

L'homme est composé de corps et d'âme. Il doit aimer son corps, mais il ne doit l'aimer que par rapport à son âme. Il doit aimer son âme, mais il ne doit l'aimer que par rapport à Dieu. Au moyen de ces deux principes, tous vos devoirs par rapport à vous-mêmes sont établis.

Vous devez aimer votre corps, il ne vous est donc pas permis de l'exposer témérairement au danger de périr, ni de l'accabler de mortifications qui passent ses forces. Une ferveur naissante se fait quelquefois illusion sur ce point. On lit la vie de ces saints qui ont été des victimes de pénitence; on croit pouvoir les imiter; on se trompe, et on ruine sa santé. Chacun a sa grâce. Ne faites jamais rien de considérable en ce genre, qu'avec la permission de votre directeur. Vous allez voir qu'en vous retranchant les

mortifications extraordinaires, il vous en restera encore assez d'autres à pratiquer.

Vous ne devez aimer votre corps que par rapport à votre âme. Vous ne devez donc ni le parer au-dessus de votre état, comme on fait aujourd'hui, que toutes les conditions sont confondues ; ni le présenter jamais d'une manière qui ne soit pas dans la plus exacte modestie. Vous devez donc encore veiller sur vos yeux, afin qu'ils ne s'arrêtent jamais sur la vanité : vous devez même leur retrancher d'innocents objets, pour les accoutumer à se priver de ceux qu'ils ne pourraient voir sans danger. *La mort entre par les fenêtres*, dit l'Écriture (336) ; et ces fenêtres sont très-souvent nos yeux. Or ce que je dis ici d'un sens, peut et doit s'étendre à tous les autres. D'où il suit qu'une personne qui ne s'aime que chrétiennement, trouve du matin au soir l'occasion de se mortifier. J'ai lu la vie d'un homme de bien qui alla à Rome, pour honorer dans cette auguste capitale du monde chrétien les cendres de tant d'apôtres et de martyrs que la fureur des tyrans s'est immolés. Quand il fut à la porte de cette ville, où il y a tant de superbes monuments à voir, il sentit son cœur se dilater. Il s'arrêta tout court : *Il n'y a, dit-il, non, il n'y a pour un pécheur comme moi, d'autre plaisir que celui de se priver de tout plaisir*. Là-dessus il se met à genoux, fait avec la plus tendre ferveur sa prière hors des murs, se relève, et revient sur ses pas.

MÉLANIE. — Permettez-moi, mon bon pasteur, de vous interrompre un moment. Curieuse, comme je suis, si j'avais fait un pareil sacrifice, je crois que Dieu me devrait son paradis.

ANSELME. — Comme je vous connais un peu, je conviens encore, ma sœur, que ce sacrifice vous coûterait plus qu'à un autre. Mais pour ravir le royaume des cieux, il faut quelque chose de plus. Il faut en mortifiant le corps, mortifier l'esprit et le cœur, et faire l'un et l'autre pour la gloire de Dieu. Vous aimeriez à savoir toutes les nouvelles du jour, à orner votre esprit de la connaissance de l'histoire ancienne et moderne, à converser avec des personnes d'un génie élevé qui, à la vérité, ne parlent mal de personne, mais qui ne parlent jamais de Dieu. Retranchez-vous au moins une bonne partie de ces faibles consolations, efforcez-vous de marcher par une voie sublime (337) et plus digne de vous. Pensez que votre âme est comme une émanation de la Divinité ; que le ciel est votre patrie, qu'il vous reste encore bien du chemin à faire pour y arriver. A la lueur de ces principes, vous n'aurez bientôt que du dégoût pour tout ce qui est le plus assorti à vos inclinations naturelles ; et comme Salomon, après qu'il eut étendu ses recherches

depuis l'hysope jusqu'aux cèdres du Liban (338), vous reconnaîtrez qu'à l'exception du service et de l'amour de Dieu, tout n'est que vanité, tourment et affliction d'esprit. Qui sait si ce prince ne l'éprouve pas aujourd'hui dans les enfers ? Au moins est-il sûr que son salut est un problème, sur lequel les docteurs de l'Eglise sont très-partagés.

Devoirs de l'union conjugale.

Un mari doit aimer sa femme, une femme doit être soumise à son mari (339) ; c'est ce que la raison et la foi nous apprennent également ; et il n'y a eu dans tous les siècles tant de mariages infortunés, que parce que ces deux règles n'y ont pas été observées. La soumission qu'une femme doit à son époux ne l'oblige assurément ni à concourir à ses désordres, ni à se prêter à ses criminelles passions. Elle ne l'oblige pas non plus à ne lui donner aucun conseil dans les affaires du ménage. Il y a, sans contredit, des femmes très-intelligentes, et qui, comme il est rapporté d'une au second livre des Rois (339*), sont capables de réparer l'imprudence d'un mari, et d'empêcher la ruine de leur famille. Mais il faut en général qu'elles obéissent à leurs époux, comme l'Eglise obéit à Jésus-Christ. C'est la comparaison dont se sert l'Apôtre des nations, et elle est très-forte, et dit bien des choses. Elle vous apprend la respectueuse tendresse qui doit accompagner votre soumission ; et que cette même soumission, sans jamais aller jusqu'au mal, doit vous engager à bien des choses qui coûtent beaucoup à la nature. Car s'il est vrai que le Sauveur a souffert pour son Eglise jusqu'à la mort de la croix, il est vrai aussi qu'il lui a imposé bien des lois, qu'un premier coup d'œil a peine à digérer ; celle de renoncer à son père, à sa mère et à soi-même, n'est pas plus aisée, et c'est néanmoins par là qu'il faut commencer, quand on veut marcher à la suite de ce grand Maître.

Mais, nous dit une femme excédée de chagrin, je ne trouve rien dans mon mari de ce que je devais attendre. Depuis le malheureux jour qui nous a unis, il a totalement changé. Il était doux, sage, complaisant, et d'une conduite si régulière, que quand je l'épousai tout le monde m'en félicita, et plusieurs envièrent mon sort. A peine ce prétendu bonheur a-t-il duré quatre ou cinq mois. Cet homme, qui ne me perdait de vue qu'avec peine, s'est lassé de moi. Il est devenu dur, violent et emporté, sujet au vin, ami du cabaret, et à tous ces défauts qui a joint enfin celui de la jalousie, qu'on dit être le plus cruel de tous. Comment servir Dieu

(336) *Ascendit mors per fenestras nostras.* (Jer., IX, 21.)

(337) *Excellentiorem viam vobis demonstro.* (I Cor., XII, 31.)

(338) *Disputavit Salomon super lignis a cedro quæ est in Libano, usque ad hyssopum quæ egreditur de variete.* (III Reg., IV, 53.)

(339) *Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam.* (Ephes., V, 25.) *Mulieres viris suis subditæ sint.* (Ibid., 22.)

(339*) Voyez le second livre des Rois, chap. 15, où Abigail, femme de Nabal, arrête la colère de David que Nabal avait irrité.

dans un pareil état? Toute la patience de Job n'y suffirait pas.

Voilà, mes filles, ce qu'une femme peut alléguer de plus fort; et je crois que par la miséricorde de Dieu, aucune de vous n'est dans une position aussi affligeante. Mais en vous y supposant, commençons, avant que de présenter le remède du mal, par examiner si ce n'est point à vous qu'il doit, au moins en grande partie, sa naissance ou son accroissement.

Votre mari est devenu vif, emporté et violent. Mais n'est-ce point vous qui l'y avez forcé, ou qui lui en avez donné l'exemple? N'est-ce point vous qui, pour un mot mal digéré, et souvent peu réfléchi, l'avez accablé d'un déluge de reproches et de paroles désobligeantes? Il est devenu jaloux; mais peut-être que cette jalousie n'est que dans votre imagination. Peut-être aussi qu'il voit avec peine, que tandis que vous êtes douce, complaisante et affable aux autres, vous ne le regardez qu'avec des yeux noirs, et un air toujours farouche. C'est peut-être encore par cette raison qu'il va au cabaret. Il y cherche une ressource qu'il ne trouve pas chez lui. Il a tort, j'en conviens, mais ne l'avez-vous point aussi?

Il y a sans doute des femmes qui pourraient me répondre que par la miséricorde de Dieu, elles sont innocentes de toutes les fautes dont je viens de parler. Je le crois, et j'en connais plusieurs de cette espèce. Mais dans ce cas-là, je leur dirai encore avec l'Apôtre : *Femmes, aimez vos maris, et soyez-leur soumises (Coloss., III, 18)* dans tout ce qui n'intéressera point la conscience. Ne répondez jamais à une dureté par une autre. Redoublez de douceur et d'égards, à proportion qu'ils en manqueront pour vous. Ne vous dispensez que de ce qui passera vos forces, et excusez-vous toujours avec un esprit de paix et de tranquillité. Surtout priez beaucoup le Dieu d'union et de charité de venir à votre secours. Invoquez avec des larmes mêlées de confiance celle que l'Eglise appelle la consolatrice des affligés. Priez votre ange gardien de s'unir en votre faveur à celui qui est le gardien de votre époux; et peu à peu, comme le dit saint Paul (340), le mari infidèle ou déréglé, sera sanctifié par la femme pleine de foi et de religion. C'est ainsi que la vertueuse Monique, mère de saint Augustin, convertit Patrice, son mari. Jamais elle ne se plaignit à lui de ses infidélités; jamais elle ne lui répliqua un mot dans ses emportements. Elle attendit avec patience et soumission les moments de Dieu; et ce fut par cette conduite pleine de douceur, qu'elle eut la consolation de le gagner à Jésus-Christ un an avant sa mort. C'est ainsi encore que sainte Clotilde amena Clovis à la foi, et qu'elle en fit le premier roi chrétien. Mais c'est ainsi que la pieuse Elisabeth de la Croix fit d'un monstre et d'un tyran qu'elle avait épousé malgré elle, un modèle de douceur, de soumission

à la volonté de Dieu, de charité envers les pauvres. J'ai chez moi la vie de cette sainte dame. Je veux que vous la lisiez en commun, bien persuadé qu'elle fera couler de vos yeux des larmes de tendresse, de respect et d'admiration. Vous la prêterez ensuite aux deux personnes dont vous m'avez si souvent parlé, qui, à la vérité souffrent beaucoup, mais qui ne font qu'aigrir leurs peines par la manière dont elles les endurent. Passons présentement à un article qui est comme une suite naturelle de celui que je viens d'effleurer.

Devoirs des pères et des mères envers leurs enfants.

Tout le monde sait que le premier devoir d'un père et d'une mère est de procurer le baptême à leurs enfants. Mais on ne sait pas toujours, au moins dans la pratique, qu'il ne faut leur donner que des parrains et des marraines qui aient de la vertu, et qui, en cas de besoin, puissent suppléer à leurs parents et leur procurer une éducation chrétienne. On sait encore moins, quand on a un bien raisonnable comme vous autres, que Dieu n'a donné du lait à une mère qu'afin qu'elle nourrisse elle-même son enfant. Ce qui est sûr, c'est que l'usage contraire a souvent causé des maladies et la mort même à l'enfant et à la mère, comme me disait un jour à Paris une dame très-riche qui en avait eu douze et qui les avait tous nourris.

Dès qu'ils commencent à atteindre les prémices de la raison, il faut les porter doucement à Dieu, leur faire entendre qu'ils ont un Père dans les cieux, que c'est lui qui les conserve et qui les nourrit; qu'il aime bien ceux qui l'aiment, mais qu'il punit ceux qui sont désobéissants, etc.

Comme rien ne se grave mieux dans l'esprit de la jeunesse que l'histoire, il faut, quand ils savent un peu lire, leur en mettre quelque bonne entre les mains. Il y en a une fort courte de l'Ancien et du Nouveau Testament qui leur convient bien. Ayez soin de leur en faire rendre compte, aussi bien que du catéchisme lorsqu'ils seront en âge d'y assister. Mais, au nom de Dieu, ne les relevez jamais avec dureté quand ils ne diront pas bien. Une mère qui, pour ainsi dire, ne parle que la verge à la main, abrutit ses enfants au lieu de les instruire, comme je l'ai vu de mes yeux. Le grand secret est de faire tout par manière de récréation. On apprend toujours bien quand c'est l'amitié qui fait apprendre.

Quand vos filles seront en état de paraître un peu dans le monde, ayez soin qu'elles y paraissent toujours avec décence; jamais avec un air dissipé, des yeux toujours prêts à courir à droite et à gauche, et une démanigaison de répondre à toutes les sornettes qu'on leur dira. Je n'ai jamais oublié cette leçon d'une bonne mère : *Ma fille, ayez de l'honnêteté pour tout le monde, mais n'ayez de familiarité avec personne.* Un vertueux et

savant curé de Chevreuse (341) porte la sévérité si loin sur cette matière, qu'il ne veut pas qu'une fille en touche une autre du bout du doigt.

Il est très à propos d'accoutumer de bonne heure vos enfants à se confesser ; et comme ils ne savent presque pas d'abord comment s'y prendre, il faut leur rappeler les principales fautes qu'ils ont faites : Vous avez menti deux fois pour vous excuser ; vous avez ri dans l'église ; vous avez regardé à droite et à gauche pendant la messe ; vous avez parlé durement à votre sœur, et ainsi du reste. Pour ce qui est de la première communion, lorsque le catéchisme et le confesseur les en jugent capables, il faut encore les y disposer à la maison par une petite retraite, un grand recueillement et de saintes lectures qui leur fassent connaître et la grandeur de celui qu'ils doivent recevoir, et les grâces dont ils comblent ceux qui le reçoivent comme il faut, et la sévérité qu'il exerce sur ceux qui le reçoivent indignement. Je crois cependant qu'à parler en général, il vaut mieux inspirer à ces jeunes âmes la confiance et l'amour que des sentiments de trouble et de terreur.

J'oubliais de vous dire qu'il ne faut pas manquer de faire recevoir la confirmation à vos enfants quand l'occasion s'en présente, et qu'il faut même la chercher quand elle ne se présente pas. Dans un siècle d'irrégion comme le nôtre on a plus que jamais besoin du sacrement qui soutient la foi et qui donne la force de la confesser.

Quand il s'agira de marier vos enfants, ne cherchez pas le parti le plus avantageux pour la fortune, mais celui qui est le plus favorable à la vertu et à la piété. La fortune ne dure tout au plus qu'autant que la vie, et la vie n'est qu'une vapeur qui passe comme l'ombre : *Quid est enim vita vestra ?* dit l'apôtre saint Jacques, *vapor est ad modicum parens, et deinceps exterminabitur.* (*Jac.*, IV, 15.)

Si par un malheur qui n'est que trop commun vos enfants se dérangent quand ils seront établis, n'oubliez pas que vous êtes toujours leur mère. Parlez-leur avec douceur, et puis avec force. S'ils ne paient vos leçons et votre tendresse que d'ingratitude et de mépris, jetez-vous dans le sein de Dieu. Peut-être qu'on dira encore, comme on le dit à sainte Monique par rapport à saint Augustin : *Non, le fils de tant de larmes ne périra pas.* Quelle douleur si, du sein de la gloire vous voyiez un jour le fruit de vos entrailles nager dans les flammes éternelles. Je me trompe, dans le séjour de la gloire il n'y a ni douleur ni compassion pour des malheureux qui ne le sont que parce qu'ils ont voulu l'être. On n'y entend que ces paroles : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements les plus terribles sont remplis d'équité* (342).

Ceux qui ont des domestiques, ou, ce qui revient à peu près au même, des ouvriers

qui travaillent dans leur maison, leur doivent une partie de ce qu'ils doivent à leurs enfants. Car sans parler du bon exemple qui est dû à tout le monde, ils doivent veiller sur leur conduite, avoir soin que dans leurs entretiens il ne se glisse rien de mauvais, écarter d'eux les compagnies suspectes, leur donner le temps d'assister aux instructions et aux offices publics, les y mener eux-mêmes, les engager à fréquenter les sacrements et leur faire bien entendre qu'il en coûte beaucoup moins pour se confesser une ou deux fois par mois que pour ne se confesser qu'une fois par an. Il pourra s'en trouver parmi eux qui auront d'abord de la peine à goûter cette morale, mais il n'y aura point d'obstacles que la patience et la douceur ne surmontent quand elles sont soutenues du bon exemple. Après tout, on sauve son âme lors même qu'on ne travaille qu'en pure perte à sauver celle de son prochain. C'est à nous à planter et à arroser, c'est à Dieu à donner l'accroissement... J'entends sonner à ma porte ; j'ai peur que mon malade n'aïlle plus mal : j'y cours au plus vite. A Dieu ne plaise que j'aie jamais la douleur de me reprocher qu'un de mes paroissiens soit mort sans recevoir les derniers sacrements, ou parce que je n'étais pas à la maison, ou parce qu'y étant je n'ai pas tout quitté au premier signal. A demain, mes chères filles ; c'est le jour de congé de nos bons missionnaires. Ils en ont bon besoin, et ils n'en profitent guère.

VICTOIRE. — Le bon, le digne pasteur ! Je vous avoue que le zèle avec lequel il dit tout ce qu'il dit me fait une impression sensible.

MADELEINE. — Cela est vrai. Faut-il que j'aie différé si longtemps à l'entendre ! Grâce à Dieu, j'espère changer. Adieu, notre mère ; adieu, toutes mes sœurs ; qu'il m'est doux de pouvoir user de ces termes !

VICTOIRE. — Allons un moment à l'église bénir et remercier notre bon Maître. Son amour pour nous l'y retient le jour et la nuit ; il est bien juste que nous lui donnions quelques minutes. A propos de cela, je vous dirai que c'est une bonne pratique de ne passer jamais devant aucune église sans faire le signe de la croix et saluer avec bien du respect le saint sacrement. On invoque en même temps la bienheureuse Vierge et le saint Patron du lieu. Le saint archidiacre d'Evreux dans ses voyages n'était pas plus tôt arrivé à l'hôtellerie, qu'il s'en allait à l'église adorer son divin Sauveur. Encore une fois, si nous ne pouvons pas faire ce qu'ont fait les saints, tâchons d'en faire une partie. Ah ! voilà M. le curé de retour.

ANSELME. — Ce n'est pas pour mon malade qu'on m'est venu chercher. Cependant, comme j'en étais inquiet, j'ai donné un coup de pied jusque chez lui. Je l'ai trouvé beaucoup mieux, et j'espère que Dieu nous le rendra. Je vais donc continuer notre entretien. Il me reste peu de chose à dire. Si dans ce peu de

(341) M. Pierre Collot dans ses *Conversations sur plusieurs sujets de morale* ; Paris, 1755.

(342) *Justus es, Domine .. vera et justa judicia tua* (Apoc., XVI, 5, 7.)

chose il y a quelque article qui vous peine, proposez-moi sans façon vos difficultés. Si je ne puis les résoudre sur-le-champ, j'aurai recours à mes livres ou à des gens plus habiles que moi. Ils ne sont pas difficiles à trouver.

Devoirs par rapport à nos supérieurs, à nos égaux et aux pauvres.

En sortant de chez nous nous trouvons des personnes dont les unes sont au-dessus de nous, les autres nous sont égales, et les dernières nous sont à quelque égard inférieures, comme les pauvres.

Les supérieurs sont ou ecclésiastiques, comme le Saint-Père, les évêques et ceux qui travaillent sous leur autorité; ou temporels, comme les rois, les juges, les seigneurs de paroisse.

Nous devons respecter les premiers comme nos pères en Jésus-Christ, obéir à leurs ordonnances qui ne tendent qu'à notre bien spirituel, et surtout n'en dire jamais de mal quand même il y en aurait à dire. *Oui*, disait le premier empereur chrétien, le grand Constantin, *si je voyais un évêque commettre un adultère, je le couvrirais de mon habit pour dérober son crime aux yeux du public*. Que ce sentiment est beau ! ne l'oubliez jamais.

A l'égard de nos supérieurs dans l'ordre civil, il faut, 1° les honorer comme les ministres du pouvoir de Dieu qui leur a mis le glaive entre les mains pour punir les méchants ; 2° comme ils sont plus que personne exposés aux dangers de la séduction, il faut beaucoup prier pour eux. Cette courte prière : *Seigneur, sauvez le roi*, dit et peut bien des choses. 3° Rien de plus commun que de murmurer contre les nouveaux impôts que le prince établit. Ces plaintes et ces murmures ne servent qu'à offenser Dieu. Croyez que des besoins d'Etat que vous ne connaissez pas sont l'unique raison de cette conduite, ou du moins laissez-en le jugement à celui devant lequel tous les souverains de la terre ne sont que cendre et que poussière. Hélas ! qu'il sera terrible pour eux ce jugement ! *Les puissants seront puissamment tourmentés. Les petits*, qu'on regarde aujourd'hui comme de vils atomes, *trouveront miséricorde* (343). Mais il faut pour cela que, comme Job, ils souffrent en paix les épreuves auxquelles il plaît à la Providence de les mettre.

Un abus qui règne en bien des lieux, et surtout dans les campagnes, c'est de faire ou de favoriser la contrebande, et de frauder tant qu'on peut les droits du roi quand on fait entrer dans une ville des marchandises qui y sont sujettes. On ne pense pas même à s'examiner là-dessus, et cependant c'est un vrai péché.

CÉCILE. — Monsieur, vous nous avez permis de vous interrompre et de vous proposer nos doutes. Souffrez donc que je vous dise que dans une compagnie où je me trouvais il y a deux ou trois ans, on examina la

question si l'on peut en conscience frauder la gabelle, et si ceux qui la fraudent sont tenus à restitution. Deux ecclésiastiques pensèrent comme vous ; un troisième parut indécis. Mais un laïque, qui a fait de bonnes études et qui passe pour en savoir autant que personne, soutint ouvertement le contraire et prétendit que les lois qui regardent la contrebande et les droits d'entrée sont purement pénales, c'est-à-dire qu'on doit subir la peine si on est pris sur le fait ; mais que d'ailleurs sauve qui peut. Il ajouta même que Louis XIV avait déclaré que son intention n'était pas de gêner les consciences. Et il faut bien que tout le monde pense ainsi, puisqu'on ne trouvera personne qui restitue aux commis d'une barrière un ou deux écus qu'elle aurait dû payer pour la dentelle, des liqueurs ou autres choses semblables. Voilà ma difficulté qui, grâce au Seigneur, ne me regarde pas, puisque dans cette matière j'ai toujours pris le parti le plus sûr.

ANSELME. — Ma fille, toute personne qui craint Dieu trouvera que par ces dernières paroles vous avez vous-même résolu votre difficulté. Je me dirai tout simplement : Il n'est pas sûr qu'en fraudant les droits du roi je n'offense point Dieu, puisque si d'habiles gens le prétendent, d'autres qui les valent bien soutiennent le contraire. D'un autre côté, il est sûr qu'en rendant à César ce qui lui appartient, je ne puis que faire une bonne action. Je dois donc m'en tenir à ce dernier parti dans la pratique. Je le ferais par rapport à la vie de mon corps ; et si j'avais un chemin qui, quoique moins commode, fût bien sûr, de l'aveu de tout le monde, je n'en prendrais jamais un où les uns me disent qu'il n'y a rien à craindre, tandis que d'autres de poids égal m'assurent qu'il y a des lions ou des voleurs. Pourquoi me conduirais-je autrement lorsqu'il s'agit de la vie de mon âme ?

Mais je vais plus loin, et je crois qu'il est hors de doute, qu'on ne peut, sans offenser Dieu, frauder les droits de ceux qu'il a établis sur nos têtes. Voici mes preuves : il me semble qu'elles sont décisives.

Je tire la première de l'Ecriture. Jésus-Christ, en répondant à une question captieuse, que lui faisaient les pharisiens, leur déclare en termes précis qu'ils doivent rendre à César ce qui est dû à César ; or tout le monde convient qu'il s'agissait là de tributs, dont les uns se payaient par tête, les autres à l'entrée des villes.

Saint Paul, dans son *Epître aux Romains*, n'est pas moins formel. Voici ses paroles : *Que toute personne soit soumise aux puissances établies de Dieu... Celui qui leur résiste, s'oppose à un ordre dont Dieu est l'auteur, et se procure à lui-même sa condamnation... Il faut donc de toute nécessité que vous soyez soumis, non-seulement pour éviter la punition, mais pour ne pas blesser votre conscience* (344). Quelle conséquence l'Apôtre tire-t-il de ces

(343) *Exiguo enim conceditur misericordia : potentes autem potenter tormenta patientur. (Sap., VI, 7.)*

(344) Voyez le chap. XIII de l'*Epître aux Romains*, jusqu'au verset 20.

principes? La voici : *Rendez donc à chacun ce que vous lui devez, le tribut à celui à qui est dû le tribut, les impôts à celui à qui ils appartiennent.* (Rom., XIII, 7.) Ce n'est donc pas seulement pour éviter l'amende, ou toute autre peine destinée à ceux qui sont pris en fraude; c'est pour obéir à l'ordre de Dieu et aux lois de la conscience, qu'il faut payer les impôts non-seulement à des princes chrétiens, mais à ceux-mêmes qui, comme du temps de saint Paul, seraient très-éloignés de l'être.

Les Pères de l'Eglise n'ont pu enseigner que ce qu'avaient enseigné leurs maîtres. *Si quelqu'un*, dit saint Augustin, *s' imagine que parce qu'il est chrétien, il n'est pas obligé à payer les impôts, il est dans une grande erreur* (345). La raison est ici d'accord avec l'autorité. Il faut que le souverain ait des ressources, soit pour rendre sa dignité respectable, soit pour défendre son peuple contre l'ennemi, et pour cela il faut que chacun y contribue du sien. S'il en faisait un mauvais usage, tant pis pour lui. Ce n'est pas à nous à le juger, c'est à nous à prier son Juge de lui faire miséricorde.

Je ne vous dis rien de la contrebande. Ceux qui la font, ou sont disposés à tuer les gardes, s'ils ne peuvent s'échapper autrement, ou s'exposent à des peines infamantes, comme les galères, etc. Or en achetant d'eux, vous concurrez à tous ces désordres : puisqu'il n'y aurait point de marchands, s'il n'y avait point d'acheteurs.

Ce qu'on vous a dit du feu roi est très-faux. Il a au contraire déclaré que son intention était que ses lois obligeassent selon tout le pouvoir qu'il avait reçu de Dieu. Il est très-faux aussi que personne de ceux qui ont fraudé les droits, ne restitue. On ne restitue pas par soi-même, on le fait par les mains d'un tiers; et je puis bien vous assurer que je l'ai fait pour une personne que je n'ai jamais connue.

Tenons-nous en là, mes chères sœurs. Quand par une injustice, très-certaine selon moi, et pour le moins douteuse selon d'autres, nous aurons ménagé trente ou quarante écus pendant notre vie, nous n'en serons pas beaucoup plus avancés à l'heure de la mort. Ce terrible coup d'œil de la mort est un point de vue qui décide bien des cas de conscience.

Je ne vous dis qu'un mot sur vos devoirs par rapport au prochain. Ne dites du mal de personne. Ne croyez pas aisément celui qu'on vous dira des autres : excusez-le ou le diminuez autant qu'il vous sera possible. Faites honnêteté à tout le monde. Dites un mot de consolation à ceux qui sont dans la peine. Visitez au moins vos voisins, quand ils sont malades. Faites-les tout doucement penser à Dieu. Rendez-leur les petits services qu'un ami peut attendre d'un ami. Gardez cette conduite à l'égard de ceux mêmes qui vous ont offensés; et Dieu vous

pardonnera beaucoup plus que vous ne leur aurez pardonné.

Pour ce qui est des pauvres, je n'ai là-dessus d'autres leçons à vous donner, que celles que donna Tobie à un fils qui eut, et qui mérita d'avoir toute sa tendresse. *Faites l'aumône de votre bien*, lui disait-il, *et ne détournez votre visage d'aucun pauvre; car en agissant de la sorte, Dieu ne détournera point non plus son visage de dessus vous. Soyez charitable autant que vous le pourrez être. Si vous avez beaucoup, donnez abondamment : si vous avez peu, donnez de bon cœur le peu que vous avez, car vous amasserez par ce moyen un grand trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité, parce que l'aumône délivre de tous péchés et de la mort; et qu'elle empêche l'âme de tomber dans les ténèbres.* (Tob., IV, 7-11.) Oui, mon fils, oui, l'aumône sera devant le Dieu suprême un grand sujet de confiance pour tous ceux qui la font.

Je n'ai rien à ajouter à un texte si énergique. Il dit tout, et ne dit rien qui ne soit fondé sur l'expérience. L'histoire de ce même Tobie en est une preuve sensible. Lisez-la, et vous verrez les bénédictions dont le père et le fils ont été comblés; faisons donc l'aumône, et faisons-la de grand cœur, autant que nos facultés nous le permettront. Ne nous retranchons point sur la dureté des temps, et sur nos propres besoins. C'est cette même dureté des temps, qui, en nous faisant toucher au doigt que les pauvres souffrent beaucoup plus que nous, doit nous apprendre à leur sacrifier une partie de ce que l'amour du bien-aise, l'orgueil et une fausse bienséance nous font regarder comme de véritables besoins. Combien de choses ne pourrait-on pas se retrancher, si on voulait se réduire aux justes bornes de son état? Il vous faut des habits presque aussi élégants, que ceux du grand monde : portez-en de plus simples, l'amour-propre y perdra, et les pauvres y gagneront. Vous donnez deux fois par mois à toute votre famille des repas, où il y a de la profusion; et cela parce que vous aimez à passer pour une personne qui connaît la décence, et qui fait bien les choses. Retranchez un de ces repas, et en donnant l'autre très-frugal, dites d'un air riant, comme une sainte dame que j'ai connue : *Je vais vous faire mourir de faim : mais j'aime mieux que vous en mouriez que les pauvres.*

Je crois, mes chères sœurs, qu'en conséquence de vos premiers entretiens, et du peu que j'y ai ajouté, vous connaissez présentement vos différents devoirs par rapport à Dieu, par rapport à l'Eglise, par rapport à vous-mêmes, et aux différents membres de la société. Un juste et sérieux examen vous fera peu à peu connaître jusqu'à quel point vous les avez violés, et par là vous serez en état de faire une bonne confession générale, si on juge qu'elle vous soit nécessaire.

Mais pour la bien faire, il faut déclarer,

(545) *Si quis putat quoniam christianus est, non sibi esse vectigal reddendum... in magno errore ver-*

satur. (S. AUGUST. in exposit. quarundam qq. Epistolæ ad Romanos.)

autant qu'on peut s'en souvenir, le nombre, l'espèce, et celles des circonstances du péché, qui le rendent plus énorme.

MADELEINE. — O ciel ! Comment se rappeler tant de misères, quand on a passé des dix ou douze années sans se confesser ?

ANSELME. — Ma sœur, Dieu ne vous demande point l'impossible. Commencez par lui demander avec ferveur la grâce de connaître le nombre et l'énormité de vos offenses. Rappelez-vous les personnes avec qui vous avez vécu, les différentes occasions où vous vous êtes trouvées, et les péchés auxquels votre tempérament et vos inclinations vous portent davantage. Vous avez été fille, vous êtes mariée, partagez votre examen entre ces deux états, parce qu'il y a bien des fautes qui sont plus graves dans le second, qu'elles ne l'étaient dans le premier. Et il en est de même de celles qu'on fait contre la pureté, après avoir fait vœu de chasteté, vœu qu'on ne doit jamais faire sans avoir longtemps consulté Dieu, et puis son directeur.

Cela posé, il n'est pas si difficile qu'on pense, de s'accuser comme il faut du nombre, de l'espèce, et des circonstances aggravantes de ses péchés. On ne dira donc pas seulement : j'ai volé des fruits, de l'argent, etc., mais on marquera jusqu'où va le tort qu'on a fait, et l'état de la personne à qui on l'a fait. Car le tort qu'on fait à un pauvre est plus criminel que celui qu'on fait à un riche, et celui qu'on ferait à un riche, dont on prévoirait l'emportement et les blasphèmes, serait encore plus grief. On ne dira pas seulement : j'ai médit ou calomnié en telle et telle manière : mais on ajoutera qu'on l'a fait à diverses reprises, et devant tant et tant de personnes différentes : parce que c'est un plus grand mal de diffamer son prochain devant six ou sept personnes, que de le diffamer devant une seule. Ce serait encore un nouveau mal, si la seule personne devant qui vous avez diffamé un tiers, cessait pour cela de le protéger, ou de lui faire gagner sa vie comme auparavant. Enfin on ne dira pas seulement : j'ai eu des pensées déshonnêtes, ou de mauvais désirs ; mais, si on n'est pas connu, on dira d'abord si on est marié, ou non ; quel péché on a désiré commettre, et avec qui ; était-ce une personne libre, n'était-ce point un prêtre, n'a-t-on point eu ces infâmes pensées dans l'église même ? Les a-t-on roulées longtemps dans son esprit, etc. Cette dernière circonstance aggrave la faute : les autres qui combattent ou les engagements de l'état, ou la sainteté de la personne ou du lieu, en changeant l'espèce, en faisant que par une seule action on viole à la fois deux commandements.

VICTOIRE. — Tout cela est sensible. Mais je voudrais bien savoir si, comme on doit s'accuser d'avoir fait une faute dans l'église, parce qu'elle est contraire à la sainteté

du Dieu, on doit aussi s'accuser d'avoir fait un péché grief un jour de dimanche ou de fête, parce qu'il est contraire à la sainteté du jour. Je me suis trouvée il y a cinq ans à une dispute que deux prêtres eurent sur cette matière. Le plus âgé soutenait que cela n'était pas nécessaire, et'il se fondait sur la pratique des confesseurs : l'autre soutenait le contraire, et il citait même de grands docteurs pour son sentiment. A quoi dois-je m'en tenir ?

ANSELME. — Il est sûr que les plus saints et les plus savants docteurs de l'école, comme saint Bonaventure, saint Thomas et saint Antonin (346), enseignent que la circonstance du temps doit être déclarée en confession, parce que le péché est plus contraire à la sanctification des fêtes, qu'aucune autre œuvre servile, ou qu'il est lui-même la plus servile de toutes les œuvres, comme l'enseigne saint Augustin (347). Et certes, si Dieu fit punir de mort un homme qui ramassait du bois le jour du sabbat, quelle vengeance ne doit-il pas tirer d'un malheureux qui s'enivre un jour de dimanche, ou qui passe des deux ou trois heures dans la médiance ou dans l'obécinité ? Il paraît donc juste d'exprimer cette circonstance, et on le peut faire aisément, soit dans les confessions générales, soit dans les particulières, en ajoutant à la fin de chaque classe de péchés, qu'on y est tombé les jours de fête, comme les autres, ou qu'on y est plus souvent tombé ces jours-là que les autres.

Je crois cependant, d'après un savant et vertueux grand vicaire de Paris (348), qu'on ne doit point avoir d'inquiétude là-dessus, par rapport à ses confessions passées, parce qu'un confesseur qui connaît l'emploi et l'état de son pénitent, fait de lui-même une certaine répartition de ses péchés. Un jeune homme qui s'accuse d'avoir fait de mauvais regards autant qu'il a pu, est sensé en avoir au moins fait les dimanches comme les autres jours. Un ouvrier qui s'accuse de s'être enivré cinq ou six fois par mois, est censé ne l'avoir guère fait que les jours de fêtes, et ainsi du reste. Il y a aussi des jours si privilégiés, qu'on ne manquera jamais de s'accuser des fautes qu'on a eu le malheur d'y faire ; comme si on s'était enivré le vendredi-saint, ou le jour même qu'on avait communiqué. Dans les confessions générales où il n'est guère possible de se rappeler toutes ses misères, il faut laisser pour les circonstances, comme pour le nombre, bien des choses à la miséricorde de notre divin Rédempteur. Adieu, mes chères sœurs, priez Dieu pour votre pasteur, et soyez sûres qu'il n'oubliera point ses ouailles.

VICTOIRE. — Nous n'avons garde d'y manquer ; il y a trop à gagner au change. Mais, Monsieur, avant de nous quitter, ayez la bonté de nous dire quelque chose sur la contrition, qui est sans contredit la partie

(346) Legant ea de re confessarii continuatorem THEOLOGIE *Tournelyana*, tom. III, in-8°, ubi de peccatis, part. I, cap. 2^o in Appendice de circumstantiis, pag. 518 et seq.

(347) *Spiritualiter observat Sabbatum christianus abstineas se ab opere servili. Quid est ab opere servili ? a peccato.* (S. AUGUSTIN., tract. 3 in Joan.)

(348) M. l'abbé Regnaud.

la plus essentielle du sacrement de pénitence.

ANSELME. — Vous avez bien raison, ma fille. Sans la contrition, c'est-à-dire sans une vraie et sincère douleur d'avoir offensé Dieu, et une ferme et très-ferme résolution de ne le plus offenser, il est impossible de rentrer en grâce avec lui. Mais cette contrition n'est pas si commune ni si aisée qu'on se l'imagine. Pour en tomber d'accord, il suffit de bien peser les conditions que doit avoir une véritable contrition. Vous les avez apprises presque au sortir du berceau; mais ni vous ni moi, ne pouvons jamais trop les mériter.

1^o La vraie contrition doit être intérieure. C'est le cœur qui s'est révolté contre Dieu, c'est le cœur qui doit s'en repentir et être brisé de douleur par rapport à Dieu. Il est aisé de tromper le monde par des apparences de conversion. Une personne renonce à un commerce qui la déshonorait, elle ne voit plus certaines compagnies dangereuses, elle se présente avec un air extérieur tout différent de celui qu'elle avait autrefois. On bénit Dieu de ce changement, parce qu'on le croit réel; mais si le cœur n'est pas intimement changé, s'il n'est pas refondu, en un mot, si ce n'est pas un cœur tout nouveau, il n'y a là, dit saint Chrysostome, qu'un masque, qu'une ombre de pénitence. Revenons donc à Dieu, mais revenons-y dans les azymes de la sincérité et de la vérité; revenons-y de tout notre cœur. C'est le langage éternel de l'Ecriture.

2^o La contrition doit être surnaturelle, c'est-à-dire fondée sur les motifs de la foi, et produite par la grâce; si un homme ne détestait une mauvaise action qu'il a faite que parce qu'elle le dégrade dans tout un canon, cette honte toute naturelle et dont un païen même est susceptible, serait incapable de le réconcilier avec Dieu. Un chrétien doit agir par un principe plus noble et plus sublime. Mais ne peut-on pas dire que ce principe, tout élevé qu'il est, se présente comme de lui-même au dernier des fidèles? Quoi de plus naturel, si j'ose m'exprimer ainsi! Quoi de plus simple, pour quiconque a eu le malheur d'offenser Dieu, de s'écrier dans un premier mouvement: « Il est donc vrai, Seigneur, que j'ai été assez malheureux pour vous outrager, c'est-à-dire que j'ai outragé le plus tendre des pères, le plus fidèle des amis, le plus constant et le plus zélé des bienfaiteurs, le plus terrible des juges; c'est-à-dire que j'ai foulé aux pieds le sang de mon Rédempteur, le sang de celui qui n'a conservé et qui ne me montrait ses plaies, que pour m'ouvrir son cœur, le sang de celui qui d'un clin-d'œil pouvait me précipiter dans l'abîme, comme il en a précipité tant d'autres. Je rougis de mes excès et plutôt de ma fureur insensée. Ayez pitié de moi, mon Dieu. *Miserere mei, Deus.* »

Je le répète, mes chères filles, il semble qu'un pécheur, qui ouvre enfin les yeux,

tient naturellement ce langage. Je ne le condamne pas, il est très-juste et très-saint. Mais combien d'autres l'ont tenu et sont tombés deux ou trois jours après, et quelquefois le jour même. N'oubliez donc jamais cette importante maxime, qu'un cœur contrit et humilié est un don de Dieu, et qu'il ne l'accorde qu'à des prières vives et persévérantes. Vous pouvez et vous devez les faire. Celui qui vous en a fait une loi dans son Evangile, est toujours prêt à vous aider à la remplir: *Legem et misericordiam portat in lingua*, dit saint Augustin.

3^o La contrition, pour être propre à nous faire rentrer en grâce avec Dieu, doit être souveraine, c'est-à-dire qu'un vrai pénitent doit être plus fâché d'avoir offensé Dieu, que de tout autre mal, qui pourrait lui arriver, fût-ce la perte de ce qu'il a de plus cher, comme ses parents, ses amis, sa santé ou sa propre vie. En sorte qu'il puisse dire à peu près comme saint Paul: *Qui est-ce qui me séparera désormais de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce la tribulation, les angoisses, la faim, la nudité, etc.?* (Rom., VIII, 35.) Il faut cependant remarquer ici: 1^o que la contrition peut être souveraine, quoiqu'elle ne soit pas aussi sensible que le peut être la perte d'un enfant; 2^o qu'un pénitent ne doit point s'amuser à parcourir les différentes épreuves où il peut être mis, pour se demander s'il est prêt à les essayer toutes, plutôt que d'offenser Dieu; et un confesseur qui lui ferait de pareilles questions aurait tort, parce que, comme le dit saint Thomas, il l'induirait en tentation. D'ailleurs, quand le précepte et l'occasion pressent, Dieu donne des grâces qu'il ne donne pas à de pures spéculations.

4^o Enfin la contrition doit être universelle, c'est-à-dire qu'elle doit s'étendre sans exception à tous les péchés qui nous séparaient de Dieu. La raison en est claire; c'est qu'un péché mortel ne peut se remettre sans que tous les autres soient remis. Serait-il donc possible qu'on fût tout à la fois ami et ennemi de Dieu; ami, parce qu'on avait horreur de sept ou huit excès qui lui déplaisent, et dont on est dégoûté; ennemi, parce que le cœur aurait encore une idole qu'il préférerait à son Créateur. Non, et c'est ici où l'on ne peut pécher en un point, sans se rendre coupable de tous les autres (349). Aussi le prophète dit-il sans restriction, en parlant des péchés qui sont la ruine de l'âme: *Revenez au Seigneur, faites pénitence de toutes vos iniquités, et vous n'aurez plus rien à craindre* (350).

De tous ces principes vous conclurez aisément, mes chères sœurs, que la contrition, pour être vraie, demande un ferme propos, une résolution sincère d'éviter avec soin tout ce qui pourrait nous faire retomber dans notre premier état. Liaisons, compagnies, visites, lectures, qui m'avez été si funestes; je vous déteste aujourd'hui, et je

(349) *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.*

(350) *Convertimini et agite poenitentiam ab omni-*

bus iniquitatibus vestris, et non erit vobis in ruinam iniquitas. (Ezech., XVIII, 30.)

vous deteste pour toujours. C'est vous, mon Dieu, c'est vous qui me tiendrez lieu de tout. Le monde pourrait-il donc m'offrir quelque chose qu'on ne trouve pas chez vous? Ah! que ma main droite s'oublie elle-même, que ma langue s'attache à mon palais et devienne immobile, si vous cessez jamais d'être le grand et le plus tendre objet de mon amour et de mes cantiques les plus doux.

Vous savez comme moi que chacun doit être exact à accomplir la pénitence qui lui est imposée par son confesseur. Mais cette satisfaction, qui fait la dernière partie du sacrement dont il s'agit ici, est si peu proportionnée au nombre et à la gravité de nos péchés, qu'il faut, autant qu'on le peut, y en joindre d'autres qui soient plus rigoureuses. Ce qu'ont fait en ce genre les anciens Pères du désert, et, dans les derniers temps, les Jacqueline de Bachelier, les Claude Bernard, les Pierre de Quérolet (351) doit nous faire trembler, ou du moins nous animer à les suivre de loin. Au sacrifice volontaire de nos plaisirs, joignons l'acceptation de toutes les croix que Dieu nous envoie. Perte de biens, mort de nos proches, maladies fâcheuses, médisances et calomnies, tout cela souffert avec une humble soumission, et bientôt après avec une juste reconnaissance, sera mis en ligne de compte par le souverain Juge, et nous tiendra lieu d'une bonne pénitence. Allons, mes filles, dites toutes avec moi, ou plutôt avec saint Augustin : « Je vous prie, Seigneur, je vous conjure, par les entrailles mêmes de votre miséricorde, de me traiter sans miséricorde, et de ne me point ménager tant que je serai dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes. Brûlez, taillez, tranchez, mettez en lambeaux ce corps malheureux, qui a été l'instrument du péché. Ne lui pardonnez rien ici-bas, pourvu que vous lui pardonniez dans l'éternité : *Hic ure, hic seca, etc.* »

VICTOIRE. — Je dirais volontiers ici, comme quelques-uns des disciples du Sauveur : *ce langage est bien dur à la nature.* (Joan., VI, 61.) Mais la nature, toute faible qu'elle est, peut tout quand elle est soutenue par la grâce. Nous la demanderons à Dieu, et nous espérons l'obtenir, si vous voulez bien joindre vos prières aux nôtres. Que ne peut pas un ministre de l'Eglise, quand il prie pour le peuple ; mais que ne peut pas un pasteur quand il prie pour ses brebis ?

ANSELME. — Il est vrai que la victime que j'offre à l'autel est d'un prix infini. Mais de quel prix est la main qui ose l'offrir ? Si saint Augustin a pu dire : Malheur à la vie

la plus louable, si le Seigneur l'examine sans miséricorde, que ne dois-je pas craindre pour la mienne ? Encore une fois, mes chères filles, priez Dieu pour votre pasteur. Loué soit notre Seigneur Jésus-Christ.

TOUTES. — Ainsi soit-il.

MADELEINE, seule. — Il est bien juste, Seigneur, que je loue et que je bénisse votre saint nom, après l'avoir si longtemps déshonoré.

ENTRETIEN VII.

VICTOIRE, MADELEINE et CÉCILE.

VICTOIRE. — Eh ! bon jour, ma chère fille, il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue.

MADELEINE. — Vous jugez bien, ma chère et respectable mère, que depuis trois semaines je n'ai pas manqué d'occupation. Ma confession générale, qu'il a fallu faire à six ou sept reprises, les sermons du soir et du matin que j'ai entendus presque tous les jours, le catéchisme même, auquel j'ai souvent assisté, et où j'ai vu qu'il y avait à profiter pour les personnes de tout âge ; tout cela, joint au soin de mon petit ménage, ne m'a pas laissé un moment libre.

VICTOIRE. — Vous avez sans doute été bien contente de votre confesseur ?

MADELEINE. — On ne peut l'être davantage. Il unit l'exactitude à la douceur, et tant d'onction à l'une et à l'autre, qu'il briserait un cœur de pierre. Vous ne croiriez pas que les larmes que la douleur faisait couler de mes yeux en ont plus d'une fois fait couler des siens. Ce qui m'a un peu surprise et affligée, c'est que, lorsque j'eus fini ma confession, il me dit de me disposer par une pénitence qu'il m'imposa, à recevoir l'absolution sur la fin de la semaine. Hélas ! mon père, lui dis-je, je ne suis pas digne d'un si grand bienfait. Il n'y a guère que six semaines que j'ai changé de vie, et quel changement encore ? Ma fille, me répondit-il, il y a tel pécheur, plus coupable que vous à qui je donnerais l'absolution comme à vous ; il y en a tel autre, bien moins coupable, à qui je la différerais. Laissez-vous conduire comme un enfant. J'espère que le ciel déliera ce que son pauvre et indigne ministre aura délié sur la terre. Il a fallu se rendre. J'ai seulement obtenu quelque délai pour la communion, afin de m'y disposer comme à la plus grande action que je puisse faire.

VICTOIRE. — Avouez, ma chère amie, que vous êtes aujourd'hui plus à votre aise, plus joyeuse que vous ne l'étiez dans le

(351) Les Vies de M. Bernard, surnommé le pauvre prêtre, et de M. Quérolet, sont entre les mains de tout le monde ; et quoique la première eût besoin d'être rajeunie pour le style, et la seconde d'être tout à la fois raccourcie et augmentée,

(a) Collet donne à la suite de ses *Instructions pour les gens de la campagne*, la *Vie abrégée de Mlle Bachelier* ; mais nous n'avons pas cru nécessaire de la reproduire, cet

ouvrage, malgré son mérite, sortant complètement de notre cadre. (Note de l'Éditeur.)

temps où votre cœur se livrait à tous les faux plaisirs du siècle.

MADELEINE. — Ah! ma chère et tendre mère, quelle comparaison! Mes plaisirs les plus enivrants étaient toujours détrempés d'amertume; et quoique, à force de mauvaise habitude, je me fusse endurcie dans le mal, je sentais de temps en temps, et surtout quand je voyais mourir quelqu'un qui n'avait pas mieux vécu que moi, des remords qui me déchiraient le cœur. *Il a été jugé*, me disais-je, *où est-il, et où sera-t-il pendant toute l'éternité?* Ce seul mot où est-il, me glaçait le sang dans les veines. Il est vrai que le jeu, la danse, les compagnies dissipaient bientôt ces sombres idées; mais malgré que j'en eusse, elles renaissaient encore. Aujourd'hui je suis comme un pilote qui, après avoir essuyé la plus violente tempête, se voit à l'entrée du port; et si la vue de mes excès passés me fait souvent verser des larmes, ces larmes me sont plus douces que les fausses joies auxquelles je me suis si longtemps livrée.

VICTOIRE. — Ce sera bien autre chose, quand vous aurez eu le bonheur de recevoir à la sainte table votre divin Epoux, et j'espère que vous le recevrez souvent.

MADELEINE. — Notre bon missionnaire m'a beaucoup exhortée à m'en rendre digne. « Tâchez, m'a-t-il dit, de vous confesser au moins tous les huit jours. Mais comme je crois que, grâce à Dieu, vous n'aurez que des fautes légères à déclarer, et qu'en égard à la facilité avec laquelle on y retombe, il est à craindre qu'on n'en ait pas une vraie contrition, ajoutez-y toujours un péché de la vie passée, mais d'une manière générale, en disant, par exemple, j'ai médité en matière grave, je n'ai pas été modeste, et ainsi du reste. Et alors il faut avoir grand soin que votre acte de contrition tombe sur ce péché comme sur les autres; par ce moyen, vous rendez la matière du sacrement plus sûre; au lieu que des péchés, dont il semble qu'on ne se repent point assez, sont une matière fort douteuse. »

VICTOIRE. — C'est une fort bonne méthode, et je sais que, dans certaines communautés, on finit toujours sa confession par dire : *De ma vie passée je m'accuse de telle ou telle chose*. David savait bien que son crime lui avait été pardonné; il disait cependant : *Lavez-moi, Seigneur, de plus en plus, et purifiez-moi encore davantage de mon iniquité*.

MADELEINE. — Une chose dont j'ai été surprise, c'est qu'après m'avoir donné une pénitence, comme il est d'usage, il m'a dit : *Je vous donne encore pour pénitence tout le bien que vous pourrez faire d'ici à votre première confession*. J'ai eu dans ma jeunesse bien des confesseurs, jamais aucun d'eux ne m'a rien dit de semblable.

VICTOIRE. — Pour moi, j'y ai été accoutumée de très-bonne heure; et quand mon confesseur n'y pense pas, j'ai soin de lui dire : « Je vous prie, mon père, de me donner encore pour pénitence le peu de bien que je pourrai faire jusqu'à ce que je re-

vienne à confesse. » Cette pratique est excellente, parce qu'alors tout le bien que vous pouvez faire devient partie de la satisfaction sacramentelle, et a autant d'effet à proportion que les aumônes, les jeûnes et les prières que le confesseur vous impose.

MADELEINE. — Je conçois cela, et j'espère ne le pas oublier.

CÉCILE à Victoire. — Madame, un petit mot à l'oreille... On vous attend, tout est prêt. Ne faites point d'adieu; je m'en charge... Ma bonne Madeleine, prenez un de mes livres, et lisez; je suis à vous dans un demi-quart d'heure.

MADELEINE. — Non; je vais dire mon chapelet. Depuis que j'ai ouï dire à un prétendu bel esprit, que le chapelet est la dévotion des bonnes gens, je le dis plus volontiers. Simples et bonnes gens, c'est la même chose; et Dieu aime les simples.

Ah! ma chère Cécile, vos demi-quarts-d'heure sont un peu longs. Depuis votre départ, j'ai dit deux fois mon chapelet... Mais qu'avez-vous? Il me semble que vous avez pleuré.

CÉCILE. — Vous pleurez bientôt comme moi, quand vous saurez la perte que nous venons de faire. Mais pour vous en donner une juste idée, il faut vous faire connaître la personne dont il s'agit.

Vous avez été souvent frappée de l'esprit et des connaissances de notre bonne Victoire. Vous m'avez dit vous-même que deux prêtres de vos amis ne parlaient de sa science qu'avec admiration; et qu'ils se demandaient quelquefois l'un à l'autre, où une femme de son état avait puisé tant de lumières? Voici le dénouement de l'énigme. Victoire est une dame de la plus haute condition. Son père, qui aperçut en elle dès l'enfance, des traits d'un génie supérieur, voulut qu'elle apprît le latin, et en moins d'un an, elle le parla de manière à étonner les maîtres. Elle lut surtout l'Écriture sainte; et comme son frère, qui est depuis longtemps doyen d'une grande Eglise, avait un docteur qui lui répétait ses leçons de théologie, elle s'y trouvait tous les jours, et on dit que la sœur donna plus d'une fois de la jalousie au frère.

Les talents ne l'enflèrent point. Elle les déroba toujours avec soin aux yeux du public. Ils ne lui étaient pas nécessaires pour gagner les cœurs. Sa douceur, son penchant à obliger, les agréments de sa personne la firent rechercher de tout ce qu'il y avait de meilleur dans la province. Son père la laissa maîtresse absolue du choix; et elle donna la préférence à un seigneur qui avait moins de bien, parce qu'il avait plus de vertu. Le plaisir que lui causa sa nouvelle conquête le fit un peu donner dans le faste; et sa jeune épouse, par complaisance, l'imita un peu trop. Elle crut même avoir été jusqu'à donner quelque atteinte à la modestie; vertu, disait-elle, qu'on ne blesse guère sans aller jusqu'au péché mortel. C'est pour expier cette faute, qu'après la mort de son mari, qu'elle perdit au bout de deux ans, elle quitta son pays; et qu'à l'aide d'une pension que sa tante lui

faisait tenir par une tierce personne, elle vécut parmi nous comme vous l'avez vue. Son premier dessein était de mendier son pain au profit des pauvres; mais son confesseur, qui l'avait longtemps dirigée dans son pays, avant que d'être envoyé dans celui-ci par les supérieurs, le lui défendit; bien persuadé qu'elle ferait plus de bien sous un habit commun, que sous celui d'une femme qui mendie, et dont les leçons, si elle osait en faire, ne seraient guère écoutées.

MADELEINE. — Ce bon religieux ne se trompait pas, et si je suis assez heureuse pour faire mon salut, je puis bien dire que c'est à elle, après Dieu, que j'en aurai l'obligation. Et combien d'autres sont dans le même cas, mais, dites-moi donc enfin pourquoi nous avons le malheur de la perdre?

CÉCILE. — Le voici en peu de mots. Elle a une nièce à qui on veut faire épouser un seigneur, qui joint à de grands biens un très-beau nom. Mais ce seigneur est ce qu'on appelle un philosophe à la mode du temps, c'est-à-dire un homme qui, un jour doute s'il y a un Dieu, et qui le jour d'après croit que, s'il y en a un, il met de niveau deux enfants, dont l'un étrangle son père, et l'autre rend au sien jusqu'au dernier soupir, tous les devoirs de la plus tendre et de la plus respectueuse charité. C'est pour empêcher ce funeste mariage, qui mettrait dans sa famille un homme sans religion, que Victoire vient de partir. Pour pratiquer l'humilité, et n'être point honorée sur la route, elle ira jusqu'à Valence dans l'équipage où elle était ici. Ce ne sera, pour ainsi dire, qu'à la porte de sa maison qu'elle prendra une voiture et des habits proportionnés à sa condition. Tout ce que je crains, c'est qu'on ne la relie dans sa famille. Allons de ce pas à l'église prier le Seigneur de nous la rendre; ou, en cas qu'il en dispose autrement, de nous faire la grâce d'adorer en toutes choses sa très-sainte volonté. C'est une leçon que Victoire nous a souvent répétée : voilà le temps d'en faire usage.

MADELEINE (*au sortir de l'église*). — J'espère que notre bonne mère nous sera rendue, il me semble que mon cœur m'en assure. En attendant son retour, il faut toujours nous assembler les dimanches et les fêtes. Nous pourrions lire quelque chose de la vie des saints. Il n'y a que du profit à le faire. On y trouve des modèles, on y trouve des intercesseurs.

CÉCILE. — J'y consens de grand cœur; et je vous réponds de toutes nos amies. Mais à condition (car vous savez que je suis fort intéressée) que vous me recommanderez ce soir aux prières de votre seconde fille; car je vous avoue que je l'aime bien plus que Scholastique son aînée. La première se présente avec un air de modestie dont tout le monde est charmé; la seconde, qui devrait être plus formée, est l'image de la dissipation. Je suis fâchée de vous tenir un langage

si affligeant pour une mère. Mais les vrais amis se pardonnent bien des choses; et Dieu sait la pureté de mes intentions.

MADELEINE. — Ce qu'il y a d'affligeant pour moi dans le dérangement de ma fille, c'est qu'il vient en grande partie des mauvais exemples que je lui ai donnés. Dès l'âge de neuf ans, elle semblait m'étudier. L'amour du jeu et de la danse, les réparties bouffonnes, la sensibilité aux louanges, l'envie de primer, tout cela éclatait en sa petite personne. De retour à la maison, je ne manquais pas de la féliciter sur l'honneur qu'elle s'était fait dans l'assemblée; et en même temps, je traitais sa sœur d'imbécille, parce qu'elle n'aimait que la retraite. Cependant, je ne laissais pas de sentir que son caractère valait mieux que celui de sa sœur. Celle-ci me répondait d'un ton fier quand je lui disais un mot qui ne lui plaisait pas; l'autre, au contraire, toujours douce comme un mouton, ne me répliquait qu'avec un air de paix et de respect, quoique d'ordinaire je la traitasse fort mal. Une fois je lui donnai un soufflet sans ombre de raison. Elle se retira en pleurant, dans sa petite chambre, où je la surpris à genoux devant une image de la sainte Vierge. Le soir, elle vint se jeter à mes pieds, et me demanda humblement pardon de la peine qu'elle m'avait faite. Je fus touchée de cette conduite; mais je ne changeai rien à la mienne. Pères et mères, quel compte n'aurez-vous point à rendre à Dieu, vous qui portez au mal par votre exemple et vos leçons, et qui ne voyez qu'avec une sorte de chagrins vos enfants s'adonner à la vertu.

Depuis qu'il a plu au Seigneur de m'éclairer, je n'ai point voulu que Scholastique sortît sans moi. Et comme il m'avait paru que son cœur s'ouvrait déjà à une inclination qui était dangereuse en plus d'un sens, je lui ai fait lire un petit livre sur les quatre fins dernières (352). Mais comme les histoires font toujours plus d'impression sur la jeunesse, je lui ai lu moi-même celle de Joseph, celle de sainte Agnès, et celle de sainte Potamienne.

Remarquez, lui dis-je, que Joseph était un esclave; que c'était la femme de Putiphar, son maître, qui le sollicitait au crime; que par ce moyen il pouvait briser ses chaînes; et qu'il sentait bien qu'un esclave ne résiste pas impunément à une femme transportée de la plus violente des passions. Rien de tout cela ne l'arrête. Il ne craint qu'une chose sur la terre, c'est d'offenser Dieu; et il est plus content dans le cachot où la calomnie le fait renfermer, que ne l'est un prince sur son trône. Mais le Seigneur, après l'avoir éprouvé, l'exalte. Il devient le favori du roi et le libérateur de l'Égypte. Ah! ma fille, qu'il fait bon résister au mal pour l'amour de Dieu; et que ce grand Maître paye bien ceux qui sont prêts à tout souffrir plutôt que de l'offenser.

(352) Il y a plusieurs ouvrages sous ce titre. Un des plus anciens est celui de Denis le Chartreux. Il y en a un autre du curé de Saint-Pain, etc.

Mais, que dites-vous de sainte Agnès ? Elle n'avait que treize ans, lorsque sa beauté la fit rechercher en mariage par les plus grands seigneurs de la ville de Rome. Elle répondit constamment à tous qu'elle s'était consacrée pour toujours au Dieu des vierges, et qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui. Ses amants (et vous jugerez par là de la solidité des tendresses humaines) la dénoncèrent au juge comme chrétienne. Celui-ci crut qu'il la réduirait bientôt; mais il se trompa. Promesses flatteuses, menaces terribles, chaînes, appareil des ongles de fer, des chevalets, un feu épouvantable, tout fut inutile. Enfin, après avoir voulu la faire déshonorer dans un lieu infâme, ce que Dieu empêcha par un miracle éclatant, le bourreau, d'une main tremblante, lui coupa la tête. Et c'est ainsi qu'elle alla recevoir la palme du martyre avec la couronne de la virginité que Dieu lui avait miraculeusement conservée. Après cela il ne faut plus s'étonner si saint Jérôme a dit que le nom d'Agnès est célèbre dans toutes les parties du monde, et que tous les peuples se sont réunis pour publier ses combats et sa gloire (353).

Ma fille ne fut pas moins touchée de cette histoire qu'elle l'avait été de l'autre; mais elle le fut encore plus de celle de sainte Potamienne. C'était, lui dis-je, une pauvre fille qui servait, à Alexandrie, un maître idolâtre et corrompu. Ce malheureux, épris de la beauté de son esclave, la pressa de céder à son infâme passion. Potamienne qui, dès l'enfance, avait appris de Marcella, sa mère, que la modestie est la gloire d'une fille, et que cette vertu la rend plus estimable que la noblesse du sang et les richesses, ne fit à son maître d'autre réponse que celle-ci : *Éh quoi, seigneur, ne savez-vous pas que je suis chrétienne, et que les chrétiens ne commettent aucun crime.* A ces paroles, le tyran furieux la livra au juge, nommé Aquila. Celui-ci qui, au seul nom de chrétien frémissait de rage, la condamne sur-le-champ à la mort, et afin que son supplice soit plus rigoureux, il ordonne qu'on la descende peu à peu dans une chaudière de poix bouillante. Ce cruel arrêt fut exécuté, et le martyre de cette illustre vierge dura trois heures entières. Marcella fut le même jour, mais dans un autre endroit, livrée aux flammes pour la foi; et le ciel reçut tout à la fois la mère et la fille. « Puis-je-t-il, ajoutai-je, nous recevoir ainsi dans le temps qu'il aura marqué ! — Ah ! ma mère, me répondit-elle, que j'en suis éloignée. Mais permettez-moi de me plaindre à vous de vous-même. Que ne m'avez-vous tenu plus tôt le langage que vous me tenez depuis quelques semaines. Si Dieu me prenait aujourd'hui, je serais perdue pour l'éternité; à qui devrais-je mon malheur ? Mais enfin je vous ai imitée dans le mal, il est juste que je tâche de vous imiter dans le bien. » Là-dessus je l'embrassai

tendrement. Deux jours après elle pria son père, que j'avais déjà prévenu, de trouver bon qu'elle allât passer six mois en retraite chez les Dames de Sainte-Aure ou de Sainte-Geneviève, dont deux de ses amies lui ont dit beaucoup de bien. Mon mari, à qui la mission a été très-utile, y a consenti sans beaucoup de peine. Je crains seulement, me dit-il, après son départ, qu'il ne lui prenne envie de se faire religieuse. Mais, ajouta-t-il au même instant, Dieu est le maître, c'est à lui à choisir ses victimes. Serais-je assez malheureux pour lui disputer le sacrifice d'un de mes enfants, moi à qui il en reste encore deux; tandis qu'Abraham, qui n'en avait qu'un, fut prêt à l'immoler. Voilà, ma chère amie, où en sont les choses parmi nous.

CÉCILE. — Je ne pouvais rien apprendre de plus consolant. Daignez, Seigneur, confirmer dans cette famille et dans la mienne ce que vous avez commencé. Adieu, Madeleine, j'espère qu'après nous être aimées dans le temps, nous nous aimerons dans l'éternité. Ainsi soit-il.

ADDITION.

Victoire revint enfin après avoir eu le bonheur d'empêcher le mariage dont on a parlé. Ce fut un coup de la Providence, puisque le jeune libertin à qui on voulait faire épouser sa nièce fut, quelque temps après, tué dans un duel où il s'engagea pour un faux point d'honneur. Comme Victoire était fort curieuse en fait de livres, elle en acheta en Languedoc plusieurs qu'elle n'avait point encore vus, et un entre autres qui avait pour titre : *La vanité combattue et surmontée par la fille forte, ou la Vie pénitente de Sœur Jacqueline de Bachelier*, par le P. Casimir de Toulouse, capucin à Beziers, 1670. Après l'avoir lu à son retour, elle le communiqua à deux personnes de mérite, pour savoir s'il ne serait pas à propos de le réimprimer. Tous deux convinrent qu'il y avait dans cette histoire bien des choses très-édifiantes et très-capables de confondre la lâcheté d'un grand nombre de chrétiens. Mais le plus jeune soutint qu'une vie aussi extraordinaire passerait pour un roman, et que dans un temps où un prétendu bon mot et une fade raillerie donnent gain de cause à l'impiété, le seul nom de cette pénitente répandrait sur elle et sur son historien un ridicule qui les ferait mépriser tous les deux. Le second soutint à son tour que ces sortes de mépris ne font tort qu'à ceux qui les emploient; que la vie dont il s'agissait avait des preuves sensibles d'authenticité; qu'elle avait été écrite dans le lieu même où les choses se sont passées, et dans un temps où il vivait un grand nombre de personnes qui en avaient été témoins oculaires; qu'elle avait été dédiée à un Evêque (354), dont le prédécesseur, qui était

(353) S. HIERONYMUS, epist. 8. (Voyez les *Vies des Saints*, traduites de l'anglais, tom. I^{er}, pag. 399 et suiv. L'auteur met la mort de sainte Agnès en 594 ou 595.)

(354) L'église de Beziers a eu successivement plusieurs évêques de l'illustre maison de Bonzi, originaire de Florence, savoir : Thomas I^{er}, depuis environ 1576 jusqu'en 1596; Jean de Bonzi son ne-

son parent, avait honoré de son estime et même de sa confiance la demoiselle de Bachelier, et qu'enfin l'auteur qui l'a composée, quel qu'on ose le supposer, n'a pu être assez imprudent pour s'exposer, en débitant une fable, au démenti de toute une ville, ou plutôt de tout un diocèse. Je pense donc, continua-t-il, que cette histoire ne sera révoquée en doute que par ceux qui contestent toutes celles qui viennent à l'appui de la piété et de la religion. Mais je crois en

même temps que pour la rendre plus utile, il faut la dégager d'une foule de métaphores qui étaient du goût de nos pères, et qui ne le sont plus du nôtre. Cet avis prévalut. Je fus chargé de l'exécution. On ne pouvait faire un plus mauvais choix. J'espère toutefois que le lecteur voudra bien me tenir compte devant Dieu de ma bonne volonté (355). C'est tout ce dont j'ai besoin, et c'est tout ce que je lui demande.

veu, depuis 1598 jusqu'en 1621; Dominique de Bonzi, neveu du précédent et son coadjuteur, mais qui mourut un peu de temps avant lui. Thomas II, frère de Dominique, depuis 1621 jusqu'en 1628; Clément de Bonzi, qui mourut le 6 octobre 1659, et ne sortit de sa province qu'une fois,

pour une raison d'Etat; et enfin Pierre de Bonzi, neveu de Clément, qui fut archevêque de Toulouse en 1669, et cardinal en 1672. C'est à ce dernier que la *Vie de Mademoiselle de Bachelier* a été dédiée.

(355) Voir la note a de la note 351.

NOTICE SUR LE P. PRADAL.

Le P. Jean-Baptiste Pradal, religieux capucin de la province de Guyenne, se fit remarquer dans la seconde moitié du XVIII^e siècle en prêchant dans les principales chaires de France. Il prêcha vingt-huit carêmes; un seul a été imprimé en trois volumes in-

12 (Paris, Quilliau, 1779). Malgré le nombre de ses travaux, le P. Pradal ne peut compter que parmi les orateurs inférieurs; son talent était vulgaire et entaché de froideur; aussi avons-nous dû nous borner à reproduire les plus saillants

SERMONS

CHOISIS

DU P. J.-B. PRADAL.

SERMON I^{er}.

SUR LA TENTATION.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu ut tentaretur a diabolo. (Matth., IV.)

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le démon.

Que cherche-t-il dans cette solitude, cet esprit d'orgueil et de mensonge? ose-t-il bien y paraître? C'est le Dieu de toute sainteté qui l'habite: qu'il s'éloigne à la hâte, ce monstre infernal! qu'il rentre dans les noirs abîmes qui s'ouvrirent et l'ensevelirent dans leur sein au moment qu'il fut assez téméraire pour vouloir élever son trône auprès de celui du Très-Haut, qui n'eut et n'aura jamais de semblable, ou plutôt qu'il s'approche du Messie, qui consacre ce désert par la pénitence et la prière! qu'il entreprenne de l'attaquer! que ce lieu si paisible

se change en un champ de bataille! qu'on y voit le spectacle inouï d'un Dieu revêtu de notre faiblesse, combattant contre le tentateur des hommes, et que la confusion et la défaite de l'ennemi lui soit aussi glorieuse qu'elle nous deviendra favorable!

Rien de plus intéressant, mes frères, rien de plus digne de votre attention que le tableau que je vous présente, puisque ce n'est pas seulement comme Dieu, comme Maître du ciel et de la terre, que le Sauveur se prépare à vaincre notre ennemi, mais en qualité d'homme. Ce n'est pas assez pour lui de nous instruire par ses paroles, il veut encore nous animer par ses œuvres; et si le vainqueur des démons doit être un jour notre couronne, il veut sur la terre nous servir d'exemplaire et de modèle. C'est pour nous, dit saint Pierre Chrysologue, qu'il s'éloigne du monde, qu'il se cache dans la

retraite, qu'il prie, qu'il jeûne, leçon très-importante et qui doit faire trembler le chrétien volage et qui s'expose sans précaution. C'est pour nous qu'après avoir pratiqué de saints exercices, il repousse avec force son agresseur, il le fait tomber à ses pieds, il l'enchaîne, objet bien consolant pour le chrétien rempli de ferveur et qui se défie de lui-même. Le premier ne redoute pas assez la tentation lorsqu'il a tout à craindre; le second se livre peut-être à des frayeurs excessives, lorsqu'il est en droit de tout espérer; tâchons de désabuser et d'effrayer saintement celui-là, pour consoler et rassurer ensuite celui-ci; travaillons au bonheur de l'un et de l'autre, et que ces deux idées fassent tout le fonds de ce discours.

Ames dissipées et peu précautionnées dans la tentation, je tremble pour vous, vous y périrez. C'est le sujet de mon premier point.

Ames religieuses, mais trop alarmées dans la tentation, calmez vos frayeurs, vous triompherez. C'est ce que nous verrons dans la seconde partie.

Vous, par qui le serpent fut écrasé, Reine des vierges, soyez-moi propice et daignez m'obtenir le secours et les lumières de l'Esprit-Saint qui reposa toujours dans votre cœur et qui forma dans votre sein le Désiré des nations au salut de l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne m'adresse pas ici, mes frères, à ces chrétiens qui, depuis une longue suite d'années, esclaves des penchants les plus vicieux, leur ont sacrifié les espérances du christianisme, qui boivent l'iniquité comme l'eau, vont au-devant de la tentation au lieu de la combattre et vivent sans trouble et sans remords sous la tyrannie de leur séducteur ! que pourrais-je leur dire qui fût en état de les toucher ? Contentons-nous de gémir et de mêler nos larmes à celles que répandait le Sauveur du monde sur l'endurcissement de Jérusalem.

Je parle à ces âmes qui n'ont point encore franchi les barrières de la vertu, mais qui s'en approchent; qui n'ont point secoué l'aimable joug de la religion, mais qu'elles commencent à le trouver pesant; qui ne voudraient pas se perdre, mais qui s'éloignent du port du salut; qui cherchent à concilier ce qui fut toujours incompatible, la fidélité qu'on doit au Seigneur et l'amour du monde et de ses plaisirs; qui passent leurs jours dans l'inaction et dans l'indolence, lorsqu'il faut avoir les armes à la main. Ames languissantes, que je suis effrayé de votre assoupissement ! je viens vous montrer vos illusions et vous dessiller les yeux s'il est possible. Apprenez quel est l'ennemi qui vous poursuit, et contre lequel vous ne sauriez être trop précautionnées. C'est le rival de Dieu, dit Tertullien, qui conspire contre ses créatures, *emulus Dei*; c'est un voleur rusé qui les attaque au milieu de leur négligence, *divinæ imaginis prado*; c'est un assassin qui va les immoler à sa rage : *Questionarius hominis*. Ecoutez-moi, mes

frères, et déplorez le malheur du chrétien qui quitte son Dieu pour servir un maître si barbare.

Vous ne l'ignorez pas, sa révolte suivit de bien près sa création. Avant la naissance du monde, se séparant des anges fidèles, il s'éleva contre le suprême Dominateur. L'orgueil qui le dévorait ne trouvait pas assez brillants les rayons de lumière dont il fut orné. La gloire de ses semblables lui paraissait obscurcir la sienne; et regardant avec toutes les horreurs de l'envie la prééminence de son Maître, l'insensé lui refusa ses hommages et se promit de partager son pouvoir et de venir son égal : *Similis ero Altissimo.* (*Isa.*, XIV.) Foudroyé par son bras invincible, enseveli dans le centre de la terre, frémissant sous la pesanteur de ses coups, il fut néanmoins son rival dans les enfers comme il l'avait été dans les cieux. Egale-ment jaloux de sa grandeur, devant laquelle il est obligé de ramper, il l'attaquera bientôt dans ses créatures, son impuissante haine s'exercera sur elles. C'est un sujet révolté qui déchire le portrait de son prince auquel il ne peut nuire.

A peine le Dieu de miséricorde et de magnificence a-t-il fait sortir du néant notre premier père, qu'il nous porte, par sa séduction, les coups les plus rudes et les plus funestes. Il le rend prévaricateur et rebelle, l'arrache du sein de son Dieu qui l'y conservait avec tant de tendresse. Dès lors le levain du crime se communique à ses descendants, et les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance se répandent de toute part. Au milieu de ces ombres fatales, l'horrible émule du Seigneur, *emulus Dei*, établit son règne dans le monde, suivi de ses noires légions qui le partagent entre elles, il se transporte impétueusement d'un pôle à l'autre; je le vois les yeux enflammés, la bouche écumante, distiller son venin sur tout ce qui s'offre à lui, surprendre la simplicité des peuples, effacer en eux les principes de la loi naturelle et l'impression secrète du doigt divin, les aveugler par des prestiges non moins ridicules que déplorables.

Quels tristes objets nous présentent ces siècles sauvages ! L'homme peut-il s'avilir et se dégrader jusqu'à ce point ? La vengeance, le vol, le parjure, le parricide, l'inceste sont consacrés, le nombre des idoles égale celui des vices. Tandis que le Créateur est méconnu, l'ange des ténèbres est adoré sous les formes les plus monstrueuses; il a ses temples, ses sacrifices, ses martyrs, le sang humain arrose ses autels. Singe de la Divinité (si je puis avec un père de l'Eglise parler de la sorte), par des oracles trompeurs il affermit son empire, et tâche d'éterniser son culte par les prodiges qu'il expose à l'admiration de ses captifs. Les serpents des enchanteurs Egyptiens sont opposés à ceux de Moïse.

Détournez vos regards de ces images lugubres pour les porter sur notre Sauveur que l'amour attache dans un berceau, et qui, sous la faiblesse de l'enfance, anéantit les

monstres de l'enfer et brise le joug des nations. Que toute la nature le bénisse et le reçoive avec les transports les plus vifs que la joie et la reconnaissance peut inspirer. L'univers va changer de face, les faux dieux seront abandonnés et détestés, le tentateur est au désespoir; mais il ne rend pas les armes; et choisissant Hérode pour ministre de sa fureur, il lui fait parcourir la Judée le fer à la main pour confondre le sang du Messie avec celui de tant d'innocentes victimes. Aimable Jésus, vous échappez à sa barbarie! et que peut-elle contre les desseins de la Providence qui veille sur vos jours? La sagesse croit avec lui; déjà sa bouche s'ouvre pour annoncer le royaume des cieux, le promettre à la piété chrétienne, et menacer le crime de toute la justice de son Père. Son digne rival, *æmulus Dei*, le traverse sans cesse, il s'empare du cœur d'un de ses disciples, lui communique toute sa malice, le transforme en quelque manière dans lui-même : *Unus ex vobis diabolus est.* (Joan., VI.)

Mais enfin, malgré tous les obstacles qu'il lui suscite, la religion, cette reine triomphante, descend sur la terre, et l'Eglise du Sauveur est fondée. Que fera l'ennemi pour interrompre ses progrès? Il arme contre elle les princes idolâtres, il tâche de l'étouffer lorsqu'elle est encore faible, et de la noyer dans le sang de ses élèves. Efforts impuissants! c'est une semence abondante qui produit à toute heure de nouveaux chrétiens! Il aperçoit, avec frémissement, le troupeau du Fils de Dieu se multiplier, la justice et la vérité prendre possession de l'univers, les erreurs du paganisme s'évanouir, ses temples s'écrouler devant elles, et la croix de son Maître briller sur les diadèmes des monarques; il entend les louanges du seul et véritable Dieu retentir jusqu'aux extrémités du monde; il voit de tendres enfants que l'Eglise reçoit dans son sein, qu'elle adopte et qu'elle délivre de sa tyrannie. Cette vue le consterne sans le rebuter, il ne désespère pas de les pervertir, et malheureusement il n'y réussit que trop bien. C'est là ce dragon épouvantable, et qui remplit d'impatience, attend le douloureux enfantement d'une femme dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, toute éclatante, environnée des rayons du soleil et couronnée d'étoiles, pour se nourrir de son fruit et lui déchirer les entrailles. C'est ainsi qu'il conspire contre les enfants de l'Eglise, qui lui coûtèrent tant de soins et tant d'inquiétudes; dissimulant sa haine, il emploie l'artifice pour flétrir cette première fleur de l'âge, et s'insinuer en voleur dans leurs âmes négligentes : *Divine imaginis prado.*

Tu n'as aucun droit sur ces âmes, esprit rempli d'audace et d'injustice, elles portent l'inscription du grand roi. Ce sont ses co-héritières, ses filles chéries; et tu ne pourrais rien sur elles, si toujours attentives et vigilantes, elles se servaient du bouclier de la prière et de la foi. C'est leur tiédeur et leur lâcheté qui t'enhardit et qui t'ouvre

une voie facile pour arriver jusqu'à elles. Les sens sont les portes de la mort, dit saint Grégoire, et lorsqu'on ne les contient pas dans de justes bornes, qu'on néglige de les assujettir à la modestie, à la retenue, et qu'ils se répandent au-dehors; lorsque les yeux ont la liberté de se promener indiscrètement sur les objets les plus séducteurs; lorsque l'oreille s'ouvre à des conversations vaines et profanes; lorsqu'on permet à la bouche d'y répondre, le cœur est, pour ainsi dire, à découvert et dans une disposition prochaine à se rendre. On doit le cacher et le retenir avec d'autant plus de précaution, que le corrupteur des hommes ne nous fait pas une guerre ouverte, et qu'il n'en est par là que plus redoutable : avant de nous attaquer, il examine nos penchants, qu'il connaît par nos complexions; nos démarches extérieures l'éclairent sur ce qui se passe de plus secret dans nos esprits et dans nos cœurs; il juge du présent par le passé qu'il lui compare, et tire des conséquences pour l'avenir qui ne sont d'ordinaire que trop sûres. Après cette découverte, il proportionne ses traits aux inclinations d'un chacun, abuse de son faible et le fait tomber dans ses pièges.

Ah! Seigneur, ce n'est pas en vain que vous nous exhortez si souvent, dans les Ecritures, à nous prémunir par l'oraison et la tempérance contre un monstre si dangereux, toujours attentif à nous nuire, qui se glisse en serpent dans nos âmes dont la noble destinée l'irrite, qui, déguisant sa noirceur, se change en esprit de lumière, et nous propose quelquefois le mal sous l'apparence du bien.

N'est-il pas étonnant, mes frères, qu'exposés à toute sa malignité, sur le point de devenir sa conquête, vous passiez vos jours dans une molle indolence, ou dans une dissipation continuelle? N'est-il pas étrange qu'au milieu de tant de naufrages, dans un déluge presque universel, vous ne pensiez pas à vous séparer du monde proscrit, à vous renfermer dans l'arche, c'est-à-dire à chercher votre salut au-dedans de vous, suivant le conseil de saint Ambroise? *Ibi salus foris diluvium*. Fausse sécurité qui fut l'origine de la chute de David, tandis que Joseph triompha par la fuite. Dans la milice spirituelle, il est beau de battre en retraite, c'est ainsi qu'on obtient la victoire.

Vous m'objecterez peut-être que votre cœur ne recherche que des plaisirs modérés et que vous appelez innocents, quoiqu'ils vous disposent aux illicites, et que vous ne devez point vous en défier, puisqu'il ne vous a jamais trahis. Ames imprudentes, je crains d'autant plus pour vous, que vous me paraissiez plus tranquilles; vous vous endormez dans un calme perfide; sachez que l'ennemi n'est pas loin, il aiguise ses flèches meurtrières, il se montrera tout à coup contre votre attente; serez-vous en état de lui résister? Si nous observons la conduite du gouverneur d'une place confiée à sa foi par le prince, et qui doit être bientôt in-

vestie par des ennemis redoutables, nous le verrons perpétuellement en haleine, ajouter ouvrage sur ouvrage, inventer de nouvelles fortifications, réparer les anciennes, se permettre à peine quelques moments de repos; visiter nuit et jour les différents postes pour se mettre à l'abri d'une surprise, rien ne lui coûte dès qu'il s'agit de signaler son zèle et sa fidélité pour son maître; et vous, à qui le Roi des cieux a remis les intérêts de votre âme, cette cité si belle, si précieuse, que faites-vous pour la conserver et la garantir de toute insulte? Ses défenses sont presque ruinées, les murs entr'ouverts et les gardes endormies, le fort armé vient à petit bruit pour l'assiéger. Ne craignez-vous pas ses sourdes pratiques et les intelligences qu'il entretient? Vous avez au milieu de vous une foule de traitres que vous ne suspectez point, et qui n'attendent que son arrivée imprévue pour vous vendre et pour vous livrer. Vous comprenez qu'il s'agit ici de vos passions qu'il aura d'abord allumées et qui prendront parti contre vous. Il a des ruses inépuisables, et son adresse est infinie pour s'insinuer dans une âme volage; d'un côté, beaucoup de pénétration, de subtilité, des connaissances très-étendues, nombre de succès qui l'enflent et qui l'animent; et de l'autre, très-peu de vigueur, de discernement, d'attention et de déliance de soi-même: d'un côté, beaucoup d'illusions et de prestiges mis en usage, beaucoup de promesses fausses à la vérité, mais attrayantes; et de l'autre, beaucoup de crédulité, très-peu d'expérience, une pente naturelle vers les objets les plus attirants. Père du mensonge, *Pater mendacii*, combien d'âmes n'as-tu pas séduites en leur présentant le faux pour le vrai, l'écorce pour le fruit, l'ombre pour le corps, la nuit pour le jour? Dans combien de cœur ne lanças-tu point ton aiguillon vénimeux en cachant les suites du crime, et leur promettant une impunité qui les rassurait?

Avancez hardiment vers l'arbre de vie, disait-il à la tentatrice du premier homme, usez avec lui d'une nourriture si délicieuse, les menaces du Seigneur ne doivent pas vous intimider, dissipez de veines terreurs, vous ne mourrez point : *Nequaquam moriemini*. (*Gen.*, III.) C'est ainsi qu'il parle à ce chrétien que l'orgueil ou la cupidité portent à des actions qui blessent les droits de la conscience. Fait-elle entendre sa voix plaintive, il crie plus qu'elle : à quoi vous arrêtez-vous, c'est une puerile délicatesse; ne trouverez-vous pas votre excuse dans l'exemple de tant d'autres : voudraient-ils se perdre! *Nequaquam moriemini*. C'est ainsi qu'il parle à cet homme dont il excite la colère et la vengeance, mais dont le bras est retenu par un reste de religion et les anathèmes de l'Evangile. Vous hésitez donc à chercher votre ennemi : le monde a les yeux attachés sur vous, il rejette les âmes pusillanimes, le mépris et l'opprobre sont leur partage; il est des offenses qu'on ne peut laver que dans le sang, votre courroux

est trop légitime, ne balancez point à le contenir, la loi du Seigneur n'est pas si sévère qu'on vous le fait croire, et vous sortirez victorieux de votre combat : *Nequaquam moriemini*. Quelquefois par la bouche de ce libertin, et sous l'appât d'un établissement considérable, il exige de cette jeune personne des complaisances que le Ciel condamne aux feux de l'enfer; la pudeur, le devoir, l'éducation, la crainte la défendent et repoussent pendant quelque temps les traits qu'il lui lance : il redouble ses suggestions, réveille sa vanité, lui propose la clémence du Sauveur qui devrait la fortifier davantage, il lui fera commettre un crime inutile; et tandis qu'il perce le sein de l'infortunée, il lui proteste qu'elle ne mourra point : *Nequaquam moriemini*. Tel est le langage de l'imposteur, voilà comment il entre dans les âmes pour les enivrer de fiel et d'absinthe; tremblez pour les vôtres, l'heure de l'attaque n'est pas éloignée; le lion rugissant, dit saint Pierre, est autour de vous (*1 Petr.*, V); craignez que ce formidable adversaire ne vous arrache à votre Sauveur, ne devienne votre assassin, ne vous immole impitoyablement : *Quastionarius hominis*.

Que je me croirais heureux si je pouvais, avec ces traits vifs et pénétrants qu'emploient les hommes apostoliques, vous représenter le malheur de l'âme qui l'écoute et qui consent à se rendre après une légère résistance! Quels seraient vos sentiments à cette vue? Votre douleur égalerait votre effroi; non, vous ne seriez pas à l'épreuve d'un pareil spectacle, et l'orateur chrétien se trouverait interrompu par vos soupirs et par vos sanglots.

Succomber à la tentation, c'est, mes frères, violer tous les serments qui nous lient, rompre la divine alliance, renoncer à l'héritage éternel, nous replonger dans la masse de perdition dont nous fûmes séparés par le baptême. Outrager ce riche caractère, déshonorer la religion, faire gémir les saints, affliger notre ange tutélaire, s'élever contre le Rédempteur, le désavouer, le sacrifier, rouvrir ses blessures, tremper nos mains dans son sang, insulter à sa croix.

Succomber à la tentation c'est, mes frères, se charger des plus pesantes chaînes se revêtir des horribles livrées du tentateur, le reconnaître pour souverain, lui transporter notre culte en quelque manière, boire dans la coupe infernale qu'il nous offre, souffrir qu'il nous marque au sceau de la réprobation, qu'il nous écrive dans le livre de mort, nous dévouer à ses noirceurs, nous creuser une éternité de tourments.

Quels ravages ne fait-il point dans une âme dont il s'est rendu le maître! Quelles cruautés n'exerce-t-il pas sur elle! continuerai-je à vous les peindre sous des images militaires que l'Esprit-Saint emploie pour nous faire mieux sentir son infortune! faut-il que j'expose à vos regards une ville qui vient d'être emportée par des ennemis altérés de sang et qui ne respiraient que sa

destruction ! La voilà livrée à toute la fureur du soldat, à sa licence et à sa brutalité.

Mon Dieu, combien de victimes ! Rien n'est épargné, rien ne résiste au tranchant de l'épée, des ruisseaux de sang coulent de toute part, on ne marche plus que sur des tas de cadavres, l'air est obscurci par une épaisse fumée, les cris des mourants se mêlent aux cris des vainqueurs, les palais sont réduits en cendres, leurs meubles somptueux entraînés, les temples pillés et profanés, les tours abattues, les murs dévorés par les flammes et bientôt rasés jusqu'aux fondements.

Ce que vous voyez n'est qu'une image très-imparfaite du destin de l'âme pervertie par le tentateur et devenue sa captive. Quelle révolution ! Les peuples qui célébraient sa gloire, dit un prophète, ne la regardent plus qu'avec mépris, parce que l'opprobre et l'ignominie ont pris sa place : *Quia viderunt ignominiam ejus. (Thren., I.)* Elle est l'objet des railleries les plus amères. Est-ce là cette ville si florissante, et dont la beauté sans égale faisait l'ornement et la joie de l'univers ? *Hæcine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terre. (Thren., II.)* Est-ce là cette âme dont l'éclat effaçait la blancheur du lis, autrefois le siège de la paix, le séjour de l'innocence, le trône de la vertu, la souveraine de ses passions ? Est-ce là cette âme, les délices du ciel et de la terre, respectable aux anges mêmes, qui voyaient en elle le temple de la Divinité ? *Hæcine est urbs perfecti decoris.* Elle n'est plus que le théâtre de la désolation, la honte du christianisme, le jouet de ses ennemis et l'asile des esprits impurs. Quelle catastrophe ! est-il possible que sa ruine soit l'ouvrage d'un moment ! est-elle perdue pour toujours, et n'aurons-nous point la consolation de la revoir dans sa première splendeur ! Elle pourrait se relever sans doute, l'époux qu'elle abandonna malgré ses remords, et dont elle a déchiré le cœur, ne la perd point de vue, il déplore sa dégradation, la rappelle à lui par sa grâce, lui ménage mille ressources pour rompre les fers qui l'accablent et revenir dans son sein.

Oui, mes frères, le chrétien qui s'est laissé surprendre par les ruses de l'ennemi qui vient de l'immoler à sa rage, est environné de secours, quoique nous le voyions dans le tombeau de l'iniquité ; néanmoins il ne tient qu'à lui de revivre, mais son tyran s'oppose à sa délivrance ; et, pour entretenir son ivresse, il l'éloigne des sacrements, de l'oraison, de la prière, du jeûne, armes puissantes qu'il redoute ; il le rend présomptueux, le flatte d'obtenir son pardon sur le déclin de sa vie, et lui porte enfin les derniers coups en le faisant mourir dans la disgrâce du Seigneur.

Vous avez permis, ô mon Dieu, s'écrie saint Jérôme, qu'il devint comme le meurtrier, le bourreau des âmes ! Leur langueur, leur témérité, leur peu de prévoyance les ont précipitées dans l'abîme. Nous leur

avons dit mille fois de se défier d'elles-mêmes, elles refusent de nous entendre. Ne marchez pas sur leurs traces, mes chers frères, soyez sans cesse sur vos gardes, pressez vos cœurs entre vos mains de peur qu'ils ne s'échappent ; souvenez-vous que si vous n'êtes point tombés encore, vous pouvez tomber à chaque instant. Pour vous que le tentateur a déjà trompés, vous qui fîtes une si triste expérience de sa malice, mais que la grâce du Rédempteur a délivrés de sa tyrannie, soyez d'autant plus circonspects et plus réservés, que vous fûtes plus dissipés et plus faibles. N'oubliez pas que les nouveaux édifices, et qui conservent encore leur humidité, sont facilement renversés, et qu'un petit souffle rallume d'abord un flambeau qui vient de s'éteindre. Que l'ombre du crime vous alarme ! Dans les sentiers de la justice où vous avez eu le bonheur de rentrer, quand vous entendrez la voix du tentateur et du monde qui court après vous, ne tournez jamais la tête, ne vous occupez qu'à gémir sur vos fautes, à l'exemple de la bienheureuse Paule. Ne cherchez pas, disait-elle à saint Jérôme, ne cherchez pas à modérer ma douleur, ne vous opposez point au cours de mes larmes, qu'elles flétrissent un visage que l'art et la vanité défigura si souvent sous prétexte de l'embellir. Que les plaisirs goûtés dans le siècle soient punis par des rigueurs continuëles. Laissez-moi me mortifier de plus en plus contre la perfidie de l'ennemi qui me poursuit encore ; et vous, âmes pieuses, qui courez depuis l'enfance dans la voie des commandements, et que des frayeurs excessives troublent au milieu de la tentation, il est juste de vous rassurer et de ranimer votre confiance en vous rappelant le pouvoir et la bonté du Maître que vous avez la gloire de servir.

Ames trop volages et peu précautionnées dans la tentation, je tremble pour vous, vous y périrez.

Ames religieuses, mais trop alarmées dans la tentation, calmez vos frayeurs, vous triompherez. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je conviens avec vous, mes frères, que c'est aux amateurs de la vertu que l'ennemi déclare une guerre plus rude et plus opiniâtre. Les esclaves du crime sont des conquêtes assurées qu'il juge peu dignes de nouvelles attaques. Leurs mauvais penchants travaillent sans cesse à fortifier son empire. La présence des premiers redouble sa rage, il en veut principalement à leur cœur, parce qu'il connaît que l'Esprit-Saint y repose, et que les biens de la grâce les embellissent ; ainsi les pirates, dont les mers sont infestées, font des efforts extraordinaires pour s'emparer des vaisseaux chargés de richesses et de tout ce qu'il y a de plus précieux. C'est aujourd'hui pour le juste le temps du combat : *Tempus belli (Eccle., III.)* Mais enfin, quelque violent et quelque long qu'il puisse être, bien loin de se décourager, qu'il ouvre

son âme à la plus douce confiance, qu'il se souvienne que l'Evangile appelle bienheureux le chrétien que la tentation éprouve; et puisqu'elle doit être pour lui la source d'une joie pure et solide; qu'il la supporte avec constance, qu'il tienne ses regards attachés sur le Rédempteur qui la lui ménage pour le fortifier dans le bien et qui ne l'abandonnera jamais. Il sera le témoin de ses combats, *certainem inspectat*; l'appui de sa faiblesse, *deficientem sublewat*; et le prix de ses triomphes, *vincentem coronat*. Que ces trois réflexions sont touchantes! Ames fidèles, craindriez-vous encore, et vous verriez-nous dans le trouble et dans l'amertume parmi tant de sujets de consolation?

La tentation a sans doute quelque chose de bien alarmant pour certaines âmes vertueuses. Au milieu de ces orages, il leur semble qu'elle va leur ravir le seul bien qu'elles ambitionnent, et qu'elles sont sur le point d'être séparées de leur Créateur lorsqu'elles tiennent à lui plus fortement. La crainte et la douleur secrète qu'elles ressentent doivent nous répondre de leur fidélité. Ce n'est pas avec de pareilles dispositions qu'on se précipite dans le crime. Elles ne réfléchissent pas assez sur l'extrême tendresse de Jésus-Christ, dont les yeux sont continuellement fixés sur elles pour les animer et combattre avec courage : *Oculi Domini præbent fortitudinem*. (II Paral., XVI.) Dans ces moments d'obscurité, de trouble et d'agitation, elles ne se souviennent plus de la faiblesse et de l'impuissance de l'ennemi, de ce monstre enchaîné qui ne déchire que les volontaires; elles n'envisagent pas la tentation dans son véritable point de vue, et perdant le souvenir de son prix, de ses avantages, elles ne s'occupent que de ce qu'elle paraît avoir d'effrayant.

Qu'est-ce que c'est que cette tentation que l'amour de Dieu vous envoie, qui vous accable, qui vous consterne? Apprenez à la désirer. C'est un souffle salutaire qui ranime les flammes de la charité, qui leur donne de nouvelles forces; c'est le feu qui purifie et qui perfectionne l'or de la vertu; c'est le ciseau, c'est le marteau qui doit s'exercer longtemps sur les vases dont la maison du Seigneur doit être ornée; c'est un vent, à la vérité, furieux qui remue l'âme avec violence, qui se déchaine dans le jardin de l'épouse, mais qui, suivant l'expression du Sage, ne manque jamais d'y répandre l'odeur des parfums les plus exquis; c'est le sel qui préserve nos sacrifices de la corruption de l'amour-propre; c'est une neige céleste qui fertilise nos cœurs arides et desséchés par les passions et par la prospérité mondaine; les épreuves sont enfin ces nations étrangères que le Dieu d'Israël laisse au milieu de Jérusalem, de son peuple choisi, pour l'instruire, le tenir en haleine et servir de matière à ses triomphes.

Si le Seigneur refusait de s'intéresser à votre destinée, s'il portait loin de vous ses tendres regards, s'il vous abandonnait à vous-même, rien de plus légitime que vos

terreurs et que vos alarmes. Que votre sort serait, en effet, bien déplorable, vous ne trouveriez aucun secours au dedans de vous, vous n'y verriez que misère, que fragilité, qu'inconstance.

Mais, grâce à la bonté de votre Maître, il ne peut se résoudre à vous quitter; il entre avec vous dans la lice, c'est sous ses yeux que vous combattez, *certainem inspectat*, c'est à la vue des anges, et celui qui vous garde redouble en votre faveur ses vœux et sa vigilance, il parle sans cesse pour vous à votre Dieu si jaloux de votre bonheur et qui ne pourrait, sans l'affliction la plus vive vous voir céder aux efforts du tentateur, il est à votre droite, *a dextris est mihi* (Psal. XV), il vous regarde, il vous anime, et vous tomberiez dans l'abattement et vous démentiriez votre constance et votre fermeté dans son service.

La présence du prince réveille la valeur du soldat; si la victoire paraît incertaine ou semble se déclarer pour les ennemis, encouragé par les regards de son maître, il se précipite dans la mêlée avec une noble intrépidité, et surmontant tous les obstacles, il arrache quelquefois de leurs mains les lauriers dont ils se préparaient à ceindre leurs têtes.

Or, mes frères, si les yeux du souverain tournés sur le combattant élèvent son âme et la rendent supérieure à la crainte de la mort qui se présente de toute part; si dans un danger aussi manifeste on ne pense qu'à lui donner les témoignages du zèle le plus ardent, quel doit être le courage et la confiance du chrétien éclairé par les lumières de la foi qui lui montre son Sauveur considérant toutes ses démarches, s'applaudissant de le voir répondre à ses vœux et résister avec une générosité constante aux plus rudes assauts de l'ennemi de son âme, l'envisageant dans cet état avec complaisance (un vase rempli de beaume et qu'on secoue, exhale une odeur délicieuse), et ne souffrant jamais, mes frères, que la tentation soit au-dessus de ses forces.

C'est, Messieurs, cette assurance si consolante et son ardent amour pour Jésus-Christ qui rendit invincible le jeune Hilarion dans la solitude sauvage qu'il habitait. Les démons, dit saint Jérôme, effrayés de ses austérités, ne savaient plus quelles ruses mettre en usage; ils voyaient un enfant les mépriser toutes et devenir leur vainqueur avant que l'âge lui permit de combattre; en vain présentaient-ils à son esprit des objets dangereux qu'il ignorait; en vain tâchaient-ils d'allumer des flammes profanes dans ce cœur rempli d'innocence, de l'amollir et de le séduire, l'élève de Jésus-Christ ne leur répondait qu'en frappant son sein comme pour en arracher les images voluptueuses qui l'armaient, et se souvenant que son Maître observait toutes ses démarches : Chair de péché, s'écriait-il irrité contre lui-même, je saurai bien m'opposer à tes révoltes! Bien loin d'affliger les yeux de mon Dieu par un lâche consentement que mon cœur te refusera toujours; bien loin de t'accorder les

douceurs que tu sollicites, je serai ton plus cruel ennemi, je t'accablerai par les fardeaux les plus pesants, je te ferai souffrir les rigueurs de la faim et de la soif et tout ce que les saisons ont de plus rude sera ton partage. Le célèbre Antoine, l'ornement et la gloire du désert, après les épreuves les plus formidables se voit éclairé tout à coup par une lumière céleste, et s'adressant à son Sauveur : Où étiez-vous, disait-il, objet adorable de tous mes vœux, pendant que vos ennemis et les miens exerçaient sur moi toute leur rage? Je ne fus jamais plus près de toi, serviteur fidèle, j'étais le témoin de tes combats et l'appui de ta faiblesse : *Deficientem sublevat*.

En effet, mes frères, le Seigneur ne se contente pas d'être spectateur de vos épreuves et de vous animer par sa présence; ce n'est pas un de ces protecteurs oisifs qui n'en ont, pour ainsi dire, que le titre, qui s'attendrissent d'abord sur notre état et nous font espérer leur faveur, mais qui perdent de vue leurs promesses et dont il faut réveiller la compassion par le récit renouvelé de nos infortunes; c'est un défenseur zélé qui vous place sous ses ailes, qui se met en quelque manière au devant de tous les coups qu'on vous porte, avec l'ardeur et l'empressement d'une mère passionnée qui cherche à sauver un fils unique de la fureur d'un tyran qui voudrait le lui ravir; que dis-je, ce n'est là qu'une simple image des sentiments de votre Dieu, dont la tendresse ne peut souffrir de comparaison.

Dans le temps même que vous le croyez éloigné de vous, et que les flots de la tentation semblent devoir submerger votre âme, il ne s'occupe qu'à vous garantir et qu'à vous défendre. S'il fait quelquefois semblant de dormir ou de se cacher, c'est afin qu'on le cherche plus ardemment. Il vous est avantageux, dit saint Grégoire, qu'il paraisse vous négliger pour vous faire connaître le prix de sa grâce sans laquelle on ne saurait être victorieux, pour nous pénétrer d'une plus grande reconnaissance, pour nous faire sentir le poids de notre faiblesse, pour confondre l'esprit d'orgueil, cet ennemi de la vertu, qui ne se conserve que sous la cendre de l'humilité. Implorez donc son secours avec une humble défiance de vous-même, et fondant sur ses bontés tout votre espoir, criez vers votre Maître, et pour lors il vous tendra sa main bienfaisante qu'il semblait avoir retirée et vous trouverez un appui solide au moment que vous regardiez votre chute comme inévitable : *Deficientem sublevat*. Ne vous annonce-t-il pas lui-même que vous devez dissiper toutes vos craintes au souvenir de ce qu'il a fait pour vous, de sa qualité de Rédempteur qui lui coûta si cher : *Noli (Isai, XLIII.) timere quia redemi te*. Fussiez-vous ensevelis dans les profonds abîmes de la mer, avec quelle facilité pourrait-il vous en arracher; fussiez-vous environnés de flammes, il saurait bien vous mettre à couvert de leur violence.

Que les Amalécites mettent tout en usage

pour fermer au peuple de Dieu l'entrée de la terre de promission, Moïse élèvera ses mains vers le ciel, et les Israélites, malgré tous les efforts des incirconcis, pénétreront dans leurs fertiles contrées; que les démons, ces ennemis de votre bonheur, épuisent leur malice et leurs ruses pour vous éloigner de la bonne voie, pour vous subjuger, pour vous abattre; jetez-vous amoureusement entre les bras du Sauveur étendu sur cette croix, on est invincible quand on marche sous ses enseignes; puisez dans les plaies sacrées qu'elle vous offre, dans ces sources abondantes l'esprit de force et de courage, pour faire une vigoureuse résistance, et dès lors les traits les plus aigus reviendront à ceux qui les ont lancés, à ces monstres infernaux qui ne sauraient disposer d'un insecte, et qui ne purent autrefois entrer dans les corps des animaux immondes qu'avec la permission du Fils de Dieu.

Rassurez-vous donc, âmes trop timides, essayez ces larmes qu'une injuste crainte vous fait répandre, et qui nous parlent de votre éloignement pour tout ce qui pourrait vous souiller; que la faiblesse de vos agresseurs vous les fasse envisager avec mépris; que le pouvoir et l'amour de votre Dieu raniment votre confiance ébranlée : ce n'est pas encore assez, abandonnez-vous à la plus vive joie, puisqu'il ne lui suffit pas d'être dans ce monde votre consolateur et votre soutien. Après vous avoir fait triompher, il fera dans l'autre votre récompense et votre couronne : *Vincentem coronat*.

Quelle couronne, mes frères, et que son éclat doit enflammer votre ambition et redoubler vos efforts! c'est le Seigneur lui-même qui doit être le prix; réflexion consolante! Quelles peines ne pouvez-vous pas charmer! Après quelques troubles intérieurs, quelques nuages, quelques épreuves, quelques combats généreusement soutenus. Le temps de la paix arrivera donc : *Tempus pacis. (Eccle., III.)*

A des jours d'amertume succéderont des jours d'allégresse, un doux calme se fera sentir. Un Dieu bien différent du maître perfide auquel les mondains s'attachent, qui leur fait essuyer mille dégoûts et mille rejets, qui les abandonne enfin et ne leur laisse que le regret inutile de l'avoir servi; un Dieu toujours sincère, toujours constant, toujours invariable dans ses promesses, un Dieu source inépuisable de délices, vous recevra dans son sein, et le nombre des couronnes qu'il placera sur vos têtes, dit saint Bernard, égalera celui de vos victoires : *Quoties resisteris toties coronaberis*. La tentation est par conséquent estimable, puisqu'elle produit des avantages si solides, et d'autant plus chers et plus flatteurs, qu'il a fallu les acheter par des travaux assidus et le triomphe de nos passions; non, rien ne touche plus sensiblement, plus agréablement, plus intimement le cœur de l'homme que la jouissance d'un bien dont la recherche était difficile, et dont il n'est devenu le maître qu'après avoir surmonté de

grands obstacles. Si nous approfondissons les vérités que je vous prêche, vous ne serez plus surpris de voir un solitaire s'affliger, répandre des larmes et de l'entendre se plaindre tendrement à son Sauveur de l'avoir délivré d'une tentation qui le tourmentait depuis plusieurs années. Eh quoi, Seigneur, disait-il en gémissant, me regardez-vous avec indifférence, et ne serais-je plus digne de souffrir pour vous! Je ne saurais assez déplorer le repos que vous me rendez et regretter mes anciennes agitations. Accordez-moi, je vous en conjure, le retour de cet ennemi domestique qui purifiait mon cœur en voulant le pervertir, qui me fournissait tous les jours de nouvelles occasions de vous plaire et d'embellir la couronne que vous réservez à ceux qui quitteront tout pour vous suivre.

Sentiments héroïques et bien honorables au christianisme! Il n'ignorait pas, ce grand saint, qu'on ne peut entrer dans la terre promise sans traverser auparavant le désert, obtenir le cœur de Rachel sans l'avoir mérité par de longs services, devenir l'époux de la fille du roi sans avoir abattu plusieurs Philistins, jouir enfin de la gloire sans être monté sur le Calvaire. Ouvrez les livres sacrés, écoutez attentivement les excellentes leçons qu'ils vous donnent, quel est leur langage? Ils ne vous entretiennent que des violences qu'il faut se faire, que des écueils qu'il faut éviter, que des attaques multipliées qu'il faut repousser avec les armes évangéliques; il vous annoncent que ce n'est qu'au bout de la carrière que le véritable chrétien recevra des mains de son Dieu les palmes et les diadèmes qui brillent dans la cour céleste : *Vincemur coronat*. Mais dans le même temps ils vous assurent qu'il ne trompa jamais l'attente de ceux qui mirent en lui leur confiance. Quel est le juste qu'on voit arriver au séjour des saints par toute autre voie que celle de la tribulation? Si vous remontez jusqu'aux siècles qui devancèrent la naissance du Messie, vous verrez un patriarche si fameux par ses disgrâces et sa patience invincible, vous le verrez victime de toute la rage de Satan, et dans cet état, insulté, méprisé par les personnes les plus chères, et qui devaient s'empresse à le consoler. Ici la vertu de Joseph est exposée aux dernières épreuves, et l'innocence est dans les fers; tandis que le crime triomphe, l'ennemi de nos âmes, lorsqu'il ne peut rien par lui-même, a recours à des instruments étrangers pour vaincre les serviteurs de Dieu. Moïse résiste à Pharaon, Elie à Jézabel, Isaïe à Manassès, les Machabées à l'impie Antiochus, Jean-Baptiste à l'incestueux Hérode, Ambroise combat contre Justine, et Chrysostome brave les violences d'Eudoxie. De toute part je n'aperçois dans la vie des saints, qu'un long tissu de tentations, de contradictions et de souffrances que la grâce leur fait trouver légères. Le chemin du ciel est épineux sans doute, mais qu'importe, pourvu qu'il me conduise à mon Sauveur, que je puisse m'enivrer de

sa vue et contempler ses perfections ineffables : *Dummodo Christus adveniat*. Si je deviens l'ami de mon Dieu par la tentation courageusement supportée, qu'elle s'exerce sans cesse sur mon âme, que tout ce qu'il y a de plus cruel, de plus formidable fonde sur moi, s'il doit me tenir compte de ma soumission et de ma constance, s'il veut me faire régner avec lui : *Dummodo Christus adveniat*. N'en doutez pas, mes frères, il désire votre bonheur plus ardemment que vous-même, il vous regarde avec tendresse, il vous soutient, il vous fortifie, il veut vous couronner. Marchez donc d'un pas ferme dans les sentiers que la religion et la foi vous offrent. Quelques rudes qu'ils puissent être, elle saura bien les adoucir, et le terme n'est pas éloigné. Considérez dans le désert le Sauveur du monde recevant, après la tentation, les hommages et les services des anges. Ces mêmes esprits bienheureux, après votre exil, célébreront vos victoires et vous présenteront devant le trône du Roi des rois. C'est là que vous recueillerez les doux fruits de vos peines passées, et que vous jouirez d'une gloire qui ne passera jamais. Je vous la souhaite, etc.

SERMON II.

SUR L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE.

Erudi filium. (Prov., XXIX.)

Instruisez bien votre fils.

C'est une leçon que l'Esprit-Saint a dictée, et qu'il renouvelle trop souvent pour n'en point sentir l'importance et les avantages. C'est un ordre suprême que le premier Maître et le Père par excellence donne à tous les pères terrestres, et dont l'accomplissement ou l'infraction doit être la source de leur joie ou de leur désespoir, de leur bonheur ou de leur infortune, de leur gloire ou de leur opprobre. C'est un devoir essentiel dans tous les temps que la religion leur impose, que la nature imprime dans leur cœur, que la droite raison leur prêche, que toutes les lois prescrivent, c'est un engagement que contractent au pied des autels, deux personnes qui s'unissent ensemble par les liens sacrés du mariage, engagement aussi juste que nécessaire à la pureté du christianisme, à l'entretien du bon ordre, à la félicité des peuples, au repos, à la tranquillité des familles, à l'union, à la paix fraternelle. Heureux les parents qui, pénétrés de ces grandes maximes, répondent par leurs soins et par leur zèle, aux vues de la Providence, qui pensent moins à rendre leurs enfants illustres dans le monde par des honneurs et des héritages corruptibles, qu'à leur inspirer l'amour de la sagesse, de tous les biens le plus précieux; qu'à faire éclore et croître dans leurs cœurs le germe des vertus chrétiennes; qu'à perfectionner à chaque jour ces images de la Divinité qui lui sont si chères, qui n'épargnent rien enfin pour en faire de véritables disciples du Fils de Dieu. Les bénédictions célestes tomberont avec abondance sur ces

pieux parents, qui recueilleront même dès cette vie les doux fruits de la bonne éducation qu'ils auront donnée; mais malheur à ceux qui, n'écoulant que la voix des sens et les préjugés du siècle, manquent aux obligations les plus étroites, élèvent leurs enfants en païens plutôt qu'en chrétiens, négligent de cultiver des dispositions à la vertu qui se développent, ou de déraciner des vices naissants qui doivent nous faire trembler, flattent de jeunes monstres encore timides, mais qui feront bientôt d'horribles ravages; c'est-à-dire des enfants qui deviendront la honte du christianisme, l'effroi de leurs concitoyens et le supplice de ceux qui leur donnèrent la vie. Que d'anathèmes lance le Ciel sur ces pères aveugles dont le nombre est si considérable, et que l'Apôtre met si justement au-dessous des infidèles! Entrez dans mon sujet, il demande toute votre attention, puisqu'une grande partie de cet auditoire s'y trouve sans doute intéressée; élevons-nous contre une tendresse cruelle; tâchons de vous en dépeindre les suites funestes et le malheur des jeunes gens dont on néglige l'enfance.

Quelle est leur éducation? Examinez-le avec moi dans la première partie.

Quelle sera leur conduite? Vous en frémirez dans la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Celui qui créa toutes choses a bien voulu choisir les hommes pour ses coopérateurs et ses ministres. Il partage avec eux les soins bienfaisants de sa providence, dit saint Chrysostome; il se les associe pour l'exécution de ses desseins sur les enfants que sa bonté leur accorde : *Deus curis suis patres associat.* Ceux-là n'ont pas plutôt reçu le jour qu'à l'ordre de l'Eglise ils paraissent aux portes de nos temples pour en implorer l'entrée, échapper à l'esclavage des démons, changer le titre d'ennemis du Seigneur en celui de ses fils privilégiés, servir de demeure à l'Esprit-Saint et de trône à l'adorable Trinité. Sortis du bain céleste, ornés de la robe d'innocence, portant au fond de leur âme le sceau de la béatitude, devenus par l'onction sacrée les nouveaux soldats du Dieu vivant, dédiés à son culte, liés à lui par la solennelle promesse de renoncer pour toujours aux pompes, aux vanités du siècle; c'est dans cet état que les ministres, au nom de leur Maître, les remettent entre les mains des pères comme un dépôt respectable qu'on leur confie, dont il faut répondre avec la dernière exactitude, et qui demande toute leur attention et leur vigilance. Dès lors, établis leurs guides spirituels et leurs anges tutélaires, ils sont indispensablement obligés de chercher en eux la première lueur de la raison, de la consacrer, de diriger les premiers mouvements d'une âme qui commence à se connaître vers celui qui l'a créée, d'imprimer en elle l'horreur du péché, le goût de la vertu, l'amour du plus noble de tous les êtres et la crainte de ses jugements. Voilà ce qui doit faire leur occupation la plus sérieuse. Mais qu'arrive-t-il, Messieurs? On devient

un perfide dépositaire, on dérange les vues de la Sagesse éternelle, on emploie contre Dieu ses propres bienfaits. La plupart des pères, semblables à ces chefs infidèles qui, trompant la confiance du souverain, tournent contre lui des armes destinées à le défendre; la plupart des pères, à qui cette qualité n'est plus due, forment dans leurs enfants, non pas des élèves de notre loi sainte, mais des sectateurs du monde, et conséquemment des ennemis de la croix. Leur éducation, qui devrait être toute chrétienne, est toute païenne. Elle n'est fondée que sur l'amour aveugle qu'on leur porte, sur les maximes profanes qu'on leur inspire, et sur le mauvais exemple qu'on leur donne. Faut-il s'étonner si la corruption inonde l'univers?

Un père doit aimer sans doute ces gages qu'il a reçus de la bonté du Seigneur. Tout ce qu'il y a de plus cruel dans la nature éprouve ce doux sentiment et se dépouille pour lors de sa rudesse. Et qui pourrait se refuser à cet amour gravé par le doigt divin dans le fond du cœur, si légitime et si conforme aux règles de l'Evangile?

Regarder ses enfants avec complaisance, s'applaudir de se voir renaître en eux, travailler à les rendre aimables aux yeux des hommes, polir leur esprit, le cultiver par les arts, leur enseigner les devoirs de la société civile et les bienséances de leur état, leur préparer des avantages temporels, leur conserver des biens qui répondent à leur naissance, au rang qu'ils doivent tenir dans le monde, rien de plus louable, rien de plus juste; mais ne pas se proposer leur sanctification pour premier objet; mais ne pas lui subordonner tous les autres; mais ne pas les accoutumer de bonne heure au joug de la dépendance : *Curva illos a juventute (Eccl., VII),* mais ne point rompre leur volonté; mais fermer les yeux sur leurs défauts; mais ne pas les reprendre avec zèle, rien de plus condamnable, rien de plus funeste; ce n'est plus aimer, c'est haïr, ainsi que s'exprime le Sage.

Ce n'est pas que je ne blâme avec vous des emportements et des corrections outrées, dont l'humeur et l'inquiétude est le principe, qui sont quelquefois plus répréhensibles que les fautes mêmes que vous punissez, et qui pourraient, suivant le langage de l'Apôtre, irriter le cœur des jeunes gens, ou les jetteraient dans une espèce de stupidité. Une pareille conduite serait presque aussi dangereuse qu'une tendresse déréglée qui dissimule tout, excuse tout, pardonne tout. Amour empoisonné qui donne la mort, indulgence pernicieuse qui dispose ceux qu'on épargne à ressentir un jour toute la sévérité du Seigneur; lâche ménagement qui favorise le vice, qui vous prépare mille chagrins et mille amertumes, qui vous expose vous-même à toutes les vengeances du ciel.

Si les enfants d'Héli se livrent aux passions les plus infâmes, s'ils déshonorent le sacerdoce et portent le trouble et le scandale dans tout Israël, n'est-ce pas au peu de fermeté d'un homme, d'ailleurs si droit et si juste, qu'il faut attribuer les crimes dont

Ils se souillent? Oui, mes frères, ce qui les perdit, ce fut une douceur excessive et si rigoureusement punie.

Vous tenez dans vos mains, parents devant qui je parle, la destinée de la jeunesse. Planité flexible! il faut non-seulement l'arroser, mais encore s'empresse à la redresser dès qu'on s'aperçoit qu'elle penche vers la terre. Le commencement dans l'éducation est décisif pour le reste de la vie. Si le mauvais éli se forme une fois, on entreprend en vain de l'effacer. Les soins qu'on se donne seront superflus, parce qu'ils seront trop tardifs.

Que de disgrâces! que de catastrophes évi- tées si vous suiviez les leçons que je vous prêche! Malheureux! une amitié toute charnelle vous arrête, vous gardez le silence, vous êtes tranquille lorsque ce fils, qui croît sous vos yeux, vous offre des sujets de crainte si bien fondés, lorsqu'il vous laisse entrevoir cette ardeur pour le plaisir et la liberté, ces prompts saillies qui m'épouvantent, un mauvais naturel, un tempérament farouche et qui vous annonce un avenir affreux! Vous êtes tranquille, et les sages de l'antiquité ne l'étaient pas dans de pareilles circonstances. Deux Athéniens qui, dès leur enfance, exercèrent une cruauté noire à l'égard de quelques animaux, deviennent suspects à l'Aréopage; il y a même contre eux des punitions décernées; la république commence à les redouter, elle croit que ces jeux inhumains lui présagent les suites les plus fâcheuses. Vous êtes tranquille, et les racines de l'iniquité s'étendent et se fortifient dans le cœur de vos enfants que votre mollesse autorise.

Vous ne souffrez pas, dit un docteur, les ronces et les fruits sauvages dans vos jardins et dans vos campagnes; vous ne pensez qu'à les améliorer et qu'à les rendre fertiles par une culture assidue, tandis que vous la refusez à ceux à qui ces passions sont destinées. Il leur importe peu d'être riches, mais beaucoup d'être vertueux. C'est ce fonds ingrat qu'il faut défricher, étouffer en eux les semences du crime qui les dévorent. Que ne donnez-vous à cette cire molle l'empreinte de la sagesse! Ne voyez-vous pas qu'elle va durcir? C'est ce qui faisait gémir saint Augustin, et qu'il ne pouvait assez déplorer. Je laissais, dit-il, échapper dans mes premières années mille traits qui désignaient des mœurs licencieuses. On découvrait dans mon âme une infinité de vices naissants, et je ne trouvais pas de main charitable qui s'empressât à les en arracher : *Et nulla erat eradicans manus*. Je voyais dans mon propre père, non pas un censeur, mais un approbateur; tout était bagatelle et sans conséquence; c'est ainsi qu'on m'aplanissait la route perdue où j'ai marché si longtemps, et qu'un peu de sévérité m'eût fermée : *Et nulla erat eradicans manus*. Quel aveuglement! quelle indifférence pour les intérêts les plus chers! Père indolent! père rempli d'une affection si peu chrétienne, votre fils la suivra, cette voie! Et comment pourrait-il l'éviter, puisqu'après

avoir négligé son enfance, vous pervertissez sa jeunesse par des maximes toutes profanes?

Maximes proscrites! que de carreaux lancés sur un monde dont vous êtes les esclaves, et qu'il fallait d'autant plus craindre pour vos enfants que vous en éprouvâtes les périls dès que vous y parûtes, et que vous n'en connaissiez que trop bien la malignité. Sur ce monde que le Sauveur appelle son ennemi, pour lequel il refuse de prier, qui fait verser tant de larmes à son Eglise, dont le service est incompatible avec celui du Créateur qui nous aime jusqu'à la jalousie et ne peut souffrir aucun partage; sur ce monde que ne regardent pas les magnifiques promesses qui nous animent, et qui ne doit pas compter sur le riche héritage que nous attendons, puisqu'il n'est accordé qu'à ceux qui lui refusent leur confiance et qui n'y vivent que comme n'y vivant pas; sur ce monde enfin dont il faudrait éloigner vos enfants avec une attention scrupuleuse, et leur en faire sentir tout le faux et tout le frivole. Tel est néanmoins le modèle que vous leur offrez; c'est là le législateur que vous voulez qu'ils écoutent et qu'ils respectent. Hélas! ils ne sont que trop portés à vous obéir.

Maximes empoisonnées et qui gâtent si promptement la jeunesse! elle est légère, inconstante, présomptueuse, peu précautionnée; elle prend les apparences du bien pour le bien même; elle ne se défie pas des pièges cachés qui l'environnent; ses yeux sont aisément fascinés; les avenues du monde sont riantes, d'abord il ne présente que des fleurs; un voile brillant couvre ses épines; les amusements folâtres l'attirent; cette jeunesse, la chaleur de l'âge l'entraîne; l'amour-propre, qui s'en empare, lui fait regarder la retenue comme une timidité méprisable, et la soumission comme une faiblesse. Au milieu de tant d'ennemis, faut-il qu'elle en trouve encore de nouveaux dans ceux-là même qui devraient la protéger et la défendre? Faut-il que les mains les plus chères la poussent dans le précipice qu'elle cherche? Rien de plus effroyable sans doute, mais rien de moins rare, vous en êtes chaque jour les témoins. Que dirait le monde?... Que penserait le monde?... Il faut plaire au monde et se conformer à ses usages... Voilà ce qui fait le fonds de l'éducation, tels sont les principes qui la dirigent... Je ne veux point faire de mon fils un solitaire.... il faut qu'il soutienne mon nom et qu'il l'honore.... et vous travaillez à le ternir, vous dit l'Esprit-Saint : *Confusio patris est de filio indisciplinato* (Eccli., XXII), et vous faites de ce fils un mauvais chrétien, une victime destinée à l'enfer. Devrait-il ignorer la science des saints, de toutes les sciences la plus utile et la seule digne de tous nos empressements et de nos travaux? Pourquoi ne l'entretenir que des vues ambitieuses que vous avez sur lui, du faux honneur du siècle que la religion condamne, d'une fortune périssable dont vous faites votre

idole, et dont l'augmentation ne fut peut-être que le fruit de la violence ou de l'injustice? Pourquoi, sous prétexte d'élever son cœur et ses sentiments, fomentier en lui cette présomption déjà trop grande et que l'Évangile réprouve? Pourquoi lui permettre la lecture de ces livres dont le langage est si pernicieux, quoique muet, où nous voyons l'abus de l'esprit le plus étrange, qu'on peut appeler les corrupteurs de la jeunesse, et qu'elle dévore, parce qu'ils réveillent les passions de l'âme et la plongent dans une douce mélancolie qui dispose tous nos sens à nous trahir? Que dirai-je de la liberté que vous lui donnez, que saint Augustin appelle meurtrière et l'origine de sa perte? Une célèbre république, dont les vertus morales furent récompensées par la conquête de l'univers, ne souffrait pas que ses jeunes concitoyens sortissent de la maison paternelle sans être suivis de quelque personne prudente qui veillaient sur toutes leurs démarches, tandis que les parents chrétiens (en méritent-ils le nom) livrent leurs enfants à eux-mêmes, les laissent vivre au gré de leurs passions et de leurs caprices. Il serait, disent-ils, dangereux de les gêner. Il est temps qu'ils se montrent sur le théâtre du monde pour s'y façonner, pour en prendre l'esprit et le bel air, c'est-à-dire, pour s'y pervertir et pour pervertir les autres. Fussent-ils doués du naturel le plus riche et des inclinations les plus heureuses, pourront-ils résister au poison qu'on y respire? (Un arbre planté sur un grand chemin ne conserve pas longtemps les fruits dont il est chargé.)

C'est ainsi que, semblables à ces pères superstitieux, et qui sourds au cri de leurs entrailles sacrifiaient aux fausses divinités de tendres enfants qui n'avaient à leur opposer que des gémisséments et des plaintes, vous immolez les vôtres aux démons de l'orgueil, de l'impiété, de la licence : *Immolaverunt filios suos demoniis.* (Psal. CV.)

C'est ainsi qu'une mère mondaine n'examine pas si sa fille a la simplicité dans le cœur, la pudeur sur le front, la modestie dans les yeux et la retenue dans la bouche, qui sont, aux termes d'un ancien, autant de pierres précieuses; elle se félicite, au contraire, de découvrir dans cette autre elle-même l'ébauche de la vanité qui la domine; elle y retrouve avec joie un crayon de ses goûts et de ses penchants; elle ne s'occupe qu'à parer (je dirais mieux, à défigurer) cet objet qu'elle idolâtre. Il est essentiel que sa bonne grâce, que les agréments de la danse, que sa voix ne soit pas moins séduisante que ses regards, et qu'en sa faveur tous les suffrages se réunissent. Vous frémiriez, cruelle, aux approches d'une vipère qui menacerait une fille si chérie! et vous ne craindrez pas de la présenter aux traits mortels qui l'attendent! et vous souffrirez qu'elle attache ses lèvres sur la coupe empestée de Babylone! et vous ne mettrez aucun frein à cet esprit de curiosité qui coûte si cher à une Vierge israélite! et vous la laisserez au milieu d'une jeunesse étrangère et d'une

nation incircconcise! et vous en allez faire une victime du monde! vous l'abandonnez aux lois de ce tyran, aux démons du luxe et de la coutume! *Immolaverunt filios suos, et filias suas demoniis.*

Maximes sacrilèges! Le Créateur, à qui les prémices de tous les biens appartiennent par tant de titres et dont tous les droits sont inaliénables, vous demande-t-il le sacrifice de ce premier-né qu'il faudrait lui rendre avec la ferveur de la mère de Samuel? l'appelle-t-il à la profession religieuse? Ah! bien loin de reconnaître sa voix, on combat contre ses desseins, on lui dispute son autorité souveraine, on ne relâchera point cet enfant, appui de la maison, et que le monde réclame, on veut décider de sa destinée. Les larmes, les promesses, la séduction le retiennent et lui ferment le chemin du sanctuaire.

Par un abus, par un attentat non moins criminel on destine à l'Eglise, et dès le berceau, ce fils dont la naissance fut trop tardive; et la cupidité de son père lui donne dès lors un nom conforme à l'état qu'on lui marque. Tantôt on annonce à cette jeune personne qu'on vient de lui choisir un époux; on forme à la hâte des tristes liens que sa répugnance pour cet engagement, la disproportion de l'âge, le peu de sympathie et la différence des caractères lui font regarder avec effroi.

Tantôt une mère, qui vit en païenne, parle à celle-ci pour la première fois le langage de la piété si messéant dans sa bouche; elle lui vante les douceurs et les avantages de la retraite. Les pleurs ont beau couler des yeux de sa fille, s'expliquer pour elle, on est insensible, on n'écoute rien; on n'osera pas à la vérité l'entraîner à l'autel avec violence, et couvrir d'un voile un front qui s'y refuse et qui le rejette, les lois et le public prendraient sa défense; mais on lui dit par des manières rudes, par des mépris et des rebus continuels, qu'elle n'a rien à prétendre dans le monde, et qu'il n'est plus question que de se voiler : *Faciem tuam velabis.* (Ezech., XII.) L'arrêt est prononcé, le respect filial et les mauvais traitements la déterminent sans attrait, sans vocation, la tristesse et la crainte dans le cœur; elle se voit sacrifiée aux idoles de l'intérêt et de l'ambition; quelle offrande exécration! *Immolaverunt filios suos, et filias suas demoniis.* (Psal. CV.)

Maximes enfin soutenues par le mauvais exemple. De quelque côté qu'il vienne, ses conséquences sont extrêmes; mais que celui des parents est contagieux, et que ses effets sont formidables! La jeunesse tient les yeux fixés sur ceux qui la gouvernent, elle observe toutes leurs actions et se plaît à les imiter; ce sont pour elle des lois vivantes. Quelle horreur! quel renversement! lorsque les personnes qui doivent lui servir de frein deviennent ses pièges et ses tentatrices.

Si le conducteur d'un char abandonne la bonne voie pour s'engager dans la mauvaise,

si le pilote tourne vers un rocher la pointe de son vaisseau, quel sera le sort de ceux qu'ils renferment? Si les jeunes gens, à qui rien n'échappe, n'aperçoivent dans les auteurs de leur naissance que mille exemples d'iniquité, que mille occasions de chute, qu'est-ce qui pourra les soutenir contre la pente du vice qui les entraîne par elle-même avec tant de rapidité? Ignorez-vous, pères aveugles, que vous devez être les apôtres de votre famille; que c'est, aux termes de saint Paul, une Église domestique qu'on vous confie, qu'il faut instruire et conduire à la perfection du christianisme? Ne voyez-vous point qu'elle marche sans cesse sur vos pas, qu'elle n'a d'autre mouvement que celui que vous lui donnez, et que vous ne pouvez tomber sans l'envelopper dans votre ruine?

N'oubliez pas, écrivait saint Jérôme à une dame romaine, que votre fille doit avoir en vous une maîtresse dans la vie spirituelle : *Te habeat magistram*; qu'elle s'accoutume dès son enfance à regarder avec admiration, à chérir la vertu qui brillera dans votre conduite : *Te rudis miretur infantia*; qu'il ne vous échappe rien qui puisse la surprendre et la refroidir; mais qu'elle trouve dans votre sein un asile contre les ruses et les efforts du monde et du tentateur. Instructions également adressées aux mères de nos jours, mais qui sont pour elles bien infructueuses.

Qu'apprendra cette jeune vierge auprès d'une femme du siècle? A passer sa vie dans la mollesse, à se livrer à la fureur du jeu qui la possède, à le prolonger quelquefois jusqu'au retour du soleil, à ne mettre aucune distinction entre les jours ordinaires et ceux que Dieu s'est spécialement consacrés, à désespérer son époux par des pertes journalières, à s'exposer à de plus grandes encore, à faire de sa maison une école de galanterie, à s'enivrer de louanges qu'on lui prodigue et qui ne sont jamais désintéressées, à suivre sans résistance le penchant de son cœur, à profaner peut-être (le dirai-je) le sacrement qui la lie et qu'elle jura de respecter.

Qu'apprendra ce jeune homme auprès de ce père sans religion et sans conscience? A traiter tyranniquement ses vassaux et ses domestiques; à refuser à ces derniers le prix de leurs services, tandis qu'il accorde tout au luxe, à la délicatesse de sa table; à s'abandonner à l'impétuosité de la colère; à nourrir dans le fond de l'âme une haine héréditaire et qui ne peut s'éteindre dans le tombeau de son ennemi; à le poursuivre, à le tourmenter encore dans ses successeurs, à ne tenir que des propos indécents, à s'enorgueillir des outrages faits à la pudeur, et du triomphe remporté sur l'innocence; que sais-je, mes frères, à devenir sa parfaite copie et le digne héritier de ses désordres. Pères dénaturés! n'avez-vous donc mis des enfants au monde que pour les sacrifier au démon du mauvais exemple et du scandale?

Immolaverunt filios suos, et filias suas demoniis.

Vertueux Tobie, dont la mémoire sera révéree de tous les siècles! Illustre Blanche, à qui la France est si redevable, que vos exemples, que vos discours étaient différents! Joignez-vous à moi pour confondre ces faux chrétiens et leur reprocher cet excès de perfidie et d'inhumanité pour leurs enfants? Quelle est leur éducation? vous venez de le voir; quelle sera leur conduite? je vais vous le montrer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si le naturel le plus rude s'adoucit et se rectifie par le moyen de la bonne éducation, il n'est pas moins vrai que le plus excellent se gâte et se pervertit par la mauvaise. C'est une espèce de tache originelle que les pères requrent de leurs pères, et dont ils infectent leurs descendants. C'est ainsi que les illusions et les préjugés les plus déplorables s'établissent dans les esprits et s'immortalisent; voilà l'origine de la dépravation de la jeunesse. Elle ne jouit pas plutôt de l'indépendance, qu'elle lève hardiment le masque, lâche la bride à ses passions et se porte au dernier excès. Quel triste spectacle dois-je vous offrir, la beauté du christianisme flétrie, le respect paternel éteint dans le cœur, l'ingratitude triomphante, les lois civiles foulées aux pieds? Est-ce des chrétiens dont je vais parler, ou des ennemis de ce nom auguste? Vous verrez des enfants, agneaux autrefois pleins de douceur, mais aujourd'hui lions furieux, laisser partout des vestiges de sang et de carnage; c'est-à-dire outrager cruellement la religion, la nature et la patrie. Suivez-moi, mes frères, dans ces trois idées, et tremblez, pères négligents ou déréglés, puisque tous ces forfaits vous deviendront personnels, et que vous devez en rendre un compte si rigoureux.

C'est sur cette religion pure et sans tache que toutes nos espérances sont fondées, et les bienfaits dont elle nous comble sont inépuisables. D'enfants de ténèbres, elle nous rend enfants de lumière et nous incorpore à la nation choisie. Heureux lien, elle nous unit à Dieu, notre principe et notre terme! Flambeau salutaire, elle nous découvre la voie du ciel d'où elle est descendue, et fait tous ses efforts pour nous y conduire! Elle nous apprend le culte que le Créateur exige de l'homme, et nous dit sans cesse qu'il faut être attentifs à sa voix, soumis à ses ordres, jaloux de sa gloire et disposés à lui présenter le sacrifice continuél de nos cœurs et de nos esprits, puisque c'est l'unique fin qu'il se proposa lorsqu'il nous fit sortir de l'abîme du néant : *Hac conditione gignimur*. Magnifique, elle ne se lasse point de verser sur nous ses faveurs et ses trésors. Impartiale, ses biens sont accordés au pauvre tout comme au riche, et le berger n'est pas moins considérable à ses yeux que le monarque. Compatissante, elle excuse le faible, soulage le languissant, reçoit avec bonté le prodigue. Terrible pour les pécheurs obstinés, elle

leur montre le bras du Seigneur qui foudroie le crime, tout comme il couronne la vertu. Centre de l'unité, jamais elle ne souffrit de semblable rivale, toutes ses ennemies s'éclipsent devant ses rayons. Reine de vérité, marquée au coin de l'infailibilité, instituée par un Dieu sauveur, publiée par les apôtres, confirmée par des prodiges sans nombre, avouée en présence des tyrans, cimentée par le sang des martyrs, reconnue par la gentilité, élevée sur les ruines de l'erreur, victorieuse des temps les plus reculés; voilà ses caractères et ses notes distinctives. Reconnaissez dans cette simple ébauche sa grandeur et sa noblesse, et rougissez de votre indifférence pour elle et du peu de soin que vous donnâtes pour en inspirer l'amour à vos successeurs qui vont déchirer le sein qui les a nourris.

Observons la conduite de ce jeune homme issu de parents nobles, mais vicieux. Les sciences profanes, l'art de plaire au monde, de s'y distinguer, occupèrent uniquement son enfance, exercèrent les plus belles années de sa vie. Il ne remarqua dans ses proches qu'une légère teinture, qu'une profession superficielle du christianisme, de toute part la séduction le poursuit et l'environne. Mon Dieu! quels coups va-t-il porter à cette religion si digne du tribut de ses beaux jours? Déjà gâté par l'exemple de ses pères, fortifié dans le mal par ses semblables, maître de lui-même, dans combien d'écueils ne donnera-t-il point? Je lis dans ses regards, dans son maintien, dans sa démarche, les mauvaises dispositions de son cœur. La liberté, le plaisir est son idole; voilà tout ce qu'il aime, ce qu'il cherche, ce qu'il encense. À peine lève-t-il quelquefois les yeux vers le ciel, et prononce-t-il du bout des lèvres le nom adorable du Roi des rois. Le verrons-nous entrer dans ses temples? Oui, mes frères; mais ce ne sera point pour y reconnaître publiquement son empire, pour s'humilier, se confondre et s'anéantir en sa présence. Il n'y paraît au contraire que pour souiller son palais, braver son pouvoir et pour outrager sa majesté si bienfaisante, et qui ne demande, dit saint Bernard, qu'à s'épancher tout entière dans le sein de l'homme; il ose porter un air libre, une contenance audacieuse jusque dans le temple, jusqu'à cet autel que ses anges ne peuvent assez admirer, et qu'ils regardent avec une sainte frayeur; promener des yeux où l'irréligion est peinte sur les objets les plus dangereux, s'approcher d'eux scandaleusement, leur parler peut-être le langage de la passion dans la demeure sacrée qui nous retrace les souffrances du Rédempteur, où se renouvellent à toute heure les mystères de la crèche et du Calvaire.

Tantôt nonchalamment assis, il s'entretient avec ses pareils des folies de la nuit dernière, et de celles que doit éclairer le jour qui lui succède, et tantôt des ris et des élancements indécentes se mêlent aux divines louanges.

Si l'orateur chrétien tonne dans nos chai-

res la parole qu'il annonce et qui vient d'en haut, cette parole qui convertit les nations et fit changer de face à l'univers, n'est que trop souvent le sujet de ses mépris ou de sa censure.

Victime innocente! tendre agneau! Sauveur de nos âmes, rien ne peut lasser votre patience! L'excès de votre amour suspend les effets de votre justice. Vous ne dites rien; mais le magistrat et l'homme public gardera-t-il le silence au milieu de tant de profanations. Si délicat et si sensible, pour peu qu'on blesse son autorité, n'arrêtera-t-il point le cours du scandale et de la licence qui triomphe et qui se déchaîne dans la maison de son Dieu?

Il fut un peuple, un peuple infidèle, qui retranchait du corps ceux qu'on avait convaincus d'être impies, qui les dépouillaient de leurs biens, qui les exposaient dans les places publiques, comme un monument de son exécution et de sa vengeance. Hé quoi! jeune libertin, faut-il que vous sortiez plus coupable d'un lieu de réconciliation et de grâce! Suivez ses pas, mes frères, et vous le verrez unir l'irréligion à l'intempérance, et faire d'une table voluptueuse une école d'impiété; c'est là que plusieurs voix s'élèvent sacrilègement contre le ciel; c'est là que des langues infernales lancent leur venin sur la religion qui nous tend les bras; c'est là qu'on la traite quelquefois d'invention humaine, de prudence politique, qu'on combat ses points fondamentaux par de vaines et misérables subtilités, qu'on attaque sa créance, son culte, ses cérémonies, ses sacrifices que les démons mêmes honorent par leur tremblement; c'est là qu'on s'efforce d'arracher les saints des sièges glorieux qu'ils occupent. Que dois-je vous dire encore? N'ai-je point parcouru le tableau de leur perfidie? Non, Messieurs, par une bassesse inconcevable ils entreprennent de ravir à leur âme le plus beau de ses privilèges. Cet écoulement de la divinité, cette substance émanée de la première substance, cette copie brillante de son Auteur; ils l'avalissent et la rabaisent jusqu'à la qualité de reptile. Ils veulent qu'elle s'éteigne et se détruise avec la matière; ne regardant que la terre, comme les brutes, ils attendent le même destin, et tournent en ridicule la terreur et l'espoir du juste qui réfléchit sur les suites de la mort.

Prophètes du siècle! hérauts du Tout-Puissant! ne vous présentez pas à ces forcenés! Vous leur opposeriez en vain les oracles éternels qui les menacent: vos plaintes et vos reproches ne gagneraient rien; l'insulte et les satires les plus piquantes seraient le prix de votre attendrissement et de votre zèle. Seriez-vous écoutés de ces malheureux lorsqu'ils méconnaissent la voix du Créateur, lorsqu'ils admettent à peine un premier Être que leur imagination égarée leur représente plein d'indifférence pour tout ce qui se passe ici-bas, aussi peu touché de notre soumission que de nos révoltes. Eloignez-vous, en déplorant les plaies de l'Eglise; ce ne sont

plus les Néron, les Dioclétien qui déchirent ses entrailles, ce sont ses propres enfants qui percent son sein, lorsqu'ils devraient la consoler et la défendre.

Déserteurs de la piété, traîtres à vous-mêmes, le délai du châtiement vous endureit et vous rassure, vous faites gloire de votre incrédulité, vous marchez avec confiance dans les ténèbres, elles seront bientôt dissipées. Nouveaux Antiochus, vous serez frappés au milieu de votre route, et les jugements du Seigneur, dont vous plaisantez, vous uniront pour toujours à cette foule de scélérats dont vous adoptez les maximes et que les flammes dévorent. Impies! puisque des voluptés grossières sont les dieux que vous adorez, courez vous joindre aux sectateurs de Mahomet..., traversez les mers..., allez débiter à des nations idolâtres des systèmes qu'elles rejettent! O rage inexprimable!... ô douleur!... ô religion trahie et persécutée!... mon esprit se refuse à des objets si lugubres, mon cœur est plongé dans l'amertume, mes yeux s'obscurcissent et ma langue se glace dans ma bouche. J'entends les soupirs des oints du Seigneur se confondre avec les gémissements des vrais fidèles... Je crois voir l'image de Jésus-Christ verser des larmes sanglantes, les pierres du sanctuaire s'ébranler, et ces fonts s'émouvoir et tremousser... Que ne vous fermiez-vous, fonts si propices, lorsqu'on vous présenta ces ennemis de la croix! Comment ne reculâtes-vous point à leur vue?... Esprit sanctificateur qui prîtes possession de leurs âmes, qui vous les consacra, qui les ornâtes de vos plus riches dons, que vos faveurs sont mal payées!... Grand Dieu! la malice humaine peut-elle donc aller si loin?... Mauvaise éducation, c'est ton ouvrage! Et vous, qui la donnâtes, considérez l'énormité de vos crimes dans ceux de vos enfants; le ciel vous punira dès cette vie. Ces mêmes enfants seront ses vengeurs, et, déjà rebelles aux devoirs de la religion, on les verra bientôt mépriser ceux de la nature.

Qu'on se rend coupable lorsqu'on se refuse à cette lumière qui dérive de l'éternelle, à cette loi secrète, ce sentiment intime qui nous instruit avec tant de force de tout ce que nous devons à nos pères. Images de la Divinité, seconds principes de notre être, bienfaiteurs infatigables, ils sont en droit d'exiger de nous de la tendresse, du respect et des services. Il n'est point de temps ni de circonstance qui puissent excuser nos manquements envers eux, tout s'élève, tout crie contre une dureté si condamnable. Séparez du soleil, dit le savant Chrysologue, les rayons qui l'environnent, il est sans éclat; le ruisseau de sa source, il ne coule plus; l'arbre de ses rameaux, il se dessèche; ôtez de même à cet enfant l'affection et la révérence filiale; ce n'est plus un fils, *jam non erit filius*; ce n'est plus un homme, c'est un monstre, c'est quelque chose de plus noir et de plus affreux que toute la nature abhorre, et dont il faudrait purger la terre; mais elle serait presque déserte, quand vous

observerez ce qui se passe dans le monde; vous y verrez un très-petit nombre des Josephs, des Isaacs, des Tobies; mais une multitude de mauvais enfants qui déshonorent cette qualité, qui violent les droits les plus saints, les plus imperceptibles, sans retour, sans déférence, sans soumission, employant l'aigreur et le reproche à l'égard de ceux qui sont, après Dieu, la cause de leur existence.

De combien de scènes affligeantes ne sommes-nous pas spectateurs! Tantôt c'est un barbare, qui, revêtu d'une partie des dépouilles de son père, attend la fin de ses jours avec impatience, tandis qu'il faudrait, s'il était possible, les prolonger aux dépens des siens. Tantôt c'est une fille dénaturée, qui, ne se souvenant plus, contre la défense de l'Esprit-Saint, de tout ce que sa mère a souffert pour elle, *gemitus matris tuæ ne obliviscaris* (Eccli., VII), lui déclare la guerre et la poursuit devant des tribunaux qui retentissent de son ingratitude. Si vous pénétrez dans l'intérieur des maisons, qu'y remarquez-vous? Des parents courbés sous le poids des années, négligés, presque abandonnés, malgré les anathèmes et les malédictions du Seigneur. Vous en verrez d'autres servir de jouet à une famille insolente, aussi bien qu'à des serviteurs non moins cruels que leurs maîtres; on abuse de la faiblesse de leur esprit, qui demanderait un redoublement de zèle et de compassion. Vous parlerai-je des menaces, des violences, des attentats? Je m'arrête. Je ferais rougir la nature; les expressions ne pourraient que me manquer, et je ne sens déjà que trop combien triste est aujourd'hui mon ministère.

Pères infortunés! *o patres miseri!* que je suis touché de votre deuil et de vos larmes! Vos espérances sont bien trompées! Fallait-il donc souhaiter ces enfants avec tant d'ardeur? Qui l'eût dit, lorsqu'ils parurent au monde, que ce ne serait que pour vous tourmenter? Ceux qui devraient être la joie et l'appui de vos vieux jours les précipitent vers le tombeau. Quel prix de vos soins et de vos sueurs! De combien de périls n'avez-vous point préservé leur enfance? Quel sacrifice vous a coûté, lorsqu'il a pu leur devenir avantageux? Tout votre crime est de les avoir trop aimés et trop ménagés: ce sont des instruments dont Dieu se sert pour vous en punir. Les préjugés, l'orgueil et les autres passions, sucés, pour ainsi dire, avec le lait de leurs nourrices, et que vous avez fomentés au lieu de les réprimer, leur donnent des cœurs de bronze et les armèrent contre vous. Ne cherchez point ailleurs l'origine de leur endurcissement. Encore une fois, mauvaise éducation, c'est ton ouvrage!

Quand on est sourd à la voix de la nature, on n'est guère attentif à celle de la patrie, cette commune mère des citoyens, qui les voit croître dans l'enceinte de ses murs, qui les élève, qui les nourrit, qui les protège. *Excepit, fovit, aluit.* C'est pour eux qu'elle fait fleurir les arts, qu'elle s'agrandit, s'ém-

bellit et se perfectionne ; elle leur partage ses richesses, leur distribue ses honneurs et ses dignités, et les fait jouir de ses privilèges. Pour prix de tant de bienfaits, elle leur demande de travailler à sa gloire, ou plutôt à leur félicité ; d'obéir à ses lois, qui l'assurent, et de concourir unanimement, par leurs vertus, à la rendre estimable et célèbre. Ce n'est point, dit saint Chrysostome, dans la force et l'élévation des remparts, dans la multiplicité des ouvrages et la beauté des édifices que le bonheur d'une ville consiste, mais dans la sagesse de ses habitants, et surtout de ceux qui commandent et qui doivent guider les autres, les éclairer, prévenir leurs chutes : semblables à ces feux exposés le long du rivage, et qui, dans une nuit orageuse, montrent à des vaisseaux incertains le port après lequel on soupire. Tous les citoyens sont autant de frères. On ne les rassemble dans un même lieu que pour s'entraider réciproquement, se soulager par de mutuels offices, entretenir la paix et l'intelligence, la rétablir dès qu'elle s'altère (une corde rompue dérangeant toute l'harmonie), s'animer enfin à remplir, avec autant de zèle que d'exactitude, des devoirs qui leur procurent des avantages si doux et si solides.

Qu'une ville serait florissante, et qu'elle nous offrirait un charmant spectacle, si nous inspirions ces sages maximes à la jeunesse ! Elle en serait le soutien, la consolation et l'ornement, et non pas la honte, le déshonneur et l'amertume (étrange alternative). L'équité, l'amour du bien public, la concorde, la pudeur et la tempérance, ne sont que trop souvent exilés de la patrie : les vices opposés y règnent ; un essaim de tyrans la ravagent et la désolent.

Ce jeune homme fut placé dans le sanctuaire de la justice par les mains de l'orgueil et de l'ambition, sans talent, sans érudition, sans expérience. Quel usage fera-t-il du pouvoir et de l'autorité qu'on lui donne ? Les lois, qui doivent toujours dominer sur le magistrat, sont soumises à ses passions, à ses caprices ; le crime est impuni, la vertu flétrie ; le pupille gémit, la veuve se noie dans les larmes, et le pauvre succombe sous le poids de la vexation protégée.

Ici des hommes sans humanité, qu'il faudrait bannir du commerce des autres hommes, exercent le métier infâme de leurs pères, épuisent leur patrie par des monopoles et des usures criantes. Au milieu d'une consternation générale, ils boivent son sang et ses pleurs dans des coupes d'or, dévorent le peu de bien qui reste à leurs frères, en mettant au prix le plus excessif la conservation de leur vie.

Là c'est une famille envenimée, et qui ne respire que la ruine d'une autre famille. Ceux qui les composent, incapables de modération et n'écoulant que la fureur qui les guide, joignent les effets aux menaces, se percent le cœur, et souillent la terre qui les vit naître d'un sang qui n'aurait dû couler que pour sa défense.

De nouvelles horreurs frappent mes yeux : ce libertin emprunte les dehors de la confiance et de l'amitié, pour accomplir le diabolique projet qu'il médite ; il est reçu chez son concitoyen, admis au nombre de ses familiers, et, se servant de la séduction et de l'artifice, il l'outrage et le déshonore dans les personnes les plus chères.

Que dirai-je des trahisons qu'on met en usage pour s'élever aux dépens d'autrui ; de ces médisances, de ces calomnies que l'enfer suggère ; de la connivence des supérieurs, qui ne sauraient être trop attentifs et trop vigilants ; de leur peu de concert, de leurs jalousies, si préjudiciables au public ; de la cruauté, de l'insensibilité de ceux qui favorisera la fortune ; de ces débauches nocturnes et suivies de mille emportements, de mille violences qui troublent le repos de toute une ville ? Et de quoi n'est-on pas capable quand on a secoué le joug du Seigneur, lorsqu'on le connaît à peine dans son enfance, qu'on le méprisait dans sa jeunesse, et que dans un âge plus mûr on s'affermait dans sa malice ? Quelle chaîne d'excès monstrueux ! Remontez à leur source, et vous répéterez avec moi : Mauvaise éducation, c'est ton ouvrage !

Rigueur favorable, correction nécessaire, pourquoi ne fûtes-vous pas employées ? Chrétiens qui n'en fîtes pas usage, que répondrez-vous au Seigneur, dans la terrible vallée où vous serez appelés par ses anges ? Que répondrez-vous à vos enfants déjà condamnés, qui deviendront vos accusateurs à la face de toute la terre, et qui maudiront le jour de leur naissance ?

Cruels ! vous diront-ils écumant de rage et de désespoir (et quel autre nom pourraient-ils vous donner ?) ; cruels ! c'est vous qui nous plongez le fer dans le sein, c'est vous qui nous fermez les cieux et qui nous livrez aux démons ! Sans vous, sans une fausse tendresse, sans vos conseils, sans vos exemples, nous ne serions pas devenus de mauvais chrétiens, de mauvais enfants, de mauvais citoyens. La vie que vous nous donâtes fut un présent funeste. Que ne pouviez-vous le reprendre ! Est-ce vivre que ne pas vivre pour le Seigneur ? Faut-il que nous périssions par vos mains ? Et, tandis que vous deviez être nos apôtres et nos sauveurs, nous ne trouvions en vous que des assassins et des parricides : *Parentes sensimus parricidas*. Il est juste que vous partagiez nos supplices : suivez-nous dans les profonds abîmes qui nous attendent, pour entendre, de toute éternité, des reproches aussi sanglants que légitimes.

O Dieu ! qui pour sanctifier l'éducation de la jeunesse voulûtes élever le lien conjugal à la dignité du sacrement, puissent les parents qui m'écoutent ne pas recevoir en vain les sacrés oracles que je leur porte de votre part ; puissent-ils pleurer leurs erreurs et leurs négligences passées, les réparer autant qu'il est possible, fléchir votre justice et mériter vos miséricordes, etc.

SERMON III.

PREMIÈRE PARTIE.

SUR LA SAMARITAINE.

Venit Jesus in civitatem Samariæ. (Joan., IV.)

Jésus arriva dans une ville de Samarie.

La conversion de la Samaritaine est un prodige d'amour et de clémence. C'est le Maître de toute la nature, le Dieu fort à qui la création de l'univers ne coûta qu'une parole, c'est le Roi des anges et des hommes qui, ne paraissant aujourd'hui sensible qu'à sa qualité de Sauveur, court après une vile créature, s'épuise à sa poursuite, et ne comptera pour rien ses sueurs et ses travaux, s'il peut vaincre la rudesse de l'âme dont il médite la conquête. Vous le verrez, ce Rédempteur plein de zèle, choisir pour l'objet de ses avances miséricordieuses, une femme étrangère, élevée dans l'erreur et le schisme, plongée dans le désordre et célèbre par le scandale de sa vie. C'est sur elle qu'il va répandre magnifiquement ses plus riches dons. Vous entendrez ce Dieu de majesté l'interroger avec une familiarité charmante, lui faire sentir tout le faux de ses prétextes, lui découvrir clairement l'arrivée du Messie qu'elle ignore et qui lui parle, nourrir son esprit d'une doctrine toute céleste, et lui révéler les mystères de la grâce évangélique. Grâce aussi douce que puissante, qui tantôt effraye et tantôt attendrit, qui conduisit par diverses voies à la perfection du christianisme les Madeleine, les Saul, les Augustin, et qui change en ce jour une fameuse pécheresse en une grande sainte, parce qu'elle ne se refuse pas à ses instances, parce qu'elle ne s'obstine point à rejeter le remède favorable que lui présente le Fils de Dieu, parce qu'elle ne reçoit pas en vain le talent du ciel. Exemple merveilleux et que nous vous proposons autant pour vous consoler que pour vous instruire. Il nous montre le parfait accomplissement de cet oracle qui nous assure que le Seigneur n'est descendu sur la terre que pour appeler et recevoir dans ses bras le pécheur qui s'humilie en sa présence. Eh ! comment pourrait-il se décourager à la vue d'un spectacle si ravissant ?

Je me hâte de vous faire voir, dans les démarches du Fils de Dieu pour la Samaritaine, la conduite admirable de la grâce à l'égard d'une âme qu'elle veut soumettre à son empire, et ce sera le sujet de mon premier point. Je vous montrerai, dans la conversion de la Samaritaine, les prodiges que la grâce opère dans une âme qui lui rend les armes, et c'est là le fonds de ma seconde partie.

Les tendres efforts qu'emploie la grâce pour triompher.

Les beaux fruits de la victoire qu'elle remporte.

C'est tout mon dessein, que je ne saurais remplir sans le secours de l'Esprit sanctificateur. Implorons-le par l'entremise de Marie, qui reçut la plénitude de cette grâce au salut de l'Ange. *Ave, Maria.*

N'attendez pas, mes frères, que je donne rien à la vaine curiosité de certaines personnes qui ne paraissent quelquefois dans nos temples que pour examiner et surprendre les sentiments de l'orateur chrétien sur la nature et les propriétés de cette grâce si souvent contestée, mais, hélas ! si peu cultivée : *Disputent alii ego mirer.* Je me contente d'admirer ce que Dieu fait par elle en faveur des hommes, et je ne chercherai pas à découvrir les secrets ressorts qu'il met en usage ; c'est à moi de baisser les yeux devant le voile respectable qui me les cache.

Je sais, et cette certitude suffit pour me remplir de consolation et de joie, je sais que cette grâce, qui ne m'est point due, ne me manquera cependant jamais tant que je n'y mettrai point d'obstacle, qu'elle m'a prévenu dès mon enfance, et qu'elle me suivra jusqu'au tombeau, que je puis avec elle pratiquer les vertus les plus éclatantes, et que je dois lui en renvoyer toute la gloire. Je sais encore qu'elle me demande et ne m'arrache point un consentement ; que je tiens dans mes mains le bien et le mal ; que la mort et la vie m'est offerte, suivant l'expression de l'Ecriture, et que je puis fixer mon choix sur l'une ou sur l'autre. Tels sont les droits de la liberté que je reçus du ciel en naissant, liberté toujours inaltérable, et dont le différent usage décidera de notre bonheur ou de notre perte.

Je reprends et je reviens à la Samaritaine qui pouvait sans doute se refuser à l'attrait de la grâce qui la recherchait. Que son changement était difficile ! Il fallait attaquer et guérir l'esprit et le cœur. L'un était environné de ténèbres, et l'autre nourrissait des flammes profanes. Elle opposait aux desseins de Dieu sur elle les superstitious de Samarie, sucées avec le lait et fortifiées encore par l'exemple, premier obstacle en apparence invincible ; le second n'était pas moins à craindre. Je parle de ses mœurs licencieuses et souillées par une liaison criminelle.

Grand Dieu ! c'est donc sur cette femme que vous tournez vos regards propices ! c'est sur elle qu'il va déployer les richesses de sa grâce, et manifester l'amour qu'il nous porte par sa mystérieuse lassitude : *Sedebat supra fontem* (Joan., IV) ; par ses amoureuses sollicitations : *da mihi bibere* (Ibid.) ; enfin par ses magnifiques promesses, *si scires donum Dei.* (Ibid.) Je commence et ne veux m'attacher qu'à l'explication naturelle des principaux traits de notre évangile.

Le Sauveur, après avoir parcouru la Judée et laissé partout des sacrés vestiges de sa charité pour les hommes, arrive auprès d'une ville de Samarie pour arracher ses habitants à la tyrannie des démons, et leur inspirer l'amour de la justice. Accablé par les fatigues d'un long voyage, tourmenté par la faim et la soif, il s'arrête auprès d'une fontaine : *Fatigatus ex itinere sedebat sic supra fontem.* (Ibid.) Ainsi le Créateur de l'univers veut être soumis aux incommodités

de la vie les plus fâcheuses, et celui qui produit et dirige, dans leurs cours, le soleil et les astres du firmament, est abattu sous le poids de la chaleur, tout manque à celui qui distribue si libéralement aux autres le nécessaire, l'utile et l'agréable ; il envoie une pieuse Israélite à David, errant et fugitif, pour lui présenter des rafraîchissements ; il prend soin de rétablir, par le ministère d'un ange, les forces d'Elie défaillantes ; il se sert d'un prophète pour secourir et soulager Daniel prisonnier, tandis que ce bon Maître s'oublie, se néglige lui-même, se refuse les adoucissements qu'il prodigue aux autres.

Que je me sens attendri quand je considère cet aimable Messie dans cet état de langueur et d'épuisement ! lorsque je vois le soutien des faibles assis sur le puits de Jacob, *sedebat*, comme un homme de la lie du peuple, ou comme un voyageur obligé d'interrompre, de suspendre sa marche, et qui, dans une situation plus commode, ne goûte qu'un repos imparfait ; son esprit ne peut être tranquille, il ne s'occupe que du chemin qui lui reste, et se porte avec ardeur vers le terme de son voyage. Telle et bien plus grande encore était l'impatience de l'Homme-Dieu. Si son corps adorable repose, son âme n'est pas moins agitée ; ses yeux si doux, si compatissants, sont tournés sans cesse vers une ville idolâtre, il soupire après l'arrivée, non pas d'une Rachel bien plus distinguée par l'éclat de la modestie et de la sagesse, que par les avantages de la fortune et de la naissance, mais d'une femme déréglée, la honte de son sexe et le mépris de ses concitoyens ; voilà l'objet de ses empressemments, voilà ce qu'il attend, ce qu'il désire, *sedebat*. Ce miracle d'amour que vous admirez se renouvelle pour vous à toute heure. Vous êtes désirés, pécheurs, vous êtes attendus par ce tendre Père peut-être depuis plusieurs années, vous êtes prévenus par sa grâce. Il ne voit rien en vous qui puisse le déterminer, l'engager à vous l'accorder. Que dis-je ? vos rébellions réitérées et les taches de votre vie devraient, ce me semble, la rebuter et l'éloigner pour toujours ; et cependant elle veille sur vous, elle vous devance, et se trouve sur votre passage, si je puis employer cette expression, pour émouvoir et désarmer votre cœur, auquel elle ne fera jamais violence.

Avez-vous encouru la disgrâce d'un grand siècle ? vous avez recours aux soumissions les plus rampantes, vous essayez constamment ses rebuts et sa fierté ; rien ne vous coûte, encore vous croyez-vous trop heureux d'obtenir, à ce prix, le retour de sa protection et de sa faveur ; et lorsque vous avez fait à votre Dieu les outrages les plus sensibles, c'est lui qui s'abaisse pour faire le premier pas. Quelque éloignés que vous soyez, il se met en chemin pour s'offrir à vous au milieu de vos désordres, comme si votre salut ou votre perte pouvaient augmenter ou bien altérer son bonheur, dont il est lui-même l'objet et la source.

Ah ! mes frères, quels biens prépare-t-il à l'âme reconnaissante, puisqu'il prévient avec tant de bonté l'âme criminelle ?

Quoique nos ingratitude fussent toujours présentes à son esprit pendant qu'il était sur la terre, il ne travaillait pas avec moins de zèle à l'ouvrage de notre rédemption. Ce n'était pas seulement pour la femme de Samarie, pour les habitants d'une ville infidèle, c'était pour vous et pour moi, c'était pour les pécheurs les plus infâmes, et pour tous les hommes sans exception, qu'il se fatiguait, qu'il s'épuisait, qu'il succombait sous le poids énorme de tant de crimes, *quarens me sedisti lassus* ; et tandis que vous le voyez hors d'haleine dans le champ dont hérita Joseph, si vous lui demandez quels sont les motifs qui le portent à se traiter d'une manière si rigoureuse, il vous fera la même réponse que fit autrefois ce patriarche, lorsque son amitié le conduisit à ses frères dénaturés. Je cherche, vous dira-t-il, mes frères : *Fratres meos quero*. (*Gen.*, XXXVII.) Quelque ingrats qu'ils puissent être, ils me sont infiniment chers. Mon père m'a confié leurs intérêts, et je veux lui prouver, par mes courses, par mes veilles, par mes larmes, par mon sang même dont j'arroserai la terre, combien ce dépôt m'est précieux : *Fratres meos quero*. Je cherche une brebis hideuse, toute sale, qui viendra bientôt belle et sans tache ; une pécheresse horrible et défigurée, que je ferai servir d'instrument à la vocation des gentils. Quand viendra-t-elle, cette ennemie que je ne puis m'empêcher d'aimer ? Quand pourrai-je mettre en usage mes amoureuses sollicitations ! *Da mihi bibere*. (*Joan.*, IV.)

Elle paraît enfin, cette femme si désirée, *venit mulier* (*Ibid.*), qui ne se propose rien que de conforme à la bassesse de sa condition ; une providence attentive dirige ses pas vers la fontaine, et lui prépare une source de vie immortelle au lieu d'une eau corrompible et terrestre. O mystère ! s'écrie saint Augustin ; ô profondeur des jugements de Dieu ! Plus fortunée que Rébecca, à qui l'envoyé d'Abraham offre, dans un lieu semblable, les présents de son jeune maître dont elle doit devenir l'épouse.

Plus heureuse que David, qui, parmi les exercices d'une vie champêtre, reçoit tout à coup l'onction royale ; cette femme, égarée dans ses mœurs et dans sa créance, rencontre un trésor inestimable, elle trouve les délices des cieux, la joie des saints, le Sauveur du monde, qui, suivant le langage d'un prophète, se manifeste à ceux-là même qui ne le cherchent pas.

Ici, mes frères, admirez, avec saint Cyrille d'Alexandrie, la conduite de l'auteur de la grâce, les innocents artifices, les saintes embûches qu'il lui dresse. Pour la déterminer à l'entendre, il paraît ne pas faire grand cas des observances judaïques qui défendaient toute relation et tout commerce avec les Samaritains, que les Hébreux regardaient avec horreur, et qu'ils confondaient avec les peuples incirconcis ; il adresse la parole à la pécheresse avec une douceur attrayante, et

cette onction 'divine qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme, et dont il était si malaisé de se défendre; il lui demande un peu d'eau pour apaiser la soif qui le presse. Ne pensez pas qu'il ne s'agisse ici que d'un besoin corporel que le Rédempteur suppose sans peine; la soif qui le dévore est un désir véhément d'accomplir ses vœux éternelles, de délivrer les hommes de l'esclavage du démon, de dissiper leur aveuglement, de leur découvrir les trésors de la vérité, de les arracher à l'enfer et de leur ouvrir les cieux dont son amour le fit descendre; soif ardente dont il se plaignait du haut de sa croix, et sur le point de remettre sa belle âme entre les mains de son Père. Or, mes frères, pour obtenir tant de bienfaits, il faut se rendre docile aux mouvements de la grâce, l'écouter avec soumission, se prêter à ses efforts, les secondar, s'élever vers Dieu, lui consacrer des cœurs pénitents, et renoncer pour toujours aux pernicieux objets qui les en éloignent. Voilà les dispositions que le Messie tâche d'inspirer à la pécheresse. Altéré de son repentir et de son salut, lorsqu'il lui demande un peu de cette eau qu'elle va puiser, il la conjure de céder à ses instances, d'abandonner les erreurs adoptées par sa nation, de détester ce qu'elle n'a que trop aimé, de surmonter le penchant vicieux qui la domine, qui l'aveugle, et tient suspendues les grâces qu'il lui prépare, de le consoler, enfin de le réjouir par une sincère correspondance : *Da mihi bibere*.

Ce langage si doux et si capable de toucher une âme qui n'est pas entièrement endurcie, il nous le tient chaque jour, cher auditeur, il nous appelle à lui de mille manières différentes; il nous sollicite, il nous parle tantôt par la voix d'un ministre charitable qui nous dépeint la vanité, l'instabilité des choses humaines, qui nous montre le terme prochain des grandeurs, des pompes du siècle auquel vous avez solennellement renoncé; tantôt il nous parle par la démarche héroïque de quelque jeune personne qui s'ensevelit dans une austère retraite, se condamne à des rigueurs qu'elle n'a pas méritées, et met aux pieds du crucifix tout ce que le monde lui présente de plus flatteur. Il se sert quelquefois des complices mêmes de nos désordres qui, pénétrés de la crainte de ses jugements, se séparent de nous pour se livrer à la pénitence, et nous marquent la voie que nous devons suivre. Il nous parle par cette disgrâce domestique, de cet accident imprévu qui nous consterne; il nous parle plus fortement encore par cette lecture de piété, par les remords d'une conscience agitée, par un attendrissement secret, par des illustrations intérieures, par une clarté subite et pénétrante qui nous découvre la honte de notre esclavage et le danger de nos illusions.

C'est alors qu'il nous fait la même demande qu'à la pécheresse, qu'il nous exhorte à ne pas lui refuser l'eau mystérieuse du puits de Jacob, image des plaisirs du monde qui s'écoulent rapidement, qui ne font qu'amu-

ser nos cœurs, et ne sauraient les satisfaire : *Da mihi bibere*.

Mais hélas! il a beau frapper à ces cœurs qu'il réclame, il a beau gémir et se plaindre, bien loin de le désaltérer par les larmes de la pénitence, nous lui présentons, avec les Juifs inhumains, du fiel et du vinaigre, c'est-à-dire l'amertume d'une vie toute profane. Nous sommes assez lâches pour lui préférer le monde, ce tyran qui nous a séduits. On se persuade, ou l'on cherche à se persuader que l'état où nous plaça la Providence, nous permet de passer nos jours dans la mollesse, dans l'oisiveté, ou dans une dissipation continuelle; que, vivant au milieu du monde, on peut se conformer à ses usages, qui sont de véritables abus. C'est sur un principe si peu solide qu'on résiste à la voix de Dieu, qui se fait entendre au dedans de nous. Si les maîtres spirituels qu'il nous a donnés viennent de sa part nous entretenir des obligations et de la sévérité du christianisme, on se récrie contre une morale qu'on appelle outrée, on leur oppose aussitôt ce que la Samaritaine objecta d'abord au Messie pour le dispenser de lui rendre le service qu'il en attendait; on répond que c'est trop exiger, que les maximes de Jérusalem sont différentes de celles de Samarie : *Non contuntur Judæi Samaritanis* (Joan., IV); que l'esprit de recueillement, de renoncement à soi-même, que l'humilité, la tempérance sont le partage des déserts et des cloîtres; qu'on est dans le siècle, et qu'on ne saurait consentir à s'en interdire les agréments et ce qu'on ose nommer ses privilèges, qu'on se rendrait ridicule par une singularité mal entendue, et qu'on veut suivre la route commune et générale.

Comme si le grand nombre des transgresseurs pouvait jamais autoriser la transgression, comme si la vie du chrétien ne doit pas être une vie souffrante et crucifiée, comme si le solitaire et l'homme du monde n'étaient pas soumis au même évangile, comme si les anathèmes lancés sur l'impénitence ne regardaient pas le monarque ainsi que le dernier de ses sujets; comme si les occasions étaient moins à craindre et moins fréquentes dans le siècle que dans les asiles de la vertu, les tentations moins vives et les chutes plus rares; et pourquoi donc tant d'illustres personnages, qui remplissaient les premières places, tant de princesses, tant de rois dont l'Eglise honore la sainteté, cachaient-ils de rudes cilices sous une pourpre éclatante, éloignaient la volupté de leur trône, le sanctifiaient par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, et paraissaient plus sensibles au titre de disciples de la croix qu'à celui de maîtres de la terre? Ne combattons pas plus longtemps des prétextes dont vous devez sentir tout le frivole; ne vous défendez plus sur votre état qui demande de vous plus de précaution, plus de vigilance sur vous-mêmes, puisque des ennemis sans nombre vous environnent et que vous trouvez à chaque pas une multitude de pièges qu'il est si difficile

d'éviter. Ne refusez plus à votre Dieu l'hommage de vos cœurs; peuvent-ils entendre, sans émotion, les cris touchants de sa grâce qui vous poursuit continuellement? Moins pardonnables que la Samaritaine, vous le connaissez, vous savez tout ce qu'il a fait pour vous, et néanmoins vous êtes sourds à ses invitations pressantes. Deux motifs également injustes occasionnent vos résistances; l'amour d'une vie mondaine qui vous retient, quoique vous en ayez plus d'une fois éprouvé les amertumes, et votre éloignement pour une vie mortifiée que vous regardez comme impraticable, parce que vous ignorez les consolations qui l'accompagnent. Le Sauveur vous les propose dans cette homélie pour vous détromper, et s'efforce de vaincre votre rigueur par la magnificence de ses promesses : *Si scires donum Dei. (Joan., IV.)*

Si vous connaissiez le don de Dieu, dit-il à la femme de Samarie, si vous saviez quel est celui qui vous parle, bien loin de persister dans vos refus, peut-être vous empresseriez-vous à lui demander un bien qu'il souhaite passionnément de vous accorder : *Forsitan petiisses (Ibid)*; peut-être, *forsitan*; pesez en passant cette parole qui renferme une vérité très-importante. Est-ce un Dieu qui parle, mes frères? l'avenir aurait-il pour lui quelque obscurité? est-il moins instruit de ce que nous devons être que de ce que nous sommes? qu'est-ce qui peut échapper à sa présence? et comment semble-t-il révoquer en doute ses futures dispositions de la pécheresse? Vous êtes bien persuadés qu'elles lui sont présentes. Il n'ignore pas si son dernier soupir sera pour le crime ou pour la vertu; et s'il se sert d'une expression qui marque l'incertitude, c'est pour nous apprendre qu'il n'entreprendra jamais rien sur sa liberté. Il faut que son cœur, soutenu par la grâce, se donne lui-même, qu'il se tourne librement, volontairement vers son Créateur pour obtenir ce don du ciel qui vous est offert aussi bien qu'à la femme de Samarie.

O mon cher frère! si vous le connaissiez ce don, au-dessus de tous les dons, *si scires*, ce gage de la tendresse du Rédempteur et le fruit de ses souffrances, ce don que l'Apôtre appelle ineffable, et dont il remerciait sans cesse le Tout-Puissant, *si scires*; s'il était possible de vous faire envisager, s'il était possible de vous dépeindre cette joie de l'Esprit-Saint répandue dans tout le cœur, ce contentement, ce ravissement, ce tré-saillement, cet élancement de l'âme fervente vers son principe, *si scires*; si vous saviez ce que c'est que le témoignage d'une conscience paisible, ce calme, cette sérénité, cette paix intérieure et si délicieuse, *si scires*; si vous pouviez comprendre quelle est la douceur de cette manne cachée que le plus libéral de tous les maîtres dispense à l'âme fidèle, quelle est la vertu de cette rosée divine qui tempère les passions les plus fougueuses, quelle est la valeur de cette drachme, de ce talent dont l'ennemi

ne peut vous dépouiller malgré vous, *si scires*; si vos yeux obscurcis pouvaient entrevoir l'éclat de cette pure lumière qui se lève en faveur du juste, *si scires*; si nous pouvions vous faire connaître les suavités de la grâce, cet avant-goût des voluptés éternelles, *si scires*; s'il nous était permis enfin de vous développer tout ce qui se passe de plus secret entre le vrai chrétien et son Dieu, de vous montrer quel est son bonheur lorsqu'il se voit établi dans l'amitié, dans la familiarité de son Dieu, lorsqu'il jouit des caresses et des communications de son Dieu, *si scires donum Dei.....* Ah! pour lors que le monde, avec tout ce qu'il a de plus imposant, vous paraîtrait méprisable! que vous trouveriez insipides ces mêmes plaisirs qui vous enchantent et qui vous transportent! que vos pensées, que vos discours seraient différents! Vous seriez inconsolables d'avoir consacré vos affections à des fragiles créatures qui causèrent votre ruine spirituelle. Tous vos desirs se borneraient à posséder le don céleste, vous verseriez, en le demandant, des larmes d'impatience, vos vœux seraient bientôt exaucés, et vous obtiendriez, en effet, cette eau vive et jaillissante jusqu'à la vie immortelle : *Edisset tibi aquam vivam. (Ibid.)* Ces ondes pures dont le Roi-Propète implorait le secours, et vous recevriez la source de toutes les grâces, l'Esprit sanctificateur qui se poserait avec complaisance dans votre âme, qui l'embellirait, qui l'ornerait de ses plus riches bienfaits, qui la comblerait de consolation et d'allégresse : *Edisset tibi aquam vivam. (Ibid.)* Mais que faut-il faire pour attirer sur soi l'effusion de tant de faveurs? Il ne faut que vouloir être heureux, mais le vouloir bien : il faut déposer dans nos tribunaux ce poids accablant que vous avez sur le cœur; il y faut étouffer les monstres qui le déchirent; il faut se dévouer, se consacrer à l'accomplissement d'une loi fondée sur la justice qui s'accorde si bien avec la raison, et que le meilleur des maîtres a dictée; il faut mettre un frein à des penchants déréglés qui troublent votre repos, et vous creusent une éternité de supplices; il faut apaiser la colère du Seigneur par la mortification des sens qui porte avec elle sa récompense. Si vous m'avez dit avec la Samaritaine, que le puits est trop profond, *puteus altus est (Ibid.)*, c'est-à-dire que vous n'aurez pas la force de résister à la violence de la passion, à la tyrannie de l'habitude, à la voix enchanteresse du monde qui vous rappellera dès que vous l'aurez quitté; si vous ajoutez que vous ne pourrez vous résoudre à traiter rigoureusement une chair accoutumée dès l'enfance au luxe, à la délicatesse, aux charmes d'une vie licencieuse, jetez les yeux sur le don du ciel qui nous dédommage abondamment de tout ce qu'il faut sacrifier et qui soutiendra votre faiblesse. Oui, mon cher frère, oui, ma chère sœur, lorsqu'on est revêtu de Jésus-Christ, lorsque son image adorable est profondément gravée dans une

Âme remplie de son amour, les difficultés et les obstacles qu'on regardait comme insurmontables s'évanouissent, les montagnes les plus élevées s'abaissent et s'aplanissent, les rochers se changent en fontaines, l'absynthe prend le goût du lait et du miel, les épines les plus aiguës perdent leurs pointes; ce n'est pas assez, se convertissent en roses. Expliquons-nous plus simplement, la pénitence n'a plus rien qui nous épouvante; au milieu de ses austérités, on éprouve combien le Seigneur est doux et son service agréable. Je ne vous dis rien que n'ait éprouvé tous les pénitents de l'ancienne et nouvelle loi; je ne vous dis rien que n'éprouve encore un nombre infini de victimes volontaires que le désir de se perfectionner de plus en plus, ou d'expier les égarements du premier âge, conduit dans les retraites consacrées à l'Époux des vierges. Elles vous parlent par une candeur naïve, par une gaieté modeste peinte sur leur front; elles vous assurent qu'il ne manque rien à leur bonheur; et pour ne point m'écarter de mon sujet, je ne vous dis rien que n'ait ressenti la pécheresse de Samarie, et que vous ne puissiez ressentir comme elle, si vous ouvrez, à son exemple, vos cœurs à la grâce qui vous prévient, qui vous sollicite, qui vous présente le plus riche de tous les dons. Vous venez d'admirer sa conduite à l'égard d'une âme qu'elle veut soumettre à son empire. Je dois à présent exposer à vos regards les prodiges qu'opère cette grâce si bienfaisante dans une âme qui lui rend les armes. Les tendres efforts qu'emploie la grâce pour triompher; les beaux fruits de la victoire qu'elle emporte. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Que l'homme est différent de lui-même, lorsqu'après un long égarement il ouvre son cœur à la grâce, et devient sa conquête! C'est alors que sa raison obscurcie et sa foi presque éteinte, victorieuses des ténèbres de l'esprit d'erreur et reprenant leur premier empire, tout prend à ses yeux une nouvelle face, et paraît dans un nouveau jour. Préjugés, prétextes, illusions, tout s'évanouit. Il en démêle le ridicule et le frivole; il envisage, en tremblant, la noirceur du crime entièrement démasqué. Une sainte confusion s'empare de toute son âme. Véritablement touchée, elle ne rougit plus que de ses désordres, elle ne craint pas de les avouer, elle s'arrache courageusement à tout ce qu'elle eut de plus cher; et, peu satisfaite d'un tel sacrifice, elle ne pense qu'à ramener à Dieu ceux qu'elle eut le malheur d'en éloigner. C'est à ces traits que la véritable conversion est marquée. Ils brillent tous dans le changement de la Samaritaine, qui confesse à son Sauveur qu'elle ne connaît pas bien encore ses faiblesses les plus honteuses : *Domine, video quia propheta es tu (Joan., IV)*; qui renonce avec promptitude aux inclinations terrestres dont elle fut esclave : *Reliquit hydriam (Ibid.)*; qui devient l'apôtre de son

peuple : *Venite et videte. (Ibid.)* Suivez-moi, mes frères; que l'humilité, le courage et le zèle de la femme de Samarie réveillent vos cœurs appesantis, les détachent de leurs affections vicieuses, et les animent à se dévouer aux obligations de la pénitence!

Déjà le voile qui couvre ses yeux commence à s'éclaircir; elle ne voit plus dans le Messie un étranger peu digne de son attention, mais un homme extraordinaire et capable d'opérer les plus grands prodiges. La clarté divine, d'abord douce et tempérée, maintenant plus vive et plus agissante, la porte à demander, à son tour, une eau merveilleuse qui doit nous désaltérer à jamais. C'est ici le moment où la grâce, successivement plus forte, va la rendre victorieuse de l'ennemi le plus redoutable. Je parle de cet amour-propre qui règne au milieu de nos cœurs, de cet orgueil secret et si fertile en excuses, toujours ingénieux à nous tromper, à nous déguiser nos fautes les plus grossières, qui cherche sans cesse à les colorer aux yeux des autres, et qui fit échouer tant de conversions naissantes.

Pour disposer doucement la Samaritaine à pratiquer une vertu qui sert de base à toutes les autres, et sans laquelle cette pécheresse ne saurait mériter sa grâce, le Sauveur l'invite à faire venir son époux : *Voca virum tuum (Ibid.)*; et lorsqu'elle a répondu que sa foi n'est point engagée, il loue sa sincérité, *bene dixisti (Ibid.)*, parce qu'il connaît toute sa faiblesse et le besoin qu'elle a d'être ménagée. Quelle douceur! quelle condescendance! il applaudit à sa réponse avant de frapper le grand coup, et lui parle enfin de son engagement illégitime! Quelle impression va faire un pareil reproche sur une femme voluptueuse et depuis longtemps insensible au frein de la religion et de l'honneur? Vous pensez peut-être que ses yeux s'enflammeront à ce discours, et que, supposé qu'elle ait assez de pouvoir sur elle-même pour ne point se permettre l'invective, du moins ne pourra-t-elle s'empêcher de faire éclater des marques de dépit et de chagrin? Non, mes frères; ce cœur, dominé jusqu'ici par l'amour-propre, n'est plus le même; l'humilité, la modestie en prennent possession pour toujours. Les regards fixés sur la terre, elle appelle son Seigneur et son maître celui qui vient de lui rappeler l'histoire humiliante de ses désordres; elle le qualifie de prophète : *Domine, video quia propheta es tu. (Ibid.)* C'est vous qui conduisez sa langue, divine grâce, et nous admirons votre puissance!

Tandis que les Hébreux, et c'est la remarque d'un Père de l'Eglise dont la riche éloquence vous est connue, tandis que ces enfants d'amour et de préférence s'irritent contre leur aimable législateur, que leurs voix sacrilèges osent le traiter de démoniaque lorsqu'il s'élève contre leur incrédulité, vice commun à tout ce peuple; une étrangère, nourrie dans l'erreur, non-seulement l'écoute sans murmure quand il lui reproche un péché personnel, mais elle le regarde

avec admiration, dit saint Chrysostome, mais elle s'abaisse devant lui, mais elle devient elle-même son accusatrice : *Mulier capit confiteri peccata sua.*

Je vois bien que vous êtes un prophète, et que vous lisez au fond de mon âme. Il n'est que trop vrai qu'elle est plongée dans l'infamie, qu'elle est soumise depuis longtemps à l'empire du vice, et j'en rougis en votre présence *Mulier capi! confiteri peccata sua.* Ainsi s'exprimait devant le prophète Nathan un prince bien plus célèbre par sa pénitence que par l'héroïsme de sa vie. Tel était à peu près le langage du publicain humilié; mais ce n'est pas là le vôtre, vous qui, souvent aussi criminelles que la femme de Samarie, et toujours moins excusables, vous vous croyez en droit de tout oser et de ne rien entendre. Qu'un ministre plein de zèle et la charité sur les lèvres se présente pour vous attendrir sur votre état; qu'au milieu de votre dérangement il emploie les expressions les plus mesurées; que le cœur pressé de tristesse il vous conjure d'être plus jalouses d'une réputation qui n'a point de prix, et de le consoler par un retour sérieux sur vous-mêmes, ah! bien loin de prêter l'oreille à sa voix plaintive et de lui répondre par des larmes de repentir, vous vous armez contre lui d'un air de fierté, vous l'envisagez audacieusement, vous vous hérissiez contre ce prophète qui vient de la part de Dieu troubler une fausse paix et s'opposer à votre perte, l'oint du Seigneur ne trouve en vous que des manières hautes et méprisantes, et quelquefois, j'ose le dire à la honte du siècle où nous vivons, êtes-vous assez téméraires pour payer par les noms les plus odieux les avis charitables qu'il vous donne.

Que votre conduite fut différente, grande sainte dont nous admirons le changement! Vous ne cherchâtes point à justifier vos faiblesses; vous en convintes de bonne foi; vous eûtes la force de publier ce qui coûte si cher à l'amour-propre; vous prîtes dès lors le maintien et les sentiments d'une véritable pénitente, et néanmoins vous ignoriez encore le pouvoir et la majesté de celui que vous écoutiez.

Elle va plus loin, chrétiens mes frères, et la grâce, qui fait toujours de nouveaux progrès sur son cœur, l'éclaire aussi toujours davantage. Déjà les augustes mystères de la religion lui sont révélés; elle parle de l'arrivée du Messie qui doit annoncer toute chose. Je le cherche, je l'attends, je le désire, nous dit-elle par la bouche d'un docteur, et mes empressements lui répondent de ma docilité : *illum quæro, illum præstolor, illum exspecto.*

Ses désirs, ô mon Dieu! ne seraient-ils point satisfaits! ne vous cachez plus à cette femme si sincère et si généreuse! faites briller à ses yeux l'éclat de votre divinité! Vous la poursuiviez dans ses erreurs! pourriez-vous la négliger lorsqu'elle soupire après votre vue! Qu'elle reconnaisse enfin son Libérateur, le Père et le Dieu des hum-

bles! qu'il lui soit permis de vous offrir des hommages qui flattent si fort votre tendresse! qu'elle étale devant vous des regrets qui ne vous trouvèrent jamais insensible! et qu'elle réjouisse les anges et les hommes par sa promptitude à tout quitter pour se consacrer à votre loi sainte : *Reliquit hydriam.* (Joan., IV.)

Notre attente ne sera point trompée, et la grâce, dont les rayons deviennent sans cesse plus lumineux, va s'établir entièrement dans une âme qui doit la recevoir avec tant d'ardeur et la conserver avec tant de soin. Le Messie recueillera bientôt les doux fruits de ses travaux et de ses instances. C'en est fait, le bandeau se détache, et les ténèbres de l'infidélité s'évanouissent aux approches de la lumière évangélique. Jésus-Christ se montre à la Samaritaine; il lui révèle sa filiation divine. N'attendez plus votre Rédempteur, il est devant vos yeux, c'est moi-même qui vous parle : *Ego sum qui loquor tecum.* (Ibid.) Ce fut par des paroles à peu près semblables qu'il voulut le manifester dans la suite à Saul, ne respirant que la ruine de la religion récemment fondée, et devenu, de persécuteur qu'il était alors, le soutien et le flambeau de l'Eglise : paroles puissantes, et qui, comme autant de traits enflammés, pénètrent le cœur de la pécheresse, le changent, le purifient, l'embellissent. L'esclave des démons et l'opprobre de Samarie est tout à coup changée en une fille de lumière, en une épouse de l'esprit sanctificateur. La voix de Dieu se fait entendre, *ego sum*; c'en est assez, on ne la verra point balancer entre son devoir et le vice qui tâche de la retenir; elle s'offre avec la ferveur, la simplicité du jeune Samuel pour accomplir toutes les vues que le ciel a sur elle. Si sa bouche garde le silence, son âme s'explique de la manière la plus forte et la plus touchante. Elle se met aux pieds de son Créateur et lui jure une inviolable fidélité. Remplie du même zèle dont les fils de Zébédée sont animés lorsqu'ils abandonnent leurs filets au premier ordre de Dieu, notre pénitente quitte aussitôt sa cruche, figure de ses inclinations jusqu'alors toutes terrestres et toutes charnelles : *Reliquit hydriam*; elle quitte ce que peut-être elle jura plus d'une fois de n'abandonner jamais; elle désavoue ces téméraires protestations à l'accomplissement desquelles on ose attacher, dans le siècle, la gloire du cœur humain, et qui ne sont que le comble de l'aveuglement et de la fureur; ses penchants les plus chéris sont immolés et toutes ses chaînes brisées; elle se quitte enfin elle-même pour ne plus se reprendre : *Reliquit hydriam.*

Le Messie parle, *ego sum*, et dès lors elle se dépoille de ces préjugés déplorables dont il est si difficile de se défaire, et qui doivent exciter toute notre compassion à l'égard de tant de peuples infortunés qui les reçoivent en naissant et qui meurent leurs victimes : *Reliquit hydriam.* Que ses pères aient adoré sur une montagne proscrite; qu'ils aient fait passer jusqu'à elle le triste

héritage de leur erreur; que ses proches, en proie aux mêmes prestiges, lui présentent un exemple si dangereux; que les prétendus sages de son pays combattent, dans son esprit, le noble dessein qu'elle a formé, dût toute la Samarie lui susciter les contradictions les plus terribles, dût-elle s'armer contre elle et lui préparer des chaînes ou le trépas, le Rédempteur des hommes s'est fait connaître, *ego sum*; il n'en faut pas davantage, dès ce moment elle veut adorer en esprit et en vérité. L'heure de son bonheur est arrivée (*Joan.*, IV), *venit hora*, et rien ne saurait altérer la vivacité de sa foi; elle abjure les superstitions de sa patrie; son encens ne fumera plus sur des autels sacrilèges; on ne la verra plus les charger d'offrandes; elle déteste des solennités qui la ravissaient, et son amour pour la loi du Messie est la mesure de son horreur pour le culte de ses concitoyens : *Reliquit hydriam*.

O prodige de soumission et de courage! qu'il est beau, qu'il est glorieux ce double triomphe qu'elle remporte, avec le secours de la grâce, sur l'erreur et sur la volupté! Un seul de ces ennemis est si redoutable, et nous remarquons trop souvent que l'un ou l'autre tyrannisent l'homme jusqu'au tombeau; un mot prononcé par la bouche de l'Homme-Dieu les anéantit dans l'esprit et dans le cœur de la femme de Samarie; et, ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'elle lui parle pour la première fois. Qu'eût-elle donc fait si ces yeux avaient été les témoins des merveilles de sa crèche et des miracles dont retentissait toute la Judée? pouvait-elle lui donner de plus fortes marques de son obéissance et de son amour?

Quel affreux contraste, mes frères, que sa conduite et la vôtre! Une femme schismatique et voluptueuse se rend à la première invitation du Sauveur, et des chrétiens, couverts de son sang, imbus de ses maximes, appelés, dès leur naissance, à la pratique d'une vie mortifiée, éclairés intérieurement par tant de lumières, réveillés au dehors par tant de voix infatigable de leurs pasteurs, s'obstinent à vivre dans l'ivresse du crime, méprisent les prévenances de la grâce, diffèrent de jour en jour le moment de leur liberté, s'exposent malheureusement à ne jamais sortir de leur esclavage! Ah! qu'ils considèrent, ces lâches chrétiens, le vase de la Samaritaine renversé par terre! c'est le symbole de son entier renoncement à tous les objets séducteurs qui surprirent sa belle âme : *Reliquit hydriam*.

Qu'elle continue à nous instruire, cette grande sainte! Son éloge, quelque intéressant qu'il vous paraisse, n'est pas encore parfait, sa victoire sera suivie de plusieurs autres. Le feu sacré, maître de son cœur, cherche à se répandre; après avoir triomphé d'elle-même, elle ne pense plus qu'à la conquête de ses frères, dont elle va devenir l'apôtre : *Venite et videte*. (*Ibid.*)

C'est, en effet, avec le zèle d'un apôtre qu'elle court à pas précipités vers une ville dont elle est sortie pécheresse. La gloire de

son Maître, qui l'enflamme, l'infidélité de sa patrie, qui la fait frémir, l'ont bientôt transportée dans ses murs. Le feu qui brille dans ses yeux, l'empressement qu'elle fait paraître, tous les mouvements de son cœur qui se peignent sur son front, rassemblent les Samaritains autour d'elle. Impatiente de leur communiquer le bien dont la grâce l'a prévenue, elle leur crie à haute voix : Accourez en foule, venez et voyez un homme divin que vous ne pouvez trop tôt connaître : *Venite et videte hominem*. (*Joan.*, IV.) N'est-ce point le Rédempteur de l'Univers que nous attendons? Ses regards pénétrèrent tout ce qu'il y a de plus ténébreux et de plus secret, il n'est point de tache dans ma vie qui lui soit inconnue et qu'il ne m'ait développée. Si je vous révèle mes crimes, continue-t-elle dans saint Chrysostome, c'est pour vous conduire comme par la main jusqu'au trône de sa clémence, dont je viens d'éprouver l'étendue, et que vous pouvez si facilement attirer sur vous. C'est pour augmenter la gloire de son nom, à laquelle je consacre tous mes travaux et mes veilles : *Mala mea publico ut Christus adoretur*. Et qu'importe que je vous paraisse aussi méprisable que je le suis en effet, que vous ne me regardiez qu'avec horreur, que ma présence fasse peut-être rougir les personnes de mon sexe les moins timides, pourvu que le Dieu que je sers, ce Dieu qui s'est abaissé jusqu'à moi, ce Dieu dont je bénirai sans cesse les miséricordes, reçoive vos adorations et vos hommages; pourvu que je lui ramène mille cœurs pour le dédommager de ceux que j'eus la témérité de lui ravir, et que je devienne enfin l'instrument de votre bonheur! *Mala mea publico ut Christus adoretur*.

O zèle! ô désintéressement digne de tous nos éloges! ô grâce souveraine! de quoi ne sera point capable cette âme qui s'abandonne sans réserve à vos desseins sur elle, qui s'oublie elle-même, qui se sépare de tout ce qu'elle a de plus cher pour voler au secours de son prochain; qui s'expose, pour le dessiller, à des violences en apparence inévitables; qui, dans le centre de l'erreur, élève courageusement des autels au Dieu qui vient de l'éclairer.

L'Esprit-Saint parlait par l'organe de la Samaritaine, et portait, jusqu'au fond du cœur les paroles de vie qu'elle adressait à ses concitoyens. Ainsi, des fruits abondants couronneront ses efforts, et, pour me servir de l'expression de l'Écriture, le noble témoignage rendu par cette femme intrépide opère la conversion d'une grande partie de son peuple.

Des commencements si merveilleux ne seront jamais démentis par l'inconstance et la lâcheté, qui renversent les plus belles espérances et replongent l'homme dans sa première bassesse. Tous les jours de notre sainte furent sans doute marqués par de nouvelles vertus. La douleur de ses offenses et sa charité pour ses frères effacèrent toutes les traces de ses désordres, et lui ménagèrent les plus magnifiques récompenses.

Ainsi se vérifia cet oracle qui nous assure que de grandes pécheresses s'élèveront au-dessus de bien des justes, et rempliront des places plus distinguées dans le séjour de l'immortalité.

Que pensez-vous, mes frères, à la vue de l'admirable changement que je vous propose? La voix et l'exemple de notre illustre pénitente ne pourra-t-il émuovoir vos âmes? L'auteur de sa conversion était un Dieu passible, souffrant, revêtu de notre faiblesse, méconnu de presque toute la terre, et néanmoins la conquête de la Samaritaine ne lui coûta que quelques moments. Il est assis aujourd'hui sur un trône de gloire et de lumière, devant qui tous les autres s'abaissent; son nom est répandu dans les climats les plus barbares; les nations l'adorent, la pourpre et la majesté des césars est au pied de la croix victorieuse. C'est ce Dieu triomphant qui vous demande, ainsi qu'à la femme de Samarie, l'hommage de vos cœurs et le sacrifice des passions qui les dévorent. Il emploie pour les conquérir, et la grandeur de ses promesses, et la terreur de ses menaces. Seriez-vous aussi peu sensibles à la reconnaissance qu'à la plus juste crainte; et refuseriez-vous d'abandonner, pour lui plaire, ce qui vous échappe journellement malgré vous? La figure extérieure d'un monde qui vous enchante, mais qui vous trahit; ces biens, ces honneurs, ces plaisirs, tout cela va bientôt disparaître. Attendrez-vous, pour vous en détacher, que vous ne puissiez plus les retenir? et ne vous souviendrait-il plus que ceux qui se livrent à de folles joies, introduites par l'esprit de mensonge, ne partageront jamais les pures délices que le Sauveur réserve aux fidèles disciples de sa croix? Non, mes frères, vous ne vous laisserez point éblouir par de faux charmes et des prestiges si dangereux. Je l'espère, parce que je le désire ardemment. Vous ne vous refuserez plus aux poursuites continuelles de la grâce, qui tantôt vous flatte pour vous attendrir, et tantôt vous trouble pour vous procurer une véritable paix. La docilité de vos âmes lui donnera lieu d'opérer en elles mille prodiges. Ils augmenteront la gloire du Seigneur, et seront suivis de l'éternelle félicité que je vous souhaite, etc.

SERMON IV.

SUR LE PURGATOIRE.

Noli flere. (Luc., VII.)

Ne pleurez point.

Le Seigneur condamne-t-il les larmes qu'une mère désolée donne à la perte d'un fils unique, objet de toutes ses espérances? Veut-il qu'elle regarde d'un œil sec le triste cercueil qui renferme tout ce qu'elle aime? Exigerait-il un pareil sacrifice? Non, mes frères; attendri sur son état, il se prépare, au contraire, à rappeler à la vie ce fils dont elle déplore le trépas; il l'exhorte seulement à modérer une douleur légitime, mais stérile, et qui ne saurait lui rendre le bien précieux qu'elle vient de perdre.

Organes de ce maître si compatissant et si charitable, nous vous adressons, Messieurs, les mêmes paroles dans les disgrâces et les malheurs domestiques qu'il vous faut essuyer nécessairement. Lorsque le Seigneur vous frappe et vous afflige par la privation des personnes les plus chéries; lorsque par son ordre la mort vous ravit vos pères, vos mères, vos épouses, vos enfants, vos amis, nous connaissons trop bien la faiblesse de la nature pour vous demander d'être insensibles à des épreuves si rudes. Nous ne nous opposerons point d'abord au cours de vos larmes; mais nous voulons que votre deuil et votre tristesse soient chrétiens, que la religion et la foi les retiennent dans de justes bornes, que vous n'imitiez pas les païens qui pleuraient, sans consolation, ceux qu'ils n'espéraient plus de revoir, et que vous vous souveniez que la main toute-puissante qui vous sépare doit bientôt vous réunir pour toujours.

Ce ne sont point de vains regrets et des gémissements inefficaces que sollicitent j'ai ma bouche les âmes de vos frères : *Non est auxilium flere*. Et de quel secours serait pour elles un léger attendrissement excité par le souvenir de vos anciennes liaisons et réveillé par le lugubre spectacle de leurs funérailles? Tout ce qu'elles réclament, c'est une tendresse effective et qui leur devienne utile. Elles empruntent la voix des ministres de l'Eglise, de cette mère qui les éleva dans son sein, et qui les porte encore dans son cœur pour implorer votre intercession, vos prières et vos suffrages. Leurs plaintes amères ne feront-elles sur vous aucune impression? Eloignées du royaume céleste, quoiqu'elles en soient les cohéritières; séparées de leur Créateur, qu'elles brûlent de posséder; tourmentées par des flammes intolérables; plongées dans les horreurs de cette nuit pendant laquelle il n'est plus possible de travailler, elles agissent saintement et ne méritent pas; elles éprouvent patiemment les douleurs les plus cruelles et ne les abrègent pas; elles prient avec ferveur et constamment, et n'obtiennent pas leur délivrance. Faut-il que nous ajoutions encore à leurs peines? Faut-il, pour comble d'infortune, qu'elles trouvent en nous non pas des anges de paix, des médiateurs, des libérateurs, mais des hommes sans humanité, sans compassion, sans reconnaissance? Je viens aujourd'hui vous apprendre qu'une sensibilité passagère aigrit leurs tourments au lieu de les adoucir; je viens vous dévoiler le tableau de leurs souffrances et celui de nos ingratitude.

Ce qu'elles ont à souffrir du côté de Dieu, vous le verrez dans le premier point.

Ce qu'elles ont à souffrir de la part des hommes, c'est le sujet de ma seconde partie et tout mon dessein.

Vous qui ne rejetâtes jamais les soupirs des plus grands pécheurs, Vierge si douce et si bienfaisante, obtenez-nous des cœurs sensibles aux cris de ces âmes saintes qui vous sont si chères. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne vous parlerai point, mes frères, de la vérité de l'existence du purgatoire, ce serait faire tort à la catholicité de vos sentiments. Il n'appartient qu'à l'hérésie ou l'impiété de combattre ce point essentiel de la religion, établi si solidement, respecté de tous les siècles, et dont la créance est décisive pour le salut. Les livres sacrés nous assurent que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin d'obtenir l'entière rémission de leurs fautes, de terminer leurs tourments et d'accélérer leur béatitude. La tradition la plus ancienne, les Pères les plus éloignés de notre temps, les conciles où présida l'Esprit-Saint, nous tiennent le même langage. L'Eglise, par ses vœux multipliés et l'immolation continuelle de l'Agneau sans tache, conjure le souverain Maître d'accorder à nos frères l'éternel repos, et de faire lever sur eux l'inépuisable lumière après laquelle ils soupirent avec tant d'ardeur. La raison nous prêche la réalité du séjour expiatoire. Il ne faut que se souvenir du premier Etre, dont les yeux sont si purs, si perçants, et qui ne laissera jamais le péché sans punition comme la vertu sans récompense. Vous n'avez qu'à considérer les imperfections et la fragilité des personnes les plus régulières, qu'à réfléchir sur le sort de tant de pécheurs à la vérité convertis et pardonnés, mais arrachés tout à coup de ce monde avant d'avoir expié leurs crimes par les peines temporelles qui leur sont dues. Réconciliés avec Dieu, l'enfer ne saurait être leur partage. Redevables à la justice divine, le séjour céleste ne peut encore s'ouvrir pour eux, puisque rien de souillé n'entrera dans la cité sainte. Il faut conséquemment admettre un troisième lieu qui les purifie et fasse disparaître les taches que les surprises de la mort ou leur négligence les empêchèrent d'effacer pendant le cours de leur vie. Tout nous annonce que leurs peines ne sont pas moins incontestables que rigoureuses; et qui pourrait vous représenter la situation de ces âmes gémissantes que le Seigneur ne punit plus en père, mais en juge? Ce n'est plus sa tendresse pour elles, mais sa sévérité qui règle le châtement. Il les prive de sa présence, qui peut seule faire leur bonheur; il les abandonne à sa justice, qu'elles ne peuvent fléchir par elles-mêmes... Ah! Seigneur, donnez à ma bouche des expressions qui puissent leur devenir salutaires.

Il n'est point de péché qui n'éloigne l'homme de son auteur et qui ne l'entraîne vers les créatures avec plus ou moins de force, suivant que sa pente vers le mal est plus ou moins grande. A cette double malice le Seigneur attache, dans le purgatoire, une double punition. La première, et c'est de toutes la plus sensible, consiste dans l'absence de cet objet adorable qui se cache à l'âme chrétienne, parce qu'elle s'est refusée à sa grâce qui la recherchait si tendrement. Qu'elle paye cher son indifférence passée et sa tiédeur dans l'accomplissement des

œuvres satisfactoires! Entrez en esprit, mes frères, dans ce lieu sombre et ténébreux qu'un prophète appelle le séjour de l'horreur et de la misère. Descendez dans ces prisons souterraines dont on ne peut sortir sans avoir compté la dernière obole, et considérez la tristesse et la désolation de l'âme captive. Abîmée dans sa douleur, elle ne voit rien qui l'adoucisce. Elle ne tient plus à la terre, les nœuds les plus tendres de la nature ou de l'amitié sont brisés; rien ne la distrair, rien ne la partage; sans secours, sans consolation, abandonnée à elle-même, elle ne s'occupe que de la rigueur de son exil et des perfections infinies du premier Etre. Elle en reçut autrefois mille marques de tendresse et de complaisance; elle goûta la douceur de ses communications; elle sortit de ce monde avec sa grâce; attachée à lui par la charité, remplie de confiance dans ses promesses; et lorsqu'elle se voit affranchie du corps terrestre qu'elle animait, lorsqu'elle n'a plus d'autre passion que celle de posséder son Créateur, elle se trouve enchaînée et dans l'impossibilité de s'unir à lui.

Semblable à l'épouse des *Cantiques* qui cherche sans succès dans les ténèbres celui qui fait la joie et les délices de son cœur, l'âme dont je vous parle, plongée dans une nuit profonde, se plaint sans cesse de l'inutilité de ses poursuites, et déplore avec amertume la nécessité de vivre éloignée de son principe, de son terme, de sa fin, de son Père, de son Roi, de son Epoux, de son Dieu: *Quæsi viillum et non inveni. (Cant., III.)*

C'est en vain qu'elle renouvelle à chaque moment ses efforts et ses instances passionnées; qu'elle cherche à s'élancer avec une ardeur inconcevable dans le sein de celui qui l'a créée; qu'elle le conjure de lui faire entendre les sons ravissants de sa voix; *sonet vox tua in auribus meis (Cant., II)*; qu'elle lui demande d'apaiser la soif qui la dévore, plus elle se tourmente pour rompre ses chaînes, pour percer les noires ombres qui l'environnent, et plus ses liens semblent se resserrer.

Ici, mes frères, pour vous donner une idée de la violence de ses mouvements, vous parlerai-je d'un poids énorme qui, précipité du haut d'une tour, se trouve suspendu dans les airs par un obstacle qu'on oppose à son impétueuse descente? Vous entretiendrai-je de ces feux cachés dans les cavités des montagnes et qui, cherchant une issue, ébranlent par des secousses réitérées les fondements des rochers qui les renferment? Vous montrerai-je, avec un Docteur, un aigle fixé à la terre, s'agitant, se débattant, s'épuisant pour s'élever vers le soleil qu'il aime? N'entreprenons point d'expliquer ce qu'il n'est pas possible de comprendre; toutes les images que je pourrais employer sont trop imparfaites pour vous faire sentir l'état de l'âme souffrante et qui sèche de regret et de langueur.

Elle n'ignore pas, il est vrai, que sa peine ne sera que passagère, et que Dieu devien-

dra son héritage. Elle n'est pas sans espérance, mais cette espérance même l'afflige et la tourmente; elle doit jouir du souverain bien, mais sa possession est retardée : *Spes quæ differtur affligit animam*. Le désir de nous réunir à des personnes absentes et qui nous sont chères, est un véritable supplice lorsqu'il n'est pas satisfait, dit saint Augustin; et plus le temps de les revoir approche, ajoute saint Basile, plus ce désir s'accroît et redouble. Pour vous en convaincre, mes frères, représentez-vous l'accablement d'un fils qu'on arracherait à la maison paternelle pour le traîner dans un séjour lointain et sauvage; mais combien plus grande sera son affliction, si c'est par l'ordre de son père, et d'un père qu'il aime plus que sa vie, qu'on le charge de chaînes et qu'on le retient dans une rude captivité, ne dûte elle durer que peu de jours; une pareille situation lui paraîtra sans doute insupportable, tous les moments seront pour lui des années, on l'entendra gémir à toute heure sur ses calamités présentes, et se plaindre de la privation de ce qu'il désire et qu'il ne peut obtenir encore.

Or, Messieurs, si ces sortes de disgrâces, qui ne sont pas d'ordinaire sans quelque adoucissement et que je suppose ne devoir pas être durables, font des impressions si douloureuses sur le cœur humain, quel doit être le deuil de l'âme du Purgatoire, qui n'est plus appesantie par les sens, dont les connaissances sont si parfaites, dont les lumières sont si vives, si pénétrantes, dont l'amour est au-dessus de toute expression? Quel est le déchirement de cette âme qui ne peut perdre de vue son infortune, qui porte vers le ciel ses regards avides, et qui n'aperçoit qu'un voile impénétrable, que des barrières invincibles; qui n'ignore pas la grandeur et l'excellence de sa destination, et qui se voit repoussée par un Dieu dont elle est tendrement chérie, et qui doit un jour la couronner? Attendre la récompense des élus, ou parvenir à leur gloire, ce sont deux choses bien différentes, comme le remarque saint Cyprien.

Vous n'entendez pas le langage que je vous parle, malheureux esclaves de vos passions, sectateurs du monde et de ses maximes! Le sort de l'âme exilée ne vous touche point, parce que la vôtre ne s'ouvre, n'est sensible qu'à l'amour charnel et déréglé. Vos yeux, qui devraient toujours être tournés vers le ciel, ne sont employés qu'à des usages profanes. Au mépris de la main qui les forma, vous les avilissez, vous les dégradez, vous ne les portez que sur la terre, à l'exemple des êtres irraisonnables. Non, vous ne me comprenez pas; le Maître que nous servons est pour vous un Maître étranger; et bien loin de souhaiter sa vue, vous ne travaillez qu'à l'effacer de votre mémoire, et rien ne vous paraîtrait plus redoutable que sa présence; mais je suis entendu de ces chrétiens qui se soumirent à son aimable joug dès leur jeunesse, qui se firent une heureuse habitude

de le porter; qui, convaincus du néant des créatures, ne recherchent que lui, ne désirent que lui, ne soupirent qu'après lui, ne sont satisfaits qu'auprès de lui; ces âmes choisies sont les seules qui s'attendrissent sur l'état de celles du purgatoire.

Que vous en étiez donc touché, flambeau de l'Eglise, Docteur des nations, vous pour qui la vie était un tourment, et qui demandiez avec tant de zèle et de ferveur d'être délivré de cette chair corruptible pour jouir de la vue de Jésus-Christ! Que vous partagiez vivement son affliction, illustre Ambroise, qui regardiez avec le dernier mépris ce qui paraît le plus estimable aux yeux du monde, et qui répétiez incessamment à votre peuple que la manifestation du Seigneur est l'unique félicité!

Que vous étiez sensible à tant de souffrances, grand saint Augustin, qui le conjuriez d'abréger votre course et de ne pas vous laisser languir davantage dans l'attente de ses faveurs et de ses caresses! *Curat vita mea in amplexus tuos*.

Que ne peuvent-ils, ces vases d'élection, ces saints personnages, que ne peuvent-ils vous dépeindre la triste destinée de ces âmes prisonnières que l'ennui consume, que le regret tue, que l'impatience dévore, que la douleur accable, que l'amour déchire, qui tendent à leur centre de toutes leurs forces et qu'un bras invisible en écarte! Ah! Seigneur, n'accorderez-vous point à leurs soupirs embrasés le seul bien qu'elles ambitionnent? Pourquoi dérobez-vous à leurs regards votre beauté souveraine dont elles sont si fort altérées? Pourquoi voilez-vous pour elles ces attraites et ces charmes ineffables qui les attirent et qu'il ne leur est pas permis de contempler? *Cur faciem tuam abscondis?* (*Job.*, XIII.) Quand pourront-elles s'approcher de votre trône que les esprits bienheureux environnent, admirer les rayons éblouissants qui en rejaillissent, recevoir l'effusion de votre gloire éternelle, s'absorber, se perdre en vous et mêler leurs chants et leurs louanges à celles de la Cour céleste? Ne voulez-vous point, ô Père de miséricorde! terminer un martyr si rigoureux? *Cur faciem tuam abscondis?* ou si votre volonté suprême se refuse à nos supplications, bornez-vous à ce châtement, de tous les châtements le plus terrible, et ne leur faites point sentir par d'autres peines la sévérité de votre justice.

Mais, hélas! cette justice qui, dans l'autre vie, se déploie avec liberté, n'est point satisfaite du premier tourment qu'elles éprouvent. Ce n'est pas assez pour le Seigneur de les punir, par sa privation, de leur résistance à ses recherches et de leur peu de ferveur dans son service, il leur fait encore expier dans les flammes un attachement immodéré pour les créatures et qu'elles négligèrent d'effacer par une pénitence suffisante et proportionnée. Le purgatoire n'est pas donc seulement, mes frères, un lieu d'exil, où règnent le deuil, la tristesse et l'obscurité la plus affreuse, c'est encore un lieu de vengeance, de douleur et de supplices; c'est

une fournaise ardente, dit saint Vincent Ferrer, qui purifie tant de misérables victimes de la rouille du péché, des différentes souillures qu'elles contractent sur la terre ; c'est un creuset qu'un souffle divin échauffe pour rendre son premier éclat à l'obscurci, pour l'épurer, pour le séparer du mélange des autres métaux ; c'est une demeure embrasée, pour parler le langage d'Isaïe, où les filles de Sion réparent leurs fragilités et leurs faiblesses : *in spiritu ardoris* (Isa., IV) ; c'est un séjour où le mérite est inconnu, le débiteur insolvable et le châtement incompréhensible.

Peut-être me demanderez-vous Messieurs, comment il est possible qu'un élément terrestre et grossier agisse sur un esprit dépouillé de la matière et qui n'a point de proportion avec elle. A cela, je ne puis répondre qu'en vous demandant à mon tour en quoi consiste l'union admirable d'un corps matériel avec une âme immatérielle, et qui cependant partage ses souffrances et ses plaisirs. Le même Dieu qui les lie l'un à l'autre opère dans le purgatoire, après leur séparation, un nouveau prodige que saint Augustin appelle ineffable. Il assujettit un être spirituel à la violence d'un feu qui n'est point métaphorique, mais réel, mais sensible, quoiqu'il produise une action surnaturelle ; d'un feu qui devient l'instrument de sa justice et l'exécuteur de ses menaces ; infatigable et qui ne perd rien de son activité : *indefessus ignis*. Feu prudent et judicieux, si nous pouvons parler de la sorte, qui se proportionne à la nature du crime dont il est vengeur, *sapiens ignis* ; feu général par qui toute l'âme est affectée, qui la pénètre tout entière, parce qu'elle est indivisible, qui la tourmente dans toute l'étendue de sa substance ; feu bien différent de celui de la fournaise où les jeunes Israélites étaient renfermés, puisque son ardeur était suspendue et qu'il ne conservait que sa lumière qui les éclairait agréablement, tandis que celui du purgatoire ne peut dissiper des ténèbres épaisses et répandues de toute part ; ou s'il y porte une sombre lueur ce n'est pas pour tempérer, pour adoucir, mais pour augmenter et pour redoubler la douleur et l'affliction qu'il imprime ; enfin feu miraculeux qui brûle l'âme sans la consumer, qui la dévore sans la détruire, qui la conserve lorsqu'il semble l'anéantir, qui la répare sans cesse et la fait mourir continuellement : *Servit et parcit, cruciat, et reservat*. Et comment pouvons-nous entendre sans frémissement tout ce que les Pères nous disent de ce lieu si redoutable et malheureusement si peu redouté ? de ce lieu qui devrait être le sujet de nos réflexions journalières et sur lequel on ne réfléchit presque plus ? Les uns nous apprennent que les plus légères peines qu'on y ressent surpassent de bien loin les plus rigoureuses de cette vie ; les autres nous annoncent que tout ce que l'homme a souffert, depuis l'origine du monde, et tout ce qu'il souffrira jusqu'à sa ruine, ne saurait les égaier. Oui, mes frères, elles sont infini-

ment supérieures à ce que la persécution païenne inventa de plus horrible : ces bâchers affreux, ces torches brûlantes, ces lames rougies, ces lits de fer embrasés, ces roues armées de pointes ne seront plus que des rafraîchissements, *solatia erunt*, vis-à-vis des supplices du purgatoire. Aussi les premiers fidèles regardaient sans pâlir ces instruments de leur mort dont le souvenir nous épouvante ! Que dis-je ? des larmes de joie et de tendresse coulaient de leurs yeux : à cette vue, ils s'écriaient que les derniers effets de la rage des tyrans se changeaient en fleurs. Ils savaient que leurs épreuves ne seraient pas longues, un Dieu, témoin de leurs combats et rémunérateur de leur constance, leur parlait en secret, les consolait, les encourageait à consommer glorieusement leur sacrifice.

Qu'il tient une conduite bien opposée à l'égard de l'âme souffrante ! il garde pour elle un profond silence, il la traite en juge, en ennemi ; quoiqu'il l'aime, il la retient au milieu des flammes qui ne diffèrent de celles de l'enfer que par la durée. Le feu que sa justice allume se glisse dans ses os et jusque dans la moelle de ses os, suivant l'expression de saint Eusèbe d'Emèse : *interrogat ignis ille ossa et medulla* ; c'est-à-dire qu'il s'insinue avec une force extraordinaire dans toutes ses facultés et dans ses puissances ; qu'il fouille dans tous ses replis ; qu'il visite, qu'il recherche, qu'il attaque, qu'il punit impitoyablement ses pensées les plus secrètes, ces petites saillies qui ne furent pas réprimées avec assez de promptitude, ce manque d'attention sur elle-même dans des circonstances qui n'étaient pas sans danger ; ces retours d'amour-propre et de complaisance, cette délicatesse, cette sensibilité trop grande dans les disgrâces et les sujets de plainte, à la vérité bien fondés, mais qui devaient être sacrifiés au Seigneur et non pas publiés ouvertement ; des vues trop humaines qui se mêlèrent quelquefois à ses bonnes œuvres ; une tendresse légitime, mais excessive et qui l'aveuglait sur les défauts des personnes qu'elle était obligée de reprendre ; ces caprices, ces bizarreries à l'égard de ceux que l'inégalité de la naissance ou de la fortune avait soumis à son autorité, qui n'étaient pas ses esclaves, mais ses frères, qu'il fallait sans doute redresser dans leurs écarts, mais charitablement, mais conformément aux maximes du christianisme ; et leur épargner ces rebuts amers, ces expressions insultantes que dictait le tempérament plutôt que le zèle ; cet esprit de curiosité trop suivi, cette dissipation des sens, cette tiédeur dans la prière, cet amour des louanges, encens aussi funeste que flatteur ; ces soupçons malins et téméraires : que sais-je ! mille fautes qu'on compte presque pour rien et qu'on regarde avec tant d'indulgence. Voilà ce que le rigide exacteur punit si sévèrement après cette vie ! voilà ce qui sert de nourriture au feu du purgatoire, qui pénètre la plaie, en sonde toute la profondeur pour en chasser le venin

et la corruption ! *Interrogat ignis ille ossa et medullas.*

Vous qui ressentez la violence d'un élément si formidable, âmes dont nous déplorons l'infortune, faites-nous entendre vos voix plaintives et montrez-nous le châtiement que Dieu réserve à des offenses qu'on se pardonne dans le monde avec tant de facilité ; à ce goût pour la parure, fruit d'un orgueil naissant auquel se livre un sexe fragile presque aussitôt qu'il commence d'être raisonnable ; à ces paroles peu mesurées et qui nous disposent à des entretiens criminels, dit saint Grégoire ; à ces plaisanteries indécentes qu'une bouche chrétienne et consacrée au Seigneur devrait à jamais ignorer, et qu'un Père de l'Eglise traite de blasphèmes et de sacrilèges ; à ces mensonges que la politesse mondaine autorise et que la suprême vérité condamne ; à ces fables puériles, à ces chants profanes qui se glissent jusqu'au fond du cœur et que ne rougissent pas d'employer des vierges élevées dans le sein de la religion, et qui devraient porter toujours sur leurs lèvres le sceau de la modestie et de la sagesse ? Ames si rigoureusement tourmentées, montrez-leur vos chaînes et vos supplices, présentez-leur ces torrents de flamme où vous êtes submergées et qui ne vous donnent aucun relâche ! Malheureuses victimes ! on vous annonçait autrefois les vérités que je prêche à ce peuple, mais une nature gâtée et le préjugé vous entraînent !

Les sacrements, à la vérité, vous réconcilient avec le Sauveur, mais votre pénitence ne fut pas assez parfaite ; mais des faiblesses qui vous paraissent peu considérables et contre lesquelles vous ne fûtes pas assez précautionnées, nourrissent au dedans de vous les monstres qui vous déchirent. Que votre état est digne de nos larmes ! Au milieu des ardeurs dévorantes vous avez beau solliciter quelque goutte de la céleste rosée, vos cris sont superflus, le temps de votre exil n'est point fini. En vain vous criez-vous avec un prophète : O Dieu ! soyez sensible à nos plaintes, le spectacle de nos tourments ne pourra-t-il vous toucher ? Eloignez de nous ce bras tout-puissant qui nous accable, *amove a me plagas tuas* (Psal. XXXVIII), détournez les flèches embrasées qu'il nous lance sans cesse. Sur qui tombe votre colère ? Sur des filles dociles et repentantes, sur des épouses fidèles qui vous adorent et qui brûlent de vous posséder. Jusqu'à quand rejetterez-vous nos vœux ? n'aurons-nous aucun intercesseur, aucun consolateur dans nos peines ? et tandis que vous nous frappez d'une manière si terrible, quoique si juste, faut-il que nous ayons encore à souffrir de la part des hommes ? C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

La compassion et la miséricorde, dit un prophète, sortirent avec moi du sein de ma mère et furent toujours croissant à mesure que je croissais moi-même ; témoignage aussi légitime qu'il est honorable à ce patriarche,

mais que bien peu de personne peuvent se rendre. Cette tendre sensibilité pour les malheureux qui caractérise une belle âme, où la trouverons-nous, mes frères ? et lorsque nous jetterons les yeux sur celles du purgatoire cruellement délaissées, ne verrons-nous pas s'accomplir en elles cet oracle qui nous apprend que le juste n'a pas plutôt perdu la vie que sa mémoire est effacée de tous les cœurs : *Justus perit et non est qui recogitet in corde suo* ? (Isa., LVII.) Aussi le purgatoire est-il appelé par l'Esprit-Saint la demeure et le séjour de l'oubli. Criminelle indifférence qui doit être un jour si sévèrement punie et qui tire sa source d'une foi mourante et d'un aveuglement qu'entretiennent les prestiges du monde et la cupidité qui le domine. La religion a beau se faire entendre, elle n'est presque plus écoutée. Des âmes si dignes de tout notre attendrissement et de notre zèle éprouvent de la part des hommes l'inhumanité la plus criante et l'ingratitude la plus noire. Développons ces tristes vérités et puissent, mes plaintes et mes reproches, toucher des cœurs depuis si longtemps impitoyables, et qui ne sont pas moins cruels à eux-mêmes qu'à ceux qui réclament en vain leur assistance, et qui sont en droit d'exiger tout leur secours.

Je poursuis, et quoique je n'envisage d'abord les âmes souffrantes que généralement et sans aucun lien particulier qui vous les attache, dois-je vous épargner les noms de cruels et de barbares lorsque vous les abandonnez à leur déplorable destinée, et que vous ne faites rien pour l'adoucir ? ne sont-elles pas chrétiennes, et, revêtues de cet auguste titre, peuvent-elles vous être étrangères ? Elles n'ont rien perdu de leurs privilèges, elles composent le même corps mystique dont nous sommes membres, elles sont unies à Jésus-Christ notre chef, ses cohéritières, ses favorites, et d'autant plus chères à ses yeux que après avoir vécu dans l'innocence ou pleuré leurs fautes, elles baissent sa main qui les déchire, adorent ses jugements, et sont plus affligées d'avoir eu le malheur de lui déplaire que de tous les maux qu'il leur fait souffrir. Pensez-vous qu'il les regarde d'un œil courroucé parce qu'il les frappe ? Ses entrailles, qui se troublent pour le pécheur qui l'outrage et qui se refuse obstinément à sa grâce, seraient-elles donc muettes et ne s'attendraient-elles point à leurs cris ? Ah ! Messieurs, quelle serait votre erreur et votre injustice ! Il a pour elles les sentiments d'un bon père, et si quelque chose pouvait altérer l'ineffable joie dont il trouve la source dans lui-même, ce serait sans doute la vivacité de leur affliction et l'impatience de les rendre heureuses. Sa sévérité, sa colère ne sont qu'apparentes, dit saint Augustin, il ne les punit que pour les purifier et pour leur rendre le ciel accessible. C'est ainsi que le Sauveur de l'Egypte témoignait aux fils de Jacob une rigueur qui n'était que feinte, pour les disposer à mériter leur grâce et partager ensuite avec eux son élévation et sa gloire. Le divin Joseph ne

vous dit-il pas, dans Jérémie, que la douleur des filles de Sion pénètre son âme, qu'elle en est profondément blessée? Ne vous reproche-t-il pas votre dureté? ne se plaint-il point de ce qu'il ne se présente personne qui travaille à désarmer sa justice, qui tienne ses mains liées, qui lui fasse une agréable et sainte violence? Pourquoi, s'écrie-t-il, regardez-vous sans pitié la plaie toujours saignante de cette fille chérie! Que ne vous empressiez-vous à la fermer par vos gémissements et vos bonnes œuvres! *Quare non est obducta cicatrix filia populi mei?* (Jerem., VIII.)

Ignorez-vous que ce n'est que malgré moi que j'appesantis mon bras sur elle? Que ne suivez-vous l'exemple des conducteurs de mon peuple, qui cherchaient et trouvaient toujours dans leur sein un asile contre les effets de ma colère. Avec quel zèle, avec quelle ardeur ils me présentaient les regrets et les larmes des coupables, et sollicitaient le retour de mes bontés! que de vœux, que d'instances pour m'apaiser! et vous qui devriez être les médiateurs de vos frères, vous à qui les ordres du souverain Maître et les engagements du christianisme imposent un devoir si juste, vous violez toutes les lois de la charité, vous ne criez pas vers le trône de ma clémence! pourquoi refuser de calmer et de finir de si grandes peines? *Quare non est obducta cicatrix filia populi mei* (*ibid.*)?

Eh quoi! mes frères, ne serez-vous donc inhumains qu'à l'égard de ceux qui méritent le plus votre compassion et qui doivent vous intéresser davantage? Vous déclamez tous les jours contre les âmes cruelles, vous nous dites qu'il faudrait les retrancher du commerce des autres hommes, nous vous entendons vous applaudir d'avoir un cœur sensible et compatissant. Les larmes coulent de vos yeux à la vue de ces victimes de la justice humaine souillées de crimes, qui portaient partout le trouble, la crainte et le désespoir. Vous oubliez tous leurs forfaits du moment que vous les voyez malheureuses et qu'elles vont subir le dernier supplice; vous ne les envisagez qu'en tremblant, votre âme est dans une situation violente, vous détournez vos regards du bûcher fatal qu'on allume et qui va les réduire en cendres. Que ne donneriez-vous point, que ne feriez-vous pas pour les garantir? Telle est votre disposition, et dans le même temps vous opposez un cœur de bronze aux cris de l'âme du purgatoire, de cette âme déjà justifiée, ornée des plus riches vertus, animée par la charité la plus vive, de cette âme si sainte, si noble, si belle, exilée et retardée à la vérité, mais assurée de son bonheur, à qui les mains des anges préparent des trônes dans le royaume du Fils de Dieu.

Tant de titres, tant de raisons, tant de motifs si solides ne pourront-ils vous toucher? L'esprit du christianisme, qu'on tâche de vous inspirer dès votre naissance, n'aurait-il aucun pouvoir sur vous? Rougisiez en écoutant le langage d'un ancien : éclairé par la seule raison, et ne suivant que l'instinct

d'une générosité naturelle, il soulage par ses bienfaits l'indigence d'un homme qui n'en est pas digne et qui mène une vie infâme. Je l'entends répondre à ceux qui lui reprochent des largesses qu'ils trouvaient si déplacées : Quelque méprisable qu'en puisse être l'objet je ne saurais les interrompre, c'est à l'humanité que je les accorde, *do humanitati*; tandis que les disciples de la croix refusent tout au mérite, à la justice, à la sainteté, la religion parlera donc inutilement, et la voix de l'Eglise sera méprisée. Qu'a-t-elle négligé pour nous faire entrer dans ses vues? Ses temples tant de fois sans ornements et couverts de deuil, la douleur et les larmes de l'âme du purgatoire qu'elle vous offre, ces sombres voiles, ces images de la mort, ces tristes flambeaux, les chants lugubres de ses ministres, les soupirs des fidèles qui les accompagnent, tout cet appareil funèbre nous sera-t-il inutilement étalé? D'autant moins excusables qu'il nous en coûterait bien peu de briser les fers de nos frères, de ces chers captifs qui nous tendent les bras, qui nous implorent, qui nous conjurent de les plonger dans la piscine mystérieuse, de verser sur leurs blessures le baume du charitable Samaritain, de faire couler sur elles les mérites du sang de l'Homme-Dieu, de leur ouvrir enfin les portes de la patrie. Elles sont, nous disent-elles par la bouche d'un docteur, incapables de mériter et de satisfaire, et nous le pouvons facilement pour elles par la vertu de l'aumône que le concile de Trente nous assure leur être utile, par l'abstinence et le jeûne qui peut effacer, expier ce qu'elles donnèrent de trop à leurs sens, par l'oraison et la prière, que saint Augustin appelle la clef du ciel, et saint Chrysostome un remède tout céleste; par les indulgences que l'Eglise, qui souhaite ardemment leur délivrance, et dont ils sont les fils bien-aimés, nous permet de leur appliquer par forme et manière de suffrage; enfin, mille ressources, mille moyens se présentent pour adoucir leurs souffrances, nous les avons dans nos mains et nous les tenons fermées.

Mon Dieu! qu'est devenu cet heureux temps où les fidèles, pénétrés de compassion et de tendresse, portaient avec le zèle, suivant le conseil de Tobie, leur pain et leur vin sur la sépulture du juste, arrosaient ses froides cendres d'un torrent de pleurs, et partiquaient des mortifications excessives pour lui procurer un doux repos. A considérer la conduite des chrétiens de nos jours, dirait-on qu'ils sont nourris dans le sein de la même religion? et comment accorder, avec celle qu'ils professent, l'invincible dureté qu'ils conservent? Ils sont convaincus sans doute de l'existence et de la rigueur du purgatoire, et malgré cette conviction, ils agissent tout comme s'il n'existait pas. Mais faut-il s'étonner s'ils marquent tant de froideur pour les intérêts des personnes qui leur étaient inconnues ou bien indifférentes, puisqu'ils négligent si fort celles qui leur furent unies par les liens de l'amitié, de la

reconnaissance, de la nature, et qu'ils ajoutent à l'inhumanité que je combats, une monstrueuse ingratitude ?

Le véritable attachement ne finit pas avec la vie de ce qu'on aime, il est victorieux de la mort, et se porte dans tous les temps vers son objet. Suivant l'expression du sage, *omni tempore diligit qui amicus est* (Prov., XVII); toute amitié qui s'éteint dans le tombeau de la personne chérie n'en mérite point le nom et ne fut jamais sincère. Est-ce aimer, en effet, que de s'en tenir à quelques légères marques d'affliction qu'on accorde à la mémoire de ceux qui nous quittent, ou plutôt qu'on donne à l'amour-propre, aux douces d'une société dont on ne peut plus jouir, à l'intérêt personnel, à la chute de nos espérances ? C'est ainsi qu'on se pleure soi-même, tandis qu'on croit pleurer les autres. On fera d'abord l'éloge et de leur esprit et de leur cœur, mais on n'ira pas plus loin ; on négligera de gémir sur leur sépulture, et d'intéresser le ciel en leur faveur ; on ne pensera qu'à former des liaisons nouvelles, aussi peu solides que les premières, et la reconnaissance des bienfaits reçus s'évanouira presque aussitôt que le bienfaiteur.

N'est-ce point là, mes frères, la conduite de la plupart des hommes ? J'en atteste votre expérience. Que le nombre des faux amis est considérable ? celui des mauvais enfants ne l'est pas moins. Faut-il que je vous rappelle, que je vous présente un de ces tristes spectacles qui saisissent et pénètrent toute l'âme ? vous conduirai-je auprès d'un père mourant, et qui fait à son fils ses derniers adieux ? Il le tient, il le presse dans ses mains livides et tremblantes, il le baigne de ses larmes et lui demande, dans cet état qui touche si sensiblement un bon cœur, de conserver chèrement sa mémoire, et surtout de lui donner des preuves de son amour filial en attirant sur lui les divines miséricordes.

Que n'a-t-il pas fait, ce père expirant, pour le rendre heureux et lui préparer des jours honorables et paisibles ? Tout ce que la nature peut inspirer de plus fort et de plus tendre fut mis en usage. Il ne s'occupa, pour ainsi dire, que de cet autre lui-même, qui va lui fermer les yeux. Son âme descend dans la région des morts avec la douce confiance qu'elle ne sera pas oubliée. Et cependant, ô cruauté sans égale ! après quelques soupirs, après quelques plaintes infructueuses, ce fils, ce lâche successeur éloigne de son esprit une image qui devrait y régner sans cesse. C'est assez pour lui de porter un deuil extérieur qui lui pèse quelquefois et qui le fatigue. C'est ainsi qu'il s'acquitte à l'égard d'une âme si respectable. Tout ce qu'elle avait de plus cher l'abandonne et ne pense point à la consoler : *Non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus.* (Thren., I.)

Mère autrefois passionnée pour cet ingrat, du fond de votre sépulture vous avez beau le conjurer avec celle des Machabées, de vous regarder d'un œil de pitié : *Fili, miserere mei.* Tout ce que vous souffrites pen-

dant que vous le portiez dans votre sein, tout ce que vous coûta sa naissance, vos soins continuels, cette effusion de tendresse maternelle que rien ne peut interrompre, ne conservent dans son cœur aucun vestige. Le fils dans l'ivresse du plaisir, la fille plongée dans la mollesse, ferment l'oreille aux accents plaintifs de celle qui leur donna la vie. Un excès d'amour la retient peut-être au milieu des flammes, un excès d'ingratitude s'oppose à sa délivrance : *Non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus.*

Quels traits de noirceur s'offrent à ma vue ! et que ne puis-je, avec cette force évangélique qui frappe et qui désarme, m'élever contre une lenteur sordide à remplir les volontés des mourants si respectées du paganisme même ! Que ne m'est-il donné, mes frères, de vous dépendre tout l'odieux de la mauvaïse foi qu'on aperçoit de toutes parts, de l'infraction des promesses solennelles et les plus sacrées, de ces chicanes dont retentissent les tribunaux séculiers, si déshonorantes pour la religion, et j'ajoute pour l'humanité.

Il est plus d'un peuple barbare qui place sur les bûchers des parents tout ce qu'ils possédaient de plus précieux, pour être réduit en cendres avec leurs cadavres. Une tendresse superstitieuse le porte à ce sacrifice, qu'il pense leur être utile ; et ce monstre, nourri dans le christianisme, ne relâche rien aux âmes de ses proches, de ses bienfaiteurs ; il n'est généreux et libéral que lorsqu'il s'agit de plaire au monde, ou de satisfaire les passions qui le dévorent !

Les affranchis reprenaient leurs fers lorsqu'ils manquaient à leurs anciens maîtres. Les lois punissent encore, par l'exhérédation, l'ingratitude des enfants. Elles les regardent comme indignes de ce titre et des privilèges de la nature ; l'impunité ne leur sera donc accordée que lorsqu'ils méritent un châtiement plus sévère.

Ministres de l'autel, revêtez-vous de cilices, suivant le conseil d'un prophète, faites monter vos clameurs jusqu'aux cieux. Versez des larmes amères sur une insensibilité si générale. Qu'il est peu de chrétiens que la religion, le respect, la reconnaissance conduisent dans le sanctuaire pour apaiser la justice du Très-Haut armée contre leurs proches !

Vous m'opposerez peut-être les monuments érigés dans nos temples, vous me direz qu'ils immortalisent la douleur et la piété de ceux qui les élèvent. Signes souvent suspects ! témoignages souvent très-équivoques ! marbres, mausolées, inscriptions, épitaphes, vous contentez d'ordinaire l'orgueil et la vanité des vivants, et vous n'êtes d'aucun secours pour les morts ! Que sert-il de répandre des fleurs sur leurs tombeaux, d'employer les raffinements de l'art pour les embellir, si vous n'arrosez leurs cendres du baume de la prière, et de l'aumône ?

Que vous dirai-je encore, mes chers frères ? Si les liens du sang, si le souvenir des faveurs reçues ne peuvent vous émouvoir, at-

tendrissez-vous sur votre état prochain, et ménagez-vous d'avance des intercesseurs et des adoucissements dans des peines presque inévitables. Vous ne l'ignorez pas, chrétiens, les âmes du purgatoire nous attendent dans leurs sombres demeures; la mort, qui nous poursuit, nous entraîne continuellement vers elles! Nous les rejoindrons bientôt (et puissions-nous tous avoir une semblable destinée). Malgré les ménagements de l'Eglise, qui, par amour et par condescendance, s'est relâchée de sa première sévérité, la justice du Seigneur est la même; sa majesté toujours égale, et nos crimes conservent devant ses yeux la même noirceur. Ce qui nous paraît digne d'excuses les blesse et les irrite. Une légère défiance qui ferme à Moïse l'entrée de la terre de promesse, les murmures du peuple juif punis par des serpents venimeux dont ils ne peuvent se défendre, Ananie et Saphire frappés de mort aux pieds des apôtres, l'indiscrétion d'un lévite dont l'empressement paraît avoir quelque chose de religieux, mais qui perd la vie aussitôt qu'elle est commise, ces anciens exemples, et tant d'autres que je pourrais vous citer ici, nous disent assez que les jugements du Seigneur diffèrent beaucoup de ceux des hommes, et qu'on ne peut trop les redouter.

Que je crains, disait le savant Origène, lorsqu'il réfléchissait sur les vérités dont je vous parle, que je crains que des siècles entiers de souffrances ne puissent suffire à l'expiation de nos manquements et de nos faiblesses! Il est donc pour nous d'une extrême importance de nous rendre favorable l'âme du purgatoire, et de nous en faire une protectrice. Son crédit auprès de Dieu qui doit la recevoir dans son royaume, sa reconnaissance qui nous est assurée, l'excès de ses peines, la vivacité de sa douleur, la compassion qu'elle exige, tout ce qu'elle fit autrefois pour nous, et tout ce qu'elle a voulu faire, que de motifs intéressants pour la secourir!

Arrachez-moi, nous dit-elle par la bouche d'un docteur, aux flammes qui dévorent, dont la violence est inexprimable et qui perceraient votre cœur, qui vous rempliraient d'effroi si vous pouviez en être les témoins : *Eripe me huic tormento*. N'est-il pas temps d'arrêter le cours de mes larmes? Hâtez-vous d'éteindre par les vôtres le feu du purgatoire dont je suis la proie, et qui cependant ne fait pas mon plus grand supplice. Quelque rigoureux qu'il puisse être, l'absence de mon Sauveur, que je cherche et qui se refuse à mes vœux, est le plus cruel de tous mes maux. Je sèche d'impatience et de regret dans l'attente de sa vue. J'éprouve une violence, un déchirement dont les âmes les plus inhumaines seraient attendries. Un seul de ses regards apaise les plus horribles tempêtes. Quel calme sa présence si désirée porterait dans toutes mes facultés!

Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, ne me refusez pas votre médiation et votre entremise! Faites tomber le voile épais

qui me cache le roi de gloire : *Obsecro ut videam faciem regis!* (II Reg., XIV) que je puisse goûter enfin les fruits de sa rédemption surabondante et posséder l'héritage qu'il m'a destiné! Fixez vos regards sur cette croix, écoutez le langage du plus charitable de tous les maîtres; du trône sanglant de son amour, il vous demande, il vous ordonne, il vous crie de vous laisser toucher par mes plaintes. Que je puisse goûter enfin les fruits de sa rédemption surabondante et posséder l'héritage qu'il m'a destiné : *Obsecro, obsecro ut videam faciem regis!*

Je ne serai pas ingrate, je ferai bientôt pour vous ce que vous aurez fait pour moi. Déjà reçue dans son sein, je lui recommanderai vos intérêts avec ferveur, et j'obtiendrai la fin de votre exil et l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite, etc.

SERMON V.

SUR LE SCANDALE.

Væ mundo a scandalis! (Matth., XVIII.)

Malheur au monde, à cause des scandales dont il est rempli!

L'entendez-vous, mes frères, cet oracle qui dévoue à l'anathème un monde corrupteur, et ne frémissez-vous pas en l'entendant? Pénétrez-vous tout ce qu'il a d'épouvantable? et dans le même temps en découvrez-vous toute la justice? Est-il rien de plus digne de la colère du Seigneur et de ses vengeances que ce ferment de malice et d'iniquité dont toute la masse est infectée, suivant le langage de l'Apôtre; cet homicide spirituel qui fait perdre à notre Sauveur des âmes qui lui furent plus chères que sa propre vie, ce scandale presque inconnu dans les premiers jours de l'Eglise et si répandu dans ce siècle?

Quoi de plus horrible que de voir des chrétiens obligés, sans doute par état, à défendre mutuellement leur innocence, à veiller les uns sur les autres, à s'entraider dans les voies du salut, renverser l'ordre établi par la Providence, devenir les tentateurs du prochain lorsqu'ils devraient être ses anges tutélaires, livrer ces précieuses conquêtes de la croix à la rage de l'ennemi lorsqu'ils devraient, par leur zèle et par leur exemple, les arracher à sa fureur? Quoi de plus effrayant que de les voir, ces chrétiens (si cependant ils en méritent le titre lorsqu'ils font une guerre ouverte à la religion), triompher dans le désordre, élever pour ainsi dire le péché sur l'autel! Et bien loin de s'occuper uniquement à pleurer leurs fautes, à les effacer du souvenir du Seigneur, ne travailler au contraire qu'à les multiplier davantage; se rendre comptables de celles qu'ils n'ont pas commises, mais qui ne leur sont pas moins imputées, puisque c'est par leurs actions, par leurs paroles, par leurs regards, par tout ce qu'ils font pour exciter au mal qu'elles furent occasionnées.

Que nous serions heureux si nous pouvions les attendre et sur le sort déplorable de leurs frères et sur le triste destin qu'ils se préparent! Que notre ministère serait consolant si nous avions le bonheur de troubler,

d'effrayer saintement, et de ramener et ceux qui furent assez faibles pour suivre la voie ou mauvais exemple et les barbares qui le leur donnèrent ! Une seule de ces âmes séduites ou séductrices revenue dans le sein de Dieu, toujours ouvert à son repentir, quel prix de nos sueurs ! quelle victoire ! quelle consolation ! quelle couronne ! C'est dans cette espérance que je vais employer tous mes efforts pour démasquer et faire paraître dans toute sa laideur, s'il m'est possible, le crime énorme qui fait le sujet de cet entretien, qui se glisse dans tous les états, qui traîne après soi des calamités presque irréparables, qui ferme les cieux à des âmes que Dieu choisit pour son temple, qu'il se consacra par l'unction de son esprit et par l'effusion abondante de ses grâces, fruit de son amour et de ses tourments.

Par le scandale le pécheur immole aux démons son propre frère : *Perdit proximum scandalizando*. C'est le sujet de mon premier point.

Par le scandale le pécheur s'immole et se perd lui-même : *Perdit seipsum*. C'est ce que vous verrez dans la seconde partie.

Fratricide et suicide dans le même temps, quelle cruauté ! quelle fureur ! quel aveuglement ! quel sujet de larmes !

Ce sont vos intérêts que je vais défendre, Esprit sanctificateur, Epoux sacré de nos âmes, ne m'abandonnez point dans une entreprise qui ne peut réussir sans votre secours ; nous implorons cette grâce par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour concevoir, Messieurs, une juste horreur du scandale, le plus odieux de tous les vices, vous n'avez qu'à vous rappeler les imprécations et les anathèmes terribles lancés contre le scandaleux. C'est un Dieu qui le frappe de ses malédictions ; c'est la Vérité même qui nous assure qu'il lui serait avantageux qu'on le précipitât dans la mer avant de déchirer le sein de l'Eglise et d'obscurcir par le mauvais exemple son éclat et sa beauté.

Ce n'est pas une espèce de péché particulier que j'attaque, c'est la source et le principe de la plupart des désordres dont nous sommes les témoins ; c'est un monstre qui darde son venin dans les yeux pour le faire passer jusqu'au fond du cœur ; c'est un feu violent qui s'attache à tout, qui se communique à tout, qui dévore tout ; c'est un crime qui s'élève directement contre Dieu, qui fait périr les fruits de la rédemption des hommes, qui n'épargne rien pour anéantir le mérite et la vertu de la croix.

En effet, mes frères, le pécheur scandaleux, devenu l'organe et le ministre du tentateur, ne vit ce semble que pour fortifier son affreux empire. Peu satisfait de se perdre lui-même, il cause la ruine des autres. Décréditer les maximes de l'Evangile, rendre méprisables autant qu'il le peut la modestie et la sagesse chrétienne, autoriser, approuver le vice, le déguiser, lui prêter des couleurs séduisantes, voilà son occupation infernale.

D'autant plus dangereux, selon saint Grégoire, que, portant un nom de perfection et de sainteté, nous sommes moins en garde contre lui. Ses démarches ne sont pas assez observées, on l'excuse quelquefois lorsqu'il n'est que trop condamnable ; on se rassure sur sa qualité de chrétien qu'il déshonore. Fils ingrat et dénaturé, il fait tous les jours à l'Eglise de nouvelles plaies ; il la tourmente sans cesse dans ses enfants ; il pervertit leur cœur, et par une trop juste conséquence il devient le meurtrier de leur âme : *Vae homini illi !* (*Matth.*, XXVI), deux caractères de noirceur et de perfidie qui sont inséparables, mais qu'il est bon que je vous développe. Commençons.

Heureux, s'écrie le Roi-Propète, celui qui n'ouvrit jamais son cœur aux conseils empoisonnés de l'impie et qui ne s'arrêta point dans la voie de perdition qu'il lui trace ! Heureux celui qui toujours fidèle à la loi de son Maître sut se préserver des pièges tendus continuellement à son innocence ! Mais, hélas ! qu'il est difficile de se roidir contre le mauvais exemple qui nous est offert. Il a pour nous entraîner une force presque invincible. Enfants d'un père coupable, nous héritâmes tous de ses penchants malheureux, et le jour qui nous vit naître nous vit dans le sein du crime. Dès que la raison éclaira nos âmes, les passions conjurées leur déclarant la guerre, nous éprouvons tout le poids d'une fatale concupiscence. Les plus grands saints en ressentaient les atteintes. Cachés dans leurs déserts inhabités, ils n'avaient à combattre qu'eux-mêmes, et cependant que de travaux, que de rigueurs, que d'austérités, que de larmes précédaient leurs victoires ! Ces âmes si pures, et qui ne tenaient presque plus à cette chair de péché, craignirent plus d'une fois de voir tomber dans un instant l'édifice des plus solides vertus, ouvrage de tant d'années.

N'est-ce donc pas assez pour l'âme chrétienne que d'avoir à combattre cette multitude d'ennemis qu'elle porte au fond d'elle-même ! faut-il qu'elle soit encore exposée à la séduction du pécheur scandaleux ! éloigne-toi de cette âme, ministre exécrable du tentateur, ne cherche point à flétrir les beaux traits qui brillent en elle, respecte sa candeur et son innocence, trésor dont la perte est irréparable ! L'en dépouiller, le lui ravir, c'est porter la désolation dans le sanctuaire.

Ah ! mes frères ! ainsi que de malignes exhalaisons infectent l'air le plus sain et le plus pur, ainsi les pécheurs scandaleux, et qui tirent gloire de leurs impiétés, convertissent en poison tout ce qu'il y a de plus excellent ; semblables à des tombeaux ouverts qui portent dans les lieux d'alentour la corruption et la mort, ils gâtent et pervertissent tout ce qui les approche ; corrupteurs infâmes dont parle un prophète, qui, répandus au milieu du peuple du Seigneur, surprennent la simplicité des hommes ; l'ancien ennemi se sert de leur esprit et de leur bouche pour tenter les saints, trahir les imprudents, séduire les faibles ; élevés sur une

chaire d'iniquité, ils y débitent ces pemicieuses maximes qui remplissent le monde d'injustices, de désordres, de troubles et de confusion.

C'est à cette école contagieuse qu'on apprend à rougir de la vertu, à la mépriser, à la tourner en ridicule, à plaisanter sur les saintes pratiques du christianisme, à former des doutes et des difficultés sur tout ce qu'il a de plus respectable et de plus sacré; c'est là qu'on apprend à porter avec adresse des coups mortels à la réputation du prochain, à se servir de paroles artificieuses ou équivoques pour faire couler le poison de la volupté dans un jeune cœur trop facile et sans expérience; c'est à cette école, tant de fois foudroyée par le Seigneur, qu'on apprend à préférer à des lectures pieuses des livres de galanterie produits par une imagination déréglée; des livres exhalant le vice grossier quoique travesti, portant jusqu'au fond de l'âme la mollesse et la langueur qui dispose au crime, et faisant répandre par des récits chimériques et fabuleux des larmes qui devraient être toutes réservées pour des maux spirituels trop réels et si déplorables; c'est à cette école qu'on apprend à se mettre au-dessus de la censure publique, à lever hardiment le masque, à fouler aux pieds les plus légitimes bienséances; c'est là que ce sexe, dont la modestie devrait toujours être le partage, apprend à secouer le joug, à s'enorgueillir d'une beauté frivole, à prêter l'oreille aux louanges indiscrettes qu'on lui prodigue, à s'attendrir, s'amollir au récit d'un amour profane qui le conduit à sa perte; c'est enfin à cette école diabolique qu'on apprend à venir insulter le Créateur jusque dans ses temples, à braver en quelque manière sa majesté sainte que les anges adorent en tremblant, par mille immodesties, des postures indécentes, des regards empoisonnés, des clameurs continuelles, des ris sacrilèges; où l'on ose enfin, en présence du Dieu des dieux, offrir à des idoles de chair un encens qui ne doit fumer que pour sa gloire. J'avoue, mes frères, qu'on n'arrive pas tout à coup à ce comble de scélératesse et d'impiété, ce n'est d'ordinaire que par degré que nous avons le malheur d'y parvenir. Un cœur ne se pervertit pas, ne rend point les armes sans disputer; on résiste pendant quelque temps, on se récrie d'abord contre le scandale, on se promet bien de l'avoir toujours en horreur; bientôt ce n'est plus qu'en secret qu'on le condamne; insensiblement on se familiarise, on se plaît avec le scandaleux, on trouve des charmes dans des liaisons qu'on n'a pas la force de rompre, parce qu'elles favorisent la pente qui nous porte au mal plutôt qu'au bien. C'est ainsi que le plus beau naturel s'altère, se gâte, se corrompt. Le mauvais exemple, qui trouve le moyen d'ériger en coutume, en bienséance les actions les plus répréhensibles, nous fera franchir enfin les barrières les plus respectables et les plus augustes.

Voilà ce que déplorait autrefois, et que délore encore aujourd'hui dans un livre

merveilleux, une des plus éclatantes lumières de l'Eglise, le grand saint Augustin, qui voulut apprendre à la postérité les égarements de sa jeunesse pour éterniser sa douleur et son repentir : *O nimis inimica amicitia ! O trop fatales liaisons ! ô trop cruelle amitié, plus dangereuse que la haine la plus envenimée, dans quel abîme m'avez-vous précipité ! hélas ! quel était mon aveuglement ! Environné d'une troupe de faux amis, je les entendais s'applaudir de leurs crimes, s'en glorifier d'autant qu'ils se rendaient plus vicieux et plus infâmes, et loin de frémir au récit de leurs excès monstrueux, je rougissais d'être moins coupable et moins déréglé, je me proposais même de suivre leurs traces, bien moins par goût et par passion pour la débauche que pour mériter leur funeste approbation et leurs éloges : *O nimis inimica amicitia !**

C'est ainsi que parle ce saint docteur, qui reçut du ciel une belle âme, des penchants heureux que la pieuse Monique tâchait de fortifier par les leçons de sagesse qu'elle lui renouvelait à toute heure. La société de quelques libertins rendit ses efforts inutiles; elle étouffa dans le cœur du fils les semences de vertu que la mère y avait jetées, et le plongea dans des désordres qui coûtèrent dans la suite tant de larmes à ses yeux, et qu'il ne se pardonna jamais. Ah ! ne soyons plus surpris si le courroux du ciel s'enflamme si fort sur le scandaleux qui pervertit le cœur de son frère, et qui, conséquemment devient le meurtrier de son âme : *Vae homini illi !*

Pour connaître, mes frères, la cruauté du pécheur scandaleux, il faudrait aussi pouvoir connaître le prix et la dignité de l'âme qu'il livre à l'esprit infernal. Mais parce que c'est un rayon de la Divinité même, que c'est l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti des mains du Créateur, que son essence et sa nature n'ont aucun rapport, aucune liaison ni proportion avec les objets terrestres qui frappent nos sens, il n'est pas possible de s'en former une idée qui ne soit très-obscur et très-imparfaite. Nous pouvons seulement juger de son excellence par tout ce que le Rédempteur a fait pour elle par son adorable incarnation, par ses abaissements, ses travaux, ses courses, son sang répandu pour lui rendre son innocence et sa première splendeur.

Qui donnera donc à nos yeux assez de larmes ! qui pourra donner à nos bouches assez de gémissements et de sanglots pour déplorer la mort spirituelle que le scandaleux donne à l'âme si chère à mon Sauveur ! qui pourra voir, sans être pénétré de regret et de tristesse, cette âme, autrefois l'objet des complaisances de son Dieu; ce temple de l'Esprit-Saint si brillant et si magnifique, embelli par les trésors de la grâce, orné de mille vertus qui, comme autant de pierres précieuses, avaient chacune un éclat particulier; ce temple, qui faisait le ravissement des anges et les délices d'Israël, qui pourra le voir sans sécher d'amertume, dépouillé

de ses ornements, couvert d'épaisses ténèbres, devenu l'opprobre et la dérision de ses ennemis, le séjour et la retraite des démons, et le théâtre des passions les plus honteuses !

C'est donc là votre ouvrage, pécheur scandaleux ; voilà le fruit de vos sollicitations et de vos exemples ! applaudissez, barbare, avec les démons dont vous tenez la place sur la terre, applaudissez-vous de vos succès malheureux, tandis que l'Eglise gémit sans cesse sur la perte de ses élèves, assez faibles pour marcher inconsidérément sur vos traces. Les coups que lui porte l'hérésie l'affligent sans doute et la consternent, mais ceux qu'elle reçoit de votre main inhumaine lui sont bien plus sensibles. Devait-elle s'attendre à cet excès d'ingratitude ! C'est donc là le prix de toutes les faveurs qu'elle vous a prodiguées sans interruption depuis l'instant de votre naissance et de toutes celles qu'elle vous prépare encore si vous cessez de la persécuter ?

Mais il n'est pas possible d'arrêter la fureur du scandaleux. On a beau lui dire, avec saint Chrysostome, que la cruauté qu'il exerce à l'égard d'une âme, retombe et rejait sur le Rédempteur lui-même : *Damnum hoc transit etiam ad Christum ipsum, qui propter illam crucifixus est*. On a beau lui crier, avec saint Bernard (et ceci doit nous faire trembler, ne l'oubliez pas, mes chers auditeurs), qu'en engageant son frère dans le crime il se rend coupable d'un attentat plus énorme que celui des Juifs qui trempèrent leurs mains dans le sang du Juste, l'insensé qu'il est méprise ma voix et sacrifie aux passions qui le dévorent des victimes innocentes, et qui n'auront peut-être jamais le bonheur de rappeler la vie spirituelle qu'il leur arrache.

Rien ne sera-t-il capable de le toucher ? Le doux nom de frère, les liens sacrés qui les unissent ensemble, cette même religion qu'ils professent, les glorieuses espérances qui leur sont communes, l'empreinte de la Divinité qu'on voit briller sur leur front, si je puis parler de la sorte, tout cela ne pourra-t-il empêcher cet ennemi du christianisme de plonger dans le vice celui qu'il devrait en retirer ? Il périra donc, ce frère si faible et si vivement sollicité, *peribit infirmus frater* (I Cor., VIII, 11), il périra, son innocence va faire naufrage. Son âme, arrosée du sang de son Dieu, va devenir la proie des démons, il périra donc par l'inhumanité de son propre frère : *Peribit infirmus frater*.

Âme si chérie de son auteur et si chèrement rachetée ! Âme revêtue des dons ineffables de l'Esprit-Saint ! Âme si brillante dans les jours heureux de votre innocence ! Âme destinée à la fin la plus sublime, mais précipitée dans l'abîme de l'infortune ! Âme si honteusement dégradée ! Âme si cruellement immolée, vous renouvellerez éternellement vos plaintes, vos clameurs lugubres, vos malédictions, vos imprécations contre l'instrument qu'employa l'enfer pour vous pervertir

contre le séducteur détestable qui vous a perdues ! *Peribit infirmus frater*.

Eh quoi, mon Dieu ! s'écriait autrefois saint Cyprien (en considérant ces fêtes sanglantes où des gladiateurs, exposés sur des amphithéâtres, cherchaient à s'entretuer pour satisfaire, aux dépens de leur vie, la curiosité d'un peuple inhumain), on se fait donc à présent un art, un jeu de tuer les hommes. *Occidere homines ars est, et ludus*

Quel étrange renversement ! quelle férocité ! vous en frémissiez, grand saint ! et nous frémissons avec vous, d'un aveuglement si déplorable ! mais que devons-nous penser (et vous me passerez cette expression), de cet art, de cet usage diabolique de tuer les âmes, si fort répandu dans le monde ? *Occidere animas, ars est et ludus*. On en fait une science, un amusement, on en tire gloire, on méprise ceux qui l'ignorent. Ces chants animés par une tendresse profane, les folles amours qu'ils nous dépeignent, ces peintures immodestes, ces nudités scandaleuses, ces marbres voluptueusement travaillés, ces effusions du cœur sous le voile de la nuit et du silence, ces entretiens indécents et qui font disparaître la pudeur alarmée d'abord et plaintive, ces lettres passionnées, ces livres furtivement confiés à de jeunes personnes sans précaution, et qui n'en connaissent le venin que lorsque le cœur en est infecté, ces présents tant de fois offerts et vainqueurs enfin de la résistance, sont comme autant d'assassins, si je puis me servir de cette expression, qui sont aux gages du scandaleux.

Lorsque le Seigneur abandonne Job à toute la rage de l'enfer, lorsqu'il permet à Satan de se déchaîner et sur sa personne et sur ses biens, il lui défend d'attenter à sa vie : *Verumtamen animam illius serva*. (Job, II.) Nous pouvons, mes frères, tenir le même langage au pécheur scandaleux, nous pouvons lui dire avec toute la force du ministère : Impitoyable ennemi de la vertu, si ton frère est assez malheureux pour tomber dans ta disgrâce, pour s'attirer ta haine, eh bien, lâche la bride à ta fureur, arrache-lui plutôt par la violence et par l'oppression l'héritage de ses pères, mets au jour des fautes et des faiblesses inconnues au public et qu'il a peut-être longtemps pleurées, répands sur son honneur le noir poison de la calomnie, fais-lui perdre l'amitié de ses proches et l'estime de ses protecteurs, insulte lâchement à sa misère, éloigne de lui les mains charitables qui pourraient essuyer ses larmes, tout cela pourra devenir pour lui le sujet d'une plus grande sanctification par le bon usage qu'il fera peut-être de son infortune ; si tu n'es pas encore satisfait, perce son cœur de mille coups mortels, foule aux pieds son cadavre ensanglanté, que tes mains barbares le défigurent, qu'il devienne la proie des oiseaux du ciel, mais du moins que sa vie spirituelle, que son âme soit à l'abri de ta fureur, *verumtamen animam illius serva* : respecte les nobles traits qui brillent en elle, ne profane point dans la personne de ton

frère cette majesté souveraine dont il est l'image ; souviens-toi qu'en l'immolant à ton impiété, tu vas rouvrir toutes les plaies du Sauveur du monde, *verumtamen animam illius serva* : ou si tout ce qu'il doit à son Dieu et à son prochain ne peut l'émouvoir, que ses propres intérêts le touchent et l'attendrissent sur sa prochaine destinée, puisqu'il ne saurait pervertir son frère sans devenir funeste à lui-même.

Par le scandale le pécheur immole aux démons son propre frère, *perdit proximum scandalizando*, vous venez de le voir.

Par le scandale il s'immole et se perd lui-même, *perdit seipsum*, c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

S'il est vrai, Messieurs, que le dernier malheur de l'homme, séparé de son Dieu par le crime, soit de s'étourdir sur les remords qui le pressent, de fuir la lumière qui le poursuit en tous lieux, de s'endurcir et devenir insensible aux menaces d'un Dieu vengeur, de marcher avec assurance et tête levée dans les routes de l'iniquité ; s'il est vrai que le Sauveur du monde n'ait pu retenir ses larmes à la vue de cet endurcissement, que le sort du scandaleux est formidable ! Il touche presque au moment de rendre un compte sévère au souverain Juge, non-seulement des crimes qu'il a commis, mais encore de ceux qu'il a fait commettre et qui sont sans nombre ; déjà l'enfer lui prépare des tourments proportionnés à la noirceur de ses trahisons, et néanmoins au lieu d'employer le peu de temps qui lui reste à fléchir la justice divine qui se lasse enfin de le supporter, il l'irrite chaque jour davantage. Le tonnerre a beau gronder sur sa tête criminelle, les chaires évangéliques ont beau retentir des oracles et des anathèmes les plus foudroyants, il leur oppose un cœur de bronze que rien ne peut ramollir et pénétrer ; c'est en vain que des personnes pieuses mettent en usage les ménagements de la charité la plus compatissante et la plus tendre pour toucher son cœur et lui faire sentir l'horreur de sa situation ; il les traite d'esprits faibles, de censeurs incommodes, de conseillers indiscrets qui devraient réserver pour eux-mêmes les avis qu'ils prodiguent aux autres. C'est un malade repoussant avec obstination la main favorable qui lui présente une boisson d'où dépend la conservation de ses jours. C'est un furieux qui court à la mort et qui menace tout ce qui s'empresse à retenir le fer déjà tourné contre son sein. O Dieu ! quelle cruauté, quelle rigueur pour lui-même ! Le malheureux ne s'aperçoit pas qu'il faudra répondre de toutes les âmes qu'il a perdues, et qu'en continuant sa vie scandaleuse, il rend sa conversion moralement impossible et désespérée, deux vérités qui doivent nous faire trembler si la foi vit encore dans nos esprits et dans nos cœurs. Poursuivons.

Ne puis-je pas, mes frères, élever ici ma voix contre les pécheurs scandaleux et leur

adresser ce que disait autrefois aux Juifs le prophète Ezéchiel, dans l'ardeur de son zèle et dans l'amertume de son âme : Enfants d'Israël, peuple du Seigneur, qui ne méritez plus de porter un nom si respectable, et que vos pères soutenaient si dignement, est-ce que les crimes dans lesquels vous vous plongez sans cesse, au mépris de votre Dieu, ne peuvent suffire à votre brutalité ? *Sufficiant vobis omnia scelera vestra.* (Ezech., XLV.) Pourquoi fournir à vos frères des occasions de chute et de scandale ? pourquoi blesser mortellement et du même coup leur âme et la vôtre ? N'êtes-vous point assez accablés sous le poids de vos iniquités personnelles ? faut-il vous charger des étrangers qui seront un jour le plus rigoureux de vos supplices ? Maintenant que la passion vous aveugle, que vos cœurs appesantis s'abandonnent aux douceurs d'une fausse paix, d'une fatale tranquillité que donne le crime, rien ne vous touche, rien ne peut vous frapper ; mais le temps viendra, chrétiens devant qui je parle, et ce temps n'est pas si reculé que vous le pensez, où le voile épais qui vous cache la lumière tombera de vos yeux, le prestige s'évanouira, vos mauvais exemples se présenteront à vous dans toute leur énormité, vous n'en pourrez soutenir la vue ; vous deviendrez insupportables à vous-mêmes. Toutes les âmes dont la séduction est votre ouvrage, en qui vous effacez cruellement l'auguste image du Seigneur pour y substituer celle du démon, toutes ces âmes seront autant de bourreaux et de vipères attachées à votre sein, et qui vous déchireront sans relâche.

Je ne puis, Messieurs, me rappeler sans frémir ce que nous annonçait le Tout-Puissant par la bouche du même prophète Ezéchiel. Vous me rendrez compte, dit-il, du sang de votre frère, dont vos mains se sont lâchement souillées, c'est-à-dire de son âme, suivant les interprètes et même la version hébraïque : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (Ezech., III.) Ses inclinations étaient naturellement portées vers le bien, ses jours coulaient dans la paix et dans l'innocence, pour son malheur il vous trouva sur ses pas, pour abuser de sa simplicité, pour surprendre sa confiance, pour l'affermir dans le péché après l'y avoir fait tomber, pour étouffer ses bons desirs, pour le rassurer contre les plus justes craintes, pour l'associer à des œuvres de ténèbres qu'on ne peut envisager sans rougir. Sa destinée devait être si noble et si glorieuse ; il ne fut créé que pour bénir mon nom éternellement dans le ciel, et le voilà la proie des flammes dévorantes qui ne s'éteindront jamais ; son sang s'élève aujourd'hui contre vous ; sa voix, plus forte que celle d'Abel, parvient jusqu'au trône de ma justice. Je dois à ma gloire outragée une réparation solennelle, une vengeance éclatante, vous en éprouverez tout le poids : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.*

Le scandaleux aurait bien répondu, avec le premier fratricide, suis-je établi pour être le tuteur de mon frère ? *Num custos fra-*

tris mei sum ego? (Gen., IV.) Il a bien voulu se perdre, il ne doit imputer son malheur qu'à son imprudence, qu'à sa fragilité, qu'à sa faiblesse. Raison frivole, excuse inutile, et c'est précisément, c'est parce qu'il était faible que vous deviez le ménager d'avantage. Vous n'ignoriez pas combien le cœur humain penche vers le mal, vous en aviez fait la triste expérience, fallait-il, méchant, fallait-il, par vos conseils et par vos exemples, exciter les passions d'un cœur chancelant et dont l'inconstance est le partage? *Sanguinem ejus de manu tua requiram.*

Vous qui ne respirez, pour ainsi dire, que plaisir, que luxe, que mollesse; vous qui, suivant le langage de l'Ecriture, êtes plus amer que la mort, quel usage avez-vous fait des dons que vous prodigua la nature? Ils ne servirent tous qu'à l'iniquité. Loin de cacher aux faibles des attraits dangereux pour tous les âges, vous empruntiez le secours d'une main habile dans l'art funeste d'attirer les cœurs pour les arracher du sein paternel de notre Dieu. Vous lui rendrez compte, sans doute, de l'âme de ce jeune imprudent, de ce téméraire qui donna dans vos pièges, séduit par des manières peu réservées, des coups d'œil engageants et des réponses faciles que vous n'avez que trop justifiées. On l'a vu souvent vouloir s'affranchir de votre esclavage, déplorer son innocence perdue, former le généreux dessein de revenir à la vertu qui le rappelait. La grâce l'avait enfin ébranlé, décidé. C'en était fait, il allait rompre ses liens détestables; mais que ne fîtes-vous pas pour l'y retenir? reproches redoublés, plaintes corruptrices, larmes perfides, tout fut employé. Vous ramenâtes en triomphe cette victime tremblante, et qui vous échappait tout ensanglantée, pour se dérober à la mort que vous lui donniez. Vous avez osé combattre contre votre Dieu, il a permis que vous l'avez emporté sur lui. Quelle affreuse victoire! votre âme, oui, votre âme lui répondra de celle de votre frère : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.*

Et vous qui, dans la société de ces hommes nés pour le malheur de leur siècle, la honte et l'opprobre de la nation, ennemis déclarés de l'Eglise et destructeurs de la foi de leurs pères, de ces hommes dont le souffle brûlant dessèche et ruine pour toujours de tendres plantes, qui, loin de leurs regards homicides, eussent porté des fruits de sagesse et d'innocence. Vous qui, dans leur commerce infernal, ou dans des lectures impies et si communes dans ces jours d'aveuglement et de licence, perdités le respect et l'amour de la religion qui vous en parut si digne dans vos premières années; vous qui, marchant sur les traces de vos séducteurs, la déchirez ouvertement, ou dans vos écrits, sans remords, sans crainte, sans pudeur. Apôtres du mensonge, lorsqu'en qualité de chrétiens vous devriez être les défenseurs de la vérité qui vous confondra toujours malgré vos efforts, de combien d'âmes sacrifiées ne répondrez-vous point à

leur Créateur : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.*

Maîtres négligents ou dérégles, oui, vous êtes comptables de la perte éternelle de ce serviteur, de ce domestique à qui vous deviez des soins d'autant plus assidus et plus vigilants que ses inclinations étaient plus rampantes, que ses lumières étaient plus bornées. Du moment que vous le reçûtes dans votre maison, vous vous imposâtes une loi qui n'est pas moins juste qu'elle est étroite, et le Seigneur exigea de vous un zèle qui répondit à ce devoir essentiel; mais tandis que vous deviez être pasteur de ce misérable, vous n'en fûtes que le corrupteur. Eh! quelle impression ne fit point sur lui la vie dissolue que vous meniez sous ses yeux! Vous l'obligeâtes même à participer à vos crimes. Gagné par vos promesses, ou bien effrayé par vos menaces, il n'eut pas la force de secouer le joug de l'autorité dont vous abusiez, il devint le dépositaire et le confident de vos projets infâmes, le ministre de vos injustices et l'instrument de vos débauches. Ah! cette âme perdue ne sera pas sans vengeance! *Sanguinem ejus de manu tua requiram.*

Père scandaleux, vous ferez raison, sans doute au souverain Maître de l'âme de cet enfant que vous teniez de sa bonté libérale. Il ne vous l'accorda que pour inspirer son amour et sa crainte à ce cœur prêt à recevoir, comme une cire molle et flexible, les impressions les plus désirables et les plus pieuses. Comment avez-vous rempli vos devoirs de père et vos engagements de chrétien? Avez-vous pris le soin de réprimer avec promptitude les saillies d'une jeunesse bouillante qui faisait tout craindre pour l'avenir? Ah! vous vous occupiez uniquement à remplir son esprit de celui d'un monde que le ciel réprouve. Loin de mettre un frein à ses passions naissantes, vous les nourrissiez par les complaisances les plus condamnables; quels exemples domestiques lui présentiez-vous? Il était journellement le témoin d'un luxe excessif, de vos emportements, de vos inimitiés, de votre intempérance, de vos injustices, de votre orgueil sans bornes. C'est ainsi que vous empoisonnâtes son cœur, et le poison que vous fîtes couler dans ses veines sera bientôt transmis à vos descendants, quel terrible compte faudra-t-il rendre! *Sanguinem ejus de manu tua requiram!*

Cette jeune personne, sous les yeux d'une femme livrée au monde, deviendra comme elle, vaine, médisante et voluptueuse. Elle portera dans une maison étrangère les goûts et les penchants de celle qui lui donna le jour; et bien loin d'y maintenir le bon ordre, et d'y faire régner la décence, la modération et la sagesse, elle en fera vraisemblablement une école de jeu, de dissipation et de galanterie. Vous connaissez le monde, mes frères, et vous le connaissez mieux, très-assurément, que le solitaire que vous écoutez. M'accuseriez-vous en secret d'aller trop loin et d'exagérer les abus que je com-

bats ? que ne puis-je dissimuler des vérités amères et désagréables ; mais je ne saurais trahir mon ministère.

C'est ainsi que les mauvais exemples des parents ne vieillissent point, mais se perpétuent par une monstrueuse fécondité ; la succession des temps ne peut les accabler et les étouffer, ils percent toujours les ténèbres de l'oubli, comme le remarque saint Cyprien ; et ce qui n'était, dans ces parents vicieux, qu'un péché particulier et personnel, devient pour les autres, si je puis employer cette expression, une espèce de tache originelle qui se communique à toute leur déplorable postérité.

Que répondront au Seigneur ces grands du siècle, dépositaires de l'autorité royale, et sur qui toute une ville, toute une province a les yeux fixés ? Leur mauvais exemple est d'autant plus à craindre et plus dangereux, qu'ils sont plus élevés au-dessus des autres hommes. Les peuples qu'ils gouvernent, idolâtres de leur grandeur, regardent avec vénération ces dieux de la terre, et font gloire de les imiter.... Ah ! que de crimes dans un seul crime !

Que répondront au Seigneur ces personnes qui ne rougissent pas de mener une vie licencieuse, lorsque le sang commence à se glacer dans leurs veines, et que le tombeau s'ouvre en quelque manière pour les recevoir ? une jeunesse volage les prend pour son modèle, et se croit permis tout ce qu'elle voit pratiquer à des gens en qui l'on suppose du discernement et de la prudence.

Telle ne fut pas la conduite de l'illustre Eléazar, ce vieillard si respectable et rempli de l'esprit de l'Evangile avant l'Evangile même, suivant la belle expression de saint Ambroise. Les divers tourments que le persécuteur lui préparait ne purent intimider son noble courage et l'engager à racheter ses jours au prix d'un déguisement que trouvaient si pardonnable les aveugles amis qui l'environnaient. A Dieu ne plaise, s'écriait ce grand homme, que j'ose transgresser la loi de mon Maître, et que je consente à donner à ma vieillesse cette tache de honte et d'infamie ! A Dieu ne plaise que, oubliant les principes religieux qui dès mon enfance ont réglé toutes mes démarches, je laisse aux jeunes gens qui les examinent et qui les observent un exemple de crainte et de lâcheté qui semblerait les autoriser à violer le précepte du Seigneur ! Non, je ne suis pas capable de feindre lorsqu'il faut soutenir ses droits ; je pourrais différer, à la vérité, le supplice qui m'attend, et je prolongerais une vie que la nature me redemanderait dans bien peu de jours. Mais pourrais-je échapper au bras redoutable de mon juge, à qui je serais obligé de rendre compte de toutes les âmes que mon exemple si pernicieux aurait séduites !

Voilà ce qui ne peut vous manquer, chrétiens scandaleux, si vous ne revenez incessamment à vous-mêmes. Tout délaï fortifie, aggrave vos chaînes et doit vous épouvanter, puisqu'en continuant vos mauvais

exemples vous rendez votre conversion en quelque manière désespérée. Je finis en deux mots.

Il n'est rien, en effet, qui nous mène plus directement à l'impénitence finale que l'horrible péché dont je vous parle, c'est une marque presque certaine de réprobation. L'aveuglement de l'esprit est bientôt suivi de l'endurcissement du cœur. Celui du scandaleux est, pour ainsi dire, impénétrable au souffle de l'esprit qui l'invite depuis si longtemps à se rendre. Qu'il est à craindre qu'il ne se lasse enfin de parler à ce cœur rebelle ; qu'il ne tonne plus ; qu'il ne se courrouce plus contre lui ; qu'il le livre à son sens réprouvé ; qu'il le regarde tranquillement courir à sa perte : *Non ultra irascar tibi*. Indifférence de mon Dieu, que vous êtes formidable ! Ah ! si nous avons le malheur de tomber dans votre disgrâce, ne nous frappez pas d'une manière si terrible, mais faites-nous sentir dans ce monde les effets de votre colère, qui pourront peut-être nous ramener à vous.

Je sais, Messieurs, qu'il n'est point de temps ni de circonstance où le scandaleux ne puisse trouver grâce aux yeux de Dieu. Sa bonté le poursuivra tandis qu'il sera sur la terre, les secours et les moyens de sanctification ordinaires et suffisants ne lui seront jamais refusés ; mais peut-il compter sur les secours extraordinaires qui sont en état de changer dans un moment les cœurs les plus endurcis. Ces faveurs signalées, ces prodiges de la grâce, si nécessaires dans un pareil état, seraient-ils donc réservés pour un misérable dont la vie n'est qu'un tissu de crimes et de révoltes, qui déclare continuellement la guerre à son Maître, qui le persécute sans cesse dans ses membres, qui perce son sein paternel, qui rend sa passion infructueuse, qui foule à ses pieds son sang et sa croix ? Le Seigneur regarderait-il d'un œil de pitié, reconnaîtra-t-il pour son enfant celui qui le désavoue à toute heure, et le fait désavouer par ses frères ? moins excusable, selon le langage d'un docteur, que ces chrétiens dont la constance, abattue par la rigueur et la violence des supplices se démentait devant les juges païens : ils renonçaient à leur Dieu ; mais ils le quittaient en pleurant, ajoute ce Père, tandis que le scandaleux se réjouit et triomphe lorsqu'il le perd et le fait perdre aux autres.

Mais je veux qu'un heureux retour sur lui-même le porte à souhaiter sa réconciliation avec le Seigneur. Si la grâce frappe, étonne, remue, désarme ce cœur obstiné, qu'il est à craindre que cette précieuse semence ne soit étouffée par le poids de ses mauvaises habitudes, par les difficultés qui se présenteront de toutes parts. Il faudrait proportionner la satisfaction à l'offense ; aura-t-il le courage d'expier publiquement les péchés publics ? pourra-t-il se résoudre à crucifier une chair qu'il idolâtre et qui le maîtrise souverainement ? aura-t-il la force de s'interdire les plaisirs légitimes après avoir goûté tant de voluptés criminelles ? et

comment pourra-t-il rendre, au nombre infini des âmes qui le poursuivent et qui l'accusent, l'innocence qu'il leur a fait perdre, et retirer des enfers celles qu'il y a malheureusement précipitées?

Le scandaleux est-il donc sans ressource? Les entrailles du Sauveur lui seraient-elles fermées pour jamais? l'aurait-il effacé du livre de vie? quelque goutte de ce sang adorable, et fumant pour le salut de tous les hommes, sur le calvaire mystique de nos autels, ne pourra-t-elle rejaillir jusqu'à lui? Ah! chrétiens, la clémence et la bonté de notre Dieu n'est-elle pas au-dessus de la malice la plus noire? Les transports de joie qu'il fait éclater sur le fils dissipateur qui revient à lui nous disent assez qu'il ne pouvait se consoler de son absence. Ses démarches et ses poursuites amoureuses à l'égard des pécheresses les plus célèbres fortifient mes espérances et me rassurent. Ce n'est plus un ennemi de la croix que j'envisage, c'est un pénitent pénétré de douleur et d'une sainte indignation contre lui-même, qui tombe aux pieds de son Rédempteur, qui n'ose regarder le ciel, témoin de toutes les taches de sa vie, ni réclamer le doux nom de père, qu'il a déshonoré par ses crimes; je l'entends vous implorer, ô mon Dieu, vous demander, par ses soupirs et ses larmes, de le regarder d'un œil propice, de lui donner un esprit droit, un cœur tout nouveau, qu'il ne peut recevoir que de vous. *Cor meum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. (Psal. L.)* Animé par une humble confiance, soutenu par la force de votre grâce, il court se cacher dans vos plaies pour y trouver un asile contre les cris de tant d'âmes dont il eut le malheur d'être le meurtrier, arrivât-il sur le déclin du jour à la vigne du père de famille, il ne sera point privé de la récompense; vous ne tiendrez point, Seigneur, contre le zèle qu'il fera paraître pour réparer le temps dont il abusa jusqu'à ce jour; et pour ménager précieusement celui que votre bonté lui laisse encore, vous adoucirez même ses travaux par l'onction de votre grâce, vous le soutiendrez dans les épreuves et les contradictions qui l'attendent. Il fera, s'il est nécessaire, un aveu public et solennel de ses impiétés et de ses désordres: il ne sera point retenu par le vain respect, par la censure et les railleries d'un monde jaloux du bonheur que son changement doit lui procurer; apaisé par une sincère pénitence, vous lui tendrez les bras de votre tendresse après la fin de ce court exil, et vous lui ferez part de votre gloire, qui n'est pas moins promise à la conversion du pécheur qu'à la persévérance du juste. Je vous la souhaite, etc.

SERMON VI.

SUR LE LAZARE.

Lazare, veni foras. (Joan., XI.)

Lazare, sortez du tombeau.

Quel était le dessein du Fils de Dieu lorsqu'il opérait ce grand prodige? Ne se propo-

sait-il, dans la résurrection de Lazare, que de glorifier son nom en manifestant les merveilles de sa puissance? et s'il n'avait point d'autres vues, que ne commandait-il tranquillement à la mort de rendre sa proie? N'est-elle pas soumise à ses premiers ordres? Pourquoi ce frémissement cette inquiétude apparente, ces démarches empressées, ce trouble, ces larmes, ces cris, et tout l'appareil du miracle dont les Juifs furent les témoins? C'est que le Sauveur travaillait, non-seulement à les dessiller, mais encore à nous instruire. Dans les mystérieuses circonstances qui nous sont transmises, il nous traçait, mes frères, l'horrible état du pécheur dont Lazare est la figure; de ce pécheur qui, par une chaîne de lâches consentements et le nombre multiplié de ses désordres, est devenu le jouet du tentateur et l'esclave de l'habitude. Il voulait mettre devant nos yeux les différents degrés qui nous y conduisent. Il voulut nous faire sentir combien il est aisé de la former, et difficile de l'abandonner.

Comme il n'en est point de plus dangereuse que celle où nous entraîne l'amour profane, j'ai cru devoir en faire le sujet de cet entretien, pour vous précautionner et vous défendre contre une passion dont les effets sont si déplorables; contre ce venin subtil qui nous fait perdre la vie spirituelle; cet ennemi qui joint à la souplesse du serpent la fureur du lion; ce feu criminel qui, peu redouté dans sa naissance, cause bientôt un embrasement général, et nous engage dans un vice dont l'empire est si tyrannique, dont les châtimens sont si terribles, dont le nom même alarme la pudeur, qui déshonore le christianisme et dégrade l'humanité. Puis-je vous inspirer une sainte horreur pour un penchant qui se développe en nous presque aussitôt que notre raison, et qui conduit aux derniers excès ceux qui le ménaient.

Voyons, dans la première partie, quelle est la rapidité de ses progrès, motif de vigilance pour le juste. Examinons, dans le second, quelle est la difficulté de la guérison, sujet d'effroi pour le pécheur, mais non pas de découragement.

Esprit-Saint, guidez ma langue et purifiez mes paroles, afin que je frappe le cœur sans blesser l'oreille, que je confonde le crime sans faire rougir l'innocence; c'est par l'entremise de la plus sainte des vierges que nous demandons cette grâce. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

S'il n'est pas possible d'arriver, sans de grands efforts, à la perfection du christianisme, on ne peut aussi parvenir au comble du dérangement sans éprouver plusieurs combats intérieurs. Quelque ravage que le crime d'Adam ait fait dans nos âmes, et quelque rapide que soit la pente du vice, on ne franchit pas tout à coup les bornes de la bienséance et de la pudeur. Non, le passage de la sagesse à la consommation de la malice ne fut jamais l'ouvrage d'un jour.

On commence par se relâcher ; la vertu qu'on peut appeler la santé de l'âme devient languissante, tandis que le penchant se fortifie ou s'aveugle sur les dangers qui nous environnent. Bientôt on se livre au crime, on y persévère ; on se dépouille enfin de toute honte, et l'iniquité devenue audacieuse, on répand partout le mauvais exemple, fatale gradation que nous représentent la langueur et l'assoupissement de Lazare, sa mort, son séjour dans le sépulcre et sa pourriture. Grand Dieu ! si les tristes images que je vais offrir à cet auditoire n'attendent pas le voluptueux, pouvons-nous assez déplorer son aveuglement.

Lazare tombé dans la langueur ; *erat quidam languens Lazarus* (Joan., XI) ; que celle dont je vous parle est dangereuse ! qu'elle est opposée à cette sainte langueur que ressentait l'épouse des *Cantiques*, et qui fait soupirer le juste après la possession de son Dieu ! l'une doit exciter tous nos désirs, et l'autre nous pénétrer de frayeur : *erat languens*. L'état que j'entreprends de vous dépeindre consistait dans l'inaction et l'oisiveté, qui nous amollit et nous dispose insensiblement à la perte de l'innocence, de cette fleur si belle, si brillante, mais dont le moindre souffle obscurcit l'éclat. Voilà l'origine, suivant l'Esprit-Saint, de tous les malheurs d'une ville infâme que le ciel frappa de ses fléaux les plus rigoureux, *otium ipsius* (Ezech., XVI), et vous n'ignorez pas que, dans le repos de son palais, le vainqueur de Goliath se pervertit et rendit les armes au démon de la volupté.

D'abord ce n'est qu'une simple négligence dans nos devoirs, un certain dégoût pour les exercices du Christianisme dont on s'acquitte très-mal ou dont on se dispense sur les prétextes les plus légers, un éloignement pour tout ce qui peut mortifier l'amour-propre et dompter la nature, un défaut d'attention sur soi-même, une légèreté dans la conduite qui présage nos chutes prochaines.

Tandis que l'âme s'affaiblit et se dessèche, la passion se réveille ; à mesure qu'on s'éloigne du Créateur, on s'attache plus fortement aux créatures, l'homme de péché prend le dessus sur l'homme nouveau, le goût du plaisir s'empare du cœur. Quand il est faible et languissant, l'amour profane y fixe bientôt son empire : *erat languens*.

Dans ce commencement de désordre, on ne prétend pas, à la vérité, déclarer une guerre ouverte au Dieu qu'on abandonne, la conscience crierait trop contre un tel dessein. On ne veut pas encore, ou, pour mieux dire, on se flatte de ne vouloir pas rompre entièrement avec lui, mais on veut ne se rien refuser de ce qu'on pense follement être sans danger et sans crime ; on ne veut pas se déshonorer et se perdre, mais on veut rejeter les épines du Calvaire pour se parer des roses de la mollesse ; on veut se livrer aux plaisirs du siècle ; on se contente de se prescrire certaines limites qu'on se promet témérairement de ne point passer. Espéran-

ces présomptueuses, vous serez bientôt démenties !

Esclaves du penchant vicieux que j'attaque, pécheurs d'habitude qui m'écoutez, telles furent autrefois vos dispositions ! Le tentateur était trop rusé, trop savant dans l'art de vous nuire pour vous proposer, dans les premiers jours, le crime honteux auquel vous êtes assujettis, et que l'Apôtre ne veut pas que je nomme. Les principes de la religion, de la raison, de l'éducation, la pudeur naturelle, tout se serait soulevé contre lui. Dégoûtés une fois de l'exercice de la vertu, si douce et si consolante, il vous peignait le monde avec tous ses charmes, il vous en cacha la frivolité, vous offrit un plan de vie gracieux et commode, et vous conduisit du relâchement à l'assoupissement. Ce premier degré mène toujours à l'autre, *pigredo immittit soporem* (Prov., XIX) ; vous vous endormîtes comme Lazare, *Lazarus dormit* (Joan. XI) ; vous fermâtes les yeux à tous les écueils qui se présentaient, et ne les ouvrites qu'à cette foule d'objets qui vous attendaient pour vous séduire ; peut-être un seul regard causa votre perte ; comment auriez-vous pu l'éviter ?

Eh quoi ! mes frères, l'Apôtre des nations, malgré son ravissement au troisième ciel et toutes les rigueurs dont il s'accable, souffre néanmoins les tentations les plus humiliantes. Les anachorètes, au fond de leurs antres sauvages, après avoir combattu pendant tout le jour l'ennemi que vous affrontez, craignent les surprises du sommeil, et passent la nuit dans la posture la plus pénible, courbés sous les instruments de la pénitence. Les uns se roulent sur les ronces et les épines pour éteindre dans des ruisseaux de sang le feu qui s'allume dans leurs veines, les autres s'ensevelissent dans la neige et s'y trouvent à peine en assurance.

Prodiges de mortification ! illustre Jérôme, quels assauts n'avez-vous point à soutenir auprès de la crèche d'un Dieu Sauveur, dans le séjour qu'habita la pureté, la sainteté même. L'importune image des femmes romaines vous y poursuit et vous y tourmente. Leurs jeux et leurs danses folâtres se retracent dans votre souvenir ; une imagination échauffée vole, malgré vous, au milieu d'elles. Ses gémissements font retentir sa solitude. Je vois deux ruisseaux de pleurs inonder ce visage austère et livide ; je vois ce grand homme, d'une main tremblante et desséchée, frapper à coups redoublés un cœur innocent et le punir de ses révoltes involontaires ; c'est ainsi qu'il achète la victoire, et je pourrai me persuader que ce mondain, qui vit dans les délices, et qui dans la chaleur de la jeunesse s'expose à tout ce qu'il y a de plus séduisant, ne sera pas bientôt perverti ! Aurait-il donc le privilège de marcher au milieu des flammes sans en ressentir les atteintes ? Pourrait-il impunément porter ses yeux sur d'autres yeux qui font des blessures mortelles, et sur lesquels un fameux patriarche, rempli de l'esprit de Dieu, n'osait attacher les siens,

former des liaisons étroites avec des personnes qu'il faudrait éviter soigneusement, et dont les conversations remuent le cœur et l'embrasent, aux termes de l'Écriture? *Colloquium illius sicut ignis exardescit.* (Eccli., IX.) Dans l'ivresse de son esprit, il traite d'amusement et de bagatelle la lecture de ces livres empoisonnés qui nous enseignent la route du crime; ce commerce de lettres qui ne respirent que la passion et qui la fomentent lorsqu'elle n'est déjà que trop vive; ces entretiens indécents ou ces expressions qui, quoique voilées, ne sont que trop intelligibles; ces entrevues furtives, ces libertés accordées ou bien arrachées, signes certains d'une vertu mourante.

Encore, si pour s'opposer au progrès de la tentation, il levait de temps en temps les yeux vers le ciel, s'il implorait avec humilité son secours, s'il prêtait l'oreille aux avis des personnes pieuses, s'il ouvrait son âme à quelque directeur sage et plein de zèle, la maladie, quelque violente qu'elle soit déjà, ne serait pas sans remède; il trouverait des mains charitables qui s'empresseraient à le ramener dans la bonne voie, et qui fermeraient ses plaies; mais ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il n'en connaît pas la profondeur.

Sous prétexte qu'on s'est interdit jusqu'à présent les voluptés grossières, on est tranquille sur tout le reste; on ne se croit pas malade, ou du moins on se promet que l'infirmité n'ira pas jusqu'à la mort; le pécheur, dans cet état, est semblable au frénétique dont la guérison est désespérée, quoiqu'il ne sente pas le mal qui l'accable; nouveau Jonas, il s'est endormi sans crainte et sans alarmes au plus fort de la tempête; une mer courroucée a beau gronder et découvrir ses abîmes, rien n'est capable de le réveiller; ses passions, plus à craindre que les vagues écumantes, excitent des furieux orages dans son âme, il n'oppose aucune résistance, il est environné de pièges et sur le bord du précipice; on lui crie de toutes parts de s'arrêter, il n'entend rien, il n'est touché de rien. Quelle sera sa destinée? Celle, répond saint Bonaventure, celle de ce roi d'Israël qu'on immole pendant son sommeil; et pour revenir à notre homélie, celle de Lazare que l'assoupissement conduit à la mort : *Lazarus mortuus.* (Joan., XI.)

Ce n'est pas, mes frères, que le pécheur, dans la situation où je vous le représentais, conservât la vie de la grâce, elle est incompatible avec tout ce qui précède l'accomplissement du crime. Un simple désir, que dis-je, une idée voluptueuse à laquelle on s'arrête avec complaisance, nous fait perdre ce trésor qui n'a point de prix, mais le péché d'action est un genre de mort bien plus cruel et plus digne de nos larmes. *Crudele mortis genus.* Vous frémiriez, sans doute, à la rencontre imprévue d'un cadavre percé de coups et nageant dans le sang! quelle serait donc votre surprise et votre frayeur, si vous pouviez connaître l'état d'une âme qui se plonge dans ce vice, dont la laideur et l'infamie est

inexprimable, vice néanmoins si commun et dont on revient si rarement, péché qui dépouille l'homme de sa grandeur et de sa noblesse, qui le rend semblable aux animaux et le met au-dessous d'eux, selon saint Eusèbe de Césarée, espèce d'idolâtrie qui transfère à une vile créature des hommages et des adorations qui ne sont dues qu'au souverain maître de nos cœurs, excès de malice et d'ingratitude qui nous prive du plus riche héritage, qui nous ferme le royaume des cieux, *regnum Dei non possidebunt* (I Cor., VI); crime épouvantable qui, dans un seul jour, fit périr vingt-trois mille personnes, suivant le langage de l'Apôtre; abomination contre laquelle tous les éléments se sont autrefois armés à l'ordre d'un Dieu vengeur; attentat énorme à la majesté divine essentiellement pure, et qui ne nous a tirés du néant que pour pratiquer une vertu si chère à ses yeux, et qui nous élève à la dignité des anges?

O rage! ô fureur incompréhensible! ennemis déclarés de votre Dieu, de son Eglise, de vous-mêmes! Voluptueux qui m'écoutez, ignorez-vous que nos corps doivent être la demeure et le temple de l'Esprit-Saint? Eh! comment êtes-vous assez téméraires pour en violer la sainteté, pour en faire la retraite des esprits immondes pour en arracher le trône du Créateur pour y substituer celui de Bélial? Portant dans votre âme et sur votre front l'image de la Divinité, vous en obscurcissez tous les traits; favorisés de la raison, vous en éteignez le salutaire flambeau; nourris dans le sein du christianisme, vous le déchirez impitoyablement; et vous, dont le sexe exige plus de modestie et de retenue, n'avez-vous reçu du ciel quelques avantages qu'il faudrait ignorer toujours que pour vous en servir contre lui-même, dresser des pièges à votre frère, devenir sa tentatrice, et sacrifier à sa passion un bien dont vous devriez être si jalouse?

Eh! que vous a fait Jésus-Christ, chrétiens sacrilèges, pour le traiter avec tant de barbarie? ou plutôt que n'a-t-il pas fait pour vous? oserez-vous souiller une chair qu'il a formée, qu'il a rachetée, qu'il a sanctifiée, qu'il a consacrée en s'unissant à elle? par combien de titres cette chair que vous profanez appartient-elle à votre Sauveur? n'auriez-vous aucun respect pour son ouvrage, pour l'union intime qu'il a contractée avec vous? porterez-vous un cœur vicieux sous un chef couronné d'épines? Regardez ses sueurs, ses souffrances, ces flots de sang dont il baigna la terre, et qui ne coulèrent que pour la purifier. La voix de ce sang, aussi forte que touchante, ne pourra-t-elle vous émouvoir; et voulez-vous, par vos dissolutions, lui faire souffrir une seconde mort plus rigoureuse que la première? Inhumains, si vos cœurs se refusent à la plus juste reconnaissance, craignez les effets de sa justice irritée, souvenez-vous qu'il a juré d'exterminer les coupables, et de les livrer aux feux immortels!

Voilà, mes frères, des considérations bien

frappantes, et qui se présentent à l'âme lorsqu'elle n'est pas familiarisée avec le crime. Il n'est personne, en effet, qui puisse d'abord se livrer tranquillement à cet infâme plaisir; la honte, le trouble et l'agitation l'accompagnent; la rigueur du jugement et de l'enfer s'offre à l'esprit; le poids d'iniquité dont on se charge paraît insupportable, et le cœur est déchiré par les remords et les reproches de la conscience, précieuse grâce que le Seigneur vous ménage dans le temps même que vous l'outragez si cruellement; mais hélas! ce regret, cette terreur, cette confusion n'est guère durable, et l'insensibilité succède bientôt à ces pieux sentiments qui pouvaient vous devenir si salutaires. Cette insensibilité, qu'il est si difficile de vaincre, qu'est-ce qui l'occasionne? C'est l'habitude, et l'habitude se contracte par la multiplicité de nos chutes. Au lieu de les prévenir par la pénitence ou de se relever promptement, on seconde la fragilité de la nature, on flatte le monstre qui nous a donné la mort, on recherche des occasions dont on connaît le danger, on retombe sans cesse, et la chaîne devient plus forte à mesure que le péché se renouvelle; car de même que le vent excite l'activité des flammes, ainsi la coutume augmente-t-elle la violence de la passion. Elle se change en une seconde nature, dit saint Augustin, et s'incorpore en quelque manière. Avec le pécheur, elle le traite en esclave, et pour comble d'aveuglement il aime un esclavage si rigoureux. Il ne soupire qu'après des fantômes charnels, des ténèbres épaisses sont répandues dans son esprit, il ne se souvient plus que la douceur du poison qu'il avale est une douceur meurtrière; et tandis qu'un païen nous crie qu'un homme qui passe un jour entier dans le sein du vice ne mérite plus d'en porter le nom, un chrétien déshonorant cet auguste caractère est peut-être, depuis plusieurs années, dans le tombeau de l'habitude; c'est là ce mort enseveli depuis quatre jours, et figuré par Lazare. *Quatriduanus* (Joan. XI). Dès lors les péchés les plus horribles perdent à ses yeux toute leur noirceur, et ne sont plus que des faiblesses pardonnables, et dont l'humanité ne peut être exempte; on cherche son excuse et sa justification dans le grand nombre des libertins, et par une longue résistance aux inspirations du ciel, on s'affermirait de plus en plus dans l'iniquité. *Quatriduanus*. On va même quelquefois plus loin, on écoute des systèmes impies, on leur applaudit, on forme des doutes sur les points de la religion les mieux établis, on se demande s'il est bien vrai qu'un penchant dont il est mal aisé de se défendre soit puni par des supplices sans fin et sans mesure. Infidèles, vous ne commencez à douter que lorsque vous avez tout à craindre! Dans les jours de votre innocence vous soumettiez sans peine votre raison à toutes les vérités du christianisme, vous redoutiez les vengeances du Seigneur, et vous en connaissiez la justice. Pensiez-vous pour lors moins sensément? Tandis que des noires vapeurs règnent dans votre âme, il vous

sied bien de vouloir enfreindre notre loi sainte, et de rejeter le châtiment inséparable de l'infraction. Le langage que vous tenez est-il bien sincère, et ne faites-vous pas de vains efforts pour vous séduire? Vous parviendrez à vous étourdir sur les suites de vos désordres, mais vous ne pourrez jamais vous en promettre l'impunité.

Dans cet état d'endurcissement, qu'est-ce qui pourra retenir le voluptueux, qu'un ancien compare à un homme traîné par des chevaux indomptés? *Voluptuosus quasi equis raptus indomitis*. Les droits les plus sacrés et les lois les plus respectables ne seront pour lui que de faibles barrières. Faut-il employer l'artifice et la fourberie pour se rendre maître d'un cœur qui lui résiste? faut-il attester l'Etre suprême et se dévouer, s'il se parjure, à toute sa colère, les serments et les imprécations ne lui coûtent rien? Combien de victimes déplorent actuellement une crédulité qui les a trahies, heureuses si les larmes qui coulent de leurs yeux sont plutôt données à la grandeur de leur faute qu'à la perte de leurs espérances. Si vous considérez ce qui se passe dans le monde, vous y verrez des maîtres barbares payer les services qu'ils reçoivent et l'attachement à leurs intérêts, par la séduction et le déshonneur. Quelle récompense! quel salaire! Vous y verrez des épouses dont la douceur fait le caractère, et dont la fidélité ne s'est jamais démentie, rebutées, méprisées, sacrifiées à quelque indigne rivale; vous entendrez les soupirs d'une famille souffrante et manquant de tout, tandis qu'une étrangère se nourrit de sa substance et s'enrichit de ses dépouilles. O Dieu! dont les regards sont si pénétrants, vous y voyez des époux dont la confiance est lâchement trompée, et qu'on outrage au mépris des nœuds les plus saints, des fruits d'iniquité confondus avec des fruits légitimes, des enfants qui portent l'opprobre dans une maison où l'honneur était héréditaire, et qui, par le dérèglement de leur conduite, abrègent les jours de celui qui leur donna la vie; des personnes dénaturées qui, pour éviter la diffamation, ensevelissent leur crime dans l'horreur d'un plus grand crime. Enfin, mes frères, point d'extrémité, point de forfait qui soit en état d'effrayer le voluptueux. Quels troubles excita la passion qui les possède? que de divorces a-t-elle occasionnés? quelles haines n'a-t-elle pas allumées? combien de sang n'a-t-elle pas fait couler? Elle conduisait la main de David, le plus doux des princes, lorsqu'il signait le trépas d'Urie; non, il n'est point de frein qu'elle connaisse : *Voluptuosus quasi equis raptus indomitis*. Tels sont les progrès de la passion détestable que je combats, et contre laquelle on ne peut assez se précautionner, puisqu'elle gâte le naturel le plus excellent, et qu'elle change un chrétien, dont les inclinations étaient pieuses et la conduite régulière, en un persécuteur de la religion, en un ministre de l'esprit infernal. L'habitude, qui le tient dans ses fers, le dépouille par degrés, et dans peu de temps, de

ce reste de pudeur qui le portait à garder quelque mesure, quelques bienséances pour dérober son désordre aux yeux du public, et comme si ce n'était pas assez de se perdre avec ses complices, il conspire encore contre la vertu de ses frères. Ainsi que Lazare devenu dans son tombeau la proie de la pourriture, il répand l'infection de tous côtés. Il empoisonne les âmes par la mauvaise odeur de sa vie, *jam fetet* (Joan., XI), elle fait gémir le juste et le plonge dans l'amertume, elle enhardit le pécheur et détermine le faible.

C'est auprès de lui que des jeunes gens sans prévoyance n'entendent que des leçons de débauche et d'impiété, qu'ils apprennent à regarder le plaisir et la licence comme un privilège de leur âge, à traiter la sagesse et la retenue de simplicité ridicule. Ces élèves infortunés égaleront et surpasseront peut-être leurs corrupteurs. A ce trouble édifiant, à cette confusion aimable qu'une parole libre faisait éclater sur leur visage, succéderont l'audace et l'effronterie, ils ne rougiront bientôt que d'avoir rougi : *Pudet non esse impudentem*. Quelquefois la tentation vient du côté qui devrait nous en garantir, puisqu'elle est excitée par des pères déréglés et des mères voluptueuses. Ah ! si tous les mauvais exemples qu'on offre au prochain sont, comme le remarque saint Bonaventure, autant de pierres qu'on lance contre le Sauveur, quel nom donnerons-nous aux scandales des parents qui deviennent les assassins de ceux qu'ils mirent au monde, et dont ils devraient être les apôtres ? Que serait-ce si le sel de la terre s'affadissait et se corrompait ; si ceux qui sont consacrés spécialement au Seigneur et qui ne devraient paraître devant lui qu'avec l'innocence et la pureté des Samnel et des Jean-Baptiste, marchaient sur les traces des Ophnis et des Phinéas, s'ils portaient sur l'autel des mains souillées et s'ils déshonoraient un caractère respecté des anges ? Eloignez, ô mon Dieu de votre Eglise, une pareille désolation ! ne permettez jamais que les guides que vous donnez à votre peuple, l'égarent, et que ses intercesseurs le rendent plus criminel ! qu'ils ne s'occupent, au contraire, qu'à vous imiter dans les fonctions pastorales. Le cœur brûlant de zèle et de charité, qu'ils courent après des ouailles fugitives, qu'ils mettent tout en usage pour les ramener dans votre sein, qu'ils fassent monter jusqu'à votre trône des vœux ardents pour le retour du pécheur, et surtout du pécheur d'habitude, d'autant plus digne de nos soins et de notre pitié, qu'il se la refuse à lui-même, qu'il est au fond de l'abîme, et qu'il n'en est pas épouvanté. Misérable, s'écrie saint Cyprien, qui s'adresse à lui, vous avez perdu votre âme, elle est morte à la grâce ! On vous voit traîner en tout lieu vos liens et votre sépulture, et l'on ne vous entend point pousser des gémissements et vous lamenter : *et non acriter plangis*. Cette dureté, cette obstination est la plus profonde de toutes vos plaies et la plus grande de vos offenses. Qu'attendez-vous pour les pleurer amèrement ? la

passion qui vous dévore n'a-t-elle donc pas assez régné sur votre cœur ? le mal n'est-il pas assez violent, et voulez-vous le rendre comme incurable ? Vous venez de voir la rapidité de ses progrès. Je vais vous montrer la difficulté de la guérison. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque endurci que puisse être le voluptueux, et quelque ardente que soit la passion qui le domine, il ne laisse pas d'avoir quelquefois de bons sentiments et de réfléchir sur sa pitoyable situation. Au milieu même de ses folles joies et de ses prestiges, la voix de la grâce se fait entendre au fond de son âme. Des traits de lumière frappent son esprit, et lui font connaître la nécessité de changer de vie. Il ne voudrait pas mourir dans des dispositions aussi vicieuses et dans la haine d'un Dieu juge inexorable, mais il ne peut se résoudre au sacrifice de son penchant. Qu'il en coûte en effet, mes frères, de triompher d'une habitude enracinée, et d'arracher de son cœur des images qu'on idolâtre pour le consacrer à la pénitence qui nous effraye ! quels rudes combats ne faut-il pas livrer à soi-même, et qu'il est rare d'en sortir vainqueur ? *Vincere consuetudinem dura pugna est*. Vous en serez parfaitement convaincus si vous considérez, avec moi, quelle est la force du mal, la faiblesse du malade et l'amertume des remèdes ; triple obstacle qui doit nous faire trembler ! Il est néanmoins question de le vaincre ou d'essuyer une éternité de tourments.

Que signifie cette grosse pierre qui couvrirait le tombeau de Lazare, et sur laquelle deux sœurs désolées versaient tant de larmes ? C'est, pécheurs, répond saint Augustin, c'est le poids de l'habitude qui vous accable, qui vous permet à peine de respirer, qui s'oppose à tous les efforts que vous faites pour vous relever et qui vous resserme dans une prison ténébreuse : *Moles sepulcri vis peccati consuetudinis*.

C'est une ennemie de votre bonheur, que vous avez armée contre vous par vos lâches complaisances et vos récidives continuelles, qui s'empresse à consommer votre perte, qui vous entraîne comme malgré vous dans le crime, étouffe les remords de votre âme, éloigne d'elle la clarté divine, et vous rend sourds aux instances de la grâce ; c'est une vipère insatiable attachée à votre sein dont on ne peut l'arracher, et qui vous punit de l'avoir flattée ; c'est une plaie, d'abord peu considérable, mais qui, s'étant envenimée par la négligence, exhale une odeur de mort, se répand dans tout le cœur et corrompt les principes de la vie surnaturelle ; c'est un joug intolérable et dont on ne connaît la pesanteur que lorsqu'il n'est presque plus possible de le secouer.

Enfin, chrétiens, l'habitude est l'ouvrage de cette passion à laquelle vous renouez par des serments solennels, dont les ministres de l'Eglise vous dépeignent tant de fois l'infamie, dont l'appât trompeur ne vous

attirait que pour vous perdre, qui défigure la religion et trouble la société civile, de cette passion que vous deviez étouffer dès son origine, et que vous vîtes naître avec joie, contre laquelle il fallait continuellement être en garde, et que vous nourrissiez, que vous fomentiez, que vous inspiriez à des âmes innocentes, de cette passion enfin qui, s'étant retranchée au-dedans de vous, exerce sur vous un entier empire, et vous précipite d'abîme en abîme.

Si ce n'était qu'un feu passager, un emportement de jeunesse, un oubli de son devoir dans quelque malheureuse circonstance, on pourrait y remédier facilement; on arrête bientôt le progrès d'un mal qui ne fait que naître, on trouve pour lors mille ressources. Il n'en est pas de même d'une maladie invétérée; les plus grands secours sont d'ordinaire superflus, ils viennent trop tard. Il est très-aisé, dit saint Chrysostome avec élégance, de suspendre le cours d'un petit ruisseau. Vous l'interrompez et le tournerez à votre gré. Ce n'est qu'un jeu de la main qui le dirige; mais si l'assemblage des eaux de plusieurs fleuves l'enfle et le grossit, il est en état de forcer tous les obstacles, et d'ébranler les plus fortes digues; tous les secrets de l'art seront nécessaires pour porter ailleurs l'impétuosité de sa course. Vous arracherez sans aucune peine un tendre arbrisseau; donnez-lui le temps de se fortifier, essayez ensuite de le détacher du sein de la terre. Images sensibles et naturelles de la force de l'habitude. Il est des passions que l'âge tempère, tandis que celle-ci va toujours croissant, aux termes de saint Augustin. Le voluptueux n'est pas toujours jeune, sa tête blanchit, les rides sillonnent son visage, et la volupté ne vieillit jamais. *Senescit in quo libido non senescit*. Ajoutez à sa tyrannie la faiblesse de son esclave, et vous comprendrez qu'on ne peut assez gémir sur sa destinée.

Connaître la honte et le danger de l'habitude, et ne pouvoir en quelque manière s'en affranchir, voilà l'état du pécheur et le châtiment du péché. Lazare, qui dans le fond de son sépulcre a les pieds et les mains liés, nous exprime cette espèce d'impuissance où l'on est de se dégager. *Ligatus pedes et manus*. (Joan., XI.) Il faudrait pour cela se faire de grandes violences, employer des efforts extraordinaires, et rien n'est si faible que le voluptueux; c'est le propre du vice qui le maîtresse, d'appesantir, d'amollir et d'énervier l'âme.

Samson, ce prodige de force, la terreur et le fléau des incirconcis, abandonne son cœur à une perfide Philistine, et bientôt il ne peut plus s'en séparer. Il entrevoyait, il ne peut se cacher à lui-même qu'on ne le flatte que pour le perdre, qu'on ne cherche à surprendre son secret que pour le livrer et le vendre sans aucun risque. Mille raisons s'offrent en foule pour l'éloigner du précipice. Les faveurs signalées de son Dieu, le courroux du ciel qu'il ne manquera point d'attirer sur lui, sa consécration particulière, sa qualité de juge en Israël, les sentiments

d'honneur et sa vie jusqu'alors irréprochable. Que de motifs pour revenir à la vertu! Il ne pourrait se guérir que par une prompte fuite, mais il n'a pas le courage de fuir, il est retenu par l'habitude. Celui, dit saint Ambroise, qui brûlait les moissons étrangères est lui-même consumé par une flamme intérieure qu'il a négligée et qu'il ne peut éteindre; celui qui faisait expirer les lions entre ses bras ne peut étouffer le monstre qu'il porte dans son cœur; celui qui, d'un léger mouvement, faisait tomber à ses pieds les liens dont le chargeaient ses ennemis, ne peut briser une chaîne que l'habitude a formée.

Eh! ne nous apercevons-nous pas tous les jours qu'après les dédains et les rebuts les plus piquants, après les trahisons et les infidélités les plus cruelles, vous ne sauriez, pécheurs, gagner sur vous de travailler sérieusement à l'ouvrage de votre délivrance. Dans le feu du dépit qui vous transporte, nous vous entendrions bien éclater en plaintes, parler avec exécration de l'objet que vous croyez haïr, publier ses défauts et ses caprices, maudire le jour de votre engagement, vous le reprocher comme la dernière des bassesses, et protester qu'un mépris éternel vous vengera de cette personne à qui vous avez tout sacrifié, qui dérangerait votre fortune, qui vous a ravi l'amitié de vos proches, l'estime des gens de bien et surtout la paix de la conscience qui faisait votre bonheur et votre joie. Nous applaudirons à votre dessein, nous ajouterons que vous n'avez que trop attendu, qu'il faut retrancher, sans aucun délai, le scandale de votre vie. C'est, dites-vous, une affaire décidée. Pouvons-nous compter sur vos promesses? et ne nous trompez-vous pas vous-même? Vous seriez plus tranquille si vous y pensiez effectivement. Hélas! tous ces vains projets vont s'évanouir, vous nous quitterez bientôt pour aller ramper devant l'idole que vous aviez juré de détruire.

Eh! pouvions-nous espérer qu'un mouvement de chagrin, qui nous parlait de la force de votre passion, obtiendrait de vous ce que n'ont pu faire les vérités du christianisme les plus terribles; car ne doutez pas, et nous l'avons déjà remarqué, qu'elles ne s'offrent à l'esprit du voluptueux. Il n'est pas toujours hors de lui-même, il est obligé de se retrouver de temps en temps. Le Seigneur, dont la bonté surpasse son ingratitude, ne le perd point de vue, sa grâce le poursuit sans cesse. Tantôt elle lui représente la situation épouvantable du pécheur mourant, elle lui rappelle ce jour de désespoir et de fureur où toutes ses œuvres seront exposées aux yeux de l'univers et punies par des flammes immortelles; tantôt elle cherche à le toucher par le spectacle d'une conversion éclatante à laquelle il ne saurait refuser son admiration et ses éloges; ici c'est un pasteur gémissant qui le conjure d'avoir pitié de son âme, couverte du sang de Jésus-Christ. Là c'est une personne enlevée à la fleur de son âge, et qui lui fait

sentir la vanité des choses humaines. Il rentre pour lors dans son cœur ravagé par la passion, il entend la voix de son Dieu qui lui crie d'ôter cette pierre qui l'empêche de voir et d'agir, *tollite lapidem* (Joan., XI), c'est-à-dire, de vaincre tous les obstacles qui l'arrêtent, de surmonter cette répugnance qui devient plus grande journellement, de renoncer à des sociétés qui le fortifient dans le vice, de s'interdire cette maison qui vit la chute de son innocence : *Tollite lapidem*. Il avoue qu'il y va de son salut ; et, malgré cette certitude, il hésite, il balance, il s'en tient à quelques désirs de conversion qui produisent des feuilles et non pas des fruits ; c'est un captif qui ne rappelle sa liberté qu'en idée, et languit toujours dans la servitude ; il est ému, mais il n'est pas changé, son âme est déchirée sans être convertie, ses perplexités, ces velléités inefficaces nous annoncent qu'il aime son crime, quoiqu'il en redoute le châtement.

Tel fut l'état d'Augustin pécheur, état qu'il a déploré toute sa vie, et dont il a voulu nous instruire pour nous faire connaître combien il est malaisé d'échapper à la passion dont je vous parle. Dans les jours de mon aveuglement, j'étais, nous dit-il, dans une perpétuelle contradiction avec moi-même, des désirs opposés partageaient mon cœur : la vertu le réclamait, je n'ignorais pas les droits qu'elle avait sur lui, je ne pouvais me dissimuler qu'il était absolument nécessaire de la suivre ; et lorsque je faisais quelques pas pour m'en approcher, la volupté m'arrêtait, et me demandait comment je pourrais vivre sans elle ; je me roulais dans ma chaîne, je me tourmentais pour m'en délivrer, et les nœuds n'en devenaient que plus serrés : *Versabam me in vinculo meo*.

L'habitude du plaisir est donc, mes frères, un grand obstacle à la conversion, et ce n'est pas le seul. Si ce qu'il faut quitter nous alarme, ce qu'il faudra pratiquer nous épouvante. La faiblesse du voluptueux s'accroît à l'aspect des remèdes qu'il faut employer, et qui lui paraissent trop amers à la vue des démarches qui doivent accompagner le véritable retour à Dieu. Il s'agit, à son exemple, de frémir, de se troubler en considérant les taches et les désordres de son âme, *infremuit et turbavit seipsum* (Ibid.), et le trouble et l'agitation qu'il ressent ne sont point excités par l'outrage que ses péchés ont fait à la majesté divine, au plus aimable, au plus libéral de tous les maîtres. La passion qui les a causés, et qu'il faut détester souverainement, est une passion favorite. C'est un tyran trop cher pour entreprendre de l'attaquer, et de le bannir d'un cœur qu'il gouverne, et dont on aime l'affreuse domination. Il s'agit de confondre ses larmes avec celles du Sauveur, *lacrymatus est Jesus* (Ibid.), larmes mystérieuses et bien éloquentes qui montrent au pécheur l'obligation indispensable qu'il a contractée, qui lui disent avec énergie qu'il doit se préparer à suivre des routes toutes nouvelles, à traiter rigoureusement un corps qu'il livra tant de fois

au crime, à proportionner la punition au nombre, à la noirceur de ses offenses, à se condamner au jeûne, à la retraite, à changer enfin une vie molle et sensuelle en une vie austère et mortifiée ; voilà des devoirs essentiels qu'il faut remplir s'il veut apaiser son Juge, et son éloignement est extrême pour tout ce qui peut affliger une chair nourrie dans la mollesse. Il n'envisage l'austérité chrétienne, si consolante pour le juste, que du côté le plus épineux. Il ne voit rien en elle que de sombre, que de lugubre et d'impraticable. Pour se réconcilier avec le Seigneur, il est question d'apporter aux pieds de ses ministres des sentiments tout opposés, et de leur faire un aveu sincère et circonscié de ses fautes. Ce n'est qu'à cette condition qu'il nous est permis de le délier, *solvite illum*. (Ibid.) Pourra-t-il se déterminer à sonder les abîmes de sa conscience, à démêler les plis et les replis de son cœur, à s'interroger sévèrement sur tous les excès que la passion lui fit commettre ? C'est un chaos, c'est un labyrinthe sur lequel il n'ose même porter les yeux ; son esprit se refuse à cette recherche, à cette discussion exacte, et qu'il regarde comme impossible. Il faudrait encore se montrer au dehors comme Lazare, *Lazare, veni foras* (Ibid.), manifester le miracle de la grâce, convaincre le prochain de son changement, rappeler à la sagesse, par une vie exemplaire, ceux qu'il entraîna dans le vice, et faire connaître au public la douleur de son impiété passée. L'amour-propre en souffrirait trop, le respect humain, le monde, sa censure, ses railleries, et surtout la volupté qui l'attache plus fortement que jamais, tout semble concourir à lui fermer toutes les voies du salut.

Penchant déréglé ! monstre farouche ! funeste habitude ! dans quelles extrémités avez-vous réduit le voluptueux ! *ubi posuistis eum* ? (Ibid.) Vous avez défiguré, vous avez rendu méconnaissable son âme si pure au sortir de ces fonts sacrés, cet âme si noble, si belle, et d'autant plus chère à son auteur, qu'elle lui coûta davantage ; vous l'avez dépouillée de ses riches prérogatives, de ses droits à l'héritage éternel, cette épouse de l'Esprit-Saint qui ne fut créée que pour vous commander en souveraine ; vous l'avez enchaînée et rabaissée, jusqu'à devenir votre jouet et le séjour des démons ; ce corps qu'elle anime, et qui devait être un vase d'honneur, n'est plus qu'un vase d'ignominie. Que deviendra ce chrétien que vous tyrannisez et que vous avez horriblement dégradé ? Ce qu'il deviendra, mes frères, ce que sont devenus ses semblables, ne pouvant se résoudre à prendre le glaive de la pénitence pour dompter le vieil homme, pour immoler la passion, et voulant néanmoins s'établir dans une espèce de calme, on se tend des pièges, on se fait illusion à soi-même, on détourne les yeux de la justice du Seigneur ; on ne se souvient que de son amour pour les hommes, et du mérite de ses souffrances qu'on ne pense point à s'appliquer ; on se flatte qu'on entreprendra dans un autre temps, avec plus

de succès et moins de peine, d'anéantir au dedans de soi le règne du péché, que sur le déclin de l'âge le penchant ne sera plus si vif, et qu'on pourra déraciner une habitude contre laquelle on combattrait vainement dans la jeunesse, qu'elle est incompatible avec le genre de vie qu'il faut se prescrire, que ce n'est pas la saison des gémisséments et des regrets; qu'au surplus, les embarras et les bienséances du siècle ne peuvent s'accorder avec la pratique de la mortification, et qu'enfin l'affaire du salut demandant tout l'homme, on veut attendre qu'on puisse jouir de soi-même, et qu'on ne trouvera cette liberté que dans le repos de la vieillesse; excuse aussi pitoyable qu'elle est impie! C'est-à-dire que vous vous reposez sur la patience du Seigneur; c'est-à-dire que vous n'êtes méchant que parce qu'il est miséricordieux; c'est-à-dire que l'espoir de racheter quelque jour les crimes dont vous vous souillez, doit en augmenter le nombre. Eh! qui vous a promis, insensés, de remplir, de parcourir une longue carrière? Sur quoi fondez-vous une espérance si peu vraisemblable? La mort ne moissonne-t-elle pas sous vos yeux mille personnes plus jeunes et d'une complexion plus robuste? Pensez-vous que le Seigneur ne se lassera point de vous supporter, qu'il verra tranquillement dans un chrétien des dissolutions punies d'une manière si sanglante dans des idolâtres, et peut-être au moment que je vous parle la foudre, suspendue sur vos têtes, je frissonne (en le disant)! va-t-elle échapper de ses mains? Ne vous a-t-il pas, dans ses Ecritures, averti de ne point différer de jour en jour votre conversion, de peur que sa colère ne s'enflamme tout à coup sur vous, et que l'enfer ne devienne votre sépulcre? Mais je veux que ce retardement ne le porte pas à vous frapper, et qu'il vous laisse vieillir dans le vice.

Où seront pour lors les ressources qui vous rassurent? Où trouverez-vous ces facilités dont se repaît votre imagination aveuglée? Vous ne serez plus, dites-vous, attachés au monde, c'est lui qui vous abandonnera; mais vous ne l'abandonnerez point; celles que vous osez appeler les idoles, les divinités de votre cœur, rejetteront vos hommages, et votre encens brûlera inutilement pour elles. Ainsi, serez-vous vicieux à pure perte, vous n'aurez ni les douceurs du siècle, ni les consolations de la pénitence. Une volonté fortifiée, endurcie dans le mal, pourra-t-elle désirer le bien? Une âme remplie de mille images licencieuses, et qui rampa toujours sur la terre, goûtera-t-elle les choses divines? Un corps affaibli par l'âge, et dont les veines sont déjà glacées, est-il bien propre aux pénibles exercices du christianisme? Non, vous n'aurez pas la force de vous y livrer, vous ne le voudrez pas même; les sentiers perdus que vous parcourrez, vous les suivrez sur la fin de votre vie, l'habitude vous accompagnera dans le tombeau; tel sera votre destin, pécheur inflexible, et la plaie de votre âme est en quelque manière sans

remède : *Insanabilis fractura tua, pessima plaga tua.* (Jerem., 30.) Que dis-je, mes frères, je rétracte cette expression! Serais-je monté dans cette chaire pour vous inspirer des pensées de désespoir? N'est-ce pas plutôt pour vous attendrir et pour vous instruire que je parle au milieu de vous? et ne vous ai-je pas d'abord annoncé que l'état où vous êtes réduits, en vous pénétrant de frayeur, ne doit pas cependant vous décourager; quand je tonne contre un vice si noir et si répandu, ce n'est que pour vous préserver du tonnerre que vous pouvez détourner encore. Si l'abattement et la défiance entraînent dans vos cœurs, je vous crierais de toutes mes forces que vous ne vous estimez pas assez vous-mêmes, que vous ne savez pas combien vos âmes sont précieuses à leur auteur. Ce sont des épouses chéries, quoique infidèles, qui terminent, mais qui conservent les marques de son auguste alliance. Il ne saurait les oublier. Voulez-vous être guéri, mon cher frère, et le voulez-vous sincèrement? *Vis sanus fieri?*... (Joan., V.) Votre tristesse et vos soupirs me répondent.... Eh bien! dès ce moment même, moment si doux et si favorable, votre Sauveur, ce maître si tendre, si propice, vous ouvre les bras de sa clémence, sa grâce vous est offerte, et tout vous est possible avec elle! Que ne pouvez-vous connaître combien il souhaite votre retour, et ce que lui fit souffrir votre éloignement! Il ne versa pas une larme lorsque les Juifs épuisaient sur lui toute leur rage, tandis qu'il répand des ruisseaux de pleurs sur Lazare qui vous représente. Sa voix, qui brise les cèdres et les rochers, vous invite à vous relever avec lui : *Lazare, Lazare, veni foras*. Hâtez-vous de le consoler par une prompte obéissance, gémissiez sur votre désordre, et les successeurs de son sacerdoce vous délivreront des chaînes de l'habitude. Que les austérités de la pénitence, qu'il faudra pratiquer nécessairement, ne rendent pas inutile un si beau dessein. Vous éprouverez bientôt que ce qui paraît amer et trop dégoûtant cache des douceurs très-réelles et très-solides. Que de témoins! Que d'exemples de ce que j'avance! Lorsque le penchant se ranimera dans votre cœur, et que vous serez pressé par la tentation, imitez un cèlèbre solitaire qui se jetait aux pieds de Jésus-Christ : *Jacebam ad pedes Jesu*, embrassez-les amoureusement; attachez vos lèvres sur ses plaies, sources de paix et de confiance, fontaine d'amour et de charité; recueillez-y le sang qui en découle, mêlez-y des larmes de repentir; voilà votre asile et votre refuge, vous y trouverez le triomphe sur votre passion, et le gage de la gloire que Dieu réserve aux pécheurs véritablement convertis, et que je vous souhaite

SERMON VII.

SUR LA MADELEINE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum, (Luc., VII.)

Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Oracle aussi merveilleux que consolant ! il nous annonce que rien ne résiste à l'amour divin, que, d'une terre inculte qu'il échauffe, on voit disparaître les ronces et les épines pour faire place à des fruits délicieux. Il nous apprend qu'une âme saintement enflammée s'élève de la profondeur du crime jusqu'au comble de la perfection ; qu'elle recherche avec empressement ce qui lui paraît insupportable, qu'elle trouve plus de douceur dans l'expiation de ses désordres, que dans les plaisirs criminels qu'elle a goûtés, et que cette heureuse révolution est quelquefois l'ouvrage d'un moment. Une célèbre pécheresse tout à coup changée en une grande sainte, est une preuve aussi solide qu'intéressante de l'excellence de cet amour dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge, puisqu'il est inséparable de celui de Madeleine : *Dimittuntur ei*, etc.

Victimes d'un amour déréglé ! chrétiens, avides des délices mondaines, fixez vos regards sur cet objet que la religion vous présente ! Approchez-vous de cette femme humiliée, non pas pour examiner, d'un œil curieux, ses grâces, ses dons de la nature dont elle déplore amèrement l'usage ; non pas pour donner à ses regrets une compassion stérile qu'elle ne vous demande point. Contemplez avec fruit son changement qui remplit le ciel d'allégresse. Ecoutez ses leçons si touchantes, quoique muettes, et profitez-en. Comme vous, elle fut attachée au monde par les plus fortes chaînes ; elle les rompit avec générosité. Comme vous, elle eut en horreur la mortification des sens ; soutenue par la grâce, elle eut le courage de s'y livrer sans réserve. Elle vous offre un souverain remède à tous vos maux ; aimez comme elle, ouvrez vos cœurs à l'Esprit-Saint qui vous presse, et votre première innocence vous sera rendue, *vis absolvi? ama.* Ici, mes frères, plus d'excuse, plus de prétexte, ni dans le feu des passions, ni dans la faiblesse du sexe, ni dans la force de l'habitude, ni dans le nombre et l'énormité de vos offenses. Que le spectacle de Madeleine pleurant aux pieds du Messie, et si favorablement reçue de ce bon Maître, vous inspire autant de confiance que de douleur.

Je ne vous cacherai point ses égarements, matière du triomphe de l'amour divin. Ses taches et ses ombres ne serviront qu'à relever l'éclat des vertus qu'elle a constamment pratiquées. Suivons-la dans toutes ses voies, observons tous les mouvements de son cœur que le péché flétrit d'abord, mais que renouvelle la pénitence.

Un cœur qu'a profané l'amour terrestre, quel ravage !

Un cœur purifié par l'amour céleste, quelle beauté !

Je tâcherai de vous peindre l'un et l'autre, et ce double spectacle mérite toute votre attention.

Vous qui pouviez seul changer ce cœur si faible et si passionné pour le monde, Esprit sanctificateur ! éclairez mon esprit, animez mon zèle, afin que ce grand modèle de péni-

tence fasse une vive impression sur un sexe très-estimable et porté naturellement à la vertu, mais que l'amour-propre, la vanité, le désir de plaire entraînent trop loin. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

N'aspirer qu'à la glorieuse fin de la création, ne s'occuper que de l'excellence du premier Etre, n'aimer que lui, ne désirer que lui, ne servir que lui, c'est, mes frères, une obligation aussi juste qu'indispensable. Telles sont cependant les suites de la révolte du premier père ; tel est l'effet de cette séve maligne dont il infecta sa postérité, que la plus sainte des lois est indignement violée par la plupart des hommes. Séduits par l'esprit de mensonge, les uns se perdent dans des pensées ambitieuses, et sacrifient au démon d'une fausse gloire les espérances du christianisme. Tandis qu'ils recherchent avec avidité ce qu'il faudrait mépriser souverainement, ils n'ont que de l'indifférence pour ce qui devrait être l'objet de leurs plus ardentes poursuites. Si l'orgueil n'est pas leur passion dominante, le monde les a bientôt gagnés par les douceurs dont il les flatte. Mille attachements honteux s'emparent de leurs âmes. La volupté, réveillée et fomentée par tout ce qu'il y a de plus séduisant, n'a plus de frein qui l'arrête ; la pudeur naturelle s'évanouit, on lève le masque, on porte enfin l'aveuglement jusqu'à se glorifier de ce qui doit nous couvrir de confusion. Mais en vous représentant les erreurs de l'homme livré à lui-même, ne vous dépeins-je pas, sans y penser, celles de Madeleine ? N'est-ce pas ainsi que le tentateur profana son âme, son âme où le Tout-Puissant avait imprimé les augustes traits de sa ressemblance ? Idolâtre d'elle-même, *mulier* ; esclave du monde, et conséquemment du péché, *peccatrix* ; triomphante dans le désordre, *in civitate* ; triple plaie dont la guérison, quoiqu'en apparence désespérée, ne servira qu'à manifester la puissance de l'amour divin.

Ah ! Seigneur, abrégez le cours de ses premières années dont le souvenir lui coûtera tant de larmes, et qu'elle voudrait au prix de son sang pouvoir effacer de sa vie. Commençons.

C'est d'ordinaire dans les personnes de son sexe, comme le remarque saint Chrysostome, que l'amour-propre s'établit plus facilement, et fait des progrès plus considérables et plus rapides. Certains avantages dont elles ne tardent guère à s'apercevoir et qu'elles devraient ignorer toujours, sont les écueils funestes où vient échouer leur modestie. Si l'assemblage de tout ce qui nourrit la vanité d'un cœur faible pouvait autoriser une complaisance si condamnable, il semble que Madeleine trouverait assurément son excuse dans les faveurs dont la nature et la fortune la comblèrent comme à l'envi. La noblesse du sang ne la distinguait pas moins dans Jérusalem, que les charmes d'une beauté qui, selon Albert le Grand, effaçait tout ce qui s'offrait à ses yeux, et qui de-

vint si fatale à tant d'âmes. L'opulence de sa maison en rehaussait l'éclat, et lui présentait la dangereuse facilité de vivre dans le plaisir et dans la mollesse; les agréments de son esprit, la générosité de son cœur, dont elle ne se défiait pas, quoiqu'elle ne pût trop s'en défier, étaient des pièges bien attirants; elle n'eut pas le courage de s'en défendre, *mulier*. Voilà ce qui fit couler dans son âme le poison de la vaine gloire et l'amour d'elle-même, amour qui renferme en soi le levain et la semence de tous les crimes, penchant vicieux et qui conduit aux derniers excès, lorsqu'on lui laisse franchir les bornes prescrites par la religion, tyran d'autant plus redoutable qu'il paraît moins à craindre, qu'il flatte agréablement lorsqu'il trahit, qu'il se pare des plus belles apparences, et se cache sous le voile de la grandeur et de l'élévation des sentiments; ennemi qui, naissant avec nous, croît et se fortifie avec nous, et qui nous déclare une guerre qui ne finit qu'avec la vie; monstre affreux qui s'éleva jusque dans le ciel pour infecter de son venin les créatures les plus parfaites, pour changer les anges en démons, et qui, regardant d'un œil jaloux le bonheur de l'homme obéissant et soumis aux lois de son Maître, se travestit et se déguisa pour l'attaquer dans le jardin des délices, et le porter, par ses ruses, à une transgression qui coûte si cher à ses descendants infortunés.

Aimable humilité! fruit précieux de l'innocence! vous ne régnez pas longtemps dans le cœur de Madeleine, et votre fuite fut l'époque du commencement de ses malheurs. A cette modestie, à cette heureuse simplicité dont l'enfance est accompagnée, succéda bientôt l'esprit d'orgueil qu'elle hérita d'un père coupable. Ce vice odieux s'imprima profondément dans son âme éblouie des qualités dont elle était ornée. Elle s'aima, cette femme, *mulier*, cette femme que l'Ecriture ne nomme point, pour nous apprendre que, lorsque nous sommes assez lâches pour perdre de vue le Créateur, nous nous rendons indignes de notre glorieuse adoption, et ne devons plus être comptés pour rien; elle s'aima dès qu'elle fut capable d'aimer quelque chose, ou plutôt elle commença de se haïr, puisque, suivant le texte sacré, c'est être son ennemi, c'est travailler à se perdre que de s'aimer d'une manière si peu chrétienne. Uniquement occupée et remplie d'elle-même, elle ne se souvint plus des éloges et des bénédictions dont le Seigneur honore les humbles de cœur, et des anathèmes dont il frappe les âmes présomptueuses. Elle s'aima, cette femme, *mulier*; et dès lors les lumières de sa raison et de sa foi s'obscurcirent, elle ne s'aperçut pas que l'amour-propre qui l'aveuglait allait la conduire jusqu'au mépris de notre loi sainte. *Amor sui usque ad contemptum Dei*. Hélas! mes frères, quel ravage ne fait pas dans le cœur de l'homme l'inclination perverse dont je vous parle? jusqu'où n'entraîne-t-elle point? Quand on néglige d'étouffer ce monstre dans sa naissance, les devoirs les plus

essentiels ne nous touchent plus. On oublie qu'on ne peut, sans une usurpation sacrilège, sans commettre un larcin détestable, réserver pour soi-même des affections qui doivent être renvoyées et consacrées au Créateur, puisqu'il n'appartient qu'à lui de s'aimer infiniment, parce qu'il est seul infiniment aimable, qu'il est la source de tout bien, le principe de toute beauté, que tout ce qu'il est, il ne l'est que par lui-même, et que toute gloire appartient à ce premier Etre de qui tous les autres dépendent. On oublie que les créatures les plus nobles, les plus distinguées ne sont agréables à ses yeux qu'autant qu'elles s'humilient devant son trône, qu'elles reconnaissent son empire suprême, et qu'elles sont pénétrées de leur faiblesse.

Mortel insensé! quels sont donc les motifs qui t'enflent le cœur et qui t'inspirent ce fol amour pour toi-même? sur quoi fonder-tu tes droits imaginaires? ignores-tu que l'erreur et l'infirmité sont ton partage? *Totus morbus homo*? N'es-tu point, suivant l'expression de saint Bernard, un abîme ténébreux, un vase d'opprobre, un enfant de colère? Ne sais-tu pas que le jour qui te vit naître te vit dans la disgrâce de ton Dieu, que l'iniquité coulait, avec ton sang, dans tes veines, que tu portais sur ton âme l'empreinte ignominieuse d'un père prévaricateur? Assiégé par tant de maux, investi de tant d'ennemis, en proie à tant de passions, poursuivi sans cesse par la mort, peux-tu, dans cet état, te laisser surprendre par l'amour-propre, encenser une idole de boue qui va se réduire en poussière?

De combien de malheurs ces réflexions sages et salutaires eussent préservé la pécheresse de l'Evangile! Elles auraient confondu son orgueil naissant, et dissipé l'illusion de son esprit. Elle les méprise parce qu'elle s'aima, et s'aima trop pour ne vouloir pas être aimée. Les applaudissements secrets qu'elle donne à des grâces passagères ne lui suffisent pas; elle en veut de publics et d'éclatants, les douceurs du siècle l'attirent. Elle aime déjà ce qu'elle ne connaît pas bien encore et qu'elle ne devrait jamais connaître; elle obéit à la pente qui l'entraîne, et d'idolâtre qu'elle est d'elle-même, elle va devenir esclave du monde, et conséquemment du péché : *peccatrix*.

Où courez-vous, Madeleine! dans quelles routes allez-vous vous engager? quel repentir, quels remords vous vous préparez! Rechercher l'amitié du monde, c'est se déclarer ennemi du Seigneur; le séjour où vous entrez est un séjour environné de précipices, des traits mortels y volent de toute part : *undique tela volant*. Vous y rencontrerez de continuelles occasions de chute. Que de combats à soutenir, et vraisemblablement que de défaites! *undique bella*! que de naufrages! que de dangers qui se succèdent les uns aux autres! *undique pericula*!

Dangers dans ces louanges indiscreètes qui disposent insensiblement ses semblables à recevoir avec joie l'aveu d'une flamme témé-

raire, qui devrait les remplir d'horreur et d'indignation ; dangers dans ces assemblées tumultueuses où les lois de la pudeur et de la sagesse ne sont presque plus écoutées, où tout semble conspirer contre une vertu déjà chancelante ; dangers dans ces fêtes nocturnes inventées par l'esprit de ténèbres, et qui sont plutôt dignes du paganisme que de la religion sainte que nous professons ; dangers dans ces représentations tant de fois condamnées par l'Eglise et par les Pères, où rien n'est épargné pour donner à la concupiscence de nouvelles forces, où le récit d'une passion feinte en fait naître trop souvent une véritable ; dangers dans le commerce de ces personnes si pernicieuses qui gagnent notre confiance par des manières trop insinuanes, et parviennent enfin à nous rendre les complices de leurs désordres ; dangers dans ces jalouses concurrences où des femmes, que l'orgueil possède, achètent, à quelque prix que ce soit, les suffrages des faibles mortels, et la supériorité sur leurs rivales ; danger dans ces conversations particulières, dans ces secrètes confidences où deux cœurs qui se lient l'un à l'autre, finissent par se donner mutuellement la mort du péché ; dangers enfin toujours renaissants, qui nous assiègent de toute part, et qu'on ne peut éviter que par la fuite : *Undique tela volant, undique pericula.*

Fuyez donc, Madeleine, éloignez-vous de cette terre proscrire, ne différez pas un instant... Elle ne m'entend point et n'est attentive qu'à la voix d'un monde qui ne lui paraît que trop aimable ; et qu'est-ce qui pourrait arrêter une jeune personne que l'amour-propre a séduite, qui se livre au désir de plaire, et se fait une image charmante du tyran qui lui prépare des chaînes ? sans expérience, sans précaution, indépendante et maîtresse de ses volontés lorsqu'elle sait si peu les régler ; entraînée par les saillies impétueuses d'une jeunesse qui ne connaît point de péril, et qui se croit tout permis ; jeunesse, dit saint Ambroise, si facile à s'enflammer, qui se promet témérairement une longue suite de belles années, et renvoie au déclin de l'âge l'expiation de ses fragilités et de ses faiblesses. C'est un vaisseau sans pilote que les vagues de la mer, dont il est battu, vont entr'ouvrir : *Væ navi gubernatore carenti.*

Quel prodige ! si Madeleine, au milieu de tant d'écueils, eût conservé son innocence ; si l'air qu'elle respirait n'eût point porté dans son âme un poison mortel ; le tentateur, le monde, ses penchants, tout était d'intelligence pour la séduire. Tandis que les déserts et les cloîtres ne sont pas toujours des asiles impénétrables aux ennemis de notre salut, aurait-elle pu leur échapper, exposée qu'elle était à tout le raffinement du plaisir ! Elle crut d'abord, comme tant d'autres, pouvoir accorder ensemble les droits de la sagesse et l'amour du siècle ; et rassurant là-dessus sa conscience encore timide, ou plutôt s'en formant une fausse, elle traita d'amusement convenable à son âge aussi

bien qu'à sa naissance, les actions et les démarches les plus opposées à la loi de son Dieu. Les hommages et les soumissions intéressées qu'on lui prodiguait ne l'alarmèrent point, elle s'applaudit au contraire de voir augmenter chaque jour le nombre de ses passionnés adulateurs, et comme si la nature ne l'avait pas rendue assez dangereuse, comme si les sentiments qu'elle faisait naître eussent eu besoin d'être ranimés, elle eut recours, comme tant d'autres, au secret meurtrier que l'envie de plaire transmet de siècle en siècle, et qui nous apprend à vouloir réformer l'ouvrage du Créateur. Elle employa les vains ornements, les parures indécentes qui font d'une femme voluptueuse la retraite des esprits infernaux, femme qu'on peut comparer aux temples des Egyptiens dont les murailles, extérieurement ornées des plus brillantes peintures, cachaient dans leur épaisseur les horribles monstres qu'ils adoraient. Ce fut en adoptant ces fausses maximes dont elle se déguisait le danger et la trahison, qu'elle se noircit du titre de pécheresse, *peccatrix* ; qu'elle brûla des mêmes feux qu'elle allumait dans les âmes, qu'elle défigura la noble image de son auteur, et se vit dans le sein du crime presque avant de se croire criminelle, *peccatrix*.

Ainsi, Seigneur, pendant que vous parcouriez la Judée pour arracher au démon les victimes qu'il tenait sous sa puissance, que vous répandiez en tous lieux les lumières de votre grâce, tandis que vous vous épuisiez à la recherche des brebis errantes dans des pâturages empoisonnés, que vous mettiez en usage les gémissements et les larmes, pour vaincre l'insensibilité du pécheur ; que, pour dissiper ses ténèbres, vous signaliez votre pouvoir souverain par toute sorte de prodiges, cette chère ennemie traversait les vues de votre miséricorde, s'opposait aux desseins de votre amour, et s'efforçait de les rendre inutiles, en causant la ruine spirituelle des âmes qui devaient vous coûter si cher ; et pour comble d'aveuglement, loin de gémir de se voir l'esclave du monde et conséquemment du péché, *peccatrix*, elle était encore triomphante dans son désordre, *in civitate*.

Etat bien déplorable, mais où l'esprit de mensonge conduit, comme par degrés, une femme du siècle qu'il a trompée. Le dérèglement du cœur est bientôt suivi de cette audace, de ce triomphe dans l'iniquité que l'Esprit-Saint lui reproche, *Quid gloriaris in malitia ?* (Psal. LI.) sous prétexte qu'on ne s'est point livré jusqu'à présent au dernier désordre, qu'on a su se préserver d'une honteuse infamie condamnée par le monde même ; tranquille sur tout le reste, elle méprise des rumeurs publiques qui la déshonorent, rumeurs occasionnées par une conduite toute païenne, et qu'elle ose appeler innocente ; ni les exemples de religion que lui transmettent ses ancêtres, ni les avis des personnes vertueuses, ni les plaintes de ses proches, ni le soin de sa gloire, rien ne peut l'empêcher

de manifester au dehors l'esprit d'immodestie, de légèreté, de mondanité qui la guide, et qui rend sa vertu si suspecte. Il faudrait se trop gêner par des égards, des ménagements qu'elle observait autrefois et qui ne sont plus de saison; assurée d'elle-même, son propre témoignage doit lui suffire. Ce n'est plus le temps d'être esclave de quelques frivoles bienséances qui pourraient troubler la douceur de sa destinée. C'est sur des préjugés semblables qu'elle présente un front d'airain qui ne rougit plus, *nescit erubescere*; et, pour emprunter le langage d'un docteur, de même qu'un ruisseau qui prenant sa source d'une petite fontaine, coule d'abord doucement et sans se faire entendre, après s'être joint dans sa course à plusieurs autres ruisseaux, devient enfin un grand fleuve, s'annonce de loin par un bruit orgueilleux, et surmonte tous les obstacles qui s'opposent à son passage; de même une personne du caractère que je viens de vous dépeindre, au commencement modeste et réservée dans le public, parvient, en multipliant ses infidélités à la grâce, à sacrifier sans crainte sa réputation, à produire aux yeux de tous son dérangement, dont elle fait gloire en quelque manière: point de digue qui la retienne dans les bornes prescrites par la décence et la modestie.

N'est-ce pas ainsi, mes frères, que le tentateur, par des progrès insensibles, acheva la séduction de Madeleine. Si dans une des plus grandes villes du monde elle eut le malheur d'être reconnue pour pécheresse, *in civitate*, c'est sans doute pour s'être glorifiée de ce qui doit nous confondre, pour avoir ouvertement conspiré contre la vie spirituelle de ses frères, et nourri leurs coupables espérances par des regards pleins de douceur, ou plutôt remplis d'amertume, tandis que les femmes des premiers temps, suivant la pensée d'un Père de l'Eglise, punissaient leurs yeux d'avoir plu contre leur intention, *quasi deliquissent quod placuerant*. Qui sait même si, paraissant jusque dans le temple avec tout l'appareil et tout l'étalage de la gloire et de la pompe mondaine, elle n'y venait pas, comme tant d'autres, pour disputer et souvent arracher à notre Dieu des cœurs dont la faiblesse est le partage, et dont il est souverainement jaloux.

N'en disons pas davantage, et peut-être n'en ai-je que trop dit. La bouche d'un pécheur aurait-elle dû s'ouvrir pour mettre au jour les erreurs de cette illustre pénitente! Fallait-il oublier que ces lieux sacrés ne doivent retentir que de ses éloges! Pardonnez-moi, grande sainte, si j'ose retracer ici l'imagé d'une vie si promptement abandonnée et si rigoureusement expiée. Pardonnez-moi si, pour ranimer la confiance des pécheurs ou rendre leur lâcheté sans excuse, je leur ai dit d'abord ce que vous étiez avant de leur découvrir ce que vous devintes par le secours de la grâce.

Un cœur profané par l'amour terrestre, quel ravage!... vous venez d'en gémir.

Un cœur purifié par l'amour céleste, quelle

beauté! C'est le sujet de votre consolation et de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rien de plus admirable que les diverses voies dont se sert la grâce pour conquérir des cœurs rebelles, et dont les inclinations sont si différentes. Elle étudie leurs secrets penchants, se met à leur portée, se multiplie, et prend mille formes pour les gagner. Tantôt avec les traits les plus vifs, elle montre au pécheur le glaive du juge; et, déjà levé sur sa tête coupable, elle lui découvre les abîmes embrasés qui l'attendent, et le pénètre d'un saint effroi qui suspend le cours de ses désordres; tantôt, par des disgrâces, des trahisons, des amertumes à propos ménagées, elle lui fait sentir toute l'injustice du monde, de ce maître ingrat auquel elle eut la bassesse de s'attacher, et le détermine à secouer l'indigne joug qui l'accable. Quelquefois pour triompher d'une âme bien née, généreuse, reconnaissante, et que la faiblesse, plutôt que la malice, engagea dans le désordre, elle lui dépeint les charmes d'un Dieu naissant et mourant pour elle, sa douceur, sa patience à la supporter; elle lui reproche si tendrement son ingratitude, que, sans donner la moindre atteinte à sa liberté qu'elle respecte, elle la ramène dans les sentiers de l'innocence. Pour lors point de démarche qui coûte; les fardeaux les plus pesants paraissent légers; elle se distingue, cette âme, dans la pratique des vertus les plus opposées aux vices qui la maîtrisaient auparavant; le feu sacré qui l'âme répand une douce onction sur les plus rudes exercices du christianisme. Voilà le principe de la conversion de Madeleine. L'amour terrestre fit tous ses malheurs; l'amour divin la dégage et la sanctifie; c'est par les motifs les plus nobles, les plus épurés que cette belle âme, enfin dessillée, veut venger sur elle la loi de son Créateur par des châtiments proportionnés à la nature de ses fautes. Cet amour déréglé d'elle-même qui la dominait, elle va l'expier aux pieds du Sauveur par des humiliations profondes, *stans retro secus pedes ejus*. Ces voluptés mondaines dont elle fut esclave seront effacées par l'abondance de ses larmes, *lacrymis capit rigare pedes ejus*. Ce triomphe dans l'iniquité, qui la rendit le scandale de Jérusalem, sera suivi d'une réparation solennelle, *in domo pharisæi*, égalité parfaite entre la punition et l'offense. Il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu, d'inspirer des desseins si généreux, et le courage de les accomplir.

Une âme que l'amour céleste a soumise à son empire ne se voit plus à travers les couleurs de l'amour-propre. Ce qui nourrissait son orgueil est précisément ce qui la remplit de honte et de confusion. La sainte que l'Eglise révère n'est pas plutôt éclairée des rayons perçants de la grâce, *ut cognovit*; l'esprit de lumière et de sagesse n'a pas plutôt pris possession de son cœur, de ce temple si souvent profané, qu'elle se regarde avec le dernier mépris, qu'elle s'irrite

saintement contre elle-même, qu'elle en vient jusqu'à souhaiter d'être aussi méprisée qu'elle se trouve méprisable. A la vue de ses infidélités et de ses faiblesses, peu s'en faut qu'elle ne tombe dans l'abattement. Ne craignez rien, Madeleine, vos plaies, quelque aigries qu'elles puissent être, ne sont pas incurables. Pour éviter la vengeance d'un Dieu courroucé, cherchez un Dieu souverainement miséricordieux; allez mettre à ses pieds un cœur, autrefois le trône de l'amour-propre et maintenant le siège de l'humilité. Cette offrande ne fut jamais refusée. Elle s'y dispose, mes frères, que dis-je, elle ne balance pas un instant. Bien différente de ces âmes lâches et pusillanimes, qui, quoique intérieurement pressées de se rendre et d'apaiser par un prompt changement le ciel irrité, ne peuvent néanmoins s'y résoudre, veulent et ne veulent point, font quelques pas vers la vertu, et, craignant de trop avancer, s'arrêtent à l'entrée de la carrière, s'attendent sur les objets qu'il faut abandonner nécessairement, se contentent de quelques résolutions vagues et superficielles, et, sous mille prétextes aussi frivoles que les uns que les autres, retirent du sanctuaire la victime que le glaive de la pénitence allait immoler. Il n'en est pas de même de notre sainte, véritablement touchée et brûlant du désir de se réconcilier avec son Maître qu'elle ne peut se consoler d'avoir trahi, elle le cherche avec l'ardeur, avec tous les empressements de l'épouse des *Cantiques*; l'amour et l'humilité la conduisent; pourrait-elle ne pas le trouver! En vain ses passions alarmées se soulèvent, et tâchent de la retenir par le langage séducteur qu'elles employaient autrefois pour arrêter Augustin chancelant; en vain l'amour-propre, principe de ses malheurs, s'oppose à sa fuite et seconde la volupté qui lui crie : Qu'allez-vous faire, Madeleine? A quel usage destinez-vous vos plus beaux jours? Avez-vous donc la folie de nous quitter, de vivre sans nous? Accoutumée dès l'enfance aux adorations du monde, comment supporterez-vous la privation de ses douceurs et de son encens? Etes-vous insensible au mépris, aux railleries piquantes qu'il vous prépare? Quel attrait peut avoir pour vous une vie obscure et cachée, indigne de votre naissance et si peu convenable à votre âge. Lorsque les grâces de la jeunesse seront flétries, lorsque le monde s'éloignera de vous avec tous ses jeux et tous ses plaisirs, c'est alors que vous pourrez, avec bienséance, vous en éloigner à votre tour, consacrer à la retraite les restes d'une vie inutile à tout, et combattre avec succès des passions affaiblies et languissantes. Mais tandis que ce monde vous recherche, qu'il déploie en votre faveur tout ce qu'il a de plus engageant, qu'il vous donne mille marques de distinction et de préférence, n'est-ce pas être cruelle à vous-même que de penser à rompre avec lui? Raisons de la chair et des sens! conseils funestes! souffle empoisonné de l'esprit d'er-

reur, tu ne pénétreras point dans mon âme! Fausses maximes qui m'avez perdue, vous ne ferez aucune impression sur elle. Oui, je t'abandonne et sans retour, monde perfide, avec le seul regret de t'abandonner trop tard! Amour de moi-même qui m'as plongée dans l'état le plus déplorable, tu n'as régné que trop longtemps sur cette âme; il est juste de te confondre, de t'annéantir. Je cherche mon Sauveur : *Quæro Salvatorem meum*. Un titre si doux et si consolant dissipe ma crainte et ranime mes espérances. Je lui montrerai mes plaies, le remède est dans ses mains; je m'abaisserai devant lui; je vengerai sa gloire outragée; il sera touché de mon repentir; il ne refusa jamais le sacrifice d'un cœur contrit et humilié : *Quæro, quæro Salvatorem meum*.

Il l'attendait ce Sauveur charitable; il l'entraînait vers lui par la douceur de sa grâce; il l'attendait pour rendre son premier éclat à cette perle plongée dans la boue, pour renfermer cette pierre précieuse dans le trésor de ses miséricordes. Il l'attendait amoureusement, rempli d'une extrême impatience; et, dans cette attente, que les mets offerts sur une table pharisaïque lui paraissaient insipides, qu'il lui tardait, suivant la belle pensée de saint Chrysologue, de se nourrir des regrets de notre sainte et de s'abreuver de ses larmes.

Esprits bienheureux, soyez attentifs à cette entrevue si désirée. Il n'y eut peut-être jamais de spectacle plus digne de votre zèle pour le salut des hommes; et vous, mes frères, connaissez, par ce qui va se passer sous vos yeux, le prix et le mérite de l'humilité chrétienne. Elle entre dans la maison du pharisien, la rougeur sur le front, le repentir dans le cœur, les cheveux en désordre; que sais-je, avec toutes les marques qui caractérisent une véritable pénitente, et qui pratique au commencement de son retour ce que la religion a de plus parfait, de plus héroïque. Qu'est devenu cet air altier, ce maintien superbe, cette démarcelière, cet entêtement d'elle-même? Est-ce là cette femme dont rien ne pouvait modérer l'orgueil, et qui se regardait comme une espèce de divinité? Instruite à l'école de la grâce, persuadée que pour plaire au Seigneur il faut se déplaire à soi-même, elle envisage uniquement sa qualité de pécheresse; elle craint de souiller par sa présence un lieu consacré par celle de son Maître. Ses yeux, attachés à la terre, n'osent s'élever vers les siens, où brille la pudeur et la modestie; et s'approchant en posture de suppliante, avec autant d'amour que de confusion, elle se tient derrière lui dans le silence, et prosternée à ses pieds. C'est à ces pieds sacrés, dont elle suivra toujours les traces, qu'elle cherche un asile qui la dérobe à la colère du Tout-Puissant; c'est là que, par des humiliations répétées, elle demande à son Sauveur de la protéger, de la défendre, de ne voir en elle que l'ouvrage de ses mains, et non pas celui de l'iniquité : *Stans retro secus pedes ejus*. Prière trop ar-

dente et trop agréable pour être rejetée. Elle peut bien se rassurer cette pénitente affligée. Qu'elle demeure sans crainte dans cet asile inviolable comme un enfant épouvanté qui se jette dans les bras de son père, et qui s'y trouve en assurance. Qu'elle ne pense plus, après avoir expié par une humilité profonde l'orgueil et l'égarement de son esprit, qu'elle ne pense plus qu'à noyer dans deux ruisseaux de larmes les faiblesses de son cœur et les voluptés mondaines dont elle fut esclave : *Lacrymis capit rigare pedes ejus.*

Elle commence, dit l'Ecriture, d'en baigner les pieds du Rédempteur, *capit*; et, suivant l'interprétation d'un grand évêque, c'est nous dire : Contemplez cette effusion abondante, et ne pensez pas qu'elle vienne d'un tempérament affectueux ou d'une sensibilité passagère. Ce torrent de larmes que vous lui voyez répandre n'est que le prélude de celles qu'elle doit verser encore, et dont la source ne tarira jamais. Bain céleste! baptême mystérieux! sang de son cœur profondément blessé des traits de l'amour divin! eaux amères qui coulez à grands flots, que votre puissance est merveilleuse! vous triomphez de l'invincible même, vous dissipez sa colère et désarmez sa justice! C'est avec le secours de ces larmes victorieuses qu'Ezéchias, déjà prosaïte, oblige le Seigneur à révoquer l'arrêt de mort annoncé par un prophète : *Vidi lacrymas tuas.* (Isa., XXXVIII.) Voilà comment Ninive, déjà condamnée, évita son entière ruine. C'est ainsi que Pierre, après avoir désavoué le plus aimable de tous les maîtres, mérita le pardon de son crime : *Flevit amare.* (Matth., XXVI.)

Vous l'obtiendrez aussi, Madeleine, par la voix de vos larmes, par ce langage éloquent et supérieur aux expressions les plus énergiques; celui devant qui les ténèbres sont aussi brillantes que la lumière; celui dont les regards, plus pénétrants que le feu, percent les nuages les plus obscurs dont nos âmes sont enveloppées, ne pourra voir, sans s'attendrir, la désolation de votre cœur déchiré.

Que ne puis-je, Messieurs, vous développer les sentiments de cette généreuse femme; que n'ai-je l'art d'exposer à votre vue ce qui se passe de plus secret dans un cœur purifié par tant de larmes, ce cœur où les passions les plus vives sont immolées, où, sur les débris du crime, s'élève l'assemblage de mille vertus, ce cœur devenu le sanctuaire de l'esprit d'innocence et de pureté, ce cœur où la douleur même vient de fixer son séjour, ce cœur qui reçoit avec une docilité sans égale toutes les impressions de la grâce qui n'en sera jamais bannie, ce cœur qui s'offre comme une hostie vivante et qui renouvelle son sacrifice autant de fois que son mouvement se renouvelle, ce cœur enfin qui parle à Jésus-Christ un langage si touchant et si tendre. Non, Seigneur, non, mon Maître, le péché ne pénétrera plus dans mon âme. Vous m'en dé-

convrez toute la noirceur, la mort la plus affreuse me paraît et me paraîtra toujours préférable à la perte de votre grâce si libéralement accordée et si peu méritée. *Malo mori quam fadari.* C'en est fait, mes liens sont rompus, et je ne veux vivre que pour aimer mon libérateur et déplorer le temps que j'ai passé sans l'aimer. Ecoutez favorablement, ô bonté infinie, des protestations aussi sincères que les larmes dont vous souffrez que je vous arrose!

Larmes trop tardives, que rien ne puisse interrompre votre cours, vous ne sauriez couler pour un sujet si légitime! Hâtez-vous d'effacer les maux que j'ai faits et ceux que j'ai fait commettre; ternissez l'éclat d'une beauté frivole qui me fit oublier l'éternelle; obscurcissez des yeux remplis de poison, et qui ne s'ouvriraient que pour recevoir la mort et la donner.

Ornements d'une tête insensée, liens infortunés, chaînes malheureuses et qui conspirâtes contre tant de cœurs que j'aurais dû ménager, roulez-vous dans la poussière, soyez foulés aux pieds du Sauveur! Bouche téméraire et trop souillée, bouche sensuelle et voluptueuse, que les soupirs et les larmes soient à l'avenir et la nourriture et ton breuvage. C'est pour Dieu seul que je vous réserve, baumes, odeurs, parfums que je prodiguais pour nourrir le luxe et la délicatesse d'une chair bientôt dévorée par la pourriture et par les insectes. Loin de moi ce raffinement dans la vanité, toutes ces parures que j'étais orgueilleusement sur un corps de péché. Que le cilice et la cendre le couvrent, et pour proportionner, s'il est possible, la réparation à l'offense, que Jérusalem, témoin de mes désordres, le soit aussi de mon repentir; et que je commence, dans la maison du pharisien qui la représente, d'expier, par une réparation solennelle, ce triomphe dans l'iniquité qui me rendit le scandale de mes frères : *In domo pharisæi.*

Quand je vous ai parlé, mes frères, des larmes et des humiliations de la pénitence de l'Evangile, vous avez sans doute réfléchi sur le temps et sur le lieu dont elle fait choix pour faire au Rédempteur satisfaction éclatante; vous avez considéré le caractère des personnes qui devaient en être spectatrices. Rien dans tout cela qui ne révoltât infiniment l'amour-propre; et, pour peu qu'elle l'eût écouté, que de raisons, ou plutôt que de prétextes pour s'épargner une confusion publique. Paraître tout à coup dans une maison étrangère et livrée à la joie d'un festin, la remplir de longs gémissements, en faire le théâtre du deuil et de la tristesse, c'est, suivant les usages et les maximes du monde, une démarche irrégulière et même indécente. Elle savait bien que tant d'actions basses en apparence, quoique si glorieuses en effet, bien loin d'attirer la compassion et les louanges du pharisien et de ses convives, n'exciteraient au contraire que leur censure et leur malignité; mais elle savait encore mieux que rougir de faire le bien, après avoir commis le péché

sans honte, c'est le comble de l'aveuglement et de la folie; elle savait que, pour mériter le titre de servante du Seigneur et quitter celui de son ennemie, il ne fallait pas s'arrêter à de vaines considérations; elle savait que, pour éviter les jugements éternels, il fallait mépriser ceux des hommes; elle n'ignorait pas que des péchés scandaleux exigeaient une expiation publique; elle était convaincue de l'obligation étroite de se retirer du vice par des exemples tout contraires à ceux par lesquels elle y avait malheureusement engagées les autres. Aussi soutient-elle avec une ferveur inaltérable cette espèce d'opprobre auquel elle se condamne, et tout ce que ces sortes de réparations peuvent avoir de plus humiliant. Un retour si prompt et si parfait ne sera pas sans récompense. Son Juge devient lui-même son apologiste et son défenseur. Tandis qu'il reproche au pharisien sa présomption et son arrogance, il annonce à cette femme gémissante qu'il a déjà fait couler sur sa tête et dans son âme les mérites anticipés de sa croix. Tous vos péchés, lui dit-il, vous sont remis, allez en paix : *Vade in pace*. Allez avec cette douce et ferme assurance, il ne m'est pas possible de vous résister. Je m'empressais à vous offrir votre grâce lorsque vous ne pensiez pas à la demander. Verrais-je sans attendrissement votre repentir, et pourrais-je me refuser à vos instances. Allez goûter les charmes et la douceur de mon service. Connaissez aujourd'hui combien le maître que vous quittez est différent de celui que vous voulez suivre : l'un tyrannise et déchire le cœur, et l'autre le remplit de consolation et d'allégresse : *Vade in pace*. Vous l'éprouvez ce sentiment intime, vous l'éprouvez encore mieux dans la suite. La pénitence qui vous alarmait ne sera plus que l'objet de vos délices. J'en émuissai toutes les épines. Les larmes que vous répandez en ma présence seront des larmes dont je serai moi-même la source. Vous vous applaudirez mille fois d'avoir suivi l'attrait de ma grâce et tout sacrifié pour me plaire. Que de douceurs intérieures je vous prépare : *Vade in pace*. Si le monde, qui ne voit la vertu que sous un faux jour, vous censure et vous inéprise, je me charge de vous illustrer. Il ne pourra bientôt lui-même vous refuser ses hommages. Plus vous vous abaissez à mes yeux, plus j'aurai soin de vous élever; et tandis que les héros du monde, les dieux de la terre enseveliront dans leur sépulture le bruit de leur nom, tandis que leur gloire sera flétrie et qu'il ne restera plus de vestiges de leur grandeur, je veux rendre à jamais célèbre la mémoire de vos démarches. L'humilité de votre cœur et la vivacité de votre foi seront publiées dans tout l'univers; les chaires chrétiennes en retentiront, et le souvenir du spectacle que vous m'offrez, spectacle si cher à mes yeux, ne sera pas moins durable que le monde. Allez donc, que ma paix, de tous les biens le plus précieux, vous accompagne; partez, fille chérie, partez avec ce gage inestimable de ma tendresse : *Vade, vade in pace*.

Vous la lui donnez, Seigneur, cette paix que le monde lui promet si fausement; vous recueillez avec une bonté paternelle les larmes qui coulent de ses yeux affligés. Elle reçoit de votre bouche sacrée l'assurance de sa grâce, de son pardon, mais elle se le refuse à elle-même. Elle fera toujours la guerre à des passions subjuguées. Des péchés déjà remis seront le sujet éternel de sa douleur et de sa reconnaissance.

Compagne assidue de son Maître, elle le bénira continuellement. Par combien de preuves d'amour et de constance cherchera-t-elle à le dédommager des outrages d'une nation endurecie! Tandis que son troupeau sera dispersé, que ses apôtres l'abandonneront à la rage de ses meurtriers, attachée au pied de la croix, elle confondra ses pleurs avec le sang de son Maître, et ne craindra pas de manifester aux yeux d'un peuple inhumain toute l'étendue d'une douleur si respectable à l'Eglise. Quand le Fils de Dieu, vainqueur de la mort, sera sorti de son sépulcre, elle fera connaître la sincérité de ses sentiments par des alarmes inquiètes, des recherches empressées, de douloureuses plaintes qui seront suivies des plus doux transports, de mille innocents témoignages de son amour; et lorsque le Sauveur du monde quittera la terre pour prendre possession de sa gloire, elle fuira la société des hommes pour se renfermer dans une solitude sauvage, un rocher à jamais fameux répétera ses tristes accents; elle soupirera nuit et jour après le divin objet de sa tendresse, et consacra ses derniers soupirs à la pénitence.

Tel est, mes chers frères, mes chères sœurs, le modèle que j'avais à vous offrir. La voyez-vous cette femme admirable, *vides hanc mulierem*; vous la voyez s'immoler courageusement aux devoirs les plus austères de la religion; et peut-être plus criminels devant Dieu, regardons-nous d'un œil sec son repentir et ses larmes. Après l'avoir imitée dans son désordre; après le ravage que l'amour terrestre qui profana son cœur a fait dans les nôtres, le refuserons-nous à l'amour divin, qui peut seul les sanctifier et les rendre heureux? Ah! craignons que devant le tribunal du grand Juge elle ne s'élève contre nous, et ne devienne notre accusatrice. Mais non, il n'en sera pas de même, illustre sainte, parce que des exemples si frappants ne seront point donnés et reçus en vain. Cet orgueil secret qui nous aveugle, nous voulons l'expier comme vous par les humiliations de la pénitence. Ces plaisirs empoisonnés qui donnèrent si souvent la mort à nos âmes, nous allons les effacer par des larmes de repentir; et si nous eûmes le malheur d'être une occasion de chute pour nos frères, si nos péchés furent publics, il seront aussi publiquement réparés. Dans des dispositions semblables, vous serez notre protectrice auprès du Seigneur. Si n'eut rien à vous refuser sur la terre, que n'obtiendrez-vous point dans les cieux? Ménagez-nous, du haut du trône

de votre gloire, des grâces choisies qui nous soutiennent dans les obstacles que le monde ne manquera point de nous susciter; puis-sons-nous les vaincre comme vous et mériter les biens éternels que je vous souhaite.

SERMON VIII.

SUR LES DOULEURS DE LA VIERGE.

Stabat juxta crucem Jesu, mater ejus. (Joan., XIX.)

Marie, mère de Jésus, se tenait debout auprès de la croix.

L'Eglise commence son deuil, mes très-chers frères, et, par le martyre de Marie qui vous est offert, elle vous invite à solenniser, par vos regrets, des souffrances plus précieuses encore, mais dont les premières sont la fidèle expression et la véritable image. Elle vous montre la Reine des vierges, cette protectrice si zélée, cette mère si compatissante, cette créature si chère, la divinité si pure, si douce, si parfaite, et cependant de toutes les créatures la plus pénitente et la plus affligée; elle vous la montre tourmentée dans la plus noble partie d'elle-même, et recevant dans son cœur rempli d'innocence tous les traits que des mains sacrilèges lancent contre l'Agneau divin et le libérateur de l'univers.

C'est aujourd'hui que l'oracle du saint vieillard s'accomplit dans toute son étendue, et qu'un glaive de douleur pénètre l'âme de la plus tendre des mères : voici le jour du triomphe de sa charité pour les hommes; voici le moment du sacrifice qui coûte si cher à son cœur, et qu'elle offre avec une générosité si touchante.

Développons, autant que notre faiblesse peut le permettre, les divers mouvements de cette belle âme; entrons dans ce cœur plongé dans un abîme d'amertume, et toujours le trône de la constance; que notre changement, que notre retour, et non pas un stérile attendrissement, une vaine sensibilité, soient le fruit du lugubre spectacle que je vous présente, et que Marie, dans l'excès de ses peines, trouve en nous de vrais consolateurs. Tâchons de vous faire envisager, et sous un même point de vue, ce qui ne connut jamais de bornes; contemplez le double tableau qui fait le sujet de cet entretien, et qui doit vous intéresser si vivement; considérez enfin avec moi, dans la première partie, la douleur de la Vierge mesurée sur son amour; nous admirerons dans la deuxième la fermeté de Marie victorieuse de sa douleur.

Principe de cette douleur incompréhensible et d'une constance si merveilleuse, Esprit-Saint, échauffez mon cœur, et guidez ma langue.

PREMIÈRE PARTIE.

Si nous cherchons, Messieurs, la véritable source de la douleur, nous ne la trouverons que dans l'amour : *Omnis dolor in amore fundatur*. Ce sentiment, qui se forme dans nos âmes presque aussitôt qu'elles commencent à se connaître, nous réjouit ou nous

afflige, suivant la différente situation des objets qui nous attachent, et dont nous partageons les peines ou les plaisirs; et plus le bien que nous possédons est parfait, plus sa perte nous devient amère. L'amour fut donc la mesure de la douleur de Marie, douleur que vous ne pourrez jamais comprendre, parce qu'elle est au-dessus de toute comparaison, et qu'il n'en fut jamais de semblable. Le bien qu'on arrache à cette Reine des vierges est un bien d'un prix infini, dont elle connaît l'excellence autant que la créature peut la connaître, et qui lui appartient par les titres les plus légitimes. C'est son Fils, son Créateur, le Sauveur, le conservateur, le bienfaiteur de l'homme ingrat et perfide. La nature, la charité divine, notre ingratitude, voilà conséquemment ce qui la tourmente, ce qui la déchire, ce qui l'immole.

Oui, mes frères, c'est la nature, ce penchant, maître de vos âmes, et que saint Chrysostome appelle un doux tyran, c'est la nature qui fait souffrir à Marie un cruel supplice; elle rassemble et réunit en elle seule toute la force de l'amour paternel et maternel; vierge et mère tout ensemble, elle tient à son divin Fils par des liens extraordinaires et qui sont uniques. La chair de Jésus, dit saint Augustin, est la chair de Marie : *Caro Jesu, caro Marie*, et c'est le même esprit qui les anime; point de douleur, par conséquent, égale à la sienne. Vous sentez sans doute au dedans de vous la vérité que je vous prêche, et vos cœurs doivent répondre à mes expressions par l'amour que vous portez aux différents fruits dont le Seigneur a béni votre union sacrée; amour très-faible et très-imparfait vis-à-vis de celui de la Vierge. Connaissiez le déchirement de son âme et la vivacité de son affliction : *Matrem considerate, matrem cogitate*. Dans quel état vous réduit, je ne dis pas la perte de ceux à qui vous avez donné la vie, mais la crainte même de les perdre? A la vue des périls qui menaceraient des têtes si chères, qu'est-ce qui serait en état de vous intimider, de vous effrayer? Il ne faut souvent que leur absence pour empoisonner vos jours, et pour vous faire éprouver des agitations et des inquiétudes continuelles. Ainsi la mère du jeune Tobie, dans l'attente de son retour un peu retardé, ne connaît ni joie ni repos, elle se refuse à toute consolation, et, n'écoutant que ses alarmes, elle vole sur les montagnes, qui retentissent de ses gémissements et de ses regrets; ses yeux, remplis d'amour et d'impatience, se portent impétueusement et s'attachent avec ardeur sur la route qui doit lui présenter l'objet après lequel elle soupire sans cesse, et dont la privation la tyrannise. Ainsi la mère de Sizara, que la guerre tient éloigné d'elle, fixée aux fenêtres de son palais, après une sanglante bataille, dont elle ignore l'événement, s'écrie d'une voix plaintive : Mon fils ne paraît pas encore, quand se montrera-t-il à mes regards? (*Judic.*, V.) Et, pour me rapprocher davantage de mon sujet, ainsi la mère de Sa-

muel, lorsqu'elle conduit cet enfant miraculeux dans le temple, et qu'elle le consacre au service des autels, immole son cœur et ses entrailles dans cette douloureuse séparation, suivant le langage de saint Chrysostome : *Facta est suorum viscerum immolatrix* ; elle savait bien cependant que sa présence ne lui serait pas toujours interdite : et quelle différence, mes frères, entre son offrande et le sacrifice de Marie, dont la maternité ravit le ciel et la terre ! *Matrem considerate, matrem cogitate*.

Le fils, que des mains barbares tyrannissent, est un fils dont la conception donne un nouveau lustre au lis de sa virginité ; c'est un fils qui, pendant le séjour qu'il a fait dans son chaste sein, se plaisait à se communiquer à son âme, la plongeait dans des torrents d'allégresse, l'enivrait de mille douceurs célestes ; c'est un fils dont la naissance ne coûta pas un seul soupir à Marie, mais fut pour elle une source de délices intarissables ; c'est un fils vers lequel tendent comme vers leur centre toutes les affections, tous les mouvements de son cœur, parce que c'est un fils unique, que c'est le plus beau des enfants des hommes, et que ses charmes sont inexprimables ; c'est un fils qui répondait à ses caresses avec la douceur la plus attrayante, et dont elle a cultivé l'aimable enfance ; c'est un fils enfin en qui se rassemblaient toutes les vertus, et qui, paraissant oublier la grandeur de son origine éternelle, ne dédaignait pas de se soumettre à ses volontés, lui marquait les empresses les plus tendres, et faisait tout le bonheur de ses jours : *Matrem considerate, matrem cogitate*.

Le souvenir d'une félicité passée augmente, dit saint Laurent Justinien, le malheur présent, et c'est ce qui redouble l'affliction de Marie : elle a vu ce fils adorable déployant, après sa vie cachée, les trésors de sa haute sagesse, attirant à soi les pécheurs les plus endurcis par sa bonté, sa condescendance, et les paroles de salut qui coulaient incessamment de sa bouche, répandant ses bienfaits sans distinction, et de toutes parts opérant une infinité de prodiges ; elle l'a vu suivi d'une multitude enchantée, et qui l'eût reconnu pour son prince s'il n'avait éludé ses poursuites ; elle le voit à présent flétri, livide, déchiré, défiguré, trahi, rassasié d'opprobres, la dérision du peuple et le jouet de ses persécuteurs : *Matrem considerate, matrem cogitate*.

Ah ! pour concevoir tout ce qui se passe dans son cœur, il faudrait pouvoir connaître toute l'étendue et toute la violence de son amour.

Où de tous les cœurs, le cœur le plus doux et le plus sensible, je vous cherche, dit saint Bonaventure, et je ne vous trouve plus, vous êtes enseveli dans un abîme d'abattement et de tristesse. L'amertume, le fiel, la myrrhe, l'absinthe ont pris votre place ; voilà l'ouvrage de sa tendresse maternelle, que dirai-je, de son amour surnaturel pour son Créateur, qui voulut devenir son fils ? amour qui règne souverainement sur son âme et qui

rend ses peines plus vives et plus accablantes ?

Cette charité divine qui l'unit à son Créateur est si forte et si véhémence qu'elle surpasse non-seulement celle dont les premiers fidèles étaient embrasés, lorsqu'ils répandaient leur sang pour la gloire du christianisme, mais encore l'amour des séraphins même, ces pures intelligences, toujours altérées et toujours rassasiées de la vue du Seigneur. Ce fut d'une manière ineffable que l'Esprit-Saint prit possession d'une âme si belle et si disposée à recevoir les richesses et les impressions de la grâce qu'il versa sur elle sans ménagement et sans mesure : il la pénétra tout entière, dit saint Ildephonse, ainsi que le feu s'insinue dans les parties du fer les plus cachées, et semble le convertir dans sa substance. Et faut-il s'étonner, ajoute saint Bonaventure, si le cœur de Marie est le sanctuaire de l'amour le plus ardent, puisqu'elle fut de toutes les créatures la plus privilégiée, et que, suivant le langage de plusieurs docteurs, elle fut plus chère à son divin Fils que toutes les prédestinées ensemble ; elle voyait en lui son auteur, son conservateur, son bienfaiteur, qui ne la tira point de la masse de perdition puisqu'elle en fut toujours séparée ; mais qui la préserva de la tache générale par une faveur inouïe et qu'elle ne partage avec personne, qui la combla de ses bénédictions les plus abondantes, qui la favorisa des plus riches dons et des plus nobles prérogatives, qui la rendit l'ornement de l'univers, qui l'établit souveraine des anges et des hommes. A tant de bienfaits, à ces richesses immenses qu'il répandit si libéralement sur elle, répondait une reconnaissance sans bornes, un amour immense, et l'immensité de cet amour égalait l'immensité de sa douleur, *immensus amor, immensus dolor*. Tout ce que son Créateur avait fait pour elle et qu'elle ne perdait jamais de vue, la faisait sécher de regret et d'amertume, *tabescebat, quia diligebat*. Elle sentait, au fond de son âme le contre-coup des instruments employés pour le tourmenter ; une amoureuse sympathie, une conformité parfaite rendaient leurs douleurs communes et réciproques. Les plaies du Sauveur expirant étaient les plaies de Marie souffrante, elles se rassemblaient toutes dans son âme avec plus d'impétuosité que les eaux des fleuves se précipitent dans le vaste sein de la mer. Le sang de son cœur, miroir fidèle de tout ce qui se passait sur le Calvaire, se confondait mystérieusement avec le sang de son Fils.... ce sang, puisé dans son sein virginal et dont elle voudrait arrêter le cours par l'entier épuisement de ses veines.... Non, mes frères, il n'est pas possible de vous représenter la situation de cette mère de douleurs. Vous seul, ô mon Dieu ! qui pénétrez tous les secrets des âmes, pouviez la connaître, et cette connaissance fut le plus cruel de vos supplices, c'est alors que la bienheureuse Vierge qui, par sa prééminence et son élévation à la maternité divine, était déjà reine des mar-

tyrs, comme de tous les autres citoyens du ciel, c'est alors qu'elle acquit un double droit de porter ce titre qu'elle acheta si cher et que l'Eglise lui donne si justement. Ses souffrances furent si rigoureuses, ainsi que saint Bernard de Sienne nous l'enseigne, que si nous pouvions les diviser, les partager et les distribuer à toutes les créatures susceptibles d'affliction elles perdraient à l'instant la vie; et tout ce que la cruauté païenne, ajoute saint Anselme, put autrefois inventer de plus horrible pour vaincre la constance des martyrs n'est presque plus rien quand on voudra le mettre en parallèle avec le tourment dont je vous parle; les martyrs souffraient pour Jésus-Christ triomphant, assis à la droite de son Père; et Marie souffre avec Jésus-Christ, victime de la fureur judaïque, avec cet aimable Libérateur, ce souverain Maître, traité comme le plus vil des esclaves; avec le Soleil de justice, environné de ténèbres et qui ne se montre que comme un astre éclipsé. Les martyrs trouvaient dans l'amour qui les animait un adoucissement, que dis-je, une douceur, un charme secret qui les soutenait, les fortifiait, émoussait les pointes de la douleur; et Marie ne souffre que parce qu'elle aime, et comme elle aime infiniment l'objet qu'elle voit souffrir, ses souffrances ne peuvent être qu'infinies, *quanto plus amavit, tanto plus doluit*. Les martyrs souffraient dans un corps terrestre et matériel; et Marie dans une âme immortelle; les martyrs touchaient, pour ainsi dire, les palmes et les couronnes qui les attendaient, les cieux s'ouvraient pour les recevoir; après de courtes épreuves, ils allaient posséder un Dieu rémunérateur; et Marie devait en être longtemps éloignée, languir dans ce lieu d'exil et soupirer après une réunion si désirable; les martyrs enfin, au milieu de leurs supplices, entendaient quelquefois les païens touchés par la grâce, adorer et bénir le Créateur, rendre gloire à sa puissance, abjurer leurs superstitions et leurs préjugés, avouer sans crainte leur changement et se dévouer à toute la cruauté des persécuteurs de la religion; et Marie n'aperçoit qu'un endurcissement presque universel, elle ne voit que des cœurs de pierre, elle n'entend qu'exécutions, que malédictions, que blasphèmes, et l'ingratitude des hommes qu'elle déplore est le troisième tyran, le triple glaive dont son âme est atteinte et que je vous ai d'abord annoncé.

Quand je parle de l'ingratitude des hommes, je n'entends pas seulement cette nation altérée du sang du Juste, cette multitude d'aveugles pour qui le Sauveur demandait grâce dans le temps même qu'ils l'immolaient à leur rage; mais les hommes de tous les siècles qui suivirent celui du déicide et particulièrement les chrétiens dont la Vierge prévoit la perfidie; les plus tristes objets, les plus affreuses images se présentent à son esprit, orné des connaissances les plus sublimes. Cette Vierge par excellence et les délices des cieux; cette Vierge, plus

éclairée que les anges même, et que l'abbé Rupert appelle la Prophétesse des prophéteses, *Prophetrix prophetarum*, perce l'obscurité de l'avenir, et cet avenir redouble sa douleur. L'énormité des crimes dont la terre sera souillée l'étonne et l'épouvante; tant de noirs attentats à la majesté suprême, ses faveurs si mal récompensées, la bassesse, la malice, l'endurcissement du pécheur la plongeant dans la consternation; elle considère, en frémissant, et le prix de la rédemption humaine et le petit nombre d'âmes fidèles à qui le sang d'un Dieu Sauveur, ainsi qu'il s'en plaignait lui-même, pourra devenir favorable, *quæ utilitas in sanguine meo!* (Psal. XXIX.) Ames comparées par l'Esprit-Saint à quelques épis échappés à la main du moissonneur, dans quels sentiments elle considère cette croix, teinte du sang de son Fils; cette croix, si digne de nos adorations et cependant le scandale de tant de peuples, le jouet de l'impie, et l'objet de ses mépris et de ses blasphèmes; le saint nom de Jésus-Christ profané par tant de bouches sacrilèges; le vaisseau de l'Eglise battu par les tempêtes les plus violentes; cette épouse sans tache, calomniée, déchirée, horriblement persécutée par ses propres enfants; plusieurs royaumes rejetant la lumière de l'Evangile, abandonnant les lois heureuses du christianisme pour suivre l'esprit d'erreur et de mensonge; le triomphe du fanatisme et toutes les fureurs de l'hérésie; le ravage qu'elle fait dans le champ du père de famille; l'ivraie étouffant le bon grain de toute part; le déisme, l'athéisme, le matérialisme sortant du fond des enfers pour s'établir dans le monde; les suites et les effets du mauvais exemple; la volupté déchaînée et victorieuse de l'innocence; la dépravation des mœurs; l'injustice et la fraude surprenant, par ses ruses diaboliques, la candeur et la bonne foi; les emportements de la haine et de la vengeance; la vexation, l'oppression et la tyrannie foulant aux pieds les devoirs les plus inviolables et les plus sacrés; l'avarice, toujours cruelle, fermant l'oreille aux soupirs de la langueur et de la misère; la détraction portant le poignard, et quelquefois sous le voile de la compassion, dans des cœurs vertueux ou pénitents, paisibles et sans défiance; notre dureté pour le plus doux de tous les maîtres; l'abus de ses grâces et de ses miséricordes; nos infidélités, nos parjures!... Que sais-je! tout ce que la succession des temps doit enfanter d'horreurs et de monstres passe de l'esprit de Marie jusqu'à son cœur pour en faire le supplice et pour augmenter la rigueur de son martyre. O martyr, s'écrie Tertullien, vous êtes, sans effusion de sang, le plus terrible et le plus parfait! *O martyrium, et sine passione perfectum!*

Arrêtons-nous, mes frères, honorons dans le silence les douleurs de notre Reine, et ne faisons pas de vains efforts pour les dépeindre. Quelque faibles que puissent être mes expressions, j'en ai déjà dit assez pour me faire entendre aux âmes pieuses et remplies

de tendresse pour cette mère affligée : *Da amantem, et sentit, quod dico*. Contentons-nous de mêler nos gémissements à ceux de son cœur rempli de ténèbres, où règne le deuil le plus légitime, où j'aperçois l'assemblage de tout ce qu'il y a de plus douloureux, où je vois gravée en traits de sang l'histoire étonnante du Calvaire, où l'amour le plus vif et le plus juste exerce un empire si rigoureux, où j'admire l'autel de son sacrifice, de tous les sacrifices le plus grand, le plus héroïque, où je lis le bonheur du monde et l'indignité des humains, où j'écoute une voix secrète dont les accents sont si plaintifs, mais si généreux, où la désolation combat avec tant de force contre la fermeté qui s'élève au-dessus d'elle, où la constance de Marie devient enfin triomphante, victorieuse de sa douleur ; c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

S'il n'est rien, mes frères, qui nous touche plus sensiblement, selon la remarque d'un ancien, et qui nous pénètre davantage que la présence d'une personne qui supporte avec courage des disgrâces accablantes et qu'elle n'a pas méritées, quelle doit être votre sensibilité, votre attendrissement à la vue de notre protectrice ! Son martyre dont je vous entretiens, tout ce qui se passe dans ce cœur si ferme et si cruellement déchiré, ce combat continuel de la tristesse et de la crainte avec la confiance et la générosité qui triomphent, exige toute votre reconnaissance et votre retour. C'est pour vous, c'est en votre faveur qu'elle sacrifie sans balancer tout ce qu'elle a de plus précieux. N'en doutez pas, mes frères, la force invincible qu'elle fera paraître au milieu d'un torrent d'afflictions tire sa source de sa tendresse pour nous, que l'Eglise ne célèbre pas moins que ses douleurs. Avant que son chaste sein renfermât le Sauveur des hommes, elle les portait déjà dans son cœur, dit l'abbé Guillaume. Pour les délivrer de la tyrannie des démons, elle n'écoute rien, ne ménage rien, ne réserve rien ; c'est à l'autel de la croix qu'elle veut offrir elle-même l'hostie de paix depuis si longtemps attendue et si désirée ; elle veut encore être spectatrice de son immolation, et manifester en public le prodige de sa fermeté, par conséquent généreuse, inaltérable et bien éloquente ; ranimez, je vous prie, votre attention.

Où portez-vous vos pas, Vierge sainte ! l'affreux événement du Calvaire se passera donc sous vos yeux ? Pourront-ils soutenir le sanglant spectacle qu'on vous prépare. Oui, Messieurs, l'amour, son persécuteur et son tyran, deviendra sa force et son soutien : ses sentiments si conformes aux sentiments de son divin Fils, son ardente charité pour les hommes, son entière soumission aux ordres du ciel la conduisent sur une montagne à jamais célèbre par les mystères de notre salut. Si ses regards n'étaient point frappés par les horreurs du déicide, si le sang de tout ce qu'elle aime ne coulait pas en sa présence, sa douleur serait peut-être

plus modérée, sa confiance plus admirable et sa générosité moins éclatante, inconsolable, mais jamais abattue, elle veut assister au sacrifice de l'innocent Isaac, sacrifie commencé dans le temple, toujours présent, à sa mémoire, objet de tant de soupirs, et sur le point d'être consommé.

Qu'un prince, prêt à forcer une ville réduite aux dernières extrémités, se retire à la hâte avec un frémissent égal à sa surprise, lorsqu'on lui montre, du haut des tours, le glaive levé sur la tête de son fils unique, fait prisonnier dans une sortie ; et, pour employer des images plus intéressantes, que la mère d'Ismaël languissant et qui va s'éteindre ; que cette mère affligée, errante dans le désert, s'écrie avec amertume qu'elle ne peut consentir à voir la mort de son cher enfant : *Non videbo morientem puerum* (Gen., XXI) ; que le Roi-Propète, dans les plus vives alarmes, conjure toute son armée et lui recommande de ménager les jours de son Absalon ; que le plus patient des patriarches, qui ne montre aucune faiblesse et qui bénit le Seigneur, lorsque tous ses biens disparaissent, déchire ses vêtements à la nouvelle imprévue de la perte et de l'extinction totale d'une famille chérie ; que les disciples de l'Homme-Dieu, pleins de ferveur et de zèle avant le temps de l'épreuve, que tout le collège apostolique, dans la frayeur et dans le trouble, prennent la fuite ; que les personnes les plus attachées, que les personnes pieuses qui l'accompagnent avec des lamentations et des sanglots ne puissent regarder que de loin, suivant la remarque d'un évangéliste, les derniers effets de la perfidie du peuple juif ; Marie, toujours constante, toujours inébranlable, ne s'éloignera point de son Fils, elle suivra les traces de son sang, elle s'approchera de l'instrument de notre salut, elle mourra mille fois à la vérité, mais son amour pour nous la ranimera sans cesse. Nous ne la verrons point outrager sa tête et son visage, verser des ruisseaux de larmes, elles peuvent soulager la douleur, qui n'est jamais plus amère que lorsqu'elle est muette : *Non ejulantem cernimus, neque ungue veilentem comas*. Nous ne l'entendrons point éclater en plaintes, faire retentir le Calvaire des malédictions données à Gelboé ; immobile et debout auprès de la croix, elle regarde plutôt le bonheur du monde que les plaies de son Fils expirant. Dans ces plaies ouvertes, et qui se retracent avec tant de vivacité dans son âme, elle envisage la noirceur du crime, et contemple l'asile du criminel. Elle s'offrait, dit saint Ambroise, aux ministres de la cruauté des Hébreux ; elle examinait si, par sa mort, elle pouvait ajouter quelque chose à l'excellence du mystère qui s'opérait ; mais la passion du Sauveur, continue le même, non-seulement suffit à tous les peuples, mais encore est surabondante ; elle était debout, *stabat*, c'est la posture des combattants ; et quels rudes combats n'eut-elle pas à soutenir ; elle était debout, les yeux fixés de temps en temps vers le ciel ; et dans une pareille situation,

cette nouvelle Esther, bien plus puissante que la première, et sur qui la proscription générale ne s'étendait pas, demandait au Roi des rois, avec des instances redoublées, la grâce des coupables, la conservation de son peuple, la vie de ses enfants, à laquelle cette commune mère attachait la sienne : *Dona mihi animam meam, pro qua rogo, et populum meum pro quo obsecro.* (Esth., VII.)

Les intérêts des proscrits étaient les siens, leurs périls ses périls, et les chaînes qui les attendaient, ses propres chaînes ; les soupirs qui sortaient en foule de cette bouche innocente étaient favorablement reçus, et le cri de son cœur montait comme un parfum agréable jusqu'à la Divinité ; elle était debout, *stabat*, cette Vierge bien-aimée, ce miracle de la grâce, cette épouse de l'Esprit-Saint, qui la couvrait encore de son ombre pour la fortifier et l'empêcher de céder à la grandeur de ses peines ; elle était debout, *stabat*, exposée à tous les traits de l'amour céleste, qui ne lui donnait aucun relâche ; elle était debout auprès de la croix pour en recevoir les doux fruits, pour observer tous les mouvements de celui qu'elle mit au monde, pour lui voir détruire le règne du péché, pour nous montrer les trophées de sa victoire, pour implorer et pour attirer sur nous les mérites de son sang adorable, pour recueillir les paroles de vie qu'il prononçait, et les distribuer à toute l'Eglise, pour admirer les rayons du Soleil de justice sur son couchant, pour se transformer en quelque manière dans le Messie, et lui faire ses derniers adieux... Que dis-je, mes frères, et comment ne pas succomber ! Qu'elle s'éloigne enfin, cette mère de douleurs, qu'elle aille gémir en liberté sur la plus grande de toutes les pertes, et que tout s'empresse autour d'elle pour s'unir à ses gémissements. Verrait-elle sans mourir la consommation du plus horrible de tous les crimes ? sa constance n'a-t-elle point assez éclaté ? Non, Messieurs, vous savez qu'elle n'est pas moins inaltérable que généreuse.

Bientôt toute la nature dans le deuil, et remplie d'étonnement et d'effroi, va le manifester par des prodiges épouvantables. L'univers, rendant gloire à son Auteur, semblera, dit saint Léon, pape, refuser de lui survivre et vouloir périr avec lui : nous verrons l'astre du jour se couvrir d'un sombre nuage, perdre les feux qui nous éclairent, les rochers s'ébranler, se ramollir et se partager ; nous verrons le faite du temple s'entr'ouvrir, et la terre chancelante menacer d'une ruine prochaine ses habitants éperdus et consternés ; les tombeaux relâchent les morts qui se raniment, et qui publient et confessent à haute voix la divinité du Messie. Les séraphins se voilent, les anges de paix pleurent amèrement ; et Marie, toujours égale, toujours semblable à elle-même, toujours auprès de la croix, si profondément imprimée dans son âme, ne s'occupe, au milieu de son agonie, qu'à s'intéresser en faveur même de l'ingrate Synagogue qui lui ravit son bien, son trésor, le

roi de son cœur ; qu'à détourner loin d'elle les vengeances du Très-Haut et les foudres qui grondent sur sa tête. Marie, dans l'excès de son accablement et de sa douleur, est disposée à la reconnaître pour sa fille, à la placer dans son sein, dès qu'elle voudra souffrir qu'on l'éclaire, en arrachant de ses yeux le bandeau funeste qui lui cache l'énormité de sa trahison. O bonté sans exemple ! ô constance au-dessus de tous les éloges ! ô douleur de Marie que vous êtes cruelle, mais que vous êtes noble et relevée !

Après tout ce que je viens de vous exposer, qui penserait, mes frères, qu'il lui reste encore plus d'une épreuve à soutenir ? Hélas ! elle touche au moment qui mettra le comble à son affliction, la plaie de son cœur va s'envenimer encore. Du trône sanglant où l'amour conduisit et tient attaché le Sauveur du monde, il adresse à la Vierge les accents d'une voix mourante qui déchirent son sein et ses entrailles. Femme, lui dit-il, *mulier* (car le nom de mère, ce nom si touchant et si tendre pourrait ajouter encore à la rigueur de ses peines), voilà votre fils, *ecce filius tuus* (Joan., XIX), comme s'il lui disait, ainsi que s'exprime un savant interprète, femme vous allez perdre votre fils, il n'est descendu sur la terre que pour la réconcilier avec le ciel. La révolte de l'homme prévaricateur ne pouvait être expiée que par les tourments et les humiliations d'un Dieu fait homme ; il faut qu'il donne sa vie pour la rendre à tous ceux qu'Adam entraîna dans sa chute. *Moritur unus, ut totus inde reviviscat mundus.* Voici l'instant de notre séparation, mais je ne vous quitte pas sans vous laisser un nouveau gage de ma tendresse ; que le disciple que je chéris davantage, que ce fils si privilégié devienne le vôtre, et dans sa personne adoptez tous les peuples de l'univers, *ecce filius tuus.* (Joan., XIX.)

Grand Dieu ! quel dédommagement, quel échange, et par qui pourriez-vous jamais être remplacé ! quels adieux ! quelles paroles, et que la fermeté de Marie est admirable, puisqu'elle se soutient et ne l'abandonne pas, lorsque tout ce qu'elle a de plus cher l'abandonne ! Qu'il serait consolant pour elle de mourir en l'embrassant entre les bras de la croix, et qu'il sera rigoureux de lui survivre. Les souffrances de la mère ne finiront point avec celles de son Fils ; une fureur infernale s'exerce encore sur son corps inanimé ; le glaive sacrilège s'ouvre une voie jusqu'à son cœur, dont celui de Marie est inséparable. A l'aspect de la consommation du déicide, elle adore les desseins de la Providence, elle renouvelle sans cesse son oblation, et dirige de toutes ses forces sur les monstres qui l'environnent, les sources de salut et de grâce qui jaillissent du sacré côté de Jésus-Christ, et dans le même temps elle éprouve une violence, une division intérieure, un déchirement, un supplice que les bouches des hommes sont hors d'état de vous dépeindre.

Les décrets du Tout-Puissant sont remplis : l'amour incarné termine la plus belle de toutes les vies par la plus hideuse de toutes les morts. Que la Vierge ne retienne plus ses larmes ! qu'elles coulent sans contrainte, et que l'Eglise, si justement attendrie et pénétrée de reconnaissance y mêle les siennes. On remet dans ses bras ce même fils qu'elle portait autrefois (que le souvenir en est encore amer !) avec tant de joie et de complaisance : elle voit dans ce fils immolé pour nous, le ciel sans mouvement, la lumière dans les ténèbres, la grâce sans beauté, la source de la vie éteinte, la Divinité sans éclat ; c'est l'ouvrage de l'amour divin : voilà l'autel et le sacrificeur de la victime que Marie tient dans ses mains tremblantes : c'est dans cet état qui touche, émeut et fait frémir les êtres les plus insensibles ; c'est dans cet état qu'elle la présente courageusement au Père éternel, et, surmontant son affliction, elle lui montre les plaies sacrées où notre grâce est écrite ; elle l'offre à nous-mêmes, mes chers frères, et sans interrompre son silence elle nous parle cependant, par sa fermeté, de la manière la plus énergique et la plus frappante.

Cette vertu, pratiquée et si bien soutenue publiquement, et devant la croix, nous invite, en effet, chrétiens, à prendre Marie pour modèle, à la suivre dans toutes ses démarches. Quoique l'innocence et la pureté de son âme fussent au-dessus de celles des anges, le Seigneur vouloit qu'elle épuisât tout ce que la douleur a de plus vif et de plus sensible, non-seulement pour former en elle les traits d'une plus grande vraisemblance avec lui-même ; mais encore pour être notre guide et notre exemplaire : c'est dans le sein de la croix qu'elle puise ce courage supérieur à son affliction inexprimable, et c'est à la même croix qu'elle nous invite à recourir dans la tentation et dans tous les revers de cette vie, environnée de mille écueils, exposée aux tempêtes du monde, au milieu de cet océan dont les flots, violemment agités, menacent sans cesse notre vie spirituelle. Fixez vos regards sur un Dieu Sauveur, consultez ses plaies, suivant le conseil d'un Père de l'Eglise, ces astres propices, vainqueurs des ténèbres, et qui ne brillent à nos yeux que pour nous montrer le port et nous y conduire.

Ecoutez, mes frères, la voix de Marie, si zélée pour nos intérêts, et qui nous rassemble devant l'instrument de notre salut pour nous instruire et nous rendre heureux. Elle va nous dire, et quel cœur pourrait n'être pas touché des empressements d'une mère si bienfaisante ; elle va nous dire que la croix n'est redoutable qu'aux âmes timides et languissantes qui ne l'envisagent que de loin, et qui n'osent s'en approcher ; mais qu'elle est légère et très-consolante pour les âmes fermes qui la suivent amoureusement et font gloire de la porter ; elle ajoutera que vous apprendrez auprès de ce bois si respectable à lui faire hommage de vos dis-

grâces et de vos souffrances, à posséder sans orgueil, et selon les lois du christianisme, la bonne fortune ; à soutenir la mauvaise sans impatience et sans murmure. Elle va nous dire que l'adversité, la tribulation, ce rude chemin que vous parcourrez, ce chemin semé de ronces et d'épines, est une voie sûre qui vous conduira dans la patrie ; que le Seigneur compte parmi ses amis tous ceux qu'il éprouve et qui n'écoutant que la voix de la religion, en enfants dociles, reçoivent les coups du meilleur des pères, qu'il les purifie pour les couronner, et que leurs regards ne doivent tomber que sur la grandeur de la récompense. Leçons salutaires, instructions divines, ne sortez jamais de nos esprits !

Temple et sanctuaire de la Trinité que j'adore, arche favorable, étoile mystique, asile et refuge des plus grands pécheurs, Mère de mon Dieu, notre protectrice et consolatrice, Vierge gémissante, et dont la douleur combattit en vain contre sa constance que rien ne peut vaincre, ouvrez-moi le sein de votre tendresse, recevez mes larmes, que le repentir les fasse couler : *Fac me vere tecum flere*. Que le signe auguste devant qui je parle soit l'unique source de mes pleurs sincères, afin qu'ils se mêlent au sang adorable dont la terre est teinte. Qu'un Dieu rédempteur, oubliant sa gloire pour de vils esclaves, et se soumettant à l'ignominie de la croix, soit le seul objet de mes regrets : *Crucifixo condolere*. Ah ! tout ce qu'il fit pour l'homme coupable, ce qu'il fait encore et ce qu'il veut faire sera pour toujours gravé dans mon cœur ; jamais l'inconstance et la lâcheté qui mettraient le comble à des rébellions, à des attentats que je ne pourrai jamais assez déplorer, ne pénétreront jusqu'à mon âme ; la reconnaissance et la douleur en partageront tous les mouvements, et mon dernier soupir sera, Vierge sainte, un soupir d'amour et de pénitence, *donec ego vixero*. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON IX.

SUR LA GLOIRE.

Pax vobis. (Luc., XXIV.)

La paix soit avec vous.

Qu'elle est désirable et délicieuse cette paix que le Seigneur, dans les jours de sa gloire et de son triomphe, donne à ses apôtres, et qu'il accorda de tout temps aux âmes choisies qui se consacrent à son service. Au milieu de leurs plus rudes épreuves et de toutes les contradictions et les persécutions que le monde suscite à tout ce qui le méprise ou qui l'abandonne, elles jouissent sur la terre d'une félicité constante ; elles goûtent dans leur retraite, et loin du tumulte du siècle, toutes les douceurs inséparables d'une vie innocente et pure, elles envisagent avec transport le terme prochain de leurs travaux, et vivent dans la ferme assurance qu'ils seront bientôt couronnés par la possession de leur Dieu, du souverain bien après lequel elles soupirent

avec tant d'ardeur. Tels sont les avantages de la vertu, tandis que les amateurs du monde, ces chrétiens insensés qui se livrent aux désirs de leur cœur, et qui sacrifient les droits de la sagesse aux espérances dont le monde les flatte, et qui ne furent jamais remplies, passent leurs jours dans le trouble et l'agitation : mille sources d'inquiétude se répandent sur leurs âmes, et les remplissent d'une sombre tristesse que l'ivresse du plaisir ne peut entièrement dissiper ; l'aimable paix qu'ils cherchent les fuit sans cesse ; les nuits les plus tranquilles deviennent quelquefois pour eux des nuits cruelles, et la clarté qui réjouit toute la nature les retrouve dans l'abattement et l'amertume ; ils sont en proie au remords dévorant, et ne recueillent enfin que des fruits de malédiction et de mort.

Considérons attentivement la destinée du pécheur et celle du juste, fixons nos yeux sur l'une et sur l'autre : ces deux tableaux, quoique très-opposés, nous deviendront utiles et salutaires. Le premier nous découvrira le vide et le néant du monde qui nous caresse pour nous trahir. Le second nous fera connaître le prix et la beauté de la vertu, qui ne nous afflige que pour nous couronner : vous attendez mon dessein.

Héritiers du royaume céleste, méprisez donc une gloire mondaine qui ne peut que vous rendre malheureux, vous le verrez dans le premier point.

Appelés à la fin la plus noble, n'aspirez donc qu'à la divine gloire, qui peut seule faire votre bonheur, c'est le sujet de ma seconde partie.

La frivolité du bonheur terrestre vis-à-vis de l'excellence de la félicité chrétienne, voilà tout le plan de ce discours.

Esprit de lumière et de vérité, rendez ce peuple docile à votre parole et soutenez la faiblesse du ministre qui l'annonce : c'est par l'entremise de Marie que nous demandons cette grâce. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, mes frères, rien de plus noble, rien de plus digne que la destinée que Dieu vous prépare ; vos prétentions sont si glorieuses, qu'elles vous élèvent, même dès cette vie, au-dessus de tout ce qu'on voit sur la terre. Le jour de votre régénération spirituelle, vous fûtes revêtus, dit saint Léon, du caractère de la royauté, le signe de la croix et l'onction sacrée firent de vous tous autant de souverains : *Omnes in Christo regeneratos crucis signum efficit reges.*

Que si, dans cette vallée de larmes, la grâce du baptême vous couronne ; si parmi les rigueurs de cet exil, vous conservez toujours les précieuses marques de votre origine, quel est le bonheur qui vous attend dans la céleste patrie où les diadèmes qui ceindront vos têtes seront incorruptibles, où votre règne n'aura d'autres bornes que celles de l'éternité. Convaincus de la noblesse et de l'excellence de vos âmes, ne prenez-vous point des sentiments qui y répondent ?

ORATEURS SACRÉS. LV.

vos yeux se laisseront-ils encore éblouir par le faux éclat d'un monde ennemi de votre félicité, d'un monde qui récompense si mal les empressements de ses lâches esclaves, qui leur promet beaucoup, et ne leur tient rien, qui les abandonne après une longue séduction. Ces hautes espérances, ces promesses infailibles, ces richesses infinies, cette gloire à jamais durable seraient-elles donc sacrifiées au bonheur chimérique du monde, dont j'entreprends de vous désabuser ? Et pour ne pas m'écarter de l'ordre ordinaire, je vous prie de considérer avec moi qu'on le poursuit, ce faux bonheur, avec inquiétude, qu'on en jouit avec amertume, qu'il disparaît avec rapidité. Que de motifs pour vous le rendre méprisable !

Nous voulons tous être heureux, c'est un sentiment que la nature imprima dans nos cœurs, et dont rien ne saurait affaiblir la vivacité ; nos âmes, dont la destination est si relevée, ne soupirent et ne peuvent même soupirer qu'après leur bonheur ; mais la plupart des hommes se trompent grossièrement dans le choix des moyens qui nous y conduisent ou nous en éloignent. Entraînés par une pente naturelle et par un penchant funeste que fortifient l'éducation et le mauvais exemple, ils prennent aisément le change, et se promettent de trouver dans des objets terrestres et périssables cette félicité qu'ils ambitionnent : la voie du monde, brillante et magnifique en apparence, enchante leurs regards, et leur fait bientôt oublier les oracles du Rédempteur et les maximes de son Évangile : c'est ainsi qu'ils ne se souviennent plus de la dignité de leur âme, appelée à la plus haute fortune, et qu'ils se dégradent honteusement dans la poursuite des honneurs ou des plaisirs frivoles du siècle.

Les troubles et les chagrins inséparables d'une vie ambitieuse ou voluptueuse, la violence de tant de désirs différents qui se succèdent les uns aux autres, et que saint Augustin compare à des épines piquantes, le soulèvement des passions qui les agitent, les horreurs de la jalousie qui les déchirent, les obstacles perpétuels qui traversent leurs projets, les injustices et les trahisons qu'ils essuient, tout cela ne devrait-il pas les dé tromper et dissiper l'illusion fatale qui les conduit à leur perte ? Peuvent-ils se dissimuler à eux-mêmes la vanité de leurs prétentions ? Peuvent-ils ignorer que le monde, en leur montrant de loin tout ce qu'il a de plus imposant, ne travaille qu'à les séduire ? Non, mes frères, mais ils aiment la séduction, ils évitent une lumière importune qui pourrait seule les ramener ; ils ne veulent pas approfondir des vérités désagréables, mais salutaires, qui les rappelleraient à la modestie, à l'humilité du christianisme ; il faudrait renoncer à des projets de grandeur qui les occupent uniquement, renoncer à l'esprit de cupidité dont ils sont le jouet et les esclaves, regarder sans envie l'élévation de leurs frères qui sont nés pour leur commander, et se contenter de l'état où les fit naître la Providence.

Or, c'est ce que le mondain appelé par saint Prosper un ver insolent, un peu de cendre orgueilleuse, ne veut point entendre, il aime mieux marcher dans des routes chagrinentes et malheureuses, pour me servir de l'expression du Prophète, *contritio et infelicitas in viis eorum* (Psal. XIII.) Tantôt je le vois s'épuiser à la recherche des dignités mondaines, immoler le repos de sa vie à l'espérance incertaine de les posséder, offrir de rampants hommages à ceux qui peuvent en faciliter l'acquisition, étudier leurs penchants, s'assujettir à leurs goûts, souvent opposés aux siens, encenser leurs passions, essayer leurs inégalités et leurs caprices, dévorer, sous un front serein et la rage dans le cœur, des rebuts amers, et se soumettre enfin à leur indigne esclavage.

Tantôt, dévoré par un amour profane, il se répand en plaintes, en regrets, il s'irrite contre les obstacles que la pudeur oppose au dérèglement de son âme, et paraît inconsolable de voir méprisée une passion non moins funeste à celle qui la partage qu'à celui qui l'inspire. Quelquefois surmontant, sacrifiant les inclinations les plus tendres, il abandonne le lieu de sa naissance et tout ce qu'il a de plus cher, et se condamnant à des travaux pénibles, à tous les ennuis d'un long exil, il se confie à cet élément si redoutable qui trompe tous les jours l'attente des hommes, et qui les ensevelit dans son sein. A la merci des vents et des orages, à travers mille écueils et mille périls, il se rend dans des climats éloignés pour en rapporter un peu de boue que le soleil a colorée.

O ambition! ô cupidité, s'écrie saint Bernard, cruelle ennemie de la tranquillité des mortels, jusques à quand exerceras-tu sur eux ta tyrannie? N'auront-ils jamais le courage de secouer le joug accablant que tu leur imposes? Ne découvriront-ils jamais le venin caché sous l'appât qui les attire? Eh! comment peux-tu plaire à tant de cœurs dont tu fais et feras toujours le supplice! *O ambitio! quomodo omnes torquens, omnibus places!*

Pensez-vous, aveugles que vous êtes, pensez-vous trouver ce bonheur dans un séjour tumultueux, où les douceurs de la paix sont inconnues, où l'on se fait à soi-même une guerre continuelle, où de noires ténèbres vous environnent, où nous ne voyons que des captifs volontaires qui traînent leurs fers, et qui ne sont jamais plus à plaindre que lorsqu'ils n'en connaissent pas tout le poids. Espérez-vous le trouver, ce bonheur, dans une terre sauvage et qui ne produit que des fruits empoisonnés, dans une région de mort et tant de fois foudroyée par le Seigneur : *Vitam beatam queritis in regione mortis, non est ibi*. Non, vous ne l'y trouverez pas, cette félicité si désirée : serait-elle le prix d'une vie toute païenne? Vous aurez beau vous applaudir d'avoir acquis, par la rigueur et l'assiduité de vos travaux, ces biens fragiles et si chèrement achetés, vous n'en serez que plus misérables, et vous nous avouerez en gémissant, si vous êtes de bonne foi, qu'après avoir poursuivi le chimérique

bonheur du monde avec inquiétude, vous en jouissez avec amertume.

Tel est, en effet, le sort des biens terrestres; leur possession, comme le remarque saint Grégoire de Nazianze, fut de tout temps un signe trompeur de la félicité; on les regarde avec une espèce d'adoration avant d'en être le maître. En êtes-vous possesseurs, vous accuserez bientôt la fortune d'être perfide dans ses présents? Le dégoût suit de près la jouissance; on a travaillé beaucoup, on n'a pas craint de supporter toutes les rigueurs des saisons, on a mis tout en œuvre pour obtenir Rachel, et Lia devient votre partage; figure naturelle de l'état des mondains, dont on croit l'ambition rassasiée par le succès de leurs entreprises et de leurs démarches. Au milieu de leur prospérité, dans le sein même de l'abondance, leurs désirs, loin de s'éteindre, s'animeront davantage; ils oublieront bientôt ce qu'ils ont déjà, pour ne penser qu'à ce qu'ils n'ont pas encore. L'oracle divin nous assure qu'ils sentiront leur cœur se resserrer, s'enflammer de plus en plus, et nourrir de secrètes peines qui troubleront toute la douceur de leur destinée. On voit une expression fidèle de leurs sentiments les plus cachés dans ces paroles que le prophète met dans leur bouche : Que notre erreur fut grande! nous nous flattions que nos soins et nos travaux seraient couronnés par une agréable tranquillité, nous comptons sur un bien délicieux, sans lequel tous les autres doivent être comptés pour rien, sur la paix de l'âme si désirable. Inutilement l'appelons-nous avec ardeur, elle méconnaît notre voix et fuit loin de nous : *Expectavimus pacem et non venit*. Il nous semblait que dans l'affluence des richesses nous trouverions le repos et le délassement de nos cœurs et de nos esprits depuis si longtemps agités; et voilà de nouveaux troubles et de nouvelles inquiétudes qui s'en emparent. *Expectavimus pacem et non venit, quævivimus bona, et ecce turbatio*. (Isa., XVII.)

Et c'est ici où je reconnais, à des traits bien sensibles, une miséricordieuse Providence qui ne se lasse point de nous ménager des ressources pour le salut au milieu de nos égarements et de nos désordres; qui, par ces agitations et ces combats continuels que nous éprouvons au dedans de nous-mêmes, nous avertit de refuser notre confiance et notre amour à des objets si peu dignes de nous et si frivoles; en vain chercherons-nous la paix dans les charmes et la variété des plaisirs que peuvent nous procurer les richesses. Le néant et le mensonge pourraient-ils rassasier des cœurs créés pour un bonheur immortel? Ils ne goûteront qu'une joie superficielle, elle les environnera, mais elle ne pourra les pénétrer. Il n'appartient qu'à l'être suprême qui les forma d'en remplir l'immense capacité.

Un docteur de l'Eglise et des plus fameux, qui se laissa malheureusement entraîner par les saillies d'une jeunesse fatale d'ordinaire à l'innocence, remerciait chaque jour le Seigneur de tous les remords dont son âme fut

déchirée. Que vos bontés, disait-il à ce bon Maître, ont admirablement éclaté sur moi ! Que les plaintes et les reproches de la conscience justifient bien votre tendresse pour le pécheur qui vous évite et que vous recherchez si constamment. Tandis que je me plongeais en aveugle dans des plaisirs criminels que je déplorerais toute ma vie, vous éloignâtes de moi l'esprit d'endurcissement, vous ne permites pas qu'une funeste sécurité m'entraînât dans les derniers malheurs. Votre grâce me poursuivait en tous lieux, je n'étais jamais d'accord avec moi-même, je soupirais, je gémissais, mille amertumes se mêlaient à tout ce que la volupté pouvait m'offrir de plus attrayant.

Encore une fois, mes chers frères, ni les biens de la terre, ni les plaisirs, ni les honneurs, ni les prééminences n'établiront point le règne de la paix dans vos cœurs. Souvenez-vous du favori célèbre qui voyait le seul trône de son maître au-dessus du sien, devant qui tout baisait la poussière ; élevé au plus haut point de grandeur où puisse parvenir un sujet ; arbitre de la destinée d'un peuple innombrable : dans ce degré de gloire et d'élévation, il ne pouvait cacher le trait honteux qui l'avait blessé. Un seul Israélite, objet si vil aux yeux d'une nation incircconscie, un seul homme qui refusait de fléchir devant l'idole adorée de toute la Perse, portait dans son âme le trouble et le désespoir. Son aspect sévère et pénitent le pénétrait d'effroi ; il avouait à ses courtisans que son image importune le tourmentait dans le sommeil même.

Peut-être m'opposerez-vous l'extérieur ouvert, l'air satisfait des grands du siècle ; peut-être me direz-vous que la sérénité se peint sur leur front, que dans leurs yeux brille une vive joie qui tire sans doute sa source de la paix du cœur, et qu'on les voit se livrer sans contrainte aux plaisirs qui se présentent en foule et qui les préviennent.

Et moi, je vous répondrai que je déplore votre crédulité, et moi qui ai pour garant des vérités que j'annonce le divin Scrutateur des âmes, je continuerai de vous opposer à mon tour ses oracles et ses décisions sacrées. Ne vous y trompez pas ; tel dont vous enviez le bonheur qui n'est qu'apparent, paye avec usure quelques moments rapides qui l'enchangent. En proie à de noirs soucis, il se dit mille fois à lui-même : Non, je ne suis point heureux. *Iste quem beatum credis sæpe dolet, sæpe suspirat.* La voix de sa conscience alarmée se déclare contre lui, l'étonne, le consterne, le frappe, lui arrache l'aveu de sa misère. Il pourrait nous adresser ces paroles de Tobie, affligé par la perte de la vue. *Puis-je être sensible à la joie, lorsque je marche dans les ténèbres, lorsque je ne jouis plus de la lumière des cieux (Tob., V),* c'est-à-dire, et le moyen d'ouvrir mon cœur aux mouvements d'une allégresse constante, tandis que j'erre tristement dans l'obscurité du crime, et que je suis dans la disgrâce de celui qui peut seul faire ma félicité. Ce prétendu bonheur du monde à qui j'ai tout sa-

crifié, je n'en jouis qu'avec amertume, et ce qui met le comble à mon infortune, c'est qu'il s'écoule avec une rapidité sans égale.

Je n'entreprendrai point de vous convaincre de sa courte durée : les changements continuels que nous offre le théâtre du monde, ces révolutions éclatantes dont vous êtes spectateurs, ces titres pompeux, ces riches possessions, ces trésors qui passent des pères aux enfants, et quelquefois à des mains étrangères, tout cela vous parle avec plus de force que je ne puis faire, et vous dit que le bonheur du siècle, quelque éblouissant qu'il puisse être, n'a rien de stable et de solide. *Quæ possit esse felicitas cum sit somnio similis.* Semblable à des songes flatteurs dont l'illusion se dissipe et s'évanouit dans quelques moments, il disparaît de même, et nous échappe malgré tous nos efforts ; rien n'est en état de l'arrêter et de le fixer. Aussi l'esprit de vérité nous assure que l'orgueil du mondain, s'élevât-il jusqu'aux cieux, portât-il sa tête audacieuse au milieu des nues, du faite de sa gloire il se verra bientôt précipité dans un abîme de confusion et d'ignominie. A tous ses jeux, à son opulence, aux plaisirs criminels qu'il se permet, succéderont les horreurs du tombeau ; la mort, éloignée de lui d'un seul degré, pour parler le langage de l'Ecriture, s'appête à le franchir, et se saisira sans pitié de ces victimes couronnées de roses, et qu'elle laisse engraisser pour le jour prochain du sacrifice. Ce souvenir amer et douloureux jetait dans l'abattement et la consternation les païens mêmes. *Sollicita cogitatio hæc... Quandiu.*

Serai-je longtemps environné de cette foule d'adulateurs empressés à lire dans mes yeux, à prévenir tous mes désirs, à me prodiguer des louanges intéressées ? *Quandiu ?* M'applaudirai-je longtemps encore de posséder une fortune riant qui me met en état de pouvoir tout ce que je veux ? Me sera-t-il longtemps permis de ne consulter que mes penchants, de ne reconnaître d'autre loi, de me livrer sans réserve aux attraites de la volupté ? *Quandiu ?* L'air, la terre, la mer, toute la nature semblera-t-elle longtemps encore produire pour moi seul tout ce qu'elle a de plus exquis et de plus rare ? *Quandiu ?* Gouterai-je longtemps encore les douceurs de cette alliance honorable qui fit le désespoir de mes rivaux ? Verrai-je encore longtemps ma maison appuyée et soutenue par une nombreuse et florissante postérité, qui fait toute ma joie et mes complaisances ? *Quandiu ?* Suivi d'un cortège superbe, me donnerai-je longtemps en spectacle à ma patrie, étalerai-je fastueusement toute ma grandeur aux yeux de mes concitoyens ? *Quandiu, quandiu ?* Hélas ! ce sera pour bien peu de temps. Les fleurs qui parent ma tête vont se flétrir : mon bonheur tend rapidement à sa fin, et peut-être le plus doux moment de ma vie sera suivi de celui de son terme. *Sollicita cogitatio hæc quandiu.*

Voilà le langage et les réflexions d'un sage romain. Conduit par la seule raison, il s'affermissait dans l'amour d'une stérile sagesse

et dans un mépris philosophique pour tout ce qui n'a qu'un état fragile. Qu'eût-il donc pensé, qu'eût-il pu dire, si comme nous, élevé à l'ombre du sanctuaire, nourri de la parole évangélique, éclairé par la lumière de la foi, il eût jeté les yeux sur les jours anciens, sur les années éternelles dont parle le Roi-Prophète; s'il eût été persuadé des suites horribles qui terminent une vie déréglée; s'il n'eût pu douter que la gloire et le bonheur du siècle dont on abuse sont la mesure de l'opprobre et des supplices destinés aux mauvais chrétiens. Aujourd'hui tout leur rit, tout cherche à leur plaire; l'or éclate dans leurs palais; on y découvre partout les raffinements du luxe et de la mollesse, et demain vous y verrez régner le deuil et la désolation; au lieu de ces cris de triomphe, de ces chants d'allégresse dont ils retentissaient la veille, les plaintes et les sanglots s'y feront entendre. Aujourd'hui on craint leur approche, on ne les aborde qu'avec des soumissions profondes; on est attentif à ménager leur délicatesse, et demain on les cachera dans les entrailles de la terre pour y devenir la proie de la corruption et des insectes: on arrosera leurs tombeaux de quelques larmes, souvent suspectes; on leur élèvera quelques mausolées qui ne publieront que leur faiblesse et leur impuissance; on écrira sur le marbre l'histoire d'une vie ambitieuse qui les a perdus; on s'entretiendra pendant quelques jours du rang qu'ils tenaient dans le monde; ils feront encore un peu de bruit après leur mort, mais enfin leur mémoire s'ensevelira dans leur sépulcre: *Periit memoria eorum cum sonitu.* (Psal. IX.)

O vous donc, qui donnez des lois aux nations, grands du siècle, dieux de la terre, monarques, empereurs, ne vous laissez pas éblouir, vous crie saint Grégoire de Nazianze, par l'éclat de la pourpre qui vous distingue et qui vous rend si redoutables; apprenez que le jour n'est pas loin où la mort vous en dépouillera violemment pour vous précipiter dans le cercueil.

Que vous la méprisiez, cette pourpre, grande reine dont le souvenir vivra jusqu'à la consommation des siècles, vous qui, tirée d'un état obscur pour partager le trône d'Assuérus, y portâtes une modestie inaltérable! Seigneur, Dieu d'Israël, vous le savez, disiez-vous (car je ne crains pas de vous prendre à témoin de la candeur et de la sincérité de mon âme); vous le savez, si jamais l'orgueil du diadème aveugla mon cœur. Il se plaint au contraire de la cruelle nécessité des bienséances que je dois au rang où vous m'avez placée. *Tu scis, Domine, necessitatem meam.* (Esther, XIV.) Les plus beaux jours de ma vie sont ceux où, rendue à moi-même, séparée d'une cour profane, renfermée dans l'intérieur de mon palais, environnée des vierges israélites, je puis en liberté répandre mon âme en votre présence, et fouler aux pieds cette pompe, ce faste, ce luxe, et toutes les marques d'une gloire dont je connais toute la fragilité. *Tu scis, Domine, necessitatem meam et quod abominer signum*

superbiæ et gloriæ meæ. (Ibid.) Ainsi s'exprimait cette pieuse princesse, remplie de l'esprit de la loi nouvelle pendant le règne de l'ancienne! Que son exemple nous touche et nous ramène. Héritiers du royaume céleste, méprisez donc une gloire mondaine qui ne peut que vous rendre malheureux; je viens de vous en montrer les écueils; il me reste à vous offrir un tableau bien plus consolant. Appelés à la fin la plus noble, n'aspirez donc qu'à la divine gloire qui peut seule faire votre bonheur. C'est ma deuxième partie.

SECONDE PARTIE.

Plus une fin est noble et relevée, dit saint Ambroise, plus les désirs qui nous portent vers elle doivent être animés, plus les efforts que nous employons pour y parvenir doivent être puissants et redoublés. Toujours présente à notre imagination, elle adoucit ou plutôt rend aimables les peines et les travaux qui sont comme autant de degrés qui nous y conduisent. Une âme généreuse ne peut que les mépriser, puisqu'elle n'ignore pas que la difficulté de la conquête rendit toujours plus agréable et plus sensible la douceur du triomphe.

Or, mes frères, quelle fin plus noble et plus digne de vous puis-je proposer à votre ambition, que la félicité chrétienne dont le Sauveur vous a préparé la voie? Quelle gloire pourrait-on faire briller à vos yeux qui ne fût entièrement obscurcie par l'éclat de celle qui vous est promise? Il s'agit de faire le plus grand, le plus précieux de tous les gains, de posséder l'Etre-Suprême qui vous donna des droits incontestables sur son royaume, de vous unir intimement au principe de toute perfection, de toute beauté, de jouir à jamais de ses richesses inépuisables. Ah! si vous êtes justes, raidissez-vous, fortifiez-vous contre les obstacles que le monde et le tentateur vous présentent; et si vous êtes pécheurs, détournez au plus tôt vos pas des sentiers malheureux où vous êtes engagés, pour courir après le seul et véritable bonheur. Qu'il est différent de celui dont je tâchais de vous dépeindre la vanité! Nos cœurs ne sont point agités dans sa poursuite, ni troublés dans sa jouissance, ni trompés par sa fuite rapide; les plus nobles caractères l'embellissent, sa recherche est toute consolante, sa possession d'une douceur inexprimable, sa durée n'a point de bornes; triple avantage que j'oppose à la fausse gloire du siècle, et qui doit ranimer votre ferveur et votre zèle.

Quand je dis que la recherche de la félicité chrétienne est douce et consolante, je ne prétends point ôter à la mortification, à la pénitence qui nous la ménagent, ce qu'elles ont de rude et d'austère. Je n'ai garde d'élargir la voie étroite, et, par des pieuses exagérations, vous donner de la vertu des idées qui la feraient rougir; elle a, je l'avoue, ses croix et ses épines; on ne peut suivre ses étendards sans lutter avec une nature gâtée, sans combattre des vas-

sions qui s'emparèrent de nous presque en naissant, et qui ne s'éteindront qu'avec nos vies. Je veux seulement vous faire entendre que, malgré les épreuves et les traverses inséparables de la condition humaine, malgré cette foule d'ennemis extérieurs ou domestiques qui conspirent contre nous, le vrai disciple de la croix se maintient dans le calme, conserve l'égalité de son âme, et, parmi les horreurs de la guerre, goûte les charmes de la paix. Chaque pas qu'il fait vers la perfection, chaque victoire, chaque violence l'approche du terme de ses peines. La carrière s'abrège insensiblement, et le prix réservé pour le vainqueur se découvre. Le même Dieu qui, dans le désert, veillait sur les Israélites et les conduisait sous le symbole d'un brillant nuage, l'éclaire, le guide, le soulage dans sa course, et lui promet intérieurement d'être toujours le soutien et l'appui de sa faiblesse. Il sait que son Sauveur aime et favorise les cœurs droits et reconnaissants. Convaincu de la magnificence du Maître auquel il a consacré son service, rempli d'une ferme confiance, consolé par l'onction de la grâce, rien n'est capable de le rebuter et de l'effrayer. Que la pénitence se présente avec toutes ses rigueurs, il s'y soumet sans plainte et sans murmure. Victime obéissante et paisible, il supporte même avec joie tout ce qu'elle semble avoir de plus épineux ; et tandis que le lâche chrétien ne peut la regarder sans frémir, tandis qu'elle lui paraît horrible et tout hérissée, l'autre, au contraire, ne voit en elle qu'une charitable protectrice, attentive à réprimer ses penchants, à modérer le feu de ses passions, à purifier son cœur, à lui ménager l'entrée du séjour de la félicité qu'il espère.

Si le monde, jaloux de la fermeté de ces âmes héroïques, emploie pour en triompher les contradictions et les insultes ; s'il lance sur les serviteurs de Dieu ses traits les plus aigus et les plus malins ; s'il donne les noms les plus odieux à leur piété qui le condamne ; s'il les accable d'opprobres, d'outrages, de malédictions, nous les verrons bientôt s'élever au-dessus d'eux-mêmes, sacrifier au Seigneur les intérêts les plus chers, se réjouir d'être trouvés dignes de souffrir pour la gloire de son nom, et bénir des épreuves et des disgrâces qui seront si libéralement récompensées.

Inutilement, ce monde pervers qui ne peut les décourager et les abattre par la persécution qu'il leur fait, entreprend de les amollir et de les gagner par le séduisant étalage de ses plaisirs ; aussi peu touchés de sa faveur que de sa disgrâce ; de la même main dont ils affligent une chair déjà soumise à l'esprit, ils repoussent les dons empoisonnés qu'il leur offre.

Que tes sectateurs insensés, que les partisans de tes détestables maximes, disent-ils avec saint Augustin, fassent consister leur bonheur dans les charmes d'une vie sensuelle ; qu'ils boivent à longs traits dans la coupe de l'iniquité ; qu'ils s'enivrent de ces

voluptés cruelles qui, flattant le corps, donnent la mort à l'âme, *bibant alii mortiferas voluptates*, nous ne marcherons point sur leurs traces. Nous sommes insensibles à des douceurs passagères et suivies d'un repentir éternel ; nous ne connaissons d'autre félicité sur la terre que la paix du cœur, fruit précieux de l'Esprit-Saint et d'une conscience pure et sans tache. Aux amusements périlleux du siècle, on nous verra toujours préférer les divers exercices de la mortification chrétienne, qui seule peut nous donner un caractère de ressemblance avec Jésus-Christ, divin modèle qui nous invite si tendrement à le suivre, et que nous n'abandonnerons jamais. *Bibant alii mortiferas voluptates, portio calicis mei Dominus est.*

Ainsi, sous des habits lugubres, sous le cilice et la cendre, dans l'obscurité même des cloîtres et des déserts, ils coulent des jours sereins et tranquilles. Les gémissements qu'ils poussent vers la montagne sainte et les larmes qu'ils répandent ne sont pas sans douceur. L'Apôtre des nations en arrosait autrefois ses chaînes, s'écriant que la joie dont son âme était pénétrée redoublait à mesure que ses tourments se multipliaient davantage. *Superabundo gaudio.* (II Cor., VII.) Les martyrs, remplis d'amour et de zèle, dans les transports d'une divine allégresse, couraient à l'échafaud avec un empressement, avec une ardeur qui confondaient les princes païens, ces implacables ennemis de la religion, et sans remonter jusqu'aux premiers siècles, plusieurs saints, dans ces derniers temps, épuisés, desséchés par les austérités et les veilles, plusieurs saints qui n'avaient presque plus la figure humaine, suppliaient le Tout-Puissant de modérer l'excès de ses grâces et de ses faveurs dont ils ne pouvaient soutenir l'abondance et toute l'impétuosité, si j'ose me servir de cette expression.

Je sais que je parle un langage étranger à ces âmes qui passent leurs jours dans l'assoupissement du crime et dans les préjugés les plus déplorables ; mais il en est aussi qui, dans la tribulation et l'adversité, dans l'accomplissement exact des devoirs prescrits par le christianisme, éprouvent heureusement combien la sagesse et la vertu sont aimables et rendent un secret témoignage aux vérités que je vous prêche. L'espoir d'une récompense prochaine leur rend tout facile. Et qu'est-ce qui pourrait les intimider lorsqu'ils considèrent les plaies imprimées sur le corps adorable de notre Sauveur, son sang et sa croix qui sont comme le doux gage et les garants de notre bonheur : *Tenemus mortem Christi, tenemus sanguinem Christi.* Seront-ils les maîtres de leurs transports en se souvenant que la voix de l'époux les appellera bientôt aux noces célestes ; que les cieux s'ouvriront pour les recevoir, et qu'ils parviendront enfin à cette gloire dont la recherche est si consolante et la possession inextinguible. Séjour fortuné, palais du Tout-Puissant, céleste Sion, qui pourrait dépeindre les délices et les beautés que tu renfermes

dans ton enceinte? On peut soupirer après ces biens infinis, on peut les mériter et les acquérir, mais on ne pourra jamais les comprendre et les exprimer. C'est un secret divin impénétrable à l'esprit de l'homme et qui ne sera révélé qu'aux âmes constantes qui sèment dans les pleurs pour recueillir dans l'allégresse. C'est un mystère que les bouches des anges mêmes ne développeraient qu'imparfaitement. Adorons-en la profondeur, ne faisons pas de vains efforts pour percer les ombres respectables qui nous le cachent : il n'appartient qu'à la main de Dieu de les dissiper. Qu'il nous suffise de vous dire que toutes les grandeurs visibles et réunies ensemble ne seront jamais qu'un léger écoulement de l'excellence des invisibles ; que les différentes beautés répandues sur la surface de la terre, l'ordre admirable qui règne dans l'univers, l'éclat du soleil qui charme nos yeux, celui des pierres précieuses qui les éblouissent, l'assemblage des trésors de tous les princes, ces spectacles pompeux qui vous enchantent, ces fêtes superbes où se déploie tout ce que l'art et le goût peuvent inventer de plus recherché, tout cela sans doute ne sera jamais qu'un crayon grossier, qu'une image informée de la magnificence du séjour céleste qui renferme toute sorte de biens, et d'où tous les maux qui nous assiègent de toutes parts seront éternellement exclus.

Soleil de justice, souverain des cieux, Sauveur des hommes, quelles richesses, quelles voluptés, quels honneurs, quels triomphes destinez-vous aux chrétiens fidèles ! Il est donc vrai que les saintes rigueurs de la pénitence et les larmes qu'elle fait couler de leurs yeux seront bientôt changées en des torrents d'une joie incompréhensible, en un poids immense de gloire, en une paix parfaite, en une félicité sans mesure. Il est donc vrai que des trônes élevés par vos mains les appellent et les entendent ; qu'ils entendront cette divine harmonie, ces concerts mélodieux, ces cantiques de bénédiction et de louange qu'on ne se lasse point de redire. Il est donc vrai qu'ils se mêleront à vos anges qui vous font hommage de leurs couronnes ; qu'ils seront comptés parmi votre peuple choisi ; que vous deviendrez leur héritage ; qu'ils porteront l'auguste titre de vos amis sans pouvoir le perdre.

Heureux habitants de la terre de promesse, que votre sort est désirable et digne d'envie ! que votre destinée est glorieuse ! Le Rémunérateur de la vertu, le Consommateur de la foi vous découvre les abîmes de sa science et de sa sagesse ; ils se montrent à vous sans voile et sans nuages ; vous êtes environnés de l'éclatante et pure lumière dont il est la source. Vous jouissez de sa présence et vous voulez toujours en jouir : *Vident semper et videre desiderant.*

Vous contemplez sa puissance infinie, sa majesté suprême, sa douceur incomparable, et vous voulez toujours la contempler ; vous le connaissez, et vous voulez toujours le connaître ; vous le possédez, et vous voulez

toujours le posséder ; vous brûlez pour lui d'un amour sans bornes, et vous y trouvez toujours de nouveaux charmes. C'est que l'inquiétude qui prévient la possession des biens terrestres et le dégoût qui l'accompagne n'osent approcher d'eux, parce que, selon saint Grégoire, leurs désirs sont sans cesse renaissants et sans cesse satisfaits : *Desideria satietas comitatur* ; parce que la plénitude de la joie qui les enivre est exempte de toute altération, de toute diminution.

Sommes-nous excusables, mes frères, lorsque nous fermons nos âmes à de si belles espérances, lorsque nous refusons d'acheter par quelques moments de tribulation, par quelques peines légères et toujours adoucies par la grâce, ce bonheur sublime, ce royaume céleste dont nous demandons l'avènement avec une stupide indifférence, avec une foi presque éteinte ? Sommes-nous raisonnables lorsque, plongés dans le crime, attachés aux créatures par les liens les plus honteux, follement entêtés d'une félicité temporelle, nous nous laissons misérablement enlever des droits quicoutèrent si cher au Rédempteur ?

Quelle est votre injustice, lorsqu'avec un cœur tout flétri par l'amour du monde, avec un éloignement, une répugnance invincible pour tout ce qui pourrait le faire mourir au dedans de nous, vous vous flattez néanmoins de remplir un jour les places brillantes que les anges rebelles perdirent par leurs révoltes ? Ah ! ce n'est point à l'impie, à l'oppresseur, au médissant, au vindicatif, au voluptueux, que la sagesse et la vérité de Dieu se manifestent ; ce n'est qu'à ses imitateurs qu'elles réservent leurs trésors. Les sacrés tabernacles ne seront ouverts qu'aux chrétiens fervents et courageux qui ne se laisseront pas de combattre, qui seront marqués au coin de la croix, qui n'auront point souillé la robe nuptiale ou qui l'auront lavée dans les larmes et dans le sang de la pénitence. N'en doutez pas, mes frères, et vous en êtes instruits depuis votre enfance, ce n'est qu'à ces âmes innocentes ou purifiées qu'il sera permis de se présenter pour être reçues dans le royaume des cieux dont la jouissance est au-dessus de toute expression, et pour comble de bonheur sa durée n'a point de bornes. Je finis en deux mots.

La demeure que les saints habitent ne fut point bâtie par les mains des hommes, selon le langage de l'Apôtre : aussi n'est-elle point soumise à la puissance du temps qui change, qui détruit leurs ouvrages, qui renverse les trônes les mieux affermis ; qui ravage, qui réduit en cendres les édifices les plus somptueux et les plus solides ; ou, s'il en laisse subsister encore quelques tristes restes qui vont disparaître, vous voyez en eux des monuments de la faiblesse des mortels, et non pas des témoignages de leur grandeur.

Il n'en est pas de même de la maison de Dieu : ses fondements sont inébranlables ; la longue succession des siècles ne saurait donner aucune atteinte à sa beauté toujours permanente, toujours égale ; son éclat ne

sera jamais obscurci, ses richesses ne peuvent être épuisées; elle est immuable, elle est éternelle : *Habemus domum non manu factam, sed æternam.* (II Cor., V.)

Les douceurs, les délices, les richesses qu'elle possède sont comparées, par l'Écriture, au cours d'un fleuve rapide et majestueux qui porte la joie et l'abondance dans la cité sainte; point d'interruption dans sa marche; point d'éclipse, point d'affaiblissement dans la lumière immortelle dont les justes sont éclairés; point de changement dans leur fortune. Victorieux du monde, des démons et de la chair, ils n'ont plus de combats à soutenir et d'épreuves à supporter : il ne leur reste qu'à jouir des fruits que leurs travaux ont fait naître, qu'à goûter les charmes d'une vie à jamais durable.

Quoique éloignés de nous, quoique au-dessus de toutes les faiblesses de l'humanité, ne pensez pas qu'ils puissent vous oublier : tranquilles sur leur destinée, ils s'intéressent vivement à la vôtre; et si quelque chose était capable de troubler et d'altérer leur bonheur, ce serait sans doute l'incertitude de votre sort.

Où, mes chers frères, la troupe triomphante vous désire, vous appelle, vous invite à partager sa gloire, vous en montre le chemin, qui n'est pas assurément impraticable. La Reine de la terre et des cieux, dont vous êtes les enfants adoptifs, emploie son crédit et son suffrage en votre faveur; vos frères déjà couronnés vous tendent les bras; le chœur glorieux des apôtres, ce nombre infini de prophètes, les vierges et les martyrs tressaillant de joie, toute la cour céleste enfin vous conjure de ne point vous perdre, lorsque vous touchez au moment de tout gagner. Les esprits bienheureux s'empres- sent à marquer la place que vous devez occuper pour toujours : encore quelques efforts, et l'aimable Sion, votre patrie, vous comptera parmi ses citoyens les plus chéris; impatiente de vous recevoir dans son sein, elle vous montre ses palmes et ses trophées.

Permettez-moi, Messieurs, en terminant ma carrière, de vous rappeler les touchantes paroles qu'adressait autrefois, au plus jeune des Machabées une mère au-dessus de tout éloge, puisqu'elle n'hésita point à donner à la loi du Seigneur, attaquée par un prince impie, autant de défenseurs qu'elle eut d'enfants. Mon fils, lui disait cette généreuse femme (et l'Eglise, cette tendre mère, le redit par ma bouche à chacun de vous); mon cher fils, souvenez-vous de tout ce que vous m'avez coûté, de tous les soins que j'ai pris de votre enfance. Au nom de cet amour maternel que rien ne put jamais altérer, pour prix de tout ce que j'ai fait et souffert pour vous, je vous demande de ne pas déshonorer ma gloire par une honteuse lâcheté, qui me plongerait dans le deuil et qui percerait mon cœur dans l'endroit le plus sensible! Armez-vous de force et de courage! tournez, ô mon fils, vos yeux vers le ciel : *Peto, nate, ut aspicias ad cælum.* (II Much., VII.) Voyez-y le magnifique appareil de votre triomphe. C'est

là que votre nom est écrit : n'obligez pas le Seigneur à l'en effacer. Voilà votre patrie : ne renoncez pas à ses douceurs; défiez-vous des ruses et des artifices que le tyran, que le monde, le plus cruel de tous les tyrans, met en usage pour vous surprendre. Cette gloire frivole, ce faux bonheur qu'il vous offre, vous ne pourriez l'obtenir que par la transgression de la loi respectable qui nous fut transmise par nos pères; et, dès lors, que de troubles intérieurs! que de remords dévorants! Vous n'en jouiriez que dans l'amertume; il s'évanouirait comme la fumée qui se perd dans les airs, et vous tomberiez dans les mains d'un Juge inexorable après cette vie. Fuyez donc, ô mon fils, fuyez les caresses meurtrières du persécuteur qui vous sollicite; méprisez ses faveurs, plus à craindre que les effets de sa haine les plus sanglants; fermez l'oreille à sa voix, et n'écoutez que celle de vos frères qui, couverts de lauriers, doivent reposer pour toujours dans le sein de Dieu. Si la nature, faible et tremblante, se plaint et se révolte à la vue de ce qu'il faut souffrir, que l'espérance du bonheur céleste, bonheur unique, bonheur incompréhensible, vous soutienne et vous fortifie : *Peto, nate, ut aspicias ad cælum.* Cet espoir, fondé sur les oracles du notre Maître, rendra vos souffrances douces et consolantes; elles seront suivies d'une félicité qui surpasse tout sentiment, et qui ne finira jamais.

Source intarissable de lumière et de sainteté, Dieu tout-puissant, en vain travaillerai-je à convaincre ces chrétiens qui m'écoutent et du néant d'une gloire mondaine et de l'excellence de la félicité chrétienne, si vous ne bénissez mes efforts et mes vœux sincères pour le salut de leurs âmes. Puisse le secret langage de votre grâce triompher de toutes leurs résistances! Pussent-ils ne perdre jamais de vue les grandes vérités dont vous avez fait retentir cette chaire évangélique! Vous la fermez, Seigneur, en ce jour; et je quitte une ville dont les intérêts me seront précieux dans tous les temps, avec les plus doux présages et les plus flatteuses espérances.

L'empressement qu'elle a fait paraître pour entendre vos sacrés oracles semble m'annoncer un avenir consolant; ses concitoyens n'ont pas cru que votre parole dût perdre rien de sa force dans la bouche du plus faible des ministres : ils savent que les eaux les plus claires et les plus pures conservent toute leur beauté dans les canaux les plus simples qui les reçoivent et les distribuent. Que vos bénédictions les plus abondantes soient le prix de leur docilité; que les passions qui viendront bientôt attaquer leurs âmes n'obtiennent sur elles aucun avantage; qu'ils trouvent un secours, un préservatif assuré dans les menaces ou les promesses que je leur ai faites de votre part.

Heureux de vivre sous la houlette du vigilant pasteur devant qui je parle, et d'être animé par l'exemple des pieux lévites qui

l'environnent; plus heureux encore s'ils donnent à leurs travaux continuels la plus précieuse récompense qu'on puisse attendre sur la terre, en couronnant tant de zèle et

tant de travaux par l'innocence de leur vie, qui les conduira dans le séjour bienheureux que je vous souhaite, et qui doit être l'unique objet de vos souhaits.

NOTICE SUR POULLE.

• L'abbé Nicolas-Louis Poule (ou de Poule, comme l'appellent quelques biographes), naquit à Avignon, le 10 février 1703 (d'autres disent 1711), d'une famille distinguée dans la robe. Il était destiné par ses parents à suivre cette carrière, et avait remporté de bonne heure des prix de poésie aux jeux floraux de Toulouse en 1732 et 1733 pour deux poèmes : le *Triomphe de l'Unité*, et *Codrus*; mais il embrassa, peu de temps après, l'état ecclésiastique, et se livra tout entier à l'art oratoire. Il prononça d'abord avec succès dans sa patrie plusieurs panégyriques qui annonçaient un véritable talent. En 1747, le *Panégyrique de saint Louis* lui valut, à la recommandation de l'Académie française, devant laquelle il l'avait prononcé, l'abbaye commendataire de Notre-Dame de Nogent. En 1750 il prêcha le carême devant le roi; celui-ci le désigna pour celui de 1755; mais la faiblesse de la santé du prédicateur le força d'abandonner l'exercice de la chaire. Son *Discours pour la vèture de madame de Rupelmonde* (1752, in-12) ne fut pas prononcé; il est neuf, vif et éner-

gique, bien qu'embarrassé par certaines longueurs. En 1770 il se retira dans sa famille et mourut dans sa ville natale le 8 novembre 1784 (ou 1781); il n'avait jamais écrit ses *Sermons*; mais en 1776, il consentit à en dicter onze à son neveu, prévôt d'Orange et vicaire général à Saint-Malo. Ils parurent pour la première fois en 2 vol. in-12 (Paris, Mérigot, 1778 et 1781), ont été réimprimés en 1808 (Lyon, A. Leroy, 2 in-12); en 1818 et 1821 (Lyon, Savy, 2 in-12); en 1825 (Avignon, Chambeau, 2 in-12), avec son *Eloge* par le marquis de Sainte-Croix; en 1828 (Paris, Salmon, in-18), mais cette édition, qui fait partie de la *Bibliothèque des orateurs chrétiens*, n'est qu'un abrégé des précédentes. Son *Panégyrique de saint Louis* avait été publié en 1748, in-4°.

L'abbé Poule reste encore aujourd'hui un de nos meilleurs orateurs; une grande connaissance de l'Ecriture et des Pères, une érudition variée, relevée par un style élégant, nerveux, rempli de grandes images et de nobles pensées, le prouvent surabondamment.

ŒUVRES ORATOIRES

COMPLÈTES

DE POULLE.

SERMONS.

SERMON I^{er}.

SUR LA FOI.

Si scires donum Dei. (Joan., IV, 10.)

Ah! si vous connaissiez le don du Seigneur.

Est-ce à des chrétiens que nous adressons ces paroles? Eux qui, presque en naissant, ont reçu la foi, ce premier des dons du Saint-Esprit, ce flambeau divin, comment d'un nouvel être, fondement de tou-

tes les vertus, principe de notre véritable grandeur. Se pourrait-il qu'ils ignorassent le prix de ce bienfait inestimable? Il n'est que trop vrai cependant. Loin que la plupart des chrétiens regardent la foi comme une faveur extraordinaire, elle n'est pour eux qu'un sujet de terreur. Sa lumière les importune, ses maximes leur paraissent impraticables, ses promesses mêmes les effrayent; toute leur vie se passe à la craindre, à la

combattre, à la profaner. Que dis-je? ils voudraient pouvoir l'anéantir. Ils envient la destinée des nations infidèles, assises dans l'ombre de la mort. Insensés! Eh! ne méritent-ils pas d'éprouver le même sort? Pour vous, mes très-chers frères, touchés de leurs malheurs, déplorez leur aveuglement. Bénissez le Seigneur qui vous a séparés de cette masse de perdition, qui vous a distingués par le don de la foi, ce signe d'une élection éternelle. Réjouissez-vous à l'éclat de cet astre nouveau qu'il fait lever sur vous : c'est la lumière du ciel qui part de l'éternité, frappe le chrétien, et rejait vers l'éternité. Que de richesses, que de merveilles va-t-elle nous découvrir! C'est à ce spectacle intéressant que nous vous appelons. Dans cette vue, développons l'excellence de la foi considérée d'abord en elle-même; ensuite dans le caractère de grandeur qu'elle communique aux chrétiens. En quoi consiste le bienfait de la foi; à quel sublime état de dignité nous élève un si rare bienfait. Ces deux réflexions seront le sujet et le partage de ce discours. Implorons le secours du Saint-Esprit, par l'intercession de la très-sainte Vierge, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Appliquons à la foi les deux caractères que le prophète attribuait à l'ancienne loi; elle est la lumière des esprits, et ses richesses sont préférables à tous les trésors de la terre. Il est vrai que les lumières de la foi sont mêlées d'obscurité, que ses richesses sont invisibles; mais nous vous ferons voir que les ombres répandues sur ces dons précieux conviennent, soit à notre état présent, soit à l'exécution des desseins de Dieu, et qu'en qualité de voyageurs, nous ne pouvions avoir de faveur plus signalée.

Non, non, mes très-chers frères, nous n'habitons pas une cité permanente. Etrangers ici-bas, nous sommes dans la même situation où se trouvaient les Israélites lorsqu'ils sortaient avec précipitation de l'Égypte. Comme eux nous allons à la terre promise; comme eux nous sommes poursuivis par une armée de furieux; comme eux nous avons à traverser des déserts inconnus; comme à eux, il nous faut un guide. La foi, cette colonne éclatante et ténébreuse tout ensemble, vient à notre secours. Lumière infaillible, parmi tant de chemins spacieux et semés de fleurs qui mènent inévitablement à la mort, la foi nous découvre un sentier étroit qui seul peut conduire à la véritable vie. C'est la voie de la justice et de la sainteté; c'est la voie des commandements dans laquelle, ô enfants de lumière, vous devez marcher sans discontinuation en la présence du Seigneur. Cette voie vous paraît-elle d'abord trop rude, trop laborieuse? Voyez la charité à la tête des commandements; elle en adoucit la rigueur, elle en aplanit les difficultés, elle lève les obstacles, elle est le commencement, la plénitude, la perfection, la fin des préceptes, le

chemin et le terme, la loi et la récompense. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces.* (Deut., VI, 5.) Telle est la loi, quelle en sera la récompense? *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces.*

Dans une aussi longue carrière, vous faut-il des soutiens? On rencontre, de distance en distance, des figures d'or et d'argent, disposées avec ordre, jusqu'au sanctuaire du Saint des saints. Ces figures, dit saint Augustin, sont les mystères; objets vénérables exposés sans cesse à notre imitation, ils m'offrent divers modèles de la sainteté à laquelle je dois aspirer, et ma ferveur, prête à se ralentir, se ranime. Gages infinis des bontés du Seigneur, ils sont autant de monuments qui m'attestent ses anciennes miséricordes, et m'en promettent de nouvelles, et ma reconnaissance n'a plus de bornes. Images obscures de mon bien-aimé que je cherche, elles en laissent toujours échapper quelques traits, et ma charité s'enflamme. Loin que les ténèbres dont il s'environne irritent ma curiosité, elles me pénètrent de respect; plus elles redoublent, plus je sens que je m'approche de lui. Je ne tenterai pas de dissiper le nuage qu'il oppose à mes regards; mes efforts seraient inutiles : je troublerais son sommeil, et il s'enfuirait. J'attends dans le silence qu'il s'éveille de lui-même, qu'il daigne se montrer. A présent, il me suffit de savoir qu'il est caché sous ces espèces grossières, d'entendre ses oracles, déprouver ces ravissements ineffables que cause sa présence, de me nourrir de tout lui-même. Si mon esprit est trop borné pour le comprendre, mon cœur est assez vaste pour le posséder. Ecartez-vous, impies; fuyez, pécheurs, Dieu voyage avec moi. Avez-vous besoin d'exemples pour vous encourager? Le Législateur lui-même, Jésus-Christ, a parcouru cette route tout entière; elle est arrosée de son propre sang. Les apôtres, les martyrs, les vierges, les confesseurs, une foule innombrable de justes ont suivi ses traces sacrées; ils sont arrivés; ils vous appellent du séjour de la gloire. Demandez-vous un signe certain de la protection du Seigneur? La colonne de feu, la foi, par sa seule existence, est un miracle sensible et perpétuel. Après tant de combats, après tant d'hérésies, après tant de persécutions, après tant de siècles, elle est toujours la même; donc elle est divine.

Lumière vive et prompte pour vous épargner la longueur et les dangers des discussions qui pourraient ou vous écarter, ou vous retarder dans la carrière du salut, la foi vous dévoile d'un seul trait l'énigme de la nature. Elle nous rappelle à l'instant de la création. Dieu commande : à sa voix la matière sort des abîmes du néant, le chaos se débrouille, les eaux en tumulte courent se renfermer dans leurs limites, la terre paraît couverte de verdure, les animaux respirent; déjà les astres occupent leur poste dans le firmament; le roi de la nature,

l'homme, reçoit la vie, l'intelligence, la justice et l'empire. Dieu dit : *Lumière* ; elle fut, elle est encore. Dieu seul, auteur de tous les êtres, du mouvement, de la fécondité ; Dieu seul, conservateur de l'harmonie de l'univers ; ces connaissances sont toute la philosophie du chrétien. Content de cette découverte, il laisse à la nature ses autres secrets ; il bénit le Créateur, il use de ses ouvrages avec actions de grâces et poursuit sans distraction sa course vers l'éternité.

Lumière surnaturelle, rayon émané du Soleil de justice, la foi, confidente des conseils du Très-Haut, nous raconte durant notre voyage les délices que nous goûterons dans la céleste Jérusalem où rien n'est prodige, parce que tout est prodige. Les merveilles qu'elle ne saurait nous expliquer, elle se hâte de nous les annoncer : l'inepuisable fécondité du Père, la génération éternelle du Verbe, l'amour ineffable du Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils ; un seul Dieu en trois personnes : mystère par excellence, principe de tous les mystères, mystère incompréhensible à toute intelligence créée. Les chérubins qui le contemplent, éblouis de sa splendeur, sont contraints de se couvrir de leurs ailes ; les bienheureux qui le voient se prosternent en s'écriant : trois fois Saint ! Le chrétien qui le croit adore, se tait, aspire, redouble d'ardeur ; l'impie ose porter son orgueil et les bornes de son esprit dans les profondeurs de la Divinité ; parce qu'il ne comprend pas, il blasphème. Insensé ! Il croit anéantir tout ce qu'il nie. Sa raison est-elle donc la mesure de la toute-puissance et de l'immensité de Dieu ?

Lumière tempérée, et par là même lumière proportionnée au siècle présent. Au lieu de la certitude de la foi, mettez l'évidence : plus de mérite. Qu'on révèle le secret des consciences, la vertu mieux connue sera trop honorée ; l'apparition des haines couvertes, des intentions de nuire, des perfidies déguisées nous armera les uns contre les autres. Qu'un ange envoyé par le Seigneur nous déclare la destinée éternelle des hommes, les élus seront trop impatientes de jouir, les réprouvés tomberont dans le désespoir. Allez plus loin : supposons la manifestation de Dieu. Voilà le ciel : ravissements, extases, plus d'action, plus de travaux, plus de société. Mais sous la nuée de la foi, qui n'est ni le jour ni la nuit, Dieu demeure caché ; il ne s'annonce que par ses ouvrages et par ses bienfaits. La Providence est invisible ; elle ne se décèle que dans l'ordre admirable et constant de l'univers ; Jésus-Christ descend sur nos autels ; on n'aperçoit que les voiles obscurs dont il s'enveloppe. L'Esprit-Saint réside dans les cœurs ; on ne le reconnaît qu'à son ardeur vivifiante. Les consciences sont fermées ; dès lors le juste est exercé, le pécheur est supporté. Notre destinée éternelle est impénétrable ; dès lors les élus, qui ne savent pas s'ils sont dignes d'amour ou de haine, opèrent leur salut avec crainte, avec

tremblement. Les réprouvés, tranquilles sur un avenir épouvantable qu'ils ignorent, se livrent au torrent de la société qui les entraîne ; cependant le mystère de justice a son cours, ses progrès. Les décrets de Dieu se développent, ses desseins s'exécutent, les prophéties s'accomplissent ; l'Eglise souffrante et militante, purifiée de plus en plus par le feu de l'épreuve, se dérobera insensiblement pour rejoindre l'Eglise triomphante ; les siècles se précipitent, le jour du jugement s'avance dans l'obscurité, il arrive ; le tonnerre de la voix qui brise les cèdres du Liban retentit jusqu'au fond des tombeaux : *Levez-vous, morts !* La foi s'enfuit avec le temps pour ne plus reparaître, l'univers s'écroule, la nature expire, Dieu se manifeste. Tout est éternel, le vice et la vertu, les châtements et les récompenses. Où seront les impies ? Où serons-nous nous-mêmes ?

Lumière salubre : la foi perfectionne tout dans le chrétien. Nos passions, elle les captive, elle les règle, elle les épure, elle les surnaturalise, elle en fait des vertus. Notre conscience, elle l'éclaire, elle augmente sa délicatesse et sa sensibilité, elle la réveille, elle appuie ses cris. Notre raison, elle réprime sa curiosité ; elle humilie, à la vérité, son orgueil, mais elle la fixe, elle l'étend, elle l'élève de clartés en clartés, elle la dispose au grand jour de la gloire. Notre concupiscence, elle la dompte, elle l'affaiblit ; que si elle la laisse subsister, ce n'est que pour fournir à la grâce la matière de plusieurs combats et, par conséquent, des occasions fréquentes de triomphe. Utile à tout, en travaillant à la sanctification de l'âme, la foi contribue à la conservation du corps. En effet, les veilles, les débauches, les plaisirs outrés, les excès en tout genre auxquels se livrent les partisans du siècle ne hâtent-ils pas le moment fatal de leur destruction ? Ne retranchent-ils pas, du moins, de leur vie deux âges tout entiers, et les plus florissants ? Ne les plongent-ils pas rapidement, et sans les faire passer par aucun milieu, de la fougue de l'adolescence dans la langueur de la vieillesse ? A peine ont-ils commencé de vivre qu'on peut dire de la plupart d'eux qu'ils ont vécu. Au contraire, la chasteté, la tempérance, la sobriété, la modération des désirs, la paix de l'âme, la douce sévérité de la foi entretiennent les forces et la santé du corps ; elles prolongent la durée des jours de notre pèlerinage. La Sagesse, dit l'Esprit-Saint, porte dans sa main gauche la gloire, et dans sa main droite la longueur des jours. (*Prov.*, III, 16.) Quoique ce soit là, pour la piété, une épreuve plutôt qu'une récompense, ce n'en est pas moins ordinairement le fruit. Et si la mort n'était pas un gain pour le juste, et que l'homme pût être immortel sur la terre, il le serait, et il ne le serait que par la vertu.

Non moins nécessaire à la société, la foi prêche la justice et la bonté aux souverains, l'obéissance aux sujets, la miséricorde aux riches, la patience aux pauvres, le travail et

les devoirs d'état aux citoyens, la charité à tous les hommes. Elle est le lien des esprits, qu'elle réunit dans les mêmes vérités ; l'appui de l'autorité, qu'elle rend inviolable et sacrée ; le supplément des lois humaines, qui ne peuvent commander au cœur ; le fondement des mœurs publiques, qui sont la force des empires ; le garant de la probité, laquelle, sans la foi, serait ou fausse, ou suspecte, ou chancelante. Elle est la consolation des malheureux, la vie du juste, le frein des méchants, la source de toutes les vertus. Et ce n'est pas ici une simple supposition ; les premiers âges du christianisme offrirent le spectacle d'une société fondée sur les principes de la foi et soumise plus directement à son influence, et le monde entier en fut frappé d'admiration. Que si, dans l'état d'affaiblissement et de langueur où l'a réduite, peu à peu, le relâchement des siècles suivants, la foi n'agissait plus avec autant d'éclat et de puissance, elle servait toujours à contenir, à réprimer. Si on l'outrageait par sa conduite, on la craignait du moins, et cette crainte entretenait une apparence d'ordre et de décence. Mais depuis que l'irréligion (nous ne vous rappellerons pas, mes très-chers frères, une époque bien éloignée), depuis que l'irréligion a prévalu, qu'elle a renversé la digue formidable de la foi, la nation ne se reconnaît plus elle-même. Quel débordement de corruption ! quelle agitation dans les esprits ! quelles opinions ! quels systèmes ! quelles mœurs ! quel avilissement ! quels scandales ! quelles passions ! quelles idoles ! quel luxe ! quelles ruines ! quels forfaits ! On n'ose les dévoiler dans les arrêts mêmes qui les foudroient. Mais aussi quelle preuve de la nécessité de la foi ! Que les ministres évangéliques se taisent. Elle n'a pas besoin d'apôtre ni de défenseur. Sa cause est devenue la cause de la société ; l'illusion commence à se dissiper, les yeux s'ouvrent, on voit le mal, on en connaît la source, l'irréligion s'est enfin blessée de ses propres armes ; elle s'est trahie par ses excès ; elle est effrayée elle-même des maux qu'elle a causés. Puisse-t-on dire bientôt : L'impiété fut démasquée ; elle n'est plus, la foi triomphe, et le monde est heureux.

Lumière intérieure : la foi, selon saint Pierre, est l'étoile du matin qui se lève dans le cœur. Tant qu'elle y règne, elle produit, de concert avec la charité, des fruits de bénédiction et de salut : la vérité, la justice, la paix. La retient-on captive dans les liens de l'iniquité ? Elle profite des occasions favorables pour se débarrasser de ses chaînes. Dans la surprise d'une perte désolante, d'un revers accablant, d'un danger imminent qui menace la vie, les premiers mouvements, ces mouvements involontaires, sont la liberté de la foi qui s'échappe malgré nous de son esclavage ; nos premiers regards se tournent vers le ciel ; le seul mot qu'on prononce est le nom de Dieu : les athées alors sont étonnés de se sentir chrétiens : toujours active, quoique combattue, elle prépare en secret, elle amène les triomphes de la grâce

Par elle, les événements naturels ont l'effet des miracles, la vivacité des désirs emporte un voluptueux vers l'idole de sa passion. Que trouve-t-il ? Un cadavre. Quel coup ! O réveil de la foi ! ô changement subit ! c'est un pénitent, et le modèle des pénitents. Qu'eût opéré de plus le prodige de la résurrection d'un mort dont il aurait été le témoin ?

Enfin, lumière inextinguible et pénétrente, elle perce les ombres de la mort, elle luit parmi les ténèbres qu'assemblent à l'envie le péché et l'irréligion. Oui, ce pécheur endurci, et comme vendu à l'iniquité, avec tant d'intérêt, avec tant d'envie de se délivrer de la foi, ne peut venir à bout d'écarter cet adversaire redoutable. Dira-t-on que la foi n'est en lui qu'un préjugé reçu sans examen durant la faiblesse de son enfance, et que l'éducation a pris ensuite soin d'enraciner ? Eh quoi ! mes très-chers frères, ses passions ont le pouvoir d'altérer son caractère, d'aveugler sa raison, d'endormir sa conscience, de corrompre sa probité, de le dévouer à la misère, au déshonneur : elles lui font sacrifier les récompenses de la religion, violer ses lois les plus respectables, profaner ses sacrements, blesser ouvertement toutes les bienséances, porter la fureur et la discorde dans le sein d'une famille désolée, et quelquefois immoler l'humanité et la nature. Comment la foi, si elle n'est qu'un préjugé, survit-elle toute seule à ce naufrage universel ? Elle surtout qui contrarie ses désirs, combat ses penchants, change ses plaisirs en remords, ne lui présente qu'un avenir effrayant et le punit d'avance par les foudres de ses terreurs. Les impies mêmes les plus fiers, les plus emportés, ont beau renoncer à la foi, sa lumière leur reste : ils peuvent l'affaiblir ; ils ne sauraient tout à fait l'éteindre. Jugez-en par l' inutilité de leurs efforts. Que de raisonnements captieux ! que de contradictions ! que de subtilités ! que d'indécents railleries au lieu de preuves convaincantes ! que de mauvaise foi ! que de détours, pour n'aboutir qu'à ces doutes orageux, l'inquiétude de l'esprit et le tourment de la conscience. Mais avec des doutes pareils, quelle audace ! L'assurance qu'ils affectent grossit le nombre de leurs prosélytes ; le nombre de leurs prosélytes accroît à son tour et confirme leur hardiesse. Héros intrépides de l'irréligion, tant qu'ils se croient éloignés du terme de leur carrière, ils versent, avec une espèce d'insulte et de défi, un déluge d'écrits impies, que des répétitions fatigantes rendent intarissables ; tissus artificieux d'erreurs, de calomnies, de travestissements. Que ne peut-on lire dans leur âme ! Ils en imposent au public, ils s'en imposent à eux-mêmes. Attendez : aux approches de la mort, ce moment de la terrible décision des doutes et des difficultés, leurs anciens soupçons se réveillent : leurs alarmes revivent avec leur incertitude : un masque de philosophie semble annoncer au dehors le calme de leur esprit, il ne sert qu'à mieux cacher le trouble intérieur qui les agite c'est le dernier soupir

de la foi. Ah! malheureux! sur le point de se plonger dans le gouffre effroyable de la destruction, ils appellent le néant, l'éternité leur répond!

Aussi, pourquoi lutter opiniâtrément contre l'ange du Seigneur? Peut-on se flatter de le vaincre? Pourquoi se faire un ennemi d'un guide nécessaire? Pourquoi refuser le secours d'un flambeau divin destiné à nous éclairer durant la nuit de cette vie? N'est-ce pas là vouloir s'égarer, se perdre? N'est-ce pas se jeter en aveugle dans des précipices inévitables? Si les Israélites eussent dédaigné la colonne miraculeuse qui les dirigeait dans leur fuite, ah! ils auraient été la proie de leurs ennemis; ils la suivirent fidèlement, et ils parvinrent au désert où les richesses de la miséricorde divine se répandirent sur eux avec abondance. Ce fut pendant quarante ans un peuple nourri de prodiges; une nation gouvernée par les lois d'une providence extraordinaire.

Qu'étaient cependant, et ces oiseaux du ciel, et cette manne corruptible, et ces eaux jaillissantes du sein des rochers, et cette loi de crainte publiée parmi les éclairs et les tonnerres, et ce tabernacle portatif, et ces sacrements sans vertu par eux-mêmes, et ce culte chargé de cérémonies, et ces victimes impuissantes? Qu'étaient enfin et ces merveilles et ces bienfaits, en comparaison de la loi de grâce, qui commande et qui donne la force d'exécuter; de la parole divine si puissante sur les esprits et sur les cœurs; des sacrements de la nouvelle alliance, sources de sanctification; de différents trésors de grâces, toujours ouverts à la ferveur de la prière; du sanctuaire que le Seigneur remplit de sa présence et de sa majesté; de la victime adorable immolée tous les jours sur nos autels; du pur froment, du pain des anges, devenu la nourriture des voyageurs? A considérer l'assemblage des richesses dont la foi nous met en possession, ne dirait-on pas que les cieus, couverts de nuages, se sont abaissés en notre faveur?

Ce ne sont plus de simples envoyés qui, pour contenter l'impatience des Israélites, étalent à leurs yeux les fruits grossiers de la terre promise; c'est le Fils de l'Eternel qui, pour réveiller notre espérance, se hâte de nous apporter les dons inestimables de la gloire. Ainsi la foi n'est pas seulement la preuve de ce qui ne paraît pas encore et la représentation des biens que nous espérons; elle en est la substance même : *Fides est sperandarum substantiarum*. (Hebr., XI, 1.) Différence essentielle qui constitue l'état actuel du chrétien. Les Juifs avaient les ombres sans réalité; les bienheureux ont la réalité sans ombres; nous avons les ombres et la réalité; nous ne voyons qu'en énigme : qu'importe, nous possédons en effet. Et que nous faudrait-il de plus dans ce désert, si nous profitons de tant de lumières et de tant de trésors qui nous sont offerts? En quoi consiste le bienfait de la foi : vous venez de le voir. A quel sublime état de dignité nous

élève un si rare bienfait : ce sera le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Par l'onction céleste de la foi que nous recevons dans le baptême, dit saint Chrysostome, nous sommes établis tout à la fois et rois, et prêtres, et prophètes : voilà nos titres; voici nos obligations : comme rois, nous devons nous soumettre à la foi, et cette soumission fera notre grandeur; comme prêtres, nous devons tout immoler à la foi, et ce sacrifice universel sera notre richesse; comme prophètes, nous ne devons vivre que des promesses de la foi, et cette espérance des biens éternels sera notre consolation et notre force.

A ce titre de roi, mes très-chers frères, ne vous figurez pas cette royauté imposante qu'accompagnent la puissance et la majesté : émanation de l'autorité souveraine de Dieu, image sensible de la Providence, mais image digne par elle-même de nos respects, de notre obéissance, de notre amour; le juste n'en jouira qu'à la consommation des siècles, lorsqu'assis sur un trône il jugera les nations. A présent sa royauté est éclipsée, elle est bornée à lui-même; et si vous voulez savoir quels sont les sujets qu'il doit gouverner avec le secours de la foi, c'est en premier lieu son esprit; il faut le garantir de la contagion des préjugés.

Le monde attache la grandeur à l'éclat de la naissance, à l'élévation du rang, au faste, à la magnificence; la gloire à la rapidité des conquêtes, à des crimes heureux, souvent à des talents aussi nuisibles que brillants; l'honneur, à la vengeance; la sagesse, à la prudence du siècle, à la science qui enfle, aux artifices de la politique humaine; la félicité, aux plaisirs, aux richesses. La foi rompt ces indignes alliances et remet tout à sa véritable place. Elle nous montre la grandeur dans la bienfaisance, la gloire dans le mérite, le mérite dans la vertu, l'honneur dans la probité, la sagesse dans la crainte de Dieu, le bonheur dans le devoir. Le juste règle sa conduite sur ces principes invariables : par là, il n'est plus le jouet des opinions dominantes; il vogue avec assurance sur la mer orageuse du siècle, sans crainte de se briser contre les écueils de l'erreur.

C'est, en second lieu, son cœur, cet abîme de désirs toujours renaissants; il faut les diriger : la moindre méprise nous serait funeste. La foi les tourne tous vers le souverain bien; elle les y arrête : par là, le juste a moins d'inquiétude et plus de dignité.

C'est, en troisième lieu, son corps, cet esclave indocile, toujours prêt à se révolter; il faut l'assujettir. Les privations, les austérités de la foi le subjuguent. Par là, le juste est délivré d'un monde de misères dont la mollesse fait des besoins, dont l'habitude fait des nécessités; le royaume n'est plus divisé, la subordination s'y maintient; la foi commande à l'esprit, l'esprit commande aux sens. C'en est fait, cette dernière victoire que la foi fait remporter au juste décide de

l'empire; il est maître de lui-même : le voilà roi.

Lui seul est libre, sous quelque aspect qu'on le considère. Paul, dans les fers, se glorifie d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ; Joseph est plus tranquille dans les prisons de l'Égypte que, lorsque revêtu de la puissance de Pharaon, il dispense ses lois à tout un peuple; il n'y a qu'un esclavage, celui du péché; on est toujours libre quand le cœur l'est; lui seul est heureux : son âme est en paix; lui seul est riche : il possède la modération et les vertus; lui seul est grand : ses connaissances sont surnaturelles, ses sentiments sont héroïques, sa constance est inébranlable, ses espérances sont immortelles, sa domination n'a point de bornes. Par la foi, il est au-dessus du jugement des hommes; il ne craint que Dieu et sa conscience; au-dessus de la terre son trésor est dans le ciel; au-dessus des plaisirs, il les fuit comme des ennemis dangereux; au-dessus des dignités, il les accepte avec crainte, il les quitte sans regret; au-dessus du monde : il le connaît; au-dessus des richesses : il les mépriserait. Mais il y a des pauvres au-dessus de lui-même, puisqu'il est humble!

Mais à ce titre de roi est inséparablement lié celui de prêtre, de sacrificateur. Dieu vous a faits rois et prêtres, dit saint Jean. Vous êtes le *sacerdoce royal* (I *Petr.*, II, 9), disait saint Pierre aux premiers fidèles; non ce sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, ministère sublime dont on n'est revêtu que par une consécration particulière! mais ce sacerdoce selon l'ordre des prêtres-rois, que le sceau de la foi nous imprime dans le baptême; caractère ineffaçable, qui vous établit pontife sur la nature et sur vous-mêmes. Or voici les différents sacrifices qu'exige de vous cette nouvelle qualité :

Sacrifice de louanges : célébrer la gloire de l'Éternel à la vue des merveilles de sa toute-puissance; se charger de la reconnaissance et du tribut d'hommages des êtres insensibles et muets; être l'intelligence, l'âme et la voix de l'univers. Sacrifice de détachement : imiter l'exemple de ces voyageurs empressés qui passent et ne s'arrêtent jamais, qui usent de tout et qui ne possèdent rien; habitants de tous les pays, citoyens nulle part; indifférents pour ce qu'ils rencontrent sur leur passage; uniquement occupés du désir d'arriver promptement à leur patrie. Sacrifices de privation : s'interdire tout ce que la foi défend, souvent même ce qu'elle permet; ne voir dans son superflu que le patrimoine des pauvres. Sacrifices d'expiation : au souvenir amer de ses péchés, briser son cœur de douleur et de repentir, crucifier sa chair et la réduire en servitude. Sacrifices de résignation : boire, dans un esprit de pénitence, le calice d'amertume que nous présente le Père des miséricordes. Oui, mes très-chers frères, le Père des miséricordes! Il ne vous châtie que parce qu'il vous aime. Sacrifices d'abnégation de soi-même : placer sans ménagement et sans réserve sur l'autel

des holocaustes ses goûts, ses penchants, son humeur, sa volonté, son caractère; livrer le vieil homme tout entier au glaive de la foi qui doit l'immoler, au feu de la charité qui doit le consumer. Que restera-t-il donc au juste, après ce dépouillement universel? Le mérite. Et quoi encore? Le centuple des biens qu'il a sacrifiés.

Entre les mains du chrétien-prêtre, et par la vertu d'une foi vivante dont il est ministre, tout est fécond, tout s'ennoblit, tout se réalise, tout se transforme. L'eau de Cana se change en vin; l'huile donnée au prophète se multiplie sans mesure; un grain de sénévé est un grand arbre; la graisse de la terre est la rosée du ciel; les désirs valent les sacrifices; les humiliations produisent la gloire; la tristesse de la pénitence opère le salut; l'abnégation de soi-même est notre transformation en Jésus-Christ; la mort n'est plus la mort : elle est la vie; le temps enfante l'éternité.

Venez donc, ô vous tous, nation sainte! sacerdoce royal, venez vous enrichir! Apportez sur les autels du Seigneur vos offrandes et vos victimes; mais apportez-les suivant le conseil du Sage, avec les dispositions de celui qui laboure et qui sème, ou de celui qui charge un vaisseau des marchandises de son pays pour les envoyer dans des régions éloignées. Croient-ils sacrifier, l'un ce qu'il confie à la terre, l'autre ce qu'il expose au danger de la mer? Non, sans doute. Le premier sait que les grains de froment qu'il répand dans les sillons ne sont perdus que pour quelques jours, qu'ils reparaitront bientôt ranimés et embellis par un principe de vie, figure de la grâce; qu'ils formeront ensuite des épis; qu'au temps marqué ces épis jauniront, et qu'à la moisson il remplira ses greniers de leurs dépouilles abondantes et fécondes. Le second se tient sans cesse sur le port pour hâter le départ du vaisseau qu'il a fait construire. Il le voit avec joie s'éloigner du rivage; il le suit de la pensée, lorsqu'il ne peut plus le suivre des yeux; il attend avec impatience l'heureux moment du retour qui lui procurera les richesses du nouveau monde. Et cependant mille accidents fâcheux peuvent, dans un instant, détruire leurs espérances les mieux fondées; au lieu que le trésor de salut que vous amassez par vos sacrifices est à couvert de toutes les vicissitudes. Ni les puissances du monde, ni les persécutions, ni la mort même, ne sont pas capables de vous le ravir : vous ne sauriez le perdre que par le péché, et vous pouvez le recouvrer de nouveau par la grâce.

Et comment craindriez-vous que vos sacrifices fussent infructueux? N'êtes vous pas prophètes? La foi n'est-elle pas une révélation expresse des secrets de l'avenir? N'avance-t-elle pas votre bonheur, en mettant sous vos yeux l'histoire et le tableau du siècle futur? A la faveur de ces peintures vraies, quoique imparfaites, nous connaissons, pour ainsi dire, jusqu'aux dimensions de la céleste Jérusalem; l'immensité de son en-

ceinte, la régularité de sa structure, la magnificence et la variété de ses ornements, le nouvel ordre de citoyens qui la peuplent; la société des élus consommée dans l'unité de Dieu; les noces mystérieuses de l'Agneau qu'ils célèbrent par des chants d'allégresse, et la splendeur de la Divinité réfléchie sur tous les enfants du Seigneur. Si, comme Abraham, nous n'habitons pas encore cette terre de délices, du moins, comme lui, nous avons la consolation de pouvoir la saluer de loin. Oui, céleste Jérusalem, patrie éternelle, nous vous saluons : recevez tous nos désirs en attendant que vous nous receviez nous-mêmes.

Or cette espérance, toute pleine de l'immortalité, agrandit nos idées, ranime notre courage, nous inspire des sentiments conformes à notre origine, conformes à notre destination, excite nos désirs, embrase notre âme; c'est le char enflammé qui transporte Elie au plus haut des airs; elle nous enlève à nous-mêmes, elle nous tient suspendus entre la terre et le ciel, entre le temps et l'éternité. Le chrétien, considéré sous ce point de vue, est un être d'une espèce toute singulière, qu'il est difficile de définir. Il n'appartient ni au temps, puisqu'il travaille sans cesse à s'en détacher, ni à l'éternité, puisqu'il n'en jouit pas encore; et il participe cependant de tous les deux.

Homme du temps, il remplit exactement tous ses devoirs. Monarque bienfaisant, il veille sans relâche à la félicité des peuples soumis à son empire; en rendant ses sujets heureux, il a trouvé le vrai, l'unique moyen de les multiplier : citoyen zélé, il consacre ses travaux, ses talents, et, s'il le faut, ses jours mêmes à l'avantage de la patrie; époux fidèle, il respecte religieusement les saints nœuds qui l'enchaînent; père doublement père, s'il ne gravait de bonne heure ses vertus dans le cœur de ses enfants, il regarderait le jour qu'il leur a donné comme le présent le plus funeste. Ainsi passe d'âge en âge l'héritage précieux de sa justice : protecteur généreux, il est le défenseur de l'innocent, l'appui du faible, le refuge de la veuve et de l'orphelin, l'arbitre des différends, le rémunérateur du mérite. Riche, compatissant et libéral, il répare les malheurs des temps; il soulage l'indigence, il borne la mendicité, il aide le travail, il vivifie les asiles de miséricorde. Homme de l'éternité, il relève toutes ses actions par la sublimité des motifs qui l'animent et de la fin qu'il se propose : il voit Dieu dans tout et partout, et il ne voit que Dieu. Homme du temps, des tentations sans nombre l'assiègent, les scandales offensent la pureté de ses regards, des exemples éclatants alarment sa vertu; l'impiété lui fait entendre ses blasphèmes; mille objets séducteurs dressent sous ses pas des embûches secrètes; l'ange des ténèbres, ce lion rugissant, le poursuit comme une proie qu'il est avide de dévorer, et, sans sortir de lui-même, ses passions lui déclarent une guerre intestine et persévérante. Homme de l'éter-

nité, il lève les yeux vers la montagne sainte, d'où lui viennent les grâces et les secours; il se couvre du bouclier impénétrable de la foi, il se soutient, il se défend par ses prières et par ses espérances. (*Psal. CXX, 1.*) Homme du temps, des persécutions troublent la sérénité de ses jours; la calomnie se fait un jeu cruel de noircir sa réputation; l'injustice lui dispute ses biens, et quelquefois l'en dépouille; des disgrâces inattendues renversent de fond en comble l'édifice de sa fortune; heureux, il avait des envieux; malheureux, il n'a plus d'amis. Il languirait abandonné dans le creuset des tribulations, s'il n'était accompagné de sa vertu. Homme de l'éternité, qu'aurait-il à redouter de cette conspiration générale? Ses ennemis sont sur la terre, il est presque dans le ciel. Il voit sans émotion se former sous ses pieds ces orages impuissants. Il sait d'ailleurs que les épreuves sont nécessaires; il contemple la couronne de justice qui l'attend après le saint combat de la foi, ce grand combat de toute la vie. (*II Tim., IV, 8.*) Homme du temps, il passe tristement à travers l'inépuisable mensonge du monde, ce séjour fabuleux et variable où tout est inconstant ou faux : promesses, engagements, biens, gloire, titres, paroles, serments, joies, larmes, vertus même; où l'on ne trouve de réel, de stable que la haine, l'intérêt, l'ambition, la volupé, l'orgueil, passions perpétuelles et souveraines qui, se reproduisant sous toutes sortes de formes, hormis leur forme naturelle, varient à l'infini la scène changeante du monde, résistent à l'effort des lois humaines, des siècles, de la religion; réunissent et divisent les hommes, et font de la société un composé monstrueux de palais et de prisons, d'églises et de théâtres, de jouissances et de calamités, de politesses et de perfidies, de mariages et de divorces, de luxe et d'indigence, d'une enveloppe d'agréments superficiels et d'un abîme d'horreurs profondes. Quelle demeure pour un citoyen du ciel! Homme de l'éternité, il soupire, avec saint Paul, après la destruction de ce vase d'argile qui l'attache à tant de vanités et de misères. Il dit avec le Prophète : *Qui me donnera les ailes de la colombe?* (*Psal. LIV, 7.*) Ah! comme je sortirais de cette terre de malédiction, de ce pays des apparences; j'irais, je m'élèverais, et je me reposerais dans le sein de la paix et de la vérité. Homme du temps et de l'éternité tout ensemble, comme ces anges que Jacob vit en songe, lesquels montaient sans cesse sur l'échelle mystérieuse, et sans cesse en descendaient, il vole au ciel pour jouir, il revient sur la terre pour mériter; il revole au ciel par toute son âme; il retourne sur la terre lentement, à regret, et entraîné par le fardeau des besoins et des nécessités.

Ces alternatives sont inquiétantes, mes très-chers frères; j'en conviens. Mais telle est la condition du chrétien dans cette vallée de larmes. Gémir, prier; souffrir, rendre grâces; craindre, espérer; combattre,

vaincre; combattre de nouveau, vaincre toujours; désirer ardemment, ne posséder pas encore; n'être pas même assuré de posséder à la fin. Consolons-nous cependant, mes très-chers frères; un jour viendra, dit l'Apôtre, et peut-être que ce jour n'est pas loin, où les prophéties cesseront. Alors pour nous plus d'avenir, tout nous sera toujours présent; où les sacrifices n'auront plus lieu, alors la saison des semences, cette saison des incertitudes et du travail, sera passée, nous moissonnerons amplement dans la joie du Seigneur; où notre royauté subsistera seule avec éclat, alors nous partagerons le règne illimité de Jésus-Christ; il nous en assure lui-même. Celui qui sortira vainqueur du combat, je le ferai asseoir à ma droite sur mon trône. (*Apoc.*, III, 21.) Nous ne serons plus ni prêtres ni prophètes; nous serons rois.

En attendant cette heureuse, cette immuable révolution, la foi et l'espérance exercent auprès de nous les mêmes fonctions dont l'ange s'acquitta envers le jeune Tobie. Car remarquez, mes très-chers frères, ce conducteur céleste ne voulut pas se découvrir, pour mieux éprouver la fidélité du fils chéri commis à sa garde; il emprunte une forme étrangère; il ne paraît que sous les traits et sous le nom d'Azarias, qui signifie secours de Dieu. A l'aide de l'assistance et des conseils de ce guide inconnu, le jeune Tobie quitte son père et sa mère; il part; il s'éloigne avec confiance; il brave la fureur d'un monstre prêt à le dévorer; il met en fuite le démon; il mérite d'obtenir Sara pour épouse, et il a la satisfaction de retourner comme en triomphe à la maison paternelle, emportant avec lui, et l'objet de sa chaste tendresse, et les dépouilles du monstre vaincu, et l'argent de Gabélus, et une partie des richesses et des troupeaux de Raguel.

Ainsi la foi et l'espérance, toutes deux enveloppées de voiles épais qui les dérobent à nos yeux, nous sont données pour être nos compagnes inséparables pendant cette vie mortelle, qu'on peut appeler un véritable voyage. La foi nous montre la route que nous devons tenir; elle dirige nos pas; elle les affermit; elle nous fait marcher sans crainte et sans danger sur la tête du dragon et du basilic; elle nous fortifie par les secours surnaturels, par la nourriture divine qu'elle a soin de nous fournir. Nous défend-elle de songer à nos intérêts temporels? Non; mais elle veut qu'on ne donne que des soins passagers à des choses passagères; elle nous enrichit, durant notre course, des trésors de l'éternité; jamais elle ne permet qu'on s'arrête dans la voie de la perfection: au contraire, elle nous presse, elle nous fait avancer de vertus en vertus, jusqu'au moment que nous arriverons à la cité de notre habitation. L'espérance, de son côté, nous rappelle le souvenir consolant de notre patrie; elle nous précède dans la carrière des combats; elle porte devant nous l'arche sainte où sont en dépôt les promes-

ses éternelles qu'elle tient des mains de la foi; elle nous flatte d'un prochain retour, qui sera le temps du repos et des récompenses: cette attente abrège la longueur du chemin, adoucit les fatigues et l'ennui de notre pèlerinage, nous fait supporter avec patience, et même avec joie, les amertumes, les épreuves, les contradictions que nous rencontrons sur notre passage. Et quand la foi et l'espérance ont rempli leur ministère à notre égard, qu'elles nous ont conduits chargés des richesses de la grâce à la maison de notre Père céleste, à l'exemple de l'ange de Tobie, elles s'évanouissent l'une et l'autre en se manifestant, et elles nous laissent avec la charité, cette épouse immortelle conquise avec tant de peines et par tant de combats au lieu de notre exil, et qui doit faire notre félicité pendant les siècles des siècles. C'est ce que je vous souhaite, mes très-chers frères, au nom du Père, qui vous a créés, et du Fils, qui vous a rachetés, et du Saint-Esprit, qui vous sanctifiera. Répondez tous par acclamation de cœur: Ainsi soit-il, ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LES DEVOIRS DE LA VIE CIVILE.

Prêché à Montpellier à l'ouverture des Etats, année 1764.

Cui cara est de omnibus. (Sap., XII, 13.)

Dieu prend soin également de tous les hommes.

La société universelle des hommes a toujours été un des principaux objets des desseins et des bontés du Créateur. Dans l'ordre de la nature, sa providence n'est occupée qu'à les rassembler, qu'à les unir par les liens puissants des besoins et par des sentiments ineffaçables de justice et d'humanité. Dans la loi écrite, Dieu fait marcher ensemble la religion et la société. Il les confond en quelque manière: en établissant nos obligations à son égard, il établit nos engagements mutuels à l'égard de nos semblables; et, dans ce partage même, il semble oublier sa gloire et ne s'occuper que de nos propres intérêts. Tous les préceptes du Décalogue ne tendent qu'à l'utilité générale des hommes. Le Seigneur n'en prend que deux pour lui, l'adoration et l'amour. Des douze tribus d'Israël, il n'en destine qu'une seule aux cérémonies de son culte et à l'entretien de son tabernacle; des fruits de la terre, il n'exige que les prémices; des jours qui composent la semaine, il ne se réserve que le sabbat. Il abandonne tout le reste aux besoins et à la félicité de son peuple. Dans la loi de grâce, cette attention miséricordieuse se fait encore mieux sentir. Le but de l'Evangile est de ne faire de tous les habitants du monde qu'un peuple, de ce peuple qu'une famille, de cette famille qu'un cœur. Faites, ô mon Père, qu'ils ne soient qu'un, comme nous ne sommes nous-mêmes qu'un! Telle fut la prière de notre divin Sauveur, laquelle est l'expression de l'abrégé du christianisme. Ainsi l'on peut dire de Jésus-Christ, au

sujet de la société, ce qu'il disait lui-même au sujet de l'ancienne loi : Qu'il n'était pas venu pour la détruire, mais pour la perfectionner.

En effet, des différents rapports que nous avons entre nous naissent quatre sortes de devoirs essentiels au bonheur et à la tranquillité de la vie civile : devoirs d'état qui sont les fondements de la société ; devoirs de justice qui en font la sûreté ; devoirs de la charité qui en font les liens ; devoirs de bienséance qui en font les douceurs. Or, la religion seule commande et perfectionne ces différents devoirs, et par conséquent, elle seule veille aux intérêts de la société.

Pourrions-nous trouver une occasion plus favorable pour faire cette apologie du Christianisme ? Nous avons l'avantage de l'entreprendre sous les auspices d'une assemblée auguste, qui met la religion à la tête des travaux qu'elle consacre au soulagement des peuples. Tous les objets qui frappent nos regards sont autant de preuves sensibles des vérités que nous vous développerons. Ici, au pied des autels, oh ! qu'il est bien placé pour vous, mes très-chers frères, ce pontife, ce médiateur, cet apôtre, l'homme de Dieu, l'ami des peuples, le père des pauvres (1) ! Là, l'ange tutélaire de cette province, un illustre prélat (2) que rendent recommandable l'éclat de la naissance, l'élévation du siège qu'il remplit avec tant d'applaudissement, et plus encore un caractère doux et ferme, un génie lumineux et dominant, une âme naturellement grande, forte, bienfaisante ; né dans ce siècle d'affaiblissement pour faire valoir tous les droits de la religion, de la raison, de l'humanité ; qui, dans la carrière des honneurs qu'il parcourt si rapidement, est toujours devancé par son mérite et par la voix publique, et qui ne doit aux places les plus éclatantes que l'avantage d'être plus utile et mieux connu. Ici un magistrat distingué (3), toujours respectable sous quelque titre qu'il paraisse, et quand même il paraîtrait sans titre ; à qui les talents sublimes de l'esprit, les qualités aimables et solides du cœur, une éloquence noble, douce, intéressante, une éloquence ressemblante à lui-même, attirent les récompenses les plus flatteuses que l'on puisse attendre des hommes, je veux dire la considération personnelle, la confiance du monarque, l'amour des sujets. Là, un corps nombreux des premiers pasteurs de l'Eglise, un concile vénérable, qui fournit sans interruption des défenseurs éclairés à la religion, des sujets fidèles au souverain, des citoyens zélés à la patrie, des protecteurs généreux au peuple, des modèles parfaits à tous les chrétiens. Ici, ces barons renommés, décoration perpétuelle de cette province, en qui l'ancienne noblesse du sang a passé tout entière dans l'âme. Là, les dignes représentants de cet ordre de citoyens, moins brillants à la vé-

rité, mais non moins précieux, mais nécessaires, qui sont comme les fondements de l'édifice immense de l'Etat, dont les grands sont les ornements et le comble. Implorons le secours de l'Esprit-Saint.

PREMIÈRE PARTIE.

Devoirs d'état.

Nous avons dit d'abord (et cette proposition, comme la plus importante, fera le sujet de la première partie de ce discours) ; nous avons dit d'abord que la religion seule commande et perfectionne les devoirs d'état, qui sont les fondements de la société. Et comment ? Parce qu'elle seule nous découvre dans Dieu la source des états, et par là elle rend les états sacrés : ce n'est pas assez, parce qu'elle seule attache des obligations à ces états, et par là elle les rend laborieux ; ce n'est pas encore tout, parce qu'elle seule nous prescrit la manière d'accomplir les devoirs d'état, et par là elle rend les états utiles. Trois précautions qui tournent au profit de la société, et sans lesquelles la société ne serait que confusion ; appliquez-vous à ce détail, il nous regarde tous.

L'erreur la plus préjudiciable à la vie civile, et cependant, mes très-chers frères, l'erreur la plus ordinaire est de s'imaginer que la variété des conditions semées dans le monde n'est que l'effet du hasard ou de la nécessité ; qu'il ne faut pas recourir à la sagesse divine pour rendre raison de cet arrangement fortuit, quoique tôt ou tard inévitable ; que nos besoins nous ayant d'abord rassemblés, il est naturel que nous ayons cherché dans l'industrie des autres des ressources que nous ne trouverions pas en nous-mêmes ; que cet échange de secours et de commerce de services a produit la diversité des états qui partagent la société, et qu'indépendamment de toute providence, la nature a fait les pères de famille ; la force, les rois ; l'adulation, les grands ; la sûreté publique, les juges ; le besoin et notre mollesse, tous les arts.

Eh quoi ! demande saint Augustin, peut-on se persuader que ce Dieu bienfaisant, qui veille sans relâche à la conservation de tous les êtres, qui prend soin des plus vils insectes, et qui revêt le lis des champs de tant d'éclat et de magnificence, néglige le sort des hommes pour lesquels il a tout créé ? Un père, c'est ainsi qu'il veut qu'on le nomme ; un père oublierait-il ses enfants, et laisserait-il leur destinée incertaine et flottante ? Non, et la religion nous montre sa providence attentive à fournir abondamment à nos besoins et même à nos délices. Et par où ? Par cette multiplicité d'états dont lui seul est l'auteur. Car, quel autre que lui, à qui l'avenir est toujours présent et dont l'intelligence est infinie, aurait pu renfermer dans un même plan d'administration tous les besoins, tous les

(1) Monseigneur de Villeneuve, évêque de Montpellier, officiant.

(2) Monseigneur l'archevêque de Narbonne.

(3) M. le vicomte de Saint-Priest, intendant du Languedoc, et premier commissaire du roi.

secours, tous les temps, tous les lieux, tous les hommes? Quel autre que lui, qui fait tout avec poids, avec nombre, avec mesure, aurait pu balancer les différentes conditions, et, par des proportions justes, établir entre elles une espèce de compensation et de correspondance qui les maintient constamment dans l'équilibre? Quel autre que lui, qui de la discorde des éléments fait sortir l'harmonie de l'univers, aurait pu lier ainsi et confondre tant de volontés opposées, et les diriger vers un même but? Quel autre que lui, du sein duquel sortent tous les dons, et qui, par son élection, rend digne de son élection même, aurait pu assigner à chacun de nous son rang, et lui marquer avec discernement et avec empire le poste qu'il doit occuper dans la république? Quel autre que lui, qui d'un peu de sable arrête la fureur des mers, aurait pu discipliner tant de passions furieuses, et leur poser des limites invisibles qu'elles ne peuvent franchir?

Disposition merveilleuse que Salomon ne se lassait pas d'admirer, lorsqu'il disait à Dieu : Vous pouviez, Seigneur, nous assujettir comme les autres créatures à des lois nécessaires : votre bonté nous a traités plus favorablement ; vous nous avez doués du présent inestimable de la liberté, et vous respectez en nous votre propre don : *Tu autem dominator virtutis, cum magna reverentia disponis nos.* (Sup., XII, 18.) Vous nous associez au ministère de votre miséricorde pour nous rendre agréables les uns aux autres, et pour cimenter notre union de plus en plus, comme souverain dominateur : *Tu autem dominator virtutis.* Vous vous êtes réservé le droit de présider à ce grand ouvrage, et de subordonner toutes nos opérations à la fin principale que vous vous proposez : et tous les hommes, pas un seul excepté, sont entre vos mains, non des instruments serviles, mais des ministres que vous employez à l'exécution de vos desseins et à la consommation de la félicité commune : *Tu autem dominator virtutis, cum magna reverentia disponis nos.*

Nous ne vous le dissimulerons cependant pas, mes très-chers frères ; une difficulté spéciale paraît combattre cette vérité fondamentale, et nous nous hâtons de la résoudre, pour ne vous rien laisser à désirer sur ce sujet. C'est l'inégalité des conditions. Pourquoi, nous direz-vous, de la même argile faire des vases d'honneur et des vases d'ignominie ? Pourquoi cette distance presque immense d'homme à homme ? Pourquoi tant de douceurs et tant de liberté d'une part, et de l'autre tant de peines et d'assujettissements ? Dieu ferait-il acception des personnes ? Et comment accorder avec sa sagesse et sa bonté ce partage aveugle et bizarre ? O vous ! scrutateur téméraire, qui ne craignez pas de sonder la profondeur des desseins de Dieu, et de l'interroger sur ses voies, continuez vos blasphèmes et répondez. Que vouliez-vous qu'il fit ? Qu'il établît entre nous une égalité parfaite : supposons-la pour quelques moments, voyez-en les

suites. Nous voilà tous également indépendants, également puissants, également grands, également riches. Dites-nous à quoi nous servirait cette indépendance. Nous suffirions-nous à nous-mêmes, et les nécessités de la nature ne nous obligeraient-elles pas sans cesse de recourir aux autres ? A quoi nous servirait cette puissance ; quel usage en ferions-nous ? A quoi nous servirait cette grandeur ; nous attirerait-elle le moindre hommage ? A quoi nous serviraient ces richesses ; quel usage en ferions-nous ? Cette égalité parfaite, une fois établie, subsisterait-elle longtemps ; notre ambition en serait-elle satisfaite ; supporterait-elle patiemment d'avoir tant d'égaux ; n'aspirerait-elle pas à la domination ? Et quel frein serait alors capable de la réprimer ? Nous serions tous rivaux, et toujours en guerre. Cette égalité parfaite une fois établie, est-il quelqu'un de nous qui voulût se charger de cultiver la terre, de soulager nos besoins les plus pressants, de nous procurer les aises, les commodités de la vie ? Quelle loi, quelle autorité pourrait l'y forcer ? Nous péririons par notre grandeur et par notre abondance même ; nous n'aurions qu'un superflu onéreux, et nous manquerions du nécessaire. Concluons donc : Rendre tous les hommes également heureux, ce serait les rendre tous également misérables.

Il faut qu'il y ait un roi, un père commun pour empêcher qu'il n'y ait plusieurs tyrans ; il faut qu'il y ait des grands pour protéger les faibles ; il faut qu'il y ait des guerriers pour défendre la patrie ; il faut qu'il y ait des magistrats pour prévenir les injustices ou pour les punir ; il faut qu'il y ait des riches pour payer les services ; il faut qu'il y ait un peuple pour vaquer aux soins les plus pénibles ; il faut qu'il y ait des pauvres (n'abusez pas de cet aveu, il n'autorise nullement votre dureté à leur égard), il faut qu'il y ait des pauvres, et que la pauvreté soit toujours un mal extrême, afin que les horreurs qu'elle traîne après elle servent d'aiguillon à la paresse, et l'animent puissamment au travail. La société porte sur tous ces états comme sur ses appuis. Abattez-en un seul, elle s'écroule et se dissout.

Le comprenez-vous à présent, mes très-chers frères, ce mystère de la Providence qui révoltait votre raison ? Cette inégalité, qui semblait tout détruire, rétablit tout. Elle produit l'ordre, resserre les chaînes du commerce, polit les mœurs, fait circuler les richesses, développe les talents, enfante les arts, excite l'émulation, encourage aux plus grands efforts, augmente le fonds commun, et nous fait jouir à la fois et des avantages de toutes les conditions, sans que nous en ayons les embarras, et des travaux de tous les hommes ensemble, sans que nous en essayions les fatigues. Quelques particuliers en souffrent, j'en tombe d'accord ; mais la société en profite, et Dieu, qui est toujours riche en plusieurs sortes de miséricordes, a des grâces d'un ordre supérieur, destinées à dédommager les malheureux.

Reste donc que les états qui forment le cercle de la vie civile sont l'ouvrage de Dieu même; que nous sommes tous appelés à un de ces états par une vocation particulière; reste enfin que, par une vocation universelle, nous sommes chargés de veiller au bonheur de notre prochain : *Mandavit unicuique de proximis suis.* (Eccl., XVII, 12.)

De ces principes féconds en conséquences pratiques, il s'ensuit, en premier lieu, que le même instant qui donne la vie nous engage irrévocablement à la société; que nous ne sommes jamais les maîtres de nous; que nous appartenons à la patrie, à l'univers; qu'à cet égard personne ne naît libre, selon l'expression de Job, pas même les souverains; que nous avons les uns sur les autres des droits imprescriptibles, les droits de Dieu, et qu'on ne peut, sans injustice, se soustraire à cette dépendance réciproque.

Il s'ensuit, en second lieu, que tout état contraire à la loi du Seigneur est nécessairement contraire à la société. Cet anathème tombe sur ces arts inventés pour servir le luxe et la mollesse; sur ces talents malheureux, destinés à rallumer dans les cœurs le feu des passions par l'enchantement de tous les sens : sur ces hommes pervers qui vendent effrontément au public les travers de leur esprit et la corruption de leur âme. En quoi donc, me direz-vous, blessent-ils la société? En quoi? en tout. Car laissez-les débiter librement leurs maximes d'indépendance et de révolte, et bientôt il n'y aura pas le moindre vestige de subordination. Ouvrez ces écoles d'illusion et de mensonge, érigées pour fomentier les passions, et empêchez ensuite, si vous le pouvez, que ces passions excitées ne s'emportent au-delà des digues qui les contiennent. Accréditez le luxe, et vous gémirez sur la ruine de tant de maisons illustres que le goût de la magnificence précipitera dans la misère. Ne prescrivez aucune borne à la mollesse et à la volupté, et vous n'aurez que des citoyens amollis et languissants, incapables de longs travaux et de grandes entreprises. Donnez un libre cours à ces écrits scandaleux, et la pudeur disparaîtra pour faire place au libertinage. Souffrez patiemment qu'on outrage la décence des mœurs, et vous introduirez une licence effrénée qui renversera la société de fond en comble. Quand on viole hardiment les lois de Dieu, on ne craint pas de violer les lois humaines; et malgré l'obstination du préjugé, de mauvais chrétiens furent toujours de mauvais citoyens.

Ne croyez pas cependant que ces arrêts lancés par l'Evangile enveloppent cette industrie utile qui est l'âme de la société. Ces arts honnêtes qui concourent aux plaisirs innocents de la vie, loin d'être proscrits, ils sont en quelque sorte préconisés dans les divines Ecritures. L'Esprit-Saint ne dédaigne pas d'y consacrer la mémoire et le nom des ouvriers célèbres dans leurs arts, il y donne presque les mêmes éloges et à la piété de Salomon qui forma le projet d'élever au Seigneur un temple magnifique, et

à l'habileté de ceux qui contribuèrent de l'excellence de leur industrie à la construction et à l'embellissement de cet édifice.

Il s'ensuit, en troisième lieu, que dans la distribution des talents et des faveurs temporelles, Dieu a moins en vue ceux auxquels il en fait part, que l'universalité des hommes pour lesquels il les communique; que ce que l'Apôtre disait des dons de miracles et de prophéties, qu'ils étaient accordés à quelques-uns pour l'avantage de tous, s'étend à plus forte raison sur les dons naturels; qu'ils doivent être comme un trésor public toujours ouvert aux nécessités des peuples : ainsi la prévoyance de Joseph fut la ressource de l'Égypte; ainsi la beauté de Judith sauva les habitants de Béthulie; ainsi la force de Samson fut la terreur des Philistins et le rempart de tout Israël.

Il s'ensuit, en quatrième lieu, que tous les états, considérés dans un certain point de vue, sont plutôt différents qu'inégaux; que nous sommes les ministres de la Providence et les serviteurs de nos frères; que le Père de famille nous appelle tous à la culture de la même vigne.

Il s'ensuit, en cinquième lieu, que c'est un attentat énorme contre le souverain domaine du Seigneur, de s'ingérer dans un ministère sans son aveu. Hélas! au siècle où nous sommes, interroge-t-on la volonté de Dieu avant que d'embrasser un état? Pour ce choix important, on n'écoute que la voix de l'intérêt et de l'ambition. Voilà les deux grands mobiles qui font presque toutes les vocations. Comme les enfants de Zébédée, on ne se demande pas à soi-même si on aura le courage de boire le calice. On ne consulte pas ses forces : *Potestis bibere calicem?* (Matth., XX, 22). On ne consulte que ses desirs : *Volumus* (Matth., XX, 35); et malheureusement le monde, en cela contraire à lui-même, ouvre une libre carrière aux prétentions les plus audacieuses. De là le renversement de la société. Dans ce bouleversement total où l'on peut suivre impunément l'attrait de la cupidité, l'autorité, tombée quelquefois à des âmes vulgaires, perd cette majesté qui lui attirait la confiance et le respect; la balance de la justice, où sont pesées la fortune et la destinée des peuples, confiée témérairement, penche au gré de l'erreur et des passions; les grâces du siècle, qui sont la force des empires, ces grâces si décisives, répandues comme au hasard, allument l'ambition et éteignent l'émulation; les états les plus nécessaires sont abandonnés, parce qu'ils sont obscurs; les états les plus distingués sont souvent mal remplis, parce qu'ils sont trop recherchés. Les uns commandent avec dureté, les autres obéissent avec contrainte; tous font généralement effort pour s'élever, et l'intérêt commun périt parmi cette multiplicité d'intérêts particuliers qui le traversent. On est surpris des désordres qui règnent dans le monde. La cause en est toute simple. Voulez-vous la savoir? Peu de gens sont à leur place.

Il s'ensuit, en sixième lieu, que la distri-

bution des dignités et des honneurs ne saurait être arbitraire sans être injuste; que la loi du plus digne est le droit divin; que les emplois ne sont pas des grâces purement temporelles, mais des vocations.

Il s'ensuit enfin que, lorsqu'on n'a pas les qualités requises pour remplir dignement un état, il faut l'abandonner; que plus cet état est important et relevé, plus l'obligation de le quitter est indispensable. Et qu'on ne dise pas qu'il est humiliant de disparaître ainsi d'un rang sublime et de s'éclipser tout à coup. Cette vaine délicatesse doit-elle l'emporter sur l'intérêt universel? Et qu'on ne croie pas avoir droit de se maintenir dans la place qu'on occupe, parce qu'on n'y est pas parvenu à force d'intrigues et de manœuvres, et qu'on y a été porté par un coup inespéré de faveur; la faveur des grands toute seule n'est pas une vocation légitime, leur choix suppose tout au plus le mérite et ne le donne pas. Et qu'on ne se rassure pas sur la droiture de ses intentions; Dieu s'en contente quelquefois, lorsqu'il s'agit de lui-même et de son service; mais dès qu'il est question de la société, outre la droiture des intentions qu'il exige toujours, il veut des œuvres, et des œuvres proportionnées à l'étendue de ses vues. Qu'importe en effet que vos intentions soient pures et droites, si, faute de lumières et de capacité, vous rendez votre ministère infructueux ou nuisible? Dût-il en coûter encore plus à votre vanité, la religion inexorable vous ordonne de descendre du poste où vous êtes monté, *descende (Isa., XLVII, 1)*; de rentrer dans l'obscurité où la Providence vous avait sagement caché, *intra in tenebras. (Ibid., 5.)* Il n'est pas nécessaire que vous soyez dans les honneurs; il est nécessaire que la république soit servie. Telles sont les maximes invariables du christianisme. N'est-ce pas en transgressant ces lois équitables que le monde est retombé, pour ainsi dire, dans le chaos, et qu'il nous retrace une image insensible du séjour des ténèbres d'où l'ordre est banni, et où règne une confusion éternelle?

Et après tout, quelque étrange que soit la conduite du monde, elle est conséquente. Il ne regarde les conditions que comme de vaines distinctions qui n'ont point de suites sérieuses. Faut-il être surpris s'il les livre au caprice des hommes et qu'il leur laisse l'entière liberté du choix? Or, sur cet article, la religion redresse encore nos jugements; et après nous avoir découvert en Dieu la source des états, elle nous montre les obligations attachées à ces états, et par là elle rend les états laborieux.

Il serait superflu, mes très-chers frères, de vous prouver que la société ne subsiste que par le travail; qu'à certains égards les désordres mêmes lui sont moins funestes que la paresse; que son bonheur dépend du concours de toutes les conditions, lesquelles agissant de concert et se prêtant mutuellement du secours, se réunissent par des voies diverses en un centre commun. Or, la religion seule entretient cette activité et ce concert, en veil-

lant à l'accomplissement des devoirs d'état. Devoirs tellement propres, qu'il faut que vous vous en acquittiez personnellement, et que vous ne sauriez vous reposer de ce soin sur tout autre. Devoirs tellement essentiels, qu'ils tiendront le premier rang dans la discussion que le souverain Juge fera de vos œuvres. Devoirs tellement indispensables, que dans la concurrence ils doivent l'emporter sur les pratiques mêmes de piété, lorsqu'elles ne sont que de surrogation. Un Père du désert était si fortement persuadé de cette vérité, qu'il s'éleva contre un solitaire qui, sous le prétexte spécieux de vaquer plus constamment à la prière, s'abstenait du travail, et il usa de cette sévérité afin, ajoutait-il, que l'on ne confondît pas deux choses aussi incompatibles que l'indolence et la dévotion. Et Tertullien, après avoir mis les premiers chrétiens à couvert des accusations les plus atroces, les justifie avec non moins de chaleur du reproche qu'on leur faisait de n'apporter aucun profit au commerce de la vie civile. Nous naviguons, s'écriait ce défenseur intrépide de la religion, nous naviguons, nous portons nos armes, nous cultivons la terre, nous administrons la justice, nous mêlons nos fonctions avec les vôtres, nous faisons une profession ouverte de nous employer généreusement à votre service; nous remplissons les villes, les forteresses, les îles, les provinces, les assemblées du peuple, le sénat, le palais; nous ne vous laissons que vos temples : *Sola vobis relinquimus templa (Apolog. TERTULL.)*

Enfin, mes très-chers frères, lisez attentivement les divines Ecritures, vous y verrez partout l'oisiveté en exécution, le travail expressément commandé à tous sans distinction de rang ni de sexe. L'arbre stérile coupé et livré aux flammes, le serviteur négligent précipité dans les ténèbres extérieures, et toujours la paresse punie avec autant de sévérité que l'infidélité. La politique humaine entend-elle aussi bien les intérêts de la société? S'arme-t-elle d'autant de rigueur contre ces spectateurs indifférents, qui moissonnent largement dans un champ où ils n'ont point semé? A peine a-t-elle des punitions pour les scélérats; comment en aurait-elle pour les paresseux? Ils sont souvent les mieux récompensés. Ainsi, sûrs de l'impunité, on embrasse un état, on se charge d'un emploi, et on néglige sans crainte d'en remplir les obligations. Dites à ce jeune dépositaire des lois qu'il doit désormais ses soins et ses veilles à la cause abandonnée de la veuve et de l'orphelin; il se rira de votre simplicité. Proposez dans nos jours l'exemple de cette femme forte dont les livres saints nous font une peinture admirable; on rougirait d'être conforme à ce modèle.

Ils ont suivi les dérèglements de leur cœur, dit le Prophète; voilà la source du mal : *Corrupti sunt (Psal. XIII, 2)*, et dès lors ils ont mis les plaisirs à la place des devoirs, les amusements à la place des occupations. Ils se sont rendus inutiles : *Corrupti sunt, inutiles facti sunt. (Ibid., 4.)* La

conséquence est juste. Pour vous en convaincre, mes très-chers frères, jetez les yeux sur la scène du monde. Tout s'y passe en représentations; presque rien ne s'y passe en réalité. Tous les postes sont occupés en apparence, et cependant, à le prendre à la rigueur, que de postes vacants! que de titres sans fonction! que de ressorts qui n'agissent point! que de principaux mobiles qui s'arrêtent! L'indolence est le partage des fortunes médiocres. Les puissants du siècle n'envisagent dans leur élévation qu'un certain éclat et le privilège de n'avoir rien à faire. La plus noble partie de la république languit par grandeur dans la mollesse et l'inaction. On ne voit presque à présent que de ces illustres oisifs, toujours agissants et toujours désœuvrés, qui ne sont occupés qu'à s'orner, qu'à se reproduire en mille endroits différents, qu'à promener dans leur ville leur fastueuse indolence : pierres détachées du corps de l'édifice dont elles devraient être la force et l'ornement; que l'on roule avec fracas dans les places publiques, et qui, loin d'être des ressources pour la société, n'en sont que les embarras et les écueils, semblables à ces divinités insensibles dont parle le Prophète, qui n'influaient en rien sur l'administration de l'univers. Ils ont des temples où les richesses de tous les arts sont prodiguées; l'encens de l'adulation fume sans cesse sur leurs autels; on leur apporte des victimes de toutes les parties de la terre; leur molle oisiveté occupe une foule innombrable de courtisans, de serviteurs, d'adorateurs, de ministres : peuple immense d'esclaves qui se consomment à cette espèce de culte et sont perdus à jamais pour la société qui les réclame en vain. *Simul inutiles facti sunt.* (Psal. XIII, 3, LII, 4.)

Divinités inférieures de la terre, souffrez que nous vous interroguions. Le zèle du bien public et de votre propre salut nous en inspire la hardiesse. Tout s'agit, tout est en mouvement autour de vous; pourquoi seuls croupissez-vous dans le repos? *Quid hic statis otiosi?* (Matth., XX, 6.) N'êtes-vous pas pécheurs? Pourriez-vous le nier? Et le joug du travail n'a-t-il pas été imposé à tous les enfants d'Adam comme la pénitence de leur prévarication? N'êtes-vous pas citoyens? Est-il juste que vous dévoriez tout le fruit du travail des autres et que vous ne preniez nulle part à ces mêmes travaux? Avec tant d'orgueil, vous croyez-vous si peu nécessaires à la société, qu'elle ne souffre aucun dommage de votre inaction? Répondez. Quels sont les titres légitimes qui vous dispensent de la loi générale? — Notre naissance, notre rang... — Que vous connaissez mal votre destination! La Providence ne vous a pas faits pour le spectacle, elle vous a faits pour le besoin. Elle ne vous exempte des travaux serviles que pour en substituer de plus intéressants; elle ne vous approche de plus près du trône qu'afin que vous y portiez les vœux et les gémissements des peuples; elle ne vous confie le crédit et l'autorité qu'afin que vous protégiez le mérite et l'in-

nocence; elle ne vous donne plus de richesses qu'afin que vous soulagiez plus de misérables. L'état, la pompe, les hommages qui vous suivent en tous lieux, ne sont que les adoucissements des peines de votre condition : les services importants en sont le fond et l'essence. De si nobles soins ne vous touchent-ils pas? Non, vous n'êtes plus grands. Votre seule inutilité vous dégrade, et la religion ne vous distinguera de la foule que vous méprisez que par l'excès des châtimens qu'elle prépare à votre indolence : *Potentes potenter tormenta patientur.* (Sap., VI, 7.)

Ainsi, de cette multitude d'hommes qui composent la société, elle n'a presque que des ambitieux ou des mercenaires qui la servent. L'amour de la gloire jette les uns au milieu des hasards, la soif des richesses engage les autres à mettre en œuvre toute leur industrie. Heureusement la nature condamne en naissant le plus grand nombre aux peines, aux fatigues. La misère, plus impérieuse que le devoir, leur commande le travail sous peine de mort, et grâce à l'intérêt, à l'ambition, et beaucoup plus à la nécessité, nous avons encore des fantômes de citoyens. Non que la religion se contente qu'on remplisse les devoirs d'état, elle nous prescrit la manière d'accomplir ces devoirs, et par là elle rend les états utiles. Tout prévient qu'elle le monde à cet égard, nous le prenons lui-même pour juge.

La religion ne sert-elle pas la société lorsqu'elle veut, en premier lieu, qu'on remplisse les devoirs d'état avec intelligence? *Ut abundetis in omni scientia et doctrina.* (Philip., I, 9.) Et qui ne voit combien funestes seraient à la société ces concitoyens en place dépourvus des connaissances nécessaires? S'ils sont guerriers, malgré leur valeur et leur intrépidité, à quels dangers n'exposent-ils pas la patrie? S'ils sont magistrats, malgré leur droiture et leur intégrité, quelles injustices ne commettront-ils pas, même sans le savoir? S'ils se trouvent engagés dans des fonctions plus saintes, malgré leur zèle et leur piété, que d'abus, que de maux n'occasionneront-ils pas?

La religion ne contribue-t-elle pas, en second lieu, à l'avantage de la société lorsqu'elle exige qu'on remplisse les devoirs d'état avec décence? *Ut honeste ambuletis.* (I Thess., IV, 11.) Cette obligation, commune à tous les fidèles, regarde plus particulièrement ceux que l'Esprit-Saint appelle les dieux de la terre. Il est une décence de maintien, une gravité de discours, une sévérité de mœurs, un respect de soi-même qui font partie de l'autorité, la rendent plus vénérable au peuple qui ne juge que par les yeux, et disposent tous les esprits à la soumission qui lui est due. On ne peut blesser ouvertement ces bienséances sans que l'autorité elle-même n'en souffre. L'étrange contraste qui se trouve entre le frivole du personnage que l'on joue et la dignité du caractère dont on est revêtu est avidement saisi par la multitude, naturellement ennemie de toute domi-

nation, hormis de celle de la raison et de la vertu, et qui, peu accoutumée d'ailleurs à faire des distinctions, passe aisément du mépris du ministre au mépris du ministère. Et de là quels désordres!

La religion ne travaille-t-elle pas au bonheur de la société, lorsqu'elle ordonne, en dernier lieu, qu'on ne se propose d'autres motifs, en servant les hommes, que de plaire au Seigneur? *Servientes Domino?* (Rom., XII, 11.) Tout autre motif ne serait ni assez pur ni assez noble pour nous élever au-dessus des considérations humaines et de notre intérêt propre. Car, pour ramasser tous ces motifs en un seul trait, la crainte humaine ne fait que des esclaves, l'intérêt ne fait que des injustes et des mercenaires; l'ambition ne fait que des fourbes et des séditeux; la gloire ne fait que des vindicatifs et des téméraires; le désir de gagner les hommes ne fait que des complaisants et des adulateurs; l'amour de soi-même ne fait que des indolents et des voluptueux; l'humeur ne fait que des capricieuses et des bizarres. Il n'appartient qu'à la religion de faire des citoyens, parce qu'elle seule fait les généreux et les désintéressés, et il faut être bien généreux et bien désintéressé pour se renoncer ainsi soi-même, pour s'immoler sans réserve au bien public, pour servir avec zèle, et souvent malgré eux, des indifférents, des envieux, des ingrats, des ennemis.

Supposons à présent, mes très-chers frères, (pourquoi faut-il que ce ne soit ici qu'une simple supposition?) supposons que le christianisme est universellement pratiqué, que tous les hommes règlent leur conduite sur les maximes de l'Evangile; chacun, fidèle à se tenir dans la place que lui assigne la Providence, exact à en remplir les obligations, ne se proposant, dans l'accomplissement de ses devoirs, que des motifs surnaturels; Dieu au-dessus, disposant tout par sa sagesse, réglant tout par sa volonté, animant tout par son esprit, enrichissant tout par sa libéralité, sanctifiant tout par sa grâce, soutenant tout par sa puissance; à la vue d'une pareille société, qui ne s'écrierait, comme autrefois Balaam à la vue du camp des Israélites: Que vos tentes sont bien disposées, ô Jacob! que l'arrangement de vos pavillons est merveilleux! De quel côté se considère, on est surpris d'admiration: *O quam pulchra tabernacula tua, Jacob!* (Num., XXIV, 5.) Parmi tant de contrariétés apparentes, quelle harmonie, quel accord! Parmi tant de conditions opposées, quel rapport, quelle compensation! Ici, plus d'autorité, mais plus d'inquiétudes; là, plus d'assujettissement, mais plus de tranquillité. Comme les extrémités de ce vaste univers les plus éloignées se répondent et se rapprochent par une communication continuelle de secours et de services! comme de tant de mouvements divers et de tant d'opérations particulières résulte la félicité commune! Non, ce ne peut être là que l'ouvrage d'un Dieu. Il ne faudrait, mes très-chers frères, que ce spectacle pour vous démontrer la divinité de la religion.

SECONDE PARTIE.

La religion ne se borne pas à jeter les fondements de la société en commandant les devoirs d'état; elle pourvoit encore à la sûreté de la vie civile, en commandant les devoirs de justice. Et jusqu'où ne porte-t-elle pas sa rigidité à cet égard? Elle prend le prochain sous sa protection, elle le confie à notre garde; elle nous le fait envisager comme une chose sacrée, comme un pupille dont elle nous établit tuteurs; elle nous défend de toucher à sa personne, à ses biens, à sa réputation. Que si nous le faisons, elle exige des réparations promptes et proportionnées, des restitutions pleines et entières. Elle nous donne pour spectateur de nos œuvres le scrutateur des cœurs; elle nous déclare que cet observateur vigilant sera le vengeur de nos injustices les plus secrètes; elle ouvre aux yeux de notre foi les abîmes de l'enfer, où tous les injustes seront précipités sans miséricorde. Il ne fallait pas moins que ces commandements et ces menaces pour contenir l'iniquité. Mais que dis-je, mes très-chers frères, elle a franchi les barrières que la religion lui opposait.

Vous annoncez en vain, disait le Seigneur à Jérémie, vous annoncez en vain mes jugements aux habitants de Jérusalem, n'attendez d'eux ni droiture ni vérité. Ils ne songent qu'à se tromper, qu'à se surprendre, qu'à se supplanter, qu'à se dépouiller, qu'à se détruire. Dès la pointe du jour, leurs embûches sont dressées, ils attendent impatiemment leur proie; et la nuit, des meurtriers sortent de leurs retraites et s'emparent de la ville. Vous habitez, ô Jérémie! parmi les fraudes et les meurtres: *Habitatio tua in medio doli.* (Jerem., IX, 6.)

Mes très-chers frères, nous vous épargnons l'odieuse de l'application. Aussi bien vos craintes, vos soupçons, vos défiances, vos précautions, tant de contrats, tant de serments, tant de portes, tant de verroux, tant de prisons, tant d'échafauds nous disent assez ce qu'il faut penser de la société en général. Où se sauver? Les hommes peuvent nous défendre des tigres et des lions; mais qui nous défendra des hommes?

Appellerez-vous les lois humaines au secours de la société? Eh! qu'ont-elles d'équitable, qu'elles n'aient emprunté de la loi primitive de Dieu? Que les lois humaines, quoique respectables, quoique nécessaires, sont cependant insuffisantes, malgré cet appareil formidable qui les environne! Quelles lois, que la diversité des pays change l'Justice dans un lieu, injustice dans l'autre. Quelles lois, que le temps seul abroge, que des hommes interprètent et administrent! Quelles lois, dont on peut éviter la sévérité, ou par l'obscurité de ses crimes, ou par l'état de sa puissance, ou par la longueur presque infinie des formalités! Quelles lois, qui épargnent les vices! Car à quel tribunal juge-t-on les envieux, les ingrats, les détracteurs, les médiateurs, ces fléaux secrets de la société! Quelles lois, qui ne s'arment de

rigueur que contre les forfaits, qui ne peuvent alliger que les corps, qui n'ont que des châtimens bornés, tolérables s'ils sont modérés, et courts s'ils sont violents! Comparons à présent à ces diverses lois la loi de Dieu. Elle ne se contente pas de dire seulement : Vous ne serez point homicide, mais elle ajoute : Vous ne vous mettrez pas en colère. Elle ne condamne pas seulement l'adultère, mais elle défend d'arrêter ses regards sur un objet dangereux. Elle ne punit pas seulement le mal qui paraît; mais elle punit tout le mal que Dieu voit. Enfin, l'Evangile établit son siège dans l'âme; pensées, désirs, intentions, motifs, tout est de son ressort. Il va jusqu'à la racine du mal. Les lois humaines n'ont de pouvoir que sur nos actions extérieures : leur juridiction ne s'étend pas jusqu'au cœur, et quand on néglige le cœur, on laisse subsister la source de tous les crimes. L'Evangile est un aiguillon puissant qui excite les bons à l'amour du devoir, par l'espérance des récompenses éternelles qu'il promet à leur fidélité. Les lois humaines ne sont tout au plus qu'un frein qui contient les méchants par la crainte des supplices; elles n'ont que des châtimens. Qui le croirait? De ce corps immense de lois, lequel est comme le dépôt de la sagesse de tous les siècles, il y en a plusieurs pour punir le crime, il n'en est pas une seule pour récompenser la vertu. Les lois humaines n'ont jamais osé dire : Aimez votre prochain; et l'Evangile crie par mille bouches : Aimez vos ennemis. Les lois humaines sont donc insuffisantes : *Leges populorum vanæ sunt.* (Jerem., X, 3.)

Auriez-vous plus de confiance en ces sentiments d'honneur dont le monde se glorifie tant? Faible ressource. Avec ces sentiments d'honneur, ne se permet-on pas, dans presque toutes les professions, certaines injustices que l'usage seul autorise? Avec ces sentiments d'honneur, est-on vrai dans ses paroles, fidèle à ses engagements, charitable dans ses discours, miséricordieux envers les pauvres? Avec ces sentiments d'honneur, se fait-on un scrupule de porter la honte et l'infamie dans des lieux où l'amitié seule donne un libre accès, de se jouer impunément de la foi conjugale qu'on a jurée au pied des autels, d'accabler ses serviteurs et ses vassaux du poids de son luxe? Ah! malgré toute sa fierté, le monde n'a que le masque de l'honneur : la religion seule peut en inspirer la réalité.

Compterez-vous plus sur la probité mondaine? Vous êtes obligés de convenir avec nous qu'elle est rare. Outre qu'elle est rare, elle est imparfaite, elle ne change pas notre nature, elle nous laisse nos passions, nos vices, moins grossiers, moins développés, j'en conviens, mais toujours vices et passions, et par conséquent nécessairement injustes. Cette prétendue probité ne fait donc que renfermer au dedans de nous ces semences d'injustices; elle les empêche seulement pendant quelque temps d'éclore et de se produire au dehors.

Outre qu'elle est imparfaite, elle est fragile, elle a besoin de spectateurs, elle se soutient avec éclat tant qu'elle est sous les regards des hommes; s'ils s'éloignent, la voilà livrée à elle-même. Qu'il naisse alors une occasion où la passion sollicite puissamment à l'injustice, et où l'on soit assuré de ne n'en avoir d'autre témoin que soi-même, qu'il est à présumer qu'on la consommera; tel est le fond de l'homme. Quelque droiture qu'on lui suppose, il s'aime encore plus soi-même qu'il ne se respecte et qu'il ne se craint. Et lorsqu'il est question de prononcer entre son estime et sa satisfaction, il balance d'abord, il dispute longtemps, et il finit presque toujours par préférer sa satisfaction à sa propre estime.

Outre qu'elle est fragile, elle est souvent fausse et simulée. On a toujours intérêt de paraître honnête homme; on n'a pas toujours intérêt de l'être en effet, et voilà ce qui fait tant d'hypocrites en matière de probité. Il est donc démontré que la religion seule commande et perfectionne les devoirs de justice qui font la sûreté de la vie civile. Est-il besoin à présent que nous vous prouvions qu'elle seule commande et perfectionne les devoirs de charité qui en sont les liens?

Et qui peut lui disputer cette prérogative? Qui? Le monde, lui qui, comme une autre Babylone, porte écrite sur son front, en caractères de sang, cette maxime effroyable : *Vengez-vous.* Lui qui crie à ses sectateurs : Contentez-vous passions, à quelque prix que ce soit, sacrifiez tout à vos intérêts, l'amitié, l'humanité, et s'il le faut, la nature. Et l'Evangile dit à ses disciples : *Pardonnez.* Ne vous livrez point à des désirs ambitieux; corrigez votre humeur, n'abondez pas en votre propre sens, supportez patiemment les défauts de vos frères; conservez l'union autant qu'il est en vous; que le zèle même de la gloire de Dieu soit toujours pour l'édification et jamais pour la destruction. Remarquez cette attention à écarter d'abord ce qui peut nous diviser.

Mais si les maximes du monde sont cruelles, que ses liens sont faibles! La patrie, les rapports mutuels que nous avons entre nous, nous rapprochent plutôt qu'ils ne nous unissent. La politesse montre de l'empressement, de l'affection, mais qu'elle est trompeuse! L'amitié est plus sincère, mais qu'elle est bornée! Elle se renferme dans un cercle étroit hors duquel elle ne sort pas. Plus elle se partage, plus elle s'affaiblit. L'humanité est plus étendue; mais qu'elle est peu active! Elle se contente de plaindre, de gémir, et rarement est-elle assez généreuse pour secourir. La religion respecte et fortifie tous ces liens; elle y en ajoute de nouveaux. Elle nous réunit dans la même foi, dans les mêmes prières, dans les mêmes sacrements; dans les mêmes espérances. A ces démonstrations purement extérieures, à ces dehors équivoques de politesse, elle ajoute ce qui seul peut en faire le prix, la sincérité, le sentiment. Elle consent, ou plutôt elle veut, que notre amour ait plusieurs degrés, mais

elle ne souffre pas qu'il y ait des bornes. Elle lui commande d'embrasser tous les lieux, de s'étendre universellement sur tous les hommes; point d'étranger, point d'indifférent, à plus forte raison point d'ennemi pour un chrétien. La religion ne permet à notre amour de s'arrêter qu'où s'arrête la miséricorde même de Dieu, aux portes de l'abîme. Et il ne suffit pas à la religion que notre amour soit universel, il faut qu'il soit compatissant; et il ne suffit pas qu'il soit compatissant, il faut qu'il soit secourable, qu'il aille au-devant des malheureux; nul misérable sur la terre à qui l'Evangile ne donne des droits sur nous.

C'est par ce caractère distinctif de charité que la religion s'annonce d'abord au monde. Dans le sein du paganisme, et au milieu du trouble et des agitations, on vit tout à coup paraître une société d'hommes singuliers, extraordinaires, amis de la paix, qui priaient pour la prospérité de leurs persécuteurs, et que l'on reconnaissait autant à l'amour qu'ils se portaient les uns aux autres, qu'à l'innocence de leur vie et à la pureté de leurs mœurs. Il y avait parmi eux des richesses et de la pauvreté, il n'y avait ni riches ni pauvres. La charité, qui tend toujours à la parfaite égalité, rendait tout commun entre eux; mêmes biens, mêmes repas, mêmes désirs; une seule volonté, la volonté de Dieu; un seul esprit, l'esprit de Dieu; un seul intérêt, l'intérêt de tous.

Divine charité, qui ne faisiez alors de tant de membres différents qu'un même corps, dont l'Esprit-Saint était le lien et Jésus-Christ le chef, qu'êtes-vous devenue, qu'êtes-vous devenue? Et quel spectacle nous présente aujourd'hui la face du christianisme! Des riches endurcis aux cris des misérables; des inimitiés déguisées, des envies secrètes, des perfidies dans l'amitié, des antipathies dans le mariage, la discorde dans les familles, le sang contre le sang, des vengeances héréditaires, des animosités de parti, des jalousies de professions, des cabales dans les corps les plus respectables, des dissensions dans les villes, des trahisons dans les cours; une fermentation générale, la haine au dedans, le glaive au dehors, les nations armées les unes contre les autres; des citoyens réunis par leurs besoins, divisés par leurs passions; beaucoup de politesse extérieure, nul sentiment d'affection; des protestations empressées, aucun service réel; un assemblage d'hommes, point de société. Qu'ils soient chrétiens, ils seront unis; qu'ils soient chrétiens, ils seront frères.

Après cela, nous direz-vous encore que cette religion, toute fondée sur la charité, est ennemie des bienséances honnêtes et des agréments innocents de la vie; qu'elle a je ne sais quoi de dur et de farouche, incompatible avec ces manières prévenantes qui sont le charme du commerce ordinaire, et qu'elle ne peut subsister que dans l'ombre du cloître et le silence de la solitude? Et sur quoi en jugez-vous ainsi? Est-ce sur les re-

gles du christianisme? Mais saint Paul ne recommande-t-il pas expressément à tous les fidèles de se prévenir les uns les autres par des témoignages d'honneur et de bienveillance; de se réjouir avec ceux qui se réjouissent; de pleurer avec ceux qui pleurent; de rechercher non-seulement tout ce qui pourrait être utile à tous les hommes, mais encore tout ce qui pourrait leur être agréable: *Quæcumque amabilia* (Philip., IV, 8), afin, ajoute-t-il, que le nom du Seigneur ne soit pas blasphémé parmi les impies, et que notre sainte religion paraisse aimable aux païens mêmes? Est-ce sur l'exemple de Jésus-Christ? Mais ce divin Sauveur ne reçut-il pas avec bonté la femme pécheresse; ne s'assit-il pas à la table du pharisien; ne sanctifia-t-il pas, par sa présence, les noces de Cana; ne se mêla-t-il pas souvent avec les pécheurs; ne parut-il pas dans l'assemblée du peuple? La prévention où l'on est ne vient donc que de ce que l'on confond les devoirs de bienséance avec l'abus que le monde en fait. Je m'explique.

A l'exemple de ces esprits célestes qui, par l'ordre de Dieu, visitaient de temps en temps la demeure des patriarches: ne se montrer au monde que pour le servir ou l'édifier; entretenir des commerces utiles, mais jamais dangereux; cultiver ses amis, mais des amis vertueux; changer ses devoirs d'état en moyen de salut: voilà le devoir de bienséance, et c'est ce que la religion prescrit. Négliger les occupations les plus importantes, se répandre indiscretement et sans choix dans le siècle, y consumer tout son temps en visites et en cérémonial, y porter le poids de son ennui et l'oubli de soi-même, y dresser son tabernacle, y fixer ses désirs: voilà l'abus que le monde en fait, et c'est ce que la religion condamne. Respecter son superflu comme le patrimoine des pauvres; ne se distinguer, ni par trop de magnificence, ni par trop de simplicité; régler son train et sa dépense plutôt au-dessous qu'au-dessus de son rang et de ses revenus; songer plus à la décence qu'à l'éclat: voilà le devoir de bienséance, et c'est ce que la religion ordonne. Courir follement après le caprice des modes, faire assaut de magnificence, donner dans un luxe outré, étaler l'orgueil des ornements et l'immodestie des parures, sacrifier inhumainement à sa vanité la subsistance, la vie des pauvres: voilà l'abus que le monde en fait, et c'est ce que la religion réprovoque. Prendre part à des conversations où la pudeur n'ait jamais à rougir, où la raison ait toujours à gagner, où la piété ait souvent à s'édifier: voilà le devoir de bienséance, et c'est ce que la religion conseille. Chercher plus à briller qu'à s'instruire, assaisonner ses discours du sel amer et piquant de la médisance, envelopper le venin de la corruption sous des paroles artificieuses et délicates: voilà l'abus que le monde en fait, et c'est ce que la religion condamne. Ne se proposer dans le jeu que le simple délassement, se disposer au travail par des amusements rares, courts et honnêtes: voilà la

devoir de bienséance, et c'est ce que la religion permet. Ne regarder le jeu que comme une occupation et un trafic, y passer les jours et les nuits, en faire une fureur et une ruine : voilà l'abus que le monde en fait, et c'est ce que la religion défend. Participer à des fêtes criminelles, aller dans des compagnies licencieuses, ce n'est ni devoir, ni bienséances; c'est abus, c'est scandale, et c'est aussi ce que la religion réprouvera toujours. Enfin, la religion ne commande rien qui ne soit utile à la société, elle ne permet rien qui ne puisse lui être avantageux; elle ne condamne rien qui ne lui soit funeste.

Vous êtes toujours admirable, ô mon Dieu ! c'est nous qui sommes injustes. Nos passions ont détruit votre ouvrage; que tardez-vous à le réparer? Envoyez de nouveau votre esprit : *Emitte spiritum tuum* (Psal. CIII, 30), cet esprit d'ordre, et nous serons tous en la place que vous nous avez marquée; cet Esprit de douceur, et la paix se rétablira parmi nous; cet esprit de charité, et nous ne ferons tous qu'une même famille; cet esprit de justice, et nous rendrons à chacun ce qui lui est dû; à vous, Seigneur, l'adoration, l'hommage de notre cœur et de toute notre être; à César le tribut, l'obéissance, et, puisqu'il en est digne, l'amour; à tous les hommes nos secours et nos services : *Credantur*. (*ibid.*) Envoyez de nouveau votre esprit, *emitte spiritum tuum*, et la terre sera l'image du ciel, et *renovabis faciem terre* (*ibid.*); et, après avoir formé ici-bas une société douce, mais passagère, nous mériterons de jouir de la société de vos élus, éternelle dans sa durée, et consommée dans votre unité. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LE SERVICE DE DIEU.

Prêché à l'abbaye de Royal-Lieu, à l'occasion d'une profession religieuse, en présence de Mesdames de France.

Ve ite, audi e, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ (Psal. LXXV, 15.)

O vous tous qui craignez le Seigneur, venez écouter, et je vous raconterai les grandes choses qu'il a faites pour le salut de mon âme.

Mais non, ma chère sœur, votre humilité vous empêcherait de révéler les secrets de cette divine miséricorde; nous les raconterons nous-mêmes pour vous, et ce récit remplira de joie l'assemblée des fidèles. Nous leur dirons que Dieu, vous ayant choisie de toute éternité pour être son épouse, vous combla de ses bénédictions les plus abondantes et vous orna de ses dons les plus précieux; qu'il vous menaça, au sein même de votre famille, des secours d'une éducation chrétienne pour développer les germes de grâces et de vertus. Nous ajouterons que ce Dieu, alarmé des dangers qui menaçaient votre jeunesse, vous porta lui-même dans cette solitude; que comme Samuel vous fûtes élevée à l'ombre du sanctuaire et loin de la contagion du siècle. Ce fut là que vous puis-

sâtes ce goût du don céleste, cet attrait puissant qui vous portait à la piété, ce désir ardent d'atteindre à la perfection, cette philosophie sublime et abrégée qui éclaire l'esprit par la voie du sentiment. Ce fut là que vous apprîtes qu'on ne peut servir à la fois deux maîtres, surtout quand ces deux maîtres sont deux ennemis irréconciliables, qu'il faut opter. Ce fut là qu'après qu'on vous eut nommé ces deux maîtres, Dieu et le monde, au seul nom de Dieu, vous vous écriâtes avec le Prophète : Mon choix est fait; pouvais-je balancer, Seigneur? vous êtes et vous serez toujours mon trésor et mon héritage : *Dominus pars hæreditatis meæ*. (Psal. XV, 5.)

Je ne connais pas le monde et je ne veux pas le connaître, il est trop dangereux; il me suffit, ô mon Dieu! de savoir qu'il est votre ennemi; dès lors il est le mien, et je lui voue une haine implacable.

Pénétrée de ces sentiments, vous vous consacrales au Seigneur, d'abord comme humble servante; mais votre amour et votre fidélité vous rendaient digne de devenir un jour son épouse: vous croissiez cependant en grâces et en vertus. Arrive le moment marqué par la sagesse éternelle, où la grâce de la vocation vous déclara les desseins de Dieu sur vous et la haute destination à laquelle vous étiez appelée. Vous soupiriez après l'accomplissement de ces promesses. En vain la tendresse paternelle, sous prétexte de prudence, voulut suspendre vos noces sacrées; ces années d'épreuves redoublées parurent sans doute bien longues à votre empressement, mais elles ne purent ni éteindre ni même affaiblir l'ardeur de vos desirs. Il fallut enfin céder à votre persévérance, et vous touchiez au terme de vos vœux. Ici le mystère finit, les secrets se dévoilèrent, les décrets éternels, manifestés par des effets sensibles, deviennent un spectacle visible et frappant. Nous vous voyons pleine d'amour et de courage vous avancer vers l'autel, sous le double titre d'épouse et de prêtresse. Comme épouse vous allez contracter avec Jésus-Christ un sacrement mystérieux, une alliance particulière et indissoluble. Comme prêtresse vous allez sacrifier le monde avec son faste, ses richesses, ses plaisirs, ses honneurs et ses espérances; vos serments seront le glaive dont vous vous servirez pour l'immoler. Les dépouilles de cet ennemi de Dieu seront la dot que vous apporterez à votre Epoux céleste.

Jour de bonheur pour vous, ma chère sœur, de consolation pour les justes, d'instruction pour les pécheurs, de joie pour l'Eglise; elle en fait une solennité où elle invite tous les fidèles. D'augustes princesses sortent du palais des rois pour être les témoins et les ministres de votre bonheur et de votre triomphe. Après avoir édifié le monde par l'éclat de leurs vertus, elles viennent jouir avec vous de cette sainte retraite qu'elles préférèrent toujours à la pompe des cours.

Adorateurs du monde, serez-vous les seuls

qui déplorerez le sort de cette vierge sacrée; des esclaves peuvent-ils gémir sur la destinée des serviteurs de Dieu, et surtout d'une épouse de Jésus-Christ? Ah! pleurez sur vous, vous seuls êtes à plaindre. A quel maître vous êtes-vous livrés? Bientôt nous vous le ferons connaître; dans cette vue, nous opposerons la dureté et la vanité du service du monde aux douceurs et à la sainteté du service de Dieu; d'après cette comparaison, vous déciderez vous-même auquel de ces deux maîtres nous devons donner la préférence : ce sera le sujet de la première partie de ce discours : nous vous exposerons ensuite, ma chère sœur, quelles facilités la retraite à laquelle vous vous consacrez vous fournira pour servir le Seigneur avec persévérance et avec ferveur : ce sera le sujet de la seconde partie. Implorons-le, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Les spectacles que le monde étale sont pompeux, ses richesses sont brillantes, ses plaisirs sont sensibles et ses maux sont cachés. Malheureusement son faste éblouit, ses richesses attachent, ses plaisirs enivrent les sens, séduisent la raison, corrompent le cœur, et ces différents prestiges empêchent de voir ce qu'il a de réel. Au contraire, la religion n'offre d'abord qu'humilité, abnégation de soi-même, détachement des biens de la terre, vigilance continuelle, jeûnes, prières, ses consolations sont toutes intérieures, et malheureusement cet appareil d'humiliations, de contraintes, d'austérités, rebute, effraye, et l'on n'a pas le courage d'en sonder la profondeur; on s'arrête au pied du Thabor, et la gloire du Seigneur ne luit que sur le sommet; on ne connaît pas assez le monde parce qu'on en jouit trop; on ne connaît pas assez la religion parce qu'on ne la pratique pas, et qu'on ne peut la connaître qu'en la pratiquant. Manifestons les avantages de cette religion divine, montrons aux partisans du siècle que ce monde qu'ils regardent comme un maître si complaisant et si généreux, n'est qu'un tyran qui abuse de leur crédulité pour les accabler d'un joug de fer; faisons-leur voir que ce Dieu, qu'ils se plaisent à se représenter comme un maître docile et dur, est un Dieu libéral et miséricordieux. Puisse ce parallèle leur faire comprendre combien le Seigneur est doux : *Videte quoniam suavis est Dominus (Psal. XXIII, 8.)*

Ne jugez pas sur les apparences, mes très-chers frères, elles vous tromperaient. Non, malgré ses protestations empressées, malgré ses paroles flatteuses, le monde ne veut pas vous donner les biens qu'il vous promet, il les fait briller de loin à vos regards pour enflammer vos désirs; mais considérez combien les voies qui peuvent y conduire sont embarrassées et opposées : laquelle choisirez-vous? Le mérite est souvent inconnu, quelquefois il est récompensé; l'artifice nuit, et il sert; l'adulation, les bassesses trèvent, elles plongent aussi dans le mépris : quelques-uns sont parvenus aux honneurs en les évitant; d'autres les ont

fuis et ils sont négligés : l'empressement rend importun; il est cependant nécessaire pour franchir les obstacles : au milieu de cette nuit il faut aller : s'arrêter, c'est renoncer; les moindres démarches sont décisives; tout peut être chemin, tout peut être écueil; quel parti prendre? Que de biens n'est-on pas obligé de sacrifier à la poursuite de ces biens imaginaires? Le repos, la liberté, le dirons-nous? l'innocence même. On se lasse d'une probité infructueuse; après quelques combats, on se détermine à se servir de l'injustice pour acquérir la fortune, en attendant qu'on puisse se servir de la fortune pour faire oublier l'injustice. Que de chagrins à dévorer! des révolutions imprévues qui renversent, des préférences honteuses qui humilient, des protecteurs orgueilleux qui se dédommagent sur nous des mépris qu'ils reçoivent à leur tour, des confidents qui nous trahissent. Parmi cette troupe intéressée, sur qui se reposer? Le cœur des hommes est un abîme qu'il est impossible de sonder, qu'il est encore plus dangereux de ne pas approfondir : *Pravum est cor omnium et inscrutabile. (Jerem., XVII, 9.)* Les soupçonner tous, c'est se tourmenter soi-même, et se les rendre inutiles. Se fier à tous, s'est s'exposer à une ruine inévitable. Qui nous aigera à faire ce discernement exact? *Quis cognoscat illud? (Ibid.)* Leurs louanges, les services mêmes qu'ils nous rendent peuvent être suspects : rien n'est encore éclairci. Nous ne connaissons jamais parfaitement les hommes que par le mal, je ne dis pas qu'ils nous font, mais par le mal qu'ils nous ont fait, et c'est toujours trop tard. Dans le monde on ne se trompe, on ne s'éclaire qu'à ses propres dépens. Que de maîtres à contenter? Autant d'hommes, autant de juges qui prononcent sur nos actions, conformément à leurs préjugés ou à leurs intérêts. Sans cesse présents à ce tribunal tumultueux qui nous environne, observés de près, faiblement approuvés, vivement contredits, les jugements qui nous sont favorables s'effacent ou ne sont pas connus. Les arrêts qui nous flétrissent subsistent, s'étendent, se perpétuent. Et parmi ces juges, que de jaloux auxquels on ne déplaît que parce qu'on plaît trop aux autres! que de rivaux intéressés à nous détruire, à qui rien ne coûte! que d'ennemis cachés! et il n'en faut qu'un pour nous perdre! que d'artisans de fourberies et d'imposteurs, qui nuisent pour le seul plaisir de nuire! qui marquent la vertu du sceau ineffaçable de la calomnie! toujours satisfaits, ou par l'affront dont ils nous couvrent, si nous ne trouvons pas des moyens assez prompts et assez sûrs pour nous justifier, ou par le soupçon qui survit à l'innocence même justifiée. Notre réputation est sur les lèvres de ces furieux, et avec notre réputation notre destinée. Que de difficultés à surmonter! Des concurrents sans nombre, uniquement occupés à pénétrer nos desseins et à les traverser; des soupçons habilement semés qui déshonorent, des délais éternels qui éloignent, des refus obstinés qui arrêtent, des serviteurs plus fiers

que leurs maîtres, des portes qui s'ouvrent avec lenteur et avec mystère, des grands qui, après une longue attente, ne paraissent que pour se donner en spectacle, qui se livrent au public et se refusent aux particuliers, qu'on voit toujours et qu'on ne saurait approcher. Croirait-on que ce soient là des hommes ?

Ah ! Dieu en agit bien autrement avec nous ! Il veut sincèrement nous rendre heureux. Et sans vous rappeler ici ses anciennes miséricordes, vous savez à quel prix vous aurez part à ses récompenses. La voie qui nous mène à lui est tracée : elle est une ; elle est simple ; elle est commune à tous. Vous n'aurez point à essayer de longueurs rebutantes. Il vous attend, il est prêt à vous recevoir. Ses temples vous sont ouverts, aucune barrière ne vous en interdit l'entrée. L'éclat de sa gloire et de sa majesté aurait pu vous éblouir. Il a pris soin de l'éclipser sous les voiles dont il se couvre. Ses trésors ne vous sont point cachés, il vous les offre. Avez-vous faim ? Voilà du pain des anges. Prenez, mangez et vivez. Avez-vous soif de la justice ? Puisiez dans les fontaines du Sauveur cette eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Etes-vous pauvres des richesses de la grâce ? Demandez, et il vous remplira de sa propre abondance. Ici tout vous rassure. Ses ministres vous préviennent. Ils vont au-devant de vous. Ils mettent toute leur gloire et toute leur joie à vous attirer. Ils vous pressent d'entrer dans la salle du festin ; ils ne seront point jaloux des honneurs que vous y recevrez. Les anges eux-mêmes sont chargés de porter au trône du Dieu vivant vos vœux et vos prières. Le ciel et la terre sont occupés de votre sanctification et de votre bonheur. Vous seul n'y pensez pas.

Mais sans vous plaindre de la malice du monde, accueillez-le plutôt d'impuissance. Non, il ne peut pas vous donner les biens qu'il vous promet. Borné dans ses vœux, il n'aperçoit que ces acteurs brillants qui se sont emparés de la scène. Le reste, troupe obscure, languit nécessairement dans l'oubli. Comment vous récompenserait-il ? Il ne vous connaît pas. Il est des misères secrètes que vous lui cachez avec soin, comment y remédierait-il ? vous voulez qu'il les ignore. Il est des disgrâces supérieures contre lesquelles il n'a point de remèdes. Et d'ailleurs il a trop peu de biens, et vous êtes trop avides. Les passions ont toute l'étendue du cœur, et le cœur n'a point de bornes. L'intérêt, l'ambition sont insatiables. Différents par le caractère, par l'humeur, par la condition, nous nous réunissons tous dans le terme de nos souhaits, et l'homme le plus obscur a les desirs d'un roi. Or, je vous le demande, quelques biens, quelques dignités seraient capables de rassasier cette multitude affamée ? *Sed hæc quid inter tantos ?* (Jouin., VI, 9.) Ces biens mêmes seraient-ils des biens, s'ils étaient également distribués ? S'il n'y avait ni sujets, ni petits, ni serviteurs, ni pauvres, ni n'y aurait ni souverains, ni grands, ni maîtres, ni riches. Prenez-y garde :

dans le monde on est heureux, moins par son propre bonheur que par le malheur des autres. Etrange félicité ! Ah ! quittez ces dieux aveugles qui ne savent pas ce que vous faites pour eux : ces dieux impuissants, qui ne peuvent enrichir les uns que des dépouilles des autres ; qui, pour faire un heureux, sont obligés de faire cent misérables. Servez le Seigneur. Sa providence est étendue : il prend autant de soin de chacun de nous en particulier, dit saint Augustin, que si nous étions l'unique objet de son attention, et il veille sur tous en général, comme s'ils n'étaient qu'un seul. Elle est pénétrante : les images faient devant ses regards, il connaît mieux nos besoins que nous-mêmes. Les dispositions de notre âme qui médite de se tourner vers lui, il les aperçoit. Ces gémissements qui n'ont encore retenti que dans notre cœur, il les entend. Infini et indivisible, il suffit à tous : il se donne à plusieurs sans se partager ; nous recevons ses bienfaits sans les ravir à personne ; nous les communiquons sans les perdre. Peut-être espérez-vous être du petit nombre des privilégiés, des élus du siècle ? Et sur quoi formez-vous une pareille prétention ? Est-ce sur l'importance des services que vous avez rendus ? Que vous connaissez peu le monde ! C'est le pays des ingrats. Est-ce sur les protections puissantes ? Il n'y a que les amis qui servent réellement, et les protecteurs sont-ils des amis ? Ce sont des maîtres : ils font beaucoup d'esclaves et peu d'heureux. Est-ce sur la supériorité de vos talents ? On craindrait de les rendre inutiles en les récompensant. Est-ce enfin sur un mérite éclatant ? Ah ! vous êtes perdus. Il excite plus l'envie que l'admiration. Les hommes distingués par leur mérite sont ceux qu'on ménage le moins. Et pour quoi les ménagerait-on ? Ils sont trop modestes pour se plaindre des injustices qu'ils essuient ; ils sont trop rares pour faire secte et pour être redoutables. Cessez donc de vous flatter en vain : plus vous êtes dignes des faveurs du monde, et moins vous les obtiendrez. A parler humainement, la fortune temporelle n'a point de principes certains et constants ; elle est attachée à mille circonstances indépendantes les unes des autres, lesquelles peuvent en un moment vous devenir contraires, et qu'il n'est pas en votre puissance de prévoir, moins encore d'arranger. Il ne dépend pas de vous d'être puissants et riches à votre gré. Avec le secours de la grâce, qui ne vous manquera jamais si vous la demandez avec ferveur, il dépend de vous d'être saints ; et quand on est saint, on est tout ; et quand on est saint, on a tout.

Allons plus avant, et disons qu'en supposant que le monde vous comblât de ses faveurs, elles ne vous satisferaient pas. En effet, que peut vous procurer le monde ? Des honneurs ? Honneurs chimériques qui vous feraient passer pour grands, sans vous rendre tels ; qui ne supposent pas toujours la vertu, et qui sont plus propres à nourrir l'orgueil qu'à donner de l'élevation à l'âme. Que vous prodiguera le monde ? Des plai-

sirs? Plaisirs trompeurs : s'ils sont grossiers, ils dégradent; s'ils sont délicats, ils s'émoussent; s'ils sont continus, ils fatiguent; s'ils sont outrés, ils détruisent; s'ils sont honnêtes, ils ressemblent trop à la vertu; ils vous dégoûtent. Et quoi encore? Des richesses? Richesses perfides; souvent le fruit de vos crimes, qu'il faut ensuite défendre contre l'injustice et l'avidité des autres; qui vous sont inutiles tant que vous les gardez, et dont vous ne jouissez qu'en les perdant. Quel bonheur, qui est hors de nous! Quels honneurs, qu'il faut acheter par tant de bassesses, conserver par tant d'intrigues, qui préparent à des disgrâces plus éclatantes, et qu'il est plus grand, au jugement même du monde, de quitter volontairement que de posséder! Quelle abondance, qui laisse notre cœur vide et affamé! Quels plaisirs, que le trouble accompagne, que le dégoût suit, que les remords punissent! Ah! Seigneur! déchirez ce voile brillant qui couvre tant de misères; manifestez au grand jour le fond des consciences, et le monde sera décrié; mais plutôt ouvrez ce sanctuaire, ouvrez le cœur du juste, où vous vous plaisez à faire votre demeure; que n'y découvrirons-nous pas? Une paix inaltérable, de chastes délices, une lumière divine, la plénitude de vos grâces, des espérances infinies. Ces merveilles vous sont cachées, mes très-chers frères, vous ne les apercevez pas; elles n'en sont pas moins réelles. Ce sont des secrets que Dieu réserve à ses serviteurs, il faut les sentir pour les comprendre; mais appelons-en à l'expérience; il n'est pas un seul juste, s'il l'est véritablement, qui, parmi les austérités de la religion et les souffrances mêmes, ne soit pleinement content et tranquille; il n'est pas un seul adorateur du monde qui, au milieu des voluptés et des grandeurs du siècle, soit entièrement satisfait. Approchez des tabernacles des pécheurs, de ces palais où le luxe et la mollesse s'empressent à l'envi d'appeler les plaisirs, qu'y trouverez-vous? Des soucis dévorants, de fausses joies, la confusion du jour et de la nuit, des divertissements pénibles, un jeu ruineux, des fêtes bruyantes, des festins meurtriers, et l'ennui, cet ennemi capital qu'on s'efforce d'écarter de ces lambris dorés, et qui rentre par toutes les portes. Approchez des pavillons des justes, et surtout de ces asiles sacrés où l'Esprit-Saint a conduit tant de vierges ferventes, dévouées à toute la sévérité de la loi divine. Qu'entendrez-vous? Les louanges du Seigneur, des actions de grâces, des cantiques : *Vox exultationis in tabernaculis iustorum*. (Psal. CXVII, 15.) A ne parler que de cette vie, le monde n'a rien de si délicieux que les larmes mêmes que la pénitence fait couler; le cilice cache plus de véritables heureux que la pourpre. Et après tout, quand les biens du monde pourraient vous satisfaire, vous n'en jouirez pas tousjours; en jouirez-vous longtemps? Et qu'est-ce encore que ce longtemps? Nos jours passent comme l'ombre : ils s'écoulent avec tant

de rapidité, que nous ne saurions dire en quoi consiste notre vie. Le passé n'est qu'un amas confus de souvenirs; le présent n'est qu'un instant qui fuit; l'avenir n'est qu'une attente, et tôt ou tard la mort. Nous n'avons pas du temps pour jouir, nous n'en avons que pour mériter. Un arrêt inévitable a été lancé contre nous à notre naissance; un fil imperceptible, que le moindre accident peut rompre, tient suspendu sur nos têtes le glaive de la mort, il nous suit partout et tousjours. Avec de pareilles craintes, peut-il y avoir quelque joie; pouvez-vous vous livrer à des plaisirs qui hâteront le jour de votre trépas; pouvez-vous poursuivre avec tant de fureur des biens et des honneurs qui périront bientôt avec vous? Ce n'est encore là qu'une menace; mais où sera votre recours, quand des signes certains vous annonceront l'exécution de la sentence fatale? De quoi vous serviront vos richesses? Des successeurs avides les attendent impatiemment pour les dévorer. De quoi vous serviront vos titres, vos dignités, vos emplois? Ils chargeront seulement votre mausolée de plus de symboles d'une grandeur qui n'existera plus. De quoi vous servira le monde, ce maître que vous avez servi avec tant de constance? Il répandra peut-être quelques larmes en recevant vos adieux éternels; mais que ces larmes seront bientôt séchées! Il n'est pas le dieu des morts, il n'est que le dieu des vivants. Moments terribles où se consummera pour vous le grand sacrifice de l'univers entier : dernier moment de la vie, moment épouvantable que l'on ne peut plus appeler le temps, puisqu'il touche immédiatement à l'éternité, et qu'il se confond avec elle. *Votre voix toute-puissante, ô mon Dieu! est venue du ciel; du trône royal elle a fondu tout d'un coup sur les pécheurs destinés à la perdition, comme un exterminateur impitoyable qui, ayant une épée tranchante et portant partout votre irrévocable arrêt, remplit tout de meurtre, et, se tenant sur la terre, il atteint jusqu'au ciel*. (Sap., XVIII, 13, 16.) *J'ai vu, dit le Prophète (Psal. XXXVI, 36), j'ai vu l'impie aussi élevé que les cédures du Liban, il couvrirait toute la terre de son ombre. Je passe... il n'était plus...* Il n'était plus! Voilà tout ce qui reste de lui, quelques ossements, une poignée de cendres, et son âme!

Ainsi disparaît de dessus la face de la terre la race perverse des méchants, pour tomber entre les mains de Dieu qu'ils ont méconnu. Oui, mes très-chers frères, cette Babylone maudite devant qui les nations ont fléchi les genoux, est cette même Babylone renfermée dans ces cachots ténébreux creusés par la justice divine. Ici, elle s'attire des adorateurs par ses prestiges; là, elle a horreur d'elle-même; elle ne peut soutenir sa propre vue. Ici, elle présente à ses sectateurs sa coupe empoisonnée; là, elle est contrainte de boire jusqu'à la lie le vin de la colère du Seigneur. Ici, elle flatte ses enfants sans pouvoir les satisfaire; là, elle les dévore sans les détruire. Ici, elle com-

met impunément les crimes; là, elle les expie sans mérite et sans espérance. Ici, ses délices les plus pures sont toujours mêlées de mille amertumes qui en corrompent les douceurs; là, ses supplices les plus affreux ne seront jamais tempérés par le moindre adoucissement. Ici, ses jeux, ses spectacles ne durent que quelques moments et s'évanouissent comme un songe, et la fumée de ses tourments remonte au siècle des siècles, et s'enfonce dans le gouffre effroyable de l'éternité : *Et funus tormentorum eorum ascendit in secula seculorum.* (Apoc., XIV, 11.) Au contraire, la société des serviteurs fidèles, l'Eglise, ne marche qu'à travers les contradictions et les épreuves, et elle triomphe dans le ciel : elle est dans l'exil, elle est dans la patrie ; ses chagrins sont passagers ; son bonheur n'a point de terme. Épouse éplorée, elle cherche partout son bien-aimé : épouse heureuse, elle le possède sans inquiétude et sans alarme. Tabernacle portatif sur cette terre étrangère, elle erre dans le désert ; temple stable de l'éternelle Jérusalem, elle est à couvert de tout outrage et de toute insulte ; elle pousse les gémissements de la colombe ; elle chante le cantique de l'Agneau et celui de Moïse ; quand est-ce que nous nous réunirons tous à l'ombre de ses ailes ? Si quelques rayons échappés du sein de Dieu jettent sur notre âme tant d'éclat et de lumière, que sera-ce quand nous contemplerons sa gloire dans la splendeur des saints ? Si ces consolations, qui ne tombent sur nous que goutte à goutte, nous rafraîchissent et nous désaltèrent, que sera-ce quand il nous inondera des torrents de sa propre volupté ? Si ces dons enrichissent notre âme de tant de trésors ; que sera-ce quand il couronnera ses dons mêmes ?

Qu'allez-vous donc sacrifier, ma chère sœur ? Comme Jérémie, en quittant le monde, cette Jérusalem terrestre, vous ne lui laissez que ses biens, c'est-à-dire, ses injustices et ses embarras ; ses honneurs, c'est-à-dire sa misère et son néant ; ses plaisirs, c'est-à-dire ses crimes ou ses remords ; son héritage, c'est-à-dire les malédictions du ciel, et à l'exemple du même prophète, vous transportez sur la montagne de Nébo, d'où le législateur des Juifs découvrit la terre promise ; vous y transportez le tabernacle, l'arche d'alliance, l'autel des parfums, c'est-à-dire tous les biens, les vrais biens, et s'il y manquait un temple, votre âme en servirait. Bénissez donc, ma chère sœur, le bonheur de votre destinée ; vous servirez non-seulement un maître généreux qui récompense si magnifiquement ses serviteurs, mais encore une épouse tendre qui versera sur vous les trésors de ses richesses et de ses consolations ; et quelles facilités la sainte retraite à laquelle vous vous consacrez ne vous fournira-t-elle pas pour le servir fidèlement.

SECONDE PARTIE.

Et premièrement vous y serez à couvert des tentations extérieures. D'où pourraient-

elles venir ? De cet asile sacré ? Tout y respire la piété ; vous n'y verrez que des exemples d'édification, vous n'y entendrez que les oracles de la sagesse divine. Du monde ? Un mur éternel de séparation va s'élever entre vous et lui, la règle prudente de la clôture vous garantira pour toujours de ses surprises et de ses attaques, pourvu, ma chère sœur, que vous soyez exacte à l'observer religieusement.

Car, malheur à ces vierges imprudentes qui, sans nécessité, trahissent le secret de leur retraite, et se livrent indiscrètement aux entretiens des sectateurs du siècle ! Elles en rapportent l'idée du monde, plus dangereuse que le monde lui-même, parce que, dans la réalité, le monde est rempli d'amertume et qu'il n'a que des charmes dans l'imagination. Quel incendie va causer cette étincelle ! Cette idée funeste les suit partout, elle les obsède, elle répand le poison du dégoût sur leurs exercices les plus saints. Bientôt le cloître leur paraît un désert, la prière une gêne, l'obéissance aux supérieurs un esclavage, la plus légère mortification un martyre. Elles ne regardent plus l'autel où elles ont sacrifié que comme un écueil contre lequel elles ont échoué. Elles y retournent pour ramasser curieusement les débris de leur naufrage. De ses restes déplorables elles s'en font une manière de monde bizarre, moitié profane, moitié sacré, composé de petits objets et de grandes misères, et qui n'est que la représentation du monde même. Ainsi, elles mettent les goûts à la place des passions, la paresse à la place de la mollesse, le relâchement à la place de la volupté, la recherche continue d'elles-mêmes, à la place des aises et des commodités de la vie qui leur sont interdites, les erreurs de l'imagination à la place de l'enchantement des fêtes et des spectacles, la vivacité des préférences humaines à la place des emportements d'une passion plus furieuse, le regret d'avoir renoncé à la place du remords d'avoir trop joui, et pour se ressaisir autant qu'elles le peuvent du monde en entier, elles se mettent elles-mêmes à la place de leurs parents, elles s'approprient leurs joies, leurs prospérités, elles s'humilient de leurs disgrâces. N'est-ce pas là rétracter ses premiers engagements et reprendre, dans l'obscurité de la retraite, ce qu'on avait sacrifié au Seigneur à la face du ciel et de la terre ? En cela semblable aux prêtres imposteurs de Bel, qui, par des issues secrètes allaient, à la faveur de la nuit, dérober les offrandes qu'ils avaient étalées pendant le jour avec ostentation au pied de leurs idoles. Ah ! ma chère sœur, la meilleure manière de quitter le monde, c'est de l'oublier et de souhaiter qu'il vous oublie.

Ne croyez pas cependant que la clôture la plus exacte vous exempte de tout combat : le penser, ce serait vous abuser. La fuite du monde délivre, à la vérité, d'un nombre presque infini d'ennemis ; vous en aurez moins à craindre ; mais on porte en soi le plus redoutable de tous, et celui qui donne

la force et le mouvement à tous les autres : l'amour-propre. Barac triomphe en vain de l'armée des Chananéens, sa victoire est imparfaite, Sizara, leur chef, s'est sauvé au carnage, il s'est réfugié dans la tente de Jabel. Ainsi le jour du sacrifice, ce jour de destruction et de triomphe, on croit avoir laissé l'amour-propre sur le bûcher avec les autres victimes : hélas ! on la retrouve dans sa cellule. Comme à Sizara, un peu de lait lui suffit pour toute nourriture. Hélas ! l'amour-propre vit de tout, de vices, de vertus, d'honneurs, d'humiliations, il vit de lui-même. Comme Sizara, il ne demande qu'à être ignoré ; il se couvre des vêtements les plus obscurs. Comme Sizara il s'endort ; mais ce sommeil fut, pour le chef des Chananéens, le sommeil de la mort. Hélas ! et l'on ne saurait anéantir l'amour-propre, on ne peut le détruire qu'insensiblement. C'est là le sacrifice du matin, le sacrifice du soir, le sacrifice de toute la vie. Dans ce nouveau genre de combat où l'on est soi-même son propre ennemi, employez, ma chère sœur, avec avantage les armes de David suscendues dans la maison du Seigneur. La prière, les mortifications, l'humilité, affaibliront peu à peu l'amour-propre et le changeront en l'amour du devoir et de la justice.

Enfin, ma chère sœur, l'espérance, compagne consolante des voyageurs, cette fille de la grâce, née sur la terre, dont la destination est de tendre sans cesse au ciel, pour nous y conduire, et de n'y pouvoir jamais entrer elle-même, est faible et languissante dans le monde. Une famille, des amis, des richesses, des honneurs, des possessions, et surtout ce goût de propriété qui rend intéressants les objets les plus indifférents par eux-mêmes, sont autant de chaînes diverses qui nous attachent puissamment au siècle. Si la présence des biens sensibles ne satisfait pas nos desirs, elle les trompe du moins, elle les amuse, elle les arrête ; il ne s'en échappe presque aucun vers cette éternité mystérieuse qui ne se découvre pas encore. La foi a beau représenter que ce monde n'est qu'un exil, qu'on y campe sous des tentes, on le croit ; mais cet exil a tant de douceurs, il plaît ; mais ces tentes, on les affermit, on les assure par tant de ciment, on les élève avec tant de précautions, on les décore avec tant d'art, elles sont si brillantes, si commodes, si délicieuses, elles ont toutes les apparences d'un établissement solide et durable, on souhaiterait qu'elles fussent la patrie. On espère cependant les biens éternels, et comment ? On les espère parce qu'il faut y renoncer pour les espérer, parce qu'il n'y a point de milieu, qu'il faut opter entre le ciel et l'enfer. On les espère, mais on n'en voudrait pas jouir sitôt, mais cette espérance est plutôt une attente que des desirs, est plutôt une crainte qu'une attente.

Ici, mes chères sœurs, l'espérance ne rencontre point d'obstacles qui puissent en ralentir l'activité ; vous ne tenez au monde par aucun nœud, vous y êtes orphelines, vous avez rompu tous les liens de la nature et du

sang ; pour vous plus de père, plus de mère, plus de frères, plus de sœurs, vous y êtes pauvres, vous avez frappé les biens périssables d'un anathème de malédictions, ils sont enfuis loin de vous d'une fuite éternelle. Vous y êtes veuves, quoique toujours avec votre époux ; il ne veut se manifester à vous pleinement que dans le séjour de la gloire. Vous y êtes étrangères, et en cette qualité, vous n'avez pas la liberté qu'ont les voyageurs de passer d'un lieu à un autre. Vous n'occupez sur la terre qu'un point imperceptible, et toujours le même, qui ne vous présente ni spectacle ni variété ; l'étroit espace qu'enferme l'enceinte de ces murs est pour vous l'univers entier, vous partagez même cette habitation avec Jésus-Christ ; il réside corporellement auprès de vous. Voilà l'autel, voici votre cellule. Encore n'est-elle pas à vous. Comme Abraham, vous n'avez en propre, dans cette vallée de Mambré, que le sépulcre où vous attendrez en paix la visite du Seigneur. Votre patrie, votre trésor, votre père, votre époux sont dans le ciel, comment votre cœur n'y serait-il pas ?

Ces asiles sacrés nous représentent, mes chères sœurs, quoique sous des traits moins sombres et moins lugubres, les catacombes où les premiers chrétiens se réfugiaient pour se mettre à couvert de la fureur des persécutions. Ces demeures ténébreuses étaient pour eux leur domaine, leur maison, leur tombeau, leur temple, leur autel. Ils y trouvaient leur Dieu ; et avec Dieu, la lumière, la sûreté, la paix et l'abondance. La figure éblouissante du siècle, emportée par la rapidité du temps, roulait en vain au-dessus de leur tête avec ses représentations et ses mensonges. Elle ne frappait pas, elle n'offensait pas leurs regards. Eux, immobiles, n'étaient occupés que des biens des siècles futurs. Comme vous, mes chères sœurs, ils ne connaissaient parmi eux ni ces distinctions qui mettent tant d'intervalle entre les hommes : ils étaient chrétiens, ils n'étaient que chrétiens ; ni cette multiplicité d'intérêts qui les divise : ils ne possédaient rien sur la terre, ils n'en attendaient rien : comme à vous, la religion seule leur tenait lieu de tout, c'était un trésor commun où ils puisaient tous ensemble, sans jalousie, sans partage. Elle réglait, elle remplissait, elle sanctifiait toutes les journées. Les louanges du Seigneur, les prières, les actions de grâces étaient leurs entretiens : les divines Ecritures leurs consolations, leur force ; les œuvres de miséricorde leurs occupations, leurs travaux ; les saints mystères, les spectacles de leur foi ; leur nourriture, ils la tenaient de la charité des frères inconnus aux tyrans : leur sommeil même avait je ne sais quoi de religieux ; ils reposaient à côté des corps de leurs frères ensevelis auprès d'eux, reliques précieuses où résidait encore l'Esprit-Saint qui les avait animés. Ainsi s'opérait, à l'insu du monde, le grand ouvrage de leur sanctification. C'était la véritablement le trésor caché. Dans ces prisons souterraines, tels que les patriarches et les

justes de l'ancienne loi, ils soupiraient après le Libérateur qui devait venir briser les chaînes de leur captivité, et les mener en triomphe dans la céleste patrie.

Prêtres du Dieu vivant, que notre destinée est différente ! qu'elle est à plaindre ! Séparés des pécheurs par une onction sainte, mêlés et confondus avec eux par l'exercice de notre ministère, nous sommes assis sur les bords des fleuves de Babylone. Si la vocation qui nous y fixe nous défend plus particulièrement de participer à ses joies insensées, à ses fêtes criminelles, elle nous oblige d'être les tristes témoins : *Super flumina Babylonis, illic sedimus.* (Psal. CXXXVI, 1.) De ces rivages malheureux nous voyons, quels objets pour des cœurs enflammés d'un zèle divin ! nous voyons les usages et les maximes du monde l'emporter sur la sainteté de l'Evangile, la corruption des mœurs augmenter de jour en jour, les sacrements négligés ou profanés. Ceux qui nous ont précédés dans la carrière évangélique ont vu et déploré les mêmes égarements ; mais, ce qui n'appartient qu'à notre siècle, et qui était réservé à notre douleur, nous voyons se tramer une conspiration contre le Seigneur, le Dieu d'Israël presque sans adorateurs, la fortune devenue l'idole de la nation, un luxe sans bornes qui cause la misère et qui la brave, des grands qui s'avalissent jusqu'à vendre leur crédit et leur protection, l'éducation trop abrégée, le monde livré aux saillies d'une jeunesse indiscrette, sans principe, et malheureusement dominante ; des épouses respectables sacrifiées, à qui l'on des scandales vivants proménés pompeusement dans cette capitale, et qui n'ont d'autre crainte que celle de ne pas assez s'attirer les regards et l'envie ; la piété si méprisée, qu'il n'y a plus d'hypocrites ; la soumission à la foi traitée de petitesse d'esprit ; l'irréligion plus hardie..... Mais n'augmentons pas nos malheurs en les manifestant. Triste consolation des misérables ! Il ne nous est permis que d'en gémir en secret. Nous pourrions alarmer et tenter la faiblesse des fidèles qui les ignorent : *Super flumina Babylonis, illic sedimus.*

Au milieu de ce tumulte et de ces abominations, une voix plaintive, une voix attendrissante se fait entendre. C'est la voix de l'Eglise. Elle nous dit, comme à ses ministres ; à qui pourrait-elle mieux confier ses douleurs qu'à ceux qui les partagent ? elle nous dit : Me voici veuve et désolée à cause que mes enfants ont péché ; ils ont violé la loi du Seigneur. C'est pour cela que je me suis couverte d'un sac et d'un habit de suppliante..... Mère infortunée, quel remède pourrions-nous apporter à tant de maux ! quels secours attendez-vous de nous ! des exhortations ? les mondains les méprisent. Voudraient-ils les écouter ? Pour les attirer à nos instructions, il faudrait leur plaire : pour leur plaire, il faudrait presque leur ressembler : et si nous avions le malheur de leur ressembler ; les convertirions-nous ? Ainsi toutes les fonctions de notre ministère se tournent pour nous en amertume. La

prédication de l'Evangile nous paraît un devoir pénible, un fardeau, parce qu'elle est infructueuse. Vos saintes solennités nous attristent, parce qu'elles sont abandonnées. Vos voies sont désertes ; nous chantons, il est vrai, les cantiques de Sion, ces cantiques de joie ; mais nous les chantons dans une terre étrangère ; mais nous les chantons en soupirant, parce qu'ils nous rappellent trop les jours de votre gloire ; nous faisons descendre sur l'autel la victime adorable ; mais nous l'appelons en tremblant, parce que nous craignons de l'exposer aux blasphèmes des impies et aux profanations des mauvais chrétiens. Notre unique consolation est donc de mêler nos larmes avec les vôtres : *Super flumina Babylonis, illic sedimus, et flevimus dum recordamur Sion.*

Pour vous, mes très-chers frères, une pensée profonde doit vous occuper pendant cette sainte cérémonie. D'une part, elle vous présente, à travers cette barrière sacrée, les riches dépouilles enlevées au siècle, les trophées et les triomphes de la grâce ; un peuple de sacrificateurs, des symboles de la foi ; des mystères de sainteté couverts de voiles épais, et jusqu'ici cachés dans le secret de la face de Dieu ; une assemblée de vierges pures et fidèles, tenant en main leurs lampes allumées, dans l'attente de l'arrivée de leur époux. D'autre part, elle offre à vos regards une foule de mondains traînant avec orgueil les liens de l'iniquité, étonnés de se trouver si longtemps sous les yeux du Seigneur, impatients d'effacer la tristesse de cette cérémonie par la dissipation des plaisirs. Dieu au milieu, dont l'œil infatigable et pénétrant discerne ses serviteurs d'avec ses ennemis.

Mes très-chers frères, le jour du Seigneur est proche. Ce jour d'épouvante et d'horreurs, il est proche ; les préparatifs du jugement universel s'avancent. Le Père de famille se hâte de transporter le bon grain dans ses greniers, il ne restera bientôt plus sur l'aire que la paille et l'ivraie. Ah ! si les temps étaient tout à coup abrégés ; si l'Agneau immolé devenait le lion de Juda ; si Jésus-Christ, quittant la qualité de médiateur et de victime, prenait en ce moment celle de juge ; qu'il parût sur cet autel, comme sur une nuée, revêtu de sa puissance et de sa majesté, et qu'il commandât aux anges qui environnent ce tabernacle de séparer les bons d'avec les méchants ; si vous en exceptez quelques justes que Dieu s'est réservés dans sa miséricorde, cette séparation terrible ne serait-elle pas déjà visiblement faite ? De quel côté seraient les élus ? Vous le voyez. De quel côté seraient les réprouvés ? Vous le savez. A qui s'adresseraient les bénédictions du Père céleste ? Epouses de Jésus-Christ, réjouissez-vous dans cette douce confiance. Sur qui tomberaient les malédictions éternelles ? Pécheurs, rentrez en vous-mêmes et tremblez.

C'en est fait, ce spectacle de curiosité s'est changé pour les mondains en spectacle de terreur : le grand coup est porté ; l'instruction sensible de l'exemple est donnée d'une

manière éclatante. Vous voilà quitte envers le monde, ma chère sœur; vous touchez enfin au moment décisif d'une séparation universelle, irrévocable. Ramassez toutes les puissances de votre âme. Le temps est fini pour vous, votre éternité commence. Fantômes du monde, évanouissez-vous; voiles impénétrables, tombez; fermez-vous, portes éternelles. Et vous, nouvelle épouse de Jésus-Christ, disparaissez pour toujours aux regards profanes, ensevelissez-vous dans les ténèbres de cette mine fertile en richesses et en grâces. Tirez-en sans relâche de l'or et des pierres précieuses. Arrangez-les avec soin, formez-vous-en une couronne de justice et de gloire, afin que, lorsque vous monterez vers les tabernacles éternels, les anges s'écrient dans les transports de leur admiration : Qui est donc celle qui s'élève ainsi au milieu du désert, brillante de clarté, chargée de richesses, enivrée de délices? C'est la fille du Très-Haut. L'heure des noces de l'Agneau est venue, et son épouse s'y est préparée.

SERMON IV.

DE LA PAROLE DE DIEU.

Prêché à Versailles le jour de la Pentecôte.

Qui ergo receperunt sermonem ejus, baptizati sunt, et appositæ sunt in die illa animæ circiter tria millia, (Act., II, 41.)

Ceux qui reçurent de bon cœur sa parole furent baptisés; et il y eut en ce jour trois mille personnes qui se joignirent aux disciples de Jésus-Christ.

Cette commotion violente qui ébranle le rénaele, où sont assemblés les disciples de Jésus-Christ, ces langues de feu qui se partagent et qui s'arrêtent sur chacun d'eux; le Saint-Esprit qui s'empare de leur âme, comme pour prendre possession de l'univers, annoncent la force victorieuse de la parole divine dont les apôtres doivent être les dispensateurs, et préparent en ce jour son premier triomphe. Les trois mille Juifs qui se convertissent à la prédication de Pierre sont les heureuses prémices des fruits merveilleux que produira cette parole féconde : bientôt elle sortira de l'enceinte de Jérusalem; des ouvriers évangéliques la feront retentir successivement jusqu'aux extrémités de la terre; les gentils l'entendront, et ils renverseront leurs idoles, et ils adoreront en esprit et en vérité le Dieu des dieux, le seul Dieu; les nations assises à l'ombre de la mort l'entendront à leur tour, et elles se réjouiront à l'éclat de cette lumière céleste; le monde entier l'entendra, et il se soumettra au joug de la foi. Hélas! mes très-chers frères, le même esprit sanctificateur nous inspire encore, nous exerçons le même ministère, nous annonçons la même parole : qu'il s'en faut que ce soit avec un pareil succès! Tant de courses, tant de veilles, tant de travaux, où en est le fruit; où sont les pêcheurs convertis; où sont les âmes conquises à Jésus-Christ? Après des exhortations si pressantes, si multipliées, est-on plus religieux à l'égard de Dieu, plus

charitable à l'égard du prochain, plus mortifié à l'égard de soi-même? Le luxe, la mollesse, la volupté, l'intérêt ne règnent-ils pas également dans le monde? Aperçoit-on le moindre changement dans les mœurs? Eh! le moyen? Les uns nous méprisent, ils méprisent nos instructions, ils croiraient se dégrader s'ils se rangeaient au nombre de nos disciples; les autres nous écoutent, il est vrai, mais par bienséance ou par une simple curiosité. Ainsi le mépris et l'abus de notre ministère en détruisent tous les jours les salutaires effets. Pour remédier à ces deux maux, sources universelles des désordres qui affligent l'Eglise, montrons d'abord à ceux qui négligent d'assister au ministère de la parole divine de quels avantages ils se privent; apprenons ensuite à ceux qui en abusent quelles dispositions ils doivent y apporter pour en profiter. C'est tout le objet de ce discours. Imolons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Seigneur ne trouvait rien de si terrible pour effrayer son peuple, que de le menacer de la disette de sa parole. (Amos, VIII, 11.) Les chrétiens se réduisent eux-mêmes volontairement à cette famine spirituelle. Jamais tant de maîtres en Israël, et jamais moins de disciples. Insensés, ils ne comprennent pas de combien d'avantages ils se privent. Premier avantage du ministère de la parole : le secours de l'instruction : *Utilis est ad docendum.* (II Tim., III, 16.)

L'instruction dans l'exercice de notre ministère a toutes les qualités les plus recommandables, et d'abord l'autorité. Je vais venir à vous, dit le Seigneur à Moïse; je vais venir à vous dans un nuage sombre, afin que le peuple m'entende lorsque je vous parlerai, et que désormais il ajoute foi à toutes vos paroles. Après un témoignage si formel, renouvelé depuis en cent endroits de l'Ancien et du Nouveau Testament, refuser de nous entendre, n'est-ce pas refuser d'entendre Dieu; nous mépriser, n'est-ce pas mépriser Dieu même? Vous ne voyez que les ministres, qui ne sont que les symboles grossiers de la sagesse incréée. Vous vous arrêtez à la nuée; percez au delà, vous trouverez Jésus-Christ qui vous enseigne par notre bouche. S'il se cache, si la montagne n'est pas couverte de fumée, si les éclairs ne brillent pas, si les tonnerres n'éclatent pas dans les airs, s'il ne se fait pas précéder par la terreur, c'est qu'il n'instruit plus des esclaves tremblants, qu'il fallait frapper par de semblables prodiges. Il s'entretient avec ses enfants, qui doivent reconnaître la voix de leur Père à travers le nuage ténébreux dont il se couvre. Il pourrait sans doute lui-même déclarer ses ordres, et paraître à vos yeux dans tout l'éclat de sa majesté; mais quel mérite aurait alors votre soumission? Il se sert de notre ministère pour mieux exercer votre foi. De quelque manière que sa parole parvienne jusqu'à vous, elle est toujours la parole de Dieu. Les canaux par où elle passe n'en changent pas

la nature ; elle n'en est pas moins digne de vos respects et de votre empressement. Et ne devez-vous pas regarder comme une faveur singulière que ce Dieu de bonté daigne encore converser avec vous par notre entremise, et qu'il vous dédommage ainsi du regret et de l'ennui que doit vous causer son absence ? Secondement, l'importance de l'instruction.

Dites à ce peuple de ma part : *Je suis le Seigneur votre Dieu ; je vous ai tiré du pays d'Egypte, de la maison de servitude ; vous n'adorerez point d'autres dieux.* (Erod., XX, 2; Deut., V, 6). et le reste du Décalogue. Voilà la matière de nos exhortations ; les saintes ordonnances de Dieu, les horreurs et les châtiments du péché, les consolations et les récompenses de la vertu, les devoirs de la vie présente, les espérances du siècle futur, un jugement à prévenir, un enfer à éviter, un ciel à conquérir, des intérêts éternels. Telles sont les vérités que nous vous annonçons. De si grands objets ne méritent plus à présent l'attention des fâcheux. Semblables à ces Athéniens dont il est fait mention aux *Actes des Apôtres*, ils ne sont avides que d'être instruits des événements de la terre : leur parlons-nous, avec saint Paul, des mystères de la foi, leur curiosité s'éteint, et ils ne sont jamais pressés de nous entendre.

Or, de cet abandon de la parole de Dieu, que de maux ne voit-on pas éclore ? De là, dit saint Bernard, les progrès de l'erreur et de l'irréligion. Votre esprit, dépourvu de tout principe, n'a plus de consistance dans la vérité : *il tourne à tout vent de doctrine.* (Ephes., IV, 14.) Les moindres difficultés le renversent. Vous êtes à la merci de tout imposteur qui voudra vous séduire. De là, la chute de tant de fidèles qui, n'ayant pas pris la précaution de se munir de ce pain de vie, cèdent aux plus légères attaques, ou tombent de faiblesse et de lassitude : de là, l'enlaidissement de tant de pécheurs qui ne trouvent plus rien en eux qui les réveille de leur assoupissement et les rappelle à la pénitence : de là cette ignorance profonde et universellement répandue des devoirs du christianisme. Tout est peuple à cet égard, et le reproche que l'Apôtre faisait aux Corinthiens se vérifie à la lettre : *Je le dis à votre honte, il en est parmi vous qui ne connaissent pas même Dieu.* (I Cor., XV, 34.) De là, enfin, l'embarras où nous sommes, lorsque nous voulons vous expliquer la doctrine et les mystères de la religion. Nous ne pouvons vous distribuer que le lait de la parole : vous n'êtes pas en état de supporter une nourriture plus forte et plus solide. Les devoirs mêmes les plus indispensables du christianisme, tels que l'humilité, l'abnégation de soi-même, la vigilance chrétienne, ne passent plus à présent que pour des raffinements de spiritualité, ou pour les songes d'une imagination échauffée. C'est un langage obscur et mystique auquel vous ne comprenez rien ; d'autant plus criminels

que, troisièmement, la facilité de l'instruction vous rend plus inexcusables.

Car vous oblige-t-on d'acquiescer la science du salut par la voix laborieuse de l'étude et des recherches ? Votre unique soin est de vous tenir avec les Israélites au pied de la montagne et d'écouter. Nous sommes chargés d'y monter avec Moïse, de nous séparer de la multitude, de nous rendre invisibles au monde, de nous enfoncer dans des ténèbres mystérieuses, de soutenir de près le poids de la majesté divine, d'attendre pendant plusieurs jours le moment favorable où le Seigneur daignera nous faire part de ses volontés. Nous prenons sur nous les fatigues de l'instruction ; nous en partageons avec vous l'utilité. Dieu nous dit encore, en nous montrant le livre des divines Ecritures, ce qu'il disait autrefois à Ezéchiel : *Prenez et dévorez.* (Ezech., III, 1.) Le prédicateur évangélique, selon la parabole du Sauveur du monde, est semblable au père de famille, lequel tire de son trésor les choses anciennes et les choses nouvelles. Ces richesses de sanctification que nous ramassons lentement dans la retraite, nous les répandons généreusement en public. Pour nous la vérité est une conquête pénible ; elle ne se livre qu'à nos efforts ; nous l'achetons à prix de travail. Pour vous elle est un don purement gratuit. Nous la donnons libéralement. Les jours et les nuits sont employés à percer la profondeur des livres saints, à puiser dans les sources pures de la tradition et des écrits des Pères, de quoi vous préparer un festin spirituel. Nous vous invitons à prendre place à ce banquet, à vous nourrir du fruit de nos travaux ; et vous vous en défendez sur les plus légers prétextes.

Que vous demande-t-on ? Quelques moments dérobés à votre paresse, à votre oisiveté ; des moments qui vous sont souvent à charge ; une partie de ce temps que vous prodiguez à mille inutilités, disons tout, à l'ennui même, et dont vous n'êtes avertis que pour votre salut. Est-il besoin de traverser les mers, de vous arracher du sein de vos familles, de négliger vos intérêts temporels ? Vous n'avez, comme les Israélites, qu'à sortir du camp ; la parole de Dieu est près de vous : *Prope est verbum.* (Rom., X, 8.) Les prophètes sont à votre porte. Ah ! la reine du Midi s'élèvera contre vous au jour du jugement ; elle qui est venue des extrémités de la terre pour entendre les oracles de Salomon. Et nous vous déclarons que celui qui vous parle est plus grand que Salomon, puisque c'est Jésus-Christ lui-même.

Votre éloignement pour notre ministère vient donc, ou du peu de cas que vous faites du pain de la parole divine : vous êtes accoutumés aux viandes grossières de l'Egypte ; il n'est pas surprenant que la simplicité de cette nourriture céleste vous affadisse et vous dégoûte ; ou de l'indifférence pour votre salut ; vous n'êtes pas empressés d'entendre ce que vous ne voulez pas pra-

tiquer : ou de la crainte que vous avez que nous ne troubliions la fausse paix dont vous jouissez; vous ne nous éviteriez pas, si nous ne vous rendions mécontents de vous-mêmes; ou du préjugé où vous êtes que votre ignorance vous servira d'excuse; comme cet insensé dont parle le Prophète, vous vous imaginez que moins vous saurez, et moins aussi vous serez obligés d'agir.

Et plutôt à Dieu, (quel souhait nous forcez-vous de faire, mes très-chers frères!) plutôt à Dieu que votre aveuglement pût vous servir d'excuse et vous soustraire légitimement à la nécessité de la loi! Ministres de charité, nous nous garderions bien de monter dans ces chaires pour vous instruire des obligations du christianisme. Ce serait tendre un piège à votre curiosité. Loin de faire briller à vos yeux le flambeau de la foi, nous nous hâterions de le cacher sous le boisseau. Nous ne serions pas assez indiscrets, ou assez cruels pour dissiper des ténèbres qui vous vaudraient l'innocence; et dans l'impuissance où nous nous trouvons de vous retirer de vos égarements par d'autres moyens, nous respecterions du moins une ignorance qui aurait plus de vertu que les sacrements, qui consacrerait en quelque sorte vos vices, et vous tiendrait lieu d'une entière justification au jour des vengeances du Seigneur. Mais nous savons que toute ignorance affectée et volontaire, loin d'être une excuse, est elle-même un crime de plus; et surtout pour vous qui fermez obstinément les yeux à la lumière qui vous investit de toutes parts, et qui refusez l'instruction que nous vous offrons. Premier avantage du ministère de la parole : le secours de l'instruction. Second avantage : le secours de la correction : *Utilis ad arguendum.* (II Tim., III, 16.)

Votre plus grand malheur n'est pas d'avoir des défauts, c'est de les ignorer. Mais d'où viendra cette lumière sûre qui vous éclaire et vous les montre? Vous vous les cachez à vous-mêmes par amour-propre : vos inférieurs vous les taisent par faiblesse; vos égaux les entretiennent par politique, les gens de bien les dissimulent par crainte, vos amis les excusent par complaisance, vos flatteurs les érigent en vertus par intérêt, vos ennemis les divulguent avec passion, le public les exagère par malignité, et vous ne rencontrez partout que des approbateurs qui vous trompent, ou des censeurs qui vous irritent.

Venez donc à cette école de sagesse; venez-y puiser la connaissance la plus nécessaire, la connaissance de vous-mêmes. Vous trouverez ici ce que vous cherchiez inutilement dans le monde. La liberté de la correction, la charité de la correction. Oui, mes très-chers frères, Dieu nous a revêtus de sa force; il nous a posés comme des murs d'airain pour nous opposer au torrent du relâchement et de la corruption des mœurs. Il nous a confié la vérité, elle n'est pas à nous, nous en sommes comptables à

Dieu et redevables à nos frères. Loin de redouter un emploi si hasardeux, nous l'embrassons avec joie. Car, quel présent plus précieux peuvent faire des hommes à d'autres hommes, que de leur livrer la vérité? Malheur à nous! si nous la retenions captive; si elle s'affaiblissait sur nos lèvres, si des considérations humaines, des vues intéressées, des égards politiques, une timidité naturelle glaçaient notre voix. La liberté de la correction est l'âme de notre ministère, elle en fait l'utilité dans ces jours mauvais.

Est-il besoin de vous le dire? Vous ne le savez que trop. La société ne roule que sur la feinte, l'artifice et la duplicité. Se tromper à l'envi, voilà le monde. La politesse n'est qu'une séduction plus agréable et plus délicate, l'art de plaire n'est que la science de flatter l'amour-propre des autres; l'habileté n'est que l'adresse de profiter de leurs fautes et de leurs défauts; le mensonge officieux est le lien de tous les hommes, la vérité les désunirait; ils sont trop corrompus pour en soutenir l'éclat. Ils ont fait une convention tacite de se l'épargner mutuellement les uns aux autres, et ils ne sont que trop fidèles à cet engagement. Ainsi la vérité, la triste vérité proscrire du commerce des hommes, immolée aux égards, livrée à l'animosité, déguisée par les uns, rejetée par les autres, odieuse à tous, serait forcée de se bannir de la terre, si nos chaires ne lui présentaient un refuge assuré, où elle jouit de tous ses droits. De ces asiles inaccessibles à la séduction, elle trouble la proscription de l'erreur, confond les bassesses de l'adulation, démasque le pécheur à lui-même, le peint à ses propres yeux tel qu'il est en effet, et le fait rougir utilement de ses vices.

Et n'est-il pas important que, tandis que le monde conspire à vous séduire, qu'on vous dérobe avec soin la connaissance de vous-mêmes, il se trouve des prédicateurs courageux, obligés par état de vous porter la vérité en droiture, sans ombre, dans toute sa force, dans toute sa pureté? Sans cette ressource, la destinée des grands surtout serait bien déplorable. Entourés qu'ils sont de flatteurs qui ne vivent que de leurs faiblesses et de leur crédulité, ces grands ne découvriraient la vérité, pour la première fois, qu'à la lueur épouvantable des flammes de l'enfer. Et n'est-il pas essentiel que, tandis que les règles de la morale semblent s'élargir en leur faveur, que les lois divines et humaines ou se taisent ou s'amollissent en leur présence, qu'ils se croient tout permis, parce qu'ils peuvent tout, et qu'ils confondent l'impunité avec le droit, il y ait des prophètes qui, au milieu de ce silence universel, élèvent leurs voix pour leur crier : *Non, tout ne vous est pas permis!* Et n'est-il pas nécessaire que, tandis que le vice va la tête levée, applaudi, triomphant, il y ait un tribunal toujours subsistant où il soit flétri, foudroyé? Ôtez cette digue à la licence des mœurs, elle n'aura plus de bornes. Imposez silence aux ministres de l'Evangile, il n'y

aura plus de vérité ni de pudeur parmi les hommes.

Ne vous figurez pourtant pas, mes très-chers frères, un zèle amer que l'humeur gouverne, que la haine inspire; notre correction ne tient rien de l'homme, elle ne respire que la charité. Le seul désir de votre sanctification nous engage à vous reprendre, nous ne songeons qu'à vous corriger; et vous nous fuyez comme des censeurs importuns, comme des ennemis dangereux : *Ergo inimicus vobis factus sum, verum dicens vobis ? (Galat., IV, 16.)*

Si nous étions vos ennemis, nous vous amuserions par de vaines paroles, nous vous déguiserions vos vices, nous les encenserions même. Si nous étions vos ennemis, nous vous aiderions à vous perdre, nous couvririons de fleurs les bords de l'abîme où vous allez vous précipiter. Si nous étions vos ennemis, nous vous abandonnerions à vous-mêmes et à vos flatteurs, et nous vous laisserions tels que vous êtes : *Ergo inimicus vobis factus sum ?*

Que nous reprochez-vous ? Nous sommes-nous permis des applications malignes, des personnalités diffamantes ? Nous ne vous connaissons pas ; nous exposons seulement les maximes de l'Évangile, d'une part ; de l'autre, nous développons le cœur de l'homme avec ses misères, sa corruption, ses dérégléments ; et c'est vous-mêmes qui vous retrouvez dans la peinture générale des mœurs que nous vous traçons. C'est votre propre conscience qui vous accuse et vous désigne : *Ergo inimicus vobis factus sum ?* Encore une fois, quel est notre crime ? Pour vous faire subir l'humiliation que méritent vos iniquités, avons-nous déchiré le voile d'hypocrisie dont vous preniez soin de les envelopper ? Quelque publique que soit notre correction, elle est cependant secrète. Nous-mêmes qui la faisons, nous ignorons sur qui elle porte. Nous lançons comme au hasard les traits de notre censure ; ils nous blessent à notre insu, et quoique nous vous reprenions à la face de l'univers, vous n'avez cependant à rougir que devant Dieu. Devions-nous user de plus de ménagements ? Fallait-il encore, par une aveugle condescendance, entretenir votre fausse sécurité, augmenter vos ténèbres, vous taire des vérités salutaires parce qu'elles sont dures ? Fallait-il vous voir tomber entre les mains du Dieu vivant, et ne pas jeter des cris d'alarme ? *Ergo inimicus vobis factus sum, verum dicens vobis ?* Vos mépris ne refroidiraient pas l'ardeur de la charité qui nous presse. Nous vous servirons malgré vous-mêmes et aux risques de vous déplaire. Que vos amis (indignes d'un si beau nom), que vos lâches amis continuent d'abuser de votre confiance ; qu'ils vous trahissent par trop de circonspection ; nous ne vous manquerons pas dans un besoin si pressant. Nous vous présenterons toujours la parole de Dieu, *ce miroir fidèle (Jac., I, 23)*, selon l'expression de saint Jacques. Que gagnerez-vous à détourner la vue ? Les plaies de votre âme

resteront, elles s'agriront, elles deviendront incurables. Ne vaudrait-il pas mieux les connaître et les guérir ? Second avantage du ministère de la parole, le secours de la correction. Troisième et dernier avantage, le secours de l'onction : *Sermo Dei vivus et efficac.* (Hebr., IV, 12.)

Outre cette onction qui fait le caractère dominant des divines Écritures, la parole de Dieu annoncée à une onction particulière qu'elle tire de trois sources différentes : de la grâce du ministère, de l'appareil du ministère, du zèle du ministre. Jésus-Christ ayant destiné le ministère de la parole à l'accomplissement de ses desseins, a dû en conséquence l'armer d'une grâce spéciale pour éclairer les esprits et pour toucher les cœurs. *Si l'Évangile est la vertu de Dieu (I Cor., I, 18)*, la prédication de l'Évangile est la vertu de Dieu développée et agissante. C'est à la prédication de l'Évangile que les idoles furent brisées, que les oracles des faux dieux cessèrent, que les temples du paganisme disparurent. A peine cette parole, presque stérile jusqu'alors, fut sortie de la bouche des apôtres, qu'elle confondit les vaines subtilités des philosophes, qu'elle soumit l'orgueil de la gentilité sous le joug de la foi, qu'elle introduisit sur la terre des vertus inconnues, qu'elle peupla les solitudes de pénitents, qu'elle renouvela la face du monde. Elle a toujours la même puissance ; vous n'en sauriez douter.

Dans le temps que nos paroles frappent vos oreilles, l'Esprit-Saint les imprime dans votre cœur ; il les y grave avec des traits pénétrants, il vous tient dans une espèce de solitude, il profite de l'éloignement du monde, il vous presse, il vous sollicite, il vous remue, et en ce moment ne sentez-vous pas un trouble intérieur ? Ne vous reprochez-vous rien à vous-mêmes ? Nous écoutez-vous de sang-froid ? A toutes les demandes que nous vous faisons, n'entendez-vous pas au fond de votre conscience une réponse de mort ? Ah ! c'est le Saint-Esprit qui, précédé d'un grand bruit comme d'un vent impétueux, vient de descendre dans le cénacle de votre âme. (Act., II, 2.) Il y réveille vos remords, il la remplit de ses flammes, c'est son onction qui vous parle, *unctio docet vos* ; qui vous enseigne ces vérités de sentiment qu'elle seule peut enseigner, qui forme en vous ces désirs parfaits de salut. Plus d'assiduité à ce saint exercice, et vous seriez convertis.

Mais Dieu ne parle-t-il que dans son temple et par l'organe de ses ministres ? A cela nous répondons en premier lieu, qu'il est le maître de ses dons ; qu'il les distribue quand il veut et comme il veut ; qu'il attache ses grâces à des moyens simples, aisés ; et que lorsqu'on néglige ces moyens établis, il soustrait ordinairement les grâces qui en dépendent. Nous répondons, en second lieu, qu'il parlera plus faiblement, parce qu'alors sa parole n'aura pas l'onction propre du ministère. Nous répondons, en dernier lieu,

qu'en supposant qu'il vous parlât aussi fortement, votre dissipation, la vivacité de vos plaisirs, le trouble de vos passions, le tumulte du monde étoufferaient ses inspirations, sa voix, et vous empêcheraient de l'entendre.

Ici, au contraire, la parole de Dieu emprunte une nouvelle force des circonstances qui l'accompagnent. Elle est dans son domaine. La religion toute entière est sous vos yeux ; vos regards ne tombent que sur des objets vénérables et sacrés, qui vous prêchent avant nous et d'une manière frappante. Ces fontaines salutaires, où vous avez été régénérés dans les eaux du baptême, hélas ! on vous y plongeait esclaves du démon, on vous en retira enfants de Dieu. Qu'êtes-vous à présent ? Ces tribunaux de la pénitence, témoins de vos promesses si souvent violées ; ces tombeaux où sont ensevelies les unes sur les autres des générations et des générations, des générations et des générations ; ces tombeaux sur lesquels vous êtes tranquillement assis ; ah ! peut-être que pour vous engloutir, ils vont ouvrir leurs cent gueules effrayantes ; ils attendent, ils réclament les dépouilles de votre mortalité ; les reliques des vierges et des martyrs qui reposent sur ces autels à côté de l'Agneau sans tache ; partout la voix, le sang, le corps de Jésus-Christ ; ces murs consacrés par les bénédictions de l'Eglise, la présence du Seigneur qui se fait sentir plus vivement dans son temple, ce trône auguste de la vérité, élevé au-dessus de toutes les têtes ; un ministre du Dieu vivant, porté dans les airs comme sur une nuée d'où partent les éclairs et le tonnerre ; une foule de chrétiens confondus sans distinction de rang ni de naissance : leur silence, leur attention, cette horreur secrète dont ils sont saisis en certains moments, leurs frémissements qui, semblables aux flots d'une mer irritée, se communiquent de proche en proche ; cet air de consternation répandu sur tous les visages, toutes les âmes dans le travail de l'enfantement du salut ; enfin cet appareil du ministère à je ne sais quoi d'imposant et de religieux qui commande le respect et le recueillement, nous enflamme nous-mêmes des feux d'un enthousiasme divin, vous retrace plus sensiblement vos devoirs, et vous livre, pour ainsi dire, désarmés et sans défense au zèle du ministre.

Eh ! quelle onction encore ne doivent pas avoir les instructions qui sont le fruit des gémissements et de la charité ; conçues au pied de la croix de Jésus-Christ, approfondies dans la retraite et la méditation, arrosées de nos sueurs et de nos larmes, fortifiées d'une action pénétrante et de ces accents souverains qui sont la voix de l'âme ? Que le zèle est éloquent, qu'il est persuasif ! il répand un intérêt touchant sur les vérités austères du christianisme, il a un langage propre, des paroles de vie, des expressions de feu que l'art ne peut imiter. Pour opérer ses plus grands prodiges, que lui faut-il ?

Quelquefois un regard, un geste, un mot, le silence, même. Il n'éclaire qu'en enflammant, il emploie la voix la plus prompte et la plus sûre pour arriver au cœur ; raisonnements, images, réflexions, il résout tout en sentiments. C'est l'expression d'une âme embrasée, d'une âme universelle qui ne peut plus se contenir, qui sort d'elle-même, qui verse des torrents de lumières et d'onction, qui entre dans l'âme des auditeurs, la pénètre, l'échauffe et y dévore tous les obstacles qui s'opposent à son effusion. N'est-ce pas renoncer à son salut que de se priver d'un secours aussi puissant ; et partout ailleurs la parole de Dieu aurait-elle les mêmes avantages ?

Ne le dissimulons pas cependant, mes très-chers frères, nos instructions ont dégénéré ; elles se ressentent de la corruption des mœurs qu'elles combattent ; elles ont perdu de leur première onction en perdant leur ancienne simplicité. Nous nous le reprochons en gémissant, vous nous le reprochez peut-être avec malignité ; mais ne vous en prenez qu'à vous-mêmes ; à quoi nous avez-vous réduits ? L'Apôtre aurait rougi d'employer les armes de la sagesse humaine pour confondre des païens mêmes ; et pour attirer des chrétiens, nous nous voyons contraints de déployer tout l'appareil de l'éloquence la plus fastueuse. La mission de Dieu, la science des saints et la soif du salut des âmes ne suffisent plus à présent pour se produire au grand jour ; il faudrait l'assèmblye des talents les plus rares. La délicatesse du siècle a fait un art de la prédication de l'Evangile, et nous osons le dire, le plus difficile, le plus périlleux et en un certain sens le plus inutile de tous les arts. Trop de méthode, trop d'appréts, trop de parure ; plus de gravité, plus de mouvements, plus de chaleur, plus d'âme. On nous force d'être orateurs. Quel titre ! Il ne nous est plus permis d'être apôtres. Nous ne jetons que des éclairs, les foudres évangéliques s'éteignent dans nos mains, et la plupart de nos discours sont plutôt des dissertations froides sur les devoirs du christianisme, ou de vaines déclamations contre les abus du siècle, que les exhortations pathétiques d'un prophète inspiré de Dieu et vivement frappé des vérités qu'il annonce. Vous le pardonnerez à la pureté de nos intentions, ô mon Dieu ! séparez notre cause d'avec celle de ce peuple : *Discerne causam meam de gente non sancta.* (Psal. XLII, 1.) Nous voyons avec douleur votre parole sacrée tomber tous les jours dans un plus grand décri ; devons-nous l'exposer à des mépris certains. Nous avons cru qu'à la faveur de quelques ornements elle trouverait grâce dans un siècle aussi délicat que dépravé. C'est un artifice, j'en conviens ; mais c'est l'artifice de la charité, qui met tout en œuvre pour vous gagner ces esprits indociles ; leur endurcissement ne fait que trop notre justification.

Mais aussi permettez-nous de vous dire, ô Seigneur ! à quelle nation nous ordonnez-

vous de porter votre Evangile ; et pouvions-nous espérer d'en être reçus plus favorablement ? Prêcher un Evangile de mystères à une nation qui ne se sert de la raison que lorsqu'il s'agit de combattre la foi, qui tranche les grandes difficultés par des railleries, et se fait une gloire impie de blasphémer ce qu'elle ignore : *Ad populum non credentem.* (Rom., X, 21.) Prêcher un Evangile de sainteté à une nation opposée par son caractère et par ses préjugés à la pureté de votre morale ; nation toute plongée dans les sens, qui ne connaît de biens réels que les biens visibles ; de science utile, que l'intrigue ; de mérite solide, que la faveur ; d'affaires sérieuses, que les plaisirs ou la fortune ; presque d'autre honneur que la vengeance : et *contradicentem.* (Ibid.) Prêcher un Evangile de vérité à une nation avide de nouveautés et de mensonges. Ah ! les instructions solides, les prophètes sont de trop. Les théâtres, les séducteurs, les fables, les romans, et s'il est encore quelque chose de plus vain et de licencieux, voilà les délices et l'aliment de cette nation superficielle et frivole dans le frivole même : *Convertentur ad fabulas.* (II Tim., IV, 4.) Prêcher enfin votre Evangile à une nation qu'on ne peut mieux caractériser que par ce seul trait dont vous peignîtes les Israélites : *Un peuple qui n'écoute point ma voix*, ou qui ne se détermine quelquefois à entendre votre parole que lorsque, ornée, déguisée, embellie à l'ex-cès, elle est un spectacle de plus pour lui : *Voca populum hunc, populus qui non audit vocem meam.*

Dans cette alternative d'être abandonnés ou d'être infidèles à notre ministère, quel parti prendrons-nous, mes très-chers frères ? Convaincus de l'inutilité de nos exhortations, nous condamnerons-nous au silence, ou nous conformerons-nous au goût dominant de ce siècle malheureux ? Ni l'un ni l'autre. D'un côté, notre zèle indépendant du succès ne se ralentira pas. Négligez tant qu'il vous plaira nos instructions, nous romprons toujours avec la même assiduité le pain de la parole. Nous n'aurons pas, il est vrai, la satisfaction de rassasier une multitude affamée ; ce sera là votre malheur et votre crime, et plutôt notre douleur que notre confusion. D'un autre côté, de peur de vous rebuter tout à fait, et par zèle pour votre sanctification, nous nous résoudrons, puisqu'il le faut, à relâcher un peu de la simplicité évangélique, et nous accorderons à votre faiblesse quelques ornements ; mais prenez garde, des ornements sagement ménagés, assortis à l'Evangile, aussi graves que la vérité, qu'elle puisse elle-même avouer à la face des autels, des ornements qui la servent plutôt qu'ils ne la parent, et qui, loin de l'affaiblir et de l'altérer, facilitent ses succès et son triomphe. Nous ferons à l'égard de la parole de Dieu, laquelle est Jésus-Christ même, ce que l'Eglise fait, en ses saintes solennités, à l'égard du sacrifice adorable de nos autels. Elle décore ses temples, elle augmente la pompe de ses céré-

monies, elle redouble l'harmonie de ses cantiques, pour exciter la piété des fidèles et pour rendre extérieurement ses mystères plus augustes et plus vénérables. Il nous en coûtera plus de soins, n'importe. Par là nos engagements seront remplis, et vous n'aurez plus d'excuse. De quels avantages se privent ceux qui n'assistent pas au ministère de la parole divine ; vous venez de le voir. Avec quelles dispositions on doit l'écouter pour en profiter ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Entre les dispositions essentielles au succès de notre ministère, nous en choisirons deux principales, lesquelles ont un rapport plus marqué avec les effets que produit nécessairement la parole divine. Elle doit vous réformer, ou elle vous jugera. Elle doit vous réformer, écoutez-la donc avec docilité. Elle vous jugera, écoutez-la donc avec crainte.

Quand nous vous parlons de docilité, mes très-chers frères, nous n'entendons pas cette soumission sans bornes aux vérités qu'on vous annonce, cette foi ferme qui croit et qui se borne à croire ; vous devez cette docilité aux mystères de la religion ; les maximes de la morale exigent quelque chose de plus de vous. Nous ne parlons pas non plus du respect que vous portez à notre ministère, de l'attention que vous prêtez à cette parole de vie, de cet attrait qui vous la fait goûter ; la parole de l'homme s'attire souvent de pareils hommages ; la parole de Dieu a d'autres prérogatives. Nous n'entendons pas seulement les impressions vives et soudaines, les saisissements de cœur, les larmes mêmes ; ce sont là souvent des fruits équivoques, et presque toujours passagers ; il nous faut des effets plus assurés et plus durables.

Lorsque Josias fut instruit des volontés du Seigneur, il ne se contenta pas de pleurer, de déchirer ses vêtements ; mais il extermina les augures, il détruisit les hauts lieux, il fit consumer par les flammes tout ce qui avait servi à l'impiété, il effaça jusqu'aux moindres vestiges de l'idolâtrie. Voilà la docilité que nous vous demandons. La réformation entière de vos mœurs, la destruction du péché et des œuvres du péché. Et c'est ce que saint Paul appelle embellir la doctrine du Seigneur : *Ut doctrinam Salvatoris ornent in omnibus.* (Tit., II, 10.)

En effet, qu'elle est belle, qu'elle est puissante cette parole, lorsqu'après avoir régné dans les chaires, elle vit dans les mœurs ! qu'elle est belle, qu'elle est puissante cette parole, lorsqu'elle enlève un pécheur à l'empire du démon et des voluptés, qu'elle le soumet au joug de la pénitence, qu'elle lui fait noyer ses iniquités passées dans des torrents de larmes ! qu'elle est belle, qu'elle est puissante cette parole, lorsqu'elle préside aux plus grands sacrifices, qu'elle dompte et règle les passions, qu'elle extirpe les vices, qu'elle crée les vertus ! qu'elle est belle,

qu'elle est puissante cette parole, lorsqu'elle éciète en œuvres de miséricorde, qu'elle enfante la charité, qu'elle engage les ennemis les plus irréconciliables à se chercher, à s'embrasser, à s'aimer; qu'elle ramène le calme dans les familles divisées, la paix et la tranquillité parmi les hommes! Jusqu'à ce que vous lui prêtiez cette parure de mœurs, elle s'élèvera contre vous, elle réclamera toujours ses droits; on ne la satisfait pas par de vaines louanges, elle cherche des disciples et non des admirateurs : *Factores et non auditores.* (Jac., I, 22.)

Eh! où sont-ils à présent ces disciples de la parole? On l'écoute encore, il est vrai; mais il faudrait s'y disposer comme à une action sainte, s'y préparer comme à une espèce de sacrement, la désirer avec ardeur, l'attendre dans le recueillement; et vous venez en ces saints lieux, tout occupés des soins et des inquiétudes du siècle, obsédés de mille images séduisantes qui vous y suivent. Les ministres évangéliques auraient-ils donc le pouvoir de rappeler et de fixer une imagination vagabonde qui s'égare en ses propres songes? La parole de Dieu, cette parole chaste, *eloquia casta* (Psal. II, 7), subsisterait-elle parmi tant de pensées impures? la vérité se ferait-elle jour à travers tant d'illusions et de mensonges? On écoute encore cette parole; mais il faudrait demander à Dieu qu'il vous en donnât l'intelligence, qu'il ouvrit les oreilles de votre cœur, qu'il nous inspirât à nous-mêmes ces traits pathétiques et véhéments qui bouleversent les consciences les plus affermies dans le crime; et vous vous présentez ici, les préjugés dans l'esprit, les passions dans le cœur : vous nous écoutez, et vous ne nous comprendrez pas. La parole évangélique est semblable à la colonne miraculeuse qui servait de guide aux Hébreux; lumineuse pour les Israélites, ténébreuse pour les Egyptiens. L'Evangile est tout lumière pour les justes; il est tout obscurité pour les pécheurs.

On écoute encore cette parole; mais il faudrait la conserver soigneusement après l'avoir reçue, la développer par de fréquents retours, la faire germer par de profondes méditations, attendre patiemment qu'elle portât des fruits de salut : l'on ne songe qu'à l'effacer promptement de sa mémoire. C'est un fardeau accablant dont on veut se soulager. On passe rapidement de l'assemblée des saints aux assemblées des impies; de la célébration de nos sacrés mystères à la célébration des fêtes profanes de Babylone; de l'église aux théâtres. C'est-à-dire, que vous sortez de nos instructions, et plus criminels et plus incorrigibles : plus criminels, parce que vous résistez à l'impression actuelle de la grâce qui vous presse, aux remords importuns de votre conscience qui vous troublent, à l'évidence de la vérité qui vous frappe : plus incorrigibles, parce que la parole de Dieu ne saurait être indifférente. Elle ne retourne pas sans effet au sein du père des lumières. Ou elle éclaire,

ou elle aveugle, ou elle justifie, ou elle réprouve.

Vous l'avouerons-nous, mes très-chers frères, cette dernière réflexion nous pénètre d'effroi, toutes les fois que nous montons dans ces chaires évangéliques : triste situation! nous ne saurions nous dissimuler à nous-mêmes l'étendue de nos devoirs; à tout moment s'offre à notre souvenir cet ordre si précis, si absolu que Dieu donnait autrefois à son prophète, et dans lui à tous ses ministres : *Je vous ai établi pour être la sentinelle d'Israël.* (Ezech., III, 17.) Dites au pécheur : *Faites pénitence, ou vous périrez. Que si vous ne lui révélez pas mes ordres, et que faute d'avertissements il persiste dans ses voies corrompues, il périra; mais vous me rendrez compte de son âme.* (Ibid., 18.) Nous voilà donc obligés, sous peine de damnation éternelle, de vous annoncer les jugements du Seigneur. Nous savons d'ailleurs que nos exhortations seront inutiles. Nous voilà donc destinés à être les instruments de votre perte. Effrayés de cette pensée, nous nous disons, dans l'amertume de notre cœur : Voilà des chrétiens assemblés pour nous entendre, des chrétiens pour la sanctification desquels nous verserions, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Eh! que faisons-nous? Nous pensons les instruire, et nous augmentons leur aveuglement; nous croyons toucher leur cœur, et nous l'endurcissons. Cette parole sainte est elle-même une pierre d'achoppement contre laquelle ils viendront inmanquablement se briser. Nous sommes les meurtriers de nos frères! Ah! mes très-chers frères, nous vous en conjurons par les entrailles de Notre-Seigneur qui nous a tous rachetés. Cessons de nous faire cette guerre cruelle. Accordons-nous ensemble, tandis que nous sommes dans le chemin. Mais n'attendez de nous aucune condescendance. Nous ne pouvons rien, dit l'Apôtre, sur la vérité, ni moins encore contre la vérité. Il ne nous est pas permis d'ajouter ou de retrancher une seule lettre à la loi que nous vous annonçons. Nous n'en sommes que les fidèles dispensateurs : elle ne dépend ni de notre humeur, ni de nos interprétations arbitraires : en outre la sévérité, ce serait la rendre impraticable, et par là même l'ancrant en quelque sorte : l'affaiblir par des tempéraments humains, ce serait en détruire l'esprit, et par là même vous la rendre funeste. Inviolablement attachés à l'esprit du christianisme, nous tenons ferme entre ces deux excès, et nous les rejetons également. Nous avons en horreur ces évangiles temporels expliqués et commentés par les passions des hommes; accommodés aux vicissitudes des temps, aux coutumes du siècle, à la délicatesse des demi-chrétiens : nous ne connaissons, nous n'adoptons que l'Evangile de Jésus-Christ; cet Evangile de justice et de miséricorde tout ensemble; cet Evangile éternel et invariable qui, par son immutabilité même, nous représente l'essence du Dieu dont il est émané. Réformez-vous donc sur cette règle

inflexible des mœurs : autrement, dit saint Augustin, la parole de Dieu, cet adversaire formidable, vous livrera à votre Juge, ou plutôt elle vous jugera elle-même. Ecoutez-la donc avec crainte : seconde disposition.

Que notre ministère est terrible, mes très-chers frères ! et vous n'y pensez pas. C'est ici l'essai du jugement universel, moins effrayant en apparence, parce qu'il n'est pas accompagné de ces signes redoutables qui devanceront le jour du Seigneur, mais quant au fond aussi sévère, aussi rigoureux. A ce tribunal sont cités par avance tous les pécheurs, grands ou petits, absents ou présents. Nous les accusons, nous les condamnons ; leur sentence éternelle est prononcée ; elle ne peut être effacée que par leur pénitence. Et lorsqu'à la fin des siècles les anges viendront ramasser les scandales de la terre, ils recueilleront nos arrêts encore subsistants, pour en faire la matière et la règle du jugement de Dieu, lequel n'en sera qu'une ratification authentique et irrévocable. Que faites-vous donc à présent, mes très-chers frères ? vous assistez au jugement de Dieu.

Après le retour de la captivité, Esdras monta sur un lieu élevé pour y faire la simple lecture de la loi aux Israélites assemblés. Tous les mots qu'il prononçait leur rappelaient les bienfaits de Dieu, leur reprochaient leurs prévarications : leurs prévarications leur présentaient les menaces des châtimens mérités : l'image de ces châtimens excitait leur terreur. Confus de leur ingratitude, épouvantés du poids de la colère du Seigneur dont ils étaient menacés, ils ne répondaient à tous les articles de la loi que par leurs larmes et par leurs sanglots ; et les lévites !... et les lévites étaient obligés d'aller de rang en rang, et de leur dire : Faites silence, et cessez de vous affliger : *Tacete et nolite dolere.* (II Esdr., VIII, 14.) Des soins bien différents occupent à présent les ministres évangéliques. Une loi plus parfaite vous est annoncée ; des infractions plus énormes vous sont reprochées ; des châtimens plus affreux vous sont préparés. Versez-vous une seule larme ? poussez-vous le moindre soupir ? faisons-nous sur vous la plus légère impression ? Eh quoi ! nous prononçons à des criminels leur sentence de mort, et de mort éternelle : nous leur montrons le glaive du Seigneur suspendu sur leur tête : nous ouvrons aux yeux de leur foi les abîmes de l'enfer prêts à les engloutir : nous menaçons, nous éclatons, nous tonnons. Ah ! nous nous attendons d'être interrompus par leurs gémissements et par leurs cris ; nous nous préparons à modérer les mouvements trop impétueux de leur crainte et de leur désespoir, excités par des images si terribles. Et que voyons-nous ? des auditeurs insensibles que les objets les plus intéressants de la religion n'attachent pas, et qui s'endorment au bruit de nos anathèmes : des auditeurs volages et légers que tout dissipe, dont l'attention nous échappe à tout moment, et que nous ne saurions fixer ; des auditeurs inquiets à qui notre ministère pèse, qui nous

écoutent impatiemment, et ne soupirent qu'après la fin de nos discours ; des auditeurs prévenus, déterminés par avance à ne nous pas croire, qui font un pacte avec eux-mêmes de ne se pas laisser toucher, encore moins convertir, et qui ne prennent de nos instructions que l'amusement ; des auditeurs sacrilèges qui font une espèce d'assaut avec nous, qui bravent avec intrépidité les traits de notre censure, qui ne rougissent pas d'étaler en ces saints lieux toutes les mondanités du siècle que nous anathématisons, qui, par l'indécence de leur maintien, rassurent les consciences timorées contre les terreurs de notre ministère, et jusque sous nos yeux nous disputent effrontément la conquête des âmes ; des auditeurs, ou plutôt des spectateurs qui assistent seulement à nos instructions et ne les écoutent pas ; des auditeurs superficiels, peu frappés de la rigueur de nos arrêts, uniquement occupés de la manière dont nous les exprimons ; des auditeurs critiques, observateurs sévères de nos défauts, qui examinent avec soin tous nos gestes, discutent avec rigueur tous nos raisonnements, pèsent avec scrupule toutes nos expressions, et songent moins à profiter de nos exhortations qu'à les blâmer. A quoi étions-nous donc destinés ? et qui le croirait ! du milieu de ces disciples que nous instruisons et de ces criminels que nous condamnons, s'élève un tribunal redoutable devant lequel on nous traduit. Et tandis que de la part de Dieu nous jugeons les autres en tremblant, à regret, et peut-être pour l'éternité, on nous juge impitoyablement nous-mêmes. Et quel droit avez-vous sur nous ? sommes-nous des orateurs basement orgueilleux qui viennent mendier vos applaudissements ? Vos applaudissements ! Comme chrétiens, nous devons les craindre, ils pourraient nous séduire : comme ministres de Jésus-Christ, nous les méprisons, ils nous dégraderaient. Vos applaudissements ! pour payer nos veilles, nos travaux, nos sueurs ; nous les mettons à plus haut prix. Il nous faut les plus grands sacrifices, des larmes amères, des sentiments de componction, des cœurs humiliés, brisés de douleur et de repentir. Vos applaudissements ! A vous, Seigneur, l'honneur et la gloire : à nous, dirons-nous, le mépris ? Non, notre ministère en souffrirait ; mais à nous l'oubli. Eh ! que sommes-nous sans votre grâce ? Un airain sonnant, des cymbales retentissantes, la voix qui crie au désert ; nous pouvons tout au plus amuser l'esprit, flatter les oreilles ; vous seul parlez au cœur.

Tels sont cependant les fruits ordinaires de notre mission : ou l'ennui, ou le dégoût, ou des censures ou des éloges. Eh quoi ! mes très-chers frères, jamais de conversion, jamais de conversion ! devons-nous renoncer à cette douce espérance, la seule récompense digne du ministère que nous exerçons ?

Si un infidèle à qui notre sainte religion et la langue que nous parlons seraient inconnues, entraînait tout à coup dans cette

église, et qu'il nous vît nous, émus, enflammés, tantôt nous livrer à toute l'impétuosité de notre zèle, tantôt étendre les bras vers vous dans une posture de suppliants, tantôt élever nos regards vers le ciel, tantôt accompagner nos instances de sanglots et de larmes, et qu'il vous vît, vous, tranquilles, indifférents, peut-être distraits, prêter à peine l'oreille à nos supplications pressantes et redoublées, ne s'imaginerait-il pas que c'est un criminel déjà condamné, qui tâche par toutes sortes de moyens d'attendrir, de fléchir une multitude de juges insensibles à son infortune ? Cet infidèle ne se tromperait qu'en partie, mes très-chers frères. Oui, nous voulons vous fléchir, mais pour vous-mêmes. Oui, il s'agit ici de notre intérêt et de notre intérêt le plus cher, puisqu'il s'agit de votre salut éternel et de la gloire de Dieu.

Levez-vous, grand Dieu, votre gloire l'exige. Nous vous remettons notre ministère ; il est presque sans force sur nos lèvres. Nous annonçons votre parole ; mais nous n'avons pas votre voix. Faites vous-mêmes ce que nous ne pourrions accomplir. Voilà les prévaricateurs de votre loi ; ils sont enfin sortis de leurs retranchements et de leurs forts : attirés par la curiosité, ils sont entrés dans votre temple, ils y sont enfermés. Nous ne demandons pas que vous envoyiez un ange exterminateur pour les détruire : ils sont nos frères. Nous ne demandons pas que vous armiez contre eux les mains sacrées de vos lévites, comme vous fîtes autrefois contre l'impie et barbare Athalie : vous êtes un Dieu de paix, la miséricorde même ; vous avez des vengeances si douces, des vengeances qui sont des bienfaits ! Convertissez et n'exterminiez pas. Votre parole a-t-elle donc perdu toute sa force ? Elle a tiré le monde du néant ; elle a pu des pierres mêmes susciter des enfants à Abraham ; elle a rappelé Lazare à la vie ; d'un persécuteur elle en a fait un apôtre : ne pourrait-elle pas de vos ennemis (ils sont déjà chrétiens) en faire autant d'adorateurs en esprit et en vérité ? Vous devez ce prodige au crédit de notre ministère qui s'affaiblit de plus en plus. Mais ne différez pas. Nous ne retenons encore ces pécheurs que par effort : dans quelques moments ils vont nous échapper, peut-être... Ne leur en donnez pas le temps. Que votre voix les terrasse sur le chemin de Damas ; et qu'ils ne se relèvent avec Paul que pour aller trouver un autre Ananie qui les conduise dans les voies de la pénitence. Que leur conversion prompte, sincère, persévérante, atteste que c'est véritablement votre parole que nous venons de leur annoncer. Qu'ils l'aiment désormais, cette parole de vie, et surtout qu'ils la pratiquent : elle sera pour eux un guide assuré pour arriver à la bienheureuse éternité. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON V.

SUR LES AFFLICTIONS.

Beati qui lugent. (Matth., V, 6.)

Bienheureux ceux qui pleurent.

Prêcher aux chrétiens de nos jours les

avantages des afflictions, c'est heurter de front toutes leurs idées, contredire tous leurs penchants, leur parler un langage inconnu ; ils ne veulent pas nous entendre. Au seul mot de souffrances, la nature frémit, les passions se soulèvent, l'homme entier se trouble et se confond. Ne s'agit-il que de rendre un culte extérieur à la croix de Jésus-Christ, alors on est chrétien, on se prosterne, on s'humilie, on l'honore. Est-il question de se charger soi-même de cette croix, alors on est impie, on recule, on la repousse avec horreur, on la maudit, et cela sans songer que les mortifications sont l'esprit dominant et l'essence du christianisme ; que la voie qui conduit à la vie est semée de ronces et d'épines. Aussi que voyons-nous ? Des chrétiens, des enfants de la croix qui murmurent contre la main de Dieu, qui les châtie moins en juge qu'en père, et qui se damnent par leurs adversités mêmes.

Qu'il est donc important, dans la nécessité où ils sont de souffrir, de leur apprendre à souffrir chrétiennement et à recevoir les afflictions dans le même esprit que Dieu les leur envoie. Ce Dieu de miséricorde afflige également le juste et l'impie : *Dominus interrogat justum et impium.* (Psal. X, 6.) A l'égard de l'un et de l'autre, sa conduite paraît la même : ses vues sont différentes. Il afflige le juste pour lui marquer tout son amour ; il afflige le pécheur pour le retirer de ses égarements. Ainsi, dans les desseins de Dieu, les afflictions sont tout à la fois et des grâces de prédilection pour le juste, mais grâces fécondes en mérites, et des grâces de conversion pour le pécheur, mais grâces puissantes en effets. Ces deux vérités seront le sujet et le partage de ce discours. Implorons le secours de l'Esprit-Saint, par l'intercession de, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Prophète ne pouvait accorder l'idée d'une Providence souverainement équitable et sage avec la prospérité des méchants. Cette opposition apparente ébranla sa foi ; et il fallut, pour la raffermir, que Dieu lui fit voir la fin déplorable des impies. Les adversités du juste sont pour nous une autre espèce de scandale : nous ne pouvons les concilier avec l'idée de l'infinie bonté de Dieu. Il aime ses élus, et il les châtie ; il nous assure qu'il a tout fait pour eux, et il les prive de tout : quelles contradictions ! Elles cesseront, mes très-chers frères, quand nous considérerons les avantages que les serviteurs de Dieu retirent de leurs adversités. Ils sont justes ; mais ils ont des combats pénibles et dangereux à soutenir, les adversités les en délivrent : premier avantage. Ils sont justes ; mais ils sont sujets à des faiblesses, à des fragilités, et les adversités les expient : second avantage. Ils sont justes ; mais ils doivent être conformes à Jésus-Christ, et les adversités gravent en eux son image adorable : troisième avantage que les adversités procurent aux justes.

Que nos pensées sont différentes de celles de Dieu ! Il regarde si peu les biens de cette vie comme les véritables biens, qu'il les distribue libéralement à ses ennemis. Il regarde si peu les maux de cette vie comme de véritables maux, qu'il les répand quelquefois sur ses élus. Ne dites donc plus, quand vous verrez l'impie élevé, puissant, glorieux, qu'il est récompensé : dites plutôt qu'il est puni. Ne dites donc plus, quand vous verrez le juste exilé, proscrit, souffrant, humilié, qu'il est puni : dites plutôt qu'il est récompensé.

En effet, à examiner la prospérité humaine avec les lumières de la foi, elle n'est qu'une vanité laborieuse. Retranchez-en, comme le juste, ce qu'elle a de brillant, de flatteur, de doux ; réduisez-la à ce qu'elle a d'onéreux ; renoncez à son éclat ; n'en retenez que les obligations : en voudriez-vous à ce prix ? Que sont les honneurs et les dignités pour un juste nourri des maximes de l'Evangile ? Des engagements redoutables qui, en l'élevant au-dessus des autres hommes, l'obligent à plus de vertu et de perfection, et l'exposent à tous les traits de la malignité et de l'envie ; des assujettissements pénibles qui, en lui remettant l'autorité, le chargent d'une infinité d'intérêts étrangers et souvent opposés, et le rendent la victime honorable du public ; des devoirs multipliés qui remplissent toute sa vie, l'arrachent à lui-même et ne lui permettent pas de jouir d'un seul instant de repos. Que sont les richesses pour un juste ? Un dépôt sacré que la divine Providence lui a confié, auquel il ne touche qu'avec discrétion et en tremblant, et qui lui coûte mille soins à conserver. Que sont les plaisirs pour un juste ? Ou des crimes qu'il abhorre, ou des inutilités qu'il méprise, ou une contrainte qui le gêne, ou des bienséances qui le fatiguent, ou des amusements qui l'ennuient. Qu'est le monde pour un juste ? Une terre étrangère qu'il n'habite qu'à regret, l'exil de la vertu, l'asile des vices, le règne des scandales, le théâtre des passions, toutes les iniquités ensemble, avec tous leurs agréments et toutes leurs horreurs.

Que perd donc le juste par ses revers ? Des hommages qu'il rejetait, des applaudissements qu'il dédaignait, des louanges qu'il redoutait. Ne le plaignez pas. Plaignez la veuve et l'orphelin, ils n'ont plus de protecteurs. Que perd le juste par ses disgrâces ? Des richesses dont il n'était que l'économe et le dispensateur. Ne le plaignez pas ; plaignez les pauvres, ils n'ont plus de père. Que perd le juste par son exil ? Un monde trompeur, irréconciliable ennemi de Dieu et l'objet des malédictions du ciel. Ne le plaignez pas ; plaignez le monde, il n'a plus de modèle. Que perd enfin le juste par ses adversités ? Il ne perd que ce qu'il avait sacrifié mille fois dans le secret de son cœur, et il gagne tout ce qu'il ambitionnait : le repos, la liberté, la possession de lui-même.

Depuis longtemps il disait au Seigneur : Prolongez-vous encore mon exil ? Serai-je

toujours témoin des abominations qui couvrent la face de la terre ? Brisez mes chaînes, ô mon Dieu ! arrachez-moi aux embarras du siècle ! rendez-moi à moi-même, afin que je puisse me donner tout entier à vous, et ne m'occuper désormais que du soin de mon salut et de votre propre gloire. Dieu a lu dans le fond de son cœur, il l'a exaucé selon ses desirs ; la prospérité était son supplice, les adversités feront son bonheur. C'est une affliction pour Esther de paraître devant Assuérus dont elle a gagné la confiance et la tendresse. Ce trône, cette majesté, ces gardes, ce silence, cette pompe, cet éclat glacient son âme d'effroi, elle demeure interdite, elle se trouble, elle pâlit, elle chancelle, elle succombe. Sa grandeur, l'objet de tant d'envie l'embarrasse ; les délices dont elle est environnée l'alarme ; les ornements dont elle est revêtue l'accablent ; elle ne se prête qu'à regret à la décoration d'une cour idolâtre où tout blesse sa vue ; c'est une consolation pour Esther de retourner dans sa solitude ; elle n'est tranquille et satisfaite que lorsque, éloignée de tous les yeux, elle peut quitter les marques et l'appareil de sa grandeur, se couvrir de cendre et de cilice, méditer la loi du Dieu de ses pères et gémir sur les malheurs qui menacent sa triste patrie. Voilà les embarras de la prospérité, en voici les écueils.

La prospérité est une tentation pour le juste, tentation d'autant plus dangereuse qu'elle est universelle, qu'elle le met aux prises avec tous les ennemis de son salut, qu'elle attaque à la fois et ses penchants et ses passions, qu'elle prend toutes sortes de formes, qu'elle se produit sous les images les plus flatteuses et les plus intéressantes. Tentation d'autant plus dangereuse qu'elle n'a rien d'abord qui l'alarme, qu'il est accoutumé à la surmonter, et que ses victoires passées semblent l'inviter à se confier en ses forces et à prendre quelques moments de relâche. Tentation d'autant plus dangereuse qu'elle est toujours présente, qu'il ne saurait l'éviter, qu'il la retrouve partout, que des engagements sacrés le retiennent au milieu des périls, et que pour peu que son attention se détache et qu'il s'oublie, eh ! comment ne pas s'oublier ? Le poison de la prospérité gagne son cœur et le corrompt. Tentation d'autant plus dangereuse qu'elle a nécessairement des effets funestes, qu'elle produit à la longue une mollesse de mœurs, une délicatesse de sensibilité qui ouvre imperceptiblement notre âme aux attraites de la corruption. Tentation d'autant plus dangereuse qu'elle est persévérante, qu'elle lasse ceux qu'elle ne séduit pas, et qu'elle triomphe par son importunité lorsqu'elle ne peut vaincre par ses charmes.

Que fait donc le Seigneur en affligeant le juste ? Il rompt ses engagements, il dissipe ses ennemis, il écarte les périls, il raffermir sa vertu chancelante, il prévient sa chute, il l'arrête sur le bord du précipice et au moment où il était sur le point d'y retomber. L'aurait-il plus aimé, s'il l'avait laissé périr ?

Contemplez Salomon dans toute sa gloire, jetez les yeux sur ses trésors immenses, sur ses palais magnifiques, sur ses Etats florissants; aimé de ses sujets, respecté de ses voisins, admiré de toute la terre, il voit ses désirs aussitôt remplis que formés. Suivez le cours de cette prospérité, elle n'est jamais interrompue par la moindre disgrâce. Considérez à présent Job dépouillé de tous ses biens, privé de tous ses enfants qu'une mort cruelle vient de lui ravir d'un seul coup, abandonné de ses proches, couché sur le fumier, tout couvert d'ulcères, et son corps qui tombe en lambeaux : je vous le demande, lequel des deux est plus favorisé du Seigneur? Je prévois votre réponse : vous vous trompez. Cette longue prospérité perdit Salomon. Il fut trop constamment heureux pour être toujours fidèle. Les adversités de Job servirent au contraire de lustre et de soutien à sa vertu. Dieu n'aurait récompensé Salomon qu'en païen, s'il ne lui eût donné que le comble de la félicité mondaine : il lui donna de plus la sagesse; mais que peut la sagesse contre une longue prospérité? Il récompensa Job en élu, en lui prodiguant les afflictions. Elles délivrent le juste des combats pénibles et dangereux qu'il est obligé de soutenir, premier avantage. Elles expient ses fragilités et ses faiblesses, second avantage.

Le juste dont vous déplorez la destinée a-t-il toujours marché dans les voies de la sainteté? N'a-t-il pas à se reprocher les égarements de sa jeunesse? Les a-t-il réparés par une pénitence proportionnée? N'est-il pas encore sujet à des faiblesses, à des fragilités? Songe-t-il à s'en purifier? Or, la foi m'apprend que ce qu'on ne paye pas en ce siècle, on le payera dans l'autre; que rien d'imparfait n'entrera dans le royaume des cieux; que la volonté divine entretient un feu jaloux et dévorant pour effacer ces taches, ces souillures que nous avons contractées ici-bas. La miséricorde voit ces flammes et ces apprêts formidables, et elle s'en effraye pour le juste; elle ne prive pas de ses droits la justice divine; elle se charge de les faire valoir : elle établit un purgatoire dans ce monde.

Dans le purgatoire de la justice, qu'il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant! C'est un exacteur sévère qui redemande jusqu'à une obole, qui discute tout à la rigueur, qui pèse au poids du sanctuaire et les offenses et les peines, qui balance les unes par les autres, qui punit des satisfactions passagères par des supplices inouïs, et des moments de surprise et de fragilité par des années de souffrance. Dans le purgatoire de la miséricorde, qu'il est doux de tomber entre les mains du Dieu vivant! C'est un créancier généreux qui exige peu pour remettre beaucoup. Des afflictions passagères, quelques larmes, quelques instants de douleur suffisent pour le calmer, pour le contenter. Il ne cherche qu'à faire grâce; il ne punit que pour avoir lieu de pardonner.

Dans le purgatoire de la justice, des tour-

ments innombrables et point de consolation; l'assurance des biens éternels et le sentiment des maux présents; un amour pour Dieu toujours plus vif, toujours plus ardent, et la privation entière de Dieu. Dans le purgatoire de la miséricorde, peu de souffrances, beaucoup de consolations; point de croix qui n'ait son onction particulière; point d'adversité qui n'attire une grâce; point de grâce qui ne porte quelque adoucissement : la même main qui blesse guérit; le même Dieu qui afflige console. Il n'est jamais plus près de nous que lorsqu'il nous châtie. Il était dans les prisons de l'Egypte avec Joseph. Il lui révélait les secrets de l'avenir, et y jetait par avance les fondements de son élévation future. Il était dans la fournaise avec les trois Hébreux, et le roi de Babylone fut surpris d'y voir l'ange du Seigneur. Il était dans les cachots avec les premiers chrétiens; il leur dictait des cantiques de louanges et d'actions de grâces. Il est avec ceux qui souffrent; il ne se plaint qu'avec les malheureux. Il semble qu'il se repente du mal qu'il est obligé de leur faire, et qu'il veuille remplacer par sa présence les biens frivoles dont ils se privent.

Dans le purgatoire de la justice les supplices les plus affreux expient et ne méritent pas; ils satisfont pour le passé et sont infructueux pour l'avenir. Ils ouvrent les portes du ciel, ils disposent à la félicité souveraine et ne l'augmentent pas. Dans le purgatoire de la miséricorde, les souffrances non-seulement expient, mais elles méritent de nouvelles récompenses : ce que les adversités enlèvent au juste dans le temps, sa patience le transporte et le consigne dans l'éternité. A chaque moment de tribulation répond un poids immense de gloire. Réjouissez-vous, disait autrefois le Seigneur à ses disciples, lorsque vous serez persécutés, parce que votre moisson sera plus abondante. Quand Dieu frappe de grands coups, ah! c'est qu'il veut enrichir promptement une âme et graver en elle son image adorable. Troisième avantage que les adversités procurent aux justes.

La vocation du chrétien est d'imiter Jésus-Christ. Quelque sublime que soit cette destination, saint Paul nous en fait un devoir indispensable : *Dieu vous a choisis et prédestinés*, dit-il à tous les fidèles, *pour être conformes à l'image de son Fils.* (Rom., VIII, 29.) L'Apôtre ne prétend pas par là nous obliger d'imiter toutes les actions de Jésus-Christ; elles seraient au-dessus de nos forces. Il n'est pas en notre pouvoir de commander à la nature, d'apaiser les flots d'une mer irritée, de chasser les démons, de guérir les malades, de ressusciter les morts. Il est des âmes privilégiées auxquelles Dieu communique la puissance d'opérer ces merveilles et qui sont destinées à le représenter dans le ministère éclatant des prodiges. Les paroles de l'Apôtre ne regardent donc que les souffrances et les humiliations de notre divin Sauveur. Il ne nous a pas sauvés par ses qualités glorieuses, il nous a sauvés par ses abaissements et par

sa croix. Ce qui fut le principe de notre justification doit être aussi l'objet de notre imitation.

Je sais, mes très-chers frères, qu'à la rigueur, pour être les disciples de Jésus-Christ crucifié, il n'est pas nécessaire de vendre les biens qu'on possède légitimement et d'en distribuer tout l'argent aux pauvres, de se dépouiller des dignités et des honneurs dont on est revêtu, de courir au-devant de la honte et des opprobres, et qu'à défaut des afflictions que Dieu ne nous envoie pas, un détachement de cœur et d'esprit et une pénitence de choix suffisent pour établir notre ressemblance avec ce divin modèle. Mais nous disons, pour la consolation du juste affligé, que la conformité que les afflictions lui donnent avec Jésus-Christ est plus exacte et plus parfaite. Elle est plus exacte, parce que Jésus-Christ ne s'est pas contenté d'un détachement de cœur et d'esprit, mais qu'il s'est réduit réellement pour nous à la pauvreté la plus extrême. Jésus-Christ ne s'est pas borné à des pratiques de mortification et d'austérité, mais il a bu le calice d'amertume que son Père lui a présenté; il a subi l'ignominie et les tourments de la croix.

Aussi, lorsqu'ouvrant les livres sacrés et les annales de l'Eglise, je cherche quelques figures qui me représentent fidèlement mon Sauveur, je ne m'attache pas à ces patriarches puissants en richesses, à ces conquérants la terreur des nations, à ces rois l'amour de leurs sujets et l'admiration de leur siècle, à ces justes comblés d'honneur et de gloire. De quelque sainteté qu'ils brillent d'ailleurs, ils n'ont avec Jésus-Christ, avec l'homme de douleurs, que des rapports moins marqués. Mon cœur ne s'en contente pas; je les admire, et je ne suis pas attendri. Mais quand je vois un Abel tombant sous les coups de Cain et son sang qui crie vengeance, un Isaac sur la montagne chargé du bois de son sacrifice et du glaive qui doit l'immoler, un Joseph vendu par ses frères et emmené captif en Egypte, un David fugitif traversant le torrent de Cédron, un Paul traîné de tribunal en tribunal, un Etienne implorant la miséricorde divine pour ses bourreaux, un Pierre embrassant sa croix avec transport, alors la ressemblance me frappe; des torrents de larmes coulent de mes yeux, j'oublie les figures et je ne vois que mon Sauveur. Partout où je trouve des afflictions supportées avec patience, je m'arrête pour considérer mon divin Maître. Un pauvre obscur et souffrant le peint mieux à mon amour que Salomon avec sa sagesse et sa magnificence. Les victimes mêmes de l'ancienne loi, tout impuissantes qu'elles étaient, m'en présentent des traits plus sensibles et plus touchants que Melchisédech, ce roi de justice, ce pontife sans généalogie. Il ne me rappelle que le sacerdoce de Jésus-Christ, et les victimes de l'ancienne loi me rappellent son sacrifice. Nous disons, en second lieu, que cette conformité est plus parfaite, parce que Dieu seul travaille à ce grand ouvrage. Notre main est trop faible et trop timide pour

l'exécuter. Il entre je ne sais quoi d'humain dans tout ce que nous faisons. Nos sacrifices sont toujours imparfaits par quelque endroit; soit ignorance, soit découragement, soit amour-propre, il est une partie dans nous-mêmes plus intime, plus profonde, où nos coups n'arrivent presque jamais.

Il n'appartient qu'à Jésus-Christ de crucifier. Lui seul peut exprimer ses traits et se peindre fidèlement dans une âme. Il remue le ciel et la terre, il verse les fléaux de sa colère, il dérange les saisons, il suscite des ennemis, il laisse un libre cours aux passions des hommes; il met en jeu leur humeur, leur jalousie, leur animosité, leur perfidie, leur infidélité; il fait tout concourir à la sanctification de ses élus, tandis que caché sous ces événements, qui paraissent naturels, il opère secrètement dans le cœur du juste; il dirige tous les coups. Tantôt il réprime un penchant, tantôt il contrarie une inclination, tantôt il déracine un vice, tantôt il enchaîne une passion, tantôt il mortifie un goût, tantôt il consume quelque reste de liens, et toujours il porte les vertus jusqu'à l'héroïsme, en fournissant à la foi toutes ses épreuves, à l'espérance toute sa vivacité, à l'amour tout son désintéressement. Par les adversités il purifie, il détache, il exerce, il élève, il consacre, il embellit, il perfectionne, il divinise, il montre tout ce qu'il peut faire des hommes; il se complait dans le chef-d'œuvre de sa grâce. Heureux le juste qui ne trouble pas le sacrifice par ses murmures et par ses cris; qui ne prend pas le change, qui adore cette main bienfaisante cachée sous les divers instruments qu'elle daigne employer, qui aime ces coups salutaires, et qui sent tout le prix de cette distinction. Que son âme sortira brillante du creuset des tribulations! c'est cet or éprouvé jusqu'à sept fois: elle est marquée au sceau de la Divinité; elle porte l'empreinte de Jésus-Christ même. Nous ne craignons pas de le dire; après Dieu, il n'est rien de si respectable et de si sacré sur la terre qu'un juste affligé et patient. Les afflictions sont donc pour le juste des grâces de prédilection, mais grâces fécondes en mérites. Elles sont encore pour le pécheur des grâces de conversion; mais grâces puissantes en effets. Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

S'il n'était question, mes très-chers frères, que de justifier la providence de Dieu qui vous châtie, nous n'aurions qu'à vous dire que vous êtes pécheurs, et que, comme pécheurs, vous avez perdu tous les droits que l'innocence vous donnait sur les biens dont il vous prive; et qu'ainsi il ne vous fait aucun tort en vous les ôtant; que, comme pécheurs, vous avez avili les dons que vous teniez de sa libéralité, et qu'il y va de sa gloire de venger l'abus que vous en avez fait, et d'arrêter le cours de vos profanations; que, comme pécheurs, vous méritez des supplices éternels, et qu'il use encore de trop de clémence envers vous, en ne vous

envoyant que des peines passagères. Toutes ces raisons mises dans leur jour, ne vous laisseraient sans doute rien à répliquer. Mais que ferions-nous par là? Nous vous confondrions et nous ne vous toucherions pas. En vous montrant l'équité des jugements de Dieu, nous vous porterions à craindre ses coups, comme des châtimens, et nous voulons vous engager à les aimer comme des grâces; nous vous inspirerions de la terreur pour ses rigueurs apparentes, et nous voulons vous faire adorer et bénir les desseins de sa miséricorde.

Elle ne se déclare jamais plus ouvertement en votre faveur, cette divine miséricorde, que lorsqu'elle paraît agir avec plus de sévérité. Pourquoi? parce qu'alors elle emploie des moyens puissants pour vous sauver. En effet, la prospérité formait à votre salut quatre obstacles presque insurmontables : ténèbres de l'esprit, chaînes du cœur, horreur de la pénitence, opposition à la religion. Or, les adversités, par une vertu propre, éclairent l'esprit, dégagent le cœur, forcent à la pénitence et rendent la religion aimable en la rendant nécessaire. Effets salutaires qu'elles produisent indépendamment de nous et de la manière la plus prompte, la plus absolue et la plus durable.

Premier effet des adversités; elles éclairent l'esprit. Allez, disait autrefois le Seigneur à Jérémie, allez défendre ma cause devant ce peuple indocile qui murmure contre moi. (*Jerem.*, XXII, 20.) Montez sur le Liban et criez; faites retentir votre voix sur le Bazan, et rendez hautement raison de ma conduite à tous ceux qui gémissent dans l'humiliation; dites-leur de ma part et en mon nom : Peuple ingrat, jugez entre vous et moi. Que me reprochez-vous? Je n'ai cessé de vous parler en toutes sortes de manières au jour de votre abondance; je vous ai donné ma loi; je vous ai comblé de bienfaits; j'ai suscité du milieu de vous des prophètes pour vous annoncer mes volontés; j'ai déployé la force de mon bras et opéré les plus grandes merveilles : *Locutus sum ad te in abundantia tua.* (*Ibid.*, 21.) N'avez-vous pas dédaigné opinâtrément de m'écouter? *Dixisti : Non audiam.* (*Ibid.*) Que dois-je faire? vous abandonner à votre aveuglement? Vous le méritez, vous le souhaitez même. Ma bonté ne peut y consentir. Tenter encore les mêmes voies? je vous connais trop; vous les rendriez toujours inutiles : *Hæc est vita tua ab adolescentia tua; non audisti vocem meam.* (*Ibid.*) Il ne me reste donc, pour me faire entendre, qu'un seul moyen, dur à la vérité, mais infaillible : les afflictions. Je ne m'en sers qu'à regret, et votre obstination m'y contraint. Puisque vous méprisez ma voix, je garderai le silence; je n'enverrai plus mes ministres; je ne veux d'autres prophètes pour vous instruire, que la misère et la captivité. Je les appellerai sur vous; elles vous éclaireront par vos propres malheurs : *Omnes pastores tuos pascet ventus, et amatores tui in captivitatem ibunt : tunc confunderis et erubesces.* (*Ibid.*, 22.)

Est-ce là le langage d'un juge irrité? Non. C'est un père alarmé de vos résistances, qui met tout en œuvre pour vous empêcher de périr. Il ne règle pas les secours qu'il vous donne sur vos desirs; vous êtes trop ennemis de vous-mêmes : il les proportionne à vos besoins; il commence par les remèdes doux, comme plus conformes à son amour. Le mal y résiste-t-il; il a recours aux remèdes violents, comme absolument nécessaires. Ce n'est pas sévérité de sa part, c'est endurcissement de la vôtre.

Et certes, rappelez-vous, mes très-chers frères, ces temps d'illusion où votre âme, plongée dans le sommeil de la prospérité, ne se repaissait que de songes. Les grâces les plus fortes répandaient, pour quelques moments, la lumière au dedans de vous, et ne dissipaient pas vos ténèbres extérieures; vous étiez éclairés en partie; vous n'étiez jamais désabusés : *Dixisti : Non audiam.* Il vous fallait donc une leçon universelle qui vous enseignât toute vérité. Or, je me représente les grandes afflictions sous l'image du jour de la révélation, où toutes choses seront manifestées : *Tunc confunderis et erubesces.* Que sait celui qui n'a pas encore passé par l'épreuve des tribulations? demande l'Esprit-Saint; que sait-il? il ignore tout; il ne se connaît pas; il ne connaît pas les biens de la terre; il ne connaît pas les hommes; il ne connaît pas Dieu.

Dans la prospérité se connaît-on, et peut-on se connaître? L'idée des titres dont on est revêtu, du rang qu'on occupe, des dignités qu'on possède, des éloges qu'on entend, des hommages qu'on reçoit, de la pompe et du faste dont on est environné; cette idée tout imposante entre comme naturellement dans l'idée qu'on se forme de soi-même et de son mérite, la grossit, l'étend, la décore; et par une suite nécessaire, on se croit grand, parce qu'on est dans des places élevées; puissant, parce qu'on a de l'autorité; riche, parce qu'on est dans l'opulence; irréprochable, parce qu'on est applaudi; juste, parce qu'on est heureux. Artifice ordinaire de notre vanité, pour nous dérober la vue de notre néant, elle se plaît tellement à confondre ce que nous sommes avec ce que nous n'avons que par emprunt, qu'il est presque impossible de le démêler.

Les adversités font tout d'un coup cette terrible distinction. Elles dépouillent le pécheur de ce qu'il a d'étranger, et le réduisent à lui-même; elles écartent ces titres pompeux, et ne lui laissent que ses qualités personnelles; elles éloignent l'élévation du rang, et ne lui laissent que la bassesse des sentimens; elles renversent sa fortune, et ne lui laissent que l'injustice des moyens qu'il employa pour y parvenir; elles abattent ses appuis et ses soutiens, et ne lui laissent que sa faiblesse et son impuissance; elles imposent silence à l'adulation, et ne lui laissent que l'inflexible et l'outrageuse vérité; elles effacent l'éclat de certains crimes, dont le succès cachait l'infamie, et ne lui en laissent que la honte et les remords;

elles dissipent sa vaine abondance, et ne lui laissent que son propre fonds, c'est-à-dire une misère souveraine; elles lèvent le masque qui le couvrait, et ne lui laissent que la connaissance humiliante et forcée de lui-même. Qu'il devient méprisable à ses propres regards, lorsqu'il se voit avec les yeux de l'adversité! Ne craignez plus sa fierté; il est malheureux, il est humble : *Tunc confunderis et erubescas.*

Dans la prospérité connaît-on les biens de la terre? Vous saviez, en général, que ces biens sont inconstants et fragiles; mais la prospérité semblait retarder leur fuite, et les fixer entre vos mains. Vous le pensiez ainsi : les adversités vous ont montré le contraire. Elles vous ont appris ce que c'est que la grandeur, la fortune, la gloire, l'opulence, la santé, la réputation. Voyez comme tous ces biens ont repris sous la main du Seigneur leur mobilité naturelle; voyez comme ils s'éloignent avec précipitation, comme ils s'évanouissent : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité!* (Eccle., I, 2.) Cette réflexion était, dans Salomon, le fruit des plus profondes méditations et d'une sagesse consommée. Dans l'homme affligé, c'est le premier cri de la nature : *Tunc confunderis et erubescas.*

Dans la prospérité connaît-on les hommes? Je le demande aux grands de la terre. Leur exemple est plus frappant et donnera plus de force à cette vérité. Vous avez du crédit : le vent de la faveur vous porte, vous élève, vous soutient; n'attendez des hommes que complaisance, soins assidus, louanges éternelles, envie de vous plaire. Vous les prenez pour autant d'amis; ne précipitez pas votre jugement. Dans peu vous lirez au fond de leur cœur; mais il vous en coûtera votre fortune. Ce moment critique arrive : un revers imprévu hâte votre chute, tout s'ébranle, tout s'agite, tout fuit, tout vous abandonne. Quoi! ces esclaves toujours attachés à mes pas? Ils vous punissent de leurs humiliations passées. Quoi! ces flatteurs qui canonisaient toutes mes actions? Vous n'avez pas de quoi payer leur encens; vous n'êtes plus dignes qu'ils vous trompent. Quoi! ces ingrats que j'avais comblés de bienfaits? Ils n'espèrent plus rien de vous; ils vont vendre ailleurs leur présence et leurs hommages. Quoi! ces confidentes les dépositaires de mes secrets? Ils ont abusé de votre confiance pour travailler plus sûrement à votre ruine. Comptez à présent tous ceux qui sont autour de vous, et qui vous demeurent fidèles après l'orage; voilà vos amis : vous n'en eûtes jamais d'autres. Ah! s'écriait David, abandonné de ses sujets et de ses serviteurs, et trahi par son fils Absalon, je l'ai dit dans l'excès de mon accablement, et je ne me rétracte pas, tous les hommes sont faux : *Ego dixi in excessu meo : Omnis homo mendax.* (Psal. CXV, 2.) Le monde n'est rempli que de ces âmes basses et vénales qui se livrent au plus puissant; de ces courtisans mercenaires, prostitués à la fortune, et toujours courbés devant l'au-

tel où se distribuent les grâces. Renversez l'idole qu'ils adorent, ils la maudiront. Mettez à sa place telle autre idole qu'il vous plaira, ils l'adoreront. O honte de l'humanité! Dans le siècle où nous sommes, on pardonnera plus aisément des injustices qu'une disgrâce. Un homme perdu d'honneur, s'il est puissant, trouvera mille approbateurs; un homme vertueux et sans tache, s'il est malheureux, ne trouvera pas un seul consolateur : *Tunc confunderis et erubescas.*

Dans la prospérité connaît-on Dieu? Ne semble-t-il pas, au contraire, que plus il est libéral envers nous, et plus nous soyons ingrats à son égard? Est-il quelqu'un qui, dans l'ivresse de ses succès, ne se regarde comme l'artisan de sa fortune, et ne dise avec ce prince superbe, dont il est parlé dans les divines Ecritures? *Mon élévation est mon ouvrage.* Et ce Dieu de qui vous la tenez, vous n'en faites aucune mention? Il dissipera vos conseils; il confondra votre sagesse présomptueuse; il soufflera sur cet édifice bâti sur le sable; il découvrira sa main pour vous frapper. Vous le connaîtrez alors : *Cognoscetur Dominus, judicia faciens.* (Psal. IX, 17.) Ses grâces temporelles vous l'ont fait oublier; ses coups vous rappelleront à lui. Nabuchodonosor vainqueur répandra la désolation dans Jérusalem, ravagera le temple, pillera les vases sacrés, et laissera partout des marques de sa fureur et de son impiété. Nabuchodonosor, humilié et réduit à la condition des bêtes, adorera la puissance de Dieu. Manassés, enlê de ses prospérités, renouvellera les anciennes abominations; il y en ajoutera de nouvelles; et par son exemple il entraînera le peuple de Juda dans la superstition et dans l'idolâtrie : Manassés, chargé de fer et enfermé dans un cachot, confessera qu'il n'y a point d'autre Dieu que le Seigneur. Les Israélites triomphants courront après des divinités étrangères; les Israélites tributaires des nations, et gémissant sous le jong des Babyloniens, invoqueront le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; et parmi cette multitude qui suivait Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, à peine citerez-vous deux ou trois heureux du siècle : un Matthieu, un Zachée, une Madeleine; tous les autres sont des pauvres, des aveugles, des lépreux, des malades de toute espèce, à qui leurs infirmités arrachent ces cris : *Fils de David, Fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous.* (Marc., X, 17, 48; Matth., XX, 30, 31 et al.) Tant il est vrai que nous ne songerions pas à Dieu, si nos besoins ne nous y forçaient; ses temples ne sont jamais plus fréquentés que lorsque ses fléaux désolent la terre. La prospérité fait les athées; les adversités font les chrétiens : *Tunc confunderis et erubescas.*

Mais, nous dira l'homme infortuné, Dieu ne pouvait-il m'instruire que par ses châtiments? N'avait-il pas dans les trésors de ses miséricordes d'autres grâces plus douces et aussi puissantes? Il les a presque toutes épuisées. Dieu vous a instruits par votre raison : cette lumière naturelle suffisait pour

vous détromper des charmes du monde. Avec ce seul secours, des païens ne sont-ils pas parvenus au point de le connaître assez pour le mépriser. Sur cet article, la philosophie est d'accord avec l'Evangile : *Locutus sum ad te in abundantia tua.* (Jerem., XXII, 21.) La consultiez-vous cette raison ? Plus empressé de jouir que curieux de connaître, vous consumiez tout votre temps en affaires, en plaisirs, en intrigues ; il ne vous en restait point pour les réflexions utiles, *dixisti : Non audiam.* Il vous fallait donc une leçon abrégée qui vous épargnât la longueur de cette discussion. Or, les adversités répandent le jour et l'intelligence dans l'instant. Etre affligé, être éclairé, c'est la même chose : *Tunc confunderis et erubescas.* (Ibid.)

Dieu vous a instruits par ses ministres. Les chaires chrétiennes ne retentissaient que de leurs imprécations contre le siècle : *Locutus sum ad te in abundantia tua.* Vous nous fuyiez : *Dixisti : Non audiam* (Ibid.) Il vous fallait donc une leçon inévitable ? Or, les adversités nous surprennent en tout temps, en tout lieu : *Tunc confunderis et erubescas.*

Dieu vous a instruits par votre conscience. Cette grâce perpétuelle qui fait partie de vous-mêmes ; ce prédicateur intérieur qui prêche par les dégoûts et par les remords : *Locutus sum ad te in abundantia tua.* A force de crimes, vous aviez trouvé le secret de faire taire cette voix formidable : *Dixisti : Non audiam.* Il vous fallait donc une leçon permanente et ineffaçable. Or, les adversités laissent dans vous des traces vives et profondes. Ce ne sont plus de ces vérités abstraites et indifférentes qui n'ont de pouvoir sur notre esprit qu'autant que nous le voulons, que mille doutes affaiblissent, que notre inapplication rend sans force et sans effet. Les afflictions sont des vérités intéressantes et pratiques qui portent avec elles une évidence entière, qui triomphent de nos préjugés et de nos passions, qui entrent dans notre âme avec empire et, en soumettant les sens qui la réveillent, la maîtrisent, l'occupent, la remplissent et en chassent toute autre pensée. Quand vous êtes dans la tribulation, vous avez beau vous répandre au dehors, l'aiguillon de la douleur toujours actif, toujours importun, vous suit partout, et ne vous permet aucune distraction : *Tunc confunderis et erubescas.*

Dieu vous a instruits par les disgrâces des autres : vous étiez les témoins de ces révolutions soudaines qui changent à tout moment la scène du monde ; vous voyiez tous les jours de nouveaux acteurs se produire sur ce grand théâtre et en disparaître presque aussitôt ; les uns emportés par la mort, les autres précipités par la cabale ; ceux-là sacrifiés à la passion, ceux-ci au caprice. Vous n'entendiez que gémissements, que reproches, que plaintes. Vous n'étiez environnés que de mausolées et de tombeaux. Dieu pouvait-il parler plus hautement ? *Locutus sum ad te in abundantia tua.* Parmi les cris et les larmes de tant de mi-

sérables, et au milieu de tant de funérailles et des débris de tant de fortunes renversées, votre ambition osait se réveiller, vous négligiez l'exemple des malheureux, vous aspiriez à leurs dévouilles, et, au défaut de tout intérêt particulier, votre malignité seule vous faisait goûter une joie secrète au spectacle touchant et terrible de ces vicissitudes : *Dixisti : Non audiam.* Il vous fallait donc une leçon personnelle qui vous appliquât ces vérités étrangères. Or, les adversités ne vous montrent plus le glaive du Seigneur qui se promène au loin ou qui frappe à vos côtés ; elles le plongent dans votre sein. Vous n'êtes plus le simple spectateur du sacrifice que l'on prépare, vous en êtes la victime : *Tunc confunderis et erubescas.*

Dieu vous a instruits par la foi. Ses oracles étaient trop relevés pour un esprit charnel et terrestre ; vous n'étiez pas en état de les comprendre : *Dixisti : Non audiam.* Il vous fallait donc une leçon sensible qui se fit comme entendre à vos yeux. Or, les adversités ne s'expriment pas par des paroles ; elles s'expliquent par des effets ; elles réalisent, elles exécutent ce qu'elles enseignent. Et quelle différence entre croire et voir, entre imaginer et éprouver, entre savoir et sentir ! Que nos idées sont faibles en comparaison de l'expérience et du sentiment ! Aussi le prophète assure-t-il qu'il n'avait rien appris que de ses malheurs : *Castigasti me, et eruditus sum.* (Jerem., XXXI, 18.) Rendez-vous donc justice, et convenez que les afflictions étaient nécessaires pour éclairer votre esprit. Elle ne l'étaient pas moins pour dégager votre cœur.

Depuis longtemps ce cœur rebelle se dérobaux poursuites du Seigneur. Dieu choisit un nouveau genre de combat : il n'attaque plus directement ce cœur opiniâtre ; il vous afflige ; et les afflictions consomment tous vos liens indépendamment de vous ; elles vous dégagent des objets de vos passions en vous les ôtant ; du monde, en les changeant à votre égard.

Les adversités en premier lieu vous dégagent des objets de vos passions en vous les ôtant. Moïse descend du mont Sinai portant les tables de pierre où étaient gravés, de la main même de Dieu, les préceptes de la loi. Un bruit confus d'acclamations et de chant vient frapper ses oreilles. Il approche, il voit les Israélites prosternés autour d'un veau d'or. A ce spectacle, il jette contre terre les tables de la loi, il les met en pièces. Quelle autorité aurait eue la foi sur ces cœurs endurcis ? Auraient-ils plus respecté les commandements de Dieu que Dieu lui-même ? Plein d'une sainte fureur, il court avec précipitation, et, pour détruire l'idolâtrie dans son principe, il fait fondre le veau d'or : *Arripiens vitulum, contrivit usque ad pulverem.* (Exod., XXXII, 20.) Ce que le zèle et l'indignation opérèrent dans Moïse, l'amour l'opère dans Dieu. Il ne commande plus en législateur. Ses préceptes, ses grâces, ses invitations augmenteraient votre endurcissement. Il emploie une voie plus

courte et plus sûre, il agit en souverain ; il fait pour vous ce que vous n'avez pas la force de faire. C'est alors véritablement le Dieu jaloux qui disperse, qui foudroie ce que vous avez la témérité de placer entre vous et lui ; les idoles de votre cupidité, de votre ambition, de votre orgueil, il les brise. Cet objet qui lui ravissait vos hommages et vos adorations, cet objet de tant d'amour et de tant de scandales, à la lettre, il les réduit en poussière, et, pour ne pas perdre deux coupables, il sacrifie l'un à l'instruction et au salut de l'autre : *Arripiens vitulum, contrivit usque ad pulverem*. Gémissiez, soupirez, répandez des larmes : regrets inutiles, le coup est porté, le veau d'or est détruit ; il faut que tôt ou tard la passion tombe aussi. Et que serait-ce, si vous suiviez de vos propres yeux les altérations effroyables qu'éprouve cette victime dans le mystère du tombeau ? Quelques jours auparavant, c'était pour vous une espèce de divinité. Quelques jours après, voyez ! . . . Cette conduite vous paraît rigoureuse. Ah ! vos murmures ne la justifient que trop ! Ce cœur déchiré et tout saignant encore de ses blessures nous montre combien fortes étaient les chaînes dont vous étiez liés. Dieu devait-il donc, par des ménagements cruels, vous dresser des pièges dans ses bienfaits ? fournir des aliments à vos passions déjà si furieuses, et abandonner votre salut éternel au caprice de vos penchants ? Supposons même la grâce la plus puissante : elle vous aurait portés, je le veux, à renoncer aux objets de vos passions ; mais elle ne les aurait pas détruits ; ils auraient toujours menacé votre vertu. Un mouvement de componction vous vous les eût fait quitter, un mouvement de faiblesse vous les aurait fait reprendre. On renoue aisément avec un ennemi que l'on ne fuit que parce qu'il a sur nous le funeste ascendant de nous plaire. Insensiblement l'attrait de la grâce s'affaiblit, le hasard présente les objets funestes à l'innocence ; le cœur s'ouvre, les plaisirs renaissent, la passion s'enflamme, et l'on retombe enfin, par inclination ou par lassitude, aux pieds de l'idole qu'on n'avait proscrite et blasphémée que par devoir et par religion. Non, vous n'étiez pas assez forts pour un détachement continu et volontaire. Une privation entière, subite et forcée, convenait mieux à votre état. C'est un seul sacrifice qui vous en épargne une infinité d'autres, qui vous met à couvert de votre inconstance et de vos fragilités. Dieu, que vous avez si souvent trompé, a voulu s'assurer de vous.

Les afflictions, en second lieu, vous détachent du monde en le changeant à votre égard. Les adversités sont une mort civile qui vous condamne à la solitude, et vous retranche, pour ainsi dire, de la société : vous fuyez alors le monde par amour-propre. Iriez-vous produire au grand jour votre misère, offrir à vos ennemis le spectacle d'une infortune dont ils sont peut-être les auteurs, être témoins vous-mêmes de la joie et de la félicité des autres, par-

courir ces écueils redoutables contre lesquels vous avez échoué, arroser de vos larmes les monuments de votre ancienne splendeur, contempler cette pompe et ce faste qui ne sont plus pour vous, et lire vos malheurs écrits dans tous les yeux et sur tous les visages avec des caractères de malignité et de perfidie ? Ah ! votre seule consolation est de dérober vos disgrâces à tous les regards, de vous enfoncer volontairement dans la retraite, de vivre ignorés, inconnus. Le contre-coup de vos malheurs, qui vous reviendrait du côté du monde, serait plus désolant pour vous que vos malheurs mêmes. Quel changement, mes très-chers frères ! Pendant le cours de votre prospérité, nos exhortations les plus pressantes, les motifs les plus forts, la crainte de l'enfer n'ont pu vous déterminer à faire le moindre divorce avec le monde. Vous n'envisagiez cette séparation qu'avec effroi ; vous ne vous en croyiez pas capables. Dans les jours de votre humiliation on ne saurait vous punir plus cruellement que de vous contraindre d'y paraître. Et quand même vous ne fuiriez pas le monde par amour-propre, le monde vous fuirait par intérêt ; vous lui êtes inutiles. Qu'attendrait-il des hommes malheureux qui n'ont ni crédit, ni puissance, ni richesses ? Vous lui êtes à charge ; vos plaintes le fatiguent ; votre tristesse le gêne ; vos demandes l'importunent ; vous êtes redoutables pour lui ; il croit que les disgrâces sont contagieuses. Il craint tout commerce avec les malheureux. Vous êtes frappés de la lèpre des disgrâces ; on vous relègue hors des tentes du camp d'Israël. Les grâces les plus fortes auraient pu changer votre cœur ; mais auraient-elles ainsi changé le monde à votre égard ? Il aurait toujours eu pour vous les mêmes charmes, et par conséquent les mêmes dangers. Les afflictions ne se bornent pas à ces effets, elles vous forcent encore à la pénitence.

Oui, par les adversités, mes très-chers frères, Dieu a trouvé le moyen de vous faire détester vos péchés et de les punir. Vous les aimiez, ces péchés, lorsqu'ils n'attaquaient que sa gloire. Détestez-les à présent qu'ils sont la cause de vos malheurs. Car à quoi pouvez-vous attribuer cette langueur secrète, ces maladies violentes, cette caducité précoce ? N'est-ce pas à votre intempérance, à vos veilles, à vos dissolutions ? A quoi pouvez-vous attribuer la décadence de votre fortune, la ruine de votre maison ? N'est-ce pas à cette passion malheureuse qui vous a fait tout prodiguer, à cet amour outré du luxe et des vanités du siècle qui vous a tout fait hasarder ? A quoi pouvez-vous attribuer l'infamie attachée à votre nom, le déshonneur qui vous suit en tout lieu ? N'est-ce pas à cette faiblesse honteuse qui vous a conduits plus loin que vous ne pensiez ; à ces manœuvres indignes qui ont eu de si fâcheux éclats ; à ces injustices dans l'exercice d'un ministère qui n'était établi que pour les réprimer ? Remontez à la source de vos adversités ; vous la trouverez presque toujours dans vos vices. Que l'innocence vous eût

épargné d'afflictions ! Vous les aimiez, ces péchés, quand vous en goûtiez les fruits. Détestez-les à présent qu'ils vous sont devenus inutiles. Car que vous reste-t-il de votre ancienne usurpation ? Un arrêt équitable a fait passer dans les mains de leurs légitimes possesseurs, ces biens, ces vastes domaines, détenus longtemps par votre fraude et par votre violence. Que vous reste-t-il de ces trames iniques, de ces calomnies atroces, de ces perfidies ténébreuses ? Vos concurrents n'en sont pas moins parvenus aux postes que vous leur disputiez. Que vous reste-t-il de toutes vos satisfactions passées ? Des remords cuisants, un souvenir amer qui ajoute à votre infortune. Vous les aimiez, ces péchés, quand vous aviez la facilité de les commettre. Détestez-les à présent que vos infirmités, votre misère, votre état déplorable vous en permettent à peine le désir. Vous les aimiez ces péchés, quand ils étaient des plaisirs ; détestez-les à présent qu'ils ne sont que des péchés et des péchés passés, ou ayez plus de malice que les démons ; détestez-les surtout lorsque Dieu les punit. Il ne se repose pas sur vous du soin de réparer les outrages que vous lui avez faits. Hélas ! ils demeureraient toujours impunis ; il se charge lui-même de la réparation. Il ne vous dit plus : *Faites pénitence ou vous périrez.* (*Luc.*, XIII, 5.) Votre choix ne serait pas douteux. Il ne vous dit plus : *Si vous voulez être mon disciple, prenez votre croix et me suivez.* (*Matth.*, XVI, 24.) Cette proposition alarmerait votre lâcheté. Sans consulter vos inclinations, sans attendre votre consentement, malgré vos répugnances, malgré votre obstination, ce Dieu miséricordieusement sévère vous porte lui-même sur la croix : il vous y attache fortement ; il vous blesse dans l'endroit le plus sensible ; et pour vous garantir de toute illusion, en matière de pénitence, il y tire de vous une satisfaction proportionnée à vos offenses passées. Y consommerez-vous votre réprobation ? Se damner sur la croix ! Souffrir pour souffrir, ne vaudrait-il pas mieux, par votre soumission aux ordres de la Providence, mettre à profit des disgrâces inévitables, que d'en perdre le fruit et le mérite par vos impatiences et vos murmures ? Affliction pour affliction, ne vaudrait-il pas mieux être pénitent que désespéré ? Et vous balancez ? Qu'est-ce qui vous arrête ? Seraient-ce les rigueurs de la religion ? Elle n'est plus la même : tout invariable qu'elle est, j'ose le dire, elle est changée pour vous.

Autrefois cette religion était sévère par ses devoirs ; elle vous prêchait le détachement des biens de la terre, la fuite des occasions dangereuses ; la vigilance exacte sur la garde de vos sens, le crucifiement de la chair ; à présent elle n'a plus rien à vous commander que la patience. Vous pratiquez la lettre de ses commandements, et même de ses conseils : prenez - en l'esprit ; soyez résignés à la volonté de Dieu, et vous serez parfaits. Peut-il vous en coûter moins pour vous sauver ? Il n'y a pas loin d'un homme

affligé à un véritable chrétien. Autrefois cette religion était effrayante par ses menaces ; elle ne vous présentait que les foudres du ciel ; vous étiez toujours sous l'anathème : malheur à vous, riches ! malheur à vous qui vivez dans la joie ! elle semblait vous interdire toute espérance de salut, et vous fermer à jamais l'entrée du séjour de la gloire. A présent elle n'a que des bénédictions à vous offrir : bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui souffrent, qui sont persécutés, qui pleurent ? Elle n'est occupée qu'à essuyer vos larmes, qu'à vous fournir des consolations. Vous êtes ses enfants chéris, les héritiers de ses promesses. Hélas ! si vous le vouliez, vous auriez des droits incontables sur le royaume des cieux. Autrefois cette religion était incommode par la multiplicité des pratiques qu'elle vous prescrivait. Aujourd'hui ses exercices font votre bonheur et votre gloire. Vous n'oseriez vous montrer dans ces assemblées dont vous faisiez les délices, dans ces cercles dont vous étiez l'ornement. Rebuts du monde, entrez avec confiance dans nos temples. Ils sont les asiles des malheureux. Vous y pouvez paraître avec décence. Vous verrez sur l'autel un Dieu crucifié, un Dieu offert en victime. A cette vue, que les souffrances sont légères ! que les humiliations deviennent respectables ! Rougirait-on d'être semblable au Dieu que l'on adore ?

Le voilà donc éclairci ce mystère des afflictions. Votre propre expérience vous apprend quel est leur pouvoir. Vous voyez comme, par les adversités, Dieu a levé tous les obstacles qui s'opposaient à votre salut, a coupé tous les nœuds qui vous attachaient aux créatures, a pris soin d'aplanir devant vous les difficultés, vous a poussés de retranchement en retranchement, et, malgré votre faiblesse, vous a entraînés, révoltés et frémissants, au pied de sa croix. Que de grâces en une seule grâce ! Vos ténèbres sont dissipées, vos chaînes rompues, vos passions désarmées, tout retour au siècle interdit, tous les sacrifices faits, votre pénitence consommée ; ce monde si longtemps aimé, qui vous fuit ; ce Dieu si longtemps outragé, qui seul vous tend les bras, lui échapperez-vous encore ? Ainsi ne croyez pas nous attendre en nous disant avec Job : la main du Seigneur m'a frappé. (*Job*, XIX, 21.) La main du Seigneur vous a frappés, mes très-chers frères ? Et comment ? En vous enlevant une liberté pernicieuse, une santé fragile, quelques biens périssables ; et vous étiez insensibles à l'esclavage du démon, à la perte de la grâce sanctifiante, aux plaies de votre âme, dont les maux que vous endurez, ne sont qu'une faible image. La main du Seigneur vous a frappés ? Que mille actions de grâce lui en soient rendues. Sa patience ne s'est donc pas lassée de vos résistances ? il vous aime donc encore après tant d'infidélités ? il veut donc vous sauver ? La main du Seigneur vous a frappés, et vous voulez qu'on vous plaigne ? Nous vous plaignions quand vous jouissiez de cette abondance qui était pour

vous une source inépuisable de tentations : nous les plaignons ces pécheurs que les disgrâces respectent, qui n'ont point de part aux maux de cette vie. Qu'il est à craindre que Dieu ne les ait livrés à l'esprit d'assoupissement ! Nous vous plaindriez vous-mêmes, mes très-chers frères, et nous n'aurions pas assez de larmes à donner à votre obstination, si vous abusiez de cette dernière ressource de la grâce.

Non, Seigneur, je n'en abuserai pas ; elle m'est trop précieuse. Et où en serais-je sans cecoup de votre miséricorde qui m'ajeté entre vos bras ? Je le déclare à la face du ciel et de la terre, et pour l'intérêt de votre gloire, il m'est avantageux que vous m'ayez humilié : *Bonum mihi quia humiliasti me.* (Psal. CXVIII, 71.) Je n'aurais jamais eu le courage de briser tant de liens, de faire tant de sacrifices, de me soumettre à cette pénitence rigoureuse. Vous m'y avez forcé malgré moi. Comment reconnaitrai-je un si grand bienfait ? *Quid retribuam Domino pro omnibus que retribuit mihi ?* (Psal. CXV, 3.) Vous m'en fournissez le moyen. Je prendrai le calice d'amertume que vous me présentez, et que vous avez consacré vous-même en y portant le premier vos lèvres divines : je le boirai jusqu'à la lie. Il renferme un breuvage de salut pour moi ; il est le gage de votre amour, mon espérance, ma force, ma pénitence, ma religion : *Calicem salutaris accipiam.* (Ibid.) Je mêlerai mes afflictions avec vos humiliations et vos souffrances. Vous mêlerez vos mérites infinis avec mon indignité et ma faiblesse ; et par cette union ineffable, je souffrirai en homme, je mériterai en Dieu : *Et nomen Domini invocabo.* (Ibid.) Si je vous demande, Seigneur, d'éloigner de moi ce calice de douleur et d'opprobre, ne m'exaucez pas : il y va de mon salut. Défiez-vous de ma malice ; tenez-moi toujours dans cette espèce d'impossibilité de vous offenser. Frappez : il m'échappera peut-être quelques soupirs ; je les désavoue par avance. Ce sont les cris d'une nature aveugle qui veut se perdre. Je suis un furieux : arrachez-moi ces armes meurtrières dont je ne me servais que pour me percer. Frappez : périssent pour moi le siècle et ses enchantements, et ses plaisirs et ses richesses ; donnez-moi seulement la patience, et vous me rendrez plus que vous ne m'ôterez. Frappez et fortifiez-moi, n'ayez point d'égard à ma délicatesse ; employez le fer et le feu ; appliquez partout une opération de mort. Que le vieil homme avec ses inclinations corrompues s'anéantisse sous vos coups. Frappez et ne vous arrêtez pas. Ne vous contentez pas d'avoir commencé, ô mon Dieu ! achevez votre ouvrage : il ne peut avancer que sous vos mains ; il périrait dans les miennes. Imprimez toujours plus avant sur mon corps et dans mon âme l'image de vos souffrances, afin que dans l'éternité vous n'ayez plus qu'à y graver l'image de votre gloire. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

SUR LA VIGILANCE CHRÉTIENNE.

Vigilate. (Matth., XXVI, 41.)
Veillez.

Ce n'est pas ici, de notre part, mes très-chers frères, un précepte ; ce n'est pas ici un conseil, c'est un cri de réveil que nous poussons à la vue des malheurs qui vous menacent pendant votre sommeil. Sommeil funeste qui vous rend incapables du bien, puisqu'on ne peut l'accomplir que par une délibération mûre et réfléchie ; qui vous rend plus capables du mal, puisqu'on ne peut s'en garantir que par une attention continue, et qu'il ne faut qu'un simple consentement pour le commettre : repos fatal qui vous livre à la fureur de vos ennemis ; léthargie profonde où vous êtes ensevelis depuis si longtemps et d'où nous voulons vous retirer, en vous communiquant nos alarmes. Pourriez-vous ne pas les partager ? Est-il besoin de dire aux avarés : Veillez, *vigilate*, gardez avec soin votre trésor, empêchez qu'on ne vous le ravisse, profitez des occasions favorables qui pourront servir à l'augmenter ? Est-il besoin de dire aux ambitieux : Veillez, *vigilate*, perdez vos concurrents, défiez-vous de vos ennemis, importunez les distributeurs des grâces, frayez-vous par toute sorte de moyens une route aux richesses, aux dignités, à la gloire ? Est-il besoin de dire aux voluptueux : Veillez, *vigilate*, inventez de nouveaux plaisirs, semez des fleurs sur tous les instants de votre vie, que les jours et les nuits ne soient pour vous qu'un cercle de joies, de festins, de spectacles, de fêtes ? Non sans doute, parce que la vigilance est inséparable de toute passion. Eh quoi ! mes très-chers frères, la cupidité veille sans cesse, elle a toujours les yeux ouverts ; la charité s'endormira-t-elle ? Serez-vous moins empressés et moins vigilants pour acquérir une couronne éternelle et une félicité sans bornes, que pour vous procurer une fortune périssable et des satisfactions passagères ? O aveuglement déplorable, le temps absorbe tous vos soins, toutes vos pensées, tous vos desirs, et l'éternité et votre propre salut, n'ont que votre indifférence et votre oubli ! Toujours distraits, toujours répandus hors de vous-mêmes, vous vous présentez au combat sans bouclier, sans armes, sans précaution ; d'autant plus souvent attaqués, qu'en ouvrant indiscrètement votre cœur à la séduction, vous semblez inviter l'esprit tentateur à vous surprendre ; négligerait-il une conquête si aisée ? D'autant plus sûrement vaincus que, par vos distractions, vous vous mettez hors d'état de vous défendre, et que la même dissipation qui vous jette au milieu des périls ne vous permet pas de les apercevoir.

N'attribuez donc plus vos dérèglements et votre perte à la violence de vos passions ou à la multiplicité des tentations ; n'en accusez que votre lâcheté et surtout cet abandon

constant de vous-mêmes. Quelque étrange que soit votre corruption, vous êtes encore plus imprudents que faibles, plus dissipés que méchants; vous seriez toujours assez forts si vous étiez vigilants. Je dis plus : la religion tout entière porte sur la vigilance du chrétien. En effet, les différents devoirs du christianisme se réduisent à ces deux obligations principales : Fuyez le mal et pratiquez le bien : *Declina a malo, et fac bonum*. (Psal. XXXVI, 27.) Or, ce n'est que par la vigilance chrétienne que vous éviterez les écueils qui menacent votre vertu; ce n'est que par la vigilance chrétienne que vous répondrez aux grâces que Dieu ne cesse de répandre sur vous; en deux mots, la vigilance chrétienne peut seule faire votre sûreté, la vigilance chrétienne seule peut faire votre mérite, voilà le partage de ce discours et le sujet de votre attention. Implorons le secours, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ semble borner toute la perfection du christianisme à ce seul devoir, veillez, *vigilate*. Il nous le répète à toutes les occasions, et l'Evangile n'est qu'une longue et pressante exhortation, qui nous avertit d'être circonspects et de nous tenir sans cesse sur nos gardes. Pourquoi des instances si répétées? Ah! c'est que Dieu connaît la valeur du dépôt qu'il nous a confié, et les dangers auxquels il est exposé : dépôt véritablement précieux, puisque c'est la grâce sanctifiante, ce don sublime qui renferme tous les autres dons, et sans lequel tous les autres dons nous seraient inutiles; dangers véritablement redoutables, puisqu'ils sont au dedans de nous et qu'ils nous investissent au dehors. Ainsi, veillez sur la grâce sanctifiante, veillez sur vos passions, veillez sur les ennemis de votre salut.

Ouvrons les yeux à la foi, dit l'Apôtre, pour connaître l'excellence de la grâce sanctifiante : quel trésor sur la terre peut lui être comparé? Soit que nous la contemplions en elle-même, elle est comme la Sagesse incréée, quoique avec des différences essentielles, la vapeur de la vertu de Dieu, l'éclat de la lumière éternelle, l'image de la bonté du Très-Haut : elle est le prix du sang de Jésus-Christ, et l'application de ses mérites infinis; soit que nous en considérions les effets merveilleux, elle nous donne une vie céleste, elle communique à notre âme une fécondité surnaturelle, ses opérations sont divines, les fruits qu'elle porte sont immortels; soit que nous examinions les circonstances où Dieu nous en a fait part, rappelez-vous, mes très-chers frères, ce jour malheureux où nous naquîmes les ennemis de Dieu. Qu'étions-nous? Esclaves du démon, enfants de colère; nous ne méritions que les foudres et les anathèmes du ciel. D'où vient donc que Dieu daigne jeter sur nous des regards de miséricorde, tandis qu'il paraît insensible au malheur de tant de nations assises à l'ombre de la mort? O profondeur des jugements de Dieu, qui pourrait vous sonder? Par une prédilection ex-

traordinaire, et sans aucun mérite de notre part, il nous discerne et nous sépare de cette masse universelle de perdition, il nous choisit : et pourquoi? Pour faire de nous des enfants d'adoption, une nation sainte, un peuple d'acquisition, les temples vivants du Saint-Esprit : il nous marque du sceau de sa grâce comme des brebis chéries qu'il réserve pour son bercail. Soit que nous consultations nos intérêts présents, la grâce sanctifiante n'est-elle pas l'unique source de notre félicité durant cette vie mortelle? Avec elle, quelle lumière! quelles richesses! quelle force! quelle paix! quelles consolations! quelles délices! Sans elle, quels troubles! quels remords! quelle faiblesse! quelles inquiétudes! quelles ténèbres! quelle mort! la mort de l'âme. Soit que, perçant l'avenir, nous envisagions les récompenses qu'elle nous prépare dans les tabernacles éternels, elle nous donne des droits incontestables sur l'héritage céleste, elle nous fera partager le bonheur même de Dieu.

Sont-ce là, mes très-chers frères, les idées que vous vous formez de ce dépôt inestimable? Songez-vous que vous êtes chargés de la gloire de Dieu et de votre salut éternel? Ah! si cela était, vous verrait-on toujours courir avec tant d'ardeur après les vanités du siècle? Si cela était, ne feriez-vous pas éclater les transports de votre reconnaissance! Ne vous respecteriez-vous pas vous-mêmes davantage? Ne vous occuperiez-vous pas nuit et jour de ce don ineffable? Si cela était, l'exposeriez-vous si témérairement? le défendriez-vous si faiblement? l'abandonneriez-vous si lâchement?

Encore si ce trésor était plus solide, votre indifférence serait plus excusable. Mais est-il rien de plus fragile que la grâce sanctifiante? le moindre souffle de corruption la flétrit; un seul péché mortel la détruit. Est-il rien de plus fragile que la grâce sanctifiante? Hélas! il est tant de moyens pour la perdre! on la perd précisément parce qu'on l'oublie. L'exemple des vierges imprudentes n'en est-il pas une preuve sensible? Que leur reproche-t-on? Elles attendaient le pépoux; mais elles s'endormirent. On la perd souvent par la faute de ceux dont on répond à Dieu. Pères et mères, maîtres ou supérieurs, m'entendez-vous? Le grand prêtre Héli a beau se préserver de l'iniquité de son siècle, il pèche dans ses enfants, dont il autorise les désordres par une molle condescendance. On la perd tout à la fois : il n'en est pas de ce trésor comme des biens de la terre. Vous pouvez vous dévouer d'une partie de ceux-ci et vous en réserver encore : la grâce sanctifiante est indivisible; elle supporte des affaiblissements, mais elle ne souffre ni altération ni partage; tout ce qui la blesse dans sa substance l'anéantit entièrement. On la perd en un instant; et que faut-il? Une pensée impure, un désir dépravé, un motif corrompu. On la perd, et l'on n'est jamais assuré de l'avoir recouvrée. Nous sommes évidemment certains de nos prévarications; à moins d'une révélation expresse,

nous ne saurions l'être de la validité de notre pénitence. Or je vous demande à présent, mes très-chers frères, un don si rare, le gage de la bonté de Dieu, qui égale, en quelque sorte, sa puissance, n'est-il pas digne de notre empressement et de notre reconnaissance ? Un trésor d'ailleurs si fragile, que tout peut briser, et à chaque moment, n'exige-t-il pas nos soins et notre vigilance ? Et ce trésor si fragile en lui-même, à quels dangers n'est-il pas encore exposé au dedans de nous ? nos passions. Second motif de vigilance.

Nous accusons la nature de nous avoir fait ce présent funeste : prenons-nous-en plutôt à nous-mêmes ; elles sont en partie notre ouvrage. Dieu a gravé au fond de notre âme, avec la flamme du sentiment, la première des lois, dans laquelle toutes les lois divines sont éminemment renfermées, la loi du bonheur et du vrai bonheur. Elle nous est manifestée par le penchant invincible qui nous entraîne vers le souverain bien, et que nous apportons en naissant. Dans cette source sacrée, qui le croirait ? notre concupiscence a trouvé le secret d'en faire sortir les passions avec toutes leurs fureurs. Elles ne sont que les méprises et les écarts d'un cœur égaré des routes de sa destination, et obstiné dans ses erreurs. Si ce cœur, abusé par les apparences trompeuses de la félicité, s'attache tout entier à des objets dangereux et sensibles : voilà l'amour. S'il recherche avec soin tout ce qui peut flatter les sens et la mollesse : voilà la volupté. S'il poursuit ardemment les honneurs, les dignités, les emplois, la fausse gloire : voilà l'ambition. S'il se tourne vers les richesses : voilà cet intérêt, le mouvement et le fléau de la société. Ces différentes passions sont faibles dans leur origine. Ce n'est d'abord qu'un sentiment vague et léger, que la moindre réflexion serait capable de dissiper. On ne s'en défie pas ; on le néglige ; il s'établit, il s'étend, il se développe, il remplit toute l'âme. Suivez à présent, si vous le pouvez, le torrent de cette progression. Ce sentiment, une fois fixé, devient goût ; ce goût devient attrait ; cet attrait devient faiblesse ; cette faiblesse devient passion ; cette passion devient ivresse ; cette ivresse devient frénésie ; cette frénésie n'a plus de nom, elle est tous les crimes.

Sans entrer dans un plus long détail, prenons la plus douce en apparence, et la plus terrible, en effet, de toutes les passions. Timide en naissant, elle est quelque temps inconnue au cœur même qui l'a formée : elle se couvre des ombres du silence et du mystère ; elle ne s'annonce que par l'embarras et par la honte ; elle paraît plus craintive que redoutable. Plus vive en croissant, elle se trahit elle-même, elle s'accoutume à l'éclat ; elle brave les regards et les discours ; les obstacles l'enflamment, la censure l'enhardit ; bientôt impérieuse, elle souhaite, et tout est exécuté ; elle parle, et tout se tait ; elle commande, et tout est immolé : cruelle à la fin, que de pleurs ne fait-elle pas cou-

ler ? Les soupçons la tourmentent, la jalousie l'aigrit, l'inconstance, les infidélités la désespèrent ; et souvent, après beaucoup d'alarmes, de forfaits, d'opprobres, ou elle s'éteint par le dégoût, ou elle se change en une haine implacable. Emploierait-on d'autres traits si l'on voulait peindre la fureur ?

Vous faut-il des exemples ? Qui fut jamais plus éloigné de la cruauté que David ? Deux fois il était le maître de la vie de Saül, son plus cruel ennemi et son persécuteur déclaré, et deux fois il respecta généreusement ses jours ; il donna même autant de larmes à sa mort, qui lui valait l'empire, qu'à celle de son cher Jonathas. David ouvre son cœur à une passion malheureuse ; Urie, ce fidèle serviteur, est un obstacle à cette passion. Urie, le juste Urie sera sacrifié, et par l'ordre du plus élément de tous les princes. David est adultère, je ne suis pas surpris qu'il soit homicide. Qui fut jamais plus éloigné du culte des fausses divinités que Salomon, ce roi selon le cœur de Dieu ? Dès les commencements de ses voies, il avait été doué du précieux don de la sagesse ; la méditation de la loi faisait ses plus chères délices. La renommée de ses vertus lui attira des hommages des extrémités de la terre, il avait même fait construire un temple magnifique à la gloire du Seigneur. Salomon se livre aux femmes étrangères, je ne suis plus surpris qu'il finisse par être idolâtre. Qui devait avoir plus d'horreur de l'iniquité que ces vénérables vieillards, que ces juges respectables de la Synagogue ? Leur âge semblait les mettre à couvert des insultes des folles passions. La gravité de leur ministère leur rappelait sans cesse l'austérité de leurs devoirs ; ils se laissent surprendre aux agréments de la chaste Susanne. C'en est fait, ils oublient tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils se doivent à eux-mêmes. Ils commencent par la séduction, elle ne réussit pas, ils poursuivent par la violence, elle est infructueuse ; ils se vengent par la calomnie, elle est découverte ; ils tombent enfin dans l'opprobre qu'ils avaient mérité. Tels sont les présages, la naissance, les progrès, les derniers éclats, et les ravages de cette tempête.

Il en est de même des autres passions ; quand elles sont parvenues à leur comble, et que des obstacles puissants les traversent constamment, la naissance n'a point de lustre qu'elles ne ternissent ; l'éducation n'a point d'empreinte qu'elles ne effacent ; le cœur n'a point de semence de vice qu'elles ne développent ; l'état propre n'a point de décence qu'elles ne blessent, la pudeur n'a point de barrière qu'elles ne franchissent, la société n'a point de nœuds qu'elles ne rompent, l'amitié n'a point de lois qu'elles ne violent, la religion n'a point de sacrements qu'elles ne profanent, la conscience n'a point de cris qu'elles n'étouffent, la raison n'a point de lumière qu'elles n'obscurcissent, la probité n'a point de sentiments qu'elles n'éteignent, la nature n'a point de droits qu'elles n'immolent, le ciel n'a point de foudres qu'elles ne bravent.

Pour prévenir de si grands malheurs, il faudrait, mes très-chers frères, étouffer ces monstres à leur naissance; si vous les laissez croître, ils deviendront indomptables. Il faudrait veiller de bonne heure à la garde de votre cœur, en observer tous les mouvements, réprimer ses désirs déréglés. Il faudrait cultiver avec assiduité le champ de votre âme, en arracher les ronces et les épines sitôt qu'elles paraissent; il faudrait favoriser ces penchants honnêtes qui disposent si doucement à la vertu; nous faire des plaisirs de vos devoirs, ne pas compter sur vos propres forces, et ne paraître qu'en tremblant dans le monde où vous attendent les tentations et les ennemis de votre salut. Troisième motif de vigilance.

Dans quel siècle vivons-nous, mes très-chers frères? L'innocence a-t-elle jamais couru tant de risques? Aux persécutions sanglantes en a succédé une plus dangereuse, parce qu'elle le paraît moins. La paix a été donnée à l'Eglise, mais non pas aux fidèles. Le démon n'a pas cessé de combattre, il n'a fait que changer d'armes. Dans les siècles de ferveur, dit saint Augustin, lion terrible, il frappait l'air de ses rugissements. Dans ce siècle de mollesse, serpent timide, il rampe sous les fleurs. Il ne menace plus, mais il flatte; il ne présente plus des glaives, mais des plaisirs. Alors, continue le même Père, il avait recours à la violence; il s'efforçait, par l'appareil des supplices, d'effrayer les défenseurs intrépides de la foi de Jésus-Christ; et contre son attente, il peuplait la terre de chrétiens et le ciel de martyrs. Il tâchait d'extirper cette religion naissante, en démolissant les temples consacrés au Seigneur, et en dispersant les fidèles; mais la charité, plus industrieuse que la tyrannie, leur ouvrait des issues secrètes dans les entrailles de la terre. Ils se réunissaient dans ces antres profonds, là invisibles à leurs persécuteurs, et aperçus de Dieu seul, ils dressaient des autels pour y célébrer les divins mystères. Tout était temple pour des cœurs si purs; et la religion, quoique déstituée de la pompe auguste de ses cérémonies, était d'autant plus majestueuse, qu'elle était plus intérieure, d'autant plus féconde, qu'elle était plus combattue.

De nos jours, il se sert de la voie de la séduction, la force lui avait trop mal réussi. Il ne commande pas le crime, il le pare, il l'embellit, il l'insinue, il le persuade, il l'enseigne d'une manière efficace; il séduit la raison, il parle aux sens : *Nunc docet*. Il ne trouble pas les exercices de la religion, il se contente d'élever autel contre autel. Dieu a son culte et il a le sien. Aux ministres évangéliques, dont les lèvres sont les dépositaires de la doctrine et de la science du salut, il oppose ces docteurs intrépides de l'irréligion, assis sur la chaire empestée du mensonge. Aux saintes cérémonies de l'Eglise, il oppose ces théâtres enchanteurs où sont reproduits les dieux du paganisme; où, pour rendre les passions plus vivantes, on leur prête la pompe et les prestiges du spectacle, la force

et l'harmonie des paroles, la mollesse du chant, l'âme des regards, l'expression des gestes, la vivacité de l'action, la vérité du sentiment; où tout est illusion pour l'esprit, où tout est poison pour le cœur. A ces livres édifiants qui ne respirent que la piété et la bonne odeur de Jésus-Christ, il oppose ces écrits infâmes, la honte et les délices de notre siècle, pros crits par toutes les lois, toujours foudroyés et toujours subsistants, conçus dans les ténèbres, jamais avoués, répandus avec crainte, recherchés avec empressement, acquis à grands frais, communiqués sans ménagement; et qui, passant de main en main par une circulation prompte, font de la corruption d'un seul les mœurs dominantes de la nation entière.

Qu'est-il arrivé de ce mélange sacrilège? Un renversement général. Ce que la cruauté des tyrans n'avait pu faire, la séduction et l'impiété l'ont consommé. Le martyre d'iniquité absorbe presque le mystère de justice. La religion est encore sur les autels, elle n'est plus dans les mœurs, et jamais on ne vit tant de chrétiens et si peu de christianisme. Hélas! mes très-chers frères, depuis trente-cinq ans que nous exerçons le ministère de la parole dans cette capitale, nous n'avons cessé de vous annoncer tous ces malheurs, et de vous en montrer le principe. Sentinelles vigilantes, du haut de la montagne où nous étions placés, nous avons sonné l'alarme à la première découverte de l'ennemi. Au moment où la Babel maudite, après avoir longtemps préparé son poison, vous offrit en souriant la coupe de l'impiété, et que vous y portâtes avidement les mains, nous vous criâmes : Arrêtez! Qu'allez-vous faire? Loin de vos lèvres cette coupe empoisonnée. Vous buvez la mort. Tout est perdu, religion, mœurs, état. Vous ne regardiez alors nos prophéties que comme l'exagération d'un zèle outré. Nous-mêmes, nous ne comptons pas qu'elles fussent sitôt accomplies; mais un abîme attire un autre abîme. A mesure que l'irréligion s'est répandue, l'iniquité, plus hardie, s'est hâtée dans sa course; elle a devancé nos prédictions, elle n'aura désormais d'autres bornes que son impuissance. Que nous reste-t-il donc à vous prédire en descendant de la montagne? Nous le disons en gémissant, les vengeances du ciel. Quel héritage vous laissons-nous, mes très-chers frères? Pussions-nous le détourner par nos vœux et par nos prières!

Ah! du moins, s'écriait saint Augustin, pendant les jours orageux de l'Eglise, mille signes avant-coureurs avertissaient du péril; les édits barbares des empereurs annonçaient la proscription; elle n'avait qu'un temps; les coups ne portaient que d'une main ennemie. Une seule vertu était nécessaire aux martyrs, la patience, et elle finissait avec l'épreuve. Aujourd'hui que l'on s'endort sur la foi d'un calme apparent, que rien n'alarme et que tout perd; que les raffînements du siècle ont dépouillé les vices mêmes de leur grossièreté naturelle, et les

ont rendus plus polis et plus délicats ; aujourd'hui que l'on a plus à craindre les complaisances des hommes que leurs contradictions ; que les dangers sont infinis, que les tentations sont continues, que la persécution est lente et sourde, que les tyrans sont dans l'âme, de quelle vigilance n'avez-vous pas besoin ?

Car, ne vous y trompez pas, mes très-chers frères, vous n'avez pas seulement à combattre quelques ennemis jaloux de votre bonheur. L'univers entier est armé contre vous, et nous n'exagérons pas. Ennemis visibles, ennemis invisibles, puissances du monde, puissances des ténèbres ; amis, parents ; ceux qui vous flattent, ceux qui vous censurent, ceux qui vous servent, ceux qui vous persécutent ; toutes les créatures, tous les hommes sont ligués pour votre ruine ; ils tendent tous au même but, quoique par des voies opposées. Il ne s'agit pas seulement d'éviter quelques embûches semées sur votre passage ; vous marchez au milieu des pièges, dit le Saint-Esprit ; pièges innombrables, reprend saint Chrysostome ; et qui pourrait les compter ? Cette prospérité qui aveugle, ces adversités qui abattent, cette mollesse qui endort, ce luxe qui éblouit, ces plaisirs qui corrompent, ces conversations qu'aitant la raillerie, qu'anime le libertinage, qu'enflamme la passion, qu'assaisonnent la médisance et la calomnie ; ces repas où l'on cherche moins à satisfaire aux besoins de la nature qu'à flatter la délicatesse et à fournir de nouvelles armes à la cupidité ; ces objets enchanteurs qui sollicitent au crime ; ces modes indécentes qui le favorisent ; ces exemples éclatants qui l'autorisent ; ces maximes funestes qui le canonisent ; ces conseils pernicieux qui l'aplanissent : pièges dans ce que nous voyons ; pièges dans ce que nous entendons ; pièges dans l'air que nous respirons ; pièges dans tout, et même dans la vertu ; pièges partout, et même au pied des autels.

Et il ne suffit pas de vous en préserver pendant quelque temps, il faut persévérer jusqu'à la fin, aller toujours en avant, et ne pas regarder en arrière ; il faut résister courageusement à ce torrent qui vous entraînerait, vous garantissant constamment de la contagion qui vous environne, ne vous laisser jamais surprendre aux artifices de l'esprit tentateur qui vous obsède. Apprenez que la vie du chrétien est une guerre continue, qu'il ne lui est pas permis de quitter les armes et de se reposer, qu'une seule défaite détruit le mérite de toutes ses victoires passées ; qu'il n'a rien fait s'il ne porte jusqu'au terme le dépôt inestimable de la grâce sanctifiante, et qu'enfin la couronne n'est pas dans la voie, mais qu'elle est placée au bout de la carrière.

Parmi tant de sujets de crainte, d'où peut donc naître votre assurance, mes très-chers frères ? Quoi ! tout frémit autour de vous, et vous êtes tranquilles ; tout veille pour vous perdre, et vous osez dormir ? Sortez de ce profond assoupissement : voyez les forts

d'Israël, les justes par excellence ; ils ont fui avec précipitation cette terre maudite qui dévore ses habitants ; ils ont cherché les déserts les plus affreux, les solitudes les plus ignorées ; ils n'ont pas cru pouvoir mettre trop de distance entre eux et les périls qui les menaçaient. Ecoutez saint Bernard qui, du fond de sa retraite, s'écrie : Si, malgré l'éloignement du monde et des tentations extérieures, nous avons tant de peine à nous soutenir dans le sentier glissant de la vertu ; si nous ne nous défendons de nous-mêmes que par des efforts continuels, comment se sauveront les hommes aveugles qui errent sur la mer orageuse du siècle, toujours aux prises avec les ennemis de leur salut, exposés à tant de dangers, livrés à tant d'attaques, entourés de tant d'écueils, emportés par leurs propres passions et par celles des autres ? Veillez donc, ou renoncez à votre salut. Point de milieu entre ces deux partis. Veillez pour éviter le mal : la vigilance seule peut faire votre sûreté ; veillez encore pour pratiquer le bien : la vigilance peut seule faire votre mérite : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La gloire de la fille du Roi, dit le Prophète, c'est-à-dire, suivant l'interprétation des Pères, la gloire de l'âme fidèle est concentrée en elle ; elle n'emprunte pas son éclat du dehors : *Omnis gloria ejus filie Regis ab intus.* (Psal. XLIV, 14.) Quel est donc ce mérite caché qui fait la beauté et la richesse de notre âme ? Il consiste, mes très-chers frères, dans les grâces de Dieu, dans nos vertus, dans nos œuvres de justice, dans les grâces de Dieu qui sont les principes de tout bien surnaturel ; dans nos vertus qui sont les productions de la grâce ; dans nos œuvres de justice qui sont les fruits de nos vertus. Or, sans la vigilance chrétienne, les grâces de Dieu seront infructueuses pour nous ; nos vertus n'auront aucun prix en elles-mêmes ; nos œuvres de justice n'auront point de valeur aux yeux de Dieu ; et, par conséquent, sans vigilance, il n'y a point de mérite pour le chrétien.

Prenez garde, mes très-chers frères, quand nous disons que sans la vigilance chrétienne les grâces de Dieu seront sans effet pour nous, nous ne prétendons pas renfermer dans cette proposition générale ni les grâces extraordinaires et miraculeuses, qui ne supposent dans l'homme que l'homme même, qui le changent, qui le transforment tout à coup et sans préparation ; ainsi Saül tombe persécuteur, il se relève apôtre ; ni ces grâces puissantes qui, au milieu de nos dérèglements, nous éclairent, nous remuent, nous troublent, nous effrayent. Ces différentes grâces sont trop frappantes pour n'être pas aperçues et senties. Mais nous parlons de ces voies plus intérieures et plus profondes, par lesquelles Dieu fait passer le juste pour le conduire à la perfection ; de ces grâces qui, pour être plus secrètes, n'en sont pas moins réelles ; qui, pour être plus fai-

bles, n'en exigent pas de notre part une moindre fidélité. Nous parlons des dons de Dieu considérés dans leur assemblage, dans leur enchaînement, dans leur dépendance réciproque; de ces plans suivis et liés de sanctification que Dieu ne développe que peu à peu, qu'il n'exécute en nous que par degrés. Or, nous soutenons que cette économie de grâces est toute fondée sur la vigilance du chrétien, laquelle en est l'objet : principe incontestable quand on approfondit les desseins de Dieu.

Car, dites-vous, mes très-chers frères, d'où vient que l'Esprit-Saint n'a point de temps marqué pour ces divines opérations? qu'il souffle quand il veut et où il veut? qu'il ne nous annonce pas le moment de son arrivée, et qu'il se plait presque toujours à nous surprendre? Est-ce caprice? Pourrions-nous le dire sans blasphème? N'est-ce pas plutôt pour nous tenir en suspens, et dans l'attente de son apparition? Une plus grande certitude nous rendrait moins impatients et moins empressés. D'où vient que Dieu n'agit pas d'une manière uniforme? qu'il parle et qu'il se tait, qu'il éprouve et qu'il console, qu'il éclaire et qu'il retire sa lumière? Est-ce inconstance? Quelle impiété seulement de le penser! N'est-ce pas plutôt pour réveiller notre attention, qu'une conduite plus égale ferait languir? D'où vient que ce Dieu souverainement libre dans la distribution de ses dons a voulu cependant se prescrire un certain ordre dont il ne s'écarte que rarement? que suivant le cours ordinaire de la Providence, nous ne pouvions atteindre aux grâces de choix et de prédilection que par notre correspondance aux grâces plus communes qui les précèdent? que ses bienfaits tiennent les uns aux autres, qu'ils s'attirent, qu'ils se produisent à l'envi, et que leur chaîne sacrée, une fois rompue par notre négligence, l'édifice de notre salut s'ébranle, pour ainsi dire, et ne saurait long-temps subsister? Est-ce nécessité? N'est-ce pas plutôt pour nous effrayer par la crainte des suites funestes qu'entraîneraient infailliblement nos infidélités les plus légères? D'où vient que ce Dieu, si prodigue à notre égard, est plus avare de ses faveurs que de son sang même, qu'il a versé pour nous jusqu'à la dernière goutte? qu'il les ménage, qu'il les répand avec proportion, avec mesure? qu'il ne nous enrichit qu'imperceptiblement; comme si les trésors de sa miséricorde n'étaient pas inépuisables? Est-ce impuissance? N'est-ce pas plutôt pour nous tenir dans une dépendance perpétuelle et pour nous mettre dans la nécessité de réclamer sans cesse son secours? S'il nous distribuait d'abord l'assemblage des grâces qu'il nous destine, qu'attendrions-nous de lui, et que nous resterait-il à lui demander? D'où vient que ce Dieu, qui fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes et de converser avec eux, semble appréhender qu'on ne l'aperçoive? qu'il se retire au fond de notre âme comme dans un sanctuaire impénétrable, qu'il éteint son éclat, qu'il affaiblit sa voix? Est-ce qu'il ne veut

pas être découvert? N'est-ce pas plutôt pour nous forcer de rentrer dans notre cœur afin d'y observer les merveilles secrètes qu'il opère? D'où vient qu'au lieu de nous dicter lui-même ses oracles, et de nous les expliquer clairement, il nous parle confusément par l'organe de tous les êtres; qu'il sème ses vérités dans l'univers; qu'il charge jusqu'aux créatures muettes et insensibles de nous annoncer sa gloire, et qu'il n'arrive aucun événement qui ne tende à notre instruction particulière? Est-ce qu'il ne veut pas être entendu? Est-ce qu'il nous ferait des grâces inutiles? N'est-ce pas plutôt pour nous prémunir contre la dissipation du siècle, lorsque des devoirs indispensables nous y appellent, et pour continuer encore au dehors le commerce étroit qu'il a formé avec nous au dedans de nous-mêmes?

Telles sont ses vues admirables : il aime mieux s'exposer à notre ingratitude que de favoriser notre lâcheté. Elisée, vous le savez, ne devait obtenir le double esprit d'Elie qu'à la seule condition qu'il le verrait à l'instant qu'il disparaîtrait à ses regards; et le Seigneur ne nous accorde ses dons qu'à condition que nous serons attentifs à les découvrir au moment qu'il nous les offre. Il a tellement disposé ses grâces et ses secours, que lorsque nous cessons d'être vigilants, ils nous deviennent nécessairement inutiles. Aussi saint Chrysostome assure-t-il d'une manière bien positive, que la grâce n'est donnée qu'à celui-là seul qui veille : *Non datur, non, inquam, datur gratia nisi vigilantibus*. Non que le serviteur négligent n'ait aussi des grâces; il en a sans doute, et voilà son crime. Car que lui servent des grâces qu'il n'aperçoit pas, des inspirations qu'il ne suit pas, des invitations qu'il n'entend pas, des mouvements qu'il ne sent pas? Plongé dans un sommeil léthargique, pourrait-il être sensible à ces touches légères et délicates de l'Esprit-Saint? Il a sans doute des grâces; mais elles sont et plus rares et moins fortes; et voilà sa punition. En laissant échapper, faute d'attention, les premières grâces, il se prive de toutes celles qui en dépendaient. Dieu nous oublie à mesure que nous l'oublions : il ne se communique à nous par ses faveurs qu'autant que nous nous communiquons à lui par la vigilance.

Non, non, mes très-chers frères, ne vous attendez pas qu'il consomme votre sanctification à votre insu et sans qu'il vous en coûte ni soins, ni désirs, ni réflexion. Il vous associe à ce grand ouvrage. De son côté, des moyens abondants de salut vous sont présentés : il les offre seulement, il ne les donne pas : c'est à votre vigilance à les saisir et à les mettre en œuvre. La manne tombe dans le désert, c'est aux Israélites à se lever promptement, à se hâter, à devancer l'arrivée du soleil, qui la consumerait par ses ardeurs brûlantes, à la recueillir soigneusement, à s'en nourrir ensuite. Sans ces précautions, le prodige opéré en leur faveur ne les garantirait pas de la faim qui les dévore; et sous les yeux mêmes du Dieu qui

les protège, ils périraient misérablement dans la solitude. Ainsi le Seigneur fait pleuvoir sans cesse sur notre âme ses bénédictions ; c'est à nous à nous préparer à les recevoir, à fermer nos yeux à l'enchantement du monde, à nous recueillir profondément en nous-mêmes, à déterrer ces trésors enfouis, à écarter le boisseau qui couvre la lumière, à prêter l'oreille à la voix de l'Époux, à le suivre dans sa course rapide, et à ne le perdre jamais de vue. Sans cette attention, dit saint Bernard, il n'y a plus de proportion entre nos actions et les desseins de Dieu ; nous ne distinguons pas le temps de son absence d'avec celui de sa visite ; nous ne le re-retrouvons pas quand il s'éloigne : nous ne le glorifions pas quand il revient à nous ; nous ne profitons ni de ses épreuves, ni de ses consolations. Guides téméraires, nous voulons conduire Dieu même et l'asservir à nos caprices ; et par cet oubli profond de nous-mêmes, tous les ressorts de sa miséricorde demeurent suspendus, et ses grâces nous deviennent infructueuses. Infidèles à tant de secours, sur quoi comptez-vous encore, mes très-chers frères ? Sur vos vertus ? Mais sans la vigilance chrétienne elles n'auront point de prix en elles-mêmes. Seconde vérité.

Afin que nos vertus aient un véritable prix, il faut qu'elles soient pures. Ces levains sacrés, destinés par leur essence à sanctifier toute la masse, souffriraient-ils le moindre mélange de corruption, et Dieu reconnaîtrait-il ses dons ainsi dégradés et avilis ? Le sel affadi n'est plus propre qu'à être foulé aux pieds. Or, à moins d'une attention suivie et constante, les préserverons-nous, ces vertus, de ces ressorts d'iniquité infinis et toujours actifs, assez forts pour mouvoir, trop faibles pour être aperçus ; de ces intentions suspectes, de ces motifs humains, de ces vues intéressées, de ces regards secrets de complaisance, de ces saillies d'humeur, de ces travers de caractère, de ces fougues de tempérament qui en altéreront la pureté. Si nous oublions nos vertus dans ces circonstances, que deviendront-elles ? Pendant notre sommeil, l'homme ennemi ne manquera pas de semer l'ivraie parmi le bon grain ; et à notre réveil que trouverons-nous ? Des fantômes de vertu et des vices réels. Que trouverons-nous ? Sous la vivacité du zèle, la haine ou l'ambition ; sous les dehors de la pénitence, une mollesse plus raffinée ; sous les voiles de l'humilité, un orgueil mieux déguisé ; sous le masque hypocrite des vertus, des passions plus délicates ; sous les fausses apparences de la sainteté, plus de tranquillité dans le crime ; et le vieil homme tout entier et tout vivant sous les vêtements de l'homme nouveau.

Ah ! mes très-chers frères, conserver nos vertus dans leur intégrité, en faudrait-il davantage pour épuiser nos soins et notre vigilance : et cependant, dit saint Chrysostome, il ne suffit pas qu'elles soient pures, elles doivent être agissantes. Nous

avons affaire à un Dieu qui se dépeint lui-même sous l'image d'un maître exact et sévère, qui ne met point de différence entre le serviteur négligent et le serviteur infidèle ; qui ne compte pour rien ce qu'on a fait, quand on laisse quelque chose d'important à faire ; qui n'a que du mépris pour ces ouvriers ardents à commencer l'édifice, et aussi prompts à l'abandonner sans l'avoir achevé ; qui ne nous remet ses talents, qu'afin qu'ils fructifient entre nos mains, et qui commande qu'on nous les ôte quand nous nous bornons à les garder, et que nous négligeons de les faire valoir au centuple. Ingrats ! trouveriez-vous cette loi trop dure ? Est-ce vous vendre ses bienfaits trop cher que de vous obliger, pour toute reconnaissance, de vous en servir ? Les dons de Dieu seraient-ils donc faits pour être retenus captifs dans le repos et dans l'indolence ? ils tendent nécessairement au lieu de leur origine pour nous y attirer avec eux. Ces eaux salutaires ne sont pures qu'autant qu'elles jaillissent ; elles se corrompent aussitôt qu'elles ne sont plus agitées. S'arrêter dans le chemin de la perfection, c'est s'égarer. Les vertus oisives périssent par leur inaction, semblables aux prêtres de l'ancienne loi, qui ne se nourrissaient que des victimes qu'ils égorgeaient : les vertus sont dans nos cœurs comme dans un temple, où elles ne s'élèvent que sur les débris de la nature et de nos passions, où elles ne subsistent que par les sacrifices qu'elles font, où elles ne vivent que de la destruction de nos penchants, de nos inclinations. Cessent-elles d'immoler, elles manquent de nourriture, elles s'affaiblissent d'elles-mêmes et se consomment à la fin.

Veillez donc pour les exciter ! Tout contribue à les rendre languissantes, et notre lâcheté qui s'effraye à la vue de tant de sacrifices, et notre paresse qui se décourage après quelques efforts passagers, et notre amour-propre qui regarde avec complaisance ses progrès passés pour se dispenser d'en faire de nouveaux. Veillez encore plus pour les diriger : elles doivent être réglées dans leur exercice.

Il est une borne sacrée et presque imperceptible qui sépare les vertus et les vices ; elle n'est pas arbitraire, Dieu lui-même l'a posée de toute éternité ; l'espace qui les sépare est si court qu'il est aussi difficile de l'assigner qu'il est facile de le franchir. Les vertus sont placées entre deux extrémités également funestes ; pour peu qu'on s'écarte à droite ou à gauche de la route tracée, on tombe inévitablement dans un précipice. Or cessez d'éclairer vos vertus et de les diriger, et nous vous répondrons par avance qu'elles vous emporteront au delà des bornes prescrites. Vous aurez de la charité jusqu'à l'injustice ; de la douceur jusqu'à la pusillanimité ; de la complaisance jusqu'à l'adulation et aux bassesses ; de la simplicité jusqu'à l'imprudence et à la grossièreté ; de la fermeté jusqu'à l'opiniâtreté et à la violence ; de la piété jusqu'au scrupule et à la superstition. Tel est notre caractère domi-

nant : nous sommes extrêmes en tout, et plus encore dans le bien que dans le mal même.

Il nous en coûte moins pour faire plus qu'il ne faut que pour ne faire précisément que ce qu'il faut. Soit que notre vanité cherche dans l'excès un certain éclat qui ne se rencontre pas communément dans la modération, soit que l'amour de l'indépendance qui nous est si naturelle, s'indigne de toute sorte de freins, il est certain que nous avons besoin de toute notre vigilance pour nous fixer dans ce juste milieu hors duquel il n'est plus de vertu. Que restera-t-il donc au serviteur négligent, déjà privé des grâces les plus abondantes et dépouillé de ses vertus ? Que lui restera-t-il ? ses œuvres de justice ? Mais, sans la vigilance chrétienne, elles n'auront point de valeur aux yeux de Dieu. Troisième vérité.

En effet, sans la vigilance, vous donnez immanquablement contre un de ces deux écueils, même en pratiquant le bien : ou vous ne faites pas le bien que Dieu exige de vous ; vous suivez votre goût, votre humeur, votre attrait ; vous obéissez tout au plus à la volonté générale de Dieu, manifestée par ses préceptes et qui s'étend universellement sur tous les hommes, et vous ne songez pas à consulter et à découvrir cette volonté plus particulière et plus cachée, si difficile à discerner ! dit saint Augustin, laquelle ne regarde que vous et qui ne vous est déclarée qu'en certains moments. Vous faites le bien, mais vous n'accomplissez pas l'œuvre de Dieu, et par conséquent œuvres inutiles et qui ont déjà reçu leur salaire. La récompense des austérités des pharisiens, c'étaient les applaudissements des hommes qu'ils tâchaient de s'attirer par leurs mortifications affectées ; votre récompense, à vous, c'est votre propre satisfaction que vous avez uniquement recherchée. Dieu n'avoue et ne couronne que les œuvres qu'il inspire lui-même. Ou vous ne faites pas avec les dispositions convenables le bien que Dieu vous commande ; vous paraissez souvent dans nos temples, mais plus par coutume ou par bien-séance que par religion. Vous chantez les louanges du Seigneur, mais vos lèvres l'honorent et vos cœurs sont toujours éloignés de lui. Vous vous répandez en de longues prières, mais vos prières ne sont que de vains sons et non pas des désirs. Vous écoutez la parole de Dieu, mais avec aussi peu de respect et d'attention que si c'était la parole de l'homme. Vous assistez au sacrifice de nos autels, mais les mystères touchants et redoutables qui s'y renouvellent ne sont pas capables de fixer les écarts de votre imagination volage : œuvres vides, œuvres hypocrites. Vous faites tous les frais de la sainteté, vous n'en avez pas le mérite. Il me semble voir Abraham qui s'appête d'offrir un grand sacrifice au Seigneur : les victimes sont déjà préparées, et les oiseaux du ciel fondent sur elles et les enlèvent. Vous entassez œuvres sur œuvres, vous les multipliez à l'infini : mais votre dissipation habi-

tuelle, mais vos distractions volontaires les dispersent et les détruisent. Riches imaginaires, vous croyez posséder de l'or et des pierres précieuses, et vous n'amassez que du bois et de la paille que le feu de l'épreuve consumera. Eh ! qu'attendez-vous pour vous enrichir ? Ne voyez-vous pas que le jour baisse et que cette nuit fatale approche, pendant laquelle personne ne peut agir ? La cognée est à la racine de l'arbre : n'est-il pas temps qu'il porte du fruit ? Les portes s'ouvrent, l'époux s'avance, vous présenterez-vous à lui avec vos lampes éteintes ? Le jugement du Seigneur est prêt à fondre sur vous : paraîtrez-vous à son tribunal les mains vides ? Veillez donc ! *vigilate*. Telle était la conclusion que le Sauveur tirait de ses diverses paraboles.

Entrez dans les sentiments du prophète, lorsqu'il disait : *Mon âme est sans cesse entre mes mains* ; je ne considère qu'elle dans l'univers ; tout le reste ne m'est rien : c'est le seul bien qui m'appartient véritablement et qui me soit propre. Si malheureusement je la perdais, tout serait perdu pour moi : *Anima mea in manibus meis semper*. (Psal. CXVIII, 109.) Je la porte entre mes mains, parce que c'est un trésor fragile et que je suis faible. Puis-je user de trop de circonspection ? Le moindre choc suffirait pour le briser ; un seul faux pas me ferait moi-même tomber dans l'abîme. Je la porte entre mes mains, pour ne pas l'oublier parmi tant de sujets de distraction, pour me fortifier contre les divers assauts que je suis obligé de soutenir. Encouragé par cette vue, je défie hardiment toutes les créatures ; je leur dis : Plaisirs trompeurs, honneurs frivoles, richesses périssables, valez-vous mon âme ? Je la porte entre mes mains pour considérer de plus près les merveilles que Dieu y opère, pour examiner plus attentivement si le péché ne l'a pas dégradée, si des taches secrètes n'en ont pas altéré la pureté, si elle est encore conforme à son divin modèle. Je la porte entre mes mains et je la porte avec respect : c'est le prix du sang de l'Homme-Dieu. Je la porte avec religion : c'est l'arche vivante du Seigneur. Je la porte avec courage : mille ennemis m'environnent pour me l'enlever. Je la porte avec frayeur : mon éternité heureuse ou malheureuse est renfermée en elle. Je la porte avec fidélité : c'est un talent que le père de famille m'a confié et dont je suis responsable. Je la porte toujours, *semper*, parce qu'on peut me la ravir à chaque instant, et je ne cesserai de la porter que pour la remettre entre les mains mêmes de Dieu. Alors à couvert de ma propre faiblesse et de la malice de mes ennemis, je me reposerai tranquillement dans son sein, et j'y jouirai de cette paix délicieuse dont nous n'avons ici-bas que l'ombre et les prémices, et qui n'est réservée qu'aux serviteurs vigilants. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR L'ENFER.

Mortuus est autem dives, et sepultus est in inferno. (Luc., XVI, 22.)

Le riche mourut, et il fut enseveli dans l'enfer.

Telle est l'affreuse destinée du pécheur impénitent. Il meurt; que de séparations! quelles pertes! Il meurt à tout et tout meurt pour lui; il est enseveli dans l'enfer: quelle habitation! quel tombeau! Du fond de cet abîme, il s'écrie : *Je souffre: crucior* (Luc., XVI, 24), parole éternelle, qui sera toujours vraie à son égard, *crucior*; parole immense, qui renferme l'impression de tous les maux à la fois et leur durée sans bornes : mais encore que souffre-t-il? il est tourmenté par ses iniquités qui l'ont suivi : ne lui cherchez pas de plus grands supplices; les flammes qui l'environnent, les ténèbres qui le couvrent, la soif qui le consume, les démons qui le persécutent ne sont que des surcroîts à ses tourments; ses péchés en sont le fonds et comme l'essence; la justice divine même n'est si redoutable pour lui que parce qu'elle est armée de ses péchés comme d'un glaive exterminateur.

En effet, qu'est-ce que l'image de l'enfer? c'est le péché dans le temps. Qu'est-ce que l'enfer? c'est le péché dans l'éternité. Ne le considérons que sous cette idée : idée justifiée par les oracles des livres saints qui nous annoncent que les pécheurs tomberont dans la fosse qu'ils ont creusée; qu'ils se nourriront du fruit de leurs voies; qu'ils seront abreuvés du fiel de leurs abominations; que ce qui fut l'instrument de leurs prévarications deviendra l'instrument de leurs supplices; que leurs iniquités s'appesantiront sur leurs têtes; que les flèches qu'ils lancent contre Dieu retomberont sur eux, et par mille autres passages des divines Ecritures qu'il serait trop long de rapporter et que nous aurons soin de fonder dans le corps de ce discours.

D'après tant de témoignages, le grand Bossuet, que nous pouvons citer comme un Père de l'Eglise, ne craint pas d'avancer que Dieu, tout puissant qu'il est, n'a rien trouvé de plus terrible pour se venger du pécheur que son péché même; idée d'ailleurs conforme à la nature de Dieu, qui étant essentiellement bon, dit saint Augustin, ne saurait prendre en lui-même de quoi tourmenter les pécheurs, et qui ne contribue à leurs supplices qu'en leur restituant leurs péchés et leurs œuvres de ténèbres; ainsi l'enfer est moins le règne de la justice divine que le règne de la tyrannie du péché? O Israël! ta perdition, tes malheurs ne viennent que de toi. Le réprouvé verra ses péchés : *Pecator videbit* (Psal. CXI, 10); et le péché fera sa confusion et son désespoir : *Et irascetur*. (Ibid.) Le réprouvé sera en proie à tous les maux que produit le péché, et le péché fera ses tourments : *Dentibus suis fremet et tabescet*. (Ibid.) Quelles vérités allons-nous vous annoncer, mes très-chers frères? Par l'enfer vous connaîtrez

ce qu'est le péché. Par le péché vous connaîtrez ce qu'est l'enfer. Implorons le secours de l'Esprit-Saint.

PREMIÈRE PARTIE.

Qui connaît le nombre et la malignité de ses péchés? dit le Prophète : *Delicta quis intelligit?* (Psal. XVIII, 13.) Ce mystère affreux va être éclairci pour le réprouvé; le moment marqué par la Providence est venu où s'accompliront les menaces si souvent renouvelées par le Seigneur : je découvrirai vos iniquités : *Discooperiam iniquitates*; je vous opposerai vous-même à vous-même : *Statuam te contra faciem tuam*. Le voilà frappé du coup mortel, précipité dans le lac brûlant; l'illusion a cessé, le charme est rompu, le voile imposteur qui couvrait ses péchés est tombé. Que voit-il? Lui seul le sait; il voit ce qu'il ne peut pas comprendre, même en le voyant; éclairé par une lumière foudroyante, il voit le péché tel qu'il est en lui-même; cet abîme de misère et de malice, ce mal souverain qui renferme une infinité de maux, cet assemblage monstrueux de ce qu'il y a de plus saint et de ce qu'il y a de plus impur; de la lumière et des ténèbres; de la loi et de la révolte; des dons de Dieu et de leur profanation; de l'être et du néant. Il voit par la corruption du péché, les ouvrages de la création souillés, les richesses de la rédemption inutiles ou méprisées, la loi éternelle violée, la gloire extérieure du Seigneur obscurcie, ses divines perfections blessées; il voit au dedans de lui-même les ravages du péché, les plaies de son âme, une misère plus affreuse que la misère la plus extrême, des ténèbres plus épaisses que celles qui l'environnent, une mort plus terrible que la mort même, une mort immortelle.

Voilà donc à quoi ont abouti tant d'intrigues, tant de ressorts cachés! N'a-t-il vécu que pour consommer un pareil ouvrage? L'Eglise ne l'avait-elle regu au nombre de ses enfants que pour en être outragée avec plus de scandale? Les grâces, les bienfaits de Dieu ne s'étaient-ils répandus sur lui que pour servir à son injustice! ne devait-il emporter du monde que le péché? Apparition imprévue et funeste; tant que le réprouvé ignorait son iniquité, elle était à son égard comme si elle n'était pas, elle ne subsistait qu'aux yeux de Dieu; son illusion lui tenait en quelque façon lieu d'innocence; il jouissait du fruit de ses crimes sans en essuyer la honte; la clarté vengeresse qui a dissipé son ignorance lui a rendu son péché; il l'avait perdu, pour ainsi dire, dans le monde parmi les vains objets qui le séduisaient, il l'a retrouvé dans l'enfer; il lui était comme étranger, il lui est devenu propre; il ne croit l'avoir commis que du moment qu'il l'aperçoit : celle qui vient d'enfanter est effrayée, dit le Prophète, elle ne savait pas ce que son sein renfermait : *Exterrita est quæ parit*. Quelle est son épouvante à l'aspect du fruit exécrable qu'elle a mis au jour? La malédiction est

tombée sur elle, et la confusion l'a enveloppée comme un vêtement! *Maledicta est et confusa*. O mère! O monstre! dévorez-vous éternellement l'un et l'autre.

Le réprouvé verra tous ses péchés au signal redoutable de la vengeance divine; le chaos de sa conscience, qu'il avait toujours craint de démêler, se débrouillera, un jour affreux luira dans les détours de ce labyrinthe. Malheur au réprouvé! s'écrie saint Bernard : oh ! que de péchés qu'il n'avait pas encore aperçus dans lui sortiront alors des embûches où ils étaient cachés! *Væ quot tibi provenient peccata quasi ex insidiis quæ modo non vides!* ils revivront pour le réprouvé, ces péchés anciens, égarés dans les replis de son cœur et entièrement effacés de son souvenir, ces péchés qui n'avaient fait aucune impression sur son âme, commis sans attrait, sans plaisir, sans intérêt et par la seule habitude d'en commettre; ces péchés d'un moment, aussitôt oubliés que produits; tant de regards chargés d'un feu secret, tant de pensées ou vaines ou impures, tant de paroles ou fausses, ou mordantes, ou licenciennes; tant de désirs effrénés, tant de faiblesses échappées à la nature et adoptées par la volonté; ils revivront pour le réprouvé, ces péchés, qu'un reste de religion lui présentait d'abord comme douteux, et que ses passions plus hardies regardaient bientôt comme chimériques; ces péchés qu'il ne mettait pas au rang des péchés; ces péchés qui lui servaient de moyens et de préparatifs pour arriver à de plus grands péchés; ils ressusciteront pour le réprouvé, ces péchés qu'il n'avait jamais ni sincèrement détestés, ni réellement expiés par la pénitence, et qu'il croyait cependant ensevelis dans la piscine salutaire; ils en sortiront couverts de sacrilèges; ils paraîtront, et sous leurs véritables formes, ces péchés parés des dehors des vertus; l'intérêt, l'envie, l'ambition, la haine ne passeront plus pour zèle; la superstition pour piété; l'indolence, la lâcheté, l'insensibilité pour douceur; l'ostentation, l'orgueil pour charité; le crime sera crime et ne sera que crime: ils s'offriront en foule au réprouvé, ces péchés étrangers, ces péchés des autres dont il avait été l'occasion ou la cause, par ses discours, par ses exemples, par ses scandales; héritage de malédiction qu'il a laissé sur la terre et qui passe de siècle en siècle, de contrée en contrée; trop féconde génération de péchés qui se multiplient à l'infini et sans lui, dont il ne peut plus arrêter les progrès ni tarir la source, et qui retombent sans cesse sur lui dans les enfers; et comme si tant d'horreurs ne suffisaient pas pour son opprobre, les fruits malheureux de ses iniquités sont reproduits; la justice divine les tire des vases de sa fureur, où ils étaient en dépôt; les inventeurs de ces scènes fabuleuses, de ces représentations profanes, si dangereuses à l'innocence, ont sans cesse présents à leurs esprits ces théâtres séducteurs qu'ils ont élevés pour toujours à l'illusion, au pres-

tige des sens, à la dépravation des mœurs, et ils sont entourés d'une foule innombrable de malheureux qu'ils ont entraînés; ces écrivains scandaleux et impies sont effrayés à la vue de leurs ouvrages odieux, et malheureusement immortels; ils détestent ces traits ineffaçables dont ils se sont servis pour flétrir la vertu et pour embellir le vice; à l'hypocrite est montré le masque de religion qu'il sut si habilement jeter sur ses passions, et que la mort vient de lui arracher; il est frappé du contraste étonnant qui se trouve entre lui et lui, entre ce qu'il est et ce qu'il affecta de paraître; ces hommes insatiables des biens de la terre sont poursuivis par l'image de leurs trésors accrus de leurs injustices; une main invisible exprime devant eux ces richesses d'iniquités, et il en découle les larmes des misérables; la substance des peuples, le sang des pauvres. Cette femme si fière autrefois d'une vaine beauté, frémit à la vue de ces ornements empruntés, de ces modes indécentes, de l'attirail de son faste et de sa mollesse; et dans l'attente où elle est encore du jour de la vengeance, elle craint qu'à chaque instant le son de la trompette fatale qui doit ressusciter les morts, ne rallie ses ossements arides, dispersés dans la poussière des tombeaux, et que son corps dont elle fut tant idolâtre, ne lui rapporte en se ranimant de nouvelles douleurs. Et malgré la consternation où cet appareil effroyable jette le réprouvé, son âme plus intelligente, plus active, rassemble les circonstances qui caractérisent ses péchés, et qui en augmentent la malignité par leur combinaison et par leur suite; après les grâces les plus fortes, elle voit les plus grandes prévarications; après les promesses les plus solennelles, des infidélités plus souvent renouvelées; après les engagements les plus inviolables et les plus sacrés, les scandales les plus criants; et dans cette multitude de péchés, aucun ne se dérobe à l'attention du réprouvé: le plus léger n'est pas effacé par le plus énorme; dans ce mélange ils conservent tous leur caractère particulier; chaque péché a ses horreurs, chaque péché a sa difformité, chaque péché a sa honte; séparés, ils le troublent; réunis, ils l'accablent; et pour comble de malheurs, une puissance supérieure fixe l'inconstance et la légèreté de son esprit, et l'applique tout entier à la considération de ses crimes; plus de sommeil, plus de distractions, plus de voile; spectacle immuable, spectacle toujours nouveau, spectacle toujours plus effrayant; il ne peut ni l'écarter, ni le soutenir, ni s'y accoutumer. Où fuirait-il ses iniquités? Tout les lui retrace; ses châtiments, ses complices, le ciel, la terre, les enfers, lui-même; elles le pénètrent, elles sont gravées sur l'étendue de son cœur: suivant l'expression d'un Prophète, elles deviennent sa propre substance et le fond de son être: *Peccator videbit*. (Psal. CXI, 10.)

Il les verra sans pouvoir les excuser: durant leur vie mortelle, les pécheurs croyaient

autoriser leurs iniquités en exagérant la violence de leurs passions, la rigueur de la loi, la bonté même de Dieu (car de quoi n'abusaient-ils pas), la bonté de Dieu qu'ils regardaient comme une divinité insensible à tous les outrages, ou comme un Dieu trop bienfaisant qui ne voudrait pas les punir avec tant de sévérité; la mort les a surpris dans ces préjugés; un instant a dissipé les erreurs de toute une vie : écoutez le chœur infernal des réprouvés, ils ont bien acquis le droit d'être crus; *nous nous sommes donc écartés de la voie de la vérité!* Quelle conséquence de tous leurs principes; mais aussi quel hommage à la vérité; quel hymne à la justification de Dieu; les voutes de l'abîme en retentiront éternellement : *Ergo erravimus a via veritatis.* (Sap., V, 6.) Nos passions étaient fortes, mais que de moyens, que de grâces, que de secours nous auraient aidés à en triompher; elles étaient fortes, qu'en savions-nous? avons-nous jamais tenté de les réprimer? quel combat contre nous-mêmes? quelle vigilance sur la garde de nos sens! quelle fuite des occasions dangereuses! Loin de travailler à les affaiblir, à les détruire, nous n'avons cherché qu'à les exciter et à nous satisfaire; nous avons vécu avec aussi peu de précaution que si nous étions impeccables par notre nature; elles étaient fortes, parce que nous l'avons voulu, parce que nous étions faibles nous-mêmes : *Ergo erravimus.* Les commandements de Dieu nous semblaient impraticables; ne comptons-nous que sur les forces de la nature, n'attendions-nous rien des secours de la grâce? Ils ont été pénibles et durs à notre lâcheté et à notre mollesse; l'auraient-ils été à notre ardeur, à notre charité, à notre zèle; l'ont-ils été pour tant de justes qui y ont ajouté de nouvelles austérités? Les lois du monde, que nous avons si scrupuleusement observées, étaient-elles moins rigoureuses? Nous nous sommes lassés dans le chemin spacieux de la perdition, en courant après des ombres et des fantômes, et nous n'avons pas daigné faire un pas pour des couronnes éternelles; rien ne nous a coûté pour nous perdre; le moindre effort pour nous sauver nous a effrayés : *Ergo erravimus.* Dieu était bon, quel titre pour l'offenser! Il était bon, devions-nous le forcer d'être juste? Nous avons séparé ces deux attributs essentiellement unis en lui, il les sépare à son tour : nous n'avons voulu considérer que sa miséricorde, sans faire aucune attention à sa justice; il ne nous fait éprouver que sa justice, sans aucun mélange de sa miséricorde : *Ergo erravimus.* Songes trompeurs, excuses frivoles, systèmes captieux, qu'êtes-vous devenus? Vous nous laissez sans défense au pouvoir de la vérité. Justice plus élevée que les montagnes, plus profonde que les abîmes, qui nous accablez de votre poids, quel est votre empire sur nous? Des victimes de votre fureur, vous en faites vos apologistes; nous voulons vous reprocher votre cruauté, et nous nous accusons nous-mêmes; nous commençons par vous maudire, nous finissons

par vous justifier : *Ergo erravimus a via veritatis.* Insensés! que ne faisaient-ils cet aveu lorsqu'il pouvait leur être salutaire! mais le temps de l'espérance et du repentir est passé. *Talia dixerunt in inferno.* (Sap., V, 14.) Situation désespérante du réprouvé! Juste malgré lui, juste contre lui, ce malheureux ne peut plus se séduire; il est contraint de monter sur le tribunal de sa conscience, de se dépouiller de tout intérêt propre, de faire l'aveu humiliant et l'énumération exacte de tous ses crimes, de prononcer l'arrêt irrévocable de sa condamnation, de se juger en Dieu. Il maudit le mensonge qui n'a plus la force de le tromper, il abhorre la vérité qui l'éclaire et qui le confond; les faux prétextes qui le calmaient disparaissent, et il ne voit que ses péchés : *Peccator videbit.* (Psal. CXI, 10.) Il les voit, et il ne peut plus les détruire. En effet, qu'est-ce qui serait capable d'opérer sa justification, demande saint Cyprien? Quoi! une confession tardive et forcée, que lui arrache malgré lui la vérité : *Sera confessio.* Quoi! des larmes amères qui naissent plutôt de la douleur de se voir privé des plaisirs que du regret de s'y être plongé : *Inanis ploratio.* Quoi enfin! des tourments inouïs qui sont la punition de ses péchés, et n'en sauraient être l'expiation : *Pœnitentia pœnalis.* Non, non, ce n'est pas là une componction, c'est un désespoir, ce n'est pas là une pénitence, c'est un supplice. Combat terrible entre le réprouvé et ses péchés; entre le réprouvé qui s'efforce de rejeter loin de lui ses péchés, et ses péchés qui se présentent sans cesse à lui comme une armée formidable; entre le réprouvé qui renie ses péchés, et ses péchés qui lui crient, à leur manière : Nous sommes tes ouvrages : *Opera tua sumus*; tu nous a faits à ta ressemblance; pourrais-tu nous méconnaître? pourquoi nous as-tu mis au jour? *Quare genuisti?* (Jerem., XXV, 10.) Enfants de haine et de discorde, objets d'exécration à la terre et au ciel; on nous maudit de toutes parts, et toi aussi, tu nous maudis : *Omnes maledicunt, tu quoque maledicis.* (Jerem., XV, 10.) Mais tremble, ta fureur ne sera funeste qu'à toi-même; il ne t'a fallu qu'un instant pour nous produire; une éternité de souffrances ne suffira pas pour nous anéantir; nous sommes hors de l'empire de la miséricorde; nous étions autrefois tes plaisirs, nous serons à jamais tes tourments : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le péché, dit saint Augustin, ne demeure pas un seul instant impuni, il porte nécessairement avec lui ses châtiments : passions excitées et furieuses, remords importuns, perte de Dieu, tels sont les fléaux qui l'accompagnent : *Multa flagella peccatoris.* (Psal. XXXI, 10.) Le réprouvé avait trouvé le funeste secret d'amortir toutes ces horreurs; il trompait la vengeance divine, et comment? En se dérochant à lui-même, en vivant loin de lui : les orages grondaient au dedans, et

il était au dehors ; sa conscience criait, et il étouffait ses murmures inquiétants par de nouveaux crimes ; Dieu retirait sa lumière, ses inspirations, son esprit, et il ne s'en apercevait pas ; rebelle, et cependant satisfait, plus tranquille même, à force de se rendre coupable, il était la honte et le scandale de la religion. Que fait le Seigneur pour le punir ? Il lui enlève avec la vie, les biens de toute espèce dont il l'avait enrichi ; il ne lui laisse que ses péchés et l'éternité, et aussitôt emporté par son propre poids vers le centre de toutes les misères, dans la privation universelle des biens de la nature, le réprouvé est rendu à ses passions, dans la privation absolue des biens de la grâce, il est rendu à ses remords ; dans la privation entière de la gloire, il est rendu à son Dieu. Développons ces idées ; puissent-elles redoubler votre attention et votre frayeur !

Ne vous figurez plus cette terre d'illusions et de prestiges, où mille objets séducteurs s'offrent à vos passions pour les exciter, pour les nourrir ; où votre imagination prête de nouveaux charmes à ce qu'elles poursuivent ; où la variété des plaisirs semble vous dédommager de leur peu de durée et de solidité, où l'esérance vous tient lieu d'une sorte d'immensité par les songes infinis de l'avenir. Connaît-on la violence de ses passions, quand elles ont ce qu'elles désirent, ou qu'elles espèrent d'en jouir ? Mais représentez-vous ces lieux ténébreux que la justice divine a préparés dès le commencement des siècles pour les anges rebelles, et qu'elle destine à recevoir tous les pécheurs de la terre ; ce séjour des privations ; ces déserts arides du vide et du chaos. C'est là que les passions du réprouvé sont encore vivantes ; la mort, loin de les éteindre, les a rendues immuables. Mais où sont les faux dieux qu'il adorait ? Où sont ces richesses, ces domaines, ces honneurs, ces postes éclatants, ces dignités ? *Ubi sunt dii eorum ?* (Deut., XXXII, 37.) D'autres en jouissent ; ils ne sont plus pour le réprouvé : *Nihil invenerunt.* (Psal. LXXV, 6.) Où sont ces objets enchanteurs, cette pompe, ce faste, ces fêtes, ces spectacles, cette décoration éblouissante du siècle ? *Ubi sunt dii eorum ?* Le réprouvé les cherche inutilement ; il n'en découvre pas les moindres restes, les plus légers vestiges, la place même qu'ils occupaient. *Nihil invenerunt.* Tout a disparu à la fois, l'autel, les idoles, les victimes : il ne reste plus aux passions du réprouvé que son propre cœur à dévorer ; elles se replient avec rage sur ce cœur toujours renaissant ; elles le rongent comme autant de vautours attachés à leur proie ; il sera l'unique, l'éternel aliment de leur faim insatiable : *Nihil invenerunt.* Des passions, et le néant de tout bien ! des passions et l'assemblage de tous les maux !

A la disparition de ce monde créé et conservé par une providence bienfaisante, a succédé un monde nouveau, créé par le péché, marqué au sceau de la colère de Dieu, et exactement conforme au péché ; source de toute confusion, plus d'ordre : *Nullus or-*

do. (Job, X, 22.) Mais un bouleversement général, une nuit éternelle, des étangs de feu ; des gouffres sans fond, des démons rugissants, la nature en contradiction avec elle-même, l'univers entier armé contre le pécheur, lui seul contre tous les êtres inanimés doués d'une sorte de discernement pour le persécuter sans relâche, les plaies dont l'Egypte fut frappée, renouvelées avec plus d'horreur. Ce ne sont plus des craintes, ce ne sont plus des frayeurs, ce ne sont plus des images fantastiques : tout est réel, tout est présent, tout est impression, tout est douleur ; les réprouvés eux-mêmes ne sont que sentiment ; la continuité, l'excès de leurs supplices, loin d'épuiser leur sensibilité, ne servent qu'à la rendre plus active. Des forces surnaturelles leur sont données par la justice divine. Ils sont tout-puissants pour souffrir : *Sed sempiternus horror.* (Ibid.) Plus de liaison ; les nœuds du sang sont rompus, le frère s'élève contre le frère. Ces noms autrefois si doux de père et de mère, d'époux et d'épouse, sont des noms de blasphème et d'exécration ; la nature est muette et détruite ; le désespoir seul parle : *Vasa iniquitatis bellantia* (Gen., XLIX, 5.) Les liens qu'une passion fatale forma sont brisés ; la haine a pris la place de l'amour ; ceux qu'il avait enflammés ne se reprochent plus leurs jalousies, leurs inconstances, leurs infidélités ; mais ils s'accusent de crimes bien plus réels ; ils s'accusent de cette séduction dont ils se servirent pour s'engager mutuellement ; de cette envie de plaire, de ces complaisances criminelles, peut-être : des complots les plus odieux, des forfaits les plus noirs, qu'ils employèrent pour parvenir plus sûrement à leurs fins abominables : *Vasa iniquitatis bellantia.* L'ami ne découvre plus dans son ami que l'ennemi le plus irréconciliable ; que le flatteur de ses passions, que l'approuvateur de ses vices, que le corrupteur de son âme, que le complice de ses égarements, que la cause de sa damnation éternelle : *Vasa iniquitatis bellantia.* Plus de société ; des semences de discordes se développent de toutes parts ; ce que le péché avait uni, le péché le divise ; ce que le péché avait divisé, le péché le réunit ; les réprouvés sont entre eux autant de vases d'iniquité qui se heurtent, qui se choquent, qui se combattent, qui reçoivent et qui se renvoient les uns aux autres les malédictions de l'enfer entier. *Vasa iniquitatis bellantia.*

Tourments sans espérance : et comment le réprouvé oserait-il se promettre la fin de tant de maux ? Celui qui frappe ne se lasse point : *Qui torquet non fatigatur.* C'est un Dieu sévère qui punit le péché tant qu'il subsiste, et le péché subsistera toujours. C'est le saint par excellence, qui ne saurait contracter aucune alliance avec l'iniquité. C'est un Dieu juste ; sa colère, dit saint Augustin, n'est pas semblable à celle de l'homme ; elle n'est pas un mouvement contraint et violent ; elle n'est que l'amour de l'ordre et de la règle ; il juge, il condamne, il châtie avec tranquillité ; celui qui souffre ne meurt pas : *Qui torquetur non moritur.*

Une puissance jalouse est attentive à le conserver au milieu de tant de causes de destruction; tout le tourmente, tout le désespère, et rien ne l'anéantit. Prodiges incouïs! le glaive le perce et le vivifie; le feu le brûle et ne le consume pas; la mort le dévore sans le détruire. Étonné de se trouver encore vivant entre les bras de la mort même, de surprise en surprise il s'avance dans la carrière infinie de l'éternité; il ne peut ni vivre à l'espérance, ni mourir à ses tourments. Ce n'est pas tout; dans la privation absolue des biens de la grâce, le réprouvé est rendu à ses remords.

Ah! qu'ils sont désolants ces remords quand ils cessent d'être des grâces! Ce n'est plus cette voix divine, miséricordieusement importune et sévère qui, par une rigueur utile, disposait à un règne de clémence et de bonté; c'est la voix de la conscience indignée qui ouvre le règne de la justice; c'est la voix du crime qui demande vengeance contre lui-même; c'est une voix lamentable qui décrit la ruine de ce temple, la dispersion des pierres de ce sanctuaire, la profanation de ce lieu saint, l'abus des grâces et des dons du Seigneur, les ténèbres, les chaînes pesantes de l'iniquité; c'est une voix lugubre qui résonne sur le bord de ce sépulchre; qui déplore la mort de l'âme ensevelie dans la nuit du péché. Mort terrible! qui ne consiste pas, comme le remarque saint Jérôme, dans la destruction de sa substance, elle cesserait d'être malheureuse, mais dans la séparation de celui qui a dit : *Je suis la vie*. (Joan., XIV, 6.) C'est la voix d'un témoin irréprochable à qui rien n'est caché, qui a tout vu, tout entendu; qui reproche, qui accuse, qui prouve, qui convainc; c'est la voix d'un Juge effrayé, et du récit des crimes qu'il entend, et de la sentence qu'il prononce contre lui-même; c'est une voix impérieuse qui n'est jamais contredite, qui s'élève au-dessus des tourments de l'enfer; c'est une voix plus éclatante que le tonnerre, qui retentit dans le cœur, qui ébranle, qui secoue toutes les puissances de l'âme, qui y répand la désolation et l'effroi; c'est une voix infatigable, qui ne se lasse pas, aussi opiniâtre que le péché qu'elle poursuit, aussi inflexible que le Dieu qu'elle venge... Eh! le pécheur disait : *La paix, la paix* : Je suis dans le calme, je jouis de la tranquillité : *Pax, pax*. (Jerem., VI, 14.) Quelle paix, grand Dieu! qui couvrirait tant de tonnerres! *Pax*. Quelle paix! qui n'était que l'extinction des lumières du Saint-Esprit; qu'une insensibilité aux attaques de la grâce; que le sommeil léthargique de l'âme : *Pax*. Attendez : l'esprit de tempête et de dissensions s'emparera de lui, désormais on ne l'appellera que le tumulte : *Vocabitur tumultus*.

Frappés de ces images épouvantables, vous ne concevez rien au delà, mes chers frères, et cependant voici en un seul trait l'assemblée de tous les maux. Dans la privation entière des biens, de la gloire, le réprouvé est rendu : à qui? à son Dieu. Sur la terre, c'est le pécheur qui se défend, et c'est Dieu

qui le poursuit, qui ne peut consentir à sa perte, qui heurte à la porte de son cœur, qui l'appelle par sa grâce. Dans l'enfer tout rentre dans l'ordre; c'est Dieu qui se refuse, et c'est le réprouvé qui le cherche; son âme dégagée des liens imperceptibles qui suspendaient la rapidité de sa pente naturelle, est rappelée malgré elle à toute sa destination; elle tend à Dieu comme à son centre; elle se porte vers lui avec impétuosité. Où vas-tu, âme criminelle? Tu voles au-devant de ton Juge! Ni cette considération, ni ses alarmes, ni les châtiments qu'elle se prépare, ne sont pas capables d'arrêter l'impulsion vive qui l'entraîne : elle s'élance par la nécessité de sa nature, et toutes les perfections divines qu'elle a outragées, s'empressent de la rejeter; elle s'élève par le besoin immense et pressant qu'elle a de son Dieu, et son Dieu la repousse par la haine nécessaire qu'il porte au péché. Elle s'élance, et la rapidité de son essor lui fait encore mieux comprendre qu'elle était faite pour jouir de Dieu. Elle en est rejeté, et la pesanteur du coup qui l'accable lui fait encore mieux connaître qu'elle a forcé son Dieu à la repousser. Elle s'élève par désespoir; Dieu la rejette par une juste vengeance. Suspendue entre elle-même et son Dieu, entre le comble du bonheur et le comble de la misère; également malheureuse, et quand elle s'efforce de s'approcher de cette source de tous les biens, et quand elle en est arrachée avec violence; également tourmentée, et lorsqu'elle sort d'elle-même, et lorsqu'elle est contrainte de s'y replonger; elle trouve son Dieu sans pouvoir le posséder; elle se fait sans pouvoir s'éviter; elle passe successivement des ténèbres à la lumière, de la lumière aux ténèbres; elle roule d'abîmes en abîmes, d'horreurs en horreurs; elle porte l'enfer jusque vers le ciel; elle rapporte l'image du ciel jusque dans l'enfer même.

Dans ces vicissitudes continuelles, le réprouvé crie au Seigneur : si vous êtes mon souverain bien, pourquoi vous dérobez-vous à mes empressements? Si vous devez être mon supplice, pourquoi faut-il que je vous cherche? *Quare posuisti me contrarium tibi?* (Job, VII, 20.) Ou détruisez ces péchés monstrueux qui sont entre vous et moi, ou enchaînez l'activité de mon âme; le spectacle de mes iniquités et de mes châtiments n'augmente pas votre bonheur et votre gloire, et votre aspect est le plus insupportable de mes tourments; ne puis-je renoncer à vous après vous avoir perdu sans ressource? Ne serais-je pas assez malheureux sans vous? Qu'attendez-vous de moi? Je ne sais, je ne puis, je ne veux que maudire et que blasphémer. Comment concilier des mouvements si contraires? Je sens pour vous au dedans de moi le penchant d'un élu et l'aversion d'un réprouvé. *Quare, quare posuisti me contrarium tibi?* Ah! le Prophète l'avait compris, lorsqu'à la vue des abominations qui couvraient la face de la terre, il disait au Seigneur : Ne vous armez point de votre tonnerre, votre patience vous servira

mieux que votre fureur ; abandonnez les pécheurs à leurs sens déréglés ; laissez-leur ajouter péché sur péché, offense sur offense ; ils sont comme les dieux du temps, vous êtes le Dieu de l'éternité. *Appone iniquitatem super iniquitatem* (Psal. LXVIII, 28), plus ils vous outragent, plus ils vous vengent ; leur conscience est le trésor de votre colère ; vous y puiserez éternellement : autant de péchés, autant d'enfers.

Quelle impression ces vérités terribles ne firent-elles pas sur l'âme de ces solitaires d'Égypte déçus de la sainteté de leur vocation ! Saint Jean Climaque, qui avait été le témoin de leurs austérités, nous en a laissé une peinture effrayante ; nous l'adoucirons par ménagement pour votre délicatesse : voici comme il s'exprime. A quelque distance d'un grand monastère que je visitais, en était un autre nommé la prison, où s'enfermaient volontairement ceux qui, depuis leur profession, s'étaient rendus coupables de quelques péchés considérables ; tout y respirait la pénitence et la tristesse ; du pain et quelques herbes étaient leur nourriture ; j'en vis qui passaient la nuit à l'air, forçant la nature pour s'empêcher de dormir, comme si c'eût été un temps dérobé à la pénitence ; d'autres, les yeux tournés tristement vers le ciel, demandaient des secours avec des gémissements et des soupirs ; d'autres criaient qu'ils étaient indignes de regarder le ciel, et n'osaient parler à Dieu dans leurs prières ; les uns retenaient au dedans leurs gémissements ; les autres poussaient du fond du cœur des rugissements de lions ; la plupart accablés de remords disaient qu'ils seraient contents d'être privés du royaume céleste, pourvu qu'ils fussent exempts des peines de l'Enfer.

Là, on voyait accompli au pied de la lettre, ce que dit David, des hommes courbés et abattus de tristesse, qui mêlaient de leurs larmes l'eau qu'ils buvaient, et mangeaient la cendre avec leur pain ; leur peau était attachée aux os et séchée comme l'herbe ; vous n'entendiez que ces paroles : Malheur ! malheur à moi ! Pardon ! pardon, Seigneur ! miséricorde ! Faites-nous grâce, s'il est possible. Ils avaient toujours le péché, la mort, l'Enfer devant les yeux, et se disaient : Que deviendrons-nous ? quelle sera notre fin ? Ainsi parlaient ces saints pénitents, couchés sur la terre, couverts de haillons, semblables à des spectres au milieu des ténèbres ; et lorsqu'ils se voyaient près de leur fin, pour étendre leur pénitence au delà même de leur mort, ils demandaient comme une grâce d'être privés de la sépulture, du chant des psaumes, et de tout honneur funèbre. Oserait-on les blâmer ? Dira-t-on qu'ils avaient trop d'horreur du péché ? Pourrions-nous trop détester la source de tous nos maux, et ce qui nous attire l'indignation de Dieu ? Dira-t-on que leur imagination leur exagérait les supplices de l'enfer ? La pensée ne saurait les égarer : comment pourrait-elle les exagérer ? Dira-t-on qu'ils se formaient une fausse idée de la justice di-

vine ? Qui en a jamais sondé la profondeur ? qui en a jamais mesuré l'étendue ? Dès que ces solitaires conservaient la confiance en la miséricorde divine, leurs mortifications n'étaient outrées que parce qu'elles étaient au-dessus des forces de la nature : aussi nous ne les proposons pas à votre imitation, elles ne sont pas nécessaires à votre salut ; nous ne la proposons pas à votre admiration, elles vous inspireraient plutôt de l'effroi : nous les proposons à votre lâcheté, elles la confondent ; que si ces célèbres pénitents avaient besoin de justification, nous vous dirions que la conduite de l'Eglise semblait les porter à ces pieux excès : ils durèrent encore ces temps de rigueur où l'on voyait les pécheurs scandaleux et repentants, séparés du reste des fidèles, exclus de la participation aux saints mystères, condamnés à plusieurs années de pénitence, couverts de cendre et de cilice, baignés dans leurs larmes, prosternés aux portes des temples dont leurs iniquités leur fermaient l'entrée ! Epreuves effrayantes, mais utiles, qui représentaient vivement la sévérité des jugements de Dieu, l'énormité du péché, les difficultés de recouvrer l'innocence après qu'on l'a malheureusement perdue, et qui servaient en même temps de frein à la licence, toujours prête à se déborder : jours heureux de ferveur, hélas ! ils ont disparu pour jamais ; nous en avons perdu jusqu'au souvenir.

Comment s'est faite cette révolution ? Par degrés. D'abord le relâchement, ensuite la corruption générale des mœurs n'ont pas permis à l'Eglise de persévérer dans son ancienne discipline ; elle s'est vue forcée, malgré elle, de laisser tomber peu à peu cette longue suite de mortifications extérieures, qui précédaient autrefois le bienfait de l'absolution ; mais elle ne nous a pas dispensés du fond ni de l'esprit essentiel de la pénitence, qu'elle conservera toujours dans toute leur vigueur.

Profitez donc de la condescendance de cette mère indulgente, mais profitez-en seulement pour soulager votre faiblesse, qui succomberait peut-être sous le poids de tant d'humiliations et d'austérités, et non pour favoriser votre délicatesse ; n'oubliez jamais que, quoique les temps soient changés, l'éternité est toujours l'éternité, le péché est toujours le péché, l'enfer est toujours l'enfer, la justice de Dieu est toujours la justice de Dieu ; que si la pénitence n'est pas un martyre, elle est du moins un baptême laborieux, un sacrifice perpétuel d'expiation, et, selon la pensée de Tertulien, un traité solennel de paix conclu entre le Juge et le coupable ; comme si Dieu disait au pécheur : Vous ne cessez de provoquer ma colère par vos prévarications ; vous accumulez dettes sur dettes ; ma justice crie, la mesure est comble : vengeance ! satisfaction ! J'ai retardé jusqu'ici l'effet de ces menaces, mais je ne saurais trahir plus longtemps mes droits inviolables ! Chargez-vous de les faire valoir ; exercez vous-même ce ministère redoutable ; devenez votre juge, mon vengeur et l'arbi-

tre de votre destinée éternelle; exécutez sur vous avec des moyens limités, ce que ma toute-puissance exécuterait avec une rigueur extrême; substituez une vie entière de douleur, de regret, de privations que je prendrai soin d'adoucir par l'onction de ma grâce à cette éternité de tourments inouïs que vous préparerais ma justice; à ce prix, le pardon vous est accordé.

O excès prodigieux de la clémence de Dieu! ô pouvoir admirable de la pénitence! telle est sa vertu, qu'elle change en quelque sorte la nature de la justice divine, en la transportant de Dieu au pécheur. Cette justice inflexible, exercée par un Dieu offensé, débonnaire, aveugle, endureit, juge, damne et damne sans retour, elle ne peut que punir; exercée par l'homme pénitent, elle l'enrichit des mérites infinis de Jésus-Christ; elle efface ses péchés, elle les expie: elle est tout à la fois et une compensation des supplices de l'enfer, et une grâce de réconciliation, et un sacrement, et une vertu, et une source inépuisable de consolation: elle est miséricorde, et plus elle est justice, et plus elle est miséricorde. Refuserez-vous de souscrire un traité si avantageux sur les bords mêmes de l'enfer, dont vous n'êtes séparés que par un point? Quel est ce point? Votre vie.

Si, par une supposition impossible, un ange chargé des ordres du ciel se montrait tout d'un coup aux réprouvés, et qu'il leur dit: Victimes éternelles de la justice divine et de la tyrannie du péché, suspendez, si vous le pouvez, pour quelques moments, vos blasphèmes et vos imprécations! Ecoutez-moi! Ouvrez les yeux à cette lumière subite qui vous épouvante! Je ne suis pas un ange exterminateur, je suis un ange de paix; je vous apporte l'espérance: Dieu m'a confié les clefs de l'abîme, je puis vous en ouvrir les portes, et vous rappeler encore une fois au monde; mais à cette seule condition, que vous passerez cette nouvelle vie dans les larmes et les travaux de la pénitence; avec quels transports de reconnaissance ces malheureux ne se soumettraient-ils pas à cette loi! Les mortifications les plus rigoureuses leur paraîtraient des délices, et cette pénitence, qui fait l'effroi des chrétiens, ferait la joie de l'enfer.

Qu'ai-je fait, grand Dieu! Vous n'aviez qu'à me livrer à moi-même et à mes péchés, vous n'aviez qu'à me dire, plus de miséricorde, et j'aurais trouvé l'enfer sur la terre même: *Dolores inferni circumdederunt me* (Psal. XVII, 6); je me croyais vivant et je suis mort, mort à la vie de la grâce, à la sainteté, à la gloire, *preoccupaverunt me laquei mortis* (Ibid.), tremblant, saisi de crainte, effrayé de la profondeur de l'abîme où je suis enfoncé, j'ose recourir à vous: un rayon d'espérance me luit encore et me soutient parmi tant d'alarmes! Non, vous ne me laisserez pas périr; de moi-même je n'ai pas la force de sortir de ce gouffre; vous me tendrez une main secourable, *in tribulatione mea invocavi Dominum*. (Ibid.) Grâce à votre bonté je ne suis pas encore dans cet enfer où les lar-

mes sont infructueuses, où les prières sont rejetées, où les sacrifices ne sont que des tourments; entendez mes gémissements, mes soupirs, mes cris, ce sont les cris du cœur. *Clamavi* (Ibid.), vous appellerai-je, mon Dieu; mais je me suis révolté contre votre loi, j'ai violé vos commandements. Dirai-je, mon père? mais j'ai effacé votre image adorable, vous ne reconnaissez plus en moi votre enfant. Dirai-je, mon juge? mais je ne mérite que votre indignation. Je ne sais comment vous nommer pour vous intéresser à ma défense; mais je sens que vous êtes tout ce qu'il faut pour me sauver, et que vous seul le pouvez. Si vous consultez votre justice, ah! je suis indigne de pardon. Si vous écoutez votre miséricorde, voyez qui en a plus besoin que moi? *Ad Deum meum clamavi*. (Ibid.) Moi, vous maudirez? moi, vous blasphémer éternellement? Cette seule pensée est un enfer anticipé. Parlez, que faut-il que je fasse? détester mes iniquités? je les abhorre; les confesser à vos ministres? j'irai me jeter à leurs pieds pour leur en faire l'aveu humiliant et sincère; éviter les occasions dangereuses? dès ce moment je me dévoue à la retraite; renoncer aux idoles que j'adorais? je les sacrifie pour toujours; me soumettre au joug de la pénitence? ce n'est pas un joug, c'est un remède salutaire qui guérira les plaies de mon âme. Fallût-il me livrer au martyre, qu'on frappe, la victime est toute prête. Trop heureux de pouvoir par là contenter votre justice, détruire mes péchés, racheter mon âme de l'enfer, et espérer de célébrer un jour vos miséricordes dans les tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

SUR LE CIEL.

Ecce: merces vestra copiosa est in celis. (Matth., V, 12.)

Une grande récompense vous est préparée au ciel.

Que faites-vous cependant, mes très-chers frères, dans cette vallée de larmes? Insensibles aux vœux des premiers-nés de l'Eglise qui vous appellent, vous vous laissez enchanter à la figure du monde, vous vous plaisez dans votre exil. Que dis-je? Vous voudriez pouvoir le perpétuer. Vous ne songez seulement pas que vous avez une autre patrie, où vous n'y pensez qu'avec charin. Eh! comment pratiquez-vous les devoirs pénibles du christianisme, si vous en craignez jusqu'aux récompenses? C'est dans le désir du ciel que les martyrs ont puisé cette intrépidité qui leur faisait braver la cruauté des tyrans. C'est dans l'espérance du ciel que des vierges généreuses et des solitaires fervents ont quitté le monde et se sont quittés eux-mêmes pour s'ensevelir dans la retraite. C'est pour s'assurer la conquête du ciel que tant de saints ont embrassé les travaux rigoureux de la pénitence. Vous auriez les mêmes vertus si vous aviez la même foi. *Enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et poursuivrez-vous le mé-*

songe? (Psal. IV, 3.) Cette félicité après laquelle vous soupirez n'est pas où vous la cherchez. Elevez vos cœurs appesantis. Entrez avec nous en esprit dans ce royaume de la charité où tout est saint, où tout est pur, où tout est éternel. Nous allons à la faveur des divines Ecritures vous découvrir une partie des secrets de l'éternité, et soulever un coin du voile mystérieux qui vous dérobe tant de merveilles. Que ce spectacle doit être intéressant pour des chrétiens!

En quoi consiste cette félicité que Dieu réserve à ses serviteurs? Le Prophète va nous l'apprendre. Le Seigneur répandra sur ses élus la grâce et la gloire : *Gratiam et gloriam dabit Dominus*. (Psal. LXXXIII, 12.) Il fera jouir le juste des trésors de la grâce qu'il a recueillis pendant sa vie avec tant d'ardeur et de fidélité. Il prodiguera au juste les trésors de gloire dont il est lui-même le principe inépuisable. En deux mots : le juste heureux dans le ciel, parce qu'il se possède lui-même, et qu'en lui il trouve ses œuvres et ses vertus : *Gratiam dabit Dominus*. Le juste souverainement heureux dans le ciel, parce qu'il possède Dieu même, et qu'en Dieu il trouve l'abondance et la gloire : *Gloriam dabit Dominus*. Tel est le sujet et le partage de ce discours.

Implorons le secours de l'Esprit-Saint, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand nous opposons les douceurs de la vertu aux fausses délices que le monde procure à ses sectateurs, que les consolations de la vertu nous semblent vives et pures! Mais quand nous comparons le juste dans l'exil au juste dans la patrie, le temps de la semence à celui de la moisson, le commencement de la sainteté à la consommation même de la sainteté, nous sommes tentés de déplorer le sort du juste qui gémit encore sur la terre. Porté par sa nature au mal, inconnu à lui-même, entouré d'une foule d'ennemis qui ne songent qu'à le séduire, qu'à le tromper, il ne ressent, pour ainsi dire, que les amertumes de la vertu, il n'en goûtera le prix que dans l'éternité. La sainteté est destinée ici-bas à faire son mérite par les efforts qu'elle lui coûte; ce n'est qu'au ciel qu'elle fera véritablement son bonheur. Eh comment? parce que telle est la dignité du juste, que les œuvres qu'il fait dans le temps passent à l'éternité; elles l'y conduisent, elles l'y devancent, elles l'y attendent, pour être, dit saint Cyprien, les fondements de sa félicité, après avoir été les causes de sa sanctification.

Les bienfaits de Dieu ne périront pas : tant de richesses ne seront ni stériles ni perdues : *Opera enim illorum sequuntur illos*. (Apoc., XIV, 13.) Le bienheureux en jouira sans incertitude et sans mélange. Pour vous en former quelque idée, observez la conduite de Dieu sur les élus, lorsqu'ils sont encore sur la terre. Plus jaloux de les éprouver que de les récompenser, plus attentif à leur sûreté qu'à leur propre satisfaction, il craint toujours que les secours qu'il fournit à leur faiblesse ne deviennent des tentations

pour leur orgueil; il les comble de ses dons, et il leur en dérobe la vue. Les opérations de sa grâce sont presque insensibles, ses inspirations sont secrètes, sa voix est tout intérieure, le souffle de son esprit est imperceptible, ses bienfaits sont obscurs. Toujours présent et toujours voilé, il ne cesse d'agir au dedans de leur âme; mais il leur cache avec soin les merveilles qu'il y opère; il ne leur laisse qu'un sentiment confus de sa présence, et il leur en ôte l'assurance et la certitude. Une nuée épaisse enveloppe le tabernacle de l'alliance, et le Seigneur l'a rempli de sa gloire : *Operuit nubes tabernaculum testimonii, et gloria Domini implevit illud*. (Exod., XL, 32.)

Eh! comment le juste jouirait-il avec tranquillité de ces richesses de sanctification qu'il n'est pas assuré d'avoir, lorsqu'il sent en lui-même des misères réelles qui causent ses alarmes et fixent toute son attention? Funeste condition des enfants d'Adam; il n'est point ici-bas de sainteté sans mélange; quelque parfaite qu'elle paraisse, toujours des imperfections en ternissent la pureté. Le juste oublie aisément ses vertus, et ne voit que ses imperfections : imperfections de nature; un fond de concupiscence l'emporte rapidement vers le mal; avec le secours de la grâce il se préserve des grands crimes, mais il ne saurait éviter toutes les petites fautes; nécessairement pécheur, puisqu'il est homme, volontairement coupable, puisqu'il consent. Imperfections de caractère : peut-être a-t-il donné le sien à la piété, au lieu de prendre celui de la piété même et de se réformer sur elle. Imperfections qu'entraîne la fréquentation du monde, le commerce des hommes : il même en se défendant de la corruption des pécheurs, on contracte avec eux je ne sais quoi de contagieux qui peut-être n'est pas criminel, mais qui dispose insensiblement au vice. Imperfections qui ne donnent pas la mort à l'âme, mais qui la jettent dans la langueur, qui ne dépouillent pas de la grâce, mais qui rendent la main qui la versait plus avare, qui n'éteignent pas la charité, mais qui l'affaiblissent, qui peuvent subsister avec les vertus, mais qui les obscurcissent et en diminuent le goût et l'attrait. Et c'est ainsi que Dieu, qui veille à la conservation de ses élus, tire leur salut de leur perte, les garantit des artifices de l'amour-propre par la vue de leurs défauts, tempère l'éclat trop brillant de leurs vertus par des taches légères, les sanctifie par les faiblesses mêmes auxquelles il permet qu'ils soient sujets, et éprouve l'homme nouveau qu'il forme en secret, par les restes de l'ancien qu'il n'aneantit qu'insensiblement : *Operuit nubes tabernaculum testimonii, et gloria Domini implevit illud*.

Moment heureux et dont la douceur ne s'effacera jamais, où l'âme passant de la nuit du siècle au grand jour de l'éternité, se voit tout à coup telle qu'elle est, pleine de justice, tabernacle de la Divinité, objet des complaisances du Seigneur, brillante de sa lumière, forte de sa puissance, sage

de sa sagesse, vivante de sa vie, nourrie de sa substance, créature inconnue à elle-même, toute spirituelle, toute céleste, toute divine ! Étonnement de l'âme qui soutient sans crainte l'examen de Dieu, et qui peut sans danger s'admirer et se servir à elle-même de spectacle ! Surprise de l'âme qui ne saurait contempler Dieu sans se retrouver en lui, qui ne saurait se considérer sans retrouver Dieu en elle ; qui voit en Dieu la source et la plénitude de ses mérites ; qui voit en elle un écoulement de la sainteté de Dieu, l'image de ses perfections, sa ressemblance auguste ! Admiration de l'âme qui aperçoit en elle une nouvelle terre et des lieux nouveaux, que le soleil de justice éclaire, que les vertus et la paix habitent, que la grâce a rendus féconds !

N'en doutez pas, mes très-chers frères, Dieu se hâtera de manifester aux bienheureux les trésors de grâce ensevelis depuis si longtemps dans les ténèbres. Trésors abondants ; nous ne connaissons pas, dit saint Augustin, la mesure des grâces que Dieu nous distribue ; ce qui est un mystère pour nous ne l'est plus pour le bienheureux ; il découvre avec complaisance l'assemblage des richesses que Dieu lui a prodiguées. D'une seule vue il voit tout le bien qu'il a fait lui-même ; ses œuvres, ses pensées, ses desirs animés par la charité, tout le bien que les autres lui ont procuré, ces bénédictions sans nombre que lui ont attirées et les prières de l'Eglise auxquelles il a eu part et les vœux des pauvres qu'il a nourris, des prisonniers qu'il a visités, des faibles qu'il a défendus, des affligés qu'il a consolés, des malades qu'il a soulagés : tout le bien auquel il a contribué, tant d'âmes converties par son zèle, tant de désordres abolis par ses discours, tant de scandales confondus par ses exemples, tant d'abus réprimés par son autorité, tant de chutes prévenues par ses aumônes ; ajoutez-y le centuple que Dieu a promis à chacune de ces œuvres, et voilà l'héritage du bienheureux. Cette rosée qui ne distillait que goutte à goutte, forme comme un fleuve de justice. Trésors inestimables, ô prodiges de la grâce ! et le juste les ignorait. Elle a élevé la nature à un degré infiniment supérieur ; elle a, en quelque sorte, divinisé ses œuvres et ses vertus : elle leur a communiqué un caractère de grandeur, une autre vie, un nouvel être dont il n'avait aucune idée ; elle a fixé ce qui s'écoulait ; elle a rendu immuable ce qui n'était que passager ; elle a changé des biens périssables en des biens incorruptibles, des richesses terrestres en des richesses spirituelles ; elle a donné un prix à toutes les actions du juste : ses pratiques les plus communes de piété sont la bonne odeur de Jésus-Christ ; ses prières sont le parfum qui s'exhale devant le trône du Dieu vivant ; ses jeûnes, ses austerités, ses souffrances, ses aumônes, ses sacrifices sont placés sur la table d'or avec l'Agneau sans tache, pour ne faire

ensemble qu'une même victime. Trésors sans mélange : rien d'imparfait n'est admis au royaume des cieux ; la paille a été brûlée, le pur froment est seul conservé dans les greniers du père de famille ; les fragilités, les imperfections du juste ont été consumées ou par la rigueur de sa pénitence, ou par le feu dévorant de la colère de Dieu : ces ombres légères se sont dissipées pour faire place au jour ; l'ouvrage seul de Dieu subsiste.

Concevez si vous le pouvez, mes très-chers frères, les transports, les délices ineffables de cette âme, sûre de son sort éternel, revêtue de la robe nuptiale, parée des ornements les plus précieux, riche de Dieu même ; que sa beauté, que sa splendeur éblouit sans l'enorgueillir, qui jouit d'elle-même et de ses œuvres, qui s'applaudit de sa fécondité, qui ne peut plus distinguer les dons de Dieu de ses propres mérites ; qui est l'abrégé des merveilles de l'adorable Trinité, et le temple où éclatent tout à la fois et la puissance d'un Dieu créateur qui l'a construit, et la miséricorde d'un Dieu rédempteur qui l'a réparé, et la libéralité d'un Dieu sanctificateur qui l'a embelli. Temple auguste dont la consécration s'est faite sur la terre par les différentes onctions du Saint-Esprit, et dont la dédicace se fait au ciel parmi les acclamations des anges. O mon Dieu quelle abondance de richesses rendez-vous invisibles à ceux qui vous craignent ! Votre Providence sur eux est toujours admirable ; en les leur cachant, vous faites leur mérite ; en les leur montrant vous ferez leur félicité. Le bienheureux en jouira encore sans contradiction et sans combats.

On n'est pas saint impunément sur la terre ; se consacrer au Seigneur, c'est se dévouer aux persécutions ; n'en soyez pas scandalisés, mes très-chers frères, Dieu le permet ainsi pour la sanctification de ceux qu'il a prédestinés. En effet, parcourez les annales de l'Eglise ; l'histoire du christianisme est l'histoire des afflictions des élus ; vous les verrez vainqueurs de leurs passions et victimes de celles des autres ; tantôt persécutés par les tyrans, en haine du Dieu qu'ils adoraient ; enfermés dans des cachots ténébreux, chargés de fers, couverts d'outrages et lassant la barbarie des bourreaux sans l'assouvir : tantôt poursuivis par les impies, en haine de leur zèle, attaqués par la calomnie, traînés d'exil en exil, et avec l'innocence la plus pure, portant la honte et les peines dues aux crimes les plus noirs : tantôt décriés par les chrétiens lâches et jaloux, en haine de la simplicité et de l'innocence de leurs mœurs, exposés à leur railleries et à leurs injustices ; confondus avec les hypocrites ; ne passant que pour des hommes bizarres et singuliers, inutiles à la société : tantôt, disons mieux, toujours en butte à la dépravation des mœurs ; persécution opiniâtre, et d'autant plus dangereuse, qu'elle n'attaque pas directement le juste, mais son innocence. Quoi ! point de repos pour le

juste! au dehors que de périls, au dedans que de combats! Semblable à la mère d'Esau et de Jacob, il porte en son sein deux nations irréconciliables, la grâce et la concupiscence, toutes deux jalouses d'y établir leur empire. La grâce le pénètre de sa lumière; la concupiscence l'offusque de ses vapeurs malignes; l'esprit le porte en haut, dit saint Augustin; le poids de la chair le repousse vers la terre, durant cette guerre immortelle qui faisait gémir l'Apôtre; tourmenté, divisé d'avec lui-même, presque tous ses penchants l'entraînaient vers le vice; il ne s'élevait à la sainteté que par des efforts : *Duae gentes sunt in utero*. (Gen., XXV, 23.)

Entrez dans le lieu de votre repos, vous, Seigneur, et l'arche de votre sanctification. (Psal. CXXXI, 8.) Que votre tabernacle lui serve de pavillon pour la garantir de la pluie, des orages et de la chaleur du jour! Sainte Sion, patrie de l'innocence, séjour de la paix, que tes habitants sont tranquilles! Là, plus de persécuteurs; il est enfin permis aux justes de se montrer sans crainte; les voilà, ceux qui ont passé par de grandes afflictions; les tyrans n'ont eu de puissance que sur leurs corps; leur âme s'est sauvée de leur fureur; elle s'est réfugiée dans le secret de Dieu, le fléau de la persécution n'en approchera plus. Le Seigneur Dieu, dit un prophète (*Osée*, II, 18), a précipité pour jamais la mort; il a brisé l'arc et les flèches dont elle se servait contre ses serviteurs; il a séché les larmes de tous les yeux; il a effacé l'opprobre de son peuple; il a repris le calice d'amertume dont il abreuvait ses élus, il n'en laissera pas tomber sur eux la moindre goutte; le creuset des tribulations, qui a servi à les purifier, est resté sur la terre : ils ne trouvent au ciel que le poids immense de gloire qui répondait à leurs humiliations et à leurs souffrances.

Les parvis sacrés de la maison de Dieu, non plus que le temple de Salomon, ne retentissent pas des clameurs confuses des ouvriers, du bruit des marteaux et des autres instruments; les pierres qui servent à la construction de cet édifice céleste sont apportées de loin toutes taillées, toutes polies, et prêtes à être mises en œuvre. On n'y entend parler ni de violence, dit Isaïe, ni d'anathème, ni d'oppression; les cris et les gémissements n'en troublent point le silence; le salut environne ses murailles, les louanges éclatent à ses portes. Là, plus d'ennemis intérieurs; ils ont tous été anéantis par la dernière victoire du juste. Sa concupiscence est éteinte; ses penchants importuns pour le mal sont détruits; de quel poids il est soulagé! Il ne sent plus d'opposition ni de révolte; un seul principe vit en lui, l'amour de la justice; il n'est plus ce qu'il était par la nature, il n'est que ce qu'il est devenu par la grâce, une créature sublime marquée au grand caractère de l'éternité; il a trouvé l'admirable sanctification de Dieu, ce sabbat éternel où il se rassasie des fruits de sainteté qu'il a été soigneux d'a-

masser pendant sa vie. Il en jouira sans amertume et sans fin.

Je ne vous le dissimulerai pas, mes très-chers frères, l'exercice des vertus est pénible; l'unction céleste de la grâce qui soumet et qui immole adoucit et n'empêche pas le sentiment douloureux de la nature qui gémit sous les coups qui la perfectionnent. L'idée de mérite réveille l'idée de privation et de sacrifice. En effet, la pratique des vertus ne rend-elle pas sur la terre le juste heureux tout ensemble et malheureux? L'humilité l'élève, et elle ne l'occupe que de sa misère et de son néant. La pénitence le purifie, et elle le détache avec effort de ce qui lui était cher; la force le fait régner sur lui-même, et elle lui impose un joug d'assujettissement et de contrainte; la prudence le garantit des embûches dont sa route est semée, et elle le gêne par l'attention fatigante qu'elle l'oblige d'avoir sur ses moindres démarches : le zèle lui fait prendre part aux accroissements du royaume de Jésus-Christ, et il le rend aussi plus sensible aux scandales qui défigurent la face de l'Eglise : la charité lui fait goûter une joie vive à soulager les misères, et elle l'afflige par la vue des misérables; la foi l'éclaire, et elle l'environne de ténèbres; l'espérance le console des maux présents par l'attente des biens à venir, et elle l'attriste par l'intervalle qui l'en sépare : l'amour, le divin amour, pourrait seul le satisfaire, et le Dieu que son cœur cherche, semble se dérober à son empressement. Ses inclinations les plus naturelles sont presque toujours réprimées; ses désirs les plus purs ne sont jamais parfaitement remplis; ses prières sont des gémissements; toutes ses actions sont des sacrifices. Je le comprends, Seigneur, vous êtes un Dieu jaloux; vous appréhendez que nous nous attachions trop à vos dons; vous nous les rendez amers, pour nous les rendre plus salutaires.

Dans le ciel, quel changement, dit saint Augustin! Les vertus ne coûtent plus d'efforts; elles ne sont plus des secours, elles sont des récompenses : *In celo, virtutes non sunt laboriosae*. Nous n'aurons besoin ni de justice, il n'y a point d'iniquité; ni d'humilité, il n'y a point d'amour-propre; ni de patience, il n'y a point d'épreuves; ni de zèle, tout y est saint; ni de tempérance, il n'y a point de cupidité; ni de force, il n'y a point d'obstacle; ni de prudence, il n'y a point de piège; ni de vigilance, il n'y a point d'ennemis; ni de compassion, il n'y a point de malheureux; ni de prières, il n'y a point de besoin; ni de foi, il n'y a point de voiles; ni d'espérance, il n'y a point de retardement : la seule charité, vertu de la patrie, vertu des citoyens, est agissante; les autres vertus, ces vertus de l'exil, ces vertus des voyageurs, y seront sans exercice. Que dis-je? elles n'y sont pas oisives : Dieu les change en des sources intarissables, d'où découlent des consolations infinies. Puissants attraits de la vertu, nous ne vous connaissons pas; vous ne vous faites sentir à nous que faiblement

et par intervalles ; vous réservez toutes vos douceurs aux bienheureux ! Joie pure, qu'aucune amertume ne corrompt, tous les coups sont portés, tous les sacrifices sont faits ! Eh ! qu'ils sont doux quand ils sont faits ! Les bienheureux n'ont plus qu'à moissonner et à jouir. Joie inaltérable, qui n'est pas troublée par la crainte de pouvoir la perdre ! leurs richesses de sanctification ne sauraient leur être ravies. Ils ont bâti sur la terre ferme ; le souffle des aquilons, les torrents qui tombent du haut des montagnes, ne sauraient ébranler cet édifice. Semblables à cet arbre planté sur les bords d'une eau courante, leurs fruits et leurs feuilles ne les abandonneront jamais ; la matière de leurs sacrifices périra ; le prix et le mérite de leurs sacrifices subsisteront éternellement pour être leur couronne et leur félicité.

Le juste heureux au ciel, parce qu'il se possède lui-même, et qu'en lui il trouve ses œuvres et ses vertus : *Gratiam dabit Dominus* ; vous venez de le voir. Le juste souverainement heureux dans le ciel, parce qu'il possède Dieu, et qu'en Dieu il trouve la gloire et l'abondance : *Gloriam dabit Dominus* : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque immenses, quelque excessifs que soient les bienfaits de Dieu, ils sont cependant bornés, et par là même ils ne suffisent pas pour notre parfait bonheur. Ils n'en sont que les commencements. Dieu seul peut en être le comble. Et pourquoi ? parce que notre véritable félicité consiste dans le repos entier et de notre esprit et de notre cœur. Il faut nécessairement un objet infini pour fixer l'activité de l'un ; il faut un bien souverain pour remplir l'immensité de l'autre, et c'est ce que nous ne pouvons trouver qu'en Dieu ; aussi, ce n'est que par lui que nous serons pleinement satisfaits. Oui, mes très-chers frères, ce Dieu si longtemps caché se manifestera à notre esprit ; mais il se manifestera dans toute sa gloire ; ce Dieu longtemps inaccessible se communiquera à notre cœur, mais il se communiquera avec toute sa plénitude ; la manifestation de Dieu, la communication de Dieu, sont l'essence de la béatitude des saints. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ éclaire les yeux de votre cœur pour vous faire comprendre à quelle espérance vous êtes appelés, et quel est l'héritage qu'il destine à ses élus. Connaissions nos véritables privilèges ; nous sommes faits pour jouir de la vérité, qui est Dieu même ; jugez-en par notre curiosité naturelle, par cette ardeur d'apprendre, par ce désir immodéré de connaître qui ne nous abandonne jamais ; mais cette destination qui fait notre grandeur fait aussi notre tourment. Car enfin, avec ce penchant invincible pour la vérité, nous gémissons dans les ténèbres, des doutes sans nombre arrêtent l'activité de nos recherches, l'erreur nous égare, les vaines illusions nous séduisent, le mensonge nous trompe, les préjugés nous aveuglent, nos sens révoltés arrachent notre esprit à ses

plus sérieuses méditations. Nous sommes faits pour jouir de la vérité ; mais où est-elle ? Elevée au-dessus de nous, nous ne l'atteignons qu'en nous élançant vers elle, et nous l'abandonnons presque aussitôt, ou ramenés vers la terre par l'importunité de nos besoins, ou contraints d'y retomber par le poids de notre propre faiblesse. Etrangers ici-bas, nous n'en pouvons saisir que quelques traits dispersés : au lieu d'un jour universel et plein, nous n'avons que de sombres lueurs qui ne suffisent qu'à nous marquer la route que nous devons tenir : malgré nos recherches les plus opiniâtres, la nature est toujours pour nous un livre fermé ; malgré notre soumission la plus parfaite, la foi est toujours pour nous un abîme incompréhensible. Que dis-je ? Il n'est besoin ni de prodiges, ni de mystères pour humilier notre raison : les moindres objets la confondent et servent de bornes à son ardeur. Nous sommes faits pour jouir de la vérité ; et cependant nous ne marchons qu'à travers les représentations : *Verumtamen in imagine pertransit homo.* (Psal. XXXVIII, 7.) Nous n'apercevons que les figures : la réalité nous échappe. Nous sentons partout la présence de Dieu ; nous ne le voyons nulle part. S'il agit, il cache sa main puissante. S'il parle, c'est dans l'obscurité, comme quand il dictait ses lois à Moïse sur la montagne. S'il se donne à nous, c'est sous des voiles grossiers dont il s'enveloppe. Tout nous annonce sa puissance et sa miséricorde. Tout nous dérobe son essence infinie. Ses ouvrages et ses mystères sont en même temps et des images sensibles qui le peignent, et des nuages impénétrables qui le couvrent.

Au grand jour de la manifestation de Dieu, ténèbres épaisses, vous serez dissipées, figures imparfaites, vous disparaîtrez, vous vous évanouirez, ombres importunes. Le feu de ses clartés divines consumera les voiles sans nombre qui nous empêchent de contempler sa majesté à découvert. Nos yeux épurés seront dignes de le voir. Notre esprit qu'il armera de sa propre lumière, sera capable de soutenir sa splendeur. Notre corps même, devenu agile, incorruptible et spirituel, pour me servir de l'expression de l'Apôtre, partagera les délices de l'esprit, et ne troublera pas ses sublimes contemplations. Dans le ciel, dans ce séjour de la réalité, plus de nuit, plus d'ignorance, plus de doutes, plus de travail, plus de recherche. L'homme et Dieu, l'esprit et la vérité, rien entre eux qui les sépare. L'esprit dans le repos, la vérité dans tout son éclat. L'esprit toujours tourné vers la vérité comme vers son centre. La vérité toujours aussi présente à notre esprit que notre esprit l'est à lui-même.

A la manifestation de Dieu, nous verrons tout dans Dieu ; ils ne seront plus cachés pour nous, ces êtres innombrables qui échappent à nos connaissances par leur éloignement ou par leur petitesse ; les différentes parties qui composent le vaste tout de l'univers, leur structure, leurs rapports, leur harmonie ; ils ne seront plus des énigmes

pour nous ces jeux surprenants, ces secrets profonds de la nature, ces ressorts admirables que la Providence emploie pour la conservation et la propagation de tous les êtres. Ils ne seront plus passés pour nous ces événements reculés, ensevelis dans la nuit des temps; ils seront présents pour nous, les desseins de Dieu que recèlent l'avenir, et qui ne doivent éclore qu'à la suite des siècles. Elles ne seront plus invisibles pour nous ces richesses de la sanctification, cette économie de la grâce, ces opérations intérieures du Saint-Esprit. Ils ne seront plus des mystères pour nous ces liens, puissants qui unissent le monde visible au monde invisible, la matière à l'esprit, la nature à la grâce, le temps à l'éternité, la terre au ciel, les hommes à Dieu. Qu'il est doux d'embrasser ainsi, d'une seule connaissance toutes les merveilles du Tout-Puissant et d'en mesurer l'étendue. Que ces œuvres seront grandes! non de cette grandeur que leur prêtent nos préjugés et nos passions, mais de cette grandeur réelle qu'elles tirent des décrets de Dieu, qui les a disposées avec tant d'ordre et de sagesse.

A la manifestation de Dieu, nous verrons Dieu dans tout. Les images éparses de ses perfections qu'il avait tracées sur ses moindres ouvrages s'offriront à nous. Nous découvrirons son ardeur dans les chérubins, son intelligence dans les esprits célestes, sa lumière dans les prophètes, sa force dans les martyrs, son zèle dans les apôtres, sa science dans les docteurs, sa pureté dans les vierges, sa sainteté dans tous les élus, ses figures dans les patriarches, les ombres du sacrifice de Jésus-Christ dans les cérémonies anciennes, la réalité dans le mystère de nos autels, son sang précieux dans les sacrements, sa vérité dans sa parole, son unité et son infailibilité dans l'Eglise, son sacerdoce dans les prêtres, son autorité dans les rois, sa sagesse dans l'équité des lois humaines, sa fécondité dans la terre, sa justice dans les enfers, sa magnificence au-dessus des cieux. Toutes les créatures réfléchiront les rayons du Soleil de justice; ces ruisseaux jailliront sans cesse vers leur source. Les traits dispersés de sa grandeur viendront se réunir à leur principe. La Divinité sortira, pour ainsi dire, de toutes parts, et l'univers entier se changera tout à coup en un temple qu'elle remplira de son immensité.

A la manifestation de Dieu, nous verrons Dieu en lui-même et tel qu'il est. Les sceaux de la Divinité seront levés. Lumière pure, splendeur des splendeurs, qui formez le jour inaltérable de l'éternité, vous m'éclairerez; essence infinie, je vous verrai du moins, si je ne puis vous comprendre. Gloire du Seigneur, vous m'apparaîtrez et je serai rassasié. Vérité substantielle, vous pénétrerez mon esprit, vous le nourrirez, vous le fortifierez! Justice universelle d'où dérive toute justice, vous serez l'objet éternel de mon admiration! Fleuve de délices, qui réjouissez la cité de Dieu, je m'abreuvai de vos eaux vivifiantes! Esprit sanctificateur, vous me consacrerez tout entier par

une onction de joie! Je vous contemplerai, beauté souveraine, toujours ancienne, puisque vous êtes la même, et que vous ne changez pas; et cependant toujours nouvelle par les différentes impressions que vous produirez sur moi. Adorable Trinité, vous n'exercerez plus ma foi, vous deviendrez un spectacle pour ma raison. Je pourrai dire avec les chœurs des anges: *Saint, Saint, Saint*; humanité sacrée de Jésus-Christ, vous ne vous montrerez plus dans un état d'abaissement et de souffrance, vous paraîtrez encore plus brillante que sur le Thabor. Accourez, filles de Jérusalem, venez considérer ce nouveau Salomon orné du diadème de gloire que son Père lui a préparé avant les siècles; mystères incompréhensibles, vous cesserez; profondeurs impénétrables des desseins de Dieu, nous nous enfoncerons dans vos abîmes; hauteurs inaccessibles de ses richesses, nous nous élèverons jusqu'à vous, nous suivrons l'Agneau partout où il ira.

Oh! si vous le vouliez, Seigneur, vous abrégerez les temps; vous ouvririez les cieux, et les montagnes s'aplaniraient devant vous. Faites seulement luire sur nous quelques rayons anticipés de votre gloire, et toute autre grandeur disparaîtra, toute autre lumière s'obscurcira, toute autre beauté s'éclipsera. La vanité du siècle se dissipera comme un songe, et le monde semblera rentrer dans le néant. Montrez-nous un seul instant votre face adorable et cachez-la aussitôt, et vous n'entendrez ici-bas que des gémissements et des soupirs. Incapables de goûter d'autres consolations que celles de l'espérance, nous ne regarderons la terre que comme un désert affreux, les créatures que comme autant d'obstacles qui nous empêchent d'arriver jusqu'à vous, et la vie présente que comme un passage trop long qui nous prive de votre vue. Eh! que deviendrons-nous alors? Hors de nous-mêmes et tout en Dieu, nous n'aurons d'autre besoin que de le connaître, d'autre occupation que de le contempler, d'autre emploi que de le louer. Que deviendrons-nous alors? Nous l'ignorons, répond saint Jean; nous savons seulement qu'absorbés dans sa lumière, nous le verrons face à face et tel qu'il est, et que cette vue féconde produira en nous sa ressemblance. Régénérés encore une fois, non plus dans son sang, mais dans sa gloire, nous quitterons toutes les dépouilles de la mortalité pour nous revêtir de la justice des saints et de la substance même de Dieu. De clarté en clarté nous serons transformés en Jésus-Christ. La nature nous a déjà préparés à cette transformation divine en nous rendant capables de connaître Dieu. La foi l'a commencée par la révélation de la vérité; la claire vision la perfectionnera par la manifestation de la gloire, et la possession de Dieu l'achèvera par la communication de son abondance. Communication de Dieu.

Ici tout me manque à la fois, et les expressions et les idées. Union ineffable, chastes délices, torrents de la volupté de Dieu, effusions intarissables, transports, ravissements,

ivresse, alliance éternelle, sacrement auguste, noces de l'Agneau, qui pourrait vous décrire? Nos bouches mêmes ne profaneraient-elles pas ces mots sacrés en les prononçant? Et comment célébrerions-nous dignement ces secrets mystérieux qui se passent entre Dieu et l'âme fidèle? Qu'il vous suffise de savoir que leur union est parfaite. Ce n'est plus cette âme languissante dans ses désirs, inconstante dans son ardeur, partagée dans ses inclinations, inquiète dans ses poursuites, intéressée dans ses vues, malheureuse par les retardements; c'est une âme qui n'est que charité, affranchie de tout lien, embrasée d'un amour qui n'est plus libre; une âme qui, emportée par la grandeur et par la vivacité de ses désirs, s'envole au sein de Dieu, s'y repose délicieusement, s'oublie elle-même, et ne s'occupe que de la gloire de son époux. C'est une âme souverainement heureuse et paisible, qui, après les orages de cette vie, s'écrie avec l'épouse du Cantique : Il est à moi, et je n'appréhende pas qu'il m'échappe : *Tenui eum, nec dimittam.* (Cant., III, 4.) Je n'ai pas besoin de vous le nommer : mon assurance, ma joie, et surtout ma tranquillité, vous disent assez que c'est mon bien-aimé. Qu'il m'a coûté de soins et de soupirs ! Je le cherchais à travers les plaines et les montagnes, et il se plaisait à trahir mon ardeur. Je disais à toutes les créatures : Avez-vous vu le désiré de mon cœur ? et insensibles à mon inquiétude, elles s'obstinaient à garder un silence profond. Je ne me lassais pas de courir après lui à l'odeur de ses parfums, et mon attente était toujours trompée. A peine j'ai franchi les barrières du temps qu'il est sorti de son secret, qu'il a paru, qu'il s'est livré à moi sans retour. Je le possède enfin, et avec lui je possède toutes choses. O qu'il me dédommage pleinement des sacrifices que j'ai faits pour l'avoir ! *Tenui eum, nec dimittam.*

A ces transports de joie que l'épouse fait éclater s'unissent les tendres invitations de l'époux. C'est assez éprouver votre constance, il est temps que je vous récompense d'une manière digne de moi. Ne mettez plus de bornes à vos désirs, je n'en mets plus à mes bienfaits ; entrez dans la joie de votre Seigneur : *Intra in gaudium Domini tui.* (Matth., XXV, 21.) Jusqu'ici vous avez été mon sanctuaire ; j'ai versé sur vous mes trésors, mes grâces, mon esprit. Ce n'était là que les prémices de l'immortalité et un léger avant-goût des délices du ciel. Il fallait vous approcher de moi par degrés ; il fallait vous purifier et vous orner avant que de vous prendre pour mon épouse. Aujourd'hui, et pour toujours, je veux devenir votre sanctuaire. Abîmez-vous dans cet océan de lumières, de perfections, de richesses ; puisez-y sans mesure. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis vous appartient ; vous êtes destinée à partager ma propre félicité : *Intra in gaudium Domini tui.* Perdez-vous en moi pour vous retrouver en moi ; toujours rassasiée et toujours avide, souhai-

tez sans inquiétude, jouissez sans dégoût, désirez et possédez, possédez et désirez encore, disparaîssiez tout entière dans la Divinité, et qu'il ne reste de vous que la connaissance et le sentiment de votre bonheur.

Qu'est-ce donc que le juste dans le ciel ? Il a changé de nature ; il porte un nom nouveau qui ne ressemble à aucun autre nom. Qu'est-ce que le juste dans le ciel ? Il n'est pas Dieu, mais il voit Dieu, il est plein de Dieu, il vit de l'essence de Dieu, il fait un même tout avec Dieu.

Cité de Dieu, on m'a raconté de toi des choses ineffables, et mon cœur en a tressailli d'allégresse. Si le récit imparfait de tes merveilles me comble de tant de joie, combien le sentiment en sera-t-il délicieux ? Si l'idée grossière que je m'en forme me ravit et me transporte, quels effets ne produira pas sur moi la réalité ? *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* (Psal. CXXI, 1.) Il est donc vrai que nous irons à la maison du Seigneur. Il est donc vrai que nous ne serons pas toujours errants et étrangers. Nous campons à présent sous des tentes plus simples ou plus magnifiques : voilà l'unique distinction. Qu'importe, ce ne sont après tout que des tentes qu'on dresse le soir et qu'on enlève le matin ; mais nous avons une demeure permanente, et cette demeure c'est la maison du Seigneur, et la maison du Seigneur c'est le Seigneur lui-même : *In domum Domini ibimus.* (Ibid.) Que les enfants du siècle se livrent à la fureur de leurs passions ; laissons aux morts le soin d'ensevelir les morts. Pour nous, enfants de lumière, hommes de désirs, nous demeurerons immobiles sur le seuil de la porte du temple de Jérusalem ; nous gémirons sur la longueur de notre captivité ; nous soupire-ront après la patrie, nos désirs y voleront ; nous y enverrons nos œuvres avant nous ; nous n'aurons de conversation et de commerce que dans le ciel ; notre cœur sera tout entier là où est notre véritable trésor : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem.* (Ibid., 2.) Jérusalem, que je ne puis me lasser de nommer, parce que ton souvenir est toujours présent à mon esprit, et que ton image est imprimée bien avant dans mon âme ; Jérusalem, qui t'élèves comme une ville, ô que tu te formes lentement ! *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas.* (Ibid., 3.) Serons-nous encore longtemps exilés de ton séjour ? Quand est-ce que nous assisterons à tes pompeuses solennités ? Quand est-ce que nous nous réunirons à cette pierre angulaire qui est le fondement, la force, le lien et la beauté de ton édifice ? Quand est-ce que nous nous joindrons de plus près à notre divin chef pour ne vivre que de lui ? *Cujus participatio ejus in idipsum.* (Ibid.) Déjà une foule innombrable de justes, cette portion chérie d'Israël, a été introduite dans ton enceinte ; ils sont délivrés des tentations, des embarras et des misères de cette vie : *Illic enim ascenderunt tribus, tribus Domini, testimonium Israel.* (Ibid., 4.) Que leur sort est désirable ! Nous sommes au vestibule, et ils ont pénétré jusqu'au Saint des saints ; nous

craignons, et ils sont dans l'assurance; nous combattons, et ils triomphent; nous souffrons, et ils sont enivrés d'un torrent de voluptés; nous croyons, et ils voient; nous espérons, et ils possèdent; nous gémissons, et ils louent; nous prions, et ils rendent grâce: *Ad confitendum nomini Domini. (Ibid.)* Voilà la seule ambition qui nous soit permise. Tout ce qui n'est pas la céleste Jérusalem est indigne de nous: ne souhaitons, ne demandons que les biens et la paix qu'elle renferme: *Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem. (Ibid., 6.)* Ne songeons qu'au ciel, ne cherchons que le ciel, n'amassons que pour le ciel, ne

vivons que dans le ciel: *Propter domum Domini Dei nostri, quæsi vi bona tibi. (Ibid., 9.)* Encore quelques instants, et tout ce qui doit finir ne sera plus pour nous; encore quelques efforts, et nous arrivons au terme; encore quelques combats, et nous touchons à la couronne; encore quelques sacrifices, et nous sommes dans cette Jérusalem nouvelle où l'on ne connaît d'autre sacrifice que celui des louanges. Puissions-nous y chanter tous ensemble ce cantique de joie que l'amour rend toujours nouveau. C'est ce que je vous souhaite, etc.

HOMÉLIE SUR L'ENFANT PRODIGE.

Misericordia motus est. (Luc., XV, 20.)

Il fut ému de compassion.

Eh! qui peut, mes très-chers frères, parler aussi dignement de la miséricorde divine que le Sauveur du monde, la miséricorde même? sous quelles images tendres et naïves ne se plaît-il pas à nous la retracer? Tantôt c'est une femme inconsolable de la perte d'une drachme, la dixième partie du trésor qu'elle s'était amassé par ses travaux et par ses veilles. Avec quel empressement, avec quelles inquiétudes elle la cherche! Mais quel est son contentement lorsqu'elle la retrouve; ce jour heureux est pour elle un jour de fête, elle veut que ses parents et ses voisins partagent les transports de sa joie. Tantôt c'est un pasteur affligé: pendant sa courte absence, une de ses brebis s'est séparée du reste du troupeau; elle erre loin de ses yeux, exposée à tous les dangers. Le pasteur alarmé abandonne aussitôt ses autres ouailles; il traverse les plaines et les montagnes, il l'appelle par ses cris; les longueurs, les difficultés du chemin le lassent plutôt qu'elles ne le rebutent; il l'aperçoit enfin; cette vue ranime ses forces, il se hâte, il l'atteint, la saisit, la charge sur ses épaules, et d'un air triomphant il rapporte sa conquête dans le berceau; ce n'est pas un fardeau pour lui, c'est un trophée qu'il étale à tous les regards; et comme si ces différentes figures nous représentaient trop imparfaitement l'étendue de la miséricorde divine, Jésus-Christ renchérit; et autant que la faiblesse des images peut le permettre, il nous la montre tout entière dans la parabole touchante de l'enfant prodigue, à laquelle nous nous attacherons uniquement. Il nous y peint, avec les couleurs les plus vives, l'ingratitude du fils, pour nous faire mieux sentir l'excès de la tendresse du père.

Si dans la parabole le père et le fils n'ont point de nom particulier qui les désigne, dans l'intention de Jésus-Christ ils en ont un qui leur est propre, et que nous allons leur don-

ner. Ce père outragé, toujours également compatissant et généreux, nous le nommerons la Miséricorde, Dieu; ce fils d'abord rebelle, ensuite misérable, nous l'appellerons le Pécheur, vous. A la faveur de ces dénominations, l'application de la parabole sera toute faite; la figure cédera la place à la réalité. Sous le voile des égarements de l'enfant prodigue, nous déplorerons les crimes et les malheurs du pécheur obstiné qui s'éloigne de son Dieu: ce sera le sujet du premier point de cette homélie. Sous le symbole du retour de l'enfant prodigue à la maison paternelle, nous admirerons le pouvoir de la pénitence, et surtout les merveilles et les richesses de la miséricorde divine: ce sera le sujet de la seconde partie. Nous joindrons alors nos voix aux acclamations des anges, pour célébrer le triomphe de la grâce, victorieuse de la mort et du péché.

Implorons le secours de l'Esprit-Saint, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour ne pas nous écarter de l'esprit de notre parabole et de l'intention de Jésus-Christ, ne nous arrêtons pas, mes très-chers frères, à ces péchés de fragilité qui sont plus les effets de notre faiblesse que de notre malice, et qui naissent plutôt des occasions imprévues qui se présentent que d'une volonté fixe et déterminée au mal. Quelques énormes que soient ces péchés, ils sont cependant plus excusables et moins odieux. Mais considérons le péché devenu par la force de l'habitude, penchant, fureur, presque nécessité; et frappés de ces noirceurs et de leurs suites déplorables, nous ne craindrons pas de le définir, l'abomination de la désolation: *Abominatio desolationis. (Dan., IX, 27.)* Abomination par rapport à Dieu qu'il attaque; désolation par rapport au pécheur qui le commet, deux vérités que le récit des égarements et des malheurs de l'enfant prodigue va justifier.

Au reste, mes très-chers frères, cette peinture effrayante du péché que nous allons

vous exposer n'est pas le fruit de notre imagination, Jésus-Christ a pris soin de nous la tracer lui-même ; il l'a mise en action pour la rendre plus instructive et plus intéressante. Observons avec ordre les différents traits que nous offre ce triste tableau ; ils sont tellement disposés entre eux que nous ne saurions les déranger seulement, sans nuire à l'effet général qu'il doit produire.

Et d'abord, préférence honteuse que le pécheur donne aux créatures sur Dieu même ; premier degré de l'abomination du péché. Un homme avait deux fils ; le plus jeune des deux lui dit : Mon père, donnez-moi la portion de votre héritage qui doit me revenir : *Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.* (Luc., XV, 12.) Le seul nom de père que ce fils ingrat ose mettre à la tête de sa rébellion, ce nom sacré qui ne devrait précéder que la prière et l'action de grâces, ne suffisait-il pas pour le confondre ? Ne lui rappelait-il pas tous les dons qu'il en avait reçus ? Le jour qu'il tenait de lui, tant de complaisances, tant d'alarmes, tant d'attentions, tant de largesses, enfin tous les trésors de la tendresse paternelle ne semblaient-ils pas être des liens assez forts pour le fixer dans le devoir ? Et cependant loin que la présence d'un père si tendre et si généreux fasse sa joie, elle l'importune, ses avis l'aigrissent, ses complaisances le fatiguent ; de la bonté même de son père il se fait comme un droit de l'offenser avec plus d'assurance. Ah ! ce père affligé pouvait-il s'attendre à cette perfidie ? Si ses serviteurs, si ses mercenaires, qui n'étaient attachés à son service que par l'espoir du salaire ou par la crainte des châtimens, s'étaient soulevés contre ses ordres, il en aurait été moins surpris ; il n'était à leur égard qu'un maître exact et sévère ; mais qu'un fils se porte à cette extrémité, c'est ce qui met le comble à sa douleur.

A ces traits, pécheurs qui m'écoutez, vous reconnaissez-vous ? Reconnaissez-vous votre Dieu ? Sous quelque rapport que vous le considériez, n'est-il pas votre père ? Dans l'ordre de la nature il vous a tirés du néant, il vous soutient, il vous anime, il fait lever son soleil sur votre tête, il commande aux nuages de répandre la pluie, il donne à la terre sa fécondité ; sa providence vigilante pourvoit abondamment à vos besoins ; dans l'ordre de la grâce il vous a rachetés, il vous a régénérés, il vous arme de sa grâce, il vous nourrit de sa parole et de tout lui-même ; dans l'ordre de la gloire il vous destine son propre bonheur. Créature, enfant, héritier de Dieu, qu'êtes-vous que vous ne soyez par lui ? qu'avez-vous que vous n'ayez reçu de lui ? qu'espérez-vous que vous n'attendiez de lui ? qu'ont opéré sur vous de si rares bienfaits ? Soit inconstance, soit dégoût, vous vous êtes lassés des douceurs attachées à son service, ses faveurs vous sont devenues à charge : dans le sein même de sa miséricorde dont vous ressentiez les effets, vous avez conspiré contre lui. Pou-

viez-vous blesser plus cruellement sa divine paternité ?

Au lieu que les fidèles réunis lui disent avec effusion de cœur : Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ; ne nous abandonnez point à la tentation, et délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. Prière abrégée, mais prière sublime, qui exprime si bien les divers sentimens des enfans du Père céleste, leur zèle vif pour la gloire de son nom, une ferme attente de l'accomplissement de ses promesses, leur soumission entière aux ordres de sa volonté, une pleine confiance en sa providence bienfaisante, le tribut de leur reconnaissance pour les grâces déjà reçues, un désir ardent d'en obtenir de nouvelles, et leur aversion invincible pour tout ce qui pourrait lui déplaire.

Vous, au contraire, vous lui avez dit, si non par vos paroles, du moins par vos actions, et surtout par vos desirs ; et Dieu les entend, les desirs aussi bien que les paroles : Gardez les trésors de votre grâce ; versez sur vos élus la rosée du ciel, je ne leur envierai pas cette marque de votre prédilection ; je ne vous demande que la graisse de la terre ; que ces biens conformes à mes goûts, à mes inclinations. Vos richesses sont spirituelles, il m'en faut de terrestres ; vos consolations sont intérieures, il m'en faut de sensibles ; vos récompenses sont éloignées, il m'en faut de présentes ; le bonheur du ciel ne saurait être le bonheur de la terre : des richesses, des plaisirs, la liberté, voilà la portion de votre héritage que j'ambitionne et dont je m'empare : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit* ; le dire, ce serait un blasphème ; le faire, n'est-ce pas un attentat ? n'est-ce pas ce que vous faites ?

Au commencement cette perfidie n'est pas déclarée : on pèche d'abord par surprise, ensuite par faiblesse ; mais une pudeur naturelle, la honte attachée au péché, la foi toute vive, les principes récents d'une éducation chrétienne, les terreurs du Seigneur qui se joignent aux cris de la conscience, si tendre encore et si délicate, nous ramènent aussitôt au devoir. Cependant ces premiers essais des plaisirs sont une tentation continue à laquelle on succombe. On revient alors à la vertu, mais avec plus d'effort ; on retourne au vice avec plus de facilité ; on tombe et l'on se relève ; on tombe de nouveau, et l'on se relève encore ; on retombe et l'on ne se relève plus. Pendant le cours de ces épreuves redoublées, on perd insensiblement le goût du don de Dieu : la crainte de ses jugemens redoutables s'affaiblit de jour en jour, les lumières de la foi s'obscurcissent ; on se dit en secret : J'ai péché, et quel mal m'en est-il arrivé ? Cette réflexion termine toutes les perplexités, elle dissipe les doutes, elle inspire l'audace. Bientôt éclatent dans l'âme ces cris de sédition : *Brisons ces liens importuns, écartons loin de*

nous ce joug incommode. Pourquoi nous contraindre ? Pourquoi nous tourmenter ? Abandonnons toute la religion. Ce que nous en transgressons nous attire déjà la colère du Seigneur ; ce que nous en pratiquons ne nous justifie pas, et ne sert d'ailleurs qu'à nous gêner et qu'à nous jeter dans le trouble : criminels en partie, soyons-le tout à fait ; si nous ne pouvons être justes, tâchons de devenir tranquilles : cessons d'être nos propres ennemis, et il n'y aura plus de guerre : osons, et nous jouirons de cette paix et de cette impunité après lesquels nous soupirons : *Disrumpamus vincula, projiciamus a nobis jugum.* (Psal. II, 3.) Abandon de Dieu de la part du pécheur ; second degré de l'abomination du péché.

L'enfant prodigue part, il fuit ces lieux qui l'accusent, l'exemple des serviteurs fidèles qui le condamne, les remords de sa conscience qui le troublent, la présence de son père qui le confond, il se fuit lui-même, il fuit toute voie au retour : *Profectus est.* (Luc., XV, 13.) A ce départ quel deuil ! quelle consternation dans la maison paternelle ! En vain ce père inconsolable se plongera dans la douleur la plus profonde, son fils n'en sera pas touché ; en vain il l'appellera par ses cris, sa voix impuissante n'arrivera pas jusqu'aux oreilles de cet enfant dénaturé ; en vain il versera des torrents de larmes ; son fils n'en sera plus le témoin. Quoi donc ! parce que le fils est ingrat, faut-il que son père soit malheureux ? Parce qu'il plaît à cet enfant de renoncer aux privilèges de sa naissance, faut-il que son père soit frustré des droits qu'il avait sur lui, qu'il soit privé des consolations et des secours qu'il en attendait ?

N'était-ce pas assez pour le pécheur d'avoir offensé son Dieu, devait-il encore s'en séparer ? Que ne donnait-il à la grâce le temps d'agir, elle aurait trouvé quelque moment favorable pour le faire rentrer en lui-même, et c'est à la poursuite de la grâce qu'il veut se dérober ; il craint plus la bonté de Dieu que sa colère ; et pour se rendre inaccessible aux traits de la divine miséricorde, il s'enfonce dans cette région éloignée où le nom de Dieu n'est pas connu, où la piété est tournée en dérision, où l'on prodigue un encens sacrilège à des divinités étrangères, où l'on parle une langue profane, où règnent avec empire la volupté, les plaisirs, le luxe, la licence des mœurs ; région ténébreuse que le jour de la vérité n'éclaira jamais, et qu'abhorre la vertu. Où est situé ce pays étrange ? Si vous ne considérez que la distance des lieux, il est voisin de la maison du père de famille, du royaume des cieux ; si vous examinez les mœurs et le caractère des habitants qui le peuplent, qu'il en est éloigné ! Il a pour bornes l'enfer.

Chaste épouse de Jésus-Christ, Eglise, mère trop malheureuse de ce fils rebelle que vous aviez enfanté par le baptême, livrez-vous à présent à l'excès de votre douleur ; il est mort pour vous ; vous ne le verrez plus : ce n'est plus pour lui que vos temples

sont ouverts, que sont dressés les tribunaux de la pénitence, que les ministres évangéliques rompent la parole divine, que s'approche la pâque des chrétiens : il méprise vos solennités, vos temples, vos instructions, vos sacrements, vos mystères. Vous aurez beau l'inviter, le presser, il est sourd à vos prières ; vous vous armeriez même inutilement de vos foudres spirituelles pour l'intimider, il a prévenu vos menaces, il s'est excommunié lui-même volontairement ; et ce ne sont pas là tous vos malheurs, il vous en prépare de plus grands encore. Abus des dons de Dieu tournés contre Dieu même ; troisième et dernier degré de l'abomination du péché : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* (Ibid.)

Ainsi la malice du pécheur va toujours croissant, non content d'avoir renoncé à l'amitié de son père, de son Dieu, et de s'être éloigné de lui, il finit par lever l'étendard de la révolte. Ce n'est plus simplement un pécheur, c'est la contagion même : ses goûts sont des passions, ses passions sont des fureurs ; ses regards sont des flèches, ses paroles sont un poison, ses scandales sont la mort. Il corrompt les cœurs ; il blesse profondément les âmes ; il attaque tout à la fois les mœurs, la religion, Dieu même : ce qu'il ne peut persuader, il le commande : ce qu'il ne peut conquérir, il l'achète : ce qu'il ne peut prouver, il l'inspire par son audace.... esprit, talent, beauté, industrie, ministère sacré, autorité, honneurs, emplois, richesses, tout lui sert d'instrument pour se faire ou des victimes ou des complices ou des prosélytes. Je vois ces dons si saints, si purs au sortir du trésor de la miséricorde d'où le Seigneur les avait tirés pour lui en faire part, contraints de remonter dans les vases de sa colère, profanés, souillés, chargés de crimes et d'abominations, et demandant vengeance contre tant d'indignités : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* Tant d'attentats demeureront-ils impunis ? Non sans doute, et le châtement n'en est pas différé ; car à ces trois degrés d'abomination du péché par rapport à Dieu, répondent directement trois degrés de désolation par rapport au pécheur.

Et premièrement, l'enfant prodigue demande à son père la portion de son héritage qui doit un jour lui revenir : *Pater, da mihi portionem substantiæ* (Luc., XV, 12) ; voilà l'abomination. Une grande famine afflige le pays nouveau qu'il habite, et il commence à tomber en nécessité : *Ipse capit egere* (Ibid., 14) ; voilà la désolation. Il cherche l'abondance, il trouve l'indigence : misère du pécheur. L'enfant prodigue, pour fuir la contrainte, quitte la maison de son père, il va dans une région éloignée : *Profectus est in regionem longinquam* (Ibid., 13) ; voilà l'abomination. Il est forcé de servir un maître étranger : *Adhasit uni civium regionis illius* (Ibid., 15) ; voilà la désolation. Il cherche la liberté, il trouve la servitude : esclavage du pécheur. L'enfant prodigue dissipe tout son bien en excès et en débauches, il s'applaudit de sa rébellion : *Dissipavit substantiam suam ;*

voilà l'abomination. Il est commis à la garde des animaux les plus immondes : *Misit illum in villam suam ut pasceret porcos* (*Ibid.*) ; voilà la désolation. Il cherche la gloire, il trouve l'infamie : dégradation du pécheur, misère du pécheur. Ici commencent les lamentations. Comment cet or si pur s'est-il obscurci ? Comment cette âme enrichie des dons de Dieu, décorée de tant de vertus, brillante de tant d'éclat, a-t-elle été dépouillée de ses ornements et de tout ce qu'elle avait de beau ? Ce champ si fécond, toujours arrosé par des eaux vives, n'est plus qu'une terre déserte, frappée de stérilité et de malediction. Qui a opéré un pareil changement ? Le péché. Seigneur, disait le Prophète, qu'est-ce que mon âme sans vous ? une terre sans eau : *Anima mea sicut terra sine aqua tibi*. (*Psal. CXLII, 6.*) O mon Dieu ! disait saint Augustin, que me suis-je à moi-même sans votre grâce ? une région de pauvreté : *Regio egestatis*. Où Dieu n'est pas, quel vide immense ; où la grâce manque, quelle stérilité ; où le péché domine, quelle désolation ! L'ennemi porte le ravage au dehors, il change les plaisirs du pécheur en amertumes, ses joies en chagrins ; il lui ravit ses domaines, ses trésors. ses maisons, ses honneurs ; il ne l'abandonnera pas qu'il ne l'ait poussé jusqu'à la pauvreté la plus extrême et la plus flétrissante. L'ouvrage n'est pas long ; deux ou trois années de luxe, de plaisirs, de passions, d'abandon entier de soi-même dévorent la fortune la plus opulente ; elles engloutissent les ressources et les espérances de tout un avenir. Après un court sommeil, qu'ont égayé des songes agréables, tous les pécheurs en s'éveillant peuvent dire avec les Israélites : *La joie de notre cœur est éteinte, nos concerts ont fait place aux gémissements, la couronne de fleurs est tombée de notre tête, notre héritage est passé à ceux d'un autre pays, des étrangers occupent nos maisons et nos châteaux. Malheur à nous, parce que nous avons péché !* Et les enfants de leurs enfants, assis sur des ruines, répéteront de siècle en siècle : *Nos pères ont péché, et nous portons la peine de leurs iniquités.*

Esclavage du pécheur : il s'était hâté de secouer le joug honorable de Jésus-Christ ; il avait dit dans son orgueil : Je ne servirai pas, non serviam. (*Jerem., II, 20.*) Il est l'esclave de la mort, elle le tient sous ses lois ; il est l'esclave du démon ; il ne pense, il n'agit que d'après les inspirations de l'esprit tentateur ; il est l'esclave du respect humain, il redoute les railleries et les censures des libertins ; il est l'esclave de l'idole de son cœur, elle exige de lui les plus grands sacrifices ; il est l'esclave des ministres de sa passion, ils lui vendent leurs secours et le secret ; il est l'esclave des grands devant lesquels il rampe, de ses propres serviteurs qui l'aident à porter le poids de sa faiblesse ; il est l'esclave de mille nouveaux besoins auxquels il est assujéti ; il est l'esclave de ce qu'il n'a pas et qu'il désire, de ce qu'il possède et dont il ne peut se détacher. Ah !

dit saint Augustin, l'enfant prodigue dans sa disgrâce n'avait qu'un seul maître : *Adhæsit uni* (*Luc., XV, 15*) ; et le pécheur gémit sous des jougs innombrables. Autant d'hommes, autant de maîtres, et le pécheur est comme enchaîné à l'iniquité ; il peut changer d'objet, il ne change pas d'habitude. L'enfant prodigue sentait l'humiliation de son état, et le pécheur est le plus vil et le plus superbe de tous les esclaves ; il aime sa servitude, il s'en glorifie.

Dégradation du pécheur. Pendant la fougue de la jeunesse, il était un objet de compassion ; on plaignait ses erreurs, on déplorait ses infortunes. A un âge plus avancé, que l'iniquité est consommée, il est un objet de mépris et d'horreur ; ses malheurs ne sont plus regardés que comme la juste punition de la perversité de ses mœurs ; ses discours épouvantent la pudeur, son aspect fait frémir la vertu ; tout commerce avec lui passerait pour crime, son nom même est une injure ; les pères le montrent à leurs enfants comme un monument d'infamie exposé à tous les yeux pour effrayer quiconque serait tenté de l'imiter. Arrêtez, pécheur furieux, et considérez votre opprobre ; vous vous êtes fait plus de mal à vous-même que l'ennemi le plus barbare n'aurait osé vous en souhaiter. Ah ! que vous vous haïriez si vous n'étiez pas vous. Vous avez perdu l'honneur, la probité, vos biens, vos plaisirs, toute ombre de considération personnelle, votre propre estime ; sauvez du moins votre âme de ce naufrage universel, c'est le seul bien qui vous reste et qui vous reste pour toujours : mettez-vous le comble à tous vos maux par la réprobation éternelle ? Après avoir vécu pauvre, esclave, diffamé, odieux aux autres, insupportable à vous-même, voulez-vous mourir impénitent, et passer ainsi d'enfer en enfer ? Ah ! plutôt ouvrez votre cœur au repentir et même à l'espérance ; tout indigne que vous êtes de la bonté de Dieu, il nous commande de vous annoncer de sa part *des pensées de paix*.

Seigneur, n'ai-je pas profané mon ministère en racontant, quoique succintement, toutes ces horreurs ? Purifiez mes lèvres avec un charbon ardent, comme vous purifiâtes celles du prophète Isaïe, afin que je puisse célébrer dignement les prodiges de votre miséricorde ; le retour de l'enfant prodigue à la maison paternelle va nous les manifester. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Miséricorde de mon Dieu, vous méditez un grand ouvrage, un ouvrage digne de vous et que vous seul pouvez exécuter, la conversion du pécheur. Déjà vous avez envoyé du haut du ciel votre grâce pour vous préparer les voies. Vous la suivrez bientôt, et nous admirerons vos démarches incompréhensibles.

Que les opérations de la grâce sont surprenantes ! Ce prodigue, dont nous déplorions il n'y a qu'un moment les égarements

et les malheurs, dit saint Chrysostome, devient notre règle et l'objet de notre émulation. Etudions sa conduite : ses moindres actions, toutes ses paroles sont autant d'instructions pour nous ; le prodigue rentre enfin en lui-même : *In se autem reversus.* (Luc., XV, 17.) Jusque-là il n'avait que le sentiment, et tout au plus qu'une connaissance superficielle des maux qu'il endurait, il les souffrait impatiemment et ne songeait pas à s'en délivrer. Des réflexions approfondies sur son état présent pouvaient seules lui inspirer le désir et le courage de retourner à la maison paternelle. Le pécheur ne s'était éloigné de Dieu, dit saint Ambroise, que parce qu'il s'était éloigné de lui-même. Le premier effet de la grâce est de le ramener à lui-même, pour le ramener ensuite à Dieu. Dans le fort de sa dissipation, il se sent entraîner par une vertu secrète dans l'abîme de sa conscience ; il y descend avec effroi, la grâce fait briller tout d'un coup sa lumière au milieu des ténèbres qui le couvrent. A cette clarté subite qu'aperçoit-il ? Au dedans de lui, que de crimes, que de monstres paraissent ! autour de lui sont la misère, les chaînes, des ruines ; au-dessus de sa tête est la justice divine armée de la foudre ; sous ses pieds est l'enfer entr'ouvert, et tout prêt à l'engloutir. A la vue de ces objets effrayants la foi s'alarme, la conscience tonne, le pécheur frémit. O combien il déteste ses péchés ! combien il se hait lui-même ! *In se autem reversus.*

C'est alors qu'il compare la destinée florissante des serviteurs fidèles avec sa situation déplorable ; la félicité dont il avait joui durant les jours de son innocence, avec cette longue suite de malheurs qui ont fondu sur lui depuis sa désertion. Accablé de regrets, il s'écrie en soupirant : Qu'ai-je quitté et qu'ai-je trouvé ? O maison paternelle ! maison d'abondance, de paix et de liberté, quand est-ce que je te reverrai ? Loin de toi, esclave malheureux, tourmenté par le souvenir de mes péchés, dévoré de remords, couvert d'opprobre, je languis, je me traîne, je me meurs : *Hic fame pereo.* (Ibid.) Ah ! je me lèverai : *Surgam.* (Ibid., 18.) Voilà le langage de la pénitence ; voilà la première expression du cœur nouveau que la grâce vient de créer en lui. Je me lèverai, je tromperai la vigilance du maître impitoyable qui me tyrannise, je sortirai de cette terre étrangère que désole la famine et la mort : *Surgam.* Je me lèverai, malgré les railleries des libertins, malgré la révolte de mes sens, malgré les répugnances de la nature, malgré l'ascendant de mes passions : *Surgam.* Je me lèverai, quoi qu'il m'en coûte ; et que m'en coûtera-t-il ? Qu'ai-je encore à sacrifier ? Hélas ! j'ai tout donné au monde, où le péché m'a tout ravi ; je ne puis offrir que mes larmes, mes regrets et l'aveu de mes crimes. N'importe, plein de confiance, je me lèverai et j'irai : *Surgam et ibo.* (Ibid.) Mais où ira ce fils infortuné, ce pécheur affligé. Lui reste-t-il quelque asile ? Où ira-t-il ?

Pouvez-vous le demander ? Il ira vers son

père : *Ibo ad patrem.* (Ibid.) Quoi ! vers ce Dieu qu'il a outragé avec tant d'audace ? Qu'il ne s'y trompe pas : non il n'est plus son père, c'est un Dieu vengeur ; qu'il redoute plutôt son indignation..... Il ne craint que son inimitié et son absence, il ne craint que de ne pas assez l'aimer. Mais comment pourra-t-il le fléchir ?..... Que vous connaissez peu la puissance de l'amour divin qui l'enflamme ! Cet amour est plus fort que les habitudes les plus invétérées, il en brise toutes les chaînes ; il est plus fort que le respect humain, il le brave ; il est plus fort que la mort, il en triomphe ; il est plus fort que la justice de Dieu, il la désarme ; il est plus fort que le souverain juge, il en fait un père : *Ibo ad patrem.*

Ainsi la grâce prévenante remplit l'office de précurseur de la miséricorde, elle fait naître les regrets, le repentir, l'amour ; mais regrets profonds qui seront le deuil de toute la vie ; mais repentir sincère ; mais repentir immortel qui doit survivre au pardon même accordé ; mais amour généreux ; mais amour ardent, source de la justification. Que si Dieu daigne être quelquefois satisfait d'un amour qui tient autant de la crainte d'un esclave et d'un mercenaire que de la tendresse d'un enfant, d'un commencement d'amour fortifié par la vertu du sacrement de pénitence, c'est un prodige de sa miséricorde que nous devrions ignorer. Ici, mes très-chers frères, la grâce, si longtemps cachée, travaille à découvrir ; ce ne sont plus des sentiments secrets de componction ; ce ne sont plus des projets vagues de retour, c'est une action visible et rapide. A l'exemple de l'enfant prodigue, le pécheur ne dit plus : Je me lèverai, je partirai, j'irai ; il s'est levé, il est parti, il s'avance. Le signal est donné, il est temps que la miséricorde paraisse ; elle seule peut achever ce que la grâce a si heureusement commencé.

A peine l'enfant prodigue se montre-t-il dans l'éloignement, que son père l'aperçoit : *Cum autem adhuc longe esset, vidit illum pater illius.* (Ibid., 20.) Il ne fallait pas moins que les yeux d'un père pour le reconnaître de si loin, et dans un état si déplorable ! *Vidit*, il le voit. Que ce premier regard est puissant ! le pardon est déjà dans l'âme du père, la misère lui fait oublier l'ingratitude. A l'aspect de cet objet pitoyable, ses entrailles sont émues de compassion ; la nature, jusqu'alors assoupie, se réveille comme d'un profond sommeil, elle se déclare avec toutes ses flammes, elle emporte le père vers cette partie de lui-même qui vient se joindre à son principe ; il croit acquérir une nouvelle existence.

Tels et incomparablement plus vifs encore sont les mouvements de la miséricorde à la vue du pécheur que ramènent le repentir et l'amour. Ce serait trop peu pour elle de l'attendre, elle va au-devant de lui, *accurrens* (Ibid.) ; elle accourt à lui pour lui épargner la moitié du chemin, pour prévenir cette mauvaise honte qui pourrait l'arrêter dans sa course ; elle accourt

à lui pour ranimer son courage et son ardeur, pour le défendre des enlûches et des ruses de l'ange de ténèbres; elle accourt à lui pour s'assurer et pour jouir plus tôt de sa propre conquête : *accurrens*. Quelle activité, quelle persévérance dans la miséricorde! Poursuivre le pécheur à travers les voies détournées de ses iniquités; supporter avec patience ses irrésolutions et ses lenteurs, l'attirer doucement par sa grâce, le découvrir lorsqu'il revient vers elle, s'attendrir sur ses maux, voler à sa rencontre : *Vidit, misericordia motus est, accurrens*. A voir tant d'empressement, tant d'agitations, tant de constance, ne semble-t-il pas que nous soyons nécessaires au bonheur de Dieu? Non. Mais il est nécessaire à notre félicité. Le salut, la vie, dit le prophète, voilà sa volonté, voilà son désir, voilà sa soif, et, si nous osons le dire, voilà sa passion : *Vita in voluntate ejus*. (Psal. XXIX, 6.) Première démarche de la miséricorde de Dieu, elle prévient le pécheur avec bonté.

Cet enfant malheureux, saisi de crainte et de respect à l'approche de son père, rend un culte religieux à la puissance paternelle qu'il avait méprisée, le voilà prosterné devant l'auteur de ses jours comme devant l'image vénérable du Dieu de la nature. Son père lui tend la main. Ce fils tremblant, éploré, confesse humblement ses crimes à son père qu'il regarde en ce moment comme le Dieu redoutable de la vengeance. Loin de chercher des couleurs favorables pour en diminuer l'horreur, il serait plutôt porté à les exagérer, il sent que cet aveu fait toute sa force. Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : *Pater, peccavi in calum et coram te*. (Luc., XV, 21.) Son père l'embrasse. Le même amour s'explique ici bien différemment, il parle dans le fils, parce que le repentir est toujours éloquent. Il se soulage en s'accusant. Il se tait dans le père, parce que la joie, lorsqu'elle est extrême, ne trouve pas de termes assez forts pour s'exprimer; elle n'a que des transports, elle n'a point de paroles; mais que ce silence plein d'action va droit à l'âme! qu'il est sublime! L'attendrissement du père augmente la douleur du fils, la douleur du fils redouble l'attendrissement du père; les larmes du père et du fils se mêlent et se confondent. Que notre prodigue devient grand entre les bras de son père! il y recouvre toute sa dignité.

Répondez à présent, pécheurs endurcis. Qu'a donc de si effrayant la conversion? Eh! je ne vois qu'embrassements, que joie, qu'amour. Au fond ténébreux du tribunal de la réconciliation, vous n'entrevoyez que le ministre chargé par état de faire valoir les droits rigoureux de la justice. Son aspect vous intimide, vous craignez de l'aborder; approchez-en avec confiance, sous cette enveloppe austère est caché le père des miséricordes, invincible et toujours présent. Depuis longtemps il vous appelait : *O vous tous qui gémissiez sous le fardeau de vos iniquités, venez à moi et je vous en déchargerai*. Après de si

tendres invitations vous rejettera-t-il quand vous irez à lui? Il nous reçoit, il nous pardonne, il nous console, il verse de l'huile sur nos plaies, il les guérit, il nous relève. Quand on est aux pieds de Jésus-Christ, ah! l'on est bientôt dans ses bras. Il nous couvre de ses mérites infinis, il mêle son sang avec nos larmes pour leur donner plus de vertus; il nous enfante de nouveau par ses chastes embrassements.

Que les premiers instants de la conversion sont délicieux! Qu'il est doux, après une si longue absence, de revoir sa patrie et surtout la maison paternelle; de passer des agitations du vice au calme de la vertu, de la nuit du mensonge au jour de la vérité! d'être délivré du poids accablant et honteux de ses chaînes, de sortir du tombeau du péché, de se sentir renaître à la vie de la grâce, de respirer en liberté loin de l'empire de ses anciens tyrans, de puiser dans le sein du Sauveur un autre esprit, d'autres penchants, un autre caractère, un nouvel être, la gloire de la fécondité; de ne plus se craindre, de ne plus s'abhorrer; d'être d'accord avec son Dieu, avec soi-même! Pendant ces heureux moments, les passions soumises ne livrent plus de ces assauts qui alarment; la conscience apaisée ne suscite plus de ces remords qui déchirent; tout favorise en paix l'ouvrage de la grâce sanctifiante; tout cède sans efforts à ses opérations secrètes, elle détruit, elle édifie. Des débris de l'homme charnel et terrestre, elle tire cet homme spirituel et céleste que ses hautes destinées appellent à la souveraine félicité. Que si le souvenir de nos péchés nous cause encore des regrets, ces regrets sont les gémissements inénarrables que pousse en nous l'Esprit consolateur. Si nous répandons des larmes, la charité naissante en est la source. Si nous ressentons de la tristesse, que cette tristesse salutaire a de douceurs! S'il nous en coûte des sacrifices, ces sacrifices sont un trésor d'immortalité. Mais ne parlons plus des douleurs de l'enfantement, elles sont oubliées. La joie succède, l'enfant de la grâce est né; que, nourri des bénédictions du ciel, il se fortifie de jour en jour, qu'il parvienne à la plénitude de l'âge de l'homme parfait!

Admirons ici, mes très-chers frères, la conduite surprenante de la miséricorde divine. Quelquefois sévère pour les justes affermis et persévérants, elle semble affecter de semer leurs voies de ronces et d'épines. C'est toujours la miséricorde; mais c'est la miséricorde qui éprouve; c'est la miséricorde jalouse de ses propres dons; on a de la peine à la reconnaître. Tout à coup un plan singulier de sanctification s'exécute. Les cieux deviennent d'airain; la source des consolations paraît tarie; l'innocence a des remords inconnus; la grâce perd son onction surnaturelle; la vertu est dépouillée de son attrait ravissant : elle n'a que des amertumes. Au dedans sont les dégoûts, les perplexités, les terreurs; au dehors sont les ennemis, les tentations, les tempêtes. Que de

flots soulevés à la fois! Dieu voudrait-il donc submerger ses serviteurs fidèles? Non. Il veut exercer leur foi, s'assurer de leur constance, éprouver leur amour, accroître leur mérite. Ces orages n'ont qu'un cours limité. Les desseins de Dieu une fois accomplis, il ramène le calme et il dédommage les justes avec usure de leurs inquiétudes passées.

Mais que cette même miséricorde est indulgente pour les pécheurs nouvellement convertis! Elle sait qu'à peine échappés du naufrage ils ont besoin de repos, de consolation; elle respecte leur douleur. Aussi observez de quels ménagements elle use à leur égard. Elle ne les conduit pas à travers le pays des Philistins, ce peuple inquiet et toujours armé. Ils auraient trop de combats à soutenir: leur faiblesse succomberait peut-être à ces attaques réitérées. Cette précaution ne lui suffit pas. A l'ombre de ses ailes, elle les dérobe au glaive de l'Egyptien qui les poursuit. La mer oppose-t-elle à leur fuite précipitée une barrière insurmontable, la miséricorde leur ouvre un libre passage au milieu de cet abîme immense. Elle ne les fixe pas même au désert. Le souvenir récent des plaisirs et de l'abondance de l'Egypte pourrait les dégoûter de la stérilité de ce séjour triste et sauvage. Elle veut prévenir leurs plaintes et leurs murmures. Elle les transporte en droiture à la terre promise; cette terre de bénédiction, laquelle a pour limites la paix, où coulent des ruisseaux de lait et de miel; où les arbres, couverts de feuilles en toutes les saisons, sont perpétuellement chargés de fleurs et de fruits. C'est là qu'elle leur dit avec assurance: Prenez, essayez, goûtez, sentez combien le Seigneur est doux; éprouvez combien son joug est léger. Et ils se répondent à eux-mêmes: O que le Seigneur est doux! ô que son joug est léger! Et ils redisent à tout l'univers: Oui, oui, le Seigneur est doux; oui, son joug est léger. Quand ils auront repris leurs forces, quand ils se seront revêtus des armes de la justice, que l'ennemi paraisse alors, que les épreuves se multiplient, ils seront en état d'en triompher. Seconde démarche de la miséricorde de Dieu, elle reçoit le pécheur avec amour.

L'enfant prodigue, confus et pénétré des bontés de son père, se voit contraint, en l'abordant, de supprimer une partie du discours qu'il s'était proposé de lui adresser. *Ne me traitez désormais que comme l'un de vos mercenaires*; ces paroles trop dures pourraient offenser la délicatesse du cœur paternel; c'est un secret qu'il garde pour lui-même. A l'avenir, il en fera la règle de toute sa conduite; à présent, il se contente de lui dire: Non, je ne mérite pas que vous m'appeliez votre fils. Son père attendri ne l'écoute pas: il commande à ses serviteurs d'apporter les ornements qui décoraient son fils aux beaux jours de son innocence. Et remarquez qu'il leur commande de les apporter promptement: *Cito proferte.* (Luc., XV, 22.)

Dieu ne nous fait pas acheter ses dons par des longueurs. Son amitié nous vaut tous les biens; la même grâce qui nous justifie, nous enrichit sans mesure. Ah! la miséricorde de Dieu est impatiente; le moindre retardement la blesse. Sa justice est lente à punir: elle avertit, elle menace, elle diffère, elle suspend ses coups, elle ne frappe qu'à l'extrémité. Mais que sa miséricorde est prompt à récompenser! qu'elle est féconde! qu'elle est vive! Comment s'en former une juste idée? Le discours, la pensée, le désir même ne peuvent suivre la rapidité de son action toute-puissante. Nous la décrivons par de longs intervalles; nous ne saurions ni la concevoir, ni moins encore la peindre tout à la fois. Nous sommes obligés de diviser ce qu'elle concentre en un seul point. Un instant est quelquefois le théâtre de ses merveilles innombrables; c'est la parole de la création qui produit les êtres en les nommant.

Que notre insuffisance ne ralentisse pas cependant, mes très-chers frères, l'essor de notre reconnaissance. S'il ne nous est pas permis d'attendre cette étonnante miséricorde, parcourons du moins successivement les prodiges multipliés qu'elle opère tous ensemble en notre faveur. Les vêtements précieux étalés aux regards de l'enfant prodigue sont l'image de la robe nuptiale que le pécheur avait honteusement souillée et perdue; Dieu la lui restitue après l'avoir trempée dans le sang de l'Agneau. Il le revêt de la justice des saints. Ah! la miséricorde de Dieu est compatissante: elle souffre de notre misère, elle s'empresse d'en effacer jusqu'aux plus légères traces, pour s'épargner à elle-même cette vue affligeante. L'anneau mystérieux que le Père de famille remet à son fils est le gage d'une parfaite réconciliation, et le sceau d'un engagement réciproque. Dieu contracte avec le pécheur une seconde, que dis-je, une centième alliance! Il se fie à lui après tant d'infidélités. Ah! la miséricorde de Dieu est trop riche et trop libérale pour être circonspecte ou déliante. Elle ne prend pas ses sûretés avec nous, elle se contente du repentir présent. Si Dieu ne pouvait verser ses faveurs que sur ceux qui lui demeureront toujours fidèles, il y aurait trop peu d'occasions de signaler sa magnificence. Il aime mieux exposer ses trésors à nos outrages, que de ne pas les répandre. Sa science infinie lui montre dans l'avenir l'abus que nous ferons de ses largesses; et cette certitude n'est pas capable d'en arrêter le cours.

Quoi! malgré ses dissipations insensées, l'enfant prodigue recouvre ses premiers droits sur l'héritage de son père? Quel excès de générosité! A cette profusion, qu'on reconnaît bien les faiblesses de la tendresse paternelle! Je ne suis plus surpris que l'enfant toujours soumis en murmure; il voit un frère ingrat enrichi d'une partie de ses propres dépouilles. Le pécheur converti ne rentre-t-il pas en possession du royaume céleste, ne jouit-il pas des privilèges réservés

aux enfants de Dieu? Le juste, à la vérité, n'en est pas jaloux. De quoi se plaindrait-il? *Il est toujours avec son père, et tout ce qui est à son père est à lui.* (Joan., XIV, 20.) La gloire, l'abondance du pécheur ne lui causent aucun dommage; le trésor demeure toujours entier; mais si le serviteur négligent, qui ne paraît qu'à la dernière heure, reçoit le même salaire que le serviteur diligent qui a porté le poids de la chaleur et du jour, ne pourrait-on pas dire : Qu'a donc de plus la vertu constamment fidèle? Ah! la miséricorde de Dieu est toute miséricorde; elle n'a d'autres raisons de ses prodigalités qu'elle-même, elle seule peut les justifier.

L'allégresse du père de famille, l'empressement des serviteurs, les sons harmonieux des instruments divers qui se font entendre au loin, le concours tumultueux des parents et des voisins, annoncent avec éclat le retour de ce prodigue, l'objet de tant de larmes et de tant de désirs. La conversion du pécheur est la joie de l'Eglise et la fête du ciel. Les anges la célèbrent par des cantiques d'action de grâces. Ah! la miséricorde de Dieu est saintement ambitieuse; elle est plus flattée de ses acquisitions nouvelles que de ses anciennes possessions. Le juste était son bien, le pécheur est sa conquête; c'est un enfant longtemps égaré qu'elle retrouve; c'est un esclave chéri qu'elle rachète; c'est un mort qu'elle ressuscite; c'est une proie qu'elle enlève au démon; c'est un instrument qui doit servir à sa gloire; c'est un vase d'ignominie dont elle fait un vase d'honneur; c'est un nouveau sanctuaire qu'elle se prépare; elle se presse de le purifier et de l'embellir pour le rendre plus digne d'elle : le moment est arrivé qu'elle va l'habiter d'une manière miraculeuse.

Le père de famille ordonne les apprêts d'un grand festin. Que la parabole disparaisse tout à fait, quel spectacle nous présente la réalité? Le pécheur réconcilié assis à la table sacrée. Mais où est le père de famille? où est Jésus-Christ? C'est cet Agneau sans tache que l'on vient d'immoler. Son sang nous sert de breuvage, sa chair nous sert d'aliments. Ah! la miséricorde de Dieu est à la fin satisfaite. Elle couronne les présents dont elle a comblé le pécheur par le don ineffable qu'elle lui fait d'elle-même, d'elle-même toute vivante en la personne de Jésus-Christ. De quelle hauteur et sous quelles formes est-elle descendue pour s'unir plus étroitement à nous? De mystère en mystère, de sacre-

ment en sacrement; elle s'est enfin confondue avec le pécheur qu'elle a sanctifié : ils ne font ensemble qu'un même tout. Puisse cette sainte union être éternelle! O banquet! ô amour! Cieux, soyez dans l'étonnement. O terre, tressaillez de joie! Et pour tant de faveurs inouïes nous n'avons qu'un cœur, qu'un seul cœur à donner. Troisième et dernière démarche de la miséricorde de Dieu; elle rétablit le pécheur dans ses anciens droits avec promptitude, avec magnificence.

Que pourrions-nous ajouter, mes très-chers frères, à cette peinture intéressante? Il est inutile que nous vous parlions si vous ne vous êtes déjà parlé à vous-mêmes. L'application vous est si naturelle! Voilà Dieu, comme la mère de Tobie, pour vous découvrir de plus loin. Il s'est placé sur la montagne; c'est le Calvaire, c'est la croix. Comme le père de famille il accourt à vous; c'est sa grâce. Revenez, enfants fugitifs : vous nous avez assez coûté de larmes; soyez à la fin notre consolation. Votre absence cause un deuil universel. Les justes prient, l'Eglise gémit, les anges suspendent leurs acclamations, la nature même paraît attristée de servir si longtemps à vos iniquités. Revenez, tout est prêt pour vous recevoir, et la robe nuptiale, et l'anneau, signe d'une nouvelle alliance; la pâque est annoncée, l'Agneau sans tache est immolé. Les serviteurs, les parents, les voisins du père de famille, vos frères en Jésus-Christ, vont en foule se ranger autour de la table sacrée. Seriez-vous les seuls qui ne paraîtriez pas dans la salle du festin? Pourquoi différer? La miséricorde divine, quoique infinie, peut et doit même se lasser de vos retardements. Après le désespoir, il n'est pas de plus grand crime aux yeux de Dieu que d'abuser de sa patience pour l'offenser avec plus de sécurité. Malheur à quiconque pèche dans l'espérance du pardon! *Maledictus qui peccat in spe!* Ne tardez pas; encore quelques moments, et peut-être que la maison paternelle vous sera fermée pour toujours. Vous frapperez inutilement à la porte; on vous répondra : Je ne vous connais pas : *Nescio vos.* (Matth., XXV, 12.) Hâtez-vous d'y rentrer, aujourd'hui que le Père de famille vous en convie lui-même. Toutes les bénédictions vous y attendent, soit par rapport au temps, soit par rapport à l'éternité. C'est ce que je vous souhaite, mes très-chers frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

EXHORTATIONS.

EXHORTATION I^{re}.

SUR L'AUMÔNE.

Prononcée dans la salle d'audience du grand Châtelet.

*Mementote victorum. (Hebr., XIII, 3.)
Souvenez-vous des prisonniers.*

Que ces assemblées sont belles! qu'elles

sont consolantes, mes très-chers frères. Elles nous retracent une image sensible des beaux jours du christianisme. Ici l'intérêt des pauvres est l'intérêt universel et dominant. Tous les esprits n'ont qu'une même pensée, tous les cœurs n'ont qu'un même sentiment. Ici les guerriers déposent la fierté de leur cou-

rage; ils ne rougissent pas de donner des larmes au malheur de leurs frères. Ici ce sexe naturellement tendre et compatissant trouve des occasions de signaler l'héroïsme de sa charité. Ici les magistrats goûtent la satisfaction de redevenir hommes. Dans l'exercice de leur ministère, ils sont obligés de s'endurcir aux cris des misérables, aux sollicitations de l'amitié, à la séduction de l'éloquence; ils s'élèvent au-dessus des faiblesses humaines, toute leur âme est dans les lois. A ces assemblées de charité, ils sentent avec joie revenir ces vertus plus douces, plus humaines, que la justice inexorable tenait comme enchaînées; ils rendent leurs cœurs à la pente rapide qui les porte vers la miséricorde, montrent qu'ils ne sont insensibles et sévères sur le tribunal que par devoir et par nécessité, et que partout ailleurs ils sont compatissants et généreux par penchant et par vertu. Ici enfin règne parmi les fidèles une sainte émulation; la charité s'enrichit de tant d'aumônes réunies. Elle s'en sert pour opérer ses plus grands prodiges. Ces faibles ruisseaux qui séparés se seraient perdus obscurément et presque sans utilité dans les entrailles de la terre, rendus à un centre commun, forment un fleuve qui porte en tous lieux l'abondance.

Mais, chrétiens auditeurs, la circonstance du lieu où vous êtes exige de votre générosité des largesses extraordinaires. Car enfin ces prisonniers n'ont que trois jours dans l'année où ils puissent vous instruire de leurs malheurs, non par eux-mêmes, ils seraient sûrs de vous émuoir; mais seulement par l'organe d'un prédicateur évangélique. Ces trois jours écoulés, ils seront oubliés, et des prisonniers oubliés sont des malheureux sans ressources et sans espérance.

Aussi, pour mettre à profit un temps si court, la charité se hâte de s'emparer de ce tribunal où se rendent ordinairement les oracles de la justice. Elle y représente l'Eglise lorsqu'elle errait dans le désert et qu'elle campait sous des tentes. Ce tabernacle portatif, cette chaire dressée à la hâte, sont tout l'appareil du ministère qu'elle vient exercer. Vous ne verrez ici ni la pompe auguste des cérémonies, ni des taureaux et des génisses couronnés de guirlandes de fleurs, ni une longue suite de lévites qui environnent l'autel, ni de souverain pontife qui préside à la majesté du sacrifice. Dans le sacrifice que la charité prépare en ce jour, les pauvres quoique absents sont les prêtres, les anges sont les lévites, vos aumônes sont les offrandes qu'ils présentent au Seigneur, et le luxe est l'holocauste qu'on immole et que l'on consume.

Nous ne prétendons pas cependant, mes très-chers frères, renfermer votre charité tout entière dans l'enceinte de ces prisons; nous voulons l'étendre sur tous les misérables qui couvrent la face de la terre. Pleins d'un si grand objet, nous vous exposerons les divers motifs qui doivent vous intéresser

à leur triste destinée et sur lesquels est fondé le précepte de l'aumône; motifs d'humanité et de religion, motifs de reconnaissance et d'intérêt propre. Nous ferons en sorte que les prisonniers n'aient pas à souffrir de cette espèce d'abandon de notre part. Si d'abord nous paraissions nous éloigner d'eux, notre sensibilité nous y ramènera sans cesse. Pourrions-nous les oublier? Ils sont si près de nous. Nous aurons soin de marquer tous nos retours par des traits pathétiques que nous inspirera leur situation déplorable. C'est à vous, mes très-chers frères, à nous justifier auprès d'eux par l'abondance de vos aumônes. Implorons le secours du Saint-Esprit, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Le précepte de l'aumône est également fondé sur la nature et sur la religion. Oui, mes très-chers frères, Dieu a mis au dedans de nous un principe inaltérable d'humanité, qui entre dans la composition de notre être, qui fait partie de nous-mêmes, commun également à tous les hommes, que la haine la plus envenimée ne peut effacer entièrement, qui se réveille à la vue des misérables, qui nous fait souffrir de leurs maux.

On peut les mépriser, on peut les haïr lorsqu'ils sont éloignés; on les plaint nécessairement, on s'attendrit dès qu'ils paraissent. La nature est toute pour les malheureux. C'est une ressource inépuisable que la Providence leur a ménagée. Mais que leur sert cette ressource, si on les évite, si on les fuit?

Dans le monde, dans ce séjour où l'iniérêt est si vif, l'ambition si active, les plaisirs si variés, la mollesse si raffinée, sait-on s'il y a des misérables sur la terre? Veut-on même le savoir? Cette idée laisserait dans l'esprit un souvenir inquiétant et douloureux, répandrait dans l'âme une tristesse importune, empoisonnerait les douceurs des plaisirs. On y écarte avec soin ce qui porte l'image de l'infortune: on n'y veut voir que les heureux. Et que deviendront les pauvres? Les sources les plus abondantes leur sont fermées, Où iront-ils puiser? Ils ne trouvent partout que des yeux qui se détournent, des barrières qui les arrêtent, des mains qui les repoussent. L'indigence est-elle donc un anathème qui efface en eux le caractère d'homme, le titre de chrétien, l'empreinte de la Divinité même? Et pourquoi les exclure ainsi de la société? Pourquoi les banir de leur propre patrie? qu'ont-ils fait? sont-ce des scélérats infâmes? Hélas! peut-être ne sont-ils pauvres que parce qu'ils sont vertueux. Sont-ce des ennemis furieux qui en veulent à vos jours? Ils n'ont contre vous d'autres armes que leurs pleurs: ils songent plus à vous toucher qu'à vous nuire. Sont-ce des exacteurs odieux qui viennent vous dépouiller de vos richesses? Quelque avidité qu'ils montrent, la plus légère aumône les satisfera. Riches voluptueux, assis à ces tables chargées de mets les plus déli-

cats, ces Lazares qui vous importunent de loin par leurs cris ne vous demandent que les miettes qui tombent de vos tables. Sont-ce enfin des monstres exécrables qui fassent horreur à la nature ? Ils sont tout ce qu'il faut pour intéresser des âmes généreuses. Ils sont hommes ; ils vous doivent être chers. Ils sont malheureux ; ils vous doivent être respectables ; ce serait à des malheureux comme eux à les fuir. Mais vous, vous pouvez les secourir, et vous craignez de les voir. Il sera donc vrai que, tandis que vous ne refusez rien à votre vanité, à votre mollesse, il y aura des hommes, vos semblables, qui périront faute de subsistance. Vantez-vous après cela la bonté de votre caractère, la délicatesse de vos sentiments. Quelle bonté, qui ne consiste qu'à éloigner les pauvres, qui craint d'être obligée de les soulager ! Quelle délicatesse, qui serait blessée de la vue des misérables, et qui consent de sang-froid à leur destruction ! Et ne savez-vous pas que la libéralité est l'humanité des grands et des riches ? qu'il n'est point de milieu pour eux, que, s'ils ne sont généreux, ils sont nécessairement barbares, et qu'en certaines extrémités pressantes, ne pas assister ses frères, quand on le peut, c'est les égorger ? Pardonnez-nous ces expressions, elles sont vraies, quoique dures. Nous ne les employons que pour vous rappeler à vous-mêmes et à la générosité de votre caractère ; sûrs que par là nous vous rappellerons bientôt aux pauvres. En effet, réparer les misères, répandre en tous lieux les consolations et les secours, est-il une satisfaction plus noble, un plaisir plus digne d'une âme élevée, un usage plus délicieux des richesses et de l'autorité ? Retranchez de cette grandeur qui nous frappe, retranchez-en la douceur de soulager les misérables, et nous ne devons plus rien trouver en elle qui mérite de nous tenter ; ni cet éclat qui l'environne, il ne sert souvent qu'à mieux éclairer les défauts ; ni cette pompe qui l'entoure, décoration empruntée qui ne rend ni plus grand en effet, ni plus estimable dans le fond ; ni ces flatteurs prodigues d'encens, ils sont vos plus cruels ennemis, ils vous empêchent de vous connaître vous-mêmes ; ni ces respects assidus, sont-ils toujours sincères ? et quand ils le seraient, les hommages des hommes valent-ils leur amitié ? ni ces distinctions honorables, un chrétien doit les mépriser ; ni la puissance de perdre ses ennemis et ses rivaux, c'est le plaisir d'un tyran. De tous les avantages de la grandeur (permettez-nous cet aveu) nous n'envions que le pouvoir de faire des heureux, et nous ne souhaitons aux puissants du siècle que la volonté d'en faire. Négligeriez-vous un privilège si rare et qui vous rendrait, pour ainsi dire, les dieux des autres hommes ?

Nous nous promettrions tout de la sensibilité de votre cœur, si nous pouvions offrir à vos regards l'indigence extrême et réelle, revêtue à peine de quelques lambeaux déchirés et rebutants, accompagnée de toutes ses horreurs et des maux qu'elle traîne à sa

suite. Quel succès n'attendrions-nous pas de notre ministère, s'il nous était permis de produire tout à coup, au milieu de cette assemblée, ces pauvres honteux, obligés dans ce siècle pervers, de cacher leur indigence avec autant de mystère que si elle était un crime ou une infamie ; déshonorés, s'ils sont connus ; périssant s'ils ne le sont pas ; ces tristes héritiers de la pénitence d'Adam, qui portent le poids de la chaleur et du jour, si nécessaires à la société, dont ils sont les fondements, et cependant toujours opprimés, que l'on écrase impitoyablement, et qui ne savent où adresser leurs plaintes ; auxquels on enlève, dans leurs pressantes nécessités, jusqu'à la moindre partie des fruits d'une terre que leurs sueurs et leurs travaux ont rendue féconde : ces spectres errants, ces restes d'hommes qui se traînent avec effort dans les places publiques, et jusqu'aux portes de nos temples pour y faire de leurs corps des spectacles d'effroi tout ensemble et de compassion ; et autour de ces infortunés, leurs familles éplorées formant comme un convoi funèbre, frappant l'air de leurs gémissements et de leurs cris, fondant en larmes, tombant à vos genoux, vous demandant avec instance la vie ou la liberté d'un enfant, d'un père, d'un époux, et leur propre subsistance ? Je vous le demande, chrétiens auditeurs, quel cœur assez dur tiendrait contre cet appareil imprévu ? Au seul aspect de ces extrémités réunies, du comble de la grandeur et du comble de la misère ainsi rapprochés, ne se sentirait-on pas saisi d'une secrète terreur ? Ne se reprocherait-on pas ce luxe outré, ces superfluités ruineuses ; et, suivant l'expression d'un prophète, ne croirait-on pas voir jaillir de ces ornements somptueux le sang de tant de misérables ? Ce moyen infailible de vous émouvoir nous est interdit. Nous nous trouvons forcés de suppléer par la faiblesse d'une peinture que nous adoucissons encore, à la force invincible de la réalité. Mais, quoique éloignés de vos yeux, ces malheureux n'en existent pas moins ; doivent-ils souffrir de l'excès de votre délicatesse ? Jugez du moins, par la répugnance que vous avez à les voir seulement, à quelle extrémité ils sont réduits ? Et soyez assez humains pour soulager des misérables que vous n'auriez pas le courage d'envisager. Mais vous avez beau les fuir, vous ne sauriez les éviter. Leurs masures, leurs chaumières environnent vos palais et vos châteaux.

Que si ce premier motif ne fait aucune impression sur vous, en voici un plus pressant, la religion vient à l'appui de l'humanité et au secours des pauvres. Elle paraît, non en qualité de suppliante, mais avec tous les droits qu'elle a sur vous comme riches, comme chrétiens, comme pécheurs.

Comme riches, elle vous apprend à craindre et à respecter les richesses. Elles sont, en effet, ou les plus grands de tous les maux, ou les plus grands de tous les biens. Quand la cupidité cherche à se les procurer, il n'y a plus de sûreté parmi les hommes ; l'amitié

est indignement trahie; la droiture et la bonne foi disparaissent; le sang coule de toutes parts; les poisons se préparent; la nature devient féroce. Quand l'avarice les entasse et les resserre, l'industrie utile est découragée; les arts nécessaires languissent; les maisons de miséricorde tombent, les pauvres meurent. Quand la volupté ou le luxe les dissipe, les mœurs ne sont plus, le mariage n'est que l'annonce du divorce; les différentes conditions se confondent, le superflu absorbe le nécessaire; une fausse magnificence couvre une misère générale; les grands se ruinent et cessent d'être grands, la nation baisse; on cherche en vain l'ancienne dignité et l'âme des aïeux: on ne trouve dans leurs descendants que leur nom et leurs titres. Mais quand la charité distribue les richesses, elles sont alors la toute-puissance de l'homme, elles créent, pour ainsi dire, un monde nouveau dans l'ordre moral et dans l'ordre physique; elles font circuler en tous lieux l'abondance et la vie; elles sont l'aiguillon et la récompense du travail; elles cherchent le mérite, elles préviennent l'indigence, elles essuient les larmes des malheureux; elles brisent les chaînes des captifs; elles raffermissent la pudeur chancelante; elles font rentrer sans crainte le mariage dans ses légitimes droits; elles peuplent les déserts; elles redonnent la fertilité aux campagnes abandonnées; elles ne rappellent pas du tombeau les Lazares ensevelis depuis quatre jours, mais elles empêchent les Lazares mourants d'y descendre.

Ainsi, le riche miséricordieux n'est pas simplement un homme, c'est la Providence elle-même rendue visible et appliquée d'une manière sensible au bonheur du monde.

Comme chrétiens, vous êtes assujettis avec les autres fidèles aux devoirs du christianisme. Nulle naissance, nul rang ne saurait vous en exempter: vous êtes donc obligés de veiller à la garde de vos sens, de mortifier vos goûts, de tendre à la perfection, d'aspirer sans cesse à la céleste patrie. Et le moyen d'habiter une terre d'illusion et d'enchantement, et de ne pas se laisser surprendre à ses mensonges; de jouir d'une pleine abondance, et de pratiquer le détachement évangélique; de vivre dans le monde, et de ne pas se couvrir de sa poussière: le moyen de soupirer ardemment après la patrie, lorsque l'exil offre tant de charmes et de douceurs? La charité, dit le Saint-Esprit, couvre cette multitude d'imperfections; elle rachète les fautes légères; elle est, dit saint Chrysostome, le supplément des vertus faibles et languissantes.

Comme pécheurs, vous êtes comptables à la justice divine; vous ne sauriez vous acquitter envers elle que par une satisfaction proportionnée à vos offenses. Et quelle pénitence pouvons-nous vous imposer que vous ne rejetiez aussitôt avec quelque apparence spécieuse de raison? La retraite? Vous

nous dites que des engagements sacrés vous attachent au monde, et que vous ne pouvez disparaître. Les jeûnes, les austérités? Vous vous en défendez sur la délicatesse de votre tempérament. Les prières, les méditations? Vous nous répondez que des occupations indispensables, et qui se renouvellent sans cesse, vous empêchent d'y vaquer constamment. Nous ne rejetons ni n'approuvons de pareils prétextes, dont nous ne pouvons connaître la solidité. Il ne nous est pas donné de lire dans les consciences; mais en supposant la réalité de ces motifs, nous nous retranchons toujours sur l'aumône. Cette pénitence essentielle des riches, pénitence d'autant plus efficace que, en consacrant vos richesses à la charité, elle désarme toutes les passions qui s'en aidaient pour parvenir plus sûrement à leurs fins; pénitence d'autant plus méritoire qu'elle est une espèce d'apostolat, et qu'elle vous sert à gagner des âmes à Jésus-Christ.

S'il est une sorte de démon qu'on ne peut chasser que par la prière et par le jeûne, il est aussi une autre sorte de démon qu'on ne peut chasser que par l'aumône. Tels sont ces pécheurs qui, avec des inclinations naturellement tournées vers le bien, sont dans la funeste alternative de la pudeur et de la misère, et qui auraient assez de force pour résister aux charmes du vice, et n'en ont pas assez pour résister aux inconvénients de la pauvreté. Tels sont ces pécheurs qui, avec des principes de droiture et d'équité, se trouvant malheureusement partagés entre une épouse et des enfants qui périssent faute de secours, et uné injustice qui peut contribuer à leur subsistance, sacrifient, quoiqu'à regret, le soin de leur salut aux sentiments de la nature. Tels sont enfin tous les pécheurs qui ne se livrent au crime que contraints, en quelque façon, par la nécessité. Voilà la portion de la vigne du Seigneur qui est échue en partage aux riches, et qu'ils ont à cultiver. Voilà les âmes dont ils doivent être les apôtres. A cet égard, nous reconnaissons tout l'avantage qu'ils ont sur nous; nous pouvons, il est vrai, par nos exhortations aidées de la grâce, produire dans l'âme de ces infortunés quelques mouvements de componction; mais nous ne réparons pas leur misère, et par conséquent nous laissons toujours subsister la tentation. Il n'appartient qu'à l'aumône de lever cet obstacle presque insurmontable, qui s'oppose à leur salut, de nous préparer les voies; nous sommes toujours sûrs de vaincre quand elle nous précède ou qu'elle nous accompagne.

Je suis armé, disait autrefois un grand prince à un souverain pontife, je suis armé du glaive de la puissance temporelle; vous êtes armé du glaive de la puissance spirituelle: donnons-nous la main: joignons ensemble les deux glaives, et les ennemis de l'Eglise seront confondus. Grands du monde, souffrez que nous vous fassions aujourd'hui la même proposition. Nous sommes chargés du ministère de la parole;

vous êtes chargés du ministère de l'aumône : réunissons ces deux ministères, la parole et l'aumône ; et il n'est point d'infortuné, quelque endurci qu'il soit, qui puisse se défendre de nos attaques. Faisons-en l'essai, la circonstance ne peut être plus favorable, nous sommes sur les lieux. Allons ensemble à ces prisons ténébreuses, images, en tout sens, de l'enfer : entrons dans ces cachots affreux, où l'on ne voit qu'exécration, où l'on n'entend que blasphèmes. Forts de votre présence, et la croix à la main, nous élèverons notre voix au milieu de ces imprécations et de ces horreurs, et nous dirons à ces furieux : Malheureux, pourquoi vous défiez-vous de la Providence ? Vous outragez votre Dieu au moment où il vous envoie son ange pour être votre consolateur. A ces mots, vous briserez les chaînes des uns, vous rendrez les autres à leur famille éplorée, vous répandrez sur tous des secours abondants. Témoins alors des prodiges de votre charité, nous ajouterons avec assurance : *Adorez donc le Seigneur qui vient vous visiter dans votre affliction, et ne cessez de le glorifier*, et nous trouverons tous les esprits soumis et tous les cœurs dociles ; et ces lieux de désolation ne retentiront, ainsi que la fournaise de Babylone, que des cantiques du Seigneur. Ne nous séparons pas, il y va du salut de nos frères. Volons à la conquête des âmes. Ne vous laissez point rebuter par l'horreur des habitations. Prisons, eabanes, hôpitaux, qu'importe ! Est-il de demeure si affreuse qui ne devienne aimable, lorsqu'on est assuré d'y trouver Jésus-Christ ? Allons ensemble partout où il y a des misérables qui maudissent la Providence ; nous leur parlerons hardiment de la bonté de Dieu, qui veille à la conservation de tous les hommes ; et ce que nos discours ne feront qu'annoncer, vos libéralités, plus persuasives, le prouveront. Précepte de l'aumône fondé sur l'humanité et la religion. Vous venez de le voir. Voyons à présent le précepte de l'aumône fondé sur notre reconnaissance et sur notre intérêt propre.

SECONDE PARTIE.

Quand nous vous avons dit au commencement de ce discours que l'obligation de l'aumône était fondée sur des motifs de reconnaissance et d'intérêt propre, vous avez cru peut-être que ces expressions paraient plutôt d'un zèle outré que de l'exacte vérité, et que nous songions plus à vous émouvoir qu'à vous instruire. Quelle reconnaissance, nous direz-vous, devons-nous à des hommes obscurs que nous ne connaissons pas, que nous faisons même gloire d'ignorer ? Quelle récompense pouvons-nous attendre de ces rebuts de la terre, importuns aux autres, à charge à eux-mêmes, qui ne vivent qu'à demi et qui ne subsistent que par des secours menés ? Ainsi parlent les passions accoutumées à ne juger que selon le rapport des sens. Mais la religion dissipe ces fausses idées et vous présente un spectacle bien surprenant. Elle nous montre Jésus-Christ dans les pau-

vres, et voilà le motif de reconnaissance qui nous invite à les soulager. Elle renferme les grâces et le ciel même dans les pauvres, et voilà le motif d'intérêt propre qui nous oblige de les secourir.

Faut-il, mes très-chers frères, vous rappeler ici les bienfaits que vous tenez de la libéralité de Jésus-Christ ? Eh ! qui pourrait suffire à ce détail ? Que n'a-t-il pas fait pour vous ? Que ne fait-il pas encore tous les jours ? Que ne fera-t-il pas jusqu'à la consommation des siècles ? Vous êtes ses enfants chéris, les objets de sa prédilection et de ses complaisances, les ouvrages de sa miséricorde. Regardez le ciel, la terre, et surtout le Calvaire et cet autel ; regardez vous vous-mêmes : tout vous parle de son amour. Quelque immenses que soient ses bienfaits, il vous fournit un moyen pour vous acquitter envers lui. De la croix, où il est mort pour vous, il descend dans les pauvres pour y recevoir vos aumônes. Que le nouveau tabernacle qu'il habite, que les apparences grossières dont il se couvre ne le dérobent pas aux yeux de votre foi. C'est sous cette forme d'esclave qu'il a consommé l'ouvrage de notre rédemption. C'est sous ces voiles méprisables qu'il se plaît le plus à se produire. Il grave, il est vrai, sur le front des grands, quelques traits de sa majesté et de sa gloire, pour nous engager à les respecter. Il imprime le sceau de la croix et de ses souffrances, il se peint lui-même tout entier, que dis-je ? il respire, il vit dans les pauvres pour nous porter à les aimer. Que pouvait-il faire de plus en faveur des pauvres ? Et comment, avec des titres si chers et si précieux, vous trouvent-ils insensibles à leurs infortunes ? Votre conduite démentira-t-elle toujours votre foi, et ne serez-vous jamais d'accord avec vous-mêmes ?

Au simple récit de la passion de Jésus-Christ vous vous attendrissez. Les humiliations de ce divin Sauveur, son agonie au jardin des Olives, la flagellation sanglante, la trahison de ses disciples, la fureur de ses ennemis, l'ignominie et les tourments de sa croix vous font verser des torrents de larmes ; l'inhumanité des Juifs qui le traitent avec tant de barbarie soulève toute votre indignation. Hé quoi ! le récit de ses souffrances vous touche, et la réalité ne vous touche pas ! Oui, mes très-chers frères, la passion de Jésus-Christ dure encore sur la terre, il la continue dans les pauvres, il vous en avertit lui-même, et au jour du jugement, il vous le fera connaître d'une manière bien terrible. C'est en eux qu'il souffre, qu'il est captif, qu'il manque de tout. Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Dans cette situation déplorable, il a recours à ses enfants ; il implore leur assistance ; il emploie gémissements, prières, larmes, instances, importunités, et jusqu'à la voix de son sang, et vous osez résister à tant d'attaques répétées ! N'est-ce pas là l'ingratitude la plus monstrueuse et une espèce de déicide ?

Quelle idée me frappe en ce moment ! Vous en serez vous-mêmes frappés : vous

voilà placés entre l'autel et les cachots, entre Jésus-Christ adoré et sur le trône de ses miséricordes, et Jésus-Christ méprisé et souffrant dans ses membres, également voilé dans l'un et dans l'autre sanctuaire, sous des symboles obscurs et mystérieux, également victime dans l'un et l'autre état. Ici, victime de son amour pour nous; là, victime de la dureté des riches. Ecoutez cette voix qui sort du fond de ce tabernacle; c'est la voix de celui qui vous a rachetés, c'est la voix de celui qui jugera les vivants et les morts. Il vous dit : Qu'ai-je affaire des honneurs hypocrites que vous me rendez? Votre feinte humiliation est un outrage et une cruauté. Vous m'avez foulé aux pieds en entrant dans le temple, et vous venez vous prosterner tranquillement devant mes autels. Ne vous ai-je pas dit que j'aimais mieux la miséricorde que le sacrifice? Ames intéressées, il ne vous en coûte rien pour m'adorer; il vous en coûterait pour me secourir. Ne suis-je donc votre Dieu que quand j'ai des grâces à distribuer? Comme Pierre, vous me reconnaissez pour votre Seigneur sur le Thabor, et vous me reniez dans le prétoire. Moins d'abaissement et plus de charité. Honorez-moi de votre substance, de ces richesses qui sont et mon ouvrage et mes bienfaits. Voilà l'offrande, voilà l'encens, voilà l'action de grâce que je vous demande. Acquiescez-vous en partie par vos largesses du sang que j'ai versé pour vous. Nouveaux Josephs, assistez, nourrissez votre Père céleste, et devenez en quelque façon les sauveurs de votre Sauveur même.

Ah! il n'est que trop vrai, la foi s'éteint parmi les chrétiens. Si l'on était fortement persuadé de cette vérité, *Jésus-Christ est dans les pauvres*, avec quelle ardeur ne tâcherait-on pas de les découvrir? Quel empressement, quelle activité dans la recherche! Quelle noblesse, quelle générosité dans les secours! On briguerait l'honneur de les assister, de les servir. On se les arracherait, pour ainsi dire, des mains : les prisons, les hôpitaux, seraient plus fréquentés que les palais des rois; et loin que nous fussions obligés d'employer toutes les ressources de notre ministère pour exciter dans votre âme quelques sentiments de compassion à leur égard, nous ne serions occupés qu'à régler les mouvements de votre zèle, et à prescrire des bornes à vos prodigalités.

Et combien vos charités redoubleraient-elles si vous approfondissiez le mystère des pauvres! Non-seulement Jésus-Christ est caché en eux, mais il leur remet les trésors de ses grâces et le ciel même; et il commande aux grands de la terre de s'adresser à eux, s'ils veulent les obtenir. Peut-on assez déplorer l'aveuglement des puissants du siècle qui méprisent de pareils protecteurs?

Les distributeurs des grâces temporelles sont continuellement assiégés d'une foule d'aspirants qui se succèdent les uns aux autres. On s'efforce, à la faveur de quelque protection puissante, de pénétrer jusqu'au sanctuaire où ces dieux invisibles se retran-

chent contre la multitude. Le moment si désiré de paraître en leur présence est-il venu? on les aborde avec crainte; on prend avec eux le ton de suppliants, bien déterminés d'avance à essuyer leurs hauteurs, leurs dédains, sans se plaindre; on étudie curieusement leur contenance, leur maintien; on tâche de découvrir dans leurs regards quelques présages de sa destinée; on interprète les oracles qu'ils daignent prononcer, par ses inquiétudes ou par ses espérances; et après tant d'humiliations et tant d'intrigues, qu'en emporte-t-on? Quelquefois des refus désolants qui déconcertent; presque toujours des paroles ambiguës qui trompent; souvent des promesses flatteuses qui n'ont pas plus de réalité que les paroles; les plus heureux en enlèvent à la fin quelques biens, quelques honneurs, qui ne les dédommagent jamais des soins et des bassesses qu'ils leur coûtent.

Les pauvres, au contraire, ces distributeurs des grâces spirituelles, vous préviennent eux-mêmes, mes très-chers frères; ils se mettent sur votre passage : ces arbitres de votre éternité ne croient pas s'avilir en rampant à vos pieds. Ils vous pressent, ils vous importunent, ils ignorent le prix des richesses qu'ils dispensent, ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils valent; et cependant, tout abandonnés qu'ils sont, tout méprisables qu'ils paraissent, qu'ils sont grands, qu'ils sont redoutables aux yeux de la foi! Ils ont en leur puissance les malédictions et les bénédictions, la guerre et la paix, la famine et l'abondance, les tempêtes et le calme, la mort et la vie. A leurs prières ou à leurs cris, toujours exaucés, les cieux s'ouvrent ou ils se ferment; la colère du Seigneur s'irrite ou elle s'apaise; les grâces coulent avec profusion ou elles tarissent; ils disposent de tout en souverains pour les autres, ils ne sont pauvres que pour eux-mêmes. Voilà leur endroit faible; vous êtes sûrs de les gagner par là. *Date* (*Luc.*, VI, 38), faites leur part de vos trésors périssables, et en échange vous seront communiqués les dons inestimables de la grâce, les richesses de l'âme : *Et dabitur vobis*. (*Ibid.*) *Date*, répandez; vous n'avez point à craindre l'ingratitude des pauvres; qu'ils se taisent, qu'ils oublient vos largesses : l'aumône n'a pas besoin d'introduit, elle monte toute seule jusqu'au trône du Dieu vivant, assurée d'en rapporter la récompense qui lui est due. *Date*, donnez sans cesse, et ne vous alléguez aucun prétexte pour vous en dispenser. La charité a toujours de quoi donner : au défaut de richesses, elle a du crédit; au défaut du crédit, elle a des secours; au défaut des secours, elle a des consolations; au défaut des consolations, elle a des prières; et, quand tout lui manquerait, elle se livre elle-même. *Date*, faites l'aumône, non par ostentation, non par un simple mouvement de compassion naturelle, mais dans un esprit de pénitence, de sacrifice, de religion. Dieu fait plus d'attention au cœur qu'au don : il ne reçoit rien que des mains

de la charité; il rejette souvent les offrandes fastueuses des grands de la terre, tandis qu'il accepte l'humble denier de la veuve. *Date*, ne vous laissez pas de multiplier vos aumônes, tout vous en fait une loi : votre propre sensibilité les sollicite comme les seuls remèdes qui puissent guérir les blessures profondes que lui fait à chaque instant la vue des misérables; la Providence les réclame comme sa justification; les pauvres les demandent comme des grâces, la religion les exige comme des dettes, Dieu les couronnera comme des vertus : *Et dabitur vobis*. *Date*, soyez prodigues en œuvres de miséricorde, Dieu ne se laissera pas vaincre en libéralité; il y va de sa gloire d'accréditer l'aumône. Que ne lui promet-il pas? Un peu d'eau donné en son nom ne sera pas sans récompense. Et que mériteront donc tant de largesses? *Et dabitur vobis*.

Que de secours, que de facilités pour le salut ! Et se peut-il que des grands se lamentent ? Ah ! lorsque le Sauveur du monde disait qu'il est presque impossible que les riches entrent dans le séjour de la gloire, il ne voulait pas parler des dangers de leur état, il prévoyait la dureté de leurs cœurs. Il en coûte bien plus à ces solitaires fervents, à ces martyrs innocents de la pénitence pour acquérir l'héritage céleste. Pour eux, le royaume des cieux est la terre promise. Ils ne peuvent y parvenir qu'à force de combats et de conquêtes. Il faut qu'ils s'en ouvrent l'entrée par les privations, par les jeûnes, par les austérités. Ils y arrivent exténués, déchirés et sanglants. Pour vous, mes très-chers frères (nous supposons toujours la pratique des devoirs essentiels du christianisme), pour vous, le royaume des cieux est cette perle précieuse dont il est parlé dans l'Evangile. Elle n'est pas proposée comme un prix que l'on destine au courage. Elle est offerte à la générosité. On l'achète. Pouvez-vous faire un meilleur emploi de ces richesses que les vers et la rouille rongent et dévorent, que la vanité prodigue, que la mort vous enlèvera ? Hâtez-vous, les moments favorables pour ce commerce avantageux sont courts; le temps presse; assurez ce trésor fuytif en le remettant aux pauvres. On ne retrouve dans l'éternité que le dépôt qu'on leur a confié.

Les hommes de cupidité, dit le Prophète, joignent maison à maison, ajoutent domaine à domaine, entassent trésor sur trésor; ils se glorifient de leur opulence, elle n'est qu'un beau songe : *Dormierunt somnium suum viri divitiarum*. (Psal. LXXV, 6.) Arrive l'instant du réveil; ils se trouvent les mains vides : *Nihil invenerunt*. L'homme de miséricorde, au contraire, donne, distribue, répand; il semble ne s'être rien réservé : *Dispersit, dedit pauperibus*. (Psal. CXI, 9.) Il meurt; ses aumônes lui sont restituées au centuple dans les tabernacles éternels : *Justitia ejus manet in sæculum sæculi*. (Ibid.)

Rappelez-vous à ce sujet la manne du désert. Tout ce que les Israélites en ramassaient au delà de leurs besoins de chaque jour s'alté-

rait. se consumait; Moïse en fit remplir une urne qu'il plaça dans l'arche du Seigneur, et cette manne si tendre, si délicate, y fut inaltérable. Il en est de même des biens de la terre, tout ce que vous en gardez au delà du nécessaire et des bienséances étroites de votre état se corrompt et vous corrompt vous-mêmes. Cachez ces richesses superflues dans les arches vivantes de Jésus-Christ; elles y deviendront incorruptibles.

A ces différents motifs, qui vous sollicitent si puissamment en faveur des pauvres, ajouterons-nous que vous êtes la cause de leurs malheurs, que Dieu ne les a réduits à cet état déplorable que pour vous ménager plus de moyens de sanctification. Hélas ! s'il n'y avait point de misérables sur la terre, nous désespérions presque de notre salut. Que cette dernière pensée doit faire une vive impression sur des âmes sensibles ! Remarquez toutes ces circonstances. Pour pouvoir sauver les riches et les puissants du siècle, il a fallu qu'un Dieu de miséricorde permit qu'il subsistât dans le sein du christianisme et sous l'empire de sa providence des êtres intelligents, créés à son image, rachetés de son sang, qui n'ont ni retraits où ils puissent se mettre à l'abri des injures des saisons, ni vêtements pour se couvrir, ni aliments pour réparer leurs forces épuisées, ni consolations dans leurs souffrances, ni soulagement dans leurs infirmités. Séparés des morts et des vivants, ne tenant au monde que par le sentiment de leurs maux; abandonnés à la discrétion d'autrui; rebuts de la société qu'on éloigne; exposés à la tentation la plus terrible, qui est l'extrême misère dénuée de tout secours. Toujours aux prises avec la mort ou avec le désespoir; détremant dans leurs larmes un pain qu'ils ne doivent qu'à leur importunité; incertains pour le jour qui suivra : et ces créatures, ce sont des chrétiens, ce sont vos frères. Les livrerez-vous aux horreurs d'une destinée qu'ils ne subissent que pour vous ? Non, sans doute; et je m'en fierais à l'attendrissement dont vous êtes saisis, si la sensibilité était la charité; mais les larmes ne sont pas des secours.

Il me semble en ce moment entendre la voix de Dieu, qui me dit comme autrefois au prophète : Prêtre du Dieu vivant, que voyez-vous ? Seigneur, je vois, et je vois avec consolation, un nombre prodigieux de grands, de riches émus, touchés, pour la première fois, du sort des misérables. Passez à un autre spectacle; percez ces murs, percez ces voûtes. Que voyez-vous ? Une foule d'infortunés, plus malheureux peut-être que coupables. Ah ! j'entends leurs murmures confus, ces plaintes de la misère délaissée, ces gémissements de l'innocence méconnue, ces hurlements du désespoir. Qu'ils sont perçants ! mon âme en est déchirée ! Descendez : que trouvez-vous ? Une clarté funèbre, des tombeaux pour habitation, l'enfer au-dessous; une nourriture qui sert autant à prolonger les tourments que la vie; un peu de paille éparse çà et là,

quelques haillons, des cheveux hérissés, des regards farouches, des voix sépulcrales qui, semblables à la voix de la Pythonisse, s'exhalent en sanglots comme de dessous terre; les contorsions de la rage, des fantômes hideux se débattant dans des chaînes;.... des hommes.... l'effroi des hommes. Suivez ces victimes désolées jusqu'au lieu de leur immolation. Que découvrez-vous? Au milieu d'un peuple immense, la mort, sur un échafaud, armée de tous les instruments de la douleur et de l'infamie. Elle frappe : quelle consternation de toutes parts! quelle terreur! Un seul cri, le cri de l'humanité entière, et point de larmes. Comparez à présent ce que vous avez vu de part et d'autre, et concluez vous-mêmes.... Seigneur, plus je considère attentivement, et plus je trouve que la compensation est exacte. Je vois un protecteur pour chaque opprimé, un riche pour chaque pauvre, un libérateur pour chaque captif; ils sont même presque en présence les uns des autres; il n'y a entre deux qu'un mur et le cœur des riches. Un prodige de votre grâce, ô mon Dieu, et la charité ne fera bientôt plus de ces deux visions qu'une seule vision. Le prodige s'opère; les riches nous abandonnent : ils se précipitent vers les prisons; ils fondent dans les cachots! Il n'y a plus de malheureux; il n'y a plus de débiteurs; il n'y a plus de pauvres. Restent seulement quelques criminels dévoués au glaive de la justice pour l'intérêt général de la société, dont ils ont violé les lois les plus sacrées; mais du moins consolés, mais soulagés, mais disposés à recevoir leurs supplices en esprit de pénitence, et leur mort même en sacrifice d'expiation. Ces monstres vont mourir en chrétiens. C'en est fait, aux approches de la charité tous ces objets lugubres qui affligeaient l'humanité ont disparu, et je ne vois plus que les cieux ouverts, où seront admises ces âmes véritablement divines, puisqu'elles sont miséricordieuses, dignes de régner éternellement avec vous, ô le Rédempteur des captifs! ô le consolateur des affligés! ô le père des pauvres! ô le Dieu des miséricordes! Ainsi soit-il.

EXHORTATION II

FAITE A L'OCCASION D'UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ EN FAVEUR DES ENFANTS TROUVÉS.

Pater meus et mater mea dereliquerunt me. (Psal. XXVI, 10.)

Mon père et ma mère m'ont abandonné

Chrétiens auditeurs, les avez-vous entendus les cris de cette multitude de malheureux abandonnés, presque en naissant, de ceux mêmes qui leur ont donné le jour? Les avez-vous entendus sans émotion? Oserons-nous accuser leurs pères et leurs mères d'inhumanité? Nous ajouterions l'outrage à l'infortune. Plaignons-les plutôt de la nécessité à laquelle l'extrême misère les réduit. Ils obéissent à la voix du sang, lors même qu'ils paraissent la combattre. C'est parce qu'ils aiment leurs enfants qu'ils s'en

privent. Loin que ce renoncement soit barbare, il est intéressant.

Car, en premier lieu, ces parents affligés sacrifient les douceurs de la tendresse paternelle, leur unique consolation dans leur condition déplorable; ils les sacrifient à la vie de leurs enfants, lesquels, faute de secours, périraient misérablement entre leurs bras, parmi les pleurs et les caresses : c'est la nature désolée qui s'immole elle-même à la nature.

En second lieu, ils font, quoique à regret et sans le savoir, un présent inestimable à la patrie, dont ils augmentent les véritables richesses, qui sont les citoyens.

Enfin, ils rendent à votre générosité le témoignage le moins suspect et le plus honorable, puisqu'ils ne craignent pas de vous confier la destinée de ce qu'ils ont de plus cher au monde.

Ne vous attachez donc pas à sonder le mystère de la naissance de ces enfants délaissés; ils existent, vous le savez; il suffit. S'ils sont nés sous les lois sacrées du mariage, et que l'indigence, au désespoir de ne pouvoir plus les conserver, soit contrainte de les porter en foule vers cet asile toujours ouvert, élevé par la piété de nos pères, ils y doivent être recueillis comme un accroissement précieux du trésor public. Si la pudeur abusée par des promesses trompeuses ou la passion trop emportée leur ont donné l'être, le crime et la honte sont pour leurs parents, l'innocence est pour eux, leur existence est pour l'Etat; le soin de leur conservation est pour les riches. Oui, pour vous, chrétiens auditeurs, pour vous-mêmes.

Et cependant, que d'Ismaëls consumés par la faim se traînent languissamment dans le désert, loin des yeux de leurs mères éplorées! Où sont les anges consolateurs qui accourent pour les soulager dans leurs besoins? Que de Moïses flottent dans leurs berceaux sur les eaux du Nil, éloignés de toute assistance! Où sont les filles de Pharaon qui se laissent toucher à leur malheur, et s'emprescent de les enlever aux périls qui les menacent? Hélas! la divine Providence pourvoit abondamment dans nos champs à la nourriture des petits oiseaux; et dans la capitale, cette reine orgueilleuse des cités, les enfants des pauvres qu'on y amène de toutes parts, ces enfants adoptés plus singulièrement par la patrie, notre mère commune, trouvent à peine une demi-subsistance. Encore, pour leur procurer ces légers secours, il faut que le zèle actif et persévérant de leurs protecteurs, aussi compatissants que généreux, arrache à la dureté des uns des dons passagers et toujours insuffisants; il faut que l'on déguise aux autres le bienfait de l'aumône sous l'appât avilissant de l'intérêt (4), et à la honte de notre siècle; cette dernière ressource est la plus assurée, parce que la miséricorde s'affaiblit de jour en jour, et que l'intérêt est immortel.

Ah! chrétiens auditeurs, ne nous tenez plus en suspens sur le sort de ces innocentes victimes! Il n'y a pas à différer, le mal est

(4) La loterie en faveur des Enfants-Trouvés.

pressant, il est extrême. Ou des efforts extraordinaires de charité de votre part, mais des efforts prompts et constants, ou cessons de tendre un piège à la crédulité de ces pères et de ces mères; renvoyons-leur les tristes gages de leur confiance si mal récompensée, et fermons pour toujours les portes de ces asiles, elles seraient les portes de la mort.

Pourriez-vous l'ignorer ! ces faibles enfants, trop nombreux, trop serrés, s'affaiblissent réciproquement, et se détruisent par leur multitude; ils n'ont ni assez d'espace pour respirer un air libre et pur, ni assez d'aliments pour favoriser la nature dans son accroissement insensible, ni assez de force pour parvenir à la plénitude de la vie : ils languissent, ils se consomment, ils s'éteignent.

A cette vue, Rachel remplit les airs de ses gémissements et de ses plaintes; elle est inconsolable de la perte de ses enfants; elle se reproche d'avoir trop compté sur des promesses infidèles. La religion pleure tant de prosélytes ravis à ses espérances; elle se flattait que, élevés à l'ombre de ses ailes, ils auraient un jour répandu, parmi les conditions obscures de la société, la pureté des mœurs et la bonne odeur de Jésus-Christ. La patrie regrette un monde de citoyens utiles, nécessaires, vainement attendus, et les générations éternelles qui en pouvaient naître arrêtées à jamais dans le néant. Pour nous, chrétiens auditeurs, nous donnerons à notre douleur plus d'étendue; nous allons, à l'occasion de ce malheur dont nous gémissons, déplorer de plus grands malheurs encore.

En vain nous tâcherions de le dissimuler; la charité, ce sentiment qu'inspire nécessairement l'humanité, est éteinte parmi les chrétiens. Voyez ces établissements salutaires, ouvrages de la piété et de la magnificence de nos ancêtres; il n'en restera bientôt plus que les bâtiments; ils déposeront contre nous à la postérité.

Lorsqu'en parcourant la capitale, on découvre ces édifices immenses semés de loin en loin, qu'on lit sur le frontispice ces inscriptions consolantes qui promettent refuge, soulagements, remèdes, subsistance, miséricorde; qu'on entre, et qu'on y trouve pour habitants un peuple de malheureux abandonnés et presque sans secours, n'aurait-on pas lieu de dire, à ne juger que sur les apparences : Cette ville fut bâtie par des chrétiens, elle a été conquise par des barbares ?

De là les amertumes de notre ministère; de là les inquiétudes, les alarmes, la consternation des personnes respectables qui veillent à la conservation de ces pieux établissements. Elles nous disent, les larmes aux yeux : Les misérables se multiplient à l'infini, les aumônes diminuent, les fonds manquent. l'œuvre de miséricorde est prête à nous échapper; ministres du Dieu de charité, venez au secours des pauvres. A ces pressantes sollicitations se joignent ces cris que pousse la nécessité : *Sauvez-nous, nous périssons.* (Matth., VIII, 25.)

Entraînés par ces clameurs redoublées,

nous nous élançons dans les chaires. A qui nous adressons-nous ? Aux riches véritablement miséricordieux. Ils ont prévu nos exhortations : les flots de leurs aumônes coulent sans interruption sur ces terres arides et désolées; mais leurs largesses, quoique abondantes, quoique continues, vont s'abîmer avec peu de fruit dans ces gouffres effroyables de misère. Restent ces divinités d'or et d'argent, ces dieux de métal; ils ont des yeux, ils ne voient pas; ils ont des oreilles, ils n'entendent pas; ils ont des pieds, ils ne marchent pas; ils ont des mains, elles sont mortes pour les bienfaits.

Quelle espérance pour les malheureux ! Et les verrions-nous si insensibles à toutes ces calamités, ces puissants du siècle, si, à la tête du plan de leur éducation, on y avait placé la religion et l'humanité : nous pouvons l'assurer, ce n'est qu'à l'aide de ces deux mobiles qu'ils pourront s'élever à leur haute destination.

Comme grands, ils sont destinés à être des modèles de vertu et de perfection; leurs exemples, plus remarquables, ne sauraient être indifférents; ils décideront des mœurs générales. Comme riches, ils sont destinés à être les protecteurs de la veuve, de l'orphelin, les pères des pauvres et des enfants délaissés, les restaurateurs universels des œuvres de miséricorde. De leur seule volonté dépendra la destinée de tous les misérables. Il faut donc commencer par les préparer de loin à remplir dignement cette double vocation. Eh ! que fait-on ? On les entretient, à la vérité, de temps en temps, des mystères, des dogmes, des préceptes de la religion; mais on ne leur en inspire ni l'esprit, ni les sentiments, ni l'amour; au premier souffle des passions déclarées, cette vaine superficie du christianisme s'évanouira sans retour. On s'étudie à leur donner des manières polies, agréables, insinuant; mais on néglige de développer en eux la sensible, la bienfaisante humanité qui devrait être l'existence des grands de la terre; on éloigne de leurs regards ce qui porte l'empreinte du malheur et de la misère; on leur cache le spectacle effrayant et pathétique de toutes les calamités humaines, ramassées en un même lieu et sous un seul point de vue; on paraît craindre qu'ils ne soient un jour compatissants et secourables. Qu'arrivera-t-il ? Une fois échappés au frein de l'éducation, et maîtres d'eux-mêmes, ils iront de plaisirs en plaisirs, de fêtes en fêtes, de palais en palais; ils n'auront point vu de pauvres, ils n'en verront plus; les prisons, les hôpitaux, les asiles de miséricorde seront, à leur égard, comme ces régions ignorées dont on n'a pas encore fait la découverte; ils mourront environnés de leur faste, sans jamais avoir entendu la voix intime de la nature, ni les accents pitoyables de la douleur et de l'indigence, sans savoir s'il y a des misérables sur la terre, sans savoir même qu'ils en ont fait.

Qu'il serait essentiel, avant qu'ils se précipitent dans le siècle, qu'un guide sage, éclairé leur fit parcourir ces demeures la-

mentables, qui sont les dépôts publics des crimes, des malheurs, des misères. Cet ange tutélaire leur dirait : Mes fils, voici l'instant décisif qui doit influer puissamment sur tout le reste de votre vie : jusqu'ici vous avez été formés avec soin à l'art difficile et dangereux de plaire, de séduire, de briller : je vous conduis à une école plus triste et plus profitable, à l'école de l'humanité et de la morale ; mais de l'humanité toute vivante, et de la morale en exemples et en actions. Vos yeux, vos oreilles, votre cœur vous instruiront avant mes paroles. Suivez-moi ; peu de temps nous suffira ; nous allons semer tout ensemble et moissonner.

Entrons d'abord dans ces prisons ; elles sont remplies d'ouvriers que des riches aussi cruels qu'injustes privent du salaire de leur travail et de leur industrie ; écoutez leurs imprécations contre ces riches. Des malheureux que la nécessité des temps ou des accidents imprévus ont plongés dans la misère ; des créanciers impitoyables les retiennent ici les uns et les autres, comme autant d'otages qu'on ne peut avoir qu'en les rachetant ; leurs familles épuisées périssent par l'absence de ces infortunés. Que leur rançon ferait d'heureux à la fois ! Rendez-vous dignes, aux jours de votre abondance, de goûter une si noble satisfaction. Considérez à loisir ces jeunes gens, vos égaux par la naissance, auparavant les délices du monde, aujourd'hui confondus avec des misérables, chargés de dettes et d'injustices, couverts de honte et d'opprobre. Comment cet or s'est-il changé en plomb ? La fureur du jeu, les débauches, l'amour outré des plaisirs et des vanités du siècle ont consommé cette prompte dégradation. Tôt ou tard ils pourront recouvrer la liberté ; elle n'est plus une grâce pour eux ; elle manifesterait leur infamie. Dès les premiers pas qu'ils ont faits dans la carrière, ils se sont condamnés eux-mêmes à vivre à jamais pauvres et déshonorés. Que ces exemples prêchent éloquemment ! Ces criminels, exécrables à la société dont ils ont été les fléaux, étendus sur un peu de paille, craignent à tout moment d'entendre le signal de leur départ douloureux de ce monde, pour la maison de leur éternité : c'est à la justice humaine à les punir ; elle n'est utile qu'autant qu'elle est inexorable. C'est à la charité chrétienne à les visiter, à les consoler ; elle seule peut encore, à travers ces traits odieux, reconnaître en eux des frères. Il est temps de sortir de ce séjour de désolation et d'effroi. Passons aux hôpitaux, ils nous présentent d'autres misères.

La Salpêtrière. — Ciel, qu'y trouvons-nous ? Des furieux enchaînés, des simulacres d'hommes privés de la raison, privés même de l'instinct. Fuyons, épargnons-nous des réflexions trop affligeantes ; plaignons-les ; rendons grâces à Dieu, et tremblons. Jetez un coup d'œil de mépris et d'indignation sur ces objets, la honte d'un sexe et le malheur de l'autre ; l'opprobre du vice se montre à découvert dans l'humiliation de leur

état, et mieux encore dans leur audace. Tournons toute notre attention vers ces vénérables vieillards : l'âge et les infirmités leur ont ravi les forces. Ils mériteraient bien de jouir d'un repos honnête qu'ils ont acheté par les travaux de toute leur vie. Ils attendent vos aumônes pour les présenter eux-mêmes au Seigneur, devant lequel ils vont bientôt paraître.

Bicêtre. — Cette demeure écartée, autrefois l'habitation de nos rois, renferme ces vagabonds que la paresse et le libertinage ont faits pauvres de goût et de profession. Ils formaient une nation dispersée dans ce royaume, toute composée de particuliers sans association entre eux, de familles sans mariage, de citoyens sans patrie, de chrétiens sans religion, de sujets sans lois et sans souverain : ils étaient la terreur des campagnes qu'ils pillaient, qu'ils ravageaient ; la ruine du laboureur qu'ils mettaient à contribution, dont ils arrêtaient les poursuites, les plaintes, par des menaces de destruction et d'incendie. Depuis leur captivité le monde commence à respirer. Craignez, si vous ne contribuez à leur subsistance, qu'on ne leur rende une liberté trop funeste à la tranquillité publique.

Les Enfants-Trouvés. — Si vous me demandez d'où sont venus la plupart de ces enfants qui peuplent le nouvel asile que nous visitons, je vous répondrai : De la hauteur de leurs châteaux menaçants, des seigneurs insatiables ont fondu avec la rapidité de l'aigle sur des vassaux sans défense, abattus par la crainte : ces tyrans altérés ont disparu tout à coup, emportant avec eux, vers cette capitale, les dépouilles dégouttantes des pleurs de tant de misérables ; elles serviront d'ornement au triomphe barbare de leur luxe. Ces vassaux désespérés ont été forcés d'envoyer leurs enfants en Egypte, pour les dérober au glaive de la misère : les voilà. Hélas ! les puissants du siècle devaient être les protecteurs et les pères de ces peuples. N'est-ce pas aux pasteurs à paître les brebis ? Les brebis nourri- raient leurs agneaux.

Insensiblement nous sommes parvenus à ces lieux destinés au soulagement des pauvres malades. Préparez-vous au plus terrible de tous les spectacles ; avancez et voyez : le supplice affreux inventé par la cruauté des tyrans, d'attacher inséparablement les vivants aux morts ; la nécessité le renouvelle ici constamment sous les enseignes de la miséricorde : dans un même lit funèbre et au-dessus, en un tas de malades, de mourants, de cadavres pêle-mêle confondus.

Que les réjouissances et les fêtes cessent parmi les hommes, s'ils sont encore susceptibles de quelque impression de sensibilité ! Malheur ! malheur ! Que cette parole formidable retentisse partout aux oreilles des riches, et les poursuivent sans cesse. Malheur ! malheur ! Que la nature consternée s'abîme dans le deuil, et qu'elle ne se relève que lorsque la charité, plus généreuse et parfaitement secourable, aura ré-

paré cet outrage fait à l'humanité ! Telle est pourtant, avec moins d'horreur, avec plus d'adoucissement et de consolation, la destinée inévitable des hommes sur la terre. Grands ou petits, nous parcourons tous ce cercle des vicissitudes de la vie. Une enfance perdue dans la profondeur des ténèbres d'une profondeur universelle, peut-être quelques années florissantes de jeunesse et de santé, des maladies violentes, de longues infirmités, rarement la vieillesse, nécessairement la mort, malgré nous l'éternité. Nos courses sont terminées ; arrêtons-nous.

Vous comprenez à présent, mes fils, l'utilité de ce conseil du Sage : *Il vaut mieux aller à des maisons de deuil que d'aller à des maisons de festin. (Eccl., VII, 3.)* Dans le cours de quelques heures, que de tableaux frappants ! que d'instructions sensibles ! Vous avez vu, comme le Prophète, la consommation de toutes choses ; le résultat du luxe, des passions, des vices, des débauches, de l'insensibilité des riches, de la tyrannie des grands, de cette vie périssable. A ces leçons courtes, mais pénétrantes, à ces images lugubres et ineffaçables, vous avez senti s'exalter du fond de votre âme agrandie, la religion et l'humanité ; vous êtes pleins de sensibilité et de lumières : ô mes fils ! mes larmes sont les expressions de ma joie ; je viens de présider au moment de votre véritable naissance : vous n'étiez que grands, vous voilà hommes ! vous serez toujours chrétiens.

Quels secours ne promettrait pas à l'indigence un riche élevé dans ces sentiments, et aussi touché que frappé du malheur de ses semblables ?

Le seul Tobie, durant le temps de la captivité, tira du trésor inépuisable de sa médiocrité de quoi fournir à la nourriture et aux divers besoins des Hébreux, esclaves à Ninive. A voir tant de riches réunis dans ce saint lieu, chrétiens auditeurs, ne semblerait-il pas que nous devrions être tranquilles sur la destinée de ces enfants exilés de leur patrie, que nous détachons à présent de la masse confuse des malheureux pour les offrir encore une fois plus distinctement à votre miséricorde ! Eh ! quels sont communément les fruits de ces brillantes assemblées ? Soit complaisance, soit coutume, soit curiosité, soit bienséance, on ne manque pas au jour marqué de se rendre à ce temple, il est vrai ; mais de ce nombre considérable de spectateurs, si vous exceptez quelques âmes libérales qui font en silence les honneurs de la charité, tous les autres, à l'ombre du secret commandé pour des circonstances différentes, ne sont occupés qu'à cacher adroitement des aumônes légères, dont ils rougiraient si elles étaient produites au grand jour : on cherche à tromper jusque dans ses charités mêmes. A quoi bon ce mystère ? Les quêtes en faveur de ces enfants sont si rares ! Une quête dans toute l'année ! Il faudrait du moins en faire une solennité, et prêter plus de lustre à cette pieuse cérémonie : il faudrait recueillir les

offrandes du riche avec une sorte de culte imposant et religieux ; il faudrait ensuite les exposer avec pompe aux regards de tous les fidèles. N'en doutez pas, ces exemples éclatants et mutuels de générosité, loin d'exciter la vanité, produiraient une sainte émulation qui tournerait à l'avantage des pauvres. C'est ainsi que les premiers chrétiens s'empressaient à l'envi d'apporter aux pieds des apôtres le prix entier de leurs héritages : les voyait-on s'enorgueillir des profusions de leur charité ? Non : ils ne croyaient pas donner, ils ne croyaient qu'acquitter des dettes essentielles. Il est si naturel de soulager ses frères dans leurs pressantes nécessités, que ce serait trop mépriser les hommes, et se mépriser soi-même, que de vouloir s'en faire un mérite d'ostentation : oserait-on se glorifier de n'être pas injuste et inhumain ? Il faudrait surtout étaler ici cette foule prodigieuse de nourrissons de la patrie : ils n'ont pas de meilleurs intercesseurs que leur présence et leur nombre ; pourquoi les cacher ? C'est le jour de leur moisson ; c'est la fête de leur adoption : où sont-ils ? Appréhenderait-on de les introduire dans ce temple ? Jésus-Christ les aime : il vous exhorte de ne pas les empêcher d'aller jusqu'à lui : il vous les propose comme des modèles que vous devez imiter. Que craindriez-vous vous-mêmes de ces enfants timides ? Leur misère n'a rien qui puisse offenser votre délicatesse. Ils ne vous importuneront pas de leurs gémissements, ni de leurs plaintes ; ils ne savent pas qu'ils sont pauvres ; puissent-ils ne le savoir jamais ! Ils ne vous reprocheront ni la dureté de votre cœur, ni vos prodigalités insensées, ni vos superfluités ruineuses. Ils ignorent les droits qu'ils ont sur vous, et tout ce que leur coûtent vos passions et votre luxe. Vous les verrez se jouer dans le sein de la Providence, incapables également de reconnaissance et d'ingratitude, toujours contents dès que les premiers besoins de la nature sont satisfaits, leurs désirs ne s'étendent pas plus loin. Présentez-leur l'or et l'argent que vous leur destinez, ils les saisiront d'abord avec empressement comme un objet d'amusement et de curiosité ; ils s'en dégoûteront bientôt, et vous les laisseront reprendre avec indifférence. Les prémices intéressants de la vie, la faiblesse et les grâces de leur âge, leur ingénuité, leur candeur, leur innocence, leur insensibilité même à leur propre infortune vous attendraient jusqu'aux larmes. Qu'il nous serait alors aisé d'achever leur triomphe sur vous !

Nous n'aurions qu'à vous rappeler ce jour remarquable où David, après avoir assemblé les grands d'Israël en la présence du Seigneur, leur tint ce discours : Vous savez que dans ma pauvreté j'ai mis tous mes soins à amasser ce qui était nécessaire, soit pour bâtir, soit pour orner la maison du Seigneur ; mais l'entreprise est au-dessus de mes forces. Si quelqu'un de vous veut concourir aux préparatifs de cet ouvrage immense, dont l'exécution est réservée à mon fils Salomon,

qu'il donne ce qu'il lui plaira. Aussitôt tous les chefs du peuple et les principaux officiers de la cour se signalèrent par la magnificence de leurs dons. Chrétiens auditeurs, il n'est pas question d'élever un temple matériel à la majesté du Tout-Puissant ; il s'agit d'entretenir ces sanctuaires vivants où l'Esprit-Saint réside avec complaisance ; de nourrir, de vêtir ces membres délicats et souffrants de Jésus-Christ ; de cultiver ces tendres rejetons, les douces espérances de la patrie. Que la richesse de vos offrandes répond à l'importance de ces grands objets !

De vos aumônes réunies nous dresserons un monument de reconnaissance et de miséricorde ; nous les placerons sur l'autel, à côté de la Victime adorable de propitiation, comme elles seront placées au séjour de la gloire, sur la table d'or, à côté de l'Agneau sans tache. Et, dans les transports de notre joie, excités par la vue de vos largesses accumulées, nous adresserons au ciel à peu près la même prière que David fit au Seigneur, au milieu de l'assemblée des grands d'Israël.

O Eternel ! soyez béni dans tous les siècles ! A vous appartient la victoire, la louange, l'honneur, la puissance. Eh ! que sommes-nous, nous et nos présents ? Tout est à

vous. Nous ne vous offrons que la dîme des biens que nous tenons de votre libéralité. Que fêrions-nous de cette abondance superflue ? Elle ne servirait qu'à nous embarrasser et qu'à nous perdre. Nous sommes des étrangers et des voyageurs devant vous. Daignez donc accepter une partie de vos bienfaits en actions de grâces pour tant de bienfaits déjà reçus. Imprimez-y seulement le caractère de votre puissance et de votre sainteté. L'esprit tentateur vous proposa, dans le désert, de changer des cailloux en pains ; qu'à votre parole, Seigneur, ces vils métaux, sources ordinaires des crimes et des malheurs du monde, se transforment en la nourriture de cette multitude d'enfants confiés à la charité des fidèles ! que de cet amas méprisable de poussière il sorte les mœurs publiques, des générations infinies de citoyens, et la sanctification des riches qui vous présentent ces offrandes dans la simplicité de leur foi ! Soit-ce là les vraies dispositions de votre cœur, mes très-chers frères ?... Nous pouvons donc continuer avec le Prophète : Dieu d'Israël, faites qu'ils persévèrent éternellement dans cette sainte volonté ! Répandez sur eux l'abondance de vos bénédictions et de vos grâces ! Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LA PRISE D'HABIT DE M^{me} LA COMTESSE DE RUPELMONDE

Tenebræ operient terram... et gloria ejus in te videbitur. (Isa, LX, 2.)

Les ténèbres couvriront la surface de la terre... ; et la gloire du Seigneur reluira devant vous.

Madame (5),

Si dans ces jours d'obscurcissement, il semble que le Très-Haut ait retiré sa main toute-puissante, ce n'est pas qu'il n'opère toujours les mêmes merveilles, et que du secret inaccessible où il réside, il ne laisse échapper des rayons de sa gloire ; ce ne sont pas les prodiges qui manquent ; ce sont les yeux attentifs, c'est la foi. Il suscite un jour une femme forte qui, docile à suivre les inspirations de l'Esprit-Saint, sacrifie sa jeunesse et sa liberté ; qui renonce généreusement au monde, dans le temps même que le monde la prévient de ses faveurs ; qui foule aux pieds les idoles de l'orgueil et de la cupidité, qui s'ouvre un chemin inconnu du centre de la cour jusqu'à l'autel du sacrifice ; qui s'avance à travers les assauts qu'on lui livre, les obstacles qu'on lui oppose, les instances qu'on redouble, les soupirs qu'elle entend, les larmes qu'elle voit répandre, et qui, parmi les débris et les détonnances du siècle, dont elle dresse un trophée, et un

monument d'oubli au Dieu vivant, s'immole avec joie à la face du ciel qui l'applaudit et de la terre qui la regrette.

Que cette sainte cérémonie est bien digne d'attirer les regards d'une grande reine, qui a fait asseoir la piété sur le trône avec elle ; d'un prince auguste dont le ciel vient de récompenser les éminentes qualités par la naissance d'un fils, l'objet de tous ses vœux et la plus ferme espérance de la nation ; des princesses que leurs hautes destinées appellent à faire l'ornement et le bonheur de plusieurs royaumes ; d'une cour enfin nombreuse et brillante, mais qui, peu accoutumée à des fêtes de religion, sortira vraisemblablement de ce lieu moins désabusée des prestiges du monde qu'attendrie du sort de cette courageuse martyre de la charité.

Cependant, ma chère sœur, car vous nous permettrez dorénavant cette expression, qui convient au renoncement que vous allez faire de vous-même, quelque pompeux que soit le spectacle de votre consécration, rien n'y peut remplacer les exemples continus d'édification que vous donniez sur le grand théâtre du monde ; ce n'est qu'une représenta-

(5) La reine.

tion fugitive de la gloire de Dieu ; dans quelques moments les ténèbres succéderont ; c'est la gloire du Seigneur qui passe rapidement devant Moïse caché dans le creux de la pierre, et ne laisse après elle aucun vestige de son passage ; c'est la splendeur imprévue qui enveloppe, sur le Thabor, les trois disciples privilégiés, et qui, en s'évanouissant, les plonge dans une tristesse profonde. Ainsi, ma chère sœur, le sujet de votre joie est le sujet de notre douleur et de notre crainte : par rapport à vous, Dieu couronne ses miséricordes passées lorsqu'il vous attire dans la solitude : *Gloria ejus in te videbitur* ; par rapport à nous, Dieu continue d'exercer un jugement de justice lorsqu'il vous éloigne du monde : *Tenebræ operient terram*. Ces deux réflexions feront le partage de ce discours.

Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quoique la miséricorde divine embrasse et remplisse l'Univers, que Dieu fasse lever indifféremment son soleil sur les justes et sur les injustes, et qu'il nous fournisse à tous des secours proportionnés à nos besoins et à nos faiblesses, on ne peut cependant nier que dans cette masse universelle il n'ait des vaisseaux d'élection sur lesquels il répand avec complaisance ses faveurs singulières, qu'il ne discerne ses amis par des grâces de choix et de prédilection, et que, s'il est le Dieu des autres hommes, il ne soit plus particulièrement, et par excellence, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Cette miséricorde s'est déclarée pour vous, ma chère sœur, au commencement de vos voies ; elle vous a protégée au jour de l'attaque, elle vous a garantie de la morsure du dragon et du basilic ; aujourd'hui même elle vous fixe dans un lieu de repos et de sûreté, toujours admirable à votre égard, soit en vous préservant de la contagion du monde, soit en vous séparant du monde même. Arrêtons-nous à ces deux époques mémorables ; elles seront l'objet de notre attention comme elles sont l'objet de votre reconnaissance. A ces vérités consolantes, nous ajouterons quelques instructions salutaires, nous vous parlerons des dangers et des obligations de l'état que vous êtes sur le point d'embrasser.

Il est bon de vous prévenir, ma chère sœur, que dans le récit des miséricordes du Seigneur, nous ne pourrions nous dispenser de renouveler en passant vos anciennes douleurs et de retracer l'image de vos vertus : nous attaquerons et votre sensibilité et votre modestie ; mais supportez patiemment notre indiscretion apparente, et faites réflexion qu'il s'agit de la gloire de votre divin époux, dont nous devons publier les merveilles les plus secrètes ; que ces occasions éclatantes sont rares ; que ce serait trahir trop ouvertement notre ministère, que de ne pas les employer à l'édification des mondains. Il faut en ce jour solennel vous oublier entièrement vous-même, paraître dans un état d'anéantissement et de mort, et ne revivre

que pour vous immoler à jamais au pied de ces autels, garants de vos promesses irrévocables.

Dans le cours ordinaire de la providence, le souverain Dominateur des hommes assigne à chacun d'eux en particulier un état immuable, dont il leur défend de sortir : il interrompt quelquefois cet ordre établi ; et lorsqu'il veut donner des leçons frappantes de fidélité et de perfection, il produit ses élus sous diverses formes ; il ne leur communique ses volontés qu'à mesure qu'elles s'exécutent ; il les appelle tour à tour au monde et à la retraite, à la retraite et au monde ; il les fait concourir à ses vœux par deux vocations réellement distinctes entre elles ; l'une passagère, dépendante des circonstances, et qui n'a qu'un temps limité ; l'autre, permanente et qui s'étend jusqu'à la consommation de la vie ; la première relative à la seconde ; toutes les deux essentielles au salut, toutes les deux renfermées dans l'économie de la prédestination.

Telle a été la destinée de cette épouse de Jésus-Christ, d'abord le monde, ensuite la cour. Par quels détours, grand Dieu, la conduisiez-vous au cloître ? De l'Egypte à la terre promise, quelle distance ! quelles épreuves ! Elle entre contre son penchant dans cette carrière bordée de pièges et de précipices ; elle ignore le terme où ce sentier épineux aboutit ; dès les premiers pas qu'elle y fait, elle s'y trouve arrêtée par des chaînes que la grâce a pris soin de resserrer : sa foi jurée à un époux que sa naissance, sa valeur et ses vertus rendent digne d'elle, un gage cher et précieux de cette union sainte, sont autant de liens et d'otages qui la retiennent dans le siècle. Ne semble-t-il pas, chrétiens auditeurs, que les desseins du ciel sur cette âme choisie ne sauraient désormais s'accomplir ? Au moment marqué par ses décrets éternels, le Dieu puissant et jaloux aura le secret de retirer l'arche du pays des Philistins et de la transporter dans son tabernacle ; et s'il est nécessaire, pour préparer les voies, de frapper de grands coups, des coups sensibles, l'époux..... l'enfant..... l'épouse chrétienne pleure les victimes et adore le sacrificateur : moins malheureuse toutefois dans son affliction, si ces pertes redoublées avaient terminé sa servitude ; mais non, Dieu ne permet pas que cette autre Judith se condamne à l'obscurité, il la réserve à de nouvelles épreuves : la cour doit être l'exercice et la triomphe de sa vertu.

Au seul mot de la cour, chrétiens auditeurs, se réveillent dans votre esprit les idées les plus flatteuses ; vous vous la représentez sous l'image du temple de la volupté, de l'orgueil et de la mollesse ; ces traits généraux peignent mieux le monde que la cour. On n'y va pas chercher les plaisirs, hélas ! on aurait plutôt à se défendre de l'ennui. On n'y va pas chercher les distinctions ; la splendeur primitive du trône y éteint tout éclat qui n'est qu'emprunté ; la majesté du maître y attire seule les regards et les hommages ; les dieux du siècle y sont confondus

avec la foule servile qui partout ailleurs les encense ; ils déposent en y entrant leur grandeur et leur fierté, et ils ne les reprennent que lorsqu'ils en sortent. Se flatterait-on d'y trouver les douceurs et les aises de la vie ? Les habitants de ce séjour s'estiment trop heureux d'y camper sous des tentes ; ils ne connaissent ni le sommeil ni la tranquillité ; toujours contraints, toujours distraits, toujours hors d'eux-mêmes, entraînés par un tourbillon rapide, ils vont sans dessein, sans plaisir, et les amusements du prince sont les fatigues des courtisans. Sans l'ambition et sans l'intérêt, les cours des rois ne seraient pas si fréquentées ; comme ces passions y sont excitées par la grandeur des récompenses, et gênées en même temps par la présence du souverain, et par la pénétration des concurrents, elles n'en sont que plus vives et mieux déguisées ; ainsi ce qui caractérise les vrais courtisans, ce qui dans la même nation en fait une nation séparée du reste des sujets, et différente de mœurs et de langage, c'est la soif immodérée de dominer et de s'enrichir, jointe à la duplicité ; c'est cet art funeste où ils excellent, de donner perpétuellement le change de ne paraître occupés que de leurs plaisirs, tandis qu'ils ne songent qu'à leur fortune ; de tourner leurs défauts en agréments, de prêter aux vices des couleurs qui les embellissent ; de substituer à la vérité et aux sentiments des paroles artificieuses et des protestations simulées ; de mettre en œuvre les profondeurs et les ruses de l'intrigue ; d'affecter des manières libres et aisées, qui ne promettent que candeur et que bonne foi ; de cacher les chagrins, sous un visage riant, de masquer la haine des dehors de la politesse, et de nuire dans les ténèbres en faisant semblant d'obliger au grand jour. Les bénédictions sont sur leurs lèvres : *Ore suo benedicebant.* (Psal. LXI, 5.) Les malédictions sont dans leur cœur : *Corde suo maledicebant.* (Ibid.) A les voir si attentifs, si prévenants, si officieux, on dirait qu'ils ne composent tous ensemble qu'une seule famille, dont les intérêts sont les mêmes. Percez cette apparence trompeuse, vous découvrirez dans ces amis prétendus autant d'envieux et de rivaux qui n'aspirent qu'à leur destruction mutuelle ; leurs perfidies et leurs noirceurs les feraient détester, s'ils ne possédaient le talent dangereux de séduire et de plaire.

Eh ! qu'avaient de plus odieux les citoyens de Cédar ? Comme eux, ils étaient faux dans leurs discours et trompeurs dans leurs promesses ; comme eux, ils haïssaient la paix ; comme eux, ils persécutaient impitoyablement les serviteurs de Dieu : et cependant ils épuisaient la patience du Prophète, qui, ne pouvant plus endurer leur malignité et leurs contradictions, se plaignit au ciel de la longueur de sa captivité. Sa prière fut exaucée, ma chère sœur, vous n'eûtes pas la même consolation ! En vain disiez-vous à Dieu avec Esther : Seigneur, qui êtes seul notre roi, assistez-moi, dans l'abandon où

je suis, puisque vous êtes le seul qui puissiez me secourir ! Les périls qui me menacent sont presque inévitables ; vous savez la contrainte où je me trouve, et qu'aux jours de magnificence et de pompe j'ai en horreur les ornements somptueux, ouvrages de la vanité et du luxe, et que je ne les porte pas dans les jours de mon silence. Vous savez que mon cœur n'a jamais participé aux fêtes profanes des ennemis de votre loi, et que, depuis le temps que vous m'avez amenée en ce palais jusqu'à ce jour, votre servante n'a goûté de satisfaction que dans la pratique de vos commandements. O Dieu tout-puissant au-dessus de tous, écoutez la voix de celle qui n'espère qu'en votre secours ! sauvez-moi de la malice des méchants et retirez-moi de cette région d'illusion et de mensonge ! (Esth., XIV, 16-19.) Vos plaintes, vos gémissements furent sans effet : il est vrai que la miséricorde ne vous abandonna pas. Votre devoir vous attachait au service d'une reine ; la consolation de l'Eglise, l'amour des peuples, le modèle des chrétiens, l'appui des malheureux, la source des prospérités du royaume. En contemplant de près l'assemblage de ses rares vertus, vous oubliiez presque que vous étiez à la cour ; vous retrouviez Jérusalem dans Babylone ; vous n'aviez qu'à suivre votre souveraine ; les principaux devoirs du christianisme étaient remplis : prières ferventes, entretiens édifiants, lectures pieuses, fréquentation des sacrements, assiduité au service divin et au ministère de la parole, assemblées de charité. Ces saintes occupations, si tristes, si désagréables pour tant d'autres et si douces pour vous, ouvraient et fermaient le cercle des journées que vous passiez auprès de votre auguste maîtresse ; et dans les intervalles de liberté, lorsque, rendue à vous-même et loin de la cour, il vous était permis de vous livrer à l'ardeur de votre zèle, vous ajoutiez à ces mêmes exercices de piété plus de mortification et plus de simplicité dans la parure ; vous alliez aux prisons et aux hôpitaux effacer les impressions que la figure éblouissante du monde aurait pu faire, malgré vous-même, sur votre esprit et sur vos sens ; et, ce qui était le plus cher à votre cœur, vous meniez une vie retirée et toute cachée en Jésus-Christ. Ces précautions étaient nécessaire à votre sûreté ; mais qu'elles sont accablantes ! On consume à se défendre un temps qu'on voudrait employer à sa propre perfection. Ces combats journaliers lassent et fatiguent ; les victoires mêmes affaiblissent et sont quelquefois douteuses : il ne faut qu'une distraction et un moment de surprise, pour faire évanouir des années de sainteté. Est-on sûr de persévérer jusqu'à la fin ? Et qui sait si l'on n'accorde pas à la vanité ce qu'on croit ne donner qu'aux bienséances ; si, par trop de complaisance et de ménagement, on ne trahit pas les intérêts de la vérité ? Connaît-on les dispositions intimes de son cœur ? en fouille-t-on jusqu'aux plus secrets replis, et peut-on répondre de la pureté de sa vertu, quand on

respire un air contagieux et mortel à l'innocence? Ce ne sont pas ici des scrupules qui naissent de l'ignorance et de la faiblesse de l'esprit : ce sont des craintes bien fondées, des craintes qui viennent des lumières mêmes de la conscience.

« Réjouissez-vous, vous qu'on pouvait appeler à plus d'un titre l'affligée, et qu'à l'avenir on nommera la bien-aimée du Seigneur. » Réjouissez-vous : ces retours fréquents de la cour à la ville, de la ville à la cour ; ces alternatives inquiétantes de recueillement et de dissipation, de silence et de tumulte, vont cesser : Votre Sauveur approche, il porte avec lui votre rançon ; il vous revêtira des vêtements du salut, et il vous parera des ornements de la justice ; que le Carmel en tressaille de joie : et vous, Sion, ville forte, dont Dieu lui-même est la muraille et le boulevard, ouvrez vos portes ; qu'un peuple saint y entre, un peuple observateur de la vérité.

Ce mystère de miséricorde ne s'est pas consommé sans peine et sans alarmes. La promulgation de l'ancienne loi sur le mont Sinaï se fit au milieu des éclairs et du tonnerre ! La loi d'amour fut publiée dans le Cénacle parmi les flammes et un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui venait du ciel. (Act., II.) Figures expressives des changements extraordinaires qui s'opèrent dans les âmes, ils sont toujours précédés des agitations de l'esprit et du trouble du cœur. La grâce de la seconde vocation, qui du siècle appelle à la retraite, produit à peu près les mêmes effets que la grâce de la conversion ; il n'y a de différence que dans les objets ; de part et d'autre des commencements laborieux, des orages intérieurs, des liaisons à rompre, des sacrifices à faire, des combats à soutenir, le respect humain à braver de nouveaux désirs, d'autres pensées, une révolution générale, soit au dedans, soit au dehors ; de part et d'autre avant l'exécution, des doutes, des perplexités, des larmes ; après l'accomplissement, la confiance, le calme, la joie. Ces différentes situations vous sont connues, ma chère sœur, vous avez été sensible à certains sacrifices, vous n'en avez pas été ébranlée ; votre unique inquiétude était de vous assurer de la volonté de Dieu ; depuis longtemps un attrait invincible vous portait vers la solitude ; il ne suffisait pas pour autoriser une démarche importante et décisive, qui par sa singularité devait vous être suspecte et qui exigeait des précautions infinies, et un examen approfondi ; l'attrait seul n'est pas la marque infaillible de la vocation ; une voix pressante vous sollicitait de faire divorce avec le monde, nouvel embarras. Est-ce éloignement naturel ? est-ce amour du repos ? est-ce raffinement de spiritualité ? est-ce inspiration du ciel ? est-ce conseil de l'amour-propre ? Il est aisé de s'y méprendre ; l'ange de ténèbres se travestit souvent en ange de lumière, il règle ses attaques sur nos penchants, et lorsqu'il désespère de séduire par les amors du plaisir, il tâche de surprendre par les illusions de la piété.

Dans cette nuit profonde qui vous présentait ou des réalités ou des fantômes, incertaine de votre destination et craignant également d'être infidèle, vous n'osiez ni demeurer en suspens, ni prendre une détermination ferme et assurée ; tantôt vous consultiez les dépositaires des secrets de votre conscience, tantôt vous demandiez à Dieu qu'il daignât parler plus clairement à votre cœur.

Il s'est expliqué, ma chère sœur ; calmez vos craintes, vous a-t-il dit, c'est moi qui vous inspire, votre exil est fini, quittez un séjour dont les abominations offensaient vos regards ; ma miséricorde me presse de satisfaire vos désirs, et l'intérêt de ma gloire le demande ; avant vous, plusieurs filles de Sion ont dit un éternel adieu au monde, dont elles n'avaient éprouvé ni les vicissitudes ni la corruption ; elles ont sanctifié leurs premières années par une alliance indissoluble qu'elles ont contractée avec moi dans la simplicité de leur cœur ; leur sacrifice était agréable à mes yeux, mais il ne m'honorait que faiblement devant les hommes ; ils l'attribuaient au caprice, de l'âge, aux préjugés de l'éducation, au défaut d'expérience, à des insinuations purement humaines. Avant vous, plusieurs femmes de Jérusalem, poussées par le vent de la grâce, sont entrées dans ces ports de salut ; après des naufrages réitérés elles y ont mis leur conversion et leur pénitence à couvert des tentations extérieures et de l'inconstance de leur caractère ; leur repentir m'a fait oublier leurs infidélités ; je les ai admises au nombre de mes épouses ; mais le monde, interprète malin des actions, et surtout des actions vertueuses, a cru trouver la cause de leur changement dans quelque dépit secret, ou dans la honte de survivre à leur réputation et à leur honneur. Vous rassemblez le double avantage des épreuves persévérantes et de l'innocence conservée ; aussi j'attends de vous une offrande plus méritoire et plus pure, une offrande qui vous coûte des regrets et ne vous coûte point de remords ; ces amis qui vous étaient unis par la religion et par la conformité de mœurs ; ces parents qui faisaient la consolation et la douceur de votre exil ; cette mère si tendre à qui votre séparation arrachera des larmes qu'il n'y aura que moi qui puisse tarir ; cette reine... n'en doutez pas, elle admirera, elle imitera votre courage, elle viendra elle-même m'offrir dans vous les prémices chéries du troupeau qu'elle forme tous les jours à Jésus-Christ. Vous connaissez ma volonté ; souvenez-vous de mon serviteur Abraham et suivez-moi sur la montagne. *Veni, electa mea.* (Cant., IV, 8.) Je vous dédommagerai avec usure de ces séparations douloureuses. *Veni, coronaberis.* (Ibid.)

Répondez à présent, ma chère sœur ; n'avez-vous pas trouvé Dieu fidèle en toutes ses promesses ? Votre santé ne s'est-elle pas fortifiée par les mêmes austérités qui semblaient devoir l'altérer ? Ne goûtez-vous pas cette paix délicieuse que le monde ne saurait donner, et qui ne peut être que le fruit de

la bonne conscience? Des années entières écoulées dans les palais des rois valent-elles un seul jour passé dans la maison du Seigneur? Que sera-ce d'y passer tout le temps de votre pèlerinage? Jouissez-y du spectacle sacré offert à votre admiration; votre habitation transformée en un temple; Dieu qui préside à l'assemblée des justes; l'Esprit-Saint qui verse la plénitude de ses dons et de ses lumières; des anges dans des corps mortels; un silence de recueillement et d'adoration; des prières ardentes et rarement interrompues; les louanges du Seigneur sans cesse renouvelées; la bonne odeur de Jésus-Christ répandue de toutes parts; tous les cœurs réunis et confondus dans la même charité; une paix inaltérable; une émulation de sainteté; la joie de l'âme; une félicité sans amertume; point de déguisement; point de rivalité; point de jalousie. Si l'on ôtait de cet état les ombres et les voiles qui vous empêchent de contempler à découvert la majesté du Tout-Puissant, si l'on en retranchait l'incertitude, les combats, les austérités qui augmentent le trésor de vos mérites, sans changer de lieu, vous ne seriez plus sur la terre, vous seriez dans le ciel.

D'où peut donc naître, chrétiens auditeurs, votre étonnement à la vue de ces chastes épouses du Très-Haut, qui se sont dévouées aux rigueurs de la pénitence? Consultez votre foi; n'ont-elles pas pris le parti le plus sûr, le plus consolant, le plus tranquille? Et, dans le fond, n'êtes-vous pas les seuls à plaindre? En effet, est-ce acheter trop cher le royaume des cieux, que de donner en échange une liberté trop souvent dangereuse, et quelques biens périssables auxquels on ne peut s'attacher sans usurpation et sans crime?

Oui, mes chers frères, Dieu vous a mis sur la terre comme des pontifes, le glaive évangélique à la main, pour y être exercés, pour immoler; s'il vous livre des biens, il vous en permet l'usage, il vous en interdit la cupidité; il les accorde à vos besoins réels, il les refuse à vos désirs et à votre mollesse, il vous prive de votre superflu: il en fait le patrimoine des pauvres; s'il vous revêt de dignités et d'emplois, il les destine à l'utilité publique, il veut que vous en remplissiez les obligations et que vous en méprisiez les distinctions et le faste; s'il vous place parmi les hommes, il souffre que vous les aimiez, il vous l'ordonne même; mais il prescrit des bornes étroites à cet amour; il l'assujettit, il le subordonne, il le dénature; détachement universel, rien n'en est excepté: plaisirs, honneurs, richesses, amis, parents, époux, enfants, père, vous-mêmes, tout est soumis à cette loi, tout est la matière essentielle de ce sacrifice: la moindre réserve serait une espèce d'idolâtrie; il en coûte bien moins d'y renoncer tout à fait, une privation entière et irrévocable n'est qu'un seul coup, héroïque à la vérité, et presque égal au martyre; mais enfin, ce n'est qu'un seul coup qui détruit en un instant les victimes; c'est un seul sacri-

fice qui fait fuir les objets pour toujours, les transporte loin de nous, et ne nous laisse à craindre d'autres tentations que nous-mêmes. Le détachement évangélique doit subsister dans le sein même de la possession et des périls; c'est un sacrifice de tous les moments, qui exige des soins et des efforts continuels. Ne se contenter que jusqu'à un certain degré, mesurer son amour, modérer ses désirs, ne faire dans le monde que de courtes apparitions, et encore par nécessité et par bienséance, s'en éloigner par prudence et par précaution; être toujours entre le permis et le défendu, entre ses besoins et ses passions, entre user et ne point jouir, entre les objets et l'attachement, entre les tentations et sa faiblesse, ne pas franchir ces limites presque imperceptibles, ne pas confondre des points si délicats, ne pas faire de méprise considérable; que d'attention! que de contrainte!

Que Marthe se trouble, ma chère sœur, qu'elle s'inquiète de mille soins inutiles et fatigants, paisible avec Marie aux pieds de votre adorable Sauveur, vous recueillerez avidement les paroles de vie qui sortiront de sa bouche; elles seront les délices et la nourriture de votre cœur, loin du tumulte, des tentations et des scandales, et à l'aide puissante de la grâce, vous verrez s'élever l'édifice de votre salut avec tranquillité et avec confiance.

Nous ne vous le dissimulerons cependant pas. L'état que vous embrassez a des dangers, et des dangers, nous osons le dire, plus à craindre pour vous que pour tout autre. Le plus redoutable, sans doute, est le passage subit des orages violents où vous étiez exposée, au profond repos dont vous allez jouir. Si les grandes tentations ont leurs inconvénients, elles ont aussi leurs avantages; elles annoncent le péril, elles attaquent la religion dans ce qu'elle a d'essentiel; la foi alarmée pousse alors un cri qui nous réveille de notre assoupissement; il n'y a point de milieu, nous ne pouvons éviter de périr ou de nous défendre; c'est le temps de la persécution, pendant lequel les chrétiens étaient forcés d'opter de l'apostasie ou du martyre. Le calme, au contraire, couvre et cache les dangers; on s'endort témérairement sur les apparences d'une fausse sécurité; les tentations sont faibles, et par conséquent elles n'effraient pas; les infidélités sont légères, et par conséquent elles sont plus difficilement aperçues; on se livre sans précaution aux traits d'un ennemi dont on ne se défie plus; de là, dans quelques-unes des vierges consacrées au Seigneur, les dégoûts, la tiédeur, le relâchement; de là, cette recherche affectée d'elles-mêmes, cette attention à satisfaire leurs goûts, sous le prétexte spécieux qu'à la rigueur ils ne sont pas condamnables; de là vient enfin que les fantaisies des personnes vouées à la retraite ont la vivacité et la fureur des passions des mondains: toute leur âme, qui n'est pas distraite d'ailleurs, se ramasse, pour ainsi dire, dans leurs désirs, et si elles ne perdent pas tou-

jours la grâce, c'en perdent du moins la délicatesse et la paix de la conscience.

La seule vigilance, ma chère sœur, vous garantira de ces écueils; veillez assidûment à votre défense : *Super custodiam tuam sta*, et vous reconnaîtrez bientôt que dans la solitude même nous avons plus d'ennemis à craindre et de devoirs à remplir que nous ne pensons. Vous trouverez une imagination vagabonde qu'il faut ramener de ses écarts; un esprit volage qu'il faut rappeler de sa dissipation; un cœur prompt à s'échapper qu'il faut garder soigneusement; des souvenirs importuns qu'il faut effacer; une volonté accoutumée à se gouverner elle-même, qu'il faut soumettre au joug de l'obéissance; des goûts frivoles qu'il faut éteindre; des désirs égarés qu'il faut diriger; des sens rebelles qu'il faut crucifier et réduire en servitude; une règle austère qu'il faut observer de point en point, et avec une exactitude rigoureuse; un temps court et précieux dont il faut profiter; une éternité invisible et éloignée qu'il faut rapprocher de vous et vous rendre présente de plus en plus. Vous ne vous bornerez pas à ces obligations communes; la mesure des grâces reçues sera la mesure de votre ardeur. Après les dons signalés dont Dieu vous a comblée, il a droit d'attendre de vous la plus sublime perfection. Mais ce n'est ni dans de plus grandes austérités, ni dans une multiplicité d'œuvres de surérogation qu'elle consiste : ces distinctions marquées ne servent souvent qu'à nourrir l'amour-propre, et à flatter la vanité. La perfection que l'on vous demande est la règle pratiquée avec une ferveur constante. Que la charité embrase donc votre âme, qu'elle anime vos prières, qu'elle donne du prix à vos mortifications et à vos jeûnes, qu'elle soit la vie de toutes vos actions; qu'autant qu'il est possible elle vous acquitte envers Dieu de ses bienfaits inestimables.

Dans les sentiments d'une vive reconnaissance, vous ne vous lasserez pas de lui répéter : Seigneur, vous avez eu pitié du malheureux esclavage où gémissait votre servante, vous avez rompu tous les nœuds qui m'attachaient au monde, nœuds du sang, nœuds d'amitié, nœuds d'engagements, nœuds de bienséance, nœuds d'emplois, nœuds d'affaires temporelles; que de chaînes brisées à la fois, et par votre seule miséricorde ! *Quia ego servus tuus, dirupisti vincula mea.* (*Psal.* CXV, 17.) Puis-je faire un meilleur usage de la liberté que vous m'avez rendue, que de vous la consacrer sans partage et sans retour? Je sens tout le bonheur de ma dernière vocation, je ne vivrai que pour vous, je ne vivrai que dans vous, je ne vivrai que de vous; plus de distraction, plus de moments perdus; tous les instants de ma vie seront employés à méditer votre loi céleste et bienfaisante, à la mettre en pratique, à vous sacrifier une hostie perpétuelle de louanges et d'actions de grâces. Mes lèvres ne s'ouvriront que pour implorer votre secours, ou pour bénir vos miséricordes. *Tibi sacrificabo*

hostiam laudis, et nomen Domini invocabo. (*Ibid.*)

Pour nous, ma chère sœur, témoins de la grandeur et de la générosité de votre sacrifice, nous ne cesserons de publier la gloire du Très-Haut, qui a déployé en votre faveur la force de son bras; il a dissipé les projets et les complots de vos ennemis : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est.* (*Exod.* XV, 1.) Outré de dépit, l'esprit tentateur avait déjà dit en lui-même : Je dresserai embûches sur embûches; j'étalerai à ses yeux les plaisirs et les fêtes d'une cour qu'elle habite; je sèmerai d'écueils cette mer orageuse où elle vogue; j'aiguiserai les langues des libertins : ils lanceront contre elle les traits perçants de leurs railleries et de leurs censures; soit artifice, soit séduction, soit faiblesse, soit crainte, soit respect humain, elle donnera tôt ou tard dans les pièges que je lui tendrai : *Dixit inimicus : evaginabo gladium meum, persequar, comprehendam.* (*Exod.*, XV, 9.) Le Seigneur a divisé les flots irrités qui, sous sa main, sont devenus immobiles; il vous a ouvert un libre passage : *Stetit unda fluens* (*Ibid.*, 8); et portée sur les ailes de la charité, vous vous êtes réfugiée dans cette sainte demeure : *Portasti ad habitaculum sanctum tuum.* (*Ibid.*, 13.) Qui est semblable à vous, ô mon Dieu ! qui est semblable à vous ? Vous vous plaisez à conduire vos élus par des voies surprenantes et singulières; vous les faites briller pendant quelque temps sur la scène du monde, et vous les ensevelissez un moment après dans l'ombre de la retraite; du même coup vous sauvez et vous perdez; le même prodige est le salut des Israélites et la destruction des Egyptiens : *Quis similis tui, Domine, quis similis tui, magnificus in sanctitate, terribilis!* (*Ibid.*, 11.) ainsi, vous retirerez insensiblement vos élus du milieu des nations, et vous les établirez sur cette montagne, qui est d'une manière plus spéciale votre héritage. Vous les cacherez dans le secret de votre sanctuaire inébranlable, pour les mettre à couvert des insultes et des attaques étrangères : *Introduces eos, et plantabis in monte hæreditatis tuæ, sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tuæ* (*Ibid.*, 17); tandis que vos ennemis, accablés sous le poids de votre indignation, sécheront de frayeur et d'épouvante : *Irruat super eos formido et pavor.* (*Ibid.*, 16.) Et voilà, chrétiens auditeurs, le jugement de justice que Dieu continue d'exercer sur nous. Seconde instruction que nous fournit la cérémonie présente, et le sujet de la dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Le juste disparaît tout à coup; que ce soit la mort ou la vocation qui le ravisse au siècle, il est également perdu pour le monde : il périt, dit le Prophète, il est enlevé du commerce des hommes, et personne n'y fait attention. Loin d'être effrayé de ces disparitions fréquentes, on les met au rang des événements ordinaires et indifférents dont on ne cherche pas à découvrir la cause;

on ne voit pas que la soustraction des justes est une calamité publique, et l'un des fléaux les plus terribles, qui soit dans le trésor des vengeances du Seigneur, puisqu'en retirant ses serviteurs du milieu de nous, Dieu nous prive tout à la fois et de leur protection et de leurs exemples.

Les élus sont l'objet principal des desseins de Dieu, dans l'ordre même de la nature ; c'est pour eux que tout a été créé, c'est pour eux que tout subsiste, eux seuls ont des droits incontestables sur les ouvrages du Créateur : sans eux le monde ne serait qu'un séjour impur, indigne des attentions de la Providence. Leur présence consacre cette terre profanée, elle redonne à l'univers sa première dignité, elle couvre la multitude des pécheurs et les dérobe aux traits de la colère céleste. Aussi, quand le Seigneur ne veut point trouver d'obstacle à sa fureur, il a soin d'écarter ses serviteurs fidèles. Leur départ est presque toujours le signal de sa vengeance. Les enfants des hommes ont comblé la mesure de leurs crimes ; leur perte est résolue ; un juste se rencontre sur la terre, il suspend l'activité de la colère divine : qu'un siècle entier suffise à peine à Noé pour construire l'asile qui doit le garantir de la destruction universelle, la patience de Dieu de plus en plus provoquée par de nouvelles prévarications, ne se lassera pas. Les cataclysmes du ciel ne s'ouvriront qu'après que le patriarche se sera mis à couvert des ravages du déluge. Le cri des abominations des cinq villes criminelles est monté jusqu'au ciel ; les feux vengeurs ne les réduiront en cendres qu'après que Loth se sera retiré à Ségor : jusque-là la puissance de l'ange exterminateur sera liée. Et au jour de la rétribution, lorsque le souverain Juge des vivants et des morts rendra à chacun selon ses œuvres, il ne lancera l'arrêt de la malédiction éternelle sur les réprouvés, qu'après qu'ils auront été séparés d'avec les justes. Nous vivons à l'ombre de leur protection, et nous méconnaissions nos bienfaiteurs ; nous les voyons s'éloigner, et nous ne sommes pas alarmés de leur absence. La séparation du bon grain et de la paille, qui se fera avec tant d'appareil à la consommation des siècles, se fait tous les jours, quoique d'une manière insensible, et nous ne nous en apercevons pas. Mais si le ciel et les déserts se peuplent de justes, que restera-t-il bientôt dans le monde ?

Le Seigneur a considéré du haut des cieux ; il a vu l'impiété débiter avec audace ses dogmes exécrables, la corruption des mœurs parvenue à son comble ; il a vu les désirs insensés des pécheurs, leurs injustices, leurs scandales ; il a examiné attentivement s'il ne découvrirait pas quelque juste caché dans cette foule de coupables, il n'en a pas trouvé un seul. D'où viendra donc notre salut ? Qui nous servira de médiateur ? (*Psal. LII, 3-7.*)

Non que nous prétendions que ces solitaires fervents, que ces vierges généreuses, qui se sont exclus volontairement de la so-

ciété, ne lui soient plus d'aucun secours. Ils la protègent par leurs prières. Leurs vœux unanimes et persévérants font nuit et jour une sainte violence au Seigneur, et arrêtent les coups qu'il nous prépare. Mais nous disons que leur présence nous serait plus avantageuse, parce qu'outre qu'elle détournerait plus sûrement les foudres du ciel, elle nous procurerait encore le secours puissant de leurs exemples.

Il est surtout une région éloignée du royaume des cieux, où avec l'amour du monde et une éternelle dissipation, règne l'oubli de Dieu, des devoirs les plus sacrés, et l'ignorance de soi-même : les adulateurs en ferment toutes les avenues à la religion ; elle ne peut s'y introduire ni s'y maintenir qu'à la faveur d'une succession de justes que la Providence attentive et miséricordieuse a soin de perpétuer : leur mission consiste moins à prêcher l'Evangile qu'à le prouver par leurs exemples. Figurez-vous Abraham au milieu des nations infidèles ; dépositaire de la foi du Messie, il empêche que cette tradition sacrée ne s'altère parmi les mœurs corrompues, et les folles superstitions des gentils ; étranger en tous lieux, il fait un peuple à part avec sa seule famille ; fidèle au dieu qui le conduit, ici il éternise, par des monuments durables, le souvenir des bienfaits qu'il a reçus ; là, au premier ordre du ciel, il s'apprête à immoler son fils Isaac, l'objet de ses complaisances : sans patrie, sans états, sans autorité, sans armée, il est conquérant ; il est plus que souverain. Les rois implorent son secours, il les venge, et il refuse leurs présents ; Melchisédech, ce prince de justice, lui offre des dons mystérieux qu'il accepte avec reconnaissance ; les esprits célestes l'honorent de leurs visites. Le Seigneur même ne dédaigne pas de se manifester à lui. Abraham est une énigme incompréhensible, qui fait l'étonnement et l'occupation de l'univers. A ces traits reconnaissez le juste, qu'une vocation expresse appelle à la cour : chargé du ministère sublime d'y représenter la religion, il n'est occupé que de la grandeur de sa destination ; les tentations les plus délicates ne peuvent le séduire, l'éclat des dignités ne saurait l'éblouir ; son commerce avec les hommes n'interrompt pas son commerce avec Dieu ; tantôt prosterné au pied des autels, où il adore la majesté du Tout-Puissant, tantôt debout devant le trône des rois, où il est l'organe de la vérité, tantôt assis à la table sacrée où il se nourrit du pain des anges, dissipé en apparence, recueilli en lui-même, plus touché des promesses de la foi que des fortunes périssables, plutôt sujet que courtisan, ami, jamais flatteur, toujours chrétien.

Or, quelle impression ne doit pas faire dans le palais des rois ce mystère de justice, qui roule parmi tant de mystères d'iniquité ! de pareils exemples ne sont-ils pas plus touchants, plus persuasifs que les exhortations les plus convaincantes et les plus pathétiques ! C'est la vertu elle-même.

qui s'accommode à la légèreté des courtisans, qui se met sous leurs yeux, qui confond d'une manière invincible les prétextes dont ils se servent pour autoriser leurs égarements, qui ménage leur délicatesse, qui les instruit par des actions, qui les reprend par sa conduite, qui leur présente dans la réalité et sous un même point de vue, les rigueurs de la loi et ses consolations, les abaissements de l'humilité et l'élévation des sentiments, le triomphe des passions et la liberté du cœur, les ténèbres de la foi et les lumières de l'esprit, la soumission parfaite aux volontés de Dieu et la souveraine indépendance. C'est la grâce elle-même devenue vivante et sensible, qui, mille fois étouffée dans leur cœur, les attaque au dehors, qui les suit en tous lieux, qui les étonne, qui les intimide : car tel est l'empire de la piété, elle n'est nulle part plus combattue, et nulle part plus respectée qu'à la cour. C'est là où elle jouit véritablement de tous ses privilèges : elle y est plus frappante, parce qu'elle y est plus rare ; elle y est plus pure, parce qu'elle est plus éprouvée ; elle y est plus noble, parce qu'elle fait de plus grands sacrifices ; elle y est plus constante, parce qu'elle connaît mieux la fausseté des hommes et la vanité du monde ; elle y est plus utile, parce qu'elle est le seul frein capable de contenir les partisans du siècle.

En effet, le juste est presque l'unique sanctuaire où la religion reçoive les hommages des courtisans ; ils la blasphèment dans ses mystères, ils la combattent dans ses dogmes, ils l'outragent dans sa morale, ils la négligent dans son culte, ils la profanent dans ses sacrements, ils la dédaignent dans ses instructions, ils lui résistent dans ses grâces ; ils ne peuvent se défendre de l'honorer, lorsqu'elle se rend visible sous la forme d'un chrétien fidèle, et pénétré de son esprit et de sa divinité. Qu'un juste paraisse dans ces cercles qu'animent l'enjouement, la médisance, la calomnie et l'irréligion ; à son aspect les discours commencés sont interrompus, une modeste retenue succède à la licence, les remords assoupis se réveillent, les terreurs du christianisme se font sentir aux cœurs les plus endurcis, les impies mêmes deviennent hypocrites ; le vice déconcerté se trouve contraint de céder à l'ascendant impérieux de la vertu qui le condamne ; et tous les assistants sont devant le serviteur de Dieu, tels que des criminels tremblants à la vue d'un juge dont ils redoutent la présence. Ainsi, à l'absence de Moïse, les Israélites éclatent en murmures contre leur conducteur ; ils oublient le Dieu qu'avaient adoré leurs pères ; ils demandent des divinités étrangères ; un veau d'or est l'objet de leurs adorations ; ils célèbrent leur infidélité par des chants tumultueux et par des danses insensées : Moïse se montre, une frayeur soudaine s'empare de tous les esprits ; les Hébreux consternés gardent un morne silence, ils ont honte d'eux-mêmes et de leur idole, et ces prévaricateurs audacieux, qui n'avaient pas craint

d'irriter la colère du Tout-Puissant, n'osent soutenir l'approche et les regards de son ministre.

Vous nous demanderez peut-être pourquoi, de ces justes qui contribuent si efficacement à la conversation et à l'édification du monde, Dieu en moissonne quelques-uns au printemps de leur âge, et en cache plusieurs dans la retraite ; n'en cherchez pas d'autre raison que le dérèglement de vos mœurs. Ils ont été enlevés, dit l'Esprit-Saint, de peur que la malice des hommes ne corrompît leur vertu. Plus l'iniquité fait de progrès, et plus Dieu se hâte de rassembler ses élus ; il les récompense, et il vous punit. Devait-il donc les exposer inutilement à des attaques continuelles ? Leur destinée serait trop malheureuse, si, avec les amertumes et les épreuves inséparables de la piété, ils essayaient encore les contradictions et les dangers du monde. Non, non, dit le Seigneur, je ne permettrai pas que mes serviteurs soient opprimés ; leur affliction m'est connue, je les vois gémir depuis longtemps sous les fardeaux dont l'Egypte les accable ; qu'ils partent, qu'ils s'éloignent, qu'ils aillent au désert m'offrir en liberté leurs sacrifices ; j'y répandrai sur eux l'abondance de mes bénédictions.

Que les temps sont changés ! A la naissance de l'Eglise la solitude eût été pernicieuse aux fidèles, ils puisaient de nouvelles forces dans leur commerce mutuel ; une sainte émulation ranimait leur ferveur ; leurs prières réunies s'élevaient telles qu'un parfum agréable jusqu'au trône de l'Eternel ; leurs conversations avaient je ne sais quoi de céleste ; leurs banquets ne respiraient que charité ; les forts soutenaient les faibles ; les vertus étaient communes entre eux, ainsi que les biens temporels. Le feu de la persécution s'allumait-il, ils se réfugiaient ensemble dans des cavernes profondes ; étaient-ils découverts, ils confessaient ensemble la foi de Jésus-Christ à la face des tyrans et à la vue des échafauds ; l'union des chrétiens en faisait comme une armée formidable aux puissances de l'abîme. A peine les persécutions sanglantes eurent cessé, que la paix amena le relâchement, le relâchement produisit la mollesse, la mollesse inspira l'amour des richesses et des plaisirs, et l'amour des richesses et des plaisirs ouvrit la porte à tous les désordres. On a vu le christianisme s'enrichir des dépouilles de la gentilité, dont il avait triomphé pleinement ; on vit, dans le sein du christianisme, reparaître peu à peu le fantôme du paganisme avec ses erreurs, avec ses vices, avec ses théâtres, avec ses fausses divinités ; la religion ne régna plus que dans ses temples ; la décence et la pureté furent bannies des mœurs, on parla bientôt le langage des fictions et du déguisement ; les maximes du monde prévalurent insensiblement sur la morale de l'Evangile ; les libertins et les impies prirent la place des tyrans, et les chrétiens n'eurent pas d'ennemis plus dangereux que les chrétiens mêmes ; alors

il fallut se précautionner contre les tentations domestiques; la piété tremblante fut contrainte de s'exiler pour se sauver de la séduction générale; elle n'emporta dans sa fuite précipitée que sa foi et ses espérances. Malheur donc à vous, qui vous êtes rendus indignes de communiquer avec les saints! malheur à vous, qui forcez les saints de mettre entre eux et vous un mur impénétrable de division! malheur à vous, si vous êtes insensible à la désertion des saints! Que la cérémonie de ce jour excite du moins vos regrets et vos craintes. Cette lumière si vive va s'éteindre pour vous dans les ténèbres du cloître; elle ne brillera désormais qu'aux yeux des anges et des épouses de Jésus-Christ. Ah! profitez du dernier éclat qu'elle jette en disparaissant; il éclaire tous les secrets qui ont été jusqu'ici entre Dieu et cette âme favorisée; son immolation est l'abrégé de sa vie, et la manifestation des richesses de la grâce et des sentiments de son cœur. Vous avez accompagné cette héroïne de la religion sur la sainte montagne, comme autrefois Elisée suivit son maître Elie aux bords du Jourdain; est-ce dans la vue d'y recueillir son double esprit, cet esprit de mépris pour les avantages du siècle, et de désir pour les récompenses de l'éternité? N'est-ce pas plutôt une vaine curiosité et le torrent du monde qui vous amènent en ce temple? Semblables à ces peuples dont parle Isaïe, vous entendez et vous ne comprenez pas; vous voyez, et vous ne réfléchissez pas; au lieu de changer les châtimens du ciel en des remèdes salutaires, vous en faites un spectacle d'amusement ou le sujet d'une compassion stérile et d'une censure sacrilège.

De cette foule de spectateurs qui vous environnent, ma chère sœur, la plupart blâment votre fermeté; ils trouvent de l'excès, disons tout, et de la bizarrerie dans votre renoncement absolu; ils ont la témérité de vouloir assujettir les conseils de la sagesse éternelle à leurs propres idées. D'autres aussi aveugles vous plaignent; ils regardent le plus beau jour de votre vie comme un jour de consternation et de deuil; cette retraite, comme un tombeau; cette cérémonie, comme une pompe funèbre; et vous-même comme une victime qu'on a pris soin d'orner pour embellir l'appareil du sacrifice; quelques-uns, et c'est le plus petit nombre, adorent en secret les merveilles que le Seigneur opère dans vous, le bénissent, envient votre destinée et gémissent sur leur condition périlleuse et vraiment déplorable. Eh! que vous importent les censures, les regrets, les applaudissemens des hommes! Dieu parle, vous n'écoutez que lui seul; il com-

mande, vous obéissez; vous touchez enfin au moment souhaité avec tant d'ardeur, obtenu avec tant de peine, attendu avec tant d'impatience; les difficultés se sont heureusement aplanies, le temps même de votre attente s'est tout à coup abrégé au gré de vos souhaits, vous devez encore aux bontés longtemps éprouvées d'une reine auguste et pieuse, l'anticipation et l'accomplissement de votre bonheur. Recevez de ses mains ce voile sacré, symbole du voile que l'on plaçait au-devant du sanctuaire, de tous les dons que la magnificence royale peut prodiguer, c'est le seul qui touche votre âme; il va fermer éternellement vos yeux à l'enchantement et aux prestiges du siècle. Jetez auparavant un dernier regard sur le monde que vous abandonnez; du port assuré où vous êtes, considérez les anciens compagnons de votre voyage, entourés d'ennemis visibles et invisibles, errer à la merci des flots soulevés par les tempêtes; étendez vos mains vers le ciel tandis qu'ils combattent, ils sont bien dignes de votre compassion, de vos vœux et de vos prières. A votre entrée dans le désert, nous avons chanté avec les hommes le cantique de Moïse; après le temps d'épreuve, nous chanterons avec les anges le cantique de l'Agneau, nous célébrerons les noces de l'épouse fidèle et du divin Epoux; nos discours s'ennobliront de la grandeur du sujet; nous aurons la consolation de parler le langage des parfaits dans l'assemblée des saints.

Seigneur, quelque autre châtiment que vous nous envoyiez, nous l'accepterons avec résignation, parce qu'il pourra nous être avantageux, et même nécessaire; mais nous vous en conjurons, faites que ce modèle, tout accompli qu'il est, ne soit pas imité. N'enlevez plus du milieu de nous les âmes constamment exercées et toujours persévérantes; conservez-nous la ressource de leur protection et de leurs exemples; si elles redoutent le déluge de la contagion des mœurs, qu'elles viennent chercher un asile passager dans cette arche salutaire, et qu'elles en sortent de temps en temps comme la colombe. Nous avons besoin d'être édifiés, encouragés, excités. Laissez les justes parmi nous; leur présence sera la censure muette et sensible de notre conduite; en les voyant nous rougirons de la dépravation de notre cœur, nous serons forcés de les estimer, de les respecter; de l'estime et du respect pour leur personne, nous passerons à l'imitation de leurs vertus; par là nous mériterons d'être du nombre de vos disciples et de participer à la récompense destinée à vos élus. Je vous la souhaite, mes très-chers frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE,

*Prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence de Messieurs de l'Académie française,
le 25 août 1748.*

Per hanc.... disponam populos, et nationes mihi erunt subditæ. (Sap., XIV, 8.)

Je gouvernerai les peuples par la sagesse, et par elle je soumettrai les nations.

Quoique Dieu ne se propose, dans ses œuvres, d'autre fin que lui-même, il ne manifeste pas toujours cette fin également. Quand il se forme des élus dans l'obscurité des conditions privées, on dirait alors qu'il songe plus à leur félicité qu'à sa propre grandeur. Les trésors de grâces dont il les enrichit, ensevelis avec eux dans l'oubli, n'excitent pas l'admiration des hommes; ces lumières cachées sous le boisseau ne jettent aucun éclat; leurs exemples ignorés ne font presque point d'imitateurs; leur piété peu frappante honorent moins le maître qu'ils servent, et leurs vertus ne sont en quelque sorte utiles qu'à eux-mêmes. Quand Dieu se forme des élus sur le trône, il semble alors avoir plus en vue les intérêts de sa gloire que leur sanctification. Il se plaît à graver en eux les traits de sa sagesse et de sa puissance, pour les donner plus singulièrement en spectacle à l'univers. Ce sont ses images les plus augustes qu'il expose sur des lieux élevés pour être vues de plus loin. Le christianisme recouvre, dans ces souverains de la terre, toute sa force et toute sa dignité; leur sainteté fait le bonheur des peuples soumis à leur empire, et l'histoire de leur vie est l'apologie sensible de la religion, dont ils sont et les disciples et les protecteurs.

Saint Louis, dont nous célébrons la mémoire, fut appelé à ce haut ministère. Dieu, qui le destinait à être l'apologiste du christianisme, se hâta de le prévenir de ses bénédictions; il le combla de ses dons; il le revêtit de sa force; il le remplit de son Esprit; il le marqua de son sceau; il s'empara de son âme tout entière, afin qu'on ne pût attribuer qu'à la religion les merveilles de son règne. Ne nous attachons donc pas à considérer saint Louis en lui-même et sous quelques rapports particuliers. La nature ne fait que des hommes bornés; mais la grâce donne un caractère universel qui admet toutes les vertus et n'exclut que les vices; elle seule sait allier les qualités les plus opposées. Saint Louis fut, selon les circonstances des temps et des lieux, humble et grand, simple et magnifique, doux et sévère, pénitent et roi, solitaire et héros; et, pour tout dire en un mot, il fut saint; il n'eut d'autre politique que la religion, d'autre héroïsme que le zèle de la religion. Ainsi la

religion placée par saint Louis sur le trône, *per hanc disponam populos*; saint Louis guidé par la religion dans les combats, *per hanc nationes mihi erunt subditæ*, sont les deux objets que j'offre à votre admiration.

A Messieurs de l'Académie française

De si nobles idées demanderaient, Messieurs, ces tours heureux, ces secrets de l'art, ces traits de génie, cette éloquence de l'âme, dont vous êtes les maîtres et les modèles; mais les grands hommes sont toujours indulgents. Vous écouterez favorablement l'éloge d'un saint qui fut le protecteur des lettres et l'ami des savants. La grandeur des faits vous cachera la faiblesse de l'orateur, et peut-être que la faiblesse de l'orateur ne nuira pas à la grandeur des faits. Il est un sublime d'actions que les ornements du discours ne font qu'affaiblir, et qui ne saurait être rendu que par la simplicité d'un récit fidèle. Implorons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous n'ignorez pas le premier reproche que l'on fait au christianisme : on publie hautement qu'il est incompatible avec l'art de régner; que ses maximes mises en pratique ne tendraient qu'à l'anéantissement des Etats, et qu'on ne peut être saint et grand roi tout ensemble. Pour justifier la religion, nous n'avons qu'à la montrer sur le trône de saint Louis : c'est là où elle manifeste sa divinité par les sacrifices qu'elle exige de lui, par l'éclat qu'elle prête à sa couronne, par le bonheur qu'elle assure à ses sujets, par la gloire qu'elle procure à Dieu.

Il faut en convenir, Messieurs, la sainteté la plus commune est héroïque dans les rois; eux seuls font à la religion des sacrifices dignes d'elle. Les passions des particuliers sont, ou gênées par les lois, ou intimidées par les censures, ou traversées par les obstacles, et toujours obligés à se couvrir de l'ombre du mystère. Il est rare qu'ils puissent les satisfaire, il est plus rare qu'ils le satisfassent sans trouble et sans amertume, et quand ils les sacrifient à Dieu, ils ne lui sacrifient souvent que des chagrins, ou tout au plus des désirs. Mais les passions des rois sont souveraines comme eux, sûres d'être respectées, elles s'annoncent avec bruit, elles se produisent avec confiance; la flatterie les encense, la politique les entretient,

l'ambition les favorise, les objets volent au-devant d'elles et ne leur laissent que l'embaras de choisir : elles n'ont à craindre que Dieu et les remords.

La divine Providence porte le jeune Louis parmi ces écueils. Que de périls pour son innocence ! Et comment se garantira-t-il du naufrage ? Il a reçu, il est vrai, de la nature des penchants vertueux. Une mère attentive a cultivé avec soin ces semences précieuses ; mais, et ces instructions et ces penchants tiendront-ils longtemps, tiendront-ils toujours contre cette conspiration universelle et persévérante ? N'y aura-t-il pas quelques moments d'oubli et de dissipation, où l'homme ennemi pourra semer l'ivraie parmi le bon grain ? Ne se trouvera-t-il pas de ces prophètes intrépides de l'irréligion, de ces séducteurs ingénieux, habiles à jeter du ridicule sur la vertu, pour qui la piété du prince est une disgrâce, et qui n'existent que par les faibles du maître ?

Ces différentes attaques se réunissent. L'esprit tentateur dresse des pièges, les objets dangereux essayent leur pouvoir, les impies racontent leurs mensonges, et notre jeune monarque est inébranlable. On le voit à l'âge des égarements se faire une retraite inaccessible aux tentations, marcher dans l'innocence de son cœur, se distinguer de ses courtisans par sa simplicité et par sa modestie, fermer les yeux à l'enchantement du siècle, mettre une garde de conspécution sur ses lèvres, ouvrir à la vérité toutes les avenues du trône, établir de fidèles amis les censeurs de sa conduite, n'estimer, n'aimer en eux que la sincérité, chercher dans l'entretien des hommes savants et pieux des délassements à ses travaux, et des appuis à sa vertu, profiter de l'intervalle des affaires pour répandre son âme en la présence du Seigneur, attirer la rosée du ciel par la ferveur de ses prières, faire de la méditation de la loi ses plus chères délices, étudier assidûment dans les divines Ecritures l'art de gouverner son peuple avec sagesse et avec bonté. On le voit appeler les pauvres à sa table et les servir lui-même, aller dans le centre de toutes les misères consoler les affligés, assister les malades et ensevelir les morts à qui la charité la plus courageuse n'osait rendre ce dernier devoir. On le voit se condamner aux jeûnes les plus rigoureux, crucifier son corps et le réduire en servitude, cacher la haine et le cilice sous la pourpre royale, et cette piété ne souffre ni éclipse ni diminution ; loin de s'affaiblir, elle prend de merveilleux accroissements ; chaque jour Louis retranche du vieil homme, et il ajoute à l'homme nouveau.

Vous craignez que ces vertus obscures n'avilissent sa couronne, détrompez-vous, elles en relèveront l'éclat. Fidèle à la religion qui l'inspire, saint Louis ne négligera rien de ce qui peut augmenter le respect dû à sa personne et à son autorité. Qu'il paraissait digne du rang suprême dans ces jours destinés à la représentation, où il était chargé de soutenir aux yeux de l'univers

l'honneur de la nation et la majesté du premier trône du monde ! C'est alors qu'il laissait agir en pleine liberté la noblesse et l'élévation de son caractère. Que ne m'est-il permis de vous retracer ici l'appareil, l'ordre et la pompe de ces fêtes qui, sous son règne, embellirent si souvent la France ! Vous y verriez les profusions des festins d'Assuérus renouvelées, et même surpassées, un peuple entier nourri de ses libéralités, des grands comblés de ses largesses, des souverains éblouis de sa splendeur ; et Henri, ce potentat superbe, uniquement flatté de la vaine gloire qu'il tirait de ses prodigalités insensées, contraint de s'avouer vaincu en somptuosité par le pieux monarque. A cet air de dignité, qui relevait ses moindres actions, on eût dit que la simplicité qu'il affectait partout ailleurs n'était en lui qu'une vertu, et que son penchant naturel le portait à la magnificence qu'il étalait dans ces occasions d'apparat.

S'il est jaloux de prêter à la royauté cet éclat extérieur qui la décore, quel sera-t-il, quand il s'agira de défendre les droits sur lesquels elle est établie : ces droits augustes que la religion rend inviolables et sacrés, et dont les rois sont comptables à Dieu même ! Qu'ils furent violemment attaqués dans ces temps de trouble et de dissension ! On ne peut y penser sans frémir. A peine saint Louis essaie la couronne, qu'elle est chancelante sur sa tête. Monte-t-il sur le trône, cet héritage de ses ancêtres, il ne s'y maintiendra qu'à force de combats et de victoires. La mort de Louis VIII fut le signal de la rébellion. Au premier bruit qui s'en répand, les tempêtes s'élèvent, les nuages se rassemblent, le tonnerre gronde, les haines couvertes du voile de la dissimulation éclatent ; la plupart des vassaux, souverains eux-mêmes, retenus jusque-là par la crainte, brisent avec dédain le joug de la dépendance, ils ressuscitent des prétentions orgueilleuses et chimériques, ils murmurent, ils s'unissent, ils menacent, ils s'arment, ils commandent. D'autant plus audacieux qu'ils voient les rênes du royaume entre les mains d'une femme et d'un roi presque enfant. Insensés, que leur fureur aveugle ! ils ne tarderont pas à s'apercevoir que cette régente, qu'ils bravent avec tant d'ostentation, est une femme forte, au-dessus de son sexe par ses lumières, au-dessus des périls par son courage, au-dessus des événements par sa piété, capable de prévoir tout et de remédier à tout ; prête, s'il le fallait, à s'ensevelir avec son fils sous les ruines du trône, plutôt que de souffrir qu'on en viole impunément la majesté. Ils apprendront à leurs propres dépens que ce roi, dont ils méprisent la jeunesse, porte dans un corps encore faible et délicat, la raison d'un homme, le cœur d'un souverain, la valeur d'un héros. Ils l'éprouvent en effet : leurs desseins avortés, leurs places conquises, des forteresses qu'ils croyaient impénétrables emportées au milieu de l'hiver, plusieurs défaites signalées, sont les déplorables monuments de leur ré-

volte et de leur impuissance. Qu'outrés de rage et de dépit, ils conspirent de nouveau, qu'ils déploient toutes leurs forces, qu'ils appellent à leur secours l'étranger et ses légions nombreuses : ces apprêts formidables n'aboutiront qu'à confirmer leur honte, et qu'à rehausser la gloire de saint Louis.

Eut-il d'autres épreuves à soutenir ? Oui, sans doute, et plus dangereuses, quoique moins redoutables en apparence ; une main puissante et sacrée..... Vous savez, Messieurs, ce qu'il fit dans cette conjoncture critique : une piété timide et peu éclairée aurait tout cédé ; une passion aigrie et emportée aurait tout confondu. Entre ces deux écueils, qui paraissaient inévitables, saint Louis tient un juste milieu : il accorde son devoir et ses droits. Monarque absolu, il s'oppose courageusement aux prétentions, et voilà ses droits conservés ; chrétien docile, il en respecte religieusement le caractère, et voilà son devoir rempli.

Que vous dirai-je enfin ? Dans le cours de quelques années, et contre toute attente, tant de haines envenimées s'éteignent, tant de ligues menaçantes se dissipent, tant d'intérêts opposés se concilient : l'autorité du prince est pleinement reconnue ; les bornes de l'Etat sont reculées ; les ennemis les plus obstinés deviennent les sujets les plus fidèles. La France n'a plus qu'un maître : et à ces orages violents, qui semblaient renverser la monarchie de fond en comble, succède un calme profond et non interrompu. A quoi peut-on attribuer un si grand changement ? Est-ce à la supériorité des forces ? Hélas ! le parti le plus juste n'était pas le plus nombreux. Est-ce à la prudence du gouvernement ? Les mesures les plus sages, les ressorts les plus puissants ne suffisaient pas. Est-ce à la valeur du monarque ? Elle surmonta tous les obstacles ; elle dompta les rebelles, elle les soumit ; mais ce n'était pas assez de les vaincre : que fallait-il donc de plus ? Les gagner. Il fallait arracher de leur cœur ces semences de divisions, qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour se développer ; il fallait éteindre jusqu'à la dernière étincelle de ce feu, toujours prêt à se rallumer au moindre souffle de discorde.

Qu'est-ce qui opéra ce prodige ? La clémence de saint Louis. Et quelles preuves de clémence ? Des assassins venus du fond de l'Asie, pour le sacrifier aux soupçons bizarres d'un tyran sanguinaire : ces assassins découverts et renvoyés chargés de présents. L'oubli des noirs attentats d'une princesse aussi cruelle que hautaine et ambitieuse. Le comte de la Marche trois fois rebelle, trois fois absous. Le repentir jamais rejeté, les réconciliations sincères ; le pardon toujours suivi de l'amitié..... Les factieux auraient-ils résisté à ces traits généreux, qui leur désignaient si noblement leur maître ? Ils n'avaient pas voulu le reconnaître à sa puissance ; ils ne purent le méconnaître à sa bonté.

Que si la clémence de saint Louis le fait

renoncer au titre de conquérant, la réputation de sa droiture et de son équité, qui s'étend au loin, lui acquiert un titre plus doux et plus glorieux, celui de conciliateur et d'arbitre des nations. Quel spectacle ! L'empereur Frédéric si souvent frappé des foudres de Rome ; Rome toujours plus irritée contre les entreprises de Frédéric, dépose à son tribunal leurs différends et leurs animosités, et demandent avec instance qu'il prononce. Le roi d'Angleterre et ses sujets, oubliant leur fierté naturelle, lui remettent les intérêts importants qui les divisent. Les ambassadeurs des cours les plus éloignées viennent réclamer sa justice, ou consulter sa sagesse. Qui le croirait ! le Vieux de la Montagne lui-même, ce tyran redouté de la Phénicie, qui se glorifiait de porter en ses mains la mort des rois, lui paye le même tribut de respect et de vénération ; et ce monstre, dont l'inhumanité ne cessait d'outrager la nature, rend des hommages solennels à sa vertu, qu'il ne connaît que par la voix de la renommée.

Ainsi la religion élève le trône de saint Louis au-dessus des autres trônes de la terre, et lui forme un nouvel empire inconnu jusqu'alors ; empire flatteur, qu'il ne tient pas du hasard de la naissance ; qu'il ne fonde pas sur les débris de sceptres brisés ; qu'il ne cimente pas du sang des nations subjuguées, et qu'il ne doit qu'à l'estime universelle : empire sans bornes qui lui donne tous les peuples et tous les rois pour sujets volontaires : empire paisible et durable qui ne consiste ni dans la puissance, ni dans les richesses, objets éternels de la jalousie des hommes ; mais qui tire tout son lustre de la vertu, le seul de tous les biens que l'on estime toujours dans les autres et que l'on n'envie jamais.

Avouons-le cependant : quelque éclat que le trône reçût de tant de qualités solides et brillantes, il aurait manqué quelque chose à la gloire de saint Louis, s'il n'eût senti tout le prix du mérite, s'il ne l'eût prévenu de ses dons. Malgré l'ancien préjugé que l'ignorance et la jalousie s'efforcent d'accréditer, les grands hommes sont la plus riche décoration et la ressource la plus assurée d'un empire. La multitude des sages, dit l'Esprit-Saint (*Sap.*, VI, 26), est l'ornement et le salut des Etats. La Providence ne les accorde à la terre que par un excès de faveur, et les cache souvent dans les ténèbres, et loin des regards des rois, dont le devoir est de les chercher, le bonheur de les découvrir, la gloire de les employer et de les récompenser. Saint Louis se fit de cette recherche une obligation essentielle, et il mérita de trouver de ces hommes rares, et tout ensemble d'en former.

Que j'aime à le voir environné des sublimes intelligences, que sa confiance et ses bienfaits attachent plus étroitement à sa personne et à l'Etat, interroger avec assiduité leurs lumières, leur confier en partie les principaux ressorts de l'administration publique, présider à leurs diverses opéra-

tions, soit pour les hâter, soit pour les retarder ; et empêcher surtout que leurs passions et leurs intérêts particuliers ne traversent cet intérêt général, l'unique fin des projets qu'il médite ? Sa grandeur souffrit-elle de ce partage ? Non, Messieurs ; il possédait, dans le plus haut degré, le talent si peu connu de savoir se servir à propos des hommes, et de ne se laisser dominer que par la raison et par la religion. Supérieur dans les conseils par cet esprit de discernement qui, entre plusieurs avis, lui faisait toujours choisir le meilleur, il y conservait son ascendant sur ceux mêmes qui l'éclairaient ; et à ces différentes connaissances qu'il ne dédaignait pas de puiser dans des sources étrangères, il ajoutait, ce qui seul les rend utiles, et qu'il ne pouvait trouver qu'en lui-même : les sentiments, l'âme d'un roi, et d'un roi le père de son peuple.

Loin ces maximes exécrables que l'adulation fait sans cesse retentir aux oreilles des souverains, qu'ils sont les divinités du monde ; que tout est fait pour eux ; qu'ils peuvent disposer selon leurs caprices, et des lois dont ils sont les auteurs, et des hommes dont ils sont les maîtres ; qu'ils n'ont d'autre règle à suivre que leurs desirs et leur volonté. Loin, encore une fois, ces maximes odieuses qui ne sauraient être écoutées de sang-froid que par des tyrans. Saint Louis en remarque dans la religion de plus conformes à ses sentiments. Elle lui apprend que, quelque élevé que soit le trône, il y a toujours au-dessus et les lois, et le vengeur des lois ; que la royauté n'est pas un vain spectacle, mais un ministère dont les engagements sont infinis ; que si les sujets doivent aux princes qui les gouvernent le respect, l'obéissance et le tribut, les rois doivent aux sujets qui vivent sous leur empire la sûreté, la justice et l'abondance ; qu'ils ne sont plus puissants que pour faire plus de bien ; qu'ils ne sont indépendants que pour faire le bien sans contradiction et sans obstacle, et qu'ils répondent à Dieu de la félicité de tous. Quel fardeau pour un homme ! A considérer avec les lumières de la foi, le détail immense des soins et des sollicitudes inséparables du rang suprême, que la destinée des souverains est à plaindre ! Mais s'ils sont tels qu'ils doivent être, un seul privilège, un privilège divin les en dédommage amplement. Et quoi ? Le pouvoir de faire des heureux.

Saint Louis le promet en recevant l'onction sainte. Il jure à la face des autels : esprits célestes, vous en fûtes les témoins, il jure qu'il sera le défenseur, le juge, le bienfaiteur de ses sujets ; ses serments sont les desirs de son cœur. Vous le représenterai-je au commencement de son règne, servant de bouclier à son peuple ; s'opposant à l'effort de plusieurs armées réunies ; renvoyant loin de ses Etats les horreurs de la guerre ? La rigueur des saisons ne l'arrête pas ; la grandeur des dangers ne l'intimide pas ; prodigue de ses jours, il ne remet l'épée dans le fourreau que lorsqu'il a ramené la paix, as-

suré ses frontières, et lié les puissances rivales par la foi des traités.

Que vous sert, grand roi, de vous précautionner ainsi contre les attaques du dehors ? Les ennemis les plus cruels de la patrie sont au dedans. C'était le duel, ce démon de la vengeance, altéré du plus pur sang de l'Etat ; une fureur égale agitait tous les esprits ; l'amitié n'avait plus de droits, la nature n'avait plus de privilèges ; à la plus légère offense, au moindre mot, on s'égorgeait ! que dis-je ? le théâtre de la fureur était le siège de la justice : le sort des armes y décidait des intérêts et de l'innocence, et ces spectacles inhumains avaient leurs jours, leurs lois, leur appareil, leurs cérémonies, leurs spectateurs, et encore quels spectateurs ! C'était l'usure. Une nation maudite s'enrichissait des misères publiques ; elle avait le secret, en secourant les malheureux, de consumer le reste de leur subsistance. C'étaient des seigneurs durs et impitoyables ; du poids de leur grandeur ils écrasaient leurs vassaux, qui ne savaient où porter leurs plaintes ; toujours en guerre avec leurs voisins, ils désolaient, ils ravageaient la France au milieu même de la paix dont elle jouissait. C'étaient enfin des exacteurs : abus énormes, mais abus assortis au caractère de la nation, qui conservait encore quelques vestiges de sa première férocité ; abus, appuyés pour la plupart de la protection, ou du moins de la tolérance des lois civiles ; consacrés en quelque sorte par le temps, soutenus du crédit des grands, cachés dans les ombres de l'ignorance universelle, répandus généralement, et par là même moins aperçus.

A l'aide du flambeau de la religion qui l'éclaire, saint Louis perce la profondeur des ténèbres de son siècle, et démêle ces abus monstrueux au travers de tant de préjugés et de prestiges imposants, qui les masquent et les enveloppent. Il voit, dans le duel, des meurtres réels, autorisés par des lois injustes ; dans l'usure, des ruines prochaines sous l'appât d'un secours présent ; dans la domination des grands, une tyrannie effective, aussi contraire aux droits de la couronne que funeste au repos des citoyens ; dans les concussions des exacteurs, une oppression barbare qui tend à la destruction de l'Etat. Lui seul le voit ; il le voit et il en gémit ; il en gémit et il y remédie. Dût le coup éclatant qu'il prépare exciter des clameurs, n'importe ! il en connaît la nécessité, persuadé qu'il est des circonstances où il faut servir les hommes malgré eux-mêmes, et les forcer d'être heureux ; qu'une douceur à contre-temps a toutes les suites de la cruauté ; que, pour quiconque est armé du glaive de l'autorité, dissimuler le mal quand on peut l'extirper, c'est en être le fauteur et le complice ; et que des ordonnances sans effet ne servent qu'à prouver la faiblesse du gouvernement. C'en est fait : des arrêts foudroyants et aussitôt exécutés partent du trône, et ces abus sont retranchés, et les idées de la nation se réforment,

et la France, si longtemps opprimée, respire.

A ces traits de rigueur et de sévérité, reconnaissez-vous ce monarque affable et tranquille, qui prend la balance pour y peser la cause de la veuve et de l'orphelin? Que les peuples sont heureux quand ils ont leurs maîtres pour juges! Une fonction si noble, l'apanage de la Divinité, n'est jamais remplie si dignement que par les souverains. Semblables à Dieu, qui se suffit à lui-même et devant qui toute distinction s'évanouit, les rois aperçoivent les hommes à cette distance où ils se confondent tous dans le même centre d'égalité. Ils ne sont susceptibles ni de cet intérêt qui cède à l'attrait des présents, ni de cette lâcheté qui sacrifie la vérité aux égards, ni de cette crainte qui n'ose résister à la puissance, ni de ces haines qui corrompent les jugements. Ces vapeurs grossières de la terre ne montent pas jusqu'à la région supérieure qu'ils habitent. Ils ont les passions de l'humanité, il est rare qu'ils en aient les vices. Plus heureux, nos ancêtres qui eurent pour juge non-seulement un roi, mais un père, mais un saint.

Ne vous figurez pas un tribunal inaccessible, entouré de gardes sans nombre, défendu par des barrières impénétrables. Saint Louis n'a d'autre tribunal que lui-même, d'autre cortège que la justice et la bonté. Il n'attend pas les malheureux, il les prévient; tantôt à la porte de son palais, comme les anciens princes d'Israël; tantôt sous un chêne, comme l'ange du Seigneur; et partout où les vœux de ses sujets l'appellent, il apaise leurs querelles, il discute leurs intérêts, il termine leurs différends; les riches l'abondent avec respect, les pauvres l'approchent avec confiance; l'injustice seule craint de paraître devant sa face. Qu'ils tremblent surtout ces dépositaires de son pouvoir qui vendent ignominieusement leur ministère! Armé de la foudre, il parcourt ses Etats, il va juger les justices mêmes. Malheur aux prévaricateurs! ils l'ont blessé dans l'endroit le plus sensible; il fait retomber sur eux l'iniquité de leurs jugements; il leur arrache le dépôt des lois, profané par de honteux trafics, et ne le confie désormais qu'à des magistrats intelligents et incorruptibles que lui présente la renommée. Vous faut-il des preuves plus décisives de son équité? voyez-le se condamner toujours lui-même au moindre soupçon de doute, protéger la cause de quelques particuliers contre son propre frère, résister à l'offre de l'empire, restituer des provinces entières que personne ne réclamait; réparer avantageusement des dommages inévitables et presque oubliés, fouiller dans la nuit des règnes précédents, et creuser jusqu'aux fondements du trône pour en effacer la plus légère trace d'usurpation.

Il est une autre sorte de justice que les princes doivent à leurs sujets, et d'où dépend la félicité commune : la dispensation équitable des honneurs et des richesses.

C'est là le chef-d'œuvre et la force du gouvernement. Beaucoup de souverains dissipent; peu savent donner, et donner en rois. Saint Louis ne regarde les grâces et les trésors que le Père de famille lui a remis que comme des talents qui doivent fructifier au centuple en faveur de son peuple. Il ne les prodigue pas, ce serait les perdre; il ne les retient pas, ce serait les enfouir : bienfaiteur généreux et éclairé, il les répand avec circonspection et avec discernement. Ses dons prennent toutes sortes de formes, selon la nature des circonstances et la qualité des personnes. A ces hommes supérieurs, nés pour conduire les autres hommes, il leur destine les grands emplois : et par là l'autorité, ce premier mobile, est plus respectée, l'ordre se rétablit, la tranquillité publique renaît. Aux talents rares et utiles, il leur distribue les récompenses : et par là le chaos se débrouille, les sciences fleurissent, le goût se perfectionne, les mœurs se polissent, l'émulation est excitée, le siècle s'illustre. Au commerce et aux arts, récompensés par eux-mêmes dès qu'ils sont favorisés, il leur accorde sa protection. Du haut de son trône, il veille aux progrès de la navigation, à la sûreté et à la commodité des chemins, à l'exacte proportion dans les monnaies : et par là la France devient le centre du monde; ses voisins payent un tribut perpétuel à son industrie; les étrangers viennent en foule y chercher le bon goût et la politesse, et y laissent leur abondance. A ses sujets écartés, privés des regards vivifiants du prince, il leur communique sa présence; il les visite pour leur faire sentir de près les influences fécondes du trône : et par là il ranime les extrémités du royaume, toujours arides et languissantes par l'éloignement du souverain. Aux calamités publiques, aux disgrâces passagères, il y apporte des secours. Provinces désolées, pour qui le ciel est d'airain et la terre de fer, ne dites plus que Dieu vous abandonne : les bons rois sont une seconde Providence. Consolez-vous : Louis connaît vos besoins. Et comment les ignorerait-il? Il a le nom de tous les malheureux répandus dans ses Etats. Ces ouvriers obscurs que des accidents fâcheux ont jetés dans l'indigence, et que l'indigence condamne pour jamais à l'inutilité; ces nobles infortunés, à qui l'éclat même de leur naissance est à charge, il les relève par ses bienfaits : et par là rentrent dans la société des citoyens précieux, perdus auparavant pour elle. Aux pauvres réels, aux pauvres de Jésus-Christ, il leur fait part de ses aumônes. Ce n'est pas assez : par ses ordres, et à ses dépens, sont construits des asiles sans nombre, où, jusqu'à la consommation des temps, tous les maux trouveront des remèdes, toutes les misères des soulagements. Ce sont là ses ouvrages de prédilection : il laisse à ses successeurs le soin d'agrandir son domaine, de reculer les limites de son empire, d'élever des palais somptueux. Pour les œuvres de charité, il ne s'en fie qu'à lui; il les consomme : et par là il sert la religion, il honore l'humanité, il

se satisfait lui-même. Surpris de ses libéralités immenses, vous me demanderez peut-être d'où il tira tant de trésors? De deux sources inépuisables : l'amour de ses sujets, sa propre modération.

Cette attention continuelle que saint Louis donnait aux besoins de son peuple ne lui fit pas oublier les intérêts de Dieu : au contraire, il crut ne pouvoir mieux affermir la félicité publique qu'en l'établissant sur l'innocence et sur la piété, qui en sont les fondements les plus solides. Il savait d'ailleurs que toute puissance, venant de Dieu, doit se rapporter à Dieu; que les princes ne sont que les instruments de sa gloire; qu'il est des services qu'eux seuls peuvent rendre à la religion; qu'ils exercent une espèce d'apostolat, d'autant plus efficace qu'ils ont en leur pouvoir deux moyens presque infaillibles pour la réformation des mœurs : je veux dire leur autorité et leur exemple. L'une sert à retrancher les scandales, et l'autre, à inspirer l'amour des vertus. Les prophètes ont beau tonner, les sacrifices des hauts lieux ne cessent que lorsque Josias commande.

Embrassé du même zèle, saint Louis ordonne, et bientôt le blasphème subit les supplices les plus rigoureux; l'hérésie vient expirer au pied du même trône qu'elle avait voulu renverser; le comte de Toulouse, l'opiniâtre défenseur de cette secte homicide, se soumet au joug humiliant de la pénitence; le sanctuaire est purifié; un frein salutaire contient l'ambition des enfants d'Héli; le luxe est renfermé dans de justes bornes; le mensonge, la médisance, la duplicité, ces vices favoris des cours, en sont bannis. Elles furent scellées pour toujours, ces fontaines empoisonnées où la multitude venait puiser avidement; ces spectacles grossiers et sacrilèges, mélange impie d'indécences et de mystères saints : spectacles qui étaient tout à la fois et la honte du goût du siècle et l'opprobre du christianisme. Et du milieu de cette Babylone sort une nouvelle Jérusalem, brillante de clartés, où toutes les vertus sont rappelées. L'autel n'a que de dignes ministres, les pasteurs des peuples sont les lumières de l'Eglise, des ouvriers évangéliques partent pour la moisson de l'Orient, des temples augustes annoncent la majesté du Dieu qui y habite, l'équité préside aux tribunaux, la bonne foi règne dans le commerce, la charité unit les cœurs, et la piété du prince est comme le levain qui sanctifie toute la masse. Voilà, Messieurs, ce qu'opéra la religion sur le trône de saint Louis. Les réflexions seraient superflues : les faits seuls tiennent lieu de preuves. Achevons son apologie, et suivons-la dans les combats où elle guide notre saint monarque. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le second reproche que l'on fait au christianisme n'est pas mieux fondé que le premier. On prétend qu'une religion née sur la croix de Jésus-Christ, accrue par les per-

sécutions, établie sur la douceur et sur l'humilité, est plus propre à former des solitaires que des héros. Et qui peut mieux les former, les véritables héros, que cette religion divine, qui défend toute guerre injuste, qui anime la valeur dans les combats, qui donne la fermeté dans les revers, qui couronne les vertus à la fin de la carrière? Un récit, quoique simple, des succès et des disgrâces de saint Louis justifiera ces différentes idées.

Nous ne rougissons pas de le confesser, Messieurs, l'Eglise est une mère tendre, qui ne prêche à ses enfants que l'union et la charité. Elle les voit avec douleur se détruire les uns les autres; elle emploie ses prières, ses gémissements, ses larmes, pour leur faire tomber le glaive des mains. Mais si elle déplore les malheurs de la guerre, elle ne la condamne pas toujours. Il est des circonstances où elle la permet; il en est d'autres où elle l'ordonne. Le Dieu même de la sainteté se glorifie d'être le Dieu des armées, et les rois, ses images visibles, ont le pouvoir d'exercer ce ministère redoutable pour la sûreté et le repos du monde. Mais il faut que ce soit la justice, et plus souvent la nécessité, qui les arme de la foudre; autrement, ces conquérants si renommés sont, ou des usurpateurs qui ne connaissent d'autre équité que la force, ou des séditions qui se révoltent contre l'autorité légitime, ou des hommes de sang qui ne se plaisent qu'au milieu des embrasements et du carnage, ou des ambitieux qui sacrifient des nations entières à l'idole de leur fortune et de leur élévation.

Saint Louis fut guerrier par nécessité; il fut pacifique par inclination et par devoir. S'il avait prêté l'oreille aux conseils de la politique, il n'aurait pas manqué de profiter de la division de ses voisins; s'il avait écouté l'ambition ou l'intérêt, la confusion des temps lui fournissait des prétextes spécieux de s'agrandir sans blesser ouvertement les lois de la justice; s'il avait consulté son courage, tout semblait lui promettre des conquêtes faciles ou glorieuses. Il n'écoute que la religion, et elle lui inspire d'éteindre le feu de la discorde, de réconcilier les souverains et les sujets, d'être l'arbitre et le médiateur des peuples. Qu'il est beau de régner ainsi sur soi-même; et qu'une pareille modération est héroïque! Les conquérants que le monde encense, ne sont fameux que par leurs exploits; la gloire de saint Louis est d'éloigner les occasions de vaincre; il faut que les circonstances l'y contraignent. On ne le voit jamais recourir à la force des armes pour faire valoir des droits incertains. Sont-ils incontestables : il les pèse au poids du sanctuaire avec les maux qu'entraîne infailliblement la guerre. Il ne prend ce dernier parti qu'après avoir épuisé toutes les voies de conciliation, et alors même il n'étend pas sa vengeance au delà des limites posées par la justice; il conserve en lui-même l'amour de la paix. Les vaincus sont assurés de sa clémence, et le

plaisir de pardonner est presque toujours l'unique fruit de ses victoires.

Ici, je prévois qu'on m'oppose en secret ces guerres saintes contre lesquelles la malignité du siècle se déchaîne avec tant de licence. Et sur quoi tombe cette censure téméraire? Est-ce sur la conjoncture? est-ce sur l'expédition en elle-même? La conjoncture ne pouvait être plus favorable. Une trêve solennelle jurée avec l'Angleterre, sous les auspices du souverain pontife; les vassaux soumis de bonne foi, et accoutumés depuis longtemps à l'obéissance; les puissances suspectes trop faibles et divisées entre elles; des forces suffisantes pour tenir en respect les mal intentionnés; le timon de l'Etat remis à Blanche : la France n'était-elle pas à couvert de toute insulte? Or, dès que saint Louis pouvait s'engager dans cette entreprise sacrée, il le devait, et premièrement comme roi. Les souverains de la Palestine et de la Syrie, dépouillés de leurs Etats par les soudans, imploraient les secours de l'Europe, et les secours leur arrivaient de toutes parts. Convenait-il qu'un monarque assis sur un trône, en possession d'être l'appui et l'asile des rois malheureux; convenait-il que saint Louis fût le seul spectateur indifférent de leurs querelles? Je le demande aux âmes généreuses. Il le devait comme homme. Des chrétiens gémissants dans les prisons de l'Egypte, et persécutés uniquement parce qu'ils étaient fidèles à leur Dieu, appelaient un libérateur du fond de leurs cachots. Pouvaient-ils être insensible aux cris de tant de misérables? Ne consultons pas la foi, ne consultons que l'humanité. Il le devait enfin comme chrétien; il n'était pas seulement question, ainsi que du temps de Matathias, de reprendre sur les infidèles le tombeau des prophètes, l'arche d'alliance, le temple de la Synagogue, il s'agissait d'une terre qui avait été le berceau de la religion; il s'agissait du sépulcre de Jésus-Christ, de cet héritage que le Sauveur du monde avait acquis au prix de son sang, et que des barbares possédaient avec insolence.

Que de motifs réunis pour un roi naturellement grand, sensible et religieux! Aussi allons-nous voir à quel degré d'héroïsme sa valeur fut portée. Elle avait éclaté dans les premières années: Taillebourg, la Charente, Saintes, avaient été tour à tour les théâtres de ses exploits. Que ces victoires coûtaient cher à son cœur! Il ne les remportait que sur ses sujets, rebelles à la vérité, mais cependant ses sujets. Les guerres du Seigneur ouvrent à ses desirs une nouvelle carrière où son courage peut se déployer librement et qui lui présente encore plus d'obstacles à surmonter.

Car, Messieurs, les pays éloignés dont il médite la conquête sont séparés par de vastes mers, munis de plusieurs places fortes, coupés par des canaux sans nombre, défendus par l'air contagieux qu'on y respire. Les peuples qu'il doit subjuguier sont hardis à l'attaque, cruels dans les succès, prompts à prendre l'alarme, plus ardents à revenir à la

charge, aussitôt ralliés que dispersés, toujours fugitifs, toujours menaçants et invincibles par leur faiblesse même. L'armée qu'il commande est un assemblage de plusieurs nations opposées d'humeur et de caractère, indépendantes, quoique soumises à ses ordres, sur lesquelles il n'a de pouvoir que celui qu'elles lui cèdent et dont il est forcé de tolérer les excès.

Ces difficultés ne retardent pas la rapidité de ses exploits. Il arrive, il combat, il triomphe : Damiette ouvre ses portes à son vainqueur. Superbes Sarasins, rassemblez-vous de nouveau et vous serez soumis; honteux de tant de défaites, tentez encore une fois le destin des batailles et vous serez détruits. Je n'entre pas dans le détail de ces actions mémorables, et qui pourrait peindre saint Louis à la tête de son armée, dirigeant avec prudence et avec promptitude les mouvements de ce corps tumultueux; pénétrant les secrets de l'ennemi et lui dérochant la connaissance de ses desseins; saisissant ces instants rapides et décisifs qui amènent infailliblement les grands succès; exécutant en soldat ce qu'il a projeté en capitaine; s'exposant à tous les périls; présidant aux diverses attaques; allant de rang à travers les feux et les traits et enflammant ses guerriers de l'ardeur de son courage?

D'où lui venait cette intrépidité? Entendez-le lui-même parlant à ses soldats en présence de l'ennemi : *Généreux défenseurs de la foi de Jésus-Christ, vous n'avez rien à craindre; le sort du combat ne saurait être douteux pour nous. Nous en sortirons victorieux ou martyrs.* Toujours la religion; avant l'action, dans le fort de la mêlée, après la victoire, toujours la religion. Il ne se détermine que par elle, il ne combat qu'avec elle, il ne triomphe que pour elle.

Pourrais-je oublier ce jour fameux dans les annales du christianisme où notre héros prit possession de Damiette? On ne le vit point étaler le faste insultant des conquérants du siècle. Il ne parut pas sur un char éclatant, traînant après lui les nations enchaînées; mais pieds nus et à la suite de la croix que l'on portait en triomphe : *Le souffle du Seigneur a dissipé nos ennemis*, dit alors cet autre Machabée; *faisons régner le Dieu qui nous a fait vaincre, et que ces lieux, témoins des abominations des gentils, soient les témoins du sacrifice adorable des chrétiens: Ascendamus nunc mundare sancta, et renovare.* (1 Mach., IV, 36.) Il dit et il fut fait. Non, la délicatesse du temple de Salomon n'eut rien de si touchant. L'onction sainte purifie et consacre ces mosquées impures. Un nouveau tabernacle s'élève parmi les acclamations de l'armée; le parfum des prières monte jusqu'au ciel; l'air retentit des gémissements et des sanglots; les chérubins et la milice céleste s'empressent d'être les spectateurs de ces mystères redoutables. Un pontife du Très-Haut, pénétré de la grandeur de son ministère, entre dans le Saint des saints. A sa voix, la victime de propitiation descend sur l'autel. Saint Louis fond en larmes, se

prosterne, jette ses palmes devant le trône de l'Agneau, l'adore et s'immole avec lui.

Chaste épouse du Dieu vivant, Eglise, sortez de l'humiliation, quittez ces voiles funèbres; prenez vos ornements les plus précieux. Grâce à la valeur et à la pitié de saint Louis, vous revoyez vos anciennes solennités. Mais hâtez-vous de jouir de votre gloire, elle s'effacera comme un songe. Des décrets de rigueur vont se développer.

Hélas! tout semblait présager les plus heureux succès. Jamais projet mieux concerté, jamais commencements plus favorables. Un chemin frayé au milieu d'un grand fleuve; l'armée de saint Louis s'avancant à la faveur du silence et du secret; les ennemis protégés par le Tanis, tranquilles, et ne soupçonnant pas la moindre surprise; le comte d'Artois déjà sur le rivage, bientôt suivi de plusieurs guerriers; les premiers postes enlevés; la terreur et le désordre partout; les Sarrasins éperdus, abandonnant leur camp avec précipitation et fuyant devant le glaive du vainqueur... Il n'y avait qu'à s'arrêter, la victoire était consommée. Mais le courage est-il toujours accompagné de la prudence? Le comte d'Artois, oubliant les ordres de son frère et dédaignant tout sage conseil, se livre aveuglément à l'impétuosité de son ardeur; il croit ne poursuivre que des fugitifs tremblants, et il se trouve sans le savoir séparé des siens et enfermé dans la Massoure. Des prodiges de valeur ne le sauveront pas. Enveloppé de toutes parts, il meurt percé de mille coups, et l'élite de la noblesse française périt à ses côtés en le défendant.

Depuis ce jour fatal, malheurs sur malheurs, disgrâces sur disgrâces; des victoires aussi funestes que des défaites; toute résistance inutile; point d'armée; plus de vaisseaux; les mers fermées à tout secours étranger; l'air infecté de la multitude des cadavres; la contagion dans le camp; des spectres et non des hommes. Saint Louis lui-même languissant, affaibli, porté par des soldats pour se dérober à l'insolence et à l'inhumanité de ses ennemis; pris enfin chargé de fers. Ce n'est pas tout: ses amis, ces généreux guerriers gémissant dans l'esclavage; plus loin, à Damiette, des princesses éplorées; un enfant à peine né; une tendre épouse qui n'a pas craint de partager les ennuis d'un si long voyage, tout ce qu'il a de plus cher au monde, à la garde de quelques mercenaires; sans secours, sans espérance, et sur le point de tomber à chaque instant dans la plus affreuse des servitudes. Est-il une constance à l'épreuve de tant de revers et de tant de pertes?

Non, Messieurs, saint Louis n'a rien perdu: la religion lui reste; elle le suit dans les chaînes. Les cachots sont pour lui ce que fut la fournaise de Babylone pour les trois enfants d'Israël: un lieu de rafraîchissement. Il s'humilie sous la main toute-puissante de Dieu qui l'éprouve; il s'applaudit avec saint Paul d'avoir été trouvé digne de souffrir pour Jésus-Christ. Aucun chan-

ment en lui, toujours même affabilité, même douceur, même tranquillité; on ne s'aperçoit qu'il est malheureux qu'à sa noble fierté. Qu'on lui demande une rançon, il répondra que la personne auguste des rois est au-dessus de toute rançon; qu'on exige des serments abominables, il en frémit d'horreur, et il ne veut donner d'autre caution de ses promesses que sa parole. Qu'ils paraissent, ces furieux qui ont formé loin de sa présence le dessein d'attenter à sa vie; ils le verront et ils tomberont à ses pieds. Quel est donc ce captif qui règne dans ses fers, qui fait la loi à ses vainqueurs; que des barbares respectent et qu'ils délibèrent de choisir pour leur maître? Sainte religion, voilà votre plus beau triomphe.

Je me trompe, il est encore quelque chose de plus héroïque, et vous allez en juger. Saint Louis est libre de partir; d'un côté, les vœux d'une cour affligée, le bien même de son royaume demande son retour; de l'autre, la foi de tant d'esclaves exposée à de continues épreuves, et les intérêts de la chrétienté s'y opposent. Il ne balance pas; la religion l'emporte; lui-même il prolonge sa captivité; et ce temps, il l'emploie à fortifier des places, à conserver ses anciennes conquêtes; à recueillir les tribus dispersées parmi les nations infidèles; et il n'abandonne enfin ces contrées sauvages que lorsqu'à la tête de tous les captifs rachetés, tristes restes d'une armée naguère si florissante, il peut chanter le cantique d'Israël et de la maison de Jacob, au sortir de la terre d'Égypte.

Le ciel ne fait que le prêter aux besoins de la France, Louis s'en éloigne pour la seconde fois; son sacrifice déjà commencé, et si longtemps suspendu, doit s'achever en Afrique. Une main invisible conduit cette victime pure et innocente jusqu'à l'autel. Seigneur, permettez que j'ose un moment vous interroger. Pourquoi enlevez-vous ce monarque à des sujets dont il faisait les délices? Pourquoi traversez-vous des desseins, que vous avez vous-même inspirés? userez-vous toujours de rigueur envers saint Louis? A la Massoure, des chaînes; à Tunis, la mort. Est-ce donc là le prix que vous réservez à des travaux entrepris pour votre seule gloire? Adorons la profondeur des jugements de Dieu, et respectons des mystères, dont nous ne saurions pénétrer la sagesse. Enfermés dans la nuit du siècle, nous n'avons que des idées confuses des vrais biens et des vrais maux; nous nous figurons que Dieu châtie, et il éprouve; qu'il immole, et il couronne. Nous pensons en hommes; il agit en Dieu.

Déjà la peste ravage l'armée de saint Louis; martyr de sa charité, il ressent bientôt les atteintes de ce fléau redoutable. O mort, que vous êtes cruelle pour les impies! Vous les dépouillez de leur grandeur empruntée; vous les condamnez à l'affreuse solitude du tombeau; vous les livrez impitoyablement à leur juge. Mais que vous êtes douce pour les justes! Vous êtes la fin de

leurs travaux, le temps de leur moisson, et l'aurore du jour unique et inaltérable de l'éternité.

Saint Louis la voit approcher avec confiance; dans sa tente, sur ce lit où il est étendu, et que la mort couvre de son ombre, c'est un héros qui donne ses ordres avec tranquillité, qui pourvoit à la sûreté de son camp; c'est un ami qui console une cour que sa perte va jeter dans le désespoir; c'est un roi qui recommande son peuple à l'héritier du trône; c'est un chrétien qui vole au-devant du glaive, qui s'offre lui-même tout entier en holocauste; c'est un citoyen du ciel qui n'a plus de commerce avec la terre, qui est en esprit dans les tabernacles éternels, et qui, devant son bonheur par ses désirs, s'écrie : *Seigneur, j'entrerais dans votre maison; je vous adorerais dans votre saint temple; je glorifierai votre nom.* (Psal. V, 8.) Enfin, c'est un pénitent qui veut expirer sur la cendre, et y recevoir la couronne de justice.

Que faisiez-vous cependant, peuples infortunés? Vous rendiez à Dieu de solennelles actions de grâces de la prise de Carthage; vous ne vous entreteniez que des conquêtes de saint Louis! Hélas! il n'était plus. A cette nouvelle, quel deuil! quelle consternation! ils le reverront, mais comment! Représentez-vous Moïse rapportant de l'Égypte les ossements de Joseph; tel et plus lamentable encore fut le retour de Philippe, l'héritier de la couronne, lorsqu'il revint d'Afrique, conduisant les corps inanimés du

comte de Nevers, son frère; d'Isabelle, son épouse; de saint Louis, son père; ce spectacle lugubre traverse la France.

Telle est, Messieurs, la destinée des rois que forme la religion. Comblés de bénédictions de leurs peuples pendant leur vie, ils emportent leurs regrets, lorsqu'ils disparaissent de la terre. Leur mort est une calamité publique; le souvenir de leurs vertus et de leurs bienfaits, se transmet de génération en génération; les lois qu'ils ont si sagement établies contribuent à la félicité des siècles à venir. Leur justice et leur bonté sont un héritage qui passe à leurs successeurs; elles se perpétuent sur le même trône. La religion assure à leur mémoire des honneurs immortels, elle publie leurs louanges dans l'assemblée des fidèles, et elle les fait régner éternellement avec Dieu dans la splendeur des saints. C'est de ce séjour de délices et de gloire que saint Louis veille sur nous. Il n'a cessé d'être notre roi que pour être notre protecteur; et nous éprouvons la vertu de son intercession.

Grand Dieu! souverain Dominateur de l'univers, vous qui tenez dans vos mains et le cœur des rois et les rênes des empires, secondez les intentions de ce vainqueur pacifique; exaucez ses vœux; nous nous reposons de notre bonheur sur son amour. Exaucez les nôtres; il n'aura rien à désirer pour lui-même, soit par rapport au temps, soit par rapport à l'éternité, etc.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

SERMONS, HOMELIES, PANEYRIQUES ET ORAISONS FUNEBRES DE CLEMENT. (2^e PARTIE.)

EXHORTATION POUR LE REGIMENT DES GARDES FRANÇAISES, 9.

DISCOURS SUR LE RANG QUE L'ELOQUENCE SACREE DOIT TENIR DANS LA LITTERATURE, 19.

PANEYRIQUES. — I. Saint Joseph, 25. — II. Saint Fidèle de Sigmaningen et saint Joseph de Léonessa, Capucins, 39. — III. Le B. Alexandre Sauli, 54. — IV. Saint Antoine, 69. — V. Saint Sulpice, archevêque de Bourges, 90. — VI. Saint François de Sales, 103. — VII. Saint François de Paule, 116. — VIII. Sainte Monique, 150. — IX. Saint Stanislas, 144. — X. Saint Jean Népomucène, 159. — XI. Saint François Régis, 177. — XII. Saint Pierre et saint Paul, 190. — XIII. Le B. Pierre de Luxembourg, 206. — XIV. Saint Vincent de Paul, fondateur de la Mission, 217. — XV. Saint Gaëtan, fondateur de la Congrégation des Clercs réguliers, dits Théatins, 252. — XVI. Le B. Pierre Fourier, curé de Maltaincourt, réformateur et supérieur général des Chanoines réguliers de Lorraine, et instituteur des Dames religieuses de la Congrégation, 246. — XVII. Saint Philibert, abbé de Jumièges, 262. — XVIII. Saint Bernard, 275. — XIX. La B. mère Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, 286. — XX. Saint Augustin, 505. — XXI. Saint Remi, archevêque de Reims, 520. — XXII. Saint Denys, apôtre des Gaules, 532. — XXIII. Sainte Thérèse, 546. — XXIV. Saint Charles Borromée, 564. — XXV. Saint François Xavier, apôtre des Indes et du Japon, 580. — XXVI. Saint Etienne, premier martyr, 597.

ORAISONS FUNEBRES. — I. Elisabeth-Thérèse de Lorraine, reine de Sardaigne, 409. — II. Catherine Opalska, reine de Pologne, grande-duchesse de Lithuanie, duchesse de Lorraine et de B. r., 429. — III. Mgr Scipin Bigon, évêque, comte de Toul, prince du Saint-Empire, 447. — IV. Mgr Louis, dauphin, 468. — V. Stanislas 1^{er}, roi de Pologne, etc., 489.

NOTICE SUR COLLET, 511.

SERMONS, DISCOURS ECCLESIASTIQUES ET PANEYRIQUES COMPLETS DE PIERRE COLLET, SUIVIS DES INSTRUCTIONS SUR LES DEVOIRS DES GENS DE LA CAMPAGNE.

SERMONS POUR LES RETRAITES, 515.

Entretien préliminaire sur le besoin et les avantages d'une bonne retraite 515. Avis pour la confession générale qui se fait dans la retraite, 521.

Sermon 1^{er}. Sur l'affaire du salut, 525. — II. Sur le péché mortel considéré en lui-même, 539. — Considération sur les effets du péché mortel, 557. — Considération sur le péché véniel, 561. — III. Sur le petit nombre des élus, 568. — IV. Sur l'impénitence finale, 588. — Autre exorde, 606. — Autre commencement pour le dimanche de la Quinquagésime, 607. — Autre commencement du même discours, 609. — V. Sur la mort, 609. — VI. Sur le jugement, 632. — Considération sur les péchés passés, 651.

— VII. Sur l'enfer, 655. — Considération sur le paradis, 675.

— VIII. Sur les défauts de la confession, 679. — IX. Sur la contrition, 699. — X. Sur la communion, 718. — XI. Sur la rechute, 736. — XII. Sur le mépris des jugements des hommes, 749.

FETES. — Sermon 1^{er}. Pour le jour de Noël, 769. — II. La Passion, 787. — III. Même sujet (plus étendu), 810. — IV. Nativité de la sainte Vierge, 856.

DISCOURS ECCLESIASTIQUES. — Discours 1^{er}. Sur la séparation du monde, 855. — II. Sur la tiédeur, 882. — III. Sur l'emploi du temps, 905.

DISCOURS SUR LA DEDICACE D'UNE EGLISE, 925.

PANEYRIQUES. — I. Saint Joseph, 956. — II. Saint Louis, 952. — III. Saint Vincent de Paul, 971. — Avertissement, 1005. — Michaelis Monmassonii et Sabaudia vicendi oratio panegyrica, 1005.

INSTRUCTIONS EN FORME D'ENTRETIENS SUR LES DEVOIRS DES GENS DE LA CAMPAGNE QUI VEULENT REVENIR A DIEU ET SE SANCTIFIER DANS LEUR ETAT, 1025.

Avertissement, 1025. — Entretien 1^{er}, 1027. — Entretien II. Sur la pénitence et le moyen de la bien faire, avec un examen sur les commandements de Dieu, 1055. — Entretien III. Suite de la même matière, 1049. — Entretien IV. Sur les commandements de l'Eglise, 1064. — Entretien V. Sur les sept péchés capitaux, 1071. — Entretien VI. Sur les différents devoirs des personnes de la campagne, 1084. — Devoirs par rapport à Dieu, 1086. — Devoirs par rapport à nous-mêmes, 1088. — Devoirs de l'union conjugale, 1090. — Devoirs des pères et mères envers leurs enfants, 1092. — Devoirs par rapport à nos supérieurs, à nos égaux et aux pauvres, 1095. — Entretien VII, 1104. — Addition, 1110.

NOTICE SUR LE P. PRADAL, 1111.

SERMONS CHOISIS DU P. J.-B. PRADAL.

Sermon 1^{er}. Sur la tentation, 1111. — II. Sur l'éducation de la jeunesse, 1126. — III. Sur la Samaritaine, 1141. — IV. Sur le purgatoire, 1155. — V. Sur le scandale, 1170. — VI. Sur le Lazare, 1183. — VII. Sur la Madeleine, 1198. — VIII. Sur les douleurs de la Vierge, 1215. — IX. Sur la gloire, 1224.

NOTICE SUR POULLE, 1259.

OEUVRES ORATOIRES COMPLETES DE POULLE

SERMONS. — I. Sur la foi, 1259. — II. Sur les devoirs de la vie civile, 1254. — III. Sur le service de Dieu, 1271. — IV. De la parole de Dieu, 1285. — V. Sur les afflictions, 1501. — VI. Sur la vigilance chrétienne, 1520. — VII. Sur l'enfer, 1535. — VIII. Sur le ciel, 1548.

HOMELIE SUR L'ENFANT PRODIGE, 1561.

EXHORTATIONS. — I. Sur l'aumône, 1573. — Exhortation II, faite à l'occasion d'une assemblée de charité en faveur des enfants trouvés, 1589.

DISCOURS SUR LA PRISE D'HABIT DE Mme LA COMTESSE DE RUPELMONDE, 1597.

PANEYRIQUE DE SAINT LOUIS, roi de France, 1415.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de MIGNE, au Petit-Montrouge.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001908135b

BX 1756 .A2M5 1844 V55
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V055
C00 MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047783

U576P OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	13	08	1